L'UNIVERS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

1866

2me SEMESTRE

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

1866

CLICHY
IMPRIMERIE DE MAURICE LOIGNON
RUE DU BAC-D'ASNIÈRES,
Nº 12.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

JOURNAL BI-HEBDOMADAIRE

1866 — DEUXIÈME SEMESTRE



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT, PASSAGE COLBERT, 24

PRÈS DU PALAIS-ROYAL

A LA LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

ET A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

1866

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DEPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9ᵉ ANNÉE. — N° 551.
Mercredi 4 Juillet 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les croupiers d'Allemagne en quête d'occupations. — Souvenir de l'allée de Lichtenthal. — Comment Méry s'habillait par une chaleur torride. — Ses idées en matière de jeu. — Ce que lui devait la rouge. — Le jour de la fermeture de Frascati — Une strophe improvisée. — Charité de Méry pour un joueur décavé. — Un directeur qui joue à la rouge et à la noire et qui trouve toujours double zéro. — *L'Affaire Clemenceau.* — La mâchoire d'or. — Ce que vaut la bijouterie de l'Hippodrome. — Le véritable héros du Niagara. — Délire des journaux américains. — Un canard géant sur l'inimitable Blondin. — Une corporation qui souffre des affaires d'Allemagne. — Buisson creux! — Douze sous de charcuterie. — Une poitrinaire garantie.

Les nouvelles d'Allemagne sont terribles pour les joueurs



SALON DE 1866. — REMISE DE CHEVREUILS, au ruisseau de Plaisirs-Fontaine (Doubs); tableau de M. GUSTAVE COURBET.
Dessin de M. Rousseau, d'après une photographie de M. Ledos.

Les banques sont fermées et les croupiers errent d'armée en armée pour trouver de l'occupation. La musique prussienne, occupée ailleurs pour le moment, n'a pas le temps de charmer les promeneurs devant la Conversation de Bade. Ce n'est point au théâtre de M. Bénazet que doivent se produire, cette année, les grands talents de l'Italie; le roi de Prusse et M. de Bismark, qui aimaient à flâner sous les frais ombrages de l'allée de Lichtenthal, se dirigent cet été d'un autre côté. Il faut renoncer aux splendeurs de Bade.

Ce pauvre Méry, qui se voyait privé de sa principale distraction pendant les mois sans R, est mort avant d'avoir appris les désastreuses nouvelles. On vous a déjà dit quel excellent ami ont perdu la vieille et la jeune littérature, et je croirais faire injure au lecteur en lui parlant des œuvres du poëte, qu'il connaît aussi bien que nous; mais il est un côté curieux dans la vie de Méry, que je puis mettre sous les yeux du lecteur, car le grand littérateur était doublé d'un grand joueur, et il se montrait au tapis vert dans toute la bizarrerie de son tempérament excentrique.

Ce fut à Bade que je vis pour la première fois Méry. C'était par une belle journée de juillet; le soleil brûlait le pavé et l'on étouffait même sous les plus légers vêtements. Malgré cette chaleur torride, un homme enveloppé dans un large manteau, le menton enfoui dans une vaste cravate, se promenait en plein soleil devant la Conversation et semblait grelotter.

C'était Méry, que l'on était sûr de trouver partout où il y avait de l'argent à perdre.

Après les premières salutations, Méry me dit :

— Êtes-vous joueur?

— Malheureusement oui, lui répondis-je.

— Donc vous perdez?

— Toujours. Et vous?

— Moi, dit Méry, je ne joue que la rouge et elle me doit à l'heure qu'il est plus de deux cent mille francs.

— C'est un joli denier!

— Oui, dit le poëte, mais tout n'est pas perdu; je suis sûr que je gagnerai cinquante mille francs ce soir.

— Vous croyez?

— J'en suis certain.

— Vous avez donc une martingale?

— Point.

— Mais alors?

— Écoutez-moi bien, dit Méry, et répondez franchement.

— Je vous écoute.

— Si vous me deviez deux cent mille francs?...

— Maître, si je vous devais une pareille somme, je commencerais par me brûler la cervelle.

— Avec ce système, vous n'irez pas loin, me dit Méry. Enfin, si vous me les deviez et si je venais vous dire : Rendez-moi cinquante mille francs et je vous donne quittance de tout, vous accepteriez, n'est-il pas vrai? Eh bien, le trente-et-quarante me doit dix mille louis. Je le tiens quitte pour deux mille cinq cents louis. Pourquoi refuserait-il cet arrangement tout à fait avantageux pour lui?

Je regardais Méry : il était convaincu, et il ajouta :

— Venez ce soir, à neuf heures, au trente-et-quarante!

Quand j'arrivai au rendez-vous, Méry avait gagné six mille francs.

— Vous voyez, me dit-il, que j'avais raison!

Et il jeta les six billets de mille francs sur la rouge; ce fut, bien entendu, la noire qui gagna.

Méry prit son chapeau, m'entraîna et me dit :

— Comme le hasard est bête! Je l'aurais tenu quitte pour cinquante mille francs, il n'a pas voulu, maintenant il faut qu'il me rende tout!

Hélas! Méry est mort sans avoir pris sa revanche, et, comme tous les joueurs, plus il perdait, plus il s'entêtait. C'était déjà un vieillard quand je fis sa connaissance, et cependant il menait la vie de jeune homme et passait ses nuits au cercle tout comme s'il n'eût eu que vingt ans. Jamais je n'ai vu Méry gagner un sou à la fin d'une séance, car il attendait toujours les fameux cinquante mille francs et ne voulait pas se contenter de moins.

~~~ Méry avait toujours adoré le jeu; il fut un des habitués de Frascati à l'époque où le trente-et-quarante y florissait. Un de ses amis, qui le connaissait déjà alors, me communique même à ce sujet les lignes qu'on va lire :

« Le jour de la fermeture des maisons de jeu à Paris, Méry vint demander au caissier du *Corsaire* cinquante francs pour enterrer la roulette.

« Le caissier, qui avait les avances en horreur, fit la grimace, donna un tour de clef à son tiroir, et répondit qu'un jour d'échéances — on se souvient que c'était un 31 décembre — les avances étaient supprimées.

« — Pourtant, ajouta l'employé du *Corsaire*, il y a là monsieur Laurent, le rédacteur en chef, adressez-vous à lui, peut-être m'autorisera-t-il à vous donner les cinquante francs.

« Méry entra dans le cabinet de rédaction et renouvela sa demande en promettant de faire sauter la banque.

« — Le caissier va vous remettre cent francs, répondit Laurent; mais nous manquons de copie, faites-nous un bout d'article.

« — Je n'ai pas de sujet.

« — Allons donc! Est-ce que vous avez besoin de ces bagatelles-là?

« — Mais encore...

« — Faites-nous quelque chose, une cinquantaine de lignes sur la fermeture des jeux. C'est l'affaire de cinquante minutes pour vous.

« — Vous ne tenez pas à de la prose?

« — Pas le moins du monde.

« — Alors, comme je suis un peu pressé, je vais vous faire des vers.

« Et s'asseyant sur le coin de la table, un carré de papier sur ses genoux, le merveilleux poëte écrivit au courant de la plume six strophes, six petits chefs-d'œuvre que nous regrettons de ne pouvoir citer de mémoire.

« En voici une pourtant que nous n'avons jamais oubliée :

> Comme ces tourbillons inventés par Descartes,
> Éclateront dans l'air tous les sixains de cartes
> Bigarrés d'étranges tarots;
> Et, pareils aux oiseaux qui passent les tropiques,
> On verra s'envoler les trèfles et les piques
> Mêlés de cœurs et de carreaux.

« La dernière strophe représentait le temps venant s'abattre sur la pendule, marquant de son doigt décharné l'heure fatale de minuit, et s'écriant en levant sa faux :

Faites le tout! rien ne va plus!

« Le lendemain, Méry venait rapporter les cent francs à la caisse du *Corsaire*, plus cinquante francs qu'il priait de remettre au pauvre B..., un des rédacteurs, malade depuis un mois, pauvre comme Job et bon comme Méry. Le poëte s'était mis au jeu en pensant à son confrère.

« — Il m'a porté bonheur, disait l'auteur d'*Éva*, il est bien juste qu'il en profite. »

~~~ Voilà bien Méry : bon, affable, excellent. Il s'intéressait beaucoup aux joueurs décavés, et souvent, dans un moment de veine, je l'ai vu glisser quelques louis dans la main d'un malheureux qui suivait avec anxiété les péripéties du jeu sans pouvoir prendre sa revanche. Un soir, au cercle, je le surpris au moment où il remettait cinq louis à un individu qui, de notoriété publique, ne pouvait jamais les rendre.

— Mais vous êtes fou, dis-je à Méry; voilà cent francs que vous ne reverrez jamais.

— Mon ami, me dit le poëte, si vous voyiez un homme mourir de faim dans la rue, que feriez-vous?

— Je lui offrirais de quoi aller dîner.

— Eh bien! me dit Méry, c'est ce que je viens de faire : un joueur sans le sou est autant à plaindre qu'un affamé sans pain.

L'individu était déjà installé à une table de bouillote; au bout d'une demi-heure il avait gagné vingt-cinq louis, et se levait.

Comme il se dirigeait vers la porte, Méry le rappela et lui dit :

— Je ne vous redemande pas mes cent francs pour ne pas éprouver votre générosité; mais vous seriez bien gentil de me prêter trois francs pour prendre une voiture; je vous les rendrai demain.

Méry n'était pas un joueur ordinaire; il parlait de cette folle passion avec tout son entrain et tout son esprit. Il disait d'un directeur très-connu qui faisait une cour malheureuse à une brune et à une rousse :

— Ce pauvre X... n'a vraiment pas de chance. Voilà trois mois qu'il joue à la noire et à la rouge, et il trouve toujours double zéro.

L'empressement des hommes les plus intelligents de France à se rendre à l'enterrement de Méry a prouvé une dernière fois combien de sympathie il avait parmi ses confrères. Comme le convoi se mettait en marche vers l'église, un sculpteur célèbre nous dit cette parole terrible :

— Pauvre Méry! lui qui est si frileux, cela doit le contrarier de sortir par un pareil froid.

~~~ Les grands principes dont parlent si bien et si souvent nos feuilles politiques, en créant l'égalité du citoyen français dans la société, ont décrété aussi l'égalité des Français devant la chronique; c'est-à-dire que nous devons une place dans ces causeries à tout le monde : au poëte mort hier, au dramaturge, au romancier Alexandre Dumas fils, heureusement sain de corps et d'esprit, c'est le cas de le dire, et qui vient de nous livrer enfin cette belle étude si impatiemment attendue qui s'appelle *L'affaire Clémenceau*.

Après les lions de l'intelligence, les lions de la force musculaire.

Voici d'abord un acrobate que le directeur de l'Hippodrome appelle la mâchoire d'or et que je n'ai pas vu, car je préfère généralement aux mâchoires d'or les mâchoires naturelles garnies de trente-deux petites dents blanches. D'ailleurs, cette mâchoire en or pourrait bien n'avoir été contrôlée que par M. Arnault, en qui j'ai beaucoup moins de confiance que dans le timbre de la Monnaie. J'ai appris à mes dépens à me méfier de la bijouterie de l'Hippodrome, qui appartient le plus souvent à cette catégorie d'objets précieux dont chaque pièce se vend de treize à trente-neuf sous.

Ainsi, il y a deux ans, l'Hippodrome exhiba un Blondin que l'on disait être le véritable, et qui, en réalité, n'avait jamais traversé d'autre Niagara que la plaine desséchée de M. Arnault. Cet acrobate exécutait des tours fort extraordinaires sur son fil de fer, il était parfait, mais ce n'était pas un acrobate d'or, pas même d'argent... C'était tout simplement un Blondin-ruolz, j'en ai depuis acquis la preuve.

Dans mon récent voyage à Berlin, j'ai vu le portrait du vrai Blondin, et c'est ce même portrait que je retrouve en tête d'une brochure anglaise qu'un anonyme m'a envoyée à domicile :

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE
DE
BLONDIN
LE HÉROS DU NIAGARA
SUIVIE DE L'OPINION DE LA PRESSE AMÉRICAINE

Tel est le titre ronflant de cet opuscule rempli de détails curieux.

Le vrai Blondin, celui qui va essayer de se casser le cou dans les environs de Vincennes, est né à Saint-Omer : les Américains lui ont donné le nom de petit Français; son père était officier du premier Empire, et il fit ses premières armes au Gymnase de Lyon.

L'historien anonyme de Blondin — si c'était lui-même! — suit son héros pas à pas et énumère le chiffre effroyable d'omelettes qu'il a fabriquées à une assez considérable hauteur au-dessus du niveau de la mer; puis il nous donne des échantillons choisis de vers qui ont été adressés à Blondin dans l'exercice de sa profession.

Les extraits de la presse américaine tiennent aussi une large place dans cette œuvre littéraire. Le *Courrier des États-Unis*, journal français, s'exprime en des termes chaleureux et appelle l'acrobate, tantôt Blondin le Grand, tantôt le Merveilleux Blondin, ou Blondin le Superbe. A Paris, où nous avons l'enthousiasme beaucoup moins développé pour les acrobates, nous ne comprenons guère les cris d'allégresse, qui nous étonnent partout ailleurs que sur les affiches de l'Hippodrome.

Dans la brochure sur Blondin que j'ai sous les yeux, les poëtes ont épuisé toutes les variétés de leur art pour chanter dignement le grand homme qui se promène à cent mètres au-dessus du sol sur des échasses de trois pieds. On sait quelle proportion les canards prennent en Amérique; voici un canard géant sur le petit Français :

« L'inimitable Blondin, dit je ne sais plus quel journaliste, pendant son séjour à New-York, s'est surpassé lui-même. Il a fait faire une boule en caoutchouc de cinquante pieds de diamètre, et, l'ayant suspendue à une centaine de pieds de hauteur, il est monté dessus, tenant en main un plateau chargé de son déjeuner. Il a ensuite fait le tour de la boule en marchant, et quand il fut au-dessous, la tête en bas, il prit son déjeuner, puis il disparut dans l'intérieur de la boule. Il était tout le temps suivi d'un chien. Pendant qu'il déjeûnait, on aurait pu entendre courir une souris. »

~~~ J'entends dire depuis que je vis à Paris, que les femmes qui peuplent le Bois et Mabille dépensent en moyenne chacune cent mille francs par an, ce qui est un canard dans le genre de celui que je viens d'extraire de la brochure sur Blondin.

Cent mille francs! c'est un joli denier, et quelque lucrative que soit une entreprise quelconque, il y a des faux frais, des pertes d'argent, qui grèvent les bénéfices, sans compter les rentrées qui ne s'opèrent pas régulièrement, en ce moment, dans un commerce qui travaille surtout pour l'exportation. Généralement on se plaint un peu à droite et à gauche que les affaires d'Allemagne font du tort au commerce; je le veux bien, mais quel commerce? L'exportation n'est pas seule à souffrir, et le départ des nobles étrangers qui ont rejoint les armées de leur pays, frappe aussi toute une corporation de négociantes dont les raisons sociales ne figurent point au tribunal de commerce. Quand, de six à sept heures du soir, vous voyez parader ces dames au Bois, rien ne vous dit qu'elles ne sont pas à deux pas de la faillite.

Tenez, un exemple :

L'une était blonde, l'autre brune.

Toutes les deux étaient fort jolies, en vérité.

Ce soir-là elles avaient mis toutes voiles dehors. Sur leurs frais chapeaux à la Lamballe se groupaient des fleurs tapageuses, sur leurs robes de taffetas de nuance printanière serpentaient des volants de dentelle. Bien plus, en fournissant chacune douze francs cinquante, elles avaient loué une calèche pour la demi-journée. Elles avaient résolu de faire trente fois le tour du lac et de là de se rabattre sur Mabille.

Hélas! le retour à minuit ne ressemble point au départ.

Minuit vient de sonner; les chevaux, la tête basse, remontent lentement le faubourg Montmartre... les deux femmes paraissent tenir conseil et retournent leurs poches d'une main inquiète... enfin, elles disent quelques mots au cocher et celui-ci s'arrête devant la boutique d'un charcutier.

Il descend, il entre.

Je m'approche et je l'entends demander pour douze sous de charcuterie assortie.

A ce moment une des femmes se penche en dehors de la voiture, et à travers le trottoir jette cette recommandation à l'automédon :

— Avec un peu de gelée!

Tous les romans d'une heure ne finissent pas au café Anglais, comme vous voyez!

~~~ Un jeune gentleman du Lac, fort mal en point quant à ses finances, s'était décidé à remonter sur l'eau à l'aide d'un brillant mariage.

Son homme d'affaires, à qui il parlait de son projet, lui dit :

— J'ai ce qu'il vous faut.

— Très-bien, répondit le gentilhomme, la personne est-elle jolie?

— A vous parler franchement, elle est laide.

— Diable! Et la dot?

— Cinq cent mille francs.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de cette misère?

— La demoiselle est poitrinaire, se hâte d'objecter l'homme d'affaires.

— C'est quelque chose, fit l'autre.

Puis, après avoir réfléchi, il ajouta.

— Est-ce bien vrai?

— On vous la garantit, répondit le noble cœur.

ALBERT WOLFF.
~~~

BULLETIN

Le beau tableau de M. Tony Robert-Fleury, qu'on a admiré au Salon : *Varsovie, le 8 avril 1861,* vient d'être acquis, au prix de 20,000 francs, par un des personnages les plus justement honorés de l'émigration polonaise, le comte Xavier Branicki.

La recherche d'un moyen de se diriger dans les airs n'est plus seulement une mode, un caprice, c'est une monomanie. Les insuccès, les chutes, les émeutes populaires, les sifflets de la foule n'arrêtent pas les chercheurs dans leurs investigations. Celui-ci tombe aujourd'hui, vingt autres se présentent.

Pour le moment, un seul, M. Smitter, membre de la Société aérostatique et météorologique de France, entre en lice et s'adresse au public pour obtenir des souscripteurs. Il a inventé « une solution du problème de la navigation aérienne » et il a résolûment donné son nom à cette invention dont on peut voir le modèle en deux ou trois endroits des boulevards. Cela a la forme d'un long poisson supportant une longue nacelle et s'appelle l'*aéronef-Smitter*.

Qui le croirait! Sur la frontière de la Silésie et de la Bohême, dans ces montagnes où manœuvrent de formidables armées, un territoire vient d'être déclaré neutre, et les hôtes de cet heureux séjour pourront voir à leurs pieds le grandiose spectacle de la guerre, sans craindre qu'il atteigne leur région.

Nous disons: *Verront à leurs pieds.* Il s'agit en effet de la Scheekoppe, le sommet le plus élevé de ces montagnes, le mont Blanc de ces Alpes. Un restaurant est bâti au sommet sur un plateau d'un demi-kilomètre carré, à 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le propriétaire annonce que la neutralité de ce point lui a été concédée par la Prusse et l'Autriche, et que les visiteurs peuvent s'y rendre comme par le passé pour y jouir en paix des beautés de la nature. — Avis aux touristes français, avides d'émotions.

Le vieux général de Wrangel, âgé de quatre-vingts ans, le doyen de l'armée prussienne, a demandé un commandement au roi, qui lui a répondu gracieusement:

— Mon cher général, vous avez bien acquis le droit de dormir sur vos lauriers.

Mais le vieux général n'entend point être mis dans le bataillon des invalides. Il vient de s'engager comme volontaire dans le régiment dont il est propriétaire.

Les cartes qu'il dépose dans ses visites d'adieu sont ainsi conçues: « Comte Wrangel, volontaire au 3e cuirassiers. » Le brave vétéran, du reste, ne manque pas l'occasion d'affirmer que son plus grand désir est de tomber honorablement pour la patrie en tête de son régiment.

L'administration municipale d'une ville forte de Silésie vient de rendre une curieuse ordonnance. Il a été enjoint à chaque habitant de réunir, dans un délai de quatre jours, des provisions de bouche pour trois mois, ou de quitter la ville en cas d'attaque.

Voici la liste des provisions que le conseil municipal croit nécessaires à la consommation quotidienne de chaque habitant adulte :

Une livre 15 onces de pain ordinaire, ou 28 onces de biscuit; 15 onces de farines de pois, de lentilles ou de haricots, ou bien 6 onces de riz, 3 de pommes de terre ou 20 onces de choucroute, 10 onces de viande de boucherie fraîche ou salée, qu'on pourra remplacer par 7 onces et demie de porc fumé, ou bien par un hareng avec 5 onces et demie de beurre ou de graisse; 1 once et demie de sel; 1 once de café torréfié.

Des commissaires spéciaux sont chargés d'aller de maison en maison pour s'assurer si on a mis de côté les provisions voulues.

Paris va posséder un nouveau théâtre. Les quartiers de l'ouest seront dotés d'un théâtre auquel on travaille assidûment, à l'angle des rues de la Tour et de Saint-Hippolyte. Une troupe dramatique se prépare à en faire l'inauguration le 15 août prochain.

C'est M. Eugène Moniot qui doit en être le directeur.

TH. DE LANGEAC

L'abondance des matières nous force à remettre à un prochain numéro le compte rendu du Salon de 1866.

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(Suite [1])

Et Gertrude lui montra les linges ensanglantés qui enveloppaient le corps de Godmaert.

— Ah! tu es là aussi, Ludovic, dit celui-ci. Tu vois ce qu'ils ont fait à mes cheveux blancs!

Et il tourna péniblement la tête :

— Tu vois?

Le jeune homme leva les mains au ciel.

— Seigneur! s'écria-t-il, vos cheveux sont teints de sang!

— Ludovic, soulève-moi un peu! dit Godmaert.

La jeune fille s'élança vivement, et, passant avec précaution ses bras sous le corps de son père, elle le souleva de dessus la paille jusqu'à ce qu'il fût assis sur le coussin.

1. Voir les numéros 540 à 550.

— Viens, ma fille bien-aimée, dit-il, viens, que je te donne le baiser d'adieu, car peut-être Dieu va-t-il me rappeler à lui.

— Mon père! ô mon père chéri! s'écria la jeune fille au désespoir, oh! ne croyez donc pas cela! Je vous ranimerai, je réchaufferai vos membres glacés par mon amour et par mes soins, et Dieu vous permettra de passer encore de longs jours avec nous. Oh! ne mourez pas! ne mourez pas! car je ne vous survivrai pas un instant! Je ne puis rester ici-bas sans vous, mon père; reprenez donc courage!

Et elle le couvrait de baisers en gémissant; on eût dit qu'elle était folle.

Ludovic s'était retiré en arrière. Il ne pouvait supporter cette triste scène; il pleurait en silence et ne trouvait même point de paroles pour consoler la jeune fille éplorée.

Le prêtre s'était agenouillé dans un coin du cachot et priait les mains jointes.

— Où es-tu, Ludovic? demanda Godmaert. Ah! te voilà! ajouta-t-il en apercevant le jeune homme en pleurs. Écoute, Ludovic, mes jours sont comptés et je serai bientôt auprès de mes pères, car ma respiration devient courte et mes membres s'engourdissent. Gertrude, résigne toi, ma fille. Que la volonté de Dieu soit faite! Le mourant que Dieu rappelle à lui ne peut se soustraire à son sort. Ludovic, ils m'ont cruellement torturé! Mon sang s'est écoulé de toutes les parties de mon corps.

— Valdès est mort! s'écria la jeune fille, et vous, mon père, vous vivez encore et vous ne mourrez point. Je ne vous quitte pas; mes baisers vous préserveront des glaces de la mort. Vous, mourir! vous, mon père! non, n'est-ce pas, Ludovic? Parle donc! N'est-ce pas que mon père ne mourra pas? Oh! quel mot cruel, la mort! Et tu ne me réponds pas, cruel Ludovic? Mon père peut-il mourir, dis?

— Non, non, dit Ludovic en sanglotant.

— Entendez-vous, mon père? s'écria Gertrude. Ludovic dit aussi que vous ne pouvez mourir.

Elle étreignit fortement le vieillard sur son sein.

— Jeune homme, dit Godmaert, peut-être mes craintes ne sont-elles pas fondées...

Gertrude le regarda fixement avec anxiété.

— Peut-être, reprit le vieillard, me retrouverai-je encore avec vous dans la bibliothèque; mais comme cela me semble fort douteux, je veux, avant que vous me quittiez, faire de toi le protecteur de ma fille. Approche, que je te bénisse!

Ludovic s'inclina à côté de Gertrude agenouillée. Le prêtre, témoin de cette scène religieuse et solennelle, adressa au Seigneur une prière plus fervente encore, en le suppliant de reposer ses regards sur ces infortunés.

Les extrémités du cachot étaient dans l'obscurité, car la faible lueur de la lampe ne pouvait y atteindre. Ses pâles rayons tombaient sur le pâle visage du vieillard et sur les joues humides de ses enfants. Ceux-ci, agenouillés devant leur père, attendaient sa bénédiction avec un douloureux respect; lui, les mains étendues sur leurs têtes, implorait Dieu pour eux.

— Ludovic, dit-il, je te donne ma Gertrude en récompense de ton amour pour elle et du généreux dévouement à la patrie qui consume ton cœur. Gertrude, sois fidèle à ton époux, sois douce et aimante pour lui. Je prie le Tout-Puissant qu'il joigne sa sainte bénédiction à la mienne, et qu'il vous fasse à tous deux un sort meilleur. Ludovic, mon fils, je vais te dire une chose qui remplira de joie ton cœur. Écoute-moi bien!... Je t'ai forcé de prendre le nom de Gueux; je t'ai fait t'associer, malgré toi, avec des hommes dont les sentiments n'étaient pas les tiens. Tu m'as obéi, bien qu'au fond du cœur tu maudisses l'œuvre à laquelle je te faisais coopérer... Mais, sur le bord de la tombe, le bandeau est tombé de mes yeux; je croyais que nous défendions notre patrie, et, hélas! nous défendons et nous protégeons les hérétiques et les ennemis de l'Église. A dater de cet instant, Ludovic, je révoque tous les ordres que j'ai pu te donner quant à l'insurrection. Peut-être est-il temps encore de sauver d'une chute profonde la foi, que nous avons mise en péril. Suis désormais l'inspiration de ton âme pieuse et loyale!

Le jeune homme se répandit en remercîments et demanda enfin :

— Mais, Godmaert, comment empêcher les conséquences de notre propre entreprise? Nos associés veulent commencer le mouvement dès demain; ils se réunissent à minuit dans ce but.

— Demain? Oh! cela ne se peut!... C'est demain qu'Herman Stuyck veut prêcher dans la cathédrale... L'insurrection pourrait faire réussir l'hérétique dans sa damnable entreprise. Ne manque pas, mon fils, de te rendre à la réunion. Fais-leur comprendre que la révolution doit être retardée, qu'ils mettraient vraiment la religion en péril... Je sais que ton cœur t'inspirera en cette circonstance. Et maintenant levez-vous, mes enfants. Je me sens étonnamment réconforté par votre présence. Il me semble, ma bien-aimée Gertrude, que ta filiale étreinte a réchauffé mon corps glacé.

— Mon père chéri, s'écria Gertrude, vous guérirez, certainement vous guérirez! Si vous vous trouviez avec nous là-bas, à la maison, comme vous seriez vite rétabli! Ici, vous êtes engourdi par le froid; vous gisez sur le sol nu... Votre fille n'est pas toujours auprès de vous pour veiller sur vous, pour vous soigner; son amour et ses consolations vous manquent. Pauvre malheureux père!

Et elle étreignit le vieillard sur son sein comme si elle voulait l'y réchauffer.

— Geôlier, s'écria Ludovic, je vous donne cent couronnes si vous nous laissez emmener ce prisonnier.

— Non, messire, répondit le geôlier, je n'y consentirai pour rien au monde.

— Cinq cents... mille!...

— Non, en vérité, je ne le dois et je ne le puis. Vendrais-je ma vie pour de l'or?

— Je vous fais don, par écrit, de ma terre de Berchem. Demandez davantage, demandez-moi tout, si vous laissez sortir Godmaert.

— Non, messire, combien que vos promesses puissent me tenter, elles ne peuvent cependant entrer en balance avec ma vie... Puis-je risquer celle-ci?

— Oh oui! dit Gertrude, faites-le... vous serez riche. Vous ne voulez donc jamais faire une bonne action? Pourquoi ne voulez-vous pas mettre mon père en liberté? N'a-t-il pas encore assez souffert, dites? Tenez, voilà le collier de ma mère! Et puis, quel mal mon père vous a-t-il fait? Vous ne lui en voulez pas, vous! Laissez-le partir avec nous... Alors il pourra se reposer, se remettre... Vous souriez? Oh! c'est mal! Pouvez-vous sourire devant un aussi triste spectacle?

— Je ne puis oublier mon devoir plus longtemps, ma noble demoiselle. Je vous ai permis de consoler votre père pendant quelque temps, contentez-vous de cela. Il est près de minuit : encore quelques instants!...

Gertrude courut à son père, et, soutenue par Ludovic, elle prodigua ses caresses au vieillard jusqu'à ce que la cloche de Borgerhout retentît douze fois sous le marteau. Ludovic échangea quelques mots avec le prêtre.

— Gertrude, s'écria-t-il avec joie, le père Franciscus reste avec ton père.

La jeune fille affligée baisa la main du prêtre en signe de gratitude.

— Calmez-vous, ma fille, dit le religieux en retirant sa main; regagnez tranquillement le logis. Confiez-vous en celui qui sait procurer aux malheureux joie et consolation. Priez Dieu, ma fille, et ne pleurez plus.

Gertrude, malgré ses supplications, dut enfin se résigner à sortir du cachot. Après avoir donné un dernier et long baiser à son père, elle le pressa encore une fois sur son sein et partit avec le jeune homme, qui était tout pensif et tout rêveur.

Dès qu'il eut reconduit sa bien-aimée jusque chez elle et l'eut confiée à Thérèse, il demanda la permission de se rendre à la réunion des Gueux, et s'éloigna.

VII

Il était une heure après minuit. Bien qu'il régnât une profonde obscurité dans certaines rues, parce que les lampes des images avaient déjà consumé leur huile, cependant Anvers n'était pas aussi calme qu'il l'est d'ordinaire à cette heure. Il planait sur la ville entière comme un nuage de bruits confus et indistincts, qui, semblables à la voix lointaine de la mer en furie, remplissaient l'air d'un murmure sourd et lugubre, sur lequel se détachaient les aboiements des chiens, le cri monotone des veilleurs de nuit, et le pas retentissant des patrouilles; enfin des hommes qui se glissaient mystérieusement le long des maisons; tels étaient les signes précurseurs de la révolution imminente.

Les Gueux réunis à cette heure chez la mère Schrikkel étaient en si grand nombre que la salle pouvait à peine les contenir. Tous paraissaient en proie à une vive animation; on n'entendait que jurons et imprécations.

La table, couverte comme d'habitude de poignards, de pots et de verres, occupait le centre de la salle, mais comme il n'y avait pas place pour tous autour, on avait transporté la plus grande partie des siéges dans une autre pièce. Les Gueux se tenaient debout et confondus. Ils n'avaient pas déposé leurs manteaux, de sorte qu'on ne pouvait voir les poignards suspendus sur leur poitrine.

Ils continuèrent à crier et à maugréer ainsi, jusqu'à l'entrée de l'un des conjurés.

— Eh bien! s'écrièrent plusieurs voix, qu'avez-vous appris, Houtappel? Qu'est-il advenu de Godmaert?

— Vous ne me croiriez pas, répondit le nouveau-venu d'une voix indignée, vous ne me croiriez pas si je pouvais vous dire la vérité tout entière. Le bourreau lui-même semblait révolté en me faisant son horrible récit... mon cœur en frémit encore...

— Parle donc! dit vivement Schuermans; dis-nous ce que tu sais...

— Ils ont lacéré la chair du noble Godmaert comme des bêtes féroces. Ils l'ont mis à la torture, ont fait couler son sang par mille blessures et soumis ses membres à la violente traction des cordes; enfin ils lui ont fait endurer les plus affreux tourments... Et pourquoi? parce que Godmaert, comme nous tous, est un ardent ami de la patrie.

Tous les Gueux écoutaient, les poings crispés, les dents convulsivement serrées, mais aucun ne disait mot :

— Oui, mes frères, reprit Houtappel, voilà comment ils ont traité notre vénérable chef; ils l'ont torturé de toutes façons, puis, lorsqu'il était à demi mort, ils l'ont jeté comme un chien sur une poignée de paille. Ce crime infâme demeurera-t-il impuni?

— Vengeance! vengeance! s'écria-t-on de toutes parts

Une tumultueuse agitation s'empara de l'assemblée. Les poignards scintillèrent sous la lueur de la lampe, les rapières sortirent bruyamment du fourreau; on eût dit qu'une lutte meurtrière allait s'engager. Mais telle n'était pas la cause de l'émotion générale; un juste sentiment de colère et la soif de la vengeance avaient fait prendre les armes machinalement à tous les assistants.

— Chiens d'Espagnols! s'écria Schuermans furieux.

Il tomba à genoux en proie à une sorte d'extase, et levant vers le ciel sa main droite armée du poignard, il s'écria :

— Je jure par le Dieu de mes pères, par le Dieu qui m'entend, que je percerai de la lame de ce poignard le sein des Espagnols; que je dévoue ma vie à la patrie et à la ven-

geance et que je ne descendrai dans la tombe que couvert du sang de nos ennemis!

On comprend facilement l'exaltation qui saisit les Gueux en entendant ces paroles. Les malédictions et les cris de rage ébranlèrent la voûte de la salle. Mais ce tumulte fit soudain place au plus profond silence et les Gueux se tournèrent en même temps vers la porte en s'écriant :

— Ah! voilà Ludovic de Halmale!

Le jeune homme salua l'assemblée et s'approcha de la table avec l'intention de prendre la parole; mais avant qu'il ne pût dire un mot, Houtappel lui adressa cette question.

— Eh bien! Ludovic, vous avez vu Godmaert; son corps n'a-t-il pas été martyrisé et n'est-il pas couvert de sanglantes blessures?

Oui, répondit le jeune homme, il a été mis à la torture et est couvert de sanglantes blessures. Mais, messires, poursuivit-il, quel est votre dessein? Persistez-vous dans l'intention de commencer demain la révolution?

— Oui! oui! crièrent toutes les voix.

Houtappel fit un pas en avant et s'écria avec exaltation :

— Demain pas un seul Espagnol, pas un seul partisan de l'étranger ne sera en vie. Leur sang aura coulé en expiation des outrages faits à la patrie et des souffrances de Godmaert. C'est décidé!... Nous ne sommes réunis ici que pour conférer sur les moyens d'exécution.

— Eh bien! messires, s'écria Ludovic d'une voix forte, je suis venu ici pour vous dire que je ne serai point des vôtres. Et pour que vous ne m'accusiez pas de trahison, je vous déclare à tous que je combattrai avec les Espagnols partout où ils combattront les hérétiques.

Ces mots causèrent parmi les Gueux une profonde stupéfaction; mainte physionomie s'assombrit, et les cris : Lâche! traître! furent lancés au jeune gentilhomme. Van Halen seul paraissait calme.

— Lâche! répéta Ludovic. Il faut du courage, messires, pour venir affronter vos injures et braver votre vengeance. Mais c'est l'amour de la patrie qui m'inspire...

— Votre patrie? s'écria un Gueux avec un dédain ironique. Dites plutôt que vous avez peur d'aller en enfer, jeune homme. C'est votre mère qui vous a inspiré, sans doute, ce bel amour de la patrie!

Quelques rires accueillirent ces paroles. Des bouffées de rougeur montèrent au visage de Ludovic; il était facile de voir combien cette raillerie l'avait blessé profondément, et cela d'autant plus peut-être que le nom de sa mère morte y était mêlé. Mais il se ressouvint bientôt du but qu'il s'était proposé et se calma un peu. D'une voix dans laquelle perçait encore un amer ressentiment, il dit :

— Oui, j'aime ma patrie, mais non pas comme vous, qui voulez la sacrifier à un sentiment de haine; non pas comme vous, qui voulez livrer votre patrie à d'affreux déchirements et l'inonder de sang au profit de l'hérésie, de l'hérésie seule, entendez-vous? Et vous ne vous trompez pas, c'est bien ma mère qui m'a inspiré ce sentiment...

— Ludovic, s'écria Schuermans, pourquoi pensez-vous que nous soyons disposés à appuyer les hérétiques?

— Pourquoi? N'êtes-vous pas allés chaque jour au prêche d'Herman Stuuck? N'avez-vous pas engagé le peuple à s'y rendre en armes? N'avez-vous pas paralysé par votre opposition les ordres de la Gouvernante et les mesures prises par le commandant de la ville?

HENRI CONSCIENCE.

(La suite au prochain numéro.)



SALON DE 1866. — UNE DANSEUSE AU CAIRE, tableau de M. E. Giraud. — Dessin de M. Parmentier.

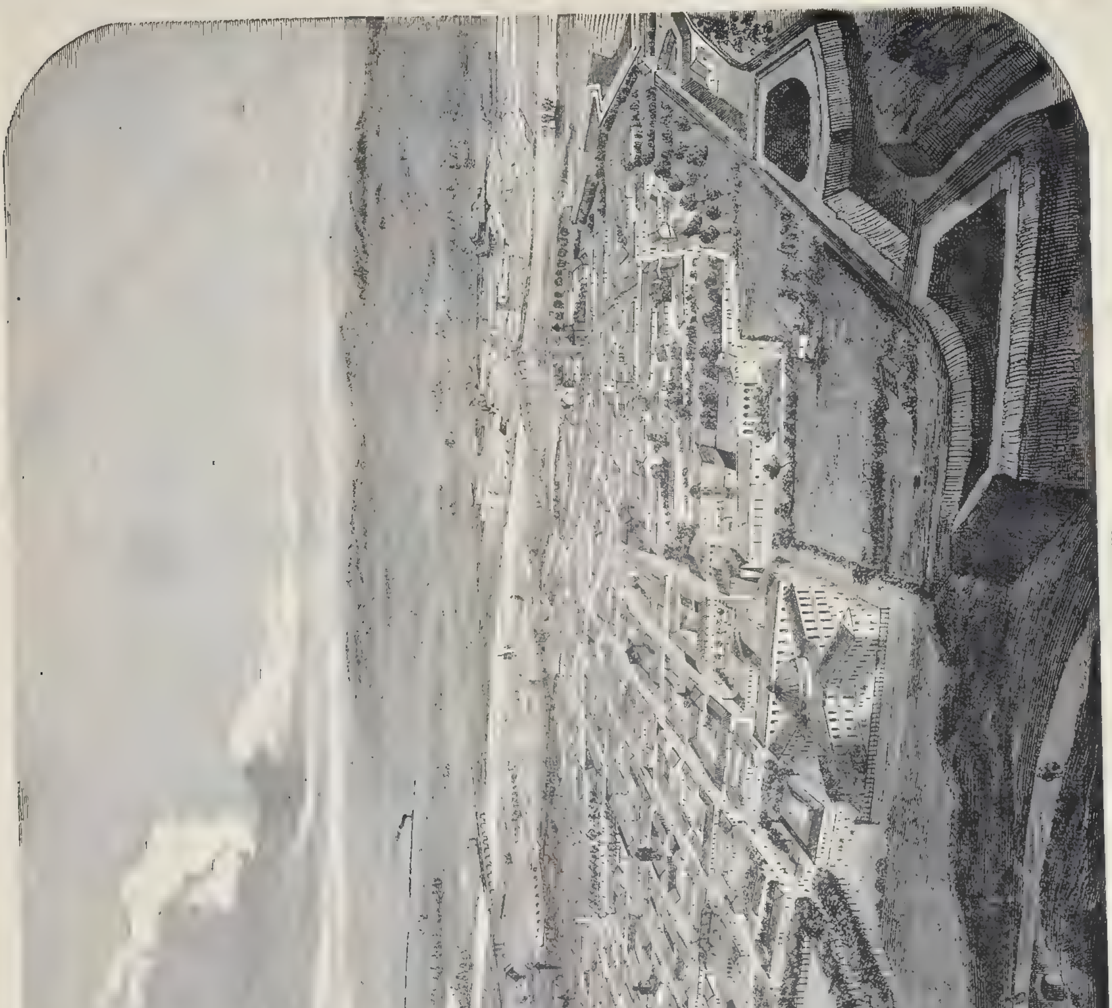
ALEXANDRIE

Cette ville forte du Piémont est située sur la rive droite du Tanaro, dans une plaine fertile et en partie marécageuse, au point de rencontre de toutes les routes qui viennent des Alpes et des Apennins. Sa situation en fait une place militaire de premier ordre, car elle commande tout le sud-ouest de l'Italie continentale, tient la clef du Pô et des principaux passages du fleuve. La citadelle est construite sur la rive gauche du Tanaro et communique avec la ville par un pont couvert. Un système d'écluses permet d'inonder la plaine en cas d'attaque. Les fortifications, élevées autrefois par Napoléon, qui avait dépensé vingt-cinq millions pour la défense de cette place, furent en partie démolies par les Autrichiens en 1814; mais elles ont été rétablies et considérablement augmentées pendant la guerre de 1848 et 1849, ainsi que depuis 1856.

Alexandrie est grande, régulièrement bâtie, mais assez triste. On y remarque la cathédrale, la très-ancienne église de Santa-Maria di Castello, le palais Royal, le palais Ghilino, élevé par Alfieri.



UNE CONTRE-GUÉRILLA DANS LA PROVINCE DE CINALOA (MEXIQUE), d'après un croquis de M. Ch. M., officier de cavalerie au service du Mexique.



ALEXANDRIE, EN PIÉMONT. — VUE GÉNÉRALE, d'après une photographie. — Voir page 420.

le théâtre, l'arc de Victor-Amédée dans le Corso, une belle caserne qui peut contenir trois mille hommes et un vaste campo-santo

Cette ville fut fondée en 1178 par les habitants de Crémone, de Milan et de Plaisance pour opposer un rempart aux forces de Frédéric Barberousse. On la nomma d'abord Césarée-de-la-Paille, parce que les constructions élevées à la hâte furent primitivement couvertes en paille. Elle prit le nom d'Alexandrie lorsque le pape Alexandre III y établit un évêché, et on lui conserva depuis lors son surnom qui sert à la distinguer d'Alexandrie d'Égypte.

En sa qualité de place forte, Alexandrie-de-la-Paille devait être le théâtre de luttes sanglantes. En 1522, elle fut prise et pillée par le duc de Sforza; en 1657, les Français commandés par le prince de Conti, l'assiégèrent vainement; mais, en 1707, le prince Eugène s'en rendit maître, non sans avoir rencontré une vive résistance. Dans le cours de la même année, l'empereur Joseph la céda au duc de Savoie. En 1796, Alexandrie se rendit à Bonaparte, et ce fut dans cette ville, qu'après la bataille de Marengo, le général autrichien Mélas signa l'armistice qui livrait à la France l'Italie supérieure jusqu'au Mincio.

FRANCIS RICHARD.

COURRIER DU PALAIS

Ce qu'il faut entendre par : *être sur les crochets d'un commissionnaire.* — Faux mendiant et vrai voleur. — Un juge d'instruction opérant dans la rue. — L'insignifiance des noms. — Le drame maritime du *Fœderis-Arca.* — Les chroniqueurs judiciaires en province. — Aménité d'un habitant de Rodez. — Le télégraphe montré et repris. — Inconvénient pour un journaliste d'être pris pour un avocat.

Etre aux crochets de quelqu'un est une expression proverbiale fort usitée qui signifie : vivre à ses dépens.

Si le Savoyard Binat avait plus tôt inventé son stratagème, je croirais qu'il a lui-même créé ce proverbe qu'il s'est contenté de mettre en action.

Donc Binat commençait par bien dîner. Il pensait que c'était toujours autant de pris et ne s'inquiétait pas autrement de sa digestion.

Il dînait donc chez quelque traiteur vraisemblable, et le dîner fini, il passait au comptoir. Là il se fouillait; puis, avec une stupéfaction jouée, que l'hôte éprouvait aussitôt au naturel, notre Savoyard s'écriait :

— J'ai oublié mon porte-monnaie; mais voici mes crochets.

Et au nez du traiteur plus abasourdi que charmé, il *allongeait* sur le comptoir des crochets de commissionnaire qu'il proposait de laisser en gage.

Par malheur, cette proposition il l'adressait à un Auvergnat de la rue de l'Échaudé. Ce nom seul aurait dû mettre en garde le Savoyard; il aurait dû penser qu'un échaudé, surtout quand il est Auvergnat, craint l'eau froide. Or c'est bien l'eau froide qu'il voulait faire accepter. Et encore, non; car si le Savoyard avait été porteur d'eau, l'Auvergnat aurait pu se payer en eau dont il avait tant de besoin en sa qualité de marchand de vin, au lieu de ces crochets dont il n'avait que faire.

Ces crochets firent réfléchir l'Auvergnat; il demanda la médaille de ces crochets, et comme le Savoyard n'exhibait aucune médaille de commissionnaire pour servir de passeport et de justification à ces crochets, on le conduisit chez le commissaire de police. Là on éclaircit la provenance des crochets. Leur source, d'abord inconnue comme celle du Nil, fut enfin découverte. Il fallut remonter aux épaules du commissionnaire de la rue de l'Échiquier auquel ces crochets avaient été enlevés.

Deux mois de prison puniront ce vol en partie double et en partie trouble. Mais nous prévenons Binat qu'il dînera moins bien boulevard Mazas qu'il n'a dîné rue de l'Échaudé. Il est beaucoup plus doux d'être aux crochets d'un commissionnaire qu'aux crochets du gouvernement.

Binat est du reste parfaitement convenu de son vol qu'il regardait seulement comme une plaisanterie, comme un jeu, le jeu de l'échiquier sans doute à cause de la station du commissionnaire dont il avait emprunté les crochets.

Un autre prévenu qui passait après lui se défendait au contraire comme un beau diable des faits qu'on lui imputait

M. le président avait beau lui dire :

— A quoi bon nier? vous avez avoué dans l'instruction.

— Moi, répondait-il, je n'ai jamais rien avoué. Eh! tenez, monsieur le président, je n'en veux pour preuve que les paroles de M. le procureur impérial.

Geste d'étonnement et de dénégation de la part de ce magistrat.

— Oui, continue le prévenu en insistant : vous venez de reconnaître vous-même que je n'avais rien avoué. Je vous ai bien entendu et tout le monde aussi. Vous avez dit que j'étais un homme *sans aveu!* Ainsi...

On nous annonce pour une prochaine audience un escroc à chevrons qui a été arrêté d'une manière des plus originales. Depuis longtemps on le croyait hors de France; il y était peut-être, mais enfin il n'y est pas resté. Dernièrement un de MM. les juges d'instruction rentrait chez lui au sortir de l'Opéra. Il allait pédestrement comme Horace, lorsqu'il est accosté par un mendiant au détour d'une rue.

Le magistrat met la main à son porte-monnaie et en retire une pièce de cinquante centimes qu'il remet au vagabond et passe.

Le mendiant retourne la pièce en grommelant :

— Comment, dix sous! s'écrie-t-il. Et que voulez-vous que je fasse de ça pour nourrir mes enfants?

A cette voix et devant cette étrange réclamation, le juge se retourne et va droit au mendiant.

— Comment vous appelez-vous?

— Je me nomme Durand.

— Et où demeurez-vous?

— Ici tout près, rue Joquelet, n° 10.

— Non, vous vous appelez L., et vous demeuriez rue des Amandiers-Popincourt, n° 51, il y a six ans : car, il y a six ans que je vous cherche, et je vais vous faire arrêter.

A ces mots le faux pauvre, confondu et interloqué, décampe au plus vite sans attendre le passage de quelque sergent de ville.

Toujours est-il que, trois jours après, il était mis sous la main de la justice.

Ces petites historiettes vous indiquent que les gros morceaux manquent sur la table de la justice.

Le besoin d'une cause célèbre se faisait généralement sentir. Le procès Aspe avait laissé en disponibilité une foule, je devrais dire une élite, de chroniqueurs judiciaires qui ne savaient plus où donner de l'audience. Mais voilà tout à point *Fœderis-Arca* qui est venu combler la lacune.

Quel nom pour cette boucherie maritime! *Arche d'alliance!* Qu'on dise encore que les noms ont leur destinée.

Oui, sans doute, mais à la condition de prendre les choses au rebours. Les anciens avaient bien donné le nom d'Euménides, *les douces*, aux furies de l'enfer.

Ce *drame en mer*, comme disent les journaux judiciaires, présente bien tous les genres d'intérêt qu'on demande aux causes émouvantes.

Combien la vérité est difficile à tuer, surtout à enfouir! Comment! nous sommes en plein Océan, loin de tous les regards, nous commettons d'affreux assassinats, mais nous convenons tous ensemble de les couvrir par le plus intéressant mensonge. Nous faisons des répétitions pour mieux nous concerter et nous entendre. Nous finissons par apprendre et réciter tous notre rôle à merveille. Nous jouons si bien la vérité que tout le monde y est pris. Nous parvenons à exciter la pitié des honnêtes gens. Nous sommes d'affreux scélérats et on nous traite comme de malheureux naufragés.

Le tour est joué et bien joué. Chacun se disperse aux quatre coins de l'horizon. Cette fois la vérité est bien morte, morte et ensevelie sous les vagues de la mer et sous les voiles épais de nos calomnies.....

Non, la vérité veille dans le remords d'un enfant et dans la logique d'un frère.

L'enfant, travaillé par le secret qui le ronge, se confie à Dieu d'abord et à sa mère ensuite. Le frère de la principale victime se fait juge instructeur : il se souvient de cette parole si exacte de l'avocat général Fleury : « Le témoin le plus important d'une affaire, c'est la vraisemblance. »

Et armé de cet axiome, il prend en flagrant délit de contradiction le récit des meurtriers : il demande au ministre de la marine une enquête qui devient un réquisitoire, et voilà les assassins arrêtés au bout du monde et traduits devant cette justice qu'ils croyaient si endormie, et devant cette vérité vivante qu'ils croyaient si profondément enterrée.

Michelet aurait donc complétement raison quand il s'écrie : Le voleur se vole et le meurtrier se tue lui-même.

Quoi qu'il en soit, les chroniqueurs judiciaires sont très-friands de ces crimes provinciaux qui les font voyager et les arrachent pour quelques jours à la poussière et au macadam parisiens.

Ils deviennent les *lions* de ces procès. On leur donne une place à part à l'audience, un appartement réservé à l'hôtel. Et fort souvent, ils excitent plus de curiosité que les scélérats dont ils sont les historiographes.

Mais il y a aussi quelques revers de médaille à ces triomphes. En voici un assez comique d'ailleurs.

M. Charles Charbonnier est le digne vétéran de ces historiens à la petite semaine, autrement dit les chroniqueurs de dame justice. Il est de plus l'auteur d'un ouvrage très-rare et très-curieux intitulé : *Petites causes peu célèbres.*

Il pourrait s'appeler Charbonnier uniquement parce qu'il est maître chez lui, c'est-à-dire dans la *Gazette des Tribunaux* où il travaille depuis longues années. Mais il a d'autres motifs que ceux-là pour porter honorablement son nom

Donc Charles Charbonnier était à Rodez pour y faire le compte rendu d'un procès dans lequel devait plaider Lachaud.

Or, voilà que, la veille des débats, Charbonnier avait besoin de télégraphier quelque nouvelle à son journal. Il arpentait le sol une de ces rues étroites, moins pointues que les cailloux dont elles vous déchirent les pieds, et il se dirigeait un peu au hasard vers le bureau télégraphique.

Pour aller plus vite et plus droit à son but, il s'adresse au premier passant venu.

— Le télégraphe, monsieur, s'il vous plaît?

— Le télégraphe, monsieur, répète le Ruthenois en investissant Charbonnier du plus obséquieux sourire; ça me connaît, le télégraphe.

— Auriez-vous la bonté de m'indiquer le chemin qu'il faut prendre. »

— Le chemin, monsieur, je voudrais bien voir ça, continue l'indigène en renforçant la grâce déjà absorbante de ce même sourire. Le télégraphe, je vais vous y mener, pardi!

— Mais, non, monsieur, riposte Charbonnier, je ne le souffrirai pas.

— Oh! que si, que vous le souffrirez! Faut pas croire que, parce qu'on est de Rodez, on soit un ours. Je sais bien que l'affaire Fualdès nous a fait du tort dans l'esprit des imbéciles; mais on sait vivre, allez, et je vais vous le prouver. Venez avec moi.

— Mais, monsieur, encore une fois, ce n'est pas nécessaire, poursuit Charbonnier, vous êtes trop bon, ne vous donnez pas cette peine. Indiquez-moi seulement la route, cela me suffira, et je ne veux pas vous déranger.

— Eh! que diable! ça ne me dérange pas du tout; au contraire, ça me fait plaisir; et quand je dirai, en rentrant, à ma femme, que j'ai eu celui de vous rencontrer, c'est elle qui sera contente, je vous en baille mon billet. Je donnerais cinq francs pour qu'elle fût là. C'est qu'on n'a pas souvent l'occasion d'accompagner un homme comme vous.

— Je vois bien que vous vous trompez, monsieur, ajoute notre rédacteur tout en marchant.

— Oh! que non, monsieur, je ne me trompe pas. Vous êtes bien logé à l'hôtel de France?

— Oui, monsieur, mais ce n'est pas une raison.

— Eh! je vous dis que si, que c'est une raison et même une fameuse raison. Vous êtes bien ici pour le procès, que diable!

— Oui, monsieur, mais je n'y suis peut-être pas dans le sens que vous croyez.

— Eh! si, que vous y êtes dans le sens que je crois. Je vous connais, pardi! ne faites pas le fin.

— Vous me connaissez?

— Eh! oui, que je vous connais; je vous ai déjà vu.

— Ça m'étonne, car c'est la première fois que je viens à Rodez.

— Eh! que ce ne sera pas la dernière, allez; c'est moi qui vous le dis. Vous pourrez vous faire ici une clientèle *conséquente.* Ce n'est pas que nous soyons vicieux; mais la montagne est enragée pour la cour d'assises. Nous avons un avocat qui se fait dix mille francs sans toucher à la plaine. Pour moi, si jamais j'avais la faiblesse de tuer quelqu'un, je ne voudrais pas d'autre avocat que vous.

— J'en étais sûr, interrompit Charbonnier, je voyais bien que c'était une méprise. Vous me prenez pour M. Lachaud.

— Oui, monsieur, répondit l'officieux guide extrêmement interloqué; vous n'êtes donc pas M. Lachaud?

— Eh! non, monsieur.

— Eh! si vous n'êtes pas monsieur Lachaud, vous pouvez bien chercher tout seul votre télégraphe. Vous êtes encore un drôle de farceur!

MAÎTRE GUÉRIN.

UN CANTONNEMENT MILITAIRE

EN VÉNÉTIE

Des détachements, appartenant à divers régiments, sont cantonnés dans une bourgade de Vénétie. Partout règne la plus grande activité, malgré une violente pluie d'orage. Les hulans viennent de monter à cheval; derrière eux chemine une escouade de fantassins qui vont rejoindre leur corps. Ici des hussards, là un capitaine d'état-major; plus loin un soldat revient de la distribution des vivres, courbé sous un sac pesant. Un officier supérieur, enveloppé de son manteau, est installé dans un léger briska; il attend que l'on ait pu trouver des chevaux pour remplacer deux rosses maigres qui font peine à voir. Un petit berger, appuyé au mur d'un jardin, regarde tout surpris ce mouvement inusité.

Tel est le dessin pittoresque de M. A. Beck. L'artiste a réussi parfaitement à nous représenter l'aspect d'un corps de troupes en campagne. Hier ces soldats étaient passés en revue sur l'esplanade d'une grande ville, et ils passaient fièrement, en grande tenue, au son des fanfares, entre deux haies de bourgeois pleins d'admiration. Aujourd'hui la campagne est commencée... *Quantum mutati!*

X. DACHÈRES.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

La mode d'aujourd'hui. — Les modes d'autrefois. — Les modes de l'Afrique centrale. — Boucles d'oreilles gigantesques. — Les dents en scie. — Le *pelele.* — Les cheveux rouges admirés en Afrique. — Moyen de leur donner cette couleur. — Les cheveux rouges à Venise et à Paris. — Le chant des métaux. — Émile du Chaillu. — Les couronnes d'hydrogène sulfuré.

« La mode, repète-t-on de toute part, prend en ce moment un caractère d'étrangeté et d'audace qu'on ne rencontre nulle part et à aucune autre époque. »

A-t-on réellement raison en parlant ainsi? Doit-on accuser de plus d'excentricité les chapeaux avortons qu'on porte aujourd'hui à Paris que les coiffures à la *Belle-Poule* du XVIIIe siècle, consistant en un bâtiment de guerre, agrès et voiles au vent, qui se balançait sur la tête des jeunes femmes de la cour de Marie-Antoinette? La poudre qui blanchissait les cheveux d'une couche d'amidon, le hideux cornet dont la Restauration enveloppait la tête des reines de la mode, prêtaient-ils moins à rire que les paquets de cheveux faux qui matelassent l'occiput de nos élégantes de 1866?

Voilà pour le passé.

Quant au présent, les robes à queues traînantes ne valent-elles pas mieux après tout que le costume des femmes de l'Afrique australe et particulièrement de celles qui habitent les bords du fleuve Zambèse? Ces femmes portent des anneaux non-seulement aux lobes, mais encore au cartilage de leurs oreilles, et étalent ainsi de chaque côté de leur visage cinq ou six cercles de métal ou d'ivoire qui y forment des pendeloques de huit et parfois de dix centimètres de circonférence. Elles ornent en outre leurs bras et leurs jambes de bracelets la plupart creusés dans une défense d'éléphant qu'on y place lorsqu'elles sont enfants et dont l'amputation de la main ou du pied pourrait seule les dégager; ensuite elles liment leurs dents pour leur donner la forme d'une scie; enfin elles attachent par une incision à leur lèvre supérieure un ornement qu'elles nomment *pélelé,* et qui élargit peu à

peu le trou au moyen duquel on l'introduit. Le pélelé est de la dimension du pouce, de sorte qu'il dépasse de deux ou trois centimètres la longueur du nez épaté de ces créatures, et que si celle qui il pare vient à sourire, la lèvre se relève jusqu'aux yeux.

— Pourquoi vos filles portent-elles de pareils ornements? demanda un jour le docteur Livingstone à un chef du littoral du Zambese.

Le vieillard regarda le voyageur avec surprise et lui répondit :

— Mais pour être belles! Les hommes ont de la barbe, les femmes n'en ont pas. Elles y suppléent par le pélelé; elles ne seraient pas des femmes avec une bouche comme celles des hommes et sans barbe.

Ce qu'entendant Livingstone fit cadeau à la fille du petit souverain d'une petite assiette d'étain, qu'elle roula immédiatement en cylindre qu'elle fourra dans le trou de sa lèvre, et que désormais elle porta comme un magnifique pélelé, au grand désespoir de ses compagnes.

Les vêtements de ces coquettes consistent en une grosse toile faite soit de coton ou d'écorce d'arbres, soit de peaux d'animaux habilement préparées et assouplies par des procédés d'une grande habileté.

Les cheveux rouges jouissent sur les bords du Zambèse d'autant de vogue que sur les bords de la Seine et de l'Adriatique. On leur procure cette couleur en introduisant dans leurs masses opulentes, crêpues et feutrées, des cornes d'antilope ou de bœuf creusées, trouées sur leur longueur par cinq ou six petites ouvertures et remplies d'huile et de sucs de plantes que l'on fait pénétrer à l'aide d'une plume qu'on agite au milieu de ce singulier ustensile pommadeur. Après quoi on s'expose nu-tête aux ardeurs d'un soleil violent, et l'on arrive à voir passer du noir au rouge brique les tignasses les plus récalcitrantes.

Au bout du compte, ce n'est qu'un procédé voisin de celui que pratiquaient au XVIe siècle les dames de Venise, procédé que Marie de Médicis importa en France et que formulent en ces termes les vieilles éditions du *Grand Albert* :

« Vous aurez les cheveux semblables à l'or, si vous prenez trois drachmes d'alun de roche, trois de sandaraque, un de safran, quatre de garance et deux de cendre de vigne. Pilez finement la garance avec la cendre; faites bouillir dans l'eau jusqu'à réduction de moitié. Tamisez le résidu et mêlez-y l'alun, la sandaraque et le safran. Conservez ainsi dans une grande fiole ce réel ornement de votre grâce. Puis, quand il vous plaira de vous faire blonde, vous vous peignerez d'abord avec le soin le plus minutieux, et vous baignerez vos cheveux avec une éponge tout imbibée de cette mixture; aussitôt séchés, vous les laverez avec une eau dans laquelle aient bouilli du trèfle, de l'orge, du cumin et du savon. »

On complétait l'opération en se couvrant le visage d'un masque, les épaules d'un voile épais, le cou d'un mouchoir enroulé, et en exposant toute la journée sa chevelure à l'ardeur d'un soleil presque aussi violent à Venise qu'en Afrique.

Cette mode s'implanta ensuite à Rome, à Naples et arriva à Paris, comme je vous l'ai dit, ainsi que l'attestent ces vers du poëte Coquillard :

> Tant aux jours ouvriers qu'à la fête,
> A Paris un tas de béjaunes
> Lavent trois fois le jour leur tête,
> Afin qu'ils aient leurs cheveux jaunes.

Cette mode elle-même n'était, du reste, qu'une tradition léguée à l'Europe moderne par l'antiquité romaine. Les contemporaines de Galéria, femme de Vitellius, pour se procurer la couleur de blond ardent naturelle à la chevelure de l'impératrice, se teignaient les cheveux à l'aide d'un savon gaulois composé de suif de chèvre et de cendres de hêtre, dont elles secondaient les effets par une infusion de brou de noix mélangé à de la lie de vinaigre et à de l'huile de lentisque.

Si le docteur Livingstone recourait à des assiettes d'étain pour se gagner les bonnes grâces des femmes de l'Afrique australe, et les leur distribuait en guise de bijoux et de pélelé, il agissait sur les hommes de ces contrées sauvages par d'autres moyens et recourait à certains prestiges qui le faisaient passer pour un être supérieur, disposant de certains mystères de la nature. Un des moyens qui lui réussissaient le plus était le *chant des métaux*.

Il se servait pour opérer cette merveille du *rocker* ou *berceur*, inventé par Faraday, et qui consiste en un morceau de cuivre de quatre pouces anglais de long, d'une grosseur inégale à chacun de ses bouts, muni d'un manche métallique et terminé par un bouton à sa petite extrémité.

Après avoir préalablement chauffé le rocker, le voyageur posait sur un bloc d'étain cet instrument qui, mû par des oscillations qui semblaient aux sauvages opérées par un pouvoir magique, se mettait aussitôt à soulever tantôt l'un tantôt l'autre de ses deux bouts, comme s'il eût été doué de vie.

En même temps le bloc d'étain qui s'échauffait à sa partie supérieure se dilatait, se gonflait et se dégonflait à mesure que le calorique dégagé par le *rocker* pénétrait plus avant dans ses couches.

Il résultait du mouvement des deux substances métalliques des vibrations qui tenaient à la fois des chants énervants de l'harmonica et des graves mélodies de l'orgue. D'abord d'une grande puissance, ces sons prenaient insensiblement plus de charme et devenaient plus doux en perdant de leur force, et allaient s'éteignant peu à peu à mesure que survenait le refroidissement.

M. Schwartz, le premier, observa en Saxe le phénomène qui réussissait si bien à Livingstone, en versant sur une enclume un lingot d'argent qu'il voulait refroidir.

Plus tard, sir Arthur Trevelyan reprit en sous-œuvre l'étude de cette musique des métaux et fit entendre aux personnes qui suivaient ses cours publics les chants de l'or, de l'argent, du cuivre et du fer.

Enfin Faraday non-seulement inventa le *rocker,* mais encore il expliqua les causes d'un phénomène resté inconnu jusqu'à lui.

Il démontra que si l'on place en contact deux métaux, l'un chaud, l'autre froid, ceux-ci tendent à se mettre à la même température.

Or, la contraction de l'un des métaux par son refroidissement, et la dilatation de l'autre par l'afflux du calorique, produisent, dans l'intimité de la substance de ces deux corps, de brusques variations de la distance des molécules, et les mouvements rapides et répétés de ces dernières produisent les sons bizarres que les sauvages de l'Afrique australe regardaient comme l'œuvre d'un être surnaturel.

Lors de son dernier passage à Paris, Émile du Chaillu m'a raconté à quels moyens il se voyait parfois forcé de recourir au Gabon pour persuader aux indigènes qu'il possédait une sorte de puissance magique, et pour leur donner une croyance qui non-seulement favorisait ses plans de voyage, mais encore pouvait, dans certains périls, sauvegarder sa vie.

Dans ce but, il montrait aux sauvages un coffret en bois quadrangulaire de trois à quatre centimètres de largeur, et dont le couvercle fixé par des charnières se trouvait sur les trois côtés libres garni d'un rebord de quelques centimètres, qui emboîtait parfaitement la petite caisse et la fermait hermétiquement.

Au milieu de ce même couvercle se trouvait ménagé un trou d'un millimètre.

Enfin, au moyen d'un fil de fer on pouvait ouvrir et fermer brusquement une petite soupape ménagée sous le rebord du couvercle.

Du Chaillu, en présence de ses spectateurs africains, déposait dans la boîte deux coupelles, dont l'une contenait un mélange préalablement préparé d'acide sulfurique et de sel marin, l'autre de potasse et d'ammoniac.

Il s'asseyait ensuite gravement devant son coffret, semblait se livrer aux plus profondes méditations les yeux tournés vers le ciel, et fumant gravement une de ces curieuses pipes en bois sculpté dont il a doté ma collection ethnographique.

Pendant ce temps-là, les substances chimiques mises en rapport agissaient mutuellement l'une sur l'autre, se décomposaient, se combinaient et remplissaient la boîte de vapeurs si épaisses, que celles-ci cherchaient à se donner passage par le trou du couvercle.

Du Chaillu, à l'aide d'un manége adroit et qu'il dissimulait aux sauvages, ouvrait et fermait brusquement la petite soupape dont je vous ai parlé tout à l'heure, et aussitôt s'élançait du trou du couvercle une magnifique série de couronnes de fumée, larges de plusieurs décimètres de diamètre. Ces couronnes s'élevaient majestueusement dans les airs, où elles finissaient par s'évanouir insensiblement sans que les témoins du miracle s'aperçussent qu'au moyen d'un fil de fer caché sous ses vêtements le voyageur entr'ouvrait la soupape et faisait entrer un peu d'air dans la boîte.

M. Coulier avait lui-même enseigné, en 1847, à du Chaillu encore enfant cette expérience connue en physique sous le nom de *couronnes d'hydrogène sulfuré*, et que son inventeur ne s'attendait guère un jour à voir protéger dans d'aventureuses excursions en Afrique l'existence du petit bambin à la peau brune, à l'œil intelligent, que chaque jour son père, hardi voyageur lui-même et arrivant de Madagascar, amenait en 1845, chaque après-midi, chez les frères Verreaux, dans leur laboratoire du boulevard Montmartre.

A cette époque une petite troupe d'amis et de savants se réunissait chaque après-midi chez les deux naturalistes, dont l'aîné, Jules, venait d'arriver du cap de Bonne-Espérance après un séjour de plusieurs années et des voyages aventureux entrepris au bénéfice de la science. Parmi les plus assidus on remarquait Pierre Gratiolet; Delegorgue, qui venait de la chasse aux éléphants ou qui se préparait au voyage où il succomba; Gérard, le tueur de lions; Émile Blanchard, aujourd'hui professeur au Muséum et membre de l'Institut; de La Gironière, qui avait été roi d'une île des Antilles et qui, après avoir abdiqué sa couronne et vendu son royaume rêvait de racheter un nouveau trône dans ces régions lointaines; Houllet, botaniste éminent qui dirige avec tant de science et d'amour les serres chaudes du Muséum; Marius Porte, accompagné des deux indigènes botocudos qu'il avait ramenés du Brésil, en compagnie d'une merveilleuse collection de broméliacées et d'orchidées nouvelles; Bonnivart, une espèce de sacripant, panier percé s'il en fut, bon garçon, extravagant, qui, après avoir parcouru toutes les parties du monde et être revenu en France, finit un beau jour par quitter Paris pour aller récolter des objets d'histoire naturelle en Amérique, y devint colonel des armées du Sud, et finit par se faire tuer en héros à la tête de son régiment; Gervais de Montpellier, aujourd'hui professeur au Muséum, à qui la paléontologie doit de si riches découvertes; le savant Temmink, de Leyde; Mitchel, directeur du *Zoological garden* de Londres, qui huit ans après devait se brûler la cervelle à Paris; le prince Lucien Bonaparte, éminent ornithologiste Machado, dont les magnifiques volières du quai Voltaire jouissaient d'une réputation beaucoup plus populaires que les théories folles en matière d'histoire naturelle; Charles, le dompteur de tigres et de lions; Triat, le gymnaste, et bien d'autres dont les noms font défaut à ma mémoire. Tous [illegible] d'un [illegible] sans exemple [illegible] et sciences, et où le grand commerce d'histoire naturelle d'Édouard Verreaux, lui-même voyageur intrépide et éminent zoologiste, faisait passer à chaque instant sous les yeux de ses visiteurs habituels tous les types les plus curieux de la création.

C'est en écoutant les causeries de ces hommes éminents que le jeune du Chaillu, dans les veines duquel coulait déjà du sang de voyageur, conçut la première pensée de ses explorations en Afrique, et en rêva les moyens d'exécution qui le mirent à même de réaliser cette folle et grande entreprise à laquelle il doit aujourd'hui, au prix de périls et de souffrances sans nombre, la juste réputation de hardi et intelligent explorateur.

S. HENRY BERTHOUD.

ÉCHECS

CORRESPONDANCE

M. H. Dall..... (Reims). — La rectification envoyée annule la seconde solution signalée précédemment. En résumé, ce Problème est très-réussi, et nous nous proposons de le publier prochainement. Le Problème *en trois coups* qui accompagne la rectification est charmant de simplicité et d'élégance.

M. J. Cruch..... (Avranches). — Le Problème n° 1 de votre envoi a une seconde solution commençant par R. 4eCD, ex. :
1 (R. 4eCD - F. 6e FR meill.), 2 (C. pr. F — R. joue), 3 (T. pr. P éch. m. — ......)

M. Bard..... (Paris). — Réponse prochainement.

M. Mat.... de Zam.... (Alméria). — Au moment de livrer à l'impression le magnifique Problème offert par vous à *l'Univers Illustré*, nous avons pu nous convaincre qu'il venait de paraître dans un autre journal.

A notre grand regret, cette circonstance nous oblige à en priver nos lecteurs.

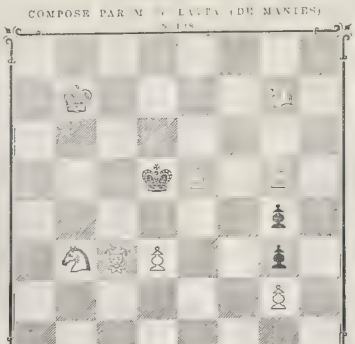
Solution juste du Problème n° 6 : J. Maury, café Brun, à Beauvoisin.

Le défaut d'espace nous met dans la nécessité de renvoyer au prochain numéro la Solution du Problème n° 7.

C. P.

PROBLÈME N° 10.

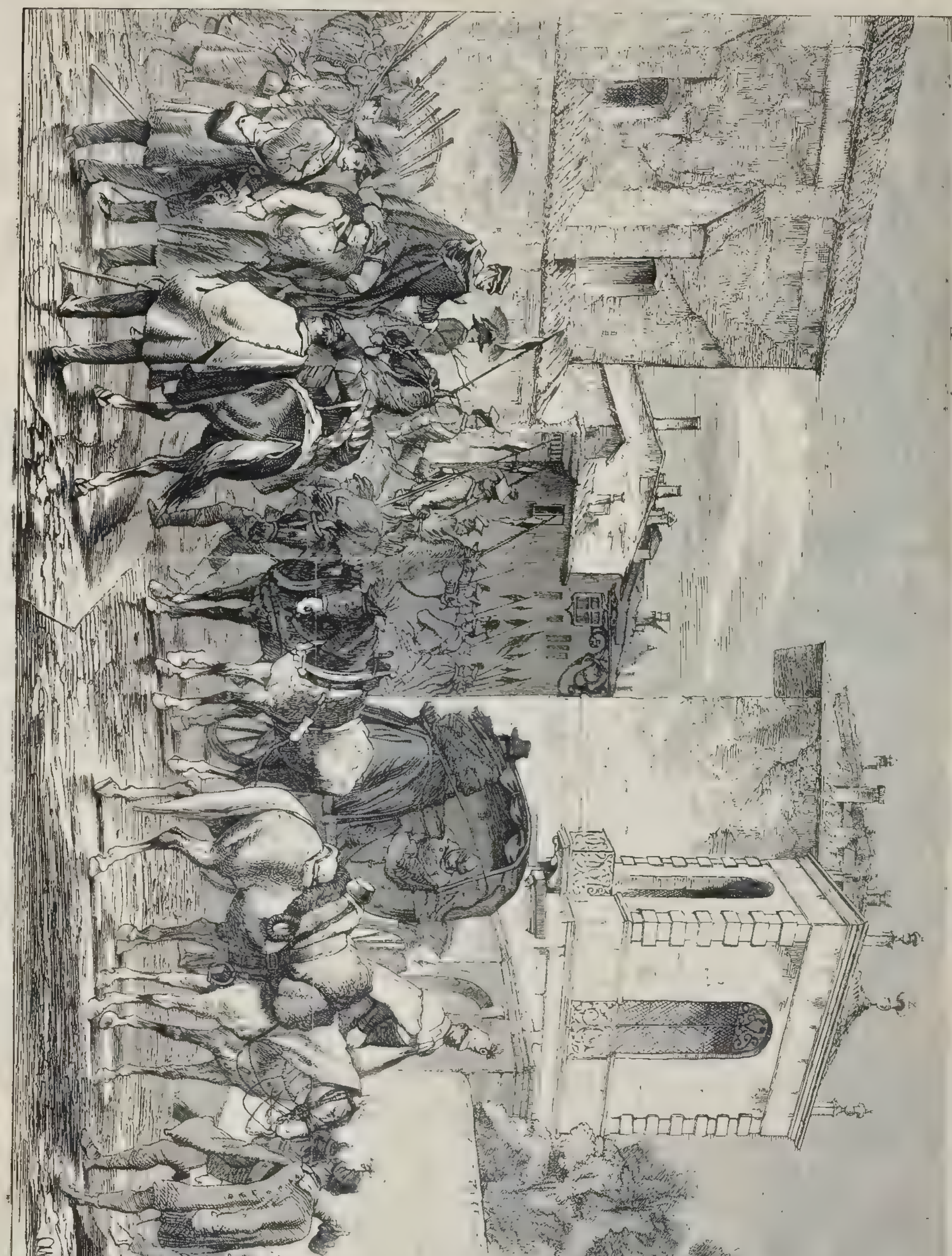
COMPOSÉ PAR M. [illegible] (DE MANTES)



Les Blancs jouent et font mat en cinq coups.

ÉMILE AUCANTE.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.



UN CANTONNEMENT MILITAIRE DANS UN VILLAGE DE LA VÉNÉTIE, dessin de M. A. Beck. — Voir pag. 422.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration,
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres [illegible]

9e ANNÉE. — N° 552.
Samedi 7 Juillet 1866.

Vente au [illegible]
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

L'événement du jour. — *Affaire Clemenceau : Mémoire de l'accusé*, par Alexandre Dumas fils.

Qui le croira plus tard qu'en ces jours où résonne l'écho des batailles, où chacun, penché sur la carte de l'Europe, suit d'un regard fiévreux le choc des armées en campagne, un simple écrivain ait réussi à détourner sur lui l'attention publique, qu'une œuvre purement littéraire ait eu cette puissance de lutter avec la grande voix du canon ? Rien n'est plus vrai pourtant. Dans les théâtres, dans les cercles, dans ce qui reste de salons ouverts à Paris, dans tous les foyers intellectuels, le nom de Dumas fils se mêle à celui de La Marmora, de Benedek, de Garibaldi, ces lions du jour. L'*Affaire Clémenceau* n'est pas commentée avec moins de passion que la dernière dépêche d'Allemagne ou d'Italie. S'il vous est arrivé, un soir de cette semaine, de suivre les groupes de péripatéticiens qui arpentent le bitume, du faubourg Montmartre à la rue Scribe, vous aurez entendu se croiser dans l'air des lambeaux de phrases du genre de ceux-ci :

— Où prenez-vous Custozza ?

— [illegible]

— Farceur !

— Ce n'est pas celle-là qui réhabilitera la Pologne !

— Qui ça ?

— Iza.

— Iza ! Je n'ai pas vu ça sur ma carte.

— Voyons ! nous ne nous entendons pas : je vous parle d'Iza, la femme de Clémenceau.

— Ah ! oui, l'*Affaire Clémenceau*, du petit Dumas : il paraît que c'est rudement fort.

— Une crème au piment, mon cher, demandez plutôt à [illegible]

— Laissez-le donc : il est en train de patauger dans le combat de Skalitz.

— Les oreilles vous cornent, mon bien bon : c'est à Constantin Ritz qu'il en a.



PASSAGE DU MINCIO PAR L'ARMÉE ITALIENNE, LE 24 JUIN 1866, [illegible], d'après un croquis d'un de nos correspondants en Italie.

— Qu'est-ce que c'est que cela : Constantin Ritz ? Un Prussien ?

— C'est l'ami de Clémenceau, le dernier amant de sa femme.

— Encore !

— Eh bien, Colombet, vous qui avez lu le mémoire de l'accusé, l'acquitteriez-vous ?

— Parbleu ! Savez-vous bien que c'est tout uniment un chef-d'œuvre, cette *Affaire Clémenceau ?* J'en suis encore tout remué. Ce diable de livre est empoignant d'un bout à l'autre. Et vrai, et vivant ! L'auteur lui-même me dirait qu'il n'a voulu faire qu'un roman, je ne le croirais pas. Il a écrit une histoire. Ses personnages, je les connais, je les ai vus. Regardez là-bas cette jeune femme, à la beauté insolente, noyée dans un flot de dentelles, que ce riche attelage à la Daumont emporte vers les ombrages du Lac ; si ce n'est Iza, c'est une de ses pareilles : on coupe une tête à l'hydre, mais on ne la tue pas.

Il a raison, Colombet : l'*Affaire Clémenceau* est un de ces livres rares qui laissent leur sillon dans une littérature ; une de ces études du cœur humain, éternelles comme lui, qu'elles s'appellent *Manon Lescaut* ou *René, Fanny* ou *Adolphe, André* ou *Madame Bovary*.

Le cadre du roman, j'allais dire du drame, est des plus simples.

Un jour, en ouvrant le *Droit* ou la *Gazette des Tribunaux*, vous avez lu le fait suivant :

« Ce matin, à cinq heures et demie, un homme, les cheveux et les vêtements en désordre, se présentait chez M. le commissaire de police du 1er arrondissement, et lui déclarait qu'il venait de donner la mort à sa femme. Le magistrat crut d'abord à un crime imaginaire, à un accès d'aliénation mentale. Il avait reconnu, dans celui qui s'annonçait comme un meurtrier, une de nos célébrités artistiques, à qui l'honorabilité de son caractère, aussi bien que ses qualités sociales et son talent supérieur, avaient valu jusqu'à ce jour, dans le cours de sa carrière, mérité d'honorables et universelles sympathies.

« Le magistrat se transporta immédiatement dans l'hôtel occupé par la dame X..., sur le Cours-la-Reine. Cet hôtel, bien connu du public parisien, est celui qui a appartenu au prince Attikoff. La dame X... gisait dans son lit, la poitrine traversée d'un coup de couteau qui lui avait été porté dans la région du cœur. L'arme était encore fixée dans la plaie au-dessous du sein gauche. C'est un couteau à papier, manche de jaspe, garde de vermeil, incrusté de grenat, à lame d'acier niellée d'or. Quelques gouttes de sang seulement avaient jailli autour de la blessure. La victime avait été frappée pendant son sommeil, et les traits de son visage, qui avaient conservé tout leur calme, démontraient que la mort avait dû être instantanée.

« Le meurtrier est convenu qu'après avoir quitté le lit où dormait sa femme, il était allé chercher, dans un boudoir à côté, le couteau qui devait être l'instrument du crime.

« L'instruction révèlera, sans doute, les motifs qui ont pu pousser M. X... à un pareil attentat et sur lesquels, dans son premier interrogatoire, il a refusé de s'expliquer.

« Depuis plusieurs mois déjà les deux époux vivaient en état de séparation amiable. Mme X... était restée à Paris, où elle s'était fait remarquer par le luxe de sa vie élégante, par son assiduité à toutes les fêtes de la mode, dont sa beauté tout exceptionnelle, la distinction de son esprit et les grâces de sa personne, l'avaient faite une des reines. M. X... avait quitté la France, et après avoir parcouru l'Italie, avait, paraît-il, manifesté l'intention de se fixer à Rome. Il en était revenu subitement le matin même. Le soir, à dix heures, il s'était rendu chez sa femme, et une réconciliation apparente avait eu lieu entre les époux. Que s'est-il passé depuis l'entrée de M. X... dans la maison jusqu'à l'heure du meurtre, c'est ce que l'instruction éclaircira.

« Cette mystérieuse affaire avait causé dans le quartier l'émotion la plus vive. Pendant toute la journée et jusqu'à une heure avancée de la soirée, des groupes nombreux n'ont cessé de stationner devant l'hôtel Attikoff. »

L'instruction aboutit à une accusation d'assassinat et alors, au fond de sa prison, l'accusé se recueille : et il adresse à son avocat, son ami, un de ces jeunes maîtres de la cour d'assises qui s'appellent Lachaud, Nogent Saint-Laurent, Carraby, Chaix d'Est-Ange, un mémoire où il retrace sa vie, où, remontant de l'effet à la cause, il recherche dans son passé et jusque dans sa naissance le principe fatal qui, malheureusement fécondé et avivé, pour ainsi dire, par des rencontres funestes, devait nécessairement le conduire au crime.

C'est là l'originalité du récit, le côté philosophique, celui qui, à part l'intérêt du drame, la profondeur des portraits et des caractères, la force de l'exécution, l'éclat ou le charme des détails, lui donne une portée toute particulière.

Clémenceau n'a jamais connu son père. Sa mère, une pauvre ouvrière en lingerie, l'a élevé au prix de mille sacrifices, l'a nourri de son travail, de ses privations, de ses sueurs et de son sang. Dans son amour peut-être un peu imprévoyant pour cet enfant chéri, elle veut le doter d'une éducation libérale. Il entre dans une des principales pensions de Paris, et là, dès ce premier contact avec la société, il ressent déjà les épines de la vie : aux humiliations, aux piqûres d'épingle que lui prodiguent ses jeunes camarades, il comprend l'inégalité que mettent entre eux et lui sa pauvreté et le vice de sa naissance. Rien de plus vrai, de plus saisissant, de plus sûrement touché que ce tableau des instincts malfaisants de cette petite population et de ses cruautés enfantines.

L'action qu'elles exercent sur le caractère et le cœur du jeune Clémenceau ne tarde pas à se manifester. Elles réveillent, elles surexcitent en lui le côté violent de sa nature, celui qui est entré dans ses veines avec le sang paternel. Ici se place une théorie philosophique dont je ne veux pas me faire juge, celle des influences congéniales. Joignez-y une autre théorie sur les enfants naturels qui est un peu fille de celle d'*Antony*, et vous avez l'explication des douleurs, des défaillances, des passions diverses par lesquelles va passer le héros de M. Alexandre Dumas fils.

A treize ans, il quitte volontairement sa pension, dont le prix est devenu trop onéreux pour sa pauvre mère. Un sculpteur de talent, M. Ritz, qui a reconnu en lui le germe du génie artistique, consent à le prendre pour élève. Sous la direction de cet excellent homme, Clémenceau fait des progrès rapides. Tout entier au culte de l'art, il traverse, pur de toute souillure, les périlleuses épreuves de la puberté. Lisez la scène où le jeune homme se trouve, pour la première fois en face du modèle vivant, et vous comprendrez comment le sentiment du beau peut développer, dans une âme élevée, celui de la moralité.

Clémenceau a encore une autre sauvegarde : l'amour de sa mère. Il rêve d'affranchir sa vieillesse du travail, de lui rendre au centuple les sacrifices qu'elle a faits pour lui. Il y réussit. Bientôt son maître lui-même n'a plus rien à lui apprendre ; — une figure, par parenthèse, charmante et sympathique que celle de ce vieil artiste qui voit grandir, sans jalousie, l'élève dont la renommée effacera la sienne, spécimen touchant de ces Tantales de l'art, impuissants à traduire l'idéal qu'ils comprennent et à fixer dans leur œuvre le génie qui les fuit.

La candeur, l'ingénuité du jeune artiste l'ont mis en garde contre les plaisirs grossiers : il est d'autres séductions dont elles ne le sauveront pas. Concentré dans son art, isolé du monde dont il ne soupçonne ni les intrigues ni les mensonges, Clémenceau est une proie désignée à l'avance aux entreprises des aventurières. Dans une de ces maisons où tous les mondes se rencontrent comme sur un terrain neutre, une enfant de quatorze ans, d'une beauté surhumaine, lui apparaît un jour. Quel trouble cette « séraphique apparition » vient jeter dans l'âme limpide du jeune homme, quels transports violents elle y soulève, quelles explosions de passion contenue, lui-même l'a écrit en lettres de feu :

« Pour moi, ce n'était pas une jeune fille, ce n'était pas une enfant, ce n'était pas une femme, c'était la Femme : Symbole, Poëme, Abstraction, Enigme éternelle qui a fait, qui fait et qui fera vaciller, hésiter, trébucher dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, les intelligences, les philosophies, les religions de l'humanité. Toute mon âme avait passé dans mes yeux. Pour la première fois de ma vie, je me rendais compte de ce qui, jusqu'alors, m'avait été inintelligible. Les types historiques des femmes qui avaient bouleversé les empires en soufflant la passion dans le cœur d'un homme, les créations féminines des véritables poëtes qui avaient passionné des générations entières, et dont je n'avais encore admiré que l'existence épique, s'animèrent et vécurent tout à coup. Rien ne me parut plus simple que de changer la face du globe pour la possession d'un de ces êtres inexplicables et de recevoir de lui l'héroïsme ou la bassesse, le génie ou l'abrutissement. Ève, Pandore, Madeleine, Cléopâtre, Phryné, Desdémone, Manon Lescaut, Emma Lyonna passèrent devant moi en me disant : « Comprends-tu, maintenant ? » Et je leur répondis : « Oui, je comprends. »

Sous cette beauté merveilleuse se cachent le vice inné, l'égoïsme, la vanité, le calcul, l'appétit des jouissances matérielles, la perversité précoce qui s'ignore encore, mais qui ne gardera pas longtemps son ignorance. Il faut dire aussi que l'enfant chasse de race. La mère d'Iza est une de ces comtesses déclassées, de ces épaves du grand monde qui, après avoir longtemps été ballottées sur l'océan de la galanterie, errant de Paris à Vienne, de Bade à Ems, de Hombourg à Monaco, finissent par échouer à quelque table d'hôte, à quelque tripot clandestin. La comtesse Dobronowska en serait bientôt là, — car ses charmes sont sur leur déclin, — si sa fille ne venait relever sa fortune. Dans la partie qu'elle a engagée, Iza est sa dernière carte. Quel lot lui amènera-t-elle ? — Un souverain ou un prince royal de la main droite, s'il est possible ; de la main gauche, au pis aller. — Tout homme qui aurait un peu vécu verrait clair dans le jeu de la comtesse : Clémenceau n'en est pas là. Admis dans l'intimité des deux femmes, le plaisir qu'il prend à leurs mœurs faciles l'empêche de se demander si elles ne blessent pas, par hasard, la pudeur et la bienséance. On lui permet de mouler les mains et les pieds d'Iza, et la chose lui semble toute naturelle. Iza, d'ailleurs, l'appelle déjà son petit mari, et malgré les projets de la comtesse, malgré la campagne qu'elle prépare, il a le vague espoir que « sa petite femme » lui reviendra.

Elle lui revient en effet. Les plans de la comtesse ont échoué : le prince héritier, sur lequel les deux femmes avaient jeté leur dévolu, a daigné à peine s'apercevoir de leur manége. Une autre entreprise n'a pas été plus heureuse ; un jeune aide de camp du vice-roi, qui s'était épris des charmes d'Iza, a été, sur les démarches de sa famille, envoyé à l'étranger. Iza s'est rappelé alors le « petit mari » qu'elle avait laissé à Paris. Elle s'est dit qu'un artiste déjà célèbre, à qui son ciseau rapportait une quarantaine de mille francs, était encore un parti sortable, et après quatre années d'absence, plus belle encore qu'autrefois, elle est venue frapper à son atelier.

Deux mois après, Clémenceau était marié à Iza.

O puissance de l'amour ! O aveuglement de la passion ! Au bout de quatre années de mariage, Clémenceau en est encore à deviner le monstre d'hypocrisie, de luxure et d'ingratitude à qui il a lié sa vie. Les vices de sa femme, il ne les aperçoit pas ou du moins ils se transfigurent à ses yeux : son impudeur c'est de l'étourderie, son manque de cœur c'est de l'enfantillage. Un jour d'été — à l'époque de leur lune de miel — qu'ils sont, tous les deux seuls, dans un parc que traverse une petite rivière, Iza laisse tomber ses vêtements et se plonge en riant dans l'eau limpide. Puis, sortant du bain et rejetant le peignoir que lui présente son mari, elle boit lentement du lait qu'elle s'est fait apporter dans une coupe. Et lui n'a pas le courage de la rappeler à la décence, et comme elle songe que ce serait là un joli motif de statue, il pousse la faiblesse jusqu'à satisfaire ce nouveau caprice, jusqu'à souffrir qu'elle lui serve de modèle dans cette attitude. A la fois cynique et vaniteuse, il ne lui suffit pas d'être belle pour son mari, elle veut l'être aux yeux de tous, et elle tressaille de plaisir quand, passant devant Barbedienne, où est exposée une réduction de *la Buveuse*, elle est témoin de l'admiration qu'elle excite. Et comme tout s'enchaîne dans le domaine de la dépravation, son instinct de courtisane la conduit à maudire la maternité qui doit altérer la pureté de ses formes et peut-être à rêver un crime pour la conserver.

Complice de cette profanation, Clémenceau en est puni dans son génie. Du jour où Iza lui sert de modèle, son talent s'amoindrit : il tombe dans le précieux et dans le joli, il entre peu à peu dans l'école sensualiste des Bernin et des Clodion : un degré de plus et le grand artiste d'autrefois ne sera plus qu'un praticien vulgaire.

Mais ce n'est pas seulement le génie de l'artiste, c'est la dignité de l'homme et de l'époux qui s'énerve et s'abaisse dans ces indignes capitulations. Et le monde lui en soupçonne d'autres encore plus viles et plus infâmes. Ses amis l'ont quitté peu à peu : il s'en étonne sans s'en inquiéter. Une catastrophe imprévue va faire enfin jaillir à ses yeux la terrible lumière.

Il apprend que sa femme le trompe, que la tendresse qu'elle lui témoignait n'était que mensonge et hypocrisie. Cette femme qu'il a tirée de la boue, elle l'a trahi par vanité, par amour du luxe et du plaisir. Elle a retrouvé à Paris ce jeune homme riche qu'elle avait connu en Russie, et elle s'est donnée à lui. Une lettre que Clémenceau intercepte au passage ne lui laisse aucun doute sur la triste vérité.

Vous croyez peut-être qu'Iza va s'humilier, se repentir, implorer son pardon ? Vous la connaissez mal : ce qu'elle veut, c'est sa liberté, et elle la revendique avec insolence. Comment Clémenceau, avec les instincts de violence que l'auteur lui a prêtés, ne la frappe-t-il pas en ce moment, c'est ce que j'ai peine à comprendre. Il me semble qu'il y a là un défaut de logique, le seul d'ailleurs que l'on puisse signaler dans le livre d'Alexandre Dumas.

C'est sur le complice seul que se tourne sa colère : il le provoque en duel et lui traverse la poitrine d'un coup d'épée. Au moins son honneur est-il sauvé et ne l'accusera-t-on plus d'être un mari complaisant. Car telle était la situation que lui avait faite la conduite de sa femme : l'intrigue qu'il a découverte n'était pas la première, et le monde en signalait quatre autres dont on nommait tous les héros.

Un dernier trait qui achève le caractère de cette jolie créature.

Au moment où la séparation vient d'avoir lieu, elle écrit à Clémenceau pour lui redemander son fils. « Il est inutile, lui dit-elle, que vous le gardiez, puisqu'il n'est pas le vôtre. » — Et ce n'est pas vrai !

Comme Brute dans la *Lucrèce* de Ponsard, Clémenceau a passé tout d'un coup de l'amour au mépris et à l'indifférence. Il songe à se retremper dans son art par la vue des chefs-d'œuvre de l'antiquité, et il part pour l'Italie. Son meilleur ami l'accompagne : Constantin Ritz, le fils de son professeur. Ils visitent ensemble Milan, Venise, Ferrare, Bologne, Pise, Florence, Rome enfin. Clémenceau a retrouvé sa verve et son énergie d'autrefois, et quand Constantin le quitte pour retourner à Paris, il le laisse guéri, — il le croit du moins.

Mais la blessure était trop profonde et le travail, ce remède suprême, est même impuissant à la cicatriser. En reprenant son ciseau, l'artiste ne se retrouve plus : cette misérable femme a tué non-seulement son bonheur, mais aussi son génie.

Et pourtant c'est encore elle dont le souvenir le poursuit et exalte sa pensée jusqu'à la folie : il prend alors la résolution de se tuer, et écrit à Ritz pour lui confier son fils : la réponse du vieux professeur, d'une mâle et simple éloquence, rappelle, sans leur être inférieure, les deux fameuses lettres de la *Nouvelle Héloïse*.

Clémenceau vivra pour son fils.

Une lettre de Constantin lui apprend ce qu'est devenue sa femme. Sous le nom de Mme Iza elle a marqué hardiment sa place parmi les célébrités du monde interlope. Son ambition est réalisée : — des chevaux, des équipages, un hôtel et un roi qui paye sa liste civile.

Huit jours après, arrive à Clémenceau un billet anonyme ainsi conçu :

« Continuez à suivre les conseils de votre ami Constantin. Seulement sachez qu'il est l'amant de votre femme. »

Le soir même Clémenceau part pour Paris.

A son arrivée, il se fait annoncer chez sa femme, qui le salue de ces mots : « Je vous attendais. »

Cyniquement, impudemment, elle confesse que c'est elle qui a fait écrire la lettre anonyme et que cette lettre a dit vrai. Elle a voulu se venger de Constantin et, sa vengeance conduite à fin, elle compte sur le pardon de Clémenceau ; car il l'aime encore, — et comme il proteste :

— Pourquoi ne m'aimeriez-vous pas encore, lui dit-elle, puisque je vous aime toujours ?

Et alors elle lui propose un marché infâme....

Il est deux heures du matin. Elle dort. Clémenceau s'approche d'elle, un couteau à la main :

« — M'aimes-tu ? lui dis-je tout bas.

« — Oui, murmura-t-elle comme dans un rêve.

« Ce fut son dernier mot. Je voulais que ce fût le dernier

qu'elle eût prononcé dans ce monde. J'appuyai ma main gauche sur son front, je lui renversai la tête en arrière, et, de toute la force de ma main droite, je lui plongeai le couteau dans la poitrine, au-dessous du sein gauche. »

Tel est ce livre étrange, passionnant, que les pères de famille ne donneront certainement pas à lire à leurs fils, mais qu'ils devront lire eux-mêmes, car il signale à leur prudence des mœurs et un monde qu'il faut qu'ils connaissent, car il soulève des problèmes dont la solution importe à l'ordre social. Pour aujourd'hui, je me borne au récit : quant à ma critique, je la réserve pour une prochaine chronique — avec la liquidation de mon arriéré théâtral.

GÉROME.

BULLETIN

Un des sports de l'Algérie, sport très-utile en ce moment, est la chasse aux sauterelles. Cette chasse a, du reste, donné lieu à la decouverte d'un nouveau mets, dont *l'Akhbar* nous indique en ces termes la préparation :

Vous prenez délicatement les sauterelles avec le pouce et l'index de la main gauche ; vous les fendez en deux avec un canif, et vous versez dans leur corps du bon rhum. Laissez mariner deux jours, puis faites une pâte de beignets. Faites frire, saupoudrez de sucre, et mangez en arrosant ce plat de petit bourgogne.

Et sait-on quel nom on a donné à ce plat si recommandable ? Il s'appelle des *criquets à la benoiton.*

Les événements militaires ne pouvaient moins faire que d'exciter la verve des compositeurs dramatiques allemands. En attendant les grands drames, voici les vaudevilles qu'on joue dans la capitale de la Prusse : *les Croates à Berlin, le Savon mobilisé,* etc., etc.

Le Musée de peinture de Dresde a été placé, dit le *Times,* sous la protection de l'ambassadeur anglais.

On dresse en ce moment, au centre du square des Arts-et-Metiers, un piédestal monolithe en pierre du Jura, surmonté d'une colonne de marbre sur laquelle sera placée une figure de la Victoire, en bronze.

On ouvrira, dit-on, le 15 août prochain, aux archives impériales, le curieux Musée de manuscrits, de sceaux, etc., qu'on organise au premier étage du principal corps de logis dans les appartements de la princesse de Rohan-Soubise, éclairés par neuf croisés donnant sur la belle cour de la colonnade.

Les boiseries en sont d'une richesse incomparable et les plafonds ont été peints par Boucher.

Une autre galerie historique du même genre, que M. le baron Haussmann forme à l'Hôtel de Ville, va s'enrichir de la collection de M. Legras, exclusivement composée de jetons des prévôts des marchands, de *méreaux* et de médailles, relatifs à l'histoire de Paris, et dont le conseil municipal vient de voter l'acquisition au prix de 35,000 francs.

Le jardin d'acclimatation du bois de Boulogne vient de recevoir plusieurs belles autruches nées au jardin d'acclimatation d'Alger ; il en possédait deja qui étaient nées à Grenoble, grâce aux soins de la Société zoologique de cette ville, de sorte qu'on peut considerer actuellement comme un fait acquis la domestication de ces gigantesques oiseaux.

L'autruche deviendra donc, peu à peu, un véritable bétail qui pourra, dans certaines conditions, au midi de l'Europe et en Afrique, être pour ses propriétaires une source de revenus. Sans parler des plumes, dont la récolte a une grande importance, le produit en œufs, en viande et en graisse sera certainement très-considérable. Les renseignements publiés à ce sujet par M. Gosse, de Genève, et par M. Chagot, fournissent des chiffres tout à fait concluants.

TH. DE LANGEAC.

Nous rappelons au public que la belle carte coloriée qui forme supplément à notre numéro 551 est vendue 75 CENTIMES *dans nos bureaux. Les personnes des départements qui désireraient recevoir* FRANCO *cette carte voudront bien nous adresser* 90 CENTIMES *en timbres-poste. Nous tenons également à leur disposition, ainsi qu'à celle de nos abonnés, des* DRAPEAUX-ÉPINGLES *assortis, moyennant* DEUX FRANCS *par boite expédiée* FRANCO. *Ces drapeaux-épingles sont un complément nécessaire pour suivre facilement sur notre carte toutes les opérations de la guerre.*

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(Suite[1])

— Sous la protection de qui, continua Ludovic, les hérétiques insultent-ils notre religion ? Sous la protection de qui persévèrent-ils dans leurs criminelles entreprises ? Sous la vôtre, messire. Je ne comprends pas ainsi l'amour de la patrie. Quant à moi, j'estime que la religion fait partie de l'héritage que nous ont légué nos pères, et qu'aussi bien que la liberté, elle est le patrimoine inaliénable de notre sol natal. Je suis convaincu que notre antique foi doit être le soutien et le palladium dans les Pays-Bas, et quiconque pense autrement est un ennemi pour moi !

Quelques Gueux entendirent ces paroles, étonnés et muets ; mais la plupart les accueillirent par des grincements de dents et des marques de méprisante réprobation.

– Le vent a tourné bien vite ! s'écria Van der Voort ; hier Gueux, aujourd'hui papiste !

— Non, non, s'écria Ludovic, je n'ai jamais changé. J'ai juré de me liguer avec vous contre les Espagnols ; c'était sous la condition qu'on n'exigerait de moi rien qui portât atteinte à la religion, et je n'eusse pas fait ce serment qui, depuis lors, a si lourdement pesé sur ma conscience, si ce n'eût pas été pour condescendre au vœu de Godmaert. C'est vous, messires, qui avez change ; vous avez renié la foi de vos ancêtres pour vous attacher à une doctrine nouvelle.

– C'est faux ! dit Van Halen en l'interrompant. Je suis fidèle à la religion

— Que ferez-vous donc demain ? demanda Ludovic.

— Demain, répondit Van Halen en serrant la main de Ludovic, demain je serai à côté de vous, et je combattrai avec vous les hérétiques.

Un cri général d'indignation s'éleva dans l'assemblée.

— Encore un lâche ! encore un traître ! Hors d'ici les fanatiques ! A bas les partisans de l'Espagne ! A la porte !

La surexcitation était générale. Les poignards apparurent, et l'on allait mettre à exécution la menace d'expulsion, lorsque la mère Schrikkel s'élança dans la salle en proie à une vive inquietude et en levant les bras au ciel :

— Vite, vite, messires, sauvez-vous ! au grenier, dans la gouttière, à la cave, la garde est là, la maison est cernée par des hommes armés. Vite, vite !

Les Gueux lancèrent un regard flamboyant à Ludovic, comme s'ils l'accusaient de les avoir vraiment trahis ; aucun d'eux ne fit ce que la mère Schrikkel venait de leur conseiller avec tant d'instance. Au contraire, ils se formèrent tous en demi-cercle, préparèrent leurs pistolets, tirèrent épées et poignards, et attendirent fermement décidés à se defendre courageusement.

La porte de la salle s'ouvrit, et l'on vit entrer un homme d'une stature et d'une force extraordinaire. D'épaisses moustaches couvraient ses lèvres, et des armes de toute espèce étaient suspendues à sa ceinture.

— Wolfangh ! s'écrièrent les Gueux avec stupéfaction en rengainant leurs épées et leurs poignards.

— Messires, dit Wolfangh en ôtant son chapeau, que signifie ceci ? Pourquoi cette attitude belliqueuse ? Montez donc, cria-t-il en se tournant vers l'escalier, montez, vous autres !

Une vingtaine de brigands pénetrèrent dans la salle au milieu des Gueux, qui s'éloignèrent d'eux avec dégoût.

Les pas lourds d'hommes qui paraissaient chargés d'un fardeau retentissaient encore dans l'escalier.

— Que nous apportez-vous donc, Wolfangh ? demanda Ludovic.

— Ce que je vous apporte, messire ? Godmaert !

— Godmaert ! s'écrièrent-ils tous avec surprise.

Quatre hommes apportèrent le vieillard sur un lit de plumes et le déposèrent doucement sur le parquet.

— Mes amis, dit-il, je suis heureux de vous revoir encore une fois. Qui veut me serrer la main ?

Ludovic avait déjà saisi cette main et la baisait affectueusement. Les Gueux vinrent tour à tour presser le vieillard dans leurs bras Puis tous se rangèrent autour de lui, muets et l'étonnement peint dans les yeux.

— Wolfangh, demanda Schuermans, comment avez-vous delivré notre chef ?

— Messires, répondit le bandit, cela n'a pas coûté grande peine. Cela m'est venu en tête hier, et je voulais vous faire une agréable surprise. Je croyais pourtant que nous trouverions Godmaert en meilleur état... Donc, j'ai gagné tout doucement la prison avec mes hommes. « Qui va là ? cria un archer qui se trouvait près de la porte avec beaucoup d'autres. — Wolfangh ! » répondis-je d'une voix tonnante, et avant que j'eusse atteint la prison, ils s'étaient tous enfuis par le pont aux Anguilles et le *Vischberg*. Le geôlier ne voulait pas ouvrir ; mais quand il vit la porte s'ébranler sous les coups de nos marteaux et sous l'effort de nos leviers, il s'empressa de nous livrer passage en demandant grâce de la vie Accompagnés par lui, nous nous rendîmes à la Fosse aux assassins, où nous trouvâmes Godmaert. Nous avons enleve de sa couche de paille le noble prisonnier, et, sur sa demande, nous l'avons apporté ici en prenant pour civière le lit du geôlier.

Wolfangh se tourna vers Ludovic.

— Messire, dit-il, comment se nomme le prêtre qui était auprès de Godmaert ?

— Le père Franciscus, du couvent des Dominicains.

Le bandit porta le doigt à son front comme pour imprimer à son cerveau un nom qu'il voulait ne pas oublier.

— Oh ! si la fille de Godmaert savait que son père est hors de prison, quelle joie serait la sienne ! dit Ludovic.

— Le père Franciscus s'est chargé de ce message, répondit Wolfangh. Ah çà ! mes gars, poursuivit-il en s'adressant à ses compagnons, que chacun soit à son poste. A demain à huit heures ! Vous, restez ici, dit-il aux quatre hommes qui avaient transporté le blessé.

Les brigands évacuèrent la salle, et après que les Gueux eurent prodigué à Godmaert mille marques d'affection et de pitié, on mit en avant la question de savoir si le temps était venu de commencer l'insurrection. Les siéges furent rapportés et disposés de façon à ce que tout le monde pût s'asseoir autour du vieillard. Celui-ci, auquel le repos et la présence de ses amis avaient rendu un peu de force, pouvait déjà remuer les bras, et Ludovic remarqua avec une joie profonde que la mort ne le menaçait plus. Son cœur s'envola vers sa bien-aimée Gertrude. Il était jaloux que cette nouvelle lui eût été portée par un autre que lui.

— Messires, dit Godmaert après avoir demandé le silence par un signe de main, je me suis fait apporter dans cette réunion pour conferer avec vous sur ce qu'il faut faire. Vous êtes-vous déjà occupés de l'affaire ?

Houtappel regarda ironiquement Ludovic et, s'avançant vers Godmaert, il dit :

– Demain, à huit heures, nous nous trouverons sur la Grande-Place. C'est arrêté. Nous soulèverons le peuple en criant : « Vivent les Gueux ! » Le sermon d'Herman dans la cathédrale jettera la ville dans une grande agitation ; nous la ferons tourner à notre avantage. Puis nous marchons sur l'Hôtel de Ville ; nous faisons prisonnier tout ce qui est Espagnol ou infeodé à l'Espagne ; nous occupons militairement la ville et nous donnons avis du succès remporté à nos amis de Bruxelles et des provinces du Nord Nous nommons de nouveaux magistrats, et nous chargeons le peuple de parcourir les villes et les bourgs du comté et de chasser partout les Espagnols. Je suis certain que ce plan obtiendra votre approbation.

Godmaert resta un instant plongé dans une profonde préoccupation. Les Gueux attendaient une réponse avec anxiété, bien qu'ils ne doutassent pas que le vieux guerrier n'applaudît à leur entreprise.

Aussi combien furent-ils consternés lorsque Godmaert leur dit :

— Non, je ne puis approuver ce projet. Le temps n'est pas venu. Nous ne pouvons combattre les Espagnols maintenant...

— Lui aussi ? s'écria Houtappel, comme emporté par une colère furieuse. Frères, nous sommes trahis, mais non livrés. Poursuivons notre œuvre sans nous inquiéter davantage de ces traîtres. Qu'ils aillent seuls au ciel avec les Espagnols, les nonnettes et les prêtres !

Cette plaisanterie émut Godmaert ; une légère rougeur monta à son front pâle, et il dit d'un ton sévère :

— Vous pouvez vous estimer heureux, Houtappel, de ce que mes forces soient épuisées par la souffrance, car j'eusse étouffé sur vos lèvres votre raillerie impie. Modére-toi, Ludovic, sois calme, mon fils

Houtappel n'osa braver davantage le vieillard et continua à colporter à voix basse parmi ses compagnons les récriminations et les paroles de haine.

— Ah ! je comprends maintenant, se dit à lui-même Godmaert ; je vous connais ! Le père Franciscus disait vrai : il y a des hérétiques au milieu de nous. Messires, continua-t-il avec plus d'énergie, je vous dois, à vous qui êtes mes amis, l'explication de ma conduite. Nous détestons tous les Espagnols, quelques-uns pour des motifs personnels, tous parce que ce sont des étrangers qui nous oppriment et nous insultent. J'ai largement contribué à attiser cette haine chez vous ; mais aujourd'hui je le déplore !... Mes yeux se sont ouverts et j'ai reconnu avec douleur que, sans que ni moi ni beaucoup d'entre nous le sussent, tous nos efforts étaient dirigés contre notre religion. Or, quelque ardente que soit ma haine contre les Espagnols, jamais je ne me liguerai avec les ennemis de ma foi.

— Qu'est-ce que cette confession a de commun avec le soulèvement de demain ? cria Houtappel d'une extrémité de la chambre.

— Vous le savez parfaitement, répliqua Godmaert ; vous savez que Herman Stuyck et ses adhérents veulent profaner l'église Notre-Dame ; vous savez que les hérétiques cherchen une occasion de dévaster tous nos temples et de briser le saintes images, et vous espérez que les troubles de demain feront naître cette occasion. Je déplore ma faiblesse et mon impuissance... car sans cela peut-être aussi, j'eusse pu vous rencontrer et combattre vos tentatives impies. Et vous, mes amis, qui m'avez toujours écouté avec déférence, je vous conjure de ne pas venir en aide aux hérétiques ; différez l'heure de l'insurrection. Séparez-vous de ceux qui n'ont pas honte de se railler des choses saintes, au sein même de cette assemblée.

Une scission évidente s'était produite parmi les Gueux. Au fond de la salle, autour de Houtappel et de Van der Voort, se groupaient ceux qui ne voulaient entendre parler d'aucun delai. Autour de Godmaert se groupaient Ludovic, Van Halen, de Kydt et près de la moitie des assistants. Schuermans courait de côté et d'autre et ne savait à quel parti se joindre, tandis que Wolfangh avait l'attitude d'un homme étranger à la discussion.

Houtappel, après avoir conféré avec quelques-uns des siens, s'avança au milieu de la salle comme s'il allait lancer un défi, et s'écria, en levant la main au ciel :

— Nous nous séparons de ceux qui ont peur ! Que quiconque aime ici le nom de Gueux et veut combattre avec nous les Espagnols nous suive ! Nous allons continuer ailleurs notre delibération ! Il ne faut pas que des traîtres nous entendent !

Environ la moitié des membres de la réunion se dirigèrent vers la porte et sortirent de la salle en maugréant. Houtappel ne fut pas peu désappointé en voyant que Wolfangh ne faisait pas un mouvement pour l'accompagner.

— Viens donc, Wolfangh ! s'écria-t-il. Qu'as-tu à faire au milieu de ces gens pacifiques ? Tu y fais l'effet d'un chien dans un jeu de quilles.

Le bandit porta la main à son pistolet et allait faire payer de sa vie à Houtappel cette plaisanterie, mais Ludovic l'en empêcha par un geste.

— Tu as du bonheur ! s'écria Wolfangh. Va, je n'ai rien de commun avec toi, et laisse-moi en paix, sinon je t'apprendrai à railler.

Houtappel descendit l'escalier en grommelant. Il restait dans la salle encore un Gueux qui ne savait que faire ; il se frappait le front de la main comme pour en faire sortir une résolution ; enfin il dit :

— Vous ne combattrez pas demain, vous autres ?

— Nous combattrons les hérétiques, Schuermans, répondit Van Halen.

— Ah ! en ce cas, j'aime mieux rester avec vous.

[1] Voir les numéros 540 à 551.



VÉRONE. — VUE GÉNÉRALE, d'après une photographie — Voir page 410.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



RÉFLEXION D'UN VIEUX SPECTATEUR

— Je suis bien fâché de ne pas m'être mis dans les mousquetaires de M. Alexandre Dumas. Ces gaillards-là n'ont pas vieilli.



[illegible]SES

Comme [illegible] s'habiller en Autrichiens [illegible] Prussiens, s'ils ont envie que l'on s'occupe d'eux en ce moment.



Les dames [illegible] leur coiffure pour porter la fourrage [illegible]



Les cochers de fiacre se faisant cajoler par les bourgeois qui espèrent se faire conduire à prix réduit.



— Dis donc, papa, c'est-y que t'as prêté tous tes cheveux à [illegible] ?



— Dites donc, madame [illegible], les [illegible] paraît que c'est tous copains [illegible] avait une médaille d'honneur [illegible] l'obtenir.



Tenue pour aller, cette année, prendre les eaux en Allemagne.



Merci ! je n'entre pas là dedans avec ma cage !



[illegible] DES FIACRES

— Mon ami, ne prenons pas ce fiacre ! Vois donc son numéro, il pourrait [illegible] la liberté.



— Et ma famille qui m'écrit qu'elle va venir me voir, et qu'au lieu de descendre à l'hôtel, elle descendra de préférence chez moi !



Désolé [illegible] nous serions trop serrés.



[illegible] Hiroux, [illegible] monsieur Dumas [illegible]

— Je comprends parfaitement la crainte du noble Godmaert, dit de Rydt; ces maudits prédicateurs ont su mettre à profit l'irritation d'une partie du peuple et ils en ont fait des iconoclastes. D'abord le peuple ne regardait comme des ennemis que les Espagnols seuls, les propagateurs de la nouvelle doctrine lui ont inspiré la haine de la religion, et maintenant il croit que les saintes images et les Espagnols ne font qu'un.

— J'ai appris, dit Van Halen, qu'ils se proposent de tenter demain un coup de main sur Notre-Dame... Il ne parlent rien moins que de pillage et d'incendie... Comment empêcherons-nous cette profanation sacrilège?

— J'ai vingt hommes d'élite, dit Wolfangh, qui exécuteront vos ordres ponctuellement.

— Maître, dit l'un des quatre brigands, si nous ne pouvons rien voler, il faudra que les Gueux remplissent leurs promesses, sinon...

— Tais-toi, maraud! s'écria Wolfangh.

Le brigand se tut, mais ses traits prirent une vive expression de défiance. Nombre de Gueux s'étonnaient des paroles qu'il venait de prononcer, car ils ne savaient rien des promesses en question. Godmaert seul les connaissait comme les ayant faites.

— Notre cause, dit le blessé, est devenue trop noble et trop sublime pour y employer encore des mercenaires. Je vous ferai donner la récompense promise. Mais, dès ce moment, vous êtes dégagés envers nous. Retourez à Joersel, si vous le voulez.

— Ils resteront! s'écria Wolfangh, avec un regard plein d'éclairs. Je les forcerai à faire le bien. Plus un mot, vaurien!

Le brigand baissa les yeux devant les menaces de son maître.

— Écoutez, messires, répondit Godmaert. Voici ce que vous pourriez faire : il ne manque pas de bons et loyaux citoyens dans notre ville; nous en connaissons beaucoup qui sont ennemis des hérétiques. Rassemblez-les demain matin et employez-les à empêcher tout trouble et à protéger les églises. Que Schuermans amène avec lui les gens du *Klapdorp;* de Rydt, les brasseurs de *Nieuw-Stad;* Ludovic, nos amis du *Kipdorp;* Van Halen, les matelots du *Burgt;* que chacun de vous, en un mot, amène ceux sur le dévouement desquels il peut compter. Trouvez-vous demain sur la Grande-Place et venez en aide aux soldats, si cela est nécessaire. Quand vous serez sur les lieux, peut-être trouverez-vous de meilleures mesures. Tout ira bien.

Godmaert avait vidé deux fois jusqu'au fond une écuelle de vin, et cela l'avait singulièrement réconforté, car déjà ses joues se coloraient légèrement de pourpre. Ludovic vit avec bonheur l'amélioration de l'état du vieillard; il ne le quittait pas un instant et veillait sur lui avec la plus vive sollicitude.

Au moindre signe, il volait au-devant des désirs de Godmaert, soutenait sa tête, couvrait ses membres ou lui tendait l'écuelle pour qu'il fit raison à ses amis.

La porte de la rue s'ouvrit bientôt et l'on entendit dans l'escalier le frôlement d'une robe de soie. Un instant après, Gertrude était sur le sein de son père et versait des larmes non plus de douleur, mais de joie et de bonheur.

— Mon père! mon père! s'écria-t-elle, vous voyez bien que vous guérirez. Oh! vos joues ont déjà repris des couleurs; vos bras peuvent se nouer à mon cou. Un baiser encore, mon père; vous savez que les baisers de votre fille vous font toujours du bien. Mon père! mon père chéri! vous me souriez! oui!

Et ses mains caressaient les joues du vieillard, qui savourait avec bonheur les affectueux transports de sa fille.

— Ma chère enfant, dit-il, tu es pour moi une bénédiction du ciel.

Il la serra tendrement sur sa poitrine.

Les assistants contemplaient cette touchante scène dans un religieux silence. Schuermans et beaucoup d'autres essuyaient des larmes. Wolfangh, qui goûtait en ce moment la récompense de sa bonne action, avait couvert ses yeux de ses mains et s'était retiré dans un coin de la salle. Ludovic, qui n'avait pas obtenu un seul coup d'œil de Gertrude, était à demi triste; mais cette émotion pénible ne dura pas longtemps, car Gertrude lui prit la main et la pressa avec effusion. Le jeune homme la comprit; un radieux sourire illumina son visage.

— Wolfangh, où êtes-vous? dit Gertrude en regardant autour d'elle. Ah! vous voilà, vous, le sauveur de mon père... Merci, merci... je prierai Dieu pour vous...

Les yeux du bandit étaient humides d'émotion.

— Je suis indigne de votre reconnaissance, ma noble demoiselle, dit-il. Cependant je m'estime heureux d'avoir pu faire quelque chose qui vous soit agréable... Votre joie est pour moi une douce récompense.

— Wolfangh, reprit Gertrude d'une voix triste mais bienveillante, je suis peinée qu'un vaillant homme comme vous...

— Je vous comprends, mademoiselle, répondit le bandit; mais tout espoir n'est pas perdu... Souvenez-vous de moi dans vos prières.

Pendant que Gertrude continuait de s'entretenir avec Wolfangh, la vieille Thérèse, qui était entrée avec la jeune fille, pleurait à côté de son maître. Mille exclamations s'échappaient de sa bouche, et elle remplissait la salle de ses cris, car elle voyait Godmaert pour la première fois et ne pouvait comprendre la joie de Gertrude. Si, comme sa fille, elle l'eût vu si près de la mort, elle eût sans doute partagé cette joie. Sur l'ordre de Ludovic, elle se tut, mais continua de pleurer et de pousser des sanglots étouffés.

— Mon père, dit Gertrude, laissez-moi vous faire transporter à la maison; vous y goûterez un repos réparateur, et demain vous vous réveillerez sous mes baisers.

— Messires, dit Godmaert, je vous quitte. Faites que le jour de demain ne voie pas de crimes... Venez, que je vous serre encore une fois la main, et que Dieu vous protége!

Tous vinrent tour à tour lui presser la main et prendre respectueusement congé de lui.

HENRI CONSCIENCE.

(La suite au prochain numéro.)

VÉRONE

Il y a quelques jours, nous parlions déjà de Vérone. Après avoir mentionné la belle place dei Signori où s'élève l'antique palais des Scaliger, qui conservèrent le pouvoir souverain pendant cent vingt-sept ans, nous avons transporté nos lecteurs devant les curieux tombeaux qui renferment les cendres de ces étranges tyrans, dont le nom a retenti bien souvent, au moyen âge, dans l'histoire de la haute Italie, et qui reçurent le Dante à leur cour.

Nous espérons qu'on nous saura gré de nous occuper de nouveau de Vérone, et de publier un vaste panorama à vol d'oiseau de cette cité, qui doit à sa situation géographique et aux immenses travaux de fortifications dont elle a été l'objet depuis un demi-siècle, le premier rang parmi les places de guerre du quadrilatère.

Vérone, avec ses vieilles murailles flanquées de tours, ses ponts, dont les parapets sont des créneaux, ses longues et larges rues et ses souvenirs des siècles passés, a une sorte de grand air qui impose. Cette ville est située dans une plaine, à soixante et onze mètres au-dessus du niveau de l'Adriatique; elle est arrosée par l'Adige, qui la divise en deux parties inégales, communiquant par quatre ponts. Une portion de ses bastions, plusieurs de ses portes, et particulièrement la Porta Stuppa ou del Palio, sont de remarquables ouvrages dus à l'architecte San-Micheli.

L'amphithéâtre romain qui se dresse sur un des côtés de la place Bra, est de forme ovale comme le Colisée de Rome. A l'intérieur de cette arène règnent quarante-cinq rangs de gradins, où, lors de la fête donnée à François Ier, empereur d'Autriche, cinquante mille personnes purent être commodément placées.

Du moment qu'il est question de Vérone, on ne doit oublier de signaler ni la place delle Erbe, ancien forum de la république, ni la cathédrale, bâtie en 1187, avec les matériaux d'un temple de Minerve, et montrant sur sa façade les statues des paladins Roland et Olivier.

X. DACHÈRES.

COURRIER DU PALAIS

Les débats de l'affaire Philippe. — Profession de l'accusé. — Sa spécialité et sa manière. — Ce qui effraye et ce qui rassure. — Une fiche de consolation. — Les portefeuilles échangés. — Confusion de pouvoirs. — Le Palais au Corps législatif. — Mort de MM. d'Herbelot, conseiller, et David, avoué à la cour. — Naïveté d'un maire. — Signalement d'un noyé.

La condamnation à mort de Philippe et les débats si curieusement horribles qui l'ont précédée absorbent tout l'intérêt de la semaine. Le tapage assourdissant du canon n'a pu empêcher d'entendre le retentissement du verdict. Le glaive de la justice a fait autant de bruit que le glaive de la guerre.

Pendant trois jours, la cour d'assises a été trop étroite pour la curiosité qui la remplissait, l'investissait et l'assiégeait en regorgeant au dehors par toutes les issues.

Philippe est le Dumolard des mauvais lieux; il traitait les femmes de la rue comme Dumolard traitait les bonnes de Lyon.

Physionomie étrange que la sienne! Son avocat, Me Dupont, convient que ce n'est pas sans un frisson involontaire qu'il s'est trouvé pour la première fois en présence de son client.

« Son œil bleu avait une limpidité cruelle, dit-il, et sur sa lèvre, quand on lui parlait des crimes qui lui sont imputés, errait un sourire atone que tout le monde a remarqué sur la figure de l'accusé. »

L'avocat général, M. Ducreux, dans un vigoureux réquisitoire, résume ainsi cette odieuse affaire :

« La luxure, le meurtre et le vol, voilà les instincts qui poussaient Philippe et les appétits dont il poursuivait la satisfaction. »

Toutes les mauvaises passions germaient chez lui comme en pleine terre. Il a guetté sa sœur pour la tuer, et il a frappé son père. Il a été domestique chez neuf maîtres, dont sept l'ont mis à la porte pour son ivrognerie.

Ses meurtres, on n'en sait pas au juste le nombre, car il faut bien prendre note de cette déclaration officielle du réquisitoire, « qu'ils ont été plus souvent renouvelés que la justice ne peut le dire dans l'acte d'accusation. »

Ces meurtres sont commis avec un sang-froid, une logique, nous dirons presque, une régularité qui épouvante.

Même heure, onze heures du soir; même instrument, un rasoir; mêmes victimes, les femmes perdues.

Et ce qu'il y a de véritablement effrayant dans cette affaire, c'est que, tant qu'il est resté fidèle à ce qu'on pourrait appeler sa manière et son abominable spécialité, il est resté impuni. On se demande si Philippe aurait été découvert, s'il n'avait pas un moment changé d'heure, d'habitude, de *sujets*, et s'il ne fût pas sorti du genre qu'il avait exploité jusque-là.

Et que ces expressions ne choquent aucune oreille. Le réquisitoire, dans son énergique langage, reconnaît bien que Philippe avait érigé le meurtre « en je ne sais quelle hideuse et infernale profession. »

Et il ajoute : « L'accusé *faisait métier* de tuer les malheureuses filles qui se trouvaient sur le chemin de ses convoitises sanguinaires. »

Voilà ce qu'il y a de réellement effrayant; mais voici ce qu'il y a de rassurant d'un autre côté.

Dès que la justice est mise sur la voie, le moindre indice la guide, la fortifie, l'éclaire. Il y a, dans ce procès, un chapitre, dit des *deux serviettes*, qui fera la joie de toutes les couturières de France. Nous avions cru jusqu'à présent que rien ne ressemblait plus à un ourlet qu'un autre ourlet. Eh bien, c'était là une grave erreur. Il en est des ourlets comme des écritures : autant de mains différentes, autant de formes diverses. Si on a pu dire que le style c'est l'homme, on peut ajouter désormais que l'ourlet c'est la femme. Et si le cardinal de Richelieu, qui couvrait tant de choses avec sa robe rouge, eût pensé à cela, il aurait certainement dit : « Il suffit d'un seul ourlet de femme pour la faire pendre. »

Toutefois, nous n'avons pas encore des expertes en ourlets pour faire suite aux experts en écritures.

Ce qui est plus sérieusement rassurant que cela, c'est que Philippe était poursuivi par des hallucinations, des cauchemars et des fantômes; il voyait les ombres de ses victimes et il en était épouvanté, et il poussait des cris, et dans cette nature pervertie, cruelle et abjecte, la voix de la peur, à défaut de celle du remords, terrassait cet homme. Ah! c'est que l'ivresse du sang est plus difficile à porter que l'ivresse de l'absinthe.

Dans ce procès, toute la curiosité ne s'attachait qu'à l'accusé, à sa personne, à son attitude. On voulait le voir, et pour cela, on montait sur les banquettes et on braquait les lorgnons.

L'accusé avouant deux crimes, aucune révélation ne pouvait sortir des débats, ni aucune incertitude subsister sur leur issue.

On ne comprend pas que Philippe se soit si fort acharné dans des dénégations qui ne pouvaient rien changer à sa situation devant le jury.

Qu'importait qu'il eût volé quelques centimes de moins à ses victimes? Qu'importait même qu'on lui attribuât un meurtre de plus? Il lui suffisait de dire : « Je reconnais *les miens;* les voilà. Les autres me sont étrangers, » sans se retrancher, avec cette obstination frénétique, dans des négations qui n'aboutissaient à rien.

On songeait, malgré soi, à ce président de l'an XII, qui disait à un homme qu'il venait de condamner à mort :

— Vous devriez être satisfait, car enfin, vous étiez accusé de quatre crimes capitaux, et vous n'avez été condamné que pour un seul.

A Paris, un procès criminel est un incident : mais, en province, on peut dire à la lettre que c'est une affaire capitale.

Un procès retentissant devient une opération des plus lucratives pour une ville de second ou même de troisième ordre. Aussi faut-il voir comme elles s'évertuent à tirer parti de leurs crimes.

Le rédacteur en chef d'un journal très ou trop répandu nous communique la lettre suivante, à propos d'un forfait qui est en préparation dans ce laboratoire de la justice appelé l'instruction :

« Monsieur le rédacteur,

« Nous avons un crime superbe à vous offrir. Ce sera véritablement une bonne aubaine pour votre estimable journal et pour notre ville.

« Franchement, nous avions bien besoin de ça pour nous relever. La saison a été détestable, pas un chat dans les hôtels. C'était à mettre la clef sous la porte. Si le budget de la commune n'eût pas été une tire-lire sonnant creux, nous aurions songé à des fêtes; mais les fêtes nécessitent des frais, des avances, un matériel dispendieux, tandis qu'un procès criminel ne coûte rien. Pour les fêtes, il faut du beau temps, mais la cour d'assises se moque parfaitement du baromètre.

« En un mot, monsieur le rédacteur, le bon Dieu a eu pitié de nous en nous gratifiant d'un crime dont vous nous direz des nouvelles. C'est un forfait complétement réussi. Il renferme tous les éléments de terreur désirable. C'est une sorte de *Fœderis-Arca* d'eau douce. Cela se passe la nuit près d'une forêt, sur une rivière sinistre, dans une barque de pêcheur. L'accusé a des remords et des moustaches. Les dames vont s'intéresser énormément à lui. Il y a cinquante-trois témoins, dont quelques-uns parlent patois.

« Vous avez remarqué, monsieur le rédacteur, combien le patois figure bien dans un récit de cour d'assises. Cela vous relève tout de suite une situation : ceux qui comprennent sont flattés, ceux qui ne comprennent pas sont ravis. Et puis comme cet ingrédient ajoute au pittoresque! Et la couleur locale donc! Comme un patois la fait reluire! Désormais un procès véritablement *corsé* ne pourra se passer d'un tel ragoût.

« Envoyez-nous donc, je vous prie, un rédacteur qui sache parler ce que vous appelez dédaigneusement le charabia, et qui n'est autre chose que la noble langue des troubadours. Ah! oui, que votre commis voyageur en chronique sache parler patois, dût-il savoir moins parler français; nous ne tenons pas beaucoup à ce dernier article. Il y a tant de gens qui s'en passent et ne s'en trouvent pas plus mal. J'ai oublié de vous dire qu'il y a un sourd-muet dans l'affaire : ce n'est pas une femme, comme vous pensez bien, quoiqu'il y en ait une qui, par exemple, est boiteuse. Que cela ne vous dégoûte pas du procès; une infirmité ne gâte rien, au contraire. Nina Lassave était borgne, et l'œil qui lui manquait fit la moitié de son succès.

« A propos, que votre rédacteur ne s'amuse pas à nous tympaniser, ni à nous rendre ridicules. Surtout qu'il dise du

bien de notre bière. Mes concitoyens sont susceptibles à l'excès, et ils seraient capables d'assommer votre représentant. Je vous préviens pour éviter les désagréments et les malentendus. Et cela dit, lancez l'affaire et doublez votre tirage. »

Si nous sortions de la Cour d'assises, qui s'en plaindrait ?

Personne. Nous n'y avons peut-être que trop séjourné.

Allons prendre un peu l'air et la gaieté du civil.

Nous sommes, s'il vous plaît, chez le concierge de la Cour, M. Borgniet. Une foule, que dis-je? une élite d'avocats s'habille dans un sous-sol, qui a la fraîcheur d'une cave, ce qui n'est pas à dédaigner en été, mais ce qui est à détester en hiver, où une cheminée qui fume ne contrarie pas assez victorieusement cette Sibérie. Des régiments de robes noires sont extraites des armoires, où elles sont suspendues à des patères vulgairement dites des champignons. Sur le tapis vert d'une table oblongue, des serviettes et des cartons recèlent des dossiers et des toques, attendant les têtes et les éloquences des habitués du lieu.

Quel pêle-mêle! On tremble toujours que la toque ne trouve pas sa tête, le dossier son bras, et le parapluie, car il y avait aussi des parapluies, son maître.

Un avoué s'habille en toute hâte; il est en retard. Son affaire vient première par observation et par défaut. Il prend un portefeuille sous son bras et grimpe l'escalier de la Cour en boutonnant sa *soutane folle*, expression charmante d'un évêque parlant d'une robe d'avocat.

Notre avoué, Me Gav..., arrive tout en nage, le front ruisselant de sueur devant la statue de la Justice, *in legibus salus*, traverse la salle des Pas perdus, et franchit la porte de l'audience d'une des chambres de la Cour.

Justement on appelle son affaire.

Vivement il se précipite à la barre, ouvre le portefeuille dont il est muni, en retire un dossier et commence ainsi :

« Messieurs, la loi dont j'ai été nommé le rapporteur soulève une des plus importantes questions que le Corps législatif ait eu à examiner dans la présente session. »

(Rire aussi modéré que général dans l'auditoire.)

M. LE PRÉSIDENT. — De quoi nous parlez-vous donc là, Me Gav... ?

— Ma foi, je n'en sais rien, monsieur le président, et j'en demande pardon à la Cour. Je m'aperçois que je n'ai ni mon portefeuille, ni mon dossier.

Je le crois bien : car au même moment dossier et portefeuille couraient vers le Corps législatif de toute la vélocité d'un coupé de remise.

Me Josseau, un de nos excellents avocats, mais législateur aussi, comme quelques autres de nos confrères, galopait vers une commission qui, déjà réunie, attendait un rapport et un rapporteur.

Les deux se présentèrent en la même personne essoufflée, Me Josseau. Celui-ci, pour rattraper le temps perdu, plongea sa main fiévreuse dans les entrailles blanches de sa serviette noire, et en retira, en s'excusant, son rapport qu'il commençait ainsi :

« Plaise à la Cour confirmer le jugement dont est appel, et condamner l'adversaire en l'amende et aux dépens. »

A ces mots, l'hilarité du Palais eut son écho au Corps législatif.

Deux dossiers avaient été échangés. L'équilibre de la Constitution était en danger. Le pouvoir judiciaire prenait la place du pouvoir législatif et réciproquement. Un avoué faisait la loi et un député l'appliquait. On ne vit jamais une telle confusion de pouvoirs.

Un commissionnaire heureusement arriva pour remettre les choses à leur place. Il était aussi essoufflé que les destinataires. Il croisa les deux portefeuilles sur son cœur, et les événements reprirent leur ordre accoutumé.

Les événements n'apportent pas que des chassés-croisés de serviettes et de dossiers, ils apportent aussi des deuils, et cette semaine a vu la mort d'un conseiller et d'un avoué à la Cour impériale.

M. Dherbelot était un magistrat d'une droiture un peu militaire. Il aimait la loi comme un soldat la discipline. Très-soucieux de ses devoirs et très-attentif à ses fonctions, il cachait un cœur délicat et sensible sous une apparence toujours austère et quelquefois même un peu bourrue.

On raconte qu'un jour, pendant qu'il présidait la sixième chambre, un ancien soldat est traduit pour vol et vagabondage devant lui.

Après l'avoir sévèrement interrogé, le président interpelle ainsi le prévenu :

« Voyons! n'est-ce pas honteux à votre âge de vous conduire ainsi? Un vieux militaire qui a servi son pays et qui l'a bien servi encore, car il paraît que vous étiez un bon soldat! Que diable! vous ne direz pas le contraire peut-être, vos états de service sont là pour le prouver. Eh bien, vous volez une paire de bottes et vous mendiez par-dessus le marché. Deux délits. Ne niez pas, le sergent de ville vous a vu. Allons, n'allez pas trembler à présent. Je sais ce que vous pouvez me répondre : l'âge, le délaissement, la misère. Eh! je comprends tout cela, et le Tribunal aussi. C'est pour cela qu'on ne vous condamne qu'à vingt-quatre heures de prison. Retirez-vous. »

Et en même temps M. Dherbelot remettait à l'huissier un petit secours à la destination du vieux prévenu, qui en le recevant tremblait toujours, mais qui tremblait cette fois d'émotion et de reconnaissance pour son président

M. David était un avoué très-aimé au Palais. Plus homme du monde qu'homme d'affaires, il contait avec esprit et malice. Il savait une foule de ces choses qu'on aime à retenir et à répéter. L'année dernière il perdit une fille unique qu'il idolâtrait. De là une douleur incurable qui l'a conduit au tombeau.

Nous parlions de sa fin, et tout le monde le regrettait.

— Je ne le plains pas, moi, dit Me R... à la grande stupéfaction de tout le monde, pour cette apparente cruauté. Non, je ne le plains pas, ajouta avec un soupir notre excellent confrère : quand un père a perdu sa fille, ce père n'a plus qu'à mourir

Et il s'éloigna les larmes aux yeux. Mais ce n'est pas ainsi que je puis m'éloigner moi-même.

Je viens de lire le plus singulier, le plus naïf des signalements. Un homme s'est noyé, mais la rivière l'a entraîné au loin. On cherche en vain son cadavre.

Le maire de la commune envoie une circulaire aux autres maires riverains pour qu'on s'occupe du sauvetage du noyé, et afin qu'on reconnaisse la victime il termine ainsi sa circulaire :

« Signalement : teint coloré, bien portant; il bégaye. »

MAÎTRE GUÉRIN.

SALON DE 1866

Genre (fin). — MM. Lévy. — Leroux. — Marchal. — Meyerheim. — Maris. — Meissonier fils. — Pabst. — Trayer. — Toulmouche. — Tissot. Vibert. — *Les Portraits*. — MM. Bracquemond. — Henner. — Magaud. — Hébert. — Mme Henriette Browne. — MM. Jalabert. — Bonvin. — Eugène Smits. — Dehodencq. — Briguiboul. — Giacomotti. Kapinski. — Schlesinger.

Poursuivons ce compte rendu et dépêchons, car voilà le salon fermé, et le lecteur serait en droit de ne plus admettre des appréciations qu'il ne peut plus contrôler.

Il ne nous reste plus que quelques noms à citer dans la peinture de genre.

M. LÉVY. — J'ai constaté dès mon premier article, le succès de son idylle, renouvelée de *Paul et Virginie*.

M. LEROUX (Eugène). Ne pas confondre avec M. Hector Leroux, le Romain. Celui-ci est un peintre de bretonneries. Son petit *Intérieur* de cette année est charmant. Il s'agit d'une bonne fermière bretonne, offrant une cuillerée de bouillie à son enfant; elle se renverse en arrière, pour voir la grimace du baby; une grande sœur, jolie fillette de dix ou onze ans, allonge de son côté une petite tête naïve et curieuse pour suivre toutes les péripéties du drame. Je ne connais rien de plus fin ni de plus franc que toutes ces expressions-là, rendues par une peinture peut-être un peu noire et qui rentre dans les aspects de M. Fortin.

M. MARCHAL. — Le *Printemps*. Ici l'analyse devient inutile. Nous sommes en présence d'un des succès du jour, et nous n'avons garde de décrire un tableau que tout le monde sait sur le bout du doigt.

M. MEYERHEIM. — Même observation. Qui n'a vu sa *Ménagerie*, dont ce journal d'ailleurs a donné la fidèle gravure? Une chose bien frappante, c'est la parenté qui existe entre M. Meyerheim et son compatriote M. Knaus. Même talent à peu près; mais genre de dessin, remarquable par la vérité des types et la justesse de la pantomime; même couleur aussi, d'un roux faux et inconsistant. La vérité de M. Meyerheim, peut-être un peu plus brutale que celle de M. Knauss, est à peu près la seule différence qui sépare ces Siamois de la peinture allemande

M. MARIS. Un Hollandais du talent le plus délicat et le plus poétique. Il expose une simple petite figure, une jeune fille napolitaine debout, une rose à la main. Une peinture un peu noire, mais un dessin d'une grâce et d'une élégance! On eût dit que cette jeune Italienne avait été coupée dans le tableau de M. Bonnat, et l'on fût convenu que c'était sa meilleure figure

M. MEISSONIER fils. — Tout le portrait de son père, — moins peut-être une certaine distinction qui s'attrappe toujours difficilement.

M. PABST. — Une délicieuse élégie moyen âge qui semble tirée d'un poëme inédit de Gœthe. Une jeune mère charmante est là, qui berce son enfant. Au fond s'ouvre une croisée, à mailles de plomb, par laquelle on aperçoit un pittoresque petit village. Comme dessin, comme peinture, c'est la délicatesse même. Il y a bien des promesses dans ce début si discret.

M. TRAYER. — Rien de neuf. Beaucoup d'habileté et de brio. Un peu de banalité

M. TOULMOUCHE. — Que le lecteur veuille bien me permettre de le renvoyer à la gravure que l'*Univers illustré* a donnée du *Mariage de raison*.

M. TISSOT. L'imitateur de Leys. Cette fois-ci, du moins, M. Tissot lui ressemble par ses beaux côtés; il a quelque chose de la frappante originalité de mise en scène qui étonne tout d'abord le public, devant les tableaux du peintre belge. Le sujet de M. Tissot — un sujet moyen âge, naturellement — c'est une *Jeune femme dans une église* On ne voit qu'un petit coin du chœur; mais ce petit coin, meublé de grandes stalles à dossiers gigantesques, dit toute l'immensité de la cathédrale, et cette jeune femme qu'on y voit seule a l'air d'y être perdue.

M. VIBERT (Jehan-Georges) et M. ZAMACOIS en collaboration. — *Entrée des toreros*. — Cette scène espagnole est très-curieuse et d'une composition très-pittoresque. Je regrette seulement qu'elle rappelle la gamme de tons des papiers peints.

Notre liste de la peinture de genre est complète. Le reste de l'espace assigné à cet article nous suffira amplement pour passer la revue des portraits.

Que le lecteur me permette d'entrer ici dans quelques considérations générales.

Il y a une grande différence entre les portraitistes de nos jours et les portraitistes anciens.

Cette différence, je la résume d'un mot : les portraits d'autrefois étaient des *tableaux*; — les portraits d'aujourd'hui ne sont que des *études*.

Les anciens maîtres traitaient le portrait absolument comme ils traitaient l'histoire.

Même largeur dans l'exécution. Voyez plutôt les portraits si enlevés de Rubens et de Van Dyck. Rappelez-vous les merveilleux *Syndics* de Rembrandt, qui sont si vivants, si complétement réalisés à quatre pas, et qui, de près, semblent faits à coups de poing, et ne présentent qu'un gâchis de touches heurtées et furieuses. Quelle différence avec nos portraits modernes, si léchés, si endimanchés!

Même recherche de mise en scène. On ne se contentait pas, comme aujourd'hui, de peindre aussi soigneusement que possible la tête du personnage, en négligeant le reste. On l'entourait d'accessoires caractéristiques; on lui donnait un fond pittoresque et pour ainsi dire parlant. C'est ainsi que nous voyons l'*Erasme* d'Holbein penché sur ses livres, et que, derrière le *Charles-Quint* de Van Dyck, apparaissent un ciel orageux et une mer tourmentée, destinés sans doute à symboliser tous les combats où s'est passée cette existence impériale.

Même préoccupation du style. On ne faisait pas d'un portrait, comme aujourd'hui, une copie terre à terre. On interprétait son homme; on tâchait de le résumer par ses traits les plus décisifs; on s'efforçait de lui donner, — comme on fait pour un type historique, — sa plus haute signification.

Enfin même poursuite de l'effet, de l'action, du sentiment dans le portrait que dans l'histoire. On ne voit qu'une figure, et néanmoins il semble qu'on assiste à une scène. Le majestueux *Léon X* de Raphaël donne audience à quelque ambassadeur; son *Jules II*, penché, les sourcils froncés, semble écouter quelque grand coupable prosterné à ses pieds. Beaucoup de personnages du XVIe, du XVIIe et même du XVIIIe siècle sont, la plupart du temps, représentés en action; ils exécutent un mouvement, ils font un geste, et cette tradition se prolonge jusqu'à David qui nous montre — en dépit de l'histoire il est vrai, — Napoléon franchissant les Alpes sur un cheval fougueux, et non sur le mulet qu'il monta réellement. En un mot, le portrait était animé autrefois d'une sorte de vie historique qu'il a perdue. Le maître ancien ne s'arrêtait pas à la surface du masque humain; il entrait jusque dans le caractère du personnage, il tâchait de résumer, par quelques traits frappants, le milieu où il vivait, ses habitudes et même son existence. Et voilà comment, pour conclure comme j'ai commencé, il arrivait à faire un tableau de ce qui n'est plus aujourd'hui qu'une étude.

Il n'y en a pas moins quelques très-bons portraits au Salon de 1866

Un des plus beaux est celui de *Mme Paul Meurice*, par M. BRACQUEMOND. La première fois qu'on le voit, ce portrait choque. Ce sont les contours écrits, le faire inflexible, les affirmations impérieuses d'un homme plus habitué à manier le burin que le pinceau. Mme Paul Meurice porte une robe noire agrémentée de garnitures rouge cerise; elle pose la main sur un fauteuil violet; sa tête se détache sur un rideau vert d'eau. Toutes ces couleurs sont aussi affermies, aussi *voyantes*, que les lignes mêmes et les plans de cette figure, dont la silhouette est si nette et la construction si ferme et si logique. Mais ces tons *voyants* trouvent moyen de s'accorder dans une sévère harmonie, si bien qu'ils ne blessent pas, et au bout d'un quart d'heure d'examen, l'on aime et l'on admire cette franchise qui aborde toutes les difficultés de front. Il faut presque remonter jusqu'aux maîtres primitifs pour retrouver des peintures aussi hardies et aussi sincères. A la finesse de Bronzino, M. Braquemond mêle quelque chose de l'âpreté de Mantegna.

Aimez-vous le portrait de M. HENNER avec sa singularité un peu cherchée? Je parle de ce buste de femme pâle, qui vous apparaît de profil, une toque noire sur la tête, un châle écarlate sur les épaules? La peinture se distingue encore par son cadre, un cadre d'ébène, large, profond, strié de quelques dorures discrètes, qui ressortait parmi les cadres voisins comme un catafalque dans une église, et qui doublait l'étrangeté de cette figure habillée d'écarlate. Mais je voudrais bien que l'étrangeté de M. Henner ne fût pas seulement dans un châle et dans un cadre. Avec cette prétention à frapper, sa peinture manque d'énergie. Sa tête est molle. Les milieux n'en sont ni modelés, ni construits. De la distinction d'ailleurs et de la poésie; seulement on dirait que l'artiste n'a pas eu le temps de finir ce qu'il avait commencé.

M. MAGAUD a exposé une figure de femme véritablement étrange et charmante, bien que d'une peinture un peu noire. Le lecteur l'a certainement remarquée. Une tête brune, aux pommettes un peu saillantes, au front bas, aux yeux obliques, fins et moqueurs, au sourire parfaitement aimable. Un triple collier de grosses perles noires donnait je ne sais quo d'égyptien à cette Parisienne, infiniment plus gracieuse que la Cléopâtre de M. Gérôme.

M. HÉBERT nous a donné un portrait de jeune homme blond qu'on eût pris facilement pour un Landelle, et c'est encore trop le louer. Cet adolescent est debout, droit comme un I, les pieds joints, avec des cheveux blonds, parfaitement peignés qui lui tombent sur le milieu du front; ses habits ne font pas un pli, sa tête sort des mains du coiffeur; toute sa personne est la régularité même. C'est quelque chose de fade et de glacial à la fois. Il n'est pas douteux que cette œuvre pourléchée ne plaise beaucoup aux gens du monde, et je crains pour M. Hébert un succès qui le perdra tout à fait.

La jeune fille de Mme Henriette BROWNE nous montre un visage d'un rose un peu trop prolongé qui monte jusqu'au front, qui descend jusqu'au cou; mais quelle délicieuse expression! Quelle finesse et quelle bonté dans ces yeux! Quelle cordialité dans ce sourire! Quel parfait naturel et quelle grâce dans la pose! il faut donner ici un éloge à son ajuste-

ment, de la plus simple et de la plus spirituelle exécution.

M. JALABERT avait un buste de femme en gris, intéressant et original, mais qui visait trop à rappeler la manière de Léonard de Vinci. Même modelé estompé que dans la Joconde. Mais pas un accent; tout se fond, tout se noie. Léonard de Vinci a beau être suave; je ne vois pas qu'il ait peur d'être ferme et décidé.

M. BONVIN, voilà la fermeté demandée. M. Bonvin a exposé un portrait que je regarde comme son meilleur tableau, bien qu'il sorte tout à fait de ses dimensions ordinaires. C'est une bonne vieille qui vient de poser ses lunettes sur un bouquin à tranches rouges aussi vieux qu'elle, et qui se retourne vers sa servante, laquelle entre en lui apportant son café ou son chocolat. La servante est manquée et d'un modelé aussi plat que possible; par contre, la maîtresse est du ton le plus solide, et de la facture la plus ferme et la plus large, bien que le pinceau n'oublie ni un pli ni une ride. Une seule observation. N'avez-vous point remarqué que la bonne dame porte un fichu blanc sur une robe noire? Voyez-vous le large ruban noir qu'elle a noué sur son bonnet blanc? — En vérité, voilà bien des antithèses pour un peintre qui professe un réalisme naïf, et je suis surpris de voir M. Bonvin user des ressources de l'école de Victor Hugo.

Mais des têtes d'une couleur tout à fait excellente, ce sont celles qu'expose M. Eugène SMITS. Nos lecteurs se rappelleront ce nom, si remarqué au dernier Salon; l'*Univers illustré* a donné, à cette époque, une gravure du grand et magnifique tableau exposé par M. Eugène Smits, et qui faisait défiler dans une ordonnance digne de Léopold Robert les principaux types de la Rome contemporaine. C'est encore à l'Italie que M. Smits emprunte sa principale figure de cette année, et cette figure, ou plutôt ce buste, se recommande par les mêmes qualités de style et de coloration que le tableau. Ce style, c'est la fierté et la distinction même dans une forme très-naturelle qui ne doit rien aux conventions et aux roideurs ordinaires de l'art académique. C'est la solidité, l'éclat tranquille et la délicatesse exquise de Titien, avec des assortiments nouveaux et imprévus qui donnent à M. Smits un aspect très-particulier. Je ne crois pas inutile d'appeler sur lui l'attention des lecteurs, car je le crois destiné à compter parmi les grands coloristes de ce temps-ci.

Nous nommerons encore M. DEHODENCQ, qui joint à sa charmante *Turquerie* un portrait d'enfant du ton et de l'exécution les plus souples; — M. BRIGUIBOUL, plein de finesse et de caractère dans le portrait aussi bien que dans l'histoire; — M. GIACOMOTTI et son portrait de femme brune en robe de satin blanc, dernier mot de la facture adroite et caressée; — M. KAPLINSKI et son nerveux et poétique portrait du prince Witold Czartoryski; — et enfin M. SCHLESINGER, avec sa jolie Italienne qui rit si franchement et si gracieusement, en serrant ses deux mains entre ses deux genoux.

Une chose à noter, en terminant, c'est le grand nombre de portraitistes d'élite qu'on trouve de tout temps parmi les coloristes, à commencer par Van Dyck et Titien. Comment expliquer leur supériorité dans ce genre qui réclame si impérieusement la justesse du trait, du modèle, de la charpente? Car tout cela, c'est du dessin, et la critique patentée ne veut pas que les coloristes sachent dessiner. Et si c'est du dessin de haut goût qu'on prétend parler, comment concilie-t-on ce qu'on appelle leur manque de style et d'idéal avec la fière allure et la sévère distinction des portraits des Vénitiens, ces coloristes par excellence? On [illegible] ils ne songent qu'à éblouir le regard; on les accuse souvent de ne chercher que l'éclat chatoyant [illegible] qu'ils ne sentent point, qu'ils ne pensent point, car le pédantisme classique accumule contre eux les récriminations; mais alors, si tout cela est vrai, comment Titien a-t-il tant d'expression, tant de caractère, et sait-il si bien mettre les âmes sur les visages?

Pour moi, je suis souvent tenté de croire une chose : c'est que le dessin le plus souple, le plus vivant, le plus complet, est le dessin des coloristes.

JEAN ROUSSEAU.



SOUVENIR DU TAUNUS, d'après une aquarelle de M. Forster.

SOUVENIR DU TAUNUS

L'artiste reporte sa pensée vers cette partie pittoresque de la chaîne du Taunus, qui ondule de Cologne à Spire, vers cette région [illegible] d'un grand écrivain a placé le château d'un burgrave légendaire. Dans la sinuosité des monts s'étendent de frais vallons, où les poëtes aimeraient à rêver à l'abri des grands arbres, pendant que les clairs ruisseaux glissent en murmurant à travers le gazon.

L'aquarelle de M. W. Forster, traitée avec une rare finesse de pinceau, montre la nature dans tout l'éclat de sa parure d'été. On regrette que la fiction ne puisse devenir une réalité, et qu'il n'y ait pas d'enchanteurs pour nous transporter tout à coup, du bitume brûlant du boulevard, au seins des ombreuses forêts du Taunus, quand même les échos des rochers devraient apporter à nos oreilles le bruit lointain du canon.

A. DARLET.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus : [illegible]

Paris. — Imprimerie [illegible] rue Saint-Benoît, 7. ÉMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 553.
Mercredi 11 Juillet 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le brandon de discorde sur le carré du chroniqueur. — Gala chez un Viennois qui fabrique des porte-monnaie. — Fête nationale chez un commissionnaire prussien. — La fête des loups à Enghien. — Soirée lugubre. — Moins de promeneurs que de musiciens. — Batty retiré des affaires. — Que doit-on penser des lions du Cirque? — Après Batty, Lucas. — Après Lucas, un autre. — Le Talma des dompteurs. — Ses succès à Mabille. — Le courage des joueurs qui cherchent une série. — Ravissement des aubergistes de Bade et de Paris. — Les nobles étrangers envahissent les Champs-Élysées. — Le Bois et les fêtes champêtres. — [illegible] cas de Clémenceau? — Une question qu'il serait [illegible] traiter dans une conférence judiciaire. — La viande de cheval. — Une marchandise sans réjouissance. — Ingénieuse manière de préparer le veau quand la chasse est fermée.

Depuis le commencement de la guerre je me trouve dans la situation d'un petit duc neutre, placé entre deux puissances belligérantes qui ne figurent sur aucune carte du théâtre de la guerre. J'ai l'avantage de partager un étage avec un fabricant d'articles de Vienne et un commissionnaire prussien. L'un est mon voisin de droite, l'autre campe avec sa famille à ma gauche; ce sont du reste deux hommes charmants, nés pour s'entendre et qui vivaient en parfaite intelligence jusqu'au moment où M. de Bismark est venu jeter le brandon de discorde sur mon carré.

Tout était pour le mieux autour de moi quand les événements ont entraîné mes voisins dans le tourbillon qui emporte un peu tout le monde. Depuis que la landwehr est sous les drapeaux, mes voisins ont rompu les relations diplomatiques qui unissaient leurs familles et ne cherchent plus qu'à s'être aussi désagréables que possible.

Lorsque les compatriotes du commissionnaire ont de la chance, tout est joie et chanson chez mon voisin de gauche. Tout est au contraire en fête à droite, si les Viennois ont à se réjouir d'un événement.

Il y a huit jours, comme je rentrais chez moi, il se faisait un grand tapage à droite. La demoiselle de la maison exécutait sur le piano l'hymne national de l'Autriche avec un entrain qui témoignait de son patriotisme. Le fabricant de porte-monnaie, sa femme et ses enfants faisaient chorus. Au moment où je passais devant la porte, l'Autrichien sortit de son appartement, se précipita dans mes bras et s'écria :

— Ah! cher voisin! venez partager ma joie.

— De quoi s'agit-il? Avez-vous gagné le gros lot à une loterie quelconque?

— Non.

— Votre fille se marie-t-elle?

— [illegible]

— Eh quoi [illegible]?

— Vous ne comprenez point?

— Non.

— Vous n'avez donc pas lu les journaux?

— Si.

— Eh bien, venez donc trinquer avec nous à la santé de l'archiduc Albrecht.

— Mais je n'ai pas l'honneur de le connaître.

— Qu'est-ce que cela vous fait? Un verre de champagne n'engage en rien votre neutralité.

— C'est que je ne voudrais pas me brouiller avec le voisin.

— Le commissionnaire prussien? il est enfoncé!

Le Viennois me prit par le bras et m'entraîna chez lui



SALON DE 1866. — PAYSANS NAPOLITAINS DEVANT LE PALAIS FARNÈSE, A ROME; tableau de M. BONNAT. — Dessin de M. B[illegible]on, d'après une photographie de M. Bingham.

Autour d'une table copieusement servie se trouvait réunie sa famille. Le petit Carl, qui a cinq ans, était lancé comme Fanfan Benoiton au retour des courses.

— Monsieur, me dit-il en me présentant son verre, veux-tu trinquer avec moi à la santé des chasseurs tyroliens?

— Va pour les chasseurs tyroliens.

Le petit bambin, après avoir poussé quelques hourras formidables, s'écria :

— Des lampions! des lampions!

— C'est une idée, fit le père.

Et, aidé de la demoiselle, il plaça sur le carré quatre bougies, en signe d'allégresse.

Le lendemain, je rentrai chez moi à la même heure. Tout était calme et silencieux chez le fabricant de porte-monnaie. En revanche, chez le commissionnaire prussien on était en fête; les doux sons d'un accordéon répétaient la mélodie de l'hymne national de la Prusse. Au moment où je passais devant la porte, une main me prit par le collet de ma redingote et m'attira dans l'appartement.

Cette main appartenait au commissionnaire.

— Ah! cher voisin! s'écria-t-il, venez partager ma joie!

— Je ne demande pas mieux.

— Ça marche, ça marche.

— Les affaires?

— Oui, les affaires, là-bas! Avez-vous lu les journaux?

— Parfaitement.

— Eh bien alors, partagez notre allégresse.

— C'est que je suis bien fatigué.

— Voyons, voyons, me refuserez-vous de trinquer à la santé du prince Frédéric-Charles?

— Si cela vous est bien agréable...

Je ne pus en dire davantage. Les quatre enfants du commissionnaire s'accrochèrent aux pans de ma redingote et m'entraînèrent dans la salle à manger. Le petit Wilhelm avait un casque sur la tête; il s'écria :

— Monsieur, tu ne ressembles pas à Frédéric le Grand!

— Parbleu! je le sais bien et j'en suis fort aise.

— Mon ami, dit la maîtresse de la maison à son mari, si nous mettions quelques lampions sur le carré?

Ainsi fut-il fait, et la petite fête chez le commissionnaire se prolongea jusqu'au jour. Il était, je crois, cinq heures du matin quand je pris congé de mon hôte.

A midi je me levai... j'entendis sur le carré un tapage effroyable.

C'était le commissionnaire et le fabricant qui, chacun de son côté, se réjouissaient du même événement.

Le soir, les deux appartements furent spontanément illuminés. Le petit Carl criait à tue-tête :

— Vive les chasseurs du Tyrol!

Le petit Wilhelm lui répondait :

— Vive la landwehr!

Qui est-ce qui avait raison? Qui est-ce qui avait tort? Je l'ignore, mais toujours est-il que la guerre dont on médit tant présente pour moi cet avantage que, vu les illuminations de mes voisins, je vois clair dans mon escalier toute la nuit, et que j'ai toujours un verre de champagne sur la planche, de quelque côté que soit le succès.

~~~ Somme toute, malgré les illuminations de mes voisins, je ne pense pas que la Bohême ou la Silésie soit plus agréable en ce moment que la cité d'Enghien, près Paris, où un audacieux entrepreneur — honneur au courage malheureux! — n'avait pas craint de convier les Parisiens à l'occasion d'une fête dite des Loups. Je ne sais rien de plus navrant que les deux chaussées qui conduisent à Enghien, sinon la ville elle-même, qui est d'une tristesse incomparable. Autrefois, avant la transformation du Bois, Enghien avait une raison d'être; son lac lui avait fait une petite réputation; mais depuis qu'on a livré à la circulation les lacs artificiels du Bois, Enghien pourrait disparaître de la carte sans qu'en dehors des loueurs de chevaux quelqu'un songeât à s'en plaindre. On dit que les eaux sulfureuses d'Enghien sont exquises. Je le crois sans peine, mais alors je plains les personnes qui sont forcées de prendre la triste ville par-dessus le marché. Je comprendrais au besoin Enghien comme un vaste établissement pénitentiaire, mais comme ville d'eaux cela laisse trop à désirer, car il n'y a absolument que l'eau. A présent que l'embranchement de Montmorency est terminé, Enghien devient un peu plus gai, car on n'est plus forcé de l'habiter.

C'est dans cette lugubre cité qu'un malheureux entrepreneur avait organisé sa fête des loups qui manquait absolument de louves. Quelques cavaliers n'avaient pas craint de risquer le voyage en voiture, qui peut se comprendre quand on aime à rouler sur le pavé, mais les dames étaient en si petit nombre que l'on a eu quelque peine à réunir un quadrille complet. Un orchestre fonctionnait dans les salons et un autre dans le jardin; il y avait plus de musiciens que de promeneurs. Allez, ce n'était pas facile de trouver deux danseuses pour se faire vis-à-vis, si bien qu'à minuit on n'avait point encore ouvert le bal. En revanche, dans la rue, éclata une petite guerre, et, comme les coups pleuvaient dru, un cocher facétieux s'écria :

— A la bonne heure! Voilà la danse qui commence.

Je n'ai point aperçu à cette petite fête le fameux Batty qu'on voit un peu partout où l'on danse, à Mabille, au Château-des-Fleurs et ailleurs. Ce dompteur, dont le succès n'a pas de précédent, s'est retiré des affaires — je devrais dire de la cage — et a cédé sa place périlleuse à un camarade moins médaillé, mais aussi intrépide que lui. Je n'ai pas encore d'opinion bien arrêtée sur les lions du Cirque : à de certains soirs ils sont doux comme des moutons, et d'autres fois ils font mine de vouloir dévorer le dompteur et ses médailles; mais, somme toute, ces bêtes reçoivent les coups de cravache avec une grâce parfaite. Il paraît, du reste, qu'il est beaucoup plus facile de trouver des dompteurs que des lions; ainsi au Cirque les rois des animaux restent et on change de dompteurs comme on change de cravate; après Batty voici Lucas, après Lucas viendra le domestique blond qu'on aperçoit aux exhibitions de la cage et qui est spécialement chargé de faire le ménage des bêtes.

Mais, hélas! ni Lucas, ni le jeune homme blond n'auront jamais l'entrain et le succès de Batty, qui est le Talma des dompteurs; son succès a dépassé les barrières du manége. Quand il se montre à Mabille, ces dames le regardent avec une tendre admiration, et cela s'explique aisément. L'histoire naturelle a depuis longtemps constaté l'influence d'un homme médaillé sur le beau sexe, et cette influence prend des proportions formidables quand le médaillé se produit en public dans un costume hongrois. A présent que Batty est libre, rien ne l'empêche de grossir la liste des nobles étrangers qui figurent dans les villes d'eaux de l'Allemagne dont on a trop tôt annoncé la fermeture.

En effet, il n'est pas aisé de décourager un joueur qui cherche une série : peu lui importe que l'Europe soit en feu et que le canon tonne dans les environs, tant que les croupiers conserveront la tête sur les épaules le joueur restera à sa place. La situation exceptionnelle de quelques villes d'eaux leur permet encore de ne pas fermer les portes de leur casino; cependant je ne serais pas rassuré si j'avais beaucoup d'or sur le tapis vert. Quel désenchantement si, au moment suprême, un bataillon de Prussiens venait annoncer le maximum!

Au milieu de tout cela, la situation exceptionnelle de Bade, à deux pas de la frontière française, loin du mouvement militaire, conserve son allure pacifique et lui permet de résister au désastre qui entraîne tant d'autres villes d'eaux. Bade est en effet admirablement situé aux portes de la Suisse et de la France, et l'on peut, en toute tranquillité, y entendre de la bonne musique sur la promenade, sans aucune crainte de voir arriver la landwehr ou les Croates. Un de nos amis, qui arrive de la Forêt-Noire, nous affirme même que la saison est aussi brillante que possible sur les bords de l'Oos et que rien n'annonce qu'elle doive être troublée par les prochains événements.

Quant aux nombreux étrangers auxquels une promenade sur les bords du Rhin est interdite en ce moment, ils viennent nous voir à Paris, et les aubergistes sont ravis. Il paraît que les principaux hôtels de Paris sont combles et qu'il pleut chez nous des comtes et des marquis comme il pleut des sauterelles en Afrique. Le Bois est d'ailleurs là pour prouver que jamais Paris n'a été plus brillant et plus vivant qu'en ce moment; à de certaines soirées on se croirait déjà arrivé à l'Exposition de 1867, tant tous les établissements des Champs-Élysées sont envahis par les Turcs, les Allemands, les Russes, les Hollandais et même par quelques Parisiens. Les fêtes champêtres qui sévissent en ce moment autour de Paris sont fréquentées par une foule insouciante qui se moque parfaitement de la Bohême, voire même de la Silésie : on va, vient, court et trotte comme si de rien n'était. Le Parisien, qui aime avant tout le changement en toutes choses, se lasse déjà d'entendre tant parler de villes dont il ignore la situation géographique et qui lui sont par conséquent on ne peut plus indifférentes.

Benedek est déjà usé à Paris.

~~~ Au moment où le canon retentit à droite et à gauche, et où l'on bat la charge aux quatre coins du monde, la renommée a soufflé dans sa trompette pour nous annoncer l'apparition de *l'Affaire Clémenceau*, d'Alexandre Dumas fils. Tout autour de nous, quand on ne parle pas des Autrichiens ou des Prussiens, soyez sûr qu'on cause de la remarquable étude de Dumas fils qui, après avoir donné le bon à tirer, s'est sauvé à toutes jambes chez son ami About, à Saverne.

Le livre de Dumas, qui s'arrête à l'assassinat d'Iza par Pierre Clémenceau, soulève surtout des discussions intéressantes dans le monde judiciaire. Un mari prend sa femme, pour ainsi dire, en flagrant délit d'adultère et se contente de la chasser; un an après il revient et la tue.

— Comment la Cour appréciera-t-elle cette conduite? se disent les uns.

— Ce sera un curieux acte d'accusation, disent les autres.

— Maître Lachaud aura de la peine à faire acquitter le mari, ajoute un troisième.

Les paris sont ouverts... les uns sont pour la peine de mort, les autres pour l'acquittement. Quand un avocat montre le bout du nez dans un salon on l'entoure pour lui demander :

— Que pensez-vous du cas de Clémenceau?

Lorsqu'un magistrat se promène tranquillement, un ou plusieurs amis se précipitent vers lui pour lui adresser cette éternelle question :

— Quelle est votre opinion sur le mari de Mme Clémenceau?

C'est que le beau livre de Dumas fils laisse le lecteur indécis sur le dénoûment. Le mari sera-t-il traité comme un assassin? Lui accordera-t-on des circonstances atténuantes? Sera-t-il acquitté par le jury? autant de questions qui passionnent le lecteur.

J'avoue que moi, pour ma part, je n'ai aucune idée du sort de Pierre Clémenceau. Le cas présenté par Dumas fils est nouveau et provoque la discussion. Si la loi permet à un mari outragé de se faire justice, elle ne peut point l'autoriser à se substituer au tribunal un an après le délit, quelles que soient les circonstances qui sont survenues depuis. Il me semble que j'aimerais à trancher cette question publiquement si j'appartenais au monde judiciaire.

Il y aurait là évidemment une conférence curieuse à faire; je voudrais entendre plaider cette cause célèbre de Clémenceau. Rien n'empêcherait, par exemple, deux hommes de talent de nous offrir le spectacle à la salle Valentino ou à la salle Scribe, l'un soutiendrait l'accusation et l'autre défendrait l'accusé. Tout Paris, qui s'intéresse si vivement au dernier ouvrage de Dumas fils, serait là pour assister à cette émouvante lutte oratoire.

Pour les personnes qui aiment les spectacles variés et auxquelles il faut un gai vaudeville après le sombre drame, on pourrait ajouter une légère conférence sur la viande de cheval qui veut absolument s'acclimater chez nous.

Cette fois-ci, la capitale de l'intelligence s'est laissé distancer par la vieille Allemagne, car les boucheries de viande de cheval existent chez nos voisins depuis quinze ans sans que leur succès ait grandi, au contraire. Je me rappelle qu'à Mayence — voilà cinq ans — je flânais le soir dans les rues étroites et j'adressais au Seigneur les plus chaleureux remerciements de ne point m'avoir contraint de vivre dans une forteresse fédérale.

Tout à coup, au détour d'une rue, j'aperçus la boutique d'un boucher sinistre. A la devanture s'étalaient des quartiers d'une viande noire, qui paraissait porter le deuil de sa jeunesse et de sa fraîcheur.

Je reculai épouvanté.

— Comment, demandai-je à un passant, vous avez chez vous des malheureux qui mangent cela?

— Cela? fit le bourgeois visiblement froissé par mon dédain, cela est exquis!

— Ah bah!

— Oui, monsieur, continua-t-il, c'est de la viande de cheval. On la met pendant quelques jours dans du vinaigre, et elle remplace avantageusement le chevreuil.

Malgré l'enthousiasme du bourgeois de Mayence, je n'eus garde de goûter le chevreuil artificiel.

Les bouchers de Paris, qui vont cultiver la viande de cheval, annoncent déjà qu'ils serviront les marchandises sans *réjouissance*.

Je le crois sans peine, car il n'y a vraiment pas là de quoi se réjouir beaucoup.

Le chevreuil artificiel de Mayence me rappelle certaine fête des environs de Paris, où j'eus la candeur de dîner dans un restaurant de deux cents couverts.

On me servit entre autres une tranche de veau rôti dont n'aurait pas voulu le Croate le plus affamé.

C'était nauséabond.

— Comment! m'écriai-je avec une juste indignation, comment! on va me servir ce veau dont la mort remonte à l'entrée des Croisés à Jérusalem?

Et le garçon compagnard, sans se déconcerter, me répondit avec un sang-froid admirable :

— Monsieur, le cuisinier l'a fait exprès.

— Que voulez-vous dire? m'écriai-je en repoussant ce plat effroyable.

— Je veux dire, monsieur, que, la chasse étant fermée, nous arrangeons le veau comme le lièvre un peu avancé.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Depuis que le soleil et la chaleur règnent à Paris, la consommation de glaces devient formidable; tout le monde en consomme. On est obligé d'en faire venir de tous les glaciers naturels du globe. L'année dernière, c'était la Suède; cette année, c'est le Mont-Blanc qui est mis à contribution. On voit circuler dans les rues des voitures sur lesquelles on lit : *Glaces du Mont-Blanc.*

Le palais de l'Exposition universelle qui s'élève dans le Champ-de-Mars est construit de telle sorte qu'après avoir servi à la grande exhibition de l'univers, on pourra, avec peu de dépenses, le convertir en un cirque immense comme le Colisée de Rome pour servir aux grandes fêtes publiques.

Les acquisitions faites par l'État au Salon de cette année sont, dit-on, assez nombreuses. Voici la liste des principaux tableaux qui ont été acquis, avec le nom des artistes :

M. Bellangé (Eugène). — Une Visite au camp la veille de l'arrivée de l'Empereur, souvenir du camp de Châlons, 1864.

M. Boyer. — Offrande à Pan, paysage.

M. Busson. — Le Retour du garde-chasse (novembre).

M. Coëssin de la Fosse. — Thésée.

M. Delort. — Chloé appelle, au son de la flûte, les bœufs volés par les pirates; Daphnis, se prenant à leurs cornes, fut porté par eux.

M. Gaume. — Le Marché aux fleurs, place de la Madeleine.

M. Héreau. — La Ronde du berger.

M. Huguet. — Lisière d'oasis, Sahara.

M. Hambert. — Œdipe et Antigone retrouvant les corps d'Étéocle et de Polynice.

M. Leroux. — La Bouillie, intérieur breton.

M. Lévy. — Mort d'Orphée.

M. Nazon. — Vignes et Ormeaux.

M. Protais. — Soldat blessé.

M. Saint-Pierre. — Le Sommeil de la Nymphe.

M. Thirion. — Saint Vincent, martyr.

M. Ulmann (envoi de Rome). — Sylla chez Marius.

Plusieurs de ces toiles doivent être portées au musée du Luxembourg; d'autres seront réparties entre les établissements de l'État, ou envoyées dans les musées départementaux. Ces derniers musées recevront principalement les œuvres des peintres qui sont originaires du pays, ou qui y ont fait leurs premières études artistiques.

Comme preuve de la fécondité proverbiale des compositeurs italiens, un journal de Milan a fait le bilan de tous les

opéras et ballets qui ont vu le jour de 1842 à 1865 inclusivement; il n'y en a pas moins de 899. L'année 1857 entre dans ce total pour 43.

Il en serait bien de même à Paris si on laissait faire nos musiciens; mais les directeurs sont là pour y mettre bon ordre et empêcher cette largesse de partitions.

On sait que, sur les représentations des puissances occidentales, la Turquie a renoncé, du moins en apparence, à la traite des blanches pour peupler les harems de ses pachas. Un journal d'Orient raconte à ce propos qu'un navire arrivait, il y a quelque temps, à Constantinople, ayant à son bord de magnifiques échantillons de la « marchandise prohibée. »

Au moment d'exhiber ses papiers de bord, le capitaine chercha à dissimuler la partie la plus précieuse de son chargement; mais l'une des captives, tentant un suprême effort pour recouvrer sa liberté, se mit à crier de toute la force de ses poumons.

Furieux de cette résistance, le capitaine la saisit et la jeta à la mer. Heureusement, un canot qui passait recueillit la belle Georgienne.

Le capitaine en sera quitte pour quelques mois de prison; pensera-t-on au moins à donner la liberté aux innocentes captives?

Le Mont Saint-Michel sera, le 1er août, le théâtre d'une manifestation religieuse telle qu'il n'y en eut jamais dans cette abbaye, même en ses jours les plus glorieux. Sur l'invitation de Mgr Bravard, quinze évêques et archevêques, sous la présidence de S. Ém. le cardinal de Rouen, se rendront au Mont le 31 juillet, et, à la cérémonie du 1er août, le sermon sera prononcé par l'éloquent évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup.

Cette solennité, dit le *Journal d'Avranches*, qui annonce ces fêtes, a pour cause l'exposition solennelle des reliques envoyées au Mont par le souverain pontife.

TH. DE LANGEAC.

Nous rappelons au public que la belle carte coloriée qui forme supplément à notre numéro 551 est vendue 75 CENTIMES *dans nos bureaux. Les personnes des départements qui désireraient recevoir* FRANCO *cette carte voudront bien nous adresser 90* CENTIMES *en timbres-poste. Nous tenons également à leur disposition, ainsi qu'à celle de nos abonnés, des* DRAPEAUX-ÉPINGLES *assortis, moyennant* DEUX FRANCS *par boîte expédiée* FRANCO. *Ces drapeaux-épingles sont un complément nécessaire pour suivre facilement sur notre carte toutes les opérations de la guerre.*

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(Suite[1])

Wolfangh fit approcher la civière.

— Mes gars, dit-il à ses hommes, transportez le noble Godmaert chez lui. Vous veillerez tous sur sa maison et vous me répondrez sur votre vie de tout ce qui pourrait lui arriver.

— Merci, Wolfangh, dit Gertrude en s'inclinant devant lui.

Le vieillard, soulevé avec précaution par les quatre brigands, quitta la salle au milieu des acclamations de ses amis.

— Ludovic, comme c'est dit, aujourd'hui à huit heures! dit Schuermans.

En moins d'un instant la salle fut vide; les pas des personnes qui se retiraient retentirent dans l'escalier, et la porte se referma derrière eux.

— Jésus! Jésus! que va-t-il se passer aujourd'hui? dit la mère Schrikkel en soupirant.

Et elle poussa le dernier verrou.

Tout était préparé pour le renversement de la domination espagnole. Quelques-uns d'entre les Gueux d'Anvers, et, pour la plupart, appartenant à la noblesse, ne voulaient que combattre l'étranger; mais un autre mobile agissait sur un nombre beaucoup plus grand de citoyens, particulièrement dans les rangs du peuple. C'était la haine qu'une foule de personnes portait aux saintes images. Pierre Herman, nous l'avons dit, était à cette époque, à Anvers, le prédicateur qui s'élevait avec le plus d'énergie et de passion contre le culte de ces images. Grâce à une éloquence remarquable dont il abusait, il s'était acquis une grande influence sur les mécontents, et s'en était servi pour les détacher de la religion romaine. Que le peuple se soit laissé entraîner par sa haine pour les Espagnols, c'est ce qu'ont prouvé les années suivantes, durant lesquelles tous, les uns après les autres, revinrent de leur erreur. Néanmoins, à l'époque dont nous parlons, la réforme comptait de très-nombreux et très-ardents partisans.

Le 19 août, veille du jour où nous sommes, un prêche extraordinaire avait eu lieu à Borgerhout. Une foule considérable y assistait. Une pluie torrentielle les contraignit à quitter la place. Alors ils se dirent entre eux qu'il leur fallait un temple aussi, et ce désir fut exprimé d'une façon très-énergique avec accompagnement d'imprécations et de blasphèmes.

Herman, qui sentit que le moment était venu de parvenir à son but, arrêta ses auditeurs un peu au dehors de la porte *Kipdorp* et monta sur l'escalier d'un moulin à vent. Le peuple écoutait avec une vive curiosité : Herman lui lança ces paroles audacieuses :

— Demain, à huit heures, prêche dans l'église Notre-Dame!

Et il descendit l'escalier du moulin au milieu du cri mille fois répété :

— Vivent les Gueux!

. . . .

L'aube du terrible lendemain commençait à rougir l'Orient. Un épais et sombre nuage s'avança tout à coup de l'Occident au milieu des premiers rayons du jour et couvrit le soleil d'un impénétrable manteau. On eût dit que cette perle splendide de la couronne de Dieu ne voulait pas éclairer de ses feux les forfaits qui allaient se commettre, et appelait à soi les vapeurs glacées, comme un voile protecteur. Durant tout ce jour, l'azur de la voûte céleste demeura invisible; l'atmosphère était chargée d'une brume épaisse et la nature eut une de ces journées sombres où les animaux se cachent comme s'il faisait nuit.

Les fenêtres et les portes s'ouvrirent avec leur bruit accoutumé. Le pacifique ouvrier se rendit à la hâte à son travail, la besace remplie du pain quotidien; les marchands étalèrent leurs marchandises: la ménagère répandit avec soin du sable blanc devant sa porte; ces gens ne se doutaient pas de ce qui allait arriver.

A huit heures, l'aspect calme de la ville se transforma en une scène tumultueuse, où le peuple ondoyait comme les vagues de la mer irritée. Poussés par la curiosité, les ouvriers quittèrent leurs ateliers, les matelots leurs navires, les bourgeois leurs familles, et les arquebuses des soldats dominaient la foule de leurs canons étincelants. Rien ne présageait que d'horribles crimes allaient être commis; car, à cette époque, pareille affluence de peuple se voyait, pour ainsi dire, chaque jour, dans notre ville; par intervalles le cri : Vivent les Gueux! échappait à une bouche imprudente et étourdie, et alors une clameur formidable montait vers le ciel et se propageait dans toutes les rues de la ville. Le rassemblement le plus considérable se trouvait sur la Grandre-Place; de nombreux archers y étaient rangés devant l'hôtel de ville. Sans doute les magistrats bien pensants avaient eu vent du projet des Gueux, car jamais l'hôtel de ville n'avait été occupé par autant de troupes.

Ludovic, Van Halen, Schuermans et leurs amis étaient aussi présents. Quelques-uns d'entre eux s'étaient rendus méconnaissables. Schuermans avait revêtu l'épaisse camisole et le haut-de-chausses bleu d'un pêcheur; les autres portaient l'ample manteau sur les épaules et le chapeau à larges bords sur la tête.

Ils étaient occupés à se concerter sur la conduite qu'ils avaient à tenir, quand ils virent le peuple courir en masse vers la cathédrale. Jaloux de sauvegarder le saint édifice, ils s'ouvrirent par la force un passage à travers les rangs pressés de la multitude et parvinrent jusqu'au milieu du temple. La maison du Seigneur était profanée par les blasphèmes et les jurons grossiers de la populace; les armes retentissaient contre les piliers de marbre, et les tombes des saints étaient foulées par des pieds impies. Le sermon! le prêche! criait-on de toute part.

Le docteur Herman monta en chaire, la Bible à la main. Il estimait sans doute qu'il n'y serait pas en sûreté, car, de l'autre main, il saisit un pistolet chargé et s'écria qu'il s'en servirait contre ceux qui oseraient le troubler.

Ludovic et les siens avaient vu cette scène avec impatience.

— Voilà l'un des principaux instigateurs, dit le jeune homme.

— Voulez-vous, Ludovic, que je le fasse taire à l'instant? demanda Schuermans.

Sur un signe approbatif du jeune homme, il escalada vivement la chaire. Avant qu'Herman l'eût aperçu, Schuermans lui avait arraché le pistolet et l'avait jeté au loin sur les dalles du temple.

— Retire-toi d'ici, hérétique, s'écria-t-il, ou je te jette à bas comme un chien que tu es!

Le docteur Herman refusa de descendre. Confiant dans l'aide des siens, il s'efforça de saisir Schuermans; mais celui-ci, étreignant le prédicateur au milieu des reins, le lança comme une pierre au milieu de la foule, qui recula en poussant de grands cris; un grand nombre d'hommes armés s'élancèrent sur Schuermans, pour tirer vengeance de l'outrage qu'il venait de faire subir à leur maître. Peut-être eussent-ils impitoyablement mis à mort le courageux Anversois, si les amis de celui-ci n'eussent volé à son secours.

Une lutte acharnée s'engagea. Les briseurs d'images voulaient s'emparer de la chaire et criaient aux autres qu'ils étaient des Espagnols.

Cependant on ne faisait pas usage du poignard, la force musculaire et les poings robustes étaient les seules armes auxquelles on eût recours.

La lutte durait depuis quelque temps, lorsqu'un misérable étranger porta à Schuermans un coup de poignard et le blessa légèrement au bras. Quelques gouttes de sang coulèrent sur ses doigts. A cette vue, ses amis exaspérés tirèrent leurs poignards. Un sanglant combat semblait inévitable, un grand nombre de spectateurs s'enfuirent hors de l'église en poussant de grands cris.

Tout à coup, le peuple, qui se trouvait à l'entrée de la cathédrale, fut refoulé dans l'intérieur du temple avec une force irrésistible; la chaire semblait sur le point d'être arrachée de ses fondements par la pression de la foule qui reculait.

Wolfangh, la rage peinte sur les traits, entrait dans l'église à la tête de vingt hommes bien armés. A la vue de ces inconnus dont le regard était chargé de menace et qui paraissaient vouloir faire du temple de Dieu un repaire d'assassins, le combat s'arrêta. Nul n'osait plus bouger.

— Ludovic, dit Wolfangh, qu'ordonnez-vous?

Et il fit tournoyer rapidement sa rapière en lançant aux iconoclastes des regards flamboyants. Avant que Ludovic eût pu articuler un mot, trois d'entre eux gisaient déjà sur les dalles.

— Arrêtez! arrêtez! dit le jeune homme, ne versez pas le sang. Nous sommes trop peu nombreux pour empêcher le prêche; courons plutôt demander du secours à l'hôtel de ville. Nous en reviendrons bientôt avec une bonne troupe d'archers pour faire vider l'église à ces impies. Hâtons-nous.

Ils sortirent du temple avec la pensée que, durant leur absence, on continuerait la prédication. Mais à peine s'étaient-ils éloignés, qu'un long et formidable cri : « Brisons les idoles! brisons les idoles! » alla frapper les voûtes du temple.

Les hérétiques se mirent alors à accabler d'outrages les images des saints et à leur lancer des ordures au visage. Cependant, ils n'avaient encore rien brisé, lorsque l'un d'entre eux, s'arrêtant devant saint Roch, cria à haute voix qu'il ne fallait pas d'animaux dans le temple de Dieu. Et il arracha du piédestal le chien de marbre qui tomba par terre. Un autre saisit le saint par les pieds, et comme la statue était fixée à la muraille et refusait de céder, il tira avec une telle force que les deux pieds lui restèrent dans les mains. L'hérétique tomba à la renverse. Le sang coulait de sa bouche et de ses oreilles.

— Brisons les idoles! brisons les idoles! Vivent les Gueux! crièrent des milliers de voix, et en un instant les profanateurs furent pourvus de cordes, de haches, de hoyaux et d'autres instruments.

Ils coururent avec rage aux murailles du temple, abattirent brutalement tout ce qui ressemblait à une image. Les riches et nombreux autels, les tableaux, les ornements de marbre, tout fut arraché, renversé, haché en pièces, brisé à coups de marteau au milieu d'un concert d'horribles imprécations. Ils ne respectèrent pas plus le corps sacré du Sauveur que le marbre inanimé. Ils jetèrent les hosties sur les dalles et les foulèrent aux pieds.

On eût dit que le Tout-puissant retenait son bras pour laisser leurs crimes s'accumuler et les punitions s'amasser sur leurs têtes.

Jusque-là ils avaient mutilé et brisé les images et tout ce qui était à leur portée. Un tableau était encore suspendu au mur; c'était un chef-d'œuvre qui représentait le Christ mourant sur la croix pour le salut de l'humanité. De nombreux hérétiques y avaient déjà jeté un regard jaloux; mais aucun n'osait s'approcher de ce tableau qui avait survécu à tout le reste et devant lequel se trouvait un homme aux cheveux blancs épars sur les épaules, un pistolet à la main, et prêt à décharger cette arme sur ceux qui oseraient approcher.

Les profanateurs s'amassèrent enfin en grand nombre devant le vieillard, et se mirent à lui lancer des fragments des statues pour le faire reculer; mais il ne bougeait pas et paraissait insensible aux outrages et aux voies de fait. Tout à coup l'un des agresseurs, qui avait tourné adroitement autour de lui, le saisit par derrière et le renversa. Le pistolet partit et l'un des assaillants reçut la charge en pleine poitrine.

Le cri : « A mort! à mort! » retentit alors dans toute l'église.

— Mon tableau! criait le peintre d'une voix désolée. Oh! mon Christ!

Et il levait vers le ciel des bras suppliants. Il vit le tableau crevé, mis en lambeaux, tomber à côté de lui au moment où un Gueux lui perçait le cœur d'un coup de poignard. Le malheureux artiste bondit dans une convulsion suprême et retomba de toute sa longueur sur les débris de son tableau bien-aimé. Comme il l'avait dit à Ludovic, son sang coulait offert en holocauste à l'art sur le chef-d'œuvre sorti de ses mains.

Les iconoclastes laissèrent le corps de Van Hort gisant sur le sol et reprirent leur œuvre de destruction. Les douze apôtres, debout et majestueux, ornaient les piliers qui soutenaient la voûte. De hautes échelles y furent appliquées et les profanateurs, munis de haches et de cordes, firent tant et si bien que les imposantes statues de marbre tombèrent de leur piédestal et se brisèrent en mille pièces. Beaucoup de personnes furent blessées par leur chute, et des cris et des gémissements retentirent dans toute l'église. Mais rien ne pouvait arrêter ces Vandales; ils étaient devenus furieux. Tout était brisé, et le sol était tellement encombré de têtes, de pieds et d'autres fragments des statues détruites, qu'il était difficile de passer au-dessus.

Une magnifique statue restait seule intacte sur ces ruines des choses sacrées. C'était la statue miraculeuse de Notre-Dame d'Anvers. Elle était encore revêtue du riche costume avec lequel elle avait été portée en procession deux jours auparavant. Une couronne ornée de diamants les plus précieux couvrait sa tête. Un manteau de drap d'or, brodé de perles étincelantes, retombait derrière elle en plis magnifiques. Le divin enfant Jésus portait le globe terrestre à la main.

Pourquoi cette statue n'était point encore brisée, c'est difficile à dire. Tous l'avaient vue, puisqu'elle se trouvait placée au milieu de l'église, sur un splendide piédestal. Il est probable qu'aucun de ces impies n'osait prendre sur lui de provoquer les autres à briser cette image.

Quand tout fut détruit et que les haches eurent fini leur œuvre, ils se mirent à se rapprocher de la Mère de Dieu et à s'entre-regarder d'un air interrogateur. Tout à coup l'un

1. Voir les numéros 540 à 552.



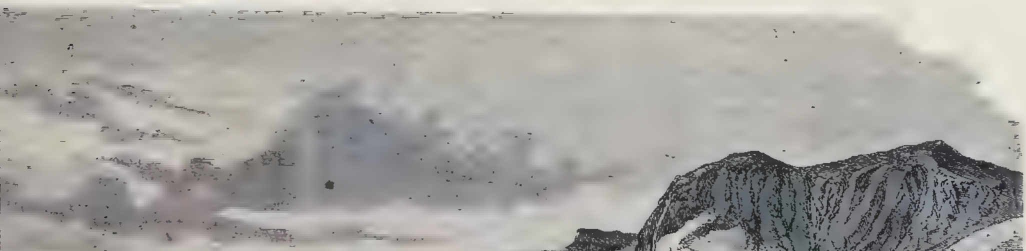
LE PORT DE POLA, SUR L'ADRIATIQUE. – V



PANORAMA DES BOUCHES DE CATTARO SUR



...GALE, d'après un dessin de M. F. Kanitz. — Voir page 438.



...IQUE, d'après un dessin de M. Fr Kanitz. — Voir page 438.

d'eux, qui était ivre et savait à peine se tenir debout, s'avança en s'écriant :

— Ah çà, avez-vous peur de ce morceau de bois ou des oripeaux qui lui pendent sur le corps ? Allons donc ! jetez-moi ça à bas !

Et un si horrible blasphème tomba de ses lèvres, que ses complices en furent effrayés.

— Crie : « Vivent les Gueux ! » ou tu voles en pièces ! hurla-t-il derechef.

Et, joignant l'action aux paroles, il saisit des deux mains les bras du brancard, et, renversant celui-ci, précipita la statue de la Vierge sur les dalles [1].

Les hommes de Wolfangh avaient-ils abandonné leur chef pour se mêler aux briseurs d'images ? C'était vraisemblable, car parmi ceux qui portèrent la main les premiers sur les bijoux de la Mère de Dieu se trouvaient quatre ou cinq hommes à mine rebarbative qui, une heure auparavant, étaient sortis avec Wolfangh.

Après que les hérétiques eurent recherché en vain pendant quelque temps de nouvelles images à détruire, ils se mirent à piller. Ils s'emparèrent des vases sacrés, des ostensoirs, des chandeliers et des croix; tout ce qui avait la moindre valeur fut volé. La porte de la sacristie fut enfoncée et ces scélérats, non contents du pillage et du vol, revêtirent par moquerie les ornements sacerdotaux et se mirent à chanter d'ignobles chansons qui insultaient au ciel

Toutes ces horreurs s'accomplirent sans que personne y mît opposition. Ludovic avait couru avec Wolfangh à l'hôtel de ville et avait prié le bourgmestre d'envoyer un détachement d'archers à la cathédrale; mais un autre danger vint empêcher l'autorité d'obtempérer à cette prière. On entendit tout à coup dans la direction du quartier espagnol de nombreuses détonations d'armes à feu et des clameurs furieuses; tout annonçait une lutte sanglante. Un grand nombre d'archers avaient quitté les rangs pour regagner leur demeure et garder du pillage leurs propres biens, si bien que le bourgmestre n'osa éloigner de l'hôtel de ville ceux qui n'avaient pas quitté leur poste.

Le bruit et la fusillade qui s'étaient fait entendre n'étaient rien autre qu'une attaque dirigée par Houtappel et ses amis contre le quartier des Espagnols

Ceux-ci s'étaient attendus à cette agression et avaient rangé en bataille leurs domestiques armés devant leurs demeures dans la rue du Couvent Aussi quand les Gueux se montrèrent rencontrèrent-ils une vigoureuse résistance et durent-ils battre en retraite après avoir perdu quatre hommes. Mais cet échec ne fit qu'augmenter leur rage. Houtappel harangua ses hommes et se précipita en avant à leur tête avec un nouvel élan.

Ce fut alors qu'on entendit sur la Grande-Place les coups de feu qu'échangeaient les deux troupes et les injures qu'elles s'adressaient mutuellement. Les Gueux, plus courageux et plus nombreux que leurs ennemis, remportèrent cette fois un avantage signalé; ils se jetèrent bientôt dans les rangs mêmes des Espagnols, tuèrent tous ceux qui firent résistance et mirent les autres en fuite, si bien qu'ils finirent par se trouver maîtres du champ de bataille.

Les morts et les blessés furent enlevés et transportés au *Peerdeken*, dans la rue Haute. Quand les blessés furent pansés, les Gueux retournèrent à la rue du Couvent et se mirent à forcer les portes des maisons espagnoles, opération qu'ils poursuivirent jusqu'à ce qu'il n'y eût plus un seul ennemi à trouver.

Durant ce temps, les iconoclastes étaient toujours occupés à briser et à piller dans l'église Notre-Dame. Le docteur Herman, qui ne les avait pas quittés, les encourageait à détruire les idoles, comme il disait, et leur fit adopter le projet de profaner de la même manière les autres églises de la ville.

Ils sortirent de la cathédrale comme une procession, avec les bannières, les drapeaux, les lanternes et les croix d'argent qu'ils avaient volés. Un grand nombre d'entre eux portaient des chasubles, des étoles et d'autres ornements sacerdotaux. Ils chantaient avec des voix rauques, sans règle ni mesure, les psaumes mis en vers par Clément Marot Au grand scandale de ceux qui en étaient témoins, ils traînaient dans la fange les riches bannières pour les relever ensuite souillées et méconnaissables.

Ils répétaient continuellement le cri : « Vivent les Gueux ! »

Ludovic et Wolfangh, avec une dizaine de leurs amis, se trouvaient non loin de l'hôtel de ville et voyaient avec désespoir s'accomplir ces odieuses profanations; ils s'efforcèrent encore une fois de décider les magistrats à attaquer la troupe sacrilége, mais ils n'y réussirent pas; les autorités jugèrent plus prudent de ne pas exposer le petit nombre de soldats qui leur étaient restés fidèles.

Ludovic, découragé et près de pleurer, s'appuya contre un pilier du marché; son regard suivait avec horreur et colère les saints étendards profanés, et peut-être serait-il demeuré fort longtemps dans cette immobilité, si une scène qui frappa sa vue ne l'eût fait bondir comme un homme atteint d'un coup douloureux. Il porta les deux mains à ses yeux pour ne plus voir, mais bientôt il releva la tête et cria à ses amis :

— Oh ! voyez donc ! quelle horrible perversité ! Ils emportent le Saint-Sacrement ! Ils osent insulter au Dieu vivant lui-même. Rien ne nous arrête plus... Mourons en vrais chrétiens s'il le faut, mais arrachons-leur au moins le Saint des saints.

A ces mots, il tira son épée et allait se précipiter sur les profanateurs; mais Wolfangh le retint, et lui dit d'une voix basse et sourde :

— Regardez-moi, Ludovic. Y a-t-il oui ou non du sang dans mes yeux ? La rage ne consume-t-elle pas mon cœur d'un feu dévorant ? Oui, n'est-ce pas ? Cependant je saurai cette fois vaincre ma colère... C'est à moi que revient l'honneur de remplir la sainte tâche dont vous parlez. Vous autres ne sauriez la mener à bonne fin; vous êtes trop irrités, trop imprudents : il n'y a rien à gagner ici par la force... Laissez-moi faire; restez ici... et ne bougez pas.

HENRI CONSCIENCE.

(La suite au prochain numéro.)

1. Les bijoux furent enlevés, le manteau mis en pièces, la couronne brisée, et la statue resta nue et mutilée sur le sol.

POLA

Pola est une petite ville de l'Istrie, située au sud du cercle de Trieste. Elle doit à son beau port d'avoir, malgré l'insalubrité de son climat, été relevée de ses ruines et fortifiée par les Autrichiens. C'était, sous Septime-Sévère, la station de l'une des divisions de la flotte romaine. Le château fort qui défend la ville a été construit au XVII[e] siècle par les Vénitiens, sur l'emplacement de l'ancien Capitole. Il fut agrandi sous l'empereur François ; une importante garnison autrichienne l'occupe aujourd'hui.

On peut voir cette forteresse sur une éminence qui occupe l'extrême droite de la vue que nous publions. Auprès se trouvent les ruines d'un amphithéâtre bâti en l'an 49 après Jésus-Christ. Il est de forme elliptique et possède trois étages, composés chacun de soixante-douze arches. Cet amphithéâtre pouvait contenir de dix-huit à vingt mille spectateurs. Quatre portes, ouvrant aux quatre points cardinaux dans quatre constructions angulaires semblables à des tours, y donnaient accès. L'extérieur seul est bien conservé ; cela tient à ce qu'au lieu de gradins de pierre ou de marbre, il n'offrait intérieurement aux spectateurs que des bancs de bois que le temps a détruits. On a retrouvé quelques-uns de ces bancs. La place réservée à chaque spectateur y était marquée par un trait ; et un certain nombre de ces stalles primitives portent des initiales, probablement celles de leurs propriétaires. On distingue encore, au milieu de l'arène, l'emplacement de la naumachie.

Entre autres ruines intéressantes que renferme Pola, on remarque la *porta aurea*, arc de triomphe conçu dans le style corinthien et orné de jolies sculptures; un temple de Diane, flanqué à l'une de ses extrémités d'une façade gothique, et le temple d'Auguste, à l'intérieur duquel on conserve une petite collection d'antiquités romaines.

FRANCIS RICHARD.

LES BOUCHES DE CATTARO

Un des golfes les plus singuliers et les plus pittoresques de l'Adriatique est certainement celui de Cattaro qui pénètre en zigzag, au milieu de montagnes très-escarpées et se termine sans recevoir d'autres cours d'eau que des torrents. Il a environ de vingt à trente lieues de circonférence. A son entrée, les écueils de Zogniza et della Madonna forment les trois ouvertures dites *bouches de Cattaro*. La principale de ces trois bouches, formée par la pointe d'Ostro et l'écueil de Zogniza, a près d'une demi-lieue de largeur et assez de profondeur pour que les vaisseaux de ligne puissent y passer sans danger; la deuxième bouche, entre les deux écueils, est large d'un tiers de lieue : et la troisième, entre l'écueil della Madonna et la terre, a soixante mètres seulement de largeur, et la mer y est si basse qu'on peut souvent la traverser à gué.

Derrière les bouches, la partie étroite du golfe porte le nom de canal de Cattaro. Sur les dernières pentes des rochers se groupent des oliviers, des figuiers, des vignes et des arbres fruitiers de toute espèce. Au milieu de ces masses de rochers et de verdure une bourgade suit l'autre et les vaisseaux sont mouillés près des maisons. Ce singulier paysage est couronné par les sombres forêts du Montenegro. Dans cette espèce de vallée aquatique, la température des étés égale celle de Naples : l'oranger et le limonier prospèrent en pleine terre, et la neige est inconnue.

Le territoire qui compose aujourd'hui le cercle de Cattaro a quinze lieues de longueur sur cinq de largeur. Jadis ce territoire formait une république; mais l'énormité de ses dettes la fit se vendre aux Vénitiens. A l'époque où les Français dominaient en Dalmatie, ils possédaient aussi le territoire de Cattaro qui, depuis 1814, est rentré sous la domination de l'Autriche, à laquelle il avait été cédé par le traité de Campo-Formio, en 1797.

Cattaro, sa capitale, est située en partie sur un rocher du mont Pella, au fond du golfe. Quelques solides fortifications et le château fort de San Giovanni, élevé de quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer, la mettent dans un bon état de défense. Ses casernes, assez bien entretenues, peuvent loger deux mille hommes.

Parmi les principales villes et villages du cercle, on peut citer Risano, l'ancien chef-lieu du golfe. Ses habitants, longtemps pirates et encore un peu sauvages, conservent un reste du costume romain. Dobrota, bourg surnommé le *très-catholique*, offre cette particularité que ses habitants ne se marient qu'entre eux. Persagno est un village élégant, Perasto une petite ville en amphithéâtre dominée par un château fort. Vient ensuite le détroit de la Chaîne qui peut être défendu par de la mousqueterie. La crainte des invasions de pirates paraît jadis avoir fait resserrer les habitations en dedans de cette barrière naturelle; aujourd'hui même, on ne voit sur les rivages du golfe extérieur que la bourgade de Theodo, composée de maisons de campagne, et la ville de Castel-Nuovo, fortifiée, mais petite et triste. Au sud des bouches proprement dites, le canton de Zuppa est peuplé d'une race belliqueuse toujours aux coups de fusil avec les Monténégrins.

Les *Boccheses*, ou habitants des bouches, joignent à la constitution robuste des Slaves la vivacité italienne; dévots, jaloux, avides du gain, livrés en grande partie à la navigation, ne quittant le fusil que pour la rame ou le gouvernail, ils conservent quelque chose de rude et de féroce. Le sang pour le sang a longtemps été la seule justice sociale à leurs yeux. En 1802, on lapidait encore les filles devenues enceintes hors du mariage. Chaque canton a ses immunités, ses magistrats, et un si petit pays, peuplé de 35,000 individus, est encore partagé en faction catholique et faction grecque. On l'appelle quelquefois l'Albanie autrichienne.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Météorite tombé dans le département de l'Aube. — Singulières circonstances qui ont accompagné sa chute. — Des maisons qui tremblent. Une guérite secouée. — Progrès des idées scientifiques en France. — Trois fragments de bolide. — Leur nature. — Chute d'un aérolithe dans le Cambrésis, en 1757. Une tête de mort lumineuse. — Sépulture d'un berger. — Une lorgnette dans l'œil des aveugles. — MM. Velpeau, Blanchet, et l'appareil *phosphore*. — Comment on s'y prend en Amérique pour se faire connaître.

Il y a peu de jours, l'Académie des sciences s'est fort occupée d'un météorite tombé le 30 mai, sur le territoire de Saint-Mesmin, dans le département de l'Aube, et dont les différentes phases ont été accompagnées de circonstances singulières et d'une mise en scène inaccoutumée.

En effet ce météorite, dont les trois fragments retrouvés ne pèsent guère après tout que huit kilogrammes, a produit à son apparition, pendant une minute, trois détonations qui ressemblaient à des coups de canon, et une espèce de fusillade céleste, que ceux qui l'ont entendue ont prise pour un feu de file bien nourri

Durant ce tapage, bon nombre de maisons éprouvèrent des secousses ; les personnes qui les habitaient crurent qu'on frappait brutalement à leurs portes, et plusieurs d'entre elles se levèrent même pour ouvrir; enfin un garde du chemin de fer, de service au passage à niveau de Romilly, et renfermé dans sa guérite, sentit cette guérite tellement secouée, qu'il supposa un instant que des malveillants ou des loustics cherchaient à la renverser. Il en sortit précipitamment, mais il y rentra aussitôt, car il vit une langue de feu se précipiter à terre avec un sifflement aigu, qui lui rappela le cri de la vapeur sortant du tuyau d'une locomotive, qui dura quatre minutes et qui lui laissa un fort bourdonnement dans les oreilles.

Pendant ce temps-là, une masse lumineuse parcourait le ciel où n'apparaissait aucun nuage, et se montrait sous la forme d'un globe de feu à peu près de la dimension de la lune, un peu moins gros peut-être, et suivi d'une longue queue enflammée et volant avec la rapidité de l'éclair.

Cela se passait vers trois heures et demie du matin.

Personne, chose étrange et qui fait honneur au petit pays où se manifesta ce phénomène, personne ne songea à l'attribuer au malin esprit, et chacun, sachant qu'il avait affaire à un aérolithe, se mit à la recherche du bolide qui venait de traverser notre atmosphère, et qui devait être venu se briser sur le sol. En effet, on découvrit le soir même, près de la voie du chemin de fer, sur la banquette d'une tranchée, un endroit où le sol, composé d'un gravier très-dur, se trouvait fraîchement remué. Là on trouva enfoui au fond d'un trou de 23 centimètres une pierre noire de la forme d'un prisme à base hexagone. Le lendemain, à 300 mètres de la gare, on exhuma un second bolide; enfin, le 1[er] juin, dans un hameau voisin, on en constata un troisième qui, après avoir pénétré dans la terre d'un chemin d'exploitation, en était ressorti en ricochant. Ce dernier était à peu près rond, et l'autre ressemblait à un parallélipipède aux arêtes émoussées.

Ces trois fragments de météorite ressemblaient au type ordinaire des pierres qui tombent du ciel, c'est-à-dire qu'ils étaient formés presque en totalité d'une substance pierreuse, grise et empâtée de parties, les unes blanches, les autres noirâtres, à formes fragmentaires et à contours arrondis. Ils étaient entièrement cristallisés et parsemés de grains à l'état métallique, où l'on constatait du fer natif, du fer chromé et de la pyrite jaune de bronze. Une croûte noire et mate, résultant de la fusion superficielle de la surface et craquelée çà et là, enveloppait la masse.

J'ai dit tout à l'heure que personne à Saint-Mesmin n'avait songé à attribuer au diable la mise en scène passablement effrayante de la chute de cet aérolithe, et qu'il faut s'en féliciter, puisque ce fait témoigne des progrès du bon sens public et des progrès non moins excellents des connaissances scientifiques qui pénètrent dans toutes les classes

Il y a un siècle, les choses ne se passaient point du tout de la sorte. Le 11 mai 1757, toutes les maisons de Cagnoncle, village près de Cambrai, furent, à la nuit close, secouées à diverses reprises si violemment, que plusieurs murs s'en écroulèrent. En même temps, on vit au ciel une tête de mort lumineuse d'autant plus sinistre qu'elle apparaissait dans l'obscurité et fort bas dans l'atmosphère qu'elle traversa en sifflant, pour venir avec un formidable bruit tomber en plein milieu du cimetière, et s'y enfoncer au plus profond de la

tombe d'un vieux berger, enterré de la veille et fortement soupçonné de sorcellerie. Aussitôt les paysans effarés sortirent de leurs maisons, et accoururent dans le cimetière en criant que le bon Dieu, qui frappait la fosse du mécréant, témoignait que cet homme, adonné aux maléfices, ne devait pas rester en terre sainte.

Ils se disposaient à déterrer le cercueil pour le jeter dans un fossé boueux, quand heureusement survint le curé, qui était un prêtre instruit comme en formait à cette époque le séminaire du diocèse de Cambrai. L'excellent prêtre parvint, non sans peine, à arrêter le zèle de ses ouailles, à calmer leur indignation et à leur démontrer que ce qu'ils regardaient comme un témoignage de la colère céleste n'était qu'un phénomène naturel, assez rare il est vrai, mais dont il leur cita plusieurs exemples. Pour achever de les convaincre, il envoya chercher un bénitier et aspergea de l'eau consacrée la sépulture du pauvre homme regardé comme un maudit. Comme rien de surnaturel ne survint, le rassemblement exaspéré se calma peu à peu, chacun rentra rassuré chez soi, et le calme se rétablit complètement dans ce singulier village de Cagnoncle, qui forme au milieu de l'ancien Cambrésis une sorte de petite Béotie.

En effet, on y parle un patois particulier presque inintelligible pour les autres communes de l'arrondissement, et en revanche, grâce à des procédés particuliers et à une entente remarquable, et qui date de loin, on y élève des bestiaux, et on y produit le meilleur beurre du département du Nord. Lorsque Napoléon Ier vint à Cambrai, après son mariage avec Marie-Louise, pour montrer aux populations du Nord la jeune épouse dont il était si fier et qui devait si vite l'oublier, on servit sur la table du déjeuner impérial du beurre de Cagnoncle, dont le souverain daigna remarquer le goût exquis et la finesse. On s'empressa aussitôt de présenter à l'empereur le maire de l'heureux village qui venait de recevoir d'une pareille bouche un pareil éloge; le magistrat, à la tête de son administration, attendait sur la grande place la sortie du souverain, pour joindre ses acclamations à celles de toute la population et se sentir assez mal à l'aise de comparaître devant son souverain :

« Il faudra que vous m'envoyiez de votre beurre à Paris, monsieur le maire, » dit l'empereur au pauvre paysan stupéfait, qui ne put que s'incliner et balbutier quelques mots. Hélas ! 1814 n'était pas loin et je doute beaucoup que le beurre de Cagnoncle ait été fort longtemps dégusté aux Tuileries.

Nous voici bien loin de la science; revenons-y vite, et parlons d'une opération aventureuse, de l'invention de M. Blanchet, présentée à l'Académie des sciences par M. Velpeau, à qui nous en laissons toute la responsabilité.

Il ne s'agit de rien moins que de rétablir la faculté visuelle chez un certain nombre d'aveugles, au moyen d'une opération nommée *héliprothèse*, et à l'aide d'un appareil appelé *phosphore*, c'est-à-dire qui apporte la lumière; en d'autres termes il s'agit d'introduire dans l'œil un sorte de lorgnette.

D'après MM. Velpeau et Blanchet, « tous les aveugles chez lesquels le nerf optique et la rétine n'ont pas subi d'altérations profondes et ont conservé la faculté de perception, sont généralement susceptibles, à des degrés divers, de bénéficier de cette opération. »

La sensibilité de la rétine peut être déterminée à l'aide d'une ponction au centre du globe oculaire et de l'application de l'appareil phosphore ; cette même ponction sert encore à reconnaître l'état des humeurs de l'œil.

D'après M. Blanchet, « les opérations seraient peu douloureuses, et, pour certains malades, dont le globe oculaire a subi diverses dégénérescences, elles resteraient presque nulles; l'application de l'appareil phosphore se ferait avec facilité et sans souffrance. »

Il s'agit cependant de ponctionner les yeux malades, d'en extraire le cristallin et d'y introduire le phosphore, appareil *qui se compose d'une coque en émail et d'un tube fermé à ses deux extrémités par des verres de formes différentes selon les cas.*

« La France, a dit M. Velpeau en terminant, possède, d'après le dernier recensement et les travaux de statistique transmis dans la dernière séance à l'Académie, 30,780 aveugles; les autres contrées de l'Europe et l'Amérique en contiennent un nombre proportionnel qui n'est pas moins grand. On voit par cet aperçu à quel nombre d'individus cette opération pourrait servir. »

Voilà de bien séduisantes promesses; mais se réaliseront-elles ? Le mémoire de M. Blanchet, pas plus que M. Velpeau qui l'a présenté à l'Académie, ne citent un seul cas où l'opération ait été, je ne dis pas réussie, mais même tentée. A-t-on guéri des aveugles par l'application du phosphore ? Ce corps étranger introduit dans le globe de l'œil y a-t-il ramené la vue ? N'y a-t-il point provoqué d'inflammation et d'accidents graves? Est-ce simplement une théorie ? Nous verrons bien ! Le temps est un grand maître, mais par malheur il apporte, hélas ! avec lui bien plus de déceptions que de bienfaits, et *la science humaine est toujours courte par quelque endroit,* — c'est Bossuet qui le dit.

Quoi qu'il en soit, il faut se féliciter de la publicité donnée aux séances hebdomadaires de l'Académie des sciences, qui en un instant signalent à toute l'Europe une découverte importante, soit par sa réalité, soit par ses promesses, et dont on peut expérimenter et constater le plus ou moins de valeur.

Il n'en est pas tout à fait de même dans le nouveau monde.

Mistress Trollope raconte, dans ses mémoires, qu'un jeune peintre français de talent, nommé Hervieu, ne savait comment se faire connaître à New-York, où il était venu pour faire des portraits, vendre quelques tableaux et gagner l'argent nécessaire à un voyage en Italie, afin d'y poursuivre ses études. Après bien des essais infructueux, pour attirer sur ses œuvres l'attention des Yankees, il s'avisa de prendre et de mettre en exhibition un diorama représentant l'enfer. On introduisait les visiteurs dans une salle complètement obscure; après quoi la lumière arrivait lentement du haut de la salle et montrait peu à peu un site isolé composé de rochers volcaniques. Insensiblement cette toile lugubre s'effaçait sous les yeux des spectateurs, pour céder la place à un tableau terrible puissamment éclairé et où se trouvaient réunies toutes les horreurs du feu et des supplices, attribués au lieu fatal où, comme dit le Dante, il n'y a plus d'espérance. Ce changement à vue s'opérait par un artifice alors peu connu, aujourd'hui vulgaire, employé dans tous les dioramas, même dans ceux que vendent les fabricants de jouets d'enfants, et consistant à diminuer graduellement la lumière qui éclairait par devant la toile, et à la faire passer ensuite derrière la même toile qui était transparente.

Tandis que les témoins de cette merveille regardaient avec ébahissement les victimes, les monstres, les diables et les flammes du pandémonium, une vigoureuse décharge électrique communiquant à la balustrade en fer sur laquelle ils s'appuyaient vint les secouer de la tête aux pieds, avec d'autant plus de vigueur que personne ne s'y attendait. Je vous laisse à penser la surprise des hommes, la terreur des femmes et les cris de toute l'assemblée.

Le lendemain on ne parla dans la ville que de l'enfer de Hervieu, et ce fut à qui visiterait son exhibition et ferait faire son portrait par lui.

Le dernier numéro de la *Revue britannique* raconte une autre histoire du même genre, par laquelle je ne saurais mieux terminer cette causerie, et qui vient singulièrement à l'appui de ce que je viens de vous conter :

« Le père et la mère d'Hiram Powers, aujourd'hui célèbre en Amérique comme sculpteur, vinrent, il y a environ quarante-six ans, s'établir à Cincinnati. Hiram pouvait être alors un enfant de treize ans, et annonçait d'heureuses dispositions pour les arts mécaniques. On le mit en apprentissage chez un horloger nommé Watson, et, avant d'avoir atteint sa majorité, il était devenu capable d'appliquer à tout son talent de mécanicien, soit qu'il fût question des rouages d'une horloge ou de la machine d'un bateau à vapeur. Un vieux sculpteur allemand lui apprit à modeler, et il débuta dans sa carrière d'artiste par des figurines de cire qu'on voit encore au Musée de Cincinnati. On cite surtout la figure du comédien à la mode, Alexandre Drake. Un soir, au théâtre, où il devait chanter une chanson en vogue, le rideau se leva et on vit M. Drake; mais il ne fit entendre aucun son, et ne parla ni ne remua. L'auditoire impatienté se mit à siffler, et il fallut baisser la toile; on la releva une seconde fois, le chanteur était toujours immobile et muet; on en conclut qu'il était ivre. Le tapage recommença, et il fallut annoncer au public que c'était là un Drake de cire. La renommée de cette figure en cire attira dans l'atelier d'Hiram la visite du plus fameux critique de la presse de Cincinnati. Cet habile appréciateur des arts admira la pose et la vérité de l'ensemble du personnage en cire; mais il en blâma quelques détails comme manquant de vie, découvrit que les deux côtés du nez n'étaient pas égaux, et que la tête était plus grosse que celle de l'original. Lorsqu'il eut fini de discourir et de critiquer, Drake lui-même, qui s'était substitué à sa copie, n'eut qu'à faire un geste et à éclater de rire pour réfuter... Le triomphe d'Hiram Powers était complet. »

S. Henry Berthoud.

LES DERNIERS SORCIERS

Le sorcier proprement dit, le sorcier des légendes, est aujourd'hui un type à peu près perdu. Ne le regrettons pas. Pour en retrouver des échantillons originaux, il faut aller jusque dans la vieille Irlande, qui est bien toujours le lieu où Shakspeare a placé le prologue de *Macbeth*. Là, le sorcier continue de fleurir, particulièrement sur les points écartés où la civilisation a pu le moins exercer son influence.

Contrairement aux habitudes d'une foule d'autres espèces de charlatans, le sorcier ne s'annonce pas, en général, à grand bruit de trompettes. Non; il arrive presque furtivement dans un district sauvage, où il se construit une misérable hutte, à moins qu'il n'accommode à son usage quelque cabane abandonnée. Une espèce de mégère l'accompagne, comme le veut la tradition. Dès qu'ils sont installés, cette femme se met à rôder dans le voisinage; puis, sous un air de feinte humilité, s'introduit dans les intérieurs, où elle va racontant à qui veut l'entendre la surprenante habileté de son maître, non-seulement dans l'art de conjurer les sorts et de tirer des horoscopes, mais encore dans celui de guérir la paralysie, le haut mal et la plupart des autres maladies qui déjouent ordinairement la science des docteurs de village.

Ces récits, colportés de proche en proche avec force commentaires et amplifications, amènent bientôt les paysans émerveillés autour de la demeure solitaire du sorcier, de l'homme étonnant qu'en dépit des défenses du clergé ils brûlent de voir face à face.

Pour exciter encore cette curiosité naïve, le sorcier ne se montre jamais en plein jour. Du matin au soir, il reste tapi dans un coin de sa hutte, au milieu d'indescriptibles haillons rouges et noirs. La nuit seulement, ou aux heures crépusculaires, on l'entrevoit revenant des champs, avec des herbes et des fleurs sauvages qu'il a été cueillir, au clair de lune, dans les endroits hantés par les fées bienfaisantes dont, à l'entendre, il reçoit les révélations et les conseils.

Enfin, quand un villageois, enhardi par sa crédulité même, se décide à venir le consulter (et ce n'est jamais qu'après le coucher du soleil que le client peut pénétrer dans le mystérieux réduit), il est accueilli par la femme, qui l'interroge adroitement sur son nom, sur ses occupations, sur la nature de son mal, et, finalement, l'amène à lui raconter à peu près toute son histoire. Pendant ce temps-là, comme vous le devinez bien, le *docteur* est aux écoutes, l'oreille collée à la cloison dans la chambre voisine, et fait son profit des confidences du client bénévole; puis, au moment opportun, il apparaît tout à coup, comme s'il venait du dehors, salue l'étranger par son nom, et, en lui répétant ce qu'il a entendu, l'ébaubit si bien, que le pauvre hère, après avoir vidé sa bourse, ne se croit pas encore quitte envers son sauveur, et sort plein de reconnaissance et d'enthousiasme.

Dès lors, le tour est fait; le sorcier voit chaque jour sa réputation grandir, et la foule des dupes abonder chez lui. C'est l'innocente villageoise qui vient demander un charme pour ramener son amoureux depuis longtemps absent. C'est l'intéressante veuve qui, tout en pleurant le mari qu'elle a perdu, n'espère pas moins une prompte consolation, et voudrait avoir le portrait exact du prochain soupirant qui briguera sa main et son cœur. C'est enfin la jeune mère désolée que représente notre gravure, la pauvre femme dont l'enfant, beau comme les Amours lors de sa naissance, a tant perdu de sa gentillesse en grandissant qu'il faut qu'on lui ait jeté un sort, et qui vient, elle aussi, demander un charme grâce auquel le bambin puisse recouvrer sa beauté native !

Des élixirs merveilleux, le sorcier n'en manque pas; il en a pour tout le monde, ou, du moins, pour tous ceux qui payent. Et voilà comment il exploite l'ignorance et la crédulité publique dans l'endroit où il s'est fixé, jusqu'au jour où quelque forte bévue lui fait tout d'un coup perdre son prestige et ameute ses dupes contre lui. Alors, il disparaît aussi mystérieusement qu'il était venu, et va, dans quelque autre district éloigné, porter sa ténébreuse et détestable industrie.

L. de Morancez.

COURRIER DES MODES

Les toilettes des villes thermales offrent en ce moment une foule de modèles; quelques-uns très-excentriques ont reçu les noms de : *robe à la pieuvre, toilette de laveuse, costume Benoiton*. Si vous voulez bien, nous ne parlerons pas de ces vêtements dont le nom seul suffit pour détourner l'attention des femmes comme il faut.

J'aime mieux vous indiquer quelques-unes des jolies robes que j'ai vues exposées dans les magasins du *Régent*, maison Boudet, boulevard de la Madeleine, n° 7. Si nos lectrices ont à faire des toilettes de bains de mer, elles trouveront dans ces renseignements des indications de bon goût.

Voici un costume : Jupe de taffetas groseille avec volant à la religieuse plissé à gros plis; seconde jupe de mohair blanc, assez courte pour laisser à découvert tout le volant de la première jupe. La jupe de mohair est découpée à dents de loup bordées de lisérés de taffetas groseille. Paletot flottant assorti et orné des mêmes dents de tour de cou de ruban avec guides tombant derrière et boutons de passementerie groseille perles de cristal.

Autre costume : Robe et casaque en *mousse de mer* nuance gris piqué de noir, garniture pareille à celle du premier costume, mais en taffetas noir avec boutons de jais.

Dans les magasins du *Régent* on voit une quantité de jolis vêtements de fantaisie, vestes à capuchon de molleton rayé lilas et blanc, bleu et blanc ou ponceau et blanc avec boutons artistiques, des pèlerines à deux collets en cachemire doublé de taffetas et orné de cordes perlées, des capelines de formes nouvelles et des paletots marins confortables et élégants.

Toutes les couturières nous disent qu'elles font une grande quantité de robes de foulard : ce tissu est en effet le plus convenable pour le moment; ses qualités de solidité et de bon teint le font préférer aux autres soieries qui se défraîchissent au soleil, se froissent et se tachent pour quelques gouttes d'eau.

Avec la longueur actuelle des robes on s'attache à employer des étoffes faciles à nettoyer, car le bas des jupes exige naturellement un lavage répété: et de quel moyen user si on a affaire au taffetas ou au barége? Avec le foulard on savonne, on rince à l'eau fraîche, et tout est dit. Que l'on me pardonne d'entrer dans ces détails vulgaires, les indications relatives à l'économie ne seront jamais dédaignées par les femmes raisonnables, et c'est pour celles-ci que j'écris.

Comme les magasins de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, ont expédié une grande quantité de robes depuis trois mois, les collections s'épuisent et j'ai vu arriver cette semaine des nouveautés spécialement destinées à la saison des eaux, juillet et août. Tout est sur nuances claires: je ne dis rien des dispositions, il est si facile à nos lectrices de demander les échantillons qui s'expédient *franco*, que je ne trouve pas nécessaire de leur décrire ce qu'elles peuvent voir.

Parlons chapeaux. En dehors de toutes ces petites formes Paméla, Lamballe, napolitain, chinois, dont la vogue finira, je crois, avec les beaux jours, on fait pour les campagnes des chapeaux *forme cloche* qui sont très comme il faut et ont surtout l'immense avantage de préserver la figure des rayons du soleil. Ces chapeaux, que la maison de la *Ville*

de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, prépare pour ses charmantes voyageuses, sont garnis de quelques fleurs des champs, un bordé de taffetas et un nœud tombant derrière. C'est simple, commode et pas trop cher. Ensuite, à la *Ville de Lyon*, on obtient tout de suite ce qu'on demande; j'insiste sur cette affaire de livraison immédiate, car je la trouve bien importante au moment des départs.

Un nombreux personnel permet à la *Ville de Lyon* de ne faire attendre personne. Sur le chapeau-cloche, on peut mettre une de ces mignonnes voilettes brodées de paille, et en dessous un filet à collier de perles cristal. Tous ces objets sont réunis dans les mêmes magasins

Les jupons de voyage ne sont plus fatigants comme les années précédentes, on ne risque pas d'envahir ses voisins de voiture avec les crinolines. Si on choisit la jupe-cage *Peplum*, de Mme Billard, rue Tronchet, n° 4, on aura certainement une jupe agréable à porter et de bonne tournure. Ce modèle a beaucoup de succès; j'ai été, je crois, une des premières à en parler, et je m'en réjouis, car j'ai reçu beaucoup de compliments à ce sujet. Il suffit d'être femme pour se connaître en chiffons.

Si on examine à la main la jupe *Peplum*, on apprécie d'abord sa légèreté et sa souplesse, et ensuite on se rend compte de l'excellent effet que doivent produire la combinaison des ressorts dans le bas et des élastiques dans le haut. S'il y avait une brusque interruption, c'est-à-dire si le jupon devenait en etoffe simple au-dessus des ressorts, il est évident qu'il y aurait grimace entre le fort et le faible, mais les élastiques sont suffisants pour empêcher le ballottage des ressorts, et cette invention très-simple pourtant arrive du premier coup à résoudre toutes les difficultés de la mode actuelle.



UN SORCIER IRLANDAIS, d'après le croquis d'un voyageur. — Voir page 439.

Je conseille à toutes les lectrices la jupe *Peplum*, de Mme Billard; pour mon compte j'en ai une et je m'en trouve très-bien.

Nous voici aux temps les plus chauds de l'année: c'est le moment de hasarder quelques avis au sujet de la parfumerie.

Tant mieux pour vous, chères lectrices, si vous n'avez pas de migraines, car c'est un mal affreux que l'action du soleil rend plus intolérable encore. Il est des gens qui disent que la migraine est un mal de convention... je voudrais bien les y voir. J'ai une amie qui est sujette à cette affreuse calamité, et je l'ai vue tant souffrir que j'avais fini par regarder ce mal comme une infirmité. Mon amie a essayé depuis peu de la *Paullinia*, de M. Fournier, 26, rue d'Anjou-Saint-Honoré; elle prend cette poudre dans un peu d'eau au moment où elle craint d'être prise par le mal de tête, et la migraine est conjurée, sinon complétement, mais du moins elle perd de sa violence assez pour faire espérer qu'en continuant l'usage de la poudre elle disparaîtra tout à fait. Je souhaite que ce renseignement serve à ceux ou à celles qui redoutent le mois de juillet pour leur pauvre tête.

Si vous allez aux bains de mer ou aux eaux vous éprouverez des effets salutaires pour votre santé; mais... toute médaille a son revers, vos cheveux tombent, à moins que vous n'ayez soin de suivre les avis de votre chroniqueuse, laquelle, comme Cassandre, répète souvent la même chose, et cela sans crainte de vous ennuyer lorsqu'elle sait vous être utile. Emportez de l'eau et de la pommade *vivifiques* que vous trouverez chez M. Binet, rue de Richelieu, n° 29. Vous mettrez un peu d'eau le soir à vos cheveux, avant de vous coucher, et vous emploierez la pommade le matin en vous coiffant.

La pommade a une odeur délicieuse, elle enlève les pellicules et rend aux cheveux la souplesse et le brillant.

L'eau empêche la chute et fait repousser les cheveux.

ALICE DE SAVIGNY.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.

ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 7

1 D. 5eTR	1 T. 5eTD ou F. 7eCR (A,B,C,D)
2 D. 2eR éch.	2 T. ou F. 5eR couvre
3 D. 5eCD	3 c. qcq. ou C. pr. D
4 D. 8eR* ou C. 6eFD éch. m.	4. . . . . .

* Le mat s'exécute en jouant la Dame successivement aux quatre sommets du losange dont le Roi noir est le centre!

(A)

1	1 F. 5e CR
2 D. 8eTR éch.	2 R. 5eR
3 D. 4eD	3 R. 6eFR
4 D... éch. m.	4 . . . .

(B)

1	1 F. 8eFR
2 D. 3eFR	2 T. 5eTD
3 D. 3eR éch.	3 T. 5eR couvre
4 F. pr. T éch. m.	4 . . . .

(C)

1	1 P. 8eFR fait C
2 D. 6eTR	2 R. 5eR (meill.)
3 D. pr. T éch.	3 R. 6eD
4 C... éch. m.	4 . . . .

(D)

1	1 P. 8eFR fait *D*
2 D. 2eR éch.	2 D. pr. D
3 T. pr. D	3 F. 6eR
4 T. pr. F éch. m.	4 . . . .

Solutions justes: MM. J. Galiment; H. Dallier, à Reims: Ferlus, off. au 20e de ligne, café de la Perle, à Lons-le-Saulnier; J. Cruchon, à Avranches; Mat..... de Zam..... à Alméria (Espagne). Faysse père, Cercle Brun, à Beauvoisin.

PROBLÈME N° 11.

COMPOSÉ PAR M. H. DALLIER (DE REIMS).



Les Blancs jouent et font mat en trois coups

Problème N° 10

Composé par M. G. LATTA (de Mantes)

ERRATUM. — *Placez un C noir sur la case 8eR (des noirs) ou (ce qui fait la même chose) sur la case R (des blancs)*. Cette rectification ne change rien à la Solution du Problème, et a seulement pour objet de supprimer une seconde solution.

POSITION DES PIÈCES APRÈS LA RECTIFICATION

BLANCS : R. 7eCD, C. 3e CD, C. 7eCR, F. 3eFD, P. 3eD, P. 5eR P. 5eCR, G. 2eCR.

NOIRS : R. 4eD, C. 8eR, P. 6eCR.

Paris — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

EMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRE

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRE
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies

9e ANNÉE. — N° 554.
Samedi 14 Juillet 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

*Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle prime de l'*UNIVERS ILLUSTRÉ, *mentionnée à la suite du Bulletin.*

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Opéra : reprise de la *Juive*. — Le pas des *Abeilles*. — Mmes Marie Sass, Hamakers, Eugénie Fiocre ; MM. Villaret, Belval et Warot. — Comédie-Française : reprise de *Péril en la demeure*. — MM. Régnier et Mirecourt ; Mmes Nathalie et Victoria Lafontaine, début de M. Delessart. — Rentrée de Mlle Delphine Marquet. — Opéra-Comique : reprise des *Saisons*, opéra comique en [illegible] actes de Sedaine, musique [illegible] Mlle Girard. — Rentrée de Mme Ugalde. — Gymnase : *Les Secrets d'[illegible]*, comédie en un acte, de MM. Raimond Deslandes et William Busnach. — Mmes Pierson et Fromentin, M. Francès. — *Le Wagon des Dames*, comédie en un acte, de MM. Clairville et Octave Gastineau. — Mlle Céline Chaumont. — Palais-Royal : *Le Pays des Chansonnettes*, refrains populaires en deux actes, de MM. Eugène Grangé et Lambert Thiboust. — Mlle Céline Montaland. — Ambigu-Comique : *La Bergère d'Ivry*, drame en cinq actes des mêmes auteurs. — M. Taillade, Mlle Laurence Gérard. — Reprise des *Chevaliers du Pince-Nez*. — M. Raynard.

Quatre pièces nouvelles, autant de reprises, trois débuts ou rentrées d'artistes, voilà l'arriéré théâtral qui me presse et menace de me déborder.

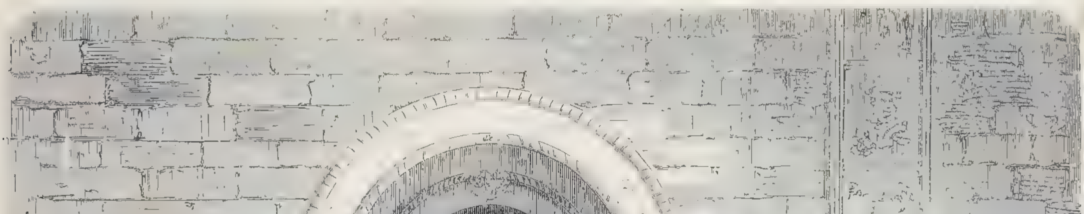
Et le flot monte toujours !

Où courir ! où ne pas courir !

Suivre l'ordre hiérarchique, celui que m'indique *l'Entr'acte*, c'est, au demeurant, le parti le plus commode et le plus expéditif.

Donc, à l'Opéra d'abord.

Il ne s'agit ici que d'une reprise, — et encore, la représentation de la *Juive*, pour laquelle la presse avait été convoquée, ne nous offrait-elle pas de distribution nouvelle. Seul, le divertissement du troisième acte avait été modifié. A l'épisode un peu suranné de *la tour*, on avait substitué une petite bucolique extraite, si je ne me trompe, du *Juif-Errant* et qui s'intitule sur l'affiche : *les Abeilles*. On y voit un essaim de danseuses, au corsage d'or strié de noir, s'envoler d'une vaste ruche et venir lutiner un jeune pâtre sommairement vêtu, suivant la mode antique. Le pâtre, c'est Mlle Eugénie Fiocre, une statue vivante, d'une harmonie et d'une pureté de formes à faire rêver Clémenceau lui-même. Les abeilles, ce sont Mlles Fioretti, Villiers, Baratte, Mérante, Parent, et les beautés les plus piquantes du corps de ballet. Le pas



HALTE DE VOLONTAIRES GARIBALDIENS DEVANT LA CATHÉDRALE DE COME ; dessin de M. Lix, d'après un croquis de notre correspondant en Lombardie.

qu'elles dansent est joli bien qu'un peu long et d'un dessin assez banal. Il est dommage que la musique manque de rhythme; envisagée seulement comme morceau symphonique, elle est charmante et le bourdonnement de l'abeille y est traduit avec infiniment de poésie et d'élégance. Somme toute, le nouveau divertissement a plu. Toutefois le vrai succès de soirée a été là où on ne l'attendait pas, c'est-à-dire dans la supériorité avec laquelle a été exécutée la partie lyrique. Je n'ai pas toujours été tendre pour Villaret; mais je dois reconnaître que cette fois, dans le rôle d'Éléazar, il s'est élevé à une grande hauteur. Depuis les plus beaux jours de Duprez, jamais l'air : *Rachel, quand du Seigneur*, n'avait été chanté avec un meilleur style, d'une voix plus entraînante et plus pathétique. Un artiste nouveau, qui débuterait de cette façon, ferait courir tout Paris. Très-belle sous son costume de juive, Mme Sass a enlevé la salle à plusieurs reprises par la splendeur de son organe et la chaleur de son accent. Peut-être est-ce le contraste de ce voisinage énergique qui fait paraître Belval un peu mou et cotonneux. Warot a su se faire applaudir dans le personnage ingrat de Léopold, et il n'est pas jusqu'à Mlle Hamakers qui, à part quelques intonations douteuses, n'ait fait preuve de talent et concouru, pour sa part, à cet excellent ensemble.

Vous vous rappelez, sans doute, Dulaurens, l'ancien pensionnaire de l'Opéra, un de ces larynx blindés comme en exige le repertoire moderne. Il répète en ce moment dans *Roland à Roncevaux* dont M. Perrin prépare une brillante reprise. Mlle Mauduit, la jeune cantatrice que ses débuts si remarqués ont déjà placée au premier rang, remplira le rôle créé par Mme Gueymard. Sans parler de l'intérêt que présente cette distribution vraiment nouvelle, le public reverra avec plaisir l'opéra de M. Mermet dont l'*Africaine* est venue, un peu prematurément, interrompre le succès.

~~ *Péril en la demeure*, qui vient de reparaître à la Comédie française, est une fine analyse de la *crise*, cette maladie morale que M. Octave Feuillet a découverte, dont il possède le diagnostic, dont il connaît toutes les périodes, le germe, l'incubation, la maturité, l'éclosion, les causes prochaines ou occasionnelles. Supposez une toute jeune femme, d'une sensibilité nerveuse, mariée à un homme excellent, mais sans expérience des délicatesses, des exigences et des imaginations féminines; admettez que cet homme — un diplomate par exemple — mieux initié aux mystères des cabinets européens qu'à ceux de son foyer, abandonne sa femme à la solitude, cette mauvaise conseillère : voilà la crise qui se manifeste, — et s'il vient à surgir l'image d'un beau jeune homme au cœur de flamme, à la passion discrète mais contagieuse, prenez garde alors! Il y a péril en la demeure, et Dieu sait ce qui arrivera s'il ne se trouve à point un médecin pour couper cette fièvre, pour lui administrer le quinquina de la morale, du bon sens et de la saine raison. Ce médecin, la pièce de M. Octave Feuillet nous le montre sous les traits de la mère du jeune homme, une maîtresse femme, assez belle pour avoir connu les tentations, assez sage pour y avoir résisté, avec cela spirituelle jusqu'au bout des ongles, pleine de cœur sans en avoir l'air et mêlant le plus agréablement du monde, dans ses ordonnances, un grain d'émotion à une pincée de sel et à une pointe d'ironie. Il est charmant ce personnage : Mlle Allan y excellait; Mlle Nathalie, qui lui succède aujourd'hui, n'y a pas eu moins de succès. Elle en a fait ressortir, avec un très-vif sentiment des nuances, les brusqueries sympathiques, les boutades enjouées, les touchantes sollicitudes. Régnier, le seul qui reste aujourd'hui des artistes de la création, n'a eu qu'à se souvenir. Comme aux premiers jours, il apporte dans son rôle ce naturel de bon goût, ce trait exquis, cette mesure parfaite auxquels on reconnaît les comédiens de race. Mirecourt, qui joue Favières, mérite un éloge du même genre. Rien n'était plus facile que de pousser à la charge ce type de vieux papillon, de séducteur edenté en quête de pommes vertes. Un acteur vulgaire n'y eût pas manqué. Mirecourt a su éviter l'écueil : sous le ridicule de son personnage on sent les allures et les manières de l'homme du monde. Le jeu de Mme Victoria Lafontaine manque toujours un peu d'ampleur; sa voix a peine à franchir la rampe; mais sa sensibilité est vraie et communicative. Quand, au deuxième acte, elle s'est jetée en sanglotant dans les bras de Mme de Vitré, toute la salle a pleuré avec elle.

M. Delessart, qui débutait dans le rôle créé par Delaunay, a déjà l'habitude de la scène; mais son physique, d'ailleurs agréable et distingué, semble plutôt le désigner à l'emploi des jeunes premiers rôles qu'à celui des amoureux. Son organe un peu sourd demande encore à être travaillé.

Je donnerais bien aussi le même conseil à Mlle Marquet : par malheur, elle a passé l'âge où les moyens vocaux peuvent encore se fortifier. Son début, ou, pour mieux dire, sa rentrée dans le rôle d'Elmire, nous l'a rendue telle que nous l'avions connue : élégante, distinguée, intelligente à coup sûr; mais dépourvue des qualités nécessaires à l'interprétation du Répertoire. La souplesse, le timbre et le charme de la voix ont une part plus importante qu'on ne se le figure dans le talent du comedien. Ils lui permettent de varier ses inflexions, d'accentuer les nuances d'un rôle, d'en graduer les effets, d'y ménager des oppositions. Ces dons, qui étaient ceux de Mars et de Rachel, ne sont pas précisément ceux de Mlle Marquet, et ainsi s'explique la monotonie qu'a paru présenter sa diction. Je n'insiste pas : Mlle Marquet est, dit-on, une personne d'esprit : elle reconnaîtra elle-même qu'elle a fait fausse route : elle reviendra aux scènes plus modestes qu'elle a eu tort de quitter et où sa grâce, sa beauté et son intelligence lui permettront de prétendre à des succès agréables.

~~ Mme Ugalde, elle aussi, est rentrée à l'Opéra-Comique dans *Galathée*, un de ses anciens triomphes. Sa voix sans doute n'a plus ni la fraîcheur ni l'étendue d'autrefois; ce n'est parfois qu'un écho du passé, mais qui vibre encore avec une puissance de pénétration singulière. Et quelle chaleur! quelle vaillance! quel art à franchir les obstacles! quelle habileté à masquer les lacunes et les défaillances! Le génie supplée ici au défaut de moyens. — « Voilà, disait-on à côté de moi, Mme Ugalde qui est en train de faire sa campagne de France. »

Le même soir, l'Opéra-Comique reprenait en sourdine *les Sabots*, une paysannerie du bon Sedaine, mise en musique par le bon Duni.

Babet est gourmande, Babet sent l'eau lui venir à la bouche à la vue des grappes rouges qui pendent au cerisier du gros Lucas, et la fillette de se déchausser pour monter dans l'arbre. Lucas la surprend : — Cueillette pour cueillette : tes lèvres pour mes cerises. Non? Eh bien, tes sabots me serviront d'otage. — Et Babet se verrait forcée de s'en retourner pieds nus chez sa mère, si Colin n'arrivait à point pour déjouer les calculs du gros Lucas; il donne ses propres sabots à Babet, la fait esquiver — et qui est bien penaud? C'est Lucas, qui, comprenant qu'une fille qui a tant de chaussures à son pied ne saurait être son affaire, prend le parti d'abandonner Babet à Colin et d'épouser la vieille Mathurine.

Avec ces vieux *Sabots*, qu'elle enlève de son pied leste, Mlle Girard, l'infatigable, a trouvé moyen de brûler les planches. Elle est secondée à merveille par Falchieri, Mme Decroix et le jeune Leroy, un Colin en pâte tendre qu'on croirait extrait du musée de Sèvres.

~~ Autres sabots. Ceux-là ont chaussé le pied mignon de Mademoiselle Aurore, ainsi baptisée à cause de ses mains aux doigts de rose. Le Christophe Colomb de ces pieds et de ces mains est le jeune peintre Maurice Debray : il les a découverts, près de Fontainebleau, dans une petite auberge où il avait transporté pendant les mois d'été ses pinceaux et sa palette. L'été fini, Aurore, qui s'appelait jadis Nanette, est venue retrouver l'artiste à Paris. Au moment d'échanger ses petits sabots contre les souliers à talons, elle a voulu conserver ce souvenir des premiers jours passés avec Maurice : elle les a placés elle-même sur l'étagère de l'atelier, et il a été convenu que l'un d'eux appartiendrait à Maurice et l'autre à Aurore : le premier des deux jeunes gens qui sentirait l'amour s'envoler de son cœur n'aurait qu'à brûler son sabot et tout serait dit.

Or, un beau matin, en entrant dans son atelier, Maurice ne trouve plus qu'un sabot : celui d'Aurore a disparu et Aurore avec lui.

C'est que l'imprudent avait laissé traîner dans un tiroir un gant de femme et un bouquet fané, et qu'Aurore, en les voyant, avait compris qu'elle était remplacée dans le cœur de Maurice.

Elle ne se trompait pas : Maurice est sur la pente de l'infidélité. La dame au bouquet, — une femme du monde, s'il vous plaît, — y est elle-même poussée, de son côté, par l'abandon de son mari, un sot qui s'est avisé, sur le tard, de courir après les drôlesses. Le hasard par bonheur, met en présence, dans l'atelier même de Maurice, Aurore et sa rivale : celle-ci apprend, de la bouche d'Aurore, la touchante histoire des petits sabots. Ici se place une jolie scène. Maurice revient : la dame au bouquet fait cacher Aurore derrière un paravent, et, restée seule avec Maurice, elle lui demande, comme par caprice, de brûler ce sabot qu'elle voit sur l'étagère; mais Maurice sent son cœur faillir et finit par refuser. Vous devinez le reste : la grande dame s'éloigne et Aurore, toute palpitante de bonheur, montre à son amant l'autre sabot, celui qu'elle a emporté, mais qu'elle, non plus, n'a pas eu le courage de brûler.

Ce petit acte, où le sourire est tempéré par une pointe de sentiment, a été parfaitement accueilli : on y reconnaît la touche fine et délicate de M. Raimond Deslandes. S'il est permis de dédoubler une collaboration, j'attribuerais spécialement à M. Busnach le rôle du mari et celui d'un rapin d'atelier joué très-drôlement par Francès. Aurore, c'est Mlle Pierson : elle y est adorable de grâce et de séduction. Mme Fromentin, la femme du monde, sauve par sa distinction et ses grandes manières les côtés dangereux de son personnage.

~~ Le *Wagon des dames*, de MM. Clairville et Octave Gastineau, roule sur une idée comique.

Vous êtes père de famille : vous avez une fille que vous tenez à élever dans les principes les plus sévères de modestie, de simplicité et de pudeur, dans l'ignorance la plus absolue des dissipations mondaines. Vous défiant des institutions parisiennes, vous allez choisir à la campagne, à Ville-d'Avray, par exemple, une institution modèle, un autre couvent des Oiseaux. Vous vous arrangez de manière que, dans le trajet de chez vous à Ville-d'Avray, votre *demoiselle* n'ait aucune communication avec le sexe corrupteur : à cette fin, vous la faites conduire au chemin de fer par une gouvernante qui la dépose dans le wagon des dames et vous la faites reprendre à la gare par une sous-maîtresse de sa pension. Sûr que vos ordres s'exécutent de point en point, vous dormez sur les deux oreilles. — Eh bien, mon ami, vous n'êtes qu'un âne.

M. Boistourné a fait comme vous et il en est à se mordre les pouces.

Il allait marier Louise, sa fille aînée, à Eusèbe, le neveu de son ami Flamivore : le jour du contrat, il avait envoyé chercher à la pension la petite Berthe, son autre fille. Or, de l'instant où Berthe met le pied dans la maison, voilà des pois fulminants qui partent de tous côtés. On apprend qu'Eusèbe, qui passe pour un petit saint, a des intrigues avec une certaine Rébecca; qu'en allant chez elle pour lui réclamer ses lettres, il a fait fuir un gros monsieur; que ce monsieur n'était autre que Flamivore lui-même, et que c'est sur le balcon de la dame qu'il a cueilli ce rhume de cerveau obstiné qui le rend si insupportable. Où la petite Berthe a-t-elle appris tout cela? dans le wagon des dames où Mlle Rébecca et une de ses amies arrangeaient « aux petits ognons » l'oncle et le neveu, — et qui pis est, elle le raconte dans un langage benoîton benoîtonnant qui prouve chez elle une facilité extraordinaire à retenir toute autre chose que ce qu'on lui enseigne à la pension. Tout s'arrange à la fin; mais Boistourné se promet bien que, s'il renvoie jamais Berthe à Ville-d'Avray, ce ne sera plus dans le wagon des dames : il la mettrait plutôt dans celui des fumeurs!

Pradeau, Blaisot, Victorin, Mlles Mélanie et Samary, jouent avec l'entrain voulu cette comédie au gros sel. Mlle Célina Chaumont, la petite Berthe, force un peu trop la note : ce n'est plus le ton d'Asnières et du Château-Rouge; c'est celui du quartier Mouffetard.

~~ Au Palais-Royal, avec *le Pays des Chansonnettes*, de M. Eugène Grangé et de notre collaborateur Lambert Thiboust, nous retombons en pleine farce.

Personnages : Le sultan Belboula et son chef des eunuques, le beau Nicolas, — découpés, l'un sur le patron de Schahabaham, l'autre sur celui du fidèle Marécot;

Une gardeuse d'ours, quelque peu cousine de la Boulotte de Barbe-bleue, qui travaille pour obtenir une couronne de rosière au prochain concours de Noisy-les-Biches;

Un tambour, son amoureux, qui cache un cœur ardent sous une peau d'ours brun;

Un sapeur, le papa de la demoiselle, qui se promène d'un air abruti avec *son* hache sur le dos — l'hache de sa mère! — en répétant de cinq en cinq minutes : « Silence! cachons-lui bien que je suis son père! »

La sultane favorite, sous le pseudonyme de la belle Polonaise et les traits chiffonnés de Mlle Thierret, laquelle se trouve au dénoûment être la mère de la gardeuse d'ours.

Jetez tout ce monde-là à travers des aventures impossibles; faites revenir au second acte, dans le harem du sultan Hyacinthe, le tambour Priston en *Femme au trombonne*, et le sapeur Lassouche en *Femme à barbe*; aux personnages déjà cités, mêlez la *Vénus aux carottes*, *Fanfan la tulipe*, *Jenny l'ouvrière*, la *Déesse du bœuf gras*, *Pandore*, *Royal-Cravate*, *Périnette*, *Fanfare le trompette*; saupoudrez le tout de vocables extravagants, de coq-à-l'âne burlesques, de bouffonneries fantastiques, et c'est à peine si vous aurez une idée de cette salade dramatique auprès de laquelle l'*Ours et le Pacha*, *Fich-ton-kang* et les *Saltimbanques* sont des œuvres de saine logique et de haute raison.

Mlle Montaland est d'une beauté splendide sous son double costume de bergère et de sultane : la gentillesse de son jeu a desarmé ceux des spectateurs dont les nerfs irritables auraient pu être agacés par ce jet continu de facéties pimentées. Les auteurs, entre nous, lui doivent un fameux cierge.

~~ Nous les retrouvons encore à l'Ambigu-Comique, passant cette fois du plaisant au sévère, de la farce fantaisiste au mélodrame classique.

Il s'agit encore ici d'une bergère, mais dont le nom lamentable sert d'enseigne à une cause célèbre : la *Bergère d'Ivry*.

Le sujet est des plus simples et peut se raconter en deux mots.

Un bel officier de la garde royale — la scène se passe sous la Restauration — poursuit de ses assiduités Mme Fauvel, la femme d'un maître de poste. La mère de la jeune femme s'en est aperçue et elle a chargé Aimée, sa fille adoptive, de veiller sur l'épouse imprudente. En remplissant sa pieuse mission, la jeune fille n'hésite pas à se compromettre elle-même. Elle excite les soupçons de son fiancé, un Othello de faubourg, qui, la croyant coupable, la tue d'un coup de couteau.

De l'émotion, de l'intérêt, de la terreur, des épisodes et des personnages comiques habilement jetés à travers l'action principale; en voilà plus qu'il n'en faut pour justifier le succès qui a accueilli ce drame, conçu et exécuté à la façon de ceux de Victor Ducange et de Guilbert de Pixérecourt. L'interprétation est d'ailleurs très-suffisante. Taillade est effrayant dans ses accès de jalousie. Il est impossible d'avoir plus de décence, de candeur, de naïveté, un accent plus doux et plus touchant que Mlle Laurence Gérard, la bergère d'Ivry.

Pour corser le spectacle, l'administration de l'Ambigu a repris, le même soir, les *Chevaliers du Pince-Nez*. Raynard est toujours admirable dans le type de Chabanais, ce Falstaff bossu, devenu immortel, grâce à lui, comme Mayeux, comme Robert Macaire, comme Joseph Prudhomme. — Ai-je dit admirable? Oui. Eh bien, ma foi, je ne m'en dédis pas.

GEROME

BULLETIN

M. Charles Garnier, architecte du nouvel Opéra, publie la liste officielle des bustes des grands musiciens qui doivent décorer le futur théâtre du boulevard des Capucines.

Sur la façade principale, quatre médaillons dans les tympans d'arcades : Cimarosa, Pergolèse, Bach, Haydn.

Grand vestibule, quatre statues assises. Les quatre chefs des diverses écoles : Lulli, musique italienne; Rameau, musique française; Gluck, musique allemande; Haendel, musique anglaise.

(Haendel, bien que né à Halle, a été adopté par l'Angleterre, qui le considère comme l'un des siens.)

Façade principale, sept bustes bronze doré dans les œils-de-bœuf.

(Mozart occupe le centre, les autres compositeurs s'en éloignent en suivant les dates de naissance.)

Rossini, 29 février 1792. — Auber, 29 janvier 1782. — Beethoven, 17 décembre 1770. — Mozart, 18 janvier 1756. — Spontini, 14 novembre 1774. — Meyerbeer, 5 septembre 1794. — Halévy, 27 mai 1799.

Retour de la façade principale, deux bustes de librettistes : Scribe, 24 décembre 1791. — Quinault, 3 juin 1635;

Façades latérales, quatorze bustes placés dans l'ordre chronologique, côté droit : Monteverde, né en 1568. — Durante, 1684. — Jomelli, 1714. — Monsigny, 1729. — Grétry, 1741. — Sacchini, 1754. — Lesueur, 1764. — Berton, 1767. — Boieldieu, 1775. — Hérold, 1791. — Donizetti, 1798. — Verdi, 1814.

Côté gauche : Cambert, né en 1628. — Campra, 1660. — J.-J. Rousseau, 1712. — Philidor, 1716. — Piccini, 1728. Paesiello, 1741. — Chérubini, 1760. — Méhul, 1763. — Nicolo, 1775. — Weber, 1786. — Bellini, 1802 — Adam, 1803

A cette liste M. Garnier a ajouté quatre noms d'architectes ou de mécaniciens célèbres qui ont fait à l'Opéra des travaux remarquables, et dont les bustes seront placés dans le cinquième foyer : marquis de Sourdéac, Servandoni, Moreau et Louis.

Le prince de Galles, qui est membre de la corporation des merciers (*mercers*) de Londres, a accepté une invitation à à un banquet donné en son honneur par la compagnie. En répondant au toast du maître (*master*), le prince a rappelé que la reine Élisabeth et deux maires célèbres dans les annales de la capitale, sir Richard Whittington et sir Thomas Gresham, avaient fait partie de l'association, et que parmi les élèves sortis de l'école de Saint-Paul, dont la corporation des merciers a la gestion, ont figuré un grand poëte et un illustre guerrier, Milton et Marlborough.

Le plus ancien monument que possède Bordeaux, c'est l'amphithéâtre romain, connu sous le nom de palais Gallien. Malheureusement, il ne reste que de bien faibles portions de ce magnifique édifice, et nous ne pensons même pas qu'elles suffisent pour donner une idée de ce qu'il était avant les dévastations qu'il a subies.

La municipalité actuelle de Bordeaux, dit la *Gironde*, s'occupe de la conservation des ruines qui, encore debout, attestent la splendeur du cirque romain. Elle a le projet de l'isoler en débarrassant ses antiques murailles des échoppes qui les entourent et les masquent en quelque sorte, au grand déplaisir des antiquaires.

Th. de Langeac.

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(Suite [1].)

A ces mots, Wolfangh tira un poignard de dessous son manteau, et essaya avec le doigt si la pointe en était encore bien affilée, puis il se faufila à pas de loup au milieu des briseurs d'images et se rapprocha peu à peu de celui qui portait le Saint-Sacrement. Mais quelle fut sa colère en reconnaissant dans ce sacrilége un brigand de sa bande! Il s'arrêta, glissa la main sous son manteau et saisit le poignard; mais une pensée soudaine le lui fit lâcher. Il porta les lèvres à l'oreille du bandit et lui dit d'un ton énergique et expressif :

— Tu vas mourir, Bernard. Mon poignard sait déjà la place où il va percer ton sein.

Le brigand pâlit comme un mort; il avait reconnu la voix qui lui parlait à l'oreille. Un frisson convulsif parcourut tout son corps.

— Écoute, reprit Wolfangh, je te ferai grâce, je ne te tuerai point, si tu me donnes ce que tu portes sans que personne s'en aperçoive.

Le brigand se baissa comme pour ramasser quelque chose aux pieds de Wolfangh Il se releva : l'ostensoir avait disparu... Seulement on put remarquer que Wolfangh soulevait du coude gauche un côté de son manteau, attitude qu'il prenait très-rarement. Il ne marcha pas directement vers Ludovic, mais s'éloigna par le Marché aux Souliers et gagna l'hôtel de ville, où il remit l'ostensoir à la garde du bourgmestre.

Une heure après, Ludovic quitta ses amis sous prétexte de rentrer chez lui, mais c'était pour errer, seul et triste, à travers la ville; c'était pour s'abandonner tout entier à la douleur que lui causaient les scènes affreuses dont il avait été témoin. Désespéré, hors de lui, il marchait lentement par les rues et semblait ne plus s'inquiéter de ce qui se passait. Un sentiment de honte l'empêchait de se rendre chez Godmaert. Oserait-il dire que tout cela s'était passé sous ses yeux sans qu'il eût rien pu faire pour l'empêcher?

Les iconoclastes, assurés de l'impunité par l'impuissance de l'autorité, poursuivirent leur œuvre de destruction dans toute la ville. Ils ne laissèrent pas la moindre image intacte, ni au-dessus d'une porte ni sur une muraille, et si un citoyen paisible voulait s'opposer à leurs violences, il était affreusement maltraité et accablé d'injures par ces misérables. Un très-grand nombre d'habitants, effrayés des conséquences de cette dévastation sacrilége, se détachèrent du parti des réformés.

Le soleil s'était dégagé des nuages et inondait de ses rayons splendides les débris amoncelés sur toutes les places publiques. Des groupes nombreux parcouraient les rues de la ville en poussant des clameurs triomphales.

— Vivat! vivat! crièrent-ils avec une exaltation qui eût fait croire que leur joie sauvage les avait rendus fous. Ils transportaient avec eux des échelles, des haches, des cordes et d'autres instruments. Quand, dans leur course, ils rencontraient encore une image sur la façade de quelque édifice, quelque haut qu'elle fût placée, ils montaient jusqu'à elle, acclamés par la populace, et l'image venait se briser en mille pièces sur le pavé au milieu des vivats et des applaudissements.

Toutes les boutiques étaient fermées, toutes les églises dévastées, toutes les façades des maisons et des édifices publics mutilées et dégradées. Des débris de marbres précieux encombraient les carrefours. On eût dit que les Anversois, aveuglés par une sorte de folie, ne voulaient plus habiter leurs demeures et s'acharnaient à détruire leur propre ville.

Un grand nombre de ces criminels excès se commirent sur les places et dans les rues où Ludovic passait. Ainsi, devant l'église Saint-Jacques, il vit réduire en cendres, dans un grand feu allumé par les iconoclastes, un énorme monceau d'images, de croix et autres choses sacrées.

Dans l'après-midi, il passa devant le couvent des Récollets, où l'on était occupé à piller; les frères et les prêtres furent expulsés, injuriés, maltraités. A cette vue, Ludovic fut pris d'une vive anxiété en songeant au père Franciscus; il secoua alors cet affaissement du désespoir qui, durant tout le jour, lui avait ôté en quelque sorte tout sentiment. Il releva la tête; une flamme nouvelle rayonnait dans ses yeux, et il se dirigea en toute hâte vers le Marché au Bétail pour aller trouver le père Franciscus et le préserver, si c'était possible, de tout mauvais traitement.

Arrivé là, il trouva devant le couvent des Dominicains une foule immense qui l'empêchait d'approcher. Il ne parvint qu'à grand'peine et après de longs efforts à pénétrer dans l'intérieur, qui était rempli de scélérats et de voleurs. Il les vit se battre avec acharnement pour les chandeliers d'argent de la chapelle, il entendit les plus horribles blasphèmes frapper les voûtes, et trouva le réfectoire rempli de gens ivres qui chantaient des chansons immodestes et se renvoyaient les uns aux autres de sacriléges plaisanteries.

Ludovic se fraya passage à travers cette foule impie sans prendre garde à ses insultantes railleries; il gravit l'escalier pour se rendre à la cellule du père Franciscus, et arriva bientôt au premier étage où il trouva peu de monde.

Les cellules étaient ouvertes; un silence de mort y régnait; quelques portes étaient mises en pièces et attestaient la violence à laquelle on avait eu recours. Le cœur du jeune homme se serra, sa tête s'affaissa avec découragement, et il gardait peu d'espoir, bien qu'il continuât d'avancer dans le couloir, lorsqu'il entendit dans le lointain quelques voix s'écrier triomphalement :

— En voici encore un! Jetez ce chien dans la rue!

Ludovic s'élança, écarta trois ou quatre hommes de la porte d'une cellule et fit un pas dans l'humble réduit, tandis que les assaillants s'entre-regardaient d'un air interrogateur.

Le père Franciscus gisait étendu de tout son long et la face contre terre devant un crucifix; ses cheveux blancs balayaient le plancher. De temps en temps il faisait un mouvement comme pour lever les mains au ciel, et quelques paroles qui s'échappaient de sa bouche attestaient qu'il priait avec ferveur.

La pensée vint à Ludovic de tuer tous les insulteurs qui se trouvaient à la porte; il eût pu le faire, car ils étaient peu nombreux et sans armes; mais il se ravisa bientôt et se jeta à genoux à côté du père Franciscus, dont il prit une main dans les siennes.

— Mon père, dit-il, c'est moi, Ludovic, votre fils bien-aimé. Je viens vous sauver.

Le prêtre se leva sur ses genoux, adressa à Ludovic un regard plein de gratitude, et répondit, les yeux fixés sur l'image du Christ :

— Ludovic, mon bon fils, je vous remercie de cette preuve d'affection, mais je ne vous suivrai point. Je veux mourir ici, dans cette cellule, si Dieu a dispose de ma vie. Laissez-moi prier, ne me troublez point. Je veux quitter ce monde le nom du Seigneur sur les lèvres Partez, ne songez plus à moi.

Ludovic noua ses deux bras au cou du prêtre; des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux, et il s'écria d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Vous mourir! Vous, mon excellent père! Oh! Gertrude me maudirait si je vous abandonnais ici. Venez, ces impies vous maltraiteraient, ils vous tueraient... Il en est temps encore... Venez... Je vous défendrai ou mourrai avec vous.

— Ludovic, mon fils chéri, calme-toi. Vois, la couronne du martyre m'est offerte... pourrais-je la refuser? Le Seigneur m'a accordé soixante-dix ans sur la terre... je ne suis pas ingrat.

Le jeune homme mit la main sur la bouche du prêtre.

— Vos paroles sont dignes d'un saint, s'écria-t-il, mais elles brûlent mon cœur comme le feu! Oh! voyez mes larmes; songez à Gertrude, à Godmaert! Vous seul pouvez nous consoler tous : votre mort coûterait la vie à votre ami Godmaert; car, j'ose le dire, — et vous le savez, — il aurait une part dans le meurtre; votre sang retomberait sur sa tête... il a instigué et surexcité vos ennemis... Aurez-vous la cruauté, mon bon père, de faire peser sur lui cet éternel remords, de verser sur lui votre sang et de donner à sa fille le droit d'accuser son père? Non, n'est-ce pas? vous venez avec moi? Vous êtes trop bon, trop généreux pour rendre votre prochain, votre meilleur ami, si profondément malheureux.

Tout en parlant ainsi, Ludovic avait forcé le prêtre à se lever et le tirait par la main pour le faire sortir de la cellule.

— Je vous suivrai, dit enfin le religieux; mais écoutez bien ce que je vais vous dire, mon fils, car je veux que vous vous conformiez à mes paroles comme à un ordre absolu. Peut-être serai-je insulté et maltraité; vous souffrirez avec moi sans murmure, sans résistance .. Quoi qu'il puisse arriver, m'ôtât-on même la vie, ma volonté est que vous agissiez ainsi, que vous ne fassiez rien pour me défendre ou me venger... je vous le défends. Aurez-vous assez de courage pour cela?

— Oui, oui, mon père, venez : je supporterai tout.

Ils franchirent la porte de la cellule, assaillis par les injures et les outrages de ceux qui se trouvaient dans le corridor, et arrivèrent bientôt dans le réfectoire où il leur fallait traverser une foule ivre. Des clameurs s'élevèrent dès que le prêtre apparut.

— Un moine! un moine! s'écria-t-on de toutes parts.

En un instant, le père Franciscus fut cerné par cette vile et cruelle engeance; mille injures lui furent lancées; l'un tirait violemment son capuchon, l'autre lui lançait de la bière au visage; mais le prêtre, les yeux baissés, continuait de s'avancer lentement et paraissait insensible à tous ces outrages; son froc était en lambeaux, la bière découlait de son crâne vénérable.

La physionomie de Ludovic avait pris une expression terrible. Il était facile de voir qu'une colère furieuse le transportait; ses yeux écarquillés lançaient des regards égarés, ses dents craquaient convulsivement serrées, et, sans le savoir, il pressait la main du prêtre d'une étreinte à la briser. Neanmoins, il se souvenait de l'ordre qu'il avait reçu et ne faisait pas un mouvement qui indiquât une intention de résistance.

Après avoir été rudement maltraités, ils atteignirent enfin le Marché au Bétail; mais là, leur position s'aggrava encore. Une foule innombrable s'attacha à leurs pas; les uns jetaient aux oreilles du prêtre les paroles les plus odieuses, les blasphèmes les plus sanglants; les autres lui lançaient de la boue et des ordures, et les cheveux blancs du père Franciscus furent bientôt tout souillés de sable et de fange.

Déjà maintes fois Ludovic lui avait dit d'une voix suppliante :

— Oh! mon père, laissez-moi les tuer, ou mon cœur va se briser! Je ne puis me contenir davantage. Oh! pour l'amour de Dieu, laissez-moi vous venger et mourir.

Mais le prêtre répondait :

— Qu'il est beau, Ludovic, de souffrir parce qu'on est fidèle à son Dieu! Songez aux héros chrétiens des anciens temps : on les martyrisait, on les brûlait, on les livrait aux bêtes féroces; mais au milieu de l'huile bouillante, sous la

1. Voir les numéros 540 à 553.

griffe des lions, jamais une plainte, jamais une parole de vengeance ne sortit de leur bouche sainte; ils se bornaient à tendre les mains vers Dieu pour lui demander le pardon de leurs bourreaux. Suivez leur exemple, mon fils; peut-être paraîtrons-nous aujourd'hui devant le Seigneur, le front ceint de la brillante couronne du martyre.

Au coin de la rue des Sœurs-Noires, non loin de la porte des Vaches, se trouvait une maison à demi construite, au pied de laquelle il y avait un monceau d'ardoises brisées.

A peine Ludovic avait-il fait quelques pas au delà de cette maison, qu'il entendit un débris d'ardoise siffler à son oreille. Bientôt de nombreuses ardoises volèrent sur eux jusqu'à ce que l'une d'elles vint frapper le crâne nu du père Franciscus et lui faire une profonde blessure. Ludovic vit le sang jaillir sur son visage.



APPROVISIONNEMENTS MILITAIRES, SUR LA PLACE SAINT-PIERRE, A MANTOUE; dessin de M. W. Richter.

Alors il ne connut plus de mesure; il oublia l'ordre du père, et sans plus se préoccuper de lui, il s'élança sur celui qu'il avait vu lancer l'ardoise meurtrière et le perça de son épée avec une telle force, que la pointe sortit derrière le dos; il jeta les yeux autour de lui, cherchant d'autres victimes, mais tous les insulteurs s'étaient enfuis à une certaine distance.

Pendant ce temps, le père Franciscus gisait sur le pavé: l'ardoise tranchante l'avait si cruellement atteint, qu'il s'était affaissé sans connaissance.

Ludovic courut à lui en poussant un cri d'angoisse, et, le relevant à demi, il le traîna jusqu'au mur d'une maison voisine, auquel il l'adossa sur son séant. Sur ces entrefaites, les persécuteurs étaient revenus à la charge avec plus de rage et faisaient pleuvoir de plus en plus les pierres, les



DÉTACHEMENT DE HULANS PRUSSIENS, DANS UN VILLAGE DE BOHÊME, d'après le croquis d'un de nos correspondants.



MANTOUE. — Vue générale, d'après une photographie. — Voir page [illegible].

ardoises et les ordures. Reduit au desespoir et ne sachant que faire pour delivrer le prêtre, Ludovic vint s'accroupir sur ses talons devant lui, et le couvrit ainsi de son propre corps.

HENRI CONSCIENCE.

(*La fin au prochain numéro.*)

MANTOUE

Bien que nous ayons déjà, dans un de nos précédents volumes, entretenu nos lecteurs de Mantoue, nous n'hésitons pas à publier deux nouvelles vues de cette forte place de guerre, à laquelle les événements actuels prêtent un si puissant intérêt.

Notre première vue panoramatique est prise de la citadelle et donne clairement l'idée des moyens de défense dont la ville peut disposer. Le large cours d'eau qui entoure Mantoue sur deux de ses côtés est dû à l'élargissement du lit du Mincio, au moyen de digues. Ce travail date du XII[e] siècle. La principale des digues en question est celle du pont des Moulins, qui occupe le premier plan sur notre dessin et fait communiquer la ville avec la citadelle. A droite du pont des Moulins s'étend le *lago di sopra* (lac superieur); à sa gauche, le *lago di mezzo* (lac du milieu), et, au delà du pont Saint-Georges, qui sert de limite entre ces deux derniers, le *lago inferiore* (lac inférieur), à la suite duquel le Mincio reprend son lit naturel.

Le côté opposé de la ville est également séparé de la terre ferme par un canal qui unit le lac inférieur au lac supérieur. On peut en suivre le cours au fond de notre vue, ainsi que la ligne de fortifications qui enveloppent toute la ville.

Si l'intérieur de Mantoue respire inévitablement un air de caserne, ce n'est pas que les souvenirs ni les reliques artistiques lui fassent défaut. La place entourée d'arbres qu'on peut voir entre le pont des Moulins et le pont Saint-Georges est la place Virgilienne, ornée de la statue du poëte à qui la postérité a conservé le nom de *Cygne de Mantoue*.

Après la place Virgilienne, la place Saint-Pierre est la plus importante de la ville. Elle doit surtout un vif intérêt aux nombreux monuments historiques qui l'entourent. C'est d'abord la cathedrale de Saint-Pierre ou *le Dôme*, encore digne d'attention, quoique le style gothique en ait été altéré. L'intérieur, divisé en cinq nefs, a été construit sur les dessins de Jules Romain. La façade actuelle, œuvre d'un ingénieur autrichien, date de 1751. Une vierge peinte à fresque par Mantegna, les peintures de la coupole par Andreasi et Ghigi; dans la nef, les statues en stuc des prophètes et des sibylles par le Primatice : voilà de quoi compenser amplement pour les artistes le peu de caractère qu'offre l'extérieur du monument.

En face de la cathédrale s'élève le palais ducal, ancienne résidence des Gonzague, devenue cour impériale. C'est un monument vaste et irrégulier à la construction duquel Jules Romain a encore apporté son concours. Il fut commencé en 1302 par Guido Buonacolaï dit Bottigella. Des bâtiments primitifs, il reste peu de chose. Le plan de ceux qui existent est très-compliqué et atteste l'habileté des différents architectes qui ont tiré tant de parti de si peu de place. Le palais, dit-on, ne compte pas moins de cinq cents chambres. La plupart sont couvertes de fresques dues aux plus habiles pinceaux des peintres de l'école italienne au XVI[e] siècle. On montre encore l'appartement qu'habita un moment Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie.

Parmi les autres monuments qui ornent la place Saint-Pierre, citons le palais du comte Balthasar Castiglione, puis celui des Guerreri, remarquable par sa tour carrée, dite *torre della Gabbia*. Cette tour fut construite en 1302 par Guido Buonacolsi, qui, dans un but de barbarie, y avait fait placer une cage de fer. Du petit belvédère qui la surmonte actuellement, on jouit d'une belle vue sur la ville et ses environs.

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DU PALAIS

Le Corps législatif perd ses députés et le palais gagne ses avocats. — Testament du duc de Gramont-Caderousse. — Deux millions à un médecin. Opinion du duc sur les *Carcassonniens*. — Sa première manière et sa dernière. — Les feux d'artifice et les incendies. — Faut-il rester chez soi? — Faut-il faire la chaîne?

Le Corps législatif vient de licencier ses troupes, c'est un renfort pour le palais de justice.

Le client qui cédait le pas à l'électeur, la plaidoirie qui était la très-humble servante de la harangue, le mur mitoyen qui s'effaçait devant l'amendement, reprennent leur rang et s'épanouissent à qui mieux mieux. Le *Moniteur* rogne ses colonnes et saute par-dessus ses suppléments inutiles pour s'incliner devant la *Gazette des Tribunaux* et laisser la parole au *Droit*.

Le palais ressemble à un Corps législatif d'été.

Aussi faut-il voir ou plutôt faut-il entendre, comme à tous les degrés, à tous les étages, à toutes les latitudes et devant toutes les juridictions se donnent carrière les hommes politiques libérés par les vacances législatives. On ne s'appelle plus *mon honorable collègue*, on s'appelle *mon habile confrère*, et on se bat à l'*audience* comme on se battait à la *séance* : il n'y a de changé que le champ de bataille et les intérêts.

Le personnel seul reste le même : ce sont toujours M[es] Berryer, Marie, Jules Favre, Nogent Saint-Laurens, Picard, Gressier, Josseau, Du Miral, Busson et *tutti quanti*, qui, après avoir remis au fourreau leur flamberge politique, se font tout blancs de leur épée judiciaire. L'éloquence n'a fait que déménager.

Quand le Corps législatif et le palais sont ouverts en même temps, le palais est sacrifié, cela va sans dire. Les députés absents pour le service de la France laissent se morfondre plaideurs et dossiers. Les lois qu'ils ont à faire ne leur laissent pas le temps de songer aux lois qu'ils doivent appliquer.

Mais aujourd'hui les voilà libres et ils donnent tous comme un seul avocat. A eux la parole et à eux l'action. Nous parlerons en temps et lieu des débats qu'ils agitent; mais, pour aujourd'hui, toute l'attention de la semaine se concentre sur le procès intenté à propos de la succession de M. le duc Ludovic de Gramont-Caderousse.

Vous savez ce dont il s'agit.

M. le duc a fait un testament qui déshérite ses parents qu'il traite de turc à more dans l'acte de sa dernière volonté, et il institue pour légataire universel son ami et l'un de ses médecins, le docteur Déclat.

La famille se réveille blessée dans son honneur et blessée aussi dans ses intérêts, et elle oppose au docteur le veto de l'article 909, qui commence ainsi : « Les docteurs en médecine ou en chirurgie, les officiers de santé et les pharmaciens qui auront traité une personne pendant la maladie dont elle meurt ne pourront profiter des dispositions entre vifs ou testamentaires qu'elle aurait faites en leur faveur pendant le cours de cette maladie. »

Vous le voyez, le Code s'est contenté de mettre en loi cette protestation de la comedie :

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine !

Les héritiers légitimes, M[me] Paulze d'Ivoy, l'aïeule, le marquis de Croix et le marquis de Pacontal, les deux cousins du defunt, prennent cet engin de guerre et le jettent dans le testament de l'héritier elu pour le faire éclater. M[e] Allou a déjà lancé sa première bombe dans la place. M[e] Nicolet attend l'arme au bras dans son camp retranché. Le sort du combat n'est pas à dédaigner, car il ne s'agit pas ici des cinquante centimes de Billuart, il s'agit de deux millions, et les millions ont beau être devenus fort communs, ils ne laissent pas que de faire tourner les têtes et tendre les mains.

Nous dirons à qui restera finalement ce quadrilatère de deux millions.

Une chose étrange dans la vie si brillante et si courte, si prestigieuse et si tourmentée du plus prodigue des ducs et du plus gentilhomme des *sportsmen* c'est qu'il avait commencé ses folies et ses élégances par l'avarice et par Carcassonne.

Quel contraste!

Il paraît en effet que, lorsque M. de Caderousse était apprenti diplomate à Londres, il écrivait à son grand-père pour protester contre les logements et les blanchisseuses : les logements étaient trop chers et le blanchissage des chemises hors de prix. Douze sous la chemise ! Il aurait ajouté *bone deus* ou *stupete gentes*, s'il eût fréquenté Jules Janin.

Ce n'est pas tout. Voilà que le conscrit diplomate adresse à son grand-père des leçons d'économie

— Pourquoi donc affranchir des lettres qui peuvent circuler gratuitement, grâce aux immunités diplomatiques?

Le grand-père profita de la leçon. Mais combien le petit-fils aurait mieux fait de la garder et surtout de l'utiliser pour lui-même!

O salutaire influence de Carcassonne! C'est là que le jeune duc avait puisé ces conseils de sagesse et d'économie. Se figure-t-on en effet un magnifique, un prodigue ou un élégant à Carcassonne? Oui, comme on se figure un renard dans une boîte ou un aigle dans une cage. Faites donc des extravagances dans cette vie modeste et surveillée de la province. Vous représentez-vous le comte d'Orsay ou Lauzun dans la cité de dame Carcas?

Pourtant M. de Gramont y était; il est vrai qu'il y était in near, ce qui est une excuse, et qu'il habitait la préfecture avec son oncle, M. Paulze d'Ivoy, préfet du département. Au surplus, il n'avait pas, paraît-il, de très-intimes ni très-fréquentes relations avec les Carcassonnais, car il ne sait pas bien leur nom, il les appelle *les Carcassonniens* dans une lettre du 4 mars 1854 qu'il écrit à son grand-père.

« Nous avons eu quelques soirées à la fin du carnaval ; mais les *Carcassonniens* n'aiment pas beaucoup le monde et l'on est obligé de stimuler un peu leur ardeur pour la danse. »

Carcassonniens ou Carcassonnais, les deux se valent, et ces appellations n'offrent aucun inconvénient. Il en est qui sont grotesques : ainsi le *Journal d'Honfleur* et celui de *Pont-Audemer* se livraient le mois dernier à la plus ardente polémique, et rien n'était plus mal sonnant à l'oreille que d'entendre parler des Honfleurais poursuivant les Pont-Audemerdois.

Mais revenons à Carcassonne, que M. de Caderousse quitta pour Paris dès qu'il fut majeur. Ici, M. le duc habitait une maison de verre dont à chaque instant il cassait les vitres.

« Il était adoré des nouvellistes parisiens, dont ses folies élégantes alimentaient chaque jour l'esprit et la verve. »

Ainsi nous le représente M[e] Allou. Ses prodigalités, ses folies, ses duels sont connus de tout le monde ; mais voici une dernière scène qui n'était pas connue du tout et qui, au théâtre, produirait un effet de cinquième acte.

M. de Gramont va mourir, assisté de son ami fidèle et dévoué, M. de Galifet

Le moribond indique à son ami un coffret d'où sont extraits deux testaments sous enveloppe cachetée. M. de Caderousse prend les deux testaments et dit à M. le marquis de Galifet : « Brûlez celui-ci, l'autre seul est bon. » Or, *celui-ci* était un testament récent par lequel M. de Galifet était nommé le légataire universel du duc, *l'autre* était au contraire un testament plus ancien, celui-là même qui est en discussion et dont la validité attribuerait au docteur Déclat cette opulence en litige

Quelle situation ! M. de Galifet brûlant lui-même sa fortune! Et quel choix fait par le testateur pour procéder à un pareil auto-da-fé !

Aussi l'éminent avocat de la famille s'écrie-t-il : « Je crois en toute sincérité qu'il y a eu là une erreur et que, dans ce moment de trouble et d'angoisse, le duc s'est trompé, il a fait le contraire de ce qu'il voulait faire. »

Quoi qu'il en soit, le duc mourut laissant des chevaux, mais pas un livre, une écurie et pas une bibliothèque,

Cela peint une classe sociale et cela peint une époque. Les lettres et les arts sont distancés par *Gladiateur*. C'est dommage pour M. de Caderousse, qui avait des facultés précieuses d'intelligence et de cœur ; que ne les a-t-il mieux employées!

Dans sa première manière, dans ce qu'on pourrait appeler la période de *Carcassonne*, il était surtout obligeant et reconnaissant. On aime à le voir s'intéresser à la destinée de son instituteur et lui ménager, avec toutes les délicatesses de la bonne grâce, une pension de deux années pour l'aider à surmonter les difficultés si pénibles de toute carrière à son début. Voici en quels termes M. le duc écrit à son grand-père : « Bien qu'il ne soit pas resté longtemps avec nous, on doit cependant considérer qu'il nous a aidés à terminer nos etudes; et ce jeune homme vous le savez, n'a pas de fortune, et les débuts de sa profession comme médecin vont lui être bien onéreux, alors qu'il est tout ensemble sans place et sans clientèle. Ne trouveriez-vous pas convenable, par ces diverses considerations, de lui accorder une indemnité qui pourrait-être égale à la moitié pendant deux ans de son traitement? »

Des actes pareils doivent en faire pardonner beaucoup d'autres d'une nature bien differente.

Ce grand procès n'est qu'entamé et nous avons déjà noté au passage quelques-unes de ces eclaboussures qui s'éparpillent çà et là pour tomber sur des personnes tout à fait étrangères à l'affaire.

Rien n'est plus déplaisant pour ceux qui en sont l'objet; mais, faut-il le laisser dire à la malignité humaine, rien n'est plus divertissant quelquefois pour la galerie. Divertissant, entendons-nous bien, lorsque le trait est léger et ne blesse personne. Tel est celui-ci, échappé au docteur Déclat écrivant à M. de Caderousse :

« Baden est devenu le plus joli séjour des eaux d'Allemagne ; tout y est propre et joli, moins Benazet, dit-on, mais je ne le connais pas. »

Ainsi voilà M. Benazet qui règne et gouverne bien tranquillement dans son royaume de la roulette, et tout à coup, sans dire gare, une flèche va le chercher; c'est l'histoire de ce coup de fusil égaré qui déserte la bataille pour aller casser la corde d'un carillonneur. Quand on écrit une lettre, il faudrait toujours songer qu'on a l'univers pour correspondant.

A ce compte on n'écrirait jamais. Quel benefice pour le plus grand nombre et surtout pour ces pauvres femmes dont les secrets sont ebruités par les indiscrétions de l'audience! S'il faut tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler, combien de fois ne faudrait-il pas tourner sa plume dans les doigts avant d'écrire!

Il n'y a pas que les plaidoieries et les batailles qui envoient des eclaboussures aux personnes et aux choses étrangères à l'evénement. M. Ruggieri a été condamné à une indemnité pour un incendie causé par une fusée indisciplinée qui se prit au sérieux, et au lieu d'un artifice innocent se livra à une realité coupable.

A propos d'un procès pareil, un avocat reprochait à un pauvre homme, dont on avait brûlé la mansarde, de n'être pas resté chez lui et d'avoir été, comme un badaud, voir le feu d'artifice.

— Si vous étiez resté chez vous, disait-il à son confrère, cela ne serait pas arrivé, votre mansarde n'aurait pas été brûlée; qu'alliez-vous donc faire à ce feu d'artifice?

— Permettez, mon cher contradicteur, j'allais faire acte de bon citoyen. Apparemment si le gouvernement tire des feux d'artifice, ce n'est pas pour les tirer tout seul, et j'imagine qu'on y renoncerait si personne n'allait les regarder.

Puisque nous parlons incendie, voici un mot d'un président à un prévenu inculpé du vol d'une montre.

Le voleur avait profité du tumulte et des désordres du sinistre pour commettre son délit.

Le président l'interroge.

— Que faisiez-vous pendant l'incendie?

— Monsieur le président, je faisais la chaîne.

— Oui, la chaîne de montre.

MAÎTRE GUÉRIN.

L'ARCHIDUC ALBERT

Nous publions aujourd'hui le portrait de l'archiduc Albert, sur qui les derniers événements d'Italie ont attiré l'attention publique. Ce général, proche parent de l'empereur d'Autriche, est le fils du célèbre archiduc Charles, et le frère de Marie-Thérèse, reine douairière des Deux Siciles.

Né le 3 août 1817, l'archiduc Albert embrassa de bonne heure la carrière militaire. En qualité de général de division il prit une part importante à la bataille de Novare, et, à la suite de cette campagne, fut mis à la tête d'un corps d'armée. Il devint ensuite et resta jusqu'en 1860 gouverneur général du royaume de Hongrie.

L'année suivante, il reçut le commandement de toutes les troupes du royaume lombard-vénitien, pendant une absence du feld-zeugmestre de Benedek. Quand celui-ci, à l'origine de la présente guerre, partit pour l'armée du Nord, l'archiduc lui succéda comme général en chef de l'armée autrichienne en Vénetie.

L'archiduc Albert a épousé, en 1844, la princesse Hildegarde, sœur du roi de Bavière actuel.

A. Darlet.

LE SALON DE 1866

Paysage. — MM. O. Achenbach. — Brest. — Stroobant. — Harpignies. — Mariani. — Bellet du Poizat. — Chintreuil. — Doyen. — De Knyff. — Corot. — Millet. — Jongkind. — Pissaro.

Il ne nous reste plus à passer en revue que le paysage et la sculpture.

Le paysage a été, cette année, moins intéressant que d'habitude. Et notez qu'on faisait déjà la même remarque l'an dernier.

A quoi tient cette baisse dans le succès de cet art si florissant ? Sont-ce les artistes qui ont moins de talent ? ou les sujets choisis qui sont moins heureusement trouvés ? — Je m'en prendrais volontiers aux sujets.

Si le paysage parvenait à voler à la nature ses aspects les plus beaux, les plus curieux, les plus poétiques, on ne voudrait plus voyager ailleurs que dans un musée. Quoi de plus fatigant, en effet, que de voyager *pour de bon?* Pour un site original, des lieues de paysages monotones. Pour un édifice pittoresque, des enfilades de rues banales. Pour une broussaille intéressante, des alignements de peupliers sans fin. Pour un quart d'heure de soleil, une journée de pluie. Pour une figure typique, une multitude de visages qui ne disent rien. — Vous n'avez que le choix entre l'insipide rapidité du wagon et l'irritante lenteur de la diligence. Je ne parle pas des mauvais chemins, des mauvaises auberges, des bagages égarés, des étapes forcées, des cicerones ignorants, des douaniers mal-appris, etc., etc.

C'est au paysage à délivrer l'humanité de tous ces maux. Qu'on peigne tout ce qui mérite d'être vu, et chacun sera enchanté de rester chez soi. Combien de voyages déjà tués par la photographie! Combien de gens à qui il suffit de voir l'Italie et l'Orient à travers un stéréoscope!

Mais est-il réellement possible de faire — à l'imitation de Xavier de Maistre — un beau voyage dans son *Salon?* — Examinons celui de cette année.

Beaucoup de peintres se chargent de nous montrer l'Italie. Seulement la plupart ne nous font voir qu'une Italie convenue, et que tout le monde sait par cœur.

M. Oswald Achenbach lui-même n'est-il pas du nombre ? Est-il bien vrai qu'on ne voie Naples et ses promenades que par ce jour jaune dont on croit devoir teindre, depuis cinquante ans, toutes les vues d'Italie ? Est-ce par sa couleur ou par sa limpidité que le jour italien diffère du nôtre ? — Ce poncif de peinture est regrettable, car les figures qui peuplent le tableau, paysannes, prêtres, mendiants, touristes, ces figures connues, sont rajeunies par une exécution libre et spirituelle.

Même reproche à M. Brest, qui nous donne une *Venise* de romance, bariolée de toutes les couleurs. Où M. Brest a-t-il vu les taches orange dont il barbouille le palais ducal ? Ne se souvient-il plus de son marbre rose qui a des tons de chair si légers ? Où a-t-il pris toutes ces teintes criardes qu'il multiplie à plaisir sur les palais de Venise, cette ville si discrète, et que rend si bien la peinture délicate et toujours ressemblante du Canaletto ?

Venise est plus originale et plus vraie chez M. Stroobant. Il ne nous montre qu'un des mille petits canaux qui se croisent en tous sens dans la ville des doges. Au fond, un de ces petits ponts, qui n'ont qu'une seule arche et ne font qu'une enjambée d'un quai à l'autre. Au bord, les hauts palais, rongés et noircis par l'humidité, avec leurs fenêtres découpées en fers de lance. Puis deux ou trois figures caractéristiques, le gondolier debout dans sa jolie barque, terminée en manche de guitare; la porteuse d'eau tyrolienne avec un coquet chapeau rond sur ses cheveux tressés. Peinture robuste où chaque ton s'empâte, où chaque touche s'écrit hardiment. Tout Venise se retrouve là; mais celle-ci est bien la Venise d'aujourd'hui, avec son aspect de tristesse, de pauvreté et d'abandon.

M. Harpignies aussi nous fait voir la campagne de Rome sous un jour nouveau. Ce ne sont plus ces horizons nus, aux grandes lignes arides, entrecoupées çà et là d'une ruine ou d'un aqueduc, que MM. les lauréats de Rome nous ont expédiés par douzaines. La banlieue de Rome a ses grâces comme la nôtre; il y pousse, quoi qu'en dise l'école académique, autre chose que des buffles et des bandits. M. Harpignies nous le prouve par les délicieux paysages qu'il a su découvrir au fond de ces solitudes. De grands arbres, d'une riche et superbe silhouette, accostés de frêles et charmants arbustes, le tout se découpant sur un ciel clair de la plus exquise finesse. Au travers des arbres on aperçoit de jolies et riantes maisons blanches, coiffées de tuiles rouges. A l'horizon apparaît la mer, bleue et clémente comme le ciel. De jolis sentiers se contournent capricieusement devant vous et s'enfoncent à travers la plaine; on entrevoit d'élégantes silhouettes de jeunes paysannes, passant avec des gerbes de fleurs, des corbeilles d'oranges, je ne sais plus au juste. La peinture de M. Harpignies n'a rien perdu d'ailleurs à nous présenter les environs de Rome tels qu'ils sont réellement. Elle a gardé son grand caractère, en gagnant un charme et une délicatesse dont on ne l'eût jamais crue capable.

Êtes-vous tenté de pousser jusqu'en Grèce ? Je vous recommande alors *l'Acropole* de M. Mariani. Ce site vous attestera que le temps ne gâte que l'homme et non la nature. Les Grecs du roi Georges Ier ne valent sans doute pas ceux de Léonidas; mais le paysage grec n'a encore rien perdu de sa grandeur ni de son élégance.

Changement à vue. M. Bellet du Poisat nous transporte brusquement en Hollande. Nous en révèle-t-il quelque particularité inédite ? — Nullement. Voilà dans son tableau les moulins de rigueur; leur longue file traverse diagonalement la toile, en levant de grands bras, et va se perdre à l'horizon. Voilà aussi le navire accoutumé, au premier plan. Voilà le ciel attendu, noir et pluvieux. Pourtant cette peinture n'est pas banale. Cela tient à la marque personnelle du peintre, à sa touche emportée, au ragoût de sa couleur souple et mordante, et aussi à la complication originale de l'effet rendu. Il y a dans cette atmosphère nuageuse une trouée de lumière. Cela vous donne une triple impression : la chaleur du soleil, la fraîcheur de la pluie, le mystère de la brume.

Il est tel site dont il serait difficile de reconnaître d'abord la latitude. MM. Chintreuil, Doyen, de Knyff ont-ils voulu représenter un pays plutôt qu'un autre ? Non. Ce qu'ils étudient, c'est la variété des effets et des saisons. MM. Chintreuil et Doyen prennent pour sujet le *printemps.* M. de Knyff voudrait reproduire les crépuscules d'*automne.*

Rien de plus facile que d'être vulgaire avec ces thèmes anciens comme le monde. Mais tout sujet se renouvelle en passant par l'âme d'un artiste poëte, qui rend des impressions plutôt que des aspects.

Quelle tristesse sinistre, tout à fait imprévue, se dégage du *Printemps* de M. Chintreuil! C'est qu'il l'a étudié à une heure particulière et sombre, celle qui précède les orages. Ses arbres en fleurs défilent comme un régiment en déroute, dans un tourbillon de poussière grise; à peine si de vagues lueurs viennent encore çà et là du ciel chargé, à travers l'atmosphère trouble. Rien de plus juste ni de plus fin que ce paysage dans ses teintes légèrement salies.

Voulez-vous voir la nature se dérider et vous sourire ? Voyez l'autre *Printemps,* celui de M. Doyen, enregistré au catalogue sous ce titre : *le Village de Wallée (Aisne).* Ce village découpe sa jolie silhouette dans le fond du tableau. Le premier plan est pris par un troupeau d'oies et un cheval, tous très-occupés à prélever leur déjeuner dans l'herbe touffue. Car nous sommes au matin, et vous ne vous figurez pas la fraîcheur et la gaieté de ce paysage qui s'éveille.

L'Automne de M. de Knyff n'est pas moins original avec des données tout aussi simples. Figurez-vous une longue file de petits arbres qui traversent la toile obliquement, en se donnant le bras, c'est-à-dire en entremêlant leurs feuillages. Derrière le rideau de ces frondaisons le soleil se couche. Ses rayons les plus doux se glissent sous les arbres et les découpent en silhouettes fantasques sur les terrains de l'avant-plan. Dans ces luttes, dans ces jeux mystérieux de l'ombre et de la lumière passent des femmes et des enfants, qui semblent *habillés de splendeurs,* comme les lis de l'Évangile : ces lis ne travaillent ni ne filent et sont pourtant plus magnifiques que Salomon lui-même, dans sa gloire.

Nouvelle série de paysages. Il ne s'agit plus de rendre une heure spéciale de l'année, un effet particulier du jour. Corot, lui, entreprend de nous intéresser par des impressions tout à fait générales. Il veut représenter *la Solitude.*

Où prend-il son modèle ? Pas bien loin. C'est, nous dit le catalogue, un *Souvenir de Vigen (Limousin).* Mais Corot se charge de nous prouver que la grandeur et la patrie sont partout et n'ont pas, comme l'école classique se le figure, de domicile officiel. Or, voici le site qu'il a trouvé dans le pays de M. de Pourceaugnac. Un grand arbre planté au bord d'une eau tranquille. Ses branches grêles et noires sont encore dépouillées; le printemps ne lui a donné que quelques feuilles follettes qui tremblent dans le ciel argenté. On dirait que ce grand arbre, qui domine le paysage, est le seul habitant de la contrée. Une femme est assise à son ombre Corot lui a mis entre les mains une lyre, et cela semble tout naturel. Une dame limousine jouant de la lyre ! Non pas, dans cette peinture si choisie et si triée de Corot, je perds toute sensation d'époque et de localité. Je ne vois dans cette femme qu'une personnification de la poésie, et quoi de plus logique que la poésie au milieu de la solitude !

Corot, en effet, a beau prendre ses personnages ici ou là, à Limoges ou à Saint-Ouen : on a pu dire de lui, et avec infiniment de justesse, qu'il était Grec. — Non pas, — explique un critique très-délicat, M. Clément, — non pas Grec à la manière des sculpteurs et des architectes, mais d'une manière plus générale, en empruntant à cet art admirable quelques-uns de ses traits principaux, la distinction, la naïveté, et, avant tout, la vie... Il pourrait dire comme Beranger :

J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles !

Voulez-vous que le sujet se simplifie encore ? Laissons le sentiment de côté. N'étudions dans le paysage que les splendeurs du monde physique.

MM. Millet et Jongkind s'appliquent tous deux à rendre ce sujet éternel, *la Mer.*

M. Millet cherche peut-être encore un peu un succès de sentiment. Il ne se contente pas de la mer. Sur le rivage, il plante une maison de pêcheur. Au bord du flot, il pose la femme de ce pêcheur, soulevant son enfant dans ses bras, sans doute pour qu'il puisse suivre plus longtemps des yeux la barque paternelle. J'admire ici la délicatesse de l'atmosphère, l'immensité de l'horizon, la profondeur du ciel, la grandeur et la simplicité des silhouettes; mais peut-être le public s'intéresse-t-il surtout au sort de cette femme qui voit, tous les matins, son mari se livrer aux abîmes. N'oublions pas, du reste, que M. Millet est un peintre démocratique, plus soucieux encore de l'homme que de la nature, et dont le but déclaré est l'épopée des humbles et des pauvres.

Mais M. Jongkind, dégagé de toute préoccupation étrangère à l'art, ne voit dans la mer que la mer ! La densité de la vague puissante qui porte les navires comme des brins de paille, la réverbération du soleil dans l'eau, l'éclatante pureté d'un ciel d'été, les saines fraîcheurs de l'air, voilà les seules choses dont se soucie cet artiste qui aime la nature pour elle-même. Tout cela est exprimé chez lui avec une force qu'il est peut-être seul à posséder. Un peu de brutalité dans l'exécution, je l'ai déjà dit. Jongkind n'est pas de ceux qui *endimanchent* leur peinture comme les marchands turcs parent une femme pour la vendre. Mais quelle délicate vérité sous ces apparences sauvages ! C'est si juste dans le moindre accent, dans la plus légère nuance, qu'on reconnaît aussitôt la localité où il a pris des ébauches si heurtées. J'ai entendu vingt personnes s'écrier devant une aquarelle de Jongkind :

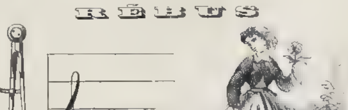
— Tiens! l'entrée de Rouen!

Pourtant l'on ne voyait guère que deux espèces de clochers au bout d'une large rivière; mais, dans une toile de Jongkind, on devine tout ce qu'on ne voit pas.

Puisque nous venons de nommer Rouen, terminons le voyage par un de ces sites tels que chacun peut en trouver, dans son arrondissement, à sa porte. Je veux parler d'une toile signée d'un nom encore inconnu, M. Pissaro. Cette toile est coupée obliquement par une longue allée, plantée d'arbres tous droits et parfaitement naïfs. Au bout de l'allée, une maison blanche et carrée de l'aspect le plus honnête et le plus banal. A droite, une plaine nue et rase comme la main, qui ne vise pas davantage au caractère. Au-dessus de tout cela un ciel lourd et gris. Rien de plus vulgaire assurément que ce site, et pourtant je vous défie de passer devant sans le remarquer. C'est qu'il devient original par l'énergie abrupte de l'exécution, qui souligne, en quelque sorte, ces laideurs, au lieu de chercher à les dissimuler. On voit que M. Pissaro n'est pas banal par impuissance d'être pittoresque. Il emploie au contraire un talent robuste et exubérant à faire ressortir les vulgarités du monde contemporain, à la façon du poëte satirique, d'autant plus éloquent qu'il est d'une vérité plus brutale et moins arrangée.

Ainsi et voici notre conclusion : tous les sites, quels qu'ils soient, peuvent intéresser à une seule condition : celle d'exprimer l'interprétation, la volonté, la fantaisie particulière du peintre. Il est clair, en effet, que le plus vulgaire se métamorphose en passant par ce crible humain qui le purifie, par

RÉBUS



Explication du dernier Rébus : D[illegible] travaux sont conduits très-rapidement.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

cette âme qui se mêle à lui et l'anime d'une vie nouvelle.

C'est ramener l'art à la définition de Bacon, la plus belle qu'on ait jamais faite : *homo additus naturæ :* l'homme ajoute à la nature.

S'il n'y a que la nature dans un tableau, pourquoi m'intéresserais-je à cette copie, quand j'ai sous les yeux l'original lui-même ?

Si le tableau n'est qu'une invention et ne garde que la trace de l'homme, que m'importe cette fantaisie creuse qui ne repose sur aucune vérité ?

N'oublions pas que la nature ne se compose pas seulement de corps et de surfaces. Elle a une vie qu'il s'agit de faire jaillir et de rendre perceptible aux yeux. Le monde des choses parlait dans l'antiquité, quand le vent était le souffle d'Éole, quand deux chênes s'appelaient Philémon et Baucis, quand le laurier était la forme visible de Daphné, quand le tonnerre était le bruit du char de Jupiter, quand les tremblements de terre provenaient des soubresauts d'Encelade enchaîné. Mais pense-t-on que ces idées soient disparues avec la mythologie et son bagage allégorique ? Cet anthropomorphisme ne s'est-il pas perpétué dans nos rêves et presque dans notre langage ? Les choses continuent à avoir une âme ; nous continuons à dire que la source murmure, que le tonnerre gronde, que la bise siffle, que la violette se cache, que la rose s'étale, que l'écho raille, que le ciel observe la terre avec ses mille étoiles, et que les avoines penchées causent au bord des chemins creux. Comme il y a trois mille ans, au temps des dryades et des faunes, nous entendons parler la nature. L'artiste est celui qui la comprend et qui la fait parler lui-même dans ses œuvres, et non pas celui qui se contente de nous la faire voir dans un morceau de miroir cassé.

JEAN ROUSSEAU.



L'ARCHIDUC ALBERT, général en chef des troupes autrichiennes en Vénétie. — Voir page 446.

LE FUSIL A AIGUILLE.

Le fusil à aiguille est le véritable héros du jour. Nous nous serions fait un véritable scrupule de ne pas donner à nos lecteurs la description de cette arme qui vient de jouer un rôle si important dans les victoires de l'armée prussienne. Grâce au concours du dessin, la tâche nous est rendue facile. Le fusil à aiguille n'offre pas du reste de grandes complications.

Dès le premier coup d'œil jeté sur l'ensemble du fusil, on est frappé de l'absence du chien. Dans ce système, en effet, la percussion n'est pas verticale, elle est horizontale. Un cylindre mobile jouant dans le tube de la culasse fait tout le fond du mécanisme. Extérieurement, ce cylindre est pourvu d'une petite poignée verticale en fer qui sert à lui imprimer le mouvement soit en avant soit en arrière.

Dans le mouvement en arrière, ce cylindre, dont la poignée glisse le long d'une rainure, découvre dans le canon, percé en cet endroit d'une ouverture oblongue, la chambre destinée à recevoir la cartouche. Intérieurement, le cylindre est creux et dans sa cavité un ressort à boudin aide le jeu du piston auquel est emmanché l'aiguille qui doit venir frapper la cartouche.

Le soldat a quatre mouvements à faire pour charger son arme :

1° Il tire à lui le piston au moyen d'un anneau fixé à l'extrémité antérieure de l'arme.

2° Il découvre la chambre en amenant à lui le cylindre au moyen de la poignée

3° Il place la cartouche dans la chambre.

4° Il repousse le cylindre et d'un mouvement de côté fixe la poignée dans un creux, ce qui clôt hermétiquement la chambre.

Que le doigt presse alors la détente, et le ressort à boudin lâché intérieurement pousse violemment l'aiguille contre la cartouche qui prend feu et lance la balle au loin.

On comprend que cette cartouche mérite une description spéciale. Elle est formée d'un cylindre de carton léger, sans aucun appendice de métal ; ce qui fait qu'elle est détruite en entier au moment du feu. Une des extrémités de la cartouche laisse passer la partie la plus allongée de la balle qui est de forme ovoïde ; le reste du tube est rempli de poudre avec une pastille de fulminate de mercure à son centre contre le culot même de la balle. C'est en venant frapper ce fulminate que l'aiguille produit l'explosion.

Nous ne terminerons pas sans rappeler que le fusil à aiguille est d'invention française. L'idée en est due à M. Descoutures, ancien élève de l'École polytechnique, frère de M. Descoutures, avocat général à la cour impériale. Approuvée par les uns, critiquée par les autres, cette arme, incontestablement redoutable pour la rapidité du tir (elle peut fournir jusqu'à douze coups à la minute), était demeurée chez nous à titre d'essai quand la Prusse se décida à l'adopter. Nous n'avons pas à discuter les avantages de ce système, pas plus que les reproches faits par des hommes compétents au fusil à aiguille tel qu'il existe actuellement; mais il est certain qu'on ne peut manquer d'entrer avant peu dans la voie des perfectionnements qui en feraient définitivement adopter l'usage pour nos troupes.

P. DICK.



FUSIL A AIGUILLE DE L'ARMÉE PRUSSIENNE, dessin de M. Delannoy, d'après un modèle communiqué par la maison Lepage-Moutier et Faure.

1 Fusil ouvert pour opérer le chargement. — 2 Tonnerre du canon. — 3 Fusil armé et fermé. — 4 Piston renfermant l'aiguille.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois	4 fr. 50	5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 555.
Mercredi 18 Juillet 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

*Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle prime de l'*UNIVERS ILLUSTRÉ, *mentionnée à la suite du Bulletin.*

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les gens qui passent leur vie à manquer leur fortune. — Un moyen de gagner cinquante mille francs en quinze jours. — Des feux de peloton, dans une boutique. — Un drame en quinze lignes. — Lettre authentique. Si c'était mon gendre! — Le faux baron de Montgommery. — Comme quoi personne n'échappe aux vilaines relations. — Aventure de d'Ennery avec une connaissance qu'il ne connaissait pas. — Un monsieur qui donne de sages conseils et se sert adroitement d'un clou. — Ce qu'était le quatrième joueur de domino.

N'avez-vous pas, monsieur ou madame, dans votre famille ou parmi vos amis un monsieur qui a toujours manqué la veille de faire fortune?

Si non, je vous félicite; si oui, je vous plains, car je ne crains rien plus que les doléances de ces gens-là, car on chercherait en vain dans leur existence un éclair de gaieté.

Moi qui ai l'honneur de vous parler, je suis particulièrement affligé d'un cousin qui, tous les huit jours, vient me conter ses peines de la veille ou ses espérances pour le lendemain; le plus souvent, c'est des premières qu'il s'agit.

Il n'y a pas bien longtemps — peu de jours avant la première représentation du drame allemand *le Fusil à aiguille* — Charles tomba un matin chez moi comme une bombe :

— Ah! malheureux! malheureux! s'écria-t-il en se laissant glisser dans un fauteuil.



CAMPEMENT D'UN DÉTACHEMENT AUTRICHIEN SUR LE STELVIO (TYROL), d'après le croquis d'un de nos correspondants. — Voir page 151.

— Grand Dieu ! dis-je, pourquoi m'appelez-vous ainsi ? Me serait-il arrivé un malheur ?

— Il s'agit bien de vous ! C'est à moi que je m'adressais. Ah ! mon cher cousin, jamais je ne retrouverai une pareille occasion. Une baisse considérable ! Si j'avais seulement vendu hier de la rente italienne.

— Allons, allons, consolez-vous !

— Non, je ne me consolerai jamais. Figurez-vous que j'aurais gagné un million. Ah ! malheur ! malheur !

Quinze jours après, mon cousin revient me voir le matin ; il choisit toujours la première heure du jour pour venir pleurer chez moi.

— Oh ! malheureux ! malheureux ! s'écria-t-il encore.

— Qu'y a-t-il encore ? une nouvelle baisse ?

— Au contraire ! la rente a monté de cinq francs ! Jamais je ne retrouverai pareille occasion ! Si j'avais seulement acheté vingt-quatre mille...

Impatienté cette fois sérieusement, je me levai dans mon lit :

— Voyons ! dis-je à mon visiteur, vous êtes donc bien maladroit ?

— Moi ? Et pourquoi ?

— Parce que vous manquez ainsi toutes les occasions.

— Mais c'est bien simple !

— Comment ! c'est bien simple ? Moi, je trouve surprenant que vous ne profitiez ni de la hausse ni de la baisse.

— Dame ! me répondit-il du ton le plus naturel, je n'ai jamais mis le pied à la Bourse !

Je connais une foule d'individus comme celui-là, qui n'ont jamais été à la Bourse et n'en sont pas moins étonnés de ne pas profiter des fluctuations des cours. C'est une folie comme une autre ! Ces pauvres monomanes ressemblent aux misérables qui stationnent aux tapis verts des villes d'eaux, et, sans un sou dans leur poche, se disent :

— A présent, je ferais le maximum à rouge !

C'est à ce point qu'un affreux bohème, qui vit des pièces de dix sous empruntées aux camarades, me disait hier :

— Avez-vous cinq francs à me prêter ? Je n'ai vraiment pas de chance. Figurez-vous dans quelle situation je serais si j'avais acheté vingt-cinq mille de rente italienne il y a quinze jours !

Mon cousin, dont il est question plus haut, a eu quelque peine à comprendre qu'il était fort naturel qu'un homme, éloigné des affaires de la Bourse, ne profitât jamais des grands mouvements.

Enfin il s'est rendu à mes observations.

— C'est vrai, dit-il. Cherchons autre chose. Je vais vous proposer une affaire.

— Laquelle ?

— Voulez-vous gagner cinquante mille francs en huit jours ?

— Cela me sourit assez ! Voyons votre projet.

— Voilà ! Nous louons une boutique sur le boulevard.

— Pour vendre quoi ?

— Rien du tout

— Et c'est en ne vendant rien du tout que vous comptez gagner cinquante mille francs en huit jours ?

— Parfaitement ! Voici mon plan.

— Je vous écoute.

— Je pars pour la Prusse, dit mon cousin, et je reviens avec une douzaine de fusils à aiguille ; nous nous installons dans notre boutique, et pour dix sous le passant pourra tirer un coup de feu avec l'arme à la mode.

— Ce n'est pas mal, mais croyez-vous que le gouvernement tolérera un feu de peloton dans une boutique du boulevard ?

— Pourquoi pas ?

— Dame, ce ne serait peut-être pas agréable pour les autres locataires.

— Nous les intéresserons dans l'affaire ! dit le malheureux. A propos, prêtez-moi donc cent francs, vous les retiendrez sur ma part dans les bénéfices.

Depuis ce jour je ne l'ai pas revu. Il est probable qu'il n'aura pas pu s'arranger avec les locataires.

~~~ Après le vaudeville parisien, voici un drame en quinze lignes, terrible, émouvant. Quand on voit défiler la légion de misérables filles qui enchantent les nombreux étrangers de Paris, on se demande parfois dans un accès de mélancolie d'où elles viennent. Lisez cette lettre que j'ai trouvée aux Champ-Elysées — elle est authentique — et vous verrez comment de certains parents élèvent leur fille, comment on quitte le toit paternel à Paris et comment on débute dans la carrière de la honte. Je ne change pas une ligne de la lettre et je conserve l'orthographe.

« Paris, 1 juin 1866.

« Mes chers parents,

« Pardonne-moi si je vous quitte, mais vous m'avé toujours dit que ça ne pouvé pas durer avec le peu que gagne mon père et qu'une grande fille comme moi ne dévé pas être à votre charge.

« J'ai trouvai un jeune homme qui m'a promi de me maittre dans mes meubles, s'est un cocher.

« Vous avé toujours été bon pour moi et jé suis contente de ne plus rien vous couté, car vons avé bien besoin du peu que vous avé. Je vous dirai où je suis quand je sere dans mes meubles. Aujour d'ui je vous demande mes effés et mon linge, je vous en prie ; j'enverré les cherchez demain par un commissionnaire. Ça ne m'empechera pas d'aller souhaite la fête de ma mère avec un bouquai, car Augusse est bon et vous aime sans vous connaître.

« Je vous embrasse de tout cœur.

« Votre fille.

. . . .

« Ne soyai pas inquiets de moi. Je sui bien ! »

Cette lettre a été perdue dimanche aux Champs-Élysées, par le père ? par la mère ? Je l'ignore !

On lui avait dit à cette malheureuse que *cela ne pouvait durer,* et elle est partie. La voici protégée par un cocher. C'est un commencement de position. La mère se félicite peut-être de voir sa fille *établie,* et le père en voyant défiler les voitures aux Champs-Élysées doit s'être dit plus d'une fois pendant la promenade :

— Tiens, voilà un cocher qui me plaît ! Si c'était mon gendre !

~~~ Quand une Cour d'assises quelconque démasque un intrigant, un faussaire, un malfaiteur, on apprend sans aucune surprise que cet individu a figuré pendant des années dans la meilleure société du monde. Tel est le faux baron de Montgommery, que le tribunal de Bordeaux a condamné à dix ans de travaux forcés, ce faux gentleman était tout répandu dans la bonne société, et à Tunis, par exemple, il recevait à sa table le dessus du panier de la diplomatie. Avez-vous d'ailleurs remarqué ceci : quand dans une affaire il y a deux dupes, on peut être sûr que l'une des deux appartient à la diplomatie, à cette classe d'hommes sérieux qui ont joui de tout temps d'une réputation de finesse et de rouerie ! Si j'avais l'honneur d'être diplomate, je ne me pardonnerais jamais d'avoir sérieusement causé de l'unification de la dette de Tunis avec un monsieur qui, après, est appelé à causer fausses lettres de change avec le président de la Cour d'assises, moins confiant que la haute diplomatie.

La vérité est que nul n'échappe dans la vie aux vilaines connaissances, et pas plus tard qu'hier on m'a conté à ce sujet une histoire de la vie d'Adolphe d'Ennery, le spirituel dramaturge.

C'était à l'époque de ses premiers succès. D'Ennery vivait alors un peu comme tous les auteurs dramatiques, au Café du Théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui était une sorte de quartier général des directeurs et auteurs du boulevard du Temple. Dans une salle du fond, le soir après dîner, on faisait la petite partie de domino bien innocente, puisque l'enjeu ne dépassait jamais une demi-tasse de café.

Dans le quatuor dont Adolphe d'Ennery faisait partie et qui exécutait chaque soir la symphonie classique du double six, se trouvait alors un homme généralement estimé de ses camarades.

Un soir, en sortant du café, celui-ci prit le bras de d'Ennery, et on flâna sur le boulevard jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

De quoi parlait-on ?

Un peu de tout, et de confidence en confidence le jeune dramaturge dit à son compagnon :

— Enfin, mon cher, ma situation de mauvaise qu'elle était devient supportable.

— Je crois bien, dit l'autre, vous devez avoir quelques économies.

— Je commence, dit d'Ennery

— Comment ! vous commencez ? Mais voilà dix ans que vous faites des pièces.

— Des pièces ? des pièces ? Des petits vaudevilles à deux ou à trois ne rapportent pas grand'chose ; mais à présent que je commence à me lancer dans le drame, cela va beaucoup mieux. Aussi j'ai pu enfin réaliser un désir.

— Lequel ?

— Celui de me meubler convenablement.

On était arrivé alors devant la demeure du dramaturge.

— Voulez-vous voir mon appartement ? demanda d'Ennery.

— Volontiers.

Il était alors deux heures du matin. D'Ennery, précédant son ami du café, arrive chez lui et ouvre sa porte.

— Mauvaise serrure ! dit le compagnon de l'auteur.

— Pourquoi dites-vous que la serrure est mauvaise ?

— Parce qu'elle est exécrable.

— Mon cher, dit d'Ennery, vous vous connaissez donc en serrurerie ?

— Un peu.

D'Ennery, une bougie à la main, parcourut son appartement avec son camarade, qui lui adressait quelques compliments sur le bon goût des meubles et des tentures.

Quand ils furent tous les deux dans le cabinet de l'auteur, le joueur de domino dit :

— Hé ! hé ! c'est ici que vous faites travailler les assassins de vos drames ?

— Oui, dit d'Ennery, c'est ici ; mais, somme toute, je n'oublie pas la morale publique, car à la fin de tout drame les gendarmes s'emparent du coupable.

— Oh ! les gendarmes ! Les gendarmes sont moins à craindre que vous ne pensez, dit l'autre.

Puis, avisant un petit meuble dans un coin, le visiteur ajouta :

— Joli meuble... mais mauvaise serrure.

— Ah çà ! s'écria d'Ennery, vous en voulez à mes serrures ?

— Point ; mais je ne vous engage pas à enfermer dans ce meuble des objets de valeur.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'on pourrait vous les voler.

— Allons donc ! fit d'Ennery.

— Vous ne me croyez pas ?

— Vous êtes un farceur ! dit l'auteur, et vous voulez me faire peur.

L'autre réfléchit un instant, puis :

— Écoutez-moi, d'Ennery, dit-il, il ne faut pas qu'un garçon intelligent comme vous, qui gagnez honorablement votre vie, il ne faut pas, dis-je, que vous soyez volé...

— Ah çà ! s'écria d'Ennery, voilà une conversation fort gaie. Vous allez m'empêcher de dormir

— Pardon, fit l'autre, avez-vous un clou ?

— Pourquoi faire ?

— Vous allez voir.

On chercha à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'on eût trouvé le clou demandé.

— Voyons maintenant ce que vous me voulez, dit l'auteur

Le visiteur prit le clou, le tordit dans ses mains, s'approcha du meuble qui contenait toute la fortune du dramaturge, et en un tour de main il fit sauter la serrure.

D'Ennery livide et tremblant assistait à cette opération.

— Eh bien, mon cher, dit l'autre, voilà ce que c'est. Si j'étais un voleur, croyez-vous que vous passeriez un vilain quart d'heure ? Laissez-moi vous donner un conseil d'ami.

— Lequel ?

— Portez votre argent à la Banque ; il sera mieux gardé que chez vous ! Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Il est trois heures du matin et j'ai besoin de me reposer. A demain !

— A demain ! balbutia d'Ennery.

Quand son singulier camarade fut parti, d'Ennery se barricada dans sa chambre et passa une fort mauvaise nuit.

Le lendemain, il porta son argent à la Banque. Puis, le soir, après dîner, il se rendit comme d'habitude à son café.

Sur quatre joueurs, trois étaient au rendez-vous. Le quatrième qui manquait était précisément le camarade de la veille.

— Écoutez, mes amis, dit d'Ennery, je vais vous raconter

Il n'eut pas le temps de finir.

Un des habitués se précipita dans l'estaminet, et cria :

— Ah ! Qui est-ce qui l'aurait cru ? qui est-ce qui l'aurait cru ?

— Quoi ?

— Vous savez X..., qui jouait tous les soirs au domino avec nous ?

— Eh bien ?

— Eh bien, il vient d'être arrêté !

— Arrêté ! Et pourquoi ?

— Parce que c'est l'un des plus dangereux chefs de la bande de voleurs qu'on appelle *les habits noirs.*

D'Ennery poussa un soupir et s'évanouit. Depuis ce jour il ne joue plus au domino avec des inconnus.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

La cathédrale de Saint-Denis, dont l'origine remonte à Dagobert, est demeurée barricadée depuis six années, à cause des travaux qui s'y font sous la direction de M. Viollet-Le-Duc. Voici ce qu'a fait cet habile architecte :

1° La nef, le chœur et les bas côtés, qui présentaient des différences de niveau choquantes, ont été nivelés.

2° La crypte définitive de la dynastie napoléonienne a été construite en sous-sol avec entrée au point central du transept par quatre dalles juxtaposées. Cette crypte se prolonge jusque sous l'autel de l'ordinaire, où est l'hémicycle en élévation qui recevra le cercueil du chef de la dynastie impériale. Les tombes des autres membres seront placés sur les côtés à droite et à gauche.

3° L'autel de l'ordinaire a été construit à l'entrée du chœur.

4° Le chœur, mis de niveau avec les bas côtés, va recevoir l'autel de Saint-Denis surmonté de l'oriflamme.

5° Toutes les chapelles sont rétablies dans leur style primitif et d'une richesse incomparable.

6° Enfin, tous les tombeaux des rois, des reines, des princes et des princesses qui avaient été relégués sous la Restauration dans la grande crypte du chevet, humide et sans lumière, sont replacés, comme avant 1793, dans les chapelles du chœur et de la nef de l'église, c'est-à-dire en pleine lumière.

Le public visite déjà, depuis quelques jours, la majeure partie de ces grands et beaux travaux terminés. Dire avec quelle science archéologique et artistique ils ont été exécutés, cela ne peut se faire en quelques lignes. Tout Paris, du reste ira voir la cathédrale de Saint-Denis restaurée par le maître qui a restauré Notre-Dame de Paris et le château de Pierrefonds.

Aujourd'hui les catacombes s'augmentent sans cesse par suite des fouilles entreprises sur tous les points de la ville, et cependant rien n'en signale l'existence à la surface du sol.

Aussi l'administration municipale a-t-elle pensé qu'il serait convenable et digne de la grande cité parisienne de consacrer par un monument religieux la mémoire de tant de générations passées dont les débris reposent dans ces galeries souterraines. Dans ce but, elle se propose d'édifier au-dessus de l'entrée principale des catacombes une chapelle funéraire où seraient célébrés des services commémoratifs

Cet édifice, situé dans le 14e arrondissement, à l'ancienne barrière d'Enfer, sur le territoire de la paroisse Notre-Dame-des-Champs, à un point très-éloigné de l'église actuelle de cette paroisse et de l'emplacement de la nouvelle église pro-

jetée, serait érigé en chapelle de secours; il servirait ainsi de lieu de culte à la population du quartier.

Les conséquences de la grande Exposition de 1867 commencent à se faire sentir pour le prix des logements dans le quartier avoisinant l'École militaire et le Champ de Mars, car il paraît que les propriétaires qui logent habituellement les officiers de la garde casernes à l'École militaire et à Grenelle ont fait savoir à leurs locataires que pendant le cours de l'Expostion le prix de leurs loyers serait doublé.

On assure que l'autorité militaire s'occupe de cet état de choses et songe sérieusement à convertir en logements d'officiers une partie des bâtiments retranchés de l'hôtel des Invalides, et qu'on destinait dans le principe à un casernement de quelques bataillons.

Nous voyons avec plaisir, dit un journal de New-York, que les États de l'Ouest, particulièrement l'Indiana, s'occupent activement de l'Exposition universelle de 1867. La plupart se montrent très-mécontents des mesquineries du Congrès et font des arrangements plus convenables pour leur propre compte, de manière à être dignement représentés au congrès industriel de l'année prochaine. Il est certain que le « Grand Ouest » n'a qu'à vouloir pour briller au premier rang parmi les diverses sections des États-Unis.

Aux dernières courses de Newmarket, c'est un cheval français, Tourmalet, qui a gagné le *towne plate*. Une autre jument, portant un nom français, mais dont nous ignorons l'origine, la Méchante, a remporté un prix de la même importance.

Du reste, on continue à donner les noms les plus étranges aux chevaux de courses. Ainsi, à ce même Newmarket, le *Beaufort handicap* a eu pour gagnant Anti-Macassar, suivi de près par Sealskin (peau de phoque)!

Time is money, le temps c'est de l'argent, est l'épigraphe d'un journal de Sydney (Australie).

Sur la porte du bureau, le visiteur est informé que l'on ne peut parler au rédacteur sans avoir delié sa bourse.

Voici quelles sont les conditions:

Les personnes qui désirent une audience sont invitées à acheter un billet d'admission à la porte de la salle d'attente.

1 heure,	10 shillings.
1/2 heure,	6 shillings.
1/4 d'heure,	3 shillings.

Etc., etc.

Avis aux rédacteurs assiégés par les importuns!

En épousant Agilulphe, duc de Turin, la reine des Lombards, Théodelinde, lui fit présent de cette couronne de fer qui devait devenir si célèbre dans l'histoire d'Italie. Elle consiste en une bande large d'environ quatre doigts ornée de ciselures et de pierreries, tournée en forme de diadème antique et garnie à l'intérieur d'une bande de fer de la largeur d'un doigt.

Assurément si on regardait à la matière, cette couronne devrait s'appeler la couronne d'or; mais le nom de couronne de fer a prévalu dans le temps à cause de ce petit cercle de fer, formé, dit-on, d'un des clous de la Passion, envoyé à Théodelinde, par Grégoire le Grand, pour la récompenser d'avoir combattu l'arianisme. Quelques auteurs assurent que la présence de ce fer dans cette couronne attestait que les peuples courageux devaient toujours au fer l'or dont ils pouvaient s'enrichir.

Depuis le règne de Théodelinde, sous la domination autrichienne, cette couronne a toujours été conservée dans le trésor de Monza. C'est là qu'en 774 Charlemagne la reçut du pape Adrien Ier. En 1452, elle fut apportée à Rome pour le couronnement de Frédéric IV, et en 1530, à Bologne, pour celui de Charles-Quint. Le 26 mai 1805, à Milan, Napoléon Ier la réunit à la couronne impériale.

Aujourd'hui elle se trouve encore entre les mains des Autrichiens, qui la transportèrent à Vienne lors de la guerre de 1859.

A l'occasion de l'anniversaire centenaire de la réunion de la Lorraine à la France, l'empereur d'Autriche vient de faire don à la nouvelle église de Nancy de beaux vitraux peints, estimés 6,000 florins.

On sait que la Lorraine, donnée en 1735 à Stanislas Leczinski, roi de Pologne, fut définitivement annexée au royaume de France, lors de la mort de ce prince en 1766.

Le conseil municipal d'Amiens, réuni en séance extraordinaire, a voté à l'unanimité une adresse à l'Impératrice pour la remercier, au nom de la ville, d'être venue, par une démarche pleine de courage et de charité, rendre l'énergie et l'espérance aux malades frappés par l'épidémie et à toute la population victime du fléau.

Le conseil a décidé, en outre, qu'il sera frappé et envoyé à l'impératrice une médaille commémorative de sa visite à Amiens.

On annonce qu'à la cour de cassation de Turin le procureur général Deferrari a prononcé ses conclusions dans l'affaire du prince de Crouy-Chanel contre l'ex-duc de Modène, en revendication du titre de marquis d'Este. Ces conclusions sont entièrement favorables au prince de Crouy-Chanel.

Le docteur Beke s'était trop hâté d'annoncer le prochain retour en Angleterre des prisonniers européens du negus d'Abyssinie. Le terrible Theodoros ne lâche pas ainsi sa proie. Qui plus est, il est furieux contre le consul Cameron, qu'il avait convié à sa table, et qui, après avoir décliné cette invitation, a profité d'un moment où on ne songeait plus à lui pour tenter de s'évader à cheval. L'infortuné diplomate anglais a été repris et jeté de nouveau en prison.

On a tout lieu d'espérer que cette captivité ne sera pas de longue durée. Théodoros a bien promis de renvoyer ses prisonniers dans leur pays, mais avant cela il veut que le gouvernement anglais lui donne l'assurance de ne pas le tourmenter par la suite et de n'exiger aucune réparation pour sa conduite envers le consul de Sa Majesté britannique.

TH. DE LANGEAC.

LE STELVIO

Le col du Stelvio, à travers lequel les Autrichiens ont en ce moment même plusieurs campements, forme la limite entre le Tyrol et la Valteline. Une colonne de pierre y marque la frontière précise des deux territoires. D'un côté, on lit cette inscription : *Territorio tirolese*, et, de l'autre, celle-ci : *Territorio lombardo.* Le sol s'élève à 2,844 mètres au-dessus du niveau de la mer ; aussi la température y est-elle fort basse, et les pics presque constamment couverts de neige.

La route carrossable du Stelvio est la plus élevée des Alpes. L'Autriche la fit construire, de 1821 à 1824, dans un but stratégique, par les ingénieurs Donegani, Domenici et Parri, et par l'entrepreneur Talacchení. Elle voulait pouvoir transporter rapidement des troupes du Tyrol en Italie, sans être obligée de traverser la Suisse. Ce fut principalement sur le versant tyrolien qu'on eut à vaincre de grandes difficultés.

Pour que, de Prad au col, la route ne montât pas de plus de sept centimètres par mètre, il fallut décrire quarante-huit grands zigzags. On juge quel effet pittoresque peut offrir un tel paysage.

De Stilfs à Bormio, c'est pour le voyageur un sujet incessant d'admiration. Tantôt le chemin s'encaisse, tantôt il surplombe les vallées; sombres forêts de sapins, cascades bruyantes, rocs dentelés, pics neigeux s'unissent pour former une étrange variété de tableaux au milieu d'une unité grandiose. La route du Stelvio, qui a partout une largeur de quinze pieds et demi, a coûté, dit-on, près de trois millions.

Après tant de frais pourtant, le versant italien paraît aujourd'hui de beaucoup le mieux entretenu. Faudrait-il croire à une tactique des Autrichiens, qui négligeraient leur territoire, dans le but d'en rendre l'accès plus difficile? Ce serait à coup sûr un faible moyen de défense; et l'on ne doit probablement s'en prendre qu'à l'incurie locale du mauvais état de la route tyrolienne.

HENRI MULLER.

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(suite et fin [1])

De lourdes pierres venaient frapper Ludovic sans relâche et lui arracher des cris de douleur. Peut-être serait-il resté longtemps dans cette attitude; mais une partie des assaillants vint attaquer d'un autre côté, de sorte que les projectiles atteignaient souvent le prêtre. Celui-ci, sorti de son évanouissement, s'efforçait d'éloigner Ludovic de lui.

— Laissez-moi mourir, dit-il, laissez-moi être martyr; ne vous exposez pas davantage pour moi. Je prierai pour vous dans le ciel... Allons, mon brave et excellent fils, donnez-moi un baiser d'adieu

Mais Ludovic ne répondait pas; toute son attention était dirigée sur les pierres qui volaient autour d'eux; tous ses soins étaient de couvrir le corps du prêtre de ses bras et de ses épaules, comme d'un bouclier. Le nombre des assaillants devint enfin si grand que le jeune homme ne suffit plus à protéger le religieux. Il jeta ses bras au cou du père Franciscus et se pressa étroitement sur sa poitrine.

— Voici le baiser que vous m'avez demandé, mon père, s'écria-t-il, mais ce n'est pas un baiser d'adieu... Non, mourons ensemble pour notre Dieu... Moi aussi je serai martyr... quelle belle certitude!

Sa voix s'éteignit et il cacha sa tête dans le sein du père Franciscus.

Ils se seraient laissé tuer sans aucun doute dans cette position, mais une lourde pierre qui s'abattit sur le corps du père Franciscus lui arracha un grand cri. Ludovic se dégagea vivement de l'étreinte du prêtre, bondit debout avec égarement, et, à travers une grêle de pierres, regarda dans les rues s'il n'y avait aucun secours à attendre. Tout à coup il aperçut au loin dans la rue de la Porte des Vaches quelques hommes qui s'approchaient et qu'il reconnut

Une expression de joie illumina son visage et il cria d'une voix qui atteignit une puissance surnaturelle.

Ludovic était aussi agenouillé à côté du père Franciscus et aidait Wolfangh à bander ses blessures. C'était surtout sur Ludovic que le prêtre fixait son œil terne et abattu

— Ah! vous êtes sauvé, mon bon père, dit le jeune homme avec tendresse; votre blessure se guérira... Vous serez encore longtemps notre ange protecteur.

— Ludovic, mon fils bien-aimé, dit le prêtre, le Seigneur a disposé de moi : il m'a accordé la couronne du martyre. Je mourrai... non pas de la blessure que vous pansez; mais une pierre... la dernière... m'a écrasé la poitrine. Je le sens... mon âme s'efforce de se dégager des liens du corps; — elle veut remonter au ciel; mais ne pleurez pas sur moi; mon sort est trop beau...

Ludovic ne répondit rien; seulement il contempla fixement les traits du prêtre.

— Vous m'aimez donc beaucoup? dit le père Franciscus tandis que Ludovic lui pressait la main.

Ces paroles firent verser au jeune homme un torrent de larmes.

— Oh! oui, vous m'aimez beaucoup! répéta le prêtre. Je prierai pour vous, Ludovic...

Le père Franciscus fut alors relevé avec précaution par Wolfangh et Schuermans, et, soutenu par eux avec sollicitude, fut conduit lentement vers la rue de l'Empereur, tandis que Van Halen et les autres amis de Ludovic se tenaient prêts à faire payer de la vie le moindre outrage à celui qui oserait se le permettre.

Ils arrivèrent enfin à la demeure de Godmaert où Thérèse les introduisit.

VIII

Godmaert et sa fille étaient assis l'un à côté de l'autre dans la bibliothèque; ils étaient immobiles et plongés dans cet état d'anxiété et d'attente qui concentre toutes les forces de l'intelligence sur un seul point. Depuis une demi-heure, ils n'avaient pas prononcé une parole; ils semblaient dormir les yeux ouverts. Ils savaient déjà comment les églises avaient été saccagées, pillées et profanées, et comment on avait chassé et maltraité les prêtres et les religieux. Godmaert se désolait au fond du cœur à la pensée qu'il avait jadis prêté son aide aux hérétiques; il songeait avec effroi au père Franciscus dont il ignorait le sort.

Gertrude n'était pas moins torturée par de terribles pensées. Depuis la nuit précédente elle n'avait pas revu Ludovic. Personne n'avait pu lui donner sur lui le moindre renseignement. Le père Franciscus n'était pas venu la voir, lui qui, dans toutes les circonstances tristes ou périlleuses, était toujours à côté d'elle comme son ange gardien. Ses craintes, ses angoisses, ses inquiétudes se traduisaient par ces mots souvent répétés.

— Oh! ils sont morts! ils sont morts!

— Wolfangh! Wolfangh!

Puis il couvrit de nouveau le prêtre de son corps.

Au nom de Wolfangh, les pierres parurent s'attacher aux mains des assaillants; ils s'interrogèrent des yeux et regardèrent aux alentours s'ils verraient apparaître vraiment l'homme redouté qui portait le nom de Wolfangh.

Bientôt une dizaine d'hommes vinrent se joindre à Ludovic; c'étaient ses amis qu'il avait laissés à l'hôtel de ville.

— Wolfangh! Schuermans! s'écria-t-il en découvrant le

[1] Voir les numéros 540 à 551.



LA RÉSERVE PRUSSIENNE QUITTANT LEIPZIG, POUR REJOINDRE L'ARMÉE DE BOHÊME; dessin de M. A. Mattenthale.



LES ÉQUIPAGES DES AMBULANCES PARTANT DE BERLIN, dessin de M. L. Burger.



PROMENADE DE S. S. LE PAPE, EN DEHORS DE LA PORTE DU PEUPLE, A ROME; dessin de M. A Zwehlen. — Voir page 454.

père Franciscus, voyez comme ils traitent le meilleur des hommes... un prêtre septuagénaire!

— Ah! s'écria Wolfangh avec joie, il y a des hommes plus méchants que moi! Le sang des assassins va couler!

Il jeta un regard de pitié sur le père Franciscus, un regard de menace sur ceux qui l'avaient maltraité; puis il saisit de chaque main un poignard et rentra sa tête dans les épaules... un mugissement semblable à celui d'un taureau sauvage sortit de sa poitrine, et il se précipita en avant, comme un bélier d'assaut...

Avant que Schuermans et les autres pússent le suivre, plus d'un scélérat se débattait déjà, baigné dans son sang, et en un instant les rues avoisinantes furent désertes. Seulement on entendait au loin retentir comme un cri d'alarme :

— Wolfangh! Wolfangh!

Alors Wolfangh revint au père Franciscus; il contempla avec une profonde indignation le noble visage du prêtre rendu méconnaissable par un masque de boue et de sang: mais, après avoir été comme pétrifié pendant quelque temps par ce navrant spectacle, il quitta Ludovic et ses amis et courut à la maison en face. Malgré ses coups et ses appels réitérés la porte ne s'ouvrit pas.

Wolfangh entra en fureur; désespéré il tordit le marteau de fer de la porte; mais son caractère entier et indomptable reprit tout à coup le dessus : un instant après, il était armé d'une lourde pierre de taille empruntée à la maison en construction. Serrure et verrou sautèrent, et la porte s'abattit avec fracas.

Peu après Wolfangh sortait en courant de la maison: d'une main il tenait un vase rempli d'eau et de l'autre de la toile de lin. Il s'agenouilla à côté du prêtre, lava sa tête et son visage et pansa ses blessures avec l'habileté d'un chirurgien.

On put s'apercevoir alors du terrible changement qui s'était fait chez le père Franciscus. La perte de son sang lui avait ôté toutes ses forces; son visage décomposé était plus que pâle; il avait pris une teinte cendrée; ses lèvres étaient de la même couleur que les ardoises meurtrières qui gisaient autour de lui. Et cependant un céleste sentiment de soumission à la volonté du Seigneur, un sourire comparable à celui des anges, rayonnait sur la physionomie du prêtre.

Tout à coup Thérèse se précipita dans la bibliothèque en s'écriant :

— Ils sont là! Ils sont là! Ludovic et le père Franciscus!

Un cri de joie de Gertrude répondit à l'annonce de Thérèse. La jeune fille bondit, et, les bras levés au ciel, s'élança vers la porte.

Mais lorsqu'elle vit les vêtements souillés de boue de Ludovic, lorsqu'elle remarqua ses mains couvertes de traces sanglantes, et surtout lorsque son regard tomba sur le prêtre, alors elle fut frappée d'un coup terrible. Elle s'arrêta tremblante au milieu de la salle, poussa un cri déchirant, et s'affaissa sans connaissance.

Godmaert couvrit son visage de ses mains pour échapper à ce douloureux spectacle.

Le prêtre était mourant; il était plutôt porté et entraîné que soutenu par Wolfangh et Schuermans; ses jambes traînaient sur le sol et n'avaient plus la force de former des pas. Cependant son cœur n'était pas encore brisé, ni son intelligence éteinte.

On le déposa avec précaution dans un fauteuil où il s'affaissa pesamment et resta sans mouvement.

Gertrude n'avait sans doute pas perdu tout à fait connaissance, car elle revint à elle d'elle-même et se leva. Dans cette circonstance, seule elle conserva la présence d'esprit nécessaire. Tandis que toutes les personnes présentes contemplaient silencieusement le prêtre ou se lamentaient à haute voix, Gertrude appela les domestiques de la maison. Elle envoya l'une chercher un chirurgien, l'autre un médecin; les autres allèrent prendre des coussins, des linges, du vin et des boissons fortifiantes.

La jeune fille donna ses ordres en tremblant et comme si elle eût eu la fièvre. Puis sans s'inquiéter ni de Ludovic ni d'aucun autre, elle s'approcha du prêtre et voulut le faire placer dans un bon lit; mais il s'y opposa, et prenant la main de Gertrude, il lui dit, tandis qu'un radieux sourire entr'ouvrait ses lèvres blêmes :

— Ma fille chérie, épargne-toi cette peine, ton bon père s'en va vers Dieu. Le père Franciscus quitte ce monde... mais pourquoi pleurerais-tu sur moi... qui ressens des joies inconnues? j'ai vécu longtemps, mon enfant; le Seigneur m'a comblé de ses faveurs, et maintenant... maintenant il m'accorde, à moi indigne, la grâce la plus haute... je meurs pour son saint nom!

Ces paroles firent sur l'âme de la jeune fille une impression tout autre qu'on n'eût pu s'y attendre. Au lieu de fondre en larmes, son visage s'illumina; une sorte de sourire y apparut, et ses yeux se fixèrent sur le prêtre, comme dans une céleste contemplation. Ce changement venait de ce qu'elle avait vu briller sur la pâle figure du prêtre une expression de divine sainteté; de ce que les paroles du vieillard, pleines d'une joie du ciel, lui avaient fait comprendre qu'une mort semblable, si elle devait arriver, serait vraiment un bonheur et une grâce de Dieu. L'impression que la jeune fille ressentit fut telle, que la tristesse disparut de son cœur pour faire place à une calme résignation.

— Oh! je vous comprends, mon bon père, répondit-elle au prêtre. Oui, vous pouvez mourir... Vous pouvez quitter ce monde, et votre Gertrude ne pleurera pas, ne se plaindra pas... car une vie plus belle vous attend... le ciel s'ouvre pour vous recevoir.

En ce moment un médecin entra dans la salle. Sans adresser la parole à personne, il alla droit au prêtre, saisit sa main et la considéra attentivement.

Tous les spectateurs parurent sortir tout à coup de leur triste abattement et se rapprochèrent en même temps du médecin; Godmaert lui-même fit rouler son siége jusqu'auprès du prêtre.

Après une longue et générale anxiété, Ludovic dit au médecin :

— Il y a encore de l'espoir, n'est-ce pas, maître Wallensius?

Le médecin ne répondit point; mais Ludovic ayant répété sa question, il laissa doucement retomber la main du prêtre et dit d'une voix sèche :

— Encore une demi-heure au plus!

Un morne silence suivit ces terribles paroles. Godmaert, qui était assis au côté du père Franciscus, passa ses bras autour du cou de son ami mourant et cacha son visage sur sa poitrine, et il dit en versant un torrent de larmes sur les vêtements du prêtre :

— Oh! mon père, mon ami, dites-moi que vous me pardonnez; car le remords déchire mon cœur. Je le sais, une partie de votre sang innocent doit retomber sur moi, si vos prières ne le détournent pas de ma tête. Pardonnez-moi, j'ai aidé à la profanation des temples de mon Dieu; j'ai aidé à la destruction de notre antique foi; j'ai une responsabilité terrible à supporter dans tous les sacriléges commis, car j'ai poussé mes concitoyens à commettre les excès affreux qui vous coûtent la vie. Oh! pardon! pardon!

Godmaert contempla en ce moment le visage du prêtre; il y vit un sourire angélique, une expression si touchante et si douce, qu'il porta à ses lèvres la main glacée du père Franciscus et y déposa un baiser de reconnaissance.

— Oh! vous m'avez pardonné! s'écria-t-il avec joie.

Les yeux du vieux prêtre commençaient à s'éteindre, c'était visible. D'abord il ne répondit pas aux supplications plaintives de Godmaert, mais il réunit toutes les forces qui lui restaient, comme s'il allait parler pour la dernière fois. Par un léger mouvement de la tête, il fit signe à Ludovic et à Gertrude de s'approcher, et dès qu'ils furent auprès de lui, il dit d'une voix faible :

— Mes enfants! je vais mourir, je le sens!

Le ton sur lequel ces paroles furent prononcées ne laissait pas le moindre doute sur leur vérité. Gertrude tomba à genoux devant le prêtre et força Ludovic à prendre la même attitude à côté d'elle.

Le père mourant poursuivit :

— Godmaert, oui, vous avez erré — et péché — mais votre repentir est sincère... Au nom de Dieu... dont je suis le serviteur, je vous pardonne! Ne vous laissez pas affliger par la crainte que les ennemis de notre foi triomphent. L'Église de Jésus-Christ est invincible... C'est dans la persécution qu'elle puise sa gloire; c'est dans la lutte qu'elle trouve sa force... Wolfangh, l'abbé de Saint-Bernard vous dira ce que vous avez à faire... La vie du cloître calmera vos passions... Vous trouverez grâce devant le Seigneur! Et vous, mes chers enfants, merci de votre affection pour moi. Ne chancelez jamais dans votre ardent amour pour Dieu, dans votre ferme attachement à la seule foi qui sauve... Gertrude! Ludovic! vous serez unis quand l'Église... aura déposé son vêtement de deuil... Du haut du ciel... mon âme... veillera sur vos enfants... Soyez heureux!... Aimez-vous...

Sa voix s'éteignit et devint indistincte. Par un suprême effort des forces vitales, il étendit la main droite sur la tête des deux amants agenouillés, et parut les bénir en priant. Sa main ne tarda pas à s'affaisser sans force. Il leva encore une fois les yeux au ciel, et comme une lumière qui, avant de s'éteindre, jette une dernière étincelle, il prononça d'une voix distincte ces belles, ces sublimes paroles :

— Gloire à Dieu au plus haut des cieux... et... paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

HENRI CONSCIENCE.

FIN.

LE PAPE EN PROMENADE

Pie IX n'ira pas cette année à Castel-Gandolfo. Castel-Gandolfo, situé sur une ravissante colline qui domine le lac d'Albano, est, comme on sait, la maison de campagne des papes, qui, de temps immémorial, ont coutume d'y aller passer avec leur cour quelques semaines au cœur de la belle saison. Si le pape se prive aujourd'hui d'aller occuper sa délicieuse résidence d'été, il n'est pas pour cela confiné absolument dans le Vatican, et il essaye de compenser, par de fréquentes excursions, la privation volontaire qu'il s'impose en ce moment. On rencontre assez souvent dans la campagne des environs de Rome son équipage entouré par l'escorte ordinaire de dragons pontificaux.

Un correspondant veut bien nous communiquer un dessin représentant le Saint-Père au retour d'une de ses promenades. Le lieu de la scène est cette route qui conduit, en longeant le Tibre, de la porte Angélique à Ponte-Molle et à la place du Peuple, une des principales entrées de la ville éternelle. Notre gravure n'a pas besoin de commentaire : tout au plus pourrions-nous noter la piété naïve des paysans agenouillés sur le passage du chef de l'Église, si ce trait de mœurs locales n'était assez ordinaire pour que la remarque en soit en quelque sorte inutile.

FRANCIS RICHARD.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Un nouvel aimant. — Les déchets métalliques des ateliers. — Invasion du charançon conique dans les jardins fruitiers des environs de Paris. — Les insectes en mer. — Les charançons — Les araignées. — Les mites. — Les scolopendres. — Les cancrelas. — Les fourmis et leurs corps de ravageurs. — Les insectes du sel. — Les foraminifères des pierres de taille et de la craie de Paris. — Un million d'êtres dans un pouce carré de matière. — Les foraminifères.

Si vous voulez vous procurer un aimant doué d'une force magnétique remarquable, il vous suffira de ramasser dans un atelier de tourneur en fer ou en acier une de ces longues spirales que le tour détache du métal en œuvre et que jusqu'ici on jetait dédaigneusement dans la rue.

Un physicien, M. Griess, a constaté par hasard que ces longs rubans tortillés possédaient une polarité permanente et agissaient comme de véritables aimants.

Les rognures de fer surtout jouissent de cette propriété au plus haut degré. Des observations suivies attentivement et renouvelées démontrent que le pôle sud se détermine dans le bout du ruban métallique attaqué le premier par le tour, que l'extrémité opposée devient le pôle nord, et que la direction de la spirale exerce une certaine influence sur l'intensité du magnétisme produit.

On peut désormais, à l'aide de ces déchets dédaignés, attirer une aiguille, la repousser, la faire tourner sur elle-même si elle se trouve supportée par un pivot, et se donner le plaisir d'opérer tous les phénomènes qu'on obtient d'un véritable aimant.

Tandis que M. Griess découvre une propriété si peu prévue dans des rebuts d'atelier, les habitants des villes de Ville-d'Avray, de Sèvres et des environs de Paris font une découverte beaucoup moins agréable. Les poiriers de leurs jardins se trouvent envahis et ravagés par un insecte jusqu'ici presque étranger à cette partie de la France, et que les entomologistes appellent du nom barbare de *rhynchites conicus*, que nous traduirons par celui de *charançon conique*.

On le reconnaît à sa taille de très-petite dimension, à ses élytres d'un brun fauve, à son bec court et à ses antennes coudées.

Sa femelle, dès les abords du printemps et quand apparaissent les premières pousses des arbres, s'adresse aux plus tendres de ces pousses, et, s'aidant de son bec et de ses pattes, y ouvre un petit trou entre les trois nœuds supérieurs. Dans cette excavation, à peine visible et qui va s'évasant à mesure qu'elle s'enfonce, la bestiole dépose un œuf de forme oblongue et d'un blanc tirant sur le jaune. Elle choisit pour commettre ce méfait le moment du matin où le soleil commence déjà à répandre de la lumière et de la chaleur; elle n'opère ni pendant la nuit, ni pendant la pluie, ni même quand il fait du brouillard.

Le trou percé, l'œuf pondu et déposé dans un nid végétal, la femelle du charançon conique se remet au travail et ne tarde point à couper comme on le ferait à l'aide d'un instrument tranchant la pousse qui contient son œuf et qui reste suspendue à la branche par quelques fibres d'écorce ménagées à dessein.

L'insecte empêche, en agissant ainsi, la séve de se porter avec abondance vers la pousse blessée, d'y réparer sa lésion et de la cicatriser, et d'asphyxier et de noyer la larve contenue dans l'œuf. Elle provoque ensuite la fermentation que la décomposition ne peut tarder à produire dans cette même pousse et qui produira la chaleur nécessaire à l'éclosion de ce même œuf.

Malgré tout ce que ces calculs et ces combinaisons du charançon conique présentent d'ingénieux, nous engageons les horticulteurs à leur déclarer une guerre à mort et sans merci; car les charançons, plus que les autres insectes peut-être, jouissent d'une fécondité effrayante, et si l'on n'y prend garde, si l'on ne parvient point à les détruire ou du moins à en diminuer de beaucoup le nombre, une poire ne tardera point à devenir une sorte de phénomène dans les jardins fruitiers de Paris.

De toutes les espèces d'animaux qui tendent à envahir le domaine que l'homme se conquiert par son travail, les insectes se montrent les plus redoutables; ils désolent ses jardins, ils ravagent ses cultures, ils pénètrent dans ses habitations, et ils le poursuivent même jusque sur ses navires.

Je me souviens d'avoir lu dans le journal d'un officier de marine les détails les plus singuliers sur la présence des insectes à bord d'un bâtiment qui faisait un voyage de circumnavigation.

Cet officier racontait que les navires, pour peu qu'ils séjournent dans les régions tropicales ne tardent point à se peupler de toutes sortes d'insectes : charançons, araignées, mites, fourmis, cancrelas et scolopendres. Les mites font tomber en poussière les lainages; les araignées tendent partout leurs toiles, les cent-pieds infectent la cale, où ils se nourrissent de matières ligneuses en décomposition; les cancrelas s'attaquent aux substances grasses, aux cuirs, aux vêtements, aux conserves alimentaires et au tabac lui-même, qu'ils infectent par leur seul contact visqueux et nauséabond. Les femelles de ces derniers recherchent pour déposer leurs œufs les vêtements, accrochent et collent ces œufs aux poils des tissus, et le premier soin des nouveau-nés est de former un large trou à la place qui leur sert de berceau. Quant aux charançons, le biscuit attire leur préférence.

L'amiral Baudin m'a raconté que dans une courte expédition de quatre mois à peine, ces terribles mangeurs avaient dévoré, gaspillé, réduit en poussière et mis hors de service *vingt mille kilogrammes* de biscuit, et presque réduit l'équipage à la famine. Quant aux fourmis, elle ses réfugient dans les jointures des pans de bois qu'entre-bâillent à la longue les mouvements du navire et l'action combinée de

la chaleur et de l'humidité. Une fois installées, elles coupent et abattent à l'aide de leurs fortes mandibules tout ce qui peut les gêner et les mettre à l'étroit, se creusent des galeries arc-boutées soigneusement, et de ce camp fortifié et à peu près inexpugnable elles envoient en expédition des colonnes de pillards pour ravager les fruits, le sucre, les confitures, et les conserves. Tout devient leur proie. Si la boîte qui contient le sucre ne se trouve point accrochée à une cordelette imprégnée d'huile de coco, et si on ne trace point un cercle à la craie autour des fruits, il ne restera bientôt plus à bord de sucre mangeable. Heureusement l'huile retient captives les déprédatrices et le cercle de craie leur oppose une barrière qu'elles ne franchissent jamais sans qu'on sache pourquoi.

Toutefois, les fourmis se rendent parfois utiles à bord. Elles détruisent les blattes ou cancrelas, de la chair desquels elles se montrent fort friandes ; aussi attaquent-elles ces insectes, longs parfois de cinq à six centimètres, et en viennent-elles toujours à bout, dussent-elles revenir mille contre un. Le monstre vaincu, quelqu'une des combattantes va porter au quartier général cette heureuse nouvelle. Aussitôt des colonnes de fourmis arrivent de toutes parts pour transporter le gibier dans la forteresse. Rien n'arrête les colonnes serrées, qui ne tardent point à accourir. Elles descendent le long des cloisons à pic, et ne tiennent point compte des obstacles, de quelque nature qu'ils soient. « J'ai vu un jour, raconte un témoin oculaire, j'ai vu des fourmis faire franchir à un cadavre de cancrelas une hauteur de plus de deux mètres le long d'une muraille à pic, où des moulures et des cordons saillants augmentaient les difficultés. Les fourmis tournaient en partie ces obstacles en faisant monter à grand renfort de poussées leur butin le long d'un pilastre à surface unie. Mais quand elles arrivaient à une sorte de chapiteau saillant de quelques centimètres, presque toujours le cancrelas culbutait, tombait par terre et entraînait dans sa chute les travailleuses les plus acharnées. Des courriers expédiés à la colonie ne tardaient point à ramener de nombreux renforts; et on se remettait à l'œuvre avec une ardeur nouvelle, pour subir presque toujours un nouvel échec : il fallait donc recommencer souvent plus de quarante fois de suite avant de réussir à faire dépasser le chapiteau à la pièce de gibier. Une fois cet obstacle franchi et ce problème résolu, il devenait facile de traîner le cancrelas jusqu'au trou, sur le rebord de la corniche. »

Au reste, les insectes sont partout, dans l'air, sur la terre, au fond de la terre, dans l'eau, et même dans des dissolutions chargées de substances minérales où certes l'on ne devrait point s'attendre à trouver vivants des êtres organisés.

C'est ainsi que dans les salines du Midi, après avoir fait passer successivement l'eau de la mer dans une série de bassins toujours de moins en moins profonds, et où elle s'évapore graduellement, on finit par l'amener dans un dernier réceptacle où, débarrassé du peu de liquide qu'il contient encore, le sel se forme en petits cristaux.

Un singulier phénomène, appelé *le saunage de la table,* précède toujours cette cristallisation.

L'eau saturée de sel et arrivée à sa dernière étape prend peu à peu à sa superficie une couleur rosée et exhale une odeur qui rappelle assez distinctement le parfum de la violette.

Longtemps personne ne songea à se rendre compte de cette coloration et de cette odeur bizarres. Enfin quelques entomologistes, témoins d'un fait aussi curieux, résolurent de chercher le mot de l'énigme et examinèrent au microscope la pellicule rose et parfumée. Ils découvrirent alors que *le saunage de la table* résultait d'une multitude de végétaux et d'êtres microscopiques qui avaient jusque-là habité l'eau saturée de sel, et qu'à la fin, cette eau, devenue trop dense pour qu'ils continuassent à y vivre, les faisait remonter à sa surface, où ils ne tardaient point à expirer et à se décomposer.

Les végétaux sont de petites plantes en forme de globules qui servent d'aliment à des millions d'animaux microscopiques, appartenant à la famille des crustacés *brachiopodes,* c'est-à-dire dont les pattes brachiales leur servent à la fois d'organes de la respiration et de la locomotion.

Comme le corps de ces crustacés est transparent, on voit à travers leur carapace les débris végétaux dont ils se nourrissent et qui les rendent aussi roses que les plantes globulaires au milieu desquelles ils se trouvent.

Il n'y a là, du reste, rien de plus étonnant que l'énorme quantité d'êtres microscopiques dont se composent les pierres de taille.

Un pouce carré de moellon contient environ un million de débris d'êtres qu'on appelle *foraminifères,* nom qui, soit dit en passant, signifie *percé de trous,* et qu'on pourrait traduire familièrement par le mot *écumoire.*

Le ciment calcaire, qui unit entre eux les squelettes pétrifiés, ne se compose lui-même que de débris des mêmes êtres.

Les foraminifères de la craie de Paris se composent d'une coquille à plusieurs cloisons et percée de trous communiquant d'une cloison à l'autre.

Les animaux qui habitaient ces carapaces ressemblaient à de petites bourses gélatineuses dont la partie postérieure se trouvait renfermée dans le fond de la coquille. On n'a pu encore, à l'aide du microscope, constater la forme de leur bouche et de leur canal alimentaire; on n'a découvert que leurs tentacules relativement fort longs, et qui sans doute sont rétractiles.

On trouve vivantes des espèces analogues aux foraminifères de la craie de Paris dans les bancs sous-marins qui obstruent trop souvent les golfes et les détroits, et préparent des pierres de taille pour les générations lointaines.

M. d'Orbigny a compté dans une once de sable des Antilles trente-huit mille foraminifères.

S. Henry Berthoud.

SALON DE 1866

Peinture (paysage, animaux, nature morte) : MM. Riou, Auguste Bonheur, Von Thoren, Hagemann, Verlat, Philippe Rousseau, Vollon. — *Sculpture :* MM. Franceschi, de la Planche, Cambos et Cabet.

Nous voici enfin arrivés au terme de ce compte rendu, interrompu deux ou trois fois par le canon, et auquel M. de Bismark s'est plu à enlever les trois quarts de son intérêt.

Je n'ai qu'un nom à ajouter à mon dénombrement des paysagistes. C'est celui de Riou, à peine connu, il y a cinq ou six ans, comme caricaturiste, et qui est en train de se faire une célébrité comme imagier. Riou prodigue à des illustrations de tout genre une imagination qui est à la hauteur de tous les sujets. Beaucoup de caractère, de grandes qualités pittoresques, et par-dessus un sentiment de grandeur qu'on n'est pas habitué à chercher dans ces petites improvisations. Quelle poésie mélancolique et sauvage dans son *Nid de l'Aigle, forêt de Fontainebleau,* dont ce journal donnait dernièrement la gravure ! Se douterait-on que ce grandiose est à quelques lieues de Paris ? Voilà du moins un tableau, une impression, et non plus, comme tant de paysages d'aujourd'hui, une simple copie, une *étude.*

Dans la peinture d'animaux, je ne citerai que quatre noms :

M. Auguste Bonheur, qui dessine presque aussi admirablement que sa célèbre sœur. C'est dommage que son grand troupeau de bœufs, vu par un effet de soleil couchant, soit d'une couleur un peu creuse. Ce soleil-là, on le voit presque au travers de leur peau.

M. Von Thoren. Même observation. Ajouterai-je que les bêtes de M. Von Thoren semblent un peu vidées ?

M. Hagemann. Voilà au moins de la peinture robuste dans son modelé, et solide en même temps que délicate dans sa coloration. Le petit tableau de M. Hagemann, — un âne et deux ou trois moutons ou chèvres, si j'ai bonne mémoire, en plein soleil, — était une des perles du Salon de cette année.

M. Verlat enfin, dont *la Chasse aux lévriers* est aussi une œuvre excellente, non moins solidement peinte, et de la touche la plus ferme et la plus énergique. J'avoue que je n'aime pas autant les deux singes de son *Plus lourd que l'air.* Je ne sais si j'y mets de l'amour-propre, mais le singe le plus réussi de M. Verlat me semble être, jusqu'ici, celui qu'il a peint en mon déshonneur, il y a deux ou trois ans.

Je ne compte plus M. Philippe Rousseau parmi les animaliers. Depuis ses *Chrysanthèmes,* il est reconnu qu'il est le roi de la peinture de fleurs.

Dans les natures mortes, nous rencontrons MM. Vollon et Claude.

M. Vollon peint, presque aussi bien que Chardin, les victuailles, les fruits, les légumes, les [illegible], les casseroles, tout ce qui constitue les *intérieurs de cuisine;* mais quelle idée a-t-il d'y ajouter la cuisinière ? Quelle témérité de la faire si grande ! Quelle mélancolique lubie de la peindre si noire et de la barbouiller ainsi de suie ou de cirage ! C'est ici que Chardin triomphe, lui dont les jolies cuisinières sont d'un teint si lumineux, si frais et si appétissant.

Quant à M. Claude, il marche sur les traces de M. Vollon. Mais ce débutant va d'un bon pas. Et j'engage les maîtres du genre à se bien tenir.

Je quitte les peintres sur cet heureux pronostic. Il est temps de passer aux sculpteurs.

Ici encore il ne me sera pas trop difficile d'être court. Le moyen de parler de ce qu'on n'a pas vu ? Et qui oserait dire qu'il a vu, bien vu cette exposition de sculpture, où il faisait si triste, où il faisait si froid ?

Je ne suis pas de ceux toutefois qui partent de là pour jeter la pierre à l'administration. Il est bon de noter qu'elle n'a fait que donner aux sculpteurs ce qu'ils avaient demandé à cor et à cri comme une grâce. Il leur fallait cette galerie Ils ne voulaient plus entendre parler du jardin où l'on avait à la fois trop d'espace et trop de lumière. Trop d'espace, disaient les uns, c'est-à-dire qu'on pouvait tourner autour des statues, et les voir sous toutes leurs faces, ce qui ne laissait pas d'être gênant pour celles dont toutes les silhouettes n'étaient pas également réussies. Trop de lumière, disaient les autres, c'est-à-dire que la lumière, tombant à flots par l'immense voûte de cristal du jardin, noyait sans merci tous les petits détails d'exécution dans les figures exposées, et ne laissait subsister absolument que les grandes lignes, les grands plans, les grandes masses. Or, combien se fait-il aujourd'hui d'ouvrages conçus selon ce programme du grand art ?

En somme donc, le vrai défaut de l'exposition au jardin, c'était d'exiger trop de qualités chez les exposants. Évidemment c'est là un défaut très-utile, et dont un artiste a mauvaise grâce à se plaindre. Aussi le jardin est-il redevenu à la mode. Le grand Ajax aussi, dans *l'Iliade,* est partisan du grand jour, *quand même.* — « O puissant Jupiter ! crie le fils de Télamon, fais-nous du moins périr à la lumière, si ton désir est que les Argiens périssent ! »

Une chose m'a frappé à l'exposition de sculpture : c'est sa variété. Le fait était certainement très-nouveau, et ce seul point de vue elle méritait d'être étudiée plus qu'elle ne l'a été.

Vous diriez un art en voie de se révolutionner. Hier encore la sculpture ne connaissait qu'un point de départ, l'étude de la nature, et qu'un but, l'imitation de l'antique. On ne s'écartait guère de cette route unique et convenue. Aujourd'hui tout le monde s'éparpille en une foule de directions différentes.

M. Franceschi, auteur d'une des plus jolies figures de cette année, semble s'en revenir à l'art français du XVIIIe siècle. Ne pourrait-elle pas être de Pigalle ou de Pajou, cette *Hébé* si svelte, si coquettement coiffée, si gracieusement contournée, assise à demi sur l'aigle de Jupiter, qui l'entoure de ses ailes déployées et relève la tête vers elle ? Les bras et le torse sont peut-être d'une forme un peu sèche Mais quelles jambes ! A ameuter toutes les lorgnettes de l'Opéra !

Marcello. — Pour ne nommer cet artiste de distinction que par son nom de guerre, — Marcello — cherche plutôt la sculpture fière et accentuée de Michel-Ange. Son exposition consiste en deux bustes du même personnage. L'un représente *Marie-Antoinette à Versailles;* l'autre voudrait représenter la même Marie-Antoinette *au Temple.* Je ne vois pas beaucoup, à vrai dire, la différence de ces deux têtes, qui devraient rappeler deux situations si violemment contrastées : — une bouche souriante ici, amère là, deux coiffures, deux ajustements différents, — c'est tout, et ce n'est pas assez. Pour savoir combien une captivité de quelques mois devait avoir changé cette pauvre reine, on n'a qu'à se rappeler deux lugubres détails : ses beaux cheveux avaient blanchi, elle avait perdu un œil ! — Cette réserve faite, on peut louer ce qu'il y a de grand, de ferme et d'énergique dans cette sculpture peut-être un peu dure, qui rappelle la facture des portraits peints de Bronzino.

Il y a encore quelque chose de florentin dans les lignes allongées, dans l'élégance un peu maniérée de l'*Enfant à la Tortue,* de M. de la Planche. N'est-ce pas le *Mercure* de Jean de Bologne, debout sur la tête de Borée, qui lui a suggéré l'idée de dresser un enfant sur le dos de sa tortue, de manière à allonger encore sa figure au moyen de l'accessoire, et à leur donner plus de sveltesse et d'élan ? Très-bien composé. Un peu maigre peut-être dans les indications anatomiques.

M. Cambos, lui, fait songer à Prud'hon. Ce n'est pas qu'il lui ressemble par le galbe général de sa forme, qui est plus pleine, peut-être plus lourde. Mais il le rappelle un peu, me semble-t-il, par le choix de son type, le jet de ses ajustements, la grâce juvénile de ses attitudes. Rien de plus neuf et de plus charmant que sa *Femme adultère,* se pelotonnant et se baissant pour laisser passer les pierres de ses insulteurs, et croisant ses deux bras tremblants au-dessus de sa tête.

M. Cabet reste fidèle à la mémoire de Rude, son beau-père et son maître. Sa *Douleur,* esquisse d'un bas-relief pour un tombeau, a toute la simplicité, la finesse, l'habileté de main qui distinguaient le talent du grand statuaire dijonnais. Pose très-jolie, bien que très-naïve. La figure est assise; d'une main elle se voile le visage; l'autre main pend sur le genou.

Jean Rousseau.

(La fin au prochain numéro.)

LA CATHÉDRALE DE WORMS

La cathédrale (ou Dom) est le seul édifice de Worms qui soit resté debout après le terrible siége du maréchal de Créqui, en 1689. Commencée en 996 par l'évêque Burchard et inaugurée en 1016, en présence de l'empereur Henri II, cette église appartient à la famille romane des cathédrales à double abside, style qui engendre naturellement quatre clochers, supprime les portails de façade et ne laisse subsister que les portails latéraux.

Quand on y pénètre, l'impression est à la fois variée et forte. Les fresques bizantines, les peintures flamandes, les beaux bas-reliefs du XIIIe siècle, les chapelles exquises du gothique fleuri, les tombeaux de la renaissance, les armoiries dorées et coloriées, les entre-colonnements peuplés de statuettes, composent un ensemble extraordinaire, où tous les styles, toutes les époques et toutes les fantaisies vous apparaissent à la fois

Dans une grande chapelle basse on admire une piscine baptismale, urne immense sur le pourtour de laquelle est figuré Jésus-Christ entouré des apôtres. Une autre chapelle renferme, outre le tombeau de sainte Embède, sainte Barbède et sainte Wellebède, un magnifique bas-relief représentant Daniel dans la fosse aux lions.

Quand on visite la cathédrale de Worms, l'esprit, évoquant un des plus grands événements de l'histoire, se reporte à cette fameuse diète de 1521, où Charles-Quint déclara Luther hérétique et schismatique et le mit au ban de l'empire.

X. Dachères.

Tout ce qui concerne l'administration, ainsi que les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. Émile Aucante, *administrateur de* l'Univers illustré.

Émile Aucante.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoit, 7.



LA CATHEDRALE DE WORMS, d'après une photographie. — Voir page 455.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ
ET A L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 556.
Samedi 21 Juillet 1866.

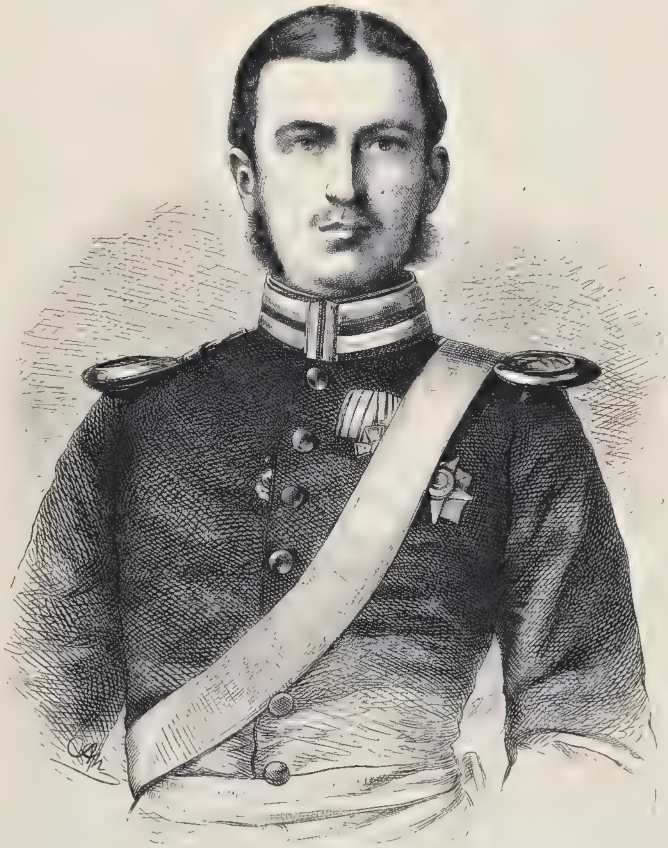
Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Opéra : reprise de *Roland à Roncevaux*. — Les Aveugles. — Les pérégrinations de Roland. — Ce qu'il faut entendre par *musique d'orphéon*. — Tarte à la crème ! — Un acte d'opéra au Mont-de-Piété — M. Dulaurens, Mmes Mauduit et Hamakers, M. David. — Opéra-Comique : *José-Maria*, opéra-comique en trois actes, de MM Eugène Cormon et Henri Meilhac musique de M. Jules Cohen. — MM. Montaubry, Melchissédech, Mmes Galli-Marié et Béla

Il faut que ce Roland soit vraiment un brave pour avoir osé reparaître par cette chaleur sénégambienne qui dépeuple les salles de spectacle au profit des frais ombrages et des concerts en plein vent. Sélika elle-même, *l'Africaine* au teint de bronze, y eût regardé à deux fois. Heureuse audace pourtant puisque le public était accouru — le grand public, s'il vous plaît, le public de l'aristocratie et de l'intelligence — et qu'il a salué de ses bravos les plus vifs



LE PRINCE CHARLES DE HOHENZOLLERN, PRINCE DE ROUMANIE, d'après une photographie.
Voir page 462.

l'œuvre et ses nouveaux interprètes. Ils étaient venus là aussi, ces Aveugles dont Albéric Second esquissait si vigoureusement la physiologie dans une de ses dernières chroniques :

« Voulez-vous les faire blêmir de rage ? Le spectacle de l'épilepsie n'a-t-il rien qui vous dégoûte ? Annoncez devant eux sans ménagement, sans périphrases, la venue d'un grand poëte.

« La publication d'un beau livre.

« La représentation d'une œuvre éclatante

« L'apparition d'un comédien hors ligne.

« L'exposition d'une œuvre d'art sans défaut.

« Ils diront en écumant que vous êtes un âne, que votre place est à Charenton. Ils démontreront par *a* plus *b* que le [illegible]

« Et si le public vous donne raison, s'il ratifie votre jugement, s'il envahit le théâtre, s'il acclame le poëte et le comédien, s'il assiége la boutique du libraire, le public est un ramassis de philistins, un simple banc d'huîtres.....

« Ce sont les aveugles de cette catégorie dont la cécité résistera à tous les effets de la science. — Jamais, quoi qu'on [illegible] le soleil. »

[illegible] *Affaire Clemenceau* une platitude et *Roland à Roncevaux* un opéra mort-né. Or cette œuvre infime, dont le succès, à les entendre, avait été une surprise, elle a été jouée à l'Opéra soixante fois de suite et elle aurait pu tenir l'affiche bien plus longtemps encore si *l'Africaine* ne fût venue se jeter à la traverse. En province [illegible] *Roland* a été donné plus de quarante fois, Marseille, Toulouse, Montpellier, Nîmes — sans parler d'une vingtaine de scènes secondaires, depuis Toulon jusqu'à Brest, depuis Avignon jusqu'à Carpentras, sans parler non plus des villes étrangères : Bruxelles, Gand, Anvers, La Haye, Copenhague, Genève, ont ratifié le jugement du public parisien. La partie semblait bien et dûment gagnée, n'est-ce pas ? — pour vous et pour moi peut-être ; mais non pour les messieurs en question. — « Il faut attendre, disaient-ils ; il faut voir la reprise. » — Eh bien, *Roland* a été repris et il a été accueilli comme aux premiers jours. J'en appelle à tous ceux qui assistaient à cette belle représentation. N'est-il pas vrai qu'en plusieurs endroits, après le final du premier acte et celui du troisième, après le grand trio, après le chœur qui suit les couplets de Ganelon, un frisson électrique a parcouru la salle entière [illegible] dans chaque poitrine, que l'enthousiasme était général, universel, sincère et n'empruntait rien, cette fois, au zèle des chevaliers du lustre ?

Ne pouvant nier l'effet produit, on s'ingénie à rabaisser la valeur de l'œuvre. Le mot d'ordre, vous le connaissez déjà : « C'est de la musique d'orphéon. » — Musique d'orphéon, voilà le « tarte à la crème » des détracteurs de *Roland*. — Pour ma part, je ne saisis pas bien.

Qu'est-ce qu'on entend par là ? — Que les chœurs de Mermet sont d'un rhythme entraînant, d'une éclatante sonorité, de ceux qui par la franchise de leur allure et l'habileté avec laquelle ils sont écrits pour les voix, conviennent mieux que d'autres à de grandes masses d'exécutants ? — Eh bien, [illegible] *Marseillaise* [illegible] de *Freyschutz*, [illegible] *Charles VI*, la prière de *la Muette*, la *Bénédiction des Poignards*, sont aussi de la musique d'orphéon : ils n'en sont pas plus méprisables pour cela, et Mermet aurait mauvaise grâce à se plaindre d'être maltraité en aussi bonne compagnie.

Veut-on [illegible] par *Roland* [illegible] chants guerriers et chevaleresques ? Mais ne les réussit pas qui veut, ces morceaux-là. Cherchez dans la longue liste des opéras, au répertoire de la scène française et italienne, et dites combien vous en trouverez qui méritent d'être cités.

Et puis, là, franchement, n'était-ce pas ici la couleur obligée, et eussiez-vous voulu que, dans un sujet épique, le compositeur se laissât aller aux rêveries allemandes ou aux tendresses italiennes ?

Mais il y a plus : le reproche est d'une injustice criante.

Oui, sans doute, il y a de la fanfare dans *Roland* : on y sent respirer le souffle belliqueux des temps héroïques : l'époque de la chevalerie y revit tout entière, avec son choc d'épées et d'armures ; avec ses grâces courtoises, ses loyales et généreuses allures : le côté chevaleresque, voilà la note dominante [illegible] celle de *Robert-le-Diable*, comme la passion religieuse, celle des *Huguenots* et du *Prophète*, comme la simplicité et la grandeur alpestres, celle de *Guillaume-Tell*. — Est-ce là tout, cependant ? Et le grand air d'Alde, d'une mélodie si distinguée [illegible] suavité adorables, la ballade si finement ciselée du *Roi Salomon*, que j'aurais voulu voir, par parenthèse, rétablie à cette reprise ; les airs de ballet si coquets et si piquants, le récitatif : *Rayonnantes beautés*, d'un charme si pénétrant, le duo si tendre et si ému : *O dame de beauté*, le récit de Roland à Turpin, d'une originalité si puissante, le trio magnifique qui le suit, une inspiration dramatique de premier ordre, la [illegible] *Guillaume-Tell* : les stances pathétiques et grandioses qui terminent l'opéra, — voyons, sont-ce là des morceaux d'orphéon ou des pas redoublés, et devant cette simple énumération [illegible]

Singulières gens que nous sommes ! Il se trouve, par fortune, que nous possédons un compositeur capable de mener à bien cette entreprise immense que l'on appelle un grand opéra. [illegible] l'assister de nos conseils et de nos sympathies. Bon pour des Italiens, cela ! nous autres, nous tirons volontiers sur nos troupes. Nos balles sont des balles et pourvu qu'elles portent, peu nous importe qui ils vont frapper.

Heureusement que celui dont j'ai parlé ne porte pas.

Un mot plus vrai est celui de George Hainl. Il montait *Roland à Roncevaux*, et venait de faire répéter le troisième acte. Quelqu'un l'aborde et lui demande son opinion sur la partition.

— Ma foi, répond George, je ne puis vous dire qu'une chose : il y a là un acte, un acte... on prêterait dessus au mont-de-piété !

A l'intérêt de la reprise se joignait celui d'une distribution nouvelle.

Dulaurens, qui succédait à Gueymard, est pour nous une vieille connaissance. Nous l'avons entendu, pendant plusieurs années, chanter ici les rôles du répertoire avec cette voix de cuivre qui faisait dire de lui qu'il avait avalé une trompette. La trompette y est toujours, mais non plus stridente et gutturale comme autrefois : sans rien perdre de son éclat et de sa vigueur, elle a gagné en rondeur et en souplesse. Si elle est toujours un peu rebelle à l'expression, au moins ne la [illegible] donne au chant une allure niaise et moutonnière. Dans tous les passages qui demandent de l'ampleur et de la puissance, dans l'air : *Superbes Pyrénées*, et dans la fameuse rentrée du final du troisième acte, il a littéralement enlevé son public. On le dit engagé à Bruxelles pour la prochaine saison. Sans cela l'Opéra n'eût sans doute pas manqué de se l'attacher pour décharger Gueymard d'une partie du répertoire, dont le poids commence à devenir un peu lourd pour ses épaules.

Les progrès de Mlle Mauduit sont [illegible] plus sensibles. Sa voix s'affermit et s'égalise de plus en plus. Sa jeunesse, son accent sympathique, l'expression intelligente qu'elle apporte à la fois dans son chant et dans son jeu donnent au rôle d'Alde une valeur qu'il n'avait pas avec Mme Gueymard. Elle a dit en perfection son air : *Le soir, pensive, au pied des Pyrénées*. Si dans le trio : *Mon cœur* [illegible] la faute n'en est pas à elle, mais à Dulaurens, dont les exagérations vocales jurent ici avec le sens des paroles : où il ne faut être que pathétique, il s'évertue à être violent : qu'il mesure son chant sur celui de Mlle Mauduit, et le trio sera rendu comme il doit l'être, avec sa note exacte et précise.

Comme Dulaurens, M [illegible] le sentiment vrai de la situation. Elle chante trop fort le petit nocturne : *Un rendez-vous aux clartés des étoiles*, et lui enlève ainsi son caractère mystérieux et poétique. Elle est d'ailleurs charmante sous son costume oriental.

David est superbe dans son rôle de Turpin, le pontife-guerrier. Sa voix chaude, vigoureuse, bien timbrée y fait merveille. Warot, Dumestre et Castelmary interprètent très-convenablement ceux du [illegible], de Ganelon et de [illegible].

Il ne faut pas non plus oublier, parmi les attraits de cette reprise, le délicieux ballet moresque où Mlles Laure Fonta, Fioretti, Beaugrand, Bossi, Baratte, Montaubry, Morando, [illegible]

Le sort de *Roland à Roncevaux* est maintenant fixé : il ne quittera plus le répertoire.

~~~ Le même avenir est-il réservé à *José-Maria* ? Je ne dis pas non ; je dirais oui, certainement, si je n'avais appris à me [illegible] des enthousiasmes des [illegible] représentations.

Le poëme de MM. Cormon et Henri Meilhac est amusant, ingénieux, lestement troussé — du Scribe, première manière.

De Mazatlan à Cinaloa il n'est bruit que des exploits de José-Maria, le *Salteador*, un gaillard dont les exploits font pâlir ceux des Zampa, des Fra-Diavolo, des Schubry, des Gasparone, des Marco-Spada, et autres bandits d'opéra-comique.

Aussi trouverez-vous, comme moi, Diane Armero, la jolie veuve, bien imprudente de se hasarder, toute seule, à travers la montagne au pied de laquelle est assise l'*hacienda* du juge Corego. Il est vrai qu'elle y est attendue par don Fabio, son [illegible] neveu du juge. Don Fabio [illegible] Mais don Fabio est un joueur enraciné, plus sensible aux beaux yeux de la dame de pique qu'à ceux de Diane, et s'il a consenti au mariage que lui a ménagé son oncle, c'est uniquement à cause de la dot d'un million qui y est attaché.

[illegible] En côtoyant un étroit sentier, le cheval de Diane a fait un faux pas : elle allait être précipitée dans l'abîme, lorsqu'une main vigoureuse l'a retenue : cette main était celle d'un beau cavalier avec [illegible] rencontrés dans le cours du voyage : en la sauvant, il se contente de lui glisser ces mots à l'oreille : « Toutes les fois qu'un danger vous menacera, ne craignez rien : je serai là. »

Quel est ce cavalier ? Il n'a pas dit son nom : il a des allures bien étranges et, en le quittant, Diane s'aperçoit qu'elle a perdu son bracelet. Si, par hasard, il avait été volé ! Si ce héros de roman, ce sauveur n'était autre que José-Maria ? Mais non : le voici qui reparaît, il tient à la main le bracelet, et en le rendant à Diane, il lui jette un tendre et mélancolique adieu.

Attendez cependant

Diane est seule : elle revient du bal : sa camériste s'est retirée : tout dort dans l'*hacienda*, excepté la jeune femme qui rêve au bel inconnu. Tout à coup un homme se présente à ses yeux. C'est lui. — Qui, lui ? — José-Maria. Cette fois, il n'y a plus à en douter : l'amoureux a jeté son masque : le bandit se dévoile et, le pistolet sur la gorge, il invite la belle veuve à lui livrer sa dot, le fameux million qui est là, renfermé dans un portefeuille. Pendant qu'elle va le chercher, il s'amuse, comme un vrai brigand du grand monde, à feuilleter des partitions parmi lesquelles se trouve celle de *Fra-Diavolo*. L'orchestre joue en sourdine la ballade.

[illegible],
On vole à la postérité,

[illegible] Et le public [illegible] l'allusion et d'applaudir en se tournant vers M. Auber, qui assiste à la représentation [illegible]

Qui peut expliquer [illegible] Ce homme qui vient de la dépouiller, de la ruiner, Diane éprouve encore [illegible] elle de le livrer aux sbires que le juge Corego a envoyés à la [illegible] juge même en qualité de secrétaire, elle l'épargne encore [illegible] *Diamants de la Couronne* [illegible]

En perdant son million, Diane a perdu pour lui tous ses attraits. C'était jouer à qui perd gagne, elle retrouve son million, et la main qui le lui rend est celle qui le lui a ravi [illegible] qu'un faux bandit et le vol du million un moyen d'amener Fabio à renoncer lui-même à la main de Diane.

Et José-Maria ? Il n'a jamais existé, même à la cantonnade c'était un brigand imaginaire, inventé par des contrebandiers, dans le but d'éloigner les douaniers et d'exercer, en toute sécurité, leur petit commerce.

La musique, de M. Jules Cohen, est gracieuse et mélodique. On peut en faire à la fois la critique et l'éloge en disant qu'elle est un agréable [illegible] Auber. Parmi les morceaux les plus remarqués, je citerai : — au premier acte, les couplets de Fabio : *Vive l'ivresse du vin* que l'on a bissés, le récit de Diane et son air sur un mouvement de valse : *J'ai vingt ans*, la romance : *Adieu, Madame*, chantée par Montaubry : — au second, le plus riche des trois, les piquants couplets du *Secret*, le duo de Ponchard et de Mlle Bélia : *Il faisait noir*, celui de Montaubry et de Mme Galli-Marie, qui a seulement le tort de manquer de conclusion ; enfin le grand air de Montaubry, dont l'andante *Asile enchanteur*, et la strette syncopée : *Il faut de l'adresse et de la finesse*, ne manquent ni de charme ni de distinction [illegible]

L'auteur doit des remercîments à Mme Galli-Marie, très-[illegible] Montaubry, le phénix des ténors d'opéra-comique, et à Mlle Bélia [illegible] Conservatoire, Léon Melchissédech, qui débutait dans le rôle de Fabio, a de l'aisance, de la verve, de l'intelligence. Qu'il assouplisse sa voix un peu rude, qu'il affermisse ses intonations et réforme son *vibrato* trop continu, — et ce sera le [illegible]

La mise en scène très-bien entendue, les décors d'une excellente couleur locale [illegible] pittoresques, sont tout à fait dignes d'un théâtre impérial.

Des amis imprudents ont redemandé à grands cris M. Jules Cohen, qui a eu le bon esprit de ne pas reparaître. — Trop de zèle, jeunes gens, trop de zèle !

GEROME.

BULLETIN

Nanterre n'a pas le privilége exclusif du couronnement des rosières.

Dernièrement a eu lieu dans l'Arsakeion, à Athènes, une intéressante réunion qu'a honorée de sa présence S. M. le roi Georges, et à laquelle ont assisté tous les ministres, les autorités compétentes, les notabilités de la ville et l'élite du beau sexe. Il s'agissait de conférer le prix fondé par M. Pantias Rhallis, négociant grec de Londres. On sait que cet honorable citoyen a laissé par testament à l'Arsakeion une somme de 500 livres sterling, dont l'intérêt doit servir tous les ans à récompenser la jeune fille qui se sera fait le plus distinguer par sa conduite, son application au travail et ses progrès.

C'est la belle Mlle Irène Prinari qui a remporté le prix cette année.

Un journal annonce que la ville de Brême tremble pour son fameux vin de la Rose, Rosenwein, dont une seule bouteille vaut 2,750,000 rixdalers, soit 10 millions de francs, ce qui met le verre à 1,400,000 francs et la goutte à 1,400 francs !!!

Voici sur quelle base est fondé ce calcul, dont un financier [illegible]

Une pièce [illegible] contenant 204 bouteilles [illegible] en 1624, époque [illegible] tonneau, 300 rixdalers, ou 1,200 francs. En comptant les frais d'entretien de la cave, les contributions, les intérêts composés de cette somme, une pièce [illegible] 000,000 de rixdalers, une bouteille par conséquent en vaut 2,750,000

Pendant l'occupation française, quelques généraux de l'Empire vidèrent sans façon une quantité considérable de cette précieuse liqueur : aussi les bourgeois de Brême prétendent-ils que leur ville a payé à la France une plus forte contribution que toutes les villes de l'Allemagne réunies.
~~~

On avait dit que les vins du Johannisberg faisaient partie du butin enlevé par les Prussiens.

Fort heureusement pour les amateurs de ces crus célèbres, il n'en est rien; car nous apprenons que le prince de Metternich avait fait venir tous ses vins à Paris, où ils sont complètement en sûreté, et où les Prussiens n'ont plus d'autre chance de les boire qu'à titre de convives du prince et de la princesse de Metternich.

On lit dans le *Movimento*, de Gênes :

Les volontaires (femmes) ne sont plus une exclusivité anglaise : dans le 1er bataillon du 4e régiment des volontaires italiens, se trouve certaine Marietta Giuliani, de Chiavenna, qui, sous le nom d'Antonio Delfante, s'est enrôlée à Côme. Elle a 47 ans; elle porte l'uniforme garibaldien; elle a la même paye que les autres soldats : elle a un fusil, des cartouches et tout ce qui est nécessaire. Elle a déjà donné des preuves de courage dans les marches forcées, portant son fusil sur l'épaule; son fourrier, en distribuant des cartouches, ne voulait lui en donner qu'un paquet pour ne pas la charger : elle a exigé qu'on lui en donnât autant qu'aux autres. Elle est sous la surveillance d'un sergent, son compatriote. Tout le monde la respecte et chacun est prêt à la défendre.

TH. DE LANGEAC.

LA BOITE D'ARGENT

CONTE FANTASTIQUE

On peut voir, à six lieues de Paris, sur la route du Nord, un château ravissant, construction de Louis XIII, ce qui dit murs de briques, tourelles aux angles, aux toits d'ardoises allongés en forme d'éteignoir et surmontés de bouquets de fleurs en fer ciselé d'un goût très-heureux. Ce château, qui a commencé par être un couvent, a tout le confortable que certaines communautés monacales savaient donner, bien avant l'influence anglaise, à ce qu'elles appelaient leur humble retraite, si bien que le premier acquéreur de ce bâtiment n'a pas eu beaucoup de peine à en faire une des plus agréables résidences qui se puissent imaginer. Les cellules du premier étage sont devenues de belles chambres d'amis; l'escalier de pierre à rampe sculptée s'est simplement réchauffé d'un tapis, et les réfectoires et parloirs du rez-de-chaussée se sont aisément transformés en salon, salle de billard et salle à manger. Quant aux cuisines, elles étaient dans des conditions telles qu'elles ne pouvaient que perdre aux modifications : aussi les a-t-on respectées comme elles le méritaient. J'ignore si les premiers hôtes de cette demeure étaient hospitaliers, mais s'ils ont laissé un arriéré de ce côté-là, le propriétaire actuel l'a liquidé depuis longtemps, car il est impossible d'inviter avec plus de goût, de noblesse et d'affabilité. Malheureusement ce n'est pas, comme je le voudrais, du châtelain actuel que j'aurai à vous entretenir; sa modestie me fait un devoir de taire tout ce que je pense et tout ce que j'ai vu, mais je puis vous raconter une histoire dont une partie s'est passée dans cette maison, du temps du propriétaire antérieur.

Un jour d'un des mois de septembre qui se sont écoulés depuis cinquante ans (inutile, comme vous le verrez, d'assigner une date précise à une histoire du genre de celle que vous allez lire), plusieurs personnes étaient réunies au salon de ce château : une dame de quarante-cinq ans environ, veuve, mais supportant assez philosophiquement le veuvage, grâce à une grande fortune et à de nombreux amis, ayant été belle, étant encore bien, marquise par-dessus le marché, voilà pour cette dame, qui n'était autre que la châtelaine. A côté d'elle, une jeune femme, la baronne d'Ange; un joli nom, n'est-ce pas ? et une jolie personne, je vous en réponds. Cependant, ne comptez pas sur une description de beauté, palette connue, invariable, qui donne le blanc, le bleu, le rose pour premiers tons, et pour comparaisons l'azur du ciel, la perle des mers, l'or des blés, l'éclat de la neige, le noir comme l'ébène et le blanc comme le lis. Aimez-vous les brunes ? Eh bien, représentez-vous votre idéal de brun dans une jeune femme. Préférez-vous les blondes ? A votre aise ! je vous dirai que ma baronne était blonde. Vous voyez que je suis conciliant. C'est que je tiens avant tout à ce qu'elle vous plaise, d'autant plus que je ne sais vraiment pas si elle était blonde ou brune. Du reste, peu importe. La grâce peut être blonde ou brune, le charme brun ou blond, et la baronne était la grâce et le charme incarnés. Où est son mari ? Où est son amant ? me direz-vous, car, pauvres historiens du cœur que nous sommes, dès que nous mettons une jeune et jolie femme en scène, tout de suite il nous faut dire qu'elle aime et qui elle aime, comment, pourquoi, et de là entrer dans les différentes péripéties de l'amour, jusqu'à ce que nous la laissions heureuse ou morte dans la dernière ligne de notre livre. Eh bien ! soyez désappointés. La baronne n'a ni mari ni amant, et j'ajouterai qu'elle ne se sent pas plus de goût pour l'un que pour l'autre. Cependant, elle ne répond pas de l'avenir. En attendant, elle est veuve comme la marquise.

Il y a encore trois autres personnages dans le salon : un médecin de trente-cinq ans à peu près, du nom de Claudin, un vieux général du nom de Saint-Brun, et un riche banquier qu'au XVIIIe siècle j'eusse été forcé d'appeler Mondor, mais dont le nom véritable était Carillac.

Je crois, moi, que le général voudrait épouser la marquise, que le banquier voudrait épouser la baronne, et que le médecin, si cela arrivait, voudrait soigner la femme du banquier; mais ceci ne nous regarde pas.

— Messieurs, le temps est superbe, disait la marquise; vous ferez une belle chasse demain.

— Qui attendez-vous encore ? demanda M. Claudin.

— M. de Montidy.

— Charmant jeune homme, fit le général.

— Qui devrait être ici depuis une bonne heure, ajouta Mme d'Ange, car voici que cinq heures vont sonner.

— C'est étonnant, il n'est jamais en retard. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé.

— Comment vient-il ?

— Toujours à cheval.

— Il n'y a pas de danger, la route est superbe.

— Et il est fort bon cavalier.

— Il aura été retenu par quelque affaire.

— Voulez-vous que nous fassions une promenade en l'attendant ?

— Oui, certes.

— Joseph, dit la marquise à un domestique en mettant le pied sur le sable fin de la grande allée de son parc, si M. de Montidy vient, vous lui direz que nous sommes du côté de la faisanderie.

Les promeneurs s'éloignèrent en deux groupes. Ils étaient de retour à six heures et demie. Pas de M. de Montidy.

On commença à s'inquiéter. A sept heures, rien encore.

— Il ne viendra pas aujourd'hui, dit la marquise.

On venait de s'asseoir à table, car on dînait à sept heures au château, quand un laquais ouvrit la porte de la salle à manger et annonça :

— M. Julien de Montidy.

— Ah ! c'est bien heureux, s'écria la baronne, et vous arrivez à temps !

M. de Montidy serra la main que la marquise lui tendait, baisa celle de Mme d'Ange, dit familièrement bonjour au docteur, s'inclina respectueusement devant le général et salua le banquier, qu'il ne connaissait pas; puis il vint s'asseoir à la place qui l'attendait.

M. de Montidy était un jeune homme assez élégant, assez riche, assez beau, assez bon.

— Maintenant expliquez un peu comment il se fait que vous soyez en retard de trois heures; lui demanda la marquise.

— Oh ! ce n'est pas de ma faute. Regardez-moi.

— Le fait est que vous êtes un peu pâle.

— C'est mon excuse.

— Vous avez été malade ?

— Non, pas tout à fait.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Peu s'en est fallu que je ne vinsse ni aujourd'hui ni jamais.

— Expliquez-vous.

— Après dîner. Je ne veux couper l'appétit de personne.

— C'est donc bien dramatique ?

— Oui.

— Soit; mais si l'excuse n'est pas bonne, nous n'en serons que plus sévères.

On dîna gaiement comme on dîne entre amis, à la campagne, et, le dîner achevé, on passa de nouveau dans le salon.

— Voyons l'excuse, dit la marquise.

— Que supposiez-vous en ne me voyant pas venir ?

— Que vous l'aviez oublié, fit la baronne.

— Ceci est invraisemblable.

— Qu'il vous était arrivé un accident.

— A la bonne heure !

— Serait-ce vrai ?

— Vous brûlez, comme on dit aux jeux innocents.

— Mais le danger est passé ?

— Oui.

— Allons, on vous écoute.

— Avez-vous jamais vu quelqu'un tomber d'un quatrième étage ?

— Jamais, heureusement.

— Eh bien ! j'ai vu cela, moi, aujourd'hui.

— Où donc ?

— Rue Saint-Honoré.

— Ah ! mon Dieu ! un homme ou une femme ?

— Une femme.

— Jeune ?

— De vingt ans.

— La pauvre créature ! Est-ce un accident ou un suicide ?

— Un suicide.

— Elle est tombée près de vous ?

— Un pas de plus, j'étais dessous. Elle est tombée à mes pieds.

— C'est affreux !

— Je vous en réponds !

— Elle s'est tuée ?

— Sur le coup.

— Et sait-on pourquoi elle s'est jetée par la fenêtre ?

— Non. On faisait toutes sortes de commentaires autour de ce pauvre corps, mais vous comprenez bien que je ne me suis pas amusé à les entendre.

— C'est en venant que vous avez vu cela ?

— Non. Je rentrais chez moi prendre mon cheval pour venir ici. J'étais avec un de mes amis. Nous marchions assez vite. Tout à coup une chose tombe devant nous avec un grand bruit et un cri déchirant. C'était une femme. On s'empressa autour d'elle. Quant à moi, je n'en eus pas la force, je me sentis évanouir, je fus forcé de m'appuyer au mur pour ne pas tomber et je me détournai pour ne pas voir. J'avais un tremblement nerveux, et de retour chez moi, je suis resté deux heures à étouffer.

— Et votre ami ?

— Oh ! mon ami était bien calme, lui !

— Comment, bien calme ? Ce qu'il a vu là ne lui a rien fait ?

— Rien du tout.

— C'est impossible !

— C'est comme je vous le dis. Mais il est ainsi fait, rien ne l'émeut. C'est lui qui a ramassé le cadavre. Tandis que les uns fuyaient, que les autres accouraient curieux, mais inutiles, que les femmes criaient, que personne n'osait toucher à cette malheureuse femme, et que moi, je buvais un verre d'eau pour me remettre, lui se baissait tranquillement, relevait ce corps tout brisé, le prenait dans ses bras, sur lesquels ruisselait le sang, et le déposait dans une boutique, en disant : « Si elle en revient, elle aura du bonheur. » Puis, il m'a rejoint, et comme si rien ne s'était passé, il a continué de me narrer une aventure qu'il me racontait quand l'événement a eu lieu. Il n'avait même pas changé de couleur.

— Il y a des hommes comme cela !

— Il n'y en a qu'un, je crois; et j'ai mis la main dessus, à ce qu'il paraît.

— Et vous l'appelez votre ami ?

— Pourquoi pas ?

— Mais cet homme est indigne d'amitié !

— Mais il n'a pas de cœur !

— Quel âge a-t-il ?

— Il a mon âge.

— C'est le bourreau !

— Je ne crois pas.

— Que lui avez-vous dit, vous ?

— Rien. Je l'ai toujours vu aussi tranquille dans des circonstances où tout le monde était ému.

— C'est là une nature effroyable.

— Et il a vingt-deux ans ?

— Oui.

— C'est impossible !

— Nous sommes rentrés chez moi. Il s'est fait servir à déjeuner, et il a mangé du plus parfait appétit.

— C'est un franc-maçon !

Julien se mit à rire.

— Enfin, reprit-il, voilà ce qu'il a fait, tandis que moi je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes, et je me crois aussi brave que qui que ce soit.

— Aussi n'est-ce pas une preuve de courage qu'il a donnée, dit M. de Saint-Brun, qui se connaissait en courage.

— C'est une preuve d'insensibilité dont moi je serais incapable, quoique médecin, dit M. Claudin.

— Et j'affirme, moi, qu'il y aurait moyen d'émouvoir cet insensible, ajouta M. Carillac, qui parlait comme un homme qui croit qu'il y a de l'or dans ses paroles.

Il y a des émotions auxquelles on n'échappe pas, continua Mme d'Ange. Votre ami s'amuse de vous; c'est ce qu'on appelle un poseur, en termes communs.

— C'est possible, reprit Julien, mais alors c'est bien joué.

— Je parierais bien l'émouvoir, ce monsieur.

— Je ne crois pas.

— Est-il riche ? demanda le financier.

— Non.

— S'est-il battu ? interrogea le militaire.

— Jamais.

— A-t-il aimé ? dit à son tour la jeune femme.

— Personne.

— C'est un enfant, reprit le richard; je demande deux heures pour le mettre hors de lui.

— Et moi, cinq minutes pour le faire évanouir.

— Et moi deux mots pour le faire pleurer.

— Eh bien ! fit Julien, il y a une chose à faire.

— Laquelle ?

— Si madame la marquise le permet, je vais lui écrire de venir chasser avec nous.

— Oui, je vous le permets. Eh bien ?

— Eh bien ! chacun fera une épreuve sur lui, et s'il est ému un instant, si son cœur bat une fois, je perds le pari. Est-ce convenu ?

— Vous ne le préviendrez de rien ?

— De rien.

— Chacun fera son épreuve comme il l'entendra ?

— Bien entendu.

— Mais acceptera-t-il l'invitation ?

— Il n'a rien à faire.

— Et il viendra ?

— Dès demain.

— Soit !

Julien prit une plume et écrivit aussitôt à son ami. Il remit la lettre à un domestique, chargé de la porter le soir même, afin que le jeune homme pût être à la campagne le lendemain à midi.

On passa le reste de la soirée à questionner Julien sur cet étrange personnage.

— Est-il beau ? Est-il petit ? Est-il grand ? Est-il brun ? Est-il blond ? Est-il pâle ?

Questions auxquelles Julien se contentait de répondre :

— Je ne veux rien dire. Vous verrez.

Chacun put donc à son aise se figurer comme il l'entendait celui qui faisait la préoccupation générale, et d'après les suppositions qu'on se communiqua, il fut à peu près convenu qu'il devait être grand, mince, pâle, vêtu de noir, avec des yeux brillants, des dents blanches, des cheveux longs rejetés en arrière, et une démarche fantastique propre aux créatures d'Hoffmann.

Le lendemain à midi tout le monde était réuni au salon, et l'on attendait curieusement, quand un domestique ouvrit la porte et annonça :

— Monsieur le chevalier d'Ilo.



CAVALIERS DE L'AFGHANISTAN, d'après un croquis du capitaine W. S. — Voir page [illegible]



LE CANAL DE SUEZ. — MARCHÉ AU COTON DE ZAGAZIG; dessin communiqué. — Voir page [illegible]



TRIESTE. — Vue générale, d'après une photographie. — Voir page 463.

A cette époque-là, il y avait encore des chevaliers.

Tous les yeux se tournèrent vers la porte et l'on vit entrer un jeune homme de taille moyenne, blond, souriant, joufflu, et dont l'œil bleu, limpide, ouvert, accompagna d'un regard plein de douceur et de grâce le salut qu'il fit en entrant. Petits pieds, jolies mains, dents blanches, lèvres vermeilles, air de santé, teint rose, costume élégant, barbe à peine naissante, tout faisait du chevalier un être sympathique au premier abord. Il avait l'aspect d'un garçon bien nourri, d'un Apollon grassouillet, sans conséquence et bon à embrasser. C'était le vivant démenti de l'âme qu'on lui supposait. On se regarda avec étonnement; quelques sourires dédaigneux s'échangèrent et la conviction universelle fut que M. de Montidy s'était moqué de tout le monde. Julien, à qui l'effet inattendu que produisait son ami ne pouvait échapper, se leva, vint au-devant de lui, et l'amena vers la marquise, à qui il dit :

— Permettez-moi, madame, de vous présenter un de mes bons amis, M. le chevalier d'Ilo, qui pourra vous dire que mon retard d'hier a été complétement indépendant de ma volonté.

— C'est vrai, madame, fit le chevalier, et Julien mérite toute indulgence, surtout s'il veut bien en réclamer un peu pour moi, qui n'ai d'autre titre que son amitié à la gracieuse invitation que vous avez bien voulu me faire.

— C'en est un suffisant, monsieur, auquel, il faut vous l'avouer, se joignait une certaine curiosité.

Et en même temps la marquise, se faisant l'écho du désir de tous en abordant franchement la question, faisait signe au chevalier de s'asseoir, ce que celui-ci faisait avec une habitude parfaite du monde le plus scrupuleux.

Mme d'Ange ne le quittait pas des yeux. Quand au chevalier, il ne se doutait pas de l'intérêt qu'il excitait.

— Oui, reprit la marquise, M. Julien nous a raconté l'événement auquel vous avez assisté avec lui, et nous étions tous curieux d'en apprendre la suite.

— Mon Dieu, madame, je l'ignore complétement; mais elle ne peut pas être bien intéressante, puisque la jeune fille était morte.

— Et c'est vous qui l'avez relevée, monsieur?

— Oui, madame, répondit M. d'Ilo du ton le plus naturel

– Elle avait le crâne brisé?

Alexandre Dumas fils.

(La suite au prochain numéro.)

LE PRINCE CHARLES DE HOHENZOLLERN

Nous avons reçu de Bucharest une photographie d'après laquelle nous avons fait graver le portrait du prince Charles de Hohenzollern, appelé au trône des principautés moldo-valaques, dans des circonstances que tout le monde connaît, et dont la Sublime-Porte vient de ratifier l'élection.

Le prince Charles de Hohenzollern est né le 20 avril 1839. Avant son avénement, il était modestement chef d'escadron dans un régiment de dragons prussiens, et sa biographie ne présente aucune particularité digne d'être signalée. Nous n'avons donc qu'à donner ici quelques détails sur la famille à laquelle il appartient.

Il est le second fils du prince de Hohenzollern-Sigmaringen, chef actuel de la deuxième branche de la maison de Hohenzollern (la première est appelée Hohenzollern-Héchingen), lequel joint à son premier titre ceux de burgrave de Nuremberg et de comte de Véringen. On sait que les deux chefs des branches de Hohenzollern, par une convention du 7 décembre 1849, abdiquèrent le gouvernement de leurs principautés en faveur du roi de Prusse, en se réservant les droits de princes souverains, et en recevant, avec le titre d'altesse, les prérogatives de princes puînés de la maison royale de Prusse.

Le père du nouveau prince de Roumanie a été président du Conseil d'État et du ministère à Berlin, et il a le grade de général d'infanterie.

R. Bryon.

COURRIER DU PALAIS

Toujours M. le duc de Gramont-Caderousse. — Le même portrait peint par deux avocats. – Ce qu'on perd de son poids dans une course de chevaux. — Les suites indirectes d'un duel. — La famille Dillon — Dévouement d'un avoué. — Une séparation de corps à 80 ans. — Le bel âge pour plaider. — Un drame conjugal recueilli par Frédéric Soulié. — Une marquise qui veille au grain et au grenetier. — Naïveté d'un témoin. — Un proverbe arrangé ou dérangé.

La succession de M. le duc de Gramont-Caderousse poursuit sa course judiciaire.

Après les parents deshérités vient le docteur légataire universel; après Me Allou Me Nicolet prend la parole et, à son tour, il fait la biographie du testateur. Et, cette fois, la physionomie du gentilhomme gagne à changer de peintre et à changer d'audience. Le jour n'est plus le même ni le tableau non plus. Deux auditeurs qui n'auraient entendu qu'une cloche rendraient deux sons très-différents. Et certes, si sous cette impression chacun s'avisait de tracer le portrait du duc, ces deux portraits ne se ressembleraient aucunement entre eux et peut-être aussi ne ressembleraient-ils pas beaucoup au modèle.

Dans la dernière audience, la narration tourne à la flatterie et la flatterie au panégyrique. Le duc aurait été académicien ou sénateur, qu'il n'aurait pas obtenu un plus complet éloge.

La thèse de Me Nicolet diffère essentiellement de celle de Me Allou.

Celui-ci tend à ne faire de l'existence du duc qu'une longue et unique maladie, afin d'être plus certain que le docteur Déclat l'aura soigné dans la *dernière*, ainsi que l'exige le code.

Me Nicolet, au contraire, [illegible] les maladies [illegible] par les médecins; il se donne ainsi plus de chances pour que les soins du docteur Déclat se perdent et se confondent dans la quantité, et pour que la dernière maladie, cantonnée dans les derniers jours du défunt, échappe à la direction et à l'assistance du médecin bénéficiaire du testament. Selon l'avocat Tant mieux, M. le duc se portait à merveille jusqu'à ses derniers voyages, qui n'ont été que les étapes de sa mort.

Il se portait si bien qu'il a couru dans dix courses de chevaux en 1861, dans douze en 1862 et dans onze en 1863, total : trente-trois courses en trois ans. Or, savez-vous l'é[illegible] qu'on [illegible] dans ces violents exercices? L'avocat du docteur nous assure que, dans les quelques minutes que dure chaque course, chaque cavalier concurrent perd près d'un kilogramme de son poids. A ce compte, M. Ludovic de Gramont aurait perdu trente-trois kilogrammes de son poids. Or, vous entendez bien qu'il faut être fort comme un Turc et se porter comme le Pont-Neuf pour avoir les moyens de pouvoir ainsi, de gaieté de cœur, perdre soixante-six livres en courant.

Les deux avocats ont parlé du fameux duel dans lequel notre gentilhomme eut le malheur de tuer son adversaire. On sait que la cour de Versailles condamna le jeune duc à faire une rente de trois mille six cents francs à la mère de Dillon, rente réversible par douze cents francs sur chacune des têtes des deux frères aliénés du mort. L'infortuné Dillon laissait en outre une sœur toute jeune qui vivait près de sa mère et pour laquelle aucune éventualité de pension n'avait été stipulée. Vers ces derniers temps, la santé de Mme Dillon donnait des inquiétudes, et l'avoué de la famille ne songeait pas, sans une vive appréhension, à la destinée de cette jeune fille si elle venait à perdre sa mère.

La misère et l'isolement attendaient Mlle Dillon; pour conjurer ces fatales probabilités, M. Boinod obtint du tuteur de M. de Caderousse une disposition nouvelle dans la répartition de cette rente. Il fut convenu que Mme Dillon mère ne recevrait, sa vie durant, que trois mille francs au lieu de trois mille six cents, à la condition que ces six cents francs retranchés à la mère seraient, après la mort de celle-ci, dévolus à sa fille

Quoi de plus prudent, quoi de plus sage qu'une telle combinaison! Eh bien, voici maintenant ce qui est arrivé.

Mère et fille étaient malades à la fois dans le même appartement, dans deux chambres contiguës; la mère était assez malade pour mourir, et la fille assez malade pour ne pas comprendre la gravité de l'état de sa mère. Comme nous venons de le dire, la mère a succombé, et on a pu, dans les premiers moments laisser ignorer à la fille ce dénoûment fatal. Mais bientôt elle devina ce qu'on lui cachait, et alors sa douleur est devenue de la folie, une folie furieuse qui a nécessité le transport de la pauvre insensée dans la maison de Clermont, où réside depuis plusieurs années déjà un de ses frères frappé aussi de démence.

Quelle affreuse destinée! La mère de famille emportée par une cruelle maladie et, de ses quatre enfants, trois garçons et une fille, l'un tué en duel et les trois autres qui subsistent atteints de cette infirmité pire que la mort même, et qu'on nomme la folie.

M. Boinod a été le soutien affectueux et l'appui dévoué de cette famille : il a présidé aux obsèques de la mère et au transport de la fille dans la maison qui l'a recueillie. Aucun de ces détails si pénibles, aucune de ces interminables démarches, de ces formalités infinies n'a rebuté ni lassé sa patience, et au milieu de cette existence absorbante des affaires, il a pu suffire à cette œuvre de la pitié et du dévouement.

Tout ce que l'ami le plus généreux et le parent le plus attentif aurait pu faire, il l'a fait.

Il est impossible de mieux justifier l'origine du mot *avoué*. Il dérive assurément de *advocatus*, appelé au secours. C'est dans ce sens que Charlemagne et Pépin furent appelés *les avoués de l'Église*.

Le récit de ce débat autour d'une fortune de trois millions nous a mené un peu loin. Nous dirons avec le tribunal à qui elle restera.

Ce que nous pouvons dire tout de suite, c'est que le même tribunal a refusé de prononcer la séparation de corps entre les époux de B., séparation qui était demandée par la femme dans des circonstances véritablement curieuses à consigner ici.

La Fontaine a écrit quelque part :

Un octogénaire plantait.

Et il trouve cela extraordinaire. Il eût écrit : « Un octogénaire plaidait, » que la chose lui eût semblé moins insolite, d'après cette observation de mœurs que son ami Racine met dans la bouche de Chicaneau s'adressant à la comtesse, des *Plaideurs* :

Soixante ans! C'est le bel âge pour plaider.

Or, si soixante ans est le bel âge, quatre-vingts ans ne doit pas être un âge trop laid.

Voilà pourquoi M. et Mme de B. plaident ensemble. Ce sont deux vétérans du mariage, nous devrions dire deux déserteurs, puisque depuis cinquante ans ils vivent fidèlement séparés. Eh bien! cela ne leur suffit pas encore. Cette séparation amiable, qui date de 1816, ne les satisfait pas : la femme est insatiable. Elle sollicite encore la séparation judiciaire.

Nous connaissions déjà le mariage *in extremis*. Il appartenait à notre époque de nous révéler la séparation *in extremis*. Ce qui a rudement contrarié les prétentions de la femme, c'est une vieille histoire de 1816 qui dramatisa la rupture des deux époux.

Justement, et comme pour donner à la chose un ragoût de nouveauté et d'opportunité, un officier prussien y figure. Ils n'étaient pas encore à aiguille; mais on va voir qu'ils ne s'en tiraient déjà pas trop mal. Donc M. de B., le mari octogénaire d'aujourd'hui, mais le mari pétulant de 1816, venait d'épouser Mme de B., une des plus élégantes femmes de Paris. Ce mari était heureux avant l'invasion en général et avant les Prussiens en particulier. Mais quand nos amis les ennemis nous eurent envahis, les femmes firent partie de la conquête. Mme de B. fut de celles-là. Si bien, ou plutôt si mal qu'un superbe jour de juillet, le 5, je crois, de cette année 1816, le mari entra inopinément comme tous les maris qui veulent se donner une instruction gratuite, mais nullement obligatoire.

M. de B. fut immédiatement fixé; il rencontra un officier prussien faisant le siége de son quadrilatère conjugal.

Vous comprenez bien que ce spectacle ne put lui faire grand plaisir; il prit fort mal la chose et un combat à outrance s'ensuivit entre le séducteur et le mari, — un combat qui fit tant de bruit que plus tard Frédéric Soulié le décrivit de sa plume fiévreuse et puissante dans une nouvelle intitulée : *La Grille du Parc*.

Seulement, dans l'imagination du romancier, le combat a lieu au pistolet dans un parc : les deux adversaires se poursuivent d'arbre en arbre. Dans l'histoire, c'est à l'épée que les deux champions se mesurent : ils sont seuls, sans témoins, dans le jardin de l'hôtel qui leur sert de champ clos et de champ de bataille. Seule, l'épouse coupable assiste à cette mortelle lutte. Son visage pâle et livide est collé à la vitre de son salon donnant sur le jardin. Tremblante, éperdue, elle suit d'un regard effaré toutes les péripéties de ce terrible combat. Pour qui fait-elle des vœux?

Toujours est-il que l'avantage reste au mari. Le Prussien tombe grièvement blessé.

Cette tragique histoire n'a pas jeté un grand intérêt sur la demande de Mme B. Et comme d'ailleurs elle ne pouvait invoquer que des griefs datés de cinquante ans, faute de pouvoir trouver des témoins et des mémoires assez âgées et assez fidèles, son action a été repoussée. Les plaideurs ont la ressource de s'apostropher à la manière du grand maître des Templiers ajournant le roi de France, en parlant à sa personne :

Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année!

Toujours est-il que le tribunal des hommes n'a pas voulu séparer des époux si exemplairement désunis : ils continueront, comme par le passé, à vivre chacun à part, mais ils resteront unis en droit avant de l'être en éternité.

Le meilleur moyen de n'être pas séparée de son mari, c'est encore de n'en pas avoir.

D'autant plus que, par la liberté de mœurs qui court, un mari n'est pas indispensable au bonheur et aux coudées franches de ces dames. Ne s'acquittent-elles pas de tous les exercices de l'existence?

Qui fixera la démarcation entre les deux sexes? Les dames ont commencé par imiter notre costume et prendre nos cigares, nos cannes, nos cravaches. Bientôt elles auront tout pris : les voilà bachelières en droit, ès lettres, ès sciences Un pays voisin livre un notariat à leurs mains délicates.

Combien qui conduisent elles-mêmes deux fringants chevaux attelés à ces paniers d'osier que les carrossiers n'ont faits si bas qu'afin de permettre aux propriétaires de prendre gratis, et chemin faisant, un bain de pieds fourni par l'arrosage municipal!

Or, quand vous voyez ces belles dames crier : hop! hop! comme des écuyères du Cirque et jouer du fouet comme de véritables cochers, vous ne vous doutez guères qu'elles mettent, comme on dit, la main à la pâte et qu'elles font elles-mêmes la cuisine de leur écurie. Pourtant voici ce que nous apprenons à la cinquième chambre.

Mme la comtesse de T... est informée par une lettre anonyme que son grènetier, d'accord avec son cocher, met du foin dans ses bottes avec celui qu'il vole aux chevaux de la dame

Une lettre anonyme, on la méprise toujours beaucoup, mais on la lit toujours un peu.

Mme la marquise veillera au grain, ou pour parler plus exactement au grènetier. Celui-ci, qui n'a aucune raison pour voir lever l'aurore, la devance; et au mois de janvier, à six heures du matin, par un froid de loup, il va tranquillement porter cent bottes de foin à la marquise.

Coup de théâtre. Madame apparaît. Et jamais spectre de Banquo ou tête de Méduse ne produisit plus d'effet que la gracieuse présence de la belle éveillée, que grènetier et cocher eussent bien voulu transformer en belle endormie.

Que faire? On empile les cent bottes de foin sur la porte de l'écurie, de manière à enfermer la dame au milieu de ses chevaux. La voilà prisonnière; mais plus intrépide qu'Hippolyte et plus heureuse que Diomède, elle n'est ni emportée ni mangée par les chevaux que *sa main a nourris*; et, si empêchée qu'elle soit par cette captivité factice, elle reconnaît et constate que les cent bottes de foin se réduisent à quatre-vingts.

Elle écrit alors à son fournisseur une lettre littéralement à cheval, et le tribunal de première instance approuve la réduction faite par la marquise sur le mémoire de son grènetier.

Il y a bien eu à la sixième chambre une procession de marchandes à la toilette qui vendaient toute autre chose; mais la décence étant trop étrangère à l'événement, nous devons faire le huis clos sur ces jeunes dévergondages exploités et servis par de trop vieilles expériences.

Mieux vaut, pour finir, noter au passage quelques mots singuliers échappés à l'improvisation de certains témoins.

Dans une affaire d'assises où l'on acquitte un mari nommé Maillhac, accusé de tentative d'assassinat sur l'amant de sa femme, lequel était aussi contrôleur au théâtre des Folies-Dramatiques, ce qui n'aggravait pas sa situation, un témoin vient dire :

— M. Doujon s'est mis sous la mâchoire un réverbère pour se tuer.

M. le Président. — Un réverbère pour se tuer? (on rit). Vous voulez sans doute dire un *revolver*.

Un autre dans une affaire correctionnelle invoque pour sa défense un *alambic*, lisez *alibi*. Il est vrai que le même cite bien étrangement un proverbe trop connu.

— Monsieur le président, dit-il, quand j'ai commencé de me battre, tous mes camarades m'ont suivi comme les *moutons de Panurge*.

MARIE GUÉRIN.

LES CAVALIERS AFGHANS

Nous avons déjà entretenu plusieurs fois nos lecteurs de la ville d'Hérat, située, comme on sait, dans l'Afghanistan, sur les frontières de la Perse. [illegible] liers afghans faisant l'exercice. La cavalerie est le principal élément des troupes du pays, et ces troupes, malgré leur composition hétérogène, sont encore excellentes, car nulle part peut-être le cheval et l'homme n'arrivent à former un tout aussi [illegible] caractère. Suivant Vivien de Saint-Martin, le nom d'Afghans dérive d'une appellation indienne *açvaka*, les Cavaliers, épithète qui leur est appliquée dans les plus anciens monuments brahmaniques. Les cavaliers afghans manient tour à tour le sabre et la lance avec une rare dextérité. On l'on peut admirer [illegible] ennemi qu'ils poursuivent tandis que leurs chevaux sont lancés au grandissime galop.

FRANCIS RICHARD.

ZAGAZIG

Zagazig, [illegible] province égyptienne de Charkieh, est une ville d'environ 30,000 habitants. Il s'y tient un marché pour les cotons, dont notre gravure reproduit l'aspect animé. Si, du reste, l'introduction de la culture du coton en Égypte fut un bienfait pour ce pays, le voisinage du canal de Suez promet à Zagazig un accroissement d'importance considérable, lorsque les gigantesques travaux auxquels s'est voué M. de Lesseps seront complètement terminés.

H. VERNOY.

SALON DE 1866

(DERNIER ARTICLE)

Sculpture (fin). — MM. Carpeaux. — Carrier-Belleuse. — Victor Chappuy. — Millet. — Prouha. — Leroux. — Moulin. — Feugère des Forts. — Mage. — Blanchard. — Moreau. — Félix Martin. — Maniglier. — Thomas.

Je serais bien embarrassé de dire le maître qui préoccupe le plus M. CARPEAUX. Sa réputation s'est faite avant qu'il n'eût eu le temps de se faire une manière. Pour le moment, je crois voir un voyageur arrivé au point d'intersection de plusieurs chemins différents, et qui risque cinq ou six pas, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans s'être encore décidé pour un itinéraire définitif. Exemple, son fronton du *Pavillon de Flore*. Vous vous rappelez la composition. Au sommet, une femme tenant un flambeau, c'est la France. Aux deux côtés, deux hommes couchés, figures allégoriques qui représentent l'Agriculture et les Sciences. En bas, une jeune femme présidant aux jeux d'une bande d'enfants, symbole des félicités de la paix. Autant de divisions dans le monument, autant de styles. La figure de la France est parfaitement classique; mais les hommes dégingandés, musclés et contournés qui l'accompagnent ne semblent-ils pas avoir été modelés d'après les dessins de Gustave Doré? Voyez maintenant les enfants d'en bas, et leur nodosité, leur facture cahotée et houleuse; ne ressemblent-ils pas, trait pour trait, à ces enfants à prétentions herculéennes dont M. Preault a couronné les pavillons du Louvre?

Je dénonce tout cela, précisément parce que M. Carpeaux me semble un sculpteur d'un tempérament vigoureux et dont on peut beaucoup attendre. Il a le sentiment du caractère et de la tournure; il est plein d'imagination; les difficultés de la mise en scène ne l'arrêtent pas, et son fronton est une des compositions les plus compliquées et les mieux combinées qu'on puisse voir. Il sera complet le jour où il aura arrêté le style Carpeaux.

Pour la statue du *Prince Impérial*, je ne crois pas pouvoir en parler. Il est évident pour moi que cette figure, si [illegible] que possède M. Carpeaux, portraitiste, et qu'il a déjà montrées ailleurs. Mais il est impossible de juger ces questions de détail par le jour indécis où était placée la statue.

Quel est le style propre à M. CARRIER-BELLEUSE? Je dirais volontiers, c'est le style *Benoiton*, si ce n'était presque insulter un talent qui a ses côtés remarquables. Le fait est pourtant qu'il sent terriblement ce siècle de la poudre de riz [illegible] certaines parties; point de modelé ni d'anatomie très-cherchés [illegible] querez d'abord que cette tête se voit à peine, cachée qu'elle [illegible] — et ici nous arrivons aux qualités sérieuses de M. Carrier-Belleuse, — il faut convenir qu'il a de l'imagination, qu'il est plein d'habileté, qu'il sait plier une figure en cent attitudes [illegible] molle, est un peu *troussée*, a toujours du ragoût, et qu'on doit, [illegible] beauté même, donne à cette sculpture je ne sais quoi de lascif et de suspect qui justifie ma première appréciation.

Un homme qui compte parmi nos critiques les plus indépendants et nos écrivains les plus exquis, — il me semble que j'ai montré du doigt mon excellent ami Charles Monselet, — m'a écrit pour me recommander tout spécialement le [illegible] poses sur trois lignes dans une seule galerie. Mais on sait [illegible] puy peut se contenter de ce laissez-passer.

M. MILLET n'a fait qu'un petit portrait en pied d'une petite fille, que je mets fort au-dessus de son *Vercingétorix*, si gigantesque qu'il soit. Elle n'est vêtue que d'une petite chemise qui glisse de ses bras et la laisse à demi-nue; elle tient des grappes de raisin et des fleurs à la main; elle est délicieusement naïve et vivante en tout, type, attitude, exécution; notons pourtant que le galbe de ses jambes laisse à désirer. M. Millet a eu l'excellente idée de placer sa figure sur une vraie *selle* d'atelier, à socle mobile, si bien qu'on pourrait la faire tourner et la voir par tous les côtés. Pourquoi l'administration ne donnerait-elle pas dorénavant ce même piédestal à toutes les figures exposées? La dépense ne serait pas énorme, et cela permettrait de bien voir toutes ces statues qu'on ne peut pas toujours bien placer. Du reste, on a quelque chose d'analogue dans les musées d'Italie. Les tableaux y sont accrochés par un système particulier qui permet de les éloigner du mur, et de les mettre sous un jour convenable.

Jusqu'ici on comptait M. PROUHA parmi les sculpteurs qui se rapprochaient le plus des beaux maîtres français de la Renaissance. Avec des types de têtes très-modernes et très-parisiens, il rappelait Germain Pilon par la tournure de ses femmes, leur fierté gracieuse, leur élégance robuste. Mais je ne saurais rattacher à cette tradition sa *Psyché*, d'une exécution très-neuve. C'est une sorte d'idéalisation de la nature, qui ne doit rien à l'antique pas plus qu'à la Renaissance. Et quelle originalité dans la pose même et dans l'idée! Je ne saurais mieux faire que de transcrire ici la brillante appréciation de M. Paul de Saint-Victor. « M. Prouha a renouvelé par une interprétation personnelle, dit le célèbre critique de la *Presse*, ce motif defloré par tant de redites. Debout sur la pointe des pieds, abaissant d'une main sa lampe sacrilége, portant l'autre à ses yeux que dilate l'extase, sa Psyché se penche, comme au bord d'un gouffre, sur le lit où sommeille Éros. Cette attitude élancée imprime à son jeune corps des lignes virginales; la physionomie exprime une épouvante ingénue. Le corps a la pureté du visage; sa grâce n'a rien de banal, sa beauté rien de commun. C'est la nature prise sur un type charmant et amoureusement reproduite. » — Regrettons seulement que le sculpteur n'ait pas eu le temps de dégrossir complétement son marbre en certains endroits, tels que la main supérieure et les jambes.

A cette liste de talents originaux, il convient d'ajouter des sculpteurs qui, tout en restant dans la tradition de l'antique, n'y apportent pas du moins la roideur et le pédantisme académiques. Par exemple M. LEROUX, avec sa jolie *Marchande de violettes* qui rappelle les sveltes et naïves figures des fresques pompéiennes. — Ou encore M. MOULIN, dont le *Faune et la Faunesse* fait songer aux groupes libres et gracieux de Clodion, mais en y ajoutant un nerf et une fermeté d'exécution que n'a jamais eus la sculpture un peu négligée de ce maître corrupteur. — Citons encore, comme des œuvres libres et personnelles, malgré tout ce qu'elles doivent à la tradition, l'élégant *Abel* de M. FEUGÈRES DES FORTS, l'amusant petit bonhomme que M. MAGE a baptisé le *Prologue*, l'*Équilibriste* de M. BLANCHARD, le *Nègre jouant de la flûte*, de M. MOREAU; le très-sincère *Enfant prodigue* de M. Félix MARTIN, et le médaillon si simple et pourtant si [illegible] de M. MANIGLIER.

Mais que reste-t-il d'une statue dépourvue de toute personnalité, telle que le *Jeune Guerrier* de M. THOMAS? Elle se compose admirablement avec tous ses accessoires, bouclier, peau de lion, etc.; la pose est simple et élégante; l'exécution est d'un goût et d'un soin parfaits, mais son style est si docilement imité de l'antique qu'on croit déjà l'avoir vue, et qu'on ne songe pas à la regarder. A-t-on vraiment du style quand on n'a que le style des autres? Buffon a dit : Le style c'est l'homme. Je m'en rapporte à lui; cela ne dit-il pas que chaque homme doit avoir son style?

JEAN ROUSSEAU.

TRIESTE

La ville de Trieste, située au fond d'un golfe, sur la rive orientale de l'Adriatique, presque en face de Venise, est aujourd'hui le port maritime le plus important de l'empire d'Autriche et compte une population de 70,000 habitants.

Trieste est divisée en ville vieille et ville neuve. Celle-ci est formée de bâtiments symétriques et de rues droites, spacieuses et bien pavées. Les monuments les plus remarquables sont : la cathédrale, d'une haute antiquité; l'église Sainte-Marie-Majeure, le grand théâtre, la Bourse et le *Tergesteum*, qui contient le bazar, la chambre de commerce, les salles du Lloyd autrichien et le casino. Sur les collines qui entourent la ville, s'étend une belle promenade publique appelée le Boschetto.

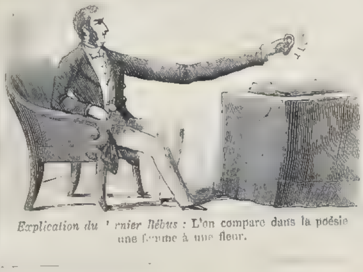
Le port, où règne une grande activité, n'est pas un des plus sûrs de l'Adriatique, parce qu'il est exposé au vent du N.-E., que, dans le pays, on appelle *Bora*, auquel succède souvent le *Sirocco* S.-E., surtout accablant pendant les chaleurs de l'été.

Le fond de la population est italien, mais il est singulièrement mélangé de toutes les races que le commerce attire à Trieste. On signale parmi les plus riches marchands des Juifs, des Grecs, des Arméniens et des Anglais. L'italien est la langue dominante au milieu des autres dialectes. La variété des costumes tend à s'effacer à cause de l'origine, en grande partie anglaise, des marchandises dont viennent s'approvisionner les individus des différentes nationalités.

Quand on arrive de Venise, on est frappé du contraste qui existe entre Trieste et la poétique cité des doges. Venise, malgré sa déchéance politique et commerciale, conservera toujours un merveilleux prestige, grâce à ses monuments, à ses artistes, à son passé glorieux. Sa jeune rivale, au contraire, est une de ces riches cités industrieuses telles que les fait l'activité moderne, animées, spacieuses, pourvues de nombreux établissements d'utilité publique, mais uniformes, monotones, sans physionomie propre, vides de souvenirs, sans poésie et sans arts.

X. DAGUERRE.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus : L'on compare dans la poésie une femme à une fleur.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît. [illegible]



VÉNÉTIE. — ÉTABLISSEMENT DU QUARTIER GÉNÉRAL ITALIEN A OSTIGLIA, d'après le croquis d'un de nos correspondants.



MARCHE D'UN TRAIN D'ARTILLERIE AUTRICHIENNE AUX ENVIRONS DE VÉRONE, d'après le croquis d'un de nos correspondants.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE

	PARIS.	DEPARTEM
[Un] an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
[Six] mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
[Tr]ois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DEPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies

9e ANNÉE. — N° 557.
Mercredi 25 Juillet 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle prime de l'UNIVERS ILLUSTRÉ, mentionnée à la suite du Bulletin.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les boutiques d'eau de Seltz, à Paris. — Succès des trinkhalles en Allemagne. — Causons un peu des doges de Venise. — Trains de plaisir pour l'Adriatique. — Fête de Rueil. — Les illusions du jeune âge. — La grenouillère de Bougival. — Métamorphose. — Ce que sont devenus les naturels de l'île de Croissy. — Invasion du gandinisme. — Un fils de l'esprit et de la démence. — *Lettres d'un mauvais jeune homme à sa Nini* — M. Guëll y Rente. — L'hôtel d'un littérateur espagnol

Enfin nous voilà donc débarrassés du fusil à aiguille, qui commençait d'ailleurs à agacer les populations. La causerie parisienne, après avoir roulé pendant un mois sur la carabine à culasse, s'est tournée du Nord vers le Midi.

On a assez parlé du prince Frédéric-Charles et l'on commence à s'entretenir un peu des doges de Venise; on ne s'occupe plus guère de la Bohême et de la Moravie pour ne songer qu'au Canale-Grande et à la place Saint-Marc; un industriel a déjà demandé l'autorisation d'établir dans le quadrilatère ces affreuses boutiques d'eau de Seltz qu'on appelle trinkhalles sur le boulevard, absolument comme en Allemagne.

Disons quelques mots de ces boutiques, qui sont d'invention germanique.

C'est un savant allemand, le docteur Struve, qui a le premier eu l'idée de faire vendre sur la voie publique les eaux minerales artificielles, afin que les bourgeois et manants qui ne peuvent voyager à Bade et ailleurs pussent suivre leur petit regime pendant les vingt-un jours traditionnels et se désalterer pendant la canicule. D'apres l'exemple donné par le docteur, on a d'ailleurs établi dans toutes les grandes villes allemandes des jardins où l'on trouve toutes les eaux minerales. Generalement ces établissements sont situés loin de la ville afin que le buveur d'eau soit tenu de faire sa promenade d'une lieue comme aux eaux et, dès cinq heures du matin, on trouve dans lesdits jardins une foule énorme. Comme à Schwalbach, à Wiesbaden et ailleurs, on voit courir des centaines de personnes tenant à la main un verre d'une eau quelconque, tandis que la musique joue quelques marches de circonstance. L'un prend de l'eau de Kissingen, l'autre boit celle d'Ems; chacun y trouve ce qu'il faut à sa santé delabrée.

Un grand spéculateur parisien a même eu l'idée d'importer chez nous ces jardins à eau minérale. Il m'a même fait l'honneur de me demander mon avis à ce sujet, et je l'ai dissuade



LUNCH OFFERT, A ARGENTEUIL, A LA PRESSE PARISIENNE, PAR LA SOCIÉTÉ DES RÉGATES PARISIENNES, à bord du yacht à vapeur *l'Arlequin*, appartenant à M. Sérafor, ingénieur. — Dessin de M. Riou, d'après une photographie de M. Yvon. — Voir page 470.

de son projet, car ma conviction est qu'un Parisien ne se décidera pas facilement à se lever, à Paris, avant cinq heures pour s'acheminer à pied au delà des fortifications à cette seule fin de boire un verre d'eau, d'un goût exécrable. Au lieu d'exécuter un pareil tour de force, le Parisien préférerait rester dans son lit deux heures de plus et prendre le train express de sept heures trente, pour filer par Épernay vers Baden-Baden.

Pour en revenir à Venise et causer un brin des doges comme tout le monde, disons qu'on n'attend que le signal de la paix pour se mettre en route vers l'Adriatique; c'est une rage, une furia française de la curiosité publique, et l'on parle déjà de trains de plaisir que la spéculation parisienne organisera pour le mois d'octobre. On parle dans Paris d'aller voir Venise, comme on conçoit le noble projet d'aller à une fête des environs, à Rueil, par exemple, où, l'autre dimanche, une foule élégante se pressait entre deux files de boutiques.

Il faut, en vérité, aller se promener dans les environs pour retrouver les illusions du jeune âge. Ne me parlez pas de Paris. On ne sait jamais où l'on en est avec cette fameuse capitale qui change à vue d'œil. On se couche le soir dans le Paris connu, et le matin on se réveille dans une cité nouvelle; c'est à en perdre la tête, tandis qu'à la campagne, tout se conserve avec un louable entêtement. Quand une petite ville se met en frais, elle tire un feu d'artifice aussi grandiose que celui qu'on brûle dans le jardin d'un boursier de Paris, le jour de la fête de Madame. Les dames Benoiton de l'endroit poussent le luxe jusqu'à mettre la croix de leur mère pour aller à la danse; le programme du concert annonce hardiment la *Belle-Hélène*, de Mozart, ou le *Voyage en Chine*, de Richard Wagner, et enfin on aperçoit dans la foule l'uniforme imposant du capitaine des pompiers.

Je n'aurais jamais supposé que mon cœur pût battre avec une telle violence à l'aspect d'un simple capitaine de pompiers, mais que voulez-vous? L'imprévu a un charme particulier pour nous; ce n'est point dans les salons de Paris qu'il nous est donné d'admirer ces apparitions d'un autre âge; quand on a passé l'hiver en société de jeunes gens en habit noir et cravate blanche, qui portent sur la tête un semblant de chapeau d'une forme hideuse, on est tout surpris, l'été venu, de se trouver en face d'un capitaine de pompiers orné d'un casque; j'ai éprouvé cet étonnement à la fête de Rueil quand tout à coup je me suis vu en présence de ce brillant officier supérieur. Ah! que l'humanité me paraissait petite à côté de ce vénérable monument d'une civilisation éteinte! Je n'aurais pas été plus surpris si, sans être prévenu d'avance, je me fusse trouvé comme par enchantement devant les pyramides d'Égypte ou devant le palais des doges.

Je vais plus loin. Étant donné le choix entre un doge et un capitaine des pompiers de la banlieue, je n'hésiterais point: mais le comble du bonheur pour moi serait le palais des doges, habité par un pompier, car on réaliserait ainsi mon rêve du beau et du grand dans les arts de la vie.

~~~ A présent que nous sommes à la campagne, restons-y un instant pour parler d'un endroit cher aux Parisiens, de cette petite ville de Bougival qui fut un adorable nid d'artistes et qui est transformée de fond en comble.

Vous n'êtes pas, monsieur ou madame, sans avoir entendu parler de la grenouillère de Bougival, ainsi nommée parce que les deux sexes y grouillent dans l'eau pendant la canicule. J'ai voulu revoir cette station thermale un jour de cette semaine et je me suis dirigé vers la villa d'un peintre de mes amis.

Sa maison de campagne avait été transformée depuis l'année dernière: au lieu du fouillis adorable de son jardin, des plates-bandes dessinées par un calligraphe et des fleurs qui ont pris des leçons de maintien avant de se risquer dans le monde. Le maître de la maison, qui affectionnait autrefois le costume débraillé qui tenait à la fois du forçat et du ravageur de la Seine, me reçut dans une tenue de gandin, veste en velours gris, chemise en soie blanche; sur la tête un chapeau irréprochable.

— Allons-nous piquer une tête dans la grenouillère? lui demandai-je.

— Parfaitement, me dit-il.

— Eh bien, partons!

— Nous partirons quand vous aurez fait un bout de toilette.

— Oui, je comprends : où est ma vareuse de l'année dernière?

— Je l'ai donnée à un musicien ambulant, à un cousin de Richard Wagner.

— Et cet affreux chapeau de paille qui faisait mon bonheur?

— Je l'ai offert à un chiffonnier qui en avait besoin pour aller à la noce de sa filleule.

— Mais comment voulez-vous alors que je fasse une toilette convenable?

— Mettez ma jaquette en velours olive et des gants gris perle.

— Pour aller à la grenouillère?

— Oui, mon cher, c'est la mode de cette année.

— Vous plaisantez?

— Point.

— Si vous parlez sérieusement, je vous réponds que je ne consentirai jamais.

— A votre aise, dit mon hôte.

Nous arrivâmes sur le bord de l'eau où nous attendait un canot, frisé, pommadé, un canot de boudoir qui me semblait destiné à naviguer dans la baignoire d'une jolie femme et nous traversâmes la rivière.

Quel singulier spectacle!

Les naturels de l'île de Croissy avaient été atteints par la civilisation pour le plus grand malheur du côté pittoresque; sur le rivage, au lieu d'artistes élégamment débraillés, je trouvais toute la tribu des jeunes gens à la mode qui sèment sur leur route le col cassé et le gilet en cœur.

Du côté des femmes, ce n'étaient plus les nymphes d'autrefois dans leur modeste costume de bain : celles qui étaient sur le gazon portaient des habits d'hommes en velours de nuance claire: les autres, dans l'eau, avaient des peignoirs garnis de Valenciennes.

Voilà ce que le gandinisme parisien a fait de la grenouillère de Bougival, une plage comme une autre où l'on change de costume cinq fois par jour et où l'on ne pourra se rendre dorénavant sans emporter le volumineux bagage qu'il faut à un homme à la mode pour fouler le sable des plages aristocratiques de la Normandie.

Comprenez-vous maintenant qu'après avoir visité la grenouillère, j'aie salué le pompier de Rueil comme un cher souvenir d'une barbarie éteinte, autrement séduisante que la civilisation contemporaine?

~~~ J'ai une telle aversion contre tout ce qui est guindé, maniéré, contre tous ceux qui *posent*, pour employer un mot de l'argot parisien qui dit tout, que des baigneurs avec des toilettes élégantes sur le bord de la grenouillère me font presque prendre en affection les gens qui, s'affranchissant de tous les liens, de toutes les convenances, appellent un chat un chat au risque même d'aller parfois trop loin.

En littérature, un de ces enfants de la nature est un jeune journaliste, M. Léon Rossignol, une des colonnes de cette fantastique feuille appelée *le Tintamarre*, dont la collection est une sorte de dictionnaire de l'argot parisien, rédigé par des académiciens qui disent :

— Ousqu'est mon fusil à aiguille?

Ce Léon Rossignol, fils de l'esprit de la démence, au demeurant la meilleure créature du monde, a osé l'impossible en publiant un volume dont le titre seul : *Lettres d'un mauvais jeune homme à sa Nini* est une révélation.

Depuis que je suis au monde je n'ai rien lu de plus fou, de plus gai, de plus insensé, disons le mot. La langue qu'il parle ne ressemble à aucune langue connue dans les lettres européennes. Que doit penser l'étranger qui, après avoir acheté ce volume à trois francs, rentre chez lui, ouvre son *livre* et lit par exemple ce qui suit :

« Bon chien aimé,

« En voilà un polisson de printemps, etc., etc. ? »

Quelle adorable manière d'entamer la conversation avec une femme aimée!

Lisez ce second échantillon :

« Mon beau bebé,

« Hier, tu étais à Nice, aujourd'hui te voilà à Vaugirard, sous le fallacieux prétexte de poser des sangsues à ton petit cousin, etc. »

Je le répète, que doit penser l'étranger qui, après avoir acheté le volume à trois francs, rentre chez lui et lit une critique des hommes et choses de Paris, débutant ainsi qu'on a pu le voir? Évidemment sa surprise sera extrême, et l'étranger, nourri de bons auteurs, se fera cette réflexion :

— La langue française est bien changée depuis le XVIIe siècle.

Cependant rassurez-vous, toutes les publications du jour ne sont pas écrites dans le style coloré dont je viens de vous donner un léger échantillon, témoin le volume nouveau que vient de publier un Espagnol lettré, M. Guëll y Rente dont j'ai fait la connaissance dans des circonstances qui méritent d'être rapportées.

Ce fut un soir de première représentation aux Bouffes-Parisiens, qu'Offenbach me présenta M. Guëll et me recommanda ses derniers ouvrages dont je fis en effet un compte rendu dans le *Charivari*.

Peu de jours après l'apparition de mon article, je reçus un petit mot de l'auteur qui terminait sa lettre en m'annonçant qu'on mangeait tous les jeudis la soupe chez lui.

Le premier jeudi je me dis :

— Tiens! tiens! si j'allais voir le confrère espagnol?

Et je m'en fus en réalité à l'adresse indiquée, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

Arrivé devant la porte d'un bel hôtel, j'hésitai un instant.

— C'est impossible, me dis-je, mon confrère ne peut pas habiter cet hôtel.

J'entrai pour la forme.

— M. Guëll y Rente? demandai-je au concierge.

— Au fond de la cour, me répond-il.

Au fond de la cour était l'hôtel...

J'hésitai de nouveau, puis :

— Avançons toujours, pensai-je, le littérateur espagnol est probablement secrétaire d'un grand seigneur... il a son appartement à lui...

Sous le vestibule attendaient deux laquais dorés sur tranche.

— M. Guëll y Rente? demandai-je.

— C'est ici

— Voulez-vous lui remettre ma carte?

— Parfaitement, monsieur, dit un laquais espagnol, tandis que s'entr'ouvrit la porte d'une belle petite salle d'attente.

J'entrai... Quand je fus seul :

— Bigre, me dis-je, on a, à ce qu'il paraît, des déférences pour le secrétaire de la maison.

J'attendis quelques instants... puis la porte s'ouvrit et je vis entrer mon Espagnol des Bouffes-Parisiens, cette fois-ci en grande tenue de gentleman, avec un crachat en diamants sur le cœur.

Notez que moi, qui croyais dîner chez un simple confrère, je n'étais même pas en habit.

Jugez de ma confusion... je balbutiais quelques excuses... j'allais me retirer, mais le maître de la maison ne l'entendait pas ainsi.

— Puisque je vous tiens, je vous garde! me dit-il.

Et me poussant légèrement par les deux épaules, il me fit entrer dans un salon où j'aperçus une nuée d'Espagnols avec une foule de décorations... le seul Français présent était Gustave Doré.

M. Guëll, en deux mots, mit ses invités au courant de la situation, moi je me tirai d'affaires par une plaisanterie...

— Pardon, dis-je au maître de la maison, vous et ces messieurs, vous voulez bien m'excuser, mais jamais je n'oserai me présenter dans cette tenue à madame.

— L'infante ne dîne pas avec nous, dit M. Guëll y Rente, Son Altesse Royale est indisposée.

J'appris alors ce que j'ignorais absolument, que ce lettré distingué avait épousé une princesse d'Espagne et que ce confrère inconnu était en réalité un grand seigneur, doublé d'un artiste et d'un musicien, car M. Guëll y Rente compose comme il écrit, et plus tard c'est par lui que j'ai eu l'honneur d'être présenté au général Prim.

Une fois installé à table, tout alla pour le mieux. J'avais en face de moi une glace immense, et plus d'une fois pendant le dîner je pus voir le laquais, spécialement chargé de me verser du vin, qui était placé derrière ma chaise, exprimer par une pantomime vive et animée à ses camarades qu'il lui arrivait pour la première fois de servir un invité en redingote.

Il me semblait même que le cœur castillan qui battait sous la livrée dorée, s'indignait parfois et que mon serviteur se disait à part lui:

— Servir un monsieur en redingote! moi, un descendant du grand Cid. Oh! la vieille Espagne! la vieille Espagne!

Depuis cette fameuse soirée, quand je vais chez M. Guëll y Rente, je mets mon habit, bien entendu; mais toutes les fois que je me présente chez lui nous rions tous deux de ma mésaventure d'alors, qui n'a pas empêché les meilleures relations entre moi et mon noble confrère de toutes les Espagnes.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

M. le surintendant des beaux-arts a fait placer aux fenêtres de la chambre de parade de Henri II et de la chambre à alcôve de Henri IV, plus tard de Louis XIV, la réunion des peintures sur verre que possède le Louvre. Elle s'était formée par des acquisitions des collections Durand et Révoil; elle s'est enrichie depuis quelques années par la donation de Sauvageot.

L'intention de M. le comte de Nieuwerkerke a été que ces peintures fussent exposées à la vue des amateurs et à l'étude des artistes, comme le seraient les dessins; il s'est refusé à tout arrangement décoratif qui eût ajouté à ces fragments épargnés par le temps quelque chose qui ne leur appartînt pas, qui pût être matière à confusion et sujet d'erreur.

Le classement chronologique a été observé autant qu'il était possible.

Quand les deux dernières fenêtres (celles du vestibule, sur la colonnade) seront terminées, cette réunion de peintures sur verre comprendra, sans lacunes, une suite d'œuvres précieuses depuis Louis XII jusqu'à Louis XIV.

On sait qu'aux États-Unis les Yankees ont la galante habitude de céder leurs sièges aux dames dans les omnibus. Un gentleman de Buffalo ayant refusé de céder sa place, conformément à cette règle de la civilité puérile et honnête d'outre-Atlantique, le conducteur a jeté le gentleman à la porte du véhicule. Un procès s'en est suivi. A la suite de ce procès, le conducteur a été condamné à 500 dollars d'amende. On dit que les dames de Buffalo vont faire une souscription en sa faveur, et que la femme pour qui le gentleman a été jeté hors de l'omnibus va lui offrir sa main. Il serait à regretter que les Yankees renonçassent à une habitude qui leur fait tant d'honneur.

Un chasseur tyrolien et un soldat prussien se trouvaient sur le champ de bataille en face l'un de l'autre : le Prussien avait la crosse levée pour assommer son adversaire, celui-ci était en train de parer ce terrible coup de tête, quand un coup de mitraille les coucha tous deux. Ils se trouvent en ce moment à l'ambulance de Bruan et ne se quittent plus : argent, cigares, tabac, rations extraordinaires, tout est commun entre eux. On les a même remarqués dans un restaurant, dînant ensemble et présentant un spectacle assez singulier. Le Prussien est manchot, il tenait sa viande avec la fourchette pendant que son compagnon la coupait en morceaux.

Des courses, à l'imitation de celles de la Grèce, viennent d'avoir lieu à Philadelphie. Miss Mason, de New-York, vêtue du costume classique et menant un char traîné par deux chevaux, Lady-Sherman et Prairie Flower, a gagné le prix, battant d'une longueur miss Sherwood, de Philadelphie, conduisant Flora-Bell et Empress.

Il est à noter que mis Mason et miss Sherwood n'appartiennent nullement, comme on pourrait le croire, au demi-monde américain. Ce sont des demoiselles de bonne société, et dont l'exhibition en public n'a suscité là-bas aucune critique, aucune récrimination.

Il paraît qu'une araignée faisant de la soie utilisable vient d'être découverte dans une île du port de Charleston, par un lieutenant de l'armée des États-Unis, qui y tient garnison. Il paraît que la force de résistance de son fil est si grande, qu'elle peut retenir captive de petits oiseaux. Or, l'on sait

que la seule objection faite aux fils d'araignées, si souvent essayés jusqu'à ce jour, c'est qu'ils sont trop fins et qu'ils n'offrent, par conséquent, pas une résistance suffisante, quoique leur force soit énorme, comparée à leur diamètre.

M. Jones publie, dans le dernier numéro de l'*Athenæum*, une lettre dans laquelle il vante les propriétés d'un insecte analogue qu'il a trouvé dans les Bermudes. Il raconte l'expérience qu'il a faite et qui consiste tout simplement à devider le fil pendant que l'araignée est vivante.

On saisit un bout que l'on enroule autour d'un morceau de papier et on enlève la pauvre bête qui fait des efforts pour atteindre le sol et lâche du fil qu'on enroule aussitôt.

Quand on juge qu'on en a pris assez, on coupe le fil et on la laisse partir le ventre vide d'une provision dont les araignées sont fort avares, car souvent on les voit avaler leurs toiles quand elles sont gâtées par un accident quelconque. Avec des précautions on peut faire sur des araignées quelconques l'expérience de M. Jones. On n'a à craindre que la Société protectrice des animaux.

Le docteur Kozlovsky, qui a étudié les trichines dans la viande des porcs du Caucase, vient de faire une découverte de nature à apaiser les appréhensions de bien des gens. Il a constaté que ce qu'il avait souvent pris pour des trichines n'était autre chose qu'une espèce de vers *cysticercus cellulosa*, qu'on rencontre fréquemment dans la viande de porc, et qui est loin de présenter les mêmes dangers que les trichines. Il faut espérer que ces dernières sont moins fréquentes qu'on ne le pense, et que beaucoup de médecins ont commis, à première vue, l'erreur dont le médecin du Caucase se confesse aujourd'hui avec une louable franchise.

TH. DE LANGEAC.

LA BOITE D'ARGENT

CONTE FANTASTIQUE

(Suite[1])

— Entièrement ouvert, poursuivit M. d'Ilo, et la cervelle s'en répandait comme l'eau d'un vase.

— Pardonnez-moi, fit la marquise en pâlissant malgré elle devant cette tranquille comparaison, pardonnez-moi si, dès votre arrivée, je vous entretiens de ce fait, mais depuis hier au soir, il n'est pas question d'autre chose ici et du sang-froid que vous avez eu le bonheur de conserver et qui est si peu en rapport avec votre âge.

— Oui, madame, heureusement, j'ai assez de sang-froid.

— Mais la véritable raison pour laquelle vous êtes ici, monsieur, c'est que nous aimons tous M. de Montidy, qu'il vous aime et que ses amis sont les nôtres. Vous nous donnerez autant de temps que lui, n'est-ce pas ?

— Disposez de moi, madame.

— C'est bien. Vous êtes chasseur ?

— Un peu.

Julien présenta personnellement son ami aux autres personnes qui se trouvaient là, et dix minutes après son entrée dans le salon, M. d'Ilo y avait l'aisance d'un ancien familier.

La journée était belle. On commença la promenade dans le parc.

La chasse était pour le lendemain.

Pendant cette promenade, on laissa M. d'Ilo causer avec le médecin et le général. Le banquier et la jeune dame que nous connaissons, prenant la marquise et Julien à part, leur dirent :

— Il s'agit d'un pari ; tous les moyens sont autorisés ?

— Tous.

— A une condition, objecta la marquise, c'est que, les épreuves faites, que M. d'Ilo succombe ou non, on lui dira la vérité, et, s'il y a lieu, on lui fera les excuses qu'on lui devra.

— C'est bien convenu.

— Est-ce que vous vous le figuriez tel qu'il est, marquise ?

— Certes, non.

— Et vous tenez toujours le pari, Julien ?

— Je le double, si vous voulez.

La marquise, Julien et les trois autres personnes rejoignirent le chevalier et le médecin.

Mme d'Ange l'aborda franchement.

— De quoi causez-vous là, docteur, avec M. le chevalier ? demanda-t-elle.

— De l'âme, répondit M. d'Ilo.

— Y croyez-vous, monsieur ?

— Oui, madame, surtout quand je vois une personne dont la beauté ne serait rien si l'âme ne s'épanouissait sur elle comme un parfum.

— Voilà de la poésie, Dieu me pardonne.

— Du sentiment tout au plus.

— Et sans doute, monsieur le chevalier, il y a quelque part une âme qui vous inspire plus que les autres ?

— Non, madame.

— N'aimeriez-vous rien, ni personne ?

Le chevalier regarda Mme d'Ange sans lui répondre.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— C'est votre question qui m'étonne, madame.

— En quoi ?

— En ce qu'elle me demande une confidence sérieuse qu'en vous faisant je ne ferais qu'à de la curiosité et non à de l'intérêt, puisqu'il n'y a que dix minutes que j'ai l'honneur de vous connaître.

Mme d'Ange rougit un peu.

— Comment, reprit-elle, quelque chose vous étonne, monsieur ?

— Pourquoi pas, madame ?

— Je croyais que rien ne pouvait plus avoir d'effet sur vous.

— Et qui a dit cela, grand Dieu !

— Je le supposais, d'après ce que j'ai entendu raconter de vous, d'après cette aventure d'hier, devant laquelle vous êtes resté si impassible.

— Quoi d'étonnant à cette impassibilité ?

— C'est pourtant assez émouvant de voir une femme se briser la tête sur le pavé.

— Devant un accident arrivant à une personne que l'on ne connaît pas du tout, il y a deux choses à faire : ou s'émouvoir, ce qui est inutile et commun, ou lui porter secours, ce qui est charitable et utile. J'ai relevé cette femme, et je l'ai retirée à la curiosité stupide des passants. Je crois avoir fait ce que je devais. Maintenant, fallait-il verser des larmes ou me trouver mal, parce qu'il avait plu à cette femme de se jeter par la fenêtre et qu'elle avait failli me tuer en tombant ? C'eût été ridicule. Si elle s'est jetée par la fenêtre, c'est que la mort était un bonheur pour elle. Elle était morte, donc elle était heureuse. La charité m'ordonnait de me réjouir. Je remarque dans le monde cette incroyable habitude d'être bien plus ému par un fait physique que par un fait moral. Les os brisés, la vue du sang, font évanouir des gens qui riraient d'une douleur sérieuse de l'âme. Je ne suis pas comme ces gens-là, voilà tout.

— Vous avez une grande force sur vous-même ; mais je vous plains.

— Pourquoi, madame ?

— Parce que cette force et ce raisonnement doivent vous mettre au-dessus des joies vulgaires, et que ce sont les plus douces.

— Ai-je l'air bien malheureux, madame ?

— Non. Le fait est que si la santé est le bonheur, vous devez être très-heureux. C'est à donner envie d'être égoïste.

— Veuillez me dire ce que c'est qu'un égoïste, madame.

— C'est un être inaccessible à toute douleur qui ne lui est pas personnelle, c'est un être qui, en dehors de lui, ne s'inquiète de rien.

— Oui, voilà une des mille définitions qu'on peut donner de ce vice. N'est-ce pas de ce nom que le monde flétrit l'égoïsme ?

— Et il a raison.

— Eh bien ! madame, j'accepte cette définition et j'admets que je sois un égoïste, car c'est cela que vous avez voulu dire. A qui ce vice fait-il du mal ?

A tous ceux que vous pourriez aider, secourir, aimer, et dont vous ne vous occupez pas.

— Où sont-ils ceux-là ? Veuillez me les nommer.

— Je ne les connais pas, c'est l'humanité tout entière.

— Croyez-vous qu'elle s'occupe plus de moi que je ne m'occupe d'elle ?

— Vous ne le mériteriez pas, avouez-le.

— Donc elle se soucie peu de moi. Quelle condition plus heureuse que celle de l'homme dont personne ne s'occupe ?

— Celle de l'homme du bonheur duquel le monde entier s'occuperait.

— Cet homme n'existe pas; existât-il, je mets en fait qu'il serait le plus infortuné de tous les mortels. Chacun voudrait lui donner un bonheur selon sa propre fantaisie, et bien certainement ce ne serait pas celui qu'il aurait voulu avoir. L'idée sur le bonheur variant selon les différentes organisations. Or, puisque le bonheur est une chose tout individuelle, il vaut mieux laisser chaque individu le comprendre et se l'appliquer à sa façon.

— Mais, pour se l'appliquer, l'individu a souvent besoin du concours d'un ou de plusieurs, et si ce concours lui est refusé, il restera malheureux.

— Probablement parce qu'il demandera aux autres un concours qui contrariera leurs intérêts, leurs passions, leurs habitudes, leurs projets. Puis, entre nous, l'homme qui a besoin des autres pour être heureux est un sot. L'admirable organisation de l'homme renferme tout ce qu'il lui faut pour toute sa vie. C'est à lui de limiter ses désirs au lieu d'étendre ses ambitions. Néanmoins, il faut l'avouer, il y a des hommes qui obligent leurs semblables, à leur première réquisition, et leur rendent ainsi neuf fois sur dix un service des plus dangereux. Outre qu'ils font naître l'ingratitude dans un cœur qui, en échange d'un refus, n'eût engendré qu'une rancune passagère, ils aident presque toujours à des passions inutiles, pernicieuses, qui se fussent éteintes sans cet aliment étranger. Sans compter que rendre un service est encore quelquefois faire preuve d'égoïsme. Que de gens ne veulent pas prendre la peine de refuser et trouvent plus facile et plus vite fait d'accorder ce qu'on leur demande ! Croyez-le bien, madame, il y a une raison d'égoïsme à tout, et c'est si vrai que notre civilisation a été forcée de faire des métiers des différentes assistances nécessaires, indispensables, que les hommes se doivent les uns aux autres, et que ces métiers s'exercent avec le plus grand sang-froid. Un chirurgien nous coupe la jambe sans nous plaindre, un avocat nous défend sans nous connaître, une nourrice nous allaite sans nous aimer.

L'habitude peut naître de ces relations fortuites et l'affection réciproque sortir de cette habitude; mais c'est bien rare, et il vaut mieux que cela ne soit pas. Les plus pures affections elles-mêmes reposent sur l'égoïsme. Les passions les plus grandes de deux individus l'un pour l'autre ne sont que les exigences de leurs deux égoïsmes mis en contact. Dans l'union de deux personnes, soit par le mariage, soit par l'amour, qu'est-ce qu'il y a ? Dans le premier cas, il n'y a souvent qu'une communion d'intérêts, de positions ou de fortunes; dans le second cas, il y a toujours le besoin de posséder une affection qui aide au bonheur tel qu'on le rêve. Or, tout ce que la créature humaine, vous l'avez dit vous-même, madame, veut se procurer pour son bonheur personnel, résulte de l'égoïsme. Que d'égoïsme dans l'amour, qui au premier abord semble la preuve la plus évidente de toutes les générosités de l'âme ! D'abord il faut que l'homme soit tout entier à la femme, que la femme soit tout entière à l'homme; ils se doivent compte de leurs actions mot pour mot, minute par minute. Qu'on dise à l'homme le meilleur : « Votre unique ami va mourir, mais il vivra si vous voulez lui donner, un jour seulement, la femme que vous aimez. » Que fera cet homme ? il laissera mourir son ami. Dites à la femme la meilleure : « L'homme que vous aimez a un moment de passion fatale pour une autre femme que vous; il en mourra s'il ne cède à cette passion, mais il faut votre consentement. » Que répondra-t-elle ? « J'aime mieux le voir mort qu'à une autre. » Savez-vous quelle différence il y a entre l'amour et l'égoïsme ? L'égoïsme c'est l'amour à soi tout seul, et l'amour, c'est l'égoïsme à deux.

— Ainsi, vous êtes parvenu à vous mettre au-dessus de toutes ces aberrations humaines ?

— Oui, madame.

— Vous n'aimez rien.

— Rien.

— Que vous ?

— Pas même moi.

— Autant mourir alors !

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis heureux.

— L'état où vous dites être et vous plaire n'a qu'une excuse, c'est une grande douleur dans le passé.

— Peut-être, madame; mais en tous cas, je suis parvenu à me faire insensible, parce que ç'a été ma façon d'envisa-

1. Voir le précédent numéro.



POSTE DE CHASSEURS TYROLIENS, près du lac d'Idro, dessin de M. J. Schonberg.



REMONTE DE LA CAVALERIE A DRESDE, d'après un dessin de M. A. B.



LE CHEMIN DE FER DU TYROL MÉRIDIONAL. — VUES PRINCIPALES, d'après des photographies. — Voir page 470.

ger le bonheur sur la terre. J'ai réduit la vie aux besoins physiques, j'ai annihilé l'âme, et par là je suis devenu le plus inoffensif et le moins dangereux des hommes.

— Comment cela?

— Certainement. Au nom de leur âme, les hommes se croient tout permis. C'est l'âme qui a inventé les passions; le corps n'a inventé que les vices et les défauts. Les vices et les défauts ne font de tort qu'à l'individu qui les a, tandis que les passions d'un seul peuvent et doivent nuire à une foule d'individus. Les vices de mon corps, c'est la paresse, c'est l'intempérance, c'est le sensualisme enfin. Si je bois trop, si je mange trop, si je cède trop à mes sens, moi seul en souffre, et personne n'a rien à me dire. Les passions de l'âme les plus nobles, c'est l'ambition, c'est l'amour. L'ambitieux est impitoyable; il marchera sur les cadavres de vingt peuples pour arriver à son but : il fera de grandes choses peut-être; mais que de victimes innocentes il laissera sur son chemin! Quant à l'homme qui aime, il est terrible, il faut le fuir. Son amour lui sert d'excuse éternelle et lui donne le droit de commettre mille infamies. S'il aime ma femme et qu'il soit aimé d'elle, il faut que j'en souffre, moi qui ne lui ai rien fait, il faut que je me batte avec lui, ou bien que je sois ridicule. S'il me tue, il dira : « Que voulez-vous? cette passion était plus forte que moi. » Et cependant, cet homme qui peut faire tant de mal, vous l'estimerez parce qu'il aura dans les autres relations de la vie des expansions faciles, étincelles de son grand foyer d'amour, tandis que moi, qu'on peut toujours voir venir sans danger, moi à qui le mari peut confier sa femme, la mère sa fille, le frère sa sœur, parce que n'aimant rien, je ne songerai pas à les séduire, vous m'appellerez égoïste et me fuirez.

— Ainsi, vous ne faites jamais la cour à une femme?

— Jamais! A quoi bon d'ailleurs? Il arrive toujours un moment où toutes les femmes se ressemblent. Ouvrez les phrases les plus sentimentales, les périphrases les plus adroites qu'un homme dit à une femme à qui il fait la cour, phrases et périphrases voudront toujours dire : « Madame, je voudrais bien être votre amant. » Nous décorons nos fantaisies du nom de passions, de sentiments, d'amour; mais quand ces fantaisies sont passées, l'homme le plus poétique est tout étonné de ne plus voir dans la femme qui les faisait naître qu'une femme comme les autres, moins l'inconnu. Il est même des moments où la femme la plus aimée se ferait haïr de son amant, si elle lui parlait de cet amour dont il faisait son ambition.

— Voilà d'étranges théories et que je suis tout étonnée d'entendre. Où vous mèneront-elles, chevalier?

— Où les vôtres vous mèneront, madame, où la vie mène tout le monde; à cette chose que les philosophes appellent le repos, que le vulgaire appelle la mort, que les croyants appellent l'éternité, que les sceptiques appellent le néant, et que moi j'appelle la fin.

— Savez-vous, chevalier, qu'une femme qui vous aimerait serait bien malheureuse?

— Je le crois; mais je crois aussi qu'une femme n'aurait pas l'idée de m'aimer.

— Qui sait? fit Mme d'Ange, en jetant sur M. d'Ilo un regard plein de langueur.

— Vous avez de beaux yeux, madame, lui dit le chevalier.

— Chevalier...

— Madame?

— Il est impossible que ce que vous m'avez dit soit complètement vrai.

— Vous en doutez?

— Je ne veux pas y croire.

— Libre à vous, madame.

— Et si cela est, je veux vous transformer, je veux faire tomber votre désenchantement, votre philosophie, votre égoïsme, vos théories enfin!

— N'essayez pas, madame, vous perdriez votre temps.

— J'ai du temps à perdre.

— Vous n'aimez donc personne, non plus, madame?

— Personne. Mais moi, je ne suis pas libre de ne pas aimer, malgré ce que vous m'avez dit. Nous reprendrons donc cette conversation, et nous verrons qui de nous deux convaincra l'autre. Mais il faut que rien ne nous distraie, tandis qu'ici nous pouvons être à chaque instant interrompus. Ce soir, je vous attendrai.

— Bien, madame.

Le visage du chevalier n'exprima pas l'ombre de l'étonnement.

— Vous serez discret? reprit la baronne.

— Je ne dis jamais rien.

— A minuit, vous quitterez votre chambre.

— A minuit, soit.

— Et vous viendrez dans mon appartement.

— Oui, madame.

Mme d'Ange serra la main du jeune homme. Cette main était parfaitement calme et froide.

Les autres promeneurs avaient rejoint nos deux interlocuteurs.

— Eh bien? dit le général tout bas à la baronne.

— Eh bien! c'est un homme extraordinaire, s'il est ce qu'il dit être.

— Vous renoncez, alors?

— Non pas. Oh! je vaincrai cette nature. Je suis femme. A onze heures et demie, ce soir, venez tous chez moi : vous pourrez tout entendre; prévenez la marquise, le docteur, M. de Montidy et notre gros Crésus.

A onze heures et demie, en effet, tout le monde était réuni chez la baronne, et celle-ci exaltée, défiée par la conversation qu'elle avait eue avec le chevalier, était prête à employer toutes les ressources que son esprit, sa beauté, et, comme elle l'avait dit, sa qualité de femme mettaient à sa disposition. Il s'agissait de se faire aimer, ne fût-ce qu'une minute. De quoi n'est pas capable une femme quand son amour-propre est en jeu! La baronne était dans le costume le plus coquet. Assise dans sa causeuse, vêtue d'un long peignoir blanc à manches larges qui laissaient voir presque jusqu'au coude un bras ferme et rond, chaussée de pantoufles ou plutôt de mules retenues seulement par le bout du pied, les cheveux roulés et dégageant l'ovale de sa gracieuse tête, elle attendait, sûre de vaincre.

Onze heures et demie sonnèrent.

On passa vingt-cinq minutes à causer tout bas, de façon à ne pas être entendu et à entendre dans le cas peu probable où le chevalier serait en avance sur l'heure du rendez-vous. A minuit moins cinq minutes, on laissa la baronne seule, et l'on se retira sans bruit dans la chambre voisine.

L'horloge du château tinta minuit.

Personne encore, mais il eût été exigeant de demander tant d'exactitude, et l'on devait s'attendre à un peu de retard, en raison des précautions à prendre pour cacher cette visite tardive.

Un quart d'heure se passa.

La baronne commença à froncer le sourcil.

Le général rouvrit doucement la porte.

— Eh bien? demanda-t-il d'un air un peu étonné, un peu railleur même.

— Vous voyez, je suis seule.

— Il n'ose pas venir sans doute.

— Il s'assure que tout le monde dort.

Le général referma la porte et entra dans le salon.

Il sembla à la baronne que l'on y riait et chuchotait.

A minuit et demi, elle se leva, et ce fut elle à son tour qui vint retrouver ses amis. Son dépit se lisait sur son visage.

— Il sera venu, dit-elle, il aura entendu des voix et se sera retiré.

— Probablement. Éloignons-nous alors; il guette sans doute. Quand il nous aura entendu partir, il paraîtra.

On se retira sur la pointe du pied.

Il fallait passer devant la chambre de M. d'Ilo.

— Attendez, dit Julien à ses compagnons, je vais entrer doucement chez lui, voir ce qu'il fait.

Et, tenant une bougie à la main, M. de Montidy entra chez le chevalier en laissant la porte ouverte. On le vit, marchant à pas de loup, s'approcher du lit et presque aussitôt faire signe qu'on vînt le rejoindre avec précaution.

Tout le monde entra.

— Tenez, dit Julien à voix basse, regardez.

Et levant la lumière au-dessus de sa tête pour qu'on vît mieux, il montra le chevalier couché, dormant du plus profond sommeil.

Le lendemain à dix heures, tout le monde était réuni au salon, en costume de chasse.

Le chevalier ne s'apercevait pas de l'attention dont il était l'objet; il avait l'attitude d'un homme qui a bien dormi et qui mangera bien. Il ne laissait pas paraître le moindre embarras; il avait l'air d'ignorer qu'il avait, la veille, commis une impolitesse en manquant au rendez-vous donné. Pour Mme d'Ange, c'était même plus qu'une impolitesse, mais je ne trouve pas le mot. Dire qu'elle ne se promettait pas de s'en venger, ce serait mentir. Quelle femme saurait pardonner à un homme de l'avoir rendue ridicule, et en somme, la baronne l'avait été un instant aux yeux de ses amis. Cependant elle avait ri en apprenant le sommeil bruyant de M. d'Ilo, mais il n'eût pas fallu se fier à ce rire-là.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

(La suite au prochain numéro.)

LUNCH OFFERT A LA PRESSE PARISIENNE

PAR LA SOCIÉTÉ DES RÉGATES PARISIENNES.

De nombreux représentants de la presse s'étaient rendus, le 9 juillet, à l'appel que leur avait adressé M. Gabriel Benoît-Champy, président de la Société des régates parisiennes.

A une heure, tous les invités étaient réunis au garage de la Société, où chacun a pu admirer les célèbres embarcations de courses appartenant aux sociétaires : yoles, funeys, outriggers, skiffs, périssoires et podoscaphes.

Le second garage, dans lequel on s'est ensuite rendu, contient les embarcations de promenade, toutes admirablement taillées, coquettement aménagées et pouvant, en un mot, servir de modèles du genre.

Ces visites terminées, les invités se sont embarqués à bord du charmant yacht à vapeur de M. Séraphon, l'*Arlequin*, qui, après une heure d'heureuse et d'agréable traversée, s'est arrêté à Argenteuil où un lunch a été servi.

Le moment des toasts venu, M. Gabriel Benoît-Champy a bu à l'avenir du canotage et à la fin des sots préjugés qui l'entravent.

Le repas achevé, les voiliers le *Temps*, le *Pétrel*, le *Comte Cavour* et l'*Ariel* ont pris les invités à leur bord et leur ont fait faire une promenade sur le beau bassin d'Argenteuil.

A six heures, l'*Arlequin* rembarquait ses passagers et les ramenait à Asnières, où ils se séparaient, non sans regret, de leurs charmants guides nautiques.

Le canotage français est en progrès réel. Cette journée l'a prouvé à tous ceux qui ont eu le plaisir d'y assister.

X. DACHÈRES.

CHEMIN DE FER DU TYROL MÉRIDIONAL

Le chemin de fer du Tyrol méridional, dont il est souvent question depuis quelques mois au sujet des transports de troupes autrichiennes, n'est achevé que depuis peu de temps. On nous saura gré de passer rapidement en revue les principaux sites que traverse cette nouvelle voie ferrée, sites fort pittoresques, trop pittoresques peut-être, en raison des grands frais de temps et d'argent auxquels ils ont entraîné les constructeurs de la ligne. De tous côtés ce ne sont que rapides cours d'eau, vallées profondément encaissées, coteaux buissonneux, rocs abrupts et sommets escarpés couronnés, de place en place, soit par un château fort, soit par d'antiques murailles festonnées de lierre.

Brixen, notre point de départ, est une vieille ville un peu morte, située au confluent de la Riem et de l'Eisack. Le climat y est assez doux pour qu'on y cultive le châtaignier et même la vigne. La nature seule, du reste, y prend un aspect italien, et l'élément germanique domine dans la population. Nous ne nous arrêterons pas à ses monuments, qui n'offrent qu'un médiocre intérêt. Rappelons toutefois que Brixen a été, au XIe siècle, la capitale d'une principauté dont la population s'élevait à vingt-six mille habitants. Elle en compte aujourd'hui quatre mille.

Botzen, assise au fond d'une magnifique vallée entourée de montagnes, est le point de départ de la voie ferrée. Sa position à la jonction des routes de Suisse et d'Allemagne en fait une des cités les plus importantes du Tyrol. Botzen est le centre d'un commerce assez étendu. Les quatre grandes foires qui se tiennent à la mi-carême, à la Fête-Dieu, à la Saint-Barthélemy et à la Saint-Antoine étaient déjà célèbres au moyen âge.

Le chemin traverse l'Adige sur un pont près de Gmünd avant d'atteindre le village de San-Michele. Son ancien couvent, fondé en 1143 par un comte d'Eppau, et supprimé en 1807 par le gouvernement bavarois, est encore habité malgré son état de dégradation.

Trente, située sur la rive gauche de l'Adige, est la ville la plus peuplée, la plus industrieuse et la plus riche du Tyrol. Elle est dominée au nord par de riantes collines couvertes de villas et de vignobles, et que surmontent de hautes montagnes aux teintes plus sombres, aux formes plus sauvages. Ses grosses tours lombardes à créneaux, ses clochers élancés, ses dômes blancs, ses palais de marbre, ses hautes murailles aux tons de bistre, lui donnent de loin un aspect imposant. Sa fondation remonte à la plus haute antiquité. Doit-elle son nom aux trois torrents, Fersina, Saleto et Persio, qui coulent dans ses environs; ou bien aux trois sommets des Alpes voisines qui s'élèvent comme trois dents au-dessus de ses murailles; ou bien encore au trident de Neptune, à qui elle était autrefois consacrée? Voilà de quoi exercer la sagacité des étymologistes. La plus belle place de Trente est la *Piazza Grande* sur laquelle s'élève la cathédrale, bel édifice inachevé du XVe siècle. L'église de Santo-Maggiore date du siècle suivant. C'est là que fut tenu de 1545 à 1563 le fameux concile de Trente.

Après avoir passé cette ville, le voyageur continue à descendre la belle vallée de l'Adige, couverte d'arbres à fruits, de vignes, de châtaigniers et toute semée de villages, de châteaux et de villas. C'est à travers un véritable jardin naturel qu'il atteint Roveredo, célèbre par ses nombreuses filatures de soie, dont les produits dépassent 8,000,000 de florins par an.

Rovere en italien signifie *chêne*. Encore une étymologie. De là à conclure que la ville dut son nom à ses forêts de chênes, il n'y a qu'un pas. Le malheur est que les chênes n'existent plus que dans les armes de la ville. Les environs, plantés d'orangers et de citronniers, offrent d'ailleurs d'agréables promenades. Le Léno sépare la ville proprement dite de son beau faubourg San-Tomasso. Après avoir eu pour maîtres les comtes de Castelbarco, qui la fondèrent au XIIIe siècle, Roveredo passa aux mains du duc Fréderic *à la Poche vide*. Avec un pareil surnom, on fait argent de tout. Le duc Fréderic vendit Roveredo à Venise. Le château, *Castel Junk*, situé à l'est de la ville, sur un rocher qui commande la vallée, est l'ancienne résidence des gouverneurs vénitiens; il sert aujourd'hui d'asile de mendicité et de maison de détention.

En quittant Roveredo, on laisse sur la droite un formidable chaos de rochers qui, du nom du village voisin de Saint-Marc, a reçu le nom de *Slavini di San-Marco*. Ce chaos est dû à l'éboulement d'une montagne, qui eut lieu en 883, et que Dante a dépeint dans le douzième chant de son *Enfer*.

Au delà des Slavini di San-Marco, le chemin s'enfonce dans une vallée étroite, traverse Ala, et quittant, à partir de Borghetto, le Tyrol pour entrer dans le royaume lombard-vénitien, atteint, en suivant les bords de l'Adige, Parona, puis Vérone. Ce n'est guère le moment de rappeler que cette dernière ville est celle de Juliette et de Roméo. Quant à son histoire sanglante et à la description de ses principaux monuments, elle a été faite par un de nos collaborateurs dans un des derniers numéros de ce journal.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Nouveaux îlots surgis de la mer, à Santorin. — Les *îlots de mai*. — Des îlots d'asphalte. — Une île vendue par morceaux. — Des rochers qui distillent de la poix. — Les pierres de la mer Morte. — Quelle est l'origine de l'asphalte dans la mer Morte? — Suppositions des savants.

— Histoire du poisson d'eau douce de la France, par M. Émile Blanchard. — Le chabot : son nom, son histoire. — Un mot de M. de Cussy.

Pour peu que les choses continuent à se passer comme elles se passent sur la côte grecque de Santorin, un véritable continent pourrait bien finir par se substituer au petit archipel que forment les îlots volcaniques Neo-Kammeni, Aphroëssa, Palæo-Kammeni, Reka, Diapori et Georges, les souder entre eux et les prolonger jusqu'à la côte.

En effet, le père lazariste Hypert et M. Delenda écrivent à M. Sainte-Claire-Deville que deux nouveaux îlots ont commencé dès la fin de mai à sortir la tête de la mer entre Aphroëssa et Palæo-Kammeni (île brûlée).

Distants seulement l'un de l'autre de quinze mètres environ, ils se forment avec une symétrie en quelque sorte mathématique et croissent régulièrement d'un mètre par jour. Les assises qui les composent, quoique très-lourdes, ressemblent à du charbon de terre, consistent en gros fragments d'une lave compacte et mettent à prendre d'elles-mêmes leur place un ordre parfait; d'habiles ingénieurs maritimes ne les disposeraient pas d'une façon plus habile et plus solide.

M. Terreil, qui a fait une analyse de ces roches, les dépeint ainsi :

« La roche de Santorin est d'un brun noir; elle contient de nombreuses lamelles blanches, transparentes, d'un éclat vitreux; quelques-unes de ces lamelles paraissent avoir une forme prismatique bien nette; il est très-difficile de les isoler de la masse.

« On distingue aussi dans quelques parties de la roche des grains vitreux, de couleur verdâtre, ressemblant beaucoup à du péridot; ces grains vitreux sont assez rares, et il est impossible de les isoler pour en faire une analyse spéciale.

« La cassure de la roche de Santorin est pierreuse, un peu luisante; sa poussière grisâtre raye le verre, mais elle ne raye point le quartz. »

Quand on s'approche de ces îlots baptisés du nom d'*îlots de mai* dans une chaloupe, on aperçoit distinctement le fond de la mer, qui est aussi limpide que froide et où ne semble se passer rien d'anormal.

Si on les aborde, on constate qu'ils croissent avec une tranquilité parfaite et on remarque avec surprise que déjà ils se couvrent de végétations et même de coquillages vivants.

La sonde ne trouve plus maintenant entre Diapori et Aphroëssa que cinquante brasses de profondeur, c'est-à-dire la moitié de ce qu'elle y constatait encore au commencement de la semaine précédente. A l'entrée du port Saint-Georges, le fond maritime atteignait encore vingt-cinq brasses le 9 mai, il n'en mesurait plus que quatre le 3 juillet.

Ce n'est pas seulement sur les côtes de la Grèce que surgissent des îles; il s'en montre fréquemment aussi dans la mer Morte, et celles-ci comme les premières ont une origine volcanique et apparaissent exclusivement à la suite des commotions souterraines, seulement elles se composent de bitume.

Après le tremblement de terre de 1834, on vit tout à coup surnager sur la partie occidentale de la mer Morte, une masse de bitume, de près de cinq cents mètres de diamètre. En 1837, lors d'un autre tremblement de terre, qui détruisit en partie la ville de Tibériade et y fit périr plus de six mille habitants, non-seulement des sources d'eau chaude jaillirent près de la ville en ruines, mais encore un immense îlot grand de plus d'un kilomètre apparut tout à coup sur les eaux de la mer Morte, et vint échouer contre le rivage.

Les habitants ruinés de la ville recoururent à cet îlot pour relever leurs maisons en ruines, non pas en s'en servant en guise de moëllons; mais en le dépeçant bel et bien, et en en transportant les morceaux au bazar de Jérusalem où ils les vendirent au prix de cent francs le quintal. Déjà ce commerce nouveau leur rapportait seize mille francs, somme fort considérable en ces contrées pauvres, quand un beau matin on ne retrouva plus la portion considérable qu'il restait encore de ce gigantesque bloc d'asphalte. Pendant la nuit le vent l'avait repoussé de la rive, et sans doute la force de la secousse l'avait fait s'engloutir au fond de l'eau.

Du reste, la Palestine se trouve de toute part imprégnée d'asphalte. On y trouve à chaque pas, surtout aux environs de Masada et près des gîtes de sel gemme et de gypse du Jebel-Usdom, les *rochers distillant de la poix* dont Strabon parlait déjà de son temps. Cette matière y découle des masses de calcaires dolomitiques, c'est-à-dire de marbres blancs primitifs, y forme des stalactites énormes et y imprègne le sol de poudingues à ciment bitumineux.

A Nebi-Mussa, à l'extrémité nord-ouest de la mer Morte, se montrent des gisements considérables d'asphalte, mais cette fois remplis de débris de poissons et des fossiles particuliers à la craie, c'est-à-dire d'oursins, de peignes et de inoceromes que caractérisent leurs doubles valves. C'est avec cette substance que les chrétiens de Bethléem fabriquent les chapelets et les croix qu'ils vendent, sous le nom de *pierres de la mer Morte*, aux pèlerins qui visitent les lieux saints et que ces pèlerins importent en Europe.

D'où proviennent les morceaux noirs, les îlots de bitume qui apparaissent tout à coup à la surface de la mer Morte?

Certains savants prétendent que les eaux du Jourdain les charrient et les y apportent, mais cette supposition tombe devant la simple reflexion que l'asphalte, plus lourd que les eaux du fleuve, ne saurait y surnager, et que d'ailleurs on ne trouve aucune trace de bitume sur les rives du Jourdain.

D'autres croient que l'asphalte s'accumule au fond de la mer Morte en vastes nappes qui finissent par se durcir, se détacher du sol et par remonter à la surface.

M. Louis Lartet objecte à cette hypothèse que les sondages effectués successivement par des explorateurs américains et par l'expédition scientifique de M. le duc de Luynes n'ont jamais ramené de bitume.

Il y a encore l'opinion du docteur Anderson, à savoir que sous le gisement bitumineux du Neb-Musu, il existe des couches considérables d'asphalte intercalées au milieu des calcaires dont les affleurements se prolongent jusqu'au fond de la mer Morte, où l'action érosive des eaux détache incessamment les morceaux plus ou moins considérables d'asphalte qui viennent surnager à la surface du lac maudit et échouer sur les rives.

Enfin, M. Louis Lartet suppose à son tour que le bitume provient des sources thermales et salines dans lesquelles on le rencontre postérieurement et qui l'apportent avec leur eau à la mer Morte. Reste à savoir si, comme il le dit, ce bitume a été amené directement des profondeurs, ou bien si les eaux chaudes dont nous venons de parler n'ont pas pu rencontrer sur leur passage des couches charbonneuses sur lesquelles elles auraient réagi.

En effet, il existe dans le système des grès du Liban, inférieurs aux assises crétacées qui ont subi les imprégnations bitumineuses, des amas considérables de lignites, dont les analogues pourraient bien exister dans l'Anti-Liban et près de la mer Morte. D'après cette hypothèse, que viendrait appuyer l'observation faite par le docteur Anderson, de traces de végétaux dans l'asphalte de la mer Morte, des eaux chaudes auraient pu extraire de lignites leurs produits hydrocarburés, absolument comme les expériences de M. Daubrée sur le métamorphisme en réalisent les démonstrations.

C'est au lecteur à chercher parmi toutes ces théories celle qui lui paraît la plus probable.

Si tous les voyageurs et tous les savants qui ont entrepris la pénible mission d'explorer les rivages et d'étudier les eaux de la mer Morte ont constaté que nul poisson n'habitait ses eaux mortelles et que, sous ce rapport, elle justifiait le nom sinistre qu'elle porte depuis la plus haute antiquité, en revanche, il n'en est pas de même des eaux des étangs et des rivières sans nombre de la France. En effet, celles-ci nourrissent des millions de poissons dont M. Émile Blanchard vient de faire une histoire sérieuse et qui ne manque certes pas d'attrait[1].

Non-seulement il y traite de l'anatomie et de la physiologie de ces poissons, mais encore de leurs mœurs, de leurs instincts, de leurs amours, de la manière d'en accroître les produits par la pisculture, cet art si vieux et si savant chez les Chinois et encore si jeune et si incomplet en Europe. Il complète son travail en énumérant les ressources que l'industrie doit à la pêche et la législation qui régit cette pêche.

Parmi les physionomies les plus originales des poisson que dépeint M. Blanchard, et au nombre desquels cependant figurent le vorace brochet, l'épinoche qui construit des nids à rendre jaloux les oiseaux, la tanche, le muge, la lote, le goujon, l'anguille aux fabuleuses transformations il faut citer surtout le chabot, cette espèce de petit monstre à grosse tête, qui beaucoup plus que le véritable dauphin lui-même, ressemble au monstre bizarre à qui l'antiquité donnait ce nom et dont elle nous a laissé tant de fois la figure fantastique reproduite sur ses monuments.

Comme le fait observer M. Blanchard, la forme étrange du chabot provient principalement de la grosseur énorme de sa tête, de sa peau nue, molle, un peu visqueuse, de la couleur grisâtre de son corps, élégamment rehaussée de bandes et de taches régulières d'un brun foncé, et de la zébrure de ses nageoires d'annulation.

La plupart des noms qu'on lui donne rappellent le caractère exceptionnel de sa tête. Le nom de *chabot* ou de *cabot* remet en mémoire notre vieux mot français de *caboche*; par suite de ces altérations que le temps, l'usage et l'ignorance ne manquent jamais d'apporter à un mot usuellement employé, le mot chabot est devenu *chapsot* pour les pêcheurs des environs de Paris, *chamsot* pour ceux de la Normandie, et *lou chabaou* pour la Provence et surtout pour le département de Vaucluse.

Sur le Rhône, à Genève, le poisson à grosse tête des ruisseaux est appelé *séchot*; nous ne nous hasarderons pas à rechercher l'étymologie de ce nom. Dans la même contrée, on lui applique encore très-volontiers, paraît-il, l'épithète de *sorcier*; sur les rives du lac Leman, on le nomme *sussot* ou *chassot*, sans doute par corruption ou abréviation du mot *chasseur*. En Franche-Comté, c'est la *timotte*; dans les Vosges, le *bavard*, à cause de la mucosité, de la *bave* dont se couvre son corps; dans une partie de l'Auvergne, à Roulhac, par exemple, on le designe par le nom de l'*esquale*, dont nous ignorons la signification. Dans le Languedoc, la tête du chabot devient encore le signe distinctif qui sert à le désigner. On le qualifie de *tête d'aze*, c'est-à-dire *tête d'âne*. Dans plusieurs autres départements il reçoit l'épithète de *testu* ou *testard*, sans doute bien plutôt à cause de sa grosse tête, que pour sa vague ressemblance avec les larves de Batraciens, les *têtards* de grenouilles et de crapauds. Dans la Lorraine allemande, le chabot est le *kantzenkopf*, c'est-à-dire la tête du *hibou* ou de *chat-huant*. En Alsace, il porte comme en Allemagne le nom de *koppe* ou *koppen* dont la signification primitive semble aujourd'hui assez obscure : aux environs de Nice, celui de *botto*. Dans les autres contrées de l'Europe où l'on rencontre le chabot, les habitants le désignent par des appellations analogues. Les Anglais, par exemple, le nomment *bullhead*, *tête de taureau*.

Le chabot de France est pourvu d'une large bouche capable de donner passage à une proie volumineuse, et des larges bandes de dents très-fines garnissent ses mâchoires. Il possède en outre un préopercule portant une seule pointe recourbée vers le haut, sous laquelle existe une très-petite dent que cache la peau. Le chabot semble mettre une grande confiance dans cette arme. Au moment du danger, il gonfle la membrane des ouïes par l'introduction d'une certaine quantité d'eau et soulève le préopercule de façon à pouvoir blesser avec l'épine de sa dent cachée; alors la tête paraît s'élargir encore, car la membrane tendue prend l'aspect de joues gonflées. L'opercule, qui est lisse et finit en pointe plate, est trop émoussée pour être d'aucun usage dans la lutte.

Le chabot possède une grande agilité, s'il se met en quête d'une proie : si on l'inquiète, on le voit s'élancer comme un trait de dessous la pierre où il se tenait caché et parcourir en quelques secondes un espace relativement considérable. L'élargissement de la partie antérieure de son corps, la ténuité de son extrémité postérieure, la puissance de ses membres thoraciques, constituent des conditions extrêmement favorables à l'exécution de mouvements brusques et rapides, dont il ne se fait point faute, comme vous le savez. Dans ces élans parfois si soudains, le poisson atteint sans peine les

1. *Les Poissons des eaux douces de la France.* — Paris, Baillière.

PROBLÈME N° 12.

COMPOSÉ PAR M. J. BERGER.



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 8.

1 T. 8°D	1 R. 2°CD (A, B)
2 T. 7°D éch.	2 R. 6°TD ou 8°TD pr. C (1
3 T. 7°TD éch. m.	3 . . . . . .

(1)

2	2 R. c. FD ou 3°FD pr. C
3 T. 7°FD éch. m.	

(A)

1	1 C. pr. P.
2 T. 8°CD	2 C. c. qcq (1)
3 T. 6°CD éch. m.	3 . . . . .

(B)

1	1 C. c. FD
2 T. 7°D	2 C. c. qcq
3 T. 7°TD éch. m.	3 . . . . . .

Nous avons reçu un grand nombre de solutions commençant par T. 8°CD; ces solutions sont inexactes, ex. :

1 (T. 8°CD — C. 2°CD), 2 (R pr. P — C 3°D éch.), 3 (R joue — .....)

C. P.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

animaux qu'il poursuit et sans s'arrêter, tout en volant dans les eaux, sa vaste bouche les engloutit, et son estomac les reçoit. Les gros insectes aquatiques, ceux d'un certain volume et surtout les larves de dystiques, d'hydrophiles et de libellules, forment l'alimentation habituelle du chabot qui ne dedaigne en outre ni le frai de grenouille, ni même les poissons que leur taille un peu inferieure à la sienne lui permet d'attaquer sans trop de danger. Souvent, on trouve l'estomac de ces voraces rempli et distendu soit par un vairon soit même par un goujon [illegible].

A lire ce livre plein de faits curieux, d'observations fines et d'erudition ichthyologique, on comprend le plaisir de la pêche, pourvu qu'il ne consiste pas à *[illegible] d'une ligne,* comme le dit le proverbe, mais à étudier les mœurs de ces petits êtres, toujours si amusants, parfois si beaux, si bien parés par la nature, et « qui en fin de compte, disait le celèbre gastronome, M. de Cussy, après vous avoir donné les plaisirs d'une chasse sans fatigue, finissent par vous donner encore un excellent plat de friture. »

S. Henry Berthoud.

PAYSANS D'ALTENBOURG

Si les particularités de costumes locaux tendent chaque jour à s'effacer sous le niveau de la mode, certaines contrées résistent encore à l'entrainement général. Dans quelques parties de l'Allemagne notamment le costume villageois a conservé toute son originalité. Ainsi en est-il dans ce duche d'Altenbourg où le roi de Hanovre, gendre du duc actuel, se retirait tout recemment après la capitulation de son armée.



PAYSANNES DU DUCHÉ D'ALTENBOURG, d'après une photographie.

Le costume des Altenbourgeoises n'est rien moins que coquet. Sauf les jambes qu'elles laissent en partie découvertes, on dirait que tout leur soin consiste à derober sous un travestissement difforme ce qu'elles peuvent avoir de charmes. Non contentes d'épaissir leur taille avec une grossière jacquette aux longues et larges manches, dont l'épais corsage les enveloppe jusqu'au menton, elles s'engoncent encore de foulards de toute sorte, et cachent entièrement leurs cheveux, cette charmante parure naturelle de la femme, sous un bonnet collant orne par derrière de grands rubans. Leur jupon à petits plis, serré aux hanches, ne descend guère plus bas que le genou; mais elles le recouvrent d'un tablier qui cache le haut de la jambe. Les jeunes fiancées portent un bonnet en forme de couronne tout brillant de clinquant qui rappelle la coiffure de fiançailles des paysans russes.

Pour le costume masculin, il se compose d'une petite veste brune ou noire à manches larges, d'une culotte large s'arrêtant au genou et de bottes très-hautes et très-etroites. Leur coiffure est tantôt un petit chapeau de feutre, tantôt une casquette à visière de cuir. Par les mauvais temps et aussi dans les grandes solennités, ils portent par-dessus la veste un paletot boutonné de couleur foncée descendant jusqu'à la cheville.

Autant les femmes ont peu de souci de laisser voir leurs mollets, autant les hommes prennent soin, non-seulement de cacher, mais encore d'anéantir les leurs. Les Altenbourgeois poussent si loin le mépris du mollet, qui faisait l'orgueil de nos pères, qu'ils se mettent dès l'enfance les jambes à la torture dans des tiges extrêmement serrées pour en combattre le développement. Il en résulte des paires d'échalas plus propres à servir d'appendices à des marionnettes qu'à des êtres humains.

Les paysans d'Altenbourg sont renommés pour leur activité et leur économie. Leurs campagnes sont tres-florissantes. Enfin la beaute de leurs chevaux et l'excellence de leurs bestiaux sont reconnues non-seulement dans le duché même, mais aussi dans tous les pays d'alentour.

P. Dick.

FIESOLE

La vue de Fiesole que nous donnons aujourd'hui est prise de la terrasse de l'antique couvent de Saint-Salvi, dont la chapelle possède de belles fresques d'André del Sarte. A une demi-lieue du couvent, sur un rocher, apparaît la petite cité où l'on peut aller, de Florence, par une route charmante et longue seulement de trois milles.

Fiesole est depuis fort longtemps démantelee et déserte; sa prospérité a eté annihilée par le voisinage et la supériorité de Florence. Son origine se perd dans la nuit des temps; les restes d'anciens murs cyclopéens subsistent encore de trois côtés. On remarque aussi quelques debris d'un amphithéatre. Sur l'emplacement de l'Acropole est un couvent de Franciscains.

La cathédrale, qui date de 1028, renferme le mausolée de l'évêque Salutati, un tabernacle par Mino da Fiesole, et des fresques par Ferrucci. Des hauteurs de Fiesole l'œil embrasse une belle plaine arrosée par l'Arno, Florence, et la chaîne des Apennins, au-dessus de laquelle s'élèvent à l'horizon lointain les montagnes de Carrare.

A. Dablet.



FIESOLE, près de Florence, d'après un dessin de M. C. Huth.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être afranchies.

9e ANNÉE. — N° 558.
Samedi 28 Juillet 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle prime de l'UNIVERS ILLUSTRÉ, mentionnée à la suite du Bulletin.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les concours du Conservatoire. — Physionomie de la salle. — M. Auber. — La critique. — Tragédie et comédie. — MM. Boucher, Masset. — Les deux merveilles de l'année. — M. Coquelin, Mlle Barateau. — Les règlements. — Le chapitre des considérations. — Explication des décisions du jury. — Mlles Hadamart, Hassenhut, Carlin, Thomas, Brag. — Les mécontents : M. Jourdan, Mlle Fayolle. — Réformes proposées par le chroniqueur. — Choix des scènes. — Les tragédiens en costume. — Doubles épreuves. — Les comédiens en loge. — Bibliothèque dramatique. — Cours d'histoire appliqué au théâtre. — Conclusion.

Si jamais l'occasion vous est donnée d'assister aux concours du Conservatoire, je vous engage à ne pas la manquer. Les agitations, les anxiétés, les espérances de ces comédiens de vingt ans, la conviction juvénile avec laquelle ils abordent cette première communion de l'art, les émotions des parents et des amis, la chaleur sympathique du jeune public qui remplit la salle, tout cela constitue un spectacle des plus intéressants. Ah! dame, il faudra vous résigner à demeurer, huit heures durant, rivé sur votre siége, à entendre trois ou quatre fois : « *Fuis, spectre épouvantable!* » ou : « *Le petit chat est mort.* » — Je parle ici des concours de déclamation ; — mais c'est tout simplement une habitude à prendre : demandez plutôt à M. Auber qui n'est jamais plus frais et plus gaillard qu'après une de ces formidables séances émaillées, pour les novices, de migraines, d'ankyloses et de courbatures. Qui donc a baptisé M. Auber, un aimable épicurien? — Stoïcien, à la bonne heure, un stoïcien égaré dans les bosquets d'Académus!

Les acteurs des principaux théâtres de Paris étaient venus là en grand nombre. Moins braves qu'eux, les critiques



FÊTES DE NANCY. — DÉFILÉ DES DÉPUTATIONS DE LA LORRAINE, DEVANT S. M. L'IMPÉRATRICE, SUR LA PLACE STANISLAS, dessin de M. Lix.
Voir page 475.

avaient reculé devant la chaleur. Il m'a semblé que, cette fois, ils brillaient généralement par leur absence. C'est un tort : je connais peu, même pour les vétérans du feuilleton, d'étude plus instructive que ces épreuves annuelles. Bien mieux qu'au théâtre même, on y apprend à juger la valeur d'un artiste, à distinguer ce qu'il tient de l'étude ou de la nature, à mesurer ses progrès, à deviner son avenir. A cet avantage de saisir le talent, pour ainsi dire dans son état de puberté, à ce point où les défauts et les qualités sont le plus en saillie, se joint celui d'assister à ses transformations, de le comparer à lui-même et aux autres, de se rendre compte de tous les ressorts dont se compose l'art du comédien. Et n'est-ce rien non plus que de pouvoir rendre service à ces jeunes gens, de leur signaler leurs défauts avant que le pli ne soit pris et la ride tracée, de pouvoir leur montrer du doigt la bonne route et celle où il y a des piéges à loup ?

A M. Boucher, par exemple, qui a obtenu un second prix de tragédie et un premier de comédie, je dirai : Vous êtes doué d'un joli physique d'amoureux,—bien qu'un peu monté en graine, — qui vous désigne à l'emploi des Damis et des Valère : vous avez du feu, de la verve, de la passion même — la façon dont vous avez dit votre scène de Polyeucte l'a prouvé ; —mais votre jeu est entaché de préciosité, mais il n'est le plus souvent qu'un calque de celui de Delaunay : voilà les écueils que vous aurez à éviter

Lorsque M. Masset, couronné aussi deux fois comme M. Boucher, se présenta pour la première fois l'année dernière, je m'empressai de constater son succès. « Ce qui frappe tout d'abord chez M. Masset, écrivais-je, c'est une fermeté d'accentuation, une justesse d'inflexions, une certaine autorité qui s'imposent et commandent l'attention. On sent la pensée derrière la parole, le personnage derrière le comédien. Sa voix est belle, sonore, bien timbrée, et quand M. Masset, qui est tout jeune encore, aura appris à nuancer plus finement sa diction, quand il se livrera davantage et que, dans son jeu net et énergique, il mettra un peu plus de flamme, il deviendra, j'en suis sûr, un premier rôle des plus remarquables. »

La flamme est venue : c'est un progrès ; mais la diction manque encore de souplesse et de nuances : la voix ne sait pas s'attendrir : — ce défaut m'a frappé surtout dans la réplique de *Louis XI* ; — elle est sombre et se prête plus à l'expression du drame qu'à celle de la comédie. Si M. Masset veut réussir dans ce dernier genre comme dans l'autre, il faut qu'il la travaille, qu'il lui donne ce je ne sais quoi d'épanoui et d'aimable qui en est comme le sourire et le charme. Cette réserve faite, je n'ai qu'à maintenir mes éloges. La succession de Geffroy est ouverte devant M. Masset; c'est à lui à ne pas la laisser échapper.

L'événement de la journée a été l'apparition de deux concurrents absolument inédits : l'un, M. Ernest Coquelin, appartenant à la classe de Régnier; l'autre, Mlle Barateau, à celle de Mlle Augustine Brohan.

Comme son frère, le jeune et brillant sociétaire du Théâtre-Français, Ernest Coquelin est un comédien de race. Mais ce dont je ne saurais trop le louer, il ne le copie pas : il a son originalité à lui, bien nette et bien tranchée. Coquelin aîné est un comique à grande livrée, de la lignée des Monrose ; le jeune est plutôt un comique de genre, un Perlet. Ses qualités maîtresses sont la finesse, le naturel, l'esprit de composition. Si, dans Scapin, il a eu plus de chaleur et de gaieté que d'éclat et de brio, il a été vraiment complet dans ses deux répliques de Trissotin et de Desmazures qu'il a dites, l'une avec un tact parfait, l'autre avec une sottise des plus amusantes, des détails de geste, de regard et d'intonation tout à fait trouvés. — Tel qu'il est dès à présent, on peut le jeter à l'eau, soyez sûr qu'il ne se noiera pas.

Mlle Barateau est le charme et la grâce mêmes. Une physionomie intéressante, une voix juste et sympathique, une diction ferme, de l'enjouement, de la sensibilité, une decence et une ingénuité natives sans une ombre d'affectation, voilà les qualités rares que possède Mlle Barateau et que le public a applaudies avec une sorte de ravissement. Depuis Mlle Mars, disait-on autour de moi, la jolie scène de l'*Épreuve* n'avait pas été rendue d'une façon plus parfaite que par cette jeune personne. M. Montigny a engagé Mlle Barateau séance tenante. M. Thierry, sans doute, ne tardera pas à la lui reprendre.

Comment se fait-il, maintenant, que le jury se soit borné à décerner à Mlle Barateau un second prix, à M. Coquelin un premier accessit ?

Avec des hommes aussi considérables que ceux qui composent ce tribunal dramatique, il ne peut être question d'injustice et de partialité; mais il y a le chapitre des considérations, des traditions, des usages. — Examinons-le.

Il existe, paraît-il, un règlement qui limite à dix minutes la scène que doit réciter chaque concurrent. Or, la scène de Scapin, bien que menée vivement par M. Coquelin, a excédé de trois minutes le temps auquel le concurrent avait droit, et l'on suppose que cette irrégularité aura pu entrer en ligne de compte dans le vote du jury.

La raison me paraît mauvaise.

Car enfin, de deux choses l'une : ou les scènes de concours sont soumises à une autorisation préalable, et dans ce cas l'élève est affranchi de toute responsabilité, ou celui-ci a violé sciemment le règlement qui fait la loi commune, et dans ce cas, il fallait le mettre tout simplement hors de concours.

Je ne crois pas non plus que la parenté de M. Coquelin lui ait nui en cette occasion et que la crainte d'être suspectés de partialité en sa faveur ait entraîné ses juges à un excès contraire.

S'il n'était pas trop téméraire de vouloir pénétrer leurs intentions, voici plutôt ce que je supposerais.

On se sera dit : M. Coquelin est jeune, c'est ici son premier concours : lui donner dès à présent un premier prix, ce serait lui signer son *exeat*, et dans son intérêt même, il faut qu'il séjourne encore une année au Conservatoire. Reste le second prix auquel très-certainement il aurait le droit de prétendre : malheureusement il y a là un brave garçon, nommé Notzag, un peu commun, un peu *bouleur*, plus de métier que d'art, mais qui a produit son petit effet dans sa scène du *Mariage forcé* et dont le zèle incontestable mérite une récompense. Or, il n'y a qu'un second prix qu'il soit en notre pouvoir de lui donner, puisqu'il a obtenu l'année dernière un premier accessit. Va donc pour M. Notzag.

Mais pourquoi alors n'avoir pas donné à M. Coquelin un second prix en partage? Je ne prétends pas, notez bien, que le jury n'ait pas eu pour cela de bonnes raisons : seulement j'en suis encore à les deviner.

Pour Mlle Barateau, bien que plus simple, la question était la même.

Les deux jeunes personnes qui se sont partagé le premier prix, Mlles Hadamart et Hassenhut en étaient à leur dernière année. J'ai déjà parlé autrefois de Mlle Hadamart, qui rachète un physique exigu par de la gentillesse, de la vivacité, une certaine originalité piquante. Quant à Mlle Hassenhut, une Célimène pointue et maniérée, je ne saurais guère considérer le premier prix qui lui a été décerné que comme un certificat de vétérance, et si Mlle Barateau n'a été nommée qu'après elle, c'est que le Conservatoire espérait sans doute se la réserver pour l'année prochaine.

Je n'ai pas encore épuisé le chapitre des considérations.

Mettez en présence du jury deux jeunes filles, l'une douée de tous les avantages extérieurs, l'autre moins favorisée de la nature : lors même que celle-ci l'emporterait par le talent, soyez sûr que les chances seront pour la première. C'est ce qui arrive tous les ans et ce qui est arrivé, cette fois encore, pour Mlles Carlin et Thomas. Toutes deux ont dit la même scène, celle de *Lady Tartuffe* : Mlle Carlin, d'une façon insensée, sans nuances, sans ingénuité, sans aucune des qualités qu'exige le rôle : Mlle Thomas, d'une façon un peu commune, mais en somme intelligente. Eh bien, Mlle Thomas n'a même pas été nommée, tandis que Mlle Carlin obtenait un premier accessit. Mais Mlle Carlin est séduisante au possible, elle a les plus beaux yeux du monde, une taille élégante, avec cela une voix agréable et bien timbrée. Le jury se sera dit qu'avec de pareils avantages elle ne pouvait manquer de réussir lorsqu'elle se produirait dans un rôle mieux adapté à ses moyens, qu'il y avait en elle un avenir certain et qu'il ne fallait pas lui faire payer trop durement un échec tout accidentel. — Et puis, il faut toujours en revenir là, Mlle Carlin avait eu, l'année précédente, un second accessit.

Et à propos de ce dernier concours, quand donc nous délivrera-t-on de cette scène agaçante de *Lady Tartuffe* ?

Outre qu'elle est éternelle, cette scène, elle ne prouve rien pour le talent de l'élève. Avec des cheveux blonds, un minois mutin et quelque peu de gentillesse, une jeune fille est toujours sûre d'y réussir. Telle qui s'en tire à son honneur serait incapable de jouer convenablement Henriette ou Agnès. Cela s'est vu. Je n'ai pas besoin de souligner et de mettre ici des noms. Entre l'élève qui concourt dans ce rôle et celle qui a choisi un rôle de l'ancien répertoire, l'inégalité est manifeste. Il me semble, puisque j'en suis sur ce point, que le choix des scènes de concours devrait être l'objet d'un examen plus sévère. Le jury ne devrait pas s'en tenir seulement à l'étiquette du sac et souffrir une confusion des genres comme celle à laquelle nous avons assisté cette année même. Pour citer deux exemples, est-ce une scène de tragédie que celle de *Louis XI* que nous ont récitée M. Masset et Mlle Paturel? Et sous prétexte de comédie, n'est-ce pas vraiment une scène de drame que le morceau de *Mlle de Belle-Isle*, où a concouru Mlle Brag ? N'est-il pas vrai qu'entre le rôle de Zaïre, qui a valu à cette intelligente élève un accessit de tragédie, et celui de Mlle de Belle-Isle, il y a moins de distance que de celui-ci à celui d'Eliante ou d'Isabelle ?

Aux noms que j'ai cités plus haut, il convient d'ajouter ceux de M. Jourdan et de Mlle Fayolle, les deux mécontents de la journée, dont le dépit s'est manifesté tout haut, publiquement — et de la part de l'un d'eux, M. Jourdan, — avec une sorte d'inconvenance.

Pauvres jeunes gens! il ne faut pas leur en vouloir : ils sont assez frappés déjà, dans leurs espérances trahies, dans leur amour-propre blessé, dans leurs chimères évanouies.

Le jury s'est-il donc montré injuste envers eux?

La réponse est délicate. Si l'on ne considère que le talent, dans son sens absolu, oui, ces jeunes gens méritaient mieux. Entre Mlle Hassenhut, qui a obtenu le premier prix, et Mlle Fayolle, il n'y a certainement pas l'épaisseur de cinq degrés : mais les qualités de Mlle Fayolle sont en quelque sorte négatives : c'est la convenance, la correction, la sagesse de diction, doublées, hélas! d'un physique résistant — tout ce qu'il faut pour les *utilités*, — et Mlle Fayolle a l'ambition des *premiers rôles !*

M. Jourdan a de la chaleur, de la sensibilité, une émotion communicative. Il a dit sa scène d'Hamlet de manière à mériter le second prix de tragédie, s'il ne l'avait pas eu l'année précédente. Veut-il savoir pourquoi, malgré la verve avec laquelle il a enlevé sa scène de la *Métromanie*, il n'est arrivé que le septième en comédie ? Qu'il prenne à part un membre du jury et celui-ci lui répondra sans doute : « L'intelligence n'est pas tout au théâtre : pour l'emploi auquel vous vous destinez, il faut une voix jeune et sympathique, la vôtre est maigre et sourde ; une physionomie ouverte, la vôtre est triste ; une tournure élégante, la vôtre est... » Mais quoi! au premier mot, M. Jourdan s'est enfui et il court encore.

Des trois soubrettes qui ont été entendues, deux se sont partagé un premier accessit : la troisième n'a pas été nommée : j'ai peine à me l'expliquer, je l'avoue, non qu'elle fût plus remarquable que les deux autres, qui elles-mêmes ne l'étaient guère, mais elle avait, en plus, ce don heureux du rire éclatant et sonore, le rire d'Augustine Brohan.

Tout à l'heure je réclamais une réforme dans le choix des rôles : il en est deux autres que j'indiquais l'année dernière et sur lesquelles on me permettra d'insister.

« Je voudrais, disais-je, que pour la tragédie, où la beauté physique, la noblesse du geste et de l'attitude sont des conditions essentielles du genre, les élèves ne fussent admis à concourir qu'en costume.

« Je voudrais encore qu'après la scène ou le morceau enseigné, stylé, seriné par le professeur, l'élève fût tenu d'en réciter un qu'il aurait appris tout seul : — le jury saurait ainsi s'il a devant lui un artiste ou un cylindre à musique.

« Le morceau serait facile à trouver : on n'aurait qu'à feuilleter les œuvres oubliées ou inédites des maîtres. Il va sans dire que les concurrents entreraient en loge, comme cela se pratique pour les aspirants au prix de Rome. »

Et puisque me voici en veine d'innovations, je demanderais encore ceci :

Qu'il y eût au Conservatoire une bibliothèque d'ouvrages roulant sur l'histoire et l'art dramatique où chaque élève pût venir étudier la physionomie du personnage historique qu'il doit représenter, les événements, les mœurs, les costumes du temps au milieu desquels il s'est produit;

Qu'il fût fait un cours oral où seraient étudiés également, au point de vue de l'interprétation dramatique, les personnalités importantes, les époques principales où les maîtres de la scène ont puisé les sujets et les héros de leurs pièces;

Qu'enfin, avant de répéter un rôle avec son professeur, l'élève fût tenu de l'analyser, dans une composition écrite, d'en indiquer le caractère, les nuances, les effets qu'il comporte, les faces et les passions diverses.

On ne serait pas exposé ainsi à voir, comme nous l'avons vu cette année, le magnifique rôle d'Auguste lamentablement défiguré par de jeunes concurrents.

Les nominations se sont réparties entre les différentes classes de la manière suivante :

Mlle Augustine Brohan : trois prix et trois accessits.

M. Régnier : quatre prix et un accessit.

M. Beauvallet : un prix et cinq accessits.

M. Samson : un prix et trois accessits.

En résumé : un amoureux agréable, M. Boucher; un premier rôle énergique, M. Masset; un comique charmant et original, M. Coquelin ; une Mars en herbe, Mlle Barateau ; une ingénuité piquante, Mlle Hadamart ; — la récolte n'est pas mauvaise, et il n'y a pas trop à se plaindre.

GEROME

BULLETIN

D'après *l'International*, le célèbre ingénieur anglais, M. Hawkshaw, prépare sérieusement l'établissement d'un tunnel entre Calais et Douvres.

Cette question est en ce moment très-agitée à Londres, surtout dans la Cité.

L'ingénieur fait explorer le fond de la mer, avec la permission du gouvernement français, près de Calais et de Boulogne.

Nous avons parlé des immenses réservoirs que la ville de Paris a fait construire sur les hauteurs de Ménilmontant et qui ont, comme on le sait, pour destination de recevoir les eaux déversées de la Dhuis, ainsi que les eaux de la Marne amenées de Saint-Maur par un système de conduites de 8,500 mètres de développement.

L'aqueduc de la Dhuis prend naissance dans la commune de Pargny (Aisne); il traverse les départements de l'Aisne, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise et de la Seine. Sa longueur totale est d'environ 135 kilomètres. C'est le 11 septembre dernier que les eaux de la Dhuis sont parvenues aux réservoirs de Ménilmontant, dont elles occupent l'étage supérieur, l'étage inférieur étant réservé aux eaux de la Marne.

Ces réservoirs sont recouverts d'une couche de terre qui a pour effet de maintenir les eaux à une température constamment fraîche, et qui va être engazonnée et convertie en jardins à la française. Un manteau de verdure et de fleurs s'étendra donc prochainement sur les réservoirs de Ménilmontant.

Le célèbre vase d'Amathonte vient de faire son entrée triomphale dans le musée assyrien du Louvre de Louis XIV, par la grande porte qui ouvre sous le guichet de la colonnade. On l'avait préalablement placé dans une armature de madriers, solidement boulonnée; puis on l'a renversé sur le côté, et, à l'aide des crics et des cabestans, on l'a fait entrer, après avoir toutefois enlevé la porte et ses montants.

Il paraît, d'après l'avis des officiers du roi Guillaume, que le fameux fusil à aiguille doit son mérite aux cartouches qu'on y adapte beaucoup plutôt qu'à la construction particulière de l'arme.

Du reste on a bien soin de ne pas laisser surprendre le secret de la fabrication de ces cartouches. La police y veille avec un soin tout particulier, et dernièrement un ouvrier qui en avait vendu un sac à un voyageur français, a été condamné à une peine en dehors de toute proportion avec le délit commis.

Herr Dreyse, l'armurier qui a inventé le fusil à aiguille et sa cartouche, est toujours vivant et jouit en véritable grand

seigneur de l'immense fortune que lui a procurée sa découverte. C'était un simple ouvrier : mais depuis la guerre danoise, son souverain l'a fait noble, et ce n'est pas sans un certain orgueil qu'il fait précéder son nom de la particule « Von, » qui représente en Allemagne notre « de » français.

On lit dans *l'Économiste*, de Florence :

L'Affondatore, bélier cuirassé qui fait partie de la flotte italienne de l'Adriatique, est une véritable machine infernale ; il est armé de deux canons Armstrong qui portent à la distance de 7 milles environ et avec la précision d'une carabine rayée.

En cas d'abordage, les équipages descendent dans le pont où se trouve une grande galerie qui, à la volonté du commandant, peut se remplir d'eau de mer ; grâce aux fourneaux des machines, cette eau devient bouillante en quelques minutes et peut être lancée sur le pont au moyen des pompes pour brûler les assaillants. Il a un éperon qui peut s'enfoncer dans un navire cuirassé et le couper en deux.

Plusieurs journaux ont rapporté que le roi de Hanovre, aveugle, se tient si bien en public que beaucoup de personnes nient son infirmité. Au théâtre, par exemple, où il manie sa lorgnette, il fait illusion aux plus clairvoyants.

Jean l'Aveugle, roi de Bohême, se fit bravement tuer à la bataille de Crécy, dans les rangs français. Il fit attacher son cheval à ceux de ses chevaliers :

— Conduisez-moi, dit-il, afin que je puisse encore faire un beau coup de lance.

TH. DE LANGEAC.

LES FÊTES DE NANCY

Tous les journaux ont raconté longuement les fêtes qui viennent d'avoir lieu à Nancy, à l'occasion du centième anniversaire de la réunion de la Lorraine à la France. *L'Univers illustré* ne prétend pas présenter aujourd'hui de nouveaux détails sur cette solennité commémorative, ni exhumer quelque incident oublié. Les chroniqueurs des feuilles quotidiennes ont fait consciencieusement leur besogne, et, sous ce rapport, il ne nous reste rien à glaner. Mais nous savons qu'en pareille circonstance le crayon est un puissant auxiliaire de la plume, un auxiliaire auquel la curiosité publique donne, même fort souvent, le principal rôle. Aussi, un de nos principaux dessinateurs s'est-il mis en route, et nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs des gravures exactes représentant les scènes les plus intéressantes des fêtes de Nancy.

En façon de notes explicatives de nos gravures, nous nous bornerons à placer ici un résumé rapide de ce jubilé historique, auquel la présence de S. M. l'Impératrice et de S. A. le Prince Impérial a donné un éclat exceptionnel.

Dans la matinée du samedi 14 juillet, S. M. l'Impératrice, accompagnée de son fils, a quitté Paris par le chemin de fer de l'Est. A Meaux, à Épernay, à Châlons, une foule immense attendait le train impérial et remplissait l'air de ses acclamations.

A Châlons, grand dîner d'apparat à la préfecture, et bal magnifique à l'hôtel de ville. Le dimanche matin, l'Impératrice quitte Châlons, et trouve le même accueil chaleureux et sympathique à Vitry-le-Français, à Bar-le-Duc et à Toul. A quatre heures, après une série d'ovations, Sa Majesté arrive dans le chef-lieu du département de la Meurthe.

L'Impératrice et le Prince Impérial se dirigent immédiatement vers la cathédrale, où ils sont reçus par l'archevêque de Paris et les évêques de Nancy, de Strasbourg, de Saint-Dié et de Châlons.

En quittant la cathédrale, les augustes visiteurs se placent sur une estrade préparée sur la magnifique place Stanislas. Alors commence le défilé des députations des départements lorrains : plus de trente compagnies de sapeurs pompiers, musique ou fanfare en tête ; les ouvriers des salines de Saint-Nicolas et de Varangéville précèdent un char attelé de six chevaux sur lequel sont déposés plusieurs blocs de sel gemme ; les sociétés orphéoniques ; six cents francs-tireurs des Vosges, en costume et carabine sur l'épaule ; les sociétés de secours mutuels ; les ouvriers de la saline de Dieuze, ceux de Baccarat, de Cirey et de Walleristhal ; les fabricants de dentelles et de broderies de la Meurthe et des Vosges ; les ouvriers des filatures de Nancy et de Senones ; une députation de Domrémy portant la bannière envoyée à cette commune par la ville d'Orléans, en mémoire de Jeanne Darc, et enfin une députation de quinze cents à deux mille instituteurs.

Le lendemain, l'Impératrice visite les établissements hospitaliers et reçoit les autorités ainsi qu'un grand nombre de dames de la ville et du département. Puis, avec le Prince Impérial, elle dirige sa promenade vers divers points de la magnifique cité lorraine, notamment vers l'église des Cordeliers où reposent les anciens souverains du pays.

Au retour, visite au lycée, à l'hospice des Enfants trouvés, à l'institut des Sourds-Muets.

Vers quatre heures, Sa Majesté et le Prince Impérial se mettent au balcon et assistent au défilé de la cavalcade historique qui avait attiré un concours immense sur la place Stanislas et aux abords du palais.

Ce sont des jeunes gens de Nancy, de Forbach, etc., qui représentent les ducs et les seigneurs ; quant aux personnages secondaires, leurs rôles sont confiés à trois cents dragons venus de Saint-Mihiel.

Dans le premier groupe, qui comprend la période de 865 à 1176, on voit Lothaire, premier roi de Lorraine, et Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire. Derrière eux est la grande bannière, ornée de l'aigle que Frédéric Barberousse permit au duc Mathieu Ier de porter dans ses armes.

Dans le deuxième groupe — 1205 à 1303 — marche Ferry III, duc de Lorraine, avec les comtes de Bar et de Lunéville, le seigneur de Darney, etc.

Le troisième groupe — 1303 à 1390 — est dirigé par Raoul le Vaillant, tué à Azincourt, et Marie de Blois, sa femme.

Le quatrième groupe est consacré à la mémoire de Jeanne Darc. L'héroïne s'avance à cheval et armée de toutes pièces. Elle est escortée de chevaliers, de gens d'armes et d'arbalétriers. Au-dessus de leur tête, flotte l'oriflamme de France.

Cinquième groupe — 1431 à 1473 — René de Provence, duc de Lorraine, et sa femme Isabelle.

Sixième groupe — 1473 à 1508 — René II, le vainqueur de Charles le Téméraire, escorté de gentilshommes, de Suisses et de pertuisaniers. Un cavalier porte la grande bannière à l'image de l'Annonciation, arborée à la bataille de Nancy.

Septième groupe. Le bon duc Antoine, et Renée de Bourbon, sa femme.

Huitième groupe — 1545 à 1608 — Charles III le Grand, et Claude de France, sa femme.

Neuvième groupe — 1624 à 1675 — Charles IV et Henriette de Lorraine, sa sœur.

Dixième groupe — 1675 à 1737 — le duc Léopold.

Onzième et dernier groupe — 1737 à 1766 — Stanislas, roi de Pologne, dernier duc de Lorraine et de Bar.

Ce défilé se termine par un char allégorique de la France.

S. M. l'Impératrice a fait ses adieux aux habitants de Nancy dans un bal offert par la ville, et qui était merveilleux de luxe et d'élégance. Le Prince Impérial, revêtu des insignes de grand'croix de la légion d'honneur, a figuré dans le quadrille d'honneur, dansant avec la baronne Buquet, femme du maire, et faisant vis-à-vis à Sa Majesté et au baron Buquet.

Le lendemain, l'Impératrice partait pour Lunéville, d'où, après avoir assisté à une fête hippique donnée par la garnison de cavalerie de cette ville, elle rentrait à Paris.

X. DACHÈRES.

LA BOITE D'ARGENT

CONTE FANTASTIQUE

(Suite[1].)

Après le déjeûner, auquel le chevalier fit largement honneur, on se disposa à se mettre en chasse. La marquise, la baronne et le docteur, qui ne chassaient pas, devaient accompagner les chasseurs et assister aux premiers exploits qu'ils promettaient de faire, car le terroir était excellent.

La baronne s'isola un instant dans l'espérance que M. d'Ilo viendrait s'excuser. En effet, il s'approcha d'elle et lui demanda comment elle avait passé la nuit.

Mme d'Angèle le regarda.

— Est-ce une ironie, chevalier? demanda-t-elle.

— Une ironie, madame ? Je ne comprends pas.

— Eh bien! chevalier, j'ai mal passé la nuit. J'ai attendu

— Quoi donc?

— Qu'il vous plût de venir au rendez-vous que vous aviez accepté.

— Oh! c'est vrai, répondit M. d'Ilo du ton le plus naturel. Pardonnez-moi, madame, j'ai complétement oublié cette promesse.

Et le chevalier s'excusa de cet oubli en homme bien élevé, mais comme si cet oubli eût été sans importance ; puis il demanda à la baronne la permission de rejoindre les chasseurs.

— Allons! j'ai perdu, se dit Mme d'Ange, car, en vérité, je ne puis faire plus que ce que j'ai fait. Il n'y a rien dans cet homme, pas même un homme.

Et elle suivit du regard le chevalier qui s'éloignait tranquillement. Ce regard était celui d'une femme qui cherche un moyen de prendre une revanche.

La chasse se prolongea jusqu'à cinq heures. Puis on rentra, puis on dina, et le dîné terminé, Mme d'Ange ayant déclaré aux autres parieurs qu'ils pouvaient commencer leurs épreuves, le financier proposa une partie de lansquenet.

Il faut juger un homme au vin et au jeu, dit un proverbe allemand.

— Jouez-vous, chevalier? demanda la marquise.

— Oui, madame, quelquefois.

— Le jeu vous amuse-t-il?

— Le plaisir du jeu est dans l'émotion qu'il donne, et le jeu ne m'émotionne pas.

— C'est ce que nous allons voir, se dit M. Carillac en faisant un signe aux joueurs déjà assis autour de cet appétissant festin d'or qu'on appelle une table de jeu.

— Ainsi, vous ne ferez pas notre partie? reprit la marquise.

— A moins que cela ne puisse vous faire plaisir, madame.

— Oui, je désire que vous jouiez avec nous.

— Seulement, madame, je vous demanderai la permission de me retirer à dix heures ; j'ai beaucoup marché aujourd'hui.

— Soit, chevalier, à dix heures vous serez libre.

Le chevalier prit place entre la marquise et Mme d'Ange.

Le jeu commença. Au bout de dix minutes, il avait atteint des proportions énormes : l'or circulait par poignées ; on eût dit que le Pactole traversait le tapis, un fleuve d'or dans une prairie verte.

Le chevalier causait. Le jeu semblait n'être pour lui que la distraction de ses mains. Il ne jouait pas, il jouait avec le jeu.

— Perdez-vous, chevalier? lui demanda Mme d'Ange.

— Je ne sais pas, madame.

— Le chevalier gagne.

— Combien donc?

— Trois cents louis que je lui dois, répondit le banquier.

— Vous voyez, madame, il paraît que je gagne trois cents louis.

— Quitte ou double, chevalier, si vous voulez?

— Oui, monsieur, répondit M. d'Ilo, qui en ce moment tenait les cartes.

— M. Carillac s'était levé ; les autres joueurs paraissaient fort attentifs. Trois cents louis sur une carte, c'est assez sérieux.

— Allons, fit le banquier en regardant fixement le chevalier qui venait de tirer la carte qui le faisait gagner, allons j'ai encore perdu. Cela fait trois cents louis de plus, c'est-à-dire que je vous dois douze mille francs.

— Oui, monsieur.

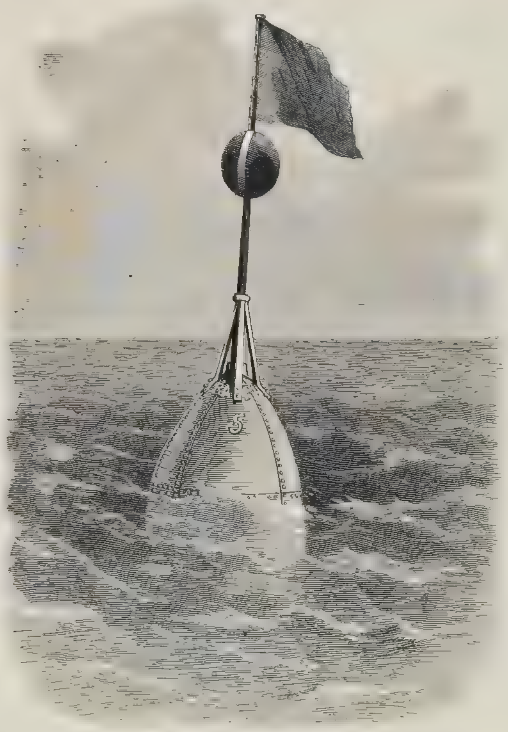
— Continuons-nous?

— Tant que vous voudrez.

Regardez le joueur le plus exercé, celui qui sait le mieux commander à son visage, le plus beau joueur enfin, capable de ne rien laisser voir de ce qu'il éprouve quand il perd, regardez-le dans le gain : malgré lui sa main aura un léger tremblement au contact de la carte qui le fait gagner. Tout le monde avait les yeux fixés sur le chevalier. On eût dit une statue. Un croupier de maison de jeu n'eût pas retourné des cartes avec plus de tranquillité

1. Voir les numéros 556 et 557.

POSE DU CABLE TRANSATLANTIQUE.



PREMIÈRE BOUÉE, marquant la place approximative où l'ancien câble a été harponné le 3 août 1865



MACHINE A IMMERGER LE CAB

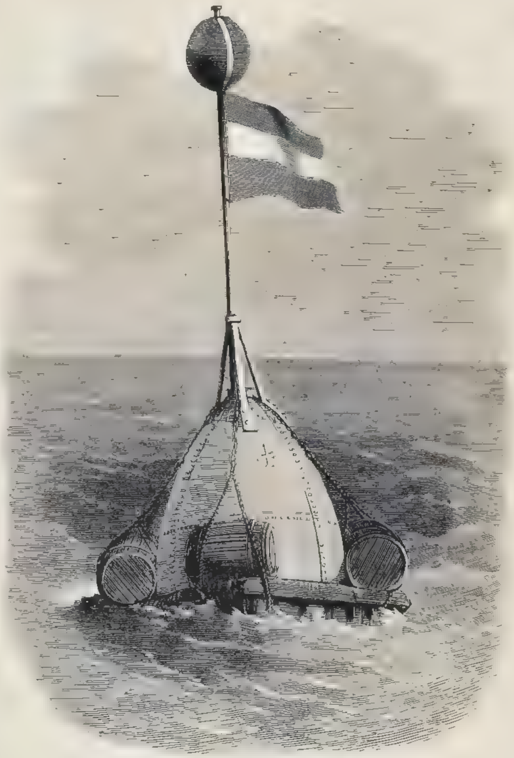


FÊTES DE NANCY. — PASSAGE DE LA CAVALCADE HIST

rès les dessins de notre correspondant spécial. Voir page 478.



…ORD DU *GREAT-EASTERN*.



DEUXIÈME BOULE, marquant la place exacte où l'ancien câble a été abandonné le 8 août 1865.



…ERUE VILLE-VIEILLE; dessin de M. Lix. — Voir page 475.

Il gagna encore.

Ce fut le banquier qui commença à s'émouvoir. Non-seulement il ne gagnait pas son pari, mais il perdait son argent.

— Je dois douze cents louis, dit-il. Allons, je les joue, si monsieur le chevalier y consent.

Pour toute réponse, M. d'Ilo recommença à tourner les cartes

Le général surtout ne revenait pas de cette tranquillité, lui dont le cœur battait à tout rompre quand il gagnait un louis. Il est à remarquer, en effet, que les hommes les plus braves sur les champs de bataille sont timides devant les étroites émotions d'une table verte. Leur courage ne leur sert plus de rien devant cet impassible adversaire de carton que rien ne peut arrêter dans sa course, devant ce danger muet que rien ne peut combattre, ni l'intelligence ni la force, et qui déplaçant un instant l'honneur de l'homme, le fait descendre de son cœur dans sa poche.

— Le chevalier gagne encore! s'écria la marquise, il lui est dû quarante-huit mille francs. C'est là un beau gain, chevalier; passez la main, vous allez reperdre.

— Que décidez-vous, chevalier? demanda le partner.

— Vous me devez quarante-huit mille francs?

— Oui.

— Eh bien! jouons-en cinquante-deux mille; si je gagne, cela fera un compte rond; si je perds, au moins vous gagnerez autre chose que votre argent.

Cette phrase fut dite avec un tranquillité inouïe. Un sphinx de granit qui jouerait aux cartes dans le désert ne serait pas plus calme que l'était le chevalier.

— Soit! monsieur, va pour cinquante-deux mille francs.

En trois cartes le compte rond était fait. Le chevalier gagnait cinq mille louis.

— J'y renonce, fit le banquier assez pâle, tandis que M. d'Ilo était toujours du même ton rose qui avait frappé tout le monde, la veille, quand il était arrivé.

Le: *J'y renonce* du Crésus voulait dire pour le chevalier: « Restons-en là, » et pour les spectateurs: « Décidément rien n'émeut cet homme. Je me reconnais vaincu. »

— A mon tour alors, se dit le général. Ah! tu ne sourcilles pas, chevalier; eh bien! je vais te faire sourciller, moi.

Et le général se levant, dit au banquier :

— Vous avez raison de ne plus jouer, vous perdriez toujours.

— Pourquoi?

— Parce que M. le chevalier triche.

Et en même temps le général ramassant un paquet de cartes, les jeta au visage de M. d'Ilo.

Les cartes volèrent tout autour du chevalier comme des feuilles autour d'un arbre sous le souffle de l'ouragan; mais comme le tronc de l'arbre, le chevalier resta debout et insensible.

La scène était si inattendue que les femmes poussèrent un cri et que les hommes se levèrent pour se jeter entre le général et celui qu'il venait d'insulter.

Tout le monde y fut trompé : nul ne pouvait se figurer que le général en arriverait à un pareil moyen.

— Général, fit la marquise d'un ton sévère, devenez-vous fou? Et se tournant franchement vers M. d'Ilo, elle lui dit :

— Au nom du ciel, chevalier, soyez calme.

— Mais je le suis, madame, répondit le jeune homme en accompagnant sa phrase du sourire le plus gracieux et le plus rassurant. Je ne regrette qu'une chose, c'est que me jetant des cartes à la figure, le général ait atteint madame la baronne, qu'il aurait pu blesser.

Et se penchant vers Mme d'Ange :

— C'est à moi de vous faire des excuses, madame, lui dit-il, puisque le général est si ému qu'il ne songe pas à vous en faire

Puis se tournant vers le général :

— Vous disiez donc, monsieur, que je trichais?

Pendant ce temps, le général avait rassuré par un regard les témoins de cette scène, qui commençaient à comprendre qu'il s'agissait encore du pari.

— Oui, monsieur, je le disais et je le répète.

— Vous l'avez vu?

— Oui, monsieur.

— Alors je ne me permettrai pas de donner un démenti à un homme de votre âge et de votre position, surtout devant madame la marquise, qui me fait l'honneur de me recevoir pour la première fois.

— Ainsi, monsieur, vous avouez?

— Non, répliqua le chevalier en riant, je ne dis ni que vous avez menti ni que j'ai triché.

— Que dites-vous alors?

— Je ne dis rien.

— Alors, monsieur, vous êtes un lâche!

— Pourquoi?

— Parce qu'ayant reçu un affront comme celui que je viens de vous faire, vous devriez me dire quelque chose.

— Quoi donc?

— Vous devriez m'en demander raison.

— Et me battre avec vous?

— Oui, monsieur!

— Ainsi, parce qu'il vous a plu de croire et de dire que je trichais, de me jeter des cartes au visage et de faire devant des femmes une scène de mauvais goût, il faut absolument que je vous tue ou que vous me tuiez?

— Oui, monsieur.

— Bien, bien, bien. Je ne demande pas mieux, moi; arrangez cela comme vous l'entendrez.

En ce moment dix heures sonnèrent.

— Vous savez, madame la marquise, dit M. d'Ilo, que vous m'avez permis de me retirer à dix heures.

— Oui, chevalier, vous êtes libre.

Le chevalier salua et se retira comme si rien ne s'était passé.

Quand il fut parti :

— Eh bien! dit Julien, comment le trouvez-vous?

— Je n'ai rien vu d'aussi fort que lui, dit Mme d'Ange.

— C'est un beau joueur, dit le banquier.

— Et un grand courage, ajouta le général, mais ce n'est pas fini.

— Que comptez-vous faire?

— Pousser la chose jusqu'au bout. Un homme reste insensible aux coquetteries d'une femme, dit le général en regardant Mme d'Ange, à l'amour de l'or, continua-t-il en regardant le banquier, à l'affront d'une insulte comme celle que je lui ai faite, mais devant la mort, c'est une autre chose.

— Comment! devant la mort? vous voulez le tuer!

— Non, mais je veux le lui faire croire.

— Il ne bronchera pas, dit Julien.

— Que comptez-vous faire? demanda la baronne.

— Le docteur va aller trouver le chevalier tout à l'heure.

— Bien.

— Il lui dira qu'après son départ, pour écarter toute supposition de rencontre dans l'esprit de ces dames, j'ai reconnu mes torts et promis de lui faire des excuses.

— Parfaitement.

— Mais que demain matin, à six heures, avant que personne soit levé au château, nous nous rendrons sur le terrain: M. de Montidy sera son témoin, et le docteur sera le mien. Deux témoins suffiront.

— Parfaitement.

— Que le duel aura lieu au pistolet, à cinq pas, et qu'il n'y aura qu'un seul pistolet chargé.

— A merveille.

— Vous comprenez bien qu'il n'y aura de balle ni dans l'un ni dans l'autre des pistolets. Je le ferai tirer le premier, puisqu'il est offensé, et quand il verra le canon de mon arme sur sa figure, il perdra sa petite couleur rose, je vous en réponds.

— Allez le trouver tout de suite, docteur, dit Julien : dans un quart d'heure il dormirait.

Le docteur quitta le salon.

Cinq minutes après, il était de retour.

— Quelle réponse?

— Il accepte.

— Sans hésitation?

— Sans la moindre. Il dit seulement qu'il aurait autant aimé se battre à onze heures, parce qu'il a l'habitude de dormir jusqu'à dix.

— Allons, à demain.

— A demain.

Le lendemain, à cinq heures du matin, M. de Montidy entra chez le chevalier et le réveilla.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, lui dit-il, habille-toi vite.

M. d'Ilo se frotta les yeux

— Ah! je dormais bien, dit-il.

Et sautant à bas de son lit, il s'habille sans dire un mot de ce qui le faisait lever si matin.

A cinq heures et demie il quittait le château avec Julien. Il était sur le terrain à six heures moins cinq minutes. Le général arriva presque en même temps que lui, accompagné du docteur.

Le chevalier bâillait, et tandis que les témoins chargeaient ou plutôt faisaient semblant de charger, il s'assit au pied d'un arbre et ferma les yeux comme pour gagner une minute de sommeil.

Personne n'eût pu soupçonner que ce jeune homme venait là pour un duel à mort.

Julien mesura les cinq pas, fit deux raies, et s'approchant de son ami :

— Viens prendre ton pistolet, lui dit-il, et tâche de prendre le bon.

M. d'Ilo se leva et prit au hasard une des deux armes que tenait le docteur. Le général prit l'autre.

Le chevalier demanda où il fallait se placer.

— Ici, lui dit Julien, et il le plaça lui-même.

— Qui est-ce qui tire le premier? demanda-t-il encore.

— C'est vous, monsieur, lui dit le docteur, car vous êtes l'offensé.

Le chevalier remercia d'un signe de tête et il étendit le bras pour viser, mais il ne put retenir un long bâillement.

— Je vous demande pardon, messieurs, dit-il, de bâiller ainsi, mais je tombe de sommeil.

En même temps il lâchait la détente de son pistolet, dont la capsule seule s'enflammait avec un bruit sec.

— Tiens, dit-il, c'est moi qui ai le mauvais.

Et il ferma les yeux comme un homme qui dort debout.

Le général étendit le bras à son tour.

— Vous allez mourir, monsieur, lui dit-il d'une voix grave.

M. d'Ilo ne répondit rien.

Le général lâcha la détente, le coup partit.

Le chevalier rouvrit les yeux.

— Recommençons-nous, monsieur, demanda-t-il.

— Non, dirent les témoins, l'honneur est satisfait.

— Alors je vais me recoucher, fit M. d'Ilo, et il reprit en bâillant plus fort que jamais le chemin du château.

Le docteur, le général et Julien le suivirent.

— Nous avons perdu, dirent les deux premiers à la marquise. Voilà un homme étrange!

Et ils racontèrent ce qui venait de se passer.

Après le déjeuner, le général s'approcha du chevalier, et, devant tout le monde, il lui dit :

— Monsieur, laissez-moi vous faire mes excuses de la scène d'hier et vous expliquer ce qui se passe ici depuis deux jours. Votre ami nous avait assuré qu'il était impossible de vous donner une émotion. La baronne, M. Carillac et moi, nous avons parié trouver le moyen de vous émouvoir.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

(La suite au prochain numero.)

LE CABLE TRANSATLANTIQUE

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le *Great-Eastern* voyage à travers l'Océan, déroulant derrière lui le fil qui doit, en quelques secondes, porter la pensée humaine des rives de la vieille Europe à celle de la jeune Amérique.

Un correspondant spécial de l'*Univers illustré* s'est rendu d'abord à Sheerness, à l'embouchure de la Tamise, lieu où le *Great-Eastern* a reçu le câble préparé; ensuite il s'est embarqué pour Valentia, en Irlande, afin d'assister au départ du vaisseau géant et au commencement de l'immersion du câble électrique. Nous venons de recevoir plusieurs dessins d'un haut intérêt que nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

De la lettre qui accompagnait ces dessins, nous détachons quelques passages qui feront clairement comprendre l'ensemble de cette opération, préparée par plusieurs mois de travail incessant et de patience admirable. Les échecs précédents ont servi de leçons : on a pris toutes les précautions que la science pouvait suggérer, et les ingénieurs croient pouvoir garantir un succès positif

C'est le samedi 30 juin que le *Great-Eastern* a levé l'ancre en vue de Sheerness, emportant le câble qui allait être raccordé à celui déjà immergé au milieu des rescifs de la côte de Valentia, sur une longueur de plusieurs milles.

Le câble a été déposé dans trois bassins monstreux en fer, situés l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, et le troisième au milieu du vaisseau; les longueurs des trois câbles sont respectivement de 860, 670 et 865 milles, c'est-à-dire une longueur totale de 2,395 milles. On a utilisé 748 milles du câble de l'année dernière.

Le câble en lui-même diffère peu de l'ancien; le fil conducteur est toujours recouvert de gutta-percha; mais le fil de fer qui entoure la gutta-percha a été galvanisé cette année, tandis que l'étoupe de Manille entourant le tout ne sera pas goudronnée. Ces changements, bien que peu considérables, ont cependant une grande importance.

C'est avec beaucoup de précaution qu'on a filé le câble et qu'on l'a halé à bord. L'année dernière, si la poulie et la machine de halage avaient été plus fortes, on aurait peut-être pu éviter un malheur. Toutes ces lacunes ont été comblées.

Au centre du vaisseau géant se trouve la chambre destinée à constater la continuité du courant ainsi que l'isolement du câble : ces différentes pièces de mécanisme sont très-habilement inventées.

A l'avant et à l'arrière du vaisseau sont fixées les nouvelles machines pour soulever le câble et que mettra en mouvement une paire de cylindres de la puissance de soixante-dix chevaux-vapeur.

Afin de faciliter le halage du câble, les aubes des roues pourront se démonter en moins de quatre minutes, ce qui permettra de travailler des deux côtés du vaisseau et de le tenir en équilibre.

Espérons que cette œuvre grandiose, tentée pour la troisième fois, arrivera à bonne fin pour la plus grande gloire de la civilisation de notre siècle!

H. VERNOY.

HORACE VERNET

I

La France a perdu, le 17 janvier 1863, un de ses grands peintres, un de ces talents supérieurs et populaires comme elle les préfère toujours, un grand talent naturel et facile. Horace Vernet, adopté dès ses débuts par le sentiment national, l'a retrouvé fidèle à sa dernière heure. Sa longue carrière qui, comme celle des plus glorieux artistes, a eu ses heures inégales et quelques jours nébuleux, a été, somme toute, admirablement remplie et comblée. Il n'a cessé de développer et de varier en mille applications le don qu'il avait reçu de la nature. Il avait conscience et il se rendait parfaitement compte de cette unité si nécessaire de direction et d'emploi. Les distractions et digressions qu'il s'était souvent accordées en dehors de sa route principale n'étaient, à ses propres yeux, que des digressions, et il ne rentrait ensuite qu'avec plus de bonheur et de certitude dans la voie qui l'avait conduit à la grande renommée. Peintre de l'armée française, peintre d'histoire d'une grande époque, et de tous les généreux souvenirs qui s'y rattachaient, comme de tous les brillants faits d'armes qui en continuaient la tradition, il était de plus un homme d'esprit, un caractère aimable, une nature droite, honnête, loyale, vive et sensée. C'est plaisir de s'approcher de lui : il inspire l'amitié en même temps qu'il justifie sa gloire.

Il était, on le sait, un talent de race : de quelque côté qu'on remonte dans ses origines, on ne voit que peintres et dessinateurs. Joseph Vernet, l'illustre peintre de marines, était son grand-père; son père Carle, gai, léger, un peu frivole, mais spirituel et pétillant de calembours, était l'homme des chasses, des cavalcades, un charmant peintre d'élégances, et il avait merveilleusement saisi la verve et le *brio* du Directoire, comme Horace saisira plus tard l'esprit de 1812 et de 1814. La femme de Carle, la mère d'Horace, était fille de Moreau, le dessinateur habile, fécond, univer-

sel, l'*illustrateur* littéraire de toute son époque : pendant près de cinquante ans, l'annonce d'un livre *avec figures de Moreau* était la meilleure recommandation en librairie et un gage de succès. Ainsi, du côté paternel et maternel, tout avait contribué à faire d'Horace l'homme du crayon, un peintre involontaire, irrésistible : sa main fine, mince, longue, élégante, naissait avec toutes les aptitudes, toute formée et dressée pour peindre, comme le pied du cheval arabe pour courir.

Né à Paris aux galeries du Louvre, où logeait son père, le 30 juin 1789, dans une bien chaude année, il fut élevé un peu au hasard, et ne reçut pas, littérairement du moins, d'instruction première. Je ne vois pas qu'il y ait eu grand mal à cela : son naturel, ce qui sera chez lui le trait dominant, ne fut altéré en rien. Son père lui donna les premières leçons de dessin ; plus tard il travailla quelque temps dans l'atelier de M. Vincent; mais, de fait, il n'eut d'autre maître que lui-même; et lorsqu'il fut décidément émancipé, lancé en pleine pratique, il n'alla pas non plus chercher dans le passé aucun grand modèle pour se mettre à genoux devant lui. Les uns, on le sait, parmi les modernes novateurs ou restaurateurs de l'art, avaient pour dieu Raphaël, les autres Rubens ou les Vénitiens : lui, il ne chercha rien de tel; il eut le droit de se vanter, comme il faisait, de n'avoir mis son nez sur la piste de personne, et il se tira d'affaire pour son compte en présence des objets mêmes qu'il avait à rendre. Les choses prises sur le vrai, dans le vif, voilà son champ et son horizon; l'art au premier degré et de premier jet, ce fut le sien. Je ne parle que du principal de son œuvre et du genre où il a surtout excellé, non de quelques imitations ou réminiscences qui purent s'introduire de droite ou de gauche dans quelques-uns de ses tableaux accessoires.

Il échoua dans le concours pour le grand prix de Rome; son père, ancien lauréat, avait voulu qu'il concourût; mais ce fils et petit-fils d'académiciens n'avait rien d'académique; il devait se frayer à ses risques et périls sa propre voie. Tout d'abord ouvrier du crayon, il faisait des vignettes, des dessins, tout ce qui était du métier. A l'âge de onze ans, il avait fait pour Mme de Périgord une tulipe à l'aquarelle qui lui fut payée vingt-quatre sous. Dès l'âge de treize ans, il se suffisait à lui-même par son travail, et il avait ses commandes, sa clientèle; il faisait des dessins à six francs et des tableaux à vingt. La vignette qui figurait en tête des lettres d'invitation aux chasses impériales était de lui. Il travaillait surtout pour le *Journal des Modes*, dont il devint le dessinateur en titre. En un mot, il faisait de tout et il s'instruisait en faisant. Il était de ceux qui, dans l'art, s'enrôlent simples soldats, sans avoir passé par aucune école militaire :

Rose et Fabert ont ainsi commencé.

Mais il gagna vite ses grades. Bon sang ne peut mentir. Son nom aussi le servait et le désignait à l'attention.

Horace avait des dispositions autres encore que pour la peinture : il aimait d'un amour presque égal le métier de soldat. Son père, qui s'en méfiait, prit de bonne heure ses précautions et coupa court à ses velléités guerrières en le mariant dès l'âge de vingt ans : c'est vers ce même temps (1809, qu'Horace commença à exposer[1]. Le voilà, croirait-on, occupé sans partage. Mais, assistant à des spectacles militaires avec des goûts si prononcés, il s'imbut de l'esprit de ces dernières années de l'Empire; quand les revers survinrent et mirent à nu la fibre patriotique, il sentit aussi fortement qu'aucun les douleurs de l'humiliation et de la défaite : garde national zélé, militaire amateur exemplaire, il mérita la croix en 1814 pour les services qu'il avait rendus dans la défense de Paris. De tout temps et jusqu'à la fin, sous l'uniforme de la garde civique, il se montra aussi exactement et rigidement militaire qu'il pouvait l'être. Souriez-en, si vous le voulez; c'était une partie de sa nature, une condition et comme une moitié de son talent. Il n'aurait pas rendu comme il l'a fait la *Défense de la barrière de Clichy*, s'il n'avait pas payé là de sa personne.

On parle toujours de croyance dans l'art, on admire cette disposition chez quelques peintres anciens et pieux qui ont rendu dévotement ce qu'ils sentaient. Pourquoi ne pas la reconnaître, cette croyance, là où elle est chez les modernes? Horace Vernet avait aussi la sienne, et bien fervente, celle des camps, celle du drapeau; elle vit, elle respire dans ses tableaux de guerre. Artiste militaire, ne le dédoublons pas, et sachons-lui gré, dans sa ligne, d'avoir été naïf et peuple.

Horace Vernet n'était pas un raisonneur : c'était un homme de sentiment et d'exécution. Il ressentit vivement et profondément ce que la France éprouva à cette heure de gloire indicible et d'infortune; il l'exprima sous toutes les formes, promptes, aisées, touchantes, saisissantes, qui parlaient aux yeux et allaient au cœur de tous. Il introduisait souvent la gaîté et le sourire au milieu d'une larme. C'était bien le contemporain du Casimir Delavigne des *Messéniennes*, du Béranger des premières chansons; le contemporain de Thiers écrivant sous un souffle heureux les premiers volumes de l'*Histoire de la Révolution*. S'il n'avait été que cela, que le peintre de ce moment de 1815-1824, il mériterait encore un bien honorable souvenir. Je ne comprends pas ces générations qui se prévalent de quelque indifférence acquise pour faire les supérieures et se donner de grands airs superbes à l'égard de leurs aînées et devancières, pour les traiter du haut de leur grandeur et comme des enfants qui faisaient assez bien pour leur âge : générations hautaines et gourmées, je ne sais comment on vous traitera vous-mêmes un jour, mais vous êtes bien peu agréables en attendant, et bien peu équitables aussi. Horace Vernet est de force, au reste, à supporter vos dédains ou vos encouragements protecteurs; il a eu, en effet, cette vive et brillante saison de jeunesse, cette fleur première trop tôt passée et dont rien ne vaut le charme; mais il ne s'y est pas tenu : il est allé travaillant, étudiant d'après nature, voyant, regardant sur place, se développant et se fortifiant sans cesse dans sa voie principale jusqu'à ce qu'il soit devenu vers 1840 le plus grand peintre, non plus d'épisodes et d'anecdotes, mais le plus grand peintre d'histoire militaire que nous ayons eu. La salle de Constantine à Versailles témoigne de ce plus haut degré de son talent[1].

1. M. Paul Mantz, qui a raconté et contrôlé en critique ces débuts d'Horace Vernet, ne le fait exposer, du moins d'une manière notable, qu'à partir de 1812.

J'ai voulu parcourir au Cabinet des Estampes le volume qui renferme les témoignages, un peu rassemblés pêle-mêle, de ses premiers essais et de ses débuts : patriotisme, sentiment, sentimentalité, gaieté, esprit, tout s'y heurte et s'y succède. Parcourons rapidement la gamme. A défaut d'un catalogue exact et complet, donnons-nous l'impression de ces études diverses, de ce portefeuille renversé :

— *Le général Maurice Gérard* à Kowno (1813); deux généraux faisant le coup de fusil dans la neige, derrière une palissade. L'un charge, tandis que l'autre tire. On ne nomme que Gérard, mais on connaît l'autre : c'est le maréchal Ney. — *La Sœur de charité*; un soldat blessé est reconnu par une sœur de charité jeune; une plus vieille est au seuil de la maison et regarde. — *Le Soldat laboureur*; un soldat assis, pleurant et cachant sa face devant une mappemonde, où il vient de chercher sans doute l'île de Sainte-Hélène; son chien est couché à ses pieds, sous sa chaise. — *Une scène d'Auvergne* en 1815; un vieux soldat entre une bergère et un joueur de cornemuse. Le soldat est plus vrai que la bergère et le paysan. — 1818. *Prise d'une redoute*. — 1818. *Bivouac français*; un jeune tambour qui commence à battre; un vieux grognard, le menton appuyé sur son fusil; derrière lui, un officier assis à terre, étudiant sa carte. Animation du fond, tout un camp qui s'éveille. — *Qui vive?* une sentinelle, un grenadier de la garde la bouche ouverte; on entend le cri. 1818. — Scènes diverses de guerre, et aussi un débarquement de troupes de marine. — *Les Fourrageurs*. 1818. — 1817. *La Pièce en action, la Pièce en batterie*. Artillerie, cavalerie, aucune arme n'est oubliée. — *Un soldat français instruisant les Grecs* à la manœuvre de la pièce de canon. Nous approchons de 1822 et de la fièvre d'enthousiasme pour les Grecs. — *La vie d'un soldat* (suite de lithographies de Delpech) : ses premiers jeux; départ du jeune conscrit, pleurs de sa maîtresse; équipement militaire du jeune Grivet (il est dragon); premier fait d'armes du jeune Grivet, il est blessé au bras, etc. — Ces diverses scènes, celle de *l'Apprenti cavalier* (un soldat sur un âne qui rue, 1819), et *la Cuisine militaire* et *la Cuisine au bivouac*, et le galant hussard, et le jeune invalide qui fait danser l'enfant sur la seule jambe qui lui reste, sont plutôt des caricatures du genre, et Horace Vernet ici côtoie le Charlet.

Il en est ainsi du *Tiens ferme!* (un énorme cochon qui veut se sauver de toutes ses forces et que tient par la queue un cavalier retenu à son tour par un fantassin qui s'accroche au pan de sa veste en lui criant : *Tiens ferme!*) — *Coquin de temps!* (des grenadiers en marche, l'arme basse, sous une pluie fine). — *Chien de métier!* (le soldat qui blanchit son fourniment.) — *Gredin de sort!* (un grenadier blessé au genou et assis sous un arbre au commencement d'une action.) — *J'te vas descendre!* (un grenadier couchant en joue un cavalier autrichien ou russe.) — *Mon lieutenant, c'est un conscrit!* (réponse d'un cavalier, qui a volé un veau à un paysan qui vient le réclamer; le veau est couché et habillé d'une capote.) — *Mon caporal, je n'ai pu avoir que ça!* (c'est le conscrit qui est allé à la maraude et qui rapporte une cage à serins.) — *Qui dort dîne!* (le vieux troupier vole sa part au conscrit qui dort.) — *Petits, petits!* (un cavalier appelle les poules hors du poulailler, en leur jetant du grain, tandis que le camarade, collé tout contre la porte, le sabre levé, s'apprête à les guillotiner), etc., etc. — de petits drames en plusieurs scènes : *des Soldats jouant au jeu de la drogue; les Suites du jeu de la drogue* ils se donnent, comme on dit, un coup de torchon); puis *la Réconciliation*. Dans toute cette série, Horace, encore une fois, touche du coude son ami et camarade Charlet; c'est la même veine : Charlet la suivra uniquement et y marquera de plus en plus par une finesse de crayon et une philosophie de mots qui le mettront à un si haut rang posthume. Il serait juste, pour apprécier tout le degré de mérite de ces premiers dessins d'Horace Vernet, de songer à ce qu'était alors l'art lithographique et à l'inexpérience de reproduction dont le talent avait à triompher.

Par des illustrations d'un tout autre genre, destinées à des ouvrages littéraires, Horace Vernet reprend la trace de son grand-père Moreau, et il fait concurrence à Achille Devéria : ainsi, illustrations de *la Henriade*, dans le goût du temps; illustrations de *Mathilde et Malek-Adel*, genre troubadour; une *Mort de Tancrède*; illustrations des poëmes de Byron, *Manfred* et *le Chasseur, la Fiancée d'Abydos, le Naufrage de don Juan*... C'est du métier, passons. Quelques illustrations des *Fables* de La Fontaine, pourtant, ont bien de l'esprit : *l'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses* ressemble déjà à du Gavarni. Horace Vernet devra surtout à ce travail d'avoir désormais La Fontaine dans ses auteurs, et parmi les deux ou trois livres qu'il relira toujours.

1 Je lis dans une de ses lettres, qui m'est communiquée par M. Chambry, amateur d'autographes, un passage intéressant, en ce qu'il marque bien le moment de transition en lui de la première à la seconde jeunesse, cette crise de réflexion et d'expérience; Horace, qui faisait un premier voyage en Italie, écrit à un de ses oncles, frère de Carle, et à qui il portait beaucoup d'affection : « (Rome, 3 mars 1820) J'espère tirer un grand fruit de mon voyage, non-seulement sous le rapport de l'art, mais aussi pour la connaissance que j'ai acquise de moi-même. C'est dans le choc des passions qu'on définit celles qui doivent vous mener à bien, ou celles qui doivent vous maintenir dans une fausse route. Je fais là-dessus mes observations, et je compte en tirer un bon parti. D'ailleurs il est temps de penser sérieusement, car l'âge arrive sans qu'on s'en doute, et lorsqu'on veut faire un effort pour devenir meilleur, les forces vous manquent et l'âme ne peut pas plus se redresser que les reins. Tu vas me dire : Voilà de belles paroles. J'espère ne pas m'en tenir là; d'ailleurs, quand l'idée vous en vient naturellement, il y a déjà la moitié du chemin de fait. » Horace était alors dans sa trente et unième année.

Je continue de tourner les feuillets, j'achève mon volume d'estampes : des *chevaux de poste anglais*, des *chevaux de ferme français*; des *scènes de chasse*, la plupart bourgeoises; puis les portraits de nos célébrités du temps, *le général Foy*, *Chauvelin*, *Talma* (rôle de *Sylla* dans *le Songe*), *Perlet* (rôle de *Rigaudin* de la *Maison en loterie*); *Mohamet-Ali*, vice-roi d'Égypte, qui commençait à être populaire en France; *le général Quiroga*; — un très-beau dessin de *Louvel*, l'assassin du duc de Berry.

Je sors de ce volume avec l'idée très-rafraîchie et très-présente de tout ce qui occupait en ces moments l'attention du public et de ce qui hantait l'imagination d'Horace Vernet. Je n'ai pas eu besoin d'y trouver, pour m'en souvenir, *le Chien du régiment, le Cheval du trompette*, ce qui était à toutes les vitres et ce qu'on sait par cœur. Pourquoi la France entière sut-elle par cœur du premier jour l'élégie de Millevoye, *le Jeune Malade*? pourquoi sut-elle aussi vite et se mit-elle à chérir l'élégie guerrière d'Horace Vernet? Il y a de ces sympathies d'homme à nation, de nation à homme.

Ses premières expositions de Salon l'avaient déjà désigné à la faveur; mais ce fut bien autre chose dès qu'un peu de persécution s'en mêla, et quand, la réaction triomphant, il se vit presque en entier exclu du Salon de 1822 en raison du choix patriotique de quelques sujets et de la cocarde tricolore qui y figurait : il était difficile, en effet, de mettre la cocarde blanche aux soldats de Jemmapes et même à ceux de la barrière de Clichy. Quand il n'avait qu'un personnage dans son tableau, Horace s'arrangeait encore pour le tourner de manière que la cocarde ne fût pas en vue; il n'y avait pas moyen pour toute une scène et un combat. C'est alors qu'il fit dans son atelier, rue de la Tour-des-Dames, une exposition particulière de quarante-cinq tableaux et qu'il devint l'un des héros de la popularité.

Tous ceux qui furent un jour populaires à ce degré, on tient à le leur faire payer plus tard par un retour excessif; on l'a essayé pour Béranger; on y a réussi pour Casimir Delavigne, doué d'un talent naturel moins ferme et moins vif : on aurait bien voulu le tenter aussi contre Horace Vernet, mais son talent de bonne trempe a résisté, et il a eu un trop beau lendemain, une suite trop éclatante de renouvellements, pour ne pas réduire l'envie à grincer des dents tout bas et à se ronger elle-même. Je voudrais, en la dégageant de toute vaine fumée et de toute exaltation passagère, bien rétablir la question d'art telle qu'elle se posait en ces années heureuses.

C.-A. SAINTE-BEUVE,
De l'Académie française.

(*La suite au prochain numéro.*)

TROUPES DES FRONTIÈRES AUTRICHIENNES

En donnant dernièrement l'organisation de l'armée autrichienne, nous n'avons rien dit de ce qu'on nomme les régiments des frontières. Ces régiments sont fournis par les colonies militaires établies dans les provinces slaves et illyriennes, limitrophes de la Turquie. Il y en a quatorze, tous d'infanterie, plus un bataillon indépendant appelé bataillon de Tittel. Chacun d'eux a une petite artillerie. En outre, sept ont un détachement de cavalerie irrégulière levée dans le pays. Leur force totale est d'environ dix mille hommes sur le pied de paix et de soixante mille sur le pied de guerre. En temps de paix, ces régiments ne sortent pas de leur territoire, ils forment une espèce de milice locale que l'on réunit à des époques déterminées pour la faire manœuvrer, et qui fournit, pour la surveillance de la frontière, des postes et des patrouilles dont l'ensemble porte le nom de cordon militaire. En temps de guerre, ils sont tenus de mettre sur pied un certain nombre de bataillons qui entrent dans la composition de l'armée d'opération comme troupes légères.

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DES MODES

La mode des robes plus courtes que le jupon s'est rapidement propagée pour les toilettes de campagne. Ceci nous prouve une fois de plus que les femmes s'empressent d'adopter les choses commodes et qu'elles ne sont point aussi ennemies de leur bien-être (en fait de toilette) qu'on voudrait bien le dire. Aurait-il été possible de se promener sur les plages de l'océan en déployant à sa suite cette queue d'étoffe déjà si difficile à traîner dans un salon? Non, certes, il ne fallait point y songer, et vous voyez bien qu'on a trouvé moyen de trancher la difficulté; pour mon compte, je trouve les toilettes de cet été jolies et distinguées. Je pense que nous voici revenues à une époque de modes raisonnables dont nous aurons sujet de nous applaudir.

Essayons quelques descriptions. Voici quatre jolis costumes dont j'ai pris le croquis :

Toilette de matin : robe à deux jupes en mohair moucheté noir sur blanc; la jupe de dessous est unie avec volant plissé; la seconde jupe, beaucoup plus courte, est découpée à dents par une bande de taffetas noir bordée d'une petite passementerie de perles blanches. Le paletot est coupé droit, ce qu'on appelle la forme sac; il est découpé à dents, garni

comme la jupe. Les bandes de taffetas et perles se répètent à l'encolure, sur les épaules et autour des poches.

Une autre toilette est de foulard écru, chaîne double, sorti des magasins de la *Malle des Indes,* passage Verdeau. La forme est la même que celle de la toilette ci-dessus; la garniture est composée par des découpures de pattes en foulard blanc et galon de paille et jais noir d'un effet charmant.

Une troisième toilette a été choisie par une élégante dans les magasins de la *Malle des Indes.* Il s'agissait de faire une robe de soirée pour le Casino de Vichy. Voici la composition : jupe de foulard maïs, bord garni d'un plissé de gaze blanche; seconde jupe très-courte, biaisée et étroite, celle-ci est entourée d'un volant de guipure Cluny. Corsage décolleté orné de guipure qui fait le tour du corsage et des jockeys; les bras restent nus. Ceinture ronde en foulard; maïs recouvert de guipure.

La quatrième toilette, pour promenade ou visite, est de foulard fond blanc moucheté de bleu; elle n'a pas de garniture. Le paletot est de taffetas bleu, recouvert de mousseline à pois; il est coupé en *peplum* et les pointes sont décorées de glands floches de soie bleue et blanche.

On voit que la série des foulards de la *Malle des Indes* peut fournir des toilettes pour toutes les heures du jour.

Sous les robes biaisées on porte des crinolines très-étroites dans le haut ; on a fait une cage destinée à cet usage ; il est impossible de se passer d'un jupon analogue à la circonstance. Ici je demande la permission de donner quelques détails pour lesquels il me faudra de l'indulgence : je prie de remarquer que la crinoline est à nos toilettes ce que le fusil à aiguille est aux combattants. Or donc, il est urgent de renseigner les femmes sur l'organisation d'un objet aussi important.

Les jupes-cages, brevet Millet-Thomson, ont des formes



CAVALIERS AUTRICHIENS DES FRONTIÈRES MILITAIRES EXECUTANT UNE RECONNAISSANCE; dessin de M. W. Richter. — Voir page 479.

toutes nouvelles : il y a la jupe-cage *Impératrice* et *Régente,* la *Mignonne,* l'*Élite* et la *Plastique.* On peut en voir les différents modèles chez MM. Thomson frères, boulevard Poissonnière, 12.

Seulement, je dois dire que pour l'époque des voyages, la *Régente* et la *Mignonne* doivent être préférées, elles sont plus légères que les autres, les ressorts qui ne bouffent que dans le bas sont placés de manière à ne causer aucun embarras en voiture; leur forme très-souple se dissimule entièrement sous la robe et lui permet de se draper avec toute la grâce possible. Cette forme étant fabriquée expressément pour les jupes en biais, la réussite en est parfaite. La jupe-cage Thomson étant le meilleur marché des jupons en vogue, je conseille à toutes les femmes d'en essayer.

Aux toilettes légères dont le règne va durer encore deux mois, il ne faut que des accessoires analogues; occupons-nous de ceux-ci, le temps viendra bientôt où nous devrons songer au confortable capitonné de lainage. La brassière *Cendrillon* dont Mme Bruzeaux, rue du faubourg Poissonnière, 4, nous a donné le modèle pour notre saison d'été, est la seule possible sous les toilettes de mousseline; elle est organisée pour faire valoir le *peplum,* celui que l'on porte en toilette du soir et qui est échancré à la grecque. Cette confection, fort avantageuse aux tailles sveltes, exige un corset coupé carrément et marquant bien les hanches; c'est justement ce type dont Mme Bruzeaux a réussi l'idéal avec sa brassière *Cendrillon.* Continuera-t-on à porter des *peplum* cet hiver? C'est ce que je ne puis vous dire, mais on aura toujours recours à Mme Bruzeaux quand on connaîtra son travail, ceci je puis vous l'affirmer.

A bientôt, chères lectrices, de nouveaux détails de toilette que je vais aller chercher sur la plage de Trouville pour vous les donner directement.

ALICE DE SAVIGNY.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers Illustré.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus : L'homme qui a l'oreille d'un ministre a le bras long

ABONNEMENTS POUR L'ETRANGER

Allemagne, moins quelques États indiqués ci-dessous, 17 fr. — Angleterre, 22 fr. — Autriche, 24 fr. — Bade, 24 fr. — Bavière, 24 fr. — Belgique, 24 fr. — Chili, 37 fr. — Danemark, 24 fr. — Égypte, 22 fr. — Espagne, 22 fr. — États romains, 35 fr. — Grèce, 22 fr. — Italie (moins les États romains), 20 fr. — Norvége, 24 fr. — Panama, 37 fr. — Pays-Bas, 22 fr. — Portugal, 17 fr. — Prusse, 24 fr. — Russie, 24 fr. — Saxe, 24 fr. — Suède, 24 fr. — Suisse, 18 fr. — Turquie, 24 fr. — Valachie, Moldavie, 30 fr. — Wurtemberg, 24 fr.

Tous les pays desservis par la voie anglaise, 26 fr.

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et A L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 559.
Mercredi 1er Août 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle prime de l'UNIVERS ILLUSTRÉ, mentionnée à la suite de la Chronique.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

La conjugaison du verbe partir. — Visite des Parisiens à Neptune. — La landwehr prussienne prend ses aises à Francfort. — Histoire d'un baron colossalement millionnaire et de deux soldats prussiens. — La sonnette d'alarme dans les chemins de fer. — Les plaisanteries du dimanche. — Une loi nécessaire. — Les exploits du vrai Blondin. — Une omelette changée en œufs brouillés. — Les martyrs du faubourg Poissonnière. — Un seul jour de bonheur. — Les coups de cravache de la misère. — Le Conservatoire des écrevisses à la bordelaise. — Le bulletin de la grande armée du trente et quarante. — Résolution énergique d'un joueur, après la première représentation du *Démon du jeu*.

Voici la conversation parisienne de la semaine :

Je pars pour Étretat.
Tu pars pour Cabourg.
Il ou elle part pour Saint-Valery en Caux.
Nous partons pour Deauville.
Vous partez pour Trouville.
Ils ou elles partent pour Dieppe

Adieu Paris ! C'est le moment de fouler le sable ou le galet. Les Parisiens vont faire leur petite visite à Neptune.

Il est probable que je ferai un peu comme tout le monde. Mais où aller ? Voilà l'embarras. Si le lecteur me faisait l'honneur de me consulter sur le choix de son itinéraire, je lui conseillerais d'acheter un casque prussien et de se faufiler parmi le corps d'armée prussien qui occupe la ville de Francfort-sur-le-Mein, car dans ces conditions la vie y est bien meilleur marché que partout ailleurs.

En vérité, je vous le dis, l'état qui me plairait le plus en ce moment serait celui de troupier prussien à Francfort. Depuis que j'ai lu dans les feuilles publiques de quelle façon les bourgeois sont tenus de nourrir les soldats de Sa Majesté prussienne, je regrette de ne pas porter de casque et de ne point manier un fusil à aiguille. Tout est stipulé d'avance dans la carte du jour, depuis le café du matin jusqu'au souper, les liqueurs et les cigares.

Enfin ! après tant de marches, de contremarches, de combats et de batailles, il me semble fort juste que la landwehr se paye quelques douceurs et se fasse servir par les bourgeois d'une ville où l'on remue les millions à la pelle. Mais il arrive toujours un moment dans la vie des peuples où le fusil est plus fort que le million et où le bourgeois doit s'effacer devant le casque.

On me conte, par exemple, que le baron de Rothschild, à Francfort, qui a toutes les chances, a encore celle de donner pour le moment l'hospitalité dans son palais à des fusiliers



SALON DE 1866. — L'ASSASSINÉ, SOUVENIR DE LA CAMPAGNE ROMAINE ; tableau de M. CAROLUS DURAN. — Dessin de M. Breton, d'après une photographie de M. Bingham.

qui s'y trouvent d'ailleurs parfaitement bien; beaucoup mieux même que le maître de la maison.

Lorsque le baron de Francfort travaille dans son cabinet, on frappe à sa porte et un fusilier entre :

— Bonjour, mon cher baron.

— Que désirez-vous, monsieur?

— Je viens me plaindre.

— De quoi vous plaignez-vous?

— De la nourriture d'abord; vous savez que j'ai droit à un rôti?

— On ne vous l'a pas donné?

— Si.

— Eh bien?

— Seulement, c'était du veau. Je n'aime pas le veau. Tâchez de me donner demain un bon gigot aux confitures.

— Adressez-vous à mon intendant, fusilier.

— C'est convenu.

Le financier, resté seul, se livre à des combinaisons d'emprunts universels, quand un deuxième fusilier entre.

— Bonjour, mon cher baron.

— Que voulez-vous encore? Vous sortez à peine d'ici.

— Pardon: c'était mon camarade.

— Ah! Et que voulez-vous?

— Je ne suis pas content de votre cave. Vous devez me donner une bouteille de vin à chaque repas, et vous me servez de la piquette.

- Adressez-vous à mon sommelier.

— Votre sommelier est Autrichien.

— Laissez-moi tranquille.

— Tout à l'heure; mais avant, faisons un tour dans la cave; nous choisirons ce qui me convient.

— Vous plaisantez?

— Je plaisante! *Oùs qu'est mon fusil?*

Il n'y a pas de réplique possible à ce suprême raisonnement: il faut que le baron descende dans la cave.

A peine est-il rentré dans son bureau, que le premier fusilier revient.

— C'est encore moi

— Que me voulez-vous encore?

— J'ai oublié un détail.

— Parlez-vite.

— L'ordonnance du général porte que vous devez me fournir le café et *les accessoires*.

— Après?

— Le café m'est bien servi. Quant aux accessoires...

— On vous sert le même déjeuner qu'à moi.

— C'est possible, mais je n'aime pas vos accessoires.

— Du pain, du beurre et des radis? Que vous faut-il encore?

— Voilà, baron. Du pain, j'en mange tous les jours. Du beurre, je ne l'aime pas; et quant aux radis, je ne les digère pas. Faudra me changer *les accessoires*. A partir de demain, je désire prendre un billet de mille francs à la place du beurre et des radis. Tenez-vous-le pour dit.

Quand le soldat est sorti, le deuxième fusilier vient réclamer contre les cigares; après quoi le premier fusilier rentre à son tour, et ce divertissement continue du matin au soir et du soir au matin, ce qui prouve ceci: de même qu'il vaut mieux avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints, M. de Rothschild préfère contracter des emprunts avec le roi de Prusse qu'avec ses soldats.

~~~ Une jolie invention de notre temps est encore la sonnette d'alarme dans les chemins de fer. L'intention est excellente, mais l'application de cette innovation me semble difficile dans les environs de Paris; ceci tuera cela, et les plaisanteries tueront la sonnette d'alarme, qui causera des accidents au lieu de les prévenir. On sonnera le tocsin dans les wagons pour la moindre des choses.

Par exemple, on part de la gare de Saint-Lazare.

A la hauteur des Batignolles, le machiniste entend la sonnette et le conducteur se précipite vers le coupé d'où part le signal de détresse.

— Qu'y a-t-il, messieurs?

— Il y a, répond un voyageur, que monsieur, à gauche, ne veut pas fermer, et que j'ai mal aux dents.

Au delà d'Asnières, le charivari recommence dans un autre coupé.

Le conducteur, tout effaré, accourt encore.

— Il vient d'arriver un malheur?

— No, dira tranquillement un Anglais, je volè demandé vò si nous arrivons bientôt à Saint-Germain?

Nous aurons encore les plaisanteries du dimanche. Des jeunes gens en goguette tireront la sonnette d'alarme et crieront par la portière :

— Un bifteck au six et un bézigue à quatre jeux!

Il arrivera alors forcément que le jour où un désastre menacera, la victime carillonnera et le chef du train, restant tranquillement dans son coupé de service, se dira :

— Ce n'est pas la peine de me déranger. Je la connais, celle-là.

Vous verrez qu'on sera forcé de présenter une loi spéciale au Corps législatif pour prévenir les abus de la nouvelle sonnette, car en France, ou du moins à Paris, on ne s'incline jamais devant le bon sens, mais devant la loi.

Et encore!

J'avoue que je suis étonné qu'il n'arrive pas plus d'accidents dans les chemins de fer de la banlieue, surtout le dimanche. Une des bonnes plaisanteries, acceptée dans le monde des farceurs, est de siffler à tout propos. Il arrivera fatalement un soir que le machiniste, ayant entendu ces messieurs siffler pendant tout le trajet, ne fera pas attention quand le chef du train sifflera à son tour. Ce jour-là, on prendra des mesures sévères contre ces farceurs de chemin de fer, car chez nous on ne prend généralement les mesures qu'au moment où les accidents viennent en démontrer la nécessité.

~~~ Le petit Français, Blondin, continue ses prouesses sur le câble, et se livre à la fabrication des omelettes aux fines herbes, tout comme son prédécesseur, le faux Blondin de l'Hippodrome.

Je me rappelle encore les débuts de ce dernier, il y a de cela trois ans: la foule encombrait l'arène de M. Arnault, et dans une loge d'avant-scène, on remarquait le duc de Morny et ses enfants. Quand le faux Blondin eut fabriqué son omelette, il attacha ce plat à une ficelle et le descendit. M. Arnault reçut le tout et s'en alla la présenter au duc; mais chemin faisant, il fut arrêté par la foule, qui voulut se convaincre de l'authenticité de la fameuse omelette, et trempa ses trente mille doigts dans le plat, aussi, avant d'arriver à la loge de M. de Morny, l'omelette s'était-elle changée en œufs brouillés.

Jusqu'ici le petit Français, qui parle anglais sur ses affiches, obtient en effet le *great* succès dont il entretient le public; mais l'autorité n'a pas encore voulu lui permettre de se promener avec sa petite fille sur le dos à une foule de mètres au-dessus du niveau de la plaine de Saint-Maur. J'approuve l'autorité de témoigner un si touchant intérêt à la jeunesse des acrobates; mais pourquoi n'étend-elle pas également ses bienfaits sur ces malheureux petits êtres que l'on conduit au faubourg Poissonnière, pour faire d'eux des pianistes ou des acteurs qui jouent la tragédie à la banlieue?

Tous les ans, à l'époque des concours du Conservatoire, j'éprouve le même serrement de cœur quand je pense au sort de ces malheureux jeunes gens qui, après avoir passé leurs plus belles années au faubourg Poissonnière, obtiennent soit un prix, soit un accessit, et sont ainsi déclarés mûrs pour donner des leçons au cachet.

Les musiciens exécutants n'ont guère que ce seul jour de bonheur dans leur vie, alors qu'aux applaudissements de la foule, on leur accorde un prix ou une couronne. Les récents débats que l'orchestre de l'Opéra a soulevés contre le directeur nous ont appris ce que deviennent les prix du faubourg Poissonnière, quand du Conservatoire ils ont passé à l'orchestre de la première scène lyrique de France.

Lorsque j'assiste le soir aux ébats des lionceaux du Cirque, qui gambadent avec tout l'entrain du jeune âge, mon âme s'attriste et je pense :

— Pauvres petits! la jeunesse n'a qu'un temps. Un jour viendra où eux aussi recevront les coups de cravache d'un dompteur.

L'aspect de la jeunesse du Conservatoire m'inspire à peu près les mêmes réflexions. Aujourd'hui que ces jeunes gens entrent dans la vie avec toutes leurs espérances, toutes leurs illusions, ils font plaisir à voir. Dans dix ans, nous les retrouverons, le crâne chauve, l'œil éteint, abrutis par ce terrible dompteur qui administre tant de coups de cravache et qui a nom la misère.

Les uns croupissent dans un orchestre de province, les autres donnent des leçons de n'importe quoi à d'affreux garnements qui ne se doutent pas du mal qu'a eu leur professeur avant de réunir une clientèle assez variée pour lui assurer 150 francs par mois.

Les premiers prix de tragédie sont un peu plus heureux que les musiciens. Après avoir représenté pendant quelque temps les personnages classiques à la banlieue, ils se disent un beau soir que la tragédie est dans le marasme, et ils cherchent une place dans les cafés-concerts. Je connais dans un de ces établissements un jeune homme qui a obtenu tous les prix de tragédie auxquels peut prétendre un Talma en herbe. Après avoir joué les empereurs romains moyennant soixante francs par mois, il dit maintenant des chansonnettes à un louis par soirée, car « *J'ai du bon tabac dans ma tabatière* » vaut plus que le récit de Théramène, et la preuve c'est que les cafés-concerts font salle comble, tandis que les soirées classiques à l'Odéon produisent des recettes plus maigres encore que le vendredi qui leur est réservé. Les tragédiennes, elles aussi, ne restent guère que cinq ou six mois sous les drapeaux, quand elles sont jolies, et s'enrôlent ensuite dans la grande armée des jeunes personnes qui chantent un pauvre couplet dans les revues de fin d'année. Au bout d'un an, elles ont dans leur écurie, un certain nombre de chevaux qu'elles tiennent de la libéralité d'un monsieur qui n'est pas du tout parent de Racine ni de Corneille, et qui les conduit après le spectacle dans un cabinet de ce Café Anglais, qui est le Conservatoire des écrevisses à la bordelaise.

— On va, on vient, on part, on joue, on est décavé et l'on retourne à Paris.

Voilà le bulletin de la grande armée du trente et quarante. Pour le reste, tout ce qu'on dira, tout ce qu'on imprimera sur ce jeu et ses suites ne sert absolument à rien.

Je me rappellerai éternellement à ce propos l'histoire suivante : ce fut après un scandale de jeu, dont Paris a gardé le souvenir, que Barrière fit pour le théâtre du Gymnase cette comédie émouvante, *le Démon du Jeu*, qui eut tant de succès.

Après la première représentation, Barrière recevait les félicitations de ses amis.

L'un d'eux, qui avait déjà perdu les neuf dixièmes de son patrimoine, dit à l'auteur :

— Mon cher Barrière, votre pièce m'a singulièrement ému.

— Ah!

— Oui, je suis tout bouleversé.

— Tant mieux; vous vous corrigerez.

— Je ne vous cacherai pas, dit le joueur, que j'avais l'intention de partir pour Hombourg à la fin du mois.

— Eh bien?

— Oh! depuis que j'ai vu votre pièce, mon parti est pris.

— Vous renoncez à votre voyage?

— Non, je pars dès demain matin.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Depuis quelques années, dit le *Sport*, les importations d'oiseaux exotiques, et particulièrement de faisans, se multiplient. Le mois dernier a vu se succéder des arrivages très-intéressants.

Le baron James de Rothschild et le Jardin zoologique d'acclimatation ont reçu, de Chine et du Japon, quelques oiseaux qui jamais, jusqu'ici, n'avaient été importés.

Citons le faisan flèche, nommé par les naturalistes faisan vénéré, si remarquable par la longueur démesurée de sa queue et le vif éclat de son plumage d'un jaune brillant, ocellé de noir et de blanc. Nommons les faisans dédiés à Swinhoë et originaires de l'île Formose, dont la tête est ornée de chairs bleues, et dont le plumage est relevé de tons rouges et bleus éclatants. Citons encore des faisans rouges à longue queue, du Japon, que les zoologistes anglais ont appelés faisans scintillants.

Ces importations d'oiseaux rares, qui s'augmentent d'année en année, donnent peu à peu leurs fruits; car la plu-

part de ces espèces se façonnent à notre climat et se multiplient dans nos contrées. C'est ainsi que nous avons vu, il y a plusieurs années, arriver en Europe les premiers couples de faisans noirs (houppifères de l'Himalaya), qui valaient alors environ 1.000 francs la paire; par les reproductions obtenues, une paire de ces oiseaux coûte à peine aujourd'hui 60 francs. Aussi des établissements zoologiques, ou des volières princières, ces oiseaux, autrefois si rares, sont arrivés jusqu'aux amateurs les plus modestes.

Il en sera de même des lophophores resplendissants et de toutes les espèces de gallinacés qui nous arrivent annuellement de la Chine, du Japon et de l'Inde.

On écrit d'Astrabad, port militaire d'une certaine importance, situé sur la rive méridionale de la mer Caspienne, que le shah de Perse, voyageant avec une suite de 3,000 personnes dans cette province éloignée de son empire, a eu la gracieuseté de se rendre à bord de la flottille russe ancrée dans ce port. Parmi les divertissements offerts par les officiers du czar à leur illustre visiteur, se trouvait une promenade en mer. A peine cependant le steamer disposé pour la circonstance venait-il de prendre le large que le shah commença à éprouver les sensations ordinaires aux gens peu habitués aux perfidies de l'onde.

L'amiral russe fit immédiatement stopper.

— Je crains, dit-il, que Votre Majesté ne se sente pas très-bien.

— Pas le moins du monde, repartit immédiatement le shah, sur la face livide duquel on lisait toutes les tortures du mal de mer. Je suis l'hôte de mon frère le czar, et je ne puis que me trouver très-bien sous son toit flottant.

Quel est l'Européen qui aurait assez de sang froid pour faire une pareille réponse entre deux nausées?

Un journal californien nous apporte l'exemple suivant de justice expéditive :

La diligence de San Juan Nevada a été volée ce matin à cinq heures d'une somme de 3,000 dollars. A sept heures, une récompense était offerte pour l'arrestation des malfaiteurs; à midi, ceux-ci étaient découverts et remis aux mains d'un comité de vigilance; à une heure, on les jugeait à deux heures, ils étaient fusillés, après avoir rendu l'argent volé; à trois heures, l'enquête légale du coroner avait lieu sur leurs cadavres; à quatre heures, on les enterrait.

On lit dans le *Messager franco-américain :*

« Les travaux qui se poursuivent à Vera-Cruz pour la pose des conduites d'eau viennent d'amener une importante découverte. On a trouvé les débris carbonisés d'un navire de construction très-ancienne. Quelques indices font supposer que ces débris pourraient bien provenir des bâtiments sur lesquels Fernand Cortez aborda, pour la première fois, au Mexique, et auxquels il mit le feu pour ôter à ses compagnons toute velléité de retour. S'il en était ainsi, cette trouvaille constituerait une relique nationale du plus haut intérêt. Les fragments ont été recueillis avec soin par l'autorité.

Le maëstro Carafa, ancien officier d'ordonnance du roi Joachim Murat dans la campagne de Russie, a, bien qu'il ne le porte pas (outre le titre de marquis de Carafa), le beau titre de prince de Colobrano. Il préfère signer avec une simplicité, ou, si vous voulez, une coquetterie tout artistique : Carafa, de l'Institut; mais il n'en est pas moins prince de Colobrano pour cela.

N'ayant pas eu d'enfants de son mariage avec Mlle Daubanton, il vient d'adopter, pour lui transmettre ses noms, titres et fortune, M. Michel Daubanton, neveu de Mme Carafa.

Le directeur du Cremorn Garden, à Londres, gagne des sommes folles en ce moment.

Il a eu simplement l'idée de travestir un de ses employés en grenadier prussien, de lui mettre un fusil à aiguille à la main, et de convier le public par d'immenses affiches, à venir assister à la manœuvre du célèbre *zundnagelgewehr*.

Un arquebusier parisien, qui a une de ces armes en montre, disait dernièrement :

— Si j'avais voulu l'exposer dans mon arrière-magasin, et admettre la foule à la visiter moyennant une légère rétribution, j'aurais encaissé plus de cent mille francs à l'heure qu'il est.

Th. de Langeac.

LA BOITE D'ARGENT

CONTE FANTASTIQUE

(Suite [1].)

— Nous avons perdu notre pari, continua le général. Nous vous demandons pardon des moyens que nous avons employés, mais en échange nous vous prions de nous expliquer comment il se fait qu'à votre âge vous soyez ainsi au-dessus des sensations qui nous agitent encore, nous les vieux.

— Vous voulez absolument le savoir?

— Oui.

— Vous ne me croirez pas si je vous dis la vérité.

— C'est donc bien incroyable?

— Moi, je trouve que c'est bien simple, mais tout le monde n'est pas comme moi.

— Voyons, dites.

— Eh bien, général, donnez-moi votre main.

Le général obéit, M. d'Ilo prit la main et la posa sur sa poitrine.

— Que sentez-vous? lui dit-il.

1. Voir les numéros 556 à 538.

— Rien.

— Mon cœur ne bat pas?

— Non.

— Pas du tout?

— Pas du tout. Mais d'où cela vient-il?

— Cela vient tout bonnement, messieurs, de ce que je n'ai plus de cœur.

— Qu'en avez-vous donc fait? demanda la baronne avec une sorte d'effroi.

— Je l'ai donné, madame.

— A qui?

— A un de mes amis qui n'avait pas assez du sien.

— Vous plaisantez?

— Pas le moins du monde.

— Vous avez donné votre cœur?

— Oui, madame.

— A propos de quoi?

— A propos d'une grande douleur que j'ai eue autrefois, à la mort de mon père. Je me suis dit alors que l'homme le plus heureux serait celui qui n'aurait pas de cœur, et je me suis fait enlever le mien comme étant un organe dangereux. Depuis ce temps, comme vous l'avez vu, je suis insensible naturellement à tout ce qui fait battre le cœur des autres.

Si le chevalier n'avait parlé avec le plus grand sang-froid, on eût pu croire qu'il était fou.

— Et qui vous a enlevé votre cœur?

— Un chirurgien très-habile.

— C'est impossible!

— Tenez, madame, voici la cicatrice de l'opération : et découvrant une poitrine blanche, unie et mate comme l'ivoire, M. d'Ilo montra une marque blanche faisant sillon en forme de croix; après quoi il s'inclina, laissant fort ébahis ceux à qui il venait de faire cette confidence inattendue.

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter, le chevalier, de retour à Paris, était tranquillement assis dans sa chambre et lisait, les pieds étendus vers le feu. Cette chambre toute coquette, tendue d'une étoffe de l'Inde, aux larges bouquets épanouis sur un fond blanc, faisait partie d'un pavillon que le jeune homme habitait rue de l'Ouest près du Luxembourg, et duquel dépendait un jardin déjà dépouillé par les premiers froids d'automne. La rue de l'Ouest est triste; elle l'était encore davantage à cette époque. Quant au pavillon, il ne déparait en rien la tristesse de la rue. Composé d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'une espèce de belvéder, il ouvrait sur la rue une porte à deux battants verts, deux fenêtres en œil-de-bœuf au rez-de-chaussée, et trois croisées assez hautes au premier. La partie vraiment logeable du rez-de-chaussée regardait le jardin. Le temps était gris ce jour-là. De temps en temps le soleil, qui cherchait à se montrer, éclairait d'un long rayon jaunâtre le brouillard d'un ton écru qui enveloppait Paris. Quelques moineaux courant dans les feuilles sèches, une statue en pierre de la Vénus pudique avec deux doigts de moins et le nez cassé, sous un feuillage couleur de rouille, tel était le spectacle que M. d'Ilo trouvait sous ses yeux quand, abandonnant sa lecture, il lui arrivait de tourner la tête du côté de ce jardin qu'enfermait un mur noirci, sur la crête duquel la mousse était venue se mêler aux tessons de bouteilles dont on l'avait fortifié. Plus loin, de hautes maisons calmes, inanimées, bornaient la vue. Tout cela n'était pas d'une gaieté folle. C'était un de ces jours d'automne qui commencent tard, qui finissent vite et qui cependant durent deux fois plus qu'un long jour d'été. Il pouvait être deux heures. La lecture du chevalier ne l'intéressait que médiocrement. Il l'abandonna tout à fait et se mit à tisonner. Cette grave occupation servait de cadre et de fond à sa pensée, s'il pensait, quand son domestique lui annonça Julien.

— Ma foi, tu arrives bien, lui dit le chevalier.

— Tu t'ennuyais donc?

— A peu près. A quoi dois-je ta visite?

— Au désir que j'avais de te voir d'abord, puis à un autre motif.

— Je t'écoute.

— Je viens de chez la baronne d'Ange.

— Elle va bien?

— Très-bien. Comment la trouves-tu?

— Elle m'a paru jolie, mais je t'avoue que je l'ai peu regardée.

— Eh bien! mon ami, elle parle beaucoup de toi.

— Vraiment?

— Oui.

— L'histoire que tu lui as racontée à l'endroit de ton cœur l'a fort émue.

— Après?

— Après! Elle brûle de te revoir.

— Elle m'envoie chercher?

— Non, elle va faire mieux.

— Quoi donc?

— Elle va venir ici.

— Sous quel prétexte?

— Sous le prétexte qu'elle est dame de charité, et qu'à l'entrée de l'hiver elle va quêter pour ses pauvres.

— Et quand viendra-t-elle?

— Demain.

— Elle t'a chargé de me prévenir?

— Non, mais je te préviens pour que tu te trouves chez toi.

— C'est bien. J'y serai.

— Maintenant, ce n'est pas tout.

— C'est vrai. Tu as l'air d'avoir encore quelque chose à me dire, mais tu hésites.

— J'ai une confidence à te faire et un service à réclamer de toi.

— Parle.

— J'aime Mme d'Ange.

— Depuis longtemps?

— Depuis deux mois.

— Tu le lui as dit?

— Pas encore.

— Alors tu ne sais pas si elle t'aime?

— Non; mais j'en doute, d'autant plus. .

— D'autant plus...

— L'œil de l'homme qui aime voit ce que d'autres ne voient pas... D'autant plus que je crois qu'elle en aime un autre, et cet autre, c'est toi.

— Moi!

— Toi-même.

— Allons donc! elle me connaît trop bien pour faire cette folie.

— C'est peut-être parce que c'est une folie qu'elle est prête à la faire. Chez les femmes, l'amour n'est souvent que l'entêtement. Elles s'exaltent elles-mêmes pour l'homme qui leur résiste, surtout quand, comme la baronne, elles sont dans des conditions de jeunesse, de position et de beauté à devoir ignorer toujours la résistance d'un homme. Elles sont entourées de tant de gens qui les importunent d'assiduités, qu'elles doivent naturellement remarquer l'homme qui ne les remarque pas. Elles regardent cette inattention comme un défi; leur amour-propre s'éveille, et pour que ce sentiment se change en amour, il n'a besoin que de perdre un des deux mots qui composent son nom. La baronne t'a donné un rendez-vous auquel tu n'es pas venu, tu lui as dit de ne pas avoir de cœur, tu as prouvé que tu étais insensible à tout; elle n'entend pas rester sur cette première défaite, et comme tu le vois, elle recommence l'attaque. Avec ton sang-froid et, de plus, sûr comme tu l'es de ne pas aimer, Dieu sait combien tu aurais de chance d'être aimé de cette femme. Si elle t'aimait, je serais bien malheureux, j'en mourrais peut-être; je viens donc te supplier de ne pas user de ta position.

— Sois tranquille : tu n'avais même pas besoin de faire cette démarche.

— Merci, cher ami!

— Il n'y a pas de quoi me remercier, je t'assure.

— La marquise est à Paris pour quelques jours.

— Ah!

— Vas-tu la voir?

— J'irai me faire inscrire chez elle

— Elle ne fait que parler de toi.

— Elle aussi?

— Dans un autre sens : tu lui fais peur. Elle te prend pour un vampire. Le fait est que ton histoire est drôle. Comment ne me l'avais-tu jamais racontée?

— A quoi bon?

— Voyons, entre nous, es-tu heureux?

— Très-heureux.

— Et celui à qui tu as donné ton cœur, est-il heureux aussi?

— Oui, à ce qu'il paraît

— Cependant, de deux choses l'une : si l'on est heureux sans cœur, deux cœurs ne doivent pas rendre heureux.

— Cela ne prouve qu'une chose : c'est que la nature a été trop avare, et pour être heureux, il faut avoir deux cœurs ou n'en pas avoir du tout, ou ne rien éprouver ou éprouver doublement.

— Peut-être. Mais quel est cet ami à qui tu as fait cet étrange cadeau?

— C'est Valentin

— Valentin, qui a épousé Mlle d'Amy?

— Lui-même. Cela s'est fait le jour même de son mariage

— Et comment cela s'est-il fait?

— Mon père venait de mourir, j'étais dans la désolation Valentin allait se marier, il était dans la joie. La douleur m'étouffait, il étouffait de bonheur. C'est un malheur que le cœur, lui disais-je. On n'en a pas assez d'un, disait-il. Je lui ai offert le mien, puisqu'il en avait besoin de deux pour contenir sa joie. Il a accepté. Un de mes amis, espèce de chimiste allemand, tout vêtu de noir, avec un grand front et un visage pointu, est venu ici, m'a endormi à l'aide d'un philtre; quand je me suis réveillé, je ne souffrais plus, et Valentin dansait comme un fou, faisait des vers, chantait, riait, voyait du soleil là où il y avait de l'ombre, appelait l'humanité sa sœur, jetait son argent aux mendiants et faisait mille extravagances. Bref, il avait deux cœurs et je n'en avais plus.

— Et depuis?

— Depuis, il est venu me remercier dix fois; sa reconnaissance est même quelquefois assez ennuyeuse; mais il y a bien deux mois que je ne l'ai vu, et je ne demande pas à le voir. Je ne sais comment cela se fait, mais il est le seul être devant lequel je ne sois pas complétement à mon aise.

Pendant cette conversation, le jour avait baissé, et seul le reflet rougeâtre du foyer détachait dans l'ombre les silhouettes des deux causeurs.

Le silence se fit, et l'on eût dit que tout était inanimé dans cette chambre, quand le domestique parut de nouveau.

— Monsieur le chevalier, dit-il, il y a là un monsieur qui voudrait vous parler

— Son nom?

— M. Valentin.

— M. Valentin?

— Oui, le voilà justement, dit M. d'Ilo à Julien. Et il ajouta en s'adressant au domestique :

— Qu'il entre.

— C'est que ce monsieur voudrait parler à M. le chevalier seul.

M. de Montidy se leva

— Adieu, dit-il à son ami.

— Reviens dîner avec moi. Je te dirai ce que Valentin vient me dire.

Julien se retira par une porte, tandis que le domestique allait chercher le visiteur par une autre.

Resté seul un instant, le chevalier eut comme un frisson et ralluma le feu qui s'éteignait.

M. Valentin entra. Autant que la demi-obscurité permettait de le voir, voici quels étaient les traits de cet homme : d'abord, il était tout vêtu de noir, et, quoique jeune, avait déjà la démarche et l'attitude d'un vieillard. Autour de son front dégarni et sillonné de deux ou trois rides précoces et profondes tombaient roides et secs ses cheveux jadis bruns et grisonnants déjà ; ses yeux semblaient prêts à s'éteindre entre leurs paupières fatiguées, sa barbe poussant au hasard, à partir de ses pommettes saillantes et empourprées, encadrait comme une broussaille une bouche pâle et toujours entr'ouverte, comme si une grande douleur avait en s'exhalant disjoint, faussé pour ainsi dire à tout jamais les lèvres de cet homme.

Ajoutez à ce premier aspect une grande négligence de mise, non pas cette négligence qui accuse la misère, mais celle qui dénote la très-grande indifférence ou la très-grande préoccupation, et vous verrez un homme dont la cravate laisse apercevoir un cou maigri, dont les manchettes chiffonnées retombent sur des mains longues, et qui, voûté, les genoux en avant comme s'ils s'affaissait sous un invisible fardeau, n'a vraiment l'air que d'un paralytique en convalescence.

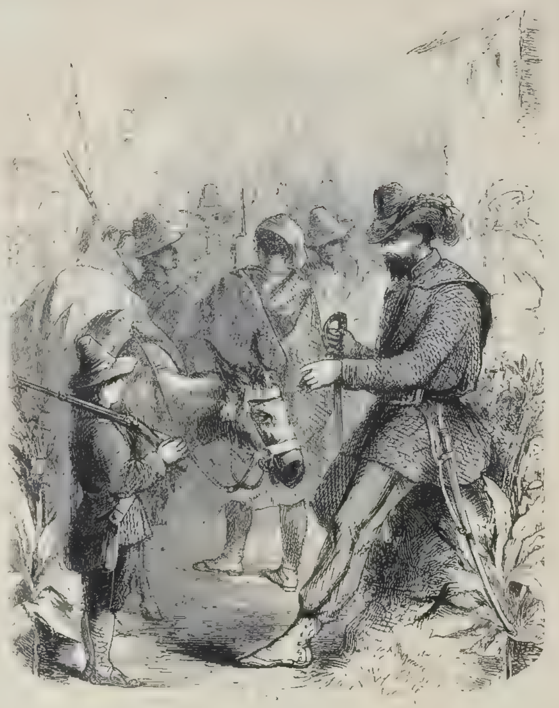
Cet homme tenait à la main une petite boîte d'argent ciselé.

— Me reconnaissez-vous, chevalier? dit-il à M. d'Ilo en entrant.

— A peine, mon cher Valentin. Quel changement ! Asseyez-vous donc, et contez-moi ce qui vous arrive.

M. Valentin s'assit ou plutôt se laissa aller sur le fauteuil que lui présentait le chevalier.

— Oh! je suis bien malheureux ! dit-il en regardant le foyer, qui éclaira deux grosses larmes.



TYPES DE VOLONTAIRES GARIBALDIENS, d'après le croquis d'un de nos correspondants.

— Que vous arrive-t-il donc ?

— Renée est partie !

— Votre femme ?

M. Valentin fit un signe affirmatif. Il n'avait pas la force de parler.

— Comment, partie ? reprit le chevalier.

— Elle s'est sauvée !

— Mais elle reviendra ?

— Non, il ne me la ramènera plus, allez !

— Qui, il ?

— Lui, son amant !

— Elle avait un amant ?

— Oui, c'est affreux, n'est-ce pas? Moi qui l'aimais tant, elle n'a pas pensé à m'aimer.

Et deux nouvelles larmes suivirent les deux premières, comme ces sources mystérieuses qui filtrent goutte à goutte de la sécheresse aride d'un rocher.

— Oh! j'ai bien souffert, chevalier, reprit le pauvre homme, tant souffert même en apprenant cette nouvelle au milieu de mon bonheur, que je suis presque devenu fou et que j'ai failli mourir. Pourquoi ne suis-je pas mort ?

— Le temps vous consolera.

Valentin secoua la tête.

— Jamais, dit-il.

Ce mot de désespoir ne fut peut-être pas prononcé deux fois dans le monde avec une aussi lamentable intonation.

— Voyez, mes cheveux sont tombés, ceux qui n'ont pas blanchi ; mes joues sont creuses. On ne revient pas de ces malheurs-là. Alors je vous rapporte...

Et M. Valentin montrait la boîte d'argent.

— Que me rapportez-vous ? demanda le chevalier.

— Vous savez bien.

— Je ne comprends pas.

— Ce que vous m'aviez donné.

— Mon cœur ?

— Oui.

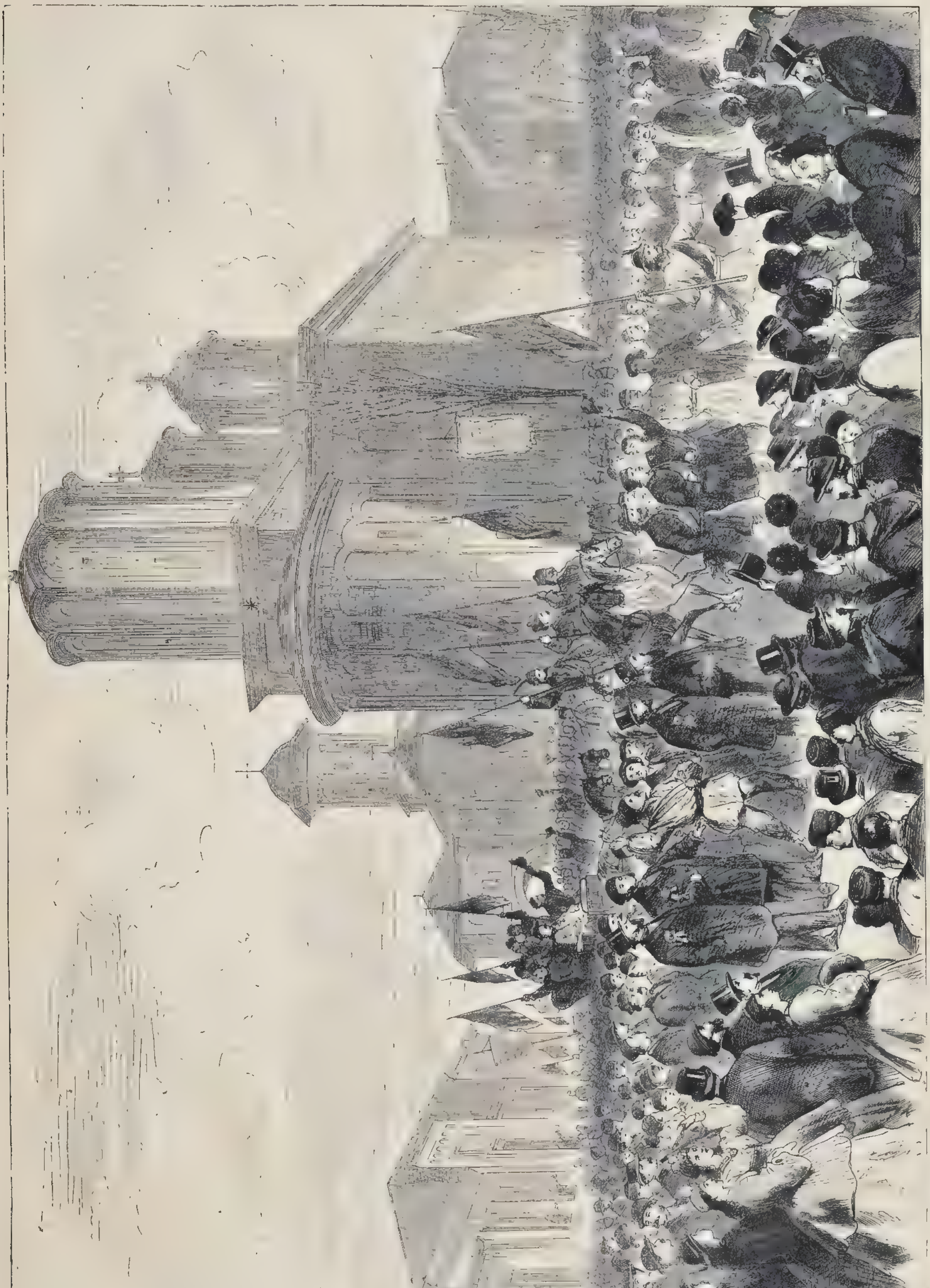
Il sembla au chevalier qu'il ressentait une secousse dans poitrine.

ALEXANDRE DUMAS FILS

(La suite au prochain numéro.)



BATAILLONS DE CHASSEURS TYROLIENS OPÉRANT SUR LES RIVES DE LA THAYA, EN MORAVIE. — Dessin de A. Beck.



MANIFESTATION A BUCHAREST, A L'OCCASION DE LA RECONNAISSANCE DU PRINCE DE HOHENZOLLERN PAR LA TURQUIE, dessin de notre correspondant à Bucharest.

COURRIER DU PALAIS

Une audience solennelle de la Cour. — Opinion de Me Jules Favre sur les banquiers de Paris et sur les notaires de Marseille. — Un quatrain noir à propos d'un représentant de couleur. — Préjugés sur l'Égypte et sur la Fortune. — Deux noces dans un seul repas. — Un beau-père et deux gendres devant une carte à payer. — Un huissier chef d'orchestre.

Aujourd'hui qu'on chasse le solennel qui ne revient pas au galop, c'est un spectacle imposant à se donner que celui d'une audience solennelle de la Cour. Le nombre des magistrats est d'abord doublé pour la circonstance. Deux chambres se réunissent pour fournir le personnel de la justice. Dans les audiences ordinaires, MM. les conseillers de la Cour n'occupent que les bas siéges et ne portent que la robe noire. Dans les audiences solennelles au contraire, ils se revêtent de leurs robes rouges et se placent sur les siéges les plus élevés. On se croit alors en plein parlement. L'œil ébloui et intimidé vous reporte aux *grands jours* de ces anciens lits de justice. On cherche L'Hospital, Lamoignon, d'Aguesseau, Séguier, et on attend la parole d'Omer Talon ou de Servan. On regarde malgré soi si quelque grand seigneur ou quelque belle duchesse n'apparaît pas à la lanterne de la grande chambre pour solliciter le procès par sa présence, et on est tenté de demander à son voisin à quel prince du sang le parlement a accordé cette année le privilége de *bailler les roses* à messieurs.

Samedi dernier il y avait audience solennelle à la première chambre. A la tête ou plutôt au milieu de deux rangées de robes rouges, M. le premier président et sénateur Devienne trônait sur son fauteuil. Et malheureusement pour tout le monde, M. le premier président n'avait qu'à écouter. Nous disons *malheureusement* avec tous ceux qui ont pu lire ou entendre un excellentissime discours prononcé par lui au Sénat sur la liberté de tester. Quelle parole à la fois large et déliée, souriante et profonde; et comme elle sait mettre en relief les pensées les plus judicieuses et les plus fortes à côté des sentiments les plus exquis et des observations de mœurs le plus finement étudiées!

A cette audience solennelle de la Cour, on discutait une réclamation d'état. Une fille naturelle, une dame S..., demande à entrer dans une famille qui la repousse, et à faire proclamer une filiation légitime qu'on lui conteste au nom de la prétendue mère morte depuis peu de temps, et dont l'appelante voudrait faire reconnaître la maternité.

C'est à l'encontre de Me Dufaure, avocat de la famille, que Me Jules Favre soutient cette réclamation d'état.

Me Jules Favre est bien l'avocat né et prédestiné de ces causes et de ces audiences. Il a l'ampleur de la situation et la parole éclatante de ces tournois à grandes fanfares. Et comme il s'y complaît! Sa diction ne bronche jamais. Les mots retentissants vont comme à l'envi au-devant de sa pensée, et celle-ci qui plane de haut semble plutôt les cueillir que les chercher.

Avec cet orateur, on est bien certain de son affaire, ou plutôt l'affaire disparaît. La broderie de la forme couvre de ses magnificences le fond, quel qu'il soit. A l'habile artiste, [illegible]

Aussi comme notre avocat a chevauché à travers son sujet, et, chemin faisant, que de détails heureux, que de rares aperçus! Il effleure à la fois et le rire et le sentiment. Dans sa narration et à propos d'un acte de notoriété, il se heurte au nom de M. Bissette, ancien représentant de la Législative, celui-là même dont l'élection donna lieu à ce quatrain de circonstance :

> L'Amérique nous expédie
> Un noir comme législateur.
> Très bien! Celui-là, je parie,
> [illegible]

Et aussitôt [illegible] se mêlee d'un hommage au fanatisme philanthropique de M. Isambert. Dans son existence noire et tourmentée, Bissette a soutenu diverses luttes et soutenu bien des vicissitudes. En 1833, le rédacteur de la Revue *abolitioniste* avait l'honneur d'avoir pour adversaire en champ clos un créole, singulièrement appelé M. Cicéron : il ne déroge pas en 1866 en rencontrant pour critique M. Jules Favre.

Celui-ci, dans son récit, expose que la main de sa cliente fut recherchée par un notaire de Marseille, et il ajoute plaisamment : « Cette assertion faisait jeter les hauts cris à mon adversaire devant le tribunal de première instance, comme si les notaires de Marseille ne devaient pas être sensibles aux charmes de la jeunesse et de la beauté. »

Plus loin il parle de ce fauteuil de la mairie où, pour la cérémonie du mariage, s'assoient des ambitions cupides et quelque fois des cœurs généreux et sincères. D'un mot il remet le fauteuil à sa place; il l'intitule *un siége banalement majestueux*.

Il s'étonne que les adversaires de sa cliente ne désignent pas la provenance des sommes que Mme S... recevait. Cet argent arrivait bien de la Martinique, mais par quelle voie? Qui l'avait transporté en France? Des anges, sans doute. Cela ne compromet rien : tandis que les banquiers, qui n'ont pas des ailes, mais qui ont des livres, auraient laissé sur ces livres des traces qu'on ne voulait pas conserver.

« Oh! l'intérêt, s'écrie l'orateur, l'intérêt est aussi un grand maître, et quand il rencontre la vertu sur sa route, il la jette dans le fosse. »

Pendant que ce procès commence, nous sommes ramené à celui de M. Gramont-Caderousse, qui va bientôt finir. Les répliques sont lâchées dans l'arène. C'est ici que la lutte s'acharne à la dernière heure, car chacun cherche le coup de poing de la fin. C'est ici que les champions se portent les plus rudes coups et se renvoient les plus foudroyants arguments.

M. le docteur Déclat, ce *médecin des fils de famille*, [illegible] d'une verte et rude façon; il est vrai qu'il a pour voisin de galerie M. le duc de Gramont-Caderousse lui-même, qui n'a pas à se louer beaucoup du même portraitiste.

Ce qui saute aux yeux dans tout cela, ce qui s'impose à la pensée, comme une consolation pour ceux qui supportent péniblement l'existence, et comme un enseignement pour tous ceux qui savent observer et réfléchir : c'est le martyre affreux de celui dont on se dispute les dépouilles opimes.

Héros de la fashion, objectif retentissant de toutes les chroniques, triomphateur du grand monde, quand on descend dans tes misères, on ne trouve plus qu'un malheureux, envié par tous les ineptes adorateurs de l'apparence.

O compagne du travail! joyeuse pauvreté! qui ne vous aimerait en vous comparant à cette déplorable fortune? Écoutez les lamentations de ce jeune gentilhomme, qui n'avait pas, après tout, plus de vices que le milieu dans lequel il se débattait. Comme ses cris vous déchirent! Juif errant d'un mal incurable, il marche toujours à la poursuite de la santé, ne rencontrant partout que déception et que souffrance. A chaque station il s'arrête plus déchiré et plus meurtri. S'il regarde en avant, il aperçoit l'espérance qui le fuit de plus loin à mesure qu'il entrevoit la mort s'approcher de plus près par derrière.

Expatrié par la maladie qui le mine, il se plaint de l'isolement qui l'obsède et des frissons qui le saisissent sous les latitudes les plus réchauffantes.

Il écrit cette lettre désolée en quittant le Caire :

« Le courrier d'Europe est arrivé hier au Caire. Je n'avais aucune lettre, aucune nouvelle de France; j'ai été, je l'avoue, un peu désappointé de me voir si promptement oublié de tous. »

Un peu désappointé! C'est pour la galerie qu'il dit cela; c'est pour souffrir avec grâce; c'est pour tomber en gentilhomme. Sans cela il aurait dit que cet abandon le tuait, que cet oubli était, pour un homme habitué à tous les retentissements de la dissipation et du bruit, un mal moral aussi mortel que le mal physique.

Et alors il s'en prend à tous et à tout. Il calomnie l'Égypte [illegible]

« Ce fameux climat si vanté, écrit-il, est le plus dangereux de tous les climats; car, dans la même journée, il y a plus de cinquante variations thermométriques... Ce pays tant vanté est un de ces immenses canards qu'on nous fait avaler à nous autres Parisiens. »

Et maintenant que cette triste existence est connue, quel est celui qui voudrait l'envier?

La mort n'a même pas fait le silence autour de cette tombe.

Mais il me semble que nous tournons légèrement au lugubre. Et s'il faut de la morale, *pas trop n'en faut*, surtout dans un *courrier*.

Si nous parlions un peu du plus beau jour de la vie! Quel est ce jour-là? Scribe nous répond avec le scepticisme railleur du vaudeville : « C'est le jour du mariage. » Et, sous ce titre, il accumule les tribulations du plus heureux des époux.

Donc, si le jour des noces est le plus beau jour de la vie, le festin nuptial doit être nécessairement le plus beau festin du monde. Surtout quand un seul repas fait coup double et qu'il consacre deux mariages à la fois. C'est proprement le cas de deux beaux-frères, MM. Gotte et Mousbindel.

Ils se marièrent donc le même jour, 9 octobre, chez leur unique beau-père, M. Leroy. Quelle fête! On était trente-cinq à table, et vous jugez des rires, des chansons, des toasts et des autres ébattements de circonstance.

Jusqu'ici nous nageons en pleine gaieté; mais voici que nous allons dériver en tristesse. Ce repas avait été fourni par un restaurateur des Batignolles nommé M. Cimetière. Quel nom pour un mariage! De peur que ce nom ne leur portât malheur, ni le beau-père, ni les deux gendres ne payerent ce repas nuptial. « Pourtant c'était là une dépense *sacrée*, » disait tragiquement le restaurateur.

Cimetière a fait des concessions temporaires; mais voyant qu'on lui imposait des concessions à perpétuité, Cimetière a exhumé la note que les dîneurs croyaient bel et bien enterrée pour toujours.

Stupéfaction de tout le monde en voyant cette note bien vivante et sonnant les quarts à l'horloge de Rabelais.

« Je suis sourd, dit le beau-père, adressez-vous à mes gendres, je leur ai donné mes deux filles.

— C'est justement pour cela qu'il faut qu'il paye, ripostent les deux gendres, animés et récalcitrants comme un seul homme. Nous étions de simples invités ni plus ni moins que les trente-quatre convives que présidait notre amphitryon beau-père. C'est lui d'ailleurs qui a commandé ce dîner de cinquième classe à M. Cimetière, et qui nous l'a offert dans sa propre maison. »

Le tribunal, cinquième chambre, a consacré l'opinion des deux gendres, ce qui fait que le beau-père seul reste sur le carreau. Que deviendra Cimetière? Fera-t-il son deuil de ce repas nuptial? ou le beau-père ira-t-il trouver Cimetière avant sa mort?

Nous venons de parler de présider un festin. Cela se dit; mais présider une messe, voilà qui ne se dit pas, et c'est pourtant ce que vient de se permettre d'imprimer un journal judiciaire.

Cela nous rappelle cet huissier de l'ancien Vaudeville, interprété par [illegible] répondait : « Je suis chef d'orchestre au tribunal de première instance. On m'a chargé de jouer un air d'approbation toutes les fois qu'un avoué dirait un mot spirituel. Voilà six mois que je suis en exercice, et j'attends encore. Mon emploi est une véritable sinécure. »

Devant la huitième chambre, un père vient réclamer son garnement de fils, qui s'essaye dans le vol et le vagabondage.

« Est-il vrai, demande le magistrat au père, que votre fils soit un peu fou?

— Non, monsieur le président, il est trop bête pour cela : il peut tout au plus espérer devenir imbécile, mais il n'a pas les moyens d'être fou. »

MAITRE GUÉRIN.

HORACE VERNET

(Suite[1])

La question, n'en déplaise aux Delécluze de tous les temps, se présentait alors de la manière la plus simple et la plus pratique. Fallait-il continuer le genre académique, ce qu'on entendait sous ce nom? Fallait-il peindre à perpétuité des Ajax, des Léonidas ou des Hector, des Ulysse, des fleuves Scamandre, comme le faisaient encore les peintres chers aux anciennes écoles et amis de l'ennuyeux; ou bien aborder hardiment et coûte que coûte des sujets nouveaux, vivants, — vivants ou dans l'imagination moderne ou dans la réalité, — comme le fit toute cette vaillante élite, les Delacroix, les Schnetz, les Scheffer, et Horace Vernet? Et remarquez que, dans cette conquête de la vérité, chacun procédait à sa manière et s'y prenait selon ses moyens; les uns par le sentiment, les autres par la justesse du mouvement et la copie naïve, les autres par l'audace des tons, l'ardeur et la couleur; on montait à l'assaut et on entrait dans la place comme on pouvait; l'essentiel était d'y entrer et de s'y loger sur un point.

On a souvent comparé Horace Vernet à M. Thiers; je ne vois pas qu'il y ait grande comparaison à établir entre eux, sinon en ce qu'ils ont tous deux traité des mêmes époques avec une âme et une intelligence bien françaises, un cœur national, et aussi avec clarté et netteté. Mais certes il n'est pas indifférent d'avoir le sentiment vrai de l'un sur l'autre, et je ne crois pouvoir mieux faire, puisqu'il s'agit de saisir en courant la première manière d'Horace, que de donner le premier et instinctif jugement de M. Thiers sur lui. A prompt gibier prompt chasseur. Il en est de ces premiers jets de la critique comme de ceux de l'art; on fera plus fort peut-être ensuite et plus marqué, on ne fera ni plus léger, ni mieux touché, ni plus agréable.

« M. Horace Vernet, » disait donc M. Thiers à propos du Salon de 1824, « ne pouvait choisir une meilleure direction « que celle qu'il a prise, pour le développement du talent « particulier qu'il a reçu de la nature. Sans se contraindre à « aucun style, à aucun genre, à aucune espèce de sujets, il « s'est mis à reproduire tous les objets qui frappent jour- « nellement son imagination si mobile et si heureuse; aussi « est-il éminemment le peintre de la France et du XIXe siècle, « par la manière dont il représente notre nature et notre « époque; aussi a-t-il un degré de vérité, de grâce, de gé- « nie, que le talent ne doit jamais qu'à la présence immé- « diate des objets qu'il veut peindre. M. Horace est-il à la « chasse, monte-t-il à cheval, se trouve-t-il dans son atelier « avec des amis aussi gais et aussi vifs que lui, voit-il une « revue, s'échauffe-t-il au récit de nos derniers exploits de « Montmirail, va-t-il voyager sur les bords de la mer, en- « tend-il répéter les charmantes plaisanteries de nos vieux « soldats, assiste-t-il à quelque scène populaire, M. Ho- « race trouve partout des sujets pour ses pinceaux, et il « peint tour à tour une chasse, des chevaux, des batailles « des marines, des caricatures pleines d'esprit, d'effet et de « vérité. Se livrant avec une imagination vive et sensible à « l'impression des objets, il en prend tour à tour le carac- « tère; il change alternativement de style, de couleur, de « moyens, et ne ressemble qu'en une seule chose, la grâce « et le naturel. Avec cette heureuse liberté qu'il se donne, « aucun sujet ne lui est interdit, aucune manière de trai- « ter ne lui est imposée. Il n'a pas contracté l'obligation ou « de déployer des nus, ou d'imaginer certaines formes de « draperies, ou d'observer certaines règles de genre : il « prend les choses telles qu'il les voit, il leur laisse leur « réalité; et il en résulte que, sans avoir prétendu faire ni « de l'histoire ni du genre, il a fait de l'un ou de l'autre; il « a été touchant, noble, terrible, ou bien spirituel, comique « et original. Il est tout à la fois, parce que tout cela se « trouve dans la nature; il est universel, parce qu'elle l'est « aussi, parce qu'elle contient tout, et si son exécution, tou- « jours facile et heureuse comme son imagination, répondait « par la simplicité et le naturel à la vérité de ses concep- « tions, il ne laisserait rien à désirer. »

M. Thiers, à cette époque de sa vie (et je ne sais s'il a persévéré dans cette théorie qui me paraît bien près d'être la vraie), pensait qu'on raisonne beaucoup trop sur l'idéal et qu'on se creuse terriblement la tête pour en demander l'expression aux œuvres des anciens maîtres. Les anciennes écoles, selon lui, ont très-peu cherché cet idéal qu'on adore et qu'on exalte après coup en elles; le plus souvent, elles n'ont fait que reproduire exactement la nature qu'elles avaient sous les yeux : il suffisait, pour nous donner l'impression élevée qui en sort, que cette nature fût généralement belle, et que les organisations d'élite qui s'y appliquaient sussent

1. Voir le précédent numéro.

y choisir leurs sujets. Les Grecs tant vantés n'étaient qu'une belle race qui offrait à ses artistes en tout genre de plus heureux modèles. De même dans la Rome des XVe et XVIe siècles, qu'était-ce que Raphaël ? une organisation souverainement fine et harmonieuse en présence d'une belle réalité qu'il savait mettre dans son plus beau jour. L'idéal ainsi compris cesse d'être une abstraction et un tourment. On n'est pas condamné, en le cherchant, à s'arracher les cheveux et à se ronger les ongles au vif, à être continuellement tendu comme vers une idee d'au delà. La fécondité s'ensuit avec une certaine joie, compagne de la production. On me dira que M. Thiers prêchait pour son saint en plaidant la cause des génies faciles. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi qu'il expliquait et louait le talent d'Horace Vernet :

« Si copier simplement et promptement la nature, disait-« il encore, est la véritable condition du génie : si c'est bien « la condition qu'ont remplie les anciens maîtres et qui les « distingue de tous les autres, M. Horace est, à notre époque, « l'un des talents qui leur ressemblent le plus. Peu importe « la différence des temps, des mœurs et des sujets qu'il re-« produit : son procedé d'imitation est le même, et il a le « même caractère de naturel et de vérité, et, comme eux « encore, il se distingue par une fécondite extraordinaire.

« Les batailles, qui sont les tableaux où il a déployé le « plus d'élévation de talent, prouvent surtout que, sans viser « à l'idéal, en se tenant à la simple réalité, on peut être « noble et vrai tout à la fois. Ces grenadiers marchant au pas « de charge dans la bataille de Montmirail, et s'avançant « d'un pas si ferme et si assuré vers le danger, ont, sans « aucune altération de traits ni de costume, une élévation et « un naturel surprenant. La réalité a aussi sa noblesse, et il « faut savoir la saisir. Dans une scène populaire, dans une « simple caricature, M. Horace conserve encore cette sin-« gulière élégance, ce goût exquis dont chacune de ses « compositions est remplie. »

Les critiques qui suivaient ces éloges, et qui portent sur la couleur, se feraient aujourd'hui avec beaucoup plus de justesse et de précision. Quoique sa couleur ne soit (tant s'en faut!) ni désagréable, ni fausse, Horace Vernet n'est pas coloriste, et il laisse à dire par cet endroit.

C.-A. SAINTE-BEUVE.
De l'Académie française

(*La suite au prochain numéro.*)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Les orages et la foudre. — Le chêne de la forêt de Vibraye. — Le tilleul de l'esplanade de Lille. — Le fantassin imprimé. — Portrait photographié de la foudre. — Un tour de passe-passe photographique. — Abaissement factice de température. — Les yeux des soles et des turbots. — Œil qui voyage à travers la tête. — Trois yeux pour deux. — Carte géologique et souterraine du département de la Seine. — Le feu Saint-Elme

Les orages se succèdent en France depuis le printemps et ne paraissent point disposés à cesser.

Malgré les etudes de météorologie auxquelles on se livre avec assiduité, les plus savants en cette matière ne soupçonnent pas encore le moins du monde la cause des amas d'électricité qui se forment dans les airs et qui se manifestent par tant d'effets bizarres.

Ainsi, pour ne citer que quelques-uns de ces effets, il y a peu de temps la foudre a frappé dans la forêt de Vibraye, près de Sainte-Calais, dans la Sarthe, un vieux chêne qui mesurait environ un mètre cinquante centimètres de circonférence. Atteint par la fatale étincelle, à peu près aux deux tiers de sa hauteur, le pauvre arbre a été littéralement écartelé, comme si l'on eût fait éclater une forte charge de poudre enfermée dans son tronc; et l'on retrouve encore aujourd'hui sur les frênes et les aunes qui l'entourent des débris lancés au loin, tordus, déchiquetés ou broyés, et des lambeaux des racines arrachées violemment de terre et jetées à plus de cinquante pas par-dessus les taillis environnants. Aucun des végetaux voisins n'a subi la moindre avarie.

Ces désastres pourraient, jusqu'à un certain point, s'expliquer; mais ce qui reste tout à fait inexplicable, c'est que la tête de l'arbre, conservant intacts tous ses rameaux et toutes ses feuilles, se trouve implantée dans le trou occupé naguère par les racines et s'y tient debout.

Un fait non moins curieux et non moins mystérieux s'est accompli, vers le commencement du XIXe siècle, sur l'esplanade de Lille, où s'élevait à cette époque une magnifique allée de tilleuls. La foudre tomba sur un de ces arbres qui ne parut d'abord avoir subi aucune avarie, quoiqu'on l'eût vu frappé par un long serpent de feu qui, pendant trois ou quatre secondes, s'entortilla autour de son tronc avec un bruit terrible et des craquements plus terribles encore. Le phénomène cessé et la terreur amortie, on ne tarda pas à constater, avec une surprise facile à comprendre, qu'il ne restait plus à l'arbre que ses rameaux et son écorce; le bois intérieur était completement arraché et l'intérieur restait littéralement vide. On recueillit les débris de ce bois dépecés en petites brochettes, dans les fossés et sur les talus des fortifications, comme l'atteste une note curieuse de M. Lestiboudois, botaniste lillois, témoin de ce fait et qui le constate dans un de ses ouvrages.

Enfin, il n'y a pas bien longtemps que, dans le département du Cher, un fantassin en permission qui regagnait son régiment, la pipe à la bouche et étourdi par de copieuses libations faites à chaque cabaret rencontré sur la route, se réfugia au pied énorme d'un peuplier pour se préserver d'une pluie d'orage survenue tout à coup. A peine se trouvait-il sous cet arbre, que la foudre éclata et que le pauvre diable ressentit une violente secousse qui le terrassa. Quand il reprit un peu ses esprits et qu'il put se relever, il se trouva complétement dégrisé, la pipe encore entre les dents et sans ressentir la moindre douleur. En revanche, il était complétement dépouillé de ses vêtements; et les clous de ses souliers se trouvaient imprimés sur sa poitrine avec les numéros de son régiment que portaient en relief les boutons de son uniforme. Il se mit à la recherche de son costume qu'il retrouva à cinquante pas de là, en grande partie décousu, mais sans la moindre déchirure.

Durant le dernier orage éclaté sur Paris, la moustache d'un des employés de la préfecture de police, debout sur le seuil d'une porte, se trouva tout à coup recouverte de larges étincelles bleuâtres qui firent croire un moment aux temoins de ce fait bizarre que la barbe de leur collègue était en feu. L'un d'eux se hâta de porter la main sur les lèvres du héros d'un phénomène que n'accompagnèrent pour ce dernier ni douleur ni même la plus légère sensation.

En attendant que l'on puisse connaître la nature de ces phénomènes et en expliquer ses effets aussi bizarres qu'imprévus, M. Bertin, doyen de la Faculté des sciences de Strasbourg, vient de photographier le portrait de l'electricité et d'obtenir sur papier la reproduction d'une énorme étincelle sortie de la machine de Holtz.

La photographie ne fait point que des expériences aussi hardies et d'un aussi grand intérêt pour la science; elle ne dédaigne pas de descendre aux tours de passe-passe et de donner aux prestidigitateurs, — ce sont eux-mêmes qui ont inventé ce nom baroque, — les moyens de faire apparaître tout à coup, aux yeux des spectateurs, sur une feuille de papier d'une blancheur virginale, un portrait de « quelqu'un de la société, celle que l'on voudra », — pourvu, bien entendu, que cette personne soit désignée par un compère.

La feuille passe de main en main et chacun l'examine à son aise et se convainc qu'elle ne diffère en rien d'une feuille de papier ordinaire, parfaitement blanche. On peut même la placer devant une bougie sans y découvrir la moindre trace de dessin

Alors l'expérimentateur place la mystérieuse feuille sur une ardoise, la recouvre d'une feuille de papier buvard légèrement humide, enlève ce papier et montre sur la feuille naguère blanche le portrait « demandé » bien venu, net, mais d'une couleur tirant sur le brun.

Voici comment on arrive à ce résultat, qui ne laisse pas d'étonner beaucoup ceux qui en sont les témoins.

La feuille de papier est albuminée et recouverte d'une épreuve à l'argent fixée après l'impression et immergée ensuite dans du sulfate de mercure, jusqu'à ce que disparaisse l'image qui la recouvrait. On termine la préparation en lavant le tout avec soin.

D'autre part, le papier buvard est imprégné d'hyposulfite de soude. Cette substance réagit sur les sels d'argent restés imprégnés dans le papier et en forme un sulfure brun et noirâtre qui redevient le portrait disparu.

Cette jolie expérience a pour inventeur un chimiste belge.

D'autre part, un Anglais, M. Phipson, indique le moyen d'obtenir un grand abaissement de température par un mélange obtenu au moyen de la fusion de 107 grammes de plomb, 108 d'etain, 284 de bismuth et 1,617 de mercure.

Par une température moyenne de 17 degrés centigrades, on voit le thermomètre s'abaisser instantanément jusqu'à dix degrés au-dessous de zéro.

Même quand les proportions des divers métaux réfrigérants ne sont point rigoureusement observées, le froid se produit également, avec assez de force pour que l'humidité de l'atmosphère se condense aussitôt en neige sur les parois des vases de l'appartement où l'on opère.

Pour passer à une autre merveille, citons un mémoire de M. Steenstrup sur la nature des yeux des poissons plats, tels que la plie, le turbot, la sole, et que les naturalistes classent dans la catégorie des *pleuronectes*, mot grec qui signifie tout bonnement *nageurs sur le côté*.

Tous les pleuronectes ont, comme on le sait, un corps très-comprimé dont les deux côtés se développent inégalement.

Ce manque de symétrie s'accompagne d'une autre particularité plus singulière encore. Les deux yeux de ces poissons sont placés du même côté de leur tête, si bien qu'il existe un côté aveugle et un côté voyant.

Chez la plupart des pleuronectes, particulièrement chez les plies et chez les soles, c'est le côté gauche qui est aveugle; en revanche, chez d'autres, c'est le côté droit, comme chez les turbots et les plagusies, nom commun à tous les jeunes individus spécifiquement indéterminés du genre rhombus ou turbot.

En outre, on observe parfois dans chaque groupe des individus chez lesquels les deux côtés sont colorés de la même manière et à peu près également développés.

Ces individus monstrueux ont, l'un des yeux placés du côté voyant, l'autre sur le sommet de la tête, et ils nagent dans une position verticale au rebours des autres poissons plats qui affectionnent la position horizontale.

Les deux yeux s'opposent alors l'un à l'autre, c'est-à-dire que leurs bords supérieurs se regardent, et que le bord inférieur de l'œil supérieur, qui devrait appartenir normalement au côté aveugle, se tourne vers le bord dorsal du poisson.

Une arête osseuse sépare les yeux l'un de l'autre; le crâne ne présente qu'un seul orbite entièrement entouré de pièces également osseuses.

Cet orbite ne loge que l'œil supérieur; l'œil inférieur reste placé en dehors et se trouve séparé de l'autre par les pièces osseuses du bord inférieur de l'orbite.

L'œil inférieur qui appartiendrait normalement au côté aveugle, et qui occupe réellement ce côté-là dans le jeune âge, est renfermé dans un orbite qui ne ressemble en rien à un orbite normal, puisqu'il se trouve en réalité placé au milieu du front.

Comment l'œil a-t-il pu venir se loger dans un semblable orbite?

Par une étrange migration, il passe littéralement au travers de la tête pour venir se loger du côté opposé.

M. Steenstrup a étudié avec soin de jeunes pleuronectes et de très-petites plagusies, transparentes comme du verre, provenant de différentes parties de l'Atlantique.

Dans cette série de poissons, déposés au musée de Copenhague, on peut suivre le passage graduel de l'œil du côté destiné à devenir aveugle par-dessous la voûte formée par l'os frontal, jusqu'au côté opposé.

On remarque entre autres un petit turbot dont l'œil a opéré la moitié de sa bizarre migration, et qui commence à apparaître par une sorte de petite boutonnière du côté voyant.

Cet œil est encore visible sur le côté auquel il appartenait primitivement, tout en se laissant déjà apercevoir de l'autre; le poisson paraît donc avoir trois yeux : deux du côté voyant et un du côté aveugle.

M. Delesse vient de publier une carte de Paris géologique et souterrain exécutée sur une échelle très-réduite par ordre du préfet de la Seine.

Il suit le système adopté déjà pour la carte de la ville de Paris.

Comme dans les cartes géologiques ordinaires des teintes variées indiquent les diverses sortes de terrains sans tenir compte du terrain de transport qu'on suppose avoir eté préalablement enlevé.

On comprend dès lors qu'en enlevant l'un après l'autre les terrains qui composent le sous-sol de Paris, en commençant par le plus moderne, on decouvrira successivement autant de surfaces qui correspondent à chacun d'eux.

Les surfaces donnent le sous-sol des environs de Paris aux differentes époques de sa formation; elles sont représentées au moyen de cotes au-dessus du niveau de la mer et des courbes horizontales equidistantes.

Pour y parvenir on a recherché tous les points où il était possible de dresser des coupes géologiques.

Dans ce but on a exploré les carrières, les sondages, les puits, les exploitations de toute espèce, ainsi que les nombreux travaux souterrains qui ont été exécutés; on a déterminé avec précision et par des nivellements les cotes des points pour lesquels on avait relevé des coupes géologiques; puis, multipliant convenablement ces opérations, on a établi un réseau de points assez rapprochés pour permettre de tracer des coupes horizontales équidistantes figurant le relief de chaque surface.

C'est ainsi qu'on a représenté la surface supérieure de la craie, de l'argile plastique, des marnes blanches supérieures ou calcaire grossier du travertin de Saint-Ouen, des glaises vertes, des sables de Fontainebleau, et enfin la surface inférieure du terrain de transport.

Il est facile de déterminer, à l'aide de la carte géologique souterraine, quels sont les terrains qu'on rencontrera sur un point quelconque des environs de Paris; car les teintes indiquent de suite le terrain se trouvant immédiatement au-dessous du terrain de transport. En outre, comme le point considéré tombe entre deux courbes horizontales représentant les surfaces des divers terrains, une quatrième proportionnelle suffit pour calculer la cote à laquelle atteint chacune de ces surfaces.

Cette carte géologique souterraine détermine, non-seulement la nature, mais encore la cote des divers terrains qui forment le sous-sol dans les environs de Paris, et on pourrait l'appliquer avantageusement à la recherche des gîtes métallifères et des autres matières minérales de nature à être exploitées.

Le capitaine Briggs vient de publier de curieuses observations faites le 7 mars, près de l'île de Man, rendue célèbre par Walter Scott, sur les phénomènes encore si peu connus du feu Saint-Elme.

« J'ai vu d'abord, dit-il, une lumière bleue à l'extrémité de chaque mât et aussi de chaque gaffe. Il y en avait une à la pointe de la proue, et comme elle était facilement accessible, j'ai pu l'examiner de près. J'ai trouvé que la lumière, qui paraissait grande à une certaine distance, se formait de plusieurs jets dont chacun prenait la dimension d'une pièce de cinquante centimes, d'un beau violet foncé avec un léger bruissement.

« En mettant mes mains au contact de l'un de ces jets, j'ai senti une chaleur sensible, et trois d'entre eux se sont joints ensemble comme autant de doigts; mais je n'ai pu constater aucune odeur. Les jets n'étaient pas permanents; ils cessaient quelquefois, et ils revenaient quand la neige tombait plus fortement. C'était entre une et trois heures du matin.

« Quand il fit jour, j'examinai l'endroit avec soin, mais je ne vis aucune altération dans la peinture. La proue dans cette partie était en bois, avec des plaques de fer boulonnées de chaque côté, et il m'a semblé que les jets sortaient entre le bois et le fer. Le baromètre était à 29,10 pouces (739 millimètres). Le vaisseau était construit en fer, mais je n'ai observé aucune altération ni aucun autre effet sur le compas ou sur la boussole. J'ai vu le même phénomène ailleurs, mais jamais jusqu'alors sous ces latitudes. »

S. HENRY BERTHOUD.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers Illustré.



HALAGE DU CABLE TRANSATLANTIQUE A BORD DU *GREAT EASTERN*, à Sheerness, embouchure de la Tamise, d'après un dessin de notre correspondant spécial.
Voir le précédent numéro, page 478.

ÉCHECS

SOLUTION EN VERS DU PROBLÈME N° [illegible]

Succombant dans la lutte ardente et meurtrière,
Le Roi des Noirs touchait à son heure dernière.
Seul avec trois champions qui partagent son sort,
En face et sans trembler il regardait la mort.
« Encor si mon rival, oubliant la prudence, »
Disait-il, « écartait une utile défense;
« Si ce pion, seul espoir qui reste à mon malheur,
« Au terme de sa course arrivait en vainqueur,
« Et, soldat glorieux, ceignant le diadème,
« A l'instant d'expirer, portait un coup suprême,
« Mourant sans déshonneur, je mourrais sans regret. »
Les dieux n'exaucent pas l'héroïque souhait.
— Sur l'ordre de son chef, et le cœur plein de joie,
D'un bond le Fou des Blancs s'élance sur sa proie.
— Le Roi noir au trépas s'avance noblement.
Sans hésiter il court, vole, et se sacrifie!
Spectacle déchirant!... Le Roi noir, terrassé,
Au lieu du beau trépas qu'il avait espéré
Ne voit qu'un triste piége où sans gloire il succombe.
« Il faut donc de mes mains, dit-il, creuser ma tombe,
« A mon cruel vainqueur moi-même m'immoler,
« Et mettre à nu le cœur où sa main va frapper! »

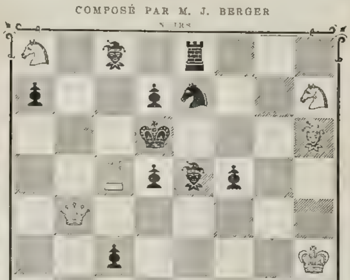
Il dit, et sous les coups de la Tour ennemie
Voit finir, Roi déchu, la lutte avec la vie.

A. D...., Chess-Club (Beauvais).

PROBLÈME N° 43.

COMPOSÉ PAR M. J. BERGER

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

PROBLÈME N° 8

Solutions justes : MM. J. Galiment; les membres du Chess-Club, à Beauvais; Ch. Anglès, à Reims; Aimé Gautier, à Bercy; J. Cruchon, à Avranches; H. Dallier, à Reims; Stiennon de Meurs, à Hal; Pitorre, à Versailles; A. Pitter et E. Truocyor; Anne Jousset, à Versailles; Lalande, à Périgueux; Mullendorf et Raters, Matéo de Zamora, à Alméria (Espagne); Henri Frau, Émile Frau, à Lyon; capit^e L. Giblat, à Philippeville (Algérie); Bardon; L. Bonnin, à Constantine (Algérie).

C. P.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
a L'UNIVERS ILLUSTRE

	PARIS.	DEPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et a L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration .
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 560.
Samedi 4 Août 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle prime de l'UNIVERS ILLUSTRÉ, mentionnée à la suite de la Chronique.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Venise libre. — Les Autrichiens et la poésie. — Ce qu'on voyait et ce qu'on ne verra plus. — Le *Taureau* et le *Bucentaure*. — Variations nouvelles sur le carnaval de Venise — L'image et la réalité. — Théâtre Malibran : *La Mascherata*. — La scène dans la salle. — Spécimen d'une affiche vénitienne. — Comédie et tombola. — Précautions à prendre avant d'aller au théâtre. — *Il giovedi' grasso de Venezia, nuovo vaudeville in prosa, musica è ballo, con nuovi ballabili, terzetti, cori, arie duetti*, etc. — Chansonnettes populaires. — Les ballets en Italie. — Le tirage de la loterie — Dans la salle et dans la rue — *Sentinelles, prenez garde à vous !* — Conservatoire de musique : concours d'opéra et d'opéra-comique.

Hier, sur le boulevard, je rencontrai un de mes amis avec qui j'avais fait autrefois le voyage de Venise.

— Eh bien! lui dis-je, voici Venise libre ou peu s'en faut : quand vous retournerez là-bas, vous n'y trouverez plus les habits blancs, les guérites zébrées de jaune et de noir, les canons installés sous le palais ducal, la gueule tournée d'un air de menace vers l'admirable façade de la Zuecca...

— Hélas ! .

— Comment? hélas!

— Oui, j'ai réfléchi, et je me suis aperçu qu'avec les Autrichiens, Venise allait perdre toute sa poésie.

— Allons donc !

— Je suis sérieux. Voyons, n'avez-vous pas connu des femmes auxquelles le deuil allait mille fois mieux que les toilettes les plus brillantes, des visages que la pâleur et la souffrance rendaient plus intéressants que les vives couleurs de la santé? Ainsi de Venise. Je l'aimais déserte, mélancolique, opprimée : j'aimais ses places silencieuses, ses palais en ruines, ses casinos abandonnés, ses vieilles maisons noirâtres avec leurs madones éclairées par une lueur tremblotante. C'était Venise morte, embaumée dans son linceul, mais c'était encore Venise. Viennent, sous prétexte d'indépendance, la vie, la prospérité, le bien-être, et adieu le pittoresque et l'originalité ! Il se trouvera des édiles, amis de l'hygiène, qui feront regratter les façades, redresser les ruelles, abattre des palais pour construire des quais, combler des canaux pour y planter des boulevards où passeront des fiacres. Le Rialto est encombrant : il se trouvera un ingénieur pour le remplacer par un pont de fer; la place Saint-Marc est irrégulière : il se trouvera un architecte pour donner à la vieille basilique quelque pendant dans le genre de celui qu'un des leurs a donné à Saint-Germain-l'Auxerrois. Laissez faire seulement les agents-voyers, et avant qu'il soit dix ans, Venise, mutilée, nivelée, alignée au cordeau, expropriée de ses monuments et de ses souvenirs, aura perdu sa physionomie : elle sera tout ce que vous voudrez : Bruxelles, Paris, Turin, tout — excepté Venise.

Et il me quitta sur cette boutade.

Il est certain que ceux-là se feraient une étrange illusion qui, à travers le transparent de l'avenir, se figureraient déjà voir ressusciter l'ancienne Venise avec ses splendeurs d'autrefois, ses costumes de brocart, de damas et de drap d'or, ses robes traînantes balayant les dalles du *Broglio* et de la *Piazza*, ses fêtes, ses *freschi*, ses processions de gondoles; avec ses amours mystérieuses, ses plaisirs faciles, ses galanteries élégantes, ses sérénades nocturnes sous les balcons; avec son monde de courtisanes, les Ancilla, Camilla, Faustola, Zulietta, Angeletta, Catina, Spina, Agatina : avec son peuple de bateleurs, de danseurs de cordes, de marionnettes, de bouffons et de musiciens en plein vent; avec ses orchestres de jeunes filles conduites par une [illegible] blanc, un bouquet de grenades sur l'oreille; avec ses nonnes riant et causant à travers les grilles et offrant à leurs visiteurs des fruits confits, des sorbets et du marasquin; avec ses opéras et ses comédies, ses *ridotti* etalant chacun plus de soixante banques de pharaon et de bassette tenues par des patriciens; avec ses jeux populaires, les forces d'Hercule, les régates, les combats de taureaux, les luttes des Nicolotti et des Castellani; avec ses deux carnavals, de l'Ascension et de Noël, — la Venise masquée, galante, licencieuse, de Casanova et du président de Brosses.

Celle-là on ne la reverra plus — Ems, Bade et Hombourg l'ont tuée — non plus qu'on ne reverra cette Venise maritime avec son arsenal, une ville à part, où trois fontaines toujours rem-



LE PRINCE ROYAL FREDERIC-GUILLAUME DE PRUSSE, COMMANDANT LA DEUXIÈME ARMÉE ; d'après une photographie. — Voir page 494.

plies versaient du vin aux trois mille ouvriers occupés à construire ces énormes galéasses qui s'en allaient conquérir à la République les côtes de l'Adriatique, Candie, Chypre, Corfou, Athènes et Constantinople. — Le vaisseau blindé a tué la galéasse, le *Taureau* a tué le *Bucentaure*.

Ce qu'il est donné à Venise de faire revivre, c'est le carnaval, non ce carnaval bâtard où, durant quelques nuits, une foule idiote se rue dans une salle de spectacle et s'amuse à contempler les sauts de carpe des Clodoches salariés, mais le vrai carnaval, le carnaval en plein jour que mène, pendant des mois entiers, toute une population amoureuse du plaisir. « Rien n'est plus singulier, écrivait un voyageur du dix-septième siècle, que de voir, pour ainsi dire, toute la Ville en masque, les mères portant à leurs bras les enfants déguisés; et les hommes et les femmes qui veulent aller au marché ou faire emplette de cinq sols à la Mercerie y vont masqués. » Ce carnaval-là, il est dans les mœurs et dans le sang des Vénitiens, et ce n'est pas la moindre preuve de patriotisme qu'ils aient donnée que de s'en imposer la privation, tant qu'a pesé sur eux le joug des *Tedeschi*.

Mais, à défaut de la réalité, ils n'ont cessé de conserver l'image. L'impresario du théâtre Malibran, le théâtre populaire, veut-il réaliser une recette? il n'a qu'à afficher une pièce carnavalesque : il est sûr de voir accourir la foule.

La première fois que j'y entrai, il y a de cela plusieurs années, la pièce en vogue s'appelait la *Mascherata*. Une partie des scènes se passait dans la salle. Je me rappelle encore une forte gaillarde, costumée en pierrette, qui, debout, au milieu du couloir de la *platea*, soutenait d'une voix puissante un dialogue animé avec ses camarades. Vers la fin de la pièce, les actrices lancèrent sur le public une pluie de bouquets, de bonbons et de *confetti*. Puis, de tous les points de la salle, on vit surgir en un instant une foule de pierrots et de pierrettes qui se mirent à entonner un chant populaire auquel les spectateurs ne tardèrent pas à prendre part. — Et notez que ceci se passait en plein été, hors de la saison du carnaval.

Il y a deux mois, je ne sais comment, je me retrouvai encore, un dimanche, dans cette ville étrange dont la nostalgie poursuit sans cesse celui qui l'a vue une fois.

A un angle des *Vieilles-Procuraties*, je lus l'affiche suivante :

TEATRO MALIBRAN

SPETTACOLO STRAORDINARIO

Per LA SERA DI DOMENICA 27 MAGGIO 1866, ALLE ORE 8 PRECISE.

[illegible]

SARA ILLUMINATO A GIORNO.

[illegible] NUOVO VAUDEVILLE IN PROSA, MUSICA E BALLO intitolato :

IL GIOVEDI' GRASSO DI VENEZIA

con NUOVI BALLABILI, TERZETTI, CORI, ARIE, DUETTI, ec. ec., MASCHERATE d' ogni genere, vestite a stretto

[illegible]

dimostrante LA PIAZZA DI S. MARCO ILLUMINATA A DISEGNO, avra luogo in seguito

L'ESTRAZIONE DELLA

TOMBOLA

ASSICURATA IN

A. LIRE 1,000

DIVISA IN 4 VINCITE COME SEGUE

Quaderna	Austriache Lire	100	pari a	Fiorini	35
Cinquina	—	150	—		50
I. Tombola	—	450	—		150
II. Tombola	—	300	—		100

Venaient ensuite les dispositions relatives au tirage de la loterie, l'indication du prix des billets et du prix des places dans la salle.

Chaque billet se payait 25 soldi.

Quant au prix des places, il était ainsi fixé : entrée, 20 soldi; stalles de parterre ou d'orchestre, 15 soldi; loges de rez-de-chaussée, 2 florins; du 1er rang, 2 fl. 50; du 2e rang, 1 fl. 75; du 3e rang, 1 fl.

Le spectacle était trop attrayant pour que je ne me misse pas en mesure d'y assister.

Un aimable Vénitien, dont j'avais fait la connaissance, m'offrit d'aller lui-même me marchander une loge au bureau en plein air qui se tenait sur la place Saint-Marc.

Mais je m'y étais pris trop tard : dès quatre heures, la salle était louée du haut en bas; il ne restait pas même un *scanno chiuso*.

Ma seule ressource était de prendre une entrée et d'assister debout à la représentation : je n'hésitai pas.

Je communiquai mon intention à mon ami le Vénitien.

— Très-bien, me dit-il, mais alors vous allez retourner à l'hôtel.

— Pourquoi faire?

— Pour y déposer votre montre et vider vos poches.

— Sérieusement?

— Et vous ne garderez sur vous que quelque menue monnaie pour prendre une gondole et une *acqua*.

— C'est donc un coupe-gorge que votre théâtre?

— Un coupe-bourse tout au plus : vous comprenez?

— Parfaitement.

— Une dernière recommandation. Tenez-vous autant que possible près de la porte d'entrée, là où la circulation est la plus facile, et ne perdez pas de vue les mains de vos voisins.

— Merci.

Le soir, vers huit heures, je perçai avec peine la foule qui encombrait la place Saint-Marc. Après m'être arrêté quelques minutes pour entendre une fantaisie sur les *Huguenots* admirablement jouée par la *bande* autrichienne, je me dirigeai vers le théâtre Malibran.

L'illumination *a giorno*, composée de veilleuses et de lanternes vénitiennes suspendues d'une rue à l'autre en forme de guirlandes, ne tarda pas à m'apparaître et, porté par les flots du populaire qui grossissait de plus en plus, je pénétrai dans la salle.

Une chance heureuse me fit rencontrer un brocanteur de billets qui, moyennant le double du prix indiqué sur l'affiche, voulut bien me vendre une stalle d'orchestre.

J'avoue que je n'ai pas eu à regretter mon argent.

La pièce, qui, sur le libretto, avait pour sous-titre : *Una ridicola e curiosa avventura,* consistait en une suite de scènes carnavalesques. Intrigue nulle d'ailleurs : un vieillard riche bafoué par des jeunes filles et leurs amoureux. Le fameux décor, peint par le professeur Bertoja et représentant la place Saint-Marc avec la façade de la basilique, ressemblait exactement à ces abat-jour peints dont les piqûres d'épingle font ressortir les dessins à la lumière. Mais la mise en scène était gaie et originale : une mascarade vive et animée faisait passer devant les yeux tous les types bouffons de l'ancienne Venise, *Arlecchini, Pagliacci, Pantaloni, Lustrissimi, Domino,* etc., se lutinant, s'apostrophant, mêlant leur babil aux cris des marchands ambulants de caramel, d'oranges, de fruits confits, de *fischietti,* de cymbales, de cloches en terre cuite, armés chacun de sa lanterne en papier. Ajoutez à tout ce mouvement, des danses et des chansons populaires, de ces barcarolles que tous savent par cœur et dont pas un ne se lasse, car elles chantent leur chère Venise :

> O Venezia benedeta,
> No te vògio più lassar.

Ou bien :

> Viva Venezia,
> Terra d'amor!

Ou encore :

> Son Teresa la fiorera
> Del San Marco e dei caffè.

Enfin ces chants d'amour dont le dialecte vénitien redouble encore la voluptueuse langueur :

> Vieni! la barca è pronta,
> Lieve un' auretta spira,
> Tutto d'amor sospira
> L'onda, la terra, il ciel.
> . . . .
> Ah! quanti flutti ha il mare
> [illegible]
> Vorrei lassiar con essi
> Sue tue labbra il cor.

Par malheur, les chanteurs étaient médiocres, pour parler par euphémisme : en revanche, les ballets étaient charmants, non pas que les danseuses fussent supérieures, au point de vue du mécanisme, à celles de nos scènes parisiennes; mais elles dansaient de tout cœur et comme pour leur plaisir, avec une harmonie et une précision merveilleuses, sans qu'un buste dépassât l'alignement, sans qu'une jambe ou un pied attardés vinssent détruire la symétrie du coup-d'œil, en un mot, avec cet ensemble parfait que l'Opéra lui-même ne nous a jamais donné et que l'on trouve toujours en Italie, même dans des troupes de troisième ordre.

N'en déplaise pourtant au signor Lorenzetti, l'auteur du libretto, l'intérêt de la soirée, ce n'était pas sa pièce : c'était la *tombola*.

Le rideau se relève et, à la place du décor précédent, s'étale une vaste pancarte blanche divisée en quatre-vingt-une cases — une table de multiplication, moins les chiffres.

A gauche de la scène est une roue énorme, la roue de la fortune : à côté et un peu en arrière, une table où sont assis deux messieurs vêtus de noir : à un angle de la table, près du manteau d'arlequin, se tient debout un laquais en grande livrée. Un garçon de théâtre et un enfant complètent ce personnel.

Les billets, apportés dans une urne et vérifiés un à un, sont versés dans la roue.

Pendant ces opérations préliminaires on entendrait une mouche voler.

Le garçon de théâtre donne un tour à la roue : quand elle s'est arrêtée, l'enfant y plonge sa main et en retire un billet qu'il montre au public : il le passe ensuite à un des deux employés qui le déroule lentement sous les yeux du grand laquais. Celui-ci jette aussitôt d'une voix tonnante au public le numéro sorti; et presque en même temps, par une combinaison ingénieuse, ce numéro apparaît imprimé sur la pancarte blanche.

Un sourd frémissement parcourt la salle; chacun regarde ses numéros; puis, on entend un cri : c'est le gagnant; il s'élance vers l'estrade, pendant que des regards envieux le suivent dans ses efforts pour l'atteindre et que les fanfares de l'orchestre célèbrent son triomphe.

Mais voulez-vous avoir un spectacle plus curieux encore? Sortez du théâtre et avancez-vous dans la rue : les impressions dont vous venez d'être témoins, vous allez les retrouver au dehors plus vives et plus palpitantes, s'il est possible. Une foule anxieuse est là qui attend en plein air. Marchands, gondoliers, pêcheurs, bourgeois, tous ceux qui ont pris des billets et n'ont pu pénétrer dans la salle, sont venus pour apprendre leur sort. Une queue immense assiége les abords du théâtre; elle s'étend et se replie dans les places, les ruelles, les canaux avoisinants, à plus d'un kilomètre de distance. L'administration, qui a prévu le cas, a eu soin d'échelonner, à partir du péristyle, des crieurs qui, de loin en loin, se transmettent les chiffres des numéros sortants, d'une voix lamentable dont les sons prolongés rappellent les cris des sentinelles avancées. Comme dans la salle, à chaque chiffre annoncé, chacun s'empresse de regarder son numéro, les uns à la lueur que jettent les veilleuses de l'illumination *à giorno,* les autres moins favorisés, à celle d'une bougie qu'ils ont apportée. Vous en voyez qui, non contents de cette simple vérification, pointent au crayon les numéros sortis et se livrent à des calculs de probabilités. Enfin lorsque le dernier cri s'est fait entendre, la foule s'écoule lentement et vous entendez des imprécations sourdes qu'adressent à la madone, à saint Marc ou saint Georges, les joueurs malheureux.

Je vous réponds que parmi eux, non plus que parmi les autres, il n'y en avaient guère, ce soir-là, qui songeaient aux *Tedeschi*.

Le lendemain matin, je prenais le chemin de fer qui me ramenait à Vérone.

Voilà les dernières impressions que m'a laissées Venise — huit jours avant l'ouverture des hostilités, quinze jours avant la bataille de Custozza.

Après avoir consacré toute une chronique aux concours de tragédie et de comédie, je ne saurais décemment me dispenser de faire la politesse de quelques lignes à ceux de déclamation lyrique. Bien que je n'aie pas assisté à celui de chant, rien ne me serait plus facile que d'en parler; car, à l'exception de M. Ponsard, les concurrents étaient ici les mêmes que dans l'opéra-comique et l'opéra; mais je confesse que je n'ai pas en core sur ce chapitre-là les théories larges de certains de mes confrères : à défaut d'autre mérite, je tiens au moins à celui de l'exactitude.

Trois artistes d'une très-vive intelligence, M. Devoyod, Mlles Séveste et de Beaunay, une voix magnifique, Mlle Peyret, plusieurs jeunes gens bien doués, mais qui ont encore tout à apprendre, en somme, une assez bonne moyenne : voilà le bilan de cette année, moins riche pourtant que l'année précédente. Quelles que soient en effet les qualités des sujets que je viens de nommer, je n'en trouve pas encore deux d'une valeur égale à celle de Mlles Bloch et Mauduit, que le dernier concours avait léguées à l'Opéra.

Certes, M. Devoyod a chanté avec infiniment de sentiment, de goût et d'expression ses deux scènes de *Galathée* et de *Charles VI* : il y a en lui l'âme d'un véritable artiste. Mais sa voix est un peu creuse, et il est à craindre qu'elle ne se fatigue facilement et ne puisse porter le poids du grand répertoire. Dans l'opéra-comique, ses répliques parlées ont été très-faibles, et, sans la grande supériorité qu'il a montrée sur ses concurrents dans sa scène de concours, elles l'auraient fait infailliblement descendre du premier rang au second.

Mlle Séveste a obtenu à l'unanimité son prix d'opéra-comique, et c'était justice. Sa voix n'est peut-être pas d'une qualité excellente, mais elle l'a si bien assouplie par le travail, si bien domptée par la force de sa volonté qu'elle en fait oublier les lacunes et les imperfections. On la dit engagée par M. de Leuven : ce sera une excellente acquisition. Mlle Séveste est déjà une charmante actrice. L'esprit qui pétille dans tous ses mouvements, la vivacité de son jeu, la finesse de sa diction l'appellent à recueillir l'héritage de Mme Favre-Lefebvre, avec laquelle d'ailleurs elle a une certaine ressemblance physique.

Chanteuse énergique, douée d'un bel organe de mezzo soprano, vibrant et dramatique, Mlle de Beaunay sera une remarquable *Falcon* de province. Je ne sais pourquoi le jury lui a refusé le premier prix qu'il a donné souvent, dans de précédents concours, à des sujets qui ne la valaient pas.

J'ai entendu peu de voix d'un timbre plus riche, d'une étendue plus vaste que celle de Mlle Peyret. Malheureusement l'insuffisance de son physique, un peu rebelle et résistant, sera pour cette jeune personne un obstacle contre lequel aura à lutter son avenir dramatique.

Quel est celui qui est réservé à M. Colin? c'est ce qu'il n'est pas difficile de deviner si M. Colin continue à abuser de ses moyens comme il l'a fait dans son duo de *Guillaume Tell :* il avait pourtant dit avec beaucoup de charme et de mesure sa partie dans la grande scène de *l'Éclair*. Même observation à M. Chelle, un ténor de force, qui a crié plutôt que chanté la sienne dans le trio de *Guillaume Tell*. C'est dommage : il y a certainement de l'étoffe chez ces deux jeunes gens.

Il me semble que la façon dont Mlle Derasse avait joué et chanté sa scène de *Galathée* lui méritait mieux qu'un premier accessit. Ses heureuses concurrentes, Mlle Godefroid, une cantatrice exercée, et Mlle Léon Duval, une vocaliste habile, sont loin cependant de l'égaler pour la richesse de l'organe et le sentiment artistique. Ou je me trompe fort, ou Mlle Derasse sera un premier prix de l'année prochaine.

Et quand j'aurai mis encore à l'ordre du jour de cette chronique M. Arsandaux, un bon baryton à tout faire, Mlle Clément, pour laquelle le jury m'a paru bien sévère, Mlle Regnauld pour qui, au contraire, il m'a paru bien indulgent, Mlle Lentz, une jolie petite personne pleine de grâce et de gentillesse en attendant le reste, enfin M. Jalama, qui eût obtenu sans doute le premier prix d'opéra si ses qualités naturelles eussent été au niveau de ses facultés dramatiques, — j'aurai cité, je crois, tous les sujets sur lesquels il y a lieu, pour le moment, de fonder quelque espérance.

Et maintenant, jeunes gens, à l'année prochaine, et que, d'ici là, Dieu et vos professeurs vous gardent du *urlo francese!*

GEROME.

BULLETIN

La communication entre Valentia et Terre-Neuve est aujourd'hui un fait accompli. Le prodige rêvé par la science est devenu une réalité: la jeune Amérique peut causer familièrement avec la vieille Europe, lui offrir ses cotons et lui demander ses vins. Mais le *Great-Eastern* n'en est qu'à la moitié de sa tâche. Il est reparti immédiatement pour l'endroit où le câble s'est rompu en 1865, afin d'essayer de le relever, s'il n'y a pas eu déviation des bouées dont nous avons déjà donné le dessin. En cas de réussite de cette seconde opération, une double ligne électrique se trouverait établie. Les préparatifs de cette phase de la mission du vaisseau géant ont été reproduits dans un beau dessin, qu'un ingénieur de la marine royale britannique veut bien mettre à notre disposition.

L'hôtel Lambert, célèbre par ses peintures du XVIIIe siècle, et plus encore par l'asile que Mme Duchâtelet y donna à Voltaire, va être transformé en musée municipal et bibliothèque de Paris. L'hôtel Lambert, construit par le président de ce nom au XVIIe siècle, est situé à la pointe nord-est de l'île Saint-Louis, et la ville vient de l'acheter au prince Czartorisky, qui y a donné souvent, ainsi que son père, de brillantes fêtes à la société artistique, littéraire et politique de Paris.

Les travaux de la Bibliothèque Impériale de la rue de Richelieu avancent lentement, mais enfin ils avancent, puisqu'à l'heure qu'il est les deux tiers en sont terminés. Le dernier tiers, qui comprend l'achèvement de la restauration de la galerie située en face le square Louvois et aussi l'agrandissement de la bibliothèque, depuis la grille de la rue Vivienne jusqu'à la rue Louvois, donnera lieu à des expropriations importantes, ce qui en retardera nécessairement le terme. On estime qu'il faudra au moins deux ans pour que le monument soit complétement fini. A la rentrée prochaine, la grande salle de lecture de vingt mètres carrés et dont les murs et le plafond sont couverts de porcelaine peinte par M. Desgoffe, sera inaugurée. La Bibliothèque Impériale compte quatre millions de volumes, non compris les manuscrits, les estampes et les médailles. Elle reçoit en moyenne trente mille volumes par an.

Il est peu de nos lecteurs, dit le *Siècle*, qui ne connaissent, au moins de réputation, cette jeune fille, personnification de la Grèce régénérée, gracieux corps d'enfant modelé avec amour par David d'Angers, que le grand sculpteur plaça sur le tombeau de Marco Botzaris, et qui du doigt semble épeler le nom du moderne Léonidas.

Mais tous, ou presque tous, ignorent que cette statue est revenue à Paris depuis trois ans, et voici pourquoi :

Quelque temps après son arrivée au rivage hellénique, cette statue fut indignement mutilée par les palikares, dit-on, d'un chef rival et ennemi de Botzaris. Quoi qu'il en soit, elle était restée dans son état de mutilation jusqu'en 1863.

David d'Angers, lors de son voyage en Grèce après les événements de décembre 1851, visita le cimetière de Missolonghi et ne dissimula pas l'impression pénible que lui causait la vue de son œuvre ainsi dégradée.

En 1863, le gouvernement grec, dans le double désir, sans doute, de rendre hommage à la mémoire de Marco Botzaris et au talent du grand sculpteur français, envoya la statue à la famille de David d'Angers afin qu'elle la fît restaurer.

Ce soin a été confié à un des plus dignes élèves de David, M. Allasseur. Les mains, les pieds, les oreilles, les épingles de la coiffure et quelques draperies avaient été brisés. La restauration est, aujourd'hui, complète et parfaitement réussie. Bientôt la statue reprendra sa place dans le champ de repos de Missolonghi. Espérons que, cette fois, les palikares daigneront la respecter.

Il résulte d'un travail statistique administratif concernant les accidents survenus sur les lignes de chemins de fer français, que, pendant les douze derniers mois, 71 millions de voyageurs ont circulé sur les voies ferrées.

En rapprochant ce chiffre du nombre des voyageurs tués ou blessés, on trouve 1 voyageur tué sur plus de 15 millions, et 1 voyageur blessé sur près de 900,000.

Quelque regrettable que soit ce chiffre, il n'est pas de nature à inspirer d'inquiétude sérieuse si on le compare à celui des accidents qui se produisent sur les voies de terre et sur les voies d'eau, et si l'on tient compte surtout du nombre considérable de personnes transportées par les voies ferrées.

TH. DE LANGEAC.

LA BOITE D'ARGENT

CONTE FANTASTIQUE

(Suite[1])

— Et mon cœur est dans cette boîte? demanda M. d'Ilo.

— Oui.

— Qui l'a mis là?

— Moi.

— Comment?

— Vous comprenez que lorsque je suis tombé malade en apprenant la fuite de Renée, ma mère a envoyé chercher un médecin, et ce médecin, voyant l'exaltation où j'étais, a cherché les causes de cette maladie. Il a senti deux cœurs dans ma poitrine; il m'a demandé ce que cela voulait dire, je le lui ai expliqué. Alors il a déclaré qu'il ne pouvait me guérir tant que j'aurais en moi un organe étranger qui ne servait qu'à me faire souffrir deux fois là où je ne devais souffrir qu'une. De même que mon bonheur avait été double avec mes deux cœurs, de même ma douleur se doubla, ayant, au lieu d'un, deux siéges où se placer. En outre, il était resté entre votre cœur et vous une affinité secrète des plus étranges, si bien que, tout à coup, il se mettait à battre dans ma poitrine pour des choses qui ne me regardaient certainement pas, puisque le mien restait muet. Ainsi, il y a quelque temps, je ne sais pas ce qui vous est arrivé, mais deux soirs de suite et un matin votre cœur a fait les plus bizarres évolutions. Il a dû se passer quelque fait extraordinaire dans votre vie. Ce n'était là qu'une raison de plus de vous restituer ce cœur, car j'avais bien assez de mes chagrins sans accepter les vôtres. Bref, l'opération a été assez heureuse; j'ai mis votre cœur avec le plus grand soin dans cette boîte d'argent et je vous le rapporte. Si vous voulez le mien, continua M. Valentin avec un sourire amer, je vous le donne, ou je me trompe fort ou il me tuera. Oh! Dieu m'a bien puni d'avoir voulu pousser le bonheur en dehors des lois communes à l'humanité!

Le chevalier devint tout pensif et regarda presque avec tristesse cet homme courbé devant lui.

— Adieu, fit Valentin en se levant, je n'ai plus rien à vous dire. Vous m'avez fait du mal en croyant me faire du bien; ce n'est pas votre faute, je vous remercie de l'intention.

— Qu'allez-vous faire maintenant?

— Je n'en sais rien; mais vous ne me reverrez plus. Je vais marcher tout droit devant moi, jusqu'à ce que je ne trouve plus un homme.

Et le jeune homme tendit la main au chevalier, qui, se levant à son tour, regarda sortir de chez lui cette espèce de fantôme hébété par la douleur. Puis quand il fut seul, il considéra longtemps le coffre qui contenait son cœur; il fut deux ou trois fois sur le point de l'ouvrir, mais recula toujours, en sentant, chaque fois qu'il en approchait la main, une secousse qu'il ne s'expliquait pas. Enfin, il le laissa où il était et se mit à songer.

Quand M. de M[illegible] rentra, le chevalier était si absorbé qu'il ne l'entendit pas ouvrir la porte. Il lui raconta ce qui venait de se passer, et deux heures après, il ne restait plus de traces en lui de cette impression qui, après tout, ne pouvait être que passagère. Cependant, le soir, les deux amis sortirent, et M. d'Ilo ne rentra qu'assez tard. Il rapportait assez de fatigue physique pour s'endormir vite; mais, la nuit, il se passa quelque chose de curieux. Le chevalier eut un rêve dans lequel il voyait sa mère mourante et l'entendait l'appeler à plusieurs reprises.

Tout autre, sous un rêve pareil, se fût réveillé en sursaut, mais ce rêve n'émotionnait pas notre héros. Il en supportait la vue et le développement sans émotion, comme il supportait tout; seulement il se faisait un tel bruit dans sa chambre qu'il fut bien forcé de rouvrir les yeux. Il se mit sur son séant, écoutant dans l'ombre d'où venait ce bruit et demandant qui était là. Personne ne répondit, mais le bruit continuait toujours. Il sembla au chevalier que ce bruit, assez semblable à des coups de marteau répétés, venait du côté de la cheminée. Il alluma sa lampe, se leva et marcha vers l'endroit d'où le bruit partait. Le coffret d'argent était à la place où il l'avait laissé, et, à n'en pas douter, c'était le contenu du coffret qui faisait ce bruit. Ainsi, tandis que le chevalier continuait à dormir, malgré le rêve de son esprit, son cœur séparé de lui battait comme c'était son devoir, se heurtant aux parois de sa prison, comme il se fût heurté aux parois de la poitrine qui l'eût contenu. Le chevalier tressaillit, lui que rien n'émouvait.

— C'est étrange, murmura-t-il.

Et il considéra quelque temps cette boîte animée pour ainsi dire de sa vie, et dont les pulsations allaient décroissant peu à peu.

Quand elles se furent éteintes tout à fait :

— Il faut en finir, continua-t-il.

Et prenant sa lampe d'une main et le coffret de l'autre, il descendit dans son jardin, qu'éclairait une lune pleine et dont les arbres rayaient de lignes noires l'azur sombre du ciel, [illegible] et sèches. Les rares feuilles que les branches supportaient encore, détachées par la brise nocturne, tombaient une à une, et comme avec un soupir, sur la terre durcie. Le silence était partout. La nature paraissait endormie de façon à ne se réveiller jamais. Si d'une des maisons voisines on eût aperçu le chevalier dans le costume où il était, marchant seul et courbé, on l'eût pris pour un somnambule. Il se dirigea vers un petit hangar où le jardinier serrait les outils de jardinage, et ayant pris une bêche, il commença de creuser un trou. En ce moment, le vent gémissait peut-être plus tristement encore dans les arbres. Quand le trou fut creusé, M. d'Ilo y déposa le coffret d'argent que, pendant cette opération, il avait laissé auprès de sa lampe; puis il le couvrit de terre, piétina dessus pour cacher que le sol eût été remué en cet endroit, et revint se mettre au lit en disant :

— Il faut espérer que maintenant je dormirai tranquille.

Et, en effet, il s'endormit d'un sommeil que rien ne devait plus troubler. Quand le jour parut, le chevalier dormait encore, et quand, à dix heures, il se réveilla, il avait presque oublié son rêve et l'événement qui en avait été la suite. C'est à peine s'il se souvenait que Mme d'Ange devait venir. Heureusement Julien le lui rappela par une lettre, et à deux heures, la baronne arriva.

— Vous devez être bien étonné de ma visite, monsieur, dit la baronne au chevalier; mais la charité a des droits que les autres vertus théologales n'ont pas. Avant tout, dites-moi si, vous qui ne croyez à rien, vous croyez à la charité. Si vous n'y croyez pas, je me retire.

— J'y crois, madame, du moment que vous l'exercez.

— Comment! j'aurais déjà assez d'influence sur vous pour vous faire douter du doute? Quel changement! Est-ce le seul?

— Voulez-vous me permettre d'être franc avec vous, madame?

— Oui.

— De vous dire tout?

— Dites.

— Eh bien! donnez-moi votre main.

— La voici.

Le chevalier la porta à ses lèvres. La baronne fit un mouvement. Alors M. d'Ilo détacha un billet de mille livres d'un paquet de billets qui se trouvait sur la cheminée et le déposa dans l'escarcelle de la quêteuse.

— Pour les pauvres, dit-il.

— Continuez, répondit Mme d'Ange en souriant.

— Baronne, on n'est heureux que par le cœur.

— Vous dites?

— Je dis qu'en dehors des joies du cœur, il n'y a rien de réel en ce monde.

— Vous raillez.

— N'est-ce pas ce que vous disiez l'autre jour?

— Oui, mais...

— Eh bien! je le répète. Voyons, baronne, est-ce la charité seule qui vous amène ici?

— Et pourquoi viendrais-je?

— Vous rougissez.

— Vous me dites des choses si étranges!

— Vous m'avez permis de tout vous dire.

— Jusqu'à un certain point.

— Alors je ne dis plus rien; et cependant...

— Cependant?

— Je vous aurais dit des choses bien intéressantes...

1. Voir les numéros 556 à 559

— Sur le cœur ?

— Oui

— Vous n'en avez pas.

— Aimez-vous quelqu'un, madame ?

— Personne.

— A quoi vous servent alors votre beauté, votre jeunesse et votre cœur ?

— Je n'aimerai que si l'on m'aime.

— Et si je vous disais que je vous aime, baronne ?

— Je ne vous croirais pas.

— Qu'il faut que votre amour m'appartienne ?

— Chevalier,...

— Pour les pauvres, dit une seconde fois M. d'Ilo en déposant une seconde offrande.

— Vous avez une bizarre façon de faire la charité !

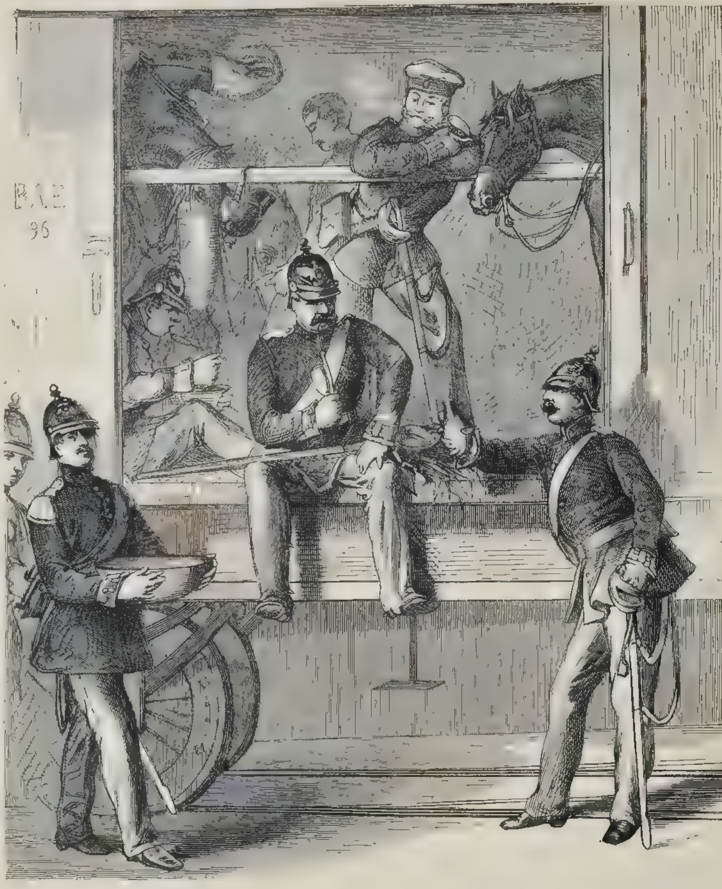
— Qu'importe, pourvu que les pauvres en profitent ?

— Vous disiez donc ?...

— Vous voyez que vous y revenez de vous-même, madame. Je disais, continua le chevalier en se mettant aux genoux de Mme d'Ange, je disais que si vous ne m'aimez, je ne sais que devenir ; que j'ai rêvé avec vous, baronne, l'avenir le plus charmant, le bonheur le plus complet. Vous êtes jeune, je le suis ; vous êtes libre, et moi je ne demande qu'à faire de ma liberté un esclavage éternel à votre profit. Voyons, madame, laissez-vous persuader. La vie est si courte ! avons-nous le droit de perdre du temps à douter et à craindre ? Croyons plutôt tout de suite, ce sera autant de gagné sur le sort jaloux. Quelles preuves d'amour voulez-vous que je vous donne ? Vous offrirai-je ma vie ? Quel présent banal ! et quoi de plus facile que de donner sa vie à la personne qu'on aime ? C'est cependant ce que tous les amants offrent en pareil cas ; mais disposez de moi selon votre fantaisie, je ne verrai que par vos yeux, je ne penserai que par votre esprit, je serai votre esclave, votre reflet, cette chose maniable et obéissante que toute femme comme vous a besoin d'avoir auprès d'elle.

ALEXANDRE DUMAS FILS

(La suite au prochain numéro.)



ARTILLEURS PRUSSIENS EN VOYAGE ; dessin de M. H. Scherenberg Voir page [illegible]

LETTRE D'ITALIE

Florence, le 30 juillet 1866.

Monsieur le Directeur,

Le génie ou le démon de l'embellissement, comme il vous plaira, s'est emparé de Milan. Son *Corso Vittorio Emmanuele*, sa *Corsia del Giardino*, les admirables jardins publics aux grands ombrages de marronniers, aux pelouses vertes, aux parterres embaumés, ne lui suffisent plus ; sa grande rue *del Principe Umberto* n'est pas achevée encore, et déjà la pioche et le marteau font de larges trouées dans les vieilles rues qui avoisinent le dôme ; les architectes préparent leurs plans, et j'ai vu réunies sur le papier la place où s'élève la blanche cathédrale et cette curieuse place *dei Mercanti* avec son noble portique *della Ragione*, son antique college des jurisconsultes, la Bourse aujourd'hui, et sa *Loggia dei Ozii* que bâtirent les Visconti. Enfin Milan veut humilier notre fameuse galerie d'Orléans, et, dans six mois, les Milanais pourront se vanter d'avoir la plus splendide et la



UN ESCADRON DE HUSSARDS VOLONTAIRES TRAVERSANT UN VILLAGE DE HONGRIE, d'après le croquis d'un de nos correspondants.



LE TÉLÉGRAPHE TRANSATLANTIQUE. — PRÉPARATIFS A BORD DU *GREAT-EASTERN*, POUR HARPONNER L'ANCIEN CABLE PERDU EN 1865.
Dessin de M. H. P., ingénieur de la marine royale, à Sheerness. — Voir le Bulletin.

plus vaste promenade couverte du monde : deux galeries larges de quatorze mètres, longues de deux cents mètres et se coupant à angle droit sous une éblouissante coupole de cristal, dont le diamètre égalera celui de la coupole de Saint-Pierre de Rome.

Eh bien! je l'avoue, au bout de dix jours, le *Corso*, la *Corsia*, le Jardin, le Dôme lui-même, et les chefs-d'œuvre du musée de la *Brera* me laissaient froid. Je ne prenais plus aucun plaisir à voir les maçons travailler aux magnificences futures de Milan, et je n'avais qu'une envie : m'en aller.

La famille Grégoire elle-même n'a point eu le pouvoir de me retenir. Et pourtant que de talents divers réunis dans cette remarquable famille! Avec quelle aisance ses membres passent successivement de la prestidigitation à la haute gymnastique, de la haute gymnastique à la pantomime, de la pantomime à l'opérette, de l'operette à la fantasmagorie! Certes ce n'était pas un spectacle à dédaigner que la *Belle-Hélène* jouée et chantée tout entière par des Grégoire des deux sexes : Hélène, Pâris, Agamemnon, Ménélas, Calchas, les deux Ajax, Achille et Bacchis, tous Grégoire et Grégoire pleins de zèle, d'entrain et de comique. Le souffleur, Grégoire aussi, j'en répondrais, et la distributrice de billets, Mme Grégoire, mère, en personne. Mlle Grégoire aînée est vraiment une *belle* Hélène et chante à ravir avec une voix charmante, et de la vallée d'Auge au mont Ida je vous défie de trouver un plus joli berger que Mlle Grégoire cadette.

Je n'en suis pas moins parti pour Florence sans attendre la première représentation d'*Orphée aux enfers* que montait la famille Grégoire pendant mon séjour.

J'ai retrouvé Florence ce que je l'avais vue il y a six ans; seulement les palais qui portent les grands noms historiques qui vivent et qui vivront toujours dans la mémoire des Florentins sont devenus des ministères, et le Palais-Vieux à lui tout seul loge les bureaux des affaires étrangères et le parlement. Les députés du royaume d'Italie en pantalon gris et en cravate noire siégent où les Médicis recevaient les ambassadeurs et les légats, et les employés griffonnent leurs paperasses administratives où les plus illustres seigneurs ourdissaient des trames sombres contre leurs rivaux ou contre la république. Heureux employés qui ne peuvent entrer dans leurs bureaux ou en sortir sans passer devant des bas-reliefs de Lucca della Robbia, de Jean de Bologne ou de Donatello! La brillante et poétique civilisation d'autrefois abrite la prosaïque et monotone civilisation moderne : ceci a succédé à cela, mais en le respectant, Dieu merci! Pas une statue mutilée, pas une fresque badigeonnée, pas une pierre déplacée. Les Florentins du XIXe siècle ne font plus de chefs-d'œuvre, mais ils conservent avec une piété touchante ceux que leur ont légués leurs pères.

Et ce n'est pas seulement les chefs-d'œuvre qu'ils défendent de toute insulte avec un soin jaloux, c'est tout ce qui leur rappelle un passé cher à leur patriotisme et à leur imagination. On remplirait un volume des inscriptions commémoratives gravées sur les murs des maisons, des palais, des églises. Il leur en coûte tellement, à ces intelligents Florentins, de renoncer à un souvenir, que, chaque fois qu'une rue change de nom, ils ne manquent pas d'écrire le nom ancien au-dessous du nouveau. Voilà une bonne idée que nous devrions bien leur prendre.

Ce dont ils se passeraient bien, je crois, c'est le papier-monnaie; mais le cours forcé a donné naissance à un petit commerce qui, pour le moment, ajoute un trait particulier à la physionomie de Florence. Tous les matins les marchands de papier envahissent la *Via Calzaioli*, une des plus élégantes et des plus vivantes de la ville, celle qui sert de trait d'union entre la *piazza della Signoria* et la *piazza del Duomo*. De neuf heures à midi, le marché est des plus actifs; vous avez peine à vous frayer un passage à travers les industriels qui, debout, des coupures de toutes couleurs à la main, vous poursuivent de leurs offres. Vraiment, il faut n'avoir pas une pièce d'or dans sa poche pour leur résister; bon gré, mal gré, on prend leur papier moins encore pour gagner un franc ou un franc cinquante centimes sur chaque pièce de vingt francs, suivant le cours du jour, que pour échapper à ces acharnés négociants.

Un florissant commerce aussi que celui des journaux. Le matin, à huit heures, premier assaut donné à la curiosité publique : une nuée de marchands — des gamins pour la plupart — se précipite à travers les rues et les places, criant à tue-tête : *Or' la Nazione ! Or' l'Opinione !* A trois heures, deuxième assaut, autre nuée des mêmes oiseaux criards : *Or' il Corriere !* A dix heures du soir, dernier assaut, troisième nuée : *Or' l'Italie !* Je ne parle pas des bulletins de la guerre, officiels ou non, qui s'abattent sur la ville à l'improviste et sur lesquels hommes, femmes, enfants se jettent comme les Hébreux sur la manne.

Cependant, entre le dîner et l'*Or' l'Italie !* on va s asseoir au Polyteama, un cirque charmant qui n'a d'autre plafond que le ciel bleu avec les constellations pour dorures, et l'on applaudit aux drôleries des clowns, à la beauté de Mlle Ciniselli et aux prouesses des écuyers et des écuyères, qui donnent la chasse à un cerf muselé poursuivi par des caniches et des barbets; — si l'on n'aime mieux prendre un *gradin* de dix sous avec la bourgeoisie de Florence, ou une *chaise* de vingt sous avec l'aristocratie et la fashion, à l'*arena Goldoni*, à l'*arena nazionale* ou à l'*arena Garibaldi*, et se divertir à la *Famiglia Benoiton, ovve il Lusso del donne, il capolavoro di V. Sardou*, à *Madamigella de la Seiglière ovve il Legistimista*, ou bien à quelque comédie classique de l'*immortale Goldoni*. Entre nous, l'*immortale Goldoni* m'a paru un petit peu ganache, mais je n'ai pas vu de meilleur père noble que *Papadopoli*, l'impresario de l'arena Garibaldi. On n'a pas plus d'esprit, de finesse et de sobriété, ni plus de sentiment et des larmes plus vraies.

Ah! j'allais oublier. Si votre bonne fortune vous amène en ce moment à Florence, ne manquez pas d'aller voir, au Polyteama, le grand divertissement à la mode, lequel vous représentera : Venise arrachée au tyran autrichien par Mars, dieu de la guerre, *soutenu par les valeureuses armes italiennes*.

A. KAEMPFEN.

LE PRINCE FRÉDÉRIC-GUILLAUME

Frédéric-Guillaume-Nicolas-Charles, fils du roi Guillaume, et futur héritier du trône de Prusse, est né le 18 octobre 1831. Comme tous les princes prussiens, il reçut dès son enfance une éducation militaire que son père mit tous ses soins à surveiller, tandis que sa mère, l'intelligente fille de Charles-Auguste de Weimar, s'occupait de développer en lui ces qualités morales qui forment aujourd'hui le fond de la popularité du jeune prince.

A l'âge de dix-sept ans, Frédéric-Guillaume alla terminer ses études à l'université de Bonn, où il partagea non-seulement les travaux, mais encore la vie des simples étudiants. A son départ de l'université, le prince commença sa carrière militaire en entrant comme simple soldat dans le premier régiment de la garde à Postdam. Au bout d'un an, il fut nommé au commandement d'une compagnie, et seulement alors commença à paraître dans les fêtes de la cour, où son agréable tournure et son aimable simplicité lui gagnèrent bien vite toutes les sympathies. Des voyages achevèrent son éducation. Son séjour se prolongea particulièrement en Italie d'abord, puis en Angleterre, où il ne tarda pas à épouser la princesse royale Victoria. C'était en 1858; et la mauvaise santé du roi Guillaume IV, son oncle, devait, peu de temps après, faire confier à son père la régence du royaume.

De son mariage avec la fille aînée de la reine d'Angleterre, Frédéric-Guillaume a eu deux fils : Frédéric-Guillaume-Albert, né le 27 janvier 1859, et Albert-Guillaume-Henri, né le 14 août 1862; plus une fille : Victoire-Élisabeth-Auguste-Charlotte, née le 24 juillet 1860.

En 1864, le prince prit part à la campagne du Schleswig comme lieutenant général et général en chef du deuxième corps. Si le rôle peu actif qui lui fut assigné en cette occasion put faire croire en Prusse qu'il ne possédait que de médiocres capacités militaires, l'opinion de tous les officiers fut, au contraire, qu'il y avait en lui l'étoffe d'un tacticien des plus fins. Après la paix, il alla reprendre à Stettin son ancien poste de gouverneur de la Poméranie.

A l'occasion de la guerre actuelle entre la Prusse et l'Autriche, le prince Charles a été nommé gouverneur militaire de la Silésie; et, comme commandant en chef du deuxième corps, il établit, au commencement du mois de juin dernier, son état-major au château de Furstenstein en Silésie, et un peu plus tard dans la petite ville de Neisse. On sait la part active que le prince Frédéric-Guillaume a prise à la dernière guerre entre l'Autriche et la Prusse, et que l'arrivée opportune de son armée sur le champ de bataille de Sadowa a décidé le succès complet de cette mémorable journée.

HENRI MULLER.

HORACE VERNET

(Suite[1])

Horace Vernet, à cette date, était en pleine jouissance et possession de sa première manière, si bien réalisée en toute mesure dans ses tableaux de *Jemmapes*, de *Montmirail*, de *la Barrière de Clichy*, et qui se diversifiait à l'infini dans cent autres tableaux de genre. En dehors de l'originalité qui lui était propre et de la vérité moderne où il était maître, son pinceau rencontrait partout, et jusque dans les sujets où il était dépaysé, de ces bonheurs d'expression et de facilité qu'il portait avec lui. Ainsi, jusque dans cette *Bataille de Bouvines* qui lui était commandée et qui rentrait dans le solennel ennuyeux (1824), je remarque un joli incident, le page qui tient des chiens en laisse, un souvenir des *Noces de Cana*. Ainsi, dans la *Bataille de Fontenoy*, bien meilleure (1828), d'un ton vif, d'un tour si français et qui se rapproche de nous, l'œil est agréablement attiré sur un anachronisme spirituel, le groupe du fils embrassant son père et tenant à la main la croix de Saint-Louis qu'il vient d'obtenir. Un bon guide, M. Eudore Soulié, me fait remarquer que la croix de Saint-Louis ne se donnait pas ainsi sur le champ de bataille, comme la croix d'honneur. N'importe! Horace Vernet, en se trompant de gaieté de cœur et en confondant les deux France, a fait un groupe d'autant plus intéressant et bien pittoresque. Dans les choses mêmes qu'il n'avait pas vues et qui sortaient de son horizon habituel, il portait encore cette facilité et cette grâce qui plaît. Mais nous nous réservons de l'admirer là où il est dans l'entière vérité.

Parmi ses tableaux non populaires de ce temps-là, les connaisseurs m'ont paru mettre au premier rang un portrait équestre du duc d'Angoulême (1824), où le cheval est d'une vie et d'une nuance de robe admirable; l'Anglais Lawrence arrivait vers ce moment à Paris, et son succès piquait d'honneur Horace : il fut coloriste ce jour-là. Ce portrait qu'il revit à Versailles à une dernière visite, un peu avant sa mort, lui procura une vraie satisfaction d'artiste. Il faut mettre à côté un portrait, également équestre, de Charles X, qui est presque aussi beau. On remarquera cependant qu'Horace ne peignit aucun épisode de la campagne d'Espagne, toute royaliste. Il ne reconnaissait pas là sa cocarde de guerre. Son pinceau restait fidèle à sa religion.

Le tableau qu'il exposa en 1822 et qui représente l'*Intérieur d'un atelier* donnerait, je crois, une idée un peu fausse si on le prenait au pied de la lettre et si on ne voyait Horace Vernet que dans cette heure de spirituelle ivresse, dans cette débauche de gaieté perpétuelle. Un feuilletoniste du temps Jay ou Jouy) se représente comme ayant une lettre d'introduction pour le peintre en renom. Il se persuadait, disait-il, que la solitude, la tranquillité, le mystère même, étaient nécessaires aux méditations du talent. Il se figurait donc le peintre comme devant être absorbé dans l'étude de son art, et il se dirigeait d'un pas respectueux vers l'atelier :

« Cependant, à mesure que j'avançais, raconte-t-il, j'entendais un bruit confus; il augmentait à chaque pas; et en approchant du sanctuaire, c'était un tapage plus bizarre et plus incohérent que le célèbre concert de Jean-Jacques. J'entr'ouvre la porte... Quel spectacle!... Je reste immobile d'étonnement.

« Une foule de jeunes gens occupaient dans les attitudes les plus diverses tous les coins de la salle et paraissaient, comme dans les classes où les écoliers sont mis en retenue, livrés à tout le désordre des amusements les plus bizarres.

« Deux des assistants faisaient des armes, l'un la pipe à la bouche, l'autre vêtu d'un grand sarrau de toile bleue. Celui-ci donnait du cor, et ses joues énormément gonflées m'eussent averti de la quantité d'air qui s'en échappait, si mes oreilles, déchirées par d'effroyables sons, n'avaient rendu tout autre avertissement inutile; celui-là soupirait une romance, cet autre battait la générale; il y en avait d'assis, de levés, d'accroupis, dans toutes les situations et dans toutes les poses.

« Un jeune homme lisait à haute voix un journal au milieu de ce chaos; un autre peignait; un autre dessinait. Parmi les acteurs de cette scène tumultueuse, se trouvaient des militaires de tout grade, des artistes, des virtuoses, une chèvre, un chien, un chat, un singe et un superbe cheval.

« L'un des combattants posa son fleuret, secoua sa pipe et s'avança vers moi, c'était M. Horace Vernet. »

Mais est-il vrai d'ajouter, comme il put s'en vanter peut-être en riant, que c'est ainsi que se passaient dans son atelier « les heures de sa vie les plus laborieuses? »

Si on prenait son dire au pied de la lettre, on serait tenté de moins l'estimer. Nous avons ici à faire sur nous-mêmes un léger effort. Par suite de je ne sais quel préjugé scolastique, nous sommes toujours tentés de faire plus de cas d'un peintre qui, pour peindre, s'enferme, regarde moins la nature, étudie les vieilles toiles et peut-être même les livres, que d'un peintre vif, avisé, extérieur, tourné à l'action, avide de mouvement, doué de toutes les adresses corporelles, excellent tireur, excellent lutteur, parfait cavalier, habile à tous les exercices qui eussent honoré un Grec du temps de Xénophon. Nous avons gardé du moine et du clerc, du lettré du moyen âge ou de la renaissance, dans notre manière de juger et de classer les hommes, même ceux qui ne sont pas de purs esprits, et qui, par vocation, ont le plus affaire aux éléments du dehors. Mais tranquillisons-nous; je crois ici que tout peut se concilier. Sans doute tous les artistes n'ont pas les mêmes habitudes ni les mêmes exigences de travail et de production; l'atelier d'un Poussin, d'un de ces peintres méditatifs « qui ne sauraient peindre en sifflant, » sera d'un tout autre aspect que celui d'un artiste gai, mobile, alerte, s'inspirant et profitant de tout ce qu'il voit et de ce qu'il provoque autour de lui : et cependant l'étude, aussi, a des lois invariables, et, si prodigieuses que soient la mémoire, la facilité, la dextérité, la verve, rien ne saurait suppléer à l'observation et à un premier recueillement, si court qu'on le suppose. Aussi Horace Vernet n'y échappait pas. Il avait de grand matin, et avant l'invasion des visites, des heures à lui, de travail, de secret, des heures non banales, et, à leur manière, sacrées; et ce n'est qu'ensuite qu'arrivaient les amis, les camarades, les brillants colonels: il continuait avec sa merveilleuse facilité de main à exécuter ce qu'il avait posé auparavant. Le tour de force était bien assez extraordinaire comme cela; mais il n'était pas et ne pouvait pas être perpétuel.

En un mot, son improvisation, comme toutes les belles et bonnes improvisations, était très-méditée. Il était le premier, en d'autres moments, à en convenir : On me loue de ma facilité, disait-il, mais on ne sait pas que j'ai été douze et quinze nuits sans dormir et en ne pensant à autre chose qu'à ce que je vais faire; quand je me mets en face de ma toile blanche, mon tableau est achevé; je le vois. » Et Charlet disait également d'Horace, avec ce tour narquois qui était le sien : « On se figure qu'il est toujours à faire de l'escrime d'une main, de la peinture de l'autre; on donne du cor par ici, on joue de la savate par là. Bast! il sait très-bien s'enfermer pour écrire ses lettres, et c'est quand il y a du monde qu'il met ses enveloppes. » Voilà le vrai, et qui a aussi son piquant. La correspondance, dont nous devons communication à la confiance de sa famille, va nous montrer Horace Vernet le plus consciencieux des artistes, étudiant sans cesse et voulant voir de près tout ce qu'il avait à rendre, ne s'épargnant pour cela aucun voyage, aucune fatigue; esclave de son art; sachant supporter, après le tumulte de la vogue et les caresses de la popularité, les injures de la critique et, ce qui est plus difficile, les premiers signes de la froideur publique et de l'isolement; donnant aux siens, plus jeunes que lui, des conseils d'un bon sens droit et mâle. Enfin, l'aimable et brillant Horace saura suffire à tous les âges de la vie comme à toutes les phases de son talent, et fournir jusqu'au terme, sans broncher, toutes les étapes d'une noble carrière. Comme

1. Voir les deux derniers numéros.

toutes les organisations complètes, il eut successivement les fruits de chaque saison; le moment de son plus grand mérite se rapporte à l'heure de sa maturité, et sa vieillesse ne fit point défaut aux pensées sérieuses.

Et cependant, s'il y ressongeait quelquefois, retrouva-t-il jamais, même dans les triomphes que lui ménageait l'avenir, même dans les années de son ambassade académique à Rome, même dans ses vaillantes campagnes à l'armée d'Afrique, même dans sa haute faveur à la cour de Russie, retrouva-t-il jamais ce premier entrain, cette fraîcheur et cet enchantement des dix premières années de sa carrière, lorsqu'il semblait que l'âme de la jeune armée expirante en 1814 et 1815 eût passé en lui et sur ses toiles, lorsque tout était jeune autour de lui, que ces brillants officiers des derniers jours de notre gloire n'étaient pas encore devenus de vieux beaux ou des invalides plus ou moins illustres, lorsque l'art lui-même s'avançait personnifié dans un jeune groupe à physionomies distinctes, mais avec tout l'incertain et l'indéfini des destinées : Delacroix, Delaroche, Schnetz, Léopold Robert, Sigalon, Scheffer, tous figurant au Salon de 1824, et Horace Vernet comme un frère d'armes au milieu d'eux! On pouvait se dire en les nommant, en les confondant un peu et les enveloppant d'un même regard : Où chacun n'atteindra-t-il pas? On était loin de prévoir alors que Sigalon mourrait après une belle œuvre, mais sans avoir récidivé autrement que comme un copiste consciencieux et fidèle; que Léopold Robert ne pourrait survivre à ses deux ou trois chefs-d'œuvre, et qu'il périrait comme écrasé sous leur poids, dans son désespoir de se sentir impuissant à les renouveler.

C.-A. SAINTE-BEUVE,
de l'Académie française.

(*La suite au prochain numéro.*)

HALTE D'ARTILLEURS POMÉRANIENS

Parmi les divers tableaux militaires que nous adresse notre correspondant prussien, en voici un qui, sans effet de mise en scène, nous semble devoir plaire par sa simplicité et par l'accent de vérité qui y est répandu. Le croquis en a été pris sur nature dans la gare de Berlin que traversait un convoi d'artilleurs arrivant de la Poméranie. Après huit heures de route, hommes et bêtes éprouvaient un égal besoin de se réconforter, et les soldats, afin de prendre mieux soin de leurs chevaux, s'étaient installés pour manger dans les fourgons auprès d'eux. C'est assez de faire remarquer que le dessinateur a choisi le moment du dessert où la pipe s'allume et où circule dans les gourdes l'eau-de-vie, qui fera bientôt jaillir la chanson de toutes les lèvres.

P. DICK.

COURRIER DU PALAIS

Un calembour vulgaire sur un chaperon solennel. — Recherche de la paternité autour du duc de Brunswick. — Un câble télégraphique et une compagnie à la mer. — Les auditeurs de la première et de la dernière heure. — Diverses manières d'envisager un gérant. — Un nom peut-il se prescrire? — Le mobilier d'une soubrette. — Vendu ou donné? — Une riposte au maréchal de Richelieu. — Un jugement en musique. — Le violon des siffleurs.

Nous vous parlions l'autre jour des audiences solennelles de la Cour. Nous vous avons bien dit en quoi et comment les magistrats solennisaient ces audiences; mais nous n'avons pas dit en quoi et comment les avocats concouraient à cette solennité. Ils ne changent pas de robes; ils ne substituent pas à la robe noire la robe rouge comme MM. les conseillers, et cela se comprend; car à l'instar de Mimi Pinson, les avocats n'ont qu'une robe « au monde, landerirette et qu'un bonnet. »

Aussi gardent-ils leur robe et gardent-ils leur bonnet, et ils arborent la solennité aux deux bouts de leur chaperon, qui, pour la circonstance, se termine à chaque extrémité par une fourrure blanche. L'hermine est réputée faire les frais de cet appendice, qui constitue alors ce qu'on appelle un chaperon *herminé*. Mais comme cette peau d'hermine est souvent fabriquée avec de la peau de chat et qu'au Palais se font les plus détestables calembours, on traduit chaperon herminé par chaperon (air Minet). L'avocat n'est donc solennel que par sa fourrure. Il l'était autrefois par ses gants. En effet, les avocats ne se présentaient et ne plaidaient que les mains gantées à ces audiences; cela dura jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. Alors ils se dégantèrent d'un côté. La main gauche seule était couverte, et celle-là tenait le gant de la main droite, qui resta nue.

A l'approche de la révolution, les gants disparurent complétement, et aujourd'hui, pour dire les choses les plus solennelles et les plus éloquentes, on ne prend pas de gants, même dans les audiences à robes rouges d'une part et à chaperon herminé de l'autre.

Nous vous avons parlé dans le temps de cette action judiciaire intentée par Mme la comtesse de Livry contre M. le duc de Brunswick. La comtesse, se disant fille de M. le duc, lui demandait pour elle, son mari et ses enfants, une pension alimentaire de 35,000 francs.

En première instance, M. le duc se retrancha d'abord derrière sa qualité d'étranger; mais repoussé sur cette fin de non-recevoir, il invoqua le principe qui interdit la recherche de la paternité, et sur ce terrain il éconduisit Mme la comtesse, qui, ne se tenant pas pour battue, a porté le débat devant la Cour. Mes Marie et Allou se sont escrimés de plus belle, et nous dirons bientôt le résultat de cette nouvelle levée de boucliers et de paroles. Il y a là dedans bien des misères à côté de bien des diamants. Combien les procès enveniment, en les divulguant, les choses qui étaient faites pour le huis clos de l'intimité, ou tout au moins pour le demi-jour des faiblesses de la passion! A quoi sert donc une grande fortune si elle ne sert pas à laisser la poésie aux vieux souvenirs et la décence aux égarements du cœur? La Fontaine dit : « Attendons la fin. » Quoi de plus vrai? et comme la fin amnistie ou condamne tout ce qu'elle clôt et termine! D'après le même principe qui a consacré l'axiome : « Tout est bien qui finit bien, » nous dirons à notre tour : « Rien n'est bien qui finit mal. »

Et à ce propos voyez un peu ce câble sous-marin chargé d'établir un dialogue vif et animé entre l'Europe et l'Afrique; il devait partir de la Spezzia et aboutir à Bone, en traversant la Corse et la Sardaigne. Des actionnaires français, anglais et italiens étaient accourus à l'appel de John Watkins Brett, gérant de la Société du Télégraphe sous-marin de la Méditerranée. Aujourd'hui le câble est à vau-l'eau, le capital au fond de la mer et le gérant dans la tombe. Les actionnaires s'en prennent aux héritiers de feu leur gérant; mais ils sont écartés par une transaction qu'ils ont signée du vivant de Brett.

L'intérêt n'est donc pas là. Mais que faut-il penser du gérant?

Si vous tenez, je ne dis pas à l'apprendre, mais à le rechercher, il faut lire les plaidoiries.

D'après Me Ferry, l'avocat des actionnaires, Brett n'était qu'un spéculateur hardi et sans scrupules, dont la principale force consistait dans une ignorance audacieuse de la distinction du tien et du mien. Il a commencé par être brocanteur de tableaux, et il a bien opéré dans ce maquignonnage, qu'il laisse une des plus belles galeries de Londres.

Supposons pour un moment qu'un auditeur s'en aille après avoir entendu cette plaidoirie : le voilà bien édifié sur le compte de M. Brett.

Supposez maintenant qu'il rencontre le soir un autre auditeur qui n'aura assisté, lui, qu'à la plaidoirie de Me Champetier de Ribes, l'avocat des exécuteurs testamentaires.

A cet auditeur de la dernière heure on a dit que John Walkins Brett fut de son vivant le plus ardent promoteur de la télégraphie sous-marine en Europe, qu'il sacrifia à la poursuite de ce grand problème les trois quarts de sa fortune, sa raison et sa vie : — et cela après avoir été le fondateur du câble de Douvres à Calais et de celui de Douvres à Ostende.

— Oh! que voilà un spéculateur éhonté! s'écriera le premier auditeur.

— Y pensez-vous? ripostera le dernier en protestant; dites plutôt qu'il faut que la postérité se découvre devant cet inventeur à grandes vues, devant cet initiateur et cette victime du progrès, devant ce bienfaiteur de l'humanité.

— C'est un voleur!

— C'est un martyr!

Choisissez. Or, le meilleur moyen de choisir entre deux exagérations, c'est de n'en adopter aucune. On se place au milieu; car c'est dans ces latitudes que fleurissent et la sagesse et la vérité. C'est d'ailleurs aussi une loi de la mécanique. Le niveau de la bascule se mesure-t-il par le plus haut ou le plus bas des évolutions du fléau? En aucune façon; on n'a égard qu'au point d'appui qui le soutient.

Cela prouve que si l'on peut s'en rapporter à un seul juge, on ne doit jamais s'en rapporter à un seul avocat: ce qui n'empêchera pas beaucoup de braves gens de continuer à n'écouter qu'une seule cloche d'une seule oreille et à se livrer au hasard de la fourchette de la plaidoirie et de l'éloquence. Pour ceux-là, Brett restera éternellement ou un escroc ou un héros. Mais on se fait à ces petits inconvénients. Il en est d'autres auxquels il doit être plus difficile de s'habituer.

Ainsi, par exemple, que pensez-vous du désagrément que voici? Je suis libraire-éditeur. Naturellement mon nom rayonne en tête d'une infinité de livres, de brochures et de journaux. Je suis très-connu et affiché en proportion. Pendant plus de quarante ans je me serai appelé Lucas, et vous voulez aujourd'hui me contraindre à m'appeler Durand. Rien de plus désobligeant, ma foi. Et voilà pourtant l'histoire de M. Gustave Barba, qu'un jugement du tribunal civil de la Seine vient de réduire au nom de Cavanah.

Je sais bien que cet éditeur n'est ni de taille ni de notoriété à pouvoir dire comme Mirabeau, dépossédé de son nom par l'abolition des titres : « Avec leur Riquetti ils ont désorienté l'Europe pendant trois jours. » Mais enfin M. Cavanah avait porté le nom de Barba pendant plus de quarante ans, et ce nom, il est dur de le perdre, d'autant plus que ce nom lui avait été donné par son père. Mais voilà justement ce que le père n'avait pas le droit de faire. M. Gustave Barba étant né de l'union illicite de M. Nicolas Barba avec la belle-sœur de celui-ci, Françoise Cavanah. Or, nous avons un article 335 qui dit que la reconnaissance de tout enfant incestueux ou adultérin est nulle.

— Mais j'ai porté ce nom pendant soixante ans?

Peu importe, le temps ne fait rien à l'affaire. Les noms ne sont pas dans le commerce, et ils ne peuvent, par conséquent, s'acquérir par la possession.

Et qu'on nous permette à cette occasion de citer et d'invoquer un ouvrage des plus intéressants, conçu avec une grande élévation d'idées et une rare dextérité de plume par M. Alfred Levesque, avocat à la Cour impériale de Paris. Cet ouvrage, intitulé : *Le Droit nobiliaire français au dix-neuvième siècle*, consacre un chapitre à la question mise en jeu par ce procès; et l'auteur, accumulant les autorités, en arrive à cette conclusion que les noms de famille sont imprescriptibles. On ne prescrit pas contre la vérité des faits ni contre certaines qualités; telle est, par exemple, l'individualité de la personne. Caïus sera toujours Caïus, quoiqu'il ait passé pendant trente ou quarante ans pour Titius.

Ce qui se prescrit, et assez vite même, c'est la dette contractée envers un tapissier. Ce n'est pourtant pas à l'aide de ce moyen que Mlle Aubert voudrait aboutir à une fin... à une fin de non-recevoir contre M. Guedu, qui lui présente devant la cinquième chambre une note de 1,607 francs de meubles.

Ce mobilier, elle n'aurait jamais songé à l'acheter; mais M. Guedu le lui aurait offert en cadeau intéressé pour s'assurer le concours toujours si déterminant d'une femme de chambre auprès de sa maîtresse.

Mlle Aubert tenait en effet l'emploi de soubrette chez une des actrices les mieux meublées du théâtre du Vaudeville. Et M. Guédu avait l'espoir, qui s'est réalisé, de fournir pour 140,000 francs de meubles à Mlle Léonie Leblanc.

Or, la petite note devait se noyer dans la grande. On offrait le nid pour mieux réussir à garnir le palais. Si plus tard les mémoires du tapissier ont subi des réductions orthopédiques de 75 pour 100, Mlle Aubert n'en est pas la cause. Au surplus, elle offre de rendre les meubles. Le tribunal la prend au mot et compense les dépens.

Il est des cas où la question de savoir si un objet a été donné ou vendu est infiniment plus délicate. Et dans un procès qui n'est encore qu'en préparation, ce problème va se présenter de nouveau à la justice.

Un homme sur le retour réclamait à une dame qui n'est encore qu'à l'*aller* une somme de 30,000 francs.

— J'ai entendu ne faire que la prêter, dit l'homme.

— Fi donc! vous l'avez bel et bien donnée, riposte la femme.

Et là-dessus, de se jeter des démentis et du papier timbré à la tête.

Pour le coup, c'est dans de telles discussions que la comparution des parties devient instructive toujours et amusante quelquefois.

L'ancien Parlement, fort gourmé par essence, ne put tenir son sérieux en pareille rencontre.

M. le maréchal duc de Richelieu accusait Mme de Saint-

RÉBUS



Explication du dernier Rebus : Les misérables tirent le diable par la queue.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

MICHEL VICANTE.

Vincent d'avoir émis pour cent mille écus de billets faux en apposant elle-même la prétendue signature du duc.

— La signature est véritable comme les billets, répondait énergiquement la dame. La générosité de M. le maréchal a voulu ainsi reconnaître quelques complaisances d'un cœur, hélas ! trop épris.

Le maréchal, en face duquel cela se disait, car les deux plaideurs avaient été invités à s'expliquer contradictoirement devant la Grand'Chambre, le maréchal de Richelieu était mis hors de lui par tant d'assurance.

— Mais, madame, s'écria-t-il, emporté par sa colère, je vous en prie, regardez donc votre figure dans le miroir, et voyez vous-même, en conscience, s'il est possible qu'elle vaille cent mille écus ?

— Regardez plutôt la vôtre, répondit Mme de Saint-Vincent sans se déconcerter ; regardez plutôt la vôtre, monsieur le maréchal, et dites moi vous-même si elle peut s'agréer à moins ?

Et tous les magistrats partirent d'un éclat de rire comme un seul conseiller.

On aurait bien aujourd'hui la même effronterie, mais aurait-on le même esprit ?

Nous ignorons cette manière subtile, si matoise et si française, de railler avec malice et belle humeur.

Nous ne savons qu'applaudir sottement ou siffler avec brutalité. C'est justement ce qu'on vient de faire dans un théâtre des départements pour les débuts d'une chanteuse. Quelques aristarques bruyants ont été condamnés à l'amende par le tribunal de simple police.

Nous avons connu un commissaire de simple police aussi qui savait, sans tribunaux et sans délai, juger lui-même et sur-le-champ et tout seul ces attentats à la sécurité publique et aux oreilles privées.

Voici comment il s'y prenait.

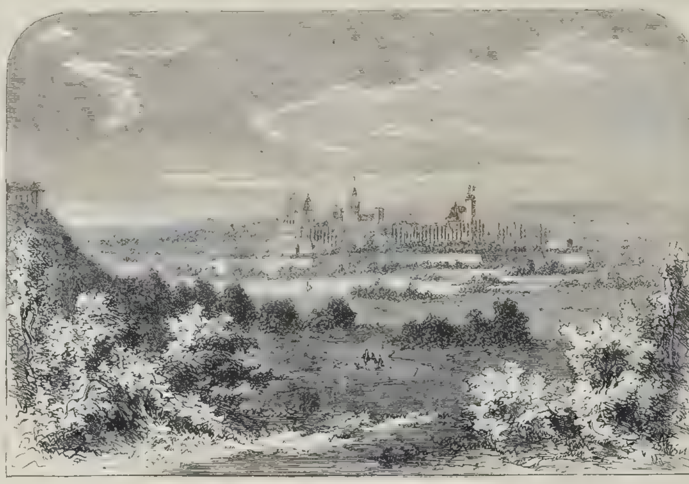
Il mandait dans son cabinet le siffleur pris en flagrant délit, et là, avec un accent gascon qui eût fait pleurer de tendresse M. de Crac, il interpellait ainsi le contrevenant :

— Vous avez sifflé, monsieur, et je sais bien ce que vous allez me dire :

« C'est un droit qu'à la porte... »

Je connais cette bêtise de Boileau, qui en parlait bien à son aise, lui qui n'a jamais fait de pièce de théâtre... Vous êtes là un tas de desœuvrés qui faites un tapage de charivari. Vous sifflez sans savoir ni pourquoi, ni comment, ni pour qu'est-ce. Eh bien, moi, je n'admets pas qu'on siffle quand on ne s'y connaît pas. Or, je vais savoir tout de suite si vous êtes un véritable amateur. Attention ! je m'en vais vous faire un accord parfait : écoutez-moi bien, il y aura une note fausse, je vous en préviens d'avance, je la ferai exprès, je ne vous prends pas en traître. Si vous trouvez la fausse note, vous êtes un connaisseur et je vous mets sur-le-champ en liberté : mais si vous ne la trouvez pas, je vous garde toute la nuit au violon pour vous apprendre la musique.

Maître Guérin.



SILÉSIE PRUSSIENNE. — NEISSE, d'après une photographie.

NEISSE

La ville de Neisse, que le prince royal de Prusse avait adoptée au commencement de la guerre pour son quartier général, serait, dit-on, destinée à servir provisoirement de dépôt à la légion hongroise que Klapka s'occupe d'organiser. Neisse est une place forte de 15,000 habitants, située dans une contrée marécageuse sur la rivière dont elle porte le nom, et à son confluent avec la Biela. Elle passe pour une des plus anciennes cités de la Silésie et fut pendant longtemps la résidence des ducs de Neisse. Après des fortunes diverses, la paix de Breslau la donna à la Prusse. Frédéric II l'entoura de murs et en fit une forteresse de première classe.

En 1758, les Autrichiens l'assiégèrent vainement ; toutefois nos soldats s'en emparèrent en 1807. Actuellement elle possède deux poudreries et une fabrique d'armes. Ses fortifications peuvent être inondées en cas de besoin. Le fort de Prusse a été construit à l'endroit où Frédéric II établit sa première batterie contre la ville. Il en a posé lui-même la première pierre en 1743.

Au point de vue artistique, Neisse n'offre que peu d'intérêt au touriste. A peine peut-on citer son *Église catholique* bâtie au XIIe siècle et celle de Saint-Paul, où se voit une *Descente de croix* attribuée à Rubens. La ville est exclusivement militaire et industrielle. Elle est le centre principal du commerce important auquel donne lieu le fil si justement renommé de la Silésie.

Francis Richard.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. **Émile Aucante**, *administrateur de* **l'Univers illustré.**



AVANT-GARDE DES FORCES AUTRICHIENNES, SUR LES BORDS DU TAGLIAMENTO, d'après un croquis de M. L. de P

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DEPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DEPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 561.
Mercredi 8 Août 1866

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle prime de l'UNIVERS ILLUSTRÉ, mentionnée à la suite du Bulletin.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le moment où la Chronique doit suivre les Parisiens en vacances. — Les ténors du Cirque Napoléon. — Quelles sont les fonctions de M. Hermann. — La recherche des phénomènes. — Un peintre et une écuyère. — Un tableau à l'huile de pétrole. — Un ancien portrait de Mlle Alphonsine. — La taille souple et l'air timide d'autrefois. Idylle aux Tuileries. — Perfidie d'une jeune fille qui a oublié son porte-monnaie. — Un bouvreuil qui attrape les serins. — Un monsieur qui ne veut aller au spectacle que lorsque toute la salle est louée.

Le moment est venu où la Chronique doit suivre les Parisiens sur le bord de la mer, à la campagne et aux villes d'eaux. C'est du Cirque de M. Dejean que nous vient l'enseignement. M. Dejean compte au nombre de ses employés un



LES PRUSSIENS A LEIPZIG. — ARRIVÉE DU [illegible] RÉGIMENT DES GRENADIERS DE LA GARDE; dessin de M. [illegible]

petit homme bien rond, à la figure réjouie, qui parle le français fantaisiste des Alsaciens, et s'appelle M. Hermann.

Il est d'origine allemande.

Quand l'affiche commence à vieillir et que la recette s'affaiblit, M. Dejean fait venir Hermann et lui dit :

— Mon ami, vous allez me faire le plaisir de partir.

— Demain?

— Non, aujourd'hui.

— Pour où?

— Vous irez où vous voudrez.

— C'est convenu.

— Allons, bon voyage, mon cher Hermann.

— Au revoir, monsieur Dejean

Une heure après, Hermann est au chemin de fer.

Où va-t-il?

Vous allez le savoir, ami lecteur.

Vous n'êtes pas sans avoir vu le *Postillon de Longjumeau*, n'est-ce pas? Vous rappelez-vous le monologue du marquis qui court après des ténors. En voici le sens, sinon le texte :

« Marquis, m'a dit Sa Majesté, nous vous avons nommé intendant de nos menus plaisirs, et mon spectacle ne peut avoir lieu faute d'un ténor.

« Sire, ai-je répondu, où voulez-vous que je prenne un ténor?

« Marquis, m'a continué le roi, ceci est votre affaire.

« Sire! ai-je répondu, je vais chercher des ténors. »

Les rapports entre M. Dejean et M. Hermann sont les mêmes.

Quand le directeur du Cirque veut renouveler son affiche, il dit à Hermann.

— Mon cher Hermann, il me faut deux ou trois premiers ténors pour le Cirque.

— Monsieur, répond Hermann, où voulez-vous que je les prenne?

— C'est votre affaire, dit M. Dejean.

— Monsieur, riposte Hermann, je vais chercher des ténors.

Et il part au hasard, par n'importe quel chemin de fer et s'arrête n'importe où.

Arrivé à l'hôtel de la première ville venue, le voyageur fait venir l'aubergiste.

— Qu'y a-t-il à voir chez vous? demande-t-il.

— Nous avons la grande place avec une fontaine du XVIe siècle.

— Ensuite?

— La caserne de cavalerie.

— Allez toujours.

— La prison cellulaire.

— Il ne s'agit pas de tout cela, continue M. Hermann. N'avez-vous pas dans la ville quelque phénomène?

— Si, monsieur. Avant-hier on a constaté une aurore boréale.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur l'aubergiste. Je vous demande si vous ne connaissez pas dans la ville un phenomène humain, un clown à deux têtes ou un musicien qui joue du violon avec les pieds.

— Je ne connais pas cela.

— Donnez-moi ma note! s'écrie M. Hermann

Et il part par le plus prochain train.

Il va ainsi pendant des semaines, souvent pendant des mois, parcourant toutes les villes, interrogeant tous les aubergistes jusqu'à ce qu'il ait trouvé son ténor.

Alors, au grand ébahissement des employés du télégraphe, M. Hermann expédie à M. Dejean des dépêches de ce genre

« J'ai trouvé un gymnaste qui opère sans trapèze. »

« Arrivez vite. J'ai découvert un écuyer qui joue le Carnaval de Venise *sans cordes et sans archet. »*

« Que pensez-vous d'un homme qui exécute soixante-quinze sauts périlleux à la minute, en sautant à travers des cerceaux? »

« J'ai découvert une jeune fille de six ans qui pèse 200 kilos, et qui est tellement forte qu'elle lutte avec des carabiniers. »

Quand M. Dejean reçoit une telle dépêche, il se rend au quartier général de son envoyé, et conclut l'engagement.

De son côté, M. Hermann a établi aux quatre coins du monde des correspondants qui le tiennent au courant des evenements extraordinaires.

Rien n'est plus curieux que son courrier du matin.

« Monsieur, lui écrit son correspondant de New-York, on annonce pour le mois prochain les debuts d'un acrobate qui traversera les chutes du Niagara, debout sur six chevaux sans selle. Vous feriez bien d'assister à ce spectacle. »

« Monsieur, lui écrit son correspondant de Berlin, il vient d'arriver dans notre ville un dompteur avec quatre lions, qui exécutent les quatuors des grands maîtres allemands. »

Et Hermann part encore soit pour New-York, soit par Berlin. Peu lui importe où il va : c'est le Juif errant du Cirque Napoléon.

Eh bien! je trouve ce procédé excellent et je pense que lorsque la Chronique chôme et qu'il faut renouveler l'affiche, nous aussi, nous devons nous mettre en campagne et chercher du nouveau.

Tenez! rien qu'en allant à l'Hippodrome, département de l'Arc de triomphe annexé, j'ai cueilli une anecdote que voici :

Un pauvre diable de peintre faisait une cour assidue à une écuyère :

— Voulez-vous que je fasse votre portrait? lui demanda-t-il.

— A l'huile?

— Oui.

— Combien me prendrez vous?

— Rien!

— Voulez-vous faire mon portrait aussi? demanda une autre écuyère.

— Oui, mademoiselle, mais à vous je demanderai vingt-cinq louis.

— Cinq cents francs? Mais c'est horrible!

— Mais n'oubliez pas, mademoiselle, qu'il s'agit d'un portrait à l'huile.

La naïve enfant réfléchit quelques secondes et fit d'une voix adorable :

— Mais vous pourriez me peindre à l'huile de pétrole, c'est meilleur marché, n'est-ce pas?

~~~ En feuilletant une collection de la *Gazette des Tribunaux*, j'ai trouvé par hasard un vieux portrait de Mademoiselle Alphonsine, du théâtre des Variétés.

Le voici :

« Parlez-nous de Mlle Alphonsine, la plaignante, à la bonne heure! Elle est petite, grassouillette, elle a les yeux agaçants, la dent blanche, LA TAILLE SOUPLE, et elle dépose d'un air si TIMIDE, avec une voix si douce, si douce. On ne dirait jamais qu'elle joue les Déjazet au théâtre des Délassements comiques.

« Le théâtre des Délassements comiques est un petit théâtre fort bien éclairé, fort coquet, fort gai, garni de très-jolies femmes, mais qui ne passe pas précisément pour une école de modestie.

« La petite voix douce et les *yeux baissés* de Mlle Alphonsine devaient donc avoir pour nous tout l'attrait de l'imprévu.

« Avez-vous vu à ce petit théâtre une pièce intitulée : *la Fille du diable*? La fille du diable, c'est Mlle Alphonsine; elle avait des brodequins rouges, des rubans rouges et de petites cornes dorées sur la tête. Ah! mon Dieu, oui, elle avait tous les vices de monsieur son père et toute la grâce d'Ève; elle *flouait*, pardon du mot, elle flouait le monde avec une adresse charmante; mais pendant qu'elle exerçait ainsi son petit talent sur la scène, la fille Antoinette, que l'artiste avait accueillie chez elle, l'exerçait à ses dépens à la maison.

« On a beau être la fille du diable, ce n'est pas une raison pour se laisser voler, au contraire! Mlle Alphonsine a porté plainte, et le tribunal a condamné Antoinette à six mois de prison.

« Et vous, joli témoin, que cela vous serve de leçon. »

Voilà le portrait de Mlle Alphonsine... Il a singulièrement vieilli et il est craquelé d'un bout à l'autre. On sait ce qu'est devenu le JOLI TÉMOIN : une actrice en vedette sur l'affiche, une des plus remarquables actrices des théâtres des vaudevilles; mais où sont l'air timide, la voix douce et la taille souple dont parle la *Gazette des Tribunaux* de l'époque?

Hélas! ils ont fui comme autant d'ombres!

~~~ Voici une histoire charmante que m'envoie un anonyme; je remercie sincèrement mon bienfaiteur et je lui laisse la parole :

IDYLLE.

Oh! les femmes! les femmes!

Que de sujets d'articles dans ce mot! Je pourrais, si je ne craignais d'ennuyer le lecteur, placer ici une violente sortie contre le sexe faible, je pourrais remonter aux Grecs et aux Romains et n'arriver à mon anecdote qu'après avoir traversé le moyen âge et la Renaissance.

Mais je vais droit au but.

Vous devez me savoir gré de ma modération.

Mon ami Henri X... traversait, au printemps, le jardin des Tuileries.

Une musique militaire jouait l'ouverture du *Lac des fées*. Il s'approcha pour écouter

A deux pas de lui, une jeune fille assez jolie était assise. Les yeux modestement baissés, elle travaillait à un petit ouvrage de broderie et semblait tout à fait indifférente aux choses et aux êtres qui l'entouraient.

Raison de plus pour que M. X... la regardât avec intérêt et ne songeât plus guère à l'ouverture du *Lac des fées*.

Sur ces entrefaites, vint à passer un homme de la campagne. C'est avec intention que j'emploie cette expression : « homme de la campagne. »

Chapeau recouvert de toile cirée, blouse grise brodée de rouge aux épaules, guêtres de cuir : l'attirail était complet et devait le faire ranger du premier coup d'œil parmi les naturels de Vanves ou de Montreuil.

L'homme de la campagne portait une petite cage, et dans cette cage un bouvreuil s'agitait tout effaré.

Par hasard, la jeune fille leva les yeux, et, involontairement, elle laissa échapper cette exclamation :

— Oh! le gentil petit oiseau!

M. X... avait trouvé que la voix était délicieusement timbrée.

— Voulez-vous acheter mon oiseau? dit le paysan à la jeune fille; je l'ai pris à la glu, ce matin, dans mon jardin. Pour vous, ma jolie demoiselle, ce sera vingt sous.

La jeune fille fouilla dans sa poche; mais bientôt elle répondit avec un désappointement visible :

Reprenez votre bouvreuil, monsieur; je ne puis l'acheter, car j'ai oublié mon porte-monnaie.

Le rustre allongeait déjà la main.

M. X... intervint en galant chevalier :

— Voici deux francs, et laissez-nous!

L'homme à la blouse s'éclipsa.

La jeune fille était rouge comme une cerise. Elle protestait qu'il lui était impossible d'accepter ce cadeau d'un monsieur qu'elle ne connaissait pas. Au moins elle voulait avoir son adresse pour lui envoyer ses deux francs le lendemain matin.

M. X... souriait; ce petit débat le rendait tout heureux, car la connaissance se trouvait faite et il se promettait d'en abuser.

Je renonce à transcrire leur conversation. Il suffit que l'on sache que de la part de mon ami ce fut un chef-d'œuvre de diplomatie, et qu'au bout de trois quarts d'heure il avait obtenu l'autorisation d'aller chercher lui-même les deux francs chez Mlle Lucie, modiste, rue Bréda, au quatrième étage.

M. X... eut diverses occupations imprévues. Il dut les maudire de tout son cœur, car, pendant huit jours, elles l'empêchèrent d'aller faire visite à la jeune fille à l'oiseau.

Enfin, il trouva une après-midi de liberté et, le cœur palpitant, il se dirigea vers la maison indiquée.

— Mademoiselle Lucie, s'il vous plaît?

Une voix maussade, partant du fond d'une loge obscure, jeta cette réponse inattendue :

— Lucie? Elle a déguerpi sans payer son terme.

— En même temps, les yeux de M. X... rencontrèrent dans la pénombre de la loge une petite cage avec un bouvreuil.

L'excellent jeune homme eut un étourdissement.

— Qu'est-ce que cela veut dire? pensa-t-il. La malheureuse, obligée par la misère de quitter ce logis, aurait-elle laissé en gage son oiseau consolateur?

Le portier sortit de son coin.

M. X... reconnut l'homme de la campagne. Seulement il portait un gilet de tricot, des chaussons de lisière et un bonnet grec.

Le mystère devenait étrange et méritait qu'on en demandât l'explication.

Une pièce de cent sous eut bientôt délié la langue du cerbère.

Celui-ci n'avait pas de motif pour ménager Mlle Lucie, puisqu'elle n'habitait plus dans la maison.

Il avoua que c'était lui qui, tous les jours, jouait le rôle de l'homme de la campagne. Il avait pour sa peine cinquante pour cent sur les différentes pièces de quarante sous que les badauds ne manquaient jamais de payer, quand Mlle Lucie s'écriait de sa douce voix :

— Gardez votre oiseau; j'ai malheureusement oublié mon porte-monnaie.

Le portier termina ses explications par cette maxime mémorable qu'il accompagna d'un fin sourire :

— Le truc n'a jamais raté. Voyez-vous, il n'y a rien de tel qu'un bouvreuil pour attraper un serin.

~~~ En été, les théâtres de Paris se livrent à des réclames extravagantes : ainsi, par trente degrés de chaleur, ils ne craignent pas d'annoncer que tout est loué pour un mois.

Une de ces dernières semaines, un provincial se présente à un bureau de location.

— Madame, dit-il, pourrais-je avoir une loge pour le 20 août?

— Oui, monsieur.

— Très-bien; mais j'aimerais mieux l'avoir pour le 17

— Quand vous voudrez, monsieur.

— Peut-être pour le 12?

— Pour aujourd'hui, si vous l'exigez.

— Pour ce soir! Tout n'est donc pas loué pour un mois?

— Non

— Mais alors je ne veux plus voir votre pièce du tout.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Le palais de l'Exposition universelle, au Champ de Mars, est à moitié construit.

Tout le terrain que n'occupe pas ce palais est déjà planté de drapeaux de diverses nations, c'est la prise de possession du terrain accordé à chaque pays. Le drapeau turc flotte à côté de celui des États-Unis, et chaque nation fait élever les bâtimens où seront exposés ses produits.

Le cercle international occupe tout l'angle nord-est du Champ de Mars.

Entre la gare de Grenelle et cet angle du Champ de Mars, il existe un terrain qui avait été jusqu'ici occupé par des tailleurs de pierre. C'est là qu'on élève en ce moment l'embarcadère du chemin de fer de ceinture pour l'Exposition universelle.

Un peu au-dessus, sur le côté occidental de l'avenue de Suffren, le ministère de la marine fait construire un vaste établissement, où il compte installer prochainement l'atelier des phares du quai de Billy, qu'emporte la transformation du Trocadéro.

On démolit le chemin de fer qui a servi à transporter les terres du Trocadero à Grenelle.

On drague activement le lit de la Seine devant le port de débarquement que l'on organise au-dessus du pont d'Iena, devant le Champ de Mars.

Un pont est jeté derrière ce port pour le libre cours du quai d'Orsay.

Des montagnes de terre végétale sont apportées sur divers points pour l'organisation du parc.

On fait, enfin, au Trocadéro, les derniers travaux de l'appropriation.

Les travaux de l'église Saint-Augustin touchent à leur terme. On installe en ce moment le soubassement de la grille de clôture de l'édifice dont on achève en même temps les aménagements intérieurs.
~~~

Sur la place qui s'étend devant l'église, entre le boulevard Malesherbes et l'avenue Portalis, on vient de mettre la dernière main à un joli bassin de forme ellipsoïdale, et qu'entoure une zone de verdure et de fleurs. Ce bassin, construit en pierres blanches de l'Échaillon, rehausse très-agréablement l'aspect de la place, et constitue, avec les trottoirs dont il est entouré, un refuge de plus à ajouter à ceux qui ont été établis en cet endroit au profit des piétons.

L'Académie française, procédant, selon l'usage, au renouvellement de son bureau pour le présent trimestre, a élu M. Patin directeur, et M. Prevost-Paradol chancelier.

L'*International* relève un fait curieux qu'il dédie aux personnes qui vont contracter les liens du mariage.

Voici l'âge exact auquel les principaux hommes illustres ont quitté la vie de garçon :

Adam, 0; Shakespeare, 18; Ben Jonson, 21; Franklin, 24; Mozart, 25; Dante, Kepler, Fuller, Johnson, Burke, Scott, 26; Tycho Brahé, Byron, Washington, Bonaparte, 27, Penn et Sterne, 28; Linnée et Nelson, 29; Burns, 30; Chaucer, Hogarth et Peel, 32; Wordsworth et Davy, 33; Aristote, 36; sir William Jones et Wellington, 37; Wilberforce, 38; Luther, 42; Addison, 44; Wesley et Young, 47; Swift, 49; Buffon, 55; le vieux Parr, 120.

Cette nomenclature sera, nous en sommes sûr, bien accueillie par une certaine catégorie de nos lecteurs et de nos lectrices, qui sont arrivés à cette époque de la vie où le mariage semble être du fruit défendu. Chacun peut se placer sous l'égide d'un homme illustre.

Lorsqu'on voit Adam et Ève se marier le jour de leur naissance, et le docteur Parr à l'âge de 120 ans, on ne voit pas pourquoi l'on désespérerait.

TH. DE LANGEAC.

LA BOITE D'ARGENT

CONTE FANTASTIQUE

(suite [1].)

Ces paroles avaient été dites d'une voix si entraînante, avec une émotion apparente si inattendue, qu'un instant la baronne crut le chevalier fou.

— C'est vous qui parlez ainsi ? lui dit-elle.

— C'est moi, baronne.

— Et c'est à moi que vous parlez ?

— A vous-même. Ne sont-ce pas là les paroles que vous préférez entendre au lieu de celles que je disais l'autre jour ?

— Et si j'étais assez faible pour vous croire ?

— Oh! alors il serait l'homme le plus heureux du monde

— Qui, il ?

Et cette fois Mme d'Ange pensa réellement que le chevalier n'avait plus son sens commun.

— Julien, repondit tranquillement M. d'Ilo.

— Comment, Julien ?

— Oui, c'est lui qui vous parle par ma voix.

— Je ne comprends plus.

— Julien vous aime, madame.

— Qui vous l'a dit?

— Lui, qui est venu m'annoncer votre visite hier, et comme il n'ose vous avouer son amour, je vous l'ai avoué pour lui.

La baronne se leva rougissante et dédaigneuse.

— C'est presque une lâcheté que vous venez de faire là, monsieur.

— Au nom des pauvres, écoutez-moi, madame.

Et le chevalier, prenant le reste des billets auxquels il avait déjà puisé deux fois, les envoya rejoindre les autres.

Une larme brillait dans les yeux de la baronne. Le chevalier détourna un instant les yeux pour ne pas la voir.

— Oui, j'ai été bien imprudente, murmura Mme d'Ange ; mais je crois que la punition aura dépassé la faute. Une pareille insulte à une femme qui ne vous a rien fait, monsieur, c'est plus qu'un manque de cœur, c'est une preuve de cruauté.

— Écoutez-moi, madame, et vous m'excuserez. Vous savez quel homme je suis, je vous l'ai dit; ma conduite chez la marquise l'a prouvé. Insensible à tous les sentiments communs de l'humanité, je suis incapable de ressentir l'amour et ne tiens pas à l'inspirer. De toutes les personnes que j'ai vues depuis que je suis en cet état, vous êtes la seule pour qui j'ai ressenti une impression à laquelle ma position exceptionnelle ne saurait trouver une véritable signification. Quoi qu'il en soit, bien loin de vouloir vous faire de la peine, j'essayerais au contraire de vous en épargner une, si cela était en mon pouvoir. C'est tout ce qu'on peut me demander. Or, je vous vois menacée d'un grand danger, madame.

— D'un danger?

— De celui de m'aimer.

— De vous aimer ?

— Oui, je le répète. La raison qui vous amène chez moi, — votre rougeur m'en a fait la confidence au début de votre visite, — n'est pas puisée dans la charité seule. Après ce qui s'est passé entre nous et devant vous à la campagne, il vous est venu cette curiosité, mêlée d'un peu de dépit, de vous amuser à triompher de cet homme sans cœur qu'on appelle le chevalier d'Ilo. C'est là une distraction comme une autre pour une femme inoccupée dont la puissance est incontestable. Puis, quand vous auriez remporté ce petit triomphe, vous laisseriez le chevalier se désespérer un peu, beaucoup même, si c'est possible, bien sûre à votre tour de rester insensible à ses prières, comme il est resté insensible à des galanteries qui n'avaient pour élément qu'un pari à gagner. C'était là jouer un jeu dangereux, madame, en vous habituant à une lutte où j'aurais toujours triomphé, et où votre cœur, pris entre votre amour-propre et mon indifférence, eût fini par tomber esclave de ma fantaisie. Heureusement, je ne l'ai pas voulu, et pour vous-même, pour vous seule, je vous ai détrompée tout de suite, et comme vous venez ici chercher des expressions de tendresse et de dévouement, je vous ai parlé comme un homme qui aime, seulement au nom d'un autre que moi. Vous voici maintenant, madame, sur la route que votre cœur a tout intérêt à suivre. Julien vous aime ; essayez de l'aimer, et si le cœur a réellement encore des joies en ce monde, profitez-en ensemble, vous deux qui le méritez si bien.

— Merci, monsieur le chevalier, de l'intérêt que vous prenez à mon repos, à mon bonheur même, et des moyens que vous avez trouvés de me l'assurer. Cela me flatte d'autant plus que vous ne faites pas métier de sympathie et que vous n'avez certainement fait pour personne ce que vous faites pour moi. La vérité est que j'aurais voulu triompher de votre indifférence de parti pris, mais non pour une simple satisfaction d'amour-propre. Sans orgueil, je me crois audessus d'aussi étroites ambitions. C'est le propre des femmes de risquer des luttes dans le genre de celle que je venais chercher ici. Mais j'avais, moi, un motif sérieux; je voulais persuader votre scepticisme et faire retourner vers moi le bonheur que je tentais de vous faire connaître. Vous appellerez encore cela de l'égoïsme, soit ! Je vous dirai cependant que le sentiment que j'éprouvais pour vous et qui est né rapidement, à mon insu, est plus noble et plus élevé. C'est le sentiment qu'inspirent toujours à une femme le spectacle d'un grand courage comme celui dont vous avez fait preuve, la communication d'une haute intelligence comme celle que vous avez montrée, quand bien même ce courage ne résulterait que de l'absence du cœur, quand bien même cette intelligence s'appliquerait à des sophismes misanthropiques. Je n'aime pas M. de Montidy, je ne l'aimerai jamais; je ne soupçonnais pas qu'il m'aimât. Quant à vous, chevalier, un jour vous viendrez à d'autres idées; vous êtes trop jeune pour conserver éternellement l'insensibilité dont vous vous parez peut-être un peu trop. L'âme a ses saisons et elle ne peut être dépouillée et déserte qu'à la condition d'avoir fleuri ; rien ne peut mourir là où rien n'a vécu. Vous aimerez, je l'espère, je vous le souhaite, il le faut. Dieu veuille pour vous alors que la femme qui a opéré ce miracle de transformation soit digne d'être aimée et ne vous fasse pas souffrir l'indifférence ! Je vous remercie pour mes pauvres, qui auront toujours gagné quelque chose à cette visite Adieu, chevalier; soyez heureux, dans quelque sens que vous compreniez le bonheur.

Là-dessus, Mme d'Ange tendit la main à M. d'Ilo, et avant qu'il eût le temps de lui répondre, elle avait quitté la maison.

Deux heures après cette conversation, le chevalier était encore assis, pensif, devant son feu. Les mots qu'il avait entendus bourdonnaient autour de sa tête comme ces moucherons au vol circulaire qu'on entend et qu'on ne peut saisir. En effet, il trouvait bien un sens nouveau à ces paroles nouvelles, mais il eût été impuissant à le fixer dans son esprit et à l'analyser complétement. Il lui manquait, pour en avoir la véritable traduction, cette intelligence que seul le cœur peut donner. Toujours est-il qu'en le quittant la baronne avait laissé en lui quelque chose d'inaccoutumé, comme un germe qui, tombé en une terre inculte, tenterait d'éclore, et dont cette terre sentirait le travail inutile la remuer entièrement.

M. d'Ilo sortit de chez lui ; on eût dit qu'il avait besoin de se distraire. Il alla voir Julien, à qui, lui, sceptique, il n'eut pas le courage d'annoncer qu'il ne serait jamais aimé de Mme d'Ange; il alla voir Valentin, et lui, l'indifférent, il cherchait en chemin des mots propres à le consoler un peu.

Quel fut son étonnement, à cet homme qui ne s'étonnait de rien, quand, en entrant dans l'antichambre de Valentin, il entendit des chants, des rires et des chocs de verres!

— N'est-ce plus ici que Valentin demeure? demanda-t-il au valet.

— Si, monsieur.

— Qui fait donc ce bruit?

— Lui et ses amis.

— N'avait-il donc pas un grand chagrin?

— Oui, monsieur, hier.

— Hier! répéta le chevalier en regardant l'homme qui venait de lui faire cette réponse, dont le dernier mot renfermait toute une bibliothèque de philosophie. Hier ! Qu'est-ce donc que la douleur pour qu'elle meure entre hier et aujourd'hui?

Et il s'éloigna.

— Monsieur le chevalier n'entre pas?

— Non, je ne suis pas assez gai pour le chagrin de votre maître.

Alors M. d'Ilo rentra chez lui. Dans l'état indescriptible où il était, la solitude lui parut être ce qu'il y avait de mieux Il s'enferma, consigna sa porte et se mit à lire. Une partie de la nuit se passa ainsi, dans le silence d'une méditation dont la cause et le but s'approchaient de temps en temps visibles et palpables, comme ces apparitions fantasmagoriques dont on amuse les enfants, mais s'éloignant comme elles et rentrant dans les ténèbres quand l'esprit du chevalier les voulait retenir. Bref, le lendemain, dès l'aube, il était réveillé, lui qui dormait toujours jusqu'à dix heures, et comme le soleil se levait rouge et or dans un ciel transparent comme du cristal bleu, il descendit dans son jardin pour aspirer l'air matinal et mêler un peu de nature fraîche à un rêve dans lequel plusieurs fois le doux visage de la baronne lui était apparu. Le chevalier fit deux ou trois tours dans son jardin, mais en évitant constamment de porter les yeux sur la place où son cœur était enterré. Il sentait bien que quelque chose l'attirait de ce côté, mais il luttait encore avant de se rendre. La désolation de l'hiver continuait : pas la moindre végétation nouvelle dans ce jardin épuisé. M. d'Ilo s'assit un instant sur un banc de gazon jadis vert, rouillé maintenant, et laissa ses regards se promener au hasard autour de lui. Le hasard sait bien ce qu'il fait, et les regards du jeune homme, après avoir ricoché d'un tronc à l'autre, se fixèrent tout à coup entre les arbres qui formaient comme une grille devant lui, sur une touffe d'herbe d'un vert un peu tendre, connu du printemps seul, et qu'étoilaient de petites fleurs roses et blanches écloses la veille et légèrement agitées par le vent d'hiver.

— C'est curieux, murmura M. d'Ilo, et il marcha dans la direction de ces fleurs.

Or, à l'endroit où ces fleurs étaient venues, la terre avait été fraîchement retournée; en un mot, ces fleurs étaient écloses au-dessus du coffret d'argent qui contenait le cœur du chevalier, et quand il s'en approcha, un oiseau se mit à chanter sans s'effrayer de la présence d'un homme.

Il sembla à M. d'Ilo que la terre tournait autour de lui. Il n'était pas bien sûr d'avoir vu, d'avoir entendu ; il passa la main sur ses yeux et regarda de nouveau

Les fleurs étaient toujours là, et c'étaient les seules du jardin. Le chevalier se pencha vers ces fleurs et il vit distinctement dessus une goutte de rosée brillant comme un diamant. Pourquoi cette goutte d'eau lui rappela-t-elle cette larme qu'il avait vue la veille mouiller les yeux de la ba-

1 Voir les numéros 556 à 560.



LA POSTE MILITAIRE PRUSSIENNE, EN BOHÊME, d'après le croquis d'un de nos [illegible]



QUARTIER GÉNÉRAL DE L'ARCHIDUC ALBERT, A FLORISDORF, PRÈS DE VIENNE, [illegible]



PRAGUE. — LE QUARTIER DE LA KLEINSEITE ET LE CHATEAU DU HRADSCHIN; dessin de M. Robert Assmus. — Voir page 304.

ronne ? Nous ne saurions le dire ; ce que nous savons, c'est que M. d'Ho s'agenouilla devant ces fleurs, les cueillit une à une avec la plus grande précaution, les coucha dans sa main avec le plus grand soin pour ne leur rien faire perdre de leur senteur ni de leur éclat, et que, les ayant déposées ensuite dans une boîte d'émail, il mit cette boîte sous enveloppe et l'envoya de sa part à la baronne d'Ange en se disant :

— Pauvre femme ! je lui dois bien cela.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

(*La fin au prochain numéro.*)

SERVICE DES POSTES MILITAIRES

EN PRUSSE

Le service des postes militaires est admirablement fait dans l'armée prussienne. L'organisation en a été soignée d'une manière toute spéciale pendant la guerre de Danemark. Le conseiller de postes Albinus désigné, dès le commencement des hostilites, pour la création de relais dans les duchés, n'épargna ni l'argent, ni les hommes, pour arriver à son but. Il couvrit toute la péninsule d'Altona et le Jutland jusqu'à Aalborg d'un véritable réseau de relais réguliers qui, par leurs relations perpétuelles avec la poste mobile militaire, rendaient les communications aussi promptes que faciles.

La poste militaire mobile suivait les différents corps de troupes, le maître de poste (*postmeister*) étant attaché à l'état-major et les autres bureaux joints aux principales divisions. Derrière l'armée d'opération venaient les bureaux mobiles d'expédition chargés de transmettre aux relais ou d'en recevoir les divers envois.

Pour le Slesvig-Holstein et le Jutland le service se composait d'un bureau de poste d'état-major, de deux bureaux de poste de division, de six bureaux mobiles d'expédition et de trente-deux relais. Cette organisation ne nécessitait pas moins de cent employés supérieurs et de deux cents employés de second ordre, tels qu'inspecteurs, conducteurs, postillons, etc.

Ces employés, comme du reste la plupart de ceux des autres armées allemandes, jouissent de differents grades militaires. Le titre de *feld-postmeister*, par exemple, équivaut à celui de capitaine de ligne. Ses gages sont de 100 thalers (3,750 fr.), avec une augmentation de solde de 25 thalers (93 fr. 75 c.) par mois en temps d'hostilités.

Pendant la guerre de Danemark tous les envois, lettres et paquets, faits de l'armée dans l'intérieur du pays, jusqu'au poids de 15 livres, étaient francs de port. Les correspondances venant de Prusse étaient également délivrées de tout droit. Pour les paquets, ils voyageaient à prix réduit.

La statistique officielle nous apprend que pendant son activite dans le Slesvig en 1864 la poste militaire prussienne transporta de part et d'autre un total de 42,935 paquets de differentes valeurs, ainsi que 17,937 lettres chargées; enfin, à peu près 359.000 lettres ordinaires pour l'armée et 500,000 pour la Prusse. Le jour seul qui suivit la victoire de Missunde la poste transporta 40,000 de ces dernières. Malgré tant de ports gratuits, la poste n'encaissa pas moins, dans cet espace de temps, une recette de 892,841 thalers.

P. DICK.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les conférences scientifiques en France et en Amérique. — Un journal imprimé avec des peupliers. — Une usine à papier — L'Académie de musique de Brooklyn. — Pesanteur des gaz. — Un tonneau de gaz acide carbonique. — La flore carbonifère. — Les fougères. — Les équisétacées — Les calamites. — Les sigillaires. — Les lepidodendrons. — Les lycopodes. — Une facétie scientifique. — Mélange d'alcool et de sel. — Ses résultats. — La chimie et les sauvages. — Le raphanus de Java. — Un professeur débitant de graines.

Les cours et les conférences publics sont devenus à la mode en France, et peut-être ne paraîtra-t-il pas sans intérêt d'opposer à ce qui se fait chez nous comment les choses se passent dans le Nouveau Monde.

Les Américains aiment la fantasia industrielle et scientifique autant que les Arabes aiment la fantasia militaire. Ce n'est point à coups de fusil qu'ils attirent l'attention sur les découvertes de leurs usines et de leurs laboratoires, c'est au moyen d'exhibitions excentriques et de mises en scène habilement préparées.

Ainsi, par exemple, le *North American Gazette* annonça, il y a quelques semaines, qu'il venait de faire l'achat de deux mille peupliers avec lesquels il comptait publier son numéro du jeudi suivant, et il invitait ses abonnés à se convaincre par leurs yeux de la réalité de ce qu'il leur promettait. Il suffisait pour cela de se rendre, le samedi à une heure convenue et par le chemin de fer, à un endroit indiqué où se trouvaient plantés les peupliers. Un ticket gratuit accompagnait le numéro du *North American Gazette*.

Au jour indiqué, les curieux se trouvèrent réunis devant une petite rivière appelée le Schuylkill, bordée de peupliers et dont les eaux servaient de moteur à une usine à papier.

A un signal du directeur, cinquante bûcherons abattirent vingt peupliers qu'on débita d'abord en tronçons, puis en bûchettes et qu'on plaça ensuite sous les meules de l'usine. Celles-ci aussitôt les broyèrent et les transformèrent en une masse filandreuse qu'on soumit à la puissante action d'une presse hydraulique. Après cela, on jeta cette pulpe dans des cuves d'eau chargées de chlore, on la soumit de nouveau à l'action de la presse et on ne tarda pas à la voir, sous forme de papier blanc et solide, passer sous des cylindres de fer, échauffés à l'intérieur par le gaz, et devenir une feuille sans fin, sèche, souple, parfaitement propre à l'impression et roulée sur elle-même par un mécanisme ingénieux.

L'usine de Schuylkill produit par jour en moyenne vingt-cinq tonnes de papier.

D'autre part, l'Académie de musique de Brooklyn, secondée par la *Société des Libraires*, vient d'ouvrir, non pas, comme le ferait supposer son titre, des cours de chant ni de piano, — il paraît que la musique ne jouit pas en ce moment d'une grande vogue chez les Yankees, — mais bien des conférences scientifiques près desquelles restent pour ainsi dire pâles et mesquines les conférences parisiennes de même nature.

Un des professeurs a commencé par démontrer le poids des gaz. Au lieu de recourir pour cette expérience à de petites quantités, il fit les choses en grand, et il y employa un tonneau tout entier d'acide carbonique.

Un autre tonneau se trouvait suspendu à l'extrémité d'un levier de trois mètres de longueur, et quand on versa dans sa capacité le gaz que contenait le premier tonneau, on constata que ce contenu faisait pencher le levier ainsi qu'on l'eût obtenu avec un poids de quarante-cinq grammes, ce qui démontrait que le tonneau d'acide carbonique pesait quarante-cinq grammes plus que l'air.

On confirma l'expérience en faisant tourner une roue légère en papier par l'action de ce même gaz.

On l'obligea à descendre le long d'un plan incliné au-dessous duquel brûlaient quelques bougies. A un signal donné, l'aide tira un cordon, les soupapes s'ouvrirent et le gaz coula dans la cuve en éteignant d'abord une série de bougies, et après cela faisant ensuite tourner la légère roue dont je viens de vous parler.

Pour démontrer la combustion du potassium dans l'eau, on disposa un réservoir qui traversait tout le théâtre et qui contenait deux ou trois cents blocs de glace préalablement congelés au moyen de l'acide carbonique déjà mis en œuvre et au milieu desquels brûlèrent avec éclat deux cent cinquante grammes de potassium qu'on y jeta.

Après ces démonstrations faites sur une si grande échelle, surtout si on les compare aux petites expériences qui se démontrent dans nos cours publics, sur une table à l'aide de flacons et d'éprouvettes, le professeur Brown fit passer sous les yeux de ses auditeurs une riche collection, — la plus riche peut-être que l'on connaisse, — de la flore fossile carbonifère.

Cette flore mystérieuse se compose d'environ neuf cents espèces.

La plupart du temps on ne recueille pas ces végétaux dans les couches de houille proprement dites où ils se trouvent presque toujours désorganisés, mais bien dans les dépôts d'ardoise qui alternent avec cette houille et dans les bancs avoisinants.

On y retrouve, non pas à l'état naturel, mais bien sous la forme d'empreintes les plantes mystérieuses d'une phase de notre globe, à laquelle on ne saurait assigner de date et qui remonte sans doute à des millions de siècles.

Ces végétaux, d'un caractère particulier et tous de grande taille, se rapportent néanmoins à quatre familles dont les caractères existent dans nos plantes contemporaines et qui se rattachent plus ou moins aux fougères, aux lépidodendrons, aux sigillaires et aux calamites.

On arrive à déterminer les espèces de ces plantes par l'étude de la structure interne de leurs tiges et par la disposition des nervures de leurs feuilles, seuls documents que fournissent les moulages conservés par les ardoises ou les debris épars dans les couches de houille.

La ressemblance des fougères carbonifères avec nos fougères contemporaines ne laisse guère de doute sur leur affinité avec celles-ci ; néanmoins on constate chez plusieurs genres d'entre elles certains rapports avec les cycadées et les conifères.

Les difficultés deviennent plus sérieuses quand on aborde les trois autres familles. Cependant on les regarde généralement comme se rapprochant des lycopodiacees (mousses) et des équisétacées (queues-de-cheval) ; les sigillaires et les lépidodendrons sont plus voisins des mousses et les calamites se rapprochent davantage des équisétacées.

Néanmoins, comme je le disais en commençant, on reste frappé tout d'abord de l'énorme grandeur des végétaux carbonifères comparés à leurs représentants de l'époque actuelle.

Les sigillaires et les lepidodendrons atteignent la hauteur de soixante-dix à cent pieds anglais et leur diamètre mesure de cinq à six pieds, tandis que les mousses d'aujourd'hui s'élèvent à peine à quelques pouces.

Le diamètre des calamites était de quatorze à quinze pouces et leur hauteur de trente à quarante pieds, tandis que les équisétacées ne comptent que parmi nos plantes les plus humbles.

A de rares exceptions près, on ne retrouve presque toujours, des sigillaires, que des troncs cylindriques sans feuilles et sans branches, caractérisés par des impressions en forme de sceaux, disposées en rangées verticales, dans des dépressions longitudinales qui s'étendent d'une extrémité du tronc à l'autre et qui sont évidemment la trace laissée par les feuilles.

Les lépidodendrons, en dépit de leur haute taille, ressemblent à des mousses contemporaines dont les feuilles seraient raccourcies et affecteraient davantage la forme d'écaille ; leur tige offre une structure semblable à celle des sigillaires, mais d'une organisation plus simple encore. Leurs tubes ou cylindres vasculaires se montrent plus grêles, extrêmement minces et forment une zone excessivement étroite qui ne se divise pas en anneaux concentriques et qui n'offre pas non plus de rayons médullaires.

Le tissu cellulaire, en dehors et en dedans de cette espèce de fourreau, est tout à fait lâche ; l'écorce se compose d'un tissu cellulaire plus serré, sans ligne de démarcation bien tranchée : c'est une sorte de transition entre une pellicule et une écorce.

La structure des calamites est beaucoup moins connue ; le tissu cellulaire y prédomine beaucoup plus et peut-être même n'ont-elles plus du tout de tissu vasculaire. On les rencontre souvent tout à fait aplaties, ce qui ferait croire qu'elles étaient creuses ou qu'elles ne se composaient que d'une écorce de tissu cellulaire condensé, recouvrant un tissu beaucoup moins serré. Ces plantes sont encore trop peu connues pour qu'on puisse en fixer les affinités.

Les lycopodes se rapprochent des sigillaires et des lépidodendrons : une écorce mince, quoique dure, où un epiderme formé de tissu cellulaire condensé renferme une masse de tissu cellulaire très-lâche, au centre duquel se voit un fourreau grêle de tissu vasculaire. Entre ce fourreau et les feuilles on aperçoit d'autres fourreaux plus minces encore.

Une section longitudinale montre que le tissu vasculaire se forme principalement de vaisseaux spiraux. La principale différence entre cette structure et celle des lépidodendrons, c'est que ces derniers possèdent une moelle plus parfaite, ce qui les rapproche davantage des végétaux de notre époque.

A de si graves études, par un bizarre contraste, les professeurs firent brusquement succéder, pour terminer la conférence, un enfantillage à peine scientifique et que les escamoteurs français dédaignent depuis longtemps de desservir « au public qui les honore de sa présence. »

On fit apporter une cuve en bois fort large, peu élevée de bords et remplie au fond d'une couche de sel marin haute d'un centimètre ; on versa sur ce sel quatorze gallons d'alcool, c'est-à-dire plus de quarante litres, on y ajouta des sels de cuivre et on y mit le feu.

Aussitôt des cris de surprise et de terreur s'élevèrent de toutes parts, car ce mélange enflammé faisait ressembler chacun des assistants à un cadavre livide et hideux.

Quand les quatorze gallons d'alcool se trouvèrent consumés et que le calme et le silence se rétablirent parmi les spectateurs, un des professeurs prit la parole et raconta l'anecdote suivante :

« Cette experience, dit-il, a sauvé, il y a cinquante ans, la vie de toute une famille qui venait de s'établir dans le Tennessee, et dont, par une belle nuit, une bande de sauvages assaillit la ferme à peine construite.

« Le chef de la famille, en voyant ces redoutables visiteurs escalader sa clôture et se trouvant, faute d'armes et d'hommes, dans l'impossibilité de leur résister, ordonna à sa femme et à ses enfants de se retirer dans une salle basse de la ferme, de s'y coucher sur le sol et de ne pas faire un mouvement. Il versa ensuite à la hâte toute l'eau-de-vie qui lui tomba sous la main dans un grand vase à demi rempli de sel, alluma ce melange et se jeta à terre comme sa femme et ses enfants. Quand les sauvages entrèrent dans cette chambre et qu'ils virent ces corps effrayants, immobiles qu'ils croyaient à demi décomposés, ils s'arrêtèrent avec une surprise qui bientôt, néanmoins, ne les empêcha pas de songer au pillage ; ils allaient commencer cette besogne, lorsque le colon et les siens se dressèrent brusquement devant les bandits et se prirent à rire en les montrant du doigt.

« Les sauvages s'aperçurent alors qu'ils étaient eux-mêmes atteints de cette soi-disant décomposition qui rendait si effrayants les colons. Ils crurent avoir affaire à des êtres surnaturels qui allaient les faire périr, et ils prirent la fuite avec terreur. »

Les applaudissements de toute la salle attestèrent le succès de ce récit, dont les journaux de New-York et de Philadelphie firent le lendemain un eloge enthousiaste.

Je doute fort que de pareils moyens de succès réussissent dans une conference française ; chez nous, on n'accepterait point ce melange de science et de charlatanisme. En Amérique, on le trouve pittoresque, amusant et tout naturel.

Mais voici qui déconcertera tout à fait nos idées européennes.

La séance se termina par une annonce du *Raphanus caudalus* de Java, radis gigantesque des graines duquel un des professeurs venait de recevoir une caisse, dont il debitait le contenu au prix de trois shillings les sept semences.

« Le raphanus javanais, ajouta le professeur-debitant, M. Johnson, porte dans son pays natal le nom de *mongri* ; il pousse très-bien dans les jardins ; ses jeunes plants produisent une profusion de fleurs deux mois après qu'on les a semés. La racine ne pourrait se manger, mais les siliques, qui souvent atteignent jusqu'à trois pieds de long et sont au nombre de trente sur une seule tige, fournissent une substance alimentaire des plus saines et des plus agréables au goût ; on mange cru le raphanus, et alors il laisse derrière lui les meilleures espèces de radis, dont il possède en partie le goût, ou bien on le cuit et on le prendrait pour une asperge. »

M. Johnson prit ensuite et vendit un certain nombre de ses paquets de sept graines au prix de trois shillings, et cette petite opération de commerce servit de bouquet à la conférence.

Faites donc pareille chose à Paris, et vous m'en direz de bonnes nouvelles.

S. HENRY BERTHOUD.

LE GÉNÉRAL DE MOLTKE

Le général baron de Moltke, dont nous publions aujourd'hui le portrait d'après une photographie, a acquis tout à coup une notoriété considérable, par suite des derniers événements militaires de l'Allemagne. Le général de Moltke, d'une famille d'origine danoise établie en Prusse, passe pour un stratégiste de premier ordre, et l'opinion publique, dans son pays, lui attribue la conception du hardi plan de campagne qui devait avoir une issue si prompte et si décisive. Quoi qu'il en soit, il a été investi des hautes fonctions de major-général de l'armée prussienne, et nulle mesure de quelque importance n'est adoptée dans les conseils de guerre avant d'avoir été soumise à son expérience consommée.

Dans ces dernières années, il a beaucoup contribué par ses labeurs incessants à la forte organisation de l'armée prussienne. Le roi l'a élevé à la dignité de commandeur de l'ordre de l'Aigle noir, et l'a choisi comme l'un des plénipotentiaires chargés de discuter les préliminaires de la paix.

R. BRYON.

HORACE VERNET

(suite[1]).

Schnetz, du moins, sans jamais s'élever plus haut ni chercher à se surpasser, est resté égal ou semblable à lui-même. Delaroche, si ingénieux, si fin, toujours inquiet du mieux, a beaucoup tenté, beaucoup embrassé, et s'est, en partie, consumé à la peine. Debout, les derniers, sont restés Scheffer, Horace Vernet, Delacroix, celui-ci le seul demeurant aujourd'hui; eux, privilégiés en cela et favorisés du sort, ils ont poussé à bout leur vocation, ils ont rempli toute leur destinée de peintre; ils ont fait rendre à leur palette tout ce qu'elle recélait, l'un de poésie, l'autre de vérité, l'autre de flamme; ils n'ont certes rien à regretter. Mais que ce premier groupe confus, où se dessinaient tant de promesses, et s'avançant sous une inspiration commune, sous un même souffle, avant les divisions et les rivalités introduites bientôt par la critique, avait pourtant un charme, une nouveauté, un air d'union et de force, quelque chose dont l'impression ne s'est plus retrouvée depuis à ce degré, même quand chacun s'est ensuite développé dans sa voie! Horace Vernet, qui garda plus longtemps qu'aucun le sentiment vif et actif de la jeunesse, put n'avoir pas de ces regrets qui supposent un peu de rêverie; mais comment, nous qui faisions en 1822 le pèlerinage à son atelier de la rue de la Tour-des-Dames, comment, nous dont la vie, en présence de ces batailles de l'art, s'est passée à regarder, à espérer, à faire des vœux ou à regretter, comment ne dirions-nous pas pour lui et presque en son nom ce que ce retour sur le passé nous inspire?

Célèbre et populaire à trente-deux ans, membre de l'Institut à trente-sept et siégeant à côté de son père, nommé deux ans après (1828) directeur de l'Académie française à Rome, Horace Vernet n'était pas au bout de son bonheur, et il devait courir bien des années encore avant de l'épuiser. Ce qui est à remarquer, c'est qu'aucun succès ne l'endormit et qu'il resta en tout et partout travailleur et producteur aussi actif, aussi infatigable que le premier jour, possédé de l'amour et, comme il disait, de la rage de peindre.

Ses années de direction à Rome (1828 à 1835) forment une époque unique dans sa vie : une fille belle et adorée qui était sa gloire, et dont il a consacré l'image en maint endroit, faisait avec sa mère les honneurs de la Villa Médicis; devenue Mme Paul Delaroche et morte à la fleur de l'âge, elle devait lui apprendre ce que c'est que la première grande douleur.

Tant que les hommes de talent vivent, on est singulièrement injuste envers eux, ou plutôt on est ce qu'on doit être; chacun en parle à sa guise; on les agite, on les exalte, on les déprécie; on les retourne en cent façons; on leur signifie et on leur assigne des vocations restreintes; on les diminue s'ils s'y enferment, on les rabat et on les rabroue dès qu'ils essayent de s'étendre et d'en sortir. Tout ce conflit de propos et de jugements est nécessaire, inévitable, utile quelquefois peut-être à quelques-uns pour les tenir en éveil, le plus souvent inutile et irritant. Était-il possible, je le demande, qu'Horace Vernet, vivant à Rome au sein d'une splendide nature, d'une belle race, de toutes les merveilles de l'art classique, en face des magnificences de Saint-Pierre et des pompes du Vatican, n'en fût pas touché, excité à se mesurer à sa manière avec ses nouveaux modèles, à s'exercer dans un genre plus noble et à y transporter ses qualités si françaises? Il se devait à lui de l'essayer, et il l'essaya; ce n'est pas à nous qu'il appartient de dire quels mérites encore de vérité et de ressemblance conservent et continuent d'offrir ces tableaux composés en Italie, même quand il n'y aurait pas atteint tout le caractère qu'on y cherche.

On aurait pu prévoir les objections que souleva cette application nouvelle de son talent : elles étaient, pour ainsi dire, tout indiquées d'avance. Je me suis fait une obligation de relire quelques-uns des jugements de la critique française contemporaine à ce sujet, notamment ce qu'en a dit, dans ses Salons de 1831 et de 1833, un écrivain fort surfait et à qui sa morgue a tenu lieu quelque temps d'autorité. C'était un singulier juge et arbitre du grand et du bel art que Gustave Planche, et il mérite bien, puisqu'il a été si souverainement injuste et partial à l'égard d'Horace Vernet, d'obtenir un coin dans le portrait de celui dont il aurait voulu faire sa victime. On est, en effet, tenté en le lisant de s'écrier plus d'une fois : *Ah! le bourreau!*

II

J'ai fort connu Gustave Planche dès la jeunesse et même dès l'adolescence. Il faisait ses études au collége Bourbon où je le devançais d'un an ou deux. Il était assez mauvais écolier, avec beaucoup de facilité, grand liseur; mais s'il lisait tout, il méprisait tout. Il savait très-peu l'antiquité et était faible sur les langues et les littératures anciennes; il ne s'y est jamais remis depuis. Ce qu'il a le mieux su, c'est l'anglais qu'il avait appris de bonne heure et qu'il lisait couramment. A cet âge de première jeunesse, c'était un grand jeune homme long et même assez fluet, le front assez beau et spacieux, la nuque très-mince; toujours les mains dans ses poches; vous accostant dès qu'il vous rencontrait et ne vous lâchant plus, fussiez-vous allé par un temps de pluie d'un bout de Paris à l'autre. Familier avec les inconnus dès le premier mot, babillant de tout et s'en moquant, il n'avait pas une étincelle d'enthousiasme ni de passion. C'était une calamité de le rencontrer le matin; il *soufflait froid* sur vous pour toute une journée. Il n'admirait point alors Shakespeare, — pas plus Shakespeare que Paul de Kock, je vous jure, — et il se souciait très-peu de Phidias. Ce n'est que plus tard, quand il s'est agi d'écraser les vivants, qu'il s'est avisé de se prendre d'un culte platonique pour deux ou trois grands morts. Les deux ou trois plâtres antiques qu'on voyait dans sa chambre quand on y allait, il ne songea à les y placer que depuis qu'il en eut besoin pour les jeter à la tête des gens. Sa jeunesse fut, de toutes celles que j'ai connues, la plus irrévérente et la plus dénuée de la faculté du respect.

Ce futur régent du goût dans les arts était censé avoir étudié la médecine et, par conséquent, l'anatomie; mais il était trop paresseux et inappliqué pour y réussir. S'il fréquenta quelque temps les amphithéâtres, il ne prit jamais en main un scalpel : ce qui ne l'empêchait pas de trancher à la rencontre sur la structure du corps humain, sur les formes et les dispositions précises des organes, comme il tranchait sur tout; il y commettait parfois de singulières méprises[2]. Ses premières années d'émancipation se passèrent à vaguer dans les ateliers des artistes et à baguenauder à tort et à travers : il voyait aussi quelques-uns des poëtes dits du *Cénacle*, et il en tirait la plupart de ses jugements littéraires futurs. Son affection alors était, dans la conversation courante, de nommer tout haut familièrement et avec un parfait sans-gêne les jeunes illustres; s'il pouvait, dans un cours public, pendant la demi-heure d'attente, citer tout haut, et en parlant d'un banc à l'autre, *Alphonse, Victor, Alfred, Prosper* et *Eugène*, il était content : cela voulait dire dans sa bouche *Lamartine, Hugo, de Vigny, Mérimée* et *Delacroix*. Il n'avait encore rien écrit. Un jour, après juillet 1830, comme il en était venu à un degré de gêne extrême ou plutôt de détresse qui sautait aux yeux, et qui s'accusait même d'une façon cynique, un de ses amis lui dit : « Que n'écris-tu ce que tu dis tout le long du jour? tu gagneras ta vie. » Il suivit le conseil et l'appliqua immédiatement en jugeant l'exposition de peinture et de sculpture, comme il fit bientôt pour les œuvres littéraires elles-mêmes. Je suis loin de prétendre qu'il n'y eut point quelques qualités d'esprit mêlées à toutes les licences d'amour-propre qu'il s'accorda. En littérature où je m'entends un peu mieux, je dirai peut-être un jour ce que j'en pense. Il ne fit jamais si bien qu'à ses commencements, et le premier feu jeté, il se figea vite. Il faisait payer quelques parties saines, solides et de bonne dialectique, en se répétant à satiété : ce qu'il avait dit une fois, il se faisait gloire de le redire éternellement et dans les mêmes termes. Arrêté dans ses locutions, dogmatique, sans grâce, sans un rayon, sans rien de ce qui caresse l'esprit, il jetait de la poudre aux yeux par ses défauts mêmes. « *Planche l'a dit,* » c'était, autre part encore que dans les cafés, un mot courant, une manière d'oracle.

Un écrivain illustre, Mme Sand, a été un moment en veine de croire en lui, et elle l'a loué dans ses mémoires. On est femme après tout, et elle s'était persuadé d'après son ton que c'était un grand savant et qu'il lui dévoilerait les mystères de la langue : il lui a corrigé ses épreuves assez exactement, non pas sans lui retrancher quelques grâces. Mais je laisse pour cette fois la littérature : en art, quel ton hautain que le sien! dans l'appréciation de ces œuvres spéciales où le procédé est toute une science, où l'exécution tient une si grande place, et qu'un littérateur, c'est-à-dire un homme qui n'a jamais touché le pinceau ni le ciseau, ne doit, ce semble, aborder qu'avec une circonspection extrême, quelle outrecuidance! « *Cela n'existe pas,* » c'était une de ses formules favorites.

Son inspiration principale, son mobile, à lui, était l'orgueil. Il savait à quels artistes il fallait s'adresser, quels il fallait célébrer à l'exclusion de tous les autres, quels il convenait de répudier et de réduire à néant, pour être le plus éloigné des opinions du vulgaire, pour produire le plus d'étonnement et d'effet sur la galerie, pour faire croire à plus de profondeur derrière ses paroles. Il avait peur avant tout de paraître penser comme le peuple et d'être pris pour un simple passant. Or, pour cela, quoi de mieux, en présence d'un tableau vivant, intéressant, animé, où tout se parle, se comprend, où la foule s'arrête, et qui est signe d'un nom célèbre, que de hocher la tête, de pousser un profond soupir ou de hausser les épaules de pitié? Cela vous signale, et les trois quarts des badauds sont tentés de dire : « Voilà un homme qui s'y entend. » C'était la souveraine jouissance de Gustave Planche, et il se la procurait à tout prix. D'autres sont heureux et flattés des affections ou des sympathies qu'ils inspirent : lui, il tirait gloire de répulsions mêmes et des aversions qu'il provoquait. Jamais écrivain n'a plus vérifié par son exemple ce mot de Montesquieu, que « la critique peut être considérée *comme une ostentation de sa supériorité sur les autres.* »

Cette ostentation respire et s'étale dans tout ce qu'il a écrit; on a devant soi un homme qui pérore et qui se rengorge. Il faut voir comme il jette Milton, Klopstock, Raphaël, Michel-Ange, tous ces grands noms, à la tête d'Horace Vernet, si celui-ci a essayé un *Léon XII* ou une *Judith;* comme il le renvoie à son *Pont d'Arcole* et à son *Cheval du Trompette!* Il lui défend d'aborder les salles du Conseil d'État; il lui interdit d'agrandir ses toiles. S'il prétend l'enfermer dans son passé, ce n'est pas qu'il lui laisse, là du moins, la place qui lui est due : bien au contraire, il l'y rapetisse à plaisir. Il se sert des noms de Gros, de Géricault et même de Charlet, pour en accabler le brillant et valeureux talent dont l'originalité, précisément, est de ne pas leur res-

1. Voir les numéros 558 à 560.

2. Il avait eu pour précepteur particulier le docteur Requin qui est mort professeur à l'École de médecine. M. Requin ne pensait pas de son élève autrement que nous

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 9.

BLANCS	NOIRS
1 C. 6ᵉD	1 T. 6ᵉR.
2 C. 4ᵉFR	2 F. 3ᵉFD pr. D
3 T. 4ᵉFD éch.	3 R. 4ᵉR
4 C. 7ᵉFR éch. et m.	4 . . . . ? .

Solutions justes : MM. J. Galiment; Aimé Gautier, à Bercy; A. Pitter et E. Truocyor; J. Cruchon, à Avranches; H. Dallier, à Reims; Matéo de Zamora, à Alméria (Espagne); Henri Weiss; F. Tassy; Faysse père, à Beauvoisin; Boiron; commandant Tholer, à Nancy.

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 10.

1 F. pr. C	1 R. pr. P
2 F. pr. P éch.	2 R. 4ᵉD
3 F. 8ᵉCD	3 P. 6ᵉCR
4 R. 7ᵉFD	4 R. 4ᵉR
5 R. 6ᵉFD, éch. déc. m.	5 . . . . . .

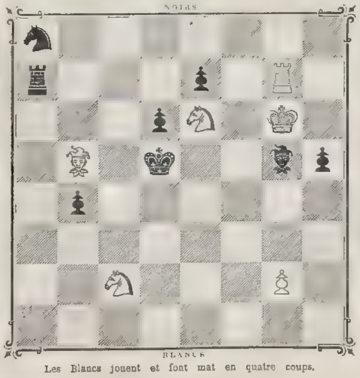
Solutions justes : MM. Galiment; Émile Frau, à Lyon; J. Cruchon, à Avranches; H. Dallier, à Reims; Matéo de Zamora, à Alméria (Espagne); Cercle Peloux, à Nîmes.

Solution juste du Problème nº 7 : MM. A. Pitter et E. Truocyor.

PROBLÈME Nº 14.

COMPOSÉ PAR M. DERMENON.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

CORRESPONDANCE

M. H. Dall.... (Reims) — Agréez nos remercîments pour votre envoi de Problèmes. Réponse prochainement.

M. Bard...... (Paris) — Problème juste, même joli, mais présentant ce défaut : *Tous les coups des Blancs sont des Échecs pour ainsi dire forcés.*

M. Fays...... (Beauvoisin) — Compositions bien construites et ingénieuses, mais pouvant être regardées plutôt comme des Fins de partie et Énigmes que comme des Problèmes.

C. P.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

ÉMILE AUCANTE.

sembler. Et quant à Charlet, si spirituel, mais qu'on grandit à plaisir, une remarque est à faire, qui touche à cette clef du jugement de certains critiques. Planche, en louant Horace Vernet, eût adhéré à la foule, ce qu'il évitait le plus soigneusement; en louant Charlet au delà de la mesure ordinaire, il commandait à la foule, il se mettait au-dessus d'elle; et c'est ce qui lui plaisait avant tout. Je saisis à tout instant cette ficelle de son amour-propre dans ses jugements.

C.-A. SAINTE-BEUVE,
De l'Académie française.

(La suite au prochain numéro.)

PRAGUE

Prague, la vieille capitale de la Bohême, est divisée par le cours de la Moldau en deux parties inégales dont chacune se subdivise à son tour en deux villes pour ainsi dire distinctes. Ce sont, sur la rive droite : l'*Aldstadt* (vieille ville) et la *Neustadt* (nouvelle ville); sur la rive gauche le *Kleinseite* (petit côté) et le *Hradschin*. Chacun de ces quatre grands quartiers a son intérêt et son cachet particuliers. Le Hradschin est le plus ancien et le moins peuplé, le Kleinseite est le plus riche en palais, la Neustadt est le plus élégant et l'Aldstadt le plus animé. Si la rive droite montre la ville de la bourgeoisie et du peuple, celle de l'industrie et du commerce, la rive gauche montre la ville de l'administration et de la noblesse, groupée autour du palais impérial qui la domine.



LE GÉNÉRAL BARON DE MOLTKE, CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE PRUSSIENNE.
d'après une photographie.

Ce palais est le Hradschin, dont une partie de la ville prend son nom. Il est situé au sommet de la colline où, suivant la tradition, la reine Libussa jeta les fondements de la future capitale de la Bohême. Le château est un triple édifice entourant trois grandes cours successives. Entre autres salles, on y remarque la salle de Vladislas, où les nobles de Bohême prêtaient serment d'obéissance à leur souverain après son couronnement. C'est aujourd'hui l'une des résidences impériales de l'empereur d'Autriche. En 1833, le roi Charles X, quittant l'Écosse, où il s'était d'abord retiré, vint avec sa petite suite y occuper quelques appartements. Le souverain exilé resta au palais de Hradschin jusqu'en 1830.

Auprès du palais on remarque la cathédrale de Saint-Witt fondée en 930 par saint Venceslas, plusieurs fois détruite et définitivement rebâtie au XIVe siècle telle qu'elle existe maintenant. C'est un des chefs-d'œuvre de l'art gothique. Telle fut autrefois sa richesse que les Suédois l'ayant pillée, sur la fin de la guerre de Trente Ans, envoyèrent à Stockholm plusieurs bâtiments chargés d'objets précieux qu'ils en avaient enlevés. Parmi les curieuses reliques aujourd'hui conservées dans sa sacristie, on cite la langue de saint Népomucène, admirablement conservée, la main d'un petit enfant tué à Béthléem lors du massacre des innocents, un morceau de la nappe qui recouvrait la table pendant le dernier repas de Jésus avec ses disciples, un fragment de l'éponge avec laquelle un soldat humecta les lèvres divines, enfin un fragment de la couronne d'épines et un morceau de la vraie croix.

Un remarquable pont de pierre, qu'on nomme indifféremment le pont Charles ou le pont du Roi, relie la vieille ville au petit côté. Charles IV le commença en 1358; mais il ne fut terminé qu'en 1503, sous Vladislas II. On l'a décoré, au commencement du XVIIIe siècle, d'un grand nombre de statues. Parmi les monuments que renferme le Kleinseite, nous nous contenterons de citer le palais de Wallenstein. Il occupe avec ses jardins l'emplacement de vingt maisons que le héros allemand fit acheter et raser de fond en comble. Sur cette vaste étendue de terrain s'élèvent d'immenses constructions dont les plus célèbres architectes de l'époque avaient dressé les plans et que les plus habiles artistes couvrirent de fresques et d'ornements sans nombre. Les écuries pouvaient contenir trois cents chevaux de trait ou de selle qui consommaient leurs rations de fourrage dans des mangeoires de marbre.

Il nous faudrait une colonne rien que pour énumérer les monuments de toute sorte : églises, palais, couvents, hôpitaux et jardins publics, dont regorgent les deux seules parties de la ville dont nous donnons la vue.

En somme, Prague est une ville un peu froide; mais l'artiste trouvera dans ses aspects si divers et si pittoresques, dans ses édifices si curieux et si pleins de souvenirs, une longue source de curiosité et d'admiration.

L. DE MORANCEZ.



CAMPEMENT DE L'ARMÉE SAXONNE SOUS LES MURS DE VIENNE, dessin de M. J. Noerr.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 562.
Samedi 11 Août 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle prime de l'UNIVERS ILLUSTRÉ, mentionnée à la suite du Bulletin.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les fêtes de la jeunesse. — Distribution des prix. — Sainte-Barbe-des-Champs. — Souvenirs historiques. — Mirabeau, Barnave, Talleyrand, Saint-Just, Robespierre, Tallien. — La marquise de Fontenay. — Les adorations posthumes. — Boudoir et lycée. — *O Fontenay, qu'embellissent les roses.* — Résurrection du couplet. — De la vérité théâtrale. — Théâtre du Gymnase : *Mesdames Montanbrèche*, comédie en cinq actes, mêlée de chant, de MM. Clairville et Victor Bernard. — Opéra : reprise de *Don Juan* : les artistes du chant et de la danse. — Théâtre-Lyrique : réouverture : *Martha*, Mlle Nilsson. — Nouvelles théâtrales. — Où l'on voit M. Hittemans remplacé par Mlle Silly.

Jeunes élèves, *egregii adolescentuli!*

Voilà le mot d'ordre de la semaine, celui que me renvoient aujourd'hui les échos parisiens, de la Sorbonne au Conservatoire, des hauteurs de la Nouvelle-Athènes à celles du vieux quartier latin : d'abord le discours obligé du professeur, puis la distribution des prix et des couronnes, *victorum hederæ præmia frontium,* cette fête des rameaux de la jeunesse qui fait palpiter tant de cœurs, ceux des parents aussi bien que ceux des fils. Et quelles joies plus saines et plus pures que celles que répandent au sein des familles ces couronnes conquises dans les luttes du travail, témoignages du présent et gages de l'avenir!

C'est de ces deux lycées en miniature, le lycée du Prince Impérial et Sainte-Barbe-des-Champs, qu'est parti le signal : — le premier, fils de Louis le Grand, situé à Vanves; le second, fils de Sainte-Barbe-Delanneau, l'institution modèle, s'épanouissant sous les délicieux ombrages de Fontenay-aux-Roses. Heureux les pères de famille d'aujourd'hui! Ceux d'autrefois n'avaient que cette triste alternative : ou priver leurs enfants de cette robuste éducation en commun qui développe l'émulation chez les jeunes cœurs et les aguerrit de



HALTE DES CUIRASSIERS DE LA GARDE PRUSSIENNE A BRESLAU, dessin de M. KOSKA.

bonne heure aux luttes de la vie, ou risquer de les voir, à cet âge pour qu[illegible] sont les conditions essentielles de la santé et du bien-être, s'étioler dans une atmosphère étouffante, entre les quatre murs d'une prison. Sainte-Barbe a changé tout cela. Dès 1852, grâce aux ressources mises à sa disposition par une administration depuis longtemps florissante, elle a acquis de ses deniers un vaste domaine, destiné à recevoir ses plus jeunes élèves. Ils sont là plus de quatre cents, installés dans un parc et un château magnifiques, jouant à la balle ou au cerceau sous ces vieux arbres où murmurent encore les échos du temps passé, où passent encore les ombres légères des hôtes illustres qu'ils ont abrités autrefois.

Reportez-vous par la pensée aux jours qui ont précédé la Terreur. Le seigneur de l'endroit, le maître de ce beau domaine dont il porte le nom, est un conseiller au Parlement de Bordeaux. Il donne des fêtes somptueuses dont l'éclat est rehaussé par le nom et la qualité de ceux qui ont tenu à honneur d'y assister : — c'est Mirabeau, l'orateur-lion de la Constituante; son ami, le séduisant évêque d'Autun; le noble et sympathique Barnave; puis des inconnus qui ne tarderont pas à devenir célèbres ou fameux : un petit journaliste appelé Tallien; un jeune noble passionné pour la révolution naissante, le beau Saint-Just; Robespierre, un médiocre avocat d'Arras, qu'un succès académique vient de porter à l'Assemblée nationale. — Disons tout : le charme qui les attire et qui fait pour eux de Fontenay un séjour enchanté, c'est moins encore la brillante hospitalité qu'ils y reçoivent que la fée qui y préside, une Circé de quatorze ans, l'adorable marquise de Fontenay. Oui, en cherchant bien, peut-être retrouverez-vous encore dans quelque allée secrète, sous quelque charmille ignorée, la trace de ces pieds charmants qu'ont chantés nos poëtes, Alfred de Musset et Ponsard, peut-être en quelque endroit oublié, reste-t-il, mêlé aux douces exhalaisons des roses, un souvenir, un parfum de cette beauté idéale qui, sous le nom de Notre-Dame de thermidor, inspire encore, à l'heure qu'il est, des passions posthumes.

Il eût été vraiment dommage que, comme tant d'autres habitations historiques, le domaine de Fontenay eût été livré à quelque bande noire qui eût démoli le château, saccagé le parc et vendu par lots le terrain dévasté. Grâces soient rendues à Sainte-Barbe-des-Champs qui l'a sauvé de ce désastre! Ah! dame, il ne faut pas vous attendre à y rentrer de plain-pied dans la chambre et le boudoir de la jeune marquise, meublés et décorés comme autrefois, avec leurs rosaces, leurs filets, leurs panneaux encadrés d'argent, leurs ornements de marbre, de stuc, d'acajou. Il y a beau jour que tout cela avait disparu quand le vénérable M. Labrouste en prit possession pour y loger ses enfants. Ce que vous y trouverez, ce seront des dortoirs bien aérés, une vaste infirmerie, une salle de bains comme n'en possèdent pas les hôtels les mieux organisés, tout le luxe de l'hygiène et du confortable, le parc enfin avec ses arbres séculaires et, dans ce milieu riant, tout un petit monde, joyeux, robuste, portant allégrement le poids du travail, respirant l'air et la santé à pleins poumons, attestant, par sa bonne humeur en même temps que par sa discipline, l'administration ferme et paternelle à la fois de M. Guérard, l'excellent directeur de Sainte-Barbe-des-Champs. Tel est le spectacle qui remplace aujourd'hui celui des fêtes de M. de Fontenay, — et il me semble qu'il le vaut bien.

~~~ [illegible]

[illegible] *[illegible]* sur lequel Scribe et Bayard — deux barbistes aussi — aimaient à moduler leurs couplets. On faisait des couplets en ce temps-là, les pièces où il y en avait s'intitulaient modestement vaudevilles. — Vaudevilles, le *Charlatanisme*, le *Mariage de raison*, la *Chanoinesse*, la *Demoiselle à marier*, les *Malheurs d'un amant heureux*, *Marie Mignot*, *Pourquoi*, et toutes ces œuvres ingénieuses qui, sous la Restauration, ont constitué la véritable comédie. Depuis, le couplet était devenu suranné : il avait disparu complétement : on le tenait pour mort et enterré. Eh bien, non. Petit bonhomme vit encore : M. Clairville vient de le ressusciter, et sur le théâtre même de ses anciens triomphes.

Honneur à M. Clairville !

Pour ma part, je regrettais le couplet. Il me semblait qu'il était un des agréments de ce joli répertoire de l'ancien Gymnase. Manié par une main habile, il animait la pièce, il lui donnait de la variété, de l'entrain, il rehaussait la valeur d'une situation, et puis, en fin de compte, il forçait un auteur à faire ses preuves d'esprit. C'est peut-être bien pour ne pas avoir à subir cette contrainte que les successeurs de Scribe, de Bayard, de Mélesville, de Dumanoir, s'étaient ligués pour le proscrire. Il va sans dire que, si vous les interrogiez là-dessus, ils se garderaient bien d'en convenir. Le couplet, vous diraient-ils, était bon pour les vieux faiseurs de vaudevilles! Nous, nous édifions des comédies. — Comme s'il n'y avait pas dans les petites pièces que je viens de citer, dans le théâtre de Duvert et Lausanne, dans celui de Varin [illegible] sans couplets qui les ont remplacées.

Il est bien entendu — sans que j'aie besoin de dire pourquoi — qu'Augier, Alexandre Dumas fils, Barrière et Sardou sont ici hors de cause.

Pour être franc, je dois convenir que cette résurrection du couplet a été quelque peu contestée — non pas par le public, mais par les critiques du foyer — et vous ne vous douteriez pas à quel point de vue? A celui de la vérité théâtrale !

Qu'un monsieur s'interrompe au beau milieu d'une conversation pour chanter un couplet sur l'air : *Mon père était pot* ou *Depuis longtemps j'aimais Adèle*, voilà qui leur paraît le comble du burlesque.

Ah çà, mais, et l'opéra-comique, où le dialogue alterne incessamment avec le chant.

Et l'opéra où un héros du moyen âge, un farouche montagnard exprime par des roulades sa haine contre les tyrans.

Et la comédie en vers où un monsieur vêtu comme vous et moi, un avocat du barreau de Paris, défend en langage rimé, en hémistiches d'une césure irréprochable, son honneur conjugal,

C'est donc beaucoup plus naturel, cela ?

Au théâtre, tout n'est que convention, et je ne vois pas pourquoi celle du couplet ne serait pas acceptée au même titre que les autres.

Toujours est-il qu'en dépit ou à cause des couplets dont elle est truffée, *Mesdames Montanbrèche*, la nouvelle comédie de MM. Clairville et Victor Bernard, a été parfaitement accueillie.

L'idée est ingénieuse et bien trouvée.

Un jour, dans la maison du capitaine de dragons Montanbrèche, s'introduit avec précaution un jeune cocodès de la plus belle eau, du nom de Madinier. Il vient accomplir le dernier vœu d'un parent qui l'a chargé de remettre à Mme Montanbrèche, et à elle seule, un paquet de lettres soigneusement enveloppé. A peine s'est-il acquitté de sa mission que retentit à la cantonnade la voix du terrible Montanbrèche. — Un véritable Othello, à casque et à crinière, que ce capitaine, surtout depuis qu'il a épousé Mme Montanbrèche, deuxième du nom, jeune et jolie femme, dont les allures, légèrement coquettes et éventées, sont en parfait contraste avec la vie modeste et réservée que menait autrefois Mme Montanbrèche première, un ange de vertu dont elle a pris la place.

En entendant un homme chez sa femme, Montanbrèche ne doute pas qu'il n'ait affaire à un larron d'honneur. Il s'apprête à lui passer son épée au travers du corps. Mais Madinier, à qui la peur donne des ailes, s'est enfui par la fenêtre; par malheur il a laissé tomber un papier, un titre de cent mille francs au porteur : ce titre, le capitaine s'en empare; il faudra bien que celui à qui il appartient vienne le réclamer un jour ou l'autre, et alors... vous comprenez !

Comment se fait-il maintenant que Madinier se promène ainsi avec cent mille francs dans sa poche? — Rien de plus simple. Le jour même, doit se signer, chez le notaire, le contrat de mariage de Madinier avec Mlle Clara Tartinois. Or, donnant, donnant. M. Tartinois est impitoyable sur le chapitre de la dot : il exige qu'elle soit payée comptant, et c'est par cette raison qu'il a préféré pour son gendre le ridicule Madinier au jeune de Fougeron, un parfait gentleman, aimable, élégant, avec trente mille livres de rente en perspective, mais un fou, un prodigue, enchaîné pour le quart d'heure dans les liens d'un conseil judiciaire.

Ceci posé, nous arrivons à la situation culminante de la pièce.

Le contrat de mariage est tout prêt : Madinier n'a plus qu'à remettre ses cent mille francs; il porte la main à sa poche et il ne les y trouve plus : où ils sont, il ne tarde pas à le savoir; car le capitaine est à côté de lui qui a saisi son mouvement et lui présente le titre d'un geste menaçant. Devant cette féroce apparition, ce rictus amer et sardonique, cet œil qui lance des éclairs, Madinier reste pétrifié comme devant la tête de Méduse. Il déclare que le titre ne lui appartient pas. Son rival, le beau Fougeron est là; il relève la balle au bond : ce titre est à moi, s'écrie-t-il. — Son plan est bien vite tracé, il tuera le capitaine, il épousera Clara, et, le lendemain de la noce, il remboursera à Madinier ses cent mille francs.

Je vous fais grâce des péripéties qui suivent. Vous devinez bien que tout finit par s'arranger, et que Fougeron épouse Clara sans être obligé de suivre le capitaine sur le pré. Les fameuses lettres que Madinier avait remises à Mme Montanbrèche et que celle-ci, par délicatesse, n'avait pas voulu livrer à son mari, émanaient de Mme Montanbrèche première. En les découvrant, le capitaine apprend, du même coup, l'infidélité de celle dont il conservait dans son cœur le souvenir immaculé et la parfaite innocence de celle qu'il accusait à tort. Rassuré sur le présent, il prend le sage parti de passer l'éponge sur le passé.

Cinq actes, c'est beaucoup pour un sujet aussi léger. Trois auraient suffi, ce me semble. La pièce d'ailleurs est habilement faite, vivement conduite en pleine gaieté et bonne humeur — un peu commune par exemple et même triviale si l'on considère la scène où elle s'est produite.

De l'exécution, rien à dire ni en bien ni en mal. Un ensemble convenable, voilà tout. Mais où est le temps où le Gymnase pouvait réunir, dans une même pièce, Bressant, Dupuis, Lafontaine, Geoffroy, Mme Rose Chéri, Mlle Delaporte, et faisait, par l'éclat de son personnel, échec à la Comédie française ?

~~~ L'Opéra, à la bonne heure! Le directeur habile qui l'administre comprend à merveille qu'il n'y a de vrai succès qu'au prix d'une interprétation supérieure. Supposez *Don Juan* monté par des médiocrités : tout chef-d'œuvre qu'il est, il n'eût pas tenu six fois l'affiche. Le voilà maintenant, grâce à l'excellente distribution des rôles, à la magnificence de la mise en scène, à la richesse des moindres détails, lancé à toute vapeur. La reprise qui vient d'avoir lieu l'a prouvé de reste. Les artistes se sont affermis; ils se familiarisent chaque jour de plus en plus avec le sens de cette *maladetta musica*. Faure a gagné en légèreté, en ampleur, en énergie. Il a dit, l'autre jour, avec un *brio* auquel il n'avait pas encore atteint, son air : *Fin ch' an dal vino*. Le comique d'Obin s'est dégourdi : remarquons en outre, qu'en artiste qui sait tenir compte de la critique, Obin a très-heureusement modifié son costume. Naudin lui-même s'est animé; il n'est plus reconnaissable et je ne désespère pas de pouvoir adresser, dans quelques représentations, le même éloge à Mlle Battu. Mmes Marie Sass et Gueymard n'avaient qu'à tempérer leurs excès de zèle : elles ont eu ce rare courage. Le trio *des masques* s'en est ressenti. Ce n'est pas encore cette perfection qui arrachait autrefois des *bis* au public de l'ancienne salle Favart; mais cela viendra, soyez-en sûr. Caron et David continuent à tenir avec autorité leurs rôles de Mazetto et du commandeur. Il n'est pas jusqu'à l'orchestre qui ne se soit piqué d'honneur et n'ait apporté dans ses accompagnements une délicatesse qui ne lui est pas précisément habituelle.

Le ballet seul suffirait à attirer la foule. Mmes Fioretti, Beaugrand, Villiers, Baratte, Parent, Sanlaville, d'autres encore que j'oublie, y font assaut, non pas seulement de grâce et de séduction, mais aussi de vrai talent. C'est une fête pour les yeux et les oreilles. Les airs qu'on y entend sont des plus exquis dans l'œuvre exquise de Mozart. Le cadre est digne du tableau. La grande salle de bal pourrait passer pour le dernier mot de l'art décoratif si, dans un autre genre, le cimetière où se dresse la statue du commandeur et la vision fantastique de la fin ne devaient être mis en balance.

Avec *Don Juan* ainsi remonté et les reprises récentes de la *Juive* et de *Roland à Roncevaux*, l'Opéra peut patiemment attendre, sans préjudice pour ses recettes, l'*Alceste* de Gluck et le *Carlos* de Verdi.

~~~ Le Théâtre-Lyrique vient de faire, de son côté, avec *Martha*, une réouverture brillante. Encore un directeur, M. Carvalho, qui sait ce que pèse dans un succès, le choix des interprètes. Martha, c'était Mlle Nilsson, un charme, un enchantement, comme qui dirait la Patti du nord. Le public de là-bas, dont elle est l'enfant gâtée, l'a fêtée, rappelée, bombardée de bravos et de bouquets. Troy, Michot et Mlle Dubois, qui l'avaient admirablement secondée, ont eu aussi leur part de succès. La nouvelle campagne s'annonce bien pour M. Carvalho.

~~~ Quoi, encore? La Porte-Saint-Martin baisse ses prix de quarante pour cent pour faciliter à messieurs les militaires et à mesdemoiselles les bonnes d'enfants la vue de M. Mélingue dans *Salvator Rosa*. Le Vaudeville, qui commence à peine à épuiser son succès de *la Famille Benoiton*, annonce pour un prochain jour les *Don Juan de Village*, la nouvelle œuvre dramatique de George Sand. Enfin le Théâtre des Variétés se dispose à reprendre, avec un luxe ultra-sardanapalesque, *le Royaume des femmes*. *L'Entr'acte* nous annonce que dans cette dernière pièce, le rôle destiné dans l'origine à Hittemans sera rempli par Mlle Silly. On m'assure aussi que, dans *Atrée et Thyeste*, M. Thierry s'occupe de remettre à la scène, celui que devait jouer Maubant a été distribué à Mme Plessy. — Mais il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit.

GEROME.

BULLETIN

Les préparatifs de la fête nationale du 15 août se poursuivent activement sur différents points désignés.

Voici quelles sont les dispositions adoptées pour la place de la Concorde et les Champs-Élysées, ce rendez-vous général de la foule dans les jours de réjouissances publiques.

D'une extrémité à l'autre de la grande avenue, jusqu'à l'Arc de Triomphe, chacun des candélabres qui bordent les deux côtés de cette avenue sera surmonté d'un bouquet étincelant de globes blancs et rouges. De plus, une guirlande de globes blancs et rouges alternés reliera deux par deux tous les candélabres.

Les appareils d'éclairage et les colonnes rostrales de la place de la Concorde répéteront ce brillant décor, qui a été appliqué l'année dernière pour la première fois avec un succès complet, et sans qu'il en résultât le moindre embarras sur la voie publique, ainsi affranchie des longues et difficiles manœuvres que nécessitait l'érection des pièces de charpente qui supportaient l'ensemble des anciennes illuminations à l'huile.

Un jardin accidenté, où la verdure et les fleurs seront semées à profusion, sera disposé sur le plateau central de la place. Un palais égyptien, dessinant ses colonnades autour de l'obélisque, formera le motif principal de la décoration. Il sera, à l'heure voulue, comme embrasé par le gaz. Sur ses quatre faces apparaîtra le chiffre impérial, se détachant d'une série de guirlandes, de soleils, de trophées, de lustres, de rampes, de globes de feu, etc.

Des lampes électriques d'une grande puissance, installées à la base des huit statues des principales villes de France qui s'élèvent au pourtour de la place, inonderont de leurs fantastiques lueurs les eaux des deux grandes fontaines.

D'autres appareils électriques, au nombre de dix, auront pour objectif l'Arc de Triomphe de la place de l'Étoile, dont la masse imposante, ainsi mise en relief, ne sera pas une des parties les moins curieuses du programme, dont l'exécution demeure confiée à MM. Lacarrière, sous la direction de M. Alphand, ingénieur en chef de la ville de Paris.

En somme, tant sur la place de la Concorde que dans la grande avenue des Champs-Élysées, les illuminations comportent près de 40,000 jets de gaz.

A ces 40,000 jets, à la lumière électrique largement distribuée, viendront se joindre les flammes de Bengale, qui, se succédant sans interruption dans les massifs des Champs-

Élysées, verseront des torrents de feu dans cette partie de la promenade.

Voici une mauvaise nouvelle pour les amateurs de grands vins. Le vignoble de Pomard vient d'être ravagé par la grêle; presque toute la récolte est perdue, et s'il reste du pomard en 1866, il sera en si petite quantité qu'il n'en faut pas parler.

Les conférences faites à l'Asile impérial des convalescents de Vincennes, sous le patronage de S. M. l'Impératrice, ont lieu avec un grand succès. Le *Moniteur* a reproduit la leçon faite sur la *Vie de Jaquard* par M. Baudrillart, membre de l'Institut, professeur au collège de France et à l'Association polytechnique. On ne saurait trouver un meilleur type de conférence populaire.

L'Association polytechnique a contribué pour une large part à cette œuvre si éminemment utile. Parmi les vingt-six professeurs dont le *Moniteur* a donné les noms, seize appartiennent à cette société, et, dans la commission d'organisation nommée par M. le ministre de l'intérieur, figurent quatre membres du bureau de l'Association polytechnique : le président, M. Perdonnet; deux des vice-présidents, MM. Martelet et Marguerin, et le secrétaire général, M. Menu de Saint-Mesmin.

TH. DE LANGEAC.

LA BOITE D'ARGENT

CONTE FANTASTIQUE

(Suite et fin[1])

La baronne répondit :

« Venez tout de suite me voir, chevalier, et m'expliquer le souvenir que je reçois de vous. J'ai peur de me tromper si je crois trop vite ce que mon cœur me dit. »

Une demi-heure après, M. d'Ilo était chez la baronne.

— C'est vous qui m'avez envoyé ces fleurs?

— Oui, baronne.

— Et pourquoi?

— Parce que j'ai idée que c'est vous qui les avez fait naître.

— Comment cela?

— Avec les paroles que vous m'avez dites hier, avec une larme que vous avez versée.

— Où ont donc poussé ces fleurs?

Le chevalier raconta tout ce qui s'était passé depuis deux jours.

La baronne poussa un cri de joie.

— C'est un conseil de la Providence, chevalier, dit-elle; vous voyez qu'il peut germer quelque chose dans le cœur le plus isolé, le plus aride, le plus enseveli. Ces fleurs écloses de cette façon sont l'emblème visible des joies dans lesquelles votre cœur peut fleurir encore. Allons, courage, chevalier, vous êtes jeune. Pour une douleur que vous avez eue, faut-il enterrer votre jeunesse? Il y a du bonheur dans la vie; reprenez votre cœur, croyez, aimez, vous serez heureux, c'est moi qui vous le dis, c'est moi qui m'en charge; le voulez-vous? Depuis hier vous êtes tout autre, dites-vous; c'est le besoin de pleurer, de rire, de souffrir et d'être joyeux comme tout le monde qui s'empare de vous; c'est le besoin enfin de vivre dans les conditions humaines que Dieu tôt ou tard nous punit d'avoir voulu éviter. Voyons, mon ami, croyez-moi : quel intérêt aurais-je à vous tromper? Que faut-il vous dire? Je vous aime! Est-ce assez? Reprenez votre cœur et vous verrez comme ce mot vous rendra heureux; car je suis jeune, car je suis belle, car je vous aime réellement.

Le chevalier était comme étourdi; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la baronne disposait déjà de la plus grande partie de sa volonté.

— Ce ne sont plus les fleurs seules qu'il faut cueillir, lui dit-elle; il faut que votre cœur rentre en vous. Allez, je vous attends ici en priant. Revenez me dire que vous m'aimez, et l'avenir nous appartiendra.

Les yeux dilatés, agité de mouvements nerveux, semblable à une machine, le chevalier quitta la maison de la baronne et se rendit chez lui. Arrivé dans son jardin, où il ordonna qu'on le laissât seul, il se mit à creuser la terre avec ses mains jusqu'à ce que ses ongles se heurtassent aux ciselures du coffret. Alors il le prit, l'emporta dans sa chambre, s'y enferma, et le considéra longtemps sans oser l'ouvrir. Enfin il en fit sauter le couvercle, et s'ouvrant lui-même la poitrine de ses deux mains fiévreuses, il y plongea son cœur en s'écriant :

— Rentre donc dans mon sein, puisqu'elle le veut!

La secousse fut étrange, et le jeune homme n'eut que le temps de comprimer sa poitrine dans ses mains pour empêcher son cœur de bondir hors de lui : mais un instant après il lui sembla que tout changeait d'aspect. Il se mit à rire d'un rire nerveux, et ses yeux s'emplirent de larmes abondantes qui roulaient autour de lui comme l'eau d'une source. Il crut qu'il allait mourir. Il n'eut que le temps d'ouvrir sa porte et d'appeler son domestique, qui accourut aussitôt.

— Qu'arrive-t-il à monsieur le chevalier? demanda cet homme en voyant l'état où était son maître.

— Rien, mon ami, sinon que je suis bien heureux! Tu m'es dévoué, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Tu m'aimes?

— Monsieur le chevalier le sait bien.

— C'est que, vois-tu, maintenant, fit M. d'Ilo respirant à peine, j'ai besoin d'être aimé! car moi, j'aime tout le monde!

Et prenant son domestique dans ses bras, il l'embrassa de toutes ses forces.

— Que c'est bon d'embrasser quelqu'un! s'écria-t-il.

— Mais, monsieur, vous avez perdu la tête!

— Eh non! j'ai retrouvé mon cœur.

Et là-dessus, le chevalier quitta sa chambre et se mit à courir comme un collégien échappé dans le chemin qui menait chez la baronne.

Son domestique, ne comprenant rien à ce qui se passait et craignant qu'il ne lui arrivât un malheur, se mit à sa poursuite; mais, si bien qu'il courût, son maître courait mieux que lui.

Arrivé à cent pas de la maison de Mme d'Ange, notre héros trouva un rassemblement de commères en émoi qui obstruaient la rue. Au milieu du rassemblement, une voiture était arrêtée, et deux voix dominaient le bruit général.

— C'est votre faute! vous êtes un gueux! disait une voix de vieille femme éplorée.

— Il fallait le garder chez vous, répondait la voix du cocher.

— Qu'est-ce que c'est? demanda le chevalier avec intérêt.

— C'est ce butor-là qui a écrasé la patte à mon chien, répondit la vieille femme.

Et en même temps elle montrait à M. d'Ilo son chien qu'elle tenait dans ses bras, hurlant, malgré les caresses qu'elle lui faisait. La patte de l'animal pendait toute ensanglantée.

A cette vue, le chevalier pâlit, poussa un grand cri et tomba à la renverse. Il était évanoui.

Son domestique arriva pour le recevoir au moment où il tombait et le fit transporter chez lui sans qu'il eût repris connaissance.

Il envoya chercher le médecin, qui, ayant examiné le malade, hocha significativement la tête.

A peine le chevalier eut-il rouvert les yeux qu'il ordonna qu'on allât chercher la baronne. Le médecin avait entendu cet ordre.

— Que vous est-il arrivé? demanda-t-il au malade.

M. d'Ilo lui raconta qu'ayant vu un chien blessé, il s'était trouvé mal.

— Pas autre chose? demanda le médecin.

— Non.

— D'où souffrez-vous?

— Du cœur.

— Vous êtes très-sensible sans doute?

— Il paraît. Est-ce que je suis dangereusement malade?

— Non. Quelle est cette personne que vous attendez?

— Une femme.

— Que vous aimez?

— Oh! oui, docteur.

— Bien. Reposez-vous un peu jusqu'à ce qu'elle arrive.

Le médecin quitta la chambre et se mit à attendre dans la salle où la baronne devait passer. Elle parut bientôt toute pâle et tout agitée.

— Que se passe-t-il? demanda-t-elle.

— Vous aimez le chevalier, madame? lui dit le docteur.

— Oui, monsieur.

— Vous le connaissez depuis longtemps?

— Pourquoi ces questions?

— C'est qu'il a dû y avoir dans la vie du chevalier quelque chose d'extraordinaire. La vue d'un chien blessé, si sensible qu'on soit, ne cause pas ordinairement une maladie comme celle dont il est atteint.

— Il est donc bien malade?

— Répondez-moi, madame. Savez-vous quelque particularité de la vie de M. d'Ilo?

— Oui, monsieur.

Et la baronne raconta en quelques mots l'histoire du chevalier.

— Eh bien! madame... fit le docteur d'une voix grave, je ne puis pas vous laisser entrer chez le chevalier.

— Pourquoi? grand Dieu!

— Parce que ce M. Valentin lui a rendu son cœur, c'est vrai, mais il le lui a rendu dans l'état d'un cœur qui a trop souffert. Le chevalier a un anévrisme, et la première émotion qu'il aura maintenant le tuera sur le coup.

— Mon Dieu! je suis maudite! s'écria la baronne.

En ce moment on entendit la voix affaiblie du chevalier, qui disait :

— Vous êtes là, je vous ai entendue, baronne! Venez, je vous en supplie!

Il n'y a pas de forces humaines qui puissent retenir une femme qui s'entend appeler ainsi par l'homme aimé.

Elle ouvrit la porte et courut au lit du malade.

Le chevalier étendit les bras vers elle en s'écriant :

— Que vous êtes bonne!

Puis sa figure s'éclaira d'un sourire céleste, et il retomba la tête sur l'oreiller avec un soupir d'ineffable joie en murmurant :

— Pauvre petit chien!

— Que vous avais-je dit, madame? fit le docteur en posant la main de la baronne sur le cœur du chevalier.

En effet, ce cœur étrange avait cessé de battre, et l'on eût dit cependant que le chevalier n'était qu'endormi, tant sa figure était calme, tant elle rayonnait de bonheur et de sérénité!

Maintenant la baronne est une vieille femme aux cheveux blancs, quelque peu paralytique, mais gracieuse encore, et qui, en montrant dans une boîte d'argent quelques fleurs séchées, raconte à qui veut l'entendre l'histoire que vous venez de lire. Il est vrai qu'on la dit un peu folle, cette pauvre baronne. Cette folie date, dit-on, de sa jeunesse et d'une grande peine de cœur. Comme complément à cette histoire qu'elle raconte avec la plus grande lucidité, elle ajouta ces mots :

— Ainsi sera-t-il de tous ceux qui voudront intervertir l'ordre de la nature et changer les volontés de Dieu. Si Dieu avait pensé que les hommes dussent avoir deux cœurs ou n'en point avoir du tout, il l'aurait aussi bien fait que d'en donner un à chaque homme. Ce que Dieu fait est bien fait.

Ce qui ne me paraît pas trop fou pour une folle.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

1. Voir les numéros 556 à 561.

LA PIAZZA DEI SIGNORI

A VICENCE.

Notre correspondant d'Italie nous montre, dans un intéressant croquis, un détachement de cavalerie italienne stationnant sur la *Piazza dei Signori*, à Vicence. Nous ne laisserons pas échapper cette occasion de dire quelques mots de cette place célèbre qui passe à juste titre pour une des principales curiosités de Vicence.

Elle est décorée de deux colonnes, emblèmes de la domi-

nation vénitienne, et d'un clocher (*torre dell' Orologio*) dont la hauteur est de 92 mètres. Mais ce qui attire avant tout l'attention, c'est la vaste *Basilica* ou palais *della Ragione*, dont la restauration ou plutôt le renouvellement est resté un des premiers titres de gloire de Palladio.

Déjà réparée au XVe siècle, la *Basilica* menaçait ruine. On songea à la consolider, en conservant la grande nef intérieure. Jules Romain fournit un projet; celui de Palladio obtint la préférence. Il appliqua au support de cette antique construction une ordonnance de portiques si bien en rapport avec elle, qu'on a peine à soupçonner que ce soit là un édifice dû à des temps et à des styles si divers. La beauté des matériaux répondit à la noble simplicité de l'ensemble.

La *Basilica*, qui sert aujourd'hui d'hôtel de ville, possède quelques beaux tableaux des maîtres vénitiens.

On remarque en outre, sur la *Piazza dei Signori*, le *Palazzo prefettizio*, palais de la commune. Cet édifice, d'ordonnance corinthienne, a été aussi exécuté sur les dessins de Palladio. On voit que l'illustre architecte s'est plu à orner son berceau.

R. BRYON.

COURRIER DU PALAIS

Un greffier de la Cour impériale et du Caveau. — Au diable les vacances! — Les élections et les démissionnaires. — Le martyrologe des enfants. — La traite des blancs. — Une clef de harpe considérée comme instrument de torture. Une nièce à la Seine. — Un nom fatal — Condamnation à mort de Collignon Un opéra en panne. — Les oranges trop lyriques. — *E finita la musica!*

Vacances!... Comme ce mot est agréable à l'œil et comme il retentit joyeusement aux oreilles, que ces oreilles soient jeunes ou vieilles! car le Palais a ceci de particulièrement réjouissant qu'on reste toujours jeune et toujours écolier pour ce qui est des vacances.

On a beau monter de l'adolescence à la maturité et descendre de la maturité à la décrépitude, les vacances sont toujours là comme une halte, une station, une oasis. Paillet les appelait un heureux armistice, et il s'en donnait à cœur joie avec les amis qu'il attirait à son gracieux domaine de Belleau.

Je ne connais jusqu'ici qu'un seul des nôtres qui se soit permis d'anathematiser les vacances, et en vers encore, ce qui est une aggravation. Celui-là est un greffier, et un greffier de la Cour, s'il vous plaît; ce qui ne l'empêche pas de cumuler ses fonctions avec celles de membre du Caveau. Que cela ne vous étonne pas, nous avons un avoué qui est son confrère autour du verre de Panard. Et il ne tiendrait qu'à M. Fournier et à M. Protat de mettre, l'un une assignation et l'autre un arrêt en couplets sur l'air de *Turlurette* ou de : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

Toujours est-il que M. Charles Fournier lui-même a osé faire une chanson dont le refrain se termine par ce blasphème : *Au diable les vacances!*

Est-il de bonne foi, notre aimable greffier? On le dirait vraiment, tant il met de verve dans le jet et de naturel dans la pensée.

Comme il joue le bon apôtre, le traître! Il commence par une explosion de joie :

Voici donc le premier septembre!
Après un labeur de dix mois,
Je prétends bien jusqu'en novembre
Ne faire œuvre de mes dix doigts.

A la bonne heure! Très-bien, jusque-là nous sommes tous de son avis; mais voilà qu'il en change aussitôt, et nous ne pouvons pas tourner casaque aussi vite que le poëte.



OCCUPATION DE LA VENETIE. — DÉTACHEMENT DE CAVALERIE ITALIENNE STATIONNANT SUR LA PIAZZA DEI SIGNORI, A VICENCE; dessin de M. Lix, d'après le croquis d'un de nos correspondants en Italie. — Voir page 507.



OCCUPATION DE LA VENETIE.— ARRIVÉE DES PREMIÈRES TROUPES ITALIENNES A PADOUE; dessin de M. Lix, d'après le croquis d'un de nos correspondants en Italie. — Voir page 510.

Il affirme, en effet, qu'il ne s'est pas plutôt croisé les bras et décroisé les jambes pendant huit jours, qu'il a été las de ce régime et qu'il a soupiré après ses dossiers gris et son fauteuil noir.

Faut-il que dans mes doléances
Je regrette bonnet carré,
Robe noire et papier timbré?
Au diable les vacances! (*bis.*)

C'est bien certainement Horace qui n'eût pas parlé ainsi, et nous citons Horace parce qu'il fut greffier aussi, ce qui fait dire à M Fournier :

Horace, qui fut mon confrère,
A quelque mille ans près, s'entend.

Horace n'aurait pas chanté ce *bis : Au diable les vacances!* il aimait trop sa terre d'*Ustica*, près de Tibur. Et aujourd'hui, n'en déplaise à Fournier et à son piquant recueil de chansons, il n'est pas une seule robe noire au Palais, même parmi celles qui n'ont pas de terre à Tibur ni ailleurs, qui voudrait chanter en chœur son damnable refrain. Et j'ajoute que Fournier lui-même, tout greffier et tout poëte philosophe qu'il soit, pousserait de beaux cris si, le prenant au mot, on vous le clouait à son fauteuil curule pendant les vacances d'autrui

Il aurait beau faire des vers et des mots, il n'y tiendrait pas, car c'est un travailleur, lui; il ne ressemble pas à cet avocat sans causes auquel il disait :

— Vous ne devez pas vous apercevoir des vacances.

— Pourquoi donc?

— Parce que vous les prenez toute l'année.

A lui aussi est attribuée cette réponse à un jeune avocat qui censurait un arrêt :

— Jeune homme, vous oubliez la maxime :

La critique est aisée et *l'arrêt* difficile.

Avant les vacances ont lieu les élections pour le conseil de l'ordre. Cette année, elles ont été plus débattues que de coutume. Cela tient à ce que quatre membres du conseil avaient donné leur démission et qu'il fallait forcément trouver quatre noms nouveaux à la place de MM. Crémieux, Sénard, Leblond et Colmet-d'Aage. Or, le barreau, il faut oser le lui dire, a horreur de la nouveauté : la tradition règne et gouverne, et le grand électeur, c'est toujours l'ancienne liste. Cela est si vrai que les quatre démissionnaires, malgré leur volonté formellement publiée, ont obtenu chacun une moyenne de 65 voix sur 347 votants. Et de compte fait, voilà plus d'un cinquième des suffrages exprimés qui n'ont écouté ni le frein ni la voix et ont persisté dans l'incurable routine de l'ancienne liste.

Comme le comique se mêle même aux choses les plus graves, il est des candidats qui réunissent le total d'une voix, et quand on lit le bulletin qui exprime ce suffrage isolé, ils manifestent un étonnement qui n'est partagé par personne.

En dehors des vacances et des préoccupations électorales, la semaine a été marquée par de tristes affaires qui pourraient faire suite au martyrologe des enfants.

La presse a souvent tonné en faveur de ces intéressantes victimes qui ont pour elles ces deux privilèges qui devraient être toujours sacrés : l'innocence et la faiblesse. Mais combien de scélérats s'en font au contraire des garanties d'impunité! Par la difficulté qu'éprouve la justice à découvrir de els forfaits, on est effrayé en songeant combien lui échappent

Écoutez plutôt. Un jeune étudiant italien dîne dans un restaurant; au dessert, un enfant vient jouer du violon dans la cour de l'hôtel et puis le virtuose de la rue passe sa petite sébile pour que

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



Ce farceur de Neptune voyant arriver, pour la troisième fois, câble transatlantique dans ses États.



Plusieurs dentistes, munis de costumes de plongeurs, descendent au fond de la mer, limer les dents des requins et les mettre dans l'impossibilité de couper le câble transatlantique.



— Tu ne veux plus coudre mes boutons?
— Quelle horreur! Toucher une aiguille après tout le sang qu'elles font verser!



Si Marc-Antoine avait pu s'en douter, quel beau fusil il se serait payé avec l'aiguille de Cléopâtre!



— Le maître armurier de chez nous ne veut pas entendre parler du fusil à aiguille, à cause qu'il est mal avec le maître tailleur, que ça rentrerait dans sa compétence.



— C'est drôle! on parle de ces aiguilles qui font tant de ravages sur le théâtre de la guerre, et je n'y vois que des épingles.



Grâce aux fusils à aiguille, les généraux pourront un jour remplacer les armées par des machines à coudre.



CAMP DE CHALONS.
— C'est comme ça que tu trempes not' soupe?
— Pas besoin de m'en occuper! De ce temps-là, elle se trempe toute seule.



L'intérêt de l'*Affaire Clemenceau* amenant un armistice, rien que pour se livrer à cette attrayante lecture.



Conclusion dans l'*Affaire Clemenceau*, le public ayant rendu son verdict.



La pieuvre furieuse contre M. Alexandre Dumas fils, qui a trouvé moyen d'écrire un roman intéressant en se passant d'elle.



— Ne faites pas attention! Je suis musicien; j'ai voulu voir si la sonnette d'alarme était au nouveau diapason.

[illegible] généreuses [illegible] plus ou moins charmées. En tendant cette sébile, l'enfant, appelé Damasco, laisse à nu des cicatrices et des blessures qui deviennent aussitôt une accusation parlante pour un étudiant en médecine. Vitali, c'est le nom de ce jeune homme de cœur, interroge l'enfant et apprend que son patron exige de lui une recette journalière de trois à cinq francs, et lorsque le tribut quotidien n'atteint pas le minimum, Pelletieri, qui se livre à cette traite des blancs, fait subir à cet enfant mauvais traitements et tortures : ainsi on l'attache quatre jours et quatre nuits aux montants d'un lit avec des cordes de harpe, et pour que le lien soit plus serré, on passe une clef de harpe entre les cordes et cette tension devient d'autant plus forte que la clef est retournée plus souvent dans cette sorte d'estrapade.

D'autres fois on l'enserre dans un panier, les mains attachées derrière le dos et le visage ployé sur ses genoux.

Vitali intervenant comme la Providence, vous croyez la pauvre victime sauvée.

En effet, Vitali se rend à la Préfecture de police et fait arrêter Pelletieri. On procède à l'instruction. L'enfant est confronté avec le patron; il a peur, revient sur sa déposition, si bien qu'on rend la victime au bourreau. Cette fois, le patron, furieux, enferme le pauvre petit dans une chambre, et comme on l'y laissait mourir de faim, Damasco s'évade par la fenêtre. On l'arrête comme vagabond, et M. Cerutti, le consul général d'Italie, le recueille et le fait rapatrier, si bien que l'enfant doit être aujourd'hui à Lauenza, province de Basilicate; car c'est de là que nous vient presque toute cette musique mendiante et souffrante de l'Italie.

Le consul, pour achever son œuvre de protection et de bienfaisance, s'est adressé à la justice française. « Je tiens essentiellement, écrit-il, pour la protection des nationaux qui me sont confiés, que de pareils faits ne restent pas impunis. »

Sans doute, et la justice est bien du même avis que le consul; mais comment s'y prendre? L'enfant est près de Naples et le patron en Angleterre ou en Amérique. La septième chambre se trouve fort dépourvue quand l'heure de la sentence est venue. Elle n'a sous la main que l'oncle de Damasco, le nommé Fagariello, complice de Pelletieri. Mais comme cette complicité n'est pas démontrée, Fagariello est rendu à sa harpe et à sa liberté; Pelletieri seul est condamné par défaut à quatre mois de prison.

Dans cette affaire l'enfant est vivant, et voilà pourquoi nous sommes en police correctionnelle; mais, dans une autre, l'enfant est mort, et cela nous conduit à la cour d'assises. Elle est morte d'une bien misérable façon, la pauvre jeune fille.

Son père était veuf et l'aimait beaucoup, mais l'aimait en père. Il trouva que cette tendresse trop masculine ne pouvait suffire à une jeune fille de huit ans. Il se remaria pour donner une seconde mère à son enfant, comme si une mère pouvait être remplacée. Celina Pouillot fut le souffre-douleurs du ménage. Son père la protégeait contre une marâtre qui l'accablait de coups; de là des querelles en permanence. Le frère de la marâtre, l'oncle, par conséquent, de Celina, se nommait Collignon, nom fatal et prédestiné qui, dans les moments de fureur de l'oncle, lui faisait dire : « Je m'appelle Collignon; je monterai peut-être sur l'échafaud comme l'autre, mais je vengerai ma sœur. »

Et en effet, un soir, à dix heures, le 21 avril, il emmène la pauvre enfant en lui donnant un gâteau de deux sous; il l'attire sur un pont et la jette dans la Seine.

— Mais enfin, près du pont, sur le parapet, dit M. le président des assises dans l'interrogatoire subi par l'accusé, la jeune fille a dû vous supplier, vous adresser une suprême prière?

Collignon ne répond rien, et c'est avec la même impassibilité qu'il s'entend condamner à mort.

Pour ne pas rester sous cette impression sinistre, que ne parlons-nous d'une discussion lyrico-légale?

M. Litolff, compositeur, a écrit la partition d'un drame lyrique intitulé : *Nahel*. L'œuvre fut acceptée par M. Carvalho, directeur du Théâtre-Lyrique, lequel s'engagea à représenter la pièce entre le 1er mai et le 1er septembre 1865. En cas d'inexécution, un dédit de 12.000 francs était stipulé au profit du compositeur, qui rentrait en possession de son opéra.

Or, en vertu de cette clause, M. Litolff demande aujourd'hui et sa partition et 6,000 francs. Le directeur objecte que des modifications ont été apportées aux conditions premières et que les librettistes se sont engagés à faire des changements dans le poëme. Or, le directeur se déclare tout prêt à représenter l'ouvrage dès que MM. Plouvier et Favre auront fait la besogne promise.

Le tribunal de commerce juge dans ce sens.

Il dépend donc des paroliers qu'on joue *Nahel* à la Noël. Mais si le compositeur n'obtient cette collaboration, il ne sera joué qu'aux époques fixées pour le retour de Marlborough, c'est-à-dire à Pâques ou à la Trinité, et encore on sait que toujours la Trinité se passe.

Je ne vois qu'un moyen pour M. Litolff d'éviter cet inconvénient à l'avenir, c'est de faire, comme Mermet, ses paroles et sa musique lui-même.

A propos de musique, des commissionnaires en orangerie, parfaitement d'accord avec un sous-chef de la gare de Bercy, exécutaient de fausses mesures ou plutôt de faux poids sur la marchandise expédiée de Nice. Ils appellent cela *faire de la musique*, mais cette musique écorchait les oreilles et creusait la bourse du chemin de fer de Lyon, lequel s'en étant aperçu a fait condamner, malgré les excellentes plaidoiries de Mes Lachaud et Carraby, Badet, sous-chef de gare, Goulon et Chaudonet, commissionnaires en fruits, à trois mois de prison, 300 francs d'amende, sans préjudice de 3.821 francs 25 centimes de dommages-intérêts envers la compagnie du chemin de fer de Lyon.

Voilà des fruits bien cuisants et des oranges bien amères, sans compter que *è finita la musica !*

MAÎTRE GUÉRIN.

PADOUE

La vieille cité de Padoue, dont le nom se rattache aux traditions mythologiques et dont Virgile attribue la fondation à Anténor, après la prise de Troie :

Hic tamen ille urbem Patavi, sedesque locavit.

Padoue, la sujette de Venise, où Victor Hugo a placé la sombre figure d'Angelo le tyran, est devenue depuis quelques jours une ville italienne. Le drapeau tricolore flotte sur ses édifices, et le roi Victor-Emmanuel vient d'y faire son entrée solennelle.

Ce n'est pas le moment de faire de Padoue une sèche description topographique. Il est plus de circonstance, croyons-nous, de jeter un coup d'œil rapide sur le passé et d'esquisser les étranges vicissitudes qu'elle a subies avant d'arriver à cette dernière transformation.

Les historiens nous apprennent que l'an 705 de Rome, elle fut inscrite dans la tribu fabienne. Saccagée par Alaric et par Attila, elle tomba sous la domination de Charlemagne. En 900, elle fut ravagée par les Hongrois. Un demi-siècle après, elle s'assujettit à la puissance d'Othon, empereur d'Allemagne. Au milieu du XIIe siècle, elle se donna un gouvernement indépendant et se confédéra avec d'autres villes contre les empereurs d'Allemagne.

En 1237, Padoue fut obligée de se soumettre au gouverneur impérial Ezzelino, qui exerça la tyrannie la plus cruelle. Après sa chute, Padoue s'empara de Vicence, de Feltre et de Bellune, et accepta la soumission de Trente. Mais, épuisée par ces guerres et déchirée par les factions intérieures, elle tomba sous le pouvoir de Cane della Scala, tyran de Vérone, puis sous celui de Carrara. Enfin, au commencement du XVe siècle, Venise s'en empara par trahison. Padoue, liée au sort de la Sérénissime République, fut transmise avec elle à l'Autriche, par le traité de Campo-Formio. Les événements qui suivent appartiennent à l'histoire contemporaine.

N'oublions pas de rappeler que Padoue a donné le jour à Tite-Live et au peintre Mantegna.

X. DACHÈRES.

HORACE VERNET

(Suite[1].)

Tout peut se dire; toutes les opinions sincères ont le droit de sortir et de s'exprimer; il y a, certes, lieu pour des critiques doctes et fins de disserter longuement et de faire mainte distinction à propos d'Horace Vernet; mais le ton de Gustave Planche parlant d'un homme de ce talent et de cette renommée, d'un homme de ce passé et de cet avenir, qui était à la veille de se développer de plus en plus, et qui allait nous traduire aux yeux notre guerre d'Afrique, nous montrer notre jeune armée en action, à l'œuvre, dans sa physionomie toute moderne et expressive, ce ton est d'une insolence et d'une fatuité vraiment ineffables :

« A ne peser que les cendres de sa gloire, s'écrie-t-il, nous les trouvons légères, et nous les jetons au vent!... Reconnaissons-le de bonne foi, ajoutait-il d'un air de renoncement vraiment comique et avec plus de pesanteur encore que de malice, reconnaissons-le sans honte et sans confusion, sa peinture n'est que médiocre et ne possède guère que des qualités négatives. » Puis, évoquant, selon son habitude, les plus grandes œuvres de la peinture, les toiles les plus diverses consacrées par l'admiration, l'oracle tout bouffi déclarait ne trouver que là sa haute satisfaction et sa joie. Fi de ceux qui ne cherchent dans la peinture que leur plaisir! ce sont des sensuels qui ne l'ont jamais aimée.

Gustave Planche (et il s'en vante) était d'un autre ordre. Ceux qui ont vu et connu le personnage savent s'il est bien vrai qu'il fût amant de l'idéal à ce point, et si c'était en effet à l'étude austère et à la sobre contemplation des chefs-d'œuvre qu'il employait ses heures solitaires! Je ne hais rien tant que ceux qui font semblant de savoir ce qu'ils ne savent pas, de sentir ce qu'ils sentent peu, et qui en imposent.

Combien j'aime, au contraire, ces esprits aimables et sensés, qui, ayant pratiqué un art par eux-mêmes et en sachant les difficultés et tous les périls, sont modestes et mesurés quand ils entreprennent de juger, dans un art voisin et différent, leurs confrères, leurs supérieurs ou leurs semblables! Alfred de Musset, par exemple, un des talents aussi que cet intègre Gustave Planche n'a jamais pu se décider à louer et à reconnaître, Alfred de Musset a écrit, sur le Salon de 1836, des pages très-fines et bonnes encore à relire; il y rend aux toiles d'Horace une justice gracieuse qui est une revanche des insultes de tout à l'heure. Alfred de Musset part de ce principe qu'une œuvre d'art doit autant que possible réunir deux conditions : plaire à la foule et satisfaire les connaisseurs. Une des conditions sans l'autre laisse quelque chose à désirer. Appliquant son examen à quatre batailles exposées par Horace Vernet à ce Salon, *Iéna, Friedland, Wagram* et *Fontenoy*, il concluait en ces termes :

« Certes, il n'y a pas là la conscience d'un Holbein, la « couleur d'un Titien, la grâce d'un Vinci; ce n'est ni flamand, ni italien, ni espagnol, mais, à coup sûr, c'est fran« çais. Ce n'est pas de la poésie, si vous voulez; mais c'est « de la prose facile, rapide, presque de l'action, comme dit « Michelet. En vérité, quand on y pense, la critique est « bien difficile : chercher partout ce qui n'y est pas, au lieu « de voir ce qui doit y être! Quant à moi, je critiquerai « M. Vernet lorsque je ne trouverai plus dans ses œuvres « les qualités qui le distinguent, et que je ne comprends pas « qu'on puisse lui disputer; mais tant que je verrai cette « verve, cette adresse et cette vigueur, je ne chercherai pas « les ombres de ces précieux rayons de lumière. »

Touches heureuses de critique, qui sentent le poëte, qui consolent et vengent du pédant![1]

Horace Vernet ne souffrait pas de ces injustices autant qu'on pouvait le croire; Delaroche, si indignement traité par le même Aristarque, saignait et s'en irritait : Horace était un meilleur soldat au feu, et il allait son train toujours. Il lisait peu et il peignait sans relâche. On peut croire toutefois que ces excès de la critique, à partir d'un certain moment, contribuèrent peut-être à le tenir plus en garde et en méfiance qu'il ne l'aurait été sans cela contre les tentatives coloristes modernes. Il mit une sorte d'amour-propre à ne rien céder. Sa couleur était vraie, et telle qu'elle se voyait

1. Voir les numéros 558 à 561.

1. Rien ne venge mieux du pédant que l'artiste, le véritable artiste. En voici un encore, l'aimable Félix Mendelssohn, « le puissant et doux maître du piano » (comme l'appelait Gœthe), qui voyageant en Italie, et rencontrant à Rome Horace Vernet, directeur à la Villa Médicis, va nous donner l'impression la plus fidèle et la mieux sentie de cette nature heureuse et de cette mouvante existence

« (Rome, 17 janvier 1831). Il faut, chère mère, que je te raconte une grande, très-grande joie que j'ai eue dernièrement, car tu la partageras. Avant-hier j'allais pour la première fois, en petit comité, chez Horace Vernet, et il fallut m'y faire entendre. Il m'avait dit d'avance que *Don Juan* était sa seule musique, sa vraie musique de prédilection, notamment l'air du duel, et celui du commandeur, à la fin. Cette confidence m'avait plu beaucoup, et elle m'avait donné la mesure de son âme

« Or, il arriva qu'en voulant préluder au concerto de Weber, je me laissai entraîner, sans m'en apercevoir, à la fantaisie; tout à coup je songeai que je ferais plaisir à Vernet en prenant ces deux thèmes, et je me mis à les travailler pendant un moment avec fougue Il en fut ravi comme j'ai rarement vu quelqu'un l'être de ma musique, et notre connaissance se trouva aussitôt plus intime. Quelques instants après, il s'approcha tout à coup de moi, et me dit à l'oreille : « Il faut que nous fassions un échange, moi aussi je sais improviser. »

« Comme j'étais naturellement très-curieux de savoir ce qu'il entendait par là, il me répondit : « C'est mon secret. »

« Mais c'est un véritable enfant, et il ne sut pas garder son secret un quart d'heure. Il revint donc à moi, me fit passer dans une pièce voisine, et me demanda si j'avais du temps à perdre. « J'ai là, ajouta-t-il, une « toile toute tendue et toute prête à servir; j'y veux peindre votre por« trait que vous conserverez en souvenir de cette journée. Vous la roulerez « et l'enverrez à vos parents, ou bien vous l'emporterez avec vous, comme « vous voudrez. Il faut, à la vérité, que je me recueille avant mon impro« visation, mais je la ferai. » Je consentis de très-grand cœur, et je ne puis vous dire combien je fus heureux en voyant que mon jeu lui avait fait réellement tant de plaisir. Cette soirée a été d'ailleurs délicieuse de tout [illegible] »

Et dans une autre lettre du 31 mars 1831 : « Tu veux que je te donne des nouvelles d'Horace Vernet; c'est assurément là un thème plus gai que Mickiewicz. Je crois pouvoir dire de Vernet que j'ai appris quelque chose de lui, et que tout le monde peut-être a quelque chose à en apprendre Il produit avec une facilité et une aisance inouïes. Dès qu'il voit un sujet qui lui dit quelque chose, il s'en empare, et nous sommes encore à examiner si ce qu'il traite est réellement beau, digne d'éloge ou de blâme, qu'il a déjà fini et est depuis longtemps occupé à quelque œuvre nouvelle; c'est un homme qui vous déroute complétement dans toutes vos règles de jugement esthétique.

« Lors même que l'on sent que cette fécondité n'est pas chose qui s'apprenne, le principe n'en est pas moins admirable, et rien ne peut remplacer la gaieté, l'éternelle ardeur au travail, qui en résultent. Dans des allées d'arbres toujours verts qui, en ce temps de floraison, répandent des parfums par trop doux, en plein fourré du jardin de la Villa Médicis, se trouve une petite maison qui se révèle toujours de loin par un bruit quelconque : on y crie, on s'y chamaille, on y sonne de la trompette, ou bien les chiens y aboient. C'est l'atelier. Il y règne le plus beau désordre : on y voit pêle-mêle des fusils, un cor de chasse, un singe, des palettes, deux ou trois lièvres tués à la chasse et quelques lapins morts; partout sont accrochés aux murs des tableaux achevés ou à moitié faits *L'Inauguration de la cocarde nationale* (tableau bizarre qui ne me plaît pas du tout), les portraits commencés de Thorwaldsen, Eynard, Latour-Maubourg, quelques chevaux, l'esquisse de la *Judith* avec des études qui s'y rapportent, le portrait du Saint-Père, quelques têtes de nègres, des *Pifferari*, des soldats du pape, votre très-humble serviteur, *Caïn et Abel*, enfin *l'Atelier* lui-même, sont suspendus dans l'atelier.

« Dernièrement, Vernet avait à faire une masse de portraits de commande et par conséquent tout son temps était pris; mais en passant dans la ville, il aperçoit un de ces paysans de la *Campagna*, qui, armés par le gouvernement, font depuis quelques jours des patrouilles à cheval dans les rues de Rome. Son costume bizarre lui plaît, et, dès le lendemain, il commence un tableau représentant un de ces soldats improvisés, arrêté par le mauvais temps dans la campagne, et saisissant son fusil pour le décharger sur quelqu'un; on aperçoit dans le lointain un petit corps de troupes et la plaine déserte. Les petits détails des armes, dans lesquels on sent encore le paysan, le mauvais cheval avec son harnachement mal tenu, et le flegme italien de ce drôle barbu, en font un charmant petit tableau

« Lorsqu'on voit d'ailleurs avec quel entrain il y travaille, comme il se promène sur la toile, ajoutant tantôt un petit ruisseau, tantôt deux ou trois soldats, ici un pommeau à la selle, là une doublure verte à la capote du paysan-soldat, on est vraiment tenté de lui porter envie. Aussi tout le monde vient-il le voir travailler; à ma première séance, il vint au moins vingt personnes l'une après l'autre. La comtesse E... lui avait demandé de pouvoir assister à l'ébauche de son portrait, lorsqu'elle le vit tomber sur la besogne comme un affamé sur du pain, elle resta toute stupéfaite. Les autres membres de la famille, comme je vous l'ai déjà dit, ne sont pas mal non plus, en entendant le vieux Carle parler de son père Joseph, on éprouve du respect pour ces gens-là, et je prétends, moi, qu'ils sont nobles. »

Et c'est ainsi qu'une vive nature d'artiste sympathise avec ses semblables, les reconnaît à travers les diversités de genre et de langue, les salue, les aime, les fait revivre .. et l'on est à cent lieues du cuistre, de l'être immonde, arrogant et dur.

naturellement aux objets représentés; il savait ce qu'il faisait, il faisait ce qu'il avait sous les yeux : que lui demandait-on de plus? Fin et malin, il mettait une sorte d'ironie à l'égard de rivaux. « Moi, que voulez-vous? je ne sais faire que ça! Je ne sais pas inventer, je vois. »

Je n'éluderai pas la question d'art qui se pose, et je la soumettrai du moins dans ses vrais termes à ceux qui voudront l'examiner. Je sais qu'elle a déjà été traitée, et par des plumes exercées et compétentes; je n'aurais, si je voulais, qu'à rechercher et à rappeler ce qu'ont écrit, ici ou là, les Théophile Gautier, les Paul Mantz, les Saint-Victor. Mais qu'ils me permettent de recommencer comme si rien n'était, en ignorant qui veut s'instruire, et de faire mon apprentissage après eux.

L'art est une convention, l'art de la peinture particulièrement. Horace Vernet aimait que ce fût une convention le moins possible, que le convenu ne s'y aperçût qu'au moindre degré. Il puisait son principe en lui, dans son organisation même. Doué de sens exquis, d'une mémoire visuelle, d'organes et d'instruments d'imitation fins, rapides et sûrs, plus prompt à faire qu'à dire, il eut de l'art toute la première vue qu'on peut désirer; mais s'il y a dans l'art autre chose que l'immédiat, s'il y a une seconde vue plus idéale, celle-là il ne l'eut point.

Analysez ses tableaux! c'est prosaïque, dites-vous. Qu'entendez-vous par là? J'examine : tout est lié, motivé, sensé, possible, intelligible; tout ressemble à ce qu'on a vu ou à ce qu'on peut se figurer, et les peintres sincères vous diront tout ce qu'il y a, sous cette ressemblance vive, de hardiesses de première venue, de difficultés abordées de front, enlevées à la pointe du pinceau et tournées en effets heureux et en triomphes.

Cependant il ne cherche son effet ni dans la *ligne* proprement dite, ni dans la *couleur*. Ici, je force ceux qui s'y entendent à s'expliquer, et ils me disent :

« Non, il ne cherche son effet, ni dans le *dessin*, ni dans la *couleur* : en tout il est immédiat, il est fidèle et vrai, et il s'en contente. A-t-il à faire, par exemple, un pantalon rouge? Il mettra juste le pli, la couleur qu'il voit. Regardez, au contraire, dans ce beau portrait de Napoléon III par Flandrin, comment le peintre s'y est pris avec le pantalon rouge de l'auguste modèle! Évidemment il a cherché le dessin, le mieux, un certain arrangement, la tournure idéale; il a cherché à ennoblir la forme [1]. Horace n'y mettait pas tant de façon; il voyait avec son œil de peintre et rendait à l'instant son effet. Il prenait le pantalon tel que le portait le modèle, et le jetait sur toile : c'est la chose purement et simplement, c'est le ton même. Envoyez l'échantillon au tailleur, et il vous retrouvera l'étoffe.

« Ainsi encore, dans le tableau de *la Liberté*, d'Eugène Delacroix, voyez la blouse du gamin : le peintre n'a pas cherché à reproduire la couleur exacte de la blouse; il a cherché un ton harmonieux qui fît le meilleur effet dans le tableau tel qu'il le concevait. Horace Vernet, lui, ne cherche pas de ces combinaisons, de ces traductions de ton; il ne se transfigure jamais. Il ne met pas entre les choses et lui ce je ne sais quoi qu'on appelle le *style*. Horace Vernet voit et rend ce qu'il voit, il n'interprète pas. — Il a un coffret dans son tableau de *la Smalah*, ce coffret n'est pas une invention, il était réellement au Louvre. Un jour, Horace le vit en passant et dit : « Il pourra me servir; qu'on me le porte à Versailles. » Et il le mit dans son tableau. Mais pour ceux qui l'avaient déjà vu, c'est le coffret même des plus reconnaissables, celui-là et pas un autre. Ni Delacroix, ni Flandrin n'auraient fait si exactement ce même coffret. Lui, il transporte sur la toile la chose comme elle est, comme elle lui apparaît sous un prompt coup d'œil, sans y rien changer. Telle est sa nature, son genre et son miracle d'habileté. C'est ce qui fait qu'à cause de la vérité même de son rendu, on l'a appelé un *trompe-l'œil*, comme si ce n'était pas une rare qualité en peinture, la première dans un art d'imitation, que d'imiter ce qu'on a sous les yeux. »

Vanité de la gloire et de la réputation, et non-seulement vanité, mais âcreté et amertume! Qui que vous soyez, grand génie, beau talent, artiste honorable ou aimable, tout éloge juste et mérité sera retourné contre vous. Fussiez-vous un Virgile, le chantre pieux et sensible par excellence, il y en a qui vous diront un poëte efféminé et trop doux. Fussiez-vous Horace, il y en a qui vous jetteront à la face la pureté même et les délicatesses de votre goût. Si vous êtes Shakspeare, quelqu'un viendra qui vous appellera un sauvage ivre. Si vous êtes Gœthe, plus d'un pharisien vous proclamera le plus personnel des égoïstes. L'amant retourne tous les défauts de sa maîtresse et les traduit en louanges : la critique et l'envie humaine font tout le contraire avec les talents. Toutes les qualités, tous les dons que vous avez reçus et que vous mettez en lumière, on vous les oppose un jour, et on en fait des griefs ou des sobriquets pour vous humilier.

C.-A. SAINTE-BEUVE,
de l'Académie française.

(*La suite au prochain numéro.*)

1. J'emprunte à un feuilleton de M. de Saint-Victor l'éloge suivant qu'il fait de ce portrait de Flandrin; chaque mot marque bien la différence qu'il y a entre la peinture que j'appelle *immédiate* et la peinture *réfléchie* : « Ce qu'il faut louer encore, dit l'habile critique, c'est l'harmonie savante qui accorde les rouges de l'appartement et de l'uniforme, l'imitation énergique et sombre des meubles et des accessoires adoucis par de tranquilles demi-teintes. M. Flandrin excelle dans cette discipline des objets subordonnés aux figures. C'est ainsi qu'ils doivent apparaître dans les portraits de haut style, *peints de souvenir plutôt que d'après la réalité.* » On ne saurait mieux marquer et définir la prétention du haut style par opposition à la réalité vive.

COURRIER DES MODES

Si vous voulez avoir un aperçu des toilettes triomphantes en l'été 1866, venez, mes chères lectrices, vous joindre à moi sur la plage de Trouville et nous regarderons ensemble cet essaim de jolies femmes accouru de tous pays.

Quelle variété de toilettes! quelle profusion de nuances! en vérité, on s'y perd; l'important à constater est que toutes les femmes sont charmantes. Il est naturel d'en tirer la conclusion que la mode n'a jamais été mieux inspirée dans ses décrets.

Oui, les vêtements de ce temps-ci sont favorables à la beauté, et cela pour une raison toute simple : c'est qu'on peut s'habiller à son air, que tout se fait, que tout se porte, et qu'une bonne couturière aidant, il est impossible qu'on n'arrive point à se rendre jolie avec un costume. Un costume... notez bien ceci, je maintiens le mot; on n'en saurait trouver un autre pour qualifier les mises des personnes assemblées sur la plage à l'heure où je vous écris.

Je me sentirais un vif désir de rester dans les données d'une thèse générale et de ne rien dire de tout ce que je vois; l'ensemble, la masse, voilà ce qui me charme dans ce tournoi de la coquetterie.

Peut-être Mme de G... me paraît si belle parce qu'elle a près d'elle Mme R... V.., dont la mise est toute différente et qui est pourtant bien belle aussi. Les toilettes de femme se font valoir l'une par l'autre comme les étoffes étalées avec art dans les magasins de nouveautés; n'en laissez qu'une, elle paraîtra insignifiante; réunies, c'est une corbeille de fleurs.

Mme C. Pro..., qui a fait des achats considérables dans les magasins du *Régent*, maison Boudet, boulevard de la Madeleine, a de charmantes toilettes de promenade. C'est toute une série de robes en étoffes rayées ou zébrées, faites à double jupe; la jupe de dessus plus courte et plus étroite laisse faire tous les frais d'ornements à une sous-jupe rasant le sol. La casaque est flottante, brodée de perles et découpée en *peplum*. Le soir, à l'heure où la bise souffle, la charmante Parisienne nous montre les mantelets ou les burnous à capuchons, ou bien encore les casaques-vareuses et les capelines enrichies de perles et de dentelles.

Un costume des magasins du *Régent*, dont le succès est de bon ton, se compose de jupe et casaque *peplum* en mousse de mer; c'est une étoffe fine, semée de grains [illegible] dont l'effet est original. La [illegible] est décorée par des [illegible] taffetas disposés en festons avec de [illegible] sur toutes les pièces. Les coins du *peplum* ont des glands de perles et soie à gros grains.

Je remarque que les femmes portent généralement ici la jupe *peplum* de Mme Billard, rue Tronchet, 5. Ce modèle, [illegible] commode en voyage, n'alourdit pas le costume : il a des ressorts seulement dans le bas. Ces ressorts sont recouverts d'un volant qu'on peut ôter à volonté et que l'on démonte en effet lorsqu'on est en voiture; mais le volant a sa raison d'être pour la promenade à pied, parce qu'il soutient les robes et donne de la grâce aux garnitures. Le jupon *peplum* est ordinairement de mousseline; Mme Billard le fera en tissu plus épais pour la saison d'automne : beaucoup de femmes écrivent des villes d'eaux pour demander ce jupon qui réunit toutes les qualités exigées par la forme actuelle des robes en biais.

Parmi les garnitures les plus nouvelles en toilette d'apparat, on remarque les franges en perles de toutes couleurs et les boutons en coquilles de mer des magasins de la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin.

Ces nouveautés, toutes de fantaisie, sont d'actualité, et c'est leur plus grand charme. La *Ville de Lyon*, qui a pour spécialité la passementerie et les rubans, devient tout à coup en grande faveur auprès des élégantes par ses charmants chapeaux de voyage : les *trianon*, les *japonais*, les *watteau*, les *berger*, excusez-moi si je n'ai pas retenu tous les noms, ils sont si nombreux que je m'y perds. Toujours est-il que les chapeaux sont de bonne forme et surtout ornés avec une grâce charmante. Les magasins de la *Ville de Lyon* ont dans leurs rayons les plus beaux rubans du monde; il n'y a qu'à couper à la pièce pour orner un chapeau, et il y a de quoi choisir, je vous en réponds.

Vous pensez bien, mesdames, que toutes les ravissantes toilettes admirées aux environs de Paris, si elles portent les signatures de nos maisons en vogue, il n'y a point à s'y tromper.

Avec un peu d'habitude on reconnaît bien vite les créations des bonnes faiseuses, et les Parisiennes ne sont jamais autant de leur pays que lorsqu'elles voyagent.

Les cheveux placés en dehors des chapeaux se montrent plus volumineux que de coutume : est-ce possible? sans doute... puisque cela est. Le fait étonne surtout, car pendant les chaleurs les cheveux tombent au lieu d'épaissir. On peut donc supposer, avec quelque chance de dire vrai, qu'il y a une forte quantité de faux cheveux autour de ces jolies têtes. Au moins si la mode nous impose un chignon d'emprunt, tâchons de ne pas laisser dégarnir ce qui tient à la racine, afin que la ruse soit dissimulée le mieux possible.

L'eau et la pommade *vivifiques*, dont le dépôt se trouve chez M. Binet, 29, rue de Richelieu, fortifient les cheveux, les font repousser, leur donnent de la souplesse et un parfum très-agréable. On emploie l'eau, le soir, au moyen d'une éponge, pour imbiber la tête. La pommade s'applique lorsqu'on se coiffe. Ces excellents produits sont dus aux recherches scientifiques d'un de nos meilleurs chimistes. Ils sont connus déjà par une foule de personnes unanimes dans leurs éloges.

Les femmes élégantes, mais économes, trouveront un grand avantage pour la confection de leurs toilettes, si elles s'abonnent à la *Glaneuse Parisienne*, journal de la vie de famille. Le prix de l'abonnement est de 12 francs par an, à la *Librairie Nouvelle*, boulevard des Italiens, 15. Les abonnements partent de chaque mois et se font pour l'année entière.

Ce journal donne dans l'année trente patrons, coupés et prêts à tailler, des nouveautés les plus en vogue avec des descriptions parfaitement détaillées pour la confection et la garniture de chaque modèle. En mai, juin et juillet, la *Glaneuse Parisienne* a donné les patrons coupés de *basquine Louis XIII*, *casaque peplum*, *casaque [illegible]*, *pèlerine à capuchon*, capeline et différents modèles de vêtements d'enfants. La livraison d'août contiendra le patron de veste *zilda* à pointes de basquine et un corsage uni découpé en carré.

On trouve, dans cette publication destinée à la famille des travaux à l'aiguille, tapisserie, broderie, crochet, filet et tricot. Un [illegible] cours de dessin est annexé, et fournit dans l'année plus de quarante modèles inédits excellents à copier.

La littérature est choisie, morale et instructive. Une partie intitulée *la Ménagère française* fournit des recettes d'économie domestique, et un nouveau Manuel de cuisine bourgeoise complètement inédit.

On voit par cet aperçu d'une scrupuleuse exactitude que l'abonnement a [illegible] de nombreux avantages dans les différentes questions [illegible] qui intéressent toutes les classes de la société.

Des primes avantageuses et utiles sont offertes aux abonnés. Je crois donc donner un bon conseil en indiquant à mes lectrices cette nouvelle publication; elle aura leur approbation, elle mérite d'être encouragée.

Pour s'abonner, on envoie un bon de poste de 12 francs à l'ordre du directeur de la *Glaneuse Parisienne*, à la *Librairie Nouvelle*, boulevard des Italiens, n° 15.

ALICE DE SAVIGNY.

Nous prions ceux de nos abonnés qui ont prolongé leur souscription pour avoir droit à la prime gratuite offerte par l'UNIVERS ILLUSTRÉ, de ne pas se préoccuper de ce que les bandes de leur journal continuent à porter la date de l'ancien terme. Ces bandes étaient imprimées d'avance; de nouvelles y seront jointes pour la durée de la seconde période d'abonnement.

RÉBUS

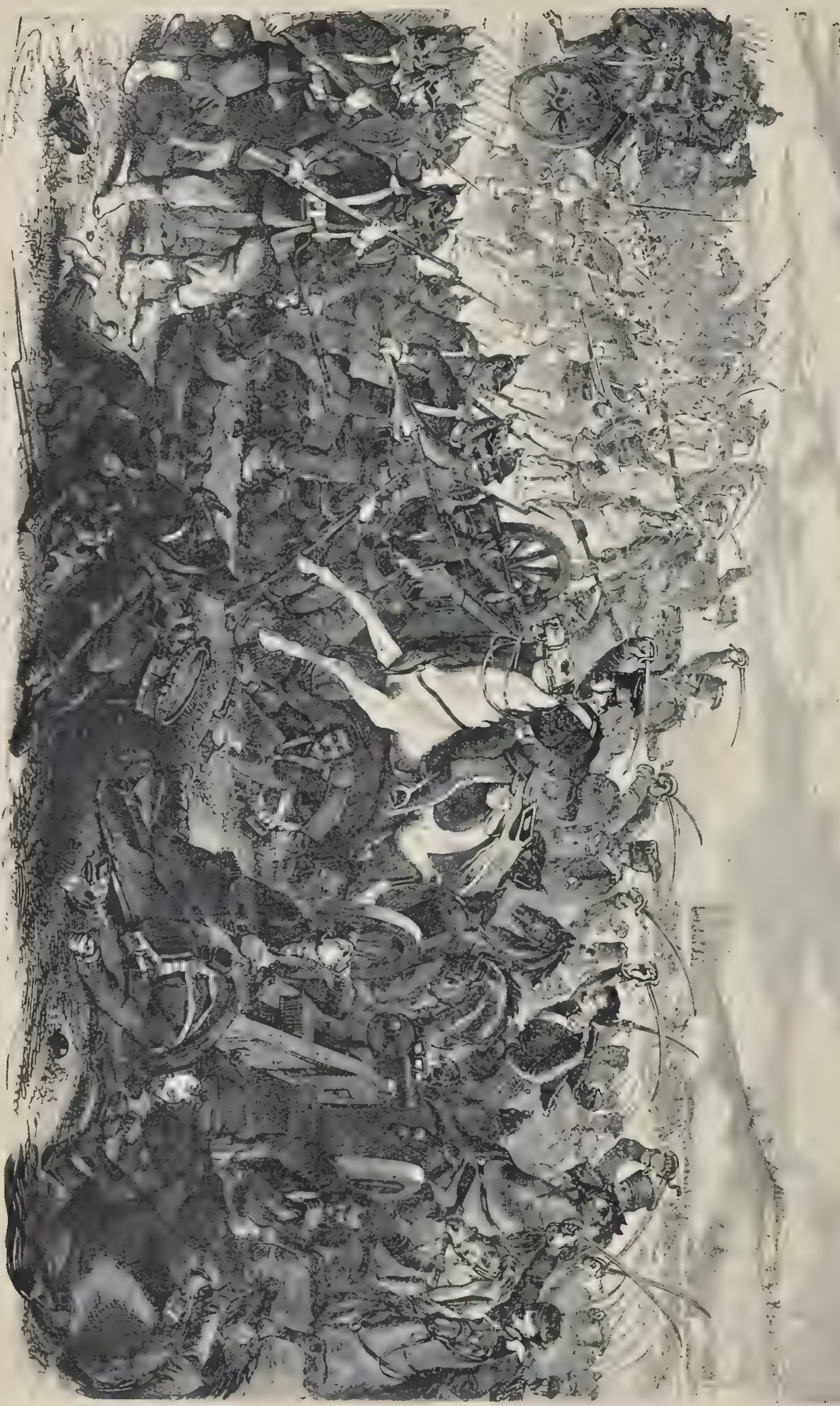


Explication du dernier Rébus : [illegible]

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Allemagne, moins quelques États indiqués ci-dessous, 17 fr. — Angleterre, 22 fr. — Autriche, 24 fr. — Bade, 24 fr. — Bavière, 24 fr. — Belgique, 24 fr. — Chili, 37 fr. — Danemark, 24 fr. — Égypte, 22 fr. — Espagne, 22 fr. — États romains, 35 fr. — Grèce, 22 fr. — Italie (moins les États romains), 20 fr. — Norvége, 24 fr. — Panama, 37 fr. — Pays-Bas, 22 fr. — Portugal, 17 fr. — Prusse, 24 fr. — Russie, 24 fr. — Saxe, 24 fr. — Suède, 24 fr. — Suisse, 18 fr. — Turquie, 24 fr. — Valachie, Moldavie, 30 fr. — Wurtemberg, 24 fr.

Tous les pays desservis par la voie anglaise, 28 fr.



DERNIER ENGAGEMENT ENTRE LES AUTRICHIENS ET LES PRUSSIENS, SOUS LES MURS DE PRESBOURG. [illegible] — Dessin de M. [illegible]

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DEPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 563.
Mercredi 15 Août 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle prime de l'UNIVERS ILLUSTRÉ, mentionnée à la suite de la Chronique.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Encore les distributions de prix. — Les discours des proviseurs. — L'apostrophe : Jeunes élèves! — M. Duruy. — M. Drouyn de Lhuys. — Le choix d'une carrière. — En France et en Amérique. — La chanson des vacances.

Que de flots d'éloquence plus ou moins académique seront répandus cette semaine! Que de discours se préparent! O Démosthène! ô Cicéron! comme on vous pille! comme on vous fait d'habiles emprunts que l'on habille à la française!... Tous ces discours commencent invariablement par la phrase sacramentelle : Jeunes élèves! Depuis les Pyrénées jusqu'au Nord, les échos vont répéter cette apostrophe. Un statisticien a compté que la consommation de ces sortes d'homélies s'élève en moyenne à dix mille. Qui oserait dire que l'éloquence ne fleurit pas en France?

Il y a les discours du grand concours de la Sorbonne, ceux des proviseurs de lycées, ceux des *principaux*, fonctionnaires plus modestes qui dirigent les collèges d'un ordre inférieur, ceux des chefs d'institution, ceux des supérieurs de séminaires; il faut ajouter à ce dénombrement les discours qui sont prononcés dans les pensions de jeunes filles. L'éloquence féminine ne perd pas ses droits.

Si le jour de la distribution des prix est un grand jour pour les élèves, c'est aussi un grand jour pour le professeur qui est chargé de haranguer l'assemblée. Honneur fort recherché et très-perilleux! C'est le véritable prix du professeur. Pourquoi, de même que les maîtres distribuent les récompenses aux élèves, ceux-ci ne décerneraient-ils pas cette récompense au professeur qui a su le plus se faire aimer d'eux? Ceux qui s'attirent les sympathies des enfants sont ceux qui en général savent le mieux leur parler.



BIVOUAC D'UN BATAILLON DE LA LANDWEHR DANS LE PARC DU CHATEAU DE WEIMAR; dessin de M. E. Doepler.

Si nous médisons en général de ces discours solennels qui éclosent en ce moment, nous exceptons de notre critique les discours qui sont adressés à la jeunesse des lycées de Paris par les hommes considérables qui tiennent à honneur de les présider. Ces hommes sont pour la plupart des illustrations des lettres, des sciences et même de la parole. Leur présence seule suffit déjà pour augmenter la valeur des prix qui seront distribués et pour produire le but que peut atteindre l'éloquence. Elle excite dans de jeunes esprits le goût des grandes études; elle développe la légitime ambition qui provoque les nobles efforts et permet de toucher un jour les buts élevés. La présence de ces personnages est par elle-même un argument : ils sont la preuve vivante du résultat qu'on peut obtenir. Eux-mêmes ne sont-ils pas partis de ces mêmes bancs où aujourd'hui sont assis ceux qui les applaudissent ?

Le concours général sera privé cette année de son illustre orateur officiel, M. Duruy. Rudement frappé dans ses affections de famille, l'éminent grand maître de l'Université a dû cette année ne pas présider cette assemblée où se presse l'élite de l'élite de nos lycées. Nous le regrettons doublement et à cause du deuil qui tient éloigné un ministre qui sait à la fois se faire respecter et se faire aimer, et à cause du talent qu'il montre dans ces sortes de discours. M. Duruy a l'art de parler aux jeunes gens. Il a une éloquence nationale qui s'inspire de la science, de la littérature et de l'avenir. Rien de banal : ce n'est pas un feu d'artifice qu'il tire, c'est un drapeau qu'il développe. Il a le don d'électriser son auditoire.

Le concours général a tant d'importance, que le grand maître de l'Université ne pouvant siéger, il n'a pas fallu moins qu'un autre ministre pour le remplacer. C'est à M. Drouyn de Lhuys qu'est échue cette mission. On peut dire qu'il a déjà fait son stage aux distributions de prix. Ancien élève de Louis-le-Grand, je me rappelle certain discours qu'il prononça à l'inauguration du lycée de Vanves. Esprit fin, ingénieux, nourri des fortes études classiques, connaissant son Horace et son Virgile comme s'il avait passé sa vie rien qu'à les apprendre, il fit un petit bijou de discours, parlant tantôt latin, tantôt français, charmant *in utrâque linguâ* son auditoire grand et petit. Habitué au style diplomatique, à la langue nette, serrée et concise des affaires, le savant diplomate aime à oublier quelques instants ce redoutable échiquier où, avec les souverains étrangers, il joue ces grosses parties politiques où l'art consiste à faire échec aux rois.

M. Drouyn de Lhuys n'a pas moins réussi dans le discours qu'il a prononcé au concours général.

« Jeunes élèves, a-t-il dit, celui qui devait présider cette « fête joyeuse, mon collègue M. le ministre de l'instruction « publique, est retenu loin de vous par un deuil récent, succédant à l'amertume d'un premier deuil. Je me suis rendu « de grand cœur à son appel affectueux et triste. Et en « venant vous distribuer des couronnes, prix de luttes sans « larmes, j'éprouve une satisfaction singulière à me reposer « parmi vous des controverses de ce monde, en compagnie « de vos maîtres, sur les sommets calmes et lumineux de la « science pure et des contemplations idéales. Rien n'est « plus doux, s'écrie le poëte de la nature, que d'habiter les « régions sereines où la sagesse a établi son sanctuaire :

Edita doctrina sapientum templa serena.

« Le siècle où vous êtes nés, jeunes gens, ne méritera pas « dans l'histoire le reproche d'immobilité. Mais s'il a changé « bien des choses, du moins il est resté ferme en ce point « que, de nos jours comme au temps de Rollin, la meilleure « discipline pour élever une jeunesse d'élite, c'est l'étude « des langues anciennes et la fréquentation des grands écrivains de l'antiquité. L'Église a conservé cette tradition « comme les universités. Oxford en cela s'accorde avec notre « Sorbonne, et du nord au midi de l'Allemagne, je ne vois « naître sur cette question aucun conflit. Avouons-le donc, « il y a dans les lettres antiques une vertu secrète qui ne « cesse d'agir sur les nations modernes. »

Ce commencement n'est-il pas charmant? Il y a, à la fois, du gentleman, du calviniste et de l'homme politique dans ce gracieux début. Il faudrait citer tout le discours.

O Virgile! ô Horace! ô Ovide! Heureux ceux qui savent vivre avec vous, en vous, et s'abstraire du présent dans le passé! C'est là un charme que connaît peu la génération actuelle. On lit trop, on ne sait plus lire.

Il est un homme dont on ne parle plus aujourd'hui, dont on a beaucoup parlé pendant un temps, les uns pour l'admirer et le vanter, les autres pour le ridiculiser : c'est Jacotot. Il avait inventé une méthode pour étudier, et cette méthode avait certes de bons côtés. Un des meilleurs était celui-ci : il ne fallait, d'après Jacotot, faire commenter et apprendre par cœur qu'un seul auteur. Généralement il recommandait Fénelon. Il est certain qu'à vivre avec un écrivain, l'esprit finit par emprunter quelque chose à sa force et à sa forme. C'est un moule dans lequel grandit l'esprit. Et ne croyez point que l'expression perde de son originalité; au contraire, elle y gagne. C'est un arbuste qui s'épanouit d'autant mieux qu'il a eu un vigoureux tuteur pour le soutenir. C'est ainsi qu'ont procédé nos maîtres dans la langue : Jean-Jacques Rousseau, Racine, Courier, tous avaient choisi un type, lisaient et relisaient sans cesse leur modèle jusqu'au moment où, se dégageant de cette étreinte, ils sont devenus maîtres eux-mêmes.

Un des vices les plus fâcheux de l'instruction donnée dans nos colléges est de truffer l'esprit d'un tas d'auteurs à la fois. On veut donner une teinte de tous ces illustres écrivains latins, grecs et français. Qu'en résulte-t-il, si ce n'est un fouillis pour l'imagination?

La mémoire est un champ sur lequel on ne récolte rien quand on y jette vingt grains différents sans leur donner le temps de germer. On n'enseigne par ce procédé que le dégoût des études faites par force, et la fatale habitude d'apprendre machinalement sans comprendre.

On fait bien des réformes; on parle beaucoup de l'enseignement; mais c'est une si grave matière qu'on ose à peine y toucher : on craint tant de faire pis, qu'on n'ose pas faire mieux.

Des milliers de bacheliers viennent d'achever leurs études et de recevoir leurs diplômes à la Sorbonne.

Une première étape est parcourue; mais ici le chemin se bifurque. Que devenir? Grande question pour les parents. Voici vingt routes! Laquelle suivre?

La question est d'autant plus grave que tout dépend du premier pas. En France on ne suit qu'une carrière. Tant mieux si vous suivez la bonne! Tant pis si vous êtes entré dans une fausse voie. Vous ne pouvez plus revenir. C'est comme un engrenage. Vous êtes pris! impossible de vous dégager.

Il n'en est pas ainsi aux États-Unis, et, suivant nous, nos lointains voisins de l'Atlantique sont dans le vrai. Nous sommes encore imbus du vieil esprit moyen âge des jurandes et des corporations. Voulez-vous être avocat, il vous faut au moins trois ans de stage à l'école, et trois ans au Palais. Voulez-vous être médecin, prenez vos inscriptions. Vos diplômes gagnés, vous pouvez être un ignorant dans la procédure ou dans la médecine, être inhabile à plaider ou inhabile à diagnostiquer, qu'importe? vous avez des brevets qui peuvent n'être que des trompe-l'œil. Allez! plaidez et médicamentez!

En Amérique on n'est pas si formaliste.

Faites vos preuves de savoir dans ce pays, et vous êtes médecin. Pouvez-vous discuter une cause? Très-bien, vous êtes avocat. On va droit au fait. Si, ennuyé d'une profession, ou dégoûté, ou fatigué, vous vous livrez à un autre emploi, personne ne vous trouvera ridicule! Cela se fait tous les jours, et on n'y voit que des avantages.

Voyez, par exemple, ce qui s'est passé, lors des terribles guerres qui ont eu lieu. L'Amérique, fort heureusement pour elle, n'avait jusque-là vu se former dans son sein que des négociants et des industriels. La guerre éclate! Avocats, médecins, géomètres, marchands, se font militaires. De grandes batailles se livrent. Des armées immenses sont en mouvement. Les Américains s'improvisent bons soldats, bons officiers, bons généraux. De savantes manœuvres sont accomplies. Des plans habiles sont pratiqués. Les Grant, les Lee, les Sherman, et d'autres, se font des réputations. D'où venaient-ils? Bon nombre, la veille, débitaient une marchandise quelconque à un comptoir. Aucun en tout cas n'avait grimpé les échelons traditionnels de la hiérarchie telle que nous la concevons. Que sont-ils devenus? Lee est aujourd'hui instituteur; beaucoup sont entrés chez des banquiers ou des armateurs.

Les États-Unis ne comptent-ils pas aussi des hommes politiques de premier ordre? C'est un ancien tailleur, Johnson, qui préside aujourd'hui aux destinées de ce pays. Son illustre prédécesseur Lincoln avait été épicier, géomètre, avocat, et avait exercé quelques autres professions.

Chez nous, on n'admet pas encore cela. A la fin des études, il faut opter.

Si le système américain existait parmi nous, un père pourrait dire à son fils : « Tu es grand, tu es instruit, je t'ai élevé : maintenant c'est à ton tour de travailler pour vivre. »

L'enfant répondrait-il : « Je veux être ingénieur, et, d'ici dix ans, je n'aurai pas encore de clients? »

Le père lui dirait : « Prends un emploi immédiatement productif. Entre comme mécanicien dans une fabrique. Le soir, à tes heures de liberté, lis. C'est à toi à faire ta carrière. »

Avec notre système, le jeune homme pendant dix ans ne peut être occupé, et, avant d'avoir une clientèle dans la profession qu'il veut exercer, il ne peut donner un aliment à son activité.

Aussi que fait-il? Il a du temps devant lui. Il flâne, il oublie le chemin de l'école. Il fait des dettes. Et le père gémit sur les temps de décadence, sur les mauvais livres, les fâcheux exemples, et les sirènes de Paris, et, ce qui est plus douloureux, il est bien obligé de payer les peccadilles de monsieur son fils.

Quand nous étions sur les bancs des colléges, nous avions pour camarades quelques Américains. Quelle distance les séparait de leurs parents restés sur les bords du Mississipi ou dans les plantations de la Martinique! Combien il faut que l'instruction soit reconnue un élément de vie à notre époque, pour que père et mère aient pu se résigner à de pareilles séparations! La vapeur est venue et a modifié les distances. L'Atlantique que l'on traversait en deux ou trois mois fut parcourue en un mois, et, depuis, en moins. Aujourd'hui en douze jours on va à New-York. Où le progrès s'arrêtera-t-il? Grâce à l'électricité, un collégien né aux États-Unis a pu le jour même où il était couronné annoncer son succès et recevoir des applaudissements d'Amérique à l'instant même où il recevait ceux de ses camarades. En réalité, ils sont moins éloignés de leur patrie que ceux de nos camarades qui nous arrivaient de Marseille ou de Toulon ne l'étaient de leur famille.

O les vacances! Quel écho ce mot a encore dans nos cœurs. Plus tard, ingénieurs, professeurs, bibliothécaires, soldats, magistrats, avocats, nous avons des vacances! Mais ces vacances ne valent point celles du temps jadis. Avec nous, nous emportons nos soucis, nos souvenirs et nos préoccupations d'avenir. Derrière les murs du collége, que laissions-nous? Rien. Six semaines de *farniente* nous semblaient l'éternité. Nous entendons encore le refrain des joyeuses chansons que nous entonnions, qui étaient un adieu à tout ce qui faisait notre désespoir, depuis les légumes trop secs, jusqu'aux rudiments et grammaires :

> Gué, gué, mon officier,
> C'est demain les vacances,
> Gué, gué, mon officier,
> Demain je sortirai.
> Adieu les pomm's de terre,
> Les haricots pourris;
> Je m'en vais chez mon père
> Manger de bon rôti.

O la belle poésie! Comme elle était chantée de tout cœur et de toute voix!... Et que nous voudrions pouvoir la chanter encore!

GÉRÔME II.

BULLETIN

La *Patrie* annonce que la grande chancellerie de la Légion d'honneur prépare un projet pour la création d'un ordre spécialement destiné à récompenser les femmes qui se seront distinguées par leurs services rendus à l'humanité ou à la patrie, par leur dévouement, par leurs belles actions principalement.

A ce propos, un journal rappelle à ses lectrices la liste des décorations créées en Europe pour récompenser le mérite féminin.

Sans remonter aux ordres abolis, et dont le plus ancien

date, selon quelques auteurs, de l'an 500, on compte en Europe plusieurs ordres encore existants, spécialement destinés à récompenser les belles actions des femmes. Ce sont :

D'abord, la Légion d'honneur de France, qui, bien qu'exceptionnellement, peut être conférée à des femmes;

L'ordre du Cygne de Prusse, fondé en 1440, puis tombé plus tard en desuetude et rétabli, en 1843, par le roi Guillaume IV;

L'ordre suédois de l'Éventail, qui date de 1744;

L'ordre de la Croix étoilée, fondé en 1668 par l'impératrice Gonzague d'Autriche;

L'ordre nobiliaire allemand des Dames de Sainte-Anne; il donne le titre de comtesse;

L'ordre bavarois de Sainte-Élisabeth, fondé en 1766;

L'ordre de Thérèse, qui ne date que de 1825;

L'ordre russe de Sainte-Catherine, fondé par Pierre le Grand en 1714;

L'ordre de Marque-Marie, créé par l'empereur Nicolas en 1828;

L'ordre espagnol de Marie-Louise (1792);

L'ordre prussien de Louise (1814);

L'ordre danois de la Fidelité ou de l'Union-Parfaite (1732).

On lit dans le *Courrier des États-Unis* :

« L'association des pompiers de New-York a tenu il y a quelques jours un meeting pour organiser un voyage à l'Exposition universelle de 1867.

« Ce projet est poussé avec un louable empressement et sera probablement réalisé.

« Il a été décidé qu'une magnifique pompe à vapeur, construite exprès avec tout le luxe imaginable, serait envoyée à Paris à cette occasion et sera accompagnée par quarante hommes des plus expérimentés.

« Il est certain que cette visite sera parfaitement accueillie et que les pompiers américains n'auront qu'à se louer de l'hospitalité française. »

Il paraît que le fusil à aiguille prussien empêchait les armuriers américains de dormir.

On vient de faire, à la forteresse Monroë, une série d'expériences, dont on a été pleinement satisfait, sur une nouvelle arme à feu appelée canon Gatling, pourvue de six chambres tournantes, et pouvant tirer cent coups à la minute.

Cent coups à la minute!

Espérons, ô mon Dieu! qu'on n'aura jamais l'occasion de faire usage de ce nouvel engin, ou que, du moins, on aura soin de le confier à des mains si inhabiles que les neuf dixièmes des coups seront perdus. La plus grande portée du canon Gatling est de deux milles. Sa précision est remarquable.

Ces renseignements nous sont fournis par le *Messager franco-américain*, et nous lui en laissons, bien entendu, la responsabilité.

Les travaux de restauration ou plutôt de transformation du château historique de Saint-Germain-en-Laye suivent leur cours avec une activité proportionnée aux sommes que le gouvernement peut consacrer à ce beau travail chaque année.

Le pavillon du Beffroi, à l'angle sud-ouest, l'aile de l'ouest et une partie de celle du midi sont presque entièrement restaurées déjà, ainsi que les façades de la grande cour d'honneur. Deux belles salles pour le musée gallo-romain sont terminées. Quant autres parties restant à restaurer, elles sont attaquées successivement.

Le château de Saint-Germain, restauré tout entier comme le sont les parties déjà terminées, sera un curieux spécimen d'une architecture à peu près disparue.

Saint-Germain et Écouen sont les seuls deux grands châteaux de la Renaissance restés debout dans les environs de Paris.

TH. DE LANGEAC.

ANTONIELLA

I

Pendant que j'étais secrétaire d'ambassade à Naples, je m'arrêtai, à la fin de ma première journée de route vers Rome, à Molo-di-Gaeta, sur une petite place à l'entrée de la ville. L'état de langueur d'une personne chère que j'accompagnais rendaient quelques jours de halte nécessaires. Rien ne me pressait; je n'hésitai pas à lui donner ce repos.

Le postillon était descendu de cheval et s'était assis sur le palonnier de la voiture, pour attendre que mon domestique, envoyé par moi à la découverte d'une auberge présentable dans les environs, fût de retour et lui indiquât la ruelle qu'il devait prendre pour nous y conduire.

Le soleil baissait, et l'on entendait sortir confusément de la mer, des oliviers, des maisons voisines, ce murmure affaissé, composé du mouvement du vent dans les vagues et dans les feuilles, du pas ralenti et lourd des cultivateurs rentrant au village, du bêlement des troupeaux et du tintement des cloches des monastères, qui s'élève partout en Italie, quand, selon l'expression du Dante, le soir va mourir.

II

Mais, parmi tous ces bruits de la vie qui s'éteint ou qui se ranime quand le crépuscule rend la respiration à la terre, un bruit étrange attira notre attention tout entière vers un immense bâtiment régulier et splendide qui s'élevait à quelques pas de nous. Ses nombreuses fenêtres, ouvertes à tous les étages au souffle frais de l'air, donnaient immédiatement sur la route que nous devions vraisemblablement parcourir: de fortes grilles de fer, qu'embrassaient de beaux bras de femmes, et à travers lesquelles leurs mains faisaient pendre en flottes des paniers de jonc au bout d'une corde, pour solliciter l'aumône des passants, avec des éclats de rire qui annonçaient plus de gaieté que de misère, nous présentaient un phénomène que le caractère italien, la sérénité du ciel et l'allégresse des éléments rendent assez commun dans ce beau climat: la gaieté dans l'infortune, l'insouciance au moins dans l'angoisse.

Il y avait environ soixante ou quatre-vingts têtes de jeunes filles riantes ou souriantes à ces fenêtres, et toutes les lèvres étaient entr'ouvertes par le plaisir. Ajoutons que cette tourbe de femmes ou de jeunes filles avaient l'air d'avoir été choisies avec prédilection par un artiste consommé, pour offrir au regard le type le plus varié, mais le plus complet, de la beauté sous toutes les formes. Leur âge, qui ne dépassait pas, en apparence, seize ou dix-huit ans: leurs vêtements, composés d'une chemise de toile écrue, à peine recouverte aux épaules d'une légère veste de laine verte galonnée, et dont la chaleur du jour leur faisait dégager leurs bras; leurs formes qui se dessinaient sous la transparence du linge; leurs cheveux noirs et humides épars sur leur cou, ou flottant en légers frisons sur leur front; l'éclat de leurs yeux, d'un noir entremêlé d'azur, comme pour les adoucir; leurs dents, blanches comme la nacre; la fraîcheur de leurs joues et l'ovale arrondi de leur visage, justifiaient le proverbe de l'Italie, qui dit que les filles d'origine grecque de Molo-di-Gaeta sont les plus charmants vestiges des colonies de Smyrne importées par Amphitrite dans le sein de Parthénope. Virgile le savait déjà de son temps, et c'est là qu'il voulut vivre et mourir.

III

La citadelle de Gaëte, bâtie à environ une lieue de Molo-di-Gaeta, espèce de faubourg au bout d'une ligne circonflexe, s'élève sur le rocher, taillé en glacis pour porter les canons de la dernière défense du royaume; cette ligne s'infléchit gracieusement du côté des montagnes de l'Abruzze, embrasse amoureusement la mer bleue du golfe, et vient prêter à cette Gaëte désarmée un asile pour ses felouques, un peu de terre cultivable pour ses rustiques habitants. C'est comme la villa de la citadelle. Le roi de Naples y a fait construire un certain nombre d'édifices embarrassants dans une ville de guerre, destinés à différents usages dans la défense et moins nécessaires en cas d'attaque, et qu'on fait évacuer sur Naples ou sur les îles quand la guerre menace le royaume.

Parmi ces édifices auxiliaires, celui au pied duquel nous étions arrêtés est le plus neuf et le plus vaste. La construction assez récente, l'éternelle limpidité du firmament qui s'incruste, pour ainsi dire, dans la pierre du monument, la douce haleine du vent de mer glissant entre les orangers, les vignes, les cyprès, les oliviers, qui les lave et les essuie sans cesse, conserve l'apparence d'une extrême jeunesse à ces édifices; on est étonné que l'homme meure dans ce climat qui ne fait rien vieillir, pas même le marbre.

IV

L'édifice dont nous parlons avait extérieurement ce caractère de candeur lapidaire et de jeunesse bien peu en rapport avec sa destination; car les réponses de notre postillon, interrogé par nous sur son usage, nous apprirent, à notre extrême étonnement, que c'était un dépôt central de mendicité, de correction de vices, établi là pour tout le royaume, et principalement consacré à l'éducation morale des jeunes filles du pays ayant manifesté des dispositions inquiétantes pour leurs familles; une prison pénitentiaire, pour tout dire d'un mot, tenue, sous l'inspection des moines, par la charité de quelques religieuses peu sévères.

Nous comprîmes à l'instant le caractère à la fois de reclusion et de gaieté qui nous avait frappés sur ces gracieuses physionomies.

V

Nous descendîmes de voiture un moment pour nous rapprocher des murailles et pour contempler de plus près ces belles recluses. Nous remplîmes les paniers qu'elles nous tendaient de fruits, de gâteaux, de pain blanc que nous avions fait mettre, le matin, dans les poches de la voiture pour les besoins de la route, et de quelques *carlini*, pièces de monnaie qui furent reçues avec reconnaissance. Nous causâmes avec plusieurs des détenues, et nous leur demandâmes s'il était permis aux étrangers d'entrer dans leur prison et de leur apporter quelques aumônes.

— Non, signor, nous répondirent-elles; à moins que le supérieur du couvent ou la mère des recluses ne le permette et ne les accompagne.

Nous nous retirâmes, frappés d'une telle admiration pour cette collection merveilleuse de figures, presque toutes si enchanteresses, qu'un harem de Perse ou de Constantinople n'aurait rien réuni de plus accompli.

VI

Une seule de ces jeunes filles, une des plus ravissantes, mais la plus solitaire et la plus recueillie de toutes, ne nous jeta ni un geste, ni un mot, ni un regard, tant elle paraissait plongée dans une inexplicable mélancolie. Elle semblait enfermée à part, dans une espèce de secret éclairé par une grande fenêtre, mais séparée, à l'intérieur, de ses compagnes par un gros mur dont la porte était fermée au moyen de lourds verrous.

Elle travaillait sans lever les yeux de dessus son ouvrage, devant une petite table couverte de dentelles communes pour l'usage des femmes pauvres de la campagne; sa main s'élevait ou s'abaissait continuellement, comme par un ressort mécanique; mais sa pensée paraissait être ailleurs. On eût dit qu'elle n'entendait pas les causeries et les rires de ses compagnes, et qu'elle s'entretenait avec l'invisible souvenir de quelque malheur ou de quelque crime passé.

Ses traits, calmes cependant, avaient l'expression du remords sans crime: une résignation pieuse mais inconsolable en faisait le fond. On n'apercevait la couleur de ses yeux bleus, contrastant avec ses cheveux noirs, qu'à la dérobée, au moment où son regard était forcé de s'elever avec sa main maigre et blanche, qui tirait en haut la navette au-dessus du coussinet où s'enroulait sa dentelle. Son front, légèrement bombé par devant, s'aplatissait vers les tempes; l'ovale régulier de ses joues était un peu déprimé au milieu; les coins de sa bouche, affaissés, portaient l'empreinte des sanglots qui avaient longtemps attristé ses lèvres: une pitié profonde l'enveloppait tout entière, malgré sa jeunesse, comme le linceul de marbre dont l'habile sculpteur napolitain a revêtu le corps intact du beau jeune homme enseveli dans la chapelle de San-Severino à Naples. Cette pitié était tellement communicative, qu'on ne pouvait plus penser à toutes ces belles jeunesses rieuses, du moment qu'on avait porté les yeux sur cette touchante énigme de la douleur. Personne n'aurait osé lui adresser la parole pour l'interroger; on aurait cru commettre une profanation; on sentait, sans qu'elle le dit, qu'elle avait un secret à taire.

Aussi, nous nous éloignâmes en silence dès que nous l'eûmes aperçue, et ce ne fut qu'après un moment et lorsque nous fûmes remontés un peu loin d'elle, le long des fenêtres du bâtiment, que nous montrâmes du doigt aux détenues sa fenêtre solitaire, et que nous leur demandâmes à demi-voix:

— *Che è questa?* (Quelle est celle-là?

— Oh! nous répondirent-elles, *questa è una lunga storia!* (Celle-là, c'est une longue histoire!)

Et elles se mirent un doigt sur la bouche, comme pour la fermer.

Nous les saluâmes, et nous rejoignîmes notre voiture, dont le postillon était remonté à cheval, pour prendre à gauche un chemin à travers les vignes et pour nous conduire à l'auberge lointaine qu'on appelle *la villa de Cicéron*.

VII

La villa de Cicéron, construite sur un plateau avancé, non loin de la mer, ressemble bien plus à une antique maison de campagne romaine ressuscitée de ses cendres qu'à une hôtellerie. Le plan du bâtiment est majestueux; des portiques voûtés et frais le précèdent; de belles colonnes supportent les voûtes; de vastes salles, qui ouvrent sur l'horizon de la mer, les suivent; ces salles sonores donnent accès à des séries d'appartements plus habitables, où l'on dresse, sur des lits de fer, les couches des voyageurs. L'air rafraîchissant du soir y entre librement, en agitant perpétuellement les rideaux des ouvertures.

L'éloignement de Gaëte et la cherté du prix de l'hôtel, où l'on vient plutôt séjourner, pour une saison d'été, de Rome ou de Naples, que loger pour un soir, rendent ordinairement l'auberge déserte. Il n'y avait, ce jour-là, personne que nous. Les cuisines étaient froides et vides; les serviteurs, en congé; les grandes salles, muettes. Nous eûmes le choix des appartements, et, quand la femme de chambre eut conduit sa maîtresse malade dans son lit qui devait la retenir plusieurs jours, je commandai au maître mon repas, composé de poisson frais pêché dans le vivier de Cicéron, et je sortis seul, pour visiter le site au clair de la lune, plus lumineuse qu'un jour des Gaules ou de la Grande-Bretagne.

Je marchai à droite, sous de hautes treilles de vigne et sous des orangers en fleur, qui dirigent leurs avenues du côté des flots.

VIII

C'est un des lieux les plus enchantés que les plus beaux sites d'Italie, de Sicile, de Grèce et d'Asie Mineure aient jamais offerts à mes regards.

La colline sur laquelle est construite la villa de Cicéron occupe précisément la place de l'ancienne maison de campagne où périt le grand orateur, le grand philosophe, le grand consul, le premier écrivain du monde, rassasié de gloire, martyr de l'envie, dégoûté de combattre et même de fuir pour prolonger d'un jour sa fastidieuse existence.



LES PRINCIPAUX GÉNÉRAUX PRUSSIENS; dessin de M. C. Mende, d'après des photographies.

1. Le prince [illegible] commandant en chef [illegible] armée. — 2. Le prince royal [illegible] commandant en chef [illegible] 2e armée. — 3. Le général [illegible] chef du 7e corps [illegible]. — 4. [illegible] chef du [illegible] corps. — 5. [illegible] — 6. [illegible] militaire de la [illegible]. — 7. Le général [illegible], chef du 6e corps. — 8. Le général [illegible] Steinmetz, chef du 5e corps. — 9. Le général [illegible], chef du 11e corps. — 10. [illegible] chef du 2e corps. — 11. Le général-major de Beyer, gouverneur militaire de la Hesse [illegible]. — 12. Le général [illegible], chef du [illegible] corps.

IX

Je puis dire que je me promenais avec Cicéron. Ces lieux, empreints de ses pas, me le rendaient à toutes les minutes. Sa douleur de la fin de la République, morte avant lui sous l'entreprise heureuse de César, qu'il ne pouvait s'empêcher d'estimer et d'aimer dans son crime; son hésitation à mourir de la mort stupide et obstinée de Caton, quand il pouvait être encore utile à sa patrie, après César, s'il lui survivait; la clémence aimable de ce dictateur, qui lui écrivait de revenir en toute sécurité; sa rentrée à Rome, d'abord furtive et presque honteuse, comme s'il eût eu la pudeur du genre humain à porter tout seul sur son front; son séjour à la campagne, entre la philosophie et les lettres; sa fuite sur la mer, le matin; son repentir de son retour, à midi, son second départ, sous de sinistres auspices, au jour tombant; sa rencontre avec le tribun militaire exécuteur de la vengeance de ses ennemis, son cou tendu, sans phrases, au glaive, comme pour une délivrance de la vie : tout cela m'apparaissait comme une réalité d'hier. J'entendais les pas des égorgeurs dans l'avenue; je voyais fumer le sang du grand homme sur la litière.

X

Tout en m'entretenant d'esprit avec l'adversaire de Catilina, de Clodius, de César, de la démagogie et de la servitude, je descendais à pas lents les degrés pierreux qui aboutissent à l'anse de la Marine, où, le jour de sa mort, sa galère vide se balançait sur les flots.



AVANT-POSTE PRUSSIEN EN BOHÊME, d'après le croquis d'un de nos correspondants.

Il n'y avait plus rien, que le flot lui-même, le flot plane et tranquille, comme si rien ne s'y était passé; j'y trempai mes pieds et mes mains, comme un enfant qui joue avec le sable

A. DE LAMARTINE.

(La suite au prochain numero.

LES PRINCIPAUX CHEFS DE L'ARMÉE PRUSSIENNE

L'armée prussienne est divisée en neuf corps dont chacun contient 36,000 hommes, sans compter les bataillons de la landwehr de la seconde levée. En comprenant ces bataillons, le chiffre s'élèverait à 50,000. Six de ces corps divisés en deux parts, chacune sous les ordres d'un général en chef, forment ce qu'on nomme la première et la deuxième armée.

La deuxième armée, composée du 1er, du 5e et du 6e corps, se trouve, comme on sait, sous les ordres du prince royal Frédéric-Guillaume, dont nous avons donné la biographie la semaine dernière. La première armée, composée du 2e, du 3e et du 4e corps, a pour chef suprême le prince Frédéric-Charles.

Ce prince, que la dernière guerre a suffisamment fait connaître, est le fils de Charles de Prusse, frère du roi Guillaume. Il est né à Berlin le 20 mars 1828. Simple capitaine pendant la guerre du Slesvig en 1848, il montrait déjà tant d'aptitude militaire que le général Wrangel, sous les ordres duquel il combattait, dut plus d'une fois user de son autorité pour tempérer son ardeur juvénile. Le général lui confia toutefois l'attaque de l'aile de droite ennemie, attaque décisive qui fut l'occasion de son premier fait d'armes. L'année suivante, le prince Charles prenait part à la campagne



TROUPES DU GÉNÉRAL MEDICI TRAVERSANT LE VILLAGE DE PONTI, PRÈS DU LAC DE GARDA; dessin envoyé par un officier de Bersaglieri.

de Bade, et il reçut à la bataille de Wiesenthal deux graves blessures au bras et à l'épaule. Il fut nommé général en 1861 et se distingua d'une façon toute particulière devant Düppel. En 1854, il avait épousé la princesse Marie, fille du duc régnant d'Anhalt-Dessau. Le prince porte ordinairement l'uniforme des hussards, qu'il a longtemps commandés. Sa passion pour l'état militaire n'est ignorée de personne; et il suffit, pour le faire apprécier comme tacticien, de rappeler que c'est à lui surtout que sont dus ces mouvements si prompts et si énergiques qui ont valu aux Prussiens leurs derniers succès. Le prince Charles est l'auteur de ce curieux travail sur l'armée française dont on s'est fort entretenu depuis quelque temps.

Parmi les généraux sous ses ordres il convient de citer le général de Schmidt, commandant le 2e corps, et le général de Schack, qui commande le 4e. Celui-ci est, en outre, aujourd'hui gouverneur militaire du royaume de Saxe.

Sous les ordres du prince royal, on remarque d'abord le général de Bonin, parent assez éloigné du ministre de la guerre qui porte le même nom. Entré dans l'armée en 1819, il fut d'abord adjudant du duc Charles de Mecklenbourg, puis commandant de la 4e brigade de la garde prussienne. Il fut élevé après la campagne de Bade, en 1849, au poste de général en chef du 1er corps qu'il occupe actuellement.

Le général de Steinmetz, qui commande le 5e corps, figura d'abord, en 1813, comme officier dans l'infanterie, passa dans la garde, puis dans les grenadiers de l'empereur François, revint aux gardes après avoir commandé le corps des cadets de Berlin et reçut enfin le commandement du 5e corps d'armée qui montra tant de valeur à Skalitz, à Trantenau et à Turnau, pendant les sanglantes journées des 27, 28 et 29 juin dernier.

Le général Mutius, commandant le 6e corps, est cité comme un cavalier émérite. Le 9e corps d'armée est formé par la garde prussienne. Il a pour chef le prince Auguste de Wurtemberg, qui, malgré l'attitude de son pays dans les circonstances actuelles, a déclaré ne pas vouloir abandonner son poste.

Le 7e et le 8e corps d'armée, qui occupaient, au commencement de la guerre les environs de Halle et d'Erfurt, sont entrés les premiers sur le territoire autrichien. A la tête du 7e corps est le général Vogel de Falkenstein, qui a occupé militairement et administré le Hanovre. Vogel entra comme chasseur volontaire dans le bataillon des grenadiers de la Prusse occidentale, où il passa bientôt après au grade d'officier. En mars 1848, il fut blessé à Berlin sur une barricade. La blessure ne se trouva pas assez grave, toutefois, pour l'empêcher de prendre part à la guerre du Slesvig dans le même temps. L'année suivante, il figurait à l'état-major de Wrangel et était appelé au ministère de la guerre. Il s'est fait remarquer par son énergie, on pourrait dire par sa rudesse, pendant la dernière guerre du Slesvig. Dans la campagne actuelle, c'est lui qui a commencé les opérations contre les Bavarois et qui, après avoir occupé le Hanovre, a forcé l'armée hanovrienne entourée à capituler.

Le chef du 8e corps d'armée est le général d'infanterie Herwath de Bittenfeld, qui fait partie de l'armée prussienne depuis 1813. Avant de diriger le 8e corps, il marcha à la tête du 7e dans le Slesvig, où il se fit particulièrement remarquer au passage d'Alsen. C'est, dit-on, un des plus habiles et des plus fins généraux qu'on puisse citer. Il commanda cette année l'armée de l'Elbe, entra à Dresde et fut gouverneur de la Saxe jusqu'à son passage en Bohême. Il a pris part aux combats de Gitshin et de Munchengratz, ainsi qu'à la bataille de Sadowa.

Nous disions en commençant que la Prusse a neuf corps d'armée, c'est du moins l'ordinaire; mais le fait est que la guerre actuelle a motivé la création d'un dixième corps formé de douze bataillons de landwehr de la garde, de quinze bataillons de cavalerie : soit deux de dragons, un de lanciers, un de hussards, plus l'artillerie nécessaire. Le général Mulbe en a reçu le commandement en chef.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

La cloche à plongeur. — Ses perfectionnements dans l'avenir. — La drague. — Les plombs historiés trouvés dans la Seine. — Les corporations. — Ce qu'étaient les plombs historiés ou méreaux. — Types qui les caractérisent. — Emblèmes des corporations. — Méreaux de l'Université et de ses massiers. — Les infusoires microscopiques. — Comment ils causent les fièvres paludéennes. — Note d'un botaniste belge. — Les paysans bretons. — Comment ces derniers donnent la fièvre à leurs ennemis.

La cloche à plongeur n'en est encore qu'à ses débuts les plus rudimentaires; elle doit dans l'avenir arriver aux perfectionnements que, par exemple, nous voyons à chaque instant sous nos yeux se manifester dans les moyens de locomotion.

Comment se réaliseront ces perfectionnements? Nous les tenons pour certains; mais nous ne saurions distinctement les prévoir, puisqu'il reste interdit à l'intelligence humaine de deviner les progrès, — quelque certains et inévitables qu'ils soient pour tous, — que doivent graduellement provoquer la science et l'industrie. On peut les prévoir à coup sûr; mais on ne peut comprendre quels ils seront et par quels moyens ils adviendront. Certes, lorsque parut la première page imprimée en caractères mobiles, ceux qui la virent se sentirent convaincus qu'un jour, suivant l'expression de la Bible, la typographie [illegible] *de la terre*, mais assurément aucun d'entre eux ne se doutait des millions d'exemplaires de livres et de journaux que, peu de siècles plus tard, les presses mécaniques, secondées par la vapeur, jetteraient chaque jour à la foule avide de les lire.

Donc, pour en revenir à la cloche à plongeur, dans un temps plus ou moins long, cette boîte métallique encore entourée de tant de périls pour ceux qui s'y enferment, qui ne peut descendre sous l'eau qu'à une certaine profondeur et qui menace sans cesse d'étouffer ceux qui se hasardent dans ses flancs, deviendra un outil vulgaire de l'homme. Sans péril et à son aise, celui-ci s'en servira pour exploiter les trésors que contiennent la mer et les fleuves, ainsi qu'il extrait les minéraux que contient la terre. Il y trouvera et il y exploitera des mines d'or, de houille, de métaux de toutes sortes, des animaux inconnus, et surtout les épaves des temps les plus reculés, amassées là par les naufrages depuis des milliers de siècles.

En attendant, il faut se contenter de recueillir de rares échantillons de tous ces trésors à l'aide de cette cloche à plongeur, si loin de ce qu'elle deviendra un jour, et même à l'aide de la drague, moyen encore plus grossier, plus barbare et plus sommaire.

C'est à la drague cependant, si brutale qu'elle soit, qu'on doit les documents les plus curieux de l'histoire de Paris. Au milieu des cailloux qu'elle va chercher au fond de la Seine pour en élargir le lit et le préserver d'encombrement, elle ramène des armes en pierre, en os, en corne d'animaux, en bronze, en fer, des bijoux, des outils de mille sortes et de toutes les époques, et surtout des plombs historiés.

Ces plombs, à l'étude desquels M. Arthur Forgeais s'est voué et dont il a formé deux collections, dont l'une appartient au musée de Cluny et dont l'autre prendra place parmi les plus curieux documents de la collection historique que fonde en ce moment la ville de Paris, ces plombs, dis-je, jettent sur l'histoire de la vieille Lutèce un jour tout à fait nouveau et initie d'une façon complète et imprévue aux détails de ses mœurs et de son industrie.

Voici le cinquième volume que publie M. Forgeais sur ces plombs historiés; et le dernier qui vient de paraître se trouve consacré à la *numismatique populaire*.

Le commerce et l'industrie parisiens sont restés jusqu'à la révolution de 1789 réglementés et clos dans des corporations qui, à l'instar de toutes les choses humaines, avaient leur bon et leur mauvais côté. Sans doute elles entravaient les progrès de la fabrication, restreignaient la production, rendaient impossible la concurrence et substituaient le monopole à la liberté; mais d'un autre côté elles établissaient une confraternité qui, je dois l'avouer, profitait plus aux riches qu'aux besogneux de ces espèces de confréries, et à ceux qui étaient arrivés qu'à ceux qui entraient dans la voie; enfin elles donnaient une garantie aux consommateurs et les mettaient à l'abri de la mauvaise foi et des fraudes dont se fait moins de faute que jamais le commerce contemporain affranchi de toute entrave.

Quoi qu'il en soit, les plombs historiés ou méreaux que la drague ramène par milliers sur les bords de la Seine étaient tantôt des jetons de présence, tantôt une sorte de monnaie fictive, de convention et de confiance, dont les membres de la corporation se servaient exclusivement entre eux, et qui sans doute jouaient dans le mécanisme de ces institutions le rôle des billets de banque de nos jours, inventés autrefois par les Israélites.

Chaque corporation gravait sur ses jetons en plomb, destinés à n'avoir cours qu'entre les membres qui la composaient, soit le type consacré et caractéristique du saint sous le patronage duquel elle se trouvait, soit un emblème parlant de sa profession.

Au XVe et au XVIe siècle, les barbiers plaçaient donc sur leurs plombs, d'un côté un peigne, des ciseaux et un rasoir, et de l'autre les bienheureux saint Côme et saint Damien, la tête nimbée et tenant chacun à la main une boîte contenant sans doute des parfums et des savons; les méreaux des gantiers avaient un gant et une croix; ceux des tonneliers, un tonneau; les serruriers symbolisaient leurs plombs par des clefs en sautoir ou une simple clef; les marchands de volailles, par un oiseau, la tête penchée en arrière, surmonté d'une fleur de lis; les fauconniers, par un oiseau de proie; les poissonniers, par un dauphin placé en pal; les fondeurs, par une étoile à six raies dont les pointes se réunissaient en formant des arcs de cercle; les saltimbanques et les montreurs de la ménagerie royale de bêtes se distinguaient par un singe enchaîné et par une grande fleur de lis dans un champ haché de doubles traits en losange; les changeurs, enfin, par un lion contourné assis sous un dais en même temps que de chaque côté de l'animal héraldique se trouvait un briquet.

Les changeurs attachaient leurs plombs à leurs sacs remplis de monnaie pour en garantir l'intégrité.

Quant à l'Université, ses méreaux étaient de grande proportion et portaient l'effigie de monseigneur saint Denis, debout, revêtu d'habits pontificaux, tenant dans ses mains sa tête mitrée, surmontée d'une auréole et accolée des deux initiales S D. Au revers, on voyait une arbalète surmontée d'une couronne [illegible], placée en chef de deux fleurs de lis avec ce mot : *Droit*, gravé en gros caractères.

Messieurs les massiers de cette même Université avaient fait représenter sur leurs jetons Charlemagne, fondateur de l'institution à laquelle ils appartenaient. Le monarque, debout, revêtu d'une armure, enveloppé d'un manteau traînant, la tête ceinte de la couronne fermée, dressait de la main droite l'épée haute et soulevait dans la gauche le globe impérial; au revers, une main sortant des nuages et présentant un [illegible] se montrait entre trois fleurs de lis.

La Seine a exhumé de son lit d'autres documents monétaires qui ne présentent pas moins d'intérêt : ce sont des matrices en pierre qui servaient à couler les plombs des corporations. Ces moules, en calcaire fin et dur, sont gravés avec beaucoup de netteté et de soin; on y coulait le plomb nécessaire pour fabriquer à la fois plusieurs méreaux.

Après les découvertes archéologiques, les découvertes microscopiques prennent place naturellement ici.

Je vous ai plusieurs fois entretenu des êtres mystérieux, soit infusoires, soit végétaux, répandus dans les airs, sur le sol, dans les eaux, et qui causent les maladies et les épidémies. Chacun se dispute cette découverte, qui date de loin cependant et dont les preuves scientifiques se trouvaient acquises en Belgique dès 1843.

« En 1843, écrivait le docteur Hannon, j'étudiais à l'université de Liége; le savant professeur Charles Morren m'avait enthousiasmé à tel point à l'étude physiologique des algues d'eau douce, que j'avais encombré la fenêtre et la cheminée de ma chambre à coucher d'assiettes remplies de bactéries, de conferves, d'oscillaires, et j'entretenais avec bonheur mon professeur de mes observations sur ces algues. Chaque fois il me disait : « Prenez garde à l'époque de leur fructification, « les spores des algues donnent la fièvre intermittente. Je « l'ai moi-même éprouvé chaque fois que je les ai étudiées « de trop près. » Comme je cultivais mes algues dans de l'eau pure, — et non dans l'eau des marais, où je les avais recueillies, — je n'attachais aucune importance à ses observations. Mal m'en prit. — Un mois plus tard, à l'époque de la fructification, je fus pris d'un frisson, mes dents claquerent, j'avais la fièvre. Elle dura six semaines. Ce fut le docteur Alphonse Leclercq qui m'en débarrassa à Bruxelles, car j'avais alors quitté Liége. Quand je revis mon professeur de botanique, Charles Morren, je lui racontai ce qui m'était arrivé. « Vous voyez, me dit-il, je vous l'avais bien dit : vous « n'êtes pas le seul que j'aie vu devenir fiévreux de la sorte. »

En outre, M. Morren, M. Raspail, M. Lemaire, M. Déclat, et ce pauvre Gratiolet, qui trouva le moyen si ingénieux de recueillir sur une carafe remplie de glace, en les y faisant se condenser, les miasmes du marais de Tremble-Vif, tous ont été devancés depuis des siècles, dans cette découverte, par des paysans ignorants, à demi sauvages, et regardant avec terreur un livre comme un grimoire indéchiffrable et diabolique.

Lorsqu'un des naturels du Finistère ou du Morbihan voulait se venger d'un ennemi et lui jeter un sort, il allait à minuit, une jambe nue et une baguette de coudrier à la main, invoquer au bord d'un étang le roi des démons. Satan en personne. Après quoi il cueillait avec toutes sortes de rites sinistres neuf feuilles de nénufar commençant à entrer en décomposition. De ces neuf feuilles, il faisait deux parts; il broyait la première et la mettait infuser dans une pinte de l'eau même du marécage, et il s'ingéniait ensuite à trouver les moyens de faire boire de cette eau à celui dont il voulait la perte. Pour mieux assurer sa tentative criminelle, il se glissait ensuite dans le logis de sa victime pendant l'absence de celle-ci, et cachait au fond du lit la seconde partie des feuilles.

Il suffit d'avoir vu ces lits tels qu'ils étaient encore il y a trente ans, et tels sans doute qu'ils sont encore aujourd'hui, pour comprendre que le propriétaire de ces espèces d'armoires, malsaines, sans air, tenues fermées toute la journée et placées les unes au-dessus des autres, harassé de fatigue et peu habitué aux recherches du confort et même de la propreté la plus élémentaire, se couchait sans s'apercevoir des débris de végétaux sur lesquels il s'étendait. Aussi, à quelques jours de là, la fièvre tierce se déclarait infailliblement, avec ses symptômes les plus caractéristiques, le débilitait, le rendait incapable de travail pendant plusieurs mois, ne le quittait presque jamais et ne le menait même que trop souvent à malemort.

En 1805, un procès porté devant la cour d'assises du Morbihan préoccupa vivement non-seulement la Bretagne, mais encore la France entière. A défaut de feuilles judiciaires, qui n'existaient pas encore, et de journaux quotidiens, dont on ne comptait que deux à Paris : le *Moniteur* et le *Journal de l'Empire*, les canards portés de ville en ville et de hameau en hameau par des marchands de complaintes donnèrent une publicité sans exemple à cette affaire entourée de circonstances faites, d'ailleurs, pour frapper vivement l'imagination et exciter la curiosité.

Je possède un exemplaire de ce grossier imprimé, typographié en méchants caractères que leur usage et leur type suranné font appeler *têtes de clous*, sur un papier épais, d'une teinte bleuâtre et que le temps a zébré de taches livides.

Ce hideux carré de papier raconte le jugement et la condamnation à mort de Jeanne Couëdic, âgée de trente-neuf ans, atteinte et convaincue d'avoir empoisonné Louis Koradan et Marguerite Penmark, à l'aide d'infusions de plantes vénéneuses et en déposant dans leur lit des herbes malfaisantes.

Louis Koradan, natif de Saint-Malo, matelot à la retraite et amputé d'un bras, avait promis mariage à Jeanne Couëdic, plus vieille que lui de deux ans. L'inconstant marin, après quatre années de fiançailles, partit tout à coup pour Rennes et s'y maria avec Marguerite Penmark, qui, plus jeune que Jeanne de quinze ans, ne comptait que dix-neuf ans. L'amour, toutefois, n'entrait que pour bien peu dans l'infidélité de Koradan; Marguerite venait de faire un héritage de douze cents livres, et avec cette somme Koradan pouvait réaliser un rêve qu'il formait depuis longtemps : l'établissement sur la grande route de Vannes d'une auberge destinée aux rouliers et aux piétons.

Un an après ce mariage, Jeanne entra comme servante chez les nouveaux époux. Elle semblait avoir oublié tout à fait son amour pour Koradan et l'abandon du volage. Jamais on ne vit en outre de fille d'auberge plus active, plus

intelligente, plus laborieuse, plus dévouée à ses maître.

A quelque temps de là, Marguerite tomba malade ; Jeanne donna des soins assidus à sa maîtresse, qui mourut entre ses bras, frappée par une maladie pour laquelle, du reste, l'avare cabaretier se garda bien de faire appeler un médecin qu'il eût fallu payer.

Tous les habitués de l'auberge s'attendaient à voir Louis Koradan épouser Jeanne, qui s'était rendue indispensable dans la maison et qui la dirigeait à peu près seule depuis la mort de Marguerite, car le marin, devenu veuf, se livrait plus que jamais à son goût passionné pour la boisson et s'enivrait du matin au soir.

A la surprise générale et à l'indignation des commères du village, cet homme ne tarda point à demander et à obtenir la main d'une de ses voisines, âgée de cinquante ans, mais qui possédait un hectare de terres excellentes.

Les publications légales étaient déjà affichées à la mairie, quand tout à coup Koradan se vit atteint de la même maladie que sa femme, c'est-à-dire d'une fièvre des marais, et mourut avec d'autant plus de rapidité, qu'il se trouvait préalablement affaibli par les excès de boisson.

Ces deux morts, accompagnées des mêmes circonstances, attirèrent l'attention de la justice, et la gendarmerie arrêta Jeanne, qui déclara sans hésitation qu'elle avait tué Koradan et sa femme, en leur donnant à boire une décoction de feuilles pourries de nénufar cueillies, avec certains rites magiques, dans un marais qui répandait la fièvre dans tout le pays, à cinq ou six kilomètres à la ronde, et en plaçant dans leur lit des feuilles de cette plante également en décomposition.

Elle fut exécutée, le 19 mars 1805, sur la place publique de Vannes, disant qu'elle tenait peu à la vie et montrant un grand repentir de son double crime.

Je vous fais grâce de la complainte brutale placée à la fin du canard auquel j'emprunte ces détails, qui se trouvent confirmer la question scientifique la plus féconde de notre époque : l'influence des infusoires microscopiques sur la santé humaine.

S. HENRY BERTHOUD.

HORACE VERNET

(Suite [1])

Le style vous tient-il à cœur, et avez-vous souci de la distinction ou de la nuance, vous n'êtes qu'un maniéré. Restez-vous parfaitement uni, naturel et simple : vous voilà presque vulgaire. Peut-on s'étonner, après cela, qu'Horace Vernet ait été si lestement et si insolemment traité pour ses charmantes qualités mêmes?

Au reste, il n'était pas sans défense. Il avait des mots à lui, des termes à son usage, et qui marquaient assez finement ce qu'il sentait. Devant la peinture trop travaillée, trop *tripotée*, comme on dit, celle qu'il ne faisait pas et qu'on lui reprochait de ne pas faire : « Je l'aime mieux avant qu'elle soit *cuite*, » disait-il. Il supposait qu'on l'avait mise au four pour la cuire et la dorer.

Il n'aimait en rien les tons de convention. Un jour, un peintre habile avait à peu près terminé une marine dans une gamme très-haut montée : il ne lui manquait plus qu'un coup de canon qu'il ne savait trop comment faire. Il le demande à Horace qui lui fait un coup de canon vrai, tel qu'il en avait vu. Mais cela jurait; c'était une tache blanche au milieu de cette peinture trop poussée de ton et d'effet. « Enfin, mon cher, vous avez voulu un coup de canon, le voilà! C'était à la fois, de sa part, une légère critique.

Il est temps de le suivre en Afrique, où il fera désormais ses plus belles conquêtes, et où il aura à peindre non plus seulement des souvenirs de grande armée, mais des exploits présents et de chaque matin, dans lesquels il fut proche témoin et presque acteur. Ses lettres vont nous aider à le mieux comprendre encore. Les lettres d'Horace Vernet ont cela de précieux qu'elles sont sa pensée même et sa personne. Rien ne s'y détache; il ne vise à aucune réflexion, à aucune description; il est le moins littéraire des hommes. C'est un soldat en campagne; il voit, il pense, il sent en même temps, et sa phrase dit comme elle peut tout cela. Il y a des hommes qui causent d'une manière, qui écrivent d'une autre, qui sont plus familiers avec les amis, plus réservés dans le monde et avec les étrangers, qui ont plus d'un ton à leur usage : ce sont des esprits à plusieurs tiroirs. Horace Vernet n'avait qu'un langage et qu'une manière, et il n'était guère libre d'en changer. Si par hasard il l'avait voulu, s'il tentait parfois en effet de monter d'un cran et de discourir, il ne trouvait rien. Il écrit donc à sa femme et à ses amis comme il aurait causé avec eux, et cette sincérité, telle quelle, est incomparable.

On était en 1837. C'était son second voyage d'Afrique. Horace Vernet, qui avait à peindre le siége et la prise d'assaut de Constantine, partit de Paris (fin octobre) quinze jours après l'affaire, pour voir les lieux, les débris encore fumants, et il espérait bien arriver à temps pour assister à quelque petite fusillade. Mais à Toulon, il apprend que tout vient de finir; aller à Constantine n'est plus que comme aller à Saint-Cloud; ce n'est qu'une promenade la canne à la main. *Quelle vexation!* Il part de Toulon pour Bone, à bord d'un beau vaisseau, le *Diadème*. Il était déjà en vue de la ville quand un coup de vent repousse le vaisseau de la côte d'Afrique, l'emporte en quelques heures à bien des lieues, de l'autre côté de la Sardaigne, en face de Cagliari, et quelques jours se passent à attendre le vent et à regagner le chemin perdu. Que faire dans l'ennui d'une traversée? Horace pense à sa famille, à ses petits-fils, à celui qu'en son langage de grand-père il appelle *Rabadabla* : il écrit jour par jour à Mme Vernet :

« Encore un jour passé, écrit le 10 novembre, et nous « n'avons remonté qu'un échelon de l'échelle que nous avons « descendue si rapidement. Mais tout nous fait croire que « demain nous serons à terre. Une petite brise nous conduit « droit dans notre route, et l'espoir nous revient. Aujour- « d'hui je me suis moins *embêté* » ah! nous sommes en style d'atelier, il faut en prendre son parti) « que les jours « précédents, grâce à un nouveau venu auquel j'ai donné « l'hospitalité : c'est un pauvre pinson que les autans nous « ont apporté. J'ai mis la main dessus, j'ai voulu lui donner « à manger; mais devine ce qu'il a préféré ! c'est de se pré- « cipiter dans mon pot à eau pour boire; il a manqué s'y « noyer, ce qui m'a expliqué les gens qui trouvent ce genre « de mort dans un crachat. On fait des efforts inouïs pour « braver un grand danger, puis la gourmandise vous fait « succomber dans un petit. Trêve de reflexions! Je soigne « mon petit oiseau pour lui donner la liberté quand il sera « bien remis de ses privations et de sa fatigue. Si j'avais le « temps de lui donner une petite éducation, je lui appren- « drais à chanter *Rabadablabadablablabla*, pour que sur « ma terre d'Afrique il puisse apprendre à ses semblables ce « délicieux refrain, et peut-être qu'un jour tous les échos « nous le répéteraient. Cette idée, toute bête qu'elle est, ne « laisse pas de me procurer une bonne petite émotion. »

Ce *Rabadabla*, c'est le bruit cher à son petit-fils, c'est le nom même qu'il lui donne dans cette langue primitive et imitative qui recommence sans cesse auprès des berceaux. Bonhomie et cœur, ne nous repentons jamais d'avoir surpris au vif de ces choses-là.

Mais il est arrivé à Bone; il est logé, installé chez Yusuf, lequel, en légère disgrâce, est pendant ce temps-là à Paris; il voit les amis d Yusuf, la première, Mme Yusuf, une musulmane aux longs yeux pleins de douceur et de mélancolie, et qui lui a cédé la maison; il s'inquiète d'abord de l'avenir de son ami, et donne de bons avis sur les hommes, sur les gouverneurs présents et passés, des jugements qui ne seraient pas tous à reproduire ici. Le peintre aussi se réveille; sans plus attendre, et à la vue de cette population africaine grouillante, la verve le prend, la besogne commence :

«... Si Delaroche était là! que de belles choses il verrait « par ma fenêtre seulement! Rien n'est plus admirable que « cette foule d'Arabes, de Turcs, tous drapés si pittores- « quement. Si j'étais plus jeune, ou pour mieux dire moins « vieux, ma tête n'y tiendrait pas...

« En attendant le départ, je fais des têtes de soldats « comme s'il en pleuvait. Elles doivent figurer parmi les « héros, car il y en a dans toutes les classes de l'armée plus « que partout ailleurs, et j'ai le bonheur de n'avoir que des « faces bien caractérisées. »

Il fait d'avance sa provision de têtes et de figures martiales : tout chez lui sera d'après nature, les sites, on va le voir, et les figures aussi. Et remarquez comme, sans théorie aucune et par un pur sentiment de vérité, il pense au peuple de l'armée, à toutes les classes de héros. Son genre en effet sera, dans chaque affaire, tout en montrant le chef, de ne jamais sacrifier le soldat.

Il est traité cependant comme un personnage de l'armée : on lui donne deux bataillons pour escorte :

« Voilà comme je suis organisé pour mon voyage : six « mules pour porter mon bagage, mes tentes, etc.; deux « chevaux pour moi et Charles, mon domestique, quatre « chasseurs et un brigadier comme ordonnances, et huit « cents hommes d'escorte. Déjà, Charles, notre neveu [1], est « parti avec le même nombre d'hommes pour m'attendre à « moitié chemin, et le gouverneur (le maréchal Vallée) me « donne l'ordre qui doit l'attacher auprès de moi pendant « la duré de ma petite expédition jusqu'au retour de Bone. « Tu vois que je suis traité en véritable personnage ; ce n'est « pas que ça me touche, mais je te donne ces détails pour « que tu sois sans inquiétude; car tant de précautions sont « même inutiles, la correspondance se faisant journellement « avec huit hommes seulement. Cependant j'accepte tout « pour être à même de m'arrêter comme bon me semblera « sur la route, et même de m'en écarter pour visiter certaines « localites interessantes... »

C.-A. SAINTE-BEUVE.
De l'Académie française.

(*La suite au prochain numéro.*)

1. Voir les numéros 548 à 562.

1. [illegible]

LA DERNIÈRE GERBE

Un heureux temps a favorisé la moisson. Le blé coupé n'a plus rien à craindre de l'intempérie des saisons, et le paysan, délivré de son plus cuisant souci, peut s'abandonner momentanément au plaisir qui suit la fin des travaux. Que tous les cœurs soient radieux, toutes les lèvres souriantes au village, car voici venir la dernière gerbe annonçant que la récolte est enfin terminée. Une gentille fillette est la messagère de cette bonne nouvelle. Deux robustes jeunes gens l'ont hissée sur leurs épaules, à la grande satisfaction des gamins et gamines qui la suivent de leurs cris joyeux. Ce n'est pas que la mignonne enfant ne tremble un peu sur son trône improvisé, mais est-ce payer trop cher l'honneur d'être un moment la petite déesse de la moisson? Que notre Cérès de douze ans poursuive sans crainte sa route à travers champs. Il y a là-bas, pour la récompenser de sa peine, quelque galette appétissante et de bons baisers pour ses joues.

L. DE MORANCEZ.

Nous prions ceux de nos abonnés qui ont prolongé leur souscription pour avoir droit à la prime gratuite offerte par l'UNIVERS ILLUSTRÉ, de ne pas se préoccuper de ce que les bandes de leur journal continuent à porter la date de l'ancienne échéance. Ces bandes étaient imprimées d'avance; de nouvelles y seront jointes pour la durée de la seconde période d'abonnement.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 11.

BLANCS	NOIRS
1 C. 2eCR	1 R. 4eR
2 R. 5eFD	2 R. 5eR
3 D. 5eD éc. m.	3 . . . .

Solutions justes : MM. A. Pitter et E Truocyor; J. Galiment; L. Lelorrain; Émile Frau, à Lyon; Chess-Club, à Beauvais; N. Mille, à Abbeville; Raters et Mullendorf, à Luxembourg; Bessie; Tripié, café Godefroy, à Bercy; Mateo de Zamora, à Almeria (Espagne): Mme Savy, à la Rochelle; un amateur, café Dolbeau, à Chalonnes-sur-Loire; cercle Peloux, à Nîmes; A... B... (le Havre); J. Cruchon, à Avranches; cercle de la Maison Impériale, à Saint-Maurice; Boiron.

Nous prions les personnes qui nous font l'honneur de nous envoyer des Problèmes ou autres compositions d'Échecs, de vouloir bien indiquer les positions au moyen de diagrammes.

C. P.

PROBLÈME N° 15.

COMPOSÉ PAR M. A. GAUTIER (DE BERCY)



BLANCS

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

ÉMILE AUGANTE



PLOMBS HISTORIÉS TROUVÉS DANS LA SEINE; jetons de diverses corporations de Paris. — Voir la Causerie scientifique.



LA DERNIÈRE GERBE. — RETOUR DE LA MOISSON; dessin de M. A. L. — Voir page 519.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 564.
Samedi 18 Août 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'avis relatif à la prime de l'UNIVERS ILLUSTRÉ, inséré à la suite de la Chronique.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Un cas de tragédie. — Crébillon précepteur : ses relations avec Casanova son caractère, son portrait. — Un pendant de Laforêt. — Comédie française : reprise d'*Atrée et Thyeste*, précédée d'un prologue en vers traduit de Sénèque. — La tragédie française et la tragédie latine. — Rapprochement avec les *Burgraves*. — La mise en scène, les acteurs : MM. Maubant, Chery, Gibeau, Sénéchal, Masset; Mmes Devoyod, Tordeus, Lloyd. — Théâtre du Prince impérial : ouverture. — Enfin! — Perplexité du chroniqueur. — La salle. — Le théâtre. — Les clowns, les écuyers, la troupe quadrumane. — Infériorité de l'espèce humaine. — Un père jon-[illegible] — *La jeunesse d'*[illegible], pièce militaire équestre — Mlle Talini. — Un mot sur le *Don Juan de Village*.

Un nouveau cas de tragédie vient de se déclarer au Théâtre-Français. Père d'*Arbogaste*, soyez heureux! battez des mains, auteur du *Cid d'Andalousie!* et vous, auteur du *Vrai courage*, frappez la terre de vos pieds en cadence! La race de Tantale a reparu avec son cortége de haines et de crimes : le sang humain a frémi encore dans la coupe maudite et le public a savouré toutes ces horreurs avec le même plaisir, il a applaudi l'*Atrée et Thyeste* du vieux Crébillon avec le même enthousiasme que s'il se fût agi de quelque invention nouvelle de M. Xavier de Montépin ou de M. Ferdinand Dugué.

Une figure originale que celle de Crébillon et qui tient une place à part dans la galerie des poëtes tragiques. Corneille a l'héroïsme, Racine la passion, Crébillon la terreur. C'est sa corde favorite et dominante. Les scélérats l'attirent, qu'ils s'appellent Atrée ou Catilina. On sait de quelle façon odieuse cette vocation de son talent avait été exploitée par ses ennemis : le proverbe « dis-moi qui tu hantes » avait été retourné contre lui : sa complaisance à peindre le crime avait été présentée comme un indice de son caractère et de ses



BIVOUAC DE HULANS PRUSSIENS DANS UN PARC, PRES DE DRESDE; dessin de M. Günther.

mœurs. Il n'est calomnie si idiote dont « il ne reste quelque chose. » Crebillon se vit dans la nécessité de réfuter publiquement les bruits qui couraient sur son compte. La vérité est qu'il vivait assez retiré, non par misanthropie et insociabilité, mais par un goût naturel d'indépendance. Bonhomme, du reste, à cœur ouvert, facile aux relations et poussant l'obligeance jusqu'à l'extrême désintéressement

Nous en avons la preuve dans l'accueil qu'il fit à Casanova, le fameux aventurier.

Fraichement débarqué d'Italie, celui-ci s'était trouvé à souper avec lui chez la comédienne Silvia, et il lui avait fait sa cour en lui récitant une scène de *Rhadamisthe et Zénobie*, qu'il avait traduite en vers blancs. Dans le cours de la conversation, le jeune Vénitien témoigna le désir qu'il avait de se familiariser avec la langue française.

Mais, ajouta-t-il, je suis un élève insoutenable, interrogateur, curieux, insatiable, et, en admettant que je trouve un maître qui consente à se charger de moi, je ne suis pas assez riche pour le payer.

— Justement, lui répondit Crebillon, il y a cinquante ans que je cherche un ecolier tel que vous prétendez l'être : c'est moi qui vous payerai si vous voulez venir prendre des leçons chez moi. Je demeure au Marais, dans la rue des Douze-Portes : j'ai les meilleurs poëtes italiens, je vous les ferai traduire en français et je ne vous trouverai jamais insatiable.

Et en effet, pendant une année entière, Casanova se rendit trois fois par semaine chez Crébillon, qui, — gratuitement et pour le seul amour de l'art, — lui donna ses précieuses leçons.

Le même Casanova nous a laissé le portrait suivant du vieux poëte, — celui-ci était alors plus qu'octogénaire.

« Crébillon était un colosse : il avait six pieds. Il mangeait bien, narrait plaisamment et sans rire ; il était celèbre par ses bons mots, etait un excellent convive ; mais il passait sa vie chez lui, sortant rarement, ne voyant presque personne, parce qu'il avait toujours la pipe à la bouche et qu'il était environné d'une vingtaine de chats avec lesquels il se divertissait la plus grande partie du jour. Il avait une gouvernante, une cuisiniere et un domestique. Sa gouvernante pensait à tout, ne le laissait jamais manquer de rien et ne lui rendait jamais compte de son argent, qu'elle tenait en entier, parce que jamais il ne lui en demandait aucun. La physionomie de Crebillon avait le caractère de celle du lion ou du chat, ce qui est la même chose... »

La servante de Molière est restée célèbre : la gouvernante de Crebillon pourrait lui servir de pendant :

« Il etait, continue Casanova, censeur royal, et il disait que cela l'amusait. Sa gouvernante lui lisait les ouvrages qu'on lui portait, et elle suspendait sa lecture quand elle croyait qu'un passage méritait sa censure ; mais parfois ils etaient d'avis differents, et alors leurs contestations etaient risibles. J'entendis un jour cette gouvernante renvoyer quelqu'un en lui disant : « — Revenez la semaine prochaine : « nous n'avons pas encore eu le temps d examiner votre ma« nuscrit. »

De ce portrait, qui a toutes les allures de la sincérité, il y a loin à celui de cet « homme noir avec qui il n'etait pas sûr de vivre. »

Atrée et Thyeste est, sinon la meilleure tragédie de son auteur, celle du moins où se trouve le plus fortement empreinte la marque de son genie. Jamais, sur la scène française, la ferocite de conception et d'exécution n'a été poussée plus loin. En ce sens c'est une œuvre à part, une curiosite dramatique dont la generation actuelle doit savoir gré à M. Thierry de lui avoir donné le spectacle. Il faut louer aussi l'idee très-fine et très-delicate qu'a eue M. l'administrateur de la Comédie française de faire traduire la scene entre Megère et Tantale, qui sert de prologue au *Thyeste* de Seneque. — Une admirable préparation que ce prologue qui, sans atténuer en elles-mêmes les horreurs qui vont suivre, les explique à l'esprit du spectateur et les rend plus tolérables à ses yeux par le caractere de grandeur qu'il leur imprime. En faisant intervenir la fatalite antique dans la personne de Megere, en montrant le crime de Tantale reversible sur ses fils, en présentant la vengeance d'Atrée comme le résultat nécessaire du courroux céleste, il enlève à celle-ci une partie de ce qu'elle a de révoltant. Reduit à l'état d'instrument, Atree paraît moins abominable. Sa culpabilite diminue en raison directe de sa responsabilité. C'est par ce côté-là que la pièce de Crebillon est inferieure à celle de Senèque. Les atrocités qu'elle expose, bien qu'elles soient loin d'egaler celles de la tragedie latine, semblent exorbitantes parce qu'elles ne sont qu'une manifestation de la perversité humaine.

L'auteur lui-même l'a bien compris lorsqu'il a reculé devant le tableau si prodigieusement dramatique que lui offrait son modele.

Quelle magnifique scène cependant !

La réconciliation des deux frères a été scellée par un festin. Dans la salle resplendissante de lumière, couché sur l'or et sur la pourpre, la tête deja appesantie par le vin, Thyeste chante un hymne aux dieux de l'Olympe; mais bientôt une douleur sans cause vient se mêler à sa joie, et son chant s'éteint dans les larmes. Une main se tend vers lui : c'est celle de son frère : elle lui présente la coupe consacree. Écoutez maintenant :

« THYESTE.

« Je la reçois de la main d'un frère, et après en avoir fait cette libation aux dieux paternels, je boirai le reste. Mais que signifie ce prodige? Ma main me refuse son ministere... Le poids de la coupe augmente, mon bras ne peut plus la soutenir... Cette liqueur fuit de mes lèvres, c'est en vain que j'ouvre la bouche pour la recevoir. Voyez-vous cette table tressaillir sur le sol tremblant? Le feu du foyer s'éteint; le ciel pesant s'étonne de se voir désert entre le jour et la nuit. Qu'entends-je? Les deux pôles du monde tremblent et chancellent... Les ténèbres s'épaississent, et la nuit se cache dans une autre nuit plus ténébreuse encore. Tous les astres ont disparu. Puissances suprêmes, épargnez du moins mon frère et mes enfants ! Que l'orage n'éclate que sur ma tête coupable ! O mon frère, rendez-moi donc mes enfants.

« ATRÉE.

« Je vous les rendrai; on ne pourra désormais vous les enlever.

« THYESTE.

« Quel affreux tumulte agite mes entrailles ! Que sens-je déjà palpiter là? Un poids énorme m'accable. J'entends sortir de ma poitrine des gémissements qui ne sont pas les miens. Venez, mes enfants, votre malheureux père vous appelle : venez; en vous voyant, ma douleur s'évanouira. D'où leurs voix se font-elles entendre ?

« ATRÉE.

« Prépare-toi à leur donner le baiser paternel. (*Il jette les trois têtes aux pieds de Thyeste.*) Les voilà. Reconnais-tu tes enfants?

« THYESTE.

« Je reconnais mon frère !... »

Elle est épouvantable cette scène, et pourtant je ne crois pas que, preparée par le prologue, elle eût été plus dangereuse que ne l'est celle par laquelle Crébillon l'a remplacee.

Quant au reste de la pièce française, elle ne me paraît pas meriter la critique sévère qu'en a faite Amaury Duval.

« C'est, a-t-il dit, un roman sans vraisemblance que Crébillon aura sans doute puise dans nos vieux romans français, les seuls livres que ce poëte très-ignorant feuilletait sans cesse. »

Le roman est ingénieux en tout cas et dispose de manière à fournir des situations puissantes. La scène du deuxième acte, où Atrée reconnaît Thyeste malgre le deguisement sous lequel il se cache, est certainement une des plus dramatiques qui soient au théâtre. Il ne m'etonnerait pas que Victor Hugo y eût puisé l'idée de l'épisode du mendiant dans sa pièce des *Burgraves*. Au temps de Crébillon, une tragédie n'avait pas le droit de se produire devant le public sans un peu d'amour et de galanterie. En sacrifiant à cette exigence, l'auteur d'*Atrée et Thyeste* a eu du moins l'habileté de rester dans le sentiment général de sa donnée. Les deux amants sont frère et sœur : cette passion criminelle est encore un signe de la malediction qui s'attache à la race des Pelopides.

Ce qui manque ici surtout, c'est la forme, vulgaire, incorrecte, tour à tour barbare et surannée. Des vers energiques éclatent çà et là; mais ces beautés de détail sont en trop petit nombre pour racheter l'insuffisance de l'ensemble. Malgré le rang officiel qui lui est assigné dans le Repertoire du Théâtre-Français, *Atrée et Thyeste* ne sera jamais qu'une tragédie de second ordre.

Le palais d'Atree, avec son portique en colonnades dont la robuste architecture rappelle celle des monuments de Pœstum, est du plus beau style. La mise en scène, très-animée et très-bien entendue, concourt à l'intérêt du drame. Autrefois, s'il faut en croire les souvenirs des vieux amateurs, la coupe était remplie d'un liquide rouge simulant le sang que la main tremblante de Thyeste faisait couler sur la scène. Ce detail puéril et ignoble a éte supprimé.

Maubant a la figure imposante, la voix sonore et la superbe tournure qui conviennent à ces personnages des temps héroïques. Il a produit un grand effet dans le rôle d'Atree. Gibeau a montre, dans celui de Thyeste, un sentiment de composition que je ne lui connaissais pas. Le jeune Sénechal est un amoureux chaud et énergique. Masset debutait sous l'habit modeste d'un confident. Dans les quelques mots qu'il avait à dire, il a prouvé qu'il possédait le diapason du théâtre. Le personnage de Théodamie est très-effacé. Mlle Tordeus lui prête de la valeur par sa bonne diction, sa grâce touchante et sympathique. Sa confidente, Mlle Lloyd, n'avait autre chose à faire que d'être charmante : elle l'a ete.

L'auteur anonyme du prologue traduit de Senèque doit des remercîments à Chéry et à Mlle Devoyod pour l'art savant avec lequel ils en ont fait ressortir les vers vigoureux et bien frappés.

~~~ Le voici enfin ouvert, — et ce n'est pas sans peine, — ce nouveau théâtre du Cirque Impérial, ce cirque eleve déjà depuis plus d'une annee dans la rue de Malte, derriere le boulevard du Temple. Oui, il y a juste un an, tout était prêt, pièce, exercices, acteurs, décors : la répétition générale avait eu lieu : les affiches annonçaient la première représentation pour le 15 août, lorsque tout à coup :

Verbosa et grandis epistola venit

de la commission supérieure des bâtiments civils. La salle, paraît-il, ne lui avait pas paru suffisamment solide, et elle avait mis son *veto* à l'ouverture.

De là une série de procès — des artistes, contre la direction, de la direction contre les proprietaires de l'immeuble, des propriétaires de l'immeuble contre l'architecte. — Enfin les travaux de consolidation ont eté executes, la salle a été autorisee et, samedi dernier, l'ouverture était annoncée, cette fois definitivement et sans aucune remise.

Le même soir, l'affiche du Théâtre-Français convoquait la critique à la reprise d'*Atrée et Thyeste*.

Où courir ? Où ne pas courir ?

Une soirée de tragedie, c'est un peu dur; mais le devoir, mais la hiérarchie ! — Et puis, si par hasard les travaux de consolidation avaient éte mal faits ?

Un de mes amis, un brave, vient me tirer d'embarras : il m'offre de me remplacer au cirque Bastien Franconi. Inutile de dire que j'accepte avec un enthousiasme égal à mon egoïsme.

Ce sont ses notes que je vais transcrire.

~~~ Spectacle annoncé pour sept heures et demie. Voulant eviter la foule, j'arrive une heure plus tard. Ah bien, oui ! Les abords du théâtre sont encombrés : on se bat à la porte. Impossible d'entrer autrement qu'en se bousculant et en jouant des epaules. Clameurs, tumulte; dégagements ridiculement étroits et incommodes. Les ouvreuses, tout ahuries, courent, comme des chauves-souris dans une chambre éclairée, sans savoir ce qu'elles font. Vous présentez votre coupon. On vous répond : placez-vous où vous pourrez. Tout est envahi. Enfin on se case tant bien que mal, et la première chose qu'on fait, c'est de regarder ces fameuses colonnettes de fonte jugées trop grêles, l'année dernière, pour supporter la coupole, et capables d'amener la catastrophe du temple des Philistins sans l'aide d'aucun Samson. On se sent rassuré en voyant qu'elles ont été reconfortées par des poutres solides et dissimulées le mieux possible derrière lesdites colonnettes.

Inspection de la salle. Rien n'est plus étrange, ni plus hétéroclite que cet immense recipient où sont entassees quatre ou cinq mille personnes.

Cela tient à la fois du théâtre et du cirque. Figurez-vous un manége circulaire pareil à celui du cirque des Champs-Élysées. Seulement, sur un des côtés, s'ouvre une scène exhaussée avec trou de souffleur et quinquets. A un moment donné, niche de souffleur et quinquets peuvent disparaître, le plancher s'incliner en pente douce, et les personnages descendre à cheval dans l'arène pour exécuter leurs évolutions.

Quant à l'enceinte, on dirait une salle de spectacle dont on aurait coupé une tranche. A droite, elle s'arrondit en hémicycle; à gauche, elle est brusquement terminée par un mur à pic, auquel on a accroché deux rangées de logettes. Nécessite de terrain, dit-on. — Le temps ne faisait rien à l'affaire pour le sonnet d'Oronte. Je crains bien que, pour la question de terrain, le public ne fasse ici une réflexion analogue.

Dans la salle, le tout Paris ordinaire des premières représentations : — les étoiles plus ou moins brillantes du demi-monde, celles dont se compose le personnel ordinaire du cirque des Champs-Élysées : des journalistes, des hommes de lettres : Alexandre Dumas dans une loge; Roqueplan, de Pène, Monselet, Sarcey — oui, Sarcey lui-même. Le volage a fait ce soir-là une infidelite au Théâtre-Français. Quel est donc ce mystère?

La representation commence par un prologue de circonstance, dont on n'entend pas un mot au milieu du tumulte du dedans et des clameurs du dehors. La chose s'appelle *La rue de Malte*. J'ai cru remarquer que le personnage principal annonçait que le nouveau Cirque serait consacré à entretenir le feu sacre du chauvinisme. — Allons, tant mieux !

Ensuite viennent les exercices d'un jeune écuyer nommé Montero, qui se flanque deux fois par terre en voulant franchir les cerceaux.—Émotion inséparable d'un premier debut.

Puis une gentille ecuyère, Mlle Montero, qui se livre aussi aux douceurs d'une double chute, sans doute pour ne pas desobliger son frère.

Quatre clowns très-amusants viennent à propos désopiler l'assistance par leurs lazzis. Ils sont legers, vifs, humoristiques — Auriol en quatre personnes.

La partie vraiment curieuse de la soirée a été fournie par les singes :

Le grand mandrille bleu Marok, sur la corde volante;

Le grand singe Faviaux, montant Negro, le petit cheval javanais;

La poste hongroise sur sept chevaux, par le grand mandrille bleu Lamson.

Voilà un spectacle à la fois amusant et nouveau, et je ne serais pas surpris que tout Paris, avec ses annexes se derangeât pour l'aller voir.

Un chien barbet, nommé Castor, a aussi très-bien fait la voltige et le saut du pont, *à l'instar* de l'ecuyer quadrumane du cirque des Champs-Élysées. C'est humiliant à dire ; mais il est certain qu'il a eu plus de succès que les ecuyers de l'espèce humaine. Ceux-ci étaient tombés, comme je l'ai dit : le chien n'a pas bronché.

Exercices du sieur Nagle, qui joue à la balle avec ses quatre fils, les lançant alternativement en l'air avec ses pieds. J'avais vu souvent ces sortes de tours, mais rarement exécutes avec autant de sûreté et de précision.

La fête s'est terminée par la *Jeunesse d'Abd-el-Kader*, pièce militaire équestre en un acte. Des bedouins vêtus de calicot, des chevaux qui galopent, des combats au sabre comme aux Funambules, des coups de fusil, de la fumée et, pour le dénoûment, des flammes de Bengale ; voilà les ingrédients de cet opuscule qui rappelle avantageusement les pantomimes gratuites de l'Esplanade des Invalides, le jour du 15 août. Et savez-vous qui joue le rôle de l'heroïne? Mlle Talini, la belle Talini de la Gaîté et de la Porte-Saint-Martin. Pauvre femme ! voilà pourtant où mène la prose de M. Jules Dornay ?

Est-ce une illusion de mes oreilles ? Mais il m'a semblé qu'ici le public rappelait Castor.

Cette parade à part, il reste encore au nouveau Cirque assez d'elements de succès pour lui faire espérer de rivaliser avec son aîne, voire même de distancer l'Hippodrome.

~~~ J'avais gardé, comme on dit, pour la bonne bouche, le compte rendu du *Don Juan de Village*. Par malheur l'espace me manque. Une œuvre de cette importance vaut mieux que quelques lignes, et George Sand n'est pas de ces auteurs que l'on peut se permettre d'etrangler entre deux portes

GEROME.
~~~

AVIS

Le succès de la prime extraordinaire offerte par l'*Univers illustré* ayant dépassé toutes nos prévisions, et notre tirage de l'*Affaire Clémenceau*, quoique très-considérable, étant complétement épuisé, nous avons dû nous occuper immédiatement de faire procéder à un second tirage qui sera terminé dans peu de jours. Si quelques-uns de nos abonnés nouveaux ou de ceux qui, prolongeant leur souscription actuelle, ont droit à la prime, subissent un léger retard dans la livraison du volume, nous les prions de ne pas s'en préoccuper; nous ferons tous nos efforts pour que ce délai soit le plus bref possible.

Nous saisissons cette occasion pour informer nos lecteurs qu'au moyen d'un nouvel arrangement avec les éditeurs de l'*Affaire Clémenceau*, nous serons en mesure d'offrir la prime jusqu'au 15 septembre, dernier délai.

Prière de joindre une bande imprimée à toute demande de renouvellement.

Voir, pour les conditions de la prime, nos précédents numéros.

BULLETIN

La fête du 15 août a été célébrée conformément au programme traditionnel. Des *Te Deum* ont été chantés dans toutes les églises de France, depuis la basilique métropolitaine de Notre-Dame jusqu'au modeste sanctuaire du plus humble village. Des prières publiques ont été dites également dans les temples protestants et dans les synagogues. Aux pompes religieuses ont succédé les réjouissances en plein air : feux d'artifice, illuminations, danses, etc. Chaque commune a proportionné l'éclat de la fête aux ressources de son budget.

C'est dire qu'à Paris, tout s'est passé somptueusement.

Jamais on n'avait vu une affluence aussi considérable que celle qui a rempli Paris. Les chemins de fer débarquaient des phalanges d'étrangers et de provinciaux; les tapissières arrivaient de tous les points de la banlieue; toutes les boutiques, tous les ateliers, toutes les administrations publiques et privées avaient fourni leur contingent.

Dans le courant de la journée, les Parisiens ont pu jouir du spectacle gratis dans tous les théâtres de Paris, ou devant les grandes estrades de l'Esplanade des Invalides, consacrées aux pantomimes militaires. N'oublions pas de noter les mâts de cocagne, les joutes sur la Seine, les bals sous la tente, les marchands forains, les saltimbanques, les cuisines en plein air, ni ces mille petits commerces qui sortent de terre pour les besoins du peuple qui s'amuse; n'oublions pas surtout les féeriques feux d'artifice, qui reviennent à cent mille francs chacun, et qui, certes, ne coûtent pas trop cher, puisqu'ils plongent dans l'extase plus d'un million de personnes.

La charité ne perd pas ses droits au milieu du bruit de la fête du 15 août. Comme les années précédentes, des bons de pain, de vin et de viande ont été distribués aux indigents par les soins des divers bureaux de bienfaisance.

Nous trouvons dans un journal américain une curieuse anecdote qui prouve l'empressement du président Johnson à accorder des lettres de pardon aux sudistes encore placés en dehors de la loi générale d'amnistie :

« Chaque matin le président va se faire raser chez un barbier nègre de Washington appelé Terence, et qui avait déjà pour client M. Johnson, alors que celui-ci n'était encore que sénateur.

« Un de ces derniers jours, le président arrive à l'heure ordinaire chez le barbier et s'installe dans un fauteuil, en attendant son tour d'être rasé.

« Bientôt Terence barbouille de savon la figure présidentielle et commence à jouer du rasoir avec sa rapidité et son habileté ordinaires, pendant que M. Johnson était absorbé dans une profonde méditation. Mais soudain, chose qui ne lui était pas arrivée depuis longues années, Térence fait avec son rasoir une légère entaille à la figure du président.

« Effrayé de sa maladresse, le nègre s'écrie d'un ton suppliant à M. Johnson :

« — Pardon, monsieur ! »

« Le président, toujours plongé dans ses méditations, ne s'était point aperçu qu'on l'avait coupé, et croyant que Térence sollicitait une lettre de pardon, d'amnistie pour quelque sudiste de ses amis, il lui dit tranquillement :

« — Prends là, dans la poche de mon paletot, une feuille « de pardon en blanc, tu la rempliras, et je la signerai. »

La générosité de M. Georges Peabody, dit le *Messager franco-américain*, est aussi inépuisable que sa cassette. Il vient de faire don de 500,000 dollars à chacun des trois colléges Harvard, Amherst et Williams, tous trois de l'État du Massachussets. Il a, de plus, donné pour les pauvres de Boston un million de dollars.

Voilà une aumône plus que princière.

Le Louvre de Louis XIV vient de s'enrichir d'un nouveau musée : c'est le musée des vitraux. Cent cinq pièces admirables de dessin, de composition, de couleur et de transparence, viennent d'être encastrées dans les grandes croisées des appartements dits de Henri IV.

Ces vitraux sont sortis des fabriques françaises, flamandes, hollandaises et allemandes des XVe et XVIe siècles.

Le Louvre sera complet quand il aura son musée de tapisseries anciennes dont le garde-meuble possède de si rares et de si beaux échantillons.

On mande de Larnaca (île de Chypre) que le transport de la marine impériale *la Sèvre* a quitté le port, après avoir embarqué vingt-deux caisses contenant des marbres et des inscriptions antiques qui sont destinés par le gouvernement français aux musées impériaux.

Aujourd'hui, les Anglais, dans l'Inde, attellent l'éléphant à la charrue; de ce bel animal guerrier il ont fait un pacifique laboureur. D'habiles fondeurs de la Grande-Bretagne fabriquent d'énormes et de très-fortes charrues, des charrues dignes de lui. Le paquebot les apporte à travers la Méditerranée, l'isthme de Suez, la mer Rouge et la mer des Indes, et vite il se met hardiment à l'œuvre.

Chaque matin, à la pointe du jour, l'éléphant prend son ami le cornac par la ceinture, le place sur son dos et s'en va aux champs. On confie à deux valets de ferme le soin de tenir les deux mancherons de la charrue. Tant que le soleil est au-dessus de l'horizon, l'éléphant marche, et en marchant il soulève derrière ses pas une bande de terre ou plutôt une longue colline : c'est ainsi qu'il trace son sillon, d'un mètre et demi de largeur sur un mètre de profondeur!

TH. DE LANGEAC.

ANTONIELLA

(Suite[1])

XI

Un sourd murmure d'eau qui suinte, qui s'engouffre et qui, par un mouvement alternatif et intermittent, se dégorge d'un bassin, m'attira, à quelques pas de là, sous l'ombre plus opaque du rocher de la rive.

Une espèce de grotte, moitié naturelle, moitié construite de main d'homme, s'ouvrait à côté de moi. J'y entrai, et je m'assis sur la margelle de pierre taillée entre la mer et le vivier. Elle contenait quelques vagues sombres d'eau salée, emprisonnées par le rebord du rocher, et qu'un petit canal souterrain renouvelait et laissait fuir tour à tour, comme le jeu d'un siphon. Un lit de sable fin et bleuâtre lui servait de fond. On y distinguait quelques petits poissons-épics, nullement effrayés par l'ombre de l'homme, qui fuyaient, revenaient, jouant entre eux comme des oiseaux dans leur cage.

Un pêcheur qui passa par là, traînant son filet hors de sa barque, me dit que cette caverne humide était le vivier de Cicéron, qui venait y composer ses harangues dans les temps anciens. Je le remerciai, et je restai longtemps seul, réfléchissant à l'éternité des plus simples ouvrages de la nature et à la brièveté de l'homme.

La nuit seule m'arracha de ce site, d'où je voyais, en penchant légèrement la tête, la vaste mer du golfe de Gaëte rétrecir ses bords plongés dans la brume, et cette brume, colorée par le couchant, s'enflammer comme un incendie des eaux, dont les reflets allaient, vers le milieu du golfe, se rejoindre avec les premières étoiles.

XII

Quand je rentrai à l'hôtel, la jeune malade dormait. Le vieux médecin de Gaëte, qui était venu pendant mon absence, avait recommandé qu'on ne la réveillât pas, et il n'avait pas dissimulé à la femme de chambre que la moindre agitation physique ou morale pourrait être funeste à sa petite fièvre nerveuse, dans cet état, et que le meilleur remède serait quelques jours d'un repos complet, dans cet air vif et tiède de la mer au bord des montagnes.

Je me décidai facilement à essayer ce régime pour hâter la convalescence d'une personne qui avait commis l'imprudence de se mettre en route malgré son état de langueur, et qui m'intéressait vivement.

Après mon rapide souper de poisson et de fruits, je passai ma soirée dans la grande salle, tantôt à m'abreuver d'une eau glacée par la neige de Sicile, tantôt à errer sous les portiques à colonnes, et à contempler, de là, les mille accidents de lumière et d'ombre que les lueurs argentées d'une lune d'été promenaient sur les dents des roches, sur les broussailles de myrtes et dans les anfractuosités des montagnes.

— Quel pays! me disais-je; comment n'y pas vivre, et comment s'y résoudre à mourir!

Je ne me couchai que tard dans la nuit, et les ravissantes figures entrevues aux fenêtres de la maison d'asile correctionnel de Molo-di-Gaeta, et le visage mélancolique et énigmatique de la recluse, flottèrent toute la nuit devant mes yeux, entre la veille et le sommeil, comme les rêves d'Orient d'un poëte de Perse devant les murs festonnés d'un harem dans les jardins d'Ispahan. De tels songes ne valent rien au repos des sens.

Cependant, je l'avoue, les charmants visages s'effaçaient vite l'un par l'autre devant mes yeux mal fermés; mais la triste expression de la jeune captive, ses yeux baissés, sa main blanche élevant et abaissant sa navette sur son monceau de dentelles, et surtout une image commune et populaire, que j'avais vue collée aux murs de sa cellule, m'obsédaient, quoi que je fisse. Cette image, entourée d'une complainte que je n'avais pu lire, représentait une femme sur l'échafaud, entourée de prêtres, et tendant le cou au glaive du bourreau qui allait la frapper de mort. Le plaisir se lasse, la curiosité est insatiable tant qu'elle n'est pas satisfaite. J'y revenais toujours et je bâtissais dans mon imagination mille hypothèses pour m'expliquer la longue histoire dont le doigt posé sur les lèvres des recluses m'avait interdit la connaissance. Le soleil même du matin ne me calma pas.

XIII

La nuit de ma compagne de voyage avait été bonne. Elle ne souffrait plus que d'une extrême faiblesse; l'oppression avait diminué. J'eus peu de peine à lui persuader de prolonger d'une quinzaine de jours notre halte dans ces beaux lieux, dont je lui racontai rapidement les merveilles et les charmes, qu'elle entrevoyait par sa fenêtre au-dessus de la mer. Rien ne nous pressait, je l'ai dit. Les quinze jours passés à la villa de Cicéron valaient bien quinze jours passés sur la place d'Espagne, chez Cerni, dans une auberge bruyante de Rome. Elle en convenait. Le vieux médecin, en arrivant, nous confirma l'un et l'autre dans cette idée. Nous ne parlâmes plus de partir.

La curiosité de la charmante malade n'était pas moins vive que la mienne. Il fut convenu, pour ménager son repos, que le médecin m'emmènerait seul avec lui à Molo-di-Gaeta, qu'il me présenterait au supérieur de la maison de refuge; que je visiterais, sous ses auspices, l'établissement dans tous ses détails; que je tâcherais d'obtenir quelques lumières sur la recluse, objet de notre plus vive sollicitude; que je prendrais des notes sur sa faute et sur sa peine, et que je rapporterais à ma compagne tout ce que je pourrais recueillir sur cette mystérieuse inconnue.

XIV

Le médecin m'emmena, après le déjeuner, dans sa voiture, à la ville. Nous descendîmes à la maison de refuge. Le supérieur était un vieux moine d'environ quatre-vingts ans, d'une physionomie qui avait dû être belle et qui conservait, sous sa couronne de cheveux blancs, la grâce et la mansuétude de ses jeunes années.

— Je comprends très-bien, me dit-il, quand je lui eus expliqué le principal objet de ma visite, que vous soyez tenté de sonder cette âme énigmatique, dont les secrets ne sont connus que du père confesseur; il paraît avoir un respect réel pour cette pauvre enfant, et ce respect inspire pour elle à ses compagnes une pitié tendre qui semble combattre l'horreur de son prétendu crime. Je ne vois nulle objection à ce que vous entriez dans sa cellule avec la sœur converse, pour laquelle elle a beaucoup d'amitié. Comme elle a laissé dans le bagne de Sicile un brigand avec lequel elle n'a aucun espoir de se marier, mais dont elle doit désirer d'adoucir le sort par l'intervention d'un homme puissant tel qu'on dit ici que vous l'êtes, je ne doute guère qu'elle ne vous fasse, après un certain temps, des confidences propres à jeter du jour sur son passé. Je vais prévenir la sœur Angélique, sa gardienne et son amie, de lui parler de vous comme d'un intercesseur qui peut influencer, en faveur de son malheureux ami, la clémence du gouvernement de Naples.

XV

Cela dit, le supérieur me conduisit avec bonté dans toutes les salles de l'édifice, parmi ce jeune troupeau de femmes, dont les charmes et la gaieté me frappèrent moins que la veille. La légèreté de l'âme dans le malheur enlève au malheur lui-même une partie de son intérêt. L'étranger ne peut sentir longtemps ce qui n'est pas senti assez par les victimes. Il y a, dans le rire à contre-sens, une certaine impudeur qui choque à la longue l'homme sensé. A quoi sert le malheur si on ne le sent pas?

Après avoir échangé quelques propos légers avec ces jolies enfants et distribué une bonne part d'aumônes entre elles, je me rapprochai insensiblement de l'angle désert de l'asile où la sœur Angélique m'avait précédé. Le supérieur

1. Voir le précédent numéro.



PANORAMA DE LA VILLE DE DRESDE ET DE



ENVIRONS. d'après une photographie. — Voir page 5?6.

l'appela, me remit à ses soins, et j'entrai, timide et hésitant, dans la cellule de la recluse.

Ma vue la fit rougir comme le soufflet du bourreau sur les joues de Charlotte Corday fit rougir celle-ci après sa mort. Tout le sang de son cœur monta à son front. La présence d'un étranger à qui il fallait parler pour être utile à l'homme qu'elle avait aimé et dont la peine ajoutait à sa peine, la remit, pour ainsi dire, en face de son crime. La navette et la dentelle s'échappèrent de ses mains, et, après avoir rougi, elle devint plus pâle que la rose blanche qui fleurissait entre les barreaux de sa fenêtre.

— Antoniella, lui dit, en la soutenant du bras, la sœur Angélique, voilà le seigneur étranger qui vous a remarquée hier, par la permission de la Providence, en passant sur la place, et qui a obtenu du père supérieur de pouvoir s'entretenir avec vous au sujet de qui vous savez.

Elle jeta un humble regard sur moi. En me voyant plus troublé qu'elle, elle se rassura assez pour m'adresser la parole, avec un tremblement de voix qui tinta jusqu'au fond de mon âme.

— Lorenzo! vous le connaissez?... Que Dieu vous bénisse! ajouta-t-elle sans attendre de réponse. Oh! comment est-il maintenant? Vous a-t-il parlé de moi? A-t-il reçu la lettre où je lui fais ma confession, et où je lui rends sa parole?

Puis elle se tut, jeta un regard mouillé sur l'image de la jeune femme marchant au supplice, collée contre le mur, et attendit ma réponse.

Je ne voulais pas mentir en lui répondant affirmativement, au risque de tromper sa candeur.

— Je vous dirai tout cela, répondis-je en faisant courir ma parole sur mes lèvres, comme si je réservais ma réplique pour un autre moment. Mais il convient que je sache auparavant de vous-même quelles sont les raisons secrètes qui vous ont determinée à renoncer à lui. Ces raisons me serviront, peut-être, soit à lui faire rendre la liberté, soit à préparer votre bonheur avec lui, à l'expiration de votre peine.

— Ah! ne parlez pas de bonheur pour moi sur la terre, dit-elle en elevant son regard vers la voûte de son cachot; il n'y en a plus, il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jamais pour moi avant ma seule expiation complète: la mort! J'ai eu un moment d'illusion mensongère et coupable; j'ai cru pouvoir faire le bonheur d'un autre, quand je ne pouvais pas en avoir en moi pour moi-même. Cela n'a pas duré plus que ne dure un rêve, monsieur; ce rêve a été detruit par la main de Dieu, qui ne veut pas que le coupable jouisse, ni en lui, ni dans les autres; cette main s'est appesantie sur moi et sur Lorenzo, que je cherchais à tromper par mon silence, et à qui enfin j'ai été forcée de tout révéler... hélas! trop tard! car son erreur lui a valu l'emprisonnement et le bagne en Sicile!... N'en parlons plus, monsieur. J'ai tué l'une; j'ai conduit l'autre à un long supplice... Ah! je me fais horreur! Mais, si vous parveniez à le délivrer, monsieur, et à le rendre, après qu'il m'aurait pardonné, à sa famille, la moitié de mon supplice serait oublié!

A. DE LAMARTINE.

La suite au prochain numéro.

DRESDE

Dresde, capitale de la Saxe, est bâtie sur l'Elbe, qui la divise en deux parties inégales reliées l'une à l'autre par deux ponts. Le plus ancien est l'*Elbbrucke*, dont Davoust fit sauter une arche en 1813. L'autre, construit de 1849 à 1852, sert à la fois de passage aux voitures, aux piétons et aux wagons du chemin de fer. On l'appelle le *Marienbrucke*.

Tous les principaux monuments publics de la ville se groupent sur les deux rives du fleuve. Sur la rive droite, on remarque la place du marché, ornée de la statue équestre de Fréderic-Auguste le Fort. Le *Narrenhaus*, le *Blockhaus* et le palais japonais, qui contient de belles collections, sont les principaux palais à citer de ce côté.

La rive gauche est beaucoup plus riche en monuments. Ce sont: le château royal, qui mérite surtout d'être visité, à cause des belles fresques peintes par Rendemann dans la salle du trône; l'église catholique, bâtie de 1737 à 1751, par un artiste italien; le théâtre, l'une des plus belles salles de spectacle de l'Europe, et le *Zwinger*, qui renferme la majeure partie des collections artistiques ou scientifiques de la ville.

La terrasse de Bruhl, voisine du château, est célèbre comme lieu de promenade. Son nom lui vient des jardins qu'elle a remplacés et qui appartenaient au ministre Bruhl. Elle a cinq cents mètres de longueur, et l'on y monte de la place du château, par un escalier monumental. C'est de là qu'on jouit du plus charmant coup d'œil sur la ville.

Dresde est, après Vienne, la cité la plus agréable de l'Allemagne. A un climat doux, à des mœurs bienveillantes et distinguées, à une vie facile, joignez de délicieuses promenades, un beau fleuve, de belles rues, d'élégants édifices, et vous aurez une idée approximative des charmes que peut offrir à l'étranger cette ville, à qui ses admirables collections artistiques ont valu le nom de Florence allemande.

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DU PALAIS

Un avocat mort en plaidant. — Les élections ballottées — Constitution du nouveau Conseil de l'ordre. — Dénoûment prévu du procès relatif au testament de M. le duc de Gramont Caderousse. — Opinion d'une petite dame sur ce litige. — Une guillotine en chambre. — Scène comique à propos d'un faussaire. — Trois capitaines de la garde nationale de Montmartre. — L'invitation du commandant. — Un faux en [illegible]

L'année judiciaire finit assez mal.

La santé de M. Victor Lefranc a donné des inquiétudes entièrement dissipées, Dieu merci! Me Lardières, défenseur de Dumolard, a eté malade de son côté, et voilà que ces demi-malheurs se terminent par une foudroyante catastrophe.

Ces jours derniers un de nos confrères plaidait devant la justice expéditive de la cinquième chambre. Tout à coup sa parole s'embarrasse et se trouble, il balbutie, il chancelle et tombe.

Il tombe comme Paillet tomba il y a onze ans, le 16 novembre 1855, au milieu d'une plaidoirie et frappé à la barre. Me Pijon a succombé ainsi de cette façon inopinée et violente, qui est un veritable coup d'État de la mort.

Vous jugez du désarroi de l'audience, de l'empressement des confrères présents auprès de cet athlète terrassé dans le combat. Les secours arrivent de toutes parts; mais ils sont aussi impuissants que les larmes d'une famille éplorée, accourue à la première nouvelle de ce terrible accident.

Le barreau tout entier a eté vivement affecté de cette trahison, de cette surprise si brutales qu'elles ressemblent à un assassinat, à un forfait de la mort.

Montaigne souhaitait finir ainsi. Mais Montaigne était un honnête égoïste ne songeant qu'à lui et tenant à s'affranchir des attendrissements du départ et de la désolation des adieux.

« Je voudrais, a-t-il écrit, me plonger la tête baissée dans « la mort qui m'engloutit d'un saut comme dans une pro- « fondeur muette et obscure. »

Ce trépas, si tragiquement subit, a détourné l'attention des ballottages laborieux qui ont eu tant de peine à constituer notre Conseil de l'ordre.

Enfin, Mes Crémieux, Senard, Leblond et Colmet d'Aage, démissionnaires, et Me Nicolet, non réélu, ont eté remplacés par Mes Templier, Leberquier, Champetier de Ribes, Cresson et Ernest Picard.

Nous regrettons sincèrement ceux qui sont partis: mais cela ne peut nous dispenser de souhaiter la bienvenue aux arrivants. M. Templier, lui, est un jeune de la vieille: il n'entre pas, il rentre. Ce n'est pas pour lui un avénement, mais une restauration. Les autres sont des noms nouveaux au Conseil. L'un d'eux, M. Leberquier, a écrit des articles judiciaires très-remarqués dans la *Revue des Deux Mondes*. A ce titre nous applaudissons deux fois à son élection. La plaidoirie, se trouvant chez elle, devenait trop absorbante et trop exclusive; elle s'arrogeait toutes les places. La parole envahissait tout et ne laissait rien à la plume. Depuis que MM. Paillard de Villeneuve et Berlin, rédacteurs en chef, l'un du *Droit*, l'autre de la *Gazette des Tribunaux*, ne faisaient plus partie du Conseil, le journal et le livre n'avaient aucun représentant dans le cénacle. Acceptons M. Leberquier comme une satisfaction accordée à une fraction très-influente du barreau militant.

Immédiatement après, le nouveau Conseil s'est réuni pour procéder à la nomination du bâtonnier. Me Allou a été élu en remplacement de Me Desmarets.

Le roi est mort, vive le roi!

Cela dit, revenons à nos moutons qui n'ont pas la clavelée comme ceux d'Agnelet. L'avocat Patelin ne plaidait pas de procès de l'importance de celui qui vient de se terminer par l'annulation du testament de M. le duc de Gramont-Caderousse. L'opinion publique avait pressenti ce dénoûment, et M. Declat lui-même avait prononcé sa sentence en apprenant qu'il avait été nommé légataire universel du duc. Le malheureux! je suis son médecin, aurait-il dit. Oui, il a été le médecin du duc et il l'a été dans la maladie dont est mort le testateur. Voilà ce que reconnaît le jugement, et voilà ce qui met ce papier chargé de deux millions au pilon de l'article 909 du Code Napoléon.

On discutait cette sentence dans un certain monde, où M. le duc, de son vivant, avait ses grandes et ses petites entrees.

Une petite dame, couchée dans un huit-ressorts, disait à un cigare encore jeune qui chevauchait en fumant à la portière de sa voiture.

— Si j'avais été le docteur, j'aurais arrangé les choses sans plaider. J'aurais demandé à la famille deux ou trois fois la part de Mlle Schneider et j'aurais lâché le reste.

— Mais, ma belle, c'était impossible à un médecin. On eût dit qu'il agissait en Vénus aux carottes.

Un autre testament a été aussi déclaré nul cette semaine. C'est celui d'un jeune fou, nommé Charles-Henri Couvreux, qui, en 1862, avait eu l'extravagante idée de confectionner lui-même et pour son propre usage un *bois de justice*. Il y travaillait depuis longtemps en chantant le couplet si connu:

> La guillotine est un bijou
> Aujourd'hui des plus à la mode,
> J'en veux faire un en acajou
> Que je mettrai sur ma commode.

Et en effet il en fit une, non pas en acajou, mais en chêne: il ne la mit pas sur sa commode, mais il la dressa dans une maison qu'il habitait à Castellamare, en Italie; et un matin, il se guillotina lui-même.

La Cour impériale a très-sainement décidé que bien avant de se couper la tête, Couvreux l'avait déjà perdue, et son testament, tout authentique qu'il était, n'a pas tenu devant cette démonstration d'insanité.

Quelquefois dans les choses les plus tristes s'en glissent de plaisantes. Ainsi, cette semaine, la Cour d'assises condamnait à cinq années de réclusion un faussaire encore jeune, Albert V..., qui battait monnaie avec les crimes de plume.

Son procédé, presque toujours uniforme, amenait souvent les scènes et les quiproquos les plus comiques.

Voici sa manœuvre: Prenons des noms pour la rendre plus intelligible. Il découvrait, par exemple, que Gelimard entretenait un commerce d'amitié ou une amitié de commerce avec Perrochon. Aussitôt il écrivait deux lettres, l'une qu'il signait Gelimard et qu'il adressait à Perrochon, et l'autre qu'il signait Perrochon et qu'il adressait à Gélimard.

Il fallait que les deux correspondants fussent quelque peu eloignés l'un de l'autre.

Cela posé, chaque lettre partait par la dernière levée du soir pour sa destination. Et ces épîtres, toutes dans le même moule, disaient invariablement ceci:

« Mon cher Gélimard (ou mon cher Perrochon), j'ai mis en circulation un billet de deux cents francs qui échoit demain; il est payable chez Mitonnet, tiers porteur, qui habite dans votre quartier. Or, comme je suis en discussion avec lui et qu'il pourrait, par vengeance et sous prétexte de l'éloignement de nos domiciles, faire protester ce billet, je lui écris de le faire présenter chez vous. Veuillez donc l'acquitter et, après-demain, j'irai moi-même ou j'enverrai vous rembourser cette petite avance. »

N'oublions pas que le faussaire vise ainsi un coup double, car les deux correspondants ont reçu chacun la même lettre et la même demande!

Le lendemain à la même heure, un commissionnaire porteur du billet décrit se présentait chez Gelimard et un autre frappait à la caisse de Perrochon. L'argent était remis à ces messagers, qui le portaient au faussaire, et le tour etait joué.

Maintenant voici la scène immanquable lorsque Gélimard et Perrochon étaient mis en présence.

Gélimard arrivait:

— Mon cher Perrochon, je viens pour le billet que vous savez.

— Parfaitement, répondait Perrochon; mais il ne fallait pas vous déranger, cela ne pressait pas.

— Je sais bien, mais on aime que les comptes soient en règle. J'ai donc payé deux cents francs pour vous.

— Ah! pardon, cher ami, la langue vous a fourché. C'est le contraire que vous avez voulu dire. C'est moi qui ai payé deux cents francs à votre compte, selon votre lettre et d'après votre billet.

— Mais en aucune façon. Et c'est ma propre histoire que vous me racontez là.

— Pas du tout. C'est, par Dieu! bien la mienne. Et la preuve, voici votre billet.

— Voici le vôtre.

Échange des pièces: les deux font la paire.

— Je n'ai jamais écrit cela.

— Ni moi non plus. Nous sommes volés.

Dans une circonstance particulière, les choses se sont encore compliquées d'un incident drolatique. Nous opérons sur le personnel des officiers de la garde nationale de Montmartre.

Le commandant est censé écrire à trois capitaines, leur annonçant trois billets à retirer de cent quarante francs chacun. La lettre ou plutôt les trois lettres finissaient ainsi:

« Faites-moi l'amitié de venir dîner chez moi, demain, sans façon, et je vous rembourserai à table le montant du billet que vous aurez payé pour moi. »

Il va sans dire que les cent quarante francs sont trois fois remis par les trois capitaines aux trois commissionnaires.

Puis, le soir venu, arrive chez le commandant un premier capitaine en habit noir, cravate blanche et bottes vernies.

Il sonne, on l'introduit dans un salon d'attente; il n'aperçoit aucun préparatif; aucune de ces odeurs transportantes pour l'estomac en détresse ne filtre à travers la porte de la cuisine. La bonne, qui devrait être affairée, n'est que surprise.

— Monsieur est absent, dit-elle, mais madame...

— Comment, absent! s'écrie le capitaine; il m'a écrit hier; il m'a même invité à dîner pour ce soir.

— Je vais prévenir madame, qui sort de table, dit la soubrette en s'envolant.

— Qui sort de table! répète le capitaine dans un désolant aparté.

Et il reste là cloué par la stupéfaction, moins intrigué que confondu et réfléchissant sur le ridicule de sa démarche.

On sonne de nouveau à la porte; il s'empresse d'aller ouvrir lui-même et il se trouve en face de deux autres capitaines, ses camarades, invités aussi comme lui et de la même manière.

Les lettres étaient fausses, les billets étaient faux, hélas! et le dîner aussi. Il n'y avait de vrai que l'argent donné et la toilette officielle des trois aspirants convives.

Ils prirent le parti de rire de leur déconvenue et de dîner ensemble au cabaret.

Le cœur humain est ainsi fait: un désagrément qui serait insupportable, s'il ne frappait que nous, devient fort léger quand il est collectif et atteint d'autres personnes.

L'avocat Barbier raconte, avec une naïveté qui désarme, qu'il fut un jour outrageusement mouillé en revenant d'une fête donnée à Versailles. « Par bonheur, ajoute-t-il, beaucoup d'autres furent encore plus trempés que moi. » Ne dirait-on pas qu'il s'essuie à mesure que les autres se mouillent? Nature humaine! Ce sentiment naît avec nous comme celui de l'egoïsme et de la vanité.

La vanité surtout, que de sottises elle nous inspire.

On me contait dernièrement que, dans les premiers jours qui suivirent la révolution de 1848, un substitut très-méridional fut envoyé au tribunal de Lyon. Le nouveau magistrat avait fait graver sur ses cartes de visite un code multicolore couché sur le dos et surmonté d'une plume et d'une toque. On traduisit l'emblème par cette explication : *légèrement toqué*.

Il y avait alors à Lyon, comme il y a inévitablement encore, ce qu'on appelait le service du Petit Parquet.

Tous les matins, les treize commissaires de police de Lyon venaient faire au substitut de semaine un rapport sur les petits méfaits et les menues arrestations de la veille et de la nuit. On passait ainsi la revue des personnes qui avaient couché au violon : or, à Lyon, le violon a un nom particulier et s'appelle *la cave*. Les lundis surtout, la cave était pleine, et on peut dire que c'est le vin du dimanche qui l'avait si copieusement remplie.

Il faut du coup d'œil, de la présence d'esprit, du bon sens et beaucoup de mesure pour trancher à la hâte toutes ces légères contraventions et résoudre ces petites difficultés.

Le nouveau substitut aspirait à l'honneur de présider à cette justice sommaire qu'il appelait une justice de cadi, moins les coups de bâton.

Il promettait de faire merveille dans ce poste. Son tour vint et voici l'un de ses jugements :

Un mari, rentré ivre chez lui la veille, avait battu sa femme à tour de bras. Celle-ci était allée le dénoncer au commissaire de police du quartier, qui s'était empressé de faire mettre le mari à la cave.

Dans la nuit, le mari avait cuvé son vin, la femme dissipé sa colère, si bien que, de grand matin, la plaignante frappait à la porte du Petit Parquet, demandant que l'ivrogne lui fût rendu.

Le commissaire fit son rapport.

— Eh bien, dit alors M. B., vous êtes bien difficile, ma bonne femme. Votre mari vous bat. Vous demandez qu'on le coffre ; on obtempère à votre désir, et vous n'êtes pas contente : pensez-vous donc que je me sois levé à cinq heures du matin et que je vienne de Perrache tout exprès pour écouter vos calembredaines ?

Et comme la femme insistait de plus belle et accompagnait même sa réclamation de ses cris et des larmes :

— Ah ! vous le prenez sur ce ton, ajouta M. B., eh bien, on va vous le rendre, votre mari, vous l'entendez ; on va vous le rendre, mais comme vous l'avez fait arrêter à la légère, c'est vous qu'on va garder à sa place. Vous subirez vingt-quatre heures de violon et ça vous apprendra.

Cette justice parut si insuffisamment distributive, que notre cadi fut invité à s'occuper d'autre chose.

MAITRE GUÉRIN.

HORACE VERNET

Horace Vernet participait au prestige et aux honneurs qui s'attachent volontiers, en France, à tout ce qui est militaire : on essaya de le lui faire payer comme artiste. Tout ce qui se piquait d'art pur se montra deux fois plus rigoureux pour lui.

Il se met en marche pour Constantine ; il n'a plus le temps d'écrire, occupé qu'il est à voir et à peindre ; mais à bord du bâtiment qui le ramenait, et encore plein des sensations du voyage, il les a racontées à Mme Vernet dans une lettre courante et animée, où il fait voir que, sous une impression vive, il savait tenir autre chose encore que le pinceau. Je donne textuellement et tout au long ce récit :

« De Bone à Medjz-el-Ammar rien d'intéressant ; mais, « après avoir passé le Raz-el-Akba, le pays dépouillé d'ar- « bres devient un vaste désert coupé de ravins profonds et « entouré de vastes montagnes pelées dans le genre de Ra- « dicofani [2] ; la pluie nous a rendu visite dans ces lieux « épouvantables ; il nous a fallu coucher dans la boue, mais « heureusement le mauvais temps n'a duré que deux jours. « Rien n'était plus intéressant pour moi que ces bivouacs en « arrivant le soir et en partant le matin. Les lions, les hyènes « et les chacals se chargeaient de la musique et se dispu- « taient dans l'ombre les mules et les chevaux que nous lais- « sions derrière nous sur la route ; car, ma chère amie, tu ne « peux te faire une idée de la quantité de ces pauvres ani- « maux qu'on abandonne, faute de pouvoir les nourrir. On « les assomme, tant qu'ils peuvent se soutenir ; une fois « tombés, c'est fini d'eux. Sur ce point comme sur tant d'au- « tres, c'est un gaspillage dans l'armée dont on ne saurait se « faire une idée sans en avoir été témoin... Mais brisons là- « dessus ; je ne veux te parler que du pittoresque.

« Je te disais que le pays était d'une sévérité admirable. « Il ne s'y trouve de trace humaine que quelques pierres, « reste de monuments antiques qu'on suppose des fortifica- « tions. Je ne suis pas de cet avis pour la généralité. Il y en a « certains qui me paraissent des tombeaux de la même forme « et de la même construction que ceux de Corneto, moins « soignés cependant, mais semés çà et là le long d'une voie « romaine pendant un assez long espace, deux lieues envi- « ron avant d'arriver à Sohma, où se trouve un tombeau « monumental, dont j'ai fait le croquis. De ce point, on voit « Constantine à trois lieues de distance. Je t'avoue que le « cœur m'a battu en voyant le terme et le but de mon « voyage, les plus hautes montagnes du grand Atlas se dé- « veloppant devant le spectateur. Il était deux heures de « l'après-midi, le soleil brillait ; rien ne manquait pour la « splendeur du tableau. Je t'assure que, dès ce moment, je « n'ai plus pensé qu'au bonheur de joindre à tous les sou- « venirs que j'ai déjà dans la tête une nouvelle collection « de matériaux d'un caractère tout particulier.

« Je ne te ferai pas ici la description de Constantine, de « ses ravins, etc., toutes choses dont tu as déjà entendu « parler. Il me suffira de dire que je n'ai rien vu dans aucun « de mes voyages qui m'ait autant frappé. Cette ville, toute « couleur de terre, ressemble plutôt à celles des Abruzzes « qu'à tout ce que nous connaissons du littoral de l'Afrique. « On va crier après moi quand je la peindrai telle qu'elle « est, comme on l'a fait après ma verdure. Cependant je serai « vrai. L'intérieur des rues est encore plus sombre, et d'une « puanteur abominable. Les cadavres qui sont encore sous « les décombres ne contribuent pas peu à augmenter ce que « les ordures, la diarrhée générale de l'armée, émanent de « miasmes pestilentiels. Montfaucon est la boutique de Lubin « en comparaison. Aussi nos braves soldats mouraient-ils « comme des mouches. Dès le premier pas qu'on fait dans « la ville, on ne peut croire qu'il soit possible d'y rester. « Puis tout à coup nous entrons dans le palais du Bey : tout « change.

« Figure-toi une délicieuse décoration d'opéra, tout de « marbre blanc, et des peintures des couleurs les plus vives « d'un goût charmant, des eaux coulant de fontaines om- « bragées d'orangers, de myrtes, etc. ; enfin, un rêve des « Mille et une nuits. Certes, j'étais loin de m'attendre à des « sensations si différentes dans un si court espace de temps, « et cependant je n'étais pas au bout.

« Figure-toi que la suite du prince a tout dévasté et qu'il « ne reste rien, mais rien dans l'intérieur. Tout a été em- « porté, jusqu'aux oiseaux et aux poissons rouges. On a fait « des trous dans tous les murs pour chercher des cachettes ; « enfin tout est sens dessus dessous. Ah ! les barbares ! Du « reste, j'ai reçu dans ce palais le meilleur accueil possible « du général Berneille ; il m'a donné une ci-devant belle « chambre dans laquelle j'ai couché par terre avec délices, « car du moins j'étais à sec, et mes trois jours se sont passés « à courir la ville et les environs, dessinant autant que pos- « sible les points intéressants, et j'ai fait une fameuse ré- « colte de tableaux à faire. »

L'honnête homme, l'homme de devoir et de probité perce à tout moment à côté des impressions du peintre guerrier ; si Horace aime les soldats, il les aime aux mains nettes et pures. L'humanité se montre chez lui bien naïvement aussi, dans l'anecdote suivante ; il aurait pu faire *la Fille du régiment* comme il a fait *le Chien du régiment* ; il aimait mieux pourtant n'avoir pas à traiter ce nouveau sujet de tableau :

« Dis à Jazet [1] que je lui rapporte une vigoureuse collec- « tion de sujets. Il y en a un surtout qui (je ne puis atten- « dre pour te le raconter) a manqué te valoir une petite fille « à élever. Tu as entendu parler d'un rocher du haut duquel « les femmes, en voulant fuir, se précipitaient ? Représente- « toi, sur un monceau de plus de cent cadavres de femmes « et d'enfants, que les Kabyles dépouillaient ou achevaient « lorsqu'ils respiraient encore, un sergent et un soldat du « 17e leur disputant, les armes à la main, un pauvre petit « être de quatre ans, encore attaché au corps de sa mère « morte. »

C.-A. SAINTE-BEUVE,
[illegible]

(*La suite au prochain numéro.*)

1. Voir les numéros 558 à 563.

2. Montagne volcanique de Toscane, sur la route de Florence à Rome.

1. Graveur de tableaux, le graveur ordinaire d'Horace Vernet.

LES CHANGEURS HINDOUS

Il n'est pas de village hindou si misérable, que l'on n'y rencontre la boutique d'un ou de plusieurs changeurs. Dans les villes, ils sont fort nombreux et leur commerce y est des plus lucratifs. La valeur constamment changeante de la roupie rend en effet indispensable l'office de cette espèce d'industriel. Sa profession a un caractère si bien reconnu dans le pays, que les petits boutiquiers refusent de donner de la monnaie par la seule raison qu'ils ne veulent pas empiéter sur les droits d'un confrère. L'importance du changeur s'en accroît donc d'autant.

Une roupie peut valoir environ deux francs cinquante. Pour chaque roupie, le changeur donne une soixantaine de pisa (plus ou moins suivant le tarif courant) ; et, pour chaque pisa, soixante-quatre *couries* ou coquilles, monnaie qui suffit à l'indigène pour payer tous ses menus achats. Le tas de coquilles que l'Hindou reçoit en échange d'une roupie peut presque le faire vivre pendant un mois, et encore, ce qu'on aura peine à croire, avec une sorte d'aisance relative. Il faut dire que les besoins du pauvre diable sont fort restreints, et qu'il aurait peine à dépenser ses coquilles à d'autres achats que ceux de son riz et des ingrédients nécessaires pour le faire cuire.

HENRI MULLER.

COURRIER DES MODES

On commence à reprendre ces petits vêtements de fantaisie, si bien nommés demi-saison. Quoique nous soyons en août, les matinées et les soirées sont fraîches, surtout au bord de la mer.

On voit aussi apparaître des tissus plus foncés. J'ai vu, cette semaine, quelques jolies toilettes expédiées à Mme de Var..., par une de nos meilleures couturières. Les étoffes en foulard avaient été choisies dans les magasins de la *Malle des Indes*, passage Verdeau. Ils composent trois charmants costumes que voici :

Toilette de promenade ; robe et casaque ajustée de foulard marron semé de petites mouches blanches, jupe taillée en biais, toutes les coutures suivies d'un galon de passementerie noire à perles blanc de lait ; casaque garnie aux contours, aux manches et aux épaules par des franges à gros grain et perles ; passementerie pareille à celle de la jupe sur les coutures de la casaque.

Seconde robe, toilette de dîner, en foulard pensée à filets blancs ; jupe à traîne garnie de montants en guipure Cluny ; corsage découpé en carré avec intérieur d'une guimpe de guipure, revers et épaulettes de guipure, ceinture de guipure à bouts flottants.

Troisième robe, toilette du soir ; robe de foulard rayé rose et blanc, corsage taillé à la grecque avec *peplum*, le tout garni de franges en chenille avec goutte de cristal à chaque brin. Cette toilette est d'un très-joli effet aux lumières.

Le *peplum* est toujours en grande faveur, c'est pourquoi Mme Bruzeaux, rue du Faubourg-Poissonnière, 4, notre gracieuse corsetière, a fait un modèle de corset-ceinture qu'elle nomme *Cendrillon* et qu'elle conseille à toutes ses clientes en dessous des robes découpées en carré que l'on porte en ce moment.

Le jupon *Princesse* dont nous avons parlé déjà et que Mme Bruzeaux a su rendre commode et élégant, n'a tout autour, dans le bas, que trois ou quatre rangs de ressorts ; le reste du jupon, taillé en biais à l'*Empire*, est maintenu par des élastiques. Lorsque le jupon est de mousseline, il est garni d'un haut volant *à plis couchés*. Cette nouveauté a eu beaucoup de succès ; les ressorts de cette jupe ne gênent pas, en même temps ils sont suffisants pour maintenir le bas des jupes longues, ou pour faire valoir les garnitures des jupes courtes généralement adoptées en costume de campagne. Si on est en voiture, on ne persécute pas ses voisins par des rangs de cerceaux toujours *rebelles* et on a l'avantage de ne pas être assise sur des ressorts. Les femmes ap-

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Tous les gens de robe sont à cheval sur le code.

PARIS [illegible] LAYE, IMP. [illegible] RUE SAINT-BENOIT 7

L'A[illegible]E ALCANIL.



LE CORPS D'OBSERVATION ITALIEN DEVANT PESCHIERA, d'après le croquis d'un de nos correspondants.

précieront ce dernier éloge; elles savent tous les ennuis et a gêne causés par ces maudits cercles de fer qu'on n'a jamais pu *capitonner* au point de les rendre confortables.

Le soleil et la bise arrivent en très-peu de jours à hâler le teint : le seul moyen d'éviter ces dégâts est d'employer le *lait antéphélique* de Candès, que l'on trouve partout, car son usage est très-populaire depuis quelques années.

On mélange ce lait avec moitié eau et quelques lotions sont suffisantes pour rendre au teint sa pureté et sa clarté.

Un prospectus indiquant les doses à employer suivant que la figure est plus ou moins bistrée, accompagne chaque flacon.

Nous avons remarqué que l'usage du *lait antéphélique* garantit de la piqûre des insectes, sans doute en raison d'une assez forte dose de camphre annexée à ce produit.

La beauté des cheveux dont toutes les femmes se préoccupent, aujourd'hui surtout que le chapeau n'est plus qu'un prétexte à montrer sa chevelure, la beauté des cheveux, dis-je, a inspiré à M. Gargault, boulevard de Sébastopol, nº 106, une petite brochure contenant des conseils pratiques sur l'entretien de la chevelure. L'auteur expédie ce petit ouvrage contre 50 centimes timbres-poste.

On y remarque des détails sur le mérite de la *sève vitale*, extrait composé en partie avec de la racine de palmier nain, dont le principal mérite est de rendre aux cheveux blancs leur nuance naturelle après des soins de quelques semaines, en activant leur pousse et en débarrassant la tête des pellicules.

La *sève vitale* est trop connue aujourd'hui pour qu'il soit nécessaire d'insister sur son efficacité; elle a le succès de l'expérience, le seul sur lequel on puisse compter.

AXEL DE SAVIGNY.



CHANGEUR HINDOU, d'après un croquis communiqué par le capitaine W. S. — Voir page 527.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DEPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 565.
Mercredi 22 Août 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle prime de l'UNIVERS ILLUSTRÉ, mentionnée à la suite de la Chronique.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Une nouvelle application de la pile. — Vive le progrès! — C'est l'arme qui tuera la guerre. — Les étoffes à l'épreuve de la balle. — Wellington et l'inventeur. — L'industrie des cages à mouches. — Trente-trois ans de mariage. — Les décavés du ruban rouge. — Tout n'est que vanité! — Le conflit du Château-Rouge. — Une distribution de prix chorégraphiques. — Garde à nous, le mandarin Pinn-ta-gen prend des notes! — Extraits de son carnet. — Les embellissements de Montmartre. — Un rêve de Théophile Gautier. — *Les Journées de Titus*. — Le pantalon de Monsieur. — Un noyé prévoyant.

Sonnez fanfares! réjouis-toi, peuple français, peuple de braves! Un inventeur vient mettre le comble aux merveilles de la science moderne.

— Qu'est-ce donc? A-t-il découvert la direction des ballons?

— Rengaine!

— Le porte-plume Ponson du Terrail à vapeur?

— Du tout.

— L'omnibus à mouvement perpétuel?

— Ah bien, oui!

— Ou le moyen de guérir le rhume?

— Plus souvent!

— Qu'est-ce donc?

— Ce que c'est? Le couronnement de la civilisation tout simplement : l'emploi de la pile électrique comme machine de guerre. Plus de sabres, plus de fusils, plus de canons, plus de bombes. Tout cela devient désormais inutile. Deux fils conducteurs qui prennent l'armée ennemie entre un pôle négatif et un pôle positif, c'en est assez. La voilà foudroyée, anéantie, pulvérisée! Quelle économie dans les munitions et surtout dans le personnel militaire! Les troupiers sont renvoyés au travail de la terre, source d'éternelle abondance. Quant à l'état-major, il est avantageusement remplacé par un corps de professeurs de physique amusante. Au lieu de réclamer de ses sujets la dîme de guerre, chaque souverain se contentera de leur demander une pile qu'ils s'empresseront de lui octroyer (sans jeu de mots) pour la plus grande gloire nationale.

— Mais, me direz-vous, si l'emploi de la pile dispense d'armée celui qui s'en sert et que les deux parties belligérentes fassent également usage du précieux engin, qui foudroiera-t-on?

— Vous croyez peut-être m'embarrasser; mais c'est justement là que je vous attendais. On ne foudroiera personne.



LES PRUSSIENS EN MORAVIE. — CANTONNEMENT DES HUSSARDS WESTPHALIENS, PRÈS DE BRUNN; dessin d'un de nos correspondants en Allemagne.

Et voilà où sera le triomphe! Les armées supprimées par l'usage de la pile rendront à leur tour l'office de la pile inutile, de sorte que tout sera pour le mieux dans le plus paisible des mondes.

Ceci a l'air d'une plaisanterie; mais, je vous le dis en vérité, c'est l'arme qui tuera la guerre. Le jour où deux armées en présence seront bien sûres de s'exterminer mutuellement et sans rémission jusqu'au dernier homme, je ne sais pas ce qu'il restera de foudres de guerre, et si l'on verra encore beaucoup de gens disposés à envoyer de gaieté de cœur leurs frères à une perte certaine. Le courage est une belle chose; mais je crois qu'au fond l'arrière-pensée de sortir sain et sauf de la bagarre ne lui est pas absolument étrangère. Si valeureux que soit le fils de Bellone, il est trop juste qu'il espère — même involontairement — voir la balle qui lui est destinée frapper son voisin. Quand il sera certain de n'être pas manqué, son ardeur pourra bien s'en refroidir. Alors on ne cueillera peut-être plus autant de lauriers, ou du moins on ne cueillera plus que ceux qu'on aura plantés.

Pénétré de cette idée, pour notre part, nous ne voyons pas sans une joie secrète les immenses progrès faits de jour en jour dans l'art de détruire l'espèce humaine. Il est des gens que le moindre ustensile de mort effarouche. Pour un pauvre petit fusil tirant quatre-vingt-dix coups à la minute, les voilà qui crient : « A la barbarie! »

Nous, au contraire, plus l'invention est meurtrière, plus elle nous réjouit. On invente le canon revolver : tant mieux! — La torpille explosible : à merveille! — Le fusil à aiguille : bravo!

Notre cœur ne s'est jamais plus délicieusement dilaté que la semaine dernière, à la description de la *Faucheuse*, expérimentée à Meudon, et qui peut, d'un coup, mitrailler un bataillon tout entier. Un moment l'invention des vaisseaux cuirassés nous avait fait craindre un pas en arrière; mais, depuis que nous savons que les cuirasses s'enfoncent comme le reste, nous voilà complétement rassuré.

On avait bien parlé encore dernièrement d'une étoffe à l'épreuve de la balle; mais — Dieu merci! — une épreuve récente faite en Belgique est venue nous convaincre que ladite étoffe n'était qu'une plaisanterie. Les personnes mêmes qui avaient constaté le succès de l'expérience découvrirent après coup que le compère tireur avait chargé son arme avec une balle de liége. J'en suis vraiment bien aise pour celui qui avait consenti à endosser le vêtement. Et je félicite également l'inventeur d'être sorti sain et sauf de cette aventure.

~~~ Un homme qui ne croyait pas aux étoffes impénétrables, c'était le duc de Wellington.

Il reçut un jour la visite de certain industriel, qui venait lui offrir un vêtement à l'épreuve de la balle.

— Fort bien, dit négligemment le noble lord, quand le visiteur eut fini d'exposer son système; on peut essayer la chose?

— Parbleu! fit l'autre.

Wellington sonna son valet de chambre.

— William, dit-il, ayez l'obligeance de me charger un pistolet. Vous mettrez deux balles dans le canon.

Le domestique sortit et revint un instant après avec l'objet demandé. Le duc arma le chien, alla se poster à l'une des extrémités de sa chambre; puis, indiquant du doigt son visiteur, qui le regardait faire étonné :

— William, veuillez aider monsieur à endosser le vêtement qu'il m'apporte.

L'inventeur court encore.

~~~ Constatons le progrès partout où nous le rencontrons. Un marchand de joujoux de la rue Croix-des-Petits-Champs met en vente des *cages à mouches* pour enfants. A la bonne heure, il faut encourager tous les sentiments nobles dans la jeunesse! Les cages en papier, cela laissait échapper les mouches, et puis on ne voyait pas l'animal se débattre dans son étroite prison. C'est fort bien de les montrer à travers un grillage. Nous espérons toutefois que le marchand ne s'en tiendra pas là. Il faut encore une petite voiture cellulaire et un échafaud miniature, pour que l'enfant puisse se donner la comédie du *Condamné à mort* que son papa a pu lire tout au long dans un journal qui n'épargne pas les affiches.

O goût exquis! — Un étal de boucher pour petits garçons une trousse à dissection pour petites filles, voilà probablement les cadeaux du jour de l'an prochain.

~~~ Un vieux monsieur d'allure paisible prend place dans un wagon de la gare du Nord — *viâ* Enghien. Cinq dames occupent déjà le compartiment. Le voyageur se tapit dans un coin et ouvre un volume.

A peine a-t-il jeté les yeux sur son livre, que les dames commencent à échanger quelques mots. Bientôt la conversation s'engage plus vive. On cause chiffons, cancans, etc. Les voix féminines montent et s'élèvent au diapason le plus aigu. C'est un caquetage assourdissant qui ne s'arrête qu'à Herblay, où descendent ces dames.

L'une d'elles, qui a remarqué à plusieurs reprises chez leur compagnon de route certains mouvements mal réprimés d'impatience, croit devoir s'excuser en franchissant la portière :

— Notre bavardage vous a peut-être un peu troublé, monsieur?

— Oh! pas du tout, madame, fait le voyageur souriant.

Et, avec un soupir résigné :

— Il y trente-trois ans que je suis marié!

~~~ Causerons-nous décorations? C'est un des propos du jour. On n'a jamais tant parlé de rubans et d'ordres honorifiques que depuis quelque temps. Après avoir demandé la croix pour les comédiens, on la demande pour ceux qui se signalent par leur bienfaisance. Si l'accomplissement des devoirs les plus naturels est si rare, pour l'amour de Dieu, ne le laissons pas voir. A ce compte-là, on voudrait créer bientôt l'ordre des *Confiseurs qui ne se servent pas de substances nuisibles* et celui des *Bonnetiers qui n'ont pas fait faillite*.

Le steeple-chase annuel du 15 août a, comme à l'ordinaire, attiré l'attention de la galerie. Il y a eu de belles indignations à ce sujet-là. Mais le plus sage est d'en rire. Tel qui conjuguait à demi-voix le verbe :

Je serai décoré,
Tu ne seras pas décoré,

se mord aujourd'hui les pouces, car l'heure est venue de remettre au fond du tiroir le ruban préparé et de refermer la boutonnière qu'on avait ouverte à l'avance. O désespoir comique! ô douleurs! ô regrets! C'est alors qu'il est plaisant, pour l'insouciant qui passe, de voir la Déception donner sur les ongles à la Vanité.

~~~ *Vanitas! vanitas!* Oui, parbleu! depuis le bas jusqu'en haut, tout n'est que vanité! au seuil même des ministères, comme à celui du temple de Frisette et de Brididi.

Les feuilles quotidiennes vous ont appris déjà ce beau conflit du Château-Rouge. Le séjour des grâces maquillées et des amours buissonnières transformé en champ clos, le plancher que frappaient en mesure les bottines agiles, jonché tout à coup de fausses nattes et de lambeaux de vêtements, les *danses* enfin se succédant sans se ressembler : tout cela, pourquoi? Parce que le maître de l'établissement avait imaginé de récompenser par douze montres et douze robes de soie la verve chorégraphique de ses danseurs ordinaires. Lui aussi, il avait voulu avoir sa distribution de prix. — *Ægregii saltatores!* — Cela ne lui a pas réussi.

Homme naïf qui avait compté sans l'amour-propre de chacun! Dès les premières nominations, les mots de « basse intrigue » et de « criante injustice » ont bientôt éclaté dans les rangs. Il n'est pas un danseur qui ne se soit jugé digne d'obtenir, je ne dirai pas un prix, mais les vingt-quatre prix tout ensemble; et, comme on n'est jamais si bien couronné que par soi-même, chacun a résolu de se les adjuger. De là, mêlée générale.

Ceci se passe en l'an de disgrâce 1866!

~~~ Ce qui me fâche de nous voir si bêtes dans ce moment-ci, c'est que le brave *Pinn-ta-gen*, mandarin à boule... excentrique, et les autres Chinois de la mission européenne, arpentent justement les rues de Paris en prenant des notes sur nos mœurs. Je vous demande un peu quelle idée ils vont remporter des maîtres de la civilisation sur les bords du fleuve Jaune.

Je vois d'ici Pinn-ta-gen écrivant sur son carnet :

« En qualité de peuple sérieux, les Français cultivent beaucoup la danse. Pour encourager l'étude de cette science nationale, des concours sont institués dans la capitale, et ceux qui peuvent lever la jambe à la hauteur de l'œil reçoivent en séance solennelle des prix proportionnés à leur mérite.

« Tous les exercices athlétiques, sont du reste, fort goûtés chez cette singulière mais aimable nation. Il y a des gens qu'on nomme *jockeys*, qui montent de temps en temps à cheval pour jouer à qui tombera le premier par terre, pendant que la galerie s'amuse à boire du vin qui mousse sans les regarder. Les Français appellent cela s'occuper de l'amélioration de l'espèce chevaline. A la vérité, on ne s'aperçoit guère de cette amélioration quand on fait usage d'une voiture publique. Leurs chevaux de fiacre demandent à s'asseoir à chaque pas. C'est peut-être pour cela qu'ils les mangent.

« Les gens les plus heureux dans ce pays sont les directeurs de spectacle. Ils jouent les pièces devant des salles combles jusqu'à ce qu'eux-mêmes en soient las et que leurs acteurs n'aient plus la force de se traîner sur les planches. Pour le public, il ne se lasserait jamais, et le fait est qu'on lui sert tous les jours les mêmes pièces sous des titres divers, sans qu'il s'en aperçoive le moins du monde.

« Les Parisiens se tiennent à peu près toute la journée dans des lieux publics donnant sur des voies plantées d'arbres dits *boulevards*, où ils commencent par s'enivrer avec la feuille du tabac et achèvent de s'abêtir avec une eau verte qui a la réputation de rendre fous ceux qui s'en servent. Étant donnée la qualité de cette eau, c'est peut-être bien une fatuité de leur part d'en boire ainsi ouvertement. Dans leur langue, cela s'appelle *étouffer un perroquet*. On voit qu'ils parlent volontiers par images.

« Ce que les Français d'ailleurs doivent absorber de liquide effraye l'imagination. Les gens des classes inférieures n'ont pas plus tôt reçu leur salaire, qu'ils vous demandent encore d'autre argent *pour boire*. Les conducteurs de voitures (*cochers*) se font surtout remarquer par l'âpreté avec laquelle ils exigent cette redevance arbitraire. Ils sont tellement susceptibles, qu'on n'oserait pas réclamer leurs services autrement que le chapeau bas et le sourire sur les lèvres. Quand la course leur paraît trop longue, ils vous versent dans le ruisseau, et celui qui, en les quittant, ne leur fait pas hommage de sa montre avec la chaîne est immanquablement assassiné.

« C'est à tort qu'on croit chez nous ce peuple ami des lettres. Si les journaux ne donnaient pas à leurs lecteurs des chemises, des serviettes, des cigares, des faux-cols ou des armoires en acajou, personne ne songerait à les acheter. Il y en a même qui se vendent moins cher qu'ils ne coûtent à établir; et d'autres qui donnent à leurs abonnés des bons pour aller chercher de la chandelle chez l'épicier et de la pâte de jujube chez le pharmacien. Tant qu'ils ne donneront pas d'argent pour se faire lire, ils continueront de jouir d'une maigre considération.

« Avec cela on supposerait volontiers que les journalistes de ce pays ont fort peu d'argent de poche. Eh bien, la plupart cependant paraissent rouler littéralement sur l'or. Il y en a qui pour un oui pour un non offrent à quiconque des paris de cent mille francs, somme qui n'équivaut pas à moins de deux mille cinq cent quatre-vingt-trois roupies mogoles. »

J'en lirais long encore sur le carnet de Pinn-ta-gen, si ce n'était dépasser peut-être les bornes de la discrétion.

~~~ Est-ce à *Mons Martis*, mont de Mars, ou à *Mons Martyrum*, mont des Martyrs, qu'il faut reporter l'étymologie de Montmartre? Cette question, pendante depuis des siècles devant les savants, ne menace pas d'être éclaircie de sitôt; mais les embellissements auxquels Montmartre se prépare ont servi de prétexte pour la soulever de nouveau. Ces deux étymologies ne cesseront pas de nous persécuter que le mont de Mars ou des Martyrs n'ait été totalement rasé. Malheureusement, on n'en est pas encore à ce moyen extrême.

Que de projets successivement proposés et disparus pour la transformation de cette partie du Paris annexé! Un des plus originaux à coup sûr, et des plus oubliés, fut imaginé autrefois par notre grand Théophile Gautier. C'était en ce temps-là l'auteur des *Jeune-France*. Il avait un jour entrevu le Paris futur avec Montmartre transformé en un vaste buffet d'orgues. — Oui, un buffet d'orgues! On aurait creusé dans les buttes, en manière de tuyaux, une série de puits contigus dans lesquels un jeu formidable de soufflets mus par la vapeur aurait poussé l'air avec bruit, de façon à exécuter des concerts titanesques que la capitale entière aurait entendus. Le récent piano à vapeur n'est, comme on voit, que de la Saint-Jean auprès de cela.

Théophile Gautier, musicien! le Théophile Gautier qui trouve aujourd'hui que la musique est le plus cher de tous les bruits; voilà certes une curiosité qui valait la peine d'être rappelée. Elle présente sous un jour tout à fait neuf une des faces de ce charmant et sympathique esprit.

~~~ Le nom de Méry vient naturellement sous la plume à la suite de ce regard jeté sur un temps qui n'est plus. Méry, lorsque la cruelle maladie qui devait l'emporter fit tomber la plume de sa main, corrigeait les dernières épreuves d'un volume que publient aujourd'hui les éditeurs Michel Lévy frères et qui a pour titre : *les Journées de Titus*. — *Les Journées de Titus!* n'y a-t-il pas quelque chose de fatidique dans le choix de ce titre appliqué au livre qui clôt l'œuvre d'un écrivain dont toutes les journées littéraires ont été si bien remplies!

Ce volume est consacré à des souvenirs du poëte. C'est un mélange de pages littéraires et anecdotiques, de portraits et de paradoxes aussi délicatement écrits que finement pensés. Je détache d'un curieux tableau du Palais-Royal d'autrefois — le Palais-Royal de 1820 — cette jolie peinture des duellistes de profession qu'on voyait errer sous les galeries en quête d'aventures :

« Le duelliste de profession était habillé par Barbichon-Walter, tailleur devant les galeries de bois. Il portait un habit bleu barbeau, à boutons dorés, surmonté d'un collet à vaste envergure; une double cravate permettait au menton de s'y tortiller à l'aise; une épingle à topaze imposait un frein aux évolutions du jabot de batiste. Le gilet chamois s'ouvrait à deux battants sur la poitrine. Le pantalon de casimir à côtes dessinait la jambe, et des bottes russes, s'évasant par derrière, mettaient en relief des mollets herculéens; mais le crâne se distinguait surtout par la pose du chapeau, toujours incliné sur l'oreille gauche. Ce chapeau faisait sourire le passant naïf. Une explication s'engageait, et, si le passant refusait des excuses, on se rendait à la porte Maillot. Faublas avait mis à la mode ce rendez-vous. »

A côté de silhouettes de ce genre que de gaieté naturelle, que d'aperçus ingénieux, que d'esprit répandus dans ce volume!

Je vous recommande le chapitre : *Il n'était pas de l'Académie!*

~~~ Un petit traiteur de la rue des Martyrs a pris — avec la meilleure foi du monde — l'enseigne suivante :

A LA BONNE FOI DE NOTRE-DAME DE LORETTE.

~~~ C'était l'autre jour à l'École de natation.

Un monsieur, qui met fin à ses ébats nautiques, sort de l'onde et regagne vivement sa cabine. Il y est entré depuis un instant seulement quand il en ressort inquiet

Il appelle :

— Garçon!

— Monsieur?

— Vous n'avez pas vu mon pantalon?

— Non, monsieur.

— C'est étonnant, je ne le trouve plus!

Et il fait encore mine de le chercher; mais il n'est pas plus heureux.

Le garçon étonné poursuit à son tour les investigations. Il regarde aux patères, sur la banquette, sous la banquette. Rien. Alors, se tournant tout à coup vers le baigneur qui maugrée à la porte :

— Est-ce que monsieur est bien sûr d'être venu avec?

~~~ Autre histoire de baigneur — plus soigneux celui-là. On le cherchait depuis vingt-quatre heures quand on a retrouvé son corps ces jours derniers dans la Marne, près de Chennevières.

Il portait sur lui un petit billet ainsi conçu :

« Je me nomme Jean Faucher, d'Abbeville en Picardie. Je n'avais pas du tout l'intention de me noyer; je voulais seulement prendre un bain. »

PAUL PARFAIT.
~~~

BULLETIN

A la séance annuelle de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, un rapport sur un monument à élever en l'honneur de Jeanne Darc, fait par M. André Pottier, a été lu par M. Decorde. Après divers aperçus sur le premier monument élevé à Jeanne et qui a été détruit, sur celui qui existe actuellement place de la Pucelle, après avoir parlé de la statue de Jean Feuchères, du mouvement passé et présent de l'opinion en faveur de la sainte martyre, il a abordé la question de l'emplacement, il a regretté que le lieu où la tradition place le supplice de Jeanne soit couvert de constructions.

Il pense que la place de la Pucelle doit rester telle qu'elle est présentement; et quant au monument à ériger, le rapport fait au nom de la commission dit qu'il serait bien de le faire sur le modèle de l'ancien qui a pour lui le mérite d'une époque reculée, et dont la forme était des plus élégantes et des plus appropriées au sujet.

Reédifié sur de plus grandes proportions, ce monument serait bien placé entre les deux halles, sur la place du Vieux-Marché, titre qui est consacré pour indiquer l'endroit où la malheureuse Jeanne a été brûlée vive. Ce projet a paru être approuvé par le public.

Les journaux italiens ont déjà annoncé que, le 6 août, une terrible tempête s'était déchaînée sur l'Adriatique. Il semble que la fatalité poursuive la flotte italienne, car plusieurs navires de guerre ont subi de sérieuses avaries, et le fameux *Affondatore* qui, à raison de sa masse même, offrait une prise plus considérable à la fureur des éléments, a coulé au milieu du port d'Ancône. On assure que la construction de l'*Affondatore* avait coûté deux fois plus que le *Re d'Italia*, perdu à Lissa.

Nous reproduisons, d'après le croquis d'un de nos correspondants, l'aspect navrant qu'offrait le rivage près d'Ancône, le lendemain de la tourmente. La mer, encore très-houleuse, déferlait avec fracas sur la grève et y rejetait à chaque instant les débris des vaisseaux marchands et des embarcations de pêche, qui, surpris au large par le gros temps, s'étaient perdus corps et biens. La journée du 6 août ajoutera malheureusement plus d'un nom à la liste déjà si longue des sinistres maritimes de l'année 1866.

Voici sur le câble transatlantique d'exacts et curieux détails :

L'âme du nouveau câble, c'est-à-dire la partie métallique intérieure, la seule qui serve au passage de l'électricité, se compose de sept fils de cuivre tordus ensemble. Chaque brin a un diamètre d'un millimètre deux dixièmes.

Ces sept fils [illegible] le conducteur équivalant, pour le passage de l'électricité, à un fil sept fois plus gros. [illegible] c'est [illegible] de sécurité.

Le conducteur est recouvert de quatre couches de composition Chatterton et de quatre couches de gutta-percha alternativement superposées. Cette gaîne isolante est elle-même recouverte d'une enveloppe de jute.

L'armature extérieure du câble se compose de dix fils de fer galvanisé, de deux millimètres et demi de diamètre. Chacun d'eux est entouré de chanvre fin de Manille.

Pendant le transport à Terre-Neuve, et au moment de son immersion, le câble était déposé à bord du *Great-Eastern* dans trois bassins de fer remplis d'eau. Sa longueur totale est de 2,395 milles.

Enfin l'appareil télégraphique employé pour la transmission des dépêches par le câble transatlantique est le *Thomson reflecting galvanometer*, qui n'exige qu'un faible courant.

De toutes les colonies anglaises de l'Amérique arrivent des dépêches de félicitations au sujet de la pose du câble transatlantique.

Ainsi, un échange de courtoisies télégraphiques a eu lieu entre le maire de l'île de Vancouver et le lord-maire de Londres.

Voici le message du premier :

« La jeune colonie de Vancouver, située à 8,000 milles de la métropole, envoie ses cordiales félicitations télégraphiques à la mère Angleterre. »

Le lord-maire a immédiatement répondu :

« La mère Angleterre accuse réception des félicitations de son jeune fils Vancouver. Puisse la paix, la bonne volonté et l'unanimité unir et faire toujours prospérer notre heureuse famille! »

N'est-ce pas charmant de mettre de l'humour jusque dans une dépêche télégraphique expédiée à une distance de 2,666 lieues?

TH. DE LANGLAC.

ANTONIELLA

(suite [1].)

XVI

Je vis que, par hasard et sans l'avoir cherchée, je tenais dans ma main la clef de cette conscience d'enfant, et qu'à l'aide de cette supercherie innocente et du nom de Lorenzo, que je me promettais de soulager, s'il était possible, plus tard, je pouvais m'insinuer au fond de cette histoire. Mais, encore une fois, le mensonge me répugnait, et, quand elle leva sur moi ses yeux étonnés et me demanda tout à coup en tremblant :

— Vous le connaissez donc, Lorenzo?

— Non, lui répondis-je; mais je puis le connaître quand cela lui sera utile, et tout ce que vous consentirez à me dire ici, vous pouvez le considérer comme dit à lui-même pour lui, et il le saura aussi bien que moi-même. De plus, je puis avoir une puissante influence sur la justice ou la clémence du gouvernement de [illegible] à son égard. Son sort est peut-être ainsi, en ce moment, dans vos mains. Vous connaissez sans doute mieux que tout autre le secret ou l'excuse de la faute qui l'a conduit enchaîné où il est; et son honneur et sa liberté peuvent être le résultat de cette confidence.

— Oh! c'est vrai, dit-elle; pourquoi ses juges ne m'ont-ils pas entendue! Je serais plus coupable, mais il serait libre!

— Eh bien, repris-je, il est temps encore. Parlez, devant la sœur Angélique et moi, comme vous auriez parlé devant ceux qui ont condamné Lorenzo; et soyez sûre qu'ils liront votre confession comme nous l'entendrons nous-mêmes. J'ai une quinzaine de jours à passer ici pour donner à une chère convalescente le temps de se guérir complétement. Si je pouvais, en même temps, donner quelque soulagement à votre âme malade, je remercierais deux fois le ciel; car les maladies de l'âme se guérissent par la parole; et plus il en coûte de parler, plus la guérison est certaine.

— C'est bien vrai, reprit-elle, mon confesseur me l'a bien dit; et je n'ai éprouvé quelque repos, depuis mon crime, qu'après m'en être accusée avec larmes, et déchargée ainsi devant Dieu et ses saints!

— Eh bien, lui dis-je, ce repos que vous avez obtenu de Dieu, vous pouvez l'obtenir des hommes. Réfléchissez si vous me jugez digne de votre confiance, si vous devez m'ouvrir votre âme et faire servir vos aveux à adoucir le sort de votre ami Lorenzo. Et, dans le cas où il vous en coûterait trop de parler à un étranger de choses secrètes face à face, confessez-vous à la sœur Angélique que voilà; oubliez qu'une autre oreille que la sienne vous écoute; laissez-moi dans l'ombre, et ne voyez qu'elle. Toute honte ou toute timidité vous sera ainsi épargnée; vous n'aurez raconté vos malheurs ou vos fautes qu'à cette amie devant laquelle on ne rougit pas. Je resterai caché derrière ce rideau de votre lit; j'aurai un crayon pour noter les détails importants de votre vie; et, quand vous aurez tout dit, tout sera écrit comme par l'invisible main d'un esprit sans corps. Le voulez-vous?

Elle réfléchit encore un moment, comme indécise. La sœur Angélique lui dit tout bas quelques mots, sans doute dans le même sens, en lui promettant la discrétion de la grille du confessionnal, qui entend tout et ne se souvient de rien.

— Oh! monsieur, s'écria-t-elle tout à coup, comme si un ange lui eût ouvert les lèvres, oui, si cela peut sauver Lorenzo, je surmonterai tout, même la honte, et j'aurai le courage de remuer au fond de mon cœur ce bourbier d'infamies, dont le seul souvenir, maintenant que je ne suis plus dominée par la passion qui me possédait et m'aveuglait alors, se répand sur mon âme comme une odeur de *mal'aria!* Encore ce sacrifice pour expier ma vie, et pour en sauver une plus précieuse que la mienne!... Venez demain, ajouta-t-elle; mais venez tard, à l'heure où le jour baisse et où je pourrai croire que je ne parle qu'à Dieu et à la sœur Angélique; car le grand jour pénètre comme un glaive dans le cœur des criminels tels que moi; l'ombre de leur perversité est trop forte en plein soleil, et, en lisant sur les traits d'autrui l'horreur de leurs actes, ils ne peuvent ni s'avouer coupables, ni se repentir; ils s'indignent contre eux-mêmes, et ils aiment mieux se taire et mourir que de se sauver et sauver les autres en continuant à parler.

XVII

Je compris cette haine de la lumière du jour dans cette âme; je me retirai silencieux, avec la sœur Angélique.

Je racontai au vénérable supérieur du monastère l'entretien que nous avions eu avec la recluse; il comprit charitablement lui-même les délicates conditions que la malheureuse avait désirées pour ses aveux. Il fut convenu que, le lendemain, au soir tombant, la sœur Angélique et moi, nous serions introduits dans la cellule; que je ne me laisserais pas voir, caché derrière le rideau du lit de la jeune fille, et que la sœur Angélique seule s'assierait entre la fenêtre et Antoniella, pour écouter tout ce qui pesait sur l'âme de la coupable.

Ces conventions faites, je regagnai la villa de Cicéron. J'y trouvai ma compagne de voyage, à qui je fis le récit de ma journée. Nous passâmes la soirée à faire des conjectures plus ou moins probables sur la vie d'Antoniella.

XVIII

Après avoir choisi pour elle un des sites les plus enchanteurs et les plus abrités de la côte, et l'avoir fait porter, comme jadis la fille de Cicéron, sous quelques figuiers noirs de feuillage, au-dessus du vivier, je lui laissai quelques volumes de lettres du grand homme qu'elle aimait à parcourir avec moi, dans les lieux mêmes où elles avaient été senties avant d'être écrites; je remontai en corricolo, et je me fis conduire au pénitencier de Molo-di-Gaeta.

Le soir tombait rapidement à mon arrivée; il n'y avait presque plus de lumière quand nous entrâmes, sans bruit, la sœur Angélique et moi, dans la cellule d'Antoniella. Je me glissai, avant que la jeune fille pût me voir, derrière le rideau blanc de sa couchette, et je m'assis sur le prie-Dieu du pied de son lit.

XIX

— Tu sais ce que tu nous as promis hier, lui dit de sa douce voix la sœur Angélique. Quelqu'un t'entend; mais seule je verrai ton visage. Moi, je ne suis personne; je suis morte au monde, comme si je n'avais jamais vécu. Je comprends toutes les passions, toutes les fautes, toutes les misères de la terre, sans m'étonner de ce qui est poussière dans l'argile humaine. Je t'aime pour tout ce qu'il y a de touchant en toi; je t'aimerai davantage pour tout ce qu'il a pu y avoir de coupable, même de criminel. Qu'est-ce qu'il y a de criminel irrémissible en nous, ma pauvre Antoniella? Le crime véritable n'est que la volonté perverse de faire le mal pour l'amour dépravé du mal; et encore le rachète-t-on par le remords qui punit, et par la pénitence qui absout. Mais, quel que soit le crime de ta vie, appelé de ce nom de crime par ce monde et par ses juges, je suis bien sûre que, si quelques-uns de tes actes portent ce nom de crime ici-

1. Voir les deux derniers numéros.

bas, ils ne le portent pas là-haut, où l'on juge les intentions. Tu as pu offenser les hommes, tu as pu offenser la vérité, tu as pu offenser la justice humaine; mais tu n'as jamais voulu offenser Dieu, ton créateur et ton sauveur; non, cette perversité n'a jamais pu entrer dans ton cœur: autrement, le rayon de tes beaux yeux ne serait pas resté droit et ferme comme il est, et tes beaux traits se seraient pervertis de la perversion de ton âme, au lieu d'être restés voilés par la douleur, et non désordonnés par l'égarement du cœur. Ne crains donc pas de m'avouer tes fautes. Comment ne pardonnerais-je pas ce que Dieu a pardonné avant moi?

La douceur de l'accent de la sœur Angélique ajoutait encore à la persuasion de son discours. J'entendis les soupirs d'Antoniella finir en sanglots mal contenus. Enfin elle parla, d'une voix aussi basse que celle de la pénitente aux pieds de son confesseur; mais le silence de la maison et des cours était si profond, et mon attention si vive, que j'aurais entendu jusqu'aux battements de ses tempes contre les parois de son front. Je notais, de temps en temps, un mot de son récit, pour pouvoir le recomposer le lendemain à loisir, sans y rien ajouter et sans y rien omettre.

Le voici. Figurez-vous que vous l'entendez vous-même de la voix monotone et brisée de la pauvre enfant.

. . . .

XX

De toute ma famille, dit-elle, je n'ai jamais connu que mon père. Il était de Sicile, de la petite ville dans la montagne de Caltanisetta, dont il aimait tant à parler avec moi et avec les Siciliens qui venaient parfois à sa boutique à Naples. Voilà pourquoi il



ÉCLAIREURS TYROLIENS PRÈS DE TRENTE; dessin d'un de nos correspondants.

n'avait aucun parent dans le royaume. Il était sorti tard de son île, pour servir sur un bâtiment du roi, qui faisait la guerre aux Barbaresques.

Fait prisonnier après un naufrage sur la côte du Maroc, il fut emmené dans l'intérieur des terres et employé, pendant quatorze ans, à garder les troupeaux de chameaux de son maître. Celui-ci, content de ses services, lui confia la surveillance de son harem. Heureusement ou malheureusement, ce que l'amour de la liberté n'avait pu faire, c'est-à-dire l'engager à fuir, l'amour pour une enfant du harem, fille de son maître, lui donna le courage de l'entreprendre. Il l'avait vue naître, il l'aima quand elle grandit; l'enfant perdit sa mère, il s'y attacha davantage, et l'orpheline s'attacha également à lui. Il était encore jeune, il était seul à la voir, il en avait le soin qu'une tendre nourrice prend à l'enfant qu'elle a élevé; son père, absorbé par les autres femmes de son harem, la négligeait: ils s'aimèrent sans se douter qu'ils s'aimaient.

Mon père, qui emmenait souvent avec lui la jeune Arabe dans les montagnes où il faisait paître ses chameaux, l'entretenait de ce beau pays où les femmes sont libres, et où la vie est heureuse sous un beau ciel au delà des mers. Ils se résolurent à fuir du Maroc. Une chamelle rapide les emporta tous deux vers la côte qui regarde l'Espagne. Ils s'embarquèrent sur une felouque napolitaine qui chargeait du corail, et qui les amena, comme des esclaves délivrés et convertis, à Naples.

Mon père épousa la jeune fille, et, comme il avait les longues économies de son esclavage et quelques bijoux de sa femme en sa possession, il acheta une maisonnette isolée de la haute ville, entourée de figuiers et d'orangers du côté du jardin, et ou



UNE PLAGE PRÈS D'ANCÔNE, APRÈS LA TEMPÊTE DU 6 AOÛT 186[illegible], [illegible]



LE COL DE LA FURKA. — NOUVELLE ROUTE STRATÉGIQUE DE LA SUISSE. (Dessin de M. Beck. — Voir p. [illegible])

vrant, de l'autre côté, sur la rue; maison toute semblable à une maison arabe, dont la cour était sur le toit, et dont les hautes murailles dérobaient la femme aux yeux du passant.

Ils y vécurent seuls et très-heureux pendant quelques années; comme ils ne se parlaient qu'arabe, la femme n'avait aucunes relations avec les pauvres habitantes des maisons voisines. Les hommes ne connaissaient que mon père, auquel ils donnaient, de temps en temps, commande de chaussures en cuir du Maroc, et de petits sacs de maroquin à mettre leur provision de tabac. Il exerçait donc la profession de cordonnier pour les matelots du rivage, et il gagnait assez dans cette profession pour que sa maison fût sur un pied convenable, et pour entretenir même une jeune servante, pauvre fille de Procida qu'on appelait Annunziata.

XXI

Je naquis dans la première année du mariage de mon père; mais, hélas! tout le bonheur de cette maison sembla s'en aller peu de jours après que je fus entrée dans la vie! Ma pauvre jeune mère, très-heureuse jusque-là, et qui chérissait doublement son mari, comme père et comme époux, prit la fièvre de lait et mourut en rêvant le harem, les montagnes et les chamelles de son pays. Mon père, à qui cette mort enlevait à la fois sa fille et sa femme, car il avait pour elle ce double sentiment dans son cœur, ne songea jamais à se remarier. Il continua pour moi sa petite industrie de cordonnier en maroquin, d'où lui vint, dans le faubourg du Pausilippe, le nom de *Moresque*, bien qu'il n'eût été qu'esclave en Afrique.

A. DE LAMARTINE.

(La suite au prochain numéro.)

LE COL DE LA FURKA

NOUVELLE ROUTE STRATÉGIQUE DE LA SUISSE.

Le col de la Furka, que la beauté de ses points de vue avait déjà rendu célèbre parmi les touristes, a acquis dans ces derniers temps une importance particulière, le gouvernement suisse ayant fait tracer dans cette direction une des nouvelles routes stratégiques de la Confédération helvétique, et ayant consacré des sommes considérables pour approprier cette roide et dangereuse montée à sa nouvelle destination.

Au sortir de l'auberge du glacier du Rhône, on traverse le fleuve et, en côtoyant le bord oriental du glacier, on arrive au plateau où se trouve une chapelle dédiée à sainte Petronille. De ce plateau, le chemin, devenu de plus en plus difficile, incline à droite, dans une vallée couverte de pâturages, jusqu'au col de la Furka, élevé de 832 mètres au-dessus de la source du Rhône et de 2,432 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce passage doit son nom à sa situation entre deux pics très-pointus qui, vus de loin, ressemblent à une fourche.

On peut gravir la pointe du midi, d'où l'on découvre une vue magnifique, — d'un côté, les Alpes bernoises, le Kastlenhorn, le [illegible], le [illegible] et le [illegible] du Siedelhorn, etc.; — de l'autre côté, la vallée d'Urseren, l'Oberalp, les cimes du Saint-Gothard.

Une croix marque les limites des cantons du Valais et d'Uri.

Le col de la Furka n'est, à proprement parler, qu'une crête de quelques pieds de large. Dès que l'on a cessé de monter, on commence à descendre. La neige ne fond pas complétement en été sur le versant du nord. La descente vers Hospenthal, en général bien moins roide que la montée, est longue et monotone; mais elle offre, assure-t-on, des trésors aux botanistes. On n'aperçoit pendant longtemps ni arbres, ni habitations, rien que la petite forêt d'Andermatt; partout ailleurs, des pâturages jaunâtres et des rochers sans caractère.

Naguère les mulets ne passaient qu'avec précaution le col de la Furka. Aujourd'hui les diligences y circulent allégrement au trot de leurs cinq chevaux. Demain, s'il le fallait, le gouvernement fédéral pourrait y envoyer de l'artillerie et de la cavalerie.

Tout change et se civilise, en ce monde, même les montagnes et [illegible].

B. BRYON

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Des invasions de sauterelles. — Les sauterelles à Alger en 1845. — *La fête des fèves.* — Comment un nuage la troubla. — Arrivée des sauterelles. — Ravages qu'elles exercent. — Leur ponte. — Les sauterelles au point de vue de l'alimentation. — Leur instinct voyageur. — Les lemmings de Norvége. — Les oiseaux emigrants — Les cailles. — Leurs voyages d'Europe en Afrique et d'Afrique en Europe.

Les invasions de sauterelles viennent encore une fois de ravager notre colonie algérienne et des souscriptions s'organisent dans la mère patrie pour venir en aide aux malheureux cultivateurs que frappe un fléau placé par Moïse au premier rang parmi les sept redoutables plaies qui frappèrent l'Égypte.

Pour bien comprendre les désastres qu'amènent et que laissent derrière elles les sauterelles, il faut en avoir été le témoin, comme cela m'est advenu en 1845.

C'était, s'il m'en souvient bien, vers la fin du mois d'avril. Les nègres se trouvaient rassemblés au bord de la mer, à quelque distance de Mustapha, où s'élevait une villa jadis construite par un gendre du dey d'Alger détrôné, et qui servait alors d'habitation au général Yussuf. Des tentes se dressaient de toutes parts et les nègres et les négresses, ceux-ci vêtus de [illegible], celles-ci [illegible] et parées des bijoux sauvages qu'elles aiment tant, se livraient à des danses effrénées pour célébrer la *fête des fèves*.

L'orchestre ou plutôt chaque groupe de huit ou dix petits orchestres se composait de quatre hauts tambours, sur lesquels les musiciens frappaient à tour de bras avec un bâton recourbé, et au tintamarre desquels une vingtaine de paires de cymbales en fer servaient d'accompagnement, tandis qu'une seule petite guitare à table de parchemin vert et à cordes de laiton s'evertuait à régler la mesure de ce formidable tapage. Même après avoir vu la kermesse du 1er septembre à Amsterdam, on ne saurait se figurer le spectacle qu'offraient aux regards stupéfaits ces hommes et ces femmes, s'agitant, se tordant, arrivant à l'épilepsie et finissant par tomber sans force et comme des masses inertes sur le sable, au milieu des tourbillons de poussière que la foule provoquait par ses piétinements et des nuages de fumée qui s'exhalaient de centaines de réchauds sur lesquels cuisaient les premières fèves récoltées de l'année.

Pourquoi ces honneurs rendus aux fèves par les noirs? Personne n'a pu m'expliquer l'espèce de culte voué à un légume que Pythagore [illegible] et qui était un objet d'horreur pour les Égyptiens. Repose-t-il sur l'emploi qu'on en fait comme aliment pendant les longs et pénibles voyages les caravanes?

Tandis que je me posais ces questions, tout à coup au tumulte et à l'agitation de la foule noire succédèrent une immobilité et un silence lugubres. Un large nuage venait de couvrir subitement le ciel, jusque-là d'un azur et d'une sérénité qu'on ne saurait trouver qu'en Afrique.

Le nuage qui s'élevait fort haut dans les airs, et que semblait pousser la brise qui survient vers le soir au bord de la mer, descendit peu à peu et lentement vers la terre et, en moins de temps que je n'en mets à vous le raconter, couvrit littéralement le sol d'une épaisse couche d'énormes sauterelles de trois à quatre centimètres de longueur. Les tentes, à la toile desquelles elles s'accrochaient, les poêlons qu'elles remplissaient, les hommes et les femmes dont elles souillaient les vêtements, transformèrent la fête, naguère si animée, en une scène de désespoir. Chacun s'éloigna, muet et la tête baissée; le caïd Eloustan, chef des nègres, et le Baba, chef des corporations noires, donnèrent eux-mêmes le signal de cette retraite précipitée et effarée.

De retour dans la maison mauresque que j'habitais, rue des Oranges, je montai sur la terrasse, du haut de laquelle je dominais Alger, et je vis non-seulement toutes les terrasses couvertes de sauterelles, mais encore la place du gouvernement, les rues et les campagnes environnantes inondées de cette pluie d'insectes.

En outre, des nuages vivants, semblables à ceux qui avaient mis fin à la fête des fèves, se succédèrent sans cesse, sans interruption, dans les airs, pendant près de cinq heures, et je ne saurais vous dire l'infection qu'ils répandaient dès qu'ils se heurtaient sur le sol en y tombant.

Le lendemain matin, je montai de bonne heure à cheval et je sortis par la porte Bab-el-Oued. A chaque instant, les pieds de ma monture glissaient, en les écrasant, sur les masses de sauterelles qui encombraient la route. Quant aux arbres, quant aux cultures, il n'en restait pas la moindre trace. Les redoutables bêtes avaient enlevé jusqu'à l'écorce des premiers et laissé, sur les champs qu'occupaient les autres, un lit infect de défécations d'un vert livide. Au milieu de cette désolation, des sauterelles, longues comme le doigt et à mandibules longues et tranchantes, s'accouplaient ou se livraient des combats acharnés pour se dévorer, faute d'autres aliments; car, douées d'un appétit insatiable et sans relâche, les fatals insectes doivent manger toujours ou mourir.

Je partis le lendemain par terre pour Constantine et, pendant toute la durée de mon voyage, je ne vis en tous lieux que des couches épaisses de sauterelles qui n'avaient point laissé derrière elles un seul brin d'herbe intact; il m'est arrivé souvent dans un chemin un peu resserré d'en avoir j squ'au poitrail de mon cheval.

Les sauterelles émigrantes ne sont point seulement un fléau du présent, elles sont encore un fléau de l'avenir, car les femelles fécondées, dès qu'elles touchent le sol, creusent partout, à l'aide des tarières qu'elles portent à l'extrémité de leur corps, des trous profonds dans lesquels elles déposent un gros paquet d'œufs blancs. A quelques jours de là, sous la température élevée de l'Afrique, les œufs donnent naissance à des petites sauterelles, qui se mettent immédiatement à dévorer les racines des arbres et des végétaux et qui, arrivées à leur développement normal, après avoir dépouillé les champs où elles sont nées, se forment en bandes et s'envolent vers d'autres contrées, où les appelle leur instinct mystérieux d'émigration.

Les anciens donnaient à la sauterelle voyageuse le nom de *locusta migratoria*, qu'elle ne méritait que trop, puisqu'elle détruit et infecte tout ce qu'elle touche, à l'exemple de la trop célèbre empoisonneuse de l'antiquité. Les Arabes l'appellent *fléau de Dieu*, et, comme la plupart ne savent pas lire, ils prétendent que les zébrures des ailes de cet insecte, zébrures qui, du reste, ressemblent vaguement à des caractères orientaux, signifient *châtiment d'Allah*. Trop souvent de turbulents fanatiques ont profité de cette croyance pour soulever les tribus, en leur persuadant que Dieu envoyait les sauterelles contre les vrais croyants afin de punir ceux-ci de supporter la présence impie des roumis sur une terre musulmane.

Affamés par les sauterelles qui ne laissent rien à pâturer à leurs bestiaux et qui rongent jusqu'à la dernière parcelle de leur blé, de leurs oliviers et de leurs orangers, les Arabes se trouvent réduits à ne vivre que de ces mêmes sauterelles. Ils les font donc dessécher au soleil, ou les préparent en conserve avec du sel. Ainsi assaisonné, l'insecte rappelle au goût les crevettes roses, hors-d'œuvre prisé de nos tables parisiennes, et une fois la première répugnance vaincue, un Européen peut les manger avec plaisir. Mais, quant au pain de sauterelles, fait de ces bêtes desséchées et pétries avec du lait aigri, et fermentées, jamais estomac humain ne se souleva devant un mets plus rebutant. Les femmes arabes cependant le prisent fort et le servent à leurs hôtes d'élite comme un condiment de premier ordre.

On a beaucoup disserté sur les contrées d'où provenaient ces masses de sauterelles émigrantes, qui tombent tout à coup par milliards sur une partie de l'Afrique et dont la progéniture retourne — du moins on le croit — vers les lieux d'où sont arrivés leurs parents. Mais jusqu'ici, il faut bien en faire l'aveu, la science, comme pour tant d'autres questions, hélas! ne sait pas le premier mot de la vérité, et en reste réduite à des conjectures qui ne reposent sur rien d'exact.

Les cultivateurs africains cherchent à détourner les sauterelles de leurs champs en faisant un grand bruit, en frappant sur des chaudrons et même en allumant des feux et en tirant des coups de fusil. Ces moyens restent sans effet et n'arrêtent en rien la furie migratoire de ces insectes. Poussés par une force invincible, ils vont droit devant eux, sans tenir compte ni des obstacles contre lesquels ils se brisent, ni des flammes dans lesquelles ils se consument, ni des eaux dans lesquelles ils se noient. J'ai vu parfois, sur la côte d'Afrique, la mer littéralement couverte de plus d'un kilomètre de cadavres de sauterelles, dont le nombre s'accroissait sans cesse par la chute d'autres de ces insectes qu'eût pu sauver un mouvement d'ailes et un léger détour de la route qu'ils suivaient.

Cette fatale loi de marcher en avant quand même ne sévit pas que sur les sauterelles émigrantes d'Afrique; elle se retrouve chez la plupart des animaux qui, changeant de climat, voyagent en troupes, et particulièrement chez les lemmings de Norvége.

Le lemming est un rongeur dont la taille varie de cinq à six pouces, à formes trapues, à tête courte, à museau obtus, aux oreilles petites, arrondies et entièrement cachées sous le poil. Les couleurs de son pelage soyeux se composent d'un mélange de roux, de gris, de brun et de blanc, avec une bande noire-brune qui part du museau et s'allonge jusqu'à l'extrémité de la queue.

Tous les sept ou huit ans environ, des bandes de lemmings, composées de cinq ou six mille individus, descendent des montagnes de la Norvége et de la Laponie et envahissent les pays environnants. Elles marchent en colonnes serrées, marquant, comme les sauterelles, leur passage par la destruction absolue des végétaux, et vont toujours tout droit devant elles. Aucun obstacle ne saurait les faire détourner, même de quelques centimètres, de la ligne inexorable qu'elles suivent. Les lemmings rencontrent-ils une rivière, ils la passent à la nage, sauf à y laisser se noyer une partie des leurs. Quand ils arrivent en face d'un rocher, ils essayent de le gravir et s'amoncellent les uns au-dessus des autres, de façon à former un pont vivant pour ceux qui les suivent. Si les paysans épouvantés allument un grand feu pour essayer de leur barrer le passage, les lemmings traversent les charbons ardents jusqu'à ce que ceux-ci s'éteignent sous les cadavres à demi consumés. En vain on les attaque à coups de bâtons et de faux, en vain les renards, les isatis, les loups, les oiseaux de proie ne cessent point de se ruer sur eux et d'en faire leur pâture, ils vont, ils vont toujours en avant, sans qu'on sache où ils s'arrêtent, sans qu'on sache ce qu'ils deviennent, sans qu'on puisse deviner quel but leur est assigné.

Il en est à peu près de même des oiseaux émigrants, et particulièrement des cailles. Élevez en domesticité un de ces oiseaux; vous le verrez, à l'époque du départ de ses congénères, aux approches du mois d'août, s'inquiéter, s'agiter, et chercher à fuir, surtout à la venue de la nuit.

Pendant leur long voyage pour quitter l'Europe, traverser la Méditerranée, atteindre l'Afrique et surtout le cap de Bonne-Espérance, les cailles, affamées et exténuées de fatigue, se trouvent souvent réduites à faire des stations sur les îles et sur les écueils du Levant d'où les insectes dont se compose leur nourriture n'ont pas encore disparu.

Capri, à l'entrée du golfe de Naples, se trouve à la même époque littéralement couverte de cailles qui se laissent prendre sans résistance, tant leur long voyage les exténue et les laisse sans forces. L'évêque de cette île qui percevait, il y a quelques années encore, une dîme sur la récolte de ces oiseaux, touchait, bon an, mal an, une cinquantaine de mille francs, quoique ces oiseaux ne se vendissent à Naples que vingt-cinq centimes pièce. Or, cinquante mille francs multipliés par dix donnent cinq cent mille francs.

Les cailles, comme les hirondelles, comme les canards, comme tous les oiseaux qui changent de climat, choisissent un vent favorable pour se mettre en route; elles profitent de celui qui vient du sud-ouest au nord pour aller en Afrique, et de celui qui souffle du sud-ouest au sud pour revenir en Europe. Parfois le courant atmosphérique change avant qu'elles n'atteignent la terre; elles n'en modifient point pour cela leur direction, persistent à voler droit devant elles, tombent dans la mer et y périssent en nombre considérable, à moins qu'un vaisseau rencontré par hasard ne leur serve de refuge. Alors elles en encombrent les mâts, les cordages, les voiles et le pont et attendent un vent propice pour reprendre leur vol en droite ligne; innocents Ashaverus à qui une voix implacable crie comme au juif réprouvé: « Marche! « marche sans rémission! marche sans te reposer! marche « droit devant toi! marche! marche! »

S. HENRY BERTHOLD.

HORACE VERNET

(suite[1]).

« J'ai retrouvé cette petite fille au camp de Medj-el-Am- « mar, continuait la lettre d'Horace : elle est très-gentille; « mais que deviendra-t-elle? On la nomme *Constantine,* ne « lui connaissant d'autre nom ; le régiment la garde; mais, « encore une fois, que deviendra-t-elle? C'est justement « parce qu'il n'y a pas de doute sur le malheureux sort « qui l'attend, que je voulais la prendre. Je n'aurais pas ba- « lancé à t'apporter cet embarras, si une autre idée ne « m'était venue : c'est d'en parler à Madame Adélaïde : ce « serait digne d'elle de faire élever un enfant pris sur le « champ de bataille où son neveu a été fait lieutenant géné- « ral. Nous parlerons de ça à mon arrivée. J'ai tous les « renseignements imaginables sur ce fait. »

Il ne perdit nullement de vue son idée bienfaisante . on fit venir la petite fille en France, et Madame Adélaïde la prit en effet sous sa protection. On le voit, si Horace Vernet parut dans quelques sujets bien sentimental, c'est qu'il avait réellement en lui du sentiment.

D'autre part, ceux qui ont cru Horace Vernet indifférent au paysage et aux arbres de la route, qui ont dit qu'il dessinait en pensant à autre chose, « comme on tricote les yeux fermés, » les mêmes qui ont ajouté qu'il était à peu près inutile, pour le juger comme peintre, d'étudier sa vie, ne conviendront-ils pas qu'ils lui ont fait légèrement tort? Je pense, en écrivant ceci, à un critique d'art fort distingué, mais bien sévère, et que son amour pour l'idéal n'absout pas, à mon sens, de quelque injustice dans le cas présent[2].

« Pour en revenir au but de mon voyage, » disait Horace Vernet en terminant sa lettre, « j'ai dessiné d'une part et « recueilli de l'autre tout ce dont j'aurai besoin pour mon « grand tableau. Jamais je n'ai eu occasion de faire un ou- « vrage aussi intéressant et aussi pittoresque; mais aussi « fallait-il voir les lieux, car il n'y a pas de description, de « dessin, de croquis, qui puisse donner une idée de l'origi- « nalité de la scène. Ça ne ressemblera à rien de ce qui a « été peint, et ça ne sera que vrai. Il faut avoir vu l'armée « d'Afrique. Ce n'est plus ni la République ni l'Empire, « c'est l'armée d'Afrique, c'est-à-dire la réunion un jour de « bataille de toutes les vertus militaires, et le lendemain... « sauf quelques exceptions chez de certains hommes trop « bien trempés pour ne pas résister à la contagion!... Tiens. « je ne veux pas écrire tout ce que je pense. »

Chassons nous-même ces ombres déjà si lointaines et qui feraient tache au tableau, et c'est ainsi qu'Horace Vernet arriva à réaliser et à fixer en trois tableaux, vrais et dramatiques, irréprochables d'exactitude, admirables de composition et de vie, les préliminaires et l'instant même de ce glorieux assaut. Qu'on ne lui oppose plus Gros, l'épique et le grandiose, avec ses deux ou trois héroïques figures militaires; le théâtre comme la tactique a changé. Lui, il est bien désormais le peintre par excellence de cette guerre d'Afrique, où tout se dissémine et s'étend, où les choses ne se décident point comme dans une grande guerre par le génie d'un seul, par le concert de quelques-uns et par du canon. Ici, bien que le talent des chefs y fût pour beaucoup sans doute, la supériorité des principales figures était moins imposante : c'était tantôt un colonel, tantôt un chef de bataillon qui ordonnait et accomplissait un beau fait d'armes; c'était toute une troupe vaillante qui l'y aidait à la baïonnette. Horace Vernet a saisi et rendu à merveille cette mesure, cette proportion des hommes et des combattants entre eux. Il est bien le peintre de l'armée même, de tous les chasseurs d'Afrique, de ce qui, là et ailleurs, a gagné en effet les batailles. Il me rappelle toujours ce mot du Saint-Arnaud, un homme du même jet et de la même sève : « Ma pauvre compagnie, si belle il y a deux mois, s'écriait le maréchal encore simple capitaine, cent dix brillantes baïonnettes bien pointues, bien agiles! J'ai à peine quarante combattants. Ils en valent quatre-vingts... » Eh bien! Horace Vernet savait donner une physionomie à chacune de ces baïonnettes.

III

Assez parler du peintre : je m'attache au voyageur, au narrateur pittoresque, non pas au littérateur (Horace Vernet ne l'était pas), mais à celui qui avec la plume, s'il y avait été un peu plus préparé par une première éducation, aurait pu donner de fort jolis récits et croquis sous une autre forme. Il fit, en 1839-40, le voyage d'Égypte, de Palestine et de Syrie. On a imprimé en partie les lettres qu'il écrivait de là sans prétention aucune, et à la diable[3]; j'ai sous les yeux les originaux : l'impression est assez exacte, sauf quelques interversions de dates et des mots trop familiers qu'on n'a osé risquer et qui ont été remplacés un peu arbitrairement. Mais savez-vous que ce récit de voyage est des plus agréables, que ces lettres forment une série intéressante, et qu'elles mériteraient fort, avec la série de lettres sur la Russie et quelques autres écrites de l'Algérie, d'être réimprimées et recueillies en un petit volume qui présenterait Horace Vernet sous un nouveau jour? C'est bien, au reste, la même organisation, déjà connue, qui se traduit à nous, vive, heureuse, courante, avec la même facilité, la même verve, et un fonds de bon sens dans la pétulance; on y remarquera de plus la bonté et l'âme, l'humanité, et des éclairs de poésie et d'élévation.

—

Toutes ou presque toutes, les lettres sont adressées à Mme Vernet. La première est de Marseille; il y trace son itinéraire depuis Paris : Châlons, Lyon, Avignon, Arles, un voyage à la *papa,* huit jours pour faire deux cents lieues. Cette première lettre est d'un bruit, d'une folie, d'un tintamarre étourdissant. Horace Vernet avait alors cinquante ans sonnés; il a retrouvé ses vingt ans. Il est né voyageur tout autant que peintre, et, dès qu'il se met en route, il nage dans son élément. Il y a bien quelques regrets pour ceux qu'il quitte, mais il aura tant de bonheur à les retrouver! Tout est [illegible] mieux.

« Allons, chère amie, il faut finir; mais ce ne sera pas « sans vous embrasser tous et sans faire des amitiés à « tous nos vieux et bons amis : blancs, gris, noirs, blonds, « vieux et jeunes mariés, débarrassés, embarrassés, gar- « çons, etc. »

Figaro n'a pas plus d'entrain. Tout remue, tout danse; le pêle-mêle de sensations est complet, la joie du départ l'emporte; il a pour le rendre, ses refrains familiers :

« (Marseille, 21 octobre 1839). Voilà le grand moment « arrivé. Dans quelques minutes en route, le soleil en avant! « bras dessus, bras dessous, avec ma bonne étoile! Un beau « jour sera aussi celui où cette dernière quittera son cama- « rade pour me ramener près de vous. Alors elle sera « plus brillante que jamais. Elle connaît la route du n° 58[1], « où nous nous embrasserons comme des pauvres. »

A Malte, qu'il croque en deux traits et qu'il définit « un rocher imprenable gâté par des fortifications qui demandent quarante mille hommes pour les défendre, » ou encore « une belle maison encombrée de meubles dans laquelle on ne peut pas entrer, » — à Malte, Horace a un crève-cœur :

« Les Anglais font la pluie et le beau temps, et exercent « de ce point une influence effroyable. J'ai le cœur tout « gros d'avoir vu leurs soldats! Rien n'est mieux tenu, et il « est impossible de voir de plus beaux hommes. Mais brisons « là-dessus. Si notre armée, par comparaison, a l'air d'une « bande de galériens, sous nos simples habits bat une fa- « meuse âme. Vive la France! »

Horace reste Français de cœur à l'étranger; ce n'est pas un mal, puisque cela n'empêche ni de bien regarder ni de juger. Arrivé en Égypte, à Alexandrie, il voit tout, il note tout, et l'homme de sens ne se sépare pas du peintre; il observe du coin de l'œil plus de choses au moral qu'on ne croirait.

« Nous daguerréotypifions[2] comme des lions, et du Caire « nous vous ferons un envoi intéressant. Ici il n'y a que peu « de chose. Cependant demain matin nous allons expéri- « menter devant le pacha, qui désire connaître les résultats « d'une découverte qu'il connaissait déjà par la description. « Notre visite de ce matin était d'un grand intérêt. Le pacha « est petit, la barbe blanche, le visage brun, la peau tannée, « l'œil vif, les mouvements prompts, l'air spirituel et très- « malin, la parole brève, et riant très-franchement lorsqu'il « a lâché un petit sarcasme; plaisir qu'il s'est donné toutes « les fois que la conversation tournait à la politique, et sur- « tout lorsque le consul[3] insistait pour le départ de la flotte : « Je ne reconnais pas les Français, qui savent si bien faire « la guerre, et qui ne parlent plus que de la paix. Je ne « parle pas de la France, car d'ici j'ai entendu ses applau- « dissements quand elle a connu mes succès de Nezib. »

Horace, en visitant l'Afrique et l'Asie, ne se fait pas Arabe et Turc, au point de laisser de côté tous ses sentiments d'Europe; il ne ressemble pas à ces voyageurs, desquels d'ailleurs je ne médis point, qui, en mettant le pied sur la terre d'Orient, se font autant et plus Orientaux que les Orientaux eux-mêmes, et se dépouillent de toute manière antérieure de sentir, jusqu'à se métamorphoser. Au Caire, il a le cœur tout gros de fâcheuses réflexions en visitant le marché à esclaves, cet odieux marché, dit-il, « où de petits négrillons mâles et femelles sont par paquets rassemblés sur un mauvais carré de toile comme des pommes à cinq pour un sou, sans compter les hommes et les femmes de toutes couleurs qu'on tient dans des trous tout autour de cet infâme lieu, où, comme des rois, d'infâmes voleurs trafiquent de la chair humaine. » Mais, au sortir de là, c'est bien pis quand il entre dans la mosquée des fous, dont il décrit le spectacle horrible :

« Figure-toi une cour de quarante pieds carrés, environ- « née de murailles prodigieuses de hauteur, qui laissent à « peine entrer le jour; dans l'angle, une petite porte de trois « pieds de haut, barricadée de chaînes à travers lesquelles « on passe avec peine. Chaque côté des murs sont percées de « petites niches de quatre pieds carrés, garnies d'énormes « grilles de fer, et là dedans, sans vêtements, assis sur la « pierre, sans autre paillasse que leurs ordures et une épaisse « couche de poussière, sont les malheureux privés de leur « raison, une double et lourde chaîne au cou, dont les ex- « trémités viennent s'attacher à de gros anneaux extérieurs, « et dont le frottement perpétuel sur la pierre l'a détruite « et creusée à plus de deux pieds. Joins au tableau les ru- « gissements des furieux, les accents pitoyables d'un amou- « reux, et les deux yeux fixes d'un nègre silencieux qui vous « regarde comme un oiseau de nuit; et tu ne te feras en- « core qu'une faible idée de ce que nous avons vu; Charles « et Goupil[4] en sont restés tristes toute la journée, et nous « n'avons pu avoir d'autre conversation. »

D'autres, je le sais, décriraient cette mosquée de fous avec impartialité, avec une froideur impassible et désespérante, que dis-je? avec volupté et délices. Horace Vernet reste homme en voyageant; il ne se fait pas plus féroce que nature. Là encore il s'en tient à la trempe originelle première, et ne songe pas à s'en donner une autre. Il me fait l'effet, à ce naturel parfait et sans mélange, d'un Gil Blas en voyage, — un Gil Blas en képi.

C.-A. SAINTE-BEUVE,

(*La suite au prochain numéro.*)

1. Voir les numéros 558 à 564.

2. Les lecteurs familiers avec ces questions auront reconnu M. Paul Mantz pour son article, d'ailleurs si étudié, de l'*Artiste* (22 novembre 1857

3. Dans le journal *l'Illustration,* numéros des 5 et 12 avril 1856. — Les lettres sont données comme de simples fragments communiqués à *l'Illustration* par M. Théophile Silvestre

1 Il demeurait alors au n° 58 de la rue Saint-Lazare,

2. Bien ou mal formé, c'est le mot qu'il emploie et qu'il crée, et non pas *daguerreotipillons,* comme on l'a imprimé.

3. M. Cochelet.

4. MM. Charles Burton et Goupil, ses compagnons de voyage.

CHRONIQUE AGRICOLE

Je viens de rentrer, saine et sauve, ma dernière gerbe. Nous avons eu, cette année, une rude besogne : le ciel était contre nous; c'est ce qui vous explique mon silence prolongé. Nous sommes dans un moment où l'on ne songe guère à faire de la littérature; on fait sa moisson.

Mes blés ont été coupés avec la pluie, rentrés avec la pluie, et pourtant, je vous l'ai dit, ma récolte est dans la grange, saine et sauve. J'ai suivi les conseils de la presse agricole, j'ai fait des moyettes. Quelque temps qu'il fasse, par la pluie comme par le beau temps, je mets, chaque année, mon blé en moyettes. Mes ouvriers sont habitués à la besogne et la font lestement; ce travail ajoute au prix de revient de ma moisson 6 francs par hectare, et je les gagne bien. D'abord cela me permet de couper mon blé une huitaine de jours avant sa complète maturité, et par conséquent je ne manque jamais d'ouvriers; ma moisson est à peu près terminée quand mes voisins commencent; mais ce n'est là qu'un avantage éventuel. Mon blé coupé prématurément mûrit mieux, donne un grain plus flatteur à la main et plus lourd. J'ai calculé qu'il valait bien 50 centimes de plus à l'hectolitre. Je récolte en moyenne 25 hectolitres : voilà donc 6 francs qui me rapportent 12 fr. 50; est-ce que vous trouvez que c'est un mauvais calcul ?

Et quand je n'aurais que la certitude de sauver ma récolte pendant une mauvaise saison comme celle-ci, c'est-à-dire tous les cinq ou six ans au plus, est-ce que mes 6 francs par hectare ne seraient pas dix fois payés?

Donc j'ai fait des moyettes et j'ai conseillé à mes voisins de suivre mon exemple; quelques-uns (le bien petit nombre, m'ont imité; mais, comme ils n'avaient pas fait leur apprentissage, la besogne a été dure et souvent mal conduite. Il faut bien que les gens s'habituent à ce nouveau travail; nouveau pour nous, cultivateurs arriérés du Centre, mais qui est régulièrement appliqué chaque année par tous les cultivateurs en Normandie et dans les régions du nord de la France. Demandez à un paysan normand s'il faut faire des *viottes,* même pendant le beau temps, vous verrez ce qu'il vous répondra : « On n'est jamais sûr de gagner son procès, ni de garder le beau temps. »

Cependant les grandes occupations du moment ne m'empêchent pas de jeter un coup d'œil en courant sur les journaux agricoles. J'y ai vu un avis qui m'a bien un peu surpris. Autrefois, les alchimistes usaient leur vie et sacrifiaient leur fortune à rechercher la pierre philosophale, la panacée universelle, le secret de fabriquer de l'or avec des cailloux ; c'est ce qu'on appelait le grand œuvre. Les malheureux qui ne soutaient pas avec leurs cornues finissaient invariablement par être brûlés ou pendus. Est-ce qu'on chercherait aujourd'hui la pierre philosophale de l'agriculture? Je le croirais vraiment, à lire la délibération de la Société d'agriculture de Compiègne, qu'ont publiée tous les journaux. Cette Société, inspirée par les meilleurs sentiments, ouvre une souscription de 100,000 francs pour récompenser l'inventeur du meilleur appareil qui résoudrait le problème de la production agricole à bon marché, c'est-à-dire à celui qui découvrirait un « nouveau procédé mécanique de culture du sol, plus économique et plus puissant que tous ceux connus jusqu'ici. » La découverte devra être faite en 1868.

La Société d'agriculture de Compiègne, je le répète, a témoigné, en prenant cette délibération et en souscrivant immédiatement pour 2,000 francs, la meilleure volonté du monde. Mais cela ne suffit pas; il faut aussi ne demander que des choses possibles. Or, croyez-vous que l'inventeur de ce trésor : « un procédé de culture plus économique et plus puissant,» attende les 100,000 francs de la souscription pour produire son chef-d'œuvre au grand jour? Si cette panacée n'est pas découverte, croyez-vous que le prix de 100,000 francs suffira pour la faire découvrir? Qu'est-ce que le prix de 100,000 francs pour l'inventeur breveté d'un « procédé de culture du sol plus économique et plus puissant? » Celui qui découvrira ce procédé mécanique, cet instrument ou cet appareil, a devant lui un prix de plusieurs millions et une gloire immortelle!

Je comprends que l'on fixe des prix en argent pour les découvertes purement scientifiques qui, généralement, ne rapportent pas un centime à leurs inventeurs; mais un procédé économique de culture assez puissant pour abaisser le prix de revient des produits agricoles — et ce sont précisément les conditions du programme — assurerait à son inventeur une fortune aussi immense que rapidement acquise.

Pour mon compte, je crois que l'on peut souscrire sans crainte d'avoir jamais rien à payer. Il n'est pas du tout probable que cette pierre philosophale de l'agriculture soit découverte d'ici au 1er janvier 1868.

Le moyen de faire prospérer l'agriculture française et d'abaisser le prix de revient des denrées agricoles, en améliorant dans une mesure pratique les procédés de culture, c'est de développer en France, et à tous les degrés, l'enseignement de l'agriculture. Une souscription de 100,000 francs appliquée à l'organisation d'un institut agronomique, si elle

était couverte, ferait plus pour notre agriculture que les nouveaux procédés économiques et puissants que recherche la Société d'agriculture de Compiègne.

L'enseignement agricole, voilà la clef du problème! Si les cultivateurs comprennent bien leur intérêt, et s'il leur convient d'aller déposer leurs vœux dans le sein de l'enquête, ils s'accorderont tous pour demander à l'État, puisque c'est encore l'État qui dispense l'instruction, le développement de l'enseignement agricole à tous les degrés. Il règne sur cette grave question de l'enseignement agricole une extrême confusion. Les uns refusent l'enseignement aux classes des travailleurs; les autres voudraient qu'on enseignât l'agriculture même au collége, ce qui serait absurde. L'enquête, la presse et le gouvernement devraient bien essayer de mettre un peu d'ordre dans les idées à ce sujet.

Jamais l'agriculture n'aura trouvé une meilleure occasion pour faire connaître une bonne fois ses désirs, ses besoins, pour réclamer contre une protection qui la paralyse, pour conquérir la justice qui lui est due et qu'elle n'a pas obtenue depuis longtemps par la raison bien simple qu'on n'a jamais su au juste quels étaient ses droits ni ses souhaits. On a souvent parlé en son nom, — les avocats officieux ne lui ont jamais manqué; — mais c'est bien la première fois qu'elle est appelée à prendre la parole elle-même et à affirmer son existence et sa virtualité en affirmant ses droits et ses besoins.

Si les cultivateurs perdent cette solennelle occasion de s'adresser non-seulement au gouvernement mais aux chambres et à l'opinion publique par l'intermédiaire d'une enquête qui sera conduite, j'en suis convaincu, avec la plus entière sincérité, il se pourra bien que, de ce siècle, il ne la retrouve pas. Il s'agit donc de ne pas la laisser échapper et de ne pas fuir la proie pour l'ombre en se laissant entraîner par les partis dans une discussion stérile sur les bienfaits de l'échelle mobile ou sur les périls de la liberté commerciale.

La question est jugée. La dernière hausse des grains a montré que l'agriculture n'avait rien à redouter de la loi du 15 juin 1861, tandis que la nation avait tout à gagner avec un régime qui rend le retour des disettes et des prix ruineux impossible.

Les mauvaises récoltes pourront causer une gêne passagère chez le cultivateur frappé, mais elles n'affameront personne. C'est là un résultat fort heureux au point de vue de l'ordre public et de l'humanité.

CLAUDE BONIN



LA PRIÈRE DE L'AÏEULE, d'après un tableau de Mlle Kate Swift.

LA PRIÈRE DE L'AÏEULE

Dans une humble cabane de pêcheur, l'aïeule vénérable est assise près du foyer. Elle a déposé à terre sa navette et le filet qu'elle s'occupait à réparer. Sa petite-fille vient de manger sa modeste écuelle de soupe. Elle l'attire sur ses genoux et lui apprend à remercier le Seigneur, dont la bonté donne à la famille son pain quotidien. La voix de la vieille dit en chevrotant la formule consacrée des *grâces*. L'enfant, de son côté, est devenue sérieuse; elle a pris un air recueilli; elle joint ses petites mains et, d'une voix argentine, elle répète, mot par mot, la prière, après sa grand'mère.

Voilà tout le sujet. Il est bien simple et bien naïf, dira-t-on; soit, mais on ne contestera pas pourtant que Mlle Kate Swift n'ait réussi à en faire un tableau d'une grâce exquise. On ne saurait y jeter les yeux sans éprouver une émotion douce et sympathique, sans reconnaître qu'un véritable artiste peut seul faire jaillir la poésie des incidents les plus simples de la vie des pauvres gens.

X. DACHÈRES.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 12

BLANCS	NOIRS
1 F. pr. F éch.	1 C. pr. F (meilleur)
2 C. 6eFR éch.	2 D. pr. C (meilleur)
3 D. 4 FD éch.	3 R. 4eR
4 D. 4eR éch. m.	4 . . . . . .

AUTRE SOLUTION.

BLANCS	NOIRS
1 C. 6eFR. éch.	1 D. pr. C (meilleur)
2 F. pr. F éch.	2 C. pr. F
3 D. 4eFD éch.	3 R. joue.
4 D. 4eR éch. m.	4 . . . . . .

Solutions justes : MM. J. Cruchon, à Avranches; H. Dallier, à Reims; A. Pitter et E. Truocyor; Mullen, Dorfet et Raters, à Luxembourg; cercle Peloux, à Nîmes, commandant Tholer, à Nancy; A.... B... (le Havre); Mme Savy, à la Rochelle; Aimé Gautier, à Bercy; Faysse père, à Beauvoisin.

Solutions justes du Problème nº 10 : MM. Aimé Gautier, à Bercy; Bardon; Boiron.

Solutions justes du Problème nº 11 : MM. Orgnon, à Marseille; Bardon; Faysse père, à Beauvoisin.

C. P.

PROBLÈME Nº 16.

COMPOSÉ PAR M. A. DELAHAYE (DE PARIS)



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	17 fr.
Six mois . .	8 fr. » —	9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50 —	5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 566.
Samedi 25 Août 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs que, par suite d'un nouvel arrangement avec les éditeurs de l'AFFAIRE CLEMENCEAU, nous serons en mesure d'offrir la PRIME GRATUITE jusqu'au 15 septembre, dernier délai.

Voir, pour les conditions de la Prime, nos précédents numéros.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Vaudeville : *Les Don Juan de village*, comédie en trois actes, par George Sand et M. Maurice Sand. — Une théorie dramatique. — En quoi consiste [illegible] — MM. Saint-Germain, Paul Deshayes, Parade, Mmes Cellier, Bloch, Lambquin et Laurence Grivot. — Le *Lis du Japon*, causerie en un acte, par George Sand. — Mlle Savary. — Ambigu-Comique : reprise de *la Tireuse de cartes*, de M. Victor Séjour. — Mme Marie Laurent. — Réouverture du théâtre des Folies-Dramatiques. — Sur le bitume de la rue Richelieu. — *Fantasio* et *Joseph*. — Deux triomphes posthumes.

Bien m'en a pris de retarder mon compte rendu des *Don Juan de village*. J'ai pu ainsi retourner voir la pièce nouvelle de George Sand et de Maurice Sand, et constater le succès là où il n'y avait eu d'abord qu'un accueil assez froid. Pourquoi ne pas le dire ? Dès le premier soir, les réelles beautés de l'ouvrage, les fines analyses, les observations profondes et prises sur le vif dont il fourmille, avaient passé pour la plupart inaperçues, étouffées qu'elles étaient sous le bavardage d'un rôle agaçant et mal venu. Ainsi une tache de vin suffit parfois pour défigurer le plus joli visage. Ce garde champêtre, dont tout le comique consistait dans les phrases prétentieuses, les discours amphigouriques et les entorses grammaticales dont son langage était émaillé, avait fini par indisposer les spectateurs. Je me doute bien un peu de ce qui sera arrivé. Les auteurs auront tenu à ce que leur rôle eût pour interprète un artiste aimé du public, et ils se seront laissés aller peu à peu à en grossir l'importance au pré-



CARROUSEL ANNUEL A L'ECOLE MILITAIRE DE SAINT-CYR, LE 13 AOUT 1866; dessin de M. Hadol. — Voir le Bulletin.

judice de l'harmonie de l'ensemble. Mais si le fait est vrai, comme j'ai lieu de le penser, comment concilier cette petite faiblesse avec les théories absolues que Mme Sand a si remarquablement développées dans la nouvelle préface dont elle a fait précéder la réédition de ses œuvres dramatiques?[1]

Point de lâches concessions au succès et à ce qu'on est convenu d'appeler l'habileté, — tels sont les principes que proclame l'illustre écrivain, — avec quelle éloquence! lisez plutôt :

« La grande force et la seule vraie, c'est le talent. Tout le reste est factice, et le succès même ne prouve pas toujours; car, s'il en est de légitimes, il en est aussi de scandaleux : l'histoire est là pour l'attester... »

Et plus loin :

« Si vous séparez l'habileté de la conscience, vous n'avez plus que la moitié de vos moyens, et vous diminuez d'autant vos chances de succès. Échouer faute d'habileté n'est pas une honte... Et puis, il faudrait s'entendre sur ce mot d'habileté. Si c'est de faire *avaler* au public une situation fausse et des résolutions incompatibles avec le caractère des personnages en vue d'un *effet heureux*, l'habileté n'est pas grande... Mais si l'habileté consiste à faire accepter à un public prévenu et malveillant, des situations logiques et fortes, des résolutions nobles et généreuses, oh! alors, vous êtes dans la bonne voie et vous avez pour vous la bonne chance... »

Oserai-je faire remarquer à Mme Sand qu'il est encore une autre habileté, également honnête et légitime, l'habileté qui consiste à tenir compte des justes indications du public et de la critique? C'est ainsi qu'en réduisant de cinq en quatre actes sa comédie du *Barbier de Séville*, Beaumarchais a changé une chute en triomphe; qu'en refaisant le dernier acte de la *Contagion*, Émile Augier a su donner à son œuvre une valeur nouvelle; qu'en amputant des trois quarts le rôle de leur garde champêtre, les auteurs des *Don Juan de village* ont consolidé un succès qui, tout d'abord, avait pu paraître chancelant et incertain.

Un joli titre, *les Don Juan de village*, et qui a cet avantage de vous initier du premier coup à la pensée des auteurs. Nous allons avoir affaire aux farauds, aux *saccageux*, aux casseurs des cœurs dont ils ne se donnent même pas la peine de ramasser les morceaux. Une fille séduite, à une autre! *Mille et tre*. Ainsi faisait le grand Don Juan dans ses désirs inassouvis. Ainsi fera Jean Robin, son plagiaire sans le savoir. Lui aussi poursuit son idéal et, comme explique très-bien Germinet, le père de la Gervaise, « il cherche quelque chose que personne n'a encore jamais trouvé et qu'il ne trouvera pas plus que les autres. » A cette chasse incessante il usera autant d'échelles de bois que son modèle a usé d'échelles de soie. Mais là s'arrête la ressemblance. Ne demandez à Jean Robin ni le cynisme élégant, ni l'ironie hautaine, ni la froideur impitoyable, ni le superbe mépris des lois divines et humaines qui donnent à l'autre Don Juan une sorte de grandeur infernale. Jean Robin est rangé, il n'a pas un sou de dettes : le cœur chez lui n'est pas mauvais — perverti tout au plus : — une misère se présente sur son passage, il s'empresse de la soulager — non par amour philosophique de l'humanité, mais tout bonnement par un mouvement de pitié. Cette Gervaise qu'il a voulu séduire, il finit par en devenir amoureux : le lion se laisse conduire à l'autel comme un simple mouton, et il ne m'étonnerait nullement que ce Don Juan manqué ne vînt à faire un excellent mari.

Manqué — non pas par les auteurs s'entend : il est évident que le titre de leur pièce doit être pris dans un sens ironique. Aussi bien n'est-ce pas seulement à Jean Robin qu'il s'applique. Derrière lui, ou plutôt à ses côtés, ils ont tracé un type charmant et original, celui d'un Don Juan en sous-ordre, d'un roué innocent, d'un lovelace de contrebande dont les timidités naïves démentent à chaque instant les velléités séductrices. La meilleure pâte d'homme au demeurant que ce Cadet Blanchon, mais une pâte molle qui s'est laissé pétrir par Jean Robin dont il se proclame l'élève, dont il se fait à plaisir la doublure et la contrefaçon. Avec un gaillard plus entreprenant que Cadet Blanchon, la contrefaçon pourrait être dangereuse. Car ne s'avise-t-il pas un jour de jeter son dévolu sur la sœur de Jean Robin lui-même! Un peu plus et celui-ci serait puni par où il a péché; il recueillerait le fruit de ce qu'il a semé, le déshonneur de sa sœur en échange de celui de Gervaise. C'est là un trait de maître, et il y en a beaucoup de cette force dans *les Don Juan de village*.

Un autre type encore, très-curieusement fouillé, est celui de Germinet, le père de Gervaise, le paysan madré, avare, partagé entre l'amour de sa fille et celui de ses écus, louvoyant toujours et dépensant, pour le moindre intérêt, l'habileté et la rouerie de vingt diplomates.

C'est lui, en fin de compte, qui conduit l'intrigue, d'ailleurs peu compliquée, de la pièce nouvelle. Jean Robin s'agite et le vieux père Germinet le mène. Si ce dernier se laisse mettre en défaut un instant, il se rattrape bien vite. Il sait que Jean Robin a des visées sur Gervaise et que Gervaise subit involontairement la fascination qu'exerce autour de lui le brillant fermier. Une vraie langue dorée que ce Jean Robin. Il faut l'entendre roucouler son amour appuyé sur le balcon rustique où la jeune fille, la tête penchée vers lui, boit comme une rosée les paroles qui s'échappent de ses lèvres; il faut l'entendre aussi elle-même faire sa partie dans ce duo dont le charme naïf rappelle, sans lui être inférieur, celui de Zerline et de Don Juan dans le chef-d'œuvre de Mozart.

N'allez pas pousser plus loin la comparaison : Gervaise n'est pas une coquette comme Zerline. Pour l'attirer à un rendez-vous, Jean Robin sait bien qu'il lui faudra user de ruse. Blanchon, qui, en éloignant les importuns, lui a déjà ménagé l'entrevue du balcon, se chargera de dresser le piége. En face de la maison de Germinet est un pavillon appartenant à la petite Mariette, la sœur cadette de Robin. Blanchon, à qui elle a été fiancée autrefois, se présente à Gervaise comme envoyé par elle. Mariette et sa tante doivent l'attendre, dit-il, pour causer de son mariage avec Robin. Par bonheur ce qui n'était qu'un mensonge devient une réalité. Le hasard a voulu que la tante et la nièce se trouvassent dans le pavillon, et les projets de Jean Robin se trouvent ainsi déjoués.

Mais le scandale n'en existe pas moins. La jeune fille a été suivie : la voila publiquement compromise et Jean Robin mis en demeure de réparer l'outrage fait à Gervaise en l'acceptant pour femme. Lui, se marier, allons donc! Il refuse net, et comme tout naturellement son refus attire sur la pauvre enfant les plaisanteries des *saccageux*, il croit racheter sa lâcheté en tombant sur eux à coups de bâton.

C'est ici que le père Germinet prend les cartes, et vous allez voir qu'il en joue bien.

Dans une conversation avec Jean Robin — un vrai chef-d'œuvre de diplomatie rustique — il lui fait comprendre qu'en portant préjudice à la réputation de Gervaise, il a rendu son mariage plus difficile, et il l'amène à offrir, en dédommagement, trois beaux billets de mille francs. La dot ainsi trouvée, qui sera le mari? Il n'est pas besoin d'aller chercher bien loin. Blanchon, le naïf Blanchon, s'accuse des malheurs de Gervaise. Honteux de sa complicité dans le guet-apens dont elle a été victime, il veut, malgré l'amour qu'il ressent pour Mariette, réparer sa faute en épousant la fille de Germinet.

A la nouvelle que Gervaise va devenir la femme d'un autre, Jean Robin se sent mordu par la jalousie. La noble indignation avec laquelle la jeune fille déchire les billets que son père lui a remis lui fait encore mieux apprécier ce cœur qu'il a méconnu. Il se jette à ses pieds, il la supplie d'accepter cette fois sa main avec son amour. Mais Gervaise la repousse. Fou de douleur et de honte, il saisit un couteau et il va se le plonger dans la poitrine. Touchée de son repentir, Gervaise finit par se rendre : elle pardonne. Blanchon épouse Mariette et le père Germinet se dit qu'il n'a pas perdu sa journée.

En tête des interprètes, il faut placer Saint-Germain, d'une finesse ravissante, d'une naïveté et d'un naturel exquis dans son personnage de Blanchon. Toutes les nuances sont indiquées dans la vraie mesure, avec un tact parfait : rien de plus, rien de moins : c'est une création qui lui fait le plus grand honneur. Paul Deshayes a bien saisi la physionomie bellâtre et les allures victorieuses de son coq de village. Parade représente le père Germinet avec les soins et le talent de composition qui lui sont habituels. Mlle Cellier prête à la Gervaise sa grâce touchante et sa beauté distinguée. Une jeune et très-jolie personne, Mlle Bloch, qui vient du Gymnase, a joué Mariette avec beaucoup de gentillesse. Il serait injuste d'oublier Mme Lambquin, une duègne énergique de la bonne école, et Mlle Laurence Grivot, qui, par la fermeté de son accent, donne de l'importance au petit rôle travesti dont elle est chargée.

~~~ Cette paysannerie est précédée chaque soir d'un petit acte à poudre et à paniers intitulé : le *Lis du Japon*. — Causerie en un acte, dit modestement l'affiche. Soit : l'*Impromptu de Versailles* et la *Critique de l'École des femmes* sont aussi de simples causeries et n'en valent pas moins pour cela. Peu importe, après tout, la grosseur ou la richesse de l'écrin : c'est la pierre elle-même qu'il faut considérer : or, celle que nous présente George Sand est un diamant des plus finement taillés et j'en suis à me demander par quel caprice l'illustre auteur s'est imaginé de la glisser furtivement sur la scène du Vaudeville, loin des regards de la critique, à cette heure où le monde parisien est encore occupé à pratiquer les conseils culinaires de l'honorable baron Brisse.

Un jeune peintre nommé Julien, son cousin le procureur, une jolie marquise et, si vous voulez, le lis du Japon, voilà les quatre personnages de ce petit drame.

Julien est pauvre, mais il ne tiendrait qu'à lui de passer millionnaire : il lui suffirait de faire sa cour à son oncle le nabab, et c'est à quoi le pousse son cousin le procureur, qui voudrait bien trouver à emprunter quelque part de quoi payer son étude. La fierté de Marcel répugne à de pareils calculs. Que lui fait d'ailleurs la richesse et quel bonheur pourrait lui offrir un palais qui fût comparable à celui que lui donne sa pauvre mansarde? Regardez là-bas cette petite marquise dont les pieds mignons laissent à peine leur trace sur le sable fin du jardin que domine la fenêtre du jeune peintre, et vous comprendrez pourquoi le reste de la terre est devenu pour lui indifférent. Hélas! ce bonheur platonique, ces joies pures et innocentes, il est sur le point de se les voir ravir à tout jamais. Et par qui? par la marquise elle-même. Le pavillon qu'habite le peintre lui appartient et, sur les conseils de son architecte, elle a résolu de le faire démolir. Elle se présente chez Julien pour régler l'indemnité à laquelle il a droit, et alors...

Alors, il n'y a plus qu'à écouter cette causerie charmante et bien élevée, cet échange de pensées délicates, ce doux babillage de deux cœurs sympathiques et faits pour se comprendre. Que vous dirai-je? Sur un regard, sur un geste de la marquise, Julien brise, pour le lui offrir, un lis du Japon, une fleur rare, unique, que son oncle lui avait confiée pour la peindre. Il sera déshérité; mais qu'importe! A un cri poussé par le procureur, la marquise a compris l'étendue du sacrifice. Pour ne pas être en reste de générosité, elle élèvera l'humble artiste jusqu'à elle. L'alliance de son neveu avec une grande dame consolera l'oncle de la perte de son lis, et le procureur, qui a tricoté ce joli mariage, trouvera dans la dot le prix de son étude.

A ce délicieux badinage qui fera, n'en doutez pas, le tour des salons du grand monde, il ne manque qu'une interprétation plus forte. Je ne dis pas cela pour Mlle Savary, une artiste de la bonne école, qui a montré de la grâce et un excellent ton de comédie dans le rôle de la marquise, ni pour Colson qui joue avec aisance et rondeur celui du procureur. Mais le jeune premier! — un garçon intelligent d'ailleurs — a-t-il bien l'élégance qui convient à ces escrimes amoureuses — et dans son intérêt même n'eût-il pas mieux valu le laisser à sa besogne de la Gaîté?

~~~ *La Tireuse de cartes* vient de retrouver à l'Ambigu-Comique son succès des premiers jours. On se rappelle quel effet produisit autrefois ce drame, dont la représentation s'éleva à la hauteur d'un événement politique et inspira des premiers-Paris aux tartiniers du grand format. S'il a quelque peu perdu de son intérêt d'actualité, il a encore conservé l'intérêt dramatique, la vigueur, la puissance, ce je ne sais quoi de poignant qui soumet et impressionne les foules. L'action ne s'égare pas, elle va droit au but à travers des péripéties émouvantes ou terribles. Il faut rendre aussi justice à l'infatigable Mme Laurent, qui anime l'œuvre, qui la remplit tout entière de sa magistrale personnalité. Quelle généreuse et sincère nature! Quelle conviction communicative et entraînante! Avec quelle largesse elle prodigue les larmes, les cris, les tendresses, tous les ressorts de la passion! Voyez-la dans la *Tireuse de cartes* poursuivre son enfant avec la fureur de la lionne à la recherche de ses petits. Ne dirait-on pas l'Euménide de la maternité? Un peu d'excès peut-être et d'exubérance; mais c'est un beau défaut, et je n'ai pas le cœur de le lui reprocher.

Elle est très-bien secondée par Mme Vigne, une artiste qui commence à passer du second rang au premier, et par Castellano, un comédien souple, varié, que pourraient revendiquer au besoin des scènes plus élevées.

~~~ Les Folies-Dramatiques viennent de faire leur réouverture avec *la Famille du Fumiste* et *les Trois Épiciers*. La nouvelle direction paraît vouloir installer le gros rire sur les débris du mélodrame. Je crois qu'elle a raison. Dans les vaudevilles aujourd'hui délaissés des Variétés, du Palais-Royal et de l'ancien Vaudeville, il y a toute une série de folies amusantes et spirituelles que l'on reverrait avec plaisir. Vieille monnaie un peu usée peut-être, mais frappée à un excellent titre et qui a encore sa valeur. Rien que le répertoire de Varin ou de Duvert et Lauzanne suffirait à faire vivre un théâtre pendant plus d'une année. Les Folies-Dramatiques peuvent ainsi avoir leur avenir assuré, à condition toutefois de renforcer leur troupe où, à part quelques exceptions, je vois jusqu'à présent plus de *cascadeurs* que de comédiens.

~~~ Samedi dernier, à minuit, s'il vous est arrivé par hasard de longer la rue Richelieu, il vous aura sans doute été donné de saisir au passage des lambeaux de phrase dans le genre de ceux-ci :

— Quelle langue merveilleuse! Quelle poésie exquise! Quelle prodigieuse dépense d'esprit, d'humour et de fantaisie!

— Quelle musique large et majestueuse! Quelle simplicité! Quelle fraîcheur d'inspiration!

— Comment se fait-il que ce *Fantasio* ait attendu aussi longtemps?

— Pourquoi *Joseph* n'est-il pas au répertoire courant?

— Croyez-vous qu'il y ait jamais eu au Théâtre-Français un amoureux comparable à Delaunay?

— J'espère qu'après Capoul on ne nous parlera plus d'Elleviou.

— Splendide, Coquelin! Quel superbe idiot il a fait de ce duc de Mantoue!

— Qui se serait imaginé que Ponchard fût aussi pathétique!

— Mlle Favart est-elle assez adorable dans la princesse Elsbeth!

— Un charme, cette Mlle Roze, sous sa robe de Benjamin!

Ainsi se croisaient les impressions des spectateurs qui sortaient, les uns du Théâtre-Français, les autres de l'Opéra-Comique.

Je reviendrai sur ces deux triomphes posthumes, remportés, le même jour, par l'auteur de *Joseph* et celui de *Fantasio*.

GÉRÔME.

BULLETIN

Le lundi 13 août, a eu lieu, à l'École de Saint-Cyr, le carrousel qui termine tous les ans les exercices de cavalerie. Sans doute pour éviter l'encombrement qui s'était produit les années précédentes, les invitations avaient été purement personnelles, et l'ouverture de la fête avait été fixée à neuf heures du matin.

Quoique contrariées par la pluie, les manœuvres n'en ont pas été moins brillamment exécutées. Les courses des bagues et des têtes ont parfaitement réussi et ont vivement intéressé les assistants. Aucun élève n'a triomphé au jeu du javelot à cause, sans doute, de la boue épaisse qui gênait les mouvements des chevaux.

Les élèves se sont, par contre, fort distingués au saut des barrières. On a eu là un accident à regretter. Un des meilleurs cavaliers a été renversé et a reçu un coup de pied de cheval à la tête. Mais par bonheur il n'y a aucune suite fâcheuse à craindre, et on compte que quelques jours de soins suffiront pour rétablir complètement le blessé.

On a appris pendant la fête que le général de Labadie d'Aydrein, commandant de l'École, était promu au grade de

[1] George Sand. — Théâtre complet (Michel Lévy frères).

général de division. Cette nomination a été accueillie avec enthousiasme par les officiers et les élèves.

Le lendemain matin, les nouveaux officiers sont sortis, lançant, suivant l'usage, leurs joyeux adieux aux échos de Saint-Cyr.

Une grande lutte pugilistique a eu lieu dernièrement, aux environs de Londres, entre les boxeurs Mace et Goss.

L'Amérique s'intéresse si vivement à ces exploits des chevaliers du coup de poing, qu'un journal de sport, qui se publie à New-York, s'est fait envoyer par le câble transatlantique le compte rendu détaillé de la lutte.

Cette dépêche, s'il faut en croire le *Post*, de Londres, n'a pas coûté moins de 800 livres sterling, soit 20,000 fr. de notre monnaie.

Parmi les curieuses et grandioses tentatives dont le projet se rattache à l'Exposition universelle de 1867, on parle d'un concert de six mille musiciens. Les *concerts monstres*, qui ont fait tant de bruit il y a quelques années, ont-ils jamais embrigadé des bataillons aussi nombreux ?

Il est question aussi d'un concours de chant d'ensemble entre toutes les nations, qui serait ouvert à Paris. Toutes les sociétés chorales ou orphéons, quels que soient leur composition et leur domicile, pourront y prendre part et y chanter ce qu'elles voudront. Il n'y aura pas de chœurs imposés. Le grand prix a de quoi tenter les vainqueurs : il est de 10,000 francs.

Voici une curieuse anecdote orientale au sujet d'une enseigne persane qui s'appelait dans la langue du pays *Dirfesch-Giavani*, c'est-à-dire l'*Étendard de Gao*. Gao était un forgeron d'Ispahan, fort et courageux. Un jour, pour délivrer son pays d'un gouverneur despote et cruel qui s'était revolté contre le shah, Gao assemble ses concitoyens de bonne volonté et met son tablier de cuir au bout d'une pique en guise d'étendard.

Il réussit dans son entreprise, et cette action, qui remettait le roi de Perse en possession de toute une province, parut si belle aux yeux du monarque, qu'il voulut que le tablier de Gao restât dorénavant la principale enseigne du royaume. Les rois ses successeurs continuèrent à avoir la même affection et le même respect pour le *Dirfesch-Giavani* et l'ornèrent si prodigieusement de pierreries, à l'envi l'un de l'autre, que ce misérable tablier devint d'un prix inestimable. Le *Dirfesch-Giavani* tomba à la fin au pouvoir des Arabes, et leurs chefs trouvèrent de quoi s'enrichir par le partage des diamants, des rubis et des émeraudes qui l'embellissaient.

On ignore généralement la durée de l'existence d'une locomotive, et l'on croira à peine que cette machine, dont le travail est incessant, puisse fournir une carrière de quinze années. C'est pourtant la limite de son existence, dit le *Journal des Débats*. Après quinze années, la locomotive est dépecée, et de cette machine puissante et presque animée, il ne reste plus que des débris informes.

Sait-on ce que la locomotive a parcouru de kilomètres pendant la durée de son service ? Elle a parcouru 420,000 kilomètres, soit 28,000 kilomètres par an.

Nous donnons plus loin une gravure représentant les illuminations de la place de la Concorde et des Champs-Élysées, le 15 août, qui devait paraître dans le précédent numéro. Un accident survenu au moment du tirage nous avait forcés d'en reculer la publication.

TH. DE LANGEAC.

ANTONIELLA

(Suite [1].)

XXII

Annunziata, qui n'avait que neuf ans quand ma mère mourut, prit soin de moi comme une seconde mère. La nécessité mûrit le cœur; elle ne permit pas à mon père de chercher une nourrice; elle lui fit acheter une chèvre, du lait de laquelle elle me nourrit en me le faisant sucer au bout de son doigt, jusqu'à ce qu'elle m'eût appris à sucer le pis lui-même. Mon pauvre père ne cessait de pleurer la perte de sa femme, son unique amour. Il commença, dès ce temps-là, à se décourager du travail et à dépenser peu à peu son épargne; il fit des dettes sans être sûr des moyens de les payer. Il se mit même quelquefois à boire pour oublier son chagrin; cependant c'était rare, et il ne s'enivra jamais tout à fait. Il était plus résigné quand il sortait, après avoir prié, des chapelles qui sont dans le voisinage, sur le quai alors désert de Chiaja. Sans la servante Annunziata, qui était pour lui comme une seconde fille et une seconde femme, notre maison eût été, dans ces premières années de ma vie, bien triste entre lui, Annunziata et la chèvre, ma nourrice, que nous gardions par reconnaissance.

Je grandissais cependant, et je commençais à rendre quelques petits services à mon père. Je coupais le maroquin, quand il consentait à travailler un peu, et Annunziata m'apprenait à coudre les empeignes aux semelles, ou les paillettes de laiton sur le cou-de-pied des souliers de femme.

XXIII

Mais, quand Annunziata eut seize ans, elle commença tout à coup d'embellir, comme ces fleurs tardives de notre jardin, à l'ombre, qui éclatent subitement sous leur mur, et qui se font, bon gré, mal gré, regarder, parce que le bon Dieu donne son jour à toute chose. Elle fut remarquée par un pauvre soldat, jeune encore, mais invalide, qui avait été grièvement blessé d'un boulet dans un combat naval, et qui était entré, pour se faire chausser économiquement, dans la boutique du faubourg. Il parut se complaire à causer avec Annunziata, qui, de son côté, ne parut pas le voir de mauvais œil. Ils riaient ensemble; ils se racontaient leur vie.

Le jeune invalide n'était privé que d'un bras; il avait une pension de deux cent cinquante écus du gouvernement, pour le reste de ses jours. Ces deux cent cinquante écus, mangés en commun avec une femme, suffiraient bien pour nourrir deux personnes, si la femme était alerte et laborieuse. Ils calculèrent pendant six mois entre eux ces chances d'aisance dans un ménage, sur le pas de la porte; ils finirent par être convaincus de leur opulence, et par former le projet de se marier ensemble, aussitôt qu'Annunziata me verrait assez forte pour suffire au service d'une maison.

Six mois après, elle nous quitta pour suivre son mari dans le quartier éloigné de la ville qu'il habitait, dans le voisinage des vivandiers et des blanchisseuses de gros, aux alentours du cimetière de San-Martino, bien haut dans la vieille ville. Ils nous promirent de venir nous voir tous les dimanches. Le repas de noces se fit à la maison, par les mains de la nouvelle mariée elle-même. Ce repas fut long et gai. Mon père déboucha, pour l'invalide et pour la bonne servante, la dernière fiasque de vin de Sicile qu'il avait rapportée de son pays; il en but lui-même; il m'en fit goûter.

La tristesse de cette séparation ne commença à nous apparaître que quand nous fûmes seuls, mon père, la chèvre et moi, après le départ des deux époux.

XXIV

Ils furent exacts à tenir leur promesse pendant les premiers mois de leur union. Tous les dimanches, Annunziata, belle et radieuse, nous amenait son mari; et nous allions, après le dîner, nous promener sur la montagne, ou nous asseoir tous les quatre au bord de la mer, en face de la jolie petite île de Procida, du côté de Pouzzoles.

Annunziata m'enseignait à lire, comme son mari, qui s'était instruit à l'école du régiment, le lui enseignait à elle-même. Elle me disait que cela serait utile à mon père, qui ne calculait le prix de son cuir et ce que lui devaient ses pratiques que sur des bûches de bois d'olivier du Pausilippe. Je faisais des progrès rapides, par le bonheur que je ressentais de lui faire plaisir, et par l'espoir d'assister bientôt mon père.

Nous ne sentions la solitude et la tristesse que le soir, en rentrant à la maison. Mais la vie encore avait ses douceurs quand mon père chantait quelque romance moresque en travaillant au soleil, quand je cousais à côté de lui, et que la chèvre, joyeuse, quittant l'herbe du jardin, à ma voix, venait mordiller mon fil et gambader dans la boutique.

XXV

Mais Annunziata, embarrassée par sa grossesse, venait de moins en moins, depuis quelques mois. Puis la naissance de deux enfants, puis les soins de la nourriture et la garde du ménage, puis la maladie de l'invalide son mari, dont la blessure s'était rouverte, ralentirent nos relations, sans toutefois refroidir nos cœurs l'un pour l'autre. La vieille amitié resta; mais beaucoup de cendre comme celle de Pompéi la recouvrait. Nous finîmes par ne plus nous visiter du tout. Ce n'était pas indifférence, c'était impossibilité.

Je ne sortais plus moi-même. Mon père vieillissait; rien ne vieillit un homme comme de déraciner son cœur d'un autre cœur glacé par la mort, quand il est trop âgé pour jeter de nouvelles racines dans un autre terrain. Il ne pouvait se consoler de la mort de ma mère; il n'aimait plus que moi au monde; mais il sentait bien que cette unique et solitaire affection ne tarderait pas à lui manquer aussi, et que, puisque Annunziata la servante l'avait quitté pour un jeune invalide, il viendrait un jour où un autre prétendant lui enlèverait son trésor !

Il ne voyait pas d'un bon œil ces jeunes matelots de Chiaja, avec leurs jambes demi-nues, leur ceinture de marin serrée autour de la taille, et leur bonnet de laine rouge laissant passer sur la nuque les mèches de leurs blonds cheveux, entrer dans la boutique pour s'y commander des souliers du dimanche. Il craignait toujours que sa fille unique Antoniella ne fût frappée de leur bonne mine, comme Annunziata l'avait été par celle du jeune invalide manchot. Mais j'étais bien loin d'y penser !

XXVI

Je pensais uniquement à mon père, qui s'attristait tous les jours davantage; sa santé, qui, jusque-là, avait été bonne, baissait sensiblement; ses jambes, atteintes par la goutte, qu'il avait gagnée en couchant sur les montagnes du Maroc, au milieu de ses chameaux, éprouvaient des douleurs qui le forçaient à se coucher, et qui lui enlevaient, quelquefois plusieurs jours de suite, l'usage même de ses mains.

Bientôt sa maladie eut des accès plus fréquents; puis les accès devinrent continus et ne lui laissèrent de libre que la voix pour gémir. La porte de la boutique ouvrant sur la rue resta fermée; le peu de pratiques qu'il avait s'imaginèrent que le *calzolaio* était reparti pour son pays, et cessèrent de remonter à notre rue.

Je restais seule avec lui, assise tout le jour sur les marches de la porte du jardin, quand le soleil, l'été, donnait dans la chambre, et n'ayant d'autre distraction que la vieille chèvre, ma nourrice, couchée à côté de moi, triste comme moi !

XXVII

J'entendais souvent mon père pleurer tout bas, non de ses douleurs, mais de l'isolement de sa fille. Je pleurais alors aussi en embrassant le cou de la chèvre et en essuyant mes yeux avec sa barbe.

Bientôt mon père ne put plus se lever de son lit, ni même remuer pour se rendre à lui-même le moindre service. Toute faible et mince que j'étais, je fus obligée de le prendre, comme un fardeau inerte, dans mes bras, et de le porter au soleil, étendu sur un coussin de feuilles, à côté de moi, sur le seuil de la porte de la cour.

La vue du ciel et de la mer, les trois orangers, les deux figuiers, le bourdonnement de la ruche, dont les abeilles me connaissaient et se posaient sur moi sans jamais me faire de mal, lui donnaient quelques distractions, pendant que les grandes douleurs s'assoupissaient au soleil dans ses membres.

Lorsque le jour baissait et que la rosée rendait l'air humide, je le reportais dans son lit, je prenais mon rouet, j'allumais ma lampe et je filais jusqu'à minuit à côté de lui. Il avait besoin de moi comme d'un de ses membres, et, à chaque service que je lui rendais comme une mère à son petit enfant, il me remerciait avec larmes, et il m'embrassait avec effusion.

— O ma fille ! me disait-il souvent, tu as vraiment pour moi le cœur de ta pauvre mère. Que ferais-je sans toi ? Je n'aurais qu'à mourir. Tu me redonnes mille fois la vie que je t'ai donnée !

— Et pour quoi donc vivrais-je, lui répondais-je alors, si ce n'est pour vous rendre ce que je vous dois ?

XXVIII

Jusque-là, cependant, nous ne souffrions pas trop de la misère. Mon père avait conservé sous son matelas, dans une bourse de maroquin, une assez forte économie qu'il avait amassée depuis quinze ans pour ma dot; de temps en temps, il m'y faisait prendre, écu par écu, de quoi acheter ce qui était nécessaire à notre pauvre petit ménage, ou plutôt le pain nécessaire pour moi avec le lait de la chèvre; car lui ne mangeait plus que quelques figues séchées que je lui faisais attendrir dans le lait, pour l'empêcher de mourir d'inanition.

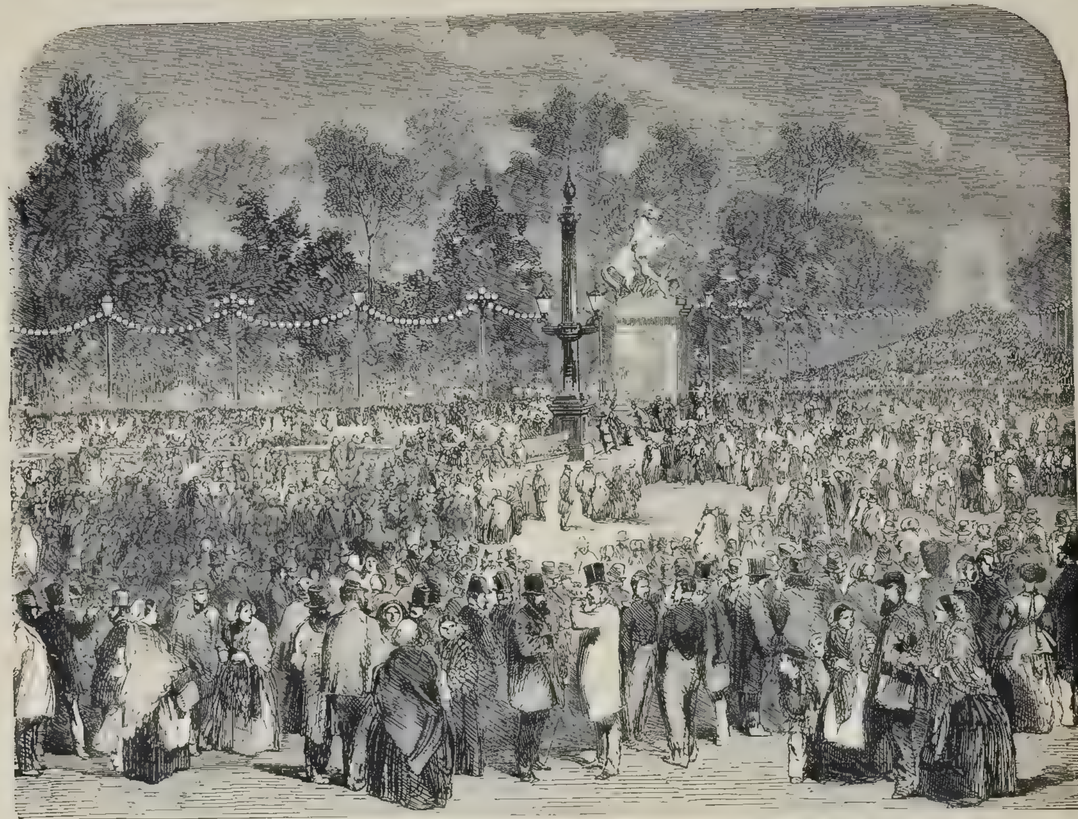
Le médecin, vieillard pauvre et charitable, ne lui demandait rien pour ses visites, et il prenait même, sur son nécessaire le plus strict, tantôt une demi-fiasque de vin vieux qu'on lui avait donnée, tantôt quelques gouttes de *Rosolio* (liqueur du pays), pour relever un peu le cœur du malade. Mais la pitié est une grande aumône; il en était tout pétri. Accoutumé, dans ces quartiers déserts, à ne vivre qu'avec les pauvres, il les aimait comme ses parents. Son costume ne lui coûtait guère; soit qu'il craignît d'offenser, par trop de luxe, l'œil un peu jaloux de ses pratiques, soit qu'il épargnât, pour le donner, le peu de *grani* (gros sous de Naples) qui lui tombait dans la main, ses souliers n'avaient de solide que la grosse boucle en cuivre qui recouvrait le cou-de-pied; la semelle, usée, laissait voir les doigts sous le cuir; ses bas bleus, au talon rongé, étaient raccourcis tous les mois, le mollet glissant peu à peu sous la plante du pied; ses culottes courtes, de velours vert râpé, avaient perdu leur couleur; son gilet, dont les poches, larges et tombant jusqu'à la ceinture, étaient gonflées de médicaments vulgaires contenus dans des morceaux de papier gris, lui donnaient une apparence d'obésité respectable; son habit, à gros boutons de métal ciselé et luisant, sa perruque qui le dispensait de chapeau, enfin, sa longue canne de jonc à pommeau de cuivre bruni par le frottement de sa lourde main, le faisaient reconnaître de loin quand il venait rendre sa visite.

Il s'intéressait beaucoup à mon père et à moi : à mon père, à cause de ses souffrances, qu'il étudiait comme un phénomène de la goutte; à moi, à cause de ma jeunesse et de ma tendre assiduité auprès de mon père. Il ne s'en allait jamais sans m'avoir embrassée sur le front, et, s'il ne nous laissait pas moins malades, il nous laissait plus consolés.

XXIX

Le vieux médecin était ordinairement suivi par un petit clerc d'environ seize ans, qui lui portait, dans un sac de

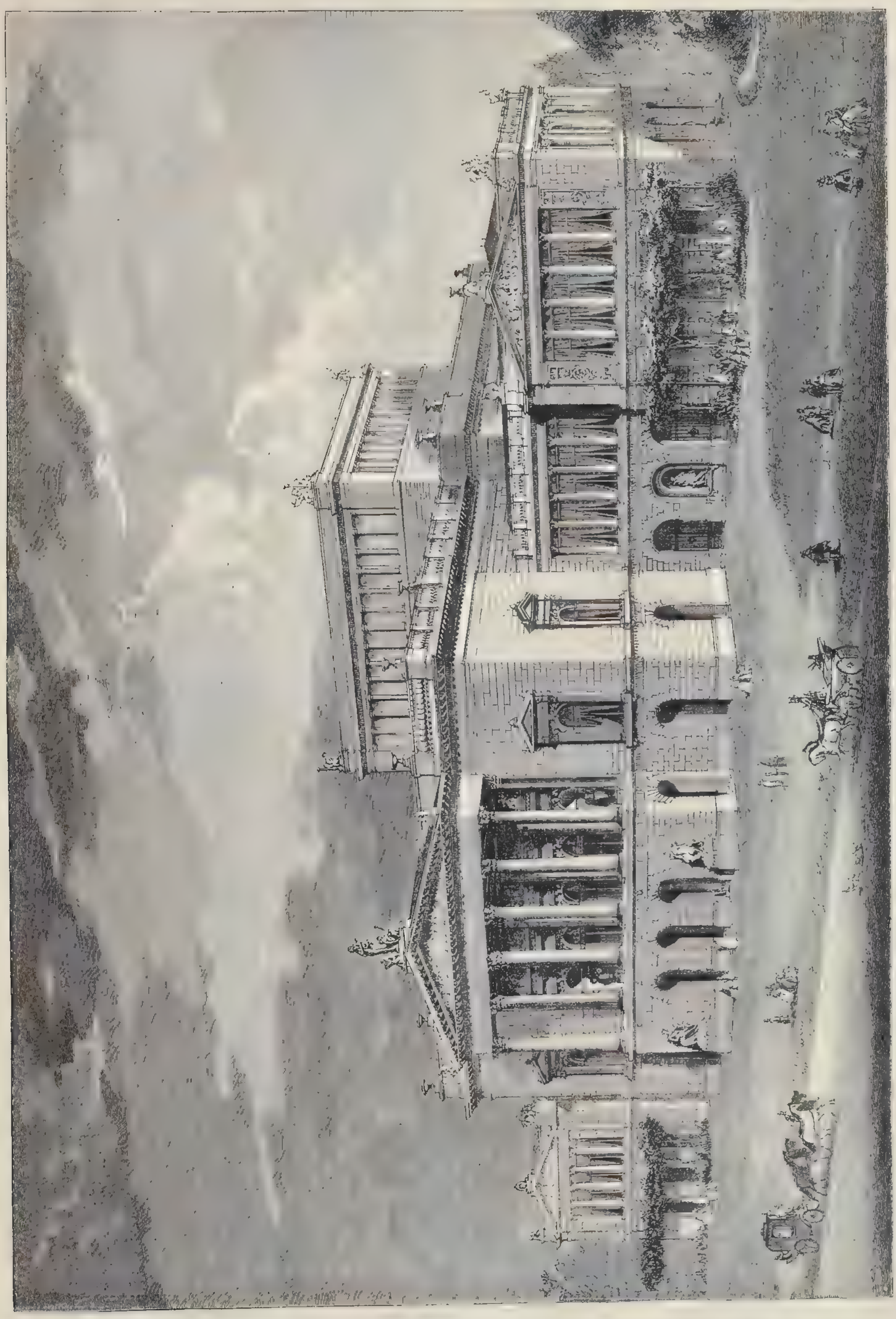
1. Voir les numéros 563 à 565



FÊTE DU 15 AOUT. — ILLUMINATIONS DE LA PLACE DE LA CONCORDE ET DES CHAMPS-ÉLYSÉES; dessin de M. Ch. L. — Voir le Bulletin.



ÉTATS-UNIS. — PAYSAGE SUR LES BORDS DE L'ORÉGON; dessin de M. A. de S. — Voir page 54[illegible]



LE NOUVEAU THÉATRE DE LEIPSICK actuellement en construction, d'après les plans de M. Langhans, architecte de Berlin. — Voir page 541.

peau, ses médicaments, ses simples, ses herbes, et qui faisait son éducation sous lui. L'élève connaissait aussi bien que le maître ce qui convenait à ses malades; à celui-ci, la mauve; à celui-là, la graine de lin; à cet autre, la médecine ou le purgatif. Il venait quelquefois tout seul s'informer comment l'ordonnance avait opéré.

Mon père me dit, un jour, de lui offrir quelques grani pour sa récompense. Je les pris dans la bourse, et je lui tendis cet honoraire. Il devint rouge, me regarda d'une certaine manière qui voulait dire : « Vous vous trompez, ou bien vous voulez m'offenser! » Et il refusa en retirant sa main de la mienne, comme si c'eût été une vipère qui l'aurait glacé en le touchant. Moi, de mon côté, en voyant sa répugnance, je fus toute confuse. Je retirai ma main, j'ouvris les doigts, et les grani roulèrent à terre. Je ne pus pas lui en vouloir.

A. DE LAMARTINE.

(*La suite au prochain numéro.*)

SUR LES BORDS DE L'ORÉGON

Le territoire de Washington et celui de l'Orégon, appartenant l'un et l'autre aux États-Unis, sont situés au sud de la Colombie anglaise, dont la frontière a été délimitée par le traité de 1844. Ces deux États comprennent la plus grande partie du cours de l'Orégon, exploré pour la première fois par le colonel Aston, et sur les rives duquel s'étendent les sites les plus pittoresques et les plus sauvages du continent américain.

On peut en avoir une idée par la gravure que nous publions d'après un dessin provenant d'un emigrant qui habite ce pays lointain. Notre vue est traversée par le cours du fleuve et laisse distinguer à l'horizon le mont Sainte-Hélène et le mont Rainer, dont les cimes couvertes d'une neige éternelle dominent la longue chaîne des *cascade mountains*. On estime diversement la hauteur de ces deux pics à douze et dix-huit mille pieds.

Le croquis a été pris d'un point voisin de *Barnes rauch*, à quatre milles de la ville de Portland, connue par le grand commerce qu'elle entretient avec les Antilles, la mer des Indes et la Russie.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

Les abus vieillissent mais ne meurent pas. — La *vendetta* corse. — La morale de M. Mérimée en action. — Une élève de Colomba. — Deux familles en bataille rangée. — Une existence de bandit. — Description de son équipement et de son logis. — Siége d'un repaire par la gendarmerie. — Des rubriques de l'expropriation. — Pourquoi le nom de Molière favorise-t-il l'indemnité? — Vieux mot d'un plus vieux roi de Naples appliqué à un requisitoire. — Accusés moins qualifiés que leurs vols.

Quand on voit les vieilles choses, les antiques abus, les préjugés ultra-séculaires se reproduire toujours avec une infatigable persistance, on ne peut se défendre de repeter cette image pittoresque de l'avocat général du Parlement de Grenoble, Servan : « Il faut fouiller cent pieds dans terre quand on veut lever la borne de l'usage. »

Et, en effet, bien difficile à déraciner est cette borne qui tient si bien et va si profond comme toutes les bornes.

Qui de nous ne rangeait, parmi les choses enfouies du passé, cette *vendetta* corse dont Mérimée nous semblait avoir fait l'apothéose en même temps que la résurrection? Eh bien, non. Les modèles du grand écrivain existent toujours; ils sont vivants et vivaces, et il pourrait encore les peindre d'après nature. La famille de Colomba tourne à la tribu. La *vendetta* est plus que jamais florissante; et il existe en Corse des natures aussi sourcilleuses et aussi âpres que les roches de ses montagnes.

Si vous en doutez, suivez-nous devant la Cour d'assises de l'Isère. Et d'abord, pourquoi le jury de Grenoble plutôt que le jury de Bastia?

Cela tient à ce que le procureur général de la Cour de Bastia a demandé le renvoi de l'affaire devant une Cour d'assises du continent, pour cause de suspicion légitime.

Et voilà pourquoi la Cour d'assises de Grenoble a été saisie et pourquoi a comparu devant elle un homme de soixante et un ans, qui en a passé près de trente dans les maquis où un premier meurtre l'avait forcé de se réfugier, et où il en a commis plusieurs autres, se faisant le ministre et l'exécuteur des haines et des vengeances de toute sa famille.

L'accusé se nomme Antoine Forcioli, dit Moreto, dit aussi Camprera; les sobriquets et les noms de guerre ne manquent jamais dans ces latitudes aimées du soleil, surtout quand une existence aventureuse fait de ces appellations, soit un masque, soit une précaution et quelquefois une sauvegarde.

Pour connaître l'histoire de ce Forcioli, il faut remonter à quelque trente-un ans *en ça*, comme dirait Chicaneau. Vers cette époque, c'est-à-dire en 1835, la famille Forcioli et la famille Gustiniani habitaient le même village d'Arbellara, arrondissement de Sartène. Ces deux familles étaient voisines, même alliées, et l'harmonie la plus patriarcale régnait entre elles.

Amour, tu perdis Troie! C'est l'histoire éternelle de l'humanité, que la femme s'appelle Hélène ou s'appelle tout uniment Marie-Françoise Gustiniani. Donc, Marie fut recherchée d'abord et fréquentée ensuite par Jules Forcioli, un frère de l'accusé. Les relations prirent une tournure assez tendre entre les deux jeunes gens pour que la demoiselle devînt ce que nous appellerions compromise, et ce que le langage local traduit par *scandalisée*.

Dans cette situation, les Gustiniani firent ce qu'on fait toujours en cas semblable. Ils dépêchèrent un des leurs en ambassadeur pour aller *offrir* la main de Mlle Marie Gustiniani à son fiancé de cœur, Jules Forcioli.

Cette offre ne fut pas repoussée, mais ajournée sous le prétexte que dans la famille Forcioli il y avait encore une fille à marier; et que Jules Forcioli n'entendait quitter le célibat qu'après avoir laissé prendre le pas à sa sœur.

Les Gustiniani parurent accepter cette défaite sans arrière-pensée, et les relations entre les familles n'en furent pas ostensiblement affectées.

Mais, quelque temps après, un troupeau appartenant aux Forcioli fut attaqué dans la nuit à main armée, et sept bœufs tombaient, atteints par des balles inconnues.

Les Forcioli ne semblèrent pas attribuer aux Gustiniani une si lâche hécatombe. Ils prièrent même leurs voisins de les aider à dépecer les bêtes mortes et leur donnèrent en cadeau partie de la chair des animaux abattus.

Toutefois, pendant cette opération de boucherie exécutée en commun par les deux familles, on entendit l'accusé Antoine Forcioli s'écrier avec un attendrissement pastoral où se mêlait un accent de férocité : « O mon pauvre bœuf blanc, tu seras vengé! et ceux qui ont versé ton sang perdront par ma main autant de sang qu'il en est sorti de tes veines. »

Pourtant le temps passe, et la demoiselle Marie Gustiniani, *scandalisée* par le fait de Jules Forcioli, épouse Charles Benetti.

Il semble que le motif de la *vendetta* venait ainsi de disparaître : mais combien nous sommes loin de compte!

Les Forcioli sont tout à coup engagés dans un procès avec une autre famille de la localité appelée les *Agostini*.

En Corse, les procès équivalent à des combats. Les adversaires deviennent d'irréconciliables ennemis. On se bat à coups d'huissiers comme à coups de stylet.

A l'occasion de ce procès, les Agostini, qui jusque-là avaient vécu en mésintelligence notoire avec les Forcioli, se réconcilient avec eux, et cette alliance, aussi redoutable qu'imprévue, fit trembler les Gustiniani. Ils allèrent se concerter avec d'autres membres de leur famille qui logeaient à quelque distance de là, — au village d'Olmetto, — afin d'aviser aux moyens de combattre cette effrayante ligue.

Les Gustiniani revenaient de cette sorte de colloque de famille; ils étaient à cheval et armés, lorsque tout à coup, dans un lieu désert et sauvage, ils furent atteints par trois coups de fusil.

Les Gustiniani étaient quatre : le père de famille Gérôme Gustiniani, son fils Jean-Baptiste et deux beaux-frères de ce dernier, gendres du vieillard, Charles Benetti, l'époux de Marie-Françoise, et Charles Camilli, le mari d'une autre sœur.

Les agresseurs étaient trois au moins, et ils avaient pour eux la préméditation du guet-apens.

Le père tomba mort, frappé au cœur; Jean-Baptiste, son fils, fut blessé grièvement; une balle traversa le chapeau de Charles Benetti en effleurant son front; et seul, Camilli, le second beau-frère, échappa aux coups des meurtriers parce qu'il était resté à quelques pas en arrière pour faire boire sa jument.

Jean-Baptiste Gustiniani se releva malgré sa blessure, vit son père étendu roide mort, se traîna vers lui, l'embrassa et s'enfuit du côté où était Camilli qui le prit en croupe sur sa jument et tous les deux se réfugièrent à Viggianetto. Charles Benetti se sauva de son côté.

Mais, en se sauvant, il avait reconnu, tout comme ses compagnons, deux des assassins : Antoine Forcioli et Jules Agostini.

C'est pour ce crime que, dénoncés et traduits en Cour d'assises, ils furent tous les deux condamnés par contumace.

Car, avant d'être poursuivis, ils avaient *pris la campagne*. Et c'est depuis ce moment que, pendant plus de vingt-neuf ans, Forcioli était parvenu à se soustraire à toutes les investigations de la justice. Voué par ce premier meurtre à cette existence de bandit et de fugitif, il s'était fait l'exécuteur des représailles exercées par sa famille et, à quatre reprises, il avait commis de nouveaux meurtres qui n'étaient pas prescrits comme le premier, et qui, pendant quatre fois, l'ont de nouveau fait condamner par contumace. Et c'est à raison de tous ces homicides qu'il comparait aujourd'hui en personne devant la Cour d'assises.

De toutes ces expéditions sanguinaires qui se ressemblent par le côté implacable et féroce, nous en détachons une seule qui a plutôt l'air d'une rencontre et d'une bataille rangée que d'un guet-apens.

Quarante coups de fusil furent tirés de part et d'autre. Les deux troupes ennemies avaient choisi pour champ de bataille les abords du village d'Arbellara. Et là, d'un côté, les Gustiniani, de l'autre, les Forcioli, alliés avec les Agostini, se livrèrent un combat des plus acharnés. Les femmes elles-mêmes y prirent part, et une des jeunes filles Agostini frappa de sept coups de stylet Marie-Françoise Gustiniani, celle-là même dont le mariage rompu avait été la cause première de ces interminables représailles.

Il y a trente ans que la justice faisait de vains efforts pour s'emparer de la personne de l'accusé. Et véritablement rien n'était plus difficile, à cause des secours extraordinaires que trouvent les bandits dans la disposition du pays et dans les mœurs de ceux qui l'habitent.

N'allez pas croire que les bandits soient les réprouvés du droit commun. Bien loin de là. On les plaint et on les assiste. On les prévient aussi quand un danger les menace.

On dit en parlant de l'un d'eux : *povero disgraziato.*

Quelle rude existence ils mènent pourtant! Réfugiés dans des rochers inaccessibles, ils ne se nourrissent, dans le temps de pénurie, que de châtaignes et de l'eau du torrent. Deux poignards, un fusil, un bidon, une cartouchière et une lunette d'approche pour découvrir de plus loin les marches de l'ennemi ou des agents de la force publique, tel est leur attirail et leur équipage.

Les témoins qu'invoque la justice contre eux ne savent jamais rien. Ils sont sourds, aveugles et muets. La terreur et la pitié qu'inspirent les bandits fait autour d'eux le silence et l'impunité.

Un ancien avocat général de la Cour de Bastia, aujourd'hui conseiller à la Cour impériale de Lyon, M. Raymond d'Aiguy, raconte dans une autobiographie des plus curieuses et des mieux écrites, intitulée : *Une Vie*, des faits de vengeance qui font comprendre à merveille la discrétion des témoins.

Un vieillard, nommé Antoine Ortoli, déclara en justice qu'il avait vu dans une de ces rixes mortelles un abbé de Santa-Luccia. A quelque temps de là, ce témoin fut assailli et appréhendé; mais avant de le frapper à mort, l'abbé, car c'était bien lui qui était l'agresseur, creva les deux yeux de sa victime de deux coups de stylet, en lui disant : « Tu ne « pourras plus à l'avenir voir l'abbé de Santa-Luccia. »

Et quand un Corse déterminé fait tant que de tenir la campagne, il se permet les plus extravagantes témérités.

Le même magistrat raconte que dans un procès criminel où il dut requérir, figurait un certain Giacomoni qui avait eu l'audace d'afficher à la porte même de l'église d'Olmiccia une proclamation signée par lui, portant défense à tous, sous peine de mort, d'aller dans la maison des Poli, de communiquer avec eux, de travailler leurs champs, ou même seulement de porter aux propriétaires l'eau et le pain.

Pour en revenir à Antoine Forcioli, il s'était retiré dans un lieu des plus sauvages, et il a fallu user des plus grandes précautions et du plus grand courage pour le surprendre dans le repaire au haut duquel il s'était fortifié. Les gendarmes rapportent que l'étroit sentier qu'ils durent suivre pour parvenir jusqu'à lui était défendu par des obstacles de toute nature et hérissé de retranchements comme les approches d'une citadelle. Ils escaladèrent cette redoute nu-pieds, afin de n'être pas trahis par le bruit de leur marche. Ils grimpèrent ainsi pendant un long espace, redoutant à chaque détour de voir le bandit tapi derrière quelque embuscade, et pouvant à l'abri faire feu sur eux et les disperser. Ils parvinrent ainsi après une longue ascension à la citadelle elle-même. Un bastion percé de meurtrières en protégeait l'accès. Les gendarmes pointèrent leurs mousquetons par ces meurtrières, et l'un d'eux pénétra résolûment dans l'intérieur de la fortification. Au milieu était une hutte. Forcioli, qui s'aperçut alors seulement de la présence de ses ennemis, prit un pistolet à sa ceinture, menaçant de faire feu sur le brigadier. Mais voyant toutes les armes dirigées contre lui, il comprit que toute résistance était inutile, et comme il n'avait pas son fusil, il se rendit.

Il a été condamné à dix années de réclusion.

Ce bandit nous a mené fort loin : comment passer de ces combats meurtriers à ces combats pacifiques, où la ville de Paris se bat corps à corps avec ses habitants qu'elle exproprie et qu'elle chasse à coups d'indemnités? C'est toujours à peu près le même thème. D'une part, explosion de lyrisme en faveur d'un immeuble ou d'une industrie que, d'autre part, on accable de la plus dédaigneuse dépréciation.

— Vous me ruinez, crie l'exproprié.

— Ingrat! je vous enrichis, riposte la ville.

On s'occupe actuellement des abords du Théâtre-Français.

Les avocats des expropriés parlent de la rue Fontaine-Molière.

Me Picard ne s'occupe, lui, que de la rue Traversière-Saint-Honoré.

Pour un auditeur qui ne connaîtrait pas Paris, il croirait qu'il s'agit de deux rues différentes.

On dit Fontaine-Molière à droite et rue Traversière à gauche.

— Enfin, dit Me Hanneval, en s'adressant à l'avoué très-expert de la ville, pourquoi vous obstinez-vous à infliger à cette voie publique son vieux nom de rue Traversière? Est-ce pour faire croire que vous ne vous êtes pas aperçu qu'en changeant de nom, elle a changé aussi de physionomie et d'importance? Mais, comme le dit le grand homme dont la statue décore et nomme cette même rue, nous avons changé tout cela.

— Quelle erreur! réplique Me Picard. Appelez votre rue comme il vous plaira. Elle est toujours la même, et il n'y a de changé que le nom. Je m'en suis bien aperçu en la visitant. Dans certaines maisons, il fallait parlementer aux portes avant de m'introduire, et tout le monde se mettait aux fenêtres.

— Cela tient, cher maître, à ce que, chargé comme vous l'êtes, de toutes les expropriations de la ville de Paris, vous êtes extrêmement connu et tout le monde veut vous voir.

Et les jurés de rire et les expropriés aussi. Et ces petits incidents font mieux supporter les redites forcées de ces uniformes débats.

On nous rapporte deux mots d'un avocat général. Il avait à requérir contre un voleur qui s'était servi de toutes sortes de déguisements pour commettre des rapines. « Messieurs les jurés, dit-il, on raconte qu'un roi de Naples disait à son fils, qui, dans une revue, lui faisait remarquer un nouvel uniforme adopté par un régiment : « Tu peux les habiller « comme tu voudras; ils fuiront toujours. » Il en est de même de l'accusé : il peut s'habiller comme il voudra, il volera toujours.

Une autre fois, le même organe du ministère public accu-

sait avec force deux frères que défendait énergiquement leur avocat.

« Mes clients, disait ce dernier, appartiennent aux meilleures familles. Ils ont des titres : j'ai leurs parchemins dans mon dossier. Ils sont qualifiés par leurs ancêtres.

— Et par leurs vols surtout, ajouta l'avocat général. Je crois même que leurs vols sont plus qualifiés qu'eux.

MAITRE GUÉRIN.

NOUVEAU THÉATRE A LEIPSICK

L'ancien théâtre de Leipsick avait été élevé en 1766 par une société de négociants. Il pouvait contenir huit cents spectateurs. Sur la fin du XVIIIe siècle, et plus tard, en 1816, on s'efforça de l'agrandir au moyen de plusieurs annexes; mais en dépit et, peut-être, à cause même de ces divers appendices, il était devenu tellement incommode qu'il fut jugé récemment de nécessité absolue d'en avoir un nouveau.

Le comité chargé de la direction des travaux choisit pour son emplacement l'*Augustenplatz* (place Auguste), et l'architecte Langhaus, de Berlin, bien connu déjà par la construction des théâtres de Breslau, de Stettin et de l'opéra de Berlin, fut chargé d'en dresser le plan. Ce plan accepté, on dut aux avances pécuniaires faites par un grand nombre d'habitants de Leipsick, et notamment aux généreux dons de plusieurs d'entre eux, de pouvoir commencer les travaux, qui sont actuellement en voie d'exécution.

L'ensemble du monument, dont nous donnons la vue, se composera de trois bâtiments occupant un espace d'environ dix-sept mille mètres carrés. Le bâtiment central, qui contient la salle, a une largeur de cent soixante pieds sur trois cents pieds de long. L'ouverture seule de la scène est de cinquante et un pieds de large sur une hauteur de quarante-huit pieds. Cette scène est disposée de façon à permettre les plus grandes manœuvres militaires et autres. La façade du monument regarde la place Auguste; par derrière, une élégante terrasse demi-circulaire aura vue sur une pièce d'eau, le lac des Cygnes, jusqu'au bord duquel on pourra descendre par deux grands escaliers d'une quarantaine de marches.

On voit que l'architecte n'a pas voulu seulement construire un monument bien approprié à sa destination, mais a encore tenu à y joindre tous les agréments qu'il pouvait comporter.

FRANCIS RICHARD.

HORACE VERNET

(Suite[1])

Du Caire, Horace va visiter les pyramides; elles ne l'étonnent pas à première vue autant qu'il l'aurait attendu de ces masses de pierre. On a besoin pour les admirer, dit-il, de songer aux difficultés qu'ont coûtées à construire ces énormes monuments et aux quarante siècles dont l'éloquence de Bonaparte les a couronnés; mais « il y a derrière eux *ce grand coquin de désert* qui est autrement imposant. »

Il ne se pique pas, depuis douze jours qu'il est arrivé, d'avoir une idée faite sur le pays; son premier coup d'œil pourtant ne le trompe guère, et ce Méhémet-Ali tant vanté ne lui paraît que ce qu'il était en effet, un administrateur exacteur mieux entendu, un pressureur de peuple plus habile :

« Les gens qui en attendent des progrès comme civilisation se trompent lourdement. Ce qui s'organise n'est autre chose que l'ordre dans le despotisme, pour le rendre plus également pesant et de manière à ce que rien ne puisse s'en affranchir; et les lumières que le pacha va soi-disant chercher au milieu de nos institutions philanthropiques ne sont que des armes qu'il aiguise, et, pour ainsi dire, qu'un rasoir qu'il fait repasser pour tondre plus près. »

Que dites-vous de ce *rasoir?* Il n'est pas mal trouvé pour exprimer ce qu'il veut. C'est le même homme qui, quelques années après, étant allé en Russie pour y peindre de hauts personnages et des batailles, disait à propos du progrès factice et forcé dont il était témoin : « On est ici comme en Égypte, sur une *boursouflure* qui, tôt ou tard, s'enfoncera. » J'appelle cela du bon sens d'observation. Horace Vernet n'en faisait point parade, et, sous ses airs brusques, il en avait autant et plus que d'autres qui passent pour très-sages.

Du Caire, il se dirige vers l'Asie en longeant le Delta, et cette triste route monotone est décrite avec une fidélité vive, précise, et sans charge :

« Pour arriver à El-Arich, nous n'avons, pendant douze jours, rencontré qu'un groupe d'Arabes à cheval, qui, sans doute, nous ont trouvés trop bien disposés, et qui se sont contentés de nous suivre pendant deux lieues à peu près. En arrivant à El-Arich, le pays prend un aspect bien caractérisé; ce n'est plus que du sable amoncelé par buttes, sur l'une desquelles se trouve une petite forteresse environnée de quelques mauvaises maisons au milieu desquelles s'élèvent une centaine de palmiers semblables à des plumeaux, qui ont l'air de dire : « Venez vous épousseter ici. » En effet, on en a grand besoin; mais je t'avouerai que c'est la dernière chose à laquelle on pense : de l'eau, de l'eau, de l'eau fraîche, voilà ce qu'on cherche!...

« D'El-Arich à Gaza, le pays change de figure; le sable se couvre de petits buissons, puis on commence à rencontrer des pierres, puis des troupeaux; enfin on entend un peu de bruit; le silence est encore une chose qui fait une véritable impression; on cherche pendant longtemps ce qui manque à la vie, et tout à coup... »

Horace Vernet a, depuis, imprimé quelques-uns de ces passages dans une brochure sur les Costumes de l'Orient; il a ôté les familiarités et n'a laissé que le noble et le grave, ce qui allait à son but. Moi-même, bien que je n'aie d'autre but ici que de montrer l'homme, je dois avertir que je supprime, tantôt avec regret, tantôt sans regret, bien des petites choses. Il y a en effet, par-ci par-là, des gaietés *inimprimables*, de vraies gamineries, de ces choses qu'on ne trouve point du tout dans les lettres à la Chateaubriand, qui feraient le régal d'un Scarron, et qui sentent le peintre de troupes. J'en passe. Mais l'aventure de Gaza peut se raconter; c'est le seul accident pénible de ce voyage où tout va pour le mieux, et cet accident pénible est surtout risible :

« Avant de te dire de quoi il retourne, je veux te donner une description de cette fameuse ville dont Samson a emporté les portes. Si tu as de la mémoire, tu m'as connu sans barbe grise; j'en ai une superbe maintenant. Je suis donc changé? Gaza en a fait de même; car, soit pour éviter de renouveler de fâcheux souvenirs, soit tout autre motif, les maisons mêmes ne sont pas fermées, et, par mesure de sûreté, nous avons cru devoir planter nos tentes dans le milieu de la grande place, malgré de gros nuages suspendus sur notre tête. Après avoir fait un bon souper du reste de notre mouton d'El-Arich, après nous être bien couchés sur nos tartelettes de lit, après nous être laissés aller au plus délicieux sommeil, tout à coup nous nous réveillons flottants et soulevés par l'eau; un orage affreux venait d'éclater, et, dans quelques minutes, le lieu charmant que nous avions choisi, malgré quelques charognes qui en faisaient l'ornement, se transforma en une espèce de naumachie, de laquelle nous sommes sortis de nos personnes, mais laissant tous nos effets prenant une leçon de natation. De onze heures du soir à six heures du matin, il a fallu attendre. Heureusement que nous étions à côté du cimetière, où, grâce à la peste qui a enlevé, il y a trois mois, les deux tiers des habitants, nous avons trouvé de très-jolis tombeaux sur lesquels nous sommes restés perchés jusqu'au jour. Mais enfin, *après l'orage, on voit venir le beau temps (Tableau parlant)*[1]. En effet, le soleil parut, et au même moment un long nez au bout duquel se trouvait un visage; ce visage était sous un parapluie jaune et noir et surmontait un grand corps pris dans une petite redingote. L'ange Gabriel ne nous eût pas fait plus de plaisir avec ses formes divines que cette espèce de Sangrado quand il nous apparut. Nous courûmes à lui. C'était un Napolitain, agent sanitaire remplissant les fonctions de médecin et venant nous demander de guérir son enfant qui avait mal aux yeux. Vite je lui offre mes services; je porte ma pharmacie; dans une minute nos bagages encombrent toute sa maison; nos chameliers s'emparent de tous les coins; nous voilà maîtres du logis... »

Qui donc sait mieux raconter en écrivant? Tout cela est gai, spirituel, bien français de tour et d'humeur. C'est du bon Alexandre Dumas, sans la hâblerie et les fioritures : Horace Vernet voit et dit juste et ne brode pas.

Voyageur sincère, il est mobile; il réfléchit comme une eau courante tout ce qu'il traverse. La vue de Jérusalem, celle de Bethléem surtout, le frappent vivement. Est-il religieux à cette date? ne l'est-il pas? Il ne songe point à se le demander. Il est artiste, et il sent avec son âme : elle va nous rendre juste l'écho. Horace et sa caravane, avant d'arriver à ces lieux consacrés par tant de souvenirs, ont fait la rencontre du gouverneur de Jérusalem en personne qui tenait la campagne à la tête d'un corps de cavalerie, pour aller châtier quelque bicoque du voisinage; ce gouverneur les invite poliment au passage, et les oblige, un peu malgré eux, de s'arrêter à son bivac, d'un aspect d'ailleurs des plus mélodramatiques et des plus bigarrés. Enfin, après une nuit passée, ils s'en débarrassent :

«... Nous avons repris nos montures, et deux heures après nous étions dans Bethléem!... Voilà, chère amie, de ces événements de voyages qui leur donnent tant de charme. A peine une émotion passée, une autre toute différente commence. En arrivant sur le haut d'une montagne, on voit tout d'un coup Bethléem de l'autre côté d'un ravin profond. Le cours de mes idées a changé avec autant de rapidité que si j'avais fermé un volume pour en ouvrir un autre. Je n'ai plus vu que des bergers, des mages, de pauvres petits enfants égorgés, et un berceau duquel est sortie une législation qui devait changer la face du monde. Ce n'est pas impunément qu'on se trouve sur le théâtre de si grands événements; ce qui doit élever l'âme ne perd pas à être vu de près, et ce petit village en ruines parle bien plus au cœur que ces grandes pyramides, qui n'étonnent que les yeux. »

Et qu'on vienne nous dire encore qu'Horace Vernet manque tout à fait de la corde grave! J'admire toujours comme on rogne la part aux hommes de talent, comme on leur fait la portion congrue; on semble pressé avec eux de conclure, on simplifie et l'on abrège; « Toi, tu n'as que de la facilité.— Toi, tu n'a pas d'élévation! » — On n'est jamais plus à l'aise pour juger que quand on s'est mis à cheval sur un point de vue bien étroit. Les hommes, sachons-le bien, sont plus complexes et plus harmonieux qu'on ne pense. De ce qu'ils ont une qualité à un degré éminent, il ne s'ensuit pas qu'ils n'en aient pas d'autres, au second plan pour ainsi dire, et qui ne se produisent que par intervalle, à l'occasion, mais qui ne leur font pas défaut. Plus on étudie et on approfondit une nature, et moins on est pressé de tirer la barre à son sujet. La nature déjoue, à tout moment, l'observation qui croyait en être quitte. Aussi, qui que nous soyons, moralistes ou peintres, auteurs de portraits ou d'analyses, si nous voulons nous en faire une juste idée et en rendre aux autres une image fidèle, n'étranglons jamais les hommes.

C'est dans son voyage de Syrie qu'Horace Vernet paraît avoir conçu pour la première fois ses idées sur l'immobilité de l'Orient et sur les applications qu'on en pouvait tirer à la peinture; il lui arriva alors une chose rare, unique dans sa vie : il eut un système, il fit une théorie. Un jour, dans une de ses courses en Algérie, il avait fait une première remarque : il lisait la Bible; en voyant une jeune femme arabe venir chercher de l'eau à un puits, il crut avoir sous les yeux la parfaite représentation de Rebecca à la fontaine, lorsque la fille de Bathuel, portant sa cruche sur son épaule gauche, la laissait glisser sur son bras droit pour donner à boire au serviteur d'Abraham : c'est ainsi du moins qu'il s'expliquait ce mouvement et ce jeu de scène. Il songea tout d'un coup que peut-être, à travers la suite des âges et les vicissitudes des révolutions, les mêmes usages, les mêmes coutumes et costumes, transmis dans la race ou imposés par le climat, avaient pu se perpétuer presque invariables. Cette idée le reprit vivement dans son voyage de Syrie, et en repassant sur ses impressions anciennes et récentes, il écrivait d'un accent de conviction qui portait avec lui une certaine éloquence :

« Damas (janvier 1840). — J'ai passé une bonne journée, car j'ai vu beaucoup de choses, et beaucoup de choses différentes qui, malgré cela, en se réunissant dans ma tête, deviennent homogènes par le but auquel je me rattache sans cesse, celui de voir partout de la peinture. Je vous le répète, mon cher ami[1], ce pays n'a pas d'époque. Transportez-vous de quelques milliers d'années en arrière, n'importe! c'est toujours la même physionomie que vous avez devant les yeux. Que le canon chasse devant lui des populations entières, qu'il les extermine, ce n'est que le moyen qui a changé, mais non la chose. Pharaon poursuivant les Hébreux, monté sur son chariot, soulevait la même poussière dans le désert que l'artillerie de Méhémet-Ali Les Arabes n'ont pas changé. »

Et remarquez-le, non-seulement Horace Vernet soutenait cette immobilité, cette invariabilité de l'Orient au point de vue pittoresque du spectacle, en ce qui était du paysage et du costume; il l'entendait aussi au point de vue moral, et il observait très-ingénieusement que cette idée de fatalité qui domine les populations orientales agissait autrefois tout comme aujourd'hui, au temps de Moïse ou des prophètes comme au temps de Bonaparte, de Méhémet-Ali ou d'Ibrahim; que la cause extérieure de l'étonnement et de la soumission machinale pouvait être diverse, mais que l'explication n'étant pas autre ni plus avancée aujourd'hui qu'il y a quarante siècles; la physionomie qui exprime l'état intérieur habituel restait la même; que le *facies*, en un mot, n'avait pas changé, et il exprimait cela très-spirituellement :

« Ce matin (toujours à Damas), on nous a fait manœuvrer deux batteries d'artillerie, l'une de la garde, l'autre de la ligne. La seule différence qui existe entre ces deux corps est que les pièces de la garde sont attelées avec des chevaux, et la ligne avec des mulets... Le matériel est à la Gribeauval... En voyant ces évolutions si lestes qui semblaient raser la terre, il me semblait lire Habacuc et ses prophéties. Vous allez rire de voir Gribeauval et Habacuc contemporanisés par moi; riez tant qu'il vous plaira, puis songez qu'il y avait des curieux autour de moi, des femmes, des enfants regardant avec attention aussi, mais ne voyant dans ce que nous admirions de mécanisme dans ces machines de guerre, qu'une nouvelle volonté de Dieu, qu'un fléau d'une autre forme envoyé par lui pour les éprouver de nouveau. *Que ce soit à coups de trompette ou à coups de canon que les murs de Jéricho soient tombés, le résultat est le même pour eux.* Voilà tout ce qu'il faut pour attendre avec patience un nouvel ordre de choses. Cette confiance dans l'avenir donne aux Arabes une expression calme qui ne disparaît quelquefois que dans la discussion d'intérêts privés. Autrement ils écoutent, ne répondent qu'après avoir jugé et regardent attentivement leur interlocuteur ou ce qui se passe sous leurs yeux. L'étonnement ne paraît jamais sur leur visage, ce qui explique les ordres froidement cruels donnés par Moïse et exécutés ponctuellement sans que les victimes se doutassent du sort qui les attendait. »

Tout cela est finement senti, et sa pensée se précisant de plus en plus à la réflexion, il écrivait de Smyrne, au moment de s'embarquer :

« C'est ici que je commence à bien me rendre compte de tout ce que j'ai vu d'intéressant, de curieux, de magnifique et de nouveau; c'est pour le coup que la Bible devient intéressante. Au diable le Chateaubriand, le Forbin et autres marchands d'esprit qui n'ont su s'exalter que sur des restes de pierre et qui n'ont pas compris que les scè-

1. Voir les numéros 558 à 564.

1. *Le Tableau parlant* est un opéra-comique dont Horace se remet à fredonner un air : *Après l'orage*, etc.

1. Ce n'est plus à Mme Vernet, c'est à un peintre de ses élèves, à l'un de ses meilleurs amis, M. Montfort, voyageur lui-même en Orient, qu'Horace adressait les quelques lettres qui traitent de cette question d'art.

« nes qui se représentaient « à chaque minute sous leurs « yeux étaient la représen- « tation vivante de l'An- « cien et du Nouveau Tes- « tament! »

Nous croyons que Chateaubriand, ou *Chateau-brillant* (comme sa plume l'a écrit, soit par mégarde, soit d'après la parodie vulgaire) a mieux vu et plus loin qu'Horace Vernet ici ne se l'imagine: mais il n'est pas question de cela en ce moment.

Lorsque plus tard, tout rempli de ce qui lui semblait sa découverte, Horace Vernet voulut faire prévaloir ses idées devant l'Institut, lorsqu'il soutint son opinion, sa thèse *sur certains rapports qui existent entre le costume des anciens Hébreux et celui des Arabes modernes*, il trouva les esprits prévenus. On s'est accoutumé depuis trois siècles à voir les Hébreux représentés à la romaine; Raphaël, Poussin et les autres grands peintres ont peuplé les imaginations et meublé la mémoire de tous avec ces Hébreux classiques : la place est prise; les hauteurs sont occupées. Une tradition consacrée par des chefs-d'œuvre ne se déloge pas sans un long siége et d'énormes batteries de brèche. L'idée d'Horace Vernet qui, je crois, était celle aussi de Decamps et que je vois plus ou moins partagée par d'autres voyageurs modernes, peut donc avoir sa bonne part de vérité, sans qu'il y ait chance pour cela de la faire prévaloir. Il n'y aurait qu'un moyen, ce serait de produire, à l'appui, des tableaux conçus dans ce nouveau système de vérité et de réalité, mais des tableaux chefs-d'œuvre qui fissent reculer et pâlir les anciens et qui les remplaçassent en définitive dans l'imagination des hommes. Il y a peu de probabilité qu'il en soit ainsi.

Le retour d'Orient répondit pour l'intérêt à l'ensemble du voyage. A Smyrne, Horace Vernet rencontre (février 1840), les flottes française et anglaise; il est accueilli de notre marine comme il l'était en Afrique de notre armée de terre. Chacun lui fait honneur et fête; mais la peinture, toujours, est de la partie et ne saurait se plaindre d'être un seul instant oubliée :

« Smyrne, à bord du *Santi-Petri*, ce 14 février.

« Trêve de descriptions sur mes jouissances d'amour- « propre; ce qui vaut mieux que ces fadaises, c'est que l'a- « miral Lalande, homme charmant par ses manières d'une « part et ravissant par son amour pour les arts, sachant que « j'avais un tableau à faire de la prise de Lisbonne, m'a fait « faire à notre bord un branle-bas de combat à feu dans « les conditions voulues pour ce que j'avais à repré- « senter. »

C.-A. Sainte-Beuve.
De l'Académie française.

(*La suite au prochain numéro.*)



PLAN DE LA DÉLIMITATION DÉFINITIVE DU JARDIN DU LUXEMBOURG.

LES TRAVAUX DU LUXEMBOURG

Le projet relatif aux transformations partielles du jardin du Luxembourg et tendant à le percer de rues faisant communiquer le quartier de l'Observatoire avec la rue de l'Ouest et le quartier Saint-Sulpice, a été l'objet d'assez longues discussions pour n'être à présent ignoré de personne.

Un nouveau décret qui fait droit aux principales réclamations que le projet primitif avait soulevées vient de déterminer les limites futures du jardin et l'emplacement qui doit être affecté à des constructions privées.

Le plan que nous publions d'après le *Moniteur* fera aisément comprendre l'ensemble des travaux dont il s'agit. D'une part, la suppression du prolongement de la rue Férou, qui devait passer derrière le palais, conserve au jardin tout l'espace qui s'étend du monument au futur prolongement de la rue Bonaparte.

D'autre part, la rue A B B, qui devait englober, en faisant un coude inutile, une partie de la pépinière, est remplacée par la voie A A A, qui servira désormais de limite au jardin. Par ce nouveau tracé, les rues proposées G et H se trouvent naturellement supprimées.

Au delà de la rue A A A, qui doit faire face à la rue de l'Épée et reliera le boulevard Saint-Michel à la rue de l'Ouest, doivent être percées parallèlement les rues D D D et E E E, la première de 12 mètres, la seconde de 20 mètres de largeur. Une rue transversale C D, large également de 20 mètres, partira de la rue A pour aboutir à la rue de l'Ouest, au débouché de la rue Carnot. Deux autres rues transversales de même largeur I et J longeront les deux côtés de l'avenue de l'Observatoire, maintenue en promenade publique. Une petite rue F, de 12 mètres, fera communiquer, vers son extrémité sud, l'avenue de l'Observatoire avec la rue de l'Ouest. Enfin, sur le flanc occidental du jardin, la rue Bonaparte, rectifiée et élargie à 12 mètres sur tout son parcours, recevra son prolongement K jusqu'à la rencontre de la rue de l'Ouest et de la rue Vavin.

Ces importants travaux doivent, à ce qu'on assure, entrer prochainement en voie d'exécution.

L. de Morancez.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. Émile Aucante, *administrateur de* l'Univers Illustré.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus : Le canal de Suez se percera, tant pis pour les Anglais et la Porte.

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Allemagne, moins quelques États indiqués ci-dessous, 17 fr. — Angleterre, 22 fr. — Autriche, 24 fr. — Bade, 24 fr. — Bavière, 24 fr. — Belgique, 24 fr. — Chili, 37 fr. — Danemark 24 fr. — Égypte, 22 fr. — Espagne, 22 fr. — États romains, 35 fr. — Grèce, 22 fr. — Italie (moins les États romains), 20 fr. — Norvége, 24 fr. — Panama, 37 fr. — Pays-Bas, 22 fr. — Portugal, 17 fr. — Prusse, 24 fr. — Russie, 24 fr. — Saxe, 24 fr. — Suède, 24 fr. — Suisse, 18 fr. — Turquie, 24 fr. — Valachie, Moldavie, 30 fr. — Wurtemberg, 24 fr.

Tous les pays desservis par la voie anglaise, 28 fr.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

ÉMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 567.
Mercredi 29 Août 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs que, par suite d'un nouvel arrangement avec les éditeurs de l'AFFAIRE CLÉMENCEAU, nous serons en mesure d'offrir la PRIME GRATUITE jusqu'au 15 septembre, dernier délai.

Voir pour les conditions de la Prime, nos précédents numéros.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Grandeur et décadence des hôtels allemands. — La table d'hôte comme institution sublime. — L'hôtel de la Belle au bois dormant. — Singulière manière de recevoir les voyageurs. — Les plaisants des petites villes. — Ce qui arriva à un Anglais. — Où il est question de Martin Luther. — La magistrature de Worms. — Idylle allemande. — Histoire d'une chatte blanche et d'un gros loulou. — La jolie veuve de Worms. — Bonheur, amour et désespoir. — Le gros loulou n'est pas le gros loulou. — Opinion de la cour sur cette cause célèbre. — Un dénoûment imprévu. — Incident guerrier à Hombourg — Cinq mille Prussiens viennent au secours d'un joueur. — Victoire et défaite. — État actuel des chemins de fer allemands. — On nous rend enfin les concerts [illegible] Porte Saint-Denis

Les personnes qui désirent faire un voyage agréable à peu de frais, sont prévenues que les bords du Rhin sont visibles cette année à prix réduits, non-seulement pour messieurs les militaires, mais même pour les bourgeois. Dans le hôtel allemand où l'on écorchait les voyageurs à ce point qu'on comptait trois francs de bougies par jour, on est tout prêt à faire toutes les concessions que le plus infernal avare même pourrait imaginer.

C'est un curieux spectacle que de voir les gigantesques hôtels de la province rhénane abandonnés comme par enchantement. Le portier dort dans sa loge et les garçons se trouvent parmi la landwehr, abandonnant le service des rares voyageurs qui s'égarent encore par-ci par-là dans leur domaine, au patron même. Il m'est arrivé, dans ma récente excursion, de dîner seul à une table d'hôte de cent cinquante couverts, car la table d'hôte subsiste en Allemagne, qu'il y ait des voyageurs ou non. La table d'hôte est une institution immuable de ce pays, que les fusils à aiguille et les canons qui se chargent par la culasse ne pourraient abolir. C'est à ce point qu'un aubergiste d'Aschaffenbourg a fait sonner le dîner et s'est fait servir quinze plats et des desserts variés, tandis qu'on se battait dans les rues de la petite ville bavaroise, qui a eu la rare bonne fortune d'être prise d'assaut par les Prussiens.

Un soir de la semaine dernière, je suis arrivé à un hôtel de premier ordre dans une ville rhénane de la troisième catégorie. Les portes étaient ouvertes, mais aucun garçon n'était là pour me recevoir. J'agitai la sonnette qui sonne le rappel pour les gens de la maison à l'approche de tout voyageur. Aucun domestique n'accourut. J'entrai. Dans la salle à manger de cent cinquante couverts, mollement étendu dans le fauteuil de ses aïeux, je découvris l'aubergiste qui ronflait des variations sur un thème de Richard Wagner. Je le secouai et :

— Monsieur, lui dis-je, voici cinq minutes que je carillonne à votre porte. J'arrive de voyage et je désire une chambre.

— Je la connais, répondit l'hôtelier en se retournant dans son fauteuil.

— Qu'est-ce à dire ?

— Non, mon cher, dit l'aubergiste. On m'a trop souvent fait cette plaisanterie depuis l'ouverture des hostilités.

Et il commença à exécuter la troisième variation en *ut* mineur sur le thème de Richard Wagner.

— Ah çà ! m'écriai-je, est-ce que cette farce va durer longtemps ?

Le propriétaire ne se donna seulement pas la peine d'ouvrir les yeux et murmura :

— Allez faire vos farces ailleurs !

J'étais à bout de patience, et :

— En voilà assez ! m'écriai-je, c'est vous qui êtes un mauvais plaisant.

— Vous m'insultez ! dit l'hôtelier en se levant enfin, attendez, je vais chercher la police.

En ce moment mon interlocuteur poussa un cri de surprise :

— Comment ! fit-il, c'est donc vrai ? c'est vous, monsieur Wolff ?

— Moi-même !

— Veuillez me pardonner, monsieur, dit-il d'une voix pitoyable, car il avait retrouvé la platitude de ses pères, veuillez me pardonner. Si vous saviez !

— Quoi ?

— Depuis l'ouverture des hostilités on me fait toujours la même farce !

— Quelle farce ?

— Mon Dieu, c'est bien simple ! Tous les jours, depuis trois mois, on sonne à la porte de l'hôtel. Un ou plusieurs voyageurs se présentent avec des sacs de nuit, et lorsque je les conduis dans la chambre qu'ils me demandent, ils éclatent de rire et me disent : « Ah bien oui ! Vous seriez trop heureux d'avoir un voyageur. » Comprenez-vous maintenant ?

— A peu près.

— Ce sont des jeunes gens de la ville qui font leurs farces, dit l'aubergiste en faisant une horrible grimace.

— Enfin, mon brave homme, lui répondis-je, vous êtes pardonné, à la condition de me donner une chambre et à souper.

— Veuillez me suivre.

Nous montâmes au premier étage.

— Choisissez ! dit mon hôtelier; je puis vous donner trois appartements complets, hélas !

— Donnez-moi la première chambre venue et



CONCOURS DES GRANDS PRIX DE ROME. — PRIX DE PEINTURE PAR M. REGNAULT.

THÉTIS APPORTANT À ACHILLE LES ARMES FORGÉES PAR VULCAIN. — Voir le Bulletin.

envoyez-moi de l'eau par la bonne. L'aubergiste disparut, revint au bout de cinq minutes avec de l'eau, qu'il posa sur la toilette et dit.

— Voilà la bonne demandée.

— Comment, c'est vous qui êtes la bonne ?

— Moi-même ! Je suis un aubergiste pour tout faire. Vous comprenez que je n'ai pas envie de nourrir des domestiques en temps de guerre. Mais vous ne serez pas plus mal servi.

Quelques instants après, l'aubergiste revint avec le souper; je le priai d'accepter un verre de vin.

— Volontiers, dit-il; mais afin qu'on ne nous dérange pas, je vais fermer l'hôtel.

Il y avait à peu près une demi-heure que nous causions des temps difficiles, de la guerre et du grand Frédéric, quand soudain on carillonna à la porte

L'hôtelier ouvrit la fenêtre de ma chambre, se pencha dans la rue et :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Volè vo donner à moi oune chambre ?

— Allez au diable ! cria l'aubergiste.

Et il referma violemment la fenêtre.

— Que faites-vous ? lui dis-je, c'est peut-être un vrai voyageur.

— Allons donc ! fit l'aubergiste en haussant les épaules, ce sont encore ces farceurs de la ville ; mais ils ne m'y prendront plus.

— Vole vò ouvrir bien vite ! cria l'Anglais dans la rue.

— C'est trop à la fin ! s'écria le propriétaire de l'hôtel, je vais leur donner une leçon.

Et ouvrant la fenêtre, il versa l'eau qu'il m'avait apportée sur la tête du voyageur qui, le lendemain, alla porter plainte à la police, car c'était un vrai Anglais.

~~~ L'histoire que je viens d'avoir l'honneur de vous conter s'est passée jeudi dernier à Worms, l'antique cite où Luther, un fameux publiciste d'autrefois, comparut devant la police correctionnelle de l'époque. Les souvenirs de la réforme ne sont d'ailleurs pas les seules curiosités de la ville, qui brille encore par une magistrature qui n'a pas bougé depuis Luther et qui vient de rendre un arrêt qui mérite de passer à la postérité par le canal de ce journal.

Je ne pretends étonner personne en affirmant qu'il y a à Worms plus d'une veuve. Comme toutes les veuves, celles de Worms comptent se remarier un jour ou l'autre, car à quoi servirait-il d'être veuve sinon pour le devenir une seconde fois. Celle dont je parle tient un magasin de nouveautes, et je suis allé à son magasin pour acheter une douzaine de mouchoirs dont je n'avais nullement besoin, rien que pour avoir le plaisir de faire la connaissance de l'héroïne dont je vais avoir l'honneur d'entretenir le lecteur.

Cette jolie blonde, que je désignerai sous l'initiale de Mme K... compensa la douleur qu'elle avait éprouvée à la mort de son mari par un amour violent qu'elle conçut pour son principal commis, également blond.

Que se passa-t-il entre ces deux cœurs faits pour se comprendre? Le procès nous l'a appris. Cette liaison qui promettait le bonheur et la joie aux deux intéressés a commencé par un bouquet que le commis offrit à madame le jour de sa fête. De bouquet en bouquet on marcha vers une declaration brûlante, et le prétendu fut agréé. Alors commença une epoque d'une tendresse infinie. Il résulte de la correspondance échangée entre les fiancés, que le commis pouvait appeler la marchande de nouveautés « ma petite chatte blanche! » et que celle-ci n'hésitait pas à donner à son employé le titre non moins doux de « mon gros loulou! »

A Paris, une petite chatte blanche et un gros loulou n'engagent à rien; mais en Allemagne on est à cheval sur les mœurs, et le gros loulou ou la petite chatte blanche équivalent à une promesse formelle de mariage.

Les amants ne gardèrent pas longtemps le secret de leur amour brûlant. La feuille de la localite enregistra la grande nouvelle parmi les annonces payées, ainsi que l'exige l'usage germanique. Mme K... et son commis reçurent les felicitations de leurs amis et connaissances, et le jour de leur mariage fut fixé au premier août.

Helas! les veuves proposent et les commis voyageurs disposent.

Un beau matin, le chemin de fer amena à Worms un représentant d'une maison de Cologne, plus blond que le commis, plus beau que l'idéal.

C'était un rêve!

Une correspondance intime commença entre le commis voyageur de Cologne et la jolie veuve de Worms. Les lettres qui ont également été lues à l'audience constatent que la jolie veuve autorisa le monsieur de Cologne à l'appeler « ma petite chatte blanche. »

Le premier fiancé surprit une de ces lettres :

— Madame, dit-il à sa bourgeoise, j'ai cru avoir seul le droit de vous appeler ma petite chatte blanche, et je vois avec une certaine stupéfaction que je me suis trompé.

— Monsieur, répondit la veuve, de quel droit me parlez-vous ainsi?

— Du droit d'un homme que, dans cent lettres, vous avez appelé votre gros loulou.

— J'avoue que j'ai eu cette faiblesse, reprit la veuve, et je m'en repens, vous n'êtes pas l'homme de mes rêves!

— Prenez garde! s'écria le commis.

— Vous me menacez? Je vous mets à la porte!

— Vous n'en avez pas le droit, madame.

— Ah! c'est ce que nous verrons.

— Non, madame, vous n'en avez pas le droit, car je suis votre fiancé devant Dieu, devant les hommes et devant toute la ville, et il y a des juges à Worms.

— Voudriez-vous me forcer à vous épouser de par la loi?

— Peut-être, madame!

Le commis éconduit sortit et se rendit aussitôt chez un avocat.

— Que faut-il faire? demanda-t-il.

— D'abord, dit l'avocat, je vous déclare que vous ne gagnerez pas le procès si vous persistez dans vos projets de mariage.

— A vous franchement parler, riposta le commis, je ne tiens pas à épouser Mme K... Elle m'a toujours deplu, mais comme elle a une grande fortune...

— Vous réclamez des dommages-intérêts... rien de plus simple.

L'avocat lança immédiatement une assignation, et à huitaine la jolie veuve de Worms comparut devant les juges. Les lettres, les fatales lettres qu'elle avait eu l'imprudence d'adresser à son commis dans des moments d'epanchement, furent lues à l'audience.

— Comment! madame, s'écria le président avec indignation, après avoir appelé le plaignant « mon gros loulou » vous refusez de l'épouser. Et pourquoi?

— Parce que je ne l'aime pas.

— Ce n'est pas une raison suffisante, poursuivit le président d'un ton sévère. Il fallait consulter votre cœur avant d'ecrire les lettres

Le tribunal se retira, et une heure après il rendit le curieux jugement que voici;

« Attendu que Mme K... a agréé officiellement les hommages de son commis;

« Attendu que les lettres échangées sont des preuves suffisantes d'une promesse formelle de mariage;

« Attendu que d'ailleurs Mme K... a présenté le sieur X... son commis, comme son futur mari ;

« Attendu que Mme K... refuse de remplir l'engagement contracté verbalement et par écrit ;

« Attendu que ce refus porte au sieur X... un préjudice considérable qu'il appartient au tribunal d'apprécier :

« Condamne Mme K... à payer au sieur X... la somme de vingt-cinq mille florins de dommages-intérêts,

« Condamne en outre Mme K... aux dépens et frais et fixe la contrainte par corps à deux ans. »

Je supplie le lecteur de croire que j'ai copié ce jugement mot pour mot dans la *Gazette des Tribunaux* de l'endroit, et que je n'invente rien. Je ne regrette plus d'être venu en Allemagne depuis que j'ai eu la bonne fortune de trouver cette cause celèbre. Il n'y a qu'en Allemagne où l'on trouve de pareils juges et une pareille loi. Si l'on voulait condamner à Paris toutes les veuves qui appellent un jeune homme « mon gros loulou » sans se croire pour cela forcées de l'épouser, la fortune publique de la France ne suffirait pas pour payer les dépenses.

~~~ Et si vous voulez savoir ce que je suis venu faire à Worms, je vous répondrai que je n'en sais absolument rien. J'arrivais de Hombourg et il me fallait exécuter un certain nombre de détours pour aller plus loin, car en temps de guerre et même d'armistice on ne voyage pas comme on veut.

A Hombourg on m'a conté une historiette assez drôle. Un joueur décavé — cette spécialite n'est pas rare dans les villes d'eaux — s'était conduit d'une façon inconvenante au Kursaal et avait eté expulsé. Le lendemain 5,000 Prussiens vinrent prendre les eaux de Hombourg, et à la tête des fantassins se trouvait l'expulse de la veille; il avait arboré les couleurs prussiennes et chantait l'hymne national :

« Je suis Prussien et veux être Prussien. »

Allez donc arrêter avec un seul gendarme un monsieur qui se presente à la tête de 5,000 hommes; aussi on le laissa entrer.

Le lendemain on battit la générale à Hombourg et les Prussiens allèrent plus loin. A peine le dernier casque eut-il disparu à l'horizon que le gendarme de Hombourg recouvra ses droits et flanqua à la porte le malotru qui était rentré au Kursaal avec les soldats du roi Guillaume. L'individu en question a adresse un mémoire au comte de Bismark pour supplier le président du conseil de renvoyer ses régiments à Hombourg, mais je ne crois pas qu'un État puisse consentir à entretenir une armée en pays etranger rien que pour protéger un expulse qui a envie de mettre un florin sur le zéro.

J'ai parle plus haut de la desorganisation des chemins de fer allemands, dont rien ne pourra donner une idée exacte au lecteur.

Ainsi, il y a quelques jours je voulus prendre un petit embranchement du chemin du duche de Nassau, loin de la grande ligne.

— A quelle heure part le train? demandai-je au chef de gare.

— Nous n'avons pas d'heure.

— Ni d'itineraire.

— Nous nous moquons de tout cela.

— Alors vous ne partez pas du tout?

— Si.

— Dans combien de temps?

— Aussitôt que nous aurons quinze voyageurs, me répondit l'austère employé avec le plus grand sang-froid.

C'était bien la peine d'inventer les chemins de fer pour que le train parte quand il a un certain nombre de voyageurs. Voilà la guerre! elle a ramené les relations internationales à l'epoque bienheureuse où l'on partait de la porte Saint-Denis quand le coucou était complet.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Nous venons d'assister à l'exposition du concours pour les grands prix de Rome. Ce n'est pas la place dans ce bulletin de faire un examen critique approfondi des œuvres d'art que nous avons examinées avec grand soin pour notre compte personnel. En quelques mots, nous nous bornerons à dire que le nouveau système appliqué aux travaux de l'École des Beaux-Arts, et cet affranchissement du patronage academique dont on a fait tant de bruit, ne nous paraissent pas avoir considerablement porté bonheur aux travaux des élèves.

Pour la sculpture, on avait proposé pour sujet : *Alexandre au tombeau d'Achille*. Personne, à juste titre, n'a paru mériter le prix. Un premier accessit — d'encouragement, sans doute, — a éte décerné à M. Cassagne, de Toulouse.

Dans la section d'architecture, les concurrents ont fait preuve d'une certaine imagination, sinon d'une science très-profonde et d'une pureté de goût irreprochable. Il y a du moins dans certains plans destinés à l'*hôtel d'un riche banquier*, des parties bien combinées et ornées avec une invention elégante. L'influence de la *bâtisse* moderne domine impitoyablement dans les travaux des jeunes logistes. L'architecture cesse de plus en plus d'être un art. Prix : M. J.-L. Pascal, de Paris.

Pour la gravure, le prix a été accordé à M. Degeorge, de Lyon.

Dans la section de peinture, on avait proposé pour sujet : *Thétis apportant à Achille les armes forgées par Vulcain*. Presque partout, un singulier mélange de l'influence académique et de l'émancipation fantaisiste. A côté de personnages qu'on dirait copiés d'après Girodet, se cambrent des femmes qu'on a rencontrées au bal de l'Opera. De tout cela, verra-t-on sortir un jour quelque personnalité de peintre bien nette et bien franche? Nous le desirons sans l'espérer beaucoup. Le prix a été décerné à M. A. Regnault, de Paris. C'est son tableau que nous reproduisons. L'Achille est contourné d'une façon bizarre; mais la femme est traitée dans un bon style, malgré une certaine affectation d'archaïsme. La facture est déjà d'une grande adresse.

Le premier accessit appartient à M. Glaize : quant à nous, nous preferons le concours de M. Blanchard, qui n'est mentionné que pour un troisième accessit.

L'hôtel Carnavalet, dont la vente et la démolition probables inspiraient des inquiétudes aux amis du vieux Paris et de ses anciennes demeures historiques, est acquis par la ville de Paris et doit être conserve, à ce qu'on assure. Cette demeure, illustrée par le séjour de Mme de Sévigné et surtout par les sculptures de Jean Goujon, semble destinée à renfermer le musée municipal que la ville est en train de créer.

L'Académie française propose pour sujet de concours pour le prix de poésie à décerner en 1867 : *La mort du président Lincoln*.

Les ouvrages envoyés à ce concours seront reçus jusqu'au 31 mars 1867, terme de rigueur. Un billet cacheté joint au manuscrit devra contenir l'epigraphe, le nom et l'adresse de l'auteur. La même éphigraphe sera placée en tête du manuscrit.

L'Académie française propose également pour sujet de concours au prix de l'eloquence à décerner en 1868 : *Un discours sur Jean-Jacques Rousseau*.

Les ouvrages envoyes à ce concours seront reçus au secrétariat de l'Institut jusqu'au 15 mars 1868, terme de rigueur.

La construction légère qui servait de bureau aux architectes de l'église de la Sainte-Chapelle vient de disparaître, et permet d'apercevoir, en face du bâtiment de la police correctionnelle, l'endroit où se plaçait Louis XI pour entendre la messe sans être vu de la cour qui y assistait à l'intérieur de la chapelle. De cette petite logette, il voyait tout ce qui se passait dans l'église.

On lit dans le *Messager d'Odessa* :

« Les travaux pour degager le port de Sébastopol des navires qui y ont eté coules pendant la guerre de Crimée se continuent par les soins du général Teliatnikow.

« Les vapeurs et les autres petits navires sont déjà retirés depuis longtemps, ainsi que la partie supérieure des vaisseaux immerges.

« Aujourd'hui, on travaille à retirer le fond des vaisseaux qui se trouvent encore coulés, au nombre de dix à douze, et enfoncés dans la vase à une profondeur de deux à quatre sagènes.

« Recemment, on a retiré le fond du vaisseau de cent vingt canons *les Douze Apôtres*.

« Les travailleurs disent que le nettoyage de la vase qui couvrait ce navire a duré trois ans. On emploie, pour retirer les bâtiments immergés, deux bateaux plongeurs, un vapeur et plusieurs petits navires pris parmi ceux qu'on a retires de l'eau et qu'on a appropriés à cet usage.

« Il y a en ce moment sur ces bâtiments quarante ouvriers, dont dix plongeurs. Le gouvernement laisse en proprieté à M. Teliatnikow tout ce que l'on retire de la baie, à la condition qu'elle sera nettoyée dans le courant de cinq années, dont deux sont deja écoulées. »

Une ordonnance du préfet de police, placardée dans Paris, fixe l'ouverture de la chasse au 1er septembre, pour le département de la Seine. Comme les années précédentes, il est dit que tout chasseur devra être muni d'un port d'armes, et qu'il est défendu de chasser quand la terre est couverte de neige.

TH. DE LANGEAC.

ANTONIELLA

(Suite [1])

XXX

Il s'appelait Lorenzo. Il n'était guère mieux vêtu que son maître, bien que, par état, il eût sur le dos un mauvais habit de soie noire, acheté au marché des loques, et signifiant qu'il voulait étudier la médecine. Le reste de son costume, et ses pieds nus sortant d'un pantalon de toile, signifiaient aussi sa misère. Son chapeau calabrais était rouillé par la pluie et le soleil; ses membres étaient grêles et délicats; ses cheveux noirs, retombant, épars mais bien peignés, des deux côtés de son visage sur son cou; ses yeux, noirs aussi et larges, regardaient avec beaucoup de timidité et de modestie, comme des yeux de femme; sa bouche, fine et mélancolique, avait des plis de grâce et de tendresse aux deux coins.

Il ne disait jamais rien pendant que son maître était là, et, quand il venait seul, il ne disait que juste ce qu'il avait à dire. Sans que nous nous fussions jamais parlé, nous nous regardions souvent, mais jamais en face. Il restait penché sur le lit de mon père, et, moi, je demeurais attentive à ce qu'il disait, mais sans lever les yeux, assise au soleil sur les marches de la porte. Je savais par cœur sa figure et sa voix; mais jamais, jamais nos regards ne s'arrêtaient les uns sur les autres.

La première fois que je lui parlai, ce fut pour lui dire, quand il s'en alla, tout rouge et tout honteux, le soir où il avait refusé avec étonnement les grani :

— Pardon, monsieur Lorenzo, ce n'était pas moi qui vous les offrais; ne m'en veuillez pas de mal; c'était pour obéir à mon père.

Il rougit encore davantage, et me répondit, tout tremblant :

— Je ne viens pas pour des grani. J'aurais mieux aimé quelque chose qui ne valût rien : un brin de fil du rouet qui a touché vos doigts.

— Oh bien, attendez, lui dis-je naïvement, je vais vous en donner un écheveau pour vos sœurs si vous en avez.

— Non, reprit-il; rien qu'un fil! mais il ne se brisera jamais.

Je courus à mon rouet et je lui en apportai quelques aiguillées.

— Non, répéta-t-il; rien qu'un.

Et il sortit en le glissant entre sa peau et sa chemise.

Depuis ce jour-là, nous fûmes bien plus libres ensemble. Il ne m'en dit pas davantage; mais, au lieu de rougir, il pâlissait souvent en entrant dans la chambre et en me regardant filer. Moi, je me sentais, quand il était là, comme si j'avais eu un frère.

Mon père nous examinait quelquefois tous deux, et il disait au vieux médecin :

— Comme ils se ressemblent!

Mais le vieillard n'y faisait pas attention. Il ne connaissait rien aux premiers symptômes des maladies de l'âme.

XXXI

L'automne de 1840 arriva; les grands vents de la mer firent tomber les feuilles, et les premiers frissons de l'air glacèrent les nuits sur le Pausilippe. Mon père baissa rapidement vers sa fin. Comme je le revoyais tous les matins à peu près le même que la veille, je ne m'en apercevais pas trop, et je croyais que vivre, c'était souffrir, mais que souffrir, ce n'était pas mourir. Lui ne s'y trompait pas; il se sentait défaillir intérieurement, il comprit qu'un matin il ne se réveillerait plus, et me laissorait seule au monde, avec la misère et la chèvre.

Il voulut envoyer chercher le vieux médecin, afin de me faire placer par lui dans un couvent, après sa mort; il y en avait plusieurs, dans le bas du Pausilippe, dont la pension ne coûtait presque rien, destinés qu'ils étaient à recueillir les pauvres filles de matelots. En calculant bien ce qui lui restait de ses économies dans sa bourse, il crut qu'il y en avait assez pour assurer ainsi mon existence.

XXXII

Mais le bon vieux médecin était mort la veille, mort de chagrin, de ce que la police militaire de Naples venait de lui enlever impitoyablement son jeune clerc Lorenzo et de le faire partir, comme recrue, pour un régiment qui tenait garnison en Sicile.

Cette double nouvelle, que le *piccinino* voisin nous rapporta sans préparation, et qui nous jetait dans un isolement complet, me déchira l'âme, et porta à mon père le coup de la mort. En la recevant, il tomba dans l'agonie, mais il n'eut point de délire : il joignit ses deux mains maigres sur sa poitrine, et mourut doucement quand la force lui manqua pour retirer sa dernière respiration. Mes lèvres, en cherchant à baiser encore une fois ses yeux, n'y trouvèrent plus de regard, mais y sentirent une larme.

Il était mort en parlant de ma mère et en pleurant sur moi!... Grand Dieu! est-ce pour mourir ainsi que vous avez fait naître l'homme? Naître en pleurant, mourir en pleurant, vivre entre deux larmes, est-ce donc là le sort de l'humanité?

XXXIII

Je restai les bras étendus sur son corps, la chèvre à mes pieds, presque sans connaissance, pendant je ne sais combien de temps.

Je fus réveillée par une main rude qui me souleva du grabat, et par des voix brusques qui m'ordonnèrent de céder la place à deux frères de la Sainte-Mort (confrérie chargée d'ensevelir les trépassés).

— Voyons, me dirent-ils, retirez-vous dans l'écurie au fond de la cour, avec votre chèvre et ce morceau de pain, jusqu'à ce que le corps de votre père soit enlevé, et que les scellés soient apposés sur tout ce qu'il possédait. On vous allouera deux grani par jour pour votre nourriture.

J'embrassai mille fois mon père; puis je tombai inanimée sur le carreau, et on m'emporta dans l'écurie, où la chèvre me suivit en bêlant. J'y restai couchée sur la litière, sans oser remuer pour voir ce qui se passait dans la maison.

— Ah! si du moins, me disais-je, le vieux médecin n'était pas mort, et si Lorenzo n'était pas parti, ils seraient venus à mon aide!

Mais personne ne venait, et le jour naissait et mourait sans que je visse sa lueur qu'à travers les fentes de la porte de l'étable.

XXXIV

Enfin, le septième jour, les percepteurs du fisc frappèrent à la porte de la rue; j'y courus, je leur ouvris en tremblant. Ils brisèrent les scellés devant moi, s'assirent à la table, examinèrent des livres, des registres, ouvrirent la bourse de maroquin contenant toutes les économies paternelles, firent des comptes, des décomptes, après avoir tout estimé, jusqu'à la chèvre; puis ils se regardèrent en souriant, et dirent :

— Le bénéfice du fisc ne sera pas grand! La maison évaluée bien haut, la petite n'aura pas de quoi payer l'impôt arriéré, le droit mortuaire, les frais de justice; il faudra que le ministre des finances lui fasse grâce, en s'emparant de tout l'héritage et en la congédiant de sa maison.

Puis ils m'assignèrent un terme de cinq jours, passé lequel je devais avoir vidé les lieux. — Hélas! où aller, et que devenir?

Ils m'abandonnèrent quelques grani pour me nourrir, moi et ma chèvre, pendant ces cinq jours, et ils me laissèrent dans le désespoir muet d'un homme frappé d'un coup mortel, et qui se sent mourir à petit feu dans un désert, sans que personne vienne à sa voix pour le secourir.

Je ne me levai pas, pendant ces cinq jours et ces cinq nuits, d'auprès de ma chèvre. Il me semblait que j'étais déjà morte; mon esprit errait comme dans les limbes.

Le cinquième jour, les huissiers du fisc envoyèrent leurs recors pour prendre possession de la maison. L'un d'eux entra dans l'étable, me saisit rudement par le bras, et me dit :

— Sortez! Le roi a besoin de la place que vous occupez. Allez chercher asile et nourriture chez vos parents.

— Des parents? leur dis-je. Je n'en ai point ici; ils sont de l'autre côté de la mer.

— Eh bien, chez les amis de votre père!

— Les amis de mon père? Mon père n'avait plus d'amis. Depuis cinq ans, il n'avait pas quitté son lit. Le vieux médecin qui le soignait est mort quelques jours avant lui; et Lorenzo est parti comme soldat pour l'armée de Sicile.

— Eh bien, allez où vous voudrez, dirent-ils. La terre est assez grande!

Je sortis, la main sur mes yeux, en pleurant, et la chèvre me suivit, gambadant devant mes pas, et croyant que je la menais paître en liberté sur les glacis de San-Martino, où Annunziata l'avait achetée pour moi quand j'étais dans mon berceau.

Mais, oh! l'horreur! mon Dieu! A peine avait-elle franchi avec moi le seuil de la porte, que le plus jeune de ces méchants recors se jeta sur elle, la saisit par les cornes, la renversa violemment dans l'intérieur de la cour, en disant :

— Ceci est du mobilier!

Je l'invoquai vainement, à travers les fentes de la porte, qu'il avait refermée sur lui pour m'empêcher de rentrer; tout à coup j'entendis une hache lui tomber sur le cou, ses jambes se débattre convulsivement, et la mort bêler dans sa gorge!

J'éprouvai un tel chagrin et une telle horreur, que je me sauvai, sans savoir où j'allais, à travers la campagne, me croyant toujours poursuivie par ces assassins!

XXXV

Il était nuit quand je me reconnus moi-même, cachée sous un buisson d'églantiers, parmi des pierres entassées comme au bord d'une carrière. Des pas sourds de chiens perdus, de renards ou d'animaux de ténèbres se faisaient entendre non loin de moi, semblables aux pas des chacals d'Arabie. Je frémis, et je recouvrai assez de forces pour courir de nouveau devant moi.

Mes mains furent arrêtées par un long mur dont quelques brèches donnaient passage dans une vaste et solitaire enceinte semée de croix de pierre blanche ou de fer luisant sous les rayons répercutés de la lune. Je m'avançai, et, à la terre fraîchement remuée, à la couronne de myrte effeuillée que, quelques jours auparavant, j'avais jetée, en pleurant sur le cercueil de mon père, je reconnus sa fosse à peine tassée! J'y tombai à genoux, je l'embrassai de mes deux bras, j'y fondis tellement en larmes, que je m'évanouis complétement et que je restai là je ne sais combien de temps sans connaissance. Je me souviens seulement que je conjurais mon père de m'ouvrir sa fosse et de me recevoir auprès de lui, pour m'arracher aux dangers et aux douleurs de la terre. Ce fut alors que je tombai dans cet anéantissement complet où le long désespoir, la soif, la faim et la fièvre m'avaient précipitée.

Quand je m'éveillai de ce sommeil léthargique, je vis un homme qui s'enfuyait. Je poussai un cri d'horreur; il s'évada en y répliquant par un éclat de rire, et me jeta de loin un demi-talari sur le bord de ma robe.

Et il disparut dans l'ombre.

XXXVI

Que devins-je, grand Dieu! quand je connus que j'étais la victime involontaire d'un honteux attentat!

Je voulus me sauver encore; mais des soldats de la police qui font, la nuit, des patrouilles dans les cimetières pour en écarter les femmes publiques et les débauchés qui s'y donnent rendez-vous, en Turquie, en Arabie et à Naples, se jetèrent sur moi, m'arrêtèrent et me déposèrent, avec d'infâmes railleries, au corps de garde.

Ils me prenaient pour une de ces créatures qui vendent leur honneur parmi les tombeaux. Ils me prirent mon demi-talari, envoyèrent acheter du vin, burent et mangèrent en se moquant de moi, et me jetèrent, avec mépris, une croûte de leur pain, pour me ranimer dans ma langueur. Après l'avoir longtemps tenue entre mes dents sans l'avaler, comme si j'avais dû manger ainsi ma propre condamnation, je finis par la sucer machinalement et par m'assoupir.

A. DE LAMARTINE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE 15 AOUT AU CAMP DE CHALONS

La journée du 15 août au camp de Châlons, a été brillante et bien remplie, ainsi qu'on pourra s'en convaincre en jetant les yeux sur ces notes que nous joignons aux croquis publiés par ce numéro.

A huit heures du matin, le maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angely, accompagné de son état-major, sortait du quartier général pour se rendre à la messe. Un autel orné de drapeaux et d'oriflammes se dressait devant la tente impériale, et dominait l'immense étendue du champ de manœuvres, où étaient rassemblés 20,000 hommes d'infanterie et la cavalerie de la Garde.

Le *Te Deum* a été chanté par des grenadiers, sous l'habile direction du chef de musique du 1er grenadiers, M. Léon Magniec, l'auteur de la célèbre *Retraite de Crimée*, connue du monde entier.

Ensuite le défilé a commencé.

Le maréchal, ayant à sa droite le général Grant, ancien commandant des forces anglaises qui ont combattu en Chine avec l'armée française, a passé la revue des magnifiques troupes de la Garde.

Le général Bourbaki commanda alors une manœuvre de cavalerie merveilleuse. Tous les escadrons, rangés en ligne de bataille sur le front de bandière du camp, firent une charge à fond, s'arrêtant comme un seul homme, à vingt mètres du maréchal, aux cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur!*

Rien ne saurait donner une idée de l'effet grandiose de cette manœuvre exécutée avec un ensemble vraiment magique. Les applaudissements unanimes des curieux et des dames des officiers, récompensèrent les héros de ce tour de force, de hardiesse et de précision. Puis, les troupes se dispersèrent, et, en quelques minutes, plus rien!

L'éclat des trompettes, les grondements du canon, les clameurs des soldats et de la foule, avaient fait place au calme absolu. Chacun allait déjeuner et boire à la santé de l'Empereur. Nous avons assisté au repas des braves habitants du camp. Nous y avons retrouvé cette vieille gaieté française et cet entrain qui ne se démentent jamais. Soldats et chefs trinquaient ensemble : c'était simple et grand.

Dans l'après-midi, nous avons pu visiter les charmants campements des troupes. Rien n'égale le goût et l'adresse ingénieuse de ces artistes soldats, fantaisistes par excellence et sachant avec rien faire des merveilles. D'un terrain de craie, sans un brin d'herbe, sont sortis par enchantement : pelouses, jets d'eau, statues, parcs, promenades pittoresques s'il en fut.

Ici, c'est le 1er grenadiers qui a construit à M. de Sonnay,

[1] Voir les numéros 563 à 566.

LE 15 AOUT AU CAMP DE CHALONS

Dessins de MM. Riou et Hadol. — Voir page 547.



Tente de S. A. le Prince Imperial.



Monument du drapeau du 3[e] Grenadiers de la Garde.
Ouvrage en craie de Champagne,
par le capitaine Bertrand et le soldat Corbet.



Tente et gourbi du colonel de Sonnay,
du 1[er] Grenadiers de la Garde.

son brave colonel, un charmant gourbi, une tente élégante, une volière, un jet d'eau, et, profitant du voisinage de quelques arbres, a formé un ravissant ensemble dont nous donnons la gravure. Là, c'est la tente du prince impérial, ornée de forts, de bastions et de statues, dont l'effet est des plus réussis. Au 3[e] grenadiers, on voit un ouvrage sculpté dans la craie, vraiment prodigieux d'originalité et d'invention, représentant une redoute prise, grandeur naturelle. L'exécution en est due au capitaine Bertrand, parfaitement secondé par le grenadier Corbet. Ces deux artistes ont réussi à faire la chose la plus intéressante qui soit au camp, comme décoration.

Plus loin, un groupe signé · Kampf, représentant la défense du drapeau, dénote chez son auteur une science accomplie, qui mériterait les suffrages du jury de l'exposition des beaux-arts. C'est une œuvre d'art dans toute l'acception du mot.

En approchant du quartier du 1[er] grenadiers de la Garde, nous avons été à même de voir les hommes de ce régiment manier le fusil à aiguille avec une habileté qui ferait croire que le fusil à percussion n'a jamais existé avant lui. Ce fusil est de l'invention de M. Chassepot, contrôleur principal d'armes au Musée de Saint-Thomas d'Aquin. Il porte à 2,000 mètres et tire dix coups à la minute au minimum, sans s'encrasser jamais, et avec une justesse de tir prodigieuse. Aussi, les moins bons tireurs mettent à 400 mètres 50 balles sur 100 dans la cible, et les chasseurs à pied, qui tirent mieux, en mettent 60 et 70. Ce fusil doit bouleverser l'ancien système et transformer l'infanterie. Le capitaine d'artillerie Plumerel a perfectionné encore cette arme, qui aujourd'hui ne laisse plus rien à désirer.



Charge à fond de toute la cavalerie, en ligne de bataille, après la messe.

En allant plus avant dans la direction de Suippe, on arrive au camp des Turcos. Rien n'est plus original que cet ensemble tout oriental. Nous avons pénétré dans le café où les Turcos vivent à la façon arabe, et nous avons esquissé un coin de ce café, dont la couleur vraiment étrange eût fait le bonheur de Decamps ou de Marilhat.

A huit heures on a tiré, en face le quartier général, un feu d'artifice qui ne ressemblait en rien à ceux de Paris C'était plus simple à la fois et plus grandiose. D'un côté les grenadiers de la Garde tiraient 21,000 cartouches à étoiles, de l'autre des flammes de Bengale, des bombes, des fusées, des grenades, tout un ensemble de combat avec la nuit, et, par-dessus tout, la grande voix du canon retentissait incessamment.

La retraite a été sonnée à dix heures, par toutes les musiques de l'infanterie de la Garde, réunies à tous les tambours des divers régiments. *La Retraite de Crimée,* si originale et si entraînante, a été conduite par son auteur avec un ensemble admirable. Le talent de cet excellent compositeur militaire doit prochainement, dit-on, recevoir une juste récompense de l'Empereur. Nous y applaudirons de tout notre cœur.

Riou

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

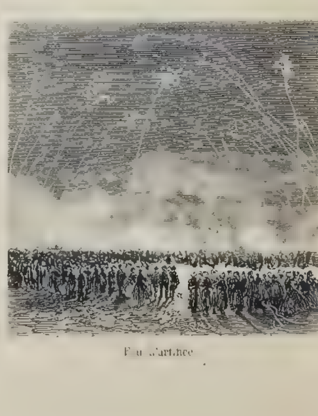
Les feux d'artifice. — Les Égyptiens. — Les Chinois. — Quels matériaux emploient nos artificiers. — Les flammes de toutes les couleurs. — Quelles substances les produisent. — Edifices. — Paysages. — Un feu d'artifice



Café [illegible]



Exercice du fusil à aiguille, système Chassepot.



Feu d'artifice



VENISE, VUE PRISE A VOL D'OISEAU; dessin de M. Gauthier. — Voir page 550.

naturel. — Le jeu de la fée Morgan. — Phénomène apparu à Stockholm le 18 juillet 1866 — Une mer de feu. — Un palais fantastique. — Monstres et animaux fantastiques.

Nous voici en pleine saison des feux d'artifice. Chaque dimanche des gerbes de fusées éclatent dans les airs et portent jusqu'aux nues de triomphants bouquets formés de gerbes de toutes les couleurs. Combien, parmi les milliers de spectateurs, qui s'empressent devant ce spectacle merveilleux et vulgaire à la fois, s'en trouve-t-il qui sache comment se fabriquent ces pétards, ces bombes, ces soleils et ces édifices flamboyants?

Déjà dans l'antiquité on fabriquait les feux d'artifice. Les Égyptiens, quoiqu'ils ignorassent les effets que pouvait produire comme arme de guerre l'association du salpêtre et du charbon, connaissaient les effets pittoresques que l'on obtient en les mélangeant et en les brûlant. Il résulte incontestablement des récits d'Herodote que dans les fêtes mystérieuses des initiations on recourait aux prestiges de ce qu'on appelle de nos jours des *feux de Bengale*.

Les Chinois excellent aussi depuis longtemps, dans la fabrication des feux d'artifice, soit qu'à l'exemple des Égyptiens, dont ils semblent issus, ils en possèdent la tradition trois ou quatre fois millénaire, soit qu'ils se soient emparés, — ce qui paraît moins vraisemblable, — de la découverte européenne de la poudre à canon, pour en fabriquer des feux d'artifice près desquels, du reste, les nôtres ne sont que des jeux d'enfants.

En effet, les scènes que représentent ces feux durent, comme les tragédies du Céleste Empire, des nuits entières. Ce sont des tableaux de feux animés, où figurent des combats, des dragons, des scènes de personnages étranges qui se meuvent et agissent au milieu d'un décor, se renouvelant sans cesse, et qui représente tour à tour des forêts, des jardins, des palais et des façades fantastiques.

Les matériaux que nous autres Européens nous mettons plus modestement en œuvre pour fabriquer des feux d'artifice, sont : le nitre, le soufre et le charbon que l'on mélange avec des limailles de fer, d'acier, de cuivre et de zinc, de la résine, du camphre et de la poudre de lycopode.

On emploie aussi très-souvent la poudre à canon, soit en grains à moitié écrasés, soit finement pulvérisée.

Plus la limaille de fer est fine et exempte de rouille, plus les étincelles rouges et blanches qu'elle donne sont brillantes.

Les limailles et les *tournures* d'acier et de fonte, c'est-à-dire les rubans que le ciseau du tour forme en vrilles minces et contournées avec les feuilles de métal qu'il découpe, contiennent du carbone et procurent un feu brillant qui jaillit en étincelles.

La limaille de cuivre donne une flamme verte; celle de zinc une belle couleur bleu verdâtre; le sulfure d'antimoine une flamme d'un bleu plus foncé, mais en même temps accompagné de fumée. Le succin produit un feu jaune, ainsi que la colophane et le sel marin, mais toutefois il faut que ce dernier soit tout à fait sec pour ne pas arrêter la combustion. Le noir de fumée mélangé avec de la poudre à canon pulvérisée enfante un rouge foncé clair ou œillet; on le mélange au nitre pour faire les pluies d'or.

Le mica jaune projette aussi de très-belles étincelles jaune d'or. Avec le vert-de-gris on obtient un vert léger; le sulfate de cuivre mélangé de sel ammoniac brûle vert olive; la flamme du camphre est très-blanche, et ses fumées aromatiques masquent la mauvaise odeur des autres substances; on recourt pour le même motif au benjoin et au borax. Le lycopode s'enflamme avec des teintes d'un rose délicat; on l'emploie particulièrement sur les théâtres pour représenter les éclairs.

Presque toutes les pièces d'artifice se composent d'une enveloppe extérieure ou cartouche en papier ou en carton, dans laquelle on introduit le mélange combustible.

On fait les cartouches en enroulant du papier fort ou du carton mince enduit de colle sur des moules cylindriques de diamètre convenable, et que l'on comprime par un mouvement de va-et-vient, au moyen d'une varlope semblable à celle des menuisiers, sauf qu'elle n'a ni ciseau ni cavité. On étrangle ensuite l'extrémité des cartouches en l'entourant d'une ficelle savonnée que l'on tend avec le pied au moyen d'une pédale, puis on les lie au lieu de l'étranglement au moyen d'une ficelle et forme un nœud semblable à celui que l'on fait pour attacher les lanières des fouets à leur manche.

Voici la composition des fusées communes au-dessous de deux centimètres :

Poudre pulvérisée, seize parties; charbon, trois parties.

Pour les fusées d'un plus grand diamètre, on emploie un mélange de seize parties de poussier de poudre et de quatre parties de limaille de fer.

Veut-on fabriquer une *roue tournante*, on fait un tube de moins de deux centimètres de diamètre, que l'on bourre de seize parties de poudre à canon et de trois parties de limaille d'acier.

Les *feux chinois* qui brûlent avec un bouquet d'étincelles de couleur jasmin se composent de seize parties de poudre à canon, de huit de nitre, de trois de charbon, de trois de soufre, et de dix de tournure de fonte.

Vous obtiendrez le *brillant fixé*, d'un diamètre au-dessous de deux centimètres : avec seize parties de poudre à canon, quatre de limaille d'acier, et six de tournure fine de fonte. Les *soleils fixes* se composent d'un certain nombre de fusées, distribuées comme les rayons d'une roue, et dont les extrémités sont divergentes. Toutes les fusées prennent feu à la fois.

Les *gloires* se font comme les soleils fixes : seulement, au lieu de placer les ouvertures des fusées sur le même cercle, on les dispose de manière à former des figures triangulaires ou étoilées avec plusieurs rangs de fusées.

Les *éventails* sont de cinq à sept fusées, disposées suivant les rayons d'un quart de cercle ou d'un demi-cercle. Il suffit pour la *patte d'oie* de trois fusées.

La *mosaïque* consiste en un échiquier de poteaux espacés à un mètre environ de distance, et portant des fusées disposées de telle sorte qu'elles produisent des jets de feu qui se croisent quatre par quatre au centre de chaque compartiment.

Veut-on des palmiers avec leur feuillage vert, on recourt à quatre parties de vert-de-gris cristallisé, à deux de sulfate de cuivre, à une de sel ammoniac, et on pulvérise ces substances humectées avec de l'alcool. On festonne autour de chaque tronc des branches et des feuilles produites par des mèches grossières en coton d'environ cinq centimètres de diamètre, imprégnées de la même composition, et on les allume avant que l'alcool ait eu le temps de s'évaporer.

Les *cascades* s'obtiennent par un grand nombre de fusées horizontales juxtaposées. Elles imitent des nappes ou des jets d'eau.

Les *pluies* se font de même : seulement on dispose les fusées presque verticalement.

Les *lances* sont de longues fusées de petit diamètre, faites avec des cartouches de papier. Les plus longues brûlent le plus vivement. On les charge à la main sans aucun moule, avec des baguettes de différentes longueurs, sans les étrangler à la bouche, et on les arme d'une simple mèche. Ces lances forment la base des grandes décorations; fixées avec des pointes sur de grandes charpentes en bois, elles représentent des temples, des palais, des pagodes, en un mot toutes sortes d'édifices. Les communications entre les diverses pièces s'établissent à l'aide de mèches.

Si l'on préfère des *lances blanches*, on se sert de seize parties de nitre, de huit de soufre et de quatre de poudre à canon. Pour les *lances bleuâtres*, on emploie seize parties de nitre, huit de soufre, quatre d'antimoine. Pour les *lances tout à fait bleues*, seize parties de nitre, huit d'antimoine. Pour les *lances jaunes*, seize parties de nitre, seize de poudre à canon, huit de soufre et huit de succin. Pour les *lances d'or*, seize parties de nitre, seize de poudre à canon, quatre de soufre, trois de colophane et quatre de succin. Pour les *lances verdâtres*, seize parties de nitre, six de soufre, six d'antimoine et six de vert-de-gris. Pour les *lances œillets*, seize parties de nitre, trois de poudre à canon, une de noir de fumée. D'autres lances d'un éclat moins vif se font avec seize parties de nitre, trois parties de colophane, trois de succin et quatre de lycopode.

Quelque perfection qu'atteigne de nos jours la pyrotechnie, elle n'en reste pas moins, et elle n'en restera pas moins toujours un grossier jeu d'enfants en comparaison des feux d'artifice dont la nature s'avise parfois de donner le spectacle aux hommes, et comme elle l'a fait le 18 juillet dernier à Stockholm.

A la suite d'un orage violent, tout à coup le ciel, qui de sombre était devenu bleu et serein, se couvrit d'un véritable rideau de feu qui s'étendait aux quatre points cardinaux et qui semblait produit par de grandes étincelles électriques, se déchargeant les unes sur les autres. « On croyait, raconte un témoin de ce spectacle étrange, avoir sous les yeux une image saisissante de l'enfer et de son affreux chaos de flammes. »

Peu à peu l'agitation de cette mer en combustion se calma et laissa voir un palais, d'une architecture fantastique, dont le toit se dressait en clochetons découpés à jour, et reposait sur des colonnes torses où ruisselaient des guirlandes animées de diamants, d'émeraudes et de rubis.

Tous les habitants de Stockholm admiraient un phénomène dont cette ville n'est point du reste témoin pour la première fois, et qu'on nomme en Suède soit les *apparitions de la fée Morgane*, soit *kiemung*, quand un nouveau rideau d'étincelles gigantesques couvrit subitement cette scène, l'effaça, disparut lui-même quelques instants après et céda la place à une forteresse immense avec ses tours, ses mâchicoulis, ses fossés, ses herses et ses ponts-levis.

Au fond de l'horizon on distinguait vaguement une troupe de chevaliers à cheval, bannière et trompettes en tête, qui se dirigeait lentement vers la forteresse.

Tout à coup cette forteresse s'écroula par une formidable secousse, et se trouva instantanément remplacée par un site et une forêt sauvages dont la végétation ressemblait à la végétation que la géologie attribue aux premières époques de la création de notre globe, et telle que le découvrira sans doute un jour le télescope de l'astronome sur la surface de la lune, toute grouillante de volcans éteints, d'éruptions de laves devenues immobiles et de crevasses incommensurables. Au milieu de ces contrées étranges couraient, rampaient, nageaient, volaient toutes sortes de grands monstres, près desquels devenaient vraisemblables les gargouilles de nos cathédrales gothiques et les fantaisies les plus excentriques de Jacques Callot dans la *Tentation de saint Antoine*.

Pendant cette troisième période du phénomène on vit peu à peu le tableau ardent et animé perdre de sa puissance et de sa vivacité. Des tons rutilants il passa à des tons d'un pourpre foncé, qui devinrent violacés, puis grisâtres, et qui finirent insensiblement par s'affaiblir et par s'effacer tout à fait.

A six heures il ne restait plus de traces de ce feu d'artifice céleste apparu à cinq heures. Le ciel se montrait libre et bleu comme auparavant et comme si rien de merveilleux ne s'y fût passé.

S. Henry Berthoud.

VENISE A VOL D'OISEAU

S'il s'agissait de montrer Venise au point de vue historique, pittoresque et artistique, il faudrait un espace considérable, — trois ou quatre numéros de ce journal n'y suffiraient pas, à coup sûr, — pour présenter une description à peu près complète. Ce n'est pas là notre tâche, fort heureusement. Nos collaborateurs de la Chronique, d'ailleurs, ont, plusieurs fois déjà, conté les impressions qu'ils avaient recueillies sur le *Canal Grande* ou sur la *Piazzetta*, impressions dont les derniers événements augmentaient encore l'intérêt. Quant à nous, nous sommes en présence d'une vue à vol d'oiseau, d'un panorama qui ressemble à un plan stratégique. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'être précis et de mettre les noms sur les quartiers et les monuments, comme on écrit les noms des villes et des fleuves sur une carte muette.

Au premier plan, voici l'île de la Giudecca, à gauche; celle de Saint-Georges-Majeur, à droite. Ces deux îles sont séparées de la ville de Venise proprement dite par le canal de la Giudecca, auquel sont venus aboutir, au sud-est, les canaux Orfano et de Saint-Marc.

Tout droit, en face la pointe de la Giudecca, on remarque la Douane de mer et l'entrée du Grand-Canal. Ce canal, décrivant une S immense, coupe la ville en deux parties, passe devant la belle église de la Salute, devant une foule de palais merveilleux, sous le célèbre pont du Rialto, et va se perdre dans les lagunes, contre l'île de Santa-Chiara, à peu de distance du grand pont du chemin de fer.

Devant l'île Saint-Georges-Majeur, voici la place Saint-Marc et la Piazzetta, les deux Colonnes de granit, fameuses dans le monde entier, le clocher de Saint-Marc (*campanile*), la Loggietta, la Tour de l'horloge, les Procuraties vieilles et les Procuraties nouvelles, le Palais-Royal, la Basilique de Saint-Marc et enfin le Palais-Ducal que le Pont des Soupirs fait communiquer avec les prisons. En continuant vers le sud-est, on est sur le quai des Esclavons. Au delà surgissent les coupoles d'une foule d'églises d'une indicible beauté que l'art et la piété ont remplies de trésors immenses. A l'horizon enfin, on retrouve la mer qui enserre la cité des Doges d'une ceinture verte. Cette ligne pâle que vous découvrez à l'extrême droite, c'est la petite et curieuse île de Murano, dont les fabriques de glaces eurent jadis une énorme réputation.

Ici se termine notre nomenclature, qui donnera, nous l'espérons, une claire idée de la géographie de l'incomparable cité qui fut reine de l'Adriatique et dont la Destinée vient de faire une ville italienne.

X. Dachères.

CHRONIQUE DES ARTS

Que deviennent les arts en temps de guerre? — L'exposition de Bruxelles. — La mort de MM. Watelet et Blin. — L'élection de M. Bonnassieux. — L'achat de l'hôtel Carnavalet.

La commission royale des monuments remplit à peu près, en Belgique, les fonctions que se partagent, en France, le comité des monuments historiques et le conseil des bâtiments civils.

Chaque année la commission belge a une séance solennelle et publique. Elle y rend compte de ses travaux; elle y discute aussi les grandes questions d'art qui ont pu diviser, pendant l'année, le monde des artistes et des archéologues.

La dernière de ces séances a eu lieu le 19 juin dernier. Il s'y est produit une proposition que je vous signale, car elle est d'un intérêt européen, et personne ne lui contestera au moins le mérite de l'actualité.

Il s'agit du sort des arts en temps de guerre.

Une correspondance d'outre Rhin nous montrait dernièrement le roi de Saxe emballant les tableaux et les statues du musée de Dresde. Mais si les Prussiens survenaient? Et les beaux édifices, les palais, les cathédrales — qui ne se laissent pas emporter, — que deviennent-ils? Francfort et Venise n'ont-ils pas été — *horresco referens* — à la veille d'être bombardés?

De là la proposition faite : *Que la sauvegarde des monuments et des objets d'art soit déclarée un principe du droit international des peuples civilisés.*

L'auteur de la proposition, M. Schuermans, était armé d'une double autorité pour la développer, car il est à la fois magistrat et archéologue. Il l'a appuyée d'une foule de faits curieux et de raisons éloquentes.

L'idée, si avancée qu'elle paraisse, ne date pas d'aujourd'hui. L'antiquité a l'air d'y avoir songé. On sait à quel point elle poussait l'amour et le respect des choses d'art : aussi fouillez Aulu-Gelle et Procope, vous y trouverez déjà deux pièces à l'appui de la proposition. L'un cite le discours des habitants de Rhodes à Démétrius Poliorcète, demandant qu'on ne touchât pas aux peintures de Protogène. L'autre publie la lettre de Basile à Totila pour obtenir la grâce des monuments de Rome. — Ces deux documents sont célèbres; les auteurs de la Renaissance, tels que Grotius et Puffendorf, les ont cités chaque fois qu'ils ont essayé de faire le code de la guerre.

Ces auteurs ont émis deux principes :

1° Que le droit du vainqueur peut toujours aller jusqu'à violer la propriété du vaincu;

2° Que mieux vaut faire tort aux propriétés publiques qu'aux propriétés particulières.

Mais Grotius et Puffendorf eux-mêmes blâment le vainqueur qui abuse de ces droits. Et les faits se sont montrés

plus d'une fois, à cette époque déjà, plus cléments que la théorie.

Exemple : la noble conduite de Gustave-Adolphe, qui refusa de mettre le feu au palais de Munich, malgré les mauvais conseils de son entourage et sa haine personnelle contre Maximilien de Bavière.

Exemple : la faible reine Anne elle-même, qui blâma ses amiraux d'avoir bombardé les ports de France, et qui prophétisa que les nations civilisées finiraient un jour par renoncer, de commun accord, à vaincre par ces moyens sauvages.

Voilà des exemples qui datent déjà de deux siècles et qui prouvent qu'heureusement, toutes les fois qu'il s'agit de poser un principe d'humanité et de justice, on voit les faits devancer la théorie. Mais voulez-vous des exemples plus récents, on vous rappellera un épisode bien connu de l'invasion en 1815. L'étranger, mettant le Louvre au pillage, ne faisait en somme que reprendre ce qu'on lui avait pris. On voulut faire consigner par écrit le fait de cette restitution pure et simple. Le gouvernement français s'y refusa, ne voulant pas reconnaître ici le droit brutal du vainqueur, et invoquant d'ailleurs les conventions de 1814, qui avaient consacré le respect des propriétés publiques et particulières. Bien mieux, M. Denon fit constater, par les commissaires étrangers eux-mêmes, à chaque page du procès-verbal d'enlèvement, qu'il ne cédait qu'à la force des baïonnettes [1].

Ainsi, c'est déjà une chose reconnue : les choses d'art, les monuments, ont droit à une sauvegarde, à une inviolabilité particulières. Cela étant, quoi de plus facile que d'introduire dans le droit international une disposition spéciale pour les protéger ?

Est-ce à dire qu'on doive l'appuyer d'une sanction ? Évidemment non. Ce serait, observe très-justement M. Schuermans, réprimer les abus de la force par la force elle-même. Mais l'idée, une fois proclamée, fera son chemin toute seule et passera naturellement de la théorie dans la pratique.

Grâce à Wilberforce, on a discuté la question de supprimer la traite des nègres; grâce à Moynier, on a réfléchi à la protection qui était due aux ambulances et aux hôpitaux. C'était déjà quelque chose que d'avoir lancé ces deux questions et de les avoir imposées aux méditations des penseurs et des gouvernements. Mais quand ceux-ci en ont compris la haute équité, ils ont voulu les introduire dans leur droit international. Dès lors l'abolition de la traite des noirs, le respect des blessés, l'inviolabilité des hôpitaux et des ambulances ont été universellement adoptés, et les idées de Wilberforce et de Moynier sont devenues des faits.

Inscrivez dans les traités des dispositions analogues relativement à la conservation des monuments, et la guerre cessera aussitôt d'exercer ses plus hideux ravages. Plus de ville abandonnée aux furieuses fantaisies d'une armée triomphante, grisée par sa victoire; plus de sac, plus de pillage, plus de bombardement, plus de foudres frappant à tort et à travers et tombant de préférence sur les hauteurs les plus sacrées, plus d'actes de piraterie s'acharnant spécialement aux richesses artistiques des musées, des palais, des églises, à tout ce qui fait la splendeur d'un pays et l'orgueil d'une nation. — Quand les Turcs eux-mêmes, s'écrie M. Schuermans, auront appris par le droit public de l'Europe qu'ils ne peuvent pas prendre pour cible les colonnes du Parthénon, alors, par contre-coup, les lord Elgin auront aussi les mains liées; ils ne pourront plus commettre les déprédations que l'on sait, sous prétexte d'arracher ces chefs-d'œuvre à d'autres iconoclastes.

L'orateur belge a fini par un dernier trait emprunté à l'histoire de la révolution de Février.

L'émeute venait de faire irruption jusque dans la Chambre des députés. On avait pris d'assaut la tribune et le fauteuil du président. Des énergumènes voulaient arracher le tableau représentant le *Serment de Louis-Philippe*.

« Tirons dessus! » hurlent quelques voix; et aussitôt deux balles trouent le tableau.

Mais à ce moment, assure-t-on, un ouvrier se jeta devant ces furieux, et il calma immédiatement la foule par ces paroles, qui sont rapportées dans les journaux de l'époque :

« Citoyens! respect aux monuments!... pourquoi tirer des coups de fusil sur ce tableau?... Nous avons montré que le peuple ne se laisse pas malmener; prouvons qu'il sait aussi ne pas abuser de sa victoire... »

« Eh bien! a conclu M. Schuermans, je ne demande qu'une chose : c'est qu'on insère dans les traités de l'Europe ces paroles de l'ouvrier de 1848 : « — Respect aux monuments! »

Que pensent nos lecteurs de cette idée? Pour nous, nous la trouvons aussi simple et aussi logique que généreuse. Il nous semble qu'elle est de celles qu'il faut répandre, et que le moment ne saurait être mieux choisi. Voilà pourquoi nous lui ouvrons les colonnes de l'*Univers illustré* avec le ferme espoir qu'elle aura de l'écho ailleurs.

Puisque nous voilà en Belgique, restons-y encore pour jeter un coup d'œil sur l'exposition de Bruxelles qui vient de s'ouvrir. Elle a été rarement plus remarquable. C'est ainsi qu'on y trouve, en fait d'œuvres françaises, des noms et des œuvres qui manquaient au dernier Salon de Paris. Elle renferme jusqu'à quatre ouvrages, tous quatre inédits, de M. Ingres; savoir, un magnifique portrait du sculpteur Bartolini, — un portrait de M. Ingres lui-même daté de 1861 et offert par le peintre « à l'illustre académie d'Anvers, » un grand dessin de l'*Apothéose d'Homère*, et enfin un *Homère mendiant et son guide*, deux figures à mi-corps et grandeur nature, formant un admirable groupe qui appartient au roi. — Autre rareté. Dans une salle apparaît — entouré d'un crêpe, surmonté d'une couronne d'immortelles, — un merveilleux tableau posthume de Troyon. C'est un effet de matin. Au second plan, une grande rivière ou un lac, tout embrumé; au premier, un troupeau de bœufs dont les naseaux fument dans le brouillard; la lumière se répand et poudroie mystérieusement à travers les voiles de l'aube, qui lui donnent une fraîcheur et une douceur infinies. Il n'y a rien de plus magique dans les Albert Cuyp et les Claude Lorrain.

Bruxelles possède également le beau Daubigny de cette année, *les bords de l'Oise, la Femme au perroquet*, de Courbet, *les Espagnols*, de Gustave Doré; *la Mariée* de Toulmouche, et des Brion, des Breton, des Patrois, des Jundt, des Bellangé, des Biard, des Rodakowski, auxquels il faut ajouter, en sculpture : *la Gorgone*, de Marcello, et *l'Angélique* à chaînes d'or, de M. Carrier-Belleuse. Mais un des grands succès du Salon paraît déjà décerné à M. Jalabert, arrivé avec trois portraits. Et pourtant quelle distance, en comptant bien, de M. Jalabert à M. Cabanel, et de celui-ci à Flandrin, et de ce dernier à M. Ingres!

J'allais oublier un chef-d'œuvre de M. Schreyer, qui est venu prendre à Bruxelles une revanche éclatante de son insuccès du dernier Salon de Paris. Cela s'intitule *un Haras valaque*. Les Valaques font, paraît-il, la vie dure à leurs chevaux. Ceux-ci, quelque temps qu'il fasse, passent la nuit à la belle étoile; or voici une mauvaise nuit, s'il en fut; le vent souffle, le froid sévit, on voit vaguement le givre blanchir la plaine, et les pauvres chevaux, frissonnant, se rassemblent et se serrent frileusement les uns contre les autres, derrière la grande claie d'osier qui est leur seul bouclier contre la bise. Tout cela est d'une vérité navrante, c'est-à-dire admirable.

Il y a aussi de très-intéressants tableaux allemands et anglais, car l'Angleterre et l'Allemagne artistiques voisinent, depuis plusieurs années, assidûment avec la Belgique. Je citerai notamment, du côté de l'Allemagne : une petite *Vierge* en profil, sur fond d'or, qui est un miracle de beauté candide et de fini minutieux comme il ne s'en est pas fait de plus complets aux époques de foi des Van Eyck et des Fra Angelico ; du côté de l'Angleterre : *une Plage*, de M. Frith, couverte de cent cinquante ou deux cents figures seulement. Chacune est si finement traitée et d'une si spirituelle justesse, qu'il est impossible de ne pas reconnaître des Anglais, jusque dans celles qui se promènent à l'arrière-plan, qui disparaissent à l'horizon.

Quant à l'école belge, la plupart de ses maîtres ont donné avec un rare ensemble. Ils sont commandés cette fois, non par M. Leys, momentanément absorbé par ses grandes peintures murales de l'hôtel de ville d'Anvers, mais par M. Gallait, le Delaroche de Bruxelles, qui arrive avec un nouvel épisode de l'histoire des comtes d'Egmont et de Horn. Vous savez que M. Gallait en a fait une sorte de grand poëme pictural. Il a consacré plusieurs de ses tableaux aux deux victimes du duc d'Albe; il a considérablement accru la popularité de leurs noms légendaires; il s'en est servi pour faire vibrer puissamment la fibre nationale, en Belgique. C'est là, en somme, une belle tâche honorablement accomplie. Je n'admire pas sans réserve la peinture de M. Gallait, le petit pointillé de sa touche, les petits expédients de sa coloration qui entasse glacis sur glacis. Mais il faut lui reconnaître un très-vif sentiment de l'effet, une finesse et une force d'expression très-rares, et une grande puissance dramatique. Ce tableau-ci où il a réuni et mis en présence les victimes hautaines et résignées, le prêtre qui console, le soudard qui menace, le fanatisme froid et inexorable, le juge vendu et indifférent; ce tableau est un de ceux qui émeuvent et font penser. Je ne sais rien de plus rare en ce temps-ci où on borne l'art à la copie du morceau, et où toute espèce de conception, d'imagination, de création, tend à disparaître de la peinture.

La mort d'un des doyens du paysage contemporain, M. Watelet, et d'une de ses plus grandes espérances, M. Blin, le remplacement de M. Jaley par M. Bonnassieux, à l'Institut, voilà les trois événements artistiques de ce dernier mois, à Paris. Il faut y ajouter la vente de l'hôtel Carnavalet, qui va devenir le musée historique de la ville. On ne pouvait donner à cette noble demeure, résultat de la collaboration de Pierre Lescot et de Jean Goujon, une destination plus digne d'elle. Il ne tiendrait qu'à nous, et, à vrai dire, il est assez de mode de nommer aussi Mme de Sévigné, parmi les célébrités qui ont illustré l'hôtel Carnavalet; mais j'estime qu'il ne doit absolument rien à la grande marquise, bien qu'elle y ait séjourné jusqu'à sa mort. Il ne paraît pas que cette femme, d'un goût si exquis, ait fort apprécié ces sculptures et cette architecture. A peine si elle en parle dans ses lettres, et sur un ton fort cavalier. L'hôtel, bien qu'il lui parût fort commode pour recevoir des visiteurs en carrosse, et loger des robes à queue et à paniers, lui semblait aussi, en revanche, d'une décoration un peu surannée. Elle écrivait au propriétaire « pour avoir permission d'attaquer une vieille antiquaille de cheminée. » Ce mot irrévérencieux ne la mettra pas, je le crains, en faveur chez les archéologues. On a conservé du reste, à l'hôtel Carnavalet, tout ce qui touchait à Mme de Sévigné avec plus de soin que Mme de Sévigné ne conservait l'hôtel Carnavalet lui-même. C'est ainsi — comme l'observe une notice de M. Verdot, le dernier habitant — que son salon et celui de Mme de Grignan sont restés intacts. On montre le balcon du haut duquel la mère faisait, au jour du départ, un dernier signe d'adieu à sa fille, le cabinet où elle écrivait son inimitable correspondance, et jusqu'à la petite table de marbre sur laquelle elle déjeunait au jardin.

JEAN ROUSSEAU.

1. Voir l'Introduction du Catalogue du Louvre, par M. Villot.

HORACE VERNET

(Suite [1])

« Quand même je saurais écrire, disait encore Horace, il « me serait impossible de te donner une idée de tout ce que « j'ai éprouvé dans cette grande boîte à quintessence de « mort, lançant de toutes parts sur l'eau ses mille langues « de feu et obscurcissant le beau ciel bleu d'Orient par des « tourbillons de fumée... Chère Louise! dans ce moment, « il n'y a pas de Jérusalem, de Bible, d'Évangile, de Jacob « et d'Arabe avec ses moutons qui soient venus me trotter « dans la tête : j'étais dans l'enfer, et, vois comme je suis « perverti! je m'y trouvais bien.

« Cependant, au moment où je t'écris, malgré mon « enthousiasme guerrier, j'ai le cœur gros. Figure-toi que « deux canonniers ont eu les bras emportés. C'est un évé- « nement qui arrive, dit-on, à chaque manœuvre de ce « genre. Je me dépêche de te parler de ce fatal accident « avant que la raison me revienne et que mon enthousiasme « pour tout ce dont je viens d'être témoin ne fasse place à « la triste et funeste pensée qu'involontairement, sans doute, « je suis cause de la mutilation de ces malheureux. Tiens, « chère amie! voilà tout ce que j'avais à te dire qui s'é- « chappe; je ne vois plus que ces pauvres diables. Tâchons « de parler d'autre chose... »

Cette note humaine vibrante, qui lui est naturelle, nous la retrouvons encore. — Il part pour Constantinople, mais les Turcs ne sont pas son fait : Horace Vernet tient bon pour les Arabes, pour cette race fine et légère. Il en devient même injuste pour Constantinople. Le plus beau point de vue du monde lui joue le mauvais tour de le laisser froid comme glace; il faut l'entendre :

« De la fenêtre de notre auberge à Péra, je vois toute « cette grande villasse; j'ai beau me battre les flancs pour « m'enthousiasmer; impossible! je ne vois que des maisons « de bois et des espèces de grosses tourtes entourées plus « ou moins de chandelles qu'on appelle mosquées et mina- « rets, mais rien de ce pittoresque, rien de cette originalité « de cette belle Syrie, rien de cette brutalité de l'homme « qui donne du charme et fait ressortir les œuvres de la ci- « vilisation; tout est rond, tout est mou, c'est le sérail de « la pensée : enfin, je me sens enervé, et il ne faudrait pas « longtemps pour que mes idées prissent du ventre comme « tous les vilains Turcs que je rencontre dans les rues. »

Et dans un mouvement lyrique relevé de jurons militaires, il se met tout d'un coup à les apostropher, à les traiter comme à une descente de barrière on traiterait des Turcs de mardi gras; c'est tout un feu d'artifice d'injures qui se couronne par un bouquet en faveur des Arabes :

« Chers Arabes, votre pou, votre puce (quoique souvent « incommode), valent mieux que les parfums de vos indi- « gnes ennemis! »

Bon Dieu! que les jugements des hommes sont bien d'accord au fond avec leur organisation, et qu'ils ressortent vivement de leur personnalité même! Que c'est bien là le jugement que doit porter en effet de la race accroupie, aux jambes croisées, cet homme mince, maigre, alerte, bien corsé, toujours debout, toujours courant, infatigable, trempé comme l'acier et souple comme un fleuret!

La vérité aussi est que, si infatigable qu'il soit en voyage, il en a assez pour cette fois; il a sa dose; son *sac* est plein :

« Quant à moi, je n'éprouve plus qu'un seul besoin, c'est « celui de peindre. Je viens de faire une récolte telle que « pour plus de vingt ans je suis pourvu de matériaux qui « suffiraient pour faire la réputation à un homme. Certes « j'aurai plus appris pendant les cinq mois qui viennent de « s'écouler, qu'en six ans à Rome. Qu'est-ce que de la pein- « ture et les grands maîtres, lorsqu'on traite directement « avec la nature, et une nature toute divine, toute poéti- « que!... Plus je reviens sur les émotions qu'elle m'a fait « éprouver, plus elles prennent de force, et je me sens tout « jeune. »

Si la verve et l'enthousiasme, si le mouvement naturel de poésie, si le coup de soleil de l'imagination n'est pas là sensible, je ne sais plus où les trouver.

Il revoit la France comme il en est parti, avec joie, avec transport; il n'a plus qu'un désir, revoir et embrasser les siens dont il est séparé depuis six grands mois. Il est à Marseille (13 avril 1840), mais on n'a alors, pour revenir, que la diligence. Quelle lenteur, quand il voudrait aller plus vite que le vent!

« Le vent ne serait qu'un cheval fourbu, si lui-même vou- « lait nous enlever d'ici pour me porter près de vous, tant « j'attends avec impatience le moment de vous serrer contre « mon cœur! — Allons, du calme, l'ami! n'allez pas, par « un emportement blâmable, détruire en un instant votre « réputation de vertueux voyageur. »

On vient de voir le voyageur en pleine action; voyager, c'était sa manière de se reposer. Quand on le voit ensuite se remettre d'arrache-pied à ses toiles, on comprend que sa peinture aime le grand air et ne sente en rien le renfermé.

L'autre grand voyage d'Horace Vernet fut en Russie. Il y était allé une première fois en 1836; il y retourna en 1842-1843. Il y était fort apprécié et fort désiré. Je crois bien que la cause première et déterminante de ces voyages en Russie

1. Voir les numéros 558 à 560

avait été quelque petit démêlé avec la liste civile. Horace Vernet, un peu contrarié dans quelque plan de tableau, dans quelque décoration de salle, peut-être froissé de quelque mot ou de quelque procédé administratif moins agréable qu'il n'avait droit de l'attendre, se décida à partir pour Saint-Pétersbourg. C'était pourtant une situation délicate que de se trouver, lui, peintre militaire, peintre de l'armée française et appelé comme tel, au milieu d'une Cour dont la politique était si peu favorable à la France. Ses relations anciennes avec la famille d'Orléans, ses obligations particulières et connues envers le prince auquel le czar se montrait personnellement si contraire, ne rendaient pas son rôle plus aisé; de plus diplomates que lui se seraient trouvés embarrassés en sa place : il s'en tira à merveille, avec droiture, loyauté et bon sens. On a sa Correspondance de ce temps, c'est-à-dire du second voyage, qui a été imprimée en partie, comme celle d'Orient, dans un journal; j'en ai également les originaux sous les yeux : elle mériterait d'être revue et donnée avec soin. Les lettres, surtout, qui étaient remises « par une voie sûre, » renferment des particularités qui ont bien de l'intérêt.

C.-A. Sainte-Beuve,

[illegible]

(La suite au prochain numéro.)



UNE CHASSE AUX CHEVAUX SAUVAGES, dans le Queensland (États-Unis); dessin communiqué.

LA CHASSE AUX CHEVAUX SAUVAGES

Il est rare que les grandes plaines solitaires du nouveau monde ne donnent pas asile à des troupes plus ou moins considérables de chevaux sauvages. On s'en empare de diverses façons. Ici on fait usage du *lasso*, ailleurs de filets, où ils se prennent si bien, qu'ils s'étrangleraient si l'on n'arrivait à temps pour les dégager.

Dans le Queensland, aux États-Unis, les principaux propriétaires du pays se rassemblent à des époques déterminées, et tout ce qui peut monter un cheval est requis pour prêter son concours à la chasse. Les chasseurs, après s'être réunis pour s'entendre sur les routes à suivre, s'éparpillent à travers la campagne dans toutes les directions, et, armés d'un simple fouet qu'ils font claquer avec une étonnante vigueur, relancent à fond de train les chevaux sauvages qui sont cachés dans les petits bois et derrière les broussailles.

L'effort des chasseurs tend à les porter vers un centre commun et déterminé à l'avance, opération facile quand les animaux sont divisés par petites troupes et qu'il y a parmi eux quelques chevaux fourbus ou de vieilles juments poulinières, mais très-dure quand les compagnies sont nombreuses et composées surtout de jeunes poulains.

Notre gravure montre à quelle course désordonnée peut se livrer un chasseur du Queensland lancé à la poursuite d'une bande de chevaux sauvages. Le long fouet qu'il agite au-dessus de sa tête est destiné à ahurir les fuyards; car chaque claquement, sous sa main habile, rend un son pareil à la détonation d'un pistolet.

L. de Morancez.

ECHECS

SOLUTION DU PROBLEME N° 13.

BLANCS	NOIRS
1 C. 5ᵉCR	1 F. 8ᵉTR (A)
2 F. 2ᵉCR	2 R. 4ᵉR
3 D. 4ᵉFR éch.	3 R. pr. D
4 C. 7ᵉFR éch. m.	4 . . . . .

A

1	1 F. 5ᵉD
2 T. pr. P (6ᵉFD) éch. déc.	2 R. 4ᵉR (1)
3 D. pr. F éch.	3 R. pr. D
4 F. 7ᵉCR éch. m.	4 . . . . . .

(1)

2	2 F. 4ᵉFD couvre
3 D. 4ᵉFR éch.	3 R. 3ᵉFD
4 D. 7ᵉFD éch. m.	4 . . . . . .

Solutions justes : Mᵐᵉ Savy, à la Rochelle; MM. J. Cruchon, à Avranches; Jean Maury, café Brun, à Beauvoisin; Boiron; Faysse père, à Beauvoisin.

Nous ne pouvons que regretter de n'avoir reçu qu'un si petit nombre de solutions justes d'un Problème qui est vraiment fort beau.

Solution juste du Problème n° 11 : M. Gaston Privat, à Chevannes.

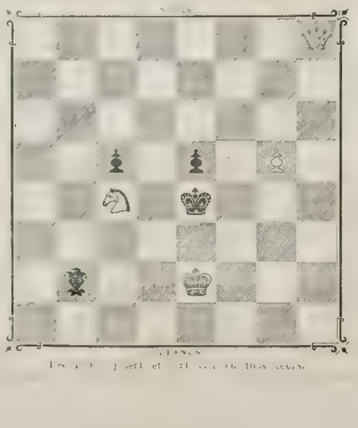
CORRESPONDANCE

M. Aimé Gaut.... (Bercy) — Votre nom figure bien parmi les solutions justes du Problème n° 8 composé par M. Grosdemange. (Voir le n° 559 de *l'Univers illustré.*)

M. Pard..... Paris — Pour pouvoir [illegible] *utile*, les solutions doivent nous parvenir dans les *quinze jours* qui suivent la publication des Problèmes. C. P.

PROBLÈME N° 17.

COMPOSÉ PAR M. J. GALIMENT.



BLANCS.

[illegible]

Par suite d'une convention conclue entre l'administration de *l'Avenir national* et celle de *l'Univers illustré*, le prix de l'abonnement aux deux journaux réunis est fixé comme il est indiqué en tête de *l'Univers illustré.*

L'Avenir national, grand journal politique, littéraire et commercial, paraît à quatre heures du soir.

Rédacteur en chef : A. Peyrat.

Partie politique. — Principaux collaborateurs : Elias Regnault, Frédéric Morin, Ad. Gaiffe, J.-E. Horn, Félix Foucou, Léon Legault, Ch. Quentin, Ch. Habeneck, Ed. Puthod, A. Dréo, E. de Sonnier. *Secrétaire de la rédaction* : Jules Mahias.

Correspondances spéciales de Londres, Florence, Bruxelles, la Haye, Genève, Vienne, Berlin, Madrid, New-York, Rio-Janeiro, etc., etc.

La *Partie judiciaire* comprend le compte rendu des procès recueillis chaque jour par un rédacteur spécial, et une *Quinzaine judiciaire*, revue et chronique du Palais, par M. Campenon.

Dans la *Partie financière et commerciale* on trouve un bulletin complet de la Bourse, et une revue du Commerce et de l'Agriculture qui donne, chaque jour, des renseignements exacts sur la situation des différents marchés de la France et de l'Étranger.

Partie littéraire. — Principaux collaborateurs : George Sand, MM. Étienne Arago (revue des Théâtres), Ch. Blanc (Beaux-Arts), Georges Pouchet et Amédée Guillemin (Sciences naturelles et physiques), Laurent Pichat, Frédéric Morin, Eugène Despois, Ch. Monselet, Auguste Callet (revue des Livres).

L'Avenir national publie en outre : un Courrier hebdomadaire par Paul Vernier; une Chronique quotidienne par M. Jules Claretie.

EMILE AUCANTE.

Paris - Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

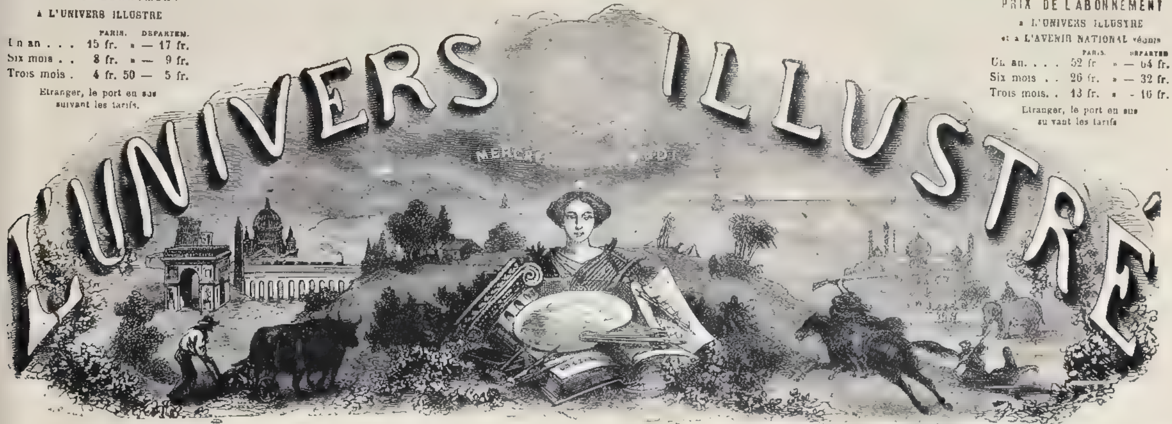
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

L'UNIVERS ILLUSTRÉ



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 568.
Samedi 1er Septembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la [illegible], 15

Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs que, par suite d'un nouvel arrangement avec les éditeurs de l'AFFAIRE CLÉMENCEAU, nous serons en mesure d'offrir la PRIME GRATUITE jusqu'au 15 septembre, dernier délai.

Voir, pour les conditions de la Prime, nos précédents numéros.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Théâtre-Français : *Fantasio*, comédie en trois actes, d'Alfred de Musset. — Avénement de la comédie shakspearienne. — A quand *Lorenzaccio*? — Les retouches, le nouveau dénoûment. — MM. Delaunay, Coquelin, Garraud, Mlles Favart et Jonassain. — Opéra-Comique : reprise de *Joseph*. — Ce qu'il faut entendre par la musique biblique. — MM. Capoul, Bataille, Ponchard, Mlle Roze. — Théâtre-Lyrique : *Don Juan*. — Mme Carvalho. — Gymnase : *L'Épreuve*, de Marivaux. — Mlle Barataud. — *Nos gens*, comédie en un acte, de M. Émile de Najac. — M. Francès, Mlle Chaumont. — Le collaborateur anonyme. — Palais-Royal : *Un Pied dans le crime*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Labiche et Choler. — MM. Geoffroy, Lhéritier, Lassouche, Priston, Mlle Massin. — Vaudeville : *Mme Ajax*, pièce en trois actes, de MM. Varin et Delaporte.

Vous verrez que tout Musset y passera! Après *Fantasio*, la *Quenouille de Barberine* et *Lorenzaccio*. Il ne m'étonnerait même pas qu'une fois épuisée la série des *Comédies et Proverbes*, le Théâtre-Français n'allât emprunter au *Spectacle dans un fauteuil* quelqu'une de ses délicieuses fantaisies: *A quoi rêvent les jeunes filles*, par exemple. Ceci est affaire de temps et de tact. Quelques impatients se sont plaints que *Fantasio* ne fût pas depuis longtemps au répertoire. Je crois qu'ils avaient tort. Heurter de front les habitudes naturellement classiques du public français eût été risquer une grosse partie. Pour lui faire accepter une pièce en dehors de toutes les règles convenues, une œuvre tout à fait à part dans les œuvres du théâtre, il fallait procéder par gradation. C'est pour avoir méconnu cette nécessité que Musset lui-même ne recueillit, avec les *Noces de Laurette*, qu'une chute éclatante. Cette imprudence retarda, de plus de quinze ans, l'avénement de son répertoire. Lorsqu'il essaya de nouveau de l'acclimater, il fit sagement de commencer par *le Caprice* et de continuer en crescendo, faisant peu à peu l'éducation de son public, lui dosant avec soin la fantaisie, l'habituant insensiblement à certaines allures d'indépendance scénique, ne risquant enfin *les Caprices de Marianne* qu'après *André del Sarto* et *Il ne faut jurer de rien*. *Les Caprices de Marianne* ont à leur tour frayé la route à *Fantasio*. Et, maintenant, c'est le cas de crier ville gagnée. Car *Fantasio*, c'est la comédie shakspearienne introduite dans la place, et il n'y a plus de raison pour qu'à sa suite *Lorenzaccio* n'y entre aussi avec armes et bagages,



EXPLOSION DU STEAMER LE *GENERAL LITT*[illegible], sur l'Ohio, le 6 août 1866. — Voir le Bulletin.

c'est-à-dire, avec ses tableaux variés et mouvants, ses changements à vue, le spectacle de ses foules, ses surprises de mise en scène et toutes ces audaces théâtrales devant lesquelles avaient reculé, à l'époque de la lutte, ces grands novateurs, Victor Hugo et Alexandre Dumas eux-mêmes.

Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de leur raconter *Fantasio*, d'analyser scène par scène une œuvre qu'ils connaissent tous. Le sujet d'ailleurs est si peu de chose, qu'il ferait hausser les épaules de pitié au dernier de nos vaudevillistes.

La princesse Elsbeth, la fille d'un roi de Bavière quelconque, est fiancée à un duc de Mantoue, un vrai prince de feerie, aussi bête que laid. Ce mariage, qui ferait le malheur de la princesse, est sur le point de s'accomplir, lorsqu'un jeune homme de Munich, criblé de dettes, imagine, pour échapper aux poursuites de ses créanciers, de prendre la survivance et les habits du bouffon de la Cour. Usant de la liberté qu'autorise son nouveau rôle, il s'amuse à pêcher à la ligne la perruque de l'aide de camp du duc. Or, comme un prince romanesque qu'il est, le duc, dans la pensée de se faire aimer pour lui-même, avait changé de costume avec son aide de camp. Furieux de l'affront fait à sa perruque, qu'il considère comme une injure personnelle, il rompt le mariage projeté et retourne dans ses États. La Bavière aura la guerre avec Mantoue, mais la princesse ne sera pas sacrifiée.

Eh bien, oui, voilà tout : et j'ajouterai encore, si vous le voulez, que ce canevas, au point de vue du métier, est pitoyablement arrangé, que les scènes ne se relient pas entre elles, que les personnages entrent et sortent sans motif, qu'il y a des *loups*, des invraisemblances, des absurdités, que les convenances théâtrales y sont violées comme à plaisir, que cette cour de Bavière est une halle ouverte à tout venant, que le roi n'est qu'un bourgeois couronné, le prince de Mantoue un Jocrisse et Fantasio un fou doublé d'un vaurien, que la pièce se noue par une gaminerie et se dénoue par une niche d'écolier. Plus tout cela est vrai, plus il faut admirer la puissance de création qui transforme tous ces riens en splendeurs, toutes ces pauvretés en richesses. Qu'importe l'étoffe de l'habit, si elle disparaît sous les perles et les diamants qui la couvrent!

Examinez l'œuvre dans son détail et vous resterez ébloui. Jamais peut-être le génie d'Alfred de Musset n'a éclaté avec plus d'abondance, en pensées plus originales, en images plus magnifiques, en traits plus imprévus, en ironies plus incisives. Le personnage seul de Fantasio est tout un monde d'idées et de sensations. Quand nous ne saurions pas que le poëte en a fait une de ses incarnations comme de Mardoche, de Rolla et du Don Juan de *Namouna*, nous le devinerions aux lassitudes de son héros, à ses ennuis, à ses doutes, à son insouciance des lois sociales, à ses rêves, à ses vagues aspirations vers l'idéal et l'inconnu qui vont jusqu'à lui faire désirer d'entrer dans la peau du « monsieur qui passe. » Mais à travers tous ces paradoxes, que d'échappées lumineuses, que de profondeur parfois et de philosophie! A travers ces tristesses, que d'enjouement, quelle verve intarissable, quelle source jaillissante de saillies humoristiques et pittoresques! Et que de distinction en même temps! Alors même qu'il touche au burlesque, comme dans les scènes du duc de Mantoue, jamais de lazzis vulgaires et de bas étage. Son comique est toujours de race et de bonne maison. Que de poésie et de grâce aussi répandues sur la douce figure d'Elsbeth, un lis caressé par un rayon de lune et au fond duquel perle une larme!

N'y eût-il pas tout cela dans *Fantasio*, il resterait encore cette langue incomparable, souple, ferme, harmonieuse, précise sans sécheresse, qui a l'éclat du diamant comme elle en a la solidité. Feuilletez les œuvres de tous les académiciens passés ou présents et trouvez-y, si vous le pouvez, quelque chose de plus fin et de plus exquis que le passage suivant :

« FANTASIO, chantant.

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme,
Car l'âme est immortelle, et la vie est un jour.

« Connais-tu une plus divine romance que celle-là, Spark? C'est une romance portugaise. Elle ne m'est jamais venue à l'esprit sans me donner envie d'aimer quelqu'un.

« SPARK.

« Qui, par exemple?

« FANTASIO.

« Qui? Je n'en sais rien; quelque belle fille toute ronde comme les femmes de Mieris; quelque chose de doux comme le vent d'ouest, de pâle comme les rayons de la lune; quelque chose de pensif comme ces petites servantes d'auberge des tableaux flamands qui donnent le coup de l'étrier à un voyageur à larges bottes, droit comme un piquet sur un grand cheval blanc. Quelle belle chose que le coup de l'étrier! Une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre, le souper préparé, les enfants endormis, toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative dans un coin du tableau! Et là, l'homme encore haletant, mais ferme sur la selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu. La nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dangereuse; la bonne femme le suit des yeux une minute, puis elle laisse tomber, en retournant à son feu, cette sublime aumône du pauvre : Que Dieu le protège! »

Pour faire passer *Fantasio* du livre à la scène, quelques retouches étaient nécessaires : elles ont été pratiquées avec beaucoup de sobriété et de discrétion. La commission d'examen n'a fait elle-même usage de ses ciseaux que dans la stricte limite de sa responsabilité morale et religieuse. Mais on ne s'est pas borné à des coupures : on a orné le troisième acte d'un dénoûment qui bien certainement ne s'est pas trouvé dans les cartons de l'auteur.

On se rappelle comment finit la pièce dans le livre. La princesse rend la liberté à Fantasio et lui donne les vingt mille écus qu'il lui demande pour l'avoir débarrassée du prince de Mantoue; puis elle lui remet la clef de son jardin.

« Le jour, lui dit-elle, où tu t'ennuieras d'être poursuivi par tes créanciers, viens te cacher dans les bluets où je t'ai trouvé ce matin; aie soin de reprendre ta perruque et ton habit bariolé; ne parais pas devant moi sans cette taille contrefaite et ces grelots d'argent, car c'est ainsi que tu m'as plu : tu redeviendras mon bouffon pour le temps qu'il te plaira de l'être, et puis tu iras à tes affaires. Maintenant tu peux t'en aller, la porte est ouverte. »

La gouvernante s'écrie : « Est-il possible que le prince de Mantoue soit parti sans que je l'aie vu! »

Et c'est tout.

Dans la version nouvelle, la scène continue.

Le prince de Mantoue a déclaré la guerre au roi de Bavière : à cette nouvelle, les camarades de Fantasio ont pris l'épée et ils sont venus chercher leur ami pour se joindre à eux. Le premier mouvement de Fantasio a été de les suivre; mais déjà son cœur n'est plus libre. En le quittant, la princesse Elsbeth lui a jeté un adieu qui voulait dire au revoir. Il y a là un « tu reviendras, n'est-ce pas, tu reviendras? » qui, dit par Mlle Favart d'une façon irrésistible, signifie bien des choses. Ce mot change les résolutions de Fantasio : que ses amis partent seuls, il ira, lui, se cacher dans les bluets.

Je ne suis pas de ceux qui, pour un mot changé, même utilement, dans l'œuvre d'un auteur illustre, se croient obligés de crier au sacrilége et à la profanation. Mais, dénaturer l'œuvre elle-même, altérer, de parti pris, la pensée de l'auteur, voilà ce qui me paraît dépasser les bornes des libertés permises. Il est bien certain que si Musset avait entendu mêler de l'amour à son dénoûment, il n'y eût pas manqué. Soit qu'il ait vu là un lieu commun ou bien une contradiction avec l'allure et le caractère de ses personnages, il ne l'a pas voulu, et il me semble que cette volonté eût dû être respectée. Et puis pressez les conséquences : cet amour une fois admis, où peut-il aboutir? A un mariage — une invraisemblance, — à une intrigue? une immoralité. Il n'y a pas à sortir de là. A ces inconvénients, ajoutez celui de jeter sur Fantasio un fâcheux vernis de lâcheté, et vous conviendrez que, tout compte fait, il eût mieux valu s'abstenir.

Pour corser le dernier acte, qui aura sans doute paru un peu court, on a imaginé, pendant que Fantasio dort, de faire réciter une pièce de vers à la princesse Elsbeth. J'avoue que je n'aime pas non plus ce placage qui sent d'une lieue son opéra-comique.

Ce n'est pas là d'ailleurs un cas pendable, et il suffira d'un coup de ciseaux bien senti pour remettre les choses en leur place.

C'est Delaunay, vous le devinez bien, qui fait Fantasio. Léger, insouciant, spirituel, d'une ravissante gaminerie dans la première partie; incisif, mordant sous son travestissement de bouffon; noble, énergique et chevaleresque à son reveil du troisième acte, il rend avec un art infini toutes les nuances de ce rôle prodigieusement difficile.

Coquelin est magnifique dans le prince de Mantoue. Quelle suffisance idiote! quelle bêtise magistrale! quelles profondeurs superbes! Et ses explosions de fureur quand il apprend l'outrage fait à sa perruque! Pas un mot qui ne porte et ne soulève les éclats de rire de toute la salle : c'est le dernier mot de la fantaisie burlesque.

Mlle Favart est adorable de grâce, de tendresse contenue et de mélancolie résignée. Sa beauté fière et élégante, ce je ne sais quoi de chaste et de digne qui respire en sa personne, réalisent à merveille l'idéal qu'on se fait de la princesse Elsbeth. Et comme elle sauve, à force de délicatesse, le mot risqué du nouveau dénoûment!

Il ne faut pas oublier non plus Mlle Jouassain, qui donne une excellente physionomie romanesque au rôle de la gouvernante, et Garraud, qui joue avec beaucoup de tact celui de l'aide de camp Marinoni.

La mise en scène est parfaitement entendue, les décors et les costumes sont riches et pittoresques, — et quand on voit des rôles qui n'ont que quelques lignes remplis par des artistes comme Chery, Sénéchal, Seveste, Prudhon, Masset et Mlle Lloyd, on doit rendre cette justice à la Comédie française qu'elle n'a rien négligé pour assurer à la dernière venue des œuvres du poëte un succès égal à celui de ses aînées.

~~~ Après une parenthèse de quinze années, l'Opéra-Comique vient de reprendre le *Joseph* de Méhul. Autant la pièce est surannée, autant la partition est encore fraîche et jeune comme à l'époque où l'ont applaudie nos pères. Oui, c'est là un fait qui doit donner à réfléchir à nos compositeurs modernes. Pendant que des opéras plus récents — on en trouverait dans l'œuvre de Rossini lui-même — ont subi l'outrage du temps, celui de Méhul n'a pas encore une ride. Telle est la puissance de l'inspiration vraie, naïve, puisée à la source du sentiment et se manifestant en dehors des préoccupations de la mode et des procédés systématiques.

On a demandé quelquefois ce que l'on entendait par la musique biblique. La réponse est dans *Joseph*. Il y a là un caractère religieux, une majesté, une onction, une unité de couleur qui semblent vous reporter aux calmes sérénités de l'ère patriarcale. Il ne s'agit pas ici sans doute de vérité absolue et je ne prétends pas que la musique doive s'attacher à reproduire matériellement les procédés mélodiques de telle ou telle époque : il suffit qu'elle en éveille en moi le sentiment, qu'elle réponde à l'idée que mon imagination en a conçue, et c'est là ce que me donne *Joseph*.

Capoul a excité des transports d'enthousiasme; je doute en effet que jamais l'air : *Vainement Pharaon* et surtout les couplets : *A peine au sortir de l'enfance*, aient jamais été chantés d'une voix plus sympathique, avec une expression plus touchante et plus communicative. Il faudrait ici épuiser toutes les formules de l'éloge. Mais, par compensation, quelle étrange façon de dire le poëme!

La même critique peut s'appliquer à Bataille, qui déploie d'ailleurs, dans les parties chantées de son rôle de Jacob, les splendeurs d'une voix riche et bien timbrée.

Ponchard, c'est le contraire. Limité par ses moyens vocaux, il prend sa revanche dans le dialogue. Ses intonations sont justes et naturelles. On voit qu'avant de débuter à l'Opéra-Comique, il a passé par la Comédie française. Il a obtenu un succès d'autant plus flatteur que le rôle de Siméon sort entièrement de son emploi habituel.

Quant à Mlle Roze, je ne puis que répéter ce que j'ai dit : c'est proprement un charme. Ne me demandez pas si sa voix est bonne et bien posée, si son chant est sûr et brillant : c'est un charme, vous dis-je, et si vous ne vous trouvez pas assez édifié, eh bien! allez-y voir.

~~~ La clôture du Théâtre-Lyrique avait interrompu *Don Juan* en plein succès. La pièce a reparu sur l'affiche et le succès dans la salle. Sauf Depassio, qui a cédé son rôle du commandeur à Brion, l'interprétation est restée la même, c'est-à-dire excellente. Mais, par-dessus tout, il faut citer Mme Miolan-Carvalho. De toutes les Zerlines que j'ai entendues — je n'en excepte pas la Patti — il n'en est pas une qui lui soit comparable : c'est la perfection même. Ce talent si pur n'a pas une tache. On lui avait reproché aux premières représentations un peu de froideur. La critique aujourd'hui n'a plus rien à reprendre. L'actrice vaut la virtuose. Comme elle câline Mazetto! comme elle coquette avec don Juan! Avec cela costumée à ravir et on ne peut plus piquante sous ses atours de contadine.

~~~ Il y a quelques semaines, à l'occasion des concours du Conservatoire, je traçais en ces termes le portrait d'une jeune lauréate, élève de Mlle Augustine Brohan :

« Mlle Barataud, écrivais-je, est le charme et la grâce mêmes. Une physionomie intéressante, une voix juste et sympathique, une diction ferme, de l'enjouement, de la sensibilité, une décence et une ingénuité natives sans une ombre d'affectation, voilà les qualités rares que possède Mlle Barataud et que le public a applaudies avec une sorte de ravissement. Depuis Mlle Mars, disait-on autour de moi, la jolie scène de l'*Épreuve* n'avait pas été rendue d'une façon plus parfaite que par cette jeune personne. »

Je n'ai pas à me dédire, Mlle Barataud vient de débuter au Gymnase dans ce même rôle de l'*Épreuve*, monté pour elle, par M. Montigny, et elle y a été applaudie comme au Conservatoire. — A quand maintenant son second début dans une pièce nouvelle?

Cette reprise sur laquelle, en dehors de la débutante, la troupe de M. Montigny n'a pas jeté un bien vif éclat, était accompagnée d'un petit acte à deux personnages, intitulé : *Nos gens*.

Figurez-vous la *Porte ouverte* transportée du salon à l'antichambre, le domestique de M. le duc et la camériste de Mme la marquise, marivaudant, se querellant, se raccommodant à l'exemple de leurs maîtres dont, en vrais valets qu'ils sont, ils suivent, phase par phase, les débats amoureux à travers un trou de serrure. Ce n'est rien, mais ce rien pétille d'esprit : c'est un jeu de raquette où les mots rebondissent, vifs, alertes, salés parfois, mais du meilleur sel et du plus fin. Dans ce petit acte, qui ne dure pas une demi-heure, il y a certainement plus de talent et d'originalité que dans vingt comédies que je pourrais citer.

Sous une enveloppe un peu lourde, Francès ne manque ni de gaieté ni de finesse. Mlle Chaumont joue à l'emporte-pièce son rôle de soubrette. Elle a l'entrain, la verve, le diable au corps. Pourquoi faut-il qu'elle gâte ces qualités par des allures communes et déhanchées qui seraient déplacées, même au théâtre Déjazet?

M. de Najac a seul été nommé sur l'affiche. Mais, tout bas, on lui donnait pour collaborateur un écrivain qui, depuis tantôt dix ans, prodigue, en mille endroits, son esprit aussi inépuisable que la bouteille magique de Robert-Houdin. N'ai-je pas, à mon tour, nommé Edmond About?

~~~ Avec un *Pied dans le Crime*, le succès hors ligne que MM. Labiche et Choler viennent de remporter au Palais-Royal, nous voilà en plein dans la comédie « de haulte graisse, » qui rit sans bégueulerie et à ventre déboutonné.

Le nœud de la pièce, c'est un coup de fusil chargé d'une noisette en guise de balle, que Gâtinais, croyant tirer sur un chat, envoie dans la croupe d'un tailleur occupé à dévaliser la treille de Gaudiban.

Il faut que vous sachiez d'abord que Gaudiban vit en état de haine féroce avec son voisin Blanquafort. La guerre est déclarée, — par Gaudiban aux pigeons et au noisetier de Blanquafort, par Blanquafort aux statues peu voilées et au chat de Gaudiban. C'est au milieu de ce conflit que Gâtinais tombe chez Gaudiban, juste à point pour servir de témoin à son ami qui vient de recevoir un cartel de Blanquafort. Il se présente donc chez celui-ci pour régler les conditions du duel, et savez-vous qui il reconnaît? Tampon, l'ancien président du club des *Alouettes rôties*, qui, en 1848, l'a sauvé de la fureur populaire en le cachant pendant vingt-quatre heures dans un four. Ma foi, tant pis pour Gaudiban! Gâtinais lâche l'ami pour le sauveur, et non content de le sacrifier dans la négociation dont il s'est chargé, il imagine, pour simplifier les choses, de tirer sur le chat de Gaudiban, le coup de fusil que vous savez.

Ce coup de fusil a des suites terribles.

La justice s'est mise en quête du coupable : elle a recueilli des indices, et ces indices se réunissent pour accuser Blanquafort : la balle, c'est-à-dire la noisette, est reconnue pour provenir de son noisetier : la bourre est une bande du *Constitutionnel* qui porte son nom, et voilà Blanquafort jeté sur la paille humide des cachots.

Au remords qui agite l'âme de Gâtinais se joint encore la crainte d'être dénoncé par un drôle qui l'a vu tirer sur le tailleur, et exploite naturellement la situation en le faisant *chanter*.

Mais ce n'est pas tout.

Depuis longtemps Gâtinais rêvait d'être appelé aux fonctions de juré : justement il tombe au sort, et c'est lui qui devra juger Blanquafort.

Le hasard a de ces ironies !

Ici, les péripéties se pressent. Gâtinais, pour aider Blanquafort à s'évader, lui fait passer un ressort de montre que celui-ci avale dans ses aliments, « ce qui le retardera pour le limage. » Désespéré, en proie aux tortures de sa conscience, il songe à se dénoncer lui-même, et alors éclate sous son crâne la tempête immortalisée par les *Misérables*. L'acquittement de Blanquafort vient mettre enfin un terme à ses angoisses. — Sauvé, mon Dieu !

La donnée, vous le voyez, est des plus amusantes. Mais ce que je n'ai pu vous dire, c'est la gaieté étourdissante, l'abondance bouffonne, les détails originaux, les incidents saugrenus, les mots d'un comique irrésistible qui éclatent comme des pétards. Il y a là un récit d'une bombe glacée et d'une timbale de macaroni égarées au chemin de fer qui est à lui seul une épopée. La scène des capitulations de conscience est de l'observation la plus forte : c'est la veine même de Molière.

Geoffroy est admirable de franchise et de naturel. Lhéritier joue très-drôlement le rôle d'un vieillard libertin qui aime à pincer les femmes au coude. Lassouche est toujours cet aimable abruti que vous connaissez, et Priston très-bien placé dans le personnage d'un avocat qui, faute de causes, s'exerce platoniquement dans l'instruction criminelle. Un petit rôle égrillard, jeté habilement dans l'action, permet à Mlle Massin de montrer, outre son joli minois et sa jambe fine, un talent naissant de comédienne.

Avec le *Pied dans le crime*, le théâtre du Palais-Royal peut tranquillement attendre jusqu'à l'année prochaine.

~~~ Je ne saurais, en conscience, prédire une aussi longue carrière à *Mme Ajax*, la pièce nouvelle que M. Varin vient de faire jouer au Vaudeville.

De l'esprit, de la gaieté, il y en a certainement, et beaucoup. Mais cet esprit est frappé à un vieux millésime : il roule sur le calembour comme la gaieté sur le quiproquo. L'étudiant et l'étudiante, les deux principaux rôles de la pièce, appartiennent à un monde disparu. Ajoutez à cela des invraisemblances et des gaillardises à faire frémir les plus indulgents. Pour conjurer le danger, il n'a fallu rien moins que le jeu incendiaire de ces excellents comédiens qui s'appellent Saint-Germain, Delannoy, Grivot, Mmes Lambquin et Bianca. Grâce à eux, le public n'y a vu que du feu, et il a fêté, comme un vieil ami, le nom de l'auteur des *Saltimbanques*.

GÉROME

BULLETIN

La littérature contemporaine, si cruellement éprouvée naguère par la mort de Méry, vient encore de voir tomber un de ses plus brillants représentants, un de ces ardents écrivains qui, après 1830, descendirent fièrement dans l'arène, portant bien haut les couleurs du romantisme, et prêts à les défendre dans un tournoi à outrance. Nous avons nommé Roger de Beauvoir.

Roger de Beauvoir a succombé le 27 août, à l'âge de 58 ans. Depuis cinq ans, la maladie le tenait enchaîné, il attendait que la mort vînt le délivrer de ses cruelles souffrances. Nous n'avons pas besoin de dire que le monde littéraire en masse a suivi ses obsèques.

A voir avec quelle effrayante régularité se succèdent, en Amérique, les catastrophes de voyage, on ne peut s'empêcher d'admirer le courage des habitants qui osent encore mettre le pied sur le pont d'un steamer ou monter dans un wagon.

Les journaux d'Amérique annoncent qu'un paquebot a encore sauté, le 6 août dernier, sur l'Ohio, près de Madison, dans l'État d'Indiana. Le besoin d'une concurrence effrénée a, comme presque toujours, occasionné le malheur. Ce paquebot, appelé le *Général Little*, était en train de surchauffer sa vapeur pour obtenir une vitesse supérieure à celle du *Saint-Charles*, lorsque l'explosion s'est produite. Quinze ou dix-huit personnes ont péri; mais les Yankees ne s'inquiètent pas pour si peu.

D'un autre côté, il paraît qu'il n'y a pas davantage de sécurité sur les voies ferrées, puisque les mêmes journaux racontent que les trains de chemins de fer viennent d'être pourvus de chirurgiens, de tables de dissection et même de cercueils, depuis les plus simples jusqu'aux plus élégants, accessibles, par conséquent, à toutes les bourses.

Ces renseignements nous remettent en mémoire la réponse d'un chef de gare américain. Un voyageur lui demandait à quelle heure on arriverait à destination.

— Soyez sûr, répartit le fonctionnaire, que dans huit heures vous serez à Baltimore... ou en paradis.

On a la plaisanterie lugubre de l'autre côté de l'Atlantique.

Bientôt les deux mondes auront un second moyen de communication électrique. Des correspondances de Victoria nous apprennent que le télégraphe russe est achevé jusqu'au lac Frazer. Les travaux d'établissement sont poussés avec vigueur, et la ligne devait atteindre, le 1er août, le point connu sous le nom de *Rocher de Bouiller*. Plus de 250 bêtes de somme étaient employées à transporter les fils de fer et les provisions. Sur ce sol uni, sans accidents, durci par un froid que le changement des saisons adoucit à peine, la pose de l'appareil rencontre moins de difficultés qu'on ne s'y était d'abord attendu.

Le célèbre professeur américain, Samuel Morse, l'inventeur du système de télégraphie électrique qui porte son nom, est actuellement à Genève.

Le système Morse, dans lequel les signes télégraphiques sortent de la machine écrits sur de longues bandes de papier, n'était guère, il y a dix ans, en usage qu'en Amérique, en Suisse et en Allemagne. Il est aujourd'hui adopté à peu près partout.

TH. DE LANGEAC

ANTONIELLA

(Suite[1])

XXXVII

Je fus, au soleil levant, conduite par deux d'entre eux devant le juge du quartier, comme une proie qui allait s'offrir d'elle-même au libertinage. Il m'interrogea avec rudesse, reconnut, à mon silence et à mes mots entrecoupés, que j'étais bien neuve, et peut-être innocente; il me fit une semonce sévère sur l'imprudence que j'avais commise en m'exposant ainsi, à mon âge, dans des lieux infâmes, et me renvoya, pour cette première fois, dans mon quartier.

Je sortis toute confuse, et j'allai de nouveau me cacher sous la voûte d'un égoût, pour y éviter la honte et la lumière du soleil. J'y restai tout le jour à pleurer, à réfléchir et à dormir. Quand la nuit fut venue, je pris la résolution d'aller me jeter dans la mer, auprès du palais de la reine Jeanne, au pied du Pausilippe.

Comme je cherchais ma route, à la lueur des lampes qui éclairent les pauvres boutiques du haut faubourg de San-Martino, je fus aperçue par Annunziata, mon ancienne servante, qui faisait souper ses deux petits enfants sur ses genoux, assise sur le seuil de sa porte, sous quelques chemises de soldats flottant en dais devant sa boutique.

Annunziata crut d'abord qu'elle était victime d'une hallucination en voyant ma pâleur, mon air de détresse et d'égarement, et mes pas chancelants comme ceux d'un homme ivre.

Elle jeta un cri, posa à terre ses deux jumeaux, et courut sur mes pas, pour s'assurer si c'était bien moi qu'elle avait vue passer. Je courais moi-même pour lui échapper, n'ayant pas le courage de me laisser voir, dans cet excès de misère, de honte et d'infamie, par une personne qui m'avait connue si jeune et si heureuse, trois ou quatre ans avant ce désastre. Mais mon pied se heurta dans l'ombre contre une pierre, et je tombai au pied d'une haie de sureau sur laquelle les blanchisseuses du quartier étalaient leur linge à sécher.

Annunziata, qui courait après moi, me releva en criant :

— Antoniella ! Antoniella ! est-ce toi ?

— Annunziata ! lui répondis-je.

Et nous nous serrâmes dans les bras l'une de l'autre, fondant toutes les deux en larmes, et remerciant le ciel de ce hasard qui nous faisait retrouver, à elle une fille, à moi une mère, au moment où je n'avais plus sur la terre que le sein de la mort pour m'abriter

XXXVIII

Elle m'assit dans l'ombre sur les racines du sureau; elle s'assit elle-même à côté de moi, mes deux mains froides dans ses mains, mon corps appuyé sur son cœur, sa bouche près de mes lèvres, et elle m'interrogea tendrement, comme une vraie mère interroge sa vraie fille sur un secret qui ne doit pas s'envoler dans une autre oreille.

Je lui dis tout en un seul mot.

— Mon père est mort !... Il est mort pauvre; on a tout confisqué; on a tué la chèvre; on m'a tout pris; on m'a fermé la porte sur le dos; on m'a dit : « Va où tu voudras ! » Je me suis sauvée, sans savoir un autre asile que la fosse de mon père. Je m'y suis étendue pour pleurer et pour lui demander de me protéger; la fatigue, la faim, m'ont endormie; des soldats alors sont accourus, ils m'ont prise pour une créature infâme; le juge m'a renvoyée à cause de ma jeunesse et de ma simplicité. J'ai été me cacher dans l'égout jusqu'à la nuit; j'ai résolu d'aller me jeter à la mer; j'y allais quand tu m'as reconnue. Et me voilà !

Elle pleurait plus que moi en m'entendant parler; car, moi, je n'avais plus de larmes !

XXXIX

— Comment ! pendant que j'étais encore sur la terre, tu as pu croire que tu n'avais d'asile que dans la mort? me dit-elle d'un ton de reproche.

— Je ne savais pas, répondis-je, où trouver ta nouvelle demeure, et j'étais trop honteuse pour la demander à personne, après l'horrible outrage de la nuit et l'injurieuse absolution du juge. Si on me l'avait indiquée, je n'aurais jamais cru pouvoir entrer dans ta famille sans y porter le malheur et l'apparence du crime qui m'était reproché !

— Mais Dieu, reprit-elle, ce Dieu que je t'avais enseigné à prier, comment as-tu pu l'oublier jusqu'à concevoir la pensée d'un crime contre lui-même, en te détruisant, plutôt que de te confier dans sa providence ?

Je redoublai de sanglots et je lui dis que je n'avais pas mangé depuis trois jours, et que la fièvre chaude qui me minait avait égaré mon entendement.

— Ah ! c'est vrai, dit-elle en me relevant dans ses bras, et en m'entraînant loin du sureau, vers sa porte. Viens partager notre pain de misère et notre couche. Il ne sera pas dit que, pendant que nous vivons encore, celle qui a été servante chez ton père, dans son bon temps, et qui t'a nourrie du lait de la chèvre, te laissera à la merci de la mort ! Viens ! entre avec moi; tu verras mes deux beaux jumeaux, bien gras et bien riants, couchés sur la paille au pied du lit de leur père, mais qui me font tout oublier pendant qu'ils me prennent encore le sein, et qu'ils jouent entre eux en mangeant leur soupe; car mon mari, ajouta-t-elle d'un ton plus triste, sa blessure au bras coupé s'est rouverte il y a six mois, par l'effort qu'il a fait en allant porter de trop lourds paquets de linge blanc aux pratiques; il languit depuis ce temps-là, tout enflé et tout impotent dans notre unique lit, et je ne puis guère travailler, obligée que je suis de le soigner, de faire le ménage et de nourrir mes deux jumeaux. Mais, tant que le bon Dieu nous le conserve, sa pension d'invalide suffit à nous nourrir tous les quatre, et le travail que tu pourras faire, en m'assistant près de lui ou près des enfants, suffira bien aussi à ta nourriture. Ne t'inquiète donc de rien, pourvu que tu couches à terre avec moi et les petits; et, si tu rougis de raconter tous tes malheurs devant mon mari, assieds-toi là, et attends-moi. Je vais t'apporter le reste de la soupe de mes enfants; tu mangeras en paix là, dehors, pendant que je dirai ce que tu ne peux pas dire. Je viendrai te prendre après, et tout sera fini. Du reste, mon pauvre malade est aussi bon que l'était ton père; et, quant à moi, ne crains pas que ce sort renversé ait renversé en rien mon cœur dans ma poitrine. Je t'aimerai toujours, ma fille, et tu seras toujours la maîtresse, je serai toujours la servante !

XL

Cela dit, elle me fit asseoir sur le tronc d'un vieux caroubier, qui me dérobait même à l'éclat de la lune dans sa petite cour, et, au bout d'une minute, elle revint, m'apportant une écuelle de la soupe des enfants. Je me jetai comme une bête féroce sur cette innocente nourriture.

Peu de temps après, Annunziata reparut toute joyeuse; elle avait instruit son mari de ma présence et de l'offre qu'elle m'avait faite. Attendri comme elle jusqu'aux larmes sur le sort de la jeune maîtresse de sa femme, il s'était trouvé heureux autant qu'elle de la recueillir et de la sauver. Il m'attendait, pour me le dire et pour consentir à tous les arrangements d'Annunziata, dans la pauvre chambre où ces cinq personnes allaient s'abriter.

— Elle nous portera bonheur ! lui avait-il dit; il y aura pour nous cinq providences au lieu d'une, et ma pension suffira comme ta mamelle à nous nourrir tous les cinq. Rien ne plaît plus au bon Dieu que la confiance, même imprudente, dans sa bonté. Va me chercher Antoniella, que je l'embrasse et que je la reçoive comme ta sœur et la mienne, et non comme ta servante.

XLI

Cette bonté du pauvre invalide, et la nourriture que je venais de prendre, me donnèrent la force de suivre Annunziata.

Les deux jumeaux de deux ans, couchés à demi nus sur la paillasse à la porte, levaient, en riant, vers leur mère, leurs petits bras et leurs grosses jambes. Elle me les fit embrasser comme s'ils eussent été à moi, et ils me sourirent comme si j'avais été elle-même. Nous les recouchâmes sous

1. Voir les numéros 553 à 567
~~~

un rayon de lune, et nous allâmes ensemble au lit de son mari. L'excellent homme pleura longtemps sans pouvoir articuler un mot, en me voyant et en m'embrassant comme si j'avais été sa propre fille

Puis, quand il eut recouvré la parole :

— Pauvre Antoniella ! me dit-il, toi qui as été élevée dans l'aisance, et qui n'avais qu'à choisir parmi les colliers de ta mère celui que tu porterais le jour de tes noces, hélas ! tu ne devais pas t'attendre à ce que Annunziata, dont tu fis, avec tant de grâce, la dot et le mariage, serait à son tour ta providence, et t'arracherait au désespoir dans sa pauvre maison, sans pouvoir même t'offrir autre chose qu'une place pour dormir à côté d'elle et de ses deux jumeaux, sur le plancher ! Mais il faut bien se contenter de ce que Dieu nous offre, quand il nous l'offre par un cœur dévoué et qui se donne le premier lui-même à nous. Tu ne trouveras chez nous que l'amitié que tu avais autrefois pour nous, quand tu étais riche et que nous étions pauvres. N'aie point de honte vis-à-vis d'Annunziata et de moi. Tu l'aideras à soigner ses beaux enfants, pendant qu'elle me soigne elle-même, ou qu'elle tient les fers au feu pour repasser le linge de la pratique. D'ailleurs, qui sait, ajouta-t-il en regardant avec quelques larmes dans les yeux sa femme, ses enfants, sa chambre et son vieux sabre pendu à la muraille, qui sait si je guérirai de cette rechute, et si ma pauvre femme et ces chers petits, privés de leur père et de ma pension, n'auront pas, un jour, besoin de vous pour assister Annunziata dans son travail pour nourrir sa famille ? Dieu seul connaît si ce qu'il nous envoie est perte ou salut pour notre avenir Ne vous hâtez donc pas de nous remercier, mais jouissons ensemble du bonheur d'être réunis dans sa main

Hélas ! il ne savait pas, le brave homme, en parlant ainsi, que cette Antoniella, qu'il accueillait comme la vie, était la mort par le supplice qui entrait, comme une fatalité masquée, dans le lit de sa femme !

XLII

Nous couchâmes les deux jumeaux, et nous passâmes la soirée à nous remémorer plus gaiement le passé auprès du lit du malade ; puis nous nous étendîmes ensemble sur la paille, à côté des enfants. Mais, au commencement de la nuit, nous dormîmes mal. Annunziata, me prenant dans ses bras, pleura en me parlant de son mari, de moi, de ses peines et du sort de ces chères créatures, si la mort qu'elle regardait comme prochaine venait à enlever leur père et à lui ravir la pension du gouvernement, à l'aide de laquelle toute la maison se suffisait à elle-même

Elle m'apprit ce que j'aurais à faire pour l'aider dans son travail de blanchisseuse en gros : allumer le réchaud, nettoyer les fers et les chauffer, plisser les chemises, etc

— Ne t'inquiète pas, me dit-elle, en peu de jours je t'enseignerai tout cela. Quant à ces deux jolis jumeaux, que tu amuseras pendant que je soignerai le père, et que je ferai le gros du ménage, ils t'aimeront bientôt autant que moi, n'y pense pas seulement, ils seront à toi autant qu'à moi-même. Les enfants portent avec eux la récompense des soins qu'on leur donne !

Nous nous endormîmes en causant ainsi. J'étais toute joyeuse dans ma tristesse : au lieu de ma pauvre vieille chèvre, tuée par ces méchants agents du fisc, le ciel, après mon malheur du cimetière, m'avait envoyé ma meilleure amie et deux charmantes créatures.

A. DE LAMARTINE

La suite au prochain numéro

LES PETITS MARCHANDS DE BUCHAREST

A Bucharest, presque toutes les denrées et tous les objets de même consommation sont exclusivement vendus par des marchands ambulants qui parcourent les rues en annonçant leurs marchandises. C'est ainsi que les ménagères s'approvisionnent aisément d'eau, de lait, de pain, de fruits, sans avoir besoin de se rendre au marché, souvent un peu éloigné de chez elles

Pendant la saison, on voit des paysans circuler portant sur leurs épaules, aux deux extrémités d'une gaule, deux paniers dans lesquels ils ont des fraises ou des cerises, des prunes, des melons, des pommes, des poires, des raisins ; et, outre ces fruits, beaucoup d'autres produits de leur jardin ou de leur ferme. Un grand nombre de vendeurs de boissons vont également criant leur marchandise : la bière turque, la limonade et surtout le *dultschaz* si recherché, espèce de confitures qui se boivent dans de l'eau glacée. La plupart de ces marchands ambulants disparaissent dès qu'arrive la mauvaise saison, époque où la pluie transforme les rues de Bucharest en de véritables marécages et les rend littéralement impraticables

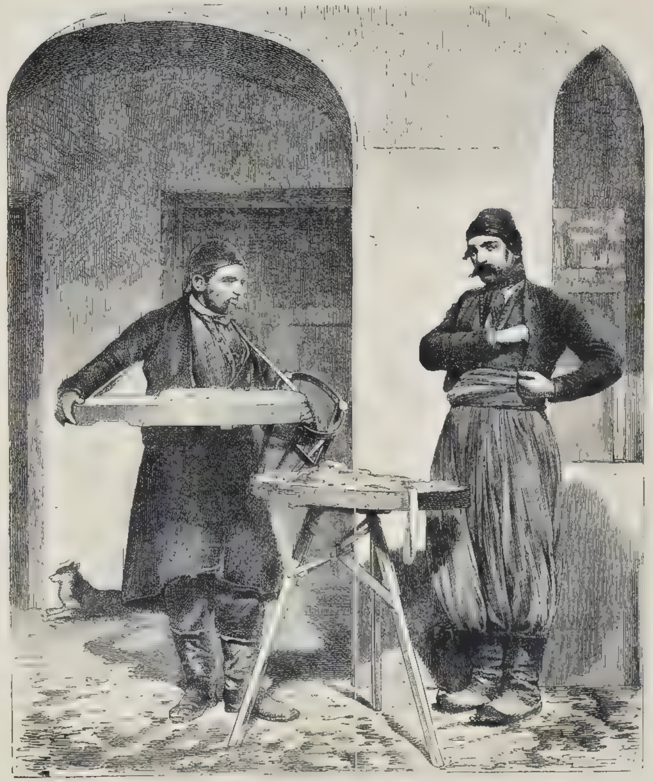
Pourtant il est deux genres de petits vendeurs qui bravent toutes les intempéries.

Ce sont les marchands de *dultsche* (sucreries) et de *rachat*, sorte de pain d'épices turc pour lequel les **Moldaves**, aussi bien que les Valaques, ont une véritable passion

Nos deux gravures montrent un marchand de *rachat* et deux marchands de *dultsche*. Ces derniers portent, comme on voit, leurs sucreries sur une planche ronde avec un bord pour les retenir. Ils posent cette espèce de couvercle sur un tré-



MARCHAND DE PAIN D'ÉPICES, A BUCHAREST, dessin de notre correspondant.



MARCHANDS DE SUCRERIES, A BUCHAREST, dessin de notre correspondant.



DOROTHÉE, dessin d'après de Gœthe, par M. C. [illegible]. — Voir page [illegible].

pied aux coins des rues les plus fréquentées. Le marchand de rachat porte sa marchandise sur une planchette retenue par une lanière de cuir qui lui passe derrière le cou. D'une grosse motte de pain d'épices, il détache de petits morceaux qu'il vend un *calogan* (un sou à peu près) la pièce. Devant lui deux petits Bohémiens à demi nus jettent un regard de convoitise sur ses friandises dont ils payeront tout à l'heure la possession avec la petite monnaie qu'il auront été mendier auprès des passants.

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DU PALAIS

La ruche sans abeilles. — Désolation du vide. — Obsèques de M. Duranton. — Les oraisons funèbres au point de vue de M. Josse. — La Faculté de droit marraine des rues. — Le nouveau doyen. — Collaboration de l'ancienneté avec la gloire. — Deux jumeaux par la nature [illegible] Un médecin élève de ses moutons. — Les loupes [illegible] — Où allez-vous, monsieur l'abbé? — Les durillons [illegible] — L'urne du jury et celle de Minos. — Un Gascon qui croit tout ce qu'il ment. — Dangers du style macaroni.

Quand ces lignes paraîtront, tous les avocats auront pris leur volée. La ruche sera sans abeilles et le Palais désert.

On ne peut se figurer la solitude et l'ennui qui désolent ces couloirs et ces salles quand rien ne marche et que rien ne bourdonne sous cette carapace de pierre. On dirait que l'horloge sonne des glas funèbres et ouvre à regret son œil de cyclope sur la cour abandonnée; il semble que l'édifice se soit affaissé, qu'il soit descendu dans la terre pour devenir ses propres catacombes. Qu'il dorme en paix ses deux mois de mort, il ne ressuscitera qu'aux brumeuses aurores de novembre.

Avant de se séparer, le barreau a perdu son doyen et lui a adressé des adieux éternels par la plume émue et tendrement respectueuse de M. Jules Favre.

Trois discours ont été prononcés sur la tombe de M. Duranton et véritablement, sans celui de notre ancien bâtonnier, c'eût été un convoi de septième classe pour la pompe éloquentiale. M. Jules Favre a heureusement enrichi ce convoi du pauvre. Et un des nombreux étudiants qui se pressaient à ces obsèques a pu dire avec autant d'opportunité que de bon sens :

Je comprends qu'un de nos professeurs que nous enterrions il y a deux ou trois ans eût défendu qu'on prononçât des discours à sa mort; il savait, lui, de quoi ses collègues étaient capables.

M. Giraud, le premier des orateurs de la cérémonie, a lu bien plutôt une leçon et une conférence qu'une oraison funèbre.

Sa parole a beaucoup trop fait l'histoire buissonnière avant d'en venir au fait de ce professeur si vénérable et si aimé auquel deux ou trois générations de disciples rendaient les honneurs suprêmes.

Quand Simonide, chargé de faire l'éloge d'un athlète, *se jette à côté* et parle de Castor et Pollux, c'est qu'il n'a presque rien à dire de son héros, c'est que

Il trouva le sujet plein de récits tout nus.

Et alors il devient excusable; on l'approuve même de s'esquiver de sa tâche ingrate pour se sauver dans l'éloge de ces dieux qui

Faisaient les deux tiers de l'ouvrage.

Mais il s'agit ici d'un homme utile et illustre à la fois, d'un homme qui a l'avantage d'être mort, ce qui est essentiellement propice à la louange attendrie.

Enfin le discours est arrivé à Duranton ou plutôt il a simplement passé par là, comme on passe à Rouen en allant au Havre.

M. Valette n'a pas été mieux inspiré. Et le même étudiant que nous citions tout à l'heure reprochait à son maître d'avoir réduit un panégyrique à des considérations de voirie.

Nous n'irons pas si loin que notre bachelier de Paris, bien que nous trouvions d'un effet médiocre et d'un à-propos contestable cette péroraison, qui consiste à demander que le nom de Duranton serve d'écriteau à une rue du quartier latin.

M. Valette constate avec une reconnaissance mêlée de joie et d'espérance aussi peut-être que Cujas, Toullier et Paillet ont déjà servi de parrains à quelques nouvelles rues, grâce aux soins éclairés de l'édilité parisienne. Il demande que la mesure s'étende aux maîtres dont l'enseignement et les ouvrages ont illustré l'école de droit de Paris. « Alors sans doute, ajoute-t-il, le nom de Duranton ne sera pas oublié, non plus que ceux de Pigeau, de Delvincourt, de Pardessus, de Berriat, de Rossi, de Demante et de Ducaurroy. »

Vous m'avouerez que cela est bien froid pour prendre congé d'un homme qui part pour l'éternité, sans compter que M. Valette avait oublié que M. Josse était orfèvre.

Cela prouve que, dans un cimetière, il faut s'occuper beaucoup plus des morts que des vivants. Et cela prouve aussi que M. Jules Favre a très-ingénieusement pensé et très-finement parlé quand il a exalté « deux éminentes qualités qui faisaient, dit-il, l'originalité et la force de Duranton : la conviction et la simplicité. »

Par la mort de M. Duranton, le décanat change de tête; mais il ne disparaît pas, il ne devient que plus glorieux au contraire puisque c'est M. Berryer qui maintenant est notre doyen. Cette fois l'ancienneté est d'accord avec la gloire. Le plus âgé se trouve être aussi le plus illustre. Le plus grand de tous est aussi le plus ancien. La renommée a collaboré avec le temps pour tresser la même couronne.

Me Rivolet disait à ce propos : « Je suis encore bien tranquille du côté de l'ancienneté, j'en ai soixante et quinze avant moi. »

[illegible] ve toujours un plus vieux qui le prime.

Un autre gai compère critiquait l'usage de donner aux rues des noms d'hommes ou de ville. « Cela dépayse et désoriente, voilà tout, poursuivait-il. Quand je lis à l'angle d'une voie publique : quai du Louvre, ou bien rue de la Sainte-Chapelle, je sais où je suis. Mais si je lis : rue Rumfort, ou rue de Milan, cela ne m'apprend absolument rien. Il n'y a qu'une rue dans ce genre-là qui signifie quelque chose. C'est la rue Aboukir. J'aime à croire qu'on l'a ainsi appelée parce qu'elle va *aboukir* à la porte Saint-Denis. »

Comme vous voyez, on rit de tout; mais quelquefois on rit très-jaune : c'est lorsqu'on a été victime de quelques-unes de ces escroqueries que la police correctionnelle ne cesse pas de punir parce qu'on ne cesse pas de les employer.

L'exemple d'autrui ne sert donc jamais et la police, improprement dite correctionnelle, ne corrige donc personne, ni les dupes ni les fripons. La sixième chambre vient encore de condamner deux frères que la nature et l'escroquerie ont faits deux fois jumeaux.

On reste vraiment confondu en songeant qu'Alfred et Édouard Thomnelet n'ont eu besoin que de mettre en circulation des actions fictives et d'imaginer une Compagnie dite *Société houillère de l'Ouest*, pour réussir à prendre dans leurs filets plus d'un million huit cent mille francs. Aujourd'hui ils voyagent à l'étranger avec les dépouilles opimes de leurs victimes, et le jugement qui condamne l'un à deux et l'autre à trois ans de prison, ne les empêchera pas de conduire leur fiacre, pourvu toutefois que ce soit à une distance respectueuse et prudente de leur ingrate et vétilleuse patrie.

Bien mieux leur en eût pris pour l'humanité et pour eux-mêmes de laisser intactes les poches des gens et d'extirper les loupes et les durillons du pauvre monde et même du riche monde, comme le fait le père Louis Schwaldfeyer. Ce brave homme, qui est un ancien berger et qui a pris ses grades de docteur-médecin au clair de la lune dans les prairies, a eu pour professeurs ses propres moutons. Il remarqua que les brebis évitaient avec le plus vif empressement une certaine plante. Immédiatement il fit des ligatures avec cette plante autour des mamelles des brebis pour empêcher les agneaux de téter leurs mères en temps prohibé. Les agneaux se le tinrent pour dit; mais quelque temps après, les mamelles de leurs mères tombèrent desséchées.

— Ah diable! se dit alors le père Louis, si j'appliquais ce remède à mon nez, et si j'étais moi-même mon premier client?

Ainsi fut dit et ainsi fut fait. Justement, notre empirique jouissait, au bout de son nez, d'une loupe de dimension. Il employa son secret et, dans huit jours, il n'eut plus de loupe que sur la main.

Et aujourd'hui, ayant sauté de son propre nez au nez du public, il a été assez heureux pour que, devant la septième chambre, où il est traduit pour exercice illégal de la médecine, son avocat, Me Tourseillier, pût lire une lettre d'un abbé concernant le nez de ce même abbé. — Où allez-vous, monsieur l'abbé? Vous allez vous casser le nez. — Point du tout, car cet abbé parle du nez avec une reconnaissance sans bornes. « Mon bon monsieur Louis, écrit-il à son sauveur, la croûte de mon nez est tombée en trois fois, une partie le 5 septembre, l'autre le 9 et l'autre le 13. J'ai maintenant, non pas un nez mignon, mais un nez passable. »

Nous conseillons à M. l'abbé de s'en tenir là. Qu'il ne vise pas au *mignon*, le mieux est l'ennemi du bien. Qu'il se contente d'avoir bon nez et de s'arrêter à temps.

Le père Louis fera bien aussi d'abandonner la tête pour s'en tenir aux pieds. Il agira sagement de renoncer aux loupes pour rentrer dans les cors et durillons. Il a beau dire comme excuse : « Je n'exerce pas la médecine, les médecins entrent dans le corps; moi, je n'entre pas dans le corps, je n'exerce qu'à l'extérieur. » La justice n'entend pas de cette oreille-là. Elle s'est contentée, pour aujourd'hui, de condamner le père Louis à 15 francs d'amende. Elle pourrait bien lui faire payer plus cher une seconde consultation.

D'autant plus que la justice a besoin d'argent : elle vient de renouveler son urne

— Quelle urne?

— L'urne de la Cour d'assises de Paris, parbleu! Vous savez bien, ce récipient de cuivre où les noms des jurés, inscrits sur des olives de bois, sont jetés et roulés par la main du président qui les agite et les tire au sort.

O mon Dieu, oui! la vieille urne demandait sa retraite comme un magistrat après sa soixante et dixième année. Cette pauvre urne n'avait plus face humaine. Déjetée, bossuée, surtout outrageusement encrassée par un long usage, elle avait droit aux invalides.

Elle était contemporaine de l'institution du jury en France. Que de noms de jurés sont sortis de ses flancs épuisés! Que de fois elle fit dresser l'échafaud pour le crime! Que de fois aussi elle ouvrit les portes de la prison à l'innocence!

Bref, on a songé à la remplacer. On a voulu que la nouvelle fût semblable à l'ancienne, en élargissant toutefois de dix centimètres le goulot, afin que la main du président pût s'y insinuer avec plus de facilité.

On a pris soin aussi de tapisser de drap les entrailles afin d'amortir le bruit des olives de bois qui, en se heurtant, produisaient l'effet incongru de pastilles dansant dans un bocal ou de boules de loto agitées dans une marmite.

Bref, la nouvelle urne a fait son apparition; mais elle s'est montrée si pimpante et si joyeusement *peinturlurée*, qu'elle a choqué les yeux austères de M. le président.

De fait, elle avait plutôt l'air d'être destinée à contenir des oracles de bonne aventure que les noms graves de MM. les jurés. Et véritablement elle ressemblait moins à une urne de la justice qu'à ces tirelires de café, placées à côté de la dame de comptoir pour recevoir les pourboires des garçons.

Un coup de pinceau assombrira ces couleurs trop voyantes, et, avec cette modification, Minos lui-même l'accepterait à la place de son *urne fatale*, qui doit être bien usée depuis le temps qu'il la tient dans les enfers et qu'elle renferme les destinées de *tous les pâles humains*.

Souhaitons à notre urne de ne verser que de sages et justes sentences.

Puisque nous voici devant les assises, disons qu'un avocat excusait ainsi les contre-vérités que se permettait un de ses clients dans son interrogatoire :

— Messieurs les jurés, excusez-le, car ce n'est pas sa faute s'il se permet tant d'inexactitudes : il est né dans une île de la Garonne et il croit tout ce qu'il ment.

Deux autres avocats discutaient ces jours derniers sur le style qui convient aux plaidoiries :

— Les gens qui écrivent le mieux sont les gens qui plaident le plus mal, disait l'un. Cela tient à ce qu'ils apportent dans la parole les formules sobres, concentrées et concises de la plume. Quand on parle, le style précis et laconique ne vaut rien. Les répétitions et les longueurs deviennent indispensables. On est obligé d'être un peu ondoyant. C'est pour cela que tu me vois employer, non pas un style net et sec, mais ce que j'appellerai un style *macaroni*.

— Laisse-moi donc tranquille, reprit le second avocat, avec ton style macaroni, tu fais filer tout le monde.

MAÎTRE GUÉRIN.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

Chaque pays a son fleuve national : l'Amérique du Nord, le Mississipi; l'Amérique du Sud, l'Amazone; l'Inde, le Gange; la Chine, le fleuve Jaune; la Sibérie, l'Amour; la France, la Seine; l'Italie, le Pô; l'Autriche, le Danube; l'Allemagne, le Rhin.

La Russie a le Volga, c'est-à-dire le plus grand fleuve de l'Europe.

Né dans le gouvernement de Tver, il va, par soixante et dix-huit bouches, se jeter dans la mer Caspienne, après un cours de 750 lieues.

Le Volga est donc une majesté.

J'avais hâte de saluer Sa Majesté le Volga.

Une espèce de vallon conduisait au fleuve; on comprenait que c'était par là qu'allaient se jeter dans le sein de leur seigneur [illegible] les résultats de ces pluies torrentielles qui tombent en Russie.

De loin, nous voyions la rive gigantesque dans laquelle court le fleuve; mais, quant au fleuve, nous ne le voyions pas.

Ce n'est qu'en arrivant tout à fait sur la rive que nous l'aperçûmes, profondément encaissé et large comme une de nos rivières secondaires, l'Orne ou l'Yonne.

Au printemps et lorsque arrive la fonte des neiges, il monte de vingt pieds et souvent déborde; mais nous étions à l'automne, et le Volga en était réduit à sa plus simple expression.

Au moment où nous descendions la pente rapide et [illegible] qui conduit d'Ougat [illegible] au Volga, nous [illegible] sur le fleuve, au milieu de la plus profonde obscurité, les lanternes tricolores du bateau de Kasan qui arrivait.

Le bateau était arrivé et nous attendait. Nous apprîmes, en y montant, que nous n'avions pas de dames à bord, et le capitaine, qui n'était pas loin de me prendre pour un ambassadeur, m'autorisa à me loger dans la chambre des dames.

Je ne sais rien de plus triste et de plus uniforme que l'aspect du Volga, toujours encaissé d'une quinzaine de pieds entre ses deux rives, plates et à peines ondulées. De temps en temps, on rencontre une ville isolée et triste, sans aucune de ces maisons de campagne qui font la vie et la joie des nôtres. Pas une île qui rompe la monotonie de cet immense cours d'eau; pas un bateau, pas une barque qui l'anime; c'est la solitude sous la sombre domination de son roi légitime, le silence.

Nous passions devant Jaroslav, où se trouve un des sept lycées de la Russie, lorsque le bateau stoppa, pour laisser venir à bord deux dames. Je me regardais déjà comme dépossédé de ma cabine; mais le capitaine vint me dire que ces dames, ayant su qui j'étais, me priaient de conserver ma place, désirant seulement la partager avec moi.

Je demandai quelles étaient ces dames si hospitalières.

Le capitaine me répondit que c'était la princesse Anne Dolgorouky et sa dame de compagnie.

Comme toutes les femmes russes de distinction, la princesse Anne Dolgorouky parlait admirablement le français.

C'est à Jaroslav, d'où venaient ces dames, que Biren, après son retour de Sibérie, gracié par Paul Ier, fut interné.

Jaroslav est cité pour ses jolies femmes et pour ses passions exceptionnelles : en deux ans, cinq jeunes gens y sont devenus fous d'amour.

Jaroslav, chose non moins intéressante pour les voyageurs, possède, dit-on, le meilleur hôtel de toute la Russie, le seul peut-être où, hors des deux capitales, l'on trouve de vrais lits.

L'hôtel, du nom de son propriétaire, s'appelle l'hôtel *Pastoukof*. Ce propriétaire est deux ou trois fois millionnaire, à ce qu'il paraît; mais ce n'est pas avec les lits de son hôtel

qu'il s'est enrichi; c'est avec un immense commerce de fer qui fait la Russie tout entière sa tributaire. Il partage ce monopole avec un autre marchand de fer nommé Barkof. Tout ce qui se vend de fer à Nijni, pendant la foire, est la propriété de ces deux immenses accapareurs.

La princesse est une femme de trente à trente-deux ans, extrêmement instruite. En général, chose qui peut sembler singulière au premier abord, les femmes sont plus instruites, plus lettrées et parlent mieux le français que les hommes. Cela tient à ce que les femmes, complétement en dehors des affaires et de la politique, ont tout leur temps à elles, et, parlant admirablement le français, lisent à peu près tout ce qui se publie en France.

La princesse était une de ces femmes-là : nationale comme tout ce qui porte par naissance ou par alliance le nom de Dolgorouky, c'est-à-dire un des plus vieux noms de la Russie, elle savait toute sa vieille histoire moscovite sur le bout du doigt.

Elle nous prévint donc que nous allions arriver à Kostroma; qu'à Kostroma, on s'arrêtait une heure, et que nous devions profiter de cette heure pour voir le couvent de Saint-Hypate, la maison de Romanof et le monument de Souzanine.

Aussitôt que le bâtiment eut stoppé, nous sautâmes dans une barque et gagnâmes la terre.

La Russie a cela de commode que l'on ne demande pas aux capitaines de patente de santé plus qu'on ne demande de passe-port aux voyageurs. On descend du bateau, on y remonte; on visite les villes, on court la campagne : personne ne vous demande ni qui vous êtes, ni ce que vous voulez.

Nous sautâmes dans un drojky, lequel, par une pente à pic, nous conduisit au haut de la berge. Comme le couvent de Saint-Hypate était le point le plus éloigné de notre excursion, nous commençâmes par Saint-Hypate.

Il en est des couvents en Russie, comme il en est des montagnes en Suisse, comme il en est des lacs en Finlande, comme il en est des volcans en Italie. Il arrive un moment où montagnes, lacs, volcans ne deviennent plus qu'une affaire de conscience; on les visite toujours, mais on ne les décrit plus.

Que le lecteur se rassure donc, il est à peu près quitte de la description de tous les couvents que nous pourrons rencontrer, y compris le couvent de Saint-Hypate.

Ce ne fut pas sans crainte que nous revînmes vers notre bâtiment.

Nous avions outre-passé notre permission de trois grands quarts d'heure; mais la princesse avait promis d'user de toute son influence près du commandant du bâtiment, qui, d'ailleurs, me croyant un grand personnage politique, ne se montrait pas bien exigeant à l'égard de ma ponctualité. En arrivant au bord du Volga, nous aperçûmes donc le bateau qui se balançait à la même place où nous l'avions laissé, et la princesse Anne, qui, sur le pont, guettait notre retour tout en faisant prendre patience au capitaine.

Rien de charmant comme ces connaissances de voyage, qui deviennent en quelques heures de vieilles amitiés, qui durent un jour ou deux, et dont le souvenir, exempt de tout nuage, subsiste dans l'avenir et demeure dans votre mémoire, pur comme un coin du ciel azuré.

Ma rencontre avec cette charmante femme est un de ces souvenirs-là.

A peine avions-nous le pied sur le pont du bâtiment, qu'il repartit, essayant de regagner les trois quarts d'heure perdus.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA DOROTHÉE DE GŒTHE

Un des priviléges admirables du génie, c'est qu'il n'est pas une de ses créations qui ne lui survive. Tous les types et souvent jusqu'aux moindres caractères, enfants de son imagination, passent en quelque sorte du domaine de la pensée dans le domaine de l'histoire. Qui oserait dire que Werther, que Wilhelm Meister, que Marguerite n'ont pas existé? C'est que leurs joies et leurs souffrances sont tellement prises au cœur même de la vie humaine qu'il n'est plus possible de les en séparer. Cette pensée, qui nous poursuivait l'autre soir, tandis que nous assistions à la première représentation de la reprise de *Faust*, si brillamment interprété au Théâtre-Lyrique, nous revient encore aujourd'hui devant ce dessin qui nous rappelle un des plus touchants épisodes du poëme d'*Hermann et Dorothée*.

L'artiste a choisi le moment qui précède la première rencontre du jeune homme avec cette jeune fille au corsage rouge et aux longs cheveux tressés qui doit être un jour sa femme. Hermann lui-même raconte comment elle lui est apparue lorsqu'il allait distribuer aux malheureux émigrants chassés, par la guerre, du sol natal, les effets et les provisions que sa mère lui avait confiés pour eux.

« Comme je suivais la nouvelle route, j'aperçus une lourde voiture traînée par deux bœufs des plus gros et des plus forts qu'on puisse trouver dans le pays voisin. A côté de la voiture marchait d'un pas ferme une jeune fille qui tenait à la main une longue baguette, pour presser et diriger l'attelage. Quand elle me vit, elle s'approcha de moi avec aisance, et me dit :

« — Nous n'avons pas toujours été dans la malheureuse situation où vous nous voyez aujourd'hui. Je n'ai pas encore l'habitude de demander à l'étranger une aumône qu'il donne souvent à contre-cœur, et uniquement pour se débarrasser du pauvre; mais le besoin me force à rompre le silence. Là, sur cette paille est couchée et gémit la femme d'un homme autrefois riche; elle vient d'accoucher, et Dieu sait quelle peine j'ai eue à la sauver avec ces bœufs et cette voiture; mais nous ne pourrons arriver que bien après les autres. Cette pauvre femme conserve à peine un peu de vie, et son nouveau-né repose tout nu sur son sein. Nos compagnons ne seront pour nous que d'une bien faible ressource, à supposer même que nous les trouvions encore dans le prochain village où nous voulons nous arrêter, car je crains qu'ils n'aient poursuivi leur route. Si vous êtes de ce pays, et que vous ayez un peu de linge, dont vous puissiez vous passer, donnez-le, je vous prie, à cette malheureuse femme. »

Hermann s'empresse de remettre aux mains de Dorothée le linge et les effets dont il est chargé. Il y joint encore les jambons, le pain, les bouteilles de bière et de vin qu'il a emportes dans des coffres à l'intention des pauvres émigrants. Il veut que la jeune fille elle-même les distribue à ses frères en infortune. Puis il la regarde s'éloigner, mais non sans une secrète oppression, car l'amour a, du premier coup, pénétré dans son cœur.

P. DICK.

HORACE VERNET

(Suite[1].)

Reçu à bras ouverts par l'empereur Nicolas, qui lui dit pour premier mot : « *Mon cher Vernet, êtes-vous à moi?* » logé dans les palais du prince ou chez les premiers seigneurs de l'empire, présenté par l'empereur dans les manœuvres comme étant de son état-major, l'accompagnant dans ses voyages à l'intérieur, traité par lui non comme un peintre, mais comme un ami, comme un fils, comme un enfant gâté, avec une confiance, un laisser aller que les lettres n'exagèrent pas, et que les meilleurs témoins nous ont certifié, Horace sut garder sa tête, son bon sens, et ne pas se laisser enivrer ni enguirlander. Je prends un passage entre dix autres que je pourrais citer :

« Je me borne maintenant, écrit-il le 1er juillet 1842, à « observer les changements qui ont eu lieu ici depuis mon « premier voyage. Il y en a de singuliers, entre autres celui « qui s'est opéré en faveur de notre roi parmi la noblesse, « ce qui explique peut-être la mauvaise humeur de l'empe- « reur. Je ne serais pas étonné qu'il ne se mitonnât quel- « que farce à la façon de barbari. Ce pays-ci est partagé en « deux, sans intermédiaire qui puisse amortir l'effet du mar- « teau sur l'enclume. Jusqu'à présent, le marteau a été fort, « mais petit à petit le manche s'use; les esclaves s'enrichis- « sent, la noblesse abuse, et déjà bien des seigneurs n'osent « plus aller dans leurs terres; et dans le fond il n'y a pas « une très-grande différence entre l'état de la Russie et celui « de Méhemet-Ali; on est ici comme en Égypte, sur une « boursouflure qui tôt ou tard ne pourra plus soutenir la « pesanteur du fardeau. Cette formidable armée demandera « un jour à combattre autre chose que des Russes; plus elle « fera de conquêtes, plus elle prendra son pays en hor- « reur. Je viens d'assister à de grandes manœuvres; on ne « peut se faire une idée des souffrances qu'ont éprouvées « les malheureux soldats. Le second jour les bois étaient « jonchés de ces pauvres misérables couchés dans la boue « sans pouvoir agir de leurs membres. Les officiers eux- « mêmes, plus ou moins pris par la diarrhée, offraient le « spectacle le plus triste de l'obéissance passive. Pas un « murmure; mais que ne voyait-on pas sur leurs visages? « Il faut de la gloire ou de l'argent pour que des hommes « acceptent momentanément une semblable existence. Et « pense-t-on qu'ils résistent longtemps au désir de repren- « dre leur liberté, quand ils n'ont à espérer aucune com- « pensation aux maux dont ils sont accablés? Pour me re- « mettre du spectacle de toutes ces misères, j'ai voulu voir « quelques-uns des établissements fondés par le gouver- « nement, pour instruire des laboureurs, des forestiers, etc. « Rien n'est plus beau que le principe; *mais là, comme* « *en tout, il y a boursouflure et rien dessous*. Des bâti- « ments énormes, une administration nombreuse, une dis- « cipline de fer et de bâton; des résultats passables, mais « qui ne sont d'aucune utilité pour la masse, les priviléges « de la couronne anéantissant sur-le-champ le bénéfice qu'on « en pourrait tirer si la liberté d'en tirer parti pour son « compte existait. Mais les besoins de l'État sont tels que « du jour où la plus petite industrie ne lui rapportera rien, « la culbute sera inévitable. Voilà ce qui fait la force de la « France; c'est ce champ ouvert à toutes les capacités, pour « tirer parti d'elles-mêmes à leur profit. »

N'est-ce pas bien vu et bien pensé? Toutes ces lettres sont pleines de bon sens. Horace, qui passait pour léger, avait du coup d'œil, et l'honneur était l'âme de son caractère. Un jour qu'à son retour d'Orient, à Smyrne, sa femme et sa fille lui avaient fait recommander, je ne sais pourquoi, de se tenir ferme contre les amis du duc de Bordeaux, lequel voyageait apparemment de ce côté, il avait répondu, en s'étonnant à bon droit de la recommandation : « Dans tous les cas, rassurez-vous[1] les voyages, qui forment la jeunesse, ne déforment pas la vieillesse. » C'était une de ses maximes. Ce voyage en Russie ne le déforma pas du tout. Les circonstances politiques étaient déplorables. Une publication de M. Guizot[1] nous a initiés aux détails de cette amère zizanie diplomatique : l'ambassadeur, M. de Barante, était indéfiniment absent; M. Casimir Périer, qui le remplaçait comme chargé d'affaires, était sur le point lui-même de quitter Pétersbourg, et de laisser le soin de la légation au second secrétaire, M. d'André. On était aussi mal qu'on peut l'être sans rompre. La manière dont Horace Vernet était traité par l'empereur contrastait sensiblement, presque injurieusement, avec les froideurs et les mortifications qu'avaient à essuyer nos représentants officiels. Un jour, à ce qu'on appelle un thé militaire, c'est-à-dire à une réunion de tous les officiers supérieurs dans un jardin où l'impératrice leur offrait un régal, l'empereur, après avoir pris la main d'Horace et la lui avoir tenue pendant un assez long temps, en lui parlant de ce qui venait de se passer pendant les manœuvres, s'était retourné et avait dit aux officiers : « Messieurs, Vernet fait partie de mon état-major, et je mets à l'ordre qu'il sera libre de faire tout ce que bon lui semblera dans le camp. » Prestige de notre gloire militaire qui se réfléchissait jusque sur son peintre! En vérité, Horace aurait été un ancien aide de camp de Napoléon, un Rapp ou un Lauriston, que Nicolas ne l'aurait pas traité avec plus de distinction et de caresse. Mais une telle faveur declarée, au moment où l'on était le plus mal avec la cour des Tuileries et où elle se montrait irritée autant qu'elle en était capable, imposait à celui qui en était l'objet bien des délicatesses. Horace avait à ne pas se montrer ingrat envers l'empereur, et à ne pas trahir sa qualité de Français : il sut tout concilier.

La nouvelle de la mort du duc d'Orléans arriva sur ces entrefaites (juillet 1842); elle tomba comme un coup de foudre, la veille d'un bal et d'une fête de cour que l'on contremanda. Horace Vernet sentit à l'instant ce qu'il devait à sa reconnaissance et à ses devoirs envers le chef de la famille d'Orléans. Il exprima à l'empereur sa première pensée qui était de faire une courte visite en France. L'empereur eut, à cette occasion, des paroles de sensibilité pour le roi et le père malheureux, et il autorisa Horace Vernet à les redire[2]. Horace, à son retour de France, moins de six se-

1. Voir les numéros 558 à 567.

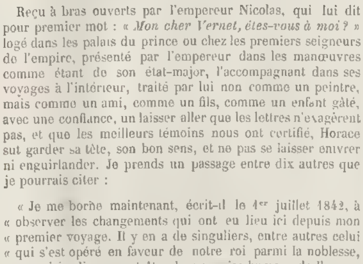
1. *Le roi Louis-Philippe et l'empereur Nicolas*, dans la *Revue des Deux* [illegible]

2. Que si l'on tient à savoir au juste les paroles dites par l'empereur Nicolas à Horace Vernet au sujet de la mort du duc d'Orléans, je les donnerai en propres termes, d'après une note digne de foi que j'ai sous les yeux, et qui a été écrite sous la dictée d'Horace lui-même :

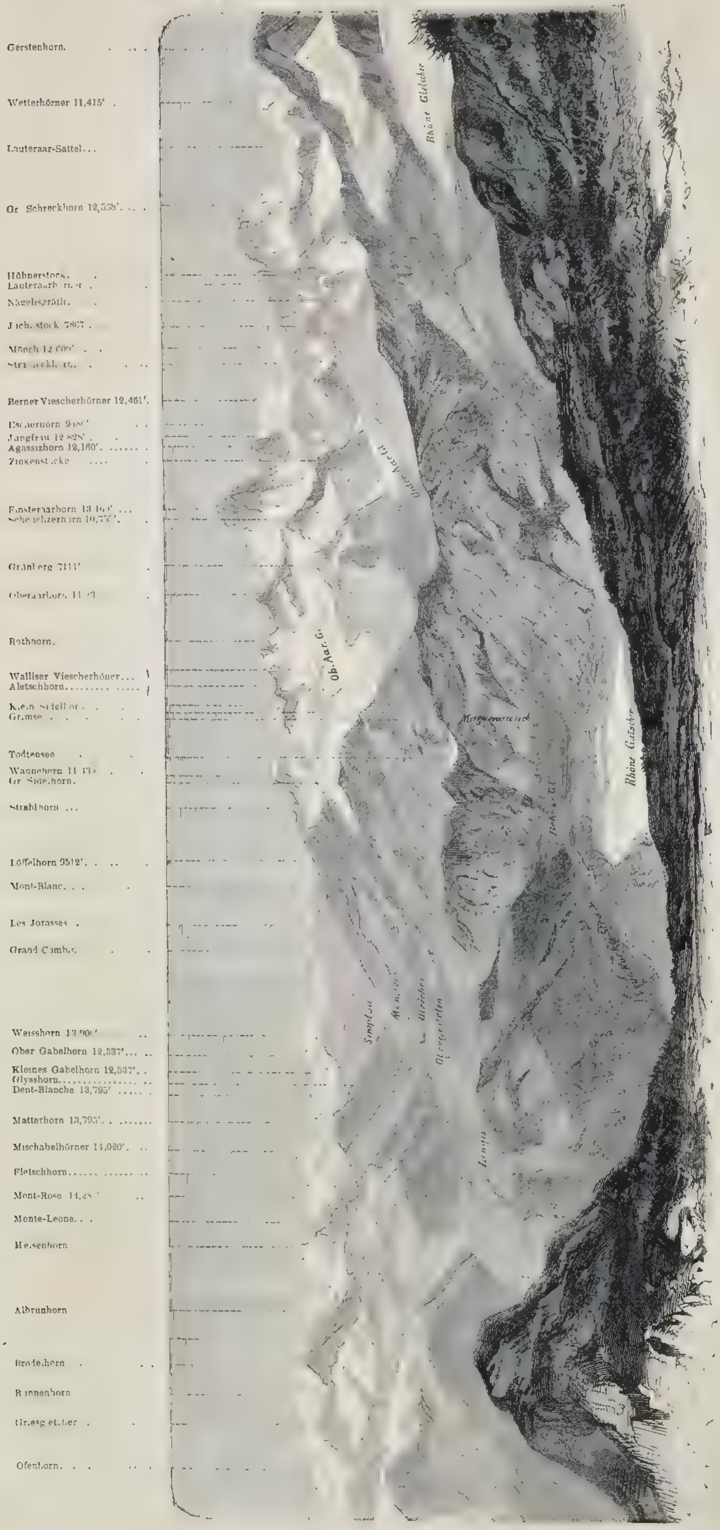
« Voilà encore, me dit l'empereur, votre malheureux roi éprouvé par un « coup plus terrible que tous ceux qu'on a tirés sur lui. La mort du duc « d'Orléans est une perte énorme, non-seulement pour le père et pour la

---

RÉBUS



Explication du dernier Rebus : Rien de neuf sous le soleil.



PANORAMA DES ALPES VALAISANES, VUE PRISE DU COL DE LA FURKA.

maines après, se trouva d'autre part chargé confidentiellement par Louis-Philippe de certaines paroles amicales et très-conciliantes qu'il n'attendait que l'occasion pour placer. Cette occasion tarda, l'empereur n'étant jamais seul; il aurait fallu, pour cela, qu'il allât poser dans l'atelier du peintre. Cependant les choses politiques suivirent leur cours, et la mésintelligence diplomatique continuant de plus belle, Horace finit par se féliciter de n'avoir pas redit complétement des paroles d'amitié qui avaient perdu tout à-propos[1].

A peine revenu de Paris, Horace avait eu d'abord à accompagner l'empereur dans le midi de la Russie : un beau voyage, rapide comme le vent, où l'on voyait tout à tire-d'aile. Ce ne fut qu'au retour qu'il put être question de peindre. Il commençait pourtant à s'ennuyer tout de bon d'être traité si continuellement en ami, en homme de la cour, de passer sa vie dans les parades, dans les voyages et dans les fêtes. Les doigts recommençaient à lui démanger; il n'aspirait « qu'à reprendre la veste grise et à se fixer devant son chevalet. » Il fallut encore patienter pendant l'hiver : « Vingt heures de nuit, quatre heures de jour, et d'un jour malade ! Comment peindre ? » Les raouts de la société russe, monotones et cancaniers, ne le dédommageaient pas.

C.-A. SAINTE-BEUVE,
De l'Académie française.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES ALPES VALAISANES

Valais vient de *vallis*, vallée, nom que les Romains avaient donné à cette partie de la Suisse pour marquer qu'elle était le pays des vallées par excellence. Ses montagnes, presque toutes primitives et granitiques, sont en effet au nombre des plus hautes Alpes helvétiques. Outre sa vallée centrale que le Rhône traverse dans toute sa longueur, le Valais n'a pas moins de 49 vallées latérales, 24 au nord et 25 au midi; 80 rivières ou ruisseaux torrentiels se creusent un sillon à travers leurs gorges sans nombre.

Le Valais présente une grande variété de beautés naturelles. Nulle part on ne voit de plus étonnants contrastes entre la nature riante et la nature sauvage, entre les scènes les plus effrayantes et les tableaux les plus gracieux; nulle part on ne rencontre un mélange plus curieux de prairies, de forêts, de champs, de vignobles, de pâturages, de rochers nus ou cultivés, de villages, de précipices, de glaciers et de déserts. Le climat y est aussi varié que le sol. Tandis que dans les vallées les plus élevées on ne moissonne qu'au mois d'octobre et qu'aucun fruit n'y mûrit, dans les districts plus habités de la vallée du Rhône, on commence à moissonner dès le mois de mai, et tous les fruits de l'Italie y arrivent à leur parfaite maturité.

Parmi les montagnes qui enveloppent si majestueusement le pays d'une véritable ceinture de glaces éternelles, il suffit de citer le Saint-Bernard et le Grimsel, célèbres tous deux par leurs hospices; la Jungfrau, si fière sous son manteau de neige; le mont-Blanc, le plus haut sommet de l'Europe; le Simplon, fameux par sa route militaire; le Mattherhorn ou Cervin, le mont-Rose, le Grand-Combin, la Dent-Blanche, le Weishorn, gravi pour la première fois en 1861; la Furka enfin, qui supporte le glacier du Rhône et que traverse une magnifique route nouvellement construite. Elle est indiquée par une ligne blanche sur le panorama des Alpes Valaisanes que nous publions.

Autrefois, une seule chaussée, celle du Simplon, restait praticable en hiver. Les autres chemins, sentiers généralement difficiles, demeurent ensevelis sous la neige pendant neuf à dix mois de l'année. C'est assez dire l'importance de la nouvelle route.

Le col de la Furka, d'où notre vue a été prise, est situé sur une crête qui n'a pas plus de quelques mètres de largeur. Son nom lui vient de deux pics très-pointus dont il est formé et qui ressemblent de loin aux deux pointes d'une fourche. Entre ces deux pics, à 2,436 mètres d'élévation, passe la route qui relie le canton du Valais à celui d'Uri. Une croix y marque la limite des deux cantons.

FRANCIS RICHARD.

« France, mais pour nous tous. Est-il possible de compter sur une régence qui peut s'établir en France au moment où rien ne sera encore préparé ? Car comment préparer une chose qui dépendra des circonstances dans lesquelles elle se présentera ?..... »

Et comme Horace lui exprimait son désir de faire une visite en France,

« L'empereur m'a dit alors, les larmes dans les yeux : « Allez, vous ferez ce qu'un galant homme doit faire; si vous voyez le roi des Français, dites-lui bien que je partage tout son malheur; que personne plus que moi ne peut le comprendre davantage, car je lui dois de connaître le bonheur dont vous me voyez jouir chaque jour : dites-lui tout ce qui pourra le convaincre de l'estime que j'ai pour ses grandes vertus et pour la fermeté de son caractère. »

« L'empereur me tenait la main; nous sommes restés quelques minutes sans prononcer une parole, en proie à la plus vive émotion, et lorsque j'ai pu parler, je lui ai demandé s'il m'autorisait à répéter textuellement cette conversation. Il me répondit sur-le-champ sans hésiter : « Non-seulement je vous y autorise, mais je vous en charge. Si d'autres choses... » — Il n'a pas achevé. »

1. Je trouve dans une de ses lettres du 22 octobre 1842, au retour d'un voyage qu'il venait de faire avec l'empereur, ce passage curieux et très-significatif en ce qui est de la politique de ce temps-là : « J'ai dîné hier à l'ambassade en très-petit comité; on s'y réjouissait des articles du *Journal des Débats* contre la Russie. Je me sais bon gré de ma retenue pendant mon voyage et de n'avoir pas tout dit, car véritablement, d'après ce qui se fait ici par ordre supérieur, je crois que notre bon roi a voulu se *ficher* de moi en me chargeant de belles paroles; car je ne puis douter que, d'un autre côté, il n'agisse autrement... » Évidemment, de part et d'autre, on l'avait chargé de simples politesses; on ne l'avait pas pris très au sérieux comme ambassadeur

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7. ÉMILE AUCANTE.

15 [illegible]
CHEZ TOUS LES MARCHANDS [illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE

Un an. . . . 15 fr. [illegible] 17 f.
Six mois . . 8 f. [illegible] 9 f.
Trois mois [illegible] 5 f.

[illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois .	13 fr. »	— 16 fr.

[illegible]

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 569.
Mercredi 5 Septembre 1866.

[illegible]
MICHEL LÉVY FRÈRES, [illegible]
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, [illegible]

Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs que, par suite d'un nouvel arrangement avec les éditeurs de l'AFFAIRE CLEMENCEAU, nous serons en mesure d'offrir la PRIME GRATUITE jusqu'au 15 septembre, dernier délai

Voir, pour les conditions de la Prime, nos précédents numéros.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

[illegible] — L'école allemande des croupiers. — L'institution d'un chef de roulette. — Brillante éducation des jeunes Allemands. — Leçons de théorie et de pratique. — Un élève bien appliqué. — Comment on reconnait l'origine d'un croupier et d'un tableau de maître. — Les petites maisons, Wildungen et Saxon. — Entre Charenton et Hombourg. — Les rasoirs d'un Anglais et la barbe du même. — Une ville qui n'a pas de chance. — D'où vient l'eau de Schwalheim et d'où vient un marquis. — Un gentilhomme qui se fait remarquer. — Un intendant qui est employé à Mazas. — Départ du marquis et deuil de la ville de Nauheim.

Les villes d'eaux de l'Allemagne, ainsi nommées parce que les décavés de toutes les nations n'y ont plus de quoi boire du vin, sont dans la plus profonde consternation depuis les derniers événements politiques. Quel avenir la Prusse, hostile au jeu, réserve-t-elle au trente et quarante et au double zéro? Nul ne le sait encore; mais les croupiers pâlissent sur les tables [illegible] tude qui sied si bien aux pères de famille.

Il n'y a plus aucun doute qu'un certain nombre de gargotiers allemands, qui pendant cinq ou six mois de l'année vendaient des biftecks aux confitures au poids de l'or, se verront forcés d'ici à l'année prochaine de vendre leur choucroute au rabais pour cause de cessation de commerce, et que les croupiers feront vendre leurs râteaux par ministère de commissaire-priseur à l'hôtel de la rue Drouot.

Déjà plusieurs académies de roulette sont fermées. Je n'entends point insinuer par là que le double zéro chôme, mais les écoles préparatoires d'où sortent les fortes têtes des tables vertes ne fonctionnent plus; les grands maîtres du trente et quarante ne forment plus d'élèves, le grand art se meurt.

Autrefois, à l'époque où la roulette allemande était en pleine prospérité, il y avait dans toute ville d'eaux un lycée où les jeunes gens de la ville se préparaient à la grande carrière de croupier. Dès l'âge le plus tendre, on les envoyait passer chaque jour quelques heures à la classe que dirigeait avant l'ouverture des jeux un croupier hors ligne.

Il m'a été donné d'assister un jour à ces touchantes le-



LE CHATEAU D'ARENENBERG EN SUISSE, ANCIENNE RÉSIDENCE DE LA REINE HORTENSE; dessin de Mlle C. Morier. — Voir page 566.

çons, où l'enfant apprenait tant de bonnes choses. Dès neuf heures du matin, les élèves s'étaient réunis dans une salle fermée aux profanes jusqu'à onze heures : c'étaient des bambins de treize à seize ans qui faisaient leurs études. On commença par un examen.

— Paul, demanda le professeur, combien gagne un florin sur un carré ?

— Cinq fois la mise, répondit l'enfant.

— Vous n'êtes qu'un petit polisson, s'écria le professeur indigné, car vous confondez le carré avec la transversale ! Et vous, Wilhelm, à votre tour. Combien gagne un florin sur un carré ?

— Huit fois la mise, monsieur.

— Très-bien, jeune Wilhelm ! fit le professeur, vous êtes un garçon sérieux, et votre père doit être fier de vous !

Toute la classe regardait avec une certaine envie l'élève *bien appliqué* qui venait de récolter les éloges du maître, puis le professeur passa à d'autres questions.

— Chers élèves ! dit au bout d'une demi-heure le croupier [illegible] donner la théorie et passer à la pratique.

Aussitôt les domestiques apportèrent des sacs d'argent et des portefeuilles remplis de billets de banque, et étalèrent le [illegible] la table !

Les élèves s'emparèrent des chaises autour de la roulette, et les quatre *plus forts* figurèrent les croupiers.

— Commençons, dit le professeur. A vous, monsieur Auguste, lancez la bille.

L'enfant obéit.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gronda le professeur, toujours le même défaut. Je vous ai déjà dit cinquante fois qu'il ne faut pas trop appuyer la boule sur le bord du cylindre. Ne forcez pas votre talent. De la grâce et de la légèreté, je vous prie. Allons ! monsieur Auguste, recommencez-moi ça.

L'élève obéit encore. Cette fois la boule, soulevée par la pression, sauta en dehors du cylindre et roula sur la table.

— Décidément, monsieur Auguste, vous n'êtes qu'un maladroit ! s'écria le vieux croupier. Quand j'avais votre âge, j'étais plus fort que ça ! Allons ! ôtez-vous de là !

Les joues du croupier se colorèrent d'une légère rougeur, une larme se montra sur les paupières de l'enfant qui, tout honteux, quitta la place d'honneur pour la céder à un autre.

— A vous, monsieur Frédéric, dit le professeur.

Frédéric lança la bille avec une grâce exquise qui lui valut les compliments du maître, puis :

— Dix-sept, noir, impair et passe ! s'écria Frédéric.

— Ah ! vraiment ? fit le professeur. Et depuis quand, jeune étourdi, dix-sept est *passe* ?

— C'est vrai, murmura l'enfant.

— Recommencez !

— Dix-sept, noir, impair et manque ! annonça Frédéric cette fois.

— Parfait, dit le maître, visiblement satisfait, maintenant [illegible]

Les autres élèves qui figuraient la galerie de joueurs, avaient semé sur le tapis des simples et doubles florins, des thalers, des pièces de cent sous. Frédéric ramassait toute la monnaie avec son râteau.

— Pourquoi levez-vous le coude en ramassant l'argent ? dit le professeur, cela gêne le mouvement. Tâchez de vous défaire de cette mauvaise habitude.

— Oui, monsieur.

— Oui, monsieur ! oui, monsieur ! Voilà six mois que vous me faites la même réponse ! A présent, changez-moi ce billet de mille francs.

Le jeune élève prit un tas de louis et compta cinquante par petits groupes de cinq louis.

— Il y un louis de trop à la sixième rangée ! s'écria le professeur. Qu'est-ce à dire ? Je le dirai à monsieur votre père. Il faut vous exercer chez vous le soir, ou vous n'arriverez jamais. A présent, voici la monnaie de cinquante louis, passez-moi un billet de mille francs.

L'enfant prit le billet de banque, et après avoir compté la monnaie à la plus grande satisfaction de son maître, tendit le billet.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria le professeur. Vous ai-je appris à remettre les billets de banque de la sorte ? Voici comment on s'y prend.

Le professeur étendit le billet sur le râteau :

— Voilà le mouvement ! ajouta-t-il.

Cette curieuse leçon dura deux heures, puis :

— Nous allons terminer la séance par le bordereau, dit le professeur.

Les enfants alors classèrent l'argent. Tant de billets, tant de florins, tant de thalers, etc., et, après avoir inscrit les différentes sommes et fait l'addition totale, ils s'échappèrent. Un seul bambin resta : c'était Frédéric déjà nommé.

— Monsieur, dit-il en s'approchant du maître avec une timidité juvénile, combien de thalers donne-t-on pour six louis ?

— Trente-deux, dit le maître avec un certain attendrissement. Puis il ajouta : C'est bien, Frédéric, tu te donnes du mal, c'est fort bien ! Va, mon enfant, tu es dans une bonne [illegible]

~~~ Je [illegible] existaient réellement dans les quatre coins de l'Allemagne, mais j'ignorais absolument que chaque école avait ses particularités, et qu'il y a par exemple entre l'école de Hombourg et l'école de Wiesbaden un abîme non moins grand qu'entre la grande école vénitienne et l'école flamande.

Les hommes d'expérience reconnaissent à première vue l'origine d'un croupier comme un expert vous dit à peu de [illegible] Dans ce métier-là on est élève de monsieur un tel comme on est élève de Meissonier ou de Delacroix ; il y a de certaines particularités dans la manière de changer un billet ou de tailler le [illegible] l'origine d'un tableau échappe au vulgaire quand la toile n'est pas signée. Mais quand l'expert survient, il lui suffit de jeter un regard rapide sur la peinture pour vous dire :

— C'est d'un tel, élève d'un tel !

Il en est de même à la table verte. Un chef de partie, à première vue, vous dira d'un employé :

— Il sort de l'école de Wiesbaden ! je le vois à la manière dont il appuie le pouce sur le paquet de cartes.

A côté de ces grandes écoles d'où sortent les maîtres, il y a les écoles mutuelles pour les pauvres petits croupiers qui ne sont pas arrivés et vivent misérablement dans les villes d'eaux de [illegible] deuxième catégorie, telles que Saxon en Suisse, ou Wildungen dans la principauté de Waldeck. Dans cette dernière localité, loin du grand mouvement des voyageurs, on ne voit parfois pas un joueur dans la quinzaine.

Un de mes amis, qui n'a pas craint de s'avancer dans ces contrées lointaines, m'a donné sur l'établissement de Wildungen, que je n'ai jamais vu, des détails fort curieux.

Midi sonnait à l'horloge de la ville quand l'ami en question arriva au Kursaal.

Il entra.

— Où joue-t-on ? demanda-t-il à un domestique.

— Ici.

— Mais je ne vois personne.

— Nos employés sont au café.

— Au café ?

— Oui, à l'estaminet d'à côté. Si monsieur veut jouer, je vais les chercher.

— Allez, mon brave !

Au bout de cinq minutes, le domestique revint, et :

— Monsieur, dit-il au voyageur, ces messieurs viendront dans un instant.

Au bout d'un quart d'heure un croupier se présenta en effet, et dit à mon ami :

— Ces messieurs me suivent ; ils demandent la permission de finir leur pipe avant d'ouvrir la séance.

Il n'en faut pas plus pour caractériser les eaux de Wildungen, aussi remarquables que les eaux de Saxon en Suisse. Au sujet de cette dernière ville un monsieur me dit :

— Je vous affirme qu'à Saxon on joue des haricots à la roulette.

— Et que joue-t-on au trente et quarante ? lui demandai-je.

Parbleu ! cela se devine bien ! Du moment qu'on joue des haricots à la roulette, on joue des gigots au trente et quarante.

~~~ Permettez-moi de consacrer toute cette causerie à la table verte qui se meurt. L'année prochaine il sera trop tard pour vous en parler. Bientôt, quand un chroniqueur causera de la roulette, le lecteur lui dira :

— Mais, monsieur, qu'est-ce que vous nous chantez-là ? Autant nous parler des diligences et des coucous de la porte Saint-Denis.

Moi, pour ma part, je regretterai éternellement les jeux d'Allemagne, car de toute visite à un Kursaal quelconque j'ai rapporté un souvenir charmant. Edgar Poë raconte, dans une curieuse nouvelle, une histoire de fous qui se révoltent et traitent leurs gardiens comme des insensés ; les villes d'eaux me produisent le même effet. On dirait que les aliénés ont enfermé tous ceux qui ont conservé une parcelle de raison et se sont partagé les emplois. Au premier abord tout ce monde n'a rien d'extraordinaire, mais peu à peu l'observateur recule épouvanté quand il embrasse toute l'étendue de la démence humaine qui règne en maîtresse absolue. Des hommes qui n'ont jamais donné ailleurs aucun signe d'aliénation mentale vous disent des énormités de l'air le plus convaincu du monde.

A Hombourg, j'ai vu venir à moi un monsieur fort bien qui m'a abordé en riant :

— Figurez-vous, me dit-il, que je viens de perdre vingt mille francs.

— Ah ! sapristi ! j'en suis désolé.

— Et moi j'en suis enchanté ! fit le monsieur très-bien.

— Vous êtes content de perdre une pareille somme ?

— Je suis ravi, car il faut que toute bêtise se paye. Figurez-vous que je perds toujours quand je mets un gilet de flanelle blanche. Par contre, lorsque je revêts un gilet de flanelle rouge, je gagne.

— Ah bah ?

— Parole d'honneur !

— Eh bien vous devriez toujours porter de la flanelle rouge.

— Oui ! s'écria le monsieur très-bien, c'est ce que je ferais en effet si je n'étais pas le dernier des imbéciles. Mais je suis une brute ! Ce matin j'ai mis de la flanelle blanche.

— Et vous avez perdu.

— Parbleu ! C'est bien fait pour moi.

La langue française, toujours polie, a trouvé un terme mixte pour ces gens-là, qui dit tout sans rien préciser ; mais on compte à Charenton des *féticheurs* moins à craindre que leurs collègues des villes d'eaux. Promenez-vous autour de la table verte et regardez un peu tout ce monde. Chaque joueur a à côté de son argent un fétiche, qui une bague, qui un porte-crayon ou un vieux clou. Causez avec ces messieurs et ces dames ; d'aucuns ne croient ni à Dieu, ni à diable, mais ils croient à leur fétiche. Cette douce folie vous envahit peu à peu. Ce n'est qu'une question de temps.

~~~ On m'a montré à Hombourg un Anglais, plus Anglais que les autres Anglais : un beau matin il avait quitté Londres, était débarqué à Rotterdam et avait ensuite visité toutes les villes du Rhin jusqu'à Mayence. De là il se dirigea sur Francfort et Hombourg. Arrivé dans cette dernière ville, il s'aperçut qu'une petite malle s'était égarée en route... il fit jouer le télégraphe et se coucha ensuite.

Le lendemain il pleuvait... la malle n'arrivait pas... l'Anglais entra au Kursaal et conta son malheur à un compatriote.

— Qu'y avait-il dans votre malle ? demanda celui-ci.

— Rien, du linge sale et mes rasoirs.

— Achetez du linge frais et des rasoirs neufs, et partez !

— Jamais ! dit l'Anglais, je me suis tellement habitué à mes rasoirs, que la meilleure lame de Tolède ne pourrait les remplacer : donc j'attendrai mes rasoirs.

Il attendit en effet ; le douzième jour, comme il pleuvait toujours, il joua un peu... puis beaucoup... ensuite énormément.

Et sa barbe poussait toujours !

Il y a de cela deux ans, l'Anglais a déjà perdu deux ou trois millions ; il lui en reste encore cinq ou six, mais il a juré qu'il ne partirait pas de Hombourg avant d'avoir retrouvé ses rasoirs. Aussi, à mesure que sa fortune diminue, sa barbe grandit ; à l'heure qu'il est il ressemble déjà au Juif errant ; dans cinq ou six ans il sera tout à fait gentil.

Non loin de Hombourg, il y a une autre ville d'eaux qu'on appelle Nauheim. C'est un charmant pays, et dans les environs on trouve cachée au milieu des arbres la source de cette délicieuse eau de Schwalheim qui s'est acclimatée sur toutes les tables de Paris.

Nauheim est une ville qui n'a pas de chance, autrement on ne saurait expliquer l'abandon complet de cette agréable cité. Cependant, une de ces dernières semaines, un marquis ambulant s'est égaré dans le désert et a rendu à la ville l'éclat de ses plus beaux jours.

De Hombourg, en deux heures, on va à Nauheim.

— Avez-vous du monde ici ? demandai-je au maître d'hôtel.

— Énormément ! me répondit-il.

— Cependant votre promenade que j'aperçois d'ici est déserte.

— Pour le moment, oui, dit l'aubergiste ; mais dans un quart d'heure vous verrez monsieur le marquis.

J'aperçus bientôt le fameux marquis que je reconnus pour l'avoir vu à Wiesbaden, où il avait emprunté cinq louis à une pauvre fille de Paris, ce qui m'avait paru extraordinaire de la part d'un gentilhomme qui se prétendait descendant de Godefroy de Bouillon.

L'arrivée du marquis avait produit une certaine sensation dans la ville ; les marchands lui envoyaient leur plus doux sourire, et les bourgeois se pressaient sur son passage.

Quand M. le marquis m'eut aperçu :

— Pardon, monsieur, me dit-il, n'ai-je pas eu le plaisir de vous voir à Wiesbaden ?

— Je crois que oui, lui répondis-je d'un ton sec.

Les marchands, en me voyant causer avec ce noble étranger, avaient l'air de se dire :

— Ce monsieur doit être un homme fort distingué puisqu'il cause avec le marquis.

Le gentilhomme, après avoir échangé quelques paroles avec moi, me dit :

— Serait-il indiscret, monsieur, de vous demander un service ?

— Lequel ?

De me prêter cinq louis jusqu'à demain... j'attends des lettres de mon intendant.

— Je connais votre intendant, monsieur, lui répondis-je, il est geôlier à Mazas !

— Qu'osez-vous dire, monsieur !...

— Pardon, lui dis-je, pas de bruit, s'il vous plaît : je sais que vous avez emprunté, à Wiesbaden, cinq louis à une pauvre fille...

Le chevalier d'industrie, se voyant démasqué, eut un mot terrible...

— Ne me trahissez pas, dit-il d'un ton suppliant, dans ma famille il est de tradition de prendre quelque chose. Mes ancêtres ont pris Jérusalem et moi je prends cinq louis où je les trouve.

Sur ce M. le marquis se dirigea vers le chemin de fer et je ne l'ai plus revu.

Le soir, la population était consternée : les bourgeois se racontaient avec des larmes dans la voix que le marquis était parti. Le conseil municipal s'est, dit-on, décidé à porter le deuil pendant trois jours.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Nous avons déjà parlé de la terrible tempête qui s'est déchaînée sur l'Adriatique, dans la journée du 7 août dernier, amenant la perte de l'*Affondatore* et causant de grands dommages à la marine marchande répandue dans ces parages. A ce sujet, un de nos correspondants nous envoie un beau dessin que nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Un navire est en détresse devant le port de Trieste. Malgré la furie de la tourmente, les braves pilotes auxquels est confiée la conduite d'un bateau de sauvetage, sortent du port pour porter un câble jusqu'au vaisseau et essayer d'établir un va-et-vient avec le rivage. Tantôt soulevés sur la cime de vagues énormes, tantôt glissant dans le sillon humide à une profondeur effrayante, le sang-froid ne les abandonne pas. Ils approchent du but, ils atteignent le bord ; leurs frères sont sauvés.
~~~

Il y a quelques jours, on remarquait dans les annonces du *Moniteur* l'indication d'une vente qui doit se faire, le 2 octobre, à la Chambre des notaires de Paris. Il s'agit du domaine de San Martino, ancienne habitation de l'empereur Napoléon Ier à l'île d'Elbe.

Ce domaine consiste en une villa meublée comme elle l'était en 1814, et conservée intacte avec le plus grand soin; d'un musée contenant tous les objets d'art et autres laissés par Napoléon; enfin, de servitudes, de jardins et de dépendances.

La mise à prix totale est de 500,000 fr., et l'annonce porte qu'il y aura adjudication, même sur une seule enchère.

La Grèce continue à fournir de nouveaux épisodes à l'*Histoire générale du brigandage*.

Le chef de bande Lyngos, qui depuis quelque temps parcourait les villages de la Messenie, s'est emparé de l'ancien ministre des finances, M. Sotiropoulos. Celui-ci se rendait à une terre qu'il possède près de Fdiatra. Les malfaiteurs l'ont emmené dans les montagnes, et ils ne veulent lui rendre la liberté que moyennant une rançon de 80,000 drachmes.

Quelques jours avant, à vingt minutes du monastère de Saint-Agathon, des brigands ont fait prisonnier un voyageur, tandis que le préfet de Phthiotide et le commandant des corps mobiles étaient dans ledit monastère avec un détachement de 100 hommes. D'autres brigands se trouvent dans les environs du village de Mexates, à deux heures de Lamia.

Voici, d'après la *Semaine religieuse* de Sens, un tableau comparatif des dimensions de Saint-Pierre de Rome, avec les mesures parallèles des trois cathédrales de Sens, de Paris et de Troyes. Ce tableau a été fait d'après des documents authentiques :

	[illegible]	Largeur [illegible]	Hauteur [illegible]
Saint-Pierre de Rome,	575 pieds.	82 pieds.	442 pieds.
Saint-Étienne de Sens,	352	44 —	90 —
Notre-Dame de Paris,	378 —	49 —	98 —
Saint-Pierre de Troyes,	354 -	45 —	90

Au moyen de ce tableau, on se fait plus facilement une idée des proportions colossales de la plus vaste église qui soit au monde. La coupole de Saint-Pierre a 456 pieds de hauteur; elle n'est surpassée que par la plus haute des pyramides d'Égypte, qui a 468 pieds.

A propos de monuments religieux, la visite de la reine Emma en Angleterre commence à porter des fruits.

M. Slater, architecte, a reçu l'ordre de travailler au plan d'une église qui servira en même temps de cathédrale pour Hawaï et de monument en l'honneur du roi Kahameha IV, l'époux de la reine Emma.

On évalue les frais de construction à 5 ou 6,000 livres sterling (125,000 ou 150,000 fr.). Le style est le gothique anglais de la période primitive.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres met au concours, pour son prix ordinaire de 1867, la question suivante: « Examiner dans leur ensemble les opuscules et fragments connus sous le nom d'œuvres morales de Plutarque. »

Les peintres d'histoire exécutent en ce moment de grandes pages religieuses dans Notre-Dame, Saint-Sulpice, Saint-Roch, Saint-Augustin, Saint-Germain-l'Auxerrois et Saint-Gervais.

TH. DE LANGEAC.

ANTONIELLA

(Suite[1])

XLIII

Nous nous levâmes en même temps que le soleil. Le malade dormait encore.

Annunziata se mit à travailler sans bruit dans la cour, et moi, je badinai avec les jumeaux, qui s'accoutumèrent tout de suite à moi. Ils commençaient à balbutier quelques mots, et je leur en apprenais d'autres. Leurs rires naïfs, à chaque parole qu'ils répétaient, faisaient rire la mère. Ils se renversaient sur moi, et leurs petites mains jouaient avec mes cheveux épars sur mon sein, pendant que leurs bouches rieuses cherchaient, sur ma poitrine de jeune fille, ces mamelles de leur mère où ils puisaient encore quelquefois, par divertissement, quelques gouttes de ce ruisseau de lait tari qui leur avait versé la vie.

XLIV

Ces jeux les familiarisèrent avec moi, et nous nous aimions déjà avant que j'eusse fini de leur passer leur chemise et de les conduire à leur mère dans la cour.

Je les fis déjeuner auprès d'elle d'un peu de pâte douce de Torre-del-Greco, cuite et trempée dans du lait de chèvre que les bergers des Camaldules apportaient tous les soirs dans les maisons où il y avait des enfants. Quand ils eurent fini, la mère nous embrassa tous les trois, et, laissant là la table rembourrée où elle repassait le linge, et le foyer de myrte sur lequel grondait l'eau du cuvier pour laver les draps de lit et les torchons du pauvre peuple, me chargea de ranimer la flamme et de souffler les charbons en éventant le feu, de temps en temps, avec un éventail de feuillage, pendant qu'elle allait panser la blessure de son mari, refaire sa couche, balayer et nettoyer le plancher de sa chambre.

Les jumeaux, qui jouaient non loin de là sur la poussière tiède du matin, sous les sureaux où séchait la lessive, essayaient par moments de se lever sur leurs grosses jambes, retombant après avoir fait quelques pas; puis venaient, sur leurs pieds et sur leurs mains, trébucher entre mes genoux. Comme c'était gai, en comparaison des derniers jours solitaires et des jours d'agonie que j'avais passés dans la chambre, dans l'étable de mon père mourant ou mort! Comme c'était gai, si les gémissements du malade, retourné sur sa couche de douleur, n'étaient pas venus par moments interrompre et attrister nos jeux!

Malgré ces sombres diversions, avant la fin du jour, les jumeaux et moi, nous nous entendions déjà comme la chèvre et les chevreaux s'entendent quand l'amour du jeu, et la tendresse et la jeunesse les poussent à bondir ensemble sur les prés.

Les enfants couchés et endormis, Annunziata prit les choses fines à raccommoder et à plisser, et, auprès du lit du malade, je reçus ma première leçon de blanchissage des mains de mon amie. Le pauvre invalide tantôt riait de mon inexpérience, et tantôt pleurait de sentir qu'il n'avançait pas vers sa guérison, et qu'il laisserait bientôt ce doux nid de sa jeunesse sans ailes pour protéger ses petits, sans pain pour nourrir sa femme et moi. Mais nous nous efforcions, sans y croire, d'éloigner ces mauvais pressentiments. Il était trop bon pour douter que la Providence ne vînt à son secours.

Nous finîmes la journée, quand l'*Angelus* sonna au clocher de San-Martino, en faisant notre prière à genoux, au chevet de son lit, et en récitant en commun les litanies de la Vierge.

Annunziata, qui voyait bien les progrès du mal, ne fut pas plus tôt couchée sur notre paille, qu'elle se prit à fondre en larmes et à sangloter tout bas, pour que son mari ne soupçonnât pas son tourment. J'essayai en vain de la rassurer

— Hélas! répondait-elle, indépendamment de la perte d'un si bon mari, qui m'a choisie dans la misère, pour m'unir à son sort et me faire la mère de ses enfants, sa mort ne serait pas seulement sa mort, elle serait celle de sa femme, la tienne, et celle de ses enfants! Avec quoi vivrions-nous tous les quatre?

Et elle recommençait à pleurer.

Les premiers symptômes de la gangrène, qui apaise la douleur avant de la terminer, avaient apparu, ce soir-là, à ses regards.

XLV

Les jumeaux se réveillèrent le matin, plus joyeux que jamais. Rien n'était beau et gai comme de les voir se rouler ensemble sur leur berceau, et dresser leurs belles petites mains roses au-dessus de leur tête, pour prendre des rayons de soleil qui glissaient sur eux par la fenêtre! Annunziata, quoique si désolée, ne put s'empêcher d'en sourire dans ses larmes et de jouer un moment avec eux. Puis elle me jeta leurs chemises sur mon lit, et me dit de les habiller comme la veille et de les porter sous le sureau.

Pendant que je préparais le feu, la table, les fers à repasser, ils se mirent à jouer dans la litière du cuvier, dont j'avais laissé égoutter le reste, et à construire, avec leurs petites mains, des montagnes de sable, qu'ils faisaient crouler, pour les reconstruire encore.

Quand Annunziata vint nous rejoindre, après avoir fait la prière du matin et pansé son mari, elle était toute changée, et sa pâleur disait trop sa crainte. Elle se mit cependant à travailler avec moi, pour que, le jour suivant, qui était un dimanche, ne nous laissât que les robes blanches à porter, dans le faubourg, à nos modestes pratiques. Tout fut fini et livré avant la nuit. Elle rapporta à la maison une vingtaine de grani dans son tablier; c'était le salaire de toute la semaine. Les plus pauvres lui demandaient crédit. Elle ne pouvait pas le refuser, par bonté d'âme d'abord, et ensuite pour ne pas perdre le plus grand nombre de ses pratiques.

En me voyant travailler avec elle dans la cour, et vêtir les enfants, les bonnes femmes qui passaient dans la rue se disaient, au contraire :

— Voyez donc! il faut qu'Annunziata soit bien riche, et que le métier soit bien bon, puisqu'elle n'y suffit plus toute seule, et qu'elle entretient une jeune servante, comme les grandes dames de Toledo, pour bercer et habiller les enfants!

De ce jour-là, elles commencèrent à l'accuser de prendre trop cher et à la quitter peu à peu, ou à lui faire des prix qui n'allaient pas à la valeur du loyer, des outils et du charbon. Annunziata pleurait et consentait à ces injustes rabais pour ne pas s'aliéner toutes ses pratiques.

XLVI

Les trois cents écus de la pension de son mari compensaient ces pertes; mais cela ne dura pas.

Le pauvre homme touchait aux derniers jours de son dernier quartier quand la mort le prit. Il embrassa ses jumeaux, sa femme et moi, nous recommanda à Dieu et à saint Janvier, et invoqua le Seigneur à ses derniers moments, pour qu'il daignât lui accorder, non une guérison qu'il n'espérait plus, mais vingt-quatre heures seulement, de manière que le dernier terme de sa pension d'invalide qui expirait le lendemain, et qui devait être payée encore trois mois après le jour de son décès, pût être compté trois mois de plus à Annunziata et à ses enfants.

— Que feras-tu sans cela? dit-il à sa femme dans la soirée. Quand tu auras payé l'apothicaire et ses médicaments, les frais de scellés et ceux de sépulture, sur les six écus que nous avons encore, que te restera-t-il?

— N'y pense pas! dit Annunziata. Le ciel est large et profond. Dieu nous regarde du fond du firmament; la Providence est infinie comme le monde; elle viendra à notre aide, comme tu as consenti à venir au secours d'Antoniella.

— Qu'elle vous bénisse comme je vous bénis tous les quatre! dit-il.

XLVII

Mais, après cela, il commença à délirer doucement, et à se figurer qu'il assistait au banquet de ses noces, chez mon père, avec sa chère Annunziata.

— Que je suis heureux! disait-il, que je suis content!... Il y a l'amitié ici, et de la fortune à la maison, pour elle, pour moi, pour nos enfants... Antoniella deviendra grande; un riche seigneur de Toledo viendra la demander à son père...

Enfin mille et mille rêves qui redoublaient nos larmes, par leur contraste avec la réalité.

Entre onze heures et minuit, son dernier soupir coula sans bruit de ses lèvres.

Il manquait une heure à sa vie, et le dernier quartier de sa pension à sa chère femme. Dieu est bien bon; mais il a l'air quelquefois d'être bien cruel!

XLVIII

Annunziata lui ferma les yeux.

Nous le pleurâmes toute la nuit et tout le jour suivant, Annunziata et moi. Quelques voisines, voyant la porte ouverte au fond de la cour, se mirent à genoux et lui jetèrent de l'eau bénite sur les pieds; mais elles s'en allèrent, et nous ne les revîmes plus. Chacun pour soi! quand le père est parti, le nid s'envole.

Les jumeaux, pendant cette triste journée, s'amusèrent tout seuls hors de la maison. Le soir venu, nous les couchâmes dans la cour, sous le grand cuvier, à demi renversé, pour qu'ils ne fussent pas témoins des cérémonies mortuaires. Je leur dis que leur père était parti pour la guerre, accompagné d'un invalide, son ancien compagnon d'armes, qui était venu avec le prêtre.

Annunziata seule suivit le convoi jusqu'au cimetière, un mouchoir sur les yeux. Le vieil invalide, pour faire honneur à son ami, tira un coup de fusil sur sa tombe solitaire, dans le vaste champ des morts de San-Martino. Annunziata se mit à genoux sur la terre fraîche, et, ranimée un moment par l'écho du coup de feu, tomba évanouie. Le fossoyeur la releva; elle revint à la maison toute seule, en trébuchant à chaque pas. Je courus au-devant d'elle; nous priâmes et nous pleurâmes en endormant les jumeaux sur nos genoux.

Telle fut la fin du malade. Il ne laissa de souvenir qu'à sa femme et à moi. C'est peu de chose que nous!

XLIX

En effet, le pauvre mourant avait eu bien raison de dire : « Annunziata, que te restera-t-il, si ma pension est raccourcie d'un jour? » Quand nous eûmes payé le pharmacien, le fossoyeur, les porteurs de cercueil et de croix, le prêtre et les cierges, il ne nous restait que quelques grani de dettes. L'ouvrage, qui continua à venir pendant un certain temps à un prix qui n'égalait pas la dépense, au lieu de nous soulager, nous endetta davantage. Nous vendîmes successivement, un à un, les habits, le fusil, le sabre, les souliers du pauvre invalide. A chaque vente d'un de ces chers objets qui lui avaient appartenu, de nouveaux baisers et de nouvelles larmes coulaient de la bouche et des yeux d'Annunziata.

Elle me disait :

1. Voir les numéros 563 à 568.

— Vends-les toi-même, pour nourrir ces pauvres petits chéris. Quant à moi, je n'en aurais pas le cœur! Il me semblerait que je vends un morceau de lui-même... Dieu aura pitié de nous et de lui. Ce sont tes derniers sacrifices qui le toucheront!

A. DE LAMARTINE.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHATEAU D'ARENENBERG

Le pittoresque château d'Arenenberg, dans le canton de Thurgovie, dont nous publions une vue exacte en tête de ce numero, doit, comme on sait, sa celebrité au souvenir de la reine Hortense. C'est en 1817 que la reine de Hollande, portant alors le titre de duchesse de Saint-Leu, vint resider dans ce domaine; elle était accompagnée de ses deux fils, dont le second devait être Napoleon III. Elle y demeura presque continuellement jusqu'à l'époque de sa mort arrivée en 1837.

Le manoir d'Arenenberg est situé sur les bords du Rhin, tout près du lac de Constance. Les proportions et l'architecture en sont assez modestes. Il ne se compose que d'un bâtiment carré, élevé de deux etages au-dessus d'une terrasse, avec une svelte toiture percée de mansardes. Les murailles sont blanches et unies; des girouettes en queue d'aronde surmontent les cheminées. C'est, en un mot, une habitation calme et riante, où l'on comprend qu'une noble famille exilée soit venue abriter ses souvenirs et ses espérances, en attendant les décrets du destin. Mais ce qui constitue le charme exceptionnel du château d'Arenenberg, c'est le jardin fleuri et le parc rempli de frais ombrages, avec l'un des plus merveilleux paysages du monde pour horizon.

Après la mort de la reine Hortense, ce domaine passa entre les mains d'un proprietaire suisse; celui-ci le revendit dans la suite à l'empereur Napoleon, qui le fit restaurer en témoignage de son amour filial. On n'a pas oublié que, l'année dernière, l'Empereur y fit un pèlerinage, accompagné de l'Impératrice.

R. BRYON.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Un magistrat et un hibou. — Un oiseau crucifié. — Un libérateur. — Amitié d'un oiseau. — Amour et paternité. — Une nichée de hiboux.

Je suis allé l'autre jour rendre visite à un de mes amis, qui occupe dans la magistrature une eminente position. A ma grande surprise, j'ai trouvé perché sur son fauteuil un hibou, qui ne témoigna ni surprise, ni peur en me voyant entrer.

— D'où vous vient donc cet oiseau? demandais-je à mon ami.

— C'est tout un roman et je vais vous le conter, me répondit le magistrat, mais auparavant laissez-moi vous montrer l'intelligence de mon ami emplumé.

— Strix, dit-il au hibou, va saluer monsieur; c'est un de nos meilleurs amis.

Strix ouvrit ses ailes, prit son vol et vint se percher sur mon épaule. Là il frotta amicalement sa tête contre mon visage, et retourna près de son maître.

— Où donc est ma plume? demanda celui-ci: je l'ai laissée tomber, je crois.

Strix en un coup d'aile toucha terre, ramassa la plume dans son bec court, crochu, aux larges narines et dont la mandibule possède une grande mobilité et la replaça sur le bureau, dans l'écritoire.

— Maintenant que vous avez fait connaissance avec Strix et que vous pouvez vous rendre compte de son intelligence, je vais vous dire son histoire. La voici:

« Il existe chez les habitants de la campagne une habitude cruelle et qui atteste autant d'ignorance que d'ingratitude. Je veux parler de l'odieuse coutume de clouer vivants sur une porte les chouettes et les hiboux que le hasard fait tomber dans les mains des paysans. Non-seulement ceux-ci commettent une mauvaise action en soumettant à des tortures aussi affreuses qu'inutiles un pauvre oiseau, mais encore ils se privent d'un auxiliaire qui débarrasse les champs et les jardins des insectes nuisibles et des rongeurs qui y causent tant de degâts.

« Il y a cinq à six mois, dans une excursion aux environs de Paris, j'ai trouvé un de ces pauvres oiseaux, un hibou commun ou moyen, cloué et crucifié au-dessus de la porte d'une ferme; il ne pouvait tarder à mourir, car il était là depuis deux jours sans nourriture et les ailes percées de gros clous.

« Je voulus le détacher de son gibet, mais aussitôt le propriétaire de la maison vint s'y opposer

« — Eh! quoi, monsieur, me dit-il, vous voulez nous empêcher de tuer un oiseau pareil, et de le punir par des souffrances trop méritées du mal qu'il fait?

« — Mais quel mal vous a-t-il fait?

« — L'avant-dernière nuit, il est venu se percher sur le toit de la maison, où il n'a cessé de pousser des cris lugubres. Ma femme et mes enfants se mouraient de peur. Enfin, comme on dit, j'ai pris mon courage à deux mains. Armé de mon fusil chargé à plomb, je suis descendu au jardin et j'ai tiré au juger sur le vilain oiseau, que j'ai entendu bientôt tomber presque à mes pieds. Alors j'ai appelé mes enfants; ils sont venus avec de la lumière et j'ai vu le hibou, couché sur le dos et cherchant à se défendre avec ses griffes et son bec. J'ai jeté un sac dessus. Je l'y ai enfermé jusqu'au matin, et ensuite avec de grandes précautions, qui ne m'ont point empêché de recevoir trois ou quatre égratignures sur la main, je l'ai cloué où vous le voyez, et où il ne souffre que ce qu'il mérite.

« Je me sentais sur les lèvres une foule de reflexions morales et agricoles pour démontrer à mon interlocuteur combien il avait eu tort d'en agir de cette façon, et surtout de me débiter ses billevesées. Mais comprenant l'inutilité de mon sermon, je recourus à une argumentation plus certaine: je tirai ma bourse de ma poche.

« — Combien voulez-vous me vendre ce hibou? demandai-je.

« — Eh! qu'en comptez-vous faire? me demanda le paysan ahuri par une proposition aussi absurde.

« — Peu vous importe! répondis-je en souriant. Voyons! à quel prix mettez-vous cet oiseau?

« — Ma foi, monsieur, prenez-le pour rien, puisqu'il vous fait envie.

« J'appelai un des enfants du fermier qui jouait dans le jardin, et je lui mis dans la main une pièce de monnaie, qui fit briller de joie ses petits yeux ronds et que le père se hâta de lui reprendre.

« — Donne-moi cela! dit-il au pauvre petit garçon, qui le regarda avec un melange de crainte et de desappointement. Donne-moi cela, ce sera pour t'acheter de bonnes choses à la ville, — quand j'irai, ajouta-t-il, un peu confus, en se tournant vers moi, mais en fourrant néanmoins la pièce d'argent au plus profond de la poche de son gilet.

« L'enfant pleurait et je n'ai jamais pu voir pleurer un enfant sans chercher à le consoler. Or, comme il ne s'agissait pour arrêter ses larmes que de puiser de nouveau à ma bourse, j'en sortis un second franc, que cette fois le petit garçon serra convulsivement dans sa main et dont il s'assura la possession en s'enfuyant à toutes jambes.

« — Voyons! Maintenant le hibou est bien à moi. Prêtez-moi une échelle et des tenailles.

« Le paysan, dont la mine devenait de plus en plus goguenarde, n'en fit pas moins ce que je lui demandai, et je me mis à l'œuvre pour delivrer l'oiseau qui, ne comprenant pas mes intentions charitables, me déchira la main d'un coup de ses ongles. Le paysan partit d'un éclat de rire, qui ne m'empêcha point d'arracher un à un les clous. Après avoir detaché le hibou, je l'enveloppai dans mon mouchoir. Je mis mes gants, assez épais pour me préserver d'une nouvelle égratignure, je déposai l'oiseau sur le gazon, et je lui versai dans le bec quelques gouttes d'eau qui le ranimèrent un peu. Il parut dès lors comprendre mes bonnes intentions à son égard, et il me laissa désormais, sans résistance, lui donner les soins nécessaires.

« Je commençai donc par laver ses plaies, où déjà les mouches avaient deposé leurs larves, j'entourai ensuite d'une bande faite aux dépens de mon mouchoir son aile droite que le coup de fusil de la nuit précédente avait brisee. A l'aide d'un peu de collodion puisé dans un flacon que j'emporte toujours dans mes excursions, je pansai les autres blessures du hibou, et par la même occasion l'écorchure de mon doigt.

« Le hibou, ensanglanté, et ahuri par la souffrance et par la fièvre, me regardait avec autant de surprise que le paysan. Je résolus de ne point borner là mon rôle de bon Samaritain. Je secouai un arbre, d'où il tomba une pluie de hannetons, et j'en présentai quelques-uns à l'oiseau, qui se mit à les croquer avidement.

« — Et qu'allez-vous faire de cette bête? me demanda le paysan en voyant le hibou se ranimer.

« — Mais le rendre à la liberté.

« — Il n'en jouira pas longtemps! répliqua-t-il en hochant la tête. Blessé comme il l'est, il ne pourra pas s'envoler, et je ne donne pas dix minutes à mes gamins pour le poursuivre et pour l'assommer à coups de pierres.

— Eh bien! je l'emporterai à Paris, m'écriai-je, tout en me demandant ce que je ferais d'un hibou dans mon appartement.

« — A votre aise, riposta le paysan, qui se moquait évidemment de moi. Tenez, voici un petit panier qui vous servira de cage pour transporter votre oiseau. Je ne vous le vendrai pas cher.

« Cela voulait dire qu'il comptait me le faire payer un prix exorbitant.

« Le hibou se laissa mettre sans résistance dans le panier, et je repris le chemin de fer avec ma singuliere acquisition.

« De retour chez moi, j'ouvris le panier; l'oiseau sortit de lui-même, gagna péniblement le dossier de mon fauteuil de bureau, s'y installa commodément et carrément, se mit à lisser ses plumes en désordre, et me regarda fixement de ses yeux, dont la prunelle rouge se dilatait dans l'obscurité que le soir commençait à introduire chez moi. J'allai à lui et je lui passai doucement la main sur le dos; il reçut cette caresse avec une satisfaction évidente, et me la rendit en frottant avec douceur sa tête contre le revers de ma main.

« Dès lors un pacte d'amitié se trouva conclu entre nous, et Strix, car je lui laissai ce nom générique, se montra dès lors pour moi le compagnon tendre et fidèle que vous voyez.

« Comme les chats, il se montre d'une exquise propreté, et ne manque jamais, le matin dès que j'ouvre ma fenêtre, d'aller au dehors se purifier de toute impureté dans quelque coin affecté par lui à ce soin hygiénique. Après cela, il entre dans mon cabinet de toilette. Là, il barbote avec une satisfaction évidente au milieu de ma cuvette pleine d'eau, et apporte à ses soins personnels les recherches les plus minutieuses. Il procède ensuite à son déjeuner, qui consiste, soit en insectes apportés de la campagne par mon jardinier, soit en aiguillettes de foie de mouton d'une grande fraîcheur, et il vient reprendre sa place habituelle sur le dossier de mon fauteuil. De cet observatoire il suit mes moindres mouvements, semble prêter la plus grande attention à ce que j'écris, et si je viens à me lever, il saute sur mon épaule et m'accompagne ainsi dans la pièce où j'ai affaire. Me faut-il sortir, je le caresse affectueusement en lui disant: Au revoir, mon Strix. Alors il renfonce mélancoliquement sa tête entre ses ailes, et ne tarde point à s'endormir. Quand je rentre au logis, il entend et reconnaît mon pas dès l'escalier, pousse un cri aigu pour me donner de loin la bienvenue, bat des ailes, dès que j'entre, et me prodigue les témoignages d'amitié qu'un chien donne en pareille occurrence à son maître.

« Quoique son aile autrefois brisée ne lui permît pas de voler longtemps, Strix, surtout pendant les belles soirees de printemps, se perchait sur mon balcon, et même parfois prolongeait une excursion aérienne jusque sur les toits des maisons voisines. Je me preoccupai peu de ces absences et je laissai ma fenêtre ouverte pour que le hibou pût rentrer quand bon lui semblerait.

« Or, ces excursions crépusculaires finirent par se renouveler fréquemment, et une nuit Strix ne revint pas au logis. J'avoue que j'eprouvai une véritable inquietude et que je crus à quelque accident survenu au pauvre oiseau. Le lendemain, au point du jour, j'entendis des coups secs qu'on assenait sur mes vitres, et je me hâtai d'ouvrir au vagabond, que je reçus en veritable enfant prodigue, c'est-à-dire en le comblant de caresses.

« A dater de ce jour, je remarquai dans mon hibou qui, je vous l'ai dit, était une femelle, je ne sais quelle étrange préoccupation. Inquiète et fiévreuse, elle allait et venait dans mon cabinet, ne dormait plus une partie de la journée suivant son habitude, et je la surpris un jour brisant à coups de bec les branches d'osier dont se composait mon panier à papier. Elle finit par emporter morceau à morceau la corbeille entière puis elle recommença ses excursions nocturnes et les prolongea jusqu'au lendemain. Elle finit par ne plus revenir qu'à de courts intervalles, pour prendre précipitamment sa nourriture et disparaître de nouveau.

« Cette manière de faire de Strix m'intriguait tant, que je résolus d'en découvrir les motifs et que je me mis à l'espionner dans toutes ses démarches. Après deux ou trois jours de surveillance, je finis par m'assurer qu'elle se réfugiait, en sortant de chez moi, sur un des grands arbres qui s'élèvent encore, au milieu des immenses jardins qui entourent mon vieux et solitaire faubourg Saint-Germain. J'obtins sans difficulté du duc de X..., mon ami, l'autorisation de continuer mes observations dans son hôtel, et je ne tardai point à voir Strix se diriger de son arbre vers une petite tour en ruine datant du XVI[e] siècle, et qui, après avoir autrefois sans doute servi d'escalier, se trouve réduite aujourd'hui au rôle humiliant d'un hangar à peu près complètement inutile et delaissé. Je grimpai le moins mal possible, à travers les marches brisées, jusqu'au sommet de cette tour, et je vis dans un trou Strix qui donnait, avec de la viande qu'elle avait prise chez moi, la becquée à quatre petits oisillons couverts de duvet, et qui ouvraient de toute leur largeur démesurée de grands becs jaunes et insatiables. La fugitive ne s'effaroucha pas en me voyant arriver près de sa nichée d'une façon si peu prévue; elle continua sa distribution, paisiblement et sans se deranger, à sa progéniture; puis, ce soin rempli, elle leva doucement la tête, et attacha sur moi ses grands yeux d'or pleins d'une indicible expression de tendresse.

« Je racontai au duc de X... le spectacle singulier que je venais de voir, et lui exprimai mon intention de venir chaque jour rendre visite à la jeune mère, à laquelle dès lors j'apportai chaque jour les mets dont je la savais friande. Les petits non-seulement s'habituèrent insensiblement à ma presence, mais encore ils finirent par reconnaître de loin le bruit de mes pas et ils saluaient par leurs cris mon arrivée, qui leur annonçait une bonne provende. Le mâle lui-même, qui se tenait d'abord sur une defiante réserve à mon égard, rassuré sur mes intentions, acquiesça au pacte d'amitie qui m'unissait à la famille, et chaque matin nous fraternisions tous les sept avec une familiarite à laquelle, j'en fais sincèrement l'aveu, je ne me sentais pas insensible.

« A six semaines environ de là, le duc partit pour la campagne avec toute sa maison, et je dus renoncer à mes visites quotidiennes à mes amis emplumés.

« Un jour, je les trouvai tous les six installés dans mon cabinet.

« J'avoue que si je fus sensible à ce témoignage d'affection et de confiance, je m'en sentis toutefois singulièrement embarrassé. Cependant, comme on n'a point tous les jours six hiboux à heberger, je tins à honneur de remplir dignement les devoirs d'une hospitalité si peu vulgaire, et je servis de mes mains à mes hôtes la viande, découpée en lanières, d'une pièce de bœuf que ma cuisinière comptait faire rôtir le lendemain matin pour mon dejeuner.

« Mes six convives n'en laissèrent pas une bribe; après quoi, le mâle et les quatre enfants firent claquer leur bec en signe incontestable de salut et d'adieu, et s'envolèrent tous les cinq, laissant chez moi la femelle, qui dès lors y reprit ses habitudes comme si jamais elle ne les avait quittées. »

S. HENRY BERTHOUD.

IMPRESSIONS DE VOYAGE[1]

EN CIRCASSIE

Je m'étais aperçu déjà que l'interprète que j'avais emprunté à l'université de Moscou, et qui s'appelait Kalino,

1. Voir le précédent numero.

avait une véritable éducation universitaire, c'est-à-dire qu'il ne savait absolument rien de l'histoire de son pays. Par bonheur j'avais là sous la main la princesse Dolgorouky, laquelle, n'ayant pas reçu d'éducation universitaire, était, je ne dirai pas aussi savante, mais aussi *sachante* que notre écolier était ignorant.

De l'histoire, la conversation passa à la poésie. Je pensai que, puisque le voyage ne nous offrait aucun accident pittoresque, aucun épisode historique, c'était le moment d'utiliser l'amour-propre national en faisant traduire du Lermontof. Seulement, j'avais, je ne sais où, laissé mon volume de poésies.

Mais, d'un seul mot, la princesse Dolgorouky me tira d'embarras.

— Est-ce Lermontof que vous cherchez? me dit-elle

— Oui, fis-je; mais je crois l'avoir perdu.

— Que cela ne vous inquiète pas, me répondit-elle. Je sais Lermontof par cœur; dites-moi quelle pièce vous désirez, et je vous la traduirai.

— C'est à vous de choisir celle qui vous plaira le mieux, princesse. Je ne suis pas assez familier avec votre poëte pour faire ce choix moi-même.

— Eh bien, alors, je vous en traduirai une qui vous donnera une idée générale de sa manière.

Et la princesse prit une plume, et, aussi facilement que si elle eût écrit sous la dictée, elle me traduisit effectivement une des plus remarquables poésies de Lermontof.

Cette pièce, intitulee *les Dons du Terek*, est une chose toute locale. Nous avons dit que chaque peuple a son fleuve national; le Terek est celui des Tcherkesses et des Cosaques de la ligne; on appelle Cosaques de la ligne tout ce qui [illegible] Caucase.

LES DONS DU TEREK

Mugissant, furieux, sauvage,
Roulant ses rochers de granit,
Le Terek descend tout en nage
Des monts où l'aigle fait son nid.
Sa sœur jaillit en écume;
Mais, quand sur la plaine qui fume,
Il s'est, rusé Circassien,
Répandu comme une onde honnête,
Présentant son humble requête,
Il dit au vieux lac Caspien [1]:

« O vieillard! partage ton onde
[illegible]
Assez longtemps j'ai, par le monde,
Erré comme un enfant perdu.
Il est temps qu'enfin je me range
Et que d'existence je change.
Près du mont Kasbek je suis né;
Je viens des cimes inconnues,
Enfant allaité par les nues,
A l'orage prédestiné!

« J'ai grandi, faisant, dans ma course,
Autant que je l'ai pu, le mal.
A peine sortant de ma source,
J'ai dévasté le Darial.
En rocs arrachés à leur base,
Je t'amène tout le Caucase... »
Mais, bercé du bruit de ses flots,
Occupé de quelque merveille,
Le vieillard fit la sourde oreille;
Et Terek reprit en ces mots:

« Je comprends, tu ris de l'audace
Que j'ai d'offrir si peu... Pardon,
Laissons mes rochers à leur place;
Je veux te faire un plus beau don:
C'est le plus brave des Tcherkesses.
La mort, arrêtant ses prouesses,
A pris le hardi cavalier
Au moment où, dans sa colère,
Pour mieux frapper son adversaire,
Il se dressait sur l'étrier.

« Il a son harnais de bataille
Qui vaut à lui seul un trésor,
Une riche cotte de mailles,
Des brassards damasquinés d'or;
Ses cartouches pleines de poudre,
Dont chacune lançait la foudre,
Sont d'argent pur de Téhéran;
Son kandjiar est une flamme,
Et porte gravé sur sa lame
Un verset entier du Coran.

« Son œil semble, ouvert et farouche,
En face regarder la mort;
Un sang vermeil rougit sa bouche
Sous sa moustache qu'elle mord.
Sa tresse, humide de rosée,
Descend de sa tête rasée
Sous son papak de laine noir... »
Mais Capsis sur la mer se penche,
Muet, mirant sa barbe blanche
Dans son gigantesque miroir.

Terek alors: « Écoute, père,
Je vais te faire un don sans prix,
Et, cette fois enfin, j'espère,
Tu seras content, vieux Caspis!
J'ai soustrait aux regards du monde
Et je t'apporte, sur mon onde,
Le corps plein de suavité
D'une Cosaque jeune et belle,
Qui, pour la mort, garda, rebelle,
La fleur de sa virginité.

« Sa chevelure déroulée
A les tons du blé qui mûrit;
Son épaule pâle et hâlée;
Sa bouche tristement sourit;
De même qu'un nuage voile
Parfois la splendeur de l'étoile,
Sur son front la pâleur descend,
Et, de son cou sur sa poitrine,
Comme une larme purpurine,
Coule un faible filet de sang! »

Le fleuve se tait. Froide et blanche,
Alors, sur le flot mugissant,
La Cosaque, aux yeux de pervenche,
Apparait en se balançant.
Sa natte tombe échevelée
Sur sa gorge à demi voilée,
Réseau d'or sur un marbre pur,
Où la mort, artiste suprême,
[illegible]
Des veines dessina l'azur!

En la voyant, Capsis sur l'onde
Se dresse le front ruisselant,
Et sous son arcade profonde
Son œil s'allume étincelant.
Il étend les deux bras vers elle,
Et, sur sa poitrine immortelle,
Presse le suave contour,
L'entraine dans l'humide espace...
Et la vague sur tous deux passe
Avec un murmure d'amour!

Cette poésie est évidemment quelque chose d'étrange et d'inconnu pour nous; elle a une saveur sauvage qui pénètre difficilement dans nos villes; elle étonna en Russie et y eut un grand succès.

Ma traduction me prit une partie de la nuit. Au fur et à mesure que la princesse la mettait en français, je la mettais en vers.

La princesse nous quittait le lendemain matin.

Les bateaux du Volga ne marchent pas pendant la nuit, excepté au printemps, lors de la fonte des neiges; le Volga n'a pas de fond et les capitaines ont toujours peur de s'engraver.

Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à Plan.

Le lendemain matin, entre Plan et Rechma, le bateau stoppa. Le moment était venu de nous dire adieu. La princesse descendait dans une de ses terres où elle allait passer quelques jours et qui confine au Volga.

Je descendis le premier dans le bateau pour aider la princesse à descendre, et, quoique l'échelle fût assez roide, elle atteignit le bateau sans accident.

Il n'en fut pas ainsi de sa vieille dame de compagnie: le pied lui glissa, et elle tomba dans le fleuve.

Mais, avec une force toute virile, la princesse la saisit par le bras et la maintint au-dessus de l'eau tandis que je maintenais la princesse dans le bateau.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

1. La mer Caspienne n'est, en réalité, qu'un grand lac.

LE PAYS DE COURG

La province de Courg, district montagneux de l'Inde méridionale, situé entre le territoire de Myson et la côte de Malabar, ne fait pas partie, comme cette dernière, de la présidence de Madras, mais relève du gouvernement de Myson. Le pays est fertile. La culture du café y a pris notamment, depuis quelques années, une grande extension. La population, qui peut s'élever à cent cinquante mille âmes environ, n'a pas le naturel sauvage de ses voisins du Malabar Elle forme une race simple, brave, hospitalière, loyale et industrieuse. Un décret spécial a autorisé les habitants du Courg à conserver leurs armes, en récompense des services qu'ils ont rendus au gouvernement, lors du soulèvement de 1857. Le dernier rajah du Courg, qui mourut en Angleterre, il y a quatre ans, avait fait baptiser autrefois une de ses filles, dont la reine Victoria est marraine.

Nous donnons une vue de la ville de Mercara, qui est la capitale du pays et la résidence officielle du surintendant anglais. Cette ville domine de toutes parts un véritable ocean de forêts vierges. Elle n'est pas encore fort considérable. Ses principaux monuments sont actuellement un vieux fort servant de Residence, l'ancien palais, le quartier des officiers du 15e regiment d'infanterie indigène, la prison, deux bazars, l'église anglaise et un temple à demi ruiné, où le gouvernement anglais entretient à ses frais quelques brahmines. On doit également aux soins du gouvernement l'établissement d'une école centrale dans la ville avec un certain nombre d'écoles primaires sur differents points du pays. Ces écoles sont fréquentées par un millier de jeunes garçons et de jeunes filles.

Notre second dessin montre quel est le costume de la classe la plus élevée de la population indigène et aussi l'uniforme d'un soldat du pays. Les trois figures assises sont le *sheristadar* Appachos, qui tient le milieu, et, à sa gauche, le second dignitaire officiel Appyah. Le jeune homme, nommé Soobiah, est assistant du surintendant anglais.

HENRI MULLER.

HORACE VERNET

(Suite [1])

Les derniers mois de son séjour n'en furent que plus laborieux. Il fit pour l'empereur et pour la famille impériale plusieurs tableaux et portraits qui réussirent fort et qu'on n'a pas vus ici [2]. Tout lui tournait à bonheur et à honneur. Comme il avait l'amour-propre aimable et bienveillant, il ne s'enorgueillissait pas; il imputait à sa bonne étoile plus qu'à son merite cette faveur disproportionnée et qu'il n'avait rien fait pour exciter. On ne se figure pas, en effet, ce qu'il était là-bas. La moindre esquisse d'un Napoléon à cheval qu'il croquait le soir chez l'impératrice, pendant que les femmes brodaient et que quelque chambellan faisait la lecture à haute voix, avait tous les honneurs de la soirée. Un jour, dans le salon impérial, il s'était amusé machinalement, et pour occuper ses doigts, à façonner avec de la cire un petit casque: l'empereur y jette les yeux, trouve le modele parfait, et dès le lendemain le fait adopter par une partie de sa cavalerie. Et ceci, c'est une personne présente alors à Saint-Pétersbourg, ce n'est pas Horace Vernet qui me le dit. L'histoire courut et fut racontée telle que je viens de la dire. Il fallait aussi, pour de tels succès, un empereur fait exprès et qui aimât à jouer en grand aux soldats.

Il y aurait à tirer encore plus d'un extrait de ces lettres de Russie, pleines de particularités et d'observations de tout genre, et d'un agréable pêle-mêle. Horace Vernet les a définies lui-même mieux que nous ne saurions faire, quand il a dit (22 octobre 1842):

« Je t'écris tout à bâtons rompus. Voilà ce que c'est que
« le combat de plusieurs idées dominantes dans une tête de
« peintre: chacune veut sortir la première; le bec d'une
« plume n'est pas large; la foule se presse à la porte pour
« sortir, comme d'une salle de spectacle où l'on crie *au feu!*
« N'importe! arrange-toi comme tu voudras; figure-toi re-
« mettre en ordre mon atelier... »

Voilà tout Vernet épistolaire défini par lui-même. Et nous autres, critiques de profession, faisons les fiers et les entendus après cela!

Mais je m'aperçois que je suis aux dernières limites de cet article. Comment assez m'excuser, mes chers lecteurs! jugez-en vous-mêmes. Je me suis embarqué dans une étude sérieuse qui, évidemment, m'a conduit plus loin que je n'avais d'abord pensé. L'abondance du flot et la force du courant m'ont emporté. Et cependant ai-je dit quelque chose de trop? ce que j'ai cité n'était-il pas neuf, inconnu à la plupart? n'était-ce pas, sinon une révélation, du moins un aspect nouveau et assez imprévu de l'homme? Faut-il donc couper court ici et brusquer ma fin en deux lignes? ou m'accorderez-vous bien quelques pages encore en faveur de celui dont le nom répandu est à la fois si européen et si français, et qui a couvert des murailles entières de ses peintures?

IV

« Je ne sais si c'est l'âge ou la raison qui [illegible] la fois; mais, ce qui est certain, c'est que je [illegible]

(Lettre écrite de Russie, du 3 mars 18[illegible])

A son retour de Russie, Horace Vernet se mit avec un redoublement d'ardeur et, on peut le dire, d'acharnement, à ses grands travaux de Versailles; pour être moins éloigné du lieu auquel ses tableaux étaient destinés et devaient s'approprier, il s'était installé à Versailles même, dont il devint non pas l'hôte, mais l'habitant. Il y a un moment dans la vie de l'artiste où, muni de toute sa science et riche de tous ses materiaux, fort de son entière expérience et encore en possession de toute sa force, mais pressentant qu'elle pourrait bien faiblir un jour et lui échapper, il se lance à fond de train, se déploie, s'abandonne avec fureur et sans plus de réserve comme s'il voulait s'épuiser et laisser son âme dans son œuvre: c'est le moment décisif, c'est celui qui, dans une grande bataille rangée, décide et achève la victoire. Ce moment est difficile à distinguer et à fixer dans la carrière d'Horace, de tout temps si engagé et si lancé; mais s'il fallait y mettre une date, nous le rapporterions à ces années de 1844-1846, où il fit *la Smalah et la Bataille d'Isly*.

Il avait flairé ce vaste et attrayant sujet de *la Smalah* dès son voyage de Russie; il avait henni à cette nouvelle comme le coursier au clairon: « Oui, oui, écrivait-il de Pétersbourg (23 juin 1843), oui, voilà un tableau à faire, mais il faudrait l'avoir vu pour représenter un tel fait d'armes; car ça devait avoir un caractère tout particulier. Cependant avec

1 Voir les numéros 558 à 568.

2. C'est à propos l'un de ces tableaux exécutés en Russie, qu'il lu [illegible] manière et de son procédé comme peintre. Les retouches, en général, ne lui allaient pas; il etait le contraire de ces peintres comme nous en connaissons, qui ne font jamais mieux que quand ils vont de repentir en repentir: lui, il ne faisait jamais si bien que quand il reussissait du premier jet, pourtant, une fois, ayant à remanier un de ses tableaux, il écrivait à Mme Vernet, en parlant de l'ennui que cela lui avait causé: « Tu sais! quand je commence à faire des changements, je m'embarbouille et je ne sais plus comment en sortir. » Ne généralisons rien; à chacun sa nature.

un bon récit on pourrait s'en tirer.» Il s'en tira comme on sait: il en fit son champ de Mars en longueur, un tableau unique de dimension et d'apparence, comme il ne s'en etait pas vu encore. moins un tableau sans doute qu'un panorama, une suite de bas-reliefs. d'episodes animes et vivants.

Mais, pour *la Bataille d'Isly*, un autre voyage d'Afrique lui parut nécessaire. Il partit de Marseille au mois de mars 1845 et alla droit à Oran, de là à Tlemcen. Son premier objet était de visiter le terrain, le champ de bataille même, ce qui ne laissait pas d'offrir quelques difficultes; au retour de cette excursion, il écrivait:

« Ce 6 avril, à bord du *Lavoisier*.

« Je viens de terminer notre « premiere course dans l'intérieur, « j'ai rempli autant que possible « ma mission avec prudence, et je « rapporte les documents neces- « saires pour faire la bataille d'Isly « avec toute la vérité que je tiens « à mettre dans la représentation « de nos faits de guerre. Je dis « avec prudence, ce n'est pas « qu'il y eût un danger personnel « à pousser mes investigations fort « avant dans le Maroc, mais la « moindre petite inconsequence « pouvait amener une collision en- « tre nous et les agents d'Abd- « el-Kader, que nous avions en « avant et en arrière, chose qui « aurait mis à l'aise la diplomatie « de M. le general de La Rue... »

Le général de La Rue avait eté, on se le rappelle, chargé d'une mission auprès de l'empereur du Maroc. Horace Vernet, de nature un peu taquine et frondeuse, fait ici une petite excursion politique où nous ne le suivrons pas. En revenant de l'extrême avant-poste vers la mer à Djemma-Ghazaouet, et arrivé un jour plus tôt qu'on ne l'y attendait, Horace evita un grand embarras, celui d'une réception *mirobolante* qu'on lui préparait:

« L'arc de triomphe sous lequel « je devais passer n'était encore « qu'en planches, et la garnison « n'était pas sous les armes. Je « suis donc entré dans le camp « comme un simple particulier, au « grand desappointement du com- « mandant superieur; mais hier, « au moment de mon embarque- « ment, je n'ai pu eviter les hon- « neurs rendus par l'armee à son « peintre. J'ai eté forcé de passer « devant la troupe au port d'armes « et de recevoir quatre coups de canon, auxquels *le Lavoi-* « *sier* a repondu. »

J'ai sous les yeux l'ordre du jour signé du lieutenant-colonel commandant superieur; il est conçu en ces termes:

ORDRE SUPERIEUR.

« M. Horace Vernet, notre grand peintre de batailles, arrive demain à Djemmâa-el-Ghazaouet.

« L'armee ne peut rester froide en présence de l'homme « de genie qui a fait revivre, sous son pinceau magique, les « fastes de notre gloire militaire: « M. Horace Vernet recevra donc « les honneurs de la guerre.

« Toutes les troupes de la gar- « nison prendront les armes, et se « formeront en bataille sur la place « en avant du pavillon; elles por- « teront les armes, et les tambours « rappelleront. Les postes sorti- « ront et porteront les armes.

« Une compagnie de gardes « d'honneur lui sera fournie.

« MM. les officiers de tous les « corps se tiendront prêts à faire « à M. Horace Vernet une visite « de corps.

« Des ordres seront donnés ul- « térieurement pour l'heure de la « prise d'armes.

« Le lieutenant-colonel com- « mandant superieur,

« *Signé*, DE MONTAGNAC. »

Et plus bas:

Pour copie conforme, le capitaine commandant la place,

BIDON.

C.-A. SAINTE-BEUVE,

[illegible]

(*La suite au prochain numero.*)



LA TOILETTE DE LA MARIÉE, d'après le tableau de M. Romberg.

LA TOILETTE DE LA MARIEE

Cet élégant tableau de M. Romberg a le mérite d'indiquer clairement son sujet, sujet dejà traité mille fois et pourtant éternellement jeune, car il parle au cœur de toutes les femmes, soit avec la douce mélancolie du souvenir, soit avec le poetique attrait de l'esperance. Les détails seuls peuvent varier, et ici ils sont charmants.

La fiancée, rêveuse, demeure etrangère aux mille soins de sa toilette. Elle pense à l'avenir; la gravite du serment qu'elle va prononcer jette un nuage sur son beau front; elle regrette enfin la chambrette où se sont écoulés les jours heureux de son enfance. Autour d'elle s'empresse la soubrette, familiere comme une sœur de lait. La petite sœur présente gravement une pelote d'epingles; elle admire la belle robe et le beau voile, et se dit qu'on est bien heureux de se marier pour avoir de si brillants atours. Au fond, la mère emue regarde ces préparatifs en essuyant silencieusement une larme qui mouille ses joues.

Tout est finement observé et traité avec beaucoup d'art; nous sommes certains que nos lecteurs verront avec plaisir cette reproduction de l'œuvre de M. Romberg.

X. DACHÈRES.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers Illustré.

ECHECS

UNE REVANCHE DE SADOWA

Dans le courant du mois dernier, un match, qui a excité l'intérêt universel, a eu lieu à Londres entre le célèbre professeur prussien Anderssen et un jeune amateur autrichien, M. Steinitz, connu par de récents succès. Aux termes de l'accord intervenu entre les deux adversaires, celui qui, *le premier*, gagnerait *huit* parties devait être proclamé vainqueur. L'enjeu etait fixé à 100 liv. sterling, et l'on n'estime pas à moins de 400 liv. (10,000 fr.) le montant des paris engagés sur l'issue du match.

Chacun [illegible] d'accepter le début choisi par son adversaire, la lutte a été des plus brillantes et pleine de péripéties émouvantes. En voici les résultats:

Parties gagnées { par M. Steinitz.................. 8
{ par M. Anderssen.............. 6

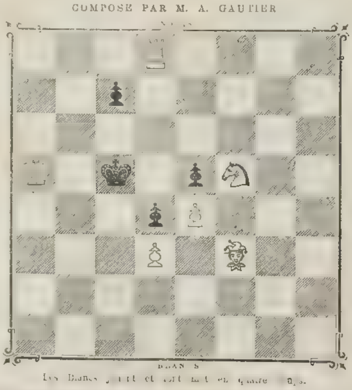
Partie nulle.. 1

Depuis ses victoires aux Congrès d'Echecs de Londres (1851 et 1862), Anderssen était considéré, à juste titre, comme le plus fort joueur de l'Europe: en présence de cet insuccès, tentera-t-il encore une fois le sort des armes, ou se resignera-t-il à n'être plus *nominalement* que le second dans Rome?

Quelque opinion que l'on ait sur le mérite respectif des deux joueurs, on ne peut s'empêcher de reconnaître que M. Steinitz s'est montré le digne adversaire d'Anderssen.

PROBLÈME N° 18

COMPOSÉ PAR M. A. GAUTIER



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 14

BLANCS	NOIRS
1 R. 5ᵉFR	1 F. 7ᵉD
2 T. 3ᵉCR	2 T. 6ᵉTD
3 T. 3ᵉFD	3 T. ou P. pr. T (1)
4 C. 4ᵉCD éch. et m.	4 . . . . . .

(1)

3	3 F. pr. T
4 C. 5ᵉR éch. et m.	4 . . . . .

Solutions justes: MM. Aimé Gautier, à Bercy; Émile Frau, Henry Frau, à Lyon; J. Cruchon, à Avranches; Chess-Club, à Beauvais; S... Q....., à Amboise; A. Pitter et E. Truocyor; cercle Peloux, à Nimes; commandant Tholer, à Nancy; A. Abant, à....; Prosper Lebas; D. Mercier, à Argelliers; Faysse père, à Beauvoisin; Jean Maury, café Brun, à Beauvoisin; Corbeau, cercle de la Maison Impériale de Charenton, à Saint-Maurice; Biron.

C. P.

Toutes les pièces anciennes et nouvelles, représentées sur les théâtres de Paris, se trouvent chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 bis, et boulevard des Italiens, 15, à la Librairie Nouvelle.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

EMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

[illegible] suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 570.
Samedi 8 Septembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Odéon : *Le Maître de la maison*, comédie en cinq actes de MM. Édouard Foussier et Jules Barbier. — MM. Tisserant, Laroche, Thiron, Paul Clèves ; Mmes Périga et Antonine. — Vaudeville : *Le Nouveau Cid*, drame en cinq actes, en vers, de M. Gabriel Hugelmann. — M. Munié, Mlle Savary. — Variétés : *Le Royaume des femmes* ou le *Monde à l'envers*, pièce fantastique en cinq actes et sept tableaux, de MM. Hippolyte Cogniard et Blum. — Mmes Alphonsine, Silly, Vernet, Aline Duval, M. Couder.

L'Odéon vient d'inaugurer sa réouverture par un des drames les plus vigoureux, les plus poignants et les plus vrais que nous ayons vus depuis longtemps.

J'ignore par quel caprice l'affiche baptise du nom de comédie cette œuvre dont le denoûment est sanglant, dont l'intérêt roule sur une situation douloureuse et navrante, celle d'un mari déshonoré qui, par amour paternel, se résigne à dévorer l'outrage dont il est à la fois la victime et le témoin, à subir sans paraître les comprendre les ironies et les mépris du monde qui taxe de faiblesse ou de honteuse complaisance son sublime sacrifice. Peut-être les auteurs auront ils voulu affirmer par là la moralité de leur donnée, prévenir le public qu'il ne s'agit pas ici de fictions romanesques, mais bien d'une étude prise sur le vif des mœurs sociales et qui n'emprunte rien à la fantaisie et à la convention théâtrale. Tel est, en effet, le caractère de leur pièce : elle vit et palpite. Les personnages, les passions, les incidents qu'elle met en scène sont de ceux que nous coudoyons chaque jour : on dirait une histoire arrivée dont les auteurs n'ont été que les sténographes. Rien dans l'action qui sente l'artifice ; dans le dialogue, l'emphase et la déclamation : les mots jaillissent des situations comme les situations mêmes de la donnée première, et les péripéties les plus émouvantes, les effets les plus pathétiques se produisent simplement, sans effort, par la seule puissance de la vérité et du naturel.

Le maître de la maison, qui donne à la pièce son titre et sa signification, est une sorte de musicien incompris, un fruit sec de l'art, que le hasard des circonstances a jeté dans la familiarité d'une honnête famille. Le banquier Dubourg avait besoin d'un maître de musique pour sa fille Henriette ; Francis Lormier s'est présenté et il a été agréé. Le malheur a voulu que la jeune mère d'Henriette fût une femme frivole et romanesque. Supposez qu'au lieu de tomber sur une Elmire, Tartuffe ait affaire à une Mme Benoîton et vous devinez ce qui arrivera. Or, de Tartuffe à Francis Lormier il n'y a que l'épaisseur du costume et du masque religieux : — d'ailleurs mêmes convoitises, même cupidité, mêmes appétits, même hypocrisie. Seulement, chez celui-ci, l'hypocrisie se cache sous le sacerdoce de l'art. En même temps qu'il publie des romances amoureuses, il sollicite une place d'organiste dans une église : — avec cela, gonflé d'orgueil, envieux des succès auxquels il ne peut atteindre et se vengeant, par sa haine contre le talent heureux, de sa médiocrité et de son impuissance.

Mme Dubourg s'est laissé subjuguer par cet homme, dont elle a pris la fausse mélancolie pour des aspirations vers l'idéal, les longs cheveux et les airs de Christ marchant au Golgotha pour l'enseigne du génie. Aujourd'hui il règne en maître dans la maison Dubourg : il commande aux domestiques, se vautre comme un goujat sur les canapés, et allume son cigare dans le salon à la barbe des étrangers plus encore étonnés que révoltés d'une telle impudence.

Comment Dubourg — l'honneur même — tolère-t-il un pareil drôle dans sa maison ? Comment ne l'a-t-il pas déjà jeté, par les épaules, dans les escaliers ? C'est ce que tout le monde se demande, et son aveuglement paraît si étrange, si inexplicable, que ses meilleurs amis même ont renoncé à le justifier ; ils ont peu à peu déserté la maison et laissé le champ libre à Francis Lormier.

Il y a douze ans que dure cette situation : cependant Henriette a grandi : elle est en âge d'être mariée. Un jeune architecte de grand avenir, Armand Lestrelle, l'a rencontrée aux bains de mer : il a été séduit par sa candeur et son ingénuité ; il a demandé sa main, et Mme Dubourg, qui n'est peut-être pas fâchée de se débarrasser d'un voisinage redoutable pour sa beauté sur le retour, a accueilli la candidature du jeune artiste.

Mais elle a compté sans Francis Lormier : le faquin a des visées sur Henriette, et depuis longtemps il médite d'entrer comme gendre dans la maison Dubourg. Ah ! pour le coup, Mme Dubourg se révolte : d'un regard de mépris elle terrasse l'impudent, et ç'a été un soulagement pour le public que ce mouvement, qui s'est peut-être laissé bien longtemps attendre.

Repoussé de front, Francis Lormier revient à la charge par une voie détournée. Il fait parler l'intérêt et l'amour-propre. Que Mme Dubourg y



LE ROI DE SIAM, EN GRAND COSTUME DE CÉRÉMONIE ; [illegible] de M. le lieutenant de vaisseau A. V.
Voir [illegible] 571

prenne garde! Ce mariage, ce sera la perte de son influence. Une fois nantis de la dot, le gendre et sa famille n'auront plus à la ménager. Depuis quelque temps, Dubourg a des réveils inquiétants : qui sait s'il ne sera pas circonvenu, éclairé et poussé à ressaisir l'autorité dans son ménage? Le moyen de rompre est tout trouvé. La dot promise est de deux cent mille francs : qu'au lieu du capital on n'offre que la rente, et nul doute qu'Armand Lestrelle ne se retire. Mais le jeune homme accepte, et mise au pied du mur, Mme Dubourg n'a plus d'autre ressource, pour en finir, que de retirer son consentement.

Scandale inutile! Dubourg, d'une voix ferme, déclare que sa volonté prévaudra. La loi est formelle. Mme Dubourg est contrainte de baisser la tête et elle se résigne, la rage au cœur, à signer le contrat. A son tour, Francis Lormier s'apprête à saisir la plume; mais Armand Lestrelle, indigné, la lui arrache et la jette à ses pieds.

C'en est fait : le règne de Francis Lormier est fini.

Pas encore : chassé par la grande porte, il cherche à rentrer par l'escalier dérobé. Ses relations ont continué en secret avec Mme Dubourg. Tel est le sort de ces sortes de chaînes : n'ayant pas l'énergie de rompre avec Lormier, ne pouvant le recevoir dans la maison de son mari, Mme Dubourg songe à l'introduire dans celle de son gendre. Le jeune ménage donne une fête d'installation. Mme Dubourg arrive la première et annonce négligemment qu'elle a pris sur elle d'inviter M. Francis Lormier. A ce nom, Henriette et son mari sentent bondir en eux une légitime indignation. La jeune femme se jette aux pieds de sa mère, elle la supplie de ne pas lui imposer cette honte. Mme Dubourg persiste. Henriette se redresse alors et déclare que M. Lormier n'entrera pas. Au même moment un domestique apporte la carte du musicien. Armand la déchire :

— Vous ne me reverrez de ma vie, s'écrie Mme Dubourg.

Éperdue, folle de douleur, Henriette ordonne de décommander la fête.

Le quatrième acte nous révèle ce que nous avions déjà pressenti, les motifs de la conduite de Dubourg. S'il a souffert la honte installée à son foyer, s'il a subi en silence les accusations du monde, c'est pour sa fille, son Henriette qu'il aime plus que la vie. Que pouvait-il faire? — Tuer l'homme qui l'avait outragé? Mais il eût fallu rendre compte de ce meurtre à la justice, et on ne rentre pas dans l'honneur par la cour d'assises. — Le chasser? c'était le scandale : et qui sait ce qu'eût fait l'épouse coupable? Les femmes comme elle « suivent leur faute » et sa fille n'eût plus eu de mère. — Se battre en duel avec le misérable, exposer sa vie contre lui? Il n'en avait même pas le droit. Atteint par des revers de fortune, il devait vivre pour sauver à la fois son honneur commercial et le patrimoine de son enfant. — Toute cette scène est de la plus haute éloquence : elle éclate en mots superbes, en cris du cœur, en mouvements véhéments et pathétiques : celui-ci, par exemple, où, rappelant la bassesse du misérable qu'il a tiré de la boue, nourri de son pain et comblé de ses bienfaits, Dubourg s'écrie :

— Me battre avec lui! J'aurais encore payé la balle qui m'aurait tué!

Une scène également belle dans un autre ordre d'idées, c'est celle où les deux complices se retrouvent en face l'un de l'autre et liquident leur situation par des accusations et des reproches réciproques. Là est la moralité de la pièce, et le dénouement même, tout saisissant qu'il est, ne saurait rien y ajouter.

Ce dénouement est un duel.

Après une provocation dont la mise en scène rappelle un peu celle de *l'École des Vieillards*, Dubourg et Lormier vont se battre. En vain celui-ci a-t-il offert de s'expatrier. Sa proposition n'est pas même écoutée. Dans sa soif de vengeance, et pour couper court à tout accommodement, Dubourg a remplacé par deux soldats les témoins qu'il avait choisis d'abord. Les adversaires tirent l'un sur l'autre à cinq pas de distance : Lormier tombe raide mort, et Dubourg, frappé aussi mortellement, vient expirer sur la scène entre les bras de ses enfants, et de sa femme à laquelle il pardonne.

Le cinquième acte sera très-fort discuté : on se demandera si la conduite de Dubourg est bien logique, si, même après avoir marié sa fille, il ne pouvait lui faire le sacrifice d'une vengeance dont le scandale doit rejaillir sur elle, si, au point de vue où en était venu le drame, le mépris n'était pas pour la femme coupable et son complice un châtiment suffisant, si enfin la mort du mari outragé n'altère pas, en quelque sorte, la moralité de la donnée. Mais ce qu'on ne contestera pas, c'est la puissance, l'élévation, la vigueur de l'œuvre, l'émotion poignante qui y règne, l'originalité et la force des situations, ce je ne sais quoi de sain et de robuste, de sincère et de vrai qui est la qualité maîtresse des grandes œuvres dramatiques.

Les acteurs ont eu aussi leur part de ce beau succès. Tisserant a joué avec son autorité habituelle le rôle de Dubourg. Laroche a composé d'une façon très-intelligente la physionomie de l'artiste incompris : je voudrais seulement que, dans le deuxième acte, il en accentuât moins le côté grossier. Par sa création de Mme Dubourg, Mlle Periga s'est révélée comédienne de premier ordre. Mlle Antonine est une charmante ingénue et Paul Clèves un amoureux qui ne manque ni de distinction, ni de chaleur. Thiron, la joie de la maison, anime de sa franche gaieté et de sa figure ouverte, un rôle épisodique habilement jeté dans l'action.

Avec le *Maître de la maison*, l'Odéon en a pour cent représentations.

~~~ Si l'on a pleuré à l'Odéon, en revanche on a joliment ri au Vaudeville.

Quelle diable d'idée aussi a-t-il pris à M. Hugelmann de retourner le *Cid*, pour l'accommoder à la sauce milanaise!

C'est en effet à Milan que Henri de Ponthieu, le nouveau Cid sous la forme d'un capitaine d'état-major, tombe amoureux de sa Chimène, Mlle Louise de Lowenberg, la fille d'un général autrichien.

La guerre éclate entre la France et l'Autriche. Henry de Ponthieu s'y distingue et tue de sa main un général ennemi.

Ce que c'est que le hasard! Il se trouve justement que ce général est le père de Louise.

Il n'y a pas à en douter; car Louise a reconnu, — dans un crucifix que le général a remis en mourant à son ennemi, — *le crucifix de son père.*

Pas de chance, Henri de Ponthieu!

Et non-seulement ce malheureux coup d'épée lui fait perdre Louise, mais il l'expose à la *vendetta* du frère de son amante.

Ce vengeur, en bottes molles et en habit blanc, provoque Henri de Ponthieu. Il paraît que c'est l'usage, chez les officiers de l'armée autrichienne, d'envoyer un cartel aux ennemis qui, dans le combat, ont tué un de leurs parents.

Le duel a lieu sur la plage de « l'affreux Lido, » sous les yeux mêmes de Chimène. Les épées se croisent : l'un des combattants va périr, lorsqu'un son de cloche se fait entendre. L'officier autrichien s'arrête : son épée lui échappe des mains et il abandonne le champ de bataille à son adversaire.

Il paraît encore qu'en Autriche, le son de l'angélus produit de ces effets-là.

Qui sait si l'angélus n'a pas été de moitié, avec le fusil à aiguille, dans la bataille de Sadowa?

Mais le nouveau Cid n'a échappé à un danger que pour tomber dans un autre.

Le général Delaage, un Prudhomme en chapeau à plumes, lui donne une mission qui l'expose aux balles ennemies.

— C'est vous que je choisis, dit-il à Henri.

> Si j'avais été père,
> Mon fils y fût allé.
> — J'en instruirai ma mère,

se dit *in petto* le jeune homme, et il vole accomplir sa mission.

Il en revient blessé à mort, et Chimène, qui, dans l'intervalle, a changé sa toilette Benoîton contre la robe de bure des sœurs grises, arrive pour recevoir son dernier soupir.

Le fond, comme vous pouvez en juger, est déjà bien agréable; mais c'est la forme qu'il faut voir!

Figurez-vous un tissu de lieux communs, de premiers-Paris rimés, de platitudes solennelles, de tartines vulgaires sur le devoir, l'honneur, la conscience, émaillées de sentences puisées dans le répertoire de M. de La Palisse.

En voici quelques-unes que j'ai cueillies au passage :

> La vie est un devoir pour les grands caractères...

C'est exact : Je connais même de parfaits gredins qui, là-dessus, sont tout à fait d'accord avec M. Hugelmann.

Et cet aphorisme d'été :

> L'estime rafraîchit aux époques brûlantes...

Et cette allusion fine à la cession de la Vénétie :

> Tout ce qu'offre la France est toujours accepté.

Et cette définition poétique de l'amour :

> Qu'est-ce donc qu'aimer,
> Si ce n'est de sentir son être s'abîmer
> Dans un vaste idéal...

Il y a aussi le vers énergique, le vers cornélien :

> Pour lui prendre son sang vous n'en aviez donc pas?..

Ceci encore :

> — Mais, mon père?...
> — Tu pourras embrasser les dépouilles du tien.
> Avant de m'outrager, rends-moi les os du mien.

Je ne parle pas des hardiesses de langue : la pièce en est criblée. Je ne citerai que celle-ci :

> Vous m'aimez : votre mère en a béni les vœux.

Un de mes voisins a entendu les nœuds. Peu importe : les deux versions sont également belles

Mais le héros de la soirée, je ne vous l'ai pas encore nommé. Ce n'est — ni le général français, — ni l'officier autrichien, — ni un farouche Italien dont je ne vous ai pas parlé et qui, tout le temps, a disputé aux deux autres la palme du ridicule. Ce héros, c'est Leguillois.

Le rédacteur en chef du *Hanneton* a fait, ce soir-là, une découverte qui peut marcher de pair avec celle des cartouches extinctrices de l'incendie.

Il a trouvé le secret d'éteindre la claque.

Seul, dans une loge des secondes, majestueux et recueilli, à la suite de chaque salve des chevaliers du lustre, il faisait entendre quelques battements de main espacés à intervalles égaux, avec une régularité chronométrique.

Impossible de rendre l'effet de ces applaudissements lents et solitaires, tombant comme un douche sur l'enthousiasme des claqueurs payés

Ceux-ci même n'ont pu y résister : leur feu s'est peu à peu ralenti, si bien qu'un farceur s'est cru obligé de réveiller leur zèle en leur criant : « Allons donc, tas de feignants, encore un petit bravo! »

A partir de ce moment, la pièce, déjà pas mal cahotée, à commencé à faire eau de toutes parts, et elle a fini par sombrer au milieu d'une tempête de sifflets dont on n'avait pas eu d'exemple depuis *Henriette Maréchal*.

Honneur aux acteurs qui ont lutté jusqu'au dernier moment avec un courage digne d'un meilleur sort : à Mlle Savary une Chimène qui se souvient de la comédie française, à Munié surtout, d'une tenue excellente et d'une rare fermeté d'accent dans le rôle du colonel autrichien.

Il faut, malgré tout cela, que le *Nouveau Cid* ait la vie diablement dure; car, au moment où j'écris, il figure encore sur l'affiche, en compagnie de *Mme Ajax*. S'il est vrai que deux négations valent une affirmation, le Vaudeville doit faire de fameuses recettes.

~~~ Êtes-vous curieux de connaître un pays où les femmes règnent et gouvernent, où elles sont militaires, gardes nationales, gardes champêtres; où les hommes sont couturiers, modistes et bons d'enfants? Vous plaît-il de voir des jupes au vent, des jambes court-vêtues, des pieds mignons dans des bottines de satin? Le théâtre des Variétés vous montrera tout cela — et, par dessus le marché, la verve endiablée, l'esprit fantaisiste, le biceps robuste d'Alphonsine, la grâce et les formes sculpturales de Mlle Silly, la gentillesse de Mlle Vernet, la rondeur épanouie de Couder — quoi encore? Mlle Aline Duval, imitant. de la façon la plus amusante, les intonations de son camarade Félix, — et si vous n'êtes pas content, eh bien, alors, qu'on vous ramène au *Nouveau Cid!* — Ce sera bien fait pour vous.

GÉRÔME.

BULLETIN

Un recueil technique italien, le *Journal du Génie civil*, fait connaître les résultats obtenus dans le percement du mont Cenis, tels qu'ils ont été constatés dans la vérification annuelle opérée à la fin de juin dernier par une commission internationale composée de MM. Sommeiller et Grattoni, ingénieurs, commissaires pour le gouvernement italien, et de MM. Perrier et Du Moulin, le premier, inspecteur, le second, ingénieur des ponts et chaussées, commissaires pour le gouvernement français. L'avancement, au 28 juin, était de 2,321 mètres du côté de Modane; du côté de Bardonnèche, la constatation faite le lendemain 29 donna pour résultat le chiffre de 3,470 mètres; total des deux longueurs, 5,791 mètres.

Si l'on considère les travaux de forage et de revêtement comme entièrement achevés sur tout ce parcours, on voit que le percement aura prochainement atteint une longueur de 6 kilomètres sur 13 qui constituent la traversée totale. La moyenne mensuelle de l'avancement est de 64^m^.50 du côté de Bardonnèche, et de 47 mètres seulement du côte de Modane, où l'on a rencontré le quartz dur. Cette moyenne pourtant semble tendre à s'élever, si l'on en juge par les résultats des derniers mois.

Les nouvelles constructions du Conservatoire impérial des Arts et Métiers, dans la rue Saint-Martin, se complètent rapidement. En même temps que l'on mettait la dernière main aux bâtiments qui composent la façade à droite de l'entrée principale de l'établissement, on a commencé les travaux de l'aile gauche, qui, déjà parvenue à un certain degré d'élévation, ne tardera pas à atteindre sa hauteur normale.

Il est question de représenter au Théâtre-Français un drame inédit dont la découverte remonte à quatre années de date. Un critique littéraire, M. Édouard Fournier, trouva cette pièce de l'auteur du *Mariage de Figaro*, à Londres, dans une collection de sept cahiers manuscrits, de la main de Beaumarchais, qui faisaient partie d'une vente publique.

M. Édouard Fournier, avec l'autorisation de M. l'administrateur de la Comédie française, acheta au prix de 500 francs le précieux manuscrit, qui est aujourd'hui conservé dans les archives de notre Théâtre-Français.

Divers amateurs, informés de l'importance de cette découverte, ont fait des propositions pour acheter à Paris ces œuvres inédites; l'un d'eux a même offert une somme de 20,000 francs.

Il va sans dire que ces offres n'ont pas été acceptées, et c'est le public qui aura, sans doute assez prochainement, sous la forme de représentation théâtrale, la primeur du drame inconnu de Beaumarchais.

Les fragments joints à la pièce se rapportent aux mémoires de l'auteur.

TH. DE LANGEAC.

ANTONIELLA

(Suite [1])

L

Nous n'avions plus que deux fers à repasser; nous avions changé le fourneau de bronze contre un fourneau en terre cuite, qui nous avait coûté un seul grano. Le lit du mort et ses matelas, qui nous avaient paru inutiles, la table, les chaises de la chambre avaient été successivement vendus aux marchands ambulants, qui revendent à gros bénéfice la vieille dépouille des morts.

Quant à nous, nous n'avions plus rien sur le corps que de quoi couvrir à peine notre nudité. Les enfants seuls étaient encore propres, parce qu'il leur fallait si peu de chose pour les parer! Mais tous ces dépouillements, en nous profitant d'un côté, nous nuisaient de l'autre; les femmes du voisinage, en venant apporter ou retirer leur mince *roba*, et en voyant diminuer tous les jours nos meubles, gage de leur confiance, commencèrent à s'alarmer pour leur linge et à craindre que nous n'empruntions, sur ce qui leur appartenait, au *Monte-Napolitano*; elles nous retirèrent peu à peu leur pratique. Annunziata, n'ayant plus d'ouvrage, fut obli-

1. Voir les numéros 563 à 569.

gée d'aller se louer à la journée, auprès des fontaines, pour laver en plein air les vestes des lazzaroni. A peine rapportait-elle, le soir, de quoi payer le souper des enfants. Pour nous deux, nous nous contentions, pendant la saison des fruits, de manger, sans pain, les pelures qu'elle trouvait sur les fumiers du faubourg, ou aux embouchures des égouts; il m'en fallait, à moi, bien peu; car tout mon travail consistait à garder les enfants jusqu'au retour de leur mère. Tantôt je jouais avec eux, tantôt je pleurais en les regardant, encore beaux et insouciants, parce qu'ils mangeaient leur suffisance, sans se douter de la pénurie de leur mère.

LI

Mais, après un an d'une vie pareille, ces malheureux enfants furent la cause involontaire de mauvais bruits qui coururent sur nous dans les environs de notre cour.

Il y avait, dans un petit verger qui dépendait d'une maison riche bâtie sur une éminence au-dessus de nous, deux figuiers chargés de figues que les maîtres ne se donnaient pas la peine de ramasser, mais dont le vent d'automne faisait tomber une à une les figues trop mûres pour le *nourrin* favori de la grand'mère de la maison. La vieille femme passait la journée presque entière, assise contre sa fenêtre ouverte, occupée à causer avec son cochon, qui grognait quand il voulait de la nourriture. A certaines heures du jour, à midi et le soir, elle lui vidait, par la fenêtre, sur la tête, une pannerée d'épluchures de *brocoli*, de feuilles de laitue, de pelures de fruits qui avaient servi au repas de la famille.

Le reste du temps, l'animal rôdait sous les figuiers, et tâchait, en se frottant contre les tiges basses des arbres, d'en agiter les rameaux trop élevés et d'en faire ainsi tomber quelques fruits. Il les mangeait lentement, avec délices, comme un bœuf qui rumine l'herbe grasse par-dessus la haie, au bord d'un chemin. Nous entendions ses dents faire craquer l'écorce de la figue, dont nous voyions le jus ruisseler de son groin.

A chaque léger bruit que la vieille femme faisait contre les volets, l'animal, attentif, levait les yeux de son côté, et semblait, par les gestes de sa tête, et par ses deux pieds de devant dressés vers elle contre la muraille, solliciter une nouvelle miette de son repas. Ce jeu intelligent amusait les deux jumeaux, qui imitaient, en riant, les grognements du nourrin.

La vieille femme commença par s'en amuser; mais, comme le grognement, trop souvent répété, la trompait et lui faisait mettre en vain la tête à la fenêtre, elle finit par s'impatienter et par ne plus l'ouvrir. Le petit animal vint alors de notre côté, au bord du mur de pierres sèches qui servait de parapet au verger, et grogna vers nous. Les enfants grognèrent à l'envi, et, prenant de leurs petites mains des pierres détachées, ils les lancèrent contre les figuiers, pour que le choc détachât des rameaux quelques figues trop mûres, et les fît tomber dans la gueule ou sur la tête de l'animal affamé.

Le cochon, qui connut bientôt le jeu, et qui désirait la présence de ses petits pourvoyeurs, les appelait de lui-même, et allait se placer sous les figuiers dès qu'ils apparaissaient dans la cour. Ils se lièrent d'amitié; mais cette manœuvre, ayant été épiée et découverte par la vieille femme, la mit dans une grande colère; en sorte qu'elle les injuria de vilains mots, les appelant petits voleurs et fils de mauvaises mères, dont le voisinage était le fléau du quartier. Ils ne pouvaient plus sortir sans qu'elle leur jetât des pierres. Elle raconta à sa famille, et sa famille à d'autres, que notre maison était pleine de racaille, élevée par nous à dérober au prochain les fruits des jardins. Le bruit s'en répandit de maison en maison, et nous n'eûmes plus ni soleil ni ombre à faire goûter aux pauvres jumeaux.

Nous passions le jour entier dans la maison, les portes closes; et, quand il passait quelque groupe d'hommes, de femmes, d'enfants par le chemin, nous entendions avec effroi tomber des pierres lancées contre la porte, et les mots de *vermine malfaisante* retentir contre nous dans les sentiers. Notre réputation, déjà ébréchée par notre extrême indigence, nous convainquit bientôt de vol, ou tout au moins de maraudage, bien que nous fussions morts de faim tous les quatre, plutôt que de dérober à personne un débris de brocoli.

Nous tombâmes dans le désespoir. Annunziata ne trouva plus qu'avec peine à louer son battoir aux laveuses des environs; on craignait qu'elle n'enlevât le linge qu'on lui confiât. La pâleur et la maigreur de nos innocents jumeaux s'accrurent tous les jours; et, quand il n'y eut plus un sou à gagner pour les nourrir, nous fûmes obligées de les mener par la main dans les marchés éloignés de Naples, pour en rapporter quelque vile nourriture donnée par les revendeurs, en payement des places nettoyées par nous pour qu'ils pussent étaler à terre leurs marchandises ou leurs *cocomeri*, et en considération des charmants visages de nos deux enfants.

LII

Mais cette dernière ressource ne tarda pas elle-même à nous manquer. Les lazzaroni nous remarquèrent; ils furent jaloux de ce petit gain fait contre eux, dans les rues et sur les places, par deux femmes qui possédaient une maison à elles sur la hauteur de San-Martino, et ils nous éloignèrent, à force d'invectives, de quartier en quartier. Réduites alors au désespoir, nous vendîmes la pauvre maison deux cents écus à la famille de la maîtresse du cochon, première cause de notre malheur, et en nous réservant seulement de l'habiter jusqu'à la fin de l'hiver, environ quatre mois.

On nous la paya comptant; mais on nous ôta l'usage de la cour et du jardin, afin que les jumeaux ne donnassent plus prétexte au maraudage dont nous étions accusées.

LIII

Tout changea alors pendant quelque temps à la maison. Nous nous crûmes riches, pensant que les deux cents écus ne finiraient jamais.

Nous habillâmes les enfants de neuf; nous achetâmes pour nous-mêmes des vêtements un peu plus décents, un lit, quelques ustensiles de ménage, un fourneau, du charbon, des fers à repasser, une grande table. Nous imaginions que nous allions reconquérir petit à petit nos anciennes pratiques; mais il ne vint personne, et, après avoir consommé nos deux cents écus en ameublement et ustensiles, nous en fûmes pour nos préparatifs et pour les pertes considérables que nous fîmes dans la revente à vil prix de notre nouveau mobilier.

Nous versâmes bien des larmes au fond de la maison en attendant que le bruit d'un pas dans le chemin, ou le battement d'une branche de sureau contre la porte, nous fît espérer que quelqu'un venait nous apporter du blanchissage. Mais le pas s'éloignait, le vent tombait, et nous restions lugubrement à nous regarder comme auparavant.

Ces incertitudes étaient encore plus tristes que notre misère, et le hasard est un être plus barbare peut-être que tout ce que Dieu a fait sur la terre.

A. DE LAMARTINE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE ROI DE SIAM

Il n'y a pas longtemps que Siam avait encore deux souverains régnant conjointement. La mort récente de l'un d'eux a mis le suprême pouvoir aux mains d'un seul, dont nous donnons aujourd'hui le portrait. Sa Majesté est représentée sur notre gravure dans son grand costume de cérémonie, qui est de drap d'or couvert d'une épaisse broderie de diamants. Le roi de Siam est âgé de soixante et un ans. Il est fort courtois pour les étrangers et paraît désireux d'acquérir toute espèce de connaissances: aussi le pays marche-t-il, sous sa direction, dans une voie de progrès.

Bangkok, sa capitale, est située sur le bord du Menam, à quarante kilomètres environ de l'embouchure du fleuve. Aucun bâtiment ne fréquentait autrefois ces parages. On en rencontre à présent un assez grand nombre, outre les chapoules indigènes et les jonques chinoises, dont la quantité est considérable. Dans le cours de ces dernières années, le roi de Siam a fait élever plusieurs ponts, dont quelques-uns en fer; il a fait construire une route importante qui traverse la capitale; il a, en outre, établi des machines à draguer pour creuser plus profondément les canaux du pays, et a notablement amélioré l'organisation de la police locale. Sa Majesté est admirablement secondée dans ces réformes de tous genres par un excellent premier ministre.

Nous joignons au portrait du monarque un groupe de ces fameuses amazones de Siam, dont la renommée est déjà vieille chez nous. On voudrait se les figurer plus séduisantes, mais l'impitoyable photographie nous refuse à ce sujet toute espèce d'illusion. Consolons-nous en pensant que ce sont de très-vaillantes guerrières. Elles forment l'escorte ordinaire des femmes et des enfants du roi.

P. DICK.

COURRIER DU PALAIS

Les hirondelles et les avocats — Mort de M. Durand-Fornas, conseiller. — La première qualité du juge. — Un chambellan *in partibus*. — Programme du bonheur conjugal. — Un mari qui fume tout seul. — Un pédicure à qui on rogne les ongles. — Belval sera-t-il grand inquisiteur? — Un conte de Bonaventure Desperriers. — Un étuviste en *roi d'Inde la majeur*. — Danger de suivre de trop près un gendarme. — Les profits d'une erreur judiciaire. — Avantage d'être marqué indûment.

L'année judiciaire ne se clôt pas comme l'année scolaire d'un seul coup et par une volée générale.

Le Palais se dépeuple en détail, par fractions. Les avocats disparaissent, pour ainsi dire, un à un.

On ne part pas comme les hirondelles à l'automne en s'appelant, en poussant des cris, en se dirigeant par bandes, par compagnies et par armée dans l'espace.

Non, pour s'en aller, on imite le procédé de certaines pièces d'artifice qui simulent la petite guerre. Les explosions s'éteignent à mesure comme finit un combat. D'abord les coups tombent dru comme grêle, puis ils se ralentissent, se raréfient. Les rangs s'éclaircissent peu à peu. Enfin le Barreau lance sa dernière plaidoirie, la magistrature son dernier jugement, qui n'est pas le jugement dernier, et tout est fini.

Malheureusement, la mort ne connaît pas de vacances; elle vient inopinément de frapper un magistrat des plus jeunes, des plus accueillants et des plus aimés de la Cour impériale.

M. Durand Fornas n'avait pas mis grand temps à installer sa bienveillance parmi nous. Sa figure souriante était pour moitié dans la conquête des esprits. On se sentait attiré avant de le connaître et retenu quand on le connaissait; car ses relations obligeantes ne démentaient pas les promesses du premier abord.

Le Barreau ne saurait trop aimer de tels magistrats quand il les a, ni les trop regretter quand il les perd. N'oublions pas que l'homme qui écoute est l'ennemi né et naturel de l'homme qui parle. Or, M. Durand Fornas possédait la première de toutes les qualités du magistrat, l'art d'écouter, art que Fontenelle proclamait un des plus difficiles de tous. Cela tient peut-être à ce que, par un long exercice, notre regrette conseiller avait mesuré, en les surmontant, les caprices, les obstacles, les rébellions de la parole. Comme M. Falconnet, qui préside les assises avec une si élégante autorité, M. Durand Fornas avait été à la tête du parquet de la Cour impériale de Pau. Procureur général, il a suivi son prédécesseur, et tous les deux, à peu de distance, ils sont venus siéger à notre Cour impériale. Hélas! c'est au passé qu'il faut parler pour le magistrat que la mort vient de si cruellement enlever à l'affection de tous.

Le Barreau lui sait gré de n'avoir pas cru que la rudesse, chez un magistrat, est une supériorité et la politesse une dérogation. Il lui sait gré surtout d'avoir pratiqué cette vérité : que le meilleur moyen de faire aimer la justice, c'est encore de faire aimer le juge.

La fin de l'année a vu quelques procès curieux, et parmi ceux-là mention particulière est due à une demande en séparation de corps et à un débat entre le directeur de l'Opéra et un des premiers sujets du chant, à propos de l'opéra de *Don Carlos*, de Verdi.

Commençons par la séparation de corps. On n'en est encore qu'aux préliminaires de l'enquête. Et cette enquête est demandée au nom de la femme contre un mari qui déclare ne pas le redouter.

Alors, à quoi bon ce premier acte du procès? Les conclusions auraient suffi : mais les conclusions nous auraient empêché d'entendre Jules Favre et Lachaud, et véritablement on a bien fait de les laisser sous la remise.

Le mari est un chambellan de l'empereur d'Autriche et il habite à Boulogne-sur-Seine, rue d'Aguesseau. N'allez pas vous récrier; on peut être chambellan d'un empereur d'Autriche sans que cela tire à conséquence et sans être engagé à autre chose qu'à porter une clef dans le dos quand on s'affuble du costume de l'emploi. Les cours étrangères ont ainsi une foule de charges honorifiques qui ressemblent fort aux titres donnés par Louis XI à la sainte Vierge, qu'il avait nommée colonelle de ses gardes et comtesse de Boulogne, précisément le même Boulogne que M. le comte Sigismond Festetits de Tolna honore de sa confiance et de son séjour. J'ai connu, en Espagne, un prédicateur de la reine qui était bègue et n'avait jamais prêché devant personne. En France nous sommes plus positifs et nous entendons encore les cris poussés par la petite presse du temps, alors que M. le baron Taylor, commissaire royal *près* le Théâtre-Français, voyageait en Égypte ou en Espagne pour en rapporter l'obélisque et le musée espagnol.

Donc M. le comte de Tolna est bien chambellan, à Boulogne, de l'empereur d'Autriche. Les fatigues et les exigences de sa charge ne lui donnant pas une occupation suffisante, M. le comte la chercha dans le mariage. Il la chercha longtemps puisqu'il a quarante-trois ans et ne l'a trouvée que depuis deux ans à peine.

Afin de ne pas s'embarquer à la légère, M. le comte fit lui-même et son portrait et le programme de son bonheur. Il désire épouser, écrit-il, une jeune orpheline vertueuse, douée d'une bonne santé et pouvant supporter la fumée du tabac. Quant à lui, il n'a jamais eu ni dettes ni maîtresses; il touche le piano et l'orgue.

Ce détail est excellent; mais il rappelle un peu trop les *Rendez-vous bourgeois* et le duo où le jeune amoureux Charles énumère ses talents de société :

> Je sais danser, je sais chanter;
> Je sais jouer de la guita...a...re.

Quoi qu'il en soit, tous les vœux de M. le comte sont comblés. Et la jeune personne qui bientôt sera sa femme lui écrit que, sur tous les points, elle a une manière de voir conforme à la sienne.

« Vous fumez, nous fumerons ensemble autant qu'il vous sera agréable. »

Il est impossible de se montrer plus accommodante que cela. Et le mariage fut célébré. Hélas! le chambellan ne se doutait guère alors que sa femme lui dirait bientôt : « Vous fumez!... j'en suis bien aise. Eh bien, plaidez maintenant. »

Et en effet ils plaident à outrance.



AMAZONES DE LA GARDE DU ROI DE SIAM; dessin de M. [illegible] — Voir page 571.



LA NOUVELLE CASERNE FÉDÉRALE DE THUN, construite d'après les plans de M. Blodnitzki. — Voir page 571.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



[illegible]



— Dire qu'ils font des vœux pour la paix! Faut-il qu'il y ait des gens qu'ont des goûts pervers!



LA GRÈVE DES OUVRIERS A AIGUILLE.
Espérons qu'elle durera longtemps, celle-là.



Donné en prime par Michel Lévy, Clémenceau supplie la Cour de ne pas le condamner à mort, dans l'intérêt des abonnés de *l'Univers Illustré* auxquels il manquerait



[illegible] le la soupe aux choux et les pieds [illegible]



[illegible], il y a longtemps que [illegible] spectacle. Tu vas voir [illegible]



Ce pauvre Atrée ne retrouvant plus son public de 1710, qu'il faisait trembler.



— Prix de sagesse, l'élève Chipotard! Mon ami, qu'avez-vous donc dans l'œil?

— C'est hier, en me battant avec Lapincheux qui prétendait que je n'aurais pas le prix.



Premier prix de piano, Mlle Barbanchu.

Ce sont les malheureux qui écoutent qui devraient avoir la récompense



— Mon ami, je t'en prie, contiens-toi! Ce n'est pas sa faute à c't homme, s'il fait un discours latin : il y est forcé par l'autorité.



UN PROJET DE LA PATRIE

— Supprimer les ordures! c'te bêtise! le cœur humain qui ne fonctionnerait plus!



OUVERTURE DE LA CHASSE.

La curiosité attirant, cette année, les lièvres qui viennent s'assurer si les fusils ne seraient pas à aiguille.

La femme se plaint d'être rudoyée et battue entre autres choses. Le mari se plaint de fumer tout seul. Comme Werther, dit son avocat, il cherchait une Charlotte et il n'a trouvé qu'une demoiselle Benoîton. Cette malheureuse Autriche a pris l'habitude de se faire battre dans toutes les rencontres.

Cette reflexion peut égayer l'avocat, mais ne console pas le client.

Le Tribunal a ordonné l'enquête en autorisant la dame à résider au couvent de Saint-Germain et en obligeant le mari à lui servir, pendant la durée du procès, une pension de 400 francs par mois.

400 francs par mois! Mlle Léonie Leblanc, qui n'est la femme d'aucun chambellan, n'en aurait pas assez pour payer simplement son pédicure. Il est vrai que si ce pédicure, qui est aussi manicure, se payait de ses propres mains, il toucherait une note de 1,012 francs. Malheureusement pour lui, le tribunal lui a donné sur les doigts en lui rognant les ongles. Son mémoire a été réduit comme les durillons et les loupes du père Louis dont nous parlions la semaine passée. Mlle Léonie Leblanc avait déjà donné un à-compte de 445 francs, et le tribunal a décidé que, moyennant un solde de 455 francs, elle pourrait se laver les mains de sa dette et se considérer comme ayant payé rubis sur l'ongle son chiropodiste.

Si des pieds d'une actrice nous passons au larynx d'un chanteur, ce sera au moyen de cette vieille transition, qui prétend que les extrêmes se touchent.

Nous voilà donc avec Belval, *basse profonde* de l'Académie impériale de musique, devant le nouvel opéra de Verdi, *Don Carlos de Séville*.

Or, il y a deux rôles de basse dans la pièce, celui de Philippe II et celui du grand inquisiteur. A Obin a été confié le rôle de Philippe II et à Belval le rôle du grand inquisiteur; mais voilà justement que Belval, qui est engagé pour jouer et chanter les *rôles de première basse*, refuse celui-ci sous le motif ou le prétexte que ce rôle de grand inquisiteur n'est pas un rôle de première basse.

Toute la question gît dans cette appréciation délicate. Un rôle ne se mesure pas à la longueur et à la dimension; il se mesure à l'importance. « Or, dit M. Perrin, le directeur de l'Opéra, le grand inquisiteur tient rarement la scène; il y produit, quand il se montre, des effets de tonnerre. Il a surtout une scène capitale avec Philippe II. Et c'est le roi qui courbe la tête devant la fulmination de l'inquisiteur, le monarque en convient lui-même en chantant :

L'orgueil du roi fléchit devant l'orgueil du prêtre ».

Mais M. Belval préférerait moins d'orgueil et plus de morceaux. Le Tribunal est fort empêché; il ne connaît pas la pièce, et la connaîtrait-il, qu'il ne distinguerait pas très-bien la qualité du rôle. Alors, avant faire droit, il commet M. Ambroise Thomas, membre de l'Institut, pour examiner si le rôle de grand inquisiteur constitue un rôle de première basse, sans se préoccuper de l'étendue du rôle ni de la coexistence, dans la pièce, d'un autre rôle de première basse.

C'est donc M. Ambroise Thomas qui va juger ce grand inquisiteur. Ainsi que le fait observer très-bien le Tribunal, l'étendue du rôle ne fait rien à l'affaire, et on pourrait ajouter, ni la qualité du personnage non plus.

Cela fut vrai de tout temps, et Bonaventure Desperriers en cite un exemple des plus comiques dans ses *Récréations et joyeux devis*. Il raconte que Jean de Pontalais avait, pour barbier étuviste, un personnage très-suffisant et très-vain, qui ne voulait jouer dans ses pièces que des rôles majestueux et triomphants, tels que ceux de roi, d'empereur, de grand prêtre.

Or, un jour que Pontalais avait à se plaindre de son étuviste, il lui joua le tour que voici.

Pontalais s'était donné à lui-même un petit rôle de *varlet* dans un nouveau mystère qui devait faire courir le *tout Paris* de ce temps-là. Le barbier étuviste, au contraire, représentait le personnage le plus qualifié de la pièce : il jouait le rôle d'un grand roi des Indes.

Si bien qu'au moment où le monarque déployait le plus d'éclat et de magnificence, au moment où au milieu des fanfares il recevait les hommages de ses sujets, Jean de Pontalais se détacha du cortége et s'avançant vers le public il se mit à dire, en montrant sa souquenille de valet en contraste avec le manteau d'or et la couronne rayonnante de l'étuviste :

Je suis des moindres le mineur
Et si n'ai targe ni écu;
Mais le roi d'Inde la majeur
M'a souvent [illegible] *l'échine*

On devine les rires du public et la confusion du roi, qui voulait dans sa fureur tuer Pontalais et ne tua que la pièce.

On nous assure que les vacances seront mises à profit pour terminer une partie de notre interminable Palais de Justice. La façade très-imposante qui regarde la place Dauphine, où se tiennent debout encore ces maisons qui vont mourir comme les gladiateurs de César, cette façade ne demande qu'un peu d'air et d'espace pour produire tout son effet et valoir tout son prix. Les statues de la Justice, de la Protection, de la Miséricorde et de la Loi sont à leur poste entre des pilastres solennels; mais, en attendant que le tout apparaisse dans son jour, des galeries de bois soutenues par des étais comme un boiteux sur des béquilles, enchevêtrent leurs longs étuis et forment une sorte de viaduc provisoire entre la Préfecture de police et le Palais.

Quand il pleut ou qu'il fait trop chaud, autrement dit quand ils veulent se préserver du feu ou de l'eau, les avocats qui débarquent de l'omnibus de la place Dauphine s'insinuent dans ces boîtes aériennes, montent et descendent toutes sortes d'escaliers, et à travers paliers, rampes et couloirs, aboutissent au Palais. Dans cet itinéraire, ils côtoient la maison d'arrêt de la Préfecture, autrement dite la souricière. C'est là que, tous les matins, les chambres correctionnelles du Tribunal et de la Cour vont prendre leur provision de prévenus. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer des filles de détenus cheminant comme des dizaines de chapelet et bornées en avant et en arrière par des gardes de Paris en guise de *pater*. On s'arrête pour laisser passer le défilé, et tout est dit.

L'autre jour, un jeune commis de la Préfecture ou du Palais suivait de très-près le gendarme de derrière. Il le suivait même si incessamment qu'il semblait emboîter le pas de Pandore.

D'aventure un vieux bureaucrate se trouva par là, figure refrognée, air grognon comme toutes les personnes qui copient la prose d'autrui, surtout quand cette prose est timbrée. Notre homme était nu-tête, lunettes au nez, plume à l'oreille, manches enfermées dans deux fourreaux pareils de lustrine. Il interpella le jeune homme qui marchait littéralement sur les talons du dernier gendarme.

— Monsieur, dit-il, ce que vous faites là est imprudent. Tenez-vous donc à distance. Le garde n'aurait qu'à vous mettre avec les autres, et ce serait toute une affaire pour vous tirer de là.

Le jeune étourdi haussa les épaules en signe d'incrédulité.

— Vous ne seriez pas le premier, jeune homme, ajouta le vieillard. On peut se tromper de ça. Et le garde, pensant à autre chose, pourrait fort bien vous mêler et vous confondre avec la compagnie qu'il conduit.

Et se tournant vers moi qui avais donné mon assentiment muet par une inclination de la tête :

— Ces méprises arrivent quelquefois, poursuivit-il, et il arriva qu'un jour la chose fut autrement sérieuse. C'était le temps où l'on marquait encore; un détenu fut compris dans une fournée et marqué indûment par l'exécuteur.

— Est-il possible ? m'écriai-je. Il ne se révolta donc pas; il ne protesta pas de toutes ses forces.

— Il s'en garda bien, et vous allez voir quel immense parti il tira de cette erreur, qu'il avait peut-être favorisée lui-même. Il cria, par exemple, comme un brûlé, mais après il demanda justice et réparation à grands éclats. Pourquoi ne s'était-il pas rebellé, indigné ? La honte, répondait-il, l'avait rendu muet. La perspective de la flétrissure l'avait si fort troublé, paralysé, anéanti ! Le drôle avait recours à tout.

Toujours est-il que, dès ce jour, on lui prodigua les égards, les faveurs, les petits priviléges de la prison. La société avait osé faire pardonner une injustice. Il avait le bonheur d'être une victime. On lui permit de faire son temps dans les prisons de Paris. Il ne le finit même pas. Le roi s'intéressa à lui et lui fit grâce.

Et véritablement ce vaurien regretta la captivité. Il s'appelait lui-même le Calas de la prison.

Un magistrat lui reprochait un jour d'oser se comparer à Calas et à Lesurques.

— Vous avez bien raison, répliqua-t-il avec une rouerie hypocrite, du moins Calas et Lesurques ne survécurent pas à leur supplice.

MAITRE GUÉRIN.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite [1].)

Nos efforts réunis parvinrent à tirer la pauvre femme du fleuve, mais elle en sortit trempée jusqu'aux os.

Et trempée dans quelle eau ! une eau déjà glacée.

Il n'y avait moyen de la réchauffer que sur le rivage, de sorte que nos adieux furent fort abrégés par cet accident.

Notre bateau continua sa route, et la barque gagna à toutes rames le bord du Volga, où nous vîmes descendre la princesse, qui nous fit, avec son mouchoir, un dernier signe d'amitié.

Encore une charmante réalité qui se dénouait pour ne laisser en moi que cette fumée qu'on appelle le souvenir.

Nous nous arrêtâmes un quart d'heure à Rechma pour prendre une trentaine de passagers; à Kostroma, nous en avions déjà pris vingt ou vingt-cinq. On sentait que nous approchions de Nijni, et que nous allions nous perdre dans une grande foule, et cependant nous devions le lendemain seulement arriver à Nijni.

Le peintre Moynet, qui m'accompagnait, profita de cette halte pour prendre deux ou trois vues du Volga, toujours les mêmes du reste, et dont toute la variété consiste dans la façon dont sont groupées les isbas.

La nuit venue, nous nous arrêtâmes comme d'habitude et jetâmes l'ancre au milieu du fleuve, en face de Balakna, la ville qui construit le plus de bâtiments de charge. Le matin, notre bateau fut littéralement encombré de gens se rendant à la foire. Le capitaine était assez inquiet; grâce à cette nouvelle charge, le bâtiment tirait un pied d'eau de plus, et déjà même, avant Balakna, nous avions senti la quille labourer le fond du fleuve.

Vers dix heures, nous commençâmes d'entendre un grand bruit comme celui du tonnerre roulant dans le ciel, ou plutôt, pareil au grondement qui précède les tremblements de terre.

C'était le murmure de deux cent mille voix.

1. Voir les deux derniers numéros.

Puis, à l'un des détours du Volga, nous vîmes tout à coup le fleuve disparaître sous une forêt de mâts pavoisés. C'étaient tous les bâtiments qui, descendant ou remontant le fleuve, avaient apporté des marchandises à la foire.

Avec une peine horrible, nous parvînmes à nous frayer un passage au milieu d'eux, et nous abordâmes au quai de Sibire.

La seule idée que l'on puisse se faire du fouillement qui animait les bords du fleuve, est de se rappeler ce que devient la rue de Rivoli un soir de feu d'artifice, quand les bons bourgeois de Paris, après avoir encombré la place de la Concorde, regagnent leurs foyers en critiquant l'avarice de l'édilité parisienne, laquelle fait des feux d'artifice qui ne durent pas toute la nuit.

Il y avait sur la rive du fleuve quelque chose comme un millier de drojkys et de télègues, au choix des amateurs.

Nous prîmes un drojky qui, malgré les efforts feints ou réels du cocher, ne parvint pas à prendre une autre allure que le pas; nous passâmes devant l'hippodrome, où jouaient en ce moment deux acteurs en réputation de Moscou, Samarine et Givotchine; nous laissâmes l'hippodrome à droite, puis nous fîmes queue au pont comme on fait à la porte d'un théâtre. Enfin nous prîmes notre rang et nous finîmes par nous engager sur le pont de bateaux que l'on fait et défait tous les ans.

Après un quart d'heure de traversée, nous arrivâmes au quai de Nijni-Bazar, et nous nous enfonçâmes, toujours au milieu de la même foule, dans la partie qui touche d'un côté l'île formée par les deux bras de l'Oka, de l'autre côté de la foire.

Là, nous nous trouvâmes au milieu d'un encombrement de boutiques bâties sur pilotis.

Ces boutiques contenaient particulièrement des marchandises nationales à l'usage du peuple : bottes, gants, bonnets, touloupes, etc., etc.

Nous gagnâmes enfin la terre ferme et nous nous trouvâmes au bas de la montée qui conduit à la ville.

Cette route, qui s'appelle la montée de Saint-Georges, est une magnifique chaussée d'une verste à peu près de longueur. Elle a coûté plus d'un million et fut donnée à Nijni par l'empereur Nicolas.

Nous laissâmes à notre droite, au tiers de la montée à peu près, l'église Strogonof, fondée par les Strogonof marchands, qu'il ne faut pas confondre avec les Strogonof aristocrates. Enfin nous arrivâmes sur la place de la Fontaine, et nous nous trouvâmes en face d'une magnifique avenue d'une verste à peu près, qui commence derrière l'église et s'étend à perte de vue.

J'avais des lettres pour M. Grass et pour M. Nicolas Brilkine, directeur du *Mercury*; nous nous fîmes conduire au *Mercury*.

Je n'exagérerai pas si je dis qu'il y avait dans les bureaux du *Mercury* au moins trois cents personnes; nous fendîmes la foule et nous arrivâmes près de M. Brilkine.

Je n'eus pas besoin de me nommer : il me reconnut sans m'avoir jamais vu, et avant même que j'eusse ouvert la bouche.

— Vous arrivez un peu tard, me dit-il, mais enfin nous tâcherons de vous faire voir encore quelque chose. Je vais vous conduire chez Grass, qui vous a préparé un logement. Puis vous mettrez votre carte chez le gouverneur, qui est prévenu de votre passage, qui vous attend et qui vous prépare une surprise.

— A moi ?

— Oui, à vous, et une surprise à laquelle vous ne vous attendez pas, je vous en réponds.

— On ne peut pas la savoir?

— Non.

— Et comment s'appelle votre gouverneur?

— Alexandre Mouravief.

— Est-il des Mouravief qui pendent ou de ceux qui sont pendus? demandai-je en riant.

— Il est de ceux qui sont pendus.

— Mais il était en Sibérie, il me semble ?

— Oui; mais vous savez que l'empereur a donné amnistie générale, et, comme Alexandre Mouravief avait été envoyé un peu légèrement en Sibérie, il a cru lui devoir un dédommagement et l'a nommé gouverneur de Nijni.

— Mais cet Alexandre Mouravief a été mêlé dans la conspiration de 1825 ?

— Oui, sur laquelle vous avez fait un roman. Vous trouverez chez lui à qui en parler.

M. Brilkine donna ses ordres pour que tout marchât en son absence comme en sa présence, et sortit pour nous conduire chez son ami. Mais, comme il nous fit sortir par une porte opposée à celle par laquelle nous étions entrés, je poussai, à la vue du spectacle que j'avais sous les yeux, un cri d'étonnement.

Je dominais complétement la jonction de la rivière et du fleuve, de l'Oka et du Volga, et j'avais sous les yeux tout le champ de foire, c'est-à-dire deux lieues carrées de terrain à peu près, couvertes de baraques entre lesquelles circulait un échantillon de tous les peuples, russes, tatars, persans, chinois, kalmouks, que sais-je ?

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA CASERNE DE THUN

Thun, la jolie capitale de l'Oberland, la ville au lac transparent, aux délicieuses promenades, vient de s'enrichir... d'une caserne. Probablement doit-elle ce triste avantage à sa

position centrale qui lui a déjà valu autrefois d'être gratifiée d'un parc d'artillerie et d'un polygone. Tout semble avoir été fait d'ailleurs pour éviter au bâtiment l'aspect farouche particulier à ce genre de construction. N'était la grandeur, on dirait presque autant d'un casino que d'une caserne. Ceci n'est pas précisément une critique, et il faut rendre justice à l'architecte, M. Blodnitzki, de l'excellente ordonnance du monument. Il est vaste, confortable, aéré et ne se borne pas seulement à répondre aux nécessités indispensables: il contient en effet une bibliothèque, des salles de bains, des salles d'armes, un séchoir où l'on peut faire sécher d'un coup 4 à 500 vêtements, etc.

Les bâtiments principaux n'ont pas plus de deux étages sur un sous-sol; mais les greniers sont disposés de façon à pouvoir y loger commodément un grand nombre de soldats. En profitant de ces greniers, ainsi que de plusieurs salles à destinations diverses, la caserne, construite pour un millier d'hommes, en contiendrait aisément le double. Les soldats sont par chambrées de vingt lits; les officiers logent séparément. Le monument a coûté 1,100,000 francs. Les deux côtés de l'entrée principale doivent être ornés de deux petits bastions pour la construction desquels chaque canton enverra une pierre portant son nom et la date de son entrée dans la Confédération suisse.

FRANCIS RICHARD.

HORACE VERNET

(Suite [1])

Voilà bien du bruit et de la gloire. Tout à côté, je note quelque chose de plus humble et de tout simple. Le brave commandant de la place, qui vient de contresigner cet ordre du jour triomphal et pompeux, avait une fille charmante qu'il désirait faire admettre dans une des maisons de la Légion d'honneur; il avait tous les titres par ses excellents services, et il recommandait sa demande à Horace Vernet, qui, toujours serviable et bon, l'appuyait vivement auprès du maréchal Gérard.

Ces fatigues de courses aux frontières du Maroc et dans le désert mettaient sur les dents plus d'un compagnon de voyage, mais laissaient Horace frais et dispos presque comme auparavant : « Quant à moi, la lame du fleuret est toujours droite et ne se rouille pas. »

C'était vrai encore, et pourtant on peut prévoir que le terme de la joie approche; on est aux dernières belles heures de l'après-midi. Horace fit bien d'autres voyages depuis, mais celui-ci peut être regardé comme la dernière des courses où son bonheur ne le quitta pas, et où il fut accompagné en tout de cette *bonne étoile* qu'il avait la prétention de fixer :

« J'ai besoin d'y croire, disait-il avec quelque pressentiment mélancolique, pour jouir entièrement de tout ce qui se déroule sous mes yeux. Comme il est probable que le voyage actuel est le dernier que j'entreprendrai, je tâche de pomper le plus possible et de ramasser les miettes, afin de n'avoir aucun regret par la suite et d'avoir dans mon sac tout le butin nécessaire pour achever le bout d'existence qui nous reste, dans notre solitude de Versailles, qui s'augmentera tous les jours; car, à nos âges, les jeunes se séparent de vous, et les vieux disparaissent dans le grand trou où chacun de nous va se faire oublier... »

Il vient une heure, un moment où, bon gré, mal gré, tout s'obscurcit en nous et autour de nous. Bien avant que ce moment soit arrivé, et au milieu de nos dernières ondées de soleil, un brusque pressentiment l'annonce quelquefois, et les plus gais, les plus rieurs se surprennent à rêver.

Ce voyage de 1843 fut plein de péripéties et d'incidents. Horace visita Gibraltar où il fut reçu avec cordialité et avec honneur, — avec les honneurs militaires comme partout, — par le gouverneur sir Robert Wilson, le sauveur de Lavalette. Mais au sortir de Gibraltar, bourrasque et gros temps: le vent a sauté, et, au lieu de cingler vers Mogador, le *Lavoisier*, rejeté, ballotté, *bourlinguant* dans le détroit et maltraité par l'Océan, trouve prudent de relâcher à Cadix. Horace, du coup, en prend une idée de l'Andalousie, des belles Andalouses, du *bolero* dansé sur place, et d'un combat de taureaux. Il y parle du grand peintre Murillo dont il a les types présents sous les yeux, et dont il voit le dernier ouvrage; il le juge, je dois le dire, beaucoup trop à la française, et comme un disciple de Voltaire ferait de Shakspeare. Je suis franc, le côté faible d'Horace en critique d'art s'y trahit :

« Je ne connais pas, dit-il, l'histoire de ce grand artiste; mais, à juger de sa vie privée par ses œuvres, il ne devait pas avoir les goûts fort élevés. Le choix de la nature qu'il se plaisait à représenter m'en donne l'assurance; car, en général, ici l'espèce est belle et élégante; l'exception se trouve au coin des rues, et c'est là qu'il cherchait sans doute ses modèles, car ils sont encore identiques avec les pouilleux, les galeux, teigneux, dont fourmillent nos galeries. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai ce que tu fais en peinture. Ici tout le monde est pauvre; mais, vu la similitude du costume, chacun se ressemble et a un air d'aisance que la chemise sale, qu'on ne voit pas, pourrait seule démentir. Quant aux femmes, je ne dis pas qu'elles aient dû et qu'elles puissent inspirer des têtes de Vierges, comme on pourrait en trouver en d'autres pays; elles sont trop brunes, le regard trop brillant pour cela; mais elles ont une fermeté d'expression, une démarche si distinguée, une taille si souple, qu'il devait suffire de combattre la nature dans ce qu'elle a d'élevé pour la traduire en peinture, de manière à laisser dans la pensée du regardeur quelque chose de noble et de généreux. Tout ici respire la fierté ou se roule dans la vermine. Pourquoi Murillo a-t-il choisi le coin de la borne? »

Quoi! Murillo n'a-t-il donc pas fait d'admirables Vierges, d'un type rayonnant, et dans toute la gloire de leur soleil? Mais, encore une fois, c'est là le pendant, la contre-partie des jugements que portait tout bon Français d'avant le romantisme sur Shakspeare ou sur Calderon. J'ai beau plaider pour tout ce qui rapproche et concilie; je le sens et je le reconnais, il y a une limite qu'on ne franchit pas. A Cadix, et devant Murillo, Horace Vernet rencontra cette limite, son *nec plus ultra*. Il est des races d'esprits, des espèces séparées qui demeurent étrangères l'une à l'autre et qui ne se pénètrent pas.

Chose singulière! marque invétérée de l'éducation et de la coutume! le Français, même le plus libre de procédé et d'allure, a peu à faire pour redevenir classique et académique dès qu'il se mêle de juger.

C.-A. SAINTE-BEUVE.
De l'Académie française.

(*La suite au prochain numéro.*)

[1] Voir les numéros 558 à 569.

COURRIER DES MODES

La saison capricieuse que nous traversons en ce moment ne permet guère l'emploi des toilettes d'été. Les petits vêtements confectionnés en laine sont le complément obligé du costume, surtout à la campagne.

On fait pour les mois de septembre et d'octobre des chapeaux ronds en velours noir, qui, sans envelopper la tête plus que leurs devanciers, prennent néanmoins un aspect plus sérieux. Les modèles qui m'ont été montrés sont la création des magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. L'ornementation de ces chapeaux consiste en une jolie plume couchée qui fait guirlande et des boutons de nacre ou coquillage taillés en étoiles.

La *Ville de Lyon* multiplie ses fantaisies pour finir l'année; elle nous donne comme nouveauté d'automne des garnitures en *chamarrure* de cachemire piqué en soie de diverses couleurs. La mode des jupes courtes pour toilette de ville obligera les femmes à garnir le bas de leurs jupes, ce qui était devenu impossible avec les robes traînantes. C'est pour cela que je signale bien vite à mes lectrices les garnitures artistiques des magasins de la *Ville de Lyon;* j'ajouterai aussi qu'en achetant les matériaux nécessaires qui sont du cachemire et des soies de couleur dont la *Ville de Lyon* a tous les assortiments, on pourra exécuter soi-même une quantité d'ornements pour vestes, robes et casaques.

Parmi les dernières robes qui m'ont été montrées chez quelques couturières en vogue, j'ai remarqué plusieurs nouveautés en foulard choisi dans les magasins de la *Malle des Indes*, passage Verdeau; la manière dont ces robes sont ornées et le type des dispositions de l'étoffe méritent d'être pris en note dans un moment où il paraît difficile de créer du nouveau, la saison étant avancée.

Une première toilette est de foulard double chaîne, nuance grenat. La casaque est en pareil, un petit filet noir brillant se retrace sur le tissu à distance d'une largeur de main. Toute la toilette est décorée par des motifs de taffetas noir découpé en larges feuilles de palmier, les bords et les nervures sont indiqués par des piqûres de soie grenat et or. Cette toilette est admirable.

Une autre est de foulard uni gris cendré. Robe à double jupe, celle de dessus, plus courte et plus étroite, est taillée très en biais, coupée sur quatre lés d'étoffe; la confection qui l'accompagne est une rotonde à manches et à double collet. Celle-ci, ainsi que la jupe de dessous, est décorée d'un biais de taffetas écossais vert, bleu et violet. Les deux extrémités des biais sont piqués de soutache noire.

Enfin, une troisième toilette pour dîner et soirée est de foulard *Pompadour* sur fond blanc avec une rayure bleue, et sur la raie blanche qui est la plus large un petit courant de roses et feuillage du plus gracieux effet. La jupe est de forme *princesse* très-longue; le corsage se découpe en carré avec ceinture, épaules et bord de guipure de Venise perlée de cristal.

Je ne puis rien dire encore au sujet des confections d'hiver; on ne nous montrera rien dans les magasins avant le mois d'octobre, époque où commencent les emplettes de la saison; mais, par exemple, je sais qu'il est décidé qu'on portera des jupes étroites, et que pour la ville ces jupes seront courtes. Grande réforme dans la crinoline, comme on le pense bien!

Pour moi, je ne vois en ce moment que le jupon de Mme Bruzeaux (rue du Faubourg-Poissonnière, 4) capable de répondre aux exigences de la coupe actuelle. Pas de ressorts, c'est impossible, Mme Bruzeaux l'a compris : sa jupe *princesse* est taillée en biais, il y a quatre aciers dans le bas, le haut du jupon et le vide du milieu de la jupe sont soutenus par des élastiques placés en longueur; tout cela est léger et solide tout à la fois; en même temps ce jupon n'est pas d'un prix élevé, ce qui fait que toutes les femmes voudront en essayer. Le talent bien connu de Mme Bruzeaux, comme corsetière, nous garantit sa compétence pour toutes les questions de toilette.

ALICE DE SAVIGNY.

LES ARMES D'HONNEUR DU ROI DE PRUSSE

Les récents exploits militaires du roi Guillaume I[er] ont rappelé l'attention publique, à Berlin, sur les magnifiques présents qui lui furent offerts en 1857, alors qu'il n'était que prince royal, pour le 50[e] anniversaire de son entrée au service. Ces armes splendides, dont nous donnons les dessins,



Ornements de la garde de l'épée.

figuraient depuis cette époque dans la galerie particulière de Guillaume I[er]. Le gouvernement prussien a jugé que l'occasion ne saurait être plus favorable pour les exposer dans une des salles du palais. La foule s'est empressée d'aller les admirer, et chacun, en déchiffrant les inscriptions et en s'ex .

RÉBUS



Explication du dernier Rébus : La mort passe le niveau sur tout.

Sous ce titre : *les Journées de Titus*, les éditeurs Michel Lévy frères viennent de mettre en vente un volume de Méry, le poëte et le romancier regretté. On retrouve dans cette publication posthume toutes les qualités du brillant écrivain, tous les trésors d'esprit, d'imagination et de style dont il était si prodigue. La préface du livre, où il jette un coup d'œil sur ses travaux passés, sur ses journées si bien remplies, est empreinte d'un sentiment mélancolique qui fait penser au chant du cygne.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE.

pliquant le sens des figures allégoriques, s'accordait à y voir, à neuf années de distance, le pronostic des lauriers qui attendaient le souverain de la Prusse sur le champ de bataille de Sadowa.

En dehors des souvenirs qui s'y rattachent, les armes offertes à Guillaume Ier sont des objets d'art d'une haute valeur, et ils méritent à coup sûr quelques lignes de description.

L'epée donnée par Frédéric-Guillaume IV, alors régnant, a été ciselée par MM. Sy et Wagner, de Berlin. La poignée en est d'or massif, et pèse trois marcs. D'un còte on voit saint Michel, victorieux du demon : de l'autre parait la Justice tenant la balance et le glaive. Sur le pommeau, des branches de palmier entourent les dates 1807-1857 ; au-dessus, l'aigle de Prusse porte le chiffre du prince, gravé sur lapis-lazuli. Sur la lame damasquinée en or, on lit les noms des batailles et des combats auxquels il prit part : Mannheim, Brienne, La Fère-Champenoise, Paris, 1814-1815, etc. Sur la garde sont des groupes d'anges dans l'attitude du combat.

Le bouclier, offert par les officiers de l'armée, a été exécuté sous la direction du maréchal Wrangel, dans les ateliers de MM. Friedberg et fils, joailliers de la cour de Berlin. Il est de forme ronde et mesure 66 centimètres de diamètre. Le fond, en acier poli, supporte la croix de Hohenzollern en argent massif, laquelle est accompagnée de deux épées en sautoir. Au centre, l'aigle de Prusse entoure le portrait du roi Frédéric Guillaume III. Les portraits des quatre premiers electeurs figurent sur les branches de la croix. Des trophées, des décorations, des inscriptions commémoratives, des couronnes de chêne et de laurier complètent l'ensemble décoratif de ce bouclier et lui donnent un aspect d'une grande richesse.

Le casque, en argent massif, offert par les vétérans de l'armee, est l'œuvre du lieutenant en retraite Hossauer. La forme est à peu près celle des casques de la cavalerie prussienne, tout en rappelant la forme antique par sa hauteur plus prononcee. Toute la surface est ornée de feuillages ; sur le devant on voit l'aigle de Prusse avec la croix de la landwehr et le chiffre du prince. Un saint Michel équestre écrasant le dragon forme le cimier de ce casque, qui n'est pas moins remarquable par le goût des ornements que par la finesse des ciselures.

Telle est la description sommaire de ces presents d'honneur que les Prussiens offrirent à celui qui devait ètre Guillaume Ier, à une epoque où M. de Bismark ne faisait pas encore parler de lui.

R. Bryon.

LES ARMES D'HONNEUR DU ROI DE PRUSSE



BOUCLIER exécuté, sous la direction du maréchal Wrangel, dans les ateliers de MM. Friedberg et fils, joailliers de la Cour de Berlin.



EPÉE a poignée d'or massif, ciselures de MM. Sy et Wagner, de Berlin



CASQUE en argent massif, ciselures du lieutenant Hossauer.

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M. Émile Aucante, *administrateur de l'*Univers illustré. — *Les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payement. Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat-poste, le talon restant entre les mains de l'expediteur comme garantie. — Les reclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement, doivent indispensablement être accompagnées de la dernière bande collee sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera fait droit à aucune reclamation de numéros ayant plus de deux mois de date. — Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue.*

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : **Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.** Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 571.
Mercredi 12 Septembre 1866.

Vente au numéro et abonnements, **MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis** et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs que, par suite d'un nouvel arrangement avec les éditeurs de l'AFFAIRE CLÉMENCEAU, nous serons en mesure d'offrir la PRIME GRATUITE jusqu'au 15 septembre, dernier délai.

Voir, pour les conditions de la Prime, nos précédents numéros.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Petit code à l'usage du chasseur novice. — Les épaves d'un banquier. — L'hôtel des commissaires priseurs — Vente d'un riche mobilier. — Les notes de ces dames. — Collectionneurs excentriques. — La jarretière d'une comédienne. — Une collection d'yeux d'oiseaux. — Comment maître Robyns prenait les corbeaux et ce qu'il en faisait. — Trois condamnés à mort — Le roman d'une fille laide. — S'il faut se laver les [illegible]

« Pif! paf! pan! — Ouâh! ouâh! — Ici, apporte! » Voilà ce que nous renvoient les échos de la semaine. C'est le moment des maris arpentant la plaine et des femmes seules à la maison. — Qui dévoilera jamais les mystères de tant de veuvages momentanés? — C'est aussi le moment où un chasseur novice décharge invariablement les deux coups de son Lefaucheux dans le ventre d'un receveur des contributions, qui interrogeait les marguerites derrière quelque buisson.

A cette époque de l'année, si propice aux faits divers, nous regrettons toujours l'idée qu'avait un de nos amis de publier un petit code à l'usage de nos Nemrods improvisés. Il nous souvient encore de quelques-unes des règles fondamentales qui devaient figurer dans ce *vade-mecum* indispensable à tout ce qui promène dans les guérets des bottes inassouplies et un carnier vierge encore.

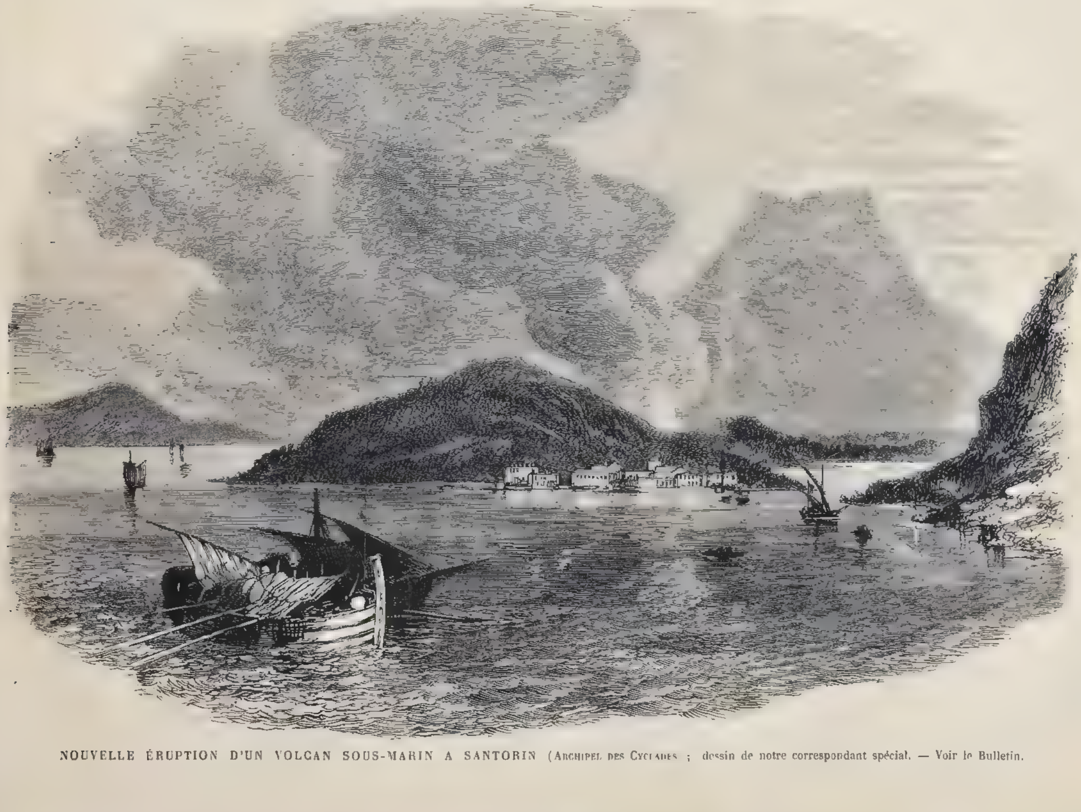
« Avant de se mettre en route, disait notre docte ami, il est fort utile de savoir si l'on porte un fusil chargé. Afin de s'en assurer, le chasseur fera bien de plonger l'œil à l'intérieur du canon, pendant qu'il fera partir une capsule avec son p[illegible]

Il disait encore :

« Quelques-uns ont coutume, lorsque leur poudre est humide, de la faire sécher dans un papier, à côté du foyer. Cette coutume ne doit pas être encouragée. On fera bien, pour sécher sa poudre, de la mettre sur le feu dans une poêle à frire.

« Quand vous chargez votre fusil, c'est encore une très-mauvaise habitude d'introduire la bourre ou le plomb avant la poudre.

« Ne portez jamais horizontalement sous le bras un fusil chargé et armé quand un ami marche devant vous, à moins



NOUVELLE ÉRUPTION D'UN VOLCAN SOUS-MARIN A SANTORIN (ARCHIPEL DES CYCLADES) ; dessin de notre correspondant spécial. — Voir le Bulletin.

que vous ne soyez bien sûr de la solidité de son pantalon.

« Il en est à qui le bruit de la décharge fait généralement détourner la tête; c'est assez de fermer les yeux au moment de tirer.

« Si vous remarquiez, après quelques coups, une fêlure au canon de votre arme, entourez-le solidement d'une ficelle, de peur d'accident. »

Il devait y avoir dans l'œuvre en question un très-grand nombre de règles de cette force-là. Malheureusement, notre ami avait le tort de mettre ses préceptes en pratique. Cela est cause que nous ne verrons jamais paraître son livre.

Pour s'en consoler, le chasseur, désireux d'abréger la longueur des grandes routes, pourra répéter les petites maximes que Deyeux, fils aimé de saint Hubert, avait rimées en si jolis distiques pour l'usage de ses contemporains :

> Chacun des deux canons au moins tu laveras
> Tous les vingt et un coups, ou t'en repentiras.

Ou bien :

> Perdrix passe en travers, tire un pouce devant,
> Ou tu la manqueras quatre-vingts fois sur cent.

Et encore :

> Beaucoup de plomb garnit, mais pique faiblement;
> Mets-en la moitié moins; voilà mon sentiment.

Brisons là, car, quoique fort honnête comme pensée, cela rappelle un peu trop, comme versification, la poésie du *Nouveau Cid*.

~~~ A propos de chasse, on vient de vendre à l'hôtel Drouot la meute d'un banquier à qui ses malheurs et surtout ses voyages ont fait une récente célébrité. Dans son empressement à aller acclamer chez lui le nouveau roi des Belges, ledit banquier a oublié ses chiens. L'oubli était-il volontaire? A la vérité, il pouvait craindre de traîner à sa suite un remords vivant dans la personne de ces nobles bêtes qui passent généralement pour le symbole de la fidélité. On a ri tout au moins d'une ingratitude dont elles n'eussent jamais été les premières à lui montrer l'exemple; mais ce qui a fait rire bien davantage, c'est la mention de trois coffres-forts *de sûreté* également oubliés et dont l'affiche annonçait pompeusement la vente. *De sûreté!* Holà, dame affiche! voilà un qualificatif bien outrecuidant. En dépit de tous les Huret et de tous les Fichet de la terre, je dénie à ces meubles trop vides le droit de le porter.

On remarquait encore à cette vente quatre mille volumes dont se composait la bibliothèque du fugitif. Ce n'était autre chose que ses œuvres complètes, deux ouvrages d'un placement difficile et dont l'un portait ce titre fatidique : *la Science de la Bourse*. Il ne s'est pas trouvé, comme vous pensez, beaucoup d'amateurs désireux de s'instruire.

~~~ En vérité, l'hôtel des commissaires-priseurs mériterait d'être le sujet de constantes études. C'est un des rares endroits de Paris où l'on peut sûrement tâter le pouls à son temps. On a chanté maintes fois cette Bourse de toutes les dégringolades, et c'était justice. Que de fortunes sont allées s'engouffrer dans ce vaste capharnaüm, que d'illustrations d'une heure sont venues jeter leur dernier éclat sur ce théâtre de tous les dénoûments et de tous les dénûments parisiens! Quel musée plus riche avons-nous que celui-là, où passent au jour le jour, renouvelés sans cesse, tous les bibelots les plus divers, tous les plus curieux objets d'art? et quel cours de morale vaut celui qui sort de la bouche du crieur, offrant aux quatre vents des enchères les débris de ce qui fut *un riche mobilier?*

« Vente d'un riche mobilier. » C'est là le terme consacré. Une de nos plus jolies actrices, connue par ses bals et par ses correspondances (rien de madame de Sévigné), vendait le sien l'autre jour. La belle en question délaisse une ingrate patrie. Elle quitte les vins de France pour les vins du Rhin et prétend essayer, dit-on, dans les rangs prussiens l'effet de ses yeux à aiguille. La voilà partie, jetant derrière elle sur Paris l'imprécation de Camille.

Le fait est que nous semblons en ce moment un peu durs aux petites dames. Les journaux sont bourrés de leurs notes de couturières et de pédicures. Cela est d'un effet déplorable, et je voudrais, pour l'honneur de la galanterie française, qu'il en fût autrement. Que diable! n'avons-nous plus de fils de famille prêts à jeter noblement par les fenêtres l'argent de leurs papas? J'aime à croire que si, — toujours pour l'honneur national! — et, dans ce cas, ils devraient bien nous épargner ces vilains détails de ménage. Le public, qui se plaît à voir passer la déesse dans un nuage d'encens, répugne à connaître le secret de ses orteils.

Après cela, peut-être est-il bon de laisser aller, car je crois reconnaître ici la Morale qui fait de ses farces. Pour les honnêtes bourgeoises, qui pourraient, dans un moment d'aspirations *bovarystes*, envier le sort fêté de nos belles enchanteresses, la Morale, en souriant, lève un coin du rideau et montre du doigt le pédicure sa note à la main.

~~~ C'était, l'autre dimanche, la fête des Loges. Elle a été, vous ne l'ignorez point, fortement arrosée. La coutume est d'en revenir avec quelque chose : tel en rapportait un mirliton, tel autre des macarons ou une tasse à fleurs; tel autre aussi, une pleurésie. J'en ai rapporté, pour ma part, avec joie, le boniment ci-dessous, copié textuellement sur une pancarte que l'ouragan secouait devant la baraque de la femme colosse :

AH! AH!
LA VOICI!
QUI?
COMMENT, QUI?

« Vous n'avez pas entendu parler de *la Belle Française*, de cette charmante demoiselle qui est née à la Chaussée-d'Antin, à Paris, et dont tous les journaux politiques, littéraires et scientifiques se sont occupés depuis quelques années, la même qui, depuis cinq ans, pose à l'Académie de dessin, comme un des plus parfaits modèles de la plus belle moitié du genre humain?

« Cette demoiselle, par sa taille gigantesque, sa structure colossale, sa beauté physique, a été comparée à la statue du colosse de Rhodes, qui passe pour l'une des sept merveilles du monde. Eh bien, vous pouvez tous admirer cette merveille vivante; car elle vient d'arriver dans cette ville, où elle sera visible dans sa riche et somptueuse toilette, la même avec laquelle elle posait à l'Académie! »

Que dites-vous de la chute? Elle est jolie, n'est-ce pas? *La robe avec laquelle elle posait à l'Académie!* C'est d'une force qui défie tous les commentaires.

~~~ Revenons à l'hôtel Drouot. On y annonce comme prochaine la vente de deux collections bizarres : la première est une réunion de 23,000 bandes de journaux de tous les pays et dont le plus ancien remonte à l'an 1600; la seconde est une collection de bretelles de toutes les régions et de tous les temps; quelques-unes auraient sanglé des torses illustres. Une collection de bretelles! Au fait, pourquoi pas? Un Anglais a bien possédé une collection de jarretières, et cette collection n'était même pas dépourvue d'un certain intérêt. A côté de riches jarretières qui avaient étreint le genou de belles châtelaines du XIVe et du XVe siècle, on en voyait une toute moderne, véritable bijou sorti des ateliers de Froment-Meurice à l'intention d'une de nos grandes comédiennes. Elle portait, et probablement porte encore, en lettres de diamants, cette devise inspirée de l'anglais : *Honny soit qui point n'y pense*. N'est-ce pas du dernier galant?

On ferait un amusant volume des excentricités auxquelles peut porter la manie de réunir de menus objets de même espèce dans un but plus ou moins compréhensible. M. Feuillet de Conches signale dans ses *Causeries d'un curieux* un collectionneur de bouchons. « Les bouchons, dit-il, sont pour lui une façon d'éphémérides. A tous ses bons repas, il recueille adroitement les bouchons des bouteilles de grand cru qu'il a dégustées. Rentré chez lui, il étiquète ces bouchons minutieusement avec le nom de l'amphitryon et des remarques sur la qualité du liquide. Et le tout est disposé dans une pièce spéciale, sur des étagères disposées à cet effet. »

~~~ Le plus étrange collectionneur à notre connaissance fut autrefois, à Bruxelles, un singulier personnage nommé Robyns, qui collectionnait *les yeux d'oiseaux!* J'ai vu cela, de mes yeux à moi, rangé dans des bocaux étiquetés. Yeux d'aigles, yeux de serins, yeux de merles, yeux de pies, yeux de corbeaux surtout. Comme aspect ces petits yeux séchés ressemblaient pas mal à des graines. Ce n'était pas fort pittoresque. Quant à l'intérêt scientifique, je doute qu'il fût puissant. Toutefois le collectionneur s'en contentait. Heureux qui est satisfait de peu!

Maître Robyns habitait, dans la rue Neuve, un logis paisible et vermoulu dont les importants magasins de confection de la maison Collard occupent aujourd'hui l'emplacement. Tout était mystérieux dans cette étrange demeure, dont rarement un étranger passait le seuil. On parlait vaguement de riches collections enfouies là dedans, et le propriétaire était censé se livrer à de très-savantes études. Or, le travail auquel il employait ses journées, le voici.

Levé dès l'aurore, il installait sur une petite terrasse un filet qui pouvait s'abattre au moyen d'une ficelle. Près du filet, il plaçait un corbeau apprivoisé et un fromage blanc; puis il s'établissait sur une chaise, dans son jardin, s'attachait au pied le bout de la ficelle qui faisait manœuvrer le filet; et, saisissant une contre-basse, commençait d'en jouer avec fureur. Dans quel but tout cet étrange appareil? C'est ce que vous allez voir.

Sur les tours voisines de l'église Sainte-Gudule croassent ordinairement des légions de corbeaux. Attirées par les sons de la contre-basse, les bêtes naïves venaient voleter au-dessus de la terrasse. Sans plus de méfiance pour le chasseur déguisé en musicien, que pour leur confrère qui mangeait sournoisement du fromage blanc, ils s'approchaient innocemment de lui pour prendre part à son festin. C'est l'instant que maître Robyns attendait. Lâchant bien vite son instrument, il abattait d'un coup de pied le filet et courait à sa capture. Les corbeaux, une fois en son pouvoir, il leur arrachait cruellement les yeux; puis, tout vivants, en quatre coups de marteau, les clouait à ses murs, sur le dos, les pattes et les ailes étendues.

Deux galeries couvertes, qui donnaient au jardin une apparence quelque peu claustrale, un petit pavillon détaché, étaient entièrement tapissés de cette ornementation emplumée. Les pauvres volatiles, dans tous les degrés de putréfaction, dessinaient des losanges, des arcs, des rosaces et tout ce que la fantaisie barbare du propriétaire pouvait imaginer de bizarres combinaisons. C'était hideux. Dans le pavillon, quelques rats, cloués aux parois, ajoutaient à l'originalité du dessin. On y voyait encore trois têtes de chats surmontant des pattes en croix. Au-dessus de la première, on lisait :

MINOUT
Condamné à la peine de mort, le 10 janvier 1846, pour avoir endommagé deux chardonnerets et une mésange.

Au-dessus de la seconde :

LE DOCTEUR
Condamné à la peine de mort, le 7 juillet 1847, pour avoir dérobé une saucisse sur le gril.

Et au-dessus de la troisième :

BLUCHER
Condamné à la peine de mort, le 10 juin 1848, pour avoir bu à même une jatte de lait réservée pour mon déjeuner.

Vous me direz que le grand exécuteur de cette justice domestique n'était pas seulement un collectionneur, que c'était aussi et surtout un fou. Je ne dis pas non.

~~~ Je ne vous jurerai pas que ce qui suit est de l'histoire, attendu que ce pourrait bien être un conte; mais cela ne fait rien à la chose.

Il y avait une fois un homme fort pauvre qui avait une fille fort laide... Non, laide n'est pas assez dire : elle était hideuse. Donc, ni beauté, ni dot, je vous laisse à penser si les prétendants se bousculaient à sa porte. Aussi disait-on proverbialement dans le pays : « Vous verrez cela, quand la fille au père Chose se mariera! » comme on dit ailleurs : « Cela se fera la semaine des quatre jeudis! » Le père Chose n'avait, du reste, pas plus l'espoir de jamais trouver un gendre que sa fille de rencontrer un galant. En sorte qu'il pensa choir de stupéfaction le jour où un beau monsieur, franchissant son humble seuil, lui demanda fort respectueusement, après les civilités d'usage :

— Vous plairait-il, monsieur, de m'accorder la main de mademoiselle votre fille?

Le père Chose demeura tellement ébahi, qu'il ne songea même pas à offrir un siége à son jeune et élégant visiteur.

— Comment! ma fille? s'exclama-t-il à demi-voix. Allons donc! c'est impossible... Ah çà! dites-moi, est-ce que vous l'avez vue?

— Sans doute.

— Et elle vous agrée?

— Parfaitement.

— C'est que... elle a la bouche un peu comme ça... et l'œil un peu... comment dirai-je?

— Oui, elle est borgne, je le sais.

— Quant à son teint...

— De vrais revers de botte. Oh! je l'ai bien remarqué!

— Avez-vous remarqué aussi qu'une de ses jambes...?

— Elle boiterait?

— Justement.

— Ce détail m'avait échappé; mais il ne me déplaît point.

— Vraiment!... Et sa bosse?

— Ah! sa bosse? Elle me ravit, elle me transporte, elle m'enchante!

— Je dois encore ajouter que ma fille est pauvre. Et si vous avez quelque fortune...

— Ma fortune, elle ne fera qu'y contribuer. Je compte la faire voir pour de l'argent.

~~~ Il me revient, pour finir, un joli mot de Roger de Beauvoir.

Quelqu'un disait devant lui :

— Il ne faut pas se laver les dents, ça les déchausse.

— A ce compte-là, riposta l'auteur du *Chevalier de Saint-Georges*, il ne faudrait pas se laver les pieds non plus : ça les déchausse bien davantage!

PAUL PARFAIT.

BULLETIN

Nous sommes heureux de pouvoir placer en tête de ce numéro un très-intéressant dessin, envoyé à l'*Univers illustré* par un artiste d'un grand talent, qui visite actuellement l'archipel des Cyclades. Ce dessin, exécuté d'après nature, représente la dernière éruption volcanique sous-marine dont la baie de Théra, à Santorin, a été le théâtre. Nous n'avons pas à donner aujourd'hui l'historique de cette série de phénomènes étranges qui, depuis plusieurs mois, captivent l'attention du monde savant; nos lecteurs voudront bien se reporter à la Chronique scientifique du 25 avril dernier, où notre collaborateur S. Henry Berthoud a consacré aux éruptions volcaniques de Santorin une étude du plus vif intérêt. Il nous reste seulement à constater que, depuis cette époque, les transformations topographiques de ces parages n'ont pas discontinué. Tantôt un îlot disparaît, pendant qu'un autre se montre à quelques centaines de mètres de distance, puis, s'allongeant, finit par se transformer en promontoire. La mer prend tout à coup des aspects laiteux et répand au loin une forte odeur sulfureuse. Par intervalle, la terre tremble, les vagues se soulèvent, le volcan ouvre ses flancs, et l'on voit des flammes courir à la surface des eaux et lancer vers le ciel des tourbillons de noire vapeur. Plusieurs navires se tiennent à peu de distance, ayant à leur bord des commissions scientifiques de plusieurs nations, lesquelles enregistrent, heure par heure, toutes les phases des bouleversements qui viennent de donner une nouvelle célébrité à l'île de Santorin.

Les journaux anglais publient le *Log*, ou journal de la traversée, du très-petit navire américain qui vient de faire, en trente-huit jours, le voyage de New-York à Londres.

Le capitaine Hudson et son second, M. Fitch, montaient seuls, on le sait, le *Red-White-and-Blue*, et leur unique compagnon, un beau chien de Terre-Neuve, est mort aussitôt après avoir débarqué; les fatigues du voyage, les privations, l'avaient tué.

Les deux marins ont mieux supporté la traversée; ils se portent à merveille. Et, pourtant, il leur a fallu être debout jour et nuit; ils dormaient à peine. Rarement ils ont pu prendre quelque aliment chaud, car les vagues qui embarquaient sur le navire lilliputien éteignaient le feu de la cuisine.
~~~

On était parti sans chronomètre, et on se dirigeait un peu au hasard, comme les navigateurs primitifs. Il n'y avait à bord que 120 gallons d'eau douce (environ 500 litres). Deux fois les vagues de l'Atlantique couchèrent sur le flanc le petit vaisseau; mais il se redressa, comme par miracle, et put continuer sa route.

Nous apprenons que la nouvelle mairie du 20e arrondissement va posséder une bibliothèque due à l'initiative du maire, M. Morel-Fatio, qui fera don généreusement de plusieurs milliers de volumes à lui appartenant.

De son côté, M. Émile Delteil, le bibliothécaire fondateur et organisateur désigné, peut déjà donner à lui seul 5,000 volumes et plus de 100,000 dessins et plans. Enfin, d'après les prévisions, la bibliothèque, au moment de son ouverture, ne comptera pas moins de 12,000 volumes.

Le tableau de M. Amaury-Duval, représentant *la Naissance de Vénus*, a obtenu à l'exposition de Lille la médaille d'honneur (prix Wicar). Cette toile, de plus, a été achetée par le musée de cette ville.

TH. DE LANGEAC.

ANTONIELLA

(Suite[1])

LIV

Avant que les quatre mois pendant lesquels nous devions continuer à jouir de la maison fussent expirés, nous retombâmes dans un dénûment plus cruel encore que le premier; car, la première fois, nous avions du moins l'ombre de la maison pour cacher notre misère, et pour mourir dans notre terrier, avec les enfants dans nos bras. Mais, cette fois, il fallait nous enfuir comme des réprouvés de notre demeure, et aller chercher quatre cercueils pour nous ensevelir.

Oh! mon Dieu! comme nous comptions les soleils et les nuits!

Pour comble de malheur, nous n'avions plus de pain, ni de farine ni de légumes pour les jumeaux. Ils pleuraient sans savoir de quoi; mais c'était évidemment d'inanition. Tantôt ils embrassaient leur mère, tantôt ils se jetaient à mon cou; nous fondions en larmes toutes les deux, nous les réchauffions de nos étreintes; nous ne pouvions les calmer qu'en leur donnant à ronger quelques écorces de *cocomero*, repoussées par le cochon avec ses pattes, et dans lesquelles restaient encore quelques chairs. Mais cela ne faisait qu'aiguiser leur fringale.

LV

Nous passâmes ainsi toute la journée; à la fin, ils s'assoupirent sur le sein de leur mère, évanouie de douleur et de faim.

Je réfléchissais, les yeux secs, et je roulais dans ma tête toute sorte de pensées confuses qui nous avaient été suscitées, pendant nos jours de décadence, par des Bohémiens qui passaient devant notre porte, et qui avaient été plusieurs fois témoins de nos anxiétés sur le sort futur de nos chers jumeaux.

— Nous autres, disions-nous, nous sommes faites pour souffrir! Mais ces pauvres innocents, plutôt mourir cent fois que de les voir languir de notre misère, et maigrir, jusqu'à l'extinction de leur vie, sous nos yeux et sous nos baisers!

LVI

Une des Bohémiennes nous proposa bien de les lui vendre, pour en faire deux enfants perdus de sa tribu, et l'aider à gagner son pain, dont elles leur donnerait la moitié. La charmante expression de visage des deux jumeaux attirerait, disait-elle, les regards des passants, et multiplierait les aumônes. Mais, quand nous vîmes comment elle pinçait la peau sous la chemise d'un nourrisson qu'elle portait sur son dos, pour exciter la pitié du peuple par ses larmes, nous reculâmes d'horreur, et nous dîmes:

— Va-t'en! et ne repasse jamais devant la maison de vraies mères!

Je disais *les mères*, parce que l'amitié que j'avais pour Annunziata, et celle que les jumeaux avaient conçue pour moi en couchant pêle-mêle sur nous deux, ne leur laissaient pas sentir de qui ils étaient nés, et qu'ils nous appelaient indifféremment l'une et l'autre du nom de mère.

La Bohémienne s'en alla en riant de notre scrupule, et nous prophétisant que nous ne tarderions pas à nous repentir de ne pas avoir vendu ceux que nous ne pouvions plus nourrir.

— Si vous étiez libres toutes les deux, nous disait-elle, vous vous placeriez dans de bonnes conditions, et vous seriez heureuses, au lieu que ces enfants vous clouent à la maison et à la misère, et vous font mourir, vous deux qui êtes encore jeunes, de la faim dont vous ne sauriez défendre ces marmots!

Mais rien n'y fit: l'amour que nous ressentions pour eux était plus fort que la mort.

LVII

Je rejetai donc, à la tombée de la nuit, les corps assoupis des deux jumeaux, de mon sein sur celui d'Annunziata; je m'habillai sans rien dire; j'ouvris la porte, et, toute tremblante de fièvre, je m'élançai dans la campagne.

J'avais mon idée, et j'étais bien résolue à en exécuter, à tout risque, la moitié.

— Puisqu'il n'y a plus de remède, me disais-je, et qu'il faut mourir, sauvons du moins, en mourant, ces pauvres petits et remettons-les aux soins de la Providence. On nous a dit souvent que, quand les mères, coupables ou non, étaient en prison, on prenait les enfants et on les nourrissait à la maison des orphelins, aux frais de l'État et par les mains des sœurs de la Miséricorde; et que l'État payait leur pension jusqu'à l'âge où ils pouvaient eux-mêmes gagner leur vie. Eh bien, puisqu'il en est ainsi, perdons notre réputation, et faisons-nous jeter dans les cachots de la Vicaria, à tout prix et à tout risque! Annunziata aimera mieux mourir que de sauver même ses jumeaux par l'apparence d'un crime; mais moi, qui ne suis pas la vraie mère, je ferai violence à ses scrupules, je l'entraînerai malgré elle dans ma perte; on prendra de force nos pauvres affamés, on les emportera aux orphelins de la Miséricorde, on leur donnera en abondance du pain et du lait, et, quant à nous, il en adviendra ce que Dieu aura décidé! Ce sera un mensonge, mais le mensonge n'est pas un meurtre, et, quoi qu'il en soit, le mensonge qui ne perd que nous, et qui sauve deux innocents, sera une vertu peut-être aux yeux de Dieu!

LVIII

Tout en raisonnant ainsi, et en raisonnant faux, comme la fièvre raisonne, je montais rapidement la pente qui mène au cimetière où j'avais été insultée et arrêtée sur la tombe fraîche de mon père. J'y entrai, comme la première fois, par une brèche; je cherchai, je trouvai la fosse où je m'étais endormie de douleur, dix-huit mois auparavant.

Je me mis à genoux, je fis une prière pour les enfants, pour ma chère Annunziata, pour moi-même, demandant avec larmes à mon père qu'il bénît mon intention, qu'il me fît prendre pour ce que je n'étais pas, et qu'il me fît arrêter par les gardes de nuit comme une de ces femmes qui viennent tendre des piéges aux jeunes débauchés des faubourgs.

A peine m'étais-je relevée en finissant ma prière, et en ayant l'air de vouloir m'évader, que la patrouille, dont j'entendais monter les pas, et dont je cherchais à être aperçue, me vit, fondit sur moi, et, m'apostrophant des noms les plus infâmes, me lia les mains derrière le dos et me somma de déclarer ma demeure et ma profession.

Je pleurai; je dis que je demeurais avec une amie et deux enfants dans le vicolo solitaire de San-Martino; que, cette amie et moi, nous faisions ensemble le même métier de blanchisseuse, et que nous élevions nos deux enfants pour leur apprendre plus tard notre état.

Ils me répliquèrent que notre état était infâme, et qu'ils allaient purger le quartier de notre présence.

Deux d'entre eux se détachèrent pour aller enlever les enfants et les conduire à la Miséricorde, puis mener la mauvaise mère, ma complice, à la Vicaria, égout des femmes de mauvaise vie telles que nous.

LIX

Cela dit, je fus conduite par les autres chez le même magistrat du quartier qui m'avait jugée et relâchée par pitié pour mon âge, la première fois.

Il me reconnut, m'accabla de reproches sur ce qu'il appelait ma récidive, et me déclara que, puisque j'étais si dépravée et si impénitente, il n'aurait pas pour moi la même indulgence; et il signa mon écrou parmi les femmes déshonorées de la Vicaria.

Je me gardai bien de répondre à ses injures; je baissai la tête et je me laissai mener brutalement par les soldats dans l'immense et bruyante prison, pour y attendre l'instant d'être définitivement condamnée aux peines contre les débauchées nocturnes.

LX

Ce fut une grande rumeur, à mon arrivée dans les cours de la Vicaria. Les vieilles femmes m'admirèrent et me firent des compliments ironiques sur ma figure.

Les jeunes filles de mon âge, dépravées par les vieilles, étaient jalouses de ma pudeur apparente, et me raillaient sur mon ingénuité.

J'étais honteuse, et je ne voulais pas avoir l'air de l'être. Ce contraste entre ce que je voulais paraître et ce que j'étais réellement me causait un tel embarras, que j'en devins muette, et que les vieilles et les jeunes finirent par me laisser tranquille, couchée, le front contre la muraille, dans un angle de la cour.

A. DE LAMARTINE.

(*La suite au prochain numéro.*)

1. Voir les numéros 563 à 570.

GOTHA

Au moment où le sort des armes modifie d'une manière si profonde l'organisation politique de l'Allemagne, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil sur les petites souverainetés établies au centre de l'Allemagne, dans la région anciennement désignée par le nom de Thuringe, et dont plusieurs forment les apanages des diverses branches de la maison de Saxe. Nous nous occuperons aujourd'hui du duché de Saxe-Cobourg-Gotha.

La capitale nominale de ce duché est Cobourg, mais la ville la plus peuplée et la plus importante est Gotha, seconde résidence du souverain, laquelle compte 16,000 habitants.

Gotha occupe une agréable situation à la base du Thuringerwald, sur le canal de la Leina. Ce n'était dans l'origine qu'un village appartenant à l'abbaye de Hersfeld. L'abbé Gothard l'entoura de murs. Au XIIe siècle, elle tomba en la possession des landgraves de Thuringe, qui y bâtirent un château. Après avoir eu successivement pour maîtres les margraves de Meissen et l'empereur Adolphe de Nassau, puis encore les margraves de Meissen, elle échut en 1485 à l'électeur Ernest le Pieux, fondateur de la branche Ernestine, qui bâtit le palais actuel. En 1825, cette branche s'étant éteinte en la personne du duc Frédéric IV, Gotha fut réunie au duché de Saxe-Cobourg. Gotha est la ville où se publie le meilleur dictionnaire géographique du monde entier. On y imprime aussi de temps immémorial le fameux *Almanach de Gotha*, qui fait autorité en Allemagne dans les questions généalogiques.

La principale curiosité de Gotha est le château du Friedenstein, qui domine la ville, et dont les terrasses offrent de magnifiques points de vue. Les touristes trouvent au Friedenstein une galerie de 800 tableaux de diverses écoles, et dont plusieurs sont d'un grand prix; un cabinet d'estampes, un cabinet de curiosités, une bibliothèque, un musée japonais et chinois, une collection ethnographique, un musée d'histoire naturelle, etc., etc.

On remarque, sur la place du Marché, une maison qui a appartenu à Cranach, et qui porte encore ses armoiries: un serpent ailé avec une couronne. Citons en outre le théâtre, un autre palais du duc, où se trouvent quelques bons tableaux modernes, puis l'institut géographique de Perthes.

On voit, par ce rapide aperçu, que l'on peut aller à Gotha avec la certitude d'en rapporter d'intéressants souvenirs.

X. DACHÈRES.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Charles Nodier et le Dictionnaire de l'Académie. — La *Parémiologie musicale* de M. Georges Kastner. — Proverbes empruntés par la musique à la langue française. — La princesse Pignatelli. — Tartini et son violon. — Les bacchanales et les charivaris. — Coutumes anglaises, italiennes, espagnoles et allemandes. — Le *Marrow-bones and cleavers*. — Le *Scampanata*. — Le *Concerrada*. — Le *Polterabend*. — Le *Haberfeld*. — Origine du mot *fêler un verre de vin*. — Un romantique à l'Opéra.

Un soir, chez Charles Nodier, quelques jeunes hommes de lettres, coryphées de l'école romantique, protestaient violemment contre l'interdiction de certains néologismes qu'ils prétendaient devoir prendre droit de cité dans le Dictionnaire de l'Académie.

« La langue française, leur répondit Nodier, n'est point, comme le prétend Voltaire, *une gueuse fière à laquelle il faut faire l'aumône sans qu'elle s'en doute*. Elle possède en propre des richesses immenses dont la plupart des écrivains ne se doutent pas, faute d'étudier le Dictionnaire officiel et méconnu des Quarante. Les colonnes de ces deux volumes in-quarto renferment un bon tiers de mots dont vous ne soupçonnez même pas l'existence et qui donneraient à votre style bien autrement de nouveauté, de pittoresque et de hardiesse que tous les barbarismes que vous forgez au hasard. Lisez chaque jour une page de ce Dictionnaire et non-seulement vous accroîtrez votre approvisionnement d'expressions, mais encore votre arsenal d'idées s'enrichira miraculeusement. A l'instar de certains lettrés chinois, vous vous tenez renfermés dans un cercle de phraséologie borné, et comme les chevaux du cirque de Franconi, vous tournez toujours sur la même piste. Sortez-en une bonne fois, et vous m'en direz des nouvelles! De chevaux de manége, vous deviendrez des chevaux de poste, galopant d'un bout de la France à l'autre, humant l'air à pleins poumons, voyant sans cesse du nouveau et prenant des allures impétueuses et pleines de beauté. »



LE CHATEAU DE FRIEDENSTEIN, RÉSIDENCE DUCALE DE GOTHA, d'après une photographie. — Voir page 579.



LA PLACE DU MARCHÉ, A GOTHA, d'après une photographie. — Voir page 579.



LE MARCHÉ D'IVOIRE ET DE PEAUX A GRAHAMSTOWN (COLONIE DU CAP); dessin d'après nature par M. Thomas Baines. — Voir page 584.

Ces paroles d'un de nos meilleurs maîtres me sont restées toujours présentes à la mémoire, et chaque jour encore je vérifie leur exactitude comme chacun de vous peut le faire. Je vous défie de lire deux colonnes du Dictionnaire de l'Académie sans y rencontrer des mots de l'authenticité la plus légale, et qui n'ont jamais frappé ni vos yeux ni vos oreilles.

Ainsi, par exemple, un membre de l'Institut, un de ceux qui, pour tout l'or du monde, ne hasarderaient point un pied hors des limites les plus rigoureuses du sanctuaire, M. Georges Kastner, vient de publier un volume in-quarto, s'il vous plaît, de quatre-vingt-quatre feuilles et de sept cents pages. Eh bien, ce vénérable tome porte le titre de *Parémiologie musicale*. Saviez-vous que ce mot de parémiologie existait de temps immémorial dans le Dictionnaire de l'Académie, et en comprenez-vous le sens? Il s'y trouve pourtant inscrit avec *parémie, parémiographe, parémiographie* et *parémiologue*, qui dérivent les uns des autres, et il a pour racine deux mots grecs, dont l'un signifie : *proverbe* et l'autre *description*.

La nouvelle œuvre de M. Kastner est donc une nomenclature érudite des métaphores, des proverbes et des expressions que la langue française emprunte à la musique, tels que *se mettre à l'unisson, — le prendre sur un ton élevé — donner le ton — chanter une gamme à quelqu'un — le prendre sur un singulier diapason — donner de la tablature — ne savoir qu'une chanson — dire toujours la même ritournelle — faire une fugue — préluder à une sottise — chanter misère — chanter alleluia — répéter toujours le même refrain — ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour — sans tambour ni trompette — jouer de la clarinette de cinq pieds — penaud comme un fondeur de cloches — qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son — faire du charivari — faire trembler le grelot — battre la caisse — s'accorder — tympaniser le cerveau — n'être qu'un coryphée — chanter comme une boîte à musique*.

Je cite au hasard en feuilletant le livre, et naturellement j'en passe, et des meilleurs.

La *parémiologie musicale* renferme à chaque page des anecdotes curieuses, des faits historiques peu ou point connus, et des détails de mœurs d'un piquant intérêt; elle parle de *tout enfin* et *d'autres choses encore*.

Ainsi, par exemple, M. Kastner raconte que vers le milieu du XVIIIe siècle la princesse Belmonte Pignatelli, après la mort de son mari, qu'elle adorait, tomba dans une douleur sombre et muette qui faisait craindre pour sa vie : un mois s'écoula sans qu'elle proférât un seul mot ou versât une larme. Chaque soir, on la portait dans ses jardins, les plus charmants de toutes les *villas* qui environnent Naples; mais ni la beauté du site, ni le charme des soirées de cet heureux climat ne produisaient en elle les émotions d'attendrissement qui seules pouvaient lui sauver la vie. Le hasard conduisit Ruff dans ces jardins au moment où la princesse s'y trouvait couchée sur un lit de repos; on pria le célèbre chanteur d'essayer l'effet de sa belle voix et de son talent sur les organes de la malade; il y consentit, s'approcha du bosquet où reposait Mme Belmonte et chanta la canzonette de Rolli :

Solitario bosco ombroso.

La voix touchante et expressive de l'artiste, la mélodie simple et douce de la musique, et le sens des paroles adapté aux circonstances, aux lieux, à la malade, produisirent une impression si puissante, un effet si salutaire sur la princesse, qu'elle put enfin verser des larmes qui ne s'arrêtèrent point pendant plusieurs jours et qui la sauvèrent d'une mort inévitable.

Après le sentimental, voici le fantastique.

En 1713, le célèbre violoniste Tartini, recevant l'hospitalité dans un couvent, rêva une nuit qu'il avait fait un pacte avec le diable, que tout lui réussissait à souhait, et que son nouveau maître lui enseignait les moyens d'atteindre encore plus de perfection sur son instrument. Il entendit exécuter à Satan une sonate si singulière et si belle, quoique hérissée de difficultés, que rien de son propre aveu ne pouvait entrer en parallèle avec ce petit chef-d'œuvre.

La surprise et l'émotion l'éveillèrent et il courut à son violon pour y reproduire les sons enchanteurs qui l'avaient charmé pendant son sommeil; mais il s'y appliqua en vain. Tout ce qu'il put faire fut de composer un morceau de musique, à la vérité très-beau et très-difficile, mais si fort au-dessous de ce qui l'avait frappé, que de dépit il faillit briser son violon et renoncer pour toujours à l'exercice de son art. Toutefois, cette œuvre étrange vit le jour; il l'intitula lui-même la *Sonate du Diable*, et c'est sous ce titre qu'elle jouit encore d'une grande célébrité.

A propos du *charivari*, qui remonte d'après lui aux Bacchanales de l'antiquité, M. Kastner donne encore des renseignements curieux.

En Angleterre, on exécute le charivari avec de grands os, des haches, des couperets, des faux, des cognées, des pincettes ou d'autres ustensiles de fer. On nomme pour cette raison cette symphonie *marrow-bones and cleavers*, ou bien *rough music*.

Une gravure de Hogarth, *the Industrious and idle apprentices*, représente un concert de ce genre, c'est-à-dire dont les instruments se composent d'os et de couperets. Les complices du jeune « paresseux, » armés de ces objets, viennent convertir en charivari la sérénade qu'on donne au jeune homme laborieux nouvellement marié.

En Italie, le charivari donné à des époux mal assortis se nomme *Scampanata*, en Espagne, *Concerrada*, et en Allemagne, *Katzenmusik*.

Le choix des instruments varie toutefois selon les pays et selon les localités.

Ainsi dans le duché de Brunswick, pour célébrer la soirée bruyante nommée *Polterabend*, on jette des pots et des tessons contre la porte des nouveaux mariés. Dans les environs de Düren, lors de la conclusion d'un mariage, on conduit devant la maison des époux une charrette chargée de toutes sortes d'ustensiles de fer ou de fer-blanc, sur lesquels on frappe avec des faux à coups redoublés.

L'exemple de charivari le plus intéressant que fournissent les mœurs populaires des Allemands est assurément la cérémonie bavaroise connue sous le nom de *Champ d'avoine* (Haberfeld), d'où provient cette singulière expression : « *pousser quelqu'un dans le champ d'avoine* » (*in Haberfeld treiben*) qui présente quelque analogie avec celle *d'envoyer paître* dont nous usons en français, mais qui a toutefois une application différente. C'est la flétrissure publique d'une faute que les lois ordinaires ne sauraient atteindre; elle consiste dans la lecture à haute voix d'un discours mordant et satirique ordinairement en vers, à l'adresse de la personne incriminée. Les jeunes gens qui prennent part à ce genre de charivari élisent chef l'un des leurs, qu'ils nomment *Haberfeldmeister* ou *Maître du Champ d'avoine*, se déguisent et se rendent, vers minuit, devant la maison de celui ou de celle à qui ils en veulent, la préviennent de l'avanie qu'elle va recevoir et lui ordonnent de se lever promptement et de se préparer à une excursion nocturne au Champ d'avoine.

Alors on pousse des cris d'allégresse, on donne des coups de sifflet, on frappe sur des planches, on roule des pierres, on sonne de grandes clochettes à vaches, on frappe sur des chaudrons et l'on tire des coups de fusil. Après un bruit plus que suffisant pour mettre sur pied les voisins qu'on veut rendre témoins du scandale, ces *lyncheurs* tudesques s'établissent à quelque distance pour y lire des pamphlets, tandis qu'une haie de leurs complices armés maintient les curieux de façon que ces derniers puissent bien entendre les acteurs, sans toutefois les reconnaître.

Un finale plus bruyant encore, s'il est possible, que le concert, termine la burlesque cérémonie, et, quelques minutes après, toute la bande se disperse dans l'obscurité, et chacun rentre chez soi.

Cet usage bizarre, qui rappelle ce qu'ailleurs on nomme « *jouer le monde* » (*Leut ausspielen*), « *chasser les vaches* » *kuhtreiben*, ou *tenir le tribunal du mercredi des Cendres*, servait plus souvent à des haines personnelles et à des rancunes jalouses qu'à exprimer l'indignation contre le scandale; les choses en vinrent même à ce point qu'il fallut les réprimer violemment. Néanmoins, les mesures prises, en 1832, par le gouvernement bavarois, dans l'intérêt de la tranquillité publique, demeurèrent longtemps inefficaces.

Vous avez dit et entendu dire cent fois qu'un buveur est un *grand flûteur*, sans vous douter que cette expression était une allusion à une coutume allemande.

Fleury de Bellengin raconte, en effet, « qu'on appelle flûtes ces *verres longs et estroits* dont les Allemands se servent *dans les excès de leurs débauches pour boire des santés*. »

Selon Mery, il faudrait entendre par flûte, non un verre d'une forme particulière, mais bien une espèce de bouteille à long cou. L'historien de Thou, dans ses *Mémoires*, donne une description de ces sortes de bouteilles d'où provient le mot *flutter* pour signifier boire à plein verre. Les orgies qui ont eu lieu en Allemagne, à l'occasion des grandes fêtes, seraient, au dire de cet historien, la véritable image d'une bacchanale. Et pourtant le récit qu'il en fait est plutôt de nature à établir que tout s'y passait, au contraire, méthodiquement et posément.

« Les cabarets, dit-il, sont remplis de buveurs, à qui de jeunes filles versent dans des gobelets du vin puisé d'une longue bouteille à long cou, sans en répandre une goutte. Elles pressent leurs pratiques de boire, et accompagnent leurs instances des plaisanteries les plus agréables.

« Dans le principe, les verres à boire allemands n'avaient point de pied, de sorte qu'après les avoir remplis, au lieu de pouvoir les poser et les reprendre à volonté, on était obligé de les vider d'un trait, et pour ainsi dire d'une seule *haleinée*, après quoi on les plaçait renversés sur la table. De tels verres semblaient faits vraiment tout exprès pour les grands buveurs, qui ne s'y prennent jamais à deux fois lorsqu'il s'agit de *pinter* ou de *flûter*. »

Au milieu de tant de recherches érudites, l'anecdote épigrammatique trouve aussi sa place dans la *parémiologie*, et en voici la preuve :

« Un ami d'un grand poëte de la Restauration, qui se posait en chef de l'école romantique, voulut connaître quelle expression produirait sur cette nature, soi-disant exceptionnelle, une des œuvres les plus justement admirées de l'école allemande. L'affiche de l'Opéra annonce le *Freyschütz*, et le poëte, cédant aux instances du dilettante, consentit à aller entendre la sublime partition de Weber.

« On part, on arrive à l'orchestre, et, dès les premiers coups, l'illustre écrivain laisse tomber sa tête comme sous le poids d'une irrésistible émotion. « C'est étrange, dit-il d'un ton solennel à son compagnon, jamais musique ne m'a fait éprouver, comme celle de Weber, le sentiment de l'infini. »

« Qu'on imagine l'embarras du dilettante forcé de donner la réplique à cette brillante phrase! Ce que l'orchestre venait de jouer, c'était l'ouverture d'un charmant ballet qui n'a rien à démêler avec l'infini : *la Fille mal gardée*, auquel le *Freyschütz*, selon l'irrévérencieuse coutume de notre scène lyrique, avait servi de lever de rideau. »

J'ai picoré çà et là au hasard dans la parémiologie, qui, vous le voyez en dépit de son titre tiré du grec, est un livre non-seulement curieux, mais encore amusant.

S. HENRY BERTHOUD.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1])

La foire, vue du haut de la terrasse du *Mercury*, formait quatre villes.

L'une, entre les deux bras de l'Oka, dans l'île;

L'autre, entre le lac Bagrontosovo et le premier canal du lac Motscherskoé;

La troisième, entre les deux canaux qui forment ce même lac;

Enfin, la quatrième, de l'autre côté du second canal, entre ce canal et le bois.

Cette dernière était complétement habitée par des femmes. C'est tout simplement la ville des courtisanes; elle se compose de sept à huit mille habitants qui viennent là, dans les intentions les plus philanthropiques, de toutes les parties de la Russie d'Europe et même de la Russie d'Asie pour les six semaines de la foire.

Il faut avoir vu, à trois cents pieds au-dessous de soi, quatre villes, et, dans ces quatre villes, deux cent mille hommes circulant entre un fleuve, une rivière, deux lacs, six ponts, huit quais, cent rues, pour se faire une idée de ce que c'est que ce cinquième élément que l'on appelle la multitude.

— Vous avez huit jours pour voir cela, monsieur, dit M. Brilkine en me tirant le bras, tandis que moi...

— Tandis que vous, interrompis-je, vous quittez vos affaires pour me le faire voir. Allons chez M. Grass.

Nous allâmes chez M. Grass, où nous étions attendus et où notre appartement était préparé.

M. Grass, moins occupé que M. Brilkine, se chargea d'être notre cicerone et de nous promener par la foire.

M. Brilkine nous quitta en me recommandant de nouveau de ne pas oublier de mettre ma carte chez le général Mouravief, qui, vu la foire, habitait son palais des bords de l'Oka.

M. Grass était à notre disposition; nous ne prîmes que le temps de réparer le désordre que trois jours de navigation sur le Volga avaient mis dans notre toilette, et nous descendîmes la même rampe que nous avions montée un quart d'heure auparavant.

En passant devant l'église Strogonof, M. Grass nous fit remarquer une précaution locale. L'église forme deux églises, l'église d'hiver et l'église d'été : l'église d'hiver, basse et que l'on chauffe à l'aide de quatre immenses poêles, et l'église d'été, trois fois haute comme l'autre, surmontée d'une immense coupole, et ornée d'un magnifique iconostase occupant toute sa hauteur.

J'ai dit comment on arrivait à l'avant-garde de la foire, c'est-à-dire à l'île de l'Oka, jointe à la ville basse par un pont de bateaux d'une demi-verste. Comme tous les ans, à la fonte des neiges, le Volga débordait et couvrait l'emplacement du bazar, on a résolu d'exhausser ce terrain de sept à huit mètres, ce qui était déjà un assez joli travail; on y est parvenu en creusant de trois côtés, alentour de l'emplacement que l'on voulait exhausser, un canal qui communique avec le Volga au moyen du lac Motcherskoé.

La terre tirée de l'immense excavation a suffi à exhausser le terrain.

On a ensuite établi un pilotis sur lequel deux mille cinq cents boutiques, louées quatre cent mille roubles, c'est-à-dire un million six cent mille francs, ont été bâties.

On arrive à toutes ces boutiques couvertes en tôle, ornées d'une large galerie reposant sur huit mille colonnes de fonte, par le canal, qui est navigable.

L'église de Saint-Macaire, patron de la foire, domine toutes ces immenses bâtisses, ayant à sa droite une église arménienne, à sa gauche une mosquée mahométane.

En avant de Saint-Macaire sont deux rangées transversales de boutiques réservées aux Chinois, qui les couvrent d'ornements fantastiques, comme n'en rêvent pas les autres peuples, et comme en réalise celui-là. Ce sont des banderoles, des bannières, des étendards ornés de serpents, de dragons, d'oiseaux verts, rouges, bleues, jaunes, flottant au vent, au-dessus de toits irréguliers bâtis en couverture de pagode, et peints eux-mêmes de ces couleurs qui, criardes partout, deviennent harmonieuses entre leurs mains et sous leurs pinceaux.

C'est là que se vend particulièrement le thé; au moment de notre arrivée, on en avait déjà vendu trente-deux mille caisses.

On aura une idée de la variété du commerce de cette foire, lorsque nous dirons qu'on y vend pour trois millions de pierreries et pour quatre cent mille francs de noisettes.

Les nattes sont comptées pour quinze cent mille francs, le caviar pour deux millions, la soierie pour huit millions.

Les marchandises russes seules montent (nous prenons, bien entendu, une moyenne) à quatre-vingt-dix millions,

Les marchandises du reste de l'Europe, à dix-huit millions;

Enfin, les marchandises asiatiques de la Chine, des Boukhars, des Kirghis, des Arméniens et des Persans, à dix-sept millions.

Vous comprenez qu'il nous serait impossible de passer en revue une pareille exposition. Nous nous bornerons à des aperçus généraux, tout en faisant observer que toutes les affaires se traitent sur parole, sans un seul contrat écrit, sans une seule feuille de papier timbré.

Autrefois le marché se tenait à Kazan; mais, en 1554,

1 Voir les numéros 568 à 570.

Vasili-Ivanovich, afin de ramener à la Russie cet immense commerce, défendit à ses marchands de se rendre dans cette ville, qui n'était pas encore conquise, leur indiquant celle de Makharief pour leur commerce d'échange.

Enfin, en 1817, pour rendre le commerce encore plus central et surtout pour donner plus de facilités au commerce russe, la foire fut transportée de Makharief à Nijni; mais elle reste néanmoins sous l'invocation de saint Macaire, saint qui n'a pas en Russie la mauvaise réputation qu'il a en France.

Aussi, pour tout le temps que dure la foire de Nijni, Makharief lui prête-t-elle obligeamment la châsse de son saint.

La France est représentée à Nijni par quelques marchandes de modes, par quelques bijoutiers et par des marchands de draps de Sedan et d'Elbeuf.

Je dois dire que la bijouterie et les modes ne sont pas appelées à donner aux peuplades asiatiques une haute idée de notre goût.

Il va sans dire que nous passâmes dédaigneusement devant les fers, la fonte, les cordages, les cuirs, les bottes de feutre et les bonnets fourrés pour arriver aux bazars chinois, tartares et persans.

Cela tenait sans doute à ce que ces marchands étaient aussi curieux que les marchandises.

Là se déroulaient les châles de l'Inde, les étoffes chinoises, les tissus turcs, les tapis smyrniotes, les soies du Caucase, les ceintures enrichies de turquoises, les sabres, les poignards, les pistolets damasquinés, les pipes de toute espèce, de toute forme, de tout prix, depuis vingt kopecks jusqu'à mille roubles, les selles, les brides et les caparaçons persans venus d'Erzeroum, de Nouchka, de Téheran, de ces pays que nous allions voir, que nous ne connaissions encore que par les *Mille et une Nuits*, et que nous avions toutes les peines du monde à ne pas croire fabuleux.

Le premier effet d'une pareille cohue, le résultat d'un semblable tumulte est un étourdissement dont on ne se remet pas le premier jour; tous ces hommes allant et venant pour leurs affaires, croisés par des colporteurs tartares vendant, avec une infatigable persistance, des haillons, des guenilles, des bagatelles de toute espèce, semblaient autant d'échappés d'une maison de fous, au milieu desquels seuls les marchands turcs semblaient, par l'immobilité, la gravité et le silence, protester de leur raison.

Vers cinq heures du soir, M. Grass nous fit remarquer qu'il était temps de rentrer à la maison, où nous étions attendus pour dîner à six heures.

Nous n'avions guère qu'une verste à faire, mais ce n'était pas trop d'une heure pour la parcourir, attendu la quantité d'individus que nous avions à déplacer sur notre route pour faire passage à nos propres personnes.

En passant devant le palais du gouverneur, je ne mis point ma carte, attendu que j'avais oublié, en partant de France, de me munir de cette espèce de projectile, mais j'écrivis mon nom, qu'un domestique me promit solennellement de faire lire au général.

Le digne serviteur tint sa parole, car nous n'avions pas encore fini de dîner, qu'une ordonnance arriva nous invitant à aller prendre le thé le même soir à l'hôtel du gouvernement et à y aller dîner le lendemain.

On ne pouvait pas mettre plus d'empressement à me faire la surprise promise par M. Brilkine et M. Grass.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

MARCHÉ D'IVOIRE ET DE PEAUX AU CAP

Grahamstown, capitale d'Albany, un des districts orientaux de la colonie du Cap, est le centre d'un commerce important. Le marché d'ivoire dont nous donnons une vue d'après l'esquisse prise sur nature par M. Thomas Baines, se tient sur la principale place de cette ville mi-anglaise et mi-hollandaise. L'ivoire y est soigneusement assorti suivant sa taille et sa valeur. Il y a là des défenses de diverses espèces d'animaux; mais celles de l'éléphant sont les plus recherchées, tant à cause de leur qualité que de leur volume. La taille de quelques-unes est considérable; on en a vu qui avaient jusqu'à neuf pieds de long, grosses comme la cuisse d'un homme et pesant jusqu'à cent kilogrammes. Leur couleur est d'un blanc jaunâtre. Lorsqu'elles sont récemment détachées de l'animal, leur intérieur offre différentes couleurs par lesquelles on juge de la bonté de l'ivoire. Le plus estimé est celui qui présente des nuances tirant sur le vert.

Outre les défenses, on trouve encore sur le marché de Grahamstown des peaux de léopards, de panthères, de chacals et de chats sauvages, et jusqu'à des peaux d'alligators et d'autres serpents, des cornes de buffles et d'antilopes, des cuillers de bois, des casse-tête et divers autres articles de fabrication indigène.

HENRI MULLER.

HORACE VERNET

(suite[1])

Le *Lavoisier*, ayant repris la mer, se dirige sur Tanger. Horace en profite pour voir de près les Marocains et leur façon de cavalcader, de manœuvrer. Homme de vérité à sa manière, lui qui vient de reprocher à Murillo son trop de vérité, il ne néglige rien pour être exact et fidèle dans le moindre détail de ce qu'il peut avoir à reproduire :

« A bord du *Lavoisier*, ce 17 avril 1845.

« ... Les Marocains sont excessivement soupçonneux. Je « voulais voir manœuvrer les pièces dans la forteresse qui « devait rendre le salut. Pour cela faire, il nous a fallu « prendre toutes sortes de précautions. Enfin, grâce à des « Juifs et à un bon pourboire, il y en a un qui nous permit « de passer la tête par-dessus la terrasse pour regarder, au « risque de recevoir pour sa complaisance une centaine de « coups de bâton. Mais pour de l'argent que ne ferait pas « un Juif? nous avions mis de sales paletots et de mauvaises « casquettes pour avoir bien l'air de méchants marchands « de lorgnettes : les... s'y seraient mépris. Enfin j'ai obtenu « de voir ce qu'il m importe de connaître. »

Que de soin pour être vrai en toute chose! — Mais voici un joli dessin à la plume, celui de la rentrée à Tanger du sous-gouverneur Ben-Abou, qui était allé faire une razzia sur des tribus des environs. « Il m'importait cependant, dit Horace, de voir les troupes et surtout un camp. » Pour cela, le consul de France, M. Château, expédie un courrier à ce sous-gouverneur pour lui demander, de la part de voyageurs de distinction, la faveur de lui être présentés : on a la réponse huit heures après : « les chevaux n'ont pas de jambes dans ce pays, mais des ailes. » Aussitôt la razzia finie, le sous-gouverneur s'en revient au galop avec son butin et son cortége; Horace, qui les guettait avec impatience, va nous les montrer comme si nous les voyions :

« Nous avons vu venir de loin sur le sable des fantassins « et quelques cavaliers suivis de troupeaux, de prisonniers « et d'une arrière-garde. Nous nous sommes mis à courir et « sommes arrivés à temps pour voir entrer en ville ce cor- « tége singulier. Ben-Abou est un homme superbe; il était « monté sur une mule blanche et environné d'une vingtaine « de jeunes pages de l'empereur, le fusil haut, la tête décou- « verte, une longue tresse de cheveux courts pendant sur « l'oreille gauche, et vêtus de robes de toutes couleurs; les « chevaux richement équipés : le tout formait un groupe « éclatant. Le reste de la troupe était occupé à conduire le « troupeau de bœufs qui semblaient se révolter d'être faits « prisonniers, tandis que les hommes qui se trouvaient dans « le même cas marchaient tristement la tête baissée, comme « attendant et se préparant au coup qui devait bientôt la « faire rouler dans la poussière. Il y avait quelque chose de « fort imposant dans ce cortége qui marchait avec un grande « rapidité et comme s'il craignait d'être rattrapé par un « ennemi. »

Je passe sur le reste du voyage où les contrariétés mêmes, les retards et les coups de vent tournent à intérêt et sont au profit de la curiosité; jamais six semaines d'une vie ne furent employées plus vivement (mars-mai 1845).

Je remarque, au milieu de ces récits animés, deux passages qui expriment l'opinion d'Horace Vernet sur la critique qui, pendant ce temps-là, était à l'œuvre et le traitait assez mal en France. Sa femme en était occupée plus que lui, et lui en avait écrit avec ressentiment; il répond dans une lettre de Cadix (12 avril) :

« Dans le seul petit mot que j'ai reçu de toi, et encore « n'étais-je qu'à Marseille, tu fulminais contre les journaux « qui me travaillaient ferme, disais-tu. Que m'importent leurs « injures, s'ils ont tort; et qu'y a-t-il de mieux à faire qu'à « baisser la tête, s'ils ont raison[1]? Quant à moi, je fais de « mon mieux; quand je quitte mon atelier pour me reposer, « je le fais la conscience pure comme la plus belle fille du « monde qui n'a pu donner que ce qu'elle avait. J'ai le « bonheur de n'être sur la route de personne, et les lauriers « de Miltiade ne m'empêchent pas de dormir. Ne te vexe « donc pas contre les cris des rabaisseurs de réputations; « laisse-les dire, et ne troublons pas notre quiétude inté- « rieure en faisant attention à ces braillards qui, dans le « fond, me représentent juste les chiens qui cherchent à « mordre les roues d'un cabriolet qui passe dans la rue. »

Dans une autre lettre écrite d'Alger, il disait encore, en réitérant sa profession d'indifférence sur les critiques :

« Je n'estime que le succès que le bon sens vous accorde « et non celui qu'on doit aux coteries; il en est de même « des critiques qui n'atteignent pas le but lorsqu'elles le « dépassent. »

Je compléterai encore par deux autres citations, prises dans la correspondance de Russie, ces contre-jugements d'Horace sur la critique :

« (3 mars 1843). Tu dis que tu as envoyé *Thamar* au « Salon[2]... Je cours les risques des observations qu'on « pourra faire sur le sujet, et je me soumets d'avance aux « critiques. — Fais ce que dois, advienne que pourra! je « veux être critiqué, moi. Si je ne l'avais été, je ne me con- « naîtrais pas. Juste, la critique m'a donné des leçons; in- « juste, elle m'a donné des forces. Ne suis-je donc plus « assez robuste pour me défendre contre elle? Quand je ne « le pourrai plus, alors je me cacherai tout à fait. Je sais « que de fermer boutique à temps est ce qu'il y a de plus « difficile pour l'homme dont la réputation est à la merci du « public; son orgueil bouche ses oreilles. C'est dans cette « circonstance que les amis doivent paraître; leur désap- « probation est plus utile quand on baisse, que leurs com- « pliments lorsqu'on monte. Dans ce dernier cas, il n'y a de « profitable que le jugement de la multitude. N'ayant d'af- « fection que pour l'objet qui lui procure des jouissances, « elle parle juste parce qu'elle n'est jamais dominée par un « sentiment individuel. La multitude au jugement de la- « quelle on en a appelé conserve plus longtemps que les « coteries la reconnaissance qu'elle vous doit pour le soin « que vous avez mis à lui plaire... »

Horace était d'avis qu'un peintre doit exposer, que c'est un devoir surtout pour un artiste aimé et accepté du public. Depuis plusieurs années, des artistes de réputation (Ingres, Delaroche) n'exposaient plus :

« Moi, Horace Vernet, je suis heureux d'avoir osé pré- « senter ma poitrine en remplissant un devoir et en payant « une dette de reconnaissance au public... Tant que ce « même public voudra de moi, je serai sur la brèche. Quand « je serai vieux, pourquoi me respecterait-il moins qu'un « invalide? Seulement, ce sera à moi de juger si je dois ou « non sortir de l'hôtel; mais tant que je pourrai me tenir « ferme dans la foule, j'y marcherai. » (18 mai 1843).

C'est un peintre soldat : il en a le propos, la vanterie; il en a le feu et le courage. Son amour-propre est direct, sans complication du moins et sans double fond.

Les événements de 1848 dérangèrent fort la vie et, un moment, la carrière d'Horace Vernet. Il allait partir pour Toulon, chargé d'y faire le portrait d'Abd-el-Kader, prisonnier, auquel on devait rendre la liberté. On était au mardi 22 février; il avait audience du roi Louis-Philippe aux Tuileries. Horace dit au roi, en lui parlant de ce départ qu'il désirait retarder : « Mais il y a de l'émotion dans Paris; je suis officier de l'état-major de la garde nationale, je désirerais ne pas quitter au moment où il peut y avoir des troubles à réprimer. »

— « Quoi! des troubles! mon cher Horace, répondit le roi; y pensez-vous? »

Au même moment, quelque chose d'insolite appela l'attention du roi; debout à l'une des fenêtres de son cabinet, un binocle sur les yeux, Louis-Philippe cherchait à se rendre compte d'un mouvement de troupes, d'une espèce de charge de cavalerie qui se faisait autour du palais Bourbon. Il fit appeler un aide de camp et demanda ce que c'était : il lui fut répondu que ce n'était rien, quelques polissons qu'on dissipait.

C.-A. SAINTE-BEUVE,

[illegible]

(La suite au prochain numéro.)

1. Voir les numéros 558 à 570.

1. Il avait exposé, à ce Salon de 1845, *la Prise de la Smalah* et le portrait du *Frère Philippe*, supérieur des Écoles chrétiennes; il pouvait être tranquille au fond : ces tableaux combattaient pour lui.

2. Le tableau de *Juda et Thamar*, dont le sujet scandalisa les critiques puritains et les mêmes gens du monde qui dévoraient, à cette date, *les Mystères de Paris*.

UN MARTYR SOUS DIOCLÉTIEN

L'auteur du tableau dont nous offrons la reproduction à nos lecteurs, M. Ernest Slingeneyer, né le 29 mai 1823 à Loochristi, près de Gand, est un des peintres qui marchent à la tête de la jeune école belge. Élève de l'École d'Anvers, il débuta, en 1842, dans les expositions publiques par un tableau représentant l'épisode maritime de l'engloutissement du *Vengeur*, l'une des plus émouvantes scènes que fournissent nos fastes révolutionnaires. Cette œuvre magistrale fut suivie bientôt d'autres toiles historiques également remarquables, notamment de la *Mort de Jacobson*, qui valut à l'artiste la médaille d'or (1845), et de la *Mort de Nelson à Trafalgar*, après l'exposition de laquelle (1850) il reçut la croix de l'ordre de Léopold. Aujourd'hui, les nombreux tableaux de M. Slingeneyer répandus dans les musées ou les collections particulières de la Belgique ou dans les cabinets de riches amateurs étrangers forment une série de compositions qui rappelle la fécondité des anciens maîtres flamands, et, en même temps, leur touche puissante, leur sûreté de main et leur science de coloris.

Un des traits caractéristiques du talent de M. Slingeneyer est le soin qu'il apporte dans le choix de ses sujets. L'artiste ne veut pas seulement frapper les yeux, il prétend encore s'adresser à l'esprit, exciter l'intérêt, l'émotion. A ce point de vue, le *Martyr sous le règne de Dioclétien* est une des toiles les plus heureusement conçues et les plus habilement composées. La lourde porte, qui tourne sur ses gonds pour laisser voir cette foule avide, et l'amphithéâtre que le jeune homme va teindre de son sang tout à l'heure; la bête fauve, déjà frémissante, dans un coin, qui secoue, en hurlant, les barreaux de sa cage; et le froid exécuteur et le martyr résigné forment, dans une habile opposition d'ombre et de lumière, un tableau fait pour impressionner vivement le spectateur. Il existe, à la vérité, une singulière école de critiques qui semblent nier aux peintres le droit d'agiter des idées. Que ne refusent-ils aux écrivains la faculté de penser?

P. P.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.



UN MARTYR SOUS DIOCLÉTIEN, d'après le tableau de M. Ernest Slingeneyer. — Voir page 583.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 15.

BLANCS	NOIRS
1 C 8ᵉCD	1 P. 4ᵉFD (A, B)
2 D. 6ᵉD éch.	2 R. pr. D (1)
3 F. 4ᵉFR éch. m.	3 . . . . . .
(1)	
2	2 R. 5ᵉR ou 4ᵉFR
3 D. 4ᵉFR éch. m.	3 . . . . . .
(A)	
1	1 F. 5ᵉCR
2 P. 4ᵉFR éch.	2 R. pr. P
3 F. 5ᵉCR éch. m	3 . . . . . .
(B)	
1	1 R. pr. P
2 D. 4ᵉD éch.	2 R. 2ᵉR (2)
3 F. 8ᵉFR éch. m.	3 . . . . .
(2)	
2	2 R. 4ᵉFR
3 D. 4ᵉFR éch. m.	3 . . . . .

Solutions justes : MM. A. Pitter et E. Truocyor; J. Cruchon, à Avranches; Chess-Club, à Beauvais; commandant Tholer, à Nancy; cercle Peloux, à Nîmes; Faysse père, à Beauvoisin; Mateo de Zamora, à Almeria (Espagne); Boiron; la Chambre littéraire, à Rennes.

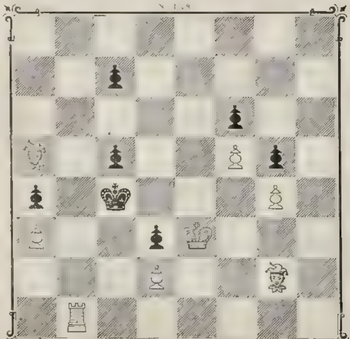
Solutions justes du Problème nº 14 : MM. Mateo de Zamora, à Almeria (Espagne); la Chambre littéraire, à Rennes; A... B..., au Havre.

C. P.

PROBLÈME Nº 18.

COMPOSÉ PAR M. MARACHE.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

Par suite d'une convention conclue entre l'administration de *l'Avenir national* et celle de *l'Univers illustré*, le prix de l'abonnement aux deux journaux réunis est fixé comme il est indiqué en tête de *l'Univers illustré*.

L'Avenir national, grand journal politique, littéraire et commercial, paraît à quatre heures du soir.

Rédacteur en chef : A. Peyrat.

Partie politique. — Principaux collaborateurs : Élias Regnault, Frédéric Morin, Ad. Gaiffe, J.-E. Horn, Félix Foucou, Léon Legault, Ch. Quentin, Ch. Habeneck, Ed. Puthod, A. Dréo, E. de Sonnier. *Secrétaire de la rédaction :* Jules Mahias.

Correspondances spéciales de Londres, Florence, Bruxelles, la Haye, Genève, Vienne, Berlin, Madrid, New-York, Rio-Janeiro, etc., etc.

La *Partie judiciaire* comprend le compte rendu des procès recueillis chaque jour par un rédacteur spécial, et une *Quinzaine judiciaire*, revue et chronique du Palais, par M. Campenon.

Dans la *Partie financière et commerciale* on trouve un bulletin complet de la Bourse, et une revue du Commerce et de l'Agriculture qui donne, chaque jour, des renseignements exacts sur la situation des différents marchés de la France et de l'Étranger.

Partie littéraire. — Principaux collaborateurs : George Sand, MM. Étienne Arago (revue des Théâtres), Ch. Blanc (Beaux-Arts), Georges Pouchet et Amédée Guillemin (Sciences naturelles et physiques), Laurent Pichat, Frédéric Morin, Eugène Despois, Ch. Monselet, Auguste Callet (revue des Livres).

L'Avenir national publie en outre : un Courrier hebdomadaire par Paul Vernier; une Chronique quotidienne par M. Jules Claretie.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

ÉMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
[illegible]

[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	— 32 fr.
[illegible]	15 fr.	16 fr.

[illegible]anger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — No 572.
Samedi 15 Septembre 1866.

[illegible] :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le rêve des habitants de Passy. — Passy, ville de province et ville d'eaux. — La population de passage. — Les indigènes. — Le Ranelagh : sa grandeur et sa décadence. — La Royauté, la Terreur, les Muscadins, les Cosaques. — Une salle de bal sauvée par un bon mot. — L'ancien et le nouveau théâtre. — Gymnase : *L'Amour à l'enchère*, comédie en un acte, de M. Jules Guillemot. M. Blaisot. — *L'Amour d'une ingenue*, comédie en un acte, de MM. Émile Abraham et Guillemot. M. Landrol, Mmes Baraiaud et Chéri-Lesueur. — Opéra-Comique : reprise de *l'Épreuve villageoise*. — Mlle Séveste.

Les indigènes de Passy vont enfin voir réaliser leur rêve : dans quelques semaines d'ici, ils auront un théâtre.

Passy a beau avoir été annexé à Paris : il se passera des années encore avant qu'il ait perdu son individualité.

La Villette, la Chapelle, Montmartre, Grenelle, Montrouge seront, depuis longtemps, devenus des faubourgs parisiens que Passy restera ce qu'il est, une petite colonie à part, moitié ville de province, moitié ville d'eaux.

Non que les eaux de Passy, des eaux sérieuses pourtant, y aient jamais attiré une nombreuse clientèle : il a toujours manqué à leur composition chimique un peu de roulette et de double zéro, — lacune peu regrettable d'ailleurs et à laquelle Passy doit d'avoir échappé à l'invasion des crinolines interlopes qui font l'agrement des tripots d'outre-Rhin.

En revanche, il n'a cessé d'être le séjour favori de toutes les élégances de bon ton et de haute race, la villégiature préférée des princes de la finance, de l'art, de la politique, de l'administration, de la philosophie facile et aimable. Franklin et Thiers, Béranger et Lamartine, Helvétius et le docteur Véron, Rachel et Augustine Brohan, Orfila et Rossini, Jules Janin et Alphonse Royer, combien d'autres encore que j'oublie ! sont venus ou viennent encore, chaque été, demander à Passy, à son air pur et à ses frais ombrages, la distraction, le repos et la santé ! Il en est même qui,



LE THEATRE ROSSINI, A PASSY, [illegible]

conquis peu à peu à ces lieux charmants, ne se sont plus senti le courage de les quitter et, même la bise venue, en sont restés les hôtes permanents et definitifs.

A côté de cette population de passage, il y a les indigènes, les naturels, les autochthones, les vrais citoyens de Passy. Ceux-là se connaissent de longue date : ils ont leurs plaisirs communs, leurs rendez-vous, leurs lieux de rencontre et de reunion. Jadis, il y a de cela dix ans encore, on se retrouvait l'été sur les pelouses du Ranelagh, l'hiver au cercle, dans les soirées et dans les bals, au concert et au théâtre, — toujours au Ranelagh. Le Ranelagh, c'était alors le cœur de Passy, et je vous laisse à penser quel jour de deuil ce fut pour toute la commune que celui où retentit dans ses vieux murs le premier coup de la pioche municipale.

Le Ranelagh, aujourd'hui détruit et sur l'emplacement duquel se sont élevées d'élégantes villas, celles entre autres du prince Radziwill et du récent academicien, M. Cuvillier-Fleury, — encore un nom illustre que j'oubliais, — datait de 1774. Il avait été elevé par Morisan, un garde du bois de Boulogne, à qui le marechal de Soubise, gouverneur de la *Meute* (la Muette) et grand gruyer du bois, avait octroyé l'autorisation d'y installer un établissement qui serait à la fois café, restaurant, bal, théâtre et concert. A partir de ce moment, le Ranelagh a son histoire. Si vous êtes curieux de la connaître, il vous suffira de lire la curieuse notice que M. Édouard Fournier, l'infatigable chercheur, lui a consacrée dans son livre des *Énigmes des rues de Paris*. Vous y verrez la grandeur et la décadence de ce lieu de plaisir : vous y lirez les noms des hôtes célèbres à des titres divers qu'il a abrités sous son toit, depuis Marie-Antoinette et Mme de Polignac jusqu'au danseur Trenitz, depuis Franklin jusqu'à la duchesse de Berry : vous y trouverez la liste des spectacles qui y ont été donnés, des pièces qui y ont été representées : *Nanine, le Puits d'amour, l'Ancien Quêteur, le Soldat français, la Lingère,* d'autres encore dont le Ranelagh eut les prémices. Sous l'ancienne royauté on y chantait, on y dansa sous la Terreur, on y dansa sous le Directoire : on s'y battit aussi lorsque le général Moulin vint, à la tête d'un bataillon de la garde directoriale, en déloger les muscadins qui s'y étaient embusqués.

Mais ce fut en 1814 que le Ranelagh courut les plus grands dangers.

Les cosaques qui s'y étaient installés ne s'imaginèrent-ils pas un jour de faire du feu avec le mobilier qui le garnissait! Déjà ils s'étaient rués sur les decors du théâtre et se préparaient à livrer aux flammes une forêt de bois et de toile peinte, lorsque le père Herny, le propriétaire d'alors, arriva tout essoufflé : « Comment, leur dit-il, vous avez là sous la main une vraie forêt, et vous prenez la mienne ! » Le Ranelagh fût sauvé cette fois-là : les cosaques s'arrêtèrent. D'un bon mot, père Herny les avait désarmés : que n'en ftrouva-t-il un encore pour desarmer les démolisseurs de 1859 !

Ce père Herny, c'est ainsi qu'on l'appelait dans Passy, était le gendre de Morisan. Sous son administration, le Ranelagh vit encore de beaux jours. Ce que sont aujourd'hui Mabile et le Pré-Catelan, le Ranelagh l'etait de son temps. Toutes les fractions du monde feminin et la fleur des pois des elégants s'y rencontraient les soirs d'été et, après y avoir passe quelques heures, se répandaient dans le bois de Boulogne, auquel les architectes de la ville n'avaient pas encore fait la raie et collé des postiches. Le père Herny faisait lui-même la police de son etablissement. Membre du conseil municipal et du bureau de bienfaisance, il se montrait sévère gardien des mœurs, et s'il arrivait que son autorite fût méconnue, et que le diapason de la gaieté s'elevât au delà des bornes permises, il protestait par son absence. Le jeudi était le jour de la bonne compagnie : une consigne sevère y régnait comme aujourd'hui aux concerts Besselièvre, et les bons bourgeois de Passy n'hésitaient pas à y risquer, de temps à autre, une petite polka de famille.

Mais la grande joie des naturels de l'endroit, c'était le théâtre installé dans le Ranelagh.

Il n'était pourtant ni très-beau ni très-vaste, ce théâtre. Les decors étaient vieux : le père Herny les avait achetés à la vente de la Malmaison : un salon, une forêt, un parc, un palais, une auberge, et c'était tout. Qu'importe! on s'y amusait lorsque les élèves du Conservatoire ou les pensionnaires de Séveste venaient y jouer leur répertoire : on s'y amusait surtout lorsque les comediens etaient les amateurs de la ville. La troupe d'amateurs de Passy, c'était sa gloire. Demandez aujourd'hui à ce chef de bureau des dépôts et consignations, à ce receveur des finances, à cet employé supérieur des forêts, à ce brave major retraité, quels ont été les plus beaux moments de leur vie; ils vous répondront : C'étaient ceux où, jeunes et superbes, nous cabotinions au Ranelagh!

Et les sœurs et les mères, comme elles étaient fières du succès de leurs parents les acteurs!

Un jour vint, helas! où tout cela disparut, où le bois de Boulogne agrandi supprima tout d'un coup bals, concerts et théâtre. Le père Herny en mourut; son Ranelagh, c'était sa vie : dans ces planches inertes, dans ces parquets poudreux, dans le sable de ces allées il y avait, enfouies pour lui soixante années de souvenirs. Le premier coup de pioche le frappa au cœur :

« Chaque matin, dit Jules Janin, il se faisait traîner en ce lieu désolé pour contempler cette ruine sans espoir et cet abandon sans retour. Le dernier jour enfin où ce théâtre ne fut plus que cendre et poussière, M. Herny rentra dans sa maison triste et pensif. Il fit appeler ses enfants et ses petits-enfants pour leur dire un dernier adieu, et il mourut dans la nuit même du 23 fevrier 1859. »

Passy pourtant ne pouvait vivre sans théâtre. Un excellent homme, un ancien agréé qui se livrait volontiers, dans sa retraite, à la comédie en cinq actes et en vers, M. Nouguier, le père du conseiller à la Cour de cassation, se mit en tête de combler la lacune. A sa voix, les souscriptions affluèrent. Le capital nécessaire était déjà presque réuni, lorsque la mort vint le frapper à son tour.

M. Boïeldieu entreprit de reprendre son œuvre; muni du privilége ministériel, il avait pris déjà ses mesures pour édifier sa nouvelle salle sur les pelouses mêmes de l'ancien Ranelagh : il avait compté sans le décret sur la liberté des theâtres, qui vint effrayer ses actionnaires et couper court à sa spéculation. — Il était donné à M. Lerat de réaliser les rêves dramatiques des habitants de Passy.

Le nouveau théâtre, qu'il vient de faire construire sur les plans de Émile Maurand et dont nous donnons le dessin en tête de ce numéro, s'élève sur les terrains de l'ancien hôtel Portalis. — Il est élégant d'aspect et paraît réunir les conditions de confortable, de ventilation et de facilité dans les dégagements qui manquent à la plupart des boîtes où nous avons l'habitude de nous claquemurer chaque soir.

La salle, disposée à l'italienne, possède trois rangs de galeries avec loges, baignoires, amphithéâtre, plus les fauteuils d'orchestre, le tout contenant douze cents places, et aménagé de manière à pouvoir, par un prompt changement, se convertir en salle de bal, de concert ou de conferences.

Les ornements sont en bois sculpté, les peintures dans le style de Pompéi. Le grand foyer des premières loges est décoré à fresque. De chaque côte, l'architecte a ménagé un fumoir et un boudoir où sera installe un buffet. Les places secondaires ont aussi leur foyer et leur buffet, sans compter une terrasse au second étage.

La scène, assez vaste et entièrement machinée, peut se prêter à la représentation de tous les genres, y compris l'opéra et la feerie.

Je ne parle pas des cafés et des boutiques destinées à recevoir les industries diverses qu'attirent naturellement les abords d'un théâtre.

Vienne maintenant un directeur intelligent, et, dans le théâtre Rossini, Passy aura retrouvé son Ranelagh.

Le nom seul du parrain n'est-il pas déjà une garantie de succès?

~~~ Le Gymnase essaie de revenir à son ancien genre, à la petite pièce en un acte, aimable, spirituelle et côtoyant la comédie sans en avoir l'air. Il a raison : c'est une experience à tenter ; seulement il faut y mettre de la persévérance et de la conviction, se montrer difficile sur la qualité des morceaux que l'on presente au public, ne choisir que les plus delicats et apporter à leur assaisonnement le même soin, le même respect que, s'il s'agissait d'une grande machine de Dumas fils ou de Sardou. Ceci n'est pas une critique, mais un encouragement. Déjà, avec les *Révoltées,* les *Sabots d'Aurore, Nos gens,* M. Montigny est entré dans la bonne voie : il en était sorti un peu avec *Mmes de Montanbrèche* et le *Wagon des Dames ;* il y rentre aujourd'hui avec le *Mariage à l'enchère* et surtout avec l'*Amour d'une ingénue.*

Le *Mariage à l'enchère,* de M. Jules Guillemot, met en œuvre, d'une façon un peu crue, et un peu primitive une idée qui a défrayé déjà pas mal de pièces, à commencer par *le Cœur et la Dot,* de M. Mallefille : — la lutte des intérêts et des sentiments, de l'amour et des écus, dans les questions matrimoniales.

A dire vrai, la lutte ici n'existe guère. Si Mlle Anna Duhamel aime son cousin Anatole, elle n'hésite pas à le *balancer* lorsque M. Ernest Cléry se presente et offre de mettre vingt-cinq mille livres de rente dans la corbeille où M. Anatole n'en mettait que quinze mille. Le papa Duhamel va plus loin encore. Le hasard fait surgir pour sa fille un parti de cinquante mille livres de rente dans la personne d'un certain Pastorel, qui revient, pour se marier, tout exprès d'Amérique, où il s'est enrichi dans les fournitures militaires. Duhamel a engagé sa parole au jeune Cléry : les bijoux de noce sont même déjà achetes et agréés. Peu importe : *verba volant :* jusqu'à ce que le *oui* fatal ait été prononcé devant M. le maire, libre à chacun de se dédire : telle est la doctrine de Duhamel, qu'il expose lui-même, avec un aplomb cynique, dans l'audience de conge qu'il donne au jeune prétendant.

Passe encore pour Duhamel : l'amour paternel peut, sinon excuser sa conduite, du moins en atténuer l'odieux ; mais que la jeune fille s'associe, sans protester, à ces ignobles calculs, voilà qui est vraiment révoltant; et pour faire accepter un pareil monstre, il ne faut rien moins que les beaux yeux et la physionomie piquante de Mlle Mentz.

Notez que Cléry est un charmant jeune homme, bien né, honorable, et que ce Pastorel, auquel on le sacrifie, a déjà passe la quarantaine, qu'on ne le connaît même pas de vue, et que tout ce que l'on sait de lui, c'est le chiffre et l'origine équivoque de sa fortune.

Heureusement pour la morale, la spéculation vient à échouer. Le *Lion des Andes,* sur lequel Pastorel s'était embarqué, a sombré en vue du Havre. Adieu les cinquante mille livres de rente! Adieu aussi les vingt-cinq mille! car le jeune Cléry, avec qui le père Duhamel a essayé de renouer le mariage, l'a décliné à son tour, et sans le cousin Anatole, qui, malgré ses évolutions, lui est resté fidèle, Mlle Anna risquerait fort de se trouver, entre deux partis manqués, ses espérances par terre.

La gaieté de l'execution, la franchise du dialogue, la justesse de l'observation, des traits comiques épars çà et là ont sauvé ce que la donnée avait en elle de scabreux et de presque repoussant. Blaisot est excellent de naturel et de vérité dans le père Duhamel. L'auteur lui doit une bonne part de son succès.

~~~ Plus délicate et plus finement touchée est la pièce de MM. Émile Abraham et Gabriel Guillemot, l'*Amour d'une ingénue.*

C'est le *Barbier de Séville* retourné : la pupille amoureuse de son tuteur ; il est vrai que ce tuteur ressemble bien plus à Almaviva qu'à Bartholo : il est jeune, spirituel, aimable, menant gaiement la vie de garçon et partageant les loisirs que lui laisse sa profession d'avocat entre les distractions du cercle et les Olympias d'un certain monde.

On comprend de quel embarras est pour lui la présence dans sa maison d'une jeune nièce, une orpheline de dix-sept ans qu'il a recueillie à sa sortie de pension et dont il est, de par la loi, le tuteur et le second père.

Aussi cherche-t-il à la marier au plus vite. Justement, il a sous sa main un brave garçon, un jeune médecin d'avenir. Voilà le mari trouvé, et, sans laisser à son ami le temps de crier gare, il lui jette sa pupille à la tête.

Il sera libre enfin ; il n'aura plus à subir de surveillance tacite; il n'aura plus à cacher ses lettres, plus de mensonges à faire, et, toutes les fois qu'il voudra aller chez Mlle Olympia, il ne trouvera plus ses cravates chiffonnées et ses habits déchirés.

Le motif de ces innocentes tracasseries, vous le devinez de reste : la pauvre enfant aime son tuteur, et lui ne s'en est pas aperçu, non plus que Mlle Virginie, la gouvernante anglaise, malgré ses gros yeux doubles de ses lunettes. Il n'a pas vu non plus, l'aveugle qu'il est, ce trésor de beauté, d'innocence, d'ingénuite qu'il a là près de lui. Le jeune médecin a été plus clairvoyant. Ce mariage, qui ne s'etait présenté à lui que comme une de ces unions banales fondées sur les convenances, est devenu son rêve, son désir le plus ardent. Il en presse la conclusion, et c'est alors au tuteur, à Gaston de reculer. Sa jalousie qui s'éveille cherche des prétextes. Il faut qu'il consulte sa nièce, qu'il interroge son cœur. Il parle, en effet, ce petit cœur, et, dans un langage adorable de tendresse contenue, il laisse échapper le secret de son amour — pour qui, ai-je besoin de le dire? — et le tuteur tombe aux pieds de sa pupille, et le docteur reçoit poliment son congé, et Mlle Virginie, ôtant ses lunettes, conclut gravement que « Monsieur, vivant dans la société de deux jeunes filles, devait nécessairement finir par en épouser une. »

Tout cela est charmant, habilement filé, avec un tact et un sentiment exquis, — du Scribe de la première manière, avec le style en plus.

Mlle Barataud est ravissante de grâce, de candeur, de délicatesse. Rien dans ce talent si jeune et si frais qui sente la manière et l'affeterie. Je ne connais pas — et je n'excepte ici personne — d'actrice qui lui soit aujourd'hui supérieure dans l'emploi des ingénues.

Landrol est amusant comme toujours. D'un rôle qui n'a que quelques répliques, Mme Chéri-Lesueur a su faire une de ces créations qui ne s'oublient pas.

~~~ Le début de Mlle Séveste dans *l'Épreuve villageoise* m'a confirmé pleinement dans le jugement que je portais sur cette jeune personne, lors du dernier concours, où elle remporta le premier prix d'opéra-comique. « Sa voix, disais-je, n'est peut-être pas d'une qualité excellente ; mais elle l'a si bien assouplie par le travail, si bien domptée par la force de sa volonté, qu'elle en fait oublier les lacunes et les imperfections. » Cantatrice agréable et plus que suffisante, Mlle Séveste est vraiment superieure comme comedienne: Son jeu pétille d'esprit, de finesse et de malice. Sa diction serait appréciée, même à la Comédie française : jugez de l'effet qu'elle produit à l'Opéra-Comique où, à part Couderc, Ponchard, Sainte-Foy et Mme Galli-Marié, nous ne sommes pas gâtés sous ce rapport. Somme toute, avec Mlle Massy et Mlle Lefebvre, Mlle Seveste est la meilleure Dugazon, — puisque Dugazon il y a, — que nous ayons vue depuis vingt-cinq ans

GÉROME.

BULLETIN

La *Revue de l'Instruction publique* nous donne la très-curieuse liste des pensions que Louis XIV faisait aux écrivains, en 1663. Nous transcrivons ce document sur lequel sont mentionnés, d'après les états officiels, les titres de chaque titulaire à la munificence royale :

Au sieur Pierre Corneille, premier poëte dramatique du monde, 2,000 francs.

Au sieur Desmarets, le plus fertile conteur et doué de la plus belle imagination qui ait jamais été, 1,200 francs.

Au sieur Menage, excellent pour la critique des pièces, 2,000 francs.

Au sieur abbé de Pure, qui écrit l'histoire en latin *pur* et élégant, 1,000 francs.

Au sieur Corneille jeune, bon poëte français dramatique, 1,000 francs.

Au sieur Molière, excellent poëte comique, 1,000 francs.

Au sieur Benserade, poëte français fort agréable, 1,500 fr.

Au P. Lecointre, de l'Oratoire, habile pour l'histoire, 1,500 francs.

Au sieur abbé Cottin, orateur français, 1,200 francs.

Au sieur Vallier, professant parfaitement la langue arabe, 600 francs.

Au sieur Perrier, poëte latin, 800 francs.

Au sieur Racine, poëte français, 800 francs.

Au sieur Chapelain, le plus grand poëte qui ait jamais été, et du plus solide jugement, 3,000 francs.

Au sieur abbé Cassagne, poëte, orateur et savant en théologie, 1,500 francs.

Au sieur Perrault, habile en poésie et belles-lettres, 1,500 fr.

Au sieur Mezerai, historiographe, 4,000 francs.
~~~

Il est question, dit le *Nord*, d'exhumer des magasins de l'Hôtel de ville les toiles importantes commandées autrefois à plusieurs grands peintres contemporains, entre autres à Paul Delaroche. Ces tableaux, de grande dimension, représentant des scènes et des cérémonies officielles, viendront sans doute prendre place au musée historique que la ville de Paris va créer à l'hôtel Carnavalet.

En fouillant les greniers du Louvre, où sont encore entassées tant de toiles ignorées, on pourrait peut-être augmenter cette collection municipale, destinée à rappeler les scènes rétrospectives de notre histoire.

Il y a quelques jours, un de nos collaborateurs parlait de la convention internationale de Genève, relative aux militaires blessés sur les champs de bataille, et, par suite d'une erreur malheureusement trop répandue, attribuait à un étranger la paternité d'une idée généreuse et toute française.

Nous regardons comme un devoir de rendre à César ce qui appartient à César, et de rappeler que dès le mois de juin 1861, M. Henri Arrault, secrétaire de la commission d'hygiène du 18e arrondissement, écrivait une brochure où il exposait à M. le baron Larrey son projet de *Contrat synallagmatique entre les souverains*, pour reconnaître officiellement l'inviolabilité des hôpitaux et des ambulances.

M. Henri Arrault a reçu à cet égard de nombreuses marques de sympathie qui ont dû le consoler de l'oubli injuste dont son initiative avait été frappée.

Parmi les diverses lettres adressées à M. Henri Arrault, nous en publions une qui porte la signature de George Sand, et dont la teneur est de nature à dissiper jusqu'à l'ombre du dernier doute :

« Palaiseau, 25 juillet 1865.

« Mon ami, je vous félicite de la mesure qui vient d'être « proposée à Genève et ratifiée par le gouvernement « français, relative à la neutralisation des ambulances. C'est une « grande chose, une noble idée, et elle vient de vous, puis- « que vous êtes l'auteur de la brochure publiée en 1861, et « que les articles de la convention internationale adoptée « sont la répétition presque littérale des articles rédigés et « proposés par vous.

« Votre bienfaisante idée, si bien exposée par vous et si « clairement applicable, triomphe enfin et va faire le tour de « l'Europe.

« Il est étrange que M. Dunant, de Genève, qui a eu le « très-bon esprit de s'en faire le champion, aît commis l'inad- « vertance de s'en attribuer ou de s'en laisser attribuer « l'initiative; mais que vous importe, à vous, pourvu que la « civilisation et l'humanité en fassent leur profit? Seulement « nous autres Français, nous tenons à bien savoir que c'est « une idée française, et qu'elle a été émise par un homme « qui a consacré sa fortune et sa vie à l'amélioration du sort « des blessés sur le champ de bataille.

« C'est pourquoi je vous écris ceci par la voie d'un jour- « nal qui se fera un devoir et un plaisir de connaître et de « dire la vérité.

« George Sand. »

Le général Lebœuf, commissaire français pour la remise de la Vénétie, est arrivé à Venise il y a quelques jours, et il a été accueilli avec une extrême cordialité par le général Mœring, commissaire autrichien. Les conférences ont déjà été entamées, et tout fait penser qu'elles aboutiront dans un bref délai pour les points de détail qu'il s'agit de régler.

Notre correspondant de Vénétie nous envoie un croquis représentant le débarquement du général Lebœuf sur la place Saint-Marc.

Th. de Langeac.

ANTONIELLA

(Suite[1])

LXI

Je restai une grande partie du jour en silence, et pleurant sans qu'on me vît pleurer. Je ne me levai même pas pour aller au réfectoire prendre mon repas, à l'heure où la cloche sonna pour m'y convier.

— Je n'ai pas faim, dis-je.

On me laissa seule. Pendant cet isolement, Annunziata, privée de ses deux jumeaux, arrachés de force de ses bras pour être portés à la Miséricorde, entra dans la cour, toute noyée dans ses larmes, et fut jetée à côté de moi par un gardien.

— Couche-toi là, la mère! lui crièrent-ils brutalement; couche-toi, si tu veux, près de ta complice, et expie avec elle les belles leçons que tu lui as données!

Annunziata essuya ses yeux humides, m'aperçut, me reconnut, poussa un cri, tomba dans mes bras.

— Malheureuse enfant! qu'as-tu fait? me dit-elle; et comment n'as-tu pas compris qu'en allant au cimetière, te faire passer pour ce que tu n'es pas, tu me jetais, en même temps que toi, et comme ta conseillère et ta complice, dans les mains des gardes de police?

Je fondis en larmes à ce mot.

1. Voir les numéros 563 à 571.

— Oui, lui dis-je, je l'ai compris par amour pour nos enfants affamés. Sans cette témérité, où seraient-ils maintenant? Ils seraient morts entre nos bras! tandis qu'ils sont sous la surveillance des sœurs, nous pleurant sans doute, mais abreuvés de lait et nourris de pain comme des fils de prince. Ils nous oublieront, et ils seront heureux. Dieu m'a exaucée, et t'exauce malgré toi, en prévenant le crime de tendresse que nous commettions ensemble sur ces jumeaux trop aimés. Je souffre de paraître coupable et de te faire partager ma honte; mais, au moins, personne autre que nous ne souffre avec nous... Bénissons Dieu! Tu me pardonneras plus tard.

LXII

Annunziata ne me pardonna pas l'enlèvement violent de ses deux enfants; mais elle reconnût que mon intention, toute folle qu'elle était, avait eu du moins pour but d'assurer le salut des jumeaux. Elle ne cessa pas de pleurer; mais, le soir, elle consentit à manger un vieux morceau de pain du dîner, que deux jeunes filles, plus douces que les autres, nous avaient jeté en revenant du réfectoire, pour aller forcément à la chapelle.

On ne s'informa pas qui elle était. Ses vêtements souillés et déchirés, ses souliers éculés, les pleurs et la poussière qui tachaient son visage la firent prendre pour une de ces femmes tombées dans la lie du vice, et qui, m'y ayant entraînée avec elle, avait retrouvé en moi une ancienne connaissance de cabaret ou de prison.

Nous dûmes à cette opinion quelque soulagement à nos peines.

— Mettez-les ensemble, dirent les femmes jeunes et vieilles aux gardiens chargés de distribuer les places dans les dortoirs.

On nous indiqua du doigt la même couche; nous nous y jetâmes tout habillées. Notre première nuit ne fut qu'une longue agonie, Annunziata se lamentait sur ses petits, et moi sur elle-même.

— C'est mon malheur qui vous a tous entraînés dans cet abîme d'infortune!... Hélas! hélas! et nous ne sommes peut-être pas encore au fond! lui disais-je. Pardonne-moi : j'ai voulu sauver les plus faibles et les plus jeunes. Eux sauvés, qu'importe notre honte, et qu'importe notre mort? Je n'ai que seize ans; mais, depuis la mort de mon père, je n'ai pas eu dans ma vie un seul instant qui méritât d'être regretté. Que nos deux benjamins vivent, et que nous mourions, toi et moi, n'est-ce pas ton vœu le plus cher?

— Oh! oui, dit-elle.

— Tu me pardonnes donc?

— Ma raison te pardonne; mais mon cœur de mère n'est pas encore assez fort pour t'absoudre... Cependant, quand je pense à l'état où étaient ces adorables petits, et que je les vois maintenant, en esprit, abondamment nourris sur les genoux de ces dignes sœurs de la Miséricorde, je ne puis m'empêcher de me réjouir de la violence que tu as faite à toi, à eux et à moi, et de bénir ton courage en maudissant ceux qui me les ont enlevés!

— C'est bon, me dis-je tout bas en moi-même.

Et l'ombre d'une faute plus terrible me passa par l'esprit sans s'y arrêter, comme un mensonge plus vertueux et plus salutaire encore pour nos jumeaux, si jamais mon innocente amie Annunziata, interrogée par le juge, venait à se faire reconnaître comme la plus pure des créatures, et à obtenir ainsi qu'on lui rendît ses enfants, ou plutôt ces victimes de l'amour maternel.

LXIII

Nous restâmes à la Vicaria environ trois mois, sans être ni interrogées ni jugées. Nous passions nos jours loin des autres, dans les ateliers et dans les cours, à travailler avec assez de négligence pour notre entretien. La nuit, nous causions ensemble, sans que la bonne Annunziata me reprochât jamais l'instant où elle m'avait découverte allant me précipiter dans la mer au pied du Pausilippe, et causer les malheurs qui avaient été pour elle la suite de mon malheur. Elle était patiente et douce comme la brebis à qui on a enlevé ses agneaux pour les sevrer et les nourrir d'herbe succulente et verte dans le verger. Elle pensait toujours à revoler vers eux, et à les presser librement dans ses bras.

J'y pensais autant qu'elle; je les pleurais pendant qu'elle dormait; mais je ne me dissimulais pas néanmoins que leur sort actuel était cent fois préférable à notre longue agonie de faim à la maison. Tout me paraissait préférable à les recouvrer pour les supplicier encore.

LXIV

Au bout de trois mois, — temps que l'on ne comptait pas avec nous, parce que l'on était bien sûr que nous avions mérité la réclusion, et que, la peine, selon nos juges, précédât ou suivît le jugement, c'était toujours la même peine; — on me fit comparaître la première devant le tribunal correctionnel de la Vicaria.

— Quel est votre nom? me demanda le président d'une voix rude.

— Antoniella, lui dis-je.

— Que faisiez-vous au cimetière de San-Martino pendant la première nuit où vous y fûtes saisie par la patrouille de police et menée chez le juge, qui vous excusa à cause de votre extrême jeunesse?

— J'allais pleurer et mourir sur la fosse de mon père.

— Où allâtes-vous, après votre mise en liberté?

— J'allai me réfugier dans l'égout de Monte-Oliveto, pour cacher ma honte; et, la nuit venue, j'en sortis pour aller me noyer dans la mer au bas du Pausilippe, près du palais de la reine Jeanne.

— Et qui vous sauva?

— Ce fut une ancienne servante de mon père, Annunziata, mariée à un invalide pensionné, et mère, depuis deux ans, de deux jolis jumeaux, qu'elle nourrissait avec la pension de son mari malade. Elle me reconnut, m'emmena par force chez elle, et obtint de son mari de me donner asile malgré sa misère. Celui-ci mourut peu de temps après; nous tombâmes dans l'indigence, ensuite dans la faim, et nous allions mourir tous les quatre, quand, dans la dernière nuit, la fièvre de chagrin me saisit et me suggéra l'idée d'aller de nouveau au cimetière près de la tombe de mon père; de m'y faire arrêter, pour manger le pain de la Vicaria, et de dénoncer Annunziata, afin que la police l'arrêtât aussi et lui prît ses deux jumeaux, qu'elle n'eût jamais livrés autrement, pour les soustraire à la mort par la faim.

— C'est bien, me dit alors le président. Le tribunal voit en vous une débauchée en récidive malgré l'indulgence qui vous avait fait acquitter une première fois.

Le tribunal délibéra un instant. Je fus condamnée à cinq ans de réclusion dans la maison des filles repenties de Capo-di-Chivo. On m'emmena et l'on me recommanda comme une coupable très-dangereuse à la supérieure, qui me donna les travaux les plus pénibles de la maison.

Il me fut impossible pendant environ six semaines d'apprendre ce qui était arrivé d'Annunziata.

LXV

Mais, après ces quarante jours d'angoisse, j'appris par une autre fille, arrivée comme moi de la Vicaria aux Repenties, que ma compagne d'arrestation Annunziata, à la suite de son interrogatoire, qui avait laissé dans l'esprit des juges des incertitudes sur sa culpabilité, avait été ajournée à une autre session, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on pût avoir des renseignements sur elle auprès du ministre de la guerre comme veuve d'invalide, et qu'elle avait beaucoup d'espoir que ses enfants, retirés de la Miséricorde, lui seraient rendus, le jour où elle serait elle-même reconnue innocente de toute complicité avec moi.

Toutes mes inquiétudes et tous mes soucis sur le sort des jumeaux, que je voyais, nuit et jour, exténués de misère et mourant de faim sur mes genoux, me remontèrent en foule dans la tête et vinrent donner de nouveau assaut à ma sensibilité.

Comme je n'osais m'entretenir avec aucune de mes compagnes de prison de mes idées à ce sujet, ces idées, bientôt pétrifiées en moi par l'uniformité et par l'obsession de ma tendresse pour les enfants et pour la mère, devinrent une espèce de manie dans ma solitude, et je ne pensai plus qu'à m'en soulager à tout prix, même par la mort.

J'attendis le moment où les juges de la Vicaria ouvriraient leur prochaine session, et me feraient sans doute appeler devant eux, comme amie d'Annunziata et comme témoin de sa conduite, pour décider en conscience si réellement elle était ma complice.

Elle, de son côté, je n'en doute pas, se réjouissait d'une comparution qui devait prouver son innocence, et lui faire rendre la liberté et ses fruits d'amour. Le petit travail qu'elle avait appris, ainsi que moi, dans la Vicaria, lui donnait l'espérance de pouvoir vivre avec eux et moi lorsqu'elle serait libre.

A. de Lamartine.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA VILLE DE JACMEL

Lorsque notre paquebot stoppa à l'embouchure de la rivière Jacmel, où s'élève la ville du même nom, située sur le côté sud de l'île d'Haïti, à une dizaine de lieues de Port-au-Prince, nous étions plongés dans l'enivrement d'une de ces nuits merveilleuses dont on ne saurait se faire une idée si on n'a pas navigué sous les tropiques.

Une lune éblouissante semait des paillettes d'or au sommet de chaque vague, pendant qu'une fraîche brise, que la végétation luxuriante de la rive parfumait de senteurs aro-



ARRIVÉE A VENISE DU GÉNÉRAL LEBŒUF, COMMISSAIRE FRANÇAIS, d'après un croquis de notre correspondant. — Voir le Bulletin.

matiques, berçait mollement le navire et nous reposait de la chaleur torride du jour.

A ce moment, la ville de Jacmel, à demi cachée dans les replis des mornes, et noyée dans un brouillard lumineux, me sembla un séjour ravissant, digne de fixer le voyageur le plus avide de locomotion. Mais, le lendemain, quand nous mîmes pied à terre, quelle désillusion ! Un môle effondré où errait un nègre en guenilles et pieds nus, armé d'un fusil rouillé; des ruelles étroites et fangeuses; des huttes navrantes de misère et d'une malpropreté sordide, devant la porte desquelles se roulaient sur le fumier des negrillons dans le costume d'Adam, telle nous apparut dans sa triste réalité la ville de Jacmel.

Ce port, qui compte 6,000 habitants, passe pourtant pour être assez commerçant. Je ne le conteste pas. J'ai vu, en effet, plusieurs individus chargeant à bord de deux ou trois bateaux des sacs d'un café ramassé sans culture dans les mornes, quelques bottes de tabac en feuilles et une douzaine de pièces de bois d'acajou et de campêche, charriées par le courant de la rivière; mais ces négociants au teint d'ébène avaient des mises qui, en France, les eussent rangés immédiatement dans la classe des mendiants. Un de ces messieurs, du reste, n'hésita pas à nous tendre la main, après nous avoir indiqué le chemin de l'auberge. Et quelle auberge ! Rien qu'à son aspect, nous tournions les talons et nous allions passer la nuit à bord.

Ainsi vont les choses en voyage : après le rêve, la réalité.



LE PORT DE JACMEL, DANS LA RÉPUBLIQUE D'HAITI, d'après le croquis d'un voyageur. — Voir page 387.



SUR LA ROUTE DE GIBRALTAR, tableau de M R. Ansdell. — Voir page 591.

On continue son chemin à la poursuite de l'inconnu, et l'on finit par s'avouer que rien ne vaut le clocher du village natal.

R. Bryon.

COURRIER DU PALAIS

Les [illegible] la *Gazette des Tribunaux* et du *Droit*. — Les Thugs. — Deux jeunes filles enlevées par leur grand'mère. — Plan de roman. — N[illegible] de la *Case de l'oncle Tom*. — *Stella-Evangelina*. — L'affaire François Cardon. — Le testament tombé de la lune et le testament à la bouteille. — Singulière remarque à propos de l'expertise en écriture. — Le charivari de Morlaix. — Un renseignement donné au *Petit Journal*.

La *Gazette des Tribunaux* et le *Droit* n'ont pas eu cette semaine la chance du *Petit Journal;* on ne s'est pas précipité sur leurs porteurs, on ne leur a pas arraché leurs numéros jusqu'au dernier. Il y en a encore... un nouveau tirage ne sera pas indispensable, et l'on ne se battra ni dans la rue du Harlay ni sur la place Dauphine, à la porte des deux journaux judiciaires.

Tant pis pour eux; c'est leur faute. Pourquoi se contentent-ils de publier tout bonnement les procès que le ciel leur envoie, et de distribuer à leurs lecteurs le pain quotidien de la cour d'assises, de la police correctionnelle et de la justice civile?... Il leur serait si facile de servir au public une bande de Thugs à la sauce piquante.

Par la déesse Bowhanie! on n'est pas plus naïf que MM. Paillard de Villeneuve, rédacteur en chef de la *Gazette des Tribunaux*, et Bertin, rédacteur en chef du *Droit*.

Encore s'ils paraient un peu leur marchandise; s'ils la relevaient par quelques agréments empruntés! Mais non: la vérité! rien que la vérité!

Et la vérité en ce moment-ci est si plate, si fade!

Évidemment tout hommes d'esprit qu'ils soient, ces messieurs ne savent pas le premier mot de leur métier.

— Bon, me direz-vous, après les avoir si durement traités, vous vous garderez bien de les imiter, et vous allez nous en conter de belles.

— Mon Dieu! mesdames et messieurs, j'en avais eu l'heureuse idée, et je m'apprêtais à remplir ce Courrier des plus agréables mensonges.

Eh bien, le croiriez-vous? Lorsque je me suis vu devant ma feuille de papier blanche comme l'innocence, — ma plume trempée d'encre à la main, — une plume d'oie — blanche aussi, comme une plume de cygne, — un petit frisson m'a pris, mes doigts ont tremblé, et je n'ai pu me décider à vous tromper même pour vous plaire. Le défaut d'habitude, que voulez-vous!

Et pourtant il était si facile de broder un peu le canevas de cette indigente vérité!

Voici, par exemple, deux jeunes filles — l'une a vingt ans, l'autre dix-sept — que leur grand'mère enlève à la surveillance de leur père, et qu'elle cache si bien que ce pauvre père ne peut réussir à les retrouver. Il s'adresse enfin à la justice, qui ordonne à la grand'mère de remettre à son gendre les deux enfants, et autorise le père à se faire, au besoin, assister du commissaire de police et de la force armée.

Un projet de mariage pour la cadette des deux sœurs, projet caressé par l'aïeule, repoussé par le père, tel serait le motif de l'enlèvement et de la séquestration dénoncés aux tribunaux.

Franchement, il y avait un joli roman à bâtir là-dessus et dont les principaux chapitres s'offrent tout de suite à l'imagination:

La première entrevue de la jeune fille et du jeune homme; le premier regard, la première émotion. — Les progrès de cette flamme mutuelle attisée par quelques lettres façon *nouvelle Héloïse*. — L'aveu à la tante. — Le courroux du père. — La lutte. — La malédiction. — L'enlèvement... Ici rien de plus simple que d'emmener les deux jeunes filles dans l'Afrique centrale pour les mieux cacher à leur père, de les perdre dans le désert, de leur faire trouver par hasard les vraies sources du Nil et de publier le journal de leurs découvertes. D'Afrique on les ferait passer très-aisément dans l'Inde où elles pourraient se rencontrer avec Faringhea, au pied des autels de la déesse Khali, après quoi on les perdrait définitivement, puisqu'il le faudrait absolument pour rendre le procès possible.

Certes il y avait là de quoi intéresser le lecteur sans se donner beaucoup de mal: les ingrédients les plus variés et les plus propres à exciter la curiosité publique: l'amour, la colère, la vengeance et la géographie. Ah! j'ai manqué un beau succès. Mais que voulez-vous! ce diable de respect pour la vérité... et puis un peu la crainte qu'il prît fantaisie à la famille de ne pas trouver le roman de son goût et de m'intenter un procès en compte rendu infidèle: elles ont parfois de si singulières idées, les familles!

Les héritiers de Faringhea et ceux de ses victimes ne réclameront pas, eux; ils n'enverront pas de papier timbré à M. Millaud. Intelligent M. Millaud d'aller chercher ses procès aux Indes orientales!

Un de nos écrivains les plus aimés et les plus spirituels, un de ceux qui manient avec le plus de souplesse, de fermeté et de franchise cette belle arme du bon sens, aiguisée d'ironie, qui s'appelle la langue française, M. Edmond Texier, qui traduisit autrefois la *Case de l'oncle Tom*, a bien retrouvé sous le nom de *Stella*, cette charmante enfant qui s'appelle *Evangelina*, dans le roman de Mme Beecher Stowe: c'est elle, c'est bien elle, nullement changée après douze ou treize ans: mêmes traits, même caractère, même sensibilité et mêmes cheveux. M. Edmond Texier rend son vrai nom à l'angélique créature; tout le monde la reconnaît; on s'étonne un peu qu'elle ait ainsi passé d'Occident en Orient; quelques puritains croient au plagiat; mais c'est tout. Au fait, il faut être juste, on ne peut pas donner tous les jours au public des héroïnes toutes neuves pour un sou. Et puis, *Evangelina* est un type ravissant, il a plu, il plaira encore, pourquoi se creuser la tête pour en inventer un autre qui n'aurait peut-être pas une aussi heureuse fortune?

Mais quittons les moutons de M. Millaud pour revenir aux nôtres.

Le beau thème à variation aussi que l'affaire qu'avait à juger la cour d'assises du Rhône!

Une demoiselle Claire Givre est morte, laissant, outre sa maison, une fortune de 150,000 francs environ. Aucun testament n'est trouvé d'abord; cependant le peu d'affection que Mlle Givre portait à sa famille n'était point un mystère et personne ne doutait qu'elle n'eût disposé de son bien. Les parents demandent le partage de la succession; le mobilier est vendu; les immeubles vont être licités quand, au bout de sept mois, le notaire reçoit par la poste un testament olographe, écrit sur papier timbré, à la date du 20 juillet 1861, portant la signature de la défunte demoiselle, et instituant un certain François Cardon, légataire universel.

Une lettre de Mlle Givre, jointe au testament, annonçait qu'on trouverait un double de cet acte caché sous le parquet d'une chambre qu'elle désignait. Il était dit aussi dans cette lettre que le testament, confié à une personne qui n'était pas nommée, devait, pour faire pièce au notaire, ne lui être remis « qu'en temps voulu pour empêcher la vente. »

On chercha le second testament à l'endroit indiqué; on ne l'y trouva pas plus que le trésor du bonhomme de la fable.

Cependant les héritiers avaient des doutes sur l'authenticité d'un testament tombé de la lune, comme ils disaient. Les héritiers déshérités ont facilement de ces doutes-là. Ils assignèrent le légataire universel en nullité de l'acte qui l'enrichissait.

Or, onze jours après l'assignation, voici que le légataire se présentait chez le notaire et lui remettait une fiole cachetée, qu'il avait, disait-il, découverte sous le parquet de la chambre de Mlle Givre, du côté opposé à l'endroit où on avait cherché.

La bouteille fut brisée, et, devinez ce qui s'y trouva. La copie du testament mentionné dans la lettre de la testatrice, copie exacte, — hormis qu'elle ne contenait pas certaine clause où les héritiers avaient vu une substitution prohibée, relevée par eux comme moyen de nullité.

Cette circonstance ne guérit pas du tout de leurs doutes ces héritiers défiants.

Nouvel incident.

Un beau jour le notaire, en rangeant ses minutes, met la main sur un testament de Mlle Givre, antérieur de dix ans à celui sur lequel on plaide. Ce testament instituait légataire universelle une jeune fille que Mlle Givre aimait tendrement, et contenait des dispositions en faveur de quelques autres personnes pour lesquelles on lui savait des sentiments d'affection. François Cardon y était nommé; mais la testatrice ne lui léguait que 10,000 francs.

Devant cet acte les héritiers naturels abandonnèrent leurs prétentions. Mais François Cardon n'y gagna rien, les légataires du testament de 1851 reprirent l'instance.

Sur le procès civil se greffa un procès criminel, et François Cardon comparaissait, il y a quelques jours, devant le jury; il était accusé d'avoir fabriqué le testament de 1861.

Deux experts déclaraient que l'écriture de l'acte incriminé était à coup sûr une contrefaçon de l'écriture de Mlle Givre. Un témoin racontait qu'il avait un jour surpris l'accusé s'étudiant à copier des signatures et y réussissant à merveille.

Ceci, rapproché de l'apparition tardive du testament de 1861 et de la découverte merveilleuse de la copie contenue dans une fiole, était assez fâcheux pour François Cardon.

Mais aux experts de l'accusation qui affirmaient que le testament était faux, la défense a opposé les siens, qui affirmaient qu'il était sincère.

On a toujours remarqué que lorsque les maîtres de la science des Prudhomme, des Brard et des Saint-Omer se réunissent pour répondre à la même question, examen fait, une moitié dit: « Oui, » et l'autre moitié: « Non. »

Ce qui n'empêche pas que tous ne proclament également leur science infaillible. Mystère!

Les jurés ont acquitté François Cardon; mais il ne tient pas encore la fortune de Mlle Givre. Le testament tombé de la lune et le testament *à la bouteille* (le sobriquet est de l'invention des plaideurs) n'ont pas encore reçu leur *exequatur* de la justice civile.

Voilà le procès François Cardon, tout cru: jugez ce qu'on en aurait pu faire avec un peu d'assaisonnement.

L'affaire du charivari de Morlaix, un peu *soignée* par un artiste habile — M. Millaud n'en manque pas, — aurait aussi joliment rendu.

Un soir du mois dernier, des groupes se formèrent sous les fenêtres de M. le commissaire de police de Morlaix. — Ces groupes se montrèrent peu respectueux. — Un jeune homme fut arrêté. Le capitaine des sapeurs pompiers le délivra... et l'on alla se coucher.

La semaine dernière le tribunal réglait le compte de cette soirée, où il y eut plus de bruit dans Morlaix que dans Landernau: l'amende à celui-ci, un mois de prison à celui-là, quatre jours à cet autre. Vainement M. Jules Favre a plaidé que si les Morlaisiens s'étaient montrés un peu trop vifs à l'égard d'un fonctionnaire dont ils croyaient avoir à se plaindre, c'est que les souvenirs de leurs franchises communales n'étaient point effacés de leur esprit, et qu'ils se rappelaient le temps où le peuple se rassemblait au son du beffroi et se faisait justice. Les juges ont pensé que l'éloquent avocat flattait un peu la mémoire de ses parties.

Mais, en colorant la chose, quel parti ne pouvait-on pas tirer de cette petite effervescence morlaisienne: les passions de la foule, l'anxiété des magistrats, le vent de la sédition se déchaînant, la lutte de la force et de la loi, sans compter les harangues populaires à mettre dans le *conciones moderne*! Ah! les trois ou quatre colonnes splendides qu'on pouvait faire avec tout cela!... n'était que M. le procureur impérial aurait pu mal prendre la chose.

Décidément, il est plus sûr de raconter le fameux procès des Thugs. Du moment que les jeunes mères ou celles qui sont sur le point de le devenir sont averties, et qu'*Evangelina* ne fait pas de procès en contrefaçon, M. Millaud n'a rien à craindre et peut dormir sur les deux oreilles.

Mais Evangelina-Stella ne durera pas toujours. Il faut que le *Petit Journal* y songe et se préoccupe du moyen de la remplacer.

Or, comme j'adore le *Petit Journal* et que je tiens particulièrement à lui être utile et agréable, je vais lui donner une bonne nouvelle et un bon conseil.

Un certain Eugène Sue, qui est mort — le point est important, — a écrit autrefois un roman intitulé *le Juif Errant*. La troisième partie a pour titre *les Étrangleurs*. Il y a là six chapitres qui s'appellent *l'Ajoupa, le Tatouage, le Contrebandier, M. Josué Van Daël, les Ruines de Tchandi, l'Embuscade;* ce sont des chapitres éblouissants; la nature tropicale y est peinte de main de maître, et l'on y assiste à des scènes que des mères de douze enfants ne sauraient lire sans épouvante. Rien de plus facile que d'intercaler ces six chapitres dans le *Procès des Thugs*. Il y en aura bien pour un mois, et les lecteurs du *Petit Journal* seront enchantés. Par la plus heureuse coïncidence, le chef des étrangleurs dans *le Juif Errant* s'appelle *Faringha;* c'est le nom d'un des personnages du *Procès des Thugs;* dès lors le *Petit Journal* a évidemment le droit de considérer comme sien ce magnifique fragment du roman d'Eugène Sue.

Ledit fragment commence à la page 127 et finit à la page 158 du premier volume de l'édition illustrée par Gavarni et publiée par Paulin en 1843.

Maître Guerin.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1])

Nous nous informâmes à quelle heure on prenait le thé à Nijni; il nous fut répondu que c'était de dix à onze heures du soir.

Il n'y avait pas à dire, il fallait tirer des malles l'habit noir, le pantalon noir, le gilet blanc, la cravate blanche et les bottes vernies, qui n'avaient pas vu le jour depuis Saint-Pétersbourg.

Nous allâmes attendre l'heure du thé au haut de la rampe qui domine le Volga et, par conséquent, tout le champ de foire.

J'étais curieux de voir s'illuminer toute cette immense scène, où trois cent mille personnes jouaient en plein air une de ces comédies où, comme dans les pièces antiques, le dieu Mercure fait le dénoûment.

L'effet de l'allumage fut magique et donna une illumination spontanée.

En moins de cinq minutes, tout eut sa lumière, torche, flambeau, lanterne ou fanal.

L'effet le plus pittoresque était produit par les barques naviguant sur les canaux, croisant, entrelaçant, mariant leurs feux comme des chiffres fantastiques, noués et dénoués par la main des esprits de l'air.

A dix heures précises, nous étions au palais du gouvernement. Je reconnus mon serviteur; je lui glissai trois roubles dans la main, et je fis mon entrée.

Le général Alexandre Mouravief était encore en famille avec Mlle de Gallinsky, sa nièce, les princesses Scherkaskoï et quelques amis intimes de la maison, entre autres M. Karamsine, le fils de l'historien.

A peine avais-je pris ma place dans le cercle, pensant malgré moi à cette surprise qui, d'après l'accueil que m'avait fait le général, ne pouvait être qu'agréable, que la porte s'ouvrit et que l'on annonça:

— Le comte et la comtesse Annenkof.

Ces deux noms me firent tressaillir, et me rappelèrent un souvenir vague.

Le général me prit par la main et me conduisit aux nouveaux venus.

— Monsieur Alexandre Dumas, leur dit-il.

Puis à moi:

— Monsieur le comte et madame la comtesse Annenkof, le héros et l'héroïne de votre *Maître d'armes*.

Je jetai un cri de surprise, et me trouvai dans les bras du mari et de la femme.

C'était bien cet Alexis et cette Pauline dont Grisier m'avait raconté les aventures, et des aventures desquels j'avais fait un roman.

En 1825, Annenkof avait pris part à la conspiration républicaine qui conduisit à l'échafaud Paul Pestel, Serge, Mouravief, Bestuchef-Roumine, le polonais Kakhovsky et le poëte

1. Voir les numéros 558 à 571.

Ryléief; mais, jugé moins coupable que les autres, Annenkof n'avait été condamné qu'à un exil éternel en Sibérie.

Une jeune fille qu'il aimait, Pauline Xavier, obtint alors de l'empereur, quoiqu'elle ne fût pas la femme du proscrit, de le rejoindre aux mines de Petrovsky, dévouement qu'elle accomplit au milieu de mille dangers.

Ce texte devint pour moi le sujet d'un roman sévèrement défendu en Russie, et qui n'en devint, par conséquent, que plus populaire.

La princesse Troubetskoï, amie de l'impératrice, femme de Nicolas Ier, me racontait un jour, qu'au fond de ses appartements, dans un boudoir retiré, la tzarine l'avait fait venir pour lire avec elle mon roman.

Au beau milieu de la lecture, la porte s'ouvrit et l'empereur Nicolas parut.

Mme Troubetskoï, qui remplissait la fonction de lectrice, cacha vivement le livre sous les coussins du divan.

L'empereur s'approcha, et, restant debout devant son auguste moitié, qui tremblait encore plus que d'habitude [1] :

— Vous lisiez, madame? lui dit-il.

— Oui, sire.

— Voulez-vous que je vous dise quel livre vous lisiez?

L'impératrice se tut.

— Vous lisiez le roman de M. Dumas, le *Maître d'armes*.

— Comment savez-vous cela, sire?

— Pardieu! ce n'est pas difficile à deviner, c'est le dernier que j'ai défendu.

A cause de cette défense même, comme je l'ai dit, le roman du *Maître d'armes* était devenu très-populaire en Russie.

Si populaire, qu'un marchand de toile vendait, à la foire, des mouchoirs représentant une des scènes de ce roman, celle où la télègue qui conduit Pauline est attaquée par des loups.

Il va sans dire que mon héros et mon héroïne m'accaparèrent pour toute la soirée, ou plutôt que je les accaparai.

Ce fut alors à Annenkof de me raconter ses aventures.

Après être resté un an prisonnier à la forteresse, il en sortit en charrette avec les fers aux pieds et aux mains, et fut conduit jusqu'à Irkousk. Ils étaient partis quatre : Annenkof arriva seul; les autres étaient restés en route, morts ou gravement malades.

Arrivé à Asserchinsky, il y retrouva ses compagnons, les uns employés aux mines d'argent, les autres enfermés dans un enclos à Tchita.

Cette sequestration avait pour but d'empêcher les proscrits de s'aboucher avec la population.

En effet, tous les ans, la population de la Sibérie augmente. La moyenne des exilés est de dix mille.

Au moment où Annenkof y arriva, on comptait deux cent mille colons.

Parmi ces colons, beaucoup sont volontaires : la vérité s'est faite sur la Sibérie du Midi, et il a été reconnu que c'était un pays magnifique, prodigalement riche, et, grâce aux proscrits que l'on y envoie et qui, en général, sont la fleur de l'intelligence, de deux siècles plus avancé que le reste de la Russie.

Ce fut aux mines de Petrovsky que Pauline Xavier, devenue plus tard la comtesse Annenkof, rejoignit son amant.

Là était Bestuchef, proscrit de la même conspiration, devenu célèbre depuis comme romancier, sous le nom de Marlinsky.

C'est sous ce nom qu'il publia *Ammalat-Beg, Moullah-Nour, la Frégate l'Espérance* et trois ou quatre autres romans qui eurent un succès populaire en Russie.

La comtesse Annenkof me montrait un bracelet que Bestuchef lui avait scellé au bras afin qu'elle ne le quittât pas même à sa mort.

Le bracelet et la croix qui y était suspendue étaient forgés d'un anneau des fers qu'avait portés son mari.

Ils étaient restés en Sibérie de 1826 à 1853, c'est-à-dire vingt-sept ans, et comptaient bien y mourir, lorsque tout à coup la nouvelle de leur grâce arriva.

Ils m'avouèrent qu'ils avaient reçu cette nouvelle sans aucune joie. Ils s'étaient accoutumés au pays, s'y étaient fait une seconde patrie et étaient devenus de véritables Sibériens.

Quant à Bestuchef, il les avait quittés depuis longtemps, ayant obtenu de rentrer dans l'armée comme simple soldat et de faire la guerre au Caucase.

Nous restâmes trois jours à Nijni. Pendant ces trois jours, nous passâmes deux soirées et dînâmes une fois chez le général Alexandre Mouravief.

Revenu de Sibérie avec les autres prisonniers, il avait été fort étonné de trouver à Perm son brevet de gouverneur de Nijni.

Comme Annenkof et sa femme, dont les biens étaient sequestrés, ne savaient pas encore quel sort les attendait en Russie, le général avait offert à Annenkof la place de son secrétaire, que celui-ci avait acceptée et conservée, quoique, sur son ancienne fortune, le nouvel empereur lui eût déjà rendu douze cents paysans.

Le général Mouravief était un homme ferme et juste, auquel son long exil avait donné un profond sentiment du droit.

Il venait, lorsque nous passâmes à Nijni, de donner un exemple de cette fermeté, si rare chez les hauts fonctionnaires de Russie, qu'elle y est presque inconnue.

Quelque temps après l'avénement au trône du nouvel empereur, et deux ou trois mois à peine après que le général Mouravief était installé dans son nouveau gouvernement, un propriétaire de la province de Nijni, M. R..., annonça à ses paysans que, pressé par le besoin d'argent, il était forcé de les vendre. M. R... n'était pas un maître sans reproche; cependant les paysans comprirent qu'ils pouvaient tomber dans de pires mains que les siennes, et, se réunissant, ils lui firent don d'une somme considérable, à la condition qu'ils ne seraient pas vendus.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

1. L'impératrice, lors des événements de 1825, avait été prise d'un tremblement nerveux qui ne l'a jamais quittée et n'a fait qu'augmenter jusqu'au moment de sa mort.

SUR LA ROUTE DE GIBRALTAR

Le long de la route sablonneuse, un *arriero* chemine, juché sur sa mule; sa fidèle guitare forme son unique bagage. Il a chanté sans doute pour dissiper les ennuis du voyage, pendant qu'un soleil d'Afrique lui calcinait la cervelle malgré la protection d'un *sombrero*. Aussi son gosier est-il plus desseché que la plaine qu'il vient de traverser. Par bonheur, voici une *posada*, fort modeste, en vérité, et que don Quichotte lui-même eût hésité à prendre pour un château; mais il y a un puits devant la porte, et l'eau, récemment tirée, reflète l'azur du ciel.

Notre homme s'arrête et s'adresse à deux belles filles aux yeux noirs, qui devisent sur le seuil.

Mignonnes demoiselles, dit-il, j'arrive de loin et je meurs de soif. Mon plus vif plaisir, après celui de vous voir, serait de boire frais.

La demande est galamment tournée, aussi est-elle bien accueillie. Une des jeunes filles présente au muletier son alcarazas rempli d'eau limpide; tandis que l'autre, peut-être mieux avisée, a été lui chercher un verre d'un vin généreux.

Dans cette pittoresque composition, la vérité est franchement comprise et fidèlement rendue. M. R. Ansdell, passant en touriste sur la route de Gibraltar, a dû apercevoir ce groupe, et le crayonner au vol, pour ainsi dire, sur une page de son album. Dans l'atelier, le croquis est devenu un excellent tableau qui a droit à nos entiers éloges.

X. DACHÈRES.

HORACE VERNET

(Suite[1].)

« Vous voyez bien, mon cher Horace, lui dit le roi en se remettant à marcher, je suis plus fort que tous les rois d'Europe; je tiens lord Palmerston dans ma main, je l'écraserais au besoin; aucun roi en Europe ne peut bouger sans ma permission. » Ces paroles, ou leur equivalent, se retrouvent dans l'histoire de M. Garnier-Pagès; le roi, soufflant sur de la poudre répandue sur une feuille de papier, aurait dit en se tournant vers Horace : « Quand je voudrai (et d'un geste il montrait le quai), cela se dispersera comme ceci [2]. Toutes ces paroles, en effet, ont dû être dites dans le décousu et le deshabille de la conversation.

Horace Vernet, pendant toute cette année 1848, fut exclusivement militaire. Nommé colonel de la garde nationale de Versailles, il fit son devoir en parfait grognard, et ceux qui l'ont vu à cette époque, qui l'ont rencontré à Paris dans les journées de juin 1848 au poste de l'Institut, qu'il était chargé de garder, savent à quel point il était dans son rôle de citoyen en armes ou plutôt de *vieille moustache*, strict et ferré sur la discipline.

Cependant son imagination commençait à se rembrunir. Ce qu'il avait appelé si longtemps sa *bonne étoile* ne lui apparaissait plus qu'à travers les orages. Il essaya d'exprimer, dans un tableau qui sort tout à fait de son genre et de sa gamme habituelle, les tristes visions dont il était obsédé : c'est une espèce de satire allégorique de la république et des fléaux ou des menaces de 1848, socialisme, choleramorbus. La scène se passe sur une guillotine et sur le corps d'un guillotiné; le squelette de la Mort qui domine tient en main et lit le journal *le Peuple*; un peu au dessous, un jeune Asiatique joue de la flûte sur un os perforé; dans le fond, ce ne sont qu'incendies et ruines. Ce tableau symbolique, qui, de son espèce, est unique dans l'œuvre d'Horace Vernet, ne saurait être qualifié qu'une singularité et une erreur.

Horace revint vite à sa manière, à ses travaux, à la célébration des hauts faits et des exploits qui, en France, ne sont infeodés à aucun régime. Il sentait lui-même qu'il avait eu tort de se décourager un moment, et dans des lettres d'un accent pénétré, d'une intention élevée et soutenue, il s'attachait bientôt, au contraire, à remonter le moral de son gendre et ami Paul Delaroche. Cet artiste, si ingénieux et si littéraire par l'esprit, était de ceux, en effet, qui se tourmentent eux-mêmes et qui le laissent trop voir; il s'inquiétait des autres comme de lui; il se comparait et se tâtait sans cesse; il avait ce qu'on peut appeler l'organisation douloureuse. « Son imagination travaille tellement, disait Horace, qu'il lui vient là des oignons comme on en a aux pieds à force de marcher : le changement de temps lui fait mal. » Nul plus qu'Horace cependant ne jouissait des succès de ce gendre distingué et de l'espèce de triomphe qui couronna sa seconde manière dans ce bel *Hémicycle* des Beaux-Arts. Mais Delaroche, malgré tout, n'était pas heureux; même heureux, il avait, on l'a dit, le bonheur triste et craintif. Il était le travail incarné, tandis qu'Horace était la peinture incarnée, de sorte que l'un souffrait en composant, tandis que l'autre jouissait en produisant. Après la mort de Mme Delaroche, les relations entre eux devinrent plus inégales et quelquefois difficiles. Horace, en une ou deux circonstances, ne craignit pas d'aborder avec lui par lettres ce sujet délicat et intime, et il le fit avec une noblesse de cœur, une élévation de sentiments qui nous le montrent sous un jour vraiment nouveau. Oh! que nous sommes loin du léger et pétulant Horace! c'est un beau-père, en deuil d'une fille chérie, c'est un aïeul, en vérité, qui parle et qui conseille; je donne quelques passages que rien ne pourrait suppléer pour le ton :

« Versailles, 16 septembre (ou octobre) 1850.

« En arrivant, j'ai trouvé, comme vous me l'aviez dit, une « lettre de vous, datée du 9, mon cher Delaroche, quoique « vous ayant vu depuis. J'y réponds par la raison toute « simple qu'elle traite des questions graves qu'il m'importe « à mon tour de traiter de vous à moi; car je veux et je dois « vous ouvrir mon cœur tout entier au risque de vous dé- « plaire sous certains rapports, et peut-être de voir nos re- « lations se refroidir de nouveau; mais il est des circon- « stances où ce serait un crime de se taire, puisqu'il y va « de votre bonheur à venir et de vous préserver du plus « affreux de tous les malheurs, de cette douleur sans com- « pensation de rester seul sur la terre! Conservez vos en- « fants, si vous ne voulez pas connaître toutes les tortures « que peut endurer le cœur d'un père réduit à l'isolement « par un *dernier acte sanglant*, dont les rôles sont inter- « vertis. En grâce, mon cher Delaroche, écoutez-moi; écou- « tez les conseils d'un grand-père qui vous parle de ses « petits-enfants par-dessus la tombe de leur mère!... Les « médecins vous ont dit de quitter, aussitôt que la conva- « lescence d'Horace le permettrait, les lieux dont l'insalu- « brité a rappelé la maladie dont il a tant souffert. Puisque « vous avez renoncé à lui faire prendre les eaux dont la cure « lui avait fait tant de bien l'année dernière, du moins « courez au plus vite vers le soleil, et ne sacrifiez pas à « quelques convenances de société l'existence qui vous doit « le jour et dont vous devez compte à la mémoire de sa « malheureuse mère.

« Quant à nous, mon cher Delaroche, je ne vous offre pas « notre secours... Depuis longtemps je déplore qu'un autre « ordre de choses n'ait pu s'établir entre nous, et je vous « jure que je n'éprouve aucun sentiment de jalousie pour « ceux qui, plus heureux que nous, seront à même de vous « donner des marques de dévouement; tout en enviant leur « sort, dites-leur que nous les bénissons, que nous les béni- « rons, s'ils aiment nos enfants comme les leurs... »

Nous, public, qui ne nous trouvons introduit que par accident et par faveur dans ces discussions si particulières, et qui, sous une forme ou sous une autre, se rencontrent dans presque toutes les familles, notre rôle n'est pas, on le pense bien, d'avoir le moindre avis sur le fond; faisons la part de ce qu'il peut y avoir d'exagération naturelle dans l'expression d'Horace, dans cette émulation et cette rivalité de tendresse, et disons-nous, que si nous entendions Delaroche, il aurait sans doute, pour répondre, son éloquence à lui, et il en avait beaucoup. Mais il ne s'agit ici ni de comparer ni de préférer. Nous montrons l'un des deux aussi au vif et aussi avant que nous le pouvons; voilà tout.

Arrivant au genre d'éducation même que Delaroche semblait vouloir donner à ses fils, éducation toute choisie, toute délicate et de gentilshommes, Horace trouvait à y redire; et certes, en pareille matière, il ne nous appartient non plus, à aucun degré, de prendre parti entre le beau-père et le gendre, et un gendre si lettré, si éclairé : mais ce qu'il nous est permis de remarquer, c'est la nature et l'inspiration des conseils donnés, conseils tout paternels et quasi de patriarche. Horace voudrait non des talents d'oisifs, d'amateurs et de gens du monde, mais une éducation pratique, utile, qui menât à une carrière, à une profession, et qui fît des hommes instruits comme il l'entendait, c'est-à-dire armés pour lutter avec toutes les capacités de l'époque :

« Les gens qui touchent à tout ne produisent rien de bon. « Une seule direction, fût-elle même médiocre, assure l'ave- « nir. Ce choix appartient à la sagesse des parents comme « au laboureur de choisir son terrain. Que serions-nous, « vous et moi, si, dès nos premières années, nous n'avions « marché dans l'unique voie qui nous a conduits à la grande « réputation dont nous jouissons? Toutes les fois que nous « en sommes sortis, nous avons perdu notre temps sans rien « ajouter à notre considération. »

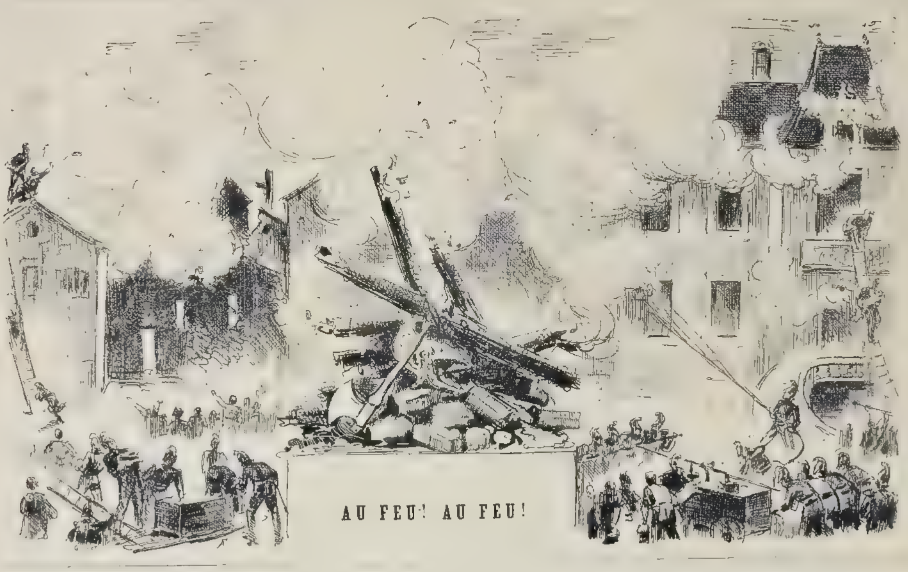
« J'oublie, en écrivant, que je parle à un homme qui en « sait autant que moi sur tous les points, et auquel, par « conséquent, je n'ai rien à apprendre. Cependant, je ne « regrette pas de l'avoir fait. Chacun de nous veut sans « doute arriver au même but, puisque nos intérêts si chers « sont aussi les mêmes; mais la manière d'y arriver est dif- « férente. Lequel a raison?

Le grand-père pouvait avoir raison en principe, et pourtant le père ne s'est pas trompé. Quand une éducation a formé des hommes aussi distingués que le sont MM. Delaroche fils, elle n'a jamais tort

C.-A. SAINTE-BEUVE.

(La suite au prochain numéro.)

1. Voir les numéros 558 à 571.
2. *Histoire de la Révolution de 1848*, par M. Garnier-Pagès, tome IV. chap. 8.



AU FEU! AU FEU!

Le Parisien ne connait guère que par ouï-dire les angoisses éveillées par ces mots. Une intelligente armée de pompiers courageux et dévoués, les mille bras de la troupe, l'eau jaillissant à chaque pas, font pour lui, de l'incendie, un accident ordinaire de la vie.

Qu'il en est autrement en province, au fond des campagnes surtout! Il faut avoir entendu retentir ces cris sinistres dans le silence de mort qui pèse, les nuits d'hiver, sur les villages endormis; il faut les avoir entendus surtout sortir d'un gosier étranglé par la peur, suffoqué par la course, pour frissonner, comme je le fais, rien qu'à son souvenir.

A cet appel suprême chacun s'arrache au sommeil: riches, pauvres, femmes, enfants, tous s'élancent demi-nus, affolés, vers le lieu du sinistre; honte à l'égoïste qui resterait en arrière! C'est qu'il y va de l'intérêt commun; le terrible fléau n'épargne personne: celui qui secourt aujourd'hui peut-être criera-t-il à l'aide demain, chacun veut sa part du travail, du danger. Vains efforts, stériles dévouements; le puits, la citerne ont été vite taris, et la rivière se trouve à deux, trois kilomètres. Le drame devient horrible: il faut alors assister, frémissant d'impuissance, à la marche envahissante du monstre qui se tord, s'allonge et dévore un à un tous les bâtiments de la ferme, de la rue du village, parfois le village tout entier; heureux encore si, au milieu de la ruine, on n'a pas à déplorer la mort des êtres qui vous sont chers.

Disons de suite que depuis trente ans les communes de France font de louables efforts pour conjurer ce péril incessant. Des compagnies de pompiers sont organisées partout, le plus chétif village possède aujourd'hui une pompe à incendie; mais je le répète, hélas! ce n'est pas le dévouement qui fait défaut, c'est l'eau qui manque dans les neuf dixièmes des cas.

Aussi la science cherche-t-elle avec ardeur, en dehors de cet élément, un moyen efficace d'extinction. Les propriétés du gaz acide chlorhydrique ont surtout motivé de nombreuses recherches. Ce gaz est éminemment impropre à la combustion; tout le monde sait qu'il n'en faut qu'une assez faible quantité dans une atmosphère limitée pour l'empêcher d'avoir lieu, ou pour l'arrêter net.

La difficulté était de développer ce gaz sur place, en assez grande quantité et surtout à un assez bas prix pour en faire un moyen d'extinction pratique.

MM. Aimé Maurice et Muterse, 41, rue des Petites-Écuries, viennent de résoudre ce problème de la façon la plus heureuse par l'invention des cartouches extinctrices.

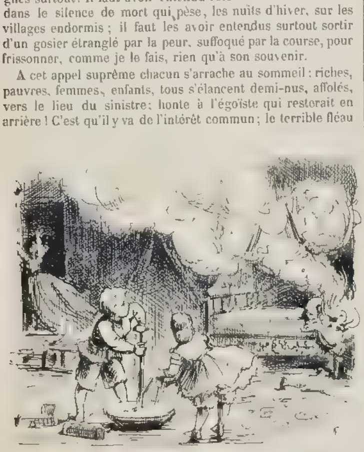
La cartouche nº 1, celle qu'on projette à la main dans le foyer d'incendie, renferme dans un poids d'un demi-kilog. la matière nécessaire pour produire au milieu du feu 50 mètres cubes de gaz.

La cartouche nº 2, employée dans l'eau des pompes, qu'elle sature de la matière productrice du gaz, en décuple le pouvoir extincteur.

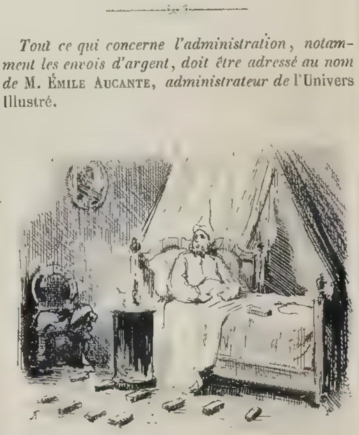
Les cartouches nº 1, enfin, peuvent agir seules sans être manœuvrées. Une certaine quantité de ces cartouches déposées dans un appartement en cas d'accident luttent toutes seules et avec avantage contre le fléau.

Je viens d'assister à des expériences qui m'ont émerveillé et qui sont des plus concluantes. *L'Univers Illustré* laisse à d'autres les longues dissertations scientifiques; mais il se devait à lui-même, chers lecteurs, d'assurer votre repos en vous signalant cette heureuse invention qui va éloigner à tout jamais de vos châlets et de vos châteaux toutes les horreurs de l'incendie.

F.



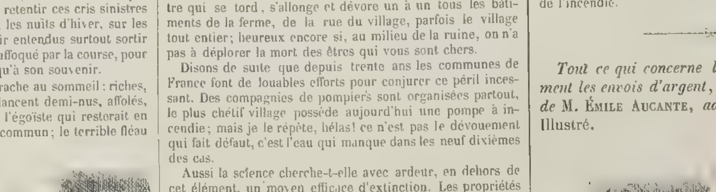
Cette folle de Julie, après avoir mis le feu aux rideaux, se sauve en criant [illegible] extinctrice nº 2, dans une cuvette, et la petite pompe du jardin, il [illegible]



Trop de précautions.—Récapitulons: 17 cartouches extinctrices nº 1 sous mon lit, 24 sur le parquet, 12 dans mes rideaux et sur ma couverture, cela fait 53; il m'en manque 7. Ah! je les ai mises dans mes bottes et dans ma table de nuit; je puis m'endormir tranquille.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers Illustré.

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS:

La vie est un pesant fardeau.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DEPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 573.
Mercredi 19 Septembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Paris port [illegible] — [illegible] — *Nil sub sole [illegible]!* — Les cheveux blonds de la reine Margot. — Deux pièces nou[illegible] d'A[illegible] Dumas fils. — Avis d'un restaurateur. — [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] — Le [illegible] [illegible] [illegible] les [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Le [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] — A propos [illegible] — [illegible]

Il y a longtemps qu'on n'avait parlé de Paris port de mer. La question est revenue sur l'eau. Espérons que c'est la dernière apparition d'une idée qui se noie !

Il en est, nous ne l'ignorons pas, que notre phrase va scandaliser au dernier point. Un si vaste projet ! un projet si éminemment national ! — car il est à remarquer que tout ce qui se fait pour Paris, fût-ce au détriment de la province, est toujours éminemment national. — Pour notre part, nous ne saisissons pas bien l'intérêt qu'il peut y avoir à dépenser quelques centaines de millions pour arriver à justifier le mot du Marseillais, en faisant de Paris une *petite Cannebière*. A chacun sa place. Nous avons quarante-quatre ports de mer qui paraissent remplir d'autant plus convenablement leur office qu'ils se partagent nos côtes de l'Océan et de la Méditerranée. Ceux qui rêvent Paris port de mer rêvent peut-être aussi le Havre dans les plaines de la Beauce et Marseille dans les montagnes d'Auvergne. A quoi bon cet intervertissement des rôles? Paris en a un assez difficile à tenir : celui de centre intelligent. C'est une occupation suffisante que de le justifier.

Est-ce que nous ne sommes pas assez commerçants comme cela, sarpejeu ! pour la capitale des arts ; et faut-il encore que la Seine fasse déborder sur nous l'esprit inquiet et tourmenté du négoce ? O fleuve paisible, dont le calme n'avait été jusqu'à ce jour troublé que par les seuls ébats des canotiers et des canotières folâtres, te vois-tu sillonnée de lourdes



LE CHEMIN DE FER MÉTROPOLITAIN, A LONDRES, d'après un [illegible] de M. L. F[illegible]. — Voir page [illegible]

coques, empesté par la noire fumée du charbon? O Parisien, vois-tu le vieux loup de mer gouailleur mâcher la chique sur tes quais? Alors, triomphe du mercantilisme! On ne s'abordera plus sans constater le prix du poivre ou de la mélasse. Il y aura des conférences sur la question des sucres.— Où fuirez-vous, ô coquettes parisiennes? — Et nos artistes pourront aller rouler des barriques sur le port, pendant qu'on fera du vieux Louvre un dock et de Notre-Dame une usine!

L'académie de Rouen offrit en août 1759, aux chercheurs de prix, ce sujet à traiter : « La Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaisseaux plus considérables que ceux qu'elle porte, et n'y aurait-il pas des moyens de lui rendre ou de lui procurer cet avantage? »

La faiblesse des mémoires adressés à l'Académie l'obligea de remettre deux années de suite le concours; et elle dut, pour utiliser son prix, se résoudre enfin à changer de sujet.

J'emprunte ces détails à l'honnête Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris,* qui, lui aussi, se prenait d'une belle ardeur, au siècle dernier, à l'idée de Paris port de mer. Je ne sais plus quel journal citait ces jours derniers un capitaine au long cours venu triomphalement de Rio à Paris sur un trois-mâts de sa façon. Mercier a son capitaine aussi arrive au pont Royal, vis-à-vis des Tuileries, sur un vaisseau de cent soixante tonneaux et de cinquante pieds de quille, pourvu d'un grand mât de quatre-vingts pieds de hauteur!

Tout cela est pour vous dire — ce qui n'est pas neuf d'ailleurs — qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

~~~ Puisque nous en sommes sur le chapitre du vieux neuf, constatons en passant que l'art de se servir et même d'abuser des cheveux d'autrui ne date pas d'hier dans notre belle France. Nos lectrices n'apprendront peut-être pas sans intérêt la façon dont s'y prenait, au temps jadis, pour suffire aux exigences de sa coiffure, la feue reine Marguerite ou *Margot,* cette sœur de Charles IX dont le roman a popularisé les galantes aventures.

« Elle avait été chauve de bonne heure, dit Tallemant des Réaux; pour cela, elle avait de grands valets de pied blonds que l'on tondoit de temps en temps. »

Et le narrateur ajoute :

« Elle avoit toujours de ces cheveux-là dans sa poche de peur d'en manquer. »

Voilà qui peut s'appeler être femme de précaution!

~~~ Il est bruit depuis quelque temps dans la grande et la petite presse d'une nouvelle comédie de mœurs que prépare M. Alexandre Dumas fils, et qui serait représentée au Gymnase dans le courant de l'hiver prochain. Suivant les uns, cette pièce aurait pour titre : *les Politiques;* suivant les autres : *les Gens sérieux;* et chacun de hasarder ses commentaires, tous pleins de confiance du reste dans le sympathique talent de l'auteur.

Nous comprenons la curiosité qu'éveille toute œuvre, même encore inachevée, d'un des maîtres de la scène moderne, d'un écrivain qui ne se contente pas de l'esprit comptant dont il est si riche, mais qui médite et observe profondément; aussi sommes-nous heureux d'apprendre à nos lecteurs que ce n'est pas une pièce seulement, mais bien deux pièces que M. Alexandre Dumas fils a en ce moment sur le chantier.

L'une, en quatre actes, est intitulée : *les Idées de madame Aubray;* l'autre, en trois actes, s'appelle provisoirement : *les Deux Derniers*. deux titres presque aussi gros de mystère que le nom de l'auteur est gros de promesses!

Nous puisons ces renseignements, on ne peut plus exacts, dans une lettre confidentielle adressée par Dumas fils lui-même à l'un de ses amis. On n'ignore pas que l'auteur de l'*Affaire Clémenceau* est depuis six semaines à Saint-Valery-en-Caux, où la pluie sert à merveille ses idées de travail. Il ne veut revenir à Paris qu'avec les idées de Mme Aubray entièrement exprimées. Ce sont ses propres termes, et, faisant allusion à l'exposition prochaine, il ajoute — toujours confidentiellement :

« Je crois bien que *les Idées de madame Aubray* passeront seules cette année. Il ne faut pas laisser croire aux étrangers que nous faisons plus de pièces pour eux que pour nos compatriotes, et que nous manufacturons à leur intention. Il y a des maisons pour le gros. »

Le trait peut tenir lieu de signature.

~~~ Faut-il croire à une naïveté ou bien à une facétie de la part du restaurateur qui vient d'inscrire sur une petite pancarte à sa porte :

« Il a été volé dernièrement ici une tasse et sa soucoupe en porcelaine à filets dorés. La douzaine se trouvant maintenant dépareillée, le voleur n'a qu'à se présenter pour obtenir le reste à très-bon compte. »

~~~ Savez-vous que le Caveau tenait l'autre soir, au café Corazza, une de ses séances gastro-mélodiques? Je vous entends d'ici :

— Ah bah! le Caveau, cela existe donc encore? Le Caveau a donc survécu aux carricks, aux bas chinés et aux gilets de 1810?

— Oui, parbleu! cher monsieur, et l'on continue d'y célébrer le jus de la treille; oui, madame, et l'on n'a pas cessé d'y chanter les Grâces. C'est le dernier endroit de Paris où l'on parle encore de « Comus » et de « grelots de la Folie. » Vous n'ignorez pas que les anciens membres du Caveau avaient tout un curieux vocabulaire à leur usage.

Celui qui n'eût pas fait entrer quelques *glouglous* ou quelques *flonflons* [illegible] véritable *disciple d'Apollon.* Il n'y a qu'eux qui aient pu s'égarer à travers *les bosquets d'Amathonte* Dans leur langue, tout vaurien s'appelait un *luron*, et toute jeune fille naïve était nécessairement un *tendron*. Pour rien au monde ils n'eussent fait rimer *vin* autrement qu'avec *nectar divin,* ce qui donne, d'ailleurs, une rime riche; quant audit vin, ce n'était pas dans des verres, mais bien dans des *coupes* qu'ils le portaient à leurs lèvres. Ajoutez qu'une coupe ne se buvait jamais : on la *tarissait!*

Il était de rigueur chez ces aimables chansonniers d'assimiler les personnes *du sexe* à des fleurs. Les plus hardis prenaient la rose pour terme de leur comparaison. Exemple :

[illegible]

> Au sein d'une fleur tour à tour,
> Une heureuse image est placée :
> Dans un myrte on croit voir l'amour,
> Un souvenir dans la pensée;
> La douce paix dans l'olivier,
> L'espoir dans l'iris demi-close,
> La victoire dans un laurier...
> [illegible]
> Une femme dans une rose. (*bis.*)

Ombres de Laujon, de Piis, de Radet et de Dupaty, tressaillez d'aise, car toutes les traditions ne sont pas perdues! A la table où Alexandre Flan et Brousmiche se donnent la main, M. Clairville, qui tient dans le Caveau moderne le sceptre de feu Desaugiers, a fait répéter en chœur le final suivant :

> *Si nos refrains plaisent aux belles,*
> Que nous soyons sages ou fous,
> Buvons à la chanson pour elles,
> Buvons à la chanson pour nous!

~~~ Or, pendant que nos vaudevillistes déclaraient ainsi ne rimer que « pour les belles, » le *Moniteur,* en gaieté probablement, était en train de leur jouer un tour de sa façon. Il prononçait la réhabilitation de la pièce suisse. Comprenez vous la situation? Le grave organe du gouvernement coupait brusquement à ces amis du plaisir toute une veine de faciles et peu coûteuses plaisanteries.

Quel texte éternel à lazzis et à quolibets ne leur fournissaient-elles pas, en effet, ces pièces méconnues et persécutées! Vaudevillistes, mes amis, votre verve vous entraînait jusqu'à l'injustice : ces pièces-là valaient bien les vôtres; aussi elles vous en rendent la monnaie, de vos pièces. Ne voilà-t-il pas qu'en recouvrant leur titre, elles démonétisent une partie de vos bons mots!

Et quand je pense qu'on les a si longtemps conspuées, ces pauvres pièces suisses! On en était venu à les considérer comme de simples jetons, on en faisait des fiches pour le loto, des chaperons de toupie ou des boutons de culotte; alliage impur, métal innomé, elles étaient dédaignées, je crois, même des chiffonniers et des gratteurs de ruisseaux! Pour ma part, j'étais follement prodigue de celles qu'on me passait; j'en comblais indifféremment les ouvreuses de loges et les ouvreurs de portières. Que n'ai-je pu prévoir!... Il y avait peut-être bien là une source de fortune. Je m'en veux presque de l'avoir laissé échapper. Mais aussi cela ne s'était point encore vu, pas plus dans l'histoire de la petite monnaie que dans celle des gros sous. Le *monaco,* que je sache, n'a jamais été l'objet d'aucune mesure rétrospective de ce genre. — Malgré moi, je songe à ce déshérité du billon qui n'a jamais été réhabilité, lui, — et je deviens rêveur...

~~~ On a bien raison de dire que tout n'est qu'heur et malheur en ce monde.

Réhabilitation d'une part, déchéance de l'autre.

Le *Moniteur* de la Mode vient de publier le décret suivant :

« Nous, par la grâce des Parisiennes, reine de Partout et autres lieux, à nos amées féales et sujettes, salut!

« Après avoir consulté notre fantaisie,

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Article unique. La Crinoline, déchue de ses anciennes fonctions, est mise au ban de notre empire; et défense est faite à toute femme qui respecte nos lois de lui donner asile. »

Ce décret, que le monde élégant prévoyait depuis longtemps, a causé dans la classe moyenne une vive et profonde sensation. Le coup porté à la Crinoline, par cette déclaration, a été telle, qu'on doute qu'elle puisse s'en relever. Si elle n'eût trouvé quelque appui dans la petite bourgeoisie, qui ne la soutient d'ailleurs que dans des vues d'économie mesquine, la disgraciée aurait déjà passé nos frontières. Mais, pour être encore parmi nous, elle n'en vaut guère mieux. Les médecins déclarent son état désespéré. Un moment même, le bruit de sa mort avait couru.

Déjà M. Millet, inventeur de la jupe-cage qui porte son nom, et désigné pour tenir un des cordons du poêle, avait préparé l'oraison funèbre de l'infortunée. Nous regrettons de n'avoir pu recevoir communication de ces pages profondément émues, mais dont la forme tempérait heureusement le cuisant des regrets. On remarquait la péroraison où il était dit :

« Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a trahi beaucoup de jolies jambes. »

Et aussi ces mots qui remplaçaient l'adieu consacré :

« Au revoir, Crinoline! au revoir! »

A la première nouvelle du décès, plusieurs manifestations se sont produites sur divers points de la capitale. Le cri de ralliement était :

— La Crinoline est morte, vive le jupon passementé!

Et, le même jour, certain marchand de la rue Vivienne n'hésitait pas à en mettre un en vente sous le titre alléchant de *jupon séducteur.*

~~~ Le *jupon séducteur* est la nouveauté fashionable de la semaine. Il nous semble pouvoir aller de pair avec cette poudre ou pommade dite *pyrommée,* qu'annonce le parfumeur Guerlain, comme une « recette arménienne de la plus haute antiquité, très-estimée dans tous les harems de l'Asie pour donner de l'éclat et de la vivacité aux yeux, *du feu et une sorte de fascination au regard.* »

Je n'entrerai pas dans plus de détails sur ces deux ustensiles de toilette. Ce ne serait pas seulement empiéter sur les droits de notre aimable collaboratrice, Mme Alice de Savigny, ce serait encore croire que nos lectrices peuvent en avoir besoin, ce qu'il ne m'est pas permis de supposer un instant.

Vous verrez pourtant que le jupon séducteur et la pyrommée, ces deux négations de tout attrait personnel, sont capables de faire rapidement leur chemin parmi nous; tant est grande parfois la coquetterie féminine, qu'on n'hésite pas à lui sacrifier jusqu'à l'amour-propre!

~~~ On causait l'autre jour de la jolie saison dont le ciel nous gratifie.

— Avez-vous jamais vu un été pareil? s'écriait quelqu'un.

— Oui, dit Lambert-Thiboust, l'hiver dernier.

~~~ C'est un cordonnier qui nous donne le mot de la fin.

Il avait fourni certaine dame à la mode d'une paire d'élégantes chaussures qui se rompirent dès le premier jour. Sur ce, justes plaintes de la dame. Le frère en saint Crépin, mandé en toute hâte, prend les bottines, les tourne et les retourne; puis, après un moment de réflexion :

— Je vois ce que c'est : *Madame aura marché!*

Paul Parfait.

P.-S. Au moment où nous mettons sous presse, on nous apprend qu'un énorme cachalot vient d'être pris remontant la Seine. Peu de jours auparavant, un chasseur avait tué des mouettes dans l'île de Croissy. Évidemment ces pauvres bêtes, trompées par les bruits qui courent, croyaient déjà Paris port de mer. — N'y a-t-il pas à se méfier du câble transatlantique?

BULLETIN

Parmi les souvenirs qu'évoque la *Gazette des Tribunaux,* en faisant l'historique des rues expropriées pour le dégagement des abords du Théâtre-Français, nous citerons celui-ci :

On lit sur la façade de la maison portant le n° 18 de la rue d'Argenteuil l'inscription suivante sur une table de marbre noir :

LE GRAND CORNEILLE EST MORT DANS CETTE MAISON
LE 1er OCTOBRE 1684.

Et au bas :

ÉRIGÉ EN 1826.

C'est en 1826 seulement, en effet, que l'on a découvert que notre premier poëte tragique est mort rue d'Argenteuil.

On a placé une autre inscription commémorative dans la cour de la maison, avec un buste de Corneille, et sur une couronne de lauriers, un peu plus haut que ce buste, on lit ces mots : *Le Cid* — 1636.

C'est au mois de février prochain que les précieux envois au concours international de 1867 par le vice-roi d'Égypte arriveront au Havre par la frégate *Méhémet-Ali.*

On cite, entre autres merveilles qui composeront cet envoi, les statues des rois pasteurs, au nombre desquelles se trouve la grande statue en cèdre, dont la haute antiquité et le style occupèrent le monde savant et tous les archéologues.

Une caravane anglaise, organisée pour visiter les volcans de la France centrale, est arrivée récemment aux eaux de Vals, en Vivarais, après avoir passé une semaine à explorer la chaîne volcanique du Coiron. Il paraît qu'elle a été émerveillée des curiosités naturelles et des sites pittoresques qu'elle a rencontrés sur sa route.

La caravane est repartie de Vals se dirigeant vers les sources de la Loire et la montagne du Mezenc, la plus haute de la chaîne des Cévennes.

Deux de ses membres seulement sont restés à Vals pour étudier une source minérale intermittente récemment découverte, et qui est, dit-on, des plus remarquables.

Cette source, qui provient d'un sondage poussé jusqu'à 188 mètres, jaillit toutes les cinquante minutes et donne chaque fois 2.000 litres environ d'une eau sulfuro-sodique.

L'Islande seule avait fourni jusqu'ici des exemples ayant quelque analogie avec celui-ci.

Les gens les plus désorientés et les plus occupés en ce moment, dit un correspondant parisien du *Nord,* sont les rédacteurs de l'*Annuaire-Almanach du commerce,* dit Bottin Didot.

Pour préparer leur volume de 1867, les infortunés sont condamnés à un remaniement bien autrement formidable que celui auquel les avaient obligés, il y a quelques années, l'élargissement de Paris et l'annexion de la banlieue à la capitale. Il s'agit maintenant de reconstituer toute la partie étrangère de leur recueil, de recomposer la géographie d'une assez grande fraction de l'Europe.

La guerre d'Allemagne, la guerre d'Italie ont renversé les trônes, dénationalisé des peuples. Il faut tout refaire, biffer d'un trait de plume de vieilles dynasties, leurs cours, leurs
~~~

entourages; placer les peuples, les villes, les villages, les moindres localités, sous les dénominations des dominations nouvelles. Et ce qui rend la besogne plus ardue et plus pénible encore, c'est que les renseignements n'arrivent que partiellement, difficilement.

Le *Journal de Francfort* annonce que le château de Johannisberg, propriété du prince de Metternich, a été occupé par les Prussiens. Le duché de Nassau, étant au pouvoir des troupes du roi Guillaume, et les soldats étant logés chez les habitants, le domaine de Johannisberg a reçu à son tour un détachement composé de 62 soldats et 2 officiers.

Les soldats ont été logés à l'hôtellerie dépendant du château et les deux officiers au château même.

Th. de Langeac.

ANTONIELLA

(Suite[1].)

LXVI

En effet, on vint me tirer du couvent des Repenties au moment du jugement d'Annunziata. — Que n'étais-je morte avant ce jour fatal!

Je rentrai à la Vicaria; mais, pour m'épargner tout entretien avec Annunziata, et toute fréquentation avec mes compagnes qui auraient pu corrompre en moi, par leurs propos, les fruits de conversion que j'étais censée rapporter de mon séjour aux Repenties, on me mit au secret dans une chambre haute de la prison.

Je passai là deux jours toute seule. Cet isolement, quoique prudent en lui-même, produisit en moi, par l'espèce de frénésie qu'inspire la complète solitude, la confirmation de mon horrible pensée!

— Que se passera-t-il quand tu vas sortir de là? me demandais-je à moi-même. On te renverra aux Repenties pour un temps indéterminé. Annunziata, libérée, reprendra avec elle ses charmants jumeaux; elle essayera de les nourrir de son travail, dans quelque grenier de Naples; elle pense y parvenir, sous l'illusion de sa tendresse pour eux; mais, moi, je ne puis me faire aucune illusion, je vois les choses comme elles vont être dans la pratique : la faim, qui les a poursuivis dès le berceau, les atteindra au bout de peu de jours, et, un matin, on les trouvera tous morts sur leur grabat, dans les bras les uns des autres... Non, non, non! il n'en sera pas ainsi, m'écriai-je. Mourons tous deux, mais qu'ils vivent!

LXVII

Alors se dessina dans ma tête maladive le plus horrible plan de dévouement mortel qui ait jamais traversé une pensée humaine.

— Sauve-les, en perdant toi et leur mère! Tu ne leur feras point de tort; car combien de fois ne t'a-t-elle pas dit dans notre premier supplice : « Mon Dieu! prenez ma vie pour prolonger leur vie! » Si elle n'avait pas aujourd'hui la force de s'en séparer volontairement et de perdre, pour leur salut, sa réputation, l'honneur et la vie, sois courageuse pour elle; dévoue-toi plus qu'à la mort, dévoue-toi et dévoue-la avec toi à l'infamie et au supplice. Elle t'accusera un moment de trahison et d'ignominie : tu supporteras ces noms infâmes, et, à l'heure du supplice, quand il sera trop tard pour que le glaive s'écarte de sa tête et de la tienne, tu rendras un solennel hommage à son innocence, et tu légueras ses enfants à la justice et à la réparation des hommes!

LXVIII

Tel fut le plan de mensonge et de hideuse calomnie que j'osai concevoir sans en parler à personne, et qui m'inspira, comme une émanation de l'enfer, tout ce que je dis et tout ce que je fis dans un épouvantable et froid vertige de sentiments et d'idées.

Je le reconnais trop tard maintenant, c'était une inspiration démoniaque; la vertu par le crime, la reconnaissance par la calomnie, la vie des uns par le supplice des autres! le délire enfin! mais, alors, ce délire pour la préservation de nos enfants me possédait à tel point, que je ne concevais pas le moindre doute sur le caractère de mon crime, et que je me glorifiais intérieurement d'avoir inventé une vertu qui avait toutes les apparences des plus exécrables forfaits!

— Accomplis-le, me disais-je, accomplis-le sans lever les yeux sur ta chère et innocente victime. Tu lui rendras ensuite l'hommage qui lui est dû. Coupable un jour, et suppliciée avec toi aux yeux des hommes, elle sera justifiée éternellement aux yeux de Dieu!

[1] Voir les numéros 563 à 572.

LXIX

J'étais dans ces dispositions frénétiques mais calmes, quand, le deuxième jour, à midi, on vint me prendre dans ma cellule du grenier de la Vicaria, pour m'interroger sur mes relations avec Annunziata et sa famille.

Je racontai tout d'abord aux trois juges, comme on l'a vu plus haut, ma naissance, mon malheur, les services maternels que m'avait rendus Annunziata, puis son mariage avec le jeune invalide, la mort de mon père, mon expulsion du toit paternel, ma fuite, mon égarement, la rencontre de mon ancienne servante devant sa porte, son étonnement, l'asile donné par tendresse à celle qui avait été plus que sa fille, ma résidence avec son mari, ses enfants et elle, puis la mort du soldat invalide, la cessation de sa pension, notre misère tous les jours croissante, l'exténuation de la famille, la mort imminente des deux jumeaux, mon désespoir, ma résolution d'aller acheter, au prix de la honte, de quoi sauver de la faim la famille d'Annunziata et moi, mon arrestation, celle de ma compagne, l'enlèvement des pauvres petits qui étaient à nous deux, et enfin ma condamnation et mon transfèrement aux Repenties, tandis qu'Annunziata restait à la Vicaria pour être jugée une seconde fois.

— Eh bien, me dit le président, racontez-nous maintenant tout ce que vous savez de la conduite d'Annunziata depuis que vous avez vécu ensemble, et, quelle que soit votre répugnance à vous souiller vous-même, avouez tout, et ne laissez rien ignorer à la justice de ce qui peut l'éclairer sur vos actes pendant que vous habitiez avec elle.

Ici, un nuage passa sur mes yeux; je sentis trembler le plancher sous mes pieds; je crus que le ciel tournait au-dessus de ma tête. Je commençai, je m'interrompis, je balbutiai. L'étonnement du tribunal redoubla; on me pria de me rasseoir, on m'apporta un verre d'eau pour me remettre, on me questionna de nouveau, et voici l'histoire telle que je l'avais imaginée, et telle que j'osai la dire aux juges.

LXX

— Quelques mois après le jour où j'avais été recueillie par mon amie Annunziata dans sa maison, et où la mort de son mari nous avait laissées dans la plus grande indigence, des douleurs sourdes m'annoncèrent que j'étais enceinte.

« Annunziata me dit :

« — C'est la suite de la nuit terrible que tu as passée au cimetière, endormie sur la fosse de ton père. Il faut rendre ce malheureux fruit du crime à la terre où il a été conçu. Il est évident que tu ne peux accoucher ici impunément. Si ton enfant vit, avec quoi en soutiendrons-nous trois, nous qui ne pouvons même suffire à en nourrir deux? Ce seraient trois meurtres!... Suis-moi, quand tu sentiras que ton fardeau va tomber de tes entrailles; je te conduirai au cimetière, nous creuserons une fosse dans la terre sablonneuse, à côté du tombeau de ton père, si l'enfant est mort en naissant, comme je le pense; si, au contraire, il est vivant, nous le laisserons vagir, et il sera recueilli par les patrouilles du matin.

LXXI

« Que vouliez-vous que je fisse, messieurs? continuai-je. La nuit tombait; je ne pouvais ni abandonner mon enfant à côté de la maison, qui m'aurait fait découvrir dans le cas où il aurait vécu, ni l'enterrer sous les pierres de la cour dans le cas où il serait mort en naissant. D'ailleurs, le tombeau de mon père m'inspirait une superstition. Je me disais :

« — Ce bon père viendra au secours de sa fille; il m'inspirera ce qu'il y aura à faire; ses prières obtiendront du ciel notre salut à tous.

« Les douleurs me pressaient; nous montâmes au cimetière; nous nous cachâmes derrière quelques cyprès, à côté de la fosse, et, au bout d'un instant, je mis au monde un bel enfant bien vivant, qu'Annunziata reçut dans son tablier.

« Je m'étais évanouie; quand je revins à moi, elle me montra le corps de l'enfant qui ne donnait plus signe de vie. Elle avait déjà creusé avec ses ongles une petite fosse dans le sable pour l'enterrer.

« — Non, m'écriai-je, ne le laissons pas ici. Il serait découvert, on ferait des recherches, et la mère pourrait être découverte aussi. Allons porter le corps au bas de la colline; jetons-le dans le lit torrentueux du Liri, qui coule au pied du Pausilippe, et qui le roulera à la mer; ainsi tous les vestiges disparaîtront.

« Je me relevai. La vie paraissait revenir à l'enfant; nous le portâmes tour à tour sans être arrêtées jusqu'au torrent grossi par les pluies d'automne. Je voulus l'y lancer, la pitié me retint, je n'en eus pas le courage; mais Annunziata, plus forte, le prit par un pied, et le lança loin de nous dans le gouffre.

« Un faible cri retentit et fut étouffé par la clameur des eaux.

« — Viens, me dit Annunziata en m'embrassant. Le Liri seul connaît ce mystère. Sauvons-nous, et oublie toi-même qu'un crime te fit mère, et que l'amitié a partagé ton autre crime pour te délivrer de ton fruit. »

Je me tus.

LXXII

A cet épouvantable récit, le tribunal de la Vicaria, découvrant un forfait contre la nature au lieu d'un délit pardonnable qu'il attendait, frémit d'horreur, m'accabla des épithètes les plus flétrissantes, déclara sur l'heure son incompétence, et ordonna que, la malheureuse Annunziata et moi, nous serions transférées au tribunal criminel, pour être confrontées l'une avec l'autre, et condamnées selon la rigueur des lois et l'énormité du crime.

Je ne vis donc point l'amie que je conduisais à la mort par cette calomnieuse dénonciation, avant la séance du tribunal criminel. Le délai dura plus d'un mois.

— Tant mieux! pensais-je. Pendant ce temps, les jumeaux mangent le pain du roi et boivent le lait du couvent. Qu'importent les femmes!

LXXIII

On nous avait transportées et incarcérées seules et séparement dans la prison criminelle.

Cependant la rumeur publique, qui s'introduit jusque dans les cachots, et l'interrogatoire du procureur général, avaient appris à Annunziata l'horreur dont elle était accusée par moi. Elle trouva cette accusation d'une fille à qui elle avait servi de mère, et avec laquelle elle avait partagé son pain, si atroce d'ingratitude, qu'elle ne consentit à y croire qu'après les affirmations réitérées du procureur général.

Son étonnement la rendit d'abord muette : mais ces hommes qui ont l'habitude de flairer partout le crime, ne supposent pas l'innocence; ils prennent la stupeur de l'accusé pour la conviction. Ce silence confirma le magistrat dans la culpabilité d'Annunziata. Ses dénégations, naturellement dénuées de toute preuve, contre le témoignage de son amie et de sa complice, laissèrent planer sur elle des soupçons égaux à la certitude du forfait.

Rentrée dans son cachot, elle tomba la tête contre le plancher, sanglotant non sur elle, mais sur moi, et, en réfléchissant à l'impossibilité d'une telle perversité dans une créature humaine, en retour de tant d'affection, de soins, de bienfaits, l'idée lui vint que c'était hors de nature et que Dieu m'avait privée de la raison. Alors, elle me plaignit et me pardonna dans son cœur. Elle avait tant de bonté naturelle, qu'elle ne pouvait croire à la perversité que sous la forme de la démence.

A. de Lamartine.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHEMIN DE FER MÉTROPOLITAIN A LONDRES

Le *Métropolitan railway* de Londres, ouvert au public depuis le 9 janvier 1863, traverse l'intérieur de l'immense ville, grâce à une longue série de tunnels. C'était le seul moyen de donner passage, sur les points les plus riches et les plus populeux, aux locomotives qui y font, sous terre, une forte concurrence aux omnibus.

Quoique la voie n'ait pas tout à fait quatre milles d'étendue, elle n'en a pas moins coûté 1,300,000 livres sterling (32,500,000 francs). Ce chiffre s'explique par les difficultés que présentait le travail, entravé par les ramifications de conduits de toute sorte qui forment un inextricable réseau sous les voies de la capitale.

De distance en distance, des baies percent la voûte, et donnent au tunnel un peu d'air et de lumière. Le gaz, du reste, est abondamment répandu sous les voûtes. Afin d'éviter l'étouffement produit par la fumée, les locomotives du chemin de fer ont été construites sur un plan spécial, de telle sorte qu'elles consument elles-mêmes leur fumée, et aussi leur vapeur.

Entre Faringdon-street et Bishop's-road, qui sont les deux points extrêmes de la voie, le *Métropolitan railway* a cinq stations : à King's-Cross, Gover-street, Portland-road, Baker-street et Edgware-road.

Le prix du parcours est de six pence (12 sous), pour la première classe, et quatre pence (8 sous), pour la seconde. Outre les trains ordinaires, qui s'arrêtent à toutes les stations, il y a des trains directs qui partent d'heure en heure. Enfin une clause, introduite dans le cahier des charges de la compagnie exploitante, l'oblige à lancer deux fois par jour, à six heures du matin et à six heures du soir, un train destiné surtout aux ouvriers. Dans les wagons de troisième classe, ces derniers peuvent parcourir toute la distance pour la modique somme d'un penny (2 sous).

Henri Muller.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Un épisode de la campagne de Crimée. — Les héros de la science. — Les voyageurs dans l'Afrique centrale. — M. Le Saint. — Son prochain départ. — Ses études préparatoires. — Aventures d'un fils de famille ruiné. — Ses deux voyages sur les bords du Colorado. — Les Mahavies. — Les bienfaits de la civilisation. — *Le caractère des Provençaux*, par M. de Baumefort. — Les femmes provençales.

Vous rappelez-vous ce terrible épisode de la prise de Malakoff? Un régiment d'infanterie est chargé de s'emparer, sous la mitraille, d'un point peu important en apparence, mais dont la possession doit assurer un des détails décisifs de la grande attaque. La petite colonne militaire se met en marche et s'arrête en un lieu où la protège à demi un pli du terrain. Une première compagnie s'élance en avant. Seul debout de tous les hommes rangés derrière lui, le colonel la suit des yeux avec angoisse : quelques instants après, pâle, ému, il fait un signe de son épée à la seconde compagnie. Celle-ci marche à son tour, et chacun des hommes qui la composent, un peu pâles peut-être, mais la tête haute, vont là où sont tombés leurs camarades et où ils tomberont eux-mêmes. Les autres compagnies leur succèdent et quand la dernière plante enfin son drapeau sur le mamelon fatal, le colonel, la poitrine percée d'une balle, ne compte plus autour de lui qu'une dizaine de héros sanglants et mutilés.

La science aussi inspire, de notre temps, des héroïsmes semblables. A commencer par René Caille pour aller jusqu'à ce pauvre Gérard, combien de victimes volontaires ne peut-elle pas inscrire sur son martyrologe, qui, à peu près certaines de succomber, ont néanmoins jusqu'à la dernière heure combattu et souffert pour tâcher de pénétrer au centre des contrées mystérieuses de l'Afrique et de les traverser d'une mer à l'autre? Les uns ont péri de faim, les autres de fièvre, ceux-ci sous les flèches des sauvages, ceux-là ont été dévorés par les bêtes féroces. Il y en a enfin — et ce ne sont pas les moins à plaindre, — qui, échappés à tant de périls et revenus mourants par miracle dans leur patrie, ont vu traiter de rêveries et de contes bleus faits à plaisir les découvertes qu'ils avaient conquises au péril de leur fortune et de leur vie. Quand René Caille arriva de Tombouctou à Paris, l'Académie des sciences elle-même haussa les épaules à ses récits et il fallut la grande autorité et l'indomptable persévérance de M. Jomard pour faire cesser cette odieuse incrédulité.

De si décourageants antécédents n'empêchent cependant point ces volontaires de la science d'avoir des successeurs : quand il en succombe un, d'autres se lèvent pour lui succéder.



LA VILLE DE GLATZ, EN SILÉSIE, d'après une photographie. — Voir page 598.

Et voici M. Le Saint, un jeune officier français, qui se dispose à partir pour explorer les régions centrales de l'Afrique où blanchissent, sous un implacable soleil, les os de ceux qui l'ont précédé dans ces déserts aussi fatals qu'inconnus.

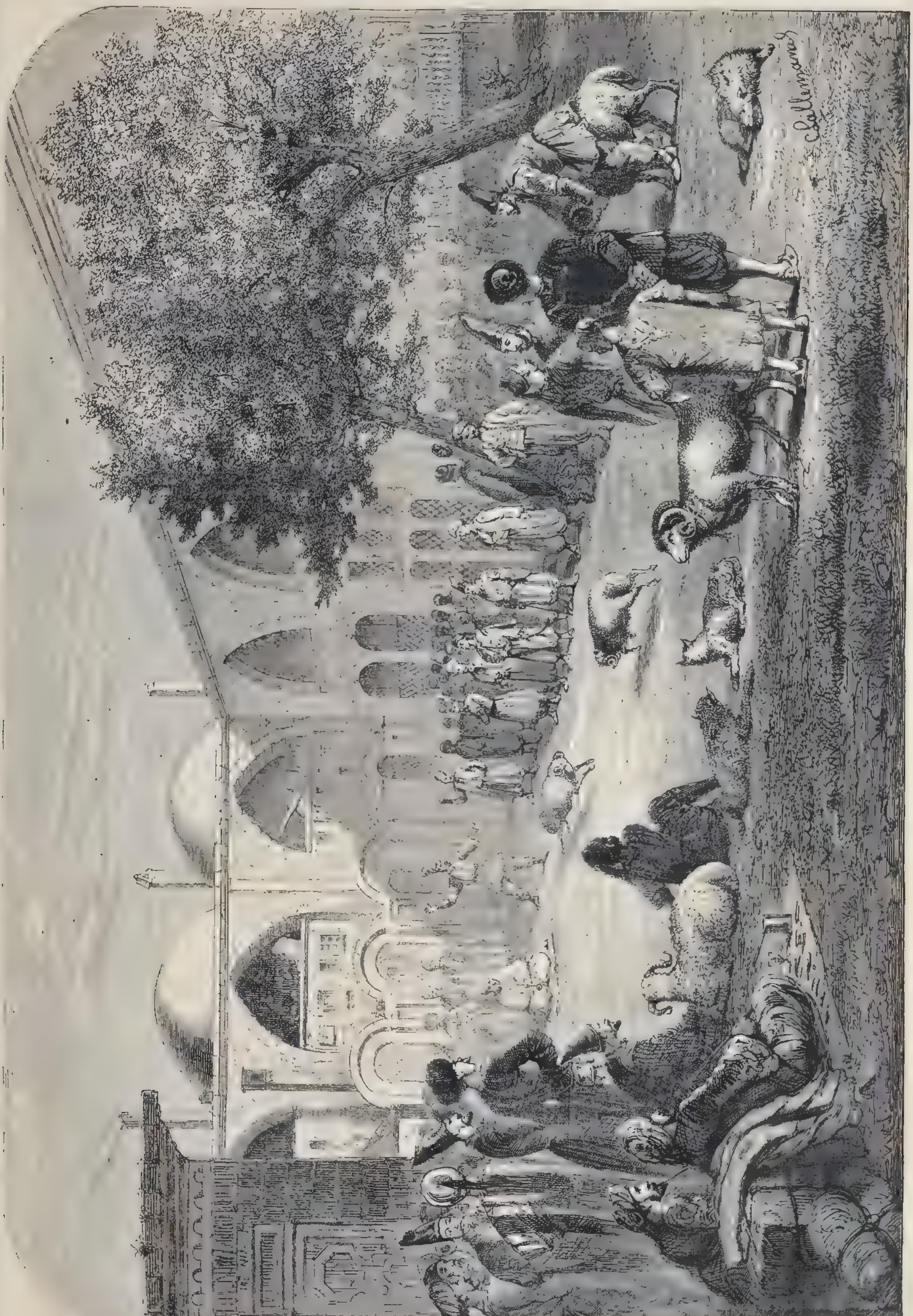
Il y a quelques semaines, j'ai rencontré, par hasard, chez les frères Verreaux, M. Le Saint qui, le scalpel à la main, s'initiait dans le laboratoire des savants naturalistes à l'art de dépouiller les animaux et d'en préparer les peaux et les squelettes. C'est un jeune homme petit, nerveux, robuste, à l'œil intelligent, qui, plein d'enthousiasme et de foi, compte avant tout, pour le succès de son entreprise, sur son énergie et sur sa volonté. Il me disait comme la chose la plus simple du monde et tout en dépouillant un oiseau avec une dextérité et une promptitude remarquables, qu'il se mettait en route avec des ressources d'argent insuffisantes, mais qu'il se proposait, une fois arrivé dans l'intérieur de l'Afrique, d'y chasser des éléphants jusqu'à ce que la vente de l'ivoire de leurs défenses complétât la somme dont il avait besoin : semblant faire entrer à peine en ligne de compte les fatigues de cette chasse, les périls qui l'accompagnent et les deux ou trois années qu'il y dépensera à devenir assez riche pour pouvoir marcher en avant. Quelles belles choses que l'enthousiasme, la foi et la jeunesse!

M. Le Saint, en outre des connaissances de taxidermie qu'il s'est acquises chez MM. Verreaux, a étudié près de M. Renou la pratique des observations de météorologie et de physique du globe, près de M. Antoine d'Abbadie les moyens de mesurer facilement la longitude et la latitude, enfin près du chirurgien militaire M. Michel Lévy quelques notions de médecine et d'opérations destinées à lui assurer la bienveillance des indigènes qui regardent les médecins comme une espèce d'êtres supérieurs.

Combien durera le voyage d'exploration de M. Le Saint?



ILE DE SAINTE-HÉLÈNE. — VUE DE JAMESTOWN ET DE LA CÔTE NORD-OUEST, d'après un [illegible] vaisseau A. V. — Voir page 593.



UN COMBAT DE BÉLIERS DANS LE KHAN PERSAN, A CONSTANTINOPLE, dessin de M. C. Lallemand. — Voir page [illegible].

Quand apportera-t-il en Europe ses conquêtes scientifiques? Il ne faut pas moins de quatre à cinq ans et d'excellentes chances pour qu'il mène à bonne fin son projet. Comprenez-vous bien ce que c'est que quatre ou cinq ans loin de la famille et de la patrie, au milieu des déserts, parmi des peuplades pillardes et sanguinaires, sans entendre un seul mot de la langue nationale? Que Dieu le conduise et le protège!

Mais aussi, en échange, que de joies en voyant ces fleuves, ces plaines, ces montagnes, ces forêts immenses où jamais n'a passé un autre Européen! en recueillant des plantes, des insectes, des animaux inconnus! en étudiant des mœurs étranges! en avançant vers le but proposé! en comptant chaque jour plus de chances de succès! « Les dangers du péril en accroissent les alléchances », dit Montaigne, et quelles alléchances doit procurer le succès d'une entreprise où l'on met pour enjeu sa fortune et sa vie!

Quel bonheur encore de rentrer dans la vie civilisée, de se rappeler au milieu du confort du present les misères du passé, et de se dire en souriant : « *J'étais là* » comme le pigeon de la Fontaine, et d'entendre se récrier et frissonner autour de soi un groupe d'auditeurs amis Et puis, la publicité, et puis, la célebrité, et puis, voir dans la foule un doigt qui vous désigne, et entendre une voix qui dit comme les Génois disaient de Dante se promenant dans les rues de Florence : « Voici celui-là qui revient de l'enfer! »

Quelle différence avec ces voyages entrepris dans ce noble but et les voyages auxquels se trouvent très-souvent réduits les jeunes fous, trop communs à Paris, qui se trouvent tout à coup à vingt et un ans maîtres d'une fortune qu'ils gaspillent et qu'ils feraient assurément mieux, suivant l'expression populaire, de jeter aux vents que de la jeter où ils la jettent. Cette fortune perdue, ils vont demander aux aventures des pays lointains un asile où ils puissent cacher leur honte et leurs regrets et tâcher de rencontrer par hasard une chance de fortune.

Un de ces insensés, orphelin et héritier d'un million, était, il y a huit ou dix ans, parti un beau matin, ou plutôt une belle nuit, sans autre ressource que deux ou trois mille francs en or, seul reste de son patrimoine. Aujourd'hui il est de retour à Paris, possesseur d'une centaine de mille francs tout au plus, vieilli avant le temps, chauve et désillusionné plus que ne le serait un autre deux fois plus âgé que lui, mais qui n'aurait passé ni par les périls, ni par les angoisses, ni par les deceptions, ni par les misères, ni par les désespoirs qu'il a subis. Desabusé de tous les plaisirs, sans croyance, sans désirs, n'osant regarder ni dans le passé ni dans l'avenir et mal assis dans le présent, il ne se ranime qu'à la pensée de ses voyages qu'il voudrait recommencer, mais que lui interdit à jamais l'état deplorable d'une santé ruinée.

L'autre jour, assis ou plutôt couché dans un des fauteuils de mon cabinet, son œil retrouvait de la flamme tandis qu'il me racontait ses deux voyages à la Terre-de-Feu, et les spectacles opposés qu'il avait rencontrés à dix ans de distance, sur le bord du Rio-Colorado, chez les Mahavies.

Jamais ces sauvages n'avaient vu d'Européen, et il n'existait chez eux rien qui provînt d'origine étrangère. Au lieu de clous, des chevilles de bois attachaient entre elles les poutres de leurs wigwams; les femmes assouplissaient avec de la graisse les peaux des bêtes fauves tuées par leurs maris à l'aide de flèches en silex, de massues en bois ou de lances d'une longueur demesurée; elles taillaient ensuite ces cuirs avec des éclats tranchants d'obsidienne, et se servant pour les coudre d'aiguilles en os et de tendons d'animaux. Les vêtements terminés, elles y imprimaient, à l'aide de morceaux de bois découpés et imprégnés à leur surface des sucs visqueux de certaines plantes, des dessins réguliers rouges, blancs, bruns, verts et les brodaient avec la pellicule qui enveloppe les piquants du porc-épic.

Fixée au centre du continent, à 3 ou 4 cent mille kilomètres de l'océan Pacifique, cette tribu, composée de mille individus environ, jouissait, grâce à son isolement, d'un bonheur à rappeler l'âge d'or. Elle chassait, elle pêchait, elle cultivait quelques arbres et quelques plantes légumineuses, vivait dans l'abondance et ne connaissait d'autres voisins et d'autres ennemis que les animaux féroces dont elle tirait bonne et prompte justice. Elle vivait dans un calme et dans une sécurité absolue au milieu d'une contrée fertile.

Les compagnons du voyageur parisien séjournèrent environ un mois chez les Mahavies, et, comme il n'arrive que trop souvent, debauchèrent quelques jeunes filles et se conduisirent de telle façon qu'un jour les sauvages, justement indignés, tombèrent sur eux à coups de tomahawk et en tuèrent tout ce qu'ils purent atteindre. Cinq de ces malheureux parvinrent cependant à s'échapper, et après des périls et des misères sans nombre regagnèrent San-Francisco.

Ceci se passait en 1852.

En 1864, le hasard ramena le voyageur parisien sur la partie de la rive du Rio-Colorado occupée par les Mahavies.

Au lieu de la peuplade heureuse qu'il y avait laissée le jour de sa fuite, il trouva des sauvages armés jusqu'aux dents de sabres, de fusils et revolvers, toujours ivres d'eau-de-vie, battant leurs femmes, les vendant pour une bouteille de gin et volant non-seulement tout ce qui leur tombait sous la main, mais encore tout ce que leur main pouvait atteindre par la ruse ou par la violence.

Après avoir massacré les Européens, les malheureux Mahavies s'étaient emparés des provisions et des armes contenues dans les tentes de ceux qui avaient si lâchement abusé des lois de l'hospitalité. C'en fut fait dès lors du bonheur et de la pureté de leurs mœurs. Cette race primitive, restée douce et honnête pendant des centaines de siècles, devint la plus dégradée peut-être de l'Amérique du Nord.

Laissons là bien vite ces tristes détails pour énumérer avec M. de Baumefort, dans son récent Mémoire sur le *Caractère des Provençaux*, les faits glorieux accomplis par les femmes dans cette partie de la France.

Pendant le siége de Marseille par Bérenguier, les vicomtes de la ville, Raymond de Baux, Rousselin de Fox, et le gouverneur Raymond Gaufred, pour tromper les assaillants sur le nombre des défenseurs, firent choix de trois cents jeunes belles femmes, les armèrent comme des guerriers et leur firent parcourir le dessus des remparts en les exposant aux coups de l'ennemi. Cette ruse donna le change au comte de Provence, qui, les voyant à travers les creneaux, les prit pour des chevaliers dont on lui avait annoncé l'arrivée. Après la paix, on lui présenta ces femmes en habit de gendarmes, ce qui lui fait dire : *Si Diou mi saouva la vida! vèi ici dé bellas gendarmas!*

Environ trois siècles plus tard, lors du siége de cette même ville par le connétable de Bourbon, les Marseillaises, dont plusieurs appartenaient aux premières familles, rivalisèrent de courage et de témérité avec les militaires. Après avoir aidé à relever un point de fortification appelé depuis *bastion des Dames*, elle se présentèrent en armes pour s'opposer aux Impériaux qui montaient à l'assaut, les repoussèrent, et en les poursuivant s'emparèrent de huit pièces de canon, qu'elles amenèrent en triomphe dans la ville.

A Entrevaux, qui faisait partie du comté de Nice, une jeune fille de vingt ans, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, voyant qu'au mépris des traités un détachement de l'armée impériale se livrait au pillage après avoir passé la garnison au fil de l'épée, réunit les jeunes gens et les bergers, et, nouvelle Jeanne Darc, les conduisit à la victoire. Reprochant au duc de Savoie de ne pas les avoir secourus, elle proposa à ses compatriotes de se donner à la France. François I[er] accepta, et par reconnaissance exempta la ville du droit de taille. Mais ses magnanimes habitants demandèrent à être soumis aux mêmes charges que les autres Français. Que doit-on le plus admirer de tant de courage ou de tant de désintéressement?

Les femmes d'Aix s'exposèrent à la mort en portant des rafraîchissements aux habitants qui se battaient hors des murs depuis plusieurs heures dans une sortie contre l'armée du duc d'Épernon.

Il est aussi des faits isolés qui montrent le caractère de ces héroïnes : Adrienne d'Hercules étant montée, au moyen d'une échelle, sur l'échafaud où, par ordre du nouveau gouverneur de Valensolle, son mari allait être pendu, après les plus grands efforts des mains, des pieds, des dents, jeta en bas le bourreau et enleva celui qu'elle venait sauver, au grand étonnement de la force armée et aux applaudissements de la foule.

Suzanne de Villeneuve, qui ne put obtenir justice de Victor-Amédée pour l'indemnité promise après la démolition de son château, poursuivit ce prince, arrêta son cheval par la bride au milieu de son armée, et le força à faire droit à sa demande.

Judith Autran, vieille femme, alla s'informer, au péril de sa vie, des dispositions de l'ennemi campé devant Castellane, et pendant l'action versa de la poix bouillante sur les assiégeants; puis avec un cuvier de terre qu'elle lança dans la rue, renversa Lesdiguières, qui, plus heureux que Pyrrhus à Argos, se releva de sa chute.

La dame de Lourmarin, par l'ascendant qu'elle exerçait sur ses vassaux, les maintint dans le devoir.

M[me] d'Alissac, après le combat de Sarrians, au commencement de la Révolution, ramena les hommes de Valréas, montée sur un canon.

En 1793, Lucrèce Castel, de la commune de Conségaudes, apprenant l'approche des Autrichiens, se mit à la tête des hommes qui voulurent se défendre, et, à l'exemple de Jeanne Hachette, contribua à la défaite des troupes ennemies.

A toutes les époques de l'histoire, les femmes, comme on le voit, ont joué un rôle important en Provence. Druidesses, elles décidaient de la paix ou de la guerre; composant le tribunal des dames, elles jugeaient différentes causes chez les Gaulois; dans les cours d'amour elles encourageaient les nobles actions en même temps qu'elles adoucissaient les mœurs; pendant le danger, n'écoutant que l'inspiration du cœur, elle bravaient à chaque instant la mort pour accomplir un devoir. Parmi tant d'actes heroïques, ce qu'on doit surtout admirer, c'est la sublime résolution des religieuses du couvent de Saint-Sauveur, à Marseille, quand elles se mutilèrent et se défigurèrent d'une manière affreuse pour se soustraire à la brutalité des Sarrasins, maîtres de la ville; c'est l'énergie de la fille du premier consul de la ville de Manosque, jeune et charmante personne, qui, voulant échapper aux poursuites et aux séductions de François I[er], ne craignit pas d'altérer la délicatesse de ses traits et de flétrir sa beauté.

S. Henry Berthoud.

LA VILLE DE GLATZ

La paix étant signée entre l'Autriche et la Prusse, les dépôts des nombreux régiments de la landwehr qui étaient établis à Glatz, place forte de la Silésie prussienne, ont successivement regagné leurs foyers. Les bourgeois de cette petite ville ont déjà recommencé leur vie silencieuse et patriarcale.

Au moment où les tambours et les clairons éveillent encore les échos de l'horizon, pendant que le dernier caisson rebondit bruyamment sur le pavé pointu des rues, consacrons à Glatz un souvenir, à l'aide de notre plume et de notre crayon.

La ville fortifiée de Glatz, située sur la Neisse, compte un peu plus de 8,000 habitants. Les Autrichiens s'en étaient emparés en 1760, mais la paix de Hubertsburg l'a donnée à la Prusse, qui en a constamment, depuis, augmenté la force défensive.

On découvre une jolie vue du donjon où Frédéric II a fait placer une statue de saint Nepomuk. Le baron de Trenk y fut longtemps prisonnier, mais il reussit à s'en échapper. On montrait jadis à Glatz le fameux tambour fabriqué, assurait-on, avec la peau de Jean Ziska. Toutefois, nous devons prévenir les voyageurs, à qui on exhibe de semblables curiosités, d'être économes de leur sensibilité nerveuse, attendu que plusieurs villes de Bohème prétendent posséder le seul, vrai et authentique tambour dont Jean Ziska a fourni l'élément indispensable.

X. Dachères.

L'abondance des matières nous oblige de remettre au prochain numéro la suite des Impressions de voyage en Circassie.

SAINTE-HÉLÈNE

Le nom de l'île Sainte-Hélène est, depuis 1815, trop fatalement écrit dans l'histoire pour que nous ayons besoin de rappeler les événements qui l'ont rendu à jamais celèbre.

La vue que nous donnons (page 596) présente cette île fameuse sous sa physionomie la plus caractéristique, c'est-à-dire avec ses âpres montagnes coupées de nombreux ravins, dans l'un desquels, sur la côte nord-ouest, est couchée Jamestown, sa seule ville et son unique port. Defendue par de fortes batteries, comme on peut le voir sur notre gravure, Jamestown est naturellement la résidence des autorités civiles et militaires qui représentent dans ces parages lointains la puissance britannique. Le centre de l'île est formé par un plateau élevé de 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, et d'où s'élancent plusieurs pics gigantesques; entre autres, celui de Diana, qui n'a pas moins de 2,700 pieds de haut.

Une chaîne de rochers calcaires qui courent de l'est à l'ouest divise l'île en deux parts inégales, dont la plus large et aussi la plus belle est le côté nord : c'est là que se trouvent la plaine de Longwood, où Napoléon imprima ses derniers pas; la profonde vallée en forme de cratère, qu'on appelle le Bol-du-Diable; les Briards, près desquels on voit une magnifique cascade; et la Plantation, résidence d'été du gouverneur anglais.

La circonférence de l'île est d'environ 38 kilomètres. Son climat n'est pas aussi insalubre qu'on pourrait le croire; il est, au contraire, un des plus sains des latitudes tropicales, et le gouvernement anglais le regarde comme salutaire à ses invalides de l'Inde et même de l'Europe. Vue de la mer, Sainte-Hélène paraît inabordable, inhospitalière; mais l'intérieur est couvert d'une riche verdure et arrosé par des sources abondantes. Le sol des vallées est assez riche pour offrir toutes les variétés de la flore asiatique et de la flore européenne. Les bêtes à cornes, les moutons, etc., y paissent dans de magnifiques pâturages.

Sainte-Hélène étant sur le chemin des bâtiments qui vont de l'Europe dans l'Inde, c'est là que les équipages font de l'eau et se réapprovisionnent; aussi Jamestown présente-t-elle souvent l'aspect d'un marché fort animé.

P. Dick.

HORACE VERNET

(suite[1])

Dans une autre lettre de date postérieure, également adressée à Delaroche, c'est le peintre, l'artiste qui reparaît, et avec un sérieux, un bon sens, un commencement de résignation qui montre que les années ont produit leur effet, leur action raisonnable :

« 15 avril 1852.

« Ce que vous me dites de votre découragement, mon « cher Delaroche, est trop en rapport avec ce que j'éprouve « moi-même, pour que ce ne soit pas la première chose à « laquelle je réponde. L'exemple que vous me citez de Gros « et de Gérard n'a rien à faire avec nous : l'envie, la jalousie « les a épuisés; nous n'en sommes pas là, du moins je ne le « pense pas. *La peinture est une maîtresse qui passe de « main en main sans jamais vieillir; avec un peu de jugement on doit s'en éloigner avant qu'elle ne vous joue de « mauvais tours;* du reste, c'est le secret de la vie tout entière. « Il ne s'agit donc que d'en faire l'application en son temps. « Pour mon compte, je viens de subir une rude épreuve contre « laquelle je me roidissais depuis bien longtemps; elle m'a « confirmé dans la pensée que rien n'est plus fatal à un artiste « que son éloignement de la multitude et du froissement du « monde: l'isolement ne laisse prendre aucun repos à sa pensée « dominante; son sommeil même ne lui procure plus le moindre délassement; une seule idée le domine sans cesse; elle « l'use et l'enerve à force d'y songer, et, au bout du compte, « il finit par ne plus savoir où il en est, faute d'objet de comparaison d'une part, et de l'autre parce qu'il ne rencontre « plus sur sa route cet imprévu qui donne à chacun de nous « la connaissance de sa force.

1. Voir les numéros de 558 à 572

« Je suis convaincu, mon cher ami, que l'affaiblissement « dans lequel je suis tombé est prématuré, que si les cir- « constances déplorables qui depuis une année ont changé « mes rapports avec la société [1] ne s'étaient pas présentées, « je suis persuadé, dis-je, qu'il m'aurait été possible de sou- « tenir plus longtemps le rang que mes travaux m'avaient « assigné. Qu'un si triste exemple vous serve d'avis, mon « cher Delaroche! vous avez bien des années de moins que « moi, vous êtes dans la force de l'âge; les succès *vous « abondent;* l'air qui nourrit l'imagination n'est pas dans un « fromage, au fond d'une cave : c'est à ciel ouvert et parmi « les hommes qu'on respire. Vous avez des enfants qui vous « rattachent au monde, puisque vous avez à y guider leurs « premiers pas; comme père, vous ne devez pas renoncer à « remplir ce devoir. C'est donc avec un profond regret que « j'ai vu encore cette année le Salon veuf de vos ouvrages. »

Et le reproche est suivi d'une allocution chaleureuse. En ce qui est de lui, revenant à juger ses dernières productions, il excède bien plutôt en sévérité qu'en indulgence :

« Grâce à l'aspect boueux et plombé du Salon, mon tableau « (*le Siége de Rome*), qui remplit lui-même pas mal de ces « conditions, est sans doute celui qui attire le plus les re- « gards; en le considérant, il n'éborgne pas et on le quitte « sans émotion fâcheuse. Je sens que bientôt il faudra finir, « avant que, flétri par la vieillesse, ou d'ennui et par anti- « cipation, la triste solitude ne vienne *fermer la boutique.* « J'ai promis quelques tableaux, je vais les faire.

« La montre marche toujours, mais les aiguilles ne mar- « quent plus rien : autrement dit, ma vieille toiture [2] est « encore là, mais le cadran n'indique plus ce que je vou- « drais faire comprendre. »

Nous savons des existences heureuses et qui le sont jusqu'au dernier jour de l'âge même le plus avancé; ce sont là d'insolents et aussi de trop frivoles bonheurs. Horace Vernet, tout heureux qu'il fût, mérita de vieillir d'une manière plus conforme à l'humaine destinée commune. La sérénité de son ciel se voilait, les ombres avançaient et se projetaient devant lui, mais c'était par degrés qu'elles se faisaient, et elles laissaient place encore à quelques belles et bonnes heures.

Il lui fut donné d'être, au moins au début et pour la mise en train, le peintre de notre armée de Crimée et d'attacher son nom à ce réveil de notre grande gloire. Il ne s'y mit pourtant pas avec son ardeur d'autrefois. Il avait assisté à la première partie de l'expédition en juin-juillet 1854, et il avait souffert autant que personne de cette longue inaction de Varna. La triste et funeste tournée de la Dobrutscha qu'il fit avec l'armée lui avait laissé les plus pénibles impressions. On raconte qu'interpellé un jour à la table du quartier général, et par le maréchal Saint-Arnaud, sur l'état de défense de Sébastopol que son voyage en Russie l'avait mis à même de connaître, il avait dit que cet état était formidable. Sur quoi le maréchal lui aurait répondu, sans amertume d'ailleurs et sur un ton de gaieté militaire qui ne laissa pas cependant de le froisser : « Ah! vous, Horace, vous êtes plus Russe que Français. Nous prendrons Sébastopol avec cinq officiers du génie, cinq douaniers et cinq gardes nationaux. C'est une baraque. » — « Je reviendrai l'année prochaine, repartit Horace, et vous y serez encore. » Il fut piqué du mot, et puis l'ennui le tenait déjà; il s'en revint en France

L'année 1855 lui ménagea un beau et flatteur triomphe. La salle qu'il occupa et qu'il remplit tout entière à l'Exposition universelle soutint, à sa manière, la concurrence avec la salle d'Ingres et avec les pans de murailles couverts par d'éclatants rivaux. Ce fut un jury composé de peintres appartenant à toutes les nations de l'Europe qui lui assigna même le premier rang, en lui décernant la grande médaille d'honneur. Cette préférence se marque volontiers encore dans l'opinion des étrangers, et tout récemment Landseer, le célèbre peintre anglais, se trouvant à une réunion d'artistes et d'amateurs, disait : « Les tableaux de Vernet l'emportent sur ceux de tous ses rivaux, parce qu'en dehors de leur propre mérite, ils ne procèdent que de lui-même et de l'observation de la nature; chez tous les autres peintres, et dans toutes leurs œuvres sans exception, vous trouverez toujours une réminiscence de quelque ancien maître. »

Mais à côté du miel, la piqûre : Horace Vernet, ainsi apprécié des étrangers, souffrit d'autant plus des préférences françaises hautement déclarées en faveur de M. Ingres, et de l'inégalité marquée dans les récompenses nationales. Cette humeur si gaie d'Horace s'altérait et devenait volontiers chagrine en vieillissant.

Des idées graves et même religieuses le gagnèrent peu à peu. Il ne faudrait ni les diminuer, ni les exagérer, ni les antidater. On a lu le récit de ses impressions naïves à la vue de Bethléem et des lieux saints. Le beau portrait du frère Philippe, supérieur des Écoles chrétiennes, qui eut beaucoup de succès en 1845 et depuis, avait montré qu'il avait de la sympathie pour toute nature sincère. D'autres tableaux de lui, vers la fin, purent marquer un pas de plus en ce sens religieux. On connaît sa *Messe en Kabylie,* dont il conçut l'idée dans un dernier voyage d'Afrique en 1853. Mais il nous suffit d'indiquer, sans la forcer, cette nuance dernière.

Horace avait dès lors donné tout ce qu'il pouvait de meilleur et de plus grand; il ne se survivait pas, mais il n'avait plus à se surpasser ni à s'égaler; il le sentait et l'exprimait dans l'intimité avec bien de la franchise, lorsqu'il écrivait en 1855 à une amie [3], en lui annonçant qu'il allait se remettre au travail :

« Avec le retour du beau temps j'espère pouvoir reprendre « assez d'activité pour conjurer les attaques que l'idiotisme « semble diriger contre moi, depuis que sa sœur la paresse « m'engourdit de plus en plus. Je viens de louer un atelier « dans mon quartier; je tâcherai d'y faire un grand tableau, « qui procurera à mes jambes l'occasion de s'exercer. . En « me remettant au travail, j'espère qu'on ne me taxera pas « d'être orgueilleux, car je n'ai plus qu'à perdre. Il ne « s'agit que d'un peu de réflexion pour s'éclairer et voir les « choses telles qu'elles sont; lorsque le temps a usé une « partie de nos facultés, nous ne sommes pas entièrement « détruits pour cela : seulement il faut savoir quitter le pre- « mier rang et se contenter alors du quatrième. Je viens « d'avoir, à ce sujet, une longue conversation avec X...; « nous sommes convenus ensemble que c'était là la véri- « table humilité... »

La suite de la correspondance entretenue avec cette même amie, et dont j'ai sous les yeux de nombreux extraits, fourniraient bien des pensées semblables qu'on ne s'attendrait nullement à voir exprimées sous sa plume.

Les qualités morales d'Horace Vernet pourraient gagner à être observées à ce demi-jour des dernières années et du déclin; mais le public, en général, demande moins à l'artiste des vertus que des preuves de talent, et l'instant est venu d'ailleurs de nous séparer de lui. Un accident qui parut d'abord sans conséquence, une chute qu'il avait faite à Hyères, et dont le coup porta sur la poitrine, amena les suites déplorables qui ont hâté sa fin. Il avait depuis quelques années quitté Versailles, et il occupait un logement à l'Institut. Dans la longue maladie qui l'épuisa graduellement et l'enleva, il reçut tous les soins et toutes les consolations qu'on peut envier. Devenu veuf, il avait trouvé dans une amie, dans une personne d'intelligence et de cœur, une femme dévouée, l'épouse des jours plus sombres et des heures sérieuses. Les soins les plus tendres, les plus patients, l'environnèrent sans se relâcher jamais. On voulut croire, tant qu'on le put, à une convalescence; mais des rechutes trop fréquentes et continuelles apprirent enfin qu'il n'y avait plus à espérer. La sympathie universelle pour un talent cher à la patrie s'était réveillée de toutes parts : le Souverain se chargea d'en promulguer les marques et les témoignages

L'Empereur, depuis quelque temps, était à Compiègne; on attendait son retour aux Tuileries. A peine arrivé (6 décembre 1862), une lettre lui fut remise où il était dit qu'il en était temps encore, qu'une marque de distinction pouvait adoucir les derniers moments d'Horace Vernet et réparer un oubli; que personne plus que Béranger et lui n'avait contribué à entretenir dans le peuple la tradition impériale. Le lendemain matin, Horace Vernet sur son lit de souffrance recevait un message au nom de l'Empereur, avec un billet que voici textuellement :

« 7 décembre.

« Mon cher monsieur Horace Vernet, je vous envoie la « croix de grand officier de la Légion d'honneur, comme « au grand peintre d'une grande époque. J'espère que ce « témoignage de mon estime adoucira les douleurs que vous « éprouvez, et je fais des vœux sincères pour votre prompt « rétablissement.

« Croyez à tous mes sentiments.

« NAPOLÉON »

Le rétablissement ne vint pas; durant plus d'un mois, l'affreuse souffrance d'Horace se prolongea encore. Dans son délire, son regret le plus vif, et qui s'exhalait sans cesse de ses lèvres, était de mourir dans son lit : « Mourir dans mon lit comme un épicier! moi qui ai tant aimé l'armée, tant aimé la marine! » Il aurait voulu tomber frappé d'une balle. Il désira jusqu'à la fin revoir le Midi, dût-il expirer en route; c'était son idée fixe : « Du soleil! du soleil! je ne veux pas mourir ici, je veux mourir au soleil! »

Jusqu'à son dernier mot, on peut voir qu'Horace n'était pas seulement un talent, mais une nature; et c'est à ce titre que nous nous sommes fait un plaisir et un devoir sérieux de l'étudier.

La mode n'est plus aux anecdotes. On dirait qu'en s'y amusant on déroge à la dignité du critique biographe. Cependant il est des cas où le portrait serait tout à fait incomplet sans cet accompagnement. Il est des noms populaires surtout qui appellent avec eux la gaieté des incidents, les quiproquos et les aventures.

Tous ces riens que chacun sait d'abord, qu'on néglige d'écrire comme trop connus, puis qu'à un second moment de réaction on dédaigne et l'on méprise, qu'on rechercherait en vain plus tard, redeviendraient précieux avec le temps. Mais, je le crains, le moment de faire un *Horotiana* est déjà passé. En voici, vaille que vaille, quelques fragments.

Un jour, Horace courait en cabriolet dans la rue Dauphine. Il tombe dans un embarras de voitures; le cabriolet est renversé. Un peintre d'attributs, qui était occupé au haut de son échelle à peindre l'enseigne d'un charcutier, voit l'accident; il se précipite et relève Horace, qui n'est pas blessé : celui-ci, pour remercîment, veut lui mettre dans la main une pièce d'or. — « Oh! monsieur Vernet, s'écrie le peintre qui l'avait reconnu; pour un confrère! vous oubliez... » — « C'est vrai, réplique Horace, en changeant aussitôt d'idée, pardon! Eh bien! donnez-moi votre palette. » Et montant à l'instant à l'échelle, il achève le saucisson et autres objets que le confrère était en train de peindre : cela fait il lui rend les armes.

C.-A. SAINTE-BEUVE,
De l'Académie française

(*La suite au prochain numéro.*)

1. C'étaient des chagrins domestiques et une séparation à l'amiable, mais bien pénible après des années d'union.
2. Ou toiture.
3. Mme de Boisricheux, devenue ensuite Mme Horace Vernet.

UN COMBAT DE BÉLIERS

C'est à Constantinople, dans le khan persan, rendez-vous des caravanes venues de l'extrême Orient, que le dessinateur a pu prendre la vue du singulier combat de béliers que nous publions. Les Persans sont grands amateurs de ce genre de sport, qui rappelle assez les combats de coqs dont nos voisins d'outre-Manche ont fait longtemps leurs délices.

A son arrivée dans le caravansérail, le dessinateur trouva une foule assez nombreuse, formant le cercle autour du lieu destiné au spectacle, et faisant déjà maints paris sur les chances futures de la lutte. On eut d'abord quelque peine à égaliser les forces en donnant aux animaux des partenaires à leur taille. Pour l'un d'entre eux surtout, jouteur d'une supériorité incontestable, ce n'était pas chose aisée que de trouver un digne adversaire.

Quand on eut bien assorti les deux premiers combattants, leurs propriétaires, Persans tous deux, s'approchèrent l'un de l'autre, tenant leurs bêtes par une corde. Ils commencèrent par les caresser et les embrasser; après quoi, ils leur pressèrent fortement la poitrine, opération qui parut vivement les exciter. Les deux jouteurs furent alors mis presque en contact, et leurs yeux, ordinairement si doux, prirent une expression de sauvagerie incroyable. En même temps, ils frappaient du pied, et paraissaient si furieux, que, sans l'attache qui les retenait, ils se fussent aussitôt précipités l'un sur l'autre.

Quand leurs maîtres les jugèrent suffisamment excités, ils allèrent les poster à une vingtaine de pas l'un de l'autre, les couvrant de caresses et leur adressant à la fois les paroles les plus encourageantes et les plus flatteuses. Puis, à un signal donné, ils les lâchèrent.

Les bêtes, un moment immobiles, se jetèrent d'abord un regard enflammé; puis, toutes deux se reculèrent pour prendre leur élan, et, tête baissée, fondirent en même temps l'une sur l'autre. Le choc fut tel, que leurs fronts en retentirent. Pourtant les animaux, abasourdis par le coup, ne bronchèrent pas. Ce fut l'objet de cris et d'applaudissements frénétiques de la part des amateurs.

Cependant, les deux béliers se reculaient peu à peu, et, sans se quitter des yeux, allaient prendre chacun une nouvelle position. Quand ils furent séparés par une distance de vingt-cinq pas environ, ils se ruèrent de nouveau l'un sur l'autre, et un nouveau choc sans résultat excita encore une fois l'admiration de la galerie.

Au troisième assaut, la victoire, indécise jusque-là, parut tourner en faveur de l'un des combattants qui repoussa de côté son adversaire. Le bélier, repoussé, ne résista pas au quatrième assaut : frappé en pleine poitrine, il tomba sur le sol, et son maître n'eut que le temps de le saisir pour aller panser ses blessures.

Aussitôt la lutte terminée, il se fit un grand mouvement d'argent, et les livres turques circulèrent de main en main pour solder les paris qui n'avaient cessé de s'engager parmi les assistants.

Il y eut, ce jour-là, trois combats successifs, qui offrirent entre eux trop peu de différence pour qu'il soit intéressant de le mentionner.

L. DE MORANCEZ.

LE CASTOR

Le castor, si connu comme constructeur, l'est beaucoup moins comme destructeur. Il n'y a cependant pas de plus habile bûcheron pour jeter un arbre à terre. Disons, pour l'excuser, que les plants auxquels l'animal fait ordinairement subir ce sort fâcheux servent à sa nourriture.

Quand le castor veut renverser un arbre, il commence par en détacher un cercle d'écorce, à environ dix ou douze pouces de terre; puis il entame le bois avec ses dents, et ronge à même tout le tour de l'arbre, élargissant continuellement les bords de l'entaille, pour laisser plus libre accès à son museau, de manière que les deux parties du tronc forment deux cônes reliés par une tige de moins en moins épaisse. Quand cette tige n'a plus qu'un ou deux pouces de diamètre, en trois ou quatre coups de dents, l'arbre est à bas, et il est curieux de voir avec quelle adresse avec laquelle l'animal en évite la chute; d'ailleurs, il ne l'a pas quitté des yeux dans le dernier instant.

Quelques heures suffisent ordinairement à cette besogne sur un tronc d'une assez belle épaisseur. De temps en temps, l'animal s'arrête et va se baigner, comme s'il puisait dans l'eau une nouvelle énergie. L'arbre renversé, l'animal l'examine avec soin, en mesure la longueur, et le débite ensuite en plusieurs parties égales, qu'il met dans l'eau ou traîne dans sa hutte, en guise de provisions de bouche.

FRANCIS RICHARD.

COURRIER DES MODES

On crie toujours contre l'excentricité des modes; pourtant les nombreux changements survenus depuis peu attestent une réforme tout à fait dans le sens de la sagesse. Cette crinoline si moquée, si abhorrée, n'est plus que l'ombre d'elle-même; elle s'efface, elle disparaît, victime du crayon de la caricature et du succès de la *Famille Benoiton.*

Ne croyez pourtant pas, mesdames, que les Parisiennes se

contentent aujourd'hui des jupes simplettes d'une petite Savoyarde; le jupon a sa malice, et, en se faisant petit, il n'est que plus exigeant. Mais voici avec, des robes taillées en biais sur quatre mètres de largeur, telles qu'on n'en avait pas vu depuis l'année 1812; mais le cotillon ornementé reste en dessous comme une dernière protestation, et il se garnit d'un volant à plis couchés qui ondule; en dessous, se trouve la cage, non plus cette cage glorieuse qui voulait vingt mètres de tissu autour de son ballon, mais la cage *Impératrice* dont la maison Tompson, boulevard Poissonnière, 42, a seule le secret. Dans cette cage tout est mystère, c'est le *nec plus ultra* de la coquetterie; la tournure conserve sa grâce et son individualité, les hanches se dessinent et le bas de la jupe s'arrondit pour soutenir les garnitures et faire remarquer le pied, qui se montre chaussé de l'élégante bottine *Louis XV* à talons. Qui pourra nous dire le secret des inventeurs de la mode? Comment ont-ils le génie de deviner ce qui peut plaire? Je n'en sais rien, mais je puis vous affirmer qu'il me semble aujourd'hui que jamais les femmes n'ont été mises avec autant d'art, et que la cage Tompson, forme *Impératrice*, a été créée bien à propos pour déjouer les complots des ennemis de la crinoline et faire valoir la tournure des jolies femmes.

On portera des jupes courtes, c'est un point résolu. Les fabricants de chaussures sont dans la jubilation; les jolis pieds battent un entrechat d'allégresse, tout le monde est content... Ah! pardon, j'oubliais les marchands de nouveautés : il faudra moins d'étoffe, et ceci ne fait pas leur compte... Mais bast! on fera quelques robes de plus, et on arrivera au même résultat.

Je ne puis rien vous dire au sujet des chapeaux; on m'a conté tant de choses sur ce chapitre que, — ainsi qu'il arrive aux gens trop bien renseignés, — je me trouve dans la plus grande perplexité. Les unes (je parle des marchandes de modes) m'affirment qu'on doit porter cet hiver des chapeaux grands comme des voitures à quatre places; d'autres certifient qu'on trouvera encore le moyen de diminuer le chaperon *Lamballe*; je ne saurais trop comment. Enfin les lingères me donnent à entendre qu'on ne portera plus du tout de chapeau, et qu'un simple ruban bordé de dentelle et constellé de perles sera la coiffure de l'année 1867. Ici, je crois entrevoir un complot tramé par les coiffeurs. La chevelure postiche a enrichi bon nombre de ces messieurs depuis quelque temps, et je ne serais pas surprise de les voir revenir millionnaires de Bade ou de Trouville. Ah! les cheveux sont une valeur sérieuse, et je suis bien convaincue que plus d'une jeune fille bretonne a trouvé dans sa chevelure de quoi acheter un beau bien de terre. Si la jeune fille est rousse, sa tête porte la valeur d'un château.

Aussi je reconnais qu'il est si commode d'avoir un chignon que je ne parle plus des moyens de faire grandir les cheveux à volonté; seulement j'insiste sur la nécessité de n'avoir pas la tête dégarnie au point de rendre tout à fait invraisemblable les boucles et les tresses; sauvons les apparences. Ceci me donne l'occasion de répondre à une charmante correspondante de Barcelone pour lui indiquer la *Pommade vivifique* de M. Binet, rue de Richelieu, 29, comme le seul produit exempt de charlatanisme et d'une influence réelle sur la chute des cheveux.

Mais voici longtemps que je cause, et il me semble que je ne justifie guère le titre de Courrier des Modes placé en tête de mon article. Mon Dieu, que voulez-vous? Il y a des jours où la nouveauté fait défaut, et je me trouve dans un de ces jours. Tout le monde est à la campagne, les modistes et les couturières ferment leurs portes à la chronique, dans la crainte qu'elle leur vole leurs idées. La chronique est indiscrète, chacun en a fait l'épreuve. Que dirai-je donc à toutes ces aimables lectrices que j'aime de tout mon cœur, en attendant la récolte nouvelle? Ah! m'y voici.

Toutes les femmes reçoivent des journaux de modes, de travaux et d'économie domestique; il en est un que je recommande en toute occasion; il m'a valu trop de gentils remerciments pour que je perde le moment précieux de le signaler de nouveau. La *Glaneuse parisienne*, journal de la vie de famille, va commencer sa seconde année, elle augmente ses annexes déjà si nombreuses. Les femmes intelligentes auront bien vite compris tous les bénéfices offerts par ce recueil intéressant. Je les énumère avec une scrupuleuse exactitude : trente patrons coupés dans un an, c'est-à-dire tous les nouveaux modèles en confection, lingerie, vêtements d'enfants, chapeaux, bonnets, corsets, etc.; des travaux de tous genres, tapisserie, filet, crochet, broderie.

Pour la broderie, la *Glaneuse parisienne* envoie à ses abonnés des modèles dessinés sur mousseline ou batiste, il n'y a plus que le coton à acheter... et l'ouvrage à faire, bien entendu. Mais ceci est un plaisir pour toutes les personnes laborieuses.

La question d'économie domestique est traitée dans ce recueil d'une manière sérieuse et tout à fait pratique. Le *Manuel de cuisine* et les recettes de ménage ont reçu trop d'éloges pour qu'il soit nécessaire d'en ajouter de nouveaux. Un cours de dessin progressif contient dans l'année plus de cinquante modèles très-utiles à toutes les personnes qui s'occupent de peinture, pastel, sépia, etc.

Enfin ce journal est d'un prix bien minime, car il veut avant tout se populariser. Le prix de l'abonnement est de 12 francs par an, pour la France; l'étranger subit la différence des droits de poste. Les abonnements partent du 15 de chaque mois et se font pour l'année entière.

On s'abonne à la *Librairie nouvelle*, boulevard des Italiens, n° 15, en envoyant un bon de poste à l'ordre du directeur de la *Glaneuse parisienne*.

Je dois ajouter que la littérature contenue dans ce recueil satisfait toutes les exigences du bon goût et de la plus parfaite moralité.

ALICE DE SAVIGNY.



CASTORS AU TRAVAIL, d'après un dessin communiqué. — Voir page 599.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 16

BLANCS	NOIRS
1 F. pr. P éch. d.	1 R. pr. C
2 F. pr. P	2 C. joue.
3 F. pr. T éch. m.	3 . . . . . .

Solutions justes : MM. A. Pitter et E. Truocyor; Boiron, café de l'Omnibus, à Dunkerque; Bessie; Denis, à Bar-le-Duc; commandant Tholer, à Nancy; Chess-Club, à Beauvais; les amateurs d'Échecs du café des Thernes; cercle Peloux, à Nîmes; Jules Martin, à Bordeaux; Mme Savy, à la Rochelle; Léon Naze et Ladislas Gorski; A. Orgnon, à Marseille; Emile Frau, à Lyon; Ch. Guillot, élève de Cinquième au collége Saint-Chamond, à Rive-de-Gier; D. Mercier, à Argelliers; J. Galiment, à Etretat; la Chambre littéraire, à Rennes; Mateo de Zamora, à Alméria (Espagne); A... B..., au Havre; A. Abant, à....

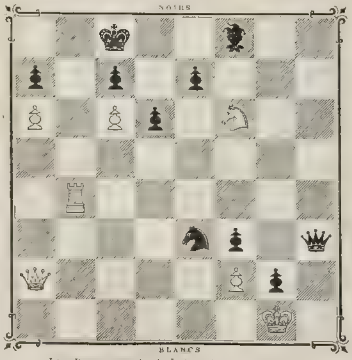
A l'occasion du Problème n° 20, nous rappelons la règle suivante :

Un Pion arrivé à la huitième case ne peut rester Pion; il doit, et peut au choix, faire soit une Dame, soit un Fou, soit un Cavalier, soit une Tour, quand bien même toutes les pièces du jeu seraient encore sur l'échiquier.

PROBLÈME N° 20.

FIN DE PARTIE

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en cinq coups.

CORRESPONDANCE

Cercle Pel.... (Nîmes) — Problème n° 13 de l'*Univers illustré*. Dans la Var. principale, il faut lire F. case TR *au lieu de* F. 8ᵉTR; dans la même Var., les Blancs jouant 2 F. 2ᵉCR menacent du mat suivant : 3 (T. pr. P *éch. double* — R. 3ᵉ FD forcé), 4 (T. 6ᵉD *éch. double et m.* — ....). Ce dernier mat n'est plus possible, si les Noirs répondent par 2 R. 4ᵉR.

Dans la Var. (A), la T, par la prise du P noir 6ᵉFD interdit au R noir la case 6ᵉR.

Un examen plus approfondi vous fera certainement reconnaître la justesse de ce beau Problème.

M. H.... Dall..... (Reims). — Probl. n° 1 : Problème juste, mais l'idée est un peu visible. Voyez comme la même idée est dissimulée dans le Probl. n° 10 de l'*Univers illustré*.

Chess-Club..... (Beauvais). — Problème juste.

C. P.

Toutes les pièces anciennes et nouvelles, représentées sur les théâtres de Paris, se trouvent chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 bis, et boulevard des Italiens, 15, à la Librairie Nouvelle.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

ÉMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 574.
Samedi 22 Septembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Œuvres complètes de Ponsard. — Léon Gozlan.

Il y a vingt-trois ans de cela. L'école moderne, qui avait brillé au théâtre d'un si vif éclat pendant la période qui suivit 1830, ne jetait plus que des lueurs incertaines. De ses deux chefs, l'un, le plus hardi, qui avait essayé de planter le drapeau du romantisme jusque sur les murailles mêmes de la Rome antique, avait été repoussé avec perte. L'autre, cantonné dans ses remparts du moyen âge, n'avait guère été plus heureux, et le public s'était montré également rebelle aux splendeurs des *Burgraves* et aux étincelantes audaces de *Caligula*.

Dans le même temps, sous le souffle d'une jeune fille inspirée, la vieille tragédie semblait reprendre une vie nouvelle. Était-ce bien la vie ou n'en était-ce que l'apparence? Un art qui avait besoin, pour se manifester, d'un interprète exceptionnel n'était-il pas frappé à mort, et en prenant pour lui les applaudissements qui s'adressaient à l'artiste, ne se faisait-il pas de singulières illusions sur sa puissance et sa durée?

Tels étaient, si j'ai bonne mémoire, les termes dans lesquels se posait le problème lorsque *Lucrèce* apparut.

L'auteur, un nouveau venu, se présentait devant le public avec modestie, mais avec fermeté.

Le mot *tragédie* inscrit en tête de sa pièce était, à lui seul, tout un manifeste.

Quelle en était la signification? Ici il faut l'entendre.

Lucrèce était-elle la restauration pure et simple, le pastiche servile de l'ancienne tragédie française, telle qu'elle était sortie des entrailles du XVIIe siècle?

Pas le moins du monde. La mauvaise foi ou la passion avaient eu beau là-dessus essayer de donner le change; la critique sincère et impartiale ne pouvait s'y tromper.



LA FÊTE DE SAINT-CLOUD dessin de M. Hadol. — Voir page 606.

C'était bien, en effet, la tragédie que M. Ponsard ramenait de l'exil, mais la tragédie pure, dégagée des formes conventionnelles et contingentes dont Corneille et Racine eux-mêmes n'avaient pas osé l'affranchir.

Au lieu de calquer son œuvre sur les leurs, il se bornait à s'inspirer de leur sentiment; au lieu de s'abreuver à leur coupe, il puisait à la source où ils avaient puisé eux-mêmes.

Dans son discours de réception à l'Académie française, imprimé en tête de la magnifique édition de ses œuvres complètes [1] et qui est comme la préface de Cromwell, de l'école néo-classique, M. Ponsard explique, en quelques traits vifs et précis, quelles transformations a dû subir la tragédie, telle que l'avaient faite les deux grands maîtres de la scène française.

« Que leurs tragédies immortelles, dit-il, n'aient pas un côté factice et périssable, on ne prétend pas le soutenir. Au fond de l'œuvre est la vérité, à la surface sont des formes passagères. Nul ne peut s'isoler entièrement du milieu où il est placé : le poëte, échauffé par la situation, se dégage de ce qui l'entoure et va droit à la nature; mais quand les haltes de l'action le laissent plus froid, la nature ne se montre à lui qu'à travers les usages, les préjugés et le jargon du siècle. »

Et pénétrant plus avant au cœur de la question, il ajoute :

« Les sacrifices faits à la loi rigoureuse des unités de temps et de lieu, les confidents, les longs récits, une noblesse toujours soutenue, qui rejette ces détails familiers et intéressants dans les tragédies grecques, le même choix d'expressions chez les subalternes et chez les rois, quelques termes de galanterie à l'usage de la cour de Louis XIV, mais étranges dans la bouche de Pyrrhus et de Néron, voilà ce qui appartenait au temps et ce qui a subi l'injure du temps. »

Rien de plus libéral que cette profession de foi. M. Ponsard, on le voit, n'est pas un de ces voltigeurs de la vieille armée classique qui n'ont rien appris ni rien oublié : c'est un romantique converti, comme il l'avoue lui-même avec une bonne grâce parfaite. « Le romantisme eut mes premiers enthousiasmes : aujourd'hui encore j'y vois la liberté d'examen que j'aime partout. » Heureuse sympathie qui l'a préservé des intolérances du néophyte et lui permet de s'écrier sans crainte d'être démenti : « Je suis avec ceux qui marchent et non avec ceux qui rétrogradent. »

S'il fallait préciser la nature et l'étendue du progrès réalisé dans la littérature classique par M. Ponsard, je le comparerais volontiers à celui que Talma accomplit dans l'interprétation tragique. A l'exemple du grand artiste, en donnant aux sentiments et aux passions une expression plus naturelle et plus familière, il en a doublé la force communicative : en dépouillant ses héros des oripeaux surannés dont les avaient affublés ses prédécesseurs en tragédie, il les a sauvés de l'indifférence et mieux encore du ridicule.

M. Ponsard est donc un classique progressiste : là est son originalité; en ce sens, il l'emporte sur Casimir Delavigne dont le talent flottant et indécis ne fut jamais qu'un reflet, dont les œuvres hybrides, produit d'un éclectisme timide, manquèrent toujours de cette autorité qui naît des fortes croyances et des fermes convictions.

Que le public ait vu tout cela du premier coup, c'est ce que je n'affirmerais pas : j'imagine qu'il fut séduit tout d'abord par cette mâle simplicité, par cette langue robuste et fière où respirait comme le souffle du vieux Corneille, par ce vers plein, sonore et du plus pur métal, par ces pensées élevées ou profondes, par cette action d'une sobriété toute magistrale, arrivant aux situations les plus puissantes par le seul jeu des passions, par le seul contraste des caractères.

Le succès fut soudain, spontané, irrésistible.

Lucrèce, je l'ai dit ailleurs, fut saluée comme une protestation du goût contre les écarts et les excès du romantisme, les égarements de la fantaisie, le mépris des règles et du bon sens passé à l'état de système, la langue torturée et violée à plaisir, les outrances de néologisme, les débauches de couleur locale, l'abus du clinquant et du bric-à-brac, le pastiche déguisé sous le masque de l'originalité, nos ancêtres littéraires, reniés, sacrifiés aux maîtres étrangers ou contemporains, à Shakspeare ou à Victor Hugo dont les plagiaires maladroits, impuissants qu'ils étaient à reproduire le génie, s'ingéniaient à parodier les bizarreries et les étrangetés.

Touchés au cœur, ceux-ci ne se firent pas faute de crier à la surprise et à l'engouement : — succès de mode et de parti, disaient-ils, dont le temps ne tarderait pas à faire justice. — Le temps est venu; vingt-trois ans ont passé sur *Lucrèce* sans lui laisser une ride, et cette épreuve, que pourraient provoquer sans crainte les autres œuvres de M. Ponsard, suffirait, à elle seule, pour en attester la force et la vitalité.

Je viens de relire *Agnès de Méranie* et je ne puis m'expliquer le froid accueil qu'elle reçut, autrement que par cette réaction qui est le contre-coup ordinaire des triomphes retentissants. La donnée est des plus émouvantes. Le style, c'est assez dire, vaut celui de *Lucrèce*. Dans tout le cours de l'œuvre éclatent des beautés de premier ordre. Pour préciser, je citerai la magnifique scène de l'excommunication au premier acte; au troisième, le monologue du légat qui, pour la grandeur des idées et l'ampleur de la forme, peut lutter avec le fameux monologue d'*Hernani*, les adieux d'Agnès si touchants de résignation et de douleur contenue; au quatrième acte, la lutte énergique du moine et du roi, la scène pathétique du moine et d'Agnès. L'action est condensée avec une rare puissance; mais peut-être le cadre dans lequel elle se meut est-il un peu étroit. En empruntant son sujet aux annales du moyen âge, cette source de prédilection de l'école romantique, l'auteur a mis une sorte de coquetterie à en exclure tout ce qui n'y tenait pas essentiellement, à éliminer, de parti pris, les épisodes, les hors-d'œuvre et les brillants développements qu'il comportait. Ce parti pris l'a entraîné parfois dans un excès de sobriété qui ressemble à de la sécheresse. Mais laissez faire *Charlotte Corday* va paraître et le talent de l'auteur va se déployer dans toute son indépendance.

C'en est fait des unités de temps et de lieu : la nouvelle œuvre de M. Ponsard est divisée en neuf tableaux, ce qui ne l'empêche pas de s'intituler tragédie en cinq actes.

C'est que M. Ponsard n'entend pas la tragédie dans le sens étroit et limité qu'on est convenu de lui donner.

Pour lui, la tragédie, l'œuvre la plus élevée du théâtre, est la forme dramatique qui met en scène les figures historiques. « Nous aimons à voir revivre, dit M. Ponsard, les personnages qui dominent le niveau commun, les législateurs, les conquérants, les souverains, les tribuns, les grands hommes de toute sorte, tous ceux qui résument en eux une civilisation, tous ceux enfin, héros ou philosophes, qui ont influé sur la fortune des peuples et sur la marche des idées. »

Et il continue spirituellement :

« Je conviens que les malheurs d'un négociant peuvent me tirer des larmes; mais on conviendra que la délibération d'Auguste en présence de Maxime et de Cinna, ou l'entretien d'Agrippine et de Néron, remue quelque chose de plus élevé dans l'âme des spectateurs. »

Une autre loi de la tragédie, suivant M. Ponsard, c'est la simplicité d'exécution, l'émotion naissant, non des complications d'une intrigue habilement nouée, de la multiplicité des incidents et des aventures, mais de la peinture vigoureuse des caractères, du développement des sentiments, de l'observation profonde du cœur humain, de la lutte des passions parlant leur vrai langage.

Toute œuvre qui reunit ces deux conditions est une tragédie : les autres ne sont que des mélodrames : quant au drame, M. Ponsard se refuse à le reconnaître comme un genre à part.

Je ne discute pas sa théorie : je la constate.

Quoi qu'il en soit, drame ou tragédie, quelqu'étiquette qu'on lui donne, *Charlotte Corday* est une des œuvres les plus vigoureuses et peut-être la plus hardie qui se soit jamais produite au théâtre.

Pensez-y donc ! au lendemain de mil huit cent quarante-huit, au milieu du bouillonnement des passions politiques, des espérances, des regrets, des conspirations des partis, évoquer la grande révolution dans sa période la plus brûlante; faire parler, agir, devant un public orageux et tourmenté, ces héros et ces monstres, Barbaroux et Danton, Vergniaud et Marat, Louvet et Robespierre, quelle entreprise à faire reculer les plus forts et les plus audacieux ! Eh bien ! M. Ponsard l'a accomplie : il a affronté ce péril et il en a triomphé. Rappelez-vous cette scène admirable — l'épithète est de M. Nisard, qui n'en est pas prodigue, — où le sanglant triumvirat est réuni, où Robespierre, Danton et Marat exposent et développent leurs idées, leurs opinions, leurs doctrines, et si vrai est le langage que leur prête l'auteur, si loyale est sa peinture, si vivants sont ses portraits, que pas un murmure ne s'est élevé, pas un cri ne s'est fait entendre, si ce n'est un cri unanime d'admiration pour le génie capable d'une telle œuvre.

M. Ponsard excelle au reste dans ces grandes discussions; il sait à fond la langue politique, il plane à l'aise dans ces régions supérieures où, hormis Corneille, — et je n'excepte ici personne autre, — il ne connaît pas de rival.

Je n'insiste pas sur les autres parties de ce chef-d'œuvre. Et que de beautés cependant j'aurais à y signaler : l'éclat et la solidité de la couleur, l'ampleur des physionomies principales, les figures secondaires esquissées d'un coup de pinceau net et juste, la variété du style, — poétique avec Vergniaud et Barbaroux, philosophique avec Siéyès, grandiose avec Danton, positif et tranchant avec Marat, pédantesque et enveloppé avec Robespierre, — et par-dessus tout, le charme virginal, la grâce virile et la vertu romaine de celle qu'un grand poëte a appelée *l'Ange de l'Assassinat !*

Ulysse, qui clôt la série des tragédies de M. Ponsard, est une curieuse étude dont il me semble que l'intérêt et l'originalité n'ont pas été suffisamment appréciés. Ce n'est plus ici l'antiquité fardée, maquillée, travestie, passée au vinaigre de la civilisation moderne, par les puristes du grand siècle, ou simplement amollie et ramenée aux grâces de l'atticisme comme elle nous apparaît dans les idylles d'André Chénier. C'est l'époque héroïque reconstituée avec son ingénuité primitive, sa force naïve et parfois rude, sa grandeur robuste, sa saveur sauvage. Après avoir lu cette belle et simple peinture des mœurs homériques, on s'étonne d'en avoir si longtemps toléré la parodie, et l'on est obligé de reconnaître que la critique littéraire s'était laissé devancer en cette matière par la critique artistique. — Qu'eût-on dit, en effet, d'un architecte qui se fût avisé d'apporter à la restauration d'un monument cyclopéen les procédés d'Ictinus, de Vitruve ou de Palladio ?

Le même goût sévère et consciencieux, le même respect pour l'antiquité se retrouvent dans le petit poëme d'Homère qui précède *Ulysse* et dans la traduction que l'auteur y a intercalée du sixième chant de l'Odyssée.

Il était donné à M. Ponsard de remporter la double palme et de se montrer supérieur dans le domaine comique comme il l'avait été dans la tragédie.

Cette comédie, qu'il a faite sienne et empreinte de sa personnalité, n'est pas celle de Molière qui rit à belles dents et à gorge déployée : elle ne va pas non plus, comme celle de Beaumarchais, la robe retroussée et la jambe au vent : son sourire est modeste, sa gaîté, ou pour mieux dire son enjouement, a quelque chose de discret et de contenu. Avant tout, elle est morale et philosophique. L'auteur est de ceux qui pensent, pour me servir de ses expressions, que le poëte a le droit et le devoir d'intervenir dans les questions morales et politiques : peut-être cette préoccupation lui enlève-t-elle quelque peu de souplesse et de laisser aller; mais en revanche quelles qualités saines et robustes ! Quelle vigueur et quelle fermeté d'accent ! Ici encore, il n'y a qu'à ratifier le jugement porté par M. Nisard sur l'œuvre comique de M. Ponsard, lorsque, s'adressant à lui dans son discours de réception, il lui disait : « Une image brillante de la haute comédie a fait *l'Honneur et l'Argent*. Là, comme dans vos tragédies, on applaudit d'heureuses études morales, des personnages qui plaident éloquemment leur cause, de belles situations et, parmi de beaux vers, les meilleurs de tous, ceux qui, par un côté, sont des vérités de situation et, par l'autre, des vérités de cœur humain, — le mot du moment et le mot de tous les temps. »

Le succès éclatant de *l'Honneur et l'Argent* a relégué au second plan la *Bourse*, où brillent cependant des qualités du même ordre. Peut-être n'a-t-il manqué à cette dernière comédie, pour atteindre la popularité de son aînée, qu'un dénoûment moins romanesque et, dans la partie satirique, plus de mordant, de verdeur et d'âpreté.

Si rapide que soit ce coup d'œil jeté sur l'œuvre de M. Ponsard, j'aurais des remords à passer sous silence *Horace et Lydie*, cette perle ravie à l'écrin d'Horace, et surtout cette adorable fantaisie shakspearienne que l'auteur a intitulée « *Ce qui plaît aux femmes.* »

C'était la première fois que Ponsard écrivait en prose, et jamais on n'avait vu prose plus légère, plus souple, plus élégante. De l'esprit partout, et du plus fin, du plus exquis. Un dialogue plein de mots trouvés, de rencontres imprévues. Pour la première fois aussi, l'auteur passait des sévères alexandrins à la poésie lyrique, imagée et pittoresque. Eh bien ! dites vous-mêmes si les vers que je vais citer — et je cite au hasard, en prenant, comme on dit, dans le tas, — n'égalent pas pour le charme, la richesse, la grâce, la poésie en un mot, ce que Musset, Victor Hugo et Lamartine ont écrit de plus ravissant :

> Déjà les brises plus chaudes
> Ont fondu les froids glaçons,
> Et posé des émeraudes
> Sur la pointe des buissons.
> Les Alpes, longtemps muettes,
> Retentissent de clochettes :
> L'air se peuple d'alouettes
> Et la forêt de pinsons.
>
> Pervenches et primevères
> Tendent au moineau matin
> Leurs calices, légers verres
> Pleins des larmes du matin;
> Au fond du muguet, qu'il penche,
> Il boit une perle blanche,
> Un saphir dans la pervenche,
> L'améthyste dans le thym.
>
> Nous sommes la séve pure
> De l'herbe et de l'arbrisseau;
> C'est notre voix qui murmure
> Dans le babil du ruisseau;
> Quand Avril fait tout renaître,
> La vie à flots nous pénètre,
> Et notre [illegible],
> Monte au ciel avec l'oiseau.

Ici s'arrête le second volume : le troisième commencera par le *Lion amoureux* et *Galilée*, deux chefs-d'œuvre auxquels le talent de M. Ponsard, encore en sa pleine maturité, ne manquera sans doute pas de donner des successeurs.

Encore un deuil littéraire ! Après Méry et Roger de Beauvoir, Léon Gozlan ! Ce dernier coup a été le plus terrible de tous, parce qu'il était le plus inattendu. Qui de nous se fût douté lorsque, il y a quelques jours, nous rencontrions cette figure aimable et sympathique, que nous la voyions pour la dernière fois, que ce sourire charmant serait si tôt glacé, que cet esprit si jeune et si vivant allait disparaître, emportant encore avec lui le secret de tant de promesses !

Pendant quarante ans, Léon Gozlan s'est, en effet, prodigué sans que jamais sa verve intarissable ait paru ressentir la fatigue ou la décadence. Il a été un journaliste éblouissant. Dans le roman, au théâtre, il a obtenu des succès qui lui survivront. Le *Notaire de Chantilly*, le *Médecin du Pecq*, *Aristide Froissart*, tant d'autres livres que tout le monde a nommés avant moi, sont restés dans toutes les mémoires. La Comédie française a conservé à son répertoire la *Fin du roman*, une *Tempête dans un verre d'eau*, la *Pluie et le beau temps*. Hier encore, on reprenait son *Lion empaillé*, et quelque jour verra reparaître, sans doute, la *Main droite et la main gauche*, sa première et sa plus belle victoire.

Son talent multiple et varié n'est pas de ceux que l'on peut analyser en quelques lignes : ce qui le caractérisait, surtout, c'était la verve, la fougue, l'imagination, la fantaisie, la couleur, l'abondance du jet et de l'inspiration, l'horreur du banal, du lieu commun et du pédantisme, la profondeur et la vérité d'observation dissimulées sous l'éclat du paradoxe, c'était cette distinction dans la forme, cette phrase pittoresque, richement ouvragée, ciselée avec amour, d'un tour particulier qui n'appartenait qu'à lui et faisait dire au lecteur : ceci est du Gozlan.

Voilà ce que nous retrouverons dans ses œuvres; mais ce qui est perdu pour nous à tout jamais, c'est le causeur

1. Œuvres complètes de F. Ponsard, de l'Académie française. 2 vol. in-8, M. [illegible]

étincelant, dont les mots faisaient prime sur le marché de l'esprit, l'homme d'une probité supérieure, le confrère serviable et tout à tous, l'écrivain soucieux de la dignité des lettres. Il semblait que son cœur chaud rayonnât autour de lui et, sur sa tombe entr'ouverte, Albéric Second a pu, avec un douloureux à-propos, évoquer les paroles que naguères Gozlan lui-même prononçait sur celle de son ami Méry :

« Aujourd'hui nous inhumons un rayon de soleil ! »

GÉRÔME.

BULLETIN

M. Garnier, l'heureux et habile architecte de la nouvelle salle du grand Opéra, ayant à peu près fini le gros œuvre de maçonnerie, occupe maintenant de nombreux ouvriers à faire les ravalements et les sculptures ornementales fixes, sur les deux flancs du monument, à l'orient et à l'occident.

Les personnes qui suivent avec intérêt les travaux de ce grand et splendide théâtre, voient avec plaisir se développer sur les frises de riches incrustations de marbres de couleurs qui se détachent sur le fond blanc de chaque pierre. Dans une quarantaine d'ateliers organisés tout autour de l'édifice, une armée d'artistes sculpteurs et de praticiens grugent la pierre et le marbre pour faire les bas-reliefs, les groupes, les statues et les bustes avec une ardeur dévorante. On achève le couronnement de la principale façade au-dessus de la *Loggia* formée de seize colonnes monolithes et couplées. Les pièces de la charpente métallique des dômes et des toitures arrivent tous les jours dans l'atelier à l'angle de la rue Neuve-des-Mathurins et de la rue Lafayette.

Trois espaces distincts avaient été ménagés à l'Exposition universelle de Paris pour les exposants d'au delà du Rhin; la Prusse, les États germaniques secondaires et l'Autriche avaient chacun leur compartiment réservé. Mais voici, dit le *Siècle*, que le contre-coup des annexions va se faire sentir jusque dans l'édifice du Champ de Mars; la Prusse demande aujourd'hui, dit-on, à représenter toute l'Allemagne exposante, en dehors de l'Autriche. Des négociations sont entamées à ce sujet entre Berlin et les États germaniques restés indépendants après la guerre. L'espace réservé à ces États se confondrait donc avec celui qui était affecté à la Prusse, et l'unité allemande se réaliserait ainsi pour la première fois à Paris.

Tous les ans, Paris est atteint d'une manie nouvelle, sinon de deux ou même de trois. Actuellement, c'est l'aquariummanie qui fait fureur. On compte en ce moment, dans les plus opulents quartiers, plus de cent magasins où l'on vend des aquariums peuplés de têtards, de grenouilles vertes, de poissons rouges, de petites anguilles et de goujons. Dans tous les appartements, on ne voit plus qu'aquariums ronds ou carrés, supportés par des armatures de bronze doré.

L'Angleterre se montre reconnaissante envers ses boxeurs. Dans l'un des plus beaux cimetières de Londres, celui de Highgate, s'élève un magnifique mausolée en marbre. Il a la forme d'une tour massive; le médaillon du défunt en orne la façade, et, au pied, un chien est couché.

Ce splendide monument est élevé à la mémoire de Thomas Sayers, le célèbre pugiliste. Les frais en ont été faits au moyen d'une souscription publique qu'ont ouverte les amis et admirateurs de cet expert ès coups de poing.

Une lettre de Zanzibar donne des nouvelles du docteur Livingstone, le célèbre voyageur anglais.

A la date du 14 juillet, M. Livingstone se trouvait dans l'intérieur de l'Afrique, où il recevait une hospitalité tout écossaise de la part du chef d'Elgouano.

On avait pu faire parvenir à l'illustre explorateur une nouvelle provision de quinine, médicament indispensable quand on voyage dans ces contrées, et dont il faut, pour ainsi dire, se nourrir quotidiennement.

M. de Lamartine vient encore d'être cruellement frappé. Son neveu, M. le comte de Cessiat, est mort à Mâcon. M. de Cessiat avait été attaché, en 1848, à la légation française à Rome; mais il abandonna presque aussitôt la carrière diplomatique. M. de Lamartine et les enfants du défunt menaient le deuil.

TH. DE LANGEAC.

ANTONIELLA

(Suite [1].)

LXXIV

Ce fut dans cette disposition de cœur et d'esprit de la malheureuse Annunziata que le jour de notre jugement arriva et que nous comparûmes en public devant le tribunal, pour crime d'infanticide.

La foule attirée par les détails horribles d'un pareil forfait était immense dans le prétoire; les juges étaient prévenus mais attentifs.

Annunziata, réputée la plus coupable à cause de son âge et de son influence sur sa jeune amie, était entrée la première. Son sordide costume dénotait l'indigence; on sait qu'elle avait tout vendu pour donner aux jumeaux une dernière goutte de lait; son extérieur était loin de prévenir en sa faveur. Son visage seul et ses yeux annonçaient une bonté confuse, que le public prit naturellement pour une hypocrisie qui étonnait, mais qui ajoutait à l'horreur de son prétendu crime.

Quand j'entrai après elle dans le prétoire et que mes regards tombèrent sur ses yeux, j'oubliai entièrement mon rôle d'accusatrice, je ne sentis plus que l'impulsion de souvenir et de tendresse qui m'attachait à elle comme à l'image de la Providence sur la terre: mes larmes montèrent à mes yeux comme deux sources qui se rouvrent après une longue sécheresse; je tendis involontairement les bras vers elle, et je me jetai à ses pieds en sanglotant.

— Annunziata! Annunziata! pardonne-moi! lui dis-je tout bas. Je ne suis ni méchante ni folle; mais je veux, en nous perdant, sauver la vie de tes jumeaux.

Et, comme ces paroles semblaient la confirmer dans l'idée de ma démence :

— Je veux sauver les enfants, je veux les sauver, répétai-je; je les sauverai. Ne te défends pas! ne te défends pas! Sachons mourir pour qu'ils vivent!

Ces paroles, qu'Annunziata ne comprenait pas, me faisaient passer pour d'autant plus folle à ses yeux. Elle me releva en me serrant contre son cœur avec des larmes; les miennes répondirent aux siennes. On nous sépara, et les gendarmes, se plaçant entre nous deux, nous rejetèrent, sans que nous puissions nous parler l'une à l'autre, aux deux extrémités du banc.

LXXV

— Annunziata, dit le président du tribunal, vous allez entendre, par la voix de l'avocat général, l'horrible accusation portée contre vous, et confirmée par le témoignage d'Antoniella, votre complice.

Alors, le procureur général prit la parole. Son discours fut à la fois pathétique et terrible; souvent interrompu par les explosions et les sanglots de l'auditoire, il fit tour à tour frémir et pâlir les spectateurs. Il montra Annunziata, douée d'abord de quelques petites vertus instinctives comme celles des brutes, qui se dévouent à nourrir leurs petits tout en dévorant les petits des autres, pervertie par la misère jusqu'à conseiller et aider le crime, pour se délivrer d'un embarras vivant, avec une cruauté machinale. Il n'aggrava pas ma situation à moi; il me fit voir, cédant involontairement d'abord à d'affreuses insinuations, ne sachant pas d'avance ce qu'on prétendait faire de mon fruit; puis il raconta mon évanouissement, puis le commencement d'étouffement dans la fosse de mon père, puis la réflexion d'Annunziata, qui craint que les animaux carnassiers ne la dénoncent en découvrant le corps sous leurs griffes; puis notre fuite hors du cimetière en emportant avec nous le corps en apparence inanimé de la victime, notre arrivée au bord du Liri, le geste forcené d'Annunziata arrachant le corps de mon tablier et le lançant par les pieds aux flots débordés du torrent, puis le léger cri de l'enfant assassiné au moment où il tomba dans les eaux, ce cri qui révèle que la victime était vivante, et qui lègue le remords aux assassins, une preuve à la justice, une vengeance à la société! ce cri qui ne cessera de retentir à nos oreilles jusqu'à ce que Annunziata ait expié sur l'échafaud son épouvantable forfait!

Il demanda la mort pour elle; pour moi, victime innocente d'abord et à demi trompée des embûches de cette compagne perverse, il me recommanda à l'indulgence des juges, à la pitié de l'opinion, à la correction, dans la maison des Repenties, des mauvaises mœurs dont j'avais eu, depuis mon enfance, l'exemple sous les yeux.

On applaudit, on pleura. Toute la rage s'alluma et se tourna contre mon amie.

LXXVI

Annunziata, consternée d'étonnement, ne savait si elle écoutait un rêve ou une imprécation contre elle-même dans cet éloquent discours. Elle pleurait et n'était pas capable de répondre. Son défenseur, atterré par son silence, ne parla que de son repentir et de la croyance où elle était que l'enfant jeté dans le fleuve avait cessé de vivre. Mais le cri de la victime au moment où elle avait été lancée à l'eau lui répondait, en incriminant trop l'intention meurtrière d'une femme aussi expérimentée qu'Annunziata.

— Qu'avez-vous à ajouter pour votre justification? lui demanda le président.

— Rien, dit-elle, si ce n'est que l'accusation de la pauvre Antoniella est la preuve de sa folie; qu'elle n'est jamais accouchée chez moi; que je n'ai point tué son enfant pendant qu'elle servait aux miens de seconde mère; que je serais morte plutôt que de commettre un tel crime, et que je vous supplie de lui demander une dernière fois si elle persiste dans son accusation.

LXXVII

Elle me voyait à deux pas d'elle, la regardant tendrement, pendant le discours du procureur général, et fondant en larmes; elle ne doutait pas que ce ne fussent des larmes de repentir, et que je ne m'empressasse de démentir, au dernier moment, l'horrible rêve que, sans qu'elle comprît pourquoi, j'avais débité contre elle.

Le président m'interrogea avec douceur :

— Persévérez-vous, me dit-il, à déclarer devant Dieu et devant les hommes que vous êtes accouchée pendant votre séjour chez Annunziata; qu'elle vous a conduite, sous de pieux prétextes, à la tombe de votre père; que vous y avez mis au monde un enfant, et que vous vous êtes ensuite évanouie; qu'à votre réveil, vous avez trouvé votre enfant à demi enseveli dans le sable; qu'Annunziata l'en a retiré pour aller au Liri, jeter le corps accusateur dans les vagues; que vous avez vous-même porté le corps inanimé dans votre tablier; qu'arrivée près du Liri débordé, Annunziata l'a pris par les pieds et lancé au milieu du fleuve; enfin, qu'un léger cri est sorti de sa bouche et a prouvé qu'il était vivant?

Tous les regards étaient tendus vers moi, et surtout ceux d'Annunziata, pour attendre et en quelque sorte pour m'arracher ma réponse. Je la regardai en face sans pâlir, au fond des yeux, comme pour la pénétrer de ma pensée secrète et lui dire : « Ne me démens pas, ne me méprise pas si je t'accuse! » Puis, me levant et me raffermissant dans mon imposture :

— Oui, répondis-je d'une voix assurée et forte, je persévère à avouer notre crime. J'ai mis au monde un enfant, aidée et secourue par Annunziata. Nous étions seules dans la nuit au tombeau de mon père; elle a d'abord enseveli mon fruit dans le sable, puis elle a changé d'avis, elle m'a remis le corps de l'enfant dans mon tablier, et, arrivée au bord du Liri, au clair de lune, elle a pris mon enfant par les pieds, et elle l'a lancé, tout vivant, dans le fleuve; en tombant dans l'eau, il a poussé un léger cri que j'entends toujours. C'est là la vérité !

L'auditoire, à cette affirmation, poussa une exclamation d'horreur.

Annunziata retomba évanouie sur son banc. Cet évanouissement attesta ma véracité et son crime. On l'emporta convaincue dans son cachot. Je demandai à y être conduite moi-même, pour lui donner des soins et des exhortations, jusqu'au jour de son jugement. On m'accorda cette grâce, et on me jeta sur la même paille qu'elle dans le même cabanon.

LXXVIII

— Que je te plains! me dit-elle avec une ineffable douceur, quand elle me reconnut. Tu m'ôtes la vie, à moi qui t'aurais cent fois donné la mienne! Mais je ne t'en veux pas. Il faut que les souffrances que tu as subies avec moi et mes malheureux nourrissons t'aient troublé la raison et égaré jusqu'au froid délire dont tu viens de me donner la preuve !

— Eh bien, tu te trompes, lui répondis-je. Je jouis de toute ma raison, et c'est avec une connaissance complète de mon mensonge et de mon ingratitude envers toi que je t'ai accusée en m'accusant moi-même de notre crime imaginaire.

— Que veux-tu dire? et quel a donc été ton odieux dessein? reprit-elle. De tous les biens dont Dieu avait comblé le commencement de ma vie, il ne me restait qu'un nom intact, et dans mon pauvre cœur survivait le sentiment d'une conscience incapable d'un crime; et c'est toi, toi que j'ai élevée et nourrie avec plus d'amour que mes propres enfants, qui m'enlèves, par une infâme imputation, ce que j'appréciais plus que cent mille vies, c'est-à-dire l'honneur d'une vie sans tache!... Encore une fois, explique-toi, et rends-moi, aux yeux des hommes, l'innocence dont tu les as fait douter !

— Non, répondis-je à la malheureuse Annunziata en précipitant mes bras à son cou et ma tête sur son sein; non! je ne te la rendrai jamais, que quand il sera trop tard sur la terre pour que tu jouisses de la réparation... Alors, alors seulement, je tomberai à tes pieds, et je te rendrai ta vertu devant les hommes; et le poids de l'indignation publique m'écrasera à mon tour, et la pitié du monde te suivra dans le ciel, où tu n'auras fait que me précéder!

— C'est le langage d'une insensée! s'écria Annunziata, comme épouvantée de ma démence.

— Eh bien, repris-je, insensée ou non, je conduirai mon crime jusqu'au bout. Et, puisque tu veux savoir qui m'y a poussé, apprends que c'est toi-même, et que, si c'était à refaire, je le referais encore.

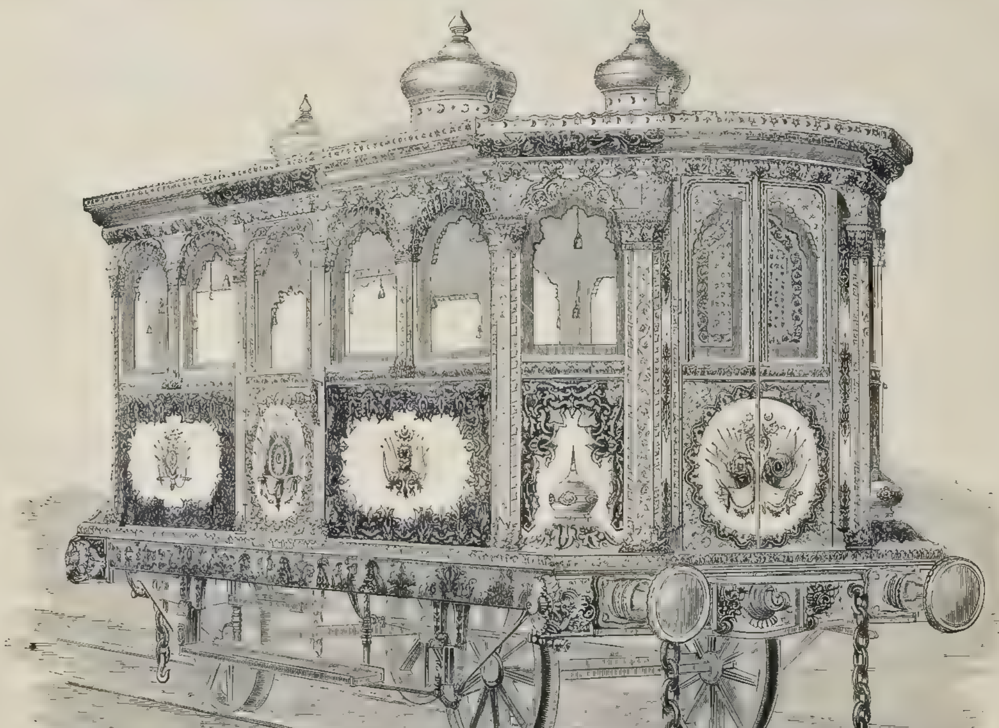
A. DE LAMARTINE.

(La suite au prochain numéro.)

1. Voir les numéros 563 à 573.



LE YACHT DE PLAISANCE *LE MAHROUSSCH* APPARTENANT AU VICE-ROI D'ÉGYPTE, d'après un croquis de notre correspondant d'Alexandrie. — Voir page 607.



LE WAGON D'ÉTÉ DU VICE-ROI D'ÉGYPTE, d'après un croquis de notre correspondant d'Alexandrie. — Voir page 607.



LE GROS LOT DE CENT MILLE FRANCS, d'après le tableau de J. T. Lucas. — Voir page 607.

LA FÊTE DE SAINT-CLOUD

Elle a commencé le 9 septembre, pour durer tout un mois, cette fameuse fête de Saint-Cloud, où toutes les classes de la population parisienne se portent en masse, où le commerce des mirlitons — les échos de la banlieue sont là pour l'attester — atteint des proportions vraiment grandioses.

A entendre cet assourdissant tapage, auquel les crins-crins de bals Willis et Morel viennent joindre leurs glapissements discordants, on ne se douterait guère que cette fête a une origine toute religieuse.

L'élégante église ogivale de Saint-Cloud est construite, rapporte la tradition, sur l'emplacement où s'élevait jadis le cloître qui servit de refuge à Clodoald, petit-fils de sainte Clotilde. Le jeune prince mérovingien, canonisé un siècle plus tard sous le nom de saint Cloud, y prononça ses vœux monastiques, et, en entrant dans le giron de l'Église, put échapper au poignard de ses oncles Childebert et Clotaire.

Ce souvenir est encore, de nos jours, l'occasion d'un pieux pèlerinage annuel. Dans la matinée du 9 septembre, deux bateaux à vapeur amenaient environ 700 personnes, appartenant pour la plupart à différents ordres religieux, lesquelles venaient prier sur les dalles qui recouvrent, depuis treize siècles, les cendres du royal anachorète.

Que dirons-nous de la fête populaire en elle-même, que nos lecteurs n'aient déjà vu maintes fois? L'hercule qui soulève des kilos *de la plus grosse espèce*, l'immuable femme à barbe, l'enfant de sept ans qui pèse cent kilos, la somnambule qui révèle l'avenir *et même* le passé, le prestidigitateur breveté du roi de Maroc, le caraïbe de la place Maubert qui mange des étoupes enflammées, les longues files de baraques où se débitent, à l'aide du tourniquet, les porcelaines avariées et les pains d'épice poudreux, tels sont les éléments indispensables de toute fête des environs de Paris, et que l'on retrouve au grand complet dans le parc de Saint-Cloud.

La Seine est couverte d'embarcations de toutes sortes. Les voitures les plus disparates se pressent sur les routes : calèches, omnibus, pataches, carrioles, tapissières et charrettes. Les trains des deux chemins de fer partent au grand complet, et tous les quarts d'heure jettent une nouvelle foule au milieu de la cohue.

Partout on rit, on chante, on échange des lazzis, on joue du mirliton, naturellement. Les gens heureux sont innombrables à Paris... ou les apparences sont bien trompeuses.

H. Vernoy.

CHRONIQUE DES ARTS

Au moment où paraissait notre dernière chronique, le Louvre se remplissait d'une foule inusitée, et les autorités officielles des Beaux-Arts se rassemblaient au Salon carré, où avait lieu la distribution des récompenses décernées à la suite du dernier Salon. Ces récompenses ont été publiées : je n'ai que faire de les rappeler. Elles ne s'accordent peut-être pas avec toutes nos préférences; toutefois il faut reconnaître que l'administration a écouté la voix publique, et que MM. Busson, Gide, Merle, Carpeaux, Gruyère, Schlesinger, etc., les nouveaux chevaliers de la Légion d'honneur, comptaient parmi les succès de cette année. Nous regretterons seulement, si peu réaliste que nous soyons, de n'avoir pas trouvé M. Courbet sur cette liste étoilée. Son talent lui méritait cet honneur. Ses théories ne pouvaient être une cause d'exclusion, l'État admettant, je suppose, toutes les esthétiques comme il reconnaît tous les cultes. Quant à la discussion avec M. le comte de Nieuwerkerke au sujet de la *Femme au perroquet*, ce n'est pas, nous l'espérons, cette pauvre petite erreur d'addition qui brouillera Courbet à tout jamais avec le gouvernement impérial.

Si je veux que cette chronique mensuelle soit sérieuse, je ne puis me refuser à y enregistrer cette affaire, qui a été l'émotion artistique du mois dernier, et qui restera certainement dans les fastes du réalisme contemporain. Rappelons donc les faits.

Le maître d'Ornans a affirmé qu'il avait vendu sa *Femme au perroquet* pour la somme ronde de 10,000 francs à M. le surintendant des Beaux-Arts.

M. de Nieuwerkerke, de son côté, a répondu qu'il avait vu le tableau dans l'atelier sans faire aucun prix, et qu'il en avait offert 6,000 francs à la clôture de l'exposition. C'est alors seulement que Courbet, grossissant ses prétentions en raison de son succès, aurait demandé les 10,000 francs prémentionnés.

Tout cela évidemment ne prouve qu'une chose : — une erreur de mémoire — bien concevable d'ailleurs — de la part du maître peintre. Nos acclamations l'auront un peu étourdi. C'est notre faute.

Dans le public et dans la presse, les avis se sont partagés. Un journal — n'était-ce pas *le Nord*? — a déclaré que les partisans de M. le surintendant devaient avoir tort. Il s'est appuyé sur un argument historique et a cité le mot de Vivonne à Louis XIV. Vous savez l'anecdote.

Louis XIV prenait Vivonne pour juge d'un coup douteux, aux échecs.

« Sire, dit Vivonne sans regarder, vous avez perdu.

— Mais vous ne regardez même pas l'échiquier!

— A quoi bon? Il est clair que si le doute était permis, tous ceux qui se trouvent ici s'empresseraient de vous donner gain de cause. »

Pour moi, cette histoire — d'ailleurs spirituelle et instructive — ne m'empêche pas de tenir contre Courbet. Car n'a-t-on pas toujours mauvaise grâce à soulever une question d'argent, alors qu'on n'a pas *passé de papier*, comme dit Péponet? Et comment le peintre d'Ornans a-t-il pu oublier cette formalité — *réaliste?*

Comme les malheurs volent par troupes, il vient d'arriver, à l'instant même, un autre désagrément à Courbet : c'est l'invention de la *photo-couleur*. Ce procédé appartient à M. Émile Robert qui y a déjà gagné quelque chose, la décoration d'Isabelle la Catholique. — Un point m'étonne seulement dans les réclames faites à l'inventeur. « *La supériorité du procédé est due sans doute, dit-on, au talent de peintre que possédait M. Émile Robert avant sa découverte.* » Tâchons de nous entendre. La couleur des nouvelles photographies est-elle due au procédé ou à l'artiste? — Dans ce dernier cas, il n'y a pas de découverte. Il y a longtemps qu'il y a des artistes ou des messieurs soi-disant tels pour mettre en couleur toutes les photographies de ce monde. Mais si c'est le procédé mécanique qui donne le ton, si c'est le soleil lui-même qui peint, quel nouveau miracle! — Je ne vois plus dès lors ce que Courbet et le réalisme ont à faire. Il ne leur reste absolument qu'à donner leur démission.

Car c'est là le dernier mot et la perfection du système : *la machine dans l'art*. Qu'on n'y sente jamais cette imagination humaine qui a le méchant don de transformer toutes les choses qu'elle veut refléter! La vérité! rien que la vérité!

Et voici où Courbet se verra condamné par ses propres doctrines. Une fois que la *photo-couleur* existera — avec ses teintes aussi infailliblement vraies que le sont les lignes photographiques — aussitôt l'on discernera les erreurs de la palette de Courbet. Et il sera dépouillé de ses titres et dignités. On le traitera de fantaisiste!

~~~ Je reviens à la distribution des récompenses. Il y a dans le discours prononcé par M. le comte de Nieuwerkerke un passage qui ne me semble pas avoir été assez médité.

« Il n'est pas de semaine, a dit M. le surintendant, que je ne voie quelques-uns de ces artistes malheureux qui auraient pu appliquer avec succès leur goût dans l'une des branches de l'industrie, et vivre en ne sollicitant rien que d'eux-mêmes, en ne demandant rien qu'à leur travail, à leurs efforts personnels.

« Cependant qu'est-il arrivé? C'est que, trompés par une apparente facilité naturelle, par une fausse vocation, entraînés par une ambition que rien ne justifiait, tentés par les vaines et mensongères séductions de ce que l'on nomme « la vie d'artiste, » désillusionnés trop tard de leurs erreurs, s'obstinant, par un faux amour-propre, à ne les point reconnaître, à ne les point racheter, ils vivent, si cela peut s'appeler vivre, de secours déguisés sous forme d'encouragements que ne veut pas leur refuser une administration généreuse. »

Ceci est fort bien dit, et aussi sage qu'éloquent. Mais toute la faute est-elle aux *illusions* des artistes?

Il me semble qu'il faut chercher plus haut et remonter jusqu'à l'organisation des Beaux-Arts.

En ces derniers temps — et dans plusieurs pays à la fois, en France, en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, — on s'est beaucoup préoccupé des moyens de relever le niveau de l'industrie. Pour cela, l'on a cru que l'important était de donner aux ouvriers des notions d'art, et l'on a ouvert ce qu'on appelle aujourd'hui des écoles *d'art industriel*.

C'est là une invention toute moderne. A notre avis, elle a été mal comprise. Et nous nous demandons si, au lieu de créer ce nouvel enseignement, il n'eût pas valu infiniment mieux compléter l'enseignement artistique en y joignant l'étude des applications de l'art à l'industrie.

Notre raisonnement sera simple.

Il faut nécessairement un extrême effort à l'ouvrier pour s'élever à la compréhension des grandes idées qui constituent l'art. On peut tourner admirablement un bâton de chaise et rester à jamais incapable de créer une tête, et ne jamais rien entendre aux questions de type et de style. Ceci n'a pas besoin de démonstration.

Au rebours, l'artiste qui sait faire jaillir de son cerveau une figure de pied en cap, ne sera jamais embarrassé de dessiner un fauteuil, un vase, une torchère, et cela par la raison proverbiale que « qui peut le plus peut le moins. »

J'en reviens donc là : c'est l'instruction des artistes qu'il faut compléter. Qu'on occupe de temps en temps — ne fût-ce qu'en manière de récréation — les apprentis peintres d'histoire de l'école des Beaux-Arts à concevoir et à dessiner des objets d'industrie, et l'on y gagnera deux excellents résultats. D'abord, si la peinture historique ne leur réussit pas, ils ne seront pas embarrassés de trouver un refuge immédiat dans l'industrie. Ensuite, dans le cas contraire, on leur aura donné en fait de meubles, de costumes, d'accessoires de tout genre, une série de connaissances qu'ils possèdent rarement et qui ne peut que faire du bien à la peinture d'histoire.

En résumé, le meilleur moyen de donner un grand mouvement à l'art industriel, c'est que l'impulsion vienne de haut. C'est donc de l'art lui-même qu'elle doit partir, non de l'industrie. N'était-ce pas ainsi d'ailleurs que la question avait été comprise aux siècles où l'industrie a revêtu les formes les plus belles et les plus artistiques? N'étaient-ce pas alors les artistes qui la dirigeaient et qui lui fournissaient ses modèles? Raphaël faisait des dessins de tapisserie. Benvenuto ciselait des surtouts de table. Boucher, Watteau, David lui-même sous l'Empire, ne dédaignaient pas de dessiner des meubles.

Cette question de l'art industriel est capitale, — vitale, dirais-je, — car c'est par cette grande voie seulement qu'on parviendra jamais à faire pénétrer dans les masses le sentiment et le goût du beau. Or, si l'art reste étranger à la foule et n'est à la portée que de quelques raffinés, il n'a pas de débouchés sérieux, pas de racines profondes, pas de développement possible, pas d'avenir; il est fatalement destiné à devenir une pure curiosité que l'on conservera dans les musées au même titre qu'on expose des fossiles dans les *muséums*. Il faut, pour qu'il ait chance de vivre, qu'il se multiplie, qu'il prenne toutes les formes, qu'il entre partout sous la forme du meuble, de l'ustensile, qu'il se mêle en toute occasion à l'utile et au nécessaire.

Nous prenons la liberté de soumettre ces réflexions à M. le surintendant des Beaux-Arts. Il y aurait là, croyons-nous, une excellente réforme à ajouter à celles qu'il a déjà introduites dans cet enseignement supérieur, qui donne, à toutes les époques de l'histoire, la mesure de la civilisation d'un peuple.

~~~ Ici nous serons interrompu — forcément.

— Où prenez-vous, — nous dira-t-on, — que les réformes introduites dans l'enseignement des Beaux-Arts soient excellentes? Les derniers envois de Rome et les derniers concours de l'École ont prouvé péremptoirement le contraire.

Il est de fait que leur faiblesse a été constatée presque unanimement par la presse aux cent voix. Notre collaborateur, M. Th. de Langeac, l'a signalée, et il a vu toute la critique se ranger à son opinion.

Je demanderai pourtant à exprimer une réserve, qui a son importance.

Ces deux exhibitions n'ont pas été bonnes; d'accord. Mais s'ensuit-il pour cela que les réformes récentes, accomplies au nom de la liberté dans l'art, soient détestables? Est-ce à elles qu'il faut s'en prendre, et faut-il remettre l'enseignement artistique sous le régime autoritaire et intolérant de l'Institut? Prenons garde d'aller trop loin.

C'est à peine si le régime nouveau a eu le temps, en deux ou trois ans, de s'organiser, car un système d'éducation de cette importance ne s'improvise pas. C'est donc un peu tôt pour leur demander des fruits. Est-on bien sûr d'ailleurs, en ce qui regarde les *envois de Rome*, que leurs auteurs ne soient pas des élèves de l'Institut? Ne voyons-nous pas là encore les produits de l'ancien régime?

Quant aux *concours de l'École*, je consens volontiers à m'en rapporter sur leur compte à la *Gazette des Beaux-Arts*, qui les malmène plus que personne. « Dix tableaux, écrit M. Lagrange, se disputent le grand prix de peinture. On les croirait venus des points du monde les plus opposés, tant ils accusent des tendances contraires. » Et M. Lagrange s'en plaint! Mais, pour notre part, il nous semble de fort bon augure qu'une certaine diversité se montre enfin dans ces concours qui nous accablaient autrefois de leur uniformité et de leur monotonie. « Rien, ajoute M. Lagrange, n'y révèle l'unité d'un enseignement, la direction d'une école. » Mais il serait très-fâcheux, selon nous, que l'unité d'un enseignement se montrât dans la similitude parfaite de ses produits. Ce n'est vraiment pas la peine d'appeler cinq cents élèves dans votre école, si vous voulez qu'il n'en sorte qu'un type. David lui-même, au lieu d'avoir peur des *tendances contraires*, les encourageait chez ses élèves, comme le rapporte l'honnête et sincère M. Delezcluse :

« Mon ami, disait David, fais comme tu sens, copie comme tu vois, étudie comme tu l'entends, parce qu'un peintre n'est reputé tel que par la qualité spéciale qu'il possède, quelle qu'elle soit. »

M. Lagrange pourtant s'est plaint avec raison que la plupart des concurrents eussent rejeté la beauté et le style « comme des vieilleries de l'école, » et cela, dans un sujet classique, *Thétis apportant les armes d'Achille*. Mais pourquoi, demanderons-nous encore, imposer ce thème classique à tous les concurrents? Ne serait-il pas à la fois plus logique, plus équitable et plus utile de leur donner à traiter, *au choix*, différents sujets, pris dans différentes époques, de façon à laisser à chaque concurrent la liberté de ses tendances et de ses aptitudes particulières? C'est évidemment le seul moyen de rendre la partie égale pour tous.

~~~ *L'Artiste* a publié tout récemment de curieux détails sur la répartition du budget des Beaux-Arts en Belgique, et sur certaines allocations nouvelles et fort bien entendues qu'on y remarque. — C'est ainsi que des fonds sont affectés à créer un *atelier de peintres restaurateurs*, institution encore sans précédents et qui est évidemment appelée à rendre les plus grands services. — Une autre innovation moins importante, mais ingénieuse aussi, est la publication d'un Catalogue illustré du Musée d'antiquités. — Mais en consultant ce document parlementaire, j'y trouve encore plus d'une mesure intéressante dont *l'Artiste* a oublié de parler.

On augmente de 10,000 francs les encouragements donnés à la gravure. On veut l'aider ainsi à lutter contre la photographie, qui, — observe-t-on très-justement, — ne paraît pas propre à se substituer à aucun art proprement dit.

Un fonds est créé pour publier les œuvres musicales des anciens compositeurs belges.

Un autre fonds doit servir à organiser, dans les principales villes du royaume, des concerts populaires de musique classique. On essayera de créer des festivals annuels, à l'instar de ceux d'Allemagne.

Enfin, pour en revenir à la peinture, je trouve dans le budget belge, à propos du Musée moderne de Bruxelles, quelques lignes dont le Musée du Luxembourg pourrait faire son profit. Une augmentation est demandée pour former une collection des principaux maîtres *étrangers* contemporains. Cette collection est nécessaire, dit la brochure, au point de vue même des intérêts de l'art belge. « Comment définir rigoureusement le caractère distinctif des peintres de notre école; comment assigner à cette école sa véritable portée, rendre visibles et manifestes ses qualités et ses défauts, sans le voisinage et la comparaison immédiate des productions
~~~

des écoles étrangères? » Et pourquoi les écoles anglaise, allemande, etc., ne sont-elles point représentées au Luxembourg, quand toutes, sans distinction, sont accueillies au Louvre?

JEAN ROUSSEAU.

YACHT ET WAGON DU VICE-ROI D'ÉGYPTE

Le *Mahroussch*, qu'on peut admirer en ce moment dans le port d'Alexandrie, est un joli yacht de plaisance construit cette année, à Southampton, pour le vice-roi d'Égypte. Le bâtiment a quatre cents pieds de long sur quarante-deux de large et vingt-neuf pieds de profondeur. Sa capacité est de 3,200 tonnes et sa machine a une force de 800 chevaux. Le *Mahroussch* peut filer ses dix-huit nœuds et demi à l'heure, ce qui fait de lui un des plus rapides marcheurs que l'on connaisse.

Le yacht du vice-roi n'est pas seulement d'un fort joli modèle à l'extérieur, il est encore justement remarquable par son emménagement et sa disposition intérieure. A l'arrière, se trouve toute une série de luxueux appartements à l'usage du vice-roi et de sa suite. La plus belle pièce est le salon principal dont les panneaux sont en partie couverts de délicates peintures, tandis que le reste disparaît sous de splendides tapisseries des Gobelins. Des tables de marbre ou de bois précieux, des divans, recouverts en damas et d'autres siéges en bois, complètent ce riche ameublement.

Le magnifique wagon, dont nous joignons le dessin à celui du *Mahroussch*, a été également construit en Angleterre pour l'usage du vice-roi. C'est une voiture d'été. Elle a vingt-et-un pieds de long sur huit pieds de large et sept de hauteur intérieurement. Un double plafond ventilé établit un courant d'air supérieur, qui vient heureusement modérer l'ardente chaleur du climat égyptien. La charpente est en fer revêtu de bois de teck qui résiste mieux que tout autre à une haute température. Les parois extérieures sont peintes en fond blanc sur lequel se détachent, en couleurs vives, divers dessins dans le style turc, et notamment les armes nationales. A l'intérieur, le wagon est tendu de satin cramoisi. Il est fermé d'une double porte qui communique, par une plate-forme, avec une seconde voiture à l'usage des officiers de Son Altesse.

L. DE MORANCEZ.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

M. R... prit l'argent, et, huit jours après, vendit terres et paysans à M. P...

Celui-ci, son contrat en poche, vint pour prende possession de son nouveau domaine.

Son étonnement fut grand, lorsque les paysans déclarèrent qu'ils ne le reconnaissaient pas pour leur maître, attendu qu'ils avaient payé leur rançon à M. R...

Le gouvernement central, saisi de la double réclamation de M. P... et des paysans, envoya sur les lieux un jeune aide de camp de l'empereur, qui, cédant à je ne sais quelle suggestion, ordonna au gouverneur et au conseil de régence de Nijni d'envoyer en Sibérie ceux des paysans qui soutiendraient la nullité du contrat passé entre M. R... et M. P...

Mais le général Mouravief refusa absolument d'obéir et en référa au ministre de l'intérieur.

A notre passage, la question n'était pas encore jugée, et l'on avait grand peur qu'elle ne le fût pas selon le droit.

Ce qui nous détermina à partir de Nijni plus tôt que nous ne l'eussions fait, peut-être, c'est que notre digne hôte, M. Grass, partait lui-même pour Kasan, où il était appelé par une affaire pressante. Nous prîmes donc congé de notre honorable gouverneur, de nos chers amis le comte et la comtesse Annenkof, et nous nous embarquâmes pour Kasan sur le *Lotsman*, nom qui correspond à celui de pilote.

Il fallait que notre bâtiment fût digne de son nom pour retrouver son chemin au milieu des milliers de bateaux qui encombraient le Volga, aussi bien au delà qu'en deçà de Nijni. Enfin il s'en tira sans trop d'avaries, et nous nous retrouvâmes sur une route navigable.

Vers le soir, on me fit remarquer le village de Liscovo, où nous jetâmes l'ancre.

C'était la principauté d'un certain prince géorgien, détrôné vers la fin du dernier siècle par les Russes, et auquel l'empereur Paul avait assigné une pension de cinquante mille roubles, qui n'était, au reste, que le quart à peu près du revenu que lui donnait son ancienne principauté.

Ce prince, que l'on ne connaît que sous le nom de *prince géorgien*, Knias Grousinsky, a laissé dans tous les environs, et à dix lieues à la ronde, une réputation d'excentricité qui lui a survécu.

J'ai écrit un recueil de ces excentricités, que j'ai publié sous le titre de *Jacquot Sans-Oreilles*. Ce n'est pas à moi d'apprécier la valeur de ce volume; mais il a du moins le mérite de donner une idée parfaitement exacte des vieilles mœurs russes.

Le lendemain, au point du jour, nous nous remîmes en route: je n'étais plus l'ambassadeur de l'Angleterre, mais j'étais l'hôte de M. Grass; ce qui, aux yeux du capitaine du bâtiment, avait bien une égale valeur. Il en résulte que, depuis le capitaine jusqu'au dernier mousse, tout le monde était aux petits soins pour moi.

Depuis le village de Liscovo, une nouvelle population était apparue à nos yeux. Elle se composait d'espèces de bohémiens parlant une langue à part, qui n'était ni le russe, ni le tartar, ni le kalmouk. La seule industrie de ces malheureux est de traîner à la remorque les bateaux de marchandises qui descendent et qui remontent le Volga, c'est-à-dire de faire le métier que font chez nous les chevaux de halage; leur nombre est mesuré au tonnage des bâtiments qu'ils remorquent; j'en ai compté jusqu'à quarante attelés à cette rude besogne.

Ils reçoivent, pour douze heures de travail, douze kopeks, dix sous à peu près.

On les nomme *tchouwachs*, et ils ont, à ce que nous assura le capitaine du *Lotsman*, une capitale nommée Tchebocksari. Je les crois d'origine finnoise; presque tous sont chrétiens.

Leur costume est une simple chemise de grosse toile grise brodée de rouge, avec un pantalon qui leur vient jusqu'au genou.

Je leur ai toujours vu les jambes et la tête nues

Au milieu des troubles qui ont agité le XVI[e] siècle en Russie, cette petite colonie, venue un jour on ne sait d'où, s'est établie entre Nijni et Kasan, et, inoffensive, est restée là, ne se mêlant aucunement aux autres populations, conservant sa vieille langue, observant ses mœurs antiques et n'exerçant pas d'autre profession que celle de remorqueurs de bateaux.

Vers midi, nous laissâmes à notre gauche la ville de Makharief, siége de l'ancienne foire, jusqu'à ce qu'elle cedât ce privilége à Nijni. Du Volga, on ne voit absolument rien de cette petite ville, rendue par le décret de l'empereur Alexandre à sa solitude première. La seule construction qui la signale à la curiosité du voyageur est son fameux couvent de Saint-Macaire, dont l'image va tous les ans présider la foire de Nijni.

J'ai acheté à Kasan de charmants coffres en fer-blanc, qui ont l'air de coffres de l'argent le plus pur et qui viennent de Makharief.

C'est à Makharief que furent internés les Français enlevés de Moscou par Rostopchine à l'approche de Napoléon: un ex-régisseur du Théâtre-Français, à Moscou, M. Armand Domergues, a publié à Paris, en 1835, une curieuse relation de ce voyage et des mauvais traitements qu'eurent à souffrir, au milieu des populations fanatisées, nos malheureux compatriotes.

Vers six heures du soir, à travers les premières ombres du crépuscule, nous aperçûmes les minarets de l'ancienne ville tartare transformés en clochers, et s'élevant sur une colline située à six ou sept verstes du bord du fleuve.

Il faisait nuit noire lorsque nous jetâmes l'ancre et que nous débarquâmes sur un talus glaiseux, coupé de ravines.

Nous n'avions pas besoin d'aller le même soir jusqu'à la ville: M. Grass, qui avait des intérêts à Kasan, possédait une espèce de grand magasin dans lequel, avec des planches, on avait taillé un logement à cinq ou six cents pas du port.

Nous prîmes deux drojkys pour nous, et une télègue pour nos bagages. Dix minutes après, à travers fondrières et ravins, nous étions par miracle arrivés sans accident à notre destination.

Kasan est une de ces villes que l'on voit à travers le mirage de l'histoire. Ses souvenirs tartars sont encore si frais, que l'on ne peut s'habituer à voir en elle une ville russe. En effet, comme mœurs et comme coutumes, c'est là que, jusqu'en 1552, a commencé l'Asie.

Fondée par Sayn, fils de Batou-Khan, en 1257, incorporée à l'immense empire mongol, Kasan fut le chef-lieu d'un khanat qui, vers le milieu du XV[e] siècle, se sentit assez fort pour se rendre indépendant de l'ordre d'Or; seulement, la ville primitive n'était point où elle est aujourd'hui, mais plus haute sur la Kasanka, à vingt verstes environ de l'endroit ou elle se jette dans le Volga. Pendant tout le XV[e] siècle, l'histoire de Kasan n'est qu'une longue lutte entre les Tartars et les Russes et ensuite d'assassinats des gouverneurs indigènes par les Russes, ou des gouverneurs russes par les indigènes. C'est dans cette période que se déroule la légende obscure, mais essentiellement populaire, de la reine Sumbeka. De même qu'au Caucase, tous les châteaux sont bâtis par la reine Tamara, il y a à Kasan le palais de la reine Sumbeka, le clocher de la reine Sumbeka, le tombeau de la reine Sumbeka. Cet honneur est, en général, rendu par les peuples aux derniers souverains qui ont représenté leur nationalité.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

1. Voir les numéros 568 à 570.

LE LOT DE 100,000 FRANCS

S'agit-il de la loterie picarde ou bordelaise, de la loterie de Tombouctou ou de celle des petits Chinois? Peu importe: il y a toujours la perspective d'un gros lot de cent mille francs, qui fait pénétrer la soif de l'or dans les plus modestes hameaux, qui fait naître l'espoir de la richesse sans travail dans les cœurs les plus simples et les plus naïfs.

Après un an ou deux d'attente, le grand jour du tirage est arrivé; ces pauvres pêcheurs ont la fièvre, car ils ont prélevé la dîme sur le produit de leurs labeurs, afin d'acheter quelques billets de la fameuse loterie. Ils courent au cabaret, ils demandent vite le journal de Paris, et c'est le *Siècle* naturellement qu'on leur apporte. Pendant que l'un d'eux lit la liste à haute voix, les autres vérifient sur leurs billets si la fortune, en groupant les chiffres d'une façon bienfaisante, ne les a pas gratifiés du gros lot, ou, pour le moins, d'une fiche de consolation de dix mille francs.

La toile de M. J.-T. Lucas est bien mouvementée et bien vivante. On lit sur ces rudes visages l'émotion et l'espérance; on souhaite bonne chance à ces braves travailleurs de la mer. Et pourtant un lingot d'or leur donnerait-il un meilleur sommeil et une conscience plus tranquille?

A. DARLET.

HORACE VERNET

(Suite et fin[1].)

— « Monsieur Vernet, lui dit solennellement le peintre, en les recevant, ce pinceau et cette palette seront transmis à mes enfants comme mes titres de noblesse. » On ajoute que l'enseigne s'est vue longtemps rue Dauphine.

Il faisait un voyage pédestre en France, en Auvergne, avec M. de Pontécoulant, le pair de France. Ils étaient en blouse et sans grande mine. A Aurillac, à table d'hôte, au dîner, un commis voyageur qui tenait le dé de la conversation, s'adjugeait en même temps les meilleurs morceaux; il allait s'appliquer les deux ailes du poulet; au moment où il levait la main pour prendre la seconde, Horace, d'un tour de fourchette plus habile, la lui escamote: une querelle s'ensuit; grand bruit. La garde arrive: « Vos passe-ports, Messieurs? » Mais quand on vit tous les titres, pair de France, membre de l'Institut, etc., l'affaire changea de face, et le commis voyageur eut besoin qu'on intercédât pour ne pas être mis au violon.

Un autre jour, Horace était au bord du lac de Genève, il prenait quelques croquis, de simples indications. Il était en costume de rapin. Des jeunes filles à côté dessinaient, et très-correctement comme il convient à des jeunes filles. Une d'elles qui le reconnaît pour étranger, s'approche, regarde et lui dit: « Mais il me semble que ce n'est pas tout à fait ça. » Elle avait le droit de se croire très-forte sur son lac Léman qu'elle voyait tous les jours. Il la remercie et la prie de faire elle-même ce qui manque. Le lendemain, montant sur le bateau à vapeur, il retrouve la même famille, et la jeune fille qui accourt à lui: « Ah! Monsieur, vous êtes de Paris, vous devez connaître Horace Vernet, on dit qu'il est sur le bateau. — Vous avez bien envie de le connaître... Eh bien! mademoiselle, regardez-moi. »

Dans les années où il habitait Versailles, un matin, un cuirassier vient le trouver. Il lui explique qu'il voudrait *se faire tirer en pied pour s'envoyer au pays;* mais avant tout il désirait savoir combien cela lui coûterait. — « Combien veux-tu y mettre? — Trente sous. — Ça va. » — Et en quelques coups de pinceau, il vous a enlevé une charmante esquisse du cuirassier. Celui-ci l'emporte tout content et rencontre dans la rue un camarade: « Ça ne m'a coûté que trente sous, lui dit-il; mais je crois que j'ai eu tort de ne pas marchander, il me l'aurait laissé pour vingt. »

Il faisait à Versailles un tableau pour le roi Louis-Philippe, et un gendarme venait poser pour une tête. Tout en posant, le brave homme lui racontait ses mésaventures, comme quoi il avait mérité la croix et ne l'avait pas. Son cas était vraiment digne d'intérêt. « Eh bien! j'ai peut-être un moyen de vous la faire avoir, » lui dit Horace. Sur ce, il lui met la croix dans le tableau. Louis-Philippe devait venir en visite à l'atelier; Horace se tenait sur le qui-vive, et, au moment où le roi entra, il fit comme s'il était occupé à effacer la croix. — « Que faites-vous donc là, Horace? — Ah! sire, je m'étais trompé; j'avais cru que ce brave militaire, qui a les plus beaux états de service, avait la croix: je viens d'apprendre qu'il ne l'a pas, et je l'efface. — Eh bien! ne l'effacez pas, » dit le roi.

Un jeune peintre qu'il ne connaissait pas entre un jour dans son atelier: « Monsieur Vernet, je n'ai pas l'honneur de vous connaître... Je viens vous demander votre avis; j'ai un cheval à faire dans un tableau qui est presque achevé; je n'ai pas de cheval sous les yeux, je ne sais comment faire. » Horace le suit et va voir le tableau. — « Ce n'est pas mal, dit-il, de l'ensemble; mais, en effet, ce n'est pas là un cheval, ça ressemble à tout autre animal... Un avis! un avis! Donnez votre pinceau. » — Et il se met devant la toile, et il fait le cheval, non sans donner quelques petits coups de pinceau encore à droite et à gauche, et laisse le jeune homme confus et reconnaissant.

S'il agissait ainsi avec le premier venu, que ne faisait-il pas pour ses élèves! Pendant tout le temps qu'il eut un atelier d'élèves, c'est-à-dire jusqu'à sa nomination de directeur à l'École de Rome, jamais il ne voulut recevoir de rétribution des jeunes gens qu'il y admettait. Non content de leur donner des leçons qui ne leur coûtaient rien, il leur venait en aide de la manière la plus délicate. Ainsi, à l'un il achetait son premier tableau; à l'autre, qui ne pouvait vendre le sien, il le lui retouchait de telle sorte que les amateurs bientôt y mordaient comme à l'hameçon et qu'on se le disputait. Pour un autre de ses élèves qui est devenu un peintre d'animaux de quelque réputation, et que la conscription allait enlever, il fit un tableau sans le lui dire et le lui donna en cadeau, le moment venu, pour qu'il eût de quoi acheter un homme [2].

1. Voir les numéros 558 à 573.

2. Je serais ingrat si je n'exprimais ici mes remercîments à M. Huguet, neveu d'Horace Vernet, qui n'a cessé, dans tout le cours de ce travail, de me renseigner utilement et de m'aider de ses souvenirs

A côté des actions, il avait des mots fins, spirituels. Ne lui demandez pas un fil logique continu, il en était incapable; mais du pittoresque, mais du trait et du malin, cela lui sortait de toutes parts. Un jeune homme, de ceux qu'il soupçonnait d'être un peu de la nouvelle école et des dissidents, lui apporte un jour deux dessins en lui demandant avec force compliments son avis sincère. Il prend le premier dessin, et après l'avoir regardé quelque temps. « Eh bien! j'aime mieux l'autre. » Il n'avait pas encore vu l'autre.

Une fois, devant un tableau de bataille de deux peintres amis, dont l'un avait fait le paysage et l'autre les personnages (c'était une bataille où figuraient les Autrichiens), il remarquait que le ciel etait un peu trop pommelé : « Je trouve, disait-il, qu'il y a un peu trop d'Autrichiens dans ce ciel-là. »

Il avait des observations originales qu'il exprimait d'un mot. Il disait un jour à un jeune peintre à propos d'un tableau où je ne sais quel de ses confrères avait mis un chien : « Ils veulent faire des chiens, et ils n'en ont jamais vu. Qu'est-ce qu'un chien? Un train de derrière et un train de devant, et qui ne vont pas ensemble. Tout le chien est là. »

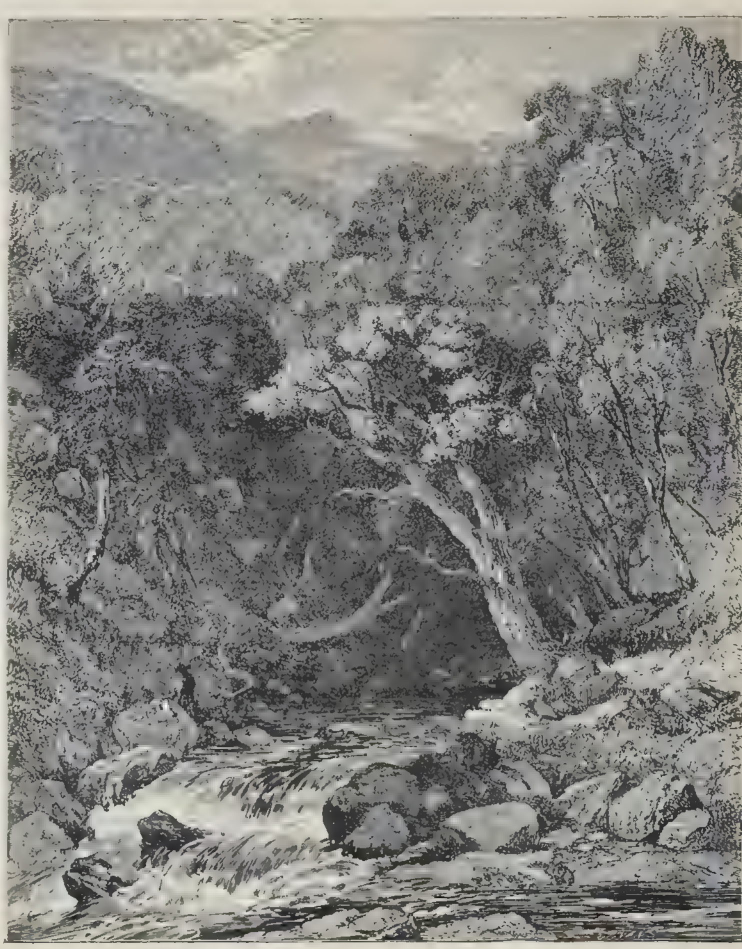
Il était inexorable en fait d'exactitude militaire. Il avait fait pour l'empereur de Russie une *Revue de Napoléon au Carrousel*. Au nombre des personnages accessoires se trouvait un guide ou chasseur à cheval de la garde impériale. Le général Rabusson, son beau-frère, lui contestait un détail de harnachement ou d'uniforme. Horace persistait, le général aussi : « J'ai fait tout mon avancement dans les guides, je dois m'y connaître. » Horace n'en voulut pas avoir le démenti; il alla au ministère de la guerre et revint preuves en main. Il ne s'était trompé ni d'une gance ni d'un bouton.

Un jour, en sa qualité de chef d'escadron de la garde nationale, il visitait la prison, l'hôtel dit *des haricots*. Gavarni et Français le paysagiste s'y trouvaient détenus pour le quart d'heure. On les avertit qu'un officier de l'état-major va venir et que cet officier est Horace Vernet. De son côté, Horace est averti sans doute de la qualité des prisonniers qu'il va trouver. Il arrive, il entre dans la chambre, un peu roide et comme sur ses gardes pour l'accueil qu'il recevra. Il était chef d'escadron avant tout. Et puis il ne savait pas bien comment ces hommes des écoles nouvelles etaient disposes à son égard. A peine fut-il entré, que Gavarni courut à la porte, la referma, et lui dit de son air malin : « Ah! maintenant que nous vous tenons, vous allez en entendre de belles! » Et il lui dit les choses les plus gracieuses sur son talent et sur ce qu'il avait toujours pensé de lui. Ce fut une très-jolie scène, comme il sied entre esprits gentils et bons enfants.

France, tant que tu resteras France, un pays distinct et une patrie, ne repudie jamais tes enfants sincères, les plus naturels, les plus legitimes; ne te laisse pas aller à en décourager la race en la dédaignant. De ce que tu te reconnais en eux à première vue, de ce que tu les aimes d'instinct, de ce que, toi et eux, vous vous entendez sans apprentissage et sans effort, de ce qu'ils sont de la maison enfin, ce n'est pas du tout une raison pour les moins considerer et les faire descendre dans ton estime. Fortifie-toi sans doute, orne-toi, s'il se peut, des dons qui te manquent; aspire à toute l'imagination que tu n'as pas; acquiers, acquiers; fais-toi des seconds ciels, des ciels d'Homère ou des ciels de Dante, des lueurs étranges à l'horizon, des visions et des visées plus hautes, des profondeurs en tout sens : si tu peux y atteindre, tant mieux! tu n'en seras que plus forte et plus honorée. Peuple léger, flatte-toi même d'être devenu un peuple grave; tu as pris assez de peine pour y réussir. Mais, de grâce, ne te dénature pas; ne sacrifie jamais ta fibre première, essentielle, fondamentale, ta corde sensible, celle qui vibrait chez Voltaire quand il écrivait ses charmants vers sur le siége de Philisbourg. Qu'il ne vienne jamais ce temps présage par de tristes prophètes, où l'on chercherait vainement des talents français en France. Pas trop de poëtes ou de peintres métaphysiques, je t'en conjure; pas trop de messieurs de l'Empyrée, ni d'abstracteurs de quintessence : deux ou trois, par génération, suffisent; mets-les à part et en haut lieu pour la rareté et pour la montre, garde-les pour tes grands dimanches; mais, les jours ouvrables, sois heureuse encore et contente de retrouver de tes favoris et de tes semblables, de ces talents ou de ces genies faciles, qui, de tout temps, t'ont défrayée et charmée, qui te parlent ton langage et t'y entretiennent, qui te font passer tes plus agréables heures, et non pas les moins salutaires, en t'offrant à toi-même en spectacle sous tes mille aspects vivants, avec tes qualités et défauts divers : crânerie, héroïsme, gaieté, sentiment, humeur legère, audace brillante, coup d'œil net et bon sens pratique.

C.-A. SAINTE-BEUVE,
De l'Académie française.

FIN



UN RAVIN DANS LES MONTAGNES D'ÉCOSSE, d'après une aquarelle de M. W. Bennett.

UN RAVIN DANS LES MONTAGNES D'ÉCOSSE

M. W. Bennett, l'auteur de ce paysage sombre et mélancolique, passe, à juste titre, pour un des meilleurs aquarellistes de l'école anglaise. Ce genre de peinture, qui nécessite une aptitude toute spéciale, est cultivé de l'autre côte du détroit avec plus de succès que chez nous. Les artistes de Londres se distinguent surtout par une touche nette, primesautière et élégante. Nous pouvons l'avouer sans regret, car la part reste assez belle pour les peintres français, dont les toiles de genre et les tableaux historiques ne redoutent aucune rivalité, soit du côté de l'Italie dont la décadence artistique est complète, soit du côté de cette école de Dusseldorf, qui a essayé de faire tant de bruit et qui jusqu'à present n'a fait qu'une si mince besogne.

X. DACHÈRES.

[illegible]



[illegible]

Le sixième volume des *Nouveaux Lundis* vient de paraître chez Michel Lévy frères. L'auteur semble en retard, car les articles recueillis dans ce volume, datent déjà de quelque temps, mais c'est que M. Sainte-Beuve tient à les revoir de près, à les corriger, et aussi à les compléter Le présent volume en est la preuve. Il contient une appréciation elevée de la *Vie de Jesus* de M. Renan; d'autres articles très-remarqués lorsqu'ils parurent, sur *Gavarni*, sur *Theophile Gautier*. Cette dernière étude est devenue plus piquante encore par certaines particularités que l'auteur y a ajoutées dans cette réimpression. On dirait que M. Sainte-Beuve, dans ses notes, nous donne parfois des fragments de Mémoires. Les portraits de M. de *Sismondi*, le Génevois libéral, — de la comtesse d'*Albany*, la grande dame philosophe, — de *Boissonade*, le fin et spirituel helléniste, — sont d'une solidité très-variée. Mais les articles que M. Sainte Beuve semble avoir soignés le plus curieusement sont ceux qui traitent de *Vaugelas*, le grammairien poli et gentilhomme. Il en a pris occasion de répondre, dans un *appendice*, à des grammairiens moins polis qui, hier encore, avaient jeté des pierres dans son jardin et lui avaient cassé quelques vitres. Cette petite guerre de la fin du volume n'est pas sans agrément. Un très-noble portrait d'*Alfred de Vigny* couronne le tout.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 575.
Mercredi 26 Septembre 1866.

Vente au numéro et abonnements.
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Rentrée de Paris. — Ceux qui ont perdu leur argent et ceux qui n'ont pas perdu leur temps. — Bonjour Sardou! — Une histoire moscovite. — Marché entre un paysan et un pope. — Comme quoi un porc peut vous conduire en Paradis. — Une prière aller et retour. — Un différend à propos d'une tête de porc partagée par la moitié. — L'homme clairvoyant de la rue Molière. — De l'utilité de M. Ledos et de son influence future. — Lavater en chambre. — Les sorciers de Saint-Cloud. — Les défauts d'un gendre. — Léon Gozlan. — Un marin qui devient un [illegible] — Gozlan comme président de la Société des auteurs dramatiques. — Une parole d'honneur qui [illegible] — Adieu Gozlan!

Paris se retrouve enfin sur le boulevard.

Ce ne sont plus seulement les Anglais, les Américains, les Portugais et les Allemands qui envahissent la chaussée.

Dieu merci! les figures de connaissance se montrent à l'horizon: quand les perdreaux arrivent, les Parisiens reviennent aussi.

On s'aborde sur le boulevard.

— Eh bien, mon cher, vous arrivez de là bas?
— Oui. Et vous?
— Qu'avez-vous fait?
— J'ai perdu cinq mille francs. Et vous?
— Quinze mille.

Voilà la chanson parisienne au mois d'octobre. Mais tous n'en sont pas encore là; les plus malins, comme Victorien Sardou, au lieu de se disputer avec les croupiers allemands, s'installent à la campagne, et, au lieu de revenir les poches vides, ils rentrent dans leur bonne ville de Paris avec une malle pleine de comédies nouvelles.

Le jeune et illustre auteur de *la Famille Benoîton* est revenu au boulevard Bonne-Nouvelle, où il répète *Nos bons Villageois*. C'est en causant avec Sardou des villageois en général, qu'il m'a conté une histoire délicieuse d'un paysan russe.



LE PORT DE PATRAS, A L'ENTRÉE DU GOLFE DE CORINTHE, d'après une photographie. — Voir page 61[illegible]

Le rustre venait de perdre sa femme et versait quelques larmes bien senties, quand le pope vint à passer.

— Pourquoi pleurez-vous, mon ami? demanda le prêtre.

— J'ai perdu ma femme. Croyez-vous qu'elle ira en Paradis?

— Cela dépend, dit le pope, de la façon dont vous vous y prendrez.

— Et que faut-il faire?

— Il faut faire dire quelques prières pour son repos.

— Voudriez-vous vous charger de ce détail? demanda le paysan.

— Volontiers, répondit le pope: cela vous coûtera dix roubles.

— Mais je n'ai pas seulement le quart d'un rouble.

— N'importe, vous me payerez en marchandises. J'ai besoin de faire des jambons et des saucissons pour l'hiver, vous me donnerez un porc.

— Je n'en ai qu'un, dit le paysan.

— Eh bien, nous le partagerons.

— Soit, mais à une condition.

— Laquelle?

— Je garderai la tête et vous donnerai la queue.

— Point, dit le pope. Il faut me donner au contraire la moitié avec la tête.

Le marché fut conclu et aussitôt le pope se mit à réciter une foule de prières, puis :

— C'est fait, dit-il, votre femme est arrivée en Paradis.

— Fort bien, fit le paysan, mais du moment que ma femme est en Paradis, je n'ai plus besoin de vous, et je garde mon porc.

— Ah, c'est ainsi! s'écria le pope; eh bien, je n'ai qu'à dire mes prières à rebours, et votre femme descendra en Enfer.

Et il murmura quelques paroles.

— Arrêtez! s'écria le paysan. Je ne veux pas que ma femme aille en Enfer. Si vous voulez prendre la moitié de la queue, c'est une affaire arrangée.

— Non, je veux la tête, insista le pope.

Enfin on nomma des arbitres, et il fut décidé que, pour satisfaire les deux parties, on couperait le porc en long, afin que le pope et le paysan eussent chacun la moitié de la tête et que la défunte restât en Paradis.

~~~ S'il y a des accommodements avec les popes, il y a également à prendre des arrangements avec tous les autres mortels, pourvu que l'on y mette le prix.

Ainsi il s'est établi rue Molière un Lavater en chambre; qui est arrivé à une prompte célébrité, et qui, moyennant la moitié d'un porc ou sa valeur en argent comptant, lit dans l'âme des mortels avec un sans-façon remarquable.

Ce particulier répond au nom de M. Ledos, et quelques-uns de mes confrères affirment que Lavater n'est qu'un polisson à côté de ce clairvoyant qui lit dans les replis les plus profonds du cœur humain.

Rien qu'en vous regardant pendant deux ou trois minutes M. Ledos connaît vos habitudes, votre caractère, vos manies et en sait sur votre compte beaucoup plus que vous-même.

Si réellement la science de Lavater était perfectionnée à ce point, M. Ledos pourrait rendre de réels services à l'humanité, et avoir une réelle influence sur les destinées des peuples. Par exemple un diplomate qui garderait le plus absolu secret sur les desseins de son gouvernement serait fort étonné d'apprendre un matin que le sorcier de la rue Molière a déroulé au ministère des affaires étrangères tous ses plans pour l'avenir: il suffit pour cela que l'on mette ledit diplomate un seul instant en contact avec M. Ledos.

— Hé! hé! dira l'homme clairvoyant en contemplant son sujet, la construction de votre narine droite me prouve que vous avez, relativement à l'Orient, des idées que vous chercherez en vain à nous cacher.

M. Ledos pourrait aussi donner des consultations par écrit. On lui enverrait par exemple la photographie d'un prétendu, ce à quoi le Lavater en chambre répondrait par le retour du courrier :

— Méfiez-vous de ce jeune homme, il a des tendances à passer des soirées au café; sa lèvre supérieure indique une grande passion pour la chartreuse verte et ses sourcils trahissent un amour exagéré pour les pièces à femmes. Votre fille ne sera pas heureuse avec ce gaillard.

Quoi qu'il en soit, l'homme clairvoyant de la rue Molière jouit déjà d'une certaine réputation, et il voit arriver à son domicile des naïfs des deux sexes qui viennent le consulter.

Ce ne sont encore que des manifestations isolées, mais du moment qu'une absurdité commence à régner à Paris, elle devient bientôt épidémique, et le grotesque menace de devenir sérieux. Une jeune fille, qui n'avait donné jusque-là aucun signe d'aliénation mentale, m'a dit hier avec un admirable sang-froid :

— Je ne sais ce que je dois donner à mon père pour sa fête. Je vais montrer sa photographie à M. Ledos, et ce sorcier me dira si papa préfère des pantoufles ou une paire de bretelles.

J'ai rencontré dans les foires, aux alentours de Paris, des gaillards qui n'étaient pas moins forts que l'homme clairvoyant de la rue Molière.

A Saint-Cloud, un ami m'entraîna l'année dernière dans une barraque, où fonctionnait un Lavater de la dernière catégorie, qui me regarda pendant quelque temps et me dit ensuite :

— Monsieur, vous menez une vie fort calme; aussi vous vivrez jusqu'à cent ans et vous mourrez dans le département de la Seine.

Voilà qui est clair et rassurant assurément.

— Mais, dis-je au sorcier, si à quatre-vingt-dix-neuf ans j'allais m'installer dans le département de la Seine-Inférieure, comment ferais-je pour mourir à cent ans à Paris?

— Il y a des questions auxquelles je ne veux pas répondre, me dit le Lavater de Saint-Cloud en se drapant dans sa toge.

L'homme clairvoyant de la rue Molière doit être de cette force-là, quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître.

~~~ Avant de mettre un crêpe à mon chapeau et de conter au lecteur le deuil littéraire de la semaine, je vais enregistrer un mot que m'a dit à Bade un avoué de mes amis qui ne dédaigne pas la nouvelle à la main.

Je le complimentais sur le récent mariage de sa fille :

— Il faudra que vous me présentiez un de ces jours à votre gendre, lui dis-je.

— Volontiers, me répondit-il, c'est un homme charmant.

— Vraiment?

— Oui, mais il a un défaut énorme.

— Lequel?

— Il ne sait pas jouer aux cartes.

— Vous appelez cela un défaut, dis-je tout étonné, mais c'est une qualité énorme.

— Vous croyez, dit l'avoué. Eh bien, cher monsieur, vous vous trompez. Mon gendre ne sait pas jouer, c'est vrai, mais il joue toute la journée!

~~~ Une chronique doit contenir un peu de tout. Nous enregistrons au jour le jour les gaietés et les tristesses parisiennes. J'aimerais mieux finir par une anecdote amusante que par les lignes suivantes encadrées de noir; mais il nous faut adresser un dernier adieu à un remarquable écrivain qui n'est plus.

~~~ A l'enterrement de Henry Mürger, un ouvrier, qui voyait avec un certain étonnement suivre la foule recueillie et émue, dit à un camarade :

— A-t-il du monde à son enterrement, celui-là!

Et l'autre répondit :

— C'est qu'il était bien riche!

On a pu croire Léon Gozlan millionnaire pour le moins, à en juger par le nombre considérable de personnes qui ont envahi l'église Saint-Eugène lors des obsèques du cher et spirituel écrivain qui est allé rejoindre Méry, Roger de Beauvoir et les autres!

Ce serait insulter une chère mémoire que de vouloir apprendre au lecteur ce qu'était cet écrivain distingué, ou énumérer la liste de ses œuvres que vous avez tous lues. Romancier, nouvelliste ou auteur dramatique, il apportait dans ses moindres conceptions la grâce et l'esprit à pleines mains, et peu d'écrivains ont, comme Gozlan, su conquérir à la fois l'estime du public et des lettrés.

Ceux qui ont connu cet adorable et doux causeur avaient quelque peine à retrouver sous sa bienveillance et son urbanité proverbiales l'ancien marin qui débuta dans la vie par des exploits qui promettaient plutôt à la France un capitaine de plus qu'un littérateur.

Eugène de Mirecourt raconte ainsi un fait curieux de la jeunesse de Gozlan :

« D'un caractère élevé, vif, hardi, résolu, comptant sur son intelligence, sur son audace et un peu sur le hasard, le jeune Gozlan traite avec un navire mexicain en partance pour la Chine.

« Mais, à peine a-t-il franchi Gibraltar, qu'une querelle s'élève entre lui et le commandant du bord.

« On dépose le jeune homme à terre, et, presque aussitôt, il s'associe à une troupe de caboteurs, décidés à explorer les côtes d'Afrique jusqu'au Sénégal.

« Dans cette excursion, Léon Gozlan court un danger terrible.

« Tandis qu'on relâche dans une île pour faire de l'eau, son capitaine et lui, descendus à terre, se préparent à chasser durant quelques heures.

« Léon s'approche d'une forêt.

« Tout à coup une espèce de grognement le fait tressaillir.

« D'un bois de palmiers voisin débusque un nègre à stature colossale, dont les flancs sont ornés d'une ceinture de maroquin rouge.

« Un second nègre sort du bois, puis un troisième, puis dix, puis vingt, puis cinquante, puis deux cents.

« Cette noire phalange se dispose à entourer Léon Gozlan, qui cherche de l'œil son capitaine et ne l'aperçoit plus. Mais une détonation se fait entendre. Il crie de toutes ses forces, et le second chasseur accourt.

« Les voilà deux contre cent nègres, dont l'œil est plein de menaces.

« — Alerte, capitaine, ou nous sommes perdus! s'écrie Gozlan.

« Tous deux alors, avec cette énergie que donne l'imminence du danger, brandissent leurs carabines, s'ouvrent un passage et courent à toutes jambes vers leur barque.

« Un nègre est sur le point d'atteindre Léon, qui se retourne et se met en défense.

« Aussitôt le nègre lui lance son poignard à la tête.

« L'arme siffle, fend la main que le jeune homme avait élevée pour parer le coup, et lui fait dans le front une entaille profonde.

« D'un vigoureux coup de crosse, Gozlan étend roide mort son agresseur, décharge sa carabine sur le groupe, saute dans la barque et prend le large. »

Quand Gozlan parvint à la célébrité, l'envie et la médisance s'attachaient à ses pas, et l'on prétendait même que, dans ses excursions lointaines, il avait fait la traite des noirs.

— Quelle impression avez-vous rapportée du commerce des nègres? lui demandait un jour la femme d'un préfet.

— Une vive admiration pour les blondes, répondit Gozlan à la femme brune.

A l'époque où, sous la protection de Méry et de Nestor Roqueplan, il débuta dans le journalisme agressif, il eut encore l'énergie du marin; mais, peu à peu, à mesure qu'il avançait dans la carrière des lettres, il devint plus doux, plus affable, et ce fut à la fin de sa vie l'homme le plus aimable, le plus charmant et le plus honoré de Paris.

Les querelles qui, dans ces derniers temps, se sont élevées dans le camp des gens de lettres et des auteurs dramatiques l'affligeaient beaucoup, car il faisait le plus grand cas de sa dignité professionnelle, et je sais de lui un mot qui l'honore autant que toute la corporation des lettres.

On discutait à la commission des auteurs dramatiques, dont Gozlan fut, dans ses derniers jours, le président respecté et aimé, on discutait des questions brûlantes sur certains trafics clandestins qui se font entre quelques directeurs et quelques auteurs, contrairement aux statuts de la société.

— Mais il y aurait un moyen bien simple de savoir la vérité, dit un membre de la commission.

— Lequel? demanda-t-on.

— C'est de faire venir les auteurs suspects et de leur déférer le serment sur leurs rapports avec les directeurs.

Gozlan agita la sonnette, et, quand le silence fut rétabli :

— Messieurs, dit-il à ses confrères, entre gens de lettres on ne se défère pas de serment. Je crois que tout ce que nous pouvons demander à un confrère est sa parole d'honneur de dire la vérité. Je pense que, entre artistes, l'honneur n'est jamais un vain mot, et je ne veux pas croire qu'il se trouve parmi nous un homme assez dégradé pour se jouer d'une parole sacrée qui vaut tous les serments.

Évidemment, c'était aller un peu loin dans l'estime pour ses confrères; mais il croyait à ce mot suprême : *honneur*, parce que, dans aucune circonstance de sa vie, il ne l'avait oublié.

Léon Gozlan était un homme de talent et un homme d'esprit, ce qui n'est pas toujours la même chose. Nul mieux que lui ne trouvait le mot juste pour résumer un fait ou un caractère; il avait la repartie vive et brillante, et, pendant des années, on le citait comme l'un des grands maîtres de l'esprit français.

Gozlan passait généralement pour un homme froid, peu liant; il est vrai qu'il se méfiait beaucoup des uns et des autres, à ce point qu'il ne confiait à personne les incidents curieux de sa vie. C'était au fond un écrivain remarquable, doué d'une ambition qui allait peut-être au delà de son esprit; mais il s'inclina devant un homme de génie, dont il fut le plus sincère ami et le plus fervent admirateur; Balzac fut la planète autour de laquelle tournait Gozlan, une simple étoile, très-brillante, il est vrai, mais ce n'était qu'une étoile.

Il a consacré au souvenir de Balzac deux admirables volumes remplis des plus intéressants détails sur le grand homme. De ses relations avec Balzac, les biographes rapportent un trait charmant.

Sur les murs encore blancs des Jardies, Balzac, qui rêvait pour sa demeure les splendeurs de l'art ancien et contemporain, avait charbonné ces mots :

« Ici un plafond de Delacroix, — ici du marbre de Paros, — ici des statues de Michel-Ange, — ici une fresque d'Ingres, etc. »

Arrivé aux Jardies et voyant ces féeriques projets, Gozlan, railleur, écrivit sur une place encore pure :

« Ici un tableau de Raphaël hors de prix, comme on n'en a jamais vu, et comme il n'en a jamais peint. »

Et maintenant, relisez son œuvre; parcourez ses merveilleuses nouvelles, ses romans pleins d'humour et d'intérêt, et vous comprendrez que tout ce qui tient une plume dans Paris, les grands et les petits, aient religieusement suivi jusqu'au cimetière Montmartre les restes mortels d'un des plus adorables conteurs de ce temps.

Gozlan n'est plus! Qui pourrait-on mettre à sa place?

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Il est question d'un grand congrès de chasseurs qui se réunirait à Paris et dans lequel seront discutées toutes les graves questions qui intéressent la tribu des Nemrods.

On sait que, depuis quelques années, les chasseurs maladroits en général et même plusieurs autres se lamentent sur la rareté progressive du gibier à poil et à plume. Il s'agit d'étudier les véritables causes de cette dépopulation et de les combattre.

On sait que le gouvernement a définitivement adopté, pour l'armement de notre infanterie le fusil inventé par M. Chassepot, et a en même temps conféré à cet inventeur la croix de la Légion d'honneur; mais il ne lui a pas acheté son invention, comme l'ont annoncé quelques correspondances adressées à des journaux étrangers. M. Chassepot s'est réservé de l'exploiter lui-même, ainsi que le prouve l'annonce légale suivante que le *Moniteur* vient de publier :

« MM. Cahen, Lyon et Cᵉ, négociants en fournitures militaires, et M. Antoine-Alphonse Chassepot, contrôleur principal d'armes au dépôt central d'artillerie, ont établi entre eux, pour quinze années, une société pour l'exploitation de brevets pris et à prendre par M. Chassepot, en France et à l'étranger, pour l'invention d'un nouveau système de fusil,

dit *fusil à aiguille* (système Chassepot), et d'un autre système de fusil à piston, dit *ancien système Chassepot.* »

Quel est l'homme le plus riche du monde?

Il faut aller le chercher en Amérique. Il a nom Alexander J. Stewart, et exerce la profession de marchand de soieries. Sa fortune se monte à 4,071,000 dollars de rente, soit un revenu annuel de 20,355,000 francs.

Il est en effet improbable, — sans parler des Rothschild, dont la fortune est plutôt une fortune de famille qu'une fortune individuelle, — qu'il se trouve sur la surface du globe un simple particulier possédant un pareil avoir.

Après M. Stewart, de New-York, l'homme le plus riche des États-Unis est M. Benjamin Aston, dont les revenus annuels sont de 2,000,000 de francs.

On cite deux autres fortunes semblables dans l'Amérique du Sud, puis nous tombons dans les chiffres de 50,000 livres sterling ou 1,250,000 francs par an.

Nous empruntons les lignes suivantes à une correspondance de la *Pall Mall Gazette :*

En me promenant à travers la France, je me suis dernièrement trouvé à Fontevrault, une ville bien connue comme le lieu de sépulture de nos rois Plantagenets. C'en est fait de la vieille abbaye, convertie aujourd'hui en maison centrale de détention. Les tombeaux des souverains ont été detruits depuis longtemps, mais on voit encore, dans un coin obscur de la chapelle des prisonniers, les effigies en marbre qui les ornaient, d'Henry II et d'Éléonore de Guyenne, de Richard Cœur de Lion et d'Isabelle d'Angoulême, la femme du roi Jean, cette dernière dans un parfait état de conservation.

La *Pall Mall Gazette* ajoute que ce serait un acte gracieux de la part de l'Empereur des Français de remettre ces effigies au gouvernement anglais. Au point de vue de l'histoire de la Grande-Bretagne, nos voisins considereraient comme un précieux cadeau l'envoi de ces images authentiques de leurs rois Plantagenets.

On a récemment relevé, dans les archives communales de Lyon, dont la ville fait rédiger l'inventaire, sur une de nos gloires nationales, maître François Rabelais, des renseignements inédits et du plus vif intérêt qui se trouvent d'ailleurs assez peu à l'honneur de l'homme.

Rabelais était médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, lorsqu'une épidémie, survenant en l'année 1534, il quitte la ville sans prévenir.

Les consuls et les conseillers qui formaient l'administration municipale d'alors s'assemblent et discutent sur le cas de maître Rabelais, « qui s'est absenté et a abandonné ledict hospital sans advis ni prendre congé. »

Deux confrères, maîtres Canape et du Castel, sollicitent déjà la charge de leur confrère absent; mais un conseiller échevin, Pierre Durand, propose d'attendre jusqu'après Pâques : « car, dit-il, il a entendu que ledit Rabellays est à Grenoble et pourra revenir. »

Rabelais ne revenant pas, les conseillers échevins nomment à sa place Pierre du Castel, en qualité de médecin pour le service du grand hôpital du pont du Rhône, au lieu, ajoute la délibération, « de maistre François Rabellays, médecin, qui s'est absenté de la ville et dudit hospital, sans congé prendre, pour la deuxième fois. »

Rabelais touchait pour ce poste quarante livres tournois; on n'en donna que trente à son successeur.

TH. DE LANGEAC.

ANTONIELLA

(Suite [1])

LXXIX

Alors, je continuai ainsi :

— Quand nous fûmes, toi et moi, réduites, par la dureté des voisins et par l'excès de nos misères, à cette exténuation qui nous retint sur notre paille, les deux tendres jumeaux couchés mourants entre ton corps et le mien, je sentis la mort s'insinuer dans mes veines. Elle ne me fit pas horreur pour moi, ni même pour toi ; nous n'avions rien à espérer sur la terre que la continuation du même supplice dont nous étions déchirées; notre mort à toutes deux n'était qu'une délivrance ; mais je songeais à ces innocents ! Je voyais les couleurs de la vie s'effacer lentement de leurs joues et se remplacer par les teintes livides de l'agonie ; je me dis :

« — Plus faibles que nous, ils vont mourir avant nous, et nous n'expirerons que sur leurs corps.

« Cette image m'obséda, me troubla, me décida : je résolus notre mort, à toi et à moi, pour les sauver. Cette pensée, qui est encore la mienne, j'étais bien sûre qu'elle serait la tienne quand tu la connaîtrais, puisque ta tendresse pour eux égalait ou surpassait, s'il se peut, la mienne, cette pensée ne me laissa pas hésiter plus longtemps. Je résolus de te faire violence, par une force irrésistible et sans discussion des hommes, qui t'enlèverait ces malheureuses et chères victimes de notre amour et qui leur donnerait le pain et le lait des orphelins à la Miséricorde, et à nous la mort, sans que tu fusses coupable du suicide.

« — Ce suicide, c'est moi seule qui le commets, me dis-je ; c'est sur moi seule que Dieu le punira ! Allons, accomplissons résolûment ce que Dieu m'inspire !

LXXX

« Ce fut alors que je me glissai sans bruit de notre couche dans la cour, que je montai véritablement comme une folle au cimetière, près de la fosse de mon père, et qu'après l'avoir prié pour qu'il bénît mon dessein, j'épiai moi-même le passage d'une patrouille... Je me laissai saisir ; je dénonçai ton logement, où l'on alla te prendre comme ma complice, en emportant de force tes jumeaux à la maison des orphelins, et je fus conduite à la Vicaria comme prisonnière; tu y fus toi-même renfermée avec moi, peu d'instants après moi. Je me gardai bien de te rien avouer de mes projets, jusqu'au jour où j'appris qu'on reconnaissait ton innocence, et qu'on allait te rendre tes jumeaux pour mourir bientôt de misère avec toi !

« — Lui rendre ses enfants! me dis-je ; les condamner au banquet d'inanition avec elle, comme la première fois ! les faire trouver morts sur la litière avec elle, un matin d'un jour d'hiver ! Non, non, non ! plutôt nous accuser nous-mêmes d'un forfait imaginaire, horrible ! nous laisser condamner sur les apparences et supplicier pour eux !

« Voilà ma pensée, Annunziata; la voilà! Voilà pourquoi, hier, quand nous avons comparu pour être confrontées l'une avec l'autre, j'ai voulu, en entrant dans l'audience, te faire comprendre de ne pas me démentir quand j'allais t'accuser ; voilà pourquoi mon accusation, en apparence si ingrate et si mensongère, t'a écrasée d'étonnement et t'a enlevé la parole et la présence d'esprit pour me démentir; voilà pourquoi, enfin, tu as été presque condamnée à mourir, et pourquoi, après ta mort, la mienne devient certaine, quand je m'accuserai moi-même de t'avoir envoyée, innocente, au ciel, par mon odieuse calomnie ! Me comprends-tu maintenant? Oui, nous serons mortes toutes les deux, soustraites à jamais à tous les martyres que nous souffrons depuis trois ans ensemble pour les enfants; mais ces enfants, plus chers que la vie, vivront dans l'abondance que notre mort leur assure !

Pendant que je parlais ainsi, l'infortunée Annunziata semblait ouvrir enfin les yeux de son esprit et ceux de son corps à une lumière nouvelle et surnaturelle qui dessillait son intelligence, bonne mais neuve.

— Alors, dit-elle, tu n'as voulu que me contraindre à un généreux suicide, et t'y associer avec moi, pour assurer, par notre mort, un asile et du pain à nos chers jumeaux?

— C'est cela ! lui répondis-je ; tu me comprends enfin ; mais tu me comprends à l'heure où le mal, s'il y en a, est irréparable, et où il te faudra mourir, coupable ou innocente, et moi mourir déshonorée et justement punie après ! Eh bien, réfléchis et décide-toi. Dans huit jours, nous allons être rappelées devant le tribunal; si tu persistes à nier ta complicité avec moi, les juges ne te croiront pas et t'enverront au supplice; si, au contraire, tu avoues, par ton silence, notre culpabilité, tu mourras également; mais tu auras, en mourant, donné tout ton sang à tes jumeaux, et mon témoignage, après ton supplice, te justifiera à jamais devant les hommes, et fera de ta mort un holocauste volontaire et héroïque à l'amour d'une mère pour ses fils !

LXXXI

Je me tus après ces paroles.

La mort n'effrayait pas la courageuse Annunziata; la honte seule de paraître un instant coupable d'un infanticide lui avait paru insupportable ; mais cette honte, elle l'avait bue déjà, la veille, devant l'auditoire et devant les premiers juges; elle reconnut aisément qu'on ne lui rendrait ses jumeaux qu'à la charge de les voir expirer de misère sous ses yeux, et que mourir pour eux était le seul moyen de leur assurer un abri, des vêtements, de la nourriture et de l'éducation. Elle resta près d'une heure sans repondre, la tête penchée sur ses deux mains, comme quelqu'un qui balance une énigme dans sa pensée et qui finit par en découvrir le sens.

— Eh bien, oui ! s'écria-t-elle en étendant les bras et en relevant la tête vers la voûte du cachot, oui, tu as eu raison dans la folie de la nuit suprême: oui, sans la résolution criminelle mais salutaire, nos enfants seraient morts, et le matin eût révélé aux passants quatre victimes de la faim dans les bras les unes des autres. Tu nous as perdues, mais tu les as préservés; tu as été la main de la Providence, dure mais nécessaire. Je te pardonne, et que Dieu te bénisse! Mes enfants te doivent, et ils te devront ce que leur mère, au cœur de mère, n'aurait jamais eu la force de leur donner: la vie, aux dépens de sa mort et de son honneur ! Cet honneur, tu le rendras avec usure à mon nom, après mon supplice. On ne dira plus : « Cette mère a tué un enfant ! » on dira : « Cette mère s'est laissé tuer pour ses fils ! » J'accepte j'accepte ! j'accepte ! Fais et dis ce que tu voudras, je ne te désavouerai point, et tu ne te désavoueras toi-même que quand la hache du bourreau aura rendu l'erreur irréparable. Je me fie à toi : tu ne me survivras que le temps nécessaire pour m'innocenter !

Après ces mots, elle me serra sur son cœur comme autrefois, et nous restâmes ainsi inondées de larmes et étouffées de sanglots et de balbutiements confus, comme deux sœurs conduites au même échafaud.

LXXXII

Les huit derniers jours avant le jugement d'appel s'écoulèrent pour nous dans la même tendresse qu'avant mon accusation. Annunziata ne se souvenait plus que de ma première enfance, soignée et veillée par elle, à défaut de ma mère morte, dont elle tenait la place ; puis de ma découverte à sa porte, au moment où le délire me conduisait à la mer du Pausilippe; de l'asile donné si généreusement par son mari à sa requête ; de ma passion d'enfant pour ses petits, et de nos souffrances inouïes ensemble dans la nudité de sa demeure, où j'avais partagé, comme une autre mère, son dévouement pour les jumeaux. La parenté la plus complète et la plus indissoluble existait entre nos âmes; en sorte qu'elle, moi, les deux jumeaux, nous ne formions pas deux familles, mais un même sang.

Nous répétâmes d'un commun accord nos rôles, et nous demandâmes à Dieu de nous inspirer ce qui pouvait le mieux égarer l'arrêt de nos juges Nous nous plongeâmes si bien dans notre crime imaginaire, que nous finîmes presque par nous convaincre nous-mêmes des details de notre culpabilité. Qui n'a pas éprouvé cette hallucination complète dans des cerveaux échauffés par l'uniformité d'une pensée ? En vérité, à la fin, nous ne croyions plus mentir en affirmant aux autres ce que nous nous étions ainsi affirmé à nous deux, dans un but louable quoique faux.

LXXXIII

On nous laissa ainsi plusieurs mois dans le dangereux contact d'une conviction maladive et contagieuse. Nous ne savions réellement plus laquelle de nous deux avait conçu, la première, la pensée désespérée qui nous conduisait à la mort. La mort n'était plus pour nous que l'ardente aspiration au repos. Nous avions trop souffert pour n'être pas à jamais lasses de la vie. Notre seule consolation était de nous entretenir des deux jumeaux, auxquels nous allions léguer le bien-être avec l'innocence que nous consentions à perdre pour eux.

LXXXIV

Cependant, je dois dire que je regrettais encore quelque chose avec la vie. Il est bien rare qu'une jeune fille de mon âge n'ait pas, en traversant seulement la première matinée de son existence, aperçu et emporté quelque image fugitive de ce que l'existence peut offrir de plus enchanteur et de plus éblouissant. C'est comme l'ombre indécise et anticipée de l'avenir qui se jette, au lever de l'aurore, entre l'âme et la réalité. Oui, je portais cette ombre dans mon cœur, mais si profonde, si cachée, si mêlée de nuages, que je ne cherchais pas à l'éclairer, et que jamais, dans nos longs entretiens et dans nos rêves à deux avec Annunziata, je n'avais senti le besoin de lui en parler. Parle-t-on des impossibilités de ses songes ?

LXXXV

Ce souvenir indéfinissable, qui n'était pas même un souvenir, mais un je ne sais quoi surgi d'un seul mot dans le cœur et dans l'excès du malheur, réveillait de temps en temps la mémoire, et me faisait rêver l'impossible. C'était Lorenzo ! Lorenzo, le disciple muet du vieux médecin qui avait soigné mon père, et qui, au moment même où le vieux medecin mourait avant son malade, avait été enlevé de la maison de sa mère pour aller servir le roi dans l'armée de Sicile

Je le voyais souvent [illegible] et le soir devant le lit de mon père, debout derrière son maître le vieux praticien, les deux mains jointes sur sa pauvre robe d'écolier, le front baissé par la modestie, ses deux beaux yeux noirs demi-fermés, pour mieux entendre et pour mieux retenir, ses longs cheveux pendants sur son habit; je ne sais quoi de gracieux et de féminin dans l'expression, quoique de sérieux et de triste dans la physionomie, et laissant échapper par moments un regard vague qui m'enveloppait comme une atmosphère, et qui me semblait aussi tiède qu'un vent d'été sur la mer du Pausilippe.

1. Voir les numéros 563 à 571.

Et puis, quand je me sentais toute réchauffée de cette image aérienne, et que je cherchais à m'expliquer pourquoi j'y pensais ainsi, le son de sa voix venait s'y mêler, et je croyais entendre cette parole si sonore, si grave et si pénétrante, lorsqu'il m'avait dit, en acceptant un seul fil au lieu d'un écheveau de ma quenouille : « Non, je ne veux qu'un fil ; mais il ne se brisera jamais ! »

A. de Lamartine.

(*La suite au prochain numéro.*)

PATRAS

Patras, ville fortifiée de l'antique Achaïe, est le principal siége du commerce étranger en Grèce. Cette place maritime, bâtie au pied du mont Panachaïkos, a toujours conservé une certaine importance en raison de sa position. Elle est, en effet, avec Lépante la clef du golfe de Corinthe que les châteaux des promontoires de ces deux places ferment en quelque sorte.

L'ancienne Patras, assise sur la déclivité de la colline, était à la distance d'un mille environ de la mer, bien que ses murs se prolongeassent jusqu'au port. La ville actuelle s'étend dans la plaine basse et malsaine, qui s'allonge entre la colline et la mer. A part un aqueduc romain en ruine, à deux rangs d'arcades, on retrouve à Patras peu de traces intéressantes d'antiquités. Saint-André est le patron de la ville. Une église consacrée à ce saint est tous les ans le rendez-vous d'un grand nombre de fidèles. Elle est construite sur l'emplacement d'un temple de Cérès et près d'une source dont l'eau est bue très-religieusement par les pèlerins. Dans la forteresse moderne, devenue elle-même une ruine, on reconnaît les débris de l'ancien acropole.

Le commerce de Patras consiste surtout en raisins de Corinthe qui sont cultivés par quantités innombrables tout le long de la côte septentrionale de la Morée.

Francis Richard.



ASSISTANCE FRATERNELLE, d'après le tableau de M. F. Boser, de Düsseldorf. — Voir page 614.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Modification d'un proverbe. — Les inconvénients de la mauvaise compagnie. — L'iodure de potassium et le chlorate de potasse. — Leur innocuité isolément. — Leur danger par l'association. — Il y a quelque chose de sacré pour un sapeur. — Le poil de barbe du sapeur N... — Cristallisation du phosphore. — Difficulté pour l'obtenir. — Ses arborisations blanches et rouges. — Expériences de M. Blondot. — Une nouvelle manière de manger les huîtres. — Un naufrage. — Restaurant sous-marin. — Le filtre du pauvre homme. — La pêche au sommet des arbres.

Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es, professe un proverbe aussi vieux que le monde. Voici venir aujourd'hui la chimie qui propose de modifier ce vieil axiome de la sagesse des nations, d'ajouter encore à sa partie matérielle et morale, et de le formuler ainsi : *Dis-moi qui tu veux hanter et je te dirai qui tu vas devenir.*

En effet, d'après MM. Dumas et Melsens, qui en avisent l'Académie des sciences, l'association transforme en impitoyables empoisonneuses des substances inoffensives quand elles ne s'unissent point entre elles.

Tels sont, par exemple, l'iodure de potassium, que la médecine emploie sans danger pour la guérison de certaines maladies regardées comme intraitables jusqu'ici, et le chlorate de potasse, plus benin encore ; tous les deux se trouvent aujourd'hui fréquemment inscrits dans les formules des docteurs qui, suivant l'expression de



LA FERME IMPÉRIALE DE VINCENNES, d'après une photographie. — Voir page 614.



SCÈNE DE L'AFRIQUE AUSTRALE. — ÉLÉPHANTS DÉFENDANT LEURS PETITS, d'après un croquis du capitaine W. S. — Voir page 61[illegible].

M. Trousseau, *se hâtent d'employer un médicament pendant qu'il guérit encore*.

Eh bien! associez ensemble ces deux honnêtes remèdes, transformez-les par le mélange en iodate de potasse, et ils tueront rapidement l'animal à qui vous ferez avaler le produit de leur combinaison.

« Ces deux sels, sans action mutuelle, dit M. Melsent, peuvent être donnés isolément à des animaux si leurs conditions physiologiques ne sont pas modifiées.

« Le même animal peut les prendre l'un après l'autre pendant longtemps; sa santé n'en paraît pas altérée.

« Leur mélange tue, au contraire, ces animaux, et parfois très-rapidement. »

Tous les jours, du reste, nous voyons s'accomplir sous nos yeux un phénomène aussi curieux, quoiqu'il présente des caractères moins funestes. Je veux parler du bicarbonate de soude et de l'acide tartrique qu'on vend en poudre pour la fabrication d'une eau gazeuse à laquelle on donne, je ne sais trop pourquoi, le nom d'eau de Seltz, car elle ne rappelle guère la nature et le goût de l'eau naturelle de la petite ville de feu le duché de Nassau.

Faites dissoudre à part le bicarbonate de soude, il restera calme et ne témoignera pas la moindre velléité d'effervescence; de son côté, l'acide tartrique montrera la même modération. Mélangez-les ensemble, ils deviendront violents, dégageront en masse de l'acide carbonique et feront sauter les bouchons aussi haut que le vin de champagne lui-même.

A cette modification d'un proverbe doit succéder la modification du refrain d'une chanson connue de tout le monde, même de ceux qui vivent soigneusement à l'écart des cafés-concerts et des théâtres de Mlle Thérésa. On a beau se tenir enfermé chez soi, le gamin qui passe en fredonnant le couplet en vogue, le mendiant qui déguise sa profession en vendant des chansons, les orgues de Barbarie qui, sous prétexte d'égayer les rues, viennent troubler le travailleur jusqu'au fond de son cabinet, apprennent aux oreilles les plus récalcitrantes cette maudite phrase : *Rien n'est sacré pour un sapeur*. Eh bien! la phrase ment, et il y a bien des choses sacrées pour un sapeur, entre autres sa barbe.

En ce moment, par exemple, les journaux spéciaux nous apprennent que le docteur Rizet, médecin militaire à Arras, fait d'inutiles efforts pour déterminer le nommé N., sapeur au 1er régiment du génie, à se laisser enlever un poil de barbe.

Ce poil de barbe, il est vrai, occupe une place singulière dans le visage de ce militaire, âgé de vingt-trois ans; roide, noir, fort, long, épais, il sort de son œil gauche, retombe sur sa joue et a pour base une petite tumeur de trois millimètres, jaune, à cheval et sur la sclérotique et sur la cornée.

Cette tumeur commença à se montrer à l'époque où le sapeur entra dans sa seizième année; à quelque temps de là, elle s'orna d'un poil, gros comme un crin et mesurant de sept à huit centimètres. Depuis lors, ce poil tombe régulièrement tous les sept à huit mois, pour repousser rapidement et plus plantureux que jamais.

Le singulier appendice produisit d'abord un peu de larmoiement dans l'œil barbu du militaire; il a cessé peu à peu, et aujourd'hui il ne lui cause pas le plus petit inconvénient; aussi N... ne veut-il pas risquer une opération, si anodine qu'elle soit, pour se débarrasser de son poil excentrique.

Ce phénomène assez rare n'est pas sans précédent. Wardrop, Græfe et Mackensie citent de semblables cas, et M. Nélaton parle d'un kyste sous-conjonctival qui renfermait des poils pelotonnés.

Revenons à la chimie et mentionnons un mémoire de M. Blondot sur la cristallisation du phosphore, cette substance si rare, il y a cinquante ans, qu'on montrait comme une rareté de laboratoire, qui se payait au poids de l'or et qui se trouve aujourd'hui, sous forme d'allumettes, entre les mains de tout le monde.

Vous savez que le phosphore ordinaire est un poison redoutable qui ne cause que trop de malheurs et de crimes, et que le phosphore rouge n'occasionne rien de tous ces accidents.

Le phosphore blanc s'altère promptement au contact de l'air; le phosphore rouge, qui s'obtient par l'action d'une température de 250 degrés, prolongée pendant dix jours dans une atmosphère d'acide carbonique, ne subit point cette altération. Enfin, ce qui caractérise encore mieux les deux phosphores, c'est que le phosphore ordinaire est cristallisable et que le phosphore rouge ne l'est pas.

La cristallisation du phosphore ne s'obtient pas sans difficulté. Toutefois, M. Blondot a dû recourir pour la réaliser à la sublimation et à une foule de précautions minutieuses trop techniques pour qu'elles puissent trouver place ici.

Après quelques heures, il a d'abord aperçu dans son matras le phosphore s'entourer de vapeurs blanches, devenir phosphorescent et puis s'éteindre après vingt-quatre heures.

Il a chauffé ensuite au bain-marie le même matras surmonté, pour éviter l'action de la lumière, d'un cône de carton tronqué par le haut, et, à quelques heures de là, sont apparus dans la partie supérieure les premiers symptômes de la cristallisation tant désirée, c'est-à-dire de petits points brillants qui augmentèrent sans cesse par une gradation lente, et qui finirent, après deux ou trois jours, par se convertir en magnifiques arborisations cristallisées, avec des reflets de toutes couleurs et un éclat comparable à celui du diamant.

Tant que le cône de carton tronqué dont je vous ai parlé protège le matras où brille cette arborisation composée de petits cristaux cubiques, elle reste d'une blancheur éblouissante; mais aussitôt qu'on enlève ce couvercle, par un changement à vue rapide tout revêt la couleur du grenat. On peut toutefois ramener la couleur blanche par l'action du bain-marie, et prolonger des faits si intéressants pour la science et si curieux pour les gens du monde.

Un spectacle tout aussi piquant et tout aussi nouveau est celui qu'un entrepreneur américain compte prochainement exploiter à Long-Island ou Ile longue. On appelle ainsi une île des États-Unis située sur la côte du Connecticut et qui appartient à l'État de New-York.

Avant 1843, il n'existait pas une seule huître sur cette côte, et tout à coup on y découvrit, à peu de distance, un banc considérable de ce coquillage, resté jusqu'alors étranger à la contrée. Comment le miracle s'était-il opéré? Après bien des dissertations contradictoires et embrouillées des conchyliologistes, des géologues, des hydrologues et des naturalistes yankees, un beau jour les crochets des pêcheurs d'huîtres ramenèrent un bordage de bâtiment marchand tout couvert des précieux bivalves qui y avaient crû et multiplié. On se souvint alors qu'en 1841 un schooner, chargé de petites huîtres destinées à tenter l'établissement de bancs artificiels, avait fait naufrage dans ces parages; et toutes les théories des savants durent se taire devant un fait sans réplique.

Tandis que ce schooner périssait corps et biens, les huîtres seules croissaient, multipliaient et prospéraient.

Cependant la chose fit du bruit; les huîtres de Long-Island, fort recherchées et qui méritaient cette recherche, devinrent à la mode, et aujourd'hui c'est M. le professeur Hopkins qui ouvre une souscription pour la fabrication d'une immense cloche à plongeur destinée à établir à Long-Island, sous la mer et près du célèbre banc d'huîtres, un restaurant où les consommateurs pourront eux-mêmes détacher les huîtres du roc, les y cueillir et les y manger, à une profondeur de trente ou quarante brasses.

La souscription se couvre de signatures, la cloche à plongeur se fabrique, et dans ce pays que désolait naguère une effroyable guerre civile, on trouve sans difficulté sept ou huit millions à risquer pour se procurer le plaisir de pouvoir manger des huîtres à même du banc sous-marin où elles naissent. On ne sait, en conscience, s'il faut admirer ou sourire.

Heureusement, nous pouvons mettre en regard de cette excentricité une petite invention qui gît perdue au milieu des richesses du musée de Kensington, mais à laquelle il suffira de donner de la publicité pour qu'elle rende d'immenses services. Je veux parler du *Filtre au pauvre homme*.

Ce filtre consiste tout bonnement en un pot à fleur ordinaire, troué par le fond, comme ils le sont tous, et dans lequel on dispose une de ces éponges grossières et de rebut qu'on vend sur la voie publique et qui coûtent à peine quelques centimes.

On jette sur l'éponge une couche épaisse de charbon concassé de vingt-cinq millimètres, on recouvre le charbon de gros gravier et de petites pierres et on verse par-dessus l'eau qu'on veut purifier; si chargée qu'elle soit d'impuretés, elle sort de cet appareil grossier claire, limpide et appétissante à boire. De temps en temps, on lave l'éponge, on renouvelle le charbon et l'on n'a plus rien désormais à redouter des inconvénients trop sérieux qu'entraîne avec lui l'emploi d'une eau malpropre et par conséquent malsaine.

Il est un autre moyen de boire sans précaution l'eau la plus limpide et la plus fraîche qu'on puisse imaginer; mais, pour cela, il faut faire le voyage des Cévennes et pénétrer dans leurs magnifiques forêts où dominent les châtaigniers. La plupart de ces magnifiques arbres, quand ils parviennent à un grand âge et qu'ils datent de quatre-vingts ans, ont, dans un creux naturel, au sommet de leur tronc, d'ordinaire élevé seulement de deux à trois mètres et mesurant un mètre de circonférence, un petit bassin assez profond et qui, dès le printemps, se remplit d'une eau fraîche et claire. Cette eau résiste à l'action de la température la plus élevée, même quand les torrents restent à sec et que la terre elle-même devient dure, âpre et sillonnée de larges crevasses. Ce phénomène est bien connu de tous les paysans et surtout des enfants des Cévennes, qui vont puiser à même de ces sources singulières.

Ils peuvent même y pêcher au besoin, car on y trouve parfois de petits poissons et toujours des grenouilles et des tritons, soit à l'état de têtard, soit à l'état d'animal complet.

Comment sont arrivés là les œufs d'êtres qu'on devrait si peu s'attendre à y trouver? La solution à cette question est difficile à donner, et cependant à chaque pas on peut se convaincre de la réalité du fait et voir, au sommet pour ainsi dire de chaque châtaignier un peu vieux, tout un petit monde aquatique nager, virer, manger et s'ébattre en compagnie de la plupart des insectes d'eau de nos étangs et de nos marais.

S. Henry Berthoud.

ASSISTANCE FRATERNELLE

Pensant être d'accord avec le goût de nos abonnés, nous avons reproduit plusieurs fois, d'après les meilleurs tableaux de genre, des scènes gracieuses ou naïves de la vie enfantine. Le succès obtenu par ces gravures nous engage à publier également la charmante petite toile que M. F. Boser a intitulée *Assistance fraternelle*.

Voilà une petite fille bien embarrassée. Sa maman est sortie en lui recommandant de bien étudier sa leçon. Or, cette leçon consiste en quelques notions élémentaires d'arithmétique. L'enfant s'y perd, s'y embrouille... elle ne sait plus distinguer une addition d'une multiplication. Heureusement, le frère aîné est là; c'est un grand mathématicien de l'école primaire. Avec importance il prend l'ardoise, et, crac, en deux coups de crayon, il a mis le calcul sur ses pieds.

M. F. Boser est un des artistes les plus distingués de l'école de Dusseldorf; il se recommande par un procédé simple, calme, naturel. Ses tableaux sont remarqués aux diverses expositions d'Allemagne, et ils méritent certainement de ne point passer inaperçus en France.

R. Bryon.

LA FERME IMPÉRIALE DE VINCENNES

La ferme modèle, créée à Vincennes sous le nom de ferme impériale, est située sur l'emplacement de l'ancienne faisanderie. Cette entreprise, coûteuse d'abord malgré la simplicité et l'économie apportées dans sa construction, a fini par devenir productive grâce aux soins intelligents apportés dans son entretien par ses fondateurs, à la tête desquels il faut nommer M. Tisserant, administrateur des domaines impériaux.

Les bâtiments principaux sont rangés autour d'une grande cour, de façon qu'on en peut embrasser l'ensemble d'un coup d'œil. Ce sont d'abord, à droite et à gauche des bureaux d'administration, les vacheries et les bergeries, précédées d'enclos où les bêtes peuvent prendre l'air dans une demi-liberté. Derrière ces deux lignes de constructions se trouvent d'autres bergeries, une porcherie, et des hangars pour remiser les instruments aratoires.

Au fond de la cour, un grand bâtiment fait face au corps de logis habité par le directeur. Ce bâtiment contient les grandes étables dont les stalles sont disposées en contre-bas sur les deux côtés d'une longue voie de deux mètres, au milieu de laquelle circulent sur deux rails les wagons portant la nourriture des bestiaux. Elle est déposée dans des auges placées dans des rigoles, où une eau courante la rafraîchit sans cesse. Les animaux sont séparés de la voie par une balustrade.

Dans les champs environnants sont les *paddoks*, abris isolés dans lesquels les troupeaux, fractionnés par petit nombre dans un but d'hygiène, passent la chaude saison sans avoir à redouter les maladies qui peuvent résulter d'une agglomération trop considérable.

La culture des terrains attenants à la ferme consiste spécialement dans les fourrages verts et secs nécessaires à l'alimentation des bestiaux, tels que les foins, les luzernes, le maïs que l'on coupe en vert, les betteraves, turneps et rutabagas. On n'y fait venir de blé que pour avoir la paille indispensable aux étables.

Le sol ingrat s'est trouvé peu à peu fertilisé par les animaux mêmes qui y vivent. Ce sont, pour l'espèce ovine, des moutons de la race anglaise de South-Down, qui forment un troupeau hors ligne. L'espèce bovine est représentée dans la ferme par des échantillons de la belle race des cantons de Schwitz, de Zug et de Glaris, race à la robe grise, aux larges hanches, au dos coupé par une raie longitudinale. Les charmantes petites vaches bretonnes et les non moins mignonnes bêtes de la race d'Air au pelage noir et blanc figurent dignement à côté d'elles.

Henri Muller.

CHRONIQUE AGRICOLE

La récolte n'a pas été brillante cette année. Presque partout les blés ont été rentrés dans de mauvaises conditions, avec la pluie. On n'a pas fait partout des moyettes, bien s'en s'en faut, et il en résulte que les blés nouveaux sont portés sur les marchés dans un état d'humidité tel, qu'il n'est même pas possible de les moudre immédiatement. Le cultivateur qui n'a pas fait de moyettes peut se frapper la poitrine et répéter : « C'est ma faute, ma très-grande faute. » Quand les cultivateurs voudront-ils reconnaître combien ils perdent d'argent par leur négligence ou leur entêtement?

Je ne fais pas d'exception pour les vignerons. Chacun connaît les ravages que fit, il y a une dizaine d'années, l'oïdium dans nos vignobles. Des milliers d'hectares de vignes furent frappés de stérilité par cette mystérieuse maladie du raisin. Nos malheureux vignerons se lamentaient et ne savaient que faire. En Espagne, dans l'île de Madère, par exemple, les propriétaires firent arracher leurs vignes pour chasser l'oïdium : c'était tuer le malade afin de le guérir; ce que j'appellerai un remède héroïque... et absurde. Les savants se mirent à la recherche du remède, et un Anglais — rendons à César ce qui appartient à César — trouva le soufre. Le soufre en fleur ou en poudre, appliqué à la vigne, au moment opportun, prévient ou guérit l'oïdium. Si vous saviez la peine qu'on eut pour décider les vignerons à soufrer leurs vignes! Il fallut démontrer dix fois, cent fois, l'efficacité absolue de cette médication pour convaincre les plus incrédules, et encore! Je connais un intelligent propriétaire du Midi qui, pour convaincre un incrédule voisin, lui afferma la moitié d'un hectare pendant deux années de suite. Il soufrait son demi-hectare, y obtenait une magnifique récolte, tandis que sur l'autre moitié le voisin ne recueillait rien. Ce n'est qu'après la seconde expérience que le saint Thomas de la viticulture s'est décidé à acheter du soufre.

Il y a encore des vignerons qui n'ont jamais voulu soufrer. Or, il était connu que la maladie de la vigne, combattue par le soufre, n'était pas tout à fait vaincue, puisqu'elle reparaissait encore çà et là. Qu'ont fait la plupart des vignerons cette année? Ils ont cessé de soufrer. Ils ne se sont pas mis en mesure contre le mal; avec un été pluvieux le mal est revenu et a fait de terribles ravages sur les vignes laissées sans défense. Ceux-là peuvent bien dire encore : « C'est ma faute, ma très-grande faute ! »

Au reste, il faut bien le reconnaître, le métier d'agriculteur n'est pas si facile que l'on pourrait le croire. Il ne s'agit pas uniquement de semer son blé et de se croiser les bras pendant qu'il pousse, pour récolter à l'époque de la moisson. Le cultivateur est entouré d'innombrables ennemis. L'un des plus terribles est le ver blanc, la larve du hanneton. Or, cette année, le ver blanc s'est mis de la partie, dans beaucoup de contrées, et il fait concurrence au mauvais temps. Dans la Brie, particulièrement, il a commis, dit-on, beaucoup de ravages sur les blés, et, en ce moment, cet insatiable dévastateur attaque les betteraves. Rien ne résiste à l'appétit du ver blanc. Comment le combattre? Il y a une dizaine d'années, un chercheur avait trouvé un moyen assez original de détruire cet irréconciliable ennemi du cultivateur. C'était une charrue ; mais quelle charrue ! Un fourneau en forme de soc et de versoir rempli de charbon, et derrière lequel on avait adapté un soufflet mû par l'avant-train de la charrue. Quand la charrue marchait, le soufflet activait la combustion du charbon; le charbon faisait rougir le soc et le versoir; le soc et le versoir rôtissaient les vers blancs. On découvrit que ce n'était pas très-pratique, je le crois bien. Mais, cependant, il se trouva des hommes sérieux pour discuter la question.

Un cultivateur des environs de Paris, un homme très-intelligent et très-habile, — et très-pratique, celui-là — M. Giot, de Chevry-Cossigny (Seine-et-Marne), a donné la solution du problème. La charrue exhume les vers blancs dont le champ est infesté, et on n avait trouvé rien de mieux jusqu'ici que de mettre des gens derrière la charrue pour ramasser les larves; on en récoltait quelquefois des tombereaux. Mais le remède était coûteux ; la main-d'œuvre est chère, et on y regarde à deux fois avant d'enrôler des travailleurs pour pareille besogne. M. Giot fait faire la besogne par des volailles, qui ne lui coûtent rien; au contraire, elles lui rapportent. Les poules adorent le ver blanc et se jettent sur cette proie avec avidité. Il est vrai que la graisse de la volaille nourrie de matières grasses prend un peu de goût; mais, en séquestrant les bêtes un peu avant de les vendre, le goût — si mauvais goût il y a — disparaît. M. Giot met pendant toute l'année ses nombreuses poules dans ses champs. Il a accommodé un vieil omnibus en forme de poulailler, d'où le nom de *poulailler roulant* donné à son omnibus reformé, et il envoie son bataillon explorateur tantôt ici et tantôt là. Le soir, les poules rentrent dans leur poulailler mobile et reviennent au bercail après avoir purgé le sol de ses hôtes malfaisants.

Les journaux ont vanté tant qu'ils ont pu cette utile invention; croyez-vous que l'on ait construit beaucoup de poulaillers roulants? Quant à moi,

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours,

et je ne le crois pas.

Cependant, quelques agriculteurs de Seine-et-Marne, étrillés sérieusement, cette fois, par le ver blanc, viennent de prendre une initiative que je ne puis qu'approuver. Ils se sont dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera », et ils ont demandé aide au principe fécond de l'association. Ils viennent de fonder une *Association départementale de Seine-et-Marne pour la destruction du hanneton et du ver blanc*. L'objet de cette excellente institution peut se résumer en ces termes : 1° la réunion des efforts communs pour propager les moyens les plus efficaces de destruction des hannetons et du ver blanc; 2° la distribution, sous toutes les formes, d'encouragements destinés à appeler le concours de tous pour combattre un ennemi aussi nombreux et aussi difficile à détruire. Des cotisations individuelles formeront le capital nécessaire pour faire fonctionner l'association.

L'association reconnaît qu'il ne suffit pas de chercher à détruire la larve du hanneton, mais qu'il faut aussi s'attaquer au hanneton lui-même, qui engendre ces innombrables vers rongeurs.

Espérons que l'association trouvera de nombreux adhérents; que l'argent, ce nerf de la guerre, ne manquera pas à cette campagne entreprise contre un des plus terribles fléaux de notre agriculture. Les cultivateurs de Seine-et-Marne sont intelligents, riches, amis du progrès; ils comprendront leur véritable intérêt; mais je vous avoue que je n'oserais pas tenter, chez nous, une entreprise pareille. Elle est évidemment trop utile pour être acceptée par nos cultivateurs du centre de la France.

CLAUDE BONIN.

ÉLÉPHANTS DÉFENDANT LEURS PETITS

Nous empruntons aux nombreux et intéressants dessins rapportés de l'Afrique australe par M. Thomas Baines une vue représentant des éléphants protégeant leurs petits contre une attaque nocturne. Le voyageur raconte ainsi l'aventure qui donna lieu à cette curieuse esquisse :

« Une nuit, comme nous venions de faire halte, nous entendîmes le bruit d'éléphants qui se baignaient; mais comme aucun piége n'était préparé et qu'on avait lieu de supposer que c'étaient des femelles, on crut prudent de ne pas les attaquer. Curieux cependant, pour ma part, de voir ces animaux goûter les plaisirs du bain, je me dirigeai de leur côté; mais je m'aperçus bientôt avec inquiétude que les chiens étaient sortis derrière moi. Ils ne tardèrent pas en effet à prendre leur course, et leurs aboiements, mêlés aux cris perçants des jeunes éléphants et aux grognements irrités des mères, m'apprirent bientôt que l'attaque était commencée. En un instant une partie des chiens en déroute se rabattit sur moi, suivie d'éléphants femelles furieux. Je m'étais blotti derrière un arbre prêt à faire le coup de feu; mais des broussailles assez épaisses pour m'arrêter n'étaient qu'un vain obstacle pour eux; et, dans l'impossibilité où j'étais de distinguer même leurs formes, je dus m'abstenir de tirer. Chasse d'abri en abri, je me tins heureux de sortir enfin sain et sauf du fourré.

« Le lendemain matin, les empreintes de pas m'apprirent que quatre éléphants de grande taille avaient chargé de front suivis par dix ou douze de leurs confrères, tandis que des traces séparées que je relevai sur chaque côté signalaient les endroits où d'autres avaient défendu leurs petits contre l'attaque des chiens. Je remarquai en outre qu'un arbre, beaucoup plus haut qu'aucun de ceux qui m'avaient successivement servi d'abri, était brisé à une centaine de mètres seulement de nos wagons. J'ai fait mon esquisse d'après une étude attentive des positions indiquées par les empreintes, à un moment où le troupeau ne devait pas être à plus de quatre-vingts mètres de moi. »

P. DICK.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(suite[1])

Au mois d'août 1552, Ivan IV, notre Ivan le Terrible, qu'aucun historien ne s'est jamais avisé d'appeler Ivan le Brave, passa le Volga à la tête d'une armée formidable et établit son camp dans la vaste plaine qui s'étend du Volga à la mer, et dans laquelle s'élève aujourd'hui le monument funéraire élevé aux Russes morts pendant l'assaut du 2 octobre.

Cet assaut fut terrible; les Russes entrèrent par la brèche qu'occasionna une mine creusée sous le kremlin, par l'ingénieur du tzar, Rossmoib. On se battit de maison en maison, de rue en rue, avec l'acharnement que mettent dans l'attaque et dans la défense les peuples ennemis par la race, par les mœurs, par la religion.

Le jour même de la prise de Kasan, Ivan fit bâtir une petite église en bois, dont il avait apporté la charpente toute préparée, et qui fut construite en six heures de la base au faîte. On y dit la messe d'actions de grâces, et l'on y pria pour l'âme des Russes morts pendant le combat.

Selon toute probabilité, cette petite église avait été construite où s'élève aujourd'hui le monument en pierre.

Kasan, brûlé en 1774 par Pougatchef, ce Cosaque qui tenta de se faire passer pour Pierre III, et qui fut conduit à Moscou et montré au peuple dans une cage de fer, fut rebâtie par ordre de Catherine, et rebrûlée en 1815. Vingt-deux églises, trois couvents et les trois cinquièmes de la ville s'écoulèrent au milieu des flammes.

Voilà ce qui explique pourquoi Kasan, avec ses souvenirs orientaux, sa domination musulmane, est aujourd'hui une ville toute russe, avec neuf cent quatre-vingts rues, dix ponts, quatre barrières, quatre mille trois cents maisons, cinquante-huit églises, quatre cathédrales, quatre couvents, dix mosquées, deux hôtels pour les voyageurs, sept auberges, deux gargotes, cinquante mille deux cent quarante-quatre habitants, dont quinze mille sont mahométans, et les autres chrétiens, russes orthodoxes, raskolniks ou protestants.

Vous comprenez que ce n'est pas moi qui ai compté tout cela : c'est un savant historien allemand nommé Erdmann.

Le peuple allemand a la bosse de la statistique.

On pense bien qu'il n'était pas question de lit dans le magasin de M. Grass. Nous avions dit adieu aux lits à Jelpatievo pour ne les retrouver qu'à Nijni, et à Nijni pour ne les retrouver qu'à Tiflis.

Je me trompe, je trouvai un lit dans le palais du prince Toumaine, chez les Kalmouks. Nous causerons de ce lit, quand l'heure en sera venue.

Moynet, qui ne pouvait pas s'habituer à la simple planche slave, se réveilla avec le jour, et alla pousser une reconnaissance dans le pays. Une heure après, il revint en poussant des cris d'admiration. Comme il n'était pas d'un enthousiasme exagéré pour la Russie, force me fut de croire qu'il avait en effet trouvé quelque chose qui en valait la peine.

Je sautai à bas de mon banc, et je suivis Moynet, tout prêt à me servir de cicerone.

A la façon dont la maison habitée par nous était placée, nous ne pouvions voir Kasan qu'en suivant une ligne diagonale d'une demi-verste. Nous suivîmes notre diagonale, et, à l'extrémité de l'espèce de bourg où nous nous étions arrêtés, nous trouvâmes cette grande plaine dans laquelle Jean IV avait établi son camp.

Elle est aujourd'hui coupée par une immense chaussée de cinq verstes de long, tirée aussi droite que si elle avait été faite au cordeau. Cette chaussée, qui a cinq ou six mètres de haut et autant de large, domine les plus hautes crues du Volga, et même, dans les plus fortes inondations, laisse un passage facile et sûr du fleuve à la ville.

Moins cette chaussée, Kasan, a l'air de s'élever alors au milieu d'un immense lac, et présente avec son vieux kremlin que n'a jamais atteint aucun incendie, et les clochers de ses soixante-deux églises, un aspect des plus fantastiques.

Mais ce qui frappe avant tout, comme masse imposante et pittoresque à la fois, c'est le monument élevé aux Russes morts pendant l'assaut; il date de 1814, je crois, n'appartient à aucune architecture connue, et, par sa forme basse et sombre, est parfaitement en harmonie avec le but funèbre que l'architecte s'est proposé.

On y monte par quatre escaliers appliqués aux quatre façades. L'intérieur est une chapelle, et, au milieu de la chapelle, s'élève un immense tombeau contenant toutes les têtes.

Le reste des ossements est dans une espèce de catacombe située au-dessous de la chapelle.

Le gardien qui nous fit voir cet ossuaire prétendait que le choix n'avait pas été fait entre les cadavres si scrupuleusement que le dit l'histoire : à son avis, un certain nombre de squelettes païens s'étaient glissés parmi les squelettes orthodoxes, et, en nous montrant certaines têtes aux mandibules saillantes et au front déprimé, il affirmait les reconnaître pour des crânes tartars.

Le monument funèbre visité, nous continuâmes notre route vers Kasan, qui se présentait à nous par son côté le plus grandiose, c'est-à-dire par celui du kremlin.

Je ne connaissais personne à Kasan; mais j'avais, on se le rappelle, une lettre de l'officier chargé des campements de l'armée, pour l'intendant général. Cette lettre m'autorisait à prendre dans les magasins une tente de colonel. Je n'en avais pas besoin de plus pour être sûr que, le lendemain, tout Kasan connaîtrait mon arrivée, et, grâce à l'hospitalité russe, je n'avais plus à m'inquiéter de rien : ni les détails ni les guides ne me manqueraient.

J'allais donc porter ma lettre à M. Jablonovsky. C'était le nom de l'intendant.

On entre à Kasan en franchissant sur un pont un immense ravin qui a conservé le nom arabe de Boulâk.

Ici commence la tradition, moitié mahométane, moitié catholique, avec une tête tartare et une queue russe.

Un immense dragon vivait dans le lac du Bain. — Il y a deux lacs à Kasan : le lac Noir et le lac du Bain. — Le dragon fit un pacte avec les habitants de la ville : c'était de leur percer un canal qui leur donnerait de l'eau et leur servirait de défense, s'ils voulaient, de leur côté, se charger de la nourriture quotidienne qui lui serait portée, tous les matins, sur une montagne située à trois verstes de Kasan, et qui consisterait en un bœuf, deux porcs et quatre brebis. Le pacte conclu, il se mit si bien à travailler avec sa queue, qui était pointue et armée d'un dard d'acier, qu'il perça le canal existant encore aujourd'hui.

Pendant cinquante ou soixante ans, les habitants de Kasan tinrent leur parole, et, tous les jours, ils avaient le spectacle du dragon sortant du lac, déroulant ses immenses anneaux dans le canal qu'il avait creusé et s'en allant sur la montagne dévorer son bœuf, ses deux porcs et ses quatre moutons.

Au bout de ce temps, les Kasanais commençaient à trouver le traité onéreux et cherchaient un moyen de l'éluder, lorsque arrivèrent dans le pays saint Ambroise et saint Gelan.

Les Kasanais leur exposèrent leur cas.

Les deux saints leur promirent leur assistance.

Ce n'était peut-être pas très-délicat de manquer de parole à un honnête dragon qui avait tenu la sienne; mais le dragon était tartar, et l'on n'était pas tenu à de si grands ménagements avec le païen.

Un matin, le dragon vint sur sa montagne; mais, au lieu de sa pitance accoutumée, il n'y trouva que saint Ambroise.

Un saint amaigri par le jeûne et par la pénitence n'était pas une compensation à un bœuf, deux porcs et quatre moutons gras. Aussi le dragon fit-il entendre de si terribles mugissements, que tous les Kasanais en tremblèrent de peur.

Saint Ambroise lui expliqua alors au dragon que le pacte qu'il avait fait était bon avec des musulmans, mais que, maintenant que les Kasanais s'étaient convertis, le pacte se trouvait résolu de plein droit. Le dragon mugit plus fort. Il trouvait la défaite mauvaise.

Saint Ambroise ajouta alors que si, lui, dragon, voulait recevoir le baptême, et vivre tranquillement dans son lac des poissons qui s'y trouvaient et même des animaux qui s'y laisseraient tomber, il était tout prêt, non-seulement à ne pas lui chercher noise, mais encore à le traiter comme un de ses paroissiens.

Le dragon, pour toute réponse, s'avança vers saint Ambroise, la gueule ouverte et dans l'intention bien évidente de le dévorer.

Saint Ambroise alors d'une main leva son crucifix, et de l'autre fit le signe de la croix.

Le signe de la croix n'était pas achevé, que le dragon était mort.

Mais cette mort du dragon amenait un bien autre accident. Le corps du monstre couvrait une demi-lieue de terrain; pas moyen, par conséquent, de le transporter ailleurs ou de l'enterrer. En se putréfiant, il corrompit l'air et donna la peste à la ville.

Alors, ce fut le tour de saint Gelan d'achever l'œuvre commencée par son confrère saint Ambroise. Il se mit à genoux, toujours sur la même montagne, et pria Dieu de faire cesser la contagion.

Dieu entendit son serviteur et la contagion cessa.

De là vient que saint Ambroise et saint Gelan sont les deux patrons de la ville et qu'un monastère est bâti sur la

1. Voir les numéros 558 à 574.

montagne même où le miracle s'accomplit sous l'invocation des deux saints.

Je ne sais, au reste, rien de plus complétement pittoresque que l'immense rangée de maisons, presque toutes en bois, bâties de l'autre côté du ravin, et qui regardent par leurs mille fenêtres sur la campagne. Chaque soir, toutes ces fenêtres, qui ont chacune leur lumière, forment une illumination qui a l'air d'une fête.

Les faubourgs sont au delà du ravin; du côté du lac du Bain et du lac Noir, les habitants de ce faubourg sont presque tous Tatars; cependant, comme ils ont au milieu d'eux quelques Russes orthodoxes, ceux-ci ont une église.

L'église et la mosquée se touchent et présentent, entre le croissant et la croix, une fraternité que l'on ne trouve probablement qu'à Kasan. Un autre détail de mœurs ne manque pas non plus d'originalité.

Mahomet défend le vin, comme on sait; mais, dans certaines maladies cependant, il l'autorise comme remède.

A Kasan, les marchands de vin portent sur leur enseigne le mot *balzam*, pharmacie.

Le Tatar, malade de soif, entre dans la pharmacie, boit, à titre de remède, une bouteille de vin et sort guéri.

Mahomet n'a rien à dire: c'était un malade et non un ivrogne.



LE CHATEAU DUCAL DE COBOURG ET L'ÉGLISE DE MORITZKIRCHE, d'après une photographie.

Une autre sorte d'enseignes, que l'on rencontre à chaque pas dans la ville, et qui m'est restée en mémoire, ce sont les enseignes des perruquiers: elles sont presque toutes à deux faces; d'un côté, elles représentent un homme qui se fait coiffer, de l'autre une femme qui se fait saigner.

La vieille tradition musulmane maintient la supériorité de l'homme. Il est beau et destiné à faire des conquêtes.

La femme, au contraire, être faible et maladif, n'est bonne qu'à se faire saigner.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CHATEAU DE COBOURG

Nous avons dernièrement consacré quelques lignes à l'histoire et à la géographie du duché de Saxe-Cobourg-Gotha. Nous complétons aujourd'hui cette courte notice en publiant la vue du château ducal de Cobourg et de l'église connue sous le nom de *Moritzkirche.*

Le château, appelé *Ehrenburg*, était jadis un couvent de carmes déchaussés. Il a été transformé en château vers 1549, et récemment restauré dans le style anglo-gothique. Il se compose de plusieurs bâtiments entourant deux cours intérieures et de deux ailes formant façade. Au centre de l'édifice, dans la cour, s'élève le belvéder. Les appartements renferment une petite galerie de tableaux modernes et une collection de 130.000 gravures.

Devant le château, au milieu d'un parterre, on a érigé, en 1849, au duc Ernest Ier, une statue modelée par Schwanthaler.

L'église, qui date en partie de 1401, a été terminée bien plus tard. La place de l'autel est occupée par un monument élevé à la mémoire de Jean-Frédéric II, érigé en 1598. Le long des murs, sont les tombeaux de plusieurs autres ducs de Saxe-Cobourg.

R. BRYON

ÉCHECS

NOTATION FRANÇAISE

DÉSIGNATION DES PIÈCES

On désigne les Pièces et Pions par les capitales des premières lettres de leur nom. Exemples:

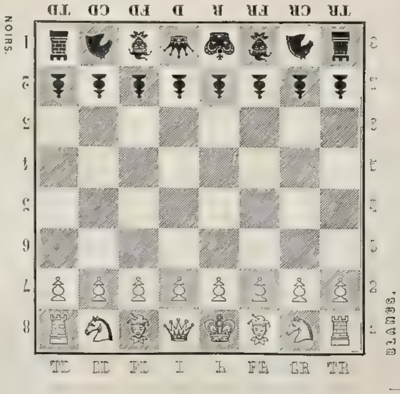
PIÈCES

Roi,	Fou du Roi,	Cavalier du Roi,	Tour du Roi
R	FR	CR	TR
Dame	Fou de la Dame	Cavalier de la Dame	Tour de la Dame
D	FD	CD	TD

PIONS

Pion du Roi,	Pion du Fou du Roi	Pion du Cavalier du Roi,	Pion de la Tour du Roi
PR	PFR	PCR	PTR
Pion de la Dame,	Pion du Fou de la Dame,	Pion du Caval. de la Dame,	Pion de la Tour de la Dame
PD	PFD	PCD	PTD

Tableau indicatif de la Notation française.



DÉSIGNATION DES CASES

On considère l'échiquier comme composé de huit rangées *verticales* de cases alternativement blanches et noires.

Chaque rangée porte le nom des Pièces semblables adverses qui en occupent les cases extrêmes, lorsque les deux jeux, Blancs et Noirs, sont rangés en ordre de bataille.

Les cases de chaque rangée sont numérotées de 1 à 8 *en prenant pour base la couleur.* — Le numéro d'une case est donc différent, suivant qu'elle est occupée par une Pièce blanche ou par une Pièce noire.

On désigne une case quelconque par le nom de la rangée verticale à laquelle elle appartient et par son numéro d'ordre.

NOTATION DES COUPS

Pour noter un coup, il *suffit* d'indiquer le nom de la Pièce ou du Pion qui se met en mouvement et la case d'arrivée. Dans quelques cas particuliers, *il est indispensable* d'indiquer aussi la case de départ.

C. P.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7

ÉMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRE

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 576.
Samedi 29 Septembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Une solemnité à la Comédie-Française. — Reprise de *Don Juan d'Autriche* — Casimir Delavigne, *tête de Turc*. — Ses procédés dramatiques. — Un portrait de Philippe II. — MM. Febvre, Delaunay, Monrose, Barré, Masset; Mmes Favart et Dubois. — Odéon : reprise de *Crispin médecin*, d'Hauteroche. — MM. Tiron, Martin; Mlle Delahaye. — Réouverture des Bouffes-Parisiens. — Mme Ugalde. — Folies-Dramatiques : *Les Aventures de Rock-Ambole*, folie-vaudeville en trois actes, par MM. Lemonnier et Duteuil. — Un drôle de procès. — Rocambole et Rock-Ambole. — Nouvelles théâtrales. — *Les Idées de Mme d'Aubray*. — La seconde manière de M. Alex. Dumas fils.

Il faut croire, bien qu'on en dise, que le public a encore quelque souci des choses de l'art, et que son goût et son intelligence ne sont pas encore obscurcis au point de ne plus prendre plaisir qu'aux pasquinades d'Hurluberlu XIX et de Jolicoco.

L'autre soir, la salle du Théâtre-Français resplendissait comme aux jours d'une *première* de Ponsard ou d'Émile Augier. Toute la presse était à son poste. Les acteurs et les actrices des autres théâtres, que leurs directeurs avaient laissés libres, s'étaient empressés d'accourir. Éclatante de beauté, Mlle Céline Montaland occupait la première place du balcon à droite, en compagnie d'un énorme bouquet, — une serre tout entière devalisée pour la circonstance.

La circonstance, c'était le début de Febvre dans *Don Juan d'Autriche*.

Il y a huit jours, je faisais cette remarque, que les vingt-trois ans qui ont passé sur *Lucrèce* ne lui ont pas laissé une ride. Tel est le privilége des œuvres conçues dans un parti pris net, ferme, absolu, en dehors des préoccupations de la mode et du goût régnant.

Voyez, au contraire, cette comédie de *Don Juan d'Autriche*. Sept années seulement la séparent de *Lucrèce*. Mais, comme elle est vieille en comparaison! La fraîcheur, la jeunesse, la beauté du diable a disparu. Et comme l'œuvre n'est qu'un compromis entre deux écoles, dont l'auteur, dans son éclectisme timide, répudiait les outrances et les excès, il suit de là qu'elle n'en a pas aussi les vigoureuses qualités : — ni la pureté de lignes et la sévérité de l'une, ni la couleur et les audaces de l'autre. Mêlez ensemble deux liqueurs de vertus opposées : elles s'annuleront et laisseront au fond du verre leur saveur et leur parfum : — c'est là un peu l'histoire de *Don Juan d'Autriche*.

A tout prendre, il est impossible de voir là autre chose que du Scribe avec un style plus châtié et plus de conscience dans la recherche du détail historique.

Don Quexada est proprement un Balandard. Sa situation entre Don Juan et Philippe II, ses frayeurs, ses pusillanimités, sa bonhomie, sa naïveté, ses agitations sont les mêmes que celles de l'avoué d'*Une chaîne* entre Émeric et Famiral.

Le couvent de Saint-Just ne diffère guère de celui du *Domino Noir* que par le sexe de ceux qui l'habitent. Dans les deux pièces, le but du dénoûment, ou plutôt le moyen pour y arriver, est une intrigue électorale. Il n'est pas jusqu'au moinillon Peblo, dont les gamineries, les petites ruses et la dextérité à chiper les clefs du couvent ne fassent songer à la sœur Brigitte. Il est bien vrai que *Don Juan d'Autriche* a précédé le *Domino Noir*. Mais ici Scribe était sur son terrain, en plein opéra-comique; et l'on peut dire qu'il a repris son bien où il le trouvait.

Don Juan lui-même n'a guère d'espagnol que la fierté emphatique et l'entrain chevaleresque. Ce petit jeune homme qui, à une époque où le moindre blasphème était puni de mort, s'amuse à faire parade d'impiété et à décocher, contre cette Inquisition si redoutée, toutes les plaisanteries du *Dictionnaire philosophique*, ne donne-t-il pas plutôt l'idée d'un échappé du collége Mazarin que du futur sauveur de la chrétienté, du vainqueur de Lépante? La fantaisie ici ne dépasse-t-elle pas la licence permise dans une comédie qui se prétend historique?

Que Charles-Quint n'ait été, dans sa retraite de Saint-Just, que l'ombre de lui-même; que, borné volontairement par l'horizon de sa cellule, il prît un mélancolique plaisir à occuper par des travaux mécaniques les loisirs que lui laissaient ses exercices de piété, je le veux bien, et la légende était là qui permettait à l'auteur de s'en emparer. Mais sous le moine infirme et détaché des grandeurs de ce monde, il fallait faire sentir celui qui lui avait commandé : ses réveils devaient être ceux d'un empereur et non d'un horloger retiré des affaires ou d'un procureur qui s'est fait ermite.

Où le maître se retrouve, où il fait preuve d'élévation et de puissance, c'est dans le choix de la donnée et dans la peinture vigoureuse de la physionomie de Philippe II.

Oui, c'est bien là ce sombre personnage, sensuel et fanatique, austère et passionné, dévoré à la fois de désirs et de remords, mortifiant le plaisir par le cilice, rachetant ses faiblesses par des auto-da-fé, tel enfin que nous le représente une relation vénitienne manuscrite de 1581 :

« Il est fort dévot, se confesse et communie plusieurs fois l'année; il est en oraison chaque jour et veut être pur de conscience. L'on pense que son plus grand péché est celui de la chair... Il y a à la cour plusieurs seigneurs qui ont la réputation d'être ses fils, comme le duc de P..., don N... et autres. »

Ce duc de P... était le duc de Pastrana, que Philippe II avait eu de la princesse d'Eboli, la femme de Ruy Gomez de Silva. C'est cette princesse spirituelle et altière, passionnée et résolue, belle et d'une séduction irrésistible, assure-t-on, bien qu'elle fût borgne, que Schiller a mise en scène dans son drame de *Don Carlos*. Dans la comédie de Casimir Delavigne, Philippe II n'est plus le rival de son fils, mais de son frère. Par ce côté, la situation est moins dramatique que chez l'auteur allemand; mais elle l'est davantage par l'objet de la rivalité. La femme aimée des deux frères est une juive. Donner à Philippe II une passion ardente pour une fille de cette race maudite, — à lui, le soldat de l'Inquisition, l'Attila du judaïsme et de l'hérésie; mettre aux prises, dans ce cœur timoré, les désirs et le devoir, les tumultes des sens et les terreurs de l'enfer, c'est



LEON GOZLAN; dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de Nadar.
Voir la Chronique du précédent numéro.

là véritablement un trait de maître. Supposez une main puissante comme celle d'un Dumas ou d'un Victor Hugo s'emparant de cette donnée, et vous verrez quels magnifiques effets elle saura en faire jaillir.

Telle qu'elle est, la comédie de Casimir Delavigne — qui eût cru que Philippe II fût matière à comédie ? — n'en reste pas moins une pièce bien faite, amusante, spirituelle, solidement écrite et que le Théâtre-Français a raison de garder à son répertoire. Dans ce but, on a fondu les deux derniers actes en un seul. Cette modification, à laquelle avait résisté longtemps la famille de l'auteur, n'a pas seulement l'avantage de réduire la durée si longue de la représentation : elle profite à l'action qui, dans ces deux actes, tournait sans cesse sur elle-même et qui maintenant marche d'un pas plus leste vers le dénoûment.

Casimir Delavigne a eu un peu le sort de ces honnêtes citoyens qui, mêlés à une querelle, cherchent à conserver la neutralité. A force de vouloir plaire à tout le monde, il n'a contenté personne. Il a été et il est encore « une tête de Turc. » La réaction contre son théâtre est allée jusqu'à l'injustice de la part, — je ne dirai pas du public, qui m'a paru prendre plaisir à la représentation de l'autre soir, — mais de tout ce qui fait état de littérature et de critique. Il fallait entendre dans les couloirs à quelles épithètes on accommodait ce pauvre *Don Juan d'Autriche !* — Eh mon Dieu ! ce qui lui manque, je le sais et je l'ai dit. Mais les chefs-d'œuvre en ce genre courent-ils donc les rues ? Comptons si vous voulez : deux ou trois pièces de Dumas et de Ponsard, le théâtre de Victor Hugo, *Lorenzaccio* quand il sera possible : et puis après ? Après il faut bien en venir à Delavigne — et derrière lui tirer l'échelle.

Dans le rôle de Philippe II, qu'il avait choisi pour son premier début, Febvre avait à lutter contre le souvenir redoutable de Geffroy. Il a eu le bon esprit de suivre la tradition de son devancier, et d'aller lui demander des conseils et des leçons. Bien costumé, sévère d'allures, sobre de gestes et de mouvements, il a paru tout d'abord en pleine possession de son personnage. Déjà, au surplus, dans le Mirabeau du Vaudeville, il avait fait ses preuves d'intelligence et de composition. Le côté défectueux de son talent, c'est l'organe et la diction. Son débit saccadé, inégal et précipité semble avoir hâte de dévorer chaque syllabe : peut-être est-ce ce défaut d'articulation qui rend sa voix un peu sourde et lui enlève l'éclat en même temps que la netteté. Pour s'en rendre compte par voie de contraste, Febvre n'a qu'à écouter Masset, qui lui donne la réplique dans le rôle du confident Ruy Gomez. Ce jeune artiste, âgé de vingt ans à peine et tout frais émoulu du Conservatoire, a déjà, grâce à la sûreté de son intonation, le diapason de la Comédie-Française. Le diapason, voilà le difficile pour les comédiens exotiques, j'entends ceux des théâtres de genre. Bressant a mis du temps à l'acquérir ; M. et Mme Lafontaine ne l'ont pas encore tout à fait. Une fois que Febvre y sera arrivé, nul doute que ses nouveaux camarades ne soient les premiers à le présenter aux honneurs du sociétariat.

On sait avec quelle supériorité Delaunay et Mlle Favart tiennent les deux autres rôles principaux. Delaunay est éblouissant de jeunesse, de vivacité, de flamme et d'emportement chevaleresque. Touchante, émue, passionnée, pleine de grâce et de charme dans le premier acte, Mlle Favart a trouvé au quatrième de ces élans qui soulèvent toute une salle.

Monrose détaille, avec une bonhomie spirituelle, les nuances multiples du rôle difficile de Quexada.

Barré donne une tournure superbe au frère Pacôme, le marin enfroqué. Mlle Dubois, dont le petit moine Péblo est un des meilleurs rôles, y met beaucoup de gentillesse, de malice et d'espièglerie.

~~~ L'Odéon, qui consacre deux soirées par semaine au vieux répertoire, a voulu faire vendredi dernier à son public la galanterie d'une reprise de *Crispin médecin*. Il y a si longtemps qu'on n'avait joué cette comédie d'Hauteroche que, pour toute la salle, c'était probablement une nouveauté, et que beaucoup de spectateurs ignoraient même qu'il existât une pièce de ce nom. — *Comédie*, ai-je dit : *farce* serait plus juste. — Oui, c'est bien une farce que *Crispin médecin*, une farce au gros sel, et dont je ne serais pas étonné que Hauteroche, acteur en même temps qu'auteur, eût emprunté aux tréteaux les scènes principales, ne se donnant d'autre peine que d'en renouveler un peu le dialogue et de les coudre les unes aux autres, — avec un fil si lâche d'ailleurs qu'elles n'ont l'air d'être les scènes d'une même comédie que par leur réunion en trois actes joués sous le même titre.

Un valet qui s'introduit chez un médecin dont son maître courtise la fille et qu'une servante rusée fait passer, aux yeux du docteur, tour à tour pour un pendu dont il doit faire la dissection et pour un confrère qui sollicite la faveur d'assister à un si agréable spectacle : voilà tout *Crispin médecin*, que Hauteroche aurait pu tout aussi bien appeler *Crispin cadavre*, n'était que le titre eût été quelque peu lugubre.

M. de Chilly aura de plus heureux emprunts à faire à l'ancien Théâtre-Français. Si *Crispin médecin* ne reste pas longtemps sur l'affiche, il aura du moins montré, à côté de Thiron et de Mlle Delahaye, — une vraie servante de Molière, — un débutant qui est déjà un très-habile comédien : l'extérieur le plus heureux, un jeu de physionomie très-comique, beaucoup de sûreté, de naturel et de franchise, c'est plus qu'il n'en faut pour assurer à M. Martin un bel avenir à l'Odéon... et ailleurs.

~~~ Ne me demandez pas une réouverture-événement, nous avait dit M. Varcollier, le nouveau directeur des Bouffes-Parisiens ; sans une pièce d'Offenbach, je ne puis inaugurer quelque peu brillamment mon règne, et Offenbach boude les Bouffes, ses premières amours, et leur refuse le pain et le vin de son répertoire. Nous étions prévenus, nous ne pouvions plus nous fâcher ; d'ailleurs, au lieu d'une grosse pièce, M. Varcollier nous a donné une fort jolie monnaie, sonnant très-joyeusement : *Monsieur Landry, Madame Grapin, les Pantins de Violette, les Petits Prodiges*, c'est-à-dire, en une même soirée, Duprato, Flotow, Adam et Jonas. Pas de nouveautés, mais de vieilles connaissances qu'on a toujours plaisir à voir et à écouter, et puis enfin M. Flotow n'est pas tout à fait un compositeur obscur, et Adam, si je ne me trompe, a aussi quelque célébrité.

Mme Ugalde nous est revenue vaillante, souriante et spirituelle autant que jamais, et très-bien en voix ; son frère, M. Beaucé, qui a débuté à côté d'elle dans *Madame Grapin*, a de jolies notes qu'il fera mieux sortir un jour. J'ai bien peur que les Bouffes ne gardent pas longtemps M. Gaston : il n'est pas permis d'avoir au passage Choiseul une si belle et si chaude voix de basse. Mlle Darcier a chanté, en vraie artiste, le rôle de Violette, et Desmonts est un Alcofribas qu'aurait applaudi Sainville.

~~~ Le théâtre des Folies-Dramatiques a représenté, ces jours derniers, un vaudeville en trois actes, intitulé : *les Aventures de Rock-Ambole*.

Ce n'est pas de la pièce que je veux vous parler : — je ne l'ai pas vue ; et, grand Dieu ! je ne m'en plains pas, — c'est tout simplement de son histoire, qui me paraît assez drôle.

Dans le principe, elle s'appelait : *les Aventures de Rocambole*.

Or, il n'est pas que vous ne sachiez que Rocambole est le héros d'une trilogie dont M. Ponson du Terrail, — fraîchement décoré, — a enrichi successivement :

La Patrie, sous le titre des *Aventures de Rocambole ;*

Le Petit Journal, sous celui de *la Résurrection de Rocambole*

La Petite Presse, sous celui du *Dernier Mot de Rocambole*.

Je ne garantis pas les titres, étant fort peu au courant de cette littérature.

Une chose incontestable, c'est la popularité de Rocambole, popularité devant laquelle pâlit celle de Timothée Trim lui-même.

Je ne parle pas des *Thugs :* ces étrangleurs ne sont pas même pris au sérieux par ma portière.

Mais essayez un peu de la mettre sur Rocambole ! Et vous l'entendrez vous raconter, sans broncher, les trois romans et la pièce.

Car j'oubliais de vous dire que M. Ponson du Terrail a encore fait *suer* à son héros un drame en cinq actes et pas mal de tableaux, dont j'ai ici même constaté le succès.

Aussi vous comprenez que ses entrailles paternelles se soient émues le jour où il aperçut le nom de son Rocambole sur l'affiche des Folies-Dramatiques.

Le résultat de cette révolution intestinale fut une signification aux auteurs et au directeur d'avoir à changer leur titre.

Mais les gaillards étaient gardés à carreau. A l'opposition de M. Ponson du Terrail, ils répondirent par une autorisation émanée de M. Lefranc, auteur, avec M. Labiche, d'une pièce représentée en 1846 à ce même théâtre des Folies-Dramatiques, sous le titre de *Rocambole le Bateleur*.

En sorte que, s'il y avait un plagiaire, ce serait M. Ponson du Terrail : — voilà au moins ce que donne à entendre M. Lefranc dans la dernière ligne de sa lettre aiguisée en flèche de Parthe.

Vrai, j'ai peine à le croire.

La notoriété de Rocambolo le Bateleur n'était pas telle qu'il y eût intérêt à le dévaliser de son nom.

De quel Rocambole MM. Lemonnier et Duteuil, les auteurs de la pièce nouvelle, se sont-ils *inspirés ?* Telle est, il me semble, la vraie question.

En attendant qu'elle soit jugée — car il y a procès — ils ont substitué à leur premier titre celui des *Aventures de Rock-Ambole*.

Mauvais moyen, entre nous.

De deux choses l'une :

Ou MM. Lemonnier et Duteuil étaient sûrs de leur droit, et, dans ce cas, ils devaient maintenir leur premier titre ;

Ou ils se sentaient dans leur tort, et ils n'avaient qu'à s'exécuter.

Pour échapper au reproche de plagiat, suffirait-il à un auteur de remplacer

La Famille Benoîton par la famille Ben-Oua-Ton,

Héloïse Paranquet par Hél-Oïse Par-Hanket,

L'Affaire Clémenceau par l'affaire Klem-An-So ?

Ce procédé chinois serait par trop commode

Quoi qu'il en soit, un procès de propriété littéraire à propos du nom de Rocambole, ne trouvez-vous pas que c'est drôle ?

~~~ Dans une de ses dernières chroniques, notre collaborateur, M. Paul Parfait, annonçait que M. Dumas fils mettait la dernière main à une comédie destinée au Gymnase et ayant pour titre : *les Idées de Mme Aubray*.

Je suis en mesure de confirmer cette bonne nouvelle et de préciser quelques détails.

Les Idées de Mme Aubray, assure-t-on, inaugureront chez l'auteur une seconde manière qu'a déjà fait pressentir sa collaboration au *Supplice d'une Femme* et à *Héloïse Paranquet*.

Le but de M. Dumas fils, dans cet ouvrage, est d'élargir le théâtre et en même temps d'en simplifier les moyens. Point de hors-d'œuvre brillants, de fusées de mots partant à travers le dialogue, — des lignes sévères, une forme sobre de détails, une grande solidité de fond.

Une autre surprise qui nous est ménagée, c'est la nature du sujet qui relève de la plus haute et de la plus difficile morale. On reprochait toujours à l'auteur — et tout récemment encore à propos de *l'Affaire Clémenceau*, — de placer exclusivement la moralité de son œuvre dans la peinture énergique et impitoyable du vice, de négliger, comme de parti pris, l'élément sympathique, l'honnête femme.

Cette fois nous verrons en scène une femme honnête à qui l'on reprochera peut-être trop d'honnêteté et d'indulgence.

Un de ses amis, à qui il avait communiqué le plan de sa pièce, s'étonnait de cette incarnation nouvelle de son talent : « Que voulez-vous, lui dit Dumas, je prends les canons de l'ennemi et je tire avec. La grande affaire sera seulement de tirer juste. »

Sur ce dernier point je ne suis pas inquiet.

La pièce est entièrement terminée. *Les Idées de Mme Aubray* viendront immédiatement après *les Bons Villageois*, annoncés pour la semaine prochaine.

GÉROME.

BULLETIN

Notre correspondant de Liverpool, en nous envoyant le beau dessin que nous publions aujourd'hui, nous écrit que le *Great-Eastern*, de retour de sa mémorable expédition, couronnée deux fois par le succès, a passé la barre du Mersey, le mercredi 19 septembre, à six heures et demie du matin, et qu'à huit heures et demie il jetait l'ancre dans la Sloyne. Malgré l'heure matinale, une immense multitude, répandue sur le rivage ou embarquée sur des bateaux à vapeur, des yachts et des canots, l'attendait pour le saluer. Les hommes agitaient leurs chapeaux, les femmes leurs mouchoirs et leurs écharpes ; les équipages des navires stationnant sur le fleuve lançaient de chaleureux hurrah. L'administration municipale, s'associant à ce cordial accueil, se préparait à offrir un grand banquet au capitaine Anderson et à toutes les personnes qui ont pris part à la pose du télégraphe transatlantique.

Nous trouvons dans une correspondance de Singapoor de curieux détails sur le roi de Siam et sa cour.

« M. Aubaret, consul de France à Bangkock, avait été chargé de remettre au roi de Siam une lettre de l'Empereur.

« Le 6 juillet, une nombreuse députation de fonctionnaires siamois, montés sur quarante barques, se rendit au consulat. La lettre impériale fut placée sur un trône d'or, disposé dans une des embarcations consacrées exclusivement au service du roi, et le cortége s'avança lentement sur le fleuve. A l'arrivée au débarcadère, vingt et un coups de canon saluèrent la lettre de l'Empereur, qui fut ensuite portée processionnellement jusqu'au palais, avec une nombreuse escorte.

« Des représentants des différentes peuplades soumises au royaume de Siam formaient une haie où se pressaient, dans un pittoresque mélange, les races si variées de l'Indo-Chine.

« Dans la première cour du palais se tenaient rangés en ordre de bataille les éléphants de guerre, et à côté, formant avec ces colosses un contraste étrange, les cavaliers siamois, montés sur des chevaux de très-petite taille et harnachés d'or.

« Le roi, dans sa plus grande salle du palais, attendait l'entrée du cortége, assis sur un trône d'une grande richesse et élevé de dix pieds au-dessus du sol. Il portait le grand cordon de la Légion d'honneur.

« Les princes et les mandarins étaient prosternés sur des tapis. Chacun d'eux avait devant lui les attributs de son rang, c'est-à-dire toute une vaisselle d'or pur, qui, en certains endroits, couvrait littéralement le tapis.

« A son entrée dans la salle d'audience, le consul de France prit l'énorme vase d'or qui contenait la lettre de l'Empereur et le déposa devant le trône. Après les premiers compliments, le roi descendit lui-même les degrés de l'estrade et s'avança au-devant de la lettre impériale que M. Aubaret lui présentait. »

Les fouilles d'Herculanum, qui avaient été suspendues pendant quelque temps, vont être reprises. On inaugurera cette reprise des travaux d'une manière solennelle.

Les artistes sont en ce moment à l'œuvre, à l'église Notre-Dame, pour rétablir dans son ancienne splendeur la clôture du chœur du vénérable monument. « Le chœur de l'église Notre-Dame, dit le Père du Breul, est clos d'un mur percé à jour autour du grand autel, en haut duquel sont représentés, en grands personnages de pierre dorés et bien peints, l'histoire du Nouveau Testament et, plus bas, l'histoire du Vieil Testament, avec des escrits au-dessous qui expliquent lesdites histoires. »

Cette clôture, en imagerie du XIVe siècle, s'est heureusement conservée au nord et au sud, en arrière des stalles auxquelles ses parois servent encore de dossier. La partie septentrionale se compose d'un soubassement divisé en dix-neuf ogives trilobées qui reposent sur des faisceaux de trois colonnettes. Au-dessus est un bas-relief continu où se succèdent treize sujets du Nouveau Testament. Des touffes de feuillages, des animaux fantastiques et quelques petits personnages remplissent les intervalles des archivoltes.

La clôture historiée reprend du côté du midi, et les sujets se suivent en remontant de l'ouest à l'est. On y trouve vingt-sept arcs en ogives trilobées, qui se divisent en neuf sections, dont chacune correspond à un sujet sculpté en ronde bosse. Un dais continu, en pendentif, court au-dessus des

figures. Des mains habiles s'occupent de raviver les couleurs de toutes ces figures, qui se détachent sur un fond resplendissant d'or, sous lequel le nu de la pierre a disparu déjà en partie.

Nous venons de lire dans *l'Entr'acte* d'intéressants détails sur les fêtes qui ont eu lieu à Benfeld pour la huitième réunion des sociétés chorales de l'Alsace. La petite cité rhenane était toute pavoisée de drapeaux, d'oriflammes, de trophées et de guirlandes; une foule immense et joyeuse remplissait les rues. Après les préliminaires ordinaires : réception et défilé des sociétés chorales, cérémonie du vin d'honneur, discours des autorités, etc., a commencé le concert dans lequel se sont fait entendre successivement une trentaine de groupes orphéoniques. L'exécution a été parfaite en tous points. Parmi les morceaux qui ont provoqué des bravos unanimes, on doit citer : *la Prière,* excellente composition de M. Thurner père; le *Chœur à Bacchus,* de Mendelssohn, avec paroles françaises; *Mon Pays,* charmante inspiration de M. Liébé, et particulièrement un grandiose *Alleluia,* de M. Auguste Lippman, de Strasbourg, qui dirigeait lui-même l'exécution de son œuvre dont le beau style, la facture distinguée et les heureux effets harmoniques témoignent d'un talent plein de ressources et capable de réussir également dans les plus vastes compositions.—Le *Noel,* d'Adam, arrangé pour chœur d'hommes et instruments à vent, a très-brillamment terminé le concert.

Le comte Félix Baciocchi, neveu de la princesse Élisa Baciocchi cousine germaine de l'Empereur, est mort le 23 septembre au palais des Tuileries. Né vers 1810, il devint après le rétablissement de l'Empire, premier chambellan de Napoléon III et surintendant des spectacles de la cour. Un décret du 2 juillet 1863 l'avait créé surintendant-général des théâtres de l'Empire à la suite du remaniement de l'administration des Beaux-Arts. Le comte Baciocchi avait, de plus, été élevé récemment à la dignité de sénateur et nommé grand officier de la Légion d'honneur.

Nous avons également à enregistrer la mort d'un écrivain qui a joui en France d'une assez grande célébrité, il y a trente ou quarante ans, M. Ulric Guttinguer. Né à Rome en 1785, il débuta dans la littérature, en 1812, par un poëme intitulé *Gaffin* ou les *Mineurs Liégeois.* Vers 1820, M. Guttinguer se jeta avec ardeur dans le mouvement romantique et composa plusieurs recueils de poesies élégiaques où ne manquaient ni la grâce ni le sentiment. On lui doit également quelques ouvrages en prose.

Th. de Langeac.

ANTONIELLA

(Suite[1])

LXXXVI

La figure rougissante de ce beau jeune élève du vieux médecin, en se retirant après avoir laissé échapper ces mots, les seuls mots d'amour ou d'intérêt que j'eusse entendus jusque-là dans ma vie, était devenue pour moi une apparition qui laisse un retentissement éternel dans l'oreille, un éblouissement ineffaçable dans les yeux.

J'y pensais depuis trois ans, toutes les fois que j'étais libre de me livrer à mes rêveries.

— Mais lui, me disais-je, il n'y pense plus! La mer et l'armée emportent dans leur tumulte tous les serments inconsidérés de la première enfance. N'y pensons donc plus!

Et j'y pensais toujours.

LXXXVII

Eh bien, je me trompais : il y pensait sans cesse; et vous allez voir qu'il y pensait plus que moi-même.

Lorenzo, enlevé subitement, il y avait trois ans, à la pauvre veuve, sa mère, et à ses études médicales auprès de son vieux maître, le médecin des pauvres de San-Martino, avait été emporté en Sicile par un brick napolitain. Il y avait passé trois ans, pendant lesquels sa mère était morte de douleur à Naples; il n'avait plus dans cette ville ni parents ni amis; un seul souvenir l'y rappelait encore : c'était celui de cette jeune fille, presque enfant, qu'il avait vue au chevet de son père expirant, et dont il n'avait voulu recevoir, pour tout cadeau, qu'un fil de sa quenouille, en disant tout bas : « Il ne se rompra jamais! »

LXXXVIII

Ses camarades, voyant qu'il était plus instruit qu'eux, et qu'il continuait à étudier silencieusement dans ses heures de liberté, avaient conçu pour lui autant d'amitié que de considération. Il les soignait gratis, à l'exemple de son maître, dans leurs rares et légères maladies; la reconnaissance s'était jointe au respect. Il ne participait à aucun de leurs libertinages de soldats; ses officiers mêmes le citaient comme un modèle de discipline et de bonne conduite; ils le firent monter en peu de temps au grade de sergent. Il n'en travaillait qu'avec plus de zèle.

LXXXIX

Vers cette époque, une vieille vivandière des faubourgs de Naples vint rejoindre son mari et ses deux fils dans l'armée de Sicile. Cette femme, curieuse et causeuse comme toutes les femmes de soldats, raconta un soir, devant Lorenzo, le crime d'infanticide qui avait été commis par deux scélérates du faubourg de San-Martino. Ce récit groupa les soldats pour l'entendre, et fit frémir d'horreur tout l'auditoire.

— J'ai bien connu, dit la vivandière, la femme de l'invalide, Annunziata. C'était pourtant une bonne mère qui avait refusé de vendre ses jumeaux à une bohémienne. Elle avait la physionomie d'une Madone après le crucifiement de son fils, bien pâle, bien souffrante, mais bien douce! Comment se fait-il que tant de maternité se soit tout à coup changé en tant de ferocite?

— Elle aura voulu sauver la réputation de la jeune servante Antoniella, laquelle lui aura demandé ce service, s'écria un caporal qui avait écouté l'histoire. Ces jeunes filles ont souvent plus mauvais cœur que les autres, parce qu'elles ne connaissent pas le mal et qu'elles perdent la tête en se voyant déshonorées.

XC

Ce nom d'Antoniella fit dresser la tête au sergent Lorenzo.

— Qu'a-t-on su, dit-il à la vivandière, sur Antoniella? Quel âge avait-elle? D'où sortait-elle? Est-ce qu'elle était parente de l'assassin, pour lui demander un tel service?

— Tenez, lui répondit la vivandière, voici toute l'histoire, telle que je l'ai achetée moi-même sur le môle de Naples, d'un des poëtes lazzaroni qui la vendent avant le supplice de ces misérables. Lisez vous-même!

Alors Lorenzo, qui seul savait lire couramment dans la compagnie, déroula la complainte des deux infanticides, et la lut à haute voix à ses caramades.

« Il y avait dans le faubourg du Pausilippe, disait le poëte, une jeune fille belle comme la fille de Mahomet, et féroce comme lui.

« Sa mère, nee dans la montagne, paysanne de la Barbarie des côtes de l'empire du Maroc, s'était enfuie, avec un esclave sicilien, sur les chameaux de Ben-Saïd, son vieux père.

« L'esclave avait emporté aussi les bijoux de sa jeune maîtresse. Ils arrivèrent à Naples. Elle se fit chrétienne, épousa son amant, et en eut une fille qu'elle appela Antoniella... »

— Dieu! murmura Lorenzo, Antoniella était le nom de la jeune enfant que j'avais connue au chevet de son père, et dont un fil de sa quenouille me lie éternellement à elle!...

Il continua :

« Noirs étaient ses cheveux, plus noirs encore ses beaux yeux, comme si un poison mortel de séduction y avait été répandu par la main d'Édris.

« Mais sa bouche trompeuse était douce comme le lait de la chèvre qui l'avait nourrie... »

— Se peut-il! s'écria de nouveau Lorenzo, tout tremblant et tout pâle, comme un homme qui voit lentement approcher un fantôme.

Il reprit d'une voix plus lamentable sa lecture, et poursuivit :

« Seize ans à peine était l'âge de cette sauvage beauté. Son père mourut; on lui tua sa chèvre nourricière; elle se sauva pour aller se jeter à la mer près du palais abandonné de la reine Jeanne;

« Lorsqu'elle rencontra sur sa route Annunziata, femme d'un invalide pensionné, qui la mena dans sa maison, la traita et la nourrit comme sa propre fille, et lui confia ses enfants.

« Mais l'invalide étant venu à mourir, la pension cessa, et Antoniella dit à son amie : « — Ne t'inquiète pas; j'irai le « soir au cimetière, et j'en rapporterai de quoi nourrir les « jumeaux. »

« — Va, lui dit Annunziata; Dieu pardonne les péchés « commis à bonne intention. » Et elle alla, et, au bout de neuf mois, elle parut enceinte.

« — Viens au cimetière, dit Antoniella. Aide-moi à me « délivrer de mon enfant sur la tombe de mon père; une « servira pour deux, et tes chers jumeaux vivront. »

« Et Annunziata fit ce que la jeune fille lui avait dit; et, dans la crainte qu'on ne déterrât le petit cadavre pour les confondre, elles le déterrèrent, et Annunziata le lança par les pieds dans le torrent du Liri.

« Mais apprenez, ô âmes chrétiennes! comment les païennes récompensent les criminels dévouements de leurs complices. Antoniella courut à l'instant dénoncer à la police le crime d'Annunziata et le sien, et Annunziata fut condamnée à l'échafaud, et Antoniella, à cause de sa dénonciation, fut condamnée à expier sa faute aux Repenties de Capo-di-Chino.

« Priez pour que Dieu accorde à Annunziata une sainte mort et le paradis, et pour que la jeune Africaine passe dans les larmes une sainte vie! »

XCI

La complainte tomba des doigts de l'infortuné Lorenzo. Il resta longtemps muet et inanimé, comme un homme foudroyé par le tonnerre; puis, interrogé par ses camarades, il ne répondit rien, et, le lendemain matin, on trouva à la diane sa chambre vide, et, sur son lit, une lettre adressée à son lieutenant.

La voici, cette lettre; je l'ai encore, et je vous la confie pour me la rendre avant mon dernier soupir.

« Palerme, la nuit de ma désertion.

« Mon lieutenant,

« Les hommes sont trompeurs; mais ils sont plus souvent trompés.

« Hier, la vivandière nous a apporté une complainte de Naples, où une jeune fille, certainement innocente comme l'enfant qui vient de naître, est accusée du plus grand des crimes... Non, elle ne l'a pas commis, j'en suis sûr; je la connais, c'est une infâme calomnie!

« Elle était la pureté même; je puis attester que le mal lui était inconnu. C'est quelque erreur de la justice ou quelque insinuation inexplicable de la malheureuse qui lui avait donné asile pour la perdre en essayant de se sauver.

« Je vais à Naples faire reconnaître son innocence. J'espère que Dieu, s'il en est temps encore, m'en fournira les moyens. Je reviendrai ensuite au régiment, pour y subir la peine, quelle qu'elle soit, que ma désertion mérite; mais le premier devoir, c'est de rendre à l'innocence ce qu'on lui doit, l'attestation de sa vertu.

« Lorenzo, *sergent.* »

XCII

Cette lettre écrite, Lorenzo laissa tous ses effets militaires au régiment; il remit tout ce qu'il avait pu recevoir, en trois ans, de dons de ses camarades et des pauvres reconnaissants pour les maladies qu'il avait guéries pendant ses loisirs; il loua seulement sur le port une petite barque de pêcheur avec laquelle il franchit le detroit, et il débarqua, dans la nuit suivante, sous un rocher de la côte de Calabre; de là, son sac sur le dos, comme un militaire en congé, il s'achemina rapidement vers Naples. Il marchait jour et nuit, comme si la mort était sur ses talons. Mon image marchait devant lui.

XCIII

Arrivé à Naples, où il ne trouva plus ni mère ni connaissances, il se logea dans le Vomero, pour retrouver au moins quelques traces du passé dans les lieux qu'il avait habités.

Son premier soin fut de s'informer sur le môle, où l'on sait tout, du jour où devaient être jugées les deux femmes infanticides. Les poëtes du môle qui avaient l'habitude de faire les complaintes sur les grands crimes du peuple, apprirent que ces deux femmes, emprisonnées ensemble à la Vicaria, seraient transférées, quelques jours après, dans la prison criminelle, et jugées immédiatement par le tribunal.

Une sueur glacée inonda son front; il courut errer autour des murs de la Vicaria, et, à force de tentatives auprès des marchands d'oranges et de cocomeros qui vendaient leurs fruits dans la prison, il put me faire parvenir dans une orange, un billet contenant ces mots : « Lorenzo est ici. »

A. de Lamartine.

(La suite au prochain numéro.)

1. Voir les numéros 563 à 575.

LE LOUVRE

La réunion du Louvre avec les Tuileries était un fait accompli dès la fin du règne d'Henri IV, par l'achèvement de la grande galerie du bord de l'eau.

Cependant les travaux de reconstruction qu'on exécute actuellement, dans l'aile du palais des Tuileries qui longe la Seine, vont modifier complétement l'aspect de cette magnifique façade.

Le nouveau plan a heureusement supprimé ces gigantesques et disgracieux pilastres cannelés qui gâtaient l'ordonnance d'architecture de Philibert Delorme, et a reproduit, à chaque étage, les divers ordres qui décorent le gros pavillon de l'horloge, et les deux autres qui l'avoisinent.

La partie, qui n'est encore élevée qu'à la hauteur du rez-de-chaussée, laisse aisément deviner la pensée de l'architecte.

Obligé de prendre en considération les exigences d'une circulation devenue de jour en jour plus active, il a dû ménager d'immenses guichets, qui formeront la ligne de démarcation entre les deux palais. Ces guichets occupent la même place que les anciens, et l'endroit même où se terminait l'enceinte de Paris sous Charles IX.

Les besoins de la régularité, qui a jusqu'à ce jour fait défaut dans diverses parties de ces bâtiments, vont nécessiter, à l'extrémité de ces nouveaux guichets, la construction d'un second pavillon, parallèle à celui de Lesdiguières, lequel sera, comme son aîné, surmonté d'un campanile et décoré des mêmes ornements.

A la suite s'élève un immense massif carré, qui fera saillie sur la cour du Carrousel. Ce bâtiment contiendra la nouvelle salle des États, destinée à remplacer la salle provisoire qui a servi à l'ouverture des trois dernières sessions législatives.

Toutes ces constructions sont décorées des plus riches et des plus délicates sculptures. Peut-être doit-on regretter qu'elles y soient prodiguées avec une trop grande profusion.

Cet aperçu succinct des travaux qui s'exécutent aujourd'hui sous nos yeux nous a donné la pensée de jeter un regard rétrospectif sur le Louvre de nos anciens rois, si souvent modifié depuis sa fondation par Philippe-Auguste, en 1204.

On a dû remarquer que les détails divers donnés par les auteurs qui ont écrit sur le Louvre, sont très-difficiles à saisir et à coordonner pour le lecteur, n'étant pas aidés de la représentation et de l'image des lieux décrits par eux ; cet embarras devient encore plus grand, si on réfléchit aux changements continuels opérés dans cette royale demeure depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Il y a plus ; les vues qui représentent le Louvre dans toutes les notices se réduisent pour ainsi dire à deux seules perspectives : l'une ancienne, du palais de Charles V, reproduite dans Dulaure, et autres ouvrages illustrés ; l'autre ne nous donne que la vue du palais tel qu'il est actuellement sous nos yeux.

Les lecteurs de *l'Univers illustré* suivront avec intérêt, dans les six vignettes que nous joignons au texte, les changements divers, les agrandissements opérés sous nos différents règnes de l'ancienne monarchie dans la demeure de nos rois.

Ces vues, relevées à l'aide des recherches les plus persévérantes, et reproduites avec la plus scrupuleuse exactitude d'après d'anciens dessins devenus très-rares, aideront beaucoup à l'intelligence des faits et à la description des lieux, de même qu'elles offriront les diverses modifications dont ce palais a été l'objet.

Le Louvre fut bâti par le roi Philippe-Auguste, en l'année 1204, sur les bords de la Seine, dans un endroit désert jusqu'alors, et en dehors de l'enceinte de Paris.

Ce ne fut d'abord qu'une forteresse, dont le principal bâtiment était une grosse tour occupant le centre de constructions fortifiées ; elle servit à la fois de résidence royale et de prison féodale.

Le roi Philippe-Auguste y tint enfermé le comte de Flandre, qu'il avait vaincu, jusqu'à ce qu'il l'eut amené à lui céder ses États.

D'autres personnages y furent également emprisonnés sous son règne et sous ses successeurs. Aussi la tour du Louvre devint-elle l'effroi des barons de la féodalité.

La forteresse du Louvre fut peu après entourée d'une enceinte crénelée plus étendue ; mais son histoire n'offre rien de bien particulier pendant un certain nombre d'années.

Plus tard, les rois de France y déposèrent leurs objets les plus précieux ; et le roi Louis VIII, père de saint Louis, parle de la



I. — LE LOUVRE SOUS CHARLES V.

tour du Louvre comme renfermant les trésors de la couronne.

La gravure ne nous a pas transmis de dessin exact sur le monument de Philippe-Auguste.

Il est toutefois certain que la plus grande partie des constructions qui figurent dans la vue du Louvre de Charles V (Voir la vignette nº 1), appartient à l'œuvre de Philippe-Auguste, entre autres la grosse tour qui s'élève au-dessus de tous les bâtiments qui l'entourent, et qui ne fut démolie que sous François Ier.

Le vieux Louvre de Philippe-Auguste, négligé par ses



II. — LE LOUVRE SOUS FRANÇOIS Ier ET CHARLES IX.

successeurs, tombait en ruine quand Charles V monta sur le trône. Ce prince, qui avait le goût des belles choses, et dont la protection donna une si grande impulsion aux arts et aux sciences, le fit restaurer de fond en comble. Il modifia les plans primitifs, y ajouta de nouvelles dépendances, les flanqua d'une multitude de tours et de tourelles, surmontées de toitures aiguës, de girouettes et de fleurons de tous genres. Des ornements, d'un goût peut-être douteux, mais préludant déjà aux merveilles de la Renaissance, étaient répandus avec profusion tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du palais, où l'on admirait des salles resplendissantes d'or et d'azur.



III. — LE LOUVRE SOUS HENRI IV.

Les [illegible] M. De[illegible]

La grosse tour ne fut l'objet que d'une simple restauration, et quelques annexes y furent ajoutées par Raimond du Temple, architecte du roi Charles V. Un reproche qu'on semble pouvoir adresser tant au monarque qui ordonna ces travaux qu'à celui qui les exécuta par son ordre, c'est de n'avoir tenu aucun compte de la symétrie et de la régularité. Les murs offrant de petites ou de larges fenêtres, percées sans ordre et comme au hasard, forment dans la vue ci-jointe un coup d'œil disgracieux.

Il est essentiel de remarquer que, malgré le grand nombre de bâtiments qui se groupaient auprès de la grosse tour du Louvre, la superficie de ce palais ne comprenait que le quart de l'espace renfermé aujourd'hui dans la cour actuelle, et que, prenant son point de départ au guichet du pavillon de l'Horloge, elle s'arrêtait au rond-point du milieu de la cour, pour de là atteindre l'endroit où s'ouvre actuellement la porte vers la Seine, appelée guichet du bord de l'eau.

Le fait est si peu contestable, qu'aujourd'hui existe encore, mais enveloppée dans les constructions de la façade de Louis XIV vers le quai, la maçonnerie de la tourelle qui fut pendant près de 400 ans la limite angulaire du Louvre au sud-est, près de la porte et du jardin dit de l'Infante.

La vignette nº 1 nous montre encore une haute tour en avant du Louvre, et qui baigne ses pieds dans les eaux de la Seine : elle porta longtemps le nom de *Tour qui fait le coin*. Elle servait de point d'attache à la longue chaîne qu'on tendait le soir en travers de la Seine pour en barrer le passage, tandis que l'autre extrémité était fixée à la tour de Nesle, qui s'élevait en face sur l'autre rive et à l'endroit même où est bâti un des pavillons du palais Mazarin.

La tour de Nesle survécut à la destinée de la *tour qui fait le coin*. Cette dernière fut démolie sous François Ier, lorsqu'il fit construire sa façade moderne, tandis que la tour voisine resta debout jusqu'au règne de Louis XIV.

Les divers bâtiments et les tours nombreuses agglomérées sans ordre dans un espace aussi restreint que l'enceinte du palais de Charles V avaient toutes des noms dont la plupart sont parvenus jusqu'à nous. On y distinguait la tour de l'Horloge, celle de la Fauconnerie ; celle de la Librairie, qui contenait près de mille volumes, collection importante pour l'époque et qui fut le berceau de la Bibliothèque royale.

Bien que voisin de la Seine par sa position, le Louvre était entouré de fossés des quatre côtés, et on y pénétrait par autant de ponts-levis et de portes fortifiées, lesquelles étaient flanquées de petites tours. La principale entrée, placée vers le milieu de la cour actuelle, faisait face à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

Tel était à peu près l'aspect de cette demeure royale quand, dans l'année 1373, l'empereur Charles IV visita Paris. Les rois de France habitaient alors le palais de la Cité. C'est là que saint Louis, Philippe-Auguste et leurs successeurs avaient établi leur résidence ; c'est là aussi que fut accueilli le souverain étranger.

Charles V, qui venait de transformer le vieux Louvre, ainsi que nous l'avons dit plus haut, voulut en faire les honneurs à l'empereur son hôte. La cour descendit la Seine dans des barques richement parées, et aborda sur la rive du Louvre. Ce mode de transport fut motivé par l'état de l'auguste visiteur, qui ce jour-là était tourmenté par la goutte.

Il reçut au Louvre une hospitalité royale, et sa suite y fut hébergée avec toute la cour.

L'historien Sauval entre dans de longs et minutieux détails sur le nombre, l'étendue et la destination des divers bâtiments existant dans le palais à cette époque ; nous en ferons grâce à nos lecteurs, pour lesquels ils n'auraient qu'un intérêt secondaire.

L'abandon du Louvre par Charles V, qui résidait à l'hôtel Saint-Paul ; par Charles VI, qui y devint fou ; par Charles VII, toujours guerroyant pour conquérir son royaume ; par Louis XI, qui préférait les bords de la Loire et son château de Plessis-lès-Tours ; par Louis XII, dont le souvenir est inscrit sur les murailles du château de Blois, explique les ruines et l'état de délabrement dans lequel François Ier, à son avénement au trône, trouva ce palais. Ce monarque, appelé le père et le restaurateur des lettres, ne pouvait laisser périr cette demeure royale.

Après avoir d'abord mis le Louvre en état d'accueillir dans ses antiques murailles l'empereur Charles-Quint, à qui il offrit l'hospitalité, il forma le projet de le reconstruire en entier, sur un nouveau plan, pour faire définitivement disparaître l'irrégularité des bâtiments gothiques.

Il en confia d'abord l'exécution à l'archi-



ARRIVÉE DU *GREAT-EASTERN* À LIVERPOOL, LE 1er SEPTEMBRE. — (Dessin de notre correspondant spécial. — Voir le Bulletin.)

tecte italien Serlio; mais, peu de temps après, il donna la préférence aux plans que lui présenta Pierre Lescot, abbé de Clagny. Cet artiste célèbre s'associa, pour cette grande entreprise, les talents de Jean Goujon, qui laissa tomber de son ciseau magique ces délicieuses sculptures, ces admirables arabesques qui ont imprimé à son œuvre ce cachet immortel, qui en fait l'un des plus précieux bijoux de l'époque de la Renaissance.

Pierre Lescot, encouragé par les faveurs de François Ier, attaqua les vieilles façades de l'ouest et du midi, qu'il fit démolir à peu près complétement. Je dis à peu près, car la tourelle d'angle, dont j'ai parlé plus haut, fut conservée, tant comme accompagnement de la muraille gothique de l'est, qui subsista jusqu'à Louis XIV, que pour servir de point d'appui et de départ à la façade moderne bâtie en regard de la Seine. (Voir la vignette n° 2.)

Une partie importante du mur ancien de Philippe-Auguste et de Charles V, faisant face aux Tuileries à l'ouest, fut aussi conservée. On y pratiqua de nouvelles fenêtres selon l'ordonnance moderne; on mura les anciennes. Cette circonstance est digne de remarque : car, lors d'une des précédentes restaurations du Louvre, l'architecte chargé des travaux constata l'existence des restes de cette maçonnerie vénérable par son antiquité, dans une salle du musée des Antiques, près de l'endroit où se trouve placée la *Vénus hermaphrodite*.

La vignette n° 2 nous montre donc la façade du Louvre de François Ier, vers le midi, du côté de la Seine, telle qu'elle a subsisté, à peu de chose près, jusqu'au règne de Louis XIII.

On laissa intactes les deux façades, celle du nord et celle de l'est, qui est en regard de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Cette dernière conserva toujours la porte principale du Louvre, dans lequel on pénétrait au moyen d'un pont jeté sur le fossé qui l'entourait de tous les côtés : cette porte était fortifiée et conserva ses tourelles et ses meurtrières jusqu'à sa démolition sous Louis XIV[1].

Pierre Lescot remplaça les ogives et les piliers gothiques par des voûtes à plein cintre, des colonnes et de riches entablements de style grec et romain.

Le Louvre n'avait donc que le quart de sa superficie actuelle; il formait un carré parfait, dont un des angles, celui situé sur le quai, se composait d'un gros pavillon surmonté d'une toiture aiguë, qui dominait tout le palais; les autres restaient accompagnés de leurs anciennes tourelles.

Jean Bullant et Du Cerceau apportèrent leur part de concours à ces travaux, qui furent conduits avec une telle rapidité pour l'époque que, dès 1548, sous le règne de Henri II, le vieux Louvre était terminé.

Pour bien saisir la topographie du Louvre depuis François Ier jusqu'à Henri II et Louis XIII, il est nécessaire de ne pas perdre de vue les explications que nous joignons ici.

La façade intérieure de l'ouest, œuvre de Pierre Lescot, architecte de François Ier, s'arrêtait, comme je l'ai déjà dit, à l'endroit où a été construit depuis le gros pavillon de l'Horloge, élevé par Sarrazin, sous Louis XIII.

La façade du midi partait de l'angle du pavillon carré, sur le quai, et allait rejoindre la tourelle gothique à l'endroit où se trouve actuellement la porte qui s'ouvre sur le quai. Ces deux façades intérieures sont aujourd'hui entièrement les mêmes que sous François Ier, sauf une légère modification dans l'attique de l'aile du midi, qui était alors du même style que celle de l'ouest. On lui a substitué plus tard une balustrade italienne pour la coordonner avec le couronnement de celles du nord et de l'est.

L'aile du midi, vers la Seine, n'avait alors que la moitié de son épaisseur actuelle, en sorte que les appartements royaux avaient vue à la fois sur la Seine et sur la cour du Louvre.

Ces doubles ouvertures, en face l'une de l'autre, ne devaient pas être sans inconvénient.

Ces appartements, dont on a depuis muré les fenêtres sur la Seine et qui sont devenus le musée des Antiques, créé par le roi Charles X, étaient ceux de Catherine de Médicis, des rois Henri II, Charles IX, Henri III et Henri IV.

On retrouve encore dans la chambre royale le chiffre de Henri II, sur le plafond merveilleusement restauré.

Je dirai plus loin les raisons qui obligèrent, sous Louis XIV, l'architecte Perrault à murer ces fenêtres et à doubler l'épaisseur du Louvre au midi, par l'adjonction d'une nouvelle façade

Dans le Louvre actuel existe encore, à côté du pavillon de l'Horloge, l'escalier primitif qui porte le nom de Henri II et qui est orné de sculptures délicates, encadrant son chiffre et celui de Diane de Poitiers.

Vers le milieu de sa montée, on remarque une petite porte très-étroite qui donne passage dans la tribune des Cariatides. C'est par là que fut transporté mourant le bon roi Henri IV, atteint par le poignard de Ravaillac; car les forces lui avant tout à coup manqué dans le trajet, il fut pris d'une défaillance, ce qui obligea de le déposer un instant dans cette tribune, où il ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

C'est ici le moment de redresser, à l'aide de preuves nombreuses, certaines erreurs historiques qui ont survécu jusqu'à nos jours, au sujet du petit bâtiment en retour vers la Seine et désigné à tort sous le nom de pavillon de Charles IX.

1. Les fouilles qu'on exécute en ce moment, par ordre de l'administration, au milieu de la cour du Louvre ne laissent aucun doute à cet égard.

On vient de déblayer la base des deux tours qui flanquaient la porte principale du Louvre, et on a mis également à découvert le fossé qui l'entourait. Il est facile de suivre la trace de l'égout intérieur qui conduisait dans le fossé les eaux du palais, juste entre les deux tours et un peu au-dessous de l'endroit où devait être le pont-levis. La gargouille ou déversoir en pierre s'y montre en parfait état de conservation C'est sur ce pont que fut assassiné, en 1617, Concini, plus connu sous le nom de Maréchal d'Ancre, atteint d'un coup d'arquebuse, sous le règne de Louis XIII.

La grosse tour devait être dans le milieu de l'espace qui s'étend depuis cette porte jusqu'à la salle des Cariatides.

Tout le monde connaît ce balcon avancé vers le quai et auquel une tradition erronée, propagée surtout sous la première République, en haine de la royauté, a fait une sanglante célébrité.

Ce pavillon, surmonté depuis de la magnifique galerie d'Apollon, n'existait qu'en partie sous le règne de Charles IX, et n'arrivait pas jusqu'au quai, comme il le fait actuellement.

Il était placé isolément au milieu du jardin appelé depuis de l'Infante, et n'était même pas relié au Louvre, dont il était séparé par l'ancien fossé. Il avait été bâti par Serlio, sous François Ier. Il ne se composait alors que des sept arcades du rez-de-chaussée, ornées de pilastres relevées en bossage, le tout d'une architecture bizarre; comme on peut s'en convaincre encore aujourd'hui en examinant attentivement la façade de ce pavillon et en jetant les yeux sur la vignette n° 2 qui accompagne cette esquisse.

C'était un jeu de paume, où le roi Charles IX, passionné pour les exercices du corps, joutait avec les seigneurs de sa cour.

Plus tard, sous Henri IV et par les soins de Jean Bullant, il fut augmenté des deux côtés, avancé jusqu'à la Seine et rattaché au Louvre, puis couronné par une galerie, qui est sans contredit la plus belle du palais. (Voir la vignette n° 3.)

Il est donc impossible d'affirmer la présence de Charles IX sur un balcon qui n'existait pas de son temps.

Du reste, la restauration intelligente dont ce pavillon a été l'objet, il y a quelque temps, a fait justice de cette assertion en rétablissant la vérité historique. En effet, on a placé sur le fronton de cette fenêtre les armes de Navarre réunies à celles de France. Ce sont en effet celles d'Henri IV, fondateur de la galerie d'Apollon, et non celles de Charles IX ni des Valois de sa race.

Personne n'ignore que le petit royaume de Navarre fut définitivement réuni à la couronne de France par l'avénement au trône du roi Henri IV et de la race des Bourbons, et que ses armes figurèrent depuis à côté de l'écusson fleurdelisé.

Émile de Cambon

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DU PALAIS

Encore l'affaire du *Fœderis-Arca*. — Pourvoi. — Une paysanne. — L'herboriste somnambule. — Le chocolat merveilleux. — Une protestante un peu exclusive. — La déesse *Expropriation*. — Mort prématurée d'un jeune quartier. — Souvenirs d'autrefois. — La maison de la Guimard. — Pourquoi le cardinal Fesch avait choisi la Chaussée-d'Antin pour sa résidence. — Le procès Lamirande. — M. Mélin. — Le Sosie de M. de Talleyrand. — La Bruyère avocat.

— Comment! on ne leur a pas encore coupé le cou?

— Mais, non : ils s'étaient pourvus devant le tribunal de révision.

— Un crime certain, un crime épouvantable!

— N'importe, la loi est là.

— La loi a tort : on aurait dû expédier ces brigands-là depuis longtemps.

L'homme qui s'emportait ainsi sur les lenteurs de la procédure est un des plus humains que je connaisse, et des plus *sensibles*, comme on disait autrefois. Je l'ai vu pâlir et tout près de se trouver mal à une course de taureaux, et pour rien au monde il ne mangerait d'un poulet qu'on aurait saigné devant lui. Envoyez-le siéger au jury, il examinera les moindres détails du procès qu'il aura à juger avec une attention minutieuse et un saint tremblement; si sa conscience l'oblige à condamner, il ne le fera qu'avec un affreux battement de cœur; appelé à prononcer un verdict de mort, tout son sang se figera dans ses veines, et il balbutiera le « oui » terrible d'une voix défaillante; s'il apprend plus tard que la Cour de cassation a cassé l'arrêt, il sentira un grand soulagement, il sera tout heureux, et trouvera que notre législation criminelle est une législation admirable.

C'est qu'il aura en face de lui non plus seulement un crime, mais aussi un homme, et un homme dont le sort sera entre ses mains.

Aujourd'hui c'est le crime seul qu'il voit, et il dit :

« Comment! on ne leur a pas encore coupé le cou à ces brigands du *Fœderis-Arca?* » Et beaucoup de braves gens, pas sanguinaires du tout, disent comme lui, par la même raison.

On ne leur a pas coupé le cou... encore; mais le tribunal de révision de Toulon a rejeté leur pourvoi. Seulement voici qui va encore scandaliser l'ennemi des précautions de notre droit criminel : deux des défenseurs des condamnés ont formé contre le jugement un pourvoi en règlement de juges par la Cour de cassation.

Je serais bien étonné, je l'avoue, si l'avocat de la femme Marquet engageait sa cliente à se pourvoir contre l'arrêt de la Cour d'assises d'Indre-et-Loire, qui l'a condamnée à dix ans de reclusion.

Cette femme a noyé sa fille, une enfant de trois ans, dans un puits, et elle a accusé sa belle-sœur de cette abominable action.

Les motifs du crime de cette misérable, si l'accusation les a bien devinés, donneraient à ce crime même une saveur d'atroce originalité. Elle n'aurait pas noyé sa fille par haine contre ce pauvre petit être, mais par haine contre sa belle-sœur et contre son beau-frère. Sur la plainte de ceux-ci, elle et son mari avaient été récemment condamnés à quinze jours de prison. « Je me vengerai, se serait dit la femme Marquet, et pour me venger je jetterai ma petite fille dans un puits, et je dirai que c'est ma belle-sœur qui l'a noyée. »

Je m'attends bien à ce que M. Sardou, dans la comédie qu'il va nous donner, et dont *Nos bons Villageois* feront les frais, ne mettra pas sur la scène que des prix Monthyon et des rosières, mais j'aime à croire qu'il ne nous montrera pas des villageoises de la force de la femme Marquet; ce serait un peu trop noir.

Rose Marabot, des Pyrénées-Orientales, herboriste-somnambule, c'est ainsi qu'elle-même se qualifie, jouerait dans une comédie un moins sombre personnage.

Outre ses herbes et ses révélations, elle vend du chocolat en bâtons. Vendre du chocolat, rien de plus innocent; mais elle s'est avisée un beau jour d'attribuer à sa marchandise des effets auxquels n'avaient songé ni les fabricants les plus en renom, ni l'Académie de médecine.

« Votre petite fille a mal aux yeux, a-t-elle dit à une bonne dame; laissez là les pommades, et prenez mon chocolat : c'est un remède souverain contre les ophthalmies. »

La bonne dame s'est laissé convaincre, mais la justice, moins facile, n'a point cru à l'étrange pouvoir curatif du chocolat de Rose Marabot, et elle a condamné Rose Marabot à un mois de prison.

Vous connaissez les idées de Rose en matière de thérapeutique; elle en a sur d'autres matières d'assez étranges aussi.

Ses bâtons de chocolat semblaient suspects à la petite fille aux yeux malades.

« Maman, disait-elle à sa mère, si elle allait nous empoisonner!

— N'ayez pas peur, dit l'herboriste-somnambule, je suis protestante. »

Je trouve Rose Marabot dure à ses frères catholiques.

Tandis que le tribunal de police correctionnelle expropriait de ses vertus magiques le chocolat de cette zélée huguenote sans indemnité préalable, toute une armée de propriétaires et de locataires livrait à quelques pas de là de furieux assauts à la caisse de la ville de Paris. Pauvre ville de Paris, avec quelle cruauté la traitent les Parisiens! Quels fils dénaturés! Comme ils mettraient joyeusement leur pauvre mère sur la paille, si on les laissait faire!

Il s'agissait des indemnités relatives aux maisons de la rue de la Chaussée-d'Antin, de la rue Neuve-des-Mathurins, de la rue Mogador, qui vont tomber pour laisser le nouvel Opéra respirer à l'aise. L'aînée de ces rues-là n'a pas cent ans, la plus jeune en a quinze à peine, n'importe : l'expropriation ne se laisse pas plus apitoyer par la jeunesse et l'enfance que par la vieillesse : c'est une inflexible déesse au cœur de bronze, au visage de marbre, aux yeux sans larmes.

Parcourez les minutes du greffe qu'elle approvisionne si libéralement, et vous lirez qu'un marchand de vins aura cinquante mille francs à toucher à titre d'indemnité, un cordonnier vingt-cinq mille, un notaire quarante mille, un homme de lettres deux mille, un dentiste cent mille... et voilà tout. Verser quelques larmes et jeter quelques fleurs sur le sol d'un pauvre quartier disparu, c'est l'affaire des rêveurs et des historiens.

Les coups de pioche dont le jury vient de régler les prix ne seront pas les premiers qui feront des ruines dans cet élégant quartier de la Chaussée-d'Antin, que le XVIIIe siècle ajouta au vieux Paris, qui en fut tout rajeuni.

Cherchez la maison de Grimm, celle de Necker et de Mme de Staël, celle de la Duthé; cherchez l'école que fréquenta Victor Hugo enfant et qui a laissé dans la mémoire du poëte le souvenir d'une chèvre, d'un puits et d'un saule dans la cour de la maison. Cherchez tout cela, vous le retrouverez... dans la mémoire des antiquaires.

Voulez-vous revoir l'hôtel de la Guimard? Visitez-le dans les livres de quelqu'un de ces pieux amants du passé, de M. Édouard Fournier, par exemple, qui vous en montrera la façade décorée d'un groupe représentant Terpsichore couronnée sur la terre par Apollon, et le jardin d'hiver que la danseuse devait prêter le jour du mardi gras 1776 pour un souper galant en pique-nique, que fit manquer une défense de l'archevêque, appuyée d'un ordre du roi. Une merveille que ce jardin d'hiver, où, à en croire un chroniqueur du temps, « le paysage était tendre, sans nuire à l'effet; » où « les treillages étaient soumis à la bonne architecture; » où « les arabesques n'avaient rien de chimérique. » Et quand vous aurez tout vu et tout admiré, et particulièrement « le petit appartement de bains enchanteurs » et la petite salle de spectacle, votre guide en vous reconduisant vous racontera comment la Guimard, ruinée indirectement par la banqueroute du prince de Guéménée qui avait ruiné le prince de Soubise, fut obligée de mettre sa maison en loterie; comment les billets qui étaient au nombre de 2,500 et qui coûtaient 120 livres, furent tous pris en quelques mois; comment le tirage eut lieu le 22 mai 1786 à l'hôtel des Menus-Plaisirs, et comment la maison fut gagnée par une personne qui n'avait pris qu'un billet et qui s'appelait la comtesse du Lau.

S'il vous plaît avoir de ce guide excellent quelque détail piquant sur l'hôtel du cardinal Fesch, il vous récitera d'un bout à l'autre la lettre où le prélat expliquait à l'empereur Napoléon que s'il avait choisi pour sa résidence une rue dont la réputation était quelque peu profane, c'était « pour y ranimer par de bons exemples le feu sacré de la religion. » Ce qui n'empêcha pas Napoléon de répondre le jour même à son oncle : « La Chaussée-d'Antin n'est pas un quartier convenable pour un cardinal. »

En braquant ma lorgnette sur le ciel judiciaire, je vois poindre à l'horizon le procès de Lamirande, le caissier de la Banque parti pour l'Amérique en laissant dans sa caisse un déficit de tout près de 700,000 francs. Poitiers est dans l'at-

tente; les débats donneront-ils toute satisfaction à la curiosité publique excitée? Je le souhaite; mais quels débats judiciaires pourraient valoir le simple récit que pourrait faire d'une de ses expéditions transatlantiques M. Melin, l'agent de la Préfecture de police spécialement chargé du rapatriement des Français égarés en Amérique avec le bien d'autrui, et qui vient d'ajouter à la capture de Lecarpentier et à celle de Gâtebourse la capture de Lamirande! Scipion, le vainqueur d'Annibal, fut surnommé *l'Africain;* Melin *l'Américain,* dira-t-on un jour à la Préfecture de police.

Un terrible métier que celui de la chasse à l'homme. Je doute cependant que certain agent de la police de la Restauration, dont on me contait l'histoire il y a quelque temps, n'eût pas préféré cette course à travers les obstacles et les dangers à la mission qui lui avait été confiée dans les premiers mois qui suivirent la chute du premier Empire.

Le pouvoir nouveau avait certes de grandes obligations à M. de Talleyrand; mais reconnaissance et méfiance sont deux sentiments que les gouvernements ne se font point scrupule d'éprouver tout ensemble, et celui de Louis XVIII se méfiait du prince de Bénévent, tout en appréciant très-fort les services qu'il en avait reçus.

Quand on se méfie on surveille, et surveiller en politique est le plus souvent synonyme d'espionner. Louis XVIII faisait donc espionner M. de Talleyrand. Le meilleur moyen de connaître la pensée intime du célèbre diplomate, c'était de lire ses papiers. L'agent dont je parle avait été chargé de ce soin.

Chaque matin, après avoir travaillé dans son cabinet, M. de Talleyrand avait l'habitude de passer dans sa salle de bain; avant d'y entrer il ôtait sa robe de chambre et sa perruque, laissait l'une sur son fauteuil et posait l'autre sur son bureau.

A peine avait-il quitté son cabinet, qu'un domestique gagné y introduisait l'homme en question par une porte dérobée.

Cependant il pouvait arriver qu'une main distraite ou indiscrète ouvrît l'autre porte, celle qui donnait accès aux visiteurs: c'était un hasard auquel il fallait parer. On y avait pourvu. Avant de s'asseoir dans le fauteuil du prince, l'agent revêtait sa robe de chambre et sa perruque, et ce n'était qu'après s'être ainsi travesti qu'il s'installait au bureau.

La porte pouvait s'ouvrir alors: à la vue de cet homme en négligé du matin, accoudé dans une attitude méditative, qui ne se serait respectueusement retiré? qui aurait osé troubler dans ses graves travaux le grand politique contemporain?

L'agent pouvait donc se livrer tranquillement à ses délicates occupations.

Tranquillement? Au fait, je ne voudrais pas en répondre; il me semble difficile de croire qu'il ne sentît pas, tout en lisant, son cœur battre un peu plus vite que de coutume, quoiqu'il n'eût qu'un tout petit mouvement à faire pour se saisir du pistolet que M. de Talleyrand avait toujours à portée de la main.

Le prince a-t-il jamais connu la petite particularité que je viens de raconter? Je l'ignore. Il l'aurait sue qu'il était trop diplomate de tempérament pour s'en fâcher. Et qui sait, peut-être l'eût-elle confirmé dans l'estime où il tenait les talents de son roi légitime.

Je copie quelques lignes qui seront bien reçues au Palais, dans le livre si savant et si agréable que M. Édouard Fournier vient d'écrire sous ce titre: *la Comédie de La Bruyère.* Encore M. Édouard Fournier! Mais que voulez-vous, s'il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches, c'est aux riches aussi que l'on prend.

On savait que La Bruyère avait été reçu avocat et qu'il se qualifiait « advocat au Parlement » dans plusieurs actes relatifs à sa charge de *trésorier de France et général des finances en la généralité de Caen.* M. Édouard Fournier, qu'a tenté la difficile entreprise de reconstituer la vie du moraliste, a relevé sur le registre des suppliques des aspirants au grade de licencié en l'université d'Orléans pour les années 1638 à 1679 la déclaration suivante:

« Jay soubsigné certifie que jay ce jourdhuy présenté mes thèses de droict imprimées du Tiltre *Tutelis et douaribus* à messieurs les docteurs de l'Université d'Orléans pour icelles soustenues dans les escoles de droit avoir mon degré de licencié es deux droits.

« Faict, ce troisiesme iour de juin mil six cent soixante quatre.

« JOANNES DE LA BRUYÈRE,

« *Parisinus.* »

M. Édouard Fournier pense qu'il est très-vraisemblable que La Bruyère ne s'est pas contenté du titre d'avocat, et qu'il en a exercé la profession. Il s'autorise dans son opinion du grand éloge que l'écrivain fait du barreau, du plaisir qu'il semble avoir à parler la langue du droit et de la procédure, et de la justesse avec laquelle il en emploie les termes.

La Bruyère a-t-il plaidé? La belle question à mettre à l'ordre du jour de tous les barreaux de France! *Maître La Bruyère,* le piquant livre à faire sous ce titre! Et si l'on pouvait mettre la main sur un plaidoyer *du confrère!...*

MAÎTRE GUÉRIN.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite [1])

Nous arrivâmes chez M. Jablonovsky. Je ne m'étais pas trompé, nous trouvâmes un homme charmant qui nous invita à venir prendre le même soir le thé chez lui, et qui, sur l'objection que nous lui fîmes que nous demeurions à cinq verstes de Kasan, mit sa voiture à notre disposition.

Il allait se charger le même jour de me choisir une tente plus confortable.

En outre, il se mit à ma disposition pour me faire voir tout ce que Kasan a de remarquable.

Nous commençâmes naturellement par le kremlin. La tradition veut que la plus haute tour, tour carrée, pyramidale, à quatre étages, ait été bâtie par Ivan IV, avec les débris des mosquées abattues par lui.

On nous en montra une autre, un peu moins élevée, à laquelle le peuple a conservé le nom de tour de Sumbeka.

Puis vint la grande cathédrale ou le Sobor, bâtie de 1552 à 1562, toujours par Ivan le Terrible. — Ivan le Terrible et la reine Sumbeka sont deux personnages populaires de Kasan, l'une parce qu'elle y a fait le bien, l'autre parce qu'il y a fait le mal. — On y conserve (dans la cathédrale) une image miraculeuse connue dans toute la Russie sous le nom de Notre-Dame de Kasan, et, dans un cercueil de vermeil, les ossements de saint Rongotine. J'aurais voulu faire connaître en France ce saint, que j'y crois à peu près ignoré; mais je n'ai pu, malgré mes recherches, recueillir sur lui aucun renseignement qui mérite d'être consigné dans nos archives religieuses.

Toutes les églises russes sont bâties sur le même modèle: ce sont toujours cinq coupoles, quatre petites et une grande; elles sont plus petites ou plus grandes, mieux dorées ou plus mal dorées; c'est toute la différence.

En sortant du kremlin, nous allâmes visiter les boutiques.

Le grand commerce de Kasan est en cuirs et en pelleteries.

Nulle ville au monde, je crois, ne travaille le cuir comme Kasan; j'en ai rapporté trois ou quatre objets qui sont des merveilles de main-d'œuvre: une carnassière, qui m'a été donnée par le général Lahn; un matelas et des coussins, qui m'ont été donnés par M. Jablonovsky; une cartouchière, des bretelles de fusil, des bottes, que j'ai tout simplement achetées dans un magasin et qui laissent à cent lieues tout ce qui se fait de plus soigné dans ce genre en France, et même en Russie, le pays du cuir par excellence.

Après les cuirs viennent les fourrures. On trouve à Kasan toutes les fourrures, depuis les peaux d'ours jusqu'aux peaux de martre, de petit-gris et de renard bleu. Ces fourrures viennent de Sibérie.

Les petits animaux à fourrure précieuse sont tués au fusil. Le chasseur, pour ne pas endommager leur peau, leur met dans l'œil une petite balle de la grosseur d'un pois.

Quant aux gros animaux, on les prend ou on les tue comme on peut.

Un marchand nous racontait qu'un des plus ardents chasseurs à l'ours était une femme; depuis cinq ans, elle lui avait fourni cinquante-trois peaux.

Ce même marchand — je ne garantis aucunement la vérité de la recette — nous racontait qu'une des façons les plus communes de prendre l'ours en Russie, était avec un pot de cuivre étroit de goulot, large de fond. On met du miel au fond du *mednich*, c'est le nom de ce pot national; l'ours veut manger le miel, fait des efforts pour y fourrer la tête, y parvient, mange le miel, mais ne peut plus retirer sa tête et reste coiffé.

On comprend combien un pareil bonnet donne de facilité pour le prendre.

Le prix d'une belle peau d'ours à Kasan, la même qui se vend cinquante roubles à Moscou, et quatre cents francs à Paris, est de vingt à vingt-deux roubles, c'est-à-dire de quatre-vingts à quatre-vingt-dix francs.

Les peaux d'ours valent cinq roubles, c'est-à-dire vingt francs.

Quant aux peaux de zibeline, de renard bleu et de renard noir, leur prix varie selon l'intensité du froid et la récolte qu'on en a faite. Mais, en général, qu'on se le tienne pour dit, les fourrures sont plus chères en Russie qu'en France.

La fourrure d'ilka, dont Narychkine avait tapissé mon drokjy à mon départ de Jelpatiévo, était estimée huit cents roubles à Kasan.

Tout en faisant nos courses, nous rencontrâmes le recteur de l'université de Kasan, fondée (l'université, bien entendu) en 1804, par l'empereur Alexandre. Il n'y eut pas à s'en défendre, et nous dûmes le suivre à son établissement.

L'université de Kasan est comme toutes les universités: elle contient une bibliothèque, vingt-sept mille volumes que personne ne lit, cent vingt-quatre étudiants qui travaillent le moins possible, un cabinet d'histoire naturelle que les étrangers seuls visitent, et qui cependant contient une pièce unique au monde, un de ces fœtus que Spallanzani a tant demandés aux pâtres de la Sicile et que, malgré toute leur bonne volonté, ceux-ci n'ont pu lui procurer: c'est un monstre à corps de chèvre et à tête d'homme.

Ce phénomène examiné, j'invite les amateurs de légendes à se faire raconter l'histoire des deux squelettes qui forment la perspective d'une des salles, et qui s'offrent aux spectateurs sous une forme des plus maniérées.

La contorsion qui afflige leurs os, m'a dit le recteur, tient au supplice dont ils sont morts.

En Russie, où la peine de mort n'existe pas, la sentence ne porte jamais la peine capitale: seulement, on condamne, selon ses méfaits, un homme à cinq cents, à mille, à quinze cents, à deux mille, à trois mille coups de battogues.

On sait que la plus forte constitution succombe à deux mille deux cents ou à deux mille trois cents; mais la conscience des juges est tranquille. Pourquoi le patient n'a-t-il pas la force d'aller jusqu'au bout? C'est son affaire, ce n'est plus celle du juge qui l'a condamné.

Ces squelettes, dont les os ont conservé l'expression de la douleur, sont, l'un grand, l'autre petit. Ils appartiennent à deux assassins à qui leurs crimes ont fait une réputation dans tout le gouvernement de Kasan.

Le grand, soldat déserteur, forçat échappé de bagne, s'appelait Spaïkine.

Le petit, simple paysan, ayant des dispositions, se nommait Bekof.

Leur bonne fortune voulut qu'ils se connussent et s'appréciassent. De cette appréciation mutuelle naquit une association. Cette association fut dix ans la terreur de Kasan et des environs.

Voici comment et à quelle occasion les deux associés furent obligés de déposer leur bilan:

Il y a sous les murailles du kremlin une petite chapelle succursale d'un couvent de moines.

Cette petite chapelle est fort renommée.

Un moine y dit la messe tous les jours.

Un pauvre sacristain nommé Théodore, espèce d'idiot, était chargé de faire la quête pendant l'office divin. L'église était en grande sainteté, la quête était réputée excellente.

Spaïkine, le soldat, crut que le pauvre sacristain quêtait pour son compte, et que, malgré sa misère apparente, il était très-riche.

Théodore logeait dans une petite masure attenante à la chapelle.

Un jour, le moine, venant pour dire sa messe, attendit vainement le sacristain. Impatient de ne pas le voir venir, il résolut de l'aller prendre dans son domicile.

Il le trouva sur son lit, ensanglanté.

Le pauvre idiot était fort aimé. Comme il ne quittait pas l'église, le peuple, grâce à quelques-unes de ces superstitions qu'il a héritées de l'Orient, le regardait comme saint.

Mort d'une façon aussi tragique, il le regarda comme martyr.

Les moines ne jugèrent pas à propos de démentir une croyance qui ne pouvait que faire honneur à leur couvent.

Ils exposèrent publiquement le pauvre diable; mais voilà qu'au grand étonnement des médecins, le corps, échappant à la rigidité cadavérique et à la putréfaction, semblait, le huitième jour, aussi frais que le premier.

Bien plus, des blessures restées vermeilles, le sang continuait de couler.

Le peuple cria au miracle.

On avait vainement fait toutes les recherches possibles pour trouver l'assassin, lorsque, le huitième jour après le meurtre, un homme se présenta chez le grand maître de police, et se dénonça lui-même comme le meurtrier.

Cet homme était Spaïkine.

Voici ce qui l'avait déterminé à cette démarche inconsidérée:

D'abord, la nuit même de l'assassinat, voyant qu'il avait commis un meurtre inutile, puisque le pauvre sacristain n'avait pas un kopek chez lui, il avait perdu la tête, et, heurtant la muraille de tous les côtés, il cherchait vainement la porte.

Alors, le mort s'était soulevé sur son lit, et, tendant le bras, la lui avait montrée.

Ceci avait déjà été pour lui l'objet d'une grave préoccupation.

La nuit suivante, il s'était réveillé et, s'étant senti les mains humides, il s'était vu les mains couvertes de sang.

Il en était arrivé ainsi les nuits suivantes.

Alors, il s'était enfui de Kasan, et s'était réfugié dans un village.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

1. Voir les numéros de 538 à 573.

COURRIER DES MODES

La saison qui va commencer nous promet les plus charmantes nouveautés au chapitre des modes; quelques visites faites dans les magasins de Paris m'autorisent à vous annoncer cette bonne nouvelle.

On voit déjà des étoffes de très-bon goût. Elles n'ont point de ces grands dessins qui captivent les yeux au premier abord pour les fatiguer ensuite; ce sont au contraire des petites *zébrures* en fouillis qui rompent l'uniformité du ton et laissent à l'ornementation tout le mérite de la toilette. Les fabricants, qui savent qu'on adopte généralement les coupes en biais, se sont bien gardés de nous donner des dispositions impossibles à accorder avec la forme des vêtements, par conséquent il n'y a aucun détail à faire sur les dessins d'étoffes; de l'uni, ou des petits motifs en bigarrures, voilà tout ce qu'on remarque sur les tissus destinés aux toilettes d'hiver.

En soieries riches, beaucoup de satin; ce qui me fait vous dire avec assurance qu'on portera des ornements en dentelle, car, sur le satin, je ne vois rien qui puisse les remplacer.

La crinoline, à peu près disparue, est remplacée par des jupons taillés en biais et soutenus seulement par quelques ressorts dans le bas; je vous ai déjà parlé de ces jupons en vous designant comme un des mieux réussis la jupe *Peplum* de Mme Billard, rue Tronchet, 4. Se passer d'une jupe cerclée dans le bas est positivement impossible avec les formes du moment; c'est justement parce que les robes sont collantes qu'il est très-important, pour la grâce de la tournure, que le jupon gagne un peu d'espace à sa partie inferieure. Les couturières comprennent tout cela et considèrent le jupon *Peplum* comme une trouvaille en face des difficultés de la situation.

Quant aux chapeaux, il est tout à fait decidé qu'on commencera la saison avec des formes aussi petites que celles de la saison d'été. Toutes les tentatives d'agrandissement ont été mal accueillies et même repoussees à l'unanimité.

Les robes pour sortir à la ville sont courtes et etablies sur deux jupes etagees. Aux toilettes de salon seront reservees les jupes à traines dont la grâce se changeait en difformité au contact du pave.

La chaussure, qui a fait depuis quelque temps de grands progrès comme elegance, pourra enfin recueillir les eloges qui lui sont dus, puisque le pied et le bas de la jambe, libres de toute entrave, ont conquis par decret de la mode le droit de se montrer. Fines bottes en peau de chevreau, souliers *Louis XV*, on vous a trop longtemps tenus emprisonnes, on ne pouvait guere vous admirer que derrière les vitres des marchands de chaussures, et cette captivité était cruelle pour vous, car vous attestez que nos Parisiennes ont le pied aussi fin que les Andalouses, ce qui certainement ne peut passer pour une infirmité.

Ce qui me frappe à la vue des modes de la saison, c'est le changement très-accentué de l'ensemble des toilettes : on remarque aussi qu'on fera une tres-grande economie sur le metrage des etoffes, ce qui excusera le prix obligatoire des ornements.

Malgré la place restreinte que cette chronique tient dans l'*Univers Illustré*, nous pourrons, je l'espère, passer en revue, le mois prochain, les objets importants du costume, en confections, chapeaux et lingeries. Je complète les notes nécessaires aux renseignements qui nous sont demandés par une foule de lectrices.

La parfumerie compte depuis quelque temps de nombreuses spécialités; il serait imprudent de les designer toutes. Nous accorderons notre attention aux produits dont l'expérience démontre l'efficacité

Le *lait antéphelique* s'emploie au retour de la campagne pour enlever au visage le cachet un peu trop montagnard des rayons du soleil. Lorsqu'on voyage, il est facile de se procurer ce cosmetique dont il existe des dépôts dans toutes les villes de France et de l'étranger; mais la voyageuse éprouve un certain orgueil à laisser voir sur son front le hâle gagné au grand air des montagnes, semblable au touriste qui rapporte en triomphe jusqu'à la porte de son logis le bâton à crochet qui lui a servi d'appui pour escalader les glaciers. En rentrant sur le tapis de son salon, il suspend dans un coin le bâton devenu inutile; la voyageuse, elle, se regarde dans son miroir, il lui semble alors qu'un teint un peu plus clair serait à désirer afin d'essayer autour de sa figure quelques coiffures nouvelles, car le feutre rond de la campagne est rejeté bien loin. C'est alors que le *lait antéphélique* de Candès est indispensable, car il est bien certain qu'après trois ou quatre jours où l'on en fait usage le teint a repris toute sa blancheur et sa limpidité.

ALICE DE SAVIGNY.



SANS ASILE ! d'après une aquarelle de M. Guido Bach.

SANS ASILE !

La brune fille d'Égypte est partout en exil sur la terre. Née au hasard, sur la bruyère d'une lande, elle est condamnée à errer sans cesse avec sa tribu, sans jamais trouver un pays qu'elle puisse nommer sa patrie. Son tambour de basque où bruissent des piécettes de cuivre, voilà toute sa fortune. Nulle part on ne comprend la langue qu'elle parle ; partout les honnêtes villageois la repoussent et la montrent au doigt comme une réprouvée capable de jeter de mauvais sorts sur les maisons et sur les troupeaux.

La fatigue a endolori ses membres. Elle ne peut plus marcher. Ses compagnons ont pris les devants; quant à elle, elle s'appuie sur une roche et demeure songeuse, sans s'apercevoir que le soleil va disparaître à l'horizon. Et pourtant la pauvre fille d'Égypte est sans asile ! Aucune porte ne s'ouvrira devant elle pour l'abriter des embûches des ténèbres et du froid de la nuit.

Tel est le sujet de la remarquable aquarelle que notre gravure reproduit. M. Guido Bach l'a traité avec un grand sentiment de la vérité, et en même temps avec une vigueur de pinceau bien rare chez les aquarellistes. C'est là l'œuvre d'un artiste remarquable, qu'on nous saura gré, nous en sommes convaincu, d'avoir mise en lumière.

R. BRYON.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :
Maintenant qui n'a été en chemin de fer?

M. Louis de Viel-Castel vient de livrer au public le tome IX de son *Histoire de la Restauration*, ouvrage pour lequel l'Académie française a décerné à l'auteur le grand prix fondé par le baron Gobert. Dans ce neuvième volume, qui est en vente à la librairie Michel Lévy, l'éminent historien retrace les événements politiques si importants qui marquèrent l'année 1820 et le commencement de 1821 : à l'intérieur, ce sont les conspirations dans l'armée et dans les écoles; la naissance du duc de Bordeaux; la campagne contre les doctrinaires, et le renouvellement de la chambre des députés, qui donne la victoire aux ultra-royalistes; à l'extérieur, les révolutions d'Espagne, de Naples et de Portugal; les insurrections du Piémont, de la Grèce, des principautés danubiennes, etc.; puis le congrès de Laybach, les interventions armées, la compression de l'esprit révolutionnaire et le découragement du parti libéral. — La distinction dont le livre de M. de Viel-Castel a été l'objet nous dispense de dire avec quel talent, quelle conscience et quelle élévation d'idées il est écrit.

EMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPART
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 577.
Mercredi 3 Octobre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Comme quoi la noblesse relève la tête. — Scrupules du journaliste. — Comment M. Plumachon devient M. de la Plumacherie. — Un fournisseur d'armoiries. — Les nobles en chambre. — Généalogie des Duracuire. — Quatre léopards au choix. — Des titres qu'il faut porter chez soi. — Extrême surprise d'un filou du meilleur monde. — A revoir à la Police correctionnelle. — Mort d'un homme de talent. — Charles Barbara et son œuvre. — *Histoires émouvantes*. — La vie de deux frères. — Le bal des teinturiers. — Jusqu'à quel point une mise de bal est-elle décente? — Les chiffons de ces messieurs. — Stupéfaction de Neptune. — De quelques petits théâtres. — Singes et négresses. — Un cri du cœur de M. Arnault.

En parcourant un de ces derniers jours la liste des personnes qui ont été autorisées à changer leur nom ou à ajouter le nom d'une terre à celui de leur père, je me suis arrêté tout pensif pour me demander par suite de quelles complications on peut en arriver à cette extrémité. Les uns, j'en suis convaincu, ne réclament ainsi que leur bien, qui a été souvent égaré dans le courant des siècles; les autres, jaloux de ne pas laisser s'éteindre un nom illustre, se l'annexent pour le perpétuer dans les annales de l'Empire; d'autres encore ne sont pas fâchés d'ajouter un titre quelconque à leur simple nom de famille. Et c'est à propos de ces derniers que je ne me rends pas bien compte des proportions d'une faveur exceptionnelle.

Si, par exemple, le fils est autorisé à porter un titre de noblesse, le père continue-t-il à porter son nom? Voilà ce que j'ignore et ce que je voudrais bien éclaircir. Ceci, je l'avoue, porterait un embarras dans les relations de famille, et l'on voit d'ici le trouble du père à qui l'on annoncerait :

— Monsieur Durand, voici une lettre de votre fils, M. le comte de la Houspignole.

En attendant qu'il m'ait été donné d'éclaircir cette grave question, je constate en passant que la manie d'un titre quelconque est bien plus développée en France qu'on ne le pense généralement, malgré les grands principes dont les bourgeois aiment à entendre parler leur journal politique. On ne se figure pas ce que Paris héberge encore de nobles d'une origine douteuse, à qui la loi défend de porter leur nom en ville, mais qui continuent à l'orner d'un blason à domicile.

L'autre jour, en rendant visite à un monsieur qui s'appelle dans les affaires M. Plumachon tout court, je ne fus pas peu surpris d'entendre dire à son domestique :

— Qui faut-il annoncer à M. le marquis?

— Pardon, répliquai-je, il paraît que je me suis trompé d'étage, car je cherche M. Plumachon.

— C'est ici, fit le domestique. Je vais vous annoncer au marquis Plumachon de la Plumacherie.



UNE ARRESTATION DE FÉNIANS, A LIVERPOOL; dessin d'un de nos correspondants en Angleterre. — Voir le Bulletin.

Il revint au bout d'un instant et me dit :

— M. le marquis attend monsieur.

Quand je fus dans le cabinet du noble bourgeois ou du bourgeois noble :

— Veuillez me pardonner mon ignorance, lui dis-je, mais je ne savais pas que vous fussiez marquis. Pourquoi cacher vos titres de noblesse aux profanes ?

— Mon Dieu ! me dit-il d'un ton contrarié, il y a un mois encore, je l'ignorais comme vous...

— Et c'est par hasard que vous avez trouvé dans vos papiers de famille un document...?

— Non, me dit le marquis de contrebande, je n'ai trouvé aucun papier. Un matin, au moment où je m'en doutais le moins, un monsieur est venu me voir pour me dire qu'il tenait de source certaine qu'un de mes ancêtres avait été autorisé par un roi de France à porter le titre de marquis de la Plumacherie, et que, moyennant cinq cents francs, il me mettrait sur les traces des lettres patentes. Ma foi, j'ai été très-surpris, comme bien vous pensez, mais je l'ai laissé faire. Vingt-cinq louis ne ruinent pas un homme comme moi. D'ailleurs, je vous prie de croire que je ne tiens pas aux titres et aux honneurs ; je gagne cent mille francs dans mon commerce tous les ans, il ne m'en faut pas plus.

— Et vous êtes sûr de ne pas avoir eu affaire à un fripon ?

— Allons donc ! s'écria le marquis de la Plumacherie. C'est un homme très-bien.

— Où demeure-t-il ?

— Rue du Colysée.

— Donnez-moi son adresse.

— La voici.

— Merci. Puis-je me présenter de votre part ?

— Volontiers.

Une heure après je fus rue du Colysée, et je montai au premier étage d'une belle maison. Je sonnai. Un laquais en grande livrée vint ouvrir la porte et m'introduisit dans un salon somptueux dont les murs étaient couverts d'une collection respectable d'armoiries et d'arbres généalogiques.

— Monsieur, dis-je au fabricant de titres de noblesse, je viens de la part du marquis de la Plumacherie.

— Ce cher marquis se porte bien ?

— A merveille, monsieur. Le marquis m'a conté la visite que vous avez bien voulu lui faire et le grand service que vous lui avez rendu, et, comme lui, je desire...

— Fort bien, dit le marchand de lettres patentes. Votre nom, monsieur ?

— Je m'appelle Duracuire, répondis-je avec un certain aplomb.

— Duracuire ? Duracuire ?... dit-il.

Et après avoir réfléchi un instant, il ajouta :

— Les Duracuire ont joué un grand rôle au XVIe siècle. Je sais même, dans un coin de l'Auvergne, un vieux château qui porte ce nom. Ce fut sans doute le berceau de votre famille...

— Cela se pourrait bien.

— Les propriétaires de ce château s'appelaient même les comtes de Duracuire jusqu'à la Revolution française.

— Vraiment ?

— Si je ne me trompe, leurs armes se composent de deux léopards sur champ d'or.

— Deux leopards ? hasardai-je ; j'eusse préféré trois léopards...

— Nous trouverons peut-être trois léopards en cherchant bien...

— Cela me rendrait bien service ! répliquai-je d'un ton naïf.

— Rien n'est impossible, reprit le marchand de noblesse, mais je ne vous cacherai pas que les recherches nécessiteront de grands frais.

— Je ne regarde pas à la dépense, lui répondis-je, pourvu que vous procuriez trois léopards.

— Vous y tenez ?

— De la façon la plus absolue ! Quand aurai-je de vos nouvelles ?

— A la fin du mois.

Au jour indiqué, le monsieur se présenta chez moi, car j'avais donne l'ordre à mon concierge de faire monter chez moi un inconnu qui viendrait demander M. Duracuire.

— Je vous apporte votre affaire, me dit-il ; j'ai même une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Laquelle ?

— Vous avez droit à quatre léopards.

Et il me tendit de superbes armoiries.

— Vous comprenez, monsieur, ajouta-t-il, que, jusqu'à nouvel ordre, il vous est défendu de porter le titre et les armes ; mais, en attendant que nous fassions régulariser votre situation, vous pourrez toujours faire sculpter vos armes sur les meubles de votre salon. Le gouvernement ne s'occupe pas de votre intérieur.

— Je le pense bien, monsieur ; recevez tous mes remerciments.

— C'est cinq cents francs, dit-il en me tendant la main.

— Et vous, vous êtes un fripon ! lui dis-je, un fripon qui exploite la vanité des imbéciles. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Rien ne saurait depeindre la terreur qui se peignit sur les traits du négociant en arbres généalogiques. Il prit mes armes avec les quatre léopards, et s'éloigna avec un certain empressement.

Nous le retrouverons un de ces matins à la police correctionnelle.

~~~ L'autre jour, au moment où les teinturiers de Paris préparaient à célébrer leur fête annuelle, les gens de lettres ont accompagné au cimetière Montparnasse les restes mortels d'un homme de talent qui, après avoir subi toutes les déceptions, toutes les tristesses, toutes les amertumes, après avoir perdu sa femme et son enfant, se voyait seul au monde, aux prises avec la misère, sans consolation, sans amour, sans affection, et a succombé au chagrin et à la fièvre qui en est resulté.

C'était Charles Barbara, un nom presque ignoré du public, un nom presque célèbre parmi les gens de lettres. C'était un écrivain, un penseur et une belle âme que la misère avait marqué au front dès ses debuts dans la vie. Barbara n'était pas de ceux qui pouvaient vivre de leur plume, car les hâtives improvisations qui nourrissent leur homme mieux que le génie répugnaient à son talent sévère, et son caractère l'éloignait par instinct de la vie parisienne et de ce tourbillon où l'on rencontre parfois le hasard, qui fait souvent plus pour la prospérité d'un écrivain que le labeur et le talent.

Barbara était peu liant. Il aimait à vivre dans un coin ignoré, loin de ses amis qui affectionnaient en lui l'homme et le littérateur ; sa réputation d'écrivain était faite depuis huit ou neuf ans, depuis la publication d'un volume de nouvelles qui, sous ce titre : *Histoires émouvantes*, réunit une série de contes saisissants et étranges. Il y avait dans Barbara de cette étoffe dont on fait les Hoffmann et les Edgar Poë. Ce qui lui manquait surtout, c'était la fécondité qui impose un écrivain au public. Un volume de nouvelles, fussent-elles des chefs-d'œuvre, disparaît dans les flots d'ouvrages de toutes sortes que la librairie parisienne jette sur le rivage à la marée montante de chaque jour, et c'est ce qui fait que le conteur de talent ne fut à peu près connu que des hommes du métier.

Quand vous aurez lu les *Histoires émouvantes* de Charles Barbara, vous ne comprendrez pas qu'un écrivain d'un talent si réel, pour qui la science du pittoresque n'avait pas de secret, ait pu mourir ignoré, car il y a dans ses contes saisissants plus de talent qu'il n'en faudrait pour faire la réputation de douze écrivains. Je vous recommande surtout une nouvelle intitulee, je crois, *les Deux frères*, qui est d'une logique féroce. Ils sont deux enfants, deux orphelins, que l'impitoyable destinée jette un beau matin dans la vie parisienne ; l'un est recueilli par un négociant qui comprend le cœur humain et a les indulgences d'une belle âme ; l'autre devient ouvrier et vit dans un milieu où l'on est sans pitié pour les erreurs du jeune âge. Tous deux sont entraînes par la passion : l'aîné détourne des fonds de son patron pour une fille perdue ; on pardonne à son jeune âge et l'on croit à son repentir. L'autre, l'artisan, détourne une somme infime pour plaire à une misérable qui s'est emparée de son cœur et de sa tête ; on le livre à la loi vengeresse qui le marque au front.

Un soir que l'on reproche à l'aîné sa faute passée et oubliée, il soufflette l'insulteur et le tue le lendemain en duel ; le cadet, chassé de tous les ateliers, à sa libération, se rue, dans un moment de désespoir, sur son adversaire et le tue dans un duel au couteau. Tous deux comparaissent devant la justice : l'aîné, dont les fautes sont ignorées des magistrats, qui a tué son adversaire dans un combat singulier, reprouvé par la loi, mais accepté par la société, est acquitté ; l'autre, le repris de justice, le voleur, qui a tué son adversaire, sans temoins, dans un duel effroyable, avec une arme non admise dans le code du duel, est considéré comme un assassin et monte sur l'echafaud.

Ce récit épouvantable pousse à la méditation sur les choses de ce bas monde, et Barbara le considérait avec raison comme l'un de ses meilleurs contes. Il songeait constamment à transporter au théâtre son lugubre drame, mais il reculait devant cette tâche ; avec le tact qui le guidait dans la vie littéraire, Barbara comprit que son étude rencontrerait des obstacles sérieux sur les planches ; il ne se cachait point tout le danger de livrer ses theories aux réflexions d'une masse incapable d'en comprendre le vrai sens et qui pouvait conclure de là que toute faute était permise ou du moins excusable.

Dans les *Histoires émouvantes*, toute page a une valeur, le moindre conte frappe l'esprit et agite la pensée, car il y a au fond de toutes ces histoires l'idée, l'idée triste, il est vrai, mais l'idée qui donne la vie aux fictions du poëte, l'idée qui attire le lecteur et laisse dans son âme un souvenir impérissable.

Pauvre Barbara ! c'était un héros de lettres, un de ceux qui acceptent bravement la lutte avec la vie, qui montent à l'assaut sans se préoccuper s'ils ont déjeuné le matin ou s'ils dineront le soir, jusqu'au moment où ils tombent frappés en plein cœur sur le terrible champ de bataille qui s'appelle le chemin de la gloire.

~~~ Les teinturiers que je n'ai pas l'honneur de connaître et dont il a déjà été question plus haut, ont adressé un certain nombre d'invitations à la presse parisienne pour leur fête annuelle qui a eu lieu, le 23 septembre, à l'avenue de Wagram.

Les invitations de cette honorable corporation étaient ornées d'un avertissement qui donne à refléchir.

« Ce billet est valable pour un cavalier et *ses* dames. » Voilà les premiers mots : un cavalier et *ses* dames. Mais on ne doute de rien dans la teinturerie, où l'on croit que par le temps de benoîtonnerie qui court, un seul cavalier peut encore s'amuser à s'occuper de plusieurs dames à la fois ; non-seulement la loi française est précise à cet égard, mais encore je ne vois autour de nous que les nobles etrangers qui pourraient se permettre de pourvoir au budget de plusieurs dames à la fois.

L'occasion serait bonne de faire une sortie contre le luxe des femmes, si ce thème pouvait encore se soutenir en public.

Il résulte, au contraire, des renseignements qui m'ont été fournis par des touristes de retour de Trouville, Deauville et d'autres bains de mer, que le luxe de l'année a été deployé par les jolis cavaliers qui se promenaient sur le galet ou sur le sable en costume fantastique, culottes courtes et bas de soie, avec des chemises de quinze cents francs comme le dessus du panier du monde interlope. On ne voit dans le costume de ces jolis messieurs que velours de nuances tendres, faveurs roses ou bleues, des rubans multicolores, des bas brodés qui laissent voir des jarrets artificiels ; ce ne sont déjà plus des hommes et ils ne sont pas encore tout à fait des femmes, mais ils y arriveront l'année prochaine si le luxe effréné des baigneurs marche son petit train-train.

Ah ! que la vareuse rouge d'Asnières vous semble belle et majestueuse à côté de ces vêtements grotesques dont s'affublent les jolis jeunes gens des bains de luxe, et comme Neptune doit être étonné de voir se promener sur le rivage ces messieurs si bien habillés, lui qui pousse le mepris du costume au point de se mettre en contravention avec la loi, et qui n'aurait certainement pas été admis au bal des teinturiers où une mise de bal *décente* était de rigueur !

Je serais, ma foi, fort oblige au teinturier qui aurait la bonté de m'expliquer ce que l'on entend de nos jours par une mise de bal décente, car rien ne me paraît moins décent en général qu'une mise de bal moderne, qui est d'une indiscrétion à peu près aussi complète que le costume moderne des reines de féerie au théâtre.

A propos des théâtres, mon ami Gérôme me permettra-t-il de consacrer quelques lignes aux boîtes lointaines dans lesquelles on joue la comédie aux quatre coins de Paris ? Il y a, entre autres, un petit théâtre au faubourg Saint-Martin, qui est situé au deuxième étage au dessus de l'entre-sol ; il s'appelle fièrement le théâtre des Nouveautés, la salle est neuve en effet et charmante ; sur les planches circulent des demoiselles en tenue de bal, qui chantent des couplets aussi mauvais que ceux que l'on entend ailleurs. Un sombre passage, où l'on n'est même pas à l'abri de la pluie qui inonde Paris depuis trois mois, sert de foyer au public pendant les entr'actes ; la petite salle est pimpante et dorée sur tranches, aussi jolie que la salle de spectacle où, dans un quartier lointain, on joue des feeries également... j'ai nommé les Délassements-Comiques dont la troupe est de beaucoup supérieure à celle du Théâtre-Dejazet.

Si la liberté des théâtres n'a pas produit jusqu'à ce jour beaucoup de comédiens, en revanche elle nous a valu une collection d'artistes quadrumanes qui fonctionnent aux quatre coins de Paris. Je ne parlerai pas du singe-écuyer du Cirque de l'Impératrice, qui est le Talma du genre ; mais au Cirque du Prince Impérial il y aussi des singes, et il est du devoir de la critique d'encourager ces vaillants artistes. De son côté, M. Arnault, de l'Hippodrome, n'a pas voulu rester en arrière et il a engagé pour la fin de la saison une créature qui, sous le pseudonyme de Sarah l'Africaine, monte à cheval aussi bien et mieux que tous les écuyers quadrumanes du monde, avec lesquels elle a d'ailleurs un certain air de famille.

Le directeur de l'Hippodrome annonce dans ses réclames que cette affreuse negresse a pendant longtemps fait les délices du roi Theodoros en Afrique.

Est-ce vrai, est-ce faux ?

Arrêtons-nous ici, car il nous faut respecter la vie privée. Seulement qu'il me soit permis de rapporter un mot de M. Arnault, mot qui prouve à quel point il connaît l'opinion publique.

— On a tant *blagué* mon établissement, me dit ce directeur, qu'il suffit que j'annonce les débuts d'une négresse pour que le public croie que ce n'est qu'un négre.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Parmi les résultats que vont produire les nouvelles annexions de la Prusse, il en est beaucoup qui ne sont pas de la première importance, mais qui méritent d'être signalés comme assez piquants. C'est d'abord la suppression de huit ordres de chevalerie. En Hanovre, les ordres de Saint-Georges et des Guelfes ; dans la Hesse Électorale, ceux du Lion-d'Or, de l'electeur Guillaume, du Mérite militaire et du Casque de fer ; dans le Nassau, celui du Louis-d'Or et d'Adolphe de Nassau. M. de Bismark se décidera-t-il, pour faire compensation, à augmenter le nombre des ordres de chevalerie qui existent déjà en Prusse ?

Un savant, M. Joly, de la Rochelle, affirme que certains poissons donnent des œufs enfermés dans de véritables cocons soyeux. L'œuf mesure 25 centimètres de long, 13 de large, et pèse 210 grammes. Il est enveloppé dans des filaments ayant l'apparence, la couleur et la finesse de la soie terrestre. Ces filaments peuvent servir à faire des tissus aussi beaux que ceux que l'on fabrique avec la soie. Nous en verrons sans doute des échantillons à l'Exposition universelle

Le *Morning Herald* dit que les nouvelles de la famine qui sévit au Bengale sont déplorables, et tout accuse de la part des autorités locales autant d'incurie que d'insouciance. A Calcutta, la charité a 20,000 personnes à nourrir. La conduite du gouvernement de Madras, qui a eu aussi lui-même à lutter une fois contre la famine, a été bien autrement prévoyante que celle des autorités à Calcutta.

Si, dans l'archipel grec, les îles volcaniques poussent comme des champignons (on en compte déjà sept), nous devons constater qu'un phénomène inverse se produit sur les côtes d'Espagne. La vieille roche connue à la Corogne sous le nom de Morala a complétement disparu, et, à la place qu'elle occupait, on voit aujourd'hui une anse capable de

contenir une douzaine de petits navires. Ce phénomène présenterait-il quelque coïncidence avec le tremblement de terre pour rire qui vient d'agiter les sonnettes de Saint-Cloud et autres environs de Paris?

On restaure en ce moment une petite maison de pauvre apparence, située à l'angle de la rue de Nevers et du quai Conti, devant le Pont-Neuf, connue généralement sous le nom de *Nid de l'Aigle*. C'est là que Napoléon Bonaparte, en arrivant à Paris pour la première fois, alla prendre gîte dans une petite chambrette qui est au haut du pignon de cette maison.

On raconte que le roi Victor-Emmanuel, se trouvant dernièrement à la chasse dans les marais qui entourent les lagunes, et n'ayant jamais vu Venise, a désiré être conduit dans un endroit d'où il pût contempler la reine de l'Adriatique. On le conduisit à dix milles de Venise, près de la Mira, sur une hauteur d'où il découvrit, non sans émotion, le clocher de Saint-Marc sortant des ondes, surmonté de son ange d'or.

Un de nos correspondants anglais nous adresse un curieux dessin que nous publions en tête de ce numéro. Il nous écrit que la police de Liverpool vient d'opérer dans cette ville l'arrestation d'un nouveau groupe de Fenians. L'agitation parmi les membres de cette secte est entretenue par les émissaires que le chef Stephens envoie des États-Unis. Presque toujours les Fenians sont surpris dans des maisons isolées où ils s'exercent au maniement des armes. Ils sont conduits à la prison, entre deux rangs de soldats, à travers la foule muette.

TH. DE LANGEAC.

ANTONIELLA

(Suite [1].)

XCIV

Je lus ce nom, et tout mon passé du vivant de mon père se réveilla en moi; je revis Lorenzo comme un homme à qui on a rêvé trois ans, et qu'on trouve, à son réveil, assis au pied de son lit.

Il me sembla que la Providence évanouie reprenait tout à coup sa place dans le monde, et que le fil que Lorenzo avait emporté de moi allait suspendre de nouveau toute ma destinée. Mais, hélas! ce n'était qu'un fil!

Tous les jours, depuis ce jour-là, je reçus, par la même voie, tantôt un mot, tantôt un autre; je tâchais d'en deviner le sens, je me consumais en vaines conjectures; je croyais comprendre que Lorenzo me jugeait innocente, et qu'il attribuait à la malheureuse Annunziata le crime ou la calomnie dont seule j'étais coupable. Je n'avais aucun moyen de lui répondre; j'étais forcée de laisser s'égarer ses pensées bien loin de la vérité!

Enfin, quand le jour du jugement public à l'audience fut fixé et que les crieurs de Toledo se mirent à le vociférer dans Naples, je reçus un dernier mot plus bref que tous les autres, et qui me faisait redouter autant qu'espérer la présence de Lorenzo: « J'y serai! »

XCV

En effet, à l'heure fatale où l'on vint nous chercher pour comparaître devant les juges et devant l'immense multitude du peuple qui nous attendait, j'aperçus, à quelques pas de mon banc d'infamie, le jeune et beau Lorenzo, qui me regardait fixement, avec quelques larmes dans les yeux, et qui, du mouvement de ses lèvres, me balbutiait des mots inarticulés que je n'essayais pas même de comprendre.

Annunziata fut interrogée la première, parce que, du fond de notre cachot, elle avait demandé à se démentir elle-même et à faire des révélations.

— Parlez, lui dit le président, et racontez-nous comment et pourquoi vous êtes devenue coupable.

Annunziata, convaincue par moi que la mort et la honte étaient pour nous le seul moyen de sauver ses jumeaux, et leur faisant sans regret le sacrifice de sa réputation et de sa vie, se leva, et, d'une voix ferme et élevée, dit aux juges:

— Que Dieu me pardonne comme vous me pardonnerez après ma mort! J'ai voulu vous tromper; mais le dernier moment me rend à la vérité et à la justice des hommes. Je suis coupable, frappez-moi! Je vous remets toute ma vie; j'ai mérité le supplice, et je ne vous le reprocherai pas sous le glaive qui tranchera mes jours.

— Comment avez-vous été conduite à cet excès d'horreur, et quelle a été la cause de ce forfait? demanda le juge.

— J'y ai été conduite par la misère et par l'amitié, répondit-elle. J'aimais Antoniella; elle m'avait été remise dans les mains comme une fille chérie par la Providence. Disposez de moi, et ayez de l'indulgence pour cette malheureuse enfant, presque innocente de mon crime, et ordonnez que mes pauvres jumeaux sans mère seront soignés et nourris à la Miséricorde.

Une impression d'horreur mêlée de pitié courut sur tout l'auditoire; un profond silence suivit cette confession.

XCVI

Tout à coup, une voix terrible sortit de la foule, et s'écria:

— Ce n'est pas vrai! Cette femme peut être coupable; mais Antoniella est calomniée, c'est moi qui l'affirme!

Les gendarmes se jetèrent sur le déserteur; ils voulurent lui fermer la bouche avec la main; ils le firent asseoir sur le banc, non loin de moi, et les juges m'interrogèrent à mon tour.

— Parlez, Antoniella, dit le président.

J'éprouvai alors un des plus affreux supplices qui soient reservés à une créature humaine sur cette terre: s'accuser innocente, dire son crime, et cela, devant qui? Devant le jeune homme qu'on aime, qui vous aime, et qui refuse de croire à votre culpabilité, qui la déclare impossible, et qui accuse de calomnie une autre innocente aussi pure que vous-même! Se faire soi-même coupable du mensonge le plus criminel et le plus digne du supplice, au moment où la sainte prévention de l'amour vous en déclare incapable, de la seule autorité de son amour pour vous! Le démentir dans sa croyance obstinée en vous, et lui dire: « Non! vous vous trompez, je suis coupable, et vous vous perdez pour une criminelle mille fois indigne de vous!... » Dire cela, et être innocente! dire cela, et repousser obstinément la vertu qu'on vous rapporte! dire cela, et contrister, en le disant, le seul cœur qui jurât de confiance en vous, et qui préférât mourir à perdre l'opinion de votre pureté! ah! voilà ce qu'il me restait à faire, et ce que je fis en n'osant regarder Lorenzo, et en espérant me réhabiliter seule dans le ciel!

XCVII

— Ne l'écoutez pas! m'écriai-je, ne l'écoutez pas! je suis coupable... C'est moi qui ai donné le jour à l'enfant du crime! c'est moi qui ai conjuré Annunziata de m'en délivrer à tout prix au tombeau de mon père! c'est moi qui, ensuite, ai porté l'enfant dans mon tablier jusqu'au bord du Liri, et qui l'ai livré à mon amie pour qu'elle le jetât dans le fleuve! J'ai entendu le cri retentir jusque dans mes entrailles! J'ai frémi, oui, mais j'ai consenti. Nous sommes coupables toutes deux; mais je suis plus coupable qu'elle; car c'est pour me sauver qu'elle se perdait. Condamnez-la, mais ne m'absolvez pas!

XCVIII

Des cris sourds d'horreur éclatèrent dans l'auditoire. Lorenzo seul resta impassible. Il se leva, malgré les deux gendarmes, sourit avec amertume, et s'écria une seconde fois:

— Non, c'est impossible! Regardez-la, et dites si la parfaite innocence et le crime achevé peuvent s'associer ainsi sur la même figure? Soyez sûrs qu'une raison secrète a déterminé en elle cette accusation contre elle-même, et que vous pleurerez plus tard l'arrêt que vous voulez porter!

— Taisez-vous! interrompit une voix formidable. Qu'on éloigne ce perturbateur de la justice, et qu'on le mène au corps de garde pour savoir qui il est, et de quel droit il prend ainsi la parole entre le tribunal et les accusées!

— Je suis un soldat du roi dans son armée de Sicile, dit Lorenzo. Informez-vous à mes officiers et à mes camarades: ils vous diront qui je suis. J'ai connu Antoniella enfant; nous nous sommes promis attachement et fidélité tant que ce fil de sa quenouille ne se romprait pas. Le voilà! ajouta-t-il en tirant le fil de son sein avec son rosaire, auquel il l'avait attaché. Il est intact, et l'honneur de celle qui me l'a donné l'est également. Je jure que l'enfant qui vient de naître n'est pas plus pur que son corps et que son âme, et que, si elle confesse un forfait qu'elle n'a pas commis, c'est pour un motif que nous ne pouvons pas connaître!

XCIX

J'étais tombée à genoux, la tête dans mes mains, contre le rebord de ma stalle, aux premiers accents de la voix de Lorenzo. Je continuais à l'entendre comme du fond d'un rêve. Je me réveillai, et je me soulevai tout à fait, en tendant vers lui les bras, au moment où les gendarmes l'entraînaient, au milieu d'un grand tumulte, vers le corps de garde de la place Medina.

Là, les officiers de la police l'interrogèrent. Il ne nia pas qu'il fût déserteur; mais il affirma avoir quitté le régiment sans avoir dérobé une seule cartouche ou un seul grano, et dans le seul but de revoir Antoniella avant sa mort, d'attester son innocence, dont il était aussi sûr que de sa vie, et de retourner ensuite au régiment pour y subir son jugement et sa peine.

En considération de ces circonstances atténuantes et de la force de l'amour, qui compte pour tant à Naples, Lorenzo fut mis simplement, en attendant des éclaircissements de Sicile, dans la prison de police de Santa-Chiara, espèce de caserne pour les militaires qui ne sont prévenus que de quelque faute pardonnable.

Il s'y rendit sans murmurer, heureux de souffrir pour moi. Tout le reste de ma situation était comme un nuage autour de sa tête.

C

Cependant le tribunal, certain du crime d'Annunziata par son aveu, incertain du mien par ma jeunesse, prononça un jugement conforme au premier: Annunziata fut condamnée à être mise à mort par la main du bourreau, sur la grande place du Marché où l'infortuné Conradin avait été décapité; et moi, à être enfermée aux Repenties pendant dix ans.

CI

Quand l'arrêt fut promulgué, et que je vis que, malgré mes dénégations, je n'avais pu obtenir de mourir de la même mort que mon amie, tout mon plan se renversa dans ma tête comme un édifice sapé par la base. Je me jetai alors, en enfant ou en insensée, dans le plan contraire. Trompée par le mensonge dont j'avais prétendu égarer les autres, je me réfugiai dans la vérité comme dans mon dernier asile; je me levai de mon banc avec frénésie; j'en appelai à Dieu, et je déclarai à haute voix, aux juges et au public, que tout ce que, Annunziata et moi, nous venions de confesser n'était que feinte et qu'imagination, et que nous étions aussi innocentes du prétendu infanticide que l'air qui soufflait du ciel par les fenêtres de l'audience.

Annunziata, au contraire, heureuse de mourir sans m'entraîner dans sa mort, persévéra obstinément dans son silence, et laissa croire à sa faute, brûlant de donner sa vie pour ses jumeaux et pour moi.

Le tribunal, bien qu'il eût prononcé, parut consterné de cette nouvelle face que prenait inopinément le procès. Il ordonna un sursis à l'exécution pour faire un supplément d'enquête.

Nous fûmes reconduites, Annunziata dans le cachot des condamnés à mort, moi aux Repenties de Capo-di-Chino.

A. DE LAMARTINE.

(La suite au prochain numéro.)

UNE SCÈNE DE *LA JOLIE FILLE DE PERTH*

Nous n'entreprendrons pas, au sujet d'une des scènes de *la Jolie fille de Perth*, d'exposer dans son entier l'œuvre si connue de Walter Scott; il nous suffira de rappeler l'épisode auquel fait allusion le dessin que nous publions.

Le jeune duc de Rothsay, héritier de la couronne d'Écosse, a été enfermé par son oncle dans un caveau ignoré du château de Falkland, et il est menacé d'y périr en souffrant toutes les horreurs de la faim, quand Louise, la jolie chanteuse, découvre par hasard sa retraite. Entraînée sous les broussailles par Charlot, son épagneul, le fidèle compagnon de ses courses, la demoiselle *de gaie science* entend des gémissements s'échapper d'un vieux pan de muraille tout chargé de lierre. En approchant l'oreille, il lui est permis de s'assurer que la voix qui parvient jusqu'à elle est celle du prince, et que le malheureux jeune homme est près de succomber à la privation de nourriture. Elle court aussitôt avertir Catherine Glover, sa compagne, et l'intéressante héroïne du livre. Toutes deux portent secrètement au prisonnier les aliments qu'elles avaient préparés pour elles-mêmes.

« Louise montra un tas de ruines couvertes de broussailles qui se trouvait près des murs du château. C'étaient probablement les débris de quelque bâtiment en saillie qui y était joint autrefois et dans lequel se terminait l'étroite ouverture qui communiquait avec le cachot, sans doute pour lui donner de l'air. Le temps et la dégradation de la muraille avaient un peu élargi cette fente, de sorte qu'elle laissait pénétrer dans l'intérieur un faible rayon de lumière, quoique ceux qui entraient avec des torches ne pussent l'apercevoir.

« — C'est le silence de la mort! dit Catherine après avoir écouté un instant avec attention. Juste ciel! il n'existe plus.

« — Il faut risquer quelque chose, dit Louise en passant légèrement les doigts sur les cordes de sa viole. »

Ce moment qui précède la scène où les jeunes filles font passer de la nourriture au prisonnier par la fente de la muraille paraît être celui que le peintre a choisi pour le sujet de son tableau. La composition de cette œuvre et sa finesse d'exécution font le plus grand honneur au talent de miss Edwards, qui en est l'auteur.

L. DE MORANCEZ.

1. Voir les numéros 563 à 576.

LE LOUVRE

(Suite et fin [1])

Henri II poursuivit l'œuvre de François Ier. Les sculptures, les ornements furent en partie achevés, tant à l'interieur qu'à l'extérieur du palais. Il couvrit les murs de son chiffre entrelacé avec celui de Diane de Poitiers ; et on lit encore au-dessus de la fenêtre de sa chambre, dans la cour, sa devise favorite, gravée sur une plaque de marbre :

Donec totum impleat orbem.

Puisqu'il est question de la chambre du roi Henri II, indiquons pour mémoire qu'on a dressé les riches boiseries de la chambre d'Henri IV et de celles de plusieurs autres souverains dans une autre partie du Louvre, celle de la Colonnade, la plus moderne, afin de pouvoir y construire des appartements de dimensions convenables, et en tout subordonnées aux exigences de ces reliques royales qu'il fallait respecter à tout prix.

Il est bon de remarquer, dans la frise sculptée d'une façon si delicate tout autour du premier etage et au milieu des guirlandes de fleurs, tantôt la lettre H, tantôt la lettre K qui la remplace. Cette diversité de chiffre fait supposer que les sculptures ne furent pas toutes achevées sous Henri II, et que Charles IX, dont le K est l'ancienne initiale (on écrivait alors Karlou au lieu de Carolus), les fit achever.

Henri II fit aussi construire la grande galerie du bord de l'eau, qui fut continuée par Catherine de Médicis. Ces nouveaux bâtiments furent ornés de delicieuses sculptures, vrais chefs-d'œuvre de l'art de la Renaissance, mais dont une grande partie était restée inachevee jusqu'à nos jours.

Ce travail n'a été tenté par aucun de ses successeurs, pas même par le roi Louis XIV, qui transforma entièrement d'autres parties du palais. Cette galerie etait passée à l'état de ruine, et son aspect attristait les regards. Il était réservé, chose digne de remarque, au gouvernement de la France, constituée en republique, de decréter l'achèvement du palais de nos rois ! En effet, un des premiers actes de ce gouvernement fut d'ordonner ce travail gigantesque devant lequel l'ancienne monarchie avait reculé.

Mais c'est surtout à l'impulsion et à la ferme volonte de l'empereur Napoleon III que nous devons d'avoir vu achever ce monument admirable qui n'a pas son pareil dans le monde.

Par ses ordres, les sculptures ont été relevées et reproduites sur les parties neuves ou restaurées avec la plus scrupuleuse exactitude. Un appel a été fait à tous les talents, et l'imitation est telle, qu'on chercherait vainement à distinguer l'empreinte du ciseau de Jean Goujon de celui de ses habiles imitateurs.

La physionomie du Louvre ne subit aucune modification sous Henri III, qui, absorbe par les soucis de la politique et par les troubles civils, sans cesse renaissants, s'occupa peu des sciences et des arts. Sous son règne, d'ailleurs, la cour n'habitait pas toujours la capitale, et elle faisait de longs séjours dans diverses résidences royales, notamment au château de Blois sur les bords de la Loire.

Henri IV au contraire encouragea les arts et les sciences : non content de reunir le Louvre proprement dit à la grande galerie d'Henri II, qui jusqu'alors était restée isolée sur le quai, il prolongea cette galerie du côté du palais des Tuileries, que s'etait fait construire, sous les règnes précédents, la reine Catherine de Medicis par Philibert Delorme. Il fit même franchir le mur d'enceinte par ces nouvelles constructions, qui ainsi s'avancèrent au delà du pavillon de Lesdiguières, leur point de depart, pour se rapprocher du pavillon de Flore.

A l'endroit où aboutissait le mur d'enceinte s'élevait une porte fortifiée appelee *Porte-Neuve,* qui fermait le quai vers l'entrée actuelle du pont des Saints-Pères. C'est par cette porte qu'Henri IV fit son entree dans Paris. (Voir la vignette n° 5.)

Du reste, les historiens du temps assurent que le Béarnais, qui aimait les aventures, en faisant continuer la galerie au delà les limites fortifiées de Paris, songeait plutôt à favoriser ses goûts de liberte et à se donner la clef des champs, qu'à créer de nouveaux embellissements à sa capitale.

Il ne paraît pas que sous le règne de ce monarque, le palais du Louvre proprement dit ait subi aucune modification. Il avait d'ailleurs tourne ses vues d'un autre côte, puisqu'il fit commencer la place Royale sur les ruines de l'ancien palais des Tournelles, et qu'il habita, pendant quelque temps, le gros pavillon de cette place, qui fait face à la rue Saint-Antoine. Le roi Louis XIII, son fils, eût peut-être laisse les choses dans la même situation, si son grand ministre, Richelieu, aussi choque de l'etat de delabrement où se trouvait alors cette demeure royale, que de l'exiguite de ses proportions, n'eût resolu d'en faire un palais digne d'une grande nation et d'un puissant monarque.

1 [illegible]



[illegible]

Il ordonna que son etendue fût quadruplee, et que les nouvelles constructions fussent coordonnées en tous points avec l'œuvre de François Ier. (Voir la vignette n° 4.)

Le côté du nord fut completement abattu pour degager le terrain, et les architectes Leveau et Sarrazin furent charges



[illegible] — VUE DE LA PORTE-NEUVE SOUS HENRI IV ET LOUIS XV.

de doubler en la reproduisant la façade de Pierre Lescot. Le nouveau et l'ancien bâtiment furent reliés entre eux par le pavillon de l'Horloge, que Sarrazin décora des belles cariatides qui en supportent le fronton. (Voir la vignette n° 6.)

Le côté nord vit aussi s'élever une façade de même style et dans les proportions qu'elle a actuellement.

Il ne paraît pas que sous Louis XIII on ait eu le temps de s'occuper de la façade principale de l'est, vis-à-vis l'église Saint-Germain l'Auxerrois, où devait se trouver encore la principale entrée

Cette bonne fortune etait réservée à Perrault, l'artiste favorisé, sous le règne de Louis XIV.



[illegible]

Pour accomplir cette œuvre, les nouveaux bâtiments devaient être edifiés plus de 80 mètres en avant du côté de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Ils absorbaient ainsi tout ce qui restait encore de l'hôtel du Petit-Bourbon, qui avait éte, pendant plusieurs siècles, le voisin modeste et respectueux de la demeure royale.

La façade gothique resta donc isolée au milieu de la cour actuelle, à moitié ensevelie sous les materiaux et les decombres des anciennes constructions. Elle ne disparut completement qu'après l'achèvement de la colonnade de Perrault, alors qu'on déblaya la cour des ruines qui l'encombraient.

On s'occupa plus sérieusement de l'aile du midi vers la Seine, dont la moitie datait de François Ier, et s'appuyait sur la tourelle gothique du vieux palais, ainsi que nous l'avons déjà dit. Cette façade fut aussi doublée, comme celle de l'ouest, et augmentee de la portion qui commence à la porte actuelle donnant sur le quai et va rejoindre l'angle de la grande colonnade. Il faut encore remarquer que cette façade de Leveau n'était pas celle que nous voyons aujourd'hui, et nous allons en donner l'explication.

Quand Richelieu fit doubler les façades de l'ouest et du midi, œuvre de Pierre Lescot, sous François Ier, ces deux bâtiments étaient relies entre eux à l'angle occidental vers le quai, par un gros pavillon carré, surmonte d'un toit aigu et tres-elevé, genre de couverture qui prit plus tard, dans le siècle suivant, le nom de mansarde, du nom du célèbre Mansard, sans doute à cause des modifications qu'il apporta à son application.

Naturellement, on se crut obligé de décorer d'un pavillon semblable l'extrémité est de la nouvelle façade, pour y établir une sorte de régularité, et de couronner la porte du milieu vers la Seine d'un autre pavillon à calotte arrondie, dans le genre du pavillon de l'Horloge.

On peut voir cette façade du midi dans plusieurs gravures et peintures qui existent dans les châteaux royaux, et qui datent du temps de Louis XIII. Le Louvre, ainsi agrandi, était loin d'être terminé à la fin de ce règne, non plus qu'au commencement de celui de Louis XIV. Les grosses constructions étaient à peu près complètes pour les trois façades nord, sud et ouest. Celle de l'est seule manquait encore; car il ne faut pas compter la façade gothique en ruine, qui n'était plus qu'un embarras.

Louis XIV parut enfin, et comprit qu'il y allait de son honneur de terminer ce palais. Mais, le croirait-on, il eut besoin de toute sa puissance et de sa force de volonté, pour briser les obstacles qui venaient constamment s'opposer à l'exécution de ses projets : l'amour-propre des artistes français, jaloux d'un appel que fit le grand roi aux savants célèbres de l'étranger. Les pretentions de ceux-ci firent surgir de nouvelles difficultés. Des plans nombreux furent étudiés et preparés à grands frais ; aucun ne fut admis, pas même celui de Bernin, que Louis XIV accueillit dans sa capitale comme un souverain, et qu'il combla de ses plus hautes faveurs.

Le monarque, fatigué de tant d'intrigues qui paralysaient sa volonté, confia à Perrault la tâche immense de terminer cette entreprise. L'artiste répondit à l'appel du grand roi par un chef-d'œuvre, en élevant cette admirable colonnade qui a immortalisé son nom et qui est une des gloires de la France.

Le Louvre, ainsi complété par ses quatre façades, n'était cependant pas arrivé au point où nous le voyons aujourd'hui. Il devait subir encore une dernière modification.

Quand Perrault fit le plan de sa colonnade, destinée à servir de façade principale et d'entree au palais, il ne se préoccupa exclusivement que de son œuvre, sans prendre en considération le travail et les plans de ses prédécesseurs. Il en résulta que son projet, exécuté et appliqué à côte des constructions déjà existantes, ne concordait nullement avec elles.

C'est ainsi que sa façade de l'est dépassait les angles du midi et du nord de plusieurs pieds, et formait un renfoncement disgracieux, surtout du côté du quai.

On peut s'en rendre compte en jetant les yeux sur l'angle rentrant que formé le Louvre dans la rue de Rivoli.

Les choses sont en effet restées en cet état, comme on le voit, du côté du nord. Mais, sur le quai, cette irrégularité était trop choquante pour qu'on ne s'occupât pas d'y remedier et de la dissimuler. On prit le parti de faire une seconde façade, un peu en avant de la première; elle eut son point de départ au coin de la colonnade et vint masquer le vieux pavillon carré de Pierre Lescot, tout près de la galerie d'Apollon. Par ce travail les façades de Fran-



UNE SCÈNE DE LA JOLIE FILLE DE PERTH [illegible]

çois Ier et de Leveau devinrent un mur de séparation à l'intérieur; et l'épaisseur de cette aile du Louvre en fut doublée. On se rend compte de cette modification en examinant avec soin le vestibule actuel du guichet du bord de l'eau dans toutes ses dispositions.[1]

Cette transformation en amena une autre : on rasa les toitures aiguës des pavillons à la hauteur de l'attique des façades; et le pourtour fut couronné d'une balustrade uniforme. Un fronton triangulaire, d'un fort bel effet, fut ajouté au milieu du grand développement de l'aile du midi.

Le pavillon de l'Horloge seul trouva grâce auprès de Perrault et de ses successeurs; sans doute, en faveur des immortelles cariatides de Sarrazin et des délicieuses sculptures qui les accompagnent.

Le Louvre, ainsi terminé, reçut des embellissements nouveaux sous le règne de Napoléon Ier.

Devenu plus tard le musée le plus complet du monde entier, il attendit encore longtemps qu'une dernière main fût mise à des travaux de détail.

Qui ne se rappelle avoir vu, il y a quelques années, ce magnifique monument entouré d'ignobles masures, de sales rues et d'amas de décombres?

Il était réservé à Napoléon III de faire cesser un état de choses si affligeant pour l'honneur du pays et la glorification de l'art.

Le Louvre est aujourd'hui entièrement dégagé; il est entouré de jardins et de places splendides. Sa façade du nord, si longtemps humiliée, sert maintenant de bordure à la plus belle rue de l'univers.

Dois-je passer sous silence les magnifiques appendices ajoutés à ce palais, sous le règne du prince qui nous gouverne?

En effet, une cour nouvelle, admirable dans ses prodigieux détails, a été créée derrière le vieux Louvre de François Ier, en regard des Tuileries; et cette partie du palais, qui avait toujours été la plus négligée, offre maintenant l'aspect le plus grandiose et le plus imposant.

1. On se rappelle que la cour actuelle du Louvre était restée à l'état de cloaque jusqu'aux travaux entrepris sous le règne de Napoléon III. Elle n'avait jamais été pavée ni même nivelée précédemment.

La précipitation avec laquelle on fit disparaître sous Louis XIV, aussitôt la colonnade achevée, les ruines de la vieille façade, empêcha un [illegible] qui encombraient la cour depuis si longtemps, sans se donner la peine de détruire les fondements des tours et du mur d'enceinte. C'est ce qui explique le peu d'épaisseur des débris qui recouvraient les ruines qu'on [illegible]

[illegible] Auguste, s'il faut ajouter foi aux assertions de Sauval. Car il assure que cette tour rasée, sous François Ier, exigea quatre années de démolition! et que, longtemps après, il était passé à l'état de légende dans le peuple, que [illegible] de terreur superstitieuse.

Par ordre exprès de l'Empereur, les artistes chargés de l'exécution de ces immenses travaux n'ont eu qu'à copier, pour les reproduire, les plans, les constructions, les galeries à l'italienne de Philibert Delorme : ils n'ont pas eu besoin d'aller chercher ailleurs leurs modèles. Le palais de Catherine de Médicis leur a fourni les merveilles qu'ils ont deroulées devant nos yeux étonnés.

Sans être dans le secret de la pensée du souverain, au sujet des restaurations qui se poursuivent dans les deux palais du Louvre et des Tuileries, il est facile de pressentir que le sentiment artistique qui distingue l'empereur Napoléon a été choqué du désaccord qui existait dans certaines parties du palais; et qu'il a voulu restituer à l'œuvre de Philibert Delorme son caractère primitif.

C'est ainsi qu'il a saisi l'occasion que lui offraient d'urgentes et indispensables réparations, pour faire disparaître de la galerie de Henri IV et du pavillon de Flore, ces affreux pilastres cannelés qui s'elevaient du sol à la hauteur de l'attique; style bâtard, n'appartenant à aucun ordre d'architecture et que le savant M. Vitet a stigmatisé du nom ironique de *style colossal*.

Il était dans la destinée des Napoléons de terminer cette royale résidence, à laquelle chaque règne a apporté ses materiaux, sans pouvoir rien achever. On dit que la fin couronne l'œuvre; mais ici on peut dire que la dernière main a nécessité plus de travaux que ce qui avait été précédemment accompli, et que ce qui a été fait dans ces derniers temps eût exigé autrefois le concours de plusieurs siècles.

C'est une des gloires de ce règne d'avoir entrepris, et heureusement terminé, cette œuvre gigantesque!...

ÉMILE DE CAMBON

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le serin. — La cage en mansarde. — Les petits. — La marchande de mouron. — La mère Rose. — Walter Raleigh et la reine Élisabeth d'Angleterre. — Transformation des serins. — Un serin envolé. — Le cini de Provence. — Les médecins de serins. — Un haras de serins.

En aucune autre ville du monde, on n'aime autant qu'à Paris les fleurs et les oiseaux. Les plus pauvres y ont leur pot de réséda, leur rosier, leur plante grimpant à une ficelle autour de leur fenêtre, heureux quand ils peuvent accrocher sous ces guirlandes feuillues et vivantes une cage habitée par un couple de serins. Pour bien des veuves qu'ont laissées seules en chemin un mari ou des enfants morts avant l'heure, pour bien des ouvrières vieillies dans le travail au jour le jour, pour bien des jeunes filles qui commencent, à travers tant de périls, de déceptions et de chagrins, cette vie d'ouvrière où la beauté devient presque toujours un malheur, un oiseau est une distraction, un plaisir et parfois une consolation. Toutes ces creatures delaissées, perdues au milieu de la grande ville, se trouvent moins seules en rentrant au logis, quand un chant ami les accueille, que deux jolis petits oiseaux saluent leur retour en battant des ailes. Et puis il y a la mère, dans le nid de laquelle on découvre, un beau matin, des œufs qu'elle couve, et d'où sortent, après bien des attentes, trois ou quatre petits aux gros yeux, au corps nu, mais qui semblent presque aussi beaux à la maîtresse du pauvre logis qu'à la mere elle-même. Que de soins exigent les nouveau-nés ! Combien on se sent préoccupé et heureux de s'associer à ces soins de broyer des œufs durs, d'y melanger des graines écrasées, de veiller à ce que ni le chaud ni le froid, ni les courants d'air, ni les chats du voisinage, ne puissent nuire à cette chère nichee ! Combien on sera dédommagé de ses peines, lorsque les petits, devenus grands, commenceront à se percher sur les bâtons de la cage, à voler par la mansarde, à venir à la voix, hardiment, sans hésitation, prendre quelque bribe de biscuit dans les doigts de celle qui la leur présente, émue et le cœur presque palpitant ! Aussi voyez ! la cage est tenue proprement; une eau fraîche remplit la fontaine sacramentelle et à forme bizarre, et une épaisse couche de mouron renouvelé chaque matin étend une voûte de verdure toujours fraîche au-dessus des oiseaux !

Le mouron est à Paris un véritable commerce qui fait vivre, comme tant d'autres, bien des pauvres gens. Dès l'aube, une voix éraillée annonce le passage de la marchande de mouron, et à cette voix on descend six etages pour emporter, en échange de cinq centimes, une poignée de l'herbe que les serins aiment tant à becqueter.

La marchande qui approvisionne de mouron les hauteurs de mon quartier exerce cette industrie depuis vingt ans. Restée orpheline à neuf ans, elle arriva un beau matin, à peine vêtue, sans chaussures, et criant d'une voix fêlee et qu'étouffaient souvent les larmes : « Mouron pour les petits oiseaux ! »

On s'intéressa à cette pauvre enfant, qui, au point du jour, seule, sans famille, sans protection, allait acheter à la halle des bottes d'herbe, qu'elle venait ensuite débiter dans la Chaussée-d'Antin pour gagner quelques sous. La charité est féconde et ingenieuse à Paris, surtout parmi ceux-là qui côtoient la pauvreté. On donna donc des souliers à l'enfant, on la vêtit d'une robe noire qui lui permit de porter le deuil de sa mère; et un peintre, par hasard en veine d'argent, lui loua pour un an une mansarde dont il paya le loyer d'avance. Depuis lors rien n'a changé pour la laborieuse créature, si ce n'est que d'enfant elle est devenue femme. Chaque matin elle se rend à la halle, n'importe par quel temps, n'importe par quelle saison; elle revient dans son quartier, marche, crie, et vend du mouron jusqu'à midi, et passe le reste de la journée à faire dans sa chambrette des ouvrages de grossière couture, son pauvre dîner et surtout la toilette de sa chambre resplendissante de propreté, et qui ne prend jour qu'à travers une lucarne à demi fermée par une volière pleine de serins. Ces derniers sont tout à la fois pour elle une joie et un petit revenu. Elle possède les plus beaux serins hollandais qu'on puisse trouver à Paris, et le roi des Belges, qui aime passionnément les serins, qui possède un haras de ces oiseaux, comme d'autres princes élèvent des chevaux pour les courses, n'en possède pas de plus beaux. Les oiseliers de Paris s'approvisionnent de serins, pour les revendre à haut prix, chez « la mère Rose; » c'est le nom de cette femme, qui compte trente-deux ans à peine, et qui semble dépasser la cinquantaine, tant les fatigues l'ont vieillie avant le temps. Sobre et ne buvant jamais que de l'eau, à force de glapir par les rues pour annoncer son mouron, elle parle de la voix enrouée d'un ivrogne. Sa taille s'est courbée sous le poids de la hotte sans cesse attachée sur ses épaules; ses cheveux ont blanchi aux intempéries de toutes sortes, ses jambes se sont contournées à force de marcher. Mais que lui importe, pourvu qu'elle paye exactement son loyer, que « le commerce aille bien, » que des épidémies ne ravagent point ses cages, comme il n'arrive que trop souvent, et qu'elle puisse, avant de commencer sa rude journée, entrer un moment dans une église, y faire une courte prière à la sainte Vierge, et le soir, quand vient l'heure du repos, assister au salut qui réunit devant l'autel de la paroisse quelques rares personnes? Car la mère Rose est dévote et, qui plus est, charitable. Elle a déjà rendu au centuple, à de pauvres enfants abandonnés, les aumônes qui ont secouru autrefois sa propre enfance, et si quelqu'un dans le quartier se trouve sérieusement malade et manque de garde, Rose passe les nuits à son chevet jusqu'au point du jour. Alors elle le quitte, s'en va acheter et revendre son mouron; et certes, à la voir arpenter vaillamment les rues, on ne se douterait point qu'elle n'a point fermé l'œil depuis vingt-quatre heures.

Quoique la mère Rose ne sache ni lire ni écrire et qu'elle possède plus de cœur que d'intelligence, je puis vous assurer qu'on ne perd point son temps à deviser avec elle, pourvu, bien entendu, qu'on ne lui parle que de serins. Elle sait sur les mœurs, sur les habitudes, sur les instincts, sur les passions de ces animaux, mille détails, mille observations fines et curieuses dont ne se doutent pas les princes de la science « ornithologique, » que Dieu leur pardonne ce vilain mot grec !

L'importation des serins en Europe ne remonte guère qu'au XVI[e] siècle. Une cage d'or remplie de ces oiseaux faisait partie des merveilles que Walter Raleigh rapporta des îles Fortunées, et offrit à la reine Élisabeth d'Angleterre.

Les serins, d'un gris presque aussi foncé que la linotte d'Europe, n'attirerent d'abord que médiocrement l'attention de la reine; encore ne fut-ce que pour lui inspirer cette reflexion :

« — Pour venir de si loin, ils n'en sont pas plus beaux !

« — Que Votre Majesté, dit Raleigh, daigne suspendre son jugement jusqu'à ce qu'elle ait entendu chanter ces petits musiciens. »

Et les oiseaux, comme s'ils eussent compris les paroles du célèbre voyageur, se mirent aussitôt à dire de leur voix douce et suave un air fort à la mode à cette époque, et que Walter Scott cite dans son admirable roman de la *Prison d'Édimbourg* : « *J'étais dans l'ombre, et j'ai vu le soleil d'Angleterre.* »

Dès lors les serins devinrent les favoris de la reine, qui ne s'en rapportait qu'à elle-même des soins qu'ils exigeaient. Elle en fut récompensee non-seulement par de nombreuses nichées que lui donnèrent les oiseaux, mais encore par un changement singulier que subit peu à peu le plumage des serins nés dans la volière royale. Insensiblement ce plumage perdit de ses couleurs sombres, et cinq à six ans après, tous portaient une livrée d'un jaune pâle qui les fit appeler *oiseaux d'or*. On ne manqua pas de crier au miracle, et Shakespeare fait allusion dans un de ses poëmes à cette transformation miraculeuse *due aux regards d'une souveraine plus puissante pour produire de l'or que le soleil de l'Atlantique.*

Élisabeth distribuait parfois à ses favoris les produits de sa volière; les courtisans se disputaient une faveur fort rare et fort recherchée; et l'on conserve encore dans la famille de lord Castelleray un de ces oiseaux empaillés, à la patte duquel se trouve attaché un petit anneau portant le monogramme de la reine.

Aujourd'hui le serin, devenu tout à fait démocratique, figure peu dans les palais et pullule dans les mansardes. C'est, du reste, un oiseau gai, vif, alerte, qui ne songe point à se conquérir une liberté qu'il ne connaît point, car il naît, vit et meurt, depuis trois cents ans, de père en fils dans les habitudes de la captivité. Aussi ne sais-je rien de plus triste que de voir un serin échappé par hasard de sa cage et errer tristement sur les toits, inquiet, gauche, effrayé et ne sachant où trouver un refuge et de la nourriture; la plupart du temps, il finit soit par revenir de lui-même au logis déserté, soit par demander asile en frappant du bec à quelque fenêtre étrangère qui, bien rarement, reste fermée pour lui.

C'est pourtant à des serins fugitifs, échappés de leur cage et revenus aux habitudes de la vie sauvage, qu'on attribue l'origine du cini ou serin vert de Provence (*fringilla serinus*).

Il habite une partie de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne et de la France, depuis la Provence jusqu'en Bourgogne, et se hasarde rarement vers le Nord. Il ne conserve que sur la tête, sur la gorge et au-dessus de la queue des traces de sa belle livrée jaune, due à la domesticité de ses ancêtres; le reste du plumage est verdâtre et rayé de lignes longitudinales d'un brun velouté. La captivité ne modifie qu'à la longue ses couleurs; son chant consiste en un cri aigu, fort, continu, mais modulé, qu'il ne fait guère entendre qu'à l'époque des fiançailles. Il niche sur les genêts, sur les chênes verts, sur les arbres fruitiers, y pond, dans un nid assez grossièrement construit, quatre ou cinq œufs marqués, à leur gros bout, d'un cercle de points et de taches, soit brunes, soit rougeâtres; enfin, comme le serin exotique, il se nourrit de petites graines, de seneçon, de plantain et des fleurs et des feuilles du mouron.

Le serin domestique, comme trop d'animaux associés à la vie de l'homme, se trouve soumis à beaucoup d'infirmités et de maladies que sans doute il ne connaissait point à l'état de liberté; il est sujet à l'épilepsie, à la goutte, aux éruptions cutanées; et enfin il compte, parmi les savants, des médecins qui règlent, dans de gros volumes, l'art de les médicamenter. De ce nombre, il faut citer Hervieux, auteur d'un ouvrage in-4° publié en 1713, sous le titre de *Traité des maladies des serins*, et le père Bougot, dont les bibliophiles payent aujourd'hui au poids de l'or *l'Art d'elever et de guérir les serins*, que Buffon ne dédaigne pas de citer. Quoi qu'il en soit de cette thérapeutique à l'usage des serins, on a tort de les regarder comme des oiseaux délicats; ils supportent les froids et les rigueurs de l'hiver, aussi bien que les plus robustes des oiseaux de nos climats.

Les Hollandais, dont le ciel n'a guère de soleil lumineux et dont le climat n'est rien moins que clément, élèvent en plein air leurs serins et se vantent d'en posséder la plus belle race; beaucoup de ces passionnés amateurs leur laissent même une liberté presque complète. Voici la description que fait M. Van Moersch du haras de serins qu'il possède à quelques kilomètres d'Amsterdam.

« Une pelouse verdoyante s'étend sur une pente graduée jusqu'à la lisière d'un large parc qui s'ouvre sur des perspectives presque illimitées. A la maison se rattache un terrain plein de beaux arbrisseaux de toute espèce soigneusement entretenus. Cette forêt d'arbrisseaux s'elend tout autour de la maison. A gauche, immédiatement au delà du jardin où l'on cultive les fleurs, et dans un coin abrité, se trouve une pièce d'eau ombragée par des arbres autour de laquelle se rassemblent les oiseaux pour jouir de la fraîcheur.

« Les serins vivent nuit et jour en parfaite liberté dans cet Eldorado; ils y construisent leurs nids; ils y couvent leurs œufs, et ils y élèvent leurs petits; ils s'y ébattent et chantent.

« Quelquefois un nid se rencontre par hasard immédiatement au-dessous du vasistas d'une fenêtre. On peut passer alors le doigt sur le dos de la mère qui couve sans qu'elle s'effarouche et quelle se dérange; lorsque les petits comptent trois ou quatre jours, elle semble même se complaire à les voir caresser. Je ne sais rien de plus charmant que ces jolies petites créatures de toutes nuances et de toutes couleurs nourrissant leurs jeunes, tandis que les pères, perchés sur les arbrisseaux voisins, chantent leurs plus jolis airs.

« Les facultés musicales du serin, développées dans un parc ou dans un bosquet d'arbrisseaux, ont quelque chose de tout nouveau pour ceux qui n'ont jamais entendu chanter que des serins en cage. Rien n'égale la pureté, l'énergie, la variété dont ils font preuve.

« Les serins jouissent chez moi de leurs entrées libres dans la maison, ils mangent à table, ils volent sur les épaules des jeunes filles, ils sont chez eux. Cependant on leur sert une abondante nourriture dans une grande cage qui se trouve placée sur la pelouse, et où ils entrent par de petites ouvertures. Si l'on veut les retenir, une corde légère tirée adroitement ferme aussitôt toutes les issues.

« Quand maintenant je vois des serins en cage, maladifs, boudeurs, et peu enclins à déployer la richesse de leur voix, je ne m'en étonne point; si quelque chose m'étonne, c'est qu'ainsi traités ils chantent encore. »

S. HENRY BERTHOUD.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

Suite[1]

Mais le phénomène s'était reproduit.

Puis, jusque dans ce village, le bruit du miracle s'était répandu. Le septième jour, un paysan lui raconta à lui-même qu'il avait vu le cadavre du sacristain, que ce cadavre conservait toute sa fraîcheur, et que le sang continuait de couler des plaies.

— Cela ne m'étonne pas, avait dit le meurtrier, si toutes les nuits j'ai les mains sanglantes !

Et, vaincu par ses remords, il était venu chez le grand maître de police, et s'était dénoncé.

Mais le grand maître de police lui fit entendre que c'était une action louable de s'être dénoncé, sans doute, mais que, pour que cette action fût complète et rachetât ses crimes, il devait denoncer son camarade.

Ceci lui parut moins logique : Bekof n'avait été pour rien dans le meurtre de Theodore.

Mais le prodige des mains ensanglantées ayant continué, mais le miracle de l'exposition du corps allant son train, Spaïkine vit qu'il fallait en finir, et non-seulement dénonça son camarade, mais indiqua même le moyen de le prendre.

Bekof fut pris; tous deux, mis en jugement, furent condamnés à recevoir trois mille coups de baguettes.

1. Voir les numéros 558 à 576.

Spafkine, qui était grand, mince, affaibli par le remords, succomba au deux mille deux cent vingt et unième coup.

Bekof, qui était petit, trapu et impénitent, alla jusqu'à deux mille quatre cents.

Les deux cadavres appartenaient de droit à l'amphithéâtre de médecine. Les étudiants en firent deux beaux squelettes bien propres, qu'ils donnèrent à l'Université.

Il va sans dire que, le jour de la mort du meurtrier de Théodore, le sang du mort, qui avait coulé trente-deux jours, s'arrêta, et le cadavre prit sa rigidité.

Cet avertissement donné, on jugea prudent d'enterrer le corps.

Le pauvre idiot est inhumé dans la chapelle, où, de temps en temps, quand décroît la ferveur des fidèles, il fait des miracles.

A l'Université, nous fûmes rejoints par le grand maître de police, qui venait se mettre à notre disposition.

Je le repète, à moins que l'on ne soit tout à fait inconnu, je ne sais pas de voyage plus facile, plus commode et plus agréable qu'un voyage en Russie. Les politesses de tout genre, les offres de toute espèce se pressent sur votre chemin, sont mises à votre disposition. Ajoutez à cela que tout homme de distinction, tout officier supérieur, tout négociant renommé parle français, et met à l'instant même sérieusement, et pour qu'on les accepte, sa maison, sa table et sa voiture à votre disposition.

En quittant Nijni, par exemple, nous avions trouvé trois ou quatre colis de plus dans nos bagages. On m'avait entendu parler de ma prédilection pour le thé. Chacun m'avait envoyé son offrande.

J'emportais de Nijni trente ou quarante livres de thé, et du meilleur que l'on avait pu trouver.

A Kasan, c'étaient les cuirs et les peaux que l'on m'avait vu examiner; on trouva moyen de me faire emporter des échantillons de tous les cuirs et de toutes les peaux.

Qu'on ne s'étonne pas de m'entendre toujours répéter la même chose, je n'ai que ce moyen de prouver ma gratitude à ceux qui ont fait, de mon voyage en Russie, un des plus beaux voyages que j'aie faits.

Si nous n'avions pas voulu retourner à la maison de M. Grass, nous eussions, dans cette ville où nous ne connaissions personne le matin et où tout le monde ignorait notre arrivée, nous eussions eu vingt invitations à dîner.

Mais j'avais hâte de revenir aux informations. On m'avait dit la veille, sous forme dubitative, il est vrai, mais on me l'avait dit comme probable, que la navigation postale était interrompue à cause de la saison déjà avancée, et que, si nous trouvions un bateau pour descendre jusqu'à Astrakan, nous ne devrions ce moyen de transport qu'à un heureux hasard.

M. Grass avait promis de courir à notre intention pendant la journée.

Il nous avait tenu parole, mais n'avait rien appris, sinon qu'un bâtiment d'Astrakan même, *le Nakimof*, qui était passé il y avait cinq ou six jours, devait repasser incessamment.

Ce bâtiment portait le nom d'un général russe tué à Sébastopol.

Le soir, j'exprimai mon inquiétude chez M. Jablonovsky; chacun aussitôt s'ingéra à nous trouver, le fleuve manquant, des moyens de transport.

Mais les moyens de transport se bornaient à la route de terre et, par conséquent, à la poste, en télégue ou en tarantasse; ce qui paraissait à tout le monde un pis aller fort acceptable.

Mais ce que je ne pouvais pas dire à tout le monde, c'est que j'avais réglé ma dépense sur les bateaux à vapeur et non sur les chevaux de poste. Il est vrai que, si j'eusse soufflé un mot de cela, j'aurais eu, le même soir, de quoi faire le tour du monde.

Au reste, les détails d'argent ne sont pas insignifiants pour les voyageurs et surtout pour les artistes. Du moment que l'on est connu ou bien recommandé, le voyage de Russie est un des moins chers que je connaisse.

Dans mon voyage de Russie, c'est-à-dire dans un voyage de quatre mille lieues, j'ai dépensé, pendant dix mois qu'il a duré, un peu plus de douze mille francs, sur lesquels il faut compter à peu près trois mille francs d'achats.

Revenons à notre soirée chez M. Jablonovsky.

Le bruit s'était répandu que j'étais chasseur, de sorte que le général Lahn et son frère le colonel, qui prétendait gracieusement m'avoir connu à Paris, avaient déjà envoyé des messagers pour organiser une battue dans des bois fort giboyeux en lièvres, disait-on, situés à une trentaine de verstes de Kasan.

J'acceptai, sous réserve du *Nakimof*.

M. Lahn prit tout sur lui. Il dit un mot à l'oreille du maître de police, et le maître de police promit que les papiers du *Nakimof* ne seraient en règle que le lendemain du jour où la battue serait faite.

Le despotisme a bien ses inconvénients, mais parfois comme il a son agrément!

Le lendemain au soir, pour partir d'aussi bon matin que possible, nous couchâmes à Kasan.

Le colonel Lahn, qui était garçon, nous offrit l'hospitalité.

A six heures du matin, nous partîmes dans trois voitures de chasse différentes. Nous étions douze chasseurs.

M. le général Lahn m'avait pris pour lui.

C'était un homme fort distingué, qui avait été aide de camp de l'empereur Nicolas, et qui n'en parlait que les larmes aux yeux.

Il avait connu tous les généraux distingués de la Russie, depuis le vieux Yermolof, le héros du Caucase, jusqu'à Menchikof, le défenseur de Sébastopol.

S'il n'avait fallu à Menchikof que de l'esprit pour défendre Sébastopol, Sébastopol n'aurait jamais été pris.

Menchikof est un des hommes les plus spirituels de toute la Russie, et ce n'est pas peu dire.

Un jour, une des jeunes grandes-duchesses demanda tout haut, à table, à son père, ce que c'était qu'un eunuque.

— Ma foi! dit l'empereur embarrassé, demande-le à Menchikof; je ne connais que lui qui soit capable de t'expliquer cela.

La princesse se tourna vers Menchikof.

— Princesse, dit celui-ci, c'est une espèce de chambellan du Grand Seigneur qui a encore la clef, mais qui n'a plus les boutons.

Un jour, l'empereur ayant renvoyé son ministre des finances, on s'inquiétait fort devant Menchikof de qui serait nommé.

— Ce sera indubitablement moi, dit-il.

— Comment, vous?

— Oui. Quand il n'y a plus eu de vaisseaux, on m'a nommé ministre de la marine. Quand il n'y a plus eu d'armée, on m'a nommé ministre de la guerre. Vous voyez bien qu'aujourd'hui qu'il n'y a plus d'argent, je ne puis manquer d'être nommé ministre des finances.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE AGRICOLE

L'année 1866 comptera parmi les mauvaises années. En France, les années humides sont toujours mauvaises, et il pleut constamment depuis six mois, je pourrais mieux dire, depuis un an. La pluie a compromis notre récolte de blé; la pluie a gâté les pommes de terre, diminué la richesse des betteraves, avarié la récolte des foins, nos vignes ne lui ont pas échappé. L'humidité excessive a ramené l'oïdium et, dans les vignobles qui ont échappé à l'oïdium, la pluie a pourri le raisin ou l'a empêché de mûrir.

J'avais sauvé mes blés; je n'ai pu sauver mes pommes de terre; qu'arrivera-t-il pour mon vin?

Vous connaissiez notre vin du Berry, il y a vingt ans. Henri Delatouche, notre spirituel poëte berrichon, avait fait, sur notre vin, un quatrain qui m'échappe, mais dans lequel il prétendait qu'on n'avait pas présenté du vinaigre à Jésus expirant; mais du vin du Berry.

Nous avons marché avec notre siècle et nous avons changé tout cela. On a fait venir de bons cépages du Bordelais; on a modifié la taille de la vigne : de barbare qu'elle était, elle est devenue médiocre — et c'est beaucoup. — Enfin, nous faisons un vin qui serait passable et pourrait se conserver, voyager même s'il était un peu plus riche en alcool. Cette année, on ne pourra pas le boire, tant il sera faible en alcool et riche en acide acétique.

On nous conseille de sucrer nos vins dans la cuve. Je le veux bien. Le sucre que l'on mettra dans le moût, avant toute fermentation, se transformera en alcool et en acide carbonique: l'acide carbonique s'en ira et l'alcool restera dans le vin. C'est très-juste : mais, on nous recommande aussi de choisir du sucre de cannes et d'éviter avec soin le sucre de betteraves qui laissera, dans nos vins, un goût empireumatique que la rectification peut seule lui enlever. Or, on ne rectifie pas un alcool incorporé au vin. D'où il suit que le sucre de cannes devient rare, et que, devenant rare, il devient cher.

Pourquoi ne mettrions-nous pas directement notre alcool dans la cuve? l'alcool est beaucoup moins cher que le sucre et on peut avoir du bon 3/6 de betteraves, sans aucune espèce de mauvais goût. L'idée m'a paru bonne; mais je n'avais pas songé au prix. Un hectolitre d'alcool coûte 45 francs; il paye 100 francs de droits! Deux fois sa valeur. On dit que c'est pour combattre l'ivrognerie. — Soit; — mais en incorporant 2 ou 3 pour cent d'alcool dans notre vin qui n'en contiendra guère plus de 5 ou 6, cette année, est-ce que nous favorisons l'ivrognerie?

D'abord, il est reconnu que l'élévation des droits n'arrête point les ivrognes : ils boivent tout autant d'alcool; seulement la femme et les enfants mangent un peu moins de pain.

Osera-t-on dire que de fournir aux ouvriers un peu de bon vin à bas prix, c'est favoriser l'ivrognerie? Dans nos vignobles, il n'y a pas d'ivrognes; dans le Nord, en Belgique, en Hollande, où l'on ne récolte pas de vin, vous trouvez des gens ivres à chaque pas. L'abus des alcools y décime la population.

Ne pourrait-on pas obtenir que le vin employé au vinage fût dégrevé d'une partie de ces droits? C'est un vœu que j'émets; je ne le discute pas.

Vous savez combien on s'est plaint de la misère qui allait frapper notre agriculture à cause du bas prix du blé. Nous avons eu des prix très-bas pendant deux ans, et l'on ne s'est aperçu de la détresse des campagnes que par les plaintes des gens riches. Quant aux paysans, ils ne songeaient pas à se plaindre; ils trouvaient de bons salaires et avaient le pain à bon marché.

Je ne crois pas que les hauts prix fussent le bonheur des peuples. Ainsi, d'après un chercheur, M. Rattier, le blé valait, dans la Beauce, en 1740, 68 liv. le septier de 140 liv.! Croyez-vous que le paysan en fût plus riche? Voilà la description que donnait du paysan, à cette époque, un écrivain originaire de Dourdan, La Bruyère, je crois. « On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus dans la campagne, noirs et livides, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté inconcevable; ils ont une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et, en effet, ce sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. »

Vous conviendrez, si le tableau est vrai, que les paysans de nos jours, en blouse brodée et cravate de soie, fiers de leur part de souveraineté, ne sont pas dégénérés et n'ont point à regretter le grand siècle de Louis XIV.

Il paraît que le Nord a été au moins aussi éprouvé que nous. Si le raisin ne jouit pas d'une brillante santé cette année, sa sœur cadette la betterave ne se porte guère mieux. Quelques fabricants de sucre ont commencé le rapage de leurs betteraves, et ils arrivent à connaître assez exactement leur richesse saccharine. Les premières épreuves ont donné de tristes résultats. Le jus marque, en moyenne, au densimètre, un degré de moins qu'à l'époque correspondante de l'année dernière, et fournit à l'analyse un titre inférieur en rapport avec cette diminution de densité.

« Dans la pratique, dit à ce sujet le *Journal des fabricants de sucre*, ce sera un sixième de déficit, et si les résultats se généralisaient, il faudrait compter sur 40 à 50 millions de kilogrammes de sucre de moins qu'en 1855-1866, par le fait seul de l'infériorité bien constatée de la richesse saccharine des betteraves, qu'aucune circonstance atmosphérique ne peut désormais améliorer sensiblement. Quant au rendement de la plante elle-même, il est difficile encore de rien préciser; il sera abondant dans le Nord et ne souffrira de diminution sérieuse que dans les localités ravagées par le ver blanc; bien quelle n'ait pas rempli toutes les espérances, on ne peut se dissimuler cependant que la betterave a grossi et qu'en général le cultivateur aura moins à se plaindre que le fabricant, à qui il livrera une betterave aqueuse, incomplétement mûre et de conservation difficile. »

Je dois ajouter enfin que les hommes les plus compétents évaluent les résultats de la production du sucre, pour cette année, à 220 millions de kilogrammes environ.

Tout le monde connaît cette antique institution qui s'appelle le ban de vendanges; un legs du moyen âge, une des plus sérieuses absurdités des temps modernes. Le ban de vendanges, cela veut dire que, par ordre de M. le maire, tous les ans, le même jour et à la même heure, les raisins de la commune seront mûrs, quels que soient le cépage et l'exposition. Il arrive quelquefois — chose étrange! — que la nature n'obéit pas à M. le maire et que, quand les vignes de ce magistrat sont arrivées à maturité, il n'en est pas de même des autres. Le contraire n'arrive jamais.

Or, dans ma commune, il y a des vignes à l'est de la grande route de Paris et il y en a au couchant. De temps immémorial, on divisait le ban en deux parties : l'Est d'abord, l'Ouest ensuite. Les raisins du levant étaient censés mûrir plutôt que ceux du couchant, quoiqu'ils ne fussent séparés que par la largeur d'une route impériale. Nous avons remué ciel et terre pour obtenir que l'on voulût bien nous laisser vendanger quand nous le jugerions convenable. Cette année, le ban de vendanges a été supprimé. Chacun pourra vendanger sa vigne quand cela lui plaira, c'est-à-dire quand il croira ses raisins suffisamment mûrs. Est-ce qu'autrefois il n'en était pas de même pour la moisson? Est-ce qu'il ne fallait pas l'autorisation de M. le bailli pour faucher son pré? Or, comme le seigneur de l'endroit fauchait, moissonnait et vendangeait avant la publication du ban, il avait les ouvriers pour rien et ne redoutait pas la concurrence.

Voilà la vraie origine du ban seigneurial de vendanges. Ce ne serait pas trop tôt de voir disparaître de la France cet agrément féodal soixante-dix-sept ans après la révolution de 1789.

Tout le monde est soumis au ban de vendange, là où on le proclame encore; il n'a donc plus de raison d'être, puisqu'il n'avantage plus personne. Espérons que le bon sens des magistrats municipaux le fera disparaître tout à fait. C'est ce que je lui souhaite.

CLAUDE BONIN

UN TRONC D'ARBRE FOSSILE

Les fossiles sont, comme on sait, des corps organisés enfouis par les révolutions des éléments sous les couches terrestres : des ossements plus ou moins complets d'animaux, des plantes, des fleurs, des insectes, des coquilles, tous restes curieux des âges lointains qui nous ont précédés. Longtemps les fossiles eurent leurs incrédules; aujourd'hui, la science recueille avec soin tous ces débris, éléments précieux grâce auxquels elle peut reconstituer une flore et une zoologie qui ne sont plus. Les fossiles étant le plus souvent enfermés assez profondément dans les entrailles de la terre, on comprend que les plus remarquables échantillons se découvrent principalement en creusant les carrières et les mines.

Le tronc d'arbre dont nous donnons la vue a été récemment découvert dans une carrière, à Coalbrookdale, dans le comté de Shropshire, en Angleterre. Plusieurs trouvailles de même genre ayant precédé celle-là en cet endroit, les ouvriers ont pris garde en détachant ce tronc de ne lui faire subir aucun dommage. Il est rare de trouver des arbres fossiles, de cette taille surtout, qui ne soient pas tronqués. Celui-ci mesure environ trois pieds de hauteur au-dessus des racines et trois pieds six pouces de diamètre. L'intérieur, détruit, est plein de sable, mais tout le tour de l'écorce garde sa forme intacte, bien que l'extérieur soit couvert d'une



TRONC D'ARBRE FOSSILE DÉCOUVERT DANS LE COMTE DE SHROPSHIRE, EN ANGLETERRE, d'après une photographie. — Voir page 631.

couche charbonneuse. Cet arbre faisait partie d'un groupe plus ou moins considérable, dont on a trouvé d'autres débris aux alentours. Il est à vingt pieds de profondeur du sol actuel. A quinze pieds au-dessus de lui est une veine de charbon qui pourrait bien être le produit de la forêt dont il devait faire partie.

P. DICK.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 17

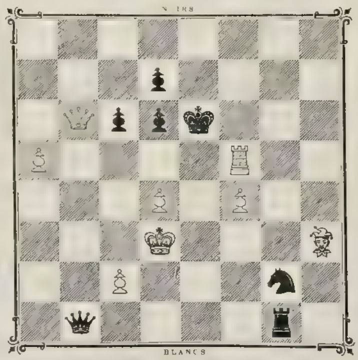
BLANCS	NOIRS
1 C. 3ᵉR	1 R. 5ᵉD
2 D. 4ᵉTR éch.	2 P. 5ᵉR (1)
3 D. 8ᵉTR éch. m.	3 . . . . . .
	1
2	2 R 6ᵉFD
3 D. 4ᵉFD éch. m	3. . . . . .

Solutions justes : MM. A. Pitter et E. Truocyor; café Duvernoy, au Creusot; Boiron; E. Moussard, Tanguy, avocat, à Pontorson; Dur......; Eug. Jour; commandant Tholer, à Nancy; Aimé Gautier, à Bercy; D. Mercier, à Argelliers; Chess-Club, à Beauvais; Bardon; A. Orgnon, à Marseille; Bessie; A... B..., au Havre; A. Abant, au Tourne; Mullendorf, Raters et Kinnen, à Luxembourg; Mᵐᵉ Savy, à la Rochelle; Mateo de Zamora, à Alméria (Espagne); Anne Frédéric, à Alger; Cercle Reveillon, à Saint-Germain Lembron; S.... Q...., à Amboise; Henri Frau, Émile Frau, à Lyon; Faysse père, à Beauvoisin; Godeck, à Monaco cercle Peloux, à Nîmes.

Solutions justes du Problème nº 16 : MM. D. Mercier, à Argelliers; A.... Abant, au Tourne; Aimé Gautier, à Bercy; A. V. R., à Palma (Espagne).

PROBLÈME Nº 21.

COMPOSÉ PAR M. F. DISCART, DE MODÈNE.



Les Blancs jouent et font mat en cinq coups.

SOLUTION DU PROBLEME Nº 18.

BLANCS	NOIRS
1 C. pr. P	1 P. pr. C (meilleur)
2 P. 5ᵉR	2 P. 3ᵉFD (forcé)
3 F 5ᵉD	3 P pr. F (forcé)
4 T. 8ᵉFD éch. m.	4 . . . .

Solutions justes : MM. A. Pitter et E. Truocyor; J. Galiment; Chess-Club, à Beauvais; commandant Tholer, à Nancy; Mullendorf, Raters et Kinnen, à Luxembourg; A. Launois, au château de Lorbey; Boiron; Cercle Peloux, à Nîmes; Henri Frau, Émile Frau, à Lyon; A.... B...., au Havre; Faysse père, à Beauvoisin; E. Lelorrain; Mateo de Zamora, à Almeria (Espagne); Anne Frédéric, à Alger; D. Mercier, à Argelliers; A. Abant, au Tourne; H. Godeck, à Monaco; Potier; café Maurin, à Beauvoisin; Mᵐᵉ Savy, à la Rochelle.

Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer au numéro de mercredi prochain les réponses à nos honorables correspondants.

C. P.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

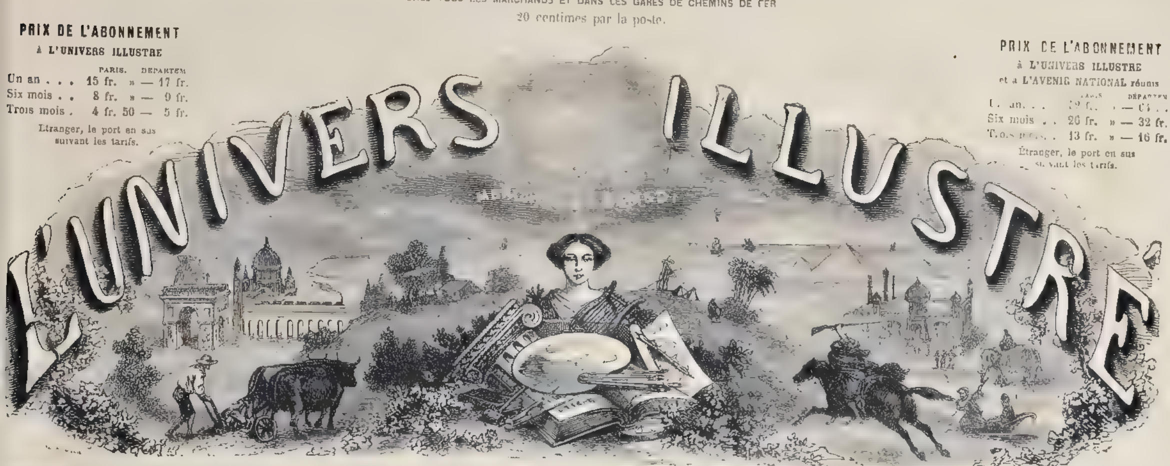
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	[illegible]	— [illegible]
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 578.
Samedi 6 Octobre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
[illegible] LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
[illegible] LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Vaudeville : *Un Gendre*, comédie en quatre actes, de M. Raymond Deslandes. — MM. P[illegible] Desl[illegible], [illegible], M[illegible], Mmes [illegible] et [illegible]. — Porte-Saint-Martin : *Les Parisiens à Londres*, vaudeville en [illegible] actes et vingt-trois tableaux, de M. Clairville. — Théâtre-Lyrique : [illegible] par M. Gounod. — MM. Ismael, Fontenay, Mmes Rual, Willème et Cornélis. — M. le marquis de Boissy.

Qu[illegible] que le gendre fût de sa nature un type aussi foncièrement dramatique?

Nous avions déjà :

Le *Gendre de M. Poirier*,

La *Belle-mère et le gendre*,

Le *Gendre d'un millionnaire*,

Le *Gendre de la marquise*.

Sans compter les *Deux gendres*, de feu Étienne.

Et voilà que M. Raymond Deslandes vient de nous donner au Vaudeville une comédie en quatre actes intitulée : *Un Gendre*.

A vrai dire, ce gendre-là n'a rien de bien particulier. C'est un jeune peintre riche par lui-même, — du moins, j'aime à le croire. — Il a épousé une jeune fille titrée qui lui a apporté une dot de deux cent mille livres de rente, la fille du marquis de Valnoise. Par malheur, à cette brillante alliance il y a une tare. La marquise de Valnoise a plus de beauté que de vertu. Tranchons le mot : le ménage du marquis est un ménage à trois, où le rôle du mari de la main gauche est tenu par un certain comte d'Espard, un parfait *gentleman* d'ailleurs, et l'une des étoiles du corps diplomatique. Comment, devant cette situation qu'il connaissait, le jeune peintre n'a-t-il pas reculé? Que voulez-vous? Il était amoureux, et l'amour explique bien des faiblesses. Mais, le mariage conclu, il s'est promis, le brave jeune homme, ou de ramener la marquise à ses devoirs, ou, si ses efforts restaient stériles, de rompre avec sa nouvelle famille et d'arracher sa femme à la contagion de l'exemple.

Ce n'est donc pas là un caractère qui puisse justifier le titre de la pièce.

Le marquis, à la bonne heure.

— Comment! ce mari complaisant, le complice de sa propre honte, qui tolère et encourage de sa présence l'indignité des deux coupables!

— Eh! oui, vraiment, si le marquis de Valnoise se résigne à souffrir le deshonneur installé à son foyer, à dévorer l'outrage dont il est à la fois la victime et le temoin, à subir en silence les ironies et les mépris du monde, c'est par piété paternelle, c'est par amour pour sa fille qui, [illegible] de sa mère et sur qui rejaillirait le scandale d'une vengeance publique. Ce qui vous apparaît comme une faiblesse honteuse ou un ignoble trafic est tout simplement un sacrifice sublime.

— Permettez : cet héroïque bonhomme, ce Mutius Scævola de la paternité, il nous semble que vous nous l'avez déjà présenté en nous racontant certain drame de l'Odeon...

— Le *Maître de la maison*, vous ne vous trompez pas : le personnage est le même dans les deux pièces. Mais n'allez pas, sur cette ressemblance, taxer de plagiat M. Raymond Deslandes. Outre que sa loyauté bien connue le met au-dessus d'une pareille accusation, je sais, de source certaine, que sa comédie était terminée bien avant qu'il ne fût question de celle de MM. Foussier et Barbier.

Il y a, comme cela, des idées qui sont dans l'air.

L[illegible]

Dans le *Maître de la maison* [illegible] dans *Un Gendre* [illegible]

la femme coupable et celui de son complice n'ont rien ici d'odieux et de révoltant. Le comte d'Espard est séduisant et distingué : en dehors de l'immoralité de sa liaison, c'est un très-galant homme. La marquise de Valnoise est une femme légère plutôt que vicieuse. Sa faute trouve, sinon une excuse, du moins une atténuation dans les qualités brillantes du comte et dans le contraste qu'elles présentent avec les allures tristes et rechignées de l'époux auquel on l'a livrée plutôt qu'elle ne l'a choisi. Mariée à seize ans, à un homme qui avait trois fois son âge, faut-il trop s'étonner si elle a failli? Ajoutez que ce mari est bien le mortel le plus ennuyeux de la création. Passionné pour la chimie, il passe auprès de ses cornues et de ses alambics tout le temps qu'il doit à sa jeune femme, et lorsqu'il vient nous importuner de ses jérémiades, on serait tenté de lui dire : « Ma foi, tant pis pour toi, marquis ; si tu es trompé, c'est que tu l'as bien voulu ! »

D'un personnage ainsi posé il n'y a pas à attendre de vengeances terribles et sanglantes. Sa fille une fois mariée, le marquis, sans nul doute, aura hâte d'en finir avec la situation qui lui a été faite ; mais il en sortira, dignement, sans scandale, par une séparation amiable que la [illegible] d'accepter.

L'intérêt dramatique n'est donc pas là : il est tout entier dans la lutte entre la [illegible] et son gendre, Robert de Châtenay.

En mariant sa fille, la marquise de Valnoise n'a pas entendu s'en séparer : en femme habile, elle s'est arrangée de manière à concilier ses jouissances illégitimes avec son amour maternel : déjà un hôtel élégant, dont le comte d'Espard est propriétaire, est tout prêt à recevoir le jeune couple à son retour de Bretagne, où il est allé passer la lune de miel : pour mieux l'enchaîner encore, le comte d'Espard a, par son crédit, procuré à Robert de Châtenay une commande importante, la décoration d'une église récemment construite. Mais le gendre a vu le piége : dans une scène touchée avec infiniment de tact et de bon goût, il décline les offres du comte et déclare s'en tenir à une mission artistique en Italie que le marquis de Valnoise, également bien en cour, avait obtenue pour lui du ministre.

Il ne se dissimule pas cependant que ce premier assaut n'est que le prélude d'une lutte dangereuse où bientôt peut-être il aura à compter sa femme parmi ses adversaires. Il prend alors le parti de brusquer les choses. L'occasion lui est fournie par une invitation que le comte d'Espard a faite à toute la maisonnée : il s'agit d'un déjeuner au pavillon Henri IV. Les jeunes époux doivent s'y rendre dans leur voiture. Mais, au lieu de se diriger vers Saint-Germain, le cocher pique tout droit sur la gare de Lyon. Là, Robert déclare à sa femme qu'il l'enlève et l'emmène avec lui en Italie. La jeune femme résiste : elle n'entend pas qu'on la sépare de sa mère ; elle fait mieux : à la première station, elle quitte son mari et s'élance dans un compartiment de l'*express* qui retourne à Paris.

La marquise comprend enfin qu'elle a affaire à forte partie : son gendre sait [illegible]



LE MARQUIS DE BOISSY, [illegible]
[illegible]

doute de rien ! Mais cette illusion même ne lui est plus permise. Le marquis intervient à son tour et écrase de ses mépris la femme coupable. C'est là un premier châtiment : un autre, plus cruel peut-être, la menace. Sa fille, malgré le soin que tout le monde a pris à lui cacher la triste vérité, commence à l'entrevoir. La présence du comte d'Espard chez sa mère, à une heure avancée de la nuit, fait venir à son esprit d'étranges réflexions. Le comte, heureusement, est un homme de cœur. Cette liaison, sur laquelle jusqu'ici la passion avait pu l'aveugler, serait désormais un crime. Par une explication ingénieuse, il dissipe les soupçons de la jeune femme et, consommant jusqu'au bout le sacrifice, il annonce qu'il accepte une ambassade qu'on lui a offerte et qui l'éloigne de cette maison où il ne doit plus revenir.

Il y a beaucoup de talent dans la pièce de M. Raymond Deslandes : ce qu'on peut lui reprocher, c'est un peu de mollesse et d'indécision. Pas de parti pris d'ombre et de lumière : l'auteur procède par nuances plutôt que par couleurs, par analyses délicates plutôt que par effets et par coups de théâtre. La passion n'apparaît que tempérée par les convenances et comme capitonnée par le savoir-vivre, au lieu d'être poussée à outrance, les caractères s'amollissent à force d'adoucissements et de correctifs. « Pas un homme complet, » dirait Glocester. Au milieu de ces ménagements et de ces réserves, la moralité de l'idée finit elle-même par s'obscurcir, s'effacer et disparaître.

Je sais bien ce que va me répondre M. Raymond-Deslandes : — que ses personnages étant des gens du monde, il ne pouvait, sans peine de dissonnance, les accentuer davantage, que la nature ne donne pas des caractères tout d'une pièce, qu'enfin la demi-teinte répandue sur son œuvre en est précisément le côté neuf et original. — Je lui répliquerai que le théâtre a ses exigences à part, son optique et son diapason particuliers qui s'imposent aux forts comme aux faibles. Il faut y frapper fort si l'on veut frapper juste.

Ces critiques faites, tout le monde s'accordera à reconnaître la distinction parfaite du style toujours de bon ton et bien élevé, l'esprit du dialogue, la justesse de l'observation, des détails délicats, des physionomies accessoires finement dessinées : celles surtout d'une jeune lionne, qui a chez son couturier une note de quatre-vingt-dix-sept mille francs, et de son mari, un *cocodès* doublé d'un modiste.

Le rôle du vertueux gendre est joué un peu lourdement, mais non sans autorité, par Paul Deshayes. Parade manque d'ampleur dans celui du marquis, qu'il pousse trop au Père Sournois. Munié représente avec une élégance un peu affectée, le sigisbé diplomate. A défaut de *brio*, Saint-Germain a montré de la finesse dans le rôle de l'architecte, écrit évidemment pour Félix.

Le personnage difficile de la marquise était échu à Mlle Thèse, une belle et élégante personne qui s'était déjà fait remarquer à l'Ambigu et à la Gaîté par de sérieuses qualités de comédienne. Son début a été des plus heureux. Spirituelle et distinguée dans les deux premiers actes, elle a enlevé avec beaucoup de vigueur et de passion les scènes dramatiques dont se compose le reste de son rôle. Mlle Thèse a en outre le don si rare de savoir s'habiller : ses toilettes sont d'un excellent goût.

Après la première représentation d'*Un Gendre*, M. Harmant a immédiatement attaché Mlle Thèse à son théâtre pour trois années. Le second début de la nouvelle pensionnaire du Vaudeville aura lieu, assure-t-on, dans la prochaine pièce de Sardou.

La jolie Mlle Bianca donne un relief tout à fait piquant à son petit rôle de *cocodette*. Elle a justement ce qui fait défaut à Mlle Cellier, l'éclat, la vivacité, le montant, ce je ne sais quoi qui remplit la scène et *empoigne* toute une salle.

~~~ Dois-je vous parler de cette représentation navrante, de ce petit *Waterloo* que M. Marc-Fournier, le Napoléon de la féerie, vient d'essuyer avec *les Parisiens à Londres* ?

Dois-je vous étaler ici toutes ces turpitudes sans esprit et sans sel, ces coq-à-l'âne vieillis, ces calembours moisis, ces mots décrépits, ces facéties plates et surannées, ces plaisanteries de *water-closet* dont la direction de la Porte-Saint-Martin a eu le courage de nous abreuver pendant sept heures de spectacle ? Dois-je vous raconter cette mystification d'une vieille pièce démodée, usée déjà sur deux théâtres, ressemelée, rafistolée, étirée, rallongée pour y faire entrer, sous prétexte de décors, de trucs et d'exhibitions nouvelles, toutes ces inventions nauséabondes ? Dois-je vous raconter les impatiences du public, les entr'actes éternels, les rires, les sifflets, les cris, les huées, les tempêtes déchaînées du parterre au paradis ? A quoi bon ? et d'ailleurs qui ne connaît déjà tous les détails de cette soirée désastreuse ?

Encore si les yeux avaient pu se dédommager, si les décors, les trucs dont les réclames de l'administration nous fatiguaient depuis un mois, avaient offert quelque chose de nouveau et d'imprévu ! Si seulement ces machines, tant prônées à l'avance, avaient fait leur devoir ! mais le désarroi était partout : les cordes ne glissaient pas, des morceaux de décors restaient suspendus en l'air, les trucs manquaient leur réplique : — à chaque instant, des accrocs et des fausses manœuvres comme on n'en voit pas dans des théâtres de sixième ordre.

Et pour en arriver là, on avait fait jusqu'à quinze relâches de suite !

Cette fameuse rencontre de trains sous un tunnel, qui devait suffire à elle seule pour faire la fortune de la pièce, s'est trouvée être tout simplement un joujou ridicule.

Est-ce à dire que sur les vingt-trois tableaux qu'on nous a exhibés il n'y en ait pas quelques-uns de réussis ?

Ce serait vraiment par trop malheureux.

Un ballet joliment dessiné et où Mlle Mariquita se trémousse fort agréablement, la *Fontaine lumineuse*, la rue de *Hay-Market*, le *Palais de Cristal*, le *Lac des Fées*, voilà les épaves qu'on pourra peut-être sauver de ce grand naufrage.

Il y a enfin l'apothéose — la pièce de résistance — un surtout monté en chair humaine, un entassement de femmes nues, ou peu s'en faut, à faire rêver les collégiens ou les vieillards en enfance.

Je ne parle pas des auteurs, qui ne sont là que pour faire la parade et donner au machiniste le temps d'ajuster ses cordages.

Et quand on pense qu'à ce même théâtre, voué aujourd'hui aux parfumeries de M. Clairville, ont été joués des auteurs qui s'appelaient Victor Hugo, Alexandre Dumas, Lamartine, Casimir Delavigne, Frédéric Soulié, Mallefille, Méry, Léon Gozlan, Gérard de Nerval et M. Marc Fournier [illegible]

Il est vrai qu'en ce temps-là nous n'avions pas encore la liberté des théâtres

~~~ De M. Clairville à Molière et à M. Gounod la transition est rude; mais bah ! ne dit-on pas que les extrêmes se tou[illegible] ?

Après une parenthèse de quelques années, le Théâtre-Lyrique vient de nous rendre le *Médecin malgré lui* Savez-vous qu'elle est ravissante, cette partition de M. Gounod ? Un vrai petit chef-d'œuvre de verve et d'abondance mélodique. La couleur archaïque s'y marie le plus ingénieusement du monde aux procédés modernes. On dirait du bon Lulli orchestré par M. Auber. Peut-être, en y réfléchissant, pourrait-on désirer ici une veine plus largement bouffonne, celle de Rossini dans la *Cenerentola*, de Donizetti dans *Don Pasquale*, des frères Ricci dans *Crispino et la Comare*. Ces farces à ventre déboutonné, ces facéties de *haulte graisse* s'accommoderaient peut-être mieux de la bonhomie et de la franchise italiennes que de l'interprétation raffinée de nos compositeurs français. Mais c'est là une nuance sur laquelle j'aurais mauvaise grâce à insister en présence des qualités charmantes de la musique de M. Gounod. Les couplets si élégants des *glous-glous*, l'ensemble si spirituel et si piquant de la consultation, le chœur si franc des fagotiers, la romance d'une grâce si naïve chantée par Léandre, il faudrait tout citer; car tout est exquis. Et quelle orchestration finement ciselée ! N'eût-il écrit que cette partition du *Médecin malgré lui*, M. Gounod n'eût pas volé son fauteuil académique

Comédien habile dans le dialogue, Ismaël chante délicieusement toute sa partie de Sganarelle. Je lui voudrais seulement un peu plus d'entrain et de diable au corps. Il est suffisamment secondé par Mlle Tual et Mme Willème. Le jeune débutant qui jouait Léandre, M. Fontenay, a fait entendre une jolie voix paralysée quelque peu par un excès de timidité. Mlle Cornélis, par la façon dont elle dit son rôle, fait regretter qu'il ne soit pas plus long. Dans *Richard cœur-de-lion*, qui précédait la reprise du *Médecin malgré lui*, elle s'était acquittée de celui d'Antonio avec infiniment de charme et de gentillesse.

~~~ M. le marquis de Boissy, qui vient de mourir le 26 septembre à sa terre de Louveciennes, restera certainement comme une des figures les plus curieuses et les plus originales de ce temps-ci.

Neveu par sa mère du marquis d'Aligre dont il avait hérité de grands biens fonciers, il apporta dans la gestion de sa fortune l'esprit inquiet et pétulant qu'il devait montrer plus tard dans sa carrière politique. Le gentilhomme se fit maître de forges pour occuper ses loisirs. Ses loisirs lui coûtèrent une partie de son immense fortune.

Sa haine contre l'Angleterre est assez connue. Un de ses collègues de la chambre des pairs lui disait un jour à cette occasion : « Eh bien, cher marquis, nous avons donc repris le fonds de Caton l'ancien ? » — « Que voulez-vous, cher collègue, lui répondit le marquis, c'était le seul dont personne ne voulût ici; je l'ai pris. »

Anglophobe à la tribune, il était anglomane dans ses mœurs, sportsman d'instinct, d'habitudes et d'allures. Et, comme pour mener jusqu'au bout le contraste, on le voit se marier en secondes noces à la belle comtesse italienne qui avait inspiré une si vive passion au premier poëte de l'Angleterre.

C'est un rôle difficile que celui de mari d'une femme illustre. Pour qu'en pareil cas l'homme ne soit pas éclipsé, il faut qu'il possède une valeur personnelle, un nom à lui, une originalité propre.

M. de Boissy eut ce bonheur ou cette habileté. Dès les premiers mots qu'il prononça à la tribune du Luxembourg, l'attention se fixa sur lui pour ne le plus quitter. Ses façons humoristiques, ses boutades, ses hardiesses de langage, ce sans-souci du *cant* parlementaire qui contrastaient si vivement avec les traditions de la grave et solennelle assemblée, ces discours à bâtons rompus, panachés d'opposition et de dévouement, de bon sens et d'excentricité, de fines saillies et de pasquinades, et surtout cette franchise et cette indépendance d'allures qu'on savait être l'enseigne d'un cœur honnête, lui valurent une popularité immédiate. Il n'est pas jusqu'à ses conflits continuels avec M. Pasquier, où le spirituel chancelier n'avait pas toujours le dernier mot, qui n'aient contribué à son succès.

— Voilà l'élève Boissy, disait un jour à demi-voix M. Pasquier, qui vient jeter des pois fulminants dans la classe.

— Je vois bien où il veut en venir, répondit de même M. de Boissy ; il voudrait que je l'appelasse *pion* pour me rappeler à l'ordre ; mais je ne lui ferai pas ce plaisir-là.

Sans en avoir l'air, il craignait fort les rappels à l'ordre : ce qui ne l'a pas empêché d'en encourir jusqu'à dix dans une seule séance.

Un de ses collègues s'étant avisé de le comparer à M. Glais-Bizoin : — Merci, répondit-il, mais vous êtes trop bon : je n'ai pas fait le *Vrai courage*.

Tel il avait été à la Chambre des pairs, tel il se retrouva au Sénat, renouvelant avec M. Troplong ses luttes d'autrefois avec M. Pasquier.

Excellent homme d'ailleurs, aimable, tout à tous, ami des lettres et des arts et faisant, avec une grâce charmante, les honneurs de son salon où se rencontraient, comme sur un terrain neutre, toutes les célébrités contemporaines.

Par une sorte de malice posthume, il laisse à celui de ses collègues qui sera chargé de prononcer son oraison funèbre le legs embarrassant du plus attrayant sujet et de la tâche la plus difficile.

GÉRÔME.

BULLETIN

Au moment où nous écrivons ces lignes un grand nombre de départements sont encore ravagés par des inondations que les pluies persistantes de ces derniers temps faisaient malheureusement prévoir. Il est tombé de telles masses d'eau que la décroissance ne peut être bien sensible, et que les campagnes envahies par les eaux ne seront, selon toute apparence, délivrées que lentement. Dans les cantons riverains de la Loire, notamment, elles présentent l'aspect de lacs immenses; les routes ont disparu et les chemins de fer ont dû interrompre leur service régulier.

On conçoit les pertes énormes que le fléau a fait subir aux populations rurales; des fermes ont été renversées; de grandes quantités de bestiaux sont noyés; beaucoup de malheureux se sont réfugiés sur les coteaux et, privés de tout, n'ont d'espoir que dans la charité publique. Elle ne leur fera pas défaut; déjà S. M. l'Empereur a envoyé une somme destinée à parer aux besoins les plus urgents.

Nous indiquerons en quelques mots les points qui ont plus particulièrement souffert.

La Seine coule à pleins bords. Les piles de nos ponts ont complétement disparu. Le terre-plein où est bâti le café du *Vert-Galant*, derrière le Pont-Neuf, se trouve sous les eaux. Le chalet est isolé au milieu du courant.

Le petit bras de la Seine qui est canalisé est aussi haut que le grand bras. Au barrage-écluse de la Monnaie, on ne voit même plus les balustrades de fer qui dominent les portes de l'écluse.

Ports, chemin de halage, tout est submergé. La navigation est suspendue. Les bateliers, les pêcheurs de sable, les maîtres nageurs surveillent constamment les amarres des embarcations et des bains flottants depuis Charenton jusqu'à Saint-Cloud.

On n'a pas eu d'accident grave à déplorer. Quelques embarcations ont coulé; mais personne n'a péri.

Le chemin de fer Victor-Emmanuel a été interrompu sur une partie de son parcours.

Le *Courrier des Alpes* nous annonce que la voie a été emportée sur tout le territoire de Villargondran. Les poteaux télégraphiques ont été renversés et emportés. Les ingénieurs demandaient vingt jours pour rétablir la voix carrossable entre Saint-Jean-de-Maurienne et Lanslebourg.

Le chemin de fer américain (chemin Tell) est détruit. Les désastres sont évalués à plus de deux millions.

La France centrale annonce que la Sologne est inondée entre Salbris et La Ferté. Le Beuvron a débordé. Un orage épouvantable s'est abattu sur La Mothe Beuvron.

D'après *la Constitution*, d'Auxerre, l'Yonne, l'Armançon, le Serein, l'Ouanne ont couvert les vallées que ces cours d'eau traversent.

Auxerre a été inondé; l'eau a recouvert la route de Seignelay. Les habitants du faubourg Saint-Martin-lez-Saint-Morien ont été bloqués dans leurs maisons.

A Tonnerre et à Avallon, les petites rivières ont également débordé. Toutes les plaines ont été inondées.

Le 26, à onze heures du soir, on recevait à Nevers des nouvelles un peu plus rassurantes. Le niveau des eaux s'abaissait. Beaucoup de ponceaux étaient détruits et la levée de Layne était enlevée ainsi que les rampes des ponts sur l'Allier, du Veurdre et de Mornay et celles de Fourchambault sur la Loire ; mais il n'y avait pas d'autres dégâts dans ces localités.

A Nevers, la levée de Médine a heureusement tenu bon. Sur sept points, il a fallu, sans perdre une minute, lutter pied à pied contre les eaux croissant sans cesse. Les dernières nouvelles nous apprennent que le fleuve est définitivement vaincu par l'énergie des travailleurs.

A Roanne, les pertes sont énormes.

A Moulins, l'Allier, après une crue d'une rapidité affreuse, avait un peu diminué.

Le matin 27, à huit heures, la Loire marquait à Gien (Loiret) 6 mètres 82 cent. Elle croissait de 4 centimètres à l'heure.

A Orléans, à dix heures, la crue était de 6 mètres, et l'eau montait de 15 centimètres à l'heure.

A Blois, à neuf heures du soir, elle a atteint 7 mètres 30 cent.

Le Rhône et le Gard ont causé proportionnellement peu de dégâts.

La Garonne, le Tarn, le Lot et leurs affluents ont débordé. A Montauban, le Tarn s'est élevé à 5m20 ; à Capdenac, le
~~~

Lot est monté à 5m85; à Cahors, à 5m27; la Garonne est montée à 3m21

La route impériale de Tonneins s'est trouvée submergée.

Les confluents de la Baïse et du Lot se sont rencontrés, quoique séparés par un intervalle de 3 kilomètres.

Le département de Saône-et-Loire a été cruellement éprouvé. A Charolles, l'Arcone a envahi une partie de la ville; aux environs la digue du canal du Centre a été rompue. A Pardy-le-Mornal, le Bourbine s'est répandu dans les rues; à Saint-Yon, des arches de pont sont détruites. A Digoin, la Loire a submergé la ville. L'Arraux a fait des ravages considérables à Autun. A Blanzy, le canal du Centre a fait brèche. L'arrondissement de Châlons, et surtout la ville de Chagny ont beaucoup souffert. Saint-Léger et Cluny ont été inondés.

Voilà un ensemble de renseignements bien tristes. Cependant la décroissance des eaux est déjà annoncée sur plusieurs points. Espérons que dans notre prochain Bulletin nous aurons de meilleures nouvelles à enregistrer.

Th. de Langeac.

ANTONIELLA

1

CII

Peu de jours après, les magistrats nommèrent une commission d'enquête parmi eux, pour s'assurer de la vérité des faits. On vint me prendre aux Repenties, pour me conduire, avec Annunziata, d'abord dans la maison de San-Martino que nous habitions au moment du prétendu assassinat. Nos voisines, interrogées, répondirent qu'elles ne savaient rien du fait, mais que nous en étions bien capables, attendu qu'on ne nous confiait plus, depuis longtemps, ni chemises à blanchir, ni dentelles à repasser, de peur que l'extrême misère où nous paraissions réduites ne nous poussât à les mettre en gage ou à les dérober; que la faim pouvait bien nous avoir conduites au cimetière, et qu'il n'y avait pas loin du libertinage à l'assassinat d'un enfant.

Je répondis ce que l'innocence m'inspirait pour les confondre, sans nier toutefois que j'eusse été au cimetière prier sur la tombe de mon père, et me faire arrêter, pour qu'on enlevât les jumeaux affamés à l'amour meurtrier de leur mère. Mais cette explication, quoique vraie, parut si éloignée de toute probabilité, que les voisines se prirent à rire, et que mon délire de la nuit fatale leur fit l'effet d'une imagination de folle qui ne pouvait être crue par des hommes de bon sens.

Jusque-là, Annunziata ne me démentait pas; mais, en ce qui touchait mon accouchement dans le cimetière, elle soutenait fermement ses premiers aveux. J'avais mis au monde un enfant, fruit involontaire du crime d'un inconnu; je m'étais evanouie; elle avait profité de mon évanouissement pour me dérober mon enfant, et pour aller le jeter aux vagues turbulentes et débordées du Liri. Le clair de lune nous éclairait.

Mais là une contradiction étonnante de l'astronome de San-Martino donnait par sa science un démenti absolu à l'affirmation d'Annunziata : il avait consulté ses éphémérides et les notes de la température au mois et au jour où l'événement devait, selon nous, s'être accompli, et il en résultait deux mensonges évidents d'Annunziata : le premier, c'est qu'il n'y avait point eu de lune dans le ciel de Naples cette nuit-là, et que nous n'avions pu, par conséquent, descendre la longue colline qui mène du cimetière aux bords escarpés du fleuve; le second, c'est qu'au jour où elle dépeignait le Liri comme turbulent et débordé, il n'était pas tombé une goutte d'eau, à Naples ni dans les environs, depuis deux mois, et que le fleuve, à sec depuis ce temps, n'était qu'un lit de sable et de pierres entre lesquelles l'herbe poussait comme dans une prairie.

Que devenaient donc ces affirmations sur la lune éclairant notre course au Liri, sur notre arrivée au bord de l'eau, et sur le petit cri qui avait révélé que l'enfant était vivant au moment du meurtre?

CIII

Ces objections à la réalité du crime tel qu'Annunziata l'expliquait étaient sans réplique; elles la disculpaient en dépit d'elle. Mais, si le meurtre de cette façon était incroyable, l'ensevelissement ailleurs pouvait être vrai. On monta avec nous à la fosse de mon père, on fit fouiller la terre et le sable avec la plus grande attention, partout où la découverte d'un corps d'enfant sans bière et sans linceul aurait pu accuser un meurtre : partout la terre démentit Annunziata. Elle osa déclarer elle-même qu'elle l'avait enseveli, en vérité, au pied d'un olivier, aux Camaldules, à une grande distance du cimetière. On l'y conduisit, on rechercha au pied de tous les arbres de l'antique forêt : les racines la démentirent comme les tombes. Mais, comme elle ne cessait pas de s'accuser elle-même, et qu'on ne pouvait trouver raisonnablement d'autre motif que le remords à cette obstination, on la remit au cachot.

On fit un mémoire au roi pour soumettre au retour en grâce le crime de la mère infanticide, et, la grâce ayant été refusée par la cour, l'exécution fut ordonnée, et on commença à élever l'échafaud sur la place de Conradin.

CIV

On me tira une seconde fois des Repenties, pour adoucir, par mon entretien, les derniers jours de l'infortunée Annunziata. Je fus logée dans un cachot séparé mais contigu, afin que nous pussions parler ensemble à travers le grillage de la porte de communication. Le jour, les religieux, les sœurs de la bonne mort, toujours présents, gênaient nos entretiens secrets; mais la nuit nous rendait à la liberté et à l'entière confidence de nos pensées. Nous en profitions pour causer du bonheur des enfants, quand notre mort leur aurait à jamais assuré la nourriture de la maison des orphelins.

Annunziata, aussi convaincue désormais que moi que le sacrifice de sa vie était l'unique moyen d'appeler sur eux la providence de l'État, attendait avec impatience l'heure de son supplice. Elle ne pleurait pas sur la longue reclusion à laquelle, après elle, j'étais condamnée; mais j'avais la certitude de ne pas lui survivre. Je croyais que la douleur me tuerait avant peu de mois, et je ne mettais aucune différence entre son sort et le mien.

— Le martyre plaît à Dieu! disais-je. Je suis la cause du tien, et j'espérais qu'il aurait accepté le mien; mais mes tergiversations quand j'ai osé t'accuser, et quand ensuite j'ai voulu te défendre, ont jeté un tel nuage sur la cause, que l'irrémédiable égarement des juges t'a fait condamner et m'a fait presque absoudre.

— J'accepte tout, me répondait Annunziata; et, pourvu que mes jumeaux soient à l'abri de l'horrible situation où mon malheur et le tien les avaient réduits, non-seulement je te pardonne mon supplice et ma honte, mais je me fie à toi seule pour rendre à mon nom l'innocence que tu connais seule avec moi.

Ce qui lui paraissait le plus difficile à soutenir, c'étaient les exhortations des sœurs de la bonne mort, qui venaient, pendant le jour, lui demander comment, elle qui paraissait pieuse et bonne, elle avait pu accomplir une telle atrocité. J'avais beau leur dire que ce n'était pas vrai et accuser l'ignorance du tribunal, elles ne m'écoutaient pas et attribuaient mes paroles à l'affection désordonnée que nous nourrissions l'une pour l'autre.

Annunziata, heureuse de son arrêt, gardait le silence en rougissant, et passait pour hébétée par la peur de l'échafaud.

CV

Pendant cette longue semaine, Lorenzo, qui soupçonnait la vérité sans la savoir tout entière, et qui épiait le jour du supplice, afin d'en profiter pour me délivrer sous l'échafaud, et pour me soustraire, dans la confession, aux gendarmes qui devaient me reconduire aux Repenties, s'était évadé facilement lui-même du corps de garde de la place Medina.

Muni de l'argent qu'il avait gagné en Sicile, comme élève médecin, doué d'une audace que son air de simplicité et de douceur n'aurait pas fait supposer, animé de sa passion irréfléchie pour moi, éclairé d'une intelligence bien supérieure aux instincts de la foule, il avait cherché, à prix d'or, des complices parmi le populaire des faubourgs de Naples, leur donnant libéralement et leur promettant davantage s'ils voulaient s'unir à lui, tel jour, à telle heure, sur la place de Conradin, autour de l'échafaud, pour crier grâce et pour l'aider à enlever sa maîtresse, injustement accusée de participation à un crime qu'elle n'avait pas commis.

Il parvint à en grouper une trentaine et à les séduire, moitié par argent, moitié par promesses et aussi par son éloquence. Il les rassembla au bord de la mer, dans les ruines du palais de la reine Jeanne, et les harangua au bruit des flots qui battaient contre les murs. Il leur raconta ma naissance au Maroc, la fuite romanesque de ma mère avec mon père, l'aisance de ce père élevant son enfant dans l'oisiveté, sa mort, le pillage de sa maison par le fisc, l'expulsion de l'enfant, recueillie par l'ancienne servante Annunziata, femme dont il ne voulait rien dire, dans la crainte de la calomnier ou de l'absoudre injustement; l'espèce de complicité imaginaire convenue entre Annunziata et sa jeune amie, pour faire croire à un crime impossible; l'innocence, à coup sûr, de la jeune Moresque, condamnée pour le forfait d'une autre; enfin sa propre désertion à lui, pour la sauver ou périr sur l'échafaud.

Ces récits, cet exemple, cette audace, ces sommes versées dans ces mains avides, cet honneur de sauver l'innocence, ces promesses surtout à moitié accomplies avant l'action, fanatisèrent ces hommes sans responsabilité, et les portèrent à s'engager dans l'entreprise. Lorenzo leur distribua les rôles, leur désigna la place, leur assigna l'heure, et leur révéla les signes de reconnaissance.

Une felouque, garnie de vigoureux rameurs, serait apostée vers la porte de Maddalena; et la Moresque, délivrée et embarquée, s'enfuirait vers la côte de Calabre avant que les [illegible]

. . . .

CVI

Tout réussit comme l'avait combiné Lorenzo. Voici quel était son plan après l'évasion :

En passant en Calabre, pour venir à Naples comme déserteur, il avait appris, à Foggio, le mouvement extraordinaire que le gouvernement napolitain des Bourbons, après leur restauration sur le trône, se donnait pour éteindre les restes du brigandage allumé par lui-même pendant qu'il régnait encore en Sicile; c'étaient les derniers vestiges de la guerre civile triomphale soulevée et dirigée par le cardinal Ruffo.

Un certain Vandarelli, Napolitain d'une famille infime, mais d'un génie audacieux et avide de bruit, sergent dans un régiment de la garde royale, et mécontent de son sort, avait pris la résolution de s'illustrer en levant une bande de déserteurs comme lui; et, tantôt en attaquant, tantôt en défendant le gouvernement dans les provinces encore mal soumises du royaume, il avait recruté à Naples, d'abord deux de ses frères, dévoués par le sang à sa cause, et ensuite une cinquantaine de soldats ou de bandits prêts à tous les rôles, pourvu que la solde et l'impunité leur fussent assurées.

Ils étaient partis de Naples par petits groupes, mais bien armés, et s'étaient rendus dans les Calabres, où de premiers brigandages leur avaient fourni des occasions de dépouille et de célébrité. La bande, bientôt montée, équipée et ardente au combat, avait passé, avec la rapidité de la pensée, d'une province dans l'autre, attaquant toujours à propos la gendarmerie et les troupes royales envoyées par les généraux contre eux.

Leur réputation d'invincibilité était devenue proverbiale; tous les détachements de l'armée avaient été défaits par ce petit corps de cavalerie, partout présent, partout invisible.

Des capitales de province avaient été maintes fois visitées et soumises par les *vandarelli;* c'était le nom qu'ils avaient reçu de leur chef. Une discipline sévère y maintenait leur autorité; la mort était la seule peine de leur code; Vandarelli lui-même l'appliquait, de sa propre main, à ses compagnons, à la fois général absolu, juge et bourreau.

A. de Lamartine.

(La suite au prochain numéro.)

LA WARTBURG

Sur une éminence boisée, à trente minutes d'Eisenach et à deux cents mètres au-dessus, s'élève la Wartburg, l'ancienne résidence des landgraves de Thuringe, fondée au XIe siècle. Ce fut dans ce burg antique que l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, fit enfermer Luther qu'il avait fait arrêter à son retour de la diète de Worms.

Ce fut « dans cette Patmos, dans cette région des oiseaux qui chantent sur les arbres et louent le Seigneur le jour et la nuit, » que Luther demeura caché sous le nom de Junker Georg, jusqu'à la mort de Léon X. Le réformateur y travailla à fonder son œuvre du 4 mai 1521 au 6 mars 1522. On y montre encore la chambre qu'il habita, sa table, sa chaise, son écritoire. On renouvelle même de temps en temps la tache d'encre que fit Luther sur le mur en jetant son écritoire au diable, qui le tourmentait sous la forme d'une mouche.

La chapelle, d'architecture romane, dont nous donnons la vue d'après une photographie, a conservé l'aspect exact qu'elle possédait en 1521, lorsque Luther y prêchait tous les jours, et de sa voix tonnante en faisait vibrer les vitraux.

Les souvenirs de l'origine de la Réforme ne doivent pas nous faire oublier une autre tradition que rappelle la Wartburg, et que le catholicisme a placée dans la *Légende dorée.* Sainte-Élisabeth de Thuringe habitait ce château lorsque le pain et le fromage qu'elle distribuait aux pauvres se changèrent dans son tablier en roses et en lis, pour qu'elle ne fût pas accusée d'avoir menti à son époux. Les principaux épisodes de cette légende sont reproduits par les fresques de Schwind dans la Salle des Landgraves.

La collection d'armes de la Wartburg offre un grand intérêt aux voyageurs. On remarque surtout l'armure de Kunz de Kaufungen, chevalier voleur d'une taille gigantesque, qui

1 Voir les numéros 563 à 577.



LE CHATEAU DE LA WARTBURG, EN THURINGE, d'après une photographie. — Voir page 635



LA CHAPELLE DE LUTHER, A LA WARTBURG, d'après une photographie. — Voir page 635



LONDRES. — REGENT STREET, A QUATRE HEURES DE L'APRÈS-MIDI, dessin de notre correspondant. — Voir page 6[illegible].

fut décapité à Freiberg, et celle que portait le connétable de Bourbon lorsqu'il fut tué au siége de Rome.

R. BRYON

COURRIER DU PALAIS

L'affaire du Sous-Comptoir. — Les deux accusés présents — Le troisième accusé. — Histoire rétrospective. — Petit-fils d'Attila. — Une généalogie vieille comme le monde. — M. de Crouy-Chanel, avocat de la Grèce. — M. de Crouy-Chanel, banquier de l'Espagne. — M. de Crouy-Chanel, protecteur du Portugal. — M. de Crouy-Chanel, sauveur du Mexique. — M. de Crouy-Chanel, prétendant au trône de Hongrie. — Une fantaisie de M[lle] Courtois. — Journal d'une femme à la mode.

Trois millions deux cent quatre-vingt-treize mille francs détournés de la caisse d'une grande entreprise, voilà qui n'aurait pas suffi à donner un bien vif intérêt à l'affaire que jugeait l'autre jour la Cour d'assises de la Seine, et dont les détails sont connus aujourd'hui de la plupart de nos lecteurs. C'est un gros chiffre à coup sûr que trois millions; mais depuis quelque temps, par malheur, les gros chiffres, en fait de détournement, ne sont pas chose rare, et la curiosité publique commence à s'émousser à ce point de vue.

Ce qui distinguait le procès dont je parle des procès passés du même genre, c'est que pas un sou des trois millions pris dans la caisse du Sous-Comptoir des chemins de fer n'avait enrichi le caissier infidèle; c'est qu'il avait continué à vivre simplement, modestement, comme il avait fait jusqu'à l'âge de soixante-trois ans, alors qu'il était le plus honnête et le plus soigneux des comptables, et méritait tous les éloges et toutes les sympathies dont l'écho a pénétré jusque dans la salle d'audience de la Cour d'assises. Un fleuve d'or et de billets de banque s'était écoulé par ses mains restées si longtemps pures, et il n'avait pas ajouté un plat à son pauvre ordinaire, et, lorsqu'il a été arrêté, il habitait un appartement de douze cents francs.

Sur les trois millions trois cent mille francs, deux millions sept cent mille francs s'étaient engloutis dans le gouffre des entreprises multiples de journalisme et de librairie auxquelles un homme ardent, orgueilleux et ambitieux avait demandé la fortune, et qui toutes avaient successivement creusé plus profondément et plus irrémédiablement sa ruine.

Les excellents antécédents et les circonstances que j'ai rappelées ont valu au caissier un verdict adouci qui a permis à la Cour de ne le condamner qu'à cinq ans de prison, tandis qu'elle prononçait contre le libraire-imprimeur la peine de sept années de travaux forcés.

Trois accusés avaient été renvoyés devant la Cour d'assises, deux seulement : Berthomé et Dupray de la Mahérie, ont été jugés; le troisième, coupable, suivant l'accusation, d'avoir appliqué à ses besoins personnels cent soixante-quinze mille francs environ dont il connaissait l'origine, n'avait pas affronté le débat.

Il y a quelques jours, le bruit courait qu'il était mort en Italie; ce bruit ne s'est pas confirmé.

Le contumace s'appelle le prince, ou le marquis de Crouy-Chanel. Marquis... tout au moins; prince, peut-être, mais cela n'est pas bien sûr, de plus chevalier de Malte et descendant d'Attila.

A ce dernier titre M. de Crouy-Chanel tient beaucoup, non pas, je pense, pour l'honneur de compter parmi ses ancêtres le *Fléau de Dieu*, mais parce que du Fléau de Dieu descendaient Arpad, qui fonda la première dynastie des monarques hongrois; saint Étienne, appelé au trône de Hongrie par le pape Sylvestre II; et Marguerite de France, qui fut la tige des Crouy-Chanel.

Cela pose bien dans le monde d'avoir du sang royal dans les veines et de pouvoir mettre sur sa carte de visite, à côté d'un écusson fascé d'argent et de gueules de huit pièces, les armes d'une maison souveraine... même quand on peut montrer à tout venant un arbre généalogique qui remonte jusqu'à Adam par Seth, troisième fils de nos premiers parents, et un tableau du déluge où se voit un personnage soulevant au-dessus des flots un parchemin avec ces mots : « Dieu puissant, sauvez les titres de la maison de Crouy ! »

Au moment où la chambre des mises en accusation s'occupait de M. de Crouy-Chanel, il plaidait devant la Cour de cassation de Turin contre François V, l'ancien duc de Modène, à qui il dispute, — sinon sa couronne, ce serait s'y prendre un peu tard et prêter à rire à S. M. Victor-Emmanuel, — au moins une bonne partie de ses biens, ce qui est un peu plus positif et pratique.

Étrange figure que celle du marquis de Crouy-Chanel, et faite pour étonner, même en ce temps où tout ce que nous avons vu rend l'étonnement assez difficile.

Il devait être page dans la maison de S. M. l'empereur Napoléon I[er], et la Restauration fait de lui un garde du corps de S. M. le roi Louis XVIII.

Mais il lui fallait mieux que cela; la politique l'attirait, et la grande, ne vous déplaise : son début est une note adressée en 1821 au duc de Richelieu, président du conseil, où il signale les avantages pour la France d'une attitude hardie dans les affaires de Grèce, et dont le ministre le remercie par le billet le plus flatteur, en l'assurant qu'il recevra toujours avec un nouvel intérêt les communications qu'il voudra bien lui faire à ce sujet.

Deux ans plus tard nous trouvons le fils d'Arpad négociateur d'un emprunt pour la régence d'Espagne, jolie opération qui lui rapporte un petit bénéfice de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille francs : un drôle de chiffre, mais qui n'en est pas moins agréable.

Peu de temps après M. de Crouy-Chanel est devenu grand drapier d'Espagne. Le gouvernement de Sa Majesté Catholique lui a donné la concession des fabriques royales de draps, fondées par Charles III, et qui, avant la guerre de l'Indépendance, ne rapportaient pas moins de quatorze à quinze millions de francs par an.

Un biographe nous apprend que la pensée de M. de Crouy-Chanel en acceptant cette concession était une grande pensée patriotique, celle de « rattacher l'Espagne à la France par le grand lien du commerce et de l'industrie. » Heureux patriotisme que celui qui, en travaillant au bonheur de tous, a la chance de recueillir de si beaux bénéfices. Par malheur, la France ne s'associa pas à la pensée de M. de Crouy-Chanel; la compagnie des draps de Guadalaxara suspendit ses paiements, et le concessionnaire perdit dans le naufrage sa fortune personnelle.

Deux ans se sont à peine écoulés, et un autre projet occupe l'esprit de l'infatigable marquis; il a vainement tenté d'arracher à l'Angleterre le commerce de l'Espagne pour le donner à la France. C'est le commerce du Portugal qu'il veut maintenant enlever à nos voisins, et nous le voyons s'employant pour obtenir du gouvernement français la reconnaissance de don Miguel, en retour des avantages promis par ce prince, et indiqués dans une note qu'il adresse au ministre des affaires étrangères.

Encore un projet avorté par la faute des hommes d'État de la Restauration, qui reculent dans la crainte de déplaire à l'Angleterre. Je ne parle toujours qu'après le biographe de M. de Crouy-Chanel.

Mais, entre l'affaire des draps et celle de la reconnaissance de don Miguel, il y avait eu place, dans la tête de l'arrière-neveu d'Attila, pour une autre entreprise qui n'était pas précisément des plus minces et des plus aisées. Savez-vous de quelle mission M. de Villèle avait chargé M. de Crouy-Chanel ? De décider les Mexicains à se donner pour empereur l'infant François de Paule, frère de Ferdinand VII, rien que cela.

Le marquis accepta aussi bravement que s'il s'était tout simplement agi d'amener un conseil municipal de province à voter des réverbères pour la grande rue de l'endroit.

On jugea opportun tout d'abord de demander à Ferdinand VII son avis. Ce roi intelligent déclara qu'il ne pouvait renoncer à son titre de *roi des Indes*. Alors on résolut de se passer du consentement de Ferdinand VII, et de se contenter de celui de l'infant. Celui-ci ne se fit pas scrupule de prendre la chose, sauf à laisser le titre à son bien-aimé frère, et autorisa le marquis à mener les choses à bien, ainsi qu'il résulte d'un document écrit dont je copie le premier paragraphe :

« Nous, infant d'Espagne, donnons par ces présentes lettres et instructions, pleins et entiers pouvoirs au marquis Auguste de Crouy, de pour nous et en notre nom se présenter aux ministres et autres chefs du gouvernement du Mexique, aux fins de convenir et traiter avec eux des conditions auxquelles nous serons proclamé empereur par la nation mexicaine, promettant d'avance de ratifier tous les engagements qu'il prendra dans l'intérêt de la dignité de notre personne et du peuple mexicain. »

On avait consulté Charles X, mais, comme ce prince avait répondu qu'il ne comprenait pas qu'un infant d'Espagne eût la prétention de devenir empereur du Mexique sans l'aveu du roi son frère, on trouva bon de se passer de l'approbation du roi de France.

M. de Crouy-Chanel pensa qu'il était prudent de s'embarquer avec un cabinet tout fait et il en composa un à Paris, qui n'était point du tout à dédaigner.

Il ne restait plus qu'à contracter un petit emprunt indispensable. M. de Crouy-Chanel l'avait fixé à un million de livres sterling. On ne pouvait donner à moins au Mexique un empereur et les bienfaits de la civilisation, dernier point qui ne devait par parenthèse réjouir que très-médiocrement l'ombre du grand-oncle, le sauvage Attila.

Hélas ! cet emprunt fit tout manquer. Le plénipotentiaire de l'infant avait espéré le conclure en Angleterre; mais M. Canning exigea de lui le dépôt préalable des pouvoirs qui lui avaient été donnés. M. de Crouy-Chanel refusa de se soumettre à cette prétention. Il repartit pour le Portugal, afin d'y prendre des instructions nouvelles, et y arriva pour voir l'infant renoncer formellement, entre les mains de son frère, à l'empire du Mexique.

Depuis lors le marquis, si je ne me trompe, ne travaille plus en politique que pour lui-même : il ne se fait plus pourvoyeur d'empires au profit d'autrui, et si, en 1862, il veut conquérir la Hongrie avec l'aide du gouvernement italien, c'est pour remonter tout bonnement sur le trône de ses pères.

En 1862 il écrivait de Turin à Berthomé, ébloui de si belles confidences, qu'il était d'accord en tous points avec M. Ratazzi. Déjà plusieurs officiers supérieurs étaient réunis autour de lui; il attendait encore deux généraux, quatre colonels. Le rendez-vous général était pris à Athènes, où il trouverait un agent spécial qui lui remettrait deux millions, si deux millions étaient nécessaires. Mais en attendant les deux millions, il avait un besoin urgent de mille francs, et il suppliait Berthomé de les lui envoyer, et Berthomé les lui envoyait; et ce n'étaient pas les premiers, ce ne furent pas les derniers.

De la conquête de la Hongrie pas de nouvelles encore... Mais que l'Autriche se méfie !

M[lle] Courtois n'a pas ambitionné de trône en pays étranger. A quoi bon ? puisqu'elle en pouvait trouver un dans son propre pays. Régner sur ses concitoyens, n'est-ce pas « le sort le plus beau, le plus digne d'envie ? » Elle a voulu être reine à Paris, elle l'a été; l'unanimité des suffrages du gandinisme lui a décerné le sceptre, sceptre un peu falot, je vous l'accorde, mais sceptre enfin, et devant lequel, je vous assure, pas mal de prétendus sages ont très-docilement courbé la tête.

Cependant une pensée troublait M[lle] Courtois au milieu des hommages de ses sujets : c'était qu'elle avait peu de grammaire et qu'elle était médiocrement ferrée sur l'orthographe. Voilà un souci qui a laissé bien tranquille plus d'une reine que je pourrais nommer. J'entends plus d'une reine, femme de roi.

Peut-être M[lle] Courtois songeait-elle à écrire ses mémoires lorsque le temps viendrait pour elle (il vient pour les plus charmantes) où elle aurait du loisir pour se souvenir.

Donc cette éblouissante majesté prit un maître de français. M. Cossonier d'Oyat s'engagea à lui enseigner ce qu'elle ignorait, moyennant soixante francs par mois.

Il y aura de cela un an dans quelques jours, et hier le maître et l'élève plaidaient l'un contre l'autre. M. Cossonier d'Oyat réclamait le prix de quatre mois de leçons, soit deux cent quarante francs. M[lle] Courtois entendait payer au cachet et offrait cent francs à M. Cossonier d'Oyat.

— Cependant il y avait bien convention faite à 60 francs par mois.

— Soit, répondait M[lle] Courtois, mais il était sous-entendu que M. Cossonier d'Oyat me donnerait régulièrement ses leçons, et il n'en a rien fait, qu'il serait un maître assidu et ferme, mais indulgent aussi. Or, messieurs les juges, prenez la peine de lire le journal, confident de mes impressions de chaque jour, et vous verrez ce qu'a été M. Cossonier d'Oyat. A la date du 8 novembre, s'il vous plaît, messieurs.

« Je suis de très-mauvaise humeur et disposée à mal interpréter ce que l'on me dira. J'ai mal dormi cette nuit et pourtant je n'ai pas fait de mauvais rêves. Le temps contribue peut-être à ma mauvaise disposition. J'ai un très-fort mal de tête, et mon professeur m'agace infiniment ce matin; il est trop exigeant; il voudrait que je travaille une demi-heure par jour. Je n'en aurai jamais le temps... »

Une demi-heure de travail par jour. Ah ! monsieur Cossonier, vous êtes féroce.

« Il est toujours pressé avec ses justices de paix ou autres prétextes, ce qui m'agace encore plus. »

— Ce n'est pas tout, messieurs les juges; un professeur doit être un homme sérieux, n'est-ce pas ? Or, voulez-vous savoir quels textes me dictait M. Cossonier d'Oyat pour m'exercer à l'orthographe ? écoutez ce petit morceau :

« Il y aura demain, au bal de l'Opéra, charmante société, composée de cinq pierrots, un marquis et quatre dominos : deux noirs et un rose. Ils se tiendront longtemps dans une loge de foyer, loge qui appartient à un archimillionnaire depuis plus de dix ans. On ira souper dans le plus beau salon des *Frères Provençaux*. Il est déjà commandé (le souper). On doit se mettre à table à trois heures. Il y aura une danseuse de l'Opéra, une sémillante actrice du Vaudeville, et deux actrices des petits théâtres. »

— Je vous le demande, messieurs, un professeur qui se respecte choisit-il de pareils morceaux pour former ses élèves à l'orthographe ?

Mais cet argument n'a point paru décisif au tribunal. M. Cossonier n'eût-il pas affirmé que, si M[lle] Courtois avait écrit ce qu'elle venait de lire au tribunal, ce n'était point lui qui avait dicté, mais bien l'imagination hardie de M[lle] Courtois elle-même, que le tribunal aurait peut-être vu dans le choix du sujet le désir du professeur de rendre à la jeune femme le travail moins pénible en offrant à son esprit des tableaux familiers et qui devaient lui plaire.

D'ailleurs il n'y avait dans le procès qu'une question : M. Cossonier d'Oyat avait-il ou n'avait-il pas donné, pendant quatre mois, des leçons à M[lle] Courtois ? A cette question les faits répondaient affirmativement, et le jugement du tribunal a fourni à M[lle] Courtois l'occasion de se rompre à l'accord des participes, en écrivant une quinzaine de fois de mémoire la phrase suivante : « Je suis condamnée à payer deux cent quarante francs à M. Cossonier d'Oyat, pour prix des leçons qu'il m'a données. »

MAÎTRE GUÉRIN.

REGENT STREET

Regent street est une de ces rues typiques dont la renommée a popularisé le nom aux quatre points du globe; c'est la grande artère fashionable du West-End, ce quartier fashionable par excellence de Londres. Regent street a été construit en 1813, d'après les dessins de l'architecte Nash et sous le patronage du prince régent, dont elle a pris le nom. Centre du commerce aristocratique, nous ne saurions mieux la comparer qu'à notre rue de la Paix, mais une rue de la Paix plus large d'un tiers et longue d'une lieue environ.

C'est le seul endroit, suivant M. Francis Wey, où se rencontrent forcément les gens du bel air; car les femmes ne se permettent guère de faire leurs emplettes ailleurs.

Vers quatre heures, nous dit l'auteur des *Anglais chez eux*, à partir de Regent's quadrant, et en remontant à droite ou à gauche dans Oxford street, c'est vraiment une cohue : les équipages stationnent par groupes devant les magasins de soieries de Swan et Edgar, et dans ceux d'Allison, musées curieux d'étoffes et d'objets de mode. Attirés par les voitures, les cavaliers affluent, se croisent avec celles qui rentrent du parc, et avec les amazones qui cherchent à se glisser entre les roues.

Les trottoirs sont pleins de curieux, de flâneurs, de chalands courant, qui chez l'armurier, qui dans les fabriques

de dentelles ou les marchands d'articles de fantaisie. Les artistes finissent par aller s'asseoir chez les marchands de tableaux, les mélomanes dans la boutique de Cramer et Beale qu'ils transforment en salon.

Au delà de Longham place, le bazar cesse et le pays noble commence sous le patronage du nom de Portland.

Regent street est un observatoire précieux; on ne peut entrevoir que là dans un lieu public et en tenue du matin le monde fashionable de Londres. Au milieu de tout ce mouvement, tout conserve une reminiscence d'étiquette; il y a plus de confusion que de désordre, moins de gaieté que de mouvement, et plus d'importance que de bonhomie.

HENRI MULLER.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1])

Le général Alexandre Tatischef, pendant la campagne de 1813, avait pris Cassel, capitale du nouveau royaume de Westphalie, qui dura en tout quatre ou cinq ans.

Comme c'était le plus grand exploit de son mari, la princesse Tatischef trouvait moyen de le citer au moins une fois par jour.

Or, il arriva qu'en faisant son récit habituel, la narratrice, contre toute prevision, oublia le nom de la capitale prise par son mari.

En ce moment, Menchikof traverse l'appartement.

— Prince, lui crie Mme Tatischef, prince, quelle est donc la ville qu'a prise Alexandre ?

— Babylone, princesse, lui répond Menchikof sans s'arrêter.

Notre chasse fut tout ce que sont les chasses en battue, un grand bruit de voix, force coups de bâton donnés dans les massifs, et une fusillade interminable.

Quarante-cinq lièvres restèrent sur le carreau; j'en tuai douze pour ma part et fus ramené en triomphe.

Une bonne nouvelle m'attendait au retour : *le Nakimof* était arrivé et partait le surlendemain pour Astrakan, où le capitaine promettait de nous conduire en dix jours.

Comme il chauffait avec du bois et non avec du charbon il était obligé de renouveler son combustible tous les deux jours au moins et de s'arrêter cinq ou six heures à chaque chargement.

Ce qui eût été pour des voyageurs pressés un inconvénient n'était pour nous, qui voulions voir le pays, qu'un agrement de plus.

Nous fîmes prix avec le capitaine du *Nakimof* pour deux cents francs.

Le lendemain, riches ou plutôt embarrassés de cinq ou six colis, nous prîmes congé de nos amis de Kasan, et nous allâmes coucher à bord du bateau, qui leva l'ancre pendant la nuit.

Nous avons dit que le Volga prend sa source dans le gouvernement de Tver.

Ajoutons qu'il prend cette source aux environs d'Ostachkov.

Comme la Russie n'est qu'une vaste plaine, les quatre mille verstes du Volga ne sont qu'une longue hésitation.

En sortant de Tver, il se dirige du nord au sud.

Au bout de deux cents kilomètres, il tourne brusquement au nord-est.

Au centre du gouvernement d'Iaroslavl, il roule vers l'est en inclinant, au contraire, vers le sud.

Il fait ainsi mille kilomètres, à peu près, en passant au pied d'Iaroslavl, de Kostroma et de Nijni-Novgorod.

A Kasan, il change de nouveau de direction, et, après avoir decrit un coude septentrional, il court directement au midi sur une longueur de douze cents kilomètres.

A son entrée dans le gouvernement d'Astrakan, il modifie encore une fois sa marche et incline au sud-est, jusqu'à ce qu'il se jette dans la mer Caspienne.

Nous nous aperçûmes de cette déviation en nous éveillant. Le soleil, que nous avions toujours eu en face de nous, ou à peu près, se trouvait complétement à notre gauche.

Au reste, la vue que nous eûmes en montant sur le pont était magnifique; nous étions à ce point de la navigation où la Kama, qui vient à grande vitesse de la Siberie, se jette dans le Volga, et change complétement la couleur de son eau. En outre, comme elle venait de pays où la température était moins élevée, elle était couverte de glaçons neigeux qui, de loin, semblaient des bandes de cygnes.

La Kama, on le sait, prend sa source dans les monts Ourals; sa navigation est plus sûre et plus reguliere que celle du Volga, en ce qu'il n'y existe pas de bas-fonds; elle est énormément poissonneuse; on y trouve tous les poissons des autres fleuves russes : la sevriouga, l'esturgeon, la truite, le soudak, la belouga, qui pèse parfois quatorze cents livres, et le silure, poisson inconnu chez nous, que l'on retrouve dans le Volga et dans le Dnieper, et qu'on ne peut pas vendre sans qu'il ait été visité, attendu que l'on trouve souvent dans son corps, comme dans celui du requin, des débris humains.

Après sa jonction avec la Kama, le fleuve s'elargit et l'on commence d'apercevoir des iles; la rive gauche reste plate, tandis que la rive droite, accidentée depuis Nijni, s'élève jusqu'à la hauteur de quatre cents pieds; c'est un terrain composé de terre glaise, d'ardoise, de calcaire et de grès sans aucun rocher.

Simbirsk, chef-lieu du gouvernement qui porte le même nom, est la première ville un peu importante que l'on rencontre, et encore est-elle à cinquante lieues de Kasan.

Ce qui frappe surtout en Russie, ce qui attriste par-dessus tout, c'est la solitude. On comprend que la terre pourrait nourrir dix fois plus d'habitants qu'elle n'en a; et cependant le Volga, la plus grande artère de la Russie, la seule voie de communication de la Baltique avec la Caspienne, attire plus qu'aucun fleuve la population sur ses bords.

En arrivant à Stavropol, le fleuve fait un immense coude vers Samara, puis il revient sur lui-même à Sizran.

Nous passâmes devant Simbirsk et Samara pendant la nuit; le *Nakimof*, plus brave que le bateau qui nous avait conduits à Nijni, marchait la nuit comme le jour; le capitaine nous avoua franchement que, comme nous touchions aux premiers jours d'octobre, il craignait d'être arrêté par les glaces.

Toutes les fois que le *Nakimof* s'arrêtait pour acheter du bois, nous descendions à terre; mais les pays, en changeant de nom, étaient invariablement les mêmes. Toujours des isbas en bois habités par des paysans en chemise rouge et en touloupe. A toutes ces stations, nous trouvions à acheter de magnifiques poissons. Le sterlet, qui se vend au poids de l'or à Moscou et surtout à Saint-Pétersbourg, nous coûtait trois ou quatre kopeks la livre.

A force d'examiner ce poisson, pour la chair duquel les Russes professent un fanatisme fort exageré à mon avis, je finis par m'apercevoir que le sterlet n'était point une espèce à part, mais que c'était tout simplement du frai d'esturgeon qui passe à travers les barrages d'Astrakan et remonte le fleuve, *accipenser ruthenus*.

Au premier mot que je hasardai sur ce point, on me rit fort au nez; les Russes ne veulent pas admettre que la Providence n'ait pas créé une espèce à part pour la satisfaction des palais des gourmands du Nord.

Or, voici ce que je puis affirmer aux gourmands du Midi et de l'Occident, c'est que, le jour où la pisciculture fera l'honneur à l'esturgeon de s'occuper de lui et de couver son frai, nous aurons du sterlet dans la Seine et dans la Loire.

Entre Stavropol et Samara, nous vîmes s'élever, sur la rive gauche du fleuve, un immense tumulus ayant la forme d'un fromage de Hollande; on l'appelle la montagne du Roi, parce que Ivan le Terrible, après avoir conquis Kasan, descendit le Volga et se fit servir à dîner à son sommet.

Une ville que l'on aperçoit dans le lointain, et dont les coupoles semblent d'énormes taupinières, s'appelle la ville du Roi, sans doute parce que Ivan s'y arrêta.

Trois jours après notre depart de Kasan, nous arrivâmes à Saratov.

Le capitaine avait un chargement à y faire, et nous prévint qu'il pourrait bien rester là un jour ou deux.

C'était assez triste. Nous n'avions pas de lettres pour Saratov, nous n'y connaissions naturellement personne; nous allions mortellement nous ennuyer pendant ces deux jours.

Comme j'avais, de mon côté, la jouissance de deux jours dont je pouvais disposer comme bon me semblerait, je fis alors mes conditions avec le capitaine.

En suivant sur une carte russe, avec le général Lahn, le cours du Volga, et, par conséquent, le chemin que nous devions suivre, il m'avait désigné, comme une chose extrêmement curieuse à voir, les lacs salés qui se trouvent à la gauche du fleuve dans les steppes kirghis.

A Kamischine, nous quitterions le bateau, nous prendrions une teléque et nous ferions une excursion de trois jours chez les Kirghis; le troisième jour, nous rejoindrions le *Nakimof* à Tzaritzine, point où le Volga est le plus rapproché du Don.

Le géneral Lahn avait l'espoir que je trouverais près du lac Eltone son ami le general Beklemichef, hetman des Cosaques; en ce cas, ce serait lui qui me ferait les honneurs des lacs salés.

Je lui avais demandé, à tout hasard, une lettre pour le général Beklemichef.

— Bon! avait-il répondu; vous vous nommerez : sa femme vous sait par cœur.

Et j'étais parti de Kasan, me promettant, s'il y avait possibilité, de faire une excursion chez les Kirghis.

En attendant, nous étions confinés pour un jour et demi à coup sûr, pour deux jours peut-être, à Saratov.

Nous en primes notre parti et nous abordâmes.

Il faisait une petite gelee blanche des plus piquantes; ce qui ne contribuait pas peu à augmenter l'air de tristesse du pays.

Nous lâchâmes Kalino aux informations; mais Kalino était bien, sous le rapport des informations, l'être le moins intelligent que j'aie jamais connu.

Il n'a jamais compris cette phrase : « Informez-vous, Kalino. »

— De quoi ? demandait-il.

— Mais de tout, parbleu!

Kalino baissait la tête, demandait combien il y avait d'habitants dans la ville, sur quelle rivière elle était située, à combien de lieues elle était de Moscou, combien de maisons avaient brûlé à son dernier incendie, et combien elle avait d'eglises.

Kalino était né pour faire des statistiques.

Au bout d'une heure que nous courions. sur un atroce pavé, les rues boueuses de Saratov, — le soleil de midi ayant fait fondre la boue du matin, — nous savions que Saratov possédait trente mille habitants, qu'elle avait six eglises, deux couvents, un gymnase, et qu'un incendie, en 1811, lui avait, en six heures, brûlé dix-sept cents maisons.

Il n'y avait pas avec tout cela de quoi passer un jour et demi, lorsque tout à coup, en levant le nez, je lus sur une enseigne :

ADELAÏDE S[illegible]

— Ah! dis-je à Moynet, nous sommes sauvés, cher ami. Il y a ici des Français, ou du moins une Française.

Et je m'elançai dans le magasin, qui était un magasin de lingerie.

Au bruit que je fis en ouvrant la porte, une jeune femme, qui se tenait dans une seconde pièce, parut avec sa tournure parisienne et avec son sourire engageant sur les lèvres.

— Bonjour, ma chère compatriote, lui dis-je. Que peut-on faire quand on est pour deux jours à Saratov et que l'on a peur de s'y ennuyer?

Elle me regarda avec attention, et se mit à rire.

— Dame, me répondit-elle, c'est selon le caractère et la profession : si l'on est frère morave, on prêche; si l'on est commis voyageur, on offre ses marchandises; si l'on est M. Alexandre Dumas, on cherche des compatriotes, on dîne avec eux, et, ma foi, comme on a de l'esprit, on se charge de faire paraître le temps court.

— Tenez, Kalino, dis-je à mon lauréat, vous ferez le tour du monde, voyez-vous, et vous ne trouverez que les Français pour vous répondre de ces choses-là. — Et d'abord, ma chère compatriote, puisque vous avez deviné que nous n'étions ni frère morave, ni commis voyageur, embrassons-nous; ces choses-là sont permises à mille lieues de la France.

— Un instant! appelons mon mari. C'est bien le moins qu'il soit de la fête.

Et elle appela son mari en me tendant les deux joues.

Il apparut comme j'en étais à la seconde joue.

On lui expliqua qui j'étais.

— Eh bien, alors, me dit-il en me serrant la main, vous dînez avec nous, n'est-ce pas?

— Oui, mais à la condition que je ferai le dîner; vous êtes gâté depuis que vous habitez la Russie.

— Bon! il n'y a encore que trois ans.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DES MODES

Il n'est rien de tel que le voyage pour abîmer les toilettes. Lorsqu'on arrive, on n'a plus autour de soi que des toilettes démodées; ce qui paraissait encore une mise convenable nous semble complètement hors de service, lorsque nous défaisons nos malles, et vite chez la couturière et chez la modiste, car on ne saurait se montrer dans un pareil équipage.

De tous côtés on entend cette phrase consacrée par l'usage : « Que fait-on de nouveau ? » Eh bien, cette année on n'est point embarrassé pour y répondre, car il se fait du nouveau tant et si bien que l'on ne s'y reconnaît plus. Ce nouveau a tellement bouleversé l'ancien qu'il serait difficile de tricher avec la mode, sa livrée est tout à fait changée; nous voici avec une tâche difficile à remplir si nous devons tenir registre de toutes ses variations.

Parlons tout d'abord des ornements avec lesquels il n'est plus permis de plaisanter. Des robes étroites dans le haut comme des fourreaux de parapluie; si vous ne leur accordez pas quelques garnitures, vous n'obtiendrez rien de convenable, et puis, nous l'avons dit déjà, puisque nous pouvons faire une économie sur l'étoffe, prodiguons l'ornementation pour rétablir l'équilibre.

Voici de très-jolies nouveautés choisies dans les magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. Le galon *Trocadero ;* on croirait à ce nom voir apparaître quelque chose de tapageur, de Benoîton... pas du tout, le galon *Trocadero* est une tresse à grains brillants en lainage noir d'un effet charmant. Je le conseille pour garniture des robes de ville en toilette du matin; on peut en mettre aux jupes de dessous et à celles de dessus, qui sont ordinairement taillées à dents. Ce galon existe en toutes largeurs, il convient aussi pour orner les manches, les corsages et les vestes en étoffe pareille à la robe.

Dans les assortiments des magasins de la *Ville de Lyon*, on voit une quantité de franges nouvelles, toujours avec melange de perles de jais, car le jais est plus que jamais en vogue, on en met partout et à profusion. Des motifs en passementerie et jais sont destinés aux manteaux de velours dont les formes taillees avec des points ont des glands à boules de jais.

Sur les toilettes claires on emploie le jais blanc et les perles de toutes couleurs : jamais je n'avais vu tant de perles que le jour de ma dernière visite aux magasins de la *Ville de Lyon*.

Les galons *Trocadero* font des décorations très-convenables pour les robes de foulard en nuance foncée. Comme le foulard est une étoffe très-solide, on peut se le permettre en costume de demi-toilette; il est d'ailleurs beaucoup moins cher que toutes les autres soieries. Les derniers dessins arrivés à la *Malle des Indes*, passage Verdeau, ont des teintes nouvelles en marron doré, grenat, violet impérial, feutre et gris de suede avec semis de petits motifs noirs; c'est, our les dispositions d'automne que je trouve la garniture en galon tout à fait de circonstance. On remarque en ce moment dans les magasins de la *Malle des Indes* des collections de foulards de poche en corahs et bandanos des Indes qui

1. Voir les numéros 558 à 577.

font l'admiration des amateurs

Parlons hygiène sans quitter le chapitre modes. Avec les premiers jours de fraîcheur on voit revenir les rhumes qui dégénèrent souvent en quelque chose de pis. J'arrive à temps pour vous parler du corset de flanelle hygiénique de la maison Simon, rue St Honoré, 183. Ce corset a sauvegardé bien des poitrines délicates, aussi il a pris une place importante dans la toilette des femmes prévoyantes. Je ne connais rien de plus utile que ce corset. Il ne faut point se figurer que parce qu'il est en flanelle, tissu des gobelins, on est fagotée lorsqu'on le porte, ce serait une grave erreur; le modèle est très-joli, d'un bon patron, ayant la forme non d'une ceinture, mais d'un corset demi-long en rayures à côtes rouge et noir ou noir et blanc. Son usage équivaut à celui d'un gilet de flanelle qu'on peut quitter sans inconvénient quand il ne fait pas froid, puisqu'il n'est pas comme le gilet en contact immédiat avec la peau; bref, c'est un corset hygiénique dans toute la valeur du mot, et toutes celles qui le portent s'en trouvent bien

Il est permis d'avoir une prédilection pour les produits dont on a expérimenté le mérite. J'avoue avec franchise que sans la *Pommade vivifique* j'aurais douté à tout jamais qu'il existât une moyen de faire repousser les cheveux tombés à la suite d'une fièvre ou de maux de tête névralgiques. La *Pommade* et *l'Eau vivifiques*, bien connues aujourd'hui, sont les seuls vraiment efficaces dans les circonstances que je viens de citer. J'acquitte une dette de reconnaissance en les désignant à mes lecteurs. Le chimiste éminent auquel nous devons ces compositions a réussi où tant d'autres avaient échoué; tout est possible à la science dans ce siècle de lumière et surtout de travail.

Le seul dépôt de l'*Eau* et de la *Pommade vivifiques* est chez M. Binet, 29, rue de Richelieu. En classant ces articles parmi les spécialités de la parfumerie moderne, je dois ajouter que, comme finesse et parfum, leur supériorité est incontestable

A. DE SAVIGNY.



AU PRÊCHE; d'après le tableau de M. G. H. Thomas.

AU PRÊCHE

Les réalistes — nous n'avons pas besoin de le rappeler — placent le but de leurs efforts dans la reproduction exacte et rigoureuse des êtres et des choses de la nature. L'école idéaliste, au contraire, séparée du réalisme par un abîme, estime qu'il faut se livrer à la recherche incessante du beau qui domine la matière, et dont l'expression absolue ne se voit pas, mais se devine par intuition.

Cette école, nous l'avouons franchement, a nos entières prédilections; mais nous n'éprouvons en même temps aucun embarras à reconnaître que les réalistes ont produit des œuvres d'une valeur incontestable et dignes de toute l'attention des artistes et des critiques. C'est à ce titre que nous publions le tableau que M. G.-H. Thomas a nommé « *Au Prêche*. »

Voyez cette paysanne du duché de Cobourg. A son attitude roide et austère, on n'est pas embarrassé pour deviner qu'elle appartient à la confession luthérienne. Son pasteur commente longuement quelques versets de la Bible, et la brave femme, comprenant ou non, ne perd pas un mot de la dissertation. Le peintre l'a vue ainsi à coup sûr, et, tout d'une pièce, il l'a transportée sur la toile. C'est là un type original, curieux, que l'on ne saurait inventer.

M. G. H. Thomas est un maître de l'école anglaise, et c'est pour nous une bonne fortune quand nous pouvons reproduire quelques-unes de ses œuvres

X. DACHÈRES.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an	52 fr. »	— [illegible]
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois . .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 579.
Mercredi 10 Octobre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

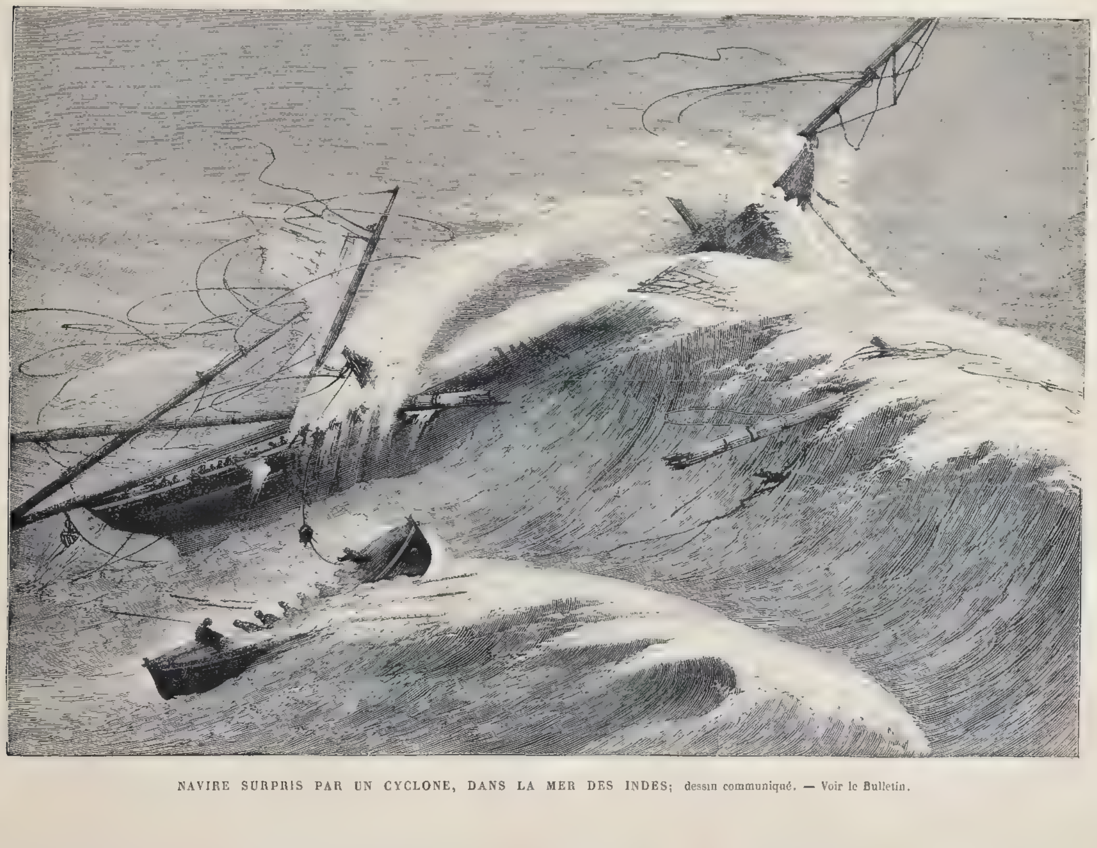
Suppression de la surintendance générale des théâtres. — M. Camille Doucet [illegible] — Un produit bien lancé. — Les spéculateurs grisés par le succès des Chartreux. — La misère des grands hommes et l'opulence des liquoristes. — Des singes aux quatre coins de Paris. — De la vie de famille chez les acrobates. — La baisse sur les nègres. — Un acteur couleur d'ébène — La biographie du chevalier Ira Aldridge. — Le commencement de l'h[illegible] — Première apparition de la Patti. — La question de l'habit noir [illegible] Théâtre-Italien. — Comme quoi un homme riche n'est pas à l'abri de [illegible] misère.

Quand j'aurai constaté, après tout le monde, la mort du comte Bacciochi et partagé les regrets que cette mort a provoqués, il me sera permis sans doute de me réjouir de la haute position qui est échue à M. Camille Doucet depuis la suppression de la surintendance générale des théâtres, charge dont le comte Bacciochi aura été le seul titulaire.

La surintendance générale une fois supprimée, l'administration a pensé avec raison qu'elle ne pouvait mieux confier la direction générale des théâtres au ministère de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts qu'à M. Camille Doucet, le fonctionnaire d'une si exquise bienveillance, le lettré, l'académicien qui remplit depuis bien des années les fonctions délicates de directeur du département des théâtres.

Mieux que personne, M. Camille Doucet connaît ce monde singulier qui s'appelle le monde des théâtres, et mieux que tout autre M. Camille Doucet est à même d'apprécier et d'aplanir les difficultés qui peuvent surgir entre les directeurs et les auteurs d'une part et le ministère d'autre part.

On ne se rend pas compte de ce qu'il faut déployer d'urbanité, de délicatesse, de savoir faire pour ménager les intérêts des uns et le devoir des autres. Je ne sais pas, dans le grand rouage de l'administration, une position plus difficile que celle de M. Doucet, et il faut un réel fonds de bonté, de bienveillance, pour occuper un tel poste, non-seulement à la satisfaction du gouvernement, mais encore à la satisfaction des auteurs et des directeurs. Chaque fois qu'une difficulté surgit entre un auteur et la commission d'examen, toutes les fois qu'un directeur croit avoir à se plaindre de l'administration, c'est à M. Camille Doucet que les intéressés en appellent en dernier ressort, et chacun est convaincu que le jour où M. Doucet refuse de faire droit à une demande quelconque, c'est qu'il y a impossibilité absolue pour lui de



NAVIRE SURPRIS PAR UN CYCLONE, DANS LA MER DES INDES; dessin communiqué. — Voir le Bulletin.

rendre le service demandé. En [illegible] de l'honorable et sympathique académicien les fonctions qu'il partageait jusqu'ici avec la surintendance des théâtres, l'administration a rendu un très-grand et très-réel service au monde théâtral. Tous les auteurs et tous les directeurs ont applaudi le jour où l'Académie française donna un si éclatant témoignage de sympathie au lettré avant que l'administration récompensât l'éminent fonctionnaire par sa récente nomination à la direction générale des théâtres.

~~~ Qu'il me soit permis maintenant de descendre l'échelle de la hiérarchie sociale et de parler des petits incidents de la semaine.

Le fait le plus important après les inondations, c'est l'apparition sur les tables de restaurants d'une liqueur nouvelle qui trouble dans leur repos et dans leur prospérité les véritables chartreux, habitués à gagner quatre millions par an en fabriquant une liqueur qui a illustré leur corporation.

Le lancement de la liqueur Impératrice s'est effectué le même jour dans tout Paris, ce qui prouve que si la liqueur n'est pas faible, son inventeur est une forte tête. Le même jour et à la même heure, dans tout Paris, au restaurant et chez les marchands de vins on a exhibé une longue fiole renfermant une liqueur nouvelle, et à droite et à gauche de la capitale, quand après le dîner on demandait de la chartreuse, le garçon vous apportait de la liqueur Impératrice du docteur Baussure.

Cet honorable membre de la Faculté tient la recette de son grand-père, et jusqu'ici il s'était constamment refusé à livrer son souverain remède au public; il le réservait à ses seuls clients, mais sollicité enfin par un entrepreneur audacieux, le docteur s'est décidé, dit-on, à offrir une bouteille de son élixir à tout Français vacciné qui pouvait exhiber son extrait de naissance et quatre francs.

Malgré les recommandations de tous les garçons de café, je n'ai point encore goûté la liqueur Impératrice, aussi je ne saurais vous dire si elle est bonne ou mauvaise. Si je parle de cet incident c'est uniquement pour constater la chose que voici.

Si l'on jugeait le peuple français par l'énorme quantité de liqueurs nouvelles qui font leur apparition sur les tables parisiennes de huit en huit jours, on finirait par croire que les citoyens passent leur journée chez les marchands de vins. En effet, dans ce grand Paris où des inventeurs sérieux ne trouvent pas toujours cinq francs pour acheter les matières premières afin de mettre leur projet à exécution, un industriel trouve facilement cinq millions pour exploiter une affaire de liqueurs, tant le noble exemple des chartreux et leur incomparable succès a grisé — c'est le cas de le dire — la spéculation parisienne.

Moi qui ne suis qu'un humble chroniqueur, qui ne comprends rien aux grandes affaires industrielles de ce temps, moi qui n'ai pas la perspicacité d'un bon moine ou le savoir faire d'un *lanceur* de liqueurs, je suis tout surpris d'apprendre qu'il est des gens à Paris qui mettent deux, trois ou quatre millions dans une entreprise dont le but est de propager en France l'amour du beau et du grand dans les caves à liqueurs.

Évidemment si un particulier venait vous dire :

— Monsieur, voulez-vous mettre trois millions dans l'affaire de la liqueur Impératrice, une affaire superbe, car il suffit de vendre dix millions de petits verres à cinquante centimes pour reconstituer le capital social, et douze millions des mêmes petits verres pour encaisser un bénéfice considérable.

Évidemment, si un particulier me tenait un pareil langage, je commencerais par agiter la sonnette d'alarme au-dessus de mon bureau pour appeler mon domestique à mon secours, car jamais on ne pourrait me faire croire que je vendrais douze millions de petits verres de quoi que ce soit, malgré l'auguste exemple des chartreux, qui rendent à la France le service signalé de faire déguster par la population vingt-quatre millions de verres de liqueur au-dessus de l'étiage de la statistique ordinaire.

On aurait beau opposer à mon extrême simplicité tous les raffinements du commerce, tous les arguments de la spéculation, jamais je ne comprendrais que l'on peut gagner quatre millions par an en fabriquant de la chartreuse dans le beau pays de France, la tête de la civilisation, où l'Académie donne à peine trois mille francs à l'homme qui dans un délai de trois ans aura publié le livre le plus utile, le meilleur, et où l'on n'offre que cinq mille francs au savant qui trouvera un remède contre le choléra.

Quand on songe à la misère des grands hommes et à la prospérité des marchands de liqueurs, on se sent l'âme envahie par une profonde tristesse, et l'on se demande s'il ne vaut pas mieux griser ses contemporains que de les éclairer.

Passons, je vous prie.

~~~ Paris est en ce moment envahi par des nègres et des singes.

Des nègres, nous en avons parlé la semaine dernière, il nous faudra encore en parler cette fois. Les singes brillent aux quatre coins de Paris : aux Champs-Élysées, où un artiste quadrumane fait salle comble comme la Patti; au théâtre du Prince-Impérial, où toute une société de mandrilles se livre à des exercices prodigieux, à côté de l'intrépide Bonnaire et de M. Nagle et de ses quatre enfants.

Les mandrilles me permettront de les délaisser un instant pour parler des gymnastes qui nous envahissent ; ils partagent avec ceux-ci les applaudissements de la soirée. L'autre soir, au Cirque Franconi, je suis resté rêveur en présence des pirouettes qu'un père fait exécuter à ses enfants, et je me suis avoué tout bas que la vie de famille prend en France d'agréables proportions. S'il nous était permis de nous faufiler dans la vie privée des individus, je demanderais la permission de pénétrer dans l'intérieur d'un acrobate célèbre, quand il enseigne à ses enfants la façon la plus simple de se casser le cou un jour ou l'autre.

Je me figure volontiers qu'un tel ménage ne ressemble en rien aux autres, et que ces artistes ont une façon d'être qui diffère de beaucoup de ce qui se passe dans les autres familles. Ici, les enfants sont élevés avec cette austérité des mouvements qui en fait des hommes sérieux; là-bas, le grand art de la dislocation entre pour beaucoup dans l'éducation. De même qu'un père ordinaire dit à son fils :

— Mon enfant, il est fort inconvenant de se moucher sur la manche de son paletot,

Le père acrobate doit dire à son rejeton :

— Voilà cinquante fois que je t'ai enseigné la grande manière de se moucher du pied gauche, et tu ne m'as pas encore compris. Décidément tu n'arriveras jamais à rien.

Dans les familles bourgeoises, les enfants apprennent à se tenir droit en société, dans les ménages d'acrobates on leur enseigne l'art de tenir quatre sur une chaise ou de jouer un solo de violon, la tête en bas sur une carafe.

M. Nagle, qui obtient au cirque du Prince-Impérial un si légitime succès, a fait de ses trois fils et de sa petite fille des merveilles du genre, et le public bat des mains quand une pauvre enfant fait trois sauts périlleux en l'air pour retomber sur les pieds du père qui, étendu à terre, jongle avec son fils comme avec une balle en caoutchouc. J'ai pour l'enfance une tendresse d'autant plus grande que je n'ai pas le bonheur d'être père, et toutes les fois que je vois dans un Cirque un père jongler avec ses enfants, au lieu d'imiter les spectateurs qui jettent des oranges aux petits, il me prend je ne sais quelle envie de jeter des oranges à la tête du père, si un homme bien élevé pouvait se livrer à cet exercice sans se heurter à la loi et à la bienséance.

~~~ Un jour de la dernière semaine, j'ai lu dans je ne sais plus quel journal que les nègres, contrairement aux fleuves et rivières, étaient en forte baisse, et que dans certain pays on trouvait déjà un joli nègre pour trois francs cinquante centimes.

Ces choses-là, publiées par les grands journaux, vous donnent une crâne idée du genre humain, et expliquent en partie comment le directeur de l'Hippodrome a eu la singulière fantaisie d'exhiber une écuyère négresse. Au prix où en sont les noirs à l'heure où j'écris, il faudrait vraiment ne pas avoir un sou dans sa poche pour se priver d'un nègre ou d'une négresse.

Cependant il est des nègres qui valent plus de trois francs cinquante, et si on vend dans un coin du monde les pauvres noirs comme on vend de la viande de cheval chez nous, un nègre comme celui dont je vais avoir l'honneur de parler se charge quelquefois de venger sa race opprimée.

~~~ Nous avons vu arriver la semaine dernière un comédien nègre, M. Ira Aldridge, qui porte à la boutonnière un certain nombre de décorations étrangères. Ce noir est venu lui-même me remettre quelques notes qu'il a réunies en une brochure portant ce singulier titre :

MÉMOIRE BIOGRAPHIQUE SUR LE CHEVALIER IRA ALDRIDGE.

Parlons donc du chevalier, puisque chevalier il y a, et donnons quelques extraits de son opuscule :

« L'artiste connu sous le nom de *Rossi africain*, est un nègre pur sang, le seul, à notre connaissance, qui ait osé affronter le feu de la rampe et devenir comme tragédien un digne émule de Talma, le Rossi français.

« Ses ancêtres étaient des princes du Sénégal. Le chevalier Aldridge se vit tout jeune sans appui, à la suite d'une révolution où tous les siens ainsi que ses serviteurs furent égorgés. Un missionnaire sauva le jeune Aldridge et l'emmena en Amérique.

« Là, élevé pour l'Église, qui ne lui souriait guère, sa vocation se révéla à lui à la suite d'une représentation à laquelle il assista en cachette.

« Ému, transporté, il se mit à étudier Shakspeare, et bientôt, devant une assemblée noire, dans un théâtre particulier, il obtenait un premier succès d'acteur.

« Après avoir joué sur diverses petites scènes de New-York, il vint à Londres, où il débuta dans le rôle d'*Othello* avec le plus grand éclat. Bientôt après, l'ancien prince, présentement chevalier, devint directeur et parcourut l'Angleterre à la tête d'une troupe d'acteurs blancs. »

Depuis 1848, ce nègre voyage en Europe pour récolter des applaudissements à droite et à gauche; en passant, il encaissa des sommes immenses, fabuleuses, et obtint plusieurs décorations qu'il porte avec un certain orgueil.

Pendant ses voyages en Russie — c'était en 1864 — il joua *Othello* à Saint-Pétersbourg. Dans la scène où le More de Venise étrangle Desdémone, un bourgeois se mit tout à coup à crier :

— Grâce, grâce pour elle ! elle est innocente !

Puis il tomba roide mort dans sa stalle.

L'émotion avait amené la rupture d'un anévrisme.

Voilà ce que raconte la biographie de ce nègre, qui est réellement un comédien hors ligne. Si le prince du Sénégal qui a donné le jour à ce nègre, que le talent a affranchi, pouvait revenir sur terre, il serait fort étonné, je pense, de le voir sur un théâtre dans le costume de *Macbeth*.

Je me rappelle encore ma surprise quand, en passant par Berlin, je me rendis un soir au Théâtre-Royal pour assister à une représentation du *Roi Lear*

Le roi Lear était nègre.

— Grand Dieu ! me dis-je à part moi, est-ce que le chagrin d'être repoussé par ses enfants aurait à ce point changé la peau d'un souverain malheureux !

Puis, m'adressant à un voisin :

— Monsieur, lui dis-je, est-ce que l'on représente toujours en Allemagne le roi Lear comme nègre ?

— Mais non, me dit le voisin, c'est un vrai nègre qui joue le rôle; c'est le grand Ira Aldridge, ancien prince du Sénégal

Comme bien vous pensez, je commençai par rire.

— Cela va être drôle, dis-je à mon voisin. A quel acte le roi Lear danse-t-il la Bamboula ?

— Quelle Bamboula?

— Enfin je pense qu'on a intercalé un petit ballet nègre pour la circonstance.

Une chose qui va étonner le lecteur, c'est que, cinq minutes après, je ne riais plus. J'écoutais avec attention. Puis je fis comme le public : j'applaudis de toutes mes forces le roi noir, représenté tout simplement par un grand comédien.

Voilà en quelques lignes l'histoire de ce négrillon, devenu chevalier de par son talent. Dorénavant rien n'est plus impossible, et le nègre de la porte Saint-Denis est capable de jeter sa pendule et de débuter aux Folies-Dramatiques.

Sa nous attendre!

~~~ Paris revient à Paris... Le grand signal du commencement de l'hiver est l'ouverture du Théâtre-Italien dont vous entretiendra mon camarade Gerôme.

La Patti, qui nous revient chargée de lauriers, comme l'armée prussienne qui vient de faire une rentrée brillante, la Patti, avant de se montrer aux Italiens, a fait sa première apparition de la saison dans un concert de bienfaisance donné l'autre dimanche à Boulogne-sur-Seine, où la fine fleur de l'aristocratie parisienne en villégiature est venue applaudir à la Mairie cette grande petite fille, dont la seule présence suffit pour opérer une forte crue dans le prix des billets du Théâtre-Italien.

D'après les dernières nouvelles qui nous parviennent, les fauteuils d'orchestre marquent vingt francs à l'étiage de la salle Ventadour, et le bourgeois stupéfait commence à mettre sur le compte de la diva toutes les augmentations dont on frappe les Parisiens.

On vous fait deux mille francs un appartement de six cents francs... c'est la faute de la Patti.

Les huîtres augmentent de prix... c'est la faute de la Patti.

C'est à ce point qu'un facétieux boursier disait hier à Tortoni :

— Le seul moyen de faire remonter le Mexicain serait de faire venir la Patti à la Bourse.

L'augmentation des prix aux Italiens ne nous arrachera aucun soupir. Le public est prévenu et il dépend maintenant de lui d'aller à la salle Ventadour ou de rester chez lui; mais ce qui est beaucoup moins simple, c'est que l'on songe encore une fois à imposer la tenue de bal au public des Italiens.

L'usage, qui vaut mieux qu'une loi, exige que l'on fasse un brin de toilette pour aller à la salle Ventadour, rien de mieux assurément, et je trouverais fort inconvenant qu'un mauvais plaisant se présentât à la première galerie en blouse ou en coin-du-feu; mais le Parisien n'aime pas qu'on lui impose quoi que ce soit, et il suffirait que l'habit noir fût de rigueur pour qu'aussitôt une forte opposition se manifestât parmi les habitués. Je sais bien que les choses se passent ainsi au théâtre Italien de Sa Majesté Britannique; mais les Français ne sont point des Anglais, et il suffit de trop exiger d'eux pour qu'ils n'accordent plus rien du tout.

A bon entendeur, salut !

~~~ J'emprunte le mot de la fin à M. d'Ennery... Si cet auteur dramatique semait dans ses drames les mots spirituels qu'il lance à la ville, il lui faudrait changer de théâtre et porter ses pièces au Gymnase.

On sait que cet heureux de la terre s'est fait construire un superbe hôtel, dans les environs de l'Arc de Triomphe, avec ses droits d'auteur.

L'autre soir, le plus spirituel de nos dramaturges réunissait à sa table une collection d'amis :

— Enfin, dit un habitué de la maison, mon cher d'Ennery, je vois avec plaisir que vous êtes à l'abri de la misère.

— Pas du tout, répliqua d'Ennery, il ne se passe pas un jour sans qu'un nécessiteux me demande de l'argent.

ALBERT WOLFF.

. . .

BULLETIN

La France s'est donné le luxe d'un petit tremblement de terre bien bénin; ensuite, ce qui est autrement grave, sont survenues de grandes inondations dans plusieurs départements, à la suite des pluies diluviennes de ces dernières semaines. Cependant il faut convenir que la nature, quand elle s'y met, sévit d'une manière autrement terrible dans l'extrême Orient que dans notre hémisphère tempéré.

On frémit à la lecture des correspondances relatant le cyclone qui, dans les journées des 5 et 6 août dernier, a ravagé la ville indienne de Kurrachee, l'ancien *Port d'Alexandre*, dit-on. Kurrachee était une des villes les plus peuplées et les plus commerçantes de la province du Sindhy, sur la mer d'Oman. Quelques heures ont suffi pour transformer cette cité florissante en un monceau de ruines. Au milieu

d'un véritable déluge, cinq cents maisons se sont écroulées, écrasant des milliers de personnes. Des télégraphes, des chemins de fer, des routes, il ne restait plus trace. Quant à la mer, elle semblait rivaliser de furie avec les éléments déchaînés sur la terre. Les navires, impuissants à se maintenir sur leurs ancres, devenaient le jouet de l'ouragan. Tantôt on les apercevait, désemparés, au sommet des vagues, tantôt ils plongeaient dans l'abîme où ils disparaissaient broyés les uns contre les autres. Sublime horreur du désastre! C'est un spectacle que ne doit pas oublier celui qui l'a vu une fois.

On sait que le programme de l'Exposition universelle comprend le sport nautique; il y aura donc des yachts, des bateaux de plaisance de toute espèce dans le bassin annexé à l'Exposition et alimenté avec l'eau de la Seine.

Nous apprenons que le prince de Galles doit envoyer son yacht, et qu'il donnera un prix important pour les régates splendides qui auront lieu à Paris, à l'occasion de l'Exposition. Avis aux canotiers.

Les chemins de fer feront le tour du monde. Ils étendent en ce moment leurs lignes envahissantes sur le continent indien. Le chemin de fer de Delhi va bientôt s'ouvrir. On expédie d'Angleterre à bord des vaisseaux les locomotives, les voitures de première, de seconde et de troisième classe, les trucs, les wagons de marchandises : tout cela vogue, en attendant que cela roule. Plusieurs locomotives ont déjà été envoyées à Calcutta, pour la section de Ghazibad et de Meerut, qui devait être ouverte au mois de décembre dernier.

On s'attendait à ce que, dans cette section, le trafic fût très-considérable, de même que de Meerut à Moozuffernugur, distance de trente milles, à travers une riche contrée. On espérait aussi que d'Umritsur à l'autre extrémité du chemin de fer, la ligne serait ouverte au trafic aussi loin que la rivière Beas, distante de vingt-sept milles, avant la fin de l'année 1866. Cette ligne se relie avec celle du chemin du Punjâb, dont elle sera, par le fait, la continuation; déjà de grands travaux sont poussés vigoureusement de ce côté et l'on construit les énormes ponts qui passeront sur le Beas, le Sutlej, la Jumma et d'autres rivières que le chemin de fer doit traverser.

Le *Times* publie une correspondance d'Amérique annonçant qu'un arrangement vient d'être conclu en vertu duquel les nouvelles télégraphiques transmises d'Europe par le câble transatlantique seront communiquées, moyennant cent dollars par semaine, à tous les journaux qui en feront la demande. Jusqu'à présent, une vingtaine ont accepté ces conditions, et environ cent mots par jour seront expédiés, y compris les cotes commerciales. La position nouvelle faite aux journaux a nécessité une augmentation dans leur prix, qui a été élevé de 25 pour 100.

Notre numéro 575 renfermait une vue du château ducal de Cobourg. Dans la notice jointe à cette gravure, nous disions que l'édifice avait été récemment restauré dans le style anglo-gothique. Nous recevons, à ce sujet, une lettre de M. Émile Renié, architecte, qui nous informe, en nous priant de le constater, que le château actuel de Cobourg est entièrement l'œuvre de son père, M. Renié, décédé il y a onze ans, architecte du gouvernement ducal de Cobourg. Cette lettre est dictée par un sentiment trop honorable pour que nous n'accédions pas volontiers à la demande qu'elle contient.

Th. de Langlac.

ANTONIELLA

Suite[1]

CVII

Quelque temps avant le passage de Lorenzo par la Capitanate, le gouvernement avait résolu de dissiper à tout prix ce noyau de sédition en traitant avec les vandarelli. Des négociations s'étaient ouvertes entre eux et le gouverneur de la province, pour les faire passer au service du roi; un traité avait même été signé entre les bandits et les généraux du gouvernement; tous leurs crimes et ceux de leurs partisans étaient non-seulement amnistiés, mais encore récompensés et encouragés; la bande était transformée en compagnie de gendarmes à la solde du roi, pour assurer la tranquillité publique. Le chef, Gaetano Vandarelli, recevait cent ducats de solde par mois, appointements de colonel; ses officiers recevaient cinquante ducats; ses moindres soldats, trente. On les payait d'avance, le premier jour de chaque mois. Ils promettaient, à ce prix, obéissance et fidélité à tous les gouverneurs et généraux du royaume.

CVIII

Les vandarelli prêtèrent le serment convenu, observèrent les conditions stipulées, et purgèrent la Calabre et la Capitanate de tous les bandits isolés qui l'infestaient.

Cependant ils gardaient des soupçons prudents contre le gouvernement, qui, après les avoir assujettis par une bassesse, pouvait les détruire par une perfidie. Ils n'entraient plus dans les villes, où ils craignaient des piéges, et ne consentaient à être passés en revue qu'en pleins champs; la moitié de la bande veillait sous les armes pendant que l'autre moitié se reposait.

Le crime d'un des leurs entraîna cependant leur ruine. Ce misérable, épris de la beauté d'une jeune fille du village d'Ecruri, leur quartier général le plus ordinaire, et dont les habitants, isolés dans la montagne, étaient pour la plupart leurs complices, leurs parents, leurs amis, lui fit violence et l'enleva à sa famille.

Le frère de la jeune fille jura de la venger. Il anima d'une colère égale à la sienne ses compatriotes et prépara silencieusement sa vengeance.

Un jour que tous les vandarelli étaient, sans défiance, réunis sur la place d'Ecruri, des coups de feu tirés des fenêtres de toutes les maisons, étendirent mort Gaetano Vandarelli, ses deux frères, ses principaux officiers, et mirent en fuite toute la bande. Le frère de la jeune fille offensée, sortant alors de sa maison, se jeta sur les cadavres, plongea sa main, à plusieurs reprises, dans les mares de sang répandu autour d'eux, et s'en barbouilla le visage avec le geste d'un homme qui se lave; puis, se tournant, tout couvert de sang, du côté du peuple, il lui rappela l'injure qu'il avait reçue des Vandarelli et s'écria d'un air triomphant :

— La tache est lavée!

CIX

Les vandarelli se plaignirent au gouvernement, qu'ils crurent d'abord complice des assassins de leurs chefs et de leurs camarades. Le gouvernement, soit avec sincérité, soit avec ruse, affecta d'y être étranger. Il leur promit vengeance contre ceux d'Ecruri, et envoya une commission judiciaire dans le village, pour rechercher et punir les coupables.

Ces punitions accomplies, le général Amato, commandant de la province, offrit de procéder à une reconstitution et à une réorganisation complète de la compagnie des vandarelli; ils s'y prêtèrent et se rendirent à Foggio, pour recevoir de nouveaux officiers choisis au scrutin par eux-mêmes. Excepté huit d'entre eux, plus défiants que les autres, ils consentirent à être passés en revue par le général. Au jour assigné, ils entrèrent à cheval à Foggio, au milieu d'un grand concours de peuple, vêtus de leur plus riche uniforme, et poussant des cris de « Vive le roi! »

Le général, avec une figure ouverte et joyeuse, les reçut du haut d'un balcon, et leur adressa, de là, des paroles d'amitié, puis envoya le colonel Sivo sur la place, pour les inspecter en détail, les louant sur la beauté de leurs chevaux, et prenant, en apparence, des notes sur chacun d'eux. Le colonel rejoignit ensuite le général à sa fenêtre.

Les Vandarelli restèrent à peu près l'espace de deux heures, chacun descendu de sa selle, à pied et debout à la tête de son cheval. Pendant ce temps, les troupes du roi, descendues du fort, gagnaient sans bruit les avenues de la place et en fermaient toutes les issues. Elles n'attendaient plus qu'un signal pour commencer le feu.

CX

Un coup d'espingole le donna du haut du balcon. La balle tua le chef des vandarelli; le cheval et le cavalier roulèrent sur le pavé de la place comme s'ils eussent été foudroyés par un coup du ciel.

A cette vue, les vandarelli se tromperent pas : ils s'enfuirent comme des lions qui viennent de découvrir le piége, abandonnant sur la place leurs chevaux invincibles, et se jetèrent précipitamment et confusément dans une boutique ou cave profonde, qui s'ouvrait et s'enfouissait par plusieurs degrés de l'autre côté du marché de Foggio, en face du palais du général. Ils avaient leurs sabres et leurs carabines pour défendre leur vie contre les traîtres; mais les troupes du gouvernement qui débouchaient des rues voisines se pressèrent à la porte du souterrain et tirèrent au hasard dans les ténèbres sur les fugitifs. Ceux-ci ripostèrent de leurs carabines, en sorte que l'entrée et les degrés du souterrain, jonchés de morts, devinrent, en peu de minutes, un lac de sang où les troupes et les vandarelli donnaient et recevaient des coups mortels, aux cris et aux imprécations de la foule.

CXI

Pas un des vandarelli ne demanda à capituler; leurs clameurs diminuaient après chaque décharge des soldats; à la fin, un silence terrible tint les haleines suspendues sans que personne osât descendre au risque de sa vie dans la fosse muette, craignant quelque piége sous cette immobilité. Quarante-neuf vandarelli étaient entrés dans la caverne; on ne supposait pas que les coups tirés à l'aventure eussent anéanti les brigands; on ne se rendait pas compte d'une fusillade précipitée qui avait signalé, au fond de la boutique obscure, les derniers moments de la résistance; on prêtait l'oreille le long des murs et des soupiraux : on n'entendait plus rien, et l'on attendit.

CXII

On écouta et on attendit ainsi près d'un quart d'heure sans que personne se décidât à descendre, de peur de tomber aux premières marches sous le coup de carabine d'un des derniers brigands. Les officiers retenaient par signes leurs soldats et la foule, leur fusil à l'épaule et en joue sur le vide, prêts à lâcher la détente, devant l'escalier du souterrain. Les chevaux abandonnés et caracolant dans toute la ville semblaient comprendre la surprise et le meurtre de leurs cavaliers à chaque décharge qui retentissait dans les airs.

Quelques femmes seules, renfermées dans leurs maisons, se montraient de temps en temps échevelées aux fenêtres de la place; on eût dit une ville prise d'assaut, dont tous les habitants disparus s'étaient réfugiés dans les caves, et où quelques groupes de soldats errants attendaient, pour la fusiller, qu'une tête se montrât aux fenêtres.

CXIII

En ce moment, un sourd gémissement parut monter du fond de la cave sur la place; des soldats s'avancèrent machinalement pour regarder au fond; une jeune femme apparut toute couverte de sang et appelant au secours les premiers qui l'aperçurent.

Elle était pâle comme la Madone quand elle portait dans les plis de son voile la tête inanimée de son fils détaché de sa croix. Un beau jeune homme, la cuisse cassée par une balle, avait le bras passé autour de son cou et reposait demi-mort contre sa poitrine. Cette jeune femme c'était moi et c'était Lorenzo, vêtu en paysan des Calabres; sa ceinture de cuir et quelques restes d'uniforme, ainsi que des boutons de cuivre à sa veste, lui donnaient encore un certain air militaire mal effacé. Ses cheveux noirs encadraient sa figure évanouie :

Ne tirez pas! ne tirez pas! m'écriai-je, il n'est pas mort! nous ne sommes pas de la bande des vandarelli; ils sont tous morts, ils se sont tués les uns les autres.

A ces mots, je m'affaissais sur la dernière marche de l'escalier, tenant toujours le corps de Lorenzo de ma main crispée. Ce groupe, autour duquel commençaient à se presser les soldats, les officiers et quelques femmes attendries par l'émotion plus que par l'horreur, présentait au peuple une énigme qu'il ne pouvait s'expliquer : Comment deux jeunes gens si beaux et si innocents sortaient-ils de cette caverne de brigands? A la fin, le chirurgien militaire d'un des régiments se mit à genoux et reconnut qu'une balle de ricochet était venue heurter, on ne sait comment, le corps du jeune homme, lui avait cassé l'os de la jambe, sans pénétrer, faute de force, dans les parties plus délicates du corps. Il n'y avait qu'à l'arracher des chairs et à laisser agir la nature pour ressouder la rupture de l'os.

Pendant ce temps, des femmes pitoyables supportaient sur leurs genoux la tête de ce jeune étranger, pressaient sur ses lèvres décolorées des écorces de limon pour lui rendre la sensibilité et la vie. Les soldats, descendus dans le fond de la cave, remontaient deux à deux, rapportant sur la place les quarante-neuf cadavres des vandarelli.

Le général donna l'ordre de conduire Lorenzo à l'hôpital : les femmes charitables m'emportèrent dans un couvent de pauvres abandonnées dans un faubourg.

— Et comment vous êtes-vous trouvée en compagnie de ces malfaiteurs? lui demanda la supérieure du couvent quand j'eus entièrement repris mes sens. Dites-moi avec confiance la vérité.

A. de Lamartine.

(La suite au prochain numéro.)

L'ÉCOLE DES ARTS ET MÉTIERS DE POSEN

Posen, l'ex-capitale de la Grande-Pologne, s'est enrichie cette année d'un monument depuis longtemps attendu et dont la construction ne laisse pas d'être intéressante au point de vue de sa destination qui doit favoriser les progrès de l'art allemand. Il s'agit d'une école des arts et métiers défi-

1. Voir les numéros 563 à 578



L'ÉCOLE DES ARTS ET MÉTIERS DE POSEN, d'après une photographie. — Voir page 644.



ANIMAUX FUYANT DEVANT L'INONDATION D'UNE SAVANE, dessin de M. J.-B. [illegible] — Voir page 64[illegible].



LE MOINE ET LA BIBLE, d'après le tableau de M. J. Pettie. — Voir page 647.

nitivement installée dans un bâtiment digne d'elle. Cette école, dont la fondation avait été décidée depuis 1838, par la ville de Posen, ne se trouva pas organisée avant 1853.

L'hôtel provisoirement affecté aux cours répondait fort mal à sa destination. Par bonheur, un des plus honorables négociants de la ville, M. G. Berger, membre du conseil communal et député de Posen, connu d'ailleurs par ses opinions libérales, prit sur lui de faire construire à ses frais le monument qui vient d'être inauguré. Il n'a pas dépensé à à cette œuvre nationale moins de 68,000 thalers (255,000 fr.). Il en a fait généreusement don à la ville, à la seule condition que les étudiants y seraient toujours admis sans distinction de nationalité ou d'opinions religieuses.

Cette clause a son importance dans une ville mixte comme celle de Posen, où l'élément polonais et l'élément prussien se trouvent continuellement en présence et où les religions catholique, protestante et juive comptent un nombre à peu près égal de représentants. L'école avait, en effet, l'année dernière, 175 élèves catholiques, [illegible] protestants et 140 juifs. L'instruction religieuse s'y fait pour les trois cultes et les classes sont [illegible] simultanément en langue polonaise et en langue allemande.

Les dépenses de l'établissement peuvent s'élever à une somme annuelle de 18,000 thalers (67,500 francs). Une allocation de 7,500 thalers (28,125 francs), faite par la ville, couvre en partie les frais.

Le plan du monument est dû à l'architecte Schulz de Posen. Notre dessin en donne suffisamment la forme extérieure. A l'intérieur sont un grand nombre de salles vastes et aérées et aussi une grande cour destinée aux exercices gymnastiques. La salle principale, qui a 52 pieds de long sur 35 de large, est construite dans le style de la renaissance. Elle [illegible] les loges du Vatican. Un peintre du pays, mort récemment, M. Bouk, l'a ornée des portraits d'Homère, de Cicéron, de Michel-Ange, de Copernic, de Shakspeare, de Newton, de Linné, de Humboldt, de Grimm, de Lessing, de Gœthe et de Schiller.

L. DE MORANCEZ.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Les récits de la tente. — Aziza et Ben-Arib. — La science au XIXe siècle — Le *Dipsacus sylvestris* ou *chardon bénit*. — Ses vertus héroïques contre la gangrène. — M. Beullard. — Moyen d'employer le chardon bénit. — Procédé nouveau pour rendre les étoffes imperméables. — — Mort de M. Hermann Goldschmidt. — Ses découvertes astronomiques. — Quatorze planètes nouvelles. — Les véritables couleurs de la lumière. — Le convoi de la malle poste de l'Inde. — Les diligences d'autrefois. — Un décret de 1802. — L'avenir des chemins de fer.

Les *Mille et une Nuits* ne sont pas toutes contenues dans le livre traduit de l'arabe par Galland; maintes fois ceux qui ont vécu parmi les indigènes de l'Algérie ont pu, comme moi, le soir dans le gourbi ou sous la tente, entendre raconter des histoires merveilleuses où le surnaturel développe ses attrayantes broderies sur une idée morale et [illegible].

Telles sont, par exemple, les aventures de la belle Aziza et de Ben-Arib. La première est née sous une étoile bénie; le second a offensé des génies redoutables en pénétrant, malgré eux, dans une grotte où ils célébraient leurs mystères. Tout ce que touche Aziza devient, sans qu'elle s'en doute et sans qu'elle en soupçonne la valeur, or et trésor sous ses doigts; il lui suffit de ramasser sur la route un caillou pour qu'elle possède un diamant.

Ben-Arib se croit doué du même pouvoir que la jeune fille, et il passe sa vie à remplir les plis de son burnous de pierres qui reluisent à ses yeux comme des escarboucles, qu'il rapporte dans sa tente au prix de fatigues inouïes, et après s'être exposé pour les conquérir à toutes sortes d'épreuves et de périls. Une fois chez lui, ces pierres inappréciables deviennent ternes, fangeuses, et se montrent à ses regards désabusés telles qu'elles sont en réalité, sans éclat et sans valeur aucune

La science de nos jours ressemble singulièrement à ce pauvre Ben-Arib. Elle foule aux pieds depuis des siècles des trésors inconnus, ou bien elle préconise comme doués de vertus efficaces des objets qu'un beau jour elle rejettera dédaigneusement et déclarera bons à rien.

On ferait, par exemple, une longue liste des simples adoptés et rejetés tour à tour par l'art médical, sans compter les doctrines qui, pratiquées par tous ceux qui professent la médecine, ont subi le même sort; il suffit pour s'en convaincre de relire les vieux livres de médecine, et de se rappeler Broussais, dont les idées, après avoir opéré une révolution générale, se trouvent aujourd'hui reléguées parmi les erreurs.

En sera-t-il de même du *Dipsacus sylvestris* qui, en dépit de son pompeux nom latin, est tout bonnement la *cardère*, ou *chardon bénit*?

Personne jusqu'à présent n'avait songé à lui pour le ranger parmi les remèdes héroïques, et voici le docteur Beullard qui, justifiant tout à coup ce nom de *bénit*, le met au premier rang, pour combattre les gangrènes qui se produisent dans les plaies contuses et les blessures des armes à feu.

D'après lui, cette plante si commune en France posséderait des qualités bien autrement héroïques que le camphre, le quinquina et les autres antiseptiques les plus en usage.

Quand la saison le permet, M. Beullard se sert, pour ses pansements, des feuilles vertes hachées et pilées du *Dipsacus sylvestris*; mais, comme la tige de la cardère ne se trouve à l'état frais que pendant la fin du printemps et le commencement de l'été, il en prépare un extrait aqueux qui réussit aussi bien que les feuilles vertes. On l'applique soit pur et étendu sur des compresses fenêtrées, soit ramené à l'état liquide avec un peu d'eau; dans ce dernier cas il en imprègne la charpie.

Lorsque la plaie date de quelques jours et qu'elle présente un aspect déchiré, irrégulier, anfractueux, noir et qu'elle exhale l'odeur gangréneuse, M. Beullard, à l'aide du bistouri ou des ciseaux courbes, enlève le plus possible des tissus mortifiés, tout en évitant d'arriver jusqu'au vif. Il lotionne la plaie avec de l'eau chlorurée au dixième, puis il remplit la plaie avec les feuilles vertes de la cardère hachées très-fin, de manière que tous les points soient bien en contact avec le médicament. Une compresse et quelques tours de bande maintiennent le tout. Il suffit d'un pansement par vingt-quatre heures.

Sous l'influence de cette application, en vingt-quatre ou quarante-huit heures, quelquefois plus, — mais, dit-il, il ne faut pas se rebuter, le succès ayant toujours suivi le traitement, — la plaie gangréneuse se trouve ramenée à l'état de plaie simple, sa couleur noire disparaît, une suppuration de bonne nature s'établit, et les bourgeons charnus commencent à pousser favorablement.

Quand la blessure est contusionnée, sans que la peau soit entamée par le projectile ou le corps contondant qui l'a produite, au bout d'un temps plus ou moins long, la gangrène survient, envahit la peau et quelquefois les parties sous-jacentes à une assez grande profondeur; alors M. Beullard dissèque les tissus et agit comme dans le premier cas.

Si le temps et l'expérience, ces deux pierres de touche infaillibles de toute nouvelle idée, viennent confirmer le mémoire que M. Beullard a lu à l'Académie des sciences, voici un agent facile à se procurer, que chacun peut préparer chez soi, qui rendra les plus grands services sur les champs de bataille, où les plaies deviennent si rapidement gangréneuses, et qui se pose en concurrent redoutable et précieux de l'arnica et de tous les autres vulnéraires auxquels on recourt aujourd'hui.

Le *Dipsacus sylvestris, chardon bénit*, ou *cardère*, se trouve dans les lieux incultes et le long des grandes routes; on le reconnaît à ses grosses fleurs d'un bleu rougeâtre et à l'aisselle de ses grandes feuilles dans le creux desquelles on trouve presque toujours de l'eau.

On cultive en plein champ une espèce de cardère, dont les paillettes ou têtes sont crochues et qu'on appelle chardon à foulon ou chardon à bonnetier. Depuis la plus haute antiquité elle sert à peigner et à polir les étoffes pendant la fabrication; les indigènes de l'Afrique la connaissent et l'emploient, et les femmes celtes lui donnaient le nom transmis en Bretagne jusqu'à nous de *houa-souen-al-com*.

D'où provient cette plante? Est-elle originaire de l'Europe, ou a-t-elle été importée? On a longtemps discuté sur ces deux opinions sans rien conclure de satisfaisant pour l'une ou pour l'autre. Contentons-nous donc de dire que la cardère cultivée veut une terre un peu fraîche, profonde, bien meuble, ni peu ni trop fumée. Sur un sol sec et très-aéré, elle souffre peu des rigueurs de l'hiver; il n'en est pas de même dans les vallons: elle y gèle souvent et y périt par excès d'humidité. L'industrie la cultive et en obtient des cardes d'un merveilleux emploi pour la fabrication des étoffes de laine. On a vainement cherché à remplacer ses têtes blanchâtres par des machines; toutes les tentatives dans ce but ont échoué; aussi voit-on des champs immenses de *Dipsacus* aux environs des manufactures de drap et surtout de celles de Louviers, d'Elbeuf, de Sedan et de Carcassonne.

Les mouches à miel aiment beaucoup les fleurs de la cardère à foulon; les ruches placées dans son voisinage rapportent considérablement de miel d'une exquise qualité.

A côté de ce remède, nous signalerons un procédé nouveau pour rendre imperméables les étoffes et particulièrement la toile.

Ce procédé consiste à plonger d'abord les étoffes dans une dissolution savonneuse à vingt pour cent de savon, et ensuite dans une dissolution de sulfate de cuivre également à vingt pour cent; quand elles se trouvent bien imprégnées, on les retire et on les lave. Il se forme ainsi un stéarate, margarate ou oléate de cuivre qui est insoluble et qui, interposé dans les pores d'un tissu, empêche désormais que l'eau puisse le traverser. Ce procédé est excellent pour faire des bâches, et peut être employé par tout le monde. Les saisons pluvieuses, telle que celle que nous traversons, rendent précieux les toiles qui mettent les denrées à l'abri de la pluie.

L'astronomie vient de faire une grande perte: M. Hermann Goldschmidt est mort récemment à Fontainebleau, dans un âge assez avancé.

On peut citer M. Goldschmidt comme un des nombreux exemples qui prouvent combien les natures les plus intelligentes se trompent parfois sur leur vocation. Né d'une famille israélite de Francfort-sur-le-Mein, il lutta longtemps contre la volonté de sa famille, qui voulait le consacrer au commerce, tandis qu'il alléguait qu'une force mystérieuse et insurmontable le poussait vers l'étude de la peinture.

Un beau jour il brûla ses vaisseaux, s'enfuit de Francfort et se consacra exclusivement, en dépit de tous, à l'art qui l'appelait, pensait-il, à la réputation et à la fortune, et il arriva à Paris, vers 1836, avec les tableaux qui devaient, croyait-il, réaliser ses espérances.

Ces tableaux n'étaient pas sans quelque mérite, mais assurément ils ne justifiaient point, autant qu'on aurait pu le supposer, les manifestations impérieuses d'une vocation aussi fervente et aussi irrésistible.

Élève de Cornélius et de Schnorre, M. Goldschmidt exposa aux divers Salons de Paris des œuvres qui se succédèrent de 1836 à 1857, sans attirer sérieusement l'attention sur lui et sans lui valoir la renommée qu'il en attendait. Ce fut entre autres *la Sibylle de Cumes*, en 1845; *l'Offrande à Vénus*, en 1846; *la Mort de Cléopâtre*, en 1849, et un certain nombre de paysages.

Tout à coup le nom de Goldschmidt, resté à peu près ignoré comme peintre, se trouva dans la bouche de tout le monde et devint populaire, car sans télescope, sans tous les instruments qui viennent en aide aux astronomes de l'Observatoire, l'artiste venait du sixième étage qu'il habitait dans les environs du Luxembourg, et à l'aide d'une lunette médiocre, de découvrir une nouvelle planète qui reçut d'Arago le nom de *Lutetia*.

Cette fois Goldschmidt avait trouvé sa véritable vocation: épris subitement d'une belle passion pour l'astronomie, dans le court espace de vingt ans, au grand désappointement des astronomes de profession, il signala l'existence de quatorze planètes nouvelles, et se vit proclamé huit fois lauréat par l'Académie des sciences. Si, malgré ses droits incontestables, ce corps savant ne l'admit point parmi les siens, en revanche la Société royale astronomique de Londres s'empressa de le nommer membre associé.

Goldschmidt consacrait toutes ses nuits à étudier le ciel, et à y chercher de nouvelles conquêtes. Pour vivre complétement et exclusivement avec les astres, il avait quitté Paris et s'était réfugié à Fontainebleau, où presque toujours il dormait de jour pour veiller la nuit, jusqu'au moment où l'âge, les veilles et les travaux nocturnes affaiblirent sa vue et lui rendirent impossible l'étude des corps célestes.

Les planètes découvertes par Goldschmidt sont:

En 1852, *Lutetia*, qui possède l'éclat d'une étoile de dixième grandeur et qui semble combler entre Mars et Jupiter une lacune signalée par Kepler;

En 1854, *Pomone*, la trente-deuxième de l'ordre et de onzième grandeur;

En 1855, *Atalante*;

En 1856, *Harmonica* et *Daphné*;

En 1857, *Nysa*, *Eugenia*, *Palès* et *Doris*;

En 1858, *Europa* et *Alexandra*;

En 1860, *Danaé*;

En 1861, *Panope*.

En outre, le peintre-astronome pointa plus de dix mille étoiles, comme manquant sur les cartes célestes, et particulièrement sur les plus complètes et les plus célèbres, celles de l'Académie de Berlin. Il travaillait en outre à un ouvrage sur la *Constitution physique du Soleil*.

MM. Memorsky, de Vienne, et J. M. Bruke, viennent de publier un travail intéressant sur les véritables couleurs des lumières qui frappent les yeux de l'homme.

La lumière solaire diffuse, loin d'être blanche comme on serait tenté de le croire, se mélange notablement de rouge.

La lumière diffuse, issue à midi d'un ciel couvert, dévie de la valeur d'un vingt-deuxième du cercle chromatique du rouge extrême du spectre vers le pourpre.

Les flammes du gaz d'éclairage, des bougies de stéarine, des chandelles de suif, des lampes à huile, à pétrole et des copeaux de bois gras se caractérisent toutes par une teinte jaune inclinant vers le jaune rouge.

La lumière du magnésium en combustion dans l'air, celle du phosphore dans l'oxygène, qu'on croit généralement d'une blancheur parfaite, prennent une teinte violette.

Ces résultats s'obtiennent au moyen d'images réfléchies par des miroirs.

Passons sans transition à un autre phénomène.

J'ai vu, il y a quelques jours, le convoi de la malle de l'Inde traverser le chemin de fer de Paris avec une vitesse de cent kilomètres à l'heure. On ne peut se faire une idée de la vitesse vertigineuse de cette machine à vapeur entraînant avec elle deux seuls wagons; elle passe littéralement avec la rapidité d'un éclair, et sans la fumée qui s'échappe de sa cheminée et qui laisse derrière elle un nuage blanc dans les airs, on n'entendrait qu'un bruit et on ne subirait qu'un éblouissement.

Il y a loin de cette manière de voyager à la diligence de nos pères, qui mettait deux jours et trois nuits pour venir de Bruxelles à Paris, et qui se composait d'une seule caisse de voiture où s'entassaient huit voyageurs. Il y avait deux de ces malheureux qui se tenaient assis sur les marchepieds repliés. Ces voitures ne changeaient point de chevaux en route, versaient régulièrement trois fois sur douze, et nécessitaient des decrets semblables à celui-ci, que nous extrayons de la *Correspondance de Napoléon Ier*, t. VIe:

« Article 1er. — Aucune diligence partant à jour et heures fixes, à dater, pour Paris, du 28 nivôse, et pour les départements du 1er pluviôse, ne pourra voyager qu'elle n'ait quatre soldats, commandés par un caporal ou sergent sur l'impériale, armés de leurs fusils et munis de vingt cartouches, et qu'elle ne soit accompagnée la nuit par deux gendarmes au moins, armés de fusils et à cheval.

« Art. 2. — Lorsqu'il y aura dans la diligence plus de 50,000 francs, appartenant soit à la République, soit à des particuliers, la diligence ne pourra faire route si, indépendamment des cinq hommes d'infanterie, elle n'est accompagnée au moins de quatre gendarmes ou autres hommes à cheval.

« Art. 3. — Ces cinq hommes d'infanterie seront fournis par les officiers commandant dans les lieux d'où part la diligence; la même escorte servira pendant tout le voyage pour l'aller et le retour.

« Art. 4. — Les soldats qui seront sur l'impériale recevront 1 franc par jour de gratification, qui sera payé tous les soirs par le conducteur de la diligence.

« Art. 5. — Tous les cochers et postillons conduisant les diligences seront tenus d'être munis d'un couteau de chasse et d'une paire de pistolets.

« Art. 6. — Les préfets, sous-préfets, maires, gendarmes, seront tenus d'empêcher une diligence de continuer sa route, si elle n'est accompagnée conformement aux dispositions du present arrêté; il sera fait une vérification particulière aux barrières de Paris et des grandes villes.

« Art. 7. — Tout conducteur qui transgressera les articles ci-dessus sera arrêté.

« Art. 8. — L'escorte de toute diligence qui serait forcée, sera arrêtée et traduite devant une commission militaire, qui jugera si elle a fait son devoir. Quel que soit le nombre des brigands, elle ne devra se rendre qu'après avoir tiré ses vingt cartouches et déployé le courage ordinaire aux soldats français.

« Art. 9. — Les ministres de la guerre, des finances et de la police générale sont charges de l'execution du présent arrêté. »

Aujourd'hui on part de Bruxelles dans de confortables wagons, pour arriver à Paris en huit heures, et la malle de l'Inde fait ses vingt-cinq lieues à l'heure! Que sera-ce dans un siècle? car suivant l'expression d'un de nos savants les plus illustres, « d'après les progrès présumables que la mécanique et la chimie préparent à l'avenir, les chemins de fer d'aujourd'hui sont encore, comme moyen de locomotion, ce que les diligences étaient aux chemins de fer. »

S. Henry Berthoud.

UN INCENDIE DANS LES PRAIRIES

Les savanes de l'Amérique sont de trois sortes : les unes couvertes d'une végetation riche et luxuriante; d'autres tapissées de bruyères, à travers lesquelles coulent des sources nombreuses : telles sont celles de l'Indiana, de l'Illinois et du Missouri; d'autres enfin, les prairies sèches, à peu pres dépourvues d'eau et semées seulement çà et là de maigres touffes d'herbe. Ce sont surtout dans ces dernières qu'on voit errer par milliers les bisons réunis par troupes immenses. Les *wapitis* y abondent également. On rencontre surtout les bandes de chevaux sauvages et les cerfs entre l'Arkansas et la rivière Rouge, les antilopes le long des rives du Missouri, au-dessus de la Plata; quant aux troupeaux de béliers, ils apparaissent en nombre considérable dans la belle saison sur les bords du Mississipi.

On se ferait difficilement une idée de l'effet d'un incendie dans les savanes, lorsque l'ardente chaleur de l'eté y a desseché les arbrisseaux et les herbes. Le feu, se developpant quelquefois sur une largeur de plusieurs milles, fait place nette sur son passage, et chasse pêle-mêle devant lui tous les hôtes effares de ces plaines solitaires. Si les oiseaux trouvent alors facilement un refuge, il n'en est pas de même des quadrupèdes de toute espèce que la flamme enveloppe et atteint dans leur course desespérée. Si quelque lac ou quelque marécage se rencontre sur leur chemin, les fuyards plongent pour y chercher un refuge, et c'est un bizarre spectacle d'y voir confondues, oubliant leurs goûts carnassiers ou la terreur mutuelle qu'elles s'inspirent, les bêtes les plus diverses et les plus irréconciliables ennemis. Le désir d'échapper au fléau qui fait rage autour d'eux retient côte à côte, immobiles, l'animal chasseur et sa proie ordinaire, pêle-mêle etrange, incroyable confusion dont le dessin que nous publions donne mieux l'idée que les plus longues descriptions.

P. Dick.

LE MOINE ET LA BIBLE

Ce moine redoutable est entré subitement dans la ferme, et il a surpris ces deux pauvres femmes, l'aïeule et la jeune fille, en train de se damner. Sacrilége! elles lisaient une Bible protestante. Il leur ordonne, en frémissant de colère, de lui remettre ce livre de l'enfer, que la flamme doit y renvoyer. Les deux coupables se tiennent debout, muettes, tremblant comme la feuille. Comment essayer de se justifier? comment esperer le pardon pour un crime si énorme?

Ce sujet, qui nous reporte à l'époque où les ministres de l'Église romaine luttaient avec énergie contre les envahissements du calvinisme, le peintre, M. J. Pettie, l'a rendu d'une façon large et saisissante, et y a deployé toutes les qualités d'un véritable artiste de race. Un léger reproche pourtant, relativement à la tête du moine. M. Pettie appartient à l'Église réformee, et en traitant cette partie de son œuvre, il a laissé, sans le vouloir sans doute, percer un peu d'animosité contre les ordres monastiques. La tête du révérend semble surtout hargneuse, quand elle devrait refléter une noble indignation et une sincère pitié pour ces âmes qui se perdent. Ainsi traité, le tableau aurait, croyons-nous, beaucoup gagné comme effet.

H. Vernoy.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(SUITE) [1]

— En ce cas, je me confie à vous; il n'y a pas assez longtemps que vous avez quitté la France pour avoir perdu les traditions de sa cuisine.

— Et, en attendant le dîner, que ferons-nous?

— Nous causerons.

— Nous causerons. Oh! chère amie, ne savez-vous pas qu'il n'y a qu'en France et entre Français que l'on cause? J'ai d'excellent thé. Voilà Kalino qui m'est donné comme interprète par le recteur de Moscou, mais qui ne comprend absolument rien à ce que nous disons, attendu que nous parlons le parisien, qui est une langue à part. Il va nous aller chercher notre thé; et, de temps en temps, nous parlerons français pour lui faire plaisir.

— Alors, entrez, et qu'il soit fait selon votre volonté.

Nous entrâmes et nous nous mîmes à bavarder. Au milieu du bavardage, un souvenir me revint.

— Vous avez parlé tout bas à votre mari; que lui avez-vous dit?

— Je lui ai dit de prévenir deux de nos amis.

— Français ou Russes?

— Russes.

— Oh! la la! je flairais une trahison... Et que sont-ils, vos amis?

— L'un est prince, c'est sa position sociale; l'autre est poétesse, c'est sa position intellectuelle,

— Une femme poëte, chère amie! nous allons avoir un amour-propre à caresser; autant vaut caresser un porc-épic.

— Non, elle a du talent.

— Alors, ce sera plus facile. Et votre prince est un vrai prince?

— Je crois bien, un knins.

— Que vous appelez? Je vous préviens que je sais par cœur tous vos knins.

— Le prince Labanof.

La porte s'ouvrit juste en ce moment, et un beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans entra.

Il avait entendu son nom.

— Je crois, dit-il, qu'il y a, en France, un proverbe qui prétend que, lorsqu'on parle du loup...

— Ma foi, justement; vous savez que je viens d'envoyer chez vous.

— Non; mais je sais que vous avez ici M. Dumas, et je voulais vous prier de me présenter à lui.

— Et comment savez-vous cela?

— Oh! chère amie, je viens de rencontrer M. Posniak, le maître de police, qui compte bien nous avoir tous à dîner demain chez lui... Mais presentez-moi donc.

Je me levai.

— Prince, lui dis-je, nous nous connaissons depuis longtemps.

— Dites que je vous connais. Mais vous, comment connaitriez-vous une espèce de Tartare exilé à Saratov?

— J'ai beaucoup connu à Florence...

— Ah! oui, une tante à moi et mes cousines les jeunes princesses Labanof. Elles m'ont cent fois parlé de vous. Vous rappelez-vous la princesse Nadine?

— Je crois bien! nous avons joué la comédie ensemble, ou, plutôt, j'ai été son metteur en scène.

— Ah çà! qu'a-t-on décidé pour la journée? demanda le prince.

— C'est M. Dumas qui a fait lui-même le programme; si vous ne le trouvez pas bon, prenez-vous-en à lui.

— Voyons le programme.

— Nous causons, nous dînons, nous recausons, nous prenons du thé, et nous recausons encore.

— Après quoi, ces messieurs couchent chez moi pour ne pas avoir la peine de regagner leur bateau.

— J'accepterais à l'instant même si je ne craignais de vous déranger.

— Depuis combien de temps êtes-vous en Russie?

— Il y a tantôt cinq mois.

— Eh bien, vous devez savoir que ce qui dérange le moins un Russe, c'est de donner à coucher chez lui. Il y a huit ou dix canapés dans la maison. Vous en prendrez chacun un. M. Dumas en prendra deux, et tout sera dit. Avez-vous des lits au bateau? En ce cas, allez au bateau; je vous previens que je n'en ai pas à la maison.

— Eh bien, justement, j'ai un matelas et un coussin que l'on m'a donnés à Kasan; je les essayerai chez vous.

— Sybarite!

— Kalino, cher ami, apportez-nous le thé et faites-moi apporter mon matelas et mon coussin.

Kalino, en sortant, s'effaça pour faire place à une petite dame de vingt-huit à trente ans, ronde, grasse, aux yeux vifs, à la parole rapide.

Elle vint droit à moi en me tendant la main.

— Ah! c'est vous, enfin! me dit-elle. Nous savions que vous etiez en Russie; mais le moyen de croire que vous viendriez jamais à Saratov... — bonjour, prince! bonjour, Adélaïde!... — c'est-à-dire au bout du monde! Vous y voilà. Soyez le bienvenu!

Il y a une charmante coutume en Russie. Je ne révèle pas cette coutume à tout le monde, mais seulement à ceux qui sont dignes de l'entendre. — Lorsque l'on baise la main d'une dame russe, elle vous rend immédiatement le baiser, sur la joue, sur les yeux, où cela se trouve enfin, comme si elle craignait que cela ne lui portât malheur de le garder.

Je baisai la main de Mme Zénaïde, qui me rendit immédiatement mon baiser.

Cette manière de se dire bonjour active singulièrement la connaissance.

Il y a du bon dans les vieilles mœurs russes.

— Eh bien, lui dis-je, nous faisons donc des vers?

— Que voulez-vous qu'on fasse à Saratov?

— Vous nous en direz?

— Est-ce que vous parleriez russe, par hasard?

— Non, malheureusement; mais vous m'en traduirez.

— Si cela peut vous faire plaisir.

La porte s'ouvrit; un officier entra avec des épaulettes de colonel.

— Bon! dit la maîtresse de la maison, voici M. le maître de police. Vous n'avez rien à faire ici, monsieur Posniak, et nous ne voulons pas de vous.

— Oh! que vous en vouliez ou non, il faut me subir, je vous en préviens; vous avez chez vous des étrangers, c'est de mon devoir de m'informer qui ils sont, et, s'ils sont suspects, de les emmener chez moi, de les garder à vue et de ne pas les laisser communiquer avec leurs compatriotes. Recevez-moi mal maintenant.

— Mon cher monsieur Posniak, donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Comment se porte madame Posniak? comment se portent vos enfants?

— A la bonne heure! voilà qui rachète votre première réception. Monsieur Dumas, je sais que vous êtes amateur d'armes, et voici ce que je vous apporte.

Et il tira de sa poche un charmant pistolet du Caucase, au canon damasquiné, à la crosse en ivoire incrustée d'or.

— Si vous traitez ainsi les gens suspects, comment traitez-vous vos amis?

— Mes amis, quand je les rencontre, je les invite à déjeuner pour le lendemain, et, s'ils refusent, je me brouille avec eux.

— C'est votre ultimatum?

— C'est mon ultimatum.

— En ce cas, il faudra bien déjeuner chez vous.

On voit, d'après cette conversation et les projets arrêtés, comment se passèrent ces deux jours si redoutés, qui furent deux des meilleurs du voyage.

Une petite lingère parisienne, avec son esprit charmant, avait civilisé ce coin de terre, moitié russe, moitié tartare.

Quant à notre poétesse, je voudrais pouvoir donner au lecteur une idée de son talent; mais je ne puis que faire dans ce but une chose fort insuffisante : c'est de mettre en vers deux des pièces qu'elle me traduisit, et dont elle était l'auteur.

Jetez les yeux sur la carte, cherchez-y Saratov, et voyez à combien de lieues de notre civilisation sont nées ces deux fleurs du Nord, arrosées par les eaux glacées du Volga et battues par les âpres vents de l'Oural :

LE CHASSE-NEIGE

Quand j'étais chasse-neige et poursuivais, farouche,
Le voyageur perdu dans le steppe, le soir,
Et que, pour l'endormir sur sa dernière couche,
Je lui chantais les chants de l'ange au voile noir,

J'étais terrible alors, j'étais le désespoir.

Et les hommes disaient : « Le dernier jour menace;
Vainement par le Christ nous nous croyions absous,
Le [illegible] la tempête passe,
Le monde est condamné, la mort vient : à genoux!

Dieu de miséricorde, ayez pitié de nous! »

Mais, quand je m'approchais de ta fenêtre, à l'heure
Où la lune, sur toi, projette un doux rayon,
Je me sentais tremblant comme un enfant qui pleure
Et retenais mon souffle et murmurais : « Pardon! »

Car, rien que de te voir, je redevenais bon,

Et les hommes disaient : « La tempête s'apaise,
L'hiver fuit, tout renaît quand tout allait mourir.
Le gazon velouté s'étend sur la falaise,
On voit à l'Orient un coin du ciel s'ouvrir;

C'est le printemps qui vient, les roses vont fleurir. »

L'ÉTOILE QUI MEURT

Je naquis le jour qui vit naître
Le monde encore inhabité.
Mais, ce soir, je vais disparaître
Et tomber dans l'éternité.

Mon règne lumineux s'achève!
Et déjà je vois le rayon
De ma rivale qui se lève
Et me remplace en mon sillon...

Je meurs sans haine et ne regrette
De ce monde prince ni roi,
Mais seulement le beau poëte
Qui rêvait, l'œil fixé sur moi.

Il oublia que c'est ma flamme
Qui baignait son front inspiré,
Et qui, pénétrant dans son âme,
Y réveillait le feu sacré;

Et, sans se douter qu'il encense
L'étoile qui vit mon couchant,
L'ingrat, ignorant mon absence,
Lui chantera son plus doux chant.

Mais, si le même amour t'enivre,
Plus que moi, tu devras souffrir,
Pauvre sœur! car je l'ai vu vivre,
Et toi, tu le verras mourir.

N'est-ce pas une chose curieuse que de retrouver partout la poésie, cette langue universelle des cœurs malades, qui, dans les chants de l'Arabe, fait rugir le lion de l'Atlas, et qui, dans les steppes de l'Oural, rend le chasse-neige lui-même amoureux?

Si jamais je fais un voyage autour du monde, je recueillerai un chant d'amour partout où mon pied se posera, et je pu-

[1] Voir les numéros 558 à 578.

blierai ces différents jalons de la passion humaine, la même sous toutes les latitudes, sous le titre d'*Histoire du cœur*.

A huit heures du soir, nous quittions tous ces nouveaux amis, qui, j'en suis sûr, ont conservé mon souvenir comme j'ai conservé le leur. Ils nous reconduisirent jusqu'au bateau, où ils restèrent jusqu'au moment où on leva l'ancre

Des torches qu'ils allumèrent après notre départ, et dont ils secouèrent la flamme, restèrent encore visibles pour nous près d'une demi-heure.

A la suite de la réclamation des deux jours qui m'étaient dus, il avait été arrêté que le capitaine nous déposerait en face de Kamischine, à Nikolaevsk, petit village situé sur la rive gauche du Volga.

Nous devions y être vers neuf heures du matin.

Une heure avant d'y arriver, prévenus par le capitaine, nous avions fait monter sur le pont le peu de bagages dont nous avions besoin pour notre excursion.

Nous des[illegible] Nikolaevsk, [illegible] nous nous a[illegible]minâmes vers la maison de poste, notre padarojné à la main.

Nous avons déjà dit, je crois, que le padarojné est un ordre des autorités russes aux maîtres de poste de donner des chevaux à celui qui en est porteur. On ne peut pas plus prendre la poste en Russie sans padarojné, que l'on ne peut voyager en France sans passe-port.

ALEXANDRE DUMAS

(La suite au prochain numero.)



ILE DE MADÈRE. — HABITATION DU GOUVERNEUR, d'après une photographie

MADÈRE

L'île de Madère, si célèbre par ses vins, à la tête desquels brille le Malvoisie, est une des plus anciennes possessions portugaises. Gonzalès Zarco paraît avoir été le premier navigateur qui toucha Madère. Il y aborda en 1420. Cette île doit à sa nature volcanique et à la douceur de son climat une extrême fertilité. Toute hérissée de rochers sur ses côtes, elle n'est guère abordable que par la baie de Funchal, qui a donné son nom à la capitale de l'île.

Les maisons blanches de Funchal et ses riantes plantations forment un puissant contraste avec les teintes rembrunies des roches environnantes. Autour de la ville et sur le talus de la montagne à laquelle elle s'adosse, plusieurs chapelles, quelques monastères et un grand nombre de villas composent un panorama des plus variés. Funchal compte environ quinze mille âmes de population. Les négociants anglais qui s'y sont établis ont beaucoup contribué à son embellissement et à la purger surtout de la malpropreté que la nonchalance des Portugais laissait accumuler dans les rues.

La position de cette ville, au pied d'une montagne sillonnée de ravins qui débouchent dans la baie, l'expose à des désastres à l'époque des grandes pluies; alors les eaux se précipitent en torrents impétueux dans les anfractuosités des gorges et entraînent tout ce qu'elles rencontrent. En 1809 une inondation de ce genre, qui ravagea l'île, détruisit tout le quartier de Funchal habité par les marins : plus de quatre cents personnes y périrent sans qu'il fût possible de les secourir.

Le seul monument de la ville à peu près digne de ce nom est l'habitation du gouverneur portugais, dont nous donnons la vue. Il est composé de constructions modernes entées sur les restes d'un vieux château gothique.

FRANCIS RICHARD.

ECHECS

Nous avons l'honneur de rappeler à nos lecteurs que les solutions doivent nous parvenir dans les *quinze* jours qui suivent la publication des Problèmes

SOLUTION DU PROBLÈME N° 19

BLANCS.	NOIRS.
1 F. 6ᵉCD	1 P. 3ᵉFD (A)
2 R. 2ᵉR	2 R. 5ᵉD
3 T. 4ᵉCD éch.	3 R. 4ᵉR
4 F. 7ᵉFD éch. m.	4 . . . . . .

(A)

1	1 P. pr. F
2 F. 7ᵉCD	2 P. 4ᵉCD
3 R. 4ᵉR	3 P. 5ᵉCD
4 F. 6ᵉTD éch. m.	4 . . . . .

Solutions justes : MM. Aimé Gautier, à Bercy; Grosdemange, à Commercy; Chess-Club, à Beauvais; Mullendorf, Raters et Kinnen, à Luxembourg; Bessie; D. Mercier, à Argelliers; commandant Tholer, à Nancy; J. Galiment; Maurice Abraham; Café Français, à Bavay; Émile Frau, Henry Frau, à Lyon; Boiron; Mateo de Zamora, à Almeria (Espagne); Café Maurin, à Beauvoisin; Bardon; Mme Savy, à la Rochelle; Anne Frédéric, à Alger.

Une légère erreur s'est glissée dans la position du Problème n° 19 : *le FR placé sur la case 2ᵉCR doit occuper la case TR*

PROBLÈME N° 22.

COMPOSÉ PAR M. F. DISCART, DE MODÈNE.



Les Blancs jouent et font mat en cinq coups.

CORRESPONDANCE

M. A... B...... (Havre) — Un Pion peut être pris *en passant* par un Pion, jamais par une Pièce.

M. Mat..... de Zam..... (Almeria) — Problème remarquable par le nombre et la beauté des Variantes.

Il est regrettable que la Variante principale admette une seconde manière de donner le mat; ex. : 1 (D. 3ᵉTR — C. 3ᵉTR), 2 (C. 6ᵉFR éch. — P. pr. C), 3 (D. pr. P éch. — R. case D) 4 (T. 5ᵉD éch. m. —.....); si 2 (......— R. case D), 3 (D. pr. P — coup quelc.), 4 (D. 8ᵉFD ou 7ᵉD ou T. 5ᵉD éch. m.—......)

Même observation sur la sous-Variante (2) de la Var. (A); ex. : 2 (..... — R. 4ᵉD), 3 (C. pr. C éch. déc. — P. 4ᵉR), 4 (D. 7ᵉD éch. m. —.....).

M. Grosdem.... (Commercy) — Problème n° 2 : la Var. (A) a une seconde solution; ex. : 1 (....., P. fait D), 2 (T. 8ᵉR éch. — R. 2ᵉD) 3 (T 7ᵉR éch. — R. case FD), 4 (T. 7ᵉFD éch. m. —.....)

Le Problème n° 1 a jusqu'à présent résisté à tous nos efforts pour l'entamer.

En résumé, Problèmes charmants, — deux véritables perles fines.

M. A. V. R..... (Palma) — Nos sincères remerciments. — Réponse prochainement.

M. Fays... (Beauvoisin), — Agréez nos remerciments. — Réponse prochainement. C. P.

ÉMILE AUCANTE

Paris — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 580.
Samedi 13 Octobre 1866.

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Théâtre du Gymnase : *Nos Bons Villageois*, comédie en cinq actes de M. Victorien Sardou. — Mlle Delaporte ; MM. Lafont, Arnal, Pradeau, Lesueur, Berton, Mmes Fromentin et Pierson. — Nouvelles théâtrales : Rentrée de la Patti : Mmes Lagrua [illegible] *Songe d'une nuit d'été*, [illegible] dans *Daphnis et Chloé*. — Encore une pièce nouvelle de Sardou !

Il faut décidément que les envieux en prennent leur parti, qu'ils s'inclinent devant cette succession de triomphes, devant cette persistance du succès à suivre le drapeau de M. Sardou. — « Il est heureux, lui, » disait devant Napoléon Ier, en parlant de Masséna, un général qui avait l'habitude de se faire battre en toute rencontre. — « Apprenez, monsieur, lui répondit Napoléon, qu'à la guerre comme ailleurs, il n'y a d'heureux que les habiles et les forts. » — Oui, cela est vrai ; à la rigueur, on peut surprendre une fois la fortune, et l'exemple n'est pas rare de capitaines, d'écrivains, de peintres, de sculpteurs, qui ont eu leur jour de gloire, un jour sans lendemain. Mais livrer bataille à coup sûr, marcher de victoire en victoire, des *Vieux garçons* à la *Famille Benoiton*, de la *Famille Benoiton* à *Nos Bons Villageois*, là est la force, la puissance, le génie : demandez plutôt à Ponsard, à Augier, à Dumas fils, à ces maîtres du théâtre nouveau, demandez enfin au public qui vient d'accueillir, avec un enthousiasme voisin du délire, la dernière œuvre de M. Sardou.

Il va sans dire que ce titre : *Nos Bons Villageois* n'est qu'une antiphrase. Entre la thèse de Rousseau et celle de Balzac, c'est à celle-ci que M. Sardou a entendu se rallier. Si le point de vue est le même chez le romancier et l'auteur dramatique, les tableaux qu'ils nous donnent diffèrent sensiblement par les nuances et le détail. Là, c'est le paysan pur sang, isolé dans sa sauvagerie, son ignorance et sa méchanceté natives, ennemi d'instinct de cette civilisation qu'il ne connaît pas et avec laquelle le hasard seul peut le mettre en contact. Tout autre est le villageois que nous présente M. Sardou. Celui-ci est le paysan des environs de Paris, déjà à moitié dégrossi, à demi corrompu par le voisinage et la fréquentation de la grande ville, tempérant la ruse par la violence, madré, malicieux, hypocrite, unissant l'avarice et la cupidité aux vanités locales, aux ambitions de clocher, à l'envie et à la haine de toute supériorité sociale, détestant enfin de toute son âme le Parisien qui le fait vivre et le nourrit de son luxe.

Vienne à tomber au milieu d'une population composée de pareils gaillards un brave homme qui, sur la foi de Gessner et de Florian, s'est imaginé d'aller chercher à la campagne la santé, le repos, l'air pur, la vie simple et primitive, et vous devez comprendre sa désillusion à mesure que se révèlent à lui tous les vices rédhibitoires de l'existence qu'il a rêvée.

Morisson, c'est ainsi qu'il s'appelle, est un ancien négociant de la rue de la Verrerie, orné d'une belle fortune et d'un charmant garçon de fils qui vient de gagner son diplôme d'avocat. Installé à Bouzy-le-Têtu, où il s'est fait construire, à côté du château, une villa élégante, il compte s'y livrer à la pêche, son plaisir favori. Le voilà donc, avec sa ligne, assis sur le bord d'un ruisseau que viennent de quitter les lavandières. La scène, encadrée dans un décor charmant, s'engage de la façon la plus pittoresque. De l'autre côté du ruisseau s'étend la terrasse du château, où le propriétaire, un ancien colonel devenu maire de l'endroit, vient pêcher à son tour. A peine les deux voisins, tout en s'adressant quelques mots de politesse, ont-ils jeté leur ligne, que survient un troisième amateur. Celui-là est du pays, c'est Grinchu le maraîcher, cultivateur, propriétaire et commandant des sapeurs-pompiers. Grinchu trouve mauvais qu'un Parisien ait osé prendre la place où il a l'habitude de guetter le poisson tous les matins : il cherche querelle à Morisson et fait si bien, par ses menaces et ses insolences, que le baron, c'est le titre sous lequel est connu le colonel, est obligé d'intervenir et de mettre, *manu militari*, Grinchu à la raison.

Ici mes lecteurs me sauront gré de m'effacer pour laisser parler les personnages de M. Sardou :

MORISSON.

Diantre ! monsieur le baron, [illegible] administrateur !

LE BARON.

Oui ? Eh bien, je vous attends après un an de [illegible] !

MORISSON, effrayé.

Plaît-il ?

LE BARON, souriant.

Et encore, un an ! je suis bien bon, si Grinchu ne vous fait pas donner au diable avant quinze jours.

MORISSON.

Mais qu'est-ce que je lui ai fait, qu'est-ce qu'il me veut, cet animal-là ?

LE BARON.

Comment ! ce que vous lui avez fait ? Vous lui achetez sous son nez un terrain qu'il convoite depuis dix ans ! Vous lui pêchez à sa barbe des poissons qu'il regarde comme ses poissons personnels ! et vous demandez ce que vous lui faites ?

MORISSON.

Mais tout cela, c'est mon droit.

LE BARON.

Raison de plus ! Vous en êtes encore aux bergers d'opéra-comique, cher voisin. L'événement vous prouvera que, n'eussiez-vous rien fait à ce villageois trop réaliste qui sort d'ici, il ne vous en aimerait pas davantage, par la seule raison qu'il est un paysan, et que vous êtes un Parisien, c'est-à-dire un [illegible] !

MORISSON.

[illegible]



LE CAPITAINE MAURY. [illegible]

LE BARON

Parfaitement!... Quelle est l'idée mère d'où dérivent toutes les pensées du villageois? Celle-ci : « La terre est au paysan. » (Frappant du pied le sol.) Ceci est son héritage naturel, créé par Dieu, dans le seul but de lui produire une grande quantité de liqueurs, à seule fin qu'il nous les vende trop cher. Mon parc? mes pelouses? terrain qui serait très-propre à la culture des pommes de terre, et qu'on lui gaspille! Vienne, maintenant, le vent de l'ignorance, qui, sur cette première couche d'instincts malfaisants, sème toute sa mauvaise graine, et faites-vous une idée de la jolie moisson d'orties et de ciguës qui, dans le cerveau d'un Grinchu, peut fleurir à mon adresse?

MORISSON

Mais, voyons, ils ne sont pas tous taillés sur le patron de ce G[illegible]-là.

LE BARON

Parbleu! non; il y a des variétés dans l'espèce. Ainsi, à dix lieues, c'est le vigneron. Le vigneron est une nuance. Ici, nous sommes en pleins maraîchers. Le maraîcher est un sous-ordre des plus intéressants à étudier. Ce légumier va, toutes les nuits, porter ses denrées à Paris, et, par ce côté-là, il est presque citadin, mais citadin nocturne. La civilisation ne lui apparaît que sous l'aspect brumeux des Halles, à deux heures du matin et éclairée d'une foule de petites lanternes douteuses qui sont comme le rayonnement affaibli des idées modernes. De ce frottement imparfait avec Paris, il ne résulte, en somme, qu'un villageois ignorant doublé d'un Parisien corrompu. Les défauts naturels de l'un se fortifient des vices artificiels de l'autre; et ce paysan qui, de la verte senteur des champs, n'apporte à la ville que l'odeur infecte de ses choux, ne rapporte de Paris, à l'heure où les oiseaux saluent l'aurore... que l'ivresse de l'absinthe et la chanson du *Sapeur*!

MORISSON.

Et c'est, ici, tous maraîchers?

LE BARON

Tous maraîchers!

MORISSON.

Et tous méchants?

LE BARON.

Oh! permettez, il y a de bonnes gens partout; et puis, je n'ai pas dit que l'espèce fût méchante; mais elle est malicieuse...

MORISSON.

Et avec cette opinion de vos administrés, vous restez maire?

LE BARON.

Je leur ferais bien trop de plaisir en quittant la partie!... J'ai toute la commune contre moi!

MORISSON.

Mais, monsieur le maire, qu'avez-vous fait à tous ces gens-là?

LE BARON

J[illegible]

MORISSON.

Voilà tout?

LE BARON.

C'est trop! Floupin ne me l'a pas pardonné. Connaissez-vous Floupin?

MORISSON.

Non.

LE BARON

Vous le connaîtrez. Floupin est le grand homme de l'endroit. C'est le pharmacien.

MORISSON.

Ah!

LE BARON.

Il est du cru; mais il a fait ses études à Paris, d'où il est revenu grand docteur pour ses compatriotes. Le villageois ne fait pas qu'admirer le pharmacien, il l'adore; car Floupin lui donne, dans son arrière-boutique, des consultations gratuites, au mépris de la loi, pour faire pièce au médecin, qu'il traite volontiers d'âne bâté! Et Floupin n'est pas seulement médecin; Floupin est beau diseur, Floupin est philosophe, Floupin est politique, Floupin est orateur, Floupin fait des conférences!

MORISSON.

Diable!

LE BARON.

Avec cela, adroit, souriant et fin, membre influent de la fabrique, conseiller municipal, marguillier, sergent des pompiers, rêvant la mairie! et, par conséquent, n'ayant pas accepté mon avénement par un feu d'artifice.

MORISSON.

Je comprends Floupin; mais comment vous êtes-vous aliéné le cœur de Tetillard?

LE BARON.

Tetillard est épicier.

MORISSON.

Il n'y a que lui.

LE BARON

Et il en abuse pour venir vendre, à des prix extravagants, des produits douteux. J'ai fini par me fâcher et par faire venir mes épices de Paris; sur quoi, Tétillard de se déclarer persécuté, Floupin d'insinuer que je ruine le commerce local, le commerce local de vociférer, et un bon tiers de la commune de me montrer les dents!

MORISSON.

Sapristi!

LE BARON

Huit jours après, j'ai la malheureuse idée de vouloir raccommoder les choses par un bienfait. Ému du fâcheux état de la vieille pompe à incendie, je dote la commune d'une pompe, nouveau modèle, que je fais venir de Paris, et j'offre, pour la serrer, une de mes remises. Grinchu, en sa qualité de lieutenant, réclame une clef de la remise. C'est trop juste, il a sa clef. Mais voilà mon animal qui, jour et nuit, lave sa pompe, graisse sa pompe, manœuvre sa pompe, si bien qu'il éventre une de mes voitures et crève l'œil d'un cheval! Je retire la clef : démission en masse de tout le corps des sapeurs-pompiers, casque en tête. Je flanque à la porte lieutenant, sergent, pompiers, pompe! et me voilà à dos la force armée, comme j'avais contre moi tout le haut commerce!

MORISSON.

Vous me faites dresser les cheveux sur la tête, monsieur le maire! Où allons-nous?

LE BARON

Ce n'est pas tout. Floupin, pour contre-balancer le premier effet de ma pompe, avait eu l'idée d'offrir une cloche à la paroisse par souscription. Il donne cent francs, il quête, et obtient cent soixante-dix francs cinquante centimes.

MORISSON.

Il n'y a pas de quoi avoir une sonnette!

LE BARON.

C'est ce que je fais remarquer au conseil, en lui proposant, au lieu de cloche, dont nous ne manquons pas, l'achat d'une horloge, qui remplace avantageusement le cadran solaire de l'église. Floupin, qui est du conseil, prend la parole et fait une conférence sur ce sujet. Floupin voit dans cette horloge un attentat du progrès moderne, qui veut substituer la mécanique à l'action providentielle, l'horloge, qui reçoit son mouvement de l'horloger, au cadran solaire... qui ne reçoit la lumière que d'en haut! Il retire ses cent francs; j'en donne mille, et j'installe mon horloge. Mais le curé, qui préférait la cloche, me boude : le suisse, le bedeau me boudent! Et me voilà encore brouillé avec toute la fabrique, qui ne me pardonne pas de lui donner l'heure exacte et de lui prouver que le temps marche.

MORISSON.

Ainsi, le commerce, l'armée, le clergé, tout?

LE BARON.

Tout!

Et Morisson de conclure très-judicieusement :

Si j'étais administrateur de pareils administrés, comme je ne les administrerais pas!

Encore le baron n'a-t-il pas tout dit : il n'a parlé ni de sa magnifique allée de tilleuls sacrifiée au tracé d'une route qu'il eût été plus simple de faire passer par le champ de betteraves de Grinchu, ni de son mur que les paysans s'entendent pour démolir en y poussant leurs voitures. Ce ne sont là, d'ailleurs, que de petites misères, des piqûres d'épingle sans conséquence, et le baron ignore qu'un complot, dirigé contre son honneur même, se trame à bas bruit entre les bons villageois.

La nuit précédente, un homme a été vu rôdant aux environs du château. — Grinchu, qui l'épiait, en a été pour ses frais de curiosité et pour un coup de poing, solidement appliqué, qui l'a envoyé rouler par terre. Mais, en s'enfuyant, l'inconnu a laissé tomber son chapeau, que Grinchu a ramassé et qui l'aidera à en reconnaître le propriétaire.

Si cet inconnu était un amant de la baronne, quelle joie pour les paysans! quel triomphe pour Floupin, qui aspire aux honneurs de l'écharpe municipale! Car, une fois son déshonneur bien constaté, le baron n'aura plus qu'à faire ses paquets. En attendant, le bruit, habilement répandu, a fait son chemin, et le scandale paraît assez mûr à Floupin pour faire signer par le conseil municipal, dont il est membre, une pétition qui demande au préfet la révocation du maire. La pétition n'est qu'un prétexte, bien entendu. Il faut seulement que le baron la connaisse. Qu'à cela ne tienne, Floupin la lui fera lire et lui demandera sa démission en douceur. Le voilà, en effet, qui se présente chez le baron et a l'impudence d'attacher le grelot. Le premier mouvement du baron est de faire sauter le drôle par les fenêtres; mais il se contient et, la badine sous le nez du négociateur, il le force à écrire au bas de la pétition une apostille ainsi conçue : « Tous les membres du conseil municipal de Bourzy-le-Têtu sont des poissons. »

La scène est d'une originalité charmante et jouée en perfection par Arnal.

Dans ces calomnies et ces cancans venimeux il y a pourtant un fond de vérité.

Les instincts mauvais du trio villageois ne l'avaient trompé qu'à moitié. Au moment où il avait été aperçu par Grinchu, le héros de l'aventure nocturne, qui n'est autre que le jeune avocat, le fils de Morisson, venait en effet d'un rendez-vous avec la baronne.

A quels dangers pourtant, un moment d'inconséquence et de légèreté peut exposer une honnête femme!

L'année précédente, aux Pyrénées, la jolie baronne et sa jeune sœur Geneviève avaient fait la connaissance de M. Henri Morisson. Le baron était absent : le jeune avocat était aimable, et, moitié désœuvrement, moitié coquetterie, la baronne, avec cette imprudence de la vingtième année, avait, sinon encouragé, du moins toléré ses assiduités. Rien d'apparent d'ailleurs. Pour mieux cacher son jeu, Henri avait eu soin de faire un doigt de cour à la petite sœur qui, de son côté, dans l'innocence de ses quinze ans, y était allée bon jeu, bon argent. L'intrigue ainsi ébauchée, Henri s'était bien promis de la mettre à fin et, dans ce but, il avait poussé son bonhomme de père, sans qu'il se doutât de rien, à acheter la propriété contiguë à celle du baron.

Mais, à peine rentrée au foyer conjugal, la baronne avait compris toute la portée de sa faute. Résolue à rester ferme dans ses devoirs, à rompre une relation condamnée par sa conscience, elle n'avait accepté un rendez-vous d'Henri que pour lui redemander ses lettres. Être revenu des Pyrénées à Paris pour s'en retourner bredouille, Henri ne l'entend pas ainsi. Justement une occasion inespérée se présente à lui pour pénétrer jusqu'à la baronne. En cherchant au pied de la terrasse le malheureux chapeau qu'il a perdu, il est aperçu par la petite sœur Geneviève. L'innocente enfant ne doute pas qu'il ne soit revenu tout exprès des Pyrénées pour demander sa main, et dans le plaisir qu'elle éprouve à le revoir si loyal et si fidèle, elle lui jette la clef de la petite porte du parc.

Il est nuit : la fête patronale de Bouzy-le-Têtu réunit tous les habitants sur la Grand'-Place, centre des réjouissances publiques. Les gens du château ont obtenu la permission d'y prendre part. Le baron, en sa qualité de maire de la commune, est obligé de donner de sa personne. Toutes ces circonstances ont été calculées par Henri, qui espère trouver la baronne seule dans sa chambre. A l'aide de la clé que lui a remise Geneviève, il s'introduit dans le parc, puis dans le château. A travers une porte entre-bâillée, il aperçoit une robe blanche : il entre... et il se trouve face à face avec Geneviève.

Où M. Sardou a-t-il surpris le secret de cette candeur ex-[illegible] qu'exhale l'âme d'une enfant de seize ans? Geneviève parle, et peu à peu le jeune homme sent s'éveiller en lui je ne sais quelle émotion nouvelle. L'amour coupable disparaît comme balayé par ce souffle de chasteté. Dans son cœur purifié il voit clair enfin : celle qu'il aime, qu'il a toujours aimée sans le savoir, c'est elle, c'est Geneviève, et sous l'inspiration de cette heureuse découverte, sa voix devient éloquente, passionnée, communicative. Envahie elle-même par cette flamme contagieuse et magnétique, la jeune fille se laisse d'abord aller à l'écouter, mais bientôt sa pudeur se révolte : un jeune homme seul avec elle, la nuit dans sa chambre! elle comprend que cela est mal et elle conjure Henri de sortir, et comme il insiste, la pauvre enfant finit par éclater en sanglots. A son tour Henri est vaincu : la honte de l'action qu'il allait commettre lui apparaît tout entière : il s'éloigne; il rend à Geneviève la clef qu'elle lui a donnée; il ne rentrera plus dans le château que par la grande porte et pour demander la main de celle qu'il aime et dont il est aimé; car en récompense de sa conversion, la jeune fille lui envoie, comme adieu, l'aveu qu'elle avait tenu jusque-là suspendu sur ses lèvres : puis heureuse, le visage rayonnant et la conscience légère, elle court rejoindre la fête.

Le baron en revient quelques instants après : il trouve sa femme dans cette même chambre, où elle est loin de se douter du danger qu'elle a couru : elle est cependant inquiète, souffrante, et pendant que le baron, tendre et prévenant comme le serait un mari de vingt-cinq ans, lui détache délicatement les boucles d'oreille en diamant qu'il lui a données le matin même, elle se sent agitée comme d'un sombre pressentiment.

Tout à coup un cri singulier se fait entendre : on dirait un signal. C'en est un en effet,—celui dont sont convenus les trois conspirateurs lorsque l'un d'eux apercevrait le galant, qu'ils supposent rôder autour de la baronne. Le baron s'élance dans le parc; mais à peine est-il sorti que, dans la chambre où sa femme est restée seule, un homme entre brusquement : c'est Henri poursuivi, traqué, rabattu sur le château par les trois chasseurs. En même temps l'on entend les voix se rapprocher, parmi lesquelles on distingue celle du baron.

— Vous me perdez! s'écrie la baronne.

— Je vous sauve, répond Henri.

Et en la portant à moitié évanouie dans la chambre voisine, il lui enlève son collier de diamants.

Le baron rentre avec les paysans.

— Qui êtes-vous? que faites-vous ici? dit-il à Henri, qu'il prend au collet.

— Grâce! pardon! c'est la première fois...

[illegible]

— Un voleur! s'écrient les paysans désappointés, qui espéraient trouver mieux.

— Un voleur! s'écrie le baron, qui craignait de trouver pis.

Le flagrant délit ne permet pas de doute, et l'on envoie chercher le commissaire de police.

En attendant, le baron interroge son prisonnier. — Quel motif a pu le pousser, lui, un jeune homme d'allures distinguées, à une pareille infamie? Le désordre, sans doute? une de ces liaisons honteuses qui sont, pour les cœurs faibles, la première étape vers le crime? — Henri répond affirmativement, et, s'emparant de la fable que lui fournit le baron, il la complète par des mensonges nouveaux : il explique qu'il est employé dans une maison de commerce et que, s'il a volé, c'était pour rembourser un emprunt forcé fait à la caisse de son patron. — Et votre père, malheureux! reprend le baron, vous n'avez donc pas songé à lui, au coup terrible que vous alliez lui porter? — A cette pensée qui ne s'applique que trop à sa situation, Henri sent son cœur se briser : il fond en larmes. Témoin de cette douleur et de ce repentir, le baron est pris de pitié. Que son prisonnier s'échappe et il fermera les yeux.

En ce moment, on annonce M. Morisson. Le brave homme vient se plaindre des *bons villageois*, qui ont dirigé sur sa propriété le feu d'artifice et, sous prétexte d'éteindre l'incendie qu'ils avaient allumé, ont inondé sa maison de fond en comble. Sans perdre un instant, le baron lui raconte ce qui vient de se passer et il obtient de lui qu'il favorise l'évasion du voleur. Pendant qu'il s'éloigne un instant pour surveiller le dehors, Henri rentre et se trouve en face de son père.

Quelle situation! Le père, supplié par son fils de ne pas le démentir, placé dans cette alternative de le voir déshonoré ou mort, car s'il refuse — et son premier mouvement est de rejeter bien loin le sacrifice auquel Henri veut l'associer, — l'époux outragé se vengera! Dites si vous connaissez au théâtre quelque chose de plus poignant et de plus dra-[illegible]?

Lorsque le baron revient, il trouve donc Morisson disposé à faire échapper le prisonnier. Henri met le pied sur la fenêtre d'où il doit descendre dans le parc. — Henri, prends garde! s'écrie le père, se trahissant ainsi par un cri du cœur. — Il m'a donc menti! s'écrie à son tour le baron, qui retire le pardon qu'il avait accordé. Il cède pourtant aux supplications de Morisson; mais déjà il n'est plus temps : le commissaire est arrivé et Henri appartient maintenant à la justice.

L'interrogatoire recommence, autrement sérieux cette fois que la première, et il se poursuit à travers une progression d'émotions terribles et palpitantes.

Représentez-vous la scène et les sensations diverses qui agitent les personnages : en face du commissaire, Henri

s'accusant avec persistance et déjouant par ses réponses les présomptions contraires qui naissent des constatations et des témoignages, le père venant en aide à son fils qu'il est à chaque instant sur le point de trahir, le baron commençant à entrevoir la vérité et mêlant avec impatience ses questions à celles du magistrat, les paysans suivant avec avidité les vicissitudes de la lutte, la baronne enfin, pâle, à moitié morte de terreur et de honte, complice obligée du généreux mensonge inventé pour la sauver, quel tableau saisissant et avec quel art supérieur la situation se renouvelle à chaque pas, grandissant en intérêt et en émotion jusqu'à la péripétie finale!

Henri a soutenu son rôle avec une incroyable habileté : il a tout expliqué, jusqu'au chapeau accusateur que Grinchu s'est empressé de joindre aux pièces de conviction : — Pourquoi est-il venu la nuit précédente? — C'était pour se rendre compte des localités. — Comment est-il entré? — A l'aide d'une fausse clé. — Pourquoi, au lieu des boucles d'oreilles, a-t-il pris le collier? — C'est que les unes étaient dans l'écrin, qu'il ne les voyait pas, et que l'autre était à sa portée. — Comment se fait-il que la baronne n'ait pas crié? — C'est qu'étranglée par la peur, elle n'en a pas eu la force : elle-même est là pour en convenir. — Il a réponse à tout et l'interrogatoire, tout habilement dirigé qu'il est, n'aboutirait pas si le baron, dans un mouvement de fureur, n'étendait son accusation jusqu'au père d'Henri, jusqu'au vieux Morisson lui-même. Alors, par un magnifique élan, le jeune homme se relève :

— Mon père, mon complice, lui! mais, pour qu'il fût mon complice, il faudrait que je fusse un voleur, et je ne suis pas un voleur!

— Alors, vous êtes un amant, dit le baron, et je vous tuerai.

Le duel aura lieu sans témoins, à l'américaine : les deux adversaires, ayant chacun un pistolet chargé, se rencontreront dans le parc : le premier qui apercevra l'autre tirera sur lui. Henri est bien décidé à se faire tuer. Mais auparavant il cherche à convaincre le baron de l'innocence de sa femme. Le baron ne veut rien entendre; les lettres mêmes que lui remet Henri, il les déchire sans les lire : qui lui dit qu'on ne lui en cache pas d'autres? Les protestations, les larmes de la baronne n'ont pas été mieux accueillies : les femmes n'ont-elles pas toujours des larmes à leur service? Donc le duel est convenu; quelques minutes encore, et le baron ira rejoindre Henri, qui l'attend sur le terrain.

Fâcheux contre-temps! Voici Geneviève qui revient du bal et qui arrête le baron prêt à sortir. La jeune fille est toute rayonnante. Elle a passé une partie de la nuit à défaire, de ses doigts roses, la trame ourdie par les « trois suisses » de Bouzy-le-Têtu : elle a dansé avec les gros bonnets du conseil municipal : un mot aimable à Troussemain, une câlinerie à Lorio, un sourire à Courtecuisse, et voilà tout le village, conquis en détail, qui crie maintenant : « Vive monsieur le le maire! » Un si bel exploit mérite une récompense. « Une autre demanderait à partager le pouvoir, » mais elle n'en exige pas tant. Tout ce qu'elle veut, c'est qu'on la marie avec M. Henri, le fils du voisin Morisson. A ce nom, le baron, qui jusqu'alors n'avait écouté qu'avec impatience le babillage de la petite sœur, devient attentif. Et alors, avec une volubilité charmante, elle raconte comment la rencontre s'est faite aux Pyrénées, comment Laure, sa sœur, a pris M. Henri en antipathie et a changé plusieurs fois de route pour l'éviter; puis, comme elle s'interrompt dans la crainte d'ennuyer son beau-frère, c'est lui qui la force à se rasseoir, qui, dans sa joie, lui prend les mains et la supplie de continuer. Le reste, nous le savons, mais quel plaisir on a encore à l'entendre, et avec quelle grâce naïve l'adorable enfant avoue la faute qu'elle a commise en donnant à M. Henri la clef du jardin! Tout s'éclaircit enfin pour le baron : les dernières paroles prononcées par Henri dans sa conversation nocturne, et dont la jeune fille n'a pas compris le sens, sont pour lui un dernier trait de lumière, et lorsqu'elle lui annonce que, ce jour même, Henri va venir lui demander sa main, déjà son cœur a pardonné.

Mais ce pardon arrivera-t-il à temps? Un coup de pistolet se fait entendre. Henri, dans une lettre qu'il a laissée sur la table, a déclaré son intention de se faire sauter la cervelle. Heureusement son bras a été arrêté à temps : le coup a été détourné et n'a causé d'autre ravage qu'une dent cassée à Grinchu. Le jeune homme revient sans blessure : il épousera Geneviève. Nos bons villageois sont déconfits. Quant à Morisson, s'il est content, *je me le demande!*

Tout cela est vivant, coloré, mené avec un entrain, une puissance d'intérêt qui ne laisse pas au spectateur le temps de respirer. J'ai noté, au passage, les scènes les plus principales; mais que d'autres non moins remarquables que j'ai laissées dans l'ombre : la première entrevue de la jeune fille et d'Henri, touchée avec tant de délicatesse; tout le tableau si comique du second acte d'où se détachent la conspiration des trois Machiavels de village et la fameuse conférence de Floupin sur les Parisiens; au cinquième acte, la scène où le baron, tout en repoussant la justification de sa femme, s'accuse lui-même d'imprévoyance et presque de cruauté. Au milieu de ces miracles de verve, de finesse, de sentiment, d'observation profonde, faudra-t-il m'arrêter pour signaler : ici, une clef donnée légèrement; là, un épisode en dehors de l'action; plus loin, un moyen insuffisant, un fil prêt à se rompre sous le poids d'une discussion critique? A quoi bon? et lorsque je suis séduit, entraîné, aurais-je bonne grâce à me demander pourquoi? Celui qui admire un monument cherche-t-il chicane à l'architecte sur un détail mal ajusté ou un ornement sans motif?

L'interprétation est éclatante et rappelle celle des plus beaux jours de l'ancien Gymnase. C'est encore un des talents de M. Sardou de savoir habiller les artistes qu'un théâtre met à sa disposition, de leur écrire des rôles qui les produisent dans toute leur valeur. Voyez Lafont : comme son personnage est tracé de manière à mettre en relief son énergie, son élégance, l'autorité de ses allures, l'aristocratie de son talent! Et Pradeau, quel parti M. Sardou a tiré de sa bonne figure épanouie, dont il a doublé l'effet en la nuançant d'une pointe de sensibilité et de pathétique! Et Arnal-Floupin, comme le rôle qu'il lui a taillé est bien approprié à sa finesse, à son esprit, à ce tact merveilleux dans le comique qui ne s'exagère jamais jusqu'à la charge! Si celui de Lesueur-Grinchu est moins développé, n'est-il pas bien à sa taille? Ne lui donne-t-il pas l'occasion de se faire une de ces têtes qu'il compose si bien? La distinction de Berton, la beauté sérieuse et les qualités dramatiques de Mme Fromentin, les grâces piquantes de Mlle Pierson ne sont-elles pas aussi à leur place? Si j'ai gardé Mlle Delaporte pour la dernière, c'est que, même dans ce merveilleux ensemble, elle mérite un rang à part. C'est l'idéal de la perfection, Mlle Mars dans tout l'éclat et le charme de ses premières années.

Si vous me demandez maintenant pourquoi je borne à mentionner d'un trait de plume :

La réouverture des Italiens et la rentrée triomphale de la Patti;

Le magnifique début, au même théâtre, de Mme Emmy Lagrua dans *Norma;*

La prise de possession du rôle d'Élisabeth dans le *Songe d'une nuit d'été*, par Mme Cabel, l'étoile toujours étincelante de l'Opéra-Comique;

Les bravos sympathiques qui ont accueilli, sous les traits du Daphnis d'Offenbach, cette vaillante artiste qui s'appelle Mme Ugalde;

Prenez-vous-en à Sardou qui, en ce moment, accapare à lui tous les feuilletons et toutes les chroniques.

Et quand on pense que ce diable d'homme vient encore de lire cinq actes au Vaudeville! — *Maison neuve!* Est-ce un bon titre? *Je me le demande!*

GÉROME.

Un accident survenu au moment du tirage à la gravure que nous préparions sur la principale scène de NOS BONS VILLAGEOIS, *nous force à renvoyer à samedi prochain la publication de ce dessin.*

BULLETIN

L'emplacement sur lequel sera bâtie la salle de spectacle destinée à remplacer le Vaudeville actuel est définitivement choisi. La salle nouvelle sera construite à l'angle du boulevard des Capucines et de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Les travaux commenceront le 1er décembre prochain, et devront être complètement terminés le 1er décembre 1867, époque à laquelle aura lieu l'ouverture de ce nouveau théâtre. Ce théâtre aura trois entrées : l'une sur le boulevard, une autre sur la rue de la Chaussée-d'Antin, et une troisième sur la place du nouvel Opéra.

On vient de frapper à la Monnaie une grande quantité de pièces de 2 francs, de 1 franc et de 50 centimes. Les pièces de 2 francs et de 1 franc sont surtout remarquables par la beauté du type : elles ont d'un côté l'effigie couronnée de lauriers, et au revers l'écusson impérial, comme dans les nouvelles pièces de 5 francs en argent et dans celles de 50 et 100 francs en or.

On entend souvent parler du « cheval-vapeur, » et l'on ignore généralement la force que représente cette expression. Le cheval-vapeur désigne, dans l'industrie, une force capable de soulever en une seconde un poids de 75 kilogrammes à la hauteur d'un mètre. Le cheval-vapeur représente ainsi, d'après l'estimation la plus généralement admise, la force travailleuse de trois chevaux de trait; le cheval de trait représente la force moyenne de sept hommes de peine : donc, le cheval-vapeur égale, pour l'effet, 21 hommes de peine.

Multipliez par 21 le chiffre de 3,650,000 chevaux-vapeur exploités en Angleterre, vous trouverez l'équivalent d'environ 73 millions d'hommes de peine. Et il ne faut pas oublier qu'on ne rencontre un homme valide que sur quatre habitants au moins; il faut décompter les femmes, les enfants, les oisifs, les vieillards, les infirmes, etc. Il s'ensuit que 76 millions d'hommes de peine représentent environ 300 millions d'habitants, plus que n'en renferme l'Europe tout entière.

Nous devons à une notice statistique musicale, dit *l'Écho de Berlin*, l'intéressante nomenclature des productions composées et inspirées à l'occasion de la victoire de Kœnigsgrætz. On a compté que jusqu'à ce jour soixante-dix morceaux ont paru, intitulés : *Marches... de triomphe, funèbre, d'assaut, de victoire*, etc.

Si l'on avait joué toutes ces marches les unes après les autres, à la rentrée des troupes à Berlin, l'exécution n'aurait pas duré moins de onze heures et demie, — de quoi rendre sourde toute la population de la capitale de la Prusse!

On vient d'inaugurer à Stockholm des régates de nuit. C'était un merveilleux spectacle, dit un témoin oculaire, que ces milliers de lanternes vénitiennes dont les barques étaient pavoisées, et sillonnant la mer en tous sens.

La tribune du jury, qui servait en même temps de but, était éclairée par la lumière électrique; un appareil spécial projetait une raie lumineuse sur l'eau et redoublait d'intensité à l'arrivée du vainqueur, dont le triomphe était éclairé par des flammes de Bengale.

Les principes aristocratiques tendent à s'implanter dans la société républicaine de l'Amérique du Nord. Il vient de se former à New-York, sous le patronage des personnages les plus considérables de la finance et de la vie élégante, une institution qui manquait à l'Amérique : c'est une société sérieuse pour l'amélioration de la race chevaline et la propagation du sport équestre, un *Jockey-Club* américain, en un mot.

On dit que M. Strauss, le chef d'orchestre des bals de l'Opéra, vient d'affermer, pour toute la durée de l'Exposition de 1867, moyennant une somme de 1,500,000 francs, le palais de l'Industrie des Champs-Élysées, et qu'il se propose d'y organiser des concerts-monstres.

TH. DE LANGEAC.

ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ, POUR 1867

Chaque année, l'*Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que l'*Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'*Almanach de l'Univers illustré*, pour 1867 (9e année) contient 64 pages de texte et près de quarante sujets, dessinés par les premiers artistes et gravés avec un soin exceptionnel.

Il débute naturellement par le calendrier officiel pour 1867, orné des allégories des saisons, et indiquant les lunes, les fêtes mobiles, les saisons, les éclipses, etc. On trouve ensuite une notice sur l'Exposition universelle, avec un superbe plan à vol d'oiseau du Palais du Champ-de-Mars; un récit de la dernière guerre de la Prusse et de l'Italie contre l'Autriche, avec une série de curieuses illustrations sur les principaux événements du conflit; les uniformes des trois armées; le fusil à aiguille; le portrait de M. de Bismark; le câble transatlantique; la reine Emma des îles Sandwich; la tour de Jeanne Darc, à Rouen; le portrait de Méry; la vue de l'île de Santorin; le camp de Châlons; la fête de Saint-Cloud; le portrait du général Jusuf; une nouvelle de George Sand et une causerie scientifique de S. Henry Berthoud; une revue dramatique (avec les scènes principales des pièces qui ont eu le plus de vogue dans l'année); une revue bibliographique; une revue nécrologique; un résumé du dernier Salon (avec les reproductions des tableaux les plus justement remarqués), etc., etc.

Le prix de cet almanach qui mérite, comme on le voit, une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de l'*Univers illustré*, 24, Passage Colbert; au *Bureau central des Almanachs*, chez Pagnerre, 18, rue de Seine; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

Dès le premier jour de l'apparition de l'*Almanach de l'Univers illustré*, dix mille exemplaires ont été enlevés. Un deuxième tirage permet dès maintenant de satisfaire à toutes les demandes.

ANTONIELLA

(Suite[1])

— Eh bien, répondit Antoniella, vous allez tout savoir, et l'heure de tout dire est venue.

Alors, elle parla ainsi :

« Je ne suis pas Napolitaine; je suis née parmi les ennemis des chrétiens, dans une famille riche du royaume du Maroc. Un esclave chrétien de mon père convertit ma mère et l'enleva pour la conduire en Espagne. La mer conduisit les fugitifs dans le port de Naples, qui devint leur patrie. Ils s'épousèrent, je fus le fruit de leurs amours. Peu de temps après, ma mère mourut; mon pauvre père désolé devint à la fois mon père et ma mère; à douze ans, je le perdis moi-même; un vieux médecin, suivi d'un élève compatissant, fut son seul ami. Après sa mort, je restai seule à la maison avec ma chèvre. L'élève du vieux médecin m'aima; il s'appelait Lorenzo; c'est celui qu'on a rencontré avec moi et qui a été blessé par une balle en me couvrant de son corps dans l'horrible meurtre du souterrain. Voici comment nous y étions pendant la bataille.

1. Voir les numéros 563 à 579.



LA DERNIÈRE INONDATION DANS LE VAL DE LA LOIRE. — Voir le Bulletin du n° 578.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



[illegible]

Les [illegible] disséminés [illegible] Pyrénées, les autres à Nice, suivant leur état de santé, les professeurs leur feront la classe par la télégraphie électrique.



— Saperlotte! Il a tant [illegible] lieu de lui envoyer la m[illegible]



[illegible]

[illegible]

— Maman, je conseille à Siméon, s'il vend Joseph, et qu'[illegible] autre n'ait pas d'argent, de se faire payer en timbres-poste.



— Monsieur, j'ai appris que vous aviez besoin d'un caissier.
— Oui, mon ami, mais vous avez les jambes trop longues : on ne pourrait plus vous rattraper.



— J'ai été caissier en Amérique.
— Très-bien, vous avez emporté la caisse, et vous ne pouvez plus, par conséquent, y retourner. C'est une garantie : je vous prends pour mon caissier.



[illegible] CAISSE [illegible]

Elle [illegible] les valeurs et le caissier [illegible] même [illegible]



— Toi qui te plaignais de ce que je ne t'avais pas conduite aux eaux ; tu vois que tout vient à point à qui sait attendre.



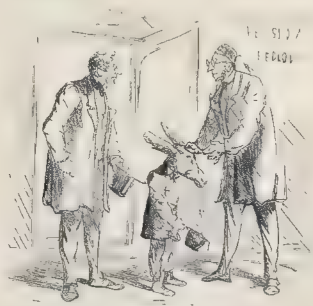
— Vous me ferez quatre jours de salle de police. On ne porte pas son schako de la sorte.
— Capitaine, c'est pas ma faute. Il a pris cette position depuis [illegible]



— M[illegible] vous n'avez pas besoin de rien?
— Non. Mes maîtres reviennent ce soir [illegible] ils en rapporteront probablement avec eux.



« Rendez-les enfants à leurs mères, » dit la romance. Au bout de deux mois de vacances, elles préfèrent encore les rendre à leur proviseur.



[illegible]

— Soyez sans inquiétude sur l'éducation de monsieur votre fils. Je vous le rendrai tel que je l'ai reçu.



— Dites donc, Monsieur Sardou, nous autres, *les Bons Villageois*, nous sommes ben pour quéqu' chose dans vot' pièce. Combien que ça va vous rapporter?

« A quelques milles de Foggio, au sommet d'une montée, les vandarelli qui venaient pour passer la revue dans la ville devant le général nous aperçurent tout à coup et fondirent à l'improviste sur nous. Lorenzo, que ses restes d'uniforme firent prendre pour un deserteur fuyant avec sa maîtresse, ne put me defendre et fut garrotté avec moi pour que leur capture donnât au general de Foggio une preuve de leur vigilance et de leur utilité au gouvernement dans les provinces. Arrivés dans la ville, on nous déposa, Lorenzo et moi, sous la garde de la boutiquière, sur un peu de paille au bas de l'escalier, au fond de sa cave, jusqu'à ce que la revue fût passée; nous nous y endormîmes de lassitude.

« Les coups de carabine qu'on tirait sur les vandarelli en dehors nous éveillèrent. J'essayai de monter pour voir ce qui se passait sur la place; mais les premiers groupes de bandits qui étaient descendus de leurs chevaux et qui s'engouffraient dans la boutique me refoulèrent sur l'escalier; j'y tombai dans les bras de Lorenzo; alors, il tomba lui-même la cuisse cassée par le ricochet d'une balle, je le soutins, il me couvrit de sang. Il se colla sur moi pour que son corps me protegeât contre la mêlee affreuse qui tourbillonnait autour de nous. Ce fut le moment où ceux des soldats qui n'avaient pas été frappés à mort, désesperant d'être épargnes par les soldats qui leur avaient tendu ce piége, récitèrent le *De profundis*, baisèrent leurs chapelets et déchargèrent leurs pistolets et leurs espingoles les uns sur les autres, se donnant tous la mort et laissant l'immobilite et le silence régner là-bas dans la nuit.

CXIV

« A ce moment, ma sœur, nous n'attendions plus nous-mêmes que la mort, d'une des balles que les soldats lançaient au hasard du haut de l'escalier.

« Lorenzo me dit :

« — Adieu; pardonne-moi de t'avoir dérobée à l'échafaud pour mourir avec des brigands; mais je ne pouvais croire au crime impossible dont tu te laissais accuser! Non, ce n'était pas possible! Maintenant que nous allons nous quitter pour jamais, dis-moi la vérité afin que le Seigneur me pardonne; as-tu vraiment tue ton enfant? Parle comme si j'etais l'ange du jugement dernier. »

Pendant mon récit, son visage, que j'entrevoyais dans l'ombre, était plus blanc de son anxiété que du sang qui coulait de sa blessure.

« — Oh! parle! parle vite, me répétait-il en me regardant d'un œil suppliant, ne me laisse pas mourir dans ce doute, que je sache que ta figure innocente ne m'a pas trompé, et que, dans le ciel où je vais t'attendre, je te retrouverai pure et digne de ce serment que je te fis par le brin de laine de ta quenouille. As-tu tué ton enfant?

« — Non, m'écriai-je tout bas; je n'ai jamais eu d'enfant parce que tu n'etais plus là pour m'aimer, je n'en ai point tué parce que le crime m'eût à jamais rendue indigne de toi!

« — Et pourquoi allais-tu donc à la mort pour expier un crime que tu n'avais pas commis?

« — Oui, ami, j'y allais tranquille parce que j'étais innocente et victime de ma passion pour les fils d'Annunziata, plus innocents encore que moi. Annunziata et moi, nous brûlions de mourir pour qu'ils fussent orphelins et adoptés par l'hospice des enfants trouves. Je les aimais comme mes propres fruits, et, en mourant pour eux avec mon amie, ne devenais-je pas leur mère aux yeux du ciel!

« — Oh! miracle de tendresse! s'écrie-t-il. Et qu'espérais-tu?

« En ce moment, la balle l'atteignit, et il glissa de mon sein sur la terre... Vous savez le reste.

« La sœur frémit et pleura.

« Quand tout se tut parmi les cadavres dans le fond de la cave, je soulevai Lorenzo évanoui dans mes bras et je montai en gémissant jusqu'au jour. Le peuple jeta une clameur d'étonnement et d'horreur, et vous m'emmenâtes dans votre sainte maison. »

. . . .

CXV

Voilà ce que j'appris de la fin de l'histoire d'Antoniella.

Ce récit extraordinaire et touchant impressionna fortement tout le couvent des saintes cloîtrées de Foggio. On versa des larmes sur leur malheureuse mère, restee emprisonnée à Naples dans la maison de correction et sur les jumeaux, jetes on ne sait où, pour y manger le pain de la charité publique. On eut les plus tendres soins pour Antoniella, à qui l'on permettait, accompagnée de la supérieure, d'aller visiter de temps en temps le malheureux Lorenzo pendant sa convalescence. Ils n'osaient se parler devant les témoins; mais leurs yeux se disaient par leurs larmes ce que la prudence les obligeait de renfermer dans leurs cœurs.

CXVI

Cependant la police de la province avait fait venir de Naples les pièces relatives à l'exécution d'Annunziata, à la sedition des affidés de Lorenzo, au renversement de l'echafaud, à l'enlèvement et à la fuite d'Antoniella avec son libérateur. On résolut d'envoyer les coupables sous la garde de la gendarmerie à Naples pour punir Lorenzo et pour obtenir des renseignements sur la complicite d'Antoniella.

Au bout de deux mois, Lorenzo fut assez guéri de sa blessure pour pouvoir être mis en route sur la paille de la charrette des prisonniers, accompagné par les gardiens; triste et doux à la fois fut ce voyage: Antoniella allait recouvrer son innocence, Lorenzo affronter son supplice; ils se juraient tout bas l'un à l'autre de ne pas se survivre si la rigueur des hommes venait à infliger à l'un des deux la peine de mort que l'un avait encourue par une généreuse fiction, que l'autre avait bravée par confiance dans la vertu de celle qu'il aimait, contre la propre confession de son crime.

Arrivé dans le golfe de Sainte-Euphémie, on les tira de la voiture et on les porta dans une felouque de la marine militaire, qui devait les transporter à Naples, pour y être remis aux juges et au gouvernement. Leur perte paraissait assurée et prochaine. Qui pouvait sauver Lorenzo de la faute qu'il avait commise contre la justice, en dérobant sa victime à l'echafaud?

CXVII

Le vent souffla favorable; le soir même, la felouque militaire vola comme un oiseau de proie sur l'écume de la mer; il changea la nuit suivante, souffla en foudre et les conduisit loin de la côte napolitaine, au delà du cap Bon et du rivage sicilien, dans le bras de mer orageuse qui sépare, de l'ancienne Carthage, Tripoli d'Afrique et les lagunes de Tripoli.

Le pilote calabrais, ignorant de ces parages, sentit la vague se calmer; mais, en doublant le cap Bon pour regagner la mer d'Italie, il fut aperçu par un brigantin du Maroc, en guerre alors avec Naples, et enlevé comme une proie pour être conduit au port.

CXVIII

La nuit tombait; le corsaire désarma les huit Napolitains et fit voile vers l'Afrique, pour y déposer et vendre ses prisonniers, pendant que, vaincus et vainqueurs, tout le monde se livrait au sommeil, excepte le capitaine et le lieutenant du brigantin barbaresque qui causaient. Antoniella prêtait l'oreille, et, grâce à sa langue d'enfance, reconnut dans l'accent du jeune capitaine une voix qui lui rappela son enfance et les montagnes qu'habitait son père.

— Allah Kherim! lui disait son vieux lieutenant, comment trouves-tu cette belle étrangère que le sort de notre cause nous a livrée presque sans combat cette nuit?

— La fumée de la poudre et le respect pour les femmes m'ont empêché d'y attacher mes regards, lui répondit le jeune homme.

— Elle est belle comme la fille du prophète, reprit le lieutenant, et Allah te l'envoie peut-être pour esclave et pour épouse. Son visage ressemble au tien; ne la mets pas en vente au bazar des esclaves quand nous serons arrivés à Tripoli; mais garde-la pour ta part de prise et conduis-la à ton pere dans tes montagnes, pour qu'il te la donne en mariage.

— Mais elle est chrétienne! répondit le jeune pirate.

— Mais elle est jeune et presque enfant, repliqua le vieillard; l'amour l'aura vite convertie à notre culte, et sa conversion attirera autant de bénédictions sur ta famille qu'il y a de cheveux noirs sur sa tête. Allah vous a fait si ressemblants l'un l'autre pour que vos destins soient écrits dans vos traits! Ne la laisse pas à un autre, vends seulement le jeune homme qui l'accompagne, et les trois soldats que nous avons si facilement enchaînés sous le mât.

CXIX

Antoniella avait tout entendu; elle avait frémi des projets de ces barbares qui allaient la séparer de Lorenzo et la conduire dans l'intérieur des terres pour être la propriété d'un renégat. Elle s'approcha de son amant et lui révela à voix basse ce qu'elle venait d'entendre. Lorenzo mit son doigt sur ses lèvres, et, sentant bouillonner son sang, il tira de sa ceinture un poignard qu'il y avait caché, et, le glissant dans les doigts d'Antoniella, il lui dit seulement :

— Tais-toi, et attends!

A. DE LAMARTINE.

(La suite au prochain numéro.)

LE CAPITAINE MAURY

De toutes les découvertes de la science moderne, il en est peu dont notre siècle puisse à meilleur droit s'enorgueillir que de celle à laquelle le capitaine Maury a attache son nom. Approfondir, sur la surface entière du globe, les lois qui régissent la circulation de l'atmosphère aussi bien que celle de l'Océan, établir l'ordre merveilleux des courants, étudier la température et la profondeur des eaux, tous les phénomènes en un mot que la mer laisse deviner à sa surface ou cache au fond de ses abîmes, telle a été l'œuvre de Maury et le sujet de son admirable livre *la Géographie de la mer*.

L'importance de ce travail, basé sur de longues et patientes observations, est inappreciable pour la navigation. On a calcule que, grâce aux decouvertes de Maury, la traversée de Washington à l'équateur etait abrégée de dix jours, celle de la Californie, qui durait autrefois 183 jours, n'en demande plus que 135. Entre l'Angleterre et l'Australie, la traversée moyenne de 124 jours, et autant pour le retour, est aujourd'hui réduite à 97 jours pour l'aller et 63 pour le retour. Enfin l'économie actuelle, due à l'usage des cartes de Maury, a été évaluee, en 1854, à un total de 2,250,000 dollars pour le seul commerce des États-Unis.

Le gouvernement de l'Union, appelé ainsi à constater le premier les bienfaits d'un système de recherches, qui en même temps agrandissait considerablement le champ de nos connaissances scientifiques, invita toutes les puissances maritimes à une conférence dont le but principal etait d'établir un plan uniforme dans les observations des phenomènes météorologiques sur mer. Cette conférence, où la France, l'Angleterre, la Russie, la Suède, la Norvége, la Hollande, le Danemark, la Belgique, le Portugal et les États-Unis envoyèrent leurs représentants, s'ouvrit à Bruxelles, au mois d'août 1853, et adopta, conformément aux idées de Maury, un plan général d'observations, aujourd'hui suivi sur les bâtiments de toutes les nations représentées. La Prusse, l'Espagne, la Sardaigne, l'Autriche et le Bresil ont depuis offert leur concours à cette œuvre collective.

Le capitaine Maury, fils d'un fermier de la Virginie, est né à Spottsylvanie, le 14 janvier 1806. C'etait un enfant encore quand son père alla se fixer aux environs de Nashville, dans l'État de Tennessee. A seize ans, le jeune homme fut envoyé à l'Académie de Harpeth, où commença de se développer en lui le goût des etudes scientifiques et météorologiques. Cinq ans après, il entrait comme midshipman dans la marine des États-Unis, et dès lors commençait pour lui cette vie de pérégrinations dans lesquelles il a recueilli lui-même une partie des notes qui sont le fond de ses remarquables travaux.

Au retour d'un voyage de quatre ans autour du monde, il passa ses examens, reçut le brevet de lieutenant et fut bientôt après nommé astronome dans une expédition chargée d'explorer les mers du Sud.

En 1834, il epousa miss Anne Herndon et se vit à cette époque, par un accident qui lui brisa la jambe droite, oblige d'abandonner le service actif. Il commença dès lors à se faire connaître par ses ecrits, qui lui valurent, en 1842, la place de directeur du Dépôt de cartes et d'instruments de Washington, qui est devenu depuis l'Observatoire national et le bureau hydrographique des États-Unis. Ce poste le mit à même de recueillir une grande collection de journaux de bord et d'etudes nautiques dont il a tire de nombreuses remarques pour ses *Cartes de vents et de courants*, qui ont précedé la *Géographie physique de la mer*.

Ce dernier ouvrage, publié en 1854, a déjà atteint en Amerique sa dixième édition, et il a été traduit dans presque toutes les langues. Il a valu à son auteur l'hommage des plus illustres savants de tous pays et des titres honorifiques de la part de divers souverains. Lorsqu'au moment de la guerre d'Amérique Maury crut devoir, lui enfant du Sud, donner sa démission de directeur de l'Observatoire de Washington, ce fut à qui des nations etrangères tiendrait à honneur de lui offrir un asile où il pût continuer paisiblement ses travaux. Il prefera toutefois demeurer dans son pays. Quelques souscriptions recueillies, l'année dernière, en Russie, en Hollande, en Angleterre et en France formèrent une somme de trois mille guinées, qui lui fut offerte comme un faible témoignage d'estime et de reconnaissance publique. Ce n'est pas assez, en effet, de récompenses nationales; il faut, pour ainsi dire, des récompenses universelles à ceux qui servent aussi dignement que le capitaine Maury la cause du progrès, qui est celle de l'humanite.

P. DICK.

COURRIER DU PALAIS

Faux billets de la banque de Russie. — Un nouveau moyen de sauver la Pologne. — Bernard sorcier abracadabrant. — Où en est la vertu dans les campagnes — Le coup de couteau de l'honneur. — Encore les abords de l'Opéra. — L'imprimerie Guyot. — L'hôtel Beauharnais. — Fragment d'une lettre d'Alexandre de Beauharnais. — Innocence intrinsèque de l'appeau à cailles.

Depuis que l'âge d'or est passé et que la concorde ne règne plus sur la terre, les hommes, opprimés ou oppresseurs, ont imagine pas mal de moyens de se combattre et de se nuire. Voilà trois ou quatre mille ans qu'ils se font la guerre, et, n'ayant pas beaucoup de temps devant moi, je ne me hasarderai pas à récapituler ici tout ce qu'ils ont inventé durant ces trois ou quatre mille ans pour se la faire le plus mortelle et le plus atroce possible. Nous autres modernes, gens civilisés et dedaigneux des miserables engins et des procédés ridicules de la barbarie, nous avons pour armes le

fusil, le canon, le mortier et la baïonnette ; pour projectiles la balle, le boulet, l'obus, la bombe ; pour machines de combat les navires blindés et les monitors, toutes choses que les plus beaux génies passent leur vie à perfectionner.

Mais aujourd'hui la meilleure manière de battre son ennemi ce n'est pas encore de le tuer, c'est de le ruiner, et nous avons le blocus, plus sûr que la baïonnette, plus terrible que la balle, le boulet, la bombe et l'obus, lancés par les fusils à longue portée, les canons rayés et les mortiers, plus funeste que les navires blindés et les monitors. Mais pas de blocus sans vaisseaux, et les vaisseaux coûtent cher.

Quelques esprits avisés ont trouvé un moyen moins dispendieux d'atteindre ce but désirable entre tous, la ruine de l'ennemi. Par malheur, ce moyen-là fait courir à ceux qui en usent le danger de la cour d'assises. Il est, du reste, extrêmement simple : fabriquer de faux billets de banque semblables à ceux du gouvernement auquel on fait la guerre, et déprécier ainsi son papier : rien de plus.

C'est de cette façon qu'un certain nombre de Polonais et de seigneurs russes mécontents complotèrent assez récemment de révolutionner la Russie.

Il y a quelque temps, la police découvrait chez le docteur Lipkau, à Paris, deux banknotes russes contrefaites et des notes sur la fabrication des billets. M. Lipkau reconnut sans la moindre difficulté que les deux banknotes étaient fausses. Mais il affirma qu'il n'avait point eu l'intention d'en faire usage en France. C'était en quelque sorte des épreuves qu'il était chargé d'examiner avant de donner le bon à tirer, et d'autoriser l'importation en Russie de ces patriotiques contrefaçons.

Mais la justice n'accueillit qu'à moitié les explications du docteur, et l'envoya devant le jury avec un marchand nommé Loudinsky, accusé d'être son complice.

Lipkau et Loudinsky ont été acquittés.

Une très-belle et très-bonne chose que le patriotisme ; mais le docteur Lipkau ne se disait-il donc pas que ses faux billets ne décréditeraient les finances russes qu'après avoir appauvri une foule de gens très-innocents des crimes de la Russie ?

Le bonhomme Bernard, lui, ne se met pas inutilement en frais d'imagination ; il a une assez haute idée de la simplicité humaine pour ne pas s'en tenir aux vieux moyens quand il la veut exploiter.

Il fait profession de guérir tous les maux du prochain et de dés-ensorceler les bestiaux.

Son instrument de travail est tout bêtement un *Abracadabra : Abracadabra monumentissima diabolica*. Comprenez si vous pouvez.

Demandez à Bernard ce que c'est qu'un *Abracadabra*, il sera fort empêché de vous répondre. Il ne se doute guère de ce que le docteur Serenus Sammonicus, une des célébrités médicales du IIe siècle de l'ère chrétienne, a écrit sur ce mot magique ; il ignore parfaitement qu'on ne le considérait pas autrefois comme une panacée, mais tout simplement comme un spécifique contre la fièvre quarte et la fièvre demi-tierce. [illegible] qu'il n'est efficace qu'à condition que le malade l'a porté pendant neuf jours à son cou, écrit d'une certaine façon sur un papier carré, plié de telle sorte que l'écriture soit invisible, et piqué en croix avec un fil blanc ; dites-lui encore que, le neuvième jour écoulé, le malade doit se rendre au point du jour sur le bord d'une rivière coulant vers l'Orient, détacher de son cou le papier merveilleux et le jeter derrière lui, en ayant grand soin de ne le point ouvrir, et vous l'étonnerez joliment, notre désensorceleur et notre guérisseur universel.

> [illegible]
> [illegible]
> Rêvez, sorcières,
> [illegible]

dit Victor Hugo ; le poëte embarrasserait quelque peu, j'en ai peur, maître Bernard, s'il lui donnait un pareil ordre, et le sorcier du Pas-de-Calais pourrait bien ne pas s'en tirer sans quelque dommage pour l'orthographe de ce mot irrésistible à l'aide duquel il sait extraire si heureusement le superflu et parfois le nécessaire de la bourse de ses bons amis les villageois.

Il paraît que Bernard ne s'en tenait pas toujours à son Abracadabra.

Quelquefois, a dit un témoin, il prononçait des mots latins...

C'était, je suppose, chez les gens auxquels il voulait marquer une considération particulière ou qui avaient le moyen de se payer une guérison ou un désensorcellement de première classe. Je n'aurais pas été fâché d'entendre un peu le latin de Bernard.

Je ne sais pas s'il dit des mots latins pour guérir une bonne femme qui avait une diarrhée *chronicle ;* mais, avec ou sans latin, il montra fort bien à une autre, qui se croyait ensorcelée, le diable accroupi dans un coin de son lit sous la forme d'un crapaud « qui soufflait comme un viau. »

Bernard, je vous l'ai dit, étendait sa bonté et son pouvoir jusque sur les bestiaux : un témoin l'avait prié de guérir ses vaches, ses moutons et ses cochons.

« — Eh bien ! lui demande le président, vos bêtes ont-elles été sauvées ?

« — Celles qui n'étaient pas malades ont réchappé, » répond l'enfant des campagnes.

Voilà qui est décisif en faveur des talents de Bernard.

Ah ! j'allais oublier de vous dire que Bernard avait aussi la réputation de faire marcher les pendules.

Il fait aller les pendules, donc il est sorcier.

Allons, les gens qui soutiennent que l'instruction est la mère de tous les maux peuvent espérer encore d'heureux jours pour la France ; et ils plaindront en même temps ce pauvre Bernard qui avait négligé de demander à son *Abracadabra* la recette magique qui empêche les sorciers d'être condamnés en police correctionnelle.

Si la simplicité d'esprit et la naïveté des villageois sont bien faites pour leur attirer les affectueuses sympathies des âmes ingénues, il faut avouer que les mœurs de nos populations rurales ont parfois de quoi scandaliser un peu leurs amis les plus tendres et les plus dévoués, s'ils sont abonnés à la *Gazette des Tribunaux* ou au *Droit*. Les colonnes que ces deux journaux consacrent aux choses de la province et de la campagne ne sont pas précisément remplies de récits qu'on puisse croire empruntés aux romans de Florian et aux idylles de Gessner.

La bonne foi — on ne saurait se le dissimuler, hélas ! — n'habite pas toujours dans les cabanes ; il n'est pas que de purs amours au village ; on assomme et l'on étrangle très-bien sous les verts ombrages des bois et le long des clairs ruisseaux, et il arrive par-ci par-là qu'on empoisonne sous le chaume. C'est probablement, il est vrai, que l'instruction n'a déjà que trop pénétré chez les paysans, et que son œuvre de corruption a commencé. Qui ne sait, en effet, qu'au bon vieux temps, au temps où pas un paysan ne savait lire, l'innocence et toutes les vertus régnaient, d'un bout de la France à l'autre, dans les campagnes, avec la sainte ignorance ? Certes, nous en sommes tous convaincus, excepté quelques esprits obstinés qu'aveugle l'esprit de parti, et qui ont la faiblesse de croire à toutes les impertinences que débitent dans leurs livres ridicules les historiens contemporains.

Enfin le mal est fait. L'homme des champs n'est plus immaculé ; le laboureur est déchu de sa perfection première ; le berger n'a plus la blancheur de l'agneau, ni la bergère celle du lis ; et, pour ne se rien cacher de la triste vérité, il faut reconnaître que laboureurs, bergers et bergères, quand ils s'y mettent, ne font pas les choses à demi, qu'il n'y a plus affreux scélérats et plus abominables gredines, et que leurs crimes sont particulièrement ignobles, bas et atroces.

Voici pourtant une tragédie rustique, sanglante, mais non honteuse. Cette fois ni l'avarice ni la cupidité ne sont au fond du drame dont le brusque dénoûment est un coup de couteau.

Mathes, un paysan d'un village de la Lozère, a frappé Arsène Delon, en plein jour, sur la place publique, sous les yeux de plusieurs des habitants de la commune.

Arsène Delon est tombé baigné dans son sang ; la blessure était grave, mais il y survivra.

Mathes a une fille, presque une enfant encore ; elle n'a pas quinze ans. Arsène Delon a séduit Marie Mathes ; le père a voulu laver dans le sang du séducteur l'honneur de la famille : dans la Lozère le sentiment de l'injure est violent, la main est prompte, et le couteau n'est pas loin de la main.

N'est-ce pas près de là qu'il y a un pays où les habitants, lorsqu'ils s'asseyent à une table pour jouer aux cartes, piquent leur couteau dans le bois à côté de leur enjeu, afin de le pouvoir saisir plus vite en cas de discussion ?

Mathes a été acquitté par le jury ; je ne suis pas bien sûr qu'Arsène Delon, le séducteur, l'ait été par ses concitoyens.

La ville de Paris, en opulente personne qu'elle est, ne profite pas des vacances pour faire des économies ; la chambre des expropriations ne se repose guère, et le jury indemnise, indemnise, indemnise avec un merveilleux entrain.

Toujours les abords de l'Opéra.

L'imprimerie Guyot, où s'imprime la *Gazette des Tribunaux*, va tomber : une imprimerie tranquille et grave entre toutes. On n'y parle pas, on n'y chante pas, on n'y siffle pas : nul autre bruit que celui des caractères que dix mains habiles et rapides ajustent dans le composteur, ou celui des taquets qu'on fait entrer à coup de maillet dans les formes. A voir les ouvriers travailler muets sous les yeux du père Pretôt, le metteur en pages, un ex-garde municipal, excellent homme s'il en fut et une des plus rudes barbes grises que je connaisse, on dirait qu'ils ont tous fait vœu de silence, pour se livrer plus dignement et plus gravement aux mystères augustes de la typographie.

C'est aussi dans cette rue Neuve-des-Mathurins, condamnée si jeune encore à disparaître, que s'élevait un hôtel dont le nom éveille bien des souvenirs : l'hôtel Beauharnais.

Le général Alexandre de Beauharnais le quitta pour n'y plus revenir lorsqu'il fut arrêté comme complice de Custine. Sa femme en dut sortir aussi un peu plus tard pour aller attendre en prison le jugement du tribunal révolutionnaire ; mais elle y rentra acquittée, et dans cette demeure où elle avait vécu heureuse entre son mari et ses enfants, elle put relire, en versant des larmes, la belle lettre dans laquelle son mari, confiant à son amour le soin de réhabiliter sa mémoire, lui disait :

« Ce travail doit être ajourné, car dans les orages révolutionnaires, un grand peuple qui combat pour pulvériser ses fers doit s'environner d'une juste méfiance, et plus craindre d'oublier un coupable que de frapper un innocent. Je mourrai avec le calme qui permet cependant de s'attendrir pour les plus chères affections, mais avec ce courage qui caractérise un homme libre, une conscience pure et une âme honnête, dont les vœux les plus ardents sont pour la prospérité de la république. »

Avant de finir j'ai l'honneur de faire savoir à MM. les gardes-chasse, gardes champêtres et gendarmes, que d'un jugement tout récemment rendu par le tribunal de Reims, il appert qu'un appeau à cailles ne doit pas être considéré comme un engin de chasse prohibé, attendu que, par engin de chasse prohibé, la loi entend celui qui peut servir à prendre le gibier sans l'aide d'aucun autre, qu'un appeau à cailles n'est autre chose qu'un sifflet, et qu'un sifflet ne prend pas les cailles à lui tout seul.

MAITRE G[illegible].

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite des IMPRESSIONS DE VOYAGE EN CIRCASSIE, *d'*ALEXANDRE DUMAS.

LA STATUE DE MARTIN SCHŒN A COLMAR

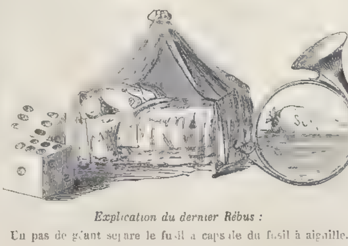
La statue, dont nous publions le dessin, figure, depuis quelques années seulement, dans la cour du musée de Colmar. L'exécution en avait été confiée à un élève d'Ary Scheffer, M. Bartholdi, enfant de la ville, qui a représenté avec talent la physionomie de son vieil et illustre compatriote.

Martin Schœn, à la fois peintre, orfèvre et graveur au XVe siècle, est surtout célèbre à ce dernier titre comme inventeur de la gravure en taille-douce. Si la gloire de cette invention lui est disputée par le Florentin Maso Finiguerra, son contemporain, il n'en est pas moins évident qu'il a été l'un des premiers à mettre en œuvre et à propager l'art fin et délicat dont il possédait le secret. Que la découverte de la gravure en taille-douce soit même antérieure, comme on a lieu de le croire, et à l'un et à l'autre des deux concurrents, on doit convenir que Schœn montra un talent d'exécution bien supérieur à celui de tous les artistes italiens et allemands de son époque. Son œuvre, qui consiste en cent cinquante pièces originales environ, est de la plus grande rareté.

S'il faut en croire le surnom de *Beau Martin*, qui lui a survécu, Schœn était d'une figure avantageuse. Il mourut en 1486. La date de sa naissance est moins connue ; pourtant on croit pouvoir la faire remonter à l'an 1420. Le musée du Louvre possède une des œuvres les plus remarquables de ce grand artiste : *les Israélites recueillant la manne*, et de plus un dessin du *Portement de la Croix*, exécuté à la plume et rehaussé de blanc sur papier bleu. On voit encore à Colmar, dans l'église de Saint-Martin, son patron, un tableau de lui représentant *la Vierge et l'enfant Jésus*.

La statue, en grès des Vosges, repose sur un piédestal de

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

Un pas de géant sépare le fusil à capsule du fusil à aiguille.

M. Louis de Viel-Castel vient de livrer au public le tome IX de son *Histoire de la Restauration*, ouvrage pour lequel l'Académie française a décerné à l'auteur le grand prix fondé par le baron Gobert. Dans ce neuvième volume, qui est en vente à la librairie Michel Lévy, l'éminent historien retrace les événements politiques si importants qui marquèrent l'année 1820 et le commencement de 1821 : à l'intérieur, ce sont les conspirations dans l'armée et dans les écoles ; la naissance du duc de Bordeaux ; la campagne contre les doctrinaires, et le renouvellement de la chambre des députés, qui donne la victoire aux ultra-royalistes ; à l'extérieur, les révolutions d'Espagne, de Naples et de Portugal ; les insurrections du Piémont, de la Grèce, des principautés danubiennes, etc. ; puis le congrès de Laybach, les interventions armées, la compression de l'esprit révolutionnaire et le découragement du parti libéral. — La distinction dont le livre de M. de Viel-Castel a été [illegible] et quelle élévation d'idées il est écrit.

même nature portant à chacune de ses quatre faces un ornement en fer d'où s'échappe un jet d'eau qui tombe au-dessous dans un bassin semi-circulaire. Quatre colonnettes occupent les angles du piédestal, surmontées de petites statuettes allégoriques qui ajoutent beaucoup de grâce et de caractère à l'ensemble du monument.

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DES MODES

Tout le monde s'occupe de modes en ce moment; il est temps de confectionner les costumes de la saison, qui s'avance à grands pas.

La toilette des femmes paraît se maintenir encore cette année dans le domaine de fantaisie, c'est-à-dire que chacune peut se vêtir selon son caprice ou plutôt d'après les inspirations de sa couturière.

Les chapeaux resteront petits, malgré les tentatives de quelques modistes en renom. Les robes, coupées très en biais, seront à jupe traînante en toilette de salon, et à double jupe courte découpées en festons chinois pour les robes de sortie à pied en demi-toilette.

Les confections ne dépassent pas le milieu de la jupe, on en voit même qui ont tout à fait la coupe d'une veste. Les basques à pointes sont à l'ordre du jour.

Les jupons de dessous ont complétement la forme des robes; on les taille sur le même patron. Le tour est garni de cercles d'acier suffisants pour maintenir l'étoffe et donner de la grâce à la tournure. A ce sujet j'ai déjà parlé à nos lectrices du jupon nouveau, créé par Mme Bruzeaux (rue du Faubourg Poissonnière, 4). Je crois cet objet indispensable à la toilette actuelle, et son prix peu élevé permet à toutes les femmes d'en faire l'essai. On porte, en dessous des robes courtes, des jupes de cachemire, ornées d'arabesques en taffetas noir et velours avec piqûres en soie de couleur.

Il est facile d'exécuter soi-même ces ornements, qui deviennent un travail très-rapide si on emploie une machine à coudre.

Dans toutes les familles il est essentiel de posséder une de ces machines, et je dois répondre aux nombreuses questions qui m'ont été faites depuis quelques mois touchant les machines à coudre.

Je dirai d'abord qu'il existe une grande différence entre les mécaniques destinées aux ateliers et celles préparées pour le salon.

Je ne m'occuperai que de ces dernières, parce que les personnes qui ont la bonté de me consulter veulent s'occuper de travaux en broderies soutache, imitation de guipure, chiffres de linge et piqûre.

C'est donc la machine à points noués de la maison Américaine (rue du Faubourg-Montmartre, 6) qui convient à mes aimables lectrices.

On peut s'en servir pour tous les ouvrages délicats. Le meuble est joli comme une table à ouvrage élégante; il marche au moyen d'une pédale, aussi facile à conduire que celle d'un piano, et le tic-tac résultant du mouvement est assoupli de manière à ne point gêner la conversation et à laisser à la personne qui travaille toute sa liberté d'esprit.

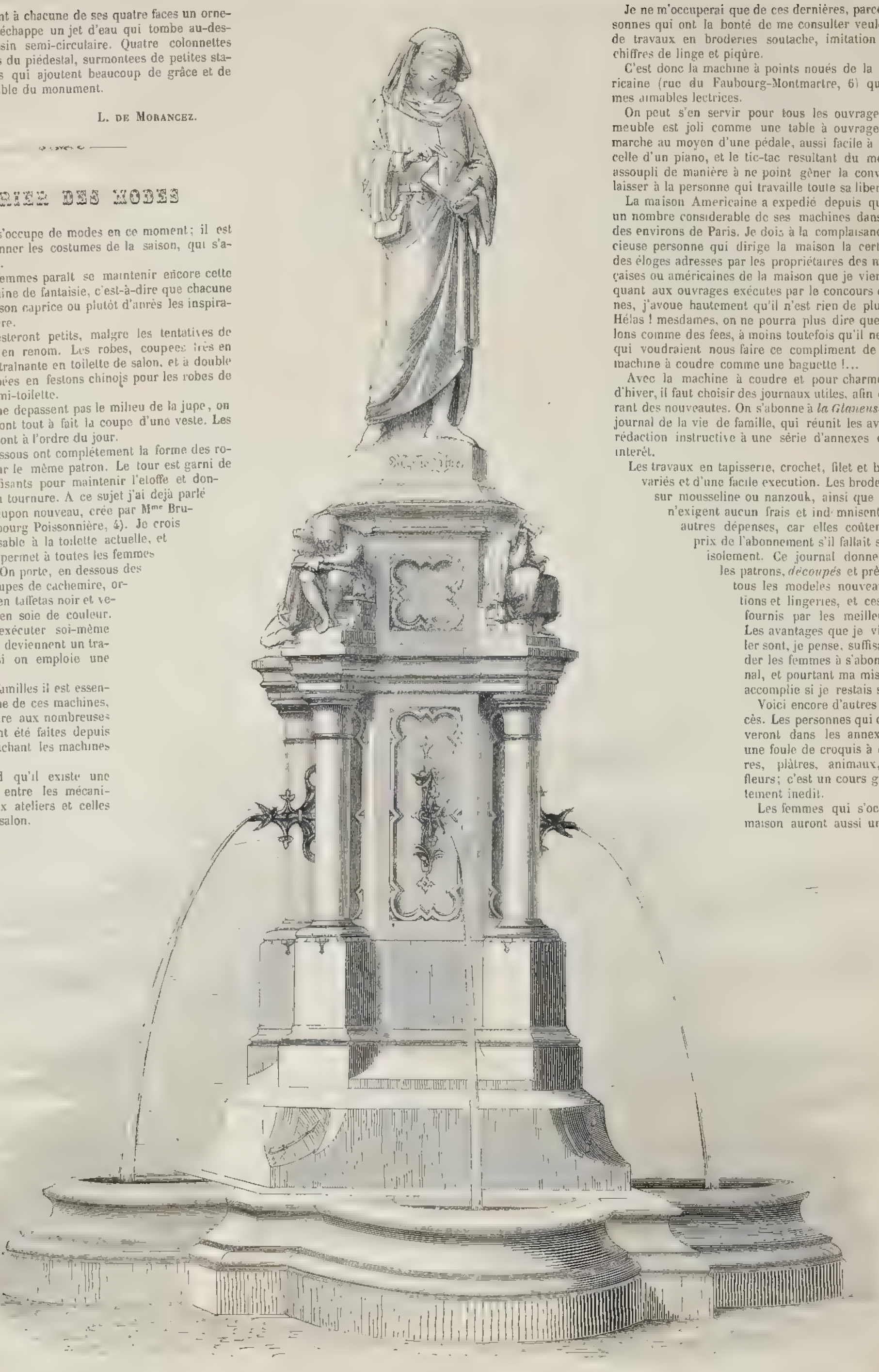
La maison Américaine a expédié depuis quelque temps un nombre considérable de ses machines dans les châteaux des environs de Paris. Je dois à la complaisance d'une gracieuse personne qui dirige la maison la certitude acquise des éloges adressés par les propriétaires des machines françaises ou américaines de la maison que je viens de citer, et quant aux ouvrages exécutés par le concours de ses machines, j'avoue hautement qu'il n'est rien de plus surprenant. Hélas ! mesdames, on ne pourra plus dire que nous travaillons comme des fées, à moins toutefois qu'il ne plaise à ceux qui voudraient nous faire ce compliment de considérer la machine à coudre comme une baguette !...

Avec la machine à coudre et pour charmer les soirées d'hiver, il faut choisir des journaux utiles, afin d'être au courant des nouveautés. On s'abonne à *la Glaneuse Parisienne*, journal de la vie de famille, qui réunit les avantages d'une rédaction instructive à une série d'annexes d'un véritable intérêt.

Les travaux en tapisserie, crochet, filet et broderies, sont variés et d'une facile exécution. Les broderies dessinées sur mousseline ou nanzouk, ainsi que les soutaches, n'exigent aucun frais et indemnisent de toutes les autres dépenses, car elles coûtent plus que le prix de l'abonnement s'il fallait se les procurer isolément. Ce journal donne dans l'année les patrons, *découpés* et prêts à tailler, de tous les modèles nouveaux en confections et lingeries, et ces modèles sont fournis par les meilleures maisons. Les avantages que je viens de signaler sont, je pense, suffisants pour décider les femmes à s'abonner à ce journal, et pourtant ma mission serait mal accomplie si je restais sur ces éloges.

Voici encore d'autres motifs de succès. Les personnes qui dessinent trouveront dans les annexes du journal une foule de croquis à copier en figures, plâtres, animaux, paysages et fleurs; c'est un cours gradué complétement inédit.

Les femmes qui s'occupent de leur maison auront aussi une foule de re-



STATUE ÉLEVÉE A LA MÉMOIRE DE MARTIN SCHOEN, DANS LA COUR DU MUSÉE DE COLMAR; œuvre du sculpteur Bartholdi. — Voir page 655.

cettes d'économie domestique, et un nouveau manuel de cuisine avec enseignement pour préparer les sirops, les confitures, les pâtisseries et les liqueurs. Tout cela est complet et traité d'une manière toute spéciale.

Le prix de l'abonnement est de douze francs par an pour la France. L'étranger s'augmente des droits de poste. On s'abonne à la *Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, n° 15*, en envoyant un bon de poste à l'ordre de M. le directeur de *la Glaneuse Parisienne*.

Je réponds un peu tardivement peut-être à Mme C. W..., dont je ne connais que les initiales.

Je ne puis donner les détails qui me sont demandés sur la *Séve vitale;* ils n'intéresseraient pas tout le monde et je craindrais d'être indiscrète. Mais il existe une brochure intitulée : *la Beauté des Cheveux.* On la trouve chez son auteur, M. Gargault, boulevard de Sébastopol, 106, qui l'expédie contre 60 centimes en timbres-poste.

Ce petit ouvrage répond à toutes les questions qui me sont faites; il va même au delà, car il explique les causes de la chute des cheveux et les moyens de les empêcher de tomber et de blanchir.

Il désigne aussi des procédés de recoloration *sans teinture* et sans danger.

J'ai donc fait tout ce qui est en mon pouvoir en renvoyant les demandeurs à l'ouvrage *la Beauté des Cheveux* et à son auteur spécialiste.

ALICE DE SAVIGNY.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 581.
Mercredi 17 Octobre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Quelle est donc cette femme? — Une blonde qui ne sourit jamais. — Des millions comme s'il en pleuvait. — Un palais avenue de l'Impératrice et une masure rue du Jardinet. — Surprise d'un épicier. — Les deux albinos de l'Hôtel-Dieu. — La Faculté est dans la joie. — Projets d'avenir. — Artistes ou boulangers. — La tête de Richelieu. — Le cœur de Voltaire. — Les cendres de Léonard de Vinci. — Les deux squelettes du Dante. — Le châtiment de la gloire. — Un monsieur qui perd une émeraude et qui est bien fâché qu'on la retrouve. — Éloquence d'un bourgmestre.

Qui donc me dira le fin mot sur cette jeune femme, d'une beauté merveilleuse, qui a fait son apparition à Paris, au lendemain des inondations, comme une nouvelle Vénus née au sein des flots? La curiosité des hommes de *high-life* commence à être excitée singulièrement à son endroit, et ils lui ont déjà décerné, à l'unanimité, le sobriquet de Madame *Monte-Cristo*, par suite de diverses circonstances dont je parlerai tout à l'heure.

L'étrangère, que personne au monde ne connaît, est grande et gracieusement mince. Une opulente chevelure d'un blond de lin encadre un front de marbre. Ses yeux sont d'un bleu foncé aux reflets verdâtres, comme on rêve des yeux d'ondine. Que dire de son nez, de sa bouche, de ses pieds, de ses mains, sinon qu'ils défieraient la critique du sculpteur le plus amoureux de l'idéal? Mais — hélas oui, il y a un mais — on ne l'a jamais vue sourire, et il y a, dans la physionomie de la jeune blonde, quelque chose de sombre et de menaçant.

Elle porte, à tort ou à raison, le nom de princesse Daria Zelanty. Elle vient, assurent ses gens, d'un pays chimérique, plus extraordinaire encore que la Circassie, elle vient de la Mingrélie.

Vous connaissez ce magnifique hôtel, je devrais dire ce palais, qui s'élève fièrement sur un tertre de gazon, vers le milieu de l'avenue de l'Impératrice, et arrache ce cri d'envie aux promeneurs : « Ah! si c'était à moi! » Eh bien, il vient d'être acheté par la princesse Zelanty, et son intendant l'a payé comptant deux millions, en chèques sur la Banque de France. Les plus fameux tapissiers de Paris ont apporté pour cinq cent mille francs de meubles qui ont été soldés de la même façon. Les choses ont été à l'avenant pour les chevaux, les voitures, les toilettes, les bijoux et l'argenterie. Et pourtant la princesse ne reçoit personne, absolument personne.

Elle se promène souvent au Bois, le matin de préférence, à cheval ou en coupé. Quand elle monte à cheval, deux domestiques, de noir vêtus, la suivent à cinquante pas. Les premières représentations dont les élégantes Parisiennes sont si friandes, elle semble les fuir. Au début de la Patti pourtant, elle était au fond d'une baignoire, seule comme



ARRIVÉE D'UN CORPS DE VOLONTAIRES CANADIENS, SUR LE CHAMP DE MARS DE MONTRÉAL; dessin de notre correspondant. — Voir le Bulletin.

toujours. A son cou flamboyait un collier de diamants d'une grosseur improbable. A part ce bijou de reine, rien dans sa toilette n'attirait l'attention ; la soie de sa robe était d'un gris pâle; sa chevelure blonde se contentait du contraste d'un nœud de velours noir. Elle s'est retirée sans bruit vers dix heures.

Voilà un mystère ou je ne m'y connais pas. Ce n'est pas tout pourtant. Un de mes amis qui s'est piqué d'honneur, et qui a parié qu'il découvrirait la vérité sur la princesse Zelanty, a établi un système de surveillance des mieux combinés autour de son hôtel. Je n'ai pas à juger jusqu'à quel point il est permis de pénétrer, malgré les gens, dans leur vie privée; toujours est-il qu'il m'a confié un incident encore plus incompréhensible que les autres.

Un jour de cette semaine, elle est sortie en fiacre, accompagnée d'un monsieur en cravate blanche, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à un avoué. La voiture a passé les ponts et a fini par s'arrêter devant une affreuse maison de la rue du Jardinet, occupée du haut en bas par des ménages d'ouvriers.

Le propriétaire de l'immeuble en occupe l'unique boutique et y exploite un fonds d'épicier. On lui a demandé à brûle-pourpoint s'il voulait vendre sa maison et combien. Sans rien comprendre aux motifs de ses visiteurs, il s'est empressé d'avoir l'air d'y tenir infiniment, et a déclaré que dans tous les cas il ne se séparerait pas de son cher immeuble à moins de deux cent mille francs. C'était à peu près quatre fois ce qu'il valait; n'importe on n'a soulevé aucune objection. L'avoué avait preparé un acte sous seing privé. il a fait signer l'épicier séance tenante et a déposé sur son comptoir deux cents billets de mille francs.

Le marchand de cassonade était fou, ahuri.

Une heure après, tous les locataires de la maison de la rue du Jardinet recevaient leur congé, avec la promesse d'une indemnité de deux mille francs chacun, à la condition de déménager dans la journée du lendemain.

Quel motif la princesse Zelanty, qui habite un palais à l'avenue de l'Impératrice, peut-elle avoir pour tenir à ce point à la possession d'une masure située rue du Jardinet et ne renfermant aucun locataire? Peut-être parviendrai-je à sonder ces ténèbres. En ce cas, je m'empresserai de vous communiquer le résultat de mes découvertes. Pour aujourd'hui, je suis obligé à mon grand regret de m'en tenir là.

~~~ Depuis que j'ai eu le bonheur de causer avec mes lecteurs, un événement aussi fortuné que mémorable s'est accompli à Paris. Deux albinos pur sang sont nés à l'Hôtel-Dieu. Rien ne manque au mérite de ces êtres exceptionnels. Leurs cheveux ont la blancheur de la neige; leurs yeux sont rouges comme des yeux de lapins blancs. Aussi la Faculté de médecine est-elle dans la jubilation, et allumerait-elle des lampions si on l'en priait un peu. Tous les journaux, sans exception, ont enregistré la naissance de ces deux personnages, et je regarde comme un devoir d'emboîter le pas avec eux.

Quel bonheur d'être albinos! Voilà des êtres qui ne manqueront jamais de rien dans tout le cours de leur existence, si j'en juge d'après la sollicitude qui entoure leur berceau.

Plus de deux cents personnes, m'assure-t-on, ont déjà écrit à l'Assistance publique, offrant d'adopter les nouveau-nés, s'engageant à les élever, à les choyer, à leur faire donner la plus brillante éducation.

Faut-il l'avouer? On n'a pas tardé à découvrir que ces propositaires charitables cachaient des arrière-pensées de spéculation acrobatique.

M. Arnault, l'intrépide directeur de l'Hippodrome, figurait naturellement au premier rang; M. Arnault qui ne sait pas résister aux élans de son cœur quand il s'agit de faire une bonne action et d'exhiber un phénomène.

Hier, il arpentait avec agitation le quai de la Ferraille, attendant l'ouverture de l'Hôtel-Dieu. Dans son émotion, il se parlait à lui-même à haute voix :

— Bien lancée pendant l'Exposition, se disait-il, c'est une affaire qui peut rapporter un million. Je les ferai passer pour les enfants de Sara l'Africaine. Elle les portera sur son dos en sautant les barrières... Quand ils auront cinq ans, je les camperai au trapèze.. Quand ils ne feront plus recette, je les camperai... à la porte.

A la même heure, M. Marc Fournier était enfermé dans son cabinet et restait tout pensif sur un numéro du *Constitutionnel*.

— Oui, c'est cela, se disait-il, d'un seul coup je puis prendre ma revanche des *Chanteurs ambulants* et des *Parisiens à Londres*, et gagner quinze cent mille francs pendant l'Exposition. Les auteurs dramatiques ne diront plus que je ne fais rien pour eux; je vais leur prouver que je n'ai pas oublié que la Porte-Saint-Martin est le théâtre des pures traditions littéraires. Il me faut tout de suite une grande pièce en trente-cinq tableaux pour l'exhibition de ces albinos. Holà, quelqu'un! Que l'on coure à l'Hôtel-Dieu, dire que je retiens les albinos... Passez aussi chez M. Ferdinand Dugué et chez M. Clairville... Il n'y a plus que deux auteurs dramatiques à Paris.

Comme les beaux esprits se rencontrent! A ce moment précis, M. Amédée de Jallais pénétrait dans le cabinet de M. Eugène Déjazet, et lui tenait à peu près ce langage :

— Mon cher directeur, que diriez-vous d'une pièce intitulée *les Enfants de Neige?*

— J'y songeais, répondit simplement l'éminent directeur.

Là-dessus, ces deux hommes qui s'entendent si bien se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent fraternellement.

Sur ces entrefaites, M. Millaud se frappait violemment le front, espérant en faire jaillir une combinaison qui lui permît d'offrir un albinos en prime à chacun des 200.000 abonnés du *Petit Journal*. Il ne serait pas éloigné de faire partir un homme sûr pour la Laponie, avec la mission de rapporter une provision d'albinos.

Verrons-nous les enfants phénomènes à la Porte-Saint-Martin, au théâtre Déjazet, à l'Hippodrome? Si vous voulez savoir la vérité, je vous dirai qu'ils ne franchiront le seuil d'aucun de ces entrepreneurs. Leur mère est une brave femme qui n'entend pas gagner de l'argent avec le fruit de ses entrailles. A l'aide de son travail, elle les élèvera comme s'ils ressemblaient aux enfants de tout le monde. Elle a déjà manifesté le désir de leur donner une profession qui se concilîât avec la singulière conformation des albinos, laquelle les met dans l'impossibilité de supporter les rayons du soleil, mais leur permet de voir admirablement au milieu des ténèbres. Cette profession, on l'a deviné, est celle de boulangers.

Boulangers! quel prosaïsme! N'auront-ils jamais de regrets en songeant qu'ils auraient pu devenir aussi célèbres que l'homme à la mâchoire de fer ou que le danseur monopode?

~~~ Il paraît que la tête du cardinal de Richelieu était égarée et quelle vient d'être retrouvée au fond de la Bretagne. Lorsque le tombeau où était inhumée l'Éminence rouge, à la Sorbonne, fut violé en 93, un mercier du quartier s'adjugea le crâne du ministre et l'emporta sans façon sous sa veste

Cette tête était alors et est encore aujourd'hui parfaitement reconnaissable. Les chairs momifiées ont pris une teinte d'acajou, la ligne du nez se dessine très-correctement, et, sous la moustache grise intacte, on distingue les dents blanches. La vue de ce masque, m'assure-t-on, donne le frisson.

Passant de main en main, brocanté de temps en temps dans les boutiques de bric-à-brac, ce crâne où s'agitèrent de si vastes projets, où furent arrêtées de si implacables résolutions, est enfermé dans une petite boîte de citronnier, doublée de satin violet. Son dernier propriétaire vient de l'expédier à Paris, par la petite vitesse. Il en fait hommage au gouvernement, afin qu'il puisse figurer, sans doute, à côté du bocal (en langage noble on dit : « urne ») où est conservé le cœur de Voltaire.

Les détails qui précèdent m'ont amené naturellement à songer à d'autres exhumations analogues, qui ont eu lieu dans ces derniers temps.

Deux familles plaident avec acharnement, pour se faire attribuer la possession du cœur du patriarche de Ferney. Puis, cette relique, chère aux philosophes, est soigneusement étiquetée par un commissaire-priseur et vient prendre place sur un rayon de la Bibliothèque impériale.

Rappelez-vous que, l'année dernière, on a bouleversé un vieux cimetière d'Amboise, pour tâcher de mettre la main sur ce qui restait des cendres de Léonard de Vinci. Les débris humains auxquels on attribuait cette illustre origine ont été époussetés, numérotés et rangés dans une armoire de la mairie. Et après? N'eût-il pas mieux valu, franchement, conserver son incertitude et laisser ces ossements dans la terre consacrée qui les recouvrait depuis trois siècles?

Exhumerai-je également cette histoire des ossements du Dante, histoire à la fois lugubre et burlesque, qui attrista il y a deux ans les gens sensés de Ravenne. On avait l'idée fixe d'arracher à leur tombe les ossements de celui qui de son vivant semblait revenir de l'enfer. Et messieurs les conseillers municipaux ont fait, sans épouvante, donner des coups de pioche dans le sol de la chapelle, à l'endroit où, selon la tradition, le cercueil avait été déposé.

O bonheur! On trouve un cercueil de plomb; vite, on l'ouvre, et la lumière du jour éclaire un squelette enveloppé de lambeaux d'étoffe.

La nouvelle se répand dans la ville, avec la rapidité de la foudre. La joie éclate. Pour avoir déterré un squelette confié à la terre bénite, il n'y avait vraiment pas de quoi; n'importe, on s'apprête à illuminer et à tirer un feu d'artifice.

Cet événement ne s'était pas produit sans éveiller la jalousie du chapitre d'un couvent voisin, lequel prétendait posséder les seuls vrais et authentiques ossements du Dante. Ces dignes pères compulsent leurs archives, et, à un certain endroit de leur cloître, font également donner des coups de pioche. Ils découvrent bientôt un squelette. Dans les cloîtres d'Italie, il y a bien peu de dalles qui ne recouvrent pas la dépouille d'un mort.

Là-dessus, ils chantent victoire à leur tour. Ils déclarent apocryphes les ossements de leurs concurrents, et soutiennent que les leurs défient toute discussion.

La fête est contremandée. La discussion s'aigrit. On est sur le point d'en venir aux mains. Enfin, des personnages influents et modérés s'interposent et finissent par amener la transaction la plus étrange du monde. On a élevé un tombeau à la mémoire du Dante, il faut absolument qu'un squelette y soit déposé. Mais lequel? Voilà le sublime de l'affaire et en mille vous ne le devineriez pas. On a choisi dans les deux squelettes les ossements les mieux conservés de chacun d'eux, et par la méthode éclectique on a composé des cendres définitives du Dante, certifiées telles par délibération du conseil municipal et des deux chapitres rivaux.

Est-ce là respecter les morts, comme l'ordonne la loi éternelle de l'humanité?

La morale de ceci, c'est qu'un homme de génie n'est jamais certain que les vivants lui laisseront dormir en paix son dernier sommeil. Serait-ce là le châtiment de la gloire?

~~~ Revenons, s'il vous plaît maintenant, à Paris, où nous attend la note moins grave d'une historiette du Boulevard.

Vous connaissez le *signor* Minucio, ce quadragénaire gras et fleuri que nous coudoyons sans cesse sur le bitume de Tortoni. Voilà un homme heureux et intelligent: sa mise est irréprochable, il pénètre dans toutes les loges aristocratiques, il vit familièrement avec une foule de gens d'une réputation intacte et d'une fortune authentique. Ceux-ci, tout en continuant à lui donner des poignées de main, se contentent de dire de temps en temps : « Comment fait donc ce diable de Minucio? lui qui ne possède pas un sou vaillant. »

Tel est le laisser-aller des relations parisiennes.

Un incident de cette carrière, si heureuse à la surface, mérite d'échapper à l'oubli.

Minucio portait à sa cravate une émeraude montée avec un goût ravissant.

Un soir, il alla souper avec le marquis de V... et une jeune artiste chorégraphique de la rue Le Peletier. Celle-ci eut la curiosité de regarder l'émeraude. Minucio la détacha et la lui présenta avec empressement. Sa curiosité satisfaite, la danseuse remit le bijou sur la table et parla d'autre chose.

Le lendemain, vers deux heures, le marquis vit entrer Minucio tout bouleversé.

— Ah! mon Dieu! gémissait-il, mon émeraude, ce cadeau du grand-duc de Toscane! Hélas! j'y tenais tant...

— Eh bien, fit le marquis.

— Perdue! perdue! Mlle Alice l'a déposée sur la table; j'ai oublié de la reprendre, et les garçons l'auront jetée avec la desserte du souper... Je viens de fureter dans tous les coins et recoins de ce maudit cabinet. Impossible de la retrouver.

Et Minucio fondit en larmes.

— C'est très-fâcheux, mon pauvre ami.

— D'autant plus que je suis entièrement désargenté en ce moment et que je me proposais d'emprunter sur...

— Assez, interrompit courtoisement le marquis. Mlle Alice, par son étourderie, a causé ce petit accident. C'est à moi, qui étais votre amphitryon à tous les deux, à le réparer. Combien valait votre émeraude?

— Douze cents francs, répondit sans hésiter Minucio.

— Les voici.

Quelques semaines après, le marquis dîna dans le cabinet où l'émeraude avait disparu.

Voulant reprendre sa canne qui avait glissé entre le siége et le dossier du canapé, il se piqua le doigt.

L'épingle était retrouvée.

Le marquis pensa :

— Je vais la rendre à ce bon Minucio. Il sera enchanté.

Avant de la mettre dans sa poche, il y jeta un coup d'œil, et elle lui parut bien petite pour avoir coûté douze cents francs.

— Est-ce que ce farceur m'aurait exploité? Je passerai chez mon bijoutier.

Si elle n'eût été que petite!

La fameuse émeraude était en verre, et valait deux louis, à cause de la monture.

Le marquis s'est contenté de ne plus saluer Minucio.

Minucio, qui est un homme très-fort, ne lui a jamais demandé pourquoi.

~~~ Un de mes amis qui arrive de Belgique me communique un incident d'un banquet patriotique qui a eu lieu dernièrement dans une petite ville du Brabant. Il vient juste à point pour me fournir l'anecdote finale.

Le banquet était donné en l'honneur des Polonais.

Pour cette circonstance, le bourgmestre de la localité avait fait faire et avait appris par cœur un toast magnifique.

Le festin dura quatre heures, et le haut personnage ne s'arrêta d'avaler du faro que pour ingurgiter du lambick.

Au moment solennel il se leva pourtant et, après s'être lentement épongé le front, il commença :

— Je bois aux braves Polonais! Je bois à leur résurrection... et...

Ici il s'arrêta incapable de débrouiller ses idées confuses.

— Et?... demandèrent en chœur les convives.

— Et... à tout ce qui peut leur être agréable, savez-vous! hurla le bourgmestre, se rasseyant brusquement.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

La Compagnie des houillères d'Épinac vient de fonder six grands prix : deux de 500 francs et quatre de 250 francs, qui seront accordés chaque année le 15 août, jour de la fête de S. M. l'Empereur, aux ouvriers logés dans la cité de la Compagnie que les votes de leurs camarades, réunis par quartiers et par sections, auront désignés comme ayant la maison et le jardin les mieux tenus.

Déjà la Compagnie des houillères d'Épinac avait institué précédemment dix prix de 25 francs et de 40 francs pour récompenser les jeunes ouvriers ayant moins de dix-huit ans qui se distinguent par leur bonne conduite et leur travail.

Une bibliothèque populaire, complément indispensable des cours d'adultes et de l'enseignement entièrement gratuit donné dans les écoles de la houillère, vient d'être également fondée dans cet établissement.

Enfin, pour encourager les bons ouvriers, il est fait remise, à titre de prime, du loyer de leurs maisons et jardins à ceux d'entre eux qui justifient de vingt-deux jours de travail dans le mois.

Nous nous plaisons à signaler des mesures aussi philanthropiques, et l'on ne peut que féliciter la Compagnie d'Épinac d'entrer dans cette voie de progrès et d'amélioration de la classe ouvrière.

Si nous en croyons le journal anglais *Spectator*, il aurait été officiellement constaté que les recettes faites par les messages transmis par le câble transatlantique atteignent le chiffre de 1,000 livres sterling (25,000 francs) par jour. Il est permis de croire qu'un abaissement du tarif l'augmentera considérablement.

Nous trouvons dans un journal de médecine des détails très-intéressants sur la bière :

Si nous en croyons Hérodote et plusieurs autres historiens grecs et latins, la bière fut inventée à Péluse, et son emploi se généralisa rapidement en Égypte.

Les Romains l'appelèrent la boisson pélusienne, afin de rappeler son origine. Aristote, dans ses écrits, a parlé de la bière, et surtout de la faculté qu'elle possède de produire l'ivresse. Théophraste la nomme vin d'orge. Les Germains, les Gaulois, les Espagnols ont fait un grand usage de la bière. Dans les Gaules, suivant Pline, on l'appelait *cerovisia*, c'est-à-dire don de Cérès, et le grain qui servait à la préparer se nommait brance.

Ces deux mots nous sont restés : le dernier nous a fourni le mot *brasseur*, et l'autre mot *cervoise*, par lequel on a longtemps designé la bière. La Normandie elle-même, si fière de son cidre, n'avait pas, jusqu'au XIVᵉ siècle, d'autre boisson que la bière : ce fait est démontré par un grand nombre d'actes rédigés avant cette époque. La bière est une boisson saine et tonique, rafraîchissante, nutritive. Pour donner une idée de l'importance qu'a acquise aujourd'hui la fabrication de la bière, il suffira de dire qu'à Paris on n'en consomme pas moins de 14 à 15 millions de litres annuellement, et qu'à Londres cette consommation atteint le chiffre de 250 millions de litres.

Si l'on en croit les correspondances, le roi prendra le titre de *roi de Prusse et de Westphalie*, attendu que le Hanovre et Cassel avaient fait partie de l'ancien royaume de Westphalie.

La couleur *orange* serait ajoutée aux deux autres du drapeau prussien, qui deviendrait ainsi un drapeau tricolore : *noir, blanc et orange*.

On lit dans le *Journal de Naples* :

Le chef de brigands Pace, qui infeste avec ses troupes la Terre de Labour, ayant appris que de *faux brigands* dévastaient le pays pour leur propre compte, a surpris ces hommes et les a arrêtés. Il a confié ces prisonniers à des habitants des environs pour qu'ils les conduisissent au commandant des carabiniers de la station la plus voisine. Il envoyait en même temps, au commandant, une lettre où il donnait des détails sur ces prisonniers et sur leurs brigandages. La lettre commençait ainsi :

« Je vous envoie ces *faux brigands* en vous priant de les faire punir avec toute la rigueur de la loi. »

La distinction est curieuse entre les vrais et les faux brigands.

Nous publions, d'après une croquis de notre correspondant au Canada, une gravure intéressante représentant l'arrivée d'un corps de volontaires sur le Champ de Mars de Montréal. Nous avons déjà parlé des agitations des Fénians aux États-Unis, agitations qui nécessitent ces mouvements des milices canadiennes. Le vicomte Monck, lord-lieutenant de la reine dans l'Amérique anglaise, a fait un appel aux populations, pour invoquer leur aide dans la défense des frontières du Canada, menacées par des irruptions de Fénians. Ces corps de volontaires, au fur et à mesure de leur arrivée à Québec ou à Montréal, sont passés en revue, en présence d'une foule considérable, et partent immédiatement pour les divers postes défensifs qui leur sont assignés.

TH. DE LANGEAC.

ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ, POUR 1867

Chaque année, l'*Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que l'*Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'*Almanach de l'Univers illustré*, pour 1867 (9ᵉ année) contient 64 pages de texte et près de quarante sujets, dessinés par les premiers artistes et gravés avec un soin exceptionnel.

Il débute naturellement par le calendrier officiel pour 1867, orné des allégories des saisons, et indiquant les lunes, les fêtes mobiles, les saisons, les éclipses, etc. On trouve ensuite une notice sur l'Exposition universelle, avec un superbe plan à vol d'oiseau du Palais du Champ-de-Mars; un récit de la dernière guerre de la Prusse et de l'Italie contre l'Autriche, avec une série de curieuses illustrations sur les principaux événements du conflit; les uniformes des trois armées; le fusil à aiguille; le portrait de M. de Bismark; le câble transatlantique; la reine Emma des îles Sandwich; la tour de Jeanne Darc, à Rouen; le portrait de Méry; la vue de l'île de Santorin; le camp de Châlons; la fête de Saint-Cloud; le portrait du général Jusuf; une nouvelle de George Sand; une causerie scientifique de S. Henry Berthoud; une revue dramatique (avec les scènes principales des pièces qui ont eu le plus de vogue dans l'année); une revue bibliographique; une revue nécrologique; un résumé du dernier Salon (avec les reproductions des tableaux les plus justement remarqués), etc., etc.

Le prix de cet almanach qui mérite, comme on le voit, une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de l'*Univers illustré*, 24, Passage Colbert; au *Bureau central des Almanachs*, chez Pagnerre, 18, rue de Seine; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

Dès le premier jour de l'apparition de l'*Almanach de l'Univers illustré*, dix mille exemplaires ont été enlevés. Un deuxième tirage permet dès maintenant de satisfaire à toutes les demandes.

ANTONIELLA

(Suite [1].)

CXX

Les deux interlocuteurs barbaresques ne croyaient pas avoir été entendus, encore moins compris; ils tombèrent un instant après dans le silence et dans le sommeil du matin, ainsi que leur équipage. Lorenzo se jeta sur le vieux lieutenant, et, lui montrant l'acier du poignard sur sa poitrine, lui fit signe de se taire; pendant ce temps, Antoniella lui présentait un câble, le garrottait; puis, abordant le jeune capitaine endormi, elle reconnaissait en lui un frère devenu chef du brigantin sur la côte du Maroc; et, prête à le frapper, restait muette et immobile pendant que Lorenzo lui liait les bras et les pieds pour l'empêcher de se défendre.

Cela fait, il coupait rapidement les cordes qui enchaînaient les quatre matelots napolitains de la felouque, et leur rendait la liberté de leurs mouvements. Puis il leur ordonna d'abandonner leur navire au caprice des vents, de mettre le cap du brigantin sur Naples et de fuir sous pavillon napolitain, dirigé sur les vagues par le frère d'Antoniella, prisonnier. Tout cela fut accompli en un instant; Antoniella, auteur de cette délivrance, devint l'objet de la reconnaissance de l'équipage, elle resta à côté de son jeune frère, sur le pont, occupée à l'interroger sur la maison paternelle, et à verser des larmes sur les souvenirs de son enfance; elle lui promettait sa délivrance aussitôt qu'ils seraient arrivés au port. Quant à Lorenzo, le témoignage du courageux dévouement dont il venait de faire preuve en combattant et en triomphant pour ses gardiens chargés de le remettre à la police de Naples, ne lui laissait plus de doute sur son salut; il était sûre de retrouver les enfants parmi les orphelins de Naples ou d'Averse; et de délivrer ainsi leur mère de sa prison.

Le vent continuait à être favorable. Le brigantin arriva heureusement dans la darse; les officiers de la marine vinrent le reconnaître, ils s'informèrent comment un navire, évidemment de construction étrangère, entrait sous le pavillon de ce pays.

L'équipage entier tint parole à Lorenzo en racontant comment, quoique remis prisonnier à leur garde, il avait, grâce à la jeune Moresque, délivré ses gardiens de leurs chaînes, et ramené lui-même l'équipage aux lieux où la prison et peut-être la mort l'attendaient. On le combla d'éloges et d'honneurs, mais il demanda lui-même à être conduit en prison. L'officier de marine voulut préalablement le présenter au prince ministre de la guerre qui lui promit sa grâce et sa protection. Antoniella fut confiée aux sœurs de la Miséricorde.

Elle apprit par elles qu'Annunziata était pour sa vie prisonnière à Gaëte, sur le soupçon d'avoir commis le meurtre de l'enfant de sa servante, et, selon toute apparence, celui de ses propres fils.

— Quant au mien, dit-elle aux sœurs de la Miséricorde, rien ne m'est plus facile que de vous convaincre que je n'en ai jamais eu. Quant à ceux d'Annunziata, conduisez-moi dans tous les lieux où l'État fait recueillir les créatures abandonnées, et, si je ne les retrouve pas pour justifier leur malheureuse mère, livrez-moi avec elle à la justice et à la vengeance des lois. J'ai bravé l'échafaud pour eux et pour elle, le jour de la vérité à lui, Dieu permettra qu'il en tombe un rayon dans son cachot.

CXXI

Les sœurs, convaincues, la conduisirent à Averse, on examina tous les livres de cette maison de secours, on ne découvrit rien. Seulement, la concierge de la maison, instruite de la recherche que faisaient les sœurs, s'approcha d'elles, et, en interrogeant dans sa mémoire, se souvint du signalement qu'on donnait des deux jumeaux, livrés quelques mois auparavant à une jeune mère de Santa-Agatha, et dont on n'avait pas entendu parler depuis.

— Ne sont-ils pas blancs et roses? Ne prononcent-ils pas, lui dit-on, les noms de leur mère? Ils disaient qu'ils en avaient deux, et ils confondaient les noms d'Antoniella et d'Annunziata, quand on leur demandait de la désigner.

— Dieu! s'écria Antoniella en entendant ces noms, conduisez-moi à Santa-Agatha, et visitons toutes les jeunes mères du village; la Providence achèvera son œuvre, et la nature sera son témoin!

Les sœurs et elle se remirent en route, le cœur tout palpitant d'inquiétude, d'impatience et d'espoir.

CXXII

Santa-Agatha est un village disséminé en groupes de maisons éparses et isolées, sur la route de Rome. Dans la plaine couverte d'oliviers saupoudrés de la blanche poussière de la route, les montagnes des Abruzzes, noyées dans l'azur argenté du ciel, s'élèvent comme un mur sombre, à droite du paysage; des ravins en général desséchés circulent comme de larges fossés entre les maisons et les arbres; ils ne coulent qu'en hiver dans leurs sillons profonds, sous les eaux tumultueuses qui se rendent à la mer de Gaëte. On n'y entend rien que le chant des grillons grinçant sous l'herbe à travers les chênes, et de loin en loin le mugissement des troupeaux de bœufs romains à grandes cornes, descendant des forêts de l'Abruzze dans la plaine.

CXXIII

Pendant que les sœurs de la Miséricorde interrogeaient vainement le curé et quelques femmes du village sur deux enfants confiés à une nourrice du pays, Antoniella, laissant la voiture sur la place, s'égara seule dans la campagne, commença à monter les premières pentes des montagnes; elle n'y rencontra personne que quelques chèvres à longs poils noirs des Calabres qui paissaient çà et là des brins de myrtes entre les oliviers. Elle pensait au bonheur des bergers habitant ces lieux solitaires et enchantés. Elle versait quelques larmes en songeant aux collines du Maroc que son père et sa mère avaient habitées avant que l'esclave napolitain l'eût enlevée, à leur chaumière, à son frère retenu maintenant à bord du brigantin dans la darse de Naples, mais surtout à l'innocente et pauvre Annunziata, victime de son subterfurge dans les cachots de Gaëte. Elle désespérait de retrouver les jumeaux dont personne à Santa-Agatha n'avait pu lui donner le moindre renseignement.

Elle continuait à monter jusqu'aux environs d'une chaumière située au bord des grands bois d'où une légère fumée s'élevait devant elle, quand le bruit alternatif et cadencé de deux respirations assoupies suspendit ses pas. Au même instant un sourd grognement de bête retentit sourdement à ses oreilles; elle jeta les yeux en avant et vit un des plus touchants spectacles qu'elle eût jamais imaginés ou rêvés.

CXXIV

Contre les racines tortueuses d'un groupe d'oliviers, à l'ombre pâle et transparente de ces arbres, elle vit deux enfants couchés entre les bras l'un de l'autre au léger souffle de la brise du midi. Leurs blanches poitrines s'élevaient et s'abaissaient tour à tour avec un mouvement insensible et régulier; leurs têtes étaient tellement rapprochées et leurs cheveux blonds touffus tellement mêlés ensemble, que leurs figures étaient complètement cachées et que leurs traits, entièrement ensevelis dans l'herbe et la poussière, ne laissaient pas distinguer leurs figures. On n'apercevait sur leurs bras polis et sur leurs poitrines, sur leurs pieds potelés et sur les plis de leurs ceintures relâchées que les belles chairs blanches et roses de leur peau d'enfant qui rappelaient à Antoniella les jolis fils d'Annunziata, enfants du pauvre invalide auxquels elle avait servi de mère pendant la maladie de leur père et pendant les longues misères qu'ils avaient souffertes dans ses bras. Une grosse chienne noire avait le museau couché, les yeux ouverts sur leurs corps, veillant sur eux, mais n'osant se lever pour aboyer, de peur de les réveiller, et se contentant d'un grognement à voix basse, qui disait assez aux passants :

« Ne les touchez pas, je veille sur eux! »

Les chèvres paissaient çà et là les ronces du steppe. Au loin, dans une anse de la montagne, on voyait une jeune femme en habit d'Abruzzienne, assise dehors, à l'abri de son toit, filant les toisons noires de ses moutons, en jetant de temps en temps les yeux sur le groupe des enfants endormis et sur la chienne.

1. Voir les numéros 563 à 580



UNE CHASSE A L'ÉLÉPHANT, SUR LES BORDS DU NIGER; dessin de M. Thomas Robins. Voir page 662.



CONFLUENT DU NIGER ET DE LA RIVIERE PRINCE, DANS L'AFRIQUE CENTRALE; dessin de M. Thomas Robins. — Voir page 662.



UNE APRÈS-MIDI D'AUTOMNE AU BOIS DE BOULOGNE, dessin de M. J. Pelcoq. — Voir pag. 66[illegible].

CXXV

Antoniella, curieuse, s'approche d'eux, la chienne se lève, montre ses dents comme pour les défendre et aboie de toutes ses forces; mais les jumeaux et elle s'étaient déjà reconnus et se jetaient dans les bras les uns des autres, s'embrassaient sans pouvoir parler, avant que la jeune Abruzzienne eût jeté loin d'elle son fuseau et fût accourue à travers les rochers en appelant le bûcheron, son mari, à son aide; celui-ci accourait aussi, sa hache à la main, à travers les bois.

— O Antoniella ! ô Antoniella ! lui disait en la couvrant de baisers le plus grand des enfants, le beau Raphaël, ô seconde mère ! est-ce toi ? C'est nous, c'est nous que tu endormais dans tes bras, à Ramero; c'est nous que tu nourrissais des figues de notre méchante voisine; et notre autre mère, Antoniella, est-elle avec toi ? Parle; où est-elle ? Antoniella et Annunziata, c'est notre mère !

Et en balbutiant ainsi, les enfants collés sur sa poitrine la couvraient de larmes.

Alors l'Abruzzienne et son mari arrivèrent en courant, restèrent immobiles à la vue de ce touchant spectacle.

— Qui êtes-vous ? dit l'Abruzzienne à Antoniella; est-ce que vous seriez de ces bohémiens qui errent dans les bois pour y séduire et y dérober les enfants ?

— Oh ! non, non, dirent ensemble les petits; non, ce n'est pas une de ces bohémiennes qui nous tend des piéges comme aux fruits des oiseaux, puisqu'elle est la moitié de notre mère ! C'est Antoniella, c'est elle qui nous a reçus tout petits dans son lit et qui nous a réchauffés de son haleine pendant que notre autre mère couchait à terre à côté du pauvre père malade pour lui donner à boire quand il avait soif.

— Et comment donc, dit l'Abruzzienne, la Providence vous a-t-elle donnés à moi et à mon mari ?

— Un soir, il vint des hommes avec des sabres dans la cour de notre maison, au Ramero : ils nous arrachèrent des bras de notre mère Annunziata, et nous emportèrent dans une maison sans mère. Nous y restâmes dans les larmes. Quelque temps après, une jeune femme des montagnes, c'était vous, vint nous marchander et nous prendre. Elle était mariée depuis deux ans, disait-elle, à un jeune bûcheron de la forêt; elle n'avait point d'enfant et elle s'ennuyait dans sa chaumière pendant que son mari était à l'ouvrage. Elle nous aimerait bien aussi et nous l'aiderons à paître ses chèvres, dont elle nous donnait le lait.

— Eh bien, l'ai-je fait, petits? dit l'Abruzzienne.

— Oh ! oui, s'écrièrent les jumeaux en se jetant dans son tablier; oh ! oui, si l'on avait trois mères, vous en seriez une ! Aussi nous vous aimions presque autant qu'Antoniella et Annunziata, que voilà, nous ne voudrions plus vous quitter que pour elle.

La femme et son mari pleuraient en entendant les jumeaux parler ainsi. Ils les prirent sur leurs bras et les menèrent avec Antoniella, la chienne et les chèvres, jusqu'à la porte de leur cabane. Mais bientôt les sœurs du couvent de Naples, à la recherche d'Antoniella et des enfants, parurent tout près de la porte.

— Eh bien ! mes sœurs, cria Antoniella, les voilà ! les voilà ! Je les ai trouvés au bord de la forêt, entre les mains de cette brave famille de la montagne. Venez ! venez les reconnaître et me justifier !

A. DE LAMARTINE.

(La suite au prochain numéro.)

LE NIGER

Les deux remarquables dessins que nous publions dans ce numero soulevent un coin du voile qui derobe aux regards curieux l'etrange et mystérieuse région baignee par le Niger. Ce qui en augmente encore l'interêt, c'est qu'ils ont été faits d'après nature par M. Thomas Robins. Cet artiste d'un grand talent s'était courageusement associé au récent voyage d'exploration entrepris dans l'Afrique centrale par le commandant Knowles, de la marine royale britannique. M. Robins vient de revenir à Londres, après avoir supporté des fatigues inouïes et traversé une suite d'aventures dont le récit suffirait à remplir plusieurs volumes. Il rapporte des collections uniques au monde et des albums remplis de dessins merveilleux.

Tout le monde sait que René Caillée, en 1828, arriva à Tombouctou en traversant le Senégal. En 1845, Richardson explora les oasis au sud de la Tunisie et à l'ouest du Fezzan, et arrêta le plan d'une grande exploration du Soudan. De 1850 à 1855, cette magnifique campagne, dont la science conservera toujours un souvenir reconnaissant, fut accomplie par Richardson en compagnie d'Overweg et du docteur Barth. Les deux premiers payèrent de leur vie cette audacieuse tentative. Le docteur Barth put seul gagner Tombouctou et rentrer à Tripoli cinq ans après l'avoir quitte. A peu près en même temps que le docteur Barth, le docteur Vogel pénétrait dans l'Afrique centrale et se rencontrait avec lui, puis s'enfonçait dans les solitudes de l'est, d'où il ne devait revenir jamais.

Sur quatre voyageurs célèbres, trois succombent. Touchant martyrologe ! Avec quel profond respect ne devons-nous pas prononcer le nom de ces hommes que la perspective d'une mort presque certaine n'arrête pas et qui vont accomplir héroïquement la tâche qu'ils se sont tracée dans l'intérêt de l'humanite, pour élargir le domaine de la civilisation moderne !

Si la mission du commandant Knowles, dans le Soudan, n'a pas eu d'issue tragique, son nom n'en doit pas moins être inscrit parmi ceux des dignes émules des Barth et des Vogel.

Le premier dessin de M. Robins nous montre un paysage dont l'aspect sauvage fait frissonner. C'est le désert dans son implacable horreur. On se figure ainsi le domaine des éléphants et des lions. On y trouve parfois des hommes, à la vérité, mais la rencontre des nègres de ces tribus feroces est souvent plus dangereuse pour les explorateurs perdus dans ces immensités que l'apparition des carnassiers les plus redoutables. C'est en cet endroit que le Niger joint son cours à celui de la rivière Prince, au nord des montagnes du pays de Benin.

Dans ces plaines à perte de vue, les éléphants abondent, et les indigènes les chassent avec ardeur, car ils savent que leurs dents se vendent fort bien aux comptoirs de la Côte d'Ivoire. On voit, dans notre seconde gravure, de quelle manière ce genre de chasse est pratiqué. Quelques nègres, montes sur des chevaux rapides, dépistent l'elephant, l'étourdissent par leurs clameurs, l'excitent et le harcèlent de toute façon; puis, tout à coup, ils semblent fuir devant lui. L'énorme pachyderme, dupe du stratagème, se met à leur poursuite; mais soudain un indigène embusqué dans les hautes herbes lève un énorme sabre à deux mains et coupe d'un coup terrible le jarret de l'elephant. Celui-ci est vaincu dès lors; il tombe inerte et gémissant. Les chasseurs n'ont plus qu'à l'achever à coups de massue au-dessus des yeux; après quoi ils s'empressent de scier les défenses pour les besoins de messieurs les couteliers de Sheffield.

Tout être et toute chose ont leur but dans ce monde, disent les philosophes. Nous voulons bien le croire; cependant, il nous a toujours paru etrange qu'un enorme éléphant naquît au milieu des déserts de l'Afrique centrale avec l'immuable destinee de fournir les manches de trois ou quatre douzaines de couteaux.

X. DACHÈRES.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le spectroscope et les étoiles. - Constitution des étoiles. — La plupart des eléments terrestres se retrouvent chez elles. — La Lune et Venus n'ont point d'atmosphère. — Mars, Jupiter et Saturne en ont une. — Les étoiles fixes. — Difference de leur couleur. — Les étoiles nouvelles — Opinion de Tycho-Brahé. — Un astre en combustion — Les nébuleuses. — Les comètes. — Études chimiques de M. Brothers — Étoiles filantes au-dessous des nuages.

Grâce à un instrument d'optique récemment découvert, dont je vous ai plusieurs fois entretenus et que l'on nomme *spectroscope*, on parvient d'une façon satisfaisante, à l'aide des raies diversement placées et diversement colorées que l'instrument projette sur un écran, non-seulement à constater les elements que contiennent les métaux en combustion, mais encore à analyser la lumière des astres et à connaître, du moins en partie, les matières qui constituent cette lumière, et qui sont communes aux étoiles et à notre globe.

D'après un résumé fait récemment en Angleterre par M. William Huggins, lors de la dernière séance de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, il résulte :

Que toutes les étoiles, les plus brillantes du moins, possèdent une constitution analogue à celle du Soleil;

Que les etoiles contiennent des matières élémentaires qui leur sont communes avec le Soleil et la Terre;

Et que les couleurs des étoiles prennent leur origine dans la constitution chimique des atmosphères qui les entourent;

Que les changements d'éclat de quelques étoiles variables sont accompagnés de changements dans les raies d'absorption de leur spectre;

Que les phénomènes presentés par l'étoile de la Couronne semble indiquer que de grands changements, au moins dans sa constitution physique, ont lieu actuellement pour cet astre;

Qu'il existe dans le ciel de *véritables* nébuleuses, et que ces astres sont constitues par un gaz lumineux;

Enfin que la matière des comètes ressemble beaucoup à celle des nebuleuses gazeuses, et doit être identique avec elle

Les matières dont la présence se constate dans la lumière des astres sont l'hydrogène, la vapeur de sodium, de bismuth, de tellure, de mercure, de magnésium, de fer et de barium.

Il résulte de ces observations que la plupart des éléments terrestres se retrouvent dans certains astres, doivent établir entre eux et notre planète une certaine analogie et qu'à la rigueur des êtres tenant de l'organisation humaine pourraient y vivre, puisqu'il y existe de l'hydrogène, du fer, du sodium et du magnésium, ce qui semblerait en outre indiquer que les mondes inconnus qui scintillent au ciel possèdent aussi des mers. Toutefois on doit supposer que ces eléments se trouvent associés à d'autres matières qui nous restent inconnues, et qui par conséquent concourent à l'existence d'êtres differents de ceux que nous voyons.

D'après les expériences du photoscope, il paraîtrait à peu près acquis que le Soleil est un noyau liquide, incandescent entouré d'une ou de plusieurs épaisses atmosphères qui se composeraient de corps simples en ignition. On y constate du rubidium et du cœsium, métaux inconnus avant que les raies du photoscope n'en révélassent l'existence, du potassium, qui entre dans la composition des alcalis des terres de notre sol, puis du fer, du zinc, du cuivre, du nickel et du chrome. Tout cela bout dans une atmosphère qui, d'après M. Pouillet, émet par seconde la quantite de chaleur nécessaire pour élever un kilogramme d'eau de la température de zéro à la chaleur de soixante-quinze degrés. Employee à un usage mécanique, cette force élèverait d'un mètre un corps pesant un million cinq cent mille kilogrammes.

La Lune et Vénus semblent décidément ne point posséder d'atmosphère, mais Jupiter, Saturne et Mars en ont une, composée toutefois d'une façon différente de la nôtre et contenant par consequent des éléments sans analogie avec ceux de l'air que nous respirons.

Quant aux étoiles fixes, du moins celles qui brillent d'un éclat très-vif, leur constitution générale tient en apparence de la constitution du Soleil: leur lumière émane d'une matière chauffée à blanc, intense et qui traverse une couche immense de vapeurs absorbantes; elles présentent avec la terre de grandes différences chimiques, et si elles possèdent des habitants, ceux-ci doivent être d'une nature tout à fait distincte de la nôtre.

Les differences chimiques qui caracterisent les astres se reconnaissent à la vue par la différence de leurs couleurs, tantôt rouge, tantôt verte, tantôt bleue, tantôt orangée, tantôt jaune et tantôt blanche.

Il y a des étoiles nouvelles qui parfois, à de longs intervalles, apparaissent tout à coup dans le ciel et une belle nuit en disparaissent de même. M. Hind en a observé une en 1845, et récemment dans la Couronne on en a vu une autre. Toutes deux brillaient d'abord du plus vif éclat, mais aujourd'hui dépouillées de cette splendeur éphémère, elles se trouvent déjà réduites à la condition d'astres de dixième et de onzième grandeur.

D'après Tycho-Brahe, ces improvisations célestes constitueraient des astres nouveau-nés; et d'après Riccioli, ils ne posséderaient qu'une surface brillante qui nous permettrait seulement de les voir au moment où leur évolution amène cette surface du côte de la Terre. Il n'y a rien de probable dans ces deux théories. D'après les idées actuelles de la science, les étoiles nouvelles seraient des astres en proie à une révolution organique provoquée par quelque grande convulsion que causerait une énorme quantité de gaz en combustion et mis tout à coup en liberté.

« Le 12 mai dernier, dit M. Huggins, une étoile de seconde grandeur s'enflamma tout à coup dans la constellation de la Couronne boréale; je pus examiner le spectre de cette étoile dès le 15 mai, alors qu'elle n'était pas descendue au-dessous de la troisième grandeur. Son spectre se montrait composé de deux spectres superposés. Le premier etait formé de quatre raies brillantes; le second était analogue aux spectres du Soleil et des étoiles. Les deux spectres representaient deux sources distinctes de lumière. Chacun de ces spectres résultait de la décomposition d'un faisceau lumineux, independant de la lumière qui donnait naissance à l'autre spectre.

« Le spectre continu sillonné de groupes de raies sombres signalait la présence d'une photosphère de matière incandescente presque certainement solide ou liquide, et en outre une atmosphere de vapeurs plus froides qui donnait naissance par absorption à un groupe de raies sombres.

« Jusqu'ici, la constitution de cet astre est analogue à celle du Soleil et des étoiles; mais il offre un spectre additionnel formé de raies brillantes. »

Il y a donc là une seconde source de lumière spéciale, et cette source, en raison du caractère du spectre qu'elle fournit, doit être un *gaz lumineux*.

En outre, les deux principales raies brillantes de ce spectre apprennent que l'un de ces gaz lumineux est de l'*hydrogène;* enfin leur grand éclat prouve encore que le gaz lumineux est plus chaud que la photosphère

Ces faits rapprochés de la soudaineté de l'explosion de lumière dans l'étoile, et de sa diminution d'éclat si immédiate et si rapide, sa chute en douze jours de la seconde à la huitième grandeur, semblent conduire à cette conclusion que *l'astre s'est trouvé subitement enveloppé des flammes de l'hydrogène en combustion.*

Il faut donc admettre qu'il a été le siége de quelque grande convulsion avec dégagement énorme de gaz mis en liberté.

Nous le répétons, selon toute probabilité, ce gaz était en grande partie de l'hydrogène qui brûlait à la surface de la planète, en se combinant avec quelque autre élément. Tous deux émettaient une lumière caracterisee par un spectre de raies brillantes. Un spectre provenant de l'autre portion de la lumière stellaire indiquait sans doute que cette terrible conflagration gazeuse surchauffait et rendait plus incandescente la matière solide de la photosphère.

L'hydrogène libre épuisé, la flamme s'était abattue graduellement, la photosphère avait perdu de sa lumière et l'étoile était revenue à son premier état.

Comme, malgré la rapidité de sa transmission, la lumière, pour arriver de l'astre en combustion à la Terre, met un temps considérable, cette grande convulsion d'un monde perdu dans les espaces célestes, au moment où M. Huggins l'observait, se trouvait accomplie déjà depuis longtemps et depuis des années, peut-être depuis des siècles, l'étoile bouleversée avait retrouvé du calme et subi les conditions nouvelles qui lui étaient imposées.

Toujours d'après les mêmes notions, les nébuleuses ne seraient point, comme le professent certains astronomes, des amas d'étoiles, mais bien une masse dont l'étendue incom-

mensurable déconcerterait tous les calculs de la science humaine, et composée de matières gazeuses qui transmettraient leur lumière en s'enflammant.

Les comètes ressembleraient aux nébuleuses.

En janvier dernier, une petite comète télescopique se montra dans le ciel sous l'apparence d'une masse circulaire de vapeurs, au centre de laquelle se distinguait un noyau de médiocre dimension et plutôt terne que brillant.

Lorsqu'on étudia ce noyau à l'aide du spectroscope, on y constata deux spectres distincts.

L'un fin, continu à la chevelure, démontrait que la lumière réfléchie du Soleil rendait la comète visible.

L'autre, qui constituait le spectre véritable du noyau et restait indépendant de la chevelure, possédait une lumière propre et donnait à supposer que la matière de la comète observée offrait une ressemblance réelle avec la matière gazeuse qui constitue les nébuleuses.

M. Brothers vient de publier un ingénieux mémoire sur l'analogie qui existe entre la formation des taches du Soleil et les phénomènes qu'on observe dans certains métaux en fusion.

« Quand, dit-il, on chauffe, en l'exposant à une forte lumière, une solution de nitrate d'argent souillée par un long usage et par le collodion des plaques photographiques, et qu'on la neutralise par du carbonate de soude, il se forme rapidement à sa surface une couche d'écume. Tant que persiste le courant d'air, cette écume, brisée par un courant d'air, offre alors, pour ainsi dire, toutes les apparences des taches solaires.

« S'il cesse, l'écume entr'ouverte à l'endroit de la tache se ferme en partie, tandis que des traînées nuageuses se développent à travers l'ouverture, à l'imitation des ponts qu'on croit voir jetés sur certaines taches de l'astre.

« En même temps une écume secondaire, une *pénombre* se montre à l'entrée de l'ouverture de la tache, qu'elle ne tarde point à clore.

« *L'ombre* formée par le carbonate d'argent blanc occupe le centre.

« Il ne faut toutefois voir dans cette expérience qu'une démonstration de la forme des taches du Soleil, et non pas une explication de leur origine. »

A la suite de ces curieux documents astronomiques vient naturellement l'observation d'une étoile filante accomplissant sa course, non point au plus haut du ciel comme ses sœurs, mais en dessous des nuages terrestres, phénomène qui vient détruire bien des théories et bien des systèmes sur lesquels s'appuyaient avec trop de confiance certains météorologistes.

Cette étoile vagabonde a été vue, le 30 juillet 1866, à Gœttingen, par le docteur Berhmann.

Sa lunette à la main, M. Berhmann regardait, vers neuf heures du soir, du côté de l'est, lorsqu'il vit tout à coup une étoile filante de troisième ou de quatrième grandeur percer un épais nuage, à environ quinze degrés au-dessus de l'horizon. Après quatre dixièmes de seconde tout au plus, le météore disparut de nouveau dans les nuages après avoir parcouru un arc de cinq à six degrés.

Le voile qui enveloppait l'horizon était trop épais pour qu'il fût possible d'expliquer cette observation par la transparence des nuages; l'étoile filante avait certainement pénétré au-dessous.

M. Berhmann a constaté, par des mesures directes, que ce soir-là les nuages orageux descendaient jusqu'à 800 mètres du sol; il en déduit donc que le météore observé s'était éteint à une hauteur d'un kilomètre tout au plus.

On lit dans les *Mémoriaux* manuscrits de l'abbaye de Saint-Aubert de Cambrai, qui comptait parmi ses religieux des savants d'une grande distinction, et dans laquelle il était d'usage de tenir en commun un registre de tous les événements de quelque importance, la mention d'un phénomène à peu près analogue, observé dans la nuit du 11 août 1754.

« Hier, veille de la fête de la bienheureuse sainte Claire, onzième d'août, disent ces *Mémoriaux*, vers trois heures de la nuit, notre père abbé, messire Bernard Legœul, passant la nuit en oraison, appela tout à coup les religieux en veillée avec lui pour leur dire qu'il venait de voir une étoile descendre du ciel à travers les nuages, et venir si bas qu'il lui semblait l'avoir vue à la hauteur de la croix du clocher, et qu'il pensait même qu'elle l'avait heurté, car elle s'était détournée brusquement de son vol et avait fait un demi-cercle en continuant sa course. Pour vérifier le fait, le lendemain on fit monter au haut du clocher le nommé Rusconnets, maître couvreur, qui, après avoir examiné la croix, déclara qu'elle n'avait reçu aucun coup, et qu'on n'y voyait ni brisure ni coche.

« On parle beaucoup de par la ville de ce fait observé par quelques bourgeois, et particulièrement par le sieur Jean-Baptiste Raparlier, maître pharmacien, demeurant dans la rue des Tavelles, lequel affirme que ladite étoile filante avait passé en effet au-dessous des nuages, mais au moins à la distance d'un quart de lieue des plus hautes maisons. »

S. Henry Berthoud.

PARIS AU BOIS

Il est deux heures. C'est le moment pour quiconque n'est pas retenu par l'inextricable lien des affaires de se produire au dehors, afin de le bien constater, et de montrer force toilettes, sous prétexte de humer l'air du jour. Élégants, flâneurs, étrangers, parvenus d'hier, heureux du jour à qui la fortune daigne un moment sourire, tous prennent le chemin du Bois; madame dans un coupé que sa jupe tumultueuse inonde, monsieur à cheval et stick en main. On se retrouvera tout à l'heure au bord du lac, soit sur la chaussée, où les carrosses circulent à flots pressés, soit sous les arbres, où le caquetage anime les groupes. Ah! si l'on voulait passer en revue toute cette foule!

Paris au Bois! Le joli titre d'article, si un homme d'esprit n'en avait déjà tiré un volume. C'est pourquoi, dès les premiers mots, je m'arrête, ne pensant pouvoir mieux faire que de vous renvoyer au beau livre de M. Édouard Gourdon. De par les trois cents pages qu'il lui a consacrées, le bois de Boulogne est devenu sa propriété, sa chose. Nul n'en sait mieux les beautés, les détours, les secrets; nul ne connaît mieux ses promeneurs accidentels et ses hôtes ordinaires. Aussi est-ce à M. Gourdon qu'il faut demander les mœurs et les mystères de ce coin verdoyant du nouveau Paris.

Francis Richard.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1])

Ces padarojnés sont plus ou moins pressants, plus ou moins étendus

Mon padarojné venait de Moscou; il m'avait été donné par le gouverneur, le comte Zagrevsky, qui ne m'eût jamais laissé entrer à Moscou, s'il n'avait eu la main forcée. Or, comme ma présence dans une ville soumise à son gouvernement lui était d'autant plus désagréable qu'elle lui était en quelque sorte imposée, au moment où je lui avais, en signe de départ, fait demander un padarojné, il m'avait donné un véritable padarojné de prince, pour me déterminer à m'en servir le plus vite possible.

A la vue de notre padarojné, le starostat ne fit donc pas, pour me donner les cinq chevaux que je lui demandais, les difficultés habituelles.

Rien de plus voleur, en général, qu'un maître de poste, si ce n'est deux maîtres de poste. Comme les chevaux sont à bas prix,—chaque cheval coûte deux kopecks, six liards par verste, — les starostats font, en général, de mauvaises affaires : il en résulte que, pour se rattraper du bon marché des chevaux, ils emploient tous les moyens possibles de rançonner les voyageurs; celui qui leur est le plus familier est de dire que leurs écuries sont vides, mais qu'ils peuvent se procurer des chevaux dans le voisinage. Seulement, ajoutent-ils, ces chevaux appartenant à des particuliers, ceux-ci ne veulent les louer qu'au double du prix de la poste.

Si vous donnez une seule fois dans le panneau, vous êtes perdu. De postillon en maître de poste, et de maître de poste en postillon, on connaîtra votre innocence, et, comme presque toujours, il vous faudra payer pour la perdre.

Mais, si vous avez quelque notion des lois postales en Russie, vous me direz :

— Chaque maître de poste du plus petit village est obligé d'avoir au moins trois troïkas dans son écurie, c'est-à-dire neuf chevaux.

Si vous êtes très-fort sur les lois postales de la Russie, vous ajouterez :

— Chaque maître de poste a, en outre, scellé sur sa table, au bout d'une ficelle qu'il lui est expressément défendu de couper, un livre de poste retenu là à demeure, fixé par le cachet en cire du district. Il y va de son brevet si le cachet en cire est rompu, et si le starostat ne donne pas de bonne raison de sa rupture. Sur ce livre, il consigne le nombre de voyageurs qui passent et la quantité de chevaux que les voyageurs ont pris.

Oui, c'est parfaitement vrai: mais, comme jamais personne ne vérifie le livre, ils peuvent, le livre en main, n'avoir jamais un cheval à l'écurie.

Les Russes, qui ont l'habitude de voyager dans leur pays, lorsqu'ils rencontrent ces sortes d'obstacles, font ordinairement la vérification du livre, non pas avec la plume, mais avec leur nagaïka; au bout d'un total de cinq ou six coups de nagaïka posés sur le dos du starostat, il se trouve presque toujours une troïka dans l'écurie.

La nagaïka est un fouet qui s'achète, en général, le même jour où l'on prend le padarojné. Il arrivera un moment où, pour la commodité des voyageurs, on fournira l'un et l'autre dans le même bureau. En 1858, on les vendait encore séparément.

Les voyageurs étrangers répugnent d'abord, il faut leur rendre cette justice, à ces sortes de façons: mais, comme, au bout d'un certain temps, ils voient qu'ils sont dupes de leur philanthropie, ils prennent peu à peu les habitudes du pays.

Remarquez bien que, depuis Catherine II, les starostats ont le rang d'officier.

Le fouet a encore une autre utilité : c'est, quand il a forcé le starostat à fournir les chevaux, de forcer les chevaux à marcher en frappant, non pas sur le dos des chevaux, mais sur le dos des postillons.

Rien ne se fait en Russie comme ailleurs: mais, lorsque l'on connaît bien la Russie, on finit par arriver à son but. Le chemin est un peu plus long et un peu plus accidenté, voilà tout.

Au bout d'un voyage de cinq à six mille verstes, en Russie, on est obligé d'acheter un fouet neuf, et cependant on ne se rappelle pas avoir donné un seul coup de fouet sur le dos d'un cheval.

Nous donnons ces détails comme d'une exacte vérité, et surtout d'une importance extrême.

S'informer au premier sujet de Sa Majesté l'empereur Alexandre que l'on rencontrera.

Nous avions à faire quelque chose comme deux cent soixante verstes.

Soixante-cinq lieues de France, à peu près.

Sur une surface aussi plane, et sur un chemin aussi roulant que celui des steppes, on ferait ces soixante lieues en un jour, si l'on ne perdait pas deux heures à chaque station.

Une croix au cou, qui, à tout employé russe, indique le rang de colonel, abrége l'attente d'une demi-heure à peu près; une plaque à l'habit, qui indique le rang de général, l'abrége d'une heure environ.

En Russie, je l'ai déjà dit, tout est réglé par le *tchine*. On se rappelle que *tchine* est la traduction du mot français *rang*.

Seulement, en Russie, le rang ne se gagne pas, il s'acquiert; les hommes y sont employés, non pas selon leur mérite, mais selon leur *tchine*.

Aussi, le *tchine* est-il, au dire d'un Russe, une véritable serre chaude d'intrigants et de voleurs.

Alexandre Dumas.

(La suite au prochain numéro.)

1. Voir les numéros 558 à 580.

LE PONT DU ROI, A PRAGUE

En offrant dernièrement à nos lecteurs une vue générale de Prague, nous citions parmi ses curiosités le pont jeté sur la Moldau, qui fait communiquer les deux parties de la ville qu'on nomme l'*Alstadt* et le *Kleinseite;* nous sommes heureux de pouvoir donner aujourd'hui une vue particulière de ce pittoresque monument. Il a 487 mètres de long sur 10 de large. On l'appelle indifféremment *Königsbrucke* ou *Carlsbrucke*, pont du Roi ou pont de Charles. Charles II le fit construire en 1358 par l'architecte Peter Arles sur l'emplacement d'un vieux pont de bois ou de pierre que l'inondation de 1342 avait détruit. Toutefois il ne fut pas terminé avant 1503. En 1648 et en 1744, les habitants de l'Alstadt tentèrent vainement d'en faire sauter une arche pour se défendre contre les ennemis qui les attaquaient.

Autrefois le pont n'était orné que d'un crucifix en face duquel s'élevait une statue de la Justice; et c'était devant cette statue que l'on exécutait les condamnés à mort, dont le bourreau jetait le cadavre dans la Moldau. Pendant les premières années du XVIII[e] siècle, on l'a décoré d'un grand nombre de statues, parmi lesquelles figure une de saint Jean Népomucène, qui est visitée et adorée chaque année par un grand nombre de pèlerins.

Saint Jean Népomucène est le héros de la légende du pont de Prague. Au temps où le saint homme était aumônier de Venceslas IV, le roi, qui était peut-être très-amoureux de sa femme, mais qui en était à coup sûr encore plus jaloux, le prit un jour à part et lui dit :

— Il me semble que la reine mon épouse a perdu cette gaieté qui lui seyait si fort. Je voudrais bien savoir pourquoi la reine est triste.

— Votre Majesté m'en demande bien long, répondit le saint.

— Pas plus que vous n'en devriez connaître, vous, son confesseur, reprit le roi d'un ton significatif.

Et il s'éloigna sans rien ajouter; mais, quelques jours après, il interrogea de nouveau Népomucène :

— Je voudrais bien savoir pourquoi la reine est triste.

— Sire, je l'ignore, dit simplement le saint.

Venceslas fronça le sourcil.

Ce n'était pas un homme facile à vivre que le roi Venceslas. Certain jour qu'on avait servi sur sa table un chapon quelque peu faisandé, il avait fait embrocher et rôtir vivant son maître-queux. Ce fatal exemple put avertir Népomucène du sort qui l'attendait s'il persistait à ne pas révéler les secrets de la confession. Pourtant, quand le roi vint encore une fois lui demander : « Je voudrais bien savoir pourquoi la reine est triste, » il n'en garda pas moins le silence.

Sur quoi le roi le fit saisir et garrotter par ses gens; puis Népomucène fut conduit sur le pont de la Moldau et jeté pieds et poings liés dans la rivière. Mais soudain, ô miracle! voici qu'une croix lumineuse formée par cinq étoiles brilla sur les eaux à l'endroit où le saint homme avait été précipité, et pendant trois jours la Moldau cessa de couler.

C'est depuis ce temps que saint Jean Népomucène est adoré dans toute l'Allemagne comme le patron des ponts. Les fidèles lui adressent ordinairement une prière ainsi conçue : « O saint Népomucène, fais en sorte qu'il ne m'arrive pas sur ce pont un accident semblable à celui dont tu as été victime sur le pont de Prague. »

Une des extrémités du pont est gardée par une grosse tour qui a défendu à plusieurs reprises l'entrée de l'Alstadt. A l'autre extrémité, une porte flanquée de deux tourelles donne accès dans la Kleinseite. La plus basse, qui est la plus ancienne, date de 1249.

L'autre fut construite par le roi Georges Podiebrad, au XV[e] siècle. Ces deux tourelles figurent sur notre dessin. Derrière elles apparaissent les clochers des églises de Saint-Thomas et de Saint-Nicolas, et sur la hauteur les bâtiments du palais que domine la flèche de la cathédrale de Saint-Witt.

Henri Muller.



LE PONT DU ROI, A PRAGUE (BOHÊME); dessin de M. S. Read. — Voir page 663.

ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME Nº

BLANCS	NOIRS
1 D. 6eR	1 D. pr. D (meilleur)
2 C. 7eD	2 D. pr. C (meilleur)
3 T. 8eCD éch.	3 R. pr. T (forcé)
4 P. pr. D	4 coup quelconque
5 P. fait D éch. m.	5 . . . . .

Solutions justes : MM. J. Galiment; E. Lelorrain; Neddes et Bessie; Mullendorf, Raters et Kinnen, à Luxembourg; la chambre littéraire, à Rennes; Mateo de Zamora, à Almeria (Espagne); Pierre Lassalle, café Maurin, à Beauvoisin; Émile Frau, Loriol, à Lyon; Anne Frédéric, à Alger; Cercle Peloux, à Nimes Aimé Gautier, à Bercy.

Plusieurs de nos lecteurs nous ont adressé la solution suivante :

BLANCS	NOIRS
1 T. 4eTR	1 D. 4eFR
2 T. 8eTR	2 D. pr. C (meilleur)
3 D. 6eR éch.	3 R. c. CD (meilleur)
4 D. pr. D	4 coup quelconque
5 T. pr. [illegible]	5 . . . . .

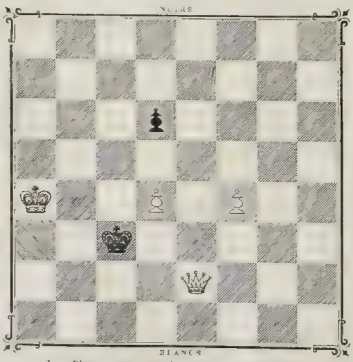
Cette solution, fort ingénieuse du reste, pèche par la base, ex.: 1 (T. 4eTR — D. 8eTR éch.), 2 (T. pr. D *forcé* — P. pr. T *et fait D éch.*), 3 (R. pr. D *forcé* — C. 5eFD), et le mat n'est plus possible en *cinq* coups.

Solutions justes du Problème nº 19 : Cercle Peloux, à Nimes; Faysse père, à Beauvoisin; A. Abant, au Tourne. C. P.

PROBLÈME Nº 23.

COMPOSÉ PAR M. A. DELAHAYE.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

Par suite d'une convention conclue entre l'administration de *l'Avenir national* et celle de *l'Univers illustré*, le prix de l'abonnement aux deux journaux réunis est fixé comme il est indiqué en tête de *l'Univers illustré.*

Dans la *Partie financière et commerciale* on trouve un bulletin complet de la Bourse, et une revue du Commerce et de l'Agriculture qui donne, chaque jour, des renseignements exacts sur la situation des différents marchés de la France et de l'Etranger.

Partie littéraire. — Principaux collaborateurs : George Sand, MM. Étienne Arago (revue des Théâtres), Ch. Blanc (Beaux-Arts), Georges Pouchet et Amédée Guillemin (Sciences naturelles et physiques), Laurent Pichat, Frédéric Morin, Eugène Despois, Ch. Monselet, Auguste Callet (revue des Livres).

L'Avenir national publie en outre : un Courrier hebdomadaire par Paul Vernier; une Chronique quotidienne par M. Jules Claretie.

L'Avenir national, grand journal politique, littéraire et commercial, parait à quatre heures du soir.

Rédacteur en chef : A. Peyrat.

Partie politique. — Principaux collaborateurs : Élias Regnault, Frédéric Morin, Ad. Gaiffe, J.-E. Horn, Félix Foucou, Léon Legault, Ch. Quentin, Ch. Habenek, Ed. Puthod, A. Dréo, E. de Sonnier. *Secrétaire de la rédaction :* Jules Mahias.

Correspondances spéciales de Londres, Florence, Bruxelles, la Haye, Genève, Vienne, Berlin, Madrid, New-York, Rio-Janeiro, etc., etc.

La *Partie judiciaire* comprend le compte rendu des procès recueillis chaque jour par un rédacteur spécial, et une *Quinzaine judiciaire*, revue et chronique du Palais, par M. Campenon.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

ÉMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

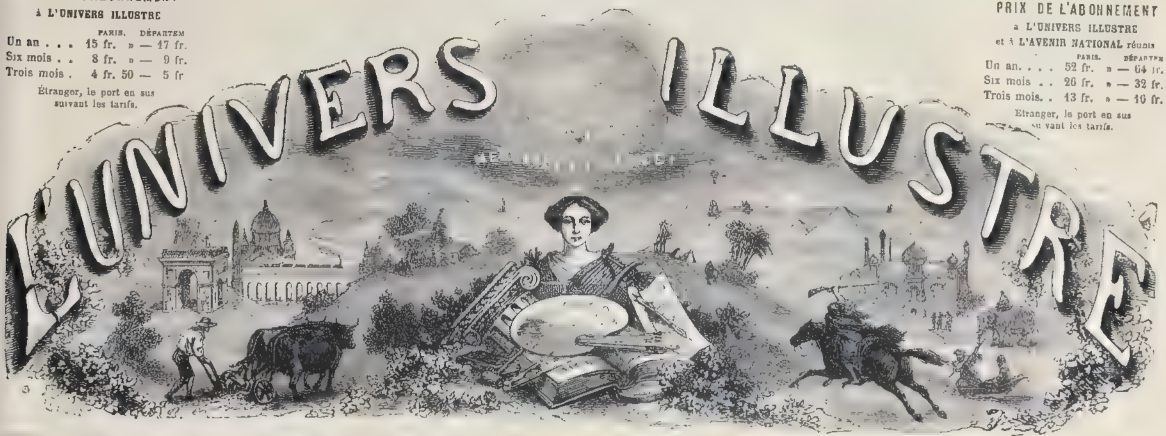
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 582.
Samedi 20 Octobre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

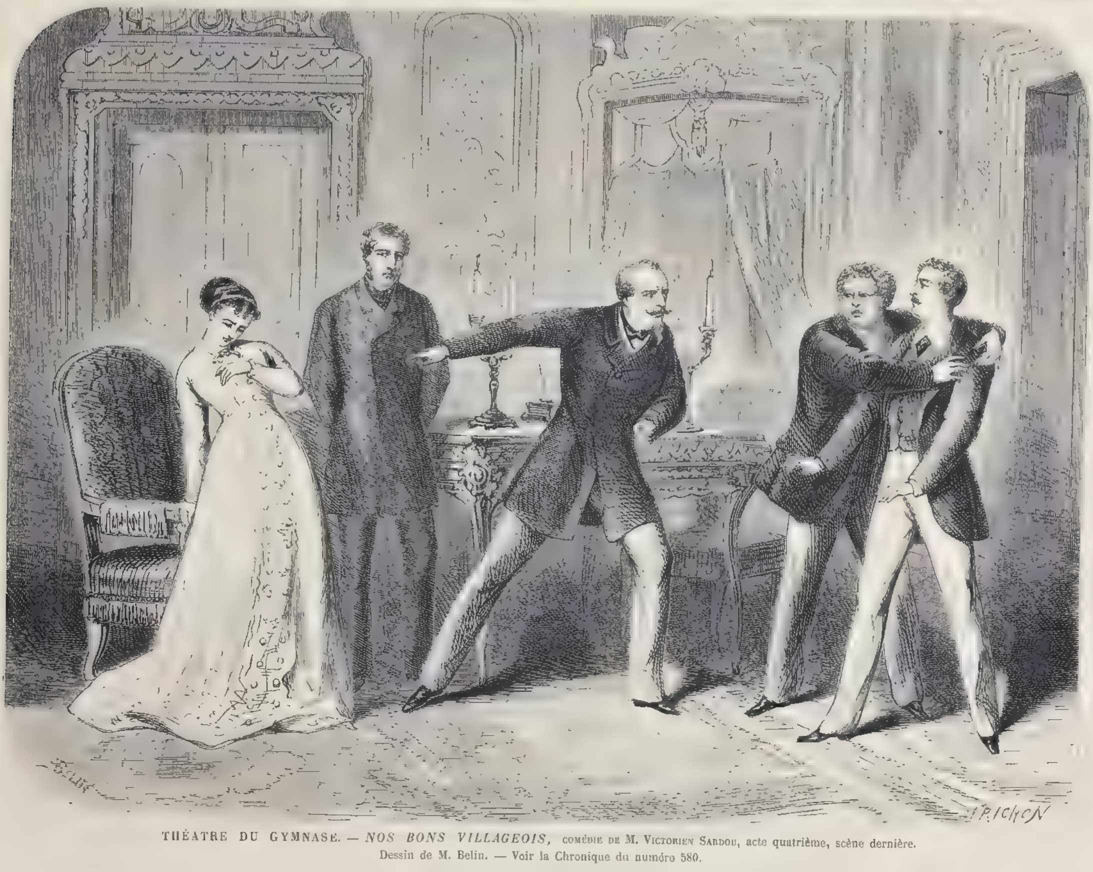
Théâtre impérial de l'Opéra : reprise de l'*Alceste* de Gluck. — Son histoire. — Gluck à la cour de France. — Ses excentricités. — Si [illegible] Si Gluck doit y prendre place. — En quoi [illegible] sicale dont il est l'auteur. — Ses théories sur [illegible] Leur application à *Alceste*. — Le poëme, [illegible] MM. Michot et David. — Joseph Thierry. — [illegible]

Il y a six ans, presque jour pour jour, que M. Alphonse Royer, le prédécesseur à l'Opéra de M. Perrin, remettait à la scène *Alceste*, un des chefs-d'œuvre de Gluck. Cette reprise était une sorte de jubilé ; car l'*Alceste*, bien que n'ayant été représenté à Paris qu'en 1777, avait été composé à Vienne en 1761.

On sait comment cet opéra fut introduit en France.

Le poëme était de l'Italien Calzabigi. Un jeune diplomate attaché à l'ambassade française, le bailli du Rollet, entreprit de le traduire. Il était ami de Gluck et enthousiaste de sa musique ; peut-être aussi n'était-il pas fâché de faire sa cour à la jeune reine, dont le compositeur avait été le professeur à Vienne et qui lui avait continué à Paris sa faveur et son appui. Déjà, antérieurement, du Rollet avait arrangé en opéra l'*Iphigénie*, de Racine, qui avait été, avec *Orphée*, l'occasion pour Gluck d'un double triomphe.

On a beaucoup exagéré les dégoûts que le grand artiste allemand eut à subir dans notre pays. Il fut vivement attaqué, sans doute ; mais n'est-ce pas là le sort de tous les novateurs illustres? Si Gluck a eu ses Marmontel et ses La Harpe, Rossini n'a-t-il pas eu aussi ses Berton et ses Paër? L'auteur d'*Alceste*, d'ailleurs, comptait aussi de chauds défenseurs : l'abbé Arnaud, Suard, Jean-Jacques Rousseau et toute la [illegible] du Palais-Royal que dirigeait Mme de Genlis. Marie-



THÉATRE DU GYMNASE. — *NOS BONS VILLAGEOIS*, COMÉDIE DE M. VICTORIEN SARDOU, acte quatrième, scène dernière.
Dessin de M. Belin. — Voir la Chronique du numéro 580.

Antoinette le protégeait ouvertement. « Dès l'instant de son arrivée en France, nous apprend Mme Campan, il eut ses entrées à la toilette de la reine, et tout le temps qu'il y restait, elle ne cessait de lui adresser la parole. » Il causait bien et était fort recherché dans les salons, où, en homme habile, il ne négligeait pas de faire entendre de temps en temps des morceaux de ses opéras. « Sans voix, sans doigts, dit un de ses contemporains, Gluck est ravissant lorsqu'il chante ses beaux airs en s'accompagnant du piano. »

On racontait qu'en Allemagne il faisait transporter son clavecin au milieu d'une prairie : un vaste espace, le ciel découvert, la chaleur du soleil et quelques bouteilles de champagne étaient ses sources d'inspiration. Vraie ou non, la légende ne nuisait pas à sa popularité. Ses brusqueries avec les grands seigneurs, ses colères contre les chanteurs et les musiciens, le sans façon de sa tenue aux répétitions qu'il dirigeait en bonnet de nuit et en robe de chambre passaient pour autant de traits d'originalité. Peut-être, moins naïf qu'il ne semblait, le rusé Tudesque s'amusait-il malicieusement à couper la queue de son chien. Un fait certain, c'est que son succès ne souffrit nullement de ces petites excentricités. Si quelques-unes de ses productions, comme *l'Arbre enchanté*, *Cythère assiégée*, *Écho et Narcisse*, n'obtinrent qu'un assez froid accueil, il faut bien convenir qu'elles le méritaient. Pour les autres : *Orphée*, *Alceste*, *Armide*, les deux *Iphygénies*, l'enthousiasme du public alla jusqu'au délire. Quand l'auteur retourna à Vienne, sa renommée était européenne, son nom était immortel. Mettons, si vous le voulez, que les roses du triomphe n'aient pas été sans quelques épines : celles-ci n'ont été en tout cas ni assez nombreuses ni assez cruelles pour qu'il y ait lieu d'inscrire le nom de Gluck sur le martyrologe de l'art, à côté de ceux de Pergolèse, de Mozart et de Weber.

Quelles que soient les transformations qu'ait subies et que doive encore subir dans l'avenir l'art musical, — celui de tous à coup sûr qui a le plus à souffrir de l'influence de la mode et des variations du goût, — l'œuvre de Gluck vit et vivra toujours, fondé qu'il est sur un principe vrai : la traduction des sentiments et des passions qui agitent le cœur humain. Lui-même, au reste, dans l'épître dédicatoire qui sert de préface à l'*Alceste* italienne, a nettement exposé les principes de la révolution lyrique dont il fut l'auteur.

« Lorsque j'entrepris, écrit-il, de mettre en musique l'opéra d'*Alceste*, je me proposai d'éviter tous les abus que la vanité mal entendue des chanteurs et l'excessive complaisance des compositeurs avaient introduits dans l'opéra italien, et qui, du plus pompeux et du plus beau de tous les spectacles, en avaient fait le plus ennuyeux et le plus ridicule; je cherchai à réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus; je crus que la musique devait ajouter à la poésie ce qu'ajoutent à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord heureux des lumières et des ombres, qui servent à animer les figures sans en altérer les contours... »

Et plus loin :

« ..... J'ai cru encore que mon travail devait avoir surtout pour but de chercher une belle simplicité et j'ai évité de faire parade de difficultes aux dépens de la clarté; je n'ai attaché aucun prix à la découverte d'une nouveauté, à moins qu'elle ne fût naturellement donnée par la situation et liée à l'expression; enfin il n'y a aucune règle que je n'aie cru devoir sacrifier de bonne grâce en faveur de [illegible]

Remarquez que dans ce passage, de même que dans le reste de la preface, le mot *mélodie* n'est pas prononcé une seule fois. A l'encontre de l'école italienne, Gluck ne se préoccupe ni de la séduction de la phrase musicale, ni du charme qui naît de la seule combinaison des sons : la vérité de l'expression, l'union intime du drame et de la musique, voilà son objectif. Pressez le système et il aboutira directement à la déclamation lyrique. Là est l'excès et M. Berlioz, qu'on est agréablement surpris de trouver ici parmi les contradicteurs de Gluck, le fait très-justement observer dans sa belle étude sur *Alceste* [1]

« L'expression, dit-il, n'est pas le seul but de la musique dramatique : il serait aussi maladroit que pédantesque de dedaigner le plaisir purement sensuel que nous trouvons à certains effets de mélodie, d'harmonie, de rhythme ou d'instrumentation, indépendamment de tous leurs rapports avec la peinture des sentiments et des passions du drame. »

Plaisir purement sensuel, je ne le lui fais pas dire, — et il a raison M. Berlioz. Pour ramener la question à ses termes les plus simples, la vraie fonction de la musique est de flatter l'oreille; mais il ne faut pas moins en convenir que la melopee s'use moins vite que la mélodie, qu'elle résiste mieux aux injures des ans, semblable en cela à la tragédie classique, avec laquelle elle a cet autre point de ressemblance d'exprimer les passions dans leur sens abstrait, élevé et spiritualiste.

On a appelé Gluck le Michel-Ange de la musique : on pourrait dire également qu'il en est le Corneille : c'est le même souffle grandiose, la même simplicité, la même puissance, parfois aussi la même grâce dans la force. Si Corneille a écrit l'adorable scène de *Psyché*, Gluck n'est-il pas l'auteur du ravissant epithalame transporté d'*Hélène et Pâris* dans le deuxième acte d'*Alceste* ?

Le sujet de l'opéra, vous le connaissez pour peu que vous n'ayez pas tout à fait oublié votre mythologie. Quant au poëme de Calzabigi, il peut se raconter en quelques lignes.

Admète est en danger de mort. Alceste, sa femme, se précipite avec ses deux enfants vers le temple d'Apollon, pour lui demander la guérison du roi. Le dieu, interrogé par le grand prêtre, répond qu'Admète mourra dans le jour si un autre mortel ne consent à donner sa vie pour lui. Le peuple consterne se tait. Alceste alors se dévoue et s'offre en sacrifice : lorsque les ténèbres auront succédé au jour, elle ira elle-même se livrer au Dieu des enfers.— Premier acte.

Des chants joyeux éclatent : ils célèbrent le rétablissement d'Admète : seule, Alceste reste étrangère à l'ivresse générale: bientôt elle éclate en sanglots. Admète la presse de questions et finit par lui arracher la terrible vérité. Il n'accepte pas ce pieux sacrifice : c'est lui qui était voué à la mort : c'est lui qui doit mourir. — Deuxième acte.

Cependant Alceste a trompé la surveillance de son époux : la voici qui s'approche en chancelant du séjour des ténèbres : une voix se fait entendre : c'est celle d'Admète; il vient disputer Alceste aux divinités infernales. Vains efforts; il faut une victime : cette victime, ce sera Alceste, à moins qu'elle ne révoque le vœu fait à Apollon : elle refuse et la troupe des demons l'entraîne dans les gouffres du Tartare.

Mais, touché du devouement d'Alceste, le dieu l'arrache à la mort et la rend vivante à son époux. — Troisième acte.

Le défaut de ce poëme, comme vous le voyez tout de suite, c'est la monotonie, l'uniformité de couleur et d'impression. A partir du deuxième acte, il n'y a plus qu'une situation : la lutte de dévouement entre Alceste et Admète. Si puissant que soit le compositeur, si colossal que soit son génie, il lui est impossible de triompher pleinement de l'aridité du sujet. L'enthousiasme, qui a été porté à son comble par l'admirable tableau du temple, décroît nécessairement et ne se relève à la même hauteur qu'à la scène saisissante des enfers.

Je n'entends pas par là que le milieu de l'œuvre, pris en soi, n'ait pas une valeur égale à celle des autres parties. Le chœur dansé et les chants d'allégresse qui fêtent le retour d'Admète à la vie; l'air d'Admète : *La vie est un bienfait*, celui d'Alceste : *Je n'ai jamais chéri la vie*, sont d'une beauté achevée : la grâce de la poésie antique y coule à pleins bords. Le grand récitatif d'Admète : *Tu veux mourir, tu veux me quitter sans retour*, a une énergie de passion incomparable : la douleur, exaltée jusqu'à la fureur et à la malédiction, n'a jamais trouvé d'accents plus déchirants et plus pathétiques. Le final, qui nous montre Alceste abîmée dans les sanglots et le peuple entier pleurant avec elle, couronne magnifiquement cet acte, dont le seul tort est de venir après le premier. Pour en jouir pleinement, il faudrait avoir pu se soustraire à l'impression écrasante produite par celui-ci. Ce serait une expérience à faire, après avoir vu l'ouvrage dans son entier, de revoir le second acte isolé de celui qui le précède. L'effet en serait certainement doublé.

Il faut savoir gré à M. Perrin d'avoir rendu à la scène de l'Opéra ce chef-d'œuvre qui n'aurait jamais dû la quitter. Administrant pour l'État, ce serait là une manifestation artistique dont on devrait déjà lui tenir compte. Exploitant à ses risques et périls, il a droit une fois de plus à notre reconnaissance. Il pouvait, il devait craindre que, malgré les beautés dont il éclate, le chef-d'œuvre de Gluck, ne s'adressant qu'à un petit nombre d'élus, ne laissât la foule indifférente; que, glorieuse pour le théâtre, sa tentative ne restât stérile pour sa caisse. L'accueil chaleureux qu'elle a reçu l'autre soir est fait pour dissiper ces craintes. Le public voudra applaudir Gluck comme il applaudit Rossini et Meyerbeer. *Alceste* a en outre cet avantage de se jouer en deux heures et demie et de pouvoir être accompagné, dans la même soirée, d'un autre ouvrage. Justement, M. Perrin a sous la main un ballet tout prêt dont une indisposition de Mlle Salvioni retarde seule la représentation. Ce sera là une combinaison piquante qui permettra d'attendre patiemment le *Don Carlos* de Verdi.

L'œuvre du maître, cette fois, nous a été restituée dans toute son intégrité. L'apparition finale d'Hercule a été supprimée et, avec elle, l'air médiocre de Gossec qui avait été intercalé dans la partition de Gluck. Ajoutons toutefois, à la décharge de la direction précédente, que cette mise en scène était de tradition et qu'elle avait été admise du vivant et au su de Gluck lui-même.

Une restitution plus importante est celle du rôle d'Alceste, tel qu'il a été écrit par l'auteur. En 1861, il fallut le transposer pour l'approprier à la voix de Mme Viardot, la seule artiste qui fût alors en état de l'interpréter. Tout habilement qu'eussent été faites les retouches et les modulations nécessaires pour mettre en harmonie la partie d'Alceste avec celles auxquelles elle se reliait, il n'en résultait pas moins une altération de la physionomie générale de l'ouvrage. Avec la nouvelle Alceste, cet inconvénient a disparu : le rôle, au point de vue musical, a repris son vrai caractère, et l'orchestre, que ces transpositions avaient énervé et affaibli, toute sa vigueur et sa sonorité.

L'avouerai-je ? en lisant sur l'affiche le nom de Mlle Battu, j'étais en défiance. Je me rappelais bien les qualités dramatiques dont elle avait fait preuve dans l'Anaï de *Moïse* ; mais je ne la croyais pas de force à porter ce rôle écrasant d'Alceste. Il ne m'en coûte pas de reconnaître que je m'étais trompé. Cette voix, qui me semblait frêle, s'est révélée avec une énergie et une puissance que je ne lui soupçonnais pas. D'un bout à l'autre de l'ouvrage, elle n'a pas un instant failli. Après l'air : *Non, ce n'est point un sacrifice*, dit avec une émotion, une tendresse, un sentiment des nuances et une pureté de style qui déjà avaient vivement frappé le public, Mlle Battu s'est encore surpassée dans la fameuse imprécation : *Divinités du Styx*, qu'elle a lancée avec un élan irrésistible. Si les notes graves du vers suivant : *Ministres de la mort*, ne sont pas sorties de son gosier avec la même ampleur que chez Mme Viardot, en revanche, le trait final : *Je n'invoquerai pas votre pitié cruelle*, a été enlevé avec plus d'éclat. Après ce tableau, Mlle Battu a été rappelée d'une voix unanime, comme elle l'a été, du reste, après chacun des deux autres actes. Plus à l'aise dans le second, elle a joué et chanté, de la façon la plus dramatique et la plus touchante, la grande scène des adieux. Celle du troisième acte, où, chancelante, brisée de terreur et de douleur à la fois, Alceste s'avance vers le royaume des Ombres, a été rendue aussi avec un art infini. L'actrice ici s'efface derrière le personnage. La beauté sévère de Mlle Battu, l'élégance de sa taille, la grâce et la noblesse de ses mouvements, viennent encore en aide à l'illusion. On croirait, par instants, voir marcher la Niobé du musée de Florence.

Villaret ne réalise pas précisément l'idéal d'un roi des temps héroïques. Mais quelle voix charmante et sympathique! Quel plaisir pour l'oreille que ces notes franches et sonores, sortant sans effort malgre l'élévation du registre où le rôle est écrit! A plusieurs reprises, le chanteur a ému la salle par ses accents pathétiques. Il a mis beaucoup d'énergie dans son grand récitatif qu'il avait toutefois mieux dit encore à la répétition generale. L'acteur a encore quelque chose à faire : qu'il s'inspire du jeu de son éloquente partenaire, et il saura ce qui lui manque.

David mérite des eloges sans restriction : c'est bien là le pontife inspiré d'Apollon. Sa voix robuste et métallique, son chant grave et ferme, sont à la hauteur de la musique de Gluck. Verdi assistait à la représentation. Si, comme on le dit, l'auteur de *Don Carlos* a fini par déférer au désir de Belval en lui retirant son rôle du grand inquisiteur pour le donner à David, il reconnaîtra qu'il a joué à qui perd gagne.

Le chef-d'œuvre de Gluck est encadré dans une mise en scène digne de lui. Les trois décors qui représentent la ville de Phères, le temple d'Apollon, l'intérieur du palais du roi, ont l'exactitude des restitutions archeologiques envoyées par les élèves de l'école de Rome Celui du troisième acte a bien l'aspect sinistre et sauvage qui convient à l'entrée des enfers :

Hæc via Tartarei quæ fert Acherontis ad undas.

Des quatre artistes qui ont signé ces belles toiles, il en est un, hélas! qui n'en signera plus.

Cette même semaine, une foule nombreuse, qu'unissait une douleur commune, rendait les derniers devoirs à Joseph Thierry, l'homme honorable, l'artiste renommé qui vient de succomber à une mort prématurée. Joseph Thierry avait à peine cinquante-cinq ans. Élève de Gros, il avait débuté avec succès au Salon, où des œuvres remarquées dans le genre et le paysage lui avaient valu une médaille d'or. Mais sa vocation l'appelait surtout vers la peinture de décors. A force de talent, il avait fini par y conquérir la première place. La croix de la Légion d'honneur avait, il y a trois ans déjà, récompensé ses nombreux travaux, — plus nombreux, disons-le avec tristesse, que connus du vulgaire. C'est là le sort de cet art du décorateur, qui exige pourtant le concours de tant de talents divers : le dessin, le coloris, la perspective, l'architecture, la science de l'histoire et de l'archéologie, de la botanique, de la géologie, de tous les aspects plastiques de la nature, — sans compter l'imagination qui retrouve des mondes éteints et crée des mondes inconnus. — A quoi tient-il que les noms de ces artistes éminents soient moins populaires que les autres? Sans doute, à ce que leurs œuvres sont éphémères, que quelques années suffisent pour les anéantir. Ne serait-il pas possible de fonder un musée où seraient conservées, dans leur plan et dans leur perspective, les plus belles de ces toiles qui, la première fois qu'elles nous sont apparues, nous ont fait pousser des cris d'admiration ? C'est là une idée qui se réalisera peut-être un jour. En attendant, n'est-il pas douloureux de savoir que des hommes supérieurs dans leur art, comme l'ont été Cicéri et Joseph Thierry, ne puissent se survivre dans leurs œuvres et ne laissent après eux qu'un vain souvenir?

M. de Chilly continue à recomposer sa troupe en vue des grands ouvrages qu'il nous promet pour cet hiver et du répertoire classique dont l'interprétation, dans ces derniers temps, laissait vraiment par trop à désirer. Il a déjà emprunté à la Gaîté Mlle Antonine; à la Porte-Saint-Martin, Taillade; au Gymnase, Godfrin; à ce dernier théâtre et à la Comédie française, la volage Mlle Sara Bernhardt. Il a ainsi comblé les lacunes de son personnel dans l'emploi des jeunes premières et des premiers rôles masculins. Il avait une grande coquette, Mlle Périga; mais Mlle Périga est une étoile de passage et déjà on la dit engagée par M. Marc Fournier. Qui la remplacera? peut-être une débutante qui vient de se produire modestement dans le *Célibataire et l'homme marié*. Mme Desienne — c'est ainsi qu'elle se nomme — est une jeune femme d'une rare beauté et d'une distinction parfaite, à la physionomie expressive, à la voix harmonieusement timbrée, aux manières élégantes et qui trahissent la femme du monde. Elle a dit, avec un excellent ton de comédie, son rôle de Mme Saint-Hilaire. Qui sait si M. de Chilly ne tient pas là sa Célimène?

Aimez-vous les romans d'action, les péripéties dramatiques, les situations émouvantes, les tableaux variés, tour à tour gracieux et sévères, amusants et terribles? Lisez *l'Héritage du banquier*, le livre nouveau que vient de publier M. Deligny. Êtes-vous sensible à la simplicité de la forme, à la vérité des caractères, à la finesse et à la profondeur de l'observation? Lisez-le encore. Le sujet, pris dans le vif de la société parisienne, en parcourt rapidement tous les échelons, — de la joueuse d'orgue à l'aventurière du grand monde, de l'artiste au financier, du misérable à

1. *A travers chants*, études musicales, adorations, boutades et critiques, [illegible]

l'heureux du jour. — L'intérêt, vif, palpitant, ne languit pas un instant. Une fois le livre commencé, je vous défie de vous arrêter avant la fin du dernier feuillet. Il y a, dans *l'Héritage du banquier,* matière à un magnifique drame pour la Gaîté ou l'Ambigu. M. Deligny, qui, depuis longtemps, a fait ses preuves au théâtre, saura bien l'en faire sortir.

GEROME

BULLETIN

Les embellissements des buttes Saint-Chaumont avancent rapidement. On vient d'élever les chalets des gardiens du parc. Dans la construction de ces demeures rustiques, l'ingénieur paysagiste de la ville de Paris, M. Alphand, a fort habilement employé les faïences peintes. Les frises et les tympans de ces élégantes maisonnettes sont gracieusement décorés de plaques émaillées, représentant des armes parlantes. Cette heureuse innovation pourra profiter au développement de nos industries céramiques, car cet exemple sera sans doute suivi pour l'ornementation de ces innombrables villas qui s'élèvent aux environs de Paris.

Plusieurs expositions d'œuvres d'art s'organisent pour cet hiver dans les principales villes de nos départements.

Nous signalerons parmi les plus importantes, l'exposition organisée par la Société artistique des Bouches-du-Rhône; son ouverture, fixée d'abord au 1er novembre, est renvoyée au 20 du même mois, sur la demande d'un grand nombre d'exposants.

L'exposition de Lyon est annoncée pour le 4 janvier 1867, et celle de Versailles sera ouverte au public avant la fin de ce mois

Un seul comté de l'Angleterre, le Yorkshire, possède en ce moment dix meutes de chiens pour la chasse au renard, cinq ou six pour celle au lièvre et un équipage pour fauve. Les dix meutes de chiens pour renard se composent de cinquante couples chacune; ces 1,300 chiens consomment chaque année environ 200,000 kilos de gruau d'avoine, d'une valeur de 65,000 francs, sans compter les carcasses de 2,000 chevaux dont on ne trouverait aucun profit s'il n'y avait pas de meutes pour les manger. On estime le nombre des sportmen que ces différents équipages fixent dans le comté à mille chasseurs qui entretiennent en moyenne quatre chevaux chacun, lesquels chevaux sont soignés par 2,000 palefreniers pris parmi les familles du pays. Pour ces 4,000 chevaux il ne faut pas moins de 120,000 hectolitres d'avoine, 6,000 hectolitres de féverolles et 8,000,000 de kilos de foin ou de fourrage vert.

La *Correspondance générale,* de Vienne, donne quelques détails sur les préparatifs militaires de l'Autriche et sur les nouveaux uniformes destinés à l'armée autrichienne :

L'infanterie et l'artillerie auraient des pantalons rouges, celle-là avec passe-poil blanc, et celle-ci avec passe-poil brun; l'infanterie aurait des cottes d'armes blanches, et l'artillerie des brunes, avec des petits cols droits et la coupe en forme de blouse, telle que celle que les chasseurs des Alpes ont portée dans la dernière campagne.

L'adoption de ces uniformes n'est pas encore décidée pour le moment; cependant, l'on dit que les culottes rouges ont déjà été adoptées à cause de leur bon marché et de leur durée. Pour coiffure, l'on propose des képis rouges, d'après la coupe française, avec des galons blancs larges.

Le repos du dimanche est observé dans certains comtés de l'Irlande avec presque autant de rigueur qu'en Écosse. Dans une des dernières sessions de la cour de justice de Bundoran, en Irlande, un policeman des cantons ruraux accusa Patrick Daby et quelques autres d'avoir récolté de l'avoine le saint jour du dimanche.

Les inculpés prétendirent que c'était tout à fait un ouvrage nécessaire, car le vent qui soufflait avec violence faisait tomber le grain des épis.

Cette excuse n'a pas été admise par le tribunal, qui a condamné les accusés à 5 shillings (6 fr. 25 c.) d'amende chacun, et aux dépens.

TH. DE LANGEAC.

ANTONIELLA

(suite et fin [1])

CXXVI

Les sœurs, tout essoufflées, approchèrent et restèrent immobiles d'admiration à la vue de ces beaux enfants qui avaient leurs bras enlacés au cou de leur prisonnière. On n'entendait que le bruit des baisers allant de l'Abruzzienne à la Mauresque. Des larmes coulaient de tous les yeux : le bûcheron même était attendri; il détournait la tête pour ne pas pleurer devant sa jeune femme. On voyait qu'il se plaignait au ciel de n'avoir pas encore de fils; mais qu'il aimait les jumeaux comme les siens.

— Oh! Annunziata! disaient de temps en temps les petits, la poitrine toute gonflée, que n'es-tu là pour que la famille soit complète !

A la fin, ils se rendormirent, sans s'en apercevoir, dans un berceau vivant formé par les bras d'Antoniella et par les genoux de l'Abruzzienne.

Alors Antoniella appela les sœurs émues en témoignage et leur demanda si la femme qui éprouvait cette tendresse en revoyant ces créatures pouvait être suspectée de les avoir immolés. Un seul cri d'horreur s'éleva dans le groupe. Son innocence fut proclamée par le plus sûr des témoins, la nature. Il était prouvé qu'elle n'en avait jamais eu, les deux autres vivaient sous leurs yeux. Le mensonge et la calomnie étaient avérés. Dieu avait justifié les prétendues coupables.

On demanda à Antoniella si elle voulait reprendre ces enfants charmants.

— Oh! certainement, dit-elle, je le voudrais, puisque je les ai perdus d'une main et retrouvés de l'autre : mais le ciel me punit de les avoir abandonnés pour leur salut, en ne me laissant qu'un couvent à leur offrir. Qu'ils restent donc où Dieu les a mis, sous le toit d'une troisième mère, où ils ont trouvé une providence sous les traits de l'Abruzzienne. Je demande seulement à les conduire à Naples pour que la véritable mère, qui m'a dû tant de supplices soufferts pour eux, ait la consolation de les retrouver par mes yeux.

CXXVII

L'Abruzzienne fondit en pleurs en les pressant sur sa poitrine

— Vrai! vrai! s'écrient tous les assistants, qu'elle les conduise à la véritable mère et qu'elle les ramène à celle qui les a adoptés! Allons à Santa-Agatha, et que le maître de la poste nous prête son corricolo pour mener à l'instant à Naples Antoniella, la femme du bûcheron et les enfants. Les juges verront comment ceux dont ils condamnèrent les meurtriers se portent bien.

— Oui! oui! crie la foule, et portons-les jusqu'à la poste.

CXXVIII

A ces mots, chacun de se précipiter sur les petits et d'en prendre un sur ses épaules.

L'aubergiste, déjà averti, avait tiré de sa cour son corricolo. On avait cueilli, en descendant du bois, des branches de chêne vert, d'oranger, de laurier, pour en orner le soufflet, les ressorts, les roues et les harnais des chevaux du corricolo. On y fit monter les sœurs du couvent de Naples, puis Antoniella, toute rouge de joie, puis l'Abruzzienne, toute tremblante d'émotion, puis les deux jumeaux, couchés sur les genoux des deux femmes; le curé de Santa-Agatha consentit à monter et à s'asseoir dans le fond de la voiture, comme pour jouer le beau rôle de la religion et de la Providence dans l'issue de ce drame aux yeux du peuple.

Le postillon, ayant attaché des rubans à son chapeau et au manche de son fouet, fit claquer son fouet et partit au milieu des flots de poussière. Les vociférations de la foule émue l'accompagnaient jusqu'au sommet de la montée de Santa-Agatha. Elles se renouvelaient de distance en distance chaque fois qu'un groupe d'habitants, sur les bords de la route, voyait s'approcher le corricolo.

— *E viva la madre innocenta e i figlioli!* s'écriaient-ils en saluant le curé, les sœurs, les beaux enfants endormis et l'Abruzzienne.

Le voyage n'était qu'un triomphe.

Enfin on arriva vers six heures du soir à Capo-di-Chino, au milieu du faubourg le plus turbulent de Naples; la foule, avertie par les voyageurs, était immense; le corricolo la fendait avec peine pour se rendre d'abord à la prison de la Vicaria, par la place du Vieux-Marché, et y déposer Antoniella, ensuite au couvent de la Miséricorde, où le curé de Santa-Agatha devait montrer les enfants, l'Abruzzienne et son mari aux sœurs

CXXIX

Mais à peine le corricolo, suivi par la foule innombrable des lazzaroni, était-il arrivé à la Piazza-Medina, au bout de la rue de Tolède, près de la fontaine, qu'un embarras inattendu se trouva sous les pieds des chevaux et arrêta la course du corricolo. Des clameurs s'élevèrent en même temps du sein de la multitude. Le postillon arrêta ses chevaux, de peur d'écraser une bande de galériens vêtus de rouge et de jaune, qui sortaient en ce moment de la prison sous la garde de dix gendarmes, pour prendre la route des Calabres et passer de là en Sicile.

C'était la bande des condamnés dont faisait partie Lorenzo. Il venait d'être gracié de la peine de mort, et son supplice, par l'intercession du ministre de la marine, avait été commué en dix ans de galères, par considération de son combat désintéressé contre le brigantin barbaresque et de son retour volontaire à la Vicaria.

Il reconnut à l'instant Antoniella et, élevant ses mains chargées de chaînes, il lui montra le brin de laine qu'il portait toujours sur sa poitrine, et lui dit à voix basse :

— *Non mai si rompera!* Il ne se rompra jamais!

Antoniella, de son côté, fondant en larmes, lui montra les deux enfants qu'on l'accusait d'avoir tués, et lui dit avec un secret orgueil et en souriant au milieu de ses pleurs :

— Regarde mes victimes, et pars avec la conviction de mon innocence. Qu'il sera beau le jour où la pauvre Annunziata pourra les revoir!

En disant ces mots, elle s'élança du corricolo pour embrasser son amant.

Le geôlier les sépare, elle dit adieu à Lorenzo et se précipite dans la Vicaria.

Les sœurs de Santa-Agatha, le curé, les enfants, l'Abruzzienne, son mari et la foule firent tourner la tête des chevaux du côté du couvent de la Miséricorde, et y reconduisirent Antoniella. On y remercia la famille des étrangers des bons soins donnés aux jumeaux.

Le soir, on les reconduisit à Santa-Agatha.

CXXX

Pendant ce temps, l'infortuné Lorenzo s'en allait, pleurant moitié de joie, moitié de tristesse, sur la route de Sicile, sous la conduite des gendarmes. Le frère d'Antoniella le suivait librement et lui rendait tous les services d'un compagnon libre à un prisonnier enchaîné; il se souvenait d'avoir dû son salut à l'amant de sa sœur, et ne doutait plus de son innocence.

Au bout de quelques jours, ils arrivèrent à Reggio, en face de Messine, passèrent le détroit et furent remis au bagne militaire de cette ville; on l'y reçut avec rigueur pour punir sa désertion, mais avec respect pour récompenser son humilité et sa bravoure. Le général des galères lui fit enlever ses fers, ordonna de le traiter en prisonnier, mais en brave. Le jeune Barbaresque ne le quitta plus; il voyait en lui un frère.

CXXXI

C'était précisément le moment où l'indisposition de ma compagne de voyage m'avait forcé de m'arrêter dans la villa de Cicéron et où j'avais fait connaissance avec la charmante recluse de Molo-di-Gaeta.

Elle ne savait point encore ni ce qui était advenu à la complice de son subterfuge, ni l'éclaircissement de son propre sort; elle continuait à languir dans les ténèbres et dans le désespoir. La sœur confidente du couvent des recluses et moi, nous connaissions seuls la douteuse vérité, mais nous étions convaincus plutôt par sa physionomie que par sa confession. Cependant l'instinct et le son de sa voix nous prédisposaient à tout croire, quand un événement inattendu vint confirmer par l'évidence les soupçons de vérité que nous commencions à concevoir. Les mères, même seulement de cœur, ont un accent qui parle à l'âme avant de troubler l'esprit : c'est le témoignage de la nature, il vient de Dieu.

La veille de notre départ je voulus connaître Annunziata. J'obtins de la visiter dans la prison; mais un événement imprévu avait tout bouleversé dans le couvent. L'Abruzzienne, accompagnée par les deux jumeaux et conduite par le curé de Santa-Agatha, était arrivée avec l'aurore au couvent, pour apporter à la pauvre captive la preuve de son innocence et la joie de sa maternité.

1 Voir les numéros 563 à 581.



LE DOCTEUR ROSTAN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE;
dessin de M. H. Rousseau, d'après une photographie de M. Trinquart. — Voir page 670.

J'entrai dans la cellule d'Annunziata au même moment où le curé de Santa-Agatha lui annonçait la découverte et la présence immédiate des enfants.

— Où sont-ils? où sont-ils? criait-elle comme une insensée en s'élançant contre le guichet de son cachot.

L'Abruzzienne parut en les portant tous les deux, un sur chaque bras. Annunziata se précipita à la grille en ouvrant les bras et mordit les barreaux qui la séparaient de ces anges. Puis, les voyant si gros, si blancs, si roses, elle resta comme asphyxiée de joie et d'admiration devant eux.

— Oh! s'écria-t-elle, bénie soit la pensée d'Antoniella; en les perdant, elle les a sauvés!

On ouvrit le guichet, elle les reçut et se roula sur le plancher comme une tigresse à qui l'on vient de rendre ses petits, les baisant, les palpant, les mordant, puis baisant ses morsures et les lavant avec ses larmes. Les pauvres petits, reconnaissant leur mère, lui passaient les bras autour du cou, pleuraient et riaient tour à tour. L'Abruzzienne, témoin de ces frénésies de la nature, heureuse et jalouse à la fois de ces tendresses, fondait en pleurs de son côté; elle enviait même, au prix de tant d'angoisses, le bonheur d'être mère. Son mari les regardait d'un air triste; tous les témoins, le curé et moi, nous étions muets d'attendrissement; les sœurs pleuraient de honte d'avoir soupçonné d'un crime la mère capable d'avoir tout supporté jusqu'à la mort pour donner de la nourriture à ces innocents.

— Oh! pardonne-nous, sainte victime, disaient-elles, nous n'étions pas dignes de comprendre tant de vertu.

CXXXII

Pendant que ce groupe de la mère et des enfants se roulait sur le plancher à nos pieds et qu'on n'entendait que les sanglots et leurs soupirs qui s'éteignaient dans leur anéantissement, le curé de Santa-Agatha, les sœurs et moi, nous causions tout bas de ce qu'il y avait à faire pour instruire la justice, délivrer la mère innocente, Antoniella, et libérer par la grâce du roi, le jeune homme aux galères de Messine, à qui l'amour avait révélé l'innocence.

— Achevez votre bonne œuvre, dis-je enfin au bon curé; consolez Annunziata; ramenez l'Abruzzienne ce soir à Santa-Agatha; revenez demain me prendre à la villa de Cicéron, et accompagnez-moi à Naples, où vous viendrez certifier au ministre et au roi ce que nous voyons et leur fournir l'occasion de faire triompher cette mère, Antoniella, Lorenzo, le jeune frère d'Antoniella, tant d'amour et tant d'innocence! C'est Dieu qui a tout fait, c'est à lui de tout finir.

— Je le veux bien, dit le curé; partons.

Et nous partîmes. Mais nous laissâmes l'Abruzzienne coucher pêle-mêle, cette nuit de bonheur, avec Annunziata et les enfants.

— Oh! Antoniella, où es-tu? disait Annunziata; tu manques seule à cette félicité!

CXXXIII

Le lendemain, le curé de Santa-Agatha vint me prendre à la villa de Cicéron.

— Remercions Dieu, madame, dit-il à ma compagne de voyage à moitié rétablie, il vous attendait pour commencer ce miracle, priez pour qu'il s'achève.

Elle pria.

Le postillon nous emporta au galop de ses chevaux vers Naples.

— Je viens avec le curé de Santa-Agatha, dis-je au ministre de la marine, vous aider dans une bonne œuvre que vous désirez sûrement accomplir envers un jeune marin qui a commis un acte d'indiscipline pour sa faute et un acte d'héroïsme pour sa justification. C'est ce brave Lorenzo, qui a enlevé une femme à l'échafaud et qui a reconquis un brigantin de Maroc à main armée, pour



COURSES A VICTORIA (HONG-KONG), d'après un croquis du capitaine W. S. — Voir page 670.



LONDRES. — ÉTAT DES TRAVAUX POUR LA CONSTRUCTION DES NOUVEAUX QUAIS DE LA TAMISE; dessin de notre correspondant. — Voir page 6.1.

se ramener lui-même, dans son cachot flottant, à ses juges et à son supplice.

Nous lui racontâmes alors la découverte des jumeaux bien portants à Santa-Agatha, et l'évidence de l'innocence ainsi prouvée des pauvres captives et de leur libération.

Le ministre, qui me connaissait, fut ému et heureux jusqu'aux larmes. Il fallut obtenir d'abord la révision du procès mystérieux, et ensuite la grâce du roi pour les trois condamnées. La révision fut facile d'autant plus que les enfants avaient été vus par le président du tribunal.

Le roi bon et la reine compatissante furent heureux d'accorder une faveur qui ne coûtait rien à la justice. On ordonna au magistrat de Santa-Agatha de délivrer Annunziata et de l'envoyer à Naples avec Antoniella pour entériner la grâce. Antoniella, Lorenzo rétabli dans son grade, les jumeaux, l'Abruzzienne, son mari, comparurent à un jour assigné devant les juges. Nous vîmes une seconde fois la rencontre d'Antoniella et d'Annunziata avec leurs soi-disant victimes; le public entier fut inondé de larmes d'attendrissement. Antoniella reçut les bénédictions d'Annunziata; elle obtint la permission d'aller voir Santa-Agatha avec l'Abruzzienne qui avait donné une seconde mère à ses jumeaux. Lorenzo épousa enfin Antoniella; il alla avec elle reprendre ses grades auprès de son général à Messine. Le frère d'Antoniella, délivré par elle, fut renvoyé à Tunis auprès de son père, et la pauvre Annunziata, pardonnée, revint en pleurant de tendresse l'estime des mères et le glorieux pardon de son héroïsme.

Ainsi Dieu ne permit pas que la folie de la nature reçût la punition du crime. Je quittai Naples avec un souvenir qui me rendit ce charmant pays aussi doux au cœur que délicieux au regard.

A. DE LAMARTINE.

FIN D'ANTONIELLA

Dans le prochain numéro, nous commencerons la publication de :

LE ROI DES GUEUX

Par M. PAUL FÉVAL.

Ce grand roman, qui, par la puissance de ses éléments dramatiques, mérite une place parmi les meilleures productions de l'auteur du BOSSU *et du* FILS DU DIABLE, *sera continué sans interruption.*

LE DOCTEUR ROSTAN

Une belle et utile existence vient de s'éteindre, et le nom du docteur Rostan appartient désormais à l'histoire de la science médicale.

Le docteur Louis-Léon Rostan était né à Saint-Maximin (Var) le 16 mars 1796. Il fut reçu docteur à Paris, en 1812, avec une thèse sur *le Charlatanisme*. Élève de Pinel, à la Salpêtrière, il devint, dès 1823, membre de la section de pathologie médicale à l'Académie de médecine, et, en 1833, professeur à la Faculté, avec une chaire de clinique à l'Hôtel-Dieu.

Il avait été admis à la retraite le 24 septembre 1864, et nommé en même temps professeur honoraire à la Faculté. Le docteur Rostan était officier de la Légion d'honneur depuis 1849.

Cet habile professeur laisse un grand nombre d'ouvrages spéciaux, très-appréciés de ses confrères, et parmi lesquels on peut citer les *Recherches sur le ramollissement du cerveau*, le *Cours élémentaire d'hygiène*, le *Cours de médecine clinique*, etc.

H. VERNOY.

COURSES A VICTORIA (HONG-KONG)

On a comparé, avec raison, Hong-Kong à une belle personne affligée d'un mauvais caractère. Malgré les admirables sites qui l'entourent, c'est, en effet, la ville la plus pernicieuse aux Européens, à cause de son climat fiévreux. Après avoir dit cela, il semblerait que ce soit une déplorable épigramme de donner la vue du cimetière de la ville, si cette vue n'était justifiée par le tableau des courses qui l'accompagne, et qui apprend, mieux que de longues dissertations ne pourraient le faire, la prédominance de l'esprit anglais dans cette partie semi-européenne de l'empire chinois.

L'opposition de cette foule se pressant bruyamment sur le turf, au pied de ce cimetière solitaire, pourrait paraître une réminiscence de ce squelette que les anciens Égyptiens exposaient à la méditation du public, au milieu de leurs fêtes, si l'on n'était bien persuadé que les braves négociants anglais de Hong-Kong n'ont d'autre but philosophique que de gagner immensément d'argent. Ils y réussissent, d'ailleurs, parfaitement, et la plupart d'entre eux ont de charmantes villas aux environs de leur colonie de Victoria.

L'île de Hong-Kong est située dans la baie de Canton. Les Anglais l'occupent depuis 1842. Le gouverneur, qui remplit en même temps l'office de surintendant du commerce britannique en Chine, exerce une sorte de protectorat sur les divers groupes de marchands anglais disséminés dans les autres ports libres du Céleste Empire.

P. DICK.

COURRIER DU PALAIS

Du droit pour les voyageurs d'être malades et de mourir dans les hôtels garnis. — Une carte un peu forte. — Projet d'arrêt. — Les mystères de la rue Censier. — La maison lapidée. — La jeune Félicie. — Mlle Love, ci-devant Klopp. — Actrice, costumes et costumière. — M. Bugnet.

Est-il permis d'être malade et de mourir dans un hôtel garni? Ou bien, est-ce un crime ou tout au moins une chose inconvenante et que l'on ne doit pas se permettre sous peine d'exposer son héritier à payer des dommages-intérêts au maître d'hôtel?

Singulière question! dira-t-on peut-être. Singulière question, soit; mais, pour être singulière, elle ne s'est pas moins posée devant le tribunal.

Le chef d'une des premières maisons de banque de Barcelone, M. Rossell, venait de se marier. Il avait été décidé qu'on passerait à Paris les premiers jours du mariage. On partit, et les nouveaux époux descendaient, le 25 septembre 1865, à l'hôtel des Ambassadeurs, rue Notre-Dame des Victoires, en pleine épidémie cholérique.

La jeune femme fut atteinte de la terrible maladie; mais un peu de mieux se manifesta vers le 15 octobre. M. Rossell voulut en profiter pour ramener la malade en Espagne, lorsque, au moment du départ, des symptômes plus graves obligèrent le banquier à renoncer à son projet.

Le 19 octobre Mme Rossel expirait.

Le mari désespéré avait hâte, on le comprend, de quitter la France. Il partit; mais en partant il laissait, entre les mains du maître de l'hôtel, une reconnaissance signée de lui pour une somme de 3,500 francs. Cette somme était, suivant M. Baro, l'indemnité des frais et de certains dégâts occasionnés par la maladie et par la mort de Mme Rossell, et du préjudice que cette maladie et cette mort avaient causé à l'établissement.

De retour en Espagne, M. Rossell fit des réflexions et se dit qu'il avait un peu légèrement signé la reconnaissance qu'on lui avait présentée. Il refusa d'envoyer les 3,500 francs.

M. Baro en demande le payement en justice, et le tribunal, attendu que la réclamation est excessive, réduit à 1,000 fr. la créance de l'hôtelier.

Il me semble bien, qu'implicitement le jugement consacre le droit de tout voyageur à être malade, voire même à mourir dans une chambre d'hôtel, sans que sa note soit grossie d'autres sommes que de celles qui représentent le payement des fournitures, le remboursement des dépenses et la rémunération des soins donnés. N'importe, il me serait agréable, je l'avoue, que la Cour, si elle est saisie du procès, précisât bien formellement ce point dans son arrêt.

Si j'avais une semblable décision à motiver, ce serait bientôt fait :

« Attendu qu'être malade et mourir sont deux accidents parfaitement innocents en eux-mêmes;

« Que dès lors ils ne sauraient donner ouverture à aucuns dommages-intérêts au profit de l'aubergiste ou hôtelier chez lequel ils se sont produits, s'il ne prouve que le voyageur s'est rendu volontairement malade et s'est malicieusement laissé mourir tout exprès pour nuire à l'établissement;

« Attendu que, si l'on accordait une indemnité à l'aubergiste ou à l'hôtelier chez lequel un voyageur a été malade et a succombé, par cette considération que ces circonstances ont pu éloigner la clientèle, il n'y aurait pas de raison pour en refuser une au voyageur bien portant qui soutiendrait que sa belle santé et sa mine florissante ont accru la vogue de la maison en y attirant d'autres voyageurs;

« Par ces motifs,

« Déclare la demande mal fondée et la rejette. »

Ah! quand les voyageurs se permettront des excentricités dans le goût de celles de la jeune Félicie, je serai plus bienveillant aux hôteliers.

Vous souvient-il, qu'il y a quelques années, Paris fut prodigieusement intrigué pendant quinze jours? une maison du quartier du Jardin des Plantes était à chaque instant lapidée, et la main qui jetait les pierres demeurait invisible.

On finit par se demander si le diable n'était pas dans l'affaire; l'idée qu'on pourrait bien y trouver sa griffe sourit infiniment aux Parisiens. Quel sujet de conversation que messire Satanas venant faire ses tours en plein jour, en plein Paris, au beau milieu du XIXe siècle!

Par malheur, tout s'expliqua naturellement.

Or ne voilà-t-il pas que tout récemment, dans ce même quartier du Jardin des Plantes, pendant trois semaines, à toute heure du jour et de la nuit, une pluie de pierres s'est abattue sur une autre maison habitée par une blanchisseuse et ses ouvrières : elles rebondissaient contre les murs, elles entamaient les corniches, elles entraient par les fenêtres en brisant les carreaux, ces abominables pierres; on ne savait plus comment s'en garer; elles tombaient sur Mme Willemain, la blanchisseuse, sur son mari, sur les amies qui venaient la visiter.

Elle en était devenue folle, cette pauvre Mme Willemain; elle faisait brûler des cierges et priait Dieu de mettre un terme au fléau.

Ce fut encore le diable qu'on accusa; avec d'autant plus de vraisemblance que la maison était contiguë à l'église Saint-Médard, et que quelques habitants du quartier, qui avaient de l'instruction, se rappelaient les convulsionnaires et le diacre Pâris.

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu,

avait écrit un mauvais plaisant du temps, et le diable s'était chargé, à plus d'un siècle de distance, d'épouvanter les esprits forts qui peut-être avaient souri du distique railleur.

Cette fois le diable se trouva être l'apprentie de Mme Villemain, une jeune fille de dix-sept ans, qui, pendant les trois terribles semaines, avait joué la comédie de l'innocence en artiste consommée.

Malheureusement pour elle, Félicie croit au magnétisme.

On avait engagé Mme Willemain à aller consulter une somnambule.

— J'ai vu la somnambule, dit-elle un jour à son apprentie : elle m'a déclaré que la personne qui jette des pierres aura le visage entièrement couvert d'une croûte, et qu'elle sera atteinte d'une maladie dont elle mourra.

Alors Félicie se mit à pleurer et s'écria :

— Oh ! je vous en prie, madame, laissez-moi voir mon père et ma mère avant de mourir.

Et voilà comment tout se découvrit.

Le diable a donc été acquitté et Félicie condamnée par le tribunal de police correctionnelle à un mois de prison.

C'est grand dommage vraiment que tout Paris n'ait connu que par le procès les mystères de la maison de la rue Censier. Quelle bonne aubaine pour la curiosité publique en attendant la réouverture des Bouffes et la première représentation de *Nos Bons Villageois !*

Elle s'appelle Klopp... Que voulez-vous? Ce n'est pas sa faute, mais celle de son père. Or, Klopp n'est point un nom possible au théâtre, et Dieu sait les quolibets auxquels il aurait exposé la jeune fille dans les coulisses. Donc elle a pris le nom de Love. Savez-vous l'anglais? Oui. Alors vous comprenez tout ce qu'il a de charmant, ce nom de Love, si doux à prononcer. Ne le savez-vous pas? Ouvrez un dictionnaire, et vous avouerez qu'une jolie personne qui ne veut plus s'appeler Klopp a les meilleures raisons du monde de s'appeler Love.

Au mois de janvier dernier, Mlle Love parut sur la scène des Folies-Marigny. M. Montrouge, le directeur, l'avait engagée pour un an.

Après une éclipse passagère, la nouvelle étoile rayonna de nouveau sur la petite scène des Champs-Élysées, par un beau soir de mai. Ce soir-là, hélas! n'eut pas de lendemain.

C'est que les étoiles de l'opérette ne sont pas comme celles du firmament, elles ne peuvent se montrer aux regards du public, parées de leur seule beauté, et Mme Arnaud n'avait pas laissé autre chose à Mlle Love.

La veille, l'actrice avait, pour éblouir les spectateurs, une robe de ville en taffetas bleu, garnie de point d'Angleterre, et une tunique pareille; une robe de velours grenat ornée de fourrures, et six costumes de théâtre plus brillants et plus coquets les uns que les autres. Elle avait tout cela... et le lendemain plus rien.

Mme Arnaud, la costumière du théâtre, prétendait exproprier la jeune actrice de ses costumes et de ses toilettes jusqu'à parfait paiement de certaine facture de 950 francs, sur laquelle une somme de 250 francs était encore due.

Sur cette facture figuraient un costume écossais, un chapeau de canotier, un costume de clown, un paletot de flanelle, une chemise d'homme, une paire de bottes rouges, un pantalon, un costume d'Espagnole, un autre de grisette, un autre de crikette, et une peau de tigre. Vous le voyez, le répertoire de Mlle Love était varié.

Il y a quelques jours, l'*étoile* revendiquait en référé ses robes, ses dentelles et ses costumes, offrant de déposer deux cents francs qui appartiendraient à Mme Arnaud, si la créance de celle-ci était admise par le tribunal. En même temps elle priait le juge de faire constater par expert l'état de sa garde-robe dont s'était parée, à l'en croire, l'actrice qui avait joué ses rôles après elle.

La retenue exercée par Mme Arnaud a été déclarée illégale par le juge, dont l'ordonnance autorise Mlle Love, lorsqu'elle aura fait la consignation par elle offerte, « à rechercher et à se faire remettre, tant à son domicile qu'au théâtre des Folies-Marigny, même avec assistance du commissaire de police, la robe de taffetas bleu, celle de velours grenat, et le reste, après vérification et constatation de leur état et de leurs détériorations et des causes d'icelles. »

Oh ! l'agréable prose mêlée à cette soie, à ce velours et à ces dentelles !

Au nom du ciel ! que la procédure accélère un peu sa marche en faveur de nos plaisirs et que Mlle Love nous revienne bientôt, clown ou crikette, Espagnole ou canotier, tigre ou même tigresse, dût-elle, sous cette dernière forme, désespérer ces jolis petits messieurs des avant-scènes.

L'École de droit a perdu un de ses professeurs les plus estimés. M. Bugnet, fils d'un paysan du Doubs, semblait voué par la naissance aux plus humbles travaux et à la vie la plus obscure. Mais, de bonne heure, il entrevit d'autres champs à féconder que ceux où son père poussait sa charrue. Vers quel but il dirigerait l'activité de son esprit, il ne le savait pas encore; mais il comprenait que l'étude seule ouvrirait pour lui une de ces carrières où l'intelligence peut se développer librement, et il fut un laborieux et courageux

écolier. Il apprenait encore qu'il montra que nul mieux que lui ne serait un jour capable d'enseigner.

L'École franc-comtoise avait alors à sa tête un maître illustre, qui fut un des plus grands jurisconsultes de la France moderne. Proudhon distingua parmi ses élèves le jeune Bugnet, devenu étudiant. A partir de ce moment-là toutes les incertitudes de Bugnet furent dissipées : il sut ce qu'il voulait être, c'est-à-dire ce qu'il serait; car il était de ceux qui ne veulent que ce qu'ils sont sûrs de pouvoir.

Docteur en droit, il vint concourir à Paris en 1823, et fut nommé suppléant à l'École. Trois ans plus tard, un nouveau concours lui donnait la chaire de droit civil, où il succédait à un autre Franc-Comtois, le professeur Grappe. La maladie seule la lui fit quitter il y a quelques mois. Croyant aller se guérir là où il était né, il y allait mourir.

Ce qu'était l'enseignement de M. Bugnet, tous ceux qui ont fréquenté l'École de droit de Paris pourraient le dire. Tous ne venaient pas pour le professeur, mais ceux qui n'étaient point de son cours allaient de temps en temps l'entendre pour juger par eux-mêmes de cette merveilleuse faculté de vulgarisation qui était sa qualité par excellence. M. Bugnet n'avait jamais ambitionné la réputation de professeur brillant, il ne visait ni à être éloquent, ni à être disert; il n'avait pas non plus le goût de ces généralisations qui découvrent soudain à l'esprit des auditeurs des horizons inattendus, et le font planer sur la science tout entière. Il voulait être clair et ne voulait pas autre chose, mais il l'était plus que personne; sa parole incisive et nette faisait, comme par magie, sortir une question des brouillards qui l'enveloppaient, et la solution apparaissait simple, certaine, évidente. Avec lui le droit semblait facile; n'est-ce pas assez le louer en quelques mots ?

M. Bugnet mêlait volontiers un petit grain de malice à ses leçons, et quand il trouvait sa plaisanterie bonne, il y revenait souvent. Du temps que j'étais à l'École, lorsqu'il voulait donner à ses élèves l'exemple d'une obligation soumise à une condition suspensive, c'était toujours celui-ci qu'il choisissait : « Je ferai ceci, » ou bien, « Je vous payerai telle somme quand Abd-el-Kader sera pris. »

Enfin Abd-el-Kader se rendit. Je ne sais de quel exemple se servit depuis lors M. Bugnet.

MAÎTRE GUÉRIN.

LES NOUVEAUX QUAIS DE LONDRES

Nous avons déjà, à plusieurs reprises, entretenu nos lecteurs des grands travaux d'embellissement et aussi d'assainissement qui se poursuivent en ce moment à Londres : la construction de quais sur les deux rives de la Tamise. Aujourd'hui, cette œuvre gigantesque touche presque à sa fin, et les voyageurs qui remontent ou descendent le fleuve sur les *penny boats* sont à même de juger de l'ensemble du coup d'œil qu'offriront d'ici à peu les nouveaux quais.

Si quelques lacunes existent encore, c'est sur le côté sud, qui n'a été commencé qu'après l'autre, notamment entre le pont suspendu de Lambeth et celui de Westminster. Mais, grâce à l'activité de M. Thomas Webster, qui dirige cette partie des travaux, elle promet d'être rapidement achevée.

Nous donnons la vue de la jetée provisoire, formée d'énormes poutres solidement maintenues par un lit de pierres et de galets sur lequel doivent s'asseoir les constructions nouvelles. On voit qu'une grande partie de la rive a pu être gagnée sur les envahissements du fleuve.

Sur la droite de notre gravure apparaît le palais Lambeth, qui est, de temps immémorial, la résidence du primat de la Grande-Bretagne. De l'autre côté du pont de Westminster surgissent les vastes bâtiments de la chambre des lords, et, derrière eux, l'église de Westminster, qui forment ensemble le plus ancien et le plus riche monument de Londres. Il est question de reconstruire l'hôpital Saint-Thomas sur cette partie du quai dont nous donnons la vue, en face du pont de bois provisoire qui conduit au petit port des bateaux à vapeur de la Tamise.

HENRI MULLER.

LA FORTERESSE DE KŒNIGSTEIN

La forteresse de Kœnigstein, dont nous publions la vue aujourd'hui, a attiré l'attention de l'Europe entière, durant la dernière guerre entre la Prusse et l'Autriche, grâce à l'attitude énergique de son commandant. Ce brave officier, imitant la conduite de l'héroïque général Daumesnil, à Vincennes, en 1814, résista à toutes les sommations de la Prusse, et l'on sait que ce rocher fut le seul point de la Saxe où le drapeau national ne cessa pas de flotter, même après la bataille de Sadowa, alors que les armées du roi Guillaume, maîtresses de toute l'Allemagne, marchaient sur Vienne sans obstacles. On fut même obligé de traiter spécialement avec le commandant de Kœnigstein pour assurer la sécurité des convois destinés aux troupes victorieuses, car le canon de la forteresse pouvait battre à chaque instant le chemin de fer qui passe au pied des remparts. Et pourtant il n'y avait que quelques centaines de soldats dans ce nid d'aigle.

La forteresse de Kœnigstein s'élève à 293 mètres au-dessus du niveau de l'Elbe. Elle couronne un rocher à pic de trois côtés, et d'un accès presque impraticable du quatrième.

Le premier château fut construit par les rois de Bohême pour se défendre contre les Allemands. Il n'en reste plus de traces. En 1352, il tomba en la possession des burgraves de Dohna. En 1462, le margrave de Meissen, Guillaume II, s'en empara. En 1425, les Hussites le prirent d'assaut et l'incendièrent. Près d'un siècle après un couvent de Célestins s'établit sur ses ruines. Puis Henri le Pieux, en 1540, y jeta les fondements d'une nouvelle forteresse que les électeurs Auguste et Christian et leurs successeurs agrandirent et fortifièrent constamment. Auguste III s'y réfugia pendant la guerre de Sept-Ans avec les trésors et les archives de sa capitale. En 1849, le roi de Saxe y a cherché un asile sûr. En 1813, Napoléon fit canonner les remparts de Kœnigstein; mais les boulets ne purent les endommager.

On voit que le château de Kœnigstein a un passé glorieux, et que les derniers événements de l'Allemagne ne l'ont pas fait déchoir de son antique réputation.

R. BRYON

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite [1].)

Voici la hiérarchie russe et la façon dont on s'élève :

Secrétaire de province, secrétaire de collége, conseiller honoraire, assesseur de collége, conseiller de cour, conseiller de collége, conseiller d'État, conseiller d'État actuel, conseiller privé, conseiller privé actuel de deuxième classe, conseiller actuel de première classe.

La Russie est le pays où il y a le plus de conseillers, et qui demande le moins de conseils.

Eh bien, tous ces titres sont les degrés du *tchine* et donnent des grades correspondant à ceux de l'armée.

Ainsi, rien qu'à l'endroit de la poste, si un capitaine a des chevaux déjà attelés à sa voiture et qu'arrive un colonel, il fait dételer les chevaux de la voiture du capitaine et les fait mettre à la sienne.

Ainsi fait le général du colonel, et le maréchal du général.

Mon padarojné portait : « M. Alexandre Dumas, *littérateur* français. »

Or, comme le mot *littérateur*, n'ayant probablement pas d'équivalent en russe, était écrit en français, et que pas un maître de poste ne savait ce que veut dire *littérateur*, Kalino traduisait ce titre par celui de général, et l'on me rendait les honneurs dus à mon *tchine*.

Rien de plus triste que ces longues plaines plates, couvertes d'une bruyère grise, si complétement inhabitées, que c'est un accident de voir à l'horizon la silhouette d'un cavalier, et que vous faites quelquefois trente ou quarante verstes sans qu'un oiseau même s'envole sur votre passage.

1. Voir les numéros 558 à 581.

Entre la première et la seconde station, nous commençâmes d'apercevoir quelques tentes kirghises. Comme celles des Kalmouks, elles sont en feutre et pyramidales, avec une ouverture au milieu pour en laisser échapper la fumée.

Les Kirghis ne sont point un produit autochthone, ils viennent du Turkestan, et sont probablement originaires de la Chine.

Ils sont mahométans et divisés en trois hordes : la grande, la moyenne, la petite.

Autrefois, c'étaient les Kalmouks qui occupaient tout le steppe entre l'Oural et le Volga. Mais, un jour, cinq cent mille Kalmouks sellèrent leurs chevaux, chargèrent leurs kibitkas sur leurs chameaux, et, sous la conduite de leur khan Nubatcha, reprirent le chemin de la Chine.

Le fleuve remontait vers sa source.

Maintenant, pourquoi cette migration ?

La cause la plus probable est le dépouillement systématique du pouvoir du chef et de la liberté des individus, exercé par le gouvernement russe.

Oubatcha venait de seconder efficacement les Russes dans leurs expéditions contre les Turcs et les Nogaïs. Il avait conduit lui-même trente mille cavaliers à cette fameuse campagne qui se termina par le siége d'Otchakof. Sa récompense fut de nouvelles restrictions.

De son autorité, il fit un appel à toute sa horde, et l'appel eut pour résultat une émigration presque générale.

Catherine perdait d'un seul coup un demi-million de sujets.

Il est vrai qu'Oubatcha n'y gagnait pas grand'chose.

Partis le 5 janvier 1771, jour fixé par les grands prêtres comme un jour heureux, au nombre de soixante et dix mille familles et de cinq cent mille âmes, les Kalmouks arrivèrent vers la fin de la même année en Chine, au nombre de cinquante mille familles et de trois cent mille âmes seulement.

Ils avaient perdu deux cent mille des leurs en huit mois et pendant les deux mille cinq cents lieues qu'ils avaient parcourues.

La contrée abandonnée par Oubatcha et sa horde resta déserte pendant un certain nombre d'années; mais, vers 1803 et 1804, quelques tribus kirghises vinrent camper sur les bords de l'Oural, avec le consentement du gouvernement russe; peu à peu elles avancèrent d'orient en occident et apparurent sur les bords du Volga.

La Russie, désireuse de réparer les pertes qu'elle avait faites, leur céda, entre ces deux fleuves, à peu près sept ou huit millions d'hectares; c'était raisonnable pour huit mille familles : quarante mille individus à peu près.

Mais, tout au contraire des Kalmouks, race douce et humble, professant le lamaï-bouddhisme, les Kirghis, qui professent le mahométisme, sont d'abominables pillards; on nous en avait prévenus, et nous nous le tenions pour dit.

Nous les avons vu en 1814, enfants perdus de l'armée russe, avec leurs bonnets pointus, leurs arcs, leurs flèches, leurs lances, leurs pantalons larges, leurs étriers de corde et leurs chevaux à long poil. Ils ont été la terreur de nos paysans, qui n'avaient pas idée de pareils hommes et surtout de pareils costumes.

Aujourd'hui, chez la plupart, le fusil a remplacé l'arc et la flèche; mais quelques-uns, soit qu'ils fussent trop pauvres pour acheter des fusils, soit qu'ils tinssent aux traditions nationales, ont conservé l'arc et la flèche.

Ces tentes, devant lesquelles nous passions et au seuil desquelles se tenaient groupés les femmes et les enfants, ont dix à douze pieds de diamètre, et, par conséquent, trente à trente-six pieds de circonférence.

Elles renferment un lit ou une natte, une armoire et quelques ustensiles de cuisine.

Nous passâmes au milieu de deux ou trois de ces campements, et l'on en voyait d'autres au loin, disséminés par groupes de cinq à six tentes.

Il faut quatre chameaux ou huit chevaux au moins, pour emporter une de ces tentes et la famille qu'elle abrite.

Les chevaux kirghis sont petits, rapides, infatigables : ils mangent l'herbe du steppe, et rarement le cavalier s'occupe d'eux autrement que pour leur enlever leur mors et leur laisser ainsi la liberté de manger.

D'orge ou d'avoine, on comprend qu'il n'en est pas même question.

Nous étions décidés à marcher jour et nuit — les steppes n'offrant rien d'autrement curieux à voir — jusqu'à notre arrivée aux lacs. Comme nous savions que nous ne trouverions absolument rien à manger en route, nous nous étions précautionnés de pain, d'œufs durs et de vin.

En outre, nos amis de Saratov nous avaient fait rôtir deux

RÉBUS



Explication du dernier Rebus : Beaucoup de localités sont submergées encore.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

poulets et cuire un soudak au court-bouillon.

Lorsque la nuit vint, on fit quelques difficultés pour nous donner des chevaux. La raison de ce quasi-refus était que nous pouvions, dans l'obscurité, être arrêtés par les Kirghis.

Nous répondîmes en montrant nos fusils; d'ailleurs nous étions convaincus que, dans le voisinage d'un poste de Cosaques aussi considérable que celui qui stationne au lac Eltone, nous n'avions absolument rien à craindre.

Le résultat nous donna raison; vers deux heures du matin, nous nous arrêtâmes à une station de poste, non point parce que nous craignions les Kirghis, mais parce que nous étions glacés.

La gelée, nous l'avons dit, nous avait pris à Kasan et la neige à Saratov; et, dans le steppe, où rien ne s'oppose au passage du vent, il pouvait faire de six à sept degrés au-dessous de zéro.

Nous avons déjà dit que les stations russes sont faites toutes sur le même modèle; qui en a vu une les a vues toutes.

Quatre murs blanchis à la chaux, deux planches représentant à la fois des canapes ou des lits au choix de celui qui en use, une table, deux tabourets, deux chaises et un poêle faisant saillie dans la chambre; voilà ce qu'avec de l'eau chaude, dans laquelle, sous le nom de thé, on fait infuser des plantes de la flore locale, voilà ce que l'on est invariablement sûr de rencontrer.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

PAYSANS RUSSES

Il serait difficile de déterminer d'une manière précise à quelle partie de la Russie appartiennent les paysans dont nous donnons le type. Le fait est que les paysans des diverses parties de la Russie d'Europe se ressemblent assez, aussi bien



TYPES DE PAYSANS RUSSES, d'après un croquis communiqué.

au physique que dans la façon de se vêtir, pour qu'on puisse les confondre tous sous une dénomination unique. La grande houppelande qui fait le fond de leur costume n'est pas un vêtement moins utile aux environs d'Archangel que sur les bords de la mer d'Azof. Ils chaussent avec cela de grandes bottes de cuir non tanné et se coiffent de bonnets de fourrures. De chemises ou de bas, ne leur en parlez point; ils ne vous comprendraient pas.

Bien qu'ils se nourrissent de très-pauvre sorte et travaillent durement sous un climat sévère, leur solide constitution ne s'en altère nullement et l'étranger reste frappé, dès le premier coup d'œil, par leur taille élevée, leurs larges épaules, leurs bras robustes et la solidité générale de tous leurs membres. Ce qu'un Russe peut d'ailleurs supporter de fatigues sans se plaindre : marches pénibles, froid intense, punitions rigoureuses, est vraiment merveilleux. Malgré cette force corporelle, ils manquent pourtant d'activité : on dirait qu'un engourdissement du sang les porte naturellement à l'indolence et à la paresse.

Les traits caractéristiques de la race varient peu. On trouve, à peu près chez tous les paysans russes, les dents blanches et de petits yeux vifs sous un front étroit. Seule, la forme du nez subit quelques changements : en général, il est petit et légèrement retroussé dans le Nord, tandis qu'il est plus fort, plus arrondi dans la petite Russie. La barbe est presque toujours très-forte; la couleur des cheveux est de toutes nuances, depuis le brun foncé jusqu'au roux; mais il est rare qu'ils soient tout à fait noirs, roides et lisses.

Le naturel de ces gens ne s'aigrit pas, comme on pourrait le croire, de la misère dans laquelle le sort les condamne à vivre. On ne les voit presque jamais se quereller entre eux. Ils sont même d'un caractère assez gai et paraissent toujours heureux de partager avec un camarade leur dernière tranche de pain ou leur dernière pipe de tabac.

L. DE MORANCEZ.



LE CHATEAU DE KOENIGSTEIN, EN SAXE, d'après une photographie. — Voir pag. 651.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 583.
Mercredi 24 Octobre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

[illegible]

[illegible] Les pro[illegible] [illegible] La mission des Prussiens — [illegible]

Comme je [illegible] à [illegible], aucune susceptibilité, je vous prie de supposer que la présente histoire se passe il y a quelques années, lorsque le royaume de Naples existe encore.

Parmi les célébrités les plus dorées de la fashion parisienne figure un petit [illegible] de ses cent



LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE GALLES PASSANT EN REVUE LA CAVALERIE DU CAMP D'ALDERSHOTT (dessin de notre correspondant. — Voir le Bulletin.)

cinquante mille livres de rente pour compenser son infériorité intellectuelle et sa vulgarité physique.

Il est venu au monde en plein mystère, et certaines considérations légales ont mis son père et sa mère dans l'impossibilité d'en accepter la responsabilité.

Son vrai père, en mourant, lui a légué une fortune de trois millions, mais de nom point. Il s'appelle Joseph tout court, et il s'en désole. Cette dénomination unique servant à la fois de nom de baptême et de nom de famille, est vraiment insuffisante pour un homme très-riche qui possède de l'argenterie magnifique et des équipages somptueux sur lesquels un blason a sa place toute naturelle.

A force de se répéter cela du matin au soir, Joseph en vint à prendre la résolution de se procurer un nom sonore et retentissant qui fît impression sur ses connaissances de Mabille et du tir aux pigeons.

Après tout, quand on est en passe de se choisir un nom, on serait bien bête de ne point le prendre de première qualité, surtout si vos moyens vous permettent de ne pas regarder à la dépense.

A cette même époque, le monde des viveurs était hanté par un grand vieillard sec dont la tête couronnée de cheveux blancs ne manquait pas de noblesse. Les émotions d'une vie agitée avaient creusé de profonds sillons sur son front. Une rosette multicolore ornait sa boutonnière. Dans les grands jours, il arborait à son cou une croix suspendue à un ruban jaunâtre.

Ce monsieur, qui portait ces mots sur ses cartes de visite : « Prince Hercule de Selinonte, » avait été accablé par une série de calamités plus imméritées les unes que les autres. A l'en croire, ses biens, d'une valeur de plus de quarante millions, avaient été mis sous le séquestre par suite d'une abominable injustice du gouvernement napolitain. Mais, du reste, il était en instance pour obtenir la mainlevée et il devait d'un moment à l'autre en recevoir l'avis officiel. En attendant, il empruntait volontiers cinq louis par-ci par-là, pour soutenir son rang. Le moyen de refuser cinq louis à un noble personnage qui attend d'un moment à l'autre la mainlevée du séquestre sur une fortune de quarante millions?

Le prince Hercule de Selinonte vivotait ainsi depuis vingt-trois ans. Quant aux années antérieures, un mystère profond enveloppait son existence.

M. Joseph, ayant beaucoup réfléchi, se dit : Voici mon homme, et s'étant vêtu de noir comme il convient à une personne qui fait une démarche grave, il alla sonner au petit quatrième sur la cour, où le prince Hercule abritait ses augustes souffrances.

Nul ne saura jamais exactement ce qui se passa entre ces deux hommes intelligents, comment la proposition fut posée et comment elle fut débattue. Toujours est-il que, trois jours après, le prince Hercule se rendait à la mairie et reconnaissait officiellement M. Joseph pour son fils, et que celui-ci constituait, par acte notarié, une rente de quinze mille livres à son père légal.

Tout alla le mieux du monde pendant quelques mois. M. Joseph, qui avait arboré solennellement la qualification de prince Joseph de Selinonte, ne se sentait pas d'aise. Du matin au soir, il errait dans les rues, aux Champs-Élysées, au Bois, pour faire admirer les écussons qui flamboyaient sur sa voiture et sur les galons de ses laquais. Il entrait dans les boutiques et faisait des commandes pour le seul plaisir de dire son nom aux marchands respectueux.

Quand le prince Hercule avait déposé son acte de naissance à la mairie, Joseph avait bien remarqué qu'il était désigné sous le nom d'Hercule Cocomero, prince de Selinonte. Mais il n'y avait fait que peu d'attention : il est d'usage en effet, dans la noblesse, de porter le nom de fief seul et de négliger le nom patronymique.

Pourquoi, hélas! ne s'en était-il pas préoccupé davantage? Il aurait pu éviter la terrible catastrophe qui allait fondre sur lui.

Le chargé d'affaires de Naples ne tarda pas à s'étonner qu'un monsieur portât le nom d'une terre qui était un fief du domaine royal. Il prit des informations et sollicita l'intervention de la chancellerie.

Une enquête ne tarda pas à faire découvrir que le noble vieillard s'appelait parfaitement Hercule Cocomero, mais qu'il ne devait la principauté de Selinonte qu'à la générosité du sacristain, faisant fonction de greffier dans son village natal. Celui-ci, s'étant laissé graisser la patte, avait ajouté tout ce qu'on avait voulu sur les extraits de baptême dont on lui avait demandé l'expédition.

Le bonhomme Hercule fut condamné à une grosse amende, et dut désormais se contenter du beau nom de Cocomero. Il s'en console en buvant ses quinze mille livres de rente.

Cet événement inattendu a plongé l'élégant Joseph dans une colère abominable. Il veut intenter à l'ex-prince un procès en tromperie sur la qualité de la chose vendue.

Le fait est que c'est cher : acheter un nom et payer quinze mille livres de rente celui de Cocomero fils!

Apitoyez-vous, si vous voulez; quant à moi je n'ai pas le temps.

~~~ On vend de tout à Paris. Vous venez de voir un monsieur qui vend un nom qui ne lui appartient pas. Permettez-moi maintenant de vous indiquer l'adresse d'une boutique où vous pourrez vous procurer, dans les prix doux, une bonne petite renommée littéraire.

L'industriel qui a créé cette spécialité s'est dit qu'il y a de l'argent à gagner dès qu'on chatouille la vanité humaine. Je parie qu'il est en train de faire sa fortune.

Si vous êtes soucieux d'occuper une jolie position dans le monde des lettres, allez au passage Jouffroy, et arrêtez-vous devant une pancarte qui, au milieu de diverses indications banales, contient ces mots magiques :

PIÈCES DE THÉATRE

EN PROSE ET EN VERS

Avec ou SANS *nom de collaborateur.*

Cette offre séduisante vous décide sur le champ, je n'en saurais douter. Sans perdre une minute, vous vous dirigez vers l'agence en question. Vous exposez le motif de votre visite, et le patron se fait un plaisir d'épousseter et d'envelopper un ours en vers de la plus belle venue : *Caracalla*, *Agésilas* ou *Philopœmen*, à votre choix. Cette acquisition vous revient, je suppose, à mille ou quinze cents francs, mettons quinze cents francs. Vous verrez bientôt que c'est encore bien bon marché, eu égard au parti que vous pouvez en tirer.

Muni du précieux manuscrit, vous montez en omnibus et vous allez déposer votre *Caracalla* chez le concierge de l'Odéon.

Toutes les semaines environ, vous passez au théâtre pour savoir des nouvelles de *Caracalla*. Au bout d'une soixantaine de visites, le cerbère vous le restitue avec une lettre du secrétaire de l'administration, lequel vous informe que votre ouvrage, malgré d'incontestables beautés, ne rentre pas dans le genre de l'Odéon, et vous conseille de voir au Théâtre-Français.

Vous croyez la partie perdue et vos quinze cents francs flambés. Rassurez-vous : c'est ici, au contraire, que commence le beau du jeu.

Vous vous mettez à fréquenter assidûment toutes les brasseries et tous les cafés littéraires. Vous dirigez des charges fougueuses contre les faiseurs patentes qui assiégent les directeurs dans leur cabinet et empêchent les nouveaux d'arriver jusqu'à eux ; vous criez comme un sourd à l'esprit de coterie, à la camarilla. Soyez sûr qu'il y aura toujours une galerie disposée à entonner avec vous le chœur de la malédiction, entre deux tournées de choppes. N'oubliez pas surtout de vous frapper le front de temps en temps, en disant : « Il y avait quelque chose là, pourtant! »

Au bout d'un hiver consacré à cette stratégie, vous arrivez au grade de martyr littéraire.

Cela constitue déjà une fort jolie situation sociale. Je connais plusieurs personnes qui s'en trouvent à ravir et qui ne la troqueraient pas contre une place de sous-préfet.

Voulez-vous maintenant pénétrer dans le monde? Rien ne vous sera plus facile. Une foule de bourgeois notables s'empresseront de vous inviter à dîner ; car, à leurs yeux, vous serez un chef d'école, un précurseur, un lutteur convaincu, qui a préféré retirer de l'Odéon son sublime *Caracalla*, plutôt que de le laisser mutiler et de l'asservir aux règles d'une banale convention.

Quand vous honorerez leur table de votre présence, ils diront à leurs amis :

— Venez donc dîner vendredi prochain ; nous aurons Belavoine, vous savez, ce littérateur qui a eu cette fameuse polémique avec le directeur de l'Odéon. Il paraît que le Théâtre-Français vient de lui demander un drame en cinq actes pour l'hiver prochain.

— Ah ! vraiment, répondent les amis, les hommes de talent sont rares; nous serons ravis de faire sa connaissance.

Et, à leur tour, ils inviteront Belavoine à dîner. Ils seront aux petits soins pour lui, afin d'avoir des loges à la première représentation de sa grande pièce du Théâtre-Français. Et les demoiselles le regarderont avec curiosité et chuchoteront.

Ainsi lancé, avouez que ce sera vraiment la faute de Belavoine, s'il ne met pas la main sur un riche industriel, qui, ébloui par les rayons de son auréole, lui offrira la main de sa fille avec cinq cent mille francs de dot.

Sans oublier le dictionnaire de Vapereau, qui finira par insérer Belavoine dans sa trente-troisième édition, comme un célèbre littérateur français, auteur d'un *Caracalla* incomparable.

Maintenant que j'ai indiqué le moyen de s'en servir, quel est le bon jeune homme qui hésitera à aller acheter une tragédie chez le marchand du passage Jouffroy?

~~~ Un jeune gentilhomme du Lac, fort mal en point dans ses finances, s'était décidé à remonter sur l'eau à l'aide d'un brillant mariage.

Son homme d'affaires, à qui il parlait de son projet, lui dit :

— J'ai ce qu'il vous faut.

— La personne est-elle jolie?

— A vous parler franchement, elle est laide.

— Diable! Et la dot?

— Deux cent mille francs.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de cette misère?

— La demoiselle est poitrinaire, se hâta d'objecter l'homme sérieux.

— Est-ce bien vrai?

— Je vous le garantis...

Pour l'honneur de mon sexe, j'aime à croire que celui qui m'a conté cette anecdote l'a inventée.

~~~ Vous ne connaissez sans doute que par le ravissant opéra-comique de M. de Saint-Georges ce petit coin de terre qui s'appelle le Val d'Andorre, et qui passe pour le dernier refuge des vertus patriarcales.

Moi qui ai passé par là, je puis vous certifier que sa réputation n'est pas usurpée. A Andorre, il n'y a ni auberge, ni prison. Les voyageurs logent fraternellement chez les habitants. Quant aux voleurs, de temps immémorial il n'en a pas été question.

Le président de la république d'Andorre, brave homme dénué de toute espèce de morgue, cumule ses augustes fonctions avec celles d'épicier. Il signe ses décrets de cette même main qui vient de peser un quart de pruneaux et une demi-livre de morue.

La vallée d'Andorre conserve son indépendance en vertu d'une charte, pieusement conservée et signée : Charlemagne. Ce microscopique État, protégé par la France et par l'Espagne, se borne à verser une redevance de trois cents francs à la préfecture de l'Ariége et une autre de neuf cents francs à l'évêché d'Urgel. On ne dira pas que la France et l'Espagne font payer cher leur protection.

Voilà ce qu'est aujourd'hui la vallée d'Andorre. Que sera-t-elle demain? Car il est question d'y ouvrir une roulette et un trente-et-quarante pour parer à la suppression fort possible des jeux d'Allemagne.

L'agreste bourgade sera-t-elle bientôt transformée en une ville dont chaque maison sera un hôtel, et chaque habitant un croupier s'il n'est aubergiste? Ce serait dommage. Toujours est-il qu'un monsieur vient d'obtenir le privilége des jeux dans la vallée d'Andorre, et qu'il a même déjà revendu sa concession pour la bagatelle de deux cent mille francs.

Cette heureuse aventure a mis en éveil tous les chercheurs de fortune, parmi lesquels figurent en grande majorité les vaudevillistes sans ouvrage. On n'imagine pas combien les vaudevillistes sont ingénieux quand ils appliquent aux choses de la vie les combinaisons que nécessiterait le moindre lever de rideau.

Les voilà tous occupés à feuilleter des atlas pour découvrir des petits États où il leur serait possible de solliciter l'autorisation d'ouvrir un tripot officiel.

Hier, je rencontre un brave garçon de mes amis.

— Je pars, me dit-il.

— Où allez-vous?

— A Saint-Marin! J'ai l'espoir d'y obtenir le privilége des jeux. Je le garderai en portefeuille et Benazet me le payera un million quand Bade sera fermé.

Un autre songe à Jersey. S'il réussit, il tiendra la dragée haute à Briguiboul. Quinze cent mille francs, pas un sou de moins.

Un troisième enfin vient de me proposer de me mettre de moitié dans les bénéfices, si je veux lui payer le passage de Saint-Domingue, où le duc de la Limonade doit lui faire obtenir une audience du président Geffrard.

— Le monde élégant trouvera, peut-être, que c'est un peu loin, ai-je hasardé.

— Par exemple! Vingt-quatre jours de traversée tout au plus... Qu'est-ce que cela? Quand j'aurai ma concession, Blanc me la demandera à genoux; et il me la payera deux millions sur table. C'est alors que vous vous mordrez les doigts de ne pas être de moitié dans mon jeu.

Là-dessus, il me tourna le dos brusquement.

Avez-vous remarqué que les folies les plus étranges sont engendrées par l'idée fixe de faire fortune d'un seul coup et sans travail?

~~~ Ici il convient de mettre une sourdine à la note badine et de prendre le ton grave qui convient lorsqu'on parle d'une idée noble et généreuse. Trop souvent le chroniqueur parisien est forcé de siffler les ridicules et les vices qui passent outrecuidants et superbes, pour qu'il ne saisisse pas avec empressement une occasion, *rara avis*, de saluer une entreprise qui est, dit-on, sur le point de s'organiser et qui aurait pour base la plus intelligente philanthropie.

Je parle de la *Société des Abeilles*, fondée, assurent plusieurs journaux, par un groupe nombreux de dames appartenant à l'aristocratie du nom et de la fortune. Cette expression est un vieux cliché que ces mêmes journaux auraient mieux fait de remplacer tout simplement par celle-ci : aristocratie du cœur. Vous allez voir que j'ai raison.

Il ne s'agit pas de recommencer ici la croisade fort bien et fort souvent faite par mes confrères contre ces grands et solides gaillards à moustaches, que la charrue réclame en vain, et qui usurpent impudemment les professions appartenant de droit aux femmes dans les sociétés bien organisées. Tout homme qui pense et qui sent — cela est bien entendu — éprouve une impression pénible quand il aperçoit à travers les glaces des magasins de nouveautés ces robustes messieurs, demoiselles de boutique mâles, aunant la dentelle, et faisant chatoyer les étoffes de soie sur les comptoirs. Ils ont daigné renoncer aux éperons qu'ils portaient sous la Restauration ; mais leur tenue peut toujours rivaliser avec celle des gentlemen les plus à la mode : bagues, chaînes de montres, jaquettes pleines de désinvolture, faux-cols irréprochables, crinières pommadées, etc.

Que de commis
Mis
Comme des princes,
Qui sont venus
Nus
De leurs provinces!

Ce vieux refrain est resté, en somme, un croquis véridique des mœurs contemporaines.

Et, pendant ce temps-là, que deviennent les femmes qui ont besoin de gagner leur vie par le travail? Triste problème qu'on ne peut regarder en face sans frissonner!

Elles sont des milliers qui ont faim et qui ont froid. En vain elles frappent aux portes : messieurs les calicots se gobergent à leurs places et se garderaient bien de se déranger. Bien plus : à ceux-ci, il nous était réservé de voir s'ajouter des modistes et des couturières barbues.

Alors deux dangers, aussi navrants l'un que l'autre, attendent les malheureuses filles brisées par une lutte incessante. Si elles sont jolies, elles glissent sur la pente du découragement. La honte est en bas, et le vice ne rend pas la proie qu'elle a une fois saisie. Si elles n'ont même pas leur beauté à vendre, si elles sont vaillantes jusqu'à l'héroïsme, elles mènent une vie indicible de labeur et de privation.

Elles ont beau se lever avec le jour et prolonger leurs veilles bien avant dans la nuit, elles ne parviennent à conquérir qu'un salaire dérisoire. Les machines à coudre leur font une si redoutable concurrence! Elles n'ont pas toujours du pain pour rassasier leur faim; point de bois en hiver pour réchauffer leurs doigts glacés; le loyer de la mansarde est en retard de plusieurs termes; la robe de cotonnade est impuissante à les protéger contre la phthisie. Et puis, il arrive souvent que l'ouvrage manque tout à fait. Il faut donc alors descendre dans la rue et tendre tristement la main... C'est horrible, n'est-ce pas? Et parmi ces infortunées, il en est qui appartiennent à d'honorables familles, qui ont connu l'aisance et que des catastrophes imméritées ont plongées dans l'abîme.

A la charrue, messieurs les bellâtres du rayon!

Ces réflexions qui se sont imposées à ma plume me ramènent à la *Société des Abeilles*.

Un certain nombre de dames riches, considérées, sympathiques à tout ce qui souffre, ont résolu, m'assure-t-on, de créer une association sérieuse et disposant de capitaux assez importants. Elles installeraient de vastes ateliers où des femmes seraient toujours certaines de trouver une occupation en rapport avec leur aptitude et leurs forces. La Société se chargerait en même temps d'écouler les produits ainsi fabriqués, dont le prix serait intégralement remis à l'ouvrière, sans perte de temps, sans démarche humiliante, sans prime aux intermédiaires.

On compterait même aller plus loin, si le succès répond aux premières tentatives. Les dames patronnesses s'efforceraient d'ouvrir des ateliers professionnels où les jeunes filles pauvres pourraient s'initier à des états qui semblent leur être providentiellement destinés, et dont les hommes, par une espèce d'abus de la civilisation, s'arrogent à peu près le monopole aujourd'hui. Elles apprendraient l'horlogerie, la gravure de la musique et la gravure sur bois, le guillochage, la ciselure des bijoux, la coiffure, la ganterie; que sais-je encore?

Enfin, comme les gens de cœur ont toutes les prévoyances, on aurait songé aussi aux infortunes dignes et dissimulées, que nous coudoyons trop souvent sans les découvrir. Combien il est de mères de famille qui ont besoin de travailler, et qui n'osent l'avouer, par des considerations de parenté, de naissance! Celles-là n'iraient pas dans les ateliers; elles pourraient exercer chez elles, à l'insu de tous, un métier qui les sauverait de la gêne. Ces ouvrages seraient vendus discrètement. Un secret de confessionnal s'établirait entre les patronnesses et leurs protégées.

Voilà qui est bien, en vérité, et qui me réconcilie un peu avec mon prochain.

Pourvu maintenant que les femmes qui ont eu l'idée de la Société des Abeilles ne se laissent pas rebuter par les difficultés qu'elles rencontreront à leurs premiers pas! Le bien ne se fait pas aussi facilement qu'on peut le supposer, et pour faire réussir une idée philanthropique, il faut y mettre une espèce d'acharnement.

Mesdames les Parisiennes, on a les yeux sur vous. Le monde entier a applaudi les dames milanaises qui allèrent chercher les blessés sur le champ de bataille de Magenta. Meritez la même admiration en soulageant vos sœurs qui succombent sur le champ de bataille du travail!

--- Le vicomte Oscar de la Truffardière s'est, par son outrecuidance, attiré une méchante affaire.

Les témoins de son adversaire viennent le trouver, mais il refuse péremptoirement le duel proposé.

Ceux-ci s'étonnent.

— Comment, monsieur le vicomte, dit un des témoins, avec le nom que vous portez, vous refusez une satisfaction légitime?

— Sans contredit.

— Si vous étiez marié et père de famille, vous auriez peut-être raison de vous abstenir. Mais vous êtes garçon...

— Garçon, riposte le vicomte, qui saisit la balle au bond, c'est précisément parce que je suis garçon que je ne puis me battre.

— Expliquez-vous.

— Rien n'est plus simple. Je suis le dernier de ma race, et je me dois à mes nobles ancêtres. Je ne puis donc m'exposer à faire éteindre dans un duel le nom de la Truffardière, qui brille depuis des siècles.

— Cependant...

— Il n'y a pas de cependant. Revenez lorsque je serai marié et que ma femme m'aura donné un fils. Jusque-là, votre serviteur.

Le vicomte Oscar de la Truffardière est un homme plein de bon sens comme vous voyez.

Albert Wolff.

BULLETIN

Les États-Unis souffrent autant que la France du fléau des inondations.

A l'exception du Litté-Miami et de la ligne de Marietta à Cincinnati, tous les chemins de fer aboutissant à cette ville ont été endommagés au point d'interrompre le service.

A Dayton, toute la partie basse de la ville est inondée. Le village de Mac-Phersonville, de l'autre côté de la rivière, est couvert de dix pieds d'eau. Trois hommes ont été noyés à Piqua, et un autre a été écrasé par les poutres d'un pont emporté par les eaux. L'Ohio a haussé de dix pieds devant Cincinnati en vingt-quatre heures.

L'Afrique même n'est pas epargnée. Du moins, on écrit du Caire que le Nil a cru énormément; il a atteint le niveau élevé de vingt-quatre pics. Grâce aux précautions dues à la prévoyance du vice-roi, il n'y a pas eu d'inondations. L'ingénieur en chef chargé de la surveillance des digues assurait que, par suite des dispositions prises, le Nil pouvait monter jusqu'à vingt-cinq pics sans crainte de débordement ou de rupture des digues.

Les *Annales du commerce extérieur* nous apprennent que nos tables d'Europe vont pouvoir se garnir, l'hiver comme l'été, de raisins et de fruits dans toute leur fraîcheur. Il s'agit tout simplement de boîtes de fer-blanc emplies par des couches superposées de coton, de glace et enfin de fruit. Une grande caisse de bois contient les boîtes de fer-blanc distancées les unes des autres par des couches de glace. Chaque caisse a une petite issue pour permettre à l'eau de la glace de s'échapper à l'aide d'un robinet extérieur.

D'après un calcul fait, les raisins du Cap pourront être vendus à Paris au prix de 2 francs 50 centimes le demi-kilogramme.

Les travaux, pour la construction du télégraphe russo-américain, s'avancent. Les Américains et les Russes travaillent des deux côtés. A Nicolaïeff (sur l'Amour), la pose des poteaux est en partie terminée.

Dernièrement a eu lieu à Cronstadt l'inauguration de l'*Observatoire du compas*, le premier en Russie et le second en Europe.

Depuis l'introduction des navires en fer dans les flottes militaires, un semblable observatoire était devenu particulièrement nécessaire pour la précision des observations scientifiques sur l'influence du magnétisme qui se dégage des navires en fer et les erreurs que provoque ce magnétisme sur les compas de ces navires.

La France et l'Amérique n'ont pas encore de semblables observatoires.

Sur la route de Londres à Southampton, près de la station de Farnborough, est le fameux camp d'Aldershott, ville de tentes et de baraques en bois, où les soldats anglais se livrent à toutes les évolutions et à tous les exercices militaires, s'endurcissant à la fatigue et aux intempéries des saisons, et sont traités à peu près comme s'ils étaient en campagne. Le dessin que nous publions en tête de ce numéro, d'après le croquis d'un de nos correspondants, représente la récente revue que le prince et la princesse de Galles ont passée de la cavalerie du camp d'Aldershott.

Th. de Langeac.

Chaque année, l'*Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que l'*Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'*Almanach de l'Univers illustré*, pour 1867 (9e année) contient 64 pages de texte et près de quarante sujets, dessinés par les premiers artistes et gravés avec un soin exceptionnel.

Le prix de cet almanach qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de l'*Univers illustré*, 25, passage Colbert; au *Bureau central des Almanachs*, chez Pagnerre, 18, rue de Seine; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

Dès le premier jour de l'apparition de l'*Almanach de l'Univers illustré*, dix mille exemplaires ont été enlevés. Un deuxième tirage permet dès maintenant de satisfaire à toutes les demandes.

LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

I

Une nuit à Seville.

En ce temps, Séville était encore la reine des Espagnes, malgre la suprématie politique accordée par Philippe II à Madrid la parvenue. La capitale nouvelle avait la cour et donnait son nom aux actes de la diplomatie péninsulaire depuis la fin du règne de Charles-Quint; mais pour le peuple espagnol, Séville restait toujours la ville royale. Ses mosquées transformées en basiliques, son palais maure qui ne le cède qu'à l'Alhambra, ses campagnes fécondes et embaumées, son fleuve magnifique, sa gloire resplendissante, jetaient un facile défi à ce pauvre et aride coteau, baigné par un ruisseau bourbeux où s'étageaient les vaniteuses masures madrilènes, comme le mendiant de Castille redresse son incorrigible fierté sous les lambeaux de sa cape criblée.

Ce n'était pas de Madrid qu'on aurait pu chanter, de Bilbao à Tarifa l'Africaine, et de Valence à Lisbonne, capitale d'un tout jeune royaume :

> Quien no ha visto á Sevilla
> No ha visto a Maravilla.
> (Qui n'a vu Séville n'a vu merveille.)

Philippe IV aimait Séville. Au moins une fois chaque année, les riches tentures de l'Alcazar voyaient le jour et secouaient leur poussière pour fêter la bienvenue du souverain. Ce prince, aussi malheureux que faible, avait déjà perdu le Portugal, qui avait proclamé son independance et choisi pour roi Jean de Bragance, héritier par les femmes de Jean Ier; il était en train de perdre la Catalogne, et ses ambassadeurs, comme ses armees, pliaient partout devant le génie ennemi de Richelieu; mais il ne puisait dans ses revers aucune résolution mâle.

Son ministre favori était chargé de voir, d'entendre, de penser et d'agir pour lui. Fuyant les affaires, cherchant le plaisir, il fermait incessamment l'oreille au grand murmure de la nation espagnole, qui accusait hautement le ministre d'impéritie ou de trahison.

Partout fermentait le mécontentement. Les provinces, ruinées par la guerre et attaquées dans leurs privilèges constitutionnels par les capricieuses réformes du favori, commençaient à refuser la taxe. Les séditions se multipliaient, éclatant à la fois sur les points les plus opposés du royaume. A Madrid, à Valladolid, à Tolede, on avait vu des processions moqueuses courir les rues, lors du dernier carnaval, escortant une bannière ainsi blasonnée, contre toutes les règles de la science héraldique : « de sable, au fossé du même, » avec cette devise cruelle qui faisait allusion aux pertes récentes de Philippe IV et au surnom de Grand que le ministre favori lui avait decerné de sa propre autorité : *Plus on lui prend, plus il est grand.*

A Séville enfin, à Séville, si fière de son titre de *ciudad leal* (cité loyale), on avait trouvé, placardée à la porte de l'Alcazar, une variante plus insolente encore du même thème. Au lieu de l'écusson, c'était une estampe représentant toujours le fossé symbolique autour duquel se groupaient cinq fossoyeurs : l'Anglais, le Français, le Hollandais, le Portugais et le Catalan. La légende amendée portait : *Agrandissement de la maison d'Autriche.*

La cour se divertissait cependant, et les dernières courses de Saragosse avaient été splendides.

La nuit du 28 au 29 novembre 1642 avait été marquée à Séville par un mouvement inaccoutumé. Après les réjouissances de la Saint-Michel, dont l'hermandad d'Andalousie et le bureau du saint-office avaient permis la prolongation jusqu'à onze heures avant minuit, tous les logis s'étaient fermés comme d'habitude, et de la juiverie silencieuse au bruyant quartier des Gitanos, au delà du fleuve, la ville était devenue muette. C'est à peine si les serenos, dormant debout et balançant leur petite lanterne au bout de la longue hallebarde, entendaient çà et là, dans leur promenade solitaire, quelque chant attardé derrière les jalousies tombées des *maisons de délices*, tolérées moyennant larges finances, par la très-illustre audience. Il suffisait alors d'un petit coup frappé aux carreaux pour faire taire romances et guitares.

Mais entre deux et trois heures du matin on aurait pu entendre, au delà des murailles du nord, le bruit d'une nombreuse cavalcade arrivant par la route de Lerena; la Puerta del Sol, où se voit encore ce beau soleil peint à la détrempe avec sa chevelure ébouriffée de rayons d'or, leva sa herse et ouvrit ses deux battants à l'appel impérieux de deux cavaliers de la très-sainte confrérie parlant au nom du roi catholique.

Trois gardes et un alferez moitié endormis se rangèrent sous la voûte au port d'armes, après avoir lancé pour la forme le Qui vive! auquel il fut répondu :

— Sauf-conduit royal!

L'alferez jeta un coup d'œil sur le parchemin déplié, à la lueur des torches que portaient les deux premiers cavaliers. Il mit aussitôt la main à la demi-salade qui lui couvrait la tête, et se recula respectueusement.

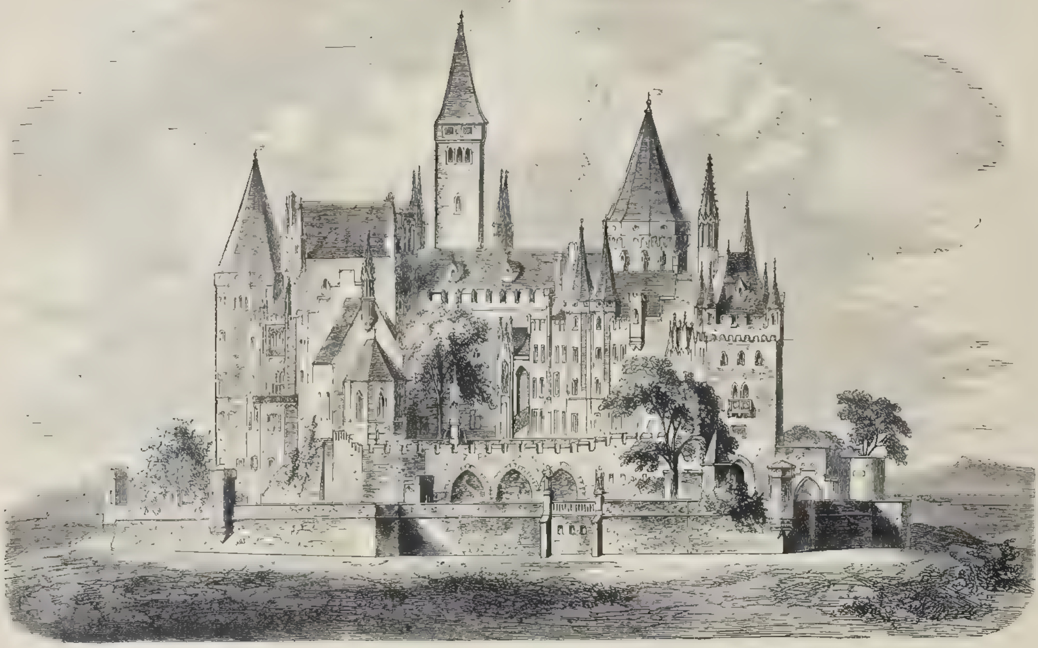
La cavalcade s'engagea sous la voûte.

Elle était composée d'un nombre assez considérable de gens armés qui semblaient, pour la plupart, des serviteurs de noble maison, et de cinq ou six femmes, dont deux, montées sur de superbes genets et voilées de la tête aux pieds, etaient évidemment des personnes de haute qualité. Autant qu'on en pouvait juger sous l'ampleur de leurs voiles, l'une atteignait déjà le milieu de la vie, tandis que l'autre était une toute jeune fille. Les duègnes et suivantes qui les accompagnaient avaient des mules pour montures.

La cavalcade venait de loin sans doute. Les manteaux des gens de l'escorte étaient tout gris de poussière.

Les archers de la confrérie s'engagèrent les premiers dans la rue étroite et tortueuse qui fait suite à la porte du Soleil. Leurs torches éclairaient en passant les maisons hautes et sombres qui semblaient toutes s'incliner en avant, à cause des appentis sur console qui s'ajoutent d'étage en étage aux logis de l'Espagne méridionale, et qui donnent aux rues l'aspect uniforme d'une voûte à gradins renversée, fendue à sa clef pour laisser voir une étroite bande du ciel. D'autres contrees cherchent des armes contre le froid; ici, tout est calculé pour détourner les rayons trop ardents du soleil.

Le pas des chevaux allait tantôt sonnant, tantôt s'étouffant, selon que la voie capricieuse était ferrée de petits cailloux



LE CHATEAU DE HOHENZOLLERN-HECHINGEN, d'après une photographie. — Voir page 679.



NOUVEAUX COSTUMES DES SOLDATS JAPONAIS, d'après un croquis communiqué. — Voir page 679.



LE BÉLIER CUIRASSÉ *LE TAUREAU*, A L'ANCRE DANS LE PORT DE TOULON; dessin de notre correspondant. — Voir p. 678.

ou défoncée et recouverte d'un épais tapis de poudre. La rue tournait à chaque instant. La lueur des torches prolongeait l'ombre grêle des portiques musulmans, ou attachait quelque faible étincelle aux bizarres magnificences des fenêtres mauresques; puis tout à coup, derrière ces légères et féeriques perspectives, se carrait le lourd profil d'une maison espagnole.

Pas une parole n'était prononcée dans l'escorte. De temps en temps, sur son passage, quelque croisée curieuse s'ouvrait, car ce n'était point chose ordinaire que de voir semblable cortége dans les rues de Séville, à cette heure. Au travers des planchettes de quelque jalousie baissée, un long regard suivait les deux torches qui échevelaient dans la nuit leurs flammes fumeuses et rouges.

Qu'était-ce? Une mystérieuse cérémonie du saint-office? La maison du comte-duc venant rejoindre le roi?

On ne savait. Ils étaient trop peu nombreux pour escorter la reine. Et d'ailleurs, pourquoi la fille de Henri IV de France, aimée et respectée du peuple espagnol, eût-elle choisi les heures nocturnes pour faire son entrée dans sa loyale cité de Séville?

On ne savait, en vérité. Les fenêtres se refermaient. La cavalcade muette poursuivait son chemin.

Après un quart d'heure de marche environ, les deux archers de la confrérie s'arrêtèrent en même temps à l'entrée d'une petite place de forme irrégulière, fermée d'un côté par une massive construction d'aspect monumental et sombre, de l'autre par des arcades mauresques dont quelques-unes tombaient en ruine.

L'extrémité opposée de la place s'ouvrait sur une rue courte et large, dont le développement laissait voir le portail gothique d'une église.

L'un des archers dit:

— C'est bien ici la maison de Pilate... Voici le sépulcre à gauche... Nous sommes sur la place de Jérusalem.

— Si la señora duchesse n'a pas eu à se plaindre de ses

fidèles serviteurs, ajouta l'archer en portant la main à son morion de cuir, nous nous recommandons à sa munificence.

La plus âgée des deux dames voilées jeta une bourse, qui fut adroitement saisie au passage.

Et les deux archers, à l'unisson :

— Que Dieu, la Vierge et tous les saints soient à tout jamais les protecteurs de sa seigneurie, très-noble, très-illustre et très-généreuse !

En Espagne, les superlatifs ne coûtent pas plus qu'en Italie.

— Frappez, Savinien ! ordonna celle qu'on appelait la duchesse.

Un vieux valet, armé jusqu'aux dents et portant sur l'épaule gauche une rondache du temps du Cid Campéador, descendit de cheval et s'avança vers la porte principale de ce grand bâtiment noir désigné sous le nom de « la maison de Pilate. » Il souleva un énorme marteau de fer ciselé qui, retombant de son poids sur la plaque, fit retentir tous les échos des alentours.

L'escorte entière, à ce moment, avait quitté la rue et se développait sur la place.

— Je me nomme Pablo Guttierez, et je suis de Santarem, dit celui des deux archers qui avait parlé le premier. Mon camarade a nom Sancho tout court et sa naissance est un secret de famille ; il est de Ségorbe. Que la très-illustre senora duchesse daigne ne point oublier les noms de ses fidèles serviteurs, au cas où ils auraient besoin de sa protection très-puissante.

Ils s'inclinèrent tous les deux jusque sur le garrot de leurs chevaux ; mais, au lieu de s'éloigner après ce salut, ils levèrent leurs torches et se prirent à compter à voix haute le nombre des serviteurs composant l'escorte.

La duchesse dit :

— Savinien, frappez plus fort.

Le vieux valet obéit à tour de bras, et l'on entendit dans la cour intérieure, ou *patio*, les aboiements essoufflés d'un vieux chien.

— Zamore a entendu, murmura la duchesse, d'une voix changée par l'émotion.

En ce moment, Pablo Guttierez s'écria :

— Il y avait quinze hommes d'escorte à la porte du Soleil ; je n'en trouve plus que treize. La senora duchesse peut-elle m'expliquer ce mystère ?

Sancho, l'autre archer, comptait à haute voix de un jusqu'à treize.

— Que veut dire cela ? demanda la duchesse ; ne manque-t-il aucun de nos hommes ?

— Aucun ! répondit un grand beau cavalier vêtu en gentilhomme et qui avait l'honneur d'être le premier écuyer de sa seigneurie, — mais il y a avait ces deux voyageurs...

— Quels voyageurs ? fit la duchesse avec impatience. — Frappez plus fort, Savinien !

La porte antique sonna une troisième fois sous les coups répétés du marteau.

— On y va, Vierge sainte ! gronda une voix cassée dans la cour. Les Maures ont-ils repris Séville ?

Pendant cela, Oserio, le premier écuyer, répondait à sa noble maîtresse :

— S'il plaît à votre Seigneurie, je parle de ces deux voyageurs qui nous suivent depuis Valverde... Peut-être, pour traverser la campagne de Séville qui n'est pas sûre, se sont-ils glissés parmi notre escorte !

La plus jeune des deux dames n'avait pas encore prononcé une parole. Elle était immobile sur son joli cheval. Elle détourna la tête aux derniers mots d'Osorio, et se dirigea vers la porte, dont la grosse serrure criait. La duchesse voulut suivre cet exemple ; mais les deux archers, sans rien perdre de leurs formes respectueuses, lui barrèrent formellement le passage.

— Très-puissante senora, dit Pablo Guttierez, nous étions honnêtement couchés dans nos lits, au Berrocal, mon camarade et moi, quand l'alguazil mayor nous a requis de vous faire escorte jusqu'à la maison de Pilate, au haut de la rue de Capallerizas, à Séville... Nous retournons de ce pas au Berrocal. Faudra-t-il garder le silence, ce qui est pécher par omission et mérite pénitence marquée au neuvième titre de la formule ? Faut-il avouer à l'alguazil mayor que, dans ces malheureux temps de trouble, nous avons fait ouvrir nuitamment la porte de Séville à deux inconnus, mal intentionnés peut-être ?...

Les deux battants de la porte grinçaient en roulant sur leurs gonds, le vieux chien geignait ; en se hâtant, la voix cassée de l'intérieur dit, avec cette emphase qui ne manque jamais aux discours andalous :

— Entrez, qui que vous soyez, et tous tant que vous êtes. Chez Medina Celi, la porte s'ouvre à toute heure. Le maître est prisonnier, la maîtresse est dans l'exil, mais la maison reste, et jamais on n'a demandé à l'hôte que Dieu envoie : Qui êtes-vous ?

C'était une grande femme, un peu courbée par l'âge. La lueur des torches montrait ses cheveux gris épais, ses traits rudement accusés, et l'éclat perçant de ses yeux noirs.

— Osorio, commanda la duchesse, donnez encore dix pistoles à ces bons chrétiens, pour le repos de leur conscience, et qu'ils retournent d'où ils sont venus.

PAUL FÉVAL.

La suite au prochain numéro.

LE BÉLIER CUIRASSÉ *LE TAUREAU*

Un correspondant nous adresse un joli dessin du nouveau modèle du bélier cuirassé le *Taureau*, en ce moment à l'ancre dans le port de Toulon. A peu de distance, on peut voir le *Solferino*, une de nos principales frégates cuirassées.

Le *Taureau* est de forme singulière. Avec sa proue avancée et sa large coque à retour convexe, on dirait assez volontiers une baleine. A part l'éperon de bronze, qui a une projection de quarante pieds sous l'eau, le bâtiment n'a pour sa défense qu'un seul et énorme canon monté au sommet de la tourelle basse qui garde l'avant. Cette tourelle, dont la base pénètre jusqu'à fond de cale, ne saurait mieux se comparer qu'à l'ancien donjon des forteresses normandes, qui était le dernier rempart de la garnison. Pendant le combat, l'équipage entier peut s'y réunir en cas de besoin, à l'exception des mécaniciens employés aux machines, mais qui se trouvent, eux, tout naturellement protégés. La coque est cuirassée au centre et à l'arrière, jusqu'à trois pieds seulement au-dessous de la ligne de flottaison ; mais les flancs et la tourelle sont protégés par une armure de douze centimètres d'épaisseur. Le bâtiment mesure, non compris l'éperon, 197 pieds de long sur 48 de large. Il est mû par deux machines à vapeur de 250 chevaux chacune.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le câble transatlantique rompu en 1865 a été exhumé de la mer en 1866. — Le *Journal des Savants*. — Nouvelle ligne adoptée pour l'immersion du nouveau câble. — Deux plans proposes pour retirer le câble rompu — On adopte l'un et l'autre. — On ne recourt qu'au premier. — Succès. — Machines employées. — Présence des êtres microscopiques dans un grand nombre de matières. — Les eaux minérales de Vergèze. — Dépôt qu'elles contiennent. — Voyage du baron de Garnier au lac muré. — Le maréchal Vaillant et les taupes.

Depuis le 20 septembre dernier, le câble transatlantique, rompu en 1865, a été reconquis sur la mer, et une double ligne télégraphique fonctionnera désormais entre Valentia et Terre-Neuve.

Le dernier numéro du *Journal des Savants* contient à ce sujet des détails complets et peu connus dus à M. Bertrand, de l'Institut.

Dans la prévision des difficultés qu'on devait rencontrer pour mener à fin un travail d'une pareille importance, on a commencé par faire suivre au nouveau câble une route sensiblement écartée de la direction adoptée l'année dernière pour celui qu'un accident et une rupture avaient fait tomber au fond de la mer.

La route choisie en 1857 décrivait un arc qui s'abaissait en son milieu jusqu'à la latitude de Paris ; en 1865, on suivit à peu près le même arc, mais on se jeta à vingt et un milles vers le sud.

Cette année, on adopta une direction à peu près parallèle, mais à une distance de trente à trente-cinq milles plus bas vers le sud. A cette distance, on ne courait pas le risque d'accrocher le câble récemment immergé en croyant lancer le grappin sur l'ancien.

On avait proposé deux plans différents :

D'après le premier, qui était le plus simple, on devait tenter le relèvement du câble avec un seul des navires auxiliaires, et recourir aux mêmes procédés qu'en 1865, mais avec des engins plus puissants. Le câble, une fois repêché, puis coupé au delà de sa partie malade, on l'aurait soudé à bord du *Great-Eastern*, et l'on aurait repris ensuite le déroulement.

Le second plan, plus compliqué, exigeait en outre un ensemble plus parfait dans les manœuvres et consistait à faire lancer simultanément leur grappin par les trois navires, rangés sur une ligne parallèle à la direction du câble ; la *Medway*, placée à l'ouest et le plus près du point de rupture, se servirait d'un grappin à tranchant ; l'*Albany*, placé vers l'est, emploierait un grappin ordinaire, et le *Great-Eastern*, au milieu, mettrait en œuvre un grappin disposé pour maintenir fortement le câble, après l'avoir accroché.

On supposait que le frottement du câble, c'est-à-dire l'excédant de la longueur sur les distances comptées à la surface de la mer, permettrait, si les intervalles en étaient suffisants, de le relever à la fois sur ces trois points, avec une tension nécessairement réduite ; après l'avoir élevé à une certaine hauteur, on le trancherait avec le grappin de la *Medway*, tandis que l'*Albany* continuerait à le soulever en marchant lentement vers le *Great-Eastern*, où l'on amènerait à bord la partie maintenue dans le grappin central.

Après avoir disserté et apprécié ces deux plans, on finit par les adopter tous les deux, avec la résolution, s'il le fallait, d'y recourir successivement.

L'*Albany*, escorté du *Terrible*, quitta le 2 août le mouillage de Terre-Neuve, avec la mission de reconnaître l'emplacement du câble, de le marquer par des bouées, et de chercher à relever le câble à l'ouest du point de rupture, mais à une distance telle qu'on ne courût point le danger de s'embarrasser dans les engins de toute sorte, restés l'année dernière au fond de la mer.

Quoique les bouées, placées au mois d'août 1865, eussent disparu pendant l'hiver, on espérait en retrouver la place sans trop de difficulté, le point ayant été relevé avec la plus grande précision par les officiers de la dernière expédition

C'est en effet ce qui arriva

L'*Albany* fut bientôt suivi de la *Medway* et du *Great-Eastern* partis de Hearts'Contens le 8 au matin ; sa première opération réussit, et le *Great-Eastern* n'eut plus qu'à reprendre le déroulement après que les deux câbles furent soudés ; on ne dut donc point recourir à l'opération simultanée projetée.

Ce succès est d'une grande importance, non-seulement par ses résultats immédiats, mais encore par ses conséquences pour l'avenir.

En effet, presque tous les câbles immergés jusqu'à ce jour exigent des réparations fréquentes.

La ligne d'Irlande à Terre-Neuve, selon toute apparence, n'est pas destinée à faire exception. Si l'on ne pouvait compter sur la possibilité de relever les fils à de grandes profondeurs, les moyens de correspondances télégraphiques ne posséderaient qu'une durée limitée, et l'on devrait s'attendre à y renoncer dans un avenir plus ou moins rapproché.

Heureusement l'opération récemment tentée et couronnée de succès dans les eaux les plus profondes vient, on le voit, de démontrer que le câble transatlantique peut être désormais réparé comme ceux qui traversent la Manche et la Méditerranée.

La machine à hâler dont on s'est servi pour repêcher le vieux câble est entièrement nouvelle et prenait son action d'une machine à vapeur forte de quatre-vingts chevaux ; elle se composait de doubles tambours, destinés à supporter une tension moyenne de seize tonnes, mais qui pouvait résister à trente. Un système complet de dynamomètre à échelle convenablement variée indiquait les moindres variations de tension.

La *Medway* et l'*Albany* portaient à bord des machines semblables.

Une des principales causes de l'insuccès de 1865 résultait de la défectuosité des cordages à grappins et des grappins eux-mêmes ; on a donc apporté cette fois le plus grand soin à tous ces objets. Les anneaux servant à réunir les diverses portions de cordage en fer, et dont la rupture avait entraîné, à deux reprises, la perte des grappins avec le câble déjà saisi et relevé à une certaine hauteur, ont été fabriqués par un procédé nouveau et soumis à des épreuves sévères. Les cordages eux-mêmes, confectionnés à Greenwich, mesuraient une longueur totale de trente-sept kilomètres ; ils sont faits de fils d'acier doux enveloppés de chanvre de Manille, tressés ensemble sur une circonférence de dix-neuf centimètres et peuvent supporter une tension de trente tonnes, on pouvait disposer en outre de neuf kilomètres de cordages à bouée, à l'épreuve d'une tension de onze tonnes. Ce double approvisionnement existait également sur la *Medway* et l'*Albany* ; enfin sur les trois navires, on tenait une quantité considérable de bouées, et trois sortes d'énormes grappins : les uns conservaient la forme ordinaire, d'autres étaient disposés de manière à maintenir avec force le câble une fois saisi ; il y en avait enfin qui, munis d'un tranchant aigu, pouvaient au besoin couper le câble.

Tant de précautions ne pouvaient point échouer, aussi le succès le plus complet en a-t-il été la conséquence.

Chaque jour, les découvertes de la science viennent signaler la présence d'innombrables êtres dans les matières les moins aptes en apparence à les contenir.

L'autre jour, M. Béchamp signalait, dans les blocs de craie extraits des carrières, l'existence de petits animaux qui éclosaient par la fermentation et sortaient de germes contenus et comprimés, sans doute vivants et en léthargie, durant des millions de siècles au sein de leur prison mystérieuse. Voici maintenant le même auteur qui vient démontrer que d'autres êtres semblables pullulent dans certaines eaux minérales et particulièrement dans les eaux de Vergèze.

La source de Vergèze qui porte le nom de Granier, source qui sort du fond d'un puits, se montre constamment troublée par suite de l'agitation que lui causent d'incessants et de violents bouillonnements que produit la grande quantité d'acide carbonique qui s'en exhale.

Lorsqu'on remplit de cette eau un vase et qu'on l'y laisse reposer, elle y dépose une matière pulvérulente et grise.

En examinant au microscope ce dépôt, on y découvre un grand nombre de corpuscules vivants, mobiles, actifs et à peu près identiques à ceux que contient la craie ; ces corpuscules animés s'y trouvent mélangés à d'autres infusoires mieux connus, à des conferves, à des navicules, à des diatomées, à des algues vertes et à des paramécies.

M. Béchamp pense que ces *microzima*, c'est ainsi qu'il les nomme, ont pour mission de s'alimenter des matières organiques que contiennent les eaux minérales et de déterminer la formation des acides gras. Ainsi, chaque jour s'étend le cercle des études des infiniment petits êtres qui jouent dans la matière un rôle actif et puissant qu'on soupçonnait à peine il y a quelques années, et que la plupart de ceux qui s'occupent de sciences rejetaient naguère comme un rêve absurde.

Un jeune Français, le baron de Garnier, qui voyage en ce moment en Amérique, consacra sa grande fortune à entreprendre des excursions scientifiques que, jusqu'ici, les ressources restreintes des voyageurs rendaient, sinon impossibles, du moins difficiles ; il m'adresse une description du célèbre *lac muré* de l'Iowa, qui se trouve aux environs du comté de Wright, à dix-sept milles de la rivière Boout et à cent vingt milles des rapides de Cédar.

De forme ovale, ce lac mesure deux milles de long sur un mille de large et occupe une superficie de deux mille acres.

Un mur naturel à pic, uniforme et qu'on croirait le travail de l'homme, l'entoure de tous les côtés comme un immense

puits. Ce mur se compose de pierres tantôt énormes et tantôt menues; les premières ressemblent à des roches polies, les secondes à des cailloux cimentés par du mortier : on ne peut se défendre, au premier coup d'œil, de supposer à ces murs un habile et minutieux architecte, tant on constate dans toutes leurs parties une regularité absolue. Ce qui ajoute plus de vraisemblance à cette supposition, c'est qu'il ne se trouve pas, à vingt kilomètres à la ronde, la moindre trace de pierres calcaires semblables à celles qui ceignent à foison les murailles de l'étrange gouffre.

Au fond, dort une eau d'une grande limpidité, profonde ordinairement de deux à trois mètres, mais qui parfois s'enfle tout à coup sans raison connue, et en quelques heures déborde du large orifice du lac et se répand en torrents dans la plaine. Par un autre phénomène tout aussi peu explicable, l'eau rentre dans son lit aussi vite qu'elle en est sortie.

Le lac muré fourmille de magnifiques tanches gigantesques, de carpes, d'anguilles monstrueuses, et surtout de poissons voisins du saumon que recommande aux gourmets une chair rôtie d'une extrême délicatesse. Des milliers d'oiseaux de toute espèce, nichés dans les anfractuosités de ce long circuit de murailles perpendiculaires, ajoutent à l'effet saisissant et pittoresque de lieux d'un aspect si merveilleux et qui ne rappellent aucun des sites connus.

M. le maréchal Vaillant, à qui déjà les chiens doivent un plaidoyer si favorable, vient de prendre la défense d'un autre animal bien autrement opprimé et méconnu, de la taupe qu'un stupide préjugé s'obstine depuis des siècles à détruire, quand au contraire on devrait encourager sa présence dans les cultures.

« Je cultive, dit-il, dans les voisinages du bois de Vincennes, un jardin assez grand : j'y ai beaucoup de taupes, mais très-peu de vers blancs, très-peu de lombrics et pas une seule courtilière. Ce n'est pas que le terrain ne leur convienne à merveille, car dans un espace de deux à trois mètres carrés, dans lequel les taupes, par une disposition particulière, n'avaient pu trouver accès, on rencontra dernièrement, en bêchant, plus de soixante vers énormes, et il est probable que tout le jardin en serait peuplé de même sans les taupes. Comment espérerait-on pouvoir cultiver un peu utilement un terrain qui se trouverait dans de pareilles conditions?

« Le printemps qui vient de finir a été, peut-être, encore plus fâcheusement remarquable que le précédent par l'horrible quantité de hannetons qui sont venus dévorer le bois de Vincennes, et qui n'ont pas laissé une feuille ni une fleur intacte à mes rosiers, poiriers, etc. On comprend qu'un jardin qui, comme le mien, offrait une pâture si delicate aux hannetons, les ait grandement attirés et qu'ils se soient jetes sur mes cultures : aussi le moindre rosier était-il constamment dévoré par cent cinquante ou deux cents hannetons, pas tous de l'espèce qui fait les délices du gamin de Paris, mais d'une espèce beaucoup plus petite, dont les entomologistes ne parlent pas, que je sache, et qui, proportion gardée, est peut-être encore plus vorace que la grande. Quoiqu'on ramassât chaque jour plusieurs brouettées de ces petits rongeurs, la quantité n'en diminuait nullement dans mon jardin, et cela se conçoit : le bois de Vincennes était là pour suppléer largement aux absents. Eh bien, toutes les femelles qui ont échappé au massacre ont pondu dans mon terrain, et le jardin recèle, en ce moment, un nombre pour ainsi dire infini d'œufs de hannetons, qui tous peut-être sont déjà éclos et changés en petits vers blancs. Que deviendraient mes pelouses, mes légumes, si je les laissais exposés à la voracité de ces vers pendant deux ou trois ans?

« Le baron Séguier, l'académicien, me disait hier que, dans plusieurs parties de l'Angleterre, par suite de l'extermination des taupes, on en était venu à avoir des prés naturels qui ne pouvaient plus être irrigués que très-imparfaitement; l'eau dont on les recouvrait formait comme un bain d'eau, sans s'imbiber, sans pénétrer dans la terre, devenue dure, croûteuse et pour ainsi dire métallique à sa surface. Qu'a-t-il fallu imaginer pour remédier à un si fâcheux état de choses? Les Anglais ont inventé des charrues dites taupières, dont le soc est tout simplement une espèce de petit cornet en fer qui creuse comme des galeries de taupes, brise la croûte de la prairie et permet aux eaux de la traverser pour arriver jusqu'aux racines de l'herbe et y porter la vie. Saviez-vous cela, mon cher confrère? Si le fait est vrai, et le nom de Séguier ne permet pas le doute, quel triomphe pour les taupes si longtemps proscrites! Les animaux auraient donc aussi leur Galilée, leur Colomb!

« En même temps qu'elles font la chasse aux vers, les taupes drainent la terre, et exécutent ce drainage bien mieux que les plus habiles ouvriers draineurs ne pourraient le faire. Le grand nombre de galeries dans lesquelles l'air circule et vient vivifier les racines des plantes est un bienfait que ces petits animaux nous accordent avec une incessante libéralité et que rien ne saurait remplacer. Cependant presque partout encore, on les récompense en les tuant. Nous sommes des ingrats, convenez-en. »

Ne croirait-on pas lire une des plus charmantes pages d'Olivier de Serres? Et ne se sent-on pas ému en voyant l'un de nos plus remarquables généraux consacrer ainsi ses loisirs, si vaillamment conquis, à prendre la défense d'une pauvre bestiole opprimée?

S. Henry Berthoud.

LE CHATEAU DE HOHENZOLLERN-HECHINGEN

La famille de Hohenzollern est une des plus anciennes familles princières de l'Allemagne. Selon la tradition, elle remonterait au ve siècle. Des historiens la font descendre de Thassilo, duc de Bavière au VIIIe siècle. Au Xe siècle, un comte de Zollern fit bâtir le château dont il prit le nom. Un de ses descendants eut deux fils qui formèrent la ligne de Souabe et la ligne de Franconie. Les membres de la première branche perdirent peu à peu leur influence dans leurs luttes avec les ducs de Wurtemberg, et finirent, en se subdivisant encore en deux rameaux (Hechingen et Sigmaringen), par tomber à peu près au dernier rang des familles souveraines d'Allemagne. Les deux microscopiques principautés ont été, du reste, annexées à la Prusse en 1850, moyennant quelques honneurs de cour et des pensions assez modestes accordées à leurs titulaires. Les chefs de la branche de Franconie, au contraire, devinrent burgraves de Nuremberg, puis électeurs de Brandebourg, et enfin rois de Prusse.

Au midi de la petite ville de Hechingen, ancienne capitale de la principauté de ce nom, s'élève le Hohenzollern, montagne conique que couronnent les ruines restaurées du château, lequel fut ravagé en 1423 par les forces de la ligue hanséatique. On y voit une collection d'armes du moyen âge et de portraits, dans la salle des chevaliers. La Prusse a relevé et augmenté toutes les fortifications dans le style gothique. Au-dessus de la porte d'entrée est une inscription en lettres d'or et d'azur, dont voici la traduction : « Zollern, Nuremberg, Brandebourg réunis ont bâti ce château en 1458; la forte main de la Prusse m'a élevée; je m'appelle la porte de l'Aigle. 1851. » — Plus haut, dans un enfoncement, est un guerrier à cheval et armé de pied en cap, avec cette inscription sur un bouclier : « Du rocher à la mer! »

R. Bryon.

NOUVEAU COSTUME DES SOLDATS JAPONAIS

L'influence européenne au Japon fait tous les jours des progrès sensibles. Si ces progrès n'ont pas encore amené de grands changements dans les mœurs des Japonais, ils ont du moins apporté déjà certaines modifications dans leur manière de se vêtir, ainsi que le lecteur peut en juger par les costumes de soldats de l'armée du Taïcoun que nous mettons sous ses yeux.

En se reportant aux costumes précédemment publiés, on pourra facilement se convaincre que les nouveaux diffèrent essentiellement des anciens et qu'ils offrent avec les nôtres assez de rapports. La seule partie de l'uniforme actuel qui ait conservé quelque chose de l'originalité indigène est la coiffure de velours noir, en forme de capeline, qui couvre à la fois la tête et les épaules du soldat.

Francis Richard.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite [1])

Seulement, dans les steppes kirghis, l'eau est saumâtre, et les palais un peu délicats doivent y renoncer.

A manger, rien, mais absolument rien!

Donc, en Russie, on ne saurait trop le répéter, il faut tout emporter avec soi; un matelas pour mettre sous ses reins, un oreiller pour mettre sous sa tête, des vivres pour mettre sous sa dent.

Dans la nomenclature de nos vivres, j'ai nommé le soudak; mes lecteurs, qui peuvent, un jour ou l'autre, se trouver en contact avec cet estimable poisson, me permettront de leur donner à son endroit quelques renseignements.

Lorsque le voyageur gastronome arrive à Saint-Pétersbourg, il entend parler du sterlet; lorsqu'il arriva à Moscou, il entend parler du sterlet; lorsqu'il dit : « Je vais m'embarquer sur le Volga, » on lui répond :

— Vous êtes bien heureux! vous allez manger du sterlet.

Et, en attendant, on lui sert une soupe au sterlet qui coûte quinze roubles, on lui sert une fricassée de sterlets aux *accourcis* qui en coûte cinquante.

Il trouve la soupe trop grasse, il trouve la fricassée trop fade, et il finit par dire :

— Peut-être je me trompe; sur le Volga, je verrai.

Et, en effet, une fois sur le Volga, une fois Nijni-Novgorod passé, une fois que l'Oka, rivière à sterlets, s'est jetée dans le Volga, il ne voit plus que des sterlets, on ne lui sert plus que des sterlets; les Russes qui n'ont pas de moustaches se lèchent les lèvres pour n'en rien perdre, les Russes qui ont des moustaches ne les essuyent pas pour en conserver l'odeur. Et chacun chante son hymne, celui-ci à l'Oka, celui-là au Volga, seuls fleuves de la Russie où l'on trouve ce délirant poisson.

Eh bien, j'ose m'inscrire contre l'adoration générale. Le culte des sterlets n'est pas une religion raisonnée, c'est un fetichisme.

C'est une chair jaune, molle, sans saveur, que l'on assaisonne avec de fades ingrédients, sous le pretexte de lui laisser son goût primitif, mais, en réalite, parce que les cuisiniers russes, race sans imagination aucune et, ce qui est bien pis, sans organe dégustatif, n'ont pas encore su trouver la sauce qui lui convient.

Peut-être me direz-vous :

— Il y a des cuisiniers français en Russie; pourquoi ces cuisiniers n'ont-ils pas cherché la sauce encore introuvée?

C'est que nos cuisiniers, à nous, tombent dans le défaut contraire des cuisiniers russes; ils ont, eux, l'organe dégustatif trop développé; ce qui leur donne des *préférences*, chose fatale pour un cuisinier.

Un cuisinier qui a *des préférences* vous fait manger ce qu'il aime, et non pas ce que vous aimez. Ou, si vous réclamez absolument un plat de votre goût, et qui ne soit pas du sien, il se dit en lui-même avec cette férocité que la domesticité développe dans les serviteurs contre les maîtres :

— Ah! tu aimes ce plat-là, toi? Eh bien, je vais t'en faire manger, du plat que tu aimes!

Et, si c'est une sauce piquante, il y met trop de vinaigre, si c'est une brandade, il y met trop d'ail; si c'est une blanquette, il y met trop de farine; si c'est un pilau, il y met trop de safran.

Il en résulte que, ne trouvant plus bons les plats que vous aimez, vous vous en dégoûtez, vous n'en demandez plus, vous n'en mangez plus, et lorsque vous en parlez dans quelque réunion gastronomique, vous dites :

— J'aimais ce plat-là autrefois, mais je ne l'aime plus; vous savez que les goûts changent tous les sept ans.

Ce n'est pas vous qui ne l'aimez plus, c'est votre cuisinier qui ne l'aimait pas.

Eh bien, les cuisiniers français, n'aimant pas le sterlet, ne se donnent pas la peine de chercher une sauce à un poisson qu'ils n'aiment pas.

Rien de plus simple : ceci n'est point de la cuisine, c'est de la philosophie.

Mais écoutez ce que je vais vous dire, voyageurs qui descendez ou remontez le Volga, que vous soyez disciples de M. d'Aigrefeuille, de Grimod de la Reynière ou de Brillat-Savarin : près du sterlet, poisson aristocratique, beaucoup trop vanté, se trouve le soudak, poisson commun, vulgaire, démocratique, beaucoup trop méprisé : le soudak, qui tient le milieu, comme goût, entre le brochet et le merlan : le soudak qui a sa sauce toute trouvée; cuit au court-bouillon, mangé à l'huile et au vinaigre en rémolade, à la tartare ou avec une mayonnaise; toujours bon, toujours succulent, toujours parfumé, à quelque sauce qu'il soit mangé, et coûtant deux kopecks la livre, tandis que, même sur le Volga, le sterlet coûte un rouble.

Il est vrai que Kalino, qui n'avait pas été bourré de sterlet à l'Université, en sa qualité de Russe et par esprit national, préférait le sterlet.

Mais, comme nous étions deux contre un et que toutes les questions se décidaient à la majorité des voix, nous opprimions Kalino, et force lui était de manger du soudak.

Il en mangea tant et si bien, qu'il finit par être de notre avis et par préférer le soudak au sterlet.

Pardon de la digression. Nous revenons à la station de poste; rien ne nous fait penser à un bon dîner comme une table vide.

Nous dormîmes deux heures dans nos pelisses, moi, en ma qualité de doyen d'âge, sur les deux planches, les autres à terre.

Au point du jour, nous prîmes notre tasse de thé, et je regardai ces messieurs boire par-dessus leur thé un petit verre de vodky, abominable eau-de-vie de grain, à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer, puis nous nous remîmes en route.

A part ces tentes de feutre éparses çà et là, à part les cavaliers kirghis allant d'un campement à un autre, attachés à leur longue lance, nous traversions un véritable désert sans ondulation, sans limite, un océan de bruyères qui, au printemps, devait faire un tapis vert des plus joyeux, mais qui, aujourd'hui qu'elles étaient défleuries, couvraient tout le steppe d'une nappe uniforme de couleur gris poussière, marbrée de temps en temps de roux.

J'avais espéré rencontrer un gibier quelconque; mais mon œil de chasseur s'usait à percer les immenses solitudes sans y reconnaître autre chose que quelques alouettes cochevis et un oiseau gris du genre de nos becfigues, qui, en s'envolant, jetait deux ou trois petits cris aigus et allait se reposer à une centaine de pas de l'endroit où nous l'avions fait lever.

Vers midi, nous laissâmes à notre droite un lac dont j'ignore le nom. Il me sembla voir voler au-dessus de son eau des points gris et blancs qui devaient être des oies sauvages et des mouettes. Mais ils étaient à plus de trois verstes de nous, et je ne trouvai pas que ce fût la peine de nous déranger pour un coup de fusil qui serait probablement perdu.

Nous continuâmes donc notre route avec d'autant plus d'ardeur, que nous n'avions plus que deux stations à franchir pour être arrivés.

En effet, vers trois heures, nous vîmes devant nous, s'étendant à l'horizon comme un immense miroir d'argent, le lac Eltone, premier but de notre course.

Une heure après, nous nous arrêtions sur sa rive septentrionale, au bureau d'administration des salines.

Autour du bureau d'administration s'élevaient quelques maisons en bois, la caserne et les écuries d'un poste de Cosaques.

Il se faisait partout un grand mouvement, et nous en demandâmes la cause.

1. Voir les numéros de 558 à 582.

Nous jouions véritablement de bonheur. L'hetman des Cosaques d'Astrakan, l'ami du général Lahn, le général Beklemichef était en tournée, et, depuis la veille, était arrivé au lac Eltone

Disons, avant de les aborder comme description, un mot de ces fameux lacs salés qui sont une des richesses de la Russie méridionale.

Ceux que nous visitions en ce moment ont cela de remarquable qu'ils sont à trois ou quatre cents verstes de la mer Caspienne. Ils ne peuvent donc, comme ceux des environs d'Astrakan, comme ceux qui sont situés entre le Terek et le Volga, avoir pour raison d'existence le retrait de la mer, qui aurait laissé d'immenses flaques d'eau salée dans les endroits plus bas que son niveau.

La Russie compte cent trente-cinq de ces lacs, dont quatre-vingt-dix-sept sont encore aujourd'hui vierges de toute exploitation, ou à peu près.

D'où vient au lac Eltone et aux lacs qui l'avoisinent le sel que l'on y recueille ?

Sans aucun doute de dépôts salins, étendus par la nature dans certaines couches faisant partie de la croûte du globe.

La petite Russie abonde en mines de sel; et, à Tiflis, ce sel se vend sur les places publiques, les jours de marché, par blocs de la forme et du poids de nos pierres de taille ordinaires. Le produit des lacs en exploitation dans le gouvernement d'Astrakan est, par année, de deux cents millions de kilogrammes, à peu près. Les vingt lacs exploités le long du Terek, sur la rive droite du Volga, produisent annuellement, de leur côté, une moyenne de quatorze à quinze millions de kilogrammes de sel.



LE RETOUR D'UN VAGABOND, d'après une aquarelle de M. Harrison Weir.

Nous avons vu plusieurs de ces derniers lacs complétement desséchés: nous avons même eu la curiosité de les traverser comme les Hébreux ont fait de la mer Rouge, à pied sec; aucun d'eux ne recevait aucune rivière, ni aucun ruisseau, et n'était en communication avec aucune source artésienne.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE RETOUR D'UN VAGABOND

Le voilà bien puni de son humeur errante, ce compère matou que nous représente la spirituelle aquarelle de M. Harrison Weir. Il a quitté imprudemment le coin du feu dans la chambre bien close, pour aller folâtrer de ci de là, et offrir son amour aux chattes du voisinage.

Mais la nuit est survenue, la bise souffle, une neige épaisse couvre la terre, et l'heure du dîner a sonné depuis longtemps. L'infortuné, puni de ses déréglements, sent la faim battre au fond de son estomac un douloureux rappel, auquel ne vient pas répondre le moindre morceau de rôt.

Il gratte au seuil, il miaule pitoyablement, et sa maîtresse, pour le punir, fait semblant de ne l'entendre point.

Que ce lamentable exemple vous profite, ô vous, petits et grands, qui seriez tentés d'abandonner la chambrette où vous êtes dorlotés, pour courir les aventures sur les gouttières de l'existence !

X. DACHÈRES.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 2.

BLANCS.	NOIRS.
1 T. 8FR. éch. déc.	1 R. 4D (meill.)
2 F. 6R éch	2 R. pr. F (meill.) (1)
3 P. 5D éch.	3 R. pr. P (meill.) (2)
4 D. 4D éch.	4 R. 3R (forcé)
5 D. 4R éch. m.	5 . . . . . .
(1)	
2	2 P. pr. F
3 D. 5FD éch.	3 P. pr. D (forcé)
4 T. 8D éch. m.	4 . . . . . .
(2)	
3	3 P. pr. P
4 P. 5FR éch.	4 R. 2R ou 4R
5 D. 8D ou 4D éch. m.	5 . . . . . .

Solutions justes : MM E. Lelorrain; A.... B....., au Havre; Maurice Abraham; Chambre littéraire, à Rennes; Mullendorf et Raters, à Luxembourg; Cercle Peloux, à Nimes; D. Mercier, à Argelliers; Cercle Reveillon, à Saint-Germain Lembron; Aimé Gautier, à Bercy; J. Planche; Arthur Abant, au Tourne; Aune Frédéric, à Alger.

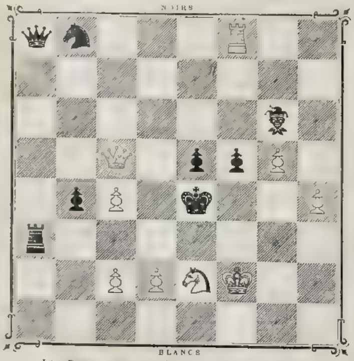
Solutions justes du Problème n° 20 : MM. Chess-Club, à Beauvais; D. Mercier, à Argelliers; H. Godeck, à Monaco; Café Simon, à Prades.

Solutions justes du Problème n° 19 : MM. H. Godeck, à Monaco; Rob. Franc. C***, à Alexandrie (Egypte). C. P.

PROBLÈME N° 24.

COMPOSÉ PAR M. F. DISCART, DE MODÈNE

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en quatre coups

Paris. Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
[illegible] mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : **Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.** Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 584.
Samedi 27 Octobre 1866.

Vente au numéro et abonnements : **MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis** et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Ambigu-Comique : *Les Amours de Paris*, [illegible] de MM. d'Ennery et Lambert-Thiboust. — Mmes Laurent, Adèle Page, Worms-Deshayes, Lacressonnière, Georgette Ollivier. — MM. Lacressonnière, Castellano, Régnier, Victorin, Laclandière. Vaudeville *Le Fou d'en face*, comédie en un acte [illegible] — MM. Blourn, Colson ; Mlle Savary. — Théâtre de la Gaîté un [illegible] en cinq actes et huit tableaux, de MM. Anicet Bourgeois et Ernest Blum. — La question du sifflet.

Trois pièces à vous raconter, dont deux en cinq actes et je ne sais combien de tableaux : vous voyez que, si je veux faire les choses en conscience, il ne faut pas que je m'amuse à battre les buissons.

Aux *Amours de Paris* d'abord.

Comme dans les *Bons Villageois* de M. Sardou, comme dans la plupart des œuvres dramatiques qui reposent sur une idée complexe, il y a deux parties très-distinctes, bien qu'habilement fusionnées et concourant l'une et l'autre à l'intérêt commun — le cadre et le tableau : l'action principale et les épisodes.

Commençons par dégager l'action principale.

M. de Rennepont est un ancien marin qui a gagné, par vingt ans de voyages dans les deux mondes, le droit de dépouiller l'uniforme et de jouir, à poste fixe, de la grande fortune qu'il tient de ses ancêtres.

En passant par les Pyrénées, un délicieux spectacle a frappé ses yeux : celui d'une enfant de seize ans, — n'était-ce pas plutôt une fée ou un ange? — distribuant à des malheureux des aumônes dont sa grâce et ses douces paroles doublaient encore le prix

A cette apparition, son âme vierge a pris feu ; mais, en homme sage, il a bien vite fait un retour sur lui-même, sur son âge qui incline déjà vers la vieillesse. Pour s'arracher à cette passion sans issue, pour en effacer jusqu'à la dernière trace, il s'est enfui à Paris et y a épousé une veuve belle et jeune encore, Mme la marquise d'Hauterive.

La marquise d'Hauterive a une fille, et, dans cette fille qui revient tout exprès du couvent pour assister au mariage de sa mère, M. de Rennepont reconnaît — qui ? son ange des Pyrénées.

La fatalité ! dirait Calchas.

Et voilà la fatale passion qui se rallume dans le cœur de l'ancien marin, sombre, ardente, tumultueuse comme les passions coupables. Rendons-lui cette justice qu'il lutte contre elle de toutes ses forces, et peut-être parviendrait-il à en triompher si les feux de la jalousie ne venaient l'aviver.

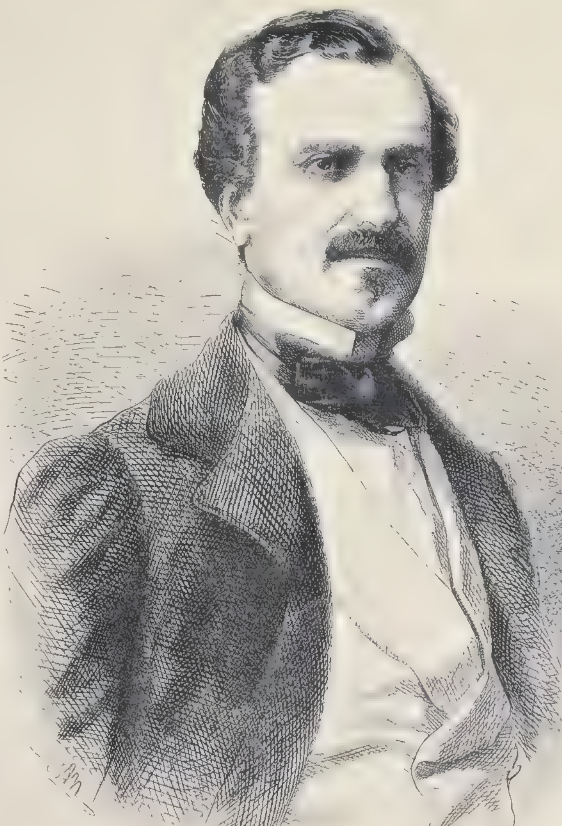
Un jeune homme se présente pour demander la main de Louise. Son père, M. de Favrolles, a rendu un service capital à M. d'Hauterive, qui, en mourant, a fiancé sa fille au fils de son ami. Louise s'est inclinée devant cette volonté suprême. Elle acquittera la dette paternelle, dût-elle en mourir, car son cœur n'est plus libre. Celui qu'elle aime en secret, c'est M. Henri de Marsay, un brave jeune homme, celui-là, qui, sous les yeux de Louise elle-même, a sauvé des flots une jeune fille séduite que le désespoir avait poussée au suicide.

Quant à Favrolles, je vous le donne pour un vilain monsieur, un libertin, un joueur, qui ne voit dans le mariage qu'un moyen de réparer les brèches faites à sa fortune par la fréquentation du tapis vert et des femmes équivoques.

Heureusement le beau-père est là. Tenu en éveil par la jalousie, il connaît dans tous ses détails la vie de son futur gendre. S'armant des droits que lui donne sa qualité de tuteur de Louise, il oblige Favrolles à lui jurer qu'il rompra ses relations avec une certaine Hongroise, bien connue sur le turf des galanteries parisiennes. Le bon billet vraiment! A peine Favrolles a-t-il juré, qu'il n'a rien de plus pressé que de courir à un rendez-vous que lui donne la dame dans une maison isolée sur la route de Vanves.

Un roué innocent que ce monsieur de Favrolles.

Ce rendez-vous, il aurait dû le deviner, n'était qu'un piége. A peine est-il entré dans la maison, qu'il se trouve face à face avec le beau-père. Celui-ci le somme, au nom de son serment violé, de renoncer à la main de Louise. Favrolles refuse : il refuse encore lorsque, passant de la menace à la prière, Rennepont lui offre des monceaux de billets de banque en échange de sa renonciation. Transiger, à quoi bon ? N'est-il pas maître à son tour de la situation ? car son adversaire s'est trahi : il vient de laisser échapper le secret de cet amour coupable qu'il avait jusqu'alors réussi à dissimuler. Furieux de se voir pénétré, Rennepont provoque le



LE MARQUIS DE MOUSTIER, Ministre des Affaires étrangères, d'après une photographie. — Voir page 684.

jeune homme à un duel à mort. Deux pistolets chargés sont sur la table. On se battra sans témoins, dans la chambre même. Favrolles refuse encore. Rennepont alors le soufflette, et, voyant Favrolles bondir et s'emparer d'un des pistolets dont il le menace, il saisit l'autre et tire sur son rival qui tombe percé d'une balle au cœur.

Au bruit de la lutte, une fermière qui passait, dans sa voiture devant la porte, s'est empressée d'accourir : elle n'a pu empêcher le meurtrier de s'échapper; mais elle l'a vu à la lueur de sa lanterne et elle saura bien le reconnaître.

La brave femme est arrêtée : on l'a trouvée seule auprès du cadavre, et les premiers soupçons se sont portés sur elle. Mise en liberté faute de preuves, elle se présente dans la maison de Mme d'Hauterive. — Pourquoi? Vous l'apprendrez plus tard. — Qu'il vous suffise, en attendant, de savoir que le premier visage qu'elle rencontre, c'est celui du meurtrier de Favrolles. Le dénoncer devant sa femme, devant Mme d'Hauterive qu'elle aime, qu'elle respecte, elle n'en a pas le courage. Mais envers Louise, pour qui son beau-père n'a paru jusqu'alors avoir que de l'aversion, les mêmes ménagements ne lui sont pas imposés, et elle le désigne pour l'assassin.

Rennepont n'essaie pas de nier. Aussi bien est-il fatigué de cette contrainte qui lui pèse. Oui, il l'avoue, cette haine qu'il semble porter à sa belle-fille n'est que le masque d'un amour ardent, désespéré, implacable dans sa jalousie. Tout homme qui aspirera à la main de Louise, il le tuera comme il a tué Favrolles.

En ce moment paraît Henri de Marsay : encouragé par Mme d'Hauterive, par la famille de Louise, par Louise elle-même, il se présente pour la demander en mariage. Sous le coup des terribles paroles qu'elle vient d'entendre, la jeune fille, les larmes dans les yeux et dans la voix, déclare à Henri qu'elle ne l'aime pas.

Un autre malheur vient accabler le pauvre garçon. Sa rivalité avec Favrolles était connue. La veille du jour où celui-ci a été assassiné, le bruit d'une rencontre projetée entre les deux jeunes gens s'était répandu. La justice l'a recueilli et un mandat d'arrêt a été décerné contre Henri.

Un bienfait n'est jamais perdu. Denise, la jeune ouvrière qu'Henri a sauvée, est justement la cousine de Madeleine, la fermière qui a tout vu. Madeleine ne souffrira pas que le sauveur de Denise paie pour le vrai meurtrier. Cette fois, elle parlera. Mais son témoignage tardif et isolé sera-t-il accueilli? Prévaudra-t-il contre la position sociale de Rennepont, contre les cinquante ans d'honorabilité qui le protègent? Heureusement pour la vérité, un témoignage accablant, irrécusable, vient se joindre à celui de Madeleine : c'est le portefeuille de Rennepont qu'un adroit filou lui a soustrait à quelques pas du théâtre du crime et que ce même filou, pris d'un vertueux remords, est venu rapporter à son propriétaire. Atterré, confondu devant sa femme qu'il a outragée, dont il a perdu l'amour et l'estime, devant sa belle-fille qui le déteste et le maudit, courbé sous le double poids de son crime et de son odieuse passion, Rennepont prend le parti d'en finir avec une existence désormais flétrie : après avoir signé un billet où il confesse sa culpabilité, il s'élance dans une chambre voisine, et le bruit d'un coup de pistolet nous apprend que l'assassin vient de se faire justice.

Et les amours de Paris?

Vous en connaissez déjà une partie, ceux qui s'agitent dans les hautes régions. Descendons maintenant au dernier degré de l'échelle.

Voici les amours de Polyte et de Lisa la blonde. Lisa est une chanteuse des rues : du matin au soir, que la pluie tombe ou que souffle la bise, vous la verrez à la porte des cafés et des brasseries, râclant sa pauvre guitare. Polyte, lui, a horreur du travail : c'est le voyou de Paris, flâneur, loupeur, noceur. Il aime bien sa petite Lisa qui, tout en lui faisant de la morale, trouve toujours au fond de sa poche quelques sous à lui donner. Il rêve de la couvrir de soie, de lui acheter des robes, des chapeaux, de bons châles et de bons manteaux pour l'hiver, et comme il n'a pas le courage de gagner l'argent qui doit payer ses libéralités, il se laisse aller un jour à le cueillir dans un paletot à sa portée. Ce paletot se trouve être celui de Rennepont. Heureusement Lisa a eu vent de sa mauvaise action : elle le force à rapporter le portefeuille qu'il a volé, et c'est ainsi que ce premier couple des amours de Paris se rattache à l'action principale.

Autre couple d'amoureux : M. Malicorne et Mlle Sidonie Papillon. Celui-ci n'a d'autre prétention que de jeter dans la pièce de la [illegible] et de sa bonne humeur. [illegible] de province, [illegible] voilà Malicorne. A peine débarqué à Paris, il se laisse prendre au manége d'une cocotte en herbe en qui il se flatte d'avoir retrouvé les types [illegible] de Rigolette et de Mimi-Pinson. [illegible] Malicorne comme un [illegible]. Sous prétexte d'[illegible], elle se fait donner des robes de soie, une voiture, un hôtel — dépenses une fois faites et moins coûteuses que les blanchissages de la « sainte mousseline, » que les frais périodiques de loyer et les courses répétées des fiacres. Le rôle de [illegible] par Mlle Georgette Ollivier. Victorin est très-amusant aussi dans son rôle de cocodès naïf. — Une observation de détail pourtant. Lorsqu'il se présente dans le salon de Mme d'Hauterive, Victorin garde son [illegible]. Or, Malicorne est un [illegible], mais n'est pas un homme mal élevé. Comment se [illegible] que M. [illegible] la fleur de la politesse et du savoir-vivre auprès de qui M. de Coislin lui-même n'eût été qu'un [illegible]

Troisième couple : André Gérard et Denise

Denise, [illegible] vous l'ai dit déjà, est l'ouvrière sauvée par Henri de Marsay. Ce que vous ne savez pas [illegible] son séducteur n'est autre que le banquier Gerard, le frère de Mme d'Hauterive. En sa qualité d'ancien viveur habitué à ces sortes de bonnes fortunes, il s'est figuré, lorsqu'il a abandonné la pauvre fille, qu'elle en prendrait bien vite son parti. Quel abîme pourtant que le cœur de l'homme! Après son suicide manqué, Denise s'est élancée d'un bond dans la vie facile : dans ce monde nouveau pour elle, elle s'est placée au premier rang par l'éclat de son luxe, la hardiesse de son esprit, l'imprévu de ses caprices et de ses fantaisies. En la retrouvant ainsi, brillante, dominatrice, adorée — et bien définitivement consolée, — André Gerard se sent mordu au cœur d'une sorte de jalousie posthume. Son amour, qu'il croyait éteint, s'est réveillé avec une ardeur nouvelle : le voilà malheureux à son tour et sur la pente du suicide où il se laisserait tomber infailliblement si Denise ne consentait à pardonner et ne lui octroyait généreusement son cœur et sa main.

Quoi! sa main, la main de la femme que je viens de vous peindre! Eh! oui, vraiment. Car tout cela n'était qu'une comédie, un petit complot habilement tricoté entre Mlle Denise et sa cousine la fermière.

Une maîtresse femme que cette fermière, et vous n'en serez pas étonné quand vous saurez qu'elle n'est autre que Mme Laurent elle-même. La vaillante actrice n'a cette fois, comme on dit en argot de théâtre, qu'un rôle *à côté*. Mais par l'ampleur, l'énergie, la façon vivante dont elle le joue, elle domine encore toute la pièce. Comment elle entre dans l'action, comment elle y reste jusqu'à la fin, sa qualité de fermière de Mme d'Hauterive, sa parenté avec Denise, le hasard qui l'amène sur le théâtre du crime commis par Rennepont l'expliquent suffisamment, — et me voici quitte de la promesse que j'ai faite dans le cours de la précédente analyse.

Le succès a été très-vif. Pendant ces cinq longs actes, l'intérêt ne languit pas un instant. La comédie se mêle au drame et le détend dans la juste mesure. L'habileté magistrale et l'imagination féconde de d'Ennery s'y allient heureusement à la verve spirituelle, à l'observation ingénieuse et à la fantaisie humoristique de notre collaborateur Lambert Thiboust. Notez que le style, net, précis et d'une tournure toute littéraire, ferait honneur à des scènes plus élevées.

Les acteurs ont eu aussi leur part de bravos. J'ai déjà parlé de Mme Laurent, de Victorin et de Mlle Georgette Ollivier. Également habile au rire et aux pleurs, Mlle Page fait ressortir, en véritable comédienne, la double physionomie de l'ouvrière séduite et de la fausse cocotte. Elle détaille, avec merveilleusement d'esprit et de finesse, sa ronde du *Jeune homme embarrassé*. Mme Worms-Deshayes a bien la beauté patricienne et la gracieuse distinction qui conviennent à l'héritière des d'Hauterive. Mais elle a tort de pousser l'aristocratie de la toilette jusqu'à mettre des souliers de satin blanc pour rendre visite à Denise dans sa mansarde. A force de noblesse et de dignité extérieures, Lacressonnière parvient à jeter de l'intérêt sur le caractère ingrat du beau-père. Le rôle plus ingrat encore de Favrolles est tenu avec intelligence par le débutant Laclaindière. Castellano, le banquier viveur, a de la légèreté et du mordant. Régnier, qui représentait, si je ne me trompe, Louis XIV dans *Marie de Mancini*, fait preuve de souplesse dans son rôle du voyou fainéant. Mme Lacressonnière, que j'aurais tort d'oublier, est vraiment touchante sous les traits de Lisa la blonde.

~~~ *Le Fou d'en face*, que vient de nous donner le Vaudeville, est une petite comédie touchée avec infiniment de tact, de grâce et de délicatesse.

Comme Mme de Clainville, de la *Gageure imprévue*, Mme Livia s'ennuie dans la solitude de son veuvage. Les déclarations banales, les soupirs clichés des amoureux qui ne demanderaient pas mieux que de la consoler, sont impuissants à la distraire. Mieux vaudrait le *Fou d'en face*, un fou par amour, ce qui ne laisse pas d'être intéressant. Le voici justement qui fait invasion chez la belle veuve. Effrayée d'abord de ses extravagances, elle finit par s'en amuser. Le fou, d'ailleurs, est bien fait de sa personne, élégant, spirituel; ses façons passionnées n'ont rien de déplaisant : ses compliments sont bien tournés dans leur expression bizarre. Il ne dit pas comme les autres : je vous aime; mais il se prosterne aux pieds de la belle veuve : « Par grâce, madame, daignez poser sur ma tête une de ces chinoiseries, un de ces objets d'étagère que vous appelez vos pieds : ainsi font mes amis, mes compatriotes, les sauvages de l'Océanie. » — Et la dame de [illegible]

Pas si sauvage, pas si fou non plus. M. Hector n'est pas du tout le fou d'en face. Amoureux de Mme Livia et logé dans l'appartement au-dessus d'elle, il a surpris, à travers les jours d'une corniche, le secret de ses ennuis et il a joué son rôle en conséquence. En amour comme à la guerre la fin justifie les moyens. Ai-je besoin d'ajouter que l'indiscrétion de M. Hector lui est pardonnée et qu'il obtient d'emblée — non-seulement le pied, mais aussi la main de son adorée?

Mêlez à cela l'intervention plaisante du vrai — fou d'en face — et l'apparition originale d'un pick-pocket caché dans une armoire, et vous avez le résumé de ce joli petit acte où MM. Jules Prével et Victor Koning ont mis — c'est le meilleur compliment qu'on puisse leur faire — tout l'esprit de leurs feuilletons et de leurs chroniques.

M. Bloum, qui débutait dans le rôle du fou de contrebande, a montré beaucoup d'humour, de verve et de gaieté. C'est une excellente recrue pour la troupe de M. Harmant. Mlle Savary est une marquise des plus séduisantes. Colson, le pick-pocket, n'a que quelques mots à dire; mais il s'y fait remarquer.

~~~ Je m'aperçois que je me suis un peu avancé en vous promettant, pour cette fois, l'analyse du *Major Trichmann*, la nouvelle pièce de la Gaîté. J'ai beau essayer de rassembler mes souvenirs : il m'est impossible de retrouver le fil de l'action à travers les cris, les rires, les violences d'une salle mal disposée, dont l'écho bourdonne encore à mon oreille. La conscience, en pareil cas, conseille de s'abstenir — et c'est ce que je fais

~~~ Il est des questions qui se représentent de loin en loin avec la vague périodicité des comètes.

Celle du sifflet est de ce nombre.

Cette fois, le bruit a été tel que, sous peine de me voir taxé d'une lâche neutralité, il me faut bien placer mon mot dans le débat.

Donc, en ceci, comme dit don César, voici mon sentiment.

Le sifflet me répugne par deux raisons :

Parce qu'il constitue une insulte,

Et une insulte anonyme.

Vous aurez beau me dire que le sifflet n'est qu'une marque d'improbation, une simple négation du talent d'un auteur ou d'un artiste. Si cela est vrai, s'il n'emporte avec lui rien de blessant ni d'injurieux, comment se fait-il qu'il ait toujours été banni de toute réunion qui se respecte?

Siffle-t-on au Collége de France et au Corps législatif?

De deux choses l'une : ou le sifflet s'adresse à l'artiste ou à l'ouvrage que celui-ci interprète.

Quoi! une insulte personnelle pour un manque de mémoire, pour une fausse note, pour moins encore! Parce que le nez d'un acteur me déplaît, j'aurai le droit de le frapper au cœur, de lui porter un coup qui sera peut-être un coup mortel?

N'y eût-il que l'exemple de ce pauvre Nourrit, le sifflet, s'adressant directement à l'artiste, serait à jamais condamné.

La seule circonstance où il soit légitime, c'est alors que l'acteur manque de respect au public. Ici, le sifflet n'est qu'une représaille : — insulte pour insulte, c'est trop juste.

Mais alors il nous faudra donc subir en silence des platitudes comme le *Nouveau Cid*, des turpitudes comme les *Parisiens à Londres?* — Oui, tant que l'artiste sera en scène. De quel droit encore le faire le bouc émissaire de vos indignations, battre l'auteur sur le dos de l'interprète? Ne vous suffira-t-il pas de prendre votre revanche au baisser du rideau?

Hors les deux cas que je viens de signaler, le sifflet me paraît sauvage, absurde, lâche, indigne de gens civilisés.

Au siffleur qui se cache dans l'ombre, je préfère le rude critique qui combat à visage découvert.

Et, pour terminer par une citation que ne récusera pas notre confrère Ulbach, — un des partisans du sifflet à outrance :

« Je vis avec les loups, non avec les serpents. »

GÉRÔME.

. . .

BULLETIN

Les fêtes anniversaires de l'indépendance de la Belgique et celles du tir international de Bruxelles viennent d'avoir lieu avec un grand éclat, malgré les préoccupations trop légitimes que l'épidémie cholérique inspirait aux habitants de la Belgique.

Les tireurs belges, hollandais et anglais étaient en grande majorité. On a remarqué également plusieurs Français dont l'adresse a été vivement applaudie.

Le jour de l'ouverture officielle du tir, le roi et la reine des Belges ont passé en revue, sur le boulevard du Régent, les gardes nationaux français et les volontaires anglais; des milliers de curieux assistaient à cette intéressante cérémonie. Leurs Majestés ont été saluées des plus vives acclamations par ces visiteurs et par la foule. Les mêmes acclamations n'ont pas cessé de retentir sur la place du Palais pendant le défilé.

Le lendemain, le roi a réuni à sa table les chefs des contingents français et hollandais.

Le 20 octobre, un grand banquet a été également offert par Léopold II aux tireurs étrangers.

La meilleure balle a été tirée par un volontaire anglais appartenant à un corps de carabiniers du comté de Surrey.

Les riflemen qui ont pris part au tir à grande distance ont ouvert entre eux une souscription destinée à offrir l'année prochaine trente prix aux tireurs belges.

L'administration des postes vient de prendre une très-importante décision, en vue de donner au public de nouvelles facilités pour l'expédition de ses correspondances.

A l'avenir, les courriers convoyeurs chargés d'accompagner les dépêches transportées par les trains-poste seront autorisés à recevoir les lettres qui leur seraient présentées à la main dans les différentes gares de leur parcours.

De plus, il sera établi, aux frais des communes qui en auront fait la demande, de nouvelles boîtes aux lettres dans les gares de chemins de fer, le relevage de ces boîtes sera effectué par les soins des courriers-convoyeurs, qui dirigeront eux-mêmes les correspondances sur leur destination.

L'Académie des Beaux-Arts a élu M. Duc pour remplir la place vacante dans la section d'architecture, par suite du décès de M. de Gisors

Le même jour, l'Académie a décerné le prix du concours d'architecture Achille Leclère, à M. Ferdinand Dutert, pour son projet inscrit sous le nº 4 et portant pour épigraphe : *Ense [illegible]*

L'Empereur a fait frapper à la Monnaie une médaille en bronze en commémoration de la sentence qu'il a rendue le 6 juillet 1864 et qui a assuré l'exécution du canal de Suez.

Cette médaille porte pour exergue : Jonction des deux mers.
~~~

On vient de couler à la fonderie du fort Pitt, aux États-Unis, un canon de 20 pouces de diamètre, destiné à la marine. Ce canon pèse 63,500 kilogrammes, et lance des projectiles qui pèsent 492 kilogrammes. Lorsqu'on l'a coulé, il a mis vingt-cinq jours à refroidir.

Cette pièce, dit la *Revue maritime et coloniale*, est destinée à armer la tourelle du *Puritan*, nouveau navire cuirassé qu'on vient de construire dans le port de New-York.

Les chasseurs à pied de la Garde, en garnison à Versailles, ont changé l'ancien fusil à percussion contre le fusil à bascule. On les voit monter la garde, l'arme au bras, la main reposant sur la poignée qui sert à ouvrir la culasse.

Il s'est fondé à Paris un nouvel Athénée, au coin de la rue Scribe et de la rue Neuve-des-Mathurins, à côté du nouvel Opéra. La salle, dont la construction et la décoration auront coûté près d'un million, et qui est destinée à des conférences littéraires et scientifiques ainsi qu'à des auditions de musique savante, s'ouvrira dans les premiers jours du mois de novembre par une fête d'inauguration, après laquelle les conférences se succéderont régulièrement les mardis, jeudis et samedis.

A l'occasion de l'Exposition universelle, on parle de réunir dans un musée tous les chefs-d'œuvre de l'imprimerie et de la reliure française qui se trouvent actuellement dans les collections publiques et privées. Ce musée, désigné sous le nom de Bibliothèque historique de France, ne recevra, pour être à la hauteur de son nom, que des ouvrages provenant de personnages illustres ou marquant les progrès de l'art typographique.

On vient d'ouvrir, à Nuremberg, le musée national ou le musée germanique. La collection s'arrête à 1640 ou à la fin de la guerre de Trente ans. Comme on a eu en vue de représenter le développement des arts en Allemagne plus que l'originalité ou la valeur des œuvres, on s'est appliqué à faire faire des copies des productions les plus remarquables. Néanmoins, les tableaux originaux sont nombreux et précieux. La section des documents est très-importante; il y a 4,000 dossiers, et la correspondance des électeurs de Brandebourg y occupe la première place, surtout datant du milieu du XVIIe siècle. Les autographes n'ont pas été oubliés et les curiosités priment sur tout le reste. Le catalogue vient d'être publié et les visiteurs affluent.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

II

Une nuit à Seville (suite).

Il paraît que Pablo Guttierez et même Sancho tout court n'en demandaient pas davantage, car ils ne protestèrent plus, et, à peine le premier écuyer leur eut-il compté les pistoles, qu'ils tournèrent bride en appelant sur lui toutes les bénédictions célestes.

La jeune dame, cependant, passait à cheval la porte haute voûtée de la maison de Pilate. La senora duchesse la suivait de près. Vous eussiez vu sur le seuil cette grande femme à la taille courbée qui, redressée à demi et la bouche entr'ouverte, soulevait d'une main sa lanterne, tandis que son autre main étreignait sa poitrine. Ses jambes tremblaient violemment. Le vieux chien rampait jusque sous les jambes des chevaux et poussait des hurlements étranges.

— Est-ce que tu es fou, toi aussi, Zamore? murmura la vieille, dont l'œil dur se mouilla.

La duchesse écarta son voile. Le rayon de la lanterne frappa ses traits mélancoliques et fatigués par la souffrance, mais qui gardaient une admirable beauté.

— Zamore se souvient, Catalina, dit-elle.

Un grand cri s'étouffa dans la gorge de la vieille femme. Elle se laissa choir sur ses genoux, tandis que la lanterne s'échappait de ses mains. Zamore, qui avait entendu son nom, se redressa sur ses quatre pattes et jappa en tendant le cou. Il parvint à lécher la main que sa noble maîtresse abaissait vers lui en se retenant au pommeau de la selle.

Mais Catalina s'était relevée.

— Pascual! Pedro! Antonio! cria-t-elle d'une voix tout à coup vibrante et rajeunie, hors du lit, fainéants, à votre devoir!... Zamore l'a reconnue le premier : les chiens ont une âme... Que Dieu soit remercié! Que la Vierge sainte soit bénie! J'ai tant prié pour votre retour, sénora de mon cœur, ô ma chère maîtresse!... Bonjour, Savinien! je te reconnais bien, malgré ta barbe grise... Holà! Pedro! Antonio! les deux Pascual! malheureux!... Des torches pour recevoir celle qui est la première après Dieu dans votre maison!... Salut, seigneur Osorio! Vous êtes parti enfant, vous revenez homme...

— Et celle-ci! s'interrompit-elle en se précipitant sur la main de la plus jeune des deux dames, qu'elle baisa avec une tendresse dévote, est-ce ma petite Isabelle, la fille de mon lait, mon amour, mon orgueil?... Jésus mort pour nous! on grandit donc aussi dans l'exil?...

Elle chancela, brisée par son émotion.

Toute l'escorte était maintenant franchi le seuil. La plupart des cavaliers et toutes les femmes suivantes avaient déjà mis pied à terre.

C'était une cour vaste, mais assombrie par les hautes constructions qui l'entouraient. L'herbe y croissait entre les dalles. Aux lueurs nocturnes qui tombent incessamment du ciel pur, dans ces sereines contrées, on apercevait la perspective confuse de deux portiques à basses et lourdes arcades. Au fond, le corps de logis arrêtait la vue par ses lignes massives et d'une grandeur étrange.

Sous le cloître de gauche, trois clartés s'allumèrent à la fois; quatre hommes s'élancèrent à demi nus : un vieillard et trois jeunes gens.

— Que t'avais-je dit, Catalina? s'écria le vieux en se hâtant à larges enjambées, j'avais rêvé de nuages s'écartant pour nous laisser voir le soleil!... On n'a pas prononcé le nom de ceux qui viennent, mais qu'est notre soleil, sinon Medina Celi?.. A genoux, enfants! plus près, sous le pas du cheval! Les Nunez font cela pour leur senora et pour la reine.

Les torches éclairaient la scène de leurs éclats rouges et vacillants. Les quatre Nunez étaient agenouillés : Pascual le vieillard, les trois jeunes gens (Pascual IIe, Pedro et Antonio); Catalina pressait la main de la jeune dame contre ses lèvres.

Celle-ci releva son voile, à l'exemple de sa mère, et découvrit cette fine et merveilleuse beauté des fleurs de l'Andalousie. Le genou d'Osorio lui servait d'étrier, elle tomba, leste et gracieuse, dans les bras frémissants de sa nourrice.

La duchesse descendit à son tour et donna sa belle main aux baisers pieux des Nunez. Il y a un charme dans le retour, quelles que soient d'ailleurs les causes concomitantes de tristesse. Les gens de l'escorte étaient joyeux; peu à peu, la cour s'emplissait de bruits où perçaient déjà quelques rires.

— Silence! ordonna la duchesse; l'exil est fini, mais la proscription n'est pas levée... Cette maison n'est-elle pas toujours veuve de son maître?

Comme pour prêter plus de force à ses paroles, la flamme des torches éclairait ses longs vêtements de deuil.

— Nul n'a le droit de se réjouir ici, ajouta-elle, tant que la dure captivité pèsera sur notre seigneur le duc.

La cour était muette. On entendait la brise nocturne dans le feuillage sonore des grands vieux orangers plantés le long des cloîtres.

Éléonore de Tolède, duchesse de Medina-Celi, reprit, en s'adressant aux Nunez :

— Mes bons amis, vous n'étiez pas prévenus; peut-être n'y a-t-il point d'appartements préparés pour nous recevoir?

Catalina se redressa :

— Qu'avions-nous donc à faire, dit-elle, nous vos serviteurs, sinon à espérer votre retour? Dieu merci! l'homme a encore le bras robuste, et les enfants sont de bons cœurs... Les chambres sont comme au moment du départ; vous n'y trouverez même pas l'odeur de l'absence... Chaque matin, depuis quinze ans, l'air a pénétré derrière les draperies des alcôves; chaque soir, le soleil couchant a souri au travers des jalousies entr'ouvertes... La poussière du lendemain ne s'est pas ajoutée à celle de la veille. C'était notre devoir et notre bonheur; nous faisions comme si le logis eût gardé ses nobles hôtes... et nous disions parfois : A quelque heure du jour ou de la nuit qu'ils arrivent, ils trouveront tout ce qu'ils ont laissé : des murs sains, des couches fraîches, et des serviteurs dévoués.

Autour de ses lèvres, et sur la bouche des quatre Nunez, il y avait le même sourire.

La duchesse leur donna de nouveau sa main, et dit plus gaiement :

— On nous aime donc encore?... Merci, bonnes gens..... Messieurs, retirons-nous.

Pascual se dirigea aussitôt vers l'entrée d'honneur, qu'il ouvrit à deux battants. Le vieux Zamore alla se poster près du seuil pour mendier une caresse au passage. La duchesse, appuyée sur le bras d'Osorio, et suivie par ses femmes, ouvrit la marche. On pénétra sous le vestibule aux piliers orientaux, aux peintures murales naïvement éclatantes. Tout était comme la nourrice l'avait annoncé. Ces revenants auraient pu croire que leur absence n'avait été qu'un rêve, si les années écoulées ne laissaient après elles des témoignages trop certains. La duchesse Éléonore avait quitté ces lieux dans tout l'éclat de sa jeunesse fière et heureuse, emportant dans ses bras jusqu'à la litière de voyage d'un tout petit enfant, son espoir, son trésor. Elle revenait maintenant, la duchesse Éléonore, toujours belle, mais belle de cette austère et douce beauté qui couronne le front des mères.

Et l'enfant d'autrefois était cette adorable petite fille d'aujourd'hui, à la taille souple et haute.

Catalina, la nourrice, avait eu raison de le dire, on grandit aussi dans l'exil. Mais voyez ces plantes qui nous viennent de loin, et qui croissent sevrées du soleil natal. Parmi ces suaves rayonnements de la jeunesse et derrière ce charme qui couronnait le front d'Isabel, vous eussiez entrevu je ne sais quelles vagues mélancolies.

La duchesse parcourut, grave et muette, ces imposantes galeries qui lui parlaient de tant de souvenirs. Arrivée à la porte de sa chambre, elle déposa un baiser sur la joue froide d'Isabel, et passa le seuil, pressée qu'elle était sans doute de se donner tout entière à sa méditation.

Isabel avait le cœur serré. Aurait-elle su dire pourquoi? Peut-être, car les plis de son voile avaient tressailli quand on avait attiré l'attention de sa mère sur ces deux voyageurs mystérieux, mêlés furtivement à l'escorte, puis furtivement disparus.

Son appartement était dans le même corridor que celui de sa mère. C'était Catalina qui lui servait de guide : les Nunez distribuaient les serviteurs et gens de l'escorte dans les diverses parties des communs.

— Voici notre chambre, Nina..., commença-t-elle.

Puis, se reprenant :

— Noble senorita, voici la chambre où nous dormions toutes deux.

Elle ouvrit la porte. Isabel, accordant à peine à l'ameublement un regard distrait, gagna précipitamment la fenêtre.

Et cependant l'ameublement avait pour elle un intérêt tout particulier. La pièce principale était un berceau de métal ciselé, orné de ses tentures à la fois riches et charmantes. Le long des murs, tapissés de cuir cordouan, des multitudes de jouets s'amoncelaient. Dans le berceau il y avait une poupée étendue.

Était-ce le dernier jeu d'Isabel enfant? Était-ce un mélancolique amusement de la pauvre nourrice?

— Senorita, dit celle-ci tristement, vous étiez trop jeune : vous ne vous souvenez de rien!...

Et comme Isabel pensive restait à la fenêtre, dont elle avait soulevé les rideaux :

— Ceci est votre petit lit, senora. Vous teniez là dedans, et il était bien trop grand pour vous... Voici vos joujoux..... la poupée que vous aimiez le mieux... le gitano... le contrebandier... le moine... et ce char mignon dans lequel je vous traînais sous les lauriers-roses, là-bas, autour de la fontaine..... Est-ce que vous vous trouvâtes plus heureuse dans cette Estramadure où il n'y a déjà plus de cactus vermeils ni de lentisques à l'ombrage parfumé?

— Bonne nourrice, dit Isabel, — je me suis toujours souvenue de vous, mais tout le reste est sorti de ma mémoire.

— De moi! s'écria Catalina; rien que de moi!... Sainte Vierge, je fais vœu de tresser une couronne en fil d'or pour la tête de votre divin fils!... La Nina se souvenait de moi!... Si vous saviez comme je vous aimais, senorita..., et comme je vous aime!... Une fois, dans les premiers temps de votre absence, j'avais fait un rêve... car je rêvais toujours de vous... je vous avais vue tout habillée de blanc dans une barque abandonnée au cours du Guadalquivir...

— Catalina, interrompit brusquement la jeune fille, qu'y a-t-il sous cette fenêtre?..... la nuit est sombre et je ne peux distinguer les objets.

Un gros soupir souleva la poitrine de la nourrice.

— Il y a la place, noble senorita, répondit-elle, la place de Jérusalem avec la rue du Cabellerizas à gauche, la rue Impériale à droite... en face, l'arcade mauresque sous laquelle vous aimiez tant voir danser les gitanos.

— Et par quelle rue sommes-nous arrivés cette nuit? interrompit encore Isabel, — nous venons de la porte du Soleil.

— Vous êtes arrivés par la rue de Caballerizas, senorita.

— Merci, bonne Catalina... Nous nous reverrons demain... Je veux causer avec vous souvent... Où est la chambre d'Encarnacion?

La nourrice jeta un regard jaloux sur une fillette à l'œil de feu, aux cheveux plus noirs que le jais, qui déposait déjà dans un coin de la pièce les bagages de sa jeune maîtresse.

— N'avez-vous donc point de duègne? demanda-t-elle vivement.

L'idée lui venait sans doute de se proposer pour cet important office.

— Il ne m'est pas encore arrivé de sortir sans ma mère, répondit Isabel, qui répéta : — Où est la chambre d'Encarnacion?

Catalina montra du doigt une porte communiquant avec la ruelle du grand lit.

— A demain donc, bonne nourrice, dit Isabel; la fatigue m'accable, et je sens que j'ai besoin de sommeil.

En un clin d'œil Catalina prépara le lit. Encarnacion ne lui disputa point cet honneur. Le regard de la bonne femme fit le tour de la chambre, puis elle se retira après avoir baisé encore une fois le bout des doigts de sa Nina.

Isabel resta un instant debout devant la croisée.

— C'était l'heure... murmura-t-elle, sans savoir qu'elle parlait.

La voix d'Encarnacion lui donna un sursaut.

— Senora, dısait la soubrette d'un petit air innocent, avez-vous pris garde à cette singulière aventure : deux hommes mêlés à notre escorte?... Et il paraît qu'ils nous suivaient depuis longtemps... Moi, je ne regarde jamais ni à droite ni à gauche... surtout en voyage, les cavaliers sont si hardis!... Mais Maria soutient que l'un des deux est un beau jeune homme, malgré son pauvre harnois, et que ses yeux étaient bien souvent fixés sur...

Elle n'acheva pas en dépit de sa bonne envie. Le doigt d'Isabel désigna la porte ouverte dans l'alcôve.

— Retirez-vous, ma fille, dit la belle Medina; je n'ai plus besoin de vous.

Encarnacion se hâta de faire une profonde révérence et sortit sans répliquer.

Mais le diable n'y perdait rien. Encarnacion se dit, avant de réciter sa prière du soir :

— En entrant, elle a couru à la fenêtre. Elle a demandé ce qu'il y avait sous le balcon... J'ai vu son visage s'éclairer quand elle a su que la croisée ne donnait point sur les cours intérieures. Elle a un secret... Ma mère, qui a servi vingt ans, d'abord camériste de la Cabral, puis en qualité de duègne des filles de Miraflorès, ma mère s'y connaît et m'a dit : Tâche d'avoir le secret de ta maîtresse.

Isabel était accoudée contre l'appui du balcon. Sa tête charmante s'inclinait sur son épaule, ses beaux cheveux que n'emprisonnait plus la dentelle tombaient à longs flots sur son sein. Son regard se perdait dans la nuit du dehors.

1. Voir le précédent numéro.

— C'était l'heure, répéta-t-elle entraînée par sa rêverie; j'entendais son pas de bien loin... Le feuillage des myrtes s'agitait... mon cœur se prenait à battre...

— Mon cœur bat, s'interrompit-elle en posant sa main sur sa poitrine; jamais je ne l'avais attendu si longtemps... j'ai peur...

Dans le silence, une étrange musique montait par bouffées. C'était une séguedille exécutée sur la mandoline aiguë, qu'accompagnaient les sons lourds et mous de la guitare. Parfois, un bruit de voix confuses étouffait le concert. Puis encore tout se taisait.

— Et pourtant, reprit la belle Medina, il est à Séville... S'il était venu à Séville pour une autre que moi!

Une ombre se détacha des piliers mauresques qui faisaient face à sa fenêtre. Des pas sonnèrent sur le pavé de la place. Isabel rentra précipitamment et souffla sa lumière.

Le vieux chien Zamore aboya sourdement dans la cour.

— C'est lui, pensait Isabel, [illegible] Dieu, c'est pour moi qu'il est venu!

Quand elle se rapprocha de la fenêtre pour soulever de nouveau le coin de la jalousie, l'ombre était au milieu de la place. L'âme de la jeune fille passa tout entière dans ses yeux, qui essayèrent de percer les ténèbres. Là-bas? murmura-t-elle indécise et inquiète; il me semblait plus grand que cela... plus svelte...

D'autres pas retentirent sur le pavé de la rue Impériale. L'ombre siffla. Une grosse voix répondit à cet appel.

— Bien, bien, seigneur Pedro Gil! J'ai joué à cache-cache avec un diable de garde de nuit qui me serrait les talons... Cela m'a retardé... Je baise les mains de Votre Seigneurie! La croisée d'Isabel retomba. Elle gagna sa couche à pas lents et s'agenouilla devant son prie-Dieu.

Celui qu'elle attendait ne s'appelait pas Pedro Gil.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. — *LES AMOURS DE PARIS*, drame en 5 actes et 7 tableaux, de MM. Ad. D'ENNERY et LAMBERT-THIBOUST; acte cinquième, scène dernière; dessin de M. Crépon. — Voir la Chronique.

LE MARQUIS DE MOUSTIER

Le marquis de Moustier, qui a reçu récemment le portefeuille déposé par M. Drouin de Lhuys, appartient à une famille noble de la Franche-Comté, dont la généalogie remonte à une époque très-reculée du moyen âge. Un de ses aïeux, Renaud de Moustier, accompagna Philippe-Auguste à la troisième croisade, et périt, en 1190, au siége de Saint-Jean d'Acre.

Le marquis Lionel de Moustier est le fils aîné de l'ancien député du Doubs qui fut chargé, en 1824, de l'intérim du ministère des affaires étrangères après la retraite de M. de Chateaubriand, et qui occupa quelque temps ensuite le poste d'ambassadeur en Espagne.

En 1849, M. de Moustier fut lui-même envoyé à l'Assemblée législative par le département du Doubs; mais ce n'est que de 1853 que date son entrée dans la carrière diplomatique. A cette époque, il fut nommé ministre plénipotentiaire près la cour de Berlin, où la France n'était pas encore représentée par un ambassadeur. De Berlin, il alla occuper l'ambassade de Constantinople, qu'il conserva jusqu'au moment où l'Empereur le rappela pour l'investir des hautes fonctions de ministre des affaires étrangères.

M. de Moustier a épousé une des filles du comte Werner de Merode. Mme de Moustier est, par conséquent, la sœur du comte Louis de Mérode, qui habite Bruxelles, et de l'ex-ministre des armes pontificales, Mgr de Merode.

A. DARLET.

COURRIER DU PALAIS

Les procès qui ne se plaident pas au Palais. — Le procès du sifflet. — Une ordonnance de 1780. — Le procès des grands et des petits journaux. — Le procès du droit des pauvres. — L'*Événement*. — Ni mort ni vivant. — Une excursion dans les Grisons. — Célibataires enragés. — Souvent femme varie. — Le procès de l'amiral Persano. — Le code ma-



ENTRÉE DE LA MOSQUÉE D'ISLAMABAD, DANS LE ROYAUME DE CACHEMIRE; dessin communiqué. — Voir page 686.

UNIFORMES DE L'ARMÉE PONTIFICALE, d'après les croquis de nos Correspondants. — Voir page 686.



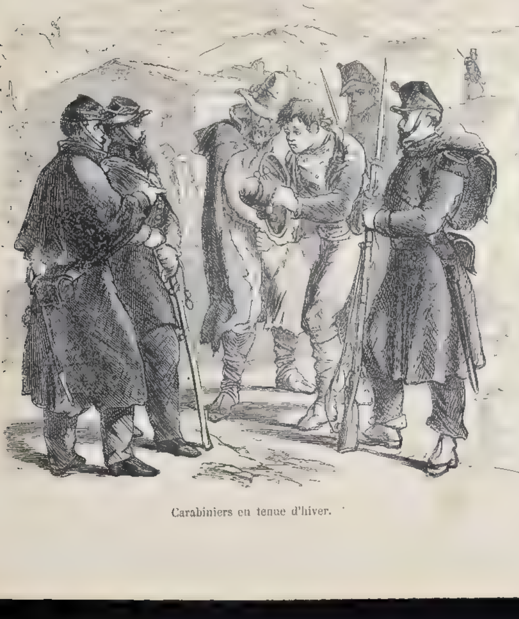
Officiers du Génie.



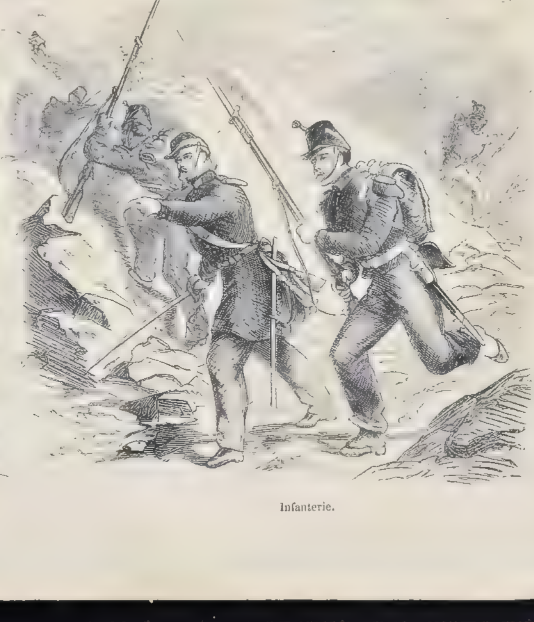
Gendarmerie à cheval.



Zouaves.



Carabiniers en tenue d'hiver.



Infanterie.

ritime italien. — Femme avocat. — Un gendarme en service extraordinaire.

Ah! les beaux procès qui se plaident depuis quelque temps !

Par malheur, ce n'est point devant le tribunal, la cour d'appel, la cour d'assises ou la police correctionnelle que ces grands débats s'agitent; il ne s'agit ni d'assassinat, ni de vol, ni de donation, ni de testament, ni de séparation de corps, ni de mur mitoyen, ni de fossé commun; les avocats ne portent pas la robe, la toque et le rabat; point de procédure, partant point d'avoués, et le juge s'appelle : Tout le monde

Donc ce sont affaires auxquelles ne s'étend point notre compétence.

Le sifflet est-il un coupable qu'il faille condamner sans pitié? Est-il un justicier dont on doive respecter les arrêts? Pipe-en-Bois sera-t-il traîné aux gemonies, ou Pipe-en-Bois sera-t-il canonisé comme le souhaiterait M. Weiss, qui l'appelle déjà saint Pipe-en-Bois par anticipation?

Depuis quinze jours, arguments pour et arguments contre tombent dru comme grêle en avril, ou châtaignes en automne. Ne nous demandez pas, lecteurs, la solution du procès.

Ce que je puis dire seulement, c'est que, si le sifflet n'était point interdit du temps de Boileau, il le fut plus tard, puisqu'une ordonnance du roi Louis XVI, du 2 avril 1780, *renouvelle* la défense « d'entrer aux spectacles sans payer, d'interrompre les acteurs, de siffler, de faire des huées, d'avoir le chapeau sur la tête. »

Un autre procès qui n'est point de mon ressort, c'est celui de la grande et de la petite presse. Les grands journaux sont-ils plus beaux, mieux faits et plus intéressants que les petits? Ou bien les petits sont-ils plus intéressants, mieux faits et plus beaux que les grands?

Prononcez, monsieur Tout le monde

Est-il à désirer que les petits tuent les grands, que les grands tuent les petits, ou que les petits et les grands vivent ensemble en bonne intelligence sans se tuer ni les uns ni les autres?

A vous encore de juger la question, monsieur Tout le monde. Seulement, n'allez pas vous aviser d'exprimer votre avis et de le motiver dans un journal qui n'a pas acheté, en versant son cautionnement, le droit de parler économie sociale.

Question d'économie sociale aussi que la question du droit des pauvres. Voyez ce qu'il en a coûté à l'*Événement* pour l'avoir oublié un soir :

« Attendu que, dans le numéro du journal l'*Événement* du 17 septembre dernier, il a été publié un article commençant par ces mots : « Si légers et si transparents qu'ils soient... » et finissant par ceux-ci : « Cela dit, que je tenais à dire, il ne me reste plus, cœur ouvert et face nue, qu'à signer; »

« Que cet article, en discutant la convenance et la légitimité de l'impôt établi sur les recettes des théâtres au profit des hospices, a traité une matière d'économie sociale;

« Que le journal l'*Événement* n'a point fourni de cautionnement et qu'il n'est point autorisé à traiter de semblables matières;

« Que le gérant Villemessant et l'imprimeur Dubuisson sont responsables de cette publication aux termes de la loi; qu'il y a lieu, dès lors, de leur faire application de l'art. 5 du décret du 17 février 1852;

« Faisant application dudit article, condamne Villemessant et Dubuisson chacun à un mois de prison et 400 francs d'amende :

« Ordonne, conformément audit article, que le journal l'*Événement* cessera de paraître;

« Condamne Villemessant et Dubuisson aux dépens. »

Donc, l'*Événement*, il y a quelques jours encore si bien portant, est entre la vie et la mort, ou plutôt il n'est ni vivant ni mort : ni vivant, car le jugement du tribunal l'a tué; ni mort, car il continue à paraître en attendant qu'un arrêt de la cour prononce définitivement sur son sort.

Mais, si l'*Événement* est destiné à descendre sur la fatale rive où se pressent les ombres des journaux trépassés, foule mélancolique dans laquelle on voit plus d'enfants et d'adolescents que de vieillards —

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes feuilles

de misère ou autre maladie! — si l'*Événement* est mort sans ressource, le *Figaro* vivra d'une vie plus active et plus remplie pour combler le vide laissé par la disparition de son frère puîné. A partir du 5 novembre prochain, dans la boutique du célèbre barbier, au lieu de raser deux fois seulement par semaine, on rasera tous les jours.

Si la justice française, qui est encore en vacances et ne tient que de rares audiences, nous laisse un peu chômer de procès, les tribunaux étrangers nous dédommagent. N'est-ce pas une piquante et rare affaire que celle qui vient d'être jugée dans le canton des Grisons?

Plusieurs frères et sœurs avaient fait un pacte de famille par lequel tous s'engageaient à ne se point marier. La convention signée, il eût été sage de se bâtir une maison dans l'endroit le plus désert de la vallée natale, de l'entourer d'un mur haut de cinquante pieds, épais de douze et couronné de tessons de bouteille, et de s'enfermer dans cette forteresse avec des vivres pour trente ans. Mais on n'y songea pas, et un jour arriva où la vue d'un beau garçon effaça soudain, dans la mémoire d'une des sœurs, le souvenir du pacte juré; si bien qu'elle fit au jeune homme un serment qui en était la violation la plus directe et la plus formelle.

Grande indignation de la part des frères et sœurs, qui prétendirent arguer, contre la parjure, du traité de célibat obligatoire pour tous.

La jeune fille, très-empêchée sans doute de le discuter, prit le meilleur moyen de sortir d'embarras : elle se sauva avec son fiancé; mais les frères et sœurs coururent après elle et la ramenèrent de force.

Le fiancé assigna la fiancée devant les tribunaux à fin d'exécution de promesse de mariage.

— Le dénoûment se devine, m'allez-vous dire : la fiancée ne résista point et les juges la condamnèrent à épouser le demandeur, ce dont elle fut enchantée.

Eh bien ! non, vous n'y êtes pas du tout :

La donna è mobile.

La jeune fille avait eu des remords, ou tout au moins elle croyait en avoir, et ce n'était plus à son second serment, c'était à son premier engagement qu'elle entendait être fidèle.

— J'ai juré de rester fille, je resterai fille, disait-elle.

— Vous avez juré d'être ma femme, et vous serez ma femme, répondait le fiancé, ou bien le tribunal vous condamnera et condamnera vos frères et vos sœurs avec vous à me payer des dommages-intérêts.

La jeune fille ayant cette fois persisté dans son refus, le tribunal a fait ce qu'avait prévu le plaignant. De femme point, mais une indemnité de quatre mille francs. Avec quatre mille francs, dans les Grisons, on est un assez beau parti pour ne pas rester garçon.

Au moment où j'écris, l'amiral Persano défend son honneur militaire devant le Sénat italien, constitué en haute cour de justice.

Les Carthaginois mettaient en croix l'amiral ou le général qui avaient perdu une bataille. M. Flaubert a omis, dans son roman de *Salammbô*, de nous entretenir de la procédure suivie en pareil cas; peut-être avait-il de bonnes raisons pour cela, et je ne serais pas étonné, sachant que les fils de Didon n'étaient pas tendres, qu'ils se fussent contentés de crucifier Hannon sans autre forme de procès.

Il n'en est pas ainsi en Italie; mais il faut avouer que si l'on n'y traite pas les amiraux malheureux avec si peu de façon, le code maritime est assez vif à l'endroit des hommes de mer soupçonnés d'avoir trahi leur devoir ou de n'avoir pas su le remplir : la destitution pour l'officier général négligent ou inhabile qui n'a pas accompli la mission qui lui était confiée; la mort pour celui qui, par un acte ou une omission quelconque, a sciemment mis en danger l'ensemble ou une partie des forces qu'il commandait, qui a enlevé à la flotte ou à un bâtiment de la flotte un moyen d'agir contre l'ennemi, ou facilité à l'ennemi le moyen de se défendre avec plus de succès ou d'avantage; la mort aussi pour quiconque s'est tenu, sous un prétexte quelconque, hors de la mêlée, a quitté le poste que lui assignait l'ordre de combat, a pris la fuite ou s'est caché.

Voilà des peines terribles, et vous voyez qu'il ne fait pas bon être marin en Italie si l'on n'est pas très-sûr de son courage, de son obéissance et même de ses talents.

L'amiral Persano est mis en demeure de prouver qu'il n'a manqué, dans la désastreuse bataille de Lissa, ni de cœur ni d'habileté, et qu'il n'y a eu d'autre coupable de haute trahison envers l'Italie que la Fortune.

Avant le procès, il avait publié une brochure où il racontait les divers épisodes de la journée du 20 juillet et faisait la part de chacun, la sienne et celle de ses lieutenants. Le ton en était simple, très-modeste et très-digne en même temps. C'était une défense sous la forme d'un exposé des faits. Devant la haute cour, l'amiral ne fera sans doute que développer les points qui répondent plus particulièrement aux accusations qui pèsent sur lui.

L'amiral Tegetthof, qui commandait la flotte autrichienne à Lissa, assisterait, dit-on, aux débats. L'avocat de l'accusé compte beaucoup sur son témoignage, et nous verrons peut-être l'amiral Tegetthof faire gagner son procès à l'amiral Persano, après lui avoir fait perdre la bataille.

L'amiral Tegetthof déposerait en faveur de l'amiral Persano, un curieux et émouvant incident!

Ce qui s'est passé l'autre jour à l'audience du tribunal de police correctionnelle de Brest était, à coup sûr, d'un effet moins puissant, mais cependant cela ne manquait ni de piquant, ni d'imprévu.

Un ouvrier du port était accusé de vol. Il n'avait pas choisi d'avocat. Le président avait songé à lui donner un défenseur d'office; mais vainement il avait cherché; on était en vacances : pas un avocat dans la ville de Brest :

— Voulez-vous vous charger de la défense? demanda le magistrat, s'adressant à...

A qui supposez-vous que s'adressa le président?

— A son assesseur de droite?

— Non.

— A son assesseur de gauche?

— Non.

— Au greffier?

— Point.

— A l'huissier audiencier?

— Pas davantage.

— Au plaignant?

— Vous n'y êtes pas.

— A une dame de l'auditoire?

— L'idée eût été bonne peut-être; je me souviens d'avoir entendu une dame, plaidant sa propre affaire dans un procès tout hérissé de chiffres et d'épines juridiques, donner beaucoup de mal à son adversaire, Me Delangle, qui n'était pourtant pas un homme qu'on pût facilement effrayer et embarrasser.

Je n'ai point oublié non plus l'anecdote de cette bourgeoise qui, assistant aux débats de son procès, et irritée de la plaidoirie de l'avocat adverse, se leva soudain et s'écria : « Messieurs, voici le fait en peu de mots : Je me suis engagée à donner au tapissier, qui est ma partie, une somme convenue pour une tapisserie de Flandre à personnages bien dessinés, beaux comme M. le président; et il veut m'en livrer une où il y a des personnages croqués, mal bâtis comme son avocat! Ne suis-je pas dispensée d'exécuter la convention? » Et la bourgeoise gagna son procès, parce qu'il était bon, cela va sans dire; mais avouez qu'elle l'avait agréablement plaidé.

Donc, il se fût trouvé peut-être, dans l'auditoire du tribunal de Brest, une femme capable de plaider à merveille la cause du prévenu; mais, je vous l'ai dit, ce ne fut pas à une femme que le président s'adressa.

— A qui donc enfin?

— A un brigadier de gendarmerie qui faisait le service de l'audience.

Le brigadier salua militairement, s'avança vers la barre, déposa son sabre et son tricorne... et plaida.

— Fit-il acquitter son client?

Le journal *l'Océan*, qui nous raconte cette *curiosité* judiciaire, ne nous le dit pas. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'en tira à l'honneur de la gendarmerie et que le tribunal le complimenta.

Les vacances finies, le bâtonnier du barreau de Brest ne manquera pas, j'en suis sûr, d'envoyer les félicitations de l'ordre au confrère à la sardine blanche.

MAITRE GUÉRIN.

ISLAMABAD (CACHEMIRE)

Islamabad est situé sur le bord du Djelum, à quarante kilomètres au sud-est de Cachemire, capitale des États du même nom, qui font partie des possessions anglaises dans l'Inde. Cette ville, une des plus importantes du pays, rivalise avec Cachemire pour la fabrication des châles indigènes si justement fameux dans le monde entier.

A Islamabad, comme d'ailleurs dans le reste de la vallée de Cachemire, les maisons sont presque toutes en bois. On emploie surtout à l'usage des constructions le *deodar*, autrement dit cèdre de l'Himalaya. Quoiqu'on ne le recouvre jamais de couches de peinture, il n'en est pas moins remarquable par sa conservation. D'assez habiles ouvriers ornent ce bois de délicates sculptures, notamment sur le bord des toits qui s'avancent, supportés généralement par de gracieux supports.

Les mosquées du pays sont toujours carrées, avec un porche en auvent et une petite flèche semblable à un clocher.

HENRI MULLER.

L'ARMÉE PONTIFICALE

Les grands journaux ont rapporté les détails de la cérémonie qui a eu lieu récemment à Rome, et dans laquelle Pie IX a béni la nouvelle légion d'Antibes. Cette légion, forte de douze cents hommes, est commandée par M. le colonel comte d'Argy. Elle vient de se rendre à Viterbe, sa garnison définitive.

A propos de ces levées et de ces mouvements de troupes nécessités par la position que fait au saint-père la convention du 15 septembre, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant quelques détails sur la composition actuelle de la petite armée qui doit être la seule défense du pape, après l'évacuation complète de la division d'occupation française.

L'armée pontificale se recrute par voie d'engagements volontaires ou d'engagements à prix d'argent, soit dans le pays même, soit à l'étranger. Sous Grégoire XVI et pendant les premières années du pontificat de Pie IX, à part quelques Suisses, elle était presque exclusivement composée d'Italiens. Il en fut ainsi jusqu'au moment où le général de Lamoricière, prenant le commandement de ces troupes, leur infusa un nouveau sang et une activité nouvelle. On forma alors des corps de volontaires dans presque tous les pays catholiques, en Autriche, en Bavière, en France, en Belgique surtout.

La catastrophe de Castelfidardo vint arrêter court ce mouvement et réduisit l'armée au seul bataillon de zouaves, qui fut la troupe favorite du général en chef. Ce bataillon était et est resté composé de jeunes gens des meilleures familles belges et françaises.

Toutefois, après le départ du général de Lamoricière, Monseigneur de Mérode, resté ministre des armes, continua de s'occuper, quoique faiblement, de l'organisation des troupes pontificales. Ce n'est que depuis la nomination du ministre de la guerre actuel, le général Kanzler, Badois d'origine, que cette œuvre s'est poursuivie avec une activité réelle. On ne sait pas encore jusqu'où s'élèveront les forces de l'armée. Pour le moment, elle se compose de deux divisions, l'une commandée par le général Courten, qui tient garnison dans les provinces, l'autre qui reste à Rome sous les ordres du général marquis Zappi.

On compte en tout dans les différentes armes un régiment d'infanterie, deux bataillons de chasseurs, le bataillon des zouaves, l'artillerie qui se compose de deux batteries à cheval, un dépôt et une batterie à pied, un corps du génie, deux escadrons de dragons, et enfin l'excellente gendarmerie à pied et à cheval. A ces corps il faut ajouter la nouvelle légion d'Antibes.

L'infanterie, un bataillon de chasseurs, la plupart des ar-

tilleurs, le génie, les dragons et toute la gendarmerie sont composés de gens du pays, c'est-à-dire des provinces pontificales ou tout au moins d'Italiens, et leur nombre n'a pas éprouvé de changement malgré l'organisation nouvelle.

Pour les autres corps de l'armée, qui sont le bataillon des zouaves et le deuxième bataillon de chasseurs dits *carabinieri*, ils sont presque entièrement formés par des étrangers et le chiffre de leurs hommes, notamment parmi les zouaves, s'est considérablement accru depuis quelques mois.

Le génie, qui faisait autrefois un corps à part, a été réuni à l'artillerie sous le ministère de Mérode.

L'uniforme des soldats de l'armée pontificale rappelle beaucoup celui de nos anciens soldats; la tunique, le képi et le pantalon rouge pour l'infanterie, gris bleu pour les troupes légères. La cocarde est blanche et jaune. Le costume des zouaves ne diffère que par la couleur de celui des nôtres. Il est gris clair avec des passements rouges pour les simples soldats, et noirs pour les officiers, dont la tenue se rapproche plutôt de celle de l'armée autrichienne.

L'état-major, très-nombreux au temps du général de Lamoricière, a été réduit au strict nécessaire.

L. DE MORANCEZ.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite. [1])

Ces lacs, desséchés en automne et en hiver, se remplissent, soit au printemps, à la suite de la fonte des neiges, soit en été, à la suite des pluies d'orage.

Les eaux opèrent à l'instant la dissolution d'une certaine quantité de sel contenue dans le limon et dans les couches de terre sur lesquelles repose la masse des eaux; les grandes chaleurs arrivent, les eaux, de quelque part quelles viennent, s'évaporent et laissent, en s'évaporant, de larges plaques de sel cristallisé, d'une blancheur éclatante, que les ouvriers n'ont plus que la peine d'enlever à la pelle et de jeter dans des chariots.

Il n'en est pas de même du lac Eltone, qui a dix-huit lieues de tour et qui ne tarit jamais.

Au lieu de nous arrêter à l'administration des salines, qui n'est pas un hôtel, ou dans quelques-unes de ces maisons de bois dont la propreté est au moins douteuse, nous tirâmes notre tente de notre télègue, et la déployâmes sur le bord du lac, la surmontant d'un petit drapeau tricolore que les dames nous avaient fait à Saratov.

Pendant que je m'occupais à constituer un dîner avec le reste de nos provisions et ce qu'il nous était possible de nous procurer sur le bord du lac Eltone, j'entendis les pas de plusieurs chevaux qui s'arrêtaient dans le voisinage de notre tente, et je vis s'avancer un officier russe avec le costume simple et sévère des Cosaques.

— Pardon, monsieur, me demanda-t-il en excellent français, au moment où je détachais six côtelettes d'un quartier de mouton que venait d'acheter Kalino, mais seriez-vous, par hasard, M. Alexandre Dumas que nous attendons depuis un mois à Astrakan?

Je m'inclinai, j'avouai mon identité, et je répondis:

— Le général Beklemichef, sans doute?

— Lui-même. Comment! vous me connaissez de nom, vous savez que je suis ici, et vous ne venez pas me demander à dîner?

— Je n'avais de lettres que pour madame, lui répondis-je en riant.

Le général Lahn m'avait parlé de Mme Beklemichef comme d'une [illegible] d'Astrakan.

— Et vous les lui remettrez, je l'espère bien, répondit le général. Elle se fait une fête de vous voir. Mais comment, diable! vous êtes-vous perdu dans ce désert?

Je lui expliquai l'envie qui m'avait pris de voir les lacs salés.

— Vous êtes bien bon, me dit-il en secouant la tête, d'avoir de ces envies-là sans être forcé de les avoir. Il n'y a rien de bien curieux ici; cependant je me mets à votre disposition.

— Le général Lahn m'avait dit que vous auriez cette complaisance.

— Ah! vous connaissez Lahn, un de mes bons amis, homme excellent! Voulez-vous faire le tour du lac?

— Ne suffirait-il pas d'en faire le demi-tour?

— Parfaitement; demain, si vous voulez, à dix heures du matin, plus tôt ou plus tard, à votre choix, nous monterons à cheval. Votre voiture ira vous attendre à l'autre extrémité, sur la ligne cosaque. Vous la trouverez là avec tous vos effets.

— Nos effets se composent d'une tente et d'un sac de nuit: vous voyez qu'ils ne sont pas embarrassants. Mais ce qui est plus embarrassant, c'est que nous n'avons pas de voiture; notre télègue, à cette heure, est très-probablement en train de retourner à son hangar avec les chevaux de la dernière station.

— Alors, tout est pour le mieux, me répondit le général; nous allons à cheval jusqu'au lac Bestouchef-Bogdo. Ma tarantasse est à Stafka-Karaïskaïa; vous la prenez jusqu'à Tzaritzine, vous la laissez là, et, à mon tour, je la reprends pour retourner à Astrakan, où je fais tout ce que je puis pour être arrivé aussitôt que vous. Quant à votre tente et à votre sac de nuit, nous les chargerons sur un cheval, et vous les retrouverez à Bestouchef-Bogdo.

Nous nous regardâmes en riant, Moynet et moi; nous étions habitués à voir arranger les choses de cette façon-là en Russie. C'est ce sentiment inné de l'hospitalité qui, chez les Russes, leur fait trouver tout facile lorsqu'il s'agit de rendre service à un voyageur.

— Accepté, dis-je au général en lui tendant la main.

— Maintenant, demanda-t-il, que puis-je vous envoyer de ma cuisine?

— Absolument rien aujourd'hui; mais, demain, cela vous regarde; vous connaissez les ressources du pays, vous êtes venu nous trouver, tant pis pour vous.

— C'est bien. Sur quoi allez vous coucher?

— Sur la terre; ce sera encore moins dur que les lits des stations. Nous avons nos pelisses, nos touloupes et nos couvertures, c'est tout ce qu'il nous faut. Seulement, vous allez vous charger de notre ami Moynet, qui est un délicat. C'est, je vous en préviens, un amateur des pays chauds et qui aime mieux l'ombre des palmiers que celle des sapins.

— Vous trouverez la chaleur de l'autre côté du Caucase.

— Alors, dépêchons-nous, vite, d'y arriver! dit Moynet. Maudit pays, où le froid vous prend par la moelle des os!

— Laissez dire Moynet, général; il tousse encore d'un rhume qu'il a attrapé au mois de juillet.

Le général indiqua à Moynet la maison qu'il habitait et se retira.

Nous dînâmes en constatant la supériorité des moutons du lac Eltone sur toutes les autres espèces de moutons que nous avions mangés depuis notre arrivée en Russie.

Le lendemain, cette supériorité nous fut naturellement expliquée par la présence d'immenses troupeaux paissant dans les prairies salées qui se prolongent sur une étendue de deux verstes.

Ils avaient — produites par les mêmes causes — les qualités qu'ont nos moutons de Pré-Salé en Normandie.

Nous arrivâmes à Kislar le 7 novembre 1858, à deux heures de l'après-midi.

C'était la première ville que nous rencontrions depuis Astrakan. Nous venions de faire six cents verstes à travers les steppes sans rencontrer autre chose que des relais de chevaux et des postes de Cosaques.

Parfois une petite caravane de Tatars Kalmouks ou de Tatars Nogaïs, *nomadisant*, c'est-à-dire allant d'un endroit à un autre, et emportant avec elle, sur les quatre chameaux de rigueur, tout ce qu'elle possédait.

Cependant, à mesure que nous approchions de Kislar, le paysage s'était peuplé, comme il arrive aux environs des ruches et des villes.

Mais nous avions remarqué que les abeilles qui sortaient de la ruche que nous allions visiter avaient de rudes aiguillons.

Cavaliers et fantassins, tout ce monde était armé. Un berger, que nous avions rencontré, avait son kandjar au côté, son fusil sur l'épaule et son pistolet à la ceinture. Une enseigne qui l'eût représenté n'eût pas pu mettre comme chez nous: *Au Bon Pasteur*.

Les vêtements eux-mêmes avaient pris un caractère guerrier.

A l'inoffensive *touloupe* russe, à la naïve *doubianca* kalmouke, succédait la *tcherkese* grise ou blanche, avec sa rangée de cartouches sur chaque côté de la poitrine.

Au regard souriant avait succédé le regard inquiet, et l'œil du passant, quel qu'il fût, prenait une expression menaçante, vu à travers les poils de son papak noir, blanc ou gris.

On sentait que l'on entrait sur un sol où chacun craignait de rencontrer un ennemi, et, trop loin d'une autorité quelconque pour compter sur elle, se gardait soi-même.

Et, en effet, comme nous l'avons dit, nous approchions de Kislar, la même qui, en 1831, a été prise et pillée par Kasi-Moullah, le maître de Schamyl.

Chacun y a encore souvenir d'avoir perdu, soit un parent, soit un ami, soit sa maison, soit sa fortune, dans cette catastrophe, qui, chaque jour, se renouvelle partiellement.

Plus nous approchions, plus le chemin se gâtait; il eût été regardé comme impraticable en France, en Allemagne ou en Angleterre, et une voiture ne s'y fût certes pas engagée.

Mais la *tarantasse* passe partout, et nous étions en tarantasse.

Nous qui venions de traverser des mers de sable et d'être aveuglés pendant cinq jours par la poussière, nous étions arrivés aux abords d'une ville pour voir nos chevaux entrer dans la boue jusqu'au poitrail et nos voitures jusqu'au moyeu.

— Où faut-il vous conduire? avait demandé l'hiemchik.

— A la meilleure auberge.

Il avait secoué la tête.

— A Kislar, avait-il répondu, il n'y a pas d'auberge.

— Mais, alors, où loge-t-on, à Kislar?

— On s'adresse au maître de police, et il vous désigne une maison.

Nous appelâmes un Cosaque de notre escorte; nous lui donnâmes notre *padarojné* et notre *atkritoï*, pour constater notre identité, et lui ordonnâmes de se rendre à fond de train chez le maître de police et de revenir nous attendre avec sa réponse aux portes de la ville.

Il partit au galop, et disparut dans le chemin sinueux, qui, pareil à une rivière de boue, se perdait au milieu des haies.

Ces haies enfermaient des jardins plantés de vigne et qui paraissaient parfaitement cultivés.

Nous questionnâmes notre hiemchik, qui nous répondit que c'étaient des jardins arméniens.

Ces jardins arméniens sont les vignobles où l'on récolte le fameux vin de Kislar.

Le vin de Kislar, et celui de Kakétie, — moins bon, à mon avis, parce que, transporté dans des peaux de buffle, il prend le goût de la peau, — sont, avec le vin d'Odjalesch en Mingrélie et le vin d'Érivan, les seuls vins que l'on boive dans tout le Caucase, le pays où, proportion gardée, malgré sa population musulmane, on boit peut-être le plus de vin!

On fait, en outre, à Kislar, une excellente eau-de-vie, connue par tout le Caucase sous le nom de *kisliarxa*.

Ce sont les Arméniens qui font le vin et l'eau-de-vie.

En général, dans le Caucase et dans les provinces qui en dépendent, ce sont les Arméniens qui font tout.

Chaque peuple a sa spécialité. Le Persan vend des soieries, le Lesghien vend des draps, le Tatar vend des armes; l'Arménien n'a pas de spécialité, il vend de tout ce qui se vend, et même de tout ce qui ne se vend pas.

En général, la réputation de l'Arménien n'est pas très-bonne.

On vous dit à tout propos:

« Si le Tatar vous fait un signe de la tête, comptez sur lui.

« Si le Persan vous donne la main, comptez sur lui.

« Si un montagnard quelconque vous donne sa parole, comptez sur lui.

« Mais, si vous traitez avec un Arménien, faites-lui signer un papier et prenez deux témoins, pour qu'il ne nie pas sa signature. »

A tout ce qu'ils vendent d'habitude, les Arméniens de Kislar joignent donc la vente du vin et de l'eau-de-vie.

Depuis cinq jours, nous n'avions pas vu un arbre, et notre cœur se dilatait en entrant dans cette oasis, quoique l'oasis allât s'effeuillant.

Nous avions quitté l'hiver en Russie, nous retrouvions l'automne à Kislar; on nous assurait que nous retrouverions l'été à Bakou.

Nous prenions décidément l'année à l'envers.

Nous fîmes environ quatre verstes dans ces abominables chemins, et nous arrivâmes enfin à la porte de la ville.

Notre Cosaque nous attendait.

Le maître de police nous assignait une maison à cent pas de la poste.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

1. Voir les numéros 558 à 563

LE BRAVO

En ce temps où l'homme portait des pourpoints de buffle et des manteaux relevés par de longues rapières, on ne se gênait guère pour expédier son semblable dans l'autre monde, pour peu que celui-ci vous gênât. Il y avait même, en tous pays, des nobles seigneurs qui avaient des coupe-jarrets à gages, chargés de faire eux-mêmes cette besogne, pour peu que le particulier désigné ne fût pas de lignée assez convenable pour qu'on lui fît l'honneur de croiser le fer avec lui.

Ces discrets exécuteurs des vengeances mystérieuses s'appelaient des *bravi*, comme tout le monde sait, et ils gagnaient de grosses sommes à leur honnête métier. En voici un de pure race dans l'excellent tableau de M. Charles Becker, de Berlin. Si ce n'est pas Saltabadil lui-même, c'est du moins un de ses bien proches parents. Il ramasse le prix du sang d'un air à la fois outrecuidant et servile. On devine qu'il serait tout prêt, à l'occasion, à mordre la main qui vient de lui jeter cette poignée d'or.

En étudiant la manière de M. Charles Becker, on est frappé de l'analogie qui existe entre elle et le talent de Meissonier. Aptitude à concentrer un sujet dans les limites les plus exiguës, à donner un intérêt dramatique à deux ou trois personnages hauts de six pouces et groupés autour d'une table, adresse surprenante à froisser les étoffes et à y faire circuler la lumière; toutes ces admirables qualités du maître français se retrouvent chez l'artiste berlinois. Nous ne prétendons certes pas dire que ce soit au même degré; mais la distance n'est pas immense, et, d'ailleurs, cette comparaison ne constitue-t-elle pas déjà à elle seule un éloge sérieux?

H. VERNOY.

COURRIER DES MODES

Les nuances unies dominent dans les étoffes. Ainsi que je vous le disais dans une de nos dernières causeries, c'est l'ornementation qui fait aujourd'hui toute l'élégance de la toilette.

On doit s'attacher, en choisissant les étoffes, à prendre des tissus assez solides pour supporter la coupe actuelle des robes, car, dans les confections qu'on nous montre au début de la saison, on ne voit plus que des robes *fourreau*. L'époque des bals amènera peut-être quelques changements; il me semble que les robes de soirées exigent de l'ampleur, et les tissus diaphanes s'accommodent peu de ce collant qui n'a rien de vaporeux.

Les soieries sont généralement très-chères. Pour répondre au désir exprimé par quelques correspondantes, je me suis occupée, cette semaine, à chercher les moyens d'établir la toilette à bon marché. Cette tâche, malgré ses difficultés, n'est point au-dessus de mon courage. Voici ce que j'ai trouvé.

Une maison très-connue, celle de la *Ville de Saint-Denis*, rue du Faubourg-Saint-Denis, vient de doubler son local, et,

pour appeler à elle la nombreuse clientèle des femmes économes, elle a établi une différence notable entre ses marchandises et celles des autres maisons du même genre.

En ce qui concerne les etoffes, il est facile aux personnes éloignées de Paris d'apprécier cette différence en se faisant envoyer les collections d'échantillons de soieries, lainages et articles de fantaisie.

Pour les confections, on ne peut les juger sans les voir. J'avoue que j'ai été fort surprise dans ma visite aux magasins de la *Ville de Saint-Denis*, car la plus grande quantité des objets que j'ai vus coûterait à faire établir le double de ce qu'ils sont marqués.

Le commerce parisien nous fait quelquefois de ces surprises : les femmes intelligentes se hâtent d'en faire leur profit ; c'est pourquoi l'exposition de la *Ville de Saint-Denis*, qui a lieu ces jours-ci, sera suivie avec empressement ; on peut y faire de bonnes affaires, je vous en réponds.

On y trouve : des cachemires de l'Inde et des châles français, des châles écossais (nouveau style), des basquines et des paletots de cachemire et molleton des formes les plus nouvelles avec ornements de très-bon goût, des costumes à double jupe très-bien confectionnés, de la lingerie, de la chaussure, etc.

Le rayon occupé par la draperie et les vêtements d'hommes n'est pas le moins intéressant ; si je m'abstiens d'en parler plus longuement, c'est dans la crainte d'être maladroite sur un sujet qui n'est plus de ma compétence.

On entend parler de tous côtés des magasins qui s'agrandissent ; tout le monde se prépare pour cette Exposition universelle qui amènera l'univers entier dans nos murs.

Ce ne sera point une petite affaire ; nous pouvons en juger par les préparatifs [illegible] n'est pas trop de six mois, car au dernier moment on ne pourra plus se procurer des ouvriers.

J'ai été engagée à visiter cette semaine les salons de la maison Caliste, rue Neuve-Saint-Augustin, 23. Encore une inauguration. Cette maison existait depuis longtemps; c'est une de nos plus importantes fabriques de dentelles, mais elle inaugure de nouveaux salons situés au-dessus de ses magasins et destinés à la confection. Oui, la confection... et toute de dentelle ou de guipure : on ne peut rien voir de plus séduisant.



LE BRAVO, d'après un tableau de M. Charles Becker, de Berlin. — Voir page 687.

Les femmes élégantes, à leur retour de la campagne, ne manqueront pas d'aller jeter un coup d'œil sur cette exhibition [illegible]

Tous les objets d'une toilette recherchée sont reproduits dans les assortiments de la maison Caliste : dessus de robe, tuniques, vestes chinoises, sorties de bal, gilets Impératrice, coiffures espagnoles et italiennes, pèlerines *Marie-Antoinette*, parures *Van Dyck* et *Louis XIII*, volants, entre-deux, dessus d'éventails, etc.

Je citerai comme haute nouveauté des motifs en fleurs et feuillage de soie et dentelle pour garnitures de robes dont le succès ne saurait être douteux.

Les importantes fabriques de la maison Caliste peuvent seules suffire à cette profusion et offrir aux femmes des avantages sérieux sur le prix de tous ces articles.

Grâce à l'activité qui règne en ce moment, nous aurons de nombreux sujets de causerie, et, pour ma part, j'userai ici de toute la place qu'on voudra bien me laisser prendre afin de tenir nos lectrices au courant.

A bientôt donc.

ALICE DE SAVIGNY.

Chaque année, l'*Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès [illegible] que l'*Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'*Almanach de l'Univers illustré*, pour 1867 (9e année) contient 64 pages de texte et près de quarante sujets, dessinés par les premiers artistes et gravés avec un soin exceptionnel.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de l'*Univers illustré*, 24, Passage Colbert; au *Bureau central des Almanachs*, chez Pagnerre, 18, rue de Seine; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie Nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

[illegible] de l'*Almanach de l'Univers illustré*, dix mille exemplaires ont été enlevés. Un deuxième tirage permet dès maintenant de satisfaire à toutes les demandes.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :

[illegible]chaine l'on verra la capitale convertie en [illegible]

M. Maxime Du Camp vient de publier, chez Michel Lévy frères, un très-curieux et très-intéressant ouvrage intitulé *les Buveurs de cendres*. Dans cette histoire, car c'est plutôt une histoire qu'un roman, l'auteur raconte, en trois épisodes dramatiques, les faits et gestes d'une mystérieuse association dont les affiliés ont pris ce nom singulier de *Buveurs de cendres*, et sont tour à tour les héros ou les victimes de l'idée politique qu'ils servent. Tous les récits de cette trilogie sont à la fois terribles et délicats, saisissants et charmants ; cela est pensé par un esprit solide et écrit par une main ferme.

Toutes les pièces, anciennes et nouvelles, représentées sur les théâtres de Paris, se trouvent chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 *bis*, et boulevard des Italiens, 15, à la *Librairie Nouvelle*.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, [illegible].

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 585.
Mercredi 31 Octobre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Razzias dans les carrières d'Amérique. — Les naturels de l'endroit. — Professeur, de quoi? — Un Gavroche qui demande à être présenté dans le faubourg Saint-Germain. — Deux maladies plus terribles que le choléra. — *Hernani* rue Greneta. — Deux décès apocryphes. — Mort de M. Thouvenel. — Où peut mener un article dans la *Revue des Deux Mondes*. — Le père Léger. — Dignité d'un tailleur. — Sa façon de juger les gloires contemporaines. — Le gilet de Kléber. — Avis aux personnes qui désirent se procurer cent mille francs en or. — La procession des chapeaux. — Délire des modistes. — Des arrêts indiscutables. — *Faciens quod fœmina*. — Occupation d'un viveur en retraite. — Un monsieur qui n'aime pas les huissiers. — Ultimatum d'une ingénue en fait de mariage.

Vous me croirez si vous voulez, mais je déclare avec franchise que, si j'avais le choix du logement, j'aimerais infiniment mieux habiter un premier étage boulevard Malesherbes qu'un obscur recoin dans les carrières d'Amérique. D'où je conclus sans aucun effort, que les gens que la police arrête périodiquement dans ces parages mal famés étaient absolument dénués d'argent.

Vous n'avez sans doute que des notions bien vagues sur les carrières d'Amérique. Ce nom, dont je ne saisis pas l'à-propos, est donné aux anciennes carrières abandonnées qui trouent de sombres cavernes et de sinistres corridors la plaine située au delà de Belleville et de la Villette. Dans cette plaine, ont été construits également un certain nombre de fours à plâtre, lesquels sont fort recherchés des vagabonds en hiver, car, en s'y glissant, à minuit, ils y trouvent une douce chaleur, suite des cuissons de la journée, qui leur permet de braver les intempéries de la saison.

Pour messieurs les vagabonds, les carrières représentent donc les maisons de campagne, et les fours à plâtre forment leurs appartements d'hiver. Ils s'y organisent de façon à y passer leur temps le mieux possible. Ils y ont des comestibles provenant du marché du hasard, et des liquides variés.



ÉTAT ACTUEL DES TRAVAUX DU PALAIS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867, dessin de M. Crépon. — Voir page 693.

Ils jouent aux cartes et ils fument. Un individu, fort connu dans les maisons centrales, avait même imaginé d'ouvrir une buvette au fin fond d'une carrière, et son commerce commençait à prospérer.

Mais est-il des bonheurs durables en ce monde? La police vient se jeter trop souvent au travers de cette vie calme et paisible, demandant, avec une curiosité déplacée, aux hôtes des carrières d'Amérique, quels sont leurs moyens d'existence.

Vous lisez dans un journal : « Hier, la police a fait une descente dans les fours à plâtre et dans les carrières de la Villette. Soixante-dix individus, parmi lesquels se trouvaient des vieillards et des enfants, ont été arrêtés. La majorité se composait de repris de justice; aucun n'a pu justifier d'un domicile légal. »

Quatre jours plus tard, note identique. Seulement le chiffre est de trente-cinq. Attendez une quinzaine maintenant; n[illegible] la [illegible] le nombre de quatre-vingts. [illegible] les [illegible] qui savent, à n'en pouvoir douter, que, s'ils ne sont pas arrêtés ce soir, ils le seront demain, retournent avec une bestiale persistance coucher dans les carrières et les fours à plâtre. Étrange acharnement! Il y a pourtant à Paris des garnis où l'on couche à la corde pour un sol par nuit.

Vous ne sauriez vous imaginer de quels éléments étranges et disparates se composent les naturels des carrières d'Amérique, gibier ordinaire de la police correctionnelle. Je laisse de côté les malfaiteurs avérés, les forçats en rupture de ban auxquels l'administration fait reprendre grand train le chemin de Cayenne et des maisons centrales. A côté de ces hommes d'une notoriété trop bien établie, on trouve sans cesse des êtres sur l'existence desquels plane le plus profond mystère. La société devine qu'ils sont dangereux, et pourtant elle ne peut rien préciser à leur endroit. On cherche, on interroge, on confronte, mais on ne découvre rien, et on est obligé de leur rendre la liberté, après une condamnation à quelques semaines de prison infligée pour vagabondage. Si la police veut les reprendre au bout d'un mois, elle sait qu'elle n'a qu'à aller faire un tour aux carrières d'Amérique.

Le patriarche de cette colonie, l'homme qui le plus souvent a fait le voyage du dépôt de la préfecture de police — tant de fois, en un mot, qu'on a renoncé à les compter — est un grand vieillard maigre, à la peau tannée, à la démarche digne sous les haillons les plus sordides que l'on puisse imaginer. Une chevelure blanche comme la neige couronne son crâne; une barbe touffue de la même couleur que les cheveux descend jusqu'au milieu de sa poitrine.

A toutes les questions qui lui ont été posées par les magistrats les plus patients et les agents les plus subtils, il n'a jamais répondu que deux mots.

— Votre nom?
— Jacques.
— Votre état?
— Professeur.

Puis il retombe dans un mutisme dont aucun effort humain ne parvient à le tirer.

Professeur de quoi? S'il ne le dit pas, il n'y a pas moins sujet de frissonner, car on se doute bien du genre d'enseignement que ce Nestor du vice prodigue à ses disciples gangrenés.

Parfois le coup de filet ramène quelque apprenti en rupture d'atelier, vierge d'antécédents judiciaires, n'étant encore coupable que d'un coup de tête ou d'une bouffée de paresse. Alors le commissaire de police comprend qu'il y a peut-être là un bon ouvrier à conserver à la société, une conscience d'homme à sauver. Et il lui adresse des remontrances paternelles. On a vu souvent de ces pâles gamins de Paris pleurer en entendant la parole grave du magistrat, en songeant à leur famille, et retourner au travail, vivement impressionnés d'une mésaventure qui les préserve d'une chute plus terrible.

Malheureusement il arrive aussi que chez ces adolescents, je dirais presque ces enfants, le vice a devancé le nombre des années. Rien ne les émeut. Ils écoutent les remontrances qu'on leur adresse d'un air narquois ou ennuyé. Le commissaire de police reprochait, un jour, à l'un d'eux, fils de parents honnêtes, ses déplorables fréquentations.

Le drôle lui riposta :

— Si ça ne vous convient pas que j'aille rigoler avec les camarades, présentez-moi dans le faubourg Saint-Germain.

Le choléra est une terrible maladie, et les Parisiens n'ont pas tort d'en avoir peur. Mais deux maladies, plus terribles que le choléra, sévissent sur la grande ville, car celles-là frappent sans paix ni trêve. Ce sont la paresse et la débauche, qui ne se lassent pas de fournir des hôtes aux carrières d'Amérique.

~~~ Il ne faut pas que j'oublie, en passant, de donner des nouvelles de la comédie de salon. Après avoir été un peu négligée l'année dernière, elle promet, si mes renseignements sont exacts, de briller d'un vif éclat cet hiver.

La bourgeoisie serait même disposée à renoncer au *Piano de Berthe* et à *Jobin et Nanette*, pour s'élancer vers des sphères plus solennelles.

En voici un exemple :

Je rencontre un de mes anciens camarades de collége, bon et gros garçon, marié depuis six ans et père de cinq enfants. Il habite rue Grénétat et gagne beaucoup d'argent à faire la commission pour les droguistes.

Du plus loin qu'il m'aperçoit, il s'écrie :

— Mon excellent ami, quel bonheur de te voir! Il faut que tu me promettes de venir à la soirée que nous donnons dimanche prochain.

— C'est que j'avais...

— Pas de prétexte, interrompit-il. Nous aurons une petite représentation dramatique. Ce sera charmant. J'ai choisi l'acte du tombeau d'*Hernani*. C'est moi qui ferai Charles-Quint.

L'acte du tombeau, au deuxième étage, rue Grénétat! O signe des temps! dirait M. de Girardin.

Je cours encore.

~~~ Un journaliste qui, dernièrement, avait besoin d'une douzaine de lignes pour compléter son contingent ordinaire, s'empressa de les consacrer à des regrets bien sentis, répandus sur les tombes prétendues ouvertes du docteur Jobert de Lamballe et de Mlle Schneider. On sait avec quelle ardeur les journaux se copient les uns les autres; aussi, dès le lendemain, toutes les trompettes de la presse portaient-elles aux quatre coins de l'horizon la nouvelle de ces deux trépas douloureux, l'un à la science, l'autre à la chorégraphie échevelée.

Pour détromper le public, il fallut que les amis du docteur Jobert de Lamballe envoyassent des rectifications aux journaux. De son côté, Mlle Schneider s'est hâtée de faire jouer le télégraphe afin de rassurer les populations qu'une pareille catastrophe devait nécessairement plonger dans le désespoir.

Donc, c'est convenu, Mlle Schneider vit encore, et la France peut encore espérer quelques belles soirées de cancan.

Merci, ô Apollon protecteur de l'art pur!

Il est un troisième décès qui, malheureusement, n'a pas été démenti, c'est celui de M. Thouvenel, ancien ministre des affaires étrangères, ancien ambassadeur, grand référendaire du Sénat, grand-croix de la Légion d'honneur. M. Thouvenel a été enlevé à peine à l'âge de quarante-huit ans. Parmi les personnages politiques, il en est bien peu qui aient parcouru une si brillante carrière en si peu de temps. Puisque j'ai l'honneur de tenir une plume, j'ai à cœur de rendre un respectueux hommage à la mémoire du grand référendaire, car je n'ai garde d'oublier que ce sont les lettres qui lui ont ouvert les portes de la vie publique, où il devait se faire une si grande place.

M. Thouvenel était très-jeune quand il entreprit un voyage en Orient. A son retour, il publia quelques articles dans la *Revue des Deux Mondes*, qui attirèrent sur leur auteur l'attention du monde officiel. Quelques jours après, on lui offrait, et il acceptait, un poste de secrétaire d'ambassade.

~~~ Presque en même temps que le grand dignitaire du second empire, la mort a frappé un homme qui a joui, au commencement de ce siècle, d'une immense réputation, mais à un point de vue bien différent.

C'était une figure originale que celle du père Léger, qui vient de s'éteindre, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, à Ville-d'Avray, où il jouissait paisiblement d'une fortune considérable amassée dans sa profession de tailleur.

Le père Léger, je me hâte de le dire, n'était pas un tailleur comme un autre. Il avait eu l'honneur d'être le tailleur de Napoléon Ier. C'est lui qui avait taillé l'habit de Wagram et cousu la capote d'Austerlitz. On comprend qu'avec un pareil client, M. Léger devait voir des commandes affluer chez lui. Aussi choisissait-il son monde, et il fallait des protections sérieuses pour se faire habiller par lui. Un homme du bel air ne pouvait pas avouer qu'il avait d'autre tailleur que lui, et ses factures atteignaient des proportions inconnues jusqu'alors.

A la Restauration, M. Léger se conduisit dignement, donnant un exemple que beaucoup de ses clients se sont bien gardés de suivre. Il vendit son fonds, ne voulant pas abaisser des ciseaux qui avaient fonctionné pour Napoléon à tailler des uniformes pour les généraux anglais et prussiens.

Il se retira à la campagne, et, les années survenant, M. Léger se transforma en père Léger. Les cheveux blancs n'ôtèrent rien à son humeur badine. Il reçut nombreuse et joyeuse compagnie, fronda les émigrés, mettant par-ci par-là en circulation une chanson qui ne valait pas celles de Beranger, mais qui n'en faisait pas moins son petit bonhomme de chemin. Les chansons, comme on sait, étaient fort à la mode sous la Restauration.

Le père Léger avait un bagage inépuisable d'historiettes sur les hommes d'État, les hauts dignitaires et les généraux de l'Empire. Il ne tarissait pas quand on l'amenait à évoquer les souvenirs de la phase brillante de sa vie. Mais il avait une étrange façon de juger les hommes. C'était toujours à l'unique point de vue de *son art*. Il était impitoyable pour la gloire, pour peu que la gloire eût été mauvaise paye.

Une anecdote entre mille.

On parlait de Kleber.

— C'était un grand capitaine, disait-on.
— Oui, répondait-il avec une légère grimace.
— Son courage était incomparable.
— C'est encore vrai, faisait-il. Mais...
— Mais quoi?
— Mais il est mort en me devant un gilet.

~~~ A la Banque de France on lit sur une affiche placardée dans l'une des salles :

LES PERSONNES QUI DÉSIRENT DE L'OR
pour plus de 100,000 francs,
SONT PRIÉES DE S'ADRESSER A LA CAISSE PRINCIPALE.

Il doit y avoir une fière queue à la caisse principale, s'il suffit, pour s'y présenter, de *désirer* pour plus de cent mille francs d'or.

Cependant, en y réfléchissant, je suppose que ce désir doit être accompagné de quelque autre formalité.

~~~ Que Mme Alice de Savigny veuille bien m'excuser si je marche quelques minutes dans les plates-bandes de sa spécialité; mais je croirais manquer à tous mes devoirs de chroniqueur si je ne disais pas deux mots des étranges évolutions auxquelles la mode continue à se livrer, particulièrement en ce qui concerne les chapeaux des femmes.

Si Aristote revenait en ce monde et avait à récrire ce fameux chapitre des chapeaux, cité avec tant d'à-propos par Sganarelle, il se verrait obligé, vu l'importance toute nouvelle de la matière, de remplacer ce chapitre par un volume complet.

Vous les avez vues défiler successivement toutes ces conceptions des modistes en délire : le chapeau tuile, le chapeau Lamballe, le chapeau soucoupe, le chapeau pieuvre, le chapeau invisible, que sais-je encore? Tous ils ont régné un jour, et le soir ils ont été rouler dans les oubliettes où la Parisienne dédaigneuse enfouit pêle-mêle ses caprices de la veille.

Quelle vaste boutique de marchande à la toilette on pourrait monter avec tant de colifichets éphémères!

En ce moment, le haut du pavé appartient au chapeau Marie Stuart. Vous devinez d'ici en quoi il consiste : une façon de petite casquette de velours arrivant en pointe sur le front et légèrement relevée sur les côtés, en suivant la courbe des cheveux disposés en rouleaux.

Les cinq ou six grandes dames qui s'intitulent modestement les arbitres de la mode ne veulent pas d'autres coiffures; elles ont décrété, dans leur omnipotence, que le chapeau Marie Stuart serait seul véritablement *comme il faut* cet hiver.

Les femmes du monde et de toutes les fractions du monde ont l'habitude d'accepter sans murmurer ces sortes de décisions. Aussi devons-nous nous attendre à ce que le côté féminin de la France sera, dans deux mois, unanimement coiffé à la Marie Stuart, sans distinction de jeunes et de vieilles, de grasses et de maigres, de brunes ou de rousses. Je dis rousses; car il est convenu, comme vous savez, que la nuance blonde est supprimée pour le moment par un décret précédent des cinq ou six dames dont je viens de parler.

Et tout cela pour la plus grande jubilation des confectionneuses, qui font d'autant plus rapidement fortune qu'elles ont fait pousser un plus grand nombre d'idées saugrenues dans la cervelle de leurs clientes.

Or, voyez le côté admirable de ce commerce. Le prix d'un chapeau de femme augmente à mesure que le format en diminue. Autrefois, un honnête bourgeois croyait faire très-convenablement les choses en offrant tous les trois mois un chapeau de trente-cinq francs à sa douce compagne. Qu'il essaye maintenant de suivre cet errement patriarcal et il en verra de belles dans son ménage! La douce compagne se transformera en tigresse; il sera traité de pingre, d'Harpagon. La femme la plus rangée doit consommer un chapeau de soixante-dix francs tous les quinze jours, au moins. Le reste de la toilette à l'avenant.

— Mais, m'objecteront quelques personnes arriérées, si le mari n'a pas d'argent pour tous ces frais extraordinaires, la femme sera bien obligée de s'en passer.

— Ah! que vous connaissez mal les Parisiennes! répondrai-je à ces quelques personnes peu avisées. Sachez que la Parisienne ne connaît pas d'obstacles en ses aspirations. Un mari n'a pas le droit de répondre qu'il n'a pas d'argent quand sa femme daigne avoir un caprice. A chacun sa mission en ce monde : à l'homme, celle de remplir la caisse, à la femme, celle de la vider. Ou bien, si vous allez à l'encontre de ces principes tout aussi immortels que ceux de 89, malheur à vous! La femme insurgée saura toujours démolir la Bastille de vos droits conjugaux.

Règle générale : jamais une Parisienne ne s'abstient d'acheter une robe ou un chapeau dont elle a envie. Quant aux factures, elles finissent toujours par être payées, en vertu de la loi de l'équilibre des choses. Demandez plutôt aux physiciens et aux philosophes, à M. Leverrier et à M. Cousin.

Un jeune homme, fort endommagé par les factures de modistes qu'il a eu à régler depuis quelques années, n'a rien trouvé de mieux à faire, pour rétablir le niveau de ses affaires, que de demander la main de la fille de celle de ces modistes qui taxait ses confections au prix le plus extravagant. Par bonheur, il avait un bout de titre sur la planche; cela le fit agréer. Il a aujourd'hui quarante mille livres de rente : juste ce qu'il avait dévoré dans son orageux printemps.

Il causait, l'autre jour, de cet événement avec un de ses vieux compagnons d'armes, et il concluait par cette réflexion profonde :

— L'homme qui n'a plus de quoi payer les factures des modistes et des couturières est un homme mort pour le monde parisien. Ma foi, j'ai pris ma retraite dans la seule maison où on n'a pas le droit de me reprocher mes folies.

— Mais, lui demanda son ami, votre belle-mère est au moins retirée des affaires?

— Par exemple! je m'y oppose au contraire de toutes mes forces. C'est là ma vengeance contre le sexe faible qui m'a tourné le dos après m'avoir plumé. Je pousse ma belle-maman dans la voie des créations les plus excentriques, je collabore avec elle, et nous avons en ce moment plusieurs types qui doivent faire fureur, qui nous feront gagner cent mille francs. Au chapeau Marie Stuart succédera le chapeau Watteau, à celui-là le chapeau Belle-Poule, au chapeau Belle-Poule, le...

Les yeux du gendre étincelaient. Le feu sacré le transportait. C'était l'esprit du mal devenu modiste.

Les hommes mariés et plusieurs célibataires de ma connaissance n'ont qu'à bien se tenir.

~~~ Aux dernières assises de Turin, on jugeait un huis-

sier, accusé d'avoir étranglé sa femme. Le jury prononça l'acquittement.

Deux messieurs, qui avaient suivi les débats, sortaient en devisant du palais de justice.

— Je regrette qu'il n'ait pas été condamné à mort, dit l'un.

— Pourquoi, répondit l'autre; étiez-vous donc convaincu de la culpabilité de cet homme ?

— Non; cela ne fait rien. C'est comme huissier... J'aimerais que l'on en guillotinât un de temps en temps, pour servir d'exemple aux autres.

~~~ J'ai entendu plus d'une fois reprocher aux chroniqueurs parisiens de s'occuper trop souvent des femmes de théâtre; — notez que je n'ai pas écrit « comédiennes. »

Est-ce leur faute, à ces pauvres chroniqueurs, si des personnes appartenant à cette intéressante classe de la société ont le monopole de ces réflexions adorables que l'on espérerait en vain auprès de l'auguste moitié d'un chapelier?

Il y a quelque temps, je me trouvais au foyer du théâtre du Palais-Royal. Une noce dansait avec frénésie dans les salons de Véfour.

Les pensionnaires de MM. Dormeuil et Plunkett s'amusaient à regarder à travers les vitres les couples bourgeois se trémousser.

Une jeune personne, qui venait de faire débuter avec succès quatre robes de nuances variées, s'écria tout à coup :

— Que c'est gentil un mariage! Je serais bien contente de me marier aussi!

— Qui vous en empêche? dit quelqu'un.

— C'est que je suis très-difficile.

— Vraiment?

— Oui, il me faut un homme jeune, beau, avec titre nobiliaire et cinquante mille livres de rente...

— Au moins!

— Alors seulement je consentirais à l'épouser. Et même je crois que je resterais assez longtemps avant de plaider en séparation.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Parmi les personnes qui ont pris part, cette année, aux travaux du congrès de la science sociale tenu à Londres, il faut citer deux dames : Mme Bodichon et miss Mary Walker.

La première, qui est, croyons-nous, Française ou au moins d'origine française, a, dans un brillant plaidoyer, réclamé les droits politiques en faveur de son sexe.

La seconde est une Américaine de New-York qui, après avoir passé tous ses examens de médecine, a obtenu un diplôme de docteur.

Elle a, du reste, lors de la guerre de son pays, mis noblement en pratique tous les devoirs que lui imposait sa charge, en soignant les blessés avec autant d'habileté que de courage, non-seulement dans les hôpitaux, mais encore sur les champs de bataille au milieu des balles et des boulets. Dans un discours éloquent, cette dame a cherché à prouver que les femmes, aussi bien que les hommes, sont aptes à remplir toutes les fonctions libérales.

Miss Mary Walker a paru en costume militaire : tunique, pantalon et bottes. Sa physionomie n'est point celle d'une virago. Elle exprime, au contraire, une grande douceur mêlée d'une grande intelligence. Il est inutile d'ajouter qu'elle professe les sentiments les plus philanthropiques. Un grand nombre de dames qui étaient venues à cette séance pour entendre le savant docteur féminin, ont témoigné, par des applaudissements réitérés, tout le plaisir qu'elles y avaient trouvé.

Voici le résultat des expériences faites récemment aux États-Unis sur la résistance que peuvent opposer aux projectiles les murailles de pierre revêtues de cuirasses, semblables à celles des vaisseaux :

Ces expériences ont eu lieu au fort Monroë. On avait construit une muraille de granit, haute de 30 pieds, large de 36, épaisse de 8 pieds anglais. On l'avait recouverte d'une cuirasse de 4 pouces de fer.

A 350 yards (un peu plus de 300 mètres), on a mis en batterie un canon Rodman de 15 pouces, qui lance des boulets de 432 livres anglaises (160 kilogrammes).

Onze coups ont été tirés. Après le onzième coup, les plaques étaient brisées, la muraille détruite, les blocs de granit broyés et réduits en fragments, au milieu desquels les projectiles s'enterraient comme dans du sable.

Le porche extérieur de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois est en ce moment masqué par des échafaudages et des toiles. On procède à la restauration entière des peintures à fresque avec dorures qui le décorent. Ces peintures ont été faites en 1845. L'auteur de cette œuvre, M. Mottez, est chargé lui-même des travaux de restauration.

Les musées de peinture du Louvre comptent en ce moment 2,000 tableaux, dont 560 des écoles d'Italie, 620 des écoles du Nord, 700 français, 25 de l'école espagnole, le reste de diverses écoles.

Dans les écoles d'Italie, on compte 12 tableaux de Raphaël, 3 du Corrége, 18 du Titien, 22 de l'Albane, 13 de Paul Véronèse, 9 de Léonard de Vinci, 8 du Pérugin, 4 de Giorgion.

Les écoles du Nord sont représentées par 42 Rubens, 22 Van Dyck, 11 Gérard Dow, 17 Rembrandt, 11 Philippe Wouwermans, 14 Téniers, 7 Adrien Ostade, 6 Ruisdael 2 Hobbema, 11 Berghem, 10 Van Huysum, 3 Lucas de Leyde, etc., etc.

L'école française compte 40 tableaux du Poussin, 48 Lesueur, 16 Claude Lorrain, 20 Philippe de Champaigne, 17 Sébastien Bourdon, 26 Lebrun, 12 Mignard, 41 Joseph Vernet, 4 Largillière, 4 Watteau, 13 David, etc., etc.

L'école espagnole compte 11 Murillo, 6 Velasquez.

On prépare en ce moment, dans l'île Saint-Germain, au sud-ouest de Paris, l'annexe de l'Exposition universelle, section d'agriculture.

L'exposition agricole occupera toute la partie occidentale de l'île, depuis le bas Meudon jusqu'à l'Entrepôt général de la Seine, dont les grands bâtiments occupent la partie orientale.

On entrera à cette exposition par les deux ponts récemment jetés sur les deux bras de la Seine qui forment l'île.

Les détenus de la prison de Trenton, dans le New-Jersey, en Amérique, font paraître un journal appelé le *Sunbeam* ou le *Rayon de Soleil*. Le rédacteur en chef annonce à ses abonnés que son journal est le second qui ait été publié dans une prison des États-Unis.

Lorsque nous avons publié, il y a quelques mois, une vue du marché au coton de Zagazig, nous avons saisi cette occasion de signaler l'accroissement considérable que prenait chaque jour la culture de cette précieuse plante textile, en Égypte. Notre correspondant de ce pays vient de nous envoyer un autre dessin qui n'offrira pas moins d'intérêt à nos lecteurs, nous l'espérons, que celui consacré au marché de Zagazig. Ce dessin nous fait assister au transport du coton, ainsi qu'il s'opère régulièrement aujourd'hui sur le canal d'eau douce, annexe du canal maritime de Suez. C'est merveilleux de voir à quels immenses résultats peut parvenir la science humaine mise en œuvre avec énergie et persévérance. Les bateaux chargés de balles de coton circulent d'une mer à l'autre, entre deux talus couverts d'un gazon verdoyant, et les femmes des Fellahs viennent puiser l'eau fraîche dans leurs jarres de terre rouge, là où naguère s'étendait le désert morne, brûlant et sinistre.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1])

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

III

La place de Jérusalem.

La place était restée déserte après l'entrée de la cavalcade dans la cour de la maison de Pilate. Les deux archers de la confrérie s'étaient éloignés au trot de leurs chevaux, dans la direction de la Macarena, quartier des hôtelleries populaires. Le silence régnait de nouveau dans la maison de Pilate et aux alentours. Aucun bruit ne s'élevait de la ville endormie, sauf ce concert mystérieux et intermittent dont nous avons parlé déjà. Les sons de la mandoline et de la guitare semblaient partir d'une grande maison moresque à laquelle appartenaient ces arcades qui faisaient face aux croisées d'Isabel. Les bruits de voix qui éclataient parfois et couvraient l'harmonie sortaient également de ce logis dont les portes et fenêtres étaient cependant honnêtement closes.

Il n'y avait point de lune au ciel qui resplendissait de toutes ses étoiles comme un immense dais dont l'azur, à la fois limpide et sombre, se parsèmerait de prodigieux diamants. Tous les poëtes l'ont dit : ces nuits de l'Espagne méridionale ont un éclat autre et plus grand que l'orgueil de nos meilleurs jours.

Les façades noires des maisons environnantes se détachaient sur ce lumineux firmament. Toutes les lueurs étaient au ciel, laissant l'ombre propice à la terre.

L'air était tiède. Par intervalles une brise paresseuse passait, chargée de senteurs tropicales. Son souffle faisait crier plaintivement la girouette de Saint-Ildefonse, cette église gothique qui fermait la perspective du côté du sud, et dont le minaret parlait encore de la domination arabe.

De temps en temps, au lointain, on voyait glisser une lueur, et la voix monotone des gardes de nuit psalmodiait ce mot : *sereno*, qui est devenu leur nom.

Il fait beau, *sereno*, toujours beau. Chez nous, s'il y avait des gens chargés comme autrefois de crier le temps qu'il fait, la nuit, on les appellerait les hommes de la pluie.

Tout en haut du clocher de Saint-Ildefonse, un grondement sonore se fit. C'était la vieille horloge qui se mettait en train de sonner l'heure. Elle était enrouée et infirme comme Zamore, et moins fidèle que lui, car elle avait mesuré le temps aux musulmans comme aux chrétiens. Après un râle préparatoire, qui dura une demi-minute, elle tinta trois coups fêlés; ce fut comme un signal. A droite, à gauche, devant, derrière, de loin et de près, les cent et quelques églises de la ville pieuse sonnèrent trois heures en un feu de file irrégulier. La voix aigre des petits clochers de chapelles grinçait parmi le tonnerre des bourdons des grandes paroisses, et, pour surcroît, les trompes de la cathédrale, de la Caridad, de Saint-Jean-de-Dieu et de la Merced, entonnèrent leurs annonces supplémentaires, sonnant un mot rauque et prolongé pour chaque coup de cloche. Cela dura dix bonnes minutes, et tous les dormeurs de Séville durent savoir en rêve l'heure qu'il était.

1. Voir les deux derniers numéros.

Deux hommes arrivaient au bout de la rue des Caballerizas (écuries) au moment où l'horloge de Saint-Ildefonse s'ébranlait. Ils étaient à pied, tenant leurs chevaux par la bride. Bêtes et gens avaient sur le corps une épaisse couche de poussière.

L'un des nouveaux arrivants était un cavalier à la démarche jeune et fière; l'autre, un paysan à courte taille qui, cependant, ne semblait manquer ni d'agilité ni de force. Vous eussiez dit le maître et le valet, sans l'extrême simplicité du costume de celui qui, par sa tournure et la noblesse de son visage, eût pu passer pour un maître. Il portait, il est vrai, un pourpoint taillé à la mode des gentilshommes, mais en gros cuir de buffle, et le ceinturon qui soutenait sa rapière n'était qu'une simple courroie non vernie. Son manteau, son feutre et ses bottes éperonnées accusaient de longs services et la plume qui ornait alors si coquettement la coiffure de tous les jeunes gens de bonne maison faisait défaut à sa visière.

Le valet avait, en comparaison, un accoutrement moins maigre et moins étoffé. Il portait le costume des rustres de l'Estramadure : sombrero à bords étroits, veste et soubreveste de *futaine* brun, aux coutures recouvertes d'un rude galon de laine; culottes courtes, guêtres de toile, rejoignant les espardilles ou cothurnes de gros chanvre tressé.

— Seigneur don Ramire, dit avec tristesse ce bon garçon qui tirait la bride de son bidet d'un air découragé, l'Espagnol est sobre de sa nature, mais Dieu lui a donné un estomac comme à tous les autres habitants de l'univers. Depuis Arracena, où j'ai mangé un oignon poivré et bu un verre d'eau claire, je ne me souviens pas d'avoir rien mis sous ma dent.

— La paix !... fit don Ramire qui tendit vivement l'oreille.

Le cri du sereno, s'ajoutant au chœur des horloges, retentissait de l'autre côté de la place, dans la rue Impériale.

Ramire jeta un regard inquiet tout autour de lui.

— La police est taquine et inquiète à Séville, murmura-t-il; on dit cela. Nous n'avons pas de sauf-conduit... Fais entrer les deux chevaux sous cette voûte, et pas un mot.

— Si cette voûte menait seulement à une hôtellerie ! soupira Bobazon en obéissant.

La voûte était percée sous la dernière maison de la rue, avant d'arriver à la place. Elle menait à une fontaine commune placée à l'entrée de la cour. Il n'y avait pas trace d'hôtellerie.

Bobazon attacha les deux brides au robinet de la fontaine et s'assit sur la pierre. Don Ramire était resté en dehors; il se cachait à demi derrière la saillie de la voûte. De là il pouvait voir la sombre façade de la maison de Pilate.

Son regard chercha une lumière, de croisée en croisée : toutes les fenêtres étaient uniformément couvertes de leurs jalousies, et derrière les jalousies aucune lueur ne brillait.

— La chambre qu'on lui a choisie donne peut-être sur les jardins, pensa-t-il.

Puis, se reprenant :

— Je suis fou !..... Elles n'ont pas encore eu le temps de regagner leurs appartements.

On voit que ce beau don Ramire avait ses préoccupations comme l'honnête Bobazon, son compagnon d'aventures.

La lanterne du sereno se balançait à l'autre bout de la place. C'était un grand diable de Castillan, long comme la hampe de sa hallebarde, et plus maigre. Il vint d'un pas indolent jusqu'aux arcades mauresques, derrière lesquelles le concert se taisait en ce moment pour faire place à de joyeux murmures entrecoupés de rires. Il prit sa lanterne à la main et donna un grand coup de sa hallebarde dans les volets fermés.

Les cris et les rires s'éteignirent. Le volet massif s'ouvrit, et une voix discrète demanda :

— Qui va là ?

Puis, tout de suite après :

— Ah! c'est vous déjà, bon Esequiel... Est-il donc trois heures du matin ?

— Le temps vous passe, seigneur Galfaros, répondit le garde; Dieu veuille que vous soyez bien préparé à l'heure qui vient tôt ou tard pour nous tous... Renvoyez vos chalands ou payez les redevances.

— C'est ruineux, Esequiel, mon ami, fit dolemment le seigneur Galfaros; sur l'honneur de mon nom, je serai obligé de fermer boutique !

— Une demi-peceta pour l'audience, compta le garde; trois réaux pour le saint-office, un cuarto pour moi, pauvre malheureux, cela fait en tout cinq réaux et un cuarto, ou vingt-six cuartos et un misérable ochavo, ou cent six petits maravédis de Philippe III, dont Dieu ait l'âme !

— Pour une heure, Esequiel !... A compter huit heures de nuit noire, cela fait deux cent dix cuartos de bon cuivre, ou quarante-deux réaux, ou plus de deux douros et demi... c'est ruineux!

— Encore êtes-vous petit-cousin d'un familier, seigneur Galfaros... on vous protége... Allons, payez ou fermez !

Le seigneur Galfaros tira de la vaste poche de sa soubreveste un boursicot de cuir et se prit à compter des pièces de monnaie sur l'appui de sa fenêtre.

— Vous avez bonne société cette nuit? demanda Esequiel.

— Assez, puisqu'il plaît à Dieu... Saint Antoine, mon respecté patron, protége et bénit mon pauvre établissement. Nous avons à souper les danseuses basques et quelques jeunes seigneurs. Voilà votre affaire, ami Esequiel.

— Auberge et cabaret au soleil et au clair de lune, dit le garde en recomptant soigneusement la monnaie. Vous devez gagner votre pesant d'or, seigneur Galfaros... Il manque mon cuarto.

— Pas possible!... donnez...
~~~

— Donnez vous-même !... Voudriez-vous faire tort à un père de famille?

— Vous l'avez reçu. Esequiel, soyez juste !

— On parle de reviser l'édit des plaisirs, qui date de 1421... c'est trop vieux... Sur les renseignements que je fournirai, on pourrait bien vous taxer au double, seigneur Galfaros

— Tenez, bon Esequiel, tenez. . deux cuartos au lieu d'un... Faites-moi degrever plutôt, nous partagerons la différence.

— Jusqu'au revoir, seigneur Galfaros, et grand merci.

— La bonne nuit ! seigneur Esequiel, on ne vous reverra que trop tôt.

Le volet fut refermé. Le sereno remit sa lanterne au bout de sa pique, et poursuivit sa promenade paresseuse après avoir jeté son cri sempiternel :

— La paix de Dieu ! trois heures ! beau temps !

Notre jeune voyageur avait attendu avec impatience la fin de cet entretien. Tant que le colloque avait duré, son regard était resté braqué sur les croisées closes de la maison de Pilate. Il s'enfonça sous la voûte pour laisser passer le sereno. Quand le pas de celui-ci se fut étouffé au détour de la rue, il appela doucement :

— Bobazon !

Le brave rustre ne répondit que par un ronflement sonore. Notre jeune homme se dirigea vers lui à tâtons, et le trouva commodément étendu sur le pavé qui entourait la fontaine. Il dormait de tout son cœur, la tête entre les quatre pattes de son bidet

Don Ramire ne jugea point à propos de troubler ce paisible sommeil. Il regagna la rue, et ne put retenir un cri de joie en voyant qu'une fenêtre s'était éclairée dans la noire façade du palais de Medina-Celi. La lueur faible brillait au travers d'une jalousie baissée, mais l'œil d'un amoureux perce de bien autres obstacles.



L'AMIRAL DE TEGETTHOF, d'après une photographie envoyée par notre correspondant de Trieste. — Voir page 6[illegible]5.

Et ce beau don Ramire était amoureux à en perdre l'esprit.

Notez qu'à son costume il était aisé de voir qu'il n'avait guère autre chose à perdre.

Avez-vous parfois regardé au travers d'une jalousie ? Les lignes se brisent de tablette en tablette et présentent un dessin tremblé que tous les Roméo connaissent. C'est joli, parce que tout est joli qui touche aux jeunes amours. Ces formes demi-voilées offrent un vaporeux aspect. On a en quelque sorte l'effet mystérieux du masque de velours, non plus sur le visage seulement, mais du haut en bas, et il faut l'œil de Lindor pour appliquer à coup sûr le nom de Rosine à cette étrange silhouette coupée par bandes, comme les figures émaillées argent et sable qu'on voit sur les vieux écussons.

La première idée de don Ramire fut de s'élancer, car il se disait : Elle est là. Elle m'attend.

La lampe allumée à l'intérieur projetait très-distinctement le profil d'une femme sur les planchettes de la jalousie.

Il n'y avait même pas de doute dans l'esprit de don Ramire : c'était Isabel.

Mais était-elle seule ? Là-bas tout au bout de l'Estramadure, de l'autre côté du Tage, au pied de la sierra Gala, quand don Ramire rôdait, la nuit, autour de cet antique château de Penamacor, il y avait un signal. Ce serait péché mortel pour un amant espagnol que d'oublier sa guitare. La guitare chante dans les nuits étoilées de ce poétique pays, comme la chouette ou le hibou dans nos nuits déshéritées. On ne fait pas attention à la guitare. En écoutant la guitare, les duègnes se retournent entre leurs draps et disent : « Voilà l'amour qui passe ! » absolument comme nos bergers, bien clos dans le bercail, se rient du loup qui hurle impuissant au dehors.

Certes, le loup en hurlant montre peu de prudence, mais cela ne l'empêche point de croquer la dîme du troupeau.



LA PLAINE DU TANARO, SOUS LES REMPARTS

Peut-être les amoureux espagnols, qui sont les plus délicats, les plus chevaleresques, les plus discrets du monde, feraient-ils mieux d'abandonner la guitare. C'est une grave question. Quoi qu'il en soit, entre don Ramire et cette charmante Isabel la guitare avait joué un grand rôle. Elle vous l'a dit. Il y avait un bosquet de myrtes.

Car c'était bien don Ramire que cette adorable Isabel attendait cette nuit, au lieu de ce Pedro Gil qui s'était montré tout à coup sur la place.

C'était bien don Ramire et son valet Bobazon, le digne garçon, qui avaient pénétré dans Séville à la faveur de l'escorte. Nous dirons quelque jour au lecteur les petits incidents de cette odyssée.

Il y avait donc un bouquet de myrtes. Don Ramire annonçait son arrivée par un accord de guitare. Encore une fois, dans cette heureuse Espagne, on ne sait point d'expédient plus adroit. Isabel était prévenue, et quand ses femmes avaient achevé leur tâche, elle venait au balcon tremblante et tout émue.

Oh! ces nuits embaumées! ce silence des jardins amoureux! ces rares paroles qui allaient descendant et montant, comme les boules d'or des jongleurs! ces soupirs, ces extases!

Tous ces chers enfantillages de la première tendresse!

Il était haut, ce balcon. Outre la guitare, l'Espagne produisit de tout temps l'échelle de soie, mais le pauvre Ramire n'avait que sa guitare.

Comme il regrettait sa guitare aujourd'hui! Le scrupule le prenait. Encarnacion était peut-être encore auprès de sa maîtresse. Il n'osait mettre le pied dans cette place déserte, de peur d'éveiller les soupçons de la caméριste. Et cependant Isabel attendait; elle pouvait se lasser d'attendre, quitter la fenêtre et la refermer, en l'accusant, lui, Ramire, de paresse ou d'indifférence. Il hésitait.

Mais le raisonnement venait ici en aide au désir; il allait surmonter sa crainte, lorsqu'un homme sortit de l'ombre des arcades mauresques.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



L'AMIRAL DE PERSANO, dessin de M. H. Rousseau, d'après une photographie de MM. Duroni et Murer. — Voir page 695.

LES TRAVAUX DE L'EXPOSITION

A celui qui voudrait se faire une belle idée de l'activité humaine, je conseillerai volontiers une visite au Champ de Mars. Quand je dis Champ de Mars, c'est une façon de parler. De Champ de Mars, il n'y en a plus. Il a été remplacé par un cirque de fer dont le gigantesque circuit n'embrasse pas moins de 145,588 mètres de superficie, palais entouré par un jardin qui mesure à lui seul ses 344,000 mètres! A travers ce jardin qui s'ébauche, on voit se creuser déjà le lit d'une rivière, des blocs de rochers; des plantations sortir de terre et s'élever enfin cent constructions diverses.

Si le visiteur n'y est pas frappé par des merveilles d'architecture, il y peut admirer du moins l'étonnante célérité du travail. Sous cette vaste ruche de métal, et tout autour d'elle, une armée d'ouvriers est incessamment à l'œuvre. Terrassiers, jardiniers, charpentiers en fer ou en bois, maçons, peintres, menuisiers, vitriers, plombiers, travaillent à la fois. La grue gémit, la pelle racle, la scie grince, et, de toutes parts surtout, le marteau, l'implacable marteau résonne. A travers le plus infernal tapage partent des cris d'ouvriers creusant des tranchées, roulant des poutres, hissant d'énormes pièces de fer, perchés enfin dans les vitrages, balancés le long des parois ou suspendus dans les cintres.

Le premier coup d'œil est naturellement pour l'ouvrier, qui est aujourd'hui l'âme de cette immense carcasse; par le second, on essaye de se rendre compte des futures dis-



...ANDRIE, d'après un croquis de M. S. Road. — Voir page 694.

positions du monument. C'est, dès à présent, chose facile.

Les bâtiments de l'Exposition forment une série de galeries circulaires elliptiques, s'emboitant les unes dans les autres et percées d'allées transversales qui viennent aboutir à un jardin central d'environ 120 mètres de long sur 46 de large. Une immense *velarium* sera étendu au-dessus de ce jardin et permettra aux visiteurs fatigués de goûter à son ombre un peu de repos et de fraicheur.

La commission impériale a divisé en sept groupes les divers produits exposés. Ce sont :

1° Les œuvres d'art ;

2° Le matériel et l'application des arts libéraux ;

3° Les meubles et autres objets destinés à l'habitation ;

4° Les vêtements et autres objets portés par la personne ;

5° Les produits bruts des industries extractives, à divers degrés d'élaboration ;

6° Les instruments et procédés des arts usuels ;

7° Les aliments (naturels et conservés) à divers degrés d'élaboration et de cuisson.

Quel cours d'histoire industrielle et humanitaire qu'une visite à ces diverses séries !

Grâce à la combinaison des galeries rayonnantes et des galeries circulaires, le promeneur pourra, selon qu'il suivra les premières ou les secondes, juger de l'industrie générale de chaque nation ou comparer les productions de même nature en différents pays. La principale galerie, celle des machines, mesure [illegible] mètres de largeur sur 25 de hauteur. Douze machines à vapeur établies [illegible] du palais se chargent de transmettre le mouvement aux machines exposées. Il y aura certainement là des merveilles. La mécanique ne tient-elle pas la tête des sciences modernes ?

Le palais de l'Exposition aura jardin devant et derrière. Du côté de l'École militaire on pourra voir une ferme modèle, un café-concert, le fameux théâtre international et deux *aquaria*, dont l'un pour les poissons d'eau douce et l'autre pour les poissons d'eau de mer.

Le côté du quai d'Orsay, qui est celui de l'entrée principale, profile déjà des vallons accidentés entrecoupés de pelouses et de plantations. Les hautes futaies arrivent, suivant la coutume, en voiture. Voici le pont de métal qui enjambe la trouée faite à travers le quai pour mettre en communication avec la Seine la rivière qui parcourra ce parc improvisé. Ici est un grand rocher factice que doit surmonter un phare non pas factice, mais *pour de vrai;* là, tout auprès, une sorte d'église aux formes ogivales, où doivent être exposés tous les objets se rapportant au culte catholique, les vitraux, les broderies d'or et d'argent, la serrurerie, la sculpture, l'orfèvrerie religieuse.

Puis c'est l'élégant pavillon où les tapissiers de Paris vont prodiguer toute les luxueuses combinaisons de leur art, c'est un cercle international destiné à créer entre les exposants des divers pays des relations qui ne peuvent manquer d'être utiles et fructueuses pour tous.

Plus loin apparaissent les constructions spéciales de l'exposition égyptienne : parmi elles le temple trapu aux épaisses colonnes qui porte le style architectural de la vieille Égypte.

Il paraîtrait que l'Égypte ne serait pas la seule à faire bande à part dans ce conflit de toutes les nationalités. Un espace spécial serait également réservé à la Russie dans les terrains attenant à l'Exposition. On y verrait des étables où seraient exposés tous les animaux domestiques de ce curieux pays ; puis divers spécimens d'habitations : des chalets moscovites, des maisons circassiennes et jusqu'à des iourtes tartares. Mieux que cela ! Plusieurs familles du Caucase viendraient s'y installer — sans doute comme produit du pays.

Disons, pour finir par des chiffres, qu'on évalue à 11,200,000 francs le prix qu'aura coûté la construction du palais de l'Exposition universelle, et à 1,300,000 francs le produit qui pourra être retiré des matériaux après sa destruction. Le reste des frais sera sans doute amplement couvert par le prix d'entrée, fixé à un franc pour les six jours de la semaine. Il se pourrait que le dimanche l'entrée fût gratuite.

P. DICK.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Force des insectes comparée à la force des mammifères. — Le dynamomètre [illegible] — Force de traction [illegible] — Le chelifer. — La puce. — La mouche. — M. Plateau et ses études. — Un hanneton attelé. — Force de divers insectes. — Les termès lucifuges ou tarets. — Une maison dévorée par des insectes. — Ce que c'est que le termès. — Sa ponte. — Sa larve. — Ses ravages. — Le chelifer. — L'acarus du sucre. — Les [illegible] des fruits.

Tous les insectes qui vivent dans nos logis sont doués de forces qui, proportion gardée, laissent bien loin derrière elles les forces des mammifères. Par conséquent, ils se trouvent merveilleusement organisés pour s'acquitter de leur mission de destruction. Linné fait observer à ce sujet qu'un éléphant qui posséderait, eu égard à sa taille, les forces d'un cerf-volant (*lucanus*), remuerait une montagne, et qu'un homme dont la mâchoire aurait la puissance des mandibules d'une fourmi, soulèverait sans peine, en en prenant le timon entre les dents, un haquet de brasseur chargé de douze gros tonneaux remplis de bière.

Jusqu'ici, on s'en était tenu à se rendre compte, par le dynamomètre, de la force des animaux à sang chaud ; la *tête* populaire *de turc* des foires et des fêtes publiques, qui n'est autre chose qu'un dynamomètre, démontre chaque jour et aux moins savants que l'effort musculaire d'un homme robuste représente un poids de cinquante-cinq kilogrammes. Il résulte d'études récentes faites par MM. Reynier et Quetelet que l'effort de traction d'un cheval ne dépasse guère quatre cents kilogrammes. Or, comme l'homme pèse en moyenne soixante-dix kilogrammes et le cheval six cents, on voit que leur force musculaire se proportionne, pour le premier, aux cinq sixièmes de son poids, et pour le second, aux deux tiers environ de ce même poids.

Chez les insectes, il en est bien autrement; le chélifer peut supporter, sans être écrasé, un volume qui représente environ trente mille fois sa pesanteur; une puce a besoin de subir une pression de dix mille fois son poids avant de s'éventrer et de s'aplatir, et la larve de la mite destinée à devenir un frêle papillon, qui s'effrite au simple contact des doigts, résiste à des chocs formidables. Essayez sur la mouche elle-même la résistance et l'élasticité corporelles qui la protègent, et vous constaterez qu'un corps humain exposé aux mêmes épreuves, toujours proportion gardée bien entendu, succomberait infailliblement, tandis que la mouche reste intacte.

M. Plateau a donné à la science les moyens de se rendre un compte logique et mathématique de la force des insectes, et il a inventé des appareils de démonstration aussi excentriques qu'ingénieux.

Veut-il, par exemple, évaluer la force de traction d'un hanneton, au moyen d'un fil de soie, attaché à son corselet, il fait passer horizontalement ce fil sur une petite poulie [illegible] à laquelle [illegible] un plateau.

Il oblige ensuite le hanneton à s'avancer entre deux lames de verre, sur une planchette recouverte de légères rugosités qui rendent plus sûre et plus ferme sa marche; tandis que l'expérimenté progresse, l'expérimentateur verse du sable sur le plateau jusqu'à ce que la charge, devenue trop lourde, empêche le charrieur d'avancer.

On dételle alors le hanneton, on le pèse et l'on pèse en même temps le sable contenu dans le plateau.

Il résulte de ces expériences, répétées plusieurs fois, qu'un hanneton charrie une quantité de sable représentant quatorze fois son propre poids.

Le cheval, je vous l'ai dit plus haut, ne traîne au plus que les deux tiers de sa pesanteur.

Donc le hanneton possède une force musculaire au moins treize fois plus grande que le cheval, puisque lourd de quatre-vingt-quatorze centigrammes, il transporte un tas de sable de treize grammes et demi.

Un autre scarabée, la trichie à bandes, qui hante les lis, traîne quarante fois son poids; le petit hanneton d'été (*anomala*) soixante-dix fois; et l'abeille vingt fois.

Les autres insectes, et surtout ceux qui peuplent nos logis, sont doués de forces en proportion à peu près égales à la force de ceux sur lesquels M. Plateau a expérimenté. Vous pouvez juger des ravages que peuvent faire des ennemis armés de la sorte, qui manœuvrent avec autant d'habileté que de puissance contre nos meubles, contre nos parquets, contre nos étoffes, les scies, les vrilles, les tarières, les ciseaux, les dards, les poisons qu'ils tiennent de la nature, pour s'acquitter de leur mission destructive. Les poutres elles-mêmes qui soutiennent nos plafonds sont lentement minées par les termès lucifuges, importés du cap de Bonne-Espérance à Rochefort, dans les ateliers de la marine, sur des navires arrivant d'Afrique. Ces termès ou tarets ont peu à peu envahi le département de la Charente-Inférieure et ont fini par conquérir jusque Paris lui-même. J'ai sous les yeux une maison construite, il y a vingt ans, dont le squelette de chêne, dévoré par ces redoutables insectes, menaçait ruine et qu'il a fallu démolir de fond en comble, pour la reconstruire avec des éléments plus solides, c'est-à-dire avec du fer et des bois injectés de sels métalliques.

Les charpentes rongées par les termès conservent leur forme apparente, mais elles s'effritent au moindre choc, tombent en poussière et dispersent autour d'elles les œufs imperceptibles des dangereux névroptères. Ces œufs conservent leur propriété d'éclosion jusque dans les milieux qui devraient leur être le plus funestes, résistent aux brûlantes ardeurs du soleil comme à l'humidité des pluies et à la gelée la plus rigoureuse, échappent par leur impalpable ténuité aux chocs et finissent toujours par donner naissance à une larve affamée et insatiable.

Le termès lucifuge, improprement plus connu sous le nom de taret, qui ne lui appartient pas et qu'on donne à un mollusque qui lui aussi détruit les bois, a le corps d'un noir brillant légèrement tempéré çà et là par un duvet grisâtre; ses antennes prennent à leur extrémité une nuance roussâtre; son corselet carré, ses ailes brunes à demi transparentes, ses pattes robustes, ses mâchoires en forme de palette, ses trois yeux lisses placés sur son large front lui donnent un faux air de moucheron; vous l'avez sans doute pris pour un de ces insectes, en le voyant voleter le soir autour de votre lampe.

Par lui-même, il ne détruit guère; c'est sa larve qui met en péril la sécurité de nos maisons. Comme les abeilles et les fourmis, les termès vivent en république et se divisent en mâles, en femelles et en neutres. Une seule femelle, d'après Sparmann, pond d'une seule fois et sans interruption, en vingt-quatre heures, quatre-vingt mille œufs, que les neutres recueillent et vont installer immédiatement dans des petites cellules creusées aux dépens de la pièce de bois où se trouve installée la fatale colonie.

Il sort de ces œufs une larve qui ne tarde point à devenir un insecte complet, sans ailes, armé de mâchoires tranchantes qui sécrètent une liqueur corrosive d'une odeur acide et pénétrante. Mou, allongé, d'un blanc jaunâtre, pourvu de six pattes, sans yeux apparents, sa tête ne semble formée que de mandibules saillantes qui se croisent et qui déchiquètent les fibres les plus dures du bois, comme le feraient à la fois une scie et un couperet. Il n'existe qu'un seul ennemi sérieusement redoutable pour le termès, dont les envahissements mystérieux menacent Paris beaucoup plus que Paris ne le pense. C'est ce brave chelifer, qui rend tant de services inconnus à nos habitations, qui poursuit les termes jusque dans les canaux tortueux et cachés que creusent ceux-ci, et qui en fait à lui seul des razzias considérables.

Des ennemis secrets se tiennent partout à l'affût pour dévorer nos logis et même nos personnes. Examinez à la loupe le morceau de sucre que vous allez faire fondre dans votre thé ou dans votre café, et surtout le sucre en poudre dont vous saupoudrez vos fruits : vous ne tarderez pas à y apercevoir des bandes d'acarus qui y grouillent partout. Ces acarus ont une tête écailleuse, des mandibules tranchantes et des ongles aigus. Ils nichent, ils aiment, ils pondent, ils naissent, ils subissent leurs transformations dans le sucre brut et le sucre raffiné lui-même. Ils s'en prennent non-seulement à la substance qui leur sert de patrie, mais encore ils s'attaquent à nos doigts et à nos poignets, où ils provoquent des rougeurs et des démangeaisons cuisantes que nous avons tous plus ou moins subies sans nous en expliquer les causes. Vous pouvez voir les traces de piqûres de l'acarus du sucre sur les mains et sur les bras des garçons épiciers qui manient constamment les pains de sucre et les tonneaux de cassonnade. Ces piqûres négligées finissent souvent par devenir ulcéreuses et par causer des accidents sérieux.

Le docteur Hassalt, de Londres, a constaté, en moyenne, dans soixante-douze échantillons de sucre examinés par lui au microscope, la présence de deux cent soixante-huit mille acarus par cinquante grammes.

Les fruits eux-mêmes, pour peu que l'air pénètre à travers la peau qui les enveloppe, ne tardent point à se remplir de ces végétations équivoques et dangereuses dont je vous ai déjà parlé, sous les noms de *mucor mucedo* et de *penicillium glaucum*. Le premier les flétrit de taches noires formées par des tubes sans cloisons, et le second par une efflorescence verdâtre que constituent des tubes cloisonnés.

Déchirez quelque peu la peau du fruit le plus sain : pomme, poire, citron, orange, prune, cerise, et peu à peu les deux mortelles mucédinées, dont les germes se trouvent partout répandus, s'inoculeront dans leur chair succulente, l'envahiront tout entière et la transformeront en une masse de pourriture. Pour opérer cette transformation, il suffit au *mucor mucedo* de six heures et au *penicillium* de douze à quinze.

N'y a-t-il point, dans ces faits révélés et développés récemment à l'Académie des sciences par MM. Devaine et Robin, l'explication de bien des indispositions causées par les fruits malsains introduits dans l'estomac avec les végétations parasites qu'ils recèlent à votre insu?

Enfin, le tribunal correctionnel de Paris avait à juger, le 2 juin dernier, un charcutier du faubourg du Temple, dont les produits avaient dangereusement empoisonné toutes les personnes qui en avaient mangé et même causé la mort d'un enfant.

M. Roussin, professeur au Val-de-Grâce, et M. Tardieu, chargés d'examiner ces viandes, ont déclaré que les symptômes d'empoisonnement constatés avaient pour cause une multitude de cryptogames microscopiques développés spontanément, sans que la négligence y eût contribué en rien, sur les chairs mises en vente par le charcutier.

Ainsi, ce n'est point assez pour nous autres, pauvres Parisiens, de toutes les conditions, des préoccupations, des inquiétudes, des déceptions, des chagrins qui usent lentement nos forces morales et physiques, il nous faut encore lutter contre toutes sortes d'agents délétères, d'ennemis la plupart invisibles qui s'en prennent à notre logis, à nos vêtements, à nos aliments et à nos livres eux-mêmes. *Qui terre a guerre a,* ainsi que le dit plaisamment Sganarelle à M. Guillaume, et comme Montaigne le répète si mélancoliquement à son ami le baron de Compenne : « Ne sommes-nous point assez en merci de bestes et fléaux naturels, pour rendre pire l'estat des choses par nos propres meschancetes ? »

S. HENRY BERTHOUD.

LES REMPARTS D'ALEXANDRIE

Les événements militaires qui ont annexé la Lombardie au Piémont en 1859, et récemment la Vénétie au royaume d'Italie, ont modifié d'une façon capitale la situation de la ville forte d'Alexandrie. Naguère encore, c'était une place-frontière à laquelle incombait la mission d'assurer la sécurité du territoire piémontais. Aussi avait-on eu recours à tous les efforts du génie militaire et dépensé des sommes immenses afin de compléter et de perfectionner le système des fortifications.

Le temps est loin où Alexandrie n'était qu'une modeste bourgade fondée par la ligue lombarde. Les Milanais avaient, au XIIe siècle, entrepris de la fortifier pour résister à l'empereur Frédéric Ier, et tenir en respect les marquis de Montferrat. Ils élevèrent les premiers remparts avec du limon et de la paille. De là ce sobriquet d'*Alessandria della Paglia,* que les Gibelins donnèrent par dérision à la ville nouvelle.

Alexandrie en a bien rappelé depuis. Tant par sa vaste citadelle, bâtie en 1728, et les ouvrages avancés qui l'entourent, que par ses travaux intérieurs, dont le plus remarquable est l'éclusement du Tanaro, qui permet d'inonder la plaine et de défendre l'approche de la place, elle reste célèbre comme une des plus fortes places de l'Italie. Bien que cette ville se trouve aujourd'hui fort loin de la frontière du côté de l'Est, elle conserve une haute valeur stratégique en face des Alpes, et avec la destination de couvrir l'approche des Apennins. Ces considérations ont déterminé le gouvernement

italien à ne pas négliger plus que précédemment les fortifications d'Alexandrie et à continuer d'en faire un vaste dépôt d'approvisionnements, d'artillerie et de matériel de toute sorte.

X. Dachères.

LES AMIRAUX PERSANO ET TEGETTHOF

Les tristes débats de l'affaire Persano continuent de s'instruire devant le sénat italien. A cette occasion, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur offrant à la fois le portrait de l'amiral italien et celui de son heureux adversaire dans le combat naval de Lissa.

Le comte Carlo Pillion de Persano est d'origine piémontaise. Il a aujourd'hui soixante et un ans. Dans l'un des cabinets présidés par M. Rattazzi, il occupa un moment le ministère de la marine. Avant d'être appelé l'année dernière à faire partie du sénat qui va le juger, il avait été nommé député. Il a en outre présidé le conseil consultatif pour la marine marchande et commandé le département maritime septentrional; mais son principal titre de gloire est la façon remarquable dont il a dirigé les opérations de la flotte italienne devant Ancône et devant Gaëte. C'est à lui que voulut se rendre le général de Lamoricière.

L'amiral Persano a un fils lieutenant de vaisseau qui remplissait auprès de lui, à Lissa, les fonctions de sous-chef d'état-major.

Guillaume de Tegetthof est fils d'un lieutenant-colonel autrichien. Il naquit en 1827, à Marbourg, en Styrie, et fit son éducation au collége de marine de Venise. Dès son entrée au service, il commença de montrer de grandes aptitudes pour son art et acquit beaucoup d'expérience dans les nombreuses expéditions qui lui furent confiées. En 1848 et en 1849, Tegetthof prit part au blocus de Venise. Son premier commandement lui fut confié en 1855. Lors des derniers événements en Grèce, il y fut envoyé pour protéger les nationaux autrichiens, et il se fit remarquer à cette occasion par sa sagesse et son énergie.

Commandant de la division active pendant la guerre du Danemark, il n'y fut pas toujours heureux, mais continua néanmoins de déployer cette mâle énergie qui est le fond de son caractère. Un jour, dans un de ses combats contre les Danois, le *Schwazzenberg*, qu'il montait, prend feu. Vous croyez qu'il va abandonner son bord ou lâcher la partie. Non pas. Il fait deux parts de son équipage: met l'une aux pompes et l'autre à la manœuvre; puis, comme si de rien n'était, avec l'incendie sous ses pieds, continue de donner par des signaux des ordres à sa petite flottille.

Quand on télégraphia à Vienne les détails de ce combat, l'empereur y répondit par le titre de contre-amiral en faveur du brave capitaine Tegetthof. Il l'a élevé de même, après la bataille de Lissa, au grade de vice-amiral commandant en chef les forces navales autrichiennes et l'a décoré en outre de l'ordre de Marie-Thérèse, ordre qui confère la noblesse.

Henri Muller.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1])

Notre voiture, conduite par le Cosaque, s'arrêta à la porte de la maison.

Nous étions véritablement en Orient, dans l'Orient du Nord, c'est vrai; mais l'Orient du Nord diffère de l'Orient du Midi par les costumes seulement; les mœurs et les habitudes sont les mêmes.

Moynet s'en aperçut en se cognant la tête à la porte d'entrée de notre chambre : elle semblait faite pour un enfant de dix ans.

J'étais entré le premier, et j'avais, avec une certaine inquiétude, jeté les yeux autour de moi. Les stations de poste que nous venions de parcourir étaient peu meublées, sans doute; mais encore avait-elles un banc de bois, une table de bois, deux chaises de bois!

Notre chambre n'avait pour tout meuble qu'une guitare pendue à la muraille.

Quel était le fantaisiste espagnol qui nous avait précédés dans ce logement, et qui, manquant d'argent pour payer son gîte, avait laissé en payement ce meuble inconnu, que notre hôte réservait probablement pour le musée de Kislar?

Nous interrogeâmes un garçon d'une quinzaine d'années, celui pour lequel sans doute la porte était faite, et qui se présenta à nous avec sa tcherkesse garnie de cartouches et son kandjar passé dans sa ceinture; mais il se contenta de nous répondre avec un mouvement d'épaules qui voulait dire : « En quoi cela vous intéresse-t-il? La guitare est là parce qu'on l'y a mise. »

Force fut de nous contenter de l'éclaircissement, tout vague qu'il était.

Nous lui demandâmes alors sur quoi nous mangerions, sur quoi nous nous assoirions, et sur quoi nous nous coucherions.

Il nous montra le plancher, et se retira, fatigué sans doute de notre importunité, démasquant son frère, jeune garçon de sept à huit ans, attaché, par sa famille, à un kandjar plus long que lui, et qui nous regardait avec des yeux sauvages à travers les poils effarouchés de son papak noir.

Il suivit son frère en emboîtant le pas sur lui.

Leur départ venait de nous laisser assez inquiets sur l'avenir. Était-ce donc là cette hospitalité orientale tant vantée, et était-il dit qu'elle perdrait à être vue de près, comme presque toutes les choses de ce monde?

En ce moment, nous vîmes notre Cosaque qui se tenait de l'autre côté de la porte, debout, mais courbé de façon que nous puissions voir son visage, qui nous eût échappé complétement s'il se fût tenu droit.

— Que veux-tu, mon frère? lui demanda Kalino avec cette douceur particulière aux Russes parlant à leurs inférieurs.

— Je voulais dire au général, répondit le Cosaque, que le maître de police va lui envoyer des meubles.

— C'est bien, répondit Kalino.

Le Cosaque pirouetta sur les talons et se retira.

Il était de notre dignité de recevoir la nouvelle froidement et de regarder cette attention du maître de police comme chose à nous due.

Maintenant, chers lecteurs, vous regardez autour de moi et cherchez où est *le général*, n'est-ce pas?

Le général, c'est moi.

Cela demande explication.

En Russie, tout se règle sur le *tchinn*, mot qui veut dire rang et qui m'a tout l'air de venir du chinois.

Selon votre tchinn, on vous traite comme un malotru ou comme un grand seigneur.

Les marques extérieures du tchinn sont un galon, une médaille, une croix, une plaque.

Il y a telle décoration affectée à tel grade, telle autre à telle dignité.

Les généraux seuls, en Russie, portent une plaque.

On m'avait dit, à mon départ de Moscou :

— Vous voyagez en Russie : accrochez un signe de distinction quelconque, soit à votre boutonnière, soit à votre cou, soit à votre poitrine, — ou vous ne trouverez pas un morceau de pain dans une auberge, pas un cheval dans les relais de poste, pas un Cosaque dans les *stanitzas*.

J'avais ri de la recommandation; mais bientôt j'en avais reconnu, non pas l'utilité, mais la nécessité.

J'avais mis, sur mon costume de milicien russe, la plaque de Charles III d'Espagne, et alors, en effet, tout avait changé à mon égard : on s'empressait, non pas de satisfaire à mes désirs, mais d'aller au-devant, et, comme les généraux seuls, en Russie, peuvent, à moins d'exception, porter une plaque quelconque, sans que l'on sût quelle plaque je portais, on m'appelait *général*.

Mon padarojné, fait d'une façon toute particulière, et un blanc seing du prince Bariatinsky m'autorisant à prendre dans tous les postes militaires l'escorte qui me conviendrait, corroboraient, chez ceux auxquels je m'adressais, cette opinion qu'ils avaient affaire à une autorité militaire.

Seulement, on me prenait pour un général français, et, comme le Français est essentiellement sympathique aux Russes, tout allait à merveille.

A chaque station de poste, le chef militaire de la station, presque toujours un bas officier, venait à moi, se roidissant dans toutes ses jointures, portait la main à son papak, et me disait :

— Général, tout va bien dans la situation — ou — tout est en ordre au poste.

Ce à quoi je répondais tout simplement *caracho*, c'est-à-dire *très-bien*.

Et le Cosaque s'en allait tout heureux.

A chaque station où je trouvais l'escorte qui devait m'accompagner réunie et sous les armes, je me levais dans ma tarantasse, ou me haussais sur mes étriers en disant :

— *Sdarovo, ribiata!*

Ce qui veut dire : *bonjour, enfants!*

L'escorte répondait en chœur :

— *Sdravia, jélaem vasché prevoskhoditelstvo!*

Ce qui voulait dire : *Bonjour, Votre Excellence!*

Moyennant quoi, les Cosaques, parfaitement satisfaits de leur sort, sans jamais demander de rétribution, recevant avec reconnaissance, après vingt ou vingt-cinq verstes faites au grand galop, un ou deux roubles pour la poudre qu'ils avaient brûlée, ou pour le vodka qu'ils devaient boire, quittaient *Mon Excellence* aussi contents d'elle qu'elle était contente d'eux.

Voilà donc pourquoi mon Cosaque voulait dire au général que le maître de police allait envoyer des meubles pour garnir l'appartement.

En effet, dix minutes après, les meubles arrivèrent sur une charrette, avec ordre d'ouvrir, dans la maison, autant de chambres qu'il nous plairait d'en occuper.

Jusque-là, notre jeune hôte, assez mal avenant, comme je crois l'avoir déjà dit, ne nous avait ouvert que la chambre de la guitare.

La vue des meubles envoyés par le maître de police, l'audition de l'ordre qui les accompagnait, changèrent complétement ses façons vis-à-vis de nous.

Les meubles se composaient de trois bancs destinés à servir de lits, de trois tapis destinés à nous servir de matelas, de trois chaises dont je n'ai pas besoin d'indiquer la destination, et d'une table.

Il ne nous manquait plus que quelque chose à mettre sur cette table.

Nous envoyâmes acheter, par notre jeune Tatar, des œufs et une poule.

Pendant ce temps, nous ouvrions notre cuisine de voyage et nous en tirions une poêle, une casserole, des assiettes, des fourchettes, des cuillers et des couteaux.

Le nécessaire à thé était chargé de nous fournir des verres et une nappe, à laquelle chacun essuyait sa bouche et ses doigts.

Nous étions riches de trois nappes, et il va sans dire que nous ne perdions pas une occasion de les faire laver.

Notre ménager revint avec des œufs; il n'avait pas trouvé de poule, et nous offrait en échange ce que l'on trouve partout au Caucase : d'excellent mouton.

J'acceptai; — c'était une occasion pour moi d'essayer du *schislik*.

Alexandre Dumas.

(La suite au prochain numéro.)

1. Voir les numéros 558 à 584.

ÉCHECS

En présence du petit nombre de solutions justes qui nous sont parvenues, nous croyons devoir ajourner à *quinzaine* la publication de la Solution du beau et difficile Problème n° 22, composé par M. F. Discart, de Modène.

CORRESPONDANCE

M. A. V. R...... (Palma) — Problème n° 1 : piquant, mais un peu facile.

Problème n° 2 : juste et assez caché. Il est regrettable que les deux Var. secondaires soient *absolument semblables* à la Var. principale. N'y aurait-il pas possibilité de faire disparaître cette double imperfection?

M. F..... p..... (Beauvoisin) — Probl. envoyé sans Sol. : conception forte et élégante. — Pourquoi faut-il que des *doubles* et même des *quadruples* coups la déparent? Ex. :

BLANCS	NOIRS
1 T. c. R	1 F. 4ᵉR (A)
2 C. 7ᵉR ou pr. P	2 F. 5ᵉD (1)
3 T. 6ᵉR éch.	3 F. 3ᵉCD
4 C. 3ᵉFD	4 F. joue
5 C. c. CD ou 5ᵉCD éch. doubl. m.	5 . . . . . .

(A)

1	1 F. 5ᵉD
2 T. 6ᵉR éch.	2 F. 3ᵉCD
3 C. 3ᵉD	3 F. joue.
4 C. 5ᵉ ou 7ᵉCD, 8ᵉ ou 4ᵉR	4 F. 3ᵉCD couvre
5 C. 7ᵉ ou 5ᵉFD éch. m.	5 . . . . . .

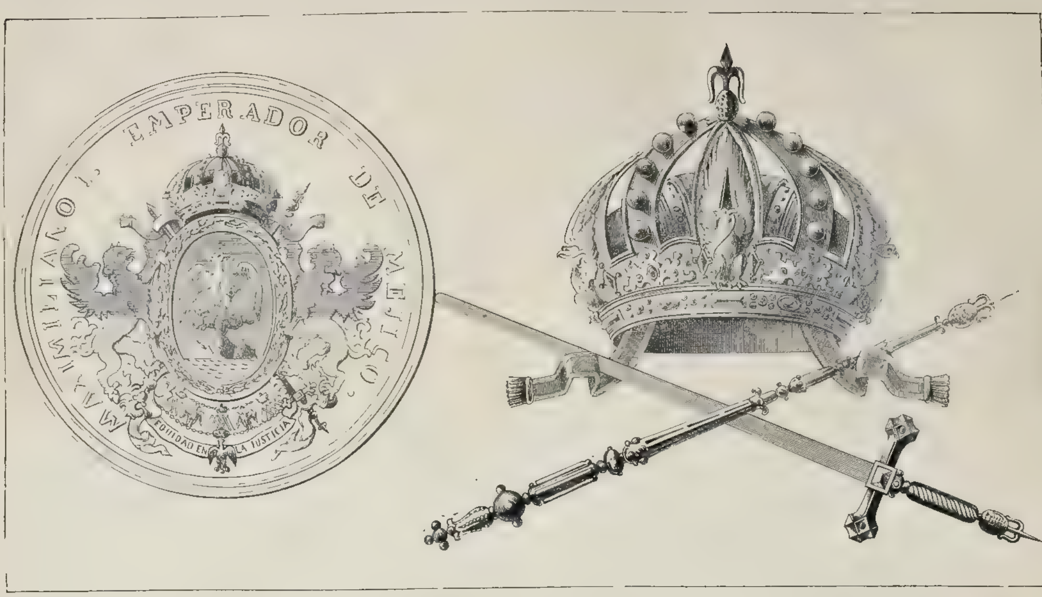
PROBLÈME N° 2[illegible].
COMPOSÉ PAR M. GROSDEMANGE
Et dédié à l'*Univers illustré*.



BLANCS	NOIRS
(1)	
2	2 F. 3ᵉD
3 T. c. FD	3 F. 4ᵉFD
4 T. pr. F	4 R. 3ᵉCD
5 T. 6ᵉFD éch. m.	5 . . . . . .

C. P.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.



LES INSIGNES IMPÉRIAUX DU MEXIQUE ET LE SCEAU DE L'ÉTAT, d'après un croquis de M. C. Haase.

LES INSIGNES IMPÉRIAUX DU MEXIQUE

ET LE SCEAU DE L'ÉTAT

Lorsque l'empereur Maximilien monta sur le trône du Mexique, il voulut prouver qu'il embrassait pleinement la nationalité du peuple sur lequel il était appelé à regner, et, renonçant aux armoiries de la maison de Habsbourg, il fit figurer sur sa couronne et sur le sceau de l'État les emblèmes légendaires qui remontent à la conquête du Mexique par Fernand Cortez. Ces emblèmes ont été vénérés de tout temps et par tous les partis : par les amis d'Iturbide comme par ceux de Santa-Anna, par les juaristes comme par les impérialistes groupes autour du trône de Maximilien. L'écusson reste le même; seulement la couronne qui le surmonte subit les vicissitudes des événements.

Détaillons cet écusson en termes de blason : *D'azur à l'aigle éployé d'or, tenant dans son bec un serpent de gueules, et posé sur une tige de cactus de sinople émergeant d'un rocher battu par des flots d'argent.*

L'aigle est reproduit dans les détails de la couronne impériale; celle-ci est, du reste, en tout point semblable à celle que s'était fait ciseler Iturbide.

L'écusson est supporté par deux griffons *coupés de sable et d'or,* c'est-à-dire, en langue vulgaire : moitié noirs, moitié dorés. Le glaive et le sceptre sont posés en sautoir. Autour, figure le collier du nouvel ordre de *l'Aigle mexicain,* fondé par l'empereur Maximilien.

Au-dessous, on lit cette devise généreuse : *Equidad en la Justicia.*

R. Bryon



CANAL DE SUEZ. — TRANSPORT DES COTONS DE ZAGAZIG SUR LE CANAL D'EAU DOUCE; dessin de notre correspondant en Égypte. — Voir le Bulletin.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 586.
Samedi 3 Novembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Elle n'est pas partie ! Elle ne partira pas ! — La musique de l'avenir est sauvée. — La question *Maison-Neuve*. — M. Sardou et la chronique. — Très-humble représentation d'un très-humble chroniqueur. — *La Vie nouvelle*. — Une énigme à deviner. — L'invasion étrangère en général et l'invasion américaine en particulier. — Que deviendrons-nous ? — L'océan Atlantique pendant l'Exposition universelle. — Un mot seulement de *la Conjuration d'Amboise*, à l'Odéon. — *Les Français à Lisbonne*, au cirque du Prince-Impérial. — Une nouvelle étape du drame militaire. — Un peu plus de canon. — Feu David, de la Comédie-Française. — Un fanatique du théâtre de Voltaire. — Le *peplum*

Grâces soient rendues aux dieux ! Voilà les Parisiens remis d'une terrible alarme ! « Elle part pour Nice ; elle va chercher au bord de la Méditerranée, sous le doux climat méridional, la santé et des forces nouvelles pour ne pas manquer à M. Paul Blaquières et à notre admiration. Sa voix



LE TIR INTERNATIONAL DE BRUXELLES, dessin de notre correspondant M. C.-R. — Voir le Bulletin du n° [illegible].

s'est fatiguée; ces belles notes au timbre de cuivre qui ont enthousiasmé les foules n'ont plus leur mâle sonorité; il faut à son gosier le vent chaud qui souffle d'Afrique et le sel marin : la Faculté a rendu son inflexible arrêt; elle part. » Et Paris et la France de se désoler et de pleurer la *diva* soudainement enlevée à ses applaudissements et à son amour. « Qu'allons nous faire sans elle? Eh quoi! plus d'Alcazar; rien que l'Opéra, les Italiens et le Théâtre-Lyrique Hélas! Nous l'avions trouvée enfin notre musique de l'avenir, ce n'était point celle de *Tannhauser* et de *Lohengrin*, comme on avait voulu un instant nous le persuader. c'était celle du *Sapeur*, de *la Femme à Barbe*, de *C'est dans l'nez qu'ça m'chatouille* : nous l'avions trouvée, et elle nous charmait, nous ravissait, nous transportait, et voilà que nous la perdons et que Theresa l'emporte avec elle. Hélas! helas! »

Eh bien, non, c'était une fausse nouvelle, et nos frayeurs étaient vaines : Mlle Thérésa n'est pas partie; Mlle Thérésa ne partira pas. L'autre soir elle assistait à la première représentation du *Major Trichmann*, et se promenait au foyer de la Gaîté, et voici que l'affiche de l'Alcazar nous promet de nous la rendre dans quelques jours. Séchons nos larmes!

Mais ne voilà-t-il pas qu'au moment où nous tirons notre mouchoir pour nous essuyer les yeux, M. Sardou, sans pitié pour notre sensibilité, nous condamne à de nouveaux pleurs.

Il nous annonce brusquement qu'il retire la pièce qu'il avait donnée au Vaudeville et qui depuis quelques jours déjà était en répétition. La chronique a livré ma comédie au public, elle l'a discutée, elle l'a critiquée; plus de surprise pour les spectateurs, pour l'auteur plus de succès peut-être; *Maison-Neuve* ne sera pas jouee

Non, M. Sardou, non, ce ne saurait être votre dernier mot. Si la chronique s'est emparée de votre pièce, c'est que vos victoires vous livrent necessairement aux indiscrétions de la chronique. On s'etouffe à vos comedies, on fait émeute à la porte des théâtres où on les représente; à notre époque calme et pacifique, on casse des balustrades pour arriver à temps au bureau de location; on paye deux cents francs une loge qui n'en coûte que soixante lorsqu'on joue les pièces de M. X... et de M. Z..., qui sont pourtant des hommes de talent, comment voulez-vous que la curiosité ne soit pas surexcitee quand on annonce un nouvel ouvrage de vous? Et comment voulez-vous que la chronique, dont le devoir est de contenter la curiosité, reste muette quand elle a quelque chose à dire? Vous ne voulez pas lui pardonner de parler de *Maison-Neuve*, pourquoi avez-vous fait *les Pattes de Mouche, la Famille Benoiton* et *Nos Bons Villageois*? Pourquoi êtes-vous Victorien, dit *le Victorieux*? Boudez vos triomphes, soit; mais ne boudez pas la chronique! Ce sont eux qui ont tort, ce n'est pas elle.

Et laissez *Maison-Neuve* à M. Harmant qui, d'ailleurs, ne veut pas vous la rendre.

~~~ On parle d'une comédie en cinq actes de M. Meurice, intitulée *la Vie nouvelle*. Et les imaginations de travailler sur ce titre alléchant.

La Vie nouvelle, est-ce la vie de ce temps-ci? la mise en scène critique de nos mœurs contemporaines, de nos plaisirs à la mode, de nos plus récents ridicules? M. Meurice se propose-t-il de nous amuser aux dépens de nos costumes, de nos drames, de nos romans, de nos toquades hippiques, de notre peinture, de notre architecture, de nos petits journaux et de nos grandes vanités?

Ces sujets ont été plus d'une fois touchés, mais légèrement et point dans leur ensemble : une bonne comédie-revue, dans laquelle un homme d'esprit, au ferme talent, à l'éloquente et verveuse ironie, montrerait tout cela en pleine nature et en pleine réalité; une satire en action où le temps présent apparaîtrait tout entier et où l'auteur nous dirait vertement nos vérités, sans autre souci que d'être sincère, ce serait là une chose neuve, un spectacle qui vaudrait à coup sûr la peine d'être vu, et il faudrait remercier M. Meurice, à qui nous devrions une pareille œuvre.

La Vie nouvelle? Est-ce, non pas notre vie d'aujourd'hui, mais notre vie de demain, celle qui sortira de notre présent et de notre passé comme le fruit naît de l'arbre et le fils de la mère? Est-ce un idéal que M. Meurice nous propose, peu édifié qu'il est de nos vertus, de nos mérites, de nos goûts et de nos aspirations? Est-ce tout simplement une comédie de situation ou de passion? Non pas la vie nouvelle de toute une génération, mais la vie nouvelle du héros ou de l'héroïne de la pièce, de M. Trois Points ou de Mme Trois Étoiles?

Cherchez, lecteurs; rêvez, lectrices. Je pourrais bien répéter un *on dit*... Mais, non, non certainement, je ne le ferai pas. Si M. Meurice allait prendre mal la chose et retirer sa pièce!

~~~ Ce que nous serons l'année prochaine quand nous aurons traversé six mois d'Exposition universelle et que nous aurons été noyés comme une goutte d'eau dans un océan de Russes, d'Anglais, d'Allemands et d'Américains, je serais, je l'avoue, assez curieux de le savoir. Les étrangers nous conquerront-ils? Conquerrons-nous les etrangers? La question est assez grave pour qu'on s'en occupe; mais bien fin, qui prétendrait y répondre à coup sûr.

Il y a quelques jours, on m'affirmait que deux millions d'Américains avaient déjà retenu leur place à bord des paquebots transatlantiques et des bâtiments qui feront le service entre les États-Unis et la France à l'époque de l'Exposition. Mettons que le chiffre soit exagéré; reduisons-le à un million, à cinq cent mille, et supposons ce qui est absolument invraisemblable, qu'il n'augmente pas; n'est-il point assez gros pour que nous nous demandions ce qu'il adviendra de cette invasion? L'Exposition finie, aurons-nous *francisé* les Américains, ou les Américains nous auront-ils *américanisé*? Rapporteront-ils chez eux la langue verte, les feeries en trente tableaux, l'opérette genre antique, le bonnet à poils de nos grenadiers, le point d'honneur chatouilleux de nos journalistes, le bal de l'Opera, Mabille, la garde nationale, le discours academique, le bézigue et les gilets en cœur?

Ou bien se rembarqueront-ils sans nous rien emprunter, satisfaits d'avoir depensé agreablement chez nous quelques millions de dollars et d'avoir pris quelques milliers de brevets d'invention? Américains pur sang au depart comme à l'arrivée, nous laisseront-ils, à nous, la mode de la barbe [illegible] l'habitude de cracher contre les murs, la manie de fonder de petites eglises, de couper les chaises, les fauteuils et les tables à coups de canif, de se tenir en société [illegible]
[illegible]
[illegible] *lep*, du *brandy-smash*, du *thunder and lightning*? *Queue de coq, nez de chien, fronde de genièvre, peau de genièvre, julep de menthe, écrasement d'eau-de-vie, tonnerre et éclairs* : autant de douces boissons dont les fils de la jeune Amérique ont coutume de rafraîchir leur gosier dé[illegible]

Ce qui ne serait point impossible, c'est qu'il passât en Amérique quelque chose de la France, et qu'il restât en France quelque chose de l'Amerique : le respect des *Yankees* pour les femmes et pour les jeunes filles, par exemple, leur dédain de la vaine apparence, l'habitude d'estimer un homme pour lui-même et non pour son emploi. Je tiendrais moins, je l'avoue, au *nez de chien*, à la *fronde de genièvre* et à l'*écrasement d'eau de-vie*.

Qui vivra verra.

En attendant vous figurez-vous l'étrange aspect de l'Océan pendant ces six mois de continuelles traversées? Jamais grande route n'aura été si frequentée, les flottes croiseront les flottes, les pacifiques *armadas* se rencontreront et se salueront à chaque instant; on ne pourra pas plus s'isoler sur l'Atlantique que dans la rue de la Paix en plein midi; il faudra descendre dans sa cabine et fermer son hublot pour se recueillir un peu, et le « rien que le ciel et l'eau » des vieux récits de voyages maritimes sera une phrase absolument dépourvue de sens; passagers et passagères feront toilette pour monter sur le pont où l'on s'assoira sur deux rangees de chaises comme aux Champs-Élysées pour voir *passer le monde*, et d'un bâtiment à l'autre on échangera avec ses connaissances des compliments et de petits signes d'amitié.

~~~ Je bavarde et me voici à court de place pour vous parler du drame que l'Odéon vient de représenter. Les poëtes me sont chers, et je ne saurais me resoudre à les etrangler sans façon, surtout quand ils ont un grand talent. Que M. Bouilhet me permette donc de ne vous parler que la semaine prochaine du grand succès de la *Conjuration d'Amboise*. Je règle tout de suite mon compte avec les *Français à Lisbonne*, afin de donner une plus large hospitalité à sa belle et éloquente muse, et au *Fils*, de M. Vacquerie, que nous avons applaudi hier au Théâtre-Français avec le plus brillant *tout Paris* des premières représentations.

~~~ Pif! paf! pif! Boum! boum! Rataplan plan plan! rataplan! Nous sommes, je n'ai pas besoin de vous le dire, au théâtre du Prince-Imperial. Les exercices de l'intrépide Bonnaire sont terminés; l'impitoyable gymnaste à qui M. Franconi a confie la mission de faire passer un épouvantable quart-d'heure au public et de troubler la digestion de trois mille personnes est rentré dans les coulisses, le sourire aux lèvres, après avoir gracieusement salue les spectateurs pâles et tremblants. Au trapèze succède la littérature mêlee de canonnade, de fusillade et de charges de cavalerie.

Le drame militaire et patriotique nous avait conduits en Italie, en Prusse, en Autriche, en Espagne, il ne nous avait pas encore menes en Portugal, que je sache : cette fois nous y sommes; c'est une nouveauté que nous devons à M. Bernard Lopez, et, pour ma part, je l'en remercie.

Un certain comte portugais, patriote enragé, a deux filles : Christine et Carmen. Christine a donné son cœur à un capitaine anglais, qu'une balle française tue au premier acte. La jeune Portugaise demande pardon au ciel d'aimer un hérétique et jure, l'instant après, de poignarder le général Junot pour venger la mort de son officier. Ce n'est peut-être pas un très-bon moyen de fléchir le courroux celeste; mais l'amour et le drame militaire ont leur logique spéciale. Au quatrième acte, il y a bal masqué chez le général; un domino bleu a donné rendez-vous à Junot. La fête vient de finir, le domino arrive. Le général se montre galant comme un sous-lieutenant, et lorsqu'un patriote-brigand s'approche de lui et tire un couteau pour le frapper, Christine (le domino bleu, vous le pensez bien, n'est autre que la belle Portugaise) poignarde l'assassin, au lieu de poignarder Junot.

Cela se complique d'un combat de cavalerie entre les Français et les Anglais, d'un billet amoureux écrit par Christine au capitaine anglais et saisi par le père, d'un pieux mensonge de Carmen, qui prend le billet à son compte, d'un colonel français à qui la bonne Carmen est censée l'avoir ecrit, d'un gitano et d'une gitana, d'une entrée de l'armée française à Lisbonne, d'une proclamation du général en chef, d'une conspiration, d'une insurrection, d'un combat au sabre entre Junot et le bandit, d'un tambour-major que la gitana croit être le général, d'un seigneur portugais, d'un ballet orné d'une arlequinade et d'une discussion sur les droits et les mérites de la maison de Bragance.

Le jour de la première representation, deux spectateurs se sont battus. Voyez pourtant l'influence qu'une mauvaise pièce peut exercer sur les nerfs des gens.

~~~ Un des anciens sociétaires de la Comedie-Française, David, qui avait quitté le théâtre depuis 1839, est mort ces jours derniers.

Il avait brillé à l'Odéon avant de débuter sur la grande scène de la rue de Richelieu, où son succès fut moins éclatant. Ceux qui étaient, de 1821 à 1839, les habitués de l'orchestre du Théâtre-Français se souviennent de la belle prestance et de la chaleur un peu emphatique de David, peut-être aussi du cartel qu'il envoya un jour à M. Taylor et qui occupa fort les chroniques du temps.

David avait ce qu'on appelle au théâtre *des moyens*, mais le goût lui manquait. Les héros qu'il préférait étaient ceux de Voltaire, et il aimait surtout à jouer *Tancrède* et *Orosmane*. La grandeur pompeuse lui convenait mieux que la grandeur simple. Il lui fallait des rôles à plumets, au propre et au figuré. Ses costumes sont restes célèbres; il empruntait volontiers aux peintres troubadours de l'Empire, et on aurait pu l'appeler le Murat de la tragedie.

Dans la comédie, il créa le rôle de l'amoureux de *Bertrand et Raton*, et nous retrouvons son nom dans la première distribution des *Comédiens*.

Il parut aussi dans la tragédie contemporaine, et joua dans le *Paria*, de Casimir Delavigne. Akebar, Isamore, Zares, Alvar, Empsaël, Néala, les beaux noms à prononcer! Que leur harmonieuse magnificence devait plaire à David! Et combien il dut regretter de ne pouvoir jouer à lui tout seul tous les rôles de cette sonore tragédie!

~~~ Les vieux tragédiens s'en vont débiter dans le royaume des ombres les majestueuses et classiques tirades; à part quelques rares et courageuses exceptions, les jeunes pêchent à la ligne, jouent le drame ou trahissent Melpomène pour la photographie, et la tragedie ne refleurit pas, malgré les vaillants efforts de M. de Chilly.

Pour consoler quelques honnêtes vieillards attristés de voir les adorateurs manquer aux dieux, qui ont été l'amour, la foi de toute leur vie, voici les couturières qui décrètent le *peplum* pour cet hiver.

L'intention, sans doute, est excellente; mais « *peplum* » sonne etrangement à mon oreille. Je ne puis m'habituer à *peplum* en ce temps prosaïque; et quand j'entendrai monsieur dire à son valet de chambre : « Jean, mon paletot, » et madame dire à sa femme de chambre : « Justine, mon *peplum*; » quand, traversant le boulevard, monsieur dira à madame : « Prends garde, ma bonne amie, de laisser traîner ton *peplum* dans le macadam, » je ne pourrai me défendre, j'en suis sûr, d'un petit mouvement de surprise.

Allons, messieurs les tailleurs, pour nous accoutumer à *peplum*, faites-nous des robes, des tuniques et des toges, et donnez-nous par-dessus le marché des mœurs de vieux Romains, nous en avons quelque peu besoin.

GÉROME

BULLETIN

La grande salle des Pas-Perdus du Palais de Justice, dont les voûtes lézardées sont depuis longtemps étayées par de solides échafaudages, est en ce moment l'objet de travaux de consolidation très-considérables.

Dans la nef méridionale, les pilastres ont été en partie refaits au moyen d'enchâssements, les pierres défectueuses des trumeaux ont été remplacées par des matériaux neufs et les doubleaux ont été restaurés.

Dans la nef septentrionale, des travaux analogues sont commences et doivent se poursuivre jusqu'à la complète réparation de cet immense vaisseau.

Une trouée faite dans le dallage, vers son extrémité occidentale, met en communication la salle des Pas-Perdus avec les parties basses du palais et sert à monter des matériaux à pied d'œuvre.

Cette salle, qui aura bientôt deux siècles et demi d'existence, a été construite par Jacques Debrosse, l'architecte du palais du Luxembourg et du portail Saint-Gervais; elle a succédé à la fameuse grand'salle, qui fut brûlee en 1618 (7 mars).

A son extrémité occidentale, vers l'endroit où s'ouvre aujourd'hui l'une des portes du tribunal des criées, l'architecte avait construit une chapelle dédiée à saint Nicolas et qui subsista jusqu'à la Révolution : c'était là que tous les ans, le lendemain de la Saint-Martin, on célébrait la messe de rentrée, dite messe rouge, parce que tous les membres du Parlement y étaient en robes rouges.

Les avocats assistaient également à cette cérémonie, ayant à leur tête leur président élu, qui jadis y portait le bâton de saint Nicolas, d'où lui vient le nom de bâtonnier de l'ordre.

Cette salle était alors nommée *salle des procureurs*, et chacun de ses piliers était entouré à sa base de boutiques occupées par des marchands de chaussures, de nouveautés et de bijoux.

Les galeries du Palais de Justice jouirent pendant plusieurs siècles d'une vogue qui a été détrônée par celle des galeries du Palais-Royal.

La perforation du mont Cenis a atteint la longueur de 6,110 mètres, c'est-à-dire la moitié de la longueur totale de la grande galerie qui doit être de 12,220 mètres.

La commission nommée pour constater le coût moyen kilométrique de la galerie partira prochainement pour le mont Cenis. Le travail de la commission servira d'annexe au projet de loi soumis à la Chambre pour accélérer les travaux.

Les travaux de restauration de Notre-Dame touchent à leur fin. A l'extérieur, on vient de placer dans leurs niches deux statues qui complètent la galerie des Rois. A l'intérieur on achève la porte du croisillon septentrional; cette porte, qui s'ouvrait autrefois sur l'enceinte réservée aux maisons canoniales, s'appelle encore porte du Cloître. Les ateliers de sculpteurs, de tailleurs de pierre et de charpentiers qui encombrent les abords de la vieille basilique, du côté de la sacristie, vont disparaître dans quelques jours. La *Chronique des Arts* annonce que l'on élèvera sur leur emplacement un bâtiment de petites dimensions, dans le style du XIVe siècle, qui sera destiné au logement des sacristains et serviteurs de l'église.

Parmi les curiosités que nous promet l'Exposition, on cite un modèle en relief de l'habitation qu'occupait Napoléon Ier à Sainte-Hélène. On verra l'appartement de l'empereur déchu, le petit jardin qui l'entourait, etc., etc.

La commission centrale de la Société de géographie vient d'ouvrir une souscription destinée à réunir une somme de 15,000 francs pour faciliter un voyage qu'un officier français, le lieutenant Lesaint, se propose d'exécuter dans l'Afrique centrale.

D'après M. Desjardins et M. Antoine d'Abadie, qui ont donné les plus grands éloges à ce projet, ce voyage aurait pour but de traverser les pays encore inexplorés qui séparent le bassin du haut Nil de la colonie française du Gabon.

Cette expédition compléterait les belles explorations du docteur Barth au Soudan, celles de Speke et Grant à l'Est, et celles de Livingstone au Sud : c'est le plateau central inconnu où doivent prendre naissance les principaux affluents du Nil, du Niger, de l'Ogowaï, du Congo et du Zambèze. Au point de vue de l'ethnographie et de l'histoire naturelle, cette exploration aurait les plus importants résultats, car ce plateau est très-habité et très-fertile; la faune et la flore réservent au hardi voyageur des découvertes de familles nouvelles.

La liste de souscription a été immédiatement couverte de signatures.

Un de nos dessinateurs, M. Riou, vient de partir pour l'Italie et nous enverra des dessins sur les fêtes brillantes qui s'organisent dans les principales villes de la péninsule, à l'occasion de l'annexion de la Vénétie.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

IV

La place de Jerusalem (suite).

Celui-là s'était sans doute aussi caché pour éviter la rencontre du garde de nuit. Il fit quelques pas sur la place d'un air indécis et inquiet : l'œil de Ramire, désormais habitué à l'obscurité, pouvait détailler son costume et sa personne.

Il portait le costume andalous et le sombrero rabattu. Il était petit, large d'épaule, mais étroit par la base. Malgré sa longue épée, dont la pointe soulevait les pans de son manteau, son aspect n'était rien moins que belliqueux. Ramire se dit tout de suite : Ce doit être un scribe du conseil des vingt-quatre ou quelque etudiant de bonne maison.

Ramire se trompait, mais pas de beaucoup. Le promeneur de nuit avait en effet l'honneur d'être oidor à l'audience royale de Séville depuis une couple d'années. Le comte duc d'Olivarez en personne lui avait fait obtenir cet emploi par haine des Medina-Celi, dont le seigneur Pedro Gil avait été l'intendant infidèle.

Le seigneur Pedro Gil avait été chassé du château de Penamacor, par la duchesse Eleonore, dont il épiait les démarches tout en lui volant ses revenus. On disait que la duchesse avait en main les preuves de ses nombreuses malversations, et qu'elle aurait pu l'envoyer au gibet. On ajoutait que le seigneur Pedro Gil était entré pauvre au service des Medina; on l'accusait d'avoir payé par la plus noire ingratitude les bienfaits de cette noble famille.

Ceux qui parlaient ainsi avaient sans doute raison, quant à la moralité du fait; mais pour ce qui est du gibet, ils avaient tort. Sous Philippe IV, s'il n'était pas très-malaisé d'envoyer un innocent à la potence, on éprouvait en revanche des difficultés majeures dès qu'il s'agissait de museler seulement le plus enragé coquin du monde, pour peu que ce coquin fût soutenu. Or, le seigneur Pedro Gil avait pour patrons Gaspar de Guzman, ministre favori, et don Bernard de Zuniga, premier secrétaire d'État. Il y avait de la marge entre lui et la corde.

Quoi qu'il en soit, le seigneur Pedro Gil, logé à l'enseigne de tous les ingrats, detestait mortellement ses anciens bienfaiteurs. Il avait juré de leur faire payer cher l'humiliation qu'il avait, disait-il, reçue de la duchesse Éléonore.

Il parvint au milieu de la place de Jérusalem et se prit à écouter attentivement. Les pas lourds du veilleur de nuit se perdaient au lointain. Aucun autre son ne venait des rues environnantes; on aurait cru la ville morte sans la gaie musique des danses aragonaises qui avaient repris dans l'honnête maison du seigneur Galfaros. La mandoline et la guitare y faisaient assaut de prestesse, jouant une jota dont la mesure courait à vous faire perdre haleine.

Pedro Gil tendait l'oreille dans la direction de la rue Impériale.

— Le coquin me ferait-il faux bond? grommela-t-il; trois heures et un quart bientôt... Et de la lumière aux croisees de la maison de Pilate! ajouta-t-il en se tournant vers la fenêtre d'Isabel.

Sa voix avait une singulière expression de rancune.

— Il est temps, reprit-il, faisant involontairement quelques pas vers la rue Imperiale.

Ramire s'était avancé à pas de loup jusqu'à la première arcade mauresque régnant le long du cabaret qui portait ce nom de deuil : *le Sépulcre*. Il n'entendait rien assurement du monologue prononcé ou seulement pensé par son compagnon de promenade. Une seule chose prenait pour lui quelque signification : c'était le regard lancé par le seigneur Pedro Gil à la fenêtre éclairée. Ramire avait surpris ce regard

Peu d'instants après, il vit la lumière s'éteindre derrière la jalousie d'Isabel.

L'idee lui vint que ce mysterieux rôdeur avait un but pareil au sien. Dans un cœur espagnol, la jalousie jaillit au moindre choc, comme l'etincelle que la pierre tranchante et dure arrache à l'acier. Dès qu'elle a jailli, elle trouve tout autour d'elle des éléments plus inflammables que l'amadou même. Ramire tira d'instinct son epée; il sortit à demi de l'ombre où il se cachait, et sa bouche s'ouvrit pour defier hautement son prétendu rival, lorsque le pavé de la rue Impériale sonna sous un pas pesant et à la fois précipité. Le coup de sifflet de Pedro Gil retentit; la grosse voix que nous avons entendue repondit, et la jalousie soulevee d'Isabel produisit un léger bruit en retombant.

Tout cela se fit en un clin d'œil.

Un grand et gros gaillard, vêtu d'une casaque courte qui dessinait les proportions athlétiques de sa taille, deboucha sur la place. Il avait son manteau brun roulé et jeté sur l'épaule.

— Moins de bruit, Trasdoblo! murmura Pedro Gil, depuis cette nuit, les vieux murs ont ici des oreilles.

— Qu'ils écoutent, les vieux murs, repliqua le nouveau venu; ils m'entendront louer saint Antoine de Padoue, mon très-respecte patron, et souhaiter longue vie au roi don Philippe, notre seigneur... Voilà! Il n'y a pas de mal... à moins qu'ils ne soient hérétiques, les vieux murs, et séditieux, auquel cas, avec l'aide de la Vierge, moi Trasdoblo (et mon nom n'a pas honte de moi, que je sache, je contribuerai a les demolir de tout mon cœur!

Ce grand Trasdoblo vous débitait ces simples et loyales paroles d'une voix retentissante, qui éveillait à la fois tous les échos de la place de Jérusalem. Son larynx était puissant, mais son débit avait de l'embarras, parce que le trop d'épaisseur de sa langue le rendait un peu bègue. Le seigneur Pedro Gil le prit sans façon sous le bras et l'entraîna vers les arcades en disant :

— Si nous n'avions à parler que du roi don Philippe, ou de saint Antoine de Padoue, ce serait bien, mon brave garçon...

— Nous avons donc à parler d'autre chose?

— Tais-toi, d'abord, si tu veux savoir... et tenons nous le plus loin possible de ces fenêtres closes, dont l'une était éclairée tout à l'heure...

— Bah! s'écria Trasdoblo; — il y a quelqu'un dans la maison de Pilate?

— Il y a beaucoup de monde, répondit Pedro Gil.

— La duchesse est revenue peut-être? C'est mon vieil homme de père qui la fournissait... Une maison de plus de vingt pistoles par semaine... Si la duchesse est revenue, nous tuerons un bœuf de plus tous les mercredis soir.

— La duchesse est revenue, dit froidement l'ancien intendant de Medina-Celi.

Trasdoblo frappa ses deux grosses mains l'une contre l'autre. Ce mouvement decouvrit un objet brillant qui pendait à sa ceinture. C'était beaucoup plus large et beaucoup moins long qu'une épée. Devinons, puisque ce Trasdoblo parlait de tuer des bœufs : c'était un énorme coutelas de boucher.

Trasdoblo était en effet un de ceux qui pesaient le plus dans la confrérie des bouchers de Séville.

Pedro Gil et lui venaient d'entrer sous les arcades; Ramire n'avait eu que le temps de se dissimuler derrière son pilier. Ils marchaient côte à côte sur le sol poudreux de cette sorte de cloître. Ils parlaient beaucoup plus bas.

Le vaillant boucher avait sans doute compris les nécessités de la situation. Il adoucissait tant qu'il pouvait les éclats de sa voix de tonnerre.

Mais ce cloître était sonore : la voûte formait echo d'un bout à l'autre du *sépulcre*. Don Ramire, placé comme il l'était à l'une des extrémités de ce conduit acoustique, entendit dès l'abord presque toutes les paroles échangées.

Au premier moment, dominé qu'il était par son dépit et son impatience, il ne donna qu'une médiocre attention à l'entretien de ces deux étrangers.

Le nom de Pedro Gil l'avait bien frappé quelque peu; il savait partie de son histoire, mais, en somme, qu'importaient à un chevalier errant tel que lui les intrigues subalternes d'un pareil coquin?

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il était cependant tout oreilles. Sa colère avait disparu; son amour lui-même était pour un instant oublié.

Il se faisait petit derrière son pilier, tournant l'angle de la maçonnerie quand les deux interlocuteurs s'approchaient, avançant la tête au contraire et sortant presque entièrement de son abri quand ils remontaient vers l'extrémité opposée.

Si quelque lueur l'eût éclairé tout à coup, vous l'auriez vu tout pâle, la bouche contractée, les yeux brûlants. Il retenait son souffle. A de certains moments, une secousse nerveuse agitait son corps de la tête aux pieds.

Le seigneur Pedro Gil avait parlé le premier.

— Connais-tu le bon duc de Medina Celi, honnête Trasdoblo? avait-il demandé.

— J'avais douze ans quand il fut mis dans la forteresse, répondit le boucher : mon père aurait donné son sang pour lui.

— C'était un saint! et c'était un hidalgo! prononça l'ancien intendant avec emphase; ce n'est pas lui qui aurait fait du tort à un ancien serviteur! mais les femmes...

— Si vous le voulez bien, seigneur Pedro Gil, — interrompit Trasdoblo, qui pensait à la fourniture de la maison de Pilate, — nous mettrons ce sujet de côté.

— Je le veux d'autant mieux, mon brave ami, que ce sujet n'a aucun rapport avec celui qui va nous occuper. Il s'agit pour toi de ta fortune : la fourniture de l'Alcazar, celle du comte-duc, celle de don Bernard de Zuniga, le premier secrétaire d'État, celle de don Pascual de Haro, commandant des gardes et celle de don Balthazar de Zuniga y Alcoy, president de l'audience d'Andalousie.

— Toutes les cinq à la fois? balbutia Trasdoblo ébloui.

— Ni plus ni moins, mon vaillant. Que penses-tu de l'aubaine?

Le boucher ne répondit pas tout de suite. Il se gratta l'oreille; son regard inquiet essaya de percer l'obscurité pour interroger la physionomie de l'ancien intendant.

— Je pense, murmura-t-il enfin, que le roi et ses deux ministres ne passent pas beaucoup de temps chaque année à Séville.

— Et n'y a-t-il pas toujours du monde à l'Alcazar, Trasdoblo? Toujours du monde au palais de Zuniga et d'Olivarès?..... Et n'as-tu plus envie d'être procureur juré de ta confrerie?

— Que faut-il faire?... demanda brusquement le boucher.

— Voilà la pierre d'achopement! prononça Pedro Gil avec gravité; le salaire les affriande, mais la besogne leur fait peur.

— Vous vous trompez, seigneur Pedro Gil... Je songe seulement qu'il y a besogne et besogne... Pour peu que la vôtre convienne à un honnête homme et à un chrétien...

La main de l'ancien intendant pesa sur son bras.

Ils étaient arrêtés tous deux à quelques pas du pilier derrière lequel se cachait don Ramire.

— Ami Trasdoblo, prononça l'ancien intendant d'un ton froid, mais en accentuant chaque parole : — nous savons que tu es un chrétien et un honnête homme... mais avant de répondre à ta question, nous avons charge de t'en poser une autre : Ami Trasdoblo, ton coutelas de boucher est-il aussi bien affilé aujourd'hui qu'il l'était la nuit du vendredi saint de l'an 1637?

Le gros homme recula comme s'il eût reçu un choc violent au visage.

Pedro Gil gardait ses bras croisés sur sa poitrine. Il poursuivit paisiblement :

— Nous sommes tous des honnêtes gens et des chrétiens. Ami Trasdoblo, ce fut un coup bien frappé que celui qui trancha l'artère du pauvre Beltran Salda, ton beau-frère, le peaussier de la rue de l'Amour-de-Dieu...

La tête du boucher tomba sur sa poitrine.

— J'ai donné bien de l'argent au chapitre de la cathédrale... balbutia-t-il; — on a dit bien des messes à Notre-Dame du Carmel; j'ai bien prié la Vierge et les saints pour le salut de son âme...

— C'est preuve de bon cœur, ami Trasdoblo,... mais si le coup dont nous parlons avait éte asséné d'un bras moins ferme, on se serait adressé à un autre que toi.

— M'accuserait-on?... commença le boucher.

— Du tout!... L'accusation suppose un doute... nous n'avons pas l'ombre d'un doute... ami Trasdoblo, c'est moi qui suis charge de cette affaire, en ma qualité d'auditeur [illegible]

— Ayez pitié de moi, seigneur Pedro Gil! s'écria le geant dont les genoux flechirent

— A la bonne heure, fit l'ancien intendant; tout à l'heure tu sentais le roussi. Mais du moment que tu te rends à discrétion... Voyons! auras-tu le bras ferme, l'œil juste, le cœur solide, s'il s'agit de frapper pour le service du roi?

— Pour le service du roi, oui, seigneur.

— Tu trembles? fit Pedro Gil en se rapprochant de lui.

— Seigneur, je ne suis pas un homme de guerre.

— N'as-tu du courage que contre tes proches?

PAUL FÉVAL.

La suite au prochain numéro.

1 Voir les numeros 583 à 585.



PALAIS DU RAJAH DE COUCH-BEHAR, DANS LE BENGALE, [illegible] photographie. (Voir page 703.)



TIR INTERNATIONAL DE BRUXELLES. — LA CIBLE A GRANDE DISTANCE, [illegible] M. G. [illegible] (Voir [illegible] 584.)



NOUVELLE SALLE DU THÉATRE WALLNER A BERLIN, dessin de notre correspondant. — Voir page 702.

LE THÉATRE WALLNER A BERLIN

Le théâtre Wallner, ainsi baptisé du nom de son directeur, jouit depuis longues années à Berlin d'une réputation méritée comme théâtre de vaudeville. Cette réputation, il ne la doit pas moins à l'excellence de sa troupe qu'à l'heureux choix des ouvrages qui y sont représentés. L'ancienne salle, incommode et enfumée, a été reconstruite l'année dernière. Si la nouvelle n'est pas fort grande (elle ne contient que 1,400 places), du moins tout le confort possible y a été apporté.

Un jardin contigu au théâtre est d'un grand avantage pour la saison d'été. La hauteur de la salle est de quarante pieds, celle de la scène de trente pieds, sur soixante-dix de large et cinquante-deux de profondeur. L'ornementation est riche sans être surchargée; colonnes, balcon, etc., sont d'un goût excellent. Le vert et le blanc, mêlés à l'or, dominent dans la décoration; toutefois, l'intérieur des loges est rouge. En fait de peintures, on remarque le plafond représentant un cortége de Bacchus, plusieurs médaillons qui l'entourent, et surtout le rideau qui figure un temple de fées et qu'on dit être un véritable chef-d'œuvre. Il est du peintre Lehmann, de Vienne.

N'oublions pas de nommer en terminant, M. Titz, l'architecte du monument.

FRANCIS RICHARD.

CHRONIQUE DES ARTS

Léon Gozlan, dont les journaux répètent encore l'éloge funèbre, avait publié, il y a quelques années, un joli paradoxe sur les arts. Cela s'intitulait spirituellement *le Coup de Marteau*. Titre à double sens et à double tranchant, qui désignait deux choses à la fois, — d'abord le coup de marteau du commissaire-priseur, adjugeant un tableau, — ensuite le coup de marteau des amateurs, achetant ce tableau des prix *fous*. C'était, s'il me souvient bien, l'année où l'on vendait 100,000 francs une tête médiocre de Greuze, — à moins que ce ne fût celle où un Murillo avait été payé six cent mille francs; deux *coups de marteau* dont s'indignait Gozlan.

— Mon titre, disait-il, colle à la chose comme le gant colle à la main.

Et il ajoutait :

— Il devrait être admis pour règle qu'un tableau ne serait jamais vendu au delà de vingt mille francs, par la raison qu'un peintre, dans le cours d'une longévité moyenne, peut faire vingt tableaux pareils dans sa vie, et qu'estimer vingt fois vingt mille francs la vie d'un homme de talent, ce qui représente quatre cent mille francs, ce n'est pas déjà tant le mépriser. Mais jeter à la volée au pied d'un seul tableau un demi-million, c'est se moquer de la vraisemblance et déshonorer l'argent.

Nous avons déjà eu l'occasion de traiter cette question, qui se reproduit tous les ans à la saison des ventes et va, en conséquence, revenir sur le tapis. Le paradoxe de Gozlan est amusant, bien qu'il sente un peu le fagot, et qu'il nous mène tout droit aux réglementations à outrance du socialisme. Heureusement ce n'est qu'un paradoxe.

Comment préciser, comment chiffrer exactement la valeur d'un tableau ? Cela ne se pèse pas, cela ne se mesure pas, cela n'a pas une utilité positive, cela ne rend pas des services appréciables.

Mettez-le en vente à deux époques différentes : le même Prudhon qui était pour rien hier, se vendra demain son pesant d'or : affaire de mode. — Montrez seulement la même peinture à deux artistes d'écoles opposées : pensez-vous qu'un ingriste attachera un grand prix à un Courbet, ou bien qu'un réaliste se ruinera pour un Ingres ?

J'ajouterai que le réaliste et l'ingriste, tout en faisant du même tableau deux appréciations diamétralement opposées, seront tous deux également dans le vrai. En résumé, la valeur de ces choses d'art, qui sont choses de luxe et d'agrément, est tout entière dans le plaisir qu'elles nous font et les sensations qu'elles nous procurent. Si la croûte la plus avérée, accrochée dans la galerie d'un faux amateur, doit donner à ce pauvre homme pour cent mille francs de jouissance, de contemplation, de rêveries, de vanité satisfaite, qui oserait dire qu'il a perdu son argent en la payant dix mille francs? Mon avis est qu'il gagne quatre-vingt-dix mille francs net, et qu'il fait une excellente affaire.

Dans ces dernières années, une hausse énorme s'est produite sur l'article tableaux. Il y a quelque dix ans, mille cinq cents francs paraissaient un prix fort honnête pour une peinture de genre, même signée d'une célébrité. Aujourd'hui rien n'est plus commun que d'entendre parler de dix ou douze mille francs pour des toiles de deuxième catégorie. Où est le mal ? Oubliez-vous que Troyon et Decamps eux-mêmes, les plus réclamés des artistes contemporains, n'ont pas, au temps de leur plus grande vogue, gagné la moitié des appointements actuels de Thérésa ? On voit que la société n'est pas encore en danger par le fait des peintres.

Gozlan, dans la même boutade, stigmatisait un abus plus grave quand il faisait ce portrait des amateurs contemporains :

« Ce sont les banquiers, les manufacturiers, les entrepreneurs, tous les *hauts fourneaux* enfin qui achètent aujourd'hui des tableaux. — Mais comment les achètent-ils ? N'allez pas vous imaginer, poétisant le présent aux dépens du passé, qu'à l'exemple des amateurs comtes, marquis et ducs du temps de Louis XV, ils se rendent en petite tenue du matin dans les ateliers de Paris, pour dicter leurs commandes. Il y a bien peu d'ateliers et il n'y a plus de commandes. La vente des tableaux est un fonds qui roule sur lui-même et qui ne se renouvelle guère. Ce va-et-vient de peintures passant de main en main est ce qui constitue le *commerce de tableaux* proprement dit, triste expression, bien digne de la chose. Commerce de sucre, commerce de savon, commerce de tableaux. »

Ceci est toujours vrai, et ce qui caractérise l'amateur d'aujourd'hui, c'est qu'il n'achète plus les tableaux — que pour les revendre.

C'est le moment de dire deux mots d'une riante et très-intéressante publication de notre confrère et ami, M. Charles Narrey, sur le séjour d'*Albert Dürer à Venise et dans les Pays-Bas*. Ce n'est pas dans ce livre, hélas ! que Gozlan eût pu trouver des arguments à l'appui de sa thèse, car l'art ne paraît pas avoir enrichi le grand maître de Nuremberg, malgré l'immense réputation dont il jouissait déjà de son vivant.

Écoutez plutôt cette lettre lamentable qu'il adresse, dans sa vieillesse, aux magistrats de sa bonne ville :

« Honorables, sages et gracieux seigneurs,

« Par mes travaux et avec l'aide de Dieu, *pendant une longue suite d'années*, j'ai acquis la somme de *mille florins* du Rhin, que je voudrais placer pour mon entretien.

« Comme je sais que vous n'avez pas l'habitude de donner un intérêt très-élevé, et que vous m'avez souvent refusé un florin sur vingt, j'ai hésité longtemps à vous demander ce service; je m'y suis cependant résolu, *par besoin* d'abord...

« ... Depuis trente ans que j'habite ce pays, je puis le dire avec vérité, les travaux dont j'ai été chargé ne se sont pas élevés à 500 écus... J'ai gagné ma fortune, je veux dire ma pauvreté, qui, Dieu le sait, m'a été bien amère et m'a coûté bien des labeurs, avec les princes, les seigneurs et d'autres personnes du dehors. Je suis le seul de cette ville qui vive de l'étranger.

« ... Je vous prie donc respectueusement de prendre en considération toutes ces choses, d'accepter les mille florins que j'aime mieux savoir entre vos mains que partout ailleurs, et de m'en donner, *comme une grâce particulière, cinquante florins* d'intérêt par an, pour moi et ma femme, qui, tous deux, devenons de jour en jour vieux, faibles et infirmes...

« ALBERT DURER. »

A une autre page de son journal, le maître allemand gémit d'avoir payé deux sous un seul crayon rouge. Ailleurs, il note qu'il a troqué son vieux bonnet de coton contre un neuf, en donnant deux florins *dessus*. Ailleurs, il nous apprend qu'un aubergiste lui a fait présent d'un *bel* oignon. Partout il se plaint d'être volé, trompé, mal payé et horriblement gêné dans ses petites affaires. Il est vrai que, dans le même siècle, Raphaël et Titien léguaient des millions à leurs héritiers, ce qui prouve que la corruption dénoncée par Léon Gozlan est de tous les temps.

D'autres *Mémoires* artistiques nous sont annoncés par mon ami M. Charles Bataille. Il s'agirait de ceux de M. Couture, qu'on commençait un peu à oublier. Voilà tantôt dix ans, en effet, que le peintre de l'*Orgie romaine* s'est retiré sous sa tente, à la suite de deux ou trois mésaventures qui firent grand tapage. Il avait échangé quelques propos un peu vifs avec M. Willems, le peintre de genre, et n'avait pas cru pouvoir accepter des propositions de duel, bien qu'elles lui eussent été portées, comme on sait, par le plus illustre des ambassadeurs, M. Alexandre Dumas. Il avait soutenu avec le *Figaro* une polémique désastreuse, vous vous rappelez à quel propos; on lui attribuait une lettre un peu risquée où il s'intitulait *le peintre le plus sérieux de notre époque*; et les brocards de pleuvoir, et les chansons même de s'en mêler, comme au dernier siècle; n'en a-t-il pas couru une fort plaisante sous la signature de Théodore de Banville ? Enfin — revers plus sérieux — M. Couture venait d'essuyer, avec ses peintures murales de Saint-Eustache, un fiasco presque aussi bruyant que celui qu'éprouva, vers la même époque, le *François Ier* de M. Clésinger. Tout semblait conjuré contre lui. Il disparut. C'était le plus sage. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons plus déplorer autant ses malheurs depuis qu'on parle de ses *Mémoires*. Cela fait du moins que M. Couture aura quelque chose à nous raconter; mais quels *Mémoires* intéressants attendre d'un peintre ordinaire, qui n'a pas de querelles, pas de polémiques, pas d'aventures, enferme sa vie dans son atelier, et ne se fait connaître que par ses tableaux ?

Une réflexion seulement. M. Couture n'a-t-il pas tort de rentrer dans la publicité, une plume à la main ? Il nous semble que, jusqu'à cette heure, la littérature ne lui a pas trop réussi. C'est comme peintre qu'il s'est fait une réputation; c'est par un tableau qu'il ferait bien de la regagner. Il nous promettait, au temps de ses triomphes, deux toiles qu'il nous a fait peut-être trop attendre. Quand verrons-nous son *Enrôlement des volontaires*, que lui a commandé la République, ou son *Baptême du Prince Impérial*, qu'il a été chargé de peindre pour l'Empire ? Voilà qui vaudrait encore mieux que ses *Mémoires*.

Car M. Couture est un peintre d'un talent incontestable, bien qu'un peu mêlé. Je n'aime pas sans réserve son tableau le plus remarquable et le plus populaire, l'*Orgie romaine*. A parler franc, ses Romains sont des Parisiens déguisés qui se livrent à une débauche archaïque sous un portique quelconque du palais pompéien de l'avenue Montaigne. Corps rachitiques et énervés; chairs diaphanes et sans épaisseur. Parmi eux, une seule figure vraiment romaine, ou, pour mieux dire, une seule tête : c'est celle de Vitellius, assez exactement copiée sur le masque antique et très-reconnaissable. Ajoutez une figure grecque, la jeune femme brune, en longue tunique blanche, qui s'allonge à ses côtés, et qui reproduit de son mieux l'attitude et l'ajustement d'une des grandes femmes couchées du Parthénon. Voilà tout ce qu'il y a d'antique dans ce tableau, juste aussi antique que les *Filles de marbre* de Lambert-Thiboust et de Barrière.

En revanche, des qualités d'exécution et de composition, l'intérêt de la mise en scène et de l'arrangement pittoresque, bien que ces Romains, rangés sur une ligne, rappellent un peu, dans leur désordre étudié, l'apparat des tableaux vivants; une grande dextérité de pinceau, un certain ragoût de coloration, à la vérité un peu malsaine; enfin des idées politiques. Je fais allusion à cet épisode qui a fait la popularité du tableau, c'est-à-dire à cette rangée de statues des vieux Romains, contemplant, avec leurs pâles regards, l'orgie de leurs petits-fils dégénérés. La débauche s'élève aux proportions de l'impiété; souvenez-vous plutôt de ce jeune drôle qui va jusqu'à offrir à boire à la sombre statue de Caton, — trait renouvelé évidemment de l'invitation faite par don Juan à la statue du Commandeur.

Que manque-t-il au talent de M. Couture ? Pour le mieux définir, nous citerons une anecdote racontée jadis par Alphonse Karr sur les commencements du peintre :

« L'été dernier, — écrivait Alphonse Karr en 1844, — je rencontrai sur la plage de Sainte-Adresse — un jeune homme assez ébouriffé qui, assis sur une grosse pierre, les yeux fixés sur la mer, donnait de temps en temps un coup de pinceau à une toile qu'il avait sur les genoux; — comme j'approchai, il serra la toile, — se leva — et dit : « Je m'en « vais... décidément la mer ne me plaît pas... »

Deux jours après, ajoute Karr, « je me retrouvai avec lui sur le bateau qui va du Havre à Rouen. — Il fut si gai, si amusant, que je lui pardonnai presque ses airs dédaigneux pour la mer. » — Et l'auteur des *Guêpes* finit en nommant M. Couture, qu'il appelle « un des plus grands peintres de ce temps-ci. »

Eh bien, voilà le malheur de M. Couture : *la mer ne lui plaît pas*. Il est de ceux qui prétendent perfectionner la nature, et qui partent de là pour la traiter d'une façon extrêmement cavalière. Sa couleur ne s'attache pas à reproduire fidèlement les valeurs et les relations de tons; elle se borne à des échantillonnages plus ou moins amusants. Ses demi-teintes, — qu'il fasse des étoffes — ou de l'architecture — ou des chairs, — sont partout du même gris de pavé. Sa facture ne tient pas plus de compte de la variété des objets; elle fait parade de ses frottés, de ses glacis, de ses empâtements, au lieu de les faire servir uniquement à l'expression de la forme; elle vise toujours et quand même à la fraîcheur et au brio, et si par hasard la peinture se fatigue, le peintre n'hésitera pas à la couvrir d'une couche de noir et à recommencer par-dessus. Aussi le modelé intérieur de ses figures est fort négligé; son moyen de les finir consiste à les cerner d'un trait noir et ingrat; il craindrait de perdre la fleur de son exécution s'il s'arrêtait aux puérilités de la forme. — Dix années de réflexions et d'études solitaires ont-elles guéri les défauts de son talent d'ailleurs inventif, hardi, original? Voilà surtout ce que nous tiendrions à savoir, et ce que les *Mémoires* de M. Couture ne nous diront pas.

L'Exposition de Bruxelles s'est fermée le 18 de ce mois. Les exposants français ne se plaindront pas de la répartition des récompenses : ce sont eux qui ont la grosse part. — M. Ingres est nommé commandeur de l'ordre Léopold, haute distinction qui n'est donnée qu'à lui. — M. Daubigny, le portraitiste Jalabert, le statuaire Maillet, le graveur Blanchard, et M. Schreyer, le peintre de chevaux, reçoivent chacun la croix de chevalier. Ajoutez deux médailles pour MM. Carrier-Belleuse, le statuaire, et Brillouin, le peintre de genre. Et je ne compte pas les achats, plus nombreux encore que les récompenses.

On achève les travaux de la Bibliothèque impériale, dont on espère pouvoir livrer la grande salle au public pour la fin de l'année. On s'apprête à restaurer le fameux château de Loches, qui fut la résidence de Charles VII et la prison du cardinal Jean de la Balue. — A cette dernière nouvelle, faite pour réjouir le cœur de tous les archéologues, nous ne voulons joindre qu'un seul mot. Il est vrai que ce mot est de Mgr Dupanloup, et qu'il réfute très-spirituellement de très-pédantes théories.

Vous connaissez les idées de ces archéologues — ou plutôt de ces archéomanes — qui voudraient ramener la peinture religieuse aux puérilités, aux naïvetés, aux énormités même des primitifs, sous prétexte que les primitifs ont eu seuls le sentiment religieux.

— On trouve, disait un de ces messieurs, leurs formes maigres et maladroites, et le vulgaire s'en prend à leur ignorance. Grossière erreur! Ces laideurs étaient calculées. Elles avaient un sens philosophique profond. Les primitifs voulaient exprimer par là l'abjection où tomba l'humanité après le péché originel.

— Alors, fit doucement Mgr Dupanloup, vous croyez que le péché originel aurait allongé les doigts de pied?...

JEAN ROUSSEAU.

COUCH-BEHAR

Le district indien de Couch-Behar, situé au sud du Bhoutan, fait maintenant partie du Bengale. C'était autrefois un royaume indépendant. Il est arrosé par trois rivières qui se jettent dans le Brahma-Poutra. Couch-Behar, sa capitale, sur le Toresha, est à trois cent cinquante milles de Calcutta. Ce pays avait autrefois l'étrange spécialité de fournir des eunuques aux sérails orientaux.

Le *rajah*, auquel les Anglais en ont laissé la lieutenance, verse annuellement la moitié de ses revenus au trésor de Calcutta. Ce prince hindou a, comme c'est aujourd'hui le cas parmi la plupart des hauts dignitaires indigènes, une instruction assez étendue qui le met aujourd'hui à même de suivre le courant des idées européennes. Il a voulu se faire construire un palais dans le style italien. C'est le sujet d'un de nos dessins qui a été fait d'après une photographie. Lorsque cette photographie a été prise, le monument, à peine achevé, était encore en partie masqué par de grossières constructions qui n'étaient que temporaires. Il est bon de n'en pas tenir compte, non plus que des inégalités et des défoncements du sol, résultat momentané des travaux.

L. de Morancez.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite [1].)

Dans une visite que, pendant notre séjour à Astrakan, nous avions faite à une pauvre famille arménienne, elle nous avait, si pauvre qu'elle fût, offert un verre de vin de Kislar et un morceau de schislik excellent.

Or, comme je voyage pour m'instruire et que, quand je rencontre un bon plat quelque part que ce soit, j'en demande à l'instant même la recette pour en enrichir le livre de cuisine que je compte publier un jour, — j'avais demandé la recette du schislik.

Un égoïste garderait la recette pour lui ; mais comme, en général, ce que j'ai appartient à peu près à tout le monde, et que je sais un gré infini à ceux qui, au milieu des gens qui me prennent, attendent que je leur donne, je vais vous donner, chers lecteurs, la recette du schislik ; essayez-en, et vous me saurez gré du cadeau.

Vous prenez un morceau de mouton, du filet si vous pouvez vous en procurer; vous le coupez par morceaux de la grosseur d'une noix ; vous le mettez mariner un quart d'heure dans un vase où vous avez haché des oignons, versé du vinaigre, et secoué avec libéralité du sel et du poivre.

Au bout d'un quart-d'heure, vous étendez un lit de braise sur le fourneau.

Vous enfilez vos petits morceaux de mouton à une brochette de fer ou de bois, et vous tournez votre brochette au-dessus de la braise, jusqu'à ce que vos petits morceaux de mouton soient cuits.

C'est tout simplement la meilleure chose que j'aie mangée dans tout mon voyage.

Si les petits morceaux de mouton peuvent passer une nuit dans la marinade; si vous pouvez, en les tirant de la broche, les saupoudrer de sumac, le schislik n'en vaudra que mieux.

Mais, quand on est pressé, quand on n'a pas de sumac, on peut considérer ces deux améliorations comme des superfluités.

A propos, si l'on n'a pas de broche, et si l'on voyage dans un pays où la broche et même la brochette sont inconnues, on remplace à merveille cet ustensile par une baguette de fusil.

La baguette de ma carabine m'a constamment tenu lieu de broche pendant mon voyage, et je ne me suis pas aperçu que cet emploi inférieur ait nui au chargement de l'arme dont elle était un appendice.

J'étais en train de faire rôtir mon schislik tandis que Moynet et Kalino, chargés des soins inférieurs de la cuisine, mettaient le couvert, lorsqu'on nous apporta, de la part du gouverneur, qui venait d'apprendre notre arrivée, du beurre, deux jeunes poulets et quatre bouteilles de vin vieux.

Je fis remercier le gouverneur en lui annonçant ma visite aussitôt après le dîner.

Le beurre et les poulets furent gardés pour le déjeuner du lendemain.

Mais une bouteille de vin vieux trépassa au dîner. — Je n'ai rien à lui souhaiter : la bénédiction du Seigneur était avec elle.

Le dîner fini, selon la promesse faite, je pris Kalino avec moi pour me servir d'interprète; je laissai Moynet faisant un croquis du bonhomme de sept ans avec son kandjar, ou plutôt du kandjar avec son bonhomme de sept ans, et je me hasardai dans une espèce de marais où j'avais de la boue jusqu'à mi-jambes.

C'était la principale rue de Kislar.

Je n'avais pas fait dix pas, que je me sentis tirer par le pan de ma redingote; j'appelle ainsi le vêtement que j'avais adopté, faute de lui trouver un nom convenable. — Je me retournai.

C'était notre jeune hôte, qui, devenu plein de prévenances, me faisait observer, en mauvais russe mêlé de tatar, que je sortais sans être armé.

Kalino me traduisit l'observation.

En effet, je sortais sans être armé; — il était quatre heures de l'après-midi et il faisait grand jour : je croyais donc ne pas commettre d'imprudence.

Je voulais continuer ma route sans tenir compte des avis du jeune Tatar; mais il insista avec tant d'obstination, que, ne voyant aucun motif à ce petit bonhomme de se moquer de nous, je cédai à son insistance.

Je rentrai, je mis à ma ceinture un poignard du Khorassan, long de quinze pouces, que j'avais acheté à Astrakan, et que je portais en voyage, mais que je croyais inutile de porter en ville. Kalino prit un grand sabre français, qui lui venait de son père, lequel l'avait récolté sur le champ de bataille de Montmirail, et, sans écouter cette fois les observations de notre jeune hôte, qui voulait que nous ajoutassions à cet accoutrement, déjà passablement formidable, chacun un fusil à deux coups, nous quittâmes la maison, en faisant à Moynet signe qu'il y avait du danger, et en l'invitant à veiller non-seulement sur les effets, mais encore sur lui-même.

Le gouverneur demeurait à l'autre extrémité de la ville, de sorte que nous traversâmes tout Kislar pour arriver chez lui.

C'était jour de marché; aussi nous eûmes à nous ouvrir un passage entre les charrettes, les chevaux, les chameaux et les marchands.

Cela allait assez bien d'abord : nous avions commencé par traverser la place du Château, grande esplanade dominée par la forteresse, et où l'on eût pu faire manœuvrer vingt-cinq mille hommes; mais, lorsque nous passâmes de cette place sur celle du Marché, la lutte commença.

Je n'avais pas fait cinquante pas au milieu de cette foule armée jusqu'aux dents, que je compris le peu de cas que cette foule, soit comme masse, soit comme individu, devait faire d'un homme sans armes.

L'arme, en Orient, sert non-seulement à vous défendre, mais encore à empêcher que vous ne soyez attaqué.

L'homme armé dit, même dans son silence : « Respectez ma vie, ou prenez garde à la vôtre! » Et cette menace n'est point inutile dans un pays où, comme l'a dit Pouschkine, l'homicide n'est qu'un geste.

Alexandre Dumas.

La suite au prochain numéro.

1. Voir les numéros de 558 à 585

STATUE DU ROI GUILLAUME A COLOGNE

Le nouveau pont qui traverse le Rhin à Cologne est une des curiosités de la ville. Il a été inauguré en 1859. Ce pont, construit sous la direction de l'architecte Lolide, repose sur trois culées et se continue dans Cologne par deux travées en fer jetées sur le quai. Le tablier se divise en deux voies, l'une pour les convois de chemin de fer, l'autre pour les piétons et les voitures.

Au centre de la double arcade qui s'ouvre à chacune des extrémités du pont on avait ménagé deux énormes piédestaux destinés à recevoir les statues colossales des deux rois sous lesquels ont été commencés et achevés les travaux : d'un côté le roi Frédéric-Guillaume IV, de l'autre le souverain actuel Guillaume Ier.

Cette dernière statue, dont nous donnons le dessin, est l'œuvre du sculpteur Frédéric Drake et sort de la fonderie Gladenbeck de Berlin. Elle ne mesure pas moins de vingt pieds de haut. Malgré cette taille énorme, l'artiste a su donner assez de grâce et de légèreté à son œuvre. Le roi, qu'on dit fort ressemblant, porte le simple manteau d'officier à large collet

Henri Muller.

COURRIER DES MODES

Lorsqu'une Parisienne arrive de la campagne, ses premières sorties dans la grande ville la conduisent devant l'étalage des magasins de nouveautés.

C'est, en effet, en présence de ces assortiments d'étoffes et de confections rassemblés avec art que l'on peut juger les modes nouvelles. On fait aujourd'hui tant de nouvelles fantaisies, que je ne suis point surprise de la longueur des visites que les jeunes femmes font aux magasins de nouveautés. Trouver réunis dans le même local tous les objets nécessaires au renouvellement des toilettes est une grande séduction ; si on ajoute les attraits du bon marché, celles de l'*occasion*, celles de l'à-propos, on verra qu'il est bien difficile de ne pas succomber à la tentation.

Une de nos plus anciennes maisons de nouveautés, *à Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, qui vient de se réunir aux magasins du *Cardinal Fesch*, qu'une récente expropriation a chassés de la Chaussée-d'Antin, leur patrie, nous offre en ce moment tous les objets d'actualité. Je me hâte d'en parler à nos lectrices, parce que j'ai bien vite vu une très-grande différence dans les prix courants. Comme cette maison mérite toute la confiance qu'elle s'est acquise dans une clientèle d'élite, le bon marché de ses marchandises ne sera jamais au détriment de leur qualité.

Pour les personnes éloignées de Paris et qui peuvent se faire envoyer des échantillons, je citerai les tissus en vogue.

En soieries : les armures pointillées, les brocatelles à petits dessins, les satins à rayures pékin et les droguets.

En lainages de fantaisie : les caméléons, le reps de laine les pointillés de soie sur satin-laine, les popelines et le kinkerbrocer.

Les nuances très en vogue sont : *Bismark* (c'est un brun rouge), vert nouveau, capucine d'Alger et violet monseigneur. Les dessins en pointillés sont : blanc, noir ou jaune Le jaune d'or s'emploie à profusion.

Les magasins de *Saint-Augustin* ont une très-ancienne réputation pour les objets de confection en toilettes d'enfants. Ceux du *Cardinal Fesch* sont renommés pour les confections de costumes de femmes; ils ont aussi la spécialité du linge très-beau, très-bon et pas trop cher; toutes ces raisons me donnent le désir de promener quelquefois nos lectrices au milieu de ces assortiments avantageux sur lesquels nous reviendrons en détail dans un prochain Courrier.

La question importante des toilettes du moment est la garniture; les dessins ne visent pas à l'effet : c'est une malice de mesdames les couturières, qui veulent faire admirer leur talent pour la décoration. Comme en toutes choses il faut apprécier le bon côté, je ferai remarquer à nos lectrices qu'elles trouveront un immense avantage à cette mode, celui de l'économie.

Le prix d'achat d'une robe est déjà très-inférieur, en ce que la forme actuelle emploie la moitié moins de tissu; si on veut obtenir une toilette bon marché, on choisit une garniture très-simple; si, au contraire, il s'agit d'un costume paré, lors même que l'étoffe ne serait pas de prix, on peut, avec les ornements, arriver à une grande élégance.

Je note les articles de garnitures en nouveautés que je viens de voir dans les assortiments de *la Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, en commençant par ceux qui conviennent aux robes simples : les galons Trocadero en laine noire cailloutée, les galons tissés à gros grains avec perles de jais taillées, les entre-deux de dentelle laine noire, les galons de velours pointillés en perles noires ou blanches et les boutons de jais unis ou de nacre bombés.

En garniture de luxe, les magasins de *la Ville de Lyon* possèdent des richesses incroyables : les guipures brochées de jais blanc, les franges orientales en perles et soie de toutes nuances avec mélange d'or et d'argent, les galons Du Barry avec franges de perles, les galons de satin constellés de perles, les médaillons de guipure formant fleurs et feuillages, et une foule d'apprêts en passementerie dont rien n'échappe. Le jais est employé dans tous les ornements.

J'ai remarqué encore à *la Ville de Lyon* des guides de rubans moirés que l'on nomme *Guides Zilda*. Les extrémités sont brodées en fleurs de perles; cet ornement très à la mode s'applique également aux confections et aux chapeaux.

Les surjupes, devenues très-importantes en raison des robes plus courtes que le jupon, sont généralement ornées de dents découpées en velours et accompagnées de passementeries perlées. Une très-belle collection de surjupes nouvelles se trouve en ce moment dans les magasins de la maison Simon, rue Saint-Honoré, 183. Tous les modèles sont taillés en biais sur le même patron que les robes. Le tour en bas a quatre mètres de largeur ; le haut est juste au corps.

Je rappelle aux femmes soigneuses de leur santé que c'est la maison Simon qui a le brevet de fabrication du corset en flanelle tissu des Gobelins, si nécessaire aux premiers froids. Ce corset élégant et confortable doit être apprécié surtout au point de vue hygiénique; il se recommande par ses qualités sérieuses. Je crois qu'il est bien connu aujourd'hui, car sa fabrication roule sur un chiffre prodigieux.

Je m'abstiens depuis longtemps de parler dans ce Courrier des articles de parfumerie. J'ai tort, à ce qu'il paraît, car je reçois de nombreux reproches à ce sujet.

On ne peut ignorer qu'il existe d'excellents produits dans la parfumerie moderne; mais c'est un chapitre si délicat que la crainte d'induire en erreur ceux et celles qui me lisent me force souvent au silence. Le sage dit : « Dans le doute abstiens-toi. »

Je recommande sans restriction l'Eau et la Pommade vivifiques (chez M. Binet, rue de Richelieu, 29), parce que j'ai expérimenté cette parfumerie de choix, que je suis certaine qu'elle embellit les cheveux, les fait repousser et débarrasse la tête des pellicules, cause ordinaire de leur chute.

La Pommade vivifique est, du reste, si agréable à employer, sa finesse et son excellente odeur la rendent tellement préférable, que je suis certaine de ne jamais faire de mécontents lorsque j'en conseille l'emploi.

Alice de Savigny.



STATUE DU ROI DE PRUSSE GUILLAUME Ier, ÉRIGÉE A COLOGNE, ŒUVRE DU SCULPTEUR Frédéric Drake. — Voir page 703.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus : Après un vilain été aura-t-on l'automne semblable.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

MILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 587.
Mercredi 7 Novembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

A Clichy. [illegible] — Les buttes Chaumont. — La Caverne. — Le temple de la Sibylle. — Très-humble requête à M. le préfet de la Seine.

Voulez-vous savoir comment un homme vraiment fort s'y prend pour se tirer d'affaire quand par hasard certaines combinaisons financières malheureusement conduites l'ont fait échouer à Clichy?

Écoutez cette petite anecdote qui vient d'arriver à M. Archangeli, un personnage fort connu sur le boulevard des Italiens.

Archangeli était enfermé tout songeur dans sa cellule.

Que faire en une cellule à moins que l'on n'y songe?

Demander des secours au dehors, c'eût été compromettre son crédit. Cet *homme fort* résolut de trouver dans l'intérieur même de la prison les éléments de sa délivrance.

Faire payer ses dettes par un codétenu!



NOUVEAU THEATRE DU VAUDEVILLE, DEVANT ÊTRE ÉLEVÉ A L'ANGLE DU BOULEVARD DES CAPUCINES ET DE LA RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, D'APRÈS LES PLANS DE M. MAGNE, ARCHITECTE DE LA VILLE DE PARIS. — Dessin de MM. Morin et Delannoy. — Voir page 710.

C'est incroyable, n'est-ce pas?

Il y réussit pourtant. Et je raconte le fait parce que vingt personnes peuvent en affirmer l'exactitude.

Il y avait alors à Clichy le fils d'un prince moldave, ancien hospodar. Ce jeune homme mangeait ordinairement en six mois une pension de cent mille francs. Le reste du temps, il faisait des lettres de change que son père payait sans trop crier.

Je ne sais quel accident retarda un envoi de deux mille ducats.

Les lettres de change sont brutales pour les étrangers. Le Moldave fut appréhendé un matin; mais il supporta sa captivité gaiement, certain qu'elle ne durerait pas longtemps.

En effet, le galion arriva.

Avant de partir, le *bon jeune homme* désira offrir un splendide déjeuner à quelques infortunés dont il avait fait connaissance, et qui n'auraient pas comme lui le bonheur de fouler le boulevard des Italiens dans quelques heures.

Archangeli était du nombre... bien entendu.

On but énormément.

Quand les têtes furent échauffées à un degré convenable, Archangeli proposa un petit lansquenet à cinq sous, — uniquement en manière de distraction.

Quatre heures après, Archangeli avait gagné les deux mille ducats du Moldave, et sortait à sa place.

On dit qu'il lui a envoyé une boîte de cigares pour le consoler. Je ne l'affirmerais pas

~~~ Quittons un instant Paris pour voyager à l'étranger. Par le temps qui court il ne faut pas hésiter de faire quatre cents lieues.

L'autre soir, dans un cercle d'amis, nous causions de la dernière guerre et des Croates dont on a tant parlé.

— Que sont donc au fond ces Croates? demanda le docteur X... à un négociant de Vienne.

Celui-ci répondit :

— Je vais vous le faire connaître par une légende allemande des plus curieuses, si vous voulez le permettre.

Volontiers, s'écria-t-on de tous les côtés.

Et le Viennois raconta la charmante légende que voici :

Au temps où le Seigneur se promenait encore sur terre, il visita plusieurs pays pour voir si les peuples vivaient selon ses saintes lois. Dans sa promenade, le Seigneur arriva en Croatie.

A cette époque, la Croatie était encore un pays sauvage, où l'on ne rencontrait pas d'auberges, et les voyageurs étaient tenus de se pourvoir de vivres.

Le Seigneur, accompagné de saint Pierre, eut à traverser une forêt. Avant de se mettre en route, ils prirent un guide au premier village et achetèrent un mouton.

Déjà les voyageurs avaient marché pendant vingt-quatre heures, quand la chaleur et la fatigue les forcèrent de se reposer sous un chêne. Le Seigneur et saint Pierre s'endormirent, tandis que le Croate tua le mouton et le mit à la broche; le foie du mouton excita l'appétit de Daniel, — c'est le nom du Croate, — à ce point qu'il n'en fit qu'une bouchée.

Quand le Seigneur et saint Pierre se furent réveillés, ils demandèrent au Croate :

— Daniel, où est le foie?

— Le mouton n'avait pas de foie, répondit audacieusement le Croate.

— Ne mens pas, Daniel, dit le Seigneur, c'est toi qui as mangé le foie.

Le Croate, au lieu d'avouer sa faute, dit :

— Je vous jure que le mouton n'avait pas de foie... on voit bien que vous êtes des étrangers : dans le pays peu de moutons ont un foie.

— C'est bien, dit le Seigneur.

Quelques heures après, les voyageurs arrivaient sur le bord d'une profonde rivière. Sur un signe du Seigneur, l'eau s'arrêta dans son cours, et lui et saint Pierre continuèrent leur voyage.

Le Croate les suivit de loin.

Au milieu du fleuve, Daniel vit avec terreur que l'eau avait repris son cours et le submergeait; le Croate cria au secours.

— Je te sauverai, dit le Seigneur, mais avoue que tu as volé le foie.

— Seigneur, murmura le Croate, je suis innocent.

— C'est bien, dit le Seigneur, tu avoueras plus tard.

Et il sauva le Croate.

Les voyageurs continuèrent leur route. A la nuit tombante, ils aperçurent une chaumière.

— Pouvons-nous passer la nuit ici? demanda saint Pierre.

— Volontiers, répondit le paysan, vous et votre compagnon vous demeurerez dans la salle basse. Quant à votre domestique, il s'étendra au grenier sur la paille.

Au milieu de la nuit, le Croate fut réveillé par une chaleur affreuse... tout autour de lui la paille était en flammes.

— Au secours! au secours! s'écria le Croate.

— Je te sauverai, lui dit le Seigneur, mais avoue que tu as mangé le foie...

— Comment l'aurais-je mangé, sanglota le Croate, puisque le mouton n'en avait pas?

Le Seigneur, visiblement contrarié, fit un signe et l'incendie s'éteignit.

Le lendemain, les voyageurs arrivèrent à la fête du village voisin.

Tout à coup d'une boutique retentit ce cri :

— Au voleur! au voleur!

Un audacieux pik-pocket venait d'enlever la caisse du marchand; le voleur, se voyant perdu, saisit le Croate par l'épaule, et s'écria :

— Voilà le voleur!

— A la potence! hurlait la foule.

On conduisit le croate devant l'hôtel de ville où la potence était en permanence; le bourreau saisit le patient et lui mit le nœud coulant autour du cou.

Daniel protesta en vain de son innocence.

Alors le Seigneur s'approcha du Croate et lui demanda :

— Je te sauverai, si tu avoues que tu as mangé le foie.

— Jamais! murmura le patient.

— Tu prétends toujours que le mouton n'avait pas de foie? demanda le Seigneur.

— Je le jure! sanglota le Croate.

— Décidément cet homme est incorrigible, dit le Seigneur à saint Pierre, et cependant je veux qu'il avoue.

— Seigneur, dit saint Pierre, vous ne connaissez pas les Croates; sans cela, vous auriez forcé Daniel d'avouer.

— Et comment fallait-il m'y prendre?

— Vous allez voir, dit saint Pierre. Reposons-nous ici, et vous, Seigneur, faites semblant de dormir.

Ainsi fit le Seigneur. Le Croate, étendu à ses côtés, allait s'endormir, quand saint Pierre tira sa bourse et divisa le contenu en quatre lots.

A la vue de l'or, le Croate sauta debout :

— Oh! la belle monnaie! dit-il à saint Pierre.

Celui-ci continua de compter son or.

— Que faites-vous de tout cela? demanda le Croate.

— Je divise ma fortune en quatre parts, dit saint Pierre.

— Ah! fit le Croate, et à qui destinez-vous la première part?

— A mon compagnon de voyage.

— Et la seconde?

— A moi.

— Et la troisième?

— C'est pour toi.

— Mais, fit le Croate, vous vous trompez.

— Pourquoi? demanda saint Pierre.

— Parce que nous ne sommes que trois, et vous faites quatre parts.

— Vous faites erreur, dit saint Pierre, nous sommes quatre : mon compagnon, moi, vous et celui qui a mangé le foie.

— Ah! sapristi! s'écria le Croate, il y a une part pour celui qui a mangé le foie?

— Parfaitement.

— Mais c'est moi! s'écria le Croate, et, sur mon âme, il était exquis!

~~~ Nous voici très-loin de Paris, n'est-ce pas, lecteur? Nous allons y rentrer par la barrière du Trône, en revenant des courses de Vincennes qui ont terminé la saison d'automne du sport parisien.

Je ne vous parlerai plus des courses, c'est un sujet épuisé, ni de ces dames qui brûlent le pavé du faubourg Saint-Antoine. Ce qui est beaucoup plus intéressant que les courses, c'est la soirée qui précède ces brillantes journées, alors que la fine fleur de la jeunesse parisienne se réunit au Grand-Hôtel, dans le Beting-Room ou Salon des courses, et même dans la cour, pour prendre *Gladiateur* à quinze contre tel autre cheval à la cote du jour.

Un des turfistes les plus enragés de ce temps m'a avoué l'autre soir que rien n'était plus facile au monde que de se faire une trentaine de mille livres de rente au jeu des courses, et qu'il suffirait pour arriver à ce résultat d'être plus malin que tout le monde. Le sportman en question m'a même exposé son système, mais je n'y ai rien compris; d'ailleurs, à quoi bon s'occuper encore de gagner de l'argent quand il est si facile de s'en parer à l'heure qu'il est où l'on donne tout pour rien?

C'est ainsi que dans les environs du faubourg du Temple s'élève une gigantesque construction dont le rez-de-chaussée est consacré à un magasin, que je ne nommerai pas afin que l'on ne m'accuse pas de faire une réclame déguisée à un industriel qui annonce à son de trompette qu'il remboursera au bout d'un certain temps la valeur intégrale des sommes que l'on aurait dépensées dans son magasin.

Fort peu expert en matière commerciale, j'ai été aux renseignements pour savoir comment un négociant peut, un jour ou l'autre, rembourser les sommes qu'on a dépensées dans son magasin.

La réponse qui me fut faite en cette circonstance est connue :

— On perd sur chaque acheteur, mais on se rattrape sur la quantité.

Paris est plein de ces mystères, difficiles à éclaircir.

Nous avons par exemple des musiciens qui n'ont jamais eu du talent et qui néanmoins arrivent à la gloire; il suffit pour cela d'avoir beaucoup d'argent et quelque aplomb.

Un jeune cocodès, ambitieux et avare, se trouve dans cette condition.

Il avait promis de faire jouer dans un salon une partition en trois actes, qui devait ensuite être mise en répétition à l'Opéra.

Dans ce but, il sollicita une pièce d'un parolier célèbre.

Celui-ci, comprenant que la nullité de la partition enterrera à jamais son poëme, met pour condition qu'il lui sera payé par le petit gribouilleur de notes une prime de trois mille francs.

L'ambition l'emporte sur l'avarice : les trois mille francs sont promis.

Bien plus, le faux musicien invite l'auteur dramatique à dîner.

Il le conduit au *Café Anglais*, et au fromage il dit à son invité :

— Mon cher ami, en vous proposant l'affaire en question, j'ai oublié de vous dire que j'ai un sujet qui me plaît beaucoup.

— Tant mieux. Voyons votre sujet.

— Mais, reprit le musicien, entendons-nous auparavant. Si je vous fournis le sujet, il serait juste de me rogner quelque chose.

— Les oreilles! répondit l'auteur en se levant de table.

L'affaire n'a pas eu d'autres suites.

~~~ Il y a des milieux funestes à certains mots, à certaines idées, à certaines impressions.

L'autre jour, je suis allé visiter les travaux des buttes Chaumont. Jamais l'artificiel n'aura été à ce point gigantesque; il y a là des rochers entassés de main d'homme qui s'élancent vers le ciel avec une audace qui semble appeler la foudre, et une caverne creusée à coups de pioche, d'où pendent de fausses stalactites, et dont la mystérieuse grandeur est d'un prodigieux effet; en avant des porches énormes qui s'ouvrent sur cette caverne se précipitera une cascade, ou plutôt un fleuve.

Sur le sommet d'une montagne on m'a montré les fondements d'un édifice circulaire, et l'on m'a dit :

— Ici sera le *temple de la Sibylle*, semblable à l'antique et élégante rotonde qui domine le magnifique paysage de Tivoli.

— Le temple de la Sibylle, la poétique idée!

— Et quelle vue, monsieur! ajouta mon guide; ici Belleville; là Romainville et ce qui reste de son bois; la Villette à nos pieds; plus loin Pantin et Noisy-le-Sec.

Romainville, la Villette, Pantin, Noisy-le-Sec!

Au nom de la poésie, de la Sibylle et de son temple, qu'on nous latinise ces noms-là : que Belleville devienne Tivoli, Romainville Frascati, la Villette Sorrente, et Pantin, Pæstum la ville des roses!

Vite une pétition à M. le préfet de la Seine.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Des fouilles très-curieuses sont faites depuis quelques mois dans diverses communes entourant le camp de Châlons, par les soins de M. Le Laurain, ancien chef de culture de l'une des fermes impériales. Les fouilles ont été effectuées dans dix-huit localités déjà, et ont amené la découverte de plus de 1,500 sépultures gauloises ou gallo-romaines : les premières, toujours groupées sur des éminences, non loin des cours d'eau; les secondes en plaine, sans distinction d'emplacement.

Un grand nombre d'objets ont été découverts, épées, couteaux, javelots, boucliers, fibules, colliers, bracelets, boucles de ceinture, bagues, vases de terre et de verre très-variés. Ces objets sont rangés dans un petit musée installé dans l'intérieur du camp d'Attila, situé, comme on sait, à 5 kilomètres du quartier impérial au camp de Châlons, et constituent une collection excessivement curieuse et complète. M. Le Laurain se propose de continuer des fouilles qui sont aussi fructueuses pour l'histoire de l'art de nos ancêtres.

Parmi les objets curieux qui se trouvent au Musée d'artillerie on doit citer, outre les specimens de canons de toutes les époques et les armures du moyen âge, une grosse bombarde allemande qui resta en batterie sur les remparts de Rhodes jusqu'en 1862, époque où le sultan en fit cadeau à la France avec plusieurs autres. On lit sur la tranche de la bouche une inscription allemande dont voici la traduction : « Je me nomme Catherine; méfie-toi de mon contenu. Je punis l'injustice. Georges Endarfet me fondit; »

Un canon pris sur Gustave-Adolphe par les Bavarois à la bataille de Lutzen, et qui se compose d'une âme en cuivre de 2 centimètres d'épaisseur, recouverte de douves en bois ficelées, par-dessus lesquelles est une enveloppe de cuir;

Une chaîne de fer aux énormes maillons. Cette chaîne, dite du *Danube*, a été tendue par les Turcs pour soutenir le pont de bateaux qu'ils construisirent sur le fleuve lorsqu'ils assiégèrent Vienne en 1683, siége qui fut levé, comme chacun sait, grâce au secours de Jean Sobiesky.

Cette chaîne a 494 mètres de longueur et pèse 3,580 kilogrammes; elle a été prise en Autriche par l'armée française en 1805.

Les armes chinoises rapportées par l'ambassade française en 1846, les armes prises à Canton dans l'expédition de 1856, l'habit de guerre et les armes de l'empereur du Céleste-Empire pris au Palais d'été. Cette armure du chef de l'empire du Milieu est d'une étoffe de soie à riches couleurs, avec broderies, clous et lamelles d'or; un poignard enrichi de pierreries, un casque d'or et d'acier, des brassards, des jambières et un bâton de commandement garni de jade, complètent cet accoutrement fantastique.

Les sabres japonais à fourreau d'étoffes brochées d'or; un parasol venant également du Japon, recouvert en soie goudronnée et peinte; un parasol chinois en satin rouge orné de figures et d'inscriptions en soies de diverses couleurs; les clefs en argent de la ville de Mexico, et le fauteuil dans lequel se faisait porter le comte de Fuentès lorsqu'il fut tué à la bataille de Rocroy (1643).

Nous apprenons que le *Great-Eastern* a été affrété par M. J. Despeches, de Paris, pour être employé au service du transport des étrangers entre Brest et New-York pendant l'Exposition.

Le navire, admirablement aménagé, pourra recevoir jusqu'à 3,500 passagers, et la traversée se fera en moins de neuf jours.

Après cette campagne, le *Great-Eastern* sera employé, en 1868, à la pose du câble transatlantique qui doit être établi entre la France et l'Amérique.

On sait que les appareils employés jusqu'ici pour la transmission des dépêches télégraphiques sont tous d'invention américaine, anglaise ou italienne.

Le *Journal des Télégraphes* annonce que l'administration de la télégraphie française aurait enfin son appareil national, inventé par un de ses employés, un appareil que les administrations étrangères nous envieront et nous emprunteront sans doute bientôt.

D'un petit volume, n'exigeant plus les feuilles coûteuses du papier chimique, le nouvel appareil donne la solution la plus simple et la plus ingénieuse de la reproduction de l'écriture à distance. L'auteur de cette heureuse découverte, M. Meyer, est un employé de troisième classe.

On a déjà essayé d'employer la tige de houblon à la fabrication du papier; mais M. Van der Schelden, de Gand, espère l'utiliser comme matière textile et en obtenir une grosse toile de bonne qualité.

Voici le procédé que M. Vander Schelden recommande à cet effet :

Lorsqu'on a cueilli les fleurs du houblon, on coupe les tiges, on les met en paquet, et on les fait rouir comme le chanvre. La macération est ici l'opération la plus importante car si elle n'est pas faite avec les soins nécessaires, il est très-difficile de séparer les fils de l'écorce de la substance ligneuse. Quand les tiges sont bien rouies, on les fait sécher
~~~

au soleil, on les bat comme le chanvre sous une mâchoire de bois, et les fils se détachent avec facilité. On les peigne et on les travaille par les procédés ordinaires. On obtient de cette façon une forte toile. Les tiges les plus épaisses donnent encore un fil très-propre à la fabrication des corderies.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

(Suite [1])

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

— Seigneur, le pauvre Beltran nous avait fait tort dans la succession du drapier Trasdoblo, notre oncle... j'avais du sang dans les yeux quand je portai ce malheureux coup... Dites-moi le nom de celui qu'il faut frapper pour le service du roi.

— Il n'a pas de nom, répondit Pedro Gil.

— Quel est son crime ?

— Il a conspiré contre don Philippe d'Espagne.

— Que ses enfants soient maudits !... Est-il ici, à Séville ?

— Tout près de Séville.

— Qui me le désignera ?

— La main de Dieu : il viendra de lui-même se présenter à toi.

— Est-il jeune ?

— Entre deux âges.

— Est-il noble ?

— Chez nous, il n'y a pour conspirer que les grands.

— Et... quand faudrait-il ?...

— Aujourd'hui.

— Sitôt. Vierge sainte ! Serai-je seul ?

— Tu trembles trop... Tu auras une armée.

Trasdoblo releva la tête, et un large soupir soulagea sa poitrine.

— Et... reprit-il encore, où devrai-je me rendre ?

— A ton devoir ordinaire ; n'est-ce pas toi qui fournis la forteresse de Alcala de Guadaïra ?

— Si fait, seigneur.

— Tu y vas trois fois la semaine.

— Trois fois, seigneur.

— Et c'est aujourd'hui ton jour ?

— Seigneur, c'est aujourd'hui.

Il y eut un silence. Don Ramire avait peine à étouffer le bruit de son souffle dans sa poitrine oppressée.

Trasdoblo reprit :

— Ce sera sur la route ?

— Non, répondit Pedro Gil, n'interroge plus, écoute. Le charnier où tu déposes ta viande est dans la première cour, en dedans des petits murs ?

— Exactement, seigneur..., c'est là que nous abattons.

— Tu as la clef de la poterne qui donne entrée dans cette première cour ?

— Seigneur, de père en fils, nous l'avons, depuis cinquante ans.

— Tu peux m'introduire par là quatre ou cinq braves déguisés en garçons bouchers...

— Y songez-vous, seigneur ?... c'est dans la forteresse même !... On dit que la cellule du bon duc de Medina-Celi donne de ce côté...

— Il vous faudrait de l'artillerie, interrompit Pedro Gil, pour forcer la tour où le bon duc est renfermé..... ne t'inquiète point du bon duc et réponds.

— Seigneur, je puis faire ce que vous me demandez en risquant ma tête.

— Si tu ne le fais pas, ami Trasdoblo, ta tête sera coiffée du bonnet de flammes au prochain auto-da-fé... choisis !

— Je le ferai, seigneur... pour le service du roi.

V

Gueuseries.

Pedro Gil et son compagnon remontaient le cloître, don Ramire sortit à demi de son abri pour écouter mieux, car ils parlaient maintenant tout bas. Ramire contenait à deux mains les battements de son cœur.

Il se disait, répétant les dernières paroles prononcées :

— « Pour le service du roi ! » Ce Pedro Gil a-t-il réussi à surprendre un ordre de la cour ? S'agit-il du père d'Isabel ? J'irai..... j'irai jusqu'à l'Alcazar, je me jetterai aux pieds du souverain.....

Trasdoblo demandait en ce moment à l'autre bout de la galerie :

— Si c'est pour le service de Sa Majesté, pourquoi a-t-on besoin d'un pauvre diable comme moi ?

— C'est là de la haute politique, ami Trasdoblo, répondit l'ancien intendant avec importance. Les rois sont souvent trop cléments au gré des fidèles ministres qui les entourent.

— Alors, dit vivement le boucher, ce n'est pas pour le service du roi, c'est pour celui du comte-duc ?

— Quel peut être l'intérêt d'Olivarez, sinon celui du roi ? fit Pedro Gil en haussant les épaules ; tu devrais te rendre justice, ami Trasdoblo ; ces choses sont par trop au-dessus de ta portée... En tout ceci, tu as deux points à considérer : la récompense d'un côté, la peine de l'autre. Si tu avais étudié à Salamanque ou ailleurs, je te dirais que tu es pris entre les deux cornes d'un dilemme... La récompense est belle : je te garantis qu'avant un mois tu seras procurateur juré de la confrérie des bouchers de Séville... La peine est dure : elle ne se ferait pas attendre un mois, car le prochain *acte de foi* a lieu dans huit jours, et, comme le pauvre Beltran était affilié, ton crime ressort du très-saint tribunal. Il faut choisir...

— Que Votre Seigneurie me donne ses instructions, interrompit Trasdoblo d'un air sombre.

— Ton choix est sage... A quelle heure portes-tu d'ordinaire tes provisions à la forteresse ?

— Avant la grande chaleur... vers huit heures.

— Tu retarderas aujourd'hui ton voyage : il faut précisement que tu sois à Alcala de Guadaïra pendant la méridienne ; je vais t'expliquer pourquoi... Le conspirateur dont nous nous occupons est un homme résolu ; nos espions ont découvert que ses amis lui avaient fait passer des limes, des cordages, tout ce qu'il faut pour exécuter une évasion... M'écoutes-tu bien ?

Le boucher essuya la sueur qui découlait de son front

— Par mon patron, oui, seigneur, répondit-il : j'écoute et j'entends... Que voulez-vous que fasse un pauvre artisan comme moi, contre un gentilhomme brave, résolu, habile au maniement des armes, sans doute ?

— Poltron !... toi qui assommes un taureau d'un seul coup ! on te dit que tu auras des aides... Le conspirateur a limé les barreaux de sa cage ; tout est prêt...

— Ne serait-il pas plus simple, demanda naïvement Trasdoblo, de le changer de cellule, et de le mettre nu comme un ver, pour lui enlever les moyens d'essayer une nouvelle tentative ?

Le seigneur oidor fronça le sourcil.

— Tu es plus épais encore que je ne croyais, ami Trasdoblo, gronda-t-il ; la meilleure cellule, il faut que tu le saches, s'appelle une bière... mets dedans autant de limes que tu voudras, des échelles de soie, et même ce levier à l'aide duquel le savant Archimède prétendait ébranler le monde, si la bière renferme un homme bien mort... comprends-tu ? Le vrai motif est celui-ci : Tant que cet homme vivra, l'existence de Philippe d'Espagne sera menacée. S'il travaille pour Richelieu ou pour Buckingham, pour don Juan de Portugal ou pour ces marchands de toile des Pays-Bas, on l'ignore, et peu importe... Il nous prête le flanc, nous frappons : quoi de plus naturel ?

Trasdoblo secoua la tête en soupirant.

— Si seulement je n'étais pour rien là dedans, murmura-t-il, je fais serment que je n'y verrais point de mal.

— En un mot comme en mille, continua l'ancien intendant, nous prenons l'occasion aux cheveux. Au moment où le conspirateur, plein d'espoir, atteindra la cour où se trouve ton cellier...

— Mais, objecta le boucher, s'il prend un autre chemin ?

— Il ne prendra pas un autre chemin. Tu t'élanceras hardiment à la tête de tes hommes, en criant : Trahison !...

— C'est la nuit, fit observer encore Trasdoblo, que les prisonniers s'évadent.

— Celui-ci s'évadera le jour... La nuit, les chiens basques sont lâchés dans les cours, tandis qu'à l'heure de la sieste tout dort : bêtes et gens... Juge si ce complot était ourdi adroitement !... Aller songer à l'heure de la sieste !.....

— Le fait est, dit le boucher, que je n'aurais pas pensé à cela.

— Cela seul peut te faire comprendre combien ce malfaiteur est dangereux... mais vous serez six contre un et il n'aura point d'armes... les murs de la cour sont hauts... impossible qu'il vous échappe !...

— Cependant...

— Le cas est bien simple : s'il vous échappe, je te promets, sous tel serment qu'il te plaira, qu'avant la fin de la semaine tu seras brûlé vif sur le parvis de la cathédrale.

A ce moment ils étaient tellement éloignés, que don Ramire entendait leurs voix comme un double murmure dominé complètement par le bruit des danses, dans l'établissement si fort imposé de maître Galfaros. Ils ne revinrent point cette fois sur leurs pas, Ramire les vit se donner une poignée de main, sans doute en signe de pacte conclu. Pedro Gil tourna l'angle du Sépulcre et s'éloigna rapidement, tandis que le grand Trasdoblo, la tête appuyée sur la poitrine, regagnait à pas lents la rue Impériale.

Ramire était seul de nouveau. Il resta un instant comme accablé, puis une sorte d'éblouissement le prit. Il se demanda s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Ramire était tout jeune. Il ne connaissait point la vie. Un seul fait pouvait le guider dans les circonstances présentes, c'est que, là-bas, en Estramadure, il avait entendu parler de Pedro Gil comme d'un traître, implacable ennemi des Medina-Celi, ses anciens seigneurs.

Le nom de Pedro Gil lui donnait tout d'un coup le mot de l'énigme, et ce n'était pas cela qui l'embarrassait. Il s'agissait d'assassiner un prisonnier d'État à la forteresse d'Alcala de Guadaïra, et le chef des assassins était Pedro Gil, donc la victime devait être le duc de Medina-Celi, prisonnier depuis quinze années dans cette même forteresse.

Mais ce Pedro Gil devait agir pour le compte de quelqu'un.

Et toute cette trame se conduisait en dépit de la volonté du roi.

Que faire? Le palais Medina-Celi était là à deux pas. Fallait-il prévenir la duchesse? Ce n'était qu'une femme, mais c'était une Tolède ; le sang des ducs d'Albe coulait dans ses veines ; elle était fille du grand Gonzalve Ponamacor, le Cid de l'Estramadure : elle était la femme de Herman Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, le plus puissant seigneur de l'Andalousie. A sa voix, la moitié de Séville se serait soulevée.

D'un autre côté, le roi était à l'Alcazar. Ramire avait eu déjà cette idée : parler au roi.

Mais Ramire était Espagnol et amoureux. Une autre pensée devait germer dans l'exaltation de son cerveau : Sauver le duc tout seul, comme le bon roi Pélage, dit-on, gagnait les batailles.

Quel rêve pour un héros de vingt ans ! La main de Ramire pressa involontairement son épée et se dit dans le confiant orgueil de sa vaillance :

— Je ne veux pas d'aide, j'ai mon amour et mon épée.

Sa taille élégante et robuste à la fois se redressa au choc de cet immense espoir. Tout son être frémissait de désir : il avait hâte ; il aurait déjà voulu voir son épée flamboyer devant ces six rapières ennemies.

Aucun renseignement ne lui manquait : il savait le lieu, l'heure, la forme que prendrait le guet-apens, le nombre des assassins. La seule difficulté qui se présentât, c'était la hauteur de ces murailles dont on avait parlé ; mais en ce moment, Ramire avait des ailes. Il n'y avait point, à son sens, de murailles assez hautes pour arrêter son élan vainqueur.

Pour ne point échapper aux bonnes habitudes de sa nation, il dut bien adresser en ce moment quelque lyrique prosopopée au balcon de sa maîtresse, au sommeil de l'innocence, aux parfums célestes de cette chambre où respirait son idole ; il dut même composer quelques vers, propres à être chantés sur la guitare, où les yeux d'Isabel étaient expressément comparés aux étoiles du firmament. C'est le terroir. Mais nous passerons ces tendres chansons sous silence, pour dire que le calme vint, le calme qui suit toute vigoureuse résolution. Ramire se mit froidement en face de son audacieuse entreprise ; il en combina les moyens, il en pesa le fort et le faible.

Après comme avant la réflexion, Ramire se dit :

— Je ne veux pas d'aide !

Il se roula dans son manteau, la tête appuyée contre son pilier, le regard tourné vers cette croisée qui était pour lui la porte du ciel. Ce n'était pas la première fois que notre Ramire dormait à la belle étoile. A force de regarder cette bienheureuse jalousie, ses yeux battirent, puis se fermèrent. Il avait du temps de reste jusqu'à l'heure de la sieste.

Quand le visiteur de nuit revint, au son des horloges, frapper aux carreaux du seigneur Galfaros pour lever l'impôt du plaisir, il ne vit point cette masse sombre, faisant corps avec le sombre pilastre. Il passa, jetant aux échos endormis son cri paisible et monotone.

Ramire était déjà dans le beau pays des songes. Il voyait Isabel qui pleurait et qui souriait sur le sein de son père.

Les heures de nuit cependant s'écoulaient.

L'aube vint nuancer peu à peu les objets environnants, comme ces premiers fils d'argent qui éclairent trop tôt l'ébène des noires chevelures.

Les étoiles pâlirent au zénith. Le dôme de Saint-Ildefonse eut un instant ces teintes fondues de la nacre de perle, où le gris, le rose et le violet se mêlent, se glacent et changent sous le regard surpris. La girouette dorée brilla faiblement. Puis les lignes orientales de la maison de Pilate sortirent du noir, montrant successivement toutes les bizarres grandeurs de cette architecture transplantée des saints lieux par le fameux aïeul des Medina, don Alonzo Perez de Guzman, premier marquis de Tarifa.

C'était bien la maison de Pilate telle que le pieux et vaillant marquis l'avait vue à Jérusalem, lors de son pèlerinage. En face, et toujours sur ses terres, il avait fait construire une autre maison pour son fils aîné. Au fond de la première cour se trouvait une reproduction du saint sépulcre. La branche de Medina-Celi avait été proscrite et dépossédée, au profit des Medina-Sidonia, sous Philippe Ier. La maison du Sépulcre, tombée en des mains étrangères, subissait cet incroyable destin de servir à une industrie difficile à préciser dans nos mœurs françaises : ceci à quelque cent pas des bureaux du saint office, si chatouilleux d'ordinaire pour tout ce qui, de près ou de loin, touchait à la religion.

La clôture mauresque datait de la domination arabe. La maison du Sépulcre avait été bâtie sur l'emplacement des bains du sérail d'Aben-Malch.

La place de Jérusalem devait son nom à ces deux fondations du marquis de Tarifa, la maison de Pilate et le Sépulcre.

Notre beau Ramire dormait encore, quand le premier rayon de soleil fit éclater les aigrettes écarlates qui s'élançaient des massifs de cactus sur la terrasse du palais de Medina-Celi. La place était toujours déserte. L'établissement de maître Galfaros ne chantait plus. Saint-Ildefonse, étalant au bout de la place ses rotondités de mosquée, n'avait point encore tinté le premier appel de ses cloches, bien que ce fût le matin d'un dimanche.

Au moment où le campanile doré de la vieille basilique, après avoir grondé sourdement, commençait à sonner cinq heures, des bruits confus se firent entendre dans la rue des Caballerizas. C'étaient des voix joyeuses, dominant des pas de chevaux et des roulements de charrettes. Bientôt s'établit au travers de la place le passage d'une véritable caravane. Les paysans de la campagne de Séville avaient profité de l'ouverture des portes et conduisaient leurs denrées au marché.

C'étaient des légumes de toutes sortes entassés dans des baquets ou portés à dos d'homme, de hautes pyramides de pastèques, de grenades, d'oranges et de limons, des fruits vermeils, des raisins gros comme ceux de la terre promise,

[1] Voir les numéros 583 à 586.



TROUPEAU DE BŒUFS BRETONS AU PATURAGE, dessin de M. Waen. — Voir page 711.



LE FORT DE FÉNESTRELLES, EN PIÉMONT, d'après une photographie. — Voir page 710.



LE PASSAGE DU RUISSEAU, d'après une aquarelle de M. L. Yeames. — Voir page 711.

des dattes de la frontière africaine, des bananes et des pommes d'amour.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LES PÉRÉGRINATIONS DU VAUDEVILLE

Il nous faudrait remonter jusqu'au vieux Normand Olivier Basselin, le père des *Vaux-de-Vire*, en passant par les tréteaux de la Foire, si nous voulions chercher les origines de cette espèce de poésie éminemment nationale que *forma le français né malin*, comme l'a célébré le docte Boileau en d'assez pauvres vers.

Mais il ne s'agit ici que de tracer en peu de mots l'historique du premier théâtre qui lui donna plus spécialement asile.

Sur la fin du siècle dernier, l'infortuné Vaudeville, abandonné, conspué par l'Opéra-Comique et les Italiens qui en avaient fait si longtemps leurs choux gras, mais qui voulaient tenter alors d'un lyrisme un peu plus élevé; l'infortuné Vaudeville résolut d'en appeler au jugement du public sur une scène nouvelle où il régnerait en maître.

Or, il y avait en ce temps-là, dans le vaste pâté de maisons que le prolongement du Louvre et la nouvelle place du Carrousel ont fait disparaître, une salle de bal qu'on nommait le *Wauxhall d'hiver* et plus vulgairement le *petit Panthéon*. L'Opéra avait donné là des bals; et divers clubs, le club monarchique et celui des étrangers entre autres, y avaient tenu leurs séances. Un passage voûté, s'ouvrant à la fois sur les rues de Chartres-Saint-Honoré et Saint-Thomas-du-Louvre, donnait accès dans la petite salle, qui se composait simplement d'un parterre et de deux rangs de loges. Ce fut dans ce local, restauré par l'architecte Lenoir, que le Vaudeville vint s'établir, en 1792, dans la personne de deux auteurs à succès : Piis et Barré. Un acteur du nom de Rosières, qui s'était fait longtemps applaudir à l'Opéra-Comique dans les rôles de tuteurs et de vieillards, leur prêtait son utile concours; et ils s'étaient, en outre, associé comme bailleurs de fonds MM. Monnier et Chambon. Barré prit le titre de directeur; Piis, celui de secrétaire; Rosières fut nommé régisseur-instituteur; quant à MM. Monnier et Chambon, ils remplirent l'office, le premier d'inspecteur général, et le second de caissier.

Le quintette directorial ainsi composé ouvrit les portes de son théâtre le 12 janvier 1792. En tête de son affiche, on lisait le fameux vers de Boileau, qui y est demeuré jusqu'au jour où, le genre du théâtre ayant totalement changé, d'épigraphe il eût pu devenir épigramme.

Le début ne fut pas heureux. La pièce d'ouverture, de Piis, *les Deux Panthéons*, tomba dès le premier soir sous une incroyable bordée de sifflets. C'était une déroute. La panique se mit au camp des associés; et, sans le zèle et la fermeté de Rosières, le Vaudeville rendait l'âme avant d'avoir vécu. Le spectacle du lendemain, composé à la hâte par Rosières, ramena le public, moins avare cette fois de ses bravos: Barré fit un appel désespéré à ses bons amis du Caveau, tous « frères en Comus; » et le nouveau théâtre, à peine remis d'une alarme aussi chaude, entra gaiement dans la voie du succès au bruit de ses joyeux refrains et de ses flonflons.

En véritable représentant de l'esprit français, le Vaudeville chanta tour à tour, par la voix des mêmes vaudevillistes, la Révolution, l'Empire et la Restauration. Les pièces rapportaient peu et on ne les jouait pas longtemps, mais il faut dire qu'elles s'écrivaient en une matinée. C'étaient le plus souvent des à-propos, canevas légers brodés de couplets sans nombre. On s'étonne aujourd'hui de la nullité de ce théâtre dont le sel nous échappe; mais nos pères en riaient; — c'est une excuse.

La meilleure partie du succès revenait sans doute aux acteurs. Outre Rosières, on applaudissait alors au Vaudeville : Vertpré, le père d'une future étoile; la fine et malicieuse Mlle Minette, bas bleu à ses heures; le beau Henri, jeune premier musqué qui eut tant de succès avec la non moins belle Mme Belmont, dans *Fanchon la vielleuse*; le joyeux Duchaume; Carpentier, à qui l'abus de la boisson fit perdre à la fin la mémoire; et Chapelle, qui tenait comme pas un l'emploi des Cassandres au théâtre, et celui-ci des Jocrisses à la ville. Ses naïvetés l'ont rendu célèbre.

C'est à lui que ses camarades faisaient accroire qu'on venait de construire des diligences en caoutchouc qui s'élargissaient indéfiniment, suivant l'abondance des voyageurs. L'arlequin Laporte lui ayant dit un jour que le pape se dirigeait sur Paris avec sa femme et ses enfants, on raconte que l'innocent Chapelle alla s'installer à la barrière, et que là il demandait à tout venant si le pape et sa femme allaient bientôt arriver.

On avait tellement abusé de la crédulité de ce brave homme, que, sur la fin de sa vie, il ne voulait plus rien écouter, de peur de se laisser surprendre. A un « Bonjour » il répondait par un « Va te promener! » et, si on s'avisait de lui demander des nouvelles de sa santé : « Farceur, s'écriait-il, à d'autres!... je ne donne plus là dedans! »

Désaugiers succéda à Barré en 1816, comme directeur du Vaudeville. Avec lui le caveau devait continuer de régner en maître sur cette scène. Pourtant la verve de ses membres s'était quelque peu ressentie des tristes préoccupations des dernières années, s'il faut en croire le refrain dont Béranger salua la nomination de son ami :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Malheureusement Désaugiers, homme d'esprit, rimeur agréable, manquait des qualités d'ordre et de fermeté qui constituent un bon directeur. Sans Scribe, qui vint, par ses premiers succès, changer le genre un peu usé du théâtre, le Vaudeville eût eu bien de la peine à vaincre le dégoût du public. Le beau temps des grognards moustachus et des colonels à éperons commençait d'éclore : toutefois, le Vaudeville ne jouit pas longtemps de la société de ces personnages. MM. de la Closerie et Delestre-Poirson, ayant obtenu en 1819 le privilége du théâtre de Madame (futur Gymnase), appelèrent à eux Scribe et sa pléiade, qui passèrent aussitôt à l'ennemi en emportant avec eux colonels et grognards.

Et le nouveau théâtre ne se contentait pas d'enlever au Vaudeville ses auteurs à succès; du même coup perfide, il engageait ses deux meilleurs acteurs : Gontier et Mme Perrin. Privé tout à coup de ses plus fermes soutiens, le Vaudeville chancela sur sa base. Désaugiers, impuissant à jouer le rôle de cariatide, céda la place à un M. Bérard, ancien directeur du journal légitimiste *la Foudre*: mais ce dernier n'eut pas les reins plus solides.

Les directeurs du Vaudeville étaient alors de simples gérants aux appointements des actionnaires propriétaires de la salle. M. Bérard eut le mauvais goût de résister aux vœux des actionnaires qui réclamaient sa démission. Un procès s'ensuivit. M. Bérard le perdit et le gouvernement qui le protégeait lui octroya, par manière de compensation, le privilége de la salle des Nouveautés. Or, où devait-elle s'élever cette salle des Nouveautés? — Sur la place de la Bourse. Et à qui devait-elle donner plus tard asile? — Au Vaudeville lui-même. — *Habent sua fata...*

Cela se passait en 1825. Les actionnaires du théâtre de la rue de Chartres, aux abois, rappelèrent Désaugiers; mais le fin et joyeux chansonnier avait à peine repris ses fonctions que la mort vint le frapper. Nouvelle débâcle! La société, lasse de tenir à ses frais, résolut de louer simplement à un directeur le droit d'exploitation sans risques pour elle.

Le premier directeur qui se présenta dans les conditions nouvelles fut M. Bernard-Léon. Il avait pour associé M. de Guerchy, l'architecte de la salle Ventadour, qui resta bientôt seul maître de la place. C'est à ce dernier que M. Étienne Arago acheta le théâtre en 1829. Cette direction fut heureuse. Avec le succès de *Marie Mignot*, le Vaudeville entrait dans une phase nouvelle : celle de la comédie d'intrigue, qui devait plus tard faire place, sur cette scène vouée à passer par tous les genres, à la comédie de caractère et au drame intime.

Les acteurs s'appelaient alors : Lafont, Volnys, Arnal, Lepeintre aîné et Lepeintre jeune, Bernard-Léon, Amant, Fontenay, Taigny; les actrices : Suzanne Brohan, Guillemin, Taigny, Fargueil, Doche, Mayer.

Les auteurs étaient : Bayard, Lockroy, Ancelot, Duvert, Lauzanne, Varin, Rochefort, Saintine, Duport, Arnould, Fournier, Anicet-Bourgeois, Dumanoir. Et nous pouvons ajouter Arago; car quelques-uns des plus francs succès du théâtre furent dus à la plume du jeune auteur-directeur.

Ce fut lui qui fit débuter Henry Monnier sur la scène qui avait vu les débuts de Jenny Vertpré et presque ceux de l'inimitable Déjazet.

Étienne Arago dirigea le Vaudeville avec divers associés jusqu'en 1838. C'est le 18 juillet de cette année qu'éclata l'incendie qui dévora le théâtre de la rue de Chartres. Si terrible que fût cet accident, la douleur s'en trouva quelque peu mitigée dans le public par la satisfaction de penser qu'on n'était plus exposé à recevoir les débris du cintre sur la tête. Telle était, en effet, la vétusté de la salle, que, pendant une représentation de *Renaudin de Caen*, un spectateur qui occupait l'avant-scène s'étant amusé, par manière de distraction, à frapper du bout de sa canne le plafond de la loge, et quelques plâtras s'étant détachés au milieu d'un nuage de poussière, la plupart des spectateurs crurent à un écroulement. Il y eut panique, et l'on se précipita avec des cris d'effroi vers les portes.

Le moment était critique. Par bonheur, Arnal se trouvait justement en scène. Témoin de ce tumulte et de l'incident qui l'avait fait naître, il eut un mouvement superbe. S'avançant vers le bord de la rampe et boutonnant son habit avec ce geste du bras droit que chacun lui connaît :

— Ah çà! s'écria-t-il, est-ce que vous croyez que, s'il y avait le moindre danger, je m'amuserais à rester là, moi?

A ces mots, la terreur se fondit en un vaste éclat de rire, dont trembla la salle : — ce qui mit, en réalité, pour cette fois, la vie des spectateurs en danger.

Le Vaudeville, tout à coup sans asile, alla s'installer dans la salle du café-spectacle Bonne-Nouvelle. La représentation d'ouverture eut lieu le 16 janvier 1838, avec un prologue d'Arago intitulé : *Pas de prologue!* Mais ici se place un nouvel incident. Seul de tous les théâtres de la capitale, le Vaudeville, de création antérieure à la loi qui régissait alors les scènes dramatiques, avait jusque-là vécu sans privilége. Le gouvernement ne voulut pas laisser échapper l'occasion qui s'offrait de faire rentrer dans la règle générale ce théâtre rebelle, et M. Étienne Arago, se refusant au privilége imposé, fut contraint de quitter le poste qu'il occupait. Après quinze mois de représentations à la salle Bonne-Nouvelle, le Vaudeville passa, avec la direction Trubert, à la salle de la place de la Bourse.

Suivre les péripéties du Vaudeville à partir de ce moment nous entraînerait trop loin hors des limites de notre petit cadre. Malgré de très-légitimes et souvent très-fructueux succès, il est peu d'histoires aussi tourmentées que celle-là; et la suite des directions successives, émaillées çà et là de fermetures et de faillites, ne serait guère qu'un long martyrologe. Qu'il nous suffise de citer parmi les téméraires qui ont tour à tour pris place, avec plus ou moins de chance, dans le fauteuil directorial : MM. Ancelot, Cogniard frères, Thibaudeau, Boyer, Louis Lurine, Dormeuil, Duponchel et de Beaufort. Ce n'était pas peu hardi à M. Harmant de prendre la succession de ce dernier; mais il faut bien que la fortune sourie quelquefois aux audacieux, ne fût-ce que pour ne pas faire mentir le proverbe. Après cela, on peut se sentir fort quand on possède, entre autres, des artistes tels que Félix, Saint-Germain, Delannoy, Parade et Mlle Fargueil, grande actrice à la verve mordante, au jeu passionné.

Enfin, après des fortunes bien diverses, le théâtre du Vaudeville, que la rue Turbigo renverse sur son passage, s'apprête à changer encore une fois de domicile. Par les soins de la ville de Paris, il va s'établir au coin du boulevard des Capucines et de la rue de la Chaussée-d'Antin, dans une admirable situation. Bientôt l'on va s'occuper de creuser les fondations du bâtiment, qui doit être achevé dans l'espace de quatorze mois, c'est-à-dire pour le 1er janvier 1868. Le devis s'élève à 1,800,000 francs.

Comme on en peut juger par le dessin que nous publions, la façade du théâtre n'aura que peu de développement. Elle se trouve restreinte au pavillon faisant l'angle des deux voies. Trois portes donnent accès au rez-de-chaussée qui contiendra les bureaux de location. Le salon du premier étage servira de foyer. A l'extérieur, le pavillon sera soutenu à droite et à gauche par deux larges montants en pierres saillantes. Au-dessus des fenêtres du premier étage, séparées les unes des autres par des colonnes cannelées, le tympan sera occupé par un bas-relief accosté de deux bustes d'auteurs célèbres ayant travaillé pour le théâtre. Quatre cariatides représentant la Comédie, la Satyre, la Musique et la Danse, formeront la décoration de l'étage supérieur que couronneront deux figures allégoriques appuyant un cartouche aux armes municipales.

Aux deux côtés du pavillon angulaire s'étendront des maisons particulières ayant leur façade soit sur le boulevard, soit sur la rue de la Chaussée-d'Antin. Elles seront conçues dans le même style que les habitations déjà construites auxquelles elles doivent venir se rattacher. Dans le large rectangle ainsi formé s'encastreront les bâtiments du théâtre qui aura plusieurs portes de dégagement à travers les maisons nouvelles. Des sorties différentes seront ainsi très-habilement ménagées pour les diverses classes des spectateurs.

A l'intérieur, la salle paraît devoir rappeler celle de notre Opéra actuel, tant par sa forme un peu carrée que par ses pans coupés avec loges dans les angles. Sur le plafond seront figurées quatre larges arcatures servant de cadre à différents sujets tirés des principaux succès du théâtre depuis l'époque de sa fondation. La scène se prolonge assez avant sur la salle, de façon à établir la communication la plus directe entre les acteurs et le public. En fait d'améliorations, il est question d'appliquer le moteur Lenoir à la ventilation et au jeu des machines. Il y aura, à part les fauteuils et les stalles de l'orchestre, trois rangs de loges et un amphithéâtre. Enfin, bien que la nouvelle salle occupe en superficie un peu plus que l'ancienne, le nombre des places n'en sera pas augmenté. Au contraire. Au lieu de douze cents places que le Vaudeville compte actuellement, il n'en aura plus que onze cents sur un plus large espace. Ce n'est pas le public qui s'en plaindra.

Il ne nous reste plus qu'à nommer l'auteur du plan et le directeur en chef des travaux : c'est M. Magne, architecte de la ville. On ne peut qu'attendre une œuvre heureuse de l'artiste qui a élevé avec tant de goût la charmante église de la Chapelle.

PAUL PARFAIT.

LE FORT DE FÉNESTRELLES

Le voyageur qui dirige ses pas de Briançon à Turin voit la route se bifurquer à un village nommé Cesanne; la branche du nord conduit à Suse, celle du midi à Fénestrelles. Quand on s'engage dans cette dernière, mû par le désir de visiter la célèbre prison d'État des ducs de Savoie, on doit gravir le col de Sestrières, qui se trouve situé à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce passage est praticable toute l'année, mais il n'est libre de neige que de juin à septembre.

On dépasse Pragelas (Pré gelé) et on arrive au village de Fénestrelles, qui compte mille habitants. La distance jusqu'à Pignerol est de trente-deux kilomètres, celle jusqu'à Turin est de soixante-douze.

Le fort de Fénestrelles est une place importante. Construit à la fin du XVIe siècle, il s'élève depuis le défilé que forme la base du mont Albergian jusqu'au sommet de la montagne, à dix-sept cent soixante mètres, et commande la rive gauche du torrent par son immense ligne de fortifications.

On arrive à la batterie supérieure par une galerie à l'abri de la bombe, contenant trois mille six cents marches. Sur le sommet se trouve un bassin couvert de verdure, appelé le Pré de Catinat, du nom du grand général qui a campé sur cette place.

X. DACHÈRES.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite des IMPRESSIONS DE VOYAGE EN CIRCASSIE, *d'*ALEXANDRE DUMAS.

LES BŒUFS DE BRETAGNE

Le bétail élevé dans les pâturages bretons se distingue par sa petite taille (elle ne dépasse guère trente-six pouces), la symétrie des formes, la finesse et la délicatesse des membres. Les bœufs ont la tête petite, courte, élégante; l'œil grand et doux, généralement noir; leurs cornes, assez courtes, ont les pointes tournées en dedans. La robe de ces bêtes est noire et blanche et leur queue se termine d'ordinaire par un bouquet de poils blancs et soyeux. Ce sont de robustes animaux, en dépit des pauvres herbages dont on les nourrit. Par tête, ils ne coûtent guère à leur maître plus de seize à dix-huit sous par jour. Les vaches fournissent en revanche du lait qui devient à volonté beurre ou fromage; quant aux bœufs, ils prennent de temps en temps par troupes le chemin de nos marchés, qui est pour eux l'antichambre de la boucherie.

On sait quelle importance la viande du bœuf a dans notre alimentation.

Parmi les quelques cent mille bœufs que Paris consomme annuellement, ceux de Normandie, et particulièrement du Cotentin, sont regardés comme donnant la meilleure qualité de viande. Ils arrivent sur les marchés depuis le mois de mai jusqu'au mois de février.

Après le bœuf normand, les plus estimés sont le bœuf Cholet, de la province d'Anjou, le bœuf du Charollais, celui de la Saintonge et le bœuf manceau, engraissé à Cholet; ils alimentent les marchés une partie de l'année, principalement pendant l'hiver.

On recherche encore les bœufs du Périgord, de la Gascogne, du Limousin; celui du Nivernais, croisé avec la race charollaise, puis le bœuf franc-comtois. Ces espèces se vendent toute l'année, mais plus abondamment en juillet, août, septembre et octobre. A la suite viennent les bœufs du Marais, de la Vienne, les bœufs nantais, ceux du Bourbonnais, de la Bourgogne, du Berry et de la Marche.

FRANCIS RICHARD.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Épidémie d'animaux sauvages en Bohême. — Caractères de cette épidémie. — Maladie des animaux antédiluviens. — La rage de dents d'un dinotherion. — Ses effets. — Le paléothérion. — Recherches archéologiques faites dans des briques de l'ancienne Égypte. — Ce que contient cette brique. — Le monde des pommes de terre malades. — Cachet trouvé dans la Seine ayant appartenu à Diane de Poitiers.

Une épidémie des plus graves et des plus étranges sévit en ce moment dans les montagnes de la Bohême. Tandis qu'elle ne frappe aucun animal domestique et qu'elle ne compte pas une seule victime parmi les bœufs et les moutons de ce pays, si riche en troupeaux, et qu'on ne cite ni une chèvre, ni un chien, ni un chat, ni un cheval, qui en soient atteints, on trouve pour ainsi dire à chaque pas, soit au pied d'un arbre, soit à l'entrée d'une caverne, des loups, des renards, des chats sauvages et même des oiseaux de proie. La maladie doit les frapper subitement et, pour ainsi dire, les foudroyer, car on ne remarque dans leurs cadavres ni la maigreur, que détermine de longues souffrances, ni le caractère particulier des poils et des plumes des animaux malades, consistant dans une sorte de flétrissure du pelage, devenu terne, roide et œdémateux.

A l'autopsie, on constate une grande quantité de sang coagulé dans le cerveau, particulièrement dans les méninges; les poumons, l'estomac et les intestins paraissent sains; enfin le cœur se trouve rempli de caillots de sang, comme chez les mammifères qui succombent à ce que les médecins appellent une embolie.

Ces animaux relèvent donc d'une épidémie particulière et spéciale aux espèces qui vivent à l'état sauvage et jusqu'ici restée sans action sur les races domestiques, qui, du reste, n'ont que trop, hélas! affaire à des maladies contagieuses déterminées par les milieux factices dans lesquels l'homme les fait vivre.

Du reste, il en était déjà de même aux époques antéhistoriques, lorsque, selon toute probabilité, les animaux des premières périodes géologiques du globe vivaient sans contrainte possible. Non-seulement les inondations les détruisaient en masse, comme l'attestent les immenses dépôts d'ossements que l'on découvre dans tant de cavernes; mais encore on constate sur leurs squelettes les preuves irrécusables de maladies de toute espèce. Ce sont des tumeurs volumineuses révélant des inflammations des os, des excroissances résultant d'abcès, des nécroses, des exostoses et, chose bizarre! des caries qui s'attaquent surtout à la mâchoire. Ainsi les mastodontes, les plésiosaures et les dinotherions éprouvaient des rages de dents, comme un bourgeois de la rue Saint-Denis.

Vous figurez-vous dans quels accès de douleur et d'exaspération une souffrance si atroce, que l'homme le plus courageux la supporte avec peine, devait jeter ces monstres gigantesques? Les voyez-vous, affolés, hors d'eux-mêmes, brisant et massacrant tout autour d'eux? M. Smith, géologue américain, raconte qu'en faisant des fouilles dans les terrains du Kentucky, il a récemment exhumé du sol, à une grande profondeur, dans un terrain calcaire de gypse-marne, le squelette d'un dinotherion géant, autour duquel gisaient les débris de deux paléothérions dont les os brisés portaient les traces incontestables de coups violents.

Il constata en outre, sur une des formidables dents du dinotherion, une large carie placée près de la racine, et qui pénétrait fort avant sous l'émail, et il en tira cette conséquence que le monstre, dans un paroxysme de folle rage, avait tué gratuitement les deux pauvres paléothérions dont il n'avait rien à redouter, puisqu'ils ressemblaient à nos ânes, du moins quant à la force et quant à la taille, et qu'il n'avait pu les détruire dans le but de se nourrir, puisqu'il était herbivore.

Pour bien comprendre toute la gravité et tout le pittoresque de cette supposition de M. Smith, il faut se rappeler que le dinothérion, dont le nom grec signifie *animal terrible*, est le plus grand des mammifères fossiles; sa taille dépasse celle de nos plus forts éléphants; sa tête seule mesure un mètre trente centimètres de longueur sur un mètre de largeur, ce qui indique au moins cinq mètres pour la longueur du corps et, par conséquent, six mètres à six mètres et demi pour la longueur totale de l'animal. L'os de la mâchoire inférieure se prolonge, se recourbe en bas, et porte deux énormes défenses comme celles qui existent à la mâchoire supérieure du morse; ces défenses offrent, relativement à leur forme et surtout à la place qu'elles occupent, un exemple de structure unique dans toute la création.

La mâchoire supérieure se creuse en avant et devient une cavité énorme pour recevoir une trompe ou tout au moins un nez mobile, gros, puissant, et propre, comme celui de la taupe, à fouiller la terre. Les autres dents indiquent que l'animal vivait de racines et de tubercules. L'empreinte des muscles, creusée dans les os de la tête, annonce une force extrême.

L'omoplate rappelle par sa forme la structure de la taupe, et semble indiquer ainsi une conformation particulière des membres antérieurs destinés à creuser la terre, ce qui s'accorde avec celle de la mâchoire.

Que conclure de cette singulière organisation, relativement aux mœurs de l'animal?

D'abord les lois de la mécanique démontrent que des mâchoires, longues de près de quatre pieds et chargées à leur extrémité de défenses aussi lourdes, n'eussent été pour un quadrupède habitant la terre ferme qu'un incommode fardeau; en revanche, elles conviennent merveilleusement à un grand mammifère destiné à vivre dans les eaux; les habitudes aquatiques de la famille des tapirs, si voisins du dinotherion, ajoutent donc un nouveau poids à l'opinion que ce dernier habitait, comme eux, l'eau des grands lacs et des rivières.

Cette hypothèse admise, le poids de défenses semblables soutenues par les eaux n'aurait eu rien de gênant pour l'animal qui les portait. Elles devaient lui servir, comme une pioche, à fouiller et à déraciner les végétaux du fond des eaux. La structure de l'omoplate que je vous signalais tout à l'heure semble prouver que les pieds antérieurs étaient organisés de façon à concourir, avec les défenses, à arracher les végétaux.

Quant au paléothérion ou *animal ancien*, il atteignait [illegible] d'après la conformation de sa tête, il devait offrir la plus grande ressemblance avec le tapir; son nez se terminait, comme chez ce dernier, par une trompe musculeuse et courte; son œil était petit, sa tête énorme et son corps trapu; ses jambes, courtes et massives, se terminaient par un pied dont les trois doigts s'encroûtaient dans des sabots.

Cet animal vivait sans doute, comme les pachydermes actuels, de fruits, de grains et de plantes, surtout de plantes aquatiques, qu'il arrachait avec sa trompe du fond des marais.

Il en existait plusieurs espèces; l'une d'elles, le *paléothérion moyen*, plus petit que le précédent et à jambes plus grêles, tenait, parmi les animaux de son genre, le rang que tient le babiroussa parmi les cochons; sa hauteur au garrot mesurait quatre-vingts centimètres environ.

Une autre espèce, le *petit paléothérion*, qui atteignait à peine la hauteur d'un chevreuil, rappelle encore les formes du tapir; mais ses jambes, longues et minces, démontrent un animal plus agile.

L'espèce la plus commune affectionnait, dans les environs de Paris, l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le village de Pantin, car on y trouve de nombreux débris de son squelette.

Enfin une quatrième espèce ne dépassait point la taille du lièvre, dont elle avait les jambes et, sans doute, la légèreté; on lui donne le nom de *paléothérion très-petit*.

Comme je vous l'ai dit, ces animaux devaient avoir les mœurs des tapirs de nos jours, car ils en avaient l'organisation.

Les tapirs sont des animaux doux et timides, qui se tiennent le jour cachés dans quelque fourré épais, et ne sortent que la nuit pour se plonger au milieu des eaux des marais, des lacs et des rivières, dont ils habitent les bords. Ils se nourrissent de plantes et de racines.

Tandis que M. Smith étudie en Amérique les grandes espèces qui, les premières, ont habité la terre, le professeur Unger, de Vienne, se met en quête des végétaux et des insectes des premiers âges de l'Égypte, et il les recherche et il les étudie à l'aide du microscope là où peu de personnes, assurément, auraient songé à en soupçonner l'existence, dans les briques que fabriquaient les anciens Égyptiens, et dont il possède de nombreux échantillons.

Une de ces briques a été trouvée au fond d'une couche de boue du Nil, et, comme l'attestent les caractères hiéroglyphiques gravés à sa surface, provient de la pyramide de Dashour, construite environ trois mille quatre cents ans avant l'ère chrétienne.

Cuite au soleil ou à un feu doux et lent, car on ne sait pas bien précisément à quoi s'en tenir sur son mode de fabrication, ce singulier document archéologique contient une grande quantité de débris qu'on parvient à recueillir, à isoler, à distinguer et à déterminer sans erreur possible.

Elle renferme des débris de coquilles d'eau douce, des portions d'arêtes de poisson, des pattes et des élytres d'insectes et des grains de blé, d'orge, de pois, de lin et de divers autres végétaux, entre autres de radis, de chrysanthème, de blé, de cochléaria, d'épinard sauvage (*chenopodium*) et de vesce.

Parmi les objets qu'a travaillés la main de l'homme contenus dans ce singulier amas de documents archéologiques, le professeur Unger énumère encore des fragments de tuile, de poterie et un petit morceau de corde fait de lin et de laine de brebis.

Ce n'est point dans une brique, mais sur des pommes de terre malades que M. Guérin-Menneville fait des découvertes [illegible]

Huit jours d'humidité suffisent pour que ces pommes de terre, appartenant à une espèce qui provient d'Australie, se couvrent par millions d'une immense quantité d'acarus, auxquels on donne le nom de *tyroglyphus farinæ*. Cette poussière vivante attire de toutes parts une armée de petits insectes chasseurs, composée d'innombrables coléoptères, d'hémiptères et de diptères qui s'en donnent à cœur-joie, et se gorgent des pauvres acarus dont ils font un épouvantable massacre.

Toutefois, ces derniers, malgré leur faiblesse, ne se laissent point égorger impunément; dans leur désespoir, et pour se venger, ils s'accrochent sur les brigands, auxquels ils ne peuvent résister corps à corps, et, à l'aide des longs ongles qui ornent leurs pattes, s'y maintiennent solidement et vivent aux dépens de leurs substance. Il n'est pas rare de voir un petit carabe porter une dizaine de ces êtres microscopiques qui s'acharnent à le cribler de blessures, et des mouches ne plus pouvoir s'envoler, tant ce fardeau vivant surcharge leurs ailes, leur corselet, leur ventre et jusqu'à leurs yeux aveuglés, en dépit des innombrables facettes qui les caractérisent et dont chacune leur sert d'organe de la vision.

Quand les acarus, qui ne cessent de naître, manquent de pommes de terre à dévorer ou d'insectes à escalader, ils s'accumulent entre les intervalles des pavés du laboratoire, et en recouvrent les dalles d'une couche grouillante, épaisse de plusieurs millimètres, et cela sur une surface de plus de quatre mètres; il y en a là des milliards et des milliards.

Ainsi la vie, la guerre et la destruction règnent partout, chez les animaux gigantesques des temps inconnus, chez les générations contemporaines et jusque chez les êtres infiniment petits que le microscope peut à peine découvrir!

De son côté, M. Arthur Forgeais vient de découvrir dans la Seine un bijou d'une forme exquise, et que tout démontre avoir appartenu à Diane de Poitiers.

C'est un cachet de forme conique surmonté d'une bélière élégamment ornée dont les deux côtés, ciselés à jour, représentent à peu près la lettre X et sont émaillés de blanc et de bleu.

Ce cachet s'ouvre en deux au moyen d'une double charnière pratiquée à la base de la bélière. L'un des côtés soutient une plaque ovale où sont gravés un H et deux D enlacés; c'est ce que les archéologues appellent un *Henri-Diane*; l'autre, qu'on ne voit pas quand le bijou reste fermé, supporte deux croissants enlacés.

Au milieu, une tige centrale et immobile sert d'autel conique à un cœur enflammé. On ne saurait rien voir de plus charmant que cette œuvre mignonne du XVIe siècle.

S. HENRI BERTHOUD.

LE PASSAGE DU RUISSEAU

Cette composition, de M. E. Yeames, a beaucoup de grâce et d'originalité. L'œil s'arrête agréablement surpris sur ce singulier groupe de la jolie châtelaine tenant entre ses bras son bichon favori et du page qui soutient sa traîne derrière elle, — tous deux passant un ruisseau sur une rangée de dés de pierre, en portant successivement le pied de l'un à l'autre. Ce système de pont, essentiellement primitif, nous reporterait déjà à une époque suffisamment éloigné, si le costume des personnages ne la précisait tout à fait.

Évidemment le peintre a choisi, pour l'époque de sa petite scène, la fin du XIVe ou le commencement du XVe siècle. Les costumes ont été rarement plus excentriques qu'en ce temps-là. Alors florissait le *hennin*, longue coiffure en forme de cornet, qui a donné leur type au bonnet moderne de nos Cauchoises. Les dames et les demoiselles faisaient grand abus, au dire de Juvénal des Ursins, de ces cornes d'une hauteur exagérée, ayant de chaque côté deux grandes oreilles si larges qu'il leur était impossible de passer par les portes.

Le clergé ayant prêché une croisade contre les hennins, Thomas Connecte, carme breton, se mit en campagne pour les combattre. « Et partout où il allait, rapporte Paradin, ces coiffures n'osaient paraître. Les dames faisaient comme les limaçons, lesquels, quand ils entendent quelque bruit, retirent et resserrent tout bellement leurs cornes; mais, le bruit passé, soudain les relèvent plus que devant : ainsi les dames, car les hennins ne furent jamais plus pompeux qu'après le partement de frère Thomas Connecte. »

Les souliers à la poulaine de notre châtelaine, d'une longueur modérée, n'eussent pas été sans doute de ceux qui échauffaient également le zèle des prédicateurs. Ils qualifiaient bel et bien ces chaussures pointues de péché contre nature et d'outrage au Créateur. Il est vrai qu'on en portait



LA FORTERESSE DU SPIELBERG, EN MORAVIE, d'après une photographie.

alors dont la pointe seule mesurait jusqu'à deux pieds de long; quelquefois cette pointe se rattachait au genou par une chaînette. Vainement les conciles défendaient aux clercs d'en porter. C'était une fureur d'autant plus grande, qu'on n'était guère estimé qu'à la longueur de son pied; d'où vient l'expression : *être sur un grand pied dans le monde*. Enfin le pape Urbain IV excommunia quiconque conserverait ces bizarres chaussures; et une ordonnance de Charles V, en date de 1365, en défendit la fabrication, l'usage et la vente.

P. DICK.

LE SPIELBERG

Cette prison d'État, dans laquelle est mort en 1749 le fameux colonel de pandours, François, baron de Trenk, et que les Français démantelèrent en 1809, a été immortalisée par Silvio Pellico, qui y écrivit son livre : *le Mie Prigioni*. Personne n'ignore ce qu'était le *carcere duro* auquel Silvio Pellico et ses compagnons de captivité furent si longtemps condamnés. Avant d'abdiquer, en 1849, l'empereur Ferdinand amnistia tous les détenus politiques du Spielberg.

Le Spielberg qui, depuis bien des années, servait de lieu de détention pour les condamnés à une peine de longue durée, a reçu en 1854 une autre destination. L'établissement pénitentiaire a été transporté en partie à Gross-Meseritsch, en partie à Mürau, et le château a été occupé par une partie de la garnison de Brünn. A cette occasion, et comme signe que le Spielberg était devenu désormais une forteresse ordinaire, le drapeau impérial d'Autriche y a été arboré.

R. BRYON

ÉCHECS

Nous prions *instamment* nos lecteurs de nous faire parvenir eurs solutions dans les *quinze* jours qui suivent la publication des Problèmes.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 23

BLANCS.	NOIRS
1 P. 5ᵉD	1 R. 5ᵉD (forcé)
2 R. 4ᵉCD	2 R. pr. P (forcé)
3 D. 4ᵉFD éch. m.	3 . . . . . .

Solutions justes : MM. Neddes et Bessie; Café du Théâtre du Luxembourg; V. Boutifert, à Poitiers; Émile Frau, à Lyon; Boiron; P. de M...., à Bourron; Mme Savy, à la Rochelle; E. Lelorrain; Lucien Tropey; Dombro, à Castres; Café du Commerce, à Tours; A. Enoch, Café Bossu, à Vesoul; Duracier; Émile Giran, à Beauvoisin; Bienaimé Desachy; H. Godeck, à Monaco; J. Planche; Arnaud, à Cunlhad; D. Mercier, à Argelliers; Simon, à Prades; Mullendorf, Raters et Kinnen, à Luxembourg; Aimé Gautier, à Bercy; Jpp. Duccino; Emmanuel Berthold; Edouard Cavrel, à Elbeuf; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); A. Bardon; Anne Frédéric, à Alger; la Chambre littéraire, à Rennes.

Solutions justes du Problème n° 21 : MM. Émile Giran, à Beauvoisin; Mme Savy, à la Rochelle.

C. P.

PROBLÈME N° 26.

COMPOSÉ PAR M. A. DELAHAYE

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

Chaque année, l'*Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que l'*Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

L'*Almanach de l'Univers illustré*, pour 1867 (9e année) contient 64 pages de texte et près de quarante sujets, dessinés par les premiers artistes et gravés avec un soin exceptionnel.

Le prix de cet almanach qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de l'*Univers illustré*, 25, passage Colbert; au *Bureau central des Almanachs*, chez Pagnerre, 18, rue de Seine; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

L'échéance de fin novembre étant l'une des plus fortes de l'année, nous prions ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du présent mois, de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal. — Il est indispensable de joindre à tout envoi d'argent comme à toute demande de changement d'adresse ou réclamation, LA BANDE IMPRIMÉE qui est collée sur l'enveloppe du Journal

Paris. — Imprimerie ... rue Saint-Benoît, 7. ÉMILE MOCANTE

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, [illegible] port en sus [illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

[illegible] le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 588.
Samedi 10 Novembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LEVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Une grande semaine dramatique. — Théâtre-Français : *Le Fils*, par M. [illegible] Mlle [illegible] M. [illegible] — Odéon : [illegible] e ciel en soit loué ! — M. Berton, prince de Condé ; M. Laroche ; Mlle Jane Essler. — Théâtre du Palais-Royal : *La Vie parisienne*, cinq actes, par MM. H. Meilhac et L. Halevy, musique de M. Offenbach. — La pièce. — Les acteurs, Mlle Zulma Bouffar.

Quatre actes au Théâtre-Français, cinq actes à l'Odéon, cinq actes au Palais-Royal; trois succès : trois premières re-



UN BATEAU A VAPEUR, A NEW-YORK, d'après un croquis de M. Fritz Meyer. — Voir page 718.

présentations-événements. Donc au fait, au fait sans perdre une minute, ni une ligne; ce n'est point aujourd'hui le jour des préambules; gardons-les pour des semaines moins remplies.

A tout seigneur, tout honneur. Je commence par le Théâtre-Français, et par *le Fils*, de M. Vacquerie.

Au premier acte, nous sommes chez Mauvergnat, un usurier, sur le patron classique. il ne va pas dans le monde, Mauvergnat, ou plutôt il n'y va que par hasard, et quand son petit commerce l'y conduit nécessairement; il est râpé, il est sale, il est crasseux; il n'habille pas l'usure à la dernière mode, il ne la lave, ni ne la parfume. Son appartement est un grenier rempli de meubles pauvres et disparates; meubles de débiteurs saisis, des portraits sans cadre sont accrochés à la muraille; on ne voit pas de crocodiles empaillés suspendus au plafond, mais peut-être, en cherchant bien, en trouverait-on dans les coins.

C'est dans ce joli intérieur qu'entre le brillant comte de Bray. Il vient emprunter quatre mille francs à Mauvergnat: car le baccarat l'a mis absolument à sec la nuit dernière. Mauvergnat refuse; le comte lui doit plus de cent mille francs déjà, et le comte n'a aucune obligeance pour son créancier; il se laisse déshériter par sa tante, et il ne sait point empêcher un pauvre petit avocat de lui souffler la main d'une riche cousine dont la dot aurait payé sa dette. Donc Mauvergnat est inexorable; il ne le sera pas longtemps. Survient Mlle Geneviève Torelly, la cousine, accompagnée de sa femme de chambre; elle vient acheter à l'usurier le portrait inachevé d'un pauvre peintre, ancien locataire de Mauvergnat, mort de mélancolie et de misère.

Au moment où le marché va se conclure, on frappe à la porte du grenier; Geneviève se cache dans une chambre voisine. Entrent un jeune homme et sa mère. C'est aussi pour acheter le portrait du peintre Fontenay qu'ils sont venus.

« Voilà un portrait bien disputé, » se dit Mauvergnat, et il fait son prix en conséquence. Le jeune homme va donner la somme lorsqu'une voix invisible met une enchère. C'est la voix de Geneviève qui apparaît bientôt souriante aux yeux de son futur; car le nouveau venu n'est autre que M. Louis Berteau, l'avocat dont l'amour éloquent et jeune l'a emporté sur le titre, l'élégance et les vices brillants du comte de Bray. Geneviève a entendu Louis Berteau et sa mère parler du projet d'acheter le portrait de Fontenay, un parent regretté, qui s'est éloigné un jour, alors que Louis n'était encore qu'un enfant. Elle a voulu les devancer pour offrir l'image du mort aimé à son futur, et c'est ainsi qu'on s'est rencontré chez l'usurier.

Au moment où Mme Berteau va se retirer, Mauvergnat s'avise qu'il a dans un tiroir un vieux sachet qui a appartenu au peintre. « Un sachet, je vous l'achète, » dit Mme Berteau. Cet empressement donne fort à penser à l'usurier. Avant de remettre le sachet, il y fouille à la dérobée; sa main froisse un papier; une lettre sans doute. Une lettre; il peut y avoir une fortune dans une lettre. « Voici le sachet, » dit-il à Mme Berteau. Celle-ci emporte le sachet; mais Mauvergnat a gardé la lettre.

Resté seul, il la lit, il la dévore : c'est une lettre de Mme Berteau à Fontenay; elle renferme la preuve irrécusable que Fontenay est le père de Louis Berteau. « Louis Berteau est un honnête et scrupuleux jeune homme, se dit Mauvergnat; il n'épousera pas Mlle Torelly. M. le comte de Bray me payera sa dette; mais ce n'est point assez, et je saurai bien tirer mieux encore de cette bienheureuse lettre. »

Nous retrouvons Mauvergnat en habit noir et en gants blancs chez le colonel Torelly le matin même du jour où le mariage doit avoir lieu. Il avait à parler à M. Louis Berteau, a-t-il dit aux domestiques, et on l'a laissé entrer. Dans le salon, il se rencontre tout à point avec une sœur de M. Berteau, père; une vieille fille, qui vit en province des bienfaits de Mme Berteau : une âme pleine de fiel, une langue de vipère. « Donnez-moi le tiers de l'héritage de votre frère dont on nous a frustrés, et je vous rends cette fortune, » lui dit Mauvergnat. Comment cela? — J'en fais mon affaire. Deux tiers pour vous, un tiers pour moi... — Est-ce dit? — Eh bien... c'est dit.

Pendant cette scène, dans la chambre voisine s'achève la toilette de la jeune fille. La vieille fille et Mauvergnat sortent du salon et font place à Geneviève et à Louis Berteau : après les démons, les anges; après la cupidité, la jalousie, la haine, et leurs trames sinistres, l'amour pur avec ses ravissements et ses divines espérances. Quand Geneviève est rentrée dans sa chambre, Mauvergnat reparaît : « Lisez, » dit-il à Louis Berteau, et il lui tend la lettre du sachet. La figure de l'usurier, quelques mots qui lui échappent épouvantent le jeune homme; il sent le malheur qui s'approche; il n'ose lire; il regarde Mauvergnat avec terreur. Une émouvante situation, une scène superbe où tous les mots portent parce qu'il n'y en a pas un qui ne soit juste et vrai. Enfin, Louis Berteau l'ouvre, cette lettre fatale; il la lit, et d'un œil hagard, il regarde son bonheur soudainement écroulé, tandis que, à deux pas de lui, on attache sur le front de sa fiancée le voile nuptial. Tout à coup il sort de sa stupeur, c'est pour appeler le comte de Bray. Le comte a demandé la main de Geneviève; il doit être pour quelque chose dans le coup qui le frappe : on ne peut rien contre Mauvergnat, il est trop vil; on peut se battre contre le comte de Bray.

Le comte entre dans le salon. « Vous m'avez appelé, monsieur? — Vous êtes un lâche, » lui crie Berteau.

Le rideau se lève au troisième acte sur le cabinet de travail de l'avocat. Deux femmes, Mmes Berteau et Geneviève attendent l'issue du duel. Si M. Vacquerie n'a pas assisté à quelqu'une de ces attentes terribles, son imagination lui a représenté la vérité avec une puissance singulière. Et avec quelle poignante réalité Mme Guyon et Mlle Favart ont rendu ce que l'écrivain a si bien deviné! Cependant Louis Berteau ne revient pas. « Peut-être est-il chez votre père? dit Mme Berteau. — Vous avez raison, il doit y être; il y est, répond Geneviève : allons le trouver. » Elles viennent de sortir lorsque Louis Berteau entre; il a blessé légèrement M. de Bray. « Maintenant, dit-il, il faut regarder face à face la situation et prendre un parti. Je ne suis pas le fils de M. Berteau; la fortune que j'apportais à ma fiancée me vient tout entière de lui; elle appartient légitimement à sa sœur. Il faut la rendre. Mais si je la rends, Geneviève est perdue pour moi, et Geneviève, qui m'aime si tendrement, sera malheureuse toute sa vie... » Vous devinez le combat, l'affreuse lutte, qui se prolonge avec des péripéties diverses. Un moment l'amour l'emporte, et Louis Berteau jeta au feu la lettre révélatrice. « Oui, la lettre est brûlée; mais en sais-je moins ce qu'il y avait dans la lettre? » Et l'idée du devoir reprend le dessus dans l'âme bouleversée du jeune homme. « Adieu, Geneviève, » s'écrie-t-il, et il va fuir la maison où il a aimé Geneviève, où il a été heureux en l'aimant. En partant, il emporte le portrait de son père, dont le regard triste et ferme lui a parlé tout à l'heure et l'a soutenu dans l'épouvantable crise.

Mais un pas se fait entendre. C'est Mme Berteau qui revient: [illegible] Geneviève et son père arrivent presque aussitôt. « Venez, dit M. Torelly, venez, Louis; les témoins du mariage attendent. » Vous figurez-vous l'anxiété du malheureux? Il invente de mauvais prétextes pour éloigner ce mariage tant souhaité; il balbutie, il tremble Geneviève ne doute pas de son cœur; mais elle s'étonne; M. Torelly voit dans ces retards inexplicables presque une injure pour sa fille et pour lui; il ne dissimule pas à Louis ses défiances, et sort avec Geneviève en prononçant d'amères paroles. « Qu'est-ce que cela signifie? » demande Mme Berteau à son fils, quand elle est seule avec lui. Louis répond encore par des défaites. Tout à coup Mme Berteau se souvient qu'il tenait sous son bras, lorsqu'elle est entrée, un objet qu'elle a cru lui voir cacher. Elle le cherche en vain des yeux dans la chambre; puis elle accourt à la bibliothèque, l'ouvre, se trouve face à face avec le portrait de Fontenay et demeure immobile et comme foudroyée.

Un mot de Mauvergnat au quatrième acte, une allusion à une lettre que l'usurier avait vu Louis Berteau lire avec une singulière émotion, cette circonstance que la provocation adressée au comte de Bray avait immédiatement suivi la lecture de la lettre, l'arrivée du comte qui vient demander la main de sa cousine, tout cela jette dans l'esprit de M. Torelly un soupçon que la colère change en certitude : « Vous avez diffamé ma fille, » dit le colonel à M. de Bray. Le comte repousse avec indignation un pareil reproche. A ce moment Louis Berteau entre. « M. Berteau, vous avez reçu une lettre qui calomniait Geneviève, » s'écrie le père. « Je sais que Mlle Geneviève est la plus pure des jeunes filles, et personne n'a osé l'accuser, » répond Louis Berteau. « Alors pourquoi ne l'épousez-vous pas? » Louis Berteau se tait... Mais quelqu'un répond : c'est Mme Berteau qui avoue sa faute.

La vieille fille aura la fortune de son frère... Et Mauvergnat touchera son tiers. Ce dernier point me contrarie un peu. Mlle Berteau n'est pas femme, je pense, à s'exécuter de bonne grâce, et Mauvergnat aura passablement de mal à lui tirer des griffes ses deux cent cinquante mille francs; et puis, le comte n'est pas encore marié, partant l'usurier ne tient pas l'argent de sa créance. Voilà deux sujets de consolation pour les honnêtes gens.

Le Fils est une œuvre élevée, forte et saine; les situations les plus dramatiques y sont bravement abordées et vaillamment traitées; la grâce et la poésie s'y rencontrent à côté de la vigueur et de l'énergie. C'est une pièce qui méritait le beau succès qu'elle a obtenu.

M. Got est le rude et âpre Mauvergnat que vous pouvez vous imaginer; M. Bressant le plus séduisant des gentilshommes beaux, aimables et ruinés; M. Leroux, dans un rôle qui a des faiblesses, a la tenue et la distinction que vous lui connaissez; et nulle ne saurait, mieux que Mme Guyon, jouer avec une émotion vraie le rôle de Mme Berteau.

M. Delaunay, tour à tour, tendre, passionné, indigné, désespéré, n'a jamais été meilleur, et Mlle Favart a été meilleure que jamais, c'est-à-dire qu'elle a charmé, ravi, transporté la salle.

~~~ Les débuts de M. Louis Bouilhet dans la littérature dramatique remontent à dix ans, et, en dix ans, alors qu'il aurait pu, comme un autre, sans doute, conquérir une facile renommée d'auteur fécond, M. Bouilhet n'a donné que six ouvrages au théâtre. Voilà une rare et louable sobriété, celle de l'écrivain qui n'a pas de plus cher souci que le respect de l'art, qui est en même temps le respect du public. Or, s'il accorde trop souvent sa faveur à ceux qui le traitent avec peu de cérémonie, le public cependant aime ceux qui le respectent, il l'a prouvé, l'autre jour encore, en applaudissant le nouveau drame de M. Bouilhet; il le prouve chaque soir en acclamant les plus beaux vers qu'il ait entendus depuis longtemps.

De beaux vers, ah! le noble et délicat plaisir, et comme il vous repose et vous rafraîchit de tant de vilaine prose!

Mais j'oublie que je n'ai point aujourd'hui de place pour les digressions, et je me hâte de donner en quelques lignes à mes lecteurs la fidèle et sèche analyse de ce drame vivant et coloré qui s'appelle *la Conjuration d'Amboise*.

Quand l'action commence, le complot est déjà connu, sinon du petit roi François II qu'on n'a peut-être pas pris la peine d'en instruire, au moins de Guise et de Catherine de Médicis, ce qui est l'important. Un traître a tout révélé. Guise songe à prendre Condé; la reine mère à l'attirer à la cour pour l'opposer à Guise.

Cependant, tout près de l'endroit où bivouaquent les conjurés, une femme est attaquée par des bandits. C'est Mme de Brisson, la toute jeune épouse d'un vieillard, qui est l'âme damnée de Guise. Un homme la délivre, et, à peine l'a-t-il arrachée au péril, qu'il lui fait une déclaration d'amour, ce dont il ne faut point être surpris, le sauveur n'étant autre que Condé, un prince qui ne laissait pas facilement échapper les occasions. Mme de Brisson est plus troublée qu'offensée de cette brusque passion, même elle promet à Condé, qui ne se nomme point, que si jamais il se trouve en danger de mort et qu'il l'appelle, elle viendra

Nous retrouvons au troisième acte Condé à la cour; La Renaudie et Poltrot de Méré, les vrais chefs actifs de l'entreprise, ont jugé nécessaire sa présence auprès du roi; ils croient qu'elle déroutera les soupçons et leur permettra d'accomplir leur projet : le prince, qui espère retrouver Mme de Brisson, s'est laissé facilement persuader. Mais il est arrivé trop tard à Amboise. La Renaudie a été tué d'un coup d'arquebuse, et le petit roi montre à son cousin les cadavres des conjurés pendus aux créneaux du château. A ce spectacle, Condé pousse un cri de rage; mais il ne se trahit pas : aux transparentes allusions de François II qui l'accusent, il répond par un démenti formel et un défi jeté à qui oserait prétendre que le prince de Condé, conspire contre le roi. Guise, qui n'a pas de preuves certaines, croit prudent, quoiqu'il en pense tout bas, de se porter tout haut sa caution. N'importe. Condé n'est plus en sûreté à la cour; il faut qu'il parte. Poltrot de Méré et quelques conjurés qui n'ont point été pris assureront sa fuite. Le prince quitte Amboise, mais pas avant d'avoir fait remettre à Mme de Brisson une lettre où il lui dit : « L'heure du danger a sonné, vous m'avez promis de venir, venez. » Et le lendemain, Condé est rentré dans Amboise, et, caché dans une maison isolée et déserte, il attend la jeune femme qui ne sait encore ni son nom ni son rang. Elle arrive, fidèle à la parole donnée. Le prince lui peint son amour avec une ardeur passionnée; elle l'écoute; mais ce n'est point assez pour Condé, il veut davantage, Mme de Brisson s'indigne; il s'humilie, elle pardonne; mais elle restera une femme pure et sans tache; amie dévouée jusqu'à la mort, mais pas autre chose. Au moment où, après avoir décidé Condé à revenir à la cour, elle va sortir, des pas se font entendre; c'est Brisson qui arrive avec des gens à lui; une lettre l'a instruit du rendez-vous, il accourt pour se venger. Quand il entre, Mme de Brisson est partie; elle s'est échappée par une porte dérobée. Une lutte s'engage dans l'obscurité; Condé va tomber sous les coups des agresseurs, quand Poltrot de Méré survient avec quelques huguenots et pousse dehors Brisson et les siens. « Maintenant, prince, dit Poltrot, mettez-vous à notre tête et reprenons la campagne. — Non, répond le prince, toute tentative nouvelle serait inutile. Ce n'est plus qu'auprès du roi que je puis servir notre cause. » — Notre cause, c'est-à-dire mon amour; c'est là ce qu'entend Condé, plus touché des intérêts de sa passion que de ceux de la foi. — Poltrot insiste. « Venez, fuyez cette femme; ne voyez-vous pas qu'elle vous a tendu un piége et entraîné dans un guet-apens? — Je ne partirai pas, répond le prince, je ne partirai pas, et vous calomniez madame de Brisson. »

Cependant Guise a poussé François II à une résolution extrême et sanglante. Quand le prince se présentera devant le roi, celui-ci portera la main à son poignard; des seigneurs dévoués à Guise tireront leurs épées et l'on en finira avec Condé et les huguenots. Les choses se passeraient ainsi, sans doute, si l'apparition et un mot de Catherine ne faisaient rentrer toutes les épées au fourreau. Condé ne mourra pas assassiné : qu'importe, pourvu qu'il meure? et le petit roi ordonne l'arrestation immédiate du prince comme coupable de haute trahison. « Ah! je comprends tout maintenant, madame, dit Condé à Mme de Brisson en laissant tomber sur elle un regard de mépris; ils avaient raison; votre mari doit être content. »

Au dernier acte, le prince est condamné à mort; demain sa tête tombera; de sa prison il entend clouer l'échafaud. La porte s'ouvre, une voix crie : « La reine mère! » Une femme habillée de noir et voilée entre; elle découvre son visage. C'est Mme de Brisson. « Vous m'avez accusée, dit-elle à Condé, je viens me justifier. Je vous aime, je puis vous le dire à cette heure suprême; je vous aime et nous serons l'un à l'autre; voici du poison, buvez; la moitié seulement, le reste sera pour moi. — Un Condé ne s'empoisonne pas, il porte sa tête sur l'échafaud, » répond le prince. Une seconde fois on annonce la reine mère : cette fois, c'est bien Catherine; François II est mort, Marie Stuart a quitté la France, il n'y a plus qu'une reine, Catherine; et Condé vivra. Condé vivra; mais Mme de Brisson est morte; tandis que la reine annonçait sa grâce au prince, la pauvre femme buvait le poison.

Je ne puis que signaler ici les plus beaux endroits de l'œuvre de M. Bouilhet : la prière de Poltrot de Méré, la scène où Condé, soupçonné, défie les accusations, le monologue de Gonnelin, la scène entre François II et Marie Stuart, une des meilleures de la pièce, et les deux scènes d'amour au quatrième acte et au cinquième, où la passion parle le plus poétique langage qu'elle ait jamais parlé sur la scène.

On ne saurait être plus prince que Berton : on ne saurait être plus charmante et plus touchante que Mlle Jane Essler. Laroche est un Poltrot de Méré plein de feu et de violence religieuse. Mlle Agar a très-bien tenu le rôle de Catherine de Médicis; mais elle est une reine mère beaucoup trop jeune de visage; il faut, pour être vraisemblable, qu'elle se donne ce que le temps lui refuse encore. Paul Clèves est tour à tour ardent et mélancolique dans le personnage de François II; Laute joue ce coquin de Brisson avec beaucoup d'in-
~~~

telligence et de finesse; mais pourquoi a-t-il l'air d'un si honnête homme? Romainville est un amusant Gonnelin, et Mlle Gérard une gracieuse Marie Stuart.

M. de Chilly a somptueusement monté la pièce, et sa cour est [illegible] la plus brillante [illegible] que j'aie vue au théâtre.

~~~ Ou je me trompe fort, ou la rivalité de Guise et de Condé, les intrigues de Catherine de Médicis, les querelles de religion et les conjurés d'Amboise n'ont jamais beaucoup préoccupé le Brésilien, le bottier Frick, Bobinet, Gardefeu, le baron de Gondremarck, Mlle Metella, Mme de Folleverdure et Mme de Quimperkaradec; ces gens-là n'en sont pas moins, je vous l'assure, d'un bien agréable commerce, et, si vous m'en croyez, vous irez au plus tôt faire leur connaissance au Palais-Royal.

Un baron suédois qui vient à Paris avec sa femme pour se divertir un brin, un cocodès qui s'éprend de la Suédoise, se présente [illegible] dans son appartement en leur persuadant qu'ils sont au Grand Hôtel, leur fait visiter le musée d'artillerie au bazar Bonne-Nouvelle, improvise pour eux une table d'hôte ornée d'un major et d'une veuve de colonel, leur donne une grrrande fête à dix personnes, dont deux domestiques et quatre femmes de chambre, et leur sert avec le champagne un général de l'Amérique du Sud, un diplomate intertropical et un amiral suisse; — une tentative de séduction genre Antony — au moment suprême, la baronne suédoise remplacée par une grande dame du faubourg Saint-Germain (grande et grosse : c'est Mme Thierret) — les préliminaires d'une affaire d'honneur que les témoins arrangent — les audaces les plus bouffonnes; un *ni queue ni tête* gigantesque; toute la verve et toute la bonne humeur de M. Meilhac et de M. Ludovic Halevy; de la gaieté et de l'esprit en veux-tu, en voilà, pendant cinq actes; des vers charmants, des traits de satire et des meilleurs; des choses sérieuses follement dites, et même de la poésie — la musique la plus abondante, la plus facile, la plus gracieuse, la plus fine et la plus mélodieuse qu'ait jamais peut-être écrite M. Offenbach; plus de vingt morceaux, et pas un qui ne soit une perle. — Brasseur tour à tour bottier, major et Brésilien. — Hyacinthe, Gil-Pérez, Priston et Lassouche; oui, Lassouche lui-même, chantant des duos, des trios, des quatuors, des ensembles, — le comique plein de vérité de Mme Thierret, la beauté, le sourire et le piquant de Mlle Montaland; le charme de Mlle Honorine, les beaux yeux de Mlle Massin et un pas de Mlle Paurelle.. Ah! quel pas! Ce n'est pas tout : une vraie chanteuse, voix agile, gosier d'oiseau, l'accentuation la plus nette, la mutinerie, la grâce et l'entrain en personne : Mlle Zulma Bouffar.

Et voilà ce que c'est que *la Vie parisienne*.

GEROME.

BULLETIN

Les eaux de la Seine sont descendues a un niveau inférieur de plus de cinq mètres à celui qu'elles ont atteint lors de la dernière crue. Elles n'accusent plus, en effet, en ce moment que 1 mètre 50 centimètres d'élévation aux échelles du Pont-Royal. A cette cote le fleuve coule profondément encaissé entre les murs des quais, et il a repris cette teinte bleu verdâtre qu'il offre généralement dans la belle saison. En même temps son cours dans la traversée de Paris est entièrement débarrassé des nombreuses écoles de natation qu'on y voyait encore il y a quelques jours. A l'heure qu'il est tous ces établissements ont été s'amarrer dans les ports d'aval pour y reprendre leurs quartiers d'hiver. On en rencontre jusqu'au Bas-Meudon, solidement installés le long des îles que la Seine forme dans ces parages bien connus de tous les promeneurs, et d'où le printemps prochain les verra s'éloigner de nouveau.

L'administration des télégraphes s'occupe en ce moment de deux réformes de la plus haute importance. La première, qui concerne les tarifs actuels, aurait pour objet de réduire de nouveau, pour tout l'intérieur de la France, le prix de transmissions télégraphiques déjà assujetties à une seule et même taxe. Cette mesure sera mise très-prochainement à exécution.

La seconde réforme porte sur l'établissement même des lignes télégraphiques. Elle tendrait à renfermer, sur les grands parcours, dans des conduits souterrains, les fils actuellement fixés à des poteaux. On obtiendrait de cette manière un service d'une régularité parfaite, sans avoir à redouter les perturbations causées par les changements atmosphériques.

Cependant, cette nouvelle installation nécessitant de grandes dépenses, les travaux n'en seraient faits que successivement, et ne pourraient être terminés que dans plusieurs années.

Il ressort du *Bulletin administratif de l'instruction publique*, que l'instruction a augmenté en France d'une façon assez notable depuis 1863. On en juge par les conscrits.

De 1848 à 1863, en quinze ans, la moyenne des conscrits ne sachant ni lire ni écrire s'était abaissée de 7.91 pour 100, c'est-à-dire de 0.52 par an, autrement dit, elle était descendue de 36.12 pour 100 à 28.21 pour 100.

Depuis 1863, elle est descendue de 28 21 à 23 32.

Au 1er janvier 1866, le nombre des conscrits ne sachant ni lire ni écrire est devenu, en moyenne, inférieur au quart du nombre total des conscrits.

C'est encore loin, certainement, du résultat désirable, mais c'est un progrès dont on doit se féliciter.

Dans la liste par ordre de mérite ou d'instruction, il est curieux de constater que les onze premiers départements sont tous situés dans la région de l'Est. La Seine vient au douzième rang; les Vosges, qui occupent le premier, n'ont pas 2 illettrés sur 100 (1.76).

Quelle marge de ce chiffre à celui de 54.21 que présente la Haute-Vienne, à celui que l'Ariége offrait l'an dernier (66.65)! Quelle carrière ouverte au zèle et à la rivalité des communes!

Il reste encore, on le voit, beaucoup à faire : il ne faut donc pas s'endormir sur un premier succès : la campagne scolaire qui va s'ouvrir avec les longues veillées d'hiver sera, nous l'espérons, signalée par de nouvelles victoires remportées sur l'ignorance.

Nous donnons aujourd'hui, d'après un intéressant dessin qui nous est adressé par le dernier courrier, l'épisode le plus récent de l'insurrection crétoise. Les troupes turques, commandées par Mustapha-Pacha en personne, attaquent et enlèvent les positions d'Apokronia, énergiquement défendues par la population indigène. Les dépêches de Constantinople [illegible] hâter la soumission complète des insurgés crétois.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1])

[illegible]

[illegible]

VI

Gueuseries (suite).

Les chevaux et les mules avaient leurs caparaçons de fête; les hommes et les femmes portaient leur toilette des grands jours. Plus d'un majo coquet donnait le bras à sa maja endimanchée; quelques couples dansaient la manchega le long du chemin.

En même temps, non plus d'un seul point, mais de toutes les rues avoisinantes, d'autres groupes débouchaient. Il n'est à Séville pour se lever matin que les paysans et les gueux. Les gueux se montraient aussi empressés que les paysans.

[illegible]

A peine prenaient-ils le temps de tendre la main en passant aux marchands de fruits et de légumes, qui se gardaient bien pourtant de refuser la *caridad* afin d'avoir bonne [illegible]

[illegible] ne s'éveillait point. Son rêve était obstiné. Villageois et villageoises lançaient au dormeur force quolibets; rien n'y [illegible] espiègleries.

Au perron de l'église, il y avait des cris et des horions. La confrérie des gueux d'Andalousie était régie, depuis « le grand Gafedado » qui florissait sous Philippe III, par des lois très-sévères. Mais à quelle société les lois ont-elles jamais manqué? Les institutes du « grand lépreux » avaient le sort de celles qui ont fait la gloire de l'empereur Justinien. On les prisait fort, on ne les exécutait point. Les gueux du bon temps se plaignaient amèrement de cette décadence : on les traitait de barbons, et tout était dit.

Seule au monde, cette vertueuse république de Lacédémone sut allier la filouterie organisée au saint respect des vieillards.

[illegible] toutes les infirmités humaines étaient aux prises. Manchots, boiteux, culs-de-jatte, paralytiques, aveugles, etc., se disputaient les meilleures places aux degrés du perron. Si le *grand lépreux*, du haut de l'empyrée, voyait en ce moment les discordes intestines de sa famille, il devait être fort humilié de ce spectacle. Ce n'était entre confrères qu'injures et que bourrades. Les manchots frappaient des deux mains, les boiteux lançaient [illegible] les paralytiques couraient en brandissant leurs béquilles. Il y avait un grand coquin pourvu de trois ulcères à vif, deux sur une jambe, une sur l'autre, qui ruait comme un cabri enragé.

Les gens du marché regardaient cela, riaient et passaient. En Espagne, on ne s'indigne point des ruses de la mendicité. Il faut que tout le monde vive.

Quand la dernière voiture de légumes tourna l'angle du parvis, nos gueux étaient à peu près installés. On ne se disputait plus qu'entre retardataires du second rang. La passion ne s'en mêlait plus. Chacun s'occupait déjà de réparer le désordre de sa toilette : vous eussiez dit des comédiens en loge. Ceux qui avaient le bonheur de s'échelonner sur les degrés du perron donnaient une décente tournure à leurs haillons, et se frottaient le visage de safran pour simuler la pâleur maladive; d'autres mettaient une couche d'ocre rouge à leurs ulcères; d'autres resserraient les courroies qui forçaient leurs bras ou leurs jambes à prendre des directions contre nature.

Il y avait une raison ici pour que la guerre civile fût [illegible] Saint-Ildefonse [illegible] que les femmes, dans les bagarres, ne jouent le rôle de Sabines que par exception [illegible]

Ce [illegible] burlesque à la fois qu'un lever de rideau représentant le perron d'une église andalouse vers la fin du XVIIe siècle. Beaucoup d'écrivains ont dessiné ce tableau, mais quiconque tient une plume est taxé d'exagération. Le crayon vigoureux de Callot lui-même inspire plus de curiosité que de confiance. Ce qu'on ne voit plus, pour la majorité des hommes, n'a jamais existé.

On crierait, selon toute probabilité, à l'invraisemblance, si quelque impresario audacieux présentait au public cette pochade effrontée. On prononcerait le fameux anathème : c'est *forcé!* De par décision sans appel du parterre éclairé, la chose serait déclarée malséante, controuvée, impossible.

Malséante, je ne dis pas non; mais impossible! Le pinceau et la plume nous ont laissé des témoignages irrécusables. Notre immortel Le Sage a gazé la rudesse des descriptions espagnoles. Non-seulement il n'a rien exagéré, mais encore il est resté bien au-dessous de la vérité.

Nous pensons qu'il a fait sagement en ceci, et nous n'essayerons point de reproduire au naturel l'amas d'immondices [illegible] les misères artistiques et terribles qui grouillaient sur les degrés de Saint-Ildefonse. L'intérêt de notre récit est ailleurs. Nous dirons seulement au lecteur : Une fois au seuil de ce sujet, si bizarres que soient vos imaginations, si fou que devienne votre cauchemar, ne craignez rien, allez toujours, vous ne risquez point d'inventer une grimace, une contorsion, une gangrène, une agonie. Les gueux andalous avaient atteint les extrêmes limites du possible. C'étaient les virtuoses de la mendicité. Après eux il faut tirer l'échelle.

On avait encore une heure à attendre jusqu'à l'ouverture des portes pour l'office du matin. Quelques-uns s'arrangèrent pour dormir; d'autres entamèrent l'entretien. Si vous avez jamais assisté à ces queues qui s'établissent de nuit à la porte de certaines banques célèbres, à la veille d'une grande souscription d'actions, vous pouvez vous faire une idée de la tranquillité soudaine qui succédait à la récente agitation. Là-dedans tout est logique. On se bat tant qu'il y a quelque avantage à conquérir; mais, dès que les rangs sont légalement fixés, la paix est faite.

— Escaramujo, mon fils, dit un vieillard à barbe vénérable, dont les regards fixes et ternes jouaient la cécité à s'y méprendre, — ton manteau est trop neuf, et l'on voit percer le col de ta chemise : ce sont là de mauvaises façons... Ton père était mon ami, je te dois mes conseils.

— Je reçois vos conseils avec tout le respect qui vous est dû, Gabacho, notre ancien, répondit un jeune homme maigre [illegible] tourrant sous le corps de sa veste; mais vous appartenez à une école un peu surannée; vos méthodes ont vieilli; nous autres, nous sommes les geux de l'avenir!

[illegible] vénérable Gabacho [illegible] neuf, et qui était une honnête guenille.

La partie la plus jeune de l'assemblée fit entendre un murmure approbateur.

— Je suis de l'école du grand lépreux, notre père et notre seigneur, répliqua le vieux Gabacho, non sans émotion, je suis de l'école qui fit la gloire et le profit de notre confrérie. Avec nos méthodes, que vous appelez surannées, vous autres freluquets, prétendus novateurs, j'ai vu le temps où je rapportais chaque soir quatre ou cinq écus à ma Brigida... En faites-vous autant, Caparrosa, Domingo, Palabras, Raspadillo, et toi-même, Escaramujo? je vous le demande?

Caparrosa était bien plus faraud encore que le bel Escaramujo. Il portait un justaucorps de soldat de couleur bleue, raccommodé avec de larges pièces de toile jaune. Il avait des bottes à retroussis ressemelées de vieux linge, et un sombrero sans fond dont les bords étaient presque tout neufs.

Il était de la classe des gueux sans infirmité apparente : il faisait le poitrinaire avec succès. Domingo était mulâtre. Il portait à la poitrine un chapelet de quinze cicatrices faites par la main barbare d'un commandeur. C'était une victime des blancs.

Palabras, ou mieux don Manoël, était un gentilhomme. Comme d'autres mendiants ont un violon ou une serinette, il avait l'histoire de sa noble famille pour exciter la pitié des passants.

Escaramujo n'avait pas son pareil pour tirer l'écume de ses gencives et simuler d'affreuses attaques d'épilepsie.

Raspadillo, muet de naissance, avait pour industrie de montrer aux âmes charitables sa bouche démesurément ouverte en poussant des cris inarticulés.

Caparrosa, Domingo, Palabras, Raspadillo, Escaramujo sourirent avec suffisance et promenèrent leurs regards vaniteux sur la foule des estropiés, des ulcéreux, des déformés de tout genre qui les entouraient.

— Quel est notre but? demanda le vieux Gabacho; exciter la compassion, n'est-ce pas?

— Sans doute, sans doute, répliqua Escaramujo, qui passa sa main souillée dans ses cheveux plats et gras, — mais s'il se joint à la pitié un sentiment plus tendre, quel mal voyez-vous à cela?

Tous les vieux éclatèrent de rire. Caparrosa mit son chapeau sans fond de travers; Domingo prit un air terrible, et Raspadillo, le muet, prononça d'une voix claire :

— Je conçois qu'à votre âge, avec vos traditions usées et vos habitudes un peu repoussantes, vous ne comptiez que sur la pitié, ô mes respectés compagnons; — mais nous, pourquoi vouloir que nous mettions de côté les avantages dont la nature nous a doués?... S'il passe une jeune señora, elle se détournera de vous pour admirer dans ma bouche ouverte l'ivoire de mes trente-deux dents.

— Ou le musculeux relief de ma poitrine, ajouta Domingo.

1. Voir les numéros 583 à 587.
~~~



INSURRECTION DE CRÈTE. — LES TROUPES TURQUES COMMANDÉES PAR MUSTAPHA-PACHA, ATTAQUANT LES POSITIONS D'APOKORONIA, dessin de notre correspondant. — Voir le Bulletin.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



— [illegible] nous abonnons pas à ce journal. Voilà [illegible] mois que la rédaction n'a eu de duel [illegible] il va passer de mode.



— [illegible] Vous êtes donc bien fort [illegible]



[illegible]

— Monsieur le proviseur, [illegible]



Quelle horreur! D[illegible]



[illegible] nous refuse [illegible]



— Dites donc! Eh, là-bas! est-ce que [illegible]



Dites, M'sieu, vous qui êtes avocat, puis-je assommer ce lièvre?

— Je ne veux rien vous dire. Seulement, mes vacances sont finies. [illegible] vous voulez, je plaiderai cela à la rentrée.



M. Sardou reconnu par les sapeurs-pompiers de son endroit, après son succès des *Bons Villageois*.

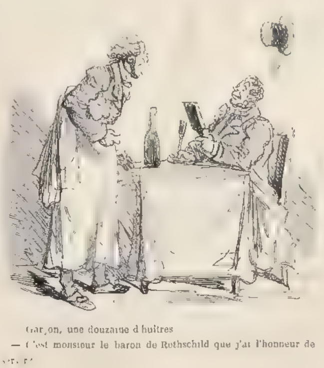


— Comment payer! M[illegible] est donc pas not'pièce [illegible]



— Mais allumez donc mon feu.

— Oh! Monsieur Sardou! N'osions plus depuis que monsieur s'est [illegible] des pompiers.



Garçon, une douzaine d'huîtres.

— C'est monsieur le baron de Rothschild que j'ai l'honneur de [illegible]



Je suis un pauvre pèlerin!

— Allons donc! Vous êtes très-riche pour [illegible] porter des huîtres sur votre pèlerine.

— Ou la dignité de ma tournure, déclama Palabras. Combien de fois duègnes et jolies dames ont murmuré à mon aspect : Ce don Manoël ne peut pas perdre ses grands airs d'hidalgo!...

Caparrosa fit un geste de la main pour réclamer le silence.

— A quoi bon se vanter soi-même? dit-il. Je ne parlerai ni de mes avantages personnels, ni de mes talents. Je suis le plus habile, cela me suffit. Cessez vos reproches, croyez-moi. Nous vous abandonnons vos plaies et tout l'attirail humiliant de vos infirmités. Ce n'est pas absolument mauvais, mais cela vieillit. Nommez-moi une chose qui soit éternelle ici-bas... L'école nouvelle, sans repousser systématiquement les anciens moyens, apporte à la confrérie des améliorations, des perfectionnements. Nous savons bien qu'aucune vérité ne conquiert à son début le droit de bourgeoisie; mais le temps, Dieu merci, sanctionne toutes les grandes découvertes... J'en appelle au temps et à la justice de nos neveux!

Il dit, et drapa avec grâce, autour de ses épaules déguenillées, les lamentables loques de son manteau. La vieille école possédait peu d'orateurs. Mazapan, le paralytique; Gengibre, voué à l'ulcère banal et rudimentaire; Jabato, estropié du bras droit et de la jambe gauche, tous ceux en un mot, qui se cramponnaient à l'enfance de l'art, protestèrent par leurs murmures.

Gabacho, vaincu dans cette lutte d'éloquence, s'écria :

— Nous verrons si le saint Esteban d'Antequerre souffre cela.

— S'il ne le souffre pas!... commença Caparrosa d'un ton provoquant.

— O mes amis! interrompit un très-beau gueux à longue barbe blanche, au lieu de vous quereller, écoutez les avis de ma sage expérience.

Celui-ci était le modérateur, le trait d'union entre les écoles rivales. Par son âge, il appartenait à la jeune gueuserie, par le rôle qu'il avait adopté, il faisait partie des anciens. Il avait une trentaine d'années; il était centenaire de son état. Il avait su se donner avec un tact admirable toutes les physionomies d'un patriarche courbé sous le poids de ses jours.

— Dans tous les pays, continua-t-il sans rire, on a coutume de respecter la vieillesse. Quand j'étais jeune, je vous le dis, les hommes étaient meilleurs, et les cordons de leur bourse se lâchaient pour un oui ou pour un non. Le métier se perd, vous le savez aussi bien que moi; notre art est en décadence, et, au lieu des quatre ou cinq écus dont parlait tout à l'heure notre frère Gabacho, nous avons bien de la peine à rapporter chaque soir dans nos familles quelques misérables cuartos. On a prononcé devant vous le nom de saint Esteban d'Antequerre, illustre dans toutes les Espagnes. Ce personnage très-éminent a bien voulu consentir à devenir notre roi, en remplacement du saint Ignaz Mendez, notre dernier chef. Dieu soit loué! mais qu'il ne trouve point notre confrérie rongée par dissensions intestines!... Mère du Sauveur, ne sommes-nous pas assez persécutés par les païens? Ne savez-vous point que ce mécréant de premier ministre veut chasser de Séville tous les mendiants avec ou sans besace, tous les pèlerins à bourdon et à coquille, tous les vagabonds pour employer ses expressions méprisantes et maudites? [illegible]

Un grand murmure suivit ces paroles.

— De quoi se mêle-t-il? gronda Escaramujo.

— A-t-il deux cœurs, dont un dans sa cassette?

— A-t-il la peau doublée d'acier?

— S'attaquer à un corps constitué depuis trois cents ans!

— Avec licence du saint-office, de l'hermandad et de la couronne!

[illegible] de [illegible] Ces [illegible] quaient pas de flair politique.

— O mes chers amis! reprit le centenaire Picaros, vertueux et prudent comme Nestor, ce premier ministre ne manque pas d'audace. Pour résister aux tentatives séditieuses qu'il médite contre nos priviléges et fueros, il faut un roi fort à la tête d'un peuple uni. On dit que le saint Esteban est une bonne tête; beaucoup d'entre vous doivent le connaître..

— Moi! fit le vieux Gabacho, je l'ai vu tout jeune mendier en la ville de Medina-Sidonia, vers le temps où je devins l'époux de ma Brigida... Toutes les escarcelles s'ouvraient à sa voix déchirante.

— Moi! fit aussi Caparrosa, chef de la jeune école... il est bel homme et plaît aux dames.

— Il faisait le soldat invalide à Cadix en 38, ajouta Mazapan, le paralytique; si vous l'aviez entendu raconter ses campagnes de Flandres!

— A San-Lucar, en 38, reprit Domingo, je fus obligé de quitter la ville, parce que le superbe Estaban portait, comme moi, la casaque du matelot... Il fallait ouïr ses voyages, ses tempêtes et ses traverses dans le pays des cannibales!...

D'autres parlèrent encore, et ce fut un concert unanime de louanges. Ceux-ci l'avaient connu, estropié des deux jambes par suite du grand incendie de Grenade en 1633; ceux-là lui avaient vu le poignet droit coupé par la barbarie des Maures de Tanger; tous avaient ouï parler de quelque miracle accompli par lui dans la gaie science de la gueuserie; tous avouaient avec enthousiasme sa glorieuse supériorité. Il n'y avait de différence qu'entre les appréciations concernant sa personne physique. La plupart de ceux qui l'avaient vu n'étaient point d'accord entre eux : les uns l'avaient vu vieillard, les autres, jeune homme. Raspadillo le voulait petit. Domingo affirmait qu'il était de très-haute taille. Gabacho le représentait fluet, Caparrosa soutenait qu'il possédait une fort honorable corpulence.

— O mes amis! conclut le centenaire Picaros avec sa sagesse ordinaire, c'est qu'il joint à ses autres talents l'art d'un grime tout à fait supérieur. Moi aussi, je le connais. Que n'est-il parmi nous pour calmer nos inquiétudes et nos terreurs! Nous l'attendions hier; il n'est point venu. Dieu veuille que la journée qui commence ne s'achève point sans que nous fêtions son heureuse arrivée!

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

UN BATEAU A VAPEUR

A NEW-YORK

A Londres, la locomotion fluviale est, grâce à son bas prix, très en faveur auprès de la population ouvrière et des classes peu fortunées. A chaque instant la Tamise est sillonnée par les *Penny-boats*, bateaux à deux sous, qui transportent à divers points de l'immense métropole une foule compacte de voyageurs massée sur leurs ponts.

Il en est de même à New-York, les bateaux-omnibus prennent des passagers le long des quais et entretiennent une correspondance incessante avec les verdoyants coteaux de la rade où se dressent d'opulents cottages. La gravure que nous publions en tête de ce numéro, d'après le croquis d'un de nos correspondants, montre la forme d'un de ces énormes *steamboats* surchargés de voyageurs : dames élégantes, gentlemen, commis, soldats, matelots, nègres même. Tous les rangs se coudoient et se confondent; il y a même des voitures tout attelées et des chevaux tout sellés.

L'usage de la voie fluviale a été jusqu'à présent peu goûté des Parisiens. Ils préfèrent monter tranquillement en [illegible] Saint-Cloud que les bateaux à vapeur de la Seine présentent quelque animation. L'Exposition universelle nous amènera-t-elle à suivre l'exemple des Anglais et des Américains? Telle est la question qu'une compagnie, récemment organisée, espère résoudre affirmativement. On annonce, en effet, que, dès le printemps prochain, nous verrons plusieurs petits bateaux à vapeur descendre et remonter la Seine, le long des quais de Paris, et offrir un petit voyage amusant et d'un bon marché extrême aux innombrables visiteurs du palais du Champ de Mars.

H. VERNOY.

COURRIER DU PALAIS

[illegible] rendu embarrassant. — Une fiction légale à propos d'une prise de tabac. — Deux présidents distraits. — Le « Mais hélas! » du confrère X... — [illegible] — Une page des mémoires de l'*Affondatore*. — Les ramoneurs de l'Aisne. — Décadence du petit Savoyard.

Si je n'étais pas lié avec Maître Guérin aussi intimement que je le suis, je dirais que Maître Guérin n'est point une [illegible]

Il se plaide, à cent lieues de Paris, un procès qui est le sujet de toutes les conversations parisiennes; ce procès dure huit jours; l'accusé est un personnage : colonel et médecin tout à la fois, bey par-dessus le marché, ce qui donne à l'affaire cette couleur orientale toujours à la mode, qu'il s'agisse de littérature, de peinture ou d'assassinat; Risk-Allah est l'auteur d'un livre intitulé : *la Syrie, la Palestine et ses* [illegible] un titre assez original, comme vous voyez; et le livre est, dit-on, plein de détails curieux sur les chrétiens d'Orient, les religieux du mont Carmel, la splendeur du climat et la beauté [illegible] comme le firmament d'étoiles et de planètes; un brevet qui lui confère une décoration étrangère porte que cette décoration lui est accordée en considération des dignités dont il est revêtu, ce qui rappelle agréablement la raison de la deuxième et de la troisième croix du fameux major de la *Fin du Roman*; enfin Risk-Allah est beau, Risk-Allah est riche, ce qui n'ôte rien à l'intérêt de l'affaire.

Maître Guérin ayant à vous rendre compte d'un pareil procès, lui suffisait-il pour être quitte envers ses lecteurs de leur dire que le 20 mars de l'année dernière, entre sept et neuf heures du matin, un jeune Anglais connu sous le nom de Charles Readly, et inscrit à l'état civil de Greenwich sous les noms de James William Macklin, avait été trouvé mort dans le lit d'une chambre d'hôtel à Anvers; qu'un coup de [illegible] le beau-fils et le pupille, était accusé du meurtre, et soupçonné d'avoir voulu recueillir ainsi le bénéfice d'une assurance contractée par lui sur la tête du jeune homme et la moitié d'une somme qui lui avait été remise à titre de fidéicommis par la mère de Charles Readly, moitié qui devait revenir au tuteur dans le cas où le pupille viendrait à mourir avant sa majorité? Et si Maître Guérin s'était contenté d'ajouter que là où l'accusation voyait un assassinat la défense [illegible] les experts invités à répondre à cette question : Charles Readly a-t-il pu matériellement se donner la mort? avaient dit, les uns : « non, » les autres : « oui; » qu'un d'eux avait parfaitement réussi à l'audience la scène du suicide, avec un [illegible] merveilleux d'habileté, de souplesse et d'entrain; qu'enfin ces longs débats avaient abouti à un acquittement; — certes, avec la meilleure volonté du monde, les lecteurs les plus [illegible]

[illegible]

deux colonnes, et faire entrer en un si petit espace tout ce que ces huit audiences contenaient de détails et d'incidents dignes d'être rapportés?

« Je n'en viendrais jamais à bout, s'est donc dit Maître Guérin, et pour être bien sûr de ne pas échouer dans une pareille entreprise, je ne la tenterai pas; et il a tout tranquillement profité de l'occasion pour s'accorder une quinzaine de vacances et aller faire un petit voyage d'arrière-saison.

Son parti une fois pris, et, l'esprit en repos, chemin faisant, il a suivi ce grand procès de Bruxelles dans les récits de ses confrères avec d'autant plus de plaisir et d'agrément qu'il se disait : « Je n'aurai point à m'en occuper. »

Sans l'ennuyeux souci d'un compte rendu suspendu sur sa tête, il a pu admirer les familières allures de la justice belge, et nul n'a été plus heureux que lui en apprenant que M. le procureur général de Bavay avait fait passer sa tabatière à l'accusé en proie au supplice de Tantale; que Risk-Allah avait remercié d'un geste extrêmement courtois M. de Bavay de sa politesse, et avait su lui témoigner, sans dire un mot, avec cette aisance des gens bien élevés, que son tabac était excellent.

Maître Guérin n'a regretté qu'une chose, c'est que ses confrères aient négligé d'apprendre au public si le tabac de M. le procureur général était à la fève ou à la rose.

Il est de tradition au Palais que, lors du procès de Lacenaire, il arriva un matin que le président, après avoir ouvert l'audience, s'adressa à l'accusé et lui dit : Bonjour, M. Lacenaire; comment vous portez-vous?

Je me souviens aussi qu'un autre président d'assises, après avoir demandé à un témoin ses nom et prénoms, s'informa de sa santé au lieu de s'informer de sa profession.

Mais ces deux honorables magistrats, dont le souvenir est resté cher au Palais, avaient eu une distraction, personne n'en avait douté; ce n'est point par distraction que M. le procureur général près la Cour du Brabant a fait passer sa tabatière à Risk-Allah.

— Cet homme a l'habitude de priser, s'est dit M. le procureur; il n'a pas sa tabatière sous la main, et la vue de la mienne le met à la torture; il est accusé seulement, c'est-à-dire présumé innocent, donc il m'est permis de mettre un terme à sa souffrance. Je vais lui faire passer ma tabatière; [illegible] accusation et de démontrer que Risk-Allah est coupable.

Et, en effet, M. de Bavay, le moment venu, n'a rien négligé pour convaincre le jury que Risk-Allah était un faussaire et un assassin.

Quelle que soit la puissance des présomptions légales, je n'engagerais pas les accusés à compter chez nous sur les tabatières de la Cour ou du Parquet.

Autres pays, autres mœurs judiciaires.

En lisant le compte rendu d'un des plus pittoresques et des [illegible] *reporters* de ce temps-ci, Maître Guérin s'est bien gardé de sauter par-dessus le petit alinéa que voici :

Faisant allusion à l'amour de Charles Readly pour une jeune Anglaise, qui lui avait promis sa main, le confrère X... écrit :

« On verra comment ces projets ont été brusquement « rompus; la question du procès sera surtout de savoir si cet « amour a été assez profond, assez vif, assez passionné pour « expliquer par le suicide la mort du jeune amoureux, qui « avait bien menacé de finir ainsi... *Mais hélas!* combien « de ces promesses ne sont jamais tenues. »

Ce « mais hélas! » est féroce. N'allez pas croire cependant que le confrère X... soit un tigre, un cannibale; non, je le connais de vieille date, c'est un homme très-doux, surtout quand il a mis son compte rendu à la poste; mais c'est en même temps une âme sensible et ardente qui n'admet pas qu'on badine avec les serments amoureux. « Vous avez juré que vous vous tueriez si vous ne pouviez pas épouser l'objet aimé; le mariage est rompu, tuez-vous; si vous n'étiez pas décidé, il ne fallait pas jurer. »

Le verdict du jury belge, qui permet de croire au suicide du jeune Charles Readly, a dû causer une vive joie au confrère X...; désormais peut-être il sera moins sceptique à l'endroit des amants qui jurent de préférer la mort au naufrage de leurs espérances.

Pour le moment c'est de l'étranger que nous viennent les gros procès.

On supposait que la semaine dernière ne se passerait pas [illegible] procès de l'amiral Persano se fût engagé devant le sénat italien. On s'était trompé. Le sénat s'est tout simplement réuni pour déclarer que le jour de l'ouverture des débats serait ultérieurement fixé.

Ai-je besoin de vous dire que ce paresseux de Maître Guérin, qui est enchanté de pouvoir dire : « A demain les affaires sérieuses, » n'en veut point du tout au sénat italien de cette remise. Dieu sait s'il ne serait point homme à renvoyer purement et simplement l'amiral de l'accusation portée contre lui, afin de n'avoir point à raconter son procès.

Qu'il aime bien mieux que toutes les grosses affaires à retentissement un petit procès tout simple comme celui du commandant de l'*Affondatore!*

Vous connaissez l'histoire de ce fameux *Affondatore* ou *Enfonceur*, si je traduis littéralement en français, sans me préoccuper des convenances académiques.

Le gouvernement italien avait chargé une compagnie anglaise de lui construire un bâtiment cuirassé capable de porter et de recevoir impunément les plus rudes coups.

L'échéance de la livraison approchant, une commission se rendit à Londres, afin d'examiner le navire. Les commissaires déclaraient que la construction en était imparfaite mais on craignait que, la guerre une fois déclarée, l'Autri-

che ne cherchât à capturer l'*Affondatore*, et le ministère pressa ses agents de hâter le départ du navire.

[illegible] Cherbourg, et se dirigea vers Gibraltar, de conserve avec *la Clotilde*. Il montra si clairement pendant cette traversée tous ses défauts, que le commandant Martini était d'avis qu'il fallait le mettre en bassin pour le réparer à fond.

Cependant les événements marchaient en Italie, et les Italiens s'étonnaient beaucoup et se plaignaient amèrement de l'inaction de la flotte. « Où est notre flotte? Que fait notre flotte? » C'étaient des questions que ne manquaient guère de s'adresser les gens qui s'abordaient dans la rue ou qui causaient des affaires publiques en prenant leur café, leur glace ou leur limonade. « Où est la flotte? Que fait la flotte? » demandaient aussi chaque matin et chaque soir les journaux au gouvernement avec une obstination fort indiscrète.

Et ceux qui prétendaient être bien informés répondaient : « On attend que l'*Affondatore* ait rallié l'escadre cuirassée. Quand l'*Affondatore* sera arrivé, les opérations commenceront. »

Un jour enfin on apprit que l'*Affondatore* avait rejoint, et qu'aussitôt la flotte avait pris le large. Cette nouvelle était accompagnée des choses les plus flatteuses pour l'*Affondatore* : c'était un bâtiment d'une force irrésistible; avec une pareille machine de guerre, il y avait tout lieu de concevoir les meilleures espérances de l'issue du premier combat qu'on allait livrer. On n'avait rien voulu risquer sans l'*Affondatore*, mais avec l'*Affondatore* on pouvait tout oser, et le temps perdu allait être glorieusement regagné.

Je n'ai point l'intention de raconter ici la bataille de Lissa : le procès de l'amiral Persano nous apprendra au juste de quelle façon se comporta l'*Affondatore* dans cette journée, où la marine italienne fit des prodiges de valeur et s'illustra à jamais sans parvenir à décider la fortune en sa faveur.

Comment après Lissa l'*Affondatore* vint misérablement sombrer dans le port d'Ancône, vous ne l'avez pas oublié.

C'est ce triste accident qui amenait le commandant Martini devant le conseil de guerre maritime de Gênes.

Ces sortes de débats sont souvent une bonne fortune pour un officier. Le procès de Gênes a montré que le commandant Martini était un habile et énergique marin, qui s'est bravement conduit et dont les efforts, s'ils n'ont pu prévenir la submersion de l'*Affondatore*, ont du moins réussi à la rendre moins désastreuse en amenant le bâtiment jusque dans le port, alors qu'un marin moins expérimenté et moins résolu aurait pu le laisser couler en pleine mer.

Le conseil a prononcé à l'unanimité l'acquittement du capitaine Martini.

Le capitaine Martini a bien mérité qu'on lui donne le commandement d'un autre navire.

Combien de pièces de vers, de romances et de nouvelles *à l'usage* de l'enfance, le sort des ramoneurs n'a-t-il pas inspiré!

Les petits Savoyards de Laon n'ont probablement pas lu, par toutes sortes de bonnes raisons, dont la première se devine facilement, les élégies rimées ou non rimées dont ils ont fourni la matière. Maltraités et affamés par un *méchant maître*, la pensée ne leur est pas venue d'aller prier les poëtes, les musiciens et les héritiers de Berquin d'attendrir le public sur leur misère; ils sont tout bonnement allés se plaindre au procureur impérial... et le tribunal a condamné le *méchant maître* à six mois d'emprisonnement.

Si l'auteur du poëme célèbre du *Petit Savoyard* le savait, peut-être bien trouverait-il que les petits Savoyards d'aujourd'hui sont bien avancés et prêtent moins à la poésie que ceux d'autrefois... N'importe, je ne suis pas fâché de voir les pauvres victimes citer leur tyran en police correctionnelle : le jugement du tribunal de Laon leur sera plus utile que toutes les romances et toutes les élégies du monde.

MAÎTRE GUÉRIN.

UNE RUE A SAN-FRANCISCO

On n'a pas oublié la belle série d'aquarelles de M. Hildebrant, qui fut longtemps exposée au boulevard des Italiens. C'était l'œuvre que le peintre prussien rapportait d'un voyage autour du monde. La vue de San-Francisco, que nous publions aujourd'hui, faisait partie de cette collection. Elle donne le curieux aspect d'une des grandes rues de la capitale de la Californie. La première particularité qu'on y remarque sont les rails sur lesquels des voitures et des omnibus à vapeur traversent la ville en tous sens; et cela, même le long des pentes des collines auxquelles elle s'adosse. Les nombreux tonneaux épars sur la voie publique et la foule qui se presse autour des magasins donnent assez l'idée du mouvement commercial de San-Francisco. Aux deux côtés de la rue sont des hôtels, des restaurants sans nombre; et aussi des lieux de distraction, dont quelques maisons de jeu. Au-dessus de tout cela flotte à droite et à [illegible] toutes les constructions importantes et les bâtiments publics, de briques et de stuc, disent suffisamment, par leur caractère britannique, l'origine de la ville.

Il y a longtemps que les Anglais ont jeté les premiers les yeux de ce côté-là. Dès 1570, l'amiral sir Francis Drake visitait la Californie, qu'il appelait Nouvelle-Albion, et les rapports qui lui avaient été faits par les indigènes concordaient tous si bien à prouver l'existence de mines d'or dans le pays, qu'il n'hésitait plus, lors de son retour, à déclarer n'y avait pas de contrée plus riche en gisements du précieux minerai.

Bien que, depuis, la même assertion ait été faite à plusieurs reprises, il ne semble pas qu'on se soit sérieusement livré à la recherche de l'or, en Californie, avant 1847. Ce fut par pur accident que, cette année-là, un M. Marshall, qui avait été appelé sur les bords du Sacramento pour élever une scierie dans la propriété d'un Américain, le capitaine Suter, découvrit les richesses aurifères du sol. On sait l'effet magique de cette nouvelle dans le monde entier : émigrants arrivant de tous les coins du globe pour se disputer un coin de cette terre privilégiée, aventuriers se ruant avec une ardeur inouïe vers les placers. De ce grand mouvement naquirent San-Francisco et Sacramento, les deux grandes cités de la Californie. Ces villes bâties d'hier sont immenses déjà; mais elles ont pris surtout un accroissement marqué depuis que le Mexique les a cédées aux États-Unis.

L. DE MORANCEZ.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner la suite des IMPRESSIONS DE VOYAGE EN CIRCASSIE, *d'*ALEXANDRE DUMAS.

COURRIER DES MODES

Après ces tristes fêtes de la Toussaint qui inaugurent véritablement l'hiver, on commence à se réunir le soir dans les salons.

Nous égayerons nos Courriers de mode par la description des toilettes de bal, c'est le seul moyen de causer fleurs et de mêler le bleu, le blanc et le rose à nos entretiens.

Mes lectrices partageront, j'espère, mon opinion et n'adopteront pas les robes taillées en biais pour le bal. Cette coupe, très-jolie à la ville, ne sied point du tout aux étoffes légères.

Et cependant on ne peut employer que des étoffes fines pour des costumes de danseuses; si on met des robes de soieries chères pour danser, on les abîme la première fois.

A l'exposition de *la Ville de Saint-Denis* (rue du Faubourg-Saint-Denis), on a vendu une grande quantité de gazes mouchetées et de tarlatanes, qui conviennent parfaitement aux robes de soirées.

Ces étoffes ne coûtent en belle qualité que 60 centimes à 1 franc le mètre. Avec 10 à 12 mètres on fait une robe; la dépense de la garniture est plus considérable, il est vrai, mais l'ornement peut servir à plusieurs toilettes s'il est porté par une femme soigneuse.

Le bon marché des objets que l'on trouve à *la Ville de Saint-Denis* est surprenant. Cette maison, qui vient de s'agrandir, n'a rien négligé pour amener la clientèle des femmes raisonnables : elle doit réussir, si j'en juge par quelques articles dont les prix cotés très-bas ne nuisent point à la qualité.

Pour le linge, je citerai des camisoles percale garnies de Cluny, à 6 fr. 50 c.; des pantalons fins avec plis et bords de guipure, à 5 fr. 50; des chemises en belle toile de Hollande, avec festons, très-soignées de coutures, à 7 fr. 50 c. Certes, tous ces objets reviendraient plus cher si on les faisait faire chez soi.

Dans les mêmes magasins, outre les confections dont nous avons déjà parlé, on trouve un grand choix d'étoffes bonnes et belles en soieries : les taffetas unis, quadrillés et chinés; [illegible]

En lainages de fantaisie, les cretonnes caméléon et les [illegible] les cachemires d'Écosse unis ou écossais.

[illegible] habitent la province lui sauront gré.

[illegible] maisons de nouveautés, on a fait une énorme consommation [illegible]

La cage en acier à jour, rivée par des ressorts très-fins, lesquels sont montés en biais, impose à la robe cette coupe difficile que les jupons empesés défigurent par leurs plis. En même temps elle établit un niveau qui soutient l'étoffe et [illegible] ter des jupes taillées en biais. Et sans une jupe à ressorts, [illegible] taillé en biais, car elles se trouveraient si extraordinaires dans ce fourreau, qu'elles enverraient bien vite promener [illegible] C'est pour cela que je répète mon avis au sujet des jupes [illegible] de nouveautés, merceries et lingeries.

Un magasin dont j'ai quelquefois parlé à nos lectrices, la *Compagnie Irlandaise* [illegible] s'installer dans le plus beau quartier de Paris, rue Tronchet. [illegible] notre grande ville.

Je ne connais rien de plus joli que les assortiments de mouchoirs de la *Compagnie Irlandaise*. Cette maison, dont le succès est sérieux, a des fabriques à Belfast (Irlande) et à Saint-Gall (Suisse). Je laisse de côté la partie trousseau et ménage de ses collections pour parler des mouchoirs de luxe décorés de vignettes, de coins brodés et illustrés en [illegible] sont une charmante étrenne, luxueuse et utile à la fois, un vrai présent de marraine et de marraine fée... si on choisit les modèles avec chiffres brodés que l'on prépare à la *Compagnie Irlandaise*.

Je prendrai des notes sur ce chapitre le mois prochain. J'ai vu avec plaisir que dans son nouveau local la *Compagnie Irlandaise* a joint à sa spécialité de mouchoirs celle de [illegible] elle expédie les échantillons avec prix marqués et franco.

Avec les premiers froids on voit revenir les cache-nez. [illegible] dû songer à se garantir au moyen d'une double cravate. [illegible] beaux cache-nez en foulard des Indes ou de la Chine.

Il y a du choix dans ces assortiments comme dans tout ce qui est en rayons à la *Malle des Indes*.

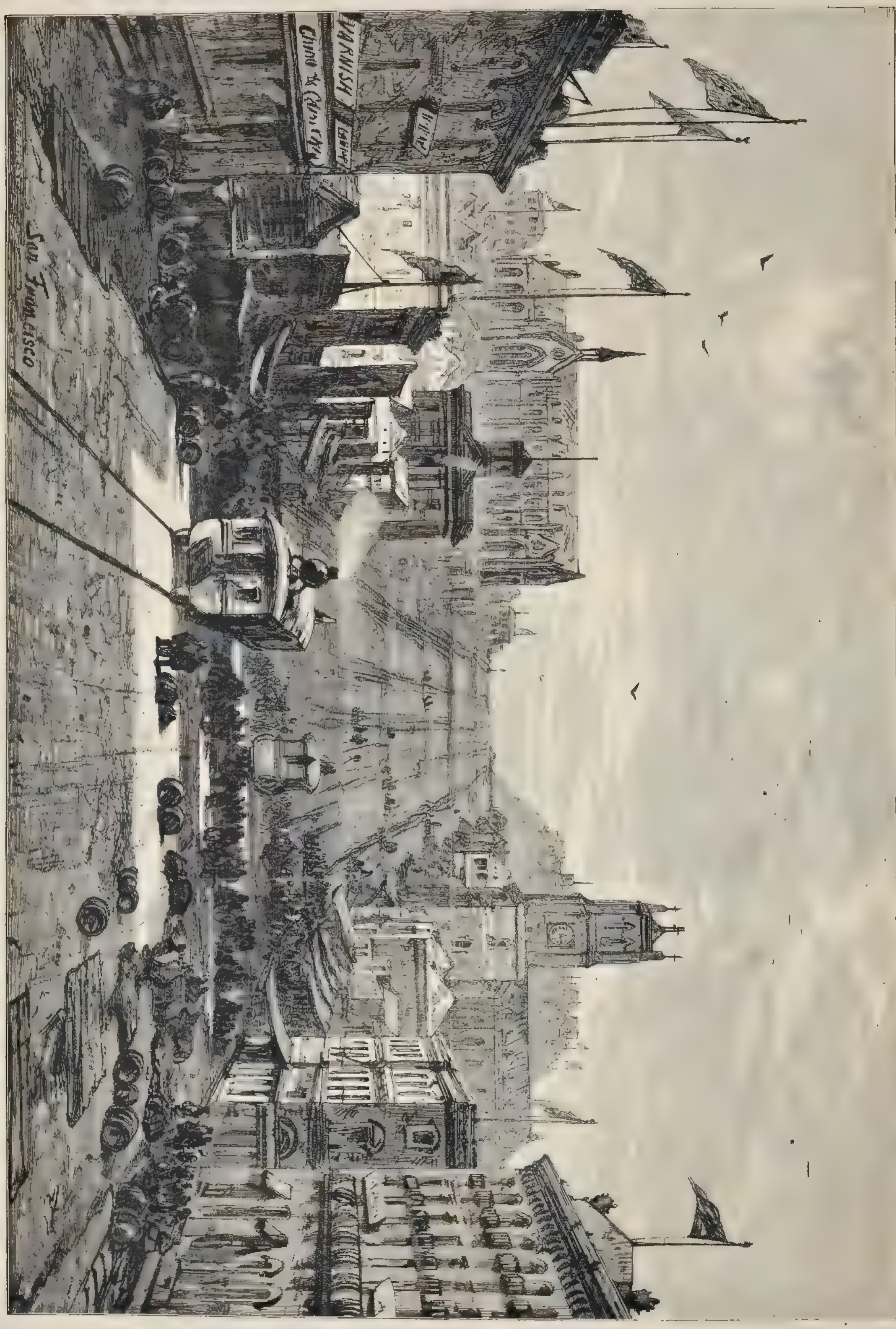
[illegible] massé ou de ton mat. Le foulard est de très-belle qualité en croisé et satiné. Le même tissu est reproduit en nuances [illegible] brun.

A côté des unis on remarque aussi les cache-nez illustrés aux quatre coins sur fonds blanc ou maïs, les quadrillés [illegible]

ALICE DE SAVIGNY.

L'échéance de fin novembre étant l'une des plus fortes de l'année nous prions ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du présent mois, de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal. — IL EST INDISPENSABLE de joindre à tout envoi d'argent comme à toute demande de changement d'adresse ou réclamation, LA BANDE IMPRIMÉE qui est collée sur l'enveloppe du journal.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7



UNE RUE A SAN-FRANCISCO, d'après une aquarelle de M. Hildebrandt. — Voir p. 719.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
[illegible] par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
[illegible] NATIONAL [illegible]

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

[illegible] en sus [illegible] tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 589.
Mercredi 14 Novembre 1866.

Vente au numéro et [illegible] :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Une question qu'un chroniqueur subit soixante fois par jour. — Par où commencer? — La salle Bischoffsheim. — Concerts de musique classique et conferences. Une nouvelle profession. — L'art de se faire exproprier et d'y gagner plus de trois mille livres de rente. Comment un droguiste compte etablir ses deux fils. — Le corbeau des établisse-ments [illegible]

— Bonjour, cher ami.

— Bonjour. Comment vous portez-vous ?

— Très-bien. Quoi de neuf ?

Quoi de neuf ? Abominable question dont un chroniqueur est assommé soixante fois chaque jour par toutes les personnes qui se pretendent de ses amis ! Ordinairement encore ces mêmes personnes ajoutent avec un malin sourire :

— Dans votre métier on ne doit pas chômer d'informations.

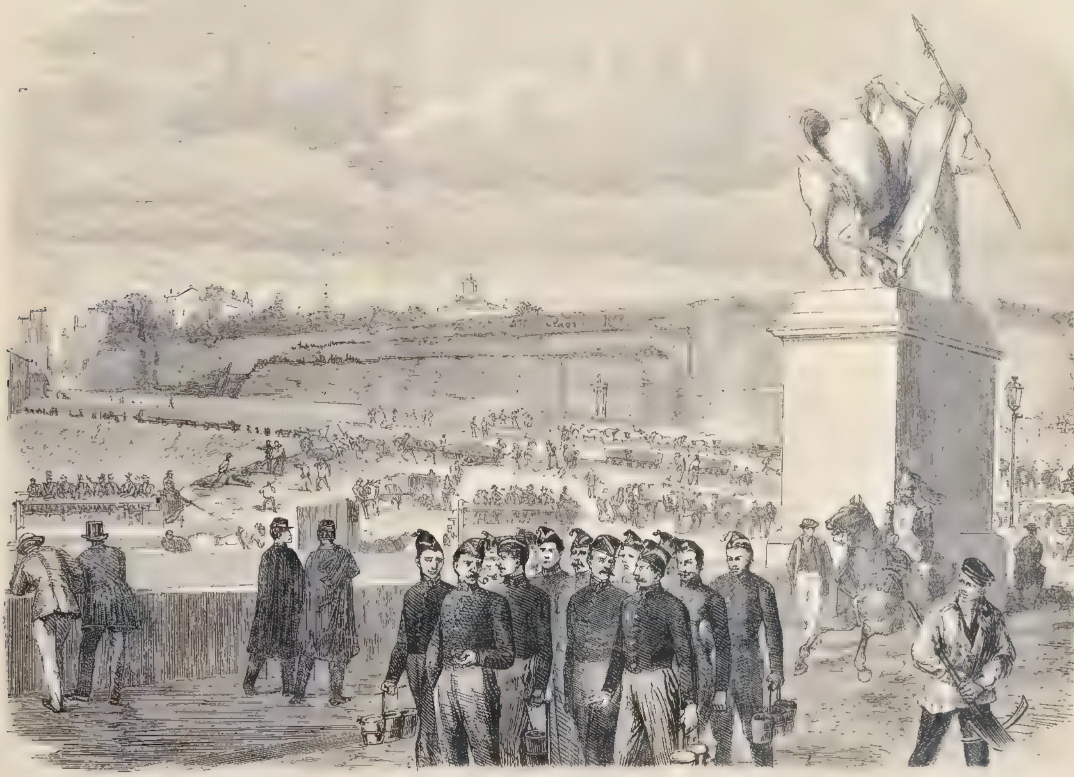
En général le chroniqueur n'a ni le temps ni le flegme qui seraient necessaires pour recommencer soixante fois de suite à egrener le chapelet des informations qu'il a péniblement recueillies. Ces informations appartiennent à ses lecteurs, c'est à leur intention qu'il vient d'arpenter la ville et d'interroger les echos d'alentour. C'est pour eux qu'il conserve ses primeurs, ses prevenances et sa bonne humeur. Aussi s'empresse-t-il de repondre au fâcheux :

— Du nouveau ! Il n'y en a pas, il n'y en a plus. Je ne sais vraiment pas comment je vais faire ma chronique. Vous devriez plutôt me raconter quelque chose.

La-dessus, il se hâte de rentrer chez lui, et, tête à tête avec un cahier de papier blanc, il se dit :

— De quoi vais-je bien parler ?

Mais en matière de chronique — vous ne savez peut-être pas cela — le tout est de commencer. Les dix premieres lignes écrites, le reste vient tout seul. Ainsi, il me semble maintenant que rien n'est plus naturel que de vous faire part



LE NIVELLEMENT DU TROCADÉRO, [illegible]

[illegible] concerts de M. Bischoffsheim.

On a beaucoup causé, ces derniers temps, dans les salons, dans le monde artiste et parmi les gens de lettres, de la nouvelle construction decretee par l'aimable financier, et à peu près terminée déjà, grâce à ce tout-puissant levier qui s'appelle l'argent. Faute de mieux on s'abandonnait à des suppositions. On se demandait si la nouvelle salle abriterait la muse de la comédie ou celle de la musique, si enfin la voix des conférenciers célèbres s'y ferait entendre. Il y a du vrai dans tout cela, messieurs et mesdames, comme vous allez voir.

Le local, qui conservera probablement le nom definitif de : Salle Bischoffsheim, est situé rue Scribe, dans une maison somptueuse à laquelle les ouvriers mettent la dernière main. Sur le désir que je lui en ai exprimé, l'heureux propriétaire de l'endroit a daigné me guider lui-même, et cela avec une bonne grâce dont je m'empresse de lui renouveler mes remerciments.

Au premier aspect, et même au second aspect aussi, on est surpris de la bizarrerie de la disposition architecturale de cette salle. On entre sous la porte cochère, et du premier coup on se trouve de plain-pied avec les secondes loges; il n'y en a que deux rangées. Pour aller aux premières loges [illegible] foyer.

[illegible] la température qui ressemblait à celle d'un bain de vapeur, à cause du calorifère chauffé à outrance pour sécher les murs humides, j'ai procédé à un examen attentif de cette salle, qui m'a paru à peu près aussi grande que celle des Bouffes. La coupe architecturale en est très-élégante, et j'ai aperçu Cambon, le roi des décorateurs, qui se livrait à des [illegible]

Voici maintenant les détails que j'ai recueillis de la bouche [illegible]

Dans la nouvelle salle, on entendra de la musique classique, [illegible] oratorios des grands maîtres allemands avec des chœurs nombreux et bien disciplinés.

Le directeur des concerts sera M. Guy-Stephan, le mari d'une danseuse naguère en réputation. Le bâton de chef d'orchestre a été accepté par M. Pasdeloup. Mais n'oublions pas d'ajouter que celui-ci ne renonce pas pour cela à diriger ses célèbres concerts de musique populaire.

Trois fois par semaine, M. Pasdeloup dirigera les concerts de la salle Bischoffsheim.

Trois autres jours, on donnera des conférences, auxquelles on compte convier les écrivains qui ont le plus brillé dans cette spécialité toute nouvelle. On y entendra sans doute la voix aimée d'Alexandre Dumas.

Quelques gens affirment — cela, je ne le tiens pas de M. Bischoffsheim — que M. Hippolyte Hostein a l'intention de consacrer dans la dite enceinte plusieurs conférences à une étude sur la lumière électrique considérée au point de vue de l'art dramatique contemporain.

Un pareil sujet ne peut manquer d'attirer une foule immense et sympathique.

~~~ L'édilité parisienne vient d'exproprier pour cause d'utilité publique trente et un immeubles, dont la disparition servira à élargir le haut de la rue du Temple et à régulariser la place du Château-d'Eau.

Les *Petites Affiches* nous affirment qu'on a fait offrir aux [illegible] *soixante et onze mille deux cent quatre-vingt-deux francs* [illegible] *vingt-cinq mille quatre cent quatre-vingt-dix francs*. C'est un total de *vingt et un millions six cent quatre-vingt-seize mille sept cent soixante-douze francs cinquante centimes*.

Un magasin de lingerie de la rue du Temple reçoit offre [illegible] fabricant de pendules, de 135,000 francs; un marchand de [illegible] francs; un papetier, de 60,000 francs, un charcutier, de [illegible] magasin de confection, de 87,500 francs; un tailleur, de 100,000 francs; un débitant de tabac, de 50,000 francs; un [illegible] francs. Enfin, le physicien Robin, un restaurant, un marchand [illegible] 80,000 francs chacun.

Si j'ai pris le soin de relever les chiffres qui précèdent dans le journal si éminemment littéraire des frères Demourgues, n'allez pas croire au moins que ce soit par suite d'un [illegible] de vous faire comprendre comment il se fait que notre époque ait vu naître une nouvelle profession absolument inconnue [illegible]

[illegible] ment, s'il embrasse la carrière d'exproprié, se constituer [illegible] serait en élevant des lapins à Montrouge.

[illegible] dehors des fluctuations de la politique. Il se dit : Voilà une [illegible] bien : Voici un canal dont telle compagnie devra nécessairement éteindre la concurrence. Là-dessus, il achète des actions du chemin de fer ou du canal, et, ses titres en portefeuille, il voit venir les événements.

S'il a été sagace, la combinaison qu'il a prévue se réalise. Il vend ses titres deux ou trois fois plus cher qu'il les a payés, et il attend une autre occasion pour recommencer une partie non moins certaine sur l'échiquier financier.

Les cent mille francs qu'il possédait en entrant à la Bourse, deviennent deux cent, quatre cent, huit cent, seize cent mille francs. Il est prospère, il engraisse, ses amis lui découvrent de l'esprit. Il achète des propriétés; il fonde un prix au comice agricole de son endroit; il peut même couronner des rosières s'il a quelque goût pour cet exercice.

Belle et glorieuse carrière, à jamais digne d'envie!

Le monsieur qui s'est établi en qualité d'exproprié n'agit pas d'une façon différente. Il étudie le plan de Paris jusque [illegible] les plus impénétrables au vulgaire.

[illegible] gez jusqu'à telle place. Vite, il achète la masure qu'il faut [illegible] et il attend le décret d'expropriation avec la conscience paisible d'un homme de bien. Le décret publié, il se démène, il plaide, il pleure sur sa bicoque, que son avocat, [illegible] Il finit toujours par extirper au jury une grosse indemnité, dépassant de beaucoup son prix d'acquisition. Puis, dès qu'il a encaissé ses billets de banque à l'Hôtel de ville, il se [illegible] de Paris. On m'a cité un des maîtres du genre qui avait trouvé moyen de se faire exproprier neuf maisons dans l'espace de quinze [illegible]

Ne vous imaginez pas que la stratégie pratiquée par les propriétaires soit négligée par les locataires. Il y a une foule [illegible] chalands, qui n'ont pas d'autres ressources que de rechercher les maisons menacées par l'expropriation. Dès qu'ils ont trouvé l'immeuble de leurs rêves, ils signent bravement un bail authentique. Ce bail servira de base aux réclamations les plus fantastiques devant le jury.

J'ai assisté, pour ma part, aux évolutions d'un pharmacien du quartier Saint-Honoré, qui, trois fois en deux ans, eut l'audace de plaider pour se faire attribuer une indemnité locative. Il y réussit deux fois, si j'ai bonne mémoire.

Je me trouvais dernièrement en soirée avec un gros droguiste de la rue des Lombards. Le punch aidant, il m'honora de ses confidences de famille :

— Mon aîné, voyez-vous, il a l'esprit lent et lourd : j'en ferai un notaire. Quant au cadet, c'est une nature fine et perspicace, je le lancerai dans la carrière de l'expropriation.

~~~ Vous voyez quelles conceptions étonnantes l'intelligence humaine peut faire éclore quand il s'agit de gagner [illegible]

Il est, à Paris, certains industriels qui n'ont pas d'autre profession que d'acheter les établissements en faillite. Ils [illegible] semblées de créanciers.

Le défaut d'expérience spéciale, l'insuffisance des capitaux [illegible] chand en faillite. Grâce à des informations certaines que les [illegible] l'établissement est en lui-même une bonne affaire et qu'il y a moyen de le relever avec un peu d'argent et de soins. [illegible] pain, mais ce n'est pas pour longtemps. Dès qu'ils ont remis le fonds en bon état, ramené la clientèle et rétabli le crédit de la maison, ils s'empressent de passer la main; c'est-à-dire de revendre l'établissement qu'ils n'avaient acheté que pour cela.

Ce genre d'industrie s'exerce surtout à l'égard des cafés tombés en faillite, par la raison que dans ce genre de commerce la mise à prix descend à un chiffre infime, et que le fonds de roulement nécessaire n'est pas considérable, toutes [illegible] seur. La vogue vient à un café aussi vite qu'elle l'abandonne. L'homme habile qui sait saisir le joint pour céder l'entreprise à laquelle il a donné un coup de vernis réalise en quelques mois trois ou quatre cent pour cent de bénéfice.

On m'a montré un cafetier du boulevard, qui, voulant amener à toute force des chalands à l'établissement qu'il venait d'acheter dans le but que je viens de dire, imagina de fournir les consommations gratis aux femmes qui daignaient s'arrêter chez lui. Le bruit s'en répandit promptement parmi les héroïnes de Mabille; il y eut foule de visiteuses en toilettes tapageuses, et les cavaliers suivirent. Le tour était fait : ce [illegible] reur à des conditions magnifiques.

Ce qui a lieu à l'égard des cafés se produit également [illegible] au monde brillant et désœuvré.

[illegible] C'est un véritable corbeau commercial toujours aux aguets [illegible] francs sont versées. Il se précipite à la curée et il s'en[illegible] versité.

~~~ Je cherchais un appartement et je pensais avoir trouvé à peu près mon affaire.

— Combien ce petit Louvre?

— Quinze cents francs, me répondit le portier.

— Quinze cents francs! m'écriai-je. Cet appartement n'en [illegible]

— C'est juste ce qu'il était loué l'an dernier.

— Eh bien?

— Eh bien! le propriétaire l'a augmenté de cinq cents [illegible] du théâtre du Palais-Royal, [illegible] chez nous.

— Je ne comprends pas.

— Remarquez, monsieur, que ces fenêtres-ci donnent sur un jardin; mais que, par celles-là, monsieur aura l'avantage de voir souvent Mlle Paurelle prendre l'air à sa fenêtre.

Augmenter un appartement de cinq cents francs parce qu'il donne, d'un côté, sur un jardin et, de l'autre, sur Mlle Paurelle, [illegible] parti de son immeuble.

~~~ Rien n'égale décidément la lecture assidue des journaux [illegible] pour lui former le cœur et l'esprit.

Si j'avais concentré mes études sur Molière, Voltaire et autres classiques, au lieu de dévorer la *Patrie* tous les soirs, [illegible]

Prodige de la chimie! Ce savant, digne de l'immortalité, commence par faire mariner dans une sauce de son invention l'insecte auquel Romieu fit une guerre fameuse, puis il [illegible] quillement. Arrivé à siccité complète, le hanneton est porté au moulin et fournit une farine que notre inventeur déclare égale au moins à celle du pur froment.

[illegible]

La Société protectrice des animaux qui mange « la plus noble conquête de l'homme » sous prétexte de la protéger, va-t-elle prendre aussi la nouvelle farine sous son patronage?

Un bifteck de cheval et un petit pain de hannetons, voilà deux aliments tout à fait appétissants et dignes de se compléter l'un l'autre.

Si vous avez l'habitude de manger deux plats à votre déjeuner, j'aurai l'honneur de vous recommander une autre découverte non moins intéressante, due récemment à un philanthrope qui avait entrepris le voyage d'Algérie dans l'espoir d'être utile à ses semblables.

A cette époque, toute l'Algérie était dans la désolation. [illegible]

— Comment nous délivrer des sauterelles? disait-on de toutes parts.

[illegible] sauterelles dans une poêle et déclara que c'était un mets [illegible]

Par malheur l'homme est routinier, et le système qui consistait à se débarrasser des sauterelles en les mangeant en [illegible] Algérie.

Le rédacteur gastronomique de la *Liberté*, un homme d'initiative et de progrès entre tous, M. le baron Brisse, pour l'appeler par son nom, a résolu dit-on, de faire adopter, [illegible] de Paris, et il doit publier ces jours-ci la recette d'une sauce destinée à transformer cette plaie d'Égypte en un plat délicieux.

Si Pharaon avait connu le baron Brisse!

Tant que les savants inventent des aliments nouveaux, il n'y a que demi-mal. On en est quitte pour ne pas y goûter. Mais le vrai danger commence quand ils se mêlent de per[illegible] bienfaisante nature.

Voyez ce qui est arrivé pour les huîtres. On invente l'ostréiculture : crac, ces mollusques exquis doublent de prix; mais, en revanche, ils perdent la moitié de leur qualité.

On m'assure qu'on vient de lire à l'Académie des sciences un rapport sur une méthode destinée à régulariser et à augmenter la production des truffes.

A l'aide! au secours! au secours!

~~~ Le maire d'un village de Normandie revenait de Rouen, où il avait assisté à l'inauguration de la statue de [illegible]

Un de ses adjoints s'empresse de l'aborder pour avoir quelques détails sur la cérémonie.

[illegible]

— Les fêtes ont été brillantes?

— Éblouissantes.

— La statue est belle?

— Magnifique.

— On dit qu'elle est équestre?

Le maire, qui ignore le sens de cet adjectif, mais qui ne veut pas rester court devant son subordonné, s'empresse de répondre :

— Équestre! Eh, mon Dieu! on dit tant de choses; je ne [illegible] voit pas beaucoup.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

On vient de commencer à démolir dans le treizième arrondissement le dernier moulin de l'ancienne Butte-aux-Cailles, le point le plus pittoresque de l'ex-commune de la
~~~

Maison-Blanche. Le moulin en question, dit le Moulin-Noir, [illegible] breux moulins à vent qu'on rencontrait jadis sur la Butte-des-Moulins et la Butte-aux-Cailles.

Il s'élevait sur la croupe du monticule qui domine le vallon de la Bièvre ; l'on y jouissait d'un des plus jolis panoramas des environs de Paris. Les autres moulins de la butte, supprimés depuis plusieurs années déjà, étaient le moulin de la Pointe et celui du Rendez-Vous. L'emplacement de ce dernier est encore indiqué aujourd'hui par une meule qu'on voit enchâssée dans la muraille d'une superbe maison jaune qu'on a construite à la place.

Le roi de Prusse a fait cadeau d'une des pièces de canon prises à l'ennemi à chacun des princes de la famille royale. Celles qui sont destinées au prince Charles et au prince Frédéric-Charles ont été transportées à Potsdam. Le prince Albert a fait placer la sienne devant son palais de Berlin.

M. Charles Duval, sous-lieutenant au régiment étranger, [illegible] sur l'armée mexicaine avant Cortez, étude traduite de l'historien espagnol Clavigero.

« Les albalétriers de l'Anahuac lançaient en l'air un épi de maïs et tiraient dessus avec tant de promptitude et tant d'habileté, qu'ils ôtaient tous les grains de l'épi avant de le laisser retomber. Ils lançaient également une pièce de monnaie et la maintenaient en l'air en la frappant de leurs flèches pendant le temps qu'ils voulaient.

« Aucun peuple de l'Anahuac ne se servit jamais de flèches empoisonnées; ce n'était pas par chevalerie, c'était par pure précaution gastronomique : ils voulaient faire des prisonniers vivants pour les sacrifier à leurs dieux et les manger ensuite le moins détériorés possible.

« On célébrait la victoire par de grandes fêtes, et on récompensait les officiers et les soldats qui avaient fait quelques prisonniers. Quand le roi de Mexico prenait personnellement quelque ennemi, on lui envoyait des ambassades de toutes les provinces du royaume, pour le féliciter et lui offrir des présents. Son prisonnier était revêtu des plus beaux habits, et orné de bijoux ; on le portait à la cour dans une litière, et les habitants venaient au-devant de lui avec la musique; bref, on le comblait de prévenances.

« Le jour du sacrifice arrivé, le roi, après avoir jeûné la veille, comme avaient coutume de le faire les maîtres des victimes, envoyait son prisonnier orné des insignes du soleil à l'autel des sacrifices où il était immolé par le grand prêtre. Celui-ci faisait avec le sang de la victime une aspersion aux quatre points cardinaux, et en envoyait au roi un vase plein. Le souverain en aspergeait toutes les idoles qui étaient dans le temple majeur, en actions de grâce pour la victoire obtenue contre les ennemis de l'État. On enfilait la tête sur un bâton très-haut, et, après avoir fait sécher la peau du corps, on l'emplissait de coton et on la suspendait dans le palais royal. »

On se rappelle que le délai pour le retrait des anciennes pièces françaises de 2 francs, 1 franc, 50 centimes et 20 centimes, [illegible] loi du 25 mai 1854, est fixé au 1er janvier 1867. Dès à présent, toutes les pièces à démonétiser, que le mouvement journalier des opérations amènera dans les caisses des comptables, devront y être conservées pour être ultérieurement centralisées au chef-lieu du département. Il importe donc que les particuliers ne conservent pas dans leur épargne les pièces à démonétiser.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

Pendant que ces graves paroles étaient échangées entre pères conscrits dans l'assemblée des gueux, la jeunesse, moins prévoyante, méprisant les positions sédentaires occupées par les anciens échelonnés sur le perron de Saint-Ildefonse, la jeunesse pelotait en attendant partie. Maravedi, le gamin rachitique, jouait aux billes avec Plizon, l'encéphale, dont la tête se grossissait de trois livres d'étoupe ; Barbilla, l'innocent, sautait le mouton en compagnie du jeune Conejo, qui savait déjà tomber du haut mal. Quelques adolescents remuaient les dés sur le pavé; d'autres enfants, plus petits, roulaient joyeusement leurs haillons dans la poussière.

Il arriva que Maravedi aperçut don Ramire enveloppé dans son manteau et dormant au pied de son pilier. A cet âge le sommeil est bon, si dur que soit le lit où l'on repose, si inquiétantes aussi que puissent être les préoccupations de l'esprit. Don Ramire avait garde sa position première. Sa face était tournée vers le balcon d'Isabel, qui sans doute avait eu son dernier regard.

Son manteau seulement s'était dérangé et découvrait entièrement son visage. Il souriait à quelque rêve. C'était une bonne et belle figure, très-franche, un peu naïve même, et dont les traits, déjà mâles, gardaient je ne sais quelle arrière-nuance de douceur enfantine.

Maravedi lâcha ses billes et se coula le long de l'arcade mauresque. Il vint jusqu'au pilier dont la base servait d'oreiller au dormeur.

1. Voir les numéros 583 à 588.

Holà ! cria-t-il, voici un gentilhomme qui va étrenner notre matinée !

En un clin d'œil, deux douzaines de gueux furent sur pied.

— Les places tiennent-elles ? fut-il demandé.

— Les places tiennent.

C'était un contrat. Les heureux qui étaient aux premières stalles laissèrent une croûte de pain, un lambeau, n'importe quoi, pour témoigner de leur possession, et l'assemblée suivit la [illegible]

— Un gentilhomme, cela ! s'écria Palabras avec mépris — Un mendiant [illegible]

— Son manteau ne vaut pas trois pecetas, mes amis ! fit Picaros Nestor, qui toucha l'étoffe en connaisseur.

— Quelle tenue ! ajouta le fier Caparosa.

Et le galant Escaramujo :

— [illegible]

— Et cependant, fit observer Raspadillo, toujours aimable, bienveillant et coquet, si vous donniez un coup de fer à ces cheveux, un coup de brosse à ce pourpoint, il ne serait pas mal, ce jeune pataud d'Aragonais !

Tous les Espagnols ont la marotte de reconnaître à la simple vue la provenance exacte d'un compatriote.

— Il est trop grand pour un Aragonais, décida Gabacho; c'est un Galicien plutôt.

— A d'autres ! s'écria Mazapan ; il est trop bien bâti pour un Galicien... C'est un Castillan du haut en bas !

— Il n'est pas assez maigre pour un Castillan, riposta Escaramujo; voyez son col : il est trop blanc... c'est un Basque.

— [illegible]

— Un Portugais plutôt !

— Allons donc !... trancha Caparrosa, ne reconnaissez-vous pas le Murcien à ce nez droit, à cette bouche !...

— O mes amis ! je pencherais à croire que ce jeune aventurier est un Léonais, s'il n'a pas cependant reçu le jour dans la Navarre.

Ainsi parla le centenaire Picaros. Maravedi s'écria :

— Il faut savoir cela et lui épousseter les reins avec nos gaules, s'il vient pour nous faire concurrence.

Le manteau de Ramire cachait son épée. Nos gueux, se voyant cinquante contre un, étaient animés d'un courage extraordinaire : ils se sentaient d'humeur plaisante ce matin. Ce ne fut qu'un cri :

— Éveillons le jeune drôle ! éveillons-le !

R[illegible] gueux de rire. »

— Une paille ! dit Escaramujo. Maravedi, chatouille-lui l'oreille.

Maravedi, Plizon, Cornejo, Barbilla et les autres gueusillons se mirent aussitôt à ramasser sur le pavé les brins de paille tombés des charrettes. Ils revinrent tous ensemble armés de longues tiges, et entourèrent le dormeur. On faisait silence. Maravedi s'empara d'une oreille, Barbilla prit l'autre, Plizon et Cornejo, présentant leurs fétus aux narines de Ramire, commencèrent à le chatouiller doucement.

En conscience, ce jeu eût été plus sûr avec l'honnête Bobazon endormi là-bas, sous la voûte, près de la fontaine.

Ramire eut deux ou trois petites convulsions qui réjouirent fort la galerie; puis, s'éveillant tout à coup, il ouvrit les yeux et bondit sur ses pieds comme un ressort qui se détend.

Les gueux reculèrent au seul éclair de ses yeux. Le regard du *jeune drôle,* comme ils l'appelaient, leur ôtait toute envie de savoir s'il était de Galice, de Léon, de Navarre ou bien d'ailleurs.

Dans ce premier moment de trouble, Ramire porta la main à son épée. Aussitôt tous les chapeaux furent tendus, tous les corps se contournèrent, chacun était à son rôle.

Ramire se vit entouré d'un cercle de boiteux, de manchots, d'aveugles et de paralytiques. Les enfants eux-mêmes étaient chargés d'effrayantes infirmités.

Et tout ce peuple d'invalides entonna en chœur une lamentable plainte.

— Seigneur cavalier, ayez pitié d'un malheureux privé de la vue ! disait Gabacho.

— La charité ! criaient Mazapan et Gengibre.

Le muet Raspadillo ouvrait une énorme bouche d'où sortaient des sons inhumains.

Caparrosa toussait à l'écart, tenant à deux mains sa poitrine déchirée.

Domingo gémissait en langage créole.

Escaramujo écumait et grinçait sur le pavé.

— O mon noble ami, chantait Picaros, donnez un morceau de pain à celui que la colère de Dieu tient trop longtemps en captivité sur la terre... J'ai connu peut-être le père de votre [illegible] par la prière et le jeûne ma cent treizième année.

Il était courbé, maintenant, ce Nestor; sa barbe blanche balayait son nombril; ses pauvres jambes tremblotaient. Vous eussiez été tenté de dire en le voyant : Ce bon père paraît encore plus que son âge.

Gabacho racontait comment il avait perdu la vue par le feu du ciel; Jabado, en équilibre sur sa bonne jambe, montrait, de la main gauche, la balle hollandaise qui lui avait enlevé le bras droit. Don Manoël Palabras récitait le poëme des malheurs de sa famille; Maravedi, contourné en Z; Plizon, tenant à deux mains sa tête monstrueuse; Barbilla, riant son rire idiot; Cornejo, sautant comme une carpe et singeant les convulsions de la danse de Saint-Guy, poussaient d'affreux glapissements.

— Seigneur cavalier, pitié pour une misérable créature !

— Paralytique depuis quatorze ans, seigneur cavalier !

— Cent treize ans d'âge, ô mon très noble ami !

[illegible]

Au lieu de dégainer, Ramire se boucha les oreilles.

[illegible] détresses qui grouillaient autour de lui, il prit sous son pourpoint un boursicot de cuir, hélas ! plat comme un gâteau de [illegible]

— Par saint Jacques, patron de mon vénéré père, je suis pauvre comme Job, mais en voici qui ont l'air encore plus pauvres que moi ! [illegible] guérir de vos infirmités, mais j'ai quatre pistoles d'or dans ma bourse, et je les partagerai avec vous.

VII

Le parvis de Saint-Ildefonse.

[illegible] vouliez supposer, cet atome peut être mis en mouvement [illegible] lir au contact de la générosité.

[illegible] à une grêle de coups de plat d'épée.

La comédie qu'ils venaient de jouer n'avait qu'un but : se garer du châtiment mérité. Chaque animal poltron se sert instinctivement des armes [illegible] court, le porc-épic hérisse ses dards, le bélier tend ses cornes, le putois lâche, en prenant la fuite, ce gaz asphyxiant que la nature lui a donné en guise de bouclier. Nos gueux faisaient comme le putois [illegible] tennes est l'arme des gueux.

Quand ils virent le jeune étranger entr'ouvrir son pourpoint [illegible]

Ramire tendait ses deux pièces d'or.

Personne n'avança [illegible]

— [illegible]

Personne encore ne bougea.

[illegible]

— [illegible]

Ramire secoua la tête en souriant

— O mon cher et illustre bienfaiteur, reprit Picaros, si vous n'êtes pas un prince, il faut s'en prendre uniquement au hasard de la naissance; vous méritiez de l'être... Loin de [illegible]

— Ah çà ! demanda aussitôt Ramire, si vous parlez de [illegible]

Pour d'autres, la question aurait pu être embarrassante; mais Picaros leva en l'air son vieux sombrero battu par la tempête, et agita ses deux bras en criant :

— Vive le très-illustre étranger !

Aussitôt le ciel fut obscurci par les débris de chapeaux qui voltigèrent en tourbillonnant, et cinquante voix, dépourvues d'harmonie, répétèrent en chœur :

— Vive le très-illustre étranger !

Après quoi, les gueux se retirèrent à reculons, saluant de [illegible]

Parmi les saluts qui furent prodigués à cette occasion, il faut citer ceux de la nouvelle école. Tandis que Gabacho et [illegible] Caparrosa, s'inclinaient chacun selon sa fantaisie, en novateurs hardis qu'ils étaient, et le mulâtre Domingo, levant ses deux indicateurs à la hauteur de ses oreilles, tournait sur lui-même en vrai Congo qu'était son père.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



ROUMANIE. — L'HIVER DANS LA CAMPAGNE, d'après ... — Voir page 726.

LE NIVELLEMENT DU TROCADÉRO

Nos lecteurs ne peuvent ignorer les grands travaux qui s'exécutent en ce moment au Trocadéro. Il ne s'agit pas de moins que d'aplanir en partie une petite colline et de couvrir de maisons et de jardins des terrains où, l'année dernière, on semait encore le blé et l'avoine. *Ce qui fut le* Trocadéro fait, comme on sait, face au Champ de Mars dont il est séparé par la Seine et le pont d'Iéna. Une armée de quatre à cinq cents ouvriers a entrepris ce mamelon qui, autrefois abrupt, gravit maintenant en pente douce les hauteurs de Passy. Ici, on travaille activement de la pioche et de la pelle, plus loin, c'est le pic et la mine qui font voler en éclats le sol rebelle. Pendant que de petits wagons descendent chargés de terre le long des pentes garnies de rails, déjà les bordures des trottoirs s'allongent et dessinent le tracé des boulevards à venir.

En face du pont d'Iéna, une large voie monte en ligne droite jusqu'à un rond-point culminant qui doit s'appeler la place du Roi-de-Rome. Deux boulevards circulaires ceignent le pied de la butte et se dirigent sur une faible inclinaison :



LE LIDO. — VUE PRISE DE MAL



ROUMANIE. — LE PRINTEMPS DANS LA CAMPAGNE, d'après le croquis d'[illegible]. — Voir page 72[illegible].

celui de gauche, vers Passy, celui de droite, vers Chaillot, en traversant la nouvelle avenue de l'Empereur qui, du Cours-la-Reine, va gagner directement l'avenue de Saint-Cloud. Entre la butte et le quai, de chaque côté de la grande voie centrale ou boulevard d'Iéna, il y aura deux squares. Il se pourrait que ce boulevard, dont la pente reste un peu rapide, fût transformé en un escalier gigantesque aboutissant à la place du Roi de Rome. On fait en ce moment des essais dans cette donnée nouvelle. Les travaux de nivellement sont confiés à M. Darcel, ingénieur; quant à la partie pittoresque, on s'en rapporte, comme d'ordinaire, au goût de M. Alphand, jardinier en chef de la ville de Paris.

Sur le point culminant des terrains du Trocadero, à l'entrée de l'avenue Malakoff, on vient de terminer le grand réservoir qui doit servir à alimenter les bâtiments de l'Exposition. Ce bassin, situé à 35 mètres au-dessus du niveau de la Seine, est d'une contenance de 4,000 mètres cubes d'eau. Il sera alimenté au moyen de puissantes pompes à vapeur, voisines de la berge, qui puiseront l'eau dans le fleuve. Un double système de tuyaux parallèles opérera l'ascension d'une part, et de l'autre la descente, qui se fera naturelle-



par M. L. Bernesca. — Voir page 727.

[illegible] ront le Champ de Mars, où elles pourront s'élever à toute la hauteur désirable.

Le Trocadéro a ses souvenirs. C'est sur cette hauteur que Napoléon Ier avait rêvé, dans ses jours de prospérité, d'élever pour son fils un splendide palais, dont MM. Fontaine et Percier devaient être et furent un moment les architectes. On se rappelle les beaux vers de Victor Hugo qui y font allusion dans sa magnifique pièce de *Napoléon II* :

[illegible]
[illegible]
On eut enraciné bien avant dans la terre
Le pied de marbre des palais...

L'espace aujourd'hui envahi par les terrassiers devait être à peu près entièrement occupé par les bâtiments du palais, autant qu'il nous est permis d'en juger par le dessin figuré sur un plan de Paris, de l'année 1813, que nous avons entre les mains. Un autre plan, de l'année 1824, porte encore l'indication d'un palais projeté sur ce même lieu ; mais la destination, aussi bien que le dessin, a changé. Ce n'est plus un palais en l'honneur du roi de Rome, mais bien un palais en l'honneur du duc d'Angoulême que doit porter la [illegible] pourtant il y eut commencement d'exécution, et les ouvriers [illegible] en creusant le sol.

P. DICK

LES VOYAGES EN ROUMANIE

[illegible] Les voyageurs riches, qui tiennent à arriver vite, sont obligés d'atteler à leur voiture quelquefois douze et jusqu'à vingt des petits chevaux du pays ; ce qui ne les empêche pas, au printemps et à l'automne surtout, d'enfoncer à tel point dans la boue [illegible]

Les harnais sont d'une simplicité toute primitive. Ils se composent ordinairement de cordes ; si bien qu'il suffit souvent de la rupture d'une d'entre elles pour envoyer promener au loin le postillon et sa selle. Mais les postillons roumains ne sont pas moins habiles à réparer ces petites avaries qu'à conduire leur long attelage à travers les steppes. Si le chemin n'est pas par trop boueux, ils vont toujours au galop. Il n'est pourtant pas rare que de loin en loin quelque cheval reste en route ; de sorte que le voyageur qui est parti d'une station avec douze ou quatorze chevaux n'en a plus que sept ou huit à la station prochaine. Inutile d'ajouter qu'il faut faire usage de véhicules d'une construction toute spéciale et qu'une de nos élégantes chaises de poste serait en débris avant la fin du voyage, si elle osait s'aventurer à travers de pareils chemins.

En hiver, les longues traites sont tout à fait impossibles, [illegible] grandes prairies couvertes de quatre ou cinq pieds de neige. On n'a pas même, en ce cas, la ressource du traîneau ; car le froid n'offre pas assez de persistance pour conserver à cette neige la solidité nécessaire. Les pauvres gens du pays font pourtant usage de petits traîneaux pour se rendre d'un village à l'autre.

Une de nos gravures représente un de ces grossiers véhicules. Sur une espèce de caisse en bois pleine de paille de maïs une pauvresse est assise un nourrisson dans les bras. Elle se tient dos à dos avec un pauvre diable, malade sans doute, et qui profite de l'occasion pour aller consulter le médecin juif dans le bourg le plus prochain. Le conducteur marche à côté de la voiture portant le costume national : le bonnet rond, la ceinture rouge et la peau de mouton qui laisse la poitrine nue, car ces robustes enfants des steppes sont à peu près insensibles au froid.

Notre seconde gravure montre un paysan valaque en route pendant l'été. Il est venu sur son petit cheval, alerte et ingambe, jusqu'à la fontaine où nous le voyons pressé de se rafraîchir. Une femme lui puise de l'eau ; une autre, nonchalamment assise, tire quelques bouffées d'une grosse pipe. Non loin de ce groupe s'élèvent les huttes couvertes de jonc, dont se compose le village ; et, au loin, s'étend la plaine aride et nue qui explique assez par son absence complète d'ombrage la soif ardente du voyageur et de sa monture.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Promenade au Muséum. — Les oiseaux en cage. — Les oiseaux en liberté. — Le roitelet. — Le papegaut. — Les colibris et les oiseaux-mouches.

Je suis allé hier au Muséum pour y voir la collection d'oiseaux de paradis que possèdent ses galeries. Chemin faisant, bien entendu, et à peine arrivé dans le jardin, je me pris à flâner de cage en cage et à regarder les hôtes qu'elles renfermaient.

Je remarquai d'abord, parmi les oiseaux rares, des aigles à queue étagée, des hiboux katapa, un marabout de Java, une cigogne leucocéphale et des coqs de combat de Cochinchine.

Ces oiseaux, de haute taille et de mine fière, choisis soigneusement parmi les produits spéciaux d'une race dressée au combat depuis des centaines de générations, passent à [illegible] célèbres coqs du Devonshire. Les Anglais, grands amateurs [illegible] nos coqs normands. Dernièrement, à Londres, un de ces derniers, après un combat prolongé au delà de trente-cinq minutes, a tué un coq de combat cochinchinois et a gagné des paris considérables à son maître, sir John Lyard.

Quand on visite le Muséum, il ne faut pas, du reste, s'y occuper exclusivement des animaux que renferment les parcs et les cages. Ceux qui vivent libres et en sécurité sur les arbres et au milieu des taillis de cet immense jardin valent bien aussi la peine qu'on leur accorde quelque attention. C'est surtout l'hirondelle, le martinet et le moineau franc ; ce dernier vit là comme chez lui et va chercher jusque entre les griffes du tigre et sous le bec des aigles et des vautours la bribe de pain qu'il convoite ; c'est le rossignol, la fauvette, la mésange et cent autres, qui nichent, qui pondent, qui couvent, sans qu'on songe jamais à les inquiéter.

N'oublions pas le roitelet, qui voltige sans cesse d'arbre en arbre, de branche en branche, et se suspend aux rameaux pour surprendre des insectes. Cherchez bien au printemps sur les sapins et sur les pins, vous y découvrirez son nid, de forme tout à fait sphérique, construit de mousse et revêtu au [illegible] destinées à preserver de l'humidité la jolie petite habitation ; garni à l'intérieur d'un tissu doux et moelleux composé du duvet des cygnes et des marabouts ramassé çà et là, brin à brin, au bord de l'eau. Toujours suspendu à l'extrémité d'une branche d'arbre vert, ce nid s'ouvre sur le côté ; car les petits, qui doivent sortir des œufs roses qu'il contient, sont frileux, et une goutte d'eau tombée sur leur corps suffirait pour les tuer. Aussi faut-il voir, au renouveau, le père et la mère veiller [illegible] délicate progéniture ; le mâle tient toujours aux aguets sa mignonne tête d'un jaune d'or et qu'encadre un bandeau ou plutôt un diadème de plumes noires ; la femelle, qui, en digne mère de famille, renonce pour ses enfants à toute espèce de coquetterie, porte une livrée modeste et de couleur cendrée, et semble rester toujours en tenue du logis.

D'où vient à ces oiseaux le nom de roitelet, que, par exception, les ornithologistes lui conservent, même en latin, puisqu'ils les nomment *regulus* ? Le doivent-ils à leur tête dorée qui ressemble à un bandeau royal ? Le doivent-ils à une légende qui se raconte dans toute l'Europe depuis des siècles ?

Un jour, dit cette légende, les oiseaux se rassemblèrent pour élire un roi, et ils décidèrent que la souveraineté appartiendrait à celui d'entre eux qui s'élèverait le plus haut dans les airs, et qui, par conséquent, se rapprocherait le plus près du soleil, père de la nature.

A peine ce programme se trouva-t-il décrété, que l'aigle, ouvrant ses ailes, s'élança majestueusement et à perte de vue aux confins de l'atmosphère et y plana pendant une heure, n'apparaissant plus que comme un point imperceptible aux regards des millions d'oiseaux rassemblés pour le choix d'un souverain. Après quoi il se laissa descendre lentement et demanda aux électeurs stupéfaits :

— Suis-je votre roi ?

— Oui ! oui ! Vive l'aigle ! vive notre roi ! répondit-on avec enthousiasme et de toutes parts.

— Un instant ! un instant ! cria une petite voix frêle et aiguë, un instant ! Vous avez juré de donner la couronne à celui qui monterait le plus haut dans les airs, et je me suis élevé plus haut que l'aigle ; car, blotti dans les plumes de son dos, où vous me voyez encore, il m'a, sans s'en apercevoir, enlevé avec lui, et je l'ai toujours dominé.

La lettre même du décret donnait raison à l'orateur, et les électeurs se trouvèrent dans un grand embarras. Le petit oiseau était strictement dans son droit ; mais, d'autre part, on ne pouvait prendre pour souverain un pareil pygmée, aussi étourdi que frêle. A la fin, un vieux hibou, qui jouissait d'une grande réputation de sagesse, gratta de sa patte sa tête grise, et proposa un accommodement qui concilia tout à la fois l'esprit et la lettre du décret formulé par le congrès.

— L'aigle sera notre souverain, dit-il, parce que, seul et par sa propre force, il est parvenu là où nul d'entre nous n'aurait su parvenir. Proclamons-le donc roi. Quant à l'oiseau qui, sans l'aigle, n'aurait pu atteindre les hauteurs de l'empyrée, qu'il reçoive le titre de petit roi ou de roitelet.

On applaudit à la motion du hibou ; l'aigle prit possession du pouvoir souverain, et le roitelet accepta en riant le titre qu'on lui offrait.

— Quoique je ne me soucie guère de votre couronne et de ses inquiétudes ; quoique je préfère de beaucoup ma mie et ma liberté aux ennuis du pouvoir, vous avez tort, leur dit-il, de me préférer l'aigle pour vous gouverner ; il est sans doute plus robuste que moi ; mais je suis plus intelligent que lui, puisque je l'ai dupé sans même qu'il le soupçonnât !

Or, l'intelligence ne vaut-elle pas mieux que la force pour gouverner un État ?

Cette légende me remit en mémoire d'autres histoires merveilleuses que contiennent les anciens livres.

Je me rappelai, et je me contai à moi-même qu'au commencement du VIIIe siècle saint Guthlac éleva deux corbeaux dans sa solitude de Croyland. Et, ajoute l'hagiographe du saint, non-seulement ces oiseaux lui étaient soumis, mais encore tous les poissons et les quadrupèdes recevaient quotidiennement de sa main la nourriture qui convenait à leur espèce.

Un jour un moine rendit visite à saint Guthlac, et tandis qu'ils devisaient sur la vie spirituelle, deux hirondelles s'approchèrent en volant et en donnant cours à leurs chants joyeux : elles se posèrent sans crainte sur les épaules du saint homme, d'où elles descendirent sur ses bras et sur ses genoux.

Quelques années plus tard, saint Cuthbert apprivoisa les corneilles de son île déserte de Farne par la douceur avec laquelle il les traita elles et leurs petits. Enfin, dans la même île, saint Bartholomé captiva si bien un petit oiseau, que, pendant des années, ce dernier vint chaque jour se poser sur la [illegible]

La première sainte Brigitte, une sainte d'Irlande, enseigna également aux oiseaux voisins de son ermitage de venir à son appel.

Un autre saint irlandais, saint Colmon, apprivoisa treize sarcelles qui l'escortaient sur le lac attenant à sa retraite monastique.

En ce moment le cri d'un perroquet et une main qui se posait sur mon épaule me tirèrent de ma rêverie : c'était un de mes vieux amis, attaché aujourd'hui au Muséum et qui a parcouru tous les pays du monde.

« Je vous y prends ! me dit-il ; vous êtes là en extase devant mes perroquets ; cet oiseau, peut-être ne le savez-vous pas, est un des oiseaux exotiques les plus anciennement connus en Europe.

« En effet, au moyen âge, on voyait fréquemment dans les châteaux et les manoirs des barons deux oiseaux particulièrement recherchés. Le premier était le perroquet.

« D'après les tableaux et les gravures parvenus jusqu'à nous, le perroquet semble avoir été connu des Anglo-Saxons [illegible] dont l'étymologie n'est pas bien certaine, se retrouverait peut-être dans le mot *krage* (chèvre). On ne voit pas d'abord bien clairement pourquoi le perroquet aurait reçu le nom [illegible] XVIIIe siècle, l'explique par les sauts et les bonds auxquels se livre le pauvre oiseau captif ou attaché par la patte sur un perchoir. En France, on leur donnait le nom de papegaut.

« Alexandre Denis, l'un de nos anciens trouvères, appelle le perroquet jongleur et ménestrel des oiseaux, non à cause de la beauté de son chant, mais pour son talent mimique et ses tours joyeux. Il parle aussi de sa malice et de sa facilité à copier la voix de l'homme, et ajoute qu'il est plus intelligent et plus amusant que les jongleurs eux-mêmes.

« De si brillantes qualités attirèrent naturellement sur ces oiseaux une certaine auréole de superstition ; on croyait qu'en outre de l'idiome par lequel les oiseaux s'entendent entre eux, et qui a donné lieu à une foule de fables et de légendes, les perroquets comprenaient aussi le langage de l'homme.

« Un chevalier normand, dit Denis, possédait un perroquet qu'il aimait passionnément, et qu'il lui fallut quitter pour prendre la croix et guerroyer en terre sainte contre les infidèles. Pendant qu'il parcourait la Syrie et qu'il se trouvait dans le voisinage du mont Gelboé, en Samarie, qu'on croyait être la patrie primitive des papegauts, ce chevalier rencontra un parfaitement semblable au sien, et lui dit en badinant : « Mon perroquet, qui est enfermé dans une cage et qui vous ressemble, vous salue. »

« A peine eut-il prononcé ces mots, qu'à sa grande stupéfaction l'oiseau tomba comme mort sur la terre.

« De retour en Normandie, le chevalier raconta cette aventure à ses amis, près du perroquet enfermé dans la cage, et l'oiseau tomba aussitôt privé de sentiment du haut de son bâton. Le chevalier, effrayé, le sortit de sa cage pour essayer de le ranimer ; mais l'oiseau n'eut pas été plutôt posé sur le sol, qu'il se releva, s'envola et ne revint plus.

« La pie était au moyen âge, comme elle l'est encore aujourd'hui, recherchée de toutes les classes sociales. On la trouvait sous le chaume du serf comme sous le toit du seigneur. Plus d'une histoire légendaire repose sur l'intelligence et la finesse qu'on supposait à cet oiseau, ainsi que sur sa faculté d'imiter la voix de l'homme.

« Il paraît, d'après Alexandre Neckam, qu'une pie qui habitait ordinairement la basse-cour d'un manoir, était regardée comme la sauvegarde de la volaille, à cause de sa surveillance et du bruit qu'elle ne manquait pas de faire à l'approche de quelque déprédateur. On croyait que le perroquet, à l'intérieur de la maison, veillait aussi et avertissait à l'approche des voleurs. »

En devisant ainsi, nous arrivâmes dans la galerie d'ornithologie, et, comme je me dirigeais vers les armoires vitrées qui contenaient les paradisiers :

« Un instant, me dit mon compagnon, avant d'aller plus loin, payez votre tribut d'amateur aux colibris et aux oiseaux-mouches. »

Les colibris et les oiseaux-mouches, dont la grandeur varie depuis les vigoureuses proportions du martinet jusqu'à la taille exiguë du hanneton, ne se rencontrent qu'sur le continent américain, mais on les y retrouve d'un pôle à l'autre, et dans les conditions d'habitudes les plus variées. Tantôt ils hantent les vallées et les plaines ; tantôt ils vivent le long des fleuves, au bord de la mer, sur les montagnes les plus élevées, à quatre, à cinq mille mètres d'altitude ; tantôt enfin il leur faut soit un ciel tropical, soit des glaciers, soit des neiges éternelles.

Leurs habitudes et leurs mœurs sont presque partout les mêmes. En mouvement dès que l'aurore paraît ou que le crépuscule apporte ses premières ombres, ils vont de fleur en fleur, récoltant dans le calice de celle-ci, à l'aide d'un long bec et d'une langue bifurquée, un peu de pollen et surtout beaucoup de larves et d'insectes ; c'est encore là qu'ils puisent les gouttes de rosée qui leur servent à se désaltérer.

Le vol de l'oiseau-mouche rappelle, par le mouvement [illegible] le grand papillon sphinx des environs de Paris. Comme il ne sort de son nid ou de sa retraite qu'avant la naissance ou qu'à la chute du jour, toutes les descriptions que les voyageurs font de ce saphir vivant qui miroite et qui chatoie aux rayons du soleil me paraissent fort aventureuses.

Il faut bien en faire le triste aveu, on ne peut guère admirer les merveilleuses couleurs de l'oiseau-mouche que dans une collection. Quand l'oiseau, vivant et libre, vole de plante en [illegible] sombre, indistincte, dont l'oreille, beaucoup plus que les yeux, constate la présence.

Il n'en est pas de même si l'on peut observer l'oiseau-mouche le jour, soit dans une forêt, soit même dans le voisinage des habitations; ce spectacle est, d'ailleurs, moins difficile à se procurer qu'on ne serait tenté de le croire, car l'oiseau-mouche, pourvu qu'on ne cherche point à le saisir, se montre [illegible] défiance.

On peut alors le contempler à l'aise, couvant ses œufs [illegible] gris sombre, rappelle la livrée de notre moineau; le mâle, au contraire, à quelque espèce qu'il appartienne, resplendit des tons éblouissants du saphir, de l'émeraude et des gemmes les plus éclatantes. Pour mieux faire reluire cette splendide parure, il étale son poitrail, il pirouette sur une seule aile, il tournoie, il tourbillonne autour de sa femelle et fait entendre une sorte de petit cri passionné, répété d'intervalle en intervalle. Celle à laquelle il prodigue tous ces moyens de séduction le contemple avec une muette admiration; perchée presque toujours sur la tige d'un arbrisseau, elle semble fascinée et suit par un mouvement lent de la tête le beau fiancé qui cherche à obtenir d'elle un aveu.

Aussi bientôt, d'un commun accord, se mettent-ils à construire un nid où, à quelques jours de là, se trouvent déposés deux ou trois œufs d'un blanc mat et qui, parfois, ne [illegible] l'Évangile. La femelle commence à les couver avec une sollicitude passionnée, et le mâle lui-même ne songe plus à la parure dont naguère il semblait, disons-le, si infatué. Il reste [illegible] l'approvisionnement de sa compagne; alors il lisse ses plumes, s'élance et ne tarde point à revenir le bec plein d'insectes, qu'il donne à sa femelle en agitant doucement les ailes pour l'éventer et la rafraîchir.

Les petits éclos, les deux oiseaux veillent sur leur chère lignée avec une sollicitude et un courage nécessaires d'ailleurs, car les ennemis des oiseaux-mouches sont nombreux, dangereux et d'une force [illegible]

L'oiseau bleu, le martin, le gobe-mouche-tyran se montrent très-friands des nouveau-nés et cherchent à les surprendre pendant l'absence du mâle. S'ils parviennent à surprendre la vigilance de celui-ci, ils se jettent sur le nid, en chassent la femelle, trop faible pour se défendre, et dévorent [illegible] petits Poucets. Mais, gare à eux, si le mâle revient tout à coup! A la vue du brigand, sans calculer le péril et les forces de son adversaire, il se jette sur lui, s'efforce de se cramponner à son dos, et, s'il y parvient, il ne tarde point à mettre son ennemi hors de combat; de la position inexpugnable qu'il s'est conquise, il le frappe à grands coups de son long bec effilé et acéré et, la plupart du temps, il lui crève les yeux. Alors le vaincu [illegible] Il arrive fréquemment qu'on trouve gisant ainsi sur le sable les cadavres des deux combattants.

Le docteur Hébert Frantz, un de ces Allemands patients qui n'hésitent point à consacrer des années entières à l'étude des mœurs d'une seule espèce d'animal, raconte avoir vu, au Brésil, une grosse araignée, la mygale aviculaire, aux prises avec l'oiseau-mouche rubis.

La mygale, large comme la paume de la main d'une jeune femme, dit M. Frantz sans se soucier de ce singulier rapprochement, vit au fond d'un terrier qu'elle se creuse dans la terre, et qu'elle ferme hermétiquement à l'aide d'une porte construite en matière gommeuse et littéralement verrouillée : elle ne l'ouvre qu'aux approches de la nuit. Alors elle se glisse hors de cette caverne, lentement, traîtreusement, sans [illegible] aigus, aux rameaux où se trouvent suspendus les nids des oiseaux-mouches.

Un jour, un de ces monstres gagna de cette façon un nid de rubis, dont le mâle se trouvait absent. D'un coup de pattes, l'araignée monstrueuse terrassa la femelle, la saisit dans ses mandibules et trancha la tête de la pauvre petite bête, qui ne put que jeter un cri avant de mourir.

Ce cri de détresse fut entendu du mâle, occupé à butiner dans le voisinage. Éperdu de désespoir et de rage, il accourut à tire-d'aile et s'élança sur la mygale, qui abrita son gros corps sous l'enfourchure d'un rameau, et fit face à l'époux résolu à venger la mort de sa compagne. Le combat dura plus d'un quart d'heure; les pattes et les ongles de l'araignée étaient pleins de plumes du rubis, qui, tout sanglant et tout blessé qu'il était, revenait à chaque instant à la charge avec une furie digne d'un meilleur sort. A la fin il succomba. Alors la hideuse araignée sortit avec mille minutieuses précautions de dessous le rameau qui lui servait de bouclier, saisit les deux cadavres de ses victimes, et les emporta lentement dans son antre.

L'oiseau-mouche ne saurait vivre en captivité. Comme il arrive souvent à nos papillons, il entre dans les appartements, y butine sur les fleurs, sans s'inquiéter des personnes qui le regardent, et, pourvu qu'on ne cherche point à le tracasser et surtout à le saisir, il finit par se familiariser assez complétement pour venir prendre des bribes de sucre [illegible] preuve de confiance et d'intimité.

Si l'on parvient à le mettre en cage, il meurt bientôt, et à peine cite-t-on un ou deux exemples d'oiseaux-mouches et de colibris ayant résisté à un mois de captivité. Aussi n'a-t-on vu qu'une seule fois en Europe, à Londres, chez lady [illegible] qui ne tardèrent point à mourir de nostalgie.

[illegible] mouches et de colibris.

[illegible] ornithologiste, il faudrait voir placés à côté les uns des autres, [illegible] et le nid, mais encore les différents âges.

La livrée de ces âges se modifie tellement chez la plupart des oiseaux, que souvent encore aujourd'hui il arrive aux ornithologistes les plus érudits de nommer et de décrire comme appartenant à des espèces distinctes des individus sortis, pour ainsi dire, du même nid à des époques différentes, et dont le plumage diffère tellement, qu'il justifie en quelque sorte ces erreurs de classification.

Il n'existe qu'un moyen de démontrer la fraternité d'oiseaux complétement dissemblables de couleurs, c'est de les placer à côté les uns des autres. On constate alors par quelles nombreuses et absolues transformations de nuances passe le nouveau-né, pendant son enfance, sa jeunesse et son adolescence, avant de devenir tout à fait adulte. Tel qui se montre au début blanc et terne, devient gris, se mélange de blanc et de gris, passe au brun, et finit par se revêtir de couleurs éclatantes dont le temps ne fait qu'accroître la splendeur. Tel autre, au contraire, — et ceci arrive surtout aux oiseaux de proie, — traverse huit ou dix métamorphoses, et, revêtu d'abord d'une parure gaie qui s'efface peu à peu, revêt à la fin un plumage austère et lugubre.

On peut donc suivre une à une, et d'étape en étape, les [illegible] scientifiques, et s'en rendre compte, sans contestation et [illegible] car matériellement on ne saurait même [illegible]

S. Henry Berthoud.

LE LIDO

[illegible] protége Venise contre l'Adriatique. C'est là que, dans la belle saison, les [illegible] Le Lido sert aussi d'emplacement à des fêtes populaires, à quelque distance [illegible] du port de Venise est défendue par le fort Saint-André, construction remarquable de Sammicheli, érigée en 1544.

[illegible] pitale des peuplades vénètes, et le petit port de ce nom [illegible] navires qui veulent entrer à Venise. Au delà de cette passe, la dune recommence et se prolonge jusque vers Chioggia.

Pour [illegible] dunes contre les dégradations, on a construit le long de ces dunes de massives murailles (*murazzi*, en pierres d'Istrie, cimentées [illegible] pilotis, larges de treize à quatorze mètres à leur base et [illegible] colossal, dont le prix s'éleva à vingt millions de livres vénitiennes, fut Bernardino Zendini, qui y travailla de 1744 à 1782. Un nouveau plan de digue artificielle a été présenté en 1835, et on en a commencé l'exécution en 1838. Une di[illegible] destinée à forcer la mer, pendant le flux et le reflux, de creuser elle-même le long de cette digue artificielle un canal plus profond.

R. Bryon.

L'échéance de fin novembre étant l'une des plus fortes de l'année nous prions ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du présent mois, de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal. — IL EST INDISPENSABLE de joindre à tout envoi d'argent, comme à toute demande de changement d'adresse ou réclamation, LA BANDE IMPRIMÉE qui est collée sur la bande du journal.

LA JEUNE MÈRE

[illegible] et la jeune mère, pleine de sollicitude, se dirige vers l'étage [illegible] enfants bien-aimés. Elle tient dans ses bras, appuyé contre sa poitrine, son dernier-né, un bon gros baby qui, par an[illegible] gravir l'escalier. Pourtant elle trouve les marches bien hautes pour ses petites jambes; aussi s'amuse-t-elle à les escalader à genoux.

Rien n'est plus frais ni plus gracieux que l'aquarelle de M. Barnes, reproduite avec un rare bonheur par notre gra[illegible] mille, remplie de calme sans lendemain orageux, et de joies sans amertume au fond de la coupe, que l'artiste a su faire, peut-être sans s'en douter, lorsqu'il nous a montré une jeune mère sous des traits si séduisants.

H. Vernoy.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° [illegible]

BLANCS	NOIRS
1 D. [illegible]	1 R. [illegible]
2 T [illegible]	2 R. [illegible]
3 [illegible]	3 R. [illegible]
4 C. [illegible]	4 P. ou D. [illegible], ou D. [illegible]
5 P. [illegible]	5 . . . . .

A

BLANCS	NOIRS
1	1 R. 2FR
2 D. [illegible]	2 P. p. D
3 P. pr. P. [illegible]	3 D. p. P. [illegible]
4 P. [illegible]	4 R. case [illegible]
5 C. [illegible]	5 . . . . .

B

BLANCS	NOIRS
[illegible]	3 R. [illegible]
4 P. [illegible]	4 C. 3°FR couvre.
5 P. [illegible]	

C

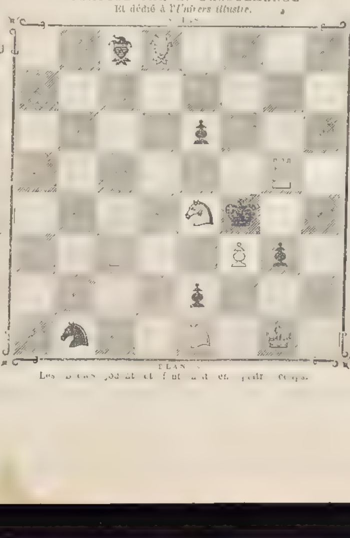
BLANCS	NOIRS
[illegible]	[illegible]
[illegible]	

Solutions justes : MM. Maurice Abrahams; Dr Mercier à Argelliers; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); Emile Giran, à Beauvoisin; Mme Savy, à la Rochelle; Anne Frédéric, à Alger; [illegible], Baters et Kinnen à Luxembourg; A. V. R..., à Palma (Espagne); Faysse père, à Beauvoisin; Aimé Gautier, à Bercy.

PROBLÈME N° 27.

COMPOSÉ PAR M. GROSDEMANGE

Dédié à l'*Univers illustré*.



Les [illegible] jouent et font mat en [illegible] coups.

Solutions justes du Probl. n° 21 : MM. Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); Emmanuel Berthold, à Moras; H. Godeck, à Monaco; Emile Giran, à Beauvoisin; Mme Savy, à la Rochelle; Faysse père, à Beauvoisin; A. V. R..., à Palma (Espagne).

Solutions justes du Probl. n° 23 : MM. Dr Campan, au Thor; G. Guyard; Faysse père, à Beauvoisin; Anne Frédéric, à Alger; A... B..., au Havre

C. P.

Chaque année, l'*Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé [illegible] quables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire pal[illegible] ligne que l'*Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'Almanach de l'Univers illustré, pour 1867 (9e année), contient [illegible]

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle [illegible] *Bureau central des Almanachs*, chez Pagnerre, 18, rue de Seine; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

[illegible] *illustré*, dix mille exemplaires ont été enlevés. Un deuxième tirage permet dès maintenant de satisfaire à toutes les demandes.

EMILE AUCANTE

Paris. — Imprimerie de J. Claye, [illegible]



LA JEUNE MÈRE. — [illegible] de M. E. [illegible] — Voir page [illegible].

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 590.
Samedi 17 Novembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le collectionneur. — Les solennités de la salle Sylvestre. — La recherche d'une pièce rare. — Le costume de l'amateur d'autographes. — Ce que valent les lettres des célébrités anciennes et modernes. — Comment peut naître une haine mortelle. — Un poulet de don Quichotte. — Quel était le nom de baptême du chevalier de la Manche. — Terrible leçon! — L'installation de l'hiver. — Fin des exercices hippiques. — Anxiété des membres du club des patineurs. — Un chalet délicieux. — Programme d'un bal féerique. — Inconvenance du général Hiver. — Rassurez-vous, messieurs! Il gelera cette année. — Théâtre des Variétés : *Les Chaînes de fleurs*, comédie-vaudeville en un acte, par M. Aurélien Scholl; début de Mlle [illegible] *Les D[illegible]*, [illegible] par M. [illegible] Moinaux

Parmi les manies à l'ordre du jour, il en est une pour laquelle je ne me sens aucune vocation, c'est celle de collectionneur. J'en bénis le ciel, par suite d'un raisonnement analogue à celui du monsieur qui ne pouvait pas souffrir les épinards : si j'étais collectionneur, je devine que je serais incapable de maîtriser cette funeste passion. Elle absorberait tout mon temps, ainsi que mon énorme fortune; donc c'est un bonheur pour moi d'avoir de l'antipathie pour toutes les collections, de quelque nature que ce soit.

Immenses sont les variétés de collectionneurs. Les uns rassemblent à grands frais des boutons d'uniformes de tous les temps et de tous les pays; les autres ont accordé leurs prédilections aux affiches. Aucun sacrifice ne leur coûte pour se procurer l'affiche de la première représentation d'*Hernani*, par exemple. Deux, trois mille francs, qu'est-ce qu'une pareille misère en compensation du bonheur de détenir le mémorable placard dans un carton? Ils monteraient [illegible] Pézenas, [illegible] de l'hiver, pour peu qu'on leur annonçât qu'un barbier de la petite ville languedocienne possède l'affiche de la représentation du *Médecin volant*.



ARRIVÉE DE LA DÉPUTATION VÉNITIENNE A TURIN; dessin de M. Crépon, d'après un croquis de M. Riou. — Voir page 731.

Mais je n'en finirais pas si je voulais tenter une énumération complète.

Dans l'espèce du collectionneur, le genre le plus répandu, de notre temps, est celui de l'amateur d'autographes. Dès qu'une vente de vieilles lettres, jaunies, maculées, froissées, est affichée à la salle Sylvestre, la bande tout entière des chercheurs d'autographes sort de ses tanières; ils se précipitent vers la rue des Bons-Enfants, le cœur palpitant d'émotion, animés du doux espoir de trouver la pièce rare qui manque à leur collection.

Règle générale : le vrai collectionneur est toujours à la recherche d'une pièce rare. Il la pourchasse avec une frénésie infatigable, il en rêve la nuit. Il devient jaloux, sournois; il souhaite la mort de l'amateur qu'il soupçonne de lui avoir arraché tout son bonheur.

Le collectionneur est un type bien reconnaissable. Entre mille individus, vous direz sans hésiter : En voilà un !

La peau de son visage et de ses mains, jaunie, racornie, ridée, est devenue parchemin elle-même par la fréquentation assidue des vieux grimoires. Il porte une cravate blanche; mais cette cravate, sous l'influence de la poussière, de la moisissure et de l'humidité, a pris des tons indicibles. Son dos, voûté par des recherches incessantes dans les cartons des brocanteurs, est recouvert d'une vieille redingote, jadis noire, usée, râpée, tachée d'huile, dont les pans, d'une longueur demesurée, présentent deux poches béantes, réceptacles habituels des trouvailles de la journée.

Le collectionneur n'a pas le moindre souci de sa toilette. S'acheter une redingote neuve, à quoi bon? Avec le prix de ce luxe inutile on peut acquérir une lettre de Mme de Sévigné.

S'il vous est arrivé de jeter les yeux sur un catalogue d'autographes, vous avez sans doute été frappé des prix comparatifs auxquels sont cotées les lettres des célébrités anciennes et contemporaines. On peut trouver là le thermomètre de la maturité du goût français au XIXe siècle, et s'assurer du respect profond que professe le peuple le plus spirituel de l'univers pour la saine littérature et pour les hautes spéculations de l'intelligence. Un billet de Timothée Trimm est vendu vingt sols plus cher qu'une lettre de Bossuet. Mlle Suzanne Lagier est cotée quatre francs plus haut que Mme Campan. Le danseur Clodoche arrive au pair avec Colbert. L'impératrice Marie-Thérèse n'atteint pas la moitié de la valeur épistolaire de Thérésa. Et pourtant chacun sait que Thérésa s'est pourvue d'un secrétaire à seule fin de rédiger les autographes que sollicitent à genoux les innombrables seigneurs étrangers de passage à Paris.

Voulez-vous attirer sur votre tête la haine implacable et féroce d'un collectionneur? Le moyen est aussi simple que facile. Vous n'avez qu'à lui dire que les archives de monsieur un tel sont plus complètes, plus intéressantes, plus curieuses que les siennes. Aussitôt voilà un homme qui vous considérera comme son plus mortel ennemi. Tout votre sang ne suffirait pas à laver un pareil affront. Vos proches n'échapperont pas à son animosité, et, si vous avez un fils en place, il intriguera sourdement pour le faire destituer. Quant à vous, vous tomberiez dans la rivière à côté de lui, au lieu de vous tendre la main, il vous regarderait vous noyer, en ricanant. Je n'oserais affirmer qu'il ne vous pousserait même pas un peu, à l'occasion.

Voilà où peut en arriver, avec la manie de la collection, un homme sain d'esprit, élevé par une famille honnête et ayant reçu une bonne éducation.

J'ai connu jadis un vieil idiot qui avait dépensé toute son intelligence et tout son avoir à rassembler aux quatre coins de l'Europe une centaine de kilogrammes de paperasses de toutes les couleurs et de toutes les grandeurs, souvent illisibles.

Un impudent coquin de brocanteur lui avait vendu, moyennant la bagatelle de quatre cents francs, une lettre ainsi conçue :

« *A mademoiselle Dulcinée, Toboso restant*

« Ma grosse chatte blanche,

« Après-demain, à six heures et demie, viens dîner au caboulot habituel, sans manquer. Cet imbécile de Sancho a rapporté un cent d'écrevisses de la campagne : nous les tortillerons gaiement.

« Ton don Quichotte qui t'aime,

[illegible] »

Mon bonhomme ne se sentait pas de joie. L'Angleterre, disait-il, n'avait plus lieu d'être fière de posséder l'unique signature de Shakspeare, puisque c'était un Français qui détenait l'unique lettre connue de l'immortel chevalier de la Manche. Et même, faisait-il remarquer, ce document renfermait une immense valeur historique, puisqu'il révélait au monde que don Quichotte s'appelait Arthur de son nom de baptême, détail que Cervantes, par une coupable négligence, avait omis de constater.

La lettre de don Quichotte était exposée, sous un globe, dans le salon du collectionneur. Il la contemplait en se levant; le soir, elle avait son dernier regard. Allait-on chez lui pour causer d'affaires, on ne pouvait parler de rien avant d'avoir fait une pause devant l'autographe merveilleux.

Un jour, j'osai lui faire observer timidement, bien timidement, qu'il était très-extraordinaire que don Quichotte, étant Espagnol et écrivant à sa compatriote Dulcinée, eût employé la langue française.

Vous croyez que mon objection l'embarrassa? Ah bien, oui! Vous ne connaissez pas les collectionneurs. Il me riposta sans broncher :

— Parbleu! c'est un autographe traduit, et ceux-là sont bien plus rares que les autres.

Puisse un si funeste exemple, s'il en est temps encore, arrêter sur le penchant de l'abîme les malheureux chez lesquels se sont déclarés les premiers symptômes de la terrible maladie!

~~~ Décidément l'hiver est dans nos murs : les marchands de marrons et les ramoneurs sont là pour l'attester. Le premier soin de cette saison, que les almanachs représentent sous les traits d'un vieillard à barbe blanche enveloppé d'une grande redingote fourrée, a été de donner le signal de la clôture des exercices hippiques.

M. Arnault, de l'Hippodrome, a fait afficher la vente de ses fringants coursiers; l'ingrat! Sous prétexte que les animaux, pas plus que les hommes, ne doivent pas manger pendant six mois sans travailler, il se sépare ainsi tous les ans des artisans de sa gloire et de sa fortune.

Le dernier steeple-chase d'automne a été couru à Porchefontaine. En voilà jusqu'au printemps prochain.

Les haridelles efflanquées prennent leurs quartiers d'hiver dans leurs tièdes écuries. Les jockeys translucides reçoivent l'autorisation de manger à leur appétit. Mademoiselle Isabelle enfin, Isabelle, la burlesque héroïne des divers turfs, serre dans une armoire les déguisements dont elle croit devoir s'affubler pour faire payer vingt francs à l'élite de la noblesse contemporaine des bouquets de violettes de deux sous.

Mais rassurez-vous : cette timide jeune fille, qui a tant besoin de gagner sa pauvre existence, ne se repose jamais. L'ouvrage ne va plus en plein air; au premier bal de l'Opéra, nous la retrouverons offrant les mêmes bouquets, avec le même sourire, et au même prix, sur l'escalier du *Café Anglais*.

Les courses étant donc terminées, on s'est mis à songer à un autre exercice, dans le monde riche, élégant et oisif. Après s'être exposé à se casser la tête aux courses du printemps et de l'automne, un gentilhomme qui se respecte ne peut mieux faire que de risquer de se rompre les reins, en patinant durant l'hiver.

D'un besoin si naturel est né, comme chacun sait, le célèbre et aristocratique club des patineurs.

Aucune dépense n'a été ménagée. Un lac a été spécialement disposé pour l'usage exclusif de ces messieurs et de ces dames inscrits au livre d'or du patin blasonné. Un chalet, décoré et meublé d'une façon exquise, s'est élevé comme par enchantement pour servir de lieu de repos, de salon de conversation et de restaurant, avant et après les évolutions des sociétaires, sur ce miroir où la chanson affirme qu'il est moins dangereux de glisser que sur le gazon.

Et les toilettes? Parlons un peu des toilettes! Les hommes et les femmes avaient rivalisé de richesse, d'élégance et de fantaisie exubérante. Les couturières et les couturiers avaient confectionné par centaines, des pelisses garnies de martre et d'astrakan, des vestons de velours, des culottes à la russe, des casaques hongroises, des toquets polonais, des bonnets norvégiens. Que sais-je encore? c'était un avant-goût d'un mardi gras général.

Ce n'est pas tout! Il avait été question d'un bal d'inauguration, inouï, splendide, unique, merveilleux. On avait projeté de danser sur la glace, sous une tente de brocard brodé d'or, à la clarté de torches portées par cinq cents laquais, et aux accords d'un orchestre de cent musiciens déguisés en Lapons. Un souper, digne d'une telle fête, aurait été servi aux premières heures du jour, et l'on aurait porté des toasts à l'hiver, la vraie saison des fêtes et de la joie.

Tout était prêt; rien n'avait été oublié dans la mise en scène de la féerie. Et pourtant tout s'écroula par l'absence d'un seul invité. Cet invité qui fit faux bond avec une grossièreté révoltante, malgré toutes les politesses qu'on lui préparait, ce fut le général Hiver lui-même. En un mot, il ne gela pas une seule fois, et les canards ne cessèrent de barboter à la place qui devait servir de plancher aux danseurs.

Le joli chalet demeura triste et désolé, attendant en vain les belles visiteuses qu'on lui avait promises; et la tente de brocard resta en pension chez M. Godillot.

Il y a quelques mois, on s'abordait, le front soucieux, sur le boulevard, et l'on se disait invariablement :

— Aurons-nous la guerre?

Les membres du club des patineurs ont, à l'heure qu'il est, des préoccupations autrement graves. Quand ils se rencontrent, on les entend murmurer d'une voix inquiète :

— Gèlera-t-il, cette année?

Espérons que l'hiver tiendra à se faire pardonner son inconséquence de l'année dernière. S'il retombait dans la même faute, il serait absolument impardonnable, et il mériterait d'être rayé de tous les clubs de Paris.

Que les membres du club des patineurs se rassurent. Il fera froid, excessivement froid cette année. C'est Mathieu, de la Drôme, de la Nièvre ou du Cantal — je ne sais plus au juste lequel — qui l'annonce dans son recueil d'horoscopes. Les pauvres ouvrières grelotteront dans leurs mansardes et les dilettanti de la glissade seront dans l'ivresse de la joie.

Pour les pauvres et les gens de rien, l'hiver a encore la réputation d'être une saison triste et douloureuse. Mais la civilisation a fait justice de ce grossier préjugé. Il suffit d'un peu d'éducation parisienne pour en être convaincu. Ce n'est pas hier, d'ailleurs, que l'on a dit : Que ceux qui n'ont pas de pain mangent de la brioche.

Mais je m'aperçois que je deviens mélancolique. Il est temps de passer à un autre sujet.

~~~ Les succès n'aiment point à attendre, et le théâtre des Variétés trouverait, sans doute, l'*Univers illustré* bien tiède pour les *Chaînes de Fleurs* et les *Deux Sourds*, s'il attendait jusqu'à samedi prochain pour dire que ce sont là deux pièces charmantes qui méritent bien que le public leur fasse fête. Ma chronique se permet donc, avec l'autorisation du confrère Gérôme, une petite excursion sur le terrain dramatique.

Valbreuse et son ami Bussang ont juré un beau jour de n'aimer jamais une femme plus de trois mois. Des amours de trois mois, c'est encore de la constance auprès des amours d'une semaine, chantés il y a trente ou quarante ans, dans un vaudeville qui a charmé nos pères. Le jour du terme des amours de Valbreuse pour Muguette, et de Bussang pour Salammbô est arrivé. Valbreuse l'oublierait volontiers, car, au bout de trois mois, Muguette lui tient plus que jamais au cœur. Mais Bussang est impitoyable : nous avons juré, il faut être fidèle à notre serment. Il ne lui en coûtera guère à lui de ne pas se manquer de parole; il trouve que Salammbô lui croque avec beaucoup trop d'entrain ses petites rentes. Valbreuse n'a pas le courage d'un parjure, et la pauvre Muguette s'éloigne avec des pleurs dans les yeux; Salammbô, elle, n'est pas fille à prendre les choses si doucement. « Ah! l'on veut me lâcher, nous verrons bien. » Et la voilà qui met en œuvre la puissance magnétique dont elle s'imagine être douée. Quand elle se figure que ses passes ont endormi Bussang, elle lui dicte une promesse de mariage et une obligation de cinquante mille francs à son profit. Bussang écrit et signe. Salammbô triomphe; elle a ses deux papiers en poche et s'imagine tenir son ingrat. Malheureusement Bussang, qui ne dormait pas plus que vous ou moi, a écrit tout autre chose que ce que lui dictait Salammbô, le scélérat, et Salammbô en est pour ses passes. Est-il besoin de vous dire que Muguette revient, que Salammbô fait comme Muguette, et que l'histoire finit par deux mariages?

Mais je m'avise un peu tard que j'ai grand tort de vous raconter les *Chaînes de fleurs;* est-ce que l'esprit, la finesse, la gaieté et le sentiment se racontent? Or, c'est de cela qu'est faite toute la pièce de M. Aurélien Scholl. D'intrigue le moins possible; l'intrigue étranglerait dans ses nœuds toutes ces choses gracieuses et délicates qui valent bien mieux que le plus habile imbroglio. Christian met dans le rôle de Valbreuse toute la franchise de son jeu et de la sensibilité; Bussang c'est Hittemans, et Salammbô, Mlle Silly : ne me demandez pas après cela si Bussang et Salammbô mettent le public en belle humeur. Une débutante, Mlle Girardin, joue le rôle de Muguette : elle est très-touchante dans la scène de la séparation, et chante à ravir les jolis couplets qui sont l'adieu attendri de la grisette au logis qu'elle a rempli trois mois durant de sa jeunesse et de ses chansons.

~~~ Les *Deux Sourds*... Vous souvient-il du *Sourd* ou *l'Auberge pleine?* Une des drôleries les plus comiques de notre jeunesse. Dans le vaudeville de M. Jules Moinaux il y a deux sourds, un vrai et un faux, et double dose de rire. Damoiseau est orné d'une fille charmante et affligé d'une surdité chronique. Il désire fort marier l'une et guérir l'autre. Les prétendants à la main d'Églantine ne manquent pas; mais, jusqu'à présent, Damoiseau n'a pas trouvé le gendre de ses rêves : le gendre de ses rêves est un gendre sourd. Sa raison, c'est que sa fille sera obligée de parler très-haut à son mari, et qu'ainsi il pourra prendre sa petite part de la conversation, ce à quoi il tient particulièrement, car c'est un homme essentiellement sociable que Damoiseau.

Or, il arrive que son garde-chasse lui amène un jeune homme qu'il a pincé chassant un lièvre sur ses terres. Le chasseur en contravention fait le sourd pour ne pas répondre. Mais voilà qu'Églantine survient; reconnaissance mutuelle; on s'est vu dans le monde ou ailleurs, et l'on s'est vu avec plaisir. Surprise extrême de la jeune fille de retrouver sourd un garçon qui tout récemment encore entendait à merveille! Le jeune homme a grande envie d'envoyer promener son infirmité. Qu'il s'en garde bien, et se fasse plus sourd que jamais... pour Damoiseau qui voit déjà en lui le gendre de ses rêves. A merveille : il reste sourd, et sourd à rendre des points à son futur beau-père. Mais admirez les coups du sort et l'imagination du vaudevilliste : un docteur Miracle qui court le pays guérit Damoiseau en un tour de main, et voilà le bonhomme qui entend mieux que personne. Mais c'est un traître que Damoiseau; il ne dit rien de sa guérison à qui que ce soit, si ce n'est au public. Vous pensez bien que désormais le *gendre de ses rêves* n'est plus un gendre sourd et qu'il se propose de congédier le malheureux à qui il a fait si bon accueil tout à l'heure. Ici une scène d'un comique irrésistible entre les deux sourds pour rire. Chacun se croit en face d'un sourd pour de bon, et c'est un échange de grosses vérités, de malhonnêtetés, d'épithètes ahurissantes, dites de l'air le plus aimable, qui déchaîne dans l'éclat de rire le plus formidable et le plus prolongé qui depuis longtemps ait retenti dans la salle des Variétés.

M. Moinaux avait fait les *Deux Aveugles;* il vient de faire les *Deux Sourds*, plus drôles encore que les *Deux Aveugles*. Réussira-t-il jamais à être plus gai et plus fou? Je n'en vois guère le moyen, à moins qu'il ne mêle ses *Aveugles* et ses *Sourds*.

Potier, Hittemans, Baron, Oulif, Mlle Legrand s'en donnent à cœur joie dans cette ébouriffante excentricité. Il me semble que si Brunet voyait jouer Hittemans, il pleurerait de joie et lui dirait : « Courage, mon fils! »

ALBERT WOLFF.
~~~

BULLETIN

Un décret rendu sur la proposition du ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, a déclaré la Société hippique française établissement d'utilité publique.

En autorisant la constitution légale de la Société, le gouvernement a voulu donner à cette institution une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il attache à son œuvre et au but qu'elle poursuit. On sait que c'est sous le patronage de la Société hippique que des concours doivent être tenus chaque année à Paris pour la distribution de primes nombreuses et importantes aux chevaux de commerce français de toutes catégories. La réunion qui a eu lieu pour la première fois au mois d'avril dernier, au palais de l'Industrie, par les résultats qu'elle a obtenus, permet d'attendre avec confiance le succès de celles qui suivront.

Les habitants de Pékin se préoccupent fort de la cathédrale gothique que les missionnaires lazaristes élèvent dans l'intérieur même de la ville jaune, et dont la masse imposante écrase les constructions mesquines du palais impérial. En conséquence les deux vice-gouverneurs de Pékin crurent devoir adresser des observations au sujet de la hauteur démesurée du monument, qui leur semblait dépasser l'élévation accordée, 8 changs (80 pieds). Après constatation, il fut reconnu que la hauteur totale était de 7 changs seulement, et les gouverneurs durent retirer leur plainte.

On écrit du cap de Bonne-Espérance :

« Il existe dans l'Afrique méridionale plusieurs sortes d'oiseaux destructeurs des sauterelles; mais la plus intéressante est une espèce de grive qui poursuit, par bandes innombrables, les grosses sauterelles dont elle fait sa nourriture presque exclusive. L'action meurtrière de cet oiseau s'accomplissant surtout dans l'air, les ravages résultant du séjour des sauterelles dans les champs ne sont plus à redouter.

« D'après l'expérience acquise dans la colonie du Cap, l'acclimatation de l'oiseau à sauterelles semblerait donc devoir rendre des services considérables aux possessions françaises du nord de l'Afrique, qui ont été si cruellement éprouvées par l'invasion de ces insectes. »

Le préfet de la Meuse a, par un arrêté que le ministère de l'intérieur a approuvé, défendu à toute personne allant aux champs de se faire accompagner de chiens, de quelque espèce qu'ils soient.

Cette mesure a été motivée par suite d'une enquête qui a été faite, et qui a permis de constater que, dans le seul département de la Meuse, 450,000 pièces de gibier non encore venues ont été détruites par les chiens de garde ou autres dont les villageois se font accompagner d'habitude.

Une expérience des plus curieuses vient d'avoir lieu à Compiègne, et paraît destinée, dit le *Progrès de l'Oise*, à opérer une véritable transformation de la batellerie. Il s'agissait d'une expérience de voiture à vapeur pour la conduite des bateaux.

M. Pitter avait expédié sur Compiègne, qui est le port de toute la France le plus important pour le passage des bateaux, une voiture à vapeur de la force nominale de douze chevaux.

Cette voiture à vapeur est partie du chemin de fer au milieu de nombreux curieux; elle est allée se placer sur le chemin de halage, au lieu dit la Verrerie, et là a pris à sa remorque deux bateaux de fort tonnage, et les a conduits jusqu'au port de Janville.

On a remarqué la facilité avec laquelle la machine a conduit les deux bateaux et s'est dirigée dans les tournants qui sont en face Clairoix.

Cette première expérience a paru décisive quant à la marche et à la faculté que possède la voiture de se mouvoir dans les tournants et à la puissance qu'elle possède pour franchir les côtes des ponceaux.

Au lieu d'un mois de parcours que mettent les bateaux qui viennent du Nord pour se rendre à Paris, on fera avec cette voiture le trajet en dix jours.

Th. de Langeac.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

Le premier son de cloche appelant les fidèles à l'office du matin ébranla le vieux clocher de Saint-Ildefonse. Comme si elles eussent répondu à cette voix, deux ou trois servantes andalouses, court-vêtues et cachant à demi leurs formes rebondies sous la pèlerine de dentelles, sortirent de la maison du Sépulcre, dont toutes les portes étaient restées closes jusqu'alors. Les cheveux abondants étaient emprisonnés dans la résille de soie, et toutes les trois portaient sur l'oreille une cocarde rouge en l'honneur du comte-duc, que le seigneur Galfaros, leur maître, plaçait en tête de ses puissants protecteurs.

Elles apportèrent des petites tables rondes qu'elles dressèrent sur place le long de l'arcade mauresque, et des escabelles montées sur un seul pied, dont la tige était terminée par un lourd triangle de bois massif.

Elles étaient accortes et toutes frétillantes, ces jolies filles, malgré leurs yeux gros de sommeil.

Les gueux regagnaient leur poste. On entendait jouer les barres de fer qui appuyaient à l'intérieur la grande porte de l'église. Quelques jalousies se relevaient çà et là aux façades des logis voisins, mais tout semblait dormir encore dans la maison de Pilate.

Ramire jeta un regard de ce côté, au lieu de répondre aux œillades agaçantes des trois Andalouses, qui s'étaient fait part déjà de cette observation que ce beau cavalier n'avait pas l'air de cacher dans ses poches tous les trésors du Nouveau-Monde. D'instinct, Ramire avait drapé son manteau et redressé sa taille gracieuse. Ce fut peine perdue. Rien ne se mouvait derrière la jalousie toujours baissée d'Isabel.

Ramire sentait son estomac. Les Andalouses lui avaient déjà demandé d'un air engageant et flatteur s'il ne lui fallait point à déjeuner. Avant de prendre son repas, il pensa qu'il était bon de faire un peu de toilette, car de minute en minute cette chère jalousie pouvait se relever.

Ramire gagna la voûte sous laquelle les ronflements de Bobazon faisaient l'effet d'un orgue. Les chevaux n'avaient pas bougé. Bobazon n'avait fait qu'un somme. Il ne s'éveilla qu'au troisième coup de pied de son maître.

— Oh! oh! dit-il en se frottant les yeux, les nuits sont courtes en ce pays... J'ai idée que je casserais bien une croûte, seigneur Mendoze.

Ramire lui mit les brides des deux chevaux dans la main, et le mena par le bras jusqu'à l'entrée de la rue.

— Vois-tu cette enseigne? lui demanda-t-il.

— Une tête sur un plat, commença Bobazon; ils donnent à manger là dedans?

— Saint-Jean-Baptiste! c'est une hôtellerie... Voilà douze réaux pour notre déjeuner à tous les trois... A quelque heure du jour que je me présente, il faut que je trouve mon cheval prêt.

Jusqu'à ce moment, la singulière représentation qu'il avait eue à son réveil laissait un peu de trouble dans ses idées. Cependant le souvenir de ce mystérieux entretien qu'il avait entendu cette nuit sous l'arcade mauresque lui revenait peu à peu. Il reprenait conscience de l'aventure qu'il avait résolu de tenter.

— Et Votre Seigneurie ne vient pas avec moi? demanda Bobazon.

— A tes chevaux, et attends!

Telle fut la réponse de don Ramire, qui parlait ferme quand il voulait, malgré son vieux manteau et son justaucorps à l'ancienne mode.

Bobazon s'éloigna. Il tenait réellement plus au déjeuner qu'à la compagnie de son jeune maître.

Ramire revint vers la fontaine et s'y baigna le visage. Il fit ses ablutions de son mieux, brossa son pourpoint et ses chausses tant bien que mal, nettoya ses bottes, secoua son manteau et lustra son feutre en ayant soin de disposer la branche de myrte de façon à cacher les principales injures du temps. Ensuite il rejeta en arrière à l'aide de ses dix doigts, ce peigne qui ne manque à personne, la magnifique abondance de ses cheveux noirs comme le jais.

Cela fait, il se mira un peu dans la fontaine et rougit légèrement, parce qu'il n'avait pu s'empêcher de sourire à la fière beauté du visage que la clarté de l'eau lui renvoyait.

Sa toilette était achevée, son manteau bouclé, son feutre à sa place.

— Holà! mes belles! cria-t-il en revenant vers les tables, me voici prêt à déjeuner.

Il préférait cet endroit à l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste, à cause de cette bienheureuse fenêtre dont la jalousie montrait, juste en face de lui, ses barreaux toujours immobiles.

— Qu'elle reste ou qu'elle sorte, se disait-il, je la verrai... Sa vue seule m'inspirera ce que je dois faire.

— Que faut-il servir au seigneur cavalier? demandèrent les servantes andalouses, qui étaient accourues toutes les trois à la fois.

Elles mettaient leurs mains sur la table et penchaient leurs souriants visages autour du sien.

— La première chose venue, répondit Ramire.

— Qu'entend Sa Seigneurie par la première chose venue?... Un pâté de France?... Une belette musquée au mostillo?...

Dolorès montra ses belles dents blanches pour respirer; Mariquita l'interrompit :

— Sa Seigneurie n'a pas l'air d'un juif? — Oh! non! dit-elle; — lui servira-t-on la dentelle de jambon de Minorque!

— Des lombes de chevreau à la comte-duc? ajouta Juana, la troisième servante.

Et toutes ensemble :

— Des œufs neigés aux mille fleurs, plutôt?... Un potpourri de petits-pieds?... du cuescos de Tanger?...

— Une soupe à la bière, reprit Dolorès, si Sa Seigneurie vient de Flandres?

— Du caviar, si le cavalier vient de Hollande?

— Des goujons du Guadalquivir? des becfigues à la Moncada? du thon confit dans le madère? des ceps de Xérès?

— Mes belles filles, interrompit Ramire, un peu déconcerté, mais souriant à tous ces sourires, — avez-vous du pain frais, du petit vin d'Estramadure et une tranche de fromage rouge de la Granja?

Elles ne se moquèrent point. Il était trop beau, trop jeune, trop fier. Elles disparurent comme un essaim qui s'envole, après lui avoir décoché trois œillades.

Sans cette riche taille, si fine et si bien campée, sans ce regard de feu, sans cette chevelure de soie dont les anneaux mouillés jouaient sur ces mâles épaules, comme elles auraient raillé, les rieuses et les folles, le petit vin d'Estramadure et le fromage rouge de la Granja!

Depuis qu'elles étaient servantes dans l'établissement du seigneur Galfaros, elles ne se souvenaient point d'avoir vu un gentilhomme demandant pour son déjeuner du fromage, du pain et du vin.

Nous ne voudrions pas ternir la réputation de l'Espagne. L'Espagne passe à bon droit pour le pays sobre par excellence. Là-bas, un homme robuste peut vivre d'un oignon salé ou d'un petit morceau de chocolat : c'est de l'histoire.

Mais l'établissement gastronomique du seigneur Galfaros est de l'histoire aussi. La séduisante nomenclature des mets, détaillée par Mariquita, Juana et Dolorès, trois Andalouses au teint bruni, ne doit point être prise pour une affaire de fantaisie. Nous sommes sous Philippe IV, dont le règne fut le Bas-Empire de l'Espagne. Les guerres de Flandres et de Hollande avaient donné à la jeunesse espagnole tous les vices des pays gloutons. Les fils de ces fiers hidalgos à fraise, dont la maigreur austère effrayait les gais compagnons du Béarnais, avaient appris à boire sec, à manger de bons morceaux, et à faire l'amour à la française.

A Madrid et à Séville, le vent de la mode soufflait de France.

Or, les modes françaises sont charmantes à Paris, pourquoi sont-elles si laides ailleurs?

VIII

Le parvis de Saint-Ildefonse (suite).

L'établissement du seigneur Galfaros prospérait en conséquence de ce changement de mœurs. Il réunissait plusieurs spécialités. C'était à la fois un noble cabaret, une taverne, une académie d'armes, une salle de danse et un théâtre.

C'était encore un petit pré aux Clercs.

La fin du seizième siècle avait été, comme chacun peut le savoir, malade d'une véritable épidémie de duels. La manie de s'entr'égorger collectivement avait atteint dans presque toute l'Europe ces proportions déplorables qui ont défrayé chez nous tant de drames et tant de romans. Malgré la triste célébrité des rencontres qui eurent lieu à la cour de France sous Henri III et Louis XIII, nous pouvons affirmer en toute sincérité que de l'autre côté des Pyrénées c'était bien autre chose encore. En Espagne, les combattants principaux avaient coutume de prendre cinq, six et jusqu'à douze seconds; ce n'étaient plus des combats singuliers, mais bien des batailles rangées. Dans le duel de Henriquez de Silva-Pedroso contre le Portugais da Costa, qui eut lieu à Badajoz en 1603, dix-sept gentilshommes restèrent morts sur le pré.

Aussi le commencement du XVIIe siècle fut-il marqué dans les divers États de l'Europe par une extrême sévérité contre les duels. Cette sévérité fut loin d'être toujours efficace; mais on doit constater les efforts du cardinal de Richelieu en France, du duc de Buckingham en Angleterre, et du comte-duc d'Olivarez en Espagne.

Celui-ci surtout, poussant les choses à l'excès, selon le génie de sa nation, avait mis le Saint-Office de la partie, et son édit de 1634 rendait les duellistes justiciables du tribunal de l'Inquisition.

Peut-être l'Inquisition condamna-t-elle au bûcher çà et là quelques hobereaux trop chatouilleux, mais l'histoire ne cite aucun grand d'Espagne exécuté pour fait de duel.

On se battait à couvert pour éluder la loi : il y avait des maisons de duel, comme nous voyons en France des maisons clandestines de jeux, depuis que le hasard est une divinité persécutée.

Paul Féval.

(La suite au prochain numéro.)

1. Voir les numéros 583 à 589.

L'ANNEXION DE LA VÉNÉTIE

Nous avons annoncé qu'un des dessinateurs de l'*Univers illustré*, M. Riou, était parti pour l'Italie, afin de nous envoyer des croquis exacts sur les solennités qui devaient avoir lieu dans les principales villes de la Péninsule à l'occasion de l'annexion de la Vénétie au royaume de Victor-Emmanuel.

Nous n'avons pas à revenir sur les diverses circonstances de cet événement, qui tiendra une si grande place dans l'histoire contemporaine. Nous voulons rester dans les limites suffisamment larges et intéressantes de notre spécialité, c'est-à-dire consacrer toute notre attention aux côtés pittoresques, émouvants et artistiques des faits qui se déroulent sous nos yeux, laissant les appréciations arides ou nébuleuses à nos graves confrères du grand format, qui n'ont pas l'avantage de collaborer avec des artistes de talent.

Le premier dessin que nous envoie M. Riou représente l'arrivée de la députation vénitienne sur la place Saint-Charles, à Turin.

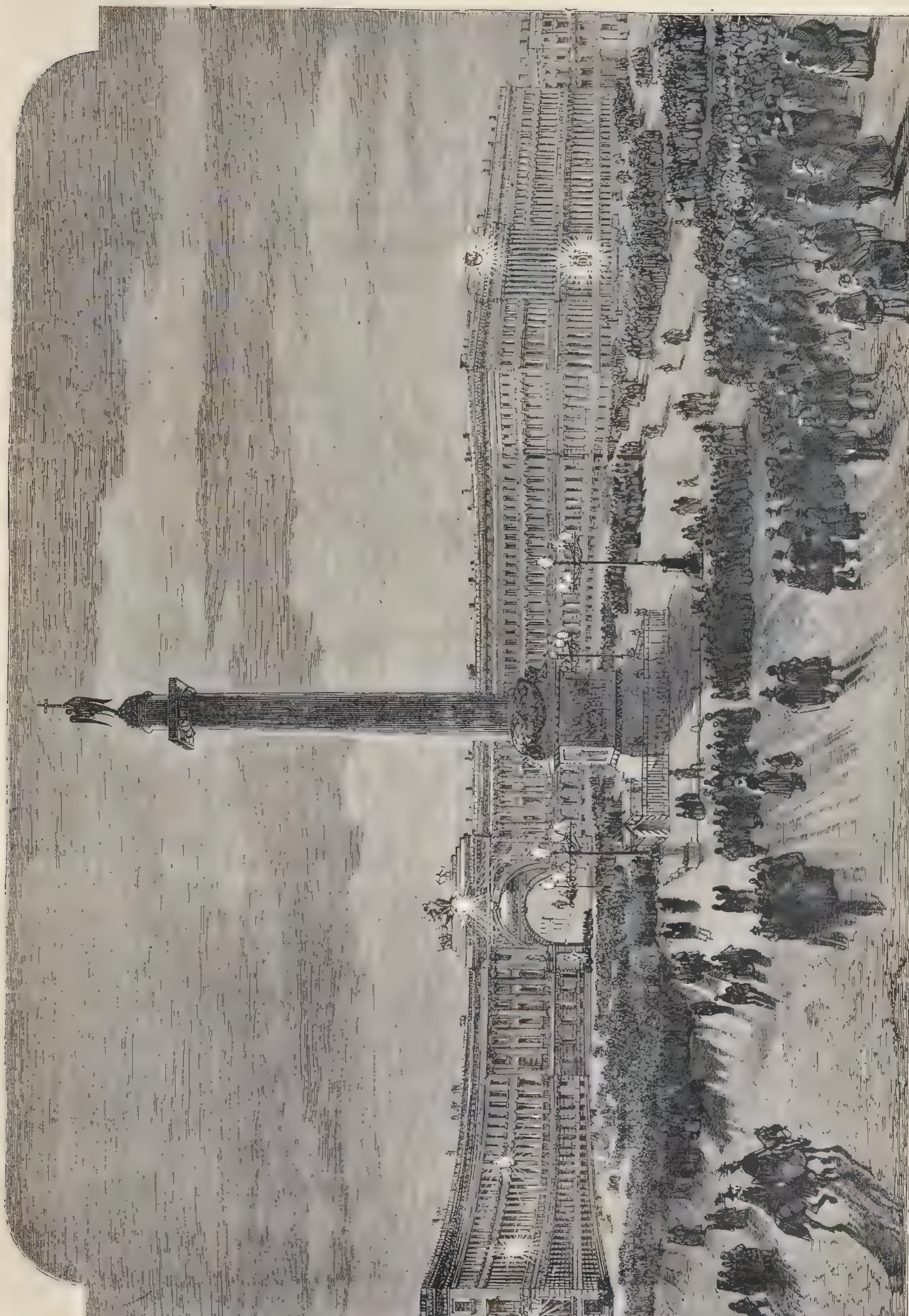
La foule remplissait l'air de ses acclamations et admirait la belle tête du chef de la députation, M. Tecchio, président de la cour d'appel de Venise. Ce personnage, avec sa longue barbe blanche et son regard doux et fier, est tel qu'on se figure les doges, à la grande époque de la Sérénissime



UN MAGASIN D'ÉTOFFES A YOKOHAMA, [illegible]. — Voir p. 7[illegible].



RÉGATES SUR LA TAMISE, [illegible]. — Voir p. 7[illegible].



ILLUMINATIONS DE LA PLACE DE L'ÉTAT-MAJOR, A SAINT-PÉTERSBOURG, A L'OCCASION DES FIANÇAILLES DU GRAND-DUC HÉRITIER AVEC LA PRINCESSE DAGMAR DE DANEMARK ; dessin de notre correspondant en Russie. — Voir page 734.

Republique. M. Techio harangua la foule ; on peut imaginer s'il recueillit de chaleureux applaudissements.

Dans la soirée, la ville de Turin tout entière etait splendidement illuminée, et, sur toutes les places, des musiques militaires exécutaient des airs joyeux.

Le lendemain était le grand jour de la présentation du plébiscite venitien. Le roi a reçu les députés dans la salle du trône, ayant autour de lui ses fils, les princes Humbert et Amédee, et le prince de Carignan, régent du royaume. Après avoir entendu la lecture du procès-verbal officiel du scrutin, Victor-Emmanuel a signe immédiatement le decret qui unit la Venétie à l'Italie. Puis le général Menabrea a remis la couronne de fer entre les mains de son souverain.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, un dessin exact de cette brillante ceremonie.

H. [illegible]

LES FIANÇAILLES
DU GRAND-DUC HERITIER DE RUSSIE
AVEC LA PRINCESSE DAGMAR DE DANEMARK

Les fiançailles du grand-duc heritier de Russie, Alexandre Alexandrowich, viennent d'avoir lieu à Saint-Petersbourg, avec une imposante solennité. Une foule immense avait éte attendre à son arrivee et a salue d'unanimes acclamations la jeune et gracieuse princesse qui doit s'asseoir un jour sur le trône de toutes les Russies. Tel est l'avenir immuable que la destinee a assigné sans doute à la princesse Dagmar, car, fiancee une première fois, comme on sait, au Cesarowich, mort l'annee dernière à Nice, des raisons d'État ont fait renouer les négociations matrimoniales à Copenhague, et la donnent aujourd'hui pour compagne au frère du prince defunt.

A l'occasion de ce mariage, nous devons à l'obligeance de notre correspondant en Russie la communication de deux dessins d'un très-grand interêt. Le premier nous montre l'illumination de la place de l'Etat-Major à Saint-Pétersbourg. Le second groupe, dans une synthèse des plus curieuses, tous les merveilleux joyaux de la couronne de Russie.

Nous devrions employer le pluriel, car le czar, etant autocrate de toutes les Russies, possède plusieurs couronnes; à savoir : celle de Moscovie, de Sibérie, de Novogorod, de Kasan, de Pologne et de Crimee. En haut de notre gravure, on voit la tiare imperiale, celle qui resume toutes les autres souverainetes. C'est la couronne de l'imperatrice Anne. Ornee de deux mille cinq cent trente-six diamants, elle est surmontée d'un enorme rubis, acheté soixante mille roubles à Pekin.

Plus bas, à gauche, sont deux autres couronnes. La premiere est celle de saint Wladimir, que ceignent les heritiers du trône. En arrière est la tiare d'Astrakan. A droite, on voit celle de Siberie. Dans le groupe de dessous, la couronne immédiatement à droite est celle de Kasan. A côte sont places les couronnes des czars Pierre le Grand et Ivan le Terrible.

Au rang inferieur sont deposes le globe, d'un merveilleux travail byzantin, que Pierre le Grand portait à son couronnement, et [illegible] au sacre des empereurs.

Enfin on aperçoit, places en sautoir sur l'estrade etincelante, le sceptre impérial et le globe que surmonte une croix soutenue par des aigles à deux têtes, les ailes eployees.

L'estimation generale de tous les joyaux de la couronne de Russie n'a jamais été faite, que nous sachions; mais, d'après ce rapide aperçu, il est facile de comprendre qu'ils representent des sommes immenses.

R. BRYON.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Caractères cunéiformes. — Leur première origine. — Écriture anarienne. — Écriture arienne. — Épisode d'une villégiature du château de Compiègne. — M. Oppert. — Une proclamation de Nabuchodonosor. — Son respect pour les deux temples qu'il a fait construire. — Dieux auxquels ils les dédie. — Enceintes de Babylone. — Sa superficie. — Palais du souverain.

Bien des personnes parlent ou entendent parler des caractères cunéiformes, sans en connaître ni l'origine ni la façon dont les employaient les peuples qui habitaient Ninive et Babylone, ni les moyens par lesquels on parvient, après tant de siècles, à les dechiffrer aujourd'hui.

Dans leur origine la plus reculee, ces caractères n'étaient autre chose que des marques de fabrique tracees une à une à l'aide d'un poinçon en forme de coin sur les briques dont on se servait pour construire les édifices.

Plus tard, on rendit les combinaisons de ces empreintes de coins plus compliquées et elles devinrent les signes d'une ecriture hieroglyphique.

On attribue aux habitants du nord de l'Asie l'invention de ce système de reproduire et de fixer les idées, adopte successivement en Assyrie, à Babylone, à Ninive, chez les Arméniens, chez les Élyméens de la Susiane et dans les montagnes de l'Ararat.

On lui donne le nom d'écriture *anarienne* qui signifie *étrangère aux ariens.*

Plus tard, les anciens Perses employèrent les signes de cette même écriture *anarienne* à composer l'écriture *arienne,* veritable alphabet analogue au nôtre et avec lequel on pourrait reproduire aujourd'hui des mots français. M. Oppert, durant une des dernières villegiatures à Compiègne, s'en est servi pour tracer en caractères cuneiformes les noms de l'Empereur, de l'Impératrice et du Prince impérial, et chacun des hôtes et même des serviteurs du château parvinrent sans peine, après un peu d'étude, à les dechiffrer.

L'écriture *anarienne* et l'ecriture *arienne* different beaucoup entre elles. La première est ideographique et syllabique; la seconde est alphabétique.

Grâce à la coutume des Persans de reproduire leurs inscriptions monumentales dans les trois langues persane, assyrienne, medo-scythique, on peut de nos jours lire sans trop de peine les inscriptions écrites avec les quarante caractères cunéiformes, recueillies dans l'Asie Mineure.

On reconstitue ainsi grammaticalement, en procédant du connu à l'inconnu, les langues de nations disparues depuis tant de siècles de la surface du globe

En d'autres termes, avec le persan par exemple, le plus connu de tous, on lit et on traduit le syrien et le scythomédique.

Les Anglais ont exhumé, il y a une soixantaine d'années, des ruines de Babylone, un précieux monument que conserve la Compagnie des Indes dans ses collections. Il consiste en un bloc de basalte noir, haut de près d'un mètre, épais de dix centimètres, et carré. Des inscriptions cunéiformes en recouvrent toutes les faces, et leur texte, écrit dans trois langues consacrées, y est divisé en dix colonnes formant en tout six cent dix-neuf lignes de caractères tracés avec une extrême perfection.

Cette inscription est une sorte de manifeste adressé par Nabuchodonosor à ses peuples et à la postérité; il y expose les grands événements de son royaume.

« Je suis, dit-il, Nabuchodonosor, roi de Babylone, le seigneur majestueux, l'elu de Mérodach, le maître suprême, l'adorateur de Nebo; j'exécute les oracles mystérieux de ces divinités. Roi-vicaire, je juge sans injustice, je pense jour et nuit à la restauration des monuments sacres et je propage partout la gloire de Babylone et de Borseppa; ministre des dieux, j'adore leur toute-puissance.

« Fils aîné de Nabopollassar, roi de Babylone, je suis né pour gouverner; j'ai restaure les sanctuaires de Mérodach, le grand dieu qui m'a créé, et j'ai glorifié toutes ses sublimes œuvres.

« C'est Mérodach qui a élevé la tète de ma royauté et qui m'a confié l'empire sur tant de peuples. Nébo, le gardien des bataillons du ciel et de la terre, a remis en ma main le sceptre de la justice.

« J'ai changé les hauteurs inaccessibles en chemins praticables aux [illegible].

« J'ai puni les mechants, j'ai châtié mes ennemis et j'en ai fait un grand nombre prisonniers. J'ai partagé entre mes guerriers un immense butin de troupeaux. J'ai accumule devant le dieu, dans ma ville de Babylone, des trésors, de l'argent, de l'or, des metaux précieux, de l'émail du lentisque, des bois de tous noms et de toutes valeurs, des montagnes éblouissantes de pierreries

« J'ai bâti des temples et restauré la cellule des oracles, où repose le maître des dieux, Mérodach; j'ai fait s'élever dans les airs une coupole blanche, revêtue d'or ciselé, de plomb, de cuivre et de pierres, qui resplendit comme le jour.

« Sur la haute colline, en dehors de Babylone, où se prononcent les arrêts des dieux, j'ai erigé une pyramide consacrée à l'adoration du dieu El, la gloire du ciel et de la terre.

« Cet autel, l'autel de la souveraineté du sublime maître des dieux, Mérodach, avait eté construit en argent massif par un de mes predecesseurs; je l'ai fait revêtir d'or pur d'un poids considérable. J'ai fait recouvrir du même metal, admirablement cisele, les vases sacres de la pyramide, et j'ai fait incruster de verre et de pierres précieuses les sanctuaires mystiques qui representent les etoiles du firmament; j'en ai élevé le faîte en briques et en cuivre. J'en ai approprie la charpente; j'y ai fait transporter les plus grands arbres des sommets du mont Liban. J'ai recouvert d'or pur les poutres des cyprès enormes employés à la construction de la cellule des oracles; les traverses inférieures faites des cyprès de la charpente sont émaillees d'or, d'argent et d'autres métaux. Je me suis efforcé d'achever la pyramide, et j'ai imploré dans ce but le roi des dieux, le maître des maîtres.

J'ai bâti à Babylone, en honneur de la souveraine sublime Mylitta Zarpanit, la mère qui m'a enfanté, un temple de la déesse qui depasse en hauteur les cimes des montagnes, et qui s'élève en plein cœur de Babylone.

« J'ai fait construire dans Babylone un temple en bitume et en briques, selon les règles de l'art, au dieu Nebo, qui confère les sceptres.

« J'ai bâti dans Babylone des temples au dieu Sin (la Lune), qui inspire mon jugement, le temple de la grande lumière, sa maison, et au dieu Samas (Soleil), qui inspire à mon cœur le sentiment de la justice.

« J'ai bâti un autre temple en forme d'équerre au dieu Ao, qui verse l'abondance dans mon empire et qui repand la pluie sur la terre et la lumière.

« La grande déesse Nana, qui réjouit et qui soutient mon âme, [illegible] le dieu [illegible], qui brise les armes de mes ennemis, et qui agreent mes cantiques, ont des autels à Borseppa.

« Le dieu Ao, qui fait éclater dans mon pays la foudre et la vaticination de Sin, qui soutient mon autorité, possedent le premier un temple massif, l'autre un temple en forme de caverne.

« Imgour-Bel et Nivet-Bel forment les grandes enceintes de Babylone. Nabopollassar, roi de Babylone, le père qui m'a engendré, les avait commences sans en achever la magnificence, et il en avait fait creuser le fosse exterieur par deux [illegible], en bitume et en briques, en en limitant les bornes au fleuve Arakhti, et il avait encore entouré les rives de l'Euphrate d'un quai en briques.

« Puis j'ai continue son œuvre à partir de la haute colline où l'on présage l'avenir sur l'autel des destinées, jusqu'à Mebour-Sapou, près de la porte superieure. J'ai construit des conduits en briques et en pierres, à la grande gloire du souverain seigneur Merodach, dont je suis le fils aîné et dont j'honore la mémoire.

« J'ai fini Imgour-Bel et Nivet-Bel, les grandes enceintes de Babylone. En dehors de ses fossés j'ai bâti deux forteresses, et je les ai réunies à celles que mon père avait tracées; j'y ai renfermé la ville dans toutes ses parties séparées; enfin j'ai fait construire une autre tour en briques au soleil couchant de l'enceinte de Babylone.

« J'ai fait remplir le Mebour-Sapou des habitants de Babylone d'un contre-fort en maçonnerie, et j'ai continué le Mebour-Sapou depuis la porte superieure jusqu'à Istar-Sukipat-Tebisa, à la gloire de la divinité; puis je l'ai joint à ce qu'avait fait mon père. Je bâtis encore des aqueducs.

« De grandes portes s'ouvraient dans les contre-forts de Babylone; en certains intervalles j'en ai augmenté et régularisé le nombre. J'ai fait faire artistement en briques recouvertes de cuivre, les grilles à l'interieur. J'ai fait tailler de grandes poutres pour les charpentes souterraines, et ciseler les portes de garnitures en airain, ornées d'écriture et de peinture. J'ai menagé sur le seuil des escaliers tournants et des portes battantes qui s'y montent. J'ai achevé ces portes à l'admiration des légions des hommes de la plaine.

« Quatre mille mesures agraires forment la superficie de Babylone; j'ai fait maçonner la puissante enceinte du Soleil levant de Babylone; j'ai fait creuser des fosses bordes d'ouvrages en bitume et en briques. Au dedans, j'ai construit une enceinte comparable aux montagnes, percee de grandes portes fortifiees avec des poutres de charpente et des garnitures d'airain. Afin que l'ennemi ne tourne jamais son visage vers Babylone l'impérissable, je l'ai fait encore entourer d'une masse d'eau, comparable aux flots de la mer. Les tranchees qui garantissent ces fossés contre l'éboulement sont bordées de talus en terre, en maçonnerie et briques.

« J'ai fait bâtir six enceintes régulières.

« Pour rendre plus difficile à l'attaque de l'ennemi les murs indestructibles de Babylone, longs de quatre cent quatre-vingts stades, qui se trouvent autour de Nivet-Bel, j'ai élevé, derriere leur double enceinte, un troisième rempart, haut comme une montagne et sur le sommet duquel j'ai dresse une grande tour, qui sert de palais à ma majesté. J'ai agrandi en même temps le palais de mon père. En un mois heureux et en un jour propice, j'en ai plongé les bases dans une terre profonde, et j'en ai élevé le faîte. En quinze jours, j'en ai achevé tant de magnificence. J'ai dispose dans la charpente de grandes poutres provenant des plus hautes montagnes, et faites en cèdres femelles sans écorce, en cyprès et en lentisque, et je les ai revêtues de peaux de veaux marins, d'argent, d'or, de garnitures en fer; au-dessus des portes des frises, on admire des bas-reliefs exécutés en briques vernissees; le cuivre y brille partout.

« Le mur est en maçonnerie, en bitume et en briques, et l'enceinte en pierres énormes provenant des carrières des [illegible].

« J'ai rempli ce palais, qui fait l'admiration du peuple, de serviteurs qui l'administrent et des légions d'hommes placés sous ma domination. Le respect qu'inspire la force et la crainte immense de la royaute les environnent; une injustice n'y saurait pas trouver accès. Que jamais l'ennemi n'y tourne sa face !

« C'est ainsi que j'ai rendu magnifique et puissant le pays de Babylone.

« Je soumets mon œuvre à Mérodach, mon seigneur, et je tends mes mains vers lui.

« Merodach, chef sublime, maître formidable, tu m'as créé, et tu m'as confie la royaute sur les légions des hommes comme à une âme chérie. J'ai élevé les faîtes de tes temples sacrés au-dessus de ta ville de Babylone dans le pays chaldéen. Mais ces travaux ne sont rien auprès de l'ardeur que j'ai mise à adorer ta divinite et à propager ton culte. Benis donc l'œuvre de ma main, exauce ma prière, car je suis le monarque reédificateur qui réjouit ton cœur, le roi-vicaire qui a restauré tous les sanctuaires !

« C'est avec ta seule aide, ô Mérodach sublime, que j'ai rempli cette mission. Que le plus haut bonheur y entre ! Puissé-je l'habiter sans douleur, et y trouver le repos et y septupler ma race ! Puissé-je y recueillir les tributs immenses des rois des contrees de toute l'humanité, depuis l'etoile de l'Occident jusqu'à l'étoile de Nébo, qui est du côté du Soleil levant ! Que jamais ne vainquent les révoltés ! que jamais je ne pardonne à l'impiete, et que ceux qui portent haut la tête dans Babylone y règnent à cause de moi, jusqu'aux jours les plus recules ! »

En lisant ce manifeste du roi de Babylone, ne semble-t-il pas qu'on parcourt avec lui sa capitale disparue de la surface du globe, et dont il reste à peine quelques vestiges ? On le suit pas à pas à travers les temples qu'il a elevés aux divinités protectrices de son empire. On admire les fortifications qui defendent la ville, les tours qui la dominent, les fosses qui l'entourent, les voies immenses et splendides à travers lesquelles circule une foule immense; on entre dans le royal palais, que Nabuchodonosor admire avec tant de raison, dont il décrit complaisamment les merveilles et dont il demande au dieu Mérodach, pour lequel il a tant fait, de l'y laisser longtemps encore.

De bonne foi, n'y a-t-il pas dans les études archéologiques qui résument ainsi les mœurs des nations disparues, autant de charme et d'interêt que dans les romans d'aventure et de galeriens de convention qui sont à la mode aujourd'hui ?

S. HENRY BERTHOUD.

UN MAGASIN D'ÉTOFFES A YOKOHAMA

Après les boutiques de parasols, d'éventails, de souliers, et les bazars de jouets et de porcelaines, celles qu'on rencontre en plus grand nombre dans les rues de Yokohama, aussi bien que dans les autres villes du Japon, sont les boutiques de marchands d'étoffes.

Là, auprès de comptoirs soigneusement couverts de nattes et entourés d'étagères et de tiroirs contenant les marchandises, se tiennent, comme chez nous, des bandes d'obséquieux garçons prêts à dérouler les étoffes et à les faire valoir. Si les visiteurs paraissent de distinction, on commence par leur offrir du thé et des pipes; après quoi, l'on étale devant eux les soieries, les crêpes, les gazes, les broderies aux dessins variés, de toute nuance et de toute qualité.

Les soieries du Japon sont, à ce qu'on prétend, inférieures à celles de la Chine; mais les Japonais à leur tour l'emportent par la broderie sur leurs industrieux voisins. Leurs dessins et leurs combinaisons de couleurs prouvent souvent beaucoup de goût. Certaines de leurs gazes sont tellement legères, qu'une dame japonaise peut, dit-on, mettre sur elle jusqu'à cent robes les unes par-dessus les autres sans qu'il y paraisse. Il est constant qu'elles en portent souvent, en étoffe de soie excessivement fine, trente ou quarante, et, pour l'ordinaire, sept ou huit. Les hommes eux-mêmes ne vont jamais sans deux ou trois robes au moins sur le corps. Celles d'hiver, plus épaisses, sont soigneusement doublées d'ouate, de soie ou de coton.

Dans le trousseau de toute nouvelle épouse de quelque distinction, figurent douze robes d'apparat pour être successivement endossées pendant les douze mois de l'année, et dont chacune a sa nuance et ses dessins spéciaux. Celle du premier mois est bleue, brodée de tiges de jasmin et de bambou; celle du second mois étale des fleurs de cerisier dans des carreaux sur un fond vert de mer; la robe du troisième mois est rouge clair, agrémentée de branches de saule; la robe du quatrième mois est gris-perle avec un coucou, signe d'heureux augure conjugal au Japon; le jaune terne, semé de feuilles d'iris et d'autres plantes aquatiques, caractérise la robe du cinquième mois; celle du sixième mois est orangé clair, et l'on y voit brodés des melons d'eau; celle du septième mois est blanche, mouchetée de *kounolis* aux clochettes de pourpre; celle du huitième mois est rouge et ornée de feuilles de prunier; la robe du neuvième mois est violette, brodée des fleurs de la matricaire; la robe du dixième mois, à fond olive, représente des champs couverts d'épis moissonnés et coupés de sentiers; pour la robe du onzième mois, elle est noire, tandis que celle du douzième mois est pourpre. Sur toutes deux sont brodés divers signes ou caractères exprimant les rigueurs de l'hiver.

Il est permis de supposer que les fabricants et les marchands d'étoffes ont beau jeu en un pays où le dessin des robes tient dans la vie une place régulière.

L. de Morancez.

LE CHAMPION DE LA TAMISE

Malgré tout le zèle déployé par notre *rowing-club* parisien, on sait que les Anglais peuvent encore nous en remontrer long quant à ce qui touche au canotage. Ils ont, du reste, dans la Tamise un admirable champ pour leurs courses nautiques. C'est d'habitude à quelques milles au-dessous de Londres, entre les rives du Kent et celles de Middlesex, qu'ont lieu leurs grandes régates.

Celle dont nous donnons le dessin représente la joute annuelle où les plus forts canotiers anglais sont aux prises pour décider à qui d'entre eux doit revenir le titre de *champion de la Tamise*. C'est la plus belle palme à laquelle puisse aspirer un canotier d'outre-Manche. Une prime de deux cents livres (5,000 francs) est en outre allouée au vainqueur. Nous n'avons à décrire ici ni l'ardeur des combattants maniant avec tant d'habileté leur longues pirogues, ni les hourras des spectateurs semés le long du rivage ou massés à bord des barques et des petits bateaux à vapeur à deux sous (penny-boats); c'est un spectacle que les canotiers au petit pied de la Seine et de la Marne nous ont rendu depuis quelques années suffisamment familier.

Francis Richard.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Nous traversâmes la place du Marché, et nous nous trouvâmes dans les vraies rues de la ville.

Rien de plus pittoresque que ces rues avec leurs arbres sans symétrie, leurs flaques de boue où barbotent des oies et des canards, et où les chameaux font provision d'eau pour leur voyage.

Presque dans toutes les rues, une chaussée de terre, élevée de trois ou quatre pieds au-dessus du niveau de la rue, fait un trottoir de trente ou quarante centimètres pour les piétons.

Ceux qui se rencontrent sur ce trottoir, s'ils sont amis, peuvent, en se faisant de mutuelles concessions et en s'accrochant l'un à l'autre, continuer leur chemin chacun de son côté.

Mais, s'ils sont ennemis, c'est autre chose : il faut que l'un des deux se décide à passer dans la boue.

Le soir, ces rues doivent être et sont, du reste, de charmants coupe-gorge, qui rappellent, non pas le Paris de Boileau, — le Paris de Boileau est un lieu de sécurité auprès de Kislar, — mais le Paris de Henri III.

Nous arrivâmes chez le gouverneur, et nous nous fîmes annoncer à lui : il vint au-devant de nous.

Il ne savait pas un mot de français; mais, grâce à Kalino, l'obstacle était levé; d'ailleurs, il m'annonça, dans la première phrase qu'il me fit l'honneur de m'adresser, que sa femme, que nous allions trouver dans le troisième salon, parlait notre langue.

J'ai remarqué que, sous ce rapport, en Russie et dans le Caucase, les femmes ont, en général, une grande supériorité sur leurs maris. Leurs maris ont presque toujours su le français peu ou prou dans leur jeunesse; mais les travaux militaires ou administratifs auxquels ils se sont livrés le leur ont fait oublier.

Les femmes, auxquelles il reste un temps dont le plus souvent, en Russie surtout, elles ne savent que faire, occupent leurs loisirs à lire nos romans, et s'entretiennent ainsi dans l'exercice et même dans les progrès de la langue française.

En effet, Mme Polnobokof parlait admirablement le français.

Je commençai par m'excuser de me présenter devant elle dans cet attirail guerrier, et voulus plaisanter sur les appréhensions de notre jeune hôte; mais, à mon grand étonnement, mon hilarité ne fut rien moins que communicative. Mme Polnobokof resta sérieuse, et me dit que notre jeune hôte avait eu parfaitement raison.

Et, comme je paraissais douter encore, elle en appela à son mari, lequel confirma ce qu'elle venait de dire.

Du moment que le gouverneur partageait sur ce point l'opinion générale, la chose devenait grave.

Je demandai alors quelques détails.

Les détails ne manquaient pas.

La veille encore, un meurtre avait été commis à neuf heures du soir dans une des rues de Kislar.

Il est vrai que c'était une erreur.

Celui qui avait été tué n'était point celui à qui l'on en voulait.

Quatre Tatars, — on appelle Tatars, en général, sur la ligne septentrionale du Caucase, comme on appelle Lesghiens sur la rive méridionale, tout bandit, à quelque famille montagnarde qu'il appartienne, — quatre Tatars, cachés sous un pont, attendaient au passage un riche Arménien qui devait passer sur ce pont; un pauvre diable passa, qu'ils prirent pour leur riche marchand; ils le tuèrent, et s'aperçurent seulement alors de la méprise; ce qui ne les empêcha pas de lui prendre les quelques kopecks qu'il avait dans sa poche; après quoi, ils jetèrent son corps dans le canal dont l'eau sert à arroser les jardins.

Les jardins des Arméniens de Kislar — consignons la chose en passant — fournissent, sous différents noms français, du vin à toute la Russie.

Quelques mois auparavant, au moment où ils revenaient de la foire de Derbend, les trois frères arméniens Kaskolth avaient été pris avec un de leurs amis nommé Bonjar; comme on les savait riches, les brigands ne les tuèrent pas: ils les emmenèrent dans la montagne pour leur faire payer rançon; mais, comme après les avoir dépouillés de leurs habits et les avoir forcés de faire une quinzaine de verstes attachés à la queue des chevaux, on leur avait fait passer à la nage les eaux glacées du Terek, deux moururent d'une fluxion de poitrine et le troisième d'une phthisie pulmonaire, après s'être rachetés dix mille roubles.

Le quatrième, moins riche que les autres, et qui s'était déjà tiré d'affaire sous promesse aux Tatars de leur servir d'espion, s'engageant à leur annoncer qu'il y avait un bon coup à faire lorsque quelque riche Arménien se mettrait en route, ayant, une fois de retour à Kislar, manqué tout naturellement à sa parole, n'ose plus sortir de sa maison, et s'attend, même dans sa maison, à être tué d'un moment à l'autre.

Un an auparavant, le colonel Menden avait été tué, lui et ses trois Cosaques d'escorte, sur la route de Kasafiourte à Kislar; il est vrai que colonel et Cosaques s'étaient défendus comme des lions, et avaient, de leur côté, tué cinq ou six Tatars.

Les femmes sont, sous ce rapport, moins exposées que les hommes. Comme les Tatars, pour rentrer dans la montagne, sont obligés de faire traverser deux fois le Terek à leurs prisonniers, les femmes, en général, ne peuvent pas supporter cette immersion dans l'eau glacée; une est morte pendant le trajet, deux autres sont mortes de fluxion de poitrine avant que l'argent de leur rançon fût arrivé, et leur famille, apprenant leur mort, n'a pas jugé utile de continuer les négociations à propos de leurs cadavres.

La spéculation a donc paru mauvaise aux Tatars, et l'enlèvement des femmes, qui continue de se pratiquer avec succès du côté méridional du Caucase, est à peu près abandonné du côté septentrional.

L'anecdote suivante prouvera, au reste, qu'il se pratique encore d'un autre façon.

Le prince tatar B***, amoureux de Mme ***, — il va sans dire que j'ai les deux noms écrits en toutes lettres sur mon album, que je ne les consigne pas ici par pure discrétion, mais que je me déciderais à le faire cependant si le fait était contesté, — le prince tatar B***, amoureux de Mme ***, qui, de son côté, le payait de retour, s'entendit avec elle pour l'enlever.

Elle était à Kislar; en l'absence de son mari, elle fit demander à M. Polnobokof des chevaux à une heure où il parut dangereux à celui-ci de lui accorder sa demande.

En conséquence, il refusa tout net.

Mme M*** insista en prétextant la maladie d'un de ses enfants; touché de cette preuve de dévouement maternel, le gouverneur délivre un padarojné, et Mme M*** part.

Le prince B*** l'attendait sur la route; il l'enlève, la conduit à son aoul, espèce de nid d'aigle situé sur un rocher, à quelques verstes de Petigorsk, et la garde trois mois sans que son mari sache ce qu'elle est devenue. Au bout de trois mois, le beau prince tatar, moins amoureux, — le prince B*** est très-beau, à ce que l'on dit, — le beau prince tatar, moins amoureux, disons-nous, fit prévenir M. M*** qu'il savait où était sa femme, et offrit d'être l'intermédiaire pour son rachat; Mme M*** accepta. Le prince, au bout d'un mois, écrivit qu'il avait arrangé l'affaire pour trois mille roubles. M. M*** envoya les trois mille roubles, et huit jours après, reçut sa femme, enchanté d'avoir pu la racheter à si bon marché.

C'était encore meilleur marché que ne croyait le pauvre mari; car, non-seulement il avait racheté sa femme, mais encore l'enfant dont elle accoucha au bout de six mois.

C'est, au reste, une habitude parmi les princes tatars d'enlever les femmes des autres, et même celles qui deviennent leurs propres femmes; plus le fait s'accomplit violemment, plus il fait honneur à leur passion; ensuite, on traite de la dot avec le père, qui d'ordinaire passe par les conditions que lui fait son gendre, lequel, tenant la femme, a une supériorité sur le père, qui ne tient plus rien.

Parfois cependant le père s'obstine; voici un exemple de cette obstination.

L'événement se passe aux eaux de Kislovsky.

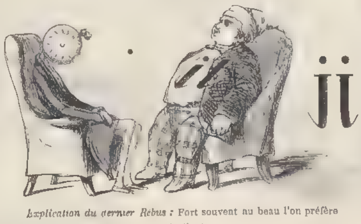
Un de ces enlèvements eut lieu au moment où le comte Voronzof, lieutenant de l'empereur au Caucase, venait, dans l'espérance de diminuer les meurtres, de faire défense aux princes tatars de porter des armes.

Alexandre Dumas.

(*La suite prochainement.*)

1. Voir les numéros 563 à 589

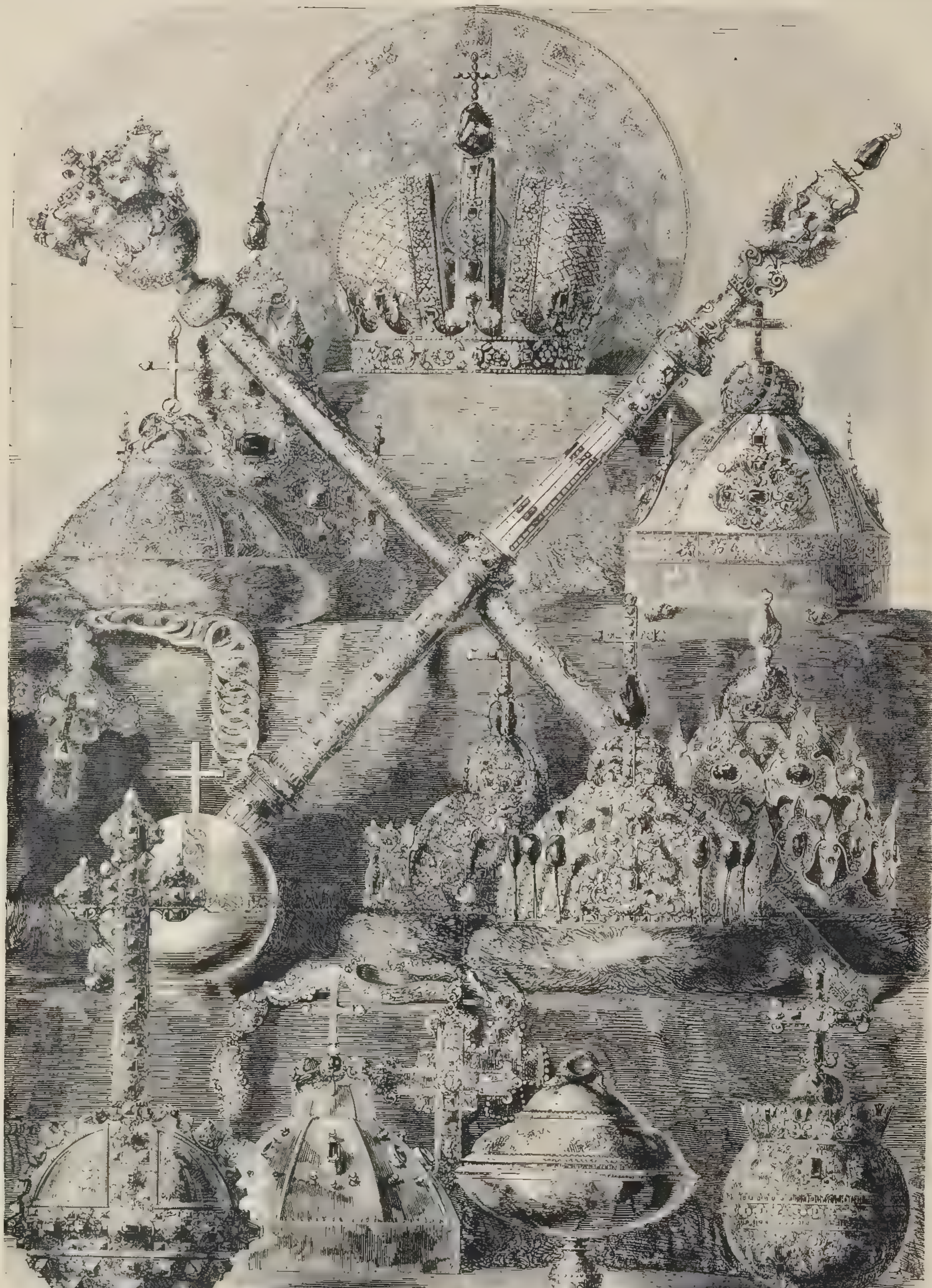
RÉBUS



Explication du dernier Rébus : Fort souvent au beau l'on préfère brillant.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

ÉMILE AUCANTE



LES JOYAUX DE LA COURONNE DE RUSSIE; dessin de notre correspondant à Saint-Pétersbourg. — Voir page 734.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

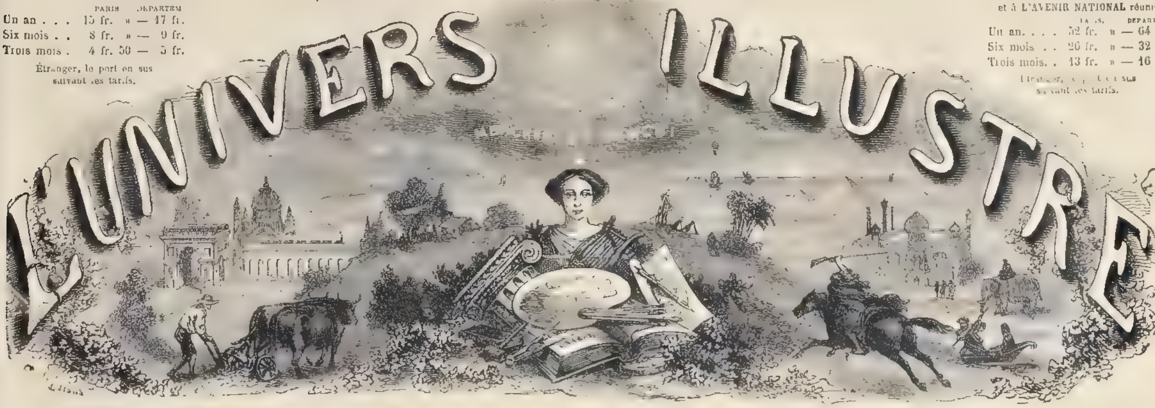
	PARIS	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 591.
Mercredi 21 Novembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Départ du chroniqueur pour toutes les Espagnes. — Son embarras. — Comment, en une heure, il apprend l'espagnol. — Les douaniers et le *gibus*. — Burgos : le coffre du Cid, les ossements du Cid, le Cid partout. — La porte Sainte-Marie. — La catholique Espagne. — La *Cartuja de Miraflores*. — Ce que deviennent les anciens monastères. — *Las Huelgas*: la foi religieuse chez les señoras en l'an de grâce 1866. — Madrid. — La *corrida* : les marchands de contre-marques. — Impressions du chroniqueur. — *El Toro*. — Les bons et les mauvais taureaux. — Le public féminin. — Le Cirque. — Les affiches de Cuchares. — Le Théâtre-Royal à Madrid : représentation de *Lucrezia Borgia* : Fraschini, la Penco, la Grossi. — La Famille royale au théâtre. — Usages et étiquette. — La salle, le fumoir. — Où les barbiers fument en rasant leurs clients. — Physionomie générale de Madrid. — Madrid *s'haussmannise*. — L'art dramatique en Espagne. — Les *Bufos Madrileños*. — Le Musée de Madrid. — En route pour Séville.

[illegible]

Voilà quatre mots qui me dispensent d'entrée en matière, ce qui ne laisse pas d'avoir son charme pour un chroniqueur.

Cette fois donc, il faudra vous contenter de quelques notes de voyage, jetées à la diable sur le papier, entre une visite à la cathédrale et une course à l'Alcazar.

— Savez-vous l'espagnol, me dit un de mes amis que je rencontrai dans le train de Paris à Bordeaux ?

— Pas un mot.

— Alors, si vous voulez un bon conseil, n'allez pas plus loin : reprenez le chemin de fer et retournez à Paris.

— Impossible : je me suis juré que je verrais l'Espagne, et je n'en aurai pas le démenti.

— Ah ! diable !

— Pourquoi : « Ah ! diable ! » ?



LES DÉPUTÉS DE LA VÉNÉTIE PRÉSENTENT AU ROI VICTOR-EMMANUEL LE PROCÈS-VERBAL DU PLÉBISCITE D'ANNEXION; dessin de M. Lhernault, d'après un croquis de M. Riou. — Voir le précédent numéro, page 731.

— C'est que vous allez vous trouver aussi isolé là-bas que Robinson dans son île.

— Je m'étais laissé dire que je rencontrerais partout des personnes parlant le français.

— Vous avez eu tort. A Madrid, oui, et encore! Mais ailleurs, il n'y faut pas compter.

— Eh bien! je ferai comme en Italie: avec un peu de français et pas mal de latin, je composerai un petit *sabir* que tout le monde comprendra.

— Encore une illusion à rayer de votre programme. Les Italiens sont souples, vifs, complaisants: pour venir à vous, ils feront la moitié du chemin et parfois le chemin tout entier; l'Espagnol ne bouge pas: il vous attend drapé dans son manteau et dans sa dignité.

— Vous commencez à m'effrayer.

— Voyons, faites une chose: combien de temps restez-vous à Bordeaux?

— Une journée.

— Sur cette journée prenez une heure et allez trouver un professeur d'espagnol.

— Et en une heure il m'apprendra la langue?

— Non; mais il vous enseignera la prononciation: c'est l'essentiel: avec un dictionnaire de poche et une grammaire, que vous lirez pour vous distraire en chemin de fer, peut-être arriverez-vous à vous tirer d'affaire.

J'ai suivi le conseil et m'en suis bien trouvé.

Chez le professeur auquel le hasard m'avait adressé, — M. Ygualada, chargé de l'enseignement de l'espagnol au lycée de Bordeaux, — j'eus le bonheur de rencontrer la science familière et sans pédantisme unie à l'accueil le plus obligeant et le plus désintéressé.

Au bout d'une heure, grâce à l'excellente méthode de M. Ygualada, je prononçais l'espagnol aussi purement que la lectrice de S. M. la reine Isabelle.

La première application que j'eus à faire de mon viatique linguistique fut à Irun, où mon chapeau mécanique parut intriguer fort messieurs les douaniers. Je vis le moment où ils allaient le saisir comme engin de guerre. J'oubliais de vous dire que l'Espagne tout entière est pour le quart d'heure en état de siége. Je parvins cependant, par l'éloquence de ma parole, aidée de mon geste, à établir l'innocence de mon *gibus*, et je fus admis à continuer ma route en sa compagnie.

Burgos, où je m'arrêtai d'abord, est une ville d'un caractère rude et sévère. C'est l'Espagne de Victor Hugo, comme Madrid est celle de Scribe, comme Grenade est celle de Chateaubriand, comme Séville est celle d'Alfred de Musset. Les souvenirs du Cid y sont partout, inscrits sur la pierre, gravés dans la mémoire des habitants. Quand vous entrez dans la cathédrale, le premier mot du sacristain qui vous guette n'est pas pour vous montrer la coupole, cette neuvième merveille du monde, ce fouillis de dentelles de pierre suspendu à deux cents pieds au-dessus du sol, ce prodige de ciselure que Charles-Quint aurait voulu pouvoir enfermer pour en faire désirer la vue, ni la chapelle du connétable avec ses admirables tombeaux, ni celle du duc d'Abrantès avec son arbre généalogique de la famille du Christ, qui est à celui de la basilique de Saint-Marc ce que le cèdre est à l'oranger, ni le chœur avec ses stalles ciselées comme un bijou de Benvenuto Cellini, niellées comme une vieille lame de Tolède: non; — il vous conduit tout droit dans une salle nue et obscure au haut de laquelle pend, rivée contre la muraille, une vieille malle vermoulue: — « Ceci, vous dit-il avec recueillement, est le coffre du Cid. » — Vous savez, ce coffre que le farouche capitaine remit en gage à un juif, comme contenant son pesant d'or et de diamants, tandis qu'il n'était rempli que de sable de rivière.

> Mais l'or de ma parole
> Était dedans..

lui fait dire, dans sa *Fille du Cid*, Casimir Delavigne. O prestige de la légende et des noms héroïques! Dans la bouche du Cid le mot paraît presque sublime. Il est vrai qu'il le serait aussi, mais d'une autre façon, dans celle de Bilboquet.

En ce genre, je préfère, je l'avoue, ce héros portugais qui se fit prêter, par un autre juif, je ne sais plus combien de milliers de ducats, sur le dépôt de sa moustache: celui-là au moins ne trompait pas sur la nature et la qualité du gage.

Maintenant, comment se fait-il que, parmi les Hébreux de ce temps-là, qui ne passaient pas précisément pour naïfs, il s'en soit trouvé deux assez simples pour prêter une forte somme, l'un sur une paire de moustaches, l'autre, les yeux fermés, sur une collection de cailloux? Voilà qui demanderait peut-être une explication supplémentaire. Mais à passer les légendes au crible de l'analyse, combien en resterait-il?

Il y a encore à Burgos la rue du Cid, la maison du Cid, enfin les ossements du Cid qui reposent à l'hôtel de ville, en compagnie de ceux de doña Chimène. Ces illustres reliques ont considérablement voyagé. Longtemps elles restèrent déposées à San Pedro de Cardena, lieu de sépulture de la famille du grand capitaine, à deux lieues de Burgos, où sont encore inhumés son père, sa mère, ses deux filles, son fils, son frère, son cousin, et ses écuyers ou domestiques. Dans la guerre de l'indépendance, un général français, dont je ne me rappelle plus le nom, eût, dit-on, l'idée originale de faire exhumer les os du Cid, et de leur faire partager son lit. Ceci me paraît encore rentrer dans le domaine de la légende. Un fait certain, c'est qu'après avoir été enlevés de San Pedro de la Cardena, ils y furent réintégrés jusqu'en 1842, époque où ils furent transférés à Burgos. Dieu veuille que cette fois on les y laisse en paix, bien qu'ils doivent se sentir un peu dépaysés dans cette sépulture municipale.

Plus heureux que Théophile Gautier, j'ai eu la chance de rencontrer, dans ma rapide promenade, plus d'un manoir, sinon contemporain du Cid, au moins d'une antiquité fort respectable. Je me rappelle, entre autres, aux environs de la cathédrale, un vieux palais en briques, orné de tourelles, de la tournure la plus fière et la plus robuste. Je ne fais que noter en passant l'admirable *Porte Sainte-Marie*, un arc de triomphe qui, dans son genre, mériterait la même renommée que, dans le leur, ceux de Titus et de Septime-Sévère. Deux grosses tourelles le flanquent de chaque côté: quatre autres plus petites percées de meurtrières en couronnent le sommet que domine la statue de la Vierge, d'où le monument tire son nom. Au-dessous, dans un arc en plein cintre qui surmonte la porte, sept autres statues: sous la voûte de l'arc, l'archange saint Michel; puis, sur deux rangées successives, — Charles-Quint, l'épée dans une main, le globe dans l'autre, ayant à sa gauche le Cid, à sa droite Fernand Gonzalez, — et trois autres guerriers ou ministres, désignés par des inscriptions latines. Toutes ces figures, comme le monument lui-même, ont un caractère de force qui impressionne vivement. Malgré la convention historique qui reporte à un demi-siècle en arrière le commencement de l'ère moderne, on sent que le moyen âge n'est pas encore fini.

J'imagine que la vieille Castille a encore, comme l'Aragon et les provinces basques, ses priviléges particuliers; car, dans un café de Burgos, je trouvai le *Siècle*, dont la circulation, ainsi que celle des autres journaux français, est, vu l'état de siége, interdite dans tout le reste du royaume.

Qu'est devenue cependant la catholique Espagne? Visitez, à une lieue de Burgos, la *Cartuja de Miraflorès*: on vous montrera bien le tombeau de don Juan II et de sa femme Isabelle, celui de l'infant Alonzo, deux merveilles de sculpture où Gil de Siloe a taillé dans l'albâtre, avec une délicatesse inouïe, un monde de figures, une forêt de feuillages et d'arabesques; on vous montrera encore le retable en bois, un autre chef-d'œuvre où le même sculpteur a déployé, dans la représentation de la Trinité, une richesse d'imagination, une variété d'exécution qui confondent la pensée et font douter que la vie d'un seul homme ait pu suffire à un pareil travail: on vous conduira dans le chœur où les stalles, de la main de Barraguète, sont les dignes sœurs de celles de la cathédrale; puis, dans la salle voisine, on vous fera admirer le fameux saint Bruno de Pereira, d'une expression si profonde et si touchante; mais demandez à votre guide combien de moines renferme cette riche demeure, il vous répondra qu'il y en a cinq: quatre pères chartreux et un frère. Cinq pour une soixantaine de cellules! Et alors vous vous rappelez que les couvents d'hommes ont été supprimés en Espagne, et vous apprenez que les cinq chartreux, laissés par tolérance dans la maison de Miraflorès, sont les survivants de ceux qui s'y trouvaient en 1836, lorsqu'est intervenu le décret de proscription. Encore quelques années et la Cartuja de Miraflorès sera devenue une caserne, destination habituelle des monastères sécularisés.

L'élégant couvent de femmes, appelé *Las Huelgas*, n'est guère plus peuplé. Une vingtaine de religieuses à peine pour une centaine de cellules. Ici, il faut bien en convenir, la force majeure n'est pour rien dans cette solitude, dont il ne faut accuser que la tiédeur de la foi religieuse en l'an 1866. Les nobles dames, auxquelles le monastère de Las Huelgas est exclusivement réservé, préfèrent aux austérités de la claustration — toutes mitigées qu'elles soient par une riche dotation de près de huit cent mille livres de rentes — les douceurs de la liberté et les séductions de la vie mondaine.

Je serai sobre de paysages, les pluies de toutes les Espagnes semblant s'être donné rendez-vous sur la ligne que j'ai parcourue d'Irun à Burgos et de Burgos à Madrid.

J'arrivai à Madrid un dimanche: à peine sorti de l'hôtel, j'avisai sur la Puerta del Sol une affiche enrichie de vignettes représentant le personnel d'une course de taureaux. Il n'y avait pas à s'y tromper: c'était jour de *Corrida*, et il va sans dire que je n'eus rien de plus pressé que de revenir à l'hôtel et de dépêcher un garçon pour m'assurer une place. Au bout de deux heures je le vis revenir tranquillement, m'annonçant que tout était retenu et que je ne trouverais pas une place dans tout Madrid. La chose me parut forte: pour m'en assurer, je me dirigeai vers le café Suisse, en face duquel se fait la distribution des billets. Il était bien vrai qu'ils avaient tous été enlevés, mais par des marchands de contre-marques qui se livrent à ce petit commerce sur une large échelle. C'était tout bonnement une question de prime. Moyennant deux réaux en sus du tarif, je m'assurai d'une excellente place tout près de l'arène.

Ne craignez rien: je vous épargnerai la description classique. Quant à mon impression, si vous désirez la connaître, elle a été médiocre. A force d'avoir lu des récits et vu des tableaux de tauromachie, je me trouvai tellement familiarisé d'avance avec tous les détails de la représentation, que je n'eus même pas le plaisir de la surprise. Il me semblait que c'était la vingtième fois que j'assistais à un combat de taureaux. J'avouerai encore à ma honte que, — à part l'éventrement de deux chevaux qui ne m'a causé que du dégoût, — les péripéties du drame m'ont trouvé assez froid. La lutte m'a paru par trop inégale. Ces pauvres bêtes qui, malgré les excitations des piques, des *muletas* et des *banderillas*, n'avaient nulle envie de combattre, me faisaient plutôt l'effet de bœufs allant à l'abattoir. Les huées, les sifflets des spectateurs ne mordaient non plus que très-peu sur leur amour-propre. On m'a expliqué que, dans cette saison, les taureaux étaient *mauvais*, qu'ils n'avaient pas la vigueur et le feu que leur communiquent les ardeurs de l'été. Tout l'intérêt du spectacle a donc été pour moi dans l'agilité des *banderillas*, dans la grâce et la désinvolture des *espadas*. L'espada ou le matador, celui qui tue le taureau, est, comme on sait, le premier ténor de la troupe. Il y en avait trois pour six taureaux: l'un était El Tato, le gendre et le rival de Cuchares, celui qui dirigeait la *Cuadrilla*. Notons, par parenthèse, que le premier espada est à la fois artiste et entrepreneur et qu'à Madrid chaque Corrida lui rapporte de sept à huit mille francs en moyenne. El Tato eut deux coups très-élégants qui excitèrent au plus haut point l'enthousiasme des dilettanti. Lorsqu'après avoir tué le taureau, il fit le tour du cirque, ce fut de tous côtés des cris, des bravos, des chapeaux jetés aux pieds du vainqueur et qu'il renvoyait à leurs propriétaires avec la dextérité de l'ancien marquis lançant des sous dans les fenêtres. — Je ne parle pas de bouquets et d'éventails, par cette raison que les *señoras* étaient en très-petit nombre. A peine formaient-elles la centième partie des spectateurs. — La salle d'ailleurs était comble. La passion du public espagnol pour ces sortes de spectacle est toujours aussi vivace. On s'étonne seulement qu'une ville comme Madrid ne possède pas un cirque plus digne de son plaisir favori. Je ne sais vraiment pas si la baraque de M. Arnault ne lui est pas supérieure pour l'élégance et le confortable. — Jugez un peu!

Le surlendemain, une affiche apposée sur les murs du café Suisse annonçait une nouvelle corrida donnée par le grand Cuchares lui-même « EL PRIMER ESPADA Y MAESTRO FRANCISCO ARJONA GUILLEN CUCHARES, » au bénéfice de la veuve et des enfants d'un de ses picadors. L'autre spada était Gonzalo Mora: il y avait enfin un espada suppléant (*sobresaliente de espada*), le fils même de Cuchares, Francisco Arjona y Reyes, « *que matará los toros que le ceda su padre y maestro.* »

L'affiche était séduisante: j'allais céder à la tentation et envoyer chercher un billet, lorsqu'un Français que je rencontrai m'en détourna. « Vous serez encore déçu, me dit-il, les taureaux, cette fois, ne seront pas meilleurs que ceux de dimanche. Cuchares lui-même ne pourra rien en faire. Que voulez-vous que fasse, même un Paganini, d'un violon fêlé? » Je me rendis à ces raisons et je m'abstins. — Décidément, il n'y a pas en moi l'étoffe d'un *aficionado*.

Au théâtre royal de Madrid, j'ai assisté à une très-brillante représentation de *Lucrezia Borgia*, par Fraschini, la Penco et la Grossi. Fraschini a toujours cette voix fraîche et puissante que vous savez. Mme Penco porte vaillamment le rôle écrasant de Lucrezia dont elle a dit la dernière scène avec un sentiment admirable. Mlle Grossi, très-piquante sous son costume masculin, a vivement enlevé le fameux *brindisi*. Les trois artistes ont été rappelés une demi-douzaine de fois dans la soirée. La reine est arrivée au milieu du premier acte et est restée dans sa loge, ayant à ses côtés sa fille aînée et derrière elle le roi conjoint, jusqu'au baisser du rideau. S. M. portait une toilette blanche, d'une élégante simplicité, rehaussée par de légers ornements bleus. La loge royale, en Espagne, est située à la droite du spectateur. Contrairement encore à ce qui a lieu en France, l'usage n'est pas de pousser des *vivats* à l'entrée de la reine. Si elle arrive au commencement du spectacle, l'orchestre entonne la marche royale qu'il joue aussi à son départ.

La salle, coupée en demi-cercle, est d'un assez bel aspect. Elle tient à la fois, par sa disposition, du genre français et du genre italien. Les baignoires, au lieu d'être en retraite, sont sur la même ligne verticale que les étages supérieurs. La décoration est blanc et or, le fond des loges rouge. Le vestibule, où les voitures abordent à couvert, forme un salon ou plutôt un vaste fumoir recouvert d'un magnifique tapis sur lequel se détachent de loin en loin des crachoirs en cuivre poli. On fume aussi dans les couloirs. On n'allume pas encore sa cigarette dans la salle même, comme je l'ai vu faire au théâtre des *Bufos Madrileños*, mais cela ne tardera pas. En Espagne, on fume partout et toujours:

Dans les corridors du Palais de Justice dont l'intérieur, avec ses bureaux d'*escribanos*, rappelle vaguement celui du Palais de Naples;

A table d'hôte où la cigarette remplace avantageusement le *coup du milieu*;

Dans les chemins de fer, — gares et wagons, — dans les omnibus et les voitures publiques.

Le barbier qui me rasait à la Puerta del Sol ne quittait pas un instant sa cigarette pendant la durée de l'opération.

Si vous voulez de la couleur locale, en voilà.

Madrid ressemble d'ailleurs à toutes les capitales. De grandes maisons propres et blanches, d'une architecture banale — et dans les maisons, je comprends les palais et les monuments, sauf peut-être le Palacio Real qui emprunte à sa situation sur une hauteur un caractère imposant et pittoresque; — dans les quartiers élégants, de grandes trouées comme la rue d'Alcala et la rue San-Hieronimo; aux environs du Prado, des boulevards poudreux et rôtis par le soleil; telle est la physionomie extérieure de « la perle des Espagnes. » Les nouveaux boulevards sont l'œuvre de M. Salamanca. L'opulent banquier s'est mis en tête d'*haussmanniser* Madrid. Les terrains qu'il a achetés pour réaliser ses plans ne lui ont pas coûté, assure-t-on, moins de cent millions. Par malheur, les Madrilènes font pour se déplacer, plus de façons que les Parisiens. Les nouvelles voies se peuplent difficilement, et il se passera quelques années avant que M. Salamanca soit rentré dans ses déboursés. Mais le Rothschild espagnol n'en est pas à cent millions près et il a le temps d'attendre.

Ce n'est pas non plus dans les théâtres de Madrid que vous trouverez l'originalité qui vous échappe dans les monuments. Les scènes espagnoles en sont encore au rapiéçage de leurs anciennes pièces ou à la traduction des drames et des vaudevilles français. Au moment de mon départ, le *Teatro del Principe* annonçait *Don Juan Tenorio* ou *le Convidado de Piedra*, drame lyrico-fantastique, en sept actes, de M. Francisco Zorilla, remanié par son auteur. Quant aux *Bufos Madrileños*, c'est une contrefaçon mixte

de nos théâtres de vaudevilles et de nos Bouffes-Parisiens. La pièce de résistance, — qui n'était autre qu'une [illegible] l'*Amphigouri*, une vieille pièce des Variétés, — se composait, outre le prologue tiré de *l'Affiche de Pontoise*, d'une parodie de mélodrame intitulee *el Camino del Patibulo* et de *I. Romani feroci*, où la charge de l'opéra italien remplaçait celle de la tragédie qui se trouve dans le vaudeville français — le tout entremêlé de conversation dans la salle Un voisin obligeant prit la peine de m'expliquer que ces conversations faisaient partie du spectacle, ce dont je le remerciai fort. La représentation était complétée par *Los Cubiertos a cuatro reales* où je n'ai pas eu de peine à reconnaître *Les Diners à trente-deux sous*, de M. Cogniard. Je ne doute pas que toutes ces traductions-là ne payent des droits à nos auteurs français. La loyauté castillane m'en est un sûr garant.

Mais allez au Musée et vous y serez dédommagé au centuple de toutes vos déceptions. Jamais pareille collection de trésors artistiques ne s'est offerte à un artiste ou à un amateur. On sort de là écrasé, ébloui. Des Raphaël, des Titien, des Véronèse, des André del Sarte, des Rubens, des Van Dyck, des Rembrandt, des Teniers, des Ostade, des Breughel de premier ordre, — et à remuer à la pelle! Sans compter ces peintres immenses, ces maîtres de l'école espagnole, Velasquez, Murillo, Ribera, Goya, dont les pauvres spécimens que nous avons en France sont insuffisants à nous faire apprécier toute la puissance et toute l'originalité. — Encore, me disait M. Nicolas, l'aimable secrétaire général du chemin de fer d'Alicante, ne verrez-vous Murillo dans sa splendeur qu'au Musée de Séville. — En route donc pour Séville, en passant par Tolède, Grenade, Cordoue, par toutes ces étapes de l'Orient peuplées de palais, de cathedrales, de mosquées, d'alcazars et d'alhambras?

GÉROME.

BULLETIN

Deux intéressantes nouvelles scientifiques ont signalé le commencement de la dernière seance de l'Academie des sciences. La première a été communiquée par M. le maréchal Vaillant. Il s'agit d'un aérolithe vraiment merveilleux, — il pèse 870 kilogrammes, — recueilli au nord du Mexique par un colonel français, et envoyé en France par M. le maréchal Bazaine.

Expédiée au ministre de la guerre, cette curiosité météorologique a été offerte au ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, qui, en sa qualité de membre de l'Académie des sciences, s'est empressé d'en parler à ses collègues et de leur annoncer que l'énorme « pierre tombee du ciel, » comme on dit vulgairement, serait déposée au Muséum d'histoire naturelle, dont la collection d'aérolithes s'augmente tous les jours. Là, elle pourra être étudiée, analysee avec soin par les météorologistes; mais, d'abord, elle figurera à l'Exposition universelle de 1867, au milieu des curiosités scientifiques qui y seront rassemblées.

L'autre nouvelle, donnee par M. Le Verrier, est arrivée par le télegraphe électrique. Le 4 novembre, une nouvelle planète a été découverte par les observateurs de Marseille, qui sont aujourd'hui les aides de l'Observatoire de Paris. Cette planète, que l'on estime de onzième grandeur, sera la quatre-vingt-onzième du catalogue. On ne tardera pas, sans doute, à la baptiser.

Une lettre adressée de Santorin à l'Académie des sciences dit que l'éruption devient de plus en plus intense, et que l'on a decouvert sous les couches superieures des roches volcaniques soulevées les debris d'une construction considerable qui revélerait un centre de civilisation dont l'histoire n'aurait pas fait mention.

M. Ingres vient de faire l'acquisition de la belle figure grecque en marbre pentélique, *l'Amour*, de Praxitèle; il en fait don à Montauban, sa ville natale, pour enrichir le musée qui porte son nom.

Cette statue, trop longtemps délaissée, a figuré au musee du Louvre jusqu'en 1815, où elle fut dessinée par M. Ingres et gravée par Desnoyers, pour le musée Robillard.

M. Peabody est en ce moment à New-York, se rendant à Baltimore, où il doit assister, le 27 courant, à l'inauguration du collége Peabody. Il vient de faire un nouveau don de 500,000 dollars. Depuis son retour en Amérique, il a doté le collége d'Harvard, de 150,000 dollars, et celui de Yale, de pareille somme.

On fait en ce moment, en Amérique, une souscription pour elever un monument grandiose à Hartfort, dans le Connecticut, en l'honneur du colonel Colt, l'inventeur du revolver, qui avait son établissement dans cette ville.

Une dame qui s'est fait connaître, disent les journaux americains, en montant sur les *platt forms* politiques, Mme Élisabeth Cady Stanton, vient d'adresser une proclamation aux electeurs du 8e district pour se porter candidat aux fonctions de membre du Congrès des États-Unis. Elle dit que du moment où l'on réclame le droit électoral pour les nègres et les paysans étrangers de l'Est, tous plus ignorants et moins civilisés les uns que les autres, il n'y a pas de raison d'exclusion, d'autant plus que la Constitution n'en dit pas un mot.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1])

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT.

L'établissement du seigneur Galfaros reunissait à tous ses autres agrements une cour ou *patio* entourée de magnifiques orangers, qui passait pour être le champ clos le plus commode du monde entier. Le seigneur Galfaros payait-il pour cette dernière industrie un impôt spécial? nous ne saurions le dire; mais le fait était notoire à Seville : la cour des Castro avait dans la capitale andalouse la même réputation que le pré aux Clercs à Paris.

On appelait le préau la cour des Castro, à cause d'une rencontre sanglante qui avait eu lieu là, au début du règne de Philippe IV, entre les trois fils de Miguel de Castro y Fuentes, marquis de Ciudad-Real, et trois jeunes gens portant le même nom, issus de la branche de Castro-Cadaval. Joachim de Castro-Cadaval resta seul contre trois, comme le plus jeune des Horaces, et demeura comme lui maître du champ de bataille.

Au bout de quelques minutes, grâce à l'empressement des trois belles filles, don Ramire eut son modeste déjeuner. Il se plaça, comme de raison, le visage tourné vers cette fenêtre qui était pour lui l'Orient, car il espérait y voir lever son soleil, puis il attaqua son pain et son fromage avec la vaillance d'un bon estomac qui ne s'est pas restauré depuis vingt-quatre heures.

Les portes de l'église étaient ouvertes. Quelques rares fidèles commençaient à se diriger vers le saint lieu. Là-bas, ce ne sont pas seulement les pauvres gens qui entendent les messes matinières. Ce que l'on craint le plus en Espagne, c'est la chaleur du milieu du jour; aussi voit-on les senoras les plus haut titrées venir aux premiers offices.

C'était donc l'aubaine qui commençait pour nos gueux. Ils se mettaient déjà sérieusement en besogne. Nous les avons bien vus travailler tout à l'heure, mais c'était en quelque sorte la bagatelle de la porte. Maintenant, ils remplissaient leurs fonctions pour tout de bon, et l'oreille, à cent pas à la ronde, était littéralement assourdie par leurs gémissantes clameurs.

Ramire était désormais fait à ce tapage; il n'en perdait pas une bouchée; mais un bruit de rires eut lieu à l'intérieur de la maison du Sépulcre, dont les portes s'ouvrirent bientôt avec fracas pour donner passage à une demi-douzaine de jeunes seigneurs dont l'humeur semblait fort joyeuse. Leurs habits et leurs coiffures en désordre, à cette heure si peu avancée, accusaient une nuit de plaisirs. Ils étaient pâles, leurs yeux battus disaient la fatigue de l'orgie, ils avaient l'air de se glorifier de leur démarche chancelante.

Presque tous étaient habillés à la française, sauf un retard de quelques années sur la mode. Ils avaient le costume de la cour de Louis XIII, surchargé de taillades et de dentelles. Ils portaient fort bien, pour la plupart, cet accoutrement théâtral. C'étaient de beaux jeunes gens, un peu vaniteux, un peu fous, un peu vides, mais nobles plus que le roi, par Saint-Jacques! et bons vivants par-dessus le marché.

Ils se repandirent sous l'arcade en rebouclant leurs ceinturons et en secouant la soie et le velours de leurs pourpoints. Les uns se campèrent entre les piliers pour voir passer les dames; les autres s'assirent, harassés, autour des tables, et demandèrent des sorbets africains.

— Ventre-saint-gris! dit un gros petit bonhomme, frais comme un Flamand, coiffé de cheveux roussâtres et frisottants et qui semblait bien heureux de connaître ce juron d'outre-monts, il sent le renfermé chez ce Galfaros quand vient le matin... Un sorbet au lotus, mignonne!

— Fade! fade! Narciso, mon cousin, repartit un grand beau cavalier, qui se jeta indolemment sur un siége; du vin de France, Mariquita, et de l'herbe de Tabasco, ma jolie!

— Voilà Pescaire qui va nous enfumer comme des jambons! crièrent quelques voix.

Et d'autres :

— Le marquis a raison. Du tabac! du tabac!

Ce fut dix-huit ans plus tard que le president Nicot offrit la première prise à Catherine de Médicis; mais Fernand Cortès avait apporté le tabac en Espagne dès l'année 1620. Il y eut des édits sur l'usage de l'*herbe de Tabasco*, dès le commencement de l'administration d'Olivarez.

Le marquis de Pescaire alluma une cigarille, qui certes eût paru grossière et mal tournée aux amateurs raffinés du panatella; mais il parut en respirer la fumée avec une précoce sensualité. Deux ou trois autres l'imitèrent, tandis que don Narciso de Cordoue et quelques délicats se bouchaient les narines avec leurs mouchoirs brodés en criant fi! de tout leur cœur.

— Seigneurs, dit Pescaire entouré d'un nuage, je n'estime la découverte du Nouveau-Monde que pour cette feuille narcotique et parfumée...

— Mais savez-vous, interrompit Narciso en colère, que ce Chuchillo se familiarise, et qu'il ne convient pas à des fils de bonne maison de frayer de trop près avec un piqueur de taureaux.

Il frisa le croc de sa moustache rousse avec beaucoup de dignité. C'était un bon gros comique, chose rare en Espagne, où les comiques sont généralement mauvais et maigres.

1. Voir les numéros 583 à 590

— Bah! fit Jaime de Luna, un des novateurs qui se permettaient le cigare, — Chuchillo te déplaît, Cordova, parce que la petite Ximena le regarde.

— C'est un ange que cette Ximena! s'écrièrent à la fois le jeune comte de Soto-Mayor et don Julian de Silva.

— J'aime mieux Carmen, dit Luna.

— Serafina est bien charmante aussi, ajouta le petit Narciso de Cordoue; — mais je ne sais pas ce qu'elles ont toutes à courir après ce Chuchillo maudit.

— Quand le comte de Palomas n'est pas là, pourtant, fit observer Mariquita, qui apportait un plateau chargé de sorbets.

— Don Juan! s'écria-t-on aussitôt de toutes parts; où diable est don Juan de Haro?

— Voilà deux nuits que nous ne l'avons vu.

— S'est-il fait ermite?

— A-t-il pris du goût pour les graves tertulias de la duchesse sa tante?

— Ou travaille-t-il avec son oncle le comte-duc?

Le marquis de Pescaire lança une bouffée de vapeur avec autant de science et de netteté que pourrait le faire de nos jours le plus agréable fumeur du boulevard de l'Opéra.

Après quoi il bâilla en disant :

— Il se dérange, seigneurs, nous devrions veiller à cela.

Ramire, à qui, nous sommes obligés de l'avouer, aucun de ces jeunes et brillants seigneurs n'avait fait la moindre attention, les regardait, au contraire, avec une avide curiosité. Il était aisé de deviner que Ramire n'avait jamais rien vu de pareil. Sa curiosité, du reste, était exempte de toute malveillance. Leurs discours le faisaient sourire; il les trouvait beaux et joyeux. Bien que leurs costumes fussent très-opposés à la mode adoptée par les seigneurs de l'Estramadure, Ramire en admirait sincèrement l'élégance. Il se disait :

— Voilà donc ces jeunes courtisans dont on nous parlait tant à l'université de Salamanque! Ils n'ont point, en conscience, physionomies d'excommuniés ni de réprouvés.

Ce bon Ramire, comme vous le voyez, avait été à l'université de Salamanque.

C'était peut-être un savant, malgré son justaucorps de buffle et sa longue épée qui reposait, avec son feutre pelé, sur une table vide, entre lui et nos évaporés.

Parmi tous ces jeunes gens, il avait remarqué surtout celui qu'on appelait le marquis de Pescaire.

Aux yeux de Ramire, ce large front avait d'autres pensées que les rêves stupides de l'ivresse ou les futiles caprices de la débauche.

Ce bon Ramire était peut-être un observateur.

— Mauvaise matinée! grondait cependant Gabacho sur sa marche; qu'as-tu fait, Picaros?

— Deux pecetas, ô mon ami... et avec quelle peine!

— Avez-vous vu sous son voile la bouche rose de cette senora qui m'a donné un douro? demanda ce fat d'Escaramujo.

— Chaque duègne qui passe me glisse un cuarto, ajouta Domingo. Vive Dieu! l'avantage est à la jeune école.

— La charité, noble seigneur Escrivain, pour les mérites de la reine du ciel!

— O mes amis! du pain pour les derniers jours d'un chrétien qui a confessé la foi pendant cent treize ans.

— Señora, pour que Dieu vous garde la céleste beauté de vos yeux!

— Carajo! fit Mazapan avec découragement, le métier s'en va... les bourses sont sourdes.

— Et ceux-là qui ont bu toute la nuit, reprit Gabacho en montrant nos jeunes seigneurs, achèvent de s'emplir la panse, avant d'aller se coucher à l'heure où les honnêtes gens se lèvent.

— C'est une honte! c'est un scandale!

— C'est une insulte à notre vertueuse indigence!

— O noble mère de deux créatures charmantes, un pauvre maravédi pour acheter du pain à mes malheureux petits enfants!

Gabacho eut enfin un douro pour cet éloquent appel, lancé à propos.

— A partager, n'est-ce pas, noble dame? cria aussitôt Caparrosa, posé coquettement et souriant avec grâce.

— Nous avons tous des enfants, ajouta Domingo.

Et ce petit effronté de Maravedi acheva :

— Les miens n'ont pas mangé depuis deux jours... les pauvres affamés!

La señora passa sans répondre. On se jeta sur Gabacho, qui joua un peu du couteau pour défendre le pain de sa famille. Le centenaire Picaros eut une égratignure à la joue. Il s'était montré comme un jeune homme.

Un contador s'avançait justement, précedant sa famille vêtue avec économie

— Oh! le plus généreux des hommes, s'écria Picaros en lui barrant le passage, voyez mon sang qui coule! la vieillesse a paralysé mes mouvements; mes pas chancellent sous le poids de l'âge; je suis tombé sur le pavé... Ne donnerez-vous pas au vieillard de cent treize ans?...

— Je lui donnerai, interrompit le contador, en l'écartant de son bras replet, je lui donnerai un sage conseil qui vaut mieux que de l'or... Une autre fois, bonhomme, regardez à vos pieds.

Il passa. Nestor revint tout penaud à sa place, où l'accueillirent les lazzis de ses compagnons.

Il y eut en ce moment une joyeuse clameur sous le porche de la maison du Sépulcre.

— Don Juan! don Juan! voici notre don Juan!

Une litière venait de s'arrêter à l'angle des arcades mauresques. Deux noirs habillés de blanc la portaient. Un jeune homme splendidement harnaché dans le propre costume des



[illegible] CONSTANTINE [illegible] — Voir page 742.



PLONGEUR SORTANT DE L'EAU REVÊTU DU SCAPHANDRE, dessin de M. J. B. — Voir page 742.



LA CATHÉDRALE DE SAINT-PATRICK, A DUBLIN; dessin de M. J. Watkins. — Voir page 744.

mousquetaires de Louis XIII montra son sourire indolent à la portière ouverte. Il mit le pied sur le pavé et renvoya d'un geste son attelage humain.

— Don Juan! don Juan de Haro! D'où viens-tu, capitaine? Et qui t'a fait cadeau de cette merveilleuse chaise?

— Don Juan, le bien nommé, quelle duchesse t'a comblé ainsi?

— Quelle marquise, capitaine?

— Il est arrivé un galion à Cadix... Don Juan, as-tu incendié le cœur de la femme de contador mayor?

Ils s'étaient tous levés pour aller à sa rencontre. Ils l'entouraient. Celui-là, pour commettre un anachronisme volontaire, celui-là devait être le lion de la jeunesse dorée espagnole.

C'était don Juan de Haro, capitaine aux gardes du roi, comte de Palomas depuis le printemps dernier, grand d'Espagne de première classe, et neveu du favori de Philippe IV, le comte-duc d'Olivarez.

Il portait bien cette fortune, ce beau jeune homme au front blanc et pâle. C'était une admirable tête castillane, fine et froide, un peu efféminée dans ses contours allongés, mais relevée par les fermes saillies de l'arcade sourcilière et surtout par la courbe aquiline d'un nez tranchant et hardiment modelé. Ses yeux avaient du feu malgré leur affectation de fatigue languissante : sa bouche, petite et délicate comme celle d'une femme, souriait malicieusement, presque méchamment.

Il y avait un singulier contraste entre cette physionomie et celle de notre Ramire, fine aussi pourtant et peut-être plus fière, mais douée d'un caractère de franchise qui frisait les bornes de la naïveté.

Ramire était fort occupé du nouvel arrivant. Il en oubliait son pain et son fromage. Don Juan de Haro lui représentait le type le plus parfait du courtisan, et, qui sait! peut-être que, du fond de son inexpérience un peu sauvage, notre bon Ramire avait quelque goût pour les éblouissements de la cour. Il est des vocations. L'élégant favori d'Élisabeth d'Angleterre, Walter Raleigh, arriva, dit l'histoire, à Londres, avec des bottes rapiécées, une fraise jaunie et un vieux manteau de bure; cependant il supplanta le radieux Dudley, comte de Leicester.

Don Juan de Haro distribua négligemment des poignées de main à la ronde, et se dirigea vers les tables, appuyé sur l'épaule du marquis de Pescaire, qu'il avait choisi entre tous pour lui accorder cet insigne honneur.

— Moncada, lui dit-il, je te donne les deux nègres et leur belle maîtresse, si tu me délivres de mes oncles qui ont formé le complot de me marier.

— Te marier! toi, Juan, s'écria-t-on de toutes parts; quel blasphème!

— A qui sont les nègres? demanda Vincent de Moncade y Aralos, marquis de Pescaire.

— A qui donnerais-tu la palme de la beauté parmi les señoras de Séville? répondit Juan de Haro avec son impertinent sourire.

— Une grande dame?

— Ai-je l'habitude de déchoir?

— Son titre?

— Le plus haut.

— Son âge?

— Le plus charmant... Mais qu'on me donne un sorbet, et parlons d'autre chose... Je prends décidément les femmes et l'amour en horreur.

Il se laissa tomber sur le siége qui se trouvait par hasard être le plus rapproché de la table où reposaient les restes de l'humble déjeuner de Ramire.

Celui-ci n'avait pas assez d'yeux pour le regarder. Une idée venait de faire monter la pâleur à ses joues. Il s'était dit : Si mon Isabel voyait ce seduisant seigneur! Il est un âge, d'ailleurs, où l'on n'a pas toute la science du monde qu'il faut pour donner à la fatuité le dédain profond qu'elle mérite.

Cet homme qui parlait de l'amour en rassasié faisait naître chez Ramire cette vague et puérile jalousie qui vient à l'enfant gourmand lorsqu'il voit un camarade plus heureux installé à son aise chez le marchand de gâteaux. Il se sentait petit, lui qui aimait d'en bas et de toute son âme, vis-à-vis de ce conquérant harassé de bonnes fortunes.

Il n'avait point de haine, car, après avoir pâli à cette idée d'une rivalité, sa pensée revint, bien entendu, vers sa bonne rapière, et il se dit encore, regardant Haro du coin de l'œil :

— Sur ma foi! ce serait dommage.

Certes! le beau comte de Palomas ne se doutait guère en ce moment qu'il pût exister un homme assez insolent pour avoir pitié de lui.

Et si ce bizarre soupçon avait pu lui venir, il n'aurait point cherché cet homme sous le cloître de la maison du Sépulcre, à cette table où restait un verre à demi plein de vin suret, une croûte de pain et un débris de fromage.

Il n'avait point pris garde encore à la présence de Ramire. Ce fut juste à cet instant qu'il l'aperçut pour la première fois en se retournant pour jeter son feutre orné d'un riche plumail sur la table voisine. Le pauvre sombrero de Ramire, orné de la branche de myrte, et son épée, étaient déjà sur cette table : don Juan de Haro les repoussa si brusquement que le chapeau tomba à terre.

Ramire rougit jusqu'au blanc des yeux. Il était doux comme un agneau, croyez-le, mais chatouilleux à l'excès et plus brave qu'un lion. Ses jarrets se roidirent d'eux-mêmes. Une parole provoquante vint à sa lèvre. Il resta immobile et muet.

Ses yeux venaient de rencontrer la jalousie d'Isabel. La jalousie lui parlait de sa nuit. Il avait autre chose à faire de son épée. Point d'embarras ni de querelles futiles! Son bras et son arme devaient être libres à l'heure de la méridienne.

Il ramassa son feutre tombé; il le mit près de lui en baissant les yeux. Don Juan se prit à rire.

— Espèce inconnue depuis le déluge! murmura-t-il. Pourquoi ce coquin de Galfaros reçoit-il des gens comme cela?

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

UN APPAREIL DE PLONGEUR

Un fait assez intéressant vient de se produire à Toulon. On avait remarqué, sans pouvoir s'en rendre compte, que le bâtiment cuirassé *la Provence* avait beaucoup perdu de ses qualités de marche, en revenant de l'Adriatique. N'ayant pas le temps de le faire entrer au bassin pour s'assurer si la coque avait reçu quelque avarie, on la fit examiner en rade par un plongeur revêtu de l'appareil dit *scaphandre*. Le plongeur constata que la carène était complétement emmaillottée dans un énorme filet de madragues qu'elle a dû accrocher dans le détroit de Messine, où on a la déplorable habitude de les placer en plein canal.

Le scaphandre-Cabirol, adopté depuis plusieurs années par la marine de l'État, est, comme on voit, appelé à rendre, et a rendu déjà de très-importants services. Outre qu'il est indispensable à bord pour constater les avaries, on s'en sert avec succès pour tout travail sous-marin. L'appareil se compose de deux parties essentielles : la première comprend tous les objets destinés à couvrir le plongeur; la seconde, la pompe à air qui, de la surface, doit lui fournir l'air nécessaire à son existence.

On amarre cette pompe sur le bateau d'où le plongeur doit partir; puis, à l'aide d'une échelle de cordes pendue au bord, l'homme descend sous l'eau dans son singulier accoutrement. Il a revêtu d'abord un costume imperméable d'une seule pièce auquel vient se rattacher sur les épaules un énorme casque pourvu de carreaux qui lui donnent de la lumière. Devant chaque glace est un grillage qui la protége. Sur l'arrière du casque, un tuyau de caoutchouc amène l'air constamment renouvelé qui se répand à l'intérieur du casque et sort par une soupape spéciale. Le plongeur chausse en outre des brodequins de cuir à semelles de plomb et boucle une ceinture de cuir à laquelle vient s'attacher une corde qui établit communication avec l'extérieur. Dans ce costume et avec l'air soigneusement et également renouvelé par la pompe, le plongeur peut rester sans peine une ou deux heures à travailler sous l'eau.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

La rentrée — Les retardataires. — Le discours de M. Delangle. — M. Dupin publiciste. — M. Dupin académicien. — M. Descoutures et le droit d'appel. — M. Choppin d'Arnouville et le progrès. — Nos mœurs et notre littérature. — Que fait-on derrière les planches? — L'ancienne grand'chambre. — Une audience au Parlement de Paris. — La gloire de l'huissier audiencier et l'humiliation des procureurs. — Barbes et moustaches judiciaires.

Elles sont toujours un peu vides les premières audiences d'une année judiciaire qui s'ouvre. A la voix de l'huissier qui appelle les causes, beaucoup de jeunes voix de troisièmes clercs, voire de petits clercs, s'élèvent sur le mode aigu et disent : « A huitaine, s'il plait au tribunal. » Et le tribunal indulgent répond, sans trop se faire prier, par l'organe du président : « A huitaine. »

C'est que, les vacances venues, les avocats se sont dispersés aux quatre coins de l'horizon, et que tous ne sont pas de retour quand sonne l'heure funeste de la rentrée. Quelques-uns se sont attardés à Florence ou à Madrid, sur les lacs de l'Écosse ou de la Suisse; d'autres, trouvant la Méditerranée si bleue, les Pyrénées si chaudes, ont eu grand'peine à échanger l'azur des flots et le soleil du midi contre l'ombre froide et triste de la salle des Pas Perdus; même il en est qui ne peuvent encore se résoudre à dire adieu aux brouillards anglais sous lesquels ils ont trouvé toutes sortes de choses curieuses et étranges, dont la bizarrerie et l'excentricité les captivent et les retiennent.

La justice fronce un peu le sourcil, à cause du principe; mais, comme au fond elle est douce et clémente au barreau, elle accorde la huitaine de grâce à ces négligents qui ne sont pas venus au jour fixé décrocher leur robe, leur toque et leur rabat, et reprendre les soucis avec les dossiers.

Donc, nous avons le loisir, bien que nous soyons à la mi-novembre, de regarder un peu derrière nous.

L'ombre de M. Dupin doit être contente.

M. le procureur général à la Cour de cassation a raconté la vie de son illustre prédécesseur de façon à rendre la tâche difficile à qui serait tenté de recommencer l'éloge du jurisconsulte et de l'homme politique.

Personne d'ailleurs ne pouvait mieux que M. Delangle, peut-être, louer M. Dupin, parce que personne ne pouvait mieux le comprendre : il y avait entre l'orateur et le *sujet* du discours, de singulières analogies d'esprit et de tempérament; même netteté de jugement, même rapidité de conception, même pénétration, même vigueur de dialectique, même fermeté, même nerf de parole. Enfants de la même terre et de la même ville, M. Dupin et M. Delangle avaient entre eux une véritable parenté intellectuelle.

M. Delangle n'a point été pour M. Dupin un impitoyable panégyriste; mais M. Dupin avait de l'esprit et n'était point homme à se fâcher qu'on ne lui jetât pas à la tête le pavé de la fable.

J'aime à croire qu'il n'en aurait pas voulu à M. Delangle de cette phrase qui s'adresse à certains écrits de la jeunesse du futur successeur de Merlin :

« Tant de titres vont s'accumuler tout à l'heure sur la tête de M. Dupin, qu'il doit être permis de refuser son attention à ces opuscules, frêles enfants qui ne pouvaient abuser que la tendresse d'un père. »

Et quand, plus loin, M. Delangle s'exprime ainsi :

« M. Dupin était de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques. Par quelles qualités de l'intelligence et de l'esprit il avait mérité cet honneur, et par quels services rendus aux lettres, à la science politique, à la morale dans son acception métaphysique, il l'a justifié? c'est aux compagnies illustres dont il a partagé les travaux qu'il appartient de le dire. »

Je veux croire encore que M. Dupin aurait souri.

A la Cour impériale, M. l'avocat général Descoutures avait choisi pour sujet de discours : *l'Histoire du droit d'appel*.

C'est un sujet qui devait se présenter tout naturellement, ce semble, à l'esprit d'un magistrat d'une cour souveraine, et c'est la première fois, si j'ai bonne mémoire, que je l'entendais traiter. M. Descoutures est un esprit délicat et fin en même temps que vigoureux et original. A l'audience, sa parole sobre et nullement apprêtée serre de près le raisonnement et tient l'attention des auditeurs en éveil : elle est bien elle, et voilà pourquoi, sans efforts, sans préoccupation de la rhétorique, elle se fait si bien écouter. Dans son discours de rentrée, M. Descoutures a rapidement retracé l'origine, les progrès et les transformations du droit d'appel; à côté du point de vue historique, il y avait un point de vue philosophique qui ne pouvait échapper à l'orateur et qu'il a fait ressortir avec beaucoup d'élévation, dans un beau langage.

Cette année comme les années précédentes, tous les magistrats chargés de faire les frais de ce que j'appellerai la journée académique de la justice n'ont pas emprunté la matière de leurs discours à l'histoire ou à l'éloge biographique; les sujets philosophiques ont tenté plusieurs d'entre eux : M. Choppin d'Arnouville entre autres, premier avocat général à la Cour de Montpellier.

Le Progrès, tel est le titre de l'étude qu'il a lue devant sa compagnie. Au XIXe siècle on ne fait pas un discours sur *le Progrès* pour nier qu'il appartient à l'humanité de marcher en avant vers le mieux, et M. Choppin d'Arnouville, regardant autour de lui, voit partout le progrès matériel; quant au progrès moral, c'est autre chose, et ce qu'il a sous les yeux ne le satisfait point. La statistique criminelle lui montre qu'on tue et qu'on vole en France en 1866 autant qu'il y a vingt-cinq ans, et le spectacle de la vie du monde ne le console pas de cette triste vérité :

« ... Ne semble-t-il pas parfois, dit-il, que ce goût ardent de toutes les jouissances, ces raffinements et ces mollesses, cette demi-corruption aux apparences honnêtes qui détend sans bruit les ressorts de l'âme nous conduiraient volontiers à la philosophie d'Aristippe et des Cyrénaïques, dont la maxime était : « *Mieux vaut la honte avec le plaisir que la misère avec la vertu.* »

Voilà qui est assez dur. Et l'honorable magistrat ne s'arrête pas à nos mœurs; il dit très-nettement à notre littérature ce qu'il pense d'elle, et ce qu'il pense n'est pas précisément très-flatteur.

Sur ce point M. Choppin d'Arnouville est-il trop sévère? Allez faire un tour sur les boulevards les plus brillants de Paris, arrêtez-vous devant les étalages de quelques libraires à la mode, lisez les titres de tous ces jolis volumes à la couverture saumon, bleu de ciel ou rose tendre, lisez les sommaires de certains journaux à bon marché, et, quand vous aurez lu, reprochez à M. l'avocat général l'âpreté de son réquisitoire... si vous ne le trouvez pas trop indulgent et trop doux encore.

Il est bien difficile de rester deux mois éloigné du Palais sans trouver au retour un échafaudage nouveau et quelque clôture de planches, derrière laquelle on travaille... probablement.

Non, je retire mon « probablement. » Pendant longtemps ce mot n'eût point été de trop, et il semblait vraiment que toutes ces clôtures et toutes ces palissades ne fussent là que pour dérober à la vue l'absence des ouvriers.

Aujourd'hui, l'on travaille au Palais, il n'y a point à en douter, et l'on travaille activement.

Mais que fait-on? Ah! si ces malencontreuses clôtures n'y étaient pas! mais elles cachent tout jalousement aux regards curieux : ce qui se passe derrière s'appelle mystère!

Je crois bien que l'on abat, mais est-ce une muraille que l'on supprime, un corps de bâtiment que l'on renverse, ou tout simplement une porte qu'on perce? Bien fin ou bien savant qui nous l'apprendrait.

Mais il ne manque pas de gens qui aiment à passer pour savoir ou pour deviner ce qu'ignore le commun des mortels. Quelques-uns donc vous disent : « On va donner une entrée sur la salle des Pas-Perdus à l'ancienne chambre criminelle de la Cour de cassation, où siégea pendant la révolution le tribunal révolutionnaire. »

D'autres sont bien mieux instruits encore et ils affirment qu'on va reconstruire sur le plan primitif la grand'chambre du Parlement, dont la chambre criminelle de la Cour de cassation avait pris la place; et que nous la verrons, cette grand'chambre dont les vieux historiens nous parlent si souvent, splendidement décorée comme elle était au temps du roi Philippe le Bel. Un magnifique logis, en vérité, que la Justice avait là.

Figurez-vous une salle immense percée de grandes fenêtres à vitraux coloriés, tendues de velours bleu relevé de fleurs de lis d'or et garni de franges. Des fleurs de lis d'or constellaient aussi le plafond revêtu de boiseries. Le *lit du Roi* était recouvert de drap d'or.

Je serais charmé que les chroniqueurs qui nous promettent la reconstruction de la grand'chambre fussent bien informés et ne donnassent pas une fausse joie aux antiquaires. Mais si l'on nous rend la grand'chambre, on ne nous rendra pas une audience du Parlement au moyen âge, et je ne pourrai m'empêcher de le regretter ; ce devrait être une belle chose, si j'en crois la Roche Flavin et son chapitre intitulé : De l'ancienne majesté des audiences du Parlement de Paris. Or, comment ne pas croire l'honnête, minutieux et naïf la Roche Flavin ?

Figurez-vous les conseillers laïques, en robe rouge et chaperon fourré, assis d'un côté du président ; de l'autre côté, les conseillers d'église, avec la robe violette et le chaperon fourré comme celui des laïques. Au-dessous, les baillis, les sénéchaux, leurs lieutenants et les anciens avocats de la Cour; plus bas, les procureurs en robe longue, à genoux pendant tout le temps que se plaidait la cause de leur partie ; enfin le premier huissier chargé de l'appel des causes, vêtu d'une robe rouge et coiffé d'un chapeau de drap d'or fourré avec une plume garnie de perles. Ajoutez à ce magnifique ensemble, aux jours solennels, le roi sur son lit de justice, couronne en tête et tenant en main le sceptre et la main de justice.

Ce devait être là, convenez-en, un spectacle près duquel pâlit singulièrement celui de nos grandes audiences.

Ah! le beau temps pour les huissiers que celui où ils portaient la robe rouge, le chapeau de drap d'or fourré et la plume garnie de perles. Nos audienciers d'aujourd'hui doivent être joliment jaloux de leurs ancêtres. Quant à nos avoués, j'imagine qu'ils s'accommodent assez de n'être plus contraints d'écouter à genoux plaider la cause de leur client. L'idée dut plus d'une fois venir à leurs devanciers de profiter de la posture à laquelle les contraignait l'usage, pour prier Dieu de rendre l'avocat plus court : on sait qu'au bon vieux temps, la brièveté n'était pas précisément en honneur au barreau ; un avocat qui eût plaidé moins de cinq ou six heures aurait cru manquer de respect à ses juges.

Quand on aura rebâti la grand'chambre et qu'on l'aura décoré sur le modèle de l'ancienne, pourquoi n'y installerait-on pas, afin de compléter l'illusion, un Parlement de cire au complet, avec le roi sur son lit de justice?

MAITRE GUERIN.

LE CIMETIÈRE ARMÉNIEN A CONSTANTINOPLE

Le cimetière arménien de Constantinople est situé au sommet d'une colline avoisinant la ville. Un étroit ruisseau en descend laissant à sa droite le village grec de Saint-Démétrius et à sa gauche le faubourg de Péra, bien connu par la malpropreté de ses rues. Au loin apparaissent les minarets et les dômes des principaux monuments de Constantinople, notamment ceux du palais du capitaine pacha.

Les tombes sont dispersées sans ordre à travers le cimetière, suivant la mode orientale. Quelques-unes sont fort belles, comme on en peut juger par celle qui occupe le premier plan de notre dessin. Sans doute, c'est la sépulture d'un homme riche, car le marbre en est tout couvert de sculptures et de dorures. Un des côtés de chaque tombeau porte le nom du défunt, un autre côté son âge, et un troisième les attributs de sa profession, soit une scie pour un menuisier, une alêne pour un cordonnier, pour un forgeron un marteau et une enclume, etc. La partie supérieure, en orme de petite toiture, est, d'ordinaire, couverte d'ornements; c'est la partie que fouille avec le plus de fantaisie le ciseau du sculpteur. Sur les tombes des femmes, ce sont surtout des fleurs qu'on représente. Les tombes d'enfants se composent d'une simple pierre couchée sur le sol avec quelques fleurs flétries aux quatre angles, — touchant emblème d'une fin prématurée.

HENRI MULLER.

A TRAVERS CHAMPS ET JARDINS

Grand monarque et ministre habile. — Une fois n'est pas coutume. — Prudent jusque dans la témérité. — Claude Bonin. — Où l'on trouve un horticulteur qui se respecte. — Les faquins nouveaux. — Petit poisson deviendra grand. — Réfléchissez, réfléchissez! — La femme et l'agriculture. — Qu'en savez-vous? — La sagesse des nations dans les petits ruisseaux.

En ce temps-là régnait à Bassorah un puissant monarque qui, entre autres mérites, avait celui de bien choisir ses ministres.

Mais les ministres bien choisis ne sont pas moins mortels que les autres, en sorte que l'un des plus intelligents et des plus habiles succomba.

Les compétiteurs se présentèrent en grand nombre. Le roi se trouvait fort embarrassé; la mort de son secrétaire avait été si subite, qu'il n'avait pas eu le loisir de réfléchir à son remplacement.

— Diable ! dit le roi d'un ton de mauvaise humeur marquée, me voilà bien embarrassé. Si je me confiais au hasard ?

Et il fit appeler le premier de tous les inscrits pour l'emploi vacant.

Comme c'était un jeune homme, le roi lui dit :

— Vous êtes jeune !

— Je le sais bien.

— Il me semble qu'il y a de la témérité dans vos prétentions.

— Il faut bien être téméraire au moins une fois dans sa vie, sans cela on n'arriverait à rien.

— Savez-vous que vous demandez à succéder à un homme qui eut toutes les vertus, même les moins ordinaires ?

— Si bien, répliqua l'aspirant ministre, que je me le suis donné comme un modèle à suivre. Au reste, essayez de mes services. Si je ne réussis point, vous aurez toujours gagné le temps nécessaire à un choix digne du malheureux défunt. — Je me permettrai seulement une réserve...

— Laquelle?

— Celle de ne pas prononcer l'éloge du mort.

— Comment? déjà de l'ingratitude!

— Pardonnez-moi, sire, c'est de la prudence. Si je parle de lui, je dirai tout le bien que j'en pense, et comme il est probable que je ne m'élèverai jamais à une pareille hauteur, je ferai ressortir d'autant ma faiblesse.

Cette histoire me revient à l'esprit, quoiqu'il ne s'agisse ici ni de mort — fort heureusement, — ni de monarque embarrassé, — ni de ministère à prendre. Un modeste écrivain agricole comme moi succède, en attendant mieux sans doute, à un maître comme Claude Bonin; c'est-à-dire Victor Borie. Que doit faire l'élève? — Hélas! constater le fait tout simplement, en se conformant à la prudente leçon de l'aspirant ministre qui ne commençait pas mal, de cette façon, sa carrière de diplomate; et ainsi je fais, car il est toujours plus facile d'imiter autrui — même pour sortir d'embarras, — que de trouver une manière originale.

Être original, du reste, n'est pas aussi aisé qu'on pourrait le croire. La « pose, » qu'on me passe cette expression, se rencontre souvent, mais l'originalité bien peu; elle se perd. Ainsi, « posait » cet horticulteur que le hasard me fit rencontrer, il y a six semaines, quand il me disait, à propos de l'exposition horticole qui allait s'ouvrir, et à laquelle je lui demandais s'il ne prenait pas part :

— Moi, exposer! Vous plaisantez donc? Peuh! Il n'y a plus aujourd'hui, cher monsieur, que les maisons qui ne se respectent pas qui envoient leurs produits à ces exhibitions.

— Ah! vraiment!...

— Mais voyez donc les mille et une expositions que l'on fait aujourd'hui à propos de tout, qu'y rencontrez-vous? — Des horticulteurs sérieux? — Bah! des faquins qui étaient hier nos ouvriers; de détestables mendiants de médailles, colportant, jusque dans le plus petit coin de la France, leurs produits médiocres.

— On fait ce que l'on peut, hasardai-je, et ces infiniment petits que vous traitez avec tant de dédain, stimulés par les récompenses, s'appliqueront à mieux travailler, puis deviendront grands à leur tour. — Cependant, est-ce une décision bien arrêtée entre vous autres horticulteurs de haute lice? Ne voulez-vous plus prendre part à aucune exposition ordinaire?

— Allez voir la prochaine exhibition de la Société d'horticulture et vous m'en direz des nouvelles.

J'y fus.

Or, comme il faut dire toute la vérité, voici ce dont je pus me rendre compte :

1° Que si mon poseur en avait beaucoup pris sous son bonnet, il n'était pas, en somme, le seul à poser;

2° Que les petits grandissent de plus en plus et que si les grands continuent à s'éloigner systématiquement des expositions, quelques mesquines qu'elles paraissent à leur orgueil bien déplacé, ce dédain leur coûtera la vie, — pas plus, mais pas moins.

Le public est un être essentiellement capricieux et oublieux. Voulez-vous qu'il se souvienne de vous à l'occasion? Ne perdez aucun moyen de vous rappeler à sa pensée. Qu'une exhibition soit de celles que vous appelez importantes ou médiocres, cela lui est bien égal. Il regarde, il ne vous voit pas; pour une fois ce n'est rien. Mais deux fois, trois fois, il ne vous voit pas encore... Oh! pour le coup, il vous croit disparu de ce monde et va porter sa clientèle à un des noms qui s'offrent le plus fréquemment à lui, à ce petit, qu'au fond vous espérez écraser par votre éloignement. Un peu plus de charité chrétienne ferait bien mieux votre affaire, je vous l'assure.

Pourrai-je convertir ces hauts et puissants seigneurs de l'horticulture qui se privent si pitoyablement du seul grand moyen de publicité en leur pouvoir? — Je ne le pense pas. — Au reste, je n'ai plus que quelques lignes à ma disposition et j'aime mieux vous les consacrer; ce sera plus agréable et plus utile.

« Donnez-moi un point d'appui, disait Archimède, et je soulèverai la terre. » Donnez-nous des femmes, pourrions-nous dire dans un autre sens, et nous décuplerons la valeur du sol français. C'est probablement sous l'influence de cette idée que la Société d'agriculture et belles-lettres de Tarn-et-Garonne a mis au concours l'étude suivante : *Du rôle de la femme en agriculture.*

Madame, je désirerais vous donner un conseil. Il n'y a pas des expositions que pour les horticulteurs qui n'en veulent pas profiter tous, comme comme l'avez vu; on en fait aussi exclusivement consacrées à certains produits agricoles. Par exemple, il s'ouvrira à Paris, du 14 au 20 décembre prochain, un concours général de beurres, de fromages et de volailles grasses, y compris les instruments qui servent à fabriquer les deux premiers de ces aliments. Eh bien! madame, pourquoi ne concourriez-vous pas?

Vous me direz que vous craignez de ne point obtenir de récompense. — Qu'en savez-vous? D'ailleurs, n'est-ce pas déjà quelque chose, que de faire connaître les produits de votre pays, que de dire au commerce : Dans telle contrée, il y a aussi des fromages, du beurre et des volailles, venez donc nous les acheter. Et le commerce ne manquera pas de répondre à votre appel, car de tous ces produits la consommation augmente rapidement.

Or, ce n'est pas à propos d'eux que l'on pourrait révoquer en doute le proverbe émis par la sagesse des nations, — sagesse qui l'est parfois si peu : — « Les petits ruisseaux font les grandes rivières. »

JEAN TAPIL.

COURRIER DES MODES

Bientôt, chères lectrices, il faudra nous occuper des étrennes, mais je ne vous en parlerai sérieusement que le mois prochain. Je sais par la correspondance de quelques aimables abonnées qu'on a fait cette année des dépenses imprévues : il a fallu venir en aide aux inondés, leur grande infortune a trouvé bien des cœurs généreux; mais enfin, quand on a obéi au noble élan de son cœur en offrant à ceux qui souffrent tout ce qu'on peut donner, on est quelquefois forcé de faire des économies. Eh bien! vous le dirai-je, chères lectrices, ce n'est point sur les étrennes qu'il faut réduire ses dépenses. Cette époque de l'année si impatiemment attendue est une trop grande solennité; elle récompense, elle encourage, elle fait prospérer une foule d'industries, et tous ces gens seraient infortunés à leur tour, si vous cessiez de tendre vers eux vos jolies mains finement gantées.

Préparez-vous donc à me suivre bientôt dans notre merveilleux Paris, à travers les magasins remplis de cadeaux et de joujoux, ainsi que dans les salons où notre confiseur Seugnot rassemble pour ce moment tant de délicieuses gourmandises.

En attendant, disons quelques mots à l'oreille de la mode. Je trouve cette grande vogue des petits chapeaux bien solide, elle ne paraît point vouloir céder devant l'hiver; les modèles de velours sont plus petits encore que ceux de paille et de crêpe : décidément les femmes ne sont plus coiffées qu'avec leurs cheveux; il est vrai que ces cheveux sont nattés et arrangés de manière à tenir chaud; car leur volume s'augmente tous les jours. C'est bien ce qui fait que les modistes n'ont pu arriver à agrandir la forme de leurs coiffures, car y faire entrer les cheveux était impossible, il aurait fallu une calotte aussi large qu'un boisseau; les laisser dehors est plus prudent. C'est à cela que l'on s'est décidé.

J'ai reçu beaucoup de lettres de province, où l'on me demande s'il est bien certain qu'on ne porte plus de crinoline. Je suis très-embarrassée pour répondre à toutes ces questions, car enfin, chez toutes les couturières je vois des jupons à ressorts; or donc on en porte, seulement la forme est complètement changée.

Ici j'exprime encore une fois le vif regret que j'éprouve de ne pas savoir dessiner : j'aurais préparé un croquis de la crinoline à la mode pour le placer parmi les illustrations de notre journal, afin que sa vue pût rassurer les femmes sur son existence. A défaut du crayon, prenons la plume.

Le jupon *Empire*, tel que nous l'a montré Mme Bruzeaux, rue du Faubourg-Poissonnière, n° 4, est taillé en biais sur le même patron que nos robes; le bas, qui s'augmente graduellement jusqu'aux proportions de deux mètres 50 ou 60 centimètres de tour, est cerclé de trois ou quatre rangs d'acier. Il est impossible d'être bien habillée sans ce jupon.

Ajoutons à la description que cette forme nouvelle est beaucoup moins longue que les précédentes, et qu'elle ne fait jamais la traîne; ensuite le jupon est plat sur le devant et ne devient légèrement bouffant que vers le bas de la jupe, en arrière.

Ce modèle diminué est difficile à réussir, c'est pour cela que Mme Bruzeaux, l'habile corsetière du Catalan et du Pompadour, a été mise à contribution par ses nombreuses clientes pour la confection de ce type original du jupon biaisé.

Les premiers jours froids nous feront visiter les magasins de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, où nous trouverons ces belles cravates doubles, appelées cache-nez, qui sont en foulard de l'Inde ou de la Chine.

Les plus beaux cache-nez, à mon avis, sont en foulard blanc croisé à côtes, grains de sable ou reps; il y en aussi en foulard Pongées fond mat. Ceux qui ont des dessins sont à rayures cachemire combinées des nuances : violet, rouge, noir, marron et maïs, coupées de larges rayures blanches. La qualité extra a un bord doublé qui tient lieu d'ourlet.

Ces cravates cache-nez sont préférables à tout ce qui se fait en lainage pour arriver au même but, car le foulard est beaucoup plus élégant que le cachemire, il est aussi chaud et d'un porter bien plus agréable.

Et puis, c'est la grande mode, c'est bon genre, c'est fashionable, ces raisons auraient pu, je pense, me dispenser de tout autre éloge.

Je recommande à toutes nos lectrices le journal la *Glaneuse Parisienne,* qui a été créé pour elles et mérite leurs suffrages.

Cette publication a déjà plus d'un an d'existence, elle tient plus qu'elle n'a promis; dans cette seconde année elle redoublera de zèle pour appeler à elles toutes les bienveillantes lectrices de ce Courrier.

La *Glaneuse Parisienne* donne aux femmes les moyens d'être élégantes en restant économes; ses modes sont *pratiques,* elle fournit à ses abonnées tous les patrons taillés des modèles nouveaux.

On sait quel avantage il y a dans un patron coupé, qui ne peut occasionner aucune erreur et n'exige aucun travail pour être compris. En modèles d'actualité, les derniers numéros de la *Glaneuse Parisienne* ont servi : la jupe biaisée, le

corsage Princesse, la casaque Zilda, le paletot béarnais, la veste bretonne et plusieurs modèles de lingerie et confections pour vêtements d'enfants.

Mais ce n'est pas tout; on trouve dans ce recueil des broderies toutes dessinees sur mousseline ou percale : en cols, manchettes, pèlerines, entre-deux, bonnets, bordures de jupons, objets de layettes avec tous les points nouveaux, le point russe, le mexico, la broderie au plumetis et au feston. Puis, des gravures de modes, des planches de tapisserie, crochet, filet et guipure, dentelle, ainsi que des alphabets de tous genres.

Un cours de dessin complétement inédit fournit des modèles nombreux et variés, très-utiles à l'enseignement, des croquis et compositions en fleurs, figures, paysages et animaux.

La *Ménagère Française*, qui fait partie de ce recueli, contient une foule de recettes d'économie domestique et un nouveau *Manuel de cuisine pratique*, lequel a, je dois le dire, un véritable succès.

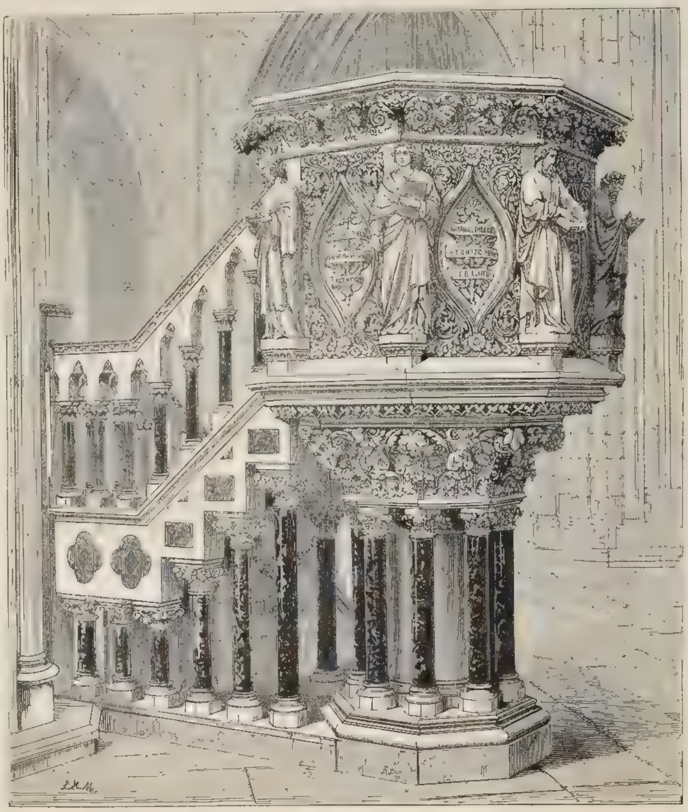
Le texte, de 32 colonnes, apporte chaque mois des Causeries, un Courrier de modes bien expliqué et facile à comprendre par ses renseignements au sujet des travaux. La litterature, qui complète chaque livraison, est morale, instructive et amusante.

Le prix de l'abonnement n'est que de 12 francs par an pour la France. L'etranger s'augmente des droits de poste.

On s'abonne à la *Librairie Nouvelle*, boulevard des Italiens, n° 15, en envoyant un bon de poste de 12 francs à l'ordre de M. le directeur de la *Glaneuse Parisienne*.

Voici encore une jolie chose à offrir en etrennes, l'abonnement à ce journal. Mais je m'aperçois que je vais finir comme j'ai commence, en parlant de la nouvelle annee, tandis que celle-ci a encore six semaines pendant lesquelles le travail ne nous manquera pas au sujet des modes.

ALICE DE SAVIGNY.



LA CHAIRE DE LA CATHÉDRALE DE SAINT-PATRICK, A DUBLIN, d'après une photographie.

LA CATHÉDRALE DE SAINT-PATRICK

A DUBLIN

L'église de Saint-Patrick, admirable cathédrale de Dublin, fut commencee par l'archevêque Comyn, en 1190, mais retouchee et decoree par l'archevêque Minot, qui occupait le siege de Dublin en 1362. L'edifice consiste en une nef, des transepts, une chaire, une chapelle de la Vierge, et mesure cent mètres de longueur sur vingt-trois mètres de largeur.

Cette cathedrale était tombée dans un triste état de délabrement, lorsqu'un généreux citoyen de Dublin, M. Benjamin Lee Guiness, conçut le noble projet de la restaurer à ses frais. Il consacra à cette œuvre la somme de trois millions deux cent cinquante mille francs. Après avoir été fermée durant quelques annees pour les travaux de reparation, la cathedrale de Saint-Patrick a éte rouverte avec une grande solennite le 25 fevrier 1865.

L'edifice regenere se montre digne de la munificence du donateur et fait le plus grand honneur à son goût ainsi qu'a ses etudes archeologiques. Les artistes se sont conformés avec un zele scrupuleux au style primitif de cette ancienne cathédrale, dont l'histoire est, comme on l'a dit, l'histoire même de l'Irlande. Le premier soin de M. Guiness a été de faire disparaître les retouches qui masquaient la simple beauté de l'edifice, de gratter le badigeon et d'effacer la trace des décorations de mauvais goût qui s'y étaient introduites dans les derniers siècles

Le chœur a été restauré avec magnificence; les stalles, en chêne sculpté, portant les armoiries de chaque chevalier auquel elles appartiennent, surmontées du casque doré et de l'épée, sont entièrement neuves. Au-dessus des stalles figurent les bannières des chevaliers, au nombre de vingt-trois.

Le siége du doyen, le trône de l'évêque, et particulièrement la chaire, décorée des statues des quatre evangélistes au milieu d'ornements ciselés avec une finesse merveilleuse, excitent l'admiration de tous les visiteurs.

Saint-Patrick renferme quelques tombes vénérables. Dans le chevet est une tablette consacrée à la mémoire du duc de Schomberg, avec une inscription par Swift, doyen de cette cathedrale et auteur du *Voyage de Gulliver*.

R. BRYON.

Chaque année, l'*Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que l'*Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre :

ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'*Almanach de l'Univers illustre*, pour 1867 (9e année), contient 64 pages de texte et près de quarante sujets, dessinés par les premiers artistes et gravés avec un soin exceptionnel.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de l'*Univers illustré*, 24, passage Colbert; au *Bureau central des Almanachs*, chez Pagnerre, 18, rue de Seine; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie Nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

Dès le premier jour de l'apparition de l'*Almanach de l'Univers illustre*, dix mille exemplaires ont été enlevés. Un deuxième tirage permet dès maintenant de satisfaire à toutes les demandes.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 25

BLANCS.	NOIRS
1 T. pr. P 4eFR	1 F. pr. T (A, B)
2 D. 3eR éch.	2 T. pr. D
3 P. pr. T	3 coup quelconque
4 C. 3eCR éch. m.	4 . . . . . .

A

1	1 R. pr. T
2 D. 8eFD éch.	2 C. 2e D couvre
3 D. pr. C. éch.	3 R. 5eR
4 D. 4eCR éch. m.	4 . . . . . .

B

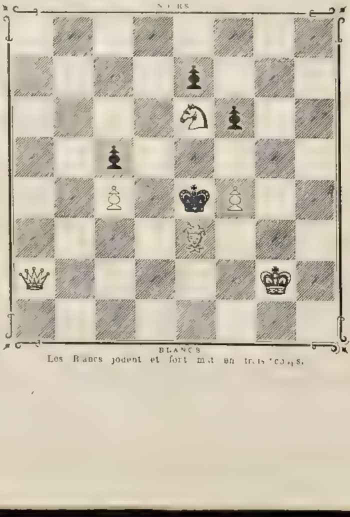
1	1 C. 2eD
2 D. pr. éch.	2 C. pr. D
3 T. 4eFR éch. m.	3 . . . . . .

Solutions justes : MM. J. Planche; les habitués du Café du Théâtre du Luxembourg; G. Guyard; Faysse père, à Beauvoisin; H. Godeck, à Monaco; Mullendorf, Raters et Alph. Funck, à Luxembourg; Aimé Gautier, à Bercy; Dr Mercier, à Argelliers; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); Cercle Peloux, à Nimes; Café de l'Univers, à Lorient; Terrible Chaumaunen, à Beauvoisin; P. de M...., à Bourron.

PROBLÈME Nº 28.

COMPOSE PAR M. AIMÉ GAUTIER, DE BERCY

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

CORRESPONDANCE

1. M. Aim... Gaut... (Bercy). — Probl. en trois coups dédié à M. Brau...., de Blois : Nous ne saurions assez exprimer le plaisir que nous a fait éprouver l'analyse de ce joli Problème. Il nous parait irréprochable de tout point, et nous le regardons comme un véritable modèle de correction et d'élégance. Nos lecteurs, sous les yeux desquels il est placé, partageront certainemen notre opinion.
2. M. Mat... Zam... (Almeria). — Probl. nº 1 : L'addition du Pion noir 4eR rectifie très-heureusement ce Problème.
   Problème nº 2 : Composition d'un grand style et remarquable de profondeur. La Variante (A), notamment, nous paraît tout à fait supérieure.
   L'*Univers illustré* accepte avec plaisir la dédicace de ces deux beaux Problemes qui paraîtront dans le courant du mois.
3. M. E. Lelorr... (Paris). — Probl. nº 25 de l'*Univers illustré* : Le Cav. 8eTD a précisément pour objet de remédier à une seconde manière de donner le mat, signalée à M. Grosdem... dans notre correspondance du 10 octobre.
4. M. le Dr Merc... (Argelliers). — Réponse prochainement.

C. P.

Toutes les pièces, anciennes et nouvelles, représentées sur les théâtres de Paris, se trouvent chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 *bis*, et boulevard des Italiens, 15, à la *Librairie Nouvelle*.

Paris — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 592.
Samedi 24 Novembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Opéra : *La Source*, ballet en 3 actes et 4 tableaux, par MM. Nuitter et [illegible] MM. Minkous et [illegible] — [illegible] Mlles Salvioni, Fiocre et Beaugrand, MM. Mérante et Dauty. — Derrière le rideau. — Un nouveau tribunal d'honneur. — Projet de code. — La tête parlante. — Le paysan et saint Martin. — L'habitué des cercles. — [illegible] trois actes, de MM. Carré et Barbier, musique de M. Ambroise Thomas. — [illegible] regrets de Mozart.

L'Opéra nous a donné le ballet de *la Source* depuis longtemps attendu. Ceux qui se plaignaient que les grands succès [illegible] que la danse au second plan, n'auront plus un mot à dire : réparation complète a été faite au ballet.

L'*Événement*, avant de mourir, a fait à ses lecteurs la galanterie du livret de *la Source* : trois pleines colonnes, pas une ligne de moins. L'espace nous manquerait pour traiter nos abonnés avec autant de libéralité, et M. Nuitter me permettra de m'en tenir au strict nécessaire.

Djémil est un paysan géorgien, jeune et beau, cela va sans dire ; pauvre, vous n'en doutez pas. Tandis qu'il boit à une source qui coule au pied d'un rocher, une caravane s'avance : c'est Nouredda, la fiancée du Khan, que l'on amène à son époux, et sa suite, une suite aussi brillante qu'on peut la rêver à l'Opéra.

Naturellement Djémil s'éprend de Nouredda. Il risque de se casser le cou en cueillant une fleur qui se penche au-dessus d'un abîme, et que la jeune princesse a désirée. Nouredda prend la fleur ; mais c'est une bourse au lieu de son cœur, qu'elle offre à Djémil pour récompense. Une bourse ! Vous devinez le geste de Djémil. Jusqu'ici il n'a vu Nouredda que voilée ; il s'avance vers elle, et lui veut arracher son voile. On se jette sur le téméraire, on le garrotte avec les lianes qui tombent du rocher, et la caravane s'éloigne.



LE ROI VICTOR-EMMANUEL SE RENDANT AU *TE DEUM* CHANTÉ DANS LA BASILIQUE DE SAINT-MARC, A VENISE ; dessin de M. Crépon, d'après un croquis de M. Riou. — Voir le Bulletin.

Il va mourir, quand la fée de la source s'approche de lui et le sauve. Djémil a empêché une bohémienne d'ensorceler la source, et la source n est point ingrate. De la reconnaissance à l'amour il n'y a qu'un pas... et quelques *pointes*. Voilà Naïla amoureuse de Djemil.

Elle le suit au palais du khan où il a suivi Nouredda. A la vue de Naïla, ce khan, qui est de tous les khans le khan le plus inflammable, oublie soudain Nouredda. Mais, Morgab, la sorcière, vengera la fiancee trahie.

Elle emmene Nouredda et son frère Mozdock sous sa tente et par son pouvoir magique, elle y attire Djemil. Djémil ne perd pas l'occasion de mimer son amour à la princesse. Mozdock survient au moment où il est aux genoux de Nouredda. Djémil va mourir. Mais Naïla paraît tout à coup, elle paralyse les bras qui s'apprêtent à saisir Djémil et celui-ci s'échappe avec Nouredda, qui redoute le courroux de son frère, un gaillard qui ne badine pas avec l'honneur de la famille.

Quatrième et dernier tableau. Sur les bords de la source, Djemil, une dernière fois, essaye d'attendrir Nouredda... inutilement, hélas! « O Naïla! fais qu'elle m'aime, » dit-il à la source, en langage de ballet : il sait bien qu'il perce le cœur de Naïla, mais ces amoureux sont feroces. Naïla d'abord résiste; mais elle ne peut voir souffrir Djémil; elle detache la fleur qu'elle porte à sa ceinture, une fleur qui fait aimer ceux qui n'aiment pas, et elle la place elle-même d'une main tremblante sur le sein de Nouredda. Desormais c'est le cœur aimant de la fee qui bat dans la poitrine de la belle indifférente. Djemil sera heureux, et Naïla expire. La source tarit aussitôt, et le monde de lutins qui vivait de la fraîcheur de ses eaux meurt epuisé autour de sa souveraine.

Que faut-il à un poëme de ballet? Une idée poétique, rien de plus : le reste va tout seul; mais, cette idee-là, tout le monde ne la trouve pas : M. Nuitter l'a rencontrée, et elle lui a donné un troisième acte charmant et dramatique à la fois.

MM. Minkous et Delibes ne se sont pas crus obligés d'écrire de la petite musique, parce qu'ils écrivaient de la musique de ballet. Leur mélodieuse partition est en même temps assez travaillée pour contenter amplement les savants, et un membre de l'Institut la pourrait signer.

Parlerai-je de la mise en scène? A quoi bon? Vous n'ignorez pas ce que sait faire l'Opéra quand il veut éblouir les yeux, et ce dont est capable le merveilleux pinceau de M. Desplechins.

Le succes de Mlle Salvioni a éte très-grand. Elle a joué le dernier acte avec une passion et un desespoir admirables. On ne saurait être plus touchante; je ne voudrais pas parier que plus d'un spectateur n'eût senti ses yeux se mouiller quand la pauvre Source, après avoir mis sur le cœur de Nouredda la fleur qui donne de l'amour, est allée tomber eperdue dans les bras du cruel Djemil. Mlle Salvioni est une danseuse émouvante; je n'effacerai pas le mot, bien qu'il puisse paraître etrange : il est vrai.

Mlle Marquet est la plus belle sorcière qu'on puisse imaginer; Mlle Fiocre a la grâce et l'attrait; Mlle Beaugrand, la legèreté, la correction, une prestesse entraînante. Elle n'a qu'un rôle très-court dans *la Source;* le public ravi a trouve le moyen de l'allonger en criant : « bis! »

Saint-Léon, qui a régle le ballet, a donné à Djémil un rôle de mime plutôt que de danseur; il a eu bien raison, il a fourni ainsi à Merante l'occasion de montrer que dans un ballet un homme a mieux à faire que de battre des entrechats. Dauty est le khan le plus amusant qu'on puisse voir.

~~~ Quand vous assistez à la representation d'un ballet à l'Opéra, quand vous voyez toutes ces demoiselles de la danse s'enlacer doucement et se sourire au milieu de leurs évolutions, vous êtes convaincu qu'elles agissent entre elles comme de veritables sœurs et que jamais aucun nuage ne vient troubler l'harmonie de la charmante pléiade.

Oh! que vous êtes loin de la vérité!

Il paraît — à en croire une personne bien renseignée — que c'est un véritable enfer par delà le rideau et que dans l'âme de ces anges s'agitent des haines immenses.

La cause, ai-je besoin de vous l'indiquer?

Mlle A... aimait le comte B... Mlle C... soupçonnait Mlle D... de l'avoir dénoncée auprès du marquis E... Mlle F... ne pouvait se consoler de voir passer à Mlle G... les attentions et les bracelets que lui prodiguait si généreusement le baron H

En faut-il davantage?

On se foudroie du regard, on se lance des coups aussi aigus que possible, on essaye de se faire tomber pendant les ensembles, on place ingénieusement une épingle dans sa jupe de gaze de façon à dechirer cruellement le bras nu d'une rivale.

Quant aux habitués du foyer, ils sont accablés de lettres anonymes d'une écriture hesitante et d'une orthographe insensee qui sent son lavoir de six lieues.

« On vous trompe, on se moque de vous! Comment ne vous êtes-vous pas déjà aperçu de cela?

« Vous, si bon, si généreux, vous méritez un cœur qui serait à vous tout entier, tandis que... »

Telle est la substance ordinaire de ces agreables missives.

Les abonnés paraissent fort ennuyes de tous ces débats. Sur ces entrefaites les anciennes — je veux dire les plus experimentees — de la danse se sont réunies et ont résolu de mettre fin à une situation qui compromettait l'antique réputation de bonne tenue des demoiselles de l'Opéra, et cela [illegible]

Une danseuse un peu mûre a émis une opinion pleine de sagesse. Elle a proposé de composer une façon de cour de discipline, quelque chose d'analogue à la juridiction de nos seigneurs les maréchaux instituée par le grand roi.

Devant cette cour seraient citées toutes les danseuses entre qui, de notoriété publique, existerait une vendetta.

Nulle n'aurait le droit de refuser de comparaître.

Les prevenues devraient s'expliquer catégoriquement, et celle qui serait jugée être dans son tort devrait faire des excuses à sa rivale et accepter la penalité qui lui serait infligee.

En cas de récidive, le châtiment serait doublé.

Le tribunal appliquerait les amendes, dont le produit serait versé dans la caisse de secours des machinistes, ou bien prononcerait l'exclusion du foyer pendant quinze jours ou un mois.

La danseuse qui, une fois condamnée, n'executerait pas les clauses du payement, serait forcée de quitter l'Opéra, par suite des taquineries et des mauvais procedés dont s'empresserait de l'accabler le corps de ballet tout entier.

La question est à l'étude. Trois rapporteuses sont nommées.

Nous ferons en sorte de publier les principales dispositions du projet de reglement, qui va être elaboré, et qui merite l'intérêt tout particulier des lecteurs de ce journal.

~~~ Mais ce qui est bien plus extraordinaire que tout ceci, c'est la tête du décapité qui attire la foule au boulevard des Capucines.

Vous savez de quoi il s'agit.

Sur une table, dans une cave, on voit une tête. Est-elle en carton, est-elle en cire, en caoutchouc? Je l'ignore. Les malins prétendent que c'est une simple vision, rien que le reflet d'une tête humaine dans le vide. C'est encore possible; bref, la tête sans corps parle et reçoit en ce moment l'élite de la société. On payait vingt sous le premier jour; puis, le succès a été tel qu'on a cree des jours réservés à cent sous comme pour l'Exposition universelle de 1867. Toutes les petites dames de Paris ont déjà passe par cette cave et elles sortent de là dans un état nerveux qui fait trembler pour le peu de cervelle qu'elles ont.

Je ne sais pas si vous avez remarqué que la simplicité antique s'est refugiée dans les âmes de ces castes qui engloutissent pour soixante mille francs de robes par an.

Aussitôt qu'un phénomene montre le bout du nez dans un coin de Paris, ces dames se précipitent à la recherche dudit phenomene; elles ont généralement toutes les croyances, excepté la bonne; si la tireuse de cartes existe encore de nos jours, c'est qu'elle vit par ces dames. Une demoiselle qui a à se plaindre d'un Arthur consulte toujours une tireuse de cartes, et elle n'est plus inquiète de son avenir du moment qu'une sorcière en chambre lui a dit :

— Madame, le roi de trêfle signifie beaucoup d'argent... C'est dix francs... pour vous.

A l'epoque où tout Paris conspuait déjà les pauvres frères Davenport, une jeune dame qui réunit chez elle l'élite des cocodès me demandait encore :

— Ah çà! êtes-vous bien sûr que les esprits ne sont pas dans l'armoire?

Elles sont toutes de la force de ce paysan allemand qui, ayant entendu du bruit dans l'etable, s'est levé au milieu de la nuit pour voir ce qui se passait là-bas.

Comme il entre dans l'etable, un homme s'approche de lui et dit :

— Je suis saint Martin, et je viens bénir vos bestiaux pour les preserver de l'épidémie.

— Oh! que vous êtes bon! s'écrie le paysan.

Et il retourne auprès de sa femme pour lui conter son bonheur.

Vers deux heures du matin, il entend la voix de ses bestiaux.

— Comme ces pauvres vaches sont contentes! dit le paysan.

Un instant après, on ouvre et referme la grande porte de la ferme.

— Le brave saint Martin nous quitte! s'écrie la fermière. Brave homme!

Est-il utile de dire qu'à son réveil, notre paysan est fort surpris de ne plus trouver à l'etable ses deux vaches, que le faux saint Martin s'etait appropriees?

A Paris, un voleur au bonjour n'aurait pas plus de peine à convaincre une aimable personne qu'il vient pour benir son perroquet. Depuis longtemps la somnambule aurait disparu de nos mœurs, si ces dames n'avait pas la louable habitude de leur faire des rentes sous pretexte de les consulter.

La tête coupee du boulevard a donné un nouvel elan à la credulite parisienne, et, à cette heure, je sais pas mal de personnes qui n'ont jamais donné aucun signe d'aliénation mentale et qui vous demandent avec le plus grand sérieux :

— Êtes-vous bien sûr, mon cher, que ce ne soit pas une vraie tête de decapite?

Quand le truc sera connu et que tout Paris aura ri de cette aimable plaisanterie, on trouvera encore dans les boudoirs un certain nombre de ces dames que la chronique appelle des femmes d'esprit, et qui vous diront du ton le plus naturel du monde :

— Très-cher, ne pouvez-vous pas me donner, pour mes étrennes, une tête de décapité, qui me dira la bonne aventure chez moi?... Ça m'amusera.

Voilà Paris, c'est-à-dire, entendons-nous bien, voilà cette minime fraction de Paris qui envahit les avant-scènes aux premières représentations, et que nous appelons parfois dans les courriers « l'élite de la societe! »

~~~ L'élite de la société n'est pas davantage dans les bas tripots de la capitale, où l'on rencontre cependant parfois de fort honnêtes gens.

Un de nos amis, qui est arrivé à la célebrité et qui se fait à présent construire un hôtel, me conta l'autre soir comment il avait passe deux ans de sa vie dans les bas cercles.

— Vous étiez donc bien joueur? lui demandai-je.

— Je n'ai jamais touché une carte.

— Que faisiez-vous alors dans les cercles?

— Oh! c'est bien simple, me dit mon ami. A cette époque, j'étais si malheureux que je n'avais pas tous les jours de quoi dîner; mais j'avais beaucoup de relations dans les quatre coins de Paris. C'était en 1848, époque à laquelle la police fermait volontiers un œil. On ouvrait des cercles à droite et à gauche, et il y eut partout des dîners d'inauguration qui ne coûtaient rien. J'eus soin alors de me faire inviter à tous ces repas gratuits. Je me rappelle même qu'un soir un major plus ou moins polonais me dit au dessert :

« — Cher monsieur, allons-nous faire un écarté après le dîner?

« — Major, lui répondis-je, demandez toujours des cartes, je vais revenir dans un instant. »

— Et?...

— La suite est bien simple, dit l'ex-pauvre. Tandis que le major s'installait, moi, qui avais dîné, je me sauvais, et l'on ne m'a jamais revu dans ce cercle-là.

— Et puis?

— Ma foi, me dit mon ami, il y a dix-huit ans de cela, et quand le major me rencontre sur le boulevard, il me dit :

« — Vous savez, mon bon, que je vous attends toujours. »

Il faut avouer que voilà un homme qui ne se decourage pas facilement.

~~~ On ne saurait parler en courant d'une œuvre aussi importante que *Mignon,* l'opéra de M. Ambroise Thomas, représenté il y a quelques jours à l'Opéra-Comique, et je laisse à mon confrère Gérôme le soin de vous en rendre compte; je ne veux qu'annoncer un succès, où MM. Michel Carré et Barbier ont leur très-grande part. Leur pièce est à coup sûr une des meilleures qu'ils aient faites, et une des meilleures qu'ait données l'Opéra-Comique. On me saura gré, j'en suis sûr, de transcrire ici les regrets de *Mignon,* qui n'ont jamais été plus heureusement traduits.

> Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,
> [illegible]
> Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger,
> Où dans toute saison butinent les abeilles,
> Où rayonne et sourit, comme un bienfait de Dieu,
> Un éternel printemps sous un ciel toujours bleu?...
> Hélas! que ne puis-je te suivre
> Vers ce pays lointain d'où le sort m'exila
> C'est là que je voudrais vivre,
> Aimer et mourir... C'est là!
>
> Connais-tu la maison où l'on m'attend là bas
> [illegible]
> M'appellent dans la nuit en me tendant les bras,
> Et la cour où l'on danse à l'ombre du grand arbre,
> [illegible]
> Mille bateaux légers pareils à des oiseaux?
> Hélas que ne puis-je te suivre
> Vers ce pays lointain d'où le sort m'exila
> C'est là que je voudrais vivre,
> Aimer et mourir... C'est là

S'il se rencontrait dans les opéras beaucoup de vers comme ceux-ci, la poesie de *libretto* serait un peu mieux vue dans le monde

Le rôle de Mignon a été pour Mme Galli-Marié un triomphe.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Le dernier numéro des *Annales de la propagation de la Foi* contient le récit de la mort de neuf Français martyrises, au mois de mars dernier, en Corée; ce sont : MM. Beaulieu, 26 ans; Ranfer de Brelemeres, 28 ans; Dorie, 29 ans; Huin, 30 ans; Aumaitre, 29 ans; Petit-Nicolas, 38 ans; Pourthie, provicaire apostolique, 35 ans; Mgr Berneux, évêque de Capse, vicaire apostolique de la Corée, ancien professeur de philosophie au seminaire du Mans, 52 ans; enfin Mgr Daveluy, evêque d Acones, coadjuteur de Mgr Berneux, âgé de 48 ans.

C'est le vendredi saint que Mgr Daveluy a eu la tête tranchée.

Une particularité douloureuse a prolongé l'agonie du vénerable prélat. Après avoir décharge un premier coup qui fit à la victime une blessure mortelle, le bourreau s'arrêta. C'était un calcul d'avarice : le prix de son œuvre n'avait pas ete fixe. Il fallut réunir les employés de la préfecture pour discuter avec lui; ce fut long, et le patient gisait renversé dans son sang. Enfin le marché fut conclu et de nouveaux coups de sabre mirent le martyr en possession de sa gloire.

Le père de Mgr Daveluy, du diocèse d'Amiens, en apprenant le glorieux martyre de son fils, a reuni toute sa famille pour chanter un *Te Deum,* et a fait celebrer, le lendemain, une messe d'actions de grâces en blanc et a défendu de porter le deuil pour la mort de son fils.

Le martyre n'arrête point les vocations apostoliques; elles sont plus nombreuses à mesure que les luttes et les besoins de l'Église se développent.

La Société des missions étrangeres de Paris vient d'envoyer dans l'extrême Orient sept nouveaux missionnaires, ce qui élève à trente-trois les membres de cette Société par-[illegible] en 1866.

Huit religieuses de Saint-Joseph (du Puy) sont parties récemment à bord du *Lafayette* pour les États-Unis.

Un navire de l'État, récemment arrivé à Cherbourg, venant de l'île de Chypre, a apporté, pour le Louvre, diverses antiquités consistant en statues polychromes, malheureusement la plupart décapitées ou mutilées, mais rappelant les riches costumes de l'antiquité phénicienne.

Le baron des Mazis, qui habitait le département de la Mayenne, vient de faire un legs important aux musées de Cluny, d'Artillerie et du Louvre.

Le musée de Cluny hériterait d'une collection très-nombreuse de serrurerie du XVIe siècle, ainsi que de coffrets en fer damasquiné; le musée d'Artillerie aurait en partage des armes offensives et défensives, des armes et des accessoires de chasse, également de la même époque; au musée du Louvre serait destiné un magnifique plateau en vermeil, portant l'écu de France et orné d'émaux.

La valeur du cabinet du baron des Mazis est estimée à plus d'un million.

On écrit de Rome que le pape a donné des ordres à l'imprimerie de la Propagande pour qu'elle prépare des volumes d'une brillante exécution, destinés à figurer à l'Exposition universelle.

Un journal de New-York annonce que l'empereur du Brésil fera, dans le courant de l'année prochaine, un voyage aux États-Unis.

Don Pedro II viendra, dit-on, également en France pour visiter l'Exposition.

Nous publions, aujourd'hui, d'après un croquis de notre correspondant, un dessin représentant l'arrivée du roi Victor-Emmanuel à Venise. L'artiste a choisi le moment où le roi traverse la place Saint-Marc, pour se rendre au *Te Deum* chanté dans la basilique de Saint-Marc. Le moment est solennel. Le canon tonne, et cent mille voix remplissent l'air d'acclamations enthousiastes. Victor-Emmanuel, maîtrisant avec peine son émotion, salue la foule, et il semble que le lion de Saint-Marc se redresse fièrement au sommet de sa colonne légendaire.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

Suite

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT

IX

Entre deux messes.

Sur la place et dans les rues avoisinantes, les tard venus se hâtaient pour l'office du matin. C'était un coup de feu pour nos amis du perron de Saint-Ildefonse. Ils arrêtaient les gens au passage, s'accrochaient aux manteaux, aux mantilles, aux pourpoints. Ils y allaient véritablement de bon cœur, et leurs cris atteignaient un diapason formidable.

— Ah çà! dit don Juan de Haro en portant la main à ses oreilles, cet endroit-ci n'est plus tenable!... J'ai toutes sortes de choses curieuses à vous dire, et l'on ne s'entend pas.

Il appela :

— Galfaros!

Le maître des Delicias s'avança, courbé en deux et le chapeau à la main.

— Fais taire ces drôles, lui ordonna Juan de Haro.

Galfaros eût préféré toute autre besogne, mais on ne résistait point au seigneur comte de Palomas.

— Si Votre Grâce veut attendre un instant, repondit cependant Galfaros, l'office va commencer.

— Je n'attends jamais, interrompit don Juan.

— Ils ont leur charte, je prie Votre Grâce de vouloir bien s'en souvenir.

— As-tu peur?... Va leur dire ceci : Don Juan de Haro coupera les oreilles au ras du crâne au premier qui fera entendre un cri... va!

Galfaros salua et se dirigea vers l'église.

Ramire ne releva point les yeux.

L'insolence du courtisan l'avait blessé au vif.

Sa dureté lui déplut davantage.

Littéralement, il n'osait le regarder, de peur de mettre le feu à sa propre colère.

Il faut craindre certaines gens quand ils regardent à leurs pieds.

Au bout d'une minute, le silence le plus profond régnait sur le parvis. Galfaros avait parlé au nom du neveu d'Olivarès. Les gueux ne s'étaient point retirés. Ils restaient à leur place, muets et sombres sur les degrés du perron.

— Galfaros! appela encore le comte de Palomas, au moment où le cabaretier revenait tout fier de son expédition.

— Votre Grâce...

— Va dire à ce cavalier, reprit don Juan de Haro en montrant du doigt Ramire, que je ne partage jamais ma table avec un inconnu... Mon chapeau est sur celle-ci, qu'il enlève son épée.

Galfaros jeta un coup d'œil sur le déjeuner de Ramire. Il n'hésita point cette fois. On ne protége pas un chaland d'une douzaine de réaux.

— Seigneur cavalier, dit-il en se campant devant Ramire, Sa Grâce...

— J'ai entendu, interrompit notre jeune homme dont les oreilles étaient écarlates.

Galfaros ne vit point cela.

Comme Ramire gardait obstinément les yeux baissés, Galfaros s'enhardit et prit un ton plus péremptoire.

— Alors, mon cavalier, commença-t-il en mettant le poing sur la hanche, puisque vous avez entendu...

Il n'acheva pas. Les paupières de Ramire avaient eu un rapide battement, puis s'étaient relevées. Galfaros fit un saut de côté, bien que le regard du jeune homme ne fût point dirigé vers lui.

Une flamme que ce regard! Don Juan de Haro en eut un tressaillement et porta d'instinct la main à sa rapière en murmurant :

— Ce gaillard-là doit avoir un stylet à sa bretelle.

Ce fut l'affaire d'un instant. La paupière de Ramire s'abaissa de nouveau. Il était redevenu pâle. Les regards de tous les courtisans étaient fixés sur lui. Quelques-uns souriaient : c'était le petit nombre. La plupart portaient à cette scène une attention de plus en plus sérieuse.

Bien peu de gens se trompent à l'aspect d'un visage comme celui de notre jeune cavalier. Ceux qui souriaient étaient myopes.

Ramire, d'un geste lent et qui semblait contenir je ne sais quel frémissement, prit son épée sur la table où elle reposait auprès du chapeau du comte de Palomas.

Il la mit en travers sur ses genoux, cela sans mot dire.

— A la bonne heure! fit don Juan de Haro qui se retourna.

— A la bonne heure! répéta Galfaros tout blême en se hâtant de regagner son antre.

— Veillez à la faïence, filles, dit-il en passant le seuil; je viens de rêver pots cassés.

Le marquis de Pescaire dit à voix basse, en s'adressant à don Juan de Haro :

— Je m'y connais, mon cousin, ce gaillard-là n'a pas besoin de stylet... m'est avis qu'il aime mieux sa rapière.

— Aussi, dit le bon gros Narciso de Cordoue, la dorlotet-il bien sur ses genoux... C'est pain bénit de remettre ces rustres à leur place!

— Assurément, assurément, firent quelques échos, car le comte de Palomas était en position d'avoir ses flatteurs comme un roi.

— Seigneurs, reprit Pescaire, nos pères, qui n'étaient pas des rustres, portaient des justaucorps pareils à celui-ci, et souvent plus troués.

— Voilà le troubadour qui commence sa chanson! s'écrièrent les rieurs.

— Nos pères, poursuivit le marquis, étaient aussi nobles que nous, et voici sur la table de ce jeune cavalier le déjeuner qu'ils faisaient tous les jours.

— Galfaros! cria le comte de Palomas.

Le maître des Delicias se montra au seuil, l'oreille basse. Il craignait une nouvelle algarade.

— Galfaros, commanda don Juan, apporte à don Vincent de Moncade y Avalos, marquis de Pescaire, cousin du roi, un carafon de petit vin, un morceau de gros pain et une tranche de ton plus mauvais fromage.

— Par saint Janvier de Naples, où mon aîné est vice-roi, riposta Pescaire, nous avons fait en campagne de plus tristes repas que cela!... Mets vingt flacons de vin, Galfaros, autant de pain que tu voudras, et le plus gros de tes fromages, et va porter le tout à ces malheureux que mon noble cousin a réduits au silence... va!

Ramire enveloppa dans un même coup d'œil don Juan de Haro et celui qui parlait ainsi. Pescaire avait la tête haute et le sourire sur les lèvres. Les sourcils du comte de Palomas étaient froncés légèrement.

Cette race de Moncade produisit toujours de beaux et vaillants soldats. Il semblait à Ramire que le marquis de Pescaire, ce pâle jeune homme au regard froid et ferme, était là, parmi ces efféminés, comme une opposition vivante ou comme un héroïque reproche.

Ramire but une dernière gorgée et repoussa ses vivres. Il n'avait plus faim.

Peut-être eût-il quitté la place en ce moment, car il la sentait dangereuse, et son ferme vouloir d'éviter toute querelle frivole lui conseillait la retraite, mais un faible mouvement agita les planchettes de la jalousie. Le cœur de Ramire bondit dans sa poitrine. Tout ce qui l'entourait disparut pour lui, depuis l'insolent mignon qui venait de l'outrager, jusqu'au généreux seigneur dont les actes et les paroles avaient mis un peu de baume sur la blessure vive de son orgueil.

Il ne voyait rien cependant, car le soleil, frappant les planchettes, laissait tout ce qui était au delà dans une obscurité absolue, mais il croyait deviner dans cette ombre une forme svelte et gracieuse. Bien plus, il croyait sentir comme un vivifiant rayon qui lui réchauffait le cœur.

Ce rayon, c'était un regard d'Isabel.

Quand le seigneur Galfaros, escorté de ses servantes et valets, se rendit au parvis de Saint-Ildefonse pour exécuter l'ordre du marquis de Pescaire, les gueux étaient au repos. L'office était commencé depuis quelque temps déjà, et personne ne se présentait plus pour entrer dans l'église.

Gabacho, Mazapan, Picaros et la vieille école s'étaient arrangés de leur mieux pour faire un somme. Le poitrinaire Caparosa se tenait à l'écart, rêvant ou faisant des vers peut être, car il était poëte. Don Manoël Palabras, Escaramujo, Domingo et Raspadillo jouaient le *revesin* sur une marche, avec des cartes que l'inquisition n'aurait pas pu saisir, tant elles étaient souillées et effacées. D'autres romantiques agitaient les dés ou faisaient danser les osselets agiles. Maravedi et la jeunesse prenaient leurs ébats sur le pavé.

Ce fut une liesse générale à la vue des pots où moussait le vin blanc de Llerena, tout le monde fut sur pied en une seconde, et les chapeaux balancés au-dessus des têtes ponctuèrent un long acclamation en l'honneur du noble Moncade. Puis le partage se fit, et le festin commença sur les degrés servant de table.

Ce beau Juan de Haro semblait maintenant tout triste

— Bois pour t'égayer, Palomas, lui dit Soto-Mayor, et conte-nous ta dernière bonne fortune

Palomas ne but point. Il secoua la tête en bâillant.

— Allons, don Juan, notre maître, s'écria Julian de Sylva, l'histoire de la litière et des deux nègres, afin que nous prenions une leçon de galanterie!

— Don Juan pense à son mariage, repartit Luna; voilà ce qui lui donne de la mélancolie.

— Avec qui te maries-tu, cousin? demanda Pescaire, qui s'était replongé tout au fond de sa nonchalante indifférence.

Don Juan lui tendit la main en souriant avec un reste de mauvaise humeur.

— C'est peut-être toi qui as raison, cousin, dit-il; j'en suis encore à ce jeune cavalier et aux gueux... J'aurais pu ôter mon chapeau ou ne le point mettre auprès de son épée... et tu m'a appris qu'avec quelques ducats on fait taire les clameurs de la mendicité tout aussi bien qu'avec les menaces. J'ai envie de faire des excuses à ce jeune homme.

— Généreux cœur! s'écria aussitôt Narciso avec admiration; le comte-duc doit être fier de son neveu!

— Tu es bon, Palomas! dirent Silva et Soto-Mayor; c'est pour cela que nous t'aimons.

Pescaire lui serrait cordialement la main.

— Cela est vrai, Juan, murmura-t-il, tu es bon. Quand nous étions tous deux enfants, je me souviens que tu valais mieux que moi. Ton bonheur est difficile à porter, croismoi : les hommes te flattent et les femmes te gâtent. Souviens-toi de moi quand tu auras besoin d'un ami.

— Par la mort! gronda le gros Narciso, voudriez-vous insinuer que nous sommes de faux amis?

— La paix! interrompit don Juan.

— Je dirai de vous tous comme je dis de lui, reprit Pescaire, vous êtes bons... mais c'est un courant de folie qui entraîne aujourd'hui la noblesse espagnole... Les Français sont faits autrement que nous : chez eux, le vice ne tue pas toujours le cœur... voilà que nous leur avons pris leurs vices...

— A l'amende! Moncade, à l'amende! crièrent dix voix en même temps. Il est défendu de dire que nous copions les gens de France.

— Plût à Dieu qu'il vous fût défendu de le faire!

— A l'amende deux fois! à l'amende!

Moncade jeta sa bourse sur la table et dit :

— Payez-vous, je n'ai pas fini : Le Français est léger, sceptique, frondeur et chevaleresque en même temps. Il n'en est pas ainsi de nous! Les chevaliers nos pères n'ont point eu de postérité ..

— Tu n'as donc pas lu, interrompit Julian de Sylva, l'histoire du bon hidalgo don Quichotte de la Manche?

Un éclat de rire général accueillit cette question, Moncade lui-même accepta la plaisanterie de bonne grâce.

— Si fait, dit-il en ouvrant sa bourse; mais c'est moi qui joue ici le rôle de curé, maîtres fous que vous êtes!... Vous aussi vous vous battez contre des moulins à vent... Vous êtes les don Quichottes de l'ironie française...

— A l'amende!

— Si don Quichotte avait tort de se barder de fer parmi des bourgeois vêtus de bon drap, que diriez-vous d'un homme qui porterait sous notre soleil andalou un manteau de fourrures?... Les pays diffèrent comme les âges... Il y a le donquichotisme de lieu qui vaut bien le donquichotisme de temps... Quiconque transporte la folie française dans notre grave Espagne...

— A l'amende! à l'amende!

— Vous avez compris : j'ai dit. Cela me coûte dix pistoles... Sancho Pansa! sois notre trésorier!

Il jeta les dix pièces d'or sur la table, devant le petit Narciso de Cordoue, qui se leva, blême de rage et s'écria :

— Qui appelles-tu Sancho-Pansa?...

— Il en faut un partout où fleurit don Quichotte, répondit Moncade froidement.

PAUL FÉVAL

(La suite au prochain numéro.)

LES SLOVAQUES

Il y a peu de fleuves aussi variés que l'est le Danube sur toute la longueur de son cours; cela s'explique par la diversité des pays qu'il traverse. Entre autres bâtiments de toute sorte qui y croisent le moderne bateau à vapeur, un des plus pittoresques est, à coup sûr, le radeau des Slovaques, les derniers représentants de la vieille race slave.

Sur leurs grossiers planchers de troncs d'arbres, ils apportent à Pesth, par la voie des petits cours d'eau tributaires du fleuve, les produits de leurs montagnes; et c'est peu pour de tels hommes que les fatigues d'un voyage accompli dans d'aussi mauvaises conditions. Les Slovaques sont, du reste, de laborieux travailleurs. Chassés de leur pays par la misère, ils s'en vont chercher fortune dans l'Allemagne méridionale, l'Illyrie et les plaines que traverse le Danube au-dessous de Vienne. Leur costume se compose ordinairement d'un chapeau à larges bords, avec une grosse houppelande et un pantalon étroit fait d'une espèce de flanelle blanchâtre. Souvent une des manches de la houppelande, cousue par le bas, fait pour eux l'office de poche.



UNE FAMILLE DE SLOVAQUES VOYAGEANT SUR LE DANUBE, AUX ENVIRONS DE PESTH, d'après un croquis [illegible]. — Voir page 747.



SITE ARROSÉ PAR LE FLEUVE DE COOK, A BOTANY-BAY (NOUVELLE-GALLES DU SUD), d'après le dessin de M. S. Elyard. — Voir page 750



PROCESSION A LONDRES, EN L'HONNEUR DU NOUVEAU LORD-MAIRE; dessin de no[illegible]dant. — V[illegible]

Ils ont peu de propension à se fondre avec les peuplades au milieu desquelles ils vivent et continuent à parler le *slovak*, fidèles avant tout aux traditions de leurs pères. La persistance de cette race à se maintenir pure de tout mélange est surtout remarquable dans les contrées dont elle forme la population principale : les comtés de Treutschine, de Nyitra, de Presbourg, de Thurotz et d'Arva.

FRANCIS RICHARD.

BOTANY-BAY

C'est en 1770 que le capitaine Cook, touchant pour la première fois la côte sud-est de l'Australie, baptisa du nom de *Botany-Bay*, baie de la Botanique, le port naturel dans lequel il avait jeté l'ancre. Ce nom s'explique par l'abondance et la variété de la végétation repandue sur ses rives.

Au fond de cette baie devait primitivement s'élever la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud. En effet, lorsque, obligée de renoncer à ses possessions de l'Amérique du Nord, la Grande-Bretagne dut chercher de nouveaux lieux de déportation pour ses convicts, elle avait d'abord songé à les établir à Botany-Bay ; mais, vu l'insalubrité reconnue de l'endroit, ce fut un peu plus au nord, à Port-Jackson, que la colonie prit naissance, sur l'emplacement de la future ville de Sidney. Le nom de Botany-Bay a donc été conservé à tort au pénitencier anglais.

La colonie anglaise, en s'étendant, a peu à peu englobé tout ce vaste espace de l'Australie connu sous le nom de Nouvelle-Galles du Sud. Divisée d'abord en quatre districts : ceux de Sidney, de Paramatta, de Newcastle et de Hawkesburg, la Nouvelle-Galles comprend aujourd'hui, par suite de ces accroissements considérables, dix comtés qui sont ceux de Cumberland, de Campden, d'Argyle, de Westmoreland, de Northumberland, de Roxburgh, de Londonderry, de Durham, d'Ayr et de Cambridge.

Le comté de Cumberland est le plus important. C'est dans celui-là qu'est située Botany-Bay. Le golfe, de 1,600 mètres seulement à son ouverture, va s'élargissant intérieurement, jusqu'à offrir une étendue de cinq kilomètres sur huit de profondeur. Un fleuve, qui vient se jeter dans la baie, a gardé le nom du hardi navigateur qui l'a, le premier, signalé. Le *Cook's river* arrose, de ses larges méandres, force sites pittoresques, tantôt traversant d'épais bouquets d'arbres, tantôt poursuivant son cours entre des roches escarpées. La vue que nous en donnons, d'après un dessin de M. Samuel Elyard, montre l'aspect des campagnes qu'arrose le fleuve dans le voisinage de la baie.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

[illegible] Belg[illegible] [illegible]ques judiciaires. — Vital Douat, [illegible] *[illegible] l'homme qui suit son cercueil.* [illegible] [illegible] Disparition. — Réapparition. — V[illegible] Douat travaille en Belgique. — [illegible] — Duc de [illegible] trop tard ses lettres à la poste. — Les explications de Douat. — Deux nobles [illegible]. — Une femme de chambre qui ne [illegible]. — L'honneur dans le monde et l'honneur [illegible].

La chronique judiciaire doit un fameux cierge à la Belgique : grâce à nos voisins, nous ne chômons pas de procès dignes d'être offerts à nos lecteurs.

Après Risk-Allah, Vital Douat, ou l'*homme qui suit son cercueil.—L'homme qui suit son cercueil!* Avouez que voilà un titre alléchant et fait pour contenter les plus difficiles.

Vital Douat, vous le verrez, ne manque pas d'imagination ; mais, au physique, ce n'est point un accusé à comparer au beau, à l'élégant Risk-Allah. « C'est un homme d'apparence bourgeoise. » La *Gazette des Tribunaux* résume son portrait en ces quelques mots. Dame ! on ne peut pas tout avoir.

Vital Douat est Français. Il faisait à Bordeaux le commerce des vins. Un jour il tomba en faillite. A quelque temps de là, il fut condamné par contumace pour banqueroute frauduleuse et fabrication de faux connaissements s'élevant à une somme de 900,000 francs. Douat avait quitté Bordeaux et s'était réfugié en Angleterre.

Il habitait Londres depuis un mois, sous le nom de Roberti, lorsque sa femme se présenta dans les bureaux d'une compagnie d'assurances sur la vie et réclama 100,000 francs, montant d'une assurance que Douat avait contractée quelques jours auparavant sur sa propre tête. Les compagnies d'assurances en tous pays sont volontiers soupçonneuses ; celle qui s'était engagée vis-à-vis de Douat refusa provisoirement de payer : il y avait pour elle un peu de louche dans la mort si prompte de Douat ; elle voulait, au préalable, prendre quelques petits renseignements. Ce qu'elle sut bientôt, grâce à l'adresse d'un certain Druscovitch, chargé par un inspecteur de police d'éclaircir une affaire qui semblait quelque peu mystérieuse, le voici :

Un certain Bernardi avait fait enregistrer le décès de Vital Douat par l'officier de l'état civil de Plaistow, dans le comté d'Essex. Dans l'acte de décès il était dit que le corps du défunt se trouvait dans une maison d'Anne street, portant le numéro 32. Le même jour, Douat remettait un certificat de décès au fossoyeur du cimetière de Saint-Patrice, lui donnait l'ordre de creuser une fosse, payait d'avance les frais du service et commandait les funérailles pour le dimanche suivant.

Dans l'après-midi, un nommé Rudini achetait un cercueil doublé en plomb, chez un marchand de Mile's end Road. Le dimanche suivant, Rudini faisait porter le cercueil à une station du Nord-Eastern Railway, le faisait inscrire aux bagages pour Leytonstone et prenait place dans un des wagons du train. A Leytonstone, le cercueil était déchargé, transporté dans la chapelle du cimetière de Saint-Patrice, où un prêtre catholique récita les prières des morts, et enfin déposé en terre bénite. Rudini assistait aux prières, Rudini assistait à l'inhumation.

Or, Bernardi et Rudini étaient un seul homme, et cet homme n'était autre que Douat.

Lorsque l'exhumation, à laquelle la police avait procédé avec toutes sortes de précautions, dans la crainte d'émanations funestes, eut levé tous les doutes, on se mit tout naturellement à chercher Douat avec beaucoup d'activité ; mais Douat était parti pour l'autre monde, c'est l'Amérique que je veux dire, un monde meilleur pour un homme qui fuyait la justice anglaise.

Malheureusement pour lui, Douat en est revenu, et il s'est fait prendre par la justice belge pour une peccadille nouvelle.

Douat, de retour d'Amérique, s'était établi à Anvers, où, sous le nom de Donatry, il médita et tenta une jolie petite opération qui devait, dans sa pensée, le mener ailleurs que là où il était il y a quelques jours. Mais Ésope l'a dit il y a trois mille ans environ : « On ne sait jamais où l'on va. »

Donc, au commencement de juillet dernier, Douat affrétait le bâtiment le *Duc de Brabant* pour un voyage à Bombay. Le navire devait prendre du charbon dans divers ports d'Angleterre et faire ensuite voile pour l'Inde d'où il repartirait avec un chargement de coton et d'autres marchandises. Douat s'engageait à embarquer à Anvers une valeur en marchandises égale au prix du fret pour l'aller et le retour. Le départ du *Duc de Brabant* était fixé au 20 août. Le 12, Douat fait conduire sur le quai cinq caisses qui, suivant sa déclaration, renferment pour plus de 250,000 francs de dentelles et d'objets d'horlogerie. C'était le contenu de ces caisses qui devait représenter le prix du fret.

Or, dans la nuit du 20 au 21, une explosion terrible se fait entendre sur le quai : les cinq caisses de Douat sautaient. Quelques heures plus tard, Douat recevait une lettre anonyme ainsi conçue :

« Nous savons que vous êtes victime de ce voleur, de cette canaille de Caymax ; mais nous vous vengerons en nous vengeant nous-mêmes de tous ses infâmes procédés. Bientôt ce vomi des enfers passera par les flammes avec tous ses navires.

« Plusieurs de ses victimes. »

Je n'ai pas besoin de vous dire que Douat, en homme prudent, avait fait assurer ses caisses. La somme assurée était de 164.000 francs.

Cette canaille de Caymax, c'était l'armateur du *Duc de Brabant*. Par malheur, il se trouva que, pendant la nuit, le *Duc de Brabant* avait fait place à la *Lauretta*, un navire qui n'appartenait pas à M. Caymax ; par malheur encore, on a pu arriver à la certitude que les cinq caisses de Douat ne contenaient que quelques fonds de magasin avec de la poudre, de l'alcool et du goudron ; par malheur enfin, Douat, la nuit de l'explosion, a eu l'idée d'aller mettre des lettres à la poste entre onze heures et minuit. Ah ! j'oubliais une dernière fatalité : l'écriture de la lettre qui menace d'incendie M. Caymax et ses navires ressemble extraordinairement à celle de Douat.

Et voilà Douat traduit en cour d'assises.

Il faut bien le dire, ses explications manquent un peu de vraisemblance.

Lorsque le président l'interroge sur sa fausse mort et son faux enterrement en Angleterre, ses réponses peuvent se résumer ainsi :

Il était malade ; un médecin lui avait même dit qu'il pouvait mourir d'un jour à l'autre ; un ami, qu'il avait connu dans l'Inde, l'avait engagé alors à prendre des précautions afin que sa famille pût bénéficier de l'assurance qu'il avait contractée. Cet ami fit dresser un acte de décès qui, dans sa pensée, devait précéder sa mort de quelques jours seulement. Les pièces furent régularisées, toujours par les soins de l'ami, qui poussa le zèle jusqu'à procéder à un enterrement simulé.

Malheureusement (il y a toujours eu des anicroches dans la destinée de Douat), malheureusement, il ne mourut pas.

Il ne mourut pas ; mais il était enterré, le plus fort était fait ; ma foi, il laissa aller les choses jusqu'au bout et n'avertit point sa famille, qui le pleurait, de ce petit détail qu'il était encore de ce monde.

Quand on en vient à l'affaire des caisses, les explications de Douat laissent aussi, il faut en convenir, quelque chose à désirer :

— Vous reconnaissez, lui dit-on, que les marchandises contenues dans les caisses n'avaient aucune valeur ?

— A coup sûr, répond Douat ; mais la charte-partie était signée ; il fallait tenir ses engagements.

Et voilà ce que c'est que d'être scrupuleux.

— Et l'alcool ? et la poudre que vous aviez enfermés dans les caisses ?

— Je me proposais de m'en servir à Bombay comme échantillons.

Sans doute, l'idée peut venir à un négociant de faire à Bombay des affaires de poudre et d'alcools ; mais ce qui gâtait les réponses de Douat, c'étaient les coïncidences, ces diables de coïncidences !

Le jury y a vu des preuves accablantes et Douat, déclaré coupable, a été condamné à mort.

Après le procès, le procillon : tandis que l'affaire Douat se déroule devant le tribunal d'Anvers avec la prudente et majestueuse lenteur qui est de tradition dans les cours d'assises belges, on appelle devant le tribunal de police correctionnelle de Namur la cause du ministère public contre nobles dames la marquise de Molins et la duchesse del Pilar Osorio de Los Rios. Quel plaisir pour un huissier audiencier de jeter de pareils noms à la foule attentive ! Celui du tribunal de Namur a pris, j'en suis sûr, sa plus belle voix pour la circonstance. Duchesse del Pilar Osorio de Los Rios ! Il me semble l'entendre prolonger avec complaisance ces retentissantes syllabes.

Quel était donc le crime de la marquise et de la comtesse ?

Avaient-elles, de leurs lèvres aristocratiques, quelque peu entamé la réputation du prochain ? Point. Étaient-elles les chefs d'une association révolutionnaire ? En aucune façon. Avaient-elles, d'une plume irrévérencieuse, attaqué un acte de l'autorité ? Pas davantage.

Elles avaient chassé sans port d'arme, oubliant sans doute que l'âge d'or était loin où Diane, la divine chasseresse, courait les plaines et les bois sans avoir même songé à en demander la permission aux préfets ou aux sous-préfets du temps.

Mme la marquise de Molins et Mme la duchesse del Pilar Osorio de Los Rios ont été condamnées à payer une amende de vingt francs, et le tribunal a ordonné la confiscation de leurs fusils.

Sydonie Ricois n'est ni duchesse, ni marquise, ni même baronne, mais femme de chambre tout simplement. N'importe : elle n'entend pas qu'on lui manque de respect.

Elle voyageait sur la ligne du chemin de fer du Nord, dans une voiture de troisième classe. A Ermont, Génami, un marchand de vins du boulevard Magenta, monte dans le même wagon. Génami s'installe et tire sa pipe de sa poche sans adresser à Sydonie cette question : « Mademoiselle, l'odeur du tabac vous fait-elle mal ? »

A quoi Sydonie aurait peut-être répondu, tout comme cette grande dame dont je n'ai jamais su le nom : « Je l'ignore, monsieur ; on n'a jamais fumé devant moi. »

Donc, il tire sa pipe, et, sans la moindre précaution oratoire, il l'allume. Sydonie le prie de l'éteindre, parce que la fumée l'incommode. Génami répond que lorsqu'on craint la fumée, on monte dans une voiture de première classe.

— Je ne suis point assez riche pour voyager en première classe ; mais j'ai le droit de n'être point étouffée, répond Sydonie sans se déconcerter.

Génami réplique par une bouffée de fumée lancée à la figure de la femme de chambre. Du bout de son parapluie Sydonie fait tomber la pipe de Génami. Celui-ci, furieux, donne un soufflet à la jeune fille.., et le voilà devant la police correctionnelle. Pour le soufflet ? Non. Sydonie est une fille énergique, mais elle est magnanime aussi : elle n'a pas porté plainte, et c'est seulement pour avoir contrevenu à l'article 63 de l'ordonnance du 16 novembre 1846 qu'il est cité en justice, et condamné à deux cents francs d'amende.

Supposez qu'il s'agisse, non plus d'une femme souffletée, mais d'un homme insulté. L'offensé a demandé raison à l'offenseur ; des pourparlers s'engagent entre les témoins. Pendant ces préliminaires indispensables, la querelle s'envenime ; une des deux parties dit, écrit, ou fait entendre que son adversaire cherche à se dérober à une rencontre : en face de cette allégation ou de cette insinuation, l'adversaire peut-il se plaindre d'être diffamé et demander une réparation judiciaire ?

Non, répond le tribunal de Nantes jugeant la plainte portée par M. de Merson, rédacteur en chef de l'*Union bretonne*, contre M. Ch. de Rolland, un des rédacteurs du *Phare de la Loire* :

« Attendu que, en appréciant les choses selon les règles austères de la loi, et non pas suivant un funeste préjugé qui s'oblige à la braver, le fait de n'avoir pas persévéré à commettre un délit ou un crime ne serait pas de nature à porter atteinte au véritable honneur ou à la considération que le législateur a entendu protéger ;

« Que sans doute de Rolland, sur ce point, a eu l'intention de diffamer Merson, mais que cette intention n'a pas suffi pour constituer le délit de diffamation tel que la loi le définit ; que juger le contraire, ce serait consacrer l'empire du préjugé, que les organes de la loi sont dans le devoir de reprouver. »

Ce pauvre point d'honneur ! Encore une mauvaise journée pour lui !

MAÎTRE GUÉRIN.

LE NOUVEAU LORD-MAIRE DE LONDRES

Il vient d'être procédé, à Londres, à la nomination du nouveau lord-maire. Le choix des électeurs s'est arrêté sur l'honorable alderman Thomas Gabriel.

L'installation officielle du grand dignitaire de la Cité a eu lieu le 9 novembre. Ce jour-là a eu lieu la procession solennelle instituée au commencement du XVe siècle. Le lord-maire, vêtu d'une robe écarlate fourrée d'hermine, sort de Mansion-House dans un carrosse tout doré. A côté de lui se tiennent le chapelain, le porte-glaive, tenant l'épée dans un fourreau brodé de perles présenté par la reine Élisabeth à la corporation, et le porte-masse, élevant dans sa main droite la masse d'or donnée par Charles II.

A la suite du carrosse marchent les députés des diverses corporations de la Cité, entourant des chars sur lesquels sont déposés les emblèmes de ces puissantes associations qui ont leurs racines dans le moyen âge : bonnetiers, merciers,

...iers, poissonniers, armateurs, etc., selon leur ordre d'importance.

Arrivé au pont de Blackfriars, le lord-maire, suivi de tous les conseillers de la Cité, entre dans une barque d'honneur, remonte la Tamise jusqu'au pont de Westminster, va prêter serment dans Westminster-Hall, et revient, également par la Tamise, présider, à Guildhall, le banquet d'inauguration auquel, jadis, le roi ne manquait jamais d'assister.

Le lord-maire reçoit un traitement annuel de deux cent mille francs; mais sa position l'oblige à dépenser généralement de trois cent à quatre cent mille francs en dîners et en cérémonies.

Il est amiral du port de Londres et roi de la Cité. Dans les limites de son empire, il a le pas sur tous les membres de la famille royale, à l'exception de la reine elle-même. Les jours de grande fête, le lord-maire fait fermer Temple-Bar à la voiture de la reine, et ce n'est qu'après une triple sommation qu'il donne l'ordre d'ouvrir la porte.

H. VERNOY.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Le père de la jeune fille enlevée, ne pouvant pas s'entendre avec son gendre sur le prix de la dot, vint chez le comte pour se plaindre du rapt et demander justice contre le ravisseur.

Par malheur, comme le baron de Nangis, de *Marion Delorme*, il était à la tête d'une garde de quatre hommes, et ses quatre hommes et lui étaient armés jusqu'aux dents.

Le comte Voronzof, au lieu d'écouter sa plainte, donna l'ordre de l'arrêter, lui et ses quatre hommes, comme contrevenant à ses décisions.

Le Tatar entendit l'ordre, tira son kandjar et se jeta sur le comte Voronzof pour l'assassiner.

Le comte se défendit, et, tout en se défendant, appela à l'aide; la garde accourut; le prince tatar fut arrêté et un de ses hommes tué sur la place.

Mais les trois autres se sauvent sur la montagne Bastof, où il y avait une grotte, et se réfugient dans cette grotte.

On les y attaque, ils tuent vingt Cosaques.

Près d'être forcés, ils font une sortie.

L'un d'eux est tué dans la sortie, le second se sauve dans une écurie, où un cocher, qui se trouve là par hasard, lui crève la poitrine d'un coup de fourche; le troisième monte comme un chat sur le balcon d'un restaurateur, et, de cette galerie, soutient un véritable siége, tue douze hommes, et finit par tomber, criblé des balles qu'on lui envoie des fenêtres voisines.

Les traces des balles de ses adversaires et les taches de son sang sont encore visibles; l'aubergiste s'en fait une espèce de réclame et les montre aux voyageurs qui logent chez lui.

Bien entendu qu'il refuse de les montrer à ceux qui logent chez ses voisins.

Je pourrais raconter une vingtaine d'histoires pareilles à celles-ci, et, morts ou vivants, en nommer les héros; mais il faut en laisser pour le reste de la route, et, Dieu merci, nous n'en manquerons pas!

Nous restâmes une heure à causer avec Mme Polnobokof, qui avait, par parenthèse, sous ses pieds un des plus beaux tapis de Perse que j'aie jamais vus. Elle nous invita à venir prendre, le soir, le thé chez elle, et son mari nous prévint que, de crainte d'accident, il nous enverrait deux Cosaques.

Nous voulûmes refuser cet honneur.

— En ce cas, nous dit-il, je retire l'invitation de ma femme; je n'ai pas envie qu'il vous arrive malheur en venant chez moi.

Nous nous empressâmes, sur cette menace, d'accepter les deux Cosaques.

A la porte, nous trouvâmes le drojky du gouverneur, qui nous attendait tout attelé. Il n'y a qu'en Russie que l'on a de ces attentions-là. Le voyageur les rencontre à chaque pas, et, lorsqu'il ne croit pas, comme M. de Custine, qu'elles sont dues à son mérite, il doit en être véritablement reconnaissant.

1 Voir les numéros 563 à 590

Pour mon compte, j'aurai à les consigner à chaque instant, et, comme c'est la seule façon qui me soit offerte de prouver ma reconnaissance à ceux qui les ont eues pour moi, je demande la permission de ne pas m'en faire faute.

Le drojky nous ramena à la maison. — Je voulais changer de bottes pour aller chez le maître de police.

Je trouvai le maître de police qui m'attendait.

Je lui fis, tout confus, mes excuses de m'être laissé prévenir par lui, et lui montrai mes bottes crottées jusqu'au mollet.

Au reste, j'avais de la marge : sur l'avis des chemins que nous devions rencontrer, j'avais acheté, à Kasan, des bottes qui me montaient jusqu'au haut de la cuisse.

C'est bien certainement en Russie qu'ont dû être fabriquées les bottes de sept lieues du petit Poucet.

Le maître de police venait se mettre à notre disposition.

Nous avions déjà abusé de lui; nous n'avions plus rien à lui demander : nous voulions seulement lui faire nos remerciments.

Quatre ou cinq bouteilles de vin que je ne connaissais pas, et que je trouvai rangées sur le bord de la fenêtre, constataient une nouvelle attention de sa part.

Il nous promit de nous retrouver, le soir, chez le gouverneur.

Je signalai à Moynet la rue dont j'ai essayé de donner une idée à mes lecteurs; il prit son album sous un bras, Kalino sous l'autre, passa, sur mes instances, un poignard à sa ceinture, et se hasarda à son tour hors de la maison.

Kislar est, au reste, pour un artiste, une ville d'un pittoresque merveilleux. C'était la première fois que le mélange des costumes frappait nos regards. Arméniens, Tatars, Kalmouks, Nogaïs, juifs, se pressent dans les rues, chacun portant sans altération l'habit national. La population stationnaire est de neuf à dix mille âmes; elle double les jours de marché, et, on se le rappelle, nous étions tombés à Kislar un jour de marché. Le commerce, outre celui que font les Tatars en enlevant des hommes, des femmes et des enfants, et en les revendant à leurs familles, se compose d'abord de ce fameux vin que récoltent les Arméniens, de l'eau-de-vie qu'ils distillent, de soieries que tissent les habitants du pays, du riz, de la garance, du sésame et du safran que l'on récolte dans les environs.

Moynet rentra au bout d'une heure; il avait de la boue jusqu'aux oreilles, ce qui ne l'empêchait point d'être enchanté de Kislar.

Ma rue l'avait émerveillé, il en avait fait un croquis charmant.

A sept heures et demie, le drojky du gouverneur était à la porte.

Deux porteurs de lanternes le précédaient; à la lueur des fanaux, on voyait reluire à leur ceinture la crosse de leurs pistolets et la poignée de leur kandjar.

Deux Cosaques, la nagaïka à la main, le fusil sur le genou, se tenaient prêts à galoper de chaque côté.

Nous prîmes place; et drojky, éclaireurs et Cosaques partirent au galop, faisant voler l'eau et la boue autour d'eux.

Pendant la route, il me sembla entendre quelques coups de fusil.

Nous arrivions des premiers. Mme Polnobokof nous avait reçus, le matin, sans savoir qui nous étions; à mon costume, elle m'avait pris, comme les autres, pour un général français, et, par pure hospitalité, avait été si gracieuse, qu'il me semblait qu'elle ne pouvait l'être davantage.

Je me trompais. Maintenant qu'elle savait que j'étais l'homme auquel elle prétendait devoir ses meilleures distractions, elle ne savait comment me remercier à son tour des bons moments que, disait-elle, je lui avais fait passer.

Cinq ou six personnes arrivèrent parlant toutes, particulièrement les femmes, parfaitement français.

Je cherchais des yeux le gouverneur. Mme Polnobokof alla au-devant de ma question.

— Est-ce que vous n'avez pas entendu des coups de fusil en venant ici? me demanda-t-elle.

— Si fait, répondis-je : trois coups.

— C'est cela; ils ont été tirés du côté du Terek, et, de ce côté-là, ils ont toujours une sérieuse signification. Mon mari est avec le maître de police. Je crois qu'on a envoyé les Cosaques en reconnaissance.

— Alors, nous aurons des nouvelles?

— C'est probable; dans un instant.

Les autres personnes ne paraissaient pas s'occuper le moins du monde des coups de fusil. On causait, on riait; on se fût cru dans un salon de Paris.

Le gouverneur et le maître de police entrèrent et se mêlèrent à la conversation sans que leur visage indiquât la moindre préoccupation.

On servit le thé avec une foule de confitures arméniennes, plus bizarres les unes que les autres. Il y en avait de faites avec des mûres de bois, d'autres avec de l'angélique; les bonbons qui les accompagnaient avaient aussi leur caractère oriental : ils étaient plus remarquables par le parfum que par le goût.

Un domestique, vêtu d'un costume tcherkesse, vint dire deux mots à l'oreille du gouverneur, qui fit un signe au maître de police et qui sortit.

Le maître de police le suivit.

— Voilà la réponse? demandai-je à Mme Polnobokof.

— Probablement, me répondit-elle. Prenez-vous encore une tasse de thé?

— Volontiers.

Je sucrai ma tasse de thé, j'y étendis un nuage de crème et je l'avalai à petits coups, ne voulant point paraître plus curieux que les autres.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

COURRIER DES MODES

Je suis heureuse en commençant ce Courrier, car j'ai de très-belles choses à décrire. Le peintre est content lorsqu'on lui amène un beau modèle; n'est-il pas naturel que celle qui écrit un Courrier de modes éprouve une joie semblable lorsqu'elle trouve des sujets de bonne causerie? Aussi je ne vous cache pas, aimables lectrices, que j'ai tressailli de joie en pénétrant, hier, dans le sanctuaire de la mode et du goût que Mme Alexandrine vient d'établir rue de la Chaussée-d'Antin, à l'angle de la rue Meyerbeer.

Mon Dieu! que les maisons sont belles dans ce quartier neuf, autour du nouvel Opéra!... Celle que la célèbre modiste a choisie pour sa demeure a le cachet de haute élégance; on monte par un bel escalier de pierre blanche qui est, je crois bien, du marbre; tout est riche et simple à la fois.

Les salons de la modiste par excellence sont décorés style *Louis XVI*, blanc gris, bois sculpté, mais pas d'or. L'or (qui n'est pourtant pas une chimère, quoi qu'en dise la célèbre Sicilienne de *Robert le Diable*) serait ici superflu, il tuerait les chapeaux et les coiffures, et ce serait un abominable meurtre accompagné de sacrilége, un crime de lèse-modes enfin! un tableau de maître est mieux placé dans un cadre de bois sculpté que dans une bordure d'or. Mais laissons les salons et voyons les chapeaux.

Je ne cite aujourd'hui que trois ou quatre modèles, nous y reviendrons, je vous le promets.

Voici des types aristocratiques : le chapeau Alexandrine; il est de velours bleu de France, à calotte carrée : sur le fond, il y a une étoile en plumes de paon, autour de la calotte, des petits soleils à œil de paon; une belle guipure perlée et frangée de jais retombe sur le chignon. Le dessous est de velours bleu et gaze perlée de jais.

Autre modèle : le chapeau Marie-Antoinette en velours royal blanc, fond plissé en *chaperon*, entouré d'une auréole de marabouts; la passe est séparée du fond par un biais de velours pensée. A l'intérieur des fleurs pensées pointillées d'un petit filigrane en perles d'or.

Le chapeau *Dora d'Istria* est de velours noir, la calotte, la passe et le bavolet plissés; sur le fond, deux rangs de dentelle noire; sur le côté, une plume de héron.

Enfin le chapeau Impératrice (je l'ai gardé pour le bouquet) est de royal blanc; la passe toute de marabouts se prolonge en calotte et se termine par une écharpe de tulle constellée de perles fines, laquelle vient se nouer sous le menton, retenue par une agrafe de fleurs.

Dire combien ces chapeaux sont élégants, c'est impossible... Il faut les voir.

On me demande si l'on peut porter des robes de foulard, en toilette de ce temps-ci; je réponds, oui... car le foulard a le même usage que le taffetas qui s'emploie en toutes saisons.

Je conseille surtout le foulard pour robes de soirées. Les femmes élégantes, mais économes, trouveront à ces toilettes un double avantage; d'abord celui d'être bien habillées sans trop dépenser; ensuite, lorsque les robes auront servi pendant la saison des bals, on les retrouvera pour le printemps, et je vais indiquer ici le moyen de leur rendre toute leur

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS
La maigreur et l'obésité sont deux maladies opposées.

PARIS. — ... IMP. ... RUE ... SAINT-... EMILE AUCANTE.

fraicheur prenons patience.

Les robes de foulard spécialement pour soirées sont sur fond blanc. La *Malle des Indes*, passage Verdeau, vient d'en recevoir une admirable collection dont on peut se faire expédier *franco* les échantillons.

Les dessins sont petits et très-espacés; il y a des mouches, de petites fleurs, des étoiles, des chaînes de perles. Les tissus sont très-beaux. On sait que la *Malle des Indes* est une maison de premier ordre et surtout une maison de confiance.

Pour nettoyer le foulard, robe décousue, cravate batiste, de soie ou en barège, il suffit de le plonger deux ou trois fois dans une eau de son avec un peu de savon de Marseille [illegible]

[illegible]



LE SOUVENIR D'AMOUR, d'après un tableau de M. G. Graef, à Berlin.

pensée ne manqueront pas.

ALICE DE SAVIGNY.

LE

SOUVENIR D'AMOUR

Nous sommes dans un humble village de la sentimentale Germanie, sur cette terre où naît la jolie petite fleur bleue chère aux fiancés, qui en se séparant semblent se dire : N'oubliez pas !

La landwehr impitoyable vient d'appeler sous les drapeaux tous les jeunes gens de ce pays-là [illegible]

[illegible]

A. DACHERES.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 593.
Mercredi 28 Novembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

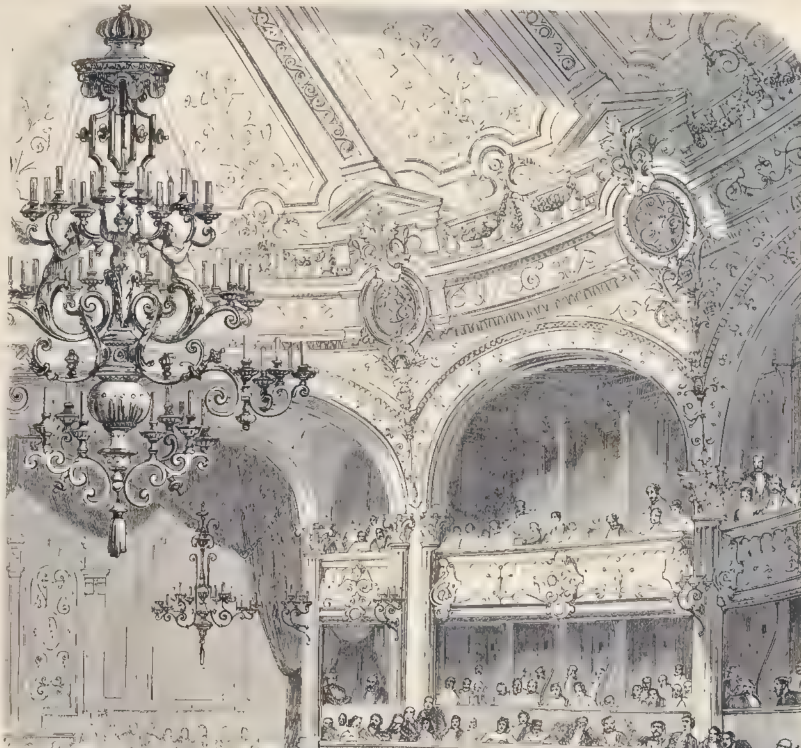
SOMMAIRE

CHRONIQUE

Où le chroniqueur éprouve le besoin de se justifier. — Grenade à vingt-cinq ans de distance. — L'Espagne jugée par un touriste et par un commis voyageur. — Le pittoresque s'en va. — Préjugés sur le costume, les [illegible], les [illegible] nationales et autres guitares. — Un ballet de Bohémiens à la *Fonda Ortiz*. — Les artistes des deux sexes. — Le capitaine des gitanos. — Musicien, compositeur chanteur et danseur. Les délices de Grenade. — L'Alhambra et l'Alcazar de Séville. — Un Alhambra en miniature pour 10,000 francs. — Sir William Temple et la *Torre del vino*. — Le Généralife. — L'épée de Boabdil. — Le duc de Wellington et le palais de Charles-Quint. — Les diligences espagnoles. — Coupé et banquette. — Supplice de chroniqueur. — Le *zagal* d'autrefois et le *zagal* d'aujourd'hui. - Ce que le chroniqueur ne raconte pas.

Peut-être les lecteurs de *l'Univers illustré* ne comprendront-ils pas bien le besoin qu'éprouve un chroniqueur de leur faire part de ses impressions sur l'Espagne, alors qu'il existe de par le monde des livres comme ceux de Dumas, de Gautier, d'Antoine de Latour et de Desbarolles.

Il est certain que les spirituels touristes ont vu et très-



NOUVELLE SALLE DE L'ATHENÉE, édifiée par M. Bischoffsheim, RUE SCRIBE, dessin de M. Delannoy.
Voir la Chronique du numéro 589.

bien vu le pays qu'ils ont décrit : — seulement il y a vingt ans de cela.

Vingt ans, c'est-à-dire un siècle, en ce temps où tout marche à la vapeur; si bien que leurs récits, — échos de mœurs, d'usages, de croyances qui s'en vont graduellement et auront bientôt disparu, — ne tarderont pas, comme ceux de Mme d'Aulnoy et du marquis de Langle, à être relégués dans la glorieuse catégorie des récits historiques.

La seule partie qui en reste toujours vivante et actuelle pour le voyageur est celle qui a trait aux paysages, aux monuments, à la physionomie plastique de cette admirable contrée. Et encore, que de détails, que d'aspects originaux et pittoresques déjà passés à l'état de souvenirs ! L'autre jour, j'étais à Grenade et je me rappelais ce passage de Théophile Gautier où, citant ce vers de Victor Hugo :

> Elle peint ses maisons des plus riches couleurs,

il se plaisait à en confirmer, dans un de ces développements éclatants que vous savez, la parfaite exactitude.—Eh bien, non. Ces riantes enluminures, ces maisons peintes en lilas, en vert pomme, en rose, en gris de fer, ces trompe-l'œil en grisaille, ces fresques simulant toutes les fantaisies d'une architecture absente, cherchez-les tout près de nous, à Nice, à Gênes, sur les côtes de la Provence, sur les versants de la Corniche; mais non pas à Grenade : le peu qui en reste — sans doute pour attester la vé-

racité de l'illustre voyageur — il faut, pour le trouver, toute la patience de l'archéologue unie à toute la piété de [illegible].

Cette différence entre ce qui est et ce qui a été, entre l'Espagne du rêve et l'Espagne de la réalité vous explique la [illegible]

Un d'eux, avec qui je liai conversation à table d'hôte, exhalait tout haut son désappointement.

Comprenez-vous, disait-il, qu'il y a deux mois que je suis ici et que j'en suis encore à rencontrer un costume? [illegible] de trouver « de Tolosa au Guadelete, » un grand peigne, une [illegible]

— Pourtant, au théâtre.

— Ah! oui, leur *baile nacional* : parlons-en! Une pâle [illegible] d'après Giraud! — Encore un farceur avec ses tableaux de [illegible]

— Ma foi, je n'en jurerais pas.

— C'est que vous vous êtes contenté de regarder l'Espagne [illegible] votre hôtel.

— Non pas : j'ai voulu faire des pointes dans l'intérieur; mais j'en suis bien vite revenu : — des paysans comme tous [illegible] désespoir de cause, j'avais compté sur les bandits. Eh bien! j'ai traversé la Sierra-Morena et pas l'ombre d'un *trabucayre!* je vous le dis, l'Espagne est un pays perdu.

— Va pour les bandits; mais permettez-moi de réclamer pour les paysans. N'en avez-vous pas rencontré, à chaque pas, qui eussent fait le bonheur d'un peintre, avec leur petit chapeau, leur veste serrée à la taille, leur large ceinture, leurs guêtres de cuir, leurs chaussures de cordes et la cape bariolée qu'ils portent si majestueusement?

— Oui, il y a par-ci par-là des gaillards assez pittoresques : seulement, faites-y attention et vous remarquerez que le pantalon commence à remplacer la culotte et les guêtres : [illegible] finie : j'ai trouvé la dernière veste andalouse sur le dos [illegible]

— Et le ciel, les monuments, la végétation?...

— Surfait tout cela, y compris la fameuse *vega* de Grenade : pas l'ombre d'un oranger, d'un palmier, d'un citronnier : l'olivier, l'éternel olivier, partout et toujours.

— Excepté dans l'Alhambra et au Généralife.

— C'est vrai, il y a des cyprès, des ormes, des saules : si c'est là ce que vous appelez la végétation méridionale...

— Soit! mais le palais?

— Au dehors une forteresse délabrée, au dedans un joujou qu'on dirait fait à l'emporte-pièce : qui a vu une salle les a vues toutes : toujours le même ornement en plâtre durci, d'une blancheur et d'une monotonie agaçantes : la variété d'un nougat qu'on aurait trempé dans de la pâte de guimauve.

Je ne voulus pas pousser plus loin mon interlocuteur : il aurait fini par me démolir, pièce à pièce, tout ce qui me restait à voir en Espagne.

A l'autre bout de la table, un commis voyageur entreprenait aussi l'Espagne à sa manière.

— Voyez-vous, disait-il à son voisin, ce sont les hommes qui manquent ici : ni industrie, ni commerce, ni activité. La terre est admirable : on la laisse travailler toute seule. En l'aidant un peu, on pourrait en doubler la richesse : ah bien oui! le fumier on ne sait ce que c'est : les travaux d'irrigation, pas davantage : tous ceux que vous avez vus [illegible] sent que l'olivier : un beau pied d'arbre vaut une *vacia* et rapporte vingt-cinq pour cent; ils n'en demandent pas plus. Ils laissent pourrir l'olive pendant trois mois, d'où il suit que leur huile, qui pourrait être la meilleure du monde, est détestable. Le mûrier a presque disparu de l'Andalousie et n'est plus cultivé qu'à Valence et à Murcie. En faisant de la soie et la fabriquant sur place, ils pourraient gagner des monceaux d'or : mais que voulez-vous? ils n'aiment pas à fabri[illegible] bijoux en argent. Eh bien! la matière première provient des mines des environs de Grenade, d'où on l'expédie à la France et à l'Allemagne qui la renvoient manufacturée. Une foule de petits objets qu'ils pourraient faire ici, ils les tirent de Paris. Et quel goût, monsieur! Quand il me reste un *rossignol* que je n'ai pu placer ailleurs, ils ne manquent pas de sauter dessus. On leur a donné des chemins de fer et ils ne savent pas encore s'en servir. Dans la province de Tolède, dans la Manche, qui regorgent de blés, ils n'auraient su que faire de leur récolte si des spéculateurs ne fussent venus de France pour la leur acheter. L'apathie de ses habi[illegible] Madrid, vous avez pu vous en apercevoir. Entre le moment où vous avez claqué des mains et celui où le garçon arrive, vous auriez le temps de faire un cent de dominos. Pays qui a son charme malgré tout cela, — où le ciel est toujours bleu, où l'on peut porter des pantalons blancs en novembre, où l'on peut croquer des olives comme celles-ci, pays des oranges parfumées, des vins chauds et généreux, des pâtisseries exquises et de la plus fière race de femmes que j'aie rencontrée depuis dix ans que je fais l'article-Paris dans toutes les parties de l'Europe. — Et aimables, monsieur, et comprenant le plaisir! Ce qu'il y a de mieux encore chez les [illegible]

L'éloquence du commis voyageur — que je vous donne [illegible] dovale, — fut interrompue par l'arrivée du garçon d'hôtel. [illegible] il nous demandait si nous voulions profiter de l'occasion, en payant, comme de raison, notre part contributoire.

[illegible]

Au bout d'une heure, un frou-frou de guitare, parti du [illegible]

Ils étaient huit : quatre filles et quatre garçons. Un fait certain, c'est que tous appartenaient bien à cette race étrange dont le type accentué s'est conservé à travers les siècles, avec une énergie et une pureté égales à celles qui distinguent le type hébraïque : les hommes nerveux, bien découplés, les pommettes saillantes et l'œil à fleur [illegible] et d'albâtre, aux traits fins, illuminés par un grand œil expressif, à la peau mate et soyeuse dont les tons chauds [illegible] sensation. Mais de toute la troupe, la physionomie la plus curieuse et qui attirait tout d'abord l'attention, était celle du chef, de celui qu'on appelle à Grenade le capitaine des gitanos. L'énergie, la finesse, l'intelligence, rayonnaient dans cette figure où les traits caractéristiques de la race bohémienne se fondaient dans un ensemble harmonieux et attractif. Les yeux, d'un éclat singulier et dont le feu semblait capable de percer la nuit la plus épaisse, avaient parfois des lueurs d'une douceur et d'un velouté à tenter le pinceau d'un Corrége ou d'un Murillo. Une forêt de cheveux noirs, la moustache et la mouche taillées à l'espagnole, un [illegible] sent fait volontiers prendre pour un noble cavalier plutôt que [illegible]

Tout cela, à part le *señor capitano*, proprement habillé de gros drap noir, était vêtu assez misérablement : les hom[illegible] robe d'indienne et un petit fichu sur les épaules. Un collier de menus grains de corail au cou de l'une d'elles, aux oreilles d'une autre de larges pendants en métal blanc, à la taille d'une troisième une ceinture suisse de velours usé, ornée de quelques paillettes d'argent, rappelaient seuls le goût des Bohémiennes pour le clinquant et l'oripeau; d'ailleurs rien de spécial à la besogne pour laquelle on les avait fait venir, pas même la chaussure, qui consistait pour les unes en gros souliers de peau, pour les autres en bottines de coutil. Nos saltimbanques de carrefour ont plus de prétention.

La danse, qui ne manque pas d'une certaine saveur, a cela de particulier que les bras, les mains et les hanches y jouent un rôle au moins aussi important que les pieds. Quand je dis la danse, c'est bien plutôt un piétinement sur place dans le genre de celui des bayadères. Ce piétinement chez les hommes est tantôt précipité comme une batterie de tambour, tantôt rhythmé avec exaspération comme une gigue anglaise. Ordinairement les pas se dansent à deux ou à trois. [illegible] des castagnettes. L'orchestre se compose d'une guitare que racle le capitaine, d'un *pandero* que fait ronfler un gitano, des claquements de mains de la galerie, et enfin d'une mélopée plaintive et monotone que module, d'un ton aigu et criard, une des ballerines en disponibilité. A ces pas isolés, je préfère toutefois de beaucoup les figures d'ensemble auxquelles, excepté le guitariste, prennent part tous les danseurs et où ils dessinent, avec une animation et un entrain qui n'enlèvent rien à la précision de leurs mouvements, les arabesques chorégraphiques les plus compliquées.

Après chaque danse, deux des femmes font le tour de [illegible] pour qu'on y jette quelque menue monnaie. C'est « pour les fleurs, » nous dit l'interprète : le petit coup de castagnettes est le simulacre d'un baiser : n'est-ce pas tout à fait oriental?

La partie musicale n'est pas la moins intéressante de la soirée. Je ne sais pas si, comme on le dit à Grenade, le capitaine des gitanos est le plus fort guitariste de toutes les Espagnes; mais à coup sûr, c'est un virtuose accompli. Sur sa guitare à sept cordes, il exécute des prodiges d'agilité. Après nous avoir joué des valses, des boleros et des airs bohémiens, il nous fit entendre une marche de sa composition, très-jolie, ma foi, très-mélodique et très-bien rhythmée, où il imita successivement, avec une remarquable puissance [illegible] depuis le clairon et les fanfares jusqu'au triangle et à la grosse caisse. Ce n'est pas tout : d'une voix de baryton flexible et bien timbrée il chanta, en s'accompagnant de la guitare, une chanson tsigane et termina cette exhibition de ses talents artistiques par un fandango que lui demanda une dame anglaise, et où il se montra, comme danseur, aussi supérieur qu'il l'avait été comme musicien. Cet homme est le Pic de la Mirandole de sa tribu.

Somme toute, c'est là un spectacle curieux et auquel il suffirait du prestige du costume pour lui donner le pas sur les danses soi-disant nationales qu'un reste d'habitude main[illegible]

Non, je ne partage pas pour Grenade les dédains du touriste mécontent, dont je vous sténographiais tout à l'heure la conversation. Grenade n'eût-elle pour elle que sa situation enchanteresse, que ses admirables perspectives, ici sur ses maisons en amphithéâtre, plus loin sur sa *vega* que parcourt le Genil à travers les villages, les bois d'oliviers, les mosaïques de verdure qui la tapissent, et là-bas à l'horizon sur les dentelures neigeuses de la Sierra Nevada, n'eût-elle même que sa colline de l'Alhambra avec ses cascades et ses ruisseaux jaseurs, avec ses bosquets toujours frais et verts, et [illegible] guipures, de festons, d'arabesques, de découpures, de stalactites de pierre ou de stuc, de colonnettes de marbre et d'incrustations d'émail, qui semble la pétrification d'un rêve, Grenade serait encore une de ces villes qu'on ne quitte que le cœur serré et en lui disant : au revoir!

Dans les souvenirs du voyageur, l'Alhambra domine et efface le reste, même la cathédrale et ses deux sépultures jumelles, — les plus belles et les plus *religieuses* peut-être [illegible] de Ferdinand et d'Isabelle, de Philippe Ier et de Jeanne la Folle.

L'Alcazar de Séville est, sans doute, autrement riche et vaste : l'imagination orientale s'y épanouit, dans des proportions plus étendues, avec une variété d'ornementation, une profusion de matières précieuses, bien supérieure à ce que nous offre le palais de Grenade. Une restauration intelligente y a fait revivre les couleurs effacées, rétabli les parties [illegible] y flamboyent sur les murailles et dans les corniches. Tout [illegible] charme et la même émotion que l'Alhambra. Ici les souvenirs de l'histoire ou de la légende, les noms des Zégris, des Abencerrages, de la princesse Lindaraja, celui de Boabdil (Abdallah) que vous lisez dans chaque salle, s'harmonisant avec la décoration à laquelle, comme on sait, concourt l'emploi de l'écriture arabe, donnent au monument vide et abandonné une poésie mélancolique qui manque au palais étincelant et rajeuni. On a entrepris aussi de restaurer l'Alhambra. Jusqu'ici toutefois, sauf une salle, celle où le sultan se reposait après le bain et à laquelle on a appliqué le mode de restauration employé à l'Alcazar, l'on s'est borné à réparer, sur les dessins primitifs, les dégâts causés par le temps ou les hommes. Dans peu de temps, l'artiste habile chargé de ce travail, — à qui, par parenthèse, le czar vient de commander une réduction au douzième de l'Alhambra qui sera payée 400,000 francs, — aura comblé tous les vides, redressé toutes les écaillures. Par malheur, en retrouvant le dessin sculptural, il n'a pu retrouver la matière : le stuc dont il se sert pour sa restauration est d'une pâte et d'un grain plus fins que le stuc arabe, mais il n'en a pas la dureté et la consistance. Il est à celui-ci ce que la coquille est au camée. Dût-on me traiter de maniaque, j'eusse préféré qu'on eût conservé le monument fruste, en ayant soin, bien entendu, d'arrêter les progrès de la dégradation. Respect aux monuments, mais aussi respect aux ruines!

Ce que je ne saurais m'expliquer, par exemple, c'est l'aliénation d'une portion, si petite qu'elle soit, d'un monument comme l'Alhambra. Si ce que l'on m'a dit est vrai, une des tours les plus élégantes du palais, la *Puerta del vino*, a été vendue à sir William Temple, parent de lord Palmerston. J'aime à croire que le noble gentleman aura la générosité de ne pas l'emporter en Angleterre à titre d'échantillon.

Le Généralife, non plus, cette délicieuse annexe, ce complément nécessaire de l'Alhambra, n'appartient pas au Gouvernement. Il a pour propriétaire le marquis Pallavicini qui, d'ailleurs, par l'intermédiaire de son majordome, met très-gracieusement des billets d'entrée au service des étrangers, et, afin de les dédommager de la course qu'ils sont obligés de faire pour les aller prendre, leur fait montrer l'épée de Boabdil, — une relique historique et un chef-d'œuvre d'orfévrerie.

On sait que Charles-Quint fit jeter à bas une partie de l'Alhambra sur l'emplacement de laquelle fut élevé un palais qui ne fut jamais terminé. Ce monument inachevé est, dans ce qui en reste, d'une admirable beauté. Peu s'en est fallu aussi qu'il ne passât en des mains étrangères. Après la guerre de l'Indépendance, il fut offert au duc de Ciudad-Rodrigo — ou de Wellington, si vous aimez mieux, — à charge de reprendre et de mener à fin l'œuvre de Charles-Quint. Toute flatteuse que fût la proposition, le duc s'empressa de la décliner. Au domaine historique il préféra une lieue de terrain, dans la Vega de Grenade, planté de vieux arbres et d'un excellent rapport que lui ou ses héritiers ont depuis revendu en détail.

Grenade n'est pas comme Tolède, Cordoue ou Séville, sur une ligne de chemin de fer. Pour y arriver par la voie la plus courte, il est nécessaire de s'arrêter à Menjibar, d'où la diligence vous transporte en treize heures à votre destination. Ah! le trajet de Menjibar à Grenade, le chroniqueur s'en souviendra longtemps. Ce fut surtout ici qu'il eut à gémir sur son ignorance de la langue espagnole. Il s'était fait inscrire triomphalement pour une place de coupé. Il conviendra même qu'il éprouva *in petto* une douce satisfaction de la modération du prix. Je le crois bien : on lui avait délivré une place de banquette : le coupé — ou, du moins, ce que nous entendons par là en France, — s'appelle *berlina* en espagnol, et, lorsque son erreur fut révélée au chroniqueur, il n'avait déjà plus la liberté du choix.

Vous me direz à cela que si la banquette n'est pas une place aristocratique, elle offre au touriste, par la vue qu'elle lui donne et la commodité de son installation, des compensations convenables.

On voit bien que vous parlez ici sous l'impression des souvenirs que vous a laissés l'excellente banquette des Messageries [illegible]

Avec celle-ci, la banquette de la *Victoria* n'a de commun que le nom.

Au lieu du tablier de peau qui permettait au voyageur de s'introduire à l'aise sous la capote, il n'y a ici qu'une ouverture de côté étroite et insuffisante pour le corps humain.

[illegible] menagé entre le tablier de bois et la capote, jusqu'à l'intérieur, où il se trouve jete comme un bouchon qu'on enfoncerait dans une bouteille.

Encore pour en arriver là, a-t-il fallu des prodiges de gymnastique.

Attendez, vous n'êtes pas au bout.

De deux choses l'une : — ou toutes les places ne sont pas occupees, et, grâce à la danse effrenee à laquelle se livre la diligence sur les asperites de la route, vous êtes balotté comme une pilule dans une boîte, — ou bien le *coupé* est au complet, et vous vous trouvez encaissé, emboite, encaqué entre vos voisins et leurs paquets, sans pouvoir deplacer d'un millimetre une rotule ou un orteil ; car j'oubliais de vous dire qu'indépendamment de son énorme cape, chaque [illegible] sions, des paniers, voire même des sacs de fruits, de lé[illegible] rares vides que ne remplissent pas completement les jambes, les bras et les corps des creatures animees. C'est cette dernière condition, la pire des deux et qui ne doit pas être sans analogie avec le supplice du chevalet, que j'eus a subir pendant les trois quarts de la route. J'arrivai à Grenade perclus, [illegible] grâce a la course qu'il me fallut faire pour gagner la *Fonda* [illegible]

Quant à la vue dont vous supposez naturellement que l'on doive jouir de la banquette, elle est forcément obstruee par [illegible] *le zagal* [illegible] Espagne [illegible] cette invariable trinite : le conducteur, à demeure sur son siege, le postillon, rivé sur la mule de devant, et le zagal, sorte de mouche du coche, — dans le sens utile, me suis-je laissé dire, — voltigeant autour des mules, les injuriant, les frappant à tour de bras, puis remontant sur le siége et, après y être reste quelques minutes, s'en elançant de nouveau, sans qu'on sache pourquoi, pour les frapper encore. Mais qu'est devenu le fringant zagal, au costume brillant et bariolé si bien décrit par Theophile Gautier? Celui d'aujourd'hui porte un pantalon marron et une blouse en colonnade à carreaux bleus, et ne ressemble pas plus à celui d'autrefois que nos cochers d'omnibus au postillon de Lonjumeau.

Il me reste encore bien des choses à vous dire sur l'Espagne, à rehabiliter d'abord la cuisine et la proprete espagnoles : — celle-ci surtout qui me paraît avoir ete veritablement calomniee : il me reste — si les théâtres me laissent libre à mon retour — à vous faire admirer, avec moi, les trésors artistiques de la collection Salamanca, où brille au premier rang cet étonnant Goya qui a si mal inspiré M. Manet et séduit à si bon droit le dilettantisme exquis de notre confrère Yriarte ; puis Seville, sa vie facile et charmante, son merveilleux Alcazar, sa gracieuse Maison de Pilate, sa gigantesque cathedrale, sa fine et élegante Giralda ; Tolède, la ville morte et imposante, où se conserve, empreinte dans une série de monuments prodigieux, la triple trace des Wisigoths, des Maures et des rois chretiens ; Cordoue enfin, avec sa mosquée, — une forêt de colonnes du milieu de laquelle surgit une église, — de tous les edifices que j'ai vus en Espagne celui qui m'a le plus saisi. Chaque province d'Espagne a sa huitieme merveille du monde ; mais la vraie, la seule, c'est la mosquee de Cordoue.

[illegible]

. . .

BULLETIN

Un ingénieur de Greenock, M. Ruthven, vient de prendre un brevet pour l'application nouvelle du principe de la propulsion hydraulique à la navigation.

Un navire construit d'après le système de M. Ruthven a [illegible] Le *W[illegible]*, qui a subi cette premiere expérience le 15 octobre, sort de la grande usine : *Thames ironworks and shipbuilding Company* (Compagnie des ouvrages [illegible] tions navales de la Tamise).

Le brevet de M. Ruthven explique ainsi le principe sur lequel repose son invention :

« Supposons qu'un canon soit placé sur un navire dans la ligne de la quille et que l'on fasse feu vers l'arrière, il en resultera une pression qui fera avancer le navire en avant avec une force égale à celle du boulet sortant du canon : si l'on continuait ainsi à faire feu, il en resulterait une force motrice utilisable. La colonne d'eau qui sort des tuyaux places sur les côtes du navire fait l'effet du boulet sortant du canon

« Avec cette puissance hydraulique, la force propulsive s'applique directement sur le navire. Les roues à aubes et les helices poussent le navire en avant en rejetant à l'arriere l'eau, de telle sorte que la force propulsive agit indirectement sur le navire par l'intermediaire de l'eau qui cède. »

Pour obtenir la propulsion, M. Ruthven place une turbine dans l'interieur du navire. Cette turbine chasse l'eau dans deux tubes longitudinaux immergés des deux côtés et régnant [illegible] de chaque côte de la coque fournissent l'eau necessaire a la turbine. Ces trous se ferment et s'ouvrent à volonte, au moyen de [illegible].

Le *Waterwitch* (sorcière des eaux) a parcouru un mille [illegible] avoir descendu la Tamise de Woolwich à Tulbarg. — Le mille etait mesure à Long-Reach.

C'est une vitesse de 9 nœuds 132 millièmes.

Au retour, ayant contre lui le vent et la marée, le navire [illegible] donc donner une vitesse constante de 3 lieues marines ou 15 kilometres a l'heure.

L'invention de M. Ruthven presente un nouvel avantage, au point de vue de la sécurite. En cas de voie d'eau, on [illegible] evacuer l'eau envahissante.

Un artiste de Valence vient de terminer divers ouvrages de [illegible] vraiment admirables, disent les journaux de la localite.

L'un de ces chefs-d'œuvre sera offert à l'Imperatrice des Français. C'est une cassette dans le goût arabe. Au centre est un médaillon mosaïque composé de milliers de petites [illegible] trop qu'admirer dans cette œuvre, de la perfection du travail, de la beaute du coloris ou de la patience qu'il a fallu à l'artiste pour assembler une infinite de parcelles aussi [illegible]

L'administration des beaux-arts a fait placer recemment dans une des salles du Louvre, où sont exposees les œuvres [illegible] que M. le comte de Nieuwerkerke a acquis l'hiver dernier à [illegible] avaient si fort admirée au musée retrospectif de l'Union centrale des beaux-arts appliques a l'industrie.

Une correspondance de Fiume, adressée à *l'Observateur de Trieste*, fait part d'un nouvel engin de destruction, destine à opérer sous l'eau dont l'effet est, paraît-il, extraordinaire.

[illegible] transportée facilement, de s'amarrer à un point determine [illegible] et enfin de conserver toutes ses précieuses qualites, soit [illegible] d'un vaisseau.

[illegible]

LE ROI DES GUEUX

[illegible]

LE DUC ET LE MENDIANT.

X

Entre deux messes (suite)[1].

[illegible] que Soto-Mayor et Luna apaisaient Narciso de leur mieux.

— Tu m'as demande mon avis, don Juan ; je te le dois, il va encore te deplaire. Ce jeune rustre, comme tu l'appelais naguere, n'a pas besoin de tes excuses, car il a meprisé ton insulte.

— Meprisé ! se récria le neveu du favori.

— Regarde ! repondit Pescaire. Il ne songe plus à toi.

[illegible] Celui-ci avait aux lèvres un doux et fier sourire. Evidemment, il se donnait tout entier à ses pensees.

Don Juan se mordit les levres et murmura :

— C'est un rêveur. Je me suis occupe de lui deux fois de trop.

— O mes amis, disait cependant Picaros, rajeuni de [illegible] ce palais avait un maître (il montrait à l'aide de son verre [illegible] che... Ce qui vous semble une fête inesperee arrivait a heure fixe, quatre fois par mois... Les jours de la semaine, on faisait l'aumône à la grande porte du palais qui donne sur la rue des Sept Douleurs ; le dimanche, les valets de Medina-Celi apportaient ici où nous sommes six grandes tables qui emplissaient tout le parvis. On les couvrait non pas [illegible] de flacons de vin andalou... Les coteaux de Medina-Celi, chargés de vignes, s'abaissent vers la ville de Xerés. C'etait du vin de ce cru qu'il donnait aux pauvres !

— Il dit vrai, appuya Gabacho, je me souviens de cela.

— Et qui nous a enleve cette aubaine ? reprit le centenaire, ô mes amis ! c'est celui qui veut nous chasser maintenant de Séville et nous envoyer mourir dans la poussiere des grandes routes... C'est Olivarès, que Dieu le confonde !...

— Que Dieu le confonde ! répeta Caparrosa la bouche pleine ; mais il n'osera pas nous chasser de Seville, c'est moi qui vous le dis... Il sait que dans vos rangs se trouve [illegible]

— Non, sur ma foi ! répondait en même temps Juan de [illegible] point un mot de mon aventure d'amour. Vous ne saurez rien de la litière empanachee, rien des deux negres vêtus de blanc, rien de la perle de beaute qui m'a prête pour un jour [illegible] m'a converti par son attendrissante homélie !... Si je n'avais [illegible] parlons plutôt de mon mariage.

— C'est cela, don Juan, fit le chœur complaisant, parle-[illegible]

Narciso ajouta :

— Don Juan marie !... Lope, Calderon ni Cervantes n'ont [illegible]

— Ce n'est pas Cervantes, repondit le jeune comte de Pa-[illegible] mon grand oncle, premier ministre en titre, et c'est le très-[illegible] etait finie, parce que ma vingt-quatrieme annee vient de sonner... Ils disent que j'ai des dettes, comme si tout le [illegible] tendent que ma sante se ruine, ce qui est une erreur manifeste, puisque le corps medical de Seville est la seule confrerie a laquelle je ne doive pas un traître maravedis. Je vous prie, messieurs, buvons a la sante de ma femme [illegible] toutes les bouches repetaient :

— Buvons à la sante de la femme de don Juan !

— La connais-tu, ta femme ? demanda Moncade apres avoir bu.

— Dieu m'en garde ! répondit le jeune comte qui replaça son verre vide sur la table ; où diable veux-tu que je l'aie vue ? Elle habite depuis quinze ans le fin fond de l'Estramadure. Ai-je l'air d'un hidalgo de Badajoz, par hasard ? [illegible] obstinee de don Ramire. Il entendit ce mot. Nous ne pon-[illegible] pas volontiers ces nuages delicieux où son esprit planait à [illegible] fut entame ; il ecouta desormais d'une oreille.

[illegible] maine egal en etendue à la moitie du territoire de Seville... qu'elle a dix-huit ans..., qu'elle est belle de cette beaute [illegible] de la jalousie à nos adorees Madrilènes... qu'elle est devote, et qu'un jeune sauvage a pris l'habitude de chanter des romances idiotes, le soir, sous ses balcons.

— Ah ! ah ! fit-on de toutes parts.

— J'etais bien sûr, ajouta Pescaire, que le fou n'achèverait pas sans eclabousser un peu sa fiancee !

— Moncade, dit Julian de Silva, tu tournes au trouble-fête ! Que diable ! c'est joli, tout cela !

— C'est charmant ! appuya le chœur.

— C'est d'autant plus joli, poursuivit don Juan, que notre cher maître Herrera, la lumiere de l'escrime espagnole, m'a enseigne, il y a plus de quinze jours, une riposte de pied ferme [illegible] trouve l'occasion de faire usage.

— Voyez-vous ! s'ecria Narciso qui cherchait à placer son mot, un Espagnol peut tout oublier, hormis le point d'honneur !

— Le point d'honneur est une vieillerie, repartit don Juan. La question est de placer ma riposte de pied ferme ! Je n'en veux pas au jeune sauvage, non, ni à sa guitare fêlee, ni à ses romances du temps d'Isabelle la Catholique... [illegible] accent des Asturies : Comte, avez-vous essayé de ma riposte ?... Je suis humilie, voila le tout.

— Fanfaron d'impudeur ! murmura Pescaire.

— Quand il a par hasard un bon sentiment, il le renie ! [illegible]

— Il est superbe ! con[illegible] Narciso, écarlate d'admiration.

— Ah çà ! messeigneurs, repartit le jeune comte qui tendit son verre, expliquons-nous bien, je vous prie. Tenez-[illegible]

— L'honneur... commença Soto-Mayor.

— Je sais le reste, mon très-cher, interrompit don Juan. [illegible] jour toute sa vie que de ne pas prononcer soir et matin son sermon sur la temperance... Morbleu ! comme on dit la-[illegible] sommes-nous encore à rabâcher les tirades de la comedie [illegible] Avons-nous toujours à la bouche ce mot suranne : l'honneur, [illegible] une fois de plus, morbleu ! têtebleu ! jarnibleu ! corbleu ! il [illegible] A bas les fadeurs de Lope ! à bas le pathos de Calderon ! vive Cervantes, qui s'est au moins moque de quelque chose ! La moquerie, voilà le remède à tous nos maux ! Versez à boire ! et quiconque dira qu'en avant du bon sens en inde la France devra être brûle vif par la jeune inquisition dont je me declare le chef et le grand maître : l'inquisition du bon goût, de l'esprit et de la raison

Il s'arrêta essoufflé. Tous ses camarades, y compris Mon-[illegible]

[illegible]

1. Voir les numéros 583 a 592.

l'indignation scandalisée qui grandissait en lui. Cet homme foulait aux pieds en se jouant tout ce que Ramire aimait et admirait : l'honneur qui était son idole et les vieilles lettres espagnoles qui avaient nourri et illuminé sa jeunesse solitaire.

Ramire se disait :

— Demain il fera jour! Quand j'aurai délivré le bon duc, je jure Dieu que je fournirai à celui-ci une verte occasion d'expérimenter le mérite de sa riposte, de pied ferme!

Il avait à peu près oublié l'injure personnelle. C'était pour l'honneur, pour Lope de Vega et pour Calderon qu'il était en colère..

Là-bas, les gueux choquaient leurs derniers verres à la santé du bon duc de Medina-Celi et à la confusion d'Olivarez.

— Je suis vaincu, dit Moncade ; la nouvelle théorie de don Juan, mon cousin, me paraît fort au-dessus de l'ancienne. L'épée n'est plus faite pour défendre l'honneur, mais bien pour essayer les ripostes de pied ferme. C'est haut et c'est large... La jeune inquisition n'a-t-elle point encore d'autres vieux vices à balayer?

— N'est-ce pas assez? s'écria le comte de Palomas, tout ce qui est ennuyeux, guitares, vers hexamètres, beaux sentiments, langueurs, fadeurs, et le reste... Seigneurs, vous ai-je dit le nom de ma femme?

— Tu n'as oublié que cela, répondit Silva.

L'âme de Ramire passa tout entière dans sa faculté d'ouïr. Il avait un pressentiment.

— Versez donc à boire, reprit don Juan ; le nom de ma femme est un grand nom... plus grand que le tien, Cordova, et que le tien aussi, Luna... Moncade le vaut à peine, il balance à tout le moins Silva... quant au mien, je compte le faire un peu plus glorieux que la Giralda... En faveur de cette noble ambition, seigneurs, pardonnez-moi mes blasphèmes contre les antiques fanfares de nos poëtes. Je vous le donne en dix ; or, devinez!

— Sandoval! dit Luna, il y a une senorita...

— Le duc de Lerme, reprit Silva, a laissé une nièce.

— Je connais une Bivar, ajouta don Narciso de Cordoue, descendant du Cid Campeador en droite ligne.

— Sancho! interrompit don Juan. Celle-ci tu ne la connais pas... ni toi, ni personne... Elle sort de terre... Pourquoi ne verse-t-on plus à boire? Cherchez, vous dis-je, et pendant que vous chercherez, je vais causer pour vous aider..

— Elvas... dit Julian.

— Albe... proposa Jaima de Luna.

— Cherchez, cherchez... Et voulez-vous que je vous dise ce qui rend ce parti le plus avantageux qui soit en tout l'univers? c'est qu'il n'y a ni beau-père ni belle-mère.

— Elle est orpheline?

— Non pas : le duc vit, la duchesse existe...

— Ah! ah! s'écria Cordova, c'est la fille d'un duc!

— Et d'une duchesse... Sancho, tu aurais inventé la poudre... Oui, gros sphinx, c'est la fille d'un duc, du duc le plus duc de toutes les Espagnes, lequel est en prison, d'une part, sa femme est en exil, de l'autre.

— Medina-Celi, prononça tout bas Moncade.

Et toutes les voix répétèrent :

— Medina-Celi! Medina-Celi!

Ramire appuya ses deux mains contre son cœur. Une voix mystérieuse, avant toutes les autre, avait prononcé ce nom dans son âme.

— Bravo! mes féaux, s'écria don Juan ; c'est affaire à vous de trouver ainsi du premier coup le mot des énigmes! Je puis bien dire au moins que je ne vous ai pas aidés.

— Medina-Celi! fit encore Moncade qui semblait tout rêveur.

— Cousin, dit le jeune comte en s'adressant à lui, vois un peu, je te prie, comme je tiens compte de tes leçons... Voici ces déguenillés qui recommencent leurs hurlements intolérables ; eh bien! je me bouche les oreilles et je les laisse en repos... Mais à quoi penses-tu donc, cousin?

Moncade ne répondit point, ou peut-être sa réponse fut-elle perdue au milieu de cette grande reprise du concert des gueux.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



ALEXANDRINA TINNE, L'EXPLORATRICE DE L'AFRIQUE CENTRALE, d'après le dessin de M. Heuglin.

UN VOYAGE D'EXPLORATION

DANS L'AFRIQUE CENTRALE

Il est en ce moment question d'une grande expédition scientifique ayant pour but de visiter les régions encore inexplorées de l'Afrique centrale. De hardis voyageurs, patronnés par la Société de géographie de Paris, qui ouvre une



LA VILLE DE MARBURG, DANS L'ANCIEN ÉLECTORAT DE HESSE-CASSEL, d'après une photographie. — Voir page 759



MADEMOISELLE ALEXANDRINA TINNE, A GIAMEL DANS LE PAYS DE DAR-FERTIT (AFRIQUE CENTRALE), d'après le dessin de M. de Heuglin. — Voir page 758.

souscription à leur endroit, traverseraient le continent africain dans sa plus grande largeur, de la côte de Guinée jusqu'au Nil. Déjà entrepris plusieurs fois, surtout par des explorateurs anglais, ce voyage périlleux n'a pas encore pu être accompli entièrement.

C'est peut-être le moment de rappeler une des dernières expéditions de ce genre, tentée dans le sens contraire, c'est-à-dire dans la direction de l'est à l'ouest : l'expédition Tinné-Henglin, qui a, pendant plusieurs années, préoccupé vivement le monde des géographes. Les circonstances toutes particulières dans lesquelles s'accomplissait ce voyage lui donnaient un cachet romanesque qui devait ajouter à l'intérêt naturel par l'audace de l'entreprise. Imaginez une jeune fille riche et du meilleur monde, qui, tout à coup éprise du goût des recherches lointaines, entraîne sa mère et sa tante à sa suite dans une série de courses aventureuses. De fait, les dames Tinné sont toutes trois Hollandaises, bien que Mlle Alexandrina, l'âme de l'entreprise, soit née en Angleterre.

Au mois de février 1862, ces dames, après avoir traversé l'Égypte et la Nubie, prenaient leurs quartiers d'hiver à Khartoum. Elles comptaient aller reconnaître les cours d'eau peu connus du bassin du haut Nil. Dans ce but, elles avaient organisé à grands frais une petite flottille, et s'étaient entourées d'une véritable armée de porteurs indigènes. On pourra juger quel en devait être le nombre, si nous disons que ces dames emportaient avec elles des provisions et des marchandises pour dix mois. Parties de Khartoum pour une première expédition, elles remontèrent le Nil jusqu'à Gondokoro. Mais, là, force fut de s'arrêter. C'était peu que le fleuve refusât de leur livrer passage; mais il aurait été trop téméraire de se jeter au milieu de peuplades, soulevées alors à tel point contre toute espèce d'étrangers, que les voyageuses eussent été infailliblement massacrées. Cette fureur de certaines populations nègres tient à ce qu'elles n'ont de relations avec d'autres blancs que d'infâmes traitants, qui leur donnent constamment l'exemple de la mauvaise foi et de la barbarie; aussi était-ce déjà merveille que la caravane fût parvenue aussi avant sans avoir été l'objet de terribles représailles.

Obligées de rebrousser chemin, les dames Tinné revinrent organiser de nouveau, à Khartoum, leur point de départ, une seconde expédition. Cette fois, elles résolurent de pousser leurs explorations vers l'ouest, en remontant le Bahr-el-Gazal, fleuve des Gazelles, grand affluent du Nil Blanc, qui traverse le Dar-Fertit et le pays des Nyam-Nyams. A la caravane s'adjoignirent alors deux savants allemands : M. de Heuglin et le docteur Stendner, connus déjà pour avoir fait partie d'un précédent voyage de ce genre. L'expédition prenait par là un caractère scientifique en même temps que pittoresque.

Bien que commencée sous d'heureux auspices, elle n'eut malheureusement pas tout le succès qu'on en attendait. Perdus dans d'interminables marécages, dévorés et abattus par la fièvre, les courageux voyageurs, après six ou huit mois de fatigues et d'alertes, revinrent encore à Khartoum et de là au Caire, laissant entre autres deux chers morts derrière eux : le docteur Stendner et Mme Tinné la mère, qui avaient succombé aux fièvres du pays, l'un après l'autre, à deux mois de distance. Mlle Alexandrina et M. de Heuglin, attaqués par le même mal, n'échappèrent à leur tour que par miracle aux influences délétères de ce terrible climat.

Toutefois, ce voyage si funeste pour plusieurs de ceux qui l'avaient entrepris n'a pas été sans fruits pour la science. Grâce aux travaux de M. de Heuglin, la géographie a pu faire un pas de plus dans la connaissance de cette mystérieuse Afrique centrale où tendent toutes les curiosités de l'ethnologie moderne, tandis que le récit de ses compagnes de route nous donne d'intéressants tableaux de paysages et de mœurs indigènes.

Le portrait ci-joint de Mlle Alexandrina Tinné et la scène prise à Giambé, chez les nègres du Dar-Fertit, où les voyageurs séjournèrent quelque temps, ont été exécutés tous deux d'après les croquis de M. de Heuglin.

P. DICK.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Ce que c'est que les bactéries. — Classification d'Ehrenberg. — Opinion de M. Lueders. — Les bactéries sont des mucédinées à différentes périodes de leur formation. — Les feuilles des arbres. — Quantité d'acide carbonique qu'elles exhalent de leur face supérieure et de leur face inférieure. — Danger de brûler de vieux bois de démolition peints. — Singulier point historique en discussion à l'Académie d'Amiens. — [illegible]

Il arrive presque chaque jour que le mot de *bactérie* se lit dans les journaux ou se trouve amené dans la conversation, et cependant chacun en parle sans trop savoir à quoi s'en tenir sur ces êtres mystérieux infiniment petits qui jouent un rôle immense et considérable dans la nature.

Ehrenberg classe les bactéries parmi les infusoires; Perty les place entre les deux règnes organisés; Cohn les regarde comme constituant un genre de la famille des algues.

D'après un travail récent publié en Allemagne par M. Lueders, on ne devrait point considérer les bactéries comme un genre doué d'une entité véritable; mais bien comme un produit organisé appartenant à quelques-uns des genres des mucédinées, et peut-être à tous. Il les compare aux zoospores des algues, avec cette différence que la plante qui les a produites [illegible] le bactérie, mais seulement après que celui-ci s'est transformé en un corps susceptible de germination.

Cependant les bactéries n'arrivent pas toujours à ce dernier état de germination; placées dans des conditions physiologiques défavorables à leur métamorphose, elles prennent alors, selon les circonstances, des formes qui s'écartent tellement de leur état primitif que divers naturalistes les regardent comme des genres ou des espèces, soit d'algues, soit de champignons aquatiques, soit d'infusoires.

Dans les liquides non putréfiés et qui contiennent des substances animales, les bactéries se multiplient en conservant de préférence leur forme primitive. Elles s'y montrent en petites monades animées, qui se disposent en séries tantôt courtes, tantôt longues, qui rampent comme des vibrions ou qui s'entortillent comme un filament.

Dans les infusions végétales, les bactéries se pelotonnent souvent en boules; ce sont les *zooglœa* de M. Cohn.

Dans les liquides en fermentation, elles se transforment en *leptothrix* ou en espèces du genre *palmella*. La germination des mucédinées fait alors apparaître des bactéries, qui donnent à leur tour naissance soit à des corpuscules identiques à ceux dont se trouve rempli le mycélium (substance blanche filamenteuse) de certains genres, soit à des spores.

Les recherches de M. Lueders s'appliquent exclusivement aux bactéries particulières des genres *Mucor, Botrytis* et *Penicillium*; mais il ne peut que rarement les indiquer distinctement, parce que les caractères sur lesquels se fonde l'étude de ces espèces ne sont rien moins que constants et se modifient selon le caractère et l'âge des individus, le milieu dans lequel ils croissent et l'humidité de l'atmosphère qui les environne.

Néanmoins, il les divise en trois genres, et il indique l'action des réactifs sur les membranes qui constituent les organes de ces petits êtres.

Ordinairement ils commencent par produire des espèces de filaments; d'autres fois, leurs spores, sans avoir germé, laissent s'échapper, à travers les ouvertures de leur membrane externe, des corpuscules qui sont de petites *bactéries termo*, isolées, arrondies et entourées d'une enveloppe très-apparente.

Chez les individus adultes il existe, dans la même enveloppe, plusieurs individus placés à la file et qu'on voit souvent se mouvoir très-vivement dans les liquides en putréfaction, passer l'un à travers l'autre avec la rapidité d'une flèche, osciller perpétuellement et tournoyer sur soi-même, sans changer de place, et surtout manœuvrer comme une hélice. Ils opèrent ce dernier mouvement à l'aide d'un filament en forme de fouet, attaché à l'une des extrémités de leur corps.

Les corpuscules contenus à l'intérieur de la bactérie se colorent en violet par l'iode et l'acide sulfurique; leur enveloppe transparente reste incolore, malgré l'emploi des mêmes réactifs.

Les transformations des bactéries issues des spores se voient fort bien quand on cultive ces spores, sur de petites plaques de verre, dans une atmosphère très-humide : sous une cloche, par exemple.

Dans l'eau pure, la plupart des bactéries consacrent à un repos absolu les premiers jours de leur naissance. Après un temps de repos plus ou moins long, elles grossissent, leurs enveloppes se confondent, et il se produit des agglomérations par quatre, huit et seize individus.

Alors sous l'influence de certaines conditions assez difficiles à apprécier, leur développement devient plus considérable : elles se remplissent d'un liquide aqueux, et laissent voir un noyau brillant à chaque bout étroit de leur corps en forme de cellule; ce sont des *torula*.

On observe cette forme cellulaire surtout chez les bactéries que contient l'eau pure, quoique plus souvent elles s'y montrent sous l'aspect d'une petite monade à mouvements très-vifs; après quatre ou cinq jours de germination, les bactéries se trouvent munies de deux cils flagelliformes à chaque extrémité de leur corps, et s'agrègent en groupes.

Il résulte, on le voit, de ces observations, que jusqu'ici on avait pris pour plusieurs espèces de bactéries des individus appartenant à une seule espèce, mais observés à diverses périodes de leur transformation.

Ce n'est point, du reste, la première fois qu'on commet de semblables erreurs. Il était déjà advenu pareille chose pour la langouste, qui depuis sa sortie de l'œuf jusqu'à son développement normal subit plusieurs transformations qui se ressemblent si peu entre elles que, sans soupçonner leur origine, on les avait rangées dans des espèces distinctes.

Les végétaux d'un ordre plus élevé n'offrent pas des phénomènes moins curieux que les êtres équivoques dont je viens de vous entretenir.

Botaniste ou simple observateur, qui ne s'est parfois demandé, sans trouver une réponse à son point d'interrogation, pourquoi la face d'une feuille qui se trouve occuper la partie supérieure est vigoureuse de tissu et de couleur, tandis que la face inférieure reste plus délicate et plus pâle ?

Sans compter qu'on n'arrive jamais à intervertir l'ordre de ces surfaces, c'est-à-dire à obliger celle d'en haut à se tourner vers la terre et celle d'en bas à se tourner vers le ciel. Les moyens auxquels on recourt pour atteindre ce but échouent constamment, si ingénieux et si persévérants qu'ils soient, et la feuille s'affranchit dès qu'elle le peut des entraves qu'on lui impose.

M. Boussingault vient de nouveau d'aborder ce problème qui se rattache si intimement à l'importante question de la respiration des végétaux.

D'après lui, une feuille est un véritable réseau produit par les ramifications de ses nervures tenues en état d'extension et dont la substance [illegible] spongieuse du parenchyme comble les alvéoles.

Le rôle de ces ouvertures consiste à favoriser la communication des cellules végétales avec l'air atmosphérique, entre les tissus de l'épiderme.

Or, comme les feuilles ont plus de stomates, c'est-à-dire d'orifices, au-dessus que par-dessous, on peut en conclure, sans trop de crainte de se tromper, que ce dessus décompose plus d'acide carbonique et fixe plus de carbone que son envers.

Tel est le phénomène que M. Boussingault vient de démontrer par une série d'expériences ingénieuses et concluantes à travers lesquelles le cadre de ces causeries ne saurait nous permettre de le suivre et pour lesquelles il a recouru à la chimie, à la physique, voire à certains agents de la photographie.

En résumé, l'endroit d'une feuille décompose un peu plus de vingt et une parties d'acide carbonique (21,3) et son envers un peu plus de sept (7,5).

Ce résultat, vous le voyez, explique pourquoi le dessus des feuilles, chargé d'un travail respiratoire beaucoup plus considérable, a reçu du Créateur une contexture plus solide et plus vigoureuse; il aspire et il expire plantureusement, il faut donc que ses instruments répondent à son robuste travail et que sa couleur soit moins décomposable à l'action des gaz qui ne cessent d'entrer et de sortir de ses innombrables tubes : aussi est-il vigoureusement teint.

La partie inférieure qui ne fonctionne qu'en auxiliaire, pour ainsi dire en volontaire, et qui ne se trouve exposée qu'à une médiocre usure, peut impunément rester et reste pâle et délicate, car jamais la nature dans ses moyens d'exécution ne va au delà, ou ne reste en deçà de ce qu'elle exige des organes de ses créatures; elle fait tout avec une précision devant laquelle, lorsqu'on parvient à en deviner les mystères, on n'a plus qu'à admirer et s'humilier.

Abordons d'autres questions, qui pour relever d'un ordre d'idées moins élevé, n'en ont pas moins leur intérêt sérieux.

Un des plus grands leurres du Parisien consiste à se procurer pour rien, ou à vil prix, les objets de première nécessité; il réserve ses prodigalités pour les besoins de luxe ou de plaisir. Aussi, en ce moment où les grandes voies qu'on ouvre à travers les différents quartiers de Paris nécessitent un grand abatis de bois de construction que leur vétusté met hors de service, voit-on beaucoup de personnes acheter ce bois et le brûler chez elles. Elles ne sauraient pourtant user d'un plus détestable combustible, qui se consume sans flammes, ne produit qu'une chaleur équivoque et introduit dans le logis des parasites de toutes sortes. Mais il coûte bon marché, et cela suffit !

Il y a peu de jours qu'une de ces personnes, dont la position de fortune ne justifie point un pareil acte d'économie, crut conclure une excellente affaire en remplissant sa cave d'une provision de bois de démolition destiné à alimenter ses cheminées.

Par exception, ce bois brûlait à merveille et, dès qu'il entrait dans la cheminée, il jaillissait de chacun de ses morceaux de grandes flammes plus vives que celles dont s'égaye ordinairement le foyer alimenté même par du bois neuf.

Une odeur vague, insolite, mais qui n'avait rien précisément de désagréable, ne tarda point à se répandre vaguement dans [illegible]

A quelques jours de là, chacun au logis se sentit pris de maux de tête et de nausées; on perdit l'appétit, les coliques s'en mêlèrent et un médecin appelé constata tous les symptômes d'un empoisonnement par le plomb. Il lui suffit de jeter les yeux sur le bois qu'on brûlait au logis, pour reconnaître la cause de l'empoisonnement. Ce bois se trouvait en grande partie recouvert d'une épaisse couche de peinture à l'oxyde de plomb. La combustion volatilisait et répandait dans l'air les molécules du métal dangereux. Les victimes d'une économie si mal entendue se trouvent encore aujourd'hui fort souffrantes et leur guérison complète peut se faire longtemps attendre.

Disons pour terminer d'une façon plus gaie, que les savants touchent à tout, même à l'honneur des filles d'empereur.

En ce moment, par exemple, M. l'abbé Hénoque, de l'Académie d'Amiens, prend parti pour une de ces princesses calomniées, contre M. Dufour, président de la Société des antiquaires de Picardie, et cette société est le champ clos où se livre le tournoi, à armes courtoises bien entendu.

M. Dufour prétend avec la tradition, et en s'appuyant sur des documents historiques, qu'Angilbert a séduit Berthe, fille de Charlemagne, et en a eu un fils naturel nommé Nithard, qui hérita du duché paternel et écrivit des chroniques intitulées *Chronicum seu Gesta Francorum*.

L'abbé Hénoque justifie la princesse accusée de légèreté de conduite, en alléguant qu'Angilbert était dans les ordres et que d'ailleurs il comptait déjà soixante ans en 790, quand Berthe atteignait à peine sa douzième année. Il pousse même les choses jusqu'à élever du doute sur l'existence réelle de Nithard, et va jusqu'à prétendre qu'on l'a inventée pour donner un auteur apocryphe à un manuscrit anonyme.

Nous ne suivrons point les deux poursuivants dans toutes les savantes évolutions de leur tournoi, l'érudition au poing et la flamberge des citations au vent. M. Dufour a beau alléguer à M. Hénoque que Charlemagne légalisa les amours coupables de Berthe et donna à Angilbert la main de sa fille séduite, M. Hénoque veut tout ou rien, c'est-à-dire que son adversaire proclame la pureté immaculée de la princesse dont il embrasse la défense. Ce débat ne vous paraît-il pas aussi curieux qu'amusant ? Mais après tout, il s'agit d'un point historique à éclaircir et il n'est pas sans intérêt de voir deux archéologues se passionner pour l'innocence, réelle ou non, d'une princesse morte il y a onze cents ans. Heureux

ceux qui n'ont point d'autres préoccupations et d'autre loisir que de rechercher si loin une vérité si difficile à conquérir!

S. Henri Berthoud.

MARBURG

Marburg est une petite ville de l'ancien électorat de Hesse, peuplée de 10,000 habitants, et située sur les pentes d'une colline, au confluent du Marbach et de la Lahn.

Sainte Élisabeth, de Hongrie, landgrave de Hesse, y fixa sa résidence en 1229. Son fils Hermann et ses successeurs continuèrent de l'habiter.

La colline sur laquelle elle est bâtie est couronnée par le château féodal des Landgraves, transformé en prison. On y montre la salle des chevaliers où Luther et Zwingle discutèrent la question de la transsubstantiation, en 1529, en présence du landgrave Philippe le Magnanime.

L'Université de Marburg, fondée en 1527, comptait, deux années après, parmi ses élèves, Luther, Zwinglo et Mélanchthon.

Sa principale curiosité aujourd'hui est l'église de Sainte-Élisabeth, du style gothique le plus pur, commencée en 1235, terminée en 1283, et remarquablement conservée. Les sculptures en bois et les tableaux à volets de la chapelle du Saint-Sépulcre sont attribués à Albert Dürer.

Au XIIIe siècle, Marburg a été le chef-lieu de l'ordre Teutonique, et, jusqu'à l'extinction de l'ordre en 1809, elle est restée le siége de l'un de ses douze bailliages.

B. Bayon.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite. [1])

Cependant mon œil ne quittait point la porte.

Le gouverneur rentra seul.

Il ne parlait pas français. Je fus donc obligé d'attendre que Mme Polnobokof voulût bien satisfaire mon impatience.

Elle comprit cette impatience, quoiqu'elle lui semblât probablement exagérée.

— Eh bien? lui demandai-je.

— On a trouvé le cadavre d'un homme percé de deux balles, me dit-elle, à deux cents pas de notre maison justement; mais, comme il était déjà complétement dépouillé, on ne peut pas savoir à qui il appartient. C'est sans doute celui d'un marchand qui est venu aujourd'hui vendre ses denrées à la ville et qui se sera attardé. A propos, ce soir, si vous gardez de la lumière chez vous, n'oubliez pas de fermer vos contrevents : on pourrait très-bien vous envoyer un coup de fusil à travers la fenêtre.

— A quoi cela servirait-il à celui qui me l'enverrait si la porte est fermée?

— Par caprice... Ce sont de si singulières gens que ces Tatars[1]!

— Vous entendez? dis-je à Moynet, qui faisait un croquis sur l'album de Mme Polnobokof.

— Vous entendez? dit Moynet à Kalino.

— J'entends, répondit Kalino avec sa gravité habituelle.

Je mis des vers sur la page de l'album de Mme Polnobokof qui suivait celle où Moynet avait fait son croquis, et je ne m'occupai pas plus du mort que les autres ne paraissaient s'en occuper.

Au bout de quinze jours que j'étais au Caucase, je comprenais cette indifférence, qui, d'abord, m'avait si fort étonné.

A onze heures, chacun se retira. La soirée avait dépassé toutes les limites habituelles. Depuis un an, peut-être, pas une soirée n'avait fini à pareille heure.

L'antichambre avait l'air d'un corps de garde. Chacune des personnes composant la soirée était venue avec un et même deux domestiques armés jusqu'aux dents.

Mon drojky m'attendait à la porte avec mes deux porteurs de lanternes et mes deux Cosaques.

Il m'en coûta trois roubles : un pour le cocher, un pour les deux porteurs de lanternes et un pour les deux Cosaques; mais, vu l'étrangeté des sensations que je venais d'éprouver, je ne les regrettai pas.

Je n'eus pas besoin de fermer mes contrevents. Notre jeune hôte, qui, décidément, était plein d'attentions pour nous, y avait pourvu.

Je couchai sur mon banc, enveloppé dans ma pelisse, avec ma *karsinka*[2] pour oreiller. C'était ce qui m'arrivait à peu près chaque nuit depuis que j'avais quitté Jelpativo[3].

Quand on s'est couché, le soir, sur une planche avec une pelisse pour tout matelas et pour toute couverture, on n'a pas grand'peine à quitter son lit le lendemain matin.

Je sautai à bas du mien au point du jour. Je me trempai la tête et les mains dans la cuvette de cuivre que j'avais achetée à Kasan pour être sûr d'en trouver une, la cuvette étant un des meubles les plus rares de la Russie ; et je réveillai mes compagnons.

1. Voir les numéros de 558 à 592.

2. Espèce de portemanteau à deux poches, qui a encore plus de la besace que du portemanteau.

3. Campagne de M. Dmitri Narischkine, où j'ai passé huit ou dix des bons jours de ma vie.

La nuit s'était passée sans alerte.

Il s'agissait de déjeuner lestement et de partir le plus vite possible : nous ne devions arriver qu'assez tard à Schoukovaïa, notre prochaine halte de nuit, et, pour y arriver, nous avions à traverser un endroit extrêmement dangereux.

C'est un bois taillis qui serre la route comme un défilé et qui, de la route, s'étend à la montagne.

Huit ou dix jours auparavant, un officier, très-pressé d'arriver à Schoukovaïa, n'ayant pas trouvé de Cosaques à la station de Novo-Outchergdennaïa, avait voulu continuer son chemin malgré les observations qui lui avaient été faites; il était en *kibik*, espèce de télégue recouverte d'une capote de cabriolet.

Au milieu du petit bois dont nous venons de parler, il vit tout à coup un Tchetchen à cheval bondir hors du fourré et venir à lui.

Il arma son pistolet, et, au moment où le Tchetchen n'était plus qu'à quatre pas de lui, il pressa la détente.

L[illegible]

Le Tchetchen, lui aussi, avait un pistolet à la main. Mais, au lieu de le décharger sur l'officier, il le déchargea sur un des chevaux du kibik.

Le cheval tomba la tête brisée ; force fut à la voiture de s'arrêter.

Au coup de pistolet, une dizaine de Tchetchens à pied sortirent, à leur tour, du fourré et s'élancèrent sur l'officier, qui en blessa un ou deux avec sa schaska, mais qui, en un instant, fut renversé, dépouillé, garrotté et attaché par le cou à la queue du cheval.

Les montagnards sont d'une adresse admirable pour cette opération ; ils ont toujours une corde toute prête avec son nœud coulant entre-bâillé. Le prisonnier est attaché au cheval, et le cheval est mis au galop avant que la victime ait eu le temps de crier au secours.

Par bonheur pour l'officier, les Cosaques qui n'étaient pas à la station qu'il avait laissée derrière lui, revenaient de la station qu'il avait devant lui. Ils virent de loin la lutte, comprirent que quelque chose d'extraordinaire se passait; ils mirent leurs chevaux au galop, arrivèrent au kibik, apprirent de l'hiemchik ce qui venait de se passer, et s'élancèrent à fond de train à la poursuite des Tchetchens.

Ceux des bandits qui étaient à pied se jetèrent à plat ventre et laissèrent passer les Cosaques; celui qui était à cheval pressa son cheval du genou et son prisonnier du fouet. Mais le prisonnier se roidit à la corde et retarda la marche du cheval. Le Tchetchen, entendant derrière lui le galop des chevaux cosaques, tira son kandjar ; l'officier crut que c'était fait de lui. Heureusement, le montagnard se contenta de couper la corde qui retenait le prisonnier à la queue de son cheval.

L'officier roula sur l'herbe à moitié étranglé.

Le montagnard se précipita dans le Terek, avec sa monture.

Les Cosaques firent une décharge sur lui, mais ne l'atteignirent pas.

Le montagnard poussa un cri de triomphe, gagna l'autre bord en brandissant son fusil, et, de l'autre bord, envoya à ses adversaires une balle qui cassa le bras à l'un d'eux.

Deux Cosaques portèrent secours à leur camarade, et les trois autres à l'officier : le Tchetchen l'avait forcé de passer au un fourré composé de *derjiderevo*[1], de sorte que le son corps n'était qu'une plaie.

Un des Cosaques lui donna son cheval et sa bourka ; et il arriva à Schoukovaïa à moitié mort.

Mme Polnobokof nous avait signalé l'endroit et raconté l'histoire, et nous lui avions promis de traverser ce *malo sitio*, comme on dit en Espagne, en plein jour autant que possible.

Cependant on ne pouvait point partir sans déjeuner.

Au moment où j'ordonnais de plumer un des deux poulets, et où je m'apprêtais à le faire sauter dans la poêle, le maître de police entra.

Il venait nous inviter à déjeuner chez lui ; le déjeuner était prêt et nous n'avions que la rue à traverser.

Je voulais m'excuser ; mais il m'avoua que sa femme, qui comptait aller, la veille, passer la soirée chez sa sœur, Mme Polnobokof, n'ayant point osé y aller faute d'escorte, — on se rappelle que les Cosaques avaient été occupés à courir aux coups de fusil, — désirait me connaître, et que c'était tout particulièrement en son nom qu'il venait m'inviter.

Il n'y avait plus qu'à obéir.

Kalino resta en arrière pour présider à l'emballement de nos provisions de bouche : nous étions à la tête de neuf bouteilles d'excellent vin, et il fallait, si nous voulions les boire, ce qui était bien notre intention, les traiter avec le plus de ménagements possible.

Il viendrait nous rejoindre chez le maître de police, avec la tarantasse et la télégue tout attelées.

Moynet et moi suivîmes le maître de police.

Nous trouvâmes deux dames au lieu d'une. Il y avait une belle-sœur qui n'avait pas voulu perdre cette occasion de voir l'auteur de *Monte-Christo* et des *Mousquetaires*, et qui était arrivée au point du jour, à cette intention.

Ces deux dames parlaient français.

L'une des deux, la femme du maître de police, était excellente musicienne; elle se mit au piano et nous chanta plusieurs mélodies russes charmantes, et, entre autres, le *Goraïa-Verchini*, de Lermontof.

Kalino arriva avec la tarantasse et la télégue, et, comme on n'attendait plus que lui pour déjeuner, lui arrivé, on se mit à table.

La conversation tomba naturellement sur les Tatars.

La maîtresse de la maison nous confirma ce que nous

1. Mot à mot : *l'arbre qui tient.*

avait déjà dit son mari : c'est que, quelque envie qu'elle eût de me voir, son mari étant sorti à la suite des coups de feu, elle n'avait point osé aller chez sa sœur sans escorte.

Les recommandations que nous avait faites, la veille, Mme Polnobokof, nous furent renouvelées avec surcroît d'instance ; ce qui amena ces dames à nous dire que, comme elles ne voulaient point nous retarder, elles nous donnaient congé.

Il s'agissait surtout de traverser de jour le bois de Schoukovaïa.

Ce malheureux bois de Schoukovaïa était la préoccupation de tout le monde.

Nous commençâmes à nous en préoccuper comme les autres, et primes congé de nos charmantes hôtesses, qui voulurent nous mettre en voiture.

En conséquence, elles nous accompagnèrent jusqu'au perron.

Nous montâmes dans notre tarantasse. La maîtresse de police regardait avec inquiétude : notre escorte de six Cosaques ne paraissait pas la rassurer.

— Quelque chose vous préoccupe, madame? lui demandai-je.

— Oui, me répondit-elle ; est-ce que vous n'avez pas d'autres armes que vos kandjars?

Je relevai une couverture jetée sur la banquette de devant et mis à jour trois fusils à deux coups, deux carabines, dont une à balle explosible, et un revolver.

— Oh! bien, dit-elle; seulement sortez de la ville avec vos fusils à la main, afin que l'on voie que vous êtes armés ; parmi ces gens qui vous regardent (il s'était, en effet, formé un cercle autour de nous), il y a peut-être deux ou trois espions des Tatars.

Nous suivîmes le conseil qui nous était si fraternellement donné; nous appuyâmes chacun la crosse d'un fusil à deux coups sur notre genou. Nous primes congé de ces dames et sortîmes de Kislar dans cette formidable attitude, au milieu du silence profond des quatre-vingts ou cent spectateurs qui [illegible]

Une fois hors de la ville, nous replaçâmes nos fusils dans une position plus commode.

La chose à laquelle on a le plus de peine à croire quand on est habitué à la vie de Paris, à la sécurité des routes de France, c'est un danger pareil à celui dont chacun nous disait que nous étions menacés ; notre rencontre de la surveille, les quelques coups de fusil qui en avaient été la suite[1], nous indiquaient cependant que nous étions en pays, sinon tout à fait ennemi, du moins déjà douteux.

C'était, en effet, le lendemain seulement que nous devions entrer en pays véritablement ennemi.

Il en est de la distance comme du danger : il me fallait une grande force de volonté pour me persuader que j'étais au milieu de ces pays presque fabuleux, où j'avais voyagé tant de fois sur la carte ; pour me convaincre que j'avais, à quelques verstes à ma gauche, la mer Caspienne ; que je traversais les steppes de la Kalmouckie et de la Tatarie, et que ce fleuve, sur les bords duquel nous étions forcés de nous arrêter, était bien ce Terek chanté par Lermontof, ce Terek qui prend sa source au pied du rocher de Prométhée et qui dévaste le sol sur lequel a régné la mythologique reine Daria.

Nous étions, en effet, arrêtés au bord du Terek et nous attendions le bac qui devait venir nous prendre après avoir passé une caravane de chevaux, de buffles et de chameaux.

Tous les bacs des rivières en Russie, du moins dans la partie de la Russie que nous avons parcourue, sont l'œuvre du gouvernement. On les passe gratis; sous ce rapport, la Russie est le pays le moins fiscal qu'il y ait au monde.

A l'endroit où nous allions le traverser, le Terek est large deux fois comme la Seine.

Alexandre Dumas.

(*La suite au prochain numéro.*)

JENNER

La propriété de la vaccine était-elle connue antérieurement à Jenner? Cela ne fait aucun doute. Elle est en usage de temps immémorial auprès des tribus nomades des Eliauts de la Perse moderne, et aussi chez les Indiens, qui en font honneur à Dhanvantari, leur dieu de la médecine. En 1717, quatre-vingts ans avant la publication des premiers travaux de Jenner, lady Montagu, ayant accompagné à Constantinople son mari, ambassadeur près de la Porte Ottomane, y avait fait inoculer son fils. Jenner, lui-même, rapportait que la jolie duchesse de Cleveland, favorite de Charles II, répondit à plusieurs personnes qui lui donnaient des craintes pour sa beauté, au milieu d'une affreuse épidémie de petite vérole : « Je n'ai rien à redouter du fléau, car j'ai eu dans mon pays une maladie qui en préserve. »

Donc, il est bien certain que Jenner n'a pas inventé la vaccine ; mais là n'est pas sa gloire. Sa gloire, elle est d'avoir daigné prendre garde à des observations de paysans habitués à traire les vaches ; elle est d'avoir recueilli ces observations méprisées des autres médecins ses confrères, de les avoir étudiées, commentées, d'avoir poursuivi ses travaux malgré les premières déceptions qu'il avait rencontrées, d'avoir lutté enfin pour le triomphe d'une idée

1. Dans nos *Impressions de voyage en Russie*, nous avons raconté ce petit engagement qui fut plutôt un avis de nous tenir sur nos gardes qu'un combat sérieux.

qui devait rendre un service signalé au monde entier en le délivrant, en grande partie du moins, de l'affreuse maladie qui causait tant de ravages et laissait souvent de si hideuses traces sur le corps de ceux même qu'elle avait épargnés.

Cuvier, dans un de ses rapports, disait au nom de l'Institut : « Quand la decouverte de la vaccine serait la seule que la medecine eût obtenue dans la période actuelle, elle suffirait pour illustrer à jamais notre époque dans l'histoire des sciences comme pour immortaliser le nom de Jenner, en lui assignant une place éminente parmi les bienfaiteurs de l'humanité. »

Le premier mémoire de Jenner : *Recherches sur les causes et les effets des variolæ vaccinæ*, Londres 1798, contenait le détail de vingt-trois expériences, dont l'une pratiquée sur un des enfants de l'auteur. Toute la vie de l'humble et modeste savant est dans cette œuvre. Le mémoire produisit un grand effet et la vaccination se propagea rapidement en dépit de ses adversaires. L'annee suivante, son efficacite fut attestée par une déclaration signée de soixante-treize des plus savants medecins de Londres. En 1802, le Parlement anglais ordonna une enquête, et, d'apres le rapport de la commission, vota à Jenner, à titre de récompense nationale, 10.000 livres sterling (250,000 francs) auxquelles le roi ajouta pour sa part 500 livres.

Trois nouveaux opuscules publiés en 1799, 1800 et 1804, vinrent compléter successivement l'ensemble des recherches de Jenner. Son dernier ouvrage sur la vaccine parut en 1819.

Jenner mourut frappé d'apoplexie foudroyante, dans sa bibliothèque, le 26 janvier 1823, à l'âge de soixante-quatorze ans. Le docteur Valentin, qui était alle le voir en Angleterre et qui resta son ami, loue la candeur et la franchise de ses manières, la justesse et la sagacité de son esprit.

En 1807, un vote du Parlement lui avait decerné une nouvelle récompense de 20,000 livres sterl. (500,000 fr.); mais on ne devait pas s'en tenir à des honneurs pecuniaires envers un tel homme. Sans parler d'une médaille frappee en souvenir de sa découverte, trois statues lui ont eté successivement élevees : la première, de marbre blanc, executée par Sivies, figure dans l'église cathedrale de Glocester: la seconde a été placee, en 1858, à Trafalgar square, à Londres, pres de celle de Nelson ; enfin, la troisième a été inaugurée, l'annee dernière, sur la petite place des bains, à Boulogne. C'est celle que represente notre gravure. Elle est l'œuvre de M. Eugène Paul, qui a tenu à honneur de la faire pour rien; et son érection est due à l'initiative des sciences industrielles, arts et belles-lettres de Paris.

La statue, haute de dix pieds environ, s'élève sur un piédestal de marbre de même dimension. Elle est de fer bronzé par le procédé galvanique. Le docteur est representé debout, dans le costume de 1810. Sa tête s'incline légèrement comme dans l'attitude de la méditation. De la main droite, il tient une lancette, et la gauche repose sur une pile de traités. Près du pied droit on lit le mot « Angleterre », et près du pied gauche, le mot « France; » sur le piedestal :

A
EDWARD JENNER
LA
France reconnaissante
11 septembre 1865.

Cette date est celle de l'inauguration, qui eut lieu avec beaucoup de solennité.

L. DE MORANCEZ.



STATUE ELEVÉE A LA MÉMOIRE DE JENNER, SUR LA PLACE DES BAINS A BOULOGNE

d'après une photographie. — Voir page 759.

ECHECS

Nous avons l'honneur de rappeler à nos lecteurs que, pour pouvoir être mentionnées, les solutions doivent nous parvenir dans les *quinze* jours qui suivent la publication des Problèmes. *Dorenavant il ne sera fait d'exception à cette règle que pour les amateurs residant à l'étranger.*

SOLUTION DU PROBLÈME N° 25

BLANCS	NOIRS
1 F. 3ᵉCR	1 D. pr. C (A
2 F. 4ᵉFD éch.	2 C. pr. F (1,
3 C. 4ᵉD éch.	3 R. 2ᵉR
4 F. 4ᵉTR éch. m.	4 . . . . . .
	1
2	2 D pr. F
3 T. 6ᵉD éch. m.	3 . . . . . .
	(A)
1	1 P. 8ᵉD fait D
2 C. 4ᵉD éch.	2 D. pr. C (2
3 T. 8ᵉR éch	3 R. 2ᵉD
4 F. 5ᵉCD éch. m.	4 . . . . . .
	2
2	2 R. 2ᵉR
3 C. 6ᵉFD éch. m.	3 . . . . . .

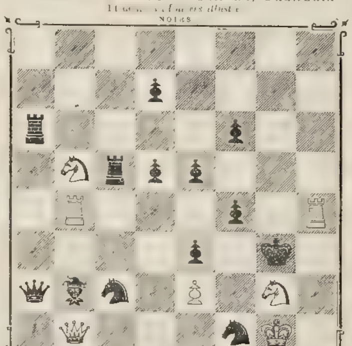
La sol. 1 (... — P. 8ᵉD), 2 (F. pr. D. — ...) de la Var. (A) est inexacte, ex. : 1 (... — P. 8ᵉD fait D), 2 (F pr. D — D. pr. C). 3 (F. 3CD éch. — D. pr. F), et le mat n'est plus possible en 4 coups.

PROBLEME N° 29.

COMPOSÉ PAR M. MATEO ZAMORA, D'ALMERIA

pour l'*Univers illustré*

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

Solutions justes : MM. Terrible Chaumannen, à Beauvoisin; Mullendorf, Raters et Alph. Funck, à Luxembourg; Faysse père, à Beauvoisin; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); Emmannuel de Berhe, à Moras; Aune Frédéric, à Alger; Lantoine, à Guise.

Solution juste du Problème n° 24 : Cercle des Echecs, à Elbeuf.
Solution juste du Probl. n° 23 : Rob. Franç. C***, à Alexandrie (Égypte). C. P.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7

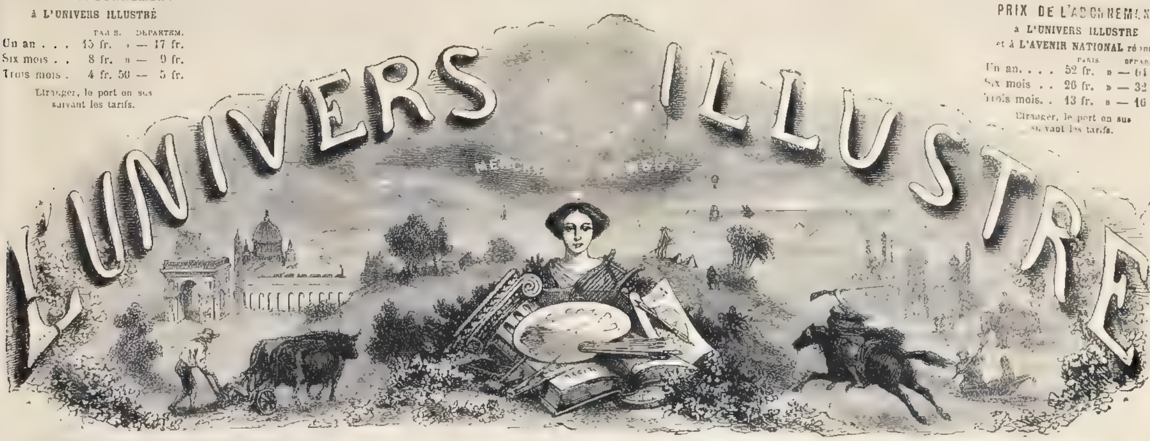
ÉMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 594.
Samedi 1er Décembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Théâtre des Variétés : *les Thugs à Paris*, revue en trois actes et quatre tableaux, de MM. Eugène Grangé et Albert Wolff. — MM. Grenier, Kopp, Dupuis, Gerpré, Alexandre Michel, Blondelet, Guyon, Hittemans, Christian et Hamburger; Mlles Alphonsine, Aline Duval, Silly, Kid, Girardin. — Théâtre de la Gaîté : *Cadet-la-Perle*, drame historique en cinq actes et huit tableaux, par MM. Alphonse Royer et Théodore de Langeac. — MM. Dumaine, Alexandre; Mlles Lia-Félix et Thèse. — Un mot sur *les Trois Curiaces* et *les Chevaliers de la Table ronde*

Cette semaine dramatique sera marquée de blanc dans les annales de la critique.

Partout des succès à signaler — et ce qui rend la tâche particulièrement agréable à celui qui écrit ces lignes, — parmi les vainqueurs, parmi ceux qui ont mené à bien cette chose difficile et redoutable qu'on appelle une pièce de théâtre, les noms de deux collaborateurs aimés dont les lecteurs de *l'Univers illustré* apprécient chaque jour la plume élégante et fine, l'esprit délicat et distingué, MM. Albert Wolff et Théodore de Langeac.

Les Thugs à Paris, tel est le titre de la revue en trois actes que viennent de nous donner aux Variétés Albert Wolff et Eugène Grangé, son compère.

Pour ma part j'aime les revues, ces comédies légères, ces chroniques animées, ces satires en action des travers, des ridicules, des folies et des badauderies du jour, où tout ce qui nous a passionnés ou divertis la veille est passé au crible d'une critique aimable et joyeuse, sans pédanterie et sans amertume. Libre aux burgraves littéraires de dédaigner ces vives esquisses si éminemment françaises et parisiennes : il n'en est pas moins vrai qu'elles constituent un des éléments les plus piquants de la comédie contemporaine. Supposez qu'il nous soit resté, des deux siècles derniers, une série de revues, nous retraçant, année par année, le tableau mouvant des petits faits qui, en leur temps, ont occupé la cour et la ville, quelle mine précieuse, quel trésor d'informations curieuses pour l'historien et le peintre de mœurs!

Nous avons bien les mémoires particuliers et les chroniques secrètes : mais ce sont là des œuvres individuelles. La revue est une œuvre collective, ou le devient du moins par le contrôle du public. Le spectateur est ici comme le complice



RENTRÉE DU ROI VICTOR-EMMANUEL À FLORENCE, d'après un croquis de M. L... — Voir le Bulletin.

des auteurs : c'est lui qui contre-signe les jugements et les critiques.

Et là précisément est la difficulté : il faut que tout coup porte et qu'il porte juste : — de l'esprit, de l'esprit et toujours de l'esprit! — le genre ne supporte pas de médiocrité : charmant ou insipide, il n'y a pas de milieu.

L'alternative cette fois n'a pas été un instant douteuse : les éclats de rire et les bravos ont fait cortége, d'un bout à l'autre, à la pièce aristophanesque de MM. Eugène Grangé et Albert Wolff.

Aristophanesque, ai-je dit, et il faut prendre le mot à la lettre. Comme le poëte d'Athènes, MM. Wolff et Grangé n'ont pas reculé devant les personnalités. L'impresario du *Petit Journal*, avec ses postillons, ses parades, ses exhibitions, ses réclames à outrance, est persifflé de la façon la plus sanglante. Lui-même est traduit sur la scène, se livrant à la manipulation de sa cuisine littéraire. Mais M. Millaud n'est pas de ceux que peut désobliger un excès de publicité, et les auteurs n'ont pas été obligés, au refus de Blondelet, de jouer eux-mêmes ce rôle, auquel d'ailleurs, quelque habilité qu'ils missent à se grimer, leur physique, je crois, se prêterait difficilement.

Les Thugs à Paris ne forceront pas non plus M. Millaud à boire la ciguë.

Par le titre vous devinez le cadre. Rocambole se meurt : *la Petite Presse* est en train d'exploiter son agonie, et, pour la précipiter, M. Millaud imagine de faire venir par le télégraphe Feringhea et ses étrangleurs. La lutte entre ces Thugs — qui se trouvent en fin de compte natifs de Batignolles — et l'inépuisable Rocambole, les transformations de ce dernier tantôt apparaissant au cintre, tantôt surgissant du trou du souffleur comme d'une boîte à surprises, s'inquiétant peu de sa tête coupée qui repousse à la minute; ses incarnations, ses avatars, son duel avec la pieuvre du boulevard Montmartre, tout cela est de la fantaisie la plus excentrique et la plus divertissante. Ajoutez que Rocambole c'est Grenier, le roi de la comédie-cascade, Grenier le Calchas de la *Belle Hélène*, le prince Oscar de *Barbe-Bleue !*

Dans ce premier cadre vient s'en enchâsser un autre.

Il n'est pas que vous ne connaissiez le palais Pompéien de l'avenue Montaigne, ou si vous aimez mieux, l'agréable pastiche que l'architecte Normand a fait de la maison de Diomède. Dans ce palais, — jadis résidence princière, aujourd'hui salle de bastringue et de concert, — les auteurs font revivre Diomède lui-même, secouant, après dix-huit cents ans, les cendres qui l'ont englouti, et devant lui viennent défiler, à tour de rôle,

Nos modes ridicules, depuis le col cassé masculin jusqu'au chapeau-assiette de ces dames,

Le rowing-club, le cricket-club et tous les nouveaux clubs d'importation anglaise,

Les concerts Besselièvre, dont les exécutants s'abritent sous un parapluie fixé dans leur dos,

La poupée mécanique du Figaro — représentée par la gracieuse Mlle Vernet, — qui ne se borne pas à dire papa, mais qui chante et joue du violon à faire crier *bis*,

La *Liberté*, ses menus quotidiens, ses formules politiques, sa dernière et fameuse polémique,

Les nouvelles caves de la Banque — occasion d'une scène ingénieuse, bourrée de couplets croustillants, de mots salés, et de saillies gaillardes,

L'hippophagie, dont les bienfaits sont détaillés avec esprit dans un couplet de facture vivement enlevé par le restaurateur Gerpré,

Puis, le grand succès littéraire de l'année, *l'Affaire Clémenceau*. — Clemenceau, c'est Dupuis, Iza, c'est Alphonsine : vous la voyez d'ici pudique et modeste, baissant les yeux lorsqu'elle est pincée en flagrant délit et répondant d'une voix doucereuse à son mari qui lui demande qui est cet Henri à qui elle écrit si tendrement : « Henri quatre, mon ami. »

Il va sans dire que le théâtre n'est pas oublié.

Nos bons Villageois, comme *l'Affaire Clémenceau*, avaient droit à une parodie spéciale : dans celle que les auteurs ont consacrée à la pièce de Sardou, Alexandre Michel, — tour à tour le colonel et Floupin, — Guyon-Grinchu, Blondelet-Morrisson, Hittemans-Henri, et Mlle Kid-Geneviève, imitent jusqu'à l'illusion Lafont, Arnal, Lesueur, Pradeau, Berton et Mlle Delaporte. Elle est très-piquante Mlle Kid, avec son minois fûté et ses câlineries d'enfant gâté. Hittemans aussi mérite une mention particulière : l'imitation des autres est une photographie, la sienne est une charge, mais très-spirituelle et très-réussie.

Quoi encore? Le *Joseph*, de Michel, escorté de ses frères qui ne sont autres que les Thugs sous un nouveau déguisement,

La Sara, de l'Hippodrome, personnifiée par Mlle Silly, étincelante de beauté dans son costume de pourpre et d'or, avec son visage et ses jambes bronzés qu'on dirait fondus dans le plus pur airain,

Le *Cendrillon*, du Châtelet, où la jolie Mlle Girardin chausse, avec le pied de l'emploi, la mignonne pantoufle,

Les *Amours de Paris*, où Mlle Aline Duval, sous les traits de Mme Laurent, achève la revue dramatique et dit ou chante son mot sur *Alceste*, *le Fils*, *la Conjuration d'Amboise* et *la Vie parisienne*. Deux couplets à l'adresse du compositeur populaire ont été redemandés par toute la salle. M. Offenbach assistait à la représentation, et le public, en se tournant vers sa loge, s'est donné le plaisir d'applaudir à la fois les couplets, l'actrice qui les a si bien détaillés et celui à qui ils s'adressaient.

Tout cela est pétillant de verve, d'humour, de fantaisie, truffé de mots charmants, francs et vifs, frappés au coin de l'actualité et de l'à-propos. Je n'en citerai qu'un qui vous donnera une idée des autres :

Un régisseur s'avance pour faire une annonce.

— « Un monsieur en habit noir, et qui n'a pas l'air content, se dit Diomède, ce doit être un agent de change. »

J'ai cru que la salle allait crouler sous les applaudissements.

J'ai nommé en passant la plupart des artistes qui ont contribué à ce grand succès. Il convient d'ajouter à la liste Kopp, parfait de bonhomie et de naïveté dans son rôle de Diomède, l'objectif et le compère de la pièce; Potier qui pour la finesse rappelle souvent Arnal; Christian, très-farouche en Feringhea; Hamburger qui a trouvé moyen de donner à son Ajax un frère en crétinisme, et Mmes Céline Renault, Legrand et Morosini, le plus gracieux brelan de dames que vous puissiez rêver.

~~~ Le héros du grand drame historique, que viennent de faire représenter à la Gaîté MM. Alphonse Royer et Théodore de Langeac, appartient à cette puissante et ambitieuse maison de Lorraine qui, à l'époque de la Ligue, put rêver un instant, pour une de ses branches, le trône de France. C'est le comte d'Harcourt, le second fils du duc d'Elbœuf, celui que l'on appelait dans sa jeunesse Cadet-la-Perle, parce qu'il était le cadet de sa famille et qu'il avait l'habitude de porter une grosse perle à l'oreille. Ses commencements furent ceux de la plupart des jeunes seigneurs de son temps, je veux dire d'un batailleur, d'un débauché, d'un coureur de cabarets et de mauvais lieux. « En sa jeunesse, dit Tallemant, qui lui a consacré une de ses historiettes, il a fait une espèce de vie de filou, ou du moins de goinfre. Il avoit fait une confrérie de Monosyllabe, c'est ainsy qu'ils l'appeloient, où chascun avoit un epithète, comme lui s'appeloit *le Rond* (il est gros et court), Faret, *le Vieux*, c'est pourquoy Saint-Amant l'appelle toujours ainsy; pour lui, il se nommoit *le Gros...* »

Sa bravoure était célèbre. Il se battit avec Bouteville et eut l'avantage. Saint-Simon, qui le détestait, ne peut s'empêcher de lui rendre justice sur ce chapitre. Il raconte dans ses mémoires que le comte d'Harcourt avait frauduleusement soufflé la charge de grand écuyer au duc, son père, qui lui envoya un cartel. Le duel n'eut pas lieu, la reine ayant appris la provocation et fait garder à vue les deux adversaires. Mais Saint-Simon s'empresse lui-même de justifier le comte d'Harcourt de tout soupçon de connivence. « Les exploits et la valeur de ce dernier, dit-il, mettaient sa réputation au-dessus d'un combat singulier. »

Il avait fait ses premières armes dans la guerre de Trente ans à l'école du fameux Bernard de Saxe-Weimar. Ses belles campagnes en Provence et en Savoie le classèrent bientôt parmi les premiers capitaines de son temps. Cette mauvaise langue de Tallemant ne manque pas de rappeler que ses succès furent attribués à ses lieutenants, parmi lesquels il nomme Turenne, et les maréchaux de La Motte et du Plessis. S'il faut aussi l'en croire, le comte d'Harcourt était plus riche de valeur que d'intelligence. Richelieu lui trouvait l'esprit court, ce qui ne l'empêcha pas de rechercher son alliance et de le marier à sa nièce, veuve du duc de Puylaurens.

C'est ce mariage qui est le nœud du drame de MM. Royer et de Langeac.

L'action s'engage au bruit du canon de Nordlingen. Le duc de Saxe-Weimar a été défait et son armée dispersée. Dans un petit village qui avoisine le champ de bataille, une jeune fille est en proie à la plus vive anxiété. Qu'est devenu celui qu'elle aime, à qui elle a voué sa vie, le jeune et brillant comte d'Harcourt? De tristes pressentiments agitent le cœur d'Hilda. Ils ne sont que trop fondés. Un cortége lugubre s'avance, — une civière sur laquelle est étendu un officier blessé. Cet officier, c'est le comte d'Harcourt. Son sang est tari dans ses veines; il touche à l'agonie et l'homme de l'art appelé à son chevet déclare qu'il ne peut être sauvé que par un miracle ou par le sacrifice d'une créature humaine qui consente à donner son sang en échange de celui que le blessé a perdu. Hilda n'hésite pas : elle tend au médecin son beau bras pour qu'il y puise la vie du comte d'Harcourt.

L'acte suivant nous transporte au cabaret de *l'Épée de Bois*. Remis de sa blessure, Cadet-la-Perle y mène la débauche avec Faret, Saint-Amant et toute la joyeuse confrérie du Monosyllabe. Il essaie de noyer dans le vin le souvenir de cette pauvre jeune fille qui a donné son sang pour lui et qui a payé son sacrifice de sa vie. Son âme est morte à l'ambition, à l'avenir, à la fortune qui vient à lui; car le cardinal de Richelieu a conçu le projet de faire passer dans sa famille la couronne ducale de Lorraine par le mariage du jeune comte avec sa nièce, la duchesse de Puylaurens. De son côté, la duchesse a eu la fantaisie de connaître celui qu'on veut lui donner pour époux, et elle se présente, sous le masque, au cabaret de *l'Épée de Bois*. Mais où elle croyait trouver un gentilhomme portant haut son nom et sa race, elle ne rencontre qu'un soudard doublé d'un ivrogne. C'est en vain qu'elle essaie de lui faire comprendre les vastes destinées qui s'offrent à lui : son intelligence obscurcie par les fumées du vin reste sourde aux généreux efforts de la duchesse. Soudain son ivresse semble se changer en folie. N'est-ce pas Hilda qu'il vient d'apercevoir? et il s'élance éperdu vers cette apparition qui lui rappelle des traits chéris, lorsqu'un capitaine des gardes se présente et lui intime l'ordre de se rendre chez Son Éminence.

Hilda n'est pas morte, en effet, et nous la retrouvons au palais Cardinal, arrêtée par un des agents de Chavigny, qui la soupçonne d'être mêlée, ainsi que le comte d'Harcourt, aux conspirations de Gaston. C'est là que Cadet-la-Perle se retrouve en face d'elle, pour la première fois depuis la fausse nouvelle de sa mort. Un mot, un geste imprudent de la part d'un des deux amants peuvent suffire pour les perdre. Heureusement, la duchesse est là : satisfaite de cette rencontre inopinée sur laquelle elle compte pour rompre l'alliance projetée par son oncle, elle empêche les amoureux de se trahir. Bien mieux, elle obtient de Chavigny qu'il mette la jeune fille en liberté, pendant que le comte, rentré en faveur auprès de Richelieu, qui prépare la fortune de son futur neveu, reçoit son brevet de général et le commandement de l'armée d'Italie.

Chavigny ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a été trompé : quand je dis Chavigny, c'est bien plutôt le sieur Lonnelas, un de ses agents subalternes, qui, bâtonné par d'Harcourt qu'il espionnait, lui en garde tout naturellement rancune. Le drôle profite du départ du comte pour enlever sa fiancée et la faire enfermer dans un couvent de Carmélites. Cette fois, la duchesse laisse faire. Transfigurée par le retour d'Hilda, le comte d'Harcourt lui apparaît tout autre que le jour où elle l'a vue pour la première fois. L'amour et la jalousie sont entrés dans son cœur : celle-ci l'a rendue indifférente au sort d'Hilda : celui-là l'entraîne au-devant du comte d'Harcourt qui revient victorieux d'Italie et à qui elle a voulu porter elle-même le cordon bleu de la part de Son Éminence.

Mais, en apprenant l'enlèvement d'Hilda, le comte rejette avec mépris les faveurs qu'on lui offre, et, sur la menace de Chavigny de lancer contre lui une accusation de haute trahison, il déclare devant tous qu'il rompt avec la cour et que désormais il ne reconnaît plus d'autre maître que lui-même.

A force de démarches et d'efforts, Cadet-la-Perle est parvenu enfin à découvrir le couvent où Hilda est enfermée. Comment y pénétrer? — En empruntant une ruse de guerre à ses souvenirs de général d'armée. — La porte du couvent s'ouvre chaque matin aux infirmes et aux éclopés qui viennent chercher l'aumône quotidienne. Cette fois, la troupe des mendiants est plus nombreuse que de coutume. On dirait que la cour des Miracles tout entière s'est ici donné rendez-vous. Mais regardez bien, et dans ce cul-de-jatte vous allez reconnaître Saint-Amant, dans ce manchot, Faret, dans les autres, Marigny, Maricourt, tous les camarades de *l'Épée de Bois*, et enfin, dans cet invalide amputé d'une jambe, l'œil couvert d'un large bandeau noir, — Cadet-la-Perle lui-même. Pour prévenir Hilda de sa présence, il fait le sourd, et, les yeux fixés vers l'endroit où il la suppose cachée, il crie des récits de bataille où reviennent sans cesse les noms d'Henri d'Harcourt et de Cadet-la-Perle. O bonheur! Une porte s'ouvre : Hilda a compris, elle a entendu : alors les mendiants jettent leurs béquilles et courent aux épées; car le complot a été éventé et les gens du cardinal sont déjà à leur poste. Une bataille furieuse s'engage, les agents sont battus à plate couture, Hilda est délivrée, et tout irait pour le mieux sans un papier perdu dans la bagarre et qui renferme le plan d'une conspiration où sont engagés d'Harcourt et ses amis.

Ce tableau original et pittoresque, très-habilement réglé et enlevé avec un rare entrain, a produit un immense effet.

Celui qui suit n'a que deux scènes, mais pleines de mouvement et de passion.

La première met en présence Hilda et la duchesse.

D'Harcourt est traqué par les sbires de Lonnelas. Moins heureux que lui, Saint-Preuil, son plus cher ami, a été arrêté et son supplice s'apprête. La duchesse vient prévenir Hilda du danger de son amant et lui conseille, pour le sauver, de renoncer à lui. Mais Hilda ne voit là qu'une perfidie nouvelle ; elle se dresse en face de la duchesse, lui crache l'injure à la face, l'écrase de ses mépris, la torture avec toute la cruauté d'une rivale préférée. A peine la duchesse est-elle sortie que d'Harcourt paraît. Inquiet du sort de Saint-Preuil, il est revenu pour l'arracher au péril ou mourir avec lui. Hilda essaie de lui faire prendre le change, de le détourner d'un sacrifice inutile. Mais un bruit sourd et répété se fait entendre : c'est l'échafaud de Saint-Preuil que l'on cloue sous la fenêtre même de la maison. D'Harcourt n'écoute plus rien, ni les douleurs, ni les prières d'Hilda qui se traîne à ses pieds — et il court, devant les juges de Saint-Preuil, revendiquer sa part de l'échafaud.

Déclaré coupable de haute trahison, il est condamné à subir la peine capitale.

Le roi cependant consent à lui faire grâce sous cette seule condition qu'il épousera la nièce du cardinal. Mais le voulût-il, il ne le peut plus maintenant. Un mariage secret l'unit à Hilda. Il irait donc, avec Saint-Preuil, porter sa tête sur l'échafaud si la pauvre Hilda ne lui sauvait une seconde fois la vie en lui donnant la sienne. Elle s'empoisonne et vient tomber morte aux pieds de celui qu'elle a tant aimé. Le comte d'Harcourt est libre : il peut épouser maintenant la duchesse de Puylaurens.

Dans cette analyse rapide, je me suis borné à esquisser la partie dramatique. J'ai laissé de côté la partie épisodique qui la détend sans lui rien enlever de son intérêt, — les prouesses comiques de Saint-Amant et de Faret, la peinture très-fine et très-ingénieusement mêlée à l'action des débats littéraires sur le Cid et des variations académiques suivant le bon plaisir du redoutable auteur de *Mirame*. Quant au style, je n'ai pas besoin d'en parler : il a toute l'élégance et la distinction que l'on devait attendre de deux lettres, dont l'un, l'auteur de tant de pièces applaudies sur nos premières scènes, le vulgarisateur éminent du théâtre d'Alarcon, de Cervantès et de Tirso de Molina, a depuis longtemps sa place marquée parmi les premiers écrivains de ce temps-ci.

Dumaine fait merveille dans le rôle de Cadet-la-Perle : il a bien l'allure cavalière, la belle humeur, la physionomie fière et sympathique de ces héros d'aventures, auxquels la cuirasse ne pesait pas plus que l'habit de cour. La manière dont il a joué la belle scène du dernier acte lui a valu, ainsi qu'à Mlle Lia Félix, un rappel unanime.

Mlle Lia Félix faisait sa rentrée, après une trop longue ab-
~~~

sence, dans le personnage d'Hilda. Quelle flamme, quelle vigueur, quelle passion dans ce corps frêle et délicat! Et quelle fermeté d'accentuation, quelle noblesse de gestes et d'attitudes! A cette voix incisive et pénétrante, à ces élans fiévreux et communicatifs, on se demandait parfois si ce n'était pas Rachel elle-même que l'on entendait.

Mlle Thèse n'a pas seulement la beauté et la distinction toute patricienne qui conviennent à la duchesse de Puylaurens : elle a fait ressortir, en vraie comédienne, les nuances délicates du rôle difficile dont les auteurs l'avaient chargée. Par cette création elle s'est maintenue à la hauteur où l'avaient placée ses débuts au Vaudeville dans la dernière pièce de M. Raymond Deslandes.

Alexandre, en Saint-Amant mafflu, joufflu, pansu, c'est :

> [illegible]
> Qui porte un si gros ventre,
> [illegible]
> S'il est homme ou tonneau.

Et quand j'aurai noté, — pour mémoire cette fois, — le succès que viennent d'obtenir au Vaudeville *les Trois Curiaces*, de Mme Pauline Thys et de M. Saint-Germain ; aux Bouffes-Parisiens, *les Chevaliers de la table ronde*, avec la musique d'Hervé, on conviendra que j'avais raison quand je vous disais en commençant que la semaine était bonne.

Gérome.

BULLETIN

Le roi Victor-Emmanuel, revenant de Venise, a fait, le 21, sa rentrée à Florence, où il a été accueilli par les plus vives acclamations. Notre correspondant nous transmet, à cette occasion, un dessin que nous publions en tête de ce numéro.

L'inauguration de l'Athénée a eu lieu le mardi 21 novembre, devant un public nombreux, convoqué par lettres d'invitation et choisi dans le monde de la littérature, des arts, des sciences, des affaires et de la politique. La séance a commencé par l'exécution de la *Marche de Schiller*; c'était un hommage délicat rendu à Meyerbeer, dont M. Bischoffsheim, le généreux fondateur de l'Athénée, est proche parent. Un excellent orchestre et de très-bons chœurs, sous la direction de M. Pasdeloup, ont exécuté des œuvres de Mendelssohn, de Rossini, d'Auber. M. Joachim, le merveilleux violoniste, a joué un concerto de Spohr, et Mme Vandenheuvel-Duprez a dit le grand air de Donna Elvira, air très-difficile, et dont, pour la première fois, nous avons entendu une interprétation digne de Mozart. M. Saint-Saëns a fait valoir l'orgue avec son talent hors ligne et bien connu. La séance s'est terminée par l'*Alleluia* de Haendel. On ne pouvait inaugurer d'une façon plus heureuse une belle institution de bienfaisance, en même temps que d'une haute valeur littéraire et artistique.

Le *Field* publie dans son dernier numéro une statistique très-intéressante des équipages de vénerie actuellement existant en Angleterre, en Écosse et en Irlande.

Il résulte de ce travail qu'il y a en Angleterre huit équipages de cerf, y compris celui de la reine, qui comprend 77 chiens, et un en Irlande.

Pour la chasse au renard, le chiffre pour l'Angleterre est de 112, de 8 pour l'Écosse et de 20 pour l'Irlande.

Celui des lévriers est de 67 en Angleterre et de 26 en Irlande.

Enfin les *Beagles* sont au nombre de 9.

Le total général des équipages, répartis en autant de maîtres différents, s'élève à 222; celui des chiens de meute formant ensemble ces équipages, à 14,068; ce qui donne une moyenne de 66 têtes pour chaque équipage.

Nous voyons figurer dans cette longue énumération plusieurs meutes comprenant de 100 à 120 chiens.

La ville de Liége a décidé d'élever à la mémoire de Charlemagne un monument en bronze dont l'exécution a été confiée au sculpteur Jehotte.

Le modèle représente la statue équestre du chef des Carlovingiens, dressée sur un piédestal de pierre, autour duquel règne une série de bas-reliefs figurant les rois de cette race. L'artiste, dans sa composition, a plutôt cherché à retracer l'auteur des capitulaires que le vainqueur des Saxons.

Les établissements scientifiques de Naples se proposent d'envoyer à l'Exposition de Paris de précieuses collections. Entre autres, on cite celle de cristaux appartenant au musée minéralogique de l'Université et classés par le professeur Scacchi. Le commandeur Fiorelli a chargé les directeurs des divers cabinets de lui signaler les objets estimés les plus rares.

On va construire prochainement à Londres, sur l'emplacement de Leicester-square, un nouvel Opéra. La direction de cet établissement, évalué à 400,000 livres sterling, sera confiée à M. Mapleson, du théâtre de la Reine.

Nous avons plusieurs tristes nouvelles à enregistrer aujourd'hui.

Gavarni, le dessinateur populaire, a succombé. Notre collaborateur Albert Wolff doit lui consacrer un juste hommage dans le prochain numéro; aussi, à cette place, nous bornons-nous à nous découvrir devant la tombe de l'artiste si original dont l'œuvre pittoresque restera comme un miroir fidèle des mœurs contemporaines.

A côté de ce nom, nous avons encore à placer celui de M. le baron de Barante, membre de l'Académie française et auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*; et celui de M. d'Ortigue, le critique musical si autorisé du *Journal des Débats*.

Th. de Langeac.

LES FÊTES DE VENISE

Mon cher directeur,

Le soleil, qui s'était montré d'abord rebelle à l'enthousiasme italien, a bien voulu pourtant se montrer et inonder de ses rayons d'automne les splendeurs de la vieille cité des doges. Il faudrait la plume de Théophile Gautier ou la palette coloriste et fantaisiste d'Isabey, pour donner une idée de la merveilleuse couleur des scènes qui se sont passées ici de nuit et de jour. Telle était la richesse des dispositions prises que le jour de l'entrée du roi a été un des plus beaux spectacles auxquels on puisse assister. Malgré le brouillard intense qui s'efforçait de cacher ce magnifique cortége, tous s'approchaient et cherchaient à bien voir le roi debout sur le *Bucentaure*, entouré de ses fils et de ses officiers. Chacun se pressait, se heurtait, criait, les gondoliers habiles luttaient d'adresse. C'était un merveilleux spectacle que de voir ces mille couleurs se croiser, se poursuivre, s'éloigner, se fondre, puis revenir ayant changé de tons par un nouveau mélange inattendu avec de nouveaux voisins. Le brouillard se prêtait miraculeusement à cet effet bizarre et fantastique qui rappelait ces tableaux changeants où les quatre saisons se succèdent sur le même paysage sans qu'on puisse se rendre compte du moment précis de la transformation.

Enfin la lumière fut! L'Adriatique devint plus bleue que le ciel, et, le jour des régates, on put voir et se rendre compte de la débauche d'oriflammes et de drapeaux à laquelle les Vénitiens s'étaient livrés. On put admirer les couleurs richement harmonieuses de la décoration des gondoles, le costume pittoresque des gondoliers, la devise de chaque bannière, en un mot l'expression de l'allégresse générale. Puis la nuit venue, Venise ressuscitée, *Venezia risorta*, avec ses gondoles mystérieuses, ses gondoliers discrets, ses promenades sentimentales sur le Lido, ses chants joyeux, ses lanternes aux mille couleurs, ses illuminations féeriques, ses splendeurs artistiques unies à ses misères pittoresques; ses belles jeunes filles, ses fières femmes aux longs cheveux noirs, aux yeux mélancoliques et altiers; ses marins à têtes de forbans, énergiques, astucieuses, intelligentes, fatales, qui rappellent leurs ancêtres, les pirates redoutés de l'Adriatique; ses monuments imposants, riches, magnifiques, sombres, terribles d'aspect et de souvenirs.

Je ne puis oublier et passer sous silence l'importance des hommes qui par leur talent, leur honorabilité et leur dévouement, ont rendu la liberté à Venise : le comte Cibrario d'abord, l'homme distingué, l'homme d'État, l'historien, l'artiste, le grand citoyen qui, en 1848, commissaire du roi Charles-Albert en Vénétie, refusa au péril de sa vie de remettre Venise aux mains des Autrichiens; puis le commandeur Sébastien Tecchio, président de la cour d'appel, exilé pendant 18 ans, ayant, au prix de luttes incessantes et terribles avec l'adversité, réussi à conquérir l'indépendance de sa patrie, et acclamé par ses concitoyens, appelé à remettre à Victor-Emmanuel le résultat des votes du plébiscite; puis le général Menabrea, dont les talents de toute sorte, le caractère particulièrement sympathique et la haute distinction de sa nature ont motivé l'honneur qu'il a eu de représenter l'Italie à Vienne, et d'en rapporter l'illustre couronne de fer des rois lombards.

Et maintenant que mon rêve est fini, maintenant que j'ai quitté l'Adriatique, que peut-être je ne reverrai de longtemps, aujourd'hui que je me réveille émerveillé et attristé de voir mon bonheur n'être plus qu'un souvenir, je remercie tous ceux qui m'ont prouvé qu'on trouvait loin de sa patrie les délicates et courtoises attentions dont j'ai été comblé. Merci pour moi et au nom des journaux illustrés que je représentais en Italie. Je n'oublierai jamais l'empressement qu'ont mis à m'être utile le chemin de fer de Lyon, le Victor-Emmanuel, les Messageries impériales, et particulièrement les chemins de la haute Italie, dont l'administration de Turin est représentée par des hommes si distingués à tous égards.

Riol.

LE ROI DES GUEUX

(Suite [1].)

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

XI

Entre deux messes (suite).

L'office du matin finissait. Nos mendiants, qu'ils fussent de la jeune ou de la vieille école, ranimés par le petit vin de Llerena, se remettaient vigoureusement en besogne. Leurs clameurs étaient, s'il se peut, plus aiguës et mieux nourries que tantôt.

— Seigneurs, demanda le jeune comte en riant, voulez-vous que je vous dise à quoi pense notre noble ami Vincent de Moncade?... Moi aussi je devine les charades quand il me plaît... Notre cher marquis fait des réflexions philosophiques sur ce grand nom de Medina-Celi : il songe aux tempêtes de cet océan qu'on nomme la cour... Est-ce vrai, cela, Pescaire?

— C'est vrai, don Juan, répliqua don Vincent; je ne suis pas beaucoup plus vieux que toi... j'ai vu mourir un roi et tomber deux ministres.

— Si le successeur d'Olivarès le traite comme il a traité Medina-Celi...

— Bien il fera, marquis! interrompit le jeune comte; en politique, je suis Turc... Si mon très-illustre parent et protecteur se laisse jamais donner le croc-en-jambe...

— Mais, se reprit-il avec une certaine amertume dans la voix, je m'aperçois que je scandalise ici tout le monde.

Pescaire lui tendit la main en souriant avec mélancolie.

— Juan, dit-il, tu vaux mieux que tes paroles et tu méprises tes flatteurs.

— Seigneurs, s'écria Palomas triomphant, je vous prends à témoin! Ce brave cousin a donné tête première dans le panneau! Il me décerne un prix de vertu parce que j'ai dépouillé ce vêtement usé qui s'appelait autrefois la voix du sang... Morbleu! je voudrais bien savoir ce qu'il y a dans le cerveau des sages. Pescaire, mon ami, je t'abandonne mon oncle très-illustre, si tu as les dents assez longues pour le mordre. Conspires-tu? je suis avec toi, si tu me prouves que tu dois réussir et si tu me promets suffisante aubaine.

Les visages s'étaient rembrunis, les regards inquiets se croisaient.

Ramire, étonné, s'interrogeait lui-même.

— Y a-t-il des monstres chez qui Dieu a supprimé la conscience? se disait-il; ou cet homme n'est-il qu'un fou, faisant carnaval d'infamies?

— Pour en revenir, reprit don Juan, car mes opinions hardies vous donnent la chair de poule, je vois bien cela.

— Cousin Juan, répondit Pescaire, les opinions nous importent peu, mais il y a les espions de ton oncle...

— Un habile homme, seigneurs, qui se laisse battre au dehors, il est vrai, mais qui défend sa place à l'intérieur avec ses dents et avec ses ongles. Voilà un ministre qui tient à son roi!...

— Donc, au premier mot de cette extravagance, un mariage pour moi, j'ai poussé les hauts cris; mais, plus tard, il m'a semblé original de m'entendre appeler seigneur duc par toutes ces dames, et d'entrer du même coup en possession d'une fortune de plus de cent millions de réaux.

— On te ferait duc? demanda Silva.

— N'y a-t-il pas le titre du beau-père?

— Mais il vit?

— Pas beaucoup. Ces forteresses sont peu saines. Ne frémissez pas, surtout. On m'a promis...

Pescaire le regarda en face.

— Ne dis pas cela, don Juan, prononça-t-il sévèrement; Dieu pourrait te punir en mettant la réalité à la place de ton éhonté mensonge.

— Morbleu! cousin...

Ils furent trois ou quatre pour répéter :

— Don Juan, ne dis pas cela!

— Têtebleu! s'écria le jeune fou, — moi, je prétends dire ce qui me convient... Et versez à boire! fi de quiconque n'a pas le courage de son incrédulité!... J'épouse cent millions de réaux et le duché de Medina-Celi, voilà ma croyance. Je n'épouse ni une famille déchue, ni un favori tombé, ni une belle-mère dont le mariage fut, dit-on, mystérieux comme un roman d'aventures, ni surtout une petite sauvage qui laisse sa croisée ouverte toutes les nuits et qui se fait suivre dans ses voyages par je ne sais quel bandoulier à tous crins. Je sais ce que je dis, peut-être! Le croquant était mêlé cette nuit à l'escorte qui accompagnait la duchesse et sa fille, lors de leur entrée à Séville!

— A Séville! se récria-t-on à la ronde, la duchesse de Medina est à Séville.

Quelques regards furent échangés dans le groupe des courtisans.

Les cloches de Saint-Ildefonse sonnaient la grand'messe.

Ramire se leva. Il étouffait. Si quelqu'un eût fait attention à lui, on aurait pu le voir passer la main sur son front comme un homme qui sort d'un mauvais rêve.

Il jeta une pièce de monnaie sur la table. Un combat se livrait en lui. Sa raison lui disait de s'éloigner; quelque chose de plus fort que sa raison le retenait. Cet homme l'attirait comme un aimant. Sa main avait frémi quand il avait touché son épée pour la rattacher à sa ceinture. Cet homme lui appartenait.

— O mes amis, dit Picaros, sur sa marche, voyez donc comme ce jeune gaillard au justaucorps de buffle dévore des yeux le neveu de Sa Grâce!

— Il a une belle rapière! fit observer Caparrosa.

— Mais, ajouta Gabacho, qui oserait s'attaquer au neveu du favori?

Le neveu du favori était trop fin sous ses dehors évaporés, pour ne s'être point aperçu de l'étrange effet produit par ses dernières paroles. Il faisait bon marché de tout, excepté de son propre intérêt, et son intérêt était que nul ne pût croire à une diminution dans le crédit du comte-duc.

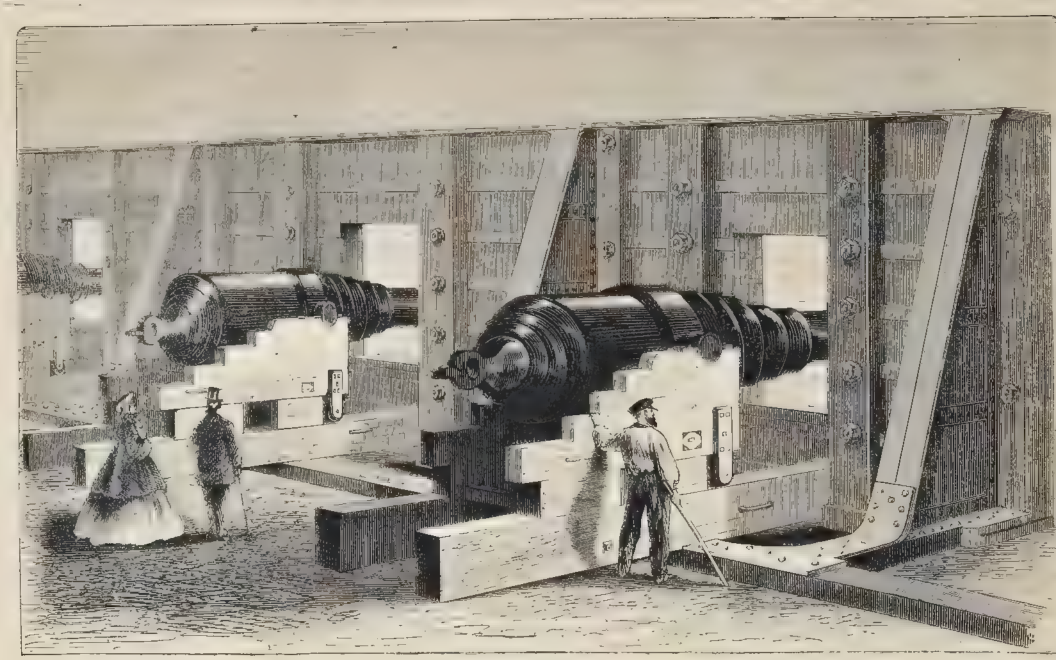
— Il fallait bien, reprit-il négligemment, que je visse ma femme avant de l'épouser.

— Et c'est pour cela qu'on a révoqué l'ordre d'exil? demanda Cordova stupéfait.

— Aurais-tu jugé plus convenable, Sancho, mon ami, répliqua don Juan avec hauteur, que je me fusse dérangé, moi, pour faire le voyage d'Estramadure?

— Payez-vous, dit Ramire à Galfaros qui passait.

[1] Voir les numéros 583 à 593.



REMPART CUIRASSÉ A CRONSTADT, d'après un dessin de notre correspondant. — Voir page 766.

Don Juan le regarda par-dessus son épaule. Il se sentait en belle humeur.

Les courtisans etaient tout à fait retournés.

Le voyage de la duchesse à Séville grandissait désormais de dix coudées le neveu du comte-duc et le comte-duc lui-même.

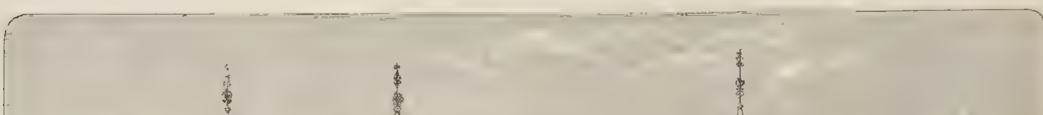
— Sans rancune, mon camarade, fit don Juan, qui lui adressa un signe de tête souriant.

Ramire pâlit et ne bougea pas. Don Juan, sans prendre garde à lui, poursuivit en s'adressant à ses compagnons :

— Résumé général de la situation : vous parlez, mes très-chers, à un duc de cent millions de réaux.

— Cela vaut bien le sacrifice de ta liberté, don Juan, fit le chœur.

— Vous vous trompez, mes féaux, repartit le jeune comte qui vida lentement son verre, rien ne vaut le sacrifice de la liberté. Comprenez-moi une fois pour toutes : j'achète et je ne paye pas... Mon titre et ma fortune m'imposent une



LA MAISON DES MARCHANDS, A BRÊME, d'après une photographie. — Voir page 766.



FÊTES A VENISE, A L'OCCASION DU SÉJOUR DU ROI D'ITALIE, dessins d'après nature par M. Riou. — Voir page 763

emme; c'est du moins l'apparence; mais je n'aurai pas plus de femme que de beau-père ou que de belle-mère... Le beau-père à Alcala de Guadaïra en attendant que sa maladie empire, la belle-mère en Estramadure, la femme dans un couvent... Ne vous récriez pas : c'est la loi de Guillem de Castro, de Calderon et de Lope. Nos ancêtres à fraises et à crocs sous le nez gardaient-ils autrement leur honneur?

Il se prit à rire en promenant à la ronde son regard effronté.

Mais sa gaieté, factice ou non, fut brusquement coupée par une main lourde qui se posa sur son épaule par derrière.

C'était notre Ramire qui avait enfin pris son parti.

Celui-ci poussa d'abord un large soupir de soulagement, comme un homme qui relève la tête au-dessus de l'eau après un plongeon trop prolongé. Il était rouge encore de l'effort qu'il avait fait pour contenir son indignation; mais l'affamé ne souffre déjà plus quand le potage fume sur la table; au contraire, l'approche d'une jouissance vaut mieux souvent que la jouissance elle-même.

Ramire avait à ses lèvres un sourire content. Sa taille se redressait à l'aise et sa poitrine aspirait l'air à pleins poumons.

Il dit au neveu du favori, posément et sans se presser :

— Seigneur Juan de Haro, comte de Palomas, comme je vous ai entendu appeler, vous insultez les captifs, les proscrits et les femmes. Honte sur vous et sur ceux qui vous écoutent! Vous ne serez pas duc, vous n'aurez pas cent millions de réaux, vous n'épouserez pas la noble Isabel; me voilà ici pour vous l'affirmer sous serment, moi qui respecte tout ce que vous conspuez, moi qui crois en ce que vous niez, moi qui sers Dieu, moi qui aime l'honneur, moi qui défends les femmes.

XII

Ramire de Mendoze

L'emphase qu'on met à prononcer certaines paroles en altère complètement la saveur. Étant donné le petit discours de Ramire et le caractère connu du langage espagnol, plus d'un lecteur pourrait être tenté de croire que notre jeune cavalier, campé solennellement en face des courtisans, leur débita sa harangue de ce ton solennel, affectionné par tous les mauvais comédiens et par quelques orateurs passables. Il n'en fut point ainsi. Vous eussiez pilé ce bon Ramire dans un mortier sans en retirer un atome d'emphase; il était tout le contraire du comédien, il était simple, vif et franc. Tout en lui respirait la jeunesse et la brave bonhomie.

Il dit cela comme il le pensait, rondement et vaillamment.

Mais ne vous semble-t-il pas à propos de savoir un peu ce que c'était que ce beau garçon, arrivant à Séville en fraude de la sainte-hermandad, confondu, grâce à la nuit noire, avec les serviteurs de la duchesse de Medina-Celi?

Pourquoi apportait-il dans cette opulente capitale son justaucorps de buffle, sa naïveté provinciale et l'épaisse fainéantise de son gros valet Bobazon?

Il y avait entre la rivière Mabon et la chaîne de la Gala, au fond de l'Estramadure, une vieille masure féodale, connue dans le pays sous le nom de château du Comte (Alcala del Conde). Elle était habitée, vers le commencement du siècle, par une famille d'hidalgos laboureurs du nom de Mendoze. De 1610 à 1620, les années de famine s'étaient succédé sans interruption dans l'Espagne du centre; il arriva que les Mendoze s'endettèrent et furent obligés de vendre la meilleure partie de leur petit patrimoine.

Les fils valides étaient à l'armée; il ne restait pour la charrue que les vieillards, les femmes et les enfants. Dieu sait que les enfants étaient nombreux, car les soldats revenaient hiverner après chaque campagne.

Les gens des villages voisins racontaient une singulière histoire : ils disaient que l'un de ces enfants, élevés pêle-mêle dans la misère du vieux manoir, n'appartenait point à la famille de l'hidalgo.

Ils disaient qu'une nuit, vers l'année 1620, deux voyageurs, un cavalier et une jeune femme, avaient frappé à la porte du château du Comte, où jamais l'hospitalité n'était refusée; car, ajoutaient-ils avec quelque raison, ce ne sont pas toujours les plus riches qui se montrent les plus secourables. Ces voyageurs venaient de Plasencia, sur le Tage. La jeune señora semblait fort malade.

Au jour, le cavalier reprit sa route tout seul. C'était, au rapport de ceux qui faisaient ce récit, une fière tête de seigneur, froide et triste. Il prit son chemin par les montagnes qui bordent le Léon. Pendant qu'il gravissait les pentes, on le vit se détourner plus d'une fois et porter la main à ses yeux comme pour essuyer des larmes.

La jeune femme était morte dans la nuit. On lui creusa une tombe au cimetière de Cujo. Sur la tombe, il n'y eut que le nom qu'elle avait reçu au baptême : Isabel.

Mais, deux ans plus tard, le cavalier revint, et l'on trouva suspendu à la croix de bois, qui marquait la sépulture de la jeune femme, un petit médaillon d'argent contenant une mèche de cheveux noirs. Sur le médaillon était gravé un écusson d'azur aux trois éperons d'or avec cette devise : *Para aquijaraharon* (pour aiguillonner le paresseux). Au revers du médaillon, il y avait une banderole gravée avec ce jeu de mots en langue latine : *Haro, hero ero* (je suis haro, héros je serai).

Depuis on n'entendit plus parler jamais de ce cavalier.

Mais on se souvint d'autant mieux de l'aventure que, après la mort de la jeune femme, l'une des brus du vieil hidalgo Mendoze, qui venait d'être mère, partagea son sein entre deux nourrissons.

Quinze années s'écoulèrent. La mémoire de ces faits mystérieux est tenace dans les campagnes, seulement la confusion s'y met à la longue. L'opinion générale était que, parmi les nombreux adolescents qui grandissaient à la tour du Comte, il y avait un étranger. Personne n'aurait su dire lequel.

En 1637, lors du *mal noir* qui désola l'Espagne, l'hidalgo, sa femme et plusieurs de ses fils furent enlevés par l'épidémie. La croyance répandue un peu partout qu'une fois la mort entrée dans une maison tout y passe, est bien plus populaire en Espagne, où la plupart des maladies prennent un caractère contagieux.

Quoi qu'il en soit, le proverbe eut cruellement raison. Cette forte et nombreuse famille fondit comme la gelée des nuits de printemps aux premiers rayons du soleil. Au commencement de l'année 1638, Ramire, qui venait d'avoir dix-sept ans, conduisit tout seul à sa dernière demeure sa mère, bonne et simple femme qui avait survécu à tous les habitants du château du Comte.

Ramire rentra sombre et découragé dans cette vaste demeure qui tombait en ruines. C'était un joyeux enfant, mais l'épreuve était trop forte. Quand il alluma sa lampe pour la première fois, le soir, dans la cuisine, où vieux et jeunes s'asseyaient autrefois autour de l'olla podrida fumante, le cœur lui manqua. Il s'enfuit.

Jusqu'alors il avait eu pour mission de soigner les chevaux et de mener la charrue. Il arriva à Salamanque un dimanche au soir, et rencontra devant le portail de la cathédrale un jeune garçon de Quijo qui postulait la tonsure. Dès le lendemain, Ramire était étudiant à l'université de Salamanque. Son camarade lui avait vanté les douceurs de l'état ecclésiastique, et notre pauvre ami, qui n'avait plus de famille, s'était décidé à se jeter dans les bras de la religion.

Salamanque était alors la plus illustre et la plus avancée des universités espagnoles. Parmi ses nourrissons elle comptait les personnages les plus éminents de ce siècle, et entre autres le comte-duc d'Olivarès lui-même. Le pouvoir royal la choyait, le saint-office lui accordait l'honneur de sa protection spéciale; étudiants et professeurs vivaient là comme coqs en pâte : ils étaient les maîtres de la ville.

L'enfance de Ramire avait été pieuse; mais il ne tarda pas à s'apercevoir du néant de sa vocation. Ses goûts l'eussent porté volontiers vers la profession guerrière, et ses plus grands succès furent à la salle d'armes de maître Castorio, la première épée de l'ancien royaume de Léon. La poésie aussi l'attirait. Il passa trois années dans un grenier de la rue Concha, pâlissant sur les livres, vivant de rien et ne prenant d'autre plaisir que ses assauts à la salle d'armes.

Au bout de trois ans, il fut bachelier : grand honneur, maigre profit.

On le mit en demeure d'entrer dans les ordres. Il fit son petit paquet et revint au château du Comte.

Les crevasses de la vieille gentilhommière s'étaient élargies pendant son absence. La terre tombée en friche se couvrait de genêts. Ramire entreprit cette rude tâche de vivre seul dans ce trou. La gaieté insouciante de son caractère le soutint; il avait des livres, il ensemença un petit coin de champ : il ne mourut ni d'ennui ni de faim.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

REMPART CUIRASSÉ A CRONSTADT

Lorsque l'attention publique fut attirée, il y a quelques années, sur la valeur du fer comme moyen de défense contre l'artillerie, MM. Hugues et Lancastre eurent les premiers l'idée de construire des remparts et des casemates au moyen de plaques de fer, qui opposeraient aux bombes et aux boulets une barrière presque indestructible. Un rempart de ce genre fut commandé par le gouvernement russe à la compagnie des forges de Millwall, et il vient d'être élevé sur un des mamelons des fortifications de Cronstadt, auxquelles ce genre de défense pourrait bien être entièrement appliqué, si le succès répond à l'attente des ingénieurs.

Cette muraille, haute de dix pieds sur quinze pouces seulement d'épaisseur, laisse plus de place aux tireurs et permet de donner moins d'ouverture aux meurtrières. Mais un avantage capital, c'est que ce rempart peut se passer de fondations, pourvu que le terrain soit seulement assez solide pour en porter la charge. La construction d'une batterie exigerait par là dix fois moins de temps et se changerait de place très-facilement, suivant les nécessités du siége, sans perte aucune de matériaux. Ajoutez que ce genre de muraille offre un point de mire plus difficile à l'ennemi, et, par sa grande solidité, ajoute à la confiance de ceux qui se retranchent derrière.

Lorsque l'amiral Charles Napier mouillait avec la flotte de la Baltique devant Cronstadt, c'était déjà une place de premier ordre; on peut juger quelle deviendra sa force si on lui applique sur toute l'étendue de ses fortifications un pareil système de défense.

L. DE MORANCEZ.

LA MAISON DES MARCHANDS, A BRÊME

Un décret rendu en 1861 a institué à Brême la liberté commerciale, en même temps qu'il déclarait l'abolition des priviléges des anciens corps de métiers dans cette ville. Chacun de ces corps de métiers avait autrefois son siége particulier où se discutaient ses différends et se réglaient ses affaires. Le nouvel ordre de choses exigeait que les négociants brémois eussent à présent un lieu de réunion où traiter de leurs intérêts communs. Ce fut le juste dédommagement qu'ils réclamèrent, dès 1861, contre la privation d'une partie de leurs antiques priviléges, et le gouvernement, ne pouvant le leur refuser, acheta lui-même à leur intention le vieux bâtiment dit *Krameramts haus* (maison des merciers), qui, reconstruit de fond en comble, est devenu le *Gewerbe haus* (maison d'industrie ou, plus intelligiblement, maison des marchands). C'est celle dont nous donnons la vue.

La construction en a été confiée à l'architecte Locher, qui commença les travaux en 1862. Ils furent poussés assez activement pour que l'inauguration du monument pût avoir lieu le 13 décembre 1863. Jusque-là, le *Gewerbe convent*, qui répond à notre conseil de prud'hommes, n'avait eu pour lieu de réunion que de petites salles provisoires et tout à fait insuffisantes pour ses travaux.

On n'ignore pas, en effet, l'importance de Brême comme cité commerciale. Les armateurs de cette ville possédaient, en 1857, 279 navires jaugeant plus de 164,000 tonneaux. Dans cette même année, le mouvement de son port a été, pour l'entrée, de 2,985 navires, d'une contenance de 550,000 tonneaux, et, pour la sortie, de 3,053 navires, qui en jaugeaient ensemble 535,000.

La maison des marchands est conçue dans le vieux style allemand; elle contient de vastes salles très-richement ornées de peintures. Sous le vestibule qui sert d'entrée figurent dans des niches, aux côtés de l'escalier, les statues de saint Pierre, le patron de la ville, et de Charlemagne, son fondateur; tous deux assis sur un trône, comme on les voit dans la cathédrale de la ville. Les salles ne doivent pas servir seulement aux délibérations des corps de métiers brémois, elles sont encore destinées aux conférences de diverses sociétés, à des cours littéraires et à des expositions.

La situation du monument au centre de la ville en fait un rendez-vous commode pour toute espèce de réunion. M. le comte de Reiset, ambassadeur de France en Hanovre, en fut tellement charmé, lorsqu'il le visita fit, qu'il résolut aussitôt de faire reconstruire dans le même style et par les mêmes artistes le château qu'il possède aux environs d'Évreux.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

Me Berryer à Toulouse. — La liberté de se moucher. — Croisade d'un dominicain contre les arbres de Sorèze. — Le successeur du père Lacordaire nommé par un écho. — Norbert Billiart, directeur des trois *Moniteurs*. — Où conduit le *Monde judiciaire*. — Trop de séparations de corps. — La carte du *domicile conjugal*. — *Faire sa pelote*, proverbe en 20 billets de banque et à trois personnages. — Impassibilité d'un garçon mercier devant cinq millions. — J'aurai bien du chagrin en m'éveillant. — Le paysan et son juge de paix. — Ressemblance entre les avocats et [illegible]

Le personnel de notre Palais est en veine de triomphes cette semaine. Nos grands avocats tiennent et courent la province, et le plus grand de tous vient d'être le héros d'un banquet-ovation à lui offert par le barreau de Toulouse.

Quand Me Berryer va plaider quelque part, la curiosité publique l'investit, et, quelque important que soit le procès, la personne de l'avocat est toujours plus intéressante que la cause. On nous assure qu'en se rendant au banquet, l'illustre orateur a trouvé une telle foule à l'entrée du café *Divan*, où avait lieu la réunion, qu'un moment il a dû dire en souriant aux curieux qui l'entouraient de trop près : « Veuillez m'accorder, messieurs, la liberté de pouvoir me moucher. »

La cause qui avait attiré Me Berryer à Toulouse est le testament de Lacordaire attaqué par le frère du défunt comme contenant un fidéicommis au profit d'un ordre religieux non légalement reconnu. Dans cet acte de dernière volonté qui date de 1842, le testateur institue comme légataire universel le père Jeandel, de l'ordre des Dominicains. M. Léon Lacordaire a déjà gagné en première instance son procès devant le tribunal de Castres, et c'est de l'appel de ce jugement que la Cour de Toulouse est saisie.

Comment la succession du père Lacordaire qui est né à Recey-sur-Ource, dans la Côte-d'Or, se débat-elle dans le Tarn et dans la Haute-Garonne? C'est parce que l'illustre restaurateur de l'ordre de Saint-Dominique en France, est mort directeur de l'École de Sorèze, ce collége qu'il a tant aimé, et dans la chapelle duquel il a voulu être enterré sous une simple dalle de granit qui ne porte qu'un nom et deux dates, celle de la naissance et de la mort.

Cet homme éminent et tendrement énergique qui, le premier et le seul encore, a fait asseoir sur un fauteuil de l'Académie française la robe blanche du dominicain, cet esprit inquiet et doux affectionnait d'une façon toute particulière sa fraîche retraite de la Montagne noire, cette *Sierra morena* de la France.

« Sorèze ne vous verra-t-il jamais? écrivait-il à l'un de ses amis, ne viendrez-vous jamais voir ses ormes et ses frênes deux fois séculaires, son parc splendide, boire ses eaux courantes, gravir ses montagnes, vous enfoncer dans ses vallées? »

Toutefois, constatons ici que ces *ormes* et ces *frênes deux fois séculaires* n'avaient pas toujours beau jeu devant le chef de l'ordre des prédicateurs, et au lieu du chapelet de saint Dominique, il prenait quelquefois la cognée, cette cognée qui faisait tant soupirer Mme de Sévigné quand il fallait payer avec des coupes de bois les *jeunesses* de son fils et consoler les Dryades éplorées errant autour du château des Rochers.

Le révérend académicien n'avait pas, lui, de ces tendresses sylvestres. « La première chose que j'ai faite, écrit-il à ce même ami, a été d'abattre dans le parc deux cents pieds d'arbres. C'est toujours par là que je commence n'importe où je suis, pourvu que j'en sois le maître. Si jamais la France me choisissait pour roi, ce qui n'est pas impossible dans cent ans, je crois que mon premier décret serait d'abattre deux ou trois millions d'arbres sur le sol de notre chère patrie. »

Que vont penser de cet Attila forestier les apôtres de la sylviculture?

On conte à Sorèze que le successeur de l'abbé Lacordaire, le père Mouret, fut d'abord nommé par un écho du parc.

Deux frères de l'ordre de Saint-Dominique se promenaient; et, se préoccupant de la maladie de leur chef, l'un des deux lit cette question à l'autre :

— Qui serait notre supérieur si le père Lacordaire mourait?

— *Mouret*, répéta l'écho. Et, en effet, le père Mouret fut désigné.

Mais n'oublions pas que nous avons commencé ce babillage en annonçant quelques prospérités échues à des avocats. A ce titre, il faut bien signaler ici la nomination de Me Norbert Billiart, comme directeur du *Moniteur* grand et petit.

Qui n'applaudirait à un pareil choix? Notre confrère n'a-t il pas conquis sa position à la force du poignet? Et, Dieu merci, tout le monde sait quelle plume finement taillée tenait ce poignet, et quels volumes spirituels et honnêtes, d'une confraternité rude, mais saine, cette plume vaillante improvisait tous les mois. *Le Monde judiciaire* va-t-il finir? Ce serait bien dommage.

La nomination de M. Norbert Billiart est une victoire pour la chronique judiciaire.

Profiterons-nous de la leçon, et ferons-nous entrer, ou plutôt rentrer au conseil de l'Ordre au moins une des plumes qui glorifient le barreau en le racontant tous les jours?

Non, sans doute. La parole est glorieuse, intolérante, exclusive. Elle fait tant de bruit qu'elle n'entend pas la plume courir, la plume qui, pourtant, quand elle est bien emmanchée, porte plus loin que la parole, et dure plus longtemps qu'elle.

Si modeste que soit la nôtre, elle suffira pour constater que le Palais est en pleine ébullition et que la grande machine est chauffée à toute vapeur.

Par exemple, les procès qui fournissent le plus à la marmite judiciaire, ce sont les procès en séparation de corps, et malheureusement de tous on ne pourrait dire : « Ce n'est point qu'ils soient sales, mais ils tiennent de la place. » Car il en est de fort encombrants et qui ne sont pas plus propres pour cela. Notre ressource alors c'est le silence, et nous passons.

La séparation de corps au civil devient l'adultère au correctionnel, et la difficulté ne laisse pas que d'être délicate fort souvent, surtout en ce qui concerne le mari, qui, aux yeux de la loi pénale, n'est coupable, lui, en dehors du flagrant délit, que lorsqu'il est convaincu d'avoir entretenu une concubine dans le domicile conjugal.

Où commence et où finit ce domicile? Où sont les Pyrénées de cette Espagne des infidélités conjugales?

Les femmes soutiennent que ce domicile est partout où réside le mari, qui peut dire

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Les maris, au contraire, sont intéressés à restreindre ce domaine le plus possible.

Ainsi M. L... abandonne sa femme dans un département des plus absurdes par son éloignement. Il s'installe à Paris, non seul, mais bien sous le même toit et sous la même clef qu'une dame F..., aussi veuve que possible. L'épouse délaissée accourt et dénonce le mari.

M. L... vient dire que Mme F... n'est nullement chez lui, puisqu'il est au contraire chez elle en qualité de pensionnaire. Ce n'est point là son domicile; et certes il n'aurait jamais pu écrire à ses amis : « M. Choufleury restera chez lui tel jour. »

Me Catal, l'avocat du mari, défend énergiquement cette thèse contre M. Haussmann, avocat impérial; mais, par malheur pour son système, le commissaire de police a trouvé une quittance de loyer au nom de l'époux volage. On a eu beau dire que le loyer qu'il avait payé n'était que la représentation de la nourriture qu'il n'avait point payée. Le tribunal n'a pas consenti, lui, à se payer de cette excuse, et les deux prévenus ont été condamnés à cent francs d'amende, minimum de la peine.

Le tribunal civil nous présente deux manières diamétralement opposées d'accueillir une fortune qui vous tombe sur la tête. Voici la première manière, qui nous semble la plus naturelle et la plus humaine. Un Auvergnat et une couturière, M. Audebert et Mlle Fricotteau (un joli nom pour faire la noce, dirait un gamin de Paris) deviennent, par suite d'une vente après décès, propriétaires d'une petite pelote de fil. Cette pelote de fil avait appartenu à une veuve Tamizier, qui avait fait sa pelote, comme on dit proverbialement, et qui l'avait si bien faite qu'elle l'avait garnie de vingt billets de banque de mille francs pièce.

20,000 francs! jugez de la stupéfaction de la couturière et de l'Auvergnat. Quel bonheur, pense celui-ci, que cette veuve ait eu l'idée de faire de cette pelote son portefeuille et sa cassette! — L'Auvergnat prononce *cachette*, ce qui n'en vaut que mieux dans la circonstance.

Bref, on fête la bonne aubaine. On se réjouit sur place, mais comme le bonheur aime à s'éparpiller, on décide qu'on fera un voyage en Auvergne, toujours aux frais de la pelote.

Mais, à travers toutes les joyeusetés, l'âme de la pelote diminuait; elle était déjà réduite à dix-sept chiffons de papier, lorsque l'expansion de cette fortune subite fit rumeur dans le voisinage. On en parla au commissaire de police, qui en parla au juge d'instruction, qui en parla au procureur impérial, si bien, ou plutôt si mal que, de fil en aiguille, l'Auvergnat et la demoiselle durent dévider leur petite pelotte devant la police correctionnelle. Hâtons-nous d'ajouter qu'ils y furent acquittés.

Restait la juridiction civile, devant laquelle ils ont été condamnés à restituer à M. Louis Cochois, l'héritier de la tante et de la pelote, les 17,000 francs échappés au voyage d'Auvergne et aux festins de Paris.

Un stagiaire disait à ce propos : Cet héritier a bien de la chance. — Pourquoi? — Parce qu'il n'a essuyé que la retraite des trois mille. — Eh bien? — Il serait plus à plaindre s'il s'était trouvé, comme Xénophon, en présence de la *retraite des dix mille*.

Confrontons cet Auvergnat et cette couturière avec un commis mercier d'Évreux, nommé Victor Plumey, qui s'est réveillé un beau matin riche de plus de cinq millions que lui laissait un sien oncle qui méritait bien d'être mort royalement en Amérique; mais qui a préféré mourir très-chichement à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs. Une dame Renaud réclame 45,000 francs à l'héritier pour nourriture et soins fournis au défunt.

Il me semblait, quant à moi, que c'était ici le cas ou jamais d'exécuter à la lettre ce précepte de l'Évangile si difficile à observer dans les conjonctures ordinaires : « Si quelqu'un te prend la robe, abandonne-lui aussi ton manteau. »

M. Victor Plumey pense bien autrement, car il a fait plaider la question d'incompétence devant le tribunal civil de la Seine. Et si Mme Renaud persiste dans sa demande de 45,000 francs, elle devra la porter devant le tribunal d'Évreux.

Ce commis mercier, aujourd'hui plus de cinq fois millionnaire, doit bien être l'homme le plus impassible de l'univers. On rapporte qu'en apprenant la nouvelle subite de cette opulence imprévue, il se contenta de donner quinze jours à son patron pour lui trouver un remplaçant; on ne dit pas s'il continua à cirer lui-même ses bottines ou à balayer le magasin.

Ce ne fut que quinze jours après qu'il changea d'exercice et de vêtements. Tant qu'il y était, il devait bien aussi changer de nom.

Plumey n'est plus un nom à la hauteur des circonstances. Pour un mercier cela va encore; mais pour un quintuple millionnaire, allons donc! Il faut corser ce nom-là. *Remplumey* est à peine suffisant.

Trouvez-moi un autre mercier en France qui eût reçu plus tranquillement cette avalanche d'or.

Il y a pourtant encore des gens comme cela. Rien ne les émeut; ni la joie ni la douleur ne les font broncher dans leur stoïque petit bonhomme de chemin.

Frédéric Soulié citait un sien camarade qu'il était allé trouver un soir pour lui annoncer une affreuse nouvelle.

Le camarade venait de se mettre au lit. L'illustre romancier l'aborde la larme à l'œil.

— Mon ami, lui dit-il, votre père est mort!

— Vraiment, dit le camarade, merci, mon cher. Quel malheur! ah! j'aurai bien du chagrin demain matin en m'éveillant.

Là-dessus il se tourna d'un autre côté et cinq minutes après le camarade ronflait.

Je m'aperçois que j'ai fini aussi de dévider ma petite pelote non garnie.

Je voudrais pourtant une anecdote pour terminer

Une?... En voici deux :

Un de ces *bons villageois*, si spirituellement observés et écorchés par Victorien Sardou, assigne un de ses voisins devant le juge de paix.

— Exposez votre affaire, dit le magistrat.

— Je m'en garderai bien, répond le paysan.

— Mais il le faut, puisque vous êtes demandeur. Votre adversaire parlera après vous.

— Eh! c'est justement, monsieur le juge, ce que je ne voudrais pas. Je veux que *l'autre* parle le premier.

— C'est impossible.

— Alors, monsieur le juge, mettez tout de suite que j'ai perdu; ce sera plutôt fait.

— Comment cela?

— C'est bien simple : ils disent tous comme ça dans le pays que le dernier qui vous parle a toujours raison. Voilà pourquoi je tiens à ce que ce soit moi.

Et d'une : maintenant à l'autre.

Un avocat va commencer sa plaidoirie. Il impose silence à des confrères, qui parlent à ses côtés.

— Va donc toujours, lui dit un ami, ne sais-tu pas que les serins ne chantent jamais mieux que lorsqu'on fait du bruit autour?

MAÎTRE GUÉRIN.

LE CHIEN DE BERGER

Notre gravure montre la lutte courageuse d'un chien de berger contre un loup qu'il a surpris enlevant un des moutons confiés à sa garde. Déjà l'issue de cette lutte n'est pas douteuse, car le ravisseur, lâchant sa proie, hurle sous la dent de son vaillant adversaire, auquel un secours arrive dans la personne de son maître, qui accourt, armé d'un long bâton ferré.

Un tel cas n'est pas rare dans la vie du chien de berger. Bravant toutes les intempéries des saisons, cet aide laborieux et infatigable se contente le plus souvent d'une fort chétive nourriture. A lui appartient le véritable gouvernement du troupeau. Que son maître soit là ou qu'il soit absent, il n'en déploie pas moins d'activité et d'énergie, allant, venant, tournant, retournant, prenant la marche, ramenant les brebis égarées, ou les défendant, comme ici, contre l'attaque de leurs féroces ennemis.

Autant qu'il est permis d'en juger par l'indication du costume du berger et par les hauteurs neigeuses qui l'environnent, le peintre, M. Carter, paraît avoir placé sa scène dans les montagnes des Alpes. On ne peut que louer la composition de son tableau, qui se distingue en outre par beaucoup de vie et d'expression.

FRANCIS RICHARD.

COURRIER DES MODES

La saison d'hiver commence, le monde élégant se hâte de revenir dans la capitale et d'abandonner la campagne, dont les arbres dépouillés de verdure sont, pour le promeneur, un sujet de tristesse et de désillusion.

Le triomphe de Paris commence.

J'étais hier rue Neuve-Saint-Augustin, dans les magasins réunis de *Saint-Augustin* et du *Cardinal Fesch*, et là je pus facilement me rendre compte de la faveur dont jouit cette maison dans l'opinion du monde élégant.

En effet, et comme je vous l'avais dit dans une de nos précédentes causeries, il est sorti de l'union de ces deux magasins importants, une maison qui n'a pas à craindre une concurrence impossible, car on y trouve *tout*, à bon marché, et d'une qualité dont personne n'aura à se plaindre ni à douter.

J'ai promis dernièrement à nos lectrices une promenade dans ce caravansérail de la nouveauté, et le moment est venu de tenir ma parole en effleurant les nouveautés d'actualité, les toilettes nouvelles et les articles d'étrennes.

Au Cardinal Fesch, toute mère de famille qui aime voir ses enfants vêtus avec l'élégance qui caractérise les mœurs de notre époque, est sûre de trouver un choix complet et inépuisable des costumes les plus nouveaux et les plus gracieux que l'on puisse imaginer.

Et, tout en pensant à leurs enfants, nos lectrices pourront s'occuper d'elles-mêmes, sans avoir besoin de sortir et d'affronter la boue et les mille fatigues de la capitale.

Si la spécialité du *Saint-Augustin* d'autrefois est pour les toilettes d'enfants, celle du *Cardinal Fesch* est depuis longtemps établie pour les costumes de femmes, le beau linge et les bonnes étoffes.

Si la question chiffre n'était pas ennuyeuse dans une causerie du genre de celle-ci, je me laisserais presque aller à donner un aperçu des prix courants de toutes ces nouveautés; mais laissons aux visiteurs le plaisir de la surprise, les comptes rendus des nouveautés, comme ceux des pièces de théâtre, doivent tenter le lecteur et lui donner le désir de voir par lui-même.

La mode des surjupes, qui prend une grande importance en raison des robes à jupes étagées, m'a fait examiner avec attention la série des costumes de femmes, qui est traitée avec un bon goût et un soin qu'il est bien rare de trouver dans la confection.

Et pour nos lectrices, que leur éloignement de Paris empêche de pouvoir juger de tous les avantages que présente ces costumes parisiens, je dirai que la maison du *Cardinal Fesch* envoie des échantillons très-variés des étoffes qu'elle peut le plus avantageusement recommander à ses clientes et des gravures de ses toilettes de récente création.

Au rayon des soieries, j'ai remarqué des brocatelles à dessins d'or sur fond brun, noir ou marron, qui sont de l'effet le plus charmant; des moires antiques et des satins à rayures pointillées, etc.

Les nuances que j'ai déjà indiquées dans un récent courrier sont toujours en faveur, on les nomme : *vert nouveau, bismarck, violet monseigneur, bleu de lumière*; elles se portent unies ou couvertes de dessins légers et très-espacés ou de rayures genre Pékin.

Dans un prochain article nous continuerons cette revue par des détails précis sur chaque article, et principalement sur les toilettes d'enfants.

La Compagnie Irlandaise (36, rue Tronchet), si connue pour sa spécialité de mouchoirs, vient d'abandonner le boulevard de Sébastopol, sans doute pour se rapprocher du quartier élégant où loge sa clientèle, et peut-être aussi pour se trouver à la portée des promeneurs que l'époque de l'Exposition universelle amènera dans le quartier du nouvel Opéra.

Je ne puis que féliciter *la Compagnie Irlandaise* d'avoir choisi ce moment pour opérer son transfert, sûre d'avance que le succès répondra à son zèle et que le moment des étrennes sera pour elle une occasion de développer, sous les yeux d'un nouveau public, les gracieuses nouveautés qui peuplent ses rayons.

En effet, aucune spécialité n'offre autant de chances à l'étrenne raisonnable que le mouchoir; on peut l'offrir à la jeune femme, à la jeune fille et même aux élégants, qui ne dédaignent point cet objet fashionable comme complément d'une mise soignée.

Les mouchoirs *Jockey-Club* de la *Compagnie Irlandaise* sont recherchés et méritent leur succès.

Les mouchoirs de batiste brodés aux quatre coins sont très-variés; on en compose des boîtes à mouchoirs que le directeur de *la Compagnie Irlandaise* prépare avec beaucoup de goût pour la circonstance.

La simplicité des etoffes règne aujourd'hui dans la toilette, mais cette simplicité est compensée par la richesse des ornements et la manière artistique dont nos couturières se plaisent à orner les robes et les confections qui sortent de leurs ateliers.

Sur une même toilette, on est certain de trouver aujourd'hui les nouveautés de la passementerie, les franges de perles en jais, les galons ouvragés, les nœuds de rubans et les boutons de même style.

Pour ces importantes emplettes de la décoration du costume, aucune maison ne peut lutter avec les magasins de *la Ville de Lyon,* rue de la Chaussée-d'Antin, n° 6.

Là, nos lecteurs trouveront un choix complet de mercerie, ganterie, rubans, etc., articles indispensables de la toilette.

J'ai fait emploi des gants *Joséphine,* et je suis forcée de reconnaître que ces gants sont, sous tous les rapports, ceux que doit choisir une femme élégante et économe, car la qualite de leurs peaux, le soin avec lequel ils sont cousus. leur assurent une duree illimitee. Ces gants sont la propriété exclusive de *la Ville de Lyon.*

Le jais est toujours la grande vogue du moment, on le retrouve partout et sous toutes les formes, aux manteaux, aux chapeaux, aux robes et dans les broderies.

Avec l'hiver les bals commencent, et, au moment où j'écris ces lignes, plus d'une de mes lectrices se demande quelles sont les toilettes que l'on portera, et toutes sont empressées d'obtenir des renseignements certains sur cette question si grave pour une femme élégante et à la mode.

Sans doute on m'a déjà accusée de négligence pour n'avoir point encore entassé détail sur détail au sujet des toilettes de danse; un peu de patience, chères lectrices, nous y arriverons.

Je le disais dernièrement : avec la mode des robes *fourreau,* il sera bien difficile de s'habiller si l'on ne porte pas quelques ornements (des volants, par exemple), assez mouvementés pour enlever l'uniformité de ces coupes en entonnoir.

A mon dire, la robe large et bouffante devra subsister au



CHIEN DÉFENDANT UN BELIER CONTRE UN LOUP, d'après le tableau de M. Carte — Voir page 767

moins pendant la saison des bals; mais j'oublie que je ne suis point ici pour commander à la mode, mon humble mission est de la décrire et d'admirer ses plus habiles interprètes.

J'ai été chargée par une jeune amie de faire un choix pour robes de soirées, *à la Malle des Indes,* passage Verdeau, et là je n'ai pas été embarrassée, je vous le jure, car les nouveautés du moment sont aussi nombreuses que variées, et la grande question qui absorbe tout amène la foule devant les etalages de *la Malle des Indes.* Chacun réflechit que le foulard est un cadeau de bon goût et de véritable utilité, et puis il offre tour à tour les robes, les cravates, les chemisettes, les cache-nez et enfin les beaux foulards de poche en corah et bandanort de l'Inde.

De belles boites chinoises illustrées portent en tous pays les étrennes choisies *à la Malle des Indes,* et d'après ce que j'ai vu lors de ma visite, les produits de ces beaux magasins vont beaucoup voyager d'ici à la fin de l'année.

Aussi, chères lectrices. je m'empresse de vous dire ceci : Si vous voulez être servies, avant le jour de l'an, dans les magasins de Paris, *Malle des Indes* ou autre, pressez-vous de demander, ou sans cela vos étrennes arriveront le jour des Rois

Ce mot d'*étrennes* me conduit rue du Bac, 28, dans les magasins du confiseur Seugnot, où l'on prepare en ce moment la splendide exposition de Noël. Je fais mes reserves pour en causer au moment propice, c'est-à-dire, lorsqu'il me sera permis d'y glisser mes regards de curieuse — et de chroniqueuse, ce qui est bien pis.

En attendant, la maison *Seugnot* fait passer les nuits pour organiser ses expéditions de bonbons, qui vont circuler dans le monde entier et porter partout la surprise, l'admiration et la joie.

Pour terminer ce courrier, je vais vous parler un peu parfumerie.

Avec les coiffures adoptées aujourd'hui, la question de la chevelure est devenue plus importante que jamais; en effet, dans l'évidence où elle se trouve placée, il faut désormais mettre tous ses soins à l'entretenir et à la soigner.

A cet égard, je puis recommander à mes lectrices l'emploi de l'*Eau* et de la *Pommade vivifiques,* dépôt chez M. Binet, rue Richelieu, 29, qui non-seulement donne aux cheveux un brillant extraordinaire, mais encore les fait repousser et détruit les pellicules qui sont la principale cause de leur chute, et les empêche de prendre l'énergie et le développement nécessités par les coiffures adoptees depuis quelque temps.

Cette pommade remplit, en outre, toutes les fonctions de celles employées ordinairement, et je suis certaine d'avance que toutes les personnes qui suivront mon conseil seront contentes et satisfaites de l'emploi de ce spécifique, aussi utile qu'agréable.

ALICE DE SAVIGNY.

RÉBUS



Une bonne éducation est de première nécessité dans notre siècle.

Chaque année, l'*Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que l'*Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'*Almanach de l'Univers illustré*, pour 1867 (9e année), contient 64 pages de texte et près de quarante sujets, dessinés par les premiers artistes et gravés avec un soin exceptionnel.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de l'*Univers illustré*, 25, passage Colbert; au *Bureau central des Almanachs*, chez Pagnerre, 18, rue de Seine; à la librairie Michel Lévy-frères, 2 *bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 f.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 595.
Mercredi 5 Décembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Grandeur et décadence du spiritisme. — Home — L'avenir. — Un apôtre désespéré. — Louis de Cormenin, fils de Timon — L'acteur Bache. — Voici l'hiver. — Uni ou broché? — Gavarni. — Premières bombes d'un feu d'artifice

Il se peut que je me trompe : la vie est une suite d'illusions et d'erreurs ; mais je crois bien que, cette fois, c'en est fait du spiritisme et que la dernière heure a sonné pour cette secte folle et dangereuse qui a pris un instant une vogue sérieusement inquiétante.

Il avait — que dis-je ? — il a encore ses prophètes et ses apôtres, ce spiritisme ! il avait des prosélytes, des fervents, des adeptes convaincus et des néophytes pleins de candeur, qui croyaient de bonne foi et admettaient comme un dogme les principes de cette étrange religion.

Un moment ce fut presque alarmant.

Étourdis, aveuglés, hébétés par des prédications et des *expériences* absurdes, les adeptes sortis de cette humilité première qui distingue les cultes nouveaux, levèrent la tête avec assurance ; ils proclamèrent leurs principes, confessèrent hautement leur foi et déployèrent leur étendard. C'était la guerre déclarée à la raison et au bon sens publics.

En trois mois le mal avait fait des progrès terribles; il avait couvé longtemps comme un incendie qui se propage sourdement dans une cave ; puis, tout d'un coup, il avait éclaté comme une tempête, bravant le ridicule, fort de son audace, effronté et cynique comme un malfaiteur impuni.

Dès le premier jour, les hommes de bon sens se levèrent avec une juste colère et jetèrent un cri indigné.

Ce fut un déchaînement de toutes parts : les spirites supportèrent stoïquement les railleries et les moqueries dont on les cribla; calmes et plus forts que le ridicule, ils continuèrent à interroger leurs tables, à faire valser leurs guéridons et polker leurs commodes. Les épigrammes les plus acérées s'émoussèrent sur leur obstination aveugle; *ils croyaient* ou, du moins, ils en avaient l'air, et comme rien n'est plus contagieux qu'une conviction nettement affichée, ils virent se grossir leurs rangs d'adeptes nouveaux venus de toutes les zones sociales.

Ce jour-là, le spiritisme se crut bien fort. Il triomphait, et le bon sens, un instant vaincu, reculait d'un pas devant lui.

C'est alors que Home, récemment arrivé d'Amérique, frappait le monde entier de stupeur et d'épouvante ; il évoquait des *mains glacées*, des *souffles* d'outre-tombe et des apparitions terrifiantes ; supprimant pour lui-même toutes les lois de la physique, comme il avait supprimé celles du sens commun, il s'élevait en l'air comme un pur esprit et volti-



FENIANS RÉCEMMENT INCARCÉRÉS A CORK (IRLANDE), dessin de notre correspondant. — Voir le Bulletin.

geait comme un sylphe à la hauteur des plafonds, transfiguré et radieux, semblable aux bienheureux qui planent dans les tableaux de piété.

Ce fut alors une véritable rage du côté des gens senses, un enthousiasme extravagant de l'autre. On ne parlait plus que de Home, le spiritisme victorieux s'affichait sans aucune gêne; on écrivit, et il se trouva des éditeurs pour les imprimer, des livres sans nom et des brochures ineptes, dans lesquels l'odieux et le ridicule coudoient à chaque page le monde surnaturel, l'éternité dévoilée, révelations, manifestations, que sais-je? La secte eut ses journaux, elle discuta, elle ergota, elle soutint même des polémiques; elle prêcha ses doctrines ouvertement dans des publications périodiques, dont quelques unes vivent encore. Elles ont la vie dure!

Arrivé à cet apogée, le spiritisme ne pouvait plus que descendre; les meilleures farces ne peuvent pas toujours durer et le moment arrive où les mystifications, quelque habiles qu'elles puissent être, doivent prendre fin.

Home *manqua* quelques-uns de ses *tours* et se laissa prendre comme un jongleur maladroit. Il avait eu heureusement le temps de faire fortune, et il put renoncer à son industrie, — et fit bien.

Les Davenport vinrent, en essayant de relever cet autel déjà ruiné; — on sait sous quelles tempêtes de mépris, ils durent s'enfuir. Le bon sens public, longtemps dupé par des charlatans sans pudeur se réveilla tout d'un coup, et dans sa colère brisa du même coup les mystificateurs et leur ridicule armoire.

Ce fut le dernier effort du spiritisme mourant. Il ne se releva pas de cette lutte éclatante, depuis ce jour il agonise; le silence s'est fait et pour ce genre de *plaisanteries* (soyons polis pour un ennemi vaincu) le silence c'est la mort.

Le rédacteur du journal spirite le plus *important!!!* de Paris — une pauvre petite feuille tout à fait inconnue qui s'appelait l'Avenir, *Moniteur du spiritisme*, — le rédacteur, dis-je, de cette petite publication, vient de se suicider. Il voyait sans doute que c'en était fait de la *foi* qu'il cherchait à défendre, son commerce était ruiné, sa cause perdue, il désespéra. La gêne était entrée chez lui, l'*Avenir* ne prospérait pas, au contraire, la misère était là peut-être, assise à son foyer, il se sentit perdu et un matin (c'était il y a quelques jours) il se pendit au moyen de sa cravate.

Que reste-t-il maintenant de cette secte oubliée? — Quelques croyants, mais qu'ils sont rares!

Home joue la comedie à Londres, et c'était le chef et le grand maître!

Alir d'Ambel, le propagateur des croyances spirites, désespéré, besoigneux, ne sachant où donner de la tête, vient de se suicider.

Tous sont découragés et, de cette secte un moment triomphante, rien ne reste que quelques rares fidèles qui se cachent et n'osent plus confesser leurs croyances.

C'est une religion morte; encore quelque temps, on ne saura plus quels furent ses bases ni son but. Et sur les ruines de ces niaiseries, à la fois odieuses et bêtes, se dresse impérissable ce colosse ennemi du mensonge et de la fraude : la Raison.

~~~ Un écrivain vient de mourir, à qui la destinée donna tout, le jour qu'il vint au monde : une fortune, un talent et un nom déjà célèbre, — Louis de Cormenin.

Il était le fils de ce celèbre deputé de l'Yonne qui, en 1834, sous le pseudonyme de *Timon*, cribla de pamphlets et de railleries acerées ses ennemis politiques.

Louis de Cormenin avait une qualite qui manqua absolument à son père : la bienveillance. Il était doux et bon, et jamais sa plume n'a peine un homme ni piqué une vanité jusqu'à la faire saigner.

C'était un érudit et un lettré, amoureux de son art, un fervent de la forme, et détestant, par-dessus tout, ce qui, de près ou de loin, ressemblait à une personnalité.

Il meurt, et on peut, sans craindre un dementi, faire de lui ce bel éloge que si peu d'écrivains ont mérité : « Il n'avait pas d'ennemis. »

Il fut un moment directeur du *Moniteur universel*, puis il collabora à la *Presse*, à l'*Événement* que fonda Victor Hugo en 1848, et à la nouvelle *Revue de Paris*, dont il fut un des fondateurs. Et toujours, dans ses écrits, on retrouva cette urbanité exquise et cette bienséance parfaite dont il ne se départit jamais.

C'était le tact en personne et l'affabilité faite homme que cet écrivain charmant et aimable. — Il meurt à quarante-cinq ans.

Malheureusement, sa grande fortune, au lieu d'être pour lui un levier et une aide, n'aura éte qu'un obstacle. Privé de ce stimulant puissant qui pousse les artistes et les force à produire, — le besoin, — il travailla à ses heures, se dépensant en menue monnaie, et rien ne reste de son œuvre — pas même un roman. Quant il en eût pu écrire de si excellents! Théophile Gautier, son ami, le lui disait autrefois :

— Vous êtes trop riche, vous ne ferez pas un bon livre.

Gautier ne se trompait pas.

Étranges natures que les artistes! La pauvreté les tue, l'opulence les paralyse. Horace avait donc raison quand il vantait sa médiocrite doree :

— Mais où est-elle cette médiocrité ? et qui en fixera les limites ?

~~~ L'acteur Bache vient de mourir à la maison Dubois. Il avait à peine cinquante ans.

C'était une singulière nature que ce Bache, pleine de bizarreries et d'aspects étranges. Un talent médiocre, une gaieté froide, anglaise. Bache, qui était ce qu'on appelle vulgairement un fort *mauvais coucheur*, laissera, je le crains bien, peu de sympathies et de regrets sincères derrière lui, et rien ne survivra guère que le souvenir de ses extravagances froides et de sa gaiete frappée de glace.

~~~ Il y a des semaines où il nous faut mettre un crêpe aux grelots de la causerie. Cette fois-ci, le destin fatal ne nous envoie que des mauvaises nouvelles. Le dernier mort n'est pas le moins regretté. C'était un grand artiste que ce pauvre Gavarni, qui vient de s'éteindre; et sous son crayon etourdissant ont défilé peu à peu toutes les classes de la société française. Depuis bon nombre d'années, ce Parisien par excellence vivait loin de Paris; il avait fui ce monde bruyant et triste, riche et pauvre, où son inépuisable talent d'observation a puisé tant de dessins qui valent des tableaux.

Gavarni a élevé la lithographie à des hauteurs inconnues avant lui. Sous son crayon, la pierre semblait s'animer et se prêter à toutes les fantaisies de l'artiste : il *peignait* sur pierre. Son simple crayon ne retraçait pas seulement des formes, il valait toute une palette, et des meilleures. Gavarni était un grand peintre dans toute l'acception du mot, et telle petite page du maître restera parmi les plus belles œuvres que l'art français ait produites depuis 1830.

Pour écrire l'histoire de cet artiste si bien doué, il fallait une plume hors ligne. Gavarni a eu le bonheur de trouver de son vivant un biographe dont la plume vaut le ciseau du sculpteur; une page dans l'œuvre de M. Sainte-Beuve, ce grand maître en l'art de bien dire, vaut un monument, et l'illustre académicien a consacré à Gavarni un travail très-original et très-complet.

C'est à cette étude si délicate, dont *l'Univers illustré* commencera la publication la semaine prochaine, que je renvoie le lecteur qui voudrait connaître toute l'étendue de la perte que vient de faire l'art français en la personne de Gavarni. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que nous donnerons en même temps plusieurs bois inédits du grand dessinateur.

~~~ Et pendant que les uns s'en vont dormir leur dernier sommeil dans la tombe, voici que l'hiver arrive et que Paris s'éveille, Paris, le vrai Paris, joyeux, brillant, riche ou en ayant l'air, heureux, du moins en apparence.

Voici que les grands salons vont s'ouvrir pour les réceptions, et que la villégiature est finie. Nous entrons dans ce que les Anglais appellent la saison.

Déjà on a enlevé les housses qui couvraient les fauteuils depuis six grands mois, on va allumer les lustres et convoquer les musiciens.

Le feu d'artifice annuel d'élégances et d'éblouissements va éclater sur toute la ligne. Les couturières taillent et cousent, torturant leurs cervelles pour imaginer quelque chose de nouveau, chose improbable! Et les femmes en fièvre vont et viennent, toutes affairees.

— Portera-t-on du broché ou de l'*uni*? — C'est une question plus grosse qu'elle ne semble celle-là, et qui sous sa frivolité apparente intéresse au plus haut point la population des tisseurs de Lyon. — *Broché* ou *uni*? Ce n'a l'air de rien et les femmes n'attachent guère à ces deux mots qu'un intérêt purement relatif, et pourtant de cette décision dépend le pain de l'hiver pour 50,000 ouvriers.

Ce qui prouve bien que les femmes ont un flair particulier et, plus fines que les hommes, pressentent instinctivement la portée de toutes choses. Elles ont raison ici encore : — *Uni* ou *broché*? Réfléchissez bien, mesdames, la chose est grave et tout un peuple anxieux attend votre décision. En attendant que le mot d'ordre définitif des élégances feminines soit donné, l'Hôtel-de-Ville de Paris se prépare. C'est de chez M. le préfet de la Seine que partira le signal des fêtes, — il donnera le 15 décembre son premier grand bal.

Puis commenceront les soirées officielles ou intimes de la cour, puis les réceptions des ministres, puis éclateront à la fois, comme bouquet final, les mille et une fêtes du monde parisien, en tête desquelles le bal masqué de l'Opéra.

Mais pourquoi prévoir d'avance et déflorer sans utilité tous ces sujets de causeries. Chaque chose à son tour, tout cela viendra en son temps.

Albert Wolff.

BULLETIN

Le 19 novembre, l'Empereur a chassé à tir dans les réserves de la faisanderie, à Compiègne.

Sa Majesté est arrivée à la faisanderie à dix heures moins un quart dans un grand char à bancs mené en poste par quatre chevaux, et qu'escortait M. le vicomte de la Panouze, inspecteur général de la forêt.

Dans le char à bancs avaient pris place S. Exc. le général prince de la Moskowa, grand veneur; S. Exc. M. Fould, ministre des finances; S. Exc. le marquis de Chasseloup-Laubat, S. Exc. le maréchal duc de Magenta, S. Exc. le maréchal Niel, M. le général Bourbaki, M. Abbatucci, M. Jamin, de l'Institut; M. de Waru.

Pour les chasses à tir, l'Empereur et ses invités sont en costume de fantaisie : vestes et culottes de chasse, petit chapeau rond, bottes ou souliers avec jambières.

Les tirés de la faisanderie comme tous ceux de la forêt de Compiègne sont formés par un jeune taillis coupé avec soin à deux pieds seulement de terre, et destiné à servir de remise au gibier.

Dans toute la longueur de ce taillis ont été percés dix sentiers parallèles, auxquels on donne le nom de layons.

Le layon de l'Empereur, située au milieu, est large de deux mètres; les autres n'ont qu'un mètre cinquante centimètres environ.

Un peloton de soldats, commandés par un officier, sert de rabatteurs. Ils sont armes de bâtons et frappent sur les taillis pour faire lever le gibier.

Le nombre de pièces abattues à la chasse dont nous parlons, et que notre dessin reproduit, s'est éleve à 1,033.

Notre correspondant de Cork (Irlande), nous envoie un dessin représentant l'incarcération, dans la prison de cette ville, des Fenians récemment découverts par la police, non-seulement à Cork, mais à Pennywell et à Limmerick. On a saisi en même temps des dépôts d'armes, et arrêté un Américain porteur de sommes considérables.

On vient de publier, en Angleterre, le recensement des biens immobiliers du marquis de Westminster. Ces biens réalisés, en argent, produisent une somme de un milliard cent cinquante millions de francs. Il y a quelques années, on évaluait à un milliard seulement l'ensemble de la fortune de tous les Rothschild!

Le *Messager de la Provence* nous annonce que Toulon possède un phénomène de précocité qui distance joliment Pic de la Mirandole : c'est une petite fille de deux ans onze mois, parfaitement instruite des principes de la religion, et ferrée à glace sur les règles les plus compliquées de la grammaire française, sur la géographie, l'histoire, les quatre règles et les eléments d'astronomie. Elle « soutient, ajoute le *Messager de Provence*, une discussion scientifique avec un tact parfait et une persistance qui etonne ceux qui cherchent à égarer son raisonnement afin d'éprouver son savoir. »

Le monde des arts apprendra avec peine que dans l'incendie qui a éclaté récemment au palais royal de Bruxelles un certain nombre de tableaux ont eté la proie des flammes. Parmi eux on signale un Christ de Rubens. La valeur des œuvres détruites serait environ de 400,000 francs.

M. Jules Laurens commence avec l'édition Goupil et cie une publication de planches lithographiées très-originales et qui ne procèdent que de l'etude directe de la nature.

Le portefeuille de voyage composé de motifs pittoresques recueillis en France, en Italie, en Turquie, en Perse, etc. offre un cours de modèle pour l'élève, des documents à l'artiste, au savant et au touriste, des souvenirs au voyageur, enfin au simple amateur de poétiques récréations.

Le titre seul de quelques sujets des premières livraisons actuellement en vente dit assez leur variété et leur intérêt. Ce sont une vue de Diarbekir, une cascade en Auvergne, une cour de mosquée à Constantinople, une fontaine à Montpellier, les frontières du Korassan, le lac de Vann, etc. La publication en se developpant ne fera que donner une variété et un intérêt plus vif et plus grand.

Le portefeuille de voyage, qui se présente sous des formes et avec un fonds exclusivement artistique, est appelé à un grand et légitime succès.

Th. de Langeac.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

Ce fut tout. Il avait deux voisins, un vieux pêcheur de la Mabon, nommé Bonifaz, et Bobazon, le tondeur de mérinos. Bonifaz était un philosophe, et Bobazon un homme d'argent. Pour les mœurs, l'Estramadure est un peu la Normandie de l'Espagne. Le paysan y est raisonneur et ruse. Bobazon, parfait balourd, mettait ses économies dans un pot, afin d'acheter un domaine. Il y avait dix ans qu'il thesaurisait : il possédait déjà de quoi emplir à moitié son bonnet de réaux.

Un jour que Bonifaz tendait son tramail à un coude de la Mabon, grossie par la fonte des neiges, il aperçut au travers des buissons de la rive son jeune voisin immobile et comme en extase. Ramire était debout sur un tertre. Le vent faisait flotter ses longs cheveux sur ses épaules. Il avait cette attitude de l'homme qui s'est arrêté tout à coup pour contempler un objet digne d'admiration.

Bonifaz, curieux comme un philosophe, quitta ses filets et monta sur le tronc ébranché d'un saule. De là, dominant le bassin de la Mabon, il put suivre le regard du jeune bachelier et voir au lointain une cavalcade qui se perdait dans les bosquets de frênes étagés au bas de la montagne.

— Holà! Mendoze! cria-t-il en riant.

Notre bachelier tressaillit de la tête aux pieds et se retourna, rouge comme une fleur de cactus.

Bonifaz reprit :

— Si tu la regardes encore une fois, tu deviendras fou, voisin!

La cavalcade disparaissait sous bois. On distinguait encore cependant, parmi la foule des écuyers et des piqueurs, deux femmes vêtues de deuil.

Ramire descendit de son tertre. Il était maintenant tout pâle.

— Bachelier, lui dit Bonifaz, on a vu des bergers épouser des reines. Es-tu amoureux de la fille de Medina-Celi ?

— Medina-Celi! répéta Ramire.

Il s'était avancé jusqu'au bord opposé de la rivière. Bonifaz avait repris ses filets.

Il dit en tendant la corde de son tramail.

1. Voir les numéros 583 à 591.

— Il y a des choses plus surprenantes que cela dans nos romanceros. Une fois, que j'allai jusqu'à Badajoz, je vis jouer une saynète qui avait ce titre : *Être et paraître*. Cette jeune Isabel n'est peut-être pas plus Medina-Celi que tu n'es Mendoze, toi, voisin bachelier ?

Ce philosophe Bonifaz s'exprimait parfois d'une façon peu compréhensible. Il aimait à poser des énigmes ; Ramire voulut exiger une explication ; ce fut peine perdue. Bonifaz le pria d'aller un peu plus loin, de peur d'effrayer son poisson.

Hélas ! le philosophe avait dit vrai, Mendoze regarda encore une fois cette délicieuse créature, et il devint fou. Ses journées se passèrent à courir monts et vaux, afin de rencontrer la suite de la bonne duchesse, soit que celle-ci fît sa promenade quotidienne, soit qu'elle menât la chasse, montée sur son rapide genêt.

Ramire guettait la cavalcade : il se cachait derrière les branches quand le galop des chevaux retentissait dans le sentier, et bien souvent, au fond de quelque fourré, cette charmante Isabel dut prendre sa prunelle ardente pour l'œil d'une bête fauve.

Il n'y avait dans les souvenirs du pauvre bachelier qu'une légende poétique : c'était la courte et lamentable histoire de cette jeune femme morte au château du Comte et enterrée sous cette pierre qui portait pour inscription un seul nom : Isabel. La mère de Ramire, en mourant, avait suspendu à son cou ce médaillon chargé d'un blason inconnu, qui portait trois éperons d'or sur un champ d'azur, avec cette devise significative : « Pour aiguillonner la paresse. » Ce médaillon était un souvenir de famille. Ramire le gardait comme une relique de sa bonne mère. Le nom de cette pauvre étrangère dormant au cimetière voisin, Isabel, avait pour sa jeune imagination je ne sais quel vague et religieux parfum.

Et voilà que justement la fille de Medina-Celi s'appelait Isabel !...

Du haut de la tour demi-ruinée qui couronnait les débris de la demeure paternelle, Ramire voyait à l'horizon les orgueilleux donjons du château de Penamacor. Il restait là souvent de longues heures, et il rêvait.

Qu'y avait-il sous ces obscures paroles du pêcheur : « Isabel n'est peut-être pas plus Medina-Celi que tu n'es Mendoze ? »

Ramire voulut connaître l'histoire de cette bonne duchesse qui, du sein de son exil, répandait ses bienfaits sur toute une contrée. Ses deux voisins n'étaient pas ce qu'il fallait pour l'instruire. Bobazon ne savait rien ; le philosophe Bonifaz avait coutume de parler seulement quand on ne l'interrogeait point. Ramire alla chercher ses renseignements ailleurs ; il entra dans les cabanes des tenanciers, il écouta les récits des veillées.

Quand mourut le dernier roi, à la fin de l'année 1621, il y avait à la cour de Madrid un jeune seigneur destiné à la plus haute fortune par sa naissance et surtout par l'amitié que lui portait l'héritier de la couronne. Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, avait vingt-quatre ans. Il avait déjà fait ses preuves comme homme de guerre dans les campagnes de Flandres, et le feu roi l'avait jugé digne de représenter l'Espagne à la cour d'Angleterre. Philippe IV avait alors seize ans. L'amour parle vite au delà des Pyrénées. A la mort de son père, l'enfant était amoureux déjà.

Il aimait, comme cela se pratique toujours, une des filles d'honneur de la reine mère : Eleonor de Tolède, belle entre les belles, et dont la fière vertu était au-dessus du soupçon.

En ce temps, un autre Guzman, car l'Espagne en compte par centaines, Gaspard de Guzman, qui fut plus tard le comte-duc d'Olivarès, était aussi un tout jeune homme. Il commençait à s'insinuer dans la faveur de Philippe.

Sur sa route de favori, Gaspar de Guzman rencontrait un double obstacle : deux jeunes seigneurs, unis comme Oreste et Pylade, et dont l'amitié semblait inspirer au roi une irrésistible sympathie.

C'était d'abord don Louis de Haro, comte de Buniol, un peu plus âgé que Philippe et qui avait été son menin favori ; c'était ensuite Hernan, duc de Medina-Celi, dont la fortune avait été grandissant depuis le début du nouveau règne.

Don Louis de Haro, allié du duc de Lerme, le favori du feu roi, entama franchement la lutte, et faillit renverser du premier coup la grandeur naissante d'Olivarès. Mais celui-ci l'enveloppa dans une intrigue habilement ourdie, et obtint contre lui un arrêt de proscription. Don Louis de Haro parcourut longtemps les montagnes du centre avec sa jeune femme, Isabel d'Aguilar. Il devint le chef de la conjuration des *desservidores*, et fut fait prisonnier à Badajoz, deux ans après la mort de sa femme, tuée par la fatigue et le chagrin.

Son sort ultérieur resta un mystère. Les uns disaient qu'il s'éteignait dans un cachot, d'autres prétendaient qu'il avait pu briser ses chaînes, d'autres enfin affirmaient qu'un assassinat avait terminé sa vie.

Le jeune duc de Medina avait été pour le nouveau favori un rival encore plus redoutable : il avait au-dessus d'Olivarès le courage personnel, la science politique, un patrimoine immense, un nom illustre entre tous ceux de la noblesse espagnole. Il fallait pour abattre celui-là une arme d'une trempe toute particulière. Olivarès chercha longtemps cette arme ; le hasard la lui mit un beau jour dans la main.

L'amour du jeune roi n'était pas heureux. La belle Éléonor de Tolède avait jusqu'à présent repoussé avec dédain toutes les attaques. Olivarès sentait chanceler son pouvoir ; il en était à chercher les moyens d'éteindre cette passion qu'il avait lui-même attisée, lorsqu'il découvrit tout à coup les motifs de la résistance d'Éléonor.

VIII

Ramire de Mendoze (suite)

Éleonor aimait, Olivarès se reprocha de n'avoir pas deviné cela plus tôt. Il se mit en quête afin de jeter au moins l'amant heureux en pâture aux colères jalouses de Philippe IV. Il trouva mieux qu'il n'avait espéré : l'amant heureux était Hernan, duc de Medina-Celi. En présence de ce résultat imprévu, Gaspar de Guzman commanda cinquante messes à la chapelle Pauline de la cathédrale de Madrid, et s'arrangea de manière à perdre d'un seul coup son rival. Le jeune duc de Medina-Celi, en effet, fut représenté comme un traître qui courait insolemment sur les royales brisées, et don Bernard de Zuniga, secrétaire d'État, décerna contre lui un ordre d'exil à l'étranger.

Au premier moment, Olivarès n'en voulait pas davantage. Il obtenait ce résultat d'éloigner à la fois de la cour les deux amis, le duc de Medina et Louis de Haro, et de les mettre en outre dans l'impossibilité de se concerter pour lui livrer bataille. Mais les circonstances se chargèrent de rendre sa victoire plus complète qu'il ne la souhaitait. Le jour fixé pour son départ, Medina-Celi força la consigne du palais et se présenta au roi pour lui déclarer qu'Éléonor de Tolède était sa légitime épouse. Ceci avait lieu en 1626. Isabel avait un an. Le mariage, au dire de Medina-Celi, avait été tenu secret à cause de la résistance de la reine mère qui regardait Éléonor comme sa fille, et ne la voulait point céder, même à un époux.

Le roi, d'après les suggestions d'Olivarès, demanda l'acte des noces, qui ne put être fourni.

Ici, quelques voiles enveloppaient la narration. Personne ne savait dire pourquoi l'acte de mariage n'avait pu être présenté, certains allaient jusqu'à nier la célébration des noces.

La chose certaine, c'est que l'ordre d'exil fut maintenu. Medina-Celi eut cette fois pour résidence assignée son palais de Séville. Au bout de quelques jours, Éléonor s'enfuit de Madrid avec son enfant et vint le rejoindre. De nouvelles tentatives avaient été faites. Le roi, dont la fantaisie s'exaltait jusqu'à la passion, la suivit de près à Séville.

Une nuit, à la fin de cette même année 1626, la duchesse de Medina-Celi fut enlevée de son palais, pendant que son mari, chargé de fers comme un criminel, était conduit à la forteresse de Alcala de Guadaïra. Il était accusé de complicité dans la première révolte de la Catalogne, fomentée par les *desservidores*, dont Louis de Haro, comte de Buniol, était le chef. Une requête en nullité de mariage fut portée devant la cour des Vingt-Quatre, qui refusa de connaître, faute de pièces produites.

Le nonce apostolique intervint, à cause de la récente arrivée d'Élisabeth de France, la nouvelle reine. Tout cela se termina par l'exil de la bonne duchesse au château de Penamacor. Le duc ne recouvra jamais la liberté. Olivarès eut l'oreille du roi sans partage.

Voilà, en peu de mots, ce que Mendoze put apprendre. On lui dit aussi que le souvenir des deux amis vivait à la cour, et parmi les adversaires d'Olivarès, qui étaient puissants et nombreux, se faisaient de ces deux noms, Louis de Haro et Hernan de Medina-Celi, un double drapeau.

Mendoze avait surtout donné son attention aux faits qui concernaient le père et la mère d'Isabel. Ces grandes infortunes de famille ajoutaient pour lui comme une mélancolique auréole à la beauté de la jeune fille. On ne saurait dire si Mendoze éprouvait plus de respect que d'amour. C'était un culte extatique et dévot dont il entourait cette noble fille de la proscription. Avec quelle joie il eût donné dès lors tout son sang pour lui acheter quelques-unes des gaietés de son âge : un baiser de son père, un sourire de sa mère !...

Il nous faut bien avouer pourtant qu'aucune circonstance romanesque, aucun dramatique incident ne marqua leur première rencontre. Mendoze n'eut point l'occasion de sauver Isabel des cornes furieuses d'un taureau, il ne l'arracha point aux mains des bandits de la montagne ; il n'arrêta pas même d'un bras sûr et vaillant, juste au bord d'un précipice de cinq cents pieds de profondeur, son joli cheval emporté.

Il vint un jour, ce pauvre Mendoze, enhardi par l'angoisse de son extravagant amour, il vint jusqu'au sentier qui bordait la terrasse du château de Penamacor. Isabel lisait sous le berceau tapissé de jasmins embaumés. Ramire voulait se cacher encore, mais elle le vit. Pourquoi sourit-elle à l'aspect de ce jeune paysan ? Pourquoi rougit-elle après avoir souri ? Pourquoi tourna-t-elle le feuillet avant d'avoir lu, et pourquoi le retourna-t-elle ensuite afin de rechercher le verset omis ?

Pourquoi la vit-on revenir pensive et la tête inclinée ?

Ramire n'avait fait que passer, le poltron ! et sa main timide avait tremblé en soulevant les grands bords de son feutre.

Hélas ! pourquoi, en effet ? Vous souvient-il du premier serrement de cœur ? Pourquoi eûtes-vous ce frisson inconnu ? Et pourquoi votre poitrine souffrit-elle l'amère et délicieuse angoisse ?

Moi, je ne sais. Vous aimâtes, parce que Dieu le voulut. L'amour est la seconde fatalité humaine. Elles sont trois : naître, aimer, mourir. Aux fatalités il n'y a point de pourquoi.

Mendoze revint au château du Comte ; sa solitude fleurit comme un jeune arbre au printemps. Ses journées se remplirent, ses nuits s'enchantèrent. Ce qu'il espérait, ne le demandez point. Elle lui avait souri.

Oh ! bien plus ! Du haut de la terrasse orgueilleuse, une fleur était tombée aux pieds de Ramire.

Jugez si Bonifaz, le philosophe, avait bien deviné ! Ramire était fou.

Adorable et chère folie des jeunes tendresses !

Les nuits là-bas sont faites pour cela : Dieu les a illuminées et embaumées.

Il y avait six mois que, chaque soir, le signal de Mendoze appelait Isabel à son balcon. Le dernier soir, elle lui dit : Demain, nous partons pour Séville.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LES PORTS DE MALTE

La Valette, capitale de l'île de Malte, est en partie construite sur une péninsule, entre deux ports magnifiques, dont l'un, celui du sud, pénètre de deux milles dans l'intérieur des terres. Ce dernier est partagé lui-même en cinq havres, et le principal contient les bâtiments de l'arsenal dont nous donnons la vue.

Un sixième bassin, qui est sur le point d'être terminé, vient augmenter encore de 35 hectares environ la superficie du grand port. La construction de ce bassin avait d'abord paru offrir de telles difficultés, qu'on ne trouvait personne pour en tenter l'entreprise. Enfin, en 1861, une maison de Londres se mit résolûment à ce gigantesque travail, et elle a heureusement triomphé de toutes les difficultés. On évalue à quatre millions de tonnes ce qu'il a fallu extraire de terre, de vase et de pierres pour en venir à bout. Le tout a été transporté en mer à deux ou trois milles de distance. On a fait, en creusant le bassin, un certain nombre de découvertes intéressantes pour les archéologues et les antiquaires. De nombreux vestiges de construction ou de sculptures remontant à l'époque des chevaliers, ont été extraits du sol, à ce que nous apprend le *Moniteur*, ainsi que des restes de monuments romains et phéniciens. Tous les objets transportables ont été déposés au musée de la Valette.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les quais de Conti et Mazarin. — Un portrait de Marie-Antoinette. — Une médaille en or d'Hiéron II. — Un fétiche en jade de la Guadeloupe. — Les livres. — M. Boulard. — M. Cygongne. — Charles Nodier. — La boussole au deuxième siècle. — Le droit seigneurial de la fleurette. — Les sauterelles en Afrique.

La science ne se trouve pas exclusivement renfermée dans le sanctuaire de l'Institut ; elle se répand et s'éparpille encore jusque sur les quais qui s'étendent en face de la vieille coupole du palais Mazarin. Parfois, ce qu'on rencontre là d'œuvres d'art, d'antiquités de tous les âges et surtout de livres, peut lutter avantageusement d'intérêt et de prix avec les savantes communications des séances du lundi, et parfois même leur *damer le pion*, comme disait cet excellent La Fontaine, qui prenait toujours le plus long pour arriver à l'Académie. « Les jetons sont bien agréables à toucher, mais les discours sont durs à écouter, » avouait-il à Mme de La Sablière, qui se complaisait à répéter cette naïve confidence. Et nous ajoutons : « On ne peut pas toujours dormir et damer ainsi le pion à ses confrères. »

C'est dans la boutique d'un marchand de bric-à-brac des quais que, récemment, un collectionneur a déterré, sous un tas de bibelots de rebut, une miniature de Marie-Antoinette, peinte à l'huile sur cuivre et dont le double fond contenait quelques lignes écrites par l'infortunée reine à la princesse de Polignac. Un antiquaire y a trouvé une médaille d'Hiéron II, qui, décapée de la croûte sordide qui la recouvrait, s'est trouvée en or, c'est-à-dire d'une valeur inestimable : car rien n'est plus rare que les médailles en or de cette époque antérieure de trois siècles à l'ère chrétienne ; enfin un ethnologue y a conquis un fétiche en jade de la Guadeloupe, regardé jusqu'ici comme un monument unique du culte religieux des Caraïbes dont la race a disparu complètement.

Quant aux livres vendus à vil prix par les ignorants héritiers des bibliophiles à des bouquinistes qui n'en savent guère plus qu'eux, il ne se passe point de jour, malgré la chasse acharnée de quelques libraires initiés à la valeur réelle des éditions rares, sans que les bibliophiles ne fassent quelque bonne emplette parmi les étalages des quais, et n'y acquièrent pour quelques francs, parfois pour quelques centimes, des volumes précieux que certains d'entre eux, soit dit en passant, ne se font point faute de revendre littéralement au poids de l'or. D'autres, et c'est le plus grand nombre, les emportent le cœur palpitant de joie et se hâtent de rentrer à leur logis, pour placer les nouvelles conquêtes au premier rang dans leur bibliothèque.

Il était un temps où, l'hiver surtout, on ne pouvait guère passer sur cette partie des quais sans y rencontrer soit M. Boulard, un des maires de Paris, les larges poches de son paletot pleines de livres, et qui à sa mort laissa sept maisons remplies de la cave au grenier d'in-folio et d'in-quarto ; soit l'agent de change Cygongne, qui possédait une collection de raretés bibliographiques, et que j'ai vu littéralement danser de joie pour avoir acquis et payé huit mille francs, à un libraire qui venait de l'acheter à l'instant quatre sous, je ne sais plus quelle plaquette introuvable, qui n'était ni reliée ni coupée, — ce qui constitue les caractères les plus précieux pour les amateurs, — enfin Charles Nodier, le visage enve-



NOUVEL HOPITAL POUR LES PROTESTANTS FRANÇAIS, DANS LE PARC VICTORIA, A LONDRES, d'après une photographie. — Voir page 774.



LE PORT MILITAIRE DE MALTE, d'apres un dessin de notre correspondant. — Voir page 771.



SÉJOUR DE LEURS MAJESTÉS A COMPIÈGNE. — CHASSE A TIR DANS LA FORÊT. — Voir le Bulletin.

loppé d'un large cache-nez jaune, et ses longs bras maigres enfoncés jusqu'aux coudes dans les goussets d'un pantalon qui se recroquevillait autour de ses jambes en faisceaux, et bien d'autres bouquineurs célèbres, qui ont aussi disparu, fouillant, retournant et examinant les amas de volumes jetés à peu près pêle-mêle dans de méchantes caisses en bois. Aujourd'hui, de nouveaux amateurs succèdent à ces gloires du passé, et je pourrais en citer un, illustre général, occupant à Paris un des postes militaires les plus élevés, qui vient régulièrement interroger les épaves imprimées des quais, et dont la bonne et martiale physionomie s'éclaire d'un rayon de plaisir quand il découvre un volume relatif à l'art de la guerre.

Voulez-vous, du reste, vous donner une idée exacte de tout ce qui se trouve d'intéressant dans ce pêle-mêle, faites comme j'ai fait hier : fouillez au hasard, parmi les paperasses imprimées, cotées dix centimes ou vingt centimes, ainsi que l'indique un grossier écriteau. Voyez! voici une dissertation *curieuse* sur les anciens *témoignages relatifs à la boussole* : elle porte la signature de M. d'Avezac, de l'Institut, et on remarque en tête une dédicace à demi effacée de l'auteur à une de nos célébrités scientifiques, encore vivante.

Guyot de Provins, en 1200, dans sa *Bible satirique*, parlait de la boussole en vieux français dont je me contente de vous citer la traduction.

« Quant à notre saint père le pape, je voudrais qu'il ressemblât à l'étoile qui reste immobile : les mariniers qui se dirigent sur elle, l'observent attentivement, vont, viennent et tiennent leur direction et leur route d'après cette étoile qu'ils appellent la *tramontane*. Elle est fixe et immobile ; toutes les autres se déplacent, changent et varient de position, mais celle-là ne bouge point.

Ils emploient un procédé qui ne peut tromper, grâce à la propriété de l'aimant (*magnete*). Ils ont une pierre grossière et brune qui attire spontanément le fer ; ils font attention au point où se dirige l'aiguille qu'ils y ont frottée et qu'ils ont ensuite fichée dans un fétu, ils la mettent simplement sur l'eau, où le fétu la soutient à la surface, puis la pointe se tourne précisément vers l'étoile, avec tant de sûreté que cela ne m'inquiéta jamais et que nul des mariniers n'a aucun doute.

« Quand la mer est obscure et brumeuse, qu'on ne voit ni la lune ni les étoiles, ils font allumer de la lumière près de l'aiguille, et ne craignent pas de s'égarer : la pointe se dirige vers l'étoile, et les mariniers sont ainsi instruits de la vraie route à tenir.

C'est un procédé infaillible.

« L'étoile est très belle et très claire, tel devrait être le saint père. »

M. Francisque Michel a copié, dans un manuscrit du XIVe siècle, appartenant alors à M. Barrois, et qui, depuis, passé en Angleterre, est devenu la propriété de lord Ashburnham, une chanson d'amour qu'il fit paraître en 1836 dans son recueil de *Lais inédits*. Cette chanson contient trois couplets où la description de la boussole est naturellement amenée par la comparaison que le trouvère fait de sa dame à la *tramontane* :

I

Toute semblable est la *tramontane* qu'on voit au firmament luire et flamboyer. Les mariniers, qui vont en Frise, en Grèce, à Acre ou à Venise, règlent entièrement leur route sur elle. Rien ne la fait dévier : elle se maintient toujours en un même centre. Elle rend un si grand service, par une mer grosse ou tranquille, qu'on ne peut manquer de l'éprouver, malgré la galerne ou la bise.

II

Ni la bise, ni toute autre cause ne peuvent empêcher la brillante et pure *tramontane* de rendre son service accoutumé. Souvent l'écarte souvent les mariniers d'une fausse voie, et assure leur route. Et quand la nuit est sombre, elle est encore d'une nature pareille à celle qui fait que l'aimant attire le fer, de manière que forcément, directement, et par une règle invariable, ils savent le lieu où elle est.

III

« Ils savent où elle est pour leur route, bien que le temps

soit tout à fait sombre; car ils emploient le procédé de ficher une aiguille de fer en un peu de liége, en la laissant paraître presque entière, et de la frotter avec la brune pierre d'aimant, si elle est placée dans un vase plein d'eau et que nul ne l'en retire; aussitôt que l'eau est tranquille, quelque part que la pointe se dirige, là certainement est la *tramontane*.»

Enfin, à côté de ces textes, il existe encore un passage de Brunet Latin, puisé non dans son *Trésor*, mais dans une de ses lettres écrites antérieurement, pendant son voyage d'Angleterre, à la suite d'une visite à Roger Bacon :

« Il me monstra la magnète, pierre laide et noire; ob ele « li fer volontiers se joint; l'on touche ob une aiguillet, et en « festu l'on fiche; puis, l'on met en l'aigue; et se tient des- « sus, et la pointe se tourne contre l'étoile. Quand la nuit fust « tenebrous et l'on ne voie estoille ni l'une, poet li marinier « tenir droite voie. »

Voilà bien trois descriptions distinctes d'un seul et même procédé pour l'observation pratique de la direction de l'aiguille aimantée.

Une *Somme* ou vocabulaire latin intitulé *De ustensilibus*, un peu postérieure aux deux documents que je viens de citer, publiée par M. Muge, dans sa *Library of national antiquities*, montre, cette fois, l'aiguille aimantée montée sur un pivot.

« Les nautoniers qui parcourent les mers, alors que la clarté du soleil est voilée par les nuages, ou que le monde est enveloppé des ombres de la nuit, et qu'ils ne savent vers quel point de l'horizon se dirige leur navire, consultent l'aiguille ou l'aimant, qui oscille circulairement jusqu'à ce que, cessant de remuer, la pointe se tourne vers le nord. »

Dans une autre brochure, déchirée et couverte de larges taches de boue, et à laquelle manquent la première et la dernière page, je lis ce passage curieux sur le *droit de la Fleurette*, qui existait en Bretagne au XVIe siècle.

« La dame de la Villehasté est propriétaire et tient, à cause de la terre et seigneurie de la Villebilly, un droit de fief et juridiction appelé *la Fleurette*, s'exerçant chacun an, au jour et feste du mardi de Pasque, au devant de la chapelle de Saint-Sauveur; avec droit d'y pourvoir, pour l'exercice, un sénéchal et procureur fiscal, greffier et sergent.

« Lequel fief et droit s'entend et consiste en ce que, chaque jour du mardi, seconde férie de Pasque, chaques marchands traficants et qui vendent, acheptent et travaillent en cuir à poil en la ville et faubourgs de Lamballe, sont tenus et sujets de se rendre au logis de ladite dame, ou celui de ses officiers, en son absence, qui ce soit celuy qui la represente, et de la conduire jusques au bois de la Villebilly : où étant, elle ou ses officiers peuvent cueillir une fleur ou roseau, telle qu'ils veulent, et la montrer par trois fois auxdits sujets dans ledit bois.

« Ce qu'ayant fait, s'en retourner avec ladite dame, ou celui qui la représente, jusqu'au lieu et chapelle de Saint-Sauveur, où ladite dame doit apparaître à ses officiers, marchands et artisans, la fleur qu'elle aura cueillie dans ledit bois; et, faute auxdits marchands d'en montrer une pareille et semblable, doivent chacun d'iceux être condamnés à deux sols six deniers d'amende.

« Outre, ceux qui entrent audit métier, sont tenus de le venir dire et declarer à ladite dame avouante, ou à ses officiers : pour le devoir d'entrée, doivent deux sols six deniers de monnoie; et pareillement, ceux qui quittent ledit métier sont aussi tenus de le venir dire, et payer à ladite dame le devoir de deux sols six deniers d'amende.

« Et ceux qui commettent quelques insolences en présence de ladite dame ou de ses officiers, doivent être condamnés aussi à deux sols six deniers d'amende, suivant et ainsi que tout se justifie par le registre et exercice de ce fief et juridiction de la Fleurette. »

Voici maintenant, — toujours dans le même fatras de bouquins, — un mémoire sur les invasions des sauterelles en Algérie, de date recente, sur un fleau qui déjà sévissait en Égypte du temps de Moïse.

« Après avoir peint les ravages des sauterelles, il est juste et équitable de constater en quoi elles sont utiles.

« D'abord elles se montrent agents actifs et rapides de cette grande loi de la nature, qui est tout le secret de la vie et de la mort : détruire ce qui est en vie, ce qui a été imbu de vie, pour le rendre à la masse commune.

« En second lieu, elles fournissent un abondant aliment aux insectes. Ce que vous trouverez de coléoptères, faisant gala près des débris de sauterelles, est considérable.

« Enfin, elles servent à la nourriture d'un grand nombre d'hommes. Hérodote dit que les Éthiopiens en faisaient une partie essentielle de leur alimentation, mais que cela leur occasionnait des maladies affreuses. Sparman, au contraire, assure que les Hottentots, qui les attendent comme la manne, s'en trouvent fort bien; que la sauterelle les engraisse et agit heureusement sur leur tempérament.

« Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'en vend et s'en consomme énormément en Orient. On les mange au beurre, ou bouillie, ou grillées sur des charbons. Les Sybarites les conservent un temps dans la saumure.

« J'en ai mangé moi-même que j'avais fait cuire dans de l'eau de mer, et je les ai trouvées fort bonnes. Mais il faut choisir de préference des femelles.

« Je ne sais plus où j'ai lu que certains peuples font sécher les sauterelles au soleil, les reduisent en farine et en [illegible]

« Les poules la mangent volontiers, mais vivante. Les canards en sont friands.

« Dioscoride croyait que les pattes de sauterelles, mises en poudre et mêlées avec du sang de bouc, guérissaient de la lèpre.

« Les Hébreux la nommaient *arbeh*, de *rebah*, multiplier, à cause de son incroyable fécondité. Moïse, qui l'avait mal observée, ne lui suppose que quatre pattes et la range parmi les animaux purs dont il est permis de manger. Les Arabes qui la mangent aussi, la nomment *djerad*, du radical sémitico-chaldéen *djerad, guerad*, arracher, ronger. En sanskrit, son nom est *patanga*, composé des radicaux *pat*, sauter (d'où notre mot *patte*, par parenthèse), et *d'anga*, marcher. Enfin, les Chinois le désignent sous l'appellation de *ver qui marche, tchoung*. Je souhaite vivement que la connaissance du nom des sauterelles en sept langues console ceux dont elles ont détruit les légumes. »

Voilà ce qu'en dix minutes j'ai trouvé dans des milliers de tas de brochures que le hasard accumule sur les étalages des quais. Je compte bien, un de ces jours, continuer cette revue de hasard et découvrir encore de curieux documents au milieu de tant de tristes et de sales élucubrations mortes aussitôt que nées, mais où parfois on pêche fortuitement une ou deux perles.

S. HENRY BERTHOUD.

NOUVEL HOPITAL A LONDRES

On vient de reconstruire à Londres l'hôpital institué en faveur des protestants pauvres d'origine française. Cet hôpital dut sa fondation à ceux de nos compatriotes qui demandèrent asile à l'Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes. Dans l'espace de quatorze mois, de juin 1686 au mois d'août 1687, plus de six mille Français, chassés par la persecution, se réfugièrent à Londres.

Ce fut en 1708 qu'un de leurs coreligionnaires, M. de Gastigny, qui avait d'abord fui en Hollande, où il s'était attaché au service du duc d'Orange, laissa par testament les mille premières livres sterling (25,000 francs) destinées à la fondation de l'hôpital. La somme était insuffisante; mais, par les soins des principaux réfugiés français, on put, grâce à des souscriptions, acheter dans le quartier de Saint-Luc un terrain sur lequel fut construit le monument primitif, donnant asile à quatre-vingts malades. Les fondateurs de l'œuvre se formèrent en société le 24 juillet 1718, avec les titres de « gouverneur et directeurs de l'hôpital français pour les protestants pauvres d'origine française et pour leurs descendants fixés en Angleterre. »

Bientôt les réfugiés français sentirent combien l'emportait une semblable organisation sur les secours d'argent qu'ils avaient éparpillés jusque-là parmi leurs compatriotes malheureux; aussi de nouveaux dons et divers legs permirent-ils de porter dans la suite à deux cent trente le nombre des lits de l'hôpital. Une partie de l'établissement, fort augmenté, dut être consacrée — cela est triste à dire — à ceux à qui les souffrances ou les mauvais traitements endurés avaient fait perdre l'usage de la raison.

Peu à peu, cependant, il arriva que, par l'extinction des familles des premiers donateurs, aussi bien que par le mélange de plus en plus intime de certaines autres avec l'élément anglais, l'hôpital, privé de ses anciennes ressources, en vint à péricliter au bout de quelques générations. Aussi, en 1808, les directeurs durent, pour subvenir aux frais d'entretien, aliener une partie de leur propriété et reduire à soixante le nombre de leurs malades. Toutefois, un appel urgent fait par la société à ses amis ne resta pas sans fruit; et les libéralités ont été assez grandes, depuis, pour permettre la construction d'un nouvel édifice. C'est celui dont nous donnons la vue.

Il est admirablement installé, et dans une fort agréable situation, au milieu des pelouses et des ombrages du parc Victoria. Le bâtiment offre à l'extérieur un harmonieux mélange de pierres et de briques. Il a deux cents pieds de long sur cent de profondeur et n'a pas coûté plus de seize mille livres sterling, soit quatre cent mille francs, à établir. L'architecte, M. L. Roumieu, appartient à l'une des plus vieilles familles protestantes du midi de la France. Le directeur actuel de l'hôpital est M. de Rodnor, et le conseil de surveillance se compose de quarante personnages honorables, presque tous descendants directs des infortunés chassés de leur patrie par la plus coupable intolérance.

L. DE MORANCEZ.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1])

Nous descendîmes de notre tarantasse à cause de l'escarpement des rives du fleuve, et nous prîmes place sur le bac avec une seule de nos voitures, la seconde ne pouvant être passée en même temps.

Nous sondâmes le Terek avec une perche : il avait sept ou huit pieds de profondeur. Les Tchetchens, malgré cette profondeur, le passent à la nage avec leurs prisonniers attachés à la queue de leurs chevaux, quitte aux pauvres diables à tenir comme ils peuvent leur tête hors de l'eau.

C'est là, comme nous le disait la femme du gouverneur de Kislar, que les femmes *s'enrhument*.

[1] Voir les numéros 588 à 593

En attendant notre télègue, et pour montrer à notre chef d'escorte la supériorité de nos armes sur les armes asiatiques, j'envoyai, avec ma carabine — qui est, il est vrai, une des meilleures armes de Devismes — une balle à deux mouettes, qui perchaient à six cents pas de nous; la balle frappa, juste entre elles deux, l'endroit que j'avais indiqué d'avance.

En ce moment, Moynet tuait un pluvier au vol, ce qui n'étonna pas moins notre Cosaque que la portée et la justesse de ma balle.

Les peuples caucasiens, comme les Arabes, ne tirent bien qu'à coup posé; les montagnards ont une fourchette attachée à leur fusil; aussi leur première balle est-elle la seule qui soit réellement dangereuse : les autres vont au hasard.

Notre télègue passa pendant ce temps et nous rejoignit. Nous marchions alors dans une contrée marécageuse enfermée dans un contour du Terek, que nous rencontrâmes de nouveau, mais que nous traversâmes cette fois à gué en même temps que les chevaux, les buffles et les chameaux qui nous avaient précédés sur le bac à l'autre passage, et qui, pendant notre passage à nous, avaient gagné du chemin.

Un passage à gué est toujours un tableau des plus pittoresques; celui qui s'effectuait sous nos yeux, et dans lequel notre escorte se mêlait à la caravane étrangère, mais qui passait en même temps que nous, était une des choses les plus intéressantes qui se pussent voir. Tout ce qui était cheval et buffle passait assez volontiers; mais les chameaux, qui ont horreur de l'eau, faisaient mille difficultés pour se mettre au fleuve. C'étaient des cris ou plutôt des hurlements qui semblaient appartenir bien plus à une bête féroce qu'au pacifique animal que les poëtes ont nommé *le navire du désert*, sans doute parce que son trot, comme le tangage d'un vaisseau, donne le mal de mer.

Si pressés que nous fussions d'arriver, à cause du mauvais pas que nous avions à traverser, nous ne pûmes nous empêcher d'attendre que tout le passage fût effectué.

Enfin, chevaux profitant du passage pour boire, buffles nageant la tête seule hors de l'eau, chameaux montés par les conducteurs et trempant à peine leur ventre dans le fleuve, grâce à leurs longues jambes, arrivèrent à l'autre bord et se remirent en route.

Nous les imitâmes en les précédant, et rien ne nous arrêta plus jusqu'à la station suivante.

Là, on ne put nous donner que quatre Cosaques d'escorte; il n'y en avait que six au poste, et c'était bien le moins qu'il en restât deux pour le garder.

D'ailleurs, nous n'étions pas encore à l'endroit dangereux, et, à partir de ce moment, les postes de Cosaques, avec l'espèce de pigeonnier qui leur sert de guérite et au haut duquel un homme reste jour et nuit en faction, étaient placés de cinq verstes en cinq verstes et dominaient toute la route.

Ces sentinelles ont à la portée de la main une botte de paille goudronnée, à laquelle, la nuit, en cas d'alarme, ils mettent le feu. Ce signal, qui est vu de vingt verstes à la ronde, réunit en un instant tous les postes circonvoisins sur le point qui demande du secours.

Nous partîmes avec nos quatre Cosaques.

Tout le long de la route, nous trouvions occasion de chasser, sans descendre de la tarantasse : des quantités de pluviers pâturaient à droite et à gauche de la route; seulement, les cahots de la tarantasse sur un chemin pierreux rendaient le tir extrêmement difficile. Quand, par hasard, l'animal sur lequel nous avions tiré restait sur la place, un de nos Cosaques l'allait chercher, et quelquefois, sans descendre de cheval, — on comprend que c'étaient les habiles qui faisaient cela, — le ramassait en passant au galop.

Puis on l'apportait au garde-manger; — nous avions baptisé ainsi les deux poches extérieures de notre tarantasse.

Mais bientôt nous fûmes privés de cette distraction : le temps, qui, depuis le matin, était brumeux, se couvrit de plus en plus, et un brouillard épais se répandit dans la plaine, nous permettant à peine de voir à cinq pas autour de nous.

C'était un véritable temps de Tchetchens. Aussi nos Cosaques resserrèrent-ils leur cercle autour de nos voitures, nous invitant à glisser des balles dans nos fusils de chasse, chargés de plomb à perdreau.

Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois; en cinq minutes, la substitution fut faite, et nous nous trouvâmes en état de faire face à vingt hommes.

Nous avions dix coups à tirer sans avoir besoin de recharger.

A chaque station, du reste, l'ordre était donné aux Cosaques et aux hiemchiks, et le grade que ceux-ci me supposaient eût servi, dans ce cas, à me faire obéir ponctuellement.

Au moment où l'on apercevrait les Tchetchens, les deux voitures s'arrêteraient, se placeraient sur la même ligne à quatre pas l'une de l'autre; les chevaux de tête combleraient les intervalles, et, à l'abri de la barricade inanimée et vivante, nous ferions feu, tandis que les Cosaques, de leur côté, prendraient part à l'action en troupe volante.

Comme, à chaque changement d'escorte, j'avais le soin de faire voir aux Cosaques la justesse et la portée de nos armes, cela leur donnait en nous une confiance que nous n'avions pas toujours en eux, surtout quand nous avions pour défenseurs des *gavrielowitch*.

Ce dernier mot demande une explication.

On l'applique aux Cosaques du Don, qu'il ne faut pas confondre avec les Cosaques de la ligne.

Le Cosaque de la ligne, né sur les lieux, en face de l'ennemi qu'il a à combattre, familiarisé dès l'enfance avec le

danger, soldat à douze ans, passant trois mois par an seulement à sa slanitza, c'est-à-dire à son village, restant à cheval et sous les armes jusqu'à cinquante ans, est un admirable soldat, qui fait la guerre en artiste, et qui trouve du plaisir au péril.

De ces Cosaques de la ligne, fondés, comme nous l'avons dit, par Catherine, mêlés aux Tchetchens et aux Lesghiens, dont ils ont enlevé les filles, comme les Romains étaient mêlés aux Sabins, est résultée une race croisée, ardente, guerrière, gaie, adroite, toujours riant, chantant, se battant. On cite d'eux des traits de bravoure incroyables; d'ailleurs, nous les verrons à l'œuvre.

Le Cosaque du Don, au contraire, pris à ses plaines pacifiques, transporté des rives de son fleuve majestueux et tranquille aux bords tumultueux du Térek ou aux rives décharnées de la Kouma, enlevé à sa famille d'agriculteurs, attaché à sa longue lance, qui lui est plutôt un embarras qu'une défense, attristé par ce bâton qu'il s'obstine à ne pas quitter, inhabile à manier le fusil et à conduire le cheval, le Cosaque du Don, qui fait encore un assez bon soldat en campagne, fait un exécrable soldat d'embuscades, de ravins, de buissons et de montagnes.

Aussi, les Cosaques de la ligne et la milice tatare, excellente troupe d'escarmouche, se moquent-ils éternellement des gavrielovitch, nom qui exaspère les Cosaques du Don.

Pourquoi ?

Voici :

Un jour, des Cosaques du Don étaient d'escorte ; l'escorte fut attaquée par les Tchetchens, l'escorte se sauva.

Un jeune Cosaque, mieux monté que les autres, après avoir jeté lance, pistolets, schaska, sans papak, l'œil effaré, éperdu de terreur, entra dans la cour du poste, au grand galop de son cheval, en criant de tout ce qui lui restait de force :

— *Zatouspi za nass, Gavrielovitch ?*

Ce qui voulait dire : « Sauve-nous, fils de Gabriel ! »

Puis, après cet effort suprême, il tomba évanoui à bas de son cheval.

Depuis ce temps, les autres Cosaques et les Tatars appellent les Cosaques du Don des *gavrielovitch*.

Les montagnards, qui rachètent à tout prix leurs compagnons tombés aux mains des Russes, donnent quatre Cosaques du Don ou deux miliciens tatars pour un Tchetchen, un Tcherkesse ou un Lesghien ; mais ils échangent homme pour homme le Cosaque de la ligne contre un montagnard.

Jamais les montagnards ne rachètent un des leurs qui a été blessé d'un coup de lance : s'il a été blessé d'un coup de lance, il a été blessé par un Cosaque du Don, et, à leur avis, il n'y a qu'un lâche qui puisse être blessé par un Cosaque du Don.

Ils ne rachètent pas non plus l'homme blessé par derrière ! Cette mesure s'explique d'elle-même : l'homme blessé par derrière a été blessé en fuyant.

Or, pour le moment, notre escorte se composait de gavrielovitch ; ce qui n'était pas rassurant, vu le brouillard qu'il faisait.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite prochainement.*)

EXERCICES ATHLÉTIQUES DES ARAGONAIS

Les Espagnols du Nord et ceux du Midi forment deux races bien distinctes. On peut facilement s'en convaincre en comparant les habitudes des uns et des autres. Tandis que les Andalous, par exemple, énervés par la douceur de leur climat, ne se livrent guère à d'autre distraction que celle de la danse, et lui préfèrent encore le repos à l'ombre des figuiers ou des orangers ; dans les villages de l'Aragon, au contraire, vous trouvez une jeunesse ardente et belliqueuse naturellement apte à tous les exercices du corps, les dignes petits-fils, en un mot, des chevaliers qui ont partagé avec les Catalans la gloire des grandes conquêtes en Orient au moyen âge et qui ont donné plus tard des preuves si éclatantes de leur valeur dans les guerres de l'indépendance.

Habitués à supporter les intempéries d'un climat rude et variable, forcés de gagner leur subsistance par un travail pénible, les sobres et vaillants Aragonais n'ont pas de plus grand plaisir que les exercices gymnastiques dans lesquels ils essayent de se surpasser les uns les autres en force et en adresse.

L'étranger s'étonne de les voir, les après-midi des dimanches et des jours de fête, au lieu de prendre un repos qu'ils sembleraient avoir suffisamment gagné, se provoquer mutuellement à des luttes qui réclament une incroyable vigueur, comme la lutte corps à corps et les longues courses à pied. Deux de leurs jeux favoris sont le disque, qu'ils lancent à la manière des anciens Romains, et surtout la *barra*, qui consiste à envoyer au loin, où elle doit se ficher en terre sur un point marqué, une barre de fer de deux ou trois pieds, pointue à l'une de ses extrémités.

Pendant ces sortes de jeux, les cruchons de vin circulent à la ronde ; mais, fidèles à leur sobriété ordinaire, les Aragonais, loin d'en faire le prétexte de grossières libations, n'y cherchent qu'un moyen de se rafraîchir et de réparer leurs forces.

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DES MODES

L'étrenne de luxe ouvre un horizon immense à ceux qui veulent dépenser beaucoup d'argent. Il suffit de passer quelques heures dans les grands magasins de la capitale pour se rendre compte de tous les trésors qu'ils renferment à cette époque de l'année. Que de surprises ! Que d'admirations ! Les bronzes, les livres illustrés et richement reliés, les porcelaines de luxe, et tous ces chefs-d'œuvre de l'art et de l'industrie réunis !

Je ne sais pas, mes chères lectrices, si nous arriverons à causer ensemble de tant de belles choses : peut-être ne l'oserai-je pas. Quand on a beaucoup d'argent, on n'a pas besoin de conseils, et je pense que, dans cette causerie, je dois plutôt renseigner les femmes raisonnables qui cherchent l'étrenne utile et qui font en ce moment des combinaisons faciles à comprendre, pour arriver à ce résultat de satisfaire tout le monde et de ménager ses finances. En famille, on peut choisir des étrennes en objets de vêtements; aussi l'intelligente maison de *la Ville de Saint-Denis* a préparé une exposition qui recevra bien des visites d'ici à quinze jours.

Et personne ne s'en ira sans acheter, cela est bien certain, car il y a beaucoup de choses séduisantes et relativement très-bon marché.

Mais on va me dire, ma chère chroniqueuse, comment la maison de *la Ville de Saint-Denis,* située dans le faubourg Saint-Denis, qui après tout n'est pas les antipodes, peut-elle vendre meilleur marché que tous les autres magasins ? Je vais vous le dire, mes chères lectrices. *La Ville de Saint-Denis* est dans un quartier où les loyers ne sont pas très-chers, elle y est depuis longtemps, elle a un local immense et peu de frais. Comme elle vend beaucoup, en se contentant d'un bénéfice minime, tout y est profit pour l'acheteur, voilà tout le secret !

Comme articles d'*étrennes,* je vous citerai de charmantes parures, comme les manches et broderies en valenciennes; de gracieuses confections de sortie ou d'intérieur, des fourrures, manchons, manchettes et pèlerines en *renard, petit gris, astrakan* et en *martre;* des châles écossais, genre nouveau : *Rob-Roy, Stuart* et *Douglas;* des cachemires (nous irons si vous voulez jusqu'aux *cachemires des Indes,* car il y en a de très-beaux et d'un prix très-abordable); des tapis de table, des stores brodés, et enfin une foule de jolies étoffes à la mode, dont il serait trop long de vous donner le détail.

J'insiste en me répétant : si vous cherchez l'*étrenne* utile, visitez les magasins de *la Ville de Saint-Denis.*

Et maintenant, cherchons quelque chose de très-gracieux à offrir, qui soit tout à la fois un objet de luxe et cependant encore incontestablement un objet d'utilité. Ah ! voyons donc. Vous attendez ce que je vais vous conter; mais je suis prête à répondre; j'ai trouvé et je vais vous le dire. C'est un bel assortiment de gants. Notez bien que je trouve fort convenable de donner ces gants dans une jolie boîte.

Les gants jouent un grand rôle dans la toilette des femmes; il y a longtemps déjà que le gant est considéré comme un agréable cadeau, puisque c'est celui que le parrain offre à la marraine. Si vous voulez des gants excellents en beau chevreau, bien fins, bien coupés, bien cousus, demandez les *Gants Deschamps,* rue de Choiseul, 16, *à pouces indéchirables.*

On nomme ces gants : *à pouces indéchirables,* parce que, en effet, la manière dont ils sont coupés supprime une couture fatale à la solidité; elle supprime aussi les petites pièces posées entre les coutures des doigts, lesquelles n'étaient pas toujours sans reproches.

Je vous signale le *Gant Deschamps* comme un des grands succès du moment, et lorsqu'on veut faire un cadeau, les objets en vogue méritent la préférence.

Il y a des nuances en faveur que vous reconnaîtrez facilement, on les appelle : *suisse, isabelle, blé de turquie, lilas impérial* et *jonquille;* ceci est pour les gants clairs; les demi-teintes sont très-variées, et comme la peau de ces gants est de qualité *extra,* les nuances sont douces et brillantes à l'œil tout à la fois.

En vérité, les femmes qui recevront quelques douzaines de ces gants, lors même qu'il n'y aurait pas de boîte en palissandre ou en citronnier, ne seront réellement pas à plaindre, et je voudrais être du nombre !...

Je remets à la semaine prochaine la suite de nos causeries d'étrennes, pour laquelle je dois aller prendre des notes dans différents magasins, et je donne sur les corsets quelques renseignements demandés par plusieurs de nos lectrices.

Le Corset de *flanelle hygiénique* (breveté) qui appartient à la maison Simon, 183, rue Saint-Honoré, est construit sur le modèle de l'excellent corset orthoplastique de la même maison; seulement, l'étoffe est une flanelle en tissu des *Gobelins.*

Aussi ce corset est presque toujours à rayures de couleurs ponceau et noir, gris et noir, bleu et blanc, etc.; pendant la saison d'hiver et les premiers froids, il est nécessaire, pour les femmes dont la poitrine est faible, de se munir de ce corset, qui a l'avantage du gilet de flanelle sans en avoir les inconvénients.

Pour aller en soirée, au bal même, on peut se munir de ce corset, qui est aussi souple qu'un corset de soie, et en même temps il empêche les refroidissements, lorsqu'on passe de l'atmosphère si chaude des salons pour se rendre dans la voiture qui doit vous reconduire chez vous. Que de rhumes ce corset a étouffés avant leur naissance ! Aussi nos jolies danseuses en font naïvement l'éloge et toutes lui sont fidèles, au moins pendant la saison d'hiver.

L'*Essence à detacher,* que l'on nomme la *Florida,* et dont je vous ai déjà parlé, je crois, m'a fait recevoir plusieurs lettres de la part de mes chères et aimées lectrices. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit: cette essence est excellente, elle n'exhale aucune mauvaise odeur et convient surtout aux soieries. Un seul flacon suffira pour se convaincre de sa qualité; on peut le demander rue Fontaine-au-Roi, n° 8, chez M. J. Bost, qui en a également un dépôt rue de la Reine, 38, à Lyon.

Le nettoyage au moyen de cette essence n'altère en aucune façon la couleur ni le tissu.

ALICE DE SAVIGNY.

ÉCHECS

Un éminent compositeur américain, M. S. Loyd, de New-York, vient d'offrir à l'*Univers illustré* plusieurs Problèmes extrêmement remarquables. Nous publions aujourd'hui le premier de ces Problèmes, un Problème en deux coups, vraiment prodigieux, dont nous ne saurions donner une meilleure idée qu'en le comparant à une *lanterne magique*, il fait défiler successivement sous nos yeux charmés et éblouis une foule de variantes de l'effet le plus piquant.

L'Amérique est décidément la terre classique des *prodiges;* M. S. Loyd, à peine âgé de 30 ans, est déjà l'auteur de plus de *cinq cents* beaux Problèmes, qui ont enrichi les collections du *Chess Monthly*, organe des Echecs en Amérique et de *l'Illustratded London News*.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 26.

BLANCS.	NOIRS.
1 C. 7^{e}CR	1 R. 4^{e}R
2 F. 2^{e}CD	2 R. 4^{e}D
3 F. pr. T	3 coup quelconque
4 F...... éch. m.	4 . . . . . .

Solutions justes : Café Louis XIII, rue Monsieur-le-Prince; MM. Emile Lebloud; E. Lelorrain; Bienaimé Desachy; Simon à Prades; Pouttier, à Genolhac; D[r] Mercier, à Argelliers; Cercle des Echecs, à Elbeuf; Cl. Bitty; M[me] Savy, à la Rochelle; Aimé Gautier, à Bercy; Moulin Saint-Pierre, à Auxerre; Emmanuel de Berlhe, à Moras; Café de Bordeaux, à Tours; Mullendorf, Raters et Alph. Funck, à Luxembourg; Aune Frédéric, à Alger; Émile Mirlin; Eugène Gérard; H. Godeck, à Monaco; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); Ipp. Duccino; P. de M...., à Bourron; Cercle du Bon-Conseil, à Angers; Émile Dubreuil, à Alger; J. Planche; A. Bardon.

Solutions justes du Problème n° 25 : MM. J. Planche; H. Godeck, à Monaco.

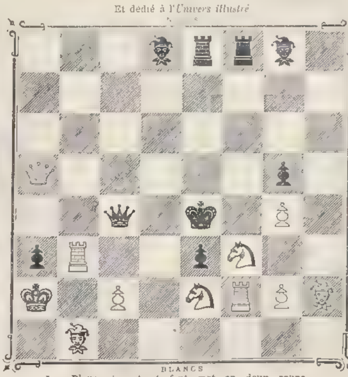
C. P.

PROBLÈME N° 30.

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK

Et dédié à l'*Univers illustré*

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en deux coups.

Les éditeurs Michel Lévy frères viennent de commencer une belle et intéressante publication : celle du *Théâtre complet de George Sand*. Le tome I[er], qui est en vente, contient, outre une remarquable introduction, les pièces suivantes accompagnées de préfaces spéciales : *Cosima, le Roi attend, François le Champi, Claudie* et *Molière*. Les œuvres dramatiques de l'illustre auteur du *Marquis de Villemer* n'avaient pas encore été réunies en collection complète, et cette édition, qui doit former quatre magnifiques volumes in-18, était réclamée par toutes les bibliothèques choisies, où elle occupera la place d'honneur qu'elle mérite.

Néron, sa Vie et son Époque, par Latour Saint-Ybars. Un vol in-8°. — Prix : 7 fr. 50 c.

Souvenirs de la Marquise de Créquy, nouvelle édition entièrement revue et corrigée, augmentée d'une correspondance inédite et authentique de M[me] de Créquy avec sa famille et ses amis. Tomes I et II. — Prix : 6 fr.

Les Trois Filles de la Bible, par Hippolyte Rodrigues. Troisième édition, revue, corrigée et augmentée. Un fort volume gr. in-18. — Prix : 1 fr.

La Conjuration d'Amboise, drame en cinq actes, en vers, par Louis Bouilhet. Un vol. in-8° cavalier. — Prix : 4 fr.

La Vipérine, opérette en un acte, par William Busnach et Jules Prével, musique de Debillemont. — Prix : 1 fr.

Nos Bons Villageois, comédie en cinq actes, par Victorien Sardou. — Prix : 2 fr.

ÉMILE AUCANTE

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.



LE JEU DE LA *BARRA* EN ARAGON, dessin de Francesco Renliard — Voir page 775

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	9 fr.
Trois mois	4 fr. 50	5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRE
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 596.
Samedi 8 Décembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Comédie-Française : reprise du *Joueur* et de *Sganarelle* : MM. Got, Leroux, Coquelin, Mlle Augustine Brohan. — La troupe : un mot de Saint-Ernest. — Ce qu'a produit la liberte théâtrale. — Le Théâtre-Français à l'Exposition universelle. — Reprise de *Par droit de conquête* et de la *Ciguë*. — Le *Galilée* de M. Ponsard. — Opéra : Villaret dans l'*Africaine*. — Théâtre Italien : *Saffo* de Pacini, Mme Lagrua. — Moralité à tirer de la représentation. — Opéra-Comique : coup-d'œil rétrospectif sur *Mignon*. — Vaudeville : *Les trois Curieuses*, pièce en un acte, de Mme Pauline Thys et M. Saint-Germain. — Un mot sur la première représentation de *Maison neuve*

La salle était comble, l'autre soir, au Théâtre-Français, et je vous etonnerai bien quand je vous aurai appris pourquoi tout ce monde-là était accouru. *Le Joueur*, *Sganarelle* et *la Coupe enchantée*, tel etait le menu — du classique le plus pur — qui lui était offert. Il est vrai que les deux premières pièces reparaissaient après une assez longue éclipse et que les interprètes appartenaient à l'élite de cette élite artistique qu'on appelle la Comedie-Française.

Une singulière pièce que *le Joueur*, un vrai chef-d'œuvre de difficulté vaincue ! De cette passion terrible qui ne se presente à l'esprit qu'avec le cortége des anxiétés, des larmes, de la ruine, du suicide, avoir fait jaillir le rire large et épanoui de la comedie, c'est là un des tours de force les plus hardis qui aient jamais eté tentes au théâtre : on peut dire que, pour en triompher, il ne fallait rien moins que le génie de Molière ou la gaieté intarissable de Regnard. Un esprit médiocre y eût echoué infailliblement. Le joueur est essentiellement un personnage de drame. Tel l'ont compris, et avec raison, les auteurs de *Béverley*, de *Trente Ans* et du *Démon du Jeu*; tel nous le reverrons encore plus d'une fois sur la scène. Mais l'entreprise de Regnard restera unique et comme un de ces phénomènes litteraires qu'il y aurait imprudence à vouloir reproduire.

Cette raison seule suffirait pour justifier la reprise que vient de faire M. Thierry. La pièce d'ailleurs est amusante, bien agencée, petillante de verve et d'esprit. La langue en est elegante, le vers plein de nombre et d'harmonie. Les physionomies épisodiques, depuis Tout à Bas jusqu'à Mme la Ressource, ont du relief et du comique : tous les rôles, sauf peut-être celui de Dorante, sont vivement dessines et ont l'avantage de mettre en lumière les ressources si riches que presente le personnel de notre première scène.

Pour n'insister que sur les trois principaux, celui du *Joueur* donne à Leroux l'occasion de faire applaudir son ton parfait de comédie, sa diction savante, son jeu large, inspiré des meilleures traditions de Mole et de Fleury. Got,



LA PÉPINIÈRE DU LUXEMBOURG — ASPECT ACTUEL DES TRAVAUX DE TRANSFORMATION; dessin de M. H. Rousseau. — Voir page 770.

dans celui d'Hector, est charmant de finesse et de naturel : c'est une *création* à mettre à côté de celle de Cliton — un valet de la même famille — qu'il joue, comme on sait, avec une rare supériorité. Le personnage du marquis passe pour un des plus *durs* de l'ancien repertoire. On ne s'en douterait pas à voir l'aisance et le brio qu'y déploie Coquelin. Pour les autres, je me borne à citer — et citer ici c'est louer — Maubant, Talbot, Mmes Bonval, Riquer, Jouassain et Granger.

Mais parlez-moi de *Sganarelle !* Ici ce n'est pas seulement l'esprit, la gaiete, la verve, c'est en outre la vérite dans toute sa franchise et sa verdeur. Et quelle profondeur dans le comique, quelles échappées de philosophie et de haute sagesse à travers la bouffonnerie même! Relisez le monologue de Sganarelle, et dites si jamais cette question de l'infidelité conjugale et du sort qu'elle fait au mari a jamais eté posée d'une façon plus nette, développee avec plus de largeur, résolue avec plus de bon sens et de raison.

Et le reste !

Je parlais tout à l'heure de la langue de Regnard. Brillante au même degre, celle de Molière est encore autrement saine et robuste : c'est que la pensee la soutient toujours : pas de sacrifices au clinquant, au precieux et au jeu de mots : aussi pas de déchets et de scories. Chez les autres la forme n'est quelquefois qu'une enveloppe qui s'écaille avec le temps; chez lui elle s'allie au fond en un seul métal, homogène et indestructible.

Tout vrai qu'il est, le rôle de Sganarelle, comporte dans l'interprétation une certaine fantaisie dont s'accommode à merveille le talent souple et original de Got. Samson, qui y avait beaucoup de succès, péchait pourtant par la lourdeur et une pointe de pédantisme. Got ne le joue pas moins bien et il y est plus jeune et plus vivant.

Celui de Mlle Augustine Brohan n'a qu'une quarantaine de vers; mais, par l'éclat qu'elle lui communique, elle en fait un rôle de premier plan. Essayez de le relire après l'avoir entendu, et vous comprendrez tout ce qu'il doit à la grande artiste qui l'interprète. Quelle vigueur d'accentuation, quelle passion et en même temps quelle justesse, quelle pureté et quelle mesure ! C'est ici l'idéal de la perfection.

C'est là, dans ce grand répertoire, que l'on peut apprécier toute la valeur de cette admirable troupe. Vous rappelez-vous encore ce qui se passa lorsque la nouvelle se repandit que la liberté des théâtres allait être proclamée ? Le monopole allait enfin cesser : Molière, Corneille et Racine ne seraient plus la propriété d'un petit nombre de privilégiés : le prestige des comédiens français allait bien vite s'évanouir devant une interpretation plus jeune et plus moderne. Le mot du vieux Saint-Ernest — celui qu'on appelait le colleur d'affiches — « la Comedie-Française n'est qu'une verte rocambole » était ressuscité sur toute la ligne des boulevards Une fois le décret promulgué, les misanthropes méconnus, les Orestes en disponibilite, les Hermiones inédites, les Dorines bâillonnées par le privilége allaient enfin prendre leur essor et réléguer dans l'ombre tous ces Burgraves dramatiques. L'experience a été faite — et l'on sait ce qu'elle a produit. Deux ou trois piteuses représentations de *Tartuffe*, et c'est tout.

Les directeurs, les premiers, ont reconnu bien vite que le repertoire classique n'était possible qu'avec une interprétation magistrale, et les artistes eux-mêmes, lorsqu'il a fallu se mesurer avec ces rudes et sévères chefs-d'œuvre, ont senti leur faiblesse et leur inferiorité : ils ont compris un peu tard que l'intelligence, le génie même ici ne suffisent pas, s'ils n'ont été dès longtemps alimentés par de fortes etudes, nourris de bonne heure de la moelle des lions. Le passe pourtant était fait pour leur ouvrir les yeux. Les etoiles les plus brillantes du théâtre moderne avaient successivement traversé notre première scène. Bocage, Frédérick-Lemaître Rouvière, Mme Dorval s'etaient essayes dans les rôles du repertoire, et ils y avaient échoué. Bressant a mis du temps à s'y acclimater. Mme Lafontaine n'en a pas encore pris pleine possession. Lafontaine et Febvre font des reconnaissances autour de la place avant de s'y aventurer. Désormais la question est jugee et tous les efforts tentés contre la Comédie-Française n'ont servi qu'à consolider dans ses mains la possession des chefs-d'œuvre qu'on voulait lui disputer.

Elle en est fière et elle a raison : aussi a-t-elle decidé qu'à l'époque de l'Exposition la plupart des representations de la semaine seraient consacrées exclusivement à la représentation des grands ouvrages auxquels elle doit son illustration. Ce sera là son exposition, à elle, et il va sans dire que tous les rôles, jusqu'aux moins importants, seront tenus par l'etat-major de sa brillante armée, — une armée de capitaines, et qui sera, ces jours-là, une armée de généraux.

En attendant, elle ne reste pas inactive : elle vient de remonter, pour le second debut de Febvre, *Par droit de conquête*, de M. Legouve, où l'ancien pensionnaire du Vaudeville a obtenu un vrai succés pendant que Mlle Nathalie, de son côté, reprenait — par droit de conquète, c'est-à-dire de talent, de verve et d'émotion vraie, — le rôle de la fermière. La *Cigüe* va aussi reparaître avec une distribution nouvelle : le jeune Senéchal dans Clinias et la jolie Mlle Angelo dans Hippolyte. Enfin deux grandes pièces, une comédie de l'auteur du *Duc Job* et le *Galilée*, de M. Ponsard, vont inaugurer avec éclat la campagne d'hiver.

Galilée passera le premier. M. Laya, dont la réception était anterieure en date, s'est modestement effacé devant son illustre confrère. J'ai dejà dit un mot ici de l'œuvre nouvelle de M Ponsard à l'époque de la lecture qui fut faite des deux premiers actes devant un auditoire elégant et lettré. Celle qui a eu lieu vendredi dernier devant le Comité n'a pas produit une moins vive impression. Le jugement des hommes pratiques a pleinement ratifié l'opinion des gens du monde. Jamais, assure-t-on, l'auteur du *Lion amoureux* n'a montre plus de puissance, d'élévation et de hardiesse. La direction ne veut rien négliger pour que la representation soit digne de l'œuvre. Une mise en scène splendide servira de cadre aux beaux vers du poëte. On cite à l'avance un decor figurant le tribunal de l'inquisition et qui rivalisera, pour la magnificence, avec celui du premier acte de *l'Africaine*. Le rôle de Galilee avait été écrit en vue de Geffroy. On est allé chercher le celèbre comédien dans sa retraite de Nemours : sa réapparition sera un nouvel attrait pour le public en même temps qu'un nouveau service rendu au grand art, qui le regrette et ne l'a pas encore remplacé.

~~~ Il est en effet des artistes dont le talent, la nature, les moyens physiques s'adaptent si bien au personnage rêvé, que l'auteur lui-même ne peut plus se résoudre à separer l'un de l'autre. On se rappelle quel soin Meyerbeer apportait à la distribution de ses pièces. On l'a vu attendre vingt ans l'interprete qui devait realiser le type qu'il avait conçu. Une fois son choix arrêté, bien habile qui l'en eût fait démordre. Pour son Vasco de Gama il avait désigne Naudin, et il fallut en passer par là, — au prix de quels sacrifices, la caisse de l'Opéra en a gardé le souvenir. Mais ses prévisions ne s'arrêtaient pas là. Naudin pouvait perdre sa voix : la nostalgie pouvait le ramener à cette scène italienne, qu'entre nous, il eût bien fait de ne jamais quitter. Cette eventualité arrivant, le rôle reviendrait sans doute à Villaret. Meyerbeer avait prévu le cas. Le jour où le départ de Naudin laissa le rôle de Vasco de Gama aux mains de Villaret, M. Brandus, l'exécuteur testamentaire du maestro, se présenta chez M. Perrin, auquel il remit un pli cacheté. Sur l'enveloppe etaient ecrits ces mots : « Changements à apporter au rôle de Vasco dans le cas où il serait joue par M. Villaret. » Ces changements étaient peu de chose, — quelques traits seulement mieux appropriés au registre du nouveau tenor qu'à celui de son predécesseur, mais qui n'enlèvent rien à la physionomie generale du personnage dramatique et musical — des émeraudes remplacees par des rubis, voilà tout. L'épreuve d'ailleurs était intéressante : elle a tourné à la gloire de Villaret. Sa voix fraîche et sympathique en même temps qu'étendue a facilement triomphe des difficultés de la partition : égal à Naudin dans les passages de charme et de sentiment, il s'est montre superieur à lui dans ceux qui exigent de l'énergie et de la passion. Dans cette distribution d'outre-tombe, l'auteur de *l'Africaine* a joué à qui perd gagne.

~~~ Si vous voulez mieux encore vous rendre compte de l'influence de l'interprétation sur une œuvre lyrique ou dramatique, allez voir la *Saffo* de Pacini, que M. Bagier vient de reprendre aux Italiens. Ce pauvre opéra ne vit plus que par l'âme et le souffle inspire de Mme Lagrua. Non que ce soit là une œuvre méprisable. La mélodie y abonde : on peut même dire qu'elle y regorge, — par malheur entachée le plus souvent de lieu commun et de banalité, — quelque chose comme un echo affaibli des formes musicales de Rossini, de Bellini et de Donizetti. Ces formes elles-mêmes, il ne faut pas se le dissimuler, ont terriblement vieilli et ne tarderont pas à chasser de la scène celles des œuvres de ces maîtres où la somme de génie n'est pas suffisante pour les maintenir au premier rang. Tel sera le sort des partitions secondaires, de la musique de seconde main comme l'est celle de *Saffo*.

Pour prolonger leur agonie, il est de toute nécessité qu'un grand artiste, ou tout au moins un virtuose de talent, leur prête ce qui leur manque, la jeunesse et la passion. Ainsi vient de faire Mme Lagrua. Son énergie de tragedienne a galvanisé par des secousses et des lueurs électriques cette partition agonisante et decoloree. Elle partie, nous verrons *Saffo* retomber dans l'oubli, comme cette cavatine de *Niobe*, du même Pacini, que Rubini chantait si merveilleusement et qu'il a emportée avec lui dans la tombe.

~~~ Je ne sais trop ce que sera devenue, dans trente ans d'ici, la partition de *Mignon*. Toujours est-il que chaque jour son succes grandit. La musique de M. Ambroise Thomas a des charmes voilés, des melancolies secrètes qui ne saisissent pas tout d'un coup, mais qui vous pénètrent peu à peu et finissent par vous envahir tout entier : ce ne sont plus les sens, c'est le cœur ici qui se laisse prendre, et le cœur n'oublie pas. Là est le côté saillant et caracteristique de l'opéra de *Mignon*. Sans doute la *polonaise*, de Mme Cabel, sa tarentelle, et les autres morceaux de bravoure où l'étonnante cantatrice égrène le tresor inepuisable de ses vocalises, charment et amusent l'oreille : mais quelle impression autrement vive et profonde nous laissent l'air si frais et si gracieux : *Connais-tu le pays où fleurit l'oranger*, l'interrogatoire de Mignon et de Wilhelm Meister, d'une émotion si poignante, le duetto *Legères hirondelles*, d'un sentiment si poetique, si ethéré, et, pour mettre un terme à ces citations, l'admirable prière, d'une simplicité si touchante, d'un élan si irrésistible!

Et avec quel art ou plutôt quelle âme Mme Galli-Marié la chante! Mon collaborateur Albert Wolff vous a déjà dit quel triomphe lui a valu cette creation de Mignon. Elle pourra l'égaler peut-être, mais elle ne la dépassera pas.

Une chose à noter particulièrement dans ce grand succès, c'est la part égale que chacun de ceux qui y ont contribué a le droit de revendiquer. Si la partition du compositeur éclate en beautés de premier ordre, il est juste aussi de reconnaître que le poëme de MM. Carré et Barbier est un des plus interessants, des mieux faits, des plus riches en situations musicales que l'Opéra-Comique nous ait donnés depuis longues années. L'execution n'a pas non plus à se reprocher une seule défaillance. Achard, Bataille, Couderc ont apporté chacun le contingent : — ceux-là, de leur belle voix et de leur virtuosité eprouvée, celui-ci, de sa belle humeur et de sa gaiete entraînante. Et pour ne pas oublier la direction, il faut signaler la belle mise en scène et les decors pittoresques dont elle a pris à cœur de rehausser le chef-d'œuvre de M. Ambroise Thomas.

~~~ Liquidons bien vite notre arriéré avec le Théâtre du Vaudeville avant d'en venir à l'evènement du jour, la représentation de *Maison neuve*.

Je vous ai touché un mot, dans ma dernière chronique, d'une pièce en un acte, *les Trois Curiaces*, due à l'heureuse association de l'esprit distingué de Mme Pauline Thys et de l'expérience théâtrale de M. Saint-Germain.

Voici la chose en deux mots.

Trois jeunes gens, ayant le prénom de Curiace, se sont rencontres sur les bancs du college. Ils se sont juré de n'épouser jamais que trois sœurs.

L'un d'eux se met en route à la recherche de la pacotille matrimoniale.

Dans le premier hôtel où il se trouve, il rencontre une certaine Camille qui lui agrée infiniment. La dame est veuve : son mari, nommé Dupont, negociant en Amérique, est mort pendant que sa femme venait en France pour y arranger ses affaires en desarroi. La place est donc libre et notre Curiace, oubliant tous ses serments, n'a rien de plus pressé que de poser sa candidature.

Mais ne voilà-t-il pas que dans le même hôtel est descendu un M. Dupont, qui, lui aussi, est négociant en Amérique et marchand de perles comme le mari de Camille Plus de doute : le mari que l'on croyait mort est vivant, et Camille de se trouver mal à cette nouvelle imprévue. Est-ce de joie ? Les auteurs ne nous le disent pas, mais j'aime à le croire.

Et pour compliquer la situation, c'est le Dupont de l'hôtel qui arrive au secours de la dame evanouie.

O surprise! ce Dupont n'est pas Dupont, c'est son associé. L'erreur de nom provient d'une erreur de passe-port compliquée de la bêtise d'un garçon d'hôtel. Tout s'explique à la fin et Curiace épouse Camille.

Pourvu que les deux autres Curiaces ne deviennent pas pour lui des Horaces !

Ce petit acte, vif et leste, emaillé de situations plaisantes et de mots heureux, a été parfaitement accueilli par le public du Vaudeville comme il l'avait été par celui de Vichy qui en avait eu la primeur. Il est enleve avec entrain par Saint-Germain, l'un des auteurs, que secondent à merveille ses camarades [illegible] et Mlle Savary.

~~~ La pièce nouvelle de M. Sardou n'est pas de celles qu'on racoute en dix lignes. Tout au plus l'espace me reste-t-il pour en constater la portée morale et l'effet immense qu'elle a produit. Les ravages terribles que peuvent exercer, au sein d'une honnête famille de commerçants, l'ambition, les aspirations vers le luxe, les vieilles et saines traditions d'ordre et d'economie sacrifiees a l'ostentation et à la vanite; les ruines, les désordres, les catastrophes qu'elles entraînent avec elles : — telle est la thèse que developpe l'auteur à travers une action palpitante d'émotion et d'intérêt. La situation du quatrième acte est peut-être la plus audacieuse et la plus saisissante à la fois qui se soit produite au théâtre. Un prochain numéro contiendra, avec le compte rendu détaillé de *Maison Neuve*, un dessin de cette scène où Mlle Fargueil, admirablement secondée par Desrieux, a soulevé les applaudissements de toute la salle.

GÉRÔME.

BULLETIN

Un incendie vient de dévorer le petit théâtre des Nouveautés, installé depuis un an environ dans la maison portant le n° 60, du faubourg Saint-Martin. D'apres les renseignements recueillis, ce sinistre serait dû à la maladresse de l'employe charge d'allumer les becs de gaz de la herse, qui aurait laissé la flamme se communiquer aux frises. La salle, la scène et tout ce qui faisait partie de l'exploitation dramatique a péri, sauf les loges des artistes qui sont demeurees intactes avec les costumes qu'elles contenaient. L'immeuble n'a pas eté atteint, et le théâtre ne tardera pas à être rétabli.

Une intéressante nouvelle nous arrive des États-Unis.

Les officiers de l'*Antilope*, un baleinier americain, perdu près la baie Repulse, nous apprennent que M. T. Ch. Hall apporte quelques nouvelles informations sur la malheureuse expédition de sir John Franklin dans les mers polaires.

M. Hall a maintenant en sa possession une montre en or, quelques cuillers en argent et plusieurs autres reliques ayant appartenu au courageux navigateur et aux équipages de l'*Erebus* et de la *Terror*.

Il nous apprend que les restes de quelques hommes de l'equipage reposent sous un bateau, dans la baie Committee, où ils ont été placés, après leur mort, par les insulaires eux-mêmes.

Ces derniers n'ont pas permis à M. Hall d'aller sur les lieux pour se convaincre de la réalite de cette dernière assertion; mais, comme un assez grand nombre de vaisseaux viennent hiverner dans la baie Repulse, M. Hall espère, au moyen de leur assistance, arriver à un résultat satisfaisant.

Un article nécrologique que publie le *Journal de Roanne*, sur Mgr Pavy, évêque d'Alger, rappelle un acte de courage accompli par un membre de la famille de ce prélat.

Son grand-oncle, François Pavy, etait vicaire à Saint-Polycarpe au moment du siége de Lyon. Il fut arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire. Le président Dorfeuille lui demanda ses lettres de prêtrise.

« Je ne les ai plus, répondit Pavy, mais il en existe un
~~~

double dans le ciel, et si tu veux que je te les apporte, je ne le puis qu'en montant sur l'échafaud. »

Il y monta le 16 janvier 1794.

Nous sommes en mesure, dit *la Presse*, de donner à nos lecteurs quelques détails intéressants sur les travaux de peinture et de sculpture exécutés dans la nouvelle église de la Trinité.

Les travaux de peinture proprement dits ont été exécutés par MM. Jobbé-Duval et Barrias, qui ont orné les tympans de la grande nef et les pignons de chaque extrémité, et par MM. Émile Lévy et Delaunay, qui ont été chargés de l'exécution des six grandes figures de la chapelle de la Vierge. M. Balze a été chargé des peintures sur faïence et M. Denuelle de la décoration générale. Une somme de 157,000 fr. a été consacrée à cet objet.

Quant aux travaux de sculpture qui coûteront 192,000 fr. environ, ils ont été exécutés par plusieurs artistes de mérite, parmi lesquels nous citerons MM. Cavelier, Maillet, Crauk et Carpeaux, qui ont été chargés des quatre groupes principaux : la Justice, la Force, la Prudence et la Tempérance; M. Guillaume, de l'Institut, auquel on doit les statues de saint Athanase, de saint Grégoire, de saint Hilaire et de saint Augustin; MM. Doublemard, Dantan jeune et Carpeaux. MM. Oudinot et Nicod ont peint les vitraux fort remarquables de la nouvelle église.

Terminons en rappelant que le conseil municipal avait décidé l'érection de la Trinité par ses délibérations des 22 février 1861 et 1er mai 1863, et que le crédit primitif alloué pour cet objet s'élevait à 3,888,911 fr. 90 c.

Le président des États-Unis a nommé M. Chas B. Norton, de New-York, commissaire des États-Unis à l'Exposition universelle de Paris.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1])

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT.

Mendoze regagna sa ruine, cette fois, étourdi et comme ivre. Il essayait en vain de voir clair dans le trouble de ses pensées. C'était en lui une vague et sourde angoisse. Il s'était endormi dans les pauvres délices de son amour d'enfant. En lui l'idée de la séparation possible n'avait pas même essayé de naître. Comme il croyait de bonne foi ne rien désirer au delà de ce qui était, il ne craignait rien. La vie, pour lui, c'était la continuation indéfinie de ces platoniques tendresses.

Tant que dura la nuit, il ne put fermer l'œil. Il sortit de grand matin. Son parti était pris; il voulait, lui aussi, aller à Séville. Il possédait pour toute fortune quatre pièces d'or qu'il avait rapportées de Salamanque; elles lui venaient d'un jeune et galant marchand qui payait pour avoir des madrigaux à envoyer aux dames. Ce n'était pas assez d'argent : il lui fallait à tout le moins un cheval, un manteau et un pourpoint de cavalier.

Il se rendit chez le voisin Bonifaz, qui lui rit au nez de bon cœur, en disant :

— Il y a déjà bien des fous à Séville : un de plus, un de moins, il n'y paraîtra guère.

Quand il vous arrive d'être embarrassé, ne consultez jamais les philosophes.

Ramire poussa jusqu'à la cabane où dormait Bobazon. Il fut obligé de faire beaucoup de tapage pour éveiller cette tranquille conscience. Quand Bobazon eut connu de son cas, il réfléchit.

— Seigneur Mendoze, lui dit-il, je ne veux pas laisser un brave gentilhomme dans la peine : j'ai là dans un coin mes petites économies. Je vous les donnerai, si cela vous convient pour prix de vos pauvres champs, qui sont devenus des landes et dont vous ne faites rien.

Ramire fut ébloui par cette merveilleuse idée.

— Tu es un honnête garçon, répondit-il, et je te remercie d'avoir songé à cela. Je te donne mes champs, mais je garde la maison de mon père.

Bobazon eut grande envie de se mettre à danser, il parvint cependant à pousser un gros soupir.

— C'est un mauvais marché que je fais là, seigneur Mendoze, murmura-t-il, mais ne faut-il pas obliger son prochain?

— Combien as-tu d'économies? demanda Ramire.

Bobazon alla chercher son pot de terre. Il en versa le contenu sur son grabat; cela faisait un beau tas. Presque tout était en monnaie de cuivre.

— Hélas! dit-il, en voici bien plus que ne valent vos genêts... mais à la grâce de Dieu! J'aurai tiré de peine un gentilhomme et un chrétien.

Le tas de Bobazon contenait environ quatre cents réaux. Ramire avait de la terre pour une somme décuple, mais à quoi bon marchander? En conscience, cet excellent Bobazon ne pouvait donner plus qu'il n'avait.

Bobazon porta son pot au château du comte, et Ramire signa un acte de vente.

— Maintenant, dit-il, je puis acheter un cheval, des bahuts et ce qu'il me faut pour aller à Séville... J'ai mon épée... Vive Dieu! nous allons voir un peu le monde

— Seigneur Mendoze, repartit Bobazon, les jeunes gentilshommes de votre sorte ne savent point conclure les marchés. Confiez-moi votre argent. J'irai à Placentia, et dans quelques heures vous aurez de mes nouvelles.

Ramire n'avait aucune raison de refuser cette offre toute obligeante. Aussi bien il lui fallait le temps de fourbir ses éperons et son épée.

— Que Dieu te bénisse, voisin! répliqua-t-il en mettant le magot dans la main du tondeur de mérinos; tu as été aujourd'hui ma providence... Pars vite et reviens de même.

Bobazon obéit. Ses deux bras, qui portaient le pot contenant les quatre cents réaux, avaient comme un frémissement amoureux.

— Ce serait bien lourd à porter jusqu'à Placentia, se dit-il en tournant le coude du sentier.

Aussi ne les porta-t-il pas plus loin que sa cabane. Le trou était encore ouvert; il y replaça le pot, et le recouvrit de terre qu'il piétina et tassa avec beaucoup de soin.

Bobazon, outre son métier de tondeur de moutons, avait diverses autres industries. La tonte ne va qu'un temps; il faut occuper le reste de son année. Bobazon raccommodait les vêtements de campagnards à deux ou trois lieues à la ronde; il repiquait en outre les harnais et menait les chevaux en foire.

Quand il eut enfoui son pot bien-aimé, il se sentit le cœur libre et dispos; il se dit :

— Me voilà maître d'un joli domaine, sans charges ni dettes : j'ai payé comptant et j'ai rendu service à un gentilhomme.

Cette dernière idée ajoutait à son bonheur, car il était naturellement serviable.

La masure où il s'abritait se composait d'une seule chambre, dans un coin de laquelle il avait fait son atelier. Plusieurs casaques déchirées pendaient à des clous fichés dans le mur. Il y avait aussi des brides hors d'usage, des licous de mules, et jusqu'à de vieilles selles dont la bourre sortait par de larges blessures. Bobazon avait tout cela en dépôt pour le raccommodage.

Il consulta l'ombre d'un laurier qui croissait devant sa porte, et qui lui tenait lieu de cadran solaire.

— Il faut trois heures pour aller à Placentia, même à dos de mule, se dit-il; trois heures pour en revenir. J'ai tout le temps qu'il faut pour me retourner.

Il ferma sa porte à la barre et décrocha vaillamment une demi-douzaine de brides, parmi lesquelles il choisit les deux meilleures. Il prit soin de les nettoyer et de les remettre en état.

— Celle-ci était au père Mendoze, pensa-t-il en secouant un sot scrupule qui lui venait; mais Ramire ne la reconnaîtra pas.

Deux selles furent ajoutées aux brides et cirées à neuf. C'était plaisir de voir Bobazon, l'honnête et laborieux garçon, recoudre leurs coussins éventrés.

Aussitôt que les selles et les brides furent en état, il chercha une casaque. Ici le choix manquait. A part quelques haillons appartenant aux laboureurs du voisinage, Bobazon n'avait en dépôt que ce justaucorps de buffle que nous avons vu depuis sur le dos de Ramire. Il appartenait à un vaillant hidalgo du pays, qui le faisait raccommoder pour la trentième fois.

Bobazon le mit au grand jour pour mieux juger des ravages dont le temps et l'usage avaient comblé ce vénérable vêtement. Il le trouva luisant, limé, troué, rapiécé, déformé, n'ayant plus figure présentable. Un instant il recula devant l'idée d'offrir un pareil uniforme à son voisin Ramire. Mais nécessité fait loi, Bobazon n'avait que ce morceau de cuir, il se mit courageusement à la besogne.

Il avait du talent et de la bonne volonté. En outre, par fortune, Ramire était moins gras que l'hidalgo. Bobazon tailla, Bobazon rogna, Bobazon gratta. Vers le milieu du jour, sa besogne était achevée. Il se trouvait en possession d'une casaque écourtée qui avait bien encore quelque tournure de noble accoutrement. Il la plia proprement et la mit avec les deux selles.

C'était l'heure de la sieste. Bobazon quitta sa masure après l'avoir solidement close. Il portait son paquet sur son dos. Tout dormait dans la campagne, les oiseaux sur la branche, les poissons dans les glaïeuls; Bonifaz ronflait auprès de son tramail étendu.

Bobazon longea les bords de la Mabon, jusqu'à une belle prairie où les chevaux du village de Monte-Hermoso étaient au pâturage. Les bergers dormaient; les chevaux vautrés dans l'herbe aimaient mieux sommeiller que paître.

Bobazon laissa reposer les bergers. Il éveilla bien doucement deux chevaux, un bidet et un bon gros léonais de cinq ans. Il leur passa le licou et la bride, et les emmena derrière les saules. Là, il enfourcha le bidet pour passer la rivière à gué.

Quel besoin désormais d'aller à Placentia? il avait l'affaire de Mendoze.

Mendoze, en effet, le vit bientôt arriver.

— Ai-je été longtemps? demanda-t-il gaiement.

Mendoze voulut savoir pourquoi Bobazon amenait deux chevaux au lieu d'un. Voici ce que Bobazon lui répondit :

— Seigneur, sans que cela paraisse, je me suis pris pour vous d'une sincère affection. J'éprouverais une peine singulière à vivre dans un pays où vous ne seriez plus. Il vous faut un valet : qu'est-ce qu'un gentilhomme sans valet?... En revenant de Placentia, où j'ai acheté les deux bêtes, leurs harnais et le beau casaquin de cuir cordouan que vous allez voir, j'ai réfléchi à tout cela... Je vous suivrai, mon bon maître, pour la nourriture seulement. Quelque jour, si vous devenez riche, je pense bien que vous récompenserez mes services désintéressés.

Mendoze n'avait pas beaucoup de temps à donner à la discussion. L'idée d'avoir un valet n'était pas sans le flatter. Il endossa la dépouille de l'hidalgo à laquelle sa riche taille rendit une sorte de tournure; il enfourcha le léonais, et dit adieu à la gentilhommière, après avoir mis une branche de myrte à son feutre, pour remplacer la plume trop fanée.

Bobazon, monté sur le bidet, se mit à sa suite. Il pensait à part lui :

— J'ai mes terres dans ma poche. Mon pot est en sûreté, quand même on brûlerait ma maison. Les bonnes gens à qui j'ai acheté le justaucorps, la bride, le licou et les bêtes ne viendront pas me chercher jusqu'à Séville... et je vais voir du pays!

C'était, comme on le voit, un esprit juste et rigoureux dans ses déductions.

L'escorte de la duchesse de Medina-Celi, mandée à Séville par ordre royal, avait de l'avance. Les deux montures achetées par Bobazon ne marchaient pas comme le vent. Nos deux voyageurs ne rejoignirent le cortège qu'à Llerena, et nous savons comme ils franchirent, de nuit, la porte du Soleil.

C'était là toute l'histoire de notre bon Ramire. Il ne lui était arrivé rien de plus, rien de moins. Nous aurions voulu offrir au lecteur une biographie plus aventureuse, mais c'eût été démentir la physionomie calme, résolue et à la fois naïve de ce brave enfant, qui avait fait dessein de délivrer tout seul le duc de Medina-Celi, et qui donnait des leçons au neveu d'Olivarès bien plus lestement qu'il n'eût parlé là-bas, sur les bords de la Mabon, à Bonifaz le philosophe.

Les courtisans s'étaient levés en tumulte pour écouter la verte apostrophe adressée au comte de Palomas. Deux seulement restaient assis : don Juan lui-même, qui se retournait à demi avec un sourire étonné aux lèvres, et don Vincent de Moncade y Avalos, marquis de Pescaire.

Don Narciso, toujours trop plein de zèle, toucha le premier son épée. Don Juan le calma du geste. Ses lèvres avaient gardé leur sourire.

L'œil de Pescaire couvrait le jeune étranger. Il était calme et froid au milieu de l'agitation générale.

— Un brave garçon! dit-il entre haut et bas; et bien planté!

Puis il but une gorgée à son verre, resté plein jusqu'alors.

— Seigneurs, fit le comte de Palomas, que vous en semble?... Ce jeune gaillard vaut-il la peine que nous fassions sur lui l'épreuve de la riposte de pied ferme?

La plupart haussèrent les épaules. Don Narciso dit :

— Sait-on seulement s'il est gentilhomme?

— Je vous réponds, moi, prononça lentement Moncade, que celui-ci est gentilhomme.

— Es-tu gentilhomme, mon féal? demanda le comte de Palomas toujours souriant.

Ce disant, il se détourna tout à fait. Son regard croisa celui de Ramire.

— Vive Dieu! s'écria-t-il, la figure vaut mieux que l'habit!... Si nous avions le temps, je le remplumerais de pied en cape pour faire honneur à la botte de maître Herrera...

— Je m'appelle Mendoze, répliqua Ramire sans rien perdre de sa simplicité; mon père était soldat, mes frères laboureurs, et ma mère une pieuse femme... moi, je suis bachelier de Salamanque. Si vous avez peu de temps, je suis encore plus pressé que vous.

Ce nom de Mendoze passa de bouche en bouche. Personne n'ignore qu'il appartient à l'une des races les plus illustres de l'Espagne.

— Il y a tant de Mendoze! dit cependant don Narciso.

— Tais-toi, Sancho, nous ne rions plus, ordonna le comte de Palomas.

— Moncade, ajouta-t-il, croiserais-tu l'épée contre ce garçon-là?

Moncade, qui n'avait pas cessé de considérer Ramire avec une attention soutenue, se leva et dit :

— Mon cousin, je ferai mieux... Ce garçon-là, comme vous dites, me plaît... Et, s'il veut bien accepter mon épée, je lui servirai de second.

PAUL FEVAL.

(La suite au prochain numéro.)

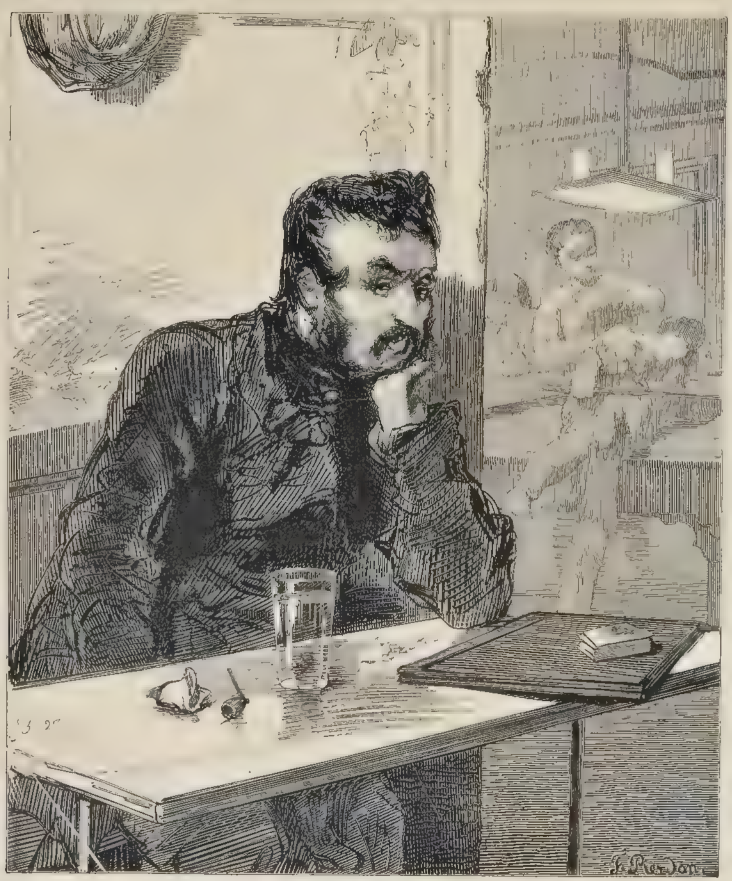
1. Voir les numéros 583 à 595.

LA PÉPINIÈRE DU LUXEMBOURG

Depuis quelques jours, la pépinière du Luxembourg a été livrée aux ouvriers terrassiers, qui creusent les fosses et opèrent les remblais nécessaires pour la transformation de cette partie de l'ancien jardin. La plupart des arbres sont coupés; mais quelques-uns pourtant sont enlevés avec soin; on les transporte au champ de Mars, où ils doivent servir à l'ornementation des squares de l'Exposition universelle.

Nous n'avons pas à revenir sur le tracé des rues qui vont être percées à travers la pépinière (on en retrouvera le plan dans notre numéro 566); mais il nous paraît intéressant, au moment où ce coin de Paris va subir de si complets changements, de jeter un rapide coup d'œil sur son passé.

Ce n'est pas la première transformation que le jardin du Luxembourg aura subie depuis sa création. Tel qu'il avait été conçu au XVIIe siècle pour accompagner le palais construit par Marie de Médicis, il s'étendait plus en largeur qu'en longueur, au contraire de ce qu'il est aujourd'hui, — pardon! de ce qu'il était hier. En avant du palais, il s'arrêtait à peu près où viennent aboutir actuellement les balus-



BOHÈMES. — Dessin de GAVARNI.

On demande une personne pouvant disposer d'un petit capital.....



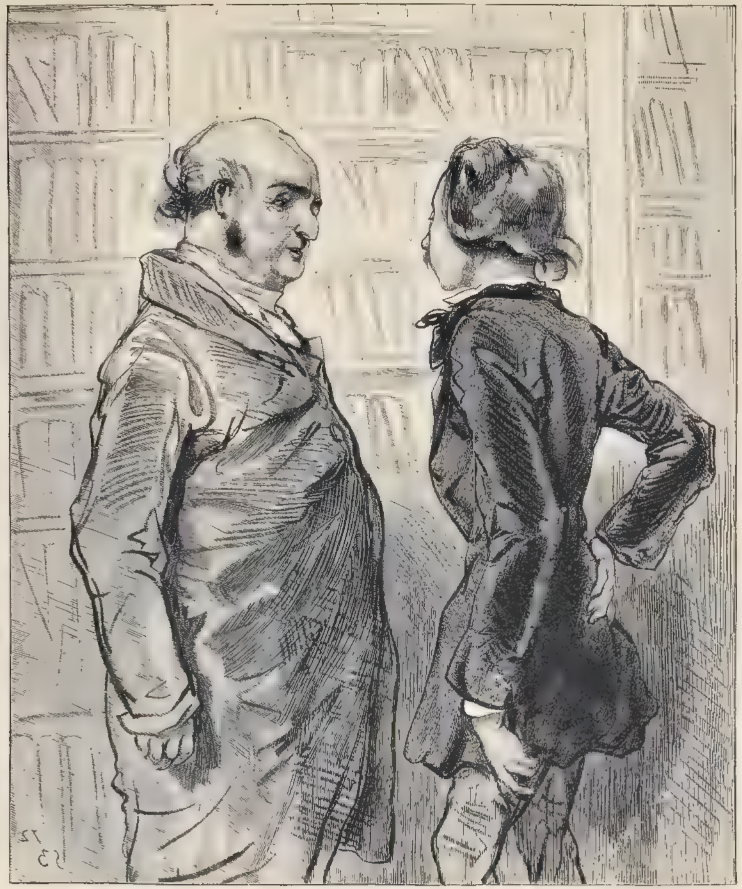
LES PARTAGEUSES. — Dessin de GAVARNI.

— Ma blanchisseuse !..

[illegible]des des deux terrasses qui entourent le parterre, tandis qu'il s'allongeait vers l'ouest jusqu'à la rue Notre-Dame-des-Champs.

En 1782, le comte de Provence, à qui Louis XVI, son frère, avait fait don de cette résidence, vendit toute la partie extrême des terrains qui s'étendaient dans cette direction, diminuant ainsi le jardin de près d'un tiers. Il fut d'abord question de faire, de cet espace aliéné du jardin, un lieu de plaisir avec salles de danse, cafés, etc. ; mais ce projet échoua, et le lieu, dépouillé de ses arbres, demeura pendant vingt années complétement vide, stérile, inhabité. Enfin on se décida bien lentement à y construire, et c'est sur cet emplacement que se sont élevées peu à peu les rues Madame, Jean-Bart, Duguay-Trouin, ainsi qu'une partie des rues de l'Ouest et de Fleurus.

Il fallut la Révolution pour rendre avec usure au Luxembourg l'arpentage qui lui enleva de ses anciens ombrages. Au midi, le jardin était borné par un couvent de Chartreux qui, limité d'un côté par la rue d'Enfer, de l'autre par ce qui devait être plus tard la rue de l'Ouest, s'étendait en pointe



LES PARENTS TERRIBLES. — Dessin de Gavarni.

— Et moi je défends qu'on ait de ces moustaches-là!... sous aucun prétexte!



L'ÉCOLE DES PIERROTS. — Dessin de Gavarni.

— Ah! vous avez là une chose comme!... et n'y a pas longtemps que vous êtes... pierrot?

jusqu'au boulevard extérieur. Ces terrains, déclarés biens nationaux par décret de l'Assemblée constituante, furent annexés au jardin du Luxembourg en 1795. Ils se transformèrent aussitôt en cette riante pépinière, à travers laquelle devait être percée la magnifique avenue de l'Observatoire.

Le petit bâtiment massif, qui contenait un puits et dont on descelle en ce moment les dernières pierres, marquait le centre des constructions de l'ancien cloître. A l'endroit même où ces constructions s'étaient élevées, il y avait, au temps du roi saint Louis, — le lieu était bien solitaire alors, — un château abandonné que le passant évitait avec une terreur respectueuse, car on le disait communément hanté par des esprits. On l'appelait le château de Vauvert. Le souvenir en a survécu parmi nous dans le dicton *Allez au diable Vauvert!* devenu par corruption *Allez au diable au vert!* exprimant l'idée d'une course qui n'a rien en soi de fort attrayant.

Quelques religieux de l'ordre de Saint-Bruno que Louis IX avait mandés près de lui, et établis provisoirement à Gentilly, sollicitèrent du saint roi la permission de s'établir dans ce

redoutable castel. Elle leur fut accordée en l'an 1259, et, dès l'année suivante, le monarque posait lui-même la première pierre de l'église du couvent que des embarras pécuniaires ne permirent toutefois d'achever qu'en 1325.

Cette église passait pour un chef-d'œuvre d'architecture sarrasine. Elle s'enrichit dans la suite de nombreuses toiles de maîtres, et longtemps on cita comme une merveille la menuiserie du chœur, œuvre d'un des frères, qui avait passé à la sculpter trente bonnes années de sa vie. Elle contenait, en outre, beaucoup d'illustres sépultures et quelques reliques de choix, entre autres la sandale dépareillée et le menton au complet de saint Jean-Baptiste.

La communauté se divisait, au XVII[e] siècle, en deux cloîtres : le grand et le petit. C'est dans ce dernier que Lesueur peignit, de 1645 à 1648, pour les Chartreux, chez lesquels il s'était retiré, cette magnifique suite de vingt-cinq tableaux qui retrace les principaux épisodes de la vie de saint Bruno. Offerts dans la suite par les religieux au roi, qui les plaça au Luxembourg, ils passèrent définitivement dans les galeries du Louvre, où on les admire encore aujourd'hui.

La maison des Chartreux de Paris était une des plus riches de l'ordre. Les bâtiments et leur enclos comptèrent en superficie jusqu'à 60,450 toises carrées. En 1613, Marie de Médicis, ayant écorné la partie nord de l'enclos pour former le jardin primitif du Luxembourg, donna en échange aux religieux de vastes terrains dans la direction de l'ouest, ce qui engloba dans leur propriété une ancienne voie romaine qui conduisait à Issy. Cette voie avait jusque-là longé leur église. Elle traverserait aujourd'hui de part en part ce qui fut la pépinière.

La superbe avenue de l'Observatoire va, elle aussi, devenir méconnaissable. Commencée sous le Directoire, achevée sous le premier empire, elle avait encore été augmentée, en 1842, de deux nouvelles rangées d'arbres. Ce fut à la même époque qu'on traça du côté de l'est le jardin botanique de l'École de Médecine, et du côté de l'ouest des massifs de fleurs rares près desquelles fut commencée une collection de plants de vigne. Elle en comprenait 730 variétés. J'ignore si on les a, ou mieux, si on les avait conservées. Hier encore, il était possible de s'en assurer; aujourd'hui, il est trop tard.

PAUL PARFAIT.

COURRIER DU PALAIS

La littérature des voleurs. — Admiration des journaux pour leurs œuvres. — Mauvais vin et bon lit. — Une femme vendue et livrée par son mari pour cinq francs. — Comment on se fait expulser d'une cour d'assises. — Égalité des avocats devant le ruban rouge. — Les suites d'une robe décorée endossée par un avocat indécoré. — Bonne robe, bon plaidoyer. — Location des robes aux avocats forains.

Il me semble que l'on vole bien assez comme cela, et que les voleurs n'auraient pas trop besoin d'être encouragés. Qu'allons-nous devenir si certains journaux qui se montrent si durs aux honnêtes gens, se montrent si caressants pour messieurs les malfaiteurs? C'est un abus dont nous devons pâtir.

Pourvu qu'un voleur, fût-il même quelque peu assassin, ait un vernis d'éducation, pourvu qu'il montre de l'originalité ou de l'esprit, du sang-froid et de l'orthographe, aussitôt on le comble d'adulations, on l'investit de gracieusetés. Toutes les faveurs de l'éloge se cotisent pour lui faire une notoriété bruyante. C'est à qui lui dressera son piédestal de papier.

Et si, par aventure, notre chenapan a écrit la moindre des choses, ne serait-ce qu'un quatrain, ne serait-ce qu'une lettre, immédiatement les colonnes les plus voyantes des feuilles du matin et du soir illuminent aux meilleurs endroits pour y mettre en lumière ces vers ou cette prose.

Voyez plutôt Rochat, un maître passé dans les escalades nocturnes, qu'il sait assaisonner de vols et d'effractions.

Il n'a écrit qu'une lettre, une seule, qui contient ses impressions dans la maison qu'il va devaliser et où il s'est introduit par un chemin et par un procédé de chat, en grimpant à une conduite d'eau. Eh bien! cette lettre fait immédiatement plus de bruit que toutes celles de Balzac, de Voiture et de M[me] de Sévigné.

Les sténographes des journaux judiciaires s'extasient sur la belle humeur et la bonne grâce, sur l'à-propos et la verve de ce piquant voleur. Ils appellent son billet une *production littéraire,* mieux que cela : *un petit chef-d'œuvre.*

Et il faut voir quels soins ils se donnent pour l'introduire, l'accompagner et l'encadrer, le *petit chef-d'œuvre* prétendu. Ils intervertissent l'ordre du récit pour le servir plus vite, et ne pas trop faire *languir les lecteurs.*

En vérité, que ferait-on de plus et de mieux pour un morceau de Lamartine, de Victor Hugo ou de Chateaubriand?

Et tout cela pour citer une lettre, où le voleur ridiculise et bafoue les personnes qu'il va dépouiller. Il compte les pots de pommade, les flacons d'eau dentifrice, les flacons de teinture pour la barbe et pour les cheveux.

« C'était un coup d'œil, dit-il, vraiment intéressant que celui de cette pharmacopée dégoûtante et stupide.» Toutefois il se plaint de trouver trop de flacons et pas assez de bouteilles. Ses hôtes par contumace soignent trop leurs dents et pas assez leur gosier. Et lui qui ne se soucie pas, comme l'homme du monde, « de s'enduire le visage de drogues qui portent atteinte à la santé, » il regrette de ne pouvoir se rafraîchir raisonnablement. Qu'a-t-il trouvé, en effet? « Rien que deux misérables bouteilles de vin. Encore s'il avait été bon! »

Rochat s'est rattrapé sur le lit; il a tenu à se glisser dans une couche, « où peut-être s'est endormie, bercée par des rêves d'azur, la plus jolie femme du monde... Tant pis si elle était laide: dans ce cas je rétracte ma poésie. »

Mais je m'aperçois que moi aussi, à la façon de tant de prédicateurs, je vais commettre la faute que je condamne, donc je m'arrête à temps dans mes citations : j'aime mieux m'en tirer en vous disant au plus vite que Rochat a obtenu, pour prix de ses impressions de pillage, cinq années de réclusion. C'est bien payé.

Et probablement, s'il conserve en prison la sensualité qu'il montre dans sa villegiature, il trouvera dans les maisons centrales les lits moins moelleux et les vins moins bons que dans le pavillon de M. et M[me] Dupuy.

Quel raffiné que ce Rochat! et le contraste nous amène à mettre en regard de ce délicat une sorte de sauvage qui, pour cinq francs, a vendu et livré sa femme. C'est la Cour d'assises de Caen qui a été appelée à juger à huis clos cet incroyable marché terminé par un viol. Une barbarie couronnée par un crime.

Le mari vendeur a été condamné à huit ans de travaux forcés, et l'acquéreur à cinq ans de réclusion, avec la surveillance de la haute police pour tous les deux et pour la vie

Vendre sa femme pour cinq francs! quelle idée devaient se faire ces gens-là et de la dignité de la femme et du respect pour le mariage!

Nous voudrions parler d'un incident de Cour d'assises arrivé à Anvers. La salle ayant été plus qu'envahie lors des débats de *l'homme qui suit son cercueil,* un auditeur voulut sortir pour cause bonne ou mauvaise; mais impossible de bouger de place; il était encastré dans la foule.

— Gendarmes! dit le président, faites cesser ce bruit.

UNE VOIX. — Monsieur le président, je demande à sortir.

M. LE PRÉSIDENT. — Les gendarmes ne peuvent laisser sortir personne sans en avoir reçu l'ordre.

LA MÊME VOIX. — Mais ça ne s'est jamais vu. C'est de l'arbitraire.

M. LE PRÉSIDENT. — Gendarmes, expulsez la personne qui vient de s'exprimer ainsi.

De telle sorte que ce spectateur obtint par l'impertinence ce qu'on a refusé à sa prière. La Fontaine n'a pas toujours raison Et ici il faudrait dire : « Moins fait douceur que violence. »

Je suppose le colloque suivant entre l'auditeur éconduit et le gendarme.

— Enfin, j'ai ce que je demandais : je suis sorti.

— Du tout, vous êtes expulsé.

— Que m'importe? Je suis dehors.

— Oui; mais si vous continuez, je vous mets dedans.

Il nous reste à vous raconter une aventure qui a fait beaucoup jaser dans le Landernau du Palais.

Rien ne ressemble plus à une robe d'avocat qu'une autre robe, et comme ces robes sont suspendues côte à côte à des champignons de bois (champignons vénéneux, pourrait-on dire pour les avocats qui ont la langue venimeuse), rien n'est plus facile qu'une surprise par suite de laquelle Pierre endosse la robe de Paul et Paul la robe de Pierre.

D'ordinaire ces erreurs du vestiaire ne tirent à conséquence pour personne, ni pour l'avocat, ni pour le client, ni pour le juge. Et pourvu que le harnais s'adapte à peu près au dos de qui le prend, pourvu qu'il ne soit pas trop long ou qu'il ne gêne pas dans les entournures, tout est pour le mieux. C'est exactement comme si chacun était resté dans sa peau respective. Et après tout, rien n'est compromis. Ce n'est qu'une autre paire de manches pour deux personnes.

L'avocat dont vous avez usurpé la robe a l'esprit de revêtir la vôtre et, après l'audience, Paul en est quitte pour dire à Pierre :

> Tiens, Pierrot, voilà ton chapeau,
> Et rends-moi ma casquette.

Ce *chapeau* et cette *casquette* sont ici au figuré; mais je suppose que vous avez compris ma figure, et je passe.

Donc, tant que le troc s'opère entre deux robes légères d'une entière noirceur, aucun inconvénient. Mais où la situation se complique, c'est quand sur le côté gauche de l'une de ces deux robes est cousu un ruban rouge, *pannus assuitur.* Ce ruban rouge a la forme et la dimension d'une sangsue après boire. C'est la manière des avocats de porter leur décoration. Cette manière est uniforme, quel que soit le grade de l'avocat : chevalier, officier, commandeur même. Grâce à l'uniformité de cette sangsue, vous ne différencierez pas M[e] Nogent Saint-Laurens qui est commandeur, ou M[e] Paillard de Villeneuve qui est officier, de M[e] Faverie qui n'est qu'un simple chevalier; mais non pas chevalier de la triste figure.

A cette loi de l'égalité un seul déroge, un seul plisse une rosette sur sa mamelle gauche; mais celui-là est tellement myope que certainement il n'a pas vu les égalitaires sangsues rouges de ses confrères. Celui-là est un avocat député du Puy-du-Dôme, et se nomme M[e] Du Mirail.

Mais enfin, à part la rosette exceptionnelle de M[e] Du Mirail, toutes les décorations du Palais se suivent et se ressemblent.

Or, l'autre jour, voilà qu'un avocat, qui ordinairement n'a rien à sa boutonnière, à l'instar de feu Béranger, paraît tout à coup dans la salle des Pas-Perdus avec une robe tout fraîchement décorée.

Sensations diverses, comme disent les sténographes. Ce sont des chuchotements de surprise et des gestes de stupéfaction parmi les spectateurs.

— As-tu vu?

— Qui? Quoi?

— Un tel, décoré.

— Pas possible!

— Regarde plutôt.

— C'est ma foi vrai.

— Pourquoi pas, après tout?

— Sans doute; mais enfin je ne l'aurais jamais cru.

Un avocat beaucoup trop bien informé s'approche des chuchoteurs :

— Cela vous étonne, messieurs. Moi je m'y attendais tous les jours, et chaque matin je lisais le *Moniteur* à cet effet.

— Comment! sa nomination aurait paru dans le *Moniteur?*

— Elle doit y être; je ne l'ai pas encore lu; mais si elle n'y figure pas aujourd'hui, pour sûr elle y sera insérée demain.

— Comment! tu savais donc?

Ici pas de réponse, mais un sourire indiscret qui, appuyé d'un clignement d'yeux et d'un rengorgement de cravate, est cent fois plus significatif que toutes les paroles.

L'avocat bien informé fait la roue.

— Comment! s'écrie tout d'un coup un vieux de la vieille avec un accent de dépit Tu étais au courant, toi; tandis que moi, un ami de trente ans, je n'ai rien su, on m'a tout caché. Attends! attends! je vais joliment lui laver la tête.

— Et moi, dit à son tour un avocat qui joue la confraternité doucereuse et sentimentale, je vais lui faire mon bien sincère compliment.

Tous les deux se précipitent vers le même confrère. Nous n'entendons pas leur colloque, mais nous en voyons la pantomime. Le vieil ami est furieux, le complimenteur semble arrondir son dos, ses gestes et ses phrases.

Le crucifié écoute d'abord avec une surprise qui devient bientôt de la stupéfaction. Il porte vivement la main à sa poitrine, pousse un éclat de rire et se sauve vers le vestiaire d'où il revient, quelques minutes après, sans la moindre décoration.

Nous cherchons l'avocat bien informé pour lui faire nos compliments, mais il s'est esquivé, sans doute pour aller consulter le *Moniteur.* Disons, à propos de robe, que les avocats de Paris ne l'emportent pas quand ils vont plaider hors de leur barreau. Les concierges des Palais de province ont toujours disponibles quelques robes de supplément qu'ils gardent pour ces occasions-là et qu'ils fournissent aux avocats forains. La location coûte cinq francs pour une robe, et deux francs de plus pour une robe à décoration.

Dernièrement, un concierge d'un Palais extra-méridional faisait remarquer à un avocat de Paris qu'il lui fournissait une robe toute neuve.

— Cela m'est bien égal, fit observer l'avocat.

— Non pas à moi, répondit le concierge, et je ne veux pas avoir d'affront comme l'autre semaine. J'avais donné à un de vos confrères une vieille robe. Il perdit son affaire, comme de juste, et devant son client ne s'avisa-t-il pas de me soutenir que c'était moi qui en étais la cause?

— Moi, m'écriai-je, innocent comme l'agneau qui va naître.

— Oui, vous, me répondit-il en me jetant au nez la robe que je venais de lui prêter, et qui à la vérité était écourtée par le bas et déchirée par le haut. Eh! comment voulez-vous qu'on plaide bien, ajouta-t-il, dans une robe qui n'a ni tête ni queue.

Le client le crut, monsieur; ils sont capables de tout, ces pauvres clients : il y a des grâces d'état. Celui-là dit partout que c'est moi qui lui ai fait perdre son procès, et toutes les fois qu'il me rencontre, il me regarde de travers.

MAÎTRE GUÉRIN.

MATAMOROS

Les derniers événements du Mexique ont donné une importance assez grande à la ville de Matamoros, appelée à tort Matamoras par la plupart des géographes. On prend volontiers en Europe Matamoros pour un port de mer; c'est une erreur. La ville, située à douze lieues de la mer, s'étend sur la rive droite du Rio-Grande-del-Norte, en face de la cité américaine de Brownsville; or, le fleuve, n'ayant pas en moyenne plus de quatre à cinq pieds de profondeur, ne peut recevoir que des chalands ou des bateaux à vapeur à fond plat, sur lesquels les marchandises en destination pour Matamoros doivent être transbordées lors de leur arrivée à Bagdaz, à l'embouchure du fleuve. De Matamoros les objets, expédiés gagnent, à travers quatre-vingt-dix lieues d'un pays entièrement plat, la ville de Monterey, d'où ils se répandent dans l'intérieur du Mexique.

Matamoros n'a été pendant longtemps qu'une bourgade insignifiante. La guerre de 1847 entre le Mexique et les États-Unis, et le séjour prolongé qu'y firent les troupes du général Taylor, commencèrent à lui donner quelque notoriété. C'est aux environs de cette ville que se livrèrent alors les combats de Rasaca-de-la-Palma et de Palo-Alto, si désastreux tous deux pour les armes mexicaines.

Pendant la guerre de la succession, tous les ports de la Confédération du Sud étant bloqués par les flottes fédérales, l'exportation des cotons et l'importation de la contrebande de guerre se firent par Matamoros, qui devint en quelques mois une place commerciale de premier ordre, et vit sa population s'élever rapidement de cinq mille âmes à quarante mille.

Le dessin que nous offrons à nos lecteurs représente la grande place de Matamoros, espèce de square planté d'ar-

bres, au fond duquel s'élève l'église cathédrale de la ville (*parroquia*). Cette place, sur laquelle sont encore situés l'*ayuntamiento* ou hôtel de ville et la maison du gouverneur, a été souvent le théâtre de luttes sanglantes. D'après les usages de la guerre au Mexique, on n'est en effet maître d'une ville qu'autant qu'on en occupe la cathédrale ou la plaza-mayor, ce qui revient au même, l'un n'allant pas sans l'autre. Il y a quelques années, on ne s'est pas battu, sur la grande place de Matamoros, moins de dix-sept jours, ou mieux dix-sept nuits, car c'est la nuit que les Mexicains choisissent ordinairement de préférence pour combattre.

L. DE MORANCEZ.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans le précédent numéro, nous commençons aujourd'hui la publication de la magnifique étude de M. C.-A. SAINTE-BEUVE *sur* GAVARNI. *Nous pensons faire un véritable plaisir à nos abonnés en y joignant quatre beaux dessins choisis parmi les compositions les plus originales que nous laisse le grand philosophe du crayon.*

GAVARNI

I

La littérature gagne à s'étendre et à ne pas s'isoler, à ne pas s'enfermer en soi. Il fut un temps où, sous prétexte que l'esprit est au premier rang et que la matière ne vient qu'après, bien après, un homme qui lisait dans les livres et qui en faisait avait assez en dédain les *artisans*, si habiles qu'ils fussent : il se mettait sans façon au premier rang et dans une autre classe, naturellement supérieure. Ce dédain en France a dès longtemps cessé. Il n'était plus de mise chez les gens d'esprit, ni à la Renaissance ni au XVIIe siècle. En ce siècle de Louis XIV pourtant, Charles Perrault, chez nous, fit une chose considérable et neuve en réunissant dans une même publication les portraits des *Hommes illustres* dans les divers genres et en n'accordant pas plus de place dans ses notices aux grands de la terre, « aux hommes de la plus haute élévation, » qu'aux gens de lettres, et à ceux-ci qu'aux *artisans* : c'est ainsi qu'on appelait encore ceux qui avaient excellé dans les beaux-arts. Il ajoutait même que, s'il s'était engagé dans une telle entreprise dont d'autres que lui auraient pu mieux s'acquitter pour la partie littéraire, c'était uniquement en raison de la connaissance particulière qu'il avait de ces matières d'art, à la différence des orateurs « qui font souvent, disait-il, de grandes incongruités quand ils en parlent, et presque toujours à proportion de leur éloquence et de leur grande habileté en autre chose. » La publication de Perrault, si conforme à l'esprit moderne, ne fit pas tomber d'un seul coup et comme par enchantement les barrières; elle ne faisait que montrer la voie : si le divorce avait cessé, la séparation durait encore. Les artistes vivaient d'un côté, les lettrés d'un autre. Les grands collecteurs et amateurs du XVIIIe siècle contribuèrent à établir les communications, à généraliser le goût dans ses applications diverses : Diderot, par sa curiosité active, par sa chaleur et son éloquence sympathique, donna après Perrault le plus grand exemple, et fit faire un pas de plus à l'union des arts et des lettres. La création de l'Institut, qui assemblait dans un même lien toutes les branches de l'esprit humain, tous les ordres de savoir et de talents, consacra le fait en principe; mais qu'il restait encore à faire en pratique et dans la réalité ! Aujourd'hui on est plus avancé; l'habitude est prise, la partie est gagnée, et presque au delà; depuis trente ans et plus, les nouvelles générations de lettrés et d'artistes, qui s'élèvent et se pressent à la file, se mêlent familièrement entre elles, se confondent même volontiers. Il ne s'agit pas de déplacer les genres, d'échanger les procédés, de transporter un art dans un autre, ce serait aller trop loin; mais il importait, en effet, de multiplier les points de vue, de comprendre, d'embrasser, sans acception de métier, toutes les expressions de talent et de génie, toutes les originalités de nature, tous les modes de l'imagination ou de l'observation humaine. La critique qui, par un reste de préjugé ou de routine, se priverait de toute ouverture de ce côté, se retrancherait, de gaieté de cœur, bien des lumières et beaucoup de plaisir.

J'ai parlé d'observation; et qui donc, si l'on cherche parmi les noms d'auteurs ceux qui peuvent le plus prétendre en notre temps à ce genre de mérite, qui pourra-t-on citer de préférence à Gavarni ? Il est l'observation même. Tout ce qui a passé et défilé sous nos yeux depuis trente-cinq ans en fait de mœurs, de costumes, de formes galantes, de figures élégantes, de plaisirs, de folies et de repentirs, tous les masques et les dessous de masques, les carnavals et leur lendemain, les théâtres et leurs coulisses, les amours et leurs revers, toutes les malices d'enfants petits ou grands, les diableries féminines et parisiennes, comme on les a vues et comme on les regrette, toujours renaissantes et renouvelées, et toujours semblables, il a tout dit, tout montré, et d'une façon si légère, si piquante, si parlante, que ceux mêmes qui ne sont d'aucun métier, ni d'aucun art, qui n'ont que la curiosité du passant, rien que pour s'être arrêtés à regarder aux vitres, ou sur le marbre d'une table de café, quelques-unes de ces milliers d'images qu'il laissait s'envoler chaque jour, en ont emporté en eux le trait et retenu à jamais la spirituelle et mordante légende. J'avais autrefois rencontré Gavarni, je ne l'ai connu que tard; mais j'ai beaucoup causé avec ceux qui l'ont pratiqué de tout temps, je me suis beaucoup laissé dire à son sujet, et insensiblement l'idée m'est venue de rendre à ma manière cette physionomie d'un artiste qui en a tant exprimé dans sa vie et qui les comprend toutes; j'ai voulu l'esquisser telle qu'à mon tour je la vois et la conçois et telle qu'on l'aime.

Gavarni n'est qu'un nom de guerre; il s'appelle de son nom de famille Chevallier (Sulpice-Guillaume), né à Paris, mais, du côté de son père, originaire de Bourgogne; du village de Saint-Sulpice, aux environs de Joigny. Il avait un oncle, frère de sa mère, peintre connu de la fin du XVIIIe siècle, Thiemet. D'ailleurs on ne saisit rien dans ses origines qui soit de nature à éclairer son talent. Il ne reçut pas l'éducation classique et de collége, et il se trouvera ainsi plus tard libre et affranchi de toute tradition, garanti contre l'imitation qui naît du souvenir. Son éducation fut toute professionnelle, géométrie, dessin, dessin linéaire en vue de l'architecture. Il avait appris aussi à dessiner la machine; on l'avait appliqué à cette branche de mécanique délicate et savante, les instruments de précision. Cette géométrie première, qu'il poussera plus tard jusqu'à la science, lui servit de tout temps à mieux saisir les disproportions et les désaccords : il eut de bonne heure, comme on dit, le compas dans l'œil. On lui proposa une place dans le cadastre, sans doute pour des levées de plans, et il accepta; il avait vingt ans, plus ou moins. Il va à Tarbes et y passe plusieurs années. On me le dépeint alors un beau jeune homme, à la chevelure d'un blond hardi, bouclée, élégante. M. Leleu, ingénieur en chef du cadastre à Tarbes, lui-même un peu poëte et dessinateur, appréciait Gavarni et lui marquait de l'amitié. Gavarni, pendant ce séjour dans un pays pittoresque, en face des Pyrénées, essayait en tous sens son crayon : il dessinait des modes, des costumes pyrénéens, des paysages, des courses de chevaux, des descentes de diligence, etc.; on me cite, entre autres dessins, *les Contrebandiers* et *l'Inondation*, qu'il fit imprimer à Bordeaux : sa première manière était, me dit-on, d'un soigné naïf. De là, vers la fin de son séjour, il envoyait à Paris, à M. de La Mésangère, qui publiait le *Journal des Dames et des Modes*, des dessins de costumes espagnols, de travestissements. Il eut de bonne heure le goût, le sentiment du costume et du travestissement; c'était son plaisir et sa folie. Revenu à Paris, il continuait de faire des dessins de diverses sortes et des aquarelles, lorsqu'un jour Susse, qui lui en achetait une, exigea une signature : « Le public, disait l'éditeur, aime des œuvres qui soient signées. » Gavarni, mis en demeure d'écrire un nom, se souvint alors de la vallée de *Gavarnie* qu'il avait habitée et de la cascade qu'il aimait, et, sur le comptoir de Susse, il signa son dessin de ce nom d'affection qu'il mit seulement au masculin. Et voilà toute l'œuvre future baptisée.

Il faisait ses débuts. M. de Girardin, qui faisait également les siens par la publication de *la Mode* avec Lautour-Mézeray, et qui de son coup d'œil d'habile directeur était à l'affût des talents, s'adressa à Gavarni, dont il avait remarqué une suite de travestissements lithographiés; il le fit chercher à Montmartre, où l'artiste habitait alors. Gavarni succéda, à *la Mode*, à un aimable crayon de femme, de jeune fille, mais dont les dessins charmants n'avaient pourtant pas assez de précision pour la gravure.

On était en 1829, Gavarni n'avait que vingt-cinq ans; lui aussi, il était de ce groupe d'artistes chercheurs, voués à la production féconde, à la rénovation de l'art dans tous les genres, et dont la naissance, remontant aux premières années du siècle, a été comme proclamée à son de trompe dans ce vers célèbre :

« [illegible] »

C'est quatre ans qu'il faut dire pour Gavarni. Variez ainsi le chiffre, selon les noms, depuis un jusqu'à cinq; demandez même au vieux siècle de vous donner les trois ou quatre dernières années de grâce auxquelles il ne tient guère, et vous aurez, en sept ou huit ans, toute la couvée réunie, tout le groupe.

C.-A. SAINTE-BEUVE,
De l'Académie française.

(*La suite au prochain numéro.*)

COURRIER DES MODES

Il est parfaitement décidé qu'on portera des petits chapeaux pendant toute la saison d'hiver; les formes varient, mais elles ne sont acceptées qu'à la condition qu'elles ne s'allongent pas.

Les modes artistiques de Mme *Alexandrine* (rue de la Chaussée-d'Antin, n° 5), sur lesquelles je vous ai promis de nouveaux détails, nous offrent des types d'une ravissante coquetterie. Il est inutile ici de faire des phrases, l'important est de décrire les modèles et c'est ce que je vais faire.

Un chapeau *Grande-Duchesse* est en royal blanc, la forme

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :
Dans quelques années, avec le canal de Suez, on ira vite en Chine.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7

EMILE AUCANTE

un peu cintrée indique une Marie Stuart, le pourtour est bordé d'un collier de perles fines; la calotte, en velours tendu, ronde et aplatie, est surmontée d'un bouquet composé de cinq grappes de mûres en perles, deux boutons de roses sont ajoutés à l'extrémité gauche de la passe; une riche garniture de blonde est jetée sur le chapeau, qui se complète par des brides colliers de blonde qui se nouent par un bouton de rose, et des brides de moire blanche flottantes.

Un autre modèle appelé *Naïade* est en velours bouclé, nuance marron : la calotte, un peu bombée, est ornée d'une seule feuille d'eau en velours, des feuilles semblables s'échappent et retombent par derrière. Le bandeau qui garnit l'intérieur est en velours marron piqué de perles de jais et accompagné de coquilles de blonde blanche; une barbe de dentelle forme le bavolet et tombe en guides à l'arrière du chapeau.

Un troisième modèle porte le nom gracieux de princesse *Dagmar*, il est de velours ponceau, la calotte est un peu haute et les joues légèrement allongées. La passe et le bandeau intérieur sont en velours ponceau plissé; le tour de la calotte est orné d'une fourrure noire de laquelle tombe une guirlande en perles de jais.

Enfin un délicieux petit modèle, chapeau de voyage ou de promenade à pied, est de forme *Dora d'Istria* en velours noir à côtes, un ruban de moire noire entoure la calotte, et ce ruban se divise en trois pans qui retombent par derrière, accompagnés d'ornements en perles de jais. Le tour du chapeau n'a que trois centimètres de largeur, il est orné d'astrakan.

Il faudrait passer des journées entières pour admirer les coquettes fantaisies que la maison *Alexandrine* a créées en coiffures et en chapeaux, mais le temps nous manque, et, semblable au papillon, la chronique des modes doit effleurer le calice de chaque plante et s'envoler bien vite.

Mon désir d'être utile à mes lectrices m'a conduite, encore une fois, dans les salons de la *maison Caliste*, rue Neuve-Saint-Augustin, 23. Il y a beaucoup à voir aussi, dans cette maison où les femmes les plus élégantes se donnent rendez-vous. J'admire surtout les charmantes casaques de guipure, que je trouve si agréables pour les toilettes du soir; ce petit vêtement n'est pas d'un prix très-élevé, et peut rendre de grands services aux femmes qui vont beaucoup dans le monde, car il suffit, pour donner au costume un charme tout particulier, et l'on peut utiliser avec lui les robes de soie de nuances claires, dont le corsage ne serait plus assez frais pour être porté tout seul. Pour ce même usage, je désigne aussi des corsages de dentelle noire, avec ou sans manches, et des chemisettes à basquines. Un grand nombre de femmes s'adressent à la maison *Caliste* pour obtenir des objets *d'étrennes*, d'une charmante coquetterie : dans le nombre, je désignerai des catalanes de forme nouvelle, qui sont de guipure ou de dentelle, divisées derrière en trois pans : cela forme une très-jolie coiffure. D'autres modèles de coiffures en dentelle sont composés en papillons de dentelles avec des guides qui retombent gracieusement par derrière jusqu'à la ceinture, un collier de dentelles assorties tourne autour du menton. Il existe aussi dans cette maison, la première du genre par ses importantes fabriques, des parures assorties, corsage coiffure et ceinture *Gabrielle;* la réunion de ces objets nous fournit le motif d'un très-joli cadeau.

On peut encore choisir des dessus d'éventails en dentelle ou guipure, il y en a de très-beaux et ce genre est très en vogue.



THÉATRE DE LA GAITÉ. — *CADET-LA-PERLE*, drame historique en cinq actes et huit tableaux, de MM. ALPHONSE ROYER et THÉODORE DE LANGEAC. — Huitième tableau, scène dernière. Dessin de M. Riou. — Voir la Chronique du numéro 594.

J'ai été chargée, par une de mes amies, de choisir à la *Compagnie Irlandaise*, rue Tronchet, 36, une jolie collection de mouchoirs, pour garnir une fort belle boîte, qui doit être offerte par un aimable parrain à une jeune filleule de dix-sept ans. Voici ce que j'ai choisi : six mouchoirs à coins brodés, les quatre coins d'une broderie différente, trois coins en fleurs au plumetis et le quatrième avec un chiffre; les mouchoirs sont garnis de valenciennes; six mouchoirs illustrés à un coin seulement avec des motifs de dentelle, chiffre et écusson au coin vis-à-vis, bords à jour avec petits volants de dentelle; six mouchoirs de lingerie à vignettes de couleurs et chiffres en reliefs picotés de la même nuance que la vignette, et enfin six mouchoirs pour toilette de bal avec un seul coin richement illustré de guipure et de broderie et volant de guipure; ces derniers sont en baptiste très-fine. Pendant le séjour que j'ai fait à cette occasion dans les magasins de la *Compagnie Irlandaise*, j'ai admiré toutes les charmantes nouveautés en mouchoirs de luxe, préparées pour cadeaux d'étrennes.

Le défaut d'espace m'oblige à m'arrêter pour aujourd'hui : je réponds en terminant à une demande venue de Strasbourg; l'essence à détacher, *la Florida*, doit se trouver, je pense, dans toutes les villes, ce que je puis affirmer, c'est qu'elle a un dépôt à Paris, rue Fontaine-au-Roi, 8, chez M. Bort, et à Lyon, rue de la Reine, 38. Ce produit, nouvellement connu, est appelé à rendre de très-grands services aux femmes soigneuses de leur toilette.

ALICE DE SAVIGNY.



LA GRANDE PLACE DE MATAMOROS (MEXIQUE), AVEC L'ÉGLISE CATHÉDRALE, d'après [illegible]. — Voir pag. 782.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 597.
Mercredi 12 Décembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les rêves des nobles étrangers. — Le prestige des bals d'Opéra. — Rumeurs inquiétantes. — L'ouverture solennelle du carnaval. — Invasion du cabinet de Strauss. — Le chroniqueur formule deux vœux. — Les choristes de l'Opéra. — Leur existence fastueuse. — Le flot qui apporte les uns emporte les autres. — Un vers d'Horace qui est de Juvénal. — Un par. du docteur Véron. — Une jeune choriste blonde qui sait le latin et le grec. — Chimères dorées et déceptions lugubres. — Pourquoi il vaut mieux prêter dix francs que deux sous. — Les fluctuations de la mode. — Anglais, Russes, Chiliens, Parisiens et Turcs. — Les exploits de deux musulmans archi millionnaires. — Fière réponse d'une mère d'actrice.

A quoi pense le Péruvien verdâtre quand il regarde flamboyer les constellations équatoriales? A quoi pense l'héritier d'une pairie écossaise, qui chasse le renard dans les Hautes-Terres, et qui met soudain son cheval au pas sur la bruyère fleurie? Ce russe emporté sur la Perspective par l'attelage furieux de son droschki, quel rêve le berce au sein de sa fourrure de martre-zibeline? Quels soupirs gonflent le sein du blond Prussien égaré sous les Tilleuls? — Tous ces hommes lancent, à travers l'espace, leur pensée jusqu'à la rue Le Peletier, et évoquent le souvenir de ces nuits de bals d'Opéra, fiévreuses, torrides, pleines de tapage, de lumière, de poussière et de huées, de ces nuits où chacun prétend s'ennuyer à mourir, et où tout le monde retourne avec le même ensemble, dès que Strauss, debout à un pupitre, en face de son armée de musiciens, a donné, au douzième coup de minuit, ce signal solennel qui proclame officiellement le commencement du carnaval.

Le temps marche. L'hiver, comme je l'ai constaté il y a quelques jours, a pris possession de Paris. Samedi prochain, c'est-à-dire dans trois jours, aura lieu le premier bal masqué de la saison.

Des bruits assez inquiétants ont couru sur la destinée des bals de l'Opéra. Des esprits chagrins ont prétendu qu'ils devaient disparaître bientôt comme tant d'autres institutions antiques. Ils ont assuré que leur sort était lié à celui de la salle provisoire actuelle, et qu'il leur serait interdit de franchir le seuil de cet immense mausolée qui est en train d'avaler avec un appétit insatiable les pierres de taille de toutes les carrières de France.

Hélas! trois fois hélas! c'en serait donc fait de la gaîté française! La Folie bachique et travestie, qui pleure Gavarni en ce moment, serait condamnée à mettre un crêpe éternel à ses grelots! Et le premier acte de la comédie de MM. de Goncourt prendrait rang parmi les études archéologiques!



DANSE DE NÈGRES DANS LES RUES D'ALGER, dessin de M. Mariani. — Voir page 787.

Et quel serait le motif de cette résolution terrible? — On insinue que les ébats chorégraphiques des bals de l'Opéra sont aussi salissants que bruyants. On paraît craindre que, promptement, ils ne fanent les peintures et ne ternissent les dorures qui doivent s'étaler à profusion à l'intérieur du monument de M. Garnier.

Entre nous, je ne saurais prendre au sérieux un aussi médiocre argument. Je ne suis toujours horriblement ennuyé au bal de l'Opéra, — c'est convenu, — mais je ne puis me persuader que, pour une simple question de dorure et de peinture, on en arrive à porter la main sur une institution, — le mot « institution » est bien solennel; mais je n'en trouve pas d'autre — qui est si profondément entrée dans les mœurs, non-seulement de la France, mais encore du monde entier.

Vous figurez-vous un hiver parisien sans bal de l'Opéra? La population de notre bonne ville, et les hommes riches de toutes les nations y trouvent une espèce de soupape de sûreté pour leurs besoins de joie exubérante et de folie tumultueuse. L'homme est d'autant plus sage qu'il sait rire franchement de temps en temps. C'est, en quelque sorte, une question d'hygiène physiologique.

Un hiver sans bals d'Opéra! ce serait un jour de l'an sans étrennes; un mardi gras sans bœuf gras; un printemps sans courses de chevaux. Ce serait absurde; ce serait le commencement de la fin du monde.

Et tout cela, à propos de dorure et de badigeon! Laissez-moi croire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces maussades rumeurs.

En attendant, chacun s'apprête à saisir le présent, avec d'autant plus d'entrain qu'il a un peu peur de voir l'avenir lui échapper.

Depuis hier, a commencé une curieuse promenade qui s'effectue tous les ans dans le cabinet de M. Strauss, l'aimable directeur des bals. On y voit défiler la phalange de toutes les femmes un peu légères de Paris. Elles vont solliciter des petits carnets sur lesquels on inscrit leur nom, et qui doivent leur servir de laisser passer pour la saison entière.

Ne croyez pas que cette faveur soit octroyée au hasard et à la première venue. L'administration, qui sait l'influence que la qualité du public féminin doit exercer sur le succès d'une entreprise de cette nature, fait son possible pour n'avoir que le dessus du panier de ce monde-là. Aussi, assistez-vous parfois à des scènes de refus et de réclamations du plus haut comique.

En passant, me sera-t-il permis d'émettre deux vœux?

Le premier, c'est que le célèbre quadrille Clodoche-Normande-Flageolet-Lacomète introduise un peu de variété dans ses costumes. On commence à être fortement rebattu de voir toujours les mêmes guenilles, prétendues excentriques, sur le dos de ces quatre sauteurs.

Mon second vœu, c'est que mademoiselle Isabelle, la bouquetière, observe strictement les règles de la courtoisie à l'égard des agents de l'autorité.

~~~ Puisque me voilà sur le terrain de l'Académie impériale de musique, je demanderai à mes lecteurs la permission d'y rester encore pour leur parler d'une classe d'artistes aussi intéressants que peu connus. Il s'agit des choristes de l'Opéra.

Ces chanteurs, famille originale et sympathique, sont au nombre d'à peu près quatre-vingts, tant hommes que femmes. Ne vous y trompez pas : ce sont de véritables artistes, chantant juste pour la plupart, doués d'organes vigoureux et sonores, capables enfin de lire à livre ouvert toute espèce de musique.

Chacun d'eux reçoit un traitement qui varie de 800 à 1,200 francs par an.

Heureux choristes!

Sur ma foi, l'homme est une créature insatiable. Sous le futile prétexte qu'ils possèdent femmes et enfants, les choristes n'ont-ils pas la prétention d'accroître encore leur budget sardanapalesque!

Remontez sur les hauteurs de Montmartre et de Belleville, où presque tous ont fixé leurs pénates, à quoi pensez-vous qu'ils consacrent les loisirs de la nuit? — Ils copient de la musique pour les orchestres des théâtres.

Il en est même qui déjeunent de l'autel après avoir soupé du théâtre. Reveillés par leur âpreté au gain, ils se lèvent de très-bonne heure et vont chanter aux offices des églises.

Mon Dieu! que font-ils donc de tant d'argent?

Que si vous me demandez quand ils dorment, je vous répondrai : — De temps en temps; les soirs de ballet, par exemple, où la corvée est finie à neuf heures.

De son côté, la dame des chœurs n'a pas une existence moins laborieuse. Quand elle n'est pas retenue au théâtre, elle s'occupe des soins de son ménage, et se livre avec ardeur à des travaux de couture; car...

A très-peu d'exceptions près, elle est un modèle de moralité que je recommanderais à ces demoiselles de la danse, si ma recommandation pouvait servir à quelque chose.

Quelquefois des choristes sont devenus des rentiers et des contribuables, et cela de la façon la plus simple du monde : en débutant avec éclat.

Témoin le ténor Renard; témoin plusieurs autres encore.

Le flot inconstant apporte les uns et emporte les autres. — Là, comme ailleurs, c'est l'histoire de la vie.

La phalange des choristes ouvre souvent ses rangs hospitaliers à des sujets que leur voix a trahis. Valgalier a fait les beaux jours de la province dans les premiers ténors du grand répertoire. Tissaire a traversé les mêmes destinées. Après avoir été *Robert*, il lui envoie à présent le défi du prince de Grenade, *dans la forêt prochaine*. Fleury, simple choriste aujourd'hui, a rempli l'emploi de ténor léger. Enfin on a connu Canaple, présentement coryphée à 2,000 francs d'appointements, baryton à côté de Rosine Stolz, et lui chantant :

Pour tant d'amour, ne soyez pas ingrate!

Le choriste est un bon serviteur, *grognard*, mais faisant bravement son devoir devant l'ennemi, c'est-à-dire devant le public. Toutefois, si on l'accable de travaux qu'il juge inutiles, ou dépassant ses forces et les limites de son contrat, il proteste à sa façon et ne donne qu'un mince filet de voix qui ressemble à un gémissement.

Il y a un an, si j'ai bonne mémoire, on a eu de cela un curieux exemple. Orchestre et chœurs s'étaient donné le mot, et, pendant la *Marche du Prophète*, on entendit parfaitement craquer les bottes d'un spectateur attardé qui regagnait sa stalle.

Une anecdote est la meilleure manière, ce me semble, de compléter un croquis.

Un soir, pendant un entr'acte, — quatre ou cinq années se sont écoulées déjà, — le docteur Véron se tenait sur le théâtre entouré de plusieurs amis. La conversation avait lieu à haute voix, et il arriva au docteur de lancer un vers latin quelconque, en ajoutant : « comme dit Horace. »

Il fut interrompu par une douce voix qui lui disait :

— Pardon, monsieur le docteur, ce vers n'est pas d'Horace, mais bien de Juvénal.

M. Véron se retourne stupéfait. — La voix appartenait à une jeune et jolie femme, dont les yeux bleus et les cheveux blonds trahissaient l'origine germanique.

— Par exemple! voilà qui est fort, riposta le bourgeois de Paris, froissé dans son amour-propre; je prétends...

— Ne prétendez rien...

— Je parie qu'Horace...

— Ne pariez pas, monsieur; vous perdriez votre pari.

— Je le gagnerais, et je l'appuie de cinq louis.

— Eh bien! je le tiens, puisque vous le voulez absolument. A bientôt, monsieur le docteur.

Le surlendemain, la jeune femme arrivait avec la loi et les prophètes, c'est-à-dire avec un exemplaire de Juvénal, où brillait le vers en question.

Le docteur Véron paya les cinq louis, en faisant une légère grimace. Ce n'était pas son argent qu'il regrettait, bien entendu, mais son prestige de savant — hélas! — fortement endommagé.

La blonde choriste qui possédait son Juvénal d'une façon si triomphante était âgée de vingt-cinq à vingt-six ans et se nommait Mlle Vogler. Son père avait professé les humanités dans une des plus célèbres universités d'Outre-Rhin, et s'était complu à prodiguer à son enfant les trésors d'une rare érudition. Aussi Mlle Vogler n'eût pas été embarrassée davantage, si la citation avait été empruntée à un poëte grec.

Par quelle succession d'aventures extraordinaires l'humble choriste a-t-elle dû passer avant de venir échouer tristement sur les planches de l'Opéra, après avoir quitté l'austère maison du vieux professeur? Mlle Vogler n'a jamais confié à personne ses rêves d'amour, ses aspirations à la gloire, ses amères déceptions. La pulmonie, maladie hideuse et implacable, a emporté la blonde fille de l'Allemagne et a donné du moins le repos de la tombe à celle dont la vie, malgré son voile de mystère, laissait deviner tant d'illusions brisées et de souffrances contenues.

Interrogez les habitués des coulisses de l'Opéra. Je gage que pas un seul, parmi eux, n'a perdu le souvenir de Mlle Vogler.

Et pourtant, trois ou quatre ans, à l'Opéra, équivalent à trois ou quatre siècles!

~~~ Il n'est pas un seul petit commis, entrant dans une maison de banque, à qui ses parents ne racontent avec complaisance la légende de l'épingle de M. Laffitte, concluant invariablement par cette phrase :

— Et voilà comment on fait les bonnes maisons!

Mais un abîme sépare les financiers d'il y a cinquante ans de ceux de nos jours. Laissez-moi vous citer un trait de l'un de ces derniers.

Voulant entrer à l'Opéra, un gros bonnet de la Bourse eut besoin de faire cirer sa chaussure. Au moment de payer le décrotteur, il s'aperçut qu'il n'avait pas de monnaie.

— Prête-moi deux sous, dit-il à un ami qui l'accompagnait.

Celui-ci, autre gros bonnet de la finance, hésita, puis se ravisant :

— Tiens, répondit-il, j'aime mieux te prêter dix francs, parce que deux sous, ça s'oublie

~~~ L'homme qui par profession est obligé d'étudier les oscillations de l'opinion publique à Paris, est appelé souvent à constater de singuliers revirements. Voyez, par exemple, les nobles étrangers qui viennent périodiquement dépenser dans la moderne Babylone leurs roubles, leurs guinées, ou leurs ducats : ils subissent toutes les variations de la mode, ni plus ni moins qu'une valeur cotée au parquet de messieurs les agents de change. Tantôt telle nationalité est demandée avec une forte prime, tantôt tel peuple est offert à perte et n'obtiendrait pas crédit d'une paire de faux cols.

Je m'explique.

Il y a une vingtaine d'années, messieurs les Anglais tenaient le haut du pavé. Il leur suffisait d'exhiber des favoris rouges et de dire : « *Oh yes!* » immédiatement tous les salons et tous les boudoirs s'ouvraient devant eux.

L'insulaire, fût-il marchand de cirage ou de rasoirs, était d'emblée qualifié de : *Mylord anglais* dans le monde des théâtres et des jolies femmes, comme dans celui des fournisseurs. Il était libre d'abuser de son prestige pour y faire tous les dégâts possibles.

Il en fit même tant et tant, qu'il ne tarda pas à tomber dans un discrédit qui rappelle celui des mouzaïas.

Le sceptre de la mode passa à la Russie.

— Est-ce un boyard? commencèrent à dire avec anxiété les demoiselles du corps de ballet, quand elles voyaient un nouveau visage apparaître sur le seuil du foyer de la danse.

Le règne des Brésiliens et des Chiliens, qui succéda à celui des Russes, fut éphémère. On acquit rapidement la preuve que les pierreries qui constellaient leurs chemises leurs gilets et leurs doigts n'étaient que d'anciens bouchons de carafe en retraite.

Arriva alors le tour — chose inouïe! car on n'est que bien rarement prophète en son pays! — le tour des fils de famille parisiens, des fils d'entrepreneurs préférablement. Cette circonstance était due surtout au mouvement actif des expropriations et des démolitions. Mais la difficulté de distinguer les mineurs des majeurs, ainsi que les indiscrétions de la justice arrêtèrent brusquement cet élan national.

A l'heure qu'il est, et pour le présent hiver, il me semble que c'est le Turc qui a le haut du pavé, grâce surtout à deux opulents représentants de l'islamisme, qui se sont installés à Paris pour y dévorer des revenus des *Mille et une Nuits*. Ouvrez un de ces journaux où la chronique fleurit : vous y lirez certainement plusieurs phrases conçues à peu près dans ces termes :

« Un tel-Pacha vient d'acheter un tableau de deux cent mille francs à M. Galimard. »

Ou bien :

« Le prince Machin vient de gagner quatre cent mille francs à un Russe, après une partie de baccarat qui a duré cinquante-trois heures. »

Un tel-Pacha a fait ceci, le prince Machin a fait cela, et tous les jours quelque extravagance nouvelle.

Que ces cancans soient vrais ou faux, il n'en est pas moins certain que ces messieurs doivent finir par être fort agacés de voir la curiosité publique farfouiller ainsi dans leur vie privée.

En somme, tant pis pour eux! Ils ont commencé par être chatouillés très-agréablement parce qu'on s'occupait beaucoup d'eux; il ne leur est plus possible désormais d'arrêter le mouvement, la curiosité se fût-elle métamorphosée en indiscrétion.

La mode ne fait pas de grâce à ceux à qui elle a donné des couronnes de roi ou de prince.

Mais que ces deux honorables personnages veuillent bien se rassurer! Ses couronnes, la mode les reprend aussi vite qu'elle les donne. De nouveaux fétiches sont déjà à l'horizon, sans doute; et les Ottomans, si fort en évidence aujourd'hui, ne tarderont pas à entrer dans l'oubli où dorment leurs prédécesseurs, les mylords, les boyards et les Chiliens.

~~~ Un jeune homme, coupable de ne pas être riche, s'était passionnément épris d'une actrice à toilette, d'un théâtre de genre. C'était absurde; mais Lambert-Thiboust l'a dit : l'homme n'est pas parfait!

Placé dans un coin de l'orchestre, l'amoureux avait déclaré sa passion par un discret manége de lorgnette. Un certain regard humide avait répondu qu'on ne se fâchait pas de la liberté grande.

Plein d'espoir, l'amoureux envoya un bouquet.

La fatalité voulut que la mère vînt ouvrir la porte, elle-même. Fronçant d'abord le sourcil à l'aspect des roses encadrées de lilas blanc, elle jeta ensuite un rapide coup d'œil sur la main gauche du domestique.

Cette main tenait une casquette, conformément aux règles de la civilité. — Mais d'écrin, il n'y avait pas la moindre trace.

— Où est le bracelet? demanda la mégère.

— Madame, répondit le commissionnaire, voilà tout ce qu'on m'a dit de vous remettre...

— Eh bien! dites à celui qui vous envoie, que ma fille et moi nous sommes des demoiselles honnêtes!

Albert Wolff.

BULLETIN

Nous lisons dans le journal *El Siglo*, de Montevideo :

Beaucoup de journaux européens, apportés par le dernier paquebot, parlent d'un Français appelé Cullé, âgé de 139 ans, qu'ils disent être l'homme le plus vieux du monde.

Nos lecteurs liront avec intérêt la statistique suivante, prise sur le recensement de la population du Chili en 1865.

Ils seront sans doute surpris des cas de longévité extraordinaire qui s'y trouvent, et dont l'un d'eux éclipse les gloires du susdit sujet de Napoléon III.

Au Chili, il y a 832 individus depuis 100 jusqu'à 140 ans, dont 311 hommes et 521 femmes, répartis comme suit : 384 de 100 ans, 13 de 101 ans, 57 de 102 ans, 20 de 103 ans, 41 de 104 ans, 46 de 105 ans, 9 de 106 ans, 9 de 107 ans, 10 de 108 ans, 7 de 109 ans, 65 de 110 ans, 6 de 111 ans, 6 de 112 ans, 2 de 113 ans, 4 de 114 ans, 15 de 115 ans, 7 de 116 ans, 3 de 117 ans, 1 de 118 ans, 4 de 119 ans, 11 de 120 ans, 5 de 122 ans, 5 de 130 ans et 1 de 140 ans (une femme).

On compte encore au Chili, d'après le même recensement, 12,244 vieillards de 90 à 99 ans.

La vente de la bibliothèque, des gravures et des médailles du cabinet de feu le docteur Wellesley, a duré environ un mois. Elle vient de finir dernièrement, et elle a produit, dit le *Morning Post*, la somme de 14,882 liv. sterling (372,050 francs), savoir : la bibliothèque, 110,675 francs; les médailles et manuscrits, 25,575 francs; les gravures 235,800 francs.

Nous lisons dans le *Courrier du Canada :*

Nous avons le plaisir d'annoncer la plus belle découverte archéologique qui ait jamais été faite au Canada. Après les plus longues et les plus patientes recherches, MM. les abbés C.-H. Laverdière et H.-B. Casgrain viennent de découvrir le tombeau de Champlain, le fondateur de Québec et le père de la Nouvelle-France.

Cette nouvelle sera accueillie avec un vif intérêt par tout le Canada, et aura de l'écho en Europe.

Nous n'ajouterons pas d'autres détails, parce que les auteurs de cette découverte doivent publier sous peu le procès-verbal circonstancié de toutes leurs investigations.

La ville de Québec doit être fière que ce soient deux de ses enfants qui aient retrouvé le tombeau de son fondateur.

Le square établi devant l'église de la Trinité, entre les rues Blanche et de Clichy, commence à prendre figure. Succédant aux tailleurs de pierre et aux maçons qui l'occupaient il y a quelques jours encore, les jardiniers de la ville de Paris viennent d'en prendre possession pour y exécuter les divers travaux qui ont pour résultat de transformer une surface triste et nue en un frais et riant jardin. Déjà neuf grands marronniers, de trente à quarante ans d'âge, amenés sur des chariots avec les précautions en usage, ont été plantés dans le nouveau square, dont le sol a été préalablement renforcé d'un lit épais de terre végétale. En même temps l'on s'occupe de dessiner les massifs, de tracer les allées suivant le projet adopté pour la décoration du square, qui présente une superficie de 3,000 mètres environ, et sera certainement un des plus fréquentés de la capitale.

L'établissement d'un cimetière unique pour les Parisiens à Méry-sur-Oise (près Pontoise) ne tardera pas à être réalisé. Une statistique publiée par le *Constitutionnel* constate que, depuis leur fondation jusqu'en 1863, les cimetières Montmartre (1825) de l'Est (1804) et Montparnasse (1824) ont servi à inhumer 1,037,103 individus.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

XIV

La cour de Castro.

Il y eut un long murmure parmi les courtisans, et don Juan de Haro lui-même jeta sur Moncade un regard d'étonnement profond.

Mendoze rougit et souleva son chapeau pour saluer cet ami inconnu que son étoile lui envoyait.

Moncade lui tendit la main franchement. Ce n'était pas montrer peu de courage en pareille compagnie.

Pendant que Mendoze lui rendait son étreinte avec chaleur, Moncade se tourna vers le jeune comte :

— Don Juan, dit-il, veux-tu un conseil?

— Non, repartit celui-ci en riant, à quoi bon les conseils d'un fou? Tu viens de nous donner des preuves de folie noire.

— Tu l'auras donc malgré toi, mon conseil, reprit gravement le marquis de Pescaire; garde ta riposte de pied ferme pour une autre occasion.

— De par Dieu! s'écria le comte de Palomas qui se leva d'un coup, j'aime encore mieux les leçons du jeune rustaud, fils de soldat, frère de paysan et bachelier de Salamanque par-dessus le marché, que tes insolents avis, marquis. Dégainez, s'il vous plaît, seigneur Mendoze, je vais vous faire l'honneur de croiser le fer avec vous.

Mendoze ne se fit pas prier. Sa longue et forte lame, qu'il avait fourbie avant de partir sortit étincelante de son fourreau. L'épée de don Juan était sur un siége à ses côtés. Il la prit et dégaina sans toucher le fourreau, et le jetant galamment derrière lui, par-dessus sa tête, et ils tombèrent en garde tous les deux.

— Par mon saint patron, dit Gabacho sur le perron de l'église, voilà notre jeune provincial qui va couper en deux ce Haro!... N'irons-nous point regarder cela de plus près?

Maravedi et ses camarades avaient déjà pris les devants. Ils avaient grimpé, pour mieux voir, jusqu'aux niches des saints qui ornaient le portail. Le clocher sonnait à toute volée le second appel pour la grand'messe.

Les courtisans avaient d'abord essayé de s'interposer, mais don Juan avait dit : Je le veux! Ils faisaient cercle pour empêcher du moins que la police ne vînt se mêler de la partie.

Moncade était debout auprès de son nouvel ami. Il gardait un grand sérieux. Il avait à la main son épée nue. Personne jusqu'à ce moment ne s'est présenté pour lui tenir tête.

A la première passe, le comte de Palomas fut obligé de se rejeter en arrière pour éviter un coup droit porté à fond par Mendoze. Il voulut chasser le fer et s'élancer à bras raccourci sur son adversaire, selon la mode d'alors, mais Mendoze l'arrêta par ce coup que les Espagnols appellent *haver la reja* (faire la barre), et qui consiste à peser sur le fort de l'épée pour clouer sa pointe en terre.

Ce coup fameux commençait presque toujours les rencontres de nuit. C'était un temps d'arrêt pendant lequel les deux adversaires avaient coutume de decliner pompeusement leurs noms et titres, comme les héros de la tragédie antique.

Les noms une fois proclamés et les titres mis en regard l'un de l'autre, on commençait parfois à se provoquer mutuellement en des tirades homériques. Entre tous les peuples du monde, les Espagnols sont verbeux et solennels.

Mais ce n'était point pour entamer un discours que Mendoze faisait la barre sur l'épée de don Juan. Une grande rumeur venait de naître sur la place. Pendant que son adversaire reculait, Mendoze avait tourné la tête involontairement. Il avait vu la porte de la maison de Pilate grande ouverte; il avait aperçu la litière de la bonne duchesse portée par quatre serviteurs revêtus de costumes de deuil.

La litière elle-même était noire, et de chaque côté l'écu de Medina-Celi s'y couvrait d'un crêpe. D'autres que Mendoze avaient vu cela. Il paraît que la rentrée à Séville de la duchesse Éléonor était pour tous un grand et heureux événement, car il n'y eut pas sur la place un seul passant qui ne s'arrêtât, la tête inclinée avec respect et le chapeau à la main. Plusieurs saluèrent à haute voix. Nos amis les gueux désertèrent leur poste en tumulte et virent jusqu'au-devant du palais en poussant de joyeuses acclamations.

En un clin d'œil, il y eut au centre de la place un rassemblement nombreux. On savait que, suivant la dévote étiquette de sa famille, la duchesse mettrait pied à terre près de la borne de marbre qui marquait le milieu de la place. C'était là que le preux Alonzo Perez de Guzman, premier marquis de Tarifa, revenant de Terre-Sainte, avait sauté en bas de son cheval, pour marcher sur les genoux jusqu'au chœur de l'église où il avait versé entre les mains de Sébastien Mendez, vicaire de la foi, la somme qu'il fallait pour faire de la mosquée une basilique.

Depuis lors, tous les descendants du pieux marquis laissaient en ce lieu leurs chaises ou leurs montures.

La duchesse Éléonor et sa fille Isabel, toutes deux vêtues de noir et voilées, furent reçues au sortir de leur chaise par le portier majeur de Saint-Ildefonse et les deux hallebardiers de la Conciergerie. Encore fallut-il l'aide du seigneur Osorio, écuyer principal, et des Nunez parés déjà de leur livrée, pour ouvrir un passage à la bonne duchesse au travers de l'enthousiasme général.

C'était à cause de tout cela que l'épée de Mendoze, lourde et forte, pesait sur l'élégante rapière du comte de Palomas.

— Tu n'en veux plus, l'ami? demanda don Juan, qui avait eu trop d'occupation pour voir ce qui se passait en dehors du cercle des courtisans.

Au lieu de répondre, Mendoze se découvrit et salua jusqu'à terre. La charmante tête d'Isabel s'inclina doucement, mais c'était peut-être pour répondre aux acclamations de la foule..

— Seigneurs, dit Moncade, je ne sache personne parmi la grandesse d'Espagne qui ne soit parent ou allié de Medina-Celi... S'il vous plaît, chapeau bas!

Les courtisans se découvrirent, à l'exception de Narciso de Cordoue, qui attendait l'exemple du jeune comte de Palomas. Le chapeau de celui-ci resta sur sa tête.

— Vive Dieu! s'écria-t-il, que ne me disiez-vous qu'il s'agissait de ma femme? C'est à moi d'implorer la trêve, mon vaillant champion!... Je ne manquerais pas pour cent onces d'or cette occasion de voir ma femme!

Il sauta sur un tabouret et de là sur la table.

En ce moment, la femme et la fille de Medina-Celi marchaient vers le perron entre deux haies. Derrière elles venait Osorio, qui, tenant à la main une large bourse brodée, distribuait des aumônes.

— Sur mon honneur, dit don Juan, ma femme est belle!

Un silence s'était fait par hasard. La duchesse Éléonor entendit et tourna tête.

La toque emplumée de Narciso décrivit une courbe dans l'air et vint tomber aux pieds des deux dames.

Le gros homme se retourna furieux vers Moncade, qui avait encore la main levée.

— J'avais dit : chapeau bas! prononça froidement celui-ci.

En même temps l'épée de Mendoze piquait le bord de la riche coiffure du comte de Palomas, qui se trouva malgré lui tête nue.

Narciso avait dégainé. Moncade lui dit :

— Nous ferons partie carrée, si tu veux.

Quant à don Juan, loin de s'irriter, il envoya aux dames un salut avec un baiser; puis, se tournant vers Mendoze :

— Grand merci, l'ami, dit-il en riant. Decidement tu as une vocation de pédagogue... J'avais tort : on doit toujours saluer sa femme... et tu es un garçon de bon goût, car tu n'as point jeté mon feutre à terre pour le fouler aux pieds, comme cela se fait dans les comédies... Seigneurs, que dites-vous de la future comtesse de Palomas?

— Elle est belle comme un ange! répondirent Luna et Soto Mayor.

Les dames étaient sous le porche de l'église. Don Juan gagna le sol d'un bond, souple et gracieux. Il reprit son chapeau à la pointe de l'épée de Mendoze, et lui fit un signe de tête protecteur.

— Depêchons maintenant, dit-il; je veux aller lui offrir l'eau bénite au sortir de la messe.

Narciso, décoiffé, se démenait comme un petit diable et disait aussi : — Dépêchons!

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

[1] Voir les numéros 583 à 590.

DANSES DE NÈGRES, A ALGER

Les nègres forment à Alger une classe à part qui se distingue, par ses mœurs autant que par sa couleur, de la population indigène et des Européens. Ils y sont presque tous voués au servage. M. Ernest Feydeau leur a consacré un fort intéressant chapitre dans son beau volume sur *Alger :* « Les uns, dit-il, dont le sang est sans mélange, ont conservé les traits des caractères généraux qui les distinguent si rigoureusement de la race blanche; ils sont laborieux, résignés, patients comme des bêtes de somme, et leur philosophie enfantine se prête complaisamment à toutes les vicissitudes de la vie. Les autres, dont le sang est plus ou moins mélangé de sang arabe, sont fiers, énigmatiques, ambitieux, et je ne sais quelle austère dignité brille sur leur visage funèbre. Les premiers ont le masque grimaçant, le nez écrasé, le front déprimé, les mandibules énormes, et leur attitude, comme leur démarche, révèle quelque chose de naïvement bestial. Les seconds, avec leur nez droit, leur bouche exactement fermée, leurs yeux tristes, ressemblent à des sphinx hâlés par le soleil, et l'élégance de leurs formes, comme l'emphase de leur maintien, prête à toute leur personne un air de majesté très-imposant. »

Malgré l'aspect naturellement taciturne que donne à ces nègres la teinte plus ou moins sombre de leur visage, ils manquent rarement une occasion de se réjouir. La joie se manifeste surtout chez eux par des danses; aussi les rencontre-t-on souvent dans les rues de la ville se livrant aux singuliers ébats que M. Mariani s'est plu à représenter dans le dessin que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs.

Ils vont à travers Alger par troupes de dix ou douze au moins, de cinquante au plus, s'arrêtant de préférence devant la porte de leurs maîtres ou de leurs patrons. Les danseurs ont entre les mains de longues castagnettes de fer qu'ils nomment *Karakeub*, dont ils accompagnent leurs mouvements, tandis que des musiciens frappent tantôt de la main gauche, tantôt d'un petit bâton recourbé qu'ils tiennent à la main droite, un léger tambour suspendu à leur côté; les uns et les autres font entendre en même temps un chant nasillard et monotone qui n'est pourtant ni sans charme ni sans une certaine harmonie. Toutefois, une telle musique ne peut accompagner, comme on pense bien, des mouvements fort calmes, et, s'il fallait trouver à leur danse un point de similitude avec une autre, on ne saurait mieux la comparer qu'à la danse de Saint-Guy. Tantôt ils tournent sur une jambe, tantôt se balancent le corps d'avant en arrière et d'arrière en avant presque jusqu'à toucher le sol.

Quelques-uns n'ont comme instruments qu'une simple baguette qu'ils tiennent à la main et qu'ils frappent en cadence contre celles de leurs voisins dans les diverses figures de la danse. Ils se tiennent alors sur deux rangs et rien n'est curieux comme l'ensemble avec lequel leurs bâtonnets résonnent, soit qu'ils frappent à droite ou à gauche, devant ou derrière eux, au milieu d'une incroyable vivacité de mouvements.

P. DICK.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Moyen de prévenir l'incrustation des chaudières des machines à vapeur. — Désinfection de l'huile de pétrole. — Désinfection des fumiers et des vidanges. — Pierres de touche. — Emploi du nitrate d'argent pour les remplacer. — Propriété explosive du sodium. — Du rôle des insectes dans la fécondation des végétaux. — Les étoiles filantes de la nuit du [illegible]

L'industrie américaine se préoccupe en ce moment d'améliorations et de découvertes qui intéressent l'industrie et qui doivent donner à celle-ci, non-seulement des facilités de fabrication, mais encore d'excellentes conditions de sécurité.

M. Frederick parvient à prévenir les incrustations des chaudières des machines à vapeur par l'emploi d'une petite quantité d'acide pyroligneux brut, c'est-à-dire encore mélangé de goudron; il suffit que l'eau à laquelle on mêle un peu de cet acide rougisse le papier de tournesol bleu qu'on y plonge, pour que jamais les dépôts sédimentaires ne s'attachent aux tubes de métal dans lesquels ils bouillent avec le liquide qui les tient en dissolution.

On sait que les explosions des machines à vapeur ont pour unique cause les incrustations qui s'attachent aux parois de la chaudière, les isolent de l'eau et permettent au feu de les rougir.

L'huile de pétrole, quand elle brûle dans les lampes, répand une odeur infecte que toutes les précautions possibles ne parviennent guère à prévenir ou à faire disparaître. M. Green, de New-York, la débarrasse de cet inconvénient et la rend tellement inodore et limpide qu'on peut facilement, dit-il, la confondre avec de l'huile d'olive.

Sa méthode consiste à faire le vide dans un appareil spécial contenant de l'huile de pétrole, à l'y chauffer à cinquante-sept degrés, à l'y agiter vivement et à enlever par une ventouse aspirante les parties volatiles qui constituent la mauvaise odeur exhalée par le liquide minéral.

L'appareil dont il se sert se compose d'une sorte de colonne verticale formée de deux réservoirs superposés qui communiquent entre eux au moyen de deux pompes aspirantes.

On opère le vide dans le réservoir supérieur qui contient l'huile. Un courant de vapeur circulant à travers un serpentin qu'immerge l'huile de pétrole y amène ce liquide au degré de chaleur que je vous ai indiqué tout à l'heure, et les pompes aspirent les gaz dissous, tandis que des agitateurs à palettes remuent la masse.



LA CATHÉDRALE DE SAINT-BASILE, A MOSCOU, d'après une photographie. — Voir page 790.



BATEAU DE SAUVETAGE, REMORQUÉ PAR UN PAQUEBOT ALLANT RECUEILLIR L'ÉQUIPAGE D'UN NAVIRE EN DÉTRESSE, dessin communiqué par un membre de la Société centrale de Sauvetage. — Voir page 790.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



Joseph, pourquoi avoir acheté ce poisson? Nous avions de [illegible].

— Ce n'est pas pour manger maintenant : tout augmentera tellement à l'époque de l'Exposition.



— Eh bien, ma chère, vous êtes moins préoccupée de l'avenir de vos deux filles?

— Oui, je compte beaucoup sur l'époque de l'Exposition. . Des étrangers qui ne s'y connaissent pas.



— Mais il y a longtemps que j'annonce la voiture a madame la baronne.

— Voilà cinq heures que j'entends parler en vers. Vous me parlez en prose, je ne comprends plus.



— Mon cher, tu devrais surveiller ta femme.

— Inutile! grâce aux chroniqueurs d'aujourd'hui, si elle faisait ses farces, je le verrais bien dans mon journal.



Les [illegible] *Petit Journal* [illegible] Albert Wolff sur les [illegible].



— Allons voir *Mignon*.

— Non! Ça ne doit pas être un grand spectacle! Sans quoi, ils n'auraient pas mis *Mignon*. Ça doit être tout petit.



M. Sardou guettant un de ces farceurs de chroniqueurs qui ont la manie de rôder autour de sa nouvelle propriété.



[illegible] Mais [illegible] vous verrez [illegible]



Le Palais-Royal [illegible] Robert-le-Diable, à son tour, prend celui du Palais-Royal et pousse des gnouf-gnouf au nez et à la barbe de Bertram.



— Je vous demande un peu pourquoi il blague les pompiers?

— C'est pour flatter ses acteurs qui touchent des feux.



Qu'est-ce que c'est [illegible] *la Source*!

— Je [illegible]



M. [illegible] les théâtres

Vers la fin de la manipulation, il ne reste plus qu'à débarrasser l'huile de petrole du peu qu'elle contient encore de traces de vapeurs odorantes, et on y arrive avec un disque en métal placé entre les deux réservoirs, percé de trous et qui tourne rapidement, tandis que l'huile s'écoule du réservoir supérieur. Un lavage à l'eau froide complète la desinfection.

M. Pelouze vient de prendre un brevet pour la désinfection des vidanges, des fumiers, au moyen d'une application particulière de la naphtaline.

Bientôt, Paris se trouverait, grâce à ce moyen, débarrassé des abominables exhalaisons causées par certains travaux nocturnes, qui sont une des désolations de la grande cité.

Les pierres de touche dont se servent les orfévres pour essayer l'or sont ordinairement des fragments d'une roche appelée *silex, schiste, phatanite* ou trapoir; on recourt encore, pour le même usage, au jade, on peut même y employer toute sorte de silex et de substances pourvu qu'ils soient assez durs pour que l'or, humecté d'acide nitrique, y laisse quelque trace par le frottement.

Les bijoutiers américains emploient depuis quelque temps un procédé d'une grande simplicité pour se passer de pierre de touche. Ils recourent tout bonnement à un bâton de nitrate d'argent qu'on nomme vulgairement *pierre infernale*. Ils frottent avec le bout de ce bâton une petite surface du métal qu'ils ont mouillée d'eau au préalable. Si la pièce qu'ils essayent est de l'or pur, la pierre infernale ne produit qu'une faible trace noirâtre, mais si l'on a affaire à un alliage où prédominent des métaux inférieurs, il se forme immédiatement une large tache d'un noir prononcé.

Comme si les moyens de destruction ne se trouvaient point déjà assez nombreux, on vient de s'adresser au sodium pour s'en procurer de nouveaux.

Le sodium est un métal découvert en 1807 par Davy. En 1831, il coûtait encore *sept mille francs* le kilogramme; en 1853, on regarda comme un immense progrès de pouvoir en acquérir le même poids au prix de *mille francs;* aujourd'hui, il ne vaut plus que *six francs*.

On opère, pour l'obtenir, sur un mélange de 1,000 kilogrammes de soude, de 450 de houille sèche et de 150 de craie.

On en forme un mélange intime que l'on calcine au préalable, soit dans des pots de fonte, soit dans des cylindres de fer, qu'on enferme dans un four à voûte surbaissée.

On élève la température de ce four au rouge vif, afin de chasser du mélange toutes les matières volatiles et de réduire considérablement son volume.

On cesse de chauffer lorsque les gaz plus ou moins carbonés provenant de la houille et qui brûlent en arrivant dans l'air commencent à prendre la teinte jaune qui caractérise la présence du sodium.

Le mélange retiré et refroidi est alors enfermé dans de longues cartouches de papier gris, en lingots du poids de dix-huit à vingt kilogrammes.

L'opération qui doit produire définitivement le sodium s'effectue dans des cylindres creux ou des tubes de fer de dix à vingt centimètres de diamètre intérieur et d'une épaisseur qui peut varier de cinq à trente millimètres. M. Delville s'est très-bien trouvé de l'emploi de cylindres creux de tôle rivée, analogues aux tuyaux de poêle, dont ils ont à peu près l'épaisseur. Ces tubes sont revêtus d'une légère couche de lut refractaire.

Je reviens à la propriété explosive du sodium. Dès qu'on les met en contact avec une cuillerée d'eau, *six cents grammes* de cette matière eclatent avec une force égale à celle de *dix-huit cents kilogrammes* de poudre à canon.

Les Américains, à qui l'on doit déjà tant d'ingénieux procedés pour tuer leurs semblables, viennent encore de trouver le moyen de transformer le sodium en engin de guerre.

L'auteur de cette charitable idée l'a expérimentée publiquement et a fait sauter une vieille frégate hors de service, en plaçant dans sa cale une cartouche de six cents grammes de sodium entourée de trois enveloppes de toile. Dès que l'eau qui penétrait dans le bâtiment parvint à mouiller suffisamment ces enveloppes, tout sauta en l'air, et il se fit dans les vagues un effroyable remous qui acheva de disloquer le pauvre navire.

Tandis que son compatriote se livrait à ces études peu philanthropiques ou si vous le voulez philanthropiques, puisqu'on pretend qu'à force d'inventer de formidables et d'efficaces moyens de tuer en bataille rangée on finira par ne plus pouvoir ni tuer, ni se battre, un botaniste, M. Hildebrand, cherchait à résoudre et a résolu, je crois, un problème dont jusqu'ici on entrevoyait la solution, mais qu'on ne parvenait pas à démontrer.

Il s'agit du rôle que les insectes remplissent dans la fecondation des vegetaux.

L'experimentateur a disposé, dans une serre, tantôt en les isolant completement de toute sorte de contact possible avec leurs congénères, tantôt en les réunissant par groupes, un certain nombre de plantes de *corydale* d'une espèce exotique, dont la rareté rendait toute erreur à peu près impossible.

La *corydale* ou *alouette* est une espèce de fumeterre à la fleur de laquelle succède une capsule allongée et comprimée, formant une loge unique qui s'ouvre en deux valves et qui contient les graines.

Aucun des pieds de corydale, isolés et enfermés de façon que les insectes ne pussent en approcher, ne produisit de capsule, ce qui démontre qu'il n'avait point ete fecondé.

On essaya séparement, sur d'autres individus, d'entrecroiser leurs propres rameaux chargés de fleurs et de les secouer les uns sur les autres; la capsule n'apparut point encore.

Enfin la même opération faite sur des individus différents donna de meilleurs résultats et provoqua la fructification.

Quant aux corydales isolées de tout contact et de tout voisinage avec leurs sœurs, mais sur lesquelles on put laisser arriver librement les insectes, pas une seule de leurs fleurs n'avorta et toutes produisirent des capsules, preuve de leur fécondation et de leur possibilité de se reproduire par des graines.

Ainsi les insectes sont, à n'en pas douter, les mystérieux messagers des amours des plantes. Sans soupçonner la mission qu'ils remplissent, ils recoltent, à leur insu, les graines amassées sur les étamines et qui s'attachent à leurs pattes, à leurs ailes et aux poils qui garnissent leur corselet et tout leur corps. Arrivés sur une fleur appartenant à l'espèce dont elles proviennent, ces graines se détachent et tombent dans le calice de la fiancée de hasard pour y féconder le pistil. Que dites-vous de ces étranges unions d'êtres inconnus l'un à l'autre, où le fortuit joue le premier et pour ainsi dire l'unique rôle, et qui cependant résultent d'une loi inflexible ?

La nuit du 13 novembre a été féconde en apparitions d'étoiles filantes que M. Buquerel et Coulvier-Gravier ont observées à Paris et M. John Phillips à Londres.

On regardait cette apparition comme le retour périodique de celle qui avait déjà eu lieu en 1799 et en 1833; mais M. Coulvier-Gravier dit qu'elles ne sont qu'un acheminement au *summum* de la pluie d'étoiles filantes, qui aura lieu seulement en 1867.

M. Phillips qui ne tient point compte de cette observation, et qui regarde la pluie d'étoiles de 1866 comme la véritable, décrit avec un fiévreux enthousiasme le spectacle dont il a été le témoin.

« Notre danse de folles, s'écrie-t-il, a commencé réellement vers onze heures trente minutes du soir; elle est devenue brillante vers minuit et merveilleuse trente minutes après.

« Depuis lors jusqu'à deux heures du matin, la batterie couverte du Lion n'a cessé de faire des décharges, tantôt visant la tête ou la queue de la Grande-Ourse, tantôt traversant le baudrier d'Orion. Quelques-unes filaient par-dessus nos têtes, et, à mesure que les heures s'écoulaient, balayaient les parties occidentales de l'horizon.

« Ces centaines et même ces milliers de bombes célestes partaient ou divergeaient de l'est, tantôt ne traçant qu'un tout petit arc, tantôt n'en traçant point du tout, mais apparaissant comme un globe de lumière. Très-peu semblaient lancées d'un autre centre de décharge que le Lion.

« En général ces météores ressemblaient à des fasces que terminait un globe bleuâtre avec une traînée de même couleur, qui semblait s'éteindre ou se *réduire*, de telle sorte que leur traînée constituait une très-longue masse brillante en forme de lance, souvent separée du globe de lumière qui la précédait.

« Ces globes parus se partagèrent à 12 h. 42 m. 10 s. au nord; souvent ils grossissaient comme l'extremité d'un fil de fer chauffé dans le gaz oxygène; leur grandeur surpassait souvent de beaucoup celle de tous les astres qui brillaient alors dans le ciel, comme Sirius; bien des fois ils étaient plus brillants et plus grands que Mars, et que Jupiter lorsqu'il l'est le plus; ils paraissaient considérablement plus brillants que la lampe des commissionnaires des rues d'Oxford, à la distance de 80 yards (73 mètres).

« Rarement la traînée était, non pas uniformément courbe ou s'ecartant de la ligne droite, mais serpentante en apparence; c'était probablement en réalité une longue spirale La longueur de beaucoup de traînées était de 30°, plusieurs en avaient 60°. Celles qui passaient sur nos têtes, traversant le zenith, prenaient une direction exactement à angle droit avec le méridien. La durée de la course ne dépassait pas une seconde; celle de la traînée qui restait n'était pas de plus de deux secondes. Dans deux ou trois cas, une fois à 1 h. 2 m. au nord, il y a eu un dedoublement de l'apparence globulaire et une double traînee.

« Deux ou trois fois de grands globes ont répandu une telle lumière, qu'un observateur qui ne voyait pas les météores a cru avoir affaire à des éclairs; par exemple, à 12 h. 30 m., et à 1 h. 3 m. Nous n'avons pas vu les météores à travers de petits nuages, quand ceux-ci sont intervenus. »

Il paraîtrait que les phénomènes observés à Paris ne ressemblaient point à ceux vus à Londres, car M. Coulvier-Gravier n'a observé dans la nuit du 14 novembre 1866 que quatre-vingt-quatorze étoiles filantes par heure, c'est-à-dire seulement quatorze de plus qu'en 1865.

S. Henry Berthoud.

LA CATHÉDRALE DE SAINT-BASILE

A MOSCOU

La cathédrale de Saint-Basile, située sur la place Rouge, offre un curieux specimen d'architecture fantastique qui ne se rapporte à aucun style : c'est un amas de grands et de petits dômes des formes les plus extravagantes, bariolés, ainsi que le reste de l'édifice, de dorures et de couleurs vives.

La principale tour, haute d'environ cinquante mètres, porte à sa coupole l'image de la *Vierge protectrice*. En 1554, Ivan IV la fit bâtir en souvenir de la prise de Kasan; il la trouva si belle, dit la légende nationale, qu'il fit crever les yeux à l'architecte, de crainte qu'il n'enrichît quelque ville étrangère d'une rivale à cette merveille.

A l'interieur de l'édifice, même aspect étrange, même amas de petites et de grandes chapelles. Les murs sont tapissés de tableaux et d'images de saints portant des auréoles de diamants, qui ont perdu tout espèce d'éclat sous une couche épaisse de fumée produite par l'encens et les cierges.

H. Vernoy.

LES NAUFRAGES EN FRANCE

La Société centrale du sauvetage des naufragés vient de publier la statistique des naufrages survenus sur les côtes de France de 1862 à 1865.

Pendant ces quatre années on a enregistré 986 naufrages ou événements de mer. Les navires atteints jaugeaient ensemble 80,264 tonneaux et étaient montés par 6,328 hommes, sur lesquels 853, appartenant à 193 navires, ont péri.

Dans le même document nous voyons qu'il existe actuellement trente-cinq stations de canots de sauvetage, deux de porte-amarres à grande portee, et dix-sept postes de douanes pourvus de flèches porte-amarres Delvigne.

Sur les trente-cinq stations, vingt-trois sont en service et quinze en installation. Vingt-six ont été fondées depuis dix-huit mois par la Société centrale de sauvetage, et neuf appartiennent à des sociétés indépendantes. Des vingt-six stations de la Société centrale, on en compte aujourd'hui quinze en service.

Il existe dix-neuf stations dans la Manche, treize dans l'Océan, deux dans la Méditerranée, une sur le littoral de l'Algérie.

Cette statistique se termine par l'énumération des récompenses décernées en 1865. C'est le livre d'or des actes de devouement accomplis sur mer ou sur nos côtes.

Au sujet de cette publication, nous donnons aujourd'hui un dessin que nous envoie un des membres de la Société centrale. On voit un *life-boat* dans l'accomplissement de sa courageuse mission. Remorqué par un paquebot, il s'avance au large pour recueillir l'équipage d'un navire en détresse. Le ciel est menaçant, la mer est furieusement houleuse. Ces braves marins luttent énergiquement contre les éléments; avec l'aide de Dieu, le succès couronnera leurs efforts.

R. Bryon.

GAVARNI

(Suite [1])

Je ne m'arrête pas à Gavarni auteur, inventeur de modes et de costumes; je le devrais pourtant, car il a le goût, le genie, l'invention en ce genre.

« Personne, me disait un des amateurs qui connaissent le mieux toute son œuvre, personne de nos jours n'a enveloppé la femme ni habille l'homme comme Gavarni. »

Un des premiers tailleurs de Paris [2] a dit ce mot mémorable :

« Il n'y a qu'un homme qui sache faire un habit noir, c'est Gavarni. Voilà un habit fait il y a vingt-cinq ans, il est toujours à la mode. Toutes les fois qu'un homme distingué me demande un habit, c'est toujours le même que je fais. »

Cet arrêt du plus compétent des juges me rappelle ce jeune homme devant une glace dans la *Vie de jeune homme* (nº 14 de la série), et cet habit qu'il essaye, si bien ajusté, adapté, si bien endossé, et qui coûtera si cher à l'insouciant qui en est tout fier. Gavarni porte en tout l'élégance et la distinction naturelle qui est en lui. Voyez sa personne; revoyez-la telle qu'elle a dû être dans la fleur de la jeunesse. Peu d'hommes, indépendamment de toute education et de tout acquit, sont nés aussi instinctivement distingués; j'entends par distinction « une certaine hauteur ou réserve naturelle mêlée de simplicité. » Dans tout ce qui sort de son crayon, de même : il est toujours elégant, aussi peu *comme il faut* que possible quand il le faut et que ses personnages l'y forcent, aussi bas que le ton l'exige; il n'est jamais commun.

C'est moins encore quand il fait de la mode pure que dans tout l'ensemble de son œuvre de jeunesse, que Gavarni mérite cet éloge pour la grâce des costumes. Malgré mon désir de ne pas les détacher et les séparer du sujet, je dois remarquer encore qu'il a fait révolution en ce genre au théâtre et dans les bals costumés. C'est lui qui, dès les premiers temps de sa célébrité, eut à dessiner la plupart des costumes pour les théâtres de Paris; il en fit pour Bouffé, pour Mlle Georges, pour Juliette, pour Mlle Ozy, pour Carlotta Grisi, etc., pour tous les acteurs et actrices en renom, pour Déjazet surtout; j'ai eu sous les yeux de ces dessins originaux : jusque dans les plus simples indications au crayon, il y avait de l'esprit, de la gaieté. Quant au carnaval, on peut dire véritablement qu'il l'a refait, qu'il l'a rajeuni. Avant lui le carnaval était et restait presque uniquement composé des types de l'ancienne Comédie Italienne, Pierrot, Arlequin, etc. Il l'a modernisé sans le vulgariser; il a inventé le *débardeur*, ce demi-deshabillé flottant, élégant, engageant, et où tous les avantages et les agréments naturels trouvent leur compte; il a refait un Pierrot tout neuf, original, coquettement coiffé, aux plis mous, relâchés mais artistement agencés dans leur mollesse, un Pierrot plein de grâce et à faire envie aux plus séduisants minois (voir, entre autres, dans la série des *Bals masqués*, le nº 4).

1. Voir le précédent numéro.
2. Humann.

Il est parti d'individualités, même grossières et ignobles, comme celles du bal Chicard, pour arriver à quelque chose de fin et de galant (voir le nº 10 des *Souvenirs du Bal Chicard;* ne pas oublier la femme étendue). C'est dans les premières années qui suivirent 1830 qu'on put reconnaître l'effet des travestissements de Gavarni dans les réunions masquées; c'est au bal des *Variétés* que s'est produit d'abord, dans toute sa nouveauté et sa fureur, le débardeur svelte, alerte, découplé, déluré, en chemisette bouffante de satin blanc : tous les beaux d'alors, la jeunesse à la mode, en arboraient la livrée. Lord Seymour donnait le branle; d'aimables fous avec lui menaient la danse; il y en eut un (M. de La Battut) qui mourut d'épuisement presque en pleine fête. Notre ami et voisin Nestor Roqueplan aurait là tout un spirituel chapitre de mœurs à écrire; je ne l'entrevois que de loin et fort en raccourci. Gavarni, en un mot, a introduit et renouvelé la fantaisie dans l'amusement, dans la joie nocturne aux mille falots. Un souffle de Fragonard, de Watteau, l'a inspiré à son tour, ou plutôt il n'a obéi qu'à la fée intérieure. Si on allait au fond de cet esprit observateur, un peu triste, un peu silencieux dans l'habitude, il se pourrait qu'en touchant ce luxe, cette élégance, cette poésie de costume, ce gai mensonge d'une heure, on fit vibrer la corde la plus sensible. Il aime assez la vie, il ne la trouve pas mauvaise, il l'a satirisée sans être misanthrope, et seulement parce qu'il ne pouvait s'empêcher de la voir telle qu'elle est; mais enfin la vie dans la réalité lui paraît plate; elle ne lui plaît jamais plus que quand il peut l'animer, la poétiser, la travestir; il eût été capable de faire des folies pour cela; « *Mon royaume pour un cheval !* » disait ce roi démonté dans une bataille, et lui, il eût été homme à dire jusque dans la détresse : « Je l'ai trouvé ! coûte que coûte, à tout prix, il me le faut, ce beau costume que voilà ! » C'est sa *toquade* à lui.

Je reviens bien vite à ce qui est proprement notre gibier chez Gavarni, à ce qui est à demi littéraire. En quittant *la Mode*, il passa à *l'Artiste*, à *la Silhouette* (1832), il se répandit et dessina pour toutes les publications du moment; livré, voué à une production incessante, il ne refusait aucun travail qui s'offrait, livres illustrés, journaux à gravures, têtes de romances, etc. J'ai entendu l'un des hommes qui l'apprécient le mieux regretter qu'il eût été ainsi accaparé, saisi comme au collet par la nécessité. Il faisait en 1831 des dessins à la plume, dont l'un, montré à Gros, attira l'attention du maître, qui dit : « Mais voilà un grand dessinateur ! » Un jour, un peintre, Louis Marvy, allant chez Delacroix, le trouva dessinant... devant un Gavarni : « Vous le voyez, dit Delacroix, j'étudie le dessin d'après Gavarni. » Mais quelque carrière qu'eût pu s'ouvrir et se frayer alors Gavarni dans une voie dite plus sévère, je ne pense pas qu'il faille, même au point de vue de l'art, rien regretter pour lui de ce qu'il a été, ni s'amuser à rêver ce qu'il aurait pu être. La nécessité, en somme, lui a été plus mère que marâtre; elle l'a forcé, dans cette voie toute nouvelle où il faisait chaque jour un pas de plus, à tirer de lui et de son talent l'œuvre unique, légère, dispersée, innombrable, rieuse, aimable et satirique, profonde en définitive, qui assure à son nom dès aujourd'hui et chez nos neveux ce souvenir net, distinct, le plus à envier de tous pour l'artiste. La dignité des genres, comme la noblesse des conditions, n'existe que pour les contemporains, et la postérité ne retient jamais mieux un nom que quand il signifie, à lui seul, quelque chose d'à part et de neuf. Or, Gavarni est devenu le nom d'un genre; il est arrivé, sans le chercher, à cette solution la plus essentielle dans la destinée de tout artiste et, je dirai, de tout homme, d'avoir fait ce que nul autre à sa place n'eût su faire. A ce titre il restera.

Il tenta en 1834 une entreprise qui ne réussit pas et ne pouvait réussir, étant plus d'un artiste que d'un homme d'affaires, et qui, de si courte durée qu'elle ait été, eut pour effet de grever longtemps sa vie; il voulut fonder un journal, une publication où il fût maître et chez lui, et il commença le *Journal des Gens du monde*, recueil hebdomadaire, dans le genre de *l'Artiste*, et dont il ne parut qu'une vingtaine de numéros. A chacun de ces numéros, attaché avec des faveurs roses, il apporta un luxe d'élégance et de *comme il faut*, qui était dans ses goûts, mais qui dépassait ceux du public. Il y mettait des dessins proprement dits, costumes et sujets divers, sans ironie ni satire. Il y mit même des vers, et voici de lui quelques Stances fort jolies que je suis heureux d'en détacher. C'est toute une petite élégie de mystère et de bonheur :

MINUIT DANS LE BOIS.

Juillet 1834.

Cette nuit, dans le bois, une calèche errante,
De sa double lanterne éveillant l'écureuil,
A travers les rameaux revenait scintillante
De Boulogne au bassin d'Auteuil.

La rêveuse, aux buissons d'une étroite chaussée,
Laissait nonchalamment balayer ses panneaux,
Dans le sable, sans bruit, doucement balancée,
Comme une barque sur les eaux.

Et pour charmer encor ce nocturne voyage,
Dont la lune des bois gardera le secret,
Les jeunes baliveaux agitaient leur feuillage
Où la serpe d'argent brillait.

De projets de bonheur la calèche était pleine;
Nul ne sait quels regards venaient s'y caresser,
Ni de quelle main blanche on ôtait la mitaine
Pour cueillir un premier baiser.

Ni quelles voix ont fait de ces aveux qu'inspire
L'ombrage parfumé des arbres défendus.
Pourtant bien des échos, au moins pour en médire,
Voudraient les avoir entendus !

Beaux discours de secrets, vous perdiez un mystère
Échappé de Paris pour ce cher entretien :
Les paroles allaient tomber dans la fougère,
Et le salon ne saura rien.

Car aux légers panneaux les écussons s'effacent,
A l'heure où dans le bois va dormir l'écureuil,
Et vous ne suivez pas les lanternes qui passent
La nuit près le bassin d'Auteuil.

Voilà une image du premier Gavarni, dont le goût naturel eût été du côté de l'élégance et peut-être du sentiment. Il est bon qu'il ait eu ce goût en lui, et en même temps que ce goût ait été combattu par celui du public et des entrepreneurs de journaux qui lui demandaient de la malice, du comique, et qui l'auraient bien voulu pousser à la charge, s'il n'y avait résisté. C'est de cette combinaison et de cette complication même qu'est sorti tout son talent, formé et croisé de plusieurs inspirations contraires. Un peu de violence et de contrariété ne nuit pas à l'artiste, — je dis un peu et pas trop.

Il dut donc sacrifier au goût du public lorsqu'il travailla pour *le Charivari*, pour *la Caricature*. Une remarque pourtant, et bien essentielle, se place ici, aux origines de son talent, et se vérifie dans tout le cours de son œuvre : une veine y fait défaut; absence heureuse ! le crayon de Gavarni est innocent, il est pur et innocent de toute attaque et injure personnelle; cet homme, si habile à saisir le ridicule, ne fit jamais de caricature contre personne. Il n'a fait qu'une seule caricature politique dans toute sa vie, contre Charles X, *le Ballon perdu*, en 1830, et il se la reproche encore; il voudrait l'effacer.

Cet artiste, qui a tant contribué au succès des journaux politiques les plus armés en guerre et les plus acharnés à la démonétisation des masques royaux, ce fin railleur a l'aversion et la haine de la politique, et n'y a jamais trempé :

« Ces erreurs-là, dit-il, ne sont pas des miennes; elles ont trop de fiel et trop peu de sincérité. »

« Ce peuple insensé, dit-il encore, en parlant d'une de nos révolutions, avait poussé la question du progrès jusqu'au coup de fusil. »

Il est donc trop philosophe pour être politique, de même qu'il est foncièrement trop élégant pour être caricaturiste. La caricature est l'outrage au vrai, — *outrage* dans le sens d'*outrance*. Lui il est peintre de mœurs; il n'a jamais fait une figure grimaçante exagérée. J'ai vu de sa façon un portrait aquarellé de son vieil ami *Old-Nick* (Forgues), portrait de tout jeune homme, long, fluet, riant, couché, la tête renversée en arrière, les jambes étendues, dans cette délicieuse position horizontale ou demi-horizontale que l'artiste aime à reproduire, et par laquelle il exprime à ravir le *far niente*, la flânerie, cette première condition du bonheur : il a voulu, tout à côté, faire du même *Old-Nick* une charge, et il n'a réussi qu'à faire un portrait moins bien, en triste et en laid. Gavarni a bien des cordes, il n'a pas celle de la caricature proprement dite; il la laisse à Daumier, sans rival dans cette partie.

C.-A. SAINTE-BEUVE,
De l'Académie française.

(*La suite au prochain numéro.*)

COURRIER DES MODES

Il faut bien que nous parlions des *Étrennes*, puisque l'on ne s'occupe plus que de cela. Les étrennes *utiles* passeront encore aujourd'hui les premières, si vous le voulez bien, et nous reprendrons à leur sujet le chemin de l'excellente maison de la *Ville de Saint-Denis*, rue du Faubourg-Saint-Denis. Il s'y trouve de très-jolies parures en lingerie élégante avec dentelle et broderie, des collets, manchettes et manchons de fourrures assorties, en hermine, petit-gris, astrakan noir ou astrakan jaspé, martre, bison et renard. Je cite ces choses parce que, tout en étant de très-bonne qualité, elles sont bon marché; dans les magasins de la *Ville de Saint-Denis*, on trouve des soieries pour robes en uni et en broché, à des prix exceptionnels; il en est de même pour le velours et le satin, et c'est un service à rendre aux femmes que de leur indiquer cette maison, à cette époque de l'année où on a la main forcée pour certains achats.

Le mois prochain, la *Ville de Saint-Denis* doit inaugurer un comptoir spécial pour les vêtements d'enfants; il y aura là de très-jolis costumes complets, du prix de 12 à 25 francs pour petits garçons, et de 18 à 30 francs pour petites filles; nous en reparlerons avec plus de détails lorsque le moment sera venu. Je désigne encore aujourd'hui comme objets de cadeau de très-riches couvertures à riches dessins, et des tapis de table, genre oriental, dont les prix ne sont point en rapport avec la beauté et la qualité.

Il n'est point de jour de l'an véritablement fêté si l'on ne goûte aux bonbons, j'oserai même dire, pour plaire à ceux qui sont un peu gourmands, que dans ces jours de fêtes le bonbon est un objet de première nécessité. Aussi nous allons faire une grande course, et gagner le noble faubourg, pour rendre visite à la *Maison Seugnot*, 28, rue du Bac. Aujourd'hui l'exposition n'est point encore ouverte, elle ne sera dans toute sa splendeur que du 15 au 20 de ce mois, et la foule élégante lui rendra visite depuis la veille de Noël jusqu'au jour des Rois.

Mais les bonbons sont prêts et ils se présentent à nos yeux sous l'aspect le plus séduisant; on peut affirmer, quand on est chez *Seugnot*, que les bonbons sont exquis, car c'est le confiseur par excellence.

Maintenant choisissez, chères lectrices, les marrons glacés, les fruits confits, les boîtes d'oranges et de cédrats, les paniers de dattes farcies, les kalougas ou les antoinettes. Je vous recommande surtout le sucre de paille napolitain, car c'est un bonbon que l'on peut donner aux enfants, sans craindre de leur faire mal; il est excellent pour la poitrine, et les divers parfums qui l'aromatisent ont un principe calmant et une délicieuse saveur.

Une maison fort connue en ce moment-ci, c'est celle de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24 et 26. Depuis longtemps déjà le foulard est en grande faveur comme objet *d'étrennes ;* c'est qu'aussi le foulard plaît à tout le monde. Les jeunes femmes sont ravies si elles reçoivent ces jolies robes fond blanc à dessins délicats, roses, bleus ou lilas, qui font de si jolies toilettes de soirées; ou bien encore, ces assortiments de cravates en batiste de soie, dont l'utilité est incontestable et les services journaliers. Les jeunes gens seront charmés d'annexer à leurs toilettes quelques jolies cravates et surtout ces beaux cache-nez qui sont une des splendeurs de la *Malle des Indes*. Et enfin, la plus grande quantité de nos lecteurs (car j'ai beaucoup de lecteurs à l'*Univers illustré*), éprouveront un véritable plaisir à recevoir quelques exemplaires de ces fameux foulards de l'Inde, en Corah ou Bandanos, qui ne tiennent guère de place dans la poche, et qui sont d'une tentation si terrible pour messieurs les pick-pockets. C'est donc, comme je viens de vous le dire, parce que le foulard plaît à tous, que les grands magasins de la *Malle des Indes* paraissent trop petits pour contenir les nombreux visiteurs de la dernière quinzaine de l'année.

Qui le croirait ? toute ma correspondance avec mes lectrices, depuis quelque temps, roule sur cette interminable question des jupons. On ne porte plus de crinolines! nous dit-on, et vous nous le cachez, madame la chroniqueuse; cela n'est pas bien. Ne nous trompez pas, c'est un cas de conscience.

En vérité, mes chères lectrices, je ne comprends pas d'où naît votre souci. Si vous lisez des journaux de modes, vous devez voir les gravures; les jupons sont coupés en biais, mais pour qu'elles conservent cette tournure élégante à laquelle toute femme élégante doit prétendre, un jupon cerclé dans le bas et construit d'une certaine manière est absolument nécessaire, je vous l'affirme de la manière la plus positive.

Notre corsetière favorite, Mme Bruzeaux, rue du Faubourg-Poissonnière, 4, a créé depuis le commencement de la saison un jupon taillé en biais, forme *empire*, qui réunit toutes les qualités exigées. Que les robes soient courtes, ou bien de formes tournantes, ce jupon qui leur sert de soutien les rend très-gracieuses; je ne cherche rien autre, puisque je suis certaine de vous offrir ce qui se fait de mieux.

Maintenant, si quelques femmes, en dépit de tous les conseils et des meilleurs avis de leurs couturières, prétendent n'admettre en dessous de leurs robes que des jupons unis et une jupe empesée, elles sont bien libres assurément; oui, libres de faire à leur tête; mais elles ne suivent pas la mode, je les en préviens.

ALICE DE SAVIGNY.

LES GRANDES USINES

PAR TURGAN.

(6 volumes parus. — Michel Lévy frères, éditeurs.)

MM. Michel Lévy frères viennent de faire paraître le sixième volume du magnifique travail continué par M. Turgan avec tant de courage et de persévérance. Ce volume contient, outre la description de plusieurs usines françaises, telles que : le Creusot, la tuilerie du Montchanin, la filature de soie de Louis Planchon, la fabrique d'eaux-de-vie de M. J. Henessy à Cognac, les ardoisières d'Angers, la fabrique d'aluminium d'Alais, etc., d'intéressantes études sur l'industrie prussienne et notamment sur la fabrique de canons en acier fondu de M. Friederich Krupp.

Dans une des livraisons de ce volume, M. Turgan décrit les caves de Roquefort, dont tout le monde connaît les fromages, mais dont peu de personnes savent la situation géographique :

« Roquefort, dit M. Turgan, est situé dans le département de l'Aveyron, au flanc d'une montagne détachée d'un plateau nommé le Larzac, sur lequel s'élève la belle race de brebis dont le lait sert à fabriquer les fromages. Le village le plus voisin est Saint-Rome de Cernon, la ville la plus rapprochée est Saint-Affrique, mais nous conseillons aux voyageurs qui auraient le désir de visiter Roquefort, de choisir plutôt la route du Vigan pour s'y rendre; ils verront une des plus jolies vallées de la France, irriguée comme la vallée d'Hyères et dominée par d'admirables forêts de châtaigniers.

« Arrivé au sommet de la montagne, toujours en suivant la vallée, on découvre un plateau aride sans aucune végétation apparente et presque entièrement couvert de pierres; c'est sur ce plateau que les brebis trouvent à vivre en broutant des herbes aromatiques au goût relevé. A mesure que l'on descend vers la Cavalerie, ancien établissement des Templiers, les traces de culture sont de plus en plus fréquentes, et lorsqu'on a dépassé ce village on traverse une belle exploitation agricole créée par le général Solignac. Bientôt le plateau semble se déchirer et laisse apercevoir de grandes falaises à pic, bordant une vallée dans laquelle s'élève une série d'éminences aux bords abrupts, dominées chacune par un petit plateau. On descend jusqu'à Saint-Rome de Cer-

non, puis on s'engage le long d'un petit ruisseau, affluent du Cernon. La route, ou plutôt le chemin, le traverse à gué, et du fond de la petite vallée on aperçoit alors très-distinctement deux ou trois rochers très-nettement détachés du reste du plateau. Le plus élevé et le plus étendu est le Combalou, qui porte dans ses flancs les caves précieuses, siége de l'industrie fromagère.

« A l'aspect de cette masse aux bords absolument verticaux, on se demande comment on pourra gravir jusqu'au but de son voyage lorsque le chemin, s'infléchissant tout à coup, monte rapidement en lacets escarpés comme les chemins construits autrefois aux parois des forteresses. Enfin, on arrive au village, réunion de quelques maisons suspendues au rocher; quant à la rue, elle est reellement construite sur un mur, et encore cette rue n'a-t-elle qu'une ouverture, celle par laquelle on arrive : car, se rétrécissant à mesure que l'on monte, elle finit par aboutir à une sorte d'escalier par lequel on gravit jusqu'à une ancienne petite chapelle en ruine. De ce point de vue, il est facile de se rendre compte de la singulière topographie du village de Roquefort : on voit distinctement qu'entre le massif principal du Combalou et les toits des maisons, une large fissure sépare de la montagne un amas de roches composées de blocs énormes entassés les uns sur les autres.

« Les toits recouvrent les constructions bâties à l'ouverture de ces caves, et qui n'ont en général qu'un mur antérieur, la paroi postérieure étant formée par le roc lui-même. Au sud-ouest de ce ravin dans lequel il est impossible de pénétrer, s'élève verticalement la montagne au-dessus de laquelle s'étend horizontalement un petit plateau où l'on dis tingue une habitation sans pouvoir se figurer par quel chemin on y accède. Ce plateau est cultivé et, dit-on, très-abondant en gibier.

« Pour amener des hommes à habiter un endroit pareil, il a fallu une puissante raison industrielle, et toutes les personnes, qui ont besoin pour leur production d'une température basse et constante, la comprendront à l'instant.

« Les plus profondes caves de Roquefort, par une particularité qui deroutera tous les savants, sont constamment, été comme hiver, et quelque temps qu'il fasse, à une température moyenne de *quatre à six* degres au-dessus de zero.

« Les femmes employées au service de ces caves sont très-chaudement vêtues : sabots, gros bas de laine, jupes épaisses, petits châles noués derrière le dos, bonnets recouverts soit d'un foulard, soit d'un épais tricot; la plupart d'entre elles donnent à cette dernière partie de leur toilette de grands soins : ainsi les cheveux sont en général coquettement releves sur les tempes, le bonnet est d'un beau blanc, le nœud des brides est régulièrement disposé, le foulard ou le tricot en couleurs éclatantes. Un grand tablier de toile, remontant sur la poitrine et soutenu par un ruban derrière la nuque, recouvre le costume qui sied assez bien aux vigoureuses campagnardes de l'Aveyron. Des manches de toile bouffantes vers le coude et serrées au poignet, garantissent les bras et sont tenues avec une rigoureuse propreté.

« Près de trois cents femmes, presque toutes jeunes, remplissent les caves ; le bruit de leurs sabots et de leurs voix semble sortir des entrailles de la terre, surtout lorsqu'on se presente à l'ouverture des escaliers. Les chants ne sont pas des psaumes religieux comme chez les épinglières d'Aix-la-Chapelle : au milieu de chansons cévenoles, nous avons parfaitement distingue une voix sonore qui lançait à toute volée le chant de mort d'Edgar de Rawenswood dans *Lucie de Lammermoor*. Nous ne nous attendions certainement pas à entendre sortir de ces cryptes le : *« Bel ange, ma Lucie, »* conjointement avec l'odeur de plusieurs milliers de tonnes de fromages. Une extrême activité règne dans ces souterrains éclairés seulement par de petites lampes mobiles que les ouvrières transportent avec elles lorsqu'elles s'établissent pour racler tous les fromages d'une étagère.

« Les femmes chargées du service des caves sont nommées *cuvanières*, ou suivant la prononciation du pays *cabanières*, et s'engagent pour une saison de huit mois, moyennant un salaire fixe de 200 francs; elles couchent dans des dortoirs appartenant à l'administration des caves, et sont nourries par elle. »

Pour nous donner une idée de l'accroissement considérable du commerce des fromages de Roquefort, M. Turgan cite les chiffres suivants de production :

En 1809 : 25,000 kilog.

En 1866 : 3,250,000 kilog.

La septième série des grandes usines commence par la description de la fonderie de canons de la marine imperiale à Ruelle, près d'Angoulême.

PIERRE DRULT.



OUVRIÈRE DES CAVES DE ROQUEFORT ; dessin de M. Morin. — Voir page 791.



LE VILLAGE DE ROQUEFORT (AVEYRON), d'après une photographie. — Voir page 791.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 27

BLANCS	NOIRS
1 F. 7ᵉR	1 P. 4ᵉR (A)
2 F. 3ᵉTD	2 C. pr. F (1)
3 C. 2ᵉCR éch.	3 R. pr. P
4 C. 2ᵉD éch. m.	4 . . . . . .
	1
2	2 P. 7ᵉCR ou R. 6ᵉR
3 F. case FD éch.	3 C. 7ᵉD couvre
4 F. pr. C éch. m.	4 . . . . . .
	(A)
1	1 F. 2ᵉCD
2 F. 3ᵉTD	2 F. pr. C
3 F. case FD éch.	3 C couvre
4 F. pr. C éch. m.	4 . . . . . .

Solutions justes : MM. Aimé Gautier, à Bercy; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); H. Godeck, à Monaco.

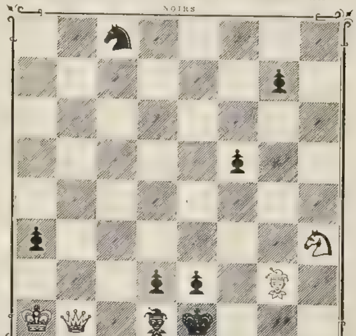
Solutions justes du Probl. n° 26 : Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre.

C. P.

PROBLÈME N° 31.

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

Chaque année, l'*Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que l'*Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'*Almanach de l'Univers illustré*, pour 1867 (9ᵉ année), contient 64 pages de texte et près de quarante sujets, dessinés par les premiers artistes et gravés avec un soin exceptionnel.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de l'*Univers illustré*, 24, Passage Colbert; au *Bureau central des Almanachs*, chez Pagnerre, 18, rue de Seine; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

Dès le premier jour de l'apparition de l'*Almanach de l'Univers illustré*, dix mille exemplaires ont été enlevés. Un deuxième tirage permet dès maintenant de satisfaire à toutes les demandes.

ÉMILE AUCANTE

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 598.
Samedi 15 Décembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Théâtre du Vaudeville : *Maison neuve*, comédie en cinq actes, de M. Victorien Sardou. — Mlle Fargueil; MM. Saint-Germain, Desrieux, Pelix, Parade, Colson, Mmes Cellier, Bianca et Broisat. — Porte-Saint-Martin : *la Reine Cotillon*, drame en cinq actes et dix tableaux, de MM. Anicet-Bourgeois et Paul Feval. — MM. Laferrière et Paul Deshayes; Mmes Manvoy, Rousseil et Colombier. — Théâtre Lyrique : reprise du *Freischütz*. — Mme Carvalho. — Opéra-Comique : reprise du *Chien du Jardinier*, et de *Lalla Roukh*. — Mlle Seveste ; M. Melchissédech.

Il y a huit jours, en vous donnant un bulletin sommaire de la nouvelle bataille livrée par M. Sardou, je vous ai indiqué l'idée sur laquelle reposait la pièce de *Maison neuve*; il me reste à vous dire quels développements elle a pris sous la main puissante et magistrale de son auteur.

Saluez d'abord cet antique magasin de la rue Thévenot, à l'enseigne de la *Vieille Cocarde* : c'est le sanctuaire du commerce d'autrefois, honnête et sévère, qui s'est préservé de la contagion du luxe, qui vit, non pas sur les mensonges de l'étalage, mais sur sa bonne renommée et la confiance de sa clientèle. Tout y respire l'ordre, l'économie, le travail. Depuis soixante-dix ans que la maison existe, jamais un protêt n'a souillé ses échéances. Les crises periodiques auxquelles est sujet le négoce parisien ont passé sur elle sans l'ébranler. Aussi la fortune est-elle venue d'un pas lent mais sûr : encore quelques années, et les deux associés, Genevoix et René Pillerat, son neveu, qui ont su si bien mettre à profit les saines traditions de leurs prédécesseurs, pourront avoir chacun pignon sur rue et maison de campagne à Meudon ou à Ville-d'Avray.

Il va sans dire que les plaisirs mondains n'ont qu'une part restreinte dans leur existence dont les joies de famille font surtout les frais. Qui travaille tout le jour est bien aise de se reposer le soir et n'a guère le temps de courir les bals et les spectacles. La vraie fête, c'est le dîner qui réunit à la même



THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *MAISON NEUVE*, comédie en cinq act s, de M. VICTORIEN SARDOU. — Acte IV, scène 4me. — Dessin de M. Riou. — Voir la Chronique.

table l'oncle Génevoix, René Pillerat, Claire, sa jeune femme, et sa petite sœur Gabrielle, tout récemment sortie de pension, le brave Gudin, le caissier, — un caissier de la vieille roche, — et le cousin L'Aubépin, un bonhomme retiré du commerce, qui paye son écot en bonne humeur, et de temps en temps aussi avec quelques bouteilles de vieux bordeaux de derrière les fagots. On cause des événements de la journée, du mouvement de la vente, du cours des cotons et des soies grèges, tout en faisant honneur à la cuisine de Bastienne, la vieille servante dévouée dont la bonne et sympathique physionomie complète cet intérieur patriarcal.

Il est charmant ce tableau, plein de calme et de fraîcheur — un vrai Gérard Dow pour la justesse de la touche, la vérité de la couleur, la délicatesse et le fini du détail.

Le calme pourtant n'est qu'à la surface. Claire, la jeune femme de René, se sent des aspirations vers une vie plus brillante et plus accidentée. Elle étouffe dans l'entre-sol de la rue Thévenot. Elle a soif de ce monde qu'elle n'aperçoit que par échappées, dans ses courses de l'après-midi, le seul instant que lui laissent les exigences de la *Vieille Cocarde*. La tristesse et l'ennui la gagnent lorsqu'elle retombe de ce soleil dans cette nuit, de cette agitation dans cette tranquillité. Il lui semble passer, subitement et sans transition, de Paris à la province. N'eût-elle pas été Parisienne de sang et d'instinct, elle le fût devenue par son éducation. Élevée dans un couvent à la mode où elle avait pour compagnes des jeunes filles nobles et riches, la fleur du faubourg Saint-Germain, elle a puisé, dans cette fréquentation, de vagues ambitions qui se sont exaltées encore de tout l'attrait du fruit défendu.

Peut-être ces ardeurs eussent-elles fini par s'éteindre, ces rêves par se dissiper, dans l'atmosphère saine et rafraîchissante de la famille, dans les fortifiantes obligations du travail et de l'activité. C'était un mauvais pli, ce n'était pas encore une ride. Le malheur a voulu que, de son mariage avec René, Claire n'ait pas eu d'enfants. Il a voulu encore que des relations qu'elle eût dû rompre vinssent aviver ses désirs, alimenter ses révoltes. Mais comment rompre avec une aussi aimable personne que Mme Théodosie? Ne daigne-t-elle pas, elle, une grande dame, visiter, dans son entresol, l'humble commerçante, l'initier même à ses petites spéculations? — car Mme Théodosie spécule sur tout, sur le pavé de liége, sur les vélocipèdes, sur les houilles d'Argenteuil; elle mène de front les affaires et les plaisirs; — et c'est là, par parenthèse, un type tout actuel et très-finement observé que cette jeune et jolie femme, positive comme un chiffre, cette élégante patricienne, rompue à tous les brocantages financiers et industriels, où se plonge, sans crainte de se salir, sa petite main gantée.

Fière de l'amitié de Théodosie, Claire subit, sans y prendre garde, sa funeste influence. Et ce n'est pas tout : cette fièvre que lui ont inoculée les récits de la belle comtesse, elle l'a communiquée à René. Lui aussi, la contagion a fini par le gagner : la vieille rue Thévenot, la vieille enseigne de la *Vieille Cocarde*, toutes ces vieilleries, toutes ces moisissures lui sont devenues insupportables. Son association avec l'oncle Thévenot est sur le point d'expirer : il profite de la circonstance pour réaliser ses rêves d'ambition. Il fait mieux, il brûle ses vaisseaux, il loue, sur le boulevard Malesherbes de vastes magasins avec un riche appartement pour les trois associés. En changeant de quartier, la maison changera aussi d'enseigne : elle prendra celle du *Bouton d'or* plus resplendissante et qui cadrera mieux avec les idées du jour. Une fois la chose faite, il vient l'annoncer à sa femme, et vous jugez de la joie de Claire! Elle saute au cou de son mari : « Je voudrais n'être pas ta femme, lui dit-elle, pour te récompenser comme tu le mérites. » Le mot est risqué, mais il est caractéristique.

Reste à prévenir l'oncle Génevoix, à lui faire accepter le fait accompli. On le tâte, on le câline : on essaye de l'amener, de lui-même, à échanger la *Vieille Cocarde* contre le *Bouton d'or*, le vieux magasin contre la maison neuve. Ah! bien oui! aux premiers mots que lui en touchent Claire et son mari, il se cabre et se révolte : lui arracher sa *Vieille Cocarde*, c'est lui arracher son cœur. Les deux époux comprennent qu'insister davantage serait à la fois imprudent et inutile. Que font-ils alors? Pour éviter les récriminations, ils prennent le parti de s'enfuir comme deux malfaiteurs, lâchement, en secret, sans même dire adieu au pauvre vieillard qu'ils laissent abîmé dans la douleur.

Nous les retrouvons installés dans la *maison neuve*. Quel changement! Quelle différence avec le modeste ameublement de la rue Thévenot! Ici tout est à la mode de demain; l'or, la soie, le velours s'y étalent en profusion : c'est une véritable orgie de tentures et de capitonnages. Les domestiques sont à l'avenant. Le valet de chambre de Monsieur corrige les épreuves de son article pour le journal des *Gens de maison*, la femme de chambre de Madame, le lorgnon à l'œil, improvise une satire sur les prétentions bourgeoises, pendant qu'un monsieur à cravate blanche, étendu dans un fauteuil, passe au crible de sa critique les travaux de l'édilité parisienne. Au milieu de ce trio vient à tomber l'oncle Génevoix qui n'a pas oublié ses chers ingrats. Si ce luxe à outrance, ce faste nouveau pour lui l'éblouissent et l'étonnent, *je me le demande!* Pour se donner une contenance, il cause avec le monsieur en cravate blanche qui lui [illegible] sur un vigoureux coup de sonnette. Ce monsieur, c'était le concierge de la maison. La scène est amusante, imprévue et taillée en pleine étoffe des mœurs du jour.

L'oncle Génevoix n'est pas au bout de ses étonnements : dans ce petit monsieur, à la raie au milieu de la tête, au veston de sportsman, dont la conversation ne roule que sur les courses d'hier et le cotillon de demain, eût-il jamais soupçonné le caissier du *Bouton d'or*, — un caissier de la nouvelle école, celle d'où sont sortis les Lamirande et les Carpentier, — lui qui en est encore à l'école des Bonnard et des Gudin?

On dit que les honneurs changent les mœurs : les richesses les changent bien autrement encore! Le cousin L'Aubépin est congédié poliment : sa tournure surannée ferait tache sur les riches fauteuils de M. et de Mme Pillerat. Les amis en pied dans la maison neuve, c'est le vicomte de Marsille, l'élégant voisin de balcon qui ne demanderait pas mieux que de supprimer la barrière importune qui sépare sa chambre de celle de la belle Mme Pillerat; — car les époux, suivant l'usage du grand monde, se sont mis d'accord pour faire chambre à part : — c'est encore Pontarmé, celui que les domestiques appellent le *lanceur* de Monsieur. Pontarmé vous représente le type de ces vieillards de vingt-cinq ans, usés et abrutis par l'abus des plaisirs, promenant dans les boudoirs interlopes, dans les avant-scènes des petits théâtres et les coulisses du *turf*, leur crâne déplumé, leur épine dorsale fléchissante et ramollie. Leur langue est un argot : leurs jugements sur tout ce qui passionne l'imagination, tout ce qui émeut le cœur des êtres intelligents, se résume en un mot : « c'est *chic* ou ce n'est pas *chic*. » Aucune croyance, aucun enthousiasme, aucune délicatesse d'esprit ou de conscience. Après avoir bêtement gaspillé leur fortune, ils se raccrochent au parasitisme et au maquignonnage. Ainsi fait Pontarmé : avec cinq mille livres de rente qui lui restent, il trouve moyen de mener un train de vingt-cinq mille, en exploitant ses amis, vivant de leur table, brillant de leur luxe et grapillant, pour son argent de poche, sur des marchés ignobles ou frauduleux.

Le portrait est complet, achevé, effrayant de profondeur et de vérité. Rendons aussi justice à Saint-Germain : il s'est montré à la hauteur de la conception de Sardou; sa création ou plutôt son incarnation de Pontarmé est un chef-d'œuvre artistique.

Voilà le Mentor dont René s'est fait le Télémaque et auquel il doit la connaissance de Mlle Mandarine, la petite danseuse du second, — une connaissance qui le mènera loin, comme vous allez voir.

Claire de son côté nage en plein océan de plaisirs parisiens : ses vœux sont enfin comblés : elle est de toutes les fêtes de l'élégance : ses toilettes sont citées dans les chroniques : elle a une cour, des adorateurs dont la galanterie caracole autour de son cœur. Pour le moment c'est Marsille qui tient la corde. Une scène des plus ingénieuses et d'un tour tout à fait neuf est celle où Claire, brisée par la fatigue, la tête renversée sur le dos d'un sofa, écoute moitié dormant, moitié éveillée, le jeune vicomte dont les paroles d'amour la bercent comme une musique, jusqu'au moment où un mot qui passe la mesure vient brusquement la tirer de son rêve et la rappeler à ses devoirs.

Que devient cependant le *Bouton d'or?* Délaissé par la femme, négligé par le mari qui partage son temps entre la Bourse, les courses et Mlle Mandarine, il s'en va tout doucement à la dérive. Le gouffre creusé par les prodigalités communes s'élargit tous les jours. Une échéance terrible dont un riche mobilier, offert par René à sa sauteuse, a singulièrement grossi le chiffre, est imminente. Pour y faire face, René avait compté sur un coup de Bourse, il avait joué à la baisse; la nouvelle arrive que la paix vient d'être conclue et que la coulisse fait cinq francs de hausse. Il veut alors réunir toutes ses ressources; il fait appeler son caissier : le caissier est en fuite, il a quitté le cotillon pour prendre le chemin de fer. Toutes ces catastrophes éclatent au milieu d'un bal; le bruit s'en répand avec une rapidité électrique; les amis s'éloignent; les créanciers arrivent flanqués des huissiers; les marchands se hâtent d'enlever les meubles qu'ils ont fournis; les domestiques réclament insolemment leurs gages et, n'ayant plus rien à ménager, sans respecter même la douleur de Claire, s'entretiennent tout haut des galanteries de son mari..

A cette révélation, Claire sent bondir en elle toutes les indignations de l'épouse outragée. Quoi! cette ruine, ces humiliations pour les caprices d'une fille perdue! Et instinctivement ses yeux se portent sur le bouquet que le vicomte lui a envoyé : elle y aspire, avec le parfum des fleurs, les ardeurs de la vengeance. Ce rendez-vous qu'elle avait repoussé comme une insulte, c'est elle qui le provoque maintenant, et d'une main fiévreuse, elle écrit à Marsille qu'il peut venir.

Nous voici maintenant à ce fameux quatrième acte qui fera courir tout Paris.

Le jeune homme arrive — dans quel état, grand Dieu! — la voix pâteuse, le rire hébété, les jambes avinées : ce n'est plus l'amant rêvé, le gentilhomme élégant; c'est un ivrogne, un monsieur qui a bien dîné et qui a le vin tendre. A cette vue, le cœur de la jeune femme se soulève de dégoût; elle n'a plus qu'une pensée : envoyer cet homme cuver son vin chez lui; mais lui ne l'entend pas ainsi; il veut tous les bénéfices de sa bonne fortune et, avec la ténacité de l'ivrogne, il déclare qu'il ne s'en ira pas. Claire le menace d'appeler son mari; il lui répond qu'il montrera sa lettre. Éperdue, folle de honte et de terreur, elle cherche en vain une issue à cette horrible impasse, lorsque Marsille lui demande un verre d'eau. Cette fois elle est sauvée : elle a sous la main une fiole de laudanum; quelques gouttes versées dans le verre suffiront pour assoupir Marsille, et une fois endormi, elle saura bien lui reprendre sa lettre. Il boit croyant se dégriser; mais, pour aller plus vite en besogne, il double la dose, il avale le reste du flacon et il tombe foudroyé sur le parquet.

La voix de René se fait entendre. Claire n'a que le temps de masquer le cadavre avec un canapé et d'ouvrir à son mari.

René est accompagné d'un commissaire : la vue du magistrat redouble encore les transes de la malheureuse femme. Pour le moment, toutefois, il ne s'agit que de la signature du procès-verbal qui constate la disparition du caissier. Le commissaire s'éloigne, mais non pas le mari. Le danger renaît, plus pressant encore. René s'apprête à sortir par la porte contre laquelle est étendu le cadavre. Une heureuse inspiration vient au secours de Claire. — « Je ne veux pas, s'écrie-t-elle, que vous sortiez, parce que je ne veux pas que vous alliez rejoindre cette femme qui est là-haut! »

René rentre chez lui : Claire reste seule; elle a tout le temps maintenant de traîner jusqu'au balcon le cadavre de Marsille.

Dites ce que vous voudrez, que la situation est violente, brutale, mélodramatique; convenez au moins qu'elle est d'un effet puissant et que le châtiment terrible qu'elle inflige à la femme coupable lui imprime un caractère de haute moralité.

Le dernier acte nous ramène rue Thévenot. Le *Bouton d'or* sera liquidé, mais l'honneur commercial restera sauf. L'oncle Génevoix, avec l'aide de son vieux caissier, a fait face aux échéances; et comme un bonheur n'arrive jamais seul, le caissier infidèle a été arrêté, porteur encore de la somme volée qu'il n'a pas eu le temps de dissiper. La nouvelle de la paix était prématurée et l'opération de René a réussi. Son honneur conjugal est aussi sorti sans tache et sans blessure de l'épreuve scabreuse où il a failli périr. Le mari lui-même a déchiré, sans en connaître le contenu, la lettre de sa femme trouvée entre les mains du vicomte qui n'était qu'endormi. Revenus de leurs illusions, guéris de leurs rêves ambitieux, Claire et René retrouveront le bonheur au sein de cette vieille maison où ils rentreront, — comme ils l'ont quittée, — en enfants prodigues.

Ce dénoûment est un peu ingénu et primitif. Je sais bien qu'il était dans la logique de la pièce. Mais peut-être M. Sardou aurait-il pu le relever par quelques-uns de ces incidents ingénieux, de ces coups de fouet dramatiques auxquels il nous a habitués dans ses précédentes productions.

Il y avait quelque temps, paraît-il, que Pipe-en-Bois était sans ouvrage — j'entends par Pipe-en-Bois le sifflet sans motif, de parti pris, pour le plaisir. Il vient de faire au Vaudeville élection de domicile. Rien n'est plus vrai, si invraisemblable que cela soit : les mêmes gens qui ont laissé passer, sans protestation, certaines féeries stupides et indécentes, certaines turpitudes où il n'y avait ni art, ni esprit, ni gaieté, s'amusent chaque soir à venir siffler *Maison neuve*. Ils commencent au lever du rideau et continuent pendant le cours de la représentation, suivant leur caprice et le temps qu'il fait. Je n'y verrais pas grand mal s'ils n'empêchaient ceux qui ont payé leur stalle de jouir du spectacle pour lequel ils sont venus. Ces manifestations, qui à la première représentation pouvaient avoir leur raison d'être, n'ont plus maintenant aucune portée. Bonne ou mauvaise, *Maison neuve* est jugée à l'heure qu'il est. Les sifflets d'aujourd'hui ne prouvent qu'une chose : la passion qui s'attache, je devrais dire, qui s'acharne — à Sardou et à son œuvre. Mais le plus curieux de l'histoire, c'est que, loin d'ébranler le succès, ils n'ont fait qu'y ajouter. La curiosité est surexcitée. Chacun veut voir cette pièce autour de laquelle se fait tant de bruit, quel qu'il soit. — Les sifflets passés à l'état de réclame, voilà un fait nouveau et qui manquait à la gloire de Sardou.

J'ai dit quel triomphe avait remporté Mlle Fargueil. Elle a des mots, des gestes, des cris qui sont des inspirations de génie. Après elle il faut citer immédiatement Saint-Germain, dont j'ai déjà parlé, et Desrieux, qui a joué, avec le tact d'un comédien de premier ordre, la scène si dangereuse de l'ivresse. Si je ne place Félix qu'au second rang, c'est que son rôle — celui du mari — sort de ses moyens habituels : son talent brillant et en dehors s'y trouve un peu à l'étroit. Parade, au contraire, est bien placé dans le sien. Il rend sans beaucoup de relief, mais avec finesse et sentiment, la bonhomie sympathique de l'oncle Genevoix. Mlle Cellier représente, avec une gracieuse désinvolture, Théodosie, l'agioteuse du noble faubourg. Dans les personnages secondaires de Bastienne, du cousin L'Aubépin et de la femme de chambre au lorgnon, on a remarqué la franchise de Mme Alexis, l'habileté de composition de Colson, la beauté et la diction mordante de Mlle Bianca. Une jeune et jolie personne qui sort de l'école de Boudeville, Mlle Broisat, a joué la petite Geneviève avec des qualités charmantes d'ingénuité et de gentillesse. Le seul reproche qu'on pourrait lui adresser — ainsi qu'à d'autres artistes de la pièce — c'est de ne pas toujours se faire entendre distinctement. Le diapason ne doit pas être le même sur un théâtre que dans un salon. — Léger défaut d'ailleurs qu'un peu d'étude et d'attention suffira pour corriger.

~~~ Avec *Cotillon III*, la Porte-Saint-Martin a pris sa revanche de son échec des *Parisiens à Londres*. La pièce est variée, amusante; la comédie s'y allie heureusement au drame : trois ou quatre intrigues s'entre-croisent, se mêlent, se démêlent avec une aisance où se reconnaissent la dextérité et l'expérience théâtrale des auteurs du *Bossu*. La vérité historique y reçoit bien par-ci par-là quelques entorses; mais il y a du mouvement : des coups de fusil, une chasse à l'homme, une jolie fête aux Porcherons, une présentation à la cour, curieuse et bien réglée; on passe, sans avoir le temps de s'ennuyer, de la mansarde à l'Œil-de-Bœuf, de Louveciennes à la Bastille, du boudoir de la Du Barry aux salons de Mme d'Egmont; — avec cela, d'agréables actrices comme Mmes Manvoy, Rousseil et Colombier; un vrai nègre dans le rôle de Zamore; Paul Deshayes, et Laferrière enfin dans son éternelle jouvence. Si tous ces éléments réunis ne font pas un succès, que la Porte-Saint-Martin reprenne la *Biche au Bois* : le public n'aura que ce qu'il mérite.
~~~

~~~ Le Freischütz, que vient de reprendre le Théâtre-Lyrique, va recommencer pour M. Carvalho les brillantes soirées des *Noces de Figaro* et de la *Flûte enchantée*. La mise en scène est splendide : on peut dire que c'était ici du luxe. Le concours de Mme Carvalho, la virtuose incomparable; de Troy, de Michot et de Mlle Daram qui la secondent à merveille; du vaillant orchestre et des chœurs excellents, qui cette fois se sont vraiment surpassés, eût suffi à donner à la représentation du chef-d'œuvre de Weber tout l'éclat dont il est digne. Après tout, comme dirait mon collègue Maître Guérin — *quod abundat non viliat.*

~~~ A l'Opéra-Comique, le besoin se faisait sentir de donner des lendemains à *Mignon*. Le *Voyage en Chine* ne pouvait s'éterniser sur l'affiche. MM. de Leuven et Ritt ont eu l'excellente idée de remettre à la scène le *Chien du Jardinier* et *Lalla Roukh*, enrichis d'une distribution nouvelle — Deux chefs-d'œuvre dans une soirée : le public, j'espère, n'aura pas à se plaindre. — L'interprétation n'a rien laissé à désirer. La toute charmante Mlle Seveste, et Melchissédech, un débutant plein de vigueur et de feu, y ont trouvé l'occasion de faire leurs preuves définitives. Je reviendrai certainement sur cette représentation intéressante, dont l'espace pris par *Maison neuve* ne me permet, cette fois, comme pour les deux précédentes, que de donner un premier aperçu.

GÉROME.

BULLETIN

La Société centrale des chasseurs pour la répression du braconnage vient de recevoir une consécration solennelle par la protection dont la couvre désormais l'Empereur.

Sa Majesté a daigné accepter un exemplaire richement relié des statuts de la Société, dont le comité central l'a suppliée d'accepter l'hommage, et a fait écrire à son président, M. le marquis de Nicolaï, pour lui exprimer ses remerciements et ses sentiments de sympathie.

Ce que nous avions prévu se réalise; la Société centrale sera le point de réunion et de cordiale entente de toutes les sociétés semblables qui existent en France ou qui se formeront à leur exemple.

L'arrondissement des Andelys, dans l'Eure, est définitivement constitué sous la présidence de M. le comte de Vatimesnil, qui devient, par conséquent, membre du comité central. Cet arrondissement apporte un contingent de deux cents souscriptions.

Le Pas-de-Calais s'organise sous la présidence de M. le comte de Ranchicourt,

Le Puy-de-Dôme, sous la présidence de M. René de Semallé.

Plusieurs prises, hommes et filets, ont été récemment faites; les déclarations sont transmises aux présidents d'arrondissements, qui instruisent à ce sujet.

L'administration municipale de Toulouse s'occupe en ce moment d'un projet d'achèvement du Capitole ainsi que de la construction d'un monument simulant, jusqu'à un certain point, les pavillons du Louvre et devant être pourvu de galeries industrielles, à l'instar du Palais-Royal de Paris.

Plusieurs plans sont soumis en ce moment à l'appréciation de la commission municipale.

Dans le banquet donné en son honneur à New-York, le 15 novembre, M. Cyrus Field a remarqué que le câble atlantique était si admirablement construit qu'on pouvait s'en servir avec une batterie de la plus petite puissance.

Lorsqu'en 1858 le premier câble fut immergé, les hommes compétents en électricité pensaient que, pour envoyer un courant à 2,000 milles, il faudrait une décharge presque égale à celle de la foudre. Aujourd'hui, M. Colett écrit de Heart's Content :

« Je viens d'envoyer mes compliments au docteur Gould, de Cambridge, en ce moment à Valence, avec une batterie composée d'une capsule de fusil et d'une parcelle de zinc excitées avec une simple goutte d'eau grosse comme une larme. »

« Un télégramme qui fait cela, a ajouté M. Field, est bien près de la perfection, selon nous; jamais, ni pendant une heure, ni pendant une minute, celui-ci n'a cessé de manœuvrer. »

Le *Journal de l'Aïn* signale un fait malheureusement bien rare. Les portes de la prison de Gex ont été ouvertes et les gardiens ont eu le loisir d'aller se promener tranquillement, par la raison bien simple qu'il n'y restait plus un seul détenu.

La prison de Gex n'avait plus été vide une seule fois depuis quarante ans. Nous formons le vœu que les guichetiers de toutes les prisons de France puissent prendre des vacances le plus souvent possible.

On nous écrit de Mogador que les pèlerins de la Mecque ne sont pas encore revenus. Les pertes, les souffrances, les difficultés du voyage et l'appréhension de l'épidémie cholérique qui sévit en Arabie à l'époque où ils s'y rendent pour célébrer leurs fêtes religieuses, en ont d'ailleurs diminué le nombre, au point qu'il ne s'est embarqué en 1866 que 73 pèlerins à Mogador, où ils se réunissaient ordinairement par centaines et quelquefois par milliers.

M. Watkin, président des chemins de fer du sud-est d'Angleterre, est parti de Londres pour Paris, afin d'obtenir du gouvernement français la suppression de l'examen des bagages à la douane, au moins pendant la durée de l'Exposition de 1867.

On lit dans le *Times* :

La vendange qui vient de se terminer à Madère a été plus abondante qu'on ne l'avait espéré. Le produit est évalué à 2,200 pipes, 800 environ provenant du nord, et 1,400 du sud de l'île. La culture de la canne à sucre continue, et empêchera de planter, quant à présent, de nouvelles vignes.

Les bons vins vieux dans l'île, âgés de vingt à trente ans, deviennent de plus en plus rares chaque jour. Ils valent de 120 à 250 livres sterling la pipe sur les lieux.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT

La cour des Castro (suite).

Mais il était malaisé désormais d'entamer un combat singulier sous ces arcades mauresques que la foule curieuse pressait de toutes parts. On avait vu les rapières hors du fourreau. Les gueux avaient parlé. Déjà le bruit se répandait que ce jeune inconnu, qui portait si fièrement son harnais de gentillâtre campagnard, allait se battre contre le neveu d'Olivarès pour défendre l'honneur de Medina-Celi.

La foule devenait désappointée. Don Juan, toujours riant et de belle humeur, prit sans façon le bras de son adversaire en disant :

— Seigneur Mendoze, il ne s'agit plus d'une querelle d'enfants. Ce n'est pas à ma révérence que la charmante Isabel a répondu. Parlez franc : vous êtes l'homme à la guitare et le mystérieux intrus qui a fait route avec la cavalcade ?

— Seigneur comte, répondit Ramire, j'ai coutume de confier mes secrets seulement à mes amis.

— Et je ne prétends pas être du nombre... C'est très-bien, seigneur Mendoze... Galfaros, ouvre-nous la porte de la cour des Castro.

Galfaros, nous le savons, était incapable de désobéir à un ordre du jeune comte de Palomas. Il s'élança en avant, le bonnet à la main, précédant tous ces chers seigneurs qui avaient bien le droit de s'entr'égorger dans son enclos, puisqu'ils étaient la véritable fortune de l'établissement. Nos courtisans traversèrent une galerie ornée à la mode orientale, où restaient encore les chaudes émanations de l'orgie nocturne. Sur des piles de coussins, deux ou trois femmes au costume éclatant étaient couchées. A terre, se voyaient les instruments du concert que Ramire avait entendu la nuit précédente dans le silence de la ville endormie : une guitare, une mandoline et des castagnettes.

Galfaros poussa une seconde porte. Un courant d'air frais, tout imprégné du parfum des orangers en fleurs, fit irruption dans la galerie. Au bout d'un péristyle de marbre bizarrement échantillonné, s'ouvrait la cour des Castro, ménagée sur l'emplacement des anciens bains du sérail.

Trois côtés des arcades de la cour des Castro, qui entouraient jadis la piscine arabe, existaient encore avec leurs faisceaux de colonnettes surmontées de galeries à jour. Le troisième côté avait été mis à bas par le marquis de Tarifa. A la place s'élevait le monument appelé : « le Sépulcre. »

Un triple rang de cyprès le cachait presque entièrement aux regards.

Les gens de Séville disaient que les Castro étaient derrière ces cyprès, à dormir leur dernier sommeil

Tout le reste du *patio* présentait à la vue des objets gracieux et charmants qui contrastaient fort avec cette lugubre perspective. L'ancienne piscine fournissait au centre un jet d'eau copieux, dont les gerbes baignaient un groupe de bronze. C'étaient autour de riants massifs de plantes tropicales et de frais gazons, qui jamais ne perdaient leur verdure : le long des arcades, trois allées d'orangers séculaires couraient, découpant les festons de leur riant feuillage sur les dentelles bariolées de la galerie moresque.

Il paraît que notre bon Ramire aimait le luxe et les belles choses sans les connaître, car ses narines s'enflèrent en traversant la galerie. Son regard ébloui parcourut le *patio*. Il eut un sourire.

— Fermez toutes les portes ! ordonna le comte de Palomas.

On entendait, par-dessus les murailles, les clameurs de la foule au dehors.

Don Juan lâcha le bras de Mendoze et se dirigea vers un espace carré, ménagé dans le gazon, à gauche de la fontaine. C'était comme une aire bien battue où la terre franche n'avait pas une ride. On pouvait là se rencontrer quatre de front.

Narciso de Cordoue suivit son soleil, comme il appelait parfois le jeune comte de Palomas; Galfaros s'approcha respectueusement et demanda :

— Faut-il le maître chirurgien de Son Excellence ?

— Non, répondit don Juan; il n'y aura point de blessés.

Et le gros Narciso ajouta d'un air sombre :

— Il n'y aura que des morts !

Galfaros se retira. Dès qu'il eut passé le seuil de la galerie, il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes. Ce n'était certes point pour aller chercher le maître chirurgien malgré la défense du comte de Palomas.

1. Voir les numéros 583 à 597.

— Seigneurs, reprit celui-ci, je désire qu'il soit prêté une rapière à ce brave garçon; la sienne est à deux fendants, et plus longue d'un demi-pied que la mienne.

Mendoze ficha aussitôt son épée dans le gazon.

Une voix prononça tout bas derrière lui :

— N'avait-elle mieux à faire que cela ?

Il se retourna vivement. Son regard rencontra celui du marquis de Pescaire, fixé sur lui avec une expression véritablement étrange. On eût dit que le marquis cherchait à lire sur son visage le mot indéchiffrable d'une énigme.

Mendoze ouvrait la bouche pour interroger, lorsque s'éleva de nouveau la voix provocante du jeune comte.

— Donne-lui ton épée, Silva, disait-il; la messe doit être commencée.

— Et le temps passe ! ajouta le marquis.

Ce dernier mot répondait précisément au vague remords de Mendoze, qui regrettait déjà son équipée.

— Bah ! dit-il en saisissant la rapière que lui tendait don Julian de Silva, ce ne sera pas long désormais... En vous remerciant, seigneur, voici un brillant joujou qui ne me fatiguera pas le poignet.

Il sauta dans l'espace réservé, et répondit galamment au salut que lui adressait le comte de Palomas. Don Narciso, l'épée à la main, appelait Moncade à grands cris. Celui-ci vint se placer auprès de Ramire. Les quatre épées se choquèrent en même temps.

Don Juan de Haro passait pour être un des meilleurs élèves du maître Herrera, et le gros Cordova avait des prétentions majeures au titre d'habile duelliste. La fortune, il faut le croire, les servit mal. Le gros Narciso fut désarmé à la première passe, et don Juan, reculant par trois fois, toucha du talon l'herbe qui fermait l'enceinte derrière lui.

— Comte, dit Pescaire, pendant que Narciso confus ramassait son arme, maître Herrera ne reconnaîtrait pas sa riposte de pied ferme !

Don Juan était tout pâle, la colère le prenait.

Ramire lui rendit du champ, et dit avec émotion.

— Seigneur, je n'ai jamais tué personne en duel. D'après ce que j'ai vu et entendu de vous, vous n'êtes pas prêt à paraître devant Dieu...

— As-tu pitié de moi, mon brave ? interrompit le jeune comte en ricanant.

Il lui porta en même temps, roide comme balle, un coup sur dégagement en pleine poitrine.

— A toi ! fit-il triomphant déjà.

Mais Ramire avait paré sur place, d'un simple temps de poignet. Il ne riposta point et reprit.

— Seigneur, je vous supplie de réfléchir. Je suis un inconnu pour vous, mais je prends l'engagement d'honneur de taire cette aventure. Tous ceux qui nous entourent sont vos amis : retirez seulement les paroles qui ont outragé la plus noble et la plus malheureuse des femmes...

— Joue ton jeu ! interrompit encore don Juan, qui essaya, sans résultat aucun, toute la série des feintes et contre-temps de maître Herrera.

— Vive Dieu ! s'écria Moncade; il le joue assez bien, son jeu !... et son rôle aussi, ajouta-t-il plus bas.

Don Julien de Silva se pencha à l'oreille du jeune comte

— Tu n'as rien à gagner avec celui-là, dit-il. Sur le terrain où nous sommes, ta vie est entre ses mains.

— C'est assez de folies, conseilla de son côté Soto-Mayor.

Juan de Haro frappa du pied. Il écumait de rage. Il écarta d'un moulinet ses amis qui l'entouraient de trop près, et s'écria en s'adressant à Mendoze :

— Ma femme me payera ta dette, l'ami, et toutes celles de mes bons compagnons... Par la corbleu ! défends-la bien, puisque tu as le droit de la défendre, car moi je serai sans miséricorde !

— Le temps passe, dit pour la seconde fois Moncade, qui était un peu en arrière de Ramire.

Celui-ci prit à pleine main ses cheveux qui lui couvraient le front. Son regard, que l'hésitation voilait naguère, éclata soudain comme un feu.

— A la bonne heure ! fit don Juan, qui se coucha sur ses jarrets et prit la garde napolitaine.

Narciso de Cordoue attaquait en même temps et s'escrimait comme un démon. Pescaire avait grand'peine à parer le déluge de bottes qui tombait sur lui.

Un bruit de pas précipités et de ferraille se fit dans la galerie voisine. Toute une escouade d'archers s'élançait à la fois par la porte brusquement ouverte.

— Vous témoignerez bien au seigneur régidor, disait maître Galfaros tout essoufflé de sa course, que c'est moi-même qui suis allé querir main-forte !

— Bas les armes ! au nom du roi ! cria le premier sergent en franchissant le seuil de la cour des Castro.

Les petites danseuses, éveillées en sursaut, s'enfuyaient par les fenêtres.

Tous les archers faisaient irruption dans le *patio* en répétant :

— Bas les armes ! seigneurs, bas les armes !

Mais il était trop tard. Don Juan de Haro était couché sur le gazon avec une estocade dans la poitrine, et Narciso de Cordoue gisait évanoui sur le sable.

Au moment où don Juan de Haro tombait, Moncade avait donné du plat de son épée sur le crâne du gros Narciso en disant :

— Celui-ci nous gênerait.

Puis, saisissant par le bras Mendoze, tout étourdi de la chute de son adversaire, il l'avait entraîné derrière les orangers, pendant que les courtisans s'empressaient autour du jeune comte de Palomas. En suivant le cloître, et abrités qu'ils étaient par le feuillage des arbustes, les deux fugitifs avaient pu gagner le massif épais au centre duquel s'élevait le Sépulcre.



COSTUMES DES HABITANTS DE POUEZEN (TRANSYLVANIE), d'après un dessin communiqué. — Voir page 798.



LE CHATEAU DE COBLENTZ, RÉSIDENCE ACTUELLE DE LA REINE DE PRUSSE. — d'après une photographie. — Voir page 798.



LA GRANDE SALLE DU *GUILDHALL*, A LONDRES. — Dessin de M. [illegible]. — Voir page [illegible].

De là ils pouvaient entendre les clameurs des archers demandant à grands cris le meurtrier du comte de Palomas.

— Qu'on garde toutes les issues! ordonnait le chef de l'escouade.

Moncade s'arrêta au bord du massif. Pour sortir de là, il fallait traverser un espace découvert.

— Seigneur! dit-il à Mendoze, je vous sauverai ou je perdrai mon nom.

— Qu'ai-je donc fait pour mériter l'amitié d'un homme tel que vous, seigneur? demanda Ramire, cédant à son étonnement, malgré le grand péril qui le pressait de toutes parts.

Moncade tourna vers lui ce regard singulier et inexplicable qui avait déjà causé tant de surprise à notre jeune bachelier.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LE PAYS DE BOURZEN

EN TRANSYLVANIE

Le pays de Bourzen forme une vaste et fertile plaine au sud de la Transylvanie, dont il est séparé par de hautes montagnes aux pics neigeux, en partie couvertes d'épaisses forêts, où l'on rencontre l'ours et le sanglier. Le chamois fréquente encore aux environs les hauteurs dentelées du Dolomit. Kronstadt est la principale ville du Bourzen, qui contient, en outre, vingt-cinq villages et quatre bourgs.

Les habitants de ce pays, malgré l'aisance dans laquelle ils vivent, n'ont rien de la gaieté qui caractérise certaines races allemandes; ils sont lents et graves, et ne se livrent aux plaisirs du chant et de la danse que dans des circonstances exceptionnelles. Leur langue est plutôt un mélange de tous les anciens dialectes allemands qu'un patois particulier. Quant à leur costume, il offre assez de particularités pour mériter d'être décrit.

Celui des villes a beaucoup de ressemblance avec l'habillement hongrois : c'est le pantalon collant avec les grandes bottes et la redingote à brandebourgs, qui disparaît l'hiver sous une pelisse bordée de fourrures. Les paysans, plus attachés au vieux costume national, portent généralement une redingote de drap bleu très-longue, ornée sur le devant et sur les bras de galons verts ou rouges; de grandes agrafes y tiennent lieu de boutons. Leurs pantalons bleu foncé s'enfoncent également dans la botte; mais ils ont autour du corps une large ceinture de cuir qui unit le pantalon avec un gilet très-collant. Ajoutez comme complément au costume masculin une cravate bariolée et un chapeau à larges bords, d'où s'échappe la longue chevelure du villageois.

La partie la plus saillante du costume des femmes est la robe et le manteau noirs à mille plis, ce dernier tombant droit dans le dos, retenu qu'il est par deux rubans noirs aux épaules. Par devant, elles ont un tablier, tandis qu'un corsage étroit laisse à jour les longues et larges manches de leurs chemisettes blanches. Les femmes mariées se distinguent des jeunes filles par le bonnet de dentelles à rubans qui leur sert de coiffure. Les jeunes filles, elles, se coiffent d'une espèce de calotte carrée de velours noir qu'on nomme *couronne d'honneur*. Elles portent, en outre, des colliers de perles au cou et un mouchoir de couleur à la ceinture. La ceinture, large de deux à trois pouces, est un détail essentiel de l'ajustement. Femmes et jeunes filles la portent également, plus ou moins richement ornée suivant leurs moyens. Il n'est pas rare d'en voir qui sont d'or ou d'argent massif.

L. DE MORANCEZ.

LE CHATEAU ROYAL A COBLENCE

Le château royal de Coblence, résidence actuelle de la reine de Prusse, fut construit de 1778 à 1786, par le dernier électeur de Trèves, Clément-Wencelas, sur les plans de l'architecte français Peyre. L'électeur lui-même l'habita jusqu'en 1792, époque où il le céda à ses neveux, les comtes de Provence et d'Artois, depuis Louis XVIII et Charles X. En 1794, le château devint tour à tour un hôpital, puis une caserne à l'usage de nos troupes. Comme il avait eu quelque peu à souffrir de ces deux destinations, le prince de Prusse, aujourd'hui Guillaume Ier, le fit reconstruire en 1845, et, depuis, il y a fait d'assez longs séjours.

Le bâtiment a trois étages et se développe sur deux ailes en demi-cercle qui enveloppent la majeure partie d'une place plantée d'arbres où la musique se fait entendre tous les jours à midi. Une fontaine portant cette inscription : *Clemens Wencelas vicinis suis*, orne le centre de la place. Du côté opposé, le château est séparé du Rhin par un jardin. C'est la vue de ce côté qu'offre notre gravure.

FRANCIS RICHARD.

COURRIER DU PALAIS

Les vins retour de l'Inde et les voleurs retour d'Amérique. — Abus de la mythologie en général et de Jupiter en particulier. — Un voyage de long cours sans chapeau. — Les avocats à l'américaine. — Portrait du parfait caissier dédié à la recette générale de la Haute-Saône. — Une plaidoirie attique. — La Sapho *au torticolis*. — Le taureau happé. — Femme mariée sous le régime *total*. — *Criterium* de la sagesse des enfants.

L'affaire Lamirande a tenu sa large place dans la semaine judiciaire. Elle n'offrait pas, il est vrai, ces émotions violentes et grossières que le ministère public n'attribue avec raison qu'aux *forfaits d'une sinistre gravité*.

Mais enfin, en dehors des *machines* à forte épouvante et à gros mélodrame, ce procès ne laissait pas que d'être important dans un genre moins véhément et moins épicé.

Les écus, quand ils sont nombreux, produisent de l'intérêt, soit dit sans jeu de mots. La quotité du vol est chose beaucoup moins indifférente qu'on ne croit dans la mesure d'attention que commande un procès.

Et par un temps où chacun rêve gros lots, aventures et millions, il devenait impossible qu'un homme qui emporte à lui tout seul 704,000 francs n'excitât pas une certaine curiosité.

D'autant mieux que le voleur était allé faire un grand tour au Canada, et que si le vin retour des Indes passe pour meilleur, un voleur qui revient d'Amérique a plus de *montant* et de *bouquet* que s'il revenait tout simplement de Pontoise.

L'ex-caissier de la succursale de la Banque de France à Poitiers ne présente en lui-même aucun attrait où la sympathie puisse se prendre.

Homme aussi vulgaire que possible, il ne sait que bien faire une chose, se sauver en sauvant la caisse. Charpentier, qui avait soustrait dix fois plus que celui-ci : sept millions au lieu de sept cent mille francs, et qui avait fait aussi son voyage d'Amérique, doit tenir Lamirande pour un imitateur maladroit et un contrefacteur infime. Lamirande, qui a toujours cultivé avec plus d'ardeur le chapitre *dépense* que le chapitre *recette*, était déjà relativement obéré quand on le nomma caissier de la succursale de Poitiers.

Quand on doit, il est bien plus facile de jeter le manche après la cognée et de s'endetter davantage pour s'étourdir, que de s'acquitter envers ses créanciers.

Lamirande prit ce chemin facile, et pour ne pas s'ennuyer en route, il se fit accompagner par deux maîtresses.

M. l'avocat général Gast appelle cela un *luxe*; l'avocat particulier, Me Lachaud, appelle la même chose *une honte*; mais honte ou luxe, tous les deux sont d'accord sur le nombre de maîtresses.

Si bien que ce président parisien qui cherchait toujours la femme dans une affaire serait aujourd'hui fort distancé.

« Où est la femme ? » disait-il.

On lui rirait au nez. « Vous retardez de cinquante ans, brave homme. Si vous tenez à être à la mode, mettez votre interrogation au pluriel; et alors on pourra vous comprendre. « Où sont les femmes ? »

Car Lamirande en avait deux, sans compter la sienne.

Et avant de s'expatrier il alla visiter les deux ménages de contrebande. Il laissa ici deux mille et là quatre mille francs.

Est-ce assez pour qu'un avocat, et un avocat de la Banque de France surtout, monte sur ses grands chevaux mythologiques et vienne nous dire avec une emphase que la situation ne comportait guère : « Nous savons qu'il avait deux maisons qui lui étaient familières, et que la dernière visite a été pour ces deux maisons, dans lesquelles, nouveau Jupiter, il allait verser sa pluie d'or sur ces deux Danaés. »

Véritablement, là, je vous le demande, la main sur l'encaisse métallique ou sur le portefeuille de la Banque de France, y avait-il lieu d'évoquer cette opulente image à propos de six billets de mille francs pièce ? Certainement, non.

Jupiter n'a jamais eu rien de commun, ni la pluie ni le beau temps, avec un homme qui est extrait, j'allais dire extirpé du Canada, — sans douleur, je le veux bien, mais aussi sans chapeau. — Ce qui fait que, sans la miséricorde d'un agent de police, Lamirande aurait été obligé de revenir d'Amérique sans chapeau et de se présenter tête nue à l'Europe désireuse de le ravoir.

Une pluie d'or pour six gouttes de mille francs! Cela rappelle ce mot d'un vaudeville, aussi vieux que spirituel, intitulé *Une Passion*.

Un domestique raconte à son maître les largesses d'un soupirant romantique :

— Oui, monsieur, quand il est entré pour rendre visite à madame, il m'a dit : « Tiens ! voilà de l'or pour payer ton silence. »

A quoi le mari ébahi réplique :

— Il t'a donné de l'or ?...

— Trois pièces de vingt sous.

Où Jupiter sans Danaé aurait été plus de mise, c'est lorsque, en pleine audience Me Lachaud, a remis au représentant de la Banque de France cent douze mille francs, formant une restitution partielle de son client.

Cet infortuné Lamirande a véritablement joué de malheur. Il avait deux maîtresses en France, et il a eu deux défenseurs en Amérique qui, après l'avoir rançonné jusqu'à concurrence de 50,000 francs, n'ont pas eu la générosité de lui fournir un chapeau pour s'embarquer la tête couverte, et pour avoir cette mise décente qui est de rigueur quand on revient dans sa belle patrie.

Aussi quand M. le président a appelé ces maquignons de la chicane des avocats new-yorkais, Me Lachaud a répondu avec sa présence d'esprit accoutumée :

— Non, monsieur le président, ce titre d'avocat ne saurait leur appartenir; ce sont des complices de vol.

Au surplus, Me Lachaud était ce jour-là en veine de prédication et de morale; il a tonné plus véhémentement qu'un procureur général contre les caissiers infidèles. Et chemin faisant il a donné au nez de son client le portrait du parfait caissier.

Il nous l'a représenté « comme un homme d'habitudes modestes, de conduite austère, vivant de peu et n'ayant pas besoin de davantage. »

Soit ! Tout le monde sera d'accord là-dessus. Expliquez-moi maintenant comment il se fait qu'on se laisse également prendre au premier caissier venu qui troublera et bouleversera de fond en comble cette loi et cette moyenne qui forment la confiance des créanciers et la sécurité des écus.

Ainsi devant la cour d'assises de Vesoul nous rencontrons deux employés de la recette générale, dont l'un, Dumont, ne gagnait pas plus de 1,800 francs, et dont l'autre, Magnin, touchait un traitement de 2,500 francs.

Eh bien, Dumont, qui n'avait aucune fortune personnelle et n'avait pour vivre, sa femme et lui, que les 1,800 francs susdits, Dumont achetait pour près de 20,000 francs d'immeubles et avait 2,400 francs de vin dans sa cave. Magnin vivait à l'avenant. Eh bien, ces disproportions ostensibles et choquantes entre l'exiguïté de la recette et la prodigalité de la dépense n'ont inquiété, n'ont alarmé personne dans une petite ville où, dit-on, tout se sait et tout se dit. Personne ne s'est avisé de crier au vol ou au miracle, seuls moyens de tout expliquer.

Et Dumont et Magnin ont pu, avant d'être découverts, faire en une seule année pour plus de quatorze millions d'opérations de Bourse et emporter de la recette générale 225,902 francs 83 centimes.

J'aime beaucoup ces 83 centimes. J'avoue que ces 83 centimes font mon bonheur, bien que je ne m'en rende pas parfaitement compte; car enfin, pourquoi pas 85 ou 80 centimes?

Cela veut-il dire que les voleurs auront eu la générosité de laisser la caisse bénéficier de ces trois centimes, et qu'ainsi ils n'auraient pris que 225,902 francs 80 centimes, au lieu de 83 ? Ou bien, ce qui est plus ordinaire, la fraction étant plus voisine de 85 que de 80, auront-ils eu l'indélicatesse de s'attribuer deux centimes au delà de ce qui leur revenait ?

Quoi qu'il en soit, Dumont a comparu seul devant le jury. Magnin a fait comme Lamirande, il a pris la fuite; mais comme il n'est pas allé au Canada, comme il n'a pas eu deux avocats new-yorkais pour le défendre, et au besoin pour l'attaquer à l'instar du sabre de M. Prudhomme vis-à-vis de la Constitution, Magnin a pu, jusqu'ici, échapper à toutes les recherches de la police.

Son camarade, Dumont, a été condamné à cinq années de prison, beaucoup plus heureux, en ceci, que Lamirande, à qui on a infligé dix ans de réclusion.

Qui nous empêche maintenant de quitter la cour d'assises et d'aller nous délecter au civil, à entendre et à lire une maîtresse plaidoirie de Léon Duval ?

La question est importante tant en elle-même que par les parties en cause : il s'agit de Barbedienne et du statuaire Clesinger. Et il s'agit surtout du droit des sculpteurs sur la reproduction de leurs œuvres réduites par le procédé Collas, et de la faculté qui leur est personnelle d'avouer ces reproductions par leur signature, ou bien de leur infliger l'anonyme.

Les plaidoiries de Léon Duval sont véritablement une bonne fortune pour la chronique. En voilà un chercheur, un mandarin et un artiste! Comme il se complaît dans son œuvre, comme il cisèle sa pensée, aiguise l'ironie et sculpte à jour sa phrase vive et nette!

Ce procès convenait merveilleusement à ce talent si fin, si correct et si français. Aussi quel parti n'en a-t-il pas tiré? Faut-il comparer l'œuvre de la machine au travail de la main de l'artiste, écoutez-le :

« Franchement, la machine dégrossit et elle fait l'office du praticien; mais elle a grand besoin que le maître vienne polir l'épiderme et souffler la vie; non pas la vie qui mange et qui boit, mais l'âme, l'idéal, je ne sais quoi, qui fait que le marbre pense. Est-ce qu'on vous persuadera jamais qu'il puisse sortir une âme d'une mécanique? »

C'est de la belle langue cela, et de la bonne plaidoirie aussi; car le style n'a jamais gâté un solide argument. Voulez-vous maintenant du spirituel et du comique? L'avocat vous parlera d'une « Sapho *au torticolis* qui a la tête déviée, qui n'en a pas moins enchanté les passants, mais qui a mis les connaisseurs au supplice. »

Il vous citera « un noble marquis qui se trouve mal devant nos bronzes de pendules. »

A-t-il à s'expliquer sur un taureau transtéverin, un taureau saisi ?

Il dira : « Barbedienne, voyant le taureau happé, en revendique la propriété comme s'il avait été commandé et exécuté pour lui. Pourtant Barbedienne, en voyant la photographie de ce taureau, avait hasardé quelques jovialités en écrivant à Clesinger « qu'on ne ferait jamais entrer une bête à cornes dans le moindre ménage parisien. »

Nous vous dirons plus tard l'issue de cette intéressante discussion; mais ce que nous voulons vous dire tout de suite, ce sont deux mots de femme, une épouse et une mère.

On procède devant un notaire, après procès en séparation de corps, à la liquidation des biens des conjoints, aujourd'hui disjoints.

Le mari se plaint qu'on attribue presque tout à sa femme.

Celle-ci est Strasbourgeoise, et par conséquent prononce un peu à l'allemande ; elle riposte avec vivacité :

— C'est dans l'ordre. Je dois avoir droit à tout puisque je me suis mariée sous le régime *total*.

Une mère accompagne devant les assises une petite fille de six à huit ans qui doit être entendue comme témoin.

— Votre fille est-elle sage? demande le magistrat à la mère de l'enfant.

— Oh! pour ça, oui, monsieur le président; il y a assez de temps que je ne l'ai pas fouettée!

MAITRE GUÉRIN.

LE GUILDHALL

Il y a quelques jours, nous parlions de l'installation du nouveau lord-maire de Londres. Nous compléterons aujourd'hui cette petite notice en donnant quelques renseignements sur le *Guildhall*. Tel est le nom que porte le palais municipal de la cité de Londres.

Les premiers fondements du Guildhall furent jetés en 1411. Très-endommagé par le grand incendie de 1666, ce monument est resté comme un échantillon d'architecture bizarre. On ne voit de l'ancien édifice que les murailles, deux fenêtres et une crypte située au-dessous de la grande salle. Les dernières restaurations datent de 1814.

Au-dessus du porche, entre deux minarets, se montrent les armes de la cité, avec cette inscription :

Domine, dirige nos.

La grande salle, longue de quarante-sept mètres, large de seize et haute de dix-sept, est éclairée de deux beaux vitraux. De chaque côté règnent des arcs de cloître, soutenus par de grandes colonnes aux chapiteaux richement sculptés. Six ou sept mille personnes peuvent prendre place dans cette salle.

C'est là qu'ont lieu toutes les fêtes de la cité; c'est là également que les corporations diverses se donnent leurs rendez-vous. A l'extrémité orientale on remarque une plate-forme élevée de quelques pieds, laquelle est destinée au lord-maire, aux aldermen et aux shérifs, lors des assemblées; elle sert aussi de *hustings* pendant les élections.

Les monuments qui décorent le Guildhall n'ont rien de remarquable comme sculpture. Ce sont : une pyramide élevée à la mémoire de lord Chatam, par Bacon; un monument à William Pitt; un trophée d'armes et le buste de Nelson; la statue du lord-maire Beckford, qui osa, malgré l'étiquette, demander la parole en présence de George III, et se faire entendre.

A l'extrémité orientale de la salle on voit les statues d'Édouard VI, de la reine Élisabeth et de Charles Ier. A l'autre bout, sur des piédestaux de forme octogone, se dressent deux colosses en bois creux, sculptés en 1708, par Richard Saunders. On avait autrefois l'habitude de les promener dans la ville lors des grandes processions du lord-maire. Des hommes cachés dans leurs cavités se disaient des gentillesses et des gaudrioles, se récitaient l'un à l'autre des vers latins ou anglais, et disaient le plus grand bien du lord-maire en fonctions.

H. VERNOY.

GAVARNI

(Suite [1].)

Ni la politique, — orateurs et avocats politiques, — ni la chicane et la basoche, à côté de Daumier; ni le militaire et le troupier après Horace Vernet et Charlet, et à côté de Raffet; mais à Gavarni l'ordre civil et moral, régulier ou irrégulier dans tous les genres, la femme et tout ce qui s'ensuit, à tous les degrés et à tous les âges. — Il a repris le bourgeois après Henri Monnier, créateur du type; mais au célèbre acteur-auteur il laisse presque exclusivement les abîmes et les bas-fonds d'où l'éloigne et le rejette toujours cette même naturelle et instinctive élégance.

Quand il débuta au *Charivari*, c'était la vogue de Robert Macaire; on lui demanda de faire une *Madame Robert Macaire*.

« Mais Robert Macaire, répondit-il, c'est la filouterie, cela n'a pas de sexe. Quand ce serait une femme, cela n'y ferait rien. C'est la filouterie féminine qu'il faut faire; voilà le neuf. »

Il transforma ainsi l'idée qu'on lui suggérait et commença la série des *Fourberies de femmes en matière de sentiment* (1837). Il découvrait en même temps sa large veine où il n'avait plus qu'à s'étendre et à se ramifier. On assiste à la création ingénieuse de son genre.

Comment analyser de telles séries? Comment détacher la légende et la séparer du dessin, faire comprendre l'une sans montrer l'autre? Chaque série de Gavarni a une idée philosophique et se pourrait renfermer dans un mot; mais ce mot, ce serait à lui de nous le dire, et il le lui faudrait arracher. Ainsi, pour *les Enfants terribles*, le mot générateur de la série, c'est cet égoïsme de ces petits êtres qui, sans malice d'ailleurs ni arrière-pensée, leur fait tout voir par rapport à eux et les empêche de se rendre compte en rien de l'effet et de la catastrophe morale que leur imprudence va produire au dehors chez autrui. Ainsi, pour la série des *Coulisses*, l'idée mère, c'est un contraste perpétuel entre ce qui se joue à haute voix devant le public et ce qui se dit de près au même moment entre acteurs, — comme quand Talma, par exemple, en pleine tragédie de *Manlius*, embrassé avec transport par son ami Servilius, lui disait à l'oreille : « Prenez garde de m'ôter mon rouge. » — Ainsi pour la série des *Musiciens comiques* ou des *Physionomies de chanteurs*, c'est le contraste ou la disparate entre les paroles du chant où la nature de l'instrument et la taille ou la mine du musicien, du chanteur ou de la cantatrice (une grosse femme chantant langoureusement : *Si j'étais la brise du soir!*) Dans les *Fourberies de femmes*, je ne me flatterai pas de trouver la formule générale, mais cependant tout s'y rapporte à une fin, à la fin féminine par excellence : tromper pour un certain motif. Après La Fontaine, après nos vieux conteurs, après les fabliaux, Gavarni a fait, sans réminiscence aucune, sa série toute moderne, saisie sur le vif, d'après nature. Prenez la plus innocente de ces fourberies, celle de la jeune fille au bras de son papa qui la devine. — « *Comment saviez-vous, papa, que j'aimais mosieu Léon?* » — « *Parce que tu me parlais toujours de mosieu Paul.* » Allez à la plus calme, à la mieux établie et la mieux réglée de ces fourberies conjugales : un jeune homme dans un salon est assis bien à l'aise, installé dans un fauteuil, lisant comme chez lui, le chapeau sur la tête; avec lui une jeune femme près de la fenêtre, debout, tient à la main son ouvrage et regarde en même temps dans la rue; et, pour toute légende, ces mots : « *Le v'là!... ôte ton chapeau.* » D'un mot, c'est toute l'histoire. C'est l'heure où l'on revient du bureau; le sans gêne n'est plus permis, il faut que le monsieur ait l'air d'être en visite.

Gavarni excelle à ces légendes qui, en deux mots, vous mettent au cœur du sujet, de l'intrigue ou de la situation, et vous disent tout. Ainsi, dans *la Vie de jeune homme* (No 25), une femme élégante, une femme du monde en chapeau, en écharpe, arrive et entre dans un petit appartement; elle est au bras d'un jeune homme en robe de chambre qui, écartant une draperie de portière ou d'alcôve, la reçoit et l'introduit avec toutes sortes d'égards et d'attentions; et, pour toute légende, ce mot de la femme : « *C'est bien gentil chez vous, Monsieur Charles!* » Tout le roman s'est révélé, et juste à son heure, à ce moment plus que hasardé où l'on fait pour la première fois le pas décisif. — Ainsi encore, dans *les Enfants terribles* : on est dans un jardin public; une jeune femme dans le fond dont on ne voit pas le visage, mais qui a un air des plus convenables, est occupée à lire; sa petite fille joue près d'elle; un monsieur qui a lorgné la mère demande à la petite, en la prenant entre ses genoux et en y mettant toutes sortes de façons : « *Petit amour, comment s'appelle Madame votre maman?* » Et la petite, tout en jouant avec la canne du monsieur, répond d'un air presque offensé mais peut-être c'est nous qui lui prêtons cet air) : « *Maman n'est pas une dame, Monsieur : c'est une demoiselle.* » Cruauté de l'innocence! Et ne vous voilà-t-il pas au fait en deux mots? que vous faut-il de plus?

La manière dont Gavarni trouve le plus souvent ses légendes est à noter. Il dessine sur la pierre couramment, du premier jet; il a le sentiment du vrai, du vraisemblable, dans les physionomies, dans les poses. Il fait donc ces personnes qui sont entre elles en parfait rapport de mouvements, de gestes; mais comme son faire modifie un peu les figures qu'il veut reproduire, qu'il a vues en réalité ou plutôt qu'il a présentes dans l'esprit et en idée, comme de plus l'impression sur la pierre va les modifier quelque peu encore, il attend le retour de l'épreuve afin de faire dire à ses personnages *ce qu'ils ont l'air réellement de dire*; et c'est alors seulement qu'il se demande en regardant son épreuve : « Maintenant que se disent ces gens-là? » Il les écoute parler, ou plutôt il les devine parler, et il devine juste. Supposez que, du premier ou du second étage, vous regardiez dans la cour deux personnes qui causent : vous voyez leurs gestes, leur jeu de physionomie, et vous n'entendez qu'imparfaitement leurs paroles; elles ne vous arrivent qu'en bruit confus. Or, il s'agit de trouver, de ressaisir exactement ce propos, et à l'endroit le plus intéressant, le plus significatif. — J'ai vu ou entrevu autrefois en Suisse un bien savant homme et des plus sagaces, M. de Gingins; il était sourd, mais complètement sourd, comme une souche ou un rocher; de jour, dans le tête-à-tête, personne ne s'en serait douté; il en était venu, à force de finesse, à deviner les paroles au mouvement des lèvres. Une fois, dans une voiture publique, il était en face d'un individu qui, ne le connaissant pas, se mit à causer avec lui; M. de Gingins répondait et soutenait la conversation; mais insensiblement le jour baisse et tombe, l'individu questionne toujours et s'étonne que M. de Gingins ne lui réponde plus : c'est que le mouvement indicateur avait fait subitement défaut. Eh bien! Gavarni fait avec ses personnages pour ses légendes, ce que M. de Gingins faisait pour le dialogue avec son interlocuteur : il met sur leurs lèvres les paroles qui en doivent naturellement et nécessairement sortir. — « Un soir que nous parlions à Gavarni « de ses légendes, « racontent MM. de « Goncourt, et que « nous lui demandions comment elles lui venaient : « Toutes seules, nous « dit-il; j'attaque ma « pierre sans penser « à la légende, et ce « sont mes personnages qui me la « disent... Quelquefois ils me demandent du temps... « En voilà qui ne « m'ont pas encor « parlé... Et il nous « montrait les retardataires, des pierres lithographiques « adossées au mur, « la tête en bas. »

Ces mots décisifs, ces paroles stridentes qui ouvrent des jours soudains sur une action, sur un ordre habituel de sentiments, et qui sont comme des sillons de lumière à travers la nature humaine, font de Gavarni un littérateur, un observateur qui rentre, autrement encore que par le crayon, dans la famille des maîtres moralistes. La légende de Gavarni, c'est une forme à part, et qui porte avec elle son cachet distinct, original comme la maxime de La Rochefoucauld. On jouait aux maximes autour du fauteuil de Mme de Sablé, dans le même temps que La Rochefoucauld, de son côté, faisait les siennes : on pourrait de même jouer aux légendes, le soir, autour de la table où Gavarni dessine ses figures non encore baptisées, et pendant qu'elles se succèdent de quart d'heure en quart d'heure sous sa plume rapide, cela sort du jeu : il frappe sa médaille comme pas un, il bat sa monnaie au bon coin, et elle entre dès lors dans la circulation; elle court le monde.

C.-A. SAINTE-BEUVE.
De l'Académie française

(*La suite au prochain numéro.*)

1. Voir les deux derniers numéros.

COURRIER DES MODES

Les derniers jours de l'année on est trop occupé des emplettes pour consacrer beaucoup de temps à l'examen; il arrive souvent qu'après avoir hésité longtemps on choisit justement ce qu'on avait repoussé d'abord. C'est pour cela que je conseille toujours de ne pas attendre la fin de décembre pour se munir des objets qui sont nécessaires. L'encombrement des rues et des magasins me semble aussi avoir une fatale influence sur les résolutions qu'on prend alors; aussi, mes chères lectrices, j'ai depuis quelques jours dirigé mes pas vers les magasins où la mode travaille à confectionner ses merveilles, dont la vogue, moins éphémère que celle des étrennes, doit durer toute l'année.

J'étais restée quelque temps sans visiter les nouveautés charmantes des magasins de la *Couronne royale*, 51, rue du Bac, qui, sous l'intelligente direction de Mlles Noël sœurs, se plaisent à perpétuer les bonnes traditions de la belle lingerie.

La grande révolution qui s'est opérée depuis quelque temps dans la coupe des robes s'est fait sentir en même temps dans la forme des jupons, des peignoirs et des déshabillés du matin; ces derniers se font maintenant avec des coutures biaisées, assemblées par des entre-deux de dentelle, qui laissent voir des transparents de taffetas de couleur; une nouvelle forme de peignoir *robe de chambre*, que l'on exécute à la *Couronne royale* pour toutes les lingeries de trousseaux, se fait en cachemire. Le vêtement est d'une seule pièce coupée en biais sur les côtés, et par derrière il est coupé droit et reste flottant pour se terminer en traîne avec une grâce charmante. Cette jolie confection de la *Couronne royale*, placée au rang de ses meilleurs patrons, est doublée de taffetas piqué; quelquefois elle est garnie de fourrures de cygne, d'hermine, de chinchilla ou d'astrakan. Quant aux camisoles élégantes, elles sont composées par un mélange heureux de broderies et d'entre-deux de valenciennes.

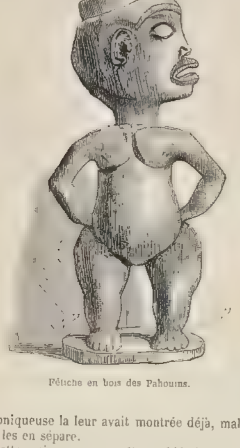
Les articles de lingerie plus ordinaire, pour toilette du matin, sont souvent ornés de broderies au point russe ou au point Mexico, ou bien encore en batiste avec médaillons de guipure Cluny. La forme des cols est un peu plus grande, il y a de grandes pointes sur le devant.

On travaille en ce moment, à la *Couronne royale*, à un trousseau, qui sera exposé dans quelques jours et que je me propose d'examiner dans tous ses détails, afin d'en raconter les merveilles à mes lectrices.

J'ai bien souvent exprimé le regret de ne point savoir dessiner, pour ajouter un croquis à nos causeries sur la mode, car il est très-difficile d'expliquer certains détails, et je suis certainement fort loin de la vérité lorsque je donne la description des jolies choses que je viens de voir. Comme dédommagement à la privation des gravures qui nous est



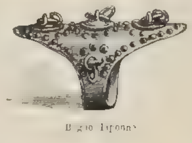
NOUVEAUX MAGASINS DE LA MALLE DES INDES, passage Verdeau.



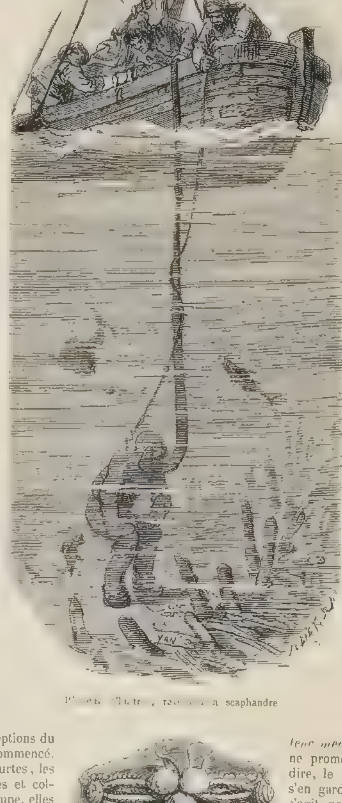
Fétiche en bois des Pahouins.

imposée ici, du moins jusqu'à présent, nous vous offrons aujourd'hui le croquis (j'allais dire le portrait) d'un des magasins dont j'ai souvent occasion de vous parler et avec lequel un grand nombre de femmes de la province et de l'étranger correspondent sans le connaître. C'est le magasin de la *Malle des Indes*, passage Verdeau; nos lectrices, dans leurs visites pendant l'Exposition, viendront certainement chercher cette maison, qui leur a fourni leurs plus charmantes toilettes; elles se rappelleront alors que leur très-humble chroniqueuse la leur avait montrée déjà, malgré la distance qui les en sépare.

Cette maison vous paraît considérable, n'est-ce pas? Elle l'est en effet; car, bien qu'elle ne contienne que du foulard, elle est aussi grande que nos magasins de nouveautés, où l'on rencontre tant d'objets différents. C'est que la *Malle des Indes* a, petit à petit, envahi les magasins ses voisins, pour s'agrandir; il lui fallait des rayons pour toutes ces charmantes robes de bal d'une blancheur si éclatante aux lumières et émaillées des plus charmants dessins, pour ces foulards en mousseline de soie si fins qu'on peut les faire passer dans une bague; pour ces cravates, cache-nez, dont nos jeunes élégants ne savent plus se passer, et enfin il lui fallait un emplacement considérable pour loger toute la famille de ces foulards de poche des Indes et de la Chine, qui à eux seuls forment une branche considérable de cette importante industrie. De tout ceci je conclus, chères lectrices, que si les magasins s'agrandissent, c'est que la clientèle augmente, c'est que la vogue, qui s'attache particulièrement à telle ou telle chose, a sa raison d'être, c'est que la *Malle des Indes*, connue de toutes les femmes élégantes du monde entier, mérite qu'on vienne lui rendre visite ou qu'on lui demande ses produits, s'il n'est pas possible de venir les chercher.

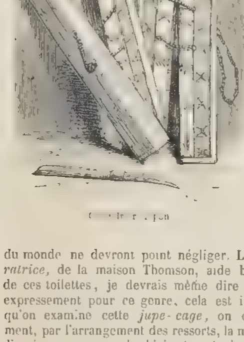


Bague laponne.

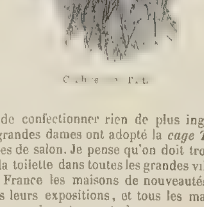


[illegible] scaphandre

Décidément, c'est la robe à traîne qui triomphe dans nos salons, on peut l'affirmer aujourd'hui, car les réceptions du grand monde ont commencé. Les tailles sont courtes, les jupes sont biaisées et collantes jusqu'à mi-jupe, elles s'étalent ensuite pour gagner de l'ampleur, seulement par derrière, car elles ne doivent pas bouffer, même sur les côtes.



[illegible] japon



[illegible]

Toutes les femmes ne savent point porter ces costumes de grande tenue, c'est une étude à faire, et une étude que les femmes du monde ne devront point négliger. La *jupe-cage impératrice*, de la maison Thomson, aide beaucoup à la grâce de ces toilettes, je devrais même dire qu'ayant été créée expressement pour ce genre, cela est indispensable. Lorsqu'on examine cette *jupe-cage*, on comprend parfaitement, par l'arrangement des ressorts, la manière dont ils sont dirigés pour accuser les biais et soutenir la traîne, qu'il était impossible de confectionner rien de plus ingénieux, aussi toutes nos grandes dames ont adopté la *cage Thomson* pour leurs toilettes de salon. Je pense qu'on doit trouver cet objet essentiel à la toilette dans toutes les grandes villes de l'étranger, car en France les maisons de nouveautés les ont propagées dans leurs expositions, et tous les magasins de lingerie, de mercerie, etc., ont des assortiments de *cages Thomson* de tous les modèles et portant authentiquement la marque de fabrique.

ALICE DE SAVIGNY.



Fétiche en terre cuite, de Palanque.

LES FÉERIES DE LA SCIENCE

Quoi qu'on en dise, à l'époque où nous vivons, ce n'est point chose facile que de rencontrer un livre qu'on puisse mettre dans toutes les mains, qu'une jeune fille et qu'un savant puissent lire, et possédant le mérite d'amuser et d'intéresser l'une, sans paraître vide et aride à l'autre. Les *Féeries de la science*, par M. S. Henry Berthoud, réunissent, sinon tout à fait, du moins en grande partie, ces conditions, difficiles à réunir; on lit ce livre tout d'une haleine, et, après l'avoir lu, on reste tout charmé et étonné de tant de questions variées auxquelles on a touché, si on ne les a point approfondies. La fable de l'ouvrage est des plus simples et promène le lecteur à travers toutes sciences hérissées de noms grecs, et qu'on ne croirait point susceptibles de se plier à la forme de la nouvelle. L'archéologie, l'ethnographie, la zoologie, la chimie, la physique, la minéralogie y deviennent bonnes personnes et présentent habilement, sous leur côté pittoresque, de véritables contes de fée. *Peau d'Ane* a presque des rivales dans le *Nœud du Cothurne, le Culte du Serpent, la Bague lapone, les Légendes des Saisons* et *le Mariage aux Salamandres.*

M. Berthoud jusqu'ici a seul le secret de ces ouvrages honnêtes, familiers sans vulgarité, et savants sans pédantisme; il sait se maintenir dans certaines zones qui ne montent pas trop haut et qui ne descendent pas trop bas; en un mot il suit le conseil qu'Apollon donnait à son fils, l'imprudent Phaéton : *justum tene medium.* M. Berthoud ne promène point, à vrai dire, le char du soleil; il s'en garde bien, car il ne s'agit pas, dans un livre d'étrennes, de resplendir comme un astre, mais tout bonnement d'éclairer une lanterne magique.

X. DACHÈRES.



Fétiche en terre cuite, de l'Afrique centrale.

L'échéance de fin décembre étant l'une des plus fortes de l'année, nous prions ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du présent mois, de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal. — IL EST INDISPENSABLE de joindre à tout envoi d'argent, comme à toute demande de changement d'adresse ou réclamation, LA BANDE IMPRIMÉE qui est collée sur l'enveloppe du journal.

RÉBUS



Le fusil Chassepot est l'arme nouvelle de la France.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 599.
Mercredi 19 Décembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

La mendicité parisienne au 1er janvier. — Tendance des Parisiens à l'émigration. — Les espérances de lucre pendant l'Exposition universelle. — L'avantage de posséder un fils parlant le chinois. — Projet d'un carnaval supplémentaire pendant l'été de 1867. — Un bon villageois accusé de quatre empoisonnements. — Les révélations de la tombe. — Des dames qui restent impassibles et un gendarme qui s'évanouit — La vie de province et le besoin d'émotions. — Lourde faute d'un honnête bourgeois. — Un mari qui ne tient pas à surprendre sa femme en conversation criminelle. — Ce qu'il y avait dans le cabinet noir. — Amour, quand tu nous tiens... — Intéressante conversation entre le gérant d'une société industrielle et un grand administrateur. — Comme quoi il faut s'entendre sur le sens des mots.

Il se manifeste, cette année, parmi les jeunes gens de Paris, une louable tendance à s'affranchir des servitudes du jour de l'an. La mendicité parisienne, qui tend ses quinze mille bras vers toutes les bourses, force le commun des mortels à un moyen suprême de se soustraire à son influence en fuyant Paris dès que le premier coup de marteau, annonçant la construction de la première baraque, retentira sur les boulevards.

Ce projet, qui désolera les garçons de café et les tambours de la garde nationale, est dans tous les cerveaux. On s'aborde sur toute la ligne des boulevards par ces mots :

— Partez-vous avec moi le 25 décembre ?

Ce sera, si je ne me trompe, un sauve-qui-peut général, et Nice verra affluer dans ses murs toute une colonie de Bilboquets du jour de l'an qui auront sauvé la caisse.

Il y a d'ailleurs parmi les Parisiens une certaine démangeaison de quitter Paris à tout propos et sous n'importe quel prétexte. On se demande parfois où vont se loger les milliers d'etrangers qui affluent sur les boulevards à l'occasion des fêtes du 15 août. La réponse est d'une simplicité primitive : ces étrangers et provinciaux prennent la place, devenue vacante, des Parisiens qui se sauvent quand le premier lampion se montre à l'obelisque de la place de la Concorde. Le jour de l'an verra se renouveler cette fuite générale des personnes qui aiment leur tranquillité, car il est à remarquer que le Parisien du boulevard veut bien son indépendance, mais qu'il la refuse absolument aux autres



RÉSIDENCE DU GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE DES INDES, A JACOBABAD, DANS LA PROVINCE DU SCINDE ; dessin de M. W. P. Partridge. — Voir le Bulletin.

habitants qui ont la fantaisie d'envahir pour un jour le boulevard.

C'est pourquoi la désertion générale commencera avec l'ouverture de cette exposition universelle, qui est la joie des uns et la terreur des autres. Moi, pour ma part, je connais déjà cinq ou six cents personnes qui se proposent de fuir Paris aussitôt que le télégraphe aura signalé l'arrivée prochaine du premier exposant. Toute cette foule flottante qui vit au cabaret, pense déjà avec un effroi bien naturel au million d'étrangers qui fera augmenter le prix du potage avec la rapidité des dernières crues de la Seine. On n'envisage pas sans inquiétude l'arrivée des nombreux trains de plaisir, qui vont jeter dans la circulation parisienne des milliers de figures étonnées, avides d'approfondir le fin mot de la vie parisienne.

Tous ceux qui ne seront pas retenus sur les bords de la Seine par la tentation d'un gain rapide s'empresseront de faire leurs malles et d'abandonner les autres aux cruautés de l'invasion.

Parmi les victimes il faut citer les enfants, que la férocité industrielle plonge déjà dans les études abondantes qui doivent servir les intérêts de leurs parents. Partout où il y a un appartement meublé à louer et où par conséquent on a l'espoir de plumer les canards étrangers pendant l'Exposition, on se livre aux études préparatoires. Dans une famille bourgeoise, où j'ai passé un quart d'heure de la dernière semaine, il m'a été donné de contempler de près tous les préparatifs dont je viens de parler.

— Où est votre petite fille? demandai-je à madame.

— Elle est dans sa chambre, me répondit-elle.

— L'enfant prend sans doute sa leçon de piano?

— Ma foi, non, fit la mère, Marie abandonne son piano pour des choses plus sérieuses.

— Des choses plus sérieuses? une enfant de six ans.

— Elle apprend l'anglais en vue de l'Exposition. Mon mari connaît beaucoup d'Anglais et on a déjà retenu tout notre appartement pour 1867. Il faut bien que quelqu'un parle l'anglais avec ces messieurs.

— Et c'est pour cela que vous tourmentez la pauvre petite?

— Cela lui fera du bien, répondit la mère.

J'avoue que cette révélation a rempli mon cœur d'une tristesse incroyable. Comment! voilà une petite fille que l'on détourne de ses jeux, dont on fatigue le jeune cerveau, et tout cela afin que messieurs les Anglais qui nous honoreront de leur visite puissent demander leurs bottes en anglais. Mais ce n'est encore rien! L'heureuse famille dont je viens de parler compte encore dans son sein un jeune garçon de quatre ans, que l'on a retiré de l'école et que ses parents ont placé chez un cafetier pour lui faire apprendre le service.

On ne sait pas à quel point sera précieux un fils qui, en 1867, pourra servir le café à messieurs les étrangers. C'est toute une fortune. L'heureux père qui possède un fils parlant le chinois n'a plus à s'inquiéter de l'avenir de celui-ci. Deux ou trois mandarins plus ou moins lettrés viendront se loger chez papa et oublieront, en partant, une paire de boutons en diamants sur la cheminée.

Si l'on veut avoir une idée des folies que suggère aux Parisiens la prochaine Exposition, on n'a qu'à jeter les yeux sur la lettre suivante qu'un lecteur m'a fait l'honneur de m'adresser et qui donne à peu près la mesure de ce qui nous attend en 1867. Je n'invente point cette épître pour les besoins de la chronique, elle existe et je compte l'exposer dans un magasin du boulevard au bénéfice des pensionnaires de Charenton.

Voici ce chef-d'œuvre :

« Monsieur le Rédacteur,

« Voulez-vous permettre à un de vos lecteurs de vous communiquer une idée que lui suggère le désir que nous avons tous d'offrir aux étrangers, lors de leur visite au moment de l'Exposition, un grand nombre de distractions.

« Oui, n'est-ce pas? Eh bien, voici l'idée :

« Puisqu'il est convenu qu'à cette époque Paris sera le réceptacle de tous les plaisirs, pourquoi n'offrirait-on pas celui d'un carnaval?

« L'été, au lieu d'être un obstacle, ne serait qu'un charme de plus.

« Le carnaval qui pourrait durer une semaine de juin serait charmant.

« Voyez-vous d'ici un bal masqué à Mabille ou à Asnières, par une belle nuit, au milieu des fleurs?

« Une intrigue dans un bosquet serait une délicieuse diversion avec celle que nous connaissons dans une loge de l'Opéra.

« Je crois que Paris gagnerait beaucoup à offrir ce spectacle qui n'a pas de précédent dans les fastes du plaisir.

« Voilà l'idée que je voudrais vous voir développer dans votre journal. »

Cette lettre est signée, et mon correspondant a soin de mettre son adresse au bas de sa signature, afin que je puisse aller causer avec lui de son joli projet.

Un carnaval au mois de juin!

Voyez-vous cela d'ici? et vous figurez-vous la joie des étrangers quand ils seront bousculés, sur les boulevards, par des chicards, en pleine canicule? Mais si ce projet étrange, fantastique, inouï, se réalisait jamais, les Parisiens deviendraient aussi enragés que les chiens : une intrigue dans un bosquet, et des Turcs d'occasion sur le boulevard! Pourquoi pas en même temps un cortége de pieuvres grasses et la candidature de Clodoche à l'Académie française?

Voilà pourtant à quelles extrémités peut conduire la soif d'exploiter pendant quelques semaines les étrangers confiants qui ne se doutent de rien. Un carnaval au mois de juin! Et mon correspondant ose ajouter que le carnaval sera charmant!

Mais, malheureux! vous voulez donc ruiner la ville de Paris? Si vous aviez le malheur d'afficher votre carnaval d'été sur les murs de la capitale, vous forceriez les cinq ou six Parisiens qui ne sont pas encore décidés à fuir les boulevards dès le premier mai, vous les forceriez, dis-je, à faire leurs malles tout de suite et à se précipiter vers une gare quelconque.

C'est du moins l'effet que cette lettre fantastique a produit sur moi. J'étais bien décidé à braver l'Exposition, mais mon courage s'est évanoui à la lecture de votre lettre, et je vais faire régler mon passe-port.

Le ciel me préserve d'être jamais désigné par le sort, pour faire partie d'un jury criminel. Je frissonne rien qu'à l'idée des épreuves auxquelles l'accomplissement de ce devoir de citoyen pourrait exposer mon système nerveux.

Cette réflexion m'est inspirée par la lecture du procès d'un certain Martin Reau devant la Cour d'assises de Niort. Ce bon villageois était tout simplement accusé d'avoir empoisonné quatre personnes : son beau-frère, ses deux femmes et son enfant, en leur administrant du sel de mercure.

O douceur de la vie des champs! Que doit donc être, en comparaison, la corruption des villes?

Pour appuyer son réquisitoire, le ministère public avait été obligé de faire exhumer les quatre cadavres, et l'ensevelissement de l'un d'eux remontait à quatorze années.

Après la lecture de l'acte d'accusation, on a procédé au déballage des bocaux et des bouteilles renfermant ces lugubres pièces de conviction.

L'expert classait chaque objet avec une placidité admirable, et comme eût pu faire un pharmacien pesant de la guimauve dans son officine :

Un grand pot de grès, entrailles de la première défunte;
Item, poumons du beau-frère;
Item, le foie et la rate de la deuxième défunte;
Item, le cerveau de l'enfant.

Pendant cinq minutes l'énumération a continué de la sorte.

— Qu'est-ce que c'est que cette boule, enveloppée dans un journal? a demandé le président.

— C'est la tête du beau-frère, a répondu l'expert.

Et développant le papier, il présenta aux regards terrifiés de l'assistance un crâne d'un noir rougeâtre, aux dents larges et blanches, et auquel adhéraient encore quelques lambeaux de chair desséchée.

A ce moment, s'est produit un incident analogue à celui qui a marqué le procès de madame Lafarge. Sous l'influence de la température élevée de la salle, tous ces débris humains en décomposition ont commencé à répandre une odeur infecte.

Le procureur impérial a dû faire des efforts surhumains pour conserver son impassibilité. Et sur une observation du président, l'expert s'est contenté d'adresser cette réponse aussi stoïque que peu consolante :

— Cela ne fera que croître et embellir. Du reste, je vous assure que cette odeur est très-supportable.

Ce n'était pas l'avis de tout le monde. Maître Lachaud et les journalistes, sur le point de suffoquer, ont commencé à protester énergiquement contre l'optimisme de l'expert. La femme du concierge du Palais-de-Justice fut obligée d'apporter un réchaud sur lequel on mit brûler du sucre, pour essayer de purifier un peu la salle d'audience.

La gendarmerie elle-même se trouva déconcertée. Un de ces braves militaires, qui, à coup sûr, serait allé sans broncher arrêter dans son repaire un malfaiteur armé jusqu'aux dents, fut requis d'aider l'expert au rangement de ces bocaux. On le vit tout à coup hésiter, pâlir, manquer de force pour avancer.

Ce n'est pas moi qui me permettrais de plaisanter sur cette invincible répulsion nerveuse de l'honnête gendarme. Je me connais : si j'avais fait partie du jury, si j'avais été contraint par le devoir d'assister à ce funeste déballage, qui fait songer aux pratiques infernales des sorcières de *Macbeth*, je serais tombé tout net en pâmoison. On aurait été obligé de m'asperger d'eau fraîche, et de m'emporter sans connaissance. Quant au procès, il se serait terminé sans moi, et avec l'assistance d'un des jurés supplémentaires.

Sur ces entrefaites, quelle était l'attitude du public des tribunes? Car il faut que vous sachiez que dans la tribune qui fait face à la Cour s'était entassé tout le beau sexe de Niort. Tout ce que le chef-lieu du département des Deux-Sèvres possède de jeunes et jolies femmes était là. Pour cette représentation solennelle, ces dames avaient fait assaut de toilettes élégantes.

Eh bien, pas une n'a songé à quitter sa place. Aussi impassibles que l'expert, elles ont supporté l'horreur des émanations cadavériques; elles causaient et lorgnaient l'épouvantable tête noire, aux larges dents blanches.

Que voulez-vous! en province, on a soif d'émotions, et on n'aurait garde de laisser échapper une aussi belle occasion. Une femme a beau être de Niort, elle n'en a pas moins un cœur qui ne demande pas mieux que de battre quelquefois un peu plus fort que d'habitude. Depuis longtemps on parlait de ce procès, et ces dames se promettaient bien de s'y dédommager du calme implacable auquel elles sont condamnées dans cette petite ville, où l'existence est quasi végétative, où l'herbe touffue qui croît dans les rues silencieuses n'a rien à craindre du talon du passant.

N'importe! il n'en restera pas moins acquis à l'histoire que les dames de Niort ont conservé un calme superbe, dans une circonstance où l'on a vu un gendarme pâlir et s'évanouir à moitié.

Cela n'empêchera pas une foule de gens de continuer à employer la périphrase « sexe faible, » pour désigner les filles d'Ève. Nous avons, comme cela, dans la langue française, deux ou trois mille expressions soi-disant proverbiales qui courent le monde avec tout autant de raison.

M. B..., fort honnête homme, du reste, a commis dans sa vie, une grosse faute, une faute irréparable. Affligé de cinquante-cinq automnes, le crâne dénudé, les yeux abrités derrière des lunettes d'or, l'abdomen proéminent, il s'est uni en légitimes noces à une jolie femme de vingt-trois ans, ancienne élève du Conservatoire, classe de déclamation.

Un jour, le brave bourgeois, en rassemblant certains indices, acquit la preuve que sa femme le trompait.

Il s'enferma et se prit à réfléchir :

— Que faire? ma femme me trompe : cela est déjà passablement désagréable; mais j'entrevois en outre une série d'événements dont l'idée seule fait perler la sueur sur mon front. Si, un soir, en rentrant du cercle, je surprenais un homme ici, il n'y a pas à dire, je serais obligé de le souffleter... Alors un duel terrible! je le tuerais, ou bien il me...

A cette perspective la voix s'arrêta dans un gosier desséché. Après quelques instants de silence, il reprit :

— Il serait trop stupide de se faire tuer comme un chien. D'ailleurs, une balle dans le ventre, un coup d'épée dans la poitrine, qu'est-ce que cela prouve?... Est-ce ma faute à moi, si je suis né timide? Voici ou jamais le cas d'appeler à mon aide toute la puissance de mes facultés méditatives.

Ce monologue ne fut pas perdu pour la soubrette de madame, qui écoutait, l'oreille collée à la serrure. Or, au grand jamais, un domestique n'a laissé échapper une occasion de jouer un bon tour à son maître. La soubrette ne faillit pas à l'usage, comme vous allez le voir dans un instant.

M. B... avait pris son parti, un parti tout à fait ingénieux pour assurer sa sécurité.

Avant de sortir, il ne manqua plus jamais d'indiquer à sa femme le moment précis de son retour, et il ne l'avancerait pas de cinq minutes pour un empire.

Mais on oublie l'heure quelquefois dans les doux entretiens d'amour, témoin Roméo et Juliette. M. B... avait prévu cette éventualité. Aussi faisait-il un tapage effroyable en mettant sa clef dans la serrure extérieure. Il bougonnait à haute voix et accusait l'innocente serrure d'un dérangement imaginaire. Puis il se dirigeait à pas comptés vers la chambre conjugale, toussant comme un catarrheux et se mouchant à casser les vitres.

Supposez que, par aventure, Mme B... ait invité un galant à prendre le thé, en tête-à-tête avec elle. C'eût été le diable, si celui-ci n'eût pas trouvé le temps de filer par l'escalier de service ou de se réfugier dans un cabinet noir que le mari s'était juré de ne visiter jamais, et dans lequel il avait déposé par précaution une bouteille de vin, un pain et un pot de confitures.

Un certain soir, M. B... faillit tomber à la renverse en entendant du bruit dans le fameux cabinet. Il blêmit, et, sans s'apercevoir du sourire sardonique de sa femme, il sortit précipitamment sous prétexte qu'il avait oublié son mouchoir au cercle.

Or, ce bruit était tout simplement causé par un écureuil que madame, mise au fait par Marinette, avait enfermé pour épouvanter son seigneur et maître.

Vous vous étonnerez peut-être que M. B... n'ait pas, du moins, eu recours à un bon procès en séparation. Mon Dieu! ce pauvre mari n'a jamais eu de jeunesse, et il est amoureux de sa femme comme un collégien le serait d'une femme de trente ans.

Que sa femme soit coupable ou non, il a peur qu'elle ne l'abandonne. Là est tout entier le secret de sa poltronnerie.

Voici une historiette qui a circulé, cette semaine, entre la rue Laffitte et la rue Drouot, sur le compte du gérant d'une société industrielle, qui, depuis dix-sept ans, a oublié de payer des dividendes à ses actionnaires, tout en publiant périodiquement un rapport où il est fait un tableau enchanteur de la plus miraculeuse des prospérités.

Le gérant en question s'était adjoint un administrateur qui s'était présenté à lui, muni de recommandations chaleureuses.

Une fois installé, l'administrateur commença à passer ses journées, dans son cabinet, à boire de la bière et à fumer des cigares.

Le gérant ne tarda pas à s'impatienter.

— Monsieur, lui dit-il un beau jour, il n'est pas possible que les choses marchent longtemps sur ce pied-là.

— Qu'avez-vous donc à me reprocher?

— Je vous reproche de ne pas rendre le moindre service à l'administration. Et vous comprenez...

L'employé eut un sourire superbe, et répondit :

— Je conçois votre sollicitude pour les fonds de la caisse sociale. Mais j'attends de la besogne.

— C'est inutile, car je vous congédie dès aujourd'hui.

L'administrateur bondit de son fauteuil.

— Vous me mettez à la porte!

— Sans hésiter.

— C'est ce que nous allons voir!

Et le gérant sentit tomber sur ses épaules une épouvantable dégelée de horions; les coups de poing s'entremêlaient aux coups de pied avec un art infini.

— Un mot, un seul mot! hurla le gérant... suspendez les hostilités : j'ai une proposition à vous faire.

— Je vous écoute, fit l'administrateur, en se rasseyant froidement.

— J'ai votre affaire, continua le gérant. Je devine enfin votre spécialité. Vous êtes un administrateur... de volées?

— Allons donc! il n'y a rien de tel que de s'expliquer.

— Que ne le disiez-vous plus tôt? Je double vos appointements!... Mes actionaires viennent souvent faire du tapage ci. C'est désagréable dans une maison bien tenue. Je vous charge de vous entendre avec eux.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Il est encore des gens qui considèrent l'Inde anglaise comme un pays terrible à habiter, où les rizières malsaines alternent avec les déserts torrides et les jungles impénétrables, repaires favoris des tigres. Que nos lecteurs veuillent bien jeter les yeux sur le croquis que nous adresse un officier de l'armée de S. M. Britannique, et nous sommes persuadés qu'ils auront meilleure opinion de cet immense continent, où la deesse Siva pousse le bras des étrangleurs.

Notre dessin représente la résidence de Jacobabad, dans la province du Scinde, près de la ville de Sukhur, sur l'Indus. L'épisode que l'officier-artiste a encadré dans son paysage est l'arrivée à Jacobabad du lieutenant général sir William Mansfield, commandant en chef de l'armée des Indes. Sur son passage, la haie est formée par un escadron de cavaliers du Scinde, sous les ordres du colonel Green.

A voir ces grands arbres aux ombrages epais, ne se croirait-on pas en pleine Europe, dans le comté de Kent ou celui d'Essex, en Touraine ou en Anjou? Quel air calme possède ce chalet qu'on entrevoit à travers les branches! Tous les pays ont donc leurs contrastes: les fraîches vallées et les rochers sinistres, la fleur au parfum enivrant et le poison mortel, l'éléphant et le colibri, le Thug et l'Almée.

On jugera par l'anecdote suivante, empruntée à la *Revue britannique*, à quel point le comte d'Orsay fut le régulateur de la mode en Angleterre:

Le comte, au retour d'un steeple-chase, fut surpris par un orage et aperçut à quelques pas devant lui un matelot enveloppé d'une capote de gros drap, sans taille et descendant jusqu'aux genoux: c'était un assez bon rempart contre la pluie. Le comte offrit au matelot de le régaler d'un verre dans une échoppe voisine, et lui dit:

— Voulez-vous me vendre votre surtout?

— Bien volontiers, milord, répondit le matelot en empochant les dix pièces d'or qui lui étaient données pour un vêtement qui n'en valait pas une.

Le comte endossa ce surtout, et il en était encore affublé lorsqu'il rejoignit les cavaliers qui se promenaient dans Hyde-Park après l'orage. A le voir ainsi vêtu, tous l'entourèrent et s'écrièrent:

— C'est original, c'est charmant, c'est délicieux; il n'y a que d'Orsay pour avoir pensé à cela!

Le lendemain, tous les *fashionables* portaient des surtouts pareils, et c'est ainsi que le paletot, comme le drapeau tricolore, a fait le tour du monde.

Le musée municipal, dont l'administration se préoccupe en ce moment, et qui sera organisé dans l'hôtel Carnavalet, devenu récemment propriété de la ville, sera composé comme suit:

1° De toutes les anciennes cartes et de tous les anciens plans du vieux Paris;

2° Des plans en relief de tous les monuments dispersés;

3° Des dessins et peintures qui figureront des rues, des monuments, des fêtes publiques et autres;

4° Des plans des travaux exécutés de siècle en siècle et des livres qui traitent de l'histoire de Paris;

5° Des monnaies, médailles, jetons, méreaux découverts dans les fouilles et le lit de la Seine;

6° Des ouvrages de marbre, de fer, de bronze, etc., également trouvés à Paris;

Enfin, des esquisses de toutes les peintures et sculptures exécutées dans les monuments de la capitale sur la commande de l'administration municipale.

On pense que les musées du Louvre et de Cluny, ainsi que la Bibliothèque impériale, auront à donner au nouvel établissement plusieurs objets qui sont aujourd'hui leur propriété, mais qui répondent à l'une des catégories qui précèdent.

Nous sommes à même de donner, dit le *Morning Herald*, comme exemple de la rapidité avec laquelle l'ancien et le nouveau monde peuvent aujourd'hui communiquer ensemble, le fait suivant:

Un télégramme, expédié de la Nouvelle-Orléans (États-Unis) vendredi au soir, a été remis le lendemain samedi, un peu après midi, à un monsieur résidant près de Kirrenmir (Irlande).

Mme Ristori excite l'enthousiasme des Américains, comme elle a autrefois excité celui des Parisiens. Ses recettes de tous les jours sont fabuleuses. Les journaux de New-York constatent que du 20 septembre au 10 novembre, c'est-à-dire dans l'espace de sept semaines, la grande artiste a réalisé une recette totale de 516,300 francs.

La collection du cabinet des antiques de M. le duc de Blacas, acquise, comme nous l'avons annoncé, par l'Angleterre pour le British Museum, a été vendue au prix de 1,200,000 francs.

On sait que le duc de Blacas a légué à notre Musée son plus beau bronze: *Ajax combattant*, et deux portraits sur une pièce d'or romaine: *Marcus Antonius et son fils*.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

(Suite [1].)

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

Moncade montra du doigt la branche de myrte déjà desséchée qui ornait le sombrero de Mendoze.

Et, au lieu de répondre:

— En avant! s'écria-t-il, nous nous expliquerons plus tard. Suivez-moi seulement, seigneur Mendoze; où je passerai, passez!

Ils s'élancèrent tous deux en même temps.

— Sus! sus! s'écria le chef des archers, dès qu'ils eurent franchi la limite des cyprès.

L'escouade entière se précipita à leur poursuite.

L'établissement du seigneur Galfaros n'avait point d'issue du côté de l'ouest, où était situé le Sépulcre. C'eût été folie que d'essayer le passage de la galerie où restaient des sentinelles. Le dessein de Moncade était de pénétrer dans le propre logis de maître Galfaros, qui avait une sortie sur le parvis de Saint-Ildefonse. Il connaissait les êtres. Après avoir jeté la porte d'un coup de pied, car il ne s'agissait pas de s'attarder à ouvrir les serrures, — les archers étaient littéralement sur les talons des fugitifs, — après, disons-nous, avoir jeté bas la porte, Moncade s'engagea tête baissée dans le logis privé de Galfaros. Il le traversa en ligne directe, ne répondant mot aux cris épouvantés des servantes, qui fuyaient devant ces deux hommes tenant encore à la main leurs épées nues. La barre était mise à la porte donnant sur le parvis; Moncade et Mendoze sautèrent par la fenêtre du rez-de-chaussée.

Mais l'alarme avait été donnée. Les alguazils et les archers grouillaient déjà dans la foule. Moncade repoussa, l'épée haute, les premiers qui se présentèrent, et s'ouvrit un passage jusqu'au perron où étaient les gueux.

Il y eut une scène de tumulte. La foule gênait les gens de l'hermandad, et cependant la foule criait tant qu'elle pouvait, comme elle entendait crier les archers.

— Sus! sus au meurtrier du comte de Palomas!

— Arrêtez celui qui a tué le neveu de Sa Grâce le comte-duc d'Olivarès!

Moncade se retourna. Mendoze était auprès de lui. Une douzaine de pas les séparait de la force armée.

— Vieux siècle, dit le marquis à notre ami Picaros, ne vas-tu point nous donner un coup d'épaule?

— Oh! oh! fit Gabacho, c'est notre dormeur de ce matin!

— A la rescousse! ô mes amis! s'écria le centenaire; nous n'avons pas encore digéré le déjeuner de Pescaire!

La jeune école était déjà en besogne. Domingo s'était jeté au-devant du premier alguazil en criant d'une voix lamentable:

— Voulez-vous achever un agonisant?

Il avait une aune d'envergure, cet agonisant!

Escaramujo barra le passage à deux hallebardiers à l'aide d'une furieuse attaque d'épilepsie. Raspadillo, poussant de rauques hurlements, se pendit au cou d'un archer. Mazapan, roulant comme un vaisseau battu par la tempête, embarrassa ses béquilles dans le harnais de l'alferez. Quant au fretin, Maravedi, Cornejo et les autres, ils firent des prodiges dans les jambes de l'hermandad.

La vieille école, pendant cela, se formait en bataillon sacré sur les marches du perron, étageant ses effrayantes infirmités comme les marchands superposent leurs marchandises à l'étalage.

Et c'étaient en même temps des plaintes déchirantes, des râles d'agonie, des cris si poignants et si perçants que la foule se bouchait les oreilles.

Au milieu de ce tumulte, dont nulle description ne saurait donner l'idée, Moncade et Mendoze gagnèrent la porte de l'église. Moncade longea le bas côté oriental et ressortit par la poterne de la Mère-de-Dieu.

On chantait la grand'messe. Mendoze put voir à l'entrée du chœur le profil perdu d'Isabel agenouillée.

La poterne donnait sur une rue étroite. Moncade la suivit au pas de course et ne s'arrêta que devant la façade d'un palais de noble apparence, situé à l'angle de la place de Tous-les-Saints.

— Veuillez entrer, seigneur Mendoze, dit-il en se découvrant près du seuil; vous êtes en sûreté, car c'est ici la maison de mon père.

Il parla bas à son vieux serviteur, qui se plaça aussitôt, l'espingole au poing, à l'entrée du vestibule.

La place et les rues environnantes étaient du reste tranquilles. On n'avait sans doute pas encore trouvé la trace des deux fugitifs.

Mendoze monta, en compagnie du marquis, le large escalier gothique qui desservait cette antique demeure. Il fut introduit dans un vaste corps de logis donnant sur d'immenses jardins, qui contenait les appartements privés du jeune marquis de Pescaire.

Celui-ci ferma la porte à double tour.

Cela fait, il se mit en face de Mendoze et lui demanda brusquement:

— Don Luiz est-il mort ou vivant?

Il y avait déjà du temps que Ramire attribuait à un malentendu la singulière conduite du marquis de Pescaire.

— Seigneur, lui répondit-il, dussiez-vous m'abandonner à ceux qui me poursuivent, je ne peux pas prolonger davantage votre erreur. Je suis Ramire de Mendoze, fils d'un honnête gentilhomme des environs de Placentia, dans la province d'Estramadure. Je n'ai jamais porté d'autre nom. Mon pauvre costume n'est pas un déguisement. Je sais au pays d'où je viens plusieurs hidalgos du nom de don Louis, mais aucun n'est de ma connaissance...

Moncade souriait en le regardant. Il toucha du doigt la branche de myrte qui était passée dans le cordon du sombrero de Mendoze.

— Et sans doute, prononça-t-il tout bas avec un peu de sarcasme dans l'accent, vous avez mis cette branche à votre chapeau par hasard?

Mendoze rougit et ne répondit point.

— Dans l'Estramadure, reprit Pescaire, toujours raillant, c'est peut-être la mode de mettre ainsi un rameau au lieu de panache?

— Seigneur, répliqua enfin Mendoze, j'ai ouï dire que les gentilshommes de notre pays ont parfois cette fierté mal placée de mentir pour dissimuler leur indigence... A l'effort que je suis obligé de faire, je sens que cette vaine gloriole peut bien exister en moi pour un peu... Cependant je n'y céderai point, seigneur, et je vais vous dire la chose telle qu'elle est... A la place de la plume usée, il y avait un trou au feutre de mon sombrero... J'ai jeté la plume qui avait fini son service, et pour cacher le trou, j'ai mis la branche.

Tout en parlant, il s'était découvert et montrait son feutre comme preuve à l'appui.

— Par le Dieu vivant! s'écria Moncade avec admiration, voilà un habile homme!

Il tourna le dos et se mit à parcourir la chambre à grands pas.

— Mon compagnon, dit-il tout à coup en revenant vers Mendoze, votre discrétion est louable, et je n'ai point à m'en formaliser... Ayons pour entendu que vous êtes don Ramire de Mendoze, fils d'un honnête gentilhomme des environs de Placentia;.. admettons également que vous ayez pris fait et cause à tout hasard pour la fille de Medina-Celi contre le neveu d'Olivarès; laissons de côté la branche de myrte et faisons trêve aux questions qui, de l'humeur dont je vous vois, n'auraient point de réponse; il n'en reste pas moins certain que vous avez une méchante affaire sur les bras, et que vous n'êtes pas venu à Séville pour cueillir des oranges.

— Non, seigneur, repartit vivement le jeune bachelier; ou tout au moins, si je suis venu à Séville sans but bien arrêté, j'y ai trouvé un devoir à remplir.

— Avez-vous donc déjà communiqué avec quelqu'un?

— Je n'ai parlé à personne qu'à don Juan de Haro, seigneur.

Moncade secoua la tête lentement.

Sans plus rien dire, il passa dans la pièce voisine et en rapporta un costume complet de cavalier. Par la porte ouverte, une sourde rumeur commençait à monter dans la rue.

— S'il vous plaît de changer d'habits, reprit Moncade, je serai votre chambellan.

— Pourquoi changer d'habits? demanda Mendoze.

Le marquis fit un mouvement d'impatience. Il entraîna son compagnon dans la garde-robe dont la fenêtre s'ouvrait sur la place de Tous-les-Saints. Au travers des jalousies baissées, les paroles passaient distinctement.

— Un justaucorps de buffle, disait-on.

— Un manteau de gueux...

— Un sombrero en lambeaux..

— Je vous comprends, seigneur, fit Mendoze. Sous les habits que je porte, je serais reconnu.

— Sur mon honneur! s'écria Pescaire, vous n'avez qu'un défaut, mon maître, c'est de pousser l'art du comédien jusqu'à ses dernières limites. Voyons, à la besogne.

Mendoze restait devant lui, rouge et les yeux baissés.

— Voyons, répéta Pescaire.

— Seigneur, dit le jeune bachelier avec embarras et chagrin, j'ai la certitude que je profite ici d'une erreur... Je dois vous avouer que je n'ai aucun moyen de vous témoigner ma reconnaissance.

— Payer mes habits, vous voulez dire?... reprit Pescaire en riant. Allons! il faut vous prendre tel que vous êtes... Vous me les devez, seigneur Mendoze.

— Si un autre intérêt que le mien n'était pas en jeu, seigneur marquis...

— Vous êtes fier... voilà une chose convenue. Mes habits valent, je suppose, dix pistoles; seigneur Mendoze, vous êtes mon débiteur de dix pistoles... La reconnaissance n'a rien à faire là dedans.

Le jeune bachelier lui tendit la main d'un mouvement involontaire et serra la sienne avec émotion.

— Est-ce bien à Ramire de Mendoze que vous rendez service? demanda-t-il.

— De tout cœur, mon jeune compagnon!

La toilette fut beaucoup moins longue que la discussion préliminaire. En trois minutes, Mendoze fut habillé de pied en cap. Sous ces nouveaux vêtements il avait une si noble et si gracieuse tournure, que Moncade ne put s'empêcher de lui dire en souriant:

— Seigneur Mendoze, ce déguisement vous sied comme si vous l'aviez porté toute votre vie... N'avez-vous aucun papier dans votre ancien harnais?

— Aucun, seigneur.

— Désirez-vous aussi changer d'épée?

— A Dieu ne plaise! répondit vivement le jeune bachelier; celle-ci me vient de mon père.

Moncade appela un de ses valets et lui dit:

— Ruy, mon cheval de main à la poterne!

Au dehors, la rumeur augmentait.

[1] Voir les numéros 583 à 598.



VOLONTAIRES TYROLIENS RENTRANT DANS LEURS FOYERS, dessin de M. S[illegible]. — Voir page 806.



MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DE JEAN-PAUL RICHTER DANS LE JARDIN ANGLAIS A MEININGEN (SAXE); d'après un dessin communiqué. — Voir page 806.

— Ils vont demander l'entrée du palais, reprit Moncade; il est temps de nous séparer : venez.

Tous deux gagnèrent les jardins par un escalier dérobé. Au bout du jardin une porte s'ouvrait sur la rue de l'Amour-de-Dieu. Moncade mit la clef dans la serrure. Avant de chasser le pêne, il demanda :

— Connaissez-vous la ville?

— En aucune façon, répondit Mendoze.

— Où voulez-vous aller ?

— Hors des murs.

— Par quelle porte vous plaît-il de sortir de l'enceinte ?

— Par la porte qui mène à Alcala de Guadaïra, repartit Mendoze.

Moncade, qui avait donné déjà un tour à la serrure, lâcha la clef et mit sa main sur l'épaule du jeune bachelier.

— Alcala de Guadaïra! répéta-t-il lentement.

Puis le couvrant d'un regard fixe et perçant, il ajouta très-bas :

— Sauriez-vous me dire ce qu'il y a autour des trois éperons d'or, sur l'écusson d'azur ?

Mendoze recula. Il porta la main à sa poitrine.

— Vous avez-vu... commença-t-il.

Mais il se souvint que sa chemise fermée couvrait le médaillon de la morte.

Moncade le regardait toujours.

— Au nom de Dieu et de la Vierge, dit-il seulement, répondez !

— Il y a, balbutia Ramire, *Para aguijar a haron.*

Moncade le prit dans ses bras et lui donna l'accolade par trois fois.

— Frère, prononça-t-il avec lenteur, que le ciel te protége... ton secret est sans doute pour ceux qui le méritent mieux que moi.

La poterne roula sur ses gonds. Ruy attendait avec un beau cheval tout sellé. Moncade pressa une dernière fois les mains de Ramire de plus en plus ébahi, et commanda au valet :

— Conduis ce gentilhomme jusqu'à la Puerta Real !

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)



CORVETTE ANGLAISE ATTAQUANT UNE JONQUE DE PIRATES CHINOIS; d'après un croquis [illegible] W. S. — Voir page 80[illegible]

LES VOLONTAIRES TYROLIENS

Un de nos correspondants, qui vient de traverser le Tyrol allemand, nous communique un très-curieux dessin représentant le retour des volontaires dans leurs foyers. On n'a pas oublié que dans cette partie de l'empire d'Autriche les hardis chasseurs qui trouvent, en quelque sorte, une carabine dans leur berceau, avaient fourni un important contingent pour arrêter le mouvement offensif des volontaires garibaldiens.

La paix signée, on les a vus aussitôt, par groupes de dix, de vingt, de trente, regagner en hâte les agrestes villages où les attendaient leurs femmes et leurs enfants. Aux tristes adieux et aux larmes la joie a succédé dans la montagne. Le magister et le curé vont au-devant de ceux qui ont grandi à l'ombre du clocher de la paroisse. On allume des feux de joie; on fait retentir les cloches; des coups de feux éveillent les échos des pics superbes; on s'appelle avec des porte-voix; des enfants promènent des branches de houx à l'extrémité de longues perches.

Tout est animation, joie et tapage. Heureux tapage quand il est le prélude du repos au coin du foyer domestique et des bienfaisants travaux de la paix!

R. BRYON.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Les voyageurs et les explorateurs — L'Afrique. — Les sources du Nil. — Des expéditions de Speke et de Grant. — Sir White Barker et mistress Barker.—Début de leur voyage. — Maladies et révoltes. — Rencontre de Speke et de Grant —En avant! — Les marécages du pays des Latoucas. — Un coup de soleil. — Souffrances et désespoir. — Succès. — Retour. — Mort de M. Barker

Nous vivons à une époque où il se fait une clarté impitoyable sur toutes les légendes empreintes de merveilleux, qui, faute de preuves contraires, avaient presque cours authentique de vérité depuis des centaines de siècles. Aujourd'hui on veut tout aborder, tout voir, tout toucher de la main; on veut substituer la réalité nette, positive, irrécusable, à l'incertitude et au doute. Rien ne coûte, par exemple, pour résoudre certains problèmes géographiques dont la solution laisse à désirer. Pour atteindre cette solution, destinée plus souvent à combler une lacune ou à rectifier une carte qu'à rendre des services d'une sérieuse importance, on voit chaque jour des audacieux se dévouer, sacrifier leur bien-être, leur fortune, leur repos, leur santé, courir au-devant de périls sans nombre, et chercher au prix de mille privations et de mille fatigues, sans tenir compte de tous ceux qui, avant eux, ont échoué en chemin et sans atteindre le but.

L'Afrique, plus qu'aucune autre contrée du monde, exerce cette étrange fascination. Levaillant, René Caillé, Gérard, les frères Verreaux, ont donné le signal de toutes sortes de croisades scientifiques qui comptent leurs victimes par centaines, enfin le docteur Livingstone, qui déjà s'est vu dans ces contrées fatales deux ou trois fois en face de la mort, au milieu de peuplades féroces, n'en vient pas moins de recommencer une nouvelle expédition et se trouve en ce moment en plein cœur de l'Afrique.

Quant aux sources du Nil, qui ne comptent guère moins d'hécatombes que d'explorateurs, les voici enfin, grâce à Dieu, tout à fait connues et déterminées. Les suppositions de Speke se trouvent définitivement exactes. Il conjecturait des différences de niveau du fleuve, aux chutes de Carouma, à Gebel, et au pays de Madi, qu'il devait y avoir avant l'entrée du Nil Victoria, dans le lac Albert, une cascade d'environ mille pieds anglais; on sait à présent que non-seulement cette cascade existe, mais encore qu'elle mesure douze cent soixante-quatre de ces mêmes pieds.

Cette découverte, qui complète tout ce qu'il importait de savoir des sources du Nil restées si longtemps pour les anciens et même pour les modernes un problème sans véritable solution, est due à un Anglais possesseur d'une grande fortune et à sa jeune femme. Il faut lire, dans le récit de leur entreprise, qu'on vient de publier à Londres, à quel prix ils l'ont conquise [1].

Speke et Grant avaient devancé le hardi couple, mais leurs travaux laissaient encore certaines obscurités à éclaircir. Samuel White Barker et mistress Barker partirent sans confier à personne le but de leur voyage, et comme s'ils se disposaient simplement à une de ces excursions banales que les riches Anglais aiment à faire sans se séparer du comfort dont ils ne consentent guère à se départir.

En 1861, ils se rendirent au Caire, gagnèrent Berber, s'y arrêtèrent un an pour apprendre la langue arabe, et visitèrent les affluents du Nil qui sortent des montagnes de l'Abyssinie. Les études linguistiques et géographiques menées à bonne fin, ils partirent pour Kartoum; là, ils organisèrent une petite armée de quatre-vingt-seize naturels, prirent trois barques et s'y installèrent avec des chevaux, des ânes, des chameaux, des bœufs, des moutons et des masses de miroirs, d'outils, de verroteries et de bimbeloteries de toute espèce, destinées à se concilier les bonnes grâces des populations sauvages avec lesquelles ils allaient bientôt se trouver en rapport.

A peine partis, ils commencèrent à subir toutes les vicissitudes d'une navigation aventureuse; leurs barques s'engravèrent et échouèrent, les maladies paludéennes décimèrent leur équipage et s'en prirent à eux-mêmes, et quand ils parvinrent à Gondocore, mistress Barker se trouvait atteinte d'une fièvre qui la tenait dans une déplorable prostration. Cependant il fallait que les deux époux luttassent non-seulement contre les dangers matériels, mais encore contre l'insubordination de la bande des nègres qu'ils avaient enrôlés et qui menaçaient sans cesse de déserter et de les abandonner sans ressource au milieu de contrées sauvages, plus redoutables que le désert lui-même avec son implacable solitude.

La rencontre qu'ils firent alors de Grant et de Speke eût peut-être déterminé tout autre à revenir sur ses pas et à renoncer à une entreprise qui leur valait déjà tant de rudes épreuves. En effet, Grant et Speke avaient résolu, à peu de chose près, le problème des sources du Nil, et ne laissaient guère à ceux qui venaient après eux que des faits secondaires à constater. Mistress Barker, la première, exprima la détermination d'aller en avant, et munis de cartes et de documents que s'empressa de leur communiquer particulièrement Speke, ils se remirent en route.

Hélas! ils ne tardèrent pas à regarder comme heureuse la première partie de leur pénible et dangereux voyage, car les privations, la trahison, le vol, les révoltes, la maladie, l'abandon et le dénûment ne tardèrent point à les accabler de tout ce qu'ils ont de plus poignant.

Je ne suivrai point pas à pas mistress Barker et son mari jusqu'aux lacs Victoria et Albert; je me contenterai de vous citer quelques-uns des épisodes qu'ils racontent eux-mêmes dans le *The Albert Nyanza, great bassin of Nile*.

Mistress Barker, en traversant un des marécages pestilentiels du pays des Latoucas, fut frappée d'un coup de soleil; à l'instant même elle tomba foudroyée dans les bras de son mari, et les ressources insuffisantes dont pouvait disposer ce dernier ne parvinrent point à la ranimer. Il sentait à chaque instant devenir plus roide et plus froide la pauvre femme dont les dents se serraient convulsivement et dont les yeux se tenaient immobiles et tout grands ouverts avec une effrayante fixité. Il plaça ce demi-cadavre sur un brancard improvisé et après deux heures de marche, il gagna péniblement (car la fièvre le dévorait lui-même) une cabane abandonnée, où il se réfugia pour du moins soustraire à la pluie et à un brouillard empoisonné sa compagne agonisante. Installé dans ce hideux bouge, il fabriqua avec de la graisse de bœuf, qui servait à oindre les roues de ses chariots, trois grosses boules au milieu desquelles il plaça, en guise de mèche, du linge effiloché, et à cette clarté douteuse et infecte, il veilla la nuit entière sans surprendre chez mistress Barker le moindre signe de vie.

Le lendemain, il se remit en route. « Depuis deux jours, dit-il, je ne dormais point, et on comprend l'état de faiblesse auquel me réduisaient la fatigue, l'insomnie et la fièvre. Je marchais près de la litière, d'un pas d'automate, sans conscience des objets qui m'entouraient et comme à travers un rêve. A la nuit tombante, il me fallut de nouveau m'arrêter, car je trébuchais à chaque pas, et je me réfugiai dans une maison en ruine et abandonnée comme inhabitable par ceux qui l'avaient construite, je l'éclairai, si on peut appeler cela éclairer, au moyen d'une lampe improvisée avec un tesson de pot ramassé à terre parmi d'autres débris et remplie de je ne sais quelle huile rance qu'un de mes gens me procura. Bientôt les quelques serviteurs noirs qui m'étaient restés fidèles s'endormirent d'un profond sommeil, et je me trouvai seul à veiller près de ma femme et à lui humecter les tempes et les lèvres avec des linges trempés dans de l'eau qui n'était même pas pure. Les ronflements de ceux qui m'entouraient, les cris lointains des hyènes interrompaient seuls le silence de mort qui régnait autour de moi. Je me demande comment ma raison résista à cette épouvantable nuit. »

La lampe de M. Barker s'éteignit avant le jour. Vaincu par la douleur il se traînait jusqu'à la porte de la cabane pour redemander à l'air extérieur un peu de fraîcheur; quand tout à coup il entendit derrière lui une voix faible qui murmurait : « Merci, mon Dieu! » Il se retourna brusquement; mistress Barker venait de sortir de sa léthargie : mais, hélas! une fièvre ardente succédait à l'immobilité dans laquelle elle se trouvait plongée depuis deux jours. Cette fièvre, accompagnée de délire, se prolongea durant une semaine. Pendant ce temps-là, la pluie tombait par torrents, et chaque jour cependant il fallait se remettre en route pour chercher plus loin des aliments impossibles à trouver dans ces lieux inhospitaliers.

Depuis sept nuits M. Barker n'avait pas fermé l'œil, et, quoique d'une faiblesse extrême, il n'en suivait pas moins à pied la litière; le peu de force qui lui restait était à bout. Enfin, un soir, il atteignit un village, où il fallut forcément s'arrêter, car mistress Barker venait d'être prise de convulsions qui se succédaient coup sur coup. On crut qu'elle allait succomber, M. Barker la déposa sur une litière faite à la hâte avec du foin, ou plutôt avec des herbes sauvages, il la couvrit d'un plaid écossais et il tomba insensible, anéanti, près de l'agonisante. Chacun était convaincu de la mort prochaine de mistress Barker que les nègres mirent un nouveau manche à un pic et cherchèrent un endroit sec pour y creuser une tombe.

Malgré ses efforts pour résister au sommeil, M. Barker finit par tomber dans une sorte de léthargie. A son réveil, qui survint au lever du soleil, il se hâta de courir près de celle qu'il s'attendait à voir morte, morte sans lui. Son visage pâle exprimait ce calme serein que prend le visage quand les soucis de la mort ne tourmentent plus l'âme, et que le corps repose dans le trépas. Il osait à peine la regarder, quand tout à coup il vit sa poitrine se soulever doucement, naturellement, sans secousses et sans convulsions. Elle dormait paisiblement. Quand, plus tard, éveillée, elle ouvrit des yeux tranquilles et limpides, elle était sauvée!

A ce tableau lugubre opposons le récit de la singulière demande du roi Camravu qui proposa, sans façon, au voyageur de lui faire cadeau de mistress Barker. On comprend sans peine l'indignation du voyageur. Malgré la nombreuse escorte qui entourait le monarque couvert, en guise de manteau royal, d'une couverture de laine brodée de verroteries, M. Barker plaça brusquement un revolver sur la poitrine de l'amateur du beau sexe européen et lui déclara que, s'il renouvelait son insolente proposition, il le tuerait comme un chien.

Pendant ce temps, mistress Barker apostrophait en langue arabe le grossier personnage et lui faisait traduire ses âcres reproches par une femme de chambre indigène du nom de Bacheeta, qui s'acquittait de cette besogne en élevant sa voix au plus haut diapason possible. Camravu, effrayé par l'arme qu'il sentait appuyée sur sa poitrine et abasourdi par les cris de deux femmes, parut fort étonné qu'on accueillît de la sorte une offre de marché qui lui paraissait toute naturelle. « La! la! dit-il, ne faites pas tant de bruit; je ne croyais pas vous offenser en vous proposant de me faire cadeau de votre femme. Je vous en aurais donné en échange autant que vous en auriez voulu des miennes. L'affaire ne vous convient pas, restons-en là et n'en parlons plus. D'ailleurs, j'aime les femmes dociles et qui ne crient pas, et voici de quoi me faire renoncer à prendre des femmes blanches, » ajouta-t-il en se bouchant les oreilles.

Leur but atteint, M. Barker et sa femme revinrent sur leurs pas et regagnèrent l'Europe et l'Angleterre, où ils arrivèrent épuisés de fatigue et subissant encore les atteintes de ces fièvres africaines dont un long repos et des soins assidus peuvent seuls, après plusieurs années, atténuer et faire disparaître les derniers symptômes. M. Barker demanda sa guérison à la campagne, à la vie active de la villégiature, et surtout à l'exercice vivifiant de la chasse. Un jour que, pour atteindre plus vite un renard, il voulut faire escalader un petit mur à son cheval, ce cheval broncha, le fusil que le chasseur tenait à la main partit, et la charge l'atteignit en pleine poitrine et le tua sur le coup.

Ainsi celui qui avait résisté à tant de périls glorieux, bravés intrépidement en face, au milieu de dangereux déserts, termina sa carrière par un accident obscur et vulgaire, en un coin verdoyant d'un comté de sa patrie!

S. HENRY BERTHOUD.

1. The Albert Nyanza, great bassin of Nile, by Samuel White Barker. London.

LE MONUMENT DE JEAN-PAUL RICHTER

Jean-Paul-Frédéric Richter, assez connu sous ses seuls prénoms de *Jean-Paul*, est une des vieilles gloires littéraires d'outre-Rhin. « Jean-Paul l'unique, » disent les Allemands. Heureux, prétend-on, les peuples qui n'ont pas d'histoire! Faut-il qualifier de même les hommes qui n'en ont pas? La vie de cet éminent écrivain pourrait se résumer en cinq mots : Il fut homme de bien.

Né dans la Franconie en 1763, il étudia d'abord la théologie; mais, lui préférant la carrière des lettres, il vint, après quelques heureux essais, vivre auprès de son père, pasteur à Schwartzenbach. Là, ses talents le mirent bientôt en lumière. En 1798, il épousa la fille d'un employé du gouvernement, et il alla s'établir avec elle à Weimar, où de nouveaux succès achevèrent d'asseoir sa réputation. Parmi ses principaux ouvrages, dont la bizarrerie égale presque toujours la spirituelle profondeur, on peut citer : *le Procès groënlandais, Choix fait parmi les papiers du Diable, l'Hesperus, Quentin Fixlein, Entretiens biographiques amusants sur le crâne d'une géante, la Vallée de Campan, Palingénésie* et *Titan*, son œuvre capitale. Il s'éteignit doucement le 14 novembre 1825, au milieu des siens, et entouré de l'estime publique. Depuis quelques mois, il avait perdu l'usage de la vue.

La petite ville de Meiningen, où le poëte lui-même rappelle souvent dans ses écrits avoir passé les plus heureuses années de sa vie, célébra, en 1863, l'anniversaire séculaire de sa naissance. A cette occasion, le grand-duc ayant appris que le docteur Froster, de Munich, était en possession d'un magnifique buste en bronze de Jean-Paul, œuvre du sculpteur Schwantaler, l'acquit et en fit don à la ville, qui désirait depuis longtemps posséder un souvenir palpable du grand homme.

Le buste, haut de trois pieds, repose sur un piédestal simple dans le jardin anglais de Meiningen, qui était la promenade favorite de Jean-Paul, et sous l'ombrage même où il aimait à se reposer. Le piédestal porte en bronze ces seuls mots : JEAN-PAUL, et au-dessous une couronne de lauriers

P. DICK.

GAVARNI

(Suite [1])

Gavarni, littérateur, a écrit d'autres choses que ses légendes, et j'ai sous les yeux, en épreuves, un petit recueil projeté et non publié, se composant des divers morceaux qu'il a insérés çà et là, et qui devaient paraître réunis sous ce titre : *Manières de voir et façons de penser*. J'y distingue une nouvelle de fantaisie, *Madame Acker*, l'histoire d'une jolie fille languedocienne, qui sacrifie tout, sa liberté, son amoureux, son propre bonheur, à l'envie d'avoir le pied mignon et de

1. Voir les numéros de [illegible] à [illegible]

chausser de petits souliers. Mais, en général, ce côté du talent de Gavarni manque de développement et est trop elliptique. L'humoriste épargne trop les transitions. Le recueil est plus intéressant pour le biographe que pour le public.

Comme Gavarni n'est qu'un amateur en ce genre, qu'il n'écrit pas pour écrire, mais pour se faire plaisir à lui-même, on trouverait là, en cherchant bien, le fin mot et le fond de sa pensée sur toutes choses. On y voit, et je l'ai déjà dit, ce qu'il pense de la politique; on n'y voit pas moins ce qu'il pense de cette philosophie essentiellement idéale et illusoire qui, sans tenir compte de la pratique humaine et de l'expérience, prétend que « le beau n'est que la forme du bon. » Et il a même, à ce sujet, une manière de parabole ou d'apologue assez remarquable. On est à bord d'un navire; le capitaine veille à la manœuvre : la mer est calme, le ciel serein, le vent propice; la folle galère bondit de vague en vague et fend les flots. Les passagers, oisifs, attablés, s'amusent et chantent, et dissertent entre deux vins. *Dans quelle image est la beauté?* c'était là le thème débattu et qui est sur le tapis. Chacun en juge à sa guise et en décide selon ses goûts :

— « La beauté, c'est ma mie, a dit l'écolier, le bonheur « est dans l'amour. »

— « Le bonheur est en campagne, dit le soldat; rien n'est « beau comme un cavalier le sabre au poing. »

— « Si ce n'est un coffret plein et bien gardé, » répond « l'avare.

« Au tour du laboureur : — « Ce qui plaît le mieux à nos « regards est un champ d'épis jaunes. »

« Mais le poëte : — « C'est de laurier que la beauté se cou« ronne. Par Apollon! point de bonheur sans la pensée. »

« Le joueur de flûte : — « A quoi bon la pensée? sait-on « ce que dit le rossignol? on l'écoute. »

« Et le peintre : — « La beauté n'a point d'images : c'est « une image. »

— « La beauté, affirme le philosophe, c'est la vérité. »

— « C'est le succès, » s'écrie le partisan.

— « Oui! ajoute l'aventurier, une belle fille au sein nu, « elle tient les dés du joueur heureux. »

— « Oh! fait le marchand, le bonheur ne joue pas, il cal« cule. »

« Le moine vient à son tour : — « L'heureux croit, mes « frères, la beauté prie. »

« Mais tout à coup : — « Malédiction! » — C'est la voix « du maître qui vient effrayer les chanteurs. — « Malédic« tion! taisez-vous... serrons la voile! »

« Pour le marin, la beauté, tête de bois, rit à la poupe du « vaisseau quand on rentre au port après l'orage.

« Et, en cet instant, une troupe de joyeux requins sui« vaient dans le sillage et pensaient entre eux : « Rien n'est « beau comme une galère qui va sombrer en mer toute « pleine de passagers. »

Et dites après cela, philosophes, que « le beau est la forme du bon. » Cet apologue est digne de Stendhal. — Voulez-vous quelque chose de plus gai, voici la définition d'un bal ·

« Un bal, c'est une corbeille de rubans et de gazes, con« fusément pleine de fleurs fraîches, de fleurs fanées et de « fleurs artificielles, parmi lesquelles, à la lumière des bou« gies, se joue un essaim de papillons noirs. »

Il y a là toute une aquarelle vivante, claire, légère, comme il les sait faire, et tachetée de noir par places avec caprice et agrément.

Mais je reprends notre Gavarni dessinateur; c'est sous cette forme que tous l'acceptent et le comprennent. Il y a dix années, où, à partir de 1837, il s'empara de la curiosité publique, de la vogue; et lui et Balzac, ils se mirent à peindre, à silhouetter dans tous les sens la société à tous ses étages, le monde, le demi-monde et toutes les espèces de mondes; ils prirent la vie de leur temps, la vie moderne par tous les bouts. Les *Artistes*, les *Actrices*, les *Lorettes*; *Paris le matin, Paris le soir*; la *Physiologie de la vie conjugale*, toutes les physiologies illustrées d'alors, celle de l'Étudiant, de l'Écolier, de l'Amoureux, du Provincial, etc. · on se perd à suivre Gavarni dans cette fécondité multiple et simultanée [1]. Rien d'imité, rien de cherché ailleurs; il nage en pleine eau, et on nage avec lui dans le courant et le torrent des mœurs du jour.

On a très-justement remarqué [2] que, dans cette comparaison inévitable entre Balzac et lui, il a un rôle plus net, plus sûr, plus incontestable. Balzac, que je ne prétends nullement diminuer sur ce terrain des mœurs du jour, et de certaines mœurs en particulier, où il est expert et passé maître, Balzac pourtant s'emporte et manque de goût à tout moment; il s'enivre du vin qu'il verse et ne se possède plus; la fumée lui monte à la tête; son cerveau se prend; il est tout à fait complice et compère dans ce qu'il nous offre et dans ce qu'il nous peint. C'est une grande avance, je le sais, à qui veut passer pour un homme de génie auprès du vulgaire que de manquer absolument de bon sens dans la pratique de la vie ou dans la conduite du talent. Balzac avait cet avantage. Gavarni se possède toujours. Il a dans son crayon de cette aisance et de cette grâce dégagée qu'avait ce premier élève de Balzac, qui eût pu être supérieur au maître si un disciple l'était jamais, et si surtout il eût plus fait, et si, enfin il eût vécu; je veux parler de Charles de Bernard. Gavarni a de cette élégance dans le crayon, avec la verve en sus et l'inépuisable facilité. En présence de cette mascarade variée de la vie parisienne, si Balzac l'a plus fastueusement affichée et accusée, Gavarni l'a montrée plus naïvement. Gavarni, crayon et légende à part, est un esprit fin, silencieux, nourri de solitude et de méditation, qui ne donne pas exactement la note de sa valeur dans le monde : mais ce qu'il dit compte et ressemble par le tour et la qualité au meilleur de son talent. Je lui ai entendu faire sur Balzac cette observation fine et juste :

« Il y a des gens qui ont peu d'esprit en leur nom; — « ainsi...; — ainsi Balzac lui-même : ils ont besoin, pour « avoir tout leur esprit et toute leur valeur, d'être dans la « peau d'un autre, d'être un autre [1]. Pour Balzac, la person« nalité individuelle n'existait pas, ou elle se marquait trop; « elle était assommante; il ne valait quelque chose que quand « il s'était fait autrui, un des personnages de ses créations « ou de ses rêves. Lui personnellement n'était que le con« cierge et le portier de ses curiosités et de ses merveilles « dramatiques; sa *ménagerie*, comme il la nommait, était « des plus curieuses : celui qui la montrait était insup« portable. »

Critiques de profession, trouvez donc mieux que cela! Est-ce à dire pourtant que Gavarni, maître comme il est de ses sujets et se tenant au-dessus, soit un moraliste dans un autre sens que celui de peintre de mœurs, et qu'il ait prétendu, dans la série et la succession de son œuvre, donner une leçon? Ce point est assez délicat à traiter, et je ne le trancherai pas absolument. Sans doute Gavarni ne fait pas fi de la morale, et lui-même ne serait pas fâché qu'on mît à son œuvre, entre autres épigraphes, celle-ci : Jamais « l'honnêteté ne lui a paru méprisable ni grotesque. » Il s'est moqué des maris fats ou benêts et ridicules : il ne les a pas systématiquement sacrifiés. Il a vu l'ironie, la moquerie partout où elle était naturelle et de bonne prise, et dans sa série des *Maris vengés* il n'a pas épargné les amants; il les a surpris à leur tour dans les inconvénients du rôle, et les jours où ils sont eux-mêmes pris au piége. De même, dans les *Lorettes vieillies*, dans ces figures de portières, de mendiantes et de balayeuses, au-dessous desquelles on lit : « *... a figuré dans les ballets* »; ou bien : « *On a fait des folies pour Dorothée* »; ou bien : « *Et moi, ma livrée était bleu de ciel;* » dans cette autre série des *Invalides du sentiment*, où figurent tous les éclopés de l'amour et des passions, il a montré et étalé l'affreux revers. Mais il y a-t-il eu précisément dessein de moraliser, de détourner du vice en effrayant? Je ne le pense pas du tout.

C.-A. SAINTE-BEUVE.
De l'Académie française.

1. Un catalogue complet de Gavarni est à faire; un premier essai, et très-utile, se trouve à la fin de l'agréable volume intitulé *Masques et Visages* (1857), dû à l'un de ses meilleurs amis, M. Morère, mort depuis peu. Ce petit volume est un premier canevas qui mériterait d'être repris plus en grand; cela deviendrait un guide, un fil conducteur dans l'œuvre de Gavarni qui est bien comme un labyrinthe.

2. M. Henri Delaborde, dans son savant et intéressant article sur la lithographie (*Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1863)

1. Corneille, le grand Corneille, dans un petit portrait de lui, en vers, qu'il adressait à Pelisson pour le donner au surintendant Fouquet, et qui est fort spirituel, n'a pas dit autre chose sur son propre compte

Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Il ajoutait dans le billet d'envoi : « Monseigneur le Surintendant a voulu avoir ces six vers, et je ne suis pas fâché de lui avoir fait voir que j'ai toujours eu assez d'esprit pour connaître mes défauts, malgré l'amour-propre qui semble être attaché à notre métier. » — L'ancien Balzac n'aurait pas écrit ce petit billet-là, ni le moderne Balzac non plus : l'amour-propre les empêchait de se voir et de se juger.

LES PIRATES CHINOIS

Pour avoir été poussée jusqu'en ses derniers retranchements, la piraterie n'a malheureusement pas tout à fait disparue de la surface du globe. Elle était encore, il n'y a pas longtemps, aussi florissante sur certaines côtes méridionales de la Chine qu'elle l'était, au temps jadis, sur nos rivages barbaresques. Toutefois, les pirates chinois, pourchassés par les navires de guerre anglais et hollandais, ont dû quitter le théâtre de leurs anciens exploits; et on ne les rencontre plus guère que sur la rivière de Canton, où ils parviennent à exercer leurs rapines loin de la surveillance européenne.

Ils s'exposent à de cruelles représailles en s'aventurant vers l'embouchure de la rivière, où les croisières anglaises ne leur accordent nulle merci. Le plus prudent pour eux, dans de semblables cas, est de gagner rapidement la terre, et de prendre la fuite en abandonnant leurs jonques, comme il est advenu dans la rencontre récente dont on nous communique le dessin. Les pirates capturés sont infailliblement mis à mort. Cette prompte exécution n'est que justice, car ils n'en usent pas moins cruellement envers l'équipage des navires marchands qui leur ont résisté. A peine les femmes trouvées par eux à bord sont-elles épargnées; et, dans ce cas, ils en font leurs esclaves.

Autrefois, ils ne se gênaient aucunement pour lever des contributions sur les villes et villages des côtes. Si une jonque mandarine avait le malheur de tomber entre leurs mains, les gens de l'équipage étaient aussitôt cloués sur le tillac, puis fouettés jusqu'à ce que mort s'ensuivît, avec des verges de rotin, et définitivement coupés par morceaux. Aujourd'hui encore, leur résolution et leur férocité sont la terreur de la petite marine marchande obligée de s'aventurer dans les parages qu'ils fréquentent.

« Ce sont bien les plus déterminés pirates du monde, dit le capitaine Montfort, dans la relation de son voyage en Chine; aucun obstacle ne les arrête quand ils ont resolu d'attaquer et de dévaliser un navire; leur audace n'a point de bornes, et souvent on les a vus se jeter dans des entreprises folles au premier aspect, et le succès venait presque toujours couronner leur témérité. »

Ils s'attaquent de préférence aux bâtiments qu'ils supposent chargés d'opium ou d'argent; ce sont, en effet, les deux genres de capture dont ils trouvent à se débarrasser le plus commodément. On sait que l'opium ne tient pas dans la vie des Chinois une moindre place que le tabac dans la nôtre. Il ne faudrait sans doute que quelques battues sérieuses dans les grands fleuves de la Chine, par des bâtiments de guerre européens qui en remonteraient le cours, pour purger complétement le pays de ces hôtes barbares, si funestes aux transactions commerciales du Céleste Empire.

HENRI MULLER.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite.)

Nous fîmes ainsi, au milieu du brouillard, et le fusil armé et sur le genou, les dix ou douze verstes qui nous séparaient encore de la station, traversant les deux villages fortifiés et palissadés de Kargatenkaïa et de Scherbakoskaïa.

La première défense de chacun de ces villages, qui s'attendent à chaque instant à être attaqués par les Tchetchens, est un large fossé qui l'enceint complétement.

Une haie de derjderevo remplace la muraille des villes de guerre et est au moins aussi difficile à escalader.

Puis, en outre, chaque maison, qui peut devenir une citadelle, est entourée d'un treillis de six pieds de haut; quelques-uns y joignent un petit mur avec des meurtrières. A chaque porte du village, gardée par une sentinelle, est un de ces postes élevés, d'où le regard embrasse tout le voisinage.

Un factionnaire, que l'on relève toutes les deux heures, veille jour et nuit dans ce poste.

Tous les fusils sont toujours chargés; la moitié des chevaux est toujours sellée.

De douze à soixante ans, chaque homme de ces sortes de village est soldat.

Chacun a sa légende, sanglante, meurtrière, terrible, qui pourrait rivaliser avec celle que nous raconte si poétiquement Cooper.

Nous arrivâmes à la station de Soukoïpost.

Là, un magnifique spectacle nous attendait.

Le soleil, qui depuis quelque temps luttait contre le brouillard, parvint à le transpercer de ses rayons; la vapeur alors se déchira par larges bandes de plus en plus transparentes, et à travers lesquelles on commença d'apercevoir des silhouettes fermes et arrêtées.

Seulement, était-ce la montagne? étaient-ce des nuages?

Le doute persista encore quelques instants; enfin, le soleil fit un dernier effort, le reste du brouillard se dissipa en flocons vaporeux, et toute la majestueuse ligne du Caucase s'étendit devant nous depuis le Chat-Elbrouz jusqu'à l'Elbrouz.

Le Kasbek, poétique échafaud de Prométhée, s'élevait avec son sommet couvert de neige.

Nous restâmes un instant muets en face de ce splendide panorama; ce n'étaient ni les Alpes ni les Pyrénées; ce n'était rien de ce que nous avions vu, rien de ce que notre mémoire nous rappelait, rien de ce que notre imagination avait rêvé.

C'était le Caucase, c'est-à-dire le théâtre où le premier poëte dramatique de l'antiquité fait passer son premier drame, drame dont le héros est un Titan et dont les acteurs sont des dieux!...

Combien je regrettai mon Eschyle! Je me serais arrêté là, j'y aurais couché et j'y aurais relu *Prométhée* depuis le premier jusqu'au dernier vers.

On comprend que les Grecs aient fait descendre le monde de ces magnifiques sommets.

C'est l'avantage des pays historiques sur les pays inconnus. Le Caucase est l'histoire des dieux et des hommes.

L'Himalaya et le Chimboraço sont tout simplement deux montagnes, l'une de vingt-sept mille pieds de haut, l'autre de vingt-six mille.

Le plus haut sommet du Caucase n'en a que seize mille, mais il sert de piédestal à Eschyle!

Je ne pouvais déterminer Moynet à faire un dessin de ce qu'il voyait. Comment rendre une des plus colossales œuvres du Seigneur avec un bout de crayon et une feuille de papier?

Il l'essaya cependant.

Tenter est une des premières preuves que le génie humain donne de son essence divine; réussir est la dernière.

Les chevaux attelés, le dessin de Moynet fini, nous nous remîmes en chemin.

Nous ne nous étions plus occupés ni des Tchetchens ni des Tcherkesses. On ne nous eût pas donné d'escorte, que nous ne nous en fussions probablement pas aperçus, tant nous étions absorbés par ce sublime aspect du Caucase.

Le soleil, comme s'il eût été fier de sa victoire sur le brouillard, brillait de tout son éclat. Ce n'était plus l'automne, comme à Kislar; c'était déjà l'été avec toute sa lumière et toute sa chaleur.

De grands aigles faisaient des cercles immenses dans le ciel, et les accomplissaient sans battre une seule fois des ailes; deux s'enlevèrent des steppes et allèrent à une verste se poser sur un arbre où, au dernier printemps, ils avaient eu leur nid.

Nous nous étions engagés sur un chemin étroit et boueux avec d'immenses marais de chaque côté de nous; ces marais étaient peuplés d'oiseaux aquatiques de toute espèce pélican, outarde, canepetière, cormoran, canard sauvage

chaque espèce avait là ses représentants. Le danger de l'homme fait la sécurité des animaux dans ces lieux presque déserts, peuplés seulement par les larrons de chair humaine; le chasseur risque trop de devenir gibier lui-même pour donner la chasse aux autres animaux.

Tout ce que nous rencontrions de voyageurs sur la route était armé jusqu'aux dents. Un riche Tatar qui venait de visiter ses troupeaux avec son fils, enfant de quinze ans, et quatre noukers, avait l'air d'un prince du moyen âge avec sa suite.

Les piétons étaient rares; ils portaient tous le kandjar, le pistolet passé dans la ceinture, le fusil en bandoulière sur l'épaule.

Chacun nous regardait passer avec cet air de fierté que donne à l'homme la conscience de son courage.

Qu'il y avait loin de ces âpres Tatars, aux humbles paysans que nous avions rencontrés de Tver à Astrakan !

A une station précédente, Kalino avait levé le fouet sur un hiemchik en retard.

— Prends garde ! avait dit celui-ci en portant la main à son kandjar, tu n'es plus ici en Russie.

Un paysan russe eût reçu le coup de fouet, et n'eût pas même osé pousser un soupir.

Nous-mêmes, cette confiance, disons mieux, cet orgueil de l'homme indépendant nous gagnait, il nous semblait qu'ayant à lutter contre un danger inconnu, nos sens prenaient plus d'acuité pour le prévoir, notre cœur plus d'énergie pour y faire face.

Le danger est une chose étrange : on commence par le craindre, puis on le brave, puis on le désire; et, quand, après l'avoir affronté long temps, vous le voyez s'éloigner de vous, il vous manque, comme un sévère ami qui vous disait de vous tenir sur vos gardes.

J'ai bien peur que le courage ne soit qu'une affaire d'habitude.

A la station de Novo-Outchergdennaïa, c'est-à-dire à celle qui précédait l'endroit dangereux, on ne put nous donner que cinq Cosaques; le chef du poste nous avoua lui-même que c'était bien peu, et nous offrit d'attendre le retour de ses hommes.

Je lui demandai si, dans le cas où nous attendrions le retour de ses hommes, nous marcherions de nuit.

Il nous répondit que non; que nous coucherions au poste et repartirions le lendemain matin, avec quinze ou vingt hommes.

— Vos cinq hommes se battront-ils si nous sommes attaqués? demandai-je au chef du poste.

— Je vous réponds d'eux : ce sont des hommes qui font trois fois par semaine le coup de feu avec les montagnards : pas un ne lâchera pied.

— Alors, nous serons huit : c'est tout ce qu'il faut. Partons.

Je renouvelai la recommandation aux voitures en cas d'attaque; je communiquai le plan de défense à nos hommes, et nous partîmes.

ALEXANDRE DUMAS.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LA PREMIÈRE LEÇON DE COUTURE

Il est facile de reconnaître au costume de la jeune mère, que l'artiste a pris en Normandie le sujet de son charmant petit tableau de genre. Convient-il bien d'employer le mot *sujet*, pour indiquer une modeste scène de la vie domestique d'une paysanne? Mais peu importe que l'idée soit légère comme une bulle de savon et puisse tenir sur la pointe d'une aiguille : elle n'en est pas moins exquise de grâce et d'ingénuité.

La petite fille a déchiré le bas de sa jupe. La mère met, pour la première fois, une aiguille entre ses petits doigts, et essaye de lui faire comprendre, en souriant, qu'un point fait à propos en économise dix plus tard. L'enfant manie gauchement l'aiguille et semble tout absorbée dans son important travail.

Rien de plus; mais du premier coup d'œil on comprend que c'est là l'œuvre d'une femme douée d'un remarquable sentiment artistique.

A. DARLET



LA PREMIÈRE LEÇON DE COUTURE, d'après le tableau de Mlle Kate Swift.

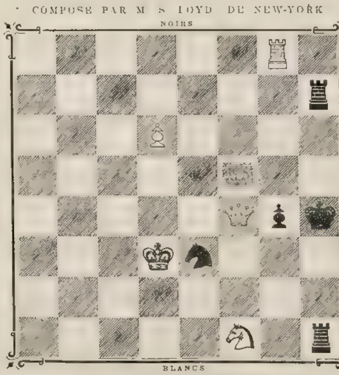
ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 28

BLANCS.		NOIRS.
1 R. case FR		1 R. 4eFR (A, B, C)
2 D. 2eCR		2 R. pr. C. (forcé)
3 D. 5eD éch. m.		3 . . . . . .
	(A)	
1		1 R. 6eFR
2 D. 2eCR éch.		2 R. pr. F
3 D. 2eR éch. m.		3 . . . . . .
	(B)	
1		1 R. 6eD
2 C. pr. P. éch.		2 R. pr. F (1)
3 D. 2eFR éch. m.		3 . . . . . .
	(1)	
2		2 R. 6eFD
3 D. 3eCD éch. m.		3 . . . . . .
	(C)	
1 . . .		1 P. 4eFR
2 F. 4eD !		2 R. 6eFR (2, 3)
3 D. 2e CR éch. m.		3 . . . . . .
	(2)	
2		2 R. 6eD
3 D. 2eR éch. m.		3 . . . . . .
	(3)	
2		2 P. pr. F
3 D. 2eR éch. m.		3 . . . .

PROBLÈME N° 32.

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



Les Blancs jouent et font mat en deux coups.

Solutions justes : Mme Ernest Duvette, à Amiens; MM. le commandant Tholer, à Nancy; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; J. Planche; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); Dombre, à Castres; P. de M...., à Bourron; Émile Giran, à Beauvoisin; H. Godeck, à Monaco; Lequesne; S. Loyd, de New-York.

Solutions justes sauf la Var. (C) : MM. Mullendorf, Raters et Alph. Funck, à Luxembourg; Dr Mercier, à Argelliers; Maurice Abrahams; Cercle du Bon Conseil, à Angers; E. Lelorrain; Arthur Abant, au Tourne; Simon, à Prades.

C. P.

Paris — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

ÉMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et À L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 601.
Samedi 22 Décembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

[illegible] — Mme [illegible] MM. Troy et Michot, Mlle Daram. — La traduction nouvelle. — Le dénoûment. — Regrets du chroniqueur. — Opéra-Comique : *Lalla Roukh* et *le Chien du Jardinier*. — MM. Capoul, Melchissédec, Troy et Crosti; Mmes Cico, Bélia et Seveste. — Théâtre-Français : reprise de *Mademoiselle* [illegible]

Il y a de cela quelques semaines.

On jouait *Faust* au Théâtre-Lyrique.

Dans une des baignoires voisines de la scène, une jeune dame, d'une beauté toute patricienne, à l'œil bleu illuminé de ce regard clair et profond où se révèle l'âme de l'artiste, prêtait à l'interprétation du grand drame allemand une attention recueillie.

Après le premier acte, elle dit quelques mots à un des cavaliers qui l'accompagnaient.

Au bout de deux minutes, une voiture élégante se dirigeait, en brûlant le pavé, vers un hôtel des Champs-Élysées.

Le second acte était à peine commencé que la voiture, revenue du même train, déposait le cavalier sous le péristyle du Théâtre-Lyrique.

En rentrant dans la loge, il remit à la princesse — vous ai-je dit que c'était une princesse par le sang et par le génie? — un petit paquet de la dimension d'un sac de bonbons.

Le paquet dépouillé de son enveloppe, il en sortit..... de la cire à modeler.

Ceux qui savent le prix de ce moment fugitif qui s'appelle l'inspiration comprendront l'impatience de l'illustre artiste et sa joie en trouvant sous la main les moyens de fixer sur l'heure la conception de sa pensée créatrice.

Ce type suave et poétique de la Marguerite de Gœthe, où



THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL. — *LE FREISCHÜTZ*, [illegible] de Weber; acte de [illegible] tableau. — Dessin de M. [illegible] — Voir la Chronique.

Ary Scheffer avait répandu tout son sentiment, Eugène Delacroix toute son imagination, elle l'avait là, devant elle, non pas dans un modèle inerte, dans un mannequin d'atelier, mais dans une incarnation vivante, aimant, priant, pleurant, exhalant ses rêves ingénus, ses plaintes et ses douleurs virginales, — et pendant que son oreille, doucement bercée, se laissait aller au prestige des mélodies de Gounod, la cire pétrie par sa main ferme et magistrale reproduisait, avec cette rapidité qui est une des facultés du génie, l'idéale figure de l'héroïne de *Faust* sous les traits réels de Mme Carvalho.

Voilà comment, sans doute, au prochain salon, un nouveau chef-d'œuvre viendra se ranger à côté de la Bianca Capello, de la *Gorgone* et des deux Marie-Antoinette, qui ont élevé si haut déjà le nom de Marcello.

J'imagine que si Marcello avait vu d'abord Mme Carvalho dans le Freischütz, Agathe eût bien pu prendre, sous son ciseau, la place de Marguerite.

Pour traduire sur la scène un type aussi connu et aussi populaire que ce dernier, sans déception et sans désillusion pour le spectateur, il faut, à coup sûr, chez l'artiste dramatique, un talent de premier ordre. Je ne sais pourtant s'il n'en faut pas davantage pour donner à une physionomie banale et incolore, comme l'est celle d'Agathe, la vie et le relief qui lui manquent.

Étudiez, dans le libretto, le personnage d'un bout à l'autre : vous n'y trouvez l'indication ni d'un caractère, ni d'une situation. La scène même où Agathe attend son amant repose sur une anxiété qui n'est pas motivée et ne doit son intérêt qu'à l'admirable, la prodigieuse musique de Weber. De cette plate invention, le compositeur a fait tout un poëme palpitant d'émotion dramatique.

« Non, non, s'écrie M. Berlioz dans un transport d'enthousiasme [1], il n'y a point de si bel air. Jamais aucun maître, allemand, italien ou français, n'a fait ainsi parler successivement dans la même scène la prière sainte, la mélancolie, l'inquiétude, la méditation, le sommeil de la nature, la silencieuse éloquence de la nuit, l'harmonieux mystère des cieux étoilés, le tourment de l'attente, l'espoir, la demi-certitude, la joie, l'ivresse, le transport, l'amour perdu!... Il n'y a rien de pareil ! C'est l'art divin ! c'est la poésie ! c'est l'amour même !... »

Y a-t-il bien tout cela dans cet air du deuxième acte? Après avoir entendu Mme Carvalho, je n'oserais pas dire non. Jamais jusqu'ici, cela est certain, il n'avait été interprété avec cette profondeur de sentiment, cette délicatesse de nuances, ce charme pénétrant, cette passion communicative ! L'âme tout entière de Weber avait passé dans celle de l'artiste. On a reproché à Mme Carvalho d'avoir manqué de force dans la reprise de l'*allégro*. La critique ne me paraît pas fondée. Si l'effet n'a pas été aussi puissant qu'on s'y attendait, cela tient au mouvement qui, à la première représentation, a été trop précipité et n'a pas laissé au cri de joie, sur lequel se fait la rentrée d'Agathe, toute l'ampleur et toute l'expansion nécessaires.

Le reste du rôle ne se compose que d'une cavatine et d'un duo : encore dans ce dernier morceau la partie d'Agathe demeure-t-elle forcément dans la demi-teinte. Quelle admiration ne mérite pas l'interprète qui de ces simples éléments a su faire une création ineffaçable !

Si j'avais besoin d'un contraste, je le trouverais immédiatement, à côté même de Mme Carvalho. La physionomie de Max est certes autrement dessinée que celle d'Agathe. Au point de vue musical, elle ne lui est pas inférieure. A quoi tient-il que Michot n'en tire pas un plus grand parti? Sa voix pourtant est charmante, d'un timbre sympathique et expressif. Mais je crains bien que, chez lui, le tragédien lyrique ne soit pas à la hauteur du virtuose. Comme il chantait Tamino, il chante Max. Le côté pathétique, fatal et désespéré du personnage qu'il représente, lui échappe absolument. J'y ai vu, avant lui, des chanteurs assurément moins bien doués sous le rapport des qualités vocales : Jansenne, Couderc, Révial, Marié; il n'en est pas un qui ne lui donnât plus d'accent et n'y produisît plus d'effet. Je n'hésite pas toutefois à reconnaître que dans les passages qui n'exigent que de la tendresse, de la grâce et une certaine expression tempérée, Michot a su se faire justement applaudir. Ainsi la phrase suivante

> Le cœur pur, l'âme sereine,
> Et sans craindre nul danger,
> Sur les monts et dans la plaine
> Je marchais d'un pas léger,

a été dite par lui d'une façon ravissante.

Dans l'arrangement de Castil-Blaze, ces quatre vers étaient remplacés par ceux-ci :

> L'infortune, les alarmes,
> Semblent s'attacher à mes pas,
> Et d'inutiles armes
> Ne doivent plus charger mon bras.

Ce qui n'est pas du tout la même chose. Je ne connais pas le texte allemand ; mais la version nouvelle s'adapte évidemment mieux au sentiment de la musique. J'avoue cependant que celle-ci m'a un peu dérouté : en l'écoutant, mon oreille, habituée aux paroles traditionnelles, se sentait blessée parfois comme par une fausse note. Peut-être eût-il mieux valu conserver en principe la traduction de Castil-Blaze en y ajoutant les passages supprimés et corrigeant ceux qui péchaient, soit par l'inexactitude, soit par le laisser aller de la poésie. Tout au moins aurait-on pu respecter — ne fût-ce que pour l'anecdote historique qui s'y rattache, — le texte des couplets de Caspar. Cette observation faite — et elle m'est toute personnelle, — il ne m'en coûte nullement de constater que les vers des auteurs anonymes du nouveau libretto sont incomparablement supérieurs à ceux de Castil-Blaze. Si vous voulez en juger, vous n'avez qu'à vous rappeler les paroles du chœur : *Chasseur diligent*. Voici celles sur lesquelles on le chante aujourd'hui :

> Il n'est rien d'égal au plaisir de la chasse.
> Qui peut, comme nous, avoir des jours remplis?
> Au son des grands cors fouler l'herbe vivace,
> Autour des étangs sonner les hallalis,
> C'est digne d'un prince et c'est digne d'un homme
> La chasse et le vin rendent le cœur joyeux.
> Parmi les rochers, le large vidrecome
> Résonne plus fort et se vide bien mieux.
> Joho! Trallala!

La fin du troisième acte, qui avait disparu sous les grands ciseaux de Castil-Blaze, a été rétablie dans son intégrité. C'est peut-être bien du zèle. Il me semble qu'entre les deux excès il y avait un terme moyen auquel on aurait pu s'arrêter. L'intervention du prince jette un froid sur le dénoûment. Je n'aurais vu nul inconvénient à ce qu'on l'eût supprimée pour arriver immédiatement au chant du prieur et au magnifique ensemble qui le suit, — cet hymne de reconnaissance, cet élan vers le ciel qui n'a peut-être d'égal en son genre que la prière finale de Guillaume Tell. — Les purs, comme M. Berlioz, déclarent qu'il n'y a pas une note que l'on puisse retrancher sous peine de sacrilége. Moi qui suis un profane, j'attendrai que la grâce m'ait touché pour changer d'opinion.

Je ferme cette parenthèse et je reviens à l'interprétation. Troy est un Caspar saisissant, démoniaque et infernal. Il enlève, avec une crânerie superbe, ses couplets du premier acte qu'on lui a fait répéter. Sa voix franche et robuste fait aussi ressortir avec beaucoup d'éclat l'air du *Triomphe*. Son invocation à Samiel porte moins : ici il faudrait, non pas le timbre d'un baryton mais celui d'une véritable basse : ce qui n'empêche pas que l'artiste n'ait obtenu ce soir-là un des succès les plus brillants et les plus mérités de sa carrière dramatique.

Mlle Daram est en progrès. Son organe chaud et vibrant s'assouplit tous les jours. Son ariette du premier acte et surtout sa *polonaise* du troisième lui ont valu de très-vifs applaudissements. Dans son duo, elle a supporté sans trop d'infériorité le voisinage redoutable de Mme Carvalho. Je l'engage toutefois à surveiller ses gammes descendantes, dont les notes ne se détachent pas avec assez de netteté.

L'orchestre a très-bien marché. Rarement j'ai entendu l'ouverture exécutée avec autant de vigueur et de précision. Son défaut est d'accompagner trop bruyamment et de couvrir parfois la voix des chanteurs.

Sauf un peu d'hésitation dans le chœur ironique de l'introduction, la troupe chorale mérite aussi des éloges. L'air de chasse a été bissé avec acclamation.

Le tableau de la fonte des balles est encadré dans une mise en scène grandiose. La Gorge-aux-Loups se resserre entre deux montagnes à pic sur le flanc desquelles se tordent des arbres bizarres. Une cascade jaillit d'un des escarpements. La lune éclaire de sa lueur blafarde ce sombre paysage. — Ce que c'est que de nous! vous savez si l'on avait parlé de cette fameuse lune! Le succès devait être pour elle : il a été pour la cascade. — Autour des deux chasseurs qui se livrent à leur opération diabolique, l'enfer déchaîne ses monstres, ses spectres, ses visions fantastiques, ses tempêtes surnaturelles. Écoutez la scène décrite par les auteurs mêmes du livret.

« Un nuage passe sur le croissant de la lune. Il n'y a plus d'autre lumière que le feu du réchaud et les yeux des hiboux... Les oiseaux nocturnes viennent se poser autour du cercle en sautillant et en battant des ailes... Un sanglier noir passe avec fracas au milieu des taillis et traverse la scène. Un ouragan brise en hurlant le sommet des arbres et disperse les étincelles du feu... On entend un bruit de roues, des claquements de fouet et des pas de chevaux. Quatre roues d'où jaillissent des étincelles traversent la scène avec une telle rapidité qu'il est impossible de distinguer la forme de la voiture... aboiements et hurlements. Spectres de chasseurs, de cerfs et de chiens qui passent dans l'air. »

Ceci est la première phase : voici la seconde.

« Le ciel se couvre entièrement. L'orage éclate. Éclairs et tonnerre... Torrents de pluie... Des flammes bleues sortent de la terre. Des arbres se déracinent. La cascade écume. Des blocs de rochers roulent sur les pentes. De tous côtés on entend sonner les cloches du village. La terre tremble... Samiel paraît. »

Samiel, c'est le chasseur noir.

Tel est le spectacle saisissant que reproduit notre première gravure et que vous offrira le Théâtre-Lyrique pendant une série de représentations, dont six mois ne suffiront pas à épuiser le succès.

~~~ J'ai déjà dit un mot de l'heureuse idée qu'a eue l'Opéra-Comique de remettre à la scène *Lalla Roukh* et le *Chien du Jardinier*. L'affiche, à coup sûr, est attrayante et l'exécution ne dément pas les promesses de l'affiche. Capoul, depuis le jour où il a succédé à Montaubry dans le rôle de Noureddin, s'y est affermi. S'il n'a pas le même brio et le même *chic* que son prédécesseur, il montre plus de conviction et de passion vraie. Le jeu un peu froid de Mlle Cico et cette espèce de nonchaloir répandu sur toute sa personne, ne messiéent pas au personnage de Lalla-Roukh. Sa beauté opulente, enrichie encore d'une pointe d'embonpoint, complète l'illusion. On dirait une fille de l'Orient échappée d'un bazar de Tiflis ou de Trébizonde. Le chant de Mlle Cico est pur et correct. Je voudrais seulement qu'elle empruntât à son camarade Capoul un peu de son excès de chaleur. Ce serait tout bénéfice pour l'un et pour l'autre. Le débutant Melchissédec, que nous avons entrevu dans *José Maria*, a déjà l'aplomb et la fermeté d'un vieux comédien, une verve et un entrain de bon aloi. Sa voix, quoique d'une belle qualité, ne répond pas toujours à ses intentions : elle demande encore à se consolider. Peut-être M. Melchissédec eût-il gagné à rester une année de plus au Conservatoire; mais ces jeunes gens sont si impatients!

Mlle Bélia, à qui l'on ne rend pas toujours justice, ne se borne pas à être très-piquante sous son joli costume d'almée. Elle prête à la musique de Félicien David une voix mordante et richement timbrée. Le public ne manque jamais de lui redemander ses couplets du premier acte.

Dans le *Chien du Jardinier*, de Grisar, c'est elle qui a succédé à Mlle Lemercier; il va sans dire que, sous le rapport du chant, elle ne nous laisse rien à regretter.

Le rôle que remplissait précédemment Mme Faure-Lefebvre était échu à Mlle Séveste. Le talent fin de la jeune débutante, sa distinction, sa vive intelligence et jusqu'à une certaine ressemblance physique avec l'actrice qui l'avait créé, l'y désignaient tout naturellement. C'était une grosse partie à jouer. Sans parler des souvenirs qu'il réveille, il est lui-même très-difficile ce rôle, plein de nuances et d'intentions délicates, qui exigent des qualités exceptionnelles de comédienne. Mlle Séveste y a été charmante en tout point. La voici, maintenant, par droit de conquête, en possession de l'emploi qui, depuis Mme Faure-Lefebvre était resté vacant.

Ponchard n'a eu qu'à se souvenir de lui-même pour être excellent. Un pareil éloge peut être adressé à Crosti qui — même du vivant de Faure à l'Opéra-Comique — s'était approprié, sans infériorité, le rôle de Justin.

~~~ Et la reprise de *Mademoiselle de la Seiglière*, de Jules Sandeau, au Théâtre-Français, voilà pour les délicats, les *dilettanti* de l'art dramatique, un régal de haut goût! La pièce d'abord est une des plus séduisantes comédies du répertoire moderne : elle est vive, amusante, spirituelle, sans un seul de ces trous et de ces lacunes où se trahit parfois la fatigue d'un auteur : c'était une vraie fête que de la revoir après le long exil qui l'avait forcément éloignée du répertoire. Mais l'intérêt de la soirée était moins encore dans la pièce elle-même que dans la nouvelle interprétation du rôle principal. On sait avec quelle supériorité Samson l'avait établi. Pour un comédien, même d'une égale valeur, le prendre après lui n'était pas une médiocre entreprise. Régnier s'en est tiré complétement à son honneur. Accommodant le rôle à ses moyens et à sa nature, il lui a imprimé une tout autre physionomie, mais qui n'a ni moins de relief ni moins d'originalité. Avec lui, le marquis de la Seiglière est devenu un de ces petits vieillards pétulants comme je me représente volontiers feu M. le marquis de Boissy, impatient de la contradiction, aussi fougueux qu'entêté dans ses affections et ses préjugés politiques. L'autre marquis de la Seiglière nous faisait sourire d'incrédulité quand il faisait appel à son épée; on voit que celui-ci a servi dans l'armée de Condé et qu'au besoin il ferait encore campagne. L'impertinence du premier partait du tempérament : chez le second elle est plutôt le produit du milieu où il a vécu. Je ne pousserai pas plus loin cette comparaison que les vrais amateurs de la bonne comédie voudront faire eux-mêmes. Je noterai seulement, parmi les avantages que présente l'interprétation nouvelle, celui qu'elle a de donner au dénoûment une vraisemblance qu'il n'avait pas auparavant. Je n'avais jamais bien compris que le marquis de la Seiglière, tel qu'il nous était représenté, eût pu jamais unir sa fille à un soldat de *Buonaparte*: avec les allures impétueuses, le caractère en dehors que lui donne Régnier, je me l'explique maintenant.

Febvre s'acclimate de plus en plus à la Comédie-Française. Sa diction est moins confuse, son débit moins précipité : encore un effort et il sera tout à fait au diapason. Il représente bien la physionomie franche et loyale de l'officier plébéien. Son seul tort est d'en exagérer la brusquerie, surtout à son entrée dans le salon du marquis : un peu plus, et ce serait de la brutalité.

Monrose est parfait sous les traits de l'avocat Destournelles. L'œil pétillant, le geste juste et prompt, les muscles du visage mobiles et expressifs, révèlent du premier coup l'homme délié et subtil rompu aux luttes de l'intelligence. On comprend que Mme de Vaubert aura affaire à forte partie. Dans la bouche du mordant comédien, tous les mots portent coup. C'est un feu roulant de verve et d'esprit.

Mlle Nathalie a gardé son rôle, où, si je ne me trompe, elle n'a jamais été doublée et où elle sera difficilement remplacée. Je ne sais qui pourrait y apporter cette autorité, cette distinction exquise, ces grâces câlines par lesquelles Mlle Nathalie relève et fait accepter le caractère peu sympathique de la baronne de Vaubert.

On sait à quelle hauteur est placée aujourd'hui Mlle Favart. Le drame et la comédie sérieuse ne possèdent pas de plus grande interprète. Saluons, en terminant, ce talent accompli, cette noblesse, ce charme, cette beauté souveraine qui viennent encore de se produire, avec tant d'éclat, dans le rôle de Mlle de la Seiglière.

GÉRÔME.

BULLETIN

Samedi dernier, a eu lieu, à onze heures du matin, en l'église de la Sorbonne, la restitution de la tête du cardinal de Richelieu.

Cette pieuse cérémonie était présidée par M. Duruy, ministre de l'instruction publique.

L'absoute a été donnée par Mgr l'archevêque de Paris.

1. *A Travers Chants*, par Hector Berlioz.—Michel Lévy frères, éditeurs.

On sait que ce précieux débris a été rendu à l'Empereur par M. Armez, ancien député, qui le possédait depuis longtemps.

Les fouilles archéologiques faites le mois dernier dans la cour du Louvre sont terminées et comblées, mais le travail d'exploration ne paraît pas être terminé.

Une grande tranchée vient d'être faite au midi du vieux Louvre de Louis XIV, dans la partie du jardin, dit de l'Infante, qui est à l'orient du guichet du pont des Arts, et une autre a été commencée sur la chaussée du quai, à la descente du pont des Arts.

On espère trouver sur ce point la fondation des tours protectrices qui devaient faire pendant, sur la rive droite, à la fameuse tour de Nesle, qui était devant le palais de l'Institut.

M. le baron Senaller, président de la république du Val d'Andorre, M. Bars de Boig, conseiller d'État de la république, et M. Hass, consul, ont eu l'honneur d'être reçus à Compiègne et de dîner à la table de Leurs Majestés. A la fin du dîner, on dit que M. le baron Senaller aurait consulté l'Empereur sur l'adoption d'un drapeau pour la république d'Andorre, qui est, comme on sait, située entre la France et l'Espagne, et cachée dans un coin des Pyrénées.

D'après l'avis de l'Empereur, ce drapeau serait composé de trois couleurs : bleu, rouge et jaune; bleu, pour la France; rouge pour l'Espagne, et jaune pour la république.

Toute l'Angleterre est en ce moment en proie à la plus profonde émotion par suite des terribles explosions qui se sont produites dans plusieurs mines de houille. Les charbonnages de Burnsley, dans le Yorkshire sont ceux où la catastrophe a atteint les plus lamentables proportions. Le premier coup de grisou a coûté la vie à cent cinquante travailleurs au moins. Tout le pays fut en un instant sur pied, et on essaya d'organiser le sauvetage des malheureux qui avaient peut-être survécu. On n'avait guère d'espoir; n'importe : chacun ne se mettait pas moins à l'œuvre avec un courage admirable. C'est alors qu'une deuxième explosion a eu lieu et répandit également la mort dans les rangs des sauveteurs.

Sur divers points de l'Angleterre, de semblables malheurs étaient signalés presque à la même heure, et cette semaine lugubre a déjà reçu le nom de « semaine noire. »

Les ingénieurs s'occupent de rechercher les causes de cette série d'explosions dans les mines. Faut-il les attribuer uniquement à l'imprudence des ouvriers, ou bien ont-elles été amenées par des phénomènes géologiques? C'est ce qu'on parviendra à découvrir sans doute, afin d'en prévenir autant que possible le retour.

On écrit de Rome que Liszt a terminé son oratorio intitulé le *Christ*. Après avoir entendu quelques morceaux de l'œuvre du nouvel abbé, le pape a embrassé le compositeur en lui disant : « Mon fils, mon fils bien-aimé, tu es mon Palestrina ! »

Les habitants de Hal ont décidé à l'unanimité d'élever, sur une des places publiques de leur ville, un monument à la mémoire de leur illustre compatriote Servais.

A cet effet, une commission a été immédiatement formée sous la présidence du bourgmestre.

TH. DE LANGEAC.

L'ABBÉ COQUEREAU

Une des principales morts que la semaine dernière ait eu à enregistrer est celle de l'abbé Coquereau, aumônier en chef de la marine, décédé à Paris dans sa cinquante-huitième année. Quand nous disons abbé, c'est pour conserver au défunt le nom sous lequel il était le plus généralement connu, et qui paraissait suffire à sa modestie; à vrai dire, M. Coquereau était bel et bien monseigneur, de par son titre de chanoine de l'ordre des évêques au chapitre impérial de Saint-Denis.

Il devait ce titre à l'amitié du prince de Joinville, qui, par une lettre rendue publique, lui annonça lui-même sa nomination en 1843. Trois ans auparavant, l'abbé Coquereau, alors aumônier du bâtiment *la Belle-Poule*, avait été, à la suite du prince, chercher à Sainte-Hélène les restes de l'empereur Napoléon Ier. Bien qu'il se fût déjà fait remarquer par ses prédications, ce fut ce voyage qui commença sa réputation. Il en a publié le récit sous le titre de *Souvenirs de Sainte-Hélène* (1841, in-8°).

L'abbé Coquereau était né dans la Mayenne, à Laval, le 27 novembre 1808. Fils d'un ancien officier du premier empire, il avait d'abord étudié le droit et venait même de passer ses examens avec quelque succès, quand une vocation subite lui fit troquer la robe de l'avocat pour celle du prêtre. Il s'enferma dans un séminaire du diocèse de Vannes, y étudia la théologie sous la direction de Jean de Lamennais, frère de l'illustre auteur des *Paroles d'un Croyant*, et reçut les ordres en 1833. Ce fut après avoir exercé quelque temps le ministère sacerdotal dans le département de la Sarthe qu'il se décida à venir à Paris s'essayer comme orateur dans la chaire de Saint-Roch.

Depuis 1850, époque de la réorganisation du service religieux sur les vaisseaux de l'État, l'abbé Coquereau était aumônier en chef de la flotte française. Il a fait en cette qualité une des campagnes maritimes d'Orient. C'était, dit-on, un homme de relations fort agréables et de beaucoup d'esprit. Il est mort grand officier de la Légion d'honneur.

FRANCIS RICHARD.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1])

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

XV

Trois hommes d'État.

C'était dans la galerie d'Alliazan ou d'Ai-Hassan, à l'Alcazar de Séville. Les derniers souffles de la brise matinière faisaient voltiger encore les draperies légères et incessamment mouillées qui protégeaient l'appartement ministériel contre le soleil de midi. Le ministre favori occupait en effet, pendant le séjour du roi dans la capitale de l'Andalousie, cette partie du palais connue sous le nom des galeries et salles d'Alliazan.

L'heure redoutée de la méridienne approchait. Les pompes envoyaient aux draperies l'eau fraîche et parfumée; mais, malgré leur effort, l'air allait s'échauffant et s'alourdissant. Déjà les oiseaux avaient cessé leur ramage sous les lentisques de la cour des Marionnettes, et ces voiles légers qui, tout à l'heure, flottaient à la brise, ne soulevaient plus qu'avec peine leurs plis appesantis et paresseux.

La partialité des bonnes gens de Séville ne va pas jusqu'à comparer l'Alcazar à l'Alhambra. L'Alhambra est aussi un diamant andalou; cela le sauve. D'ailleurs les habitants de la très-noble et très-loyale cité, amis effrénés des locutions proverbiales, se consolent en disant : Si l'Alhambra n'existait pas, l'Alcazar serait la merveille du monde.

La salle où nous entrons était grande et haute, ouverte des deux côtés au nord et au midi, sur les jardins du roi et sur la cour des Marionnettes. Rien n'avait été changé dans sa décoration moresque. Chaque fenêtre ou arcade, en forme d'ogive à cœur, coloraït ses festons d'un jaune vif où couraient des vermiculaires bleu foncé. A l'intérieur, c'était un système d'arabesques, bleu sur noir, qui s'égaraient en mille jeux, sur un fond brouillé de feuillages et de fleurs.

Par les arcades du midi on découvrait les parterres avec leurs longues perspectives d'eaux jaillissantes, éparpillant au soleil l'or et les diamants de leurs gerbes, parmi les bosquets d'orangers, de cédrats, de bigaradiers et lauriers, dont les molles émanations enivraient l'air. Par les ogives du nord, l'œil suivait le profil des galeries occidentales, et embrassait dans leur féerique ensemble toutes les audaces de cette architecture qui est un poëme ou un rêve.

Quelque chose cependant gâtait la fantastique et splendide harmonie de ces aspects. Au centre de la cour, à la place où naguère le grand jet d'eau s'élançait de son bassin de porphyre, estimé par Garcia au prix d'une province, une lourde statue, blanche et neuve, se dressait sur son piédestal de marbre gris. C'était Philippe IV, à cheval, comme on pouvait le voir à l'inscription latine gravée en lettres d'or sur le socle et qui portait :

PHILIPPO MAGNO.

Il était grand décidément, de par son favori, ce pauvre roi battu sur toutes les coutures !

Onze heures venaient de sonner au carillon de la cathédrale. Dans l'angle de la dernière ogive, du côté du nord, deux hommes étaient réunis. Derrière eux, une armée de valets achevait d'arroser le péristyle de la galerie principale qui rejoignait l'oratoire et les appartements du roi. Un énorme paravent de lampas isolait nos deux personnages et les plaçait dans une sorte de cabinet clos des trois côtés.

C'étaient un vieillard à barbe blanche et un homme d'âge viril dont le front basané disparaissait presque sous une forêt de cheveux noirs, tressés et roulés dans une chaîne d'or.

Le vieillard se tenait debout, droit et roide. Il y avait en lui je ne sais quels tressaillements frileux, malgré la chaleur qui devenait accablante. Sa physionomie, en dépit de son grand front chauve et de la coupe austère de sa barbe, avait une sorte de débonnaireté senile. Sa main tremblotante s'appuyait sur une haute canne d'ébène. Il portait sur son pourpoint noir le cordon majeur de la Toison d'or, rouge en mémoire du martyre de saint André. Au cordon, selon la règle, pendait le mouton d'or à la sous-ventrière émaillée.

L'autre était assis devant une table couverte de livres à la reliure antique, et la plupart chargés de lourds fermoirs de métal. En face de lui était un parchemin déroulé, couvert d'écriture arabe; en marge, on voyait de longues colonnes de chiffres.

Celui-là était beau, bien que sa physionomie eût une expression de ruse sauvage. Il y avait quelque chose du type maure dans l'ensemble de sa personne; front haut et caractérisé fortement, pommettes saillantes, nez hardiment relié aux arcades sourcilières, lèvres minces et finement arrêtées, more pointu, mais vigoureux, cou long, attaché de biais entre deux épaules robustes.

Auprès de cet homme, il y avait un turban de laine transparente et douce. Son costume était riche et gracieux autant que celui du vieillard se montrait austère et sombre.

Vous n'eussiez trouvé, du reste, aucune espèce de ressemblance entre l'accoutrement de ce vieux seigneur, qui semblait un vivant portrait de Velasquez, et la toilette sémillante de nos courtisans du Sepulcre. Ceux-ci singeaient le débraillé français, celui-là se cramponnait à l'ancienne roideur castillane. Il y avait un siècle entre eux deux.

Ce vieux seigneur, souriant tout doucement dans son immense fraise empesée, comme la tête de saint Jean-Baptiste pleurait dans son plat, ce vieux seigneur n'était autre que l'oncle maternel du ministre favori du roi. Il avait nom Bernard de Zuniga. Il était, depuis seize ans, président des conseils de Sa Majesté Catholique.

Il était né en 1560, et avait par conséquent quatre-vingt-deux ans à l'époque où se passe notre histoire. La seule passion qui eût résisté chez lui aux atteintes du grand âge se résumait en ceci : garder son titre de premier ministre.

Nous disons à dessein son titre, car son neveu gouvernait de fait depuis plus de douze ans. Son compagnon, à la figure intelligente et farouche, était un Maure de Tanger, sorcier de son metier, et connu sous le nom de Moghrab.

Moghrab était à la fois le médecin, l'augure et le confident du respectable Bernard de Zuniga.

Moghrab ne se gênait pas du tout pour lire dans les astres. Il devinait la destinée sur la seule inspection de la main. Ses ancêtres, qui étaient d'illustres sorciers, lui avaient transmis la science des nombres, et Séville tout entier aurait pu témoigner qu'il connaissait l'art de prédire les éclipses.

Sans le vénérable Zuniga, son patron, Moghrab eût fait depuis longtemps connaissance avec le bûcher.

Il avait une plume à la main et traçait des chiffres sur la marge de son manuscrit, avec une prestesse incroyable.

— Toujours le même résultat ! dit-il enfin en lâchant la plume avec fatigue ; le premier calcul était bon.

— Tu n'as pas voulu encore me faire part de ta découverte, Moghrab, mon savant ami, répliqua le premier ministre d'un ton caressant.

Le Maure tourna vers lui ses yeux longs, voilés à demi par de larges paupières.

— Les réponses du livre des destinées sont parfois si étranges, prononça-t-il entre ses dents, qu'on hésite à les divulguer.

Puis, laissant peser sur ses deux mains ouvertes son front qui semblait languir, il ajouta :

— Seigneur, allez voir si personne n'est à portée de nous entendre.

Le premier ministre de Philippe IV, sans se formaliser aucunement de cette injonction familière, mit ses jambes maigres en mouvement et, s'aidant de sa canne, fit le tour du paravent. Les valets arroseurs avaient presque achevé leur besogne. Ils étaient à l'autre extrémité de la galerie principale.

— Il n'y a personne, ami Moghrab, absolument personne, dit le vieux seigneur derrière le paravent. Mais je vais te rassurer tout à fait. Diego!

A l'appel de ce nom, l'un des valets accourut.

— Qu'une sentinelle soit posée à l'instant à la grand'porte de la galerie ! ordonna don Bernard de Zuniga; défense d'entrer : on travaille ici pour le service du roi.

Le valet s'inclina et se retira.

De l'autre côté du paravent, Moghrab s'était renversé la tête sur le dossier de son fauteuil, et montrait la double rangée de ses dents blanches en un sourire moqueur.

Don Bernard de Zuniga revint, manœuvrant tout d'une pièce ses deux jambes et sa canne, aussi longues, aussi roides les unes que les autres. Quand il doubla le paravent, Moghrab dardait au plafond son regard inspiré.

— Que Votre Seigneurie m'interroge, dit-il d'une voix sourde : je répondrai.

— Mon neveu ! s'écria don Bernard, mon neveu d'abord, que j'aime cent fois, mille fois plus que moi-même !... mon neveu, l'honneur de notre maison et la gloire de l'Espagne !...

— Votre neveu est menacé, répliqua froidement le sorcier.

— De quoi? de mort ?...

— Pour les favoris, seigneur, la chute amène la mort.

— C'est vrai cela ! c'est vrai ! s'écria le vieillard, qui ne parut pas autrement affecté du malheur prédit à son neveu, l'honneur de sa maison, et qu'il aimait mille fois plus que lui-même; quiconque a possédé le pouvoir... Mais explique-toi, Moghrab, trésor de science et de sagesse... Tu crois que mon illustre neveu tombera ?

— J'en suis sûr, répondit le Maure.

— Tes calculs te l'ont dit ?

— En toutes lettres... Ma dernière équation réduite et l'inconnue dégagée ne peuvent laisser absolument aucun doute à ce sujet.

— Et ce ne serait pas une disgrâce passagère ?

— La disgrâce du comte-duc ne finira qu'avec sa vie.

Le vieux ministre prit un siége et s'assit. Il était triste.

— Ce que c'est que de nous! murmura-t-il; mais faut-il exprimer ma pensée sans détour? On le peut avec toi, Moghrab; tu es fidèle comme l'acier. Et d'ailleurs, quand on ne te dit pas la vérité, tu la devines. Eh bien ! Moghrab, vois-tu, mon cher neveu n'était pas tout à fait à la hauteur de sa fortune politique. C'est un esprit sérieux, mais un peu étroit. Son instruction est celle d'un pédant, non point d'un homme d'État. Ce que vous appelez sa fermeté, vous autres, c'est tout uniment de l'obstination. On ne gouverne pas les empires avec du grec et du latin, mon ami Moghrab... Moi, qui te parle, je ne sais ni le latin ni le grec.

— Tu m'entends bien, reprit-il avec une sorte d'effroi; cela n'empêche pas mon neveu d'avoir beaucoup de génie. En somme, il n'est pas encore renversé... mais, entre nous, sa disgrâce m'affligera plus qu'elle ne m'étonnera. Sais-tu le nom de son successeur, Moghrab?

Ceci fut demandé d'un ton confidentiel, et don Bernard de Zuniga rapprocha son fauteuil.

[1] Voir les numéros 583 à 599.

Moghrab laissa voir sur son visage cette lassitude ennuyée des oracles.

— Ne vous l'ai-je pas dit déjà deux fois, seigneur? répliqua-t-il.

— Tu m'as donné deux logogriphes à deviner, mon savant prophète, repartit le ministre; les sibylles de l'antiquité ne répondaient jamais autrement, je sais cela... mais je veux les points sur les *i* pour une affaire de cette importance...

— Seigneur, je ne puis que vous répéter ce que par deux fois je vous ai dit: Le successeur du comte-duc a dans son nom toutes les lettres du mot paresseux *(haron)* moins une.

— Haro! s'écria don Bernard, vois si je suis habile à deviner!

— Je ne vois pas d'autres noms qu'on puisse former avec ces quatre lettres : A. H. O. R., prononça gravement le Maure.

— Voyons! fit don Bernard qui trempa la plume dans l'encre... Ahor, ce n'est pas un nom... Hora, c'est un mot latin... Raho, Roha... Haron... mais il manque l'*n* pour notre affaire... Haro! je ne vois que Haro... Tu es bien sûr de tes lettres?

— 209, chiffra Moghrab, 723, 19, 3,894, tels sont les résultats fixes et invariables de toutes mes equations.

— Et cela signifie Haro, mon savant prophète?

— Cela signifie A. H. O. R., dans l'état actuel du système astral.

— Demain ces lettres seraient donc représentées par d'autres nombres?

— Assurément, répondit Moghrab qui ne cacha point son dedaigneux sourire.

— Et hier?

— Hier, nous avions 206,737 48 1/2, 3,100...

— Et ces nombres differents désignaient?

— Toujours A. H. O. R.

Le vieux ministre pressa ses tempes dépouillées à deux mains.

— Quelle science! s'écria-t-il terrassé par son admiration; — quelle science!



L'ABBE COQUEREAU, AUMONIER EN CHEF DE LA MARINE; dessin de M. L. Breton, d'apres une photographie de M. Pierre Petit. — Voir page 811.

Moghrab ferma les yeux et prit l'attitude de la contemplation. Don Bernard jetait sur lui des œillades qui n'étaient pas exemptes d'effroi. Tout à coup son front se dérida.

— Grâce au ciel, dit-il en se parlant à lui-même, — je suis aussi l'oncle des Haro... J'ai payé deux fois les dettes de ce jeune et cher neveu don Juan... avec l'argent de Sa Majesté, il est vrai, mais enfin c'est moi qui ai signe l'ordonnance... Tu penses bien qu'il s'agit de don Juan, mon neveu, n'est-ce pas, Moghrab?

— Je n'en sais rien, repondit sèchement celui-ci.

— Ne peux-tu le savoir?

— Par le calcul, si fait.

— Alors, calcule, mon savant ami!

Moghrab secoua la tête.

— J'ai mis trois mois, dit-il, à trouver les quatre lettres au nom de Haro.

— Trois mois! trois mois! grommela don Bernard; c'est du temps! D'ici là, que d'eau coulera sous le pont du Guadalquivir! Et, chemin faisant, tu n'as rien trouvé pour le nom de baptême?

— Je sais, répondit le Maure, qu'il se compose de quatre lettres comme le nom de famille.

— Juan! s'écria le vieillard en se levant; quatre lettres! c'est assez clair, je pense!... Vierge sainte! Ce Pedro Gil est un honnête homme! Mon neveu se souviendra que j'ai signé le brevet qui l'a fait comte de Palomas... Et ce mariage! Vive Dieu! Pedro Gil vaut son pesant d'or! Il n'est pas dans toute l'Espagne un parti semblable... Et mon neveu Juan ne sait pas encore qu'il sera ministre... Je crois, à vrai dire, que le cher enfant ne sait rien faire de ses dix doigts ni de sa tête... mais la place de premier ministre donne incontestablement du génie... Je lui en ferai, du génie, pourvu qu'il me laisse l'expédition des affaires... On fait tout ce qu'on veut... On a bien fait un grand prince avec...

Il s'arrêta. Son regard était fixé sur l'inscription latine de la statue de Philippe IV.

Moghrab dit :

— Juan a quatre lettres, c'est vrai, mais Blas aussi... aussi Elia, ausi José, Léon, Luiz, Luca, Oton... et il y a en Espagne autant de Haro que de pommes d'or à cet arbre.

Son doigt désignait, dans la cour des Marionnettes, un oranger énorme qui ployait sous la charge de ses fruits.

Trois coups discrets furent frappés à une petite porte dérobee qui se trouvait dans l'enceinte même formée par le paravent. Moghrab fit disparaître le parchemin chargé de grimoires et le remplaça par un immense cahier, en tête duquel étaient traces les mots : GRACES DU ROI. Don Bernard ouvrit la petite porte. Deux nouveaux portraits de famille, à fraise et à haut-de-chausses du temps de Philippe II, se montrèrent au seuil.

Leurs regards se fixèrent tout de suite sur l'Africain Moghrab, qui baissa les yeux et prit un air impassible.



LA MAISON DU GOUVERNEUR, A SPANISH-TOWN (JAMAIQUE); dessin communiqué. — Voir page 811.



LES EMIGRANTS, d'après le tableau de M. C Schlesinger. — Voir page 815.

— Bonnes nouvelles! s'écria don Bernard en les voyant; mes très-chers cousins, bonnes nouvelles!

Les nouveaux venus avaient des figures d'une aune. L'un d'eux était un tout petit homme d'une maigreur extraordinaire, mais droit comme une règle et vif en ses mouvements; il ressemblait à don Bernard comme une reduction rappelle un tableau : c'etait don Baltazar de Zuniga y Alcoy, président de l'audience de Seville; l'autre avait, pour un Espagnol, de très-honorable mollets et une prestance assez ronde. Vous l'eussiez pris plutôt pour un bourgmestre flamand que pour un homme de guerre, fils des preux de Castille. Il s'appelait don Pascual de Haro, marquis de Jumilla, et commandait les gardes du roi.

Don Baltazar avait l'honneur d'être le beau-frère du comte-duc, qui ne l'aimait point.

Nos trois seigneurs se donnèrent l'accolade, savoir : don Bernard radieux, les deux nouveaux venus la detresse peinte sur le visage. Avant qu'ils eussent pu échanger une parole, la hallebarde du miquelet en faction au bout de la galerie sonna sur la mosaique, et la grande porte s'ouvrit à deux battants avec fracas.

Paul Féval

(La suite au prochain numéro.)

SPANISH-TOWN A LA JAMAIQUE

Dans un précédent article sur la ville de Port-Royal (nº 495), nous avons déjà touché quelques mots de la Jamaïque. Nous y revenons aujourd'hui à propos d'une vue de Spanish-Town, qui nous est adressée par un correspondant.

L'île, comme nous avons dit, se divise en trois comtés : Middlesex, Surrey et Cornwall, ayant pour principales villes ou mieux pour principaux ports : Kingston, Spanish-Town et Port-Royal. Celle des trois villes qui est la plus importante par son commerce est Kingston; mais Spanish-Town, quoique bien inférieure en étendue et en population, continue d'être le siége du gouvernement. C'est là que se tiennent les debats législatifs et la cour suprême de justice.

Spanish-Town est distante de Kingston de dix milles anglais. On l'appelle encore Santiago-della-Vega, du nom de Santiago que Christophe Colomb avait donné à l'île, lorsqu'il la decouvrit en 1594. Diego, frère du grand navigateur, en fut le premier gouverneur; mais la domination espagnole ne devait pas être de longue durée dans ce pays. En 1654, juste soixante ans après la découverte de Colomb, Cromwell y envoyait une flotte qui s'emparait de l'île au profit de l'Angleterre. C'est alors qu'elle reçut le nom qu'elle porte aujourd'hui.

Notre vue de la Jamaïque représente l'habitation simple, mais commode, qui sert de résidence au gouverneur à Spanish-Town. On peut juger, sur celle-là, des autres demeures de l'île construites à peu près toutes sur le même modèle, en brique et à deux etages, avec les fenêtres fermées par des jalousies. Si l'absence de pavage donne un aspect fort primitif encore aux rues du pays, les bouquets d'arbres au-dessus desquels se balancent les palmes des cocotiers, et qui séparent, les unes des autres, la plupart des maisons un peu importantes, sont du moins une agréable compensation

Par tout le pays, du reste, le sol est admirablement cultivé. La Jamaïque produit plus de la moitie du sucre nécessaire à la consommation de l'Angleterre; du café, du cacao, de l'indigo, du coton; on y trouve de belles forêts où l'arbre d'acajou est l'espèce prédominante et d'excellents pâturages. Toutefois, son climat est malsain, à cause des nuits froides et humides qui succèdent brusquement aux chaleurs les plus intenses. Sur les 450,000 habitants qui peuplent l'île aujourd'hui, on ne compte pas plus de 10,000 blancs.

Henri Muller.

COURRIER DU PALAIS

Un tout petit peu de l'affaire Réau. — Deux réponses de l'accusé. — Courage médical. — M. Clesinger contre M. Barbedienne. — Profession de foi de Me Senard. — Grande irrévérence du tribunal civil de la Seine envers messieurs les portiers. — Procédé inqualifiable d'un locataire envers ses concierges. — Procedé non moins inqualifiable d'un ami à moi envers un directeur de theâtre. — Le poil de barbe et le cheveu. — *Le Renard et le Corbeau.* — Le discours de Me Allou, bâtonnier de l'ordre des avocats. — Le secret de quelques triomphes oratoires. — Les mystères du conseil des vingt.

Ne craignez pas que je vous parle longuement de l'affaire Reau.

Martin Reau a empoisonné son beau-frère, sa première et sa seconde femme et son enfant, une petite créature de dix-huit mois. Une controverse scientifique entre un expert du pays et un chimiste de Paris aurait pu laisser quelques doutes dans l'esprit des jurés; mais Martin Réau avait pris d'avance le soin de dissiper leurs incertitudes en essayant, dans sa prison, d'organiser de faux témoignages qui auraient accusé des innocents.

Martin Réau a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Vous le devinez, la cupidite avait poussé ce misérable à tant de crimes : il voulait grossir sa fortune de celle de toutes ses victimes, et n'y avait que trop réussi : c'était un empoisonneur *à la succession,* sans pitié et sans remords.

Je ne veux extraire de son interrogatoire que deux réponses qui le peignent tout entier :

— Après l'enterrement de votre femme, lui dit le président, vous avez déjeuné tranquillement, et vous êtes allé à la foire voisine.

— C'est mon oncle qui a été cause que j'ai été à la foire, répond Réau : il a voulu me distraire.

On lui demande encore comment, lorsque son pauvre petit enfant se mourait dans d'epouvantables crises, il n'avait pas fait chercher le medecin, et il répond de la façon la plus naturelle du monde :

— Cela avait l'air de contrarier mon beau-père.

Je lis toujours avec le plus vif intérêt les dépositions des médecins dans ces sortes d'affaires. « Le feu purifie tout, » dit un vieux proverbe; il en est de la science comme du feu. Rien ne les effraye, rien ne les étonne, rien ne les rebute, ces courageux savants; leur corps est impassible comme leur imagination, et comme leur jugement; leurs nerfs n'ont plus de surprises, leurs sens n'ont plus de défaillances. Au milieu de l'émotion générale, ils demeurent calmes, intrépides; quand tous les cœurs faiblissent, quand toutes les poitrines sont oppressées, leur pouls ne bat pas une pulsation de plus ou de moins que de coutume; l'horreur n'a point de prise sur eux; leur parole est maîtresse d'elle-même, parfois même une petite plaisanterie ne leur fait pas peur.

Dans ce hideux procès Réau, je ne puis voir sans admiration le médecin expert, l'habile docteur Ganne, ranger, avec le plus grand sang-froid, dans le meilleur ordre, les vases qui renferment les restes putrefiés des victimes.

Une effroyable odeur se dégage de ces debris sans nom.

— Cela ne fera que croître et embellir, dit M. Ganne.

Et comme un malheureux stenographe, assis tout près de la table des pièces à conviction, déclare qu'il n'y peut plus tenir,

— Sans doute, dit tranquillement le docteur, ce n'est point agréable; mais ce n'est pas insupportable.

Une des belles manifestations du courage civil, en vérité, que le courage médical.

Je reviens à Paris, et j'y trouve le procès de M. Clésinger, le célèbre sculpteur, et de M. Barbedienne, l'éditeur et le vulgarisateur de tant de belles œuvres d'art.

M. Clésinger réclamait des droits d'auteur sur les réductions de plusieurs de ses œuvres de sculpture : le *Taureau romain,* la *Sapho debout,* la *Diane au repos,* l'*Hercule enfant,* la *Bacchante,* la *Cléopâtre* et un *Buste de femme.* Il concluait, en outre, à ce que son nom ne figurât plus sur les reductions faites par M. Barbedienne d'après ses sculptures.

Le tribunal n'a point accueilli les demandes de l'artiste, et, sur la demande de M. Barbedienne, il a décidé que M. Clésinger serait tenu de livrer, dans les six mois à partir du jour du jugement, deux bustes : l'un de *Diane* et l'autre de *Lucrèce*.

Tant mieux! nous aurons deux belles choses de plus à admirer à la vitrine de M. Barbedienne.

Me Senard plaidait pour M. Barbedienne, contre Me Léon Duval. Il a lu beaucoup de lettres de son client et de très-belles lettres pleines d'un souffle vraiment artistique.

J'ai toujours eu trop de plaisir à entendre Me Senard pour trouver ses plaidoiries longues. D'autres que moi, paraît-il, lui reprochent quelques prolixités; il faut qu'ils en prennent leur parti : Me Senard ne se corrigera pas, il l'a déclaré en pleine audience en plaidant pour M. Barbedienne.

« On a parlé des traditions du Palais, a-t-il dit, il y en a auxquelles j'ai été et serai toujours fidèle; ce sont ces traditions qui quelquefois alanguissent les plaidoiries, les rendent moins piquantes, demandent aux juges une patience plus grande parce qu'elles consistent à ne jamais faire parler les lettres lorsqu'elles sont là, mais à les ouvrir devant les juges, à les lire, non pas seulement dans une partie qui pourrait être utile, mais dans ce qui est essentiel, de manière que les juges en puissent apercevoir clairement la pensee. Il en résulte un peu de fatigue pour le tribunal et de longueur dans les débats, mais j'ai toujours accepté ce reproche. »

Tant pis pour les gens pressés.

Je trouve le tribunal de la Seine bien irrespectueux envers messieurs les portiers.

Un locataire — M. Beaucourt — je le nommerai, ce sera bien fait pour lui — a eu l'audace invraisemblable de se fâcher de ce que les portiers de la maison qu'il habite ne lui montaient pas ses lettres, les décachetaient et les lisaient quelquefois, les gardaient souvent plus de vingt-quatre heures, et, pour dissimuler ce retard, alteraient le timbre de la poste indiquant l'heure de la distribution.

Vraiment, M. Beaucourt a l'esprit bien mal fait, et il est bien audacieux par-dessus le marché.

Eh bien ! croiriez-vous que le tribunal l'a autorisé à prouver les faits dont il se plaignait, et qu'un jugement a declaré en outre — voilà le plus fort — que les concierges étaient établis par le proprietaire, non-seulement dans l'intérêt de son immeuble, mais encore et plus spécialement, pour rendre aux locataires les services pour lesquels chacun d'eux ne peut avoir un préposé ou domestique — on n'a pas idée d'une théorie pareille;— qu'ils étaient tenus d'ouvrir la porte d'entrée, de recevoir et de remettre les lettres et les paquets adressés aux locataires, de fournir aux personnes qui se présentent les indications et les renseignements qui leur sont demandés?

Quand je vous disais que c'était invraisemblable !

Mais ce n'est pas tout, le tribunal a osé, l'enquête terminée et les faits démontrés, condamner la portière de M. Beaucourt à lui payer 500 francs de dommages-intérêts.

Ce que je ne saurais flétrir trop energiquement, ce sont les procédés employés par M. Beaucourt pour établir ce fait que sa portière lisait ses lettres.

N'a-t-il pas eu l'effronterie de se faire envoyer par un de ses amis une lettre cachetée renfermant un petit morceau de papier coupé en long et un poil de barbe; et de mander un huissier pour assister à l'ouverture de la lettre, et constater l'absence du petit morceau de papier et du poil à barbe?

Un jour, un de mes amis eut recours à un moyen analogue, pour constater tout le contraire le cas échéant, à savoir qu'un directeur de théâtre à qui il avait remis le manuscrit d'un drame en trois actes le refuserait sans l'avoir lu.

Un cheveu glissé entre les feuillets devait lui servir de témoin incorruptible.

Au bout d'un certain temps le directeur renvoya, en effet, le manuscrit à mon ami avec un refus motivé sur toutes sortes de raisons vagues exprimées en termes désagréables.

Il avait lu la pièce; elle était mauvaise et indigne de son théâtre.

Le cheveu accusateur y était encore !

Je ne cachai pas à mon ami que je trouvais indigne le piége qu'il avait tendu à cet honnête directeur.

Je ne dissimule pas davantage ma pensée à M. Beaucourt.

Beaucoup de vieilles choses doivent aux procès un regain de jeunesse.

Vous souvient-il qu'il y a plus de vingt ans la chansonnette à la mode était une parodie de la fable du *Renard et du Corbeau*?

— Bonjour, Monsieur Corbeau, comment vous portez-vous?
— Merci, monsieur Renard, ça n' va pas mal; et vous?

et le reste était de la même force.

Cette jolie poésie eut un succès prodigieux; et d'autres parodies d'autres fables de Lafontaine la suivirent.

Ne trouvez-vous pas que nous étions bien innocents alors?

Quand je compare ces chansonnettes-là aux chansons en vogue d'aujourd'hui, il me semble que nous avions en ce temps-là la pureté et la candeur des petits enfants, et je ne puis songer sans rougir à ce que nous sommes devenus depuis.

On ne la chantait plus, cette honnête chansonnette du *Renard et du Corbeau,* œuvre d'un avoué à la cour de Paris; mais les bonnes gens qui s'arrêtent encore devant les enluminures d'Épinal, la voyaient aux devantures des marchands d'images, illustrée d'un bois naïf aux couleurs gaiement criardes, entre la complainte du *Juif errant* et celle de *Geneviève de Brabant*... et ils souriaient.

M. Vieilloz, lui aussi, l'a vue; mais il n'a point souri.. au contraire.

M. Vieilloz est éditeur de chansons; il en a quarante mille en toute propriété, et *le Renard et le Corbeau* est du nombre. Il a trouvé mauvais que MM. Grangel et Didion, fabricants d'images à Metz, se fussent permis de publier le texte de sa chansonnette, et il a porté contre eux une plainte en contrefaçon.

— Mais, disait l'avocat de MM. Grangel et Didion, le texte n'est ici qu'un accessoire insignifiant, car c'est à l'âge qui ne sait pas lire que s'adresse surtout leur publication. Et puis leur bonne foi est évidente, car aussitôt que M. Vieilloz a réclamé, ils ont remplacé le texte incriminé par les vers du fabuliste.

Le tribunal n'en a pas moins accordé 300 francs de dommages-intérêts à M. Vieilloz.

Je ne veux point finir — il m'en coûterait trop — sans dire un mot du discours prononcé par M. Allou, le nouvel élu du bâtonnat à la séance de rentree de la conférence des avocats. On ne saurait, dans un langage plus élevé et plus brillant, exprimer de plus nobles et de plus belles idées. Jamais la grandeur de la profession d'avocat n'a été mieux affirmée et montrée. Jamais plus large horizon n'a été ouvert aux regards charmés de ceux qui entrent dans cette libre et magnifique carrière du barreau. J'aime entendre M. Allou, après avoir tracé les règles spéciales de la profession, exhorter ses jeunes confrères à étudier toutes les grandes questions qui se posent à l'intelligence et à la raison de l'homme.

D'enthousiastes applaudissements ont salué un admirable portrait de Me Berryer, plein de vérité et de vie.

La place me manque pour le reproduire ici; mais je ne puis me refuser le plaisir de copier ces quelques lignes où Me Allou explique plus d'un triomphe des maîtres de la parole :

« A ces favoris de l'éloquence, dit-il, demandez le secret de l'ébranlement que leur donnent les jouissances du théâtre, l'enchantement de la musique ou des vers. Ils vous diront comment, bercés par l'harmonie qui les enveloppe, ils entrevoient confusément l'elan du lendemain, comment quelques mots brisés arrivent parfois d'eux-mêmes jusqu'à leurs lèvres, sans travail, spontanément, la nature féconde fait son œuvre. Encore quelques heures, ils monteront à la tribune, ou ils s'approcheront de la barre. Leur parole sera pleine d'impétuosité et de grandeur; on dira autour d'eux : Que d'études ! que de veilles ! Leur lampe s'est éteinte bien tard ! — Non, ils ont rêvé hier en écoutant Corneille ou Beethoven ! »

On ne dit ces choses-là que lorsqu'on les a éprouvées, et on ne les eprouve que lorsqu'on est soi-même un maître.

Rien ne manque au discours de Me Allou, même une réponse à certaines réflexions critiques tombées de la plume d'un ami à moi. Cet ami s'était plaint d'un peu de mystère répandu sur certaines parties des travaux du conseil — très-discrètement d'ailleurs, car il aime la modération, et il a pour les élus de son ordre le plus affectueux respect. Me Allou a déclaré que le conseil des vingt n'était conseil des dix

qu'en ce qui concerne les devoirs d'assistance confraternelle qu'il accomplit au nom de tous.

Voilà mon ami rassuré.

MAITRE GUÉRIN.

. . .

LES ÉMIGRANTS

Toute une famille d'émigrants a pris place dans le canot d'un navire qui attend un peu au large. Elle emporte avec elle des caisses, des ballots, des ustensiles de ménage, une pelle et une pioche, tout ce qu'elle possède au monde; car elle part pour la terre lointaine d'outre-mer, et ne reverra sans doute jamais le rivage natal.

Pendant que le bateau s'éloigne lentement de l'estacade qui protége la petite cité maritime, le père et la mère, celle-ci serrant son dernier-né sur son cœur, jettent un adieu suprême au pays sous le gazon duquel dorment des êtres aimés et dont le soleil a rechauffé le berceau de leurs enfants. Le chien regarde autour de lui et semble interroger son maître avec inquiétude. Ce groupe, c'est la tristesse : il a les yeux fixés sur le passé.

A l'avant du canot, un petit garçon et sa sœur saluent allégrement le vaisseau où ils vont s'embarquer. Ils personnifient la soif de l'inconnu, la confiance en l'avenir.

Quant au vieux marin, la pipe à la bouche, il rame avec insouciance. Ce spectacle ne peut le toucher : il en a tant vu passer de familles d'émigrants ! Voilà un philosophe.

Sur cet esquif étroit, l'artiste a su réunir, avec un rare sentiment d'observation, une étude profondément humaine, dont le cœur se sent ému. Si du premier coup d'œil on voit que M. C. Schlesinger est un artiste de beaucoup de talent, on reconnaît en même temps que c'est un homme qui pense et sait méditer ses œuvres.

R. BRYON.

GAVARNI

(Suite[1])

L'observateur n'a fait que suivre le cours des années et nous rendre, avec une légère teinte de misanthropie et de tristesse, la juste et rigoureuse vicissitude des choses.

Ce qui est vrai, c'est que son goût primitif l'eût peut-être tourné davantage vers les sujets de grâce et de sentiment; mais on avait affaire, dans les journaux auxquels il collaborait, à un public mêlé auquel on portait un grand respect. Il fallait à tout prix l'amuser et le satisfaire; plus d'une fois Gavarni a été obligé d'interrompre une série philosophique, celle des *Leçons et conseils* par exemple, de peur de lasser. Les éditeurs le poussaient vers le commun, il s'en tirait par le comique : il se voyait obligé ainsi de combiner les diverses exigences, celles du dehors et celles du dedans, les siennes propres, et d'être à la fois comique, pittoresque et profond, mais en attrapant toujours un côté vulgaire : ce dernier côté, il ne faisait que l'atteindre et l'effleurer. En avançant, Gavarni, devenu plus maître et sentant qu'il dominait mieux son public, s'est accordé plus volontiers la série philosophique : mais ceci touche à une seconde manière que nous aurons à caractériser.

Ce qui est également vrai et l'un des traits les plus essentiels à noter chez Gavarni, c'est l'humanité : il est satirique, mais il n'a rien de cruel; il voit notre pauvre espèce telle qu'elle est et ne place pas très-haut sa moyenne mesure : il ne lui prête rien d'odieux à plaisir. Qu'on se rappelle, au milieu même des joies, des accidents burlesques ou des turpitudes de *Paris le soir*, cette figure de femme au bras d'un jeune homme, et qui se baisse vers un groupe de pauvres petits mendiants couchés à terre et endormis, avec cette légende : « *Le plaisir rend l'âme si bonne!* » — et plus loin ces deux figures d'un petit mendiant accroupi et d'un malheureux adossé à la muraille, avec ces mots au bas : « *Souperont-ils?* » — et dans la série de *Clichy*, entre tant de fausses gaietés et de misères, cette admirable scène du détenu visité le premier jour par sa femme et son petit enfant qu'il couvre de baisers, et la femme dont on ne voit pas le visage sans doute mouillé de larmes, et qui lui dit d'un ton gai, tout en vidant son panier : « *Petit homme, nous t'apportons ta casquette, ta pipe d'écume et ton Montaigne.* » Gavarni, au milieu de ses ironies et de sa veine railleuse, a toujours eu le respect du bon ouvrier, et il est resté fidèle en cela à de bonnes impressions premières; il a fait un *Jour de l'an de l'ouvrier*, qui est une glorification des joies de famille dans le peuple. Trop sensé et de trop bon goût pour ne pas admettre et respecter les rangs, il n'est pas de ceux qui croient à la distinction des classes.

Dans une lettre à Forgues, sur les *Petites misères de la vie humaine*, qui ne put être insérée qu'en partie au *National* à cause du trop d'irrévérence en politique, il y a une page des plus vraies et des plus touchantes d'humanité et de sentiment d'égalité, que je citerai peut-être un autre jour. En un mot, Gavarni, résumant sa philosophie morale, répéterait volontiers, pour son compte, avec ces deux bons vieux qui descendent de quelque barrière : « *Vois-tu, Sophie, il n'y a que deux espèces de monde, les braves gens et puis les autres.* »

Que de choses il me reste à dire encore! Je n'ai qu'à peine entamé ce fécond sujet.

II

Ceci est une parenthèse que j'ouvre sur Gavarni, et je me la permets parce que je la crois aussi intéressante que neuve.

Ai-je eu raison d'indiquer chez lui cette tendance première du côté du sentiment et de la délicatesse? N'ai-je pas trop dit en insistant, ainsi que je l'ai fait, sur la distinction comme caractère principal de son talent et de son crayon au milieu même de la vulgarité ou plutôt de la réalité des sujets? Je ne le pense pas, et aucun de ceux qui ont quelque peu connaissance de son œuvre ne sera, je le crois, tenté de le contester. Mais enfin abondance de preuves ne nuit pas, surtout quand elles sont d'un genre nouveau, imprévu, et qu'elles se produisent en un langage que chacun comprend à l'égal au moins de celui du dessin et des images : je veux parler des preuves écrites et littéraires. Gavarni, on l'a vu, a eu dans un temps, à un moment de sa jeunesse, non pas des prétentions, mais des velléités ou de vagues projets littéraires; au nombre de ces projets était un roman, non terminé, dont je puis cependant donner une idée assez précise et citer quelques pages arrachées qui seront autant de jours ouverts sur sa manière de penser et de sentir. Ici on aura affaire à l'homme de sentiment et de tendresse plus encore que de plaisir : l'ironie est absente.

La première scène se passe, j'en demande bien pardon pourtant aux amateurs de l'idéal, dans un omnibus, — oui, dans un omnibus :

« Un de ces soirs, dit l'auteur, le Diable, après avoir cor-
« rigé, dans quelque imprimerie, la trente-septième édition
« de ses Mémoires, par Frédéric Soulié, grimpa, pour se
« distraire, sur le marchepied d'un omnibus. Un aigre coup
« sonna, et l'aiguille de fer dut marquer sur le cadran un
« voyageur nouveau : c'était le conducteur stupéfait. Lui-
« même il venait de donner six sous au Diable et se laissait
« conduire.

« La casquette sur le coin de l'œil, Satan regarda donc
« les piétons d'une manière attentive. Il avisa bientôt dans
« la foule un homme à gants frais : c'était Michel, une ma-
« nière de poëte. Celui-ci mordait machinalement la pomme
« de sa canne, en comptant les pavés du trottoir au bout de
« ses bottes vernies. Satan fit un signe, et Michel monta. Le
« Diable avait une idée.

« A quatre pas de là, il aperçut une belle dame et fit un
« autre signe. La belle dame monta. (Il pleuvait.)

« Ceci fait, Satan prit lestement à droite, à gauche, ce
« qu'il put trouver en voyageurs de plus épais, de plus mal-
« plaisant. Après avoir entassé bourgeois sur bourgeois dans
« son coche et crié : « Complet! » il tira de dessous les
« jambes d'un électeur éligible le petit tabouret pour s'as-
« seoir. Ici l'Ange déchu se prit à sourire, tout en faisant
« avec son ongle un trou dans un parchemin. Les yeux
« rouges de l'omnibus flamboyèrent alors, et les chevaux
« hennirent.

« A l'autre bout de Paris, la voiture s'arrêta; la belle
« dame descendit d'abord, Michel ensuite... »

C'est là un joli début. Nos deux voyageurs descendus causèrent. Il se trouva que si l'un était une manière de poëte et d'artiste, l'autre personne était une grande dame, une femme de qualité, et de ce qu'on appelle le faubourg Saint-Germain. Comment s'était-elle décidée à monter en omnibus? On a déjà dit qu'il pleuvait, et puis le Diable en personne s'en était mêlé ce jour-là, et du moment que le Diable s'en mêle, c'est assez.

La conversation d'abord ne fut pas facile. La jeune femme ne se laissa pas aborder tout uniment et sans se rebeller un peu; mais tous deux avaient de l'esprit, et leurs esprits d'emblée se prirent de bec, se querellèrent. De cette première rencontre il résulta, à deux jours de là, un rendez-vous; ce rendez-vous ne se donna point non plus, on peut le croire, sans toutes sortes de façons et de cérémonies; mais Michel était beau, d'une taille noble, d'une grande finesse de physionomie, d'une parole aisée et sobre qui ne montrait que l'homme du monde et qui ne laissait deviner en rien le métier ni la profession. Enfin, il sut s'y prendre :

« — Madame, madame, lui dit-il au moment de la quitter, je vous reverrai, n'est-ce pas?

« — Vous êtes fou.

« — Oui.

« — Ou moqueur.

« — Oh!

« — Ou du moins bien étrange.

« — Qu'importe?

« — Eh bien! écoutez.

« — J'écoute.

« — Vous allez me donner votre parole de gentilhomme que... »

« M. Michel n'est pas gentilhomme, mais pour la fierté, c'est un Castillan. Il avait secoué la tête comme fait un dormeur quand on lui passe doucement une plume sous le nez.

« — Je ne suis pas gentilhomme! » fit-il.

« Le poëte ne voulait pas de ces plumes de paon.

« — Eh bien! donnez-moi votre parole d'homme : vous ne chercherez jamais à me connaître... »

Michel, le poëte artiste, donna sa parole, et il la tiendra : il ne saura jamais au juste ce qu'était la dame. Cette rencontre d'omnibus ne sera, après tout, pour lui qu'une sorte d'aventure de bal masqué dont il ne connaîtra jamais bien le domino. Le premier rendez-vous, accordé à cette condition, eut-il lieu en effet, ou manqua-t-il, comme cela peut-être serait mieux? Y eut-il, au jour dit, un billet moqueur apporté par un petit commissionnaire au quai d'Orsay, lieu indiqué pour le rendez-vous, un billet mignon qui sentait l'iris, dont le cachet avait des armes, couronne de duchesse ou de comtesse, — et contenant ces seuls mots à l'adresse de Michel : « Un des plus doux plaisirs d'une femme est de faire un regret; » et ne fut-ce que plus tard, par l'effet d'un hasard nouveau, que Michel retrouva la belle inconnue et reconquit l'occasion? Tout cela n'est pas très-déterminé dans ce que j'ai sous les yeux; il y a des ratures, et l'auteur paraît avoir hésité entre deux versions. Ce qui est certain, c'est que bientôt une liaison s'engage, et l'on a un roman tout de sentiment et d'*analyse*, comme on disait en ce temps-là. L'analyse, ce n'est pas Michel qui l'apporterait d'abord, il s'en passerait bien; c'est la dame, la noble dame, désignée simplement sous le nom de *Marie*, qui va l'introduire à toute force et obliger Michel à cet exercice imprévu, à cette escrime où il se trouvera maître.

La situation est celle-ci : deux inconnus qui ignorent réciproquement leur vrai nom, qui supposent ou soupçonnent seulement leur situation sociale exacte, et dont toute la liaison se passe dans le mystère, dans une sorte d'enchantement furtif et rapide qu'ils dérobent à leurs entours. Le piquant, c'est que la femme qui a fait ce premier pas si hasardé est une personne d'ailleurs de scrupule presque autant que de curiosité, une âme fière, ombrageuse même, soucieuse des convenances, en quête du sentiment pur, prête à exiger beaucoup, tout en donnant peu. Est-elle mariée, veuve? est-elle libre? on l'ignore. Pas un mot ne sera dit entre eux de ces circonstances en quelque sorte étrangères; les difficultés ne naîtront pas du dehors ni d'aucun événement contraire, et c'est en cela que le roman est d'une grande délicatesse : elles sortiront uniquement du cœur et de l'esprit des personnages, et viendront de la femme en particulier.

La femme est bien de sa date et aussi de sa condition : il y a mélange et conflit en elle; elle a le goût des beaux sentiments, des grands sentiments, un peu de mélancolie, de la métaphysique; elle lit les romans du jour, George Sand et Balzac. Elle y mêle parfois un peu de Montaigne, mais pas à dose suffisante pour servir de correctif. Elle n'est pas non plus sans une teinte marquée de religion; elle observe les dimanches et ne manque pas les sermons du carême. C'est une figure d'une grande vérité; plus d'une jeune femme du faubourg Saint-Germain devait être ainsi vers 1835. Avec toutes ces recherches et ces incohérences, telle qu'on l'entrevoit dans ces pages, elle est belle d'abord, très-spirituelle, et a des moments d'un abandon charmant qu'elle se reproche aussitôt et qu'elle voudrait retirer : « pauvre femme qui veut qu'on l'aime et que l'amour offense ! »

C.-A. SAINTE-BEUVE,
De l'Académie française.

(La suite au prochain numéro.)

1. Voir les numéros 596 à 599.

COURRIER DES MODES

En vous signalant, il y a quelques jours, mes chères lectrices, les objets d'*étrennes utiles*, que j'étais bien aise de rappeler à votre souvenir, j'ai oublié une chose fort importante, et comme il en est temps encore, je m'empresse de réparer ma faute. On ne saurait offrir un plus charmant cadeau à des jeunes personnes laborieuses, qu'une des *machines à coudre* de la *Maison Gritzner et Cie*, 82, boulevard Sébastopol.

Comme je ne veux pas me donner réellement plus de mérite que je n'en ai, j'avouerai bien humblement que, si j'ai songé à ces machines, c'est parce qu'une de mes correspondantes de province vient de me charger d'en faire l'acquisition, et que me trouvant dans l'obligation de faire expédier cet objet avant Noël, j'ai dû me rendre chez le fabricant afin de choisir.

Les machines de la maison Gritzner sont le type de la perfection; elles conviennent surtout aux familles parce qu'en dehors des ouvrages de couture, elles peuvent servir à exécuter tous ces charmants petits travaux de femme si en vogue aujourd'hui. Et c'est au moyen des guides brevetés que l'on livre avec toutes les machines, que l'on peut arriver à faire des applications de soutache, des broderies sur mousseline et sur tulle, les coutures rabattues, les ourlets et les fronçures. La machine que j'ai expédiée coûte 250 francs; elle est du système *Willcox* et *Gibbs*; le travail se fait sans aucun bruit, et le mécanisme est organisé de manière que la rotation inverse de la roue est rendue impossible. J'ai remarqué aussi qu'on n'éprouve aucune fatigue en travaillant à l'aide de ces charmants appareils.

Je crois que, dans toutes les familles, il est indispensable d'en posséder au moins une, ce qui permettra aux femmes d'exécuter sans le secours d'aucune main étrangère tous les travaux de couture, et d'aborder même des ouvrages élégants, en piqûre, applications, etc., qu'on n'aurait point osé proposer autrefois, parce que c'eût été une entreprise de trop longue haleine. Bref, je suis sortie de la maison *Gritzner* très-enchantée de mon acquisition et forcée de convenir que je n'avais encore rien vu d'aussi parfait que les machines à coudre de cette maison.

L'exposition de la maison *Seugnot*, 28, rue du Bac, est ouverte depuis quelques jours; j'ai été une des premières à la visiter, et je m'y suis trouvée en nombreuse compagnie.

On sait que cette exposition se trouve dans des salons situés au-dessus des magasins de la maison *Seugnot* : tout y est arrangé avec beaucoup de luxe pour la circonstance.

Il serait trop long de citer ici tous les charmants objets

qui font partie de l'exposition de la maison *Seugnot;* ce que j'ai admiré le plus, ce sont les coussins et les sachets illustrés de broderies orientales; et je cite seulement pour mémoire, la foule des coffrets enrichis de peinture et de sculpture, la collection des paniers en tous genres et celle des chinoiseries.

Ce genre d'exposition demande à être vu; et celle de la maison *Seugnot* sera généralement *goûtée* (qu'on me pardonne ce calembour; nous voici à la fin de l'année).

Je réponds à plusieurs lettres qui me sont adressées, et de par lesquelles on me demande des renseignements sur le journal la *Glaneuse Parisienne;* les éloges que j'ai adressés à cette utile publication sont mérités : les abonnés eux-mêmes sont là pour en témoigner au besoin. Néanmoins quelques personnes ont désiré connaître le sommaire d'un des derniers numeros; je ne puis rien dire de celui de janvier, mais voici le détail des annonces contenues dans la livraison qui a paru le 15 decembre :

Une planche du cours de dessin (paysage et figure);

Une gravure de mode coloriée (toilette d'hiver);

Une planche de dessin en broderies nouvelles;

Une planche de crochet, coussin et pelote;

Trois patrons coupés, prêts à tailler;

(Patron de casaque, coin du feu; de chapeau duchesse, et patron de robe princesse pour petite fille, ;

Deux broderies sur mousseline, dessinées et prêtes à broder;

A savoir : un entre-deux au plumetis et feston pour chemise *russe,* et un col sur nanzouk, pour être brodé au point *mexico* en soie noire.

Si je ne me trompe point, ceci fait neuf annexes. Le texte contient des explications de modes pratiques sur la confection des travaux, un Courrier de modes, des nouvelles instructives et amusantes, differents articles littéraires, des recettes d'économie domestique et la suite du *Nouveau Manuel de Cuisine.*

Pour que mes lectrices puissent juger de la réalité de mes renseignements, ce numéro leur sera envoyé contre un franc en timbres-poste, envoyé à la *Librairie Nouvelle,* boulevard des Italiens, n° 15.

Le prix de l'abonnement à la *Glaneuse Parisienne* est de *douze* francs par an pour la France; l'étranger subit la différence des droits de poste.

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et le mode d'abonnement le plus simple consiste à envoyer un bon de poste à l'ordre de *M. le Directeur de la* GLANEUSE PARISIENNE, *boulevard des Italiens, n° 15, à la Librairie Nouvelle.*

Des primes gratuites et facultatives sont offertes à tous les abonnés.

ALICE DE SAVIGNY.



LE PREMIER PARATONNERRE ÉTABLI PAR FRANKLIN A PHILADELPHIE, en 1760, sur le musée de Benjamin West, est frappé par le feu du ciel.
Dessin extrait des *Merveilles de la Science.*

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

M. Louis Figuier, un de nos premiers écrivains scientifiques, a toujours su éviter avec un rare bonheur deux écueils redoutables, c'est-à-dire la sécheresse des traités destinés aux gens du monde, et la nullité des livres écrits pour les enfants. Il s'est fait une juste réputation par ses livres, à la fois érudits et pittoresques, où la gravure vient, dans une large mesure, aider au discours et à la leçon, et qui instruisent d'une manière sérieuse, sans jamais fatiguer l'esprit, ni surcharger la mémoire.

Le nouvel ouvrage de ce fécond auteur, *les Merveilles de la science,* est rempli de faits intéressants et curieux. Il remonte à l'origine des choses, et fourmille de détails piquants, d'incidents à demi oubliés, de documents rares et peu connus. C'est l'histoire des principales découvertes scientifiques, histoire très-dramatique et féconde en péripéties. La lecture en est aussi attrayante que celle d'un roman. Quand on lit, par exemple, l'histoire de la machine à vapeur, des bateaux à vapeur, celle des chemins de fer, de la machine électrique, du paratonnerre, de la pile de Volta, de l'électro-magnétisme, etc., toutes choses qui sont contenues dans l'ouvrage de M. Louis Figuier, on suit avec un intérêt qui ne faiblit pas un seul instant le developpement de toutes ces grandes créations de la science contemporaine. La biographie des principaux inventeurs, enchâssée avec beaucoup d'art dans le cours de la narration, vient encore ajouter à l'intérêt du récit, et permet d'arriver sans fatigue à la partie de l'exposition proprement dite.

Cette dernière est présentée, d'ailleurs, avec tant de simplicité et de clarté, qu'on est tout surpris de la comprendre à la première lecture. Le livre de M. Louis Figuier est un de ces ouvrages qui laissent après eux l'impression la plus agréable, parce qu'après le plaisir qu'ils ont procuré pendant la lecture, il reste la satisfaction, encore plus précieuse, de posséder de nouvelles connaissances, et d'être utilement renseigné sur des faits qu'il importe de connaitre.

Disons enfin que le texte est orné d'un très-grand nombre de gravures, représentant les machines, les principales scènes décrites dans le livre, ou les portraits des personnages dont il est parlé. Les gravures qui accompagnent ce compte rendu et qui sont empruntées aux *Merveilles de la science,* donnent un spécimen de 400 figures, qui remplissent cet intéressant volume, et en font ainsi un véritable ouvrage de luxe. On ne saurait trouver pour la jeunesse un cadeau d'étrennes plus utile et plus instructif, à l'occasion de la nouvelle année.

H. VERNOY.



VUE D'ENSEMBLE DE LA NOUVELLE SALLE DE L'OPÉRA, A PARIS.
Dessin extrait des *Merveilles de la Science.*

Chaque année, l'*Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que l'*Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'*Almanach de l'Univers illustré,* pour 1867 (9e année), contient 64 pages de texte et près de quarante sujets, dessinés par les premiers artistes et gravés avec un soin exceptionnel.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place à part parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de l'*Univers illustré,* 25, passage Colbert; au *Bureau central des Almanachs,* chez Pagnerre, 18, rue de Seine; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis,* rue Vivienne; et à la *Librairie Nouvelle,* 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

L'échéance de fin décembre étant l'une des plus fortes de l'année, nous prions ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du présent mois, de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal. — Il est indispensable de joindre à tout envoi d'argent comme à toute demande de changement d'adresse ou réclamation, LA BANDE IMPRIMÉE qui est collée sur l'enveloppe du Journal

RÉBUS



L'explication du dernier Rebus

Au Champ de Mars, les travaux avancent rapidement.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît.

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 601.
Mercredi 26 Décembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les fêtes de Noël en France et ailleurs. — Le triomphe du plum-pudding. — La messe de minuit. — Le réveillon à Paris et dans les province du centre. — Une légende bretonne. — Terreur d'un incrédule. — La cérémonie de la Sorbonne. — Comment la tête de Richelieu se trouvait dans un château de Bretagne. — Le masque du cardinal. — L'a-t-on photographié? - La haute société s'obstine à ne pas quitter ses châteaux. — On danse et on soupe chez ces demoiselles. — Tombola d'un nouveau genre. — Un gros lot imprévu. Réflexion d'un provincial arriéré. — Petit apologue pour conquérir l'indulgence du lecteur.

Il est des sujets qui, de toute nécessité, sont périodiquement imposés à la plume du chroniqueur. Dans un numéro de journal qui paraîtra le lendemain des fêtes de Noël, celui-ci ne peut manquer de parler d'un anniversaire qui vient d'être célébré d'un bout à l'autre de la chrétienté. Il doit évoquer le souvenir de la nuit mystérieuse où l'enfant Jésus naquit dans une étable de Bethléem.

S'il est vrai que la Nativité soit célébrée le 25 décembre dans tous les pays chrétiens, il ne faut pas s'imaginer que ce soit de la même façon. Il existe en effet une différence immense entre les nations protestantes et les nations catholiques

Esquissons d'abord la Noël en Angleterre, autrement dit la *Christmas*, selon l'expression consacrée.

Il convient de faire observer d'abord que, chez nos voisins d'outre-Manche, c'est à Noël que s'échangent les visites, les cadeaux et



LE VIEUX PARIS. — TOUR DE JEAN SANS PEUR, [illegible]
dessin de M. H. Rousseau. — Voir page 822.

les compliments dont les Français font une si prodigieuse consommation le 1er janvier. Cette concordance de la fête religieuse et de l'époque adoptée pour l'accomplissement des devoirs mondains, amène une agitation extraordinaire dans la ville de Londres, le 25 décembre.

Les équipages brûlent le pavé ; les magasins regorgent d'acheteurs ; ceux où l'on vend des objets d'étrennes : confiseries, jouets, meubles élégants, étoffes, bijoux, etc., obtiennent naturellement la préférence. On croirait que la ville entière est sur la voie publique, et pourtant les temples sont remplis de fidèles qui vont écouter la voix grave des pasteurs. Des hommes et des femmes déguenillés s'en vont par la ville, s'égosillant à crier, pour un demi-penny, les *Christmas-carols*, c'est-à-dire les chansons de Noël. Les enfants et les grandes personnes aussi achètent ces produits d'une poésie naïve et convaincue.

Mais c'est le soir seulement que la fête de Noël se montre dans son entière splendeur. Il faut qu'une maison soit bien pauvre pour ne pas arborer son arbre de Noël et son triomphant plum-pudding. Les appartements ont été ornés de guirlandes de houx ; il y a des feuillages partout, aux lustres, aux meubles, aux vieilles armures des ancêtres. Les enfants se pâment d'aise devant les arbres de Noël. Et, de fait, rien n'est plus charmant que ces petits sapins qui dominent la table du souper, et dont chaque branche porte une bougie allumée et un jouet aux vives couleurs.

Dans tous les théâtres, on exhibe les merveilles de pantomimes spéciales.

C'est à Noël aussi que le plum-pudding national prend des proportions gigantesques, fabuleuses. On a vu des corporations faire confectionner, pour l'usage particulier de leurs membres, des plum-puddings qui absorbaient plusieurs centaines de livres de raisin de Corinthe et de froment, avec de la moelle de bœuf et d'autres ingrédients à proportion.

En Allemagne et en Russie nous retrouvons encore l'arbre de Noël avec ses petites chandelles et ses cadeaux. De toutes parts aussi, les familles se réunissent dans des galas plantureux; mais les différents plats nationaux remplacent les plum-puddings. Le vin de Champagne est de tous les soupers de Noël dans la société russe, et la statistique ne saura jamais établir combien, chaque année, il s'y débouche de bouteilles de ce breuvage pétillant.

En France, la fête de Noël doit son caractère particulier à la messe de minuit dont la tradition a été conservée avec ferveur, surtout dans les provinces du centre.

A Paris, où tout se perfectionne, comme chacun sait, on néglige un peu la messe de minuit, mais on reporte toute son attention sur le réveillon. Bien des gens — cela est triste à dire — ne se rendent guère dans les paroisses que par curiosité. Des escouades de sergents de ville doivent y stationner pour maintenir l'ordre, et le caractère général qui y règne n'est pas tout à fait celui de l'onction. En revanche, on réveillonne avec acharnement dans tous les mondes. On mange, selon l'usage, un peu de boudin grillé pour commencer; voilà la seule chose qui puisse distinguer un réveillon de n'importe quel souper de carnaval. Les réjouissances profanes absorbent la fête religieuse.

Mais où la piété recueillie se manifeste avec toute la conviction du bon vieux temps, c'est dans les départements du milieu de la France, comme je l'ai dit tout à l'heure : le Poitou, l'Anjou, le Berry, et particulièrement la Bretagne.

Dans les campagnes, c'est un spectacle touchant que celui des paysans se rendant à la messe qui sera célébrée à la paroisse, au dernier coup de minuit. Souvent l'église est bien éloignée des métairies disséminées à travers les guérets. Qu'il vente, qu'il neige, qu'il gèle à pierre fendre, que la nuit soit noire comme un four, n'importe : ces pieux laboureurs se mettent en route par petites troupes de dix, de quinze; ils recrutent de nouveaux fidèles sur leur passage. Ils aident la marche des femmes et des infirmes, à travers les sentiers rocailleux. Un d'entre eux porte une lanterne; c'est l'humble étoile qui guide ces mages sans couronnes dans la voie du salut.

Après la messe, toute la famille grelottante se presse autour du foyer, et l'on mange une bonne soupe aux choux, dont la marmite avait été enterrée sous les cendres avant le départ. Voilà un réveillon auquel le hasard m'a fait assister au fond du Berry, et je vous assure qu'il m'a semblé autrement poétique et édifiant que ces larges soupers de *christmas* où les gentlemen-épiciers de Londres se gorgent de rosbif, de pudding et de porter, parce que l'enfant Jésus est né dix-huit cent soixante-six ans avant. Quelle que soit la religion des gens, il y a une façon de la pratiquer qui commande le respect à tous : or, on ne me fera jamais croire qu'une indigestion de plum-pudding soit une manifestation pieuse.

Avant de quitter ce sujet, je veux rappeler une légende bretonne sur les mystères de la nuit de Noël.

Dans les veillées, on raconte que Dieu voulant récompenser le bœuf et l'âne d'avoir prêté leur crèche pour servir de premier berceau à l'enfant Jésus, leur a accordé le don de la parole pendant la nuit de Noël. Aussi, avec quel soin, pour la durée de ces heures miraculeuses, les étables sont-elles nettoyées, et y porte-t-on en abondance meilleure provende!

Un paysan incrédule, assurent les anciens du pays, s'était caché dans son étable pour vérifier l'exactitude de la tradition. Un peu après minuit, on le vit tout à coup entrer à l'église où tous ses voisins étaient réunis. Il était pâle comme la mort, ses dents s'entre-choquaient violemment et ses cheveux se dressaient de terreur. Il raconta qu'à minuit sonnant il avait entendu tout à coup son bœuf commencer à causer avec son âne et lui faire le récit de la Nativité.

Il y a beaucoup de légendes, à coup sûr, qui sont moins curieuses que celle-ci.

~~~ J'ai lu, la semaine dernière, dans les journaux, le compte rendu d'une cérémonie religieuse, qui a eu lieu à la Sorbonne, à l'occasion de la remise de la tête du cardinal de Richelieu dans le tombeau de cet illustre homme d'État. Mon intention n'est pas de revenir sur les détails de cette solennité, à laquelle ont présidé l'archevêque de Paris et le ministre de l'instruction publique. Je veux seulement consigner quelques renseignements donnés par une personne qui avait eu le privilége de contempler les traits de la fameuse *Éminence rouge*, comme on disait sous le règne de Louis XIII. Ces renseignements m'ont paru saisissants, et je les reproduis d'autant plus volontiers qu'aucun journal, si je ne me trompe, n'en a fait mention, et que nul des assistants à la messe de la Sorbonne n'a pu contempler les traits de Richelieu, la boîte qui renfermait cette relique historique n'ayant pas été ouverte en public.

Cela est regrettable, sans doute. Il me souvient qu'on agit autrement, il y a peu de temps, lorsque la dépouille mortelle de Bossuet fut transportée en grande pompe dans les caveaux de la cathédrale de Meaux. Le visage était recouvert d'une simple glace, de sorte que la foule put considérer respectueusement le visage de celui qui fut l'un des plus grands orateurs de la chaire.

Je reviens à la tête de Richelieu.

Lorsque la tombe du premier ministre fut violée par les patriotes de 93, le crâne roula dans un coin de l'obscur caveau. Personne n'y prit garde, hormis un mercier du voisinage, qui assistait par curiosité à cette scène sacrilége. L'idée lui vint de s'approprier et de conserver cette tête qui avait conçu de si vastes desseins et dont les résolutions exercèrent une influence si considérable sur l'histoire de l'Europe.

Là-dessus, notre mercier ramassa la tête de Richelieu, et s'en fut, en la dissimulant sous les plis de sa houppelande. C'est ainsi que le crâne passa d'abord de son cercueil sur la planche d'une armoire.

Peu de temps après, le mercier fut pris d'inquiétude. Si on allait découvrir chez lui, dans quelque visite domiciliaire, la tête de Richelieu, il n'en faudrait pas davantage pour faire séparer la sienne de ses épaules. Il s'ingénia donc à dissimuler sa trouvaille, et, pour cela, il lui parut indispensable de lui donner le moins de volume possible. C'est pourquoi il scia toute la partie postérieure du crâne et ne garda exactement que le masque.

Quant à la boîte cérébrale, elle a disparu et on ne put jamais en retrouver la trace.

Le mercier fit-il de mauvaises affaires, et les huissiers saisirent-ils la tête de Richelieu avec les autres meubles du marchand? Ou bien, les héritiers, à la mort de celui-ci, vendirent-ils le tout en bloc à un brocanteur? Je l'ignore. Toujours est-il que le masque du grand cardinal fut découvert chez un marchand de curiosités par M. Armez, un honorable député de la Restauration. M. Armez se hâta d'acheter le précieux vestige pour le dérober, du moins, à cette lamentable exhibition, et l'emporta dans son château de Bretagne, où il resta à peu près oublié par lui-même, par ses héritiers et par tout le monde, jusqu'à cette année.

Il y a quelques mois, M. Armez fils écrivit à M. Duruy, ministre de l'instruction publique, qui, en cette qualité, a la Sorbonne sous sa juridiction, pour lui offrir la tête de Richelieu. Le ministre se hâta d'accepter et de remercier M. Armez, car il comprenait tout ce qu'il y avait de digne et d'honorable dans cette offre qui permettait une œuvre de réparation, en restituant de glorieux ossements à leur tombe.

Voilà les circonstances qui ont amené la solennité récente de la Sorbonne. Des prières expiatoires ont été dites, et la tête de Richelieu repose désormais dans le tombeau que le cardinal-duc s'était fait construire lui-même.

J'ai demandé à mon ami quelle impression il avait éprouvée en contemplant le visage de Richelieu.

— Une impression profonde, m'a-t-il répondu franchement. Je me suis senti tout ému, je devinais que je devais être très-pâle, et je n'ai pu m'empêcher de m'incliner respectueusement. La tête, ou plutôt le visage repose sur un coussin de velours violet au fond d'un coffret de citronnier. La peau, parfaitement intacte par suite d'un embaumement très-soigné, a pris la teinte des momies d'Égypte. Les paupières sont abaissées sur les yeux profondément enfoncés dans leur orbite. L'ensemble de la physionomie a conservé un air surprenant de fierté et de dignité. Les arêtes du nez se dessinent finement et démontrent la parfaite ressemblance des portraits historiques que l'on voit dans les musées. La moustache et la royale restent à peu près intactes et sont grisonnantes.

Mon ami a continué :

— J'avais conçu la folle idée de prononcer à haute voix le nom de Cinq-Mars, en regardant Richelieu en face, pour voir si aucune fibre ne tressaillerait sur ce visage de cire qui dort depuis deux siècles. Mais le moment venu, je n'ai plus osé : le nom de Cinq-Mars s'est arrêté sur mes lèvres.

Je n'ai pas entendu dire que la tête de Richelieu eût été photographiée avant d'être replacée dans son tombeau. Il serait regrettable que ce soin eût été négligé. Il eût été d'un puissant intérêt pour les historiens, pour les philosophes, pour les hommes d'État, et même pour nous aussi, simples hommes de lettres, de pouvoir posséder le portrait de Richelieu, photographié d'après nature.

Richelieu et photographie! mots qui s'accouplent étrangement; anachronisme singulier dont le destin a pu faire une vérité!

~~~ La pluie tombe à torrents; quand il ne pleut plus, un brouillard opaque envahit la ville; quand le brouillard se dissipe un peu, il fait un froid glacial. Décidément l'hiver règne sur nous de par la température comme de par l'almanach.

Cependant le vrai monde, j'entends la société sérieuse qui possède des rentes authentiques et des terres sous le ciel, s'obstine à ne pas revenir dans nos murs, pour savourer les délices du macadam. C'est une chose convenue : une famille qui se respecte passe désormais tout le mois de décembre dans son château et ne se montre plus que passé le jour de l'an. La première période du carnaval est abandonnée aux cocottes, aux cocodès et aux petites gens.

En ce qui concerne les cocottes et les cocodès, il n'y a rien d'étonnant, puisque, à vrai dire, ces deux charmantes classes de la société, si bien organisées pour s'entendre, font un véritable carnaval de l'année tout entière.

Donc, on danse, on soupe et on joue beaucoup au baccarat dans les salons du demi-monde.

Mlle Palmyre de Bouzy, ex-artiste du Châtelet, où elle jouait un ver luisant dans *Cendrillon*, moyennant trente-cinq francs par mois, a rouvert son premier de la rue Lafayette (dix mille francs de loyer). On s'amuse beaucoup à ses vendredis et les invitations sont fort recherchées; mais comme l'année dernière, une femme, si jolie et si aimable qu'elle soit, doit être artiste dramatique pour être admise. C'est une condition *sine quâ non*.

Au boulevard Malesherbes, on cite les petits mardis intimes de Mlle Rose Champion, qui a figuré pendant six semaines dans le corps de ballet de l'Opéra, et qui, depuis lors, a trouvé moyen de s'acheter pour soixante mille francs de meubles, avec la pension que ne lui fait pas la paternelle administration de la rue Le Peletier.

Une foule de ces petites dames, en un mot, aiment à la folie donner à danser et à jouer. Mais le jeu et la danse impliquent généralement l'idée d'un souper réparateur. Or, Chevet et Potel et Chabot continuent à tenir leurs fournitures à un taux que le budget de ces demoiselles émancipées ne leur permet pas toujours d'atteindre.

Que faire? C'est ici que les ressources imaginatives doivent suppléer à l'insuffisance de la réserve métallique.

Écoutez le récit d'une aventure, aussi récente que véridique, qui fait en ce moment le sujet de toutes les conversations dans cette société hybride, et qui porte en elle-même son terrible enseignement.

Une ex-artiste de genre — quel genre? — mettons qu'elle réponde au doux nom d'Olympe et qu'elle ait installé son nid avenue des Champs-Élysées, — une ex-artiste lance dans le *tout Paris* jeune, riche et galant une centaine d'invitations pour un grand bal qu'elle donne sous le fallacieux prétexte de pendre la crémaillère.

Je vous laisse à penser si, du côté des hommes et du côté des femmes, on fut exact au rendez-vous. Dès minuit on étouffait dans l'appartement; à une heure du matin, le petit vicomte de Sapajou, l'espoir d'une excellente famille du Midi, se faisait frénétiquement applaudir pour un cavalier seul sur la tête, qui fera époque dans les fastes de la chorégraphie. Sur ces entrefaites, le marquis de Camboulinas taillait une petite banque de quarante mille francs au *bac*, et sautait en quatre coups.

A quatre heures du matin, après une moitié de la nuit si bien remplie, on passa dans la salle du souper. Coup d'œil féerique! Lustres flamboyants, cristaux étincelants, fleurs enivrantes, pâtés de foies gras, truffes à remuer à la pelle, gibiers de toute provenance, vins exquis des crus les plus fameux : je n'en finirais pas, si j'essayais une description complète.

Vers la fin du repas, la maîtresse de la maison demanda la parole, et, en souriant, s'exprima ainsi :

— Messieurs, pour que cette modeste fête ne sorte que le plus tard possible de votre souvenir, j'ai tenu à y joindre un attrait nouveau, une petite surprise qui ne manquera pas, j'en suis certaine, d'être parfaitement accueillie. Il s'agit d'une tombola que j'ai organisée et dont le gros lot est enfermé dans ce coffret.

Là-dessus, elle promena à la ronde un regard assassin. Elle est vraiment fort jolie : il y eut donc un murmure d'approbation unanime

La demi-mondaine continua :

— Du reste, pour augmenter le piquant de la tombola, je désire que le gros lot reste ignoré jusqu'après le tirage. Ce petit mystère est amusant, et le mortel favorisé par le sort aura toute l'émotion de l'imprévu. J'ai arrangé les détails à l'avance. Vous avez, tous, les numéros du vestiaire pour vos paletots; voici, dans cette corbeille, un nombre égal de chiffres; je vais en tirer un, et celui de vous dont le numéro concordera avec le mien sera l'heureux gagnant.

Applaudissements des convives. On procède au tirage ainsi qu'il vient d'être dit, et, pendant l'opération, tous les yeux sont fixés sur la fameuse cassette

— C'est le numéro 39 qui a gagné, s'écrie la maîtresse du logis.

Le monsieur au numéro 39 s'empresse de saisir la petite boîte. Il a le cœur gonflé d'espérance, car il lui semble que madame n'a plus à sa ceinture une clef microscopique qui ouvre une chambre tendue de satin bleu céleste.

Il soulève le couvercle du coffret.

O surprise! Il n'y a qu'un papier au fond, et ce papier... c'est la facture de Potel et Chabot.

Le sourire de la maîtresse de la maison s'est métamorphosé subitement en un ricanement.

Le monsieur — l'heureux gagnant — jeta un coup d'œil éperdu sur l'addition : trois mille cinq cents francs sans compter les pourboires; c'est pour rien!

Il perd le faible reste de sang-froid que les libations lui ont laissé. Il roule autour de lui des yeux ronds et effarés.

Tout le monde rit à se tordre. Chaque convive a encore le frisson du danger auquel il vient d'échapper, et trouve une espèce de soulagement à dauber sur la malheureuse victime de cette tombola machiavélique.

Sur un signe de la jeune femme, le maître d'hôtel vient se poster droit, silencieux, solennel, à côté de la chaise de l'amphitryon malgré lui.

Celui-ci, sans trop savoir ce qu'il fait, sous le feu de cinquante regards moqueurs, écrit quelques mots au crayon sur une carte de visite et signe, puis il passe cette carte au maître d'hôtel.

Le tour était joué. Les danses recommencèrent vives et animées jusqu'au matin.

Le lendemain, le monsieur ainsi exploité racontait sa mésaventure à un ami dont l'esprit droit et logique n'a pas été gangrené par la fréquentation de la société légère de Paris. Celui-ci lui répondit :

— Je trouve que, pour votre dignité, il vaut mieux que les choses se soient passées ainsi. Eussiez-vous donc préféré prendre pour rien votre part d'un souper de trois mille cinq cents francs chez une femme qui n'a de ressources avouables que les trente-cinq francs par mois payés, déduction faite des amendes, à la caisse de son théâtre? Je juge les choses avec mes idées de province; si je viens de dire une bêtise, excusez-moi.

Je trouve, par ma foi! que l'ami n'avait pas tort. J'aimerais que l'aventure de la tombola se renouvelât de temps en temps. Cela, je pense, rendrait un peu plus réservés ces cocodès, laids, ignorants, bêtes et grotesques, qui empoisonnent tous les endroits publics à Paris, et ne se font pas scrupule d'aller danser et souper gratis dans le monde interlope.

~~~ J'en étais à ce point de ma chronique, lorsqu'une rafale de vent a rempli ma chambre d'une fumée épaisse. J'ai été obligé d'ouvrir la fenêtre toute grande. Quelle a été ma surprise en voyant sur le balcon une pauvre colombe gre-
~~~

lottant, et portant néanmoins dans son bec une branche verte à laquelle pendait une magnifique orange dorée et ornée de rubans roses!

Dès que je me fus emparé de la branche, la colombe reprit son vol et disparut.

Sur la faveur rose était brodé ce simple mot : NICE.

Cette gentille messagère me rappelait qu'il y a au monde un autre climat, où l'on ne connaît ni la brume, ni la glace, ni l'éternelle pluie. Je me mis à rêver, et je me figurai un instant que je me promenais à l'ombre des orangers parfumés, sur cette plage merveilleuse où vient mourir une mer caressante que la voûte céleste a douée d'une teinte féerique.

Mais il faut dissiper l'illusion. C'est à Paris que sont le devoir et le labeur incessant. Que mes lecteurs me pardonnent ce petit apologue; j'ose espérer qu'ils comprendront que tout n'est pas rose dans notre métier de chroniqueur, et qu'ils daigneront apprécier la peine que nous prenons pour parvenir à les distraire pendant quelques instants.

Cette disposition d'esprit leur inspirera sans doute un peu d'indulgence, quand par hasard nous n'aurons pu égaler tout à fait l'esprit de Rivarol et l'élégance de Mme de Sévigné.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Le *Nouvelliste de Rouen* fait un curieux rapprochement entre la situation de l'Europe de 1817 et celle de 1867. Les chiffres qu'il nous offre forment une véritable statistique progressive des annexions :

Ce demi-siècle a vu s'étendre trois royaumes, un grand-duché, huit duchés, quatre principautés, un électorat et quatre républiques. Trois nouveaux royaumes sont nés, un a été transformé en empire. Il y a actuellement quarante et un États en Europe, au lieu de cinquante-neuf qui existaient en 1817.

Non moins remarquable est l'extension territoriale des plus grands États du monde. La Russie a annexé 567,364 milles carrés; les États-Unis, 1,968,009; la France, 4,620; la Prusse, 29,781. La Sardaigne, s'étendant en Italie, s'est accrue de 83,041. L'empire anglais des Indes s'est accru de 451,646.

Les principaux États qui ont perdu du territoire sont : la Turquie, le Mexique, l'Autriche, le Danemark, les Pays-Bas.

La division de l'imprimerie et de la librairie, transférée, sous le dernier ministère de M. de Persigny, du ministère de l'intérieur à la préfecture de police, se dispose à prendre possession d'une partie de l'hôtel de l'ancien ministère du commerce et de l'agriculture.

Ce service fut placé, en 1860, en même temps que celui de la sûreté générale, sous la direction de M. le préfet de police.

L'administration générale des prisons, qui occupe un vieux bâtiment rue de Grenelle-Saint-Germain, 99, depuis qu'elle a été délogée par la direction générale des lignes télégraphiques, est également destinée à venir dans l'hôtel de la rue de Varenne. Elle est peu à l'aise dans les pavillons délabrés de l'ancienne habitation du savant jurisconsulte Merlin.

On écrit de Bangkok (royaume de Siam) :

« M. Aubaret, consul de France, vient de présenter au roi de Siam la copie faite par un artiste de talent, M. Fouque, du tableau de M. Gérôme representant la *Réception des ambassadeurs siamois par LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, au palais de Fontainebleau.*

« Cette présentation s'est faite avec toute la pompe usitée dans le cérémonial siamois. Le consul de France, accompagné des officiers de son consulat, s'est rendu vers midi au palais du roi, qui, entouré de toute sa famille et des principaux mandarins de la cour, a fait l'accueil le plus distingué au représentant de l'Empereur Napoléon. M. Aubaret, après quelques paroles appropriées à la circonstance, a présenté au roi le tableau qu'il était chargé d'offrir au monarque siamois; celui-ci a paru charmé de ce beau cadeau. Il l'a examiné avec la plus curieuse attention en se faisant désigner par leurs noms et leurs dignités tous les personnages entourant le trône de Leurs Majestés Impériales; il a particulièrement reconnu parmi eux M. de Montigny, chargé en 1856 de signer avec la cour de Siam le traité qui a établi les rapports d'alliance subsistant depuis cette époque entre les deux puissances.

« Le roi appela autour de lui les princes de sa famille, ses ministres, et leur désignant du doigt l'ancien représentant de la France, duquel il a conservé les meilleurs souvenirs, il s'écria plusieurs fois en langue anglaise : « C'est mon vieil ami. »

« Le roi a chargé M. Aubaret d'exprimer à S. M. l'Empereur Napoléon toute sa gratitude pour la remise d'un présent qui témoigne si hautement des sentiments du gouvernement impérial à son égard. »

La goëlette américaine *General-Sherman* a été capturée dans les mers de Chine par des pirates qui, après avoir garrotté l'équipage sur le pont et pillé le navire, l'ont incendié. Le *Sherman* a péri tout entier.

A la suite de ce triste événement, l'amiral King s'est concerté avec le taotaï de Shang-Haï, pour aviser aux moyens de mettre un terme à de pareils attentats.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

— Sa Grâce, mon neveu, dit don Bernard, qui étala plusieurs décrets en vue sur la table.

— Pas un mot! ajouta don Balthazar de Alcoy en mettant un doigt sur sa bouche.

Ils vinrent se ranger en haie tous les trois sous l'arcade qui joignait la salle à la galerie.

Le favori du roi traversait déjà celle-ci précédé par son huissier et ses gardes, suivi par son page, qui portait son livre d'heures.

C'était un homme de moyenne taille, les épaules un peu hautes et le cou vigoureusement emmanché. Son pourpoint de velours noir à taillades ne dissimulait point, malgré son ampleur, une légère déviation des muscles dorsaux; les jambes étaient espagnoles dans la force du terme : genoux prononcés, tibias tranchants comme l'arête d'un prisme. La tête avait de la noblesse et s'encadrait bien entre deux belles masses de cheveux noirs qui commençaient à peine à grisonner.

Mais l'œil était ardent, inquiet, fiévreux. L'inflammation des paupières contrastait avec la pâleur presque livide de la face. Cet homme devait souffrir d'une maladie cruelle ou d'une passion plus cruelle que la maladie.

Il marchait d'un pas solennel et en quelque sorte rhythmé. La marche de son escorte se réglait sur la sienne, ce qui donnait à son passage l'apparence d'une procession.

Nos trois seigneurs, à première vue, semblaient ne pas pouvoir plier sans se casser. A l'approche du favori, vous les eussiez vus cependant s'incliner tous les trois comme si leur colonne vertébrale eût été de baleine ou d'osier.

— Bonjour, bonjour, fit le comte-duc en saluant de la main seulement; que Dieu garde vos seigneuries! J'étais au banc du roi à la cathédrale; le roi a pris de mon eau bénite. Le roi est en bonne humeur; il m'a parlé de tous mes amis... que Dieu bénisse Sa Majesté, seigneurs!

Don Bernard et ses compagnons s'étaient redressés. Ils firent de nouveau le plongeon.

— Oserai-je prier mon illustre neveu de me fournir des nouvelles de sa santé précieuse? demanda don Bernard.

— Solide comme un chêne, notre oncle, répondit le comte-duc; le roi m'a donné deux fois la main.

— Ma fille Inès, la noble duchesse?... commença don Balthazar en avançant d'un pas.

— Bien, bien, seigneur de Zuniga y Alcoy, interrompit-il en reculant d'une distance égale; nous n'avons pas oublié que nous sommes votre gendre... Le roi a été charmant... charmant!... Par le saint Calvaire! nos perfides ennemis verront avant peu ce que nous valons.

Son œil avait des éclats sombres parmi l'étrange pâleur de ses joues.

Par un geste qui lui était familier, il porta jusqu'à ses dents l'insigne de la Toison d'or qui pendait sur sa poitrine et mordilla le métal.

— Mon oncle, reprit-il, je suis bien aise de vous trouver en compagnie de ces dignes seigneurs... Vous vous occupez des affaires de l'Espagne... Ainsi font, je l'espère, tous ceux qui tiennent de près ou de loin à mon administration. Il sera parlé dans l'histoire de la manière dont nous avons tenu le pouvoir au milieu des circonstances les plus difficiles. Tout va bien, très-bien. La France et l'Angleterre ont peur de nous. La dérisoire équipée de Lisbonne, qui a fait un roi nain, nous a valu plus que deux cents millions de réaux de confiscations. Le roi est content... Le roi est charmant... jamais le roi ne pourra se passer de moi. Je vous salue, seigneurs.

Pendant qu'il parlait, son regard inquiet et perçant interrogeait toutes les physionomies. Avant de continuer son chemin, il dit :

— Je vais, moi aussi, m'occuper des affaires publiques.

Puis, revenant après quelques pas, il saisit brusquement don Bernard par le revers de son pourpoint :

— Jour et nuit, dit-il tout bas avec une maladive volubilité; je travaille jour et nuit... notre oncle, vous verrez! c'est bardé de citations latines savamment appropriées... Mes misérables ennemis se traîneront dans la poussière à mes pieds... Il y a déjà trois cents pages in-folio... C'est intitulé : *Nicandro ó antidoto contra las calomnias*... comprenez-vous? Nicandre. Ce nom signifie vainqueur des hommes... c'est moi... antidote contre les calomnies... vous verrez, notre oncle, vous verrez! Seigneurs, le roi est grand!

Les hallebardes sonnèrent sur les dalles. La procession recommença. Le favori, roide et hautain, reprenait sa marche solennelle. Il disparut avec sa suite par la porte du fond, donnant entrée dans ses appartements privés.

— Comment le roi ne serait-il pas grand? dit tout bas l'étique et basset président de l'audience au robuste commandant des gardes: voici l'un de ses deux ministres qui a passé toute sa matinée avec un diseur de bonne aventure, et l'autre qui travaille nuit et jour à un pamphlet. Richelieu et Buckingham n'ont qu'à se bien garer!

Le commandant eut un gros rire.

— Je m'aperçois bien que vous raillez, Alcoy! dit-il; ah! ah!... oui, oui... Tenons-nous bien nous deux, et nous arriverons... Avez-vous causé avec ce Moghrab?

— Ce matin même, répondit le président de l'audience; mais, chut!... Voici Saturne qui revient.

Les rieurs, à la cour d'Espagne, avaient donné des surnoms aux deux ministres de Sa Majesté Catholique. En mémoire de la grande révolution mythologique qui avait forcé autrefois l'aïeul des dieux à abdiquer le pouvoir en faveur de son fils, ils appelaient l'oncle Saturne et le neveu Jupin.

Le vieux Bernard de Zuniga avait fait quelques pas à la conduite de son neveu. En revenant, il grommelait avec compassion :

— Un homme d'État s'occuper de semblables misères!

— Seigneurs, interrompit-il, — que je vous fasse part de mes nouvelles... Notre neveu Juan est notre arche de salut, décidément...

Don Pascual l'arrêta court en disant :

— A l'heure qu'il est, notre neveu don Juan a sans doute rendu le dernier soupir.

Don Bernard tressaillit comme s'il eût reçu un choc en pleine poitrine.

Puis, saisi d'une de ces puériles colères qui le prenaient à l'improviste, il s'élança derrière le paravent pour faire une querelle à Moghrab, son prophète...

Mais Moghrab avait disparu.

— Ah! l'imposteur! disait cependant le vieux ministre, 209... 723... 192..., et que sais-je, moi?... Combien de semaines a-t-il été à trouver ces nombres?... Et je le paye, moi, avec de l'argent loyal!...

— Mon noble parent et ami, interrompit Alcoy, je vous préviens qu'il nous faut aviser, et sur l'heure!... Tout va de mal en pis... Le comte de Palomas, votre neveu, vient d'être mortellement blessé par un inconnu qui a su échapper jusqu'à présent aux poursuites de l'hermandad.

— Assassiné! mon neveu!

— Non pas! blessé en duel!... En plein jour, au milieu de Séville... pendant qu'on chantait la messe à dix pas de là, en l'église de Saint-Ildefonse!

— Et pendant que la foule acclamait, sur la place de Jérusalem, la femme et la fille de Medina-Celi, plus haut et mieux que le roi lui-même!

Ce fut don Pascual de Haro qui dit cela, couramment et en homme qui a sa leçon faite.

Balthazar d'Alcoy reprit gravement :

— Ce ne sont plus des symptômes, c'est une maladie déclarée... Nous avons la certitude complète que la conjuration de Catalogne a des ramifications jusque dans Séville.

— Hier soir, reprit Pascual, le roi a passé deux heures chez la reine. Ah! ah!... c'est certain.

— Sandoval y était, prononça lentement le maigre Balthazar.

— L'ancien connétable de Castille aussi, par Notre-Dame du Carmel! bredouilla le commandant des gardes.

— Et l'on a parlé d'affaires, ajouta le petit magistrat.

— Oui bien! appuya don Pascual; c'est certain; on a parlé d'affaires.

Le vieux ministre s'éventait avec son mouchoir. Le sang qui lui montait au cerveau ne pouvait rougir son jaune visage, mais il étouffait.

— Voyons, voyons, seigneurs, dit-il, mettons un peu d'ordre dans nos désastres. Personnellement, je suis le dévoué serviteur de Sa Majesté la reine. Dieu sait quels sentiments bienveillants m'animent à l'endroit de cette illustre maison de Sandoval. Et quant à l'ancien connétable de Castille, c'est de la vénération que je professe pour lui. Écoutez donc : en définitive, si mon neveu Gaspard a réellement fait son temps...

— Il s'agit bien du comte-duc! s'écria aigrement Alcoy.

— Que nous importe celui-là? fit don Pascual en fidèle écho.

— Égoïsme, incapacité, vanité, reprit le bilieux président, voilà son bilan.

— Fi! Alcoy, fi! répliqua le vieux ministre; parler ainsi de son propre gendre avant qu'il soit tout à fait tombé!... Moi, je conserve pour lui jusqu'à voir, un très-parfait dévouement... Soyons justes : ce n'est pas un grand homme de guerre, et peut-être n'a-t-il pas montré dans les négociations toute la dextérité désirable; mais il sait la langue grecque, seigneurs, et il est ferré sur les lettres latines... Point de passion, je vous prie; n'apportons ici que le calme vouloir de conserver nos positions respectives, voire de les améliorer, si faire se peut... Cette conjuration de Catalogne, vous le savez, devait nous être de quelque utilité... Nous espérions...

— Elle sera notre perte! interrompit Alcoy; nous n'en sommes pas les maîtres... les fils nous en échappent... Je donne ma démission et je me retire dans mes terres.

— Moi, dit Pascual, je passe en Flandre, où la vie est bonne.

— Et moi, s'écria don Bernard qui grandit tout à coup, haut comme un père conscrit de Rome au temps de Brennus, je meurs à mon poste, mes chers seigneurs. A quoi bon vivre quand on n'a plus la signature? Il y a dix-sept ans que j'expédie... Qu'un autre pense et dirige, peu m'importe! mais je veux expédier... De par tous les saints, désertez si vous le voulez; moi, je me cramponne à ma chaise curule, et je signe jusqu'à mon dernier soupir!

Don Baltazar de Alcoy se dressa devant lui comme un petit serpent.

— Et garderiez-vous ainsi cette résolution héroïque, demanda-t-il avec un ricanement amer, si le duc de Medina-Celi devenait premier ministre du roi?

Zuniga se retint au dossier de son fauteuil pour ne point tomber à la renverse.

— Medina-Celi, balbutia-t-il, celui-là ne nous pardonnerait pas... mais il est prisonnier!

[1] Voir les numéros 583 à 600



LA MESSE DE MINUIT DANS UN VILLAGE DU BERRY, dessin de M. Aut[illegible]e M. — Voir la chronique.



PRÉPARATIFS DE LA CHRISTMAS, A LONDRES; dessin de Mlle E. Osborne. — Voir la chronique

— Pedro Gil est un traître! l'interrompit Alcoy avec un éclat de voix.

— Un traître, ajouta don Pascual, je l'ai toujours dit...

— Et nous en avons désormais les preuves, ajouta le président de l'audience.

Trois coups secs et régulièrement espacés furent frappés à la porte par où Balthazar de Alcoy et don Pascual de Haro étaient entrés.

— Le voici, prononça tout bas le vieux ministre.

Puis il ajouta, en un mouvement soudain de courroux :

— Mes seigneurs, si nous le faisions pendre?

— Ouvrez plutôt, dit une voix railleuse de l'autre côté de la porte; on entend tout, d'ici... Vive Dieu! s'il m'avait plu d'aller chercher des témoins, ce n'est pas pour moi qu'eût été la potence.

Nos trois hommes d'État se regardèrent.

— Cette grande masure mauresque est détestable pour délibérer! murmura don Bernard de Zuniga.

Et Alcoy ajouta tout bas :

— Allons! ouvrez à ce coquin!

Le vieux ministre ne savait plus où il en était. Il ouvrit la porte et balbutia :

— Tu sais bien, ami Pedro Gil, que nous te regardons tous comme un fidèle serviteur... Quant à notre dévouement à la personne du roi et aux intérêts du comte-duc, mon neveu...

— Mettez-vous seulement un peu plus loin de la porte quand vous parlerez de tout cela, dit le nouvel arrivant qui entra le chapeau sur la tête.

C'était bien notre homme de la place de Jérusalem, celui qui avait eu la nuit précédente, avec le boucher Trasdoblo, cet entretien caractéristique.

Le grand jour ne lui était point favorable et faisait ressortir énergiquement sa méchante mine. Sa figure large, entourée d'une barbe inégale et grisonnante, avait des tons terreux, sur lesquels tranchaient des plaques rouges. L'un de ses yeux se fermait à demi, cachant mal une prunelle déteinte et louche; l'autre, au contraire, avait des regards flamboyants. Son cou de taureau, ses épaules carrées et ses jambes arc-boutées solidement annonçaient une force peu commune. Sa physionomie avait cette double expression de servilité et d'insolence qui se rencontre si communément au bas bout des hiérarchies gouvernementales.

Le malheur des temps avait fait de lui un homme important. Il voulait monter encore. Comme son intelligence était à la hauteur de ses vices, il avait chance de faire bonne pêche en ces eaux troubles.

Il adressa un salut souriant au ministre, et marcha droit aux deux autres dignitaires.

— De quoi m'accusez-vous, mes seigneurs? leur demanda-t-il à haute voix.

— Au fait, demanda don Bernard, — de quoi l'accusez-vous, ce brave Pedro Gil?

— Nous l'accusons de trahison, répondit Balthazar de Alcoy, — et chacun de nous a ses preuves.

Don Pascual approuva d'un signe de tête.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LA TOUR DE JEAN SANS PEUR

Incessamment les vestiges du vieux Paris disparaissent. Les grands travaux de transformation entrepris par l'édilité de notre capitale le veulent ainsi, et bien peu de jours s'écoulent sans que l'on n'entende dire que la pioche vient d'attaquer quelque muraille séculaire à laquelle se rattachait un souvenir historique plus ou moins important.

La tour qui avait conservé le nom de Jean sans Peur et que les archéologues allaient visiter avec curiosité, rue du Petit-Lion, ne sera sans doute plus qu'un souvenir quand paraîtront ces lignes. Aussi l'*Univers illustré* s'est-il empressé d'envoyer un de ses dessinateurs rue du Petit-Lion, pour conserver du moins l'image exacte de cette construction qui a vu une des époques les plus troublées de nos annales, et d'où partit le signal de cette guerre civile des Bourguignons et des Armagnacs, qui ensanglanta les rues de Paris.

On montrait encore dans la tour dont il est question les appartements que Jean sans Peur, duc de Bourgogne, fit construire quand il rentra à Paris en 1418, et la chambre qu'il habita jusqu'au moment où il partit pour l'entrevue du pont de Montereau, où l'attendait le poignard d'un assassin.

Hâtons-nous d'ajouter que cette tour était dans un état de délabrement absolu, et que son mérite architectural était loin d'être à la hauteur de sa valeur historique.

X. DACHÈRES.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Revue des journaux scientifiques. — Un homme qui a le cœur à droite — Influence de la lune sur le temps. — Découverte d'un pot du moyen âge aux environs de Bourges. — La Californie en France. — Nouveau moyen de détruire les rats. — Remède contre les rhumes de cerveau.

Ces causeries seraient incomplètes si, de temps en temps, elle ne faisaient point connaître à nos lecteurs les faits les plus intéressants publiés par les publications spéciales de la France et de l'étranger. Il faut que nos lecteurs ne puissent rester étrangers à rien de ce qui intéresse la science, et qu'ils se trouvent constamment tenus au courant des découvertes qui chaque jour sont mises au jour. L'intérêt et l'attention ne manqueront pas à ce travail, je vous le promets.

La *Gazette des Hôpitaux* raconte qu'en ce moment se trouve à l'Hôtel-Dieu, salle Sainte-Jeanne, dans le service de M. Fournier, suppléant de M. Grisolle, un malade dont les organes intérieurs se trouvent complétement transposés; c'est-à-dire qu'il a le cœur à droite et le foie à gauche, comme les plaçait le professeur Sganarelle dans *le Médecin malgré lui*.

« Le côté gauche de la poitrine est notablement moins développé que le droit.

« Le cœur est déplacé et occupe une position complétement symétrique de celle qu'il occupe habituellement à gauche. Le poumon gauche dépasse la ligne médiane comme le fait d'ordinaire le poumon droit; le poumon droit rejoint à peine le sternum. En arrière, on trouve une résonnance passable avec de la matité aux bases, des râles sibilants et sous-crépitants.

« Le foie est à gauche, la percussion le délimite facilement; la rate est un peu difficile à trouver. On perçoit au-dessous du cœur la résonnance que d'ordinaire on rencontre à gauche. »

M. Kraswcski adresse de Varsovie au *Cosmos* les observations suivantes, sur l'influence qu'exerce la lune sur les changements de temps.

« L'influence de la lune sur le changement du temps a été signalée à mon attention par notre vénérable directeur de l'observatoire astronomique de Varsovie, M. J. Baranowski; depuis ce temps (1852), chaque jour je note dans mon journal météorologique la position exacte de la lune par rapport à la terre, ses phases, etc. Or, en compulsant toutes mes observations, j'ai obtenu un résultat qui est d'autant plus digne d'attention qu'il met en évidence non-seulement l'origine des erreurs et des résultats contradictoires antérieurs, mais de surplus il paraît trancher la question de cette influence lunaire qui a été cherchée là où elle ne se manifeste que très-faiblement.

« Depuis Théophraste et Toaldo jusqu'à Schübler, Poitevin, Gasparin, etc., on a cherché l'influence de la lune sur l'atmosphère, dans les périodes de ses phases et positions, par rapport aux apsides; le génie de l'infatigable Arago nous a démontré tout ce qu'il y avait de vrai dans toutes ces recherches (*Notices scientifiques*, t. V). En conclusion, nous voyons que : la lune se trouvant au périgée nous amène plutôt du mauvais que du beau temps; à l'apogée, c'est le contraire (Schübler, Flaugergues, etc.). Quant aux phases, les résultats sont pour la plupart contradictoires. Selon Schübler et Gasparin, la pluie tombe plus fréquemment vers le deuxième octant, et les moindres chances de pluie arrivent entre le dernier quartier et le quatrième octant. Flauguergues a trouvé le contraire :

« Aux nouvelles lunes,	1	jour de pluie sur	4
« Aux premiers quart.,	1	—	7
« Aux pleines lunes,	1	—	5
« Aux derniers quart.,	1	—	4

« Nous ne parlerons pas des périodes de 9 et de 19 années, sujets des recherches de Toaldo, et l'idée fixe d'une quantité d'observateurs qui ne paraissaient pas vouloir comprendre le nombre des éléments agissant sur l'enveloppe terrestre, la diversité de leurs forces et de leurs influences; les résultats de toutes ces recherches sont tout à fait discordants et ne démontrent que la nullité du principe.

« Dans toutes les recherches antérieures, on a posé la question : Quel temps faisait-il à telle ou telle phase de la lune. J'ai fait le contraire en cherchant à résoudre quelle position par rapport à la terre occupait la lune, quand le temps était mauvais. Voici mes résultats :

« Le temps change en mauvais coups de vent, pluies,
« orages, neiges, etc., etc.), généralement, abstraction faite
« des phases, apogée, périgée, etc., *63 fois sur 100 quand*
« *la lune passe par l'équateur.*

« Cette influence, qui est évidente et incontestable, se
« manifeste avec d'autant plus d'énergie que les autres élé-
« ments la favorisent. Les éléments lunaires qui renforcent
« ou neutralisent l'activité de l'influence équatoriale sont :
« *la déclinaison*, qui va suivre le passage par l'équateur, *la*
« *position des apsides, les phases.*

« La déclinaison *boréale* favorise le mauvais temps; c'est
« le contraire pour la déclinaison australe.

« Quant aux apsides :

« La lune *au périgée* et *à l'équateur*, sur 100 fois —
« mauvais temps 67;

« Entre *le périgée et l'apogée* et *à l'équateur*, sur 100
« fois — mauvais temps 66;

« A *l'apogée à l'équateur*, sur 100 fois — mauvais
« temps 63;

« Généralement, comme ci-dessus, la *lune à l'équateur*,
« sur 100 fois — mauvais temps 63.

« La coïncidence des deux derniers chiffres prouve le
« minimum de l'influence pour le mauvais temps à l'a-
« pogée.

« Passons aux phases; la *lune étant à l'équateur* :

« Sur 100 nouvelles lunes, mauvais temps		72
— prem. octants I,	—	57
« Sur 100 prem. quartiers,	—	50
— deux octants II,	—	42 minim.
« Sur 100 pleines lunes,	—	53
— trois. octants III,	—	62
« Sur 100 derniers quart.,	—	76
— quat. octants IV,	—	85 maxim.

« résultat qui ressemble à celui de Flaugergues.

« N'oublions pas que cette influence des phases est notée
« au moment où la lune passe par l'équateur, et c'est pour
« cela qu'elle se manifeste nettement et présente la régula-
« rité de la marche des nombres. La prédominance de l'in-
« fluence de la lune à l'équateur a donc amené, à mon avis,
« cette discordance que nous voyons dans les observations
« antérieures des phases.

« *La coïncidence des trois éléments, savoir : la lune à*
« *l'équateur, périgée et nouvelle lune amène du mauvais*
« *temps infailliblement 90 fois sur 100.* »

« En considérant que ce chiffre 90 sur 100, qui représente la probabilité de l'intempérie, renferme ainsi les trois maxima des éléments précités, on peut adopter approximativement les trois rangs de nombres se développant dans les périodes de chaque élément, selon les rapports donnés par les observateurs, et calculer de la sorte le chiffre de la probabilité du mauvais temps (tant qu'il est influencé par la lune) pour chaque jour du mois, ayant égard aux dates des phases, apsides et passages par l'équateur.

« La construction graphique d'une courbe obtenue ainsi est très-intéressante et permet de suivre et de vérifier beaucoup plus facilement la marche des phénomènes. »

La *Revue archéologique* contient un curieux mémoire de M. Frœher sur un vase trouvé en 1858, aux environs de Bourges, dans le cimetière gallo-romain de Serancourt.

En terre noire, sans anses, haut de soixante-quatorze millimètres, sa face est presque circulaire et se retrousse à la fois du haut et du bas; l'extrémité supérieure se replie en forme de goulot, ce goulot autour duquel se trouve l'inscription suivante, tracée en spirale, gravée à la pointe et rédigée en mauvais latin. On ne connaît que quatre vases semblables provenant des Gaules.

L'inscription, qui contient même des fautes d'orthographe, signifie : *Mange en silence trois bouchées de pain.*

BVSCILLASOSIOLEGASITINALIXIEMAGALV

C'était une formule contre les incantations, le mauvais œil, et ces *sorts* auxquels l'antiquité et nos ancêtres croyaient superstitieusement. Non-seulement le fatidique nombre *trois* se retrouve dans l'inscription, mais encore elle recommande le silence prescrit dans toutes les opérations magiques, et sans lequel rien ne saurait réussir.

Les rites accomplis perdent toute leur vertu si l'on prononce une seule parole en les accomplissant : témoin Cérès, qui voulait donner l'immortalité à Demophon, prince royal d'Éleusis en l'asseyant chaque nuit au milieu des flammes du foyer pour le dépouiller de ses chairs mortelles. La mère de l'enfant voulut pénétrer les mystères auxquels recourait la déesse, et entra brusquement dans la pièce où celle-ci opérait. En voyant Demophon assis sur des charbons ardents, elle jeta un cri d'effroi. Ce cri suffit pour rompre le charme et faire mourir l'enfant. Les figurines d'Harpocrate, dieu du silence, représenté un doigt sur ses lèvres, servaient d'amulettes dans l'antiquité et tenaient lieu de nos scapulaires catholiques. En outre, le pain était lui-même une substance privilegiée qu'on offrait aux dieux dans les sacrifices, qui partageait le respect professé pour le sel et qu'il ne fallait ni gaspiller ni laisser tomber sous la table. Cette superstition florissait encore au VIIIe siècle, comme l'atteste le P. Mabillon, qui raconte dans ses *Acta sanctorum ordinis Benedicti* la défense faite par le fondateur à ses religieux de tremper plus de trois morceaux de pain dans leur vin. *In suos meros quisquis frater de suo pane sibi non amplius tres buccellas intingant.*

De son côté, M. Simonin donne dans la *Revue géographique* des details peu connus en France sur les placers aurifères des Cévennes.

« Il m'a été donné, dit-il, il y a quelque temps, de visiter au pied des Cévennes d'anciens placers aurifères qui datent certainement des Gaulois. Quelques-unes de nos provinces du Midi ont dû être, dans l'antiquité, la Californie de la Gaule.

« Le métal existe en place dans la roche qui forme la base du terrain houiller, au nord du département du Gard, vers sa limite avec l'Ardèche, à Bordezar. Cette roche, du genre que les géologues nomment conglomérat, est formée de débris roulés de quartz ou cristal de roche compactes et schistes micacés, analogues aux ardoises. Ces débris sont reliés entre eux par un ciment argileux, grenu. C'est dans le ciment seul que réside l'or. Les rares orpailleurs restés dans le pays le savent bien; ni le quartz, ni les schistes ne les tentent, mais ils désagrègent le ciment qui lie ces roches et le lavent. Une poudre noire de fer oxydulé magnétique, semblant ici justifier le passage si souvent répété d'Agricola : *Aurum in Cevennis invenitur in lapillis nigris*, quelques gemmes, comme le zircon, le grenat, etc., se trouvent mêlés à l'or Je n'ai ai jamais rencontré le platine comme en Californie. Jamais non plus, ni dans les schistes, ni dans le quartz, pulvérisés et examinés à la loupe, je n'ai vu la moindre parcelle d'or.

« Voilà pour le gîte en place. Les gîtes de transport font partie de ceux que les Australiens et les Californiens nomment *wet diggins* ou placers de rivières (textuellement, placers humides). La Gagnière, dont un des affluents prend sa source vers Bordezac, la Cèze, à partir de son confluent avec la Gagnière, et jamais en amont, roulent des paillettes d'or. Ce sont les Pactoles de nos provinces méridionales. Tous les terrains d'alluvion, sur l'une et l'autre rive, renferment de l'or, mais surtout le lit même des cours d'eau. Sur certains points les bancs de schiste ou de grès affleurant dans le chenal et transversalement, arrêtent l'or dans leurs feuillets. Là recolte est surtout abondante après les pluies d'orage.

« Vers Saint-Ambroix, au pied du vieux château de Montalet, non loin de Bességes et de Lalle, enfin vers Bordezac, on rencontre les traces toujours visibles des anciennes exploitations. Ce sont des terres remuées, aux flancs des val-

lées, sur les plateaux, au milieu desquelles gisent des amas de bloc de quartz laissés intacts, ce qui prouve bien que ce quartz n'est pas aurifère. L'aspect du terrain m'a rappelé en ces endroits les placers abandonnés de Californie. Les gens du pays attribuent ces travaux aux Anglais; mais dans nos guerres du moyen âge, les Anglais n'ont jamais dominé jusque dans ces provinces. Ces travaux remontent certainement à l'époque romaine et gauloise. Ils furent d'ailleurs poursuivis aussi avec assez d'activité dans les temps moyens, et ils ne diminuèrent d'importance qu'à l'epoque de la découverte de l'Amerique. Depuis, quelques orpailleurs exercent seuls, de père en fils, l'industrie délicate du lavage de l'or. Ils emploient la vaste sébile ou battee de bois que j'ai retrouvée aux mains des Espagnols en Amérique, et qui doit être aussi vieille que le monde. Quand les sables sont très-pauvres, ils font aussi usage d'une petite table inclinée, munie d'une toile, dans les interstices de laquelle s'arrête l'or. Ils sont d'une habileté rare dans la manœuvre de la sébile, et je n'ai jamais vu ni plus rapidement, ni plus sûrement opérer les mineurs mexicains ou chiliens.

« Le travail de l'or, qui s'est continué jusqu'à nos jours au pied des Cévennes, se retrouve encore dans l'Ariége, au pied des Pyrénées, l'Ariége, au nom latin caractéristique d'*Aurigera*. Tous ces pays, si l'on y comprend encore les placers aurifères du Rhône et du Rhin, autrefois plus riches qu'aujourd'hui, étaient la Californie gauloise. Ils ont eu leur temps de grande prospérité minérale, et comme ces détails ont été jusqu'ici peu connus des historiens et des géographes, j'ai pensé qu'il y avait lieu de les rappeler. »

Les *Mondes* indiquent un moyen nouveau pour détruire les rats: c'est le sulfure de carbone.

Le sulfure de carbone, mélangé à l'état de vapeur avec une masse d'air, peut être introduit dans les organes respiratoires de l'homme et des animaux sans produire de troubles immédiats; cependant un pareil melange ne saurait pas se respirer impunément pendant longtemps.

Lorsque l'air, au lieu de contenir seulement quelques millionièmes de vapeur de sulfure de carbone, en renferme environ un vingtième de son volume, le mélange agit rapidement sur l'economie animale, et, si l'on n'arrête pas à temps son action, il détermine la mort infailliblement.

On a expérimenté les effets toxiques du sulfure de carbone sur diverses espèces d'animaux prises parmi les mammifères, les oiseaux et les reptiles.

Il paraît agir plus rapidement encore sur les oiseaux que sur les mammifères; son action sur les reptiles est au contraire beaucoup plus lente.

Le sulfure de carbone se fabrique aujourd'hui en grand. On peut se le procurer dans le commerce à raison de 80 c. le kilogramme, et M. l'abbé Moigno le propose comme un moyen efficace de détruire les rats.

« Le mode d'emploi de ce liquide pour la destruction des rats, dit-il, est très-simple. On prend un bout de tuyau de plomb de 1 mètre à $1^{m},20$ de long et 20 mill. de diamètre. Ce tuyau flexible est ouvert à ses deux extrémités; un petit entonnoir de fer-blanc de forme cylindro-conique s'adapte par la douille à l'orifice supérieur; on a soin, en outre, de percer latéralement quelques trous dans la paroi du tube près de son extrémite inferieure pour faciliter l'écoulement du liquide dans le cas où l'orifice du tuyau se trouverait bouché de terre.

« Avant d'appliquer sur une grande échelle le sulfure de carbone à la destruction des rats, j'ai fait un essai préliminaire dans la petite allée conduisant au laboratoire de physiologie comparée. Il y avait là, sur un espace de 50 mètres carrés, plusieurs trous habités et communiquant entre eux par des galeries souterraines; on a fait pénétrer le plus loin possible le tube de plomb dans un des trous, et l'on a bouché provisoirement tous les autres avec des tuiles. On a mesure alors 50 grammes de sulfure de carbone dans un petit flacon jaugé, et on a versé le liquide dans l'entonnoir. On a attendu quelques minutes pour retirer le tube, puis on a bouché le trou avec de la terre, en ayant soin de la tasser fortement.

« La même opération ayant été faite successivement dans tous les trous, on a attendu jusqu'au surlendemain pour voir l'effet produit. J'avais acquis la certitude, pendant l'expérience, que les terriers étaient habités, car j'avais aperçu plusieurs rats traversant les galeries souterraines; or, deux jours après, on trouva tous les trous bouchés. »

Enfin, le docteur Geslin propose, comme moyen infaillible de guérir le coryza, c'est-à-dire le rhume de cerveau, l'application sur le front d'une feuille de papier brouillard, pliée en trois ou quatre doubles, et fixée à l'aide d'un bandeau. Ce simple appareil provoquerait une transpiration abondante sur la partie du crâne qu'il recouvrirait, et, grâce à une energique réaction, ferait disparaître l'inflammation et la congestion de la membrane pituitaire, cause de l'enchifrènement et du besoin de se moucher qu'éprouve le malade.

S. HENRY BERTHOUD.

GAVARNI

(Suite [1])

Michel, l'artiste poëte, est amoureux, heureux ou toujours prêt à l'être, bonnement, simplement, selon la nature; il a le ciel dans le cœur; mais, au moment où il croit tenir l'entière félicité, elle lui échappe; on le désole par mille subtilités, par mille craintes. A peine dissipées, elles renaissent d'elles-mêmes. Il ne cesse de prêcher, et il le fait d'une façon fine, tendre, poétique et sensée, gaie et légère, qui aurait dû être pleinement persuasive, si la nature n'était pas plus forte que toutes les raisons. Voici quelques-unes de ses pensées; le roman est en partie par lettres :

« Soyez confiante. Je suis de si bonne foi! Ce que je « veux de vous, c'est vous-même. Que me fait le reste? Il « y a dans vos lettres un ton de hauteur dont je ne songe « pas à être blessé, car il est adorable. — Ce que je pense- « rai de vous? — Je ne sais. — Vous le verrez, dites-vous. « — Eh bien! vous le verrez. — Ce que vous êtes? — La « femme ravissante que j'ai vue! n'est-ce pas? que j'ai mal « vue, que j'ai devinée!...

« Vous avez été au quai d'Orsay lundi! Moi, j'ai recher- « ché tout seul les rues que nous avions parcourues ensem- « ble. J'ai étudié ce cher quartier; j'ai cherché, cherché, « trouvé presque. Tout cela est oublié aujourd'hui. Je n'ai « questionné personne, ne craignez rien! Avez-vous lu « Voltaire? Je m'inspirais de l'intelligence de Zadig qui, « pour trouver la trace de je ne sais plus quel prince ou « quelle princesse, — à cheval, je crois, — ne demandait « rien aux gens et cherchait dans les choses. Vous étiez un « charmant problème, mais le voilà résolu. »

Non, le problème n'est pas résolu, et il restera jusqu'à la fin un problème. Michel, s'il ne l'avait connu jusqu'alors, apprendrait le respect près d'elle, près de celle qui semblait s'offrir d'elle-même. Il y a un grand Ange qu'elle invoque toujours et qui fait querelle entre eux :

« C'est parce que je vous aime, Marie, que je hais ce « grand Ange imbécile que je vois toujours derrière vous. « Que j'en suis jaloux! que je voudrais lui avoir arraché « jusqu'à la dernière plume!... J'aurais vendu mon âme à « Satan, s'il ne l'avait eue déjà, pour le plaisir seulement « de plumer cet Ange! »

Michel a beau plaisanter; il a l'air de rire, mais il avance bien peu. Comme il aime véritablement et qu'il a de la délicatesse, il ne s'irrite pas. Elle croit tout perdu pour une légère faveur; il la raille de ses tourments, de ses petits malheurs dans le bonheur :

« Vous êtes adorable, enfant! vous voulez que je pleure « avec vous de vos chagrins de poupée. — La poupée n'a « pas été sage. — Tous ces petits tourments d'une femme « sont le bonheur d'un homme. »

Il lui prêche l'instinct, il lui en veut d'avoir trop d'esprit et d'en mettre à tout :

« Votre instinct, c'est le meilleur de vous. La pensée « d'une jolie femme n'a jamais rien de mieux à faire que de « s'humilier devant son instinct. C'est votre noblesse. Si « vous tenez à Dieu, c'est par Ève. »

Elle est bien fille d'Ève, en effet; elle le prouve en venant chez lui, en s'y laissant conduire. Elle y vient d'abord sans savoir où elle est, ni chez qui. Elle médite avec l'ami mystérieux un petit voyage. Malgré cela, la passion avance peu de son côté; elle fait des objections, des raisonnements sans fin; on lui répond, et c'est en entrant dans son idée qu'on essaye de l'amener insensiblement plus loin :

« Vous ne pouvez pas m'aimer encore, parce que vous « êtes une femme, et que les femmes n'aiment pas ainsi « pour un oui, pour un non. Il faut à leur tendresse une « garantie, une consécration. Il leur faut le temps. Elles « n'aiment pas tout de suite; elles aiment plus tard, — « beaucoup, — trop peut-être. Vous ne m'aimez pas. Il n'y « aura pas de bonheur pour vous dans ce petit voyage que « nous pouvons faire ensemble; mais il y aura, j'en suis « certain, du plaisir, le plaisir de me savoir heureux. Si « vous m'aimiez, le bonheur serait pour vous, le plaisir « pour moi. »

Cette belle n'entend pas avoir affaire au désir; elle le trouve vulgaire et grossier; il faut qu'elle en prenne son parti pourtant :

« Le désir, vous me l'avez donné, vous le savez, ma « reine! Oh! vous ne doutez pas de cela! J'ai le crime de « lèse-majesté dans le cœur depuis votre baiser. Vous savez « si je mérite d'avoir le poing coupé. L'homme a deux « mains, a dit Victor Hugo, et il entend que c'est pour « faire le bien. Je me réjouis d'avoir deux mains en pen- « sant au mal. Pardonnez-moi le souvenir, ma souveraine; « j'ai l'espoir plus coupable encore. »

Et, à un autre moment, il poétise sa pensée jusqu'à dire :

« La femme qui donne le bonheur n'est qu'une femme, la « femme qui donne le désir est une reine. »

Tout cela est très-galant. Marie y prend goût, mais par esprit, par curiosité plus que par tendresse. Elle ne comprend pas toute la puissance du désir qu'elle inspire; elle ne le ressent pas : tout au plus elle daignera par moments faire semblant de le partager et de le ressentir. Son bonheur d'ailleurs, lorsqu'elle s'accorde des instants, est toujours inquiet, agité, mêlé de craintes. Elle a, de cette ardeur dans tout ce qui n'est pas l'amour, tout ce qu'il en faut pour la faire souhaiter dans l'amour. On ne cesse de lui dire : *Soyez femme, restez femme :* elle vise à l'Ange. Il y a chez elle des restes d'Elvire, il y a des commencements de Lelia. Elle a des vides dans la sensibilité, des curiosités de savoir je ne sais quoi. Ce type de jeune femme, à sa date, est parfaitement observé et dessiné, et sans exagération dans aucun sens. C'est d'après nature.

Michel se montre d'un caractère heureux et bien fait; il apprécie la distinction et le charme de sa conquête, — de sa demi-conquête. « Si vous n'aviez pas cette noblesse de goût qui vous rend si charmante, je n'aurais pas le désir de vous plaire. » Il est très-amoureux, pas assez pour faire des folies ni pour rien brusquer. Il essaye de se mettre au point de vue de Marie, et quand elle a fort raisonné sur ce qu'il implore d'elle et qu'elle a épilogué sur les différentes manières d'aimer et sur celle même qu'elle ne comprend pas, il lui dit :

« Eh bien! n'en parlons plus, laissons mon rêve. C'est « une poésie sur laquelle votre raison a soufflé. Ces petits « amours sont des oiseaux fort farouches; les grands mots « surtout leur font peur. »

En général, Michel se fait peu d'illusion sur les femmes; il sait la vie, il sait ce que valent la plupart du temps ces grandes défenses : « La parole chez les femmes est toujours un mensonge convenu; on peut facilement la mal traduire et se tromper de ruse. » Mais ici ce n'est pas le cas. Marie

[1] Voir les numéros 596 à 600

ÉCHECS

Nous avons l'honneur de rappeler à nos lecteurs que pour pouvoir être mentionnées les solutions doivent nous parvenir dans les *quinze jours* qui suivent la publication des Problèmes. *Dorénavant, il ne sera plus fait d'exception à cette règle que pour les amateurs résidant à l'étranger.*

Pour la Notation voir le n° 575 de l'*Univers illustré*.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 29

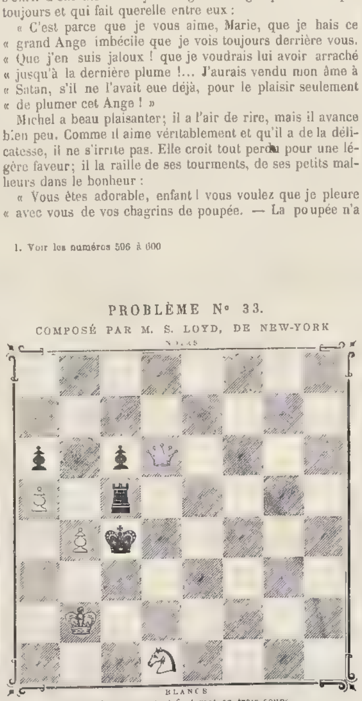
BLANCS	NOIRS
1 T. pr. P 4ᵉFR	1 C. 7ᵉTR (A)
2 D. case FR	2 D. 8ᵉTD
3 C. case R	3 D. pr. C (1)
4 T. 3ᵉTR éch. m.	4 . . . . . .
1	
3	3 C. pr. D
4 T. de 4ᵉFR à 4ᵉCR éch. m.	4 . . . .
A	
1	1 P. pr. T
2 C. 4ᵉD	2 F. pr. C (*a*, *b*)
3 D. 8ᵉCD	3 T. case TD, ou T. case FD, ou C. 7ᵉTR (2)
4 D. pr. P éch. m.	4 . . . .
2	
3	3 Tout autre coup.
4 D. 8ᵉCR éch. m.	4 . . . .
(*a*)	
2	2 C. pr. C
3 D. 6ᵉCR éch. m.	3 . . . . . .
(*b*)	
2	2 Tout autre coup.
3 C. 5ᵉFR	3 . . . . . .

Les autres Variantes sont maintenant faciles à trouver.

PROBLÈME N° 33.

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups

Solutions justes : MM. Mullendorf, Raters et Alph. Funck, à Luxembourg; Aune Frédéric, à Alger; Simon, à Prades; H. Godeck, à Monaco; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; J. Planche; Commandant Tholer, à Nancy; D. Mercier, à Argelliers; Aimé Gautier, à Bercy; Faysse père, à Beauvoisin.

Toutes les autres solutions adressées sont inexactes.

Solution juste du Probl. n° 24 *omise par erreur :* M. Aune Frédéric, à Alger. C. P.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Parmi les mémoires dans lesquels se trouve peinte la physionomie si curieuse de la société du XVIIIᵉ siècle, il en est peu qui offrent un plus vif intérêt et qui soient plus justement estimés que les *Souvenirs de la marquise de Crequi* (1710-1803). Le marquis de Courchamp, qui les a publiés, en préparait, lorsqu'il mourut, une nouvelle édition très-soigneusement revue, et augmentée d'une correspondance inédite et authentique de Mᵐᵉ de Créqui avec sa famille et ses amis. C'est cette édition, la seule correcte, complète et définitive, que la maison Michel Lévy frères a entrepris de faire paraître en cinq volumes format grand in-18, dont les deux premiers volumes sont en vente.

M. Aurélien Scholl, qui a fait si brillamment connaître, dans le journalisme, son vif esprit et sa verve satirique, sait aussi quand il le veut échafauder un drame, nouer une intrigue et développer des caractères. Il l'avait montré dans *Hélène Hermann*, et il vient de le prouver plus victorieusement encore dans un nouveau roman que publie également la librairie Michel Lévy, sous le titre de *l'Outrage*. Les maîtres du genre ne désavoueraient pas la conception de ce livre, sa trame aussi forte qu'ingénieuse, et plus d'un pourrait envier les rares qualités du style dans lequel il est écrit.

EMILE AUCANTE

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7

est une exception, à ses yeux; il la comprend, elle; il l'accepte et la croit sur ce qu'elle dit et sur ce qu'elle oppose de résistance sincère :

« Les femmes ont le semblant d'une chose dont vous avez la réalité. Votre pudeur, c'est vous. »

Le malheur est que Marie n'est pas simple, elle n'est pas toujours la même; elle a trop lu, trop subtilisé. Elle a trop pensé : le trop d'esprit amène bien des sottises dans l'amour. Elle cherche le triste pour le triste, elle le choisit. Si elle s'avance jusqu'à la passion, c'est pour n'en tirer que l'amertume; elle se plaît à voir dans l'amour lui-même avec ses félicités « une couronne d'épines. » Michel épuise avec elle toutes les nuances de l'affectueux et du tendre :

« Que n'êtes-vous, Marie, une pauvre fille habitant quelque mansarde! Vous auriez humblement travaillé toute la semaine. C'est aujourd'hui dimanche, jour de repos et de plaisir. Vous seriez coiffée de votre cornette la plus gentille, et je serais humblement agenouillé auprès de votre chaufferette. J'aurais mis des gants jaunes pour vous plaire, ou je les aurais cachés pour ne pas vous déplaire. Vous n'auriez vu que moi en moi, comme je ne cherchais que vous en vous. Et vous ne sauriez pas lire, Marie, heureusement! et vous n'auriez pas pris dans tous ces beaux livres des phrases pour des idées! »

Mais quand il lui parlait avec cette effusion, avec ce naturel d'un amant artiste et philosophe, la grande dame en elle se réveillait avec ses hauteurs; elle parlait avec dédain de ces filles du peuple comme ignorant le noble et le fin de la passion. « Oui, répondait-elle, celui qui paye leur entrée au bal est toujours le plus aimé. » Sur quoi Michel, un peu froissé, lui disait : « Pourquoi ne me renvoyez-vous jamais une pensée sans l'avoir fanée? »

Le désaccord au fond règne entre eux. Il voudrait transformer la femme du monde, lui ôter de ses préjugés et du factice des salons, en lui laissant tout son charme. Il a pour maxime que « le monde polit les mauvaises natures et gâte les bonnes. » Il lui voudrait rendre, à elle, toute sa bonté, son intégrité. Il y a des moments où il exprime ce vœu avec une énergie qui devait dépasser le but et faire reculer celle qu'il ne pouvait convertir et entraîner :

« Je voudrais faire de l'amour un autre monde où rien ne fût de celui-ci. J'ai des horreurs profondes pour les formes, pour les considérations de tous les jours. A force de remuer les choses dans la pensée, elles changent de valeur et on éprouve cette lassitude de l'intelligence qui ne la fait se reposer que dans le paradoxe; et il arrive que par fois le *distingué* vous devient si commun, l'esprit vous paraît si bête, et qu'enfin tout ce qu'on préconise vous est si peu, qu'on irait volontiers boire au cabaret avec des charbonniers pour trouver quelque distinction, — et qu'on y va plus ou moins. »

Tantôt il y met plus de tendresse et un accent ému, éloquent, qui élève et passionne le regret :

« Oh! l'on ne voudrait pas surtout que le monde prît rien à votre amour ni qu'il lui donnât rien; que le cher enfant ne vous apportât rien le soir des dégoûts, des ennuis du jour; qu'il ne fût ni dandy, ni bourgeois, ni goujat, ni vilain, ni gentilhomme, rien de commun! pas plus athée que dévot.

« Tiens, Marie, avant de quitter cette pensée, laisse-moi te dire qu'un de mes plus doux souhaits aurait été de te donner cette noble indépendance de la raison, cette fierté dans ce que l'homme a de plus fier, la pensée. Chère orgueilleuse! que j'aurais aimé à souffler sur ton front, entre deux baisers, cette puissance de tout voir sans éblouissement; j'aurais voulu te faire regarder tout en face; j'aurais surtout aimé à te voir sourire dédaigneusement au nez de tous ces valets de l'intelligence qui vont, la livrée au cerveau, servant chacun quelque chose à tout le monde, — Pierre une philosophie, — Paul un scepticisme, — celui-ci une croyance, celui-là un blason. »

C.-A. SAINTE-BEUVE,
De l'Académie française

(*La suite au prochain numéro.*)



L'INTERROGATOIRE DU VAUTOUR AU PALAIS DE LA VANITÉ
Dessin de M. Gustave Doré, extrait des *Contes d'une vieille Fille*



LA CAPTURE DE LA FÉE GRIGNOTTE — Dessin de M. Gustave Doré, extrait des *Contes d'une vieille Fille*

CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NEVEUX

PAR Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Nouvelle édition illustrée par Gustave Doré. — Un beau volume grand in-8°.

Contes d'une vieille fille à ses neveux. Pourquoi d'une vieille fille? Parce que, nous dit l'auteur dans une charmante préface, ces contes n'ont point la dignité qui convient au langage d'une mère : « Jamais une mère n'oserait dire tant de folies à ses enfants. » C'est vraiment faire trop bon marché de l'art exquis avec lequel ces jolis petits récits sont conçus, et la narratrice abuse, en vérité, de la dose de modestie à laquelle son rôle l'autorise.

Ce n'est pas une tâche facile que d'écrire pour un cercle de bambins, de savoir ce qui convient à ces fraîches imaginations et peut satisfaire leurs jeunes exigences. A coup sûr, le ton naïf et spirituel de ces fables légères et leur franche gaieté suffiraient pour en assurer le succès, — si ce succès-là n'était déjà fait depuis longtemps. Un moraliste amusant, cela devait se remarquer tout de suite.

Nous ne pouvons que féliciter les éditeurs de l'heureuse idée qu'ils ont eue de publier ce charmant volume de Mme de Girardin, auquel les dessins de Gustave Doré ajoutent un puissant attrait. Nous donnons ici deux de ces dessins, persuadés que nos lecteurs leur feront bon accueil, comme à tout ce qui sort du crayon brillant du jeune maître.

Peut-être devrais-je vous raconter, pour l'intelligence de ces gravures, comment la fée Grignotte était une malicieuse petite souris qui passait sa vie à faire rire les écoliers, aux moments les plus mal choisis, en leur chatouillant les jambes; et comment les écoliers qu'elle faisait punir résolurent de se venger d'elle, et ce qui en advint. Peut-être faudrait-il également raconter la visite du jeune Alméric et du mendiant au palais de la Vanité, — une dame qui a, à la place du cœur, un diamant taillé en forme de cœur; — et comment ils virent, les unes après les autres, toutes les soi-disant merveilles de ce palais, et comment on y mange et comment on y dort, et le résultat de leurs conversations avec les tristes hôtes de cette splendide demeure; et ce que leur dit la perruche qui avait voulu des pattes d'or et des ailes de rubis, et le chat qui avait voulu des yeux d'émeraude, et le dindon qui avait désiré être vautour? Mais, outre que cela m'entraînerait trop loin, je ne voudrais pas gâter, par une narration terne, ce que l'écrivain a si finement raconté.

P. DICK.

L'échéance fin décembre étant l'une des plus fortes de l'année, nous prions ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du présent mois, de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal. Prière instante de joindre à tout envoi d'argent, comme à toute demande de changement d'adresse ou réclamation, la bande imprimée qui est collée sur l'enveloppe du Journal.

Chaque année, l'*Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que l'*Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre :

ALMANACH
DE
l'*Univers illustré.*

L'*Almanach de l'Univers illustré*, pour 1867 (9e année), contient 64 pages de texte et près de quarante sujets, dessinés par les premiers artistes et gravés avec un soin exceptionnel.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place à part parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de l'*Univers illustré*, 24, Passage Colbert; au *Bureau central des Almanachs*, chez Pagnerre, 18, rue de Seine; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPART.
Un an . . .	15 fr.	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

L'étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

L'étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 602.
Samedi 29 Décembre 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Théâtre-Français : 221e anniversaire de la naissance de Racine. — *Alexandre*, tragédie de Racine, réduite en trois actes. — MM. Masset, Boucher; Mlles Tordeus et Angelo. — Opéra : reprise de *Roland à Roncevaux*. — MM. Gueymard, Belval, Grisy, Castelmary, Mmes Gueymard, Hamakers, Beaugrand, Baratte et Pilatte. — Théâtre du Châtelet : *Le Diable boiteux* grande revue parisienne en trente tableaux, de MM. Clairville, Blum et Flan. — M. Raynard; Mmes Desclauzas, Clarisse Miroy, Mariani et Delval. — Une réclamation de M. Jules Barbier. — Une comédie nouvelle de M. Albéric Second

> Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre*.
> Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
> Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement,
> Et jusqu'à *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

Eh! non, vraiment, cher monsieur Despreaux, ils ne parlent pas autrement, les héros de Quinault. Malgré vos airs d'Aristarque farouche, comme on disait en votre temps, on voit que vous saviez capitonner votre critique quand il s'agissait de vos amis. — Rien de tendre! allons donc! Il faut alors que vous n'ayez pas entendu les déclarations d'Alexandre à Cleofile :

> Je vous avais promis que l'effort de mon bras
> M'approcherait bientot de vos divins appas;
> Mais, dans ce même temps, souvenez-vous, madame,
> Que [illegible]
> Je suis venu : l'amour a combattu pour moi...

Et plus loin :

> Mais, hélas! que vos yeux, ces aimables tyrans,
> Ont produit sur mon cœur des effets différents!
> Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite,
> Il vient avec plaisir avouer sa défaite :
> Heureux [illegible]
> [illegible]



EXPLOSION DU FEU GRISOU DANS LES HOUILLERES DE BARNSLEY (ANGLETERRE), [illegible] décembre 18[illegible]. Dessin de M. [illegible] — Voir le Bulletin.

Est-ce assez joli, assez madrigalesque! Et n'est-ce pas le cas de s'écrier, avec Philinte :

> Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

Il y a juste deux siècles que l'*Alexandre* fut représenté pour la première fois. La troupe de Molière en eut la primeur. La pièce s'appelait alors *Alexandre et Porus*. Bien que fort critiquée par les censeurs en titre, elle fut bien accueillie du public : ce qui le prouverait de reste, c'est l'empressement que mit la troupe de l'hôtel de Bourgogne à s'en emparer. Au bout de quelques représentations, Racine, mécontent des acteurs de Molière, leur retira sa tragédie qui fut jouée par la troupe rivale sous le titre d'*Alexandre le Grand*. Telle est au moins la version de Racine le fils qui ajoute en parlant de son père : « Il fut cause, en même temps, que la meilleure actrice de Molière (Mlle Du Parc), le quitta pour passer sur le théâtre de Bourgogne; ce qui mortifia Molière et causa entre eux deux un refroidissement qui dura toujours... » Le récit de Lagrange diffère peu : « La troupe, dit-il, fut surprise que la même pièce d'*Alexandre* fût jouée par l'hôtel de Bourgogne. Comme la chose était faite de complot avec M. Racine, la troupe ne crut pas devoir les parts d'auteur audit M. Racine qui en usait si mal que d'avoir donné et fait apprendre la pièce aux autres comédiens. Lesdites parts d'auteurs furent partagées. »

Ainsi, en admettant l'explication la plus favorable à Racine, il sacrifiait à une simple question d'amour-propre celui qui avait deviné son génie, guidé ses premiers pas, qui l'avait aidé de sa bourse, de ses conseils, de son crédit, qui lui avait ouvert à deux battants les portes du théâtre, frayé la route de la fortune et de la célébrité. En dehors des actions qui tombent sous l'application de la loi, j'en connais peu d'aussi vilaines. Ce qui n'empêche pas que la figure du *doux* Racine ne nous apparaisse entourée d'une auréole de candeur, de bienveillance et de sensibilité. Aux yeux de la postérité, le génie est comme le feu : il purifie tout.

A partir de 1680, époque de la réunion des troupes, on ne voit pas que l'*Alexandre* ait reparu au répertoire de la Comédie française. La représentation des trois actes qui nous ont été offerts à l'occasion du 221e anniversaire de la naissance de son auteur était donc un spectacle tout nouveau. Ces trois actes sont le premier, le deuxième et le cinquième. Les deux autres ont pu être supprimés sans nuire en rien à l'intérêt et à la clarté de l'action. C'est là, par parenthèse, la meilleure critique que l'on puisse faire de la pièce. Ainsi réduite, elle marche d'un pas allègre et n'est pas sans attrait. La forme, par sa pureté et sa correction, révèle déjà l'écrivain en pleine possession de lui-même, le futur maître du style tragique. Les beaux vers y sont nombreux : le caractère de Porus a de la fierté et de la grandeur. On reconnaît la main qui tracera un jour Mithridate et l'on comprend que la lecture de l'*Alexandre* ait fait écrire à Saint-Evremond « que la vieillesse de Corneille ne l'alarmait plus et qu'il n'avait plus à craindre de voir finir avec lui la tragédie. »

L'interprétation avait été confiée à la jeune troupe et celle-ci, ma foi, s'en est très-bien tirée. Masset, qui jouait Porus, a montré une fermeté de diction, une autorité, une justesse de geste et d'intonation qu'on rencontre rarement chez des comédiens plus exercés. Sa voix puissante et bien timbrée promet un sujet précieux au drame et à la tragédie. Un autre très-jeune homme, du nom de Boucher, s'est fait remarquer par la vive intelligence avec laquelle il a dit son récit d'Éphestion. Mlle Tordeus donne beaucoup de relief et d'expression au rôle tronqué d'Ariane, et Mlle Angelo justifie, par le charme de ses beaux yeux, les galanteries et les faiblesses du grand Alexandre.

~~~ *Roland à Roncevaux*, que l'Opéra vient de reprendre, n'avait pas été donné depuis les représentations de Dulaurens. Chaque audition nouvelle fait ressortir davantage les beautés de cette partition si pleine et si riche. Les passages de force et d'éclat ne sont plus les seuls que le public apprécie. Les deux duos d'Alde et de Roland, le duettino d'Alde et de Saïda, le chœur d'introduction du premier acte et celui du second, les airs de ballet si finement ciselés, les deux récitatifs de Roland, d'un genre si différent, le magnifique trio du troisième acte, tous ces morceaux dont la valeur consiste,— pour les uns, dans le sentiment et la passion, pour les autres, dans la délicatesse, la grâce et la poésie,—sont applaudis aujourd'hui à l'égal de ceux que les plaisantins de la critique musicale sont convenus d'appeler des *pas redoublés*. Il va sans dire que, cette fois encore, ces pas redoublés ont produit leur effet accoutumé. Consacrée par le double suffrage de Paris et de la province, raffermie encore par cette nouvelle épreuve, l'œuvre de Mermet est désormais fixée au répertoire.

Quel singulier chanteur que Gueymard ! Il entre en scène et, dès les premières notes, au son de cette voix fatiguée et chevrotante, on se demande s'il finira le premier acte. Arrive l'air : *Superbes Pyrénées*, et la voix se dérouille, le son se pose, la note sort, pleine, vibrante et presque facile. Au second acte, les hésitations recommencent : le duo avec Alde est chanté péniblement, sans accent : au milieu de la mélodie : *Rayonnantes beautés*, un accident se manifeste. Que va-t-il arriver au grand récitatif du troisième acte?—Il ne s'agit pas ici de coups de gosier : le chant débute dans la demi-teinte et s'élève, graduellement et par nuances ménagées, jusqu'au pathétique. — Eh bien ! croyez-moi si vous voulez, Gueymard le dit en perfection, avec l'expression la plus juste, la plus vive intelligence. On applaudit, non toutefois sans réserve : on craint quelque nouvel accident. Point. Le trio est franchi bravement, et au fameux final : *[illegible]*, éclatent des [illegible], de la plus belle et de la plus chaude sonorité. Pour le coup, la glace est rompue. La salle est dans l'enthousiasme : on rappelle Gueymard, et je fais comme les autres.

Grisy remplaçait Warot dans le rôle du pâtre, et Castelmary, Cazeaux dans celui de Gannelon. Grisy a une jolie voix.

> Mais que font là ses bras pendants à son côté?
> Du mouvement! Courage, allons, qu'on s'évertue!

Castelmary compose, en habile comédien, son personnage auquel il prête, en outre, un organe solidement trempé. Belval et Mme Gueymard ont retrouvé leur succès de la première représentation. Mlle Hamakers vaut exactement Mlle de Maësen. Éloge ou critique, prenez-le comme vous voudrez. Dans la partie chorégraphique, une mention spéciale est due à Mlles Beaugrand et Baratte ainsi qu'à Mlle Pilatte qui conduit, avec un entrain endiablé, la délicieuse farandole.

~~~ La nouvelle revue que MM. Clairville, Blum et Flan viennent de pondre au Châtelet s'appelle le *Diable boiteux*. Lesage n'a rien à y voir. S'il revenait au monde, il ne reconnaîtrait guère son Asmodée dans ce petit génie à la voix et aux formes féminines, en maillot de soie et en vêtements pailletés. Quant à Cléophas, il a complétement disparu : à sa place nous avons l'Année 1867, une année qui ne sera pas à dédaigner pour peu qu'elle ressemble à Mlle Mariani. Devant elle défile successivement, évoqué par la baguette d'Asmodée, tout ce que l'an passé a produit d'ignoble ou de grand, d'ingénieux ou de ridicule : l'usine Millaud, l'Exposition universelle, la maison romaine de l'avenue d'Antin, les buttes Chaumont transformées, la musique des cafés-concerts, le câble transatlantique, les Magasins-Réunis, les fêtes pluvieuses d'Asnières, les épingles stratégiques, la pieuvre, le décapité parlant, puis l'événement littéraire de l'année, *l'Affaire Clémenceau*, les succès et les *fours* dramatiques : *Nos Bons Villageois, Maison neuve*, la *Vie parisienne*, le *Major Trichmann*, les *Parisiens à Londres*; tout cela plus ou moins bien réussi, mais varié, amusant, illustré de beaux décors, de costumes originaux, de minois agaçants, de jambes bien tournées, de couplets spirituels que rehausse parfois une pointe de poésie.

Vous souvient-il d'avoir entendu, en 1848, les virtuoses du pavé hurler, dans les cours, d'une voix éraillée et rogomneuse, cet aimable refrain :

> Un jour viendra que le peuple éclairé
> Rendra justice au forçat libéré.

Ces virtuoses, la nouvelle revue vous les montre en compagnie d'une autre perle de leur répertoire : *Ot'donc tes pieds d'là!* C'est le sublime du genre canaille.

Les parodies théâtrales sont médiocres, une seule exceptée qui est franchement drôle : — celle qui représente le Cirque du Prince impérial, avec ses artistes à deux fins, moitié clowns, moitié guerriers, interrompant par des sauts de carpe leurs dialogues militaires et s'élançant à la victoire en crevant des cerceaux de papier.

Parmi les tableaux qui ne relèvent que de la mise en scène, il faut signaler le défilé du Zodiaque, le frais ballet des bébés où de petites demoiselles court-vêtues exécutent des figures et des dessins chorégraphiques en jouant à la corde et au volant, enfin et surtout, le royaume des Joujoux, — tout le monde en carton et en bois de Nuremberg, tous les produits naïfs des artistes de la forêt Noire, glissant, roulant et marchant, comme poussés par le souffle d'un magicien invisible.

Ceci est une vraie trouvaille, et je comprends la réclamation de M. Jules Barbier, — s'il est vrai, comme il le prétend, que ce tableau si bien venu ne soit que la réalisation d'une idée antérieurement communiquée par lui à M. Marc Fournier.

Très-agréable à voir et à entendre, Mlle Desclauzas n'est pas une des moindres séductions de ce spectacle où brillent encore, à côté d'elle : Mlle Mariani, par l'attrait de sa personne, Mlle Clarisse Miroy, par sa verve bouffonne, Mlle Delval, par l'éclat de sa beauté plastique.— Mais le vrai protagoniste ici, c'est Raynard, soit qu'il danse le pas de l'Almée, soit qu'il imite le truc du décapité, soit qu'il vienne, en simple habit de ville, donner cette fameuse explication du fusil à aiguille qui n'en finit jamais. Un vrai comédien que ce Raynard, plein de naturel et de finesse, et qui mérite mieux que d'être un interprète de cascades et de balançoires.

Et maintenant si le Châtelet nous donnait un peu de littérature? Qu'en dites-vous, monsieur Hostein?

J'aurais bien voulu joindre à ce compte-rendu celui de la charade de notre maître et ami Albéric Second, qui a été jouée tout récemment sur le théâtre de Compiègne. Mais le service de la presse n'ayant pas été fait en cette occasion, je dois me borner à constater le très-vif succès qu'elle a obtenu devant l'auguste auditoire. Puisque me voici en veine d'indiscrétion, j'ajouterai qu'un acte que l'on dit charmant — du même Albéric — vient d'être reçu, avec acclamation, par le comité du Théâtre-Français. Les interprètes seront Bressant, Febvre, Mmes Madeleine Brohan et Édile Riquer, c'est-à-dire la fleur de la comédie enjouée.

Voilà une année qui finit bien.

GÉROME

BULLETIN

Nous avons parlé, dans notre avant-dernier numéro, de l'épouvantable catastrophe des houillères de Barnsley, dans le Yorkshire (Angleterre), qui fit plus de deux cents victimes parmi les ouvriers mineurs. A la suite des trois explosions du grisou, le 12 et le 13 décembre, — date à jamais néfaste dans les annales des mines — le feu se propagea dans toutes les galeries du charbonnage des Oaks, et les ingénieurs furent obligés de reconnaître que toute tentative nouvelle de sauvetage était désormais impossible.

Le dessin que nous publions en tête de ce numéro représente un des épisodes les plus navrants de cet affreux sinistre. Le feu grisou éclate pour la seconde fois et répand une mort terrible dans les rangs des intrépides sauveteurs qui s'étaient dévoués pour essayer de secourir quelques-uns de leurs compagnons, au milieu de l'hécatombe des victimes de la première explosion.

Il existe à Gand un journal flamand, *De Gazette van Gent* qui, au 1er janvier 1867, comptera deux siècles d'existence. L'exemple d'une si longue existence est rare dans l'histoire de la presse. En souvenir de cet anniversaire, les abonnés de ce journal recevront une copie du plus ancien numéro connu et portant la date du 6 septembre 1667.

Les copies sont faites au moyen de la photographie et si bien réussies que l'œil le plus exercé peut à peine distinguer l'original de l'imitation.

On ajoute que le directeur actuel de ce journal, M. Eug. Van der Hayen, pour fêter ce jubilé de la *Gazette*, invitera les principaux journalistes du pays à un banquet qui aura lieu dans les ateliers du journal.

La souscription pour le rachat de la tour de Jeanne Darc est aussi populaire dans nos colonies qu'en France. M. Ed. Perrier, secrétaire colonial par intérim de la Nouvelle-Calédonie, a envoyé au comité de l'œuvre 4,000 francs, formant le produit de diverses souscriptions.

Un aréolithe d'une assez grande taille est tombé récemment à Santander. D'après un témoin, le diamètre apparent de cette masse incandescente était environ de 30 centimètres. Plusieurs molécules ressemblant à des étincelles de feu s'en détachaient, laissant après elles comme un nuage de fumée de couleur un peu claire, presque perlée. Dans sa chûte, l'aréolithe est descendu suivant une ligne verticale avec une très-grande rapidité, preuve de sa densité et de sa solidité. Ce qui démontre encore mieux ces deux derniers caractères, c'est qu'on remarquait au centre de la masse une certaine opacité, tandis que les contours de sa superficie paraissaient enflammés.

Ce phénomène s'est reproduit sur divers points de la même province, notamment à Alar del Rey, à Campo de Abajo, à la Voïga, Anievas, Quintana de Toradso, Viezgo, Torrelavega, Revedo et à Villaoscura de Cavon.

Les statisticiens ont calculé que le globe ayant de 12 à 1,300 millions d'habitants, le nombre des morts doit être, dans une année, de 32 millions environ. A ce taux, il meurt chaque jour à peu près 88,000 individus; par heure, plus de 3,600; par minute, au moins 60. C'est une vie humaine qui s'éteint à chaque seconde que frappe la grande horloge de la nature. Mais comme le nombre des naissances dépasse de beaucoup celui des morts, on peut assurer qu'à chaque minute qui s'écoule il est né sur le globe au moins 70 êtres humains.

On lit dans le *Derby* :

« Malgré l'ardeur avec laquelle la chasse à tir a été pratiquée en Angleterre depuis le commencement de la saison, les couverts sont toujours bien garnis de gibier, ainsi qu'on le verra par le résultat de quelques chasses que nous relevons dans les journaux anglais. A Elwedon-Hall, l'une des propriétés de S. A. le Maharajah Duleep Sing, on a tué dans quatre jours, avec une moyenne de six tireurs, 1,190 faisans, 234 lièvres, 506 lapins, 20 perdrix et 18 bécasses, en tout 1,968 pièces. A Boscot-Park, chez M. Robert Campbell, neuf tireurs, dans quatre jours, ont abattu 2,813 pièces, ainsi composées : 230 lièvres, 656 faisans, 1,905 lapins, 6 bécasses, 2 cerfs, 3 perdrix et 11 pièces diverses. A Kinfauns, le propriétaire, M. Middleton, après une journée de chasse très-fructueuse, a demandé à son régisseur la liste des ouvriers employés sur ses propriétés, et leur a fait une distribution de gibier, parmi lequel figuraient une soixantaine de lièvres. »

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

— Fournissez donc vos preuves, dit Pedro Gil, qui s'assit tranquillement devant la table, à la place occupée naguère par Moghrab, afin que le noble Zuniga, mon patron, me puisse faire pendre en toute sûreté de conscience.

— Plaisanterie, Pedro, plaisanterie! s'empressa de protester don Bernard; diable! prendre un oidor, mon ami!..

Il ajouta en se penchant à son oreille :

— Il faut bien hurler avec les loups... As-tu rencontré Moghrab?

— Je l'ai laissé au chevet du comte de Palomas, répondit l'ancien intendant.

Don Pascual et Bernard de Alcoy se rapprochèrent.

— Il paraît que notre bien-aimé neveu don Juan n'a pas encore rendu le dernier soupir? dit le ministre en jetant à ses deux parents un regard de triomphe.

— On nous avait affirmé... commença le président de l'audience.

1. Voir les numéros 583 à 601.

Pedro Gil haussa les épaules.

— Je vous affirme, moi, répliqua-t-il, que demain, s'il le faut, don Juan de Haro montera à cheval.

— Tant mieux ! balbutia don Pascual, certes... certes ! Zuniga se frottait les mains énergiquement.

— Moghrab est un excellent garçon ! s'écria-t-il, et un savant de premier ordre... Je savais bien que Moghrab ne pouvait pas se tromper... Par la Vierge sainte, seigneurs, je ne laisserai pas insulter devant moi cet honnête Pedro Gil. Le comte duc a pour lui une estime toute particulière... Formulez vos griefs, je suis ministre du roi !

— Mettrez-vous ce drôle en balance avec nous, mon cousin ? demanda fièrement Alcoy.

— Formulez ! formulez !... vous m'avez parlé fort irrévérencieusement tout à l'heure... Don Pascual de Haro, je vous permets de parler.

Don Pascual, déjà rouge de colère, dit en fermant ses gros poings :

— Cet homme abuse de votre faiblesse, mon cousin...

— Qu'appelez-vous ma faiblesse, seigneur ? interrompit don Bernard indigné; voilà dix-sept ans que j'ai la signature !

— De votre loyauté, seigneur, mon cousin, s'empressa de rectifier Alcoy; il s'est introduit près de vous sous prétexte d'une affaire majeure : le mariage de votre neveu Juan avec l'héritière de Medina-Celi...

— Eh bien ! trouvez-vous l'idée si mauvaise ?... Mettre à notre disposition une fortune quasi royale !

— D'abord, avec votre permission, cousin, riposta le président de l'audience, je doute que le comte de Palomas, qui est aussi mon neveu, et dont je fais grand cas assurément, soit à notre disposition... En admettant même que ce coup d'épée ne soit point mortel...

— Ce n'est qu'une égratignure ! s'écria le vieux ministre. Vous avez entendu Pedro... Mais vous n'avez pas la parole, Baltazar... Procédons par ordre... Nos heures appartiennent à l'Espagne... Vos griefs, don Pascual, vos griefs, et soyez court !

— Mes griefs, les voici, répliqua le commandant des gardes. Pedro Gil nous a extorqué un ordre de rappel de la duchesse Eleonor... Cela seul est une trahison.

— Il fallait la présence de la duchesse Eleonor à Séville, dit froidement l'ancien intendant de Medina.

— Pedro Gil, poursuivit don Pascual, nous a promis le consentement de ladite duchesse.

— Eh bien ? fit le ministre.

— Je me suis présenté aujourd'hui même à la maison de Pilate, répondit don Pascual; j'ai interrogé la duchesse, dont voici le dernier mot : « Mettez en liberté sans condition le noble Hernan de Medina-Celi et nous aviserons. »

— Votre seigneurie a eu tort de se présenter chez la duchesse, dit Pedro Gil toujours impassible.

— Pourquoi cela ? demanda don Pascual qui fit un pas vers l'oidor.

Le vieux ministre l'arrêta et répondit :

— Parce que vous êtes un vaillant soldat, mon cousin de Haro... mais, pour certaines négociations où il faut de la finesse... vous m'entendez... nous autres hommes de cabinet... Enfin, j'eusse préféré une démarche de Baltazar...

— Don Baltazar était occupé ailleurs, repartit rudement le commandant des gardes; j'ai fini, qu'il parle !

Alcoy sembla se recueillir. Il redressa sa courte taille et regarda le ministre en face.

— Seigneurs, je me suis rendu dans la soirée d'hier à la forteresse de Alcala de Guadaïre. En ma qualité de premier magistrat de la province, j'ai droit d'entrée dans les cellules des prisonniers d'État. Je me suis fait ouvrir celle de Medina-Celi, et je l'ai interrogé. Voici sa réponse textuelle : « Votre comte de Palomas est un parvenu, fils de parvenu .. Je ne connais d'autres Haro que les fils de mon noble ami Louis de Haro, comte d'Aquilar, s'il a laissé des fils... Tant qu'il y aura dans mes veines une goutte du sang de mon père, Isabel de Medina-Celi ne sera point la femme de ce mignon... » Seigneurs, il m'a dit cela parlant à moi, Baltazar de Zuniga y Alcoy, oncle de don Juan et président de l'audience andalouse.

Le vieux ministre regarda Pedro Gil du coin de l'œil.

Pedro Gil dit :

— Sa seigneurie a eu tort d'interroger le duc de Medina-Celi.

L'œil du vieux ministre se reporta aussitôt sur le président de l'audience.

Celui-ci poursuivit d'un ton de sarcasme :

— Je comprends tout le chagrin que ma démarche doit causer à ce fidèle serviteur... mais je n'ai pas fini et je prie Votre Excellence de ne pas perdre une seule de mes paroles... En revenant à Séville, j'ai reçu deux rapports, dont l'un explique assez bien l'insolence du prisonnier... Il y a sous jeu une tentative d'évasion qui se rallie aux projets des révoltés de la Catalogne...

— Diable ! diable ! fit le ministre.

Pedro Gil se prit à sourire.

— Et l'autre rapport ? demanda Bernard de Zuniga, dont le front était devenu soucieux.

— L'autre rapport, mon cousin, accuse cet honnête homme d'avoir trempé dans ce même projet d'évasion.

Son doigt étendu montrait l'ancien intendant.

Celui-ci avait son bon œil grand ouvert. Il continuait de ricaner avec une parfaite impertinence.

— Diable ! diable ! répéta le vieux Zuniga.

Puis avec une violence soudaine :

— Pedro, je ne m'en dédis pas, s'écria-t-il, je crois que je vais te faire pendre !

— Et Moghrab aussi, alors, seigneur ?

— Et Moghrab aussi, Pedro... Vous pourriez bien être une paire de coquins tous les deux.

L'ancien intendant repoussa son fauteuil et promena son regard sur ces trois hommes d'État.

— Or çà, seigneurs, demanda-t-il, que me donneriez-vous si présentement je vous apportais la fortune de Medina-Celi dans ma poche, c'est-à-dire le consentement du duc, celui de la duchesse, voire celui de la jeune Isabel, leur fille ?

Rien ne peut exprimer à notre sens l'anarchie honteuse, l'étrange désarroi, la décadence incurable et profonde de la royale maison d'Espagne, si puissante et si forte un siècle auparavant, que la peinture fidèle et familière de quelques-uns des principaux serviteurs de Philippe IV. Ce descendant de Charles-Quint valait, il est vrai, un peu mieux que son entourage, et l'on pourrait trier dans la biographie de son ministre favori deux ou trois actes qui ne sont point indignes d'un compétiteur de Richelieu. Mais Philippe IV avait usé dans la paresse et dans les plaisirs ce que sa nature pouvait avoir de vraiment royal, et l'on serait presque fondé à dire que si son favori fut un grand ministre pendant trois ou quatre semaines sur quinze ans d'administration, il y eut là pur et simple hasard.

Jamais, en aucun autre pays, on ne vit les hauts emplois occupés si misérablement, ni les grandes races plus platement avilies. La France aussi, sans doute, eut dans son histoire des heures malheureuses et notées d'infamie, mais, à aucune époque, la France ne sut descendre si bas que cela.

Pendant que la monarchie de Charles-Quint se démembrait pièce à pièce, pendant qu'il était permis au premier venu d'arracher un lambeau à ce cadavre, Philippe *le Grand* poussait à ses suprêmes limites l'art noble de la tauromachie, son favori consultait les astres et rédigeait des pamphlets pédants contre ses adversaires politiques; Zuniga se faisait berner par des sorciers maures.

Le bien public, pour ce dernier, l'un des types ministériels les plus naïvement accusés que l'histoire ait mis en lumière, consistait en ceci : garder la signature.

La France, la Hollande, l'Angleterre, le Portugal pouvaient empiéter à leur aise; tout devait aller bien, tant que don Bernard de Zuniga aurait une Espagne assez large pour poser son parchemin, sa table et son écritoire.

L'ennemi, ce n'étaient point tous ces gens-là:

L'ennemi était son successeur. L'État c'était sa signature. Tant l'habitude d'*expédier* peut devenir une robuste passion !

Il avait sa politique à lui, le bonhomme. C'était quelque chose de brumeux, d'inconstant, de léger comme un nuage. Chez lui, la minute actuelle ne savait nullement l'histoire de la minute qui va suivre; il combinait dans les brouillards de sa pauvre cervelle; des rudiments d'idées lui venaient : mais tout se subordonnait à sa farouche religion de la signature.

Aux derniers mots de Pedro Gil, don Pascual et le président de l'audience n'opposèrent qu'un silence dédaigneux. Zuniga, au contraire, avide et curieux comme un enfant, se rapprocha, les yeux élargis et la bouche béante.

— La fortune de Medina dans ta poche, Pedro !... balbutia-t-il; explique-toi, mon ami, explique-toi !

— Quelque nouvelle jonglerie ! gronda le président.

— Il faut voir, mon noble parent, il faut voir ! répartit le vieux Zuñiga; je suis d'avis d'examiner... Parle, Pedro, mon fils, et n'essaye pas de nous tromper : tu sais que ce serait une besogne malaisée.

PAUL FÉVAL

(La suite au prochain numéro.)

LE MONDE DES PAPILLONS

Le Monde des Papillons : quelle charmante publication, et digne à tous égards de sa spécialité de livre de jour de l'an! Le luxe typographique et la perfection de la gravure prêtent de nouvelles séductions à la plume si spirituelle et au crayon si fin de M. Maurice Sand.

Mais ce n'est pas tout : à ces éléments de succès certain *le Monde des Papillons* en ajoute encore un autre qui lui assure une place dans la bibliothèque des lettrés comme dans le salon des gens du monde. Nous voulons parler de la belle préface de George Sand, qui figure en tête de l'ouvrage.

En quoi consiste le livre que nous venons de lire avec un plaisir extrême? Pour répondre à cette question, nous ne saurions mieux faire que de transcrire les belles pages qui portent la signature d'un de nos plus grands écrivains :

« Cet ouvrage est, en résumé, sous forme de conversation et sous prétexte de promenade, un manuel et un index au moyen desquels on peut entrer, en deux heures de lecture, dans le plus joli des mondes animés, le monde des papillons, où l'auteur prétend avoir été initié en deux jours à tous les mystères.

« La chose est possible si l'on a beaucoup de mémoire, et l'auteur prétend encore que la mémoire vient comme d'elle-même avec le goût que l'on prend pour une étude. »

« L'auteur, épris de cette spécialité, a voulu en faciliter l'accès à quiconque en sentirait le goût. Cela est naturel

« On ne *lit* pas les méthodes, on les étudie et on les consulte. En général, les ouvrages spéciaux ne se recommandent à la généralité des lecteurs que par les chapitres qui en résument l'aperçu général.

« D'excellents ouvrages ont été publiés sur le monde des lépidoptères; mais, entre ceux qui remplissent d'études assidues plusieurs années de la vie des amateurs sérieux, et ceux qui amusent les enfants pendant une saison de vacances, il y a un vide. L'auteur l'a senti en le traversant. Il l'a rempli pour son propre usage et par sa propre expérience, comme il a pu, et après en être sorti, il a voulu le combler, dit-il, par un de ces ouvrages faciles et courts, que non-seulement tout le monde peut comprendre, mais que tout le monde peut se procurer.

« En effet, le goût des papillons exige une certaine aisance et beaucoup de loisirs. Les livres à gravures coloriées sont d'un prix élevé, les livres sans gravures ne suffisent pas. Les papillons desséchés et préparés qui peuvent servir de type sont une denrée plus chère que ne se l'imaginent les gens *frivoles* (ainsi parlent les amateurs), qui ne les connaissent que pour les avoir vus voler dans les jardins.

« Il est rare qu'un jeune homme occupé à faire son éducation ait le temps de suivre une étude si minutieuse, si étendue, et qui ne peut être intéressante qu'à la campagne. Il est rare qu'un petit propriétaire assujetti à la vie des champs ait le superflu sans lequel on ne peut se procurer des ouvrages de six ou huit cents francs.

« L'entomologie, et même cette simple branche, l'étude des papillons, est donc une science à l'usage des riches; ou bien elle doit absorber une partie de la vie d'un homme spécialement consacré aux sciences et vivant des sciences.

« Voilà pourquoi ce vaste monde de petites merveilles est fermé à la plupart des personnes qui en goûteraient volontiers l'amusement et l'intérêt, et qui s'étonnent naïvement quand on leur montre une cinquantaine de sujets dans un cadre, en leur disant que ce n'est peut-être pas la cent-millième partie de ceux qu'elles n'ont jamais vus, bien qu'ils vivent dans l'air qu'elles respirent à toute heure.

« Tout le monde connaît une vingtaine de types, les plus apparents, les plus répandus aux heures du jour où l'on se promène. On apprend aux enfants à les connaître sous leurs noms vulgaires, car on se souvient vaguement d'avoir été initié de même, et on pense que cela suffit à quiconque ne se destine pas aux études naturelles.

« Eh bien! cela ne suffit pas. Sans devenir ni chasseur, ni préparateur, ni collectionneur de papillons, il serait bon d'avoir une notion générale et précise de cette branche de l'histoire naturelle, comme on l'a des animaux plus apparents dans la création, comme on devrait l'avoir de toutes les classes d'êtres qui composent la faune environnante.

« Un ouvrage qui, sans prétendre à révéler des secrets nouveaux, ni même à établir une méthode nouvelle, tend, sous une forme facile et enjouée, à initier tout le monde à toute l'existence d'un *ordre*, peut donc avoir son utilité, comme il a son intérêt très-réel pour les amants de la nature, qu'ils soient au point de vue de l'observation, de l'art ou de la poésie.

« Mais à quoi bon, disent certains poëtes, savoir tous ces noms barbares qui dépoétisent la nature et qui mettent l'observation, chose froide et têtue, à la place de la contemplation, chose vive et mobile?

« C'est là un raisonnement de paresseux, que j'ai fait souvent pour mon compte. J'ai passé ma jeunesse à me révolter contre les noms grecs et latins, et pour n'avoir pas voulu donner, de temps en temps, cinq minutes d'attention au sens de ces noms tirés des langues mortes devenues langues universelles, et par là indispensables à la science, j'ai laissé s'atrophier en moi le sens de la mémoire, si utile, si nécessaire, si agréable dans l'examen de la nature.

« Beaucoup de lecteurs à qui je m'adresse sont tombés par leur faute dans la même infirmité. Aussi disent-ils, après avoir dit comme moi : à quoi bon les noms? — *à quoi bon les classifications?*

« C'est là où nous sommes tous vraiment très-coupables et très-ingrats envers le divin auteur des choses ; car sans croire qu'il les ait faites absolument pour nous, nous devrions sentir qu'en nous donnant la faculté de comprendre la richesse et la beauté de son œuvre, il nous a fait un très-beau présent; et c'est toujours être ingrat et mal-appris que de laisser dans un coin, sans y regarder jamais, une magnifique chose qui nous a été magnifiquement donnée.

« Donc il faut connaître la création, et comme nous n'avons pas les yeux de Dieu pour la voir d'emblée à la fois dans son ensemble et dans son détail, nous sommes obligés, pour la comprendre, de procéder par la synthèse et par l'analyse séparément, par conséquent nous sommes forcés de diviser et de classer sans cesse, sous peine de marcher à tâtons et de perdre notre vie entière en de stériles recherches.

« La magnificence de la création consiste dans sa sagesse, dans l'unité de son plan et dans la variété de ses combinaisons. Ces combinaisons ingénieuses, admirables de beauté ou de fécondité, nous échappent si nous ne voyons qu'un petit nombre de types et si nous ignorons combien d'autres types s'enchaînent et se rattachent à ceux-là, en s'enchaînant à d'autres types encore, sans interruption, sans défaillance dans le génie inventif qui a présidé aux lois de la vie.

« Vous ne comprendrez donc Dieu, autant qu'il est donné à l'homme de le comprendre, qu'à la condition de laisser en vous le moins de lacunes possible dans la connaissance du monde que vous habitez. C'est par cette connaissance approfondie, c'est tout au moins par une compréhension nette de cette connaissance acquise à la science, que, pouvant procéder avec logique du connu à l'inconnu, vous arriverez à vous faire une idée douce, consolante et sage des mondes qui peuplent cet univers dont l'immensité vous écrase et dont le mutisme vous épouvante.

« Pour monter, non pas jusqu'au sublime architecte, mais du moins vers le foyer de sa pensée où le progrès (sa loi

LE MONDE DES PAPILLONS, texte et dessins par M. Maurice Sand. — Voir page 827.



La Serre.

d'amour) nous attire sans cesse, il nous faut graviter le long des spirales de l'infini. La science est une rampe qui nous préserve du vertige, et ses classifications sont autant de paliers commodes où nous pouvons reprendre haleine avant de monter plus haut.

« Telle est, si nous l'avons bien comprise, la pensée du livre que nous avons sous les yeux, et, pour en suivre l'esprit en vulgarisant notre propre pensée, nous dirons, en d'autres termes, à l'artiste et au poëte que les nomenclatures et les dénominations épouvantent :

« — Vous êtes les amants romanesques, les chevaliers errants de la nature. C'est là une belle mission, et je conviens avec vous que l'étude scientifique de la nature est une sorte de dissection que les artistes doivent éviter de présenter à nos regards. Mais faites attention que votre procédé consiste dans un choix et dans une combinaison d'objets, d'images, d'émotions à votre usage, et que plus vous enrichirez le fond de votre examen positif, plus il vous sera facile d'y puiser à coup sûr, avec discernement, avec ampleur, avec goût.

« C'est ainsi que les peintres sérieux apprennent l'anatomie du corps humain, non pour en rendre servilement, hors de propos, toute la musculature, mais pour en accuser les principales beautés, et même pour faire sentir, sous les plis qui les revêtent, la grâce et la logique des mouvements. Plus vous ferez l'anatomie de la nature, plus vous aimerez les œuvres du Créateur. Et même, en poursuivant cette analyse dans ses moindres détails, loin de vous sentir rebutés du champ immense déroulé sous vos yeux, vous trouverez chaque jour plus d'attrait et moins de fatigue à le parcourir. Vous vous apercevrez vite que, plus on y découvre de richesses, mieux on apprécie chaque pierre précieuse de ce trésor. Vous reconnaîtrez même qu'avant de voir, il faut avoir appris à voir, et qu'avant d'avoir examiné, au moyen de la classification, les espèces et les variétés d'individus, vous n'aviez qu'une vue confuse des différences de formes et de nuances qui caractérisent chaque genre de beauté.

« Donc le poëte et l'artiste ne peuvent que gagner dans les études naturelles, et les lois de la vie sont tellement harmonieuses dans leur enchaînement, que, pour bien comprendre l'énigme de la vie humaine, il faut comprendre celle du moindre atome admis au privilége de la vie. »

GEORGE SAND.

LA CATHÉDRALE DE COLOGNE

La gravure que nous publions aujourd'hui peut donner une juste idée de l'aspect saisissant qui s'offre aux regards quand on pénètre à l'intérieur de la cathédrale de Cologne, l'un des specimens les plus parfaits de cette merveilleuse architecture gothique si féconde en chefs-d'œuvre.

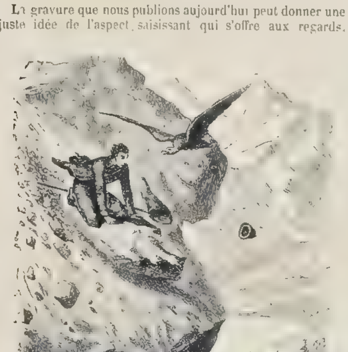
La cathédrale, ou *Dom,* de Cologne, fut commencée en 1248 par un architecte inconnu, sur l'emplacement où s'étaient élevées successivement deux basiliques. Le chœur fut consacré, en 1322, par l'archevêque Henri II, comte de Birnenbourg; mais les travaux continuèrent encore pendant près de deux siècles, et cessèrent complétement en 1509. Le *Dom* fut, sous prétexte d'embellissements, mutilé au XVIIIe siècle par des chanoines ignorants. La révolution française en fit un magasin à fourrages.

En 1820, le prince royal de Prusse, depuis Frédéric-Guillaume IV, fit voter des fonds pour relever la cathédrale de ses ruines. Mais si les travaux ne marchent pas plus rapidement qu'aujourd'hui il faudra encore cent vingt ans pour terminer l'édifice. La hauteur des tours, entièrement achevées, sera de 511 pieds de Cologne.

Les principales curiosités de cette église sont : les beaux vitraux donnés en 1848 par le roi Louis de Bavière; les vitraux donnés en 1288 par Jean, duc de Brabant et Diederich de Clèves; les statues de la Vierge, du Christ et des Apôtres, le tombeau de l'archevêque Conrad de Hochsteden, le fondateur du *Dom;* la chapelle des Trois-Rois-Mages, assez vaste chambre ornée de marbres de toutes couleurs et offrant un mélange bizarre des styles Louis XIII et Louis XIV. La châsse des trois rois Gaspar, Melchior et Balthasar, malgré un vol commis en 1820, vaut encore, assure-t-on, deux millions de florins.

N'oublions pas de mentionner aussi le *schatzkammer,* ou chambre du trésor, qui renferme des ornements sacerdotaux et des vases sacrés d'une valeur considérable

R BRYON



Chasse au Papillon dans la montagne.



Les Collections.



Un Lépidoptère égaré.

GAVARNI

(Suite[1])

La situation se dessine vivement, ainsi que les caractères : il y a au fond deux natures et deux conditions différentes en jeu. Michel, aussi, demande un peu trop; il veut faire d'une femme plus qu'elle ne peut être, si elle n'est philosophe et Ninon; mais alors ce n'est plus la femme, c'est la camarade et l'amie. Marie frissonnait à de certains mots, elle marquait du dégoût. « Oh! vous me croyez bien vulgaire, n'est-ce pas? lui disait Michel en ces moments, je hais pourtant la vulgarité plus que vous peut-être; mais je la vois ailleurs et là où vous ne la voyez pas... Tout est relatif; ce qui vous manque à vous, Marie, c'est de la vulgarité. » Il y a d'autres moments où Michel est plus dans le possible avec elle, où il entre mieux dans ce qui peut atteindre un cœur de femme et le toucher. Il est question d'un voyage à deux, de l'accompagner en chemin à quelque campagne où elle doit passer quelques heures, et de la reprendre au retour. Marie hésite; elle semble craindre du côté du respect. Michel la rassure tout en la raillant :

« Que vous me comprenez peu si vous ne voyez pas que « j'aurai toujours pour la faiblesse le respect que je pour- « rais refuser à l'orgueil, si vous croyez descendre à mes « yeux en devenant femme, simple et bonne : vous vous « élevez au contraire !... Mais vous confondez : vous dites « *respect,* vous entendez *estime.* On ne respecte pas une « femme qu'on aime, on l'aime. L'amour est une déman- « geaison de manquer de respect à chaque instant. Pour « l'estime, c'est autre chose; mais une chose inutile aussi à « expliquer. L'amour sans l'estime est un amour qui ne « songe pas à vous et qui ne vous regarde pas. Vous êtes « de ces reines de femmes dont le baiser honore.

« Ne cherchez donc pas d'humilité en moi, pauvre or- « gueilleuse ! mais frappez-y à toutes les délicatesses, et « vous me réjouirez. »

La maladie de 1834 agit sur cette imagination de femme; l'esprit aussi a ses modes. Elle a tout à la fois des Pères de l'Église et du Voltaire, et du roman noir dans sa tête et du Byron, et avec cela de brusques éclats de joie enfantine; mais ils sont courts. Marie lit trop, je l'ai dit; elle est pleine de ces livres du temps où l'on ne parlait jamais d'amour sans parler de croyances et sans faire intervenir l'humanité :

« Marie, Marie! quelle vie vous faites-vous? Que lisez- « vous? qu'écrivez-vous? Je vois dans les lettres que vous « m'adressez un reflet d'études graves. Des mots d'histoire « et de philosophie vous échappent. Vous croyez à l'histoire, « et vous doutez de la vie! »

Marie écrit beaucoup; elle aime à écrire : « c'est la seule chose d'elle qu'elle donne sans craindre trop. » Elle croit aimer : « Vous dites que vous m'aimez, Marie. Vous aimez l'amour, — l'amour qui se lit dans les livres. » Quand par hasard l'un et l'autre peuvent arracher à leur vie si diversement partagée une heure rapide, une heure de mystère, qu'en fait-on? Au lieu d'en user pour vivre vite, on disserte trop souvent, on met le raisonnement à la place du plaisir. « Voyez-vous courir les écoliers quand l'heure de jouer sonne?... Mais la cloche enchantée n'est pour nous que le signal de la métaphysique. » Qu'importe? ces heures

1. Voir les numéros 596 à 601



La récolte des chenilles.



En Forêt.

sont encore des heures heureuses, et l'on ne se quitte point sans un vif désir de se retrouver. « J'ai toujours pensé, dit Michel, que les querelles étaient arrangées par la Providence pour les raccommodements. »

Et puis, le lendemain de ces journées de bonheur, tout est changé tout d'un coup sans qu'on sache pourquoi. Que s'est-il passé? Marie a changé de ton; elle met en avant les grands mots, « ce besoin d'aimer qui ne peut être satisfait par rien; » ou encore : « Tout ce qui est grand, est triste. » Elle est femme à dire : « Je vous aime de toutes les puissances de mon cœur, et je ne veux pas de votre amour. Que voulez-vous donc, Marie?

Il perd ses raisons à la réfuter : il en a pourtant de bien naturelles et d'insinuantes, où il entre du cœur et de l'esprit.

« Ce sont là des paradoxes, ne cesse-t-il de lui répéter à propos de ces grands axiomes de tristesse; je ne crois pas au triste. Le triste n'est pas vrai, car il suffit de le nier. Mais ce n'est pas le rire que j'aime, c'est le sourire. Vous ne sauriez pas rire : je ne le sais guère non plus. J'essaye aussi.

« Ne vous moquez pas des enfants : l'enfance a le plaisir! Si je savais le plaisir dans des boules de neige, j'irais chercher de la neige au Mont-Perdu! »

Il y a un jour, un jour unique, où ce nuage noir de Marie semble s'être dissipé, où il lui échappe de dire qu'elle veut être aimée tout [illegible]



L'INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE COLOGNE, dessin de M. B. Conrad. — Voir page 82.

ment » pour tout ce que Mme Denis regrette, » mais ce mot naturel, ce mot que Michel appelle adorable, comme elle le reprend et le retire! comme elle a hâte de l'expier! La première lecture, un drame, un roman nouveau, va derechef tout gâter en elle et tout assombrir :

« Nous nous étions quittés si bons amis! où avez-vous été prendre toute cette tristesse? Vous vous préoccupez des rêves creux de votre héroïne. Ce roman est un bien plus mauvais livre que beaucoup d'autres. Son moindre tort est de faire croire à un malheur de plus. Ce livre dispose l'imagination d'une certaine façon, pour la désoler ensuite selon la fantaisie de l'auteur, — grand artiste, mais pauvre philosophe! Le monde réel, le présent n'est pas si désenchanté que vous voulez le voir, allez! Dites! ne vous souvenez-vous pas avec quelque joie au cœur de ce doux moment qui a commencé nos rapports, de cette soudaine et délicieuse intelligence. Mais les femmes ne veulent croire qu'à l'amour parlé; il faut leur chanter les désirs, il faut prêcher quand le cœur bat. Vous voulez que je parle. Les félicités de l'amour sont dans le silence. Oh! j'étais amoureux de vous alors! Il n'y a pas de madrigaux pour dire cela... »

C. A. Sainte-Beuve.
De l'Académie française.

(La suite à samedi prochain.)

LES CAFRES

Le nom des Cafres leur vient de l'arabe *kaffir*, qui veut dire infidèle. Les Arabes donnent ce nom en général à tout ce qui n'est pas musulman; mais nous l'avons particulièrement appliqué à cette race noire qui occupe les vastes régions situées à l'est et au nord de la colonie du Cap.

Tout noirs qu'ils sont, les Cafres se distinguent des nègres par une peau moins foncée de ton et moins luisante; une face moins allongée, des traits plus réguliers. Ils sont robustes, bien constitués, et ont l'ouïe et l'odorat très-fins, ce qui leur est précieux pour la chasse. La viande entre pour fort peu de chose dans leur nourriture, qui se compose surtout de laitage avec du millet, de maïs et de melons d'eau. Avec la farine du millet ils fabriquent encore une boisson enivrante. Les peaux dont ces naturels se couvrent leur servent moins de vêtement que de parure. Une des coquetteries des femmes consiste à se faire graver des lignes sur le dos, sur les bras et sur la poitrine. Comme arme offensive, ils ont la *zagaye*, espèce de lance ou de javelot qu'ils manient avec beaucoup d'adresse; comme arme défensive, le bouclier de peau d'éléphant ou de rhinocéros.

On serait fort embarrassé de dire quelle est leur religion. Elle n'est pas très-bien déterminée. On assure pourtant qu'ils reconnaissent l'existence d'un être suprême qu'ils baptisent indifféremment de plusieurs noms; mais ils n'ont qu'une idée vague de la vie future. Ils croient à la sorcellerie et aux apparitions, et sacrifient des animaux aux esprits des morts pour se les rendre propices. Toutefois leur culte



CAFRES EN COSTUME DE GUERRE d'après une photographie.

ne se manifeste guère extérieurement, car ils n'ont pas d'idoles.

Les Cafres sont nomades pour la plupart. Ils voyagent par hordes à la recherche de gras pâturages pour leurs troupeaux, et se construisent des huttes là où le pays leur semble bon. Avec cela on pense bien qu'ils se livrent peu à la culture.

Ce peuple se divise en quatre grandes tribus principales. Ce sont les *Amakosa*, voisins de la rivière de Keiskamma; les *Amatimba*, qui occupent l'extrémité du pays, près de l'État libre de la rivière Orange; les *Amapouda*, répandus le long de la côte et dans la Cafrerie anglaise; enfin les *Zulus* ou *Vatvahs*, aux environs de Port-Natal.

Nous donnons ci-joint un groupe de ces derniers photographiés dans leur costume national et avec leur attirail de guerre.

FRANCIS RICHARD.

Chaque année, l'*Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que l'*Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre :

ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'*Almanach de l'Univers illustré*, pour 1867 (9e année), contient 64 pages de texte et près de quarante sujets, dessinés par les premiers artistes et gravés avec un soin exceptionnel.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de l'*Univers illustré*, 24, passage Colbert; au *Bureau central des Almanachs*, chez Pagnerre, 18, rue de Seine; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie Nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

ÉCHECS

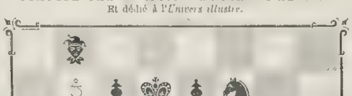
SOLUTION DU PROBLÈME N° 30.

	BLANCS.	NOIRS.
	1 D 5eFD	1 (A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, X)
(A)	1 (... — D. pr. D),	2 (P. 4eFD éch. m. — ...);
(B)	1 (... — D. 6eFD),	2 (C. pr. D éch. m. — ...);
(C)	1 (... — D. pr. P. éch.),	2 (F. pr. D éch. m. — ...);
(D)	1 (... — D. 6eD),	2 (P. pr. D éch. m. — ...);
(E)	1 (... — D. pr. C),	2 (D 4eD éch. m. — ...);
(F)	1 (... — D. 5e D),	2 (D. pr. D éch. m. — ...);
(G)	1 (... — D. pr. T éch.),	2 (P. pr. D éch. déc. m. — ...);
(H)	1 (... — P. pr. T),	2 (C. 2eD éch. m. — ...);
(I)	1 (... — F. 2e FD),	2 (C. pr. P éch. m. — ...);
(J)	1 (... — F. 2eR),	2 (D. 5eR éch. m. — ...);
(K)	1 (... — F. 3eFR),	2 (D 5eFR éch. m. — ...);
(L)	1 (... — T. 2eR),	2 (C. pr. P éch. m. — ...);
(M)	1 (... — T. 3eR),	2 (D pr. D éch. m. — ...);
(N)	1 (... — T. 4eR),	2 (D. pr. T éch. m. — ...);
(O)	1 (... — T. 2e FR),	2 (D. pr. D éch. m. — ...);
(P)	1 (... — T. 3e FR),	2 (C. pr. P éch. m. — ...);
(Q)	1 (... — T. 4eFR),	2 (D. pr. T éch. m. — ...);
(R)	1 (... — T. 5eFR),	2 (C. 3eCR éch. m. — ...);
(S)	1 (... — T. pr. C),	2 (P. pr. T éch. m. — ...);
(T)	1 (... — F. 2eTR),	2 (D. pr. D éch. m. — ...);
(U)	1 (... — F. 2e FR),	2 (D. 5eFR éch. m. — ...);
(V)	1 (... — F. 3eR),	2 (D. 5eR éch. m. — ...);
(X)	1 (... — F. 4e D),	2 (D. pr. P éch. m. — ...);

Les autres Variantes, au nombre de 9, D 4eCD, D. 3eTD, D. 5eCD, D. 5eTD, D. 4eD, D. 3eR, D. 2eFR, — F. 3eCD et F. 4eTR, rentrent dans les précédentes. Quelques unes de ces 9 Variantes ne sont pas parfaitement pures, en ce sens que le 2e coup des Blancs y est *double*. C'est là un léger défaut impossible à éviter dans un Problème aussi chargé de pièces et aussi riche en Variantes (32 Var.)

PROBLÈME N° 34.

COMPOSÉ PAR M. MATEO ZAMORA D'ALMERIA
Et dédié à l'*Univers illustré*.



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

Solutions justes : MM. J. Planche; café du Théâtre du Luxembourg; E. Lelorrain; commandant Tholer, à Nancy; P. de M., à Bourron; Mullendorf, Raters et Alph. Funck, à Luxembourg; Alexandre Malherbe, à Reims; Simon, à Prades; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Fabrice, à Sèvres; Aimé Gautier, à Bercy; Dombre, à Castres; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); A. Roux, à Lorient; Emile Frau, à Lyon; Aune Frédéric, à Alger; H. Godeck, à Monaco; Lequesne; A. Bardon.

Solutions justes des Probl. nos 28 et 29 : A. V. R...., à Palma (Ile Majorque).

C. P.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

EMILE AUCANTE



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

TABLE DES GRAVURES

CONTENUES DANS CE VOLUME